LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

1863

Droits de propriété et de traduction réservés

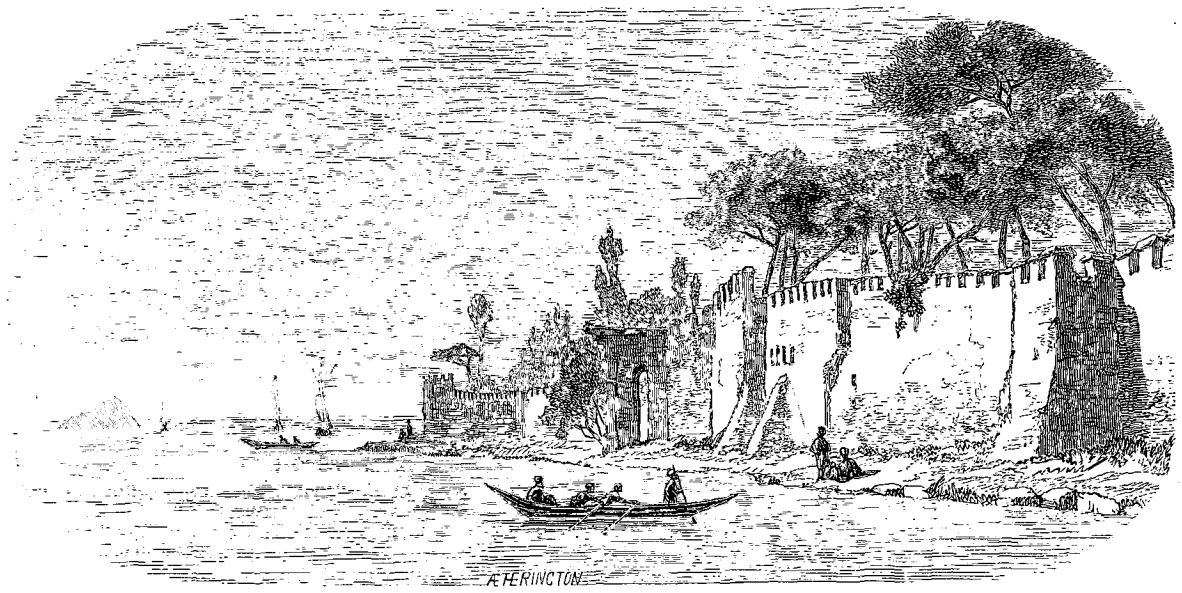
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
BIBLIOTHÈQUE



Les murs du sérail. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Adalbert de Beaumont.

UNE VISITE AU SÉRAIL EN 1860,

PAR Mme X... [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Description du sérail.

Une grande dame, une pairesse d'Angleterre, lady Crawen, disait en 1786, dans une lettre datée du palais de France, à Pera :

« Voyez combien les mots se dénaturent et changent de signification dans les pays étrangers ; nous entendons par sérail l'habitation ou plutôt la prison des femmes, ici c'est la résidence du sultan ; on ne peut l'appeler son palais, car les kiosques, les jardins et les écuries se confondent tellement, qu'on pourrait dire que ce sont autant de maisons, avec leurs dépendances, bâties sans ordre ni symétrie, dans un parc environné de hauts remparts. »

Cette appréciation est encore parfaitement exacte aujourd'hui. Les murs du sérail forment un triangle inégal dont deux côtés sont baignés par la mer. Le terrain, très-accidenté, descend en pente douce jusqu'au rivage, que borde une épaisse muraille [2]. On aperçoit du dehors plusieurs édifices disséminés parmi des masses de ver-

1. Il ne nous est pas permis, à notre grand regret, de nommer l'auteur de ce récit. Peut-être même ne le désignerons-nous que trop en disant qu'on s'accorde assez unanimement à placer ce nom qu'il faut taire à l'un des premiers rangs parmi ceux des femmes les plus célèbres aujourd'hui par le mérite de leurs inventions et leur art d'écrire.

Mme X.... a visité le sérail dans des conditions et des circonstances qui lui ont donné toute facilité de bien observer ce que peu de voyageurs sont autorisés à voir. Toutefois, les souvenirs qui naissent à chaque pas dans ce mystérieux séjour, ont paru à Mme X.... plus intéressants encore que la réalité bien déchue dont elle avait le spectacle sous les yeux. Nos lecteurs ne trouveront pas hors de propos les excursions d'une plume si exercée à travers des annales qui abondent en péripéties dramatiques pour la plupart mal connues ou défigurées au dernier siècle.

2. « Des inscriptions grecques, des chapiteaux et des fûts de co-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dure. Les toits en saillie des kiosques et les coupoles d'étain qui remplacent les toits, donnent un caractère singulier à ces constructions, dont on ne distingue d'ailleurs que très-imparfaitement les détails. Ce site, le plus beau peut-être de l'univers, domine à la fois la Corne-d'Or, l'entrée du Bosphore, la côte d'Asie et la mer de Marmara.

On entre dans le sérail par une grande porte, dont l'architecture n'a aucun caractère et n'appartient à aucune époque : c'est la *Sublime Porte*. De chaque côté, dans le mur, on remarque deux grandes niches où l'on mettait jadis la tête des pachas étranglés par ordre du sultan. Quand l'exécution avait lieu dans les provinces, l'exécuteur bourrait de foin le chef du supplicié, l'enfermait dans un sac de cuir, et l'emportait attaché à la selle de son cheval. La tête d'Ali, le féroce pacha de Janina, fut apportée ainsi à Constantinople, et exposée sur un plat d'argent pendant neuf jours.

Quand on a franchi le seuil de la Sublime Porte, on se trouve dans une grande cour irrégulière, très-peu ombragée et environnée d'édifices qui n'ont rien de monumental. Bientôt on se trouve en face d'une seconde porte flanquée de deux tourelles que relie un mur crénelé. C'est *Bab-us-Selam*, la porte des salutations (voy. p. 4); personne du dehors n'avait jadis le privilége d'en franchir le seuil, si ce n'est les vizirs pour se rendre au divan, et les ambassadeurs lorsque le Grand Seigneur leur accordait une audience. Elle est comme la Sublime Porte, gardée par une trentaine de soldats turcs en tenue assez négligée et coiffés de cette ridicule calotte couleur grenat qui fait regretter le bonnet extravagant des janissaires.

Au delà de la porte des salutations il y a une autre enceinte où de vieux platanes jettent un peu d'ombrage. Tout cela est désert, triste et muet. On avance encore et l'on aperçoit à travers des massifs de cyprès et de grands sycomores la toiture élégante et les fenêtres treillissées d'édifices qui paraissent habités. Personne n'est admis à parcourir ce coin du sérail où vivent, dit-on, quelques vieilles favorites du sultan Mahmoud, et, peut-être, quelques jeunes veuves du sultan Abdul-Mejid.

On se hâte de visiter la collection des armures, la bibliothèque, qui contient une collection peu authentique des portraits des anciens sultans, et l'on gagne les jardins en cherchant des yeux les parterres remplis de fleurs rares, les hautes charmilles à travers lesquelles ne pénètre pas un rayon de soleil, et les *cafess* cachés dans les sombres bosquets comme au fond d'un labyrinthe. Les *cafess* (cage) étaient de petits édifices en pierre, solidement construits, où vivaient solitaires les princes de la famille impériale que le sultan régnant n'avait pas fait mourir à son avénement au trône.

Mais tout cela n'existe plus; on n'aperçoit rien que quelques jardinets plantés de lilas et d'autres arbustes vulgaires. En descendant vers Ghulané (la maison des roses) on voit de grands carrés de légumes, piqués çà et là de tournesols gigantesques et divisés par des haies vives où s'enchevêtrent des liserons blancs. Des bouquets de pins et de sycomores s'élèvent au milieu des espaces incultes, et des rideaux de cyprès étendent de tous côtés leur ombre immobile. Le cyprès est l'arbre du sérail; on l'y trouve partout, et il semble que, dans ce séjour témoin de tant de morts violentes, il doit croître sur des tombeaux. Pourtant son feuillage noir n'a jamais abrité que les nids des tourterelles, tandis que les gais platanes, qui donnent un aspect presque riant à la seconde cour, ont souvent porté au bout de leurs branches la tête sanglante des vizirs.

Les édifices qui subsistent encore dans l'enceinte du sérail ne datent guère que du siècle dernier, et ne renferment plus que quelques raretés, restes infimes des immenses richesses qui composaient le trésor des empereurs ottomans. Les Turcs, insouciants et fatalistes, n'ont bâti que des mosquées, et jusqu'au règne d'Abdul-Mejid, leurs sultans n'ont habité que des palais de bois. Hormis les *cafess* et les salles voûtées où était enfermé le trésor, il n'existait aucune construction solide dans le sérail. Les incendies étaient fréquents dans ces légers édifices, dont les lambris étaient couverts d'enduits résineux. A diverses époques le feu dévora une partie du sérail, et le grand incendie de 1665 détruisit les somptueux appartements du quartier des femmes.

Ce qu'était autrefois le sérail.

Rien de ce qui existe encore aujourd'hui ne peut donner une idée de la puissance des empereurs ottomans et du luxe inouï dont ils environnaient leurs favorites. Ce n'est pas dans les historiens turcs qu'il faudrait chercher des documents pour peindre les mœurs de la cour ottomane et raconter la vie des sultans; mais l'histoire du sérail existe dans les récits des anciens voyageurs et dans les rapports des espions que les cours de Vienne et de Versailles entretenaient près de la personne du Grand Seigneur.

Les voyageurs qui ont visité Constantinople à l'époque de la grandeur des sultans avouent qu'ils n'ont pas vu l'intérieur du sérail; aucun d'entre eux n'a dépassé l'enceinte de la troisième cour, et jeté un coup d'œil au delà de l'espèce de salle du trône, étroite et sombre, où le Grand Seigneur, le Padischa, le Sublime Empereur, le Commandeur des Croyants, le Successeur du Prophète, l'Ombre de Dieu, donnait audience aux ambassadeurs des puissances chrétiennes; mais tous ont recueilli de curieux documents, et plusieurs ont écrit en quelque sorte sous la dictée de gens qui avaient vécu dans le sérail. L'un d'entre eux raconte comment il a obtenu les

lonnes montrent que ces murs ont été construits en partie avec les débris des monuments de Byzance. Ici on aperçoit, sous un rideau de lierre, une arcade voûtée communiquant aux vastes souterrains qui traversent, dit-on, la ville entière; là c'est une porte secrète dissimulée dans la pierre; plus loin, un pont-levis qui, des tourelles s'avançant au-dessus de l'eau, servait à précipiter dans les courants de Marmara les femmes infidèles ou soupçonnées. Que de crimes, que d'intrigues, que de mystères, quelles histoires sanglantes se sont déroulés dans cette enceinte, devant ces témoins impassibles, mais qui semblent encore en porter les marques! »

Adalbert DE BEAUMONT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

détails les plus intimes sur ce qui s'y passait sous le règne d'Amurat IV. Se trouvant à Calcutta, il rencontra un vieil esclave noir qui avait passé trente ans dans le sérail et joui de la plus haute faveur. Disgracié et dépouillé de toutes ses richesses à la suite d'une de ces révolutions de palais, si fréquentes autour des souverains absolus, il avait échappé par miracle à la mort, et s'était enfui jusqu'à Calcutta, où il subsistait à grand'peine d'un petit commerce de parfums et de cosmétiques.

Jusque vers le milieu du seizième siècle, les empereurs ottomans habitèrent le vieux sérail de Mahomet II, espèce de forteresse située presque au centre de Constantinople où le gouvernement actuel a établi le *seraskierat* (ministère de la guerre).

Soliman II, arrière-petit-fils du conquérant, abandonna ce séjour, qu'il ne pouvait embellir, et transféra ses femmes et ses trésors à l'extrémité de sa capitale, dans les lieux charmants abandonnés par les moines grecs qui desservaient Sainte-Sophie. Cette enceinte était déjà couverte de beaux arbres, et des aqueducs byzantins y amenaient l'eau en abondance. — Il fit construire sur les hauteurs sa demeure impériale et planter ces jardins fameux où mille *bastandgis* (jardiniers) cultivaient les plus beaux légumes et les fleurs les plus rares de l'univers. La mer battait le pied du mur d'enceinte, et la flottille qui servait aux promenades du sultan était amarrée au bas de ce petit cap, qu'on appela dès lors la Pointe du sérail (voy. p. 17).

Soliman transporta dans le nouveau sérail le luxe barbare de ses prédécesseurs et quelques-uns des raffinements de la civilisation plus avancée des pays occidentaux. La chambre où il dormait était éclairée par un procédé des plus primitifs; il y avait de grandes lampes d'or massif qu'on remplissait de suif et qui brûlaient comme nos lampions. Son lit n'était qu'une planche sous une couverture de drap d'or lourdement brodée; mais il avait aussi des porcelaines de Chine, des miroirs de Venise, et il buvait dans des gobelets de verre de Bohême. Comme le roi François Ier, son contemporain, il aimait le faste et les belles choses; s'il y avait eu des artistes dans son empire il les aurait protégés; mais il régnait sur un pays ennemi des arts plastiques et il n'eut à récompenser que des poëtes.

L'étiquette de la cour ottomane date de son règne; il régla les attributions des hauts fonctionnaires, c'est-à-dire des esclaves qu'il élevait aux positions les plus éminentes, en les attachant à sa personne pour lui rendre tous les services de la domesticité. Il augmenta considérablement le nombre des femmes enfermées dans le harem, et rendit leur existence plus splendide et plus austère. En même temps, il doubla la cohorte des eunuques noirs qui gardaient les sultanes.

Le sérail renfermait environ cinq mille âmes, en comptant la soldatesque casernée dans la première cour. Les eunuques noirs et blancs, les nains, les muets, les femmes et les jeunes gens serviteurs du sultan vivaient dans les appartements intérieurs; ils étaient environ trois mille. Ce peuple d'esclaves n'appartenait pas à la race turque. La plupart, nés chrétiens et sujets du Sublime Empereur, étaient des *enfants de tribut*.

On appelait enfants de tribut les jeunes gens et les jeunes filles qui formaient l'espèce de dîme humaine que les pachas, gouverneurs des provinces, prélevaient chaque année sur les populations vaincues. La Grèce et les côtes de l'Asie fournissaient les plus beaux contingents. Ces enfants n'avaient pas encore atteint leur adolescence, lorsqu'ils étaient ravis à leurs parents et amenés à Constantinople Le *capou-agasi* (chef des eunuques blancs) choisissait parmi eux les plus beaux, les plus intelligents, les plus forts et les gardait dans le sérail, où ils oubliaient bientôt leur religion, leur pays, et jusqu'à leur famille. Les garçons, élevés sous la rude discipline des eunuques, apprenaient toutes les fonctions de la domesticité. On enseignait aussi aux plus intelligents l'arabe, le persan et les belles-lettres. C'est dans leurs rangs qu'étaient choisis les soixante pages de la chambre du sultan, ses musiciens, ses barbiers, ses secrétaires, ses baigneurs, son porte-glaive et souvent ses ministres; l'élite de cette troupe était comme une pépinière de fonctionnaires : les moins favorisés tombaient dans les rangs infimes; ils devenaient *capijis* (portiers), *bastandjis* (jardiniers), etc., etc. Les premiers s'appelaient *ichoglans* (garçons de l'intérieur); les seconds *azamoglans* (garçons de peine).

Les filles choisies parmi les enfants de tribut passaient dans le harem (quartier des femmes); elles étaient soumises à une discipline sévère et surveillées par les *kaduns*. Les kaduns (dames) y étaient des esclaves qui, entrées dans le sérail à la fleur de l'âge, y avaient vieilli sans avoir su plaire. Elles formaient la cour et le cortége des favorites et des princesses de la famille impériale. Les captives que renfermait le sérail venaient de toutes les parties du monde : les Tartares vagabonds y amenaient leurs prisonnières; les Circassiens venaient, comme aujourd'hui, vendre leurs plus belles filles, et les pirates des États barbaresques y apportaient un contingent considérable de jeunes esclaves espagnoles, italiennes et même françaises.

Les eunuques noirs étaient spécialement destinés à garder et à servir toutes ces femmes. Leur chef, le *kislar-agasi*, était le personnage le plus important de la cour après le *capou-agasi* (chef des eunuques blancs). Celui-ci ne quittait jamais le sultan, auprès duquel il cumulait les fonctions de grand chambellan, de surintendant et de maître des cérémonies.

Les muets, créatures tout à fait subalternes, étaient habiles à serrer le fatal lacet. Quand la justice du sultan avait prononcé une sentence de mort, ils l'exécutaient sur l'heure, sans appareil et sans bruit. Ces malheureux avaient un langage qu'ils se transmettaient, par tradition, et que tout le monde entendait dans le sérail, où d'ailleurs il était d'usage de parler par signes, le respect exigeant que l'on gardât toujours le silence en présence du Grand Seigneur. Les muets étaient, comme les pages, au nombre de soixante.

Les nains avaient aussi le privilége d'habiter les ap-

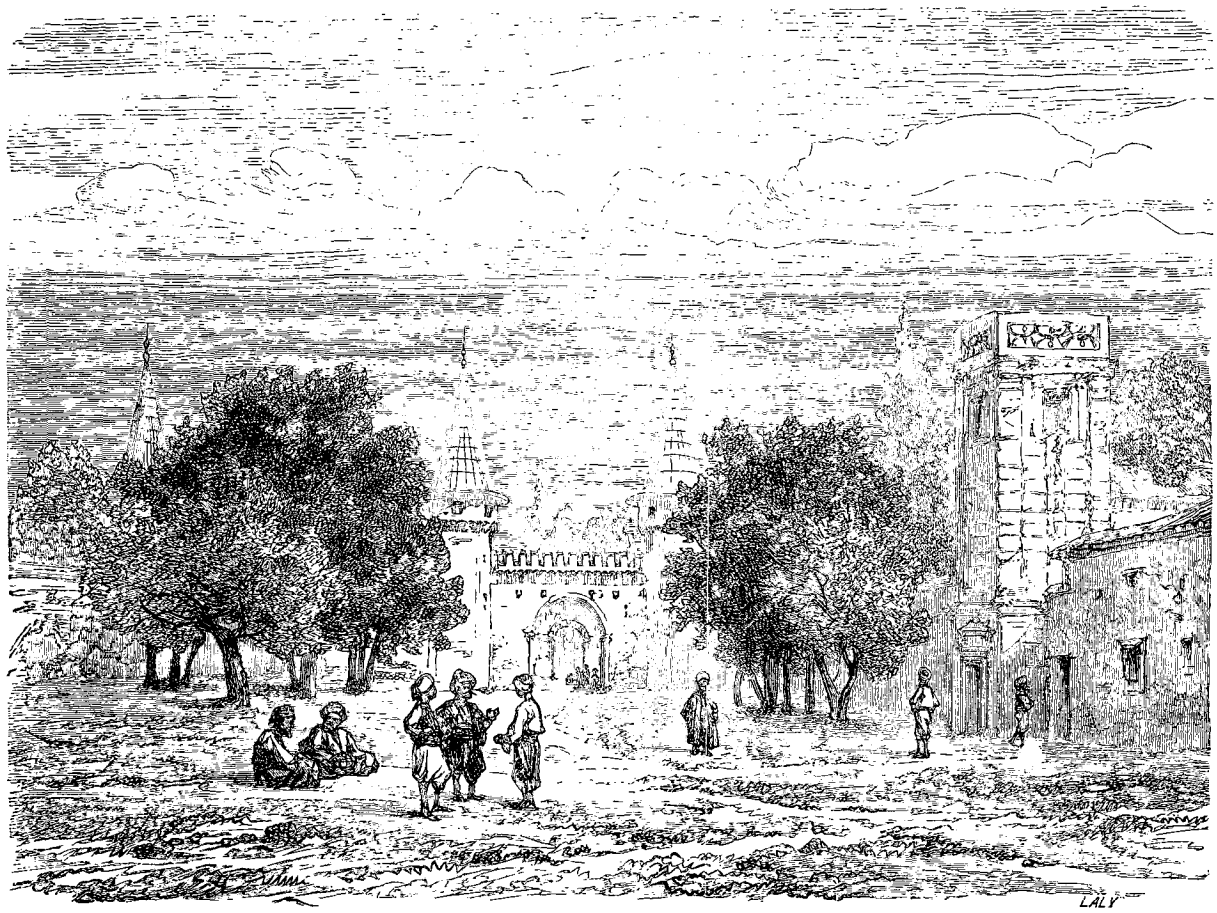
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

partements intérieurs. Ordinairement ils remplissaient le rôle de bouffons ; les plus difformes, les plus hideux étaient les plus appréciés.

Histoire de Roxelane.

Soliman le Magnifique, qui avait rempli le sérail des plus belles femmes de l'univers, eut deux favorites. La première était une Géorgienne apathique et simple d'esprit ; elle lui donna un fils, héritier de l'empire, et fut bientôt délaissée pour la célèbre Roxelane. Celle-ci, née à Sienne, en Italie, était de race noble : des pirates barbaresques pillèrent le château où elle demeurait au bord de la mer, et l'emmenèrent après avoir égorgé toute sa famille. Celui qui l'avait eue pour sa part de prise alla la vendre à Constantinople, et le kislaraga l'acheta pour le sérail. Elle avait alors seize ans. Sans doute elle oublia facilement sa naissance et les sentiments dans lesquels elle avait été nourrie, car elle attira l'attention du sultan, moins par sa beauté que par son humeur vive et enjouée. Soliman, charmé de sa gaieté, la surnomma *Kourrem* (joyeuse), et, dans le sérail, on l'appela Kourram-Sultane. Les traducteurs ont fait de ce nom Roxelane, sans se soucier de l'étymologie.

La vie de cette favorite contraste étrangement avec son nom ; elle continua la série des crimes domestiques dans laquelle la maison ottomane a dépassé les forfaits



La porte des salutations (voy. p. 2). — Dessin de Karl Girardet d'après M. Adalbert de Beaumont.

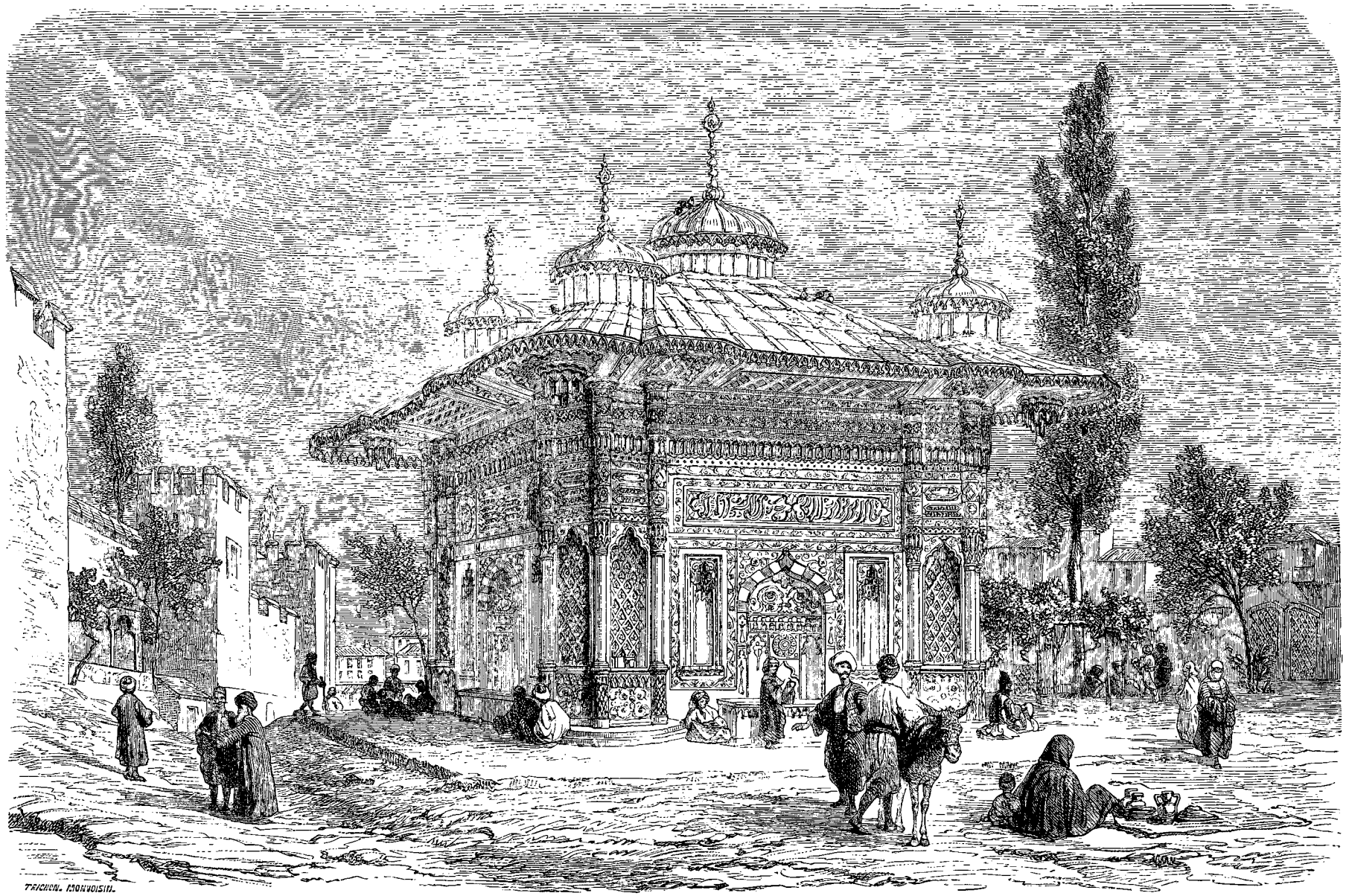
classiques de la race d'Agamemnon, et ses lèvres souriantes prononcèrent plus d'un arrêt de mort. Elle avait donné au sultan quatre fils et plusieurs filles. Souveraine absolue dans le sérail, elle ne craignait aucune rivale. Pourtant l'ambition de Roxelane n'était pas satisfaite ; elle voulait devenir la femme légitime de l'empereur son maître.

Depuis que les sultans régnaient à Constantinople, ils n'avaient donné à aucune femme le titre d'épouse ; leur politique ombrageuse n'admettait que des esclaves dans le harem impérial. Leurs favorites n'avaient aucun privilége, aucun droit ; seulement celle qui, la première, leur donnait un fils prenait le titre d'*hassaki* (qui appartient au padischa) ; le titre de sultane était réservé à la

1. « L'Orta-Capoucou qu'on nomme aussi Bab-us-Selam, porte des Salutations, crénelée et flanquée de deux tourelles à meurtrières et mâchicoulis, comme les portes de ville au moyen âge. Sous l'épaisse voûte de cette porte, qui forme ainsi une sorte de salle décorée de trophées d'armes antiques, on exposait de temps immémorial les têtes des malheureux que la politique autrefois soupçonneuse et inflexible du Divan vouait à la mort. En sortant de la salle du trône, en quittant le bâtiment nommé *Séjour de félicité*, sur un signe du sultan au chef des eunuques noirs, les disgraciés recevaient là ce fameux cordon de soie des mains du bourreau, dont le logement est toujours placé de même à gauche de l'entrée. »

Adalbert DE BEAUMONT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La fontaine du sérail[1] (voy. la note 1 au verso). — Dessin de Karl Girardet d'après M. Adalbert de Beaumont.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

validéh (mère du sultan) et aux princesses du sang impérial. L'aîné de la famille ottomane, l'héritier direct, s'appelait simplement le *chazadéh* (fils du roi). Soliman hésita avant d'élever si haut son esclave; mais les séductions de Roxelane l'emportèrent; il l'épousa solennellement devant le cadi et lui donna pour douaire les revenus d'une province. Un sort si glorieux ne combla pas les désirs de Roxelane; son ambition avait encore beaucoup d'autres choses à obtenir du sultan. C'était Mustapha, l'aîné des enfants de Soliman, le fils de la Géorgienne qui, depuis sa naissance, était considéré comme l'héritier de l'empire. Bien que la loi qui l'appelait au trône eût été parfois éludée, le sultan persévérait à considérer ce fils comme son successeur. Il lui avait donné le gouvernement de la province d'Amasie, et malgré les secrètes obsessions de la sultane, il lui témoignait toujours les mêmes bontés. Roxelane se lassa de cette sourde lutte, et pour frapper son ennemi d'un coup plus sûr, elle lui envoya pour les fêtes du Baïram une corbeille de fruits confits avec un art merveilleux. Mustapha, dont la défiance était éveillée, ne toucha pas au présent de la sultane et en fit les honneurs à son messager, qui, comblé d'une telle faveur, mangea une poire et mourut un quart d'heure après. A cette nouvelle, la sultane, furieuse et consternée, se prépara à une lutte ouverte; mais soit insouciance, soit grandeur d'âme, Mustapha garda le silence sur cette tentative.

Tandis que ceci se passait à Amasie, le sérail était en fête. Mohammed, le fils aîné de Roxelane, entrait dans sa seizième année, et déjà le sultan l'avait choisi pour gouverner une des grandes provinces de l'empire : c'était comme une royauté qu'il lui donnait. La sultane ordonna pour son départ des préparatifs d'une magnificence extraordinaire; son harem et sa cour se disposaient à le suivre; mais il était écrit qu'il ne sortirait pas du sérail : atteint d'une fièvre maligne, il mourut presque subitement. Ses deux frères, Sélim et Bayezid, héritèrent de ses grandeurs, et Dgiangir, le plus jeune des fils de Soliman et de Roxelane, resta seul dans le sérail. Dgiangir était un pauvre petit être difforme, dont la tête charmante disparaissait entre deux épaules monstrueusement inégales. Lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme, on continua à le traiter comme un enfant, et il ne quitta pas les appartements intérieurs; ses saillies égayaient le sultan qui, accoutumé à le voir près de lui, l'aimait avec tendresse, et tolérait de sa part des hardiesses qui eussent coûté la vie à ses autres fils. Dgiangir avait le goût de la poésie, de la musique, des parfums, des pierreries et des beaux vêtements. Il portait habituellement des perles à son cou et un *tesbîh* (chapelet) de sandal à la main. Ses goûts frivoles, sa vivacité enjouée l'éloignaient des intrigues du sérail; soit qu'il manquât de pénétration, soit que les passions qui s'agitaient autour de lui fussent bien habilement dissimulées, il ignorait la haine mortelle que sa mère portait au chazadéh, et, par une contradiction étrange, il manifestait pour ce prince une vive amitié.

Cependant Roxelane avait repris son œuvre : pendant quelques années, lentement, sourdement, elle travailla à détruire le prince Mustapha; elle l'accusa sans relâche des plus perfides intentions, et s'appliqua surtout à dénoncer ses efforts pour gagner l'affection de l'armée, dont il était, en effet, fanatiquement adoré.

Le padischa finit par prêter l'oreille à ces délations. Il considéra que son fils aîné avait plus de trente ans; que véritablement il avait une grande influence sur le corps des janissaires, et que peut-être il trouvait déjà long son rôle d'héritier présomptif. La sultane comprit ses dispositions, et frappa un dernier coup. Armée d'une lettre de Mustapha, elle l'accusa d'avoir formé le dessein de détrôner son père : la lettre était adressée au shah de Perse, et contenait la preuve de cette trahison. L'espion qui l'avait livrée à Roxelane s'en était emparé, disait-il, après avoir tué le messager du prince. Cette pièce avait un tel caractère d'authenticité, que Soliman y fut trompé. Il entra dans une fureur silencieuse qui était comme le prélude de ses plus terribles arrêts, et commanda à son grand vizir Rustem d'aller porter à Mustapha l'ordre de se rendre immédiatement à Constantinople.

Mustapha était alors au milieu de l'armée qui, depuis plusieurs mois, campait sur la frontière de son gouvernement; il refusa fièrement d'obéir. Rustem comprit qu'il ne pourrait pas achever d'accomplir sa mission : au lieu d'exécuter les ordres secrets de son maître, il lui manda que le chazadéh s'était emparé de tous les esprits, et que si l'on touchait à un cheveu de sa tête les soldats et le peuple se révolteraient. C'était la première fois que le padischa commandait sans être obéi. Sa résolution fut prompte : il se mit à la tête des troupes qui étaient à Constantinople, et alla lui-même porter sa réponse au grand vizir.

Tout le monde trembla quand l'étendard impérial parut en vue du camp : Soliman arrivait environné de la pompe guerrière qu'il déployait toujours quand il entrait en campagne. Il amenait avec lui le prince Dgiangir et la plupart des grands dignitaires du sérail. On dressa la tente impériale à la tête du camp. Cette tente était une espèce de palais mobile dont les divisions formaient plusieurs salles d'une magnificence inouïe. Les lambris étaient tapissés de drap d'or et de soieries des Indes; des tapis de Perse couvraient le sol fraîchement remué, et une fontaine jaillissait au centre d'un kiosque improvisé, dont les fenêtres donnaient sur un paysage solitaire. Quoique le sultan fût très-proche du camp, il n'était

1. « La fontaine représentée page 5, toute en faïences de Perse et en marbres de diverses couleurs, est le plus beau type des fontaines de Constantinople. Elle porte la date du règne d'Achmed III. Voici la légende arabe écrite sur une de ses faces, en lettres d'émail et d'or : *Buvez avec dévotion l'eau de Khan Ahmédié et priez pour lui.* Ce petit monument, de forme quadrangulaire, surmonté de coupoles élégantes, est entièrement revêtu d'arabesques et d'émaux aux couleurs les plus vives, de grilles dorées d'un dessin charmant et de pendentifs sculptés en forme de stalactites.

« Aux quatre angles de l'édifice ouverts par des fenêtres grillées, se trouvent les fontaines cachées à l'intérieur, afin de conserver la fraîcheur de l'eau. Des gardiens sont chargés de passer à travers la grille, à tous ceux qui le demandent, des vases étamés remplis de cette eau qui, sous ce soleil ardent, semble glacée. En Orient, l'eau fraîche est une jouissance plus grande que le vin le meilleur dans nos climats. Aussi ces fontaines sont-elles toujours des fondations pieuses. Adalbert DE BEAUMONT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas importuné par les bruits de cette grande réunion d'hommes, et tout était aussi tranquille autour de lui que s'il n'eût pas quitté son sérail de Constantinople.

Moins d'une heure après son arrivée, Soliman envoya à son fils l'ordre de se présenter sur-le-champ devant lui. L'envoyé du sultan trouva le prince sur le chemin d'Amasie; un avis lui était déjà parvenu : Achmet-pacha, un de ses partisans, le prévenait que des ordres funestes avaient été donnés contre lui; mais le chazadéh était si certain du dévouement de l'armée, qu'il crut que le sultan lui-même n'oserait rien contre sa personne. Il traversa le camp avec une contenance assurée. Le bruit se répandait déjà qu'il était accusé de trahison, et l'armée, saisie de terreur et d'indignation, gardait un silence menaçant. A la vue du prince, elle fit entendre des acclamations et des cris de joie qui durent parvenir jusqu'aux oreilles du sultan.

Mustapha entendait encore le bruit de ces manifestations lorsqu'il entra dans la tente impériale. Selon l'usage, il dut quitter ses armes avant d'être admis en présence du padischa. Lorsque les eunuques blancs, qui gardaient la première porte, lui eurent ôté le sabre recourbé qu'il avait au côté, et le poignard passé dans sa ceinture, il fut conduit par le capou-agasi jusqu'à la salle qui servait d'antichambre au kiosque impérial. Il n'alla pas plus loin. Au moment où il entrait, six muets se précipitèrent sur lui, le fatal cordon à la main, et une lutte terrible commença. Mustapha, extraordinairement agile et fort, tenta d'échapper à ses bourreaux; il se défendit avec tant de furie, qu'un instant ils faiblirent et s'arrêtèrent incertains. Si le prince avait eu le temps de s'élancer au dehors et de gagner le camp, il sauvait sa vie et montait sur le trône; mais avant qu'il pût profiter de l'hésitation et de l'effroi des muets, le sultan lui-même souleva la portière qui cachait l'entrée du kiosque, et avança la tête avec un geste menaçant. A l'aspect de ce visage terrible, les muets comprirent qu'il fallait en finir; ils revinrent vers le prince, et après l'avoir terrassé, ils l'étranglèrent; puis ils s'enfuirent comme s'ils eussent encore craint la colère du sultan. Pendant cette tragédie, personne n'avait songé au prince Dgiangir, qui était sorti pour visiter le camp. Ayant appris que Mustapha était allé vers le sultan, il rentrait pour lui donner la main. A la vue de ce corps immobile, de ce visage livide et taché de plaques bleues, Dgiangir jeta de grands cris et tomba dans le plus violent désespoir. Les eunuques, consternés et tremblants, voulurent l'éloigner, mais il se précipita sur le corps de son frère, et l'étreignit avec une sorte de frénésie. Ses cris attirèrent le sultan, qui lui ordonna, avec une tendresse mêlée d'autorité, de le suivre; mais cette pauvre créature, si faible, si frivole, et qu'on supposait incapable d'aucun sentiment énergique, se tourna vers son père, et lui dit avec fureur : « Voilà donc ce que tu fais de tes fils!... Va! je t'empêcherai bien de me faire mourir par la main des muets!... »

En même temps, il tira de sa ceinture un petit poignard qu'on lui laissait plutôt comme un jouet que comme une arme dont il pût jamais se servir, et, avant qu'on eût compris son dessein, il se donna dans le cœur un coup mortel. Soliman fut couvert de son sang. On assure qu'il le pleura.

Cependant la fatale nouvelle se répandait dans le camp et l'attitude de l'armée devenait menaçante; de moment en moment le danger grandissait et les janissaires commençaient à murmurer autour de la tente impériale; pendant le reste de la journée, ils ne prirent aucune nourriture, et le soir, ils manquèrent à la prière. La situation était terrible. Le sultan n'avait autour de lui que quelques troupes, ses ichoglans, ses eunuques et quelques grands fonctionnaires; pourtant il ne songea pas à flatter et à apaiser cette multitude; retiré dans son kiosque, il écouta toute la nuit le bruit confus que faisaient tant de gens qui veillaient; quand le jour parut, il se leva sombre, courroucé, et dit au grand vizir, qui attendait ses ordres en tremblant : « Puisqu'ils murmurent, je vais leur rendre Mustapha! »

En effet, le corps du malheureux prince, roulé dans un tapis, fut porté en vue du camp et exposé comme celui d'un rebelle qui venait d'expier justement son crime. En même temps le padischa sortit à cheval, presque seul, et passa au milieu des soldats, la tête haute, le visage menaçant et en regardant autour de lui comme pour découvrir ses ennemis. A cette vue, l'armée entière trembla et se prosterna le front dans la poussière, en criant : « Vive le Sublime Empereur! Vive le sultan Soliman! »

Roxelane apprit en même temps la mort de l'homme qu'elle haïssait le plus au monde et la fin déplorable de son plus jeune fils. Pendant plusieurs jours elle parut inconsolable; mais dans le fond de cette âme méchante il y avait peut-être encore plus de joie que de douleur; le pauvre Dgiangir n'était pas le plus aimé de ses enfants; depuis la mort de Mohammed, elle avait concentré tout son amour sur Bajazed, son troisième fils. A ses yeux, Selim, que le droit d'aînesse appelait à monter sur le trône, était indigne de ce grand titre d'empereur. Il est juste de convenir que sur ce point elle était d'accord avec le sentiment populaire. Bajazed avait toutes les qualités qui plaisent à la multitude; il était beau, hardi, d'une complexion vigoureuse et singulièrement propre à tous les exercices guerriers. Selim, au contraire, avait la taille lourde, la face large et l'air indolent. On l'accusait de boire du vin en secret, et même de s'enivrer, avec un juif renégat, son favori. Les deux frères se haïssaient mortellement, et il était aisé de prévoir qu'à la mort de Soliman l'un des deux ferait étrangler l'autre. Cependant Roxelane n'avait pas impunément triomphé; ses espions l'avertirent de ce qui se passait dans le camp. Le sultan était resté sur les frontières de l'Anatolie, au milieu de l'armée; il ne sortait plus de sa tente et semblait livré à une noire mélancolie. Tout lui était suspect; il avait chassé le grand vizir et la plupart de ceux que protégeait la sultane. D'étranges rumeurs circulaient; on disait que les eunuques chargés d'ensevelir le prince Mustapha avaient trouvé sur lui des papiers qui contenaient la preuve de son innocence. — Lorsque l'empereur reprit,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques semaines plus tard, le chemin de Constantinople, il paraissait certain qu'il avait résolu d'éloigner de lui Roxelane et de l'enfermer pour le reste de sa vie dans le vieux sérail.

Roxelane l'attendait tranquille, impénétrable. Usant des priviléges qu'il ne lui avait pas encore retirés, elle alla au-devant de lui dès qu'elle fut avertie qu'il entrait dans le sérail. Et alors, se prosternant à ses pieds, toute pâle et le visage en pleurs, elle lui dit avec l'accent de la plus profonde soumission : « Des hommes méchants ont attiré ta colère sur moi par leurs mensonges..... J'ai perdu ta faveur sans laquelle je suis moins qu'un ver de terre.... Je ne veux plus vivre.... Finis promptement mon supplice.... Appelle les muets.... Je suis prête, et je bénis la mort, puisque c'est ta volonté que je meure.... »

Le sultan ne s'attendait pas à ces paroles; la douleur de Roxelane, son courage, sa résignation le touchèrent et changèrent subitement ses dispositions; il l'emmena dans le somptueux kiosque qu'il avait fait construire sur le bord de la mer et passa le reste de la journée avec elle. L'un et l'autre avaient déjà oublié leur deuil. Ils mangèrent ensemble au son des instruments, servis par de jeunes esclaves, les plus belles qu'il y eût dans le sérail. A cette occasion, une vieille *kadun*, gouvernante des filles, se permit de dire aux odalisques, dont la vie s'écoulait dans une attente toujours déçue : « Allez! allez! mes tourterelles, il faut renoncer à l'espoir d'attirer les regards du Sublime Empereur; la plus grande faveur qu'il puisse vous faire, c'est de souffrir que vous lui présentiez à boire. »

Dès ce moment Roxelane comprit que son empire était inébranlable; elle en profita d'abord pour demander la mort d'un enfant, le seul héritier qu'eût laissé Mustapha. Quand elle eut ainsi détruit tout ce qui ne sortait pas d'elle dans la famille impériale, elle tourna sa fureur contre son propre sang et devint l'ennemie implacable de son fils aîné Sélim. Déjà elle avait inutilement supplié le sultan de changer l'ordre de succession; Soliman avait résisté à toutes ses obsessions et il n'y avait pas apparence que sa volonté dût changer un jour. Le naturel audacieux de Bajazed lui faisait ombrage; il se souvenait de l'avoir trouvé parfois moins respectueux que son frère, et il avait une prédilection pour Sélim, qui avait toujours paru soumis et tremblant devant lui. Quand Roxelane eut perdu tout à fait l'espérance de changer la résolution de l'empereur, elle excita secrètement son fils à la révolte. Profitant de l'influence qu'elle avait dans les affaires de l'État, elle créa un parti à Bajazed et mit à sa disposition l'argent dont il avait besoin pour gagner les soldats par ses libéralités. Toutes ses intrigues étaient conduites si habilement, que le padischa ne conçut aucun soupçon; il apprit en même temps que Bajazed était à la tête d'une armée et que les pachas d'Asie, toujours prêts à la révolte, allaient s'unir à lui pour attaquer Sélim. Cette fois encore la résolution du vieil empereur fut prompte; il envoya cent mille hommes au secours de Sélim. Avec cet appoint, celui-ci triompha sans peine de son frère, et le pays fut entièrement pacifié en quelques jours. Pendant ces troubles, Soliman n'avait manifesté ni souci, ni colère. Lorsque tout fut fini, il envoya à Bajazed l'ordre de se rendre à Constantinople. Roxelane pénétra le sinistre dessein du sultan et elle parvint à le fléchir à force de supplications, de mensonges et de larmes. Il révoqua l'arrêt de mort qu'il avait prononcé dans le fond de son âme, mais sa colère contre Bajazed était encore si violente, qu'il ne voulut pas lui permettre l'entrée du sérail et qu'il lui envoya dire d'aller l'attendre dans un de ses kiosques, sur la côte d'Asie, à l'entrée du Bosphore.

Le jour de cette entrevue Roxelane voulut accompagner le sultan, et elle monta avec lui sur la galiote impériale qui stationnait près de la pointe du sérail. Cinquante eunuques noirs environnaient la sultane, et tandis que ce cortége traversait les jardins, tous ceux qui l'apercevaient se prosternaient la face contre terre. En arrivant au kiosque, Roxelane se hâta d'aller près d'une fenêtre grillée sous laquelle son fils devait passer; le sultan n'avait pas permis qu'elle le vît autrement. Quand elle l'aperçut, ses yeux se mouillèrent de larmes, et dès qu'il fut à portée de la voix, elle lui cria doucement : « Ne crains rien, mon agneau, va.... ne crains rien!... »

Malgré cette assurance, Bajazed avançait en tremblant; la fin terrible de son frère Mustapha était présente à sa pensée, et il devint pâle lorsque, selon l'usage, les eunuques blancs lui ôtèrent ses armes avant de l'introduire dans la salle où était le sultan.

L'entrevue fut courte; je vais la raconter comme un trait des mœurs de ce peuple barbare.

Le sultan reçut son fils d'un air sombre et irrité et sans souffrir qu'il parlât; il lui reprocha durement sa tentative et sa folle ambition; puis, s'animant par degrés, il en vint jusqu'à lui dire : « Tu ne peux nier toutes ces trahisons! Le moindre de tes crimes mériterait la mort! »

A cette parole, Bajazed frissonna et murmura des protestations de soumission et de respect : « Assez! interrompit le sultan, j'ai pardonné; mais souviens-toi que tu payeras de ta vie le moindre signe de rébellion. »

Là-dessus, il demanda le *scherbet*. Le scherbet est une boisson sucrée et fortement parfumée avec l'essence des fleurs ou le suc des fruits. Soliman fit présenter la tasse à son fils. Malgré les assurances qu'il venait de recevoir, celui-ci crut que sa dernière heure était venue. Il trempa, en hésitant, ses lèvres dans ce breuvage suspect et rendit la tasse au *kuiptar-aga* (échanson), en jetant sur lui un regard sinistre. Soliman qui l'observait prit la même tasse et but à son tour jusqu'à la dernière goutte. Puis, sans permettre à son fils d'ajouter un seul mot, il le congédia d'un geste hautain.

Malgré ce premier revers, la sultane ne tarda pas à recommencer ses menées; elle était habile et audacieuse; elle avait des trésors à sa disposition et pouvait, dans un moment de crise, gagner les janissaires; elle serait parvenue à faire monter Bajazed sur le trône si le temps ne lui eût manqué; mais la mort l'arrêta. Une ma-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les femmes du harem [1] (voy. la note au verso). — Dessin de Karl Girardet d'après M. Adalbert de Beaumont.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ladie violente l'emporta en quelques jours ; elle expira entre les bras de Soliman, et, à sa dernière heure, elle lui fit promettre de se souvenir d'elle si Bajazed avait de nouveau le malheur d'encourir sa colère. Roxelane mourut avant que l'âge eût détruit sa beauté. Elle était naturellement si dissimulée, que jamais personne n'avait lu sur son visage ce qui se passait dans son âme ; ses traits étaient toujours naturellement calmes et souriants. On porta son corps dans l'enceinte de la mosquée bâtie par Soliman. Quelques années plus tard le sultan alla la rejoindre, et aujourd'hui encore elle repose à quelques pas de lui sous les tranquilles ombrages de la Solimanieh. Roxelane est la première femme qui ait commandé souverainement dans le sérail ; elle est la seule esclave qu'un monarque du sang ottoman ait élevée au rang de femme légitime.

Soliman ne la remplaça pas ; mais il oublia qu'elle lui avait demandé la vie de son fils bien-aimé, et lorsque l'ambitieux Bajazed recommença la guerre, il le fit étrangler ainsi que les quatre fils qu'il avait eus de ses favorites.

Les femmes n'eurent aucune influence sous le règne de Sélim, et le harem devint un séjour triste et muet où les eunuques et les kedans gouvernèrent despotiquement les odalisques. Le sultan passait sa vie à table, entouré de chanteurs et de bouffons. Son aversion pour tous les exercices violents était excessive et il se promenait dans les jardins du sérail couché dans une litière. Néanmoins ce monarque indolent agrandit l'empire ; ses armées conquirent l'ancien royaume des Lusignan, la belle île de Chypre où le Turc règne encore aujourd'hui. Les chrétiens prirent leur revanche en gagnant la bataille de Lépante, où la flotte ottomane fut dispersée et détruite. Ce revers attrista si profondément le padischa qu'il passa deux jours sans boire ni manger. Quoique Sélim n'eût point de favorite parmi les odalisques, il eut un certain nombre d'enfants, et lorsqu'il mourut, encore à la fleur de l'âge, il avait six fils. L'aîné vivait selon l'usage, éloigné de la cour ; les cinq autres, encore enfants, n'avaient pas quitté le sérail. La veille de sa mort, le sultan les fit venir près de son lit, et prévoyant leur sort, il versa des larmes et dit qu'il regrettait de ne pas les avoir envoyés auprès du roi de France, son allié. S'il eût accompli ce dessein, on aurait vu le spectacle étrange de cinq petits princes musulmans élevés à la cour de Henri III, sous les yeux de Catherine de Médicis. Sélim ne se trompait pas sur l'avenir de sa triste progéniture ; quelques jours après sa mort, Mourad III, son successeur, fit étrangler tous ces innocents.

La Vénitienne Baffa. — La Grecque Élenka. — La juive Keira-Kadun. — Les Turques Kiosem et Ashada.

Mourad n'imita pas son père ; une esclave vénitienne, de la famille des Baffa, fut pendant quinze ans son unique favorite. Malgré l'usage, elle avait conservé son nom de famille en entrant dans le sérail ; on l'appelait toujours Baffa et jamais elle n'oublia ni son origine, ni son malheur. C'était une femme sévère et triste, qui n'avait d'autre charme que son incomparable beauté. Le sultan se lassa d'elle enfin, et tout à coup on le vit s'abandonner avec emportement aux voluptés qu'il avait si longtemps dédaignées. Cependant aucune des belles esclaves que le kislar-agasi lui amenait chaque jour n'obtenait une préférence exclusive. Il avait relégué l'austère Baffa dans un coin du sérail et passait sa vie dans une suite continuelle de fêtes et de plaisirs. Ce joyeux régime finit par altérer sa santé ; quoique sa complexion fût des plus robustes, il mourut étique avant d'avoir accompli sa quarante-septième année ; cent deux enfants étaient nés de la multitude des odalisques : sur ce nombre il y avait trente petites filles. L'aîné de cette nombreuse postérité, le sultan Mahomet III, fils unique de la Baffa, monta sur le trône.

Une horrible tragédie se passa alors dans le sérail : Mahomet prononça, le lendemain de son avénement, l'arrêt de mort de tous ses frères. Dix-neuf jeunes princes furent étranglés, et les muets jetèrent dans la mer dix odalisques qui étaient enceintes. Quant aux trente petites sultanes, tristes restes de la famille impériale, le nouveau sultan les laissa vivre.

Après ces exécutions, Mahomet III mena une vie tranquille et voluptueuse. La Baffa, sa mère, prit avec le titre de valideh une influence souveraine.

Cette femme, si longtemps humiliée, triomphait à son tour, et son premier acte d'autorité fut d'envoyer toutes ses jeunes rivales dans le vieux sérail, où il est d'usage de mettre pour le reste de leur vie les veuves des sultans défunts. Jamais elle ne souffrit que son fils s'attachât à une seule femme et elle lui choisit quatre favorites. La première, qui était une belle Circassienne, lui avait déjà donné un fils, et, selon l'usage, elle avait pris le titre d'*hassaki* (voy. p. 4) ; les trois autres étaient ses égales, sauf cette distinction ; malgré les efforts de la valideh pour maintenir toutes ces femmes dans le respect et le dévouement qu'elles devaient à leur maître, le padischa éprouva des malheurs de famille. La belle Grecque Élenka avait eu de lui un fils qu'elle aimait avec passion et à l'avenir duquel elle ne pouvait songer sans verser des larmes, car elle savait qu'il ne grandissait que pour mourir jeune. Cette douleur secrète la fit tomber en langueur et elle dépérissait de jour en jour, ce qui n'empêchait pas qu'elle parût encore plus charmante aux yeux du sultan. Elle profita de ces dispositions pour déclarer que c'était l'air vif qu'on respirait dans le sérail qui lui était mauvais, et que si elle pouvait vivre quelques mois dans le climat chaud de l'Égypte, elle serait guérie. La valideh, qui remarquait avec inquiétude l'influence qu'Élenka commençait à prendre sur son fils, conseilla vivement ce voyage et prit sur elle d'en ordonner les préparatifs. Le sultan consentit à regret, et pourtant il fit plus encore ; il permit qu'Élenka emmenât son fils. La favorite s'embarqua avec une suite nombreuse d'esclaves et

1. « La gravure de la page 9 représente le costume actuel des femmes de qualité, dans le *harem*, le *lieu fermé*, inabordable à tout autre qu'au maître. Les femmes seules et les eunuques en connaissent les détours. » Adalbert DE BEAUMONT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'eunuques noirs. Le vaisseau turc qui la portait dut aborder au port de Salonique, parce que le jeune prince était tombé dangereusement malade. Peu de jours après il mourut. Son corps fut enseveli avec les cérémonies d'usage, et déposé dans un turbé près de la grande mosquée. Élenka envoya un de ses eunuques à Constantinople pour annoncer au sultan cette funeste nouvelle, et le même jour, chose étrange ! elle disparut sans qu'il fût possible de retrouver ses traces. Il paraît certain qu'elle avait conçu depuis longtemps ce plan d'évasion, et qu'elle l'avait accompli par un miracle de ruse, de persévérance et d'audace. Secondée par un de ses eunuques noirs, elle était parvenue à tromper tous ceux qui l'environnaient. C'était un enfant juif, mort de la peste, qui reposait dans le turbé, à la place de son fils, qu'elle avait soustrait ainsi au triste sort qui l'attendait. On soupçonne les chrétiens de Salonique d'avoir favorisé sa fuite, parce qu'elle était chrétienne d'origine et qu'elle avait toujours manifesté peu de zèle pour la loi du prophète. Quoi qu'il en soit, le sultan manifesta plus d'étonnement que de chagrin en apprenant sa fuite, mais la perte de son jeune fils le toucha sensiblement.

Vers ce temps-là de sinistres intrigues troublèrent le sérail. Depuis longtemps l'hassaki supportait impatiemment l'autorité de la valideh Baffa et travaillait sourdement à mettre son fils sur le trône. Cette femme hardie était parvenue à gagner les chefs des janissaires et la plupart des grands fonctionnaires de la Sublime Porte. Le complot avait été ourdi avec tant de prudence et d'habileté que les espions chargés par la valideh de surveiller son ennemie n'avaient rien découvert. Déjà le chazadéh avait quitté secrètement Magnésie, où il résidait pour venir recueillir l'héritage de son père ; mais la veille du jour fixé pour l'exécution de ce grand crime, un eunuque noir révéla tout au sultan et lui apprit que le chazadéh caché daus un des kislaw-aga du sérail attendait que tout fût fini pour se montrer au peuple.

Lorsque le padischa entendit ces révélations, les muezzins annonçaient la prière du soir; il n'avait plus qu'une seule nuit pour prévenir le coup fatal; mais ce fut assez. Avant que le jour parût les muets allèrent étrangler le chazadéh dans le kiosque où il était caché; quatorze grands personnages, ses adhérents, eurent le même sort et l'hassaki cousue vivante dans un sac de cuir fut précipitée au fond de la mer.

A la suite de ces événements Mahomet III tomba dans une noire mélancolie; tout ce qui l'environnait lui était devenu suspect, hormis la valideh, à laquelle il confia entièrement le gouvernement de l'État. Cette vieille princesse n'était pas fort habile en politique, mais elle avait l'art de maîtriser les factions et de se concilier l'opinion populaire. Les Turcs ayant été battus en Hongrie il s'ensuivit de grands désastres; les provinces se révoltèrent, le pain manqua à Constantinople et la populace commençait à s'agiter. Pour apaiser ce mécontentement, la valideh imagina d'ordonner un *duhalma* (fête publique) : il y eut une cavalcade où figurait toute la cour et où elle parut elle-même, à cheval et sans voile. Cette nouveauté n'avait pas de précédents; elle excita beaucoup la curiosité des bons musulmans qui jusqu'alors n'avaient jamais entrevu le visage d'une sultane. La Baffa était belle encore, dit un témoin oculaire ; elle avait le teint fort blanc, les yeux noirs et pleins de feu, le geste et le port de tête imposants. Son *tefeletar* (trésorier) venait derrière elle et lui présentait continuellement des poignées *d'aspros* (menue monnaie) qu'elle jetait au peuple.

Mahomet III n'avait plus que deux fils nés de la même mère, une esclave cypriote choisie parmi les enfants du tribut. Cette favorite avait toujours rendu de grands respects à la valideh et s'était maintenue dans sa faveur par la douceur et la nullité de son caractère. Étrangère à toutes les intrigues du sérail, elle ne chercha pas à s'élever après la fin tragique de sa redoutable rivale et reçut le titre d'hassaki avec une sorte d'indifférence. La Baffa gouvernait donc paisiblement, son pouvoir semblait pour longtemps assuré lorsque l'événement le plus inattendu la renversa. Mahomet III mourut à trente-huit ans d'une maladie qui ne dura qu'une seule nuit et qui, dit-on, était la peste.

La Cypriote sortit alors de son néant et manifesta tout à coup des qualités qu'on ne lui avait pas soupçonnées. D'accord avec le grand vizir elle s'empara du pouvoir et relégua la valideh Baffa dans le vieux sérail après avoir fait porter au trésor les sommes immenses que cette sultane avait amassées. Son influence modifia la barbare coutume qui condamnait à la mort tous les frères de l'empereur régnant. Mustapha, l'unique frère d'Achmet II, ne fut pas livré aux muets; il passa du harem d'où il n'était pas encore sorti dans un cafess situé au fond des jardins du sérail. Quelques eunuques et quelques vieilles esclaves furent enfermés avec lui pour le servir et lui faire compagnie.

Pour un adolescent qui n'avait pas encore goûté la liberté, cette prison n'eut sans doute rien d'affreux et la suite de sa vie prouva qu'il s'y était volontiers résigné.

Achmet II venait d'avoir seize ans lorsqu'il succéda à son père. Il était d'un tempérament faible et maladif; il dédaignait toutes les esclaves et se montrait fort ennuyé de leurs empressements. Son unique favorite était une vieille juive appelée Keira-Kadun, dont la figure était des moins attrayantes. Elle avait plu jeune au sultan en lui faisant des contes et des historiettes et en lui apportant secrètement des flacons d'un vin de Chio qu'il aimait singulièrement. Keira dissimulait sous l'apparence d'une humeur toujours enjouée et complaisante une cupidité excessive et une sourde haine pour tout ce qui n'appartenait pas à sa race. Elle faisait trafic des grâces qu'elle obtenait. En peu de temps elle avait amassé des biens immenses, et son insolence croissant avec sa fortune, elle exigeait qu'on lui rendît les mêmes respects qu'à la mère du sultan. Enfin sa faveur devint un scandale public; le peuple s'émut et s'indigna

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'être gouverné par cette vieille juive qu'il avait vue jadis traîner sa misère aux portes des bazars. Un jour les janissaires envahirent la première cour en proférant des cris confus, préludes redoutables de toutes les séditions. Ils attaquèrent bientôt les portes de la seconde cour afin de pénétrer dans l'intérieur du sérail, mais la troupe fidèle des bastandjis qui défendait le passage parvint à les repousser. Pendant ces commencements de révolte, le sultan était dans un des kiosques qui ont vue sur la mer, écoutant les histoires de Keira-Kadun ; de cet endroit il ne pouvait entendre les bruits du dehors et il demeura fort étonné lorsque le grand vizir vint en toute hâte lui apprendre que les janissaires révoltés assiégeaient le sérail. « Eh! que veulent-ils ? demanda sans s'émouvoir le padischa. — Ils veulent la tête de Keira-Kadun, et il faut la leur donner, » répondit le grand vizir avec décision. La malheureuse femme se réfugia aux genoux de son maître; elle le supplia de lui sauver la vie. Mais les cris menaçants des janissaires se firent entendre jusque dans le kiosque; il y avait tout à craindre de leur fureur. Le sultan Achmet essaya vainement de défendre sa favorite; pressé par le grand vizir il fut forcé de donner l'ordre fatal. Un bastandji se saisit de Keira-Kadun et l'emporta à demi morte déjà d'angoisse et d'épouvante. Elle fut conduite dans la seconde cour, et un moment après sa tête, lancée par-dessus les créneaux de la porte des Salutations, tombait au milieu des séditieux. Cette exécution apaisa la révolte et tout rentra dans l'ordre accoutumé ; mais le jeune empereur ne se contenta pas aisément d'avoir perdu sa vieille amie, et il ne tarda pas à la venger en faisant étrangler le grand vizir qu'il soupçonnait d'avoir secrètement fomenté la révolte des janissaires.

Parmi les belles esclaves dont le kislar-aga remplissait le sérail, il s'en trouva une enfin qui eut le bonheur de plaire au jeune empereur. A cette grande nouvelle la joie rentra dans le harem impérial; toutes les odalisques espérèrent obtenir aussi l'amour du sublime sultan. Il eut en effet plusieurs favorites qui presque simultanément le rendirent père d'un fils et de quatre filles. Celle qui eut la fortune de mettre au monde le chazadéh fut, selon l'usage, proclamée hassaki; mais elle resta confondue parmi ses rivales et dut se contenter de ce vain titre.

Au milieu de ces femmes dont le bonheur était si passager et qui remplissaient le sérail de leurs jalousies, de leurs querelles et de leurs intrigues, se trouvait une jeune esclave qui avait la plus belle éducation que puisse recevoir une femme turque. Elle savait lire et elle écrivait bien le turc et le persan ; de plus elle chantait fort agréablement les vers et dansait avec beaucoup de grâce. Son visage était d'une médiocre beauté; elle avait le teint uni, les cheveux d'un blond doré et les yeux noirs. On l'avait surnommée *Kiosem* (potelée) à cause du léger embonpoint qui arrondissait ses membres forts et gracieux. Des années s'écoulèrent avant que le sultan jetât les yeux sur elle; mais enfin il fut attiré par la douceur de sa voix; bientôt il découvrit qu'elle savait presque autant de contes et d'histoires merveilleuse que sa regrettée Keira, et dès lors il ne se soucia plus des autres odalisques.

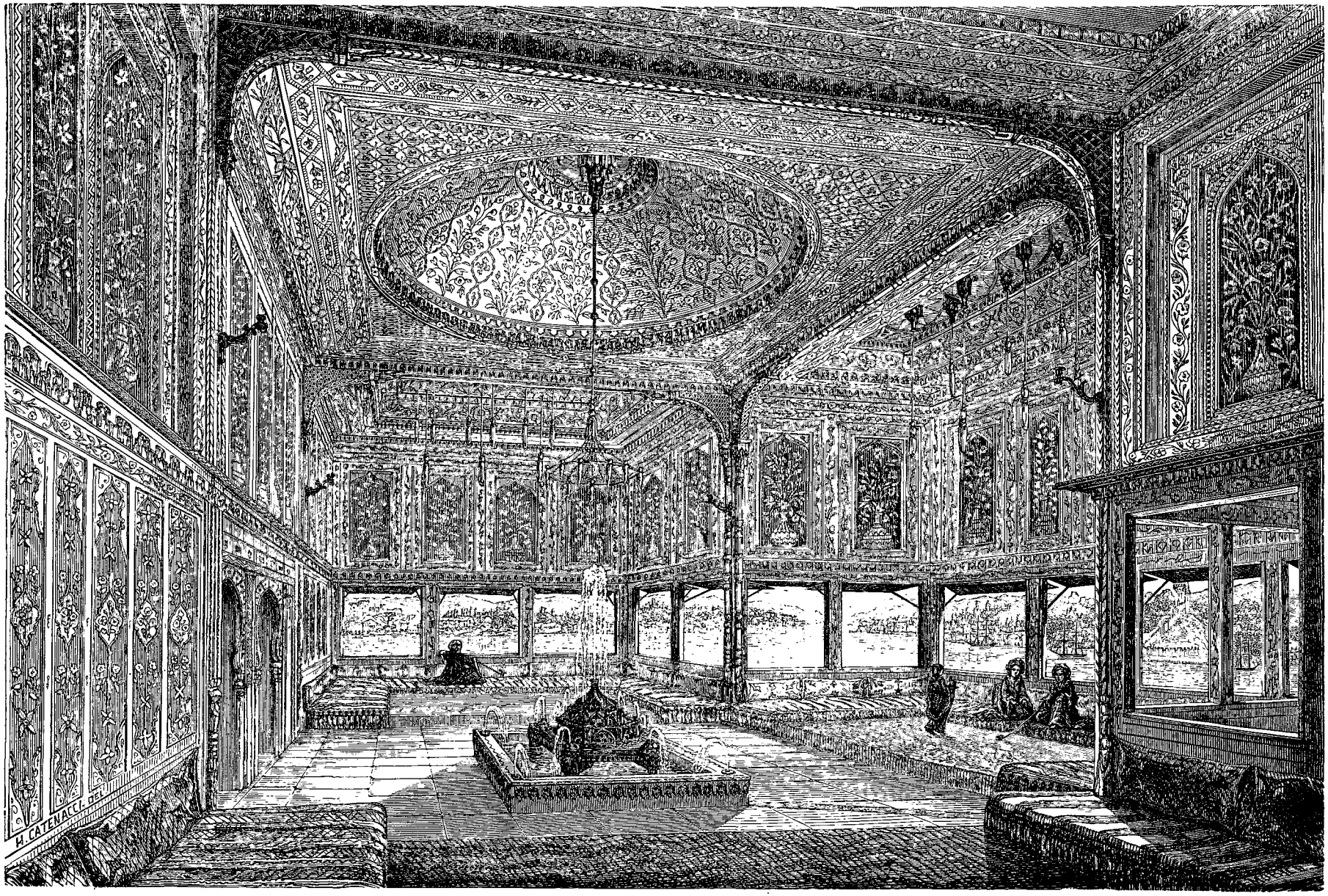
Kiosem n'était point de sang chrétien, et d'origine noble comme Roxelane et la Baffa. Née musulmane elle unissait aux instincts farouches de sa race des aptitudes rares. Son esprit était vif et sagace, son âme profondément corrompue; elle avait la douceur perfide, l'astuce, la volonté patiente, la soumission absolue des femmes de l'Orient.

Le sultan lui donna bientôt des marques extraordinaires de son amour. Ne pouvant ôter à l'hassaki le titre dont elle était en possession, il nomma Kiosem seconde hassaki et voulut qu'elle eût un train pareil à celui de la sultane valideh. Aucune souveraine, pas même la reine d'Espagne, ne possédait autant de pierreries et de joyaux que cette favorite; elle était parée des plus belles perles et des plus beaux diamants qu'il y eût dans le trésor des sultans. Un jour Achmet lui donna des pendants d'oreilles qu'on estimait trois millions de notre monnaie. Ces pendants étaient en brillants gros comme des noix et accompagnés de rubis admirables. Kiosem ne quitta plus cet ornement superbe, gage de la passion du sultan. Elle aimait à l'excès la magnificence dans les habits et ne paraissait jamais devant le Grand Seigneur que dans la plus somptueuse parure. L'hassaki et les autres odalisques étaient rentrées dans le néant; elle aurait pu d'un seul mot les exiler dans le vieux sérail; libre dans le harem impérial où le sultan ne venait que pour elle seule, elle marchait l'égale de la valideh. La première hassaki conçut tant de jalousie et de douleur du triomphe de sa rivale qu'elle en mourut.

Achmet II n'alla jamais combattre à la tête de ses armées; pourtant son règne fut glorieux; ses généraux gagnaient des batailles, tandis qu'il bâtissait la belle mosquée qui porte son nom, et faisait prudemment étrangler un de ses gendres, le grand vizir Nassouf, qui méditait de le détrôner. Ce Nassouf avait eu l'honneur d'épouser la fille aînée du sultan et de Kiosem. La petite sultane n'avait que cinq ans lorsque son premier mari mourut, et avant qu'elle eût atteint l'âge de vingt ans, elle fut quatre fois remariée. Ayant accumulé tant de douaires, elle était devenue si riche qu'on disait proverbialement d'un prodigue : « Il dépenserait le trésor de la sultane Ghenher. » Ce nom veut dire en persan pierre précieuse.

Sultan Achmet était l'homme le plus heureux de son empire. Osman, son fils aîné, n'annonçait que de belles inclinations et ne lui causait encore aucun souci. Kiosem l'avait rendu père de deux fils encore en bas âge, et de plusieurs petites sultanes. La valideh, sa mère, voyait sans envie l'influence de la favorite, et toutes deux vivaient en bonne intelligence. Mais les destinées humaines ne comportent pas une félicité aussi complète. Au milieu de sa gloire, le Sublime Empereur éprouva les premières atteintes d'un mal dont la cause était inconnue; quoiqu'il fût à la fleur de l'âge, il dépérissait lentement, et chaque jour semblait emporter une année de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur d'un kiosque du sérail, construit sous Soliman le Magnifique (voy. la note au verso). — Dessin de Catenacci d'après M. Adalbert de Beaumont.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sa vie. Malgré leur ignorance, ses médecins comprirent que leurs remèdes ne le guériraient pas, et ils avertirent la valideh. Déjà Kiosem savait que le sultan touchait à sa dernière heure, et elle prévoyait les suites de cet événement : tout changeait autour d'elle, sa puissance tombait, et elle était menacée d'aller finir ses jours dans le vieux sérail, après avoir vu étrangler ses deux fils. Tel était l'avenir qui l'attendait, si le chazadéh succédait directement à son père. Pour échapper à ce funeste sort, elle eut la hardiesse de provoquer un changement dans l'ordre de succession. D'accord avec la valideh, elle remontra au sultan que le chazadéh était bien jeune pour gouverner un si vaste empire, et que les pachas turbulents, les janissaires indociles ne laisseraient pas un enfant de douze ans monter paisiblement sur le trône. Pour éviter les malheurs qu'elle prévoyait, elle le conjura de désigner lui-même, pour son successeur, ce frère auquel sa magnanimité avait laissé la vie, et qui, depuis quatorze ans, végétait dans le cafess qui lui servait de prison.

Le triste monarque se rendit à ces conseils et commanda qu'on fît venir Mustapha. Celui-ci se jeta à genoux en entrant dans la chambre impériale; il tremblait qu'un soupçon, un caprice ne le livrât au fatal lacet. Les deux frères ne s'étaient revus qu'une fois depuis que l'un régnait et que l'autre languissait dans sa prison; quoique jeunes l'un et l'autre ils paraissaient également vieillis; la maladie et la captivité avaient produit le même effet.

En présence de la valideh, de Kiosem et du grand vizir, l'empereur mourant désigna pour son successeur le prince Mustapha et lui recommanda sa jeune famille, le priant avec larmes de laisser vivre ses fils.

Achmet II mourut quelques heures après avoir fait cette espèce de testament, et ses dernières volontés furent fidèlement exécutées. Le sultan défunt laissait six enfants mâles : l'aîné Osman qui garda le titre de chazadéh, Mohammed plus jeune que l'héritier présomptif de huit jours seulement, Mourad et Ibrahim que Kiosem avait mis au monde, et deux autres petits princes nés d'obscures favorites. Ces faibles rejetons de l'arbre impérial auraient péri infailliblement si Kiosem n'avait eu l'habileté de faire substituer Mustapha à l'héritier direct de la maison ottomane. Le nouvel empereur n'avait guère que vingt-cinq ans; mais il était presque idiot. Sa longue captivité lui avait ôté la vigueur de l'esprit et la santé du corps. Quoique dans la série des portraits dont j'ai parlé il soit représenté avec les cheveux noirs, les lèvres rouges et le regard terrible, il avait en réalité la barbe blonde, les yeux languissants et une physionomie fort douce. Ses idées n'étaient pas toujours nettes; il ne se plaisait que parmi ses nains et ses bouffons; un jour, voulant récompenser les bastandjis qui soignaient le parterre où il aimait à se promener, il fit jeter par les fenêtres de sa chambre des poignées d'or et de joyaux. Bientôt il se montra indifférent à tout ce qui l'entourait, et la population du sérail en vint à ne plus avoir aucun respect pour sa personne. D'autre part le peuple murmurait disant que le sultan n'avait pas belle grâce à cheval et qu'il tenait toujours les yeux levés vers le ciel comme un santon. Le kislar-aga, qui n'avait de crédit que par les femmes, se voyant sans fonctions et sans autorité sous un maître si exempt de passions, se ligua avec le *cheik-ul-islam* et quelques autres grands personnages pour détrôner Mustapha. Le grand vizir et les agas des janissaires entrèrent dans la conspiration, et le cheik-ul-islam (chef de la religion) rendit un *fetva* dans lequel il déclarait que les bons musulmans devaient refuser l'obéissance quand le sultan était insensé. Un jour le sultan Mustapha revenant d'une promenade sur le Bosphore entra comme à l'ordinaire dans le quartier des femmes pour faire sa visite à la valideh. Le kislar-aga fit aussitôt fermer les portes derrière lui et en emporta les clefs; une troupe dévouée garda le passage par lequel on communiquait avec les autres parties du sérail. Les conjurés se réunirent aussitôt et sans perdre un moment ils se rendirent dans l'appartement des jeunes princes, fils du sultan Achmet; le grand vizir Ali-pacha prit le chazadéh par la main et l'emmena dans la salle du conseil où il fut aussitôt proclamé empereur. Tout le monde cria : « Longue vie au sultan Osman! mille ans de règne au padischa! » Cependant Mustapha était encore auprès de la valideh; ni l'un ni l autre n'avaient rien entendu, et lorsque le sultan détrôné voulut sortir il s'étonna de trouver les portes fermées et commanda avec colère qu'on les ouvrît. Le kislar-aga parut alors et l'instruisit de ce qui venait de se passer. En même temps il l'invita froidement à se laisser conduire dans le cafess qu'il avait déjà habité. Mustapha devint furieux; contre toute prévision il comprenait sa déchéance et manifestait une énergie dont il avait semblé incapable. Mais le kislar-aga n'était pas homme à s'effrayer de ses cris et de sa résistance. Maître absolu dans le quartier des femmes, il ordonna aux eunuques d'enfermer Mustapha en quelque lieu d'où il ne pût s'échapper, et comme la valideh exhortait son fils à se défendre, il la fit conduire dans le vieux sérail avec quelques anciennes odalisques, ses confidentes. Le sultan déchu eut pour prison une petite tour dont l'unique porte s'ouvrait dans le harem. Sa chambre ne recevait un peu de jour que par une étroite fenêtre solidement grillée et il avait pour toute compagnie deux vieilles esclaves et un vieil eunuque noir.

Le monarque adolescent se laissa d'abord gouverner par ceux qui l'avaient mis sur le trône; mais avant qu'il eût atteint sa quinzième année on s'aperçut qu'il ne tarderait pas à régner par lui-même. Déjà le pouvoir

1. « La vue de ce kiosque (p. 13) peut donner quelque idée de ce qu'était le luxe à l'époque de Soliman le Magnifique. Le kiosque aux Perles, qui s'avançait des terrasses du sérail sur la mer de Marmara, était sans doute dans ce genre de décorations : faïences de Perse aux couleurs harmonieuses comme celles d'un cachemire, arabesques d'or et d'azur, bois sculptés, niellés de nacre et d'argent, fontaines jaillissantes, et par-dessus tout la vue sans pareille du Bosphore sous ce ciel étincelant. »

Adalbert DE BEAUMONT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'enivrait et il aimait à se montrer au peuple dans le superbe appareil des sultans. Un voyageur de cette époque, s'étant trouvé sur le passage du padischa tandis qu'il se rendait à la mosquée de Sainte-Sophie, sécria avec enthousiasme : « La plus belle odalisque ne pourrait lui disputer le prix de la beauté ; il a les yeux noirs, la bouche vermeille et le teint admirable; sa taille est grande et majestueuse, enfin toute sa personne inspire l'admiration. »

Malgré ces avantages extérieurs Osman ne gagna pas les sympathies de la multitude ; il se montrait déjà farouche, violent, inflexible; le sérail était promptement rentré dans l'obéissance sous sa main de fer. Il avait des sévérités qui faisaient trembler les vieux pachas et répandaient la terreur autour de lui. Il eut un fils avant l'âge de seize ans et n'attendit pas qu'une barbe naissante ombrageât sa lèvre pour se mettre à la tête de l'armée. Soit intrépidité, soit présomption, il voulut commander les trois cent mille hommes qu'il envoyait en Pologne; mais après une sanglante campagne il revint à Constantinople vaincu et presque fugitif. Profondément humilié par ces revers, il accusa les janissaires d'avoir manqué de valeur et conçut contre cette milice une haine implacable. Sans doute il résolut dès lors de la détruire, mais il fut distrait de son dessein par une autre préoccupation.

Il y avait à Constantinople une jeune fille de grande naissance nommée Ashada; quoique le harem du cheik-ul-islam son père fût un endroit inaccessible, on savait qu'elle était d'une beauté si rare que peut-être elle n'avait point d'égale dans tout l'empire. Le padischa fut tenté par le portrait qu'on lui fit de cette merveille. Il demanda au cheik-ul-islam de lui amener sa fille. La belle Ashada répondit fièrement que le Sublime Empereur était le maître de sa vie, mais qu'elle aimerait mieux être la femme légitime du dernier de ses sujets que de devenir une de ses odalisques. Ce scrupule étrange chez une Turque irrita la passion du sultan et il n'hésita pas à élever au rang d'épouse légitime l'ambitieuse jeune fille. Elle fut conduite dans le sérail avec le cérémonial en usage pour les mariages musulmans et prit immédiatement le titre de sultane.

Cette infraction aux lois de l'État et aux coutumes de la maison ottomane révolta le sentiment public; les pachas, fatigués du joug qui pesait si lourdement sur eux, s'unirent aux janissaires mécontents; on répandit des nouvelles inquiétantes et bientôt le bruit courut que le sultan Osman, prêt à quitter le sérail de Constantinople, allait transférer le siége de l'empire au grand Caire. Alors le peuple crédule commença à s'agiter et à parler du sultan avec des termes de mépris. Au premier indice de cette sédition le sultan avait envoyé les muets étrangler son frère Mohammed. Depuis environ trente ans aucun mâle du sang impérial n'avait péri de mort violente et cet acte de cruelle prudence acheva de rendre le sultan odieux. La révolte se propagea comme un incendie : les janissaires investirent le sérail avec des menaces effroyables, et leurs agas, loin de les retenir, marchèrent avec eux. Osman n'avait autour de lui que la population du sérail; pourtant il opposa une énergique résistance à ses ennemis et l'on se battait depuis quatre jours lorsqu'il tomba entre leurs mains. Les cruels janissaires le conduisirent au château des Sept-Tours en l'accablant d'outrages et en portant devant lui au bout d'une pique la tête sanglante de son grand vizir.

Lorsque le sultan déchu fut sorti du sérail, le kislar-aga qui à la tête de ses eunuques noirs gardait le quartier des femmes, se rendit près de Kiosem. La veuve d'Achmet II était restée dans le harem impérial, à portée de surveiller les événements; la mort de Mohammed et la déchéance d'Osman donnaient l'empire à son fils aîné Mourad ; pourtant lorsque le kislar-aga lui annonça cette grande nouvelle, la prudente femme répondit froidement : « Pas encore. »

Elle ne se trompait pas. Les janissaires maîtres de la situation cherchaient partout Mustapha pour le remettre sur le trône; un ichoglan leur montra sa prison, mais ils ne purent d'abord y pénétrer parce que la porte s'ouvrait dans le quartier des femmes, séjour inviolable, même pour des soldats furieux. On s'avisa enfin d'enlever le dôme de plomb qui servait de toit à la petite tour, et trois janissaires, hardis sauteurs, descendirent dans la cellule; ils trouvèrent le pauvre prisonnier à demi mort et priant le Koran entre les mains; pendant tous ces désordres on l'avait oublié, et depuis quatre jours il n'avait pris aucune nourriture. Les deux vieilles et l'eunuque noir gisaient accroupis dans un coin, près de rendre l'âme.

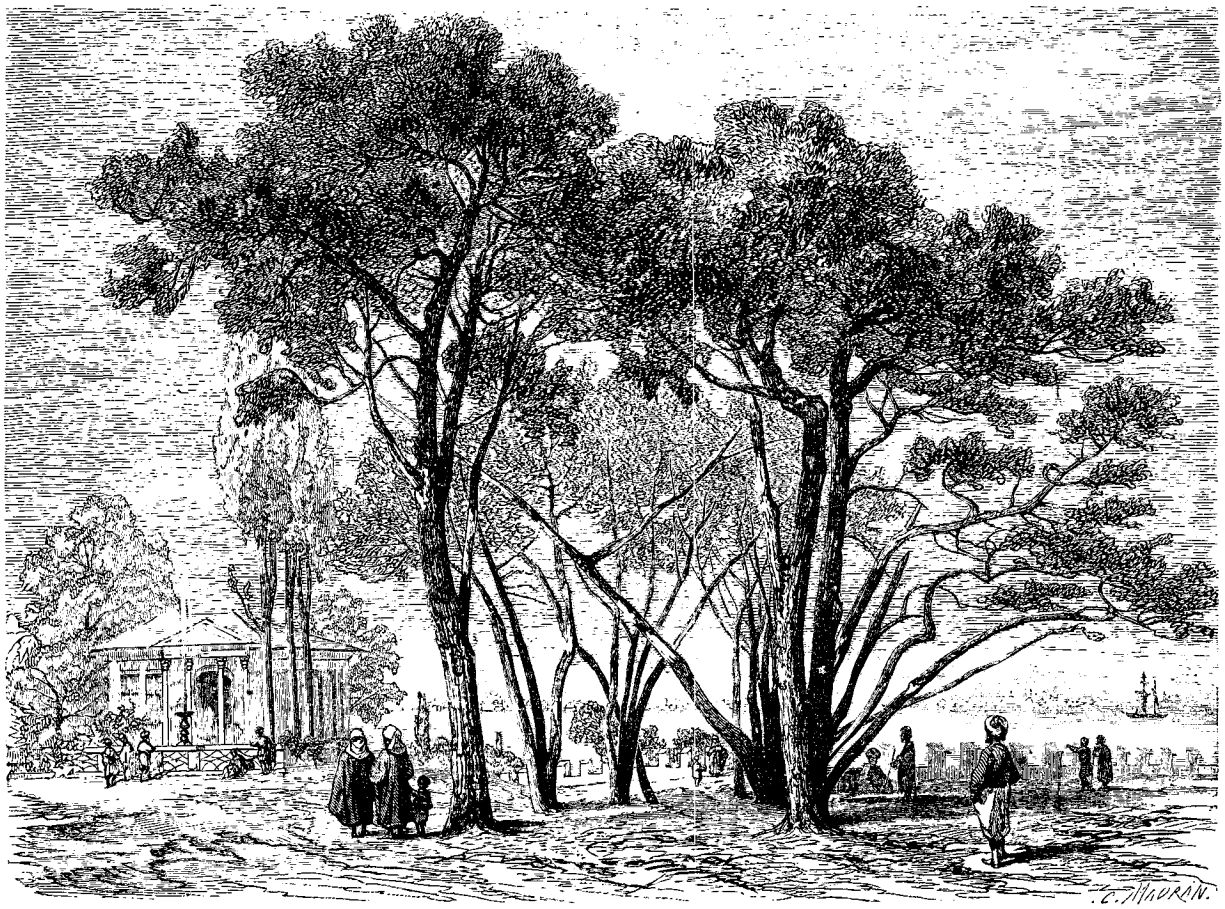
On tira Mustapha de la tour avec des cordes et on le conduisit au camp que les janissaires avaient dressé hors de la porte d'Andrinople ; là, il fut de nouveau proclamé et sur-le-champ il nomma son grand vizir Daroud-pacha, qui avait eu l'honneur d'épouser une des sultanes filles d'Achmet II et de la valideh. Quelques jours après Daroud-pacha se rendit au château des Sept-Tours; il portait au malheureux Osman l'ordre fatal et amenait les sinistres exécuteurs. Osman demanda quelques instants pour se préparer à la mort; mais au lieu de se mettre en prière, il se précipita sur les muets afin de leur arracher les cordons de soie qu'ils tenaient prêts pour l'étrangler. Cette action les obligea à se servir de leurs armes. Excités par Daroud-pacha, ils massacrèrent leur victime ; Osman mourut comme sur un champ de bataille, couvert de blessures et baigné dans son sang; il n'avait pas encore accompli sa dix-huitième année.

On s'était empressé de tirer la valideh du vieux sérail; elle seule savait gouverner l'esprit débile du sultan et empêcher qu'il ne manifestât publiquement sa folie. Telle était son habileté et la surveillance dont elle l'environna, que dans le sérail même on ignora longtemps qu'il était fou et maniaque. Toute l'autorité était concentrée entre les mains de la valideh et du grand vizir, son gendre. Kiosem aurait pu jouir d'une grande influence; mais elle affectait de ne prendre aucune part aux affaires de l'État. Attentive à se faire oublier, elle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vivait dans l'appartement le plus isolé du quartier des femmes et n'en sortait que pour se rendre chez la valideh, à laquelle elle ne cessait de témoigner le plus humble respect. Une si sage conduite l'avait maintenue dans la confiance et l'amitié de la valideh ; cette vieille princesse oubliait qu'elle aussi avait vécu soumise, les genoux pliés devant la mère du padischa, mais qu'un jour elle s'était relevée et avait envoyé la Baffa au vieux sérail.

Cependant la tranquillité ne régna pas longtemps dans ce séjour orageux ; le grand vizir Daroud-Pacha était un homme hardi, ambitieux à l'excès et capable de toutes les cruautés. Il considéra que les fils du sultan défunt étaient encore des enfants, que le sultan Mustapha devenait de jour en jour plus incapable, et il conçut la pensée de se mettre à sa place. Son union avec une sultane tant aimée du padischa lui semblait un titre suffisant et le pouvoir souverain qu'il exerçait déjà un moyen infaillible pour amener ce changement de dynastie. Afin de simplifier la situation, il obtint du sultan l'ordre de faire étrangler Mourad, le fils aîné de Kiosem et l'héritier présomptif de l'empire. Ce petit prince n'avait



Vue des jardins du sérail[1]. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Adalbert de Beaumont.

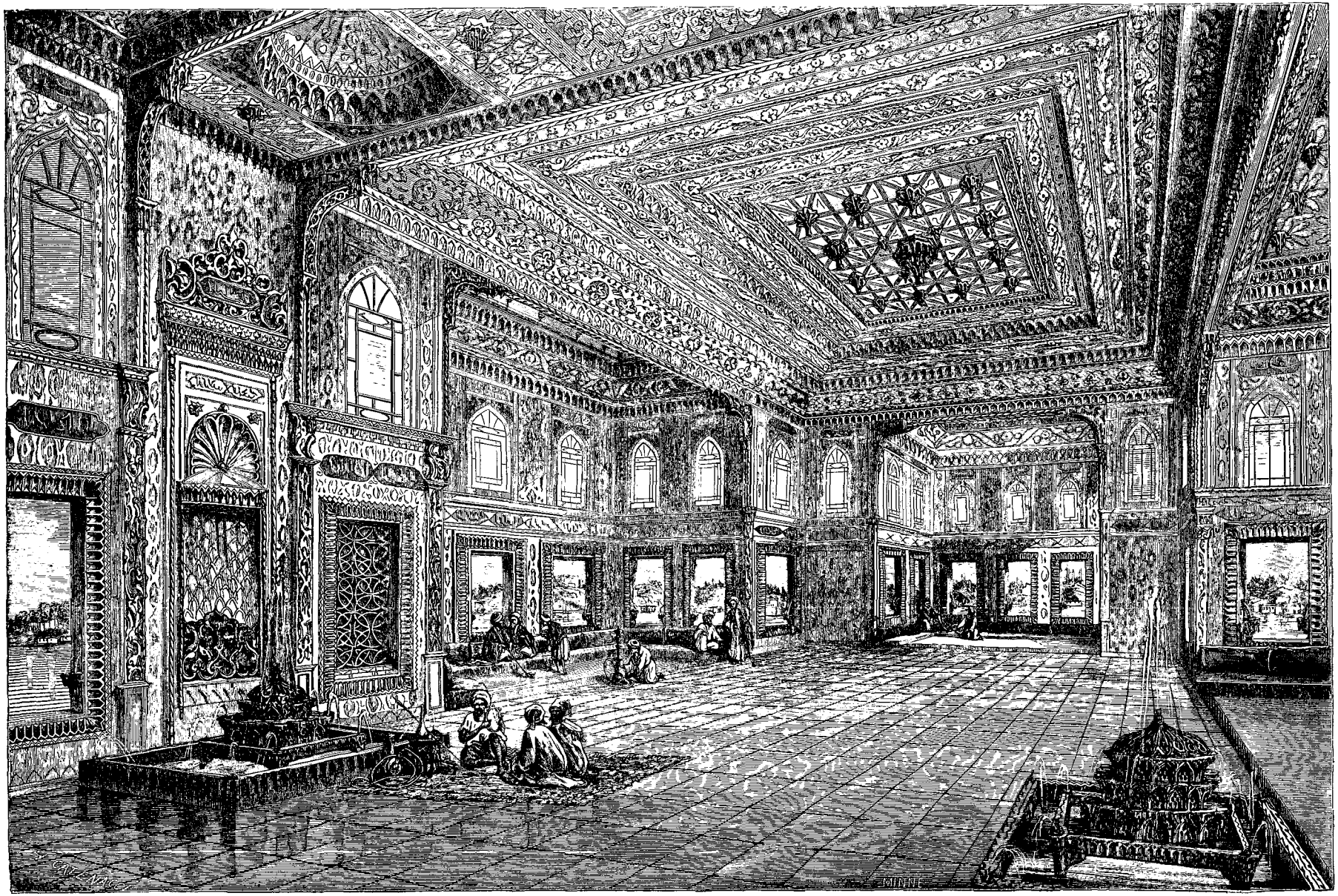
guère que dix ans, mais il était déjà d'un naturel si violent et si intrépide qu'il faisait ombrage au grand vizir. Cette fois les muets ne furent point mandés pour faire la lugubre besogne ; Daroud-pacha en chargea le *capi aga* (chef des portiers du sérail).

Mme X....

(La fin à la prochaine livraison.)

1. « Le hasard semble aujourd'hui avoir été le dessinateur de ces jardins. Il n'y a là ni allées, ni plans qui indiquent une autre intention que celle d'avoir de l'ombre. Mais ces arbres sont si beaux dans leurs allures sauvages, avec les vignes, les clématites et les jasmins qui les enveloppent de leurs bras parfumés, ils se détachent si bien du haut de ces terrasses crénelées, sur le fond d'azur de la mer de Marmara, sur les montagnes neigeuses de l'Olympe et les faubourgs de Scutari, qu'on ne songe guère à demander plus de soin et d'entretien aux bastandjis dégénérés du sérail. Et cependant, sous Achmet III, c'était un véritable paradis terrestre, où les plantes et les oiseaux les plus rares, les kiosques et les bassins de marbre embellissaient encore ce site merveilleux. La vue reproduite ici est prise dans un des coins du jardin sauvage, et tout à côté du bassin des Roses. Quarante pins parasols, entrelacés de la façon la plus pittoresque, forment un premier plan ombreux qui permet d'admirer à l'aise, à travers cette belle colonnade, l'éclatant et vivant paysage de la Corne d'Or, de la ville, ou pour mieux dire des trois villes dont Constantinople se compose : Stamboul, Galata et Scutari. » Adalbert DE BEAUMONT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le salon d'été au sérail. — Dessin de Catenacci d'après M. Adalbert de Beaumont.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UNE VISITE AU SÉRAIL EN 1860,

PAR Mme X... [1].

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les Turques Kiosem et Ashada (suite). — La Vénitienne Roxane. — La Russe Tarkhan. — L'Arménienne géante. — Mort de Kiosem. Les odalisques au dix-neuvième siècle.

Lorsque le capi-aga se présenta avec ses capigis, le jeune prince Mourad, fils de Kiosem, loin de paraître intimidé, se releva furieux; ses cris retentirent dans tout le sérail; il se réfugia sur un balcon d'où il appela au secours, nommant avec des gestes d'autorité tous les anciens serviteurs de son père. Cette résistance d'un enfant de dix ans anima les eunuques commis à sa garde; ils tuèrent le capi-aga et mirent en fuite les capigis.

A la nouvelle de cette tentative, il y eut un soulèvement général. Daroud-pacha fut conduit aux Sept-Tours et étranglé dans la même salle où Osman avait, en sa présence, rendu le dernier soupir. Son immense succession fut recueillie par l'empereur. Un magnifique palais d'été situé dans la campagne, au delà des Sept-Tours, faisait partie de cette succession. La valideh y conduisit Mustapha, qui s'ennuyait dans les jardins délicieux du sérail et dont la maladie d'esprit s'était aggravée.

Le désordre régnait partout; les janissaires, les spahis, généralement toute la soldatesque opprimait et pillait le peuple. Les rues de Constantinople étaient journellement le théâtre de quelque combat et la loi du plus fort était partout en vigueur. Kiosem pensa alors que le moment était venu. Depuis longtemps elle travaillait à rallier tous ceux qui l'avaient servie au temps de sa grandeur; le cheik-ul-islam qui avait à venger la mort de son gendre lui donna son appui; elle gagna aussi le nouveau grand vizir Ali-pacha et les agas des janissaires; enfin la plupart des pachas mécontents lui donnèrent leur adhésion. Le grand vizir convoqua *l'ayack-divan* (conseil où l'on délibère debout) dans la mosquée du sultan Soliman, et cette assemblée prononça tout d'une voix la déchéance de Mustapha; elle motiva sa sentence sur ce *fetra* (décision) que le cheik-ul-islam venait de prononcer : « La loi du Prophète défend d'obéir à un insensé. »

Aussitôt le grand vizir se rendit au palais d'été et eut la hardiesse d'apprendre au padischa la sentence de *l'ayack-divan*. Mustapha l'écouta sans manifester la plus légère émotion; mais la valideh se montra très-irritée; elle résolut de ramener sans délai Mustapha dans sa capitale, et malgré sa modération ordinaire elle donna l'ordre d'étrangler sur-le-champ Kiosem et l'héritier présomptif. Mais la prévoyante Kiosem avait changé déjà le kislar-aga : c'était elle qui commandait dans le quartier des femmes. Les eunuques impassibles reconduisirent, cette fois pour toujours, la valideh dans le vieux sérail et Mustapha fut ramené dans sa prison. Loin de manifester aucun déplaisir, il louait Dieu et disait qu'il était un pauvre derviche, né pour vivre dans l'obscurité.

Tandis qu'il se réjouissait ainsi de son malheur, le fils de Kiosem se rendait au divan assis sur un *soffra* recouvert de drap d'or que portaient quatre janissaires. Lorsqu'il parut, le cheik-ul-islam cria le premier : « Longue vie à sultan Mourad ! que son règne dure mille ans ! »

Toute l'assemblée répéta les mêmes acclamations, et dès le lendemain Mourad IV parcourut les rues de Constantinople, environné de tous les dignitaires du sérail. Cet enfant était si beau que les femmes se précipitaient sur son passage avec des transports d'admiration et de joie, en criant : « Vive notre padischa ! »

Kiosem prit le titre de sultane valideh qu'elle avait ambitionné si longtemps; elle gouverna avec une puissance absolue pendant quelques années, mais elle ne parvint pas toujours à réprimer l'insolence des janissaires, les révoltes des spahis et les désordres de la populace qui s'ameutait quand le blé manquait ou qu'un santon fanatique prêchait contre les vices et l'impiété des pachas. Lorsque les mécontents persistaient et qu'il y avait péril à envoyer contre eux les milices restées fidèles, on leur jetait par-dessus les murs du sérail les têtes qu'ils demandaient; une fois ils en exigèrent trente et on les leur donna. Kiosem est la première sultane qui se soit mêlée directement et ostensiblement de la politique européenne. La valideh sa devancière et la Baffa, mère de Mahomet III, n'avaient pris part qu'à l'administration de l'empire. Elle traitait avec les ambassadeurs par l'intermédiaire du grand vizir et assistait voilée au conseil. Son autorité dura un peu moins que la minorité du sultan.

Mourad IV, dès l'âge de quinze ans, contraignit la valideh à lui abandonner le pouvoir et les Turcs purent s'apercevoir bientôt qu'ils avaient un terrible maître. Cet adolescent était ombrageux et cruel comme un vieux tyran. L'ardeur guerrière dont il fut possédé plus tard se manifesta d'abord par une activité prodigieuse et un goût passionné pour les exercices violents. Sans cesse il faisait lutter et combattre ses pages, ses muets et jusqu'à ses bouffons; ceux qui avaient porté les plus rudes coups et montré le plus de courage recevaient de sa main des armes de prix, des joyaux et parfois même les

1. Suite et fin. — Voy. page 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riches habits dont il était vêtu. Il était défendu sous peine de mort d'approcher des murs du sérail, et les bons musulmans n'osaient même lever les yeux vers ce lieu redoutable. On raconte encore aujourd'hui à Constantinople le trait suivant de l'ombrageuse cruauté de Mourad IV. Il y avait dans ses jardins un kiosque d'où l'on découvrait la plus belle perspective. Le sultan y venait souvent et prenait plaisir à regarder sa ville impériale avec une excellente lunette d'approche dont la république de Venise lui avait fait présent. Un jour qu'il promenait ainsi ses regards sur les hauteurs du faubourg de Péra, il trouva au bout de sa lunette un jeune homme qui, appuyé au balcon d'un petit belvédère et armé d'un long tube pareil à celui qu'il avait lui-même à la main, semblait explorer l'enceinte du sérail. Le sultan fait un signe, deux bastandjis partent aussitôt et avant la nuit l'infortuné curieux était pendu au balcon qui lui servait d'observatoire.

C'est vers ce temps-là que l'usage du tabac commença à se répandre parmi les Turcs; le sultan, qui détestait cette nouveauté, défendit sous peine de mort le plaisir de fumer; mais ses ordres ne furent pas toujours exécutés; ses sujets bravaient la mort pour conserver leurs pipes, et la drogue pernicieuse pénétra jusque dans le sérail. Une fois Mourad IV surprit la valideh le tchibouk entre les lèvres, et, à cet aspect, sa fureur fut si grande que la princesse dut se jeter à ses genoux pour obtenir son pardon. Le sévère monarque voulait qu'elle obéît comme le dernier de ses esclaves, et ce n'était qu'à force de respect et de soumission qu'elle obtenait quelque chose de lui.

Mourad IV allait entreprendre ses grandes guerres contre la Perse lorsque le kislar-aga lui présenta une esclave circassienne d'environ seize ans, qui s'appelait Roxane; jamais femme d'une beauté aussi parfaite n'était entrée dans le sérail. Elle avait les cheveux blonds, les yeux bleus et les sourcils d'un noir de jais. Ses traits étaient d'une finesse incomparable et son teint d'une fraîcheur douce, qui rappelait la nuance délicate des roses sauvages. Cette belle créature charma tout d'abord le sultan, et bientôt elle le subjugua non par sa douceur, mais par sa hardiesse et sa méchanceté. Le sombre Mourad subit l'ascendant d'un caractère encore plus énergique et plus implacable que le sien. Lorsqu'il alla faire la conquête de Bagdad et de Babylone, Roxane gouverna en son nom, et bien qu'elle ne lui eût donné que des filles, il l'honora du titre d'hassaki. Tout lui obéissait dans le sérail; la famille impériale était à ses genoux, et la valideh Kiosem elle-même dut courber le front devant elle.

Les trois frères du sultan et son oncle Mustapha, l'imbécile empereur deux fois détrôné, vivaient encore à cette époque. La cruelle Roxane fit étrangler d'abord Orcan et Bagizid, puis l'infortuné Mustapha; elle voulait aussi la mort d'Ibrahim, le plus jeune des trois princes; mais la valideh Kiosem parvint à sauver son fils, en persuadant à Roxane qu'il était fou. Jusqu'à ce moment Kiosem avait souffert en silence les insultes de la favorite; elle lui avait laissé commettre sans opposition les meurtres politiques qui rapprochaient son second fils du trône; mais lorsqu'il ne resta plus qu'Ibrahim dans le cafess où avaient été les autres, elle commença à lutter sourdement contre son ennemie. Mourad IV revenait triomphant après la conquête de Babylone; il fit son entrée à Constantinople avec une peau de léopard sur les épaules, en guise de manteau impérial, et environné de princes vaincus par lui. Kiosem savait que les Persans corrompus avaient eu sur lui une influence funeste et qu'une belle personne l'avait un moment distrait de sa passion pour Roxane. L'habile princesse se plaignit pour la première fois à son fils des outrages de la favorite; elle l'accusa d'avoir osé lever la main sur une fille du sang ottoman, sur Mihirma, sultane, la propre sœur du padischa. Le fait était véritable; il avait eu de nombreux témoins. Le sultan courroucé manda Roxane, et lui reprocha d'avoir oublié le respect qu'elle devait à la sultane et la distance qui les séparait. « Quelle distance? s'écria audacieusement Roxane. — Celle qu'il y a entre une princesse du sang impérial et une esclave, » répondit le sultan. A cette parole Roxane, loin de s'humilier, proféra des menaces et des reproches qui jetèrent son maître dans une fureur de tigre; il prit la petite masse d'armes qu'il portait au côté et en frappa violemment Roxane au sommet de la tête. Aussitôt l'on vit ce beau front blêmir, ces beaux yeux se fermer à demi et une teinte violette se répandre sur ce beau visage. Comme elle était restée debout, on crut que c'était la colère qui bouleversait ainsi ses traits; mais elle chancela, mit la main dans ses cheveux et tomba morte. Elle avait vingt-trois ans.

Sultan Mourad imita bientôt les empereurs romains dans leurs goûts et leurs excès. Chose inouïe chez un musulman, il était impie et se moquait du Koran : il buvait publiquement du vin, faisait de longs repas et admettait ses favoris à sa table. Les débauches excessives auxquelles il s'abandonnait lui coûtèrent enfin la vie; à son lit de mort il se souvint qu'il lui restait un frère, unique rejeton de la maison ottomane, et il ordonna que sur l'heure on le fît mourir en sa présence.

« Ne sais-tu pas, seigneur, qu'il n'existe plus déjà! » lui répondit la valideh Kiosem qui l'assistait dans son agonie.

Personne n'osa démentir ce hardi mensonge; et comme le sultan, toujours furieux, menaçait ses médecins de les faire empaler s'ils ne le guérissaient sur-le-champ, ceux-ci lui donnèrent une potion qui termina promptement ses souffrances.

La valideh réunit aussitôt les chefs de l'armée, le cheik-ul-islam et ses ulémas, tous les fonctionnaires du sérail ainsi que les pachas présents à Constantinople. Elle parut au milieu de cette grande assemblée couverte de son voile et environnée d'une suite nombreuse. C'était la première fois qu'une sultane présidait aux délibérations du divan. Elle parla avec tant de sagesse et d'éloquence qu'elle entraîna tous les votes, et fit proclamer Ibrahim malgré les dernières volontés de Mourad IV, qui avait désigné pour son successeur le khan des Tartares. Kiosem alla elle-même tirer son fils du cafess où il était

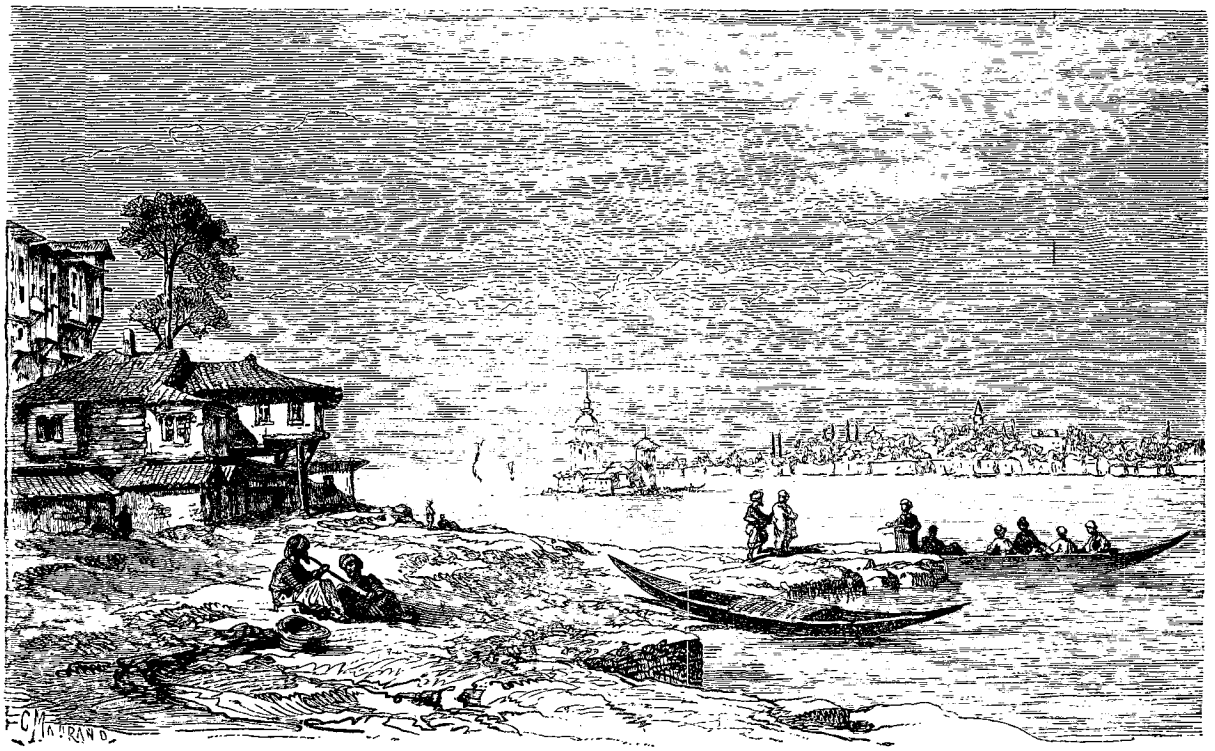
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enfermé depuis plus de vingt ans, et elle le salua la première du titre d'Empereur.

« Ibrahim était à la fleur de l'âge, dit un voyageur contemporain, témoin de ces événements; il avait les traits du visage beaux, la barbe rousse et le teint vermeil. Son air annonçait un petit génie; il portait la tête de côté et regardait toujours çà et là comme un homme qui ne pense à rien. Quoique sa taille fût assez belle, il avait mauvaise grâce à cheval. Enfin il ne plut guère au peuple, qui aime à voir sur la figure de ses sultans une majesté terrible. »

Le caractère d'Ibrahim est d'accord avec ce portrait; il était paisible, indolent et sensuel à l'excès. Les affaires de l'État ne l'occupaient nullement; mais il voulut, pour obéir à la loi du Prophète et suivre l'exemple de ses prédécesseurs, s'adonner à un travail manuel. Mourad IV faisait des anneaux de corne pour tirer l'arc. Achmet II excellait à transcrire les beaux manuscrits, et le grand Soliman confectionnait très-bien les souliers. Ibrahim s'appliqua à tailler des cure-dents en écaille de tortue.

La valideh reprit toute l'autorité qu'elle avait eue pendant le règne de son fils aîné. Cette Catherine de Médicis orientale tenait les rênes du gouvernement d'une main solide, et, pendant plusieurs années, elle maintint la tranquillité publique. Ce fut une période brillante pour le sérail. Le voluptueux Ibrahim cherchait sans cesse de nouveaux plaisirs. Le harem impérial était toujours en fête; une ombre de liberté y régnait. Le sultan souffrait volontiers que les odalisques le suivissent dans ses jardins où il les régalait de danse et de musique.



La pointe du sérail. — Dessin de Karl Girardet d'après M. Adalbert de Beaumont.

La valideh avait soin de faire acheter sur tous les marchés de l'empire la fleur des plus belles filles qu'y amenaient les marchands d'esclaves. Jamais il n'y avait eu tant d'odalisques dans le sérail. Le sultan était incapable d'aucune affection sérieuse; son inconstance égalait l'emportement de sa passion, et ses favorites ne duraient qu'un jour. Une esclave russe nommée Tarkhan lui donna un fils la seconde année de son règne et plusieurs autres princes suivirent cet aîné à de courtes distances; la lignée impériale se trouva ainsi renouvelée et la valideh put penser que sa puissance était désormais assurée.

Un jour que le sultan se promenait en caïque sur le Bosphore, il aperçut au bord de la mer une femme dont la taille le frappa. En rentrant au sérail il fit appeler le kislar-aga et lui commanda de chercher la femme la plus grande et la mieux faite qu'il y eût à Constantinople. Cent bastandjis partirent aussitôt et dès le lendemain ils amenèrent au kislar-aga une espèce de géante, assez belle de visage et qui paraissait avoir environ vingt ans. Elle était Arménienne et de condition libre. On la baigna, on la parfuma, on l'habilla somptueusement et elle fut présentée au Grand Seigneur, qui reconnut en

1. (Page 21.) Ce bassin est un lieu chéri des femmes turques. Le vendredi, ce dimanche musulman, elles y viennent dès le matin, dans des *arabas* dorés, lourds chariots que traînent au pas des bœufs blancs empanachés. Là, étalées sur des tapis de Perse, sur des coussins de pourpre et d'or, elles restent tout le jour à se mirer dans l'eau tranquille de cet élégant bassin de marbre; fumant, buvant les *cherbets* (sorbets à la glace), écoutant la musique, les chants et surtout les histoires et les commérages. C'est à ce kiosque de Flamour, caché dans un repli de la montagne, près du Palais blanc, que le nouveau sultan, qu'on nous représentait comme insensible à tout plaisir, allait dans les premiers mois de son règne, se reposer d'une étiquette trop sévère pour n'être pas affectée. Adalbert DE BEAUMONT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Kief des femmes du serail, à Flamour-Javuzu (le bassin des Tilleuls) (voy. la note précédente). — Dessin de Karl Girardet d'après M. Adalbert de Beaumont.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elle, avec transport, la gigantesque beauté dont la vue l'avait charmé. L'Arménienne, aussi ambitieuse que rusée, s'empara de l'esprit d'Ibrahim, et bientôt la valideh consternée put s'apercevoir que son autorité souveraine était menacée. Kiosem laissa triompher l'Arménienne sans manifester ni envie ni colère, et rien ne parut de la haine qu'elle lui portait. Une après-midi elle envoya un de ses eunuques pour la prier de venir se divertir avec elle. L'Arménienne se rendit sans défiance à cette invitation, et suivie de quelques filles esclaves, passa dans l'appartement de la valideh, où plusieurs femmes du sérail réunies s'amusaient d'une naine difforme qu'elles excitaient à dire des bouffonneries. Cette pauvre créature alla au-devant de l'Arménienne avec des gestes d'étonnement et fit le tour de sa colossale personne en étendant ses petits bras comme pour l'escalader, ce qui fit rire toute l'assemblée.

Kiosem alla vers la favorite, et, la prenant par la main, l'emmena dans une autre chambre en s'excusant de l'impertinence de la naine; un moment après elle disparut en disant qu'elle allait revenir. L'Arménienne s'étonna, et dit à un eunuque noir qui venait de fermer la porte : « Que signifie ceci?... » Un glapissement clair se fit entendre, et la malheureuse reconnut la voix des muets qui venaient la faire mourir. « Oh! mon sultan!... » s'écria-t-elle. L'eunuque ferma les yeux pour ne pas voir son agonie. Un moment après elle n'était plus, et l'eunuque, après avoir placé la victime sur le divan qui régnait autour de la chambre, alla dire à la valideh que tout était fini. Tout cela s'était passé en moins d'un quart d'heure, à côté de la salle où une centaine de femmes babillaient, fumaient le tchibouk et buvaient le caveh; personne n'avait rien entendu. La valideh elle-même alla annoncer au padischa que sa favorite venait de mourir subitement. Très-affligé d'abord, il ne soupçonna pas comment avait fini la pauvre Arménienne, et bientôt se consola.

Sans doute il était écrit que les chefs de la religion auraient des filles dont la beauté ravirait le cœur des sultans; comme l'infortuné Osman, son frère aîné, Ibrahim s'éprit de la fille du cheik-ul-islam, sur le portrait qu'on lui fit de toutes ses perfections. Il ne songea pas à l'épouser, mais après lui avoir fait proposer, sans succès, d'être sa première odalisque, il la fit enlever brutalement, la garda huit jours dans le harem impérial et la renvoya ensuite à son père. Cet acte de violence indigna tous les musulmans; peu leur importait que le sublime empereur ravît à sa famille une fille grecque ou arménienne, le fait était arrivé plus d'une fois; mais ils ne purent souffrir qu'il osât traiter ainsi une musulmane, une voilée, la fille du chef révéré de leur religion. Une formidable conspiration s'organisa; elle eut pour adhérents principaux le kislar-aga, le cheik-ul-islam, et, qui l'eût pensé! la valideh elle-même. Depuis longtemps la vieille princesse était mécontente d'Ibrahim; il l'avait humiliée par des paroles amères qui lui faisaient pressentir la fin de son pouvoir, et elle avait conçu la pensée de le renvoyer dans son cafess pour mettre à sa place le chazadéh, un enfant de sept ans dont la minorité offrai une belle perspective à son ambition. La révolte commença dans les quartiers populeux qui avoisinent le port; les janissaires montaient en tumulte vers le sérail, et les *leventis* (gens de mer) s'étant joints à eux, ils commirent de grands désordres et pénétrèrent dans la première cour du sérail. Cette multitude demandait qu'on lui livrât le grand vizir et quelques favoris subalternes. Les janissaires, excités par les agents de Kiosem, commençaient à attaquer l'entrée de la seconde cour. Le sultan les satisfit à demi en nommant un autre grand vizir et en leur laissant égorger quelques malheureux. Mais dès le lendemain ils revinrent plus nombreux et plus acharnés. Cette fois le cheik-ul-islam était avec eux et poursuivait ouvertement sa vengeance. Il venait de rendre un fetra où il déclarait au peuple qu'un sultan qui ne suivait pas la loi de Dieu était indigne de gouverner, et qu'il était déchu de sa toute-puissance. Ibrahim répondit à ce décret en donnant l'ordre de faire couper la tête au cheik-ul-islam. Mais l'insurrection triompha et envahit le sérail. Le bastandji-bachi, qui était du complot, se saisit alors d'Ibrahim et l'enferma dans une chambre voûtée avec deux vieilles esclaves qui prirent soin de lui. Tandis que ceci se passait, la valideh se tenait tranquille; elle avait fait fermer toutes les portes du quartier des femmes; les eunuques noirs étaient à leur poste, et elle attendait dans cet asile inviolable l'issue des événements. Mais quand elle apprit que les révoltés avaient pénétré dans la troisième cour, en proférant des menaces de mort, elle sortit de son appartement suivie seulement de deux esclaves dévoués. Couverte de son voile, elle s'avança au milieu de ces hommes furieux et parvint à les apaiser et à les gagner. Ils se retirèrent sans commettre aucune violence, et le lendemain Mahomet IV fut proclamé empereur. L'ordre se rétablit dans la ville impériale et dans le sérail, où il y eut deux sultanes valideh, la vieille Kiosem et la jeune Tarkhan. Ibrahim était étroitement gardé dans son cafess; mais le cheik-ul-islam, qui redoutait une nouvelle révolution et ne voulait pas laisser échapper sa vengeance, se hâta de rendre un dernier fetra qui déclarait que le sultan Ibrahim méritait la mort pour avoir outragé les femmes et les filles de ses sujets. Ensuite il alla lui-même, avec les muets, dans la chambre voûtée où l'empereur déchu était enfermé, et il le fit étrangler sous ses yeux.

Les deux sultanes se hâtèrent d'envoyer dans le vieux sérail le nombre prodigieux de femmes qui avaient su plaire au sultan Ibrahim; plus de trois cents odalisques allèrent le pleurer dans ce triste séjour. Lorsque le harem impérial fut débarrassé de ce superflu, la valideh Kiosem reprit l'autorité dont elle avait été quelque temps privée; mais la jeune mère du padischa voulut avoir aussi sa part d'influence; bientôt deux partis se formèrent; Kiosem, plus habile, plus hardie, plus expérimentée, déjouait sans peine les trames de sa rivale et gouvernait le divan. Un jour cependant elle se fatigua de cette lutte, et médita le plan d'une nouvelle révolution qui eût mis à la place de Mahomet IV le petit prince

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Soliman, son frère, et envoyé dans le vieux sérail la valideh Tarkhan. Les pachas étaient gagnés ainsi que les chefs des janissaires; tous les habitants de Constantinople, partisans dévoués de Kiosem, étaient en quelque sorte du complot. Mais la jeune valideh avait de nombreux adhérents dans le sérail; le chef des eunuques blancs, Suleïman-Aga, les ichoglans, la plupart des grands dignitaires qui environnaient l'empereur et la vaillante cohorte des bastandjis, étaient prêts à la défendre. Kiosem résolut d'emmener secrètement hors du sérail le jeune Soliman, de le présenter au peuple dans la grande place de l'At-Meidan, tandis que les janissaires le proclameraient empereur. La nuit fixée pour l'exécution de ce complot était une des plus longues de l'année. Une heure après le coucher du soleil, les conjurés se réunirent dans la mosquée impériale, et l'aga des janissaires qui présidait cette assemblée tumultueuse fit avertir le grand vizir. Celui-ci accourut et feignit de donner son assentiment à toutes les mesures qu'on venait de prendre; mais tandis que les délibérations continuaient, il sortit furtivement et courut au sérail. La porte qu'on nommait la porte de l'Oisellerie était restée ouverte par l'ordre de Kiosem; il la fit fermer et doubla le nombre des gardes, ensuite il passa outre. Tout dormait déjà dans l'appartement de l'empereur, les pages et les eunuques blancs qui le gardaient la nuit étaient couchés à l'entrée de sa chambre. Le grand vizir fit éveiller aussitôt le salista-aga (porte-glaive), ainsi que le chef des eunuques blancs, et envoya au cheik-ul-islam l'ordre de se rendre au sérail; en un moment la chambre impériale fut remplie de monde; tous parlaient par signes ou à voix basse et ne faisaient pas le moindre bruit. Un eunuque alla éveiller la valideh Tarkhan et lui apprit ce qui se passait. Elle accourut aussitôt près de son fils, et, le prenant dans ses bras, elle lui dit tout en larmes : « Ah! mon enfant! nous allons mourir!... » Comme elle était couverte de son voile, quelques-uns crurent qu'elle était la sultane Kiosem et voulurent s'emparer d'elle; mais elle découvrit son visage avec un geste de fierté, et, détournant la tête, elle se mit à essuyer les yeux du petit empereur qui pleurait appuyé sur son sein. Tout était tranquille dans le quartier des femmes; mais on veillait encore dans l'appartement de la vieille sultane; contre sa coutume, elle ne s'était pas couchée aussitôt après la cinquième prière, et, enveloppée dans ses fourrures de martre zibeline, elle se divertissait à écouter la musique et les chansons de ses femmes. Elle attendait ainsi l'heure de quitter le sérail avec son petit-fils Soliman; dix mille janissaires étaient échelonnés le mousquet sur l'épaule et la mèche allumée le long du chemin qu'elle allait prendre.

Dans ce péril imminent, le grand vizir prit ses mesures avec un sang-froid et une présence d'esprit admirable. Un seul moyen de salut lui restait; il résolut de l'employer et demanda au sultan de faire mourir la valideh Kiosem. Mahomet IV n'avait guère que neuf ans; pourtant il comprit l'énormité de l'action qu'il allait faire, et il signa en frémissant le papier qu'on lui présentait. Le cheik-ul-islam légalisa aussitôt cette sentence, qui disait expressément que « la sultane Kiosem serait étranglée; mais que son corps ne serait point brisé à force de coups, ni divisé en plusieurs parties. »

Le kislar-aga voulait charger de l'exécution des eunuques noirs; mais les ichoglans furieux se précipitèrent en avant, l'ordre du sultan à la main, et osèrent pénétrer dans le quartier des femmes. Ils tuèrent quelques eunuques qui voulurent en défendre l'entrée et coururent à l'appartement de la valideh Kiosem. Toutes les lumières étaient éteintes et il y régnait le plus profond silence. On alluma des flambeaux, et les ichoglans commencèrent leurs recherches. En ouvrant la salle où, un moment auparavant, les esclaves chantaient et dansaient au son des instruments, ils aperçurent une vieille femme qui vint droit à eux, un long pistolet à la main, en s'écriant : « C'est moi qui suis la très-illustre sultane, agente du sublime empereur!... » Ils allaient la tuer; mais le kislar-aga les arrêta; cette pauvre femme était la folle de la valideh, et elle avait voulu sauver ainsi sa maîtresse. On trouva enfin Kiosem couchée au fond d'une grande armoire, sous un monceau de schalls de Perse. Un ichoglan la tira dehors par les pieds. Elle se leva promptement et jeta un coup d'œil autour d'elle. Selon sa coutume, elle était richement vêtue et portait à ses oreilles les magnifiques pendants qu'au temps de sa faveur lui avait donnés sultan Achmet. « Jeune homme de bonne mine, dit-elle à l'ichoglan, sois touché de pitié!... je te promets cent bourses.... — Il ne s'agit pas de ta rançon, traîtresse! » s'écria l'ichoglan en appelant ses compagnons. Elle tira alors de ses poches des poignées de sequins et les jeta sur le tapis, espérant sans doute gagner un peu de temps. En effet, quelques-uns s'arrêtèrent pour ramasser cette belle monnaie; mais l'ichoglan qui s'était avancé le premier saisit au cou la vieille sultane et la renversa; puis il commença à la dépouiller et les autres lui vinrent en aide. Un bastandji nommé Ali lui arracha ses pendants d'oreilles ; on lui ôta ses bijoux, ses superbes vêtements et jusqu'à ses babouches brodées de perles. Quand elle fut presque nue, ces misérables la traînèrent hors du quartier des femmes, et, l'ayant conduite assez loin du côté de l'Oisellerie, ils lui passèrent enfin une corde au cou pour la faire mourir. La valideh Kiosem, réduite à cette extrémité, ne s'abandonna pas encore; la main de l'ichoglan qui serrait la corde, s'étant trouvée près de sa bouche, elle lui mordit le pouce si fortement, qu'il lâcha prise. Alors il lui donna, avec le pommeau de son poignard, un coup sur le front qui lui fit perdre connaissance; elle resta sans souffle et sans mouvement : ils crurent tous qu'elle était morte. Mais, un moment après, elle reprit ses sens, et, relevant un peu la tête, elle jeta les yeux de tous côtés comme pour demander du secours. Ses bourreaux revinrent, et, cette fois, ils achevèrent de lui ôter la vie. Au jour naissant, le kislar-aga fit enlever ce corps, dont, selon l'ordre du sultan, le sang n'avait pas coulé, et il le livra aux femmes et aux eunuques noirs, qui l'inhumèrent dans une des cours de la mosquée d'Achmet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kiosem termine la série des sultanes qui ont commandé souverainement dans le sérail et gouverné l'empire ottoman. La valideh Tarkhan abandonna le pouvoir aux grands vizirs et ne se réserva que les moyens d'accomplir de bonnes œuvres. Pieuse et libérale, elle fonda des hospices, donna beaucoup aux pauvres et fit bâtir l'élégante mosquée qu'on voit en abordant la ville impériale, en face de Galata.

Aucun souvenir n'est resté des favorites qui ont passé dans le sérail depuis le règne de Mahomet IV; ces existences, obscures quoique mêlées à tant de grandeurs, se sont écoulées sans laisser de traces.

Après la destruction des janissaires, le sultan Mahmoud abandonna pour toujours le sérail et alla demeurer dans ses palais du Bosphore. Néanmoins, le siége de l'empire reste à la Sublime Porte; les divers ministères y sont établis et leurs innombrables employés remplacent le peuple d'esclaves qui remplissait autrefois ces grandes constructions irrégulières et vivait enfermé derrière ces sombres murailles.

Aujourd'hui tout est changé à la cour ottomane; le faste des anciens jours n'existe plus; s'il y a encore des muets, ils sont sans emploi, et les eunuques blancs ne jouent pas un grand rôle. Les eunuques blancs sont toujours là, vigilants et mélancoliques; mais ils n'ont près des sultanes que le rôle de valets de chambre. Le harem impérial suit le sultan dans ses diverses résidences; les odalisques ont des maîtres de musique; elles se promènent en carrosse dans les rues de Constantinople et même de Péra. Mais c'en est fait des distinctions dont leurs devancières étaient si glorieuses. Les favorites en titre n'ont plus ni nom ni surnom; elles s'appellent prosaïquement Mme première, Mme seconde, etc., etc. Aujourd'hui elles ne risquent plus de tomber frappées à mort par leur maître ou d'être cousues dans un sac de cuir et jetées au fond de la mer. Pourtant si l'ombre de la valideh Kiosem pouvait revenir dans le harem impérial, elle s'indignerait de cette décadence et trouverait son sort bien plus beau. Elle fut étranglée, il est vrai, mais elle était née esclave et ne mourut qu'après avoir régné.

Mme X....

VOYAGE AU KORDOFAN,

PAR M. G. LEJEAN [1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Départ de Khartoum. — Silhouettes d'indigènes. — Le mont du Diable. — Des fonctionnaires peu populaires. — Arrivée à Lobeid.

Me trouvant à Khartoum au commencement d'août 1860, et décidé à utiliser dans un intérêt scientifique les loisirs trop prolongés que me faisaient les vents du sud qui empêchaient toute exploration sur le Nil Blanc, je m'étais résolu à me lancer dans le sud-ouest, au Kordofan, avec un vague espoir de pénétrer par le pays des Nouba dans les régions encore inconnues de la Nigritie orientale. Un ornithologiste romain fort distingué, qui était de passage dans la même ville, le marquis Horace Antinori, de Pérouse, ancien membre de la Constituante romaine, joignit sa petite caravane à la mienne, société que je n'eus garde de refuser.

Le 6 août après midi, nous nous embarquions à bord d'un joli steamer égyptien que son capitaine, M. Louis de Tannyan, mettait gracieusement à notre disposition jusqu'à Ondourman, sur la rive ouest du Nil Blanc, où nous avions donné rendez-vous à nos chameliers; et vingt minutes plus tard nous descendions sur la plage brûlée et onduleuse qui s'étend entre le confluent des deux fleuves et le village, après avoir reçu les adieux du docteur Perney et des amis qui nous avaient escortés jusque-là.

Nos chameliers n'arrivèrent que le lendemain matin, et nous fûmes heureux de trouver une hutte vide et propre pour nous abriter contre une pluie diluvienne qui eût suffi à nous prouver que nous n'étions plus en Nubie.

Le 7 au matin, nous nous mîmes en route.

Nous avions cinq chameaux pour nos hommes et nos bagages; nous montions en outre deux de ces admirables petits ânes qui sont la providence du voyageur au Soudan. Sobres, infatigables, doués de jarrets d'acier (les nôtres ont fait en un jour dix-neuf lieues), ces braves petits trotteurs passent là où ne peuvent vivre le cheval ou le chameau. Quant à nos hommes, leur physiologie serait assez longue à faire; en voici une esquisse à grands traits qui les présentera au lecteur.

Mohammed-Skanderani, cuisinier d'Antinori, amené par lui de la basse Égypte, vrai fils du pavé d'Alexandrie (j'oublie qu'Alexandrie n'a pas de pavé), serviteur alerte et ingénieux en voyage, mais au repos le mécréant le plus irrégulier qui soit. Il ne peut passer à côté d'une jolie fille à cheveux tressés et beurrés sans lui adresser la parole; il ne croit guère en Dieu, il croit peu au Prophète, mais rien au monde ne le ferait manger d'un animal tué en dehors du rite musulman.

Il a pour ennemi personnel mon drogman, Carletto, un Toscan, chasseur d'éléphants, en ce moment sans ouvrage, et qui parle italien de façon à prouver que tous

1. Voy. tome V (premier semestre de 1862), p. 397.

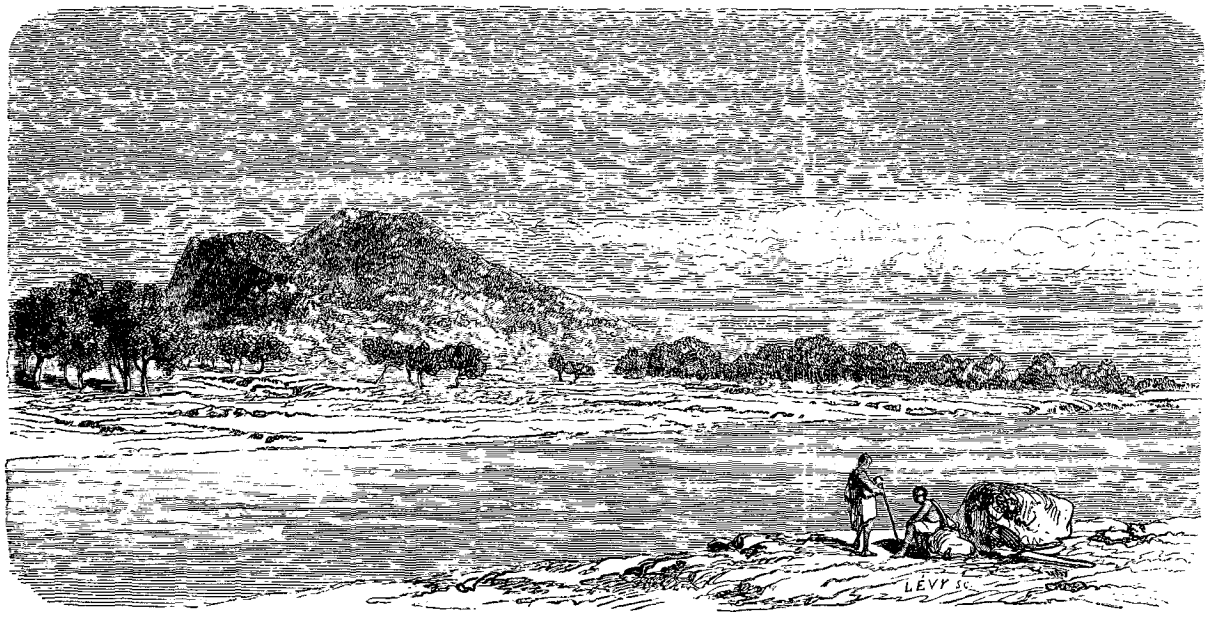
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les Toscans n'ont pas le parler classique du baron Ricasoli. C'est dans la compagnie intime de ces deux originaux que j'ai appris les mots les moins parlementaires de la langue arabe, la plus riche, je crois, qu'il y ait sous ce rapport.

Je ne dirai rien d'Abdallah, chasseur d'Antinori : c'est un beau garçon à longues jambes, que j'ai figuré l'arme au bras dans ma vue de l'Abou-Senoun (voy. page 29); il aura sa place dans la suite du récit. Il est Nubien *Dongolaoui*, de même que mon cuisinier Hessein (le renard), rusé drôle qui a sur les renards à quatre pieds une supériorité spéciale : il ment du matin au soir. Tous deux ont le blason de leur race : trois scarifications longitudinales sur chaque joue.

Je ne fatiguerai pas le lecteur des incidents peu variés d'une marche dans les steppes qui bordent le fleuve Blanc. Nous marchons au sud-sud-ouest, en nous écartant peu à peu du fleuve, dont les rives plates et monotones, beaucoup trop vantées par le voyageur autrichien Russegger, n'offrent à l'est qu'un seul accident saillant, le Djebel-Aouli ou Djebel-Chêrtan (mont du Diable). La rive ouest est bordée d'ondulations sablonneuses et ravinées qui nous fatiguèrent beaucoup et nous menèrent jusqu'à Abou-Sarad, où la route quitte la vallée du Nil pour suivre un plateau boisé parcouru par les nomades.

Nous entrâmes dans l'oasis cultivée qui forme proprement le Kordofan, à El-Koï, que nous trouvâmes désert. Un vieillard resté près du puits du village nous apprit la cause de cette solitude. Il paraît qu'un haut fonctionnaire égyptien voyageait sur la même route, à quelques heures de nous ; les villageois avaient été avertis que des Turcs arrivaient, et ils s'étaient enfuis en masse dans les bois. Ce petit fait en dit plus sur le gouvernement égyptien de Kordofan que toutes les réflexions du monde.



Vue du Djebel-Cheitan ou mont du Diable, au Kordofan. — Dessin de Karl Girardet d'après M. G. Lejean.

Trois jours après, nous étions à Lobeid, capitale de la province.

II

Esquisse de Lobeid. — Le defterdar. — Un géographe comme il y en a peu.

Lobeid m'a paru être une ville de vingt-trois à vingt-cinq mille âmes, entièrement bâtie en terre, depuis la préfecture et la mosquée jusqu'aux plus pauvres habitations. Ce qui lui donne un certain charme, c'est que l'espace n'y ayant pas été ménagé, la surface occupée par des jardins et des terrains vagues gazonnés est au moins quintuple de celle des rues, cours et maisons, de sorte que la ville vue à vol d'oiseau doit ressembler à une sorte de jardin anglais, coupé de massifs grisâtres et traversé par un ruban de sable fin : c'est la rivière de Lobeid, rivière temporaire que j'ai vue à sec le matin, gonflée à deux heures du soir, presque nulle à sept. Elle n'en a pas moins mangé l'ancien bazar, dont les boutiques effondrées lui font une piteuse bordure à dix pas du nouveau.

Lobeid n'a pas quarante ans de date comme ville; elle ne remonte guère qu'à Mohammed-bey, le fameux *defterdar* gendre de Mehemet-Ali, conquérant du Kordofan vers 1820, et qui a trouvé moyen, après une dictature semée de barbaries dont l'histoire du monde offre heureusement peu d'exemples, de rester populaire au Kordofan. Il est vrai que dans ce pays d'injustices, il était juste; mais par quels moyens ! Voici, sans commentaires, quelques traits de la vie du defterdar.

Un sien jardinier lui avait servi une pastèque qui n'était pas assez mûre, il le fit mener au marché et lui fit briser sur le crâne toutes les pastèques qui s'y trouvaient.

Un autre lui déplaît, il le fait jeter nu à ses deux lions favoris, dans un coin reculé de son jardin. Les lions repus et à demi apprivoisés épargnèrent le pauvre homme, qui réussit à se construire une cabane avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques branchages et à vivre de fruits. Le defterdar le rencontre au bout de huit jours et paraît fort surpris de le voir ; l'homme tombe à genoux et croyant le toucher lui explique le prodige. Les serviteurs émus murmuraient : « *Safer Allah !* (merveille de Dieu.) — Merveille de quoi ? dit le maître. Cet homme est si mauvais que les bêtes mêmes ne veulent pas le manger ; mais moi je suis plus méchant que les lions. » En même temps il fait saisir le malheureux, et le fait enfermer dans sa hutte à laquelle on met le feu.

Deux de ses serviteurs lui avaient demandé des souliers neufs à l'occasion de la fête du Beïram. C'est un usage général en pays musulman de faire un cadeau ce jour-là aux gens de service. « Vous voulez être chaussés, dit le pacha ; vous allez l'être, mes amis, et solidement. » Puis il fait venir un maréchal ferrant et fait *ferrer* à nu les deux malheureux.

Un soldat avait volé un mouton à un paysan ; le paysan avait été rossé en défendant son bien et vint se plaindre au préfet. Celui-ci était gravement occupé à attraper des mouches : c'était son passe-temps favori. Il laissa parler l'homme sans l'interrompre, puis quand il eut fini : « Quel est ce chien, dit-il, qui vient me déranger pour une affaire de mouton ? Qu'on le mène au *juge de paix* (el kadi) ! » Le plaignant ne demandait pas mieux, mais il changea d'avis en voyant le *juge de paix :* c'était un énorme canon toujours chargé qui décorait la cour de la préfecture. Il fut lié à la bouche du canon malgré toutes ses protestations, et lancé dans l'espace

J'ai dit qu'il avait la manie des mouches ; aussi les gens du Kordofan, grands amateurs de sobriquets, l'avaient-ils appelé Abou-Dubban (l'homme aux mouches). Il en faisait de petits tas sur son divan et n'aimait pas qu'on y touchât. Un jour qu'il s'était absenté quelques instants, il s'aperçut qu'on avait enlevé ses mouches. Il n'était entré dans la chambre qu'un serviteur nouvellement installé dans la maison. Il l'appela et l'autre avoua qu'il avait nettoyé l'appartement et jeté dans la fosse d'aisances des mouches qu'il avait trouvées sur le divan. « Ah ! tu as jeté dans la fosse les mouches de ton maître ! Eh bien ! va me les chercher ! » La fosse fut descellée et l'homme lancé dedans.

Je ne raconterai pas d'autres traits plus connus, comme celui du soldat éventré pour cinq paras (trois centimes) de lait. Tout alla bien jusqu'au jour où il plut à ce terrible homme de battre sa femme, la princesse Nesli, la fille du vice-roi. Celui-ci fit servir à son gendre ce qu'on appelle un *café à l'égyptienne*, après lequel on a tout juste le temps de faire verbalement son testament.

Un dernier mot : le defterdar était membre de la Société de géographie de France. Je le suis aussi, et ne veux en rien conclure.

III

Le Kordofan : esquisse historique. — Msellem l'eunuque. Bataille de Bara.

Ce pays populeux, qui compte encore aujourd'hui douze cents villages au moins, n'a qu'une histoire fort récente. On ne sait même à quelle race il faut rattacher la population indigène, qui ne parle qu'arabe, mais qui n'a certes pas le type arabe. Je la crois nubienne ou *nouba*, bien qu'on n'appelle aujourd'hui Nouba que les montagnards du sud, et que ceux du nord prétendent être venus, à une époque récente, de Debbey ou Dabey, près Dongola. Ces Nouba du nord ont en effet le même type et la même langue que les Barabra de Dongola. Les *Nubæ* de Pline semblent avoir habité les montagnes des Nouba actuels, autour des lavages d'or (OR en copte se dit *noub*) et jusqu'au fleuve Blanc ; mais cela nous entraînerait à une discussion dont le lecteur n'a que faire. Les origines de tous ces peuples niliens sont difficiles à retrouver grâce à des déplacements et à des destructions qui continuent même de nos jours. Les Chelouks, qui habitaient en 1840 les îles situées à six heures de Khartoum, ont été chassés aujourd'hui cent cinquante lieues plus loin au sud. Ptolémée mentionne un peuple des *Memnones* à peu près au point où est à présent Khartoum, et nous trouvons actuellement au delà de la source du fleuve des Gazelles, sur la frontière des Djour, une petite tribu appelée Memnon. J'en aurais bien d'autres à citer.

Il y a un siècle, l'oasis appartenait à l'empire du Sennaar, qui y avait développé une prospérité sans exemple. La bataille de Forcha et la conquête du pays par les sultans de Darfour, qui étaient plus voisins et qui disposaient d'une redoutable cavalerie, mit fin à cet heureux état, et l'histoire du pays se traîne à travers les révolutions et les guerres jusqu'en 1820, qu'arriva une armée égyptienne de 4000 hommes au plus, mais bien disciplinée, sous les ordres du defterdar.

La province était alors pour magdoum (vice-roi) un eunuque nommé Msellem, qui concentra ses troupes à Bara, comptant que les Nouba du Haraza, retranchés dans leurs montagnes, empêcheraient les *Turcs* de passer la frontière. Mais le Haraza fut tourné par une manœuvre habile, et le magdoum, avec sa cavalerie mal armée, eut à soutenir le choc d'une infanterie solide, appuyée d'une arme jusque-là inconnue au Soudan : le canon.

Le début du combat ne fut pas favorable aux envahisseurs. Leur cavalerie fut rompue, et le vaillant eunuque, chargeant au galop les artilleurs égyptiens, les tailla en pièces dans leurs batteries. Mais les feux réguliers de l'infanterie décimèrent les braves soldats du magdoum, et celui-ci ayant été tué par un cavalier arabe, son armée se débanda. Le pays se soumit, consterné plutôt que rallié : car le nom de Msellem resta populaire dans l'oasis comme celui d'un héros mort pour la patrie, et aujourd'hui encore les femmes du Kordofan, en broyant le maïs pour faire le pain, répètent ce refrain sur un air monotone et plaintif :

Haltò Kordofano !
Katalò Msellem askerò !

« Maudit soit le Kordofan ! les *soldats* ont tué Msellem ! »

Les Égyptiens partagèrent le pays conquis en quatre dictricts ou sous-préfectures, gouvernées chacune par un kachef ou capitaine, et ayant pour chefs-lieux Bara

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kouraï, Taïara, l'Abou Haraz. Un cinquième district fut formé de la capitale et de la banlieue. La capitale elle-même se forma lentement de l'agglomération de quelques villages originairement séparés par des terres cultivées : dans cet espace, on bâtit des casernes, une préfecture, une mosquée, des habitations de fonctionnaires, toutes constructions assez faciles à reconnaître aujourd'hui à leur style arabe, tandis que les anciens quartiers ne se composent que de toukouls (huttes rondes des Soudanies).

A Lobeid, du reste, bâtit qui veut un palais ou une chaumière : les matériaux sont à portée de la main et chacun est libre de les employer selon son goût et sur la place qui lui convient le mieux : on n'a pas à s'inquiéter des règlements de l'administration : l'alignement est inconnu. Mais si cette liberté a quelque avantage, il est aisé de comprendre qu'elle a aussi beaucoup d'inconvénients. Par exemple, à toute maison neuve correspond une large excavation que la saison des pluies remplit bientôt d'une eau croupissante. Tous les chiens, chevaux ou chameaux morts y trouvent une sépulture offensante pour la vue, l'odorat et l'hygiène : aussi Lo-



Un domestique nègre.
Gendarme arabe. Trois assistants indigènes. Kachef (sous-préfet arabe). Officier turc. Négociant kordofan. Le cadi (Arabe). Assistant indigène.

CONSEIL PROVINCIAL D'ABOU-HARAZ (voy. p. 28). — Dessin de Karl Girardet d'après M. G. Lejean.

beid est-il la ville la plus malsaine du Soudan oriental et j'y gagnai ma première fièvre.

IV

Le Khor d'Abou-Haraz. — Le conseil en plein air. — Les pluies : ma maison croule sur les épaules. — La beauté nubienne. — Je pars pour le Haoudon.

Je me hâtai de quitter cette métropole empestée, et je partis un soir pour Abou-Haraz avec Antinori. C'était une excursion d'une cinquantaine de kilomètres, à travers un pays charmant, mais sans grand caractère. Nous ne trouvâmes un peu de nature tropicale qu'au *khor* d'Abou-Haraz, trois lieues avant la ville.

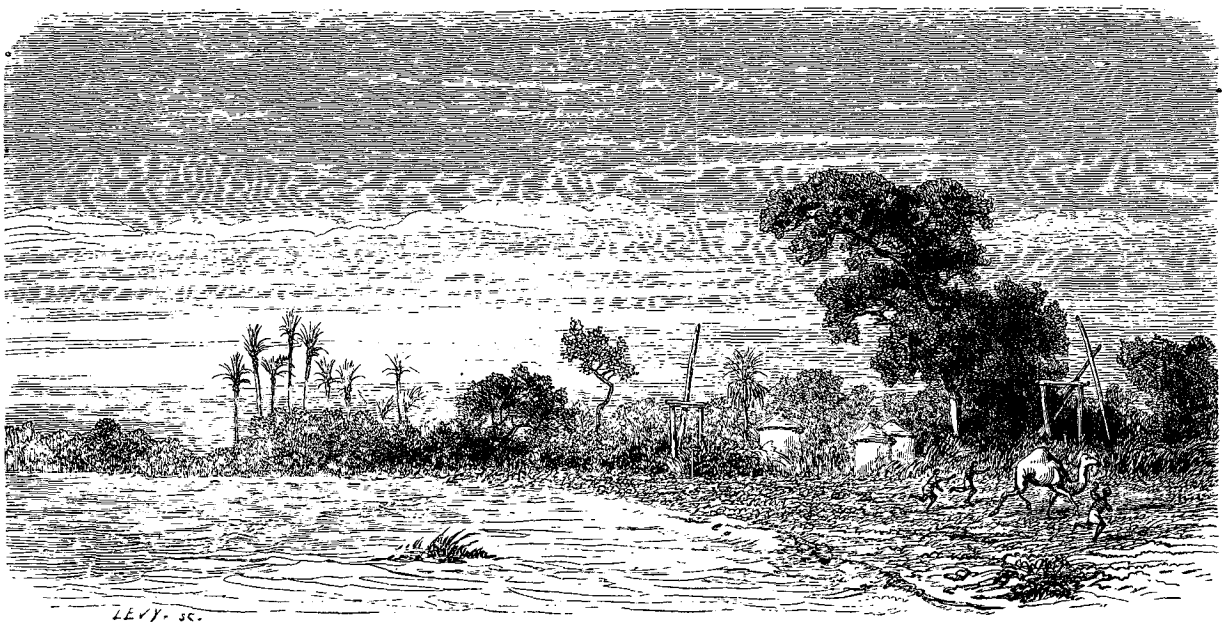
Un khor, au Soudan, est un de ces torrents qui, à sec pendant neuf mois de l'année, roulent pendant la saison des pluies des masses d'eau que le soleil boit le plus souvent avant qu'elles arrivent au Nil. Aussi les ramifications des khor sont-elles assez malaisées à déterminer, à moins d'une étude topographique que le voyageur a rarement le temps de faire. Le Kordofan, représenté jusqu'ici sur toutes les cartes, sauf une, comme un pays sans rivière, en est au contraire sillonné partout : je ne sais où vont les torrents du nord, mais ceux du sud se réunissent dans le lac de Cherkela, et de là, dit-on, au Nil. Le vallon d'Abou-Haraz, qui a des flaques d'eau dans les mois les plus secs, porte une végétation admi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rable et exceptionnelle. C'est une forêt continue, dont les essences sont peu variées, mais au tronc de chaque arbre s'enroulent des plantes grimpantes, et partout dans le feuillage pointent les couleurs éclatantes des fleurs, des baies et des fruits. J'ajouterai que le botaniste peut s'y promener sans inquiétude, car si j'y ai rencontré les plus jolis oiseaux du monde, à commencer par cette sorte de flamme ailée qu'on appelle *Ignicolor Senegalensis*, je n'y ai trouvé nulle trace de serpents ou de scorpions.

A Abou-Haraz, petite ville composée d'une centaine d'habitations éparpillées dans un désordre rendu plus pittoresque encore par une profusion de jardins entourés de haies vives, nous fûmes logés dans un grand toukoul, en face de la place du marché quotidien. A un des coins de la place, à l'ombre d'un vaste tamarinier, les membres du conseil provincial tenaient leurs assises également quotidiennes : c'est le casino de l'endroit, et nous y allions quelquefois, sûrs d'un accueil distingué. Le président était le sous-préfet Arabe aux traits accentués, moins réguliers toutefois que ceux du *kadi* (juge), également Arabe, sentencieux et grave personnage, habituellement assis sur une selle recouverte d'une peau de mouton de prix. Un jeune officier turc, blanc et rose, aux yeux bleus et aux blondes moustaches retroussées, contrastait par sa pétulance avec ces diplomates. Quatre ou cinq notables kordofans, noirs mais nullement nègres, entouraient le divan dans une attitude respectueuse; derrière eux se tenait un gendarme nègre, l'arme au repos, portant à la ceinture un outil qui, au premier abord, avait l'air d'un moule à halles, mais qui, vu de près, n'était autre que la clef qui sert à ferrer et à déferrer les esclaves.

La saison des pluies nous surprit dans cette retraite et faillit nous être fatale. Un jour qu'il pleuvait à verse, Antinori, couché en face de moi sur son angareb, se



El ouadi gar! (Le torrent arrive!) Invasion d'un torrent dans le lit desséché d'une rivière. — Dessin de Karl Girardet d'après M. G. Lejean.

précipita vers moi, en me criant : « Regardez derrière vous; le mur se fend! » Nous nous jetâmes les bras en avant, nous arc-boutant au mur en pisé qui bâillait d'une façon formidable, et criant comme des aigles qu'on vînt nous ouvrir. Hestsin arriva fort à propos, et nous nous élançâmes dehors au moment même où le mur s'écroulait tout entier d'un côté, entraînant le toit conique qui se pencha obliquement, comme un chapeau chinois sur la tête d'un homme ivre. L'autorité, prévenue de l'accident, nous donna un autre logement.

Un autre jour, après une pluie diluvienne qui avait rempli la matinée, le temps s'était rasséréné, et nous dînions gaiement en compagnie du sous-préfet, que nous avions invité. Après le café nous sortîmes, et au premier coup d'œil que nous jetâmes sur la campagne, nous poussâmes de véritables cris d'admiration. Il est impossible d'imaginer scène plus grandiose. Une masse d'eau bouillonnante et rugissante arrivait de l'ouest, remplissant tout le bassin du *khor*, large d'une centaine de mètres, et chassant devant elle les piétons et les chameliers, qui voyageaient de préférence sur le sable ferme et fin du torrent. Le soleil, qui se couchait dans une atmosphère encore humide, incendiait l'occident de rayons enflammés que reflétaient, en les brisant, les vagues limoneuses et rapides. Le surlendemain, le fleuve improvisé avait disparu : le sable avait tout bu et avait repris sa surface sèche et solide.

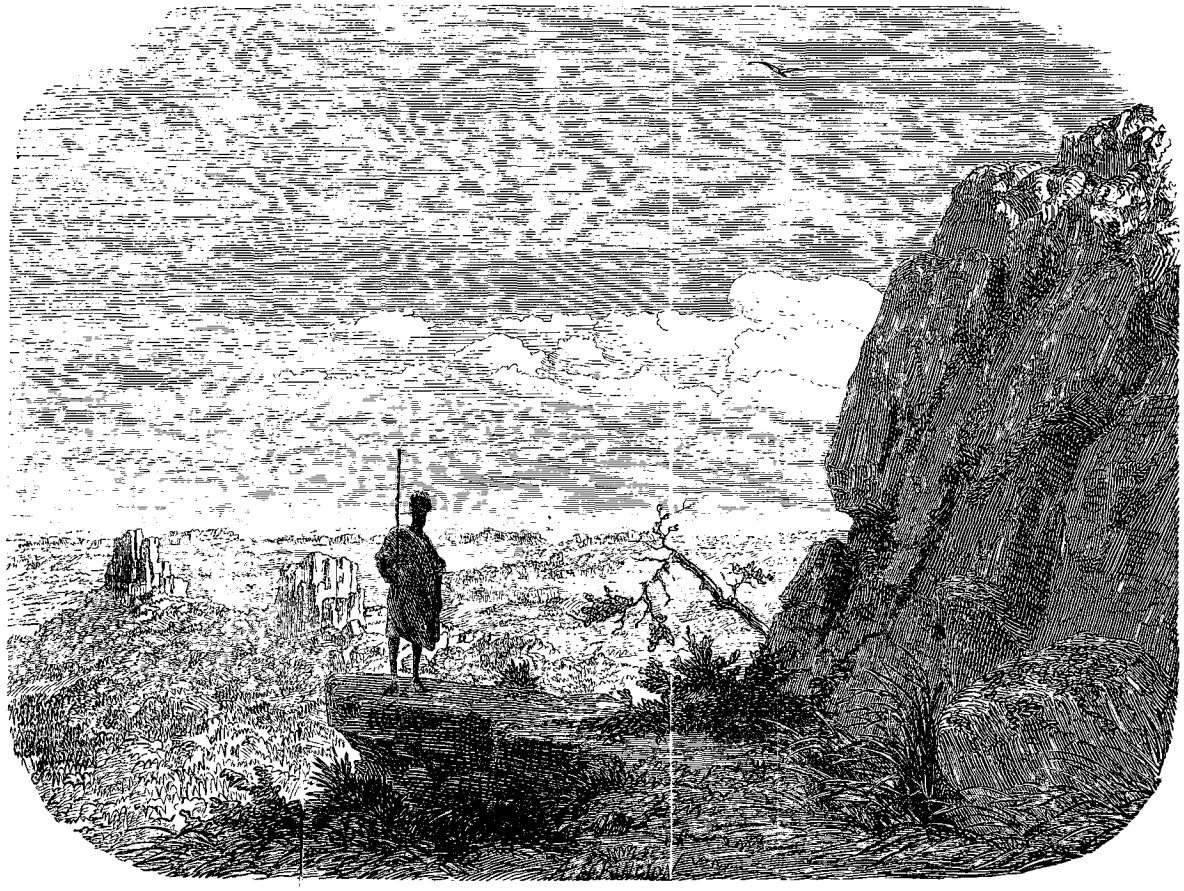
Les Kordofans sont une bonne population, et les gens du village s'étaient vite familiarisés avec nous. Leur industrie particulière était la fabrication de *tabaka*, jolis ouvrages de vannerie ornementés de paille de couleur. Nous fûmes un jour abordés par un beau garçon vêtu de la blanche tunique du *faki* (prêtre séculier), qui, nous sachant curieux de ces objets, nous invita à venir voir son atelier. Nous entrâmes dans une habitation très-modeste, propre, précédée d'une petite cour, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous vîmes trois femmes occupées à tresser des *tabaka*. Pendant qu'Antinori marchandait, je remarquai une grande et belle fille de seize ans environ, qui me sembla une jeune sœur du curé. Faite comme la Vénus de Milo, avec des traits purs et réguliers, de grands yeux pleins d'une flamme voilée, un teint d'un noir mat, une attitude à la fois gracieuse et modeste, elle n'avait rien de la bouffissure du visage, du noir luisant et de la pétulance tout animale des plus jolies négresses que j'aie vues. *Nigra sum, sed formosa.* Je me figure ainsi l'idéal de la beauté africaine.

J'avais de fréquents entretiens avec le kachef d'Abou-Haraz, officier fort intelligent. Il m'attirait surtout par une mémoire géographique surprenante, qui me promettait une ample récolte de notes et des documents, but presque unique de mon voyage. Il avait une véritable carte du Kordofan gravée dans le cerveau. Entre autres récits, voici ce qu'il me narra un jour et qui me fit dresser l'oreille.

« Il y a environ six ans, nous avons conquis sur le Darfour le pays de Katoul et celui de Kadja, où il y a quatre-vingt-dix-neuf montagnes. Je fus nommé commandant de Kadja, et chargé d'aller percevoir l'impôt des Kababich qui demeurent autour de la montagne de Haoudon, à six journées de chameau de Kadja, dans le désert. Je fus donc au Haoudon, mais les nomades



Point culminant de l'Abou-Senoun, frontière du Kordofan vers le Darfour. — Dessin de Karl Girardet d'après M. G. Lejean.

avaient pris la fuite, abandonnant leurs villages déserts. Je me mis à parcourir ces villages, tous situés dans les replis de la montagne, et je remarquai avec étonnement que c'étaient non des groupes de toukouls, mais comme d'anciennes villes où les Kababich s'étaient logés. Les murs, à hauteur d'homme, avaient des sculptures étranges d'hommes et d'animaux, comme chevaux, girafes, antilopes et autres. On distinguait les hommes à leurs armes, les femmes à leurs seins nus. Je n'ai pas vu d'écritures. Il y avait une source dans la montagne, alimentant les villages. »

Je n'hésitai pas, et me tournant vers Antinori, je lui dis simplement :

« Mon cher ami, je vais au Haoudon.

— Je vous accompagne, » me répondit-il aussitôt.

Nous requîmes des chameaux sur l'heure, et dès qu'ils furent arrivés, nous partîmes pour Kadja, d'où nous devions gagner les fameuses ruines.

V

L'Abou-Senoun. — Mes chameliers refusent d'avancer. — Les Medjanin. — Un colonel soigneux de ses soldats. — Retour à Lobeid.

Je fais grâce au lecteur de la série d'inductions à l'aide desquelles je me fortifiai dans l'idée (que j'ai reconnue fausse plus tard) que le Haoudon était situé entre Kadja et le Darfour. Parti d'Abou-Haraz, j'arrivai le lendemain à l'Abou-Senoun, l'un des plus escarpés des massifs dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couverts qui dominent la plaine kordofanienne. Le soir même j'en fis l'ascension, que j'ai un peu plus tard esquissée de souvenir :

« Quand je fus arrivé aux deux tiers du mont, une muraille à pic, nue et lisse, m'empêcha d'aller plus avant. Je m'arrêtai au bord d'une charmante source, seule eau courante que j'eusse vue depuis que j'avais quitté le Nil. Dans toute cette portion de l'Afrique, les montagnes ont seules le privilége de posséder des eaux vives, que le sol absorbe avant même qu'elles aient atteint la plaine. Je m'assis alors et embrassai du regard l'ensemble du paysage. Au levant, la vue s'étendait à deux grandes journées de marche bien au delà de Lobeid : les villages et les cultures disparaissaient dans le tapis vert de la forêt, qui, de cette hauteur, faisait l'effet d'une pelouse parsemée de gigantesques baobabs d'un vert sombre. Elle se prolongeait au couchant vers le Darfour et entourait deux collines qui, par une bizarrerie géologique, montraient deux sommets à peu près cylindriques, semblables à des ruines féodales. On eût dit deux forteresses antiques bâties pour protéger la frontière de la province[1]. »

C'est ce coin de paysage que j'ai esquissé dans la vue de la page 29. La source est à quelques pas sur la droite : l'horizon est formé par l'immensité du Darfour, terre promise du voyageur qui peut, de loin, la sonder du regard, à condition de n'y jamais entrer.

Ici mes chameliers se mutinèrent sérieusement et déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin. Dans un village où nous avions passé la nuit précédente, les Arabes Medjanin, sujets du Darfour, avaient fait une razzia la veille, ensanglanté la bourgade, enlevé du bétail. Il faut savoir que la frontière des deux pays est formée par un désert de huit jours de large, percé de puits nombreux, où stationnent des tribus de brigands qui se donnent les noms les plus bizarres. Les uns se nomment, je crois, les *gueux*, les autres les *fous* (Medjanin). Ils viennent quelquefois pâturer sur le territoire égyptien, bien qu'ils se disent sujets darfouris, et brigandent à l'occasion, à peu près sûrs de ne pas être réprimés par la force armée du Kordofan. Je dirai à cette occasion un trait original qui date de mon voyage dans ce pays.

Un notable d'un village des environs de Taïara est razzié par le chef d'un village voisin, qui lui enlève quatre cents vaches. L'offensé va à Lobeid et demande justice au colonel commandant la province. Celui-ci réfléchit gravement et répond :

« Tu te plains d'avoir été volé par ton voisin. A ce que tu me dis, c'est un homme hardi, qui a beaucoup d'amis; il pourrait donc avoir l'idée de résister à mes soldats. Il peut y avoir conflit; un soldat peut être tué, peut-être même plusieurs. C'est toujours très-fâcheux qu'un soldat soit tué. Le vice-roi m'en a confié un régiment, c'est pour que j'en aie soin et que je le lui rende en bon état, s'il plaît à Dieu. Ton voisin, quoique méchant homme, paye l'impôt régulièrement; toi, il te reste assez de bien pour le payer aussi. Du moment que le revenu du vice-roi n'est pas menacé, en quoi, ô mon frère, ton malheur regarde-t-il le gouvernement? Réunis tes amis, si tu en as, attrape ton voleur, et avec un peu de bravoure, tu rentreras dans ton bien, s'il plaît à Dieu. »

Pour en revenir à nos chameliers, ils nous déclarèrent poliment, mais nettement, qu'ils étaient payés pour nous escorter et non pour se faire tuer. C'était assez logique, et nous fûmes ramenés à Lobeid, un peu comme des gens gardés à vue.

Comme nous tenions fort à nos antiquités et qu'il se trouva à propos à Lobeid un chef des Nouba du Haraza, qui nous déclara qu'il s'en trouvait chez lui et qu'il les connaissait, nous nous mîmes en route au bout de dix jours pour cette montagne, munis d'une lettre du chef pour son frère qui le remplaçait provisoirement.

VI

Une aventure tragique. — Le prix du sang. — L'*azkanîte*. — Un sous-préfet bien nommé. — Kaïmar : rectifications des cartes. — Sortie du Kordofan.

De Lobeid à Koursi, nous marchâmes nord-nord-est, à partir de cette petite ville, nous inclinâmes au nord. Nous traversions un pays d'une fertilité incroyable, eu égard à la composition du sol, entièrement formé de sables rougeâtres extrêmement fatigants pour la marche. Un peu avant Koursi commence une vaste forêt percée d'innombrables clairières où pointent les villages.

A l'un de ces villages, portant le nom assez sinistre de Chenaga (le lieu où l'on pend), nous eûmes une petite altercation amenée par la brutalité d'un de nos hommes, et qui peut donner une idée des mœurs indigènes.

Un de nos chameaux était surchargé ; nous fîmes dire par le drogman au chasseur Abdallah de battre la forêt et de louer pour un jour ou deux le premier chameau qu'il trouverait, afin de lui donner une partie de la charge du premier. Abdallah rencontra un chameau gardé par un jeune Arabe, et trouva plus économique et plus aisé de le prendre que de le louer. Abdallah avait été soldat négrier sur le fleuve Blanc et en avait gardé les habitudes. L'Arabe ayant fait mine de résister, notre chasseur le couche en joue ; le jeune homme se sauve, et au moment où il se retourne pour voir s'il est poursuivi, le coup part, et une trentaine de petits plombs se logent dans son épaule, quatre ou cinq dans le cou et la joue.

Nous ignorions cette petite scène, et arrivés au village, nous venions de camper sous un grand arbre au milieu du bourg, quand nous entendîmes dans les maisons voisines une rumeur étrange, suivie des gémissements qui précèdent, chez les Soudaniens, une cérémonie funèbre. Nous interrogeons nos hommes, et Hessein, ravi d'avoir à accuser un camarade, raconte l'histoire du coup de fusil. Au même moment, d'un sen

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1862.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tier séparant des champs de dounah, débouche une colonne d'indigènes, en tenue de guerre, sur deux de front, chaque homme ayant un bouclier au bras gauche, deux ou trois lances à la main droite. Du reste, pas un cri, pas un geste provocateur, mais le calme bien autrement menaçant des gens forts de leur bon droit. Au lieu de venir à nous, ils s'établirent à l'ombre d'un arbre voisin et se mirent à délibérer; une autre colonne moins forte déboucha d'un autre côté et vint se joindre à eux. Au bout de dix minutes, deux hommes à barbe grise, suivis d'une vingtaine de jeunes gens, se dirigèrent vers nous.

Je pus à cette occasion constater sur moi-même à quel point un danger palpable et visible laisse de liberté à l'esprit. Je n'ai pas la prétention de faire du courage militaire; mais dans la position fâcheuse où me mettait l'acte sauvage de l'un de nos hommes et où j'étais bien à la merci des gens qui venaient en demander raison, je fus presque humilié de constater que je n'éprouvais pas l'ombre d'une émotion physique, de celle par exemple qu'on éprouve en face de quelqu'un que l'on aime ou que l'on hait très-violemment. Je sentais tout au plus une curiosité d'enfant, le désir de voir « comment cela tournerait. » Un des deux parlementaires s'accroupit au pied de mon angareb et nous fit ce petit discours :

« Nous sommes les sujets obéissants du vice-roi; nous payons les impôts et les réquisitions de bœufs et de chameaux, quoiqu'elles soient lourdes; nous obéissons sans nous plaindre à des réquisitions illégales : dès lors pourquoi tire-t-on sur nous sans motif? Le sultan lui-même n'a pas le droit de mettre un homme à mort sans jugement. Êtes-vous plus puissants que le sultan? »

Nous fîmes répondre :

« Ce n'est pas nous qui avons tiré sur un des vôtres. Nous sommes des Francs, et les Francs ne tirent pas même sur un oiseau sans nécessité. C'est un Dongolaoui, un des vôtres, qui a fait feu sans notre participation : il est coupable, et nous désirons que quelques-uns de vous nous accompagnent jusqu'au poste militaire le plus voisin, afin qu'il soit jugé selon les lois du pays. »

Ces paroles conciliantes furent bien accueillies, mais les mots de *lois du pays* ne semblèrent pas produire une bonne impression. Évidemment on s'y fiait peu. « Quand le coupable mourrait sous le bâton, le blessé en guérirait-il plus vite? » disaient les villageois; et ils insinuèrent une réparation financière. Cela nous allait assez. Nous prîmes à part un vieillard à figure rusée, à barbe blanche, qu'à son encrier passé à la ceinture nous jugeâmes être le *faki*, le curé notaire du lieu, et nous le priâmes de parlementer pour nous auprès de la famille. Après un long palabre, celle-ci se contenta d'une indemnité de trois talaris (quinze francs soixante-quinze centimes), et de quelques soins pour le blessé, qu'on nous amena sur un brancard ombragé de feuillages. J'avais heureusement une bonne trousse de chirurgie, présent de mon excellent ami le docteur Fr...; Antinori, qui avait fait la campagne de 1848 en Vénétie et se connaissait en blessures d'armes à feu, réussit à extraire fort adroitement force grains de plomb que les assistants se passaient de main en main avec une curiosité ingénue. Le coup ayant porté obliquement, tous les plombs étaient logés à une certaine distance des ouvertures qu'ils avaient faites, ce qui obligeait à des scarifications que le blessé, beau garçon d'environ vingt ans, supporta sans la plus légère contraction du visage. Nous donnâmes un peu d'huile pour les pansements des jours suivants et assurâmes au contentement général que dans dix jours il n'y paraîtrait plus.

Au moment où nous finissions, la Loi se présenta sous la figure d'un beau et fringant cavalier suivi de deux acolytes : c'était le sous-préfet de Bara, qui, averti, accourait en toute hâte. Il établit ses assises au bout du village, devant une sorte de mairie, et envoya vers nous un gendarme dandy, tout soie et tout sedan, qui, après nous avoir salués, se mit en devoir d'empoigner Abdallah, qui était plus mort que vif et ne paraissait pas tenir à être jugé par les tribunaux réguliers de sa patrie. Nous voulûmes détourner l'orage et fîmes présenter au gendarme la pipe et le café. Il les prit avec force remercîments, et ayant bu et fumé, il se leva, salua encore et se remit en devoir d'empoigner. Il n'y avait qu'à s'incliner devant la loi et devant cette vocation d'empoignement commune, à ce qu'il paraît, à toutes les gendarmeries du monde. Seulement au bout d'un quart d'heure, nous allâmes au tribunal voir comment cela tournait pour le malheureux tireur. Après avoir pris le café et échangé quelques compliments avec le magistrat, nous réclamâmes le délinquant, alléguant que le prix du sang avait été réglé. Abdallah était si bouleversé qu'il n'avait pas songé à exhiber le contrat qu'il portait dans un coin noué de sa toge. Le sous-préfet avait l'air un peu vexé de voir échapper le coupable; mais le contrat était inattaquable, et nous nous séparâmes bons amis.

Depuis ce jour jusqu'à notre arrivée à Khartoum, Abdallah n'a pas même tiré sur un moineau.

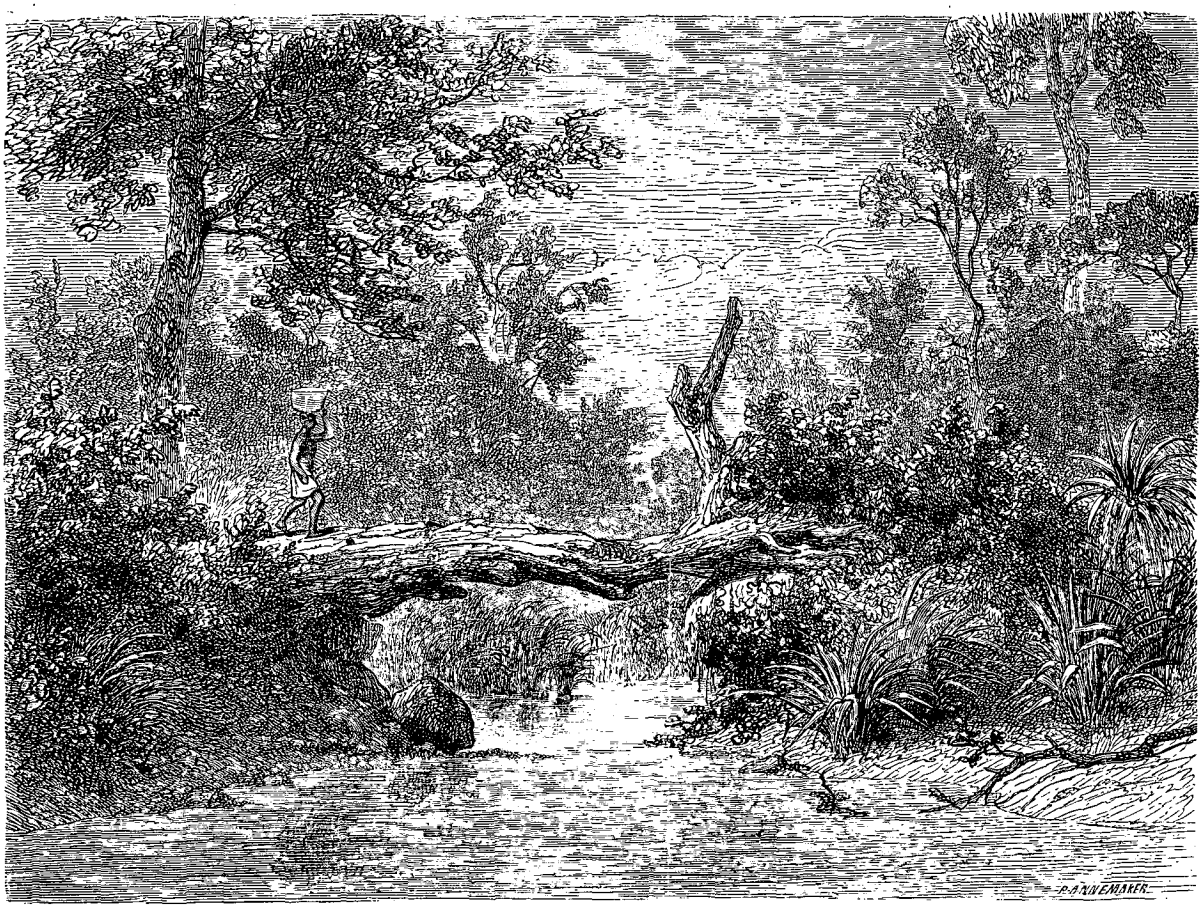
Nous continuâmes notre route à travers une plaine monotone et des steppes couverts d'un chardon appelé dans le pays *azkanîte*. J'ignore le nom scientifique. L'azkanîte a une tige de quarante à cinquante centimètres de haut, terminée par un chardon gros comme un très-petit pois, se détachant de la tige au moindre contact et adhérant fortement à tout ce qui peut lui offrir une prise, principalement aux tissus. Il est impossible de chasser à pied dans une plaine semée d'azkanîtes, et même à cheval, on n'est pas exempt d'accidents burlesques. M. Thibaut, ayant fait une chute sur un tapis de cette plante maudite, dut abandonner tous ses vêtements et se sauver tout nu dans le village le plus voisin. Moi-même, la veille de l'affaire de Chenaga, j'avais été culbuté dans un fourré par un chameau effrayé, et m'en étais relevé dans un piteux état. Il y avait à cette date à Koursi un sous-préfet de caractère atrabilaire, et que, suivant un mot populaire, on ne savait par quel bout prendre. Les gens du pays, railleurs par caractère, lui avaient donné le sobriquet d'Azkanîte, et ce nom s'était si bien incorporé à ce malheureux, qu'en dehors des actes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

officiels, le peuple ne lui en connaissait pas d'autre. Nous demandions quelque part des poules : « Il n'y en a plus, monsieur, Azkanîte a passé par ici avant-hier avec ses gens, et a pris toute la volaille disponible. — Peut-on trouver des chameaux? — Oui, sauf du côté du Grenniè, Azkanîte a requis ceux-là pour aller dans le sud. »

Conçoit on en France, par exemple, un arrondissement dont le sous-préfet ne serait connu de ses administrés que sous le nom de *M. Porc-Épic?*

Au bout du steppe, nous descendîmes dans un khor desséché, qui semblait venir d'assez loin dans le sud, et qui se terminait dans un bassin triangulaire à fond de sable, également desséché, dominé par un petit groupe isolé de montagnes et un assez grand village, où nous passâmes la nuit. C'est ce que les cartes figurent par un petit lac et un village noté « Ketschmar, eau saumâtre. » Le lieu s'appelle en réalité Kaimar, et l'eau n'est pas plus saumâtre que celle de la Seine ; il est vrai qu'au Soudan j'ai bu tant d'eau couleur d'absinthe ou d'encre, que j'ai pris l'habitude de trouver excellente une eau qui n'est pas pire, par exemple, que celle qu'on peut



Forêt vierge du Kordofan. — Ruisseau d'Abderbe. — Dessin de Karl Girardet d'après M. G. Lejean.

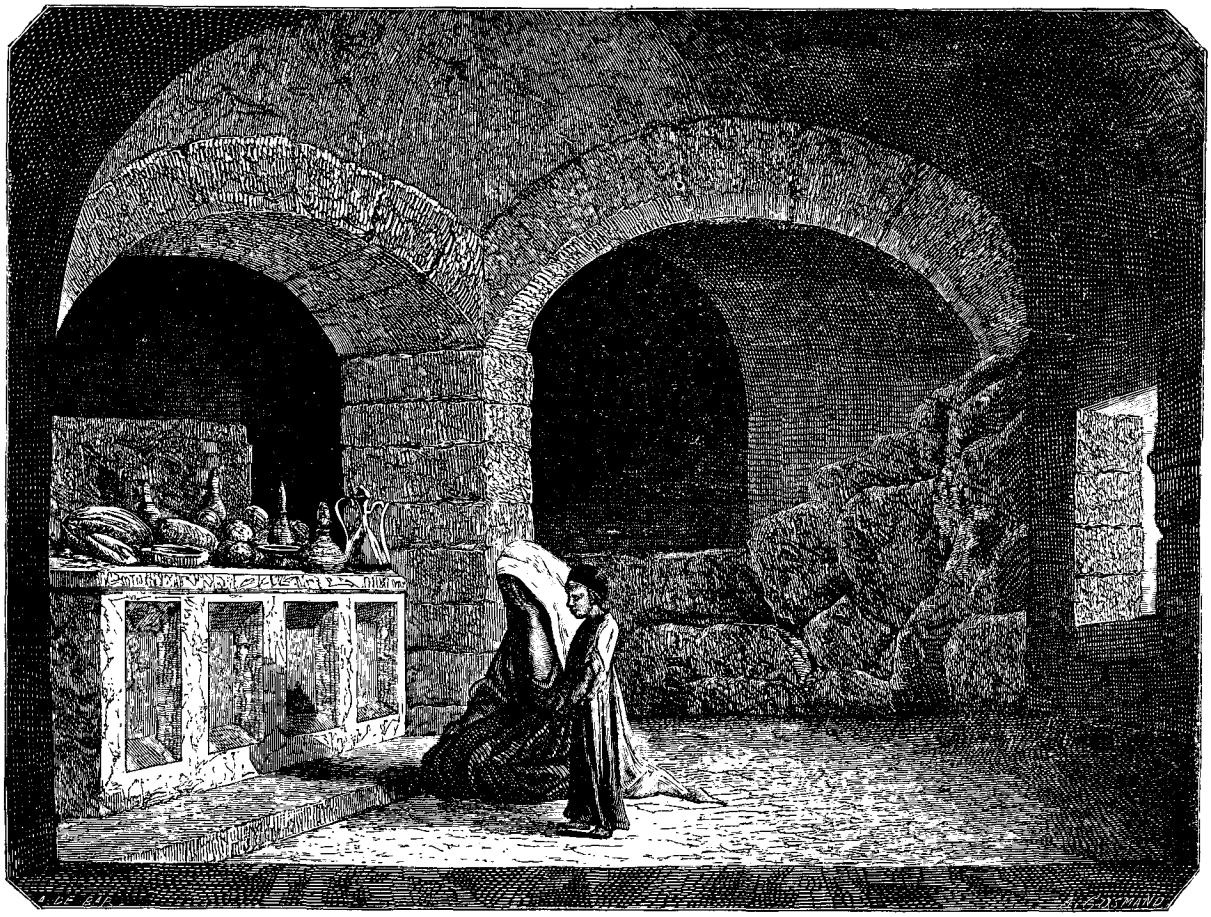
boire entre les pavés des rues de Paris après une averse abondante.

C'est ainsi que tous les voyageurs, sauf M. Ch. Didier, appellent saumâtre l'eau du Bir-Mourad, au milieu du désert de Korosko. Je conviens qu'elle a, étant fraîche, la couleur qu'on obtiendrait en versant une cuillerée de macadam liquide dans une tasse de café noir; mais à part cela, quiconque boit de cette excellente eau après quarante-cinq lieues de désert aride, éprouve une jouissance que je défie mes lecteurs de goûter en face d'une glace savourée en plein juillet devant le café des Variétés.

A Kaimar, je sortis de l'oasis du Kordofan pour entrer dans le désert. Je me rendis de là à Kharthoum en suivant une route brisée comme un N posé horizontalement, et passant par les monts Zer'aoua, Haraza, l'oasis d'Abou-Gonatir, le mont Lao-Lao et le bras d'Echegoub, latéral au Nil blanc. Sur cette route, je fis quelques découvertes : je faillis mourir, et je fus victime du *ragle*, cette maladie bizarre qui n'est que trop réelle et que je me garderai bien de souhaiter à ceux qui en contestent l'existence.

G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grotte de Mar-Georgious, près de Djébel. — Dessin de A. de Bar d'après un dessin de M. Lockroy.

VOYAGE EN SYRIE.

MISSION DE M. RENAN EN PHÉNICIE,

PAR M. E. LOCKROY.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

La Phénicie. — La ville de Djébel. — Gouvernement. — État des antiquités. — Fêtes à l'occasion des fouilles. — État du pays chrétien.

Les villes de Phénicie auraient été de pauvres villes et les Phéniciens de pauvres sires, si villes et gens avaient ressemblé à ce que nous voyons aujourd'hui. Jamais, je crois, décadence d'un peuple ne fut plus complète. Les Phéniciens modernes ont tout oublié, arts, commerce, navigation, écriture même. A peine quelques barques de pêcheurs s'abritent-elles dans leurs ports : le moindre coup de vent les effraye et les fait rentrer ; ce peuple de marins à peur de l'eau. On s'étonne en voyant les royaumes microscopiques qui composaient la Phénicie du rôle qu'ils jouèrent dans l'histoire. Les anciens ont tout vu par le gros bout de la lorgnette : le plus petit rocher leur semblait une montagne, un bouquet d'arbres une forêt, quatre bicoques une ville ; d'une mare ils faisaient un lac, et les ruisseaux de cette époque passaient pour fleuves, à bon marché. C'est, je crois, à leur imagination un peu ardente que la Phénicie doit en grande partie sa réputation. Ou les historiens de l'antiquité se sont bien monté la tête à son endroit, ou ses habitants ont singulièrement dégénéré.

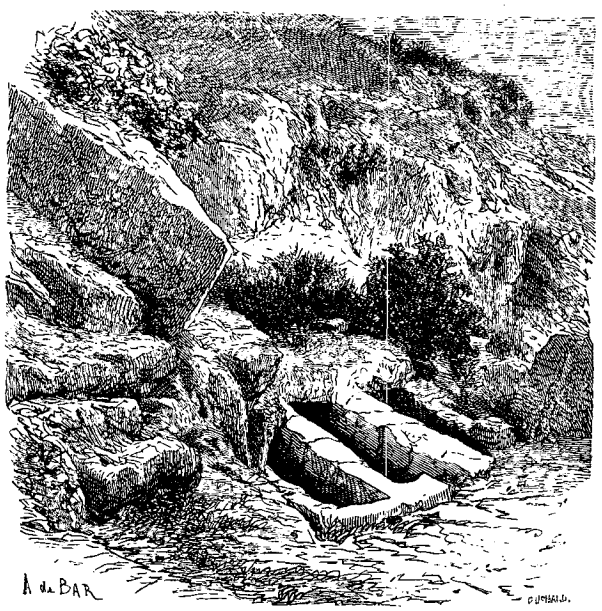
La mission scientifique dirigée par M. E. Renan avait pour but de recueillir et d'étudier tout ce qui pouvait se rapporter à ce pays aussi célèbre que peu connu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La tâche n'était point facile : cette malheureuse Phénicie a été si bien battue, volée, dépouillée par chaque passant (Alexandre est du nombre) qu'il ne lui est que bien peu resté de ce qu'elle possédait, et encore ce peu-là paraît-il ne lui avoir jamais légitimement appartenu, tant elle a fait d'emprunts à l'Assyrie, à l'Égypte et à la Grèce.

Les fouilles qui, plus tard et grâce au généreux concours de l'armée, devaient s'exécuter sur quatre points à la fois, à Saïda (Sidon), Sour (Tyr), Amrit (Marathus), et Djébel, commencèrent dans cette dernière ville.

Djébel, dont le nom phénicien est Gébal et le nom grec Byblos, moins heureuse que Sidon, laquelle a toujours conservé une certaine importance, est tombée dans un état d'abaissement difficile à comprendre. Les Giblites, célèbres par leur science architecturale, ont oublié à ce point de travailler la pierre qu'aujourd'hui ils essayent sans cesse, et avec plus de constance que de bonheur, de faire fondre les vieilles colonnes de granit dont leur ville est remplie et qu'ils supposent être du métal. Quatre mudzellins ont remplacé dans l'exercice du pouvoir les anciens et les prêtres [1] qui commandaient à Gébal. Je ne sais ce que pouvait être le gouvernement de ceux-ci, ni s'il fonctionnait avec dignité : leurs successeurs, qui ont dû ranger la savate au nombre de leurs études politiques, n'administrent qu'à coups de poings et rentrent souvent chez eux avec quelques dents de moins et un œil poché. C'est seulement de cette manière qu'en Syrie les grandeurs changent les hommes; ils restent, au moral, aussi nuls que leurs administrés.



Tombeaux anciens près de Djébel (fouilles de Djébel). — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. Lockroy.

Depuis le temps des Antonins, où elle retrouva son ancienne splendeur, Djébel a éprouvé bien des mésaventures : la guerre et la maçonnerie, deux fléaux pour l'architecture ancienne, ont tour à tour détruit ses monuments. Elle fut prise par Zimiscès, par les Arabes, par les croisés; les Génois s'y établirent. Reprise par Saladin, elle passa ensuite sous le joug des Turcs, et c'est là, certes, pour une ville, comme pour une nation, le plus humiliant des malheurs.

Vers le milieu de novembre 1860, la compagnie du 16e bataillon de chasseurs à pied, accordée à la mission par M. le général commandant en chef l'expédition, faisait son entrée triomphale dans la ville sacrée d'Adonis. Depuis le jour où, en 1266, la garnison chrétienne s'échappa nuitamment par une porte secrète qui existe encore dans la muraille nord de Djébel, celle-ci n'avait pas vu de soldats français. Ils venaient clairons en tête, et le musulman Mustapha Gannoum, l'un des quatre gouverneurs, seul débris du vieux parti de Saladin, s'inclinait en les voyant passer.

Byblos, qui, autrefois, occupait une petite hauteur au bord de la mer, a aujourd'hui dégringolé dans une de ces ravines peu profondes appelées en Normandie *avalleux :* une tour, une forteresse plutôt, et l'une des plus belles que possède la Syrie, élevée sur l'emplacement de la cité antique, dominant la ville des croisades, à laquelle la Djébel moderne a succédé. Djébel est presque entièrement en ruine : chaque hiver abat quelques-unes de ses maisons; l'ouragan joue avec elles comme un enfant avec des capucins de cartes; les plafonds s'effrondrent, les murailles se disjoignent, mais par un bonheur particulier au pays, ne s'écroulent jamais sur la tête de personne. Il me souvient qu'étant un jour dans un village du Liban, j'entendis tout à coup un fracas épouvantable : mon hôte, ayant mis la tête à la fenêtre : « Ne vous dérangez pas, me dit-il, ce n'est rien; c'est l'église qui vient de tomber. »

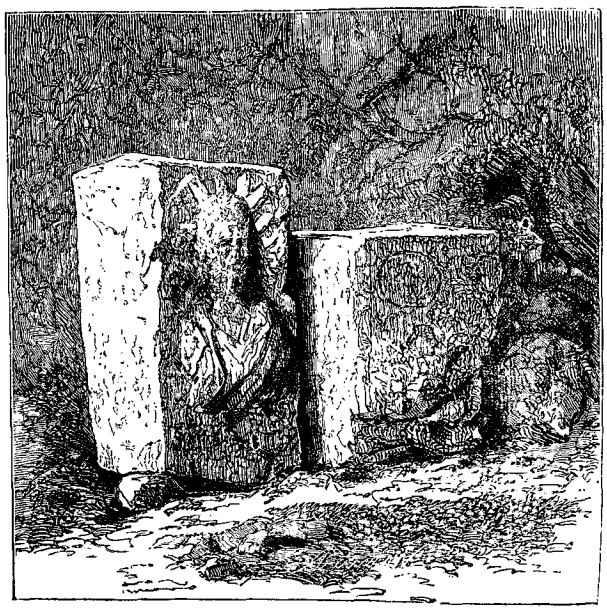
Le bazar de Djébel est situé en dehors de sa vieille enceinte : c'est une rue bordée des deux côtés de petites boutiques, ayant l'air de boîtes, couvertes par places de nattes épaisses pour interdire au soleil de pénétrer, et à l'entrée de laquelle, sur la droite, s'étend le cimetière. Le port a à peine assez d'eau pour les sept ou huit barques de pêche que possède la ville : il est littéralement pavé de fûts de colonnes en granit, débris des temples antiques. Deux tours, construites au moyen âge, dont les murailles laissent voir çà et là des fragments de sarcophages romains, en gardent l'entrée. De l'endroit où elles sont bâties, Djébel présente, selon moi, un aspect charmant : ses maisons à demi ruinées ou qui semblent l'être, descendent des deux cotés de la ravine au milieu des jardins, mêlées aux arbres ou cachées derrière les haies de plantes grasses. A gauche, on voit le haut de l'église Saint-Jean, contemporaine du château; devant soi la ville en amphithéâtre, le petit port où sont ancrées les felouques; au loin, les sommets coniques du Liban, et, dominant le paysage et la ville, une tour énorme, non pas noircie et triste comme les ruines de notre pays, mais éclatante et fraîche de couleur, se découpant le matin vigoureusement sur le ciel, dorée le soir par le soleil couchant.

1. Voy. le rapport de M. Renan, février 1861.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le pays chrétien dans lequel Djébel est bâtie fut, en 1855, bouleversé par une révolution qui chassa les cheiks, ses anciens maîtres. Depuis ce temps, il jouit d'une absence totale d'autorités, et les divers pouvoirs qui se disputent la Syrie, le pacha turc, le caïmacan, les beys de la montagne, etc., etc., envoient dans les villes un délégué qui les représente; c'est ainsi que Djébel en avait quatre, c'est-à-dire au moins trois de trop.

Nulle part peut-être l'art antique n'a été moins respecté qu'à Byblos. Ses édifices ont servi à faire des maisons; ses nécropoles ont été violées à toutes les époques. Depuis des siècles, il y a en Syrie des hommes qui font la chasse aux morts : le mort est un gibier craintif, surtout quand il appartient à l'espèce phénicienne, et les Giblites ont, pour le trouver, une merveilleuse adresse. Au reste, il faut convenir que les générations éteintes ne se sont pas elles-mêmes traitées avec beaucoup de respects. Quand les morts phéniciens se furent endormis pour toujours dans les grottes sépulcrales qu'ils s'étaient creusées, les morts grecs, cherchant à se caser, ne trouvèrent rien de mieux que de mettre à la porte des nécropoles leurs propriétaires légitimes, et, après avoir fait au logis quelques réparations de bon goût, de prendre leurs places et de se coucher dans leurs lits. Les morts romains à leur tour, qui ne voulaient pas rester à l'air, traitèrent les Grecs comme ceux-ci avaient traité les Phéniciens, avec un sang-gêne inconvenant de la part de trépassés. Les morts chrétiens firent même chose aux Romains idolâtres, et les sépultures devinrent des auberges. Seuls, les morts musulmans n'osèrent entrer dans ces souterrains, de peur de ne plus pouvoir en sortir au jour du jugement.



Pierres anciennes, à Djébel. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. Lockroy.

L'arrivée de la compagnie et le commencement des fouilles furent le prétexte de fêtes et de fantasias. Les Giblites se couvrirent d'armes de toutes sortes, brûlèrent de la poudre, firent des évolutions militaires : nous étions en pleine paix, et c'est ordinairement ces moments-là que les chrétiens du Liban choisissent pour se montrer guerriers. Le courage est à l'ordre du jour : on massacre des Druses imaginaires et l'on poursuit des musulmans abstraits. C'était un tapage effroyable, une ivresse inouïe : on se serait cru au milieu du bouquet d'un feu d'artifice; les pistolets partaient tout seuls; les tromblons se déchargeaient d'eux-mêmes dans vos jambes; des chevaux fantastiques vous foulaient aux pieds. Les cavaliers, agitant de longues lances, entraient à toute bride dans la foule; les sabres voltigeaient, en ayant l'air de chercher des têtes à cueillir; les fusils (fabrique de Liége) achetés sept, dix ou douze francs à Beyrouth, étaient chargés jusqu'à la gueule, et comme s'ils eussent aussi voulu témoigner leur joie, les ressorts se brisaient, les canons crevaient, les crosses se fendaient avec un entrain qu'on eût vainement demandé à des armes de prix. J'ai vu un homme tirer toute la journée avec un fusil qui, chaque fois qu'il partait, faisait sauter sa batterie à terre : le tireur l'allait tranquillement chercher, la rajustait et continuait le feu. Ces démonstrations, pour être très-vives, n'en étaient pas plus sincères, et cet enthousiasme, bien qu'il prît la forme d'une aliénation mentale, et peut-être à cause de cela, n'était pas très-réel. Aucun sentiment, si ce n'est le sentiment personnel, n'est bien profond en Orient. L'Orient ne s'attache qu'à la forme : c'est le pays de Brid'oison. Hommes et choses y ont deux faces : l'une, destinée à être vue, l'autre à rester cachée. Le moindre gardeur de bestiaux y a une allure biblique : de loin, on croit voir Abraham; de près, c'est un gueux vêtu de loques, il est patriarche à vingt pas, goujat à deux. Vertus et sentiments y sont comme les habits. J'ai souvent eu l'occasion d'examiner le vêtement des princes du pays; à l'extérieur un drap fin, lustré, étincelant d'or; pour le doubler, une étoffe commune, sale, en lambeaux. On a dit de la Russie que c'était une façade; l'Orient, c'est la veste d'un émir; — gare la doublure! — Tout n'y est qu'apparence, et le soleil lui-même y doit avoir un envers.

L'arrivée de l'armée française avait mis fin aux massacres qui, pendant l'été de 1860, ensanglantèrent la Syrie.

Les malheureux chrétiens étaient encore, au moment où commencèrent les travaux de la mission, entassés dans les villes de la côte, où la guerre les avait forcés de chercher un refuge. Déjà, depuis longtemps, en Syrie, j'avais vu leurs maisons en ruine et les cadavres d'un grand nombre d'entre eux encombrant leurs villages détruits.

La Porte, malgré une sévérité apparente, s'efforçait de sauver les Druses. Sa connivence était palpable : elle ne leur réclamait que mollement l'indemnité due aux chrétiens, et elle continuait à accabler ceux-ci d'impôts : elle faisait partir des convois de massacreurs pour Stamboul; mais, au lieu de les envoyer au bagne, comme cela

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était convenu, elle les incorporait dans ses régiments, toujours incomplets. L'armée et les galères se mêlaient si bien qu'on ne savait plus, en rencontrant un soldat isolé dans la campagne, si c'était un forçat en congé ou un militaire en rupture de ban.

Fuad-pacha, qui dirigeait ces opérations avec une habileté au-dessus de tout blâme, affectait de traiter légèrement les questions les plus graves.

« Voyez-vous, mon cher, disait-il un jour à l'un de mes amis, Druses, musulmans, Métualis, maronites, je les mets tous dans le même sac, et, ajouta-t-il en riant, je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir jeter ce sac-là à la mer. »

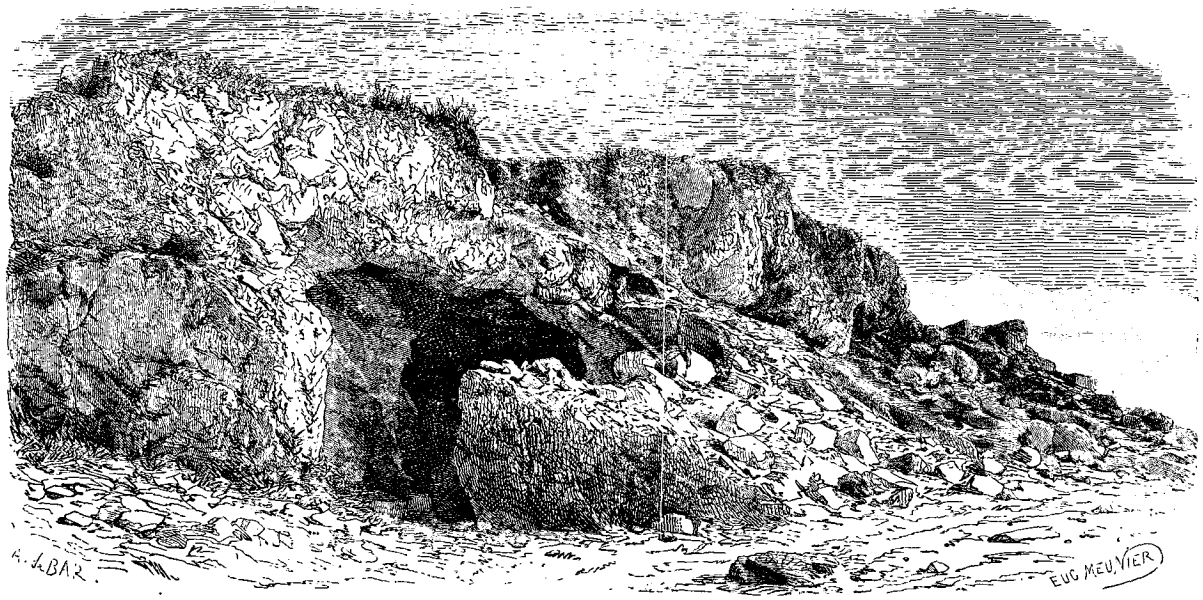
Certes, si une puissance honnête quelconque eût voulu, réalisant ce désir, se débarrasser de tout ce qui avait joué un rôle peu honorable dans les massacres de 1860, je ne doute pas qu'elle n'eût trouvé, elle aussi, dans le même sac, une petite place pour le ministre ottoman.

II

Populations de la Syrie. — Fouilles exécutées à Byblos. — Résultats. Vie de la compagnie des chasseurs à Djébel.

La Syrie est peut-être, de tous les pays du monde, celui où le plus de races et de religions différentes sont rassemblées dans un plus étroit espace.

Bien qu'un peu partout dispersés, les maronites, chrétiens soumis à l'Église romaine, habitent plus spécialement le versant occidental du Liban, depuis Beyrouth jusqu'à Tripoli. Les Druses, dont la religion si célèbre a pour secret de n'en avoir aucune, peuplent le Métu, le Hauran et quelques parties de l'Anti-Liban. Les Métualis, musulmans chiites, venus de Perse, s'étendent au sud, dans les districts de Saïda, de Sour, jusqu'auprès de Saint-Jean-d'Acre, au nord, dans la plaine de Baalbek, et sur tout le versant est du Liban. A partir de Tripoli enfin jusqu'à Antioche, on trouve des Ansariés, peuplade



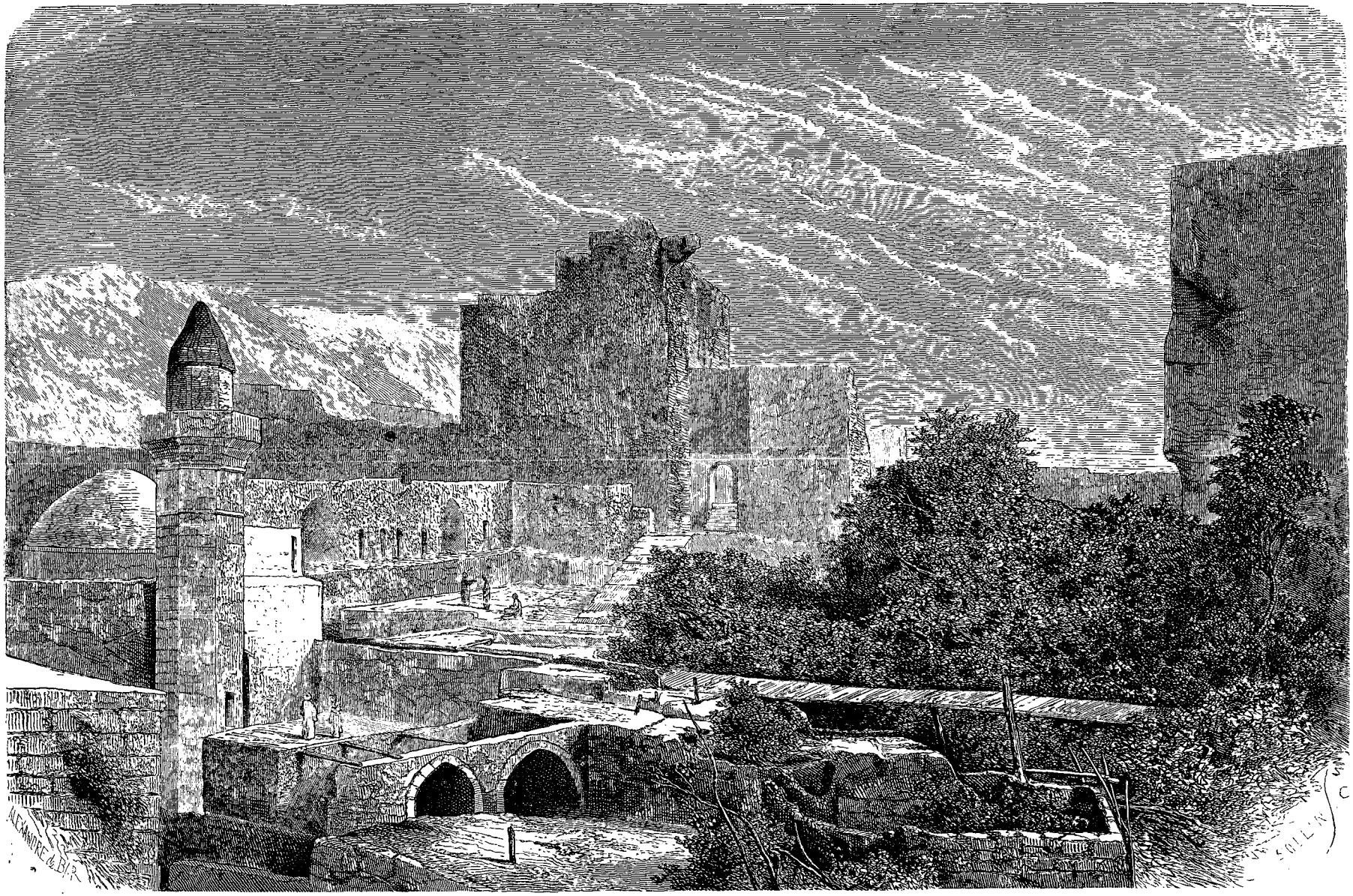
Grotte sépulcrale de la nécropole de Djébel. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. Lockroy.

peu connue, divisée en plusieurs sectes, dont la plus célèbre fut celle des Hadchachins, qui avait pour chef le Vieux de la montagne. Viennent ensuite les Bédouins, les Kurdes, les Turcomans ; ceux-là ne font guère que passer; puis les juifs, les Arméniens, catholiques et schismatiques, les Grecs catholiques et schismatiques, les Chaldéens catholiques et schismatiques, les musulmans de race arabe et les Turcs. Toutes ces races, toutes ces religions sont mêlées dans le pays. Elles y ont vécu côte à côte pendant des siècles, sans que le voisinage, la cohabitation, pour ainsi dire, ait pu amoindrir les haines qu'elles se portaient mutuellement.

D'après les meilleures statistiques, le nombre des maronites s'élèverait à cent cinquante ou deux cent mille âmes, celui des Druses à soixante ou soixante-cinq mille, celui des Métualis à quinze ou vingt mille, celui des musulmans à huit ou dix mille seulement.

Dans les villes du littoral on trouve la population levantine : cette population est, en général, le résultat d'un mélange d'Arabes, d'Italiens, de Grecs et de Maltais. Elle existait dès la plus haute antiquité. Se recrutant sans cesse dans les États riverains, elle s'est répandue sur toutes les côtes, et une même famille commerçante se donne aujourd'hui la main du mont Liban au détroit de Gibraltar. Les hommes qui la composent, issus de races étrangères au pays où ils sont nés, n'éprouvent pour lui que peu d'affection. Voyageurs, ils n'ont point pour s'en souvenir une langue maternelle, ce présent que nous fait la patrie pour que nous ne puissions l'oublier ni pendant l'absence, ni dans l'exil. Leurs commis leur ont refait une famille ; les comptoirs de Malte, de Constantinople ou d'Alger leur ont donné des concitoyens. La mer Méditerranée n'est plus que la grande place d'une petite ville ; elle est devenue essentiellement cancanière. On connaît jour par jour à Gibraltar ce que fait M. A.... à Smyrne ; on s'entretient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le château de Djébel. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. Lockroy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à Marseille des toilettes de Mme ***, qui habite Alexandrie : on sait parfaitement sur tout le littoral quelle est la conduite de Mlle X.... ou de Mlle Z.... à Alexandrette ou à Trieste, et les navires qui passent se racontent de petits scandales entre deux vagues.

Il est temps de revenir à la mission scientifique de Phénicie. Voici, dans son rapport à l'Empereur, comment s'exprimait M. E. Renan, au sujet de Byblos [1] :

« Peu de points exercent, au premier coup d'œil, sur l'investigateur un attrait aussi fort que Djébel. Les innombrables fûts de colonnes de marbre et de granit, qui sont épars çà et là, un sol tourmenté, dont chaque coupe laisse voir des débris superposés de tous les âges, les légendes qui nous montrent Byblos comme la ville la plus ancienne du monde, les souvenirs mythiques de Cyniras, d'Adonis, d'Osiris; les souvenirs plus historiques de la part que prirent les Giblites à la construction du temple de Salomon, l'importance de Byblos dans la renaissance phénicienne du temps des Antonins, le rôle religieux de premier ordre qu'elle joua à cette époque, l'ouvrage inappréciable de Philon de Byblos (Sanchoniathon), dont cette ville fut le berceau et est encore le commentaire, tout se réunit pour exciter la curiosité et donner l'envie de remuer des décombres qui doivent couvrir tant de secrets. »

Il suffit, en effet, de parcourir un peu la campagne qui avoisine Djébel pour découvrir à chaque pas la trace des anciens âges. Des débris à fleur de sol gisent épars dans les champs. Au sud de la ville s'étend une vaste nécropole. A l'est, les dernières ondulations de la montagne, les ravines étroites et profondes, par où les torrents descendent au printemps, sont semées de grottes sépulcrales, d'auges taillées dans le granit. Des signes mystérieux sont gravés sur les rochers; une colline surtout, nommée l'Assoubah, est, depuis sa base jusqu'à son sommet, couverte de monuments de toutes sortes (stalles, auges, chambres, tombeaux, etc., etc.): près de là s'ouvre une caverne immense, architecturée, qui, ainsi que l'a dit M. Renan, « pourrait fournir un excellent modèle au peintre qui voudrait représenter la Mahphelah d'Abraham. » — Au nord, enfin, et sur le bord de la mer, on trouve encore quelques tombeaux, dont l'intérieur paraît avoir été peint à l'époque grecque [2]. — « Les sépultures ont naturellement attiré en première ligne mon attention. Aucun peuple n'y porta plus de grandeur et d'originalité que les Phéniciens. Les fortes images que les poëtes hébreux tirent du Scheol; les belles fictions d'Ézéchiel, pour représenter la descente aux enfers des morts illustres, trouvent ici, comme dans toutes les sépultures phéniciennes, carthaginoises et juives, leur juste application. — Les sépultures de Byblos affectent les formes les plus variées; celles que je considère comme les plus anciennes se composent d'auges énormes, fermées par une dalle épaisse, gigantesque, affectant quelquefois la forme d'un prisme triangulaire, mais toujours brutes, sans inscriptions et sans ornements. — Je ne connais rien de plus frappant que ces grottes désolées, où l'œuvre lente des stalactites a recouvert les dévastations des siècles. — Quelques caveaux offrent une particularité étrange : de nombreux soupiraux cylindriques creusés dans le roc avec un soin extrême, souvent sur de grandes épaisseurs, aboutissent à la voûte, et portent à l'intérieur l'air et la lumière. » — Les nécropoles ne furent pas seules fouillées : les efforts des travailleurs se portèrent aussi aux environs de la tour qui domine la ville : « Une construction phénicienne, d'un haut intérêt, a été le fruit des fouilles que nous avons fait exécuter sur la colline où est situé le château; elle se compose d'une base carrée, massive, en pierres colossales.... Une série de *détails*, maintenant hors de place, permettent de recomposer en partie l'édifice primitif. »

Une foule de débris cependant, que la destruction même avait conservés, se retrouvaient à droite et à gauche dans les murailles des maisons, sur les routes, au-dessus de la porte des églises.

Autrefois, centre du culte d'Adonis, Byblos voyait autour d'elle, sur chacun des mamelons qui descendent tumultueusement du Liban jusqu'à la Méditerranée, des sanctuaires ombragés de caroubiers et de cactus; c'étaient des temples de toutes formes, de toutes grandeurs, quelquefois de simples autels. Couronnant et, pour ainsi dire, complétant ces cônes de verdure, ils s'étageaient dans la montagne entre les neiges des hauts sommets et le bleu profond de la mer. Des chapelles chrétiennes les ont aujourd'hui remplacés. Faites de ruines, elles se cachent encore à l'ombre d'un arbre dont les ancêtres ont abrité les dieux des anciens. Souvent les mêmes cérémonies qui honoraient les divinités païennes se renouvellent pour les saints et les prophètes. Aux portes de ces chapelles, enclavées dans les autels placés sous leur protection, on retrouve encore quelques pierres portant des incriptions en l'honneur de Jupiter, de Vénus ou d'Astarté [1]. « L'un des côtés de l'élégant baptistère de Djébel est formé par une pierre énorme qui a servi de fronton monolithe à un temple dans le style égypto-phénicien. On y retrouve tous les emblèmes communs à l'Égypte et à la Phénicie, dont parle Philon de Byblos (globe ailé environné de serpents, etc., etc.). »

Des monuments lourds et gauches, des blocs de granit péniblement superposés, les symboles souvent incompréhensibles qu'on retrouve sur des pierres frustes, les caveaux profonds aujourd'hui mutilés, les auges semées au hasard dans les sites les plus inaccessibles de la montagne, sont à peu près les seules traces que les Phéniciens aient laissées d'eux-mêmes.

Leurs édifices, comme leurs tombeaux, sont muets [2]. « Les anciens Giblites, on n'en peut douter, écrivaient très-peu sur la pierre; les tombeaux de Djébel, qui remontent le plus certainement à l'époque chananéenne

1. Pour tout ce qui concerne les travaux de la mission de Phénicie, j'ai cité, autant que possible, les rapports de M. Renan à l'Empereur, et je pense que les lecteurs m'en sauront gré.
2. Voy. le rapport de M. Renan à l'Empereur.

1. Voy. le rapport de M. Renan.
2. Voy. le rapport de M. Renan.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne portent aucune inscription ; je ne me dissimule pas qu'il en doit être ainsi de tous les peuples phéniciens. L'habitude de mettre des inscriptions sur les monuments, les tombeaux, les monnaies, ne fut peut-être pas chez ces peuples antérieure à l'époque où ils commencèrent à imiter les Grecs. » — « Comme les Hébreux, qui n'ont aucune épigraphie, les Phéniciens préfèrent l'écriture sur les pierres précieuses à l'écriture monumentale. En somme, les inventeurs de l'écriture paraissent n'avoir pas beaucoup écrit. On peut affirmer, du moins, que les monuments publics, chez les Phéniciens, restèrent anépigraphes jusqu'à l'époque grecque. »

Les travaux, grâce au zèle de la compagnie, avancèrent rapidement et bientôt les fouilles purent être entreprises sur deux autres points, à Tyr et à Sidon. Aucune difficulté ne rebutait les travailleurs, ni la chaleur brûlante du soleil, ni les pluies torrentielles de l'hiver. La curiosité scientifique est contagieuse ; elle gagna les chasseurs et se traduisit chez eux par des coups de pioche formidables. Ils partaient le matin pour les différents chantiers et ne revenaient qu'à la nuit, ravis si une inscription, pour eux indéchiffrable, était venue récompenser leurs efforts.

Les Arabes, fortement émus par les fouilles, et ne pouvant croire que nous eussions un autre but que celui de chercher des trésors, assistaient religieusement aux travaux.

Lorsqu'ils virent qu'on mettait de côté plus de vieilles pierres que de pièces d'or, ils commencèrent à se moquer, puis témoignèrent enfin ouvertement leur peu d'estime pour l'intelligence des travailleurs. Un jour, cependant, qu'il fallait enlever un lourd couvercle de sarcophage, ceux-ci apportèrent un cric. A sa vue, l'assistance ne put retenir l'expression de son mépris ; ce furent des railleries amères, des rires inextinguibles. Les maronites avaient pris ce cric pour une pompe à incendie, et vouloir remuer une pierre avec une pompe leur paraissait le comble du ridicule. Leur stupéfaction devint indescriptible, quand ils virent l'instrument en question, manié par un seul homme, renverser le lourd bloc de granit. Les soldats, à leur tour, entendant les Arabes parler sans cesse de trésors cachés, de richesses enfouies sous terre, se mirent à chercher avec un zèle sans égal. J'avais avec moi un ancien sergent, nommé Robillard, et, comme après trois mois de fouilles on n'avait encore trouvé aucun Phénicien nanti de pièces de vingt francs : « Ne me parlez pas des cimetières de votre Byblos, disait Robillard ; on n'y enterrait que des va-nu-pieds. »

III

Influence des consuls en Orient. — L'esclavage. — Gouvernement de Djébel. — Les médecins. — Le clergé.

C'est une contrée curieuse que la Syrie, et c'est un curieux gouvernement que le gouvernement turc. Sans aucune influence dans le pays auquel il est censé donner des lois, il l'abandonne à la diplomatie européenne comme un vaste champ de bataille toujours ouvert. La Syrie est tantôt française, tantôt anglaise, tantôt russe ; elle n'est et ne sera jamais turque. Un simple consul, s'il est doué de fermeté et d'énergie, change en peu d'années l'esprit des populations et arrive à acquérir un pouvoir certainement plus grand que celui des pachas, c'est-à-dire de l'autorité reconnue et établie.

Aujourd'hui, les procédés politiques ont changé, mais autrefois c'était souvent aux moyens les plus violents, les plus bizarres que l'on devait la victoire dans ces luttes diplomatiques.

On accordait *la protection*, c'est-à-dire une demi-naturalisation, à peu près à tous ceux qui la demandaient. Protégé, l'Arabe se soustrayait à ses juges naturels et en profitait, comme de raison, pour se livrer à des opérations peu honnêtes. Quand la France, si c'était elle qu'il avait d'abord choisie, lasse enfin de lui, le voulait punir, il se réfugiait au consulat d'Angleterre. L'Angleterre l'enlevait à la France et le protégé continuait tranquillement ses petites affaires. Il passait ensuite à la Russie, à l'Autriche, à l'Espagne, etc., etc. ; puis devenu riche, important, considéré, il pouvait se moquer à son aise du gouvernement turc, de ses protecteurs et de leur protection. Chaque puissance avait ses hommes, drogmans, émirs, guerriers ou valets, et quand l'une se servait d'un Arabe capable de beaucoup de choses, l'autre en employait un capable de tout. Sur cette voie on ne s'arrêtait plus. M. W***, consul général d'Angleterre en Syrie, s'y était acquis une telle puissance qu'il semblait en être devenu le véritable maître. En vain la France essaya de lutter, vainement on changea ses représentants, tout fut en pure perte jusqu'au moment où M. de J*** parvint au poste de consul. M. de J*** était résolu, énergique, fantasque. Peu de jours après son installation, un émir traqué pour quelque crime par M. W*** eut la pensée de se réfugier au consulat de France : il fut immédiatement admis comme protégé. M. W*** réclama. « Non-seulement, répondit M. de J***, l'émir est le protégé de la France, mais il est devenu le mien, et, si l'un de vos agents s'avise de le poursuivre, moi, de J***, qui suis beaucoup plus fort que vous, je vous casse les reins dès que je vous rencontrerai. » Le consul anglais plia pour la première fois.

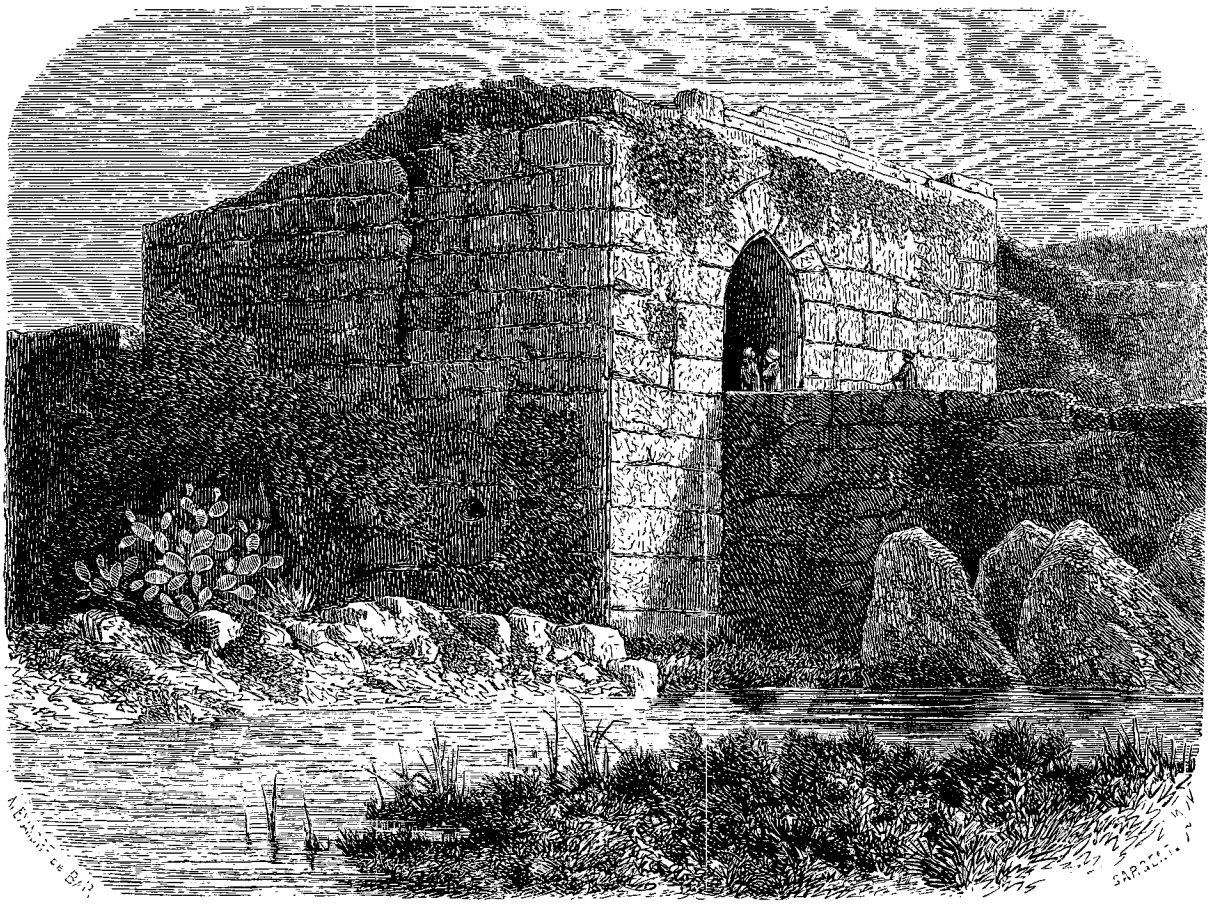
Djédaï, riche chrétien, l'une des physionomies les plus curieuses de l'Orient, vint, accompagné d'un de ses amis, proposer à M. W*** une affaire lucrative, qui consistait à s'emparer, plus ou moins légalement, de biens appartenant à des Métualis établis près de Baalbek. Une sorte de société se forma ; M. W*** fit obtenir aux deux Arabes la naturalisation anglaise, et, par ce moyen, crut les tenir complétement sous sa dépendance. Tout alla bien jusqu'au moment où Djédaï se trouva lésé. Comme il se plaignait un peu trop haut, M W***, usant du pouvoir que lui donnait la loi, voulut faire emprisonner ce nouveau sujet de la reine Victoria ; mais Djédaï, prévoyant le coup, s'était réfugié au consulat de France ; l'affaire fit un bruit énorme ; ce n'était plus en effet une querelle entre particuliers, c'é

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tait une lutte entre nations : il s'agissait de savoir s'il s'en trouvait une capable de résister à l'Angleterre. M. W*** demanda, en termes énergiques, qu'on lui rendît le fugitif. « Si Djédaï est votre sujet, dit M. de J***, il est mon protégé : laissez-le tranquille et réglez ses comptes. Si vous refusez, vous savez ce que je vous ai dit : j'ai bon bras ! » M. de J*** avait en outre entre les mains des papiers compromettants fournis par Djédaï ; le consul anglais fut obligé de plier, et le soir même il s'écriait les larmes aux yeux : « Voilà quinze années de peines et de travail perdues ! » Ce soir-là, en effet, il y avait une influence française en Syrie.

L'Orient comprend l'esclavage d'une autre manière que l'Amérique. La domestitité s'y confond avec la famille, la famille avec la domesticité ; l'esclave mange à la table du maître, s'assied à côté de lui sur les divans, fume sa pipe et panse ses chevaux. Sa position est intermédiaire entre celle d'un fils et celle d'un palefrenier. Élevés dans la même ignorance, celui qui doit commander, celui qui doit servir se ressemblent ; le travail ne met guère de différence entre eux, et l'éducation n'en met pas du tout. La noblesse d'Orient étonnerait Figaro : tous les maîtres sont dignes d'être valets.

Ces digressions m'ont entraîné bien loin de Djébel, dont je ne veux point reparler avant d'avoir exprimé à MM. de Lubriat, Sacreste, de Groulard, officiers de



Porte de Tortose. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. Lockroy.

la compagnie de chasseurs à pied, ainsi qu'à la compagnie elle-même, qui m'a adopté pendant tout le temps que j'ai passé avec elle, ma vive et profonde reconnaissance.

A l'autorité représentée par les quatre gouverneurs de Djébel succéda une autorité unique : celle d'un chrétien de la ville, nommé Daoud, maronite mal léché, vaniteux, de bas étage. Le titre de mudzellin et les trente francs par mois qu'il rapporte comme traitement sont l'objet de la convoitise de tout ce qui occupe une position honorable à Byblos. L'élévation de Daoud y avait excité de vives jalousies, et bien qu'il méritât cent fois d'être destitué, ses concitoyens eurent recours, pour le faire tomber et prendre sa place, aux manœuvres les plus basses, aux mensonges les plus indignes, aux trahisons les plus noires, comme s'il se fût agi d'un trône et d'un budget.

C'est dans le bazar que se traitent les affaires importantes ; c'est là que les révolutions se préparent, que se forment les factions. Aucune ville n'est plus avide de nouvelles, plus curieuse, plus crédule que Byblos : l'horizon y est plein de bâtons flottants. Le jour on se presse autour des boutiques, on discute sur des événements imaginaires, on complote, on conspire. Le soir, la solitude se fait ; les chacals et les hyènes viennent en hurlant remplacer les maronites.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Moine maronite. Felian ou paysan. Badji-Bozouk. Ansarie.

COSTUMES ET TYPES DE SYRIE. — Dessin de V. Foulquier d'après les dessins de M. Lockroy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Des Métualis, habitants de quelques villages perchés dans la haute montagne, descendent à Djébel tous les lundis pour faire leurs provisions. Le nom seul de Métuali agite la petite ville, où la peur, comme la fièvre, est passée à l'état intermittent: les intérêts privés se taisent; les Giblites se dissimulent derrière leurs pistolets; on court aux armes. Enfin le terrible cri : « Les voilà ! » se fait entendre, et l'on voit arriver vingt ou vingt-cinq va-nu-pieds, de la secte d'Ali, montés sur des haridelles étiques. Tout se passe avec le plus grand calme. Quand ils sont partis, chacun raconte ses prouesses : l'un leur a donné des coups de bâton, l'autre leur a refusé de la poudre, l'autre les a chassés, etc. Un jour, je m'amusai à raconter à Daoud que, dans une de mes courses aux environs, j'avais été couché en joue par un de ces Métualis. Daoud m'accompagna au bazar, en me promettant de me faire justice du délinquant. Arrivés devant un homme dont la figure était à demi cachée par le mouchoir de soie que les Arabes appellent *couffi* : « Je crois que c'est celui-là, dis-je au gouverneur; commandez-lui de se découvrir; j'en veux avoir la certitude. » Daoud, qui, pour tout l'or du monde, n'aurait osé parler au Métuali, se retourna vers un soldat irrégulier de sa suite et lui ordonna de faire connaître à cet homme sa volonté. Le soldat, aussi prudent que son chef, transmit l'ordre à son voisin, le voisin à un troisième, le troisième à un quatrième, le quatrième à un cinquième et le cinquième enfin, ne sachant plus qui l'avait donné, s'approcha mystérieusement de nous, et prenant Daoud à part : « Je suis envoyé vers toi, effendi, dit-il, pour te prier d'aller en personne ordonner à ce Métuali de se découvrir la figure. » Je ne sais ce qu'aurait fait ce pauvre Daoud, si, dans cet instant, le Métuali n'eût écarté son couffi pour se moucher. Je me hâtai de déclarer que je ne le reconnaissais pas. « Par ma barbe! s'écria Daoud, quand nous fûmes rentrés, si c'eût été celui-là, je l'aurais tué comme un chien! »

Il y a près du château, dans une écurie qui en dépend, une vingtaine de malheureux rivés tous à une même chaîne et gardés par un homme armé d'un lourd casse-tête. Ces gens sont là pour divers méfaits. On ne les exécute pas, on ne les relâche jamais, mais ils servent à faire croire qu'on rend la justice. J'allais quelquefois les voir le matin avec Daoud : ils nous racontaient leurs crimes. Gardien et gouverneur en riaient avec eux aux éclats : si le gouvernement turc ne met pas un carcan au cou de tous ses fonctionnaires, c'est sûrement par économie.

Une des plus grandes causes de mortalité en Orient, c'est la médecine du pays. Les docteurs arabes ne connaissent qu'un remède à tous les maux : la saignée. Aussitôt que quelqu'un craint une indisposition, on le saigne : le lendemain il se sent plus faible, on le resaigne; le troisième jour on le saigne encore; le quatrième jour on continue à le saigner; le cinquième jour on l'enterre. « Dieu l'a voulu ! » dit le médecin. A Damas la population, généralement lymphatique, est décimée de cette manière. Le sultan a cependant fondé une école de médecine, où l'on enseigne la chirurgie, l'anatomie, la botanique et la chimie. Comme je m'étonnais après cela, devant un médecin de l'armée ottomane, de l'ignorance de ses confrères : « C'est bien naturel, me dit-il, les élèves n'entendent que le turc, et Sa Hautesse, afin de forcer ses sujets à l'étude des dialectes occidentaux, a ordonné que les cours se feraient seulement en français. Quand on a étudié pendant deux ans une science dont on n'a pas la moindre notion, dans une langue dont on ne sait pas le premier mot, on est reçu docteur. » Ce qu'il y a d'étrange, c'est le peu de confiance qu'ont les Arabes dans le savoir des Européens. Les amis d'un prêtre, à qui, pour une indisposition, un médecin français avait ordonné un cataplasme et une infusion de chiendent, voyant d'un côté une eau fade et jaunâtre, de l'autre une pâte épaisse et appétissante, décidèrent à l'unanimité que, si les remèdes étaient convenables, le docteur s'abusait étrangement sur l'application qu'on en devait faire : en conséquence ils versèrent le litre de chiendent sur l'estomac du malade et lui firent manger son cataplasme : le malheureux mourut, étouffé par la graine de lin.

L'Église maronite, bien que soumise au pape, reconnaît pour chef suprême un patriarche, qui porte le titre de patriarche d'Antioche : c'est aujourd'hui la plus grande autorité du pays chrétien. Le clergé, clergé influent s'il en fut jamais, se divise en deux classes bien distinctes. Le haut clergé, élevé dans les écoles de la propagande, à Rome, instruit, distingué, peu nombreux; le bas clergé, choisi parmi les fellahs et resté lui-même fellah. Le premier, élégant, à demi italien, composé de célibataires; le second, pauvre, s'enivrant de mastic et usant largement du droit qu'ont les prêtres maronites de se marier. Toutefois la naïveté de ses mœurs, la simplicité de sa vie, les vertus véritablement chrétiennes qu'il pratique, la candeur avec laquelle il lit les Pères de l'Église, sans y trouver, je ne dirai pas un sujet de doute, mais de réflexion, les secours qu'il prodigue aux malheureux, l'hospitalité qu'il ne refuse jamais aux voyageurs, le rendent souvent vénérable et digne de la mission qui a été confiée sur la terre aux hommes de Dieu. Je me souviendrai toujours d'un vieux kouri[1] qui, tout occupé à recoller sa cigarette avec une hostie, me disait en m'offrant pour souper des poissons secs et un pain arabe : « Je te reçois comme te recevrait saint Pierre. Les temps ne sont pas changés : c'est toujours Judas qui a la bourse. »

Les prêtres du Liban sont faits pour leurs ouailles : un pareil troupeau ne pourrait avoir d'autres pasteurs. Quant aux paysans, le rudiment de religion qui les éclaire ne leur a appris à connaître que Dieu le Père, saint Georges et le patriarche, bien qu'ils ne sachent pas au juste lequel des trois commande aux autres. Il est vrai qu'à voir la façon dont marchent les affaires du pays, on serait souvent tenté de croire que c'est le patriarche.

1. Curé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IV

Fouilles de Sour et de Saïda. — Les chercheurs d'or. — Les réfugiés italiens. — Condition des femmes. — Cérémonies publiques. — Les maronites.

Au mois de janvier les fouilles purent être entreprises à Saïda, où elles s'exécutèrent, en grande partie, sous la direction de M. le docteur Gaillardot. Saïda, la ville mère de toutes les cités phéniciennes qui se répandirent d'abord en Syrie et ensuite sur presque toutes les côtes de la Méditerranée, n'a conservé au-dessus du sol aucune trace de son premier âge. Les seules ruines qu'on y rencontre appartiennent à l'époque des croisades, au temps des Romains ou de la domination byzantine. Heureusement une plaine, située à l'est de la ville, renferme une de plus belles nécropoles que l'antiquité nous ait laissées. Là, près d'une caverne nommée *Mugharet Ablou* (caverne d'Apollon) fut trouvé, en 1855, le sarcophage d'un roi de Sidon, Eschmounazar, dont le couvercle portait la première et la plus belle inscription phénicienne découverte en Phénicie. C'est vers cette nécropole que l'on dirigea les plus grands efforts des travailleurs : elle fut presque entièrement déblayée, et l'on peut affirmer aujourd'hui qu'aucune autre inscription phénicienne ne s'y trouve. En revanche, ce travail ingrat fit découvrir un autre sarcophage plein d'intérêt. De la même forme que celui d'Eschmounazar, c'est-à-dire fait d'une gaîne que termine à son extrémité supérieure une tête énorme, il avait en outre deux bras sculptés en ronde bosse le long de cette gaîne et d'un admirable modelé. Plus loin et à l'est de la caverne, sous un champ, on rencontra en grand nombre des caves sépulcrales. Le roc y était travaillé comme l'intérieur d'une fourmilière.

« Les caveaux, dit M. Renan, sont de styles fort divers; on peut les ranger en trois classes : 1° caveaux rectangulaires, s'ouvrant à la surface du sol par un puits de trois ou quatre mètres de long sur un ou deux mètres de large. Au bas des deux petites faces de ce puits s'ouvrent deux portes rectangulaires aussi, de la même largeur que la petite face, donnant entrée à deux chambres encore rectangulaires dans toutes leurs dimensions, où étaient placés les sarcophages ; 2° caveaux en voûte, offrant des niches latérales pour les sarcophages, et dans le haut ces soupiraux ronds creusés à la tarière qui nous ont tant préoccupés à Djébaïl; 3° caveaux peints et décorés selon le goût de l'époque romaine, avec des inscriptions grecques. »

Il n'est pas un seul de ces caveaux qui n'ait été fouillé, pas un de ces sarcophages qui ne porte des traces de violence. Les caveaux rectangulaires paraissent les plus anciens : là, tout est fait uniquement pour le mort; aucune préoccupation du passant, du visiteur ne se trahit au dehors. Les caveaux cintrés offrent surtout des sarcophages en terre cuite ou simplement de grands trous, où l'on plaçait le cadavre; le caveau peint, des sarcophages en forme de cuve, parfois ornés de riches sculptures; le caveau rectangulaire, le sarcophage en forme de momie comme celui dont la découverte eut lieu en 1855. On en trouva sept de cette espèce. L'influence de l'Égypte, qu'on peut remarquer dans toute la Phénicie, est encore plus visible là que partout ailleurs. L'art phénicien, qui semble n'avoir jamais eu une grande originalité, s'inspira de l'art égyptien d'abord, de l'art grec et de l'art romain ensuite. Ces sarcophages paraissent appartenir à une époque moyenne, c'est-à-dire, comme l'écrivait M. Renan, « dans cette longue période qui s'étend de la fin de la domination assyrienne aux Séleucides. Ce fut pour la Phénicie une époque plus brillante en un sens que sa période autonome. Maîtres de toute la marine de Perse, les Phéniciens arrivèrent alors à un degré de richesse surprenant. Ce fut aussi l'époque où l'imitation de l'Égypte fut le plus en vogue. »

Les fouilles eurent un autre résultat : celui de mettre entièrement au jour une nécropole antique.

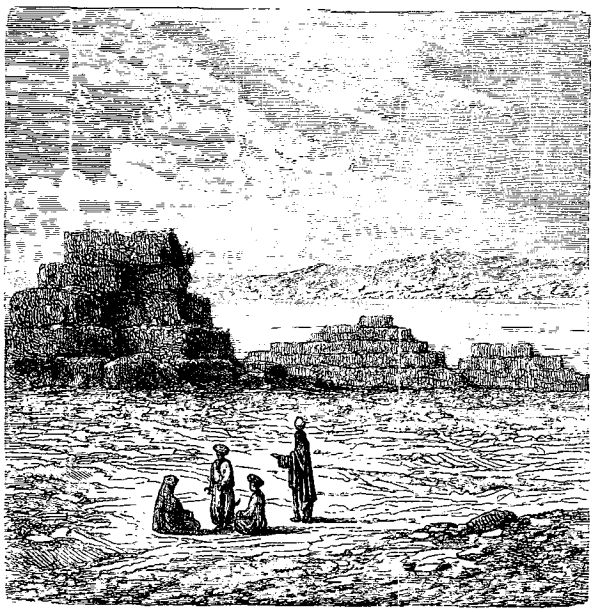
A Tyr, elles présentaient peut-être plus de difficultés que sur tout autre point : aucune ville, ayant rempli un grand rôle dans l'histoire, n'a laissé moins de traces que celle-ci; le peu qu'on y trouve est sarrasin ou croisé : tous les monuments antiques ont l'un après l'autre disparu. Le dernier assaut qu'elle soutint en fit un immense amas de ruines, d'où l'on tira depuis, comme d'une carrière, des matériaux pour ses maisons actuelles et pour les constructions des villes plus heureuses de Saïda et de Saint-Jean-d'Acre. Les environs de Sour devaient offrir d'amples dédommagements : presque entièrement déserts depuis des siècles, ils ont pu conserver l'antiquité intacte. On croyait assez généralement que la nécropole de Tyr était placée à environ six lieues de la ville, à Adloun. Les tombeaux trouvés dans l'île même, et la multitude de caveaux que renferme la hauteur d'El-Awatin, située à l'est, renversent cette opinion. Les caveaux sont malheureusement ou vides ou détruits : l'île de Tyr, que l'on supposait aussi avoir été à demi submergée, n'a jamais dû être plus grande qu'aujourd'hui : la côte occidentale, qui offre le même niveau que dans les temps anciens, et les débris qu'on trouve sur le rivage l'attestent. Les villes, à l'époque phénicienne, occupaient des espaces où nous trouverions à peine aujourd'hui l'emplacement de quelques maisons.

Les fouilles exécutées au tombeau d'Hiram furent fructueuses. Le tombeau d'Hiram est un monument lourd, assez laid, formé de pierres colossales et remontant à une haute antiquité. On avait cru remarquer alentour les traces d'une nécropole. Bien qu'il s'y trouve quelques sarcophages, ce sont surtout des auges, des pressoirs, des meules que l'on y rencontre en grand nombre. Alors les cimetières n'étaient point, comme aujourd'hui, placés complétement à part : les maisons, les fermes s'adossaient aux tombes; les demeures des morts étaient mêlées à celles des vivants. En dégageant quelques débris de peu d'importance, on mit au jour une mosaïque d'une admirable composition. C'était le pavé d'une petite église byzantine. « Une inscription, dit M. Renan, nous apprit bientôt que l'église fut consacrée à saint Christophe, sous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le chorévêque Georges et le diacre Cyrus, au nom des fermiers, des laboureurs et des fruitiers de l'endroit. »

Oum-el-Awamid, situé à trois ou quatre heures au sud de Sour, est peut-être l'endroit de la Syrie où l'antiquité phénicienne est le mieux conservée. « Trois points, dit M. Renan, y attirent d'abord l'attention : 1° une acropole dominant la plaine et où se détachent des colonnes d'ordre ionique ; 2° une construction égyptienne située à quelques minutes de là ; 3° un grand nombre de maisons dont le mode de construction parut à M. de Vogué rappeler celui des monuments cyclopéens. » Toutes les constructions de l'acropole portaient les traces des plus grands désordres : aucune colonne n'était en place. La construction égyptienne fut ensuite consciencieusement étudiée : sur les débris qui l'entouraient se voyaient tous les emblèmes empruntés à l'Égypte : globe ailé entouré de serpents, etc., etc. Au milieu des soi-disant monuments cyclopéens, on fit une des découvertes les plus importantes de la mission : celle de trois inscriptions phéniciennes. « Une de ces inscriptions, dit encore M. Renan, est parfaitement conservée : c'est un vœu d'un certain Abd'-Élim, fils de Mathan, fils d'Abd'-Élim, fils de Baalschamor, au dieu Baal-Schemesch (Baal-Soleil). Une autre est un vœu d'un certain Abdeschmoun à Astarté. La troisième se lit sur le bord d'un objet elliptique, évidé et divisé dans la partie concave par des rayons partant d'un simple foyer. »



Murs de Rouad.— Dessin de A. de Bar d'après un dessin de M. Lockroy.

Le nom antique d'Oum-el-Awamid est resté un mystère ; tout ce qu'on peut supposer de l'histoire de cette ville, c'est qu'elle dut renouveler les monuments de son acropole à l'époque d'Alexandre, alors que le goût grec commença de prévaloir en Syrie, et qu'elle fut détruite au temps des Séleucides.

Sour n'est plus qu'une petite ville habitée par des pêcheurs. Saïda a conservé plus d'importance. ses habitants, fanatiques et à demi fous, forment une des populations les plus désagreables de la Syrie. Parmi eux se trouve une espèce de savants qu'on ne doit plus rencontrer aujourd'hui qu'à Sidon : les alchimistes.

Les chercheurs d'or, en effet, y sont nombreux : les uns, poursuivis par le vieux rêve qui tourmenta le moyen âge comme un cauchemar, cherchent la pierre philosophale ; les autres, moins savants, mais plus positifs, violent les tombes et dévalisent les trépassés.

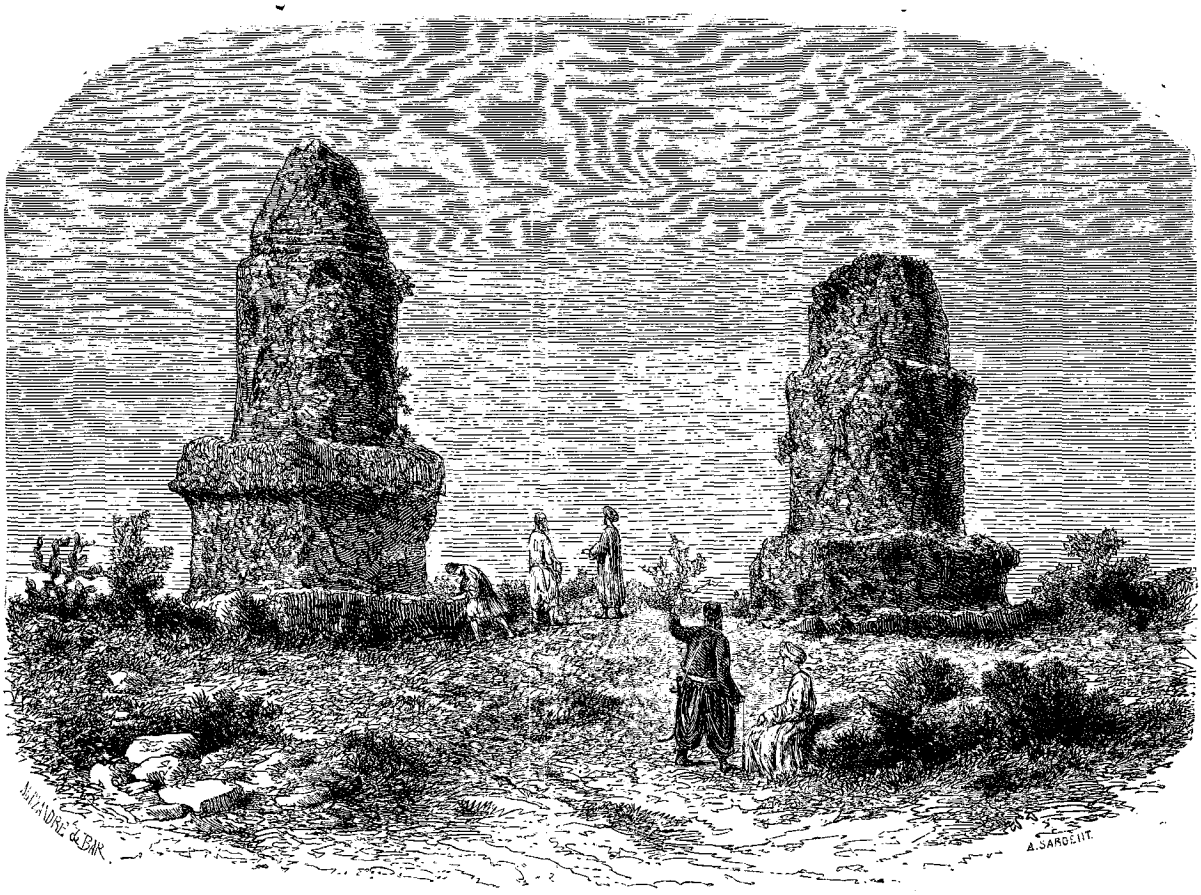
A Djébel, un Arabe nommé Iacoub-al-Kouri pouvait passer pour le type du chercheur d'or. On ne saurait avoir une idée de sa maigreur qu'en tâchant de se figurer ce que pourrait être un squelette à jeun. Sa fille, une sorte de petite goule dont les yeux faisaient l'effet de deux pains à cacheter noirs sur du parchemin, grattait avec lui la poussière humaine au fond des tombes. Jamais croque-mort — et c'est le mot — ne s'était adjoint un plus lugubre acolyte. Iacoub ne sortait pas des nécropoles : quelquefois cependant on le voyait, une pioche sur le dos, dans la campagne, en quête d'un cadavre comme le parasite d'un repas. Tout d'un coup il s'arrêtait, humait l'air et se mettait à creuser pendant une heure ou deux : le cadavre était là. Une seule chose échappait à Iacoub, chose essentielle pour un antiquaire : la date de l'enterrement de sa victime. Il croyait tomber sur un patriarche, et n'exhumait qu'un contemporain. Je l'ai vu ainsi, après le travail le plus opiniâtre, retrouver quelques anciennes connaissances à lui, ou de vieux amis qu'il avait oubliés.

L'Italie, après chacune de ses tourmentes politiques, jette ses proscrits sur les côtes de la Méditerranée, comme celle-ci des épaves à la suite d'une tempête. Plusieurs sont venus s'échouer en Syrie. L'un, jeté à El-Batroun, y a appris aux petits enfants sa langue maternelle, qu'il parlait bien, et le français, qu'il ignorait totalement. Deux autres sont arrivés à Djébel. Le premier, marin à l'occasion, cavalier quand il le faut, docteur au besoin, habite le pays depuis vingt-deux ans. C'est un vieillard à moustaches blanches, important gouailleur, pauvre comme Job, fier comme Pyrgopolinicès, Italien jusqu'au bout des ongles, bonhomme au fond. Je le vis pour la première fois au bord du Narh-Ibrahim (fleuve d'Adonis). On venait d'étaler devant nous, sur l'herbe, le déjeuner : trois olives, une galette, deux oranges. Nous étions six, et j'avais une faim à manger tout ce qui restait de la Phénicie. Francesco, cet Italien, parut sur le haut d'un pont arabe, vêtu d'une redingote bleue, d'un pantalon jaunâtre dont les extrémités se perdaient dans une paire de bottes rouges, la tête couverte d'un couffi aux mille couleurs, et fort gêné dans ses mouvements par trois paires de pistolets, un long sabre, une carabine, deux tromblons et quelques poignards. Il venait nous complimenter sur notre arrivée. Après avoir servi l'Égypte, la Turquie, la Grèce, le caïmacan, le pacha, Mustapha Gannoum, Jousset Karam, Francesco fut adopté par la compagnie. Aujourd'hui que le voilà orphelin, sa situation doit être bien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

précaire. Malgré son sabre, ses poignards, ses fanfaronnades et sa faconde italienne, il mérite l'estime et l'intérêt de ceux qui l'ont connu. L'autre Italien donnait des leçons au fils d'un marchand du bazar, qui le logeait et le nourrissait. « Ne faites pas attention à ce bonhomme, disait-il de son patron, c'est un rustre. » Le patron s'inclinait en signe d'assentiment.

On dit malheureux le sort des musulmans. C'est un paradoxe devenu pour nous vérité — en vieillissant. Si l'Orient était dévoré d'une activité pareille à la nôtre, s'il avait notre besoin de mouvement, une existence calme, solitaire, toujours enfermés entre quatre murailles blanches, serait en effet la pire des destinées : mais ne pas travailler, se cacher du soleil, fumer, passer du rêve à l'anéantissement, de la vie à la végétation, c'est le seul bonheur compris des Orientaux. Dans les harems, les femmes en jouissent comme leurs maris. Elles ont de moins qu'eux les soucis de la politique, les tracas que cause une nombreuse famille, la chance de se faire casser la tête à la guerre. Est-ce là ce qu'il faut envier? Les femmes du peuple, les paysannes partagent les fatigues de leurs maris, travaillent aux champs, portent des fardeaux comme en France les paysannes et les femmes du peuple. Elles ne se conduisent ni mieux ni plus mal que chez nous. Là, comme ailleurs, il est facile d'être honnête, mais il faut avoir de quoi manger. Du fond des harems, les femmes gouvernent la Turquie et l'Orient. Leur rôle est celui du montreur de marionnettes : invisibles pour le public, elles font danser devant lui des pantins. Ce sont elles qui inspirent la haine de l'Europe, qui poussent aux massacres. Sans elles, l'Orient n'aurait jamais été fanatique.



Monuments phéniciens de Tortose. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. Lockroy.

Les cérémonies publiques ont, chez les chrétiens, un caractère particulier. Joie que l'on doit montrer aux mariages, douleur que l'on témoigne aux enterrements, tout est convenu d'avance et réglé comme la mise en scène d'un drame. J'ai dit que l'Orient était le pays des formules : il y a des phrases toutes faites pour parler à sa future, comme pour regretter son père; on les récite tout d'une haleine, sans rien oublier, quand l'occasion s'en présente. Chose curieuse! il n'est encore arrivé à personne de se tromper. Après le mariage, le fiancé vient chercher sa fiancée dans la maison paternelle, qu'il assiége pendant un assez long temps avec une troupe d'amis. Souvent il n'a pas plus envie de se marier que la jeune fille de rester demoiselle. Elle résiste néanmoins : on l'entraîne vers la demeure de son époux, où elle arrive sur un cheval richement harnaché. A la porte, on lui fait, sur les devoirs d'une bonne épouse, une leçon, dont elle profite rarement. Le marié passe le reste de la nuit à boire avec ses amis, la mariée à causer avec ses compagnes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les enterrements sont aussi l'occasion de démonstrations bruyantes. On se réunit autour du cadavre, on se roule dessus, on se jette avec lui dans la fosse, par convenance; on s'y bat comme Laërte et Hamlet, par respect humain. Un grand cheik métuali, des environs de Nazareth, venait de mourir. Bien qu'il eût été exécré de son vivant, tous les villages du pays assistèrent par députations à ses funérailles. Le cheik resta trois jours exposé, et chaque fois que, de loin, les gens de sa maison voyaient venir une nouvelle troupe, ils saisissaient le cadavre et allaient avec lui à la rencontre des arrivants. Ceux-ci entamaient alors une série de reproches :

« Pourquoi avez-vous laissé partir notre père? Rendez-le-nous, c'était notre père! »

Les autres répondaient :

« Il a voulu partir, nous avons cédé à sa volonté, » etc.

On se querellait quelque temps sur ce ton; puis une lutte s'engageait, les uns tirant le cadavre par les pieds, les autres par la tête, en criant tous :

« C'était notre père.... nous le voulons! »

Dans ces occasions solennelles, le défunt n'est plus qu'une chose qui sert à faire des politesses. Enfin on rentrait au village, bras dessus, bras dessous, toujours avec le cheik. Cette scène se renouvelait au moins dix fois par jour.

Je me souviens d'un enterrement que je vis chez les chrétiens à Djébel. Le mort, un homme d'une cinquantaine d'années environ, revêtu de ses plus beaux habits, avait autour de lui, rangées en cercle, les femmes de la famille occupées à le pleurer. Toute la ville défila dans la chambre et vint assister à cette douleur bruyante, comme on assiste chez nous au spectacle : c'était en effet une comédie, mais une comédie mal jouée et de mauvais goût, un assaut de plaintes, de cris, de contorsions. La pauvre veuve faisait des efforts inouïs pour se tirer des yeux un pleur qui s'obstinait à n'en pas sortir. Elle remplaça les larmes absentes par des fleurs de rhétorique.

« O mon âme, pourquoi nous as-tu quittés? Que t'avions-nous fait, ingrat? Pourquoi n'as-tu pas voulu me laisser partir à ta place? »

Malheureusement pour elle, l'attention de l'assemblée se portait tout entière sur sa fille, dont la voix était plus forte. Les gens riches, qui n'ont pas toujours des larmes à leur service, payent des femmes pour en avoir. Celles-ci gémissent pour la famille, à tant par heure.

De toutes les populations de l'Orient, la population chrétienne est certainement celle qui a le plus d'avenir Elle est au dernier point civilisable, elle aime l'Europe, elle appelle le progrès de tous ses vœux. Une qualité essentielle lui manque : c'est le sens commun. La raison est totalement absente de l'Orient. Guidés par leur imagination seule, imagination enfantine, qu'aucune éducation n'est venue régler, les chrétiens n'ont ni volonté, ni convictions, ni énergie. Un jour ils adoptent un plan de conduite, le lendemain ils l'abandonnent. Divisés entre eux sur des questions puériles, ils augmentent chaque jour ces divisions au lieu de les étouffer; ils s'attachent en tout à la forme, parce que le fond leur manque. La faute en est à leur ignorance. C'est une race jeune : poltronne, parce qu'elle est sans convictions et sans chefs; faible et hypocrite, parce qu'elle est opprimée; rusée et habile, parce qu'elle est intelligente. L'absence de raison n'exclut pas l'intelligence : les maronites en sont une preuve. Leur développement moral s'arrête, faute d'instruction, à l'âge de dix ans, comme un fruit qui n'aurait pas assez de soleil pour mûrir : ils deviennent vieux, ils restent enfants.

V

Environs de Djébel. — La musique. — Le carnaval. — Départ. Arrivée à Tortose.

Ceux qui, suivant le long de la côte le sentier sans cesse battu par les moukres, s'en détournent seulement pour visiter les cèdres, le couvent d'Anthoura, le séminaire de Ghazir, ne connaissent pas le Liban. Il faut le parcourir en tous sens, gravir ses pentes escarpées, errer dans ses solitudes, où nulle trace de chemin ne vous guide, pour découvrir ses plus admirables paysages. Tantôt riant, tantôt désert, à chaque pas il change d'aspect. Le proverbe arabe dit : Le Liban porte l'hiver sur sa tête; l'été est à ses pieds; l'automne à son flanc et le printemps sur ses épaules.

C'était vers la fin de février que j'allai voir un des plus beaux sites des environs de Djébel, Maschnaka. La vallée du Narh-Ibrahim, qu'on suit pour y parvenir, étroite, et aussi profonde que le Liban est élevé, semble une coupure faite au couteau dans la montagne. En bas, le fleuve, un torrent, occupe toute sa largeur. A peine le distinguez-vous à vos pieds, perdu sous les feuilles, les branches entremêlées des arbres morts, les blocs de granit qui obstruent son lit. Une forêt immense a couvert les deux côtés de la vallée : le matin et le soir, des nuages y flottent et vous en dérobent quelques parties, tantôt remontant le cours du fleuve, tantôt descendant vers la mer. Les rochers, coupés à pic, font l'effet de remparts gigantesques, et la forêt, avec ses bataillons d'arbres, grimpant aux pentes, droits et serrés, semble une armée qui monte à l'assaut, l'arme au bras. La Méditerranée, que l'on aperçoit à l'ouest, par une échappée, complète cet incomparable paysage, que dominent les sommets blancs de neige du Djébel-Sannin.

Maschnaka n'est qu'un amas de ruines; son nom en arabe veut dire Potence. On y pendait, paraît-il, entre deux bas-reliefs, anciennement sculptés dans le roc. Mais qui venait-on pendre dans cet endroit solitaire et désolé? c'est ce que je n'ai jamais su. Quelques Métualis habitent les hauteurs environnantes. Il y a un an, un prêtre chrétien eut l'idée assez bizarre d'aller s'établir à Maschnaka. Il prit avec lui quatre poules, deux femmes, et un âne qui portait son bagage. Moitié avec des débris antiques, moitié avec des bouses de vache qu'il déroba aux Métualis, ce prêtre se construisit une sorte de petite maison, divisée en trois compartiments : le premier sert d'écurie, le second de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chambre à coucher, le troisième de cuisine pendant la semaine et d'église le dimanche. Il y dit régulièrement une messe, à laquelle assistent toujours les deux femmes. Ce n'est point le désir de convertir les Métualis, auxquels il ne parle jamais; ce n'est pas pour accomplir un vœu, c'est encore moins pour se retirer du monde qu'il est venu là. C'est simplement pour boire de l'eau fraîche en été. Ses voisins, les Métualis, attendent une occasion favorable pour lui couper le cou.

Dans l'antiquité, deux édifices se dressaient en face de l'endroit où le kouri maronite a établi sa demeure : il reste de l'un quatre murailles, de l'autre une base carrée. Sur la gauche, on trouve quelques tombeaux, dont les couvercles massifs, grossièrement taillés en dos d'âne, ont été renversés sur le sol, et près d'eux trois rochers énormes, où, malgré les mutilations qu'ils ont subies, on distingue encore des bas-reliefs encadrés de pilastres à chapiteaux bizarres. Plus loin enfin gisait un autel, portant sur l'une de ses faces une tête assez grossièrement travaillée. Qu'était autrefois Maschnaka? Ces débris attestent son existence passée, sans dire son nom, sans rien révéler de son histoire.

A Sémar-Gébaïl, située à quelques heures au nord de Byblos, existe une vieille forteresse, qui renferme des restes de tous les âges : fossés gigantesques évidés dans le granit, escaliers de pierre, citernes, tombeaux, inscriptions, bas-reliefs frustes représentant, selon que le soleil se lève ou que le jour finit, un lion ou un homme à genoux; murailles énormes, créneaux, meurtrières sont entassés là, pêle-mêle, et rappellent à la fois les croisades, la domination arabe, l'époque grecque et l'antiquité phénicienne.

Le sentier qui mène, en suivant la plage, de Djébel à Beyrouth est semé de ruines. Outre les restes partout visibles d'une voie romaine, les nombreux travaux dans le roc, qu'on voit au petit port d'El-Bowar, les bornes milliaires gisantes de distance en distance, le pont antique jeté sur le Mamelthein, à la frontière du Kaisérouan; la colline de Sarba, qui porte les restes d'un temple, et dont la masse granitique est creusée de toutes parts comme l'intérieur d'une ruche; enfin, les sculptures et les inscriptions cunéiformes du fleuve du Chien font, de cette partie de la côte, une des régions de la Syrie les plus dignes de fixer l'attention et d'exciter l'intérêt. Là, parfois, les médailles anciennes se trouvent à fleur de sol : en labourant, le fellah remue des débris ou de la pointe de sa charrue déchire une mosaïque.

A Sarba, sur le sommet de la colline, près du temple, dans une petite maison arabe que des nattes épaisses, étendues au-dessus de la terrasse, protégent en été du soleil, habite une famille vraiment patriarcale, fort connue et fort respectée dans le pays, la famille Khadra. Je n'ai pu, depuis mon retour, songer une seule fois à la Syrie sans me souvenir de cette petite maison, des douces journées que j'y ai passées, de l'hospitalité charmante que j'y ai tant de fois reçue. J'y vins peu de jours après mon débarquement: c'était au mois de juillet. On fit le soir de la musique. Le chant ni la musique arabe ne s'écrivent. Guidés seulement par leur inspiration et leur mémoire, les artistes ne reproduisent jamais deux fois le même air de la même façon : chacun fait des variations différentes sur un thème connu; chacun le joue, le comprend à sa manière. Le chant arabe est bizarre; l'habitude le fait trouver délicieux. Il a le caractère du pays et s'harmonise avec lui : il se traîne longtemps en notes monotones et s'élève tout à coup en sons aigus : cela fait l'effet des minarets sur les dômes des mosquées.

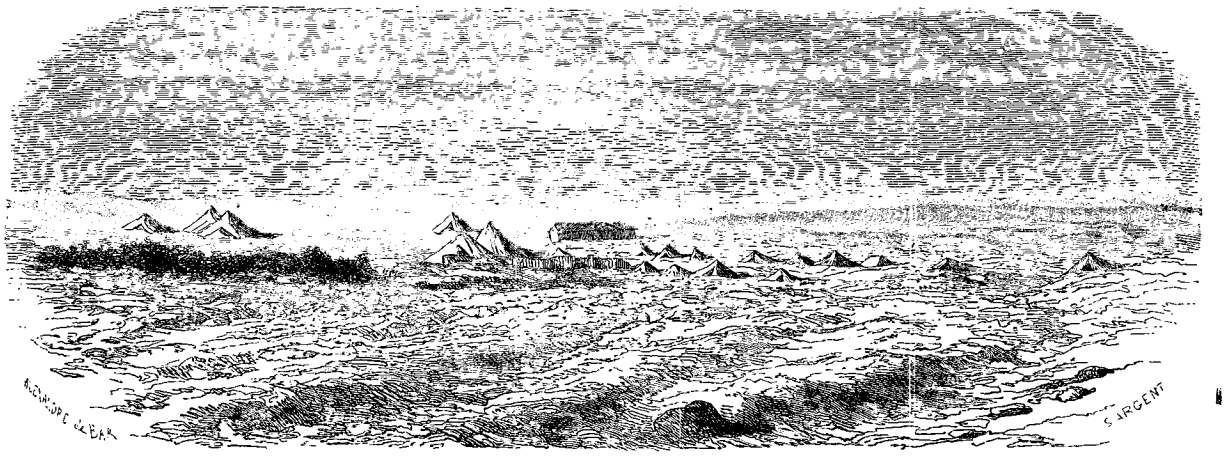
Je me trouvai à Sarba pendant le carnaval. A cette époque de l'année, des poëtes ambulants, sortes de trouvères arabes, parcourent le pays chrétien; ils s'arrêtent dans les maisons riches, y récitent des vers de leur façon, des passages du célèbre roman d'Antar, un des héros de l'Arabie antéislamique ou quelques strophes de Hariri. On écoute, on admire, et l'on ne comprend pas. Toute la littérature de l'Orient, la belle littérature, s'entend, est profane et par cela même interdite aux chrétiens, qui ne connaissent que la langue vulgaire. Un maronite, Nacasch, a pourtant tenté quelques essais poétiques et notamment deux ou trois comédies, les premières écloses sous le soleil d'Orient. Le trouvère, assis les jambes croisées, s'accompagne sur un instrument à cordes dont le manche est appuyé sur son épaule et dont il fixe l'autre extrémité par un anneau à son gros orteil. Après chaque vers, il s'arrête, boit une goutte d'eau-de-vie et continue. Le carnaval est aussi le temps des fêtes. La danse arabe, comme la musique, comme le chant, n'a point de lois régulières et varie selon la disposition d'esprit, l'inspiration du danseur. Le thème, sur lequel on brode, est à peu près le même qu'à la Closerie-des-Lilas. Hommes et femmes ne se mêlent point; les femmes même, à moins d'être danseuses par état, ne se livrent pas, devant les hommes, à cet exercice.

Chez les maronites, le mardi gras tombe un dimanche, et le mercredi des Cendres un lundi. En un mot, c'est le lundi gras que commence le carême. J'étais précisément le dimanche à Sarba. Ce soir-là les hommes de tous les villages du Kaisérouan parcourent le pays, divisés en bandes nombreuses. Les uns sont costumés, d'autres portent des torches de résine; d'autres jouent de divers instruments, et quand ils n'en ont pas, frappent l'un contre l'autre des morceaux de fer, des bouts de bois, ce qu'ils peuvent trouver pour faire du bruit. A huit heures du soir la maison Khadra fut envahie, je devrais dire prise d'assaut par trois ou quatre de ces bandes : elles venaient (c'est une politesse à laquelle pour rien au monde ne manquerait un maronite des environs de Sarba) saluer le chef de la famille, et boire tout ce que sa cave peut contenir d'eau-de-vie et de vin de Chypre. Les musiques jouèrent simultanément toutes sortes d'airs; puis une joie furieuse s'empara de l'assistance. Il faut l'avoir vue pour se figurer ce qu'était cette foule enfermée dans une chambre étroite, criant, dansant, hurlant, comme l'enfer dans la cellule de saint Antoine, et où l'on voyait s'agiter au milieu des groupes des individus étranges qui s'étaient arrangé un pantalon avec les manches de leur chemise pour se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donner un air européen ; des hommes bizarres marchant sur les mains, s'écartelant, couvrant de leurs cris aigus la voix de basse des grosses caisses. Il faut les avoir entendus pour se figurer les sons produits par ces instruments surmenés, qui dans leur enthousiasme avaient perdu toute mesure, et jouaient à la fois, au hasard, de toute leur puissance, sans temps d'arrêt, sans repos, sans trêve. La danse du sabre commença enfin. Armé d'une de ces énormes lames recourbées, comme on en fabriquait autrefois à Damas, un homme se précipita au milieu de la foule, agitant en tous sens, autour de lui, l'arme terrible. Cet exercice à faire frémir dura un quart d'heure. Un second danseur succéda au premier, un troisième au second. La fièvre de la danse m'avait saisi : je me précipitai à mon tour dans le cercle, au risque d'endommager quelques assistants. Quand on a pris son parti de faire sauter un œil ou un nez, s'ils ne se retirent pas assez vite, la danse du sabre n'est pas difficile.

Les fouilles de Djébel étant enfin terminées, la corvette à vapeur *le Colbert* vint, le 30 mars, chercher la compagnie de chasseurs pour la conduire près de Tortose, à la place où s'élevait autrefois Marathus. On ne quitte point Byblos sans regret : cette petite ville, avec ses petites factions, ses intrigues enfantines, son gouverneur à trente francs par mois, nous amusait comme un joujou. Le même jour, après avoir passé devant Tripoli, nous arrivâmes, au soleil couchant, en vue de Tortose et de l'île si célèbre de Rouad. Une plaine immense, verte, déserte et riante s'étendait depuis le bord de la mer jusqu'à une petite chaîne de collines qui la terminait à l'est. Au sud, les sommets immenses du Liban, blancs de neige, fermaient l'horizon ; au nord, et baignant son pied dans la Méditerranée, se dressait une citadelle : c'était Tortose. L'île de Rouad, située en face, à deux lieues au large, sortait de l'eau avec ses mille maisonnettes, son petit fort, ses vieilles



Camp français dans la plaine de Tortose. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. Lockroy.

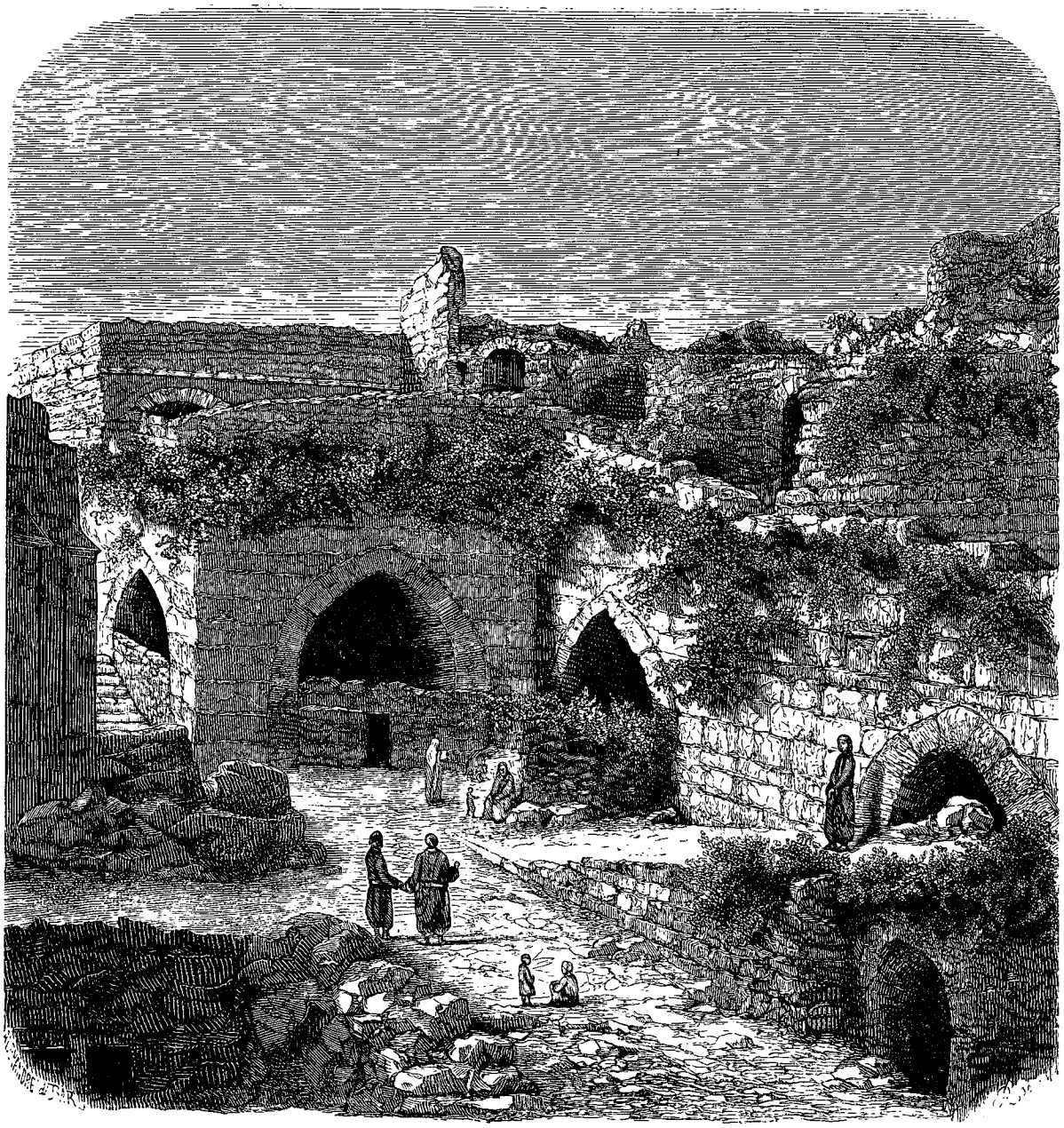
murailles, comme une moitié de ville demeurée à sec pendant une inondation. Au loin, dans la plaine, on apercevait des monuments bizarres, gigantesques, se silhouettant sur un ciel clair. *Le Colbert* jeta l'ancre à peu de distance de Rouad.

Tortose et les collines de l'est sont habitées par les Ansariés ou Nessaïri, peuplade pauvre, toujours en guerre avec les autorités turques, et la terreur des Syriens. A peine étions-nous ancrés que des nouvelles peu rassurantes nous arrivèrent : on nous envoya dire de Rouad que les Ansariés voulaient s'opposer à notre débarquement; bientôt après, qu'ils s'étaient mis en marche, puis enfin que six mille hommes, cachés derrière les petites dunes de sable qui bordent la mer, nous attendaient. Comme il fallait débarquer, on décida que le lendemain matin *le Colbert* s'embosserait le plus près possible de terre, prêt à balayer le rivage de ses boulets, tandis que la compagnie — cent hommes environ — gagnerait une petite hauteur isolée, où la défense semblait devoir être plus facile. Ayant une fois atteint ce poste, elle devait s'y maintenir quarante-huit heures, pendant lesquelles *le Colbert* irait chercher et ramènerait des secours. Le soleil n'était pas encore à l'horizon que la manœuvre commença. *Le Colbert* vint se poster majestueusement à deux cents mètres de terre ; les charges de poudre furent distribuées aux canonniers, les sabords s'ouvrirent, et nous descendîmes dans les embarcations. Les petites dunes, dont nous avons parlé, nous cachaient entièrement le pays. La compagnie s'avança, silencieuse, jusqu'à la hauteur désignée; nous la gravîmes au pas de course, puis quand nous fûmes au sommet, un immense cri s'éleva : « Vive la France ! » Nous regardâmes à nos pieds dans la plaine : ce cri avait fait partir un jeune lièvre qui s'ébattait joyeusement au milieu des herbes, nous le vîmes s'enfuir à l'est ; c'était le seul être vivant qui parût à l'horizon.

E. Lockroy.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de Kalat-el-Hosn (p. 56, 57). — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. G. Hachette.

VOYAGE EN SYRIE.

MISSION DE M. RENAN EN PHÉNICIE,

PAR M. E. LOCKROY[1].

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

La plaine de Tortose. — Tortose. — Rouad. — Amrit. — Antiquités. — Départ de l'armée française. — Retour à Tortose. — Voyage à Lattaquié et au château de Mercab.

Le camp, d'abord installé sur la hauteur que nous avions si facilement gravie, fut, peu de jours après notre débarquement, transporté à une lieue plus au sud, sur l'emplacement même de l'ancienne ville de Marathus, et au bord d'un ruisseau qui, aujourd'hui encore,

1 Suite et fin. — Voy. page 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porte ce nom (*Narh Amrit*). Les plaines, qui entourent Tortose, resserrées entre la mer et les montagnes qu'habitent les Ansariés, s'étendent depuis Tripoli jusqu'à Lattaquié sur une longueur de trente lieues environ : malsaines en hiver, elles sont mortelles en été ; l'eau s'y amasse, arrêtée par des bandes de roches ou par des monticules de sable ; elle y forme des étangs, et les vapeurs qui s'en élèvent, au coucher du soleil, empoisonnent l'atmosphère. Ces plaines sont en grande partie incultes : les rivières s'y cachent sous des touffes épaisses de lauriers-roses ; des fleurs de toute espèce et de toutes couleurs en prennent joyeusement possession au printemps. Là, point de villages, point d'habitations ; deux ou trois khans, à demi détruits, quelques tours en ruine se dressent seulement, de loin en loin, à peu de distance de la mer. Le jour, des troupeaux de buffles viennent y paître ; la nuit, y rôdent les chacals, suivis de l'hyène ; le soir, de pauvres Ansariés, guettant le voyageur arabe, y trouvent moyen de se faire l'aumône avec l'argent de ceux qu'ils dévalisent. En approchant de Tortose, on marche, pendant près de trois lieues, au milieu de tombeaux violés, de caveaux funéraires tout grands ouverts au soleil. L'île de Rouad, qui apparaît à peu de distance, les monuments, débris de l'ancienne Marathus, éparpillés dans la plaine, ces vastes nécropoles, véritables villes souterraines, Tortose enfin enfermée au bord de la mer dans son double rempart, rappellent à la fois les plus mémorables époques de l'histoire de la Syrie.

A part le khouri d'un village chrétien, perdu dans la montagne Ansariée, deux fakirs indiens, qui, après avoir mendié à Damas, venaient mendier à Lattaquié et à Alep, un Hongrois, parti de Constantinople, la canne à la main, sans savoir ni l'arabe ni le turc, et allant, de son pied léger, chercher de l'ouvrage à Alexandrie, nous ne vîmes personne pendant le temps de notre séjour au campement d'Amrit. Parfois, nous choisissions les hauteurs pour but de nos promenades. La plaine, dont les rochers, les petits bois, les mouvements de terrain ou les bosquets de lauriers-roses dérobent toujours une partie, paraît plus fertile, à mesure qu'on la traverse. Aucune contrée de la Syrie, entre les mains d'une population active et intelligente, ne se prêterait mieux à la grande culture : en creusant des canaux, en assainissant le pays par le desséchement des marais, on arriverait bien vite à de magnifiques résultats. Mais il semble que plus, en se rapprochant des tropiques, la terre devient productive et naturellement riche, plus ses habitants négligent de la cultiver. C'est à peine si, au pied des collines qu'ils habitent, les Ansariés ensemencent quelques champs. Cette population est indolente et misérable : femmes, hommes, enfants, à peine vêtus de quelques loques, grelottent continuellement la fièvre. Les hommes restent à la maison, filent ou fument, tandis que les femmes et les filles travaillent aux champs. Leurs maisons, faites de pierres sèches, sans aucun ciment, n'ont guère plus de deux mètres de haut : l'intérieur est à demi creusé dans la terre : au dehors, porté par quatre forts piquets, à une assez grande élévation du sol, se balance une petite cage de feuilles, où les Ansariés passent, courbés en deux, les fortes chaleurs de l'été.

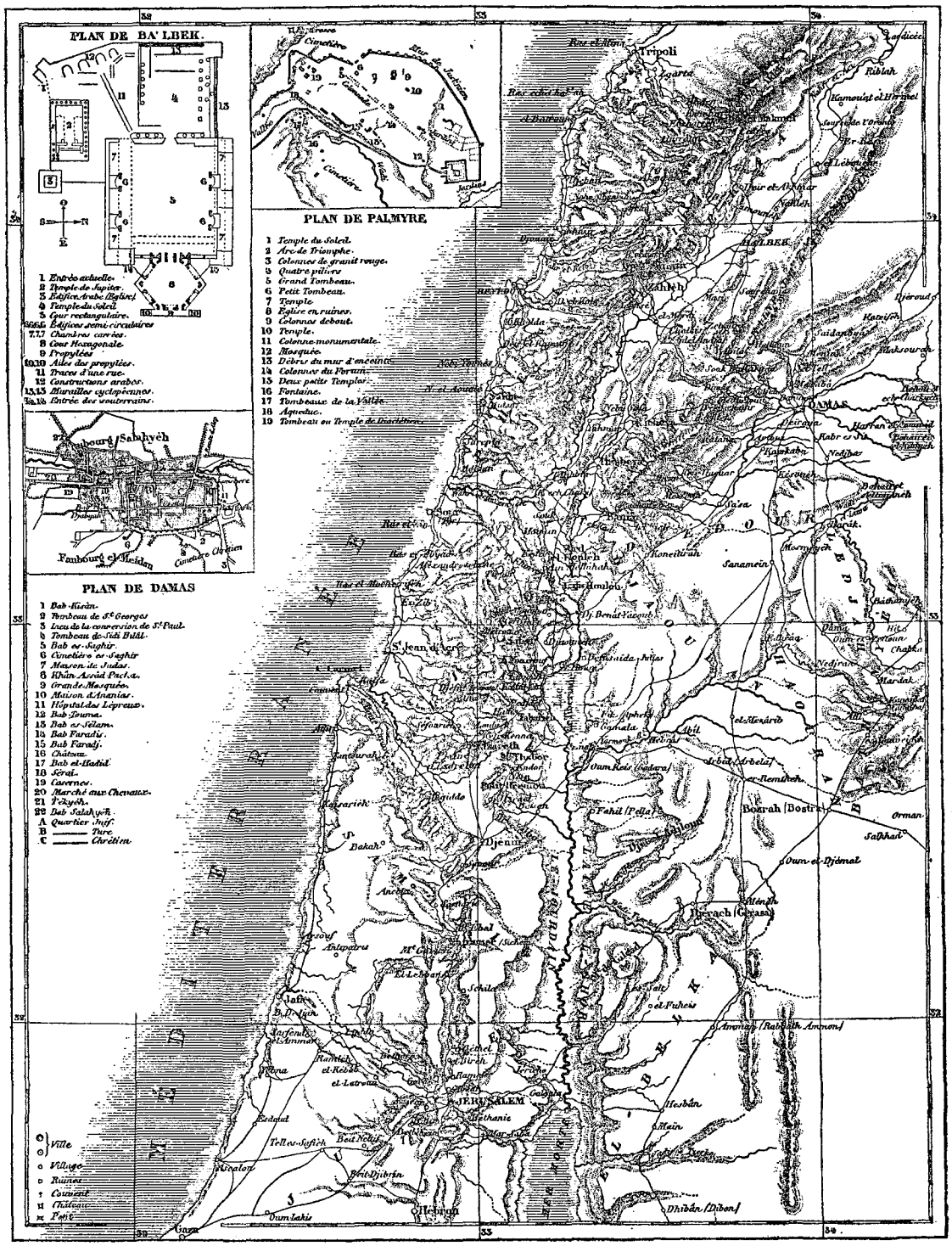
A deux lieues au sud du camp, dans la plaine, un vieux château, le Kalat-Yamour, bâti autrefois par les croisés, sert de retraite à quelques familles arabes. La tour centrale et les fortifications extérieures sont en ruine, les portes brisées ; les escaliers n'ont plus de marches, les chambres plus de plafonds, mais les nouveaux habitants ne réparent rien. Ils attendent, pour la quitter, que la forteresse s'écroule. Tortose elle-même n'est qu'une vaste citadelle qui trempe ses pieds dans l'eau, et abrite, derrière sa double ceinture de murailles, quelques pauvres maisons arabes, accrochées tant bien que mal à ses remparts : son église, si célèbre au temps de saint Louis, est restée seule en dehors de la cité moderne, au milieu du cimetière.

Quand on arrive d'Amrit ou plutôt de la place où fut Amrit, il faut, pour entrer dans la ville, en faire le tour : un fossé large, profond, que l'eau remplissait autrefois, où poussent aujourd'hui de grands arbres, des légumes et des fleurs, vous sépare de la première enceinte, fortification splendide, dont les pierres, taillées en bossage, reposent sur une base de granit. La porte, à laquelle on parvient par un escalier d'une quarantaine de marches, située au nord, dans un angle rentrant de la muraille, regarde la mer. Au-dessus, on distingue un écusson : celui du comte de Toulouse. Après avoir franchi cette porte et l'admirable salle qui suit, où le maréchal ferrant et le cordonnier ont maintenant établi leurs boutiques, on se trouve en face d'une seconde enceinte aussi belle que l'autre, mais en partie détruite et n'étant restée qu'à un seul endroit tout entière debout. Le fossé, qui séparait les deux remparts, est devenu une rue de Tortose, si l'on peut appeler rue un espace circulaire, où, de loin en loin, une pauvre maisonnette s'étaye à des ruines. Après avoir passé par une sorte de brèche, on arrive sur la place qui occupe le centre même de la ville : au fond, une muraille et quelques tours, auxquelles s'appuie une petite mosquée, vous séparent de la mer : autour de la place, et adossées toutes à la face intérieure de la seconde enceinte, sont rangées en cercle de petites boutiques, où les marchands fument tranquillement leurs pipes tout le jour. Tortose peut compter six cents habitants. Le dimanche, les Ansariés y viennent faire leurs provisions : elle est, ce jour-là, pleine de bruit et de mouvement : les ânes, les chevaux, les chameaux, les fellahs se pressent sur la petite place, encombrent les passages, gravissent et redescendent pêle-mêle le large escalier qui conduit à sa porte. Ce n'est pas qu'il s'y conclue d'importantes affaires ; on ne connaît à Tortose que la petite monnaie, et, chose assez singulière, on y refuse les pièces turques toutes les fois qu'elles ont une valeur plus forte que le khramsé, un sou environ.

La ville n'est point, comme Djébel, agitée par des factions : tout le monde y vit en bonne intelligence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il s'en faut pourtant que Tortose ait toujours joui de ce calme, et, sans remonter à l'époque où elle se nommait Antaradus, on la voit à chaque instant, dans l'histoire des croisades, pillée, brûlée, ravagée. Siége d'un petit fief, elle avait alors quelque importance : un traité de paix y fut signé en 1282 entre Malek-Mansour (Kélaoun) et Guillaume Dybadjouk, grand maître des templiers d'Acre et du littoral ; ce qui est assez curieux, c'est que,



Carte de la Syrie.

pour le dater, les chrétiens ont fait usage de l'ère des Séleucides. Le traité comprend, d'une part, les États du sultan et de son fils, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, etc. ; de l'autre, Tortose et ses dépendances. Des deux côtés on s'engage à ne pas ravager le territoire de son voisin.

Tortose est une petite ville qui se meurt : le nombre de ses habitants diminue de jour en jour ; elle n'a ni industrie ni commerce ; Rouad, au contraire, est pleine de vie et d'activité. L'île est couverte de maisons qui grimpent les unes sur les autres, et, dominant cette py-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ramide de pierres, un gros château turc élève ses tours massives, où des canons vieux comme l'invention de la poudre se rouillent sur des affûts boiteux. C'est pitié de les voir mélancoliquement appuyés sur les créneaux, armes devenues inutiles, enclouées par les enfants, et se penchant, comme des soldats invalides, sur la ville qu'ils dominent encore, mais qu'ils ne peuvent plus défendre. Le château fut élevé à l'époque de la guerre de Grèce : Canaris venait alors jusque-là incendier les navires ennemis. La population de Rouad, toute composée de marins, comme au beau temps de la Phénicie, est riche, ardente, énergique. Si l'on pouvait comparer la Syrie à une vaste maison d'aliénés, et certes la comparaison serait moins étrange qu'elle ne



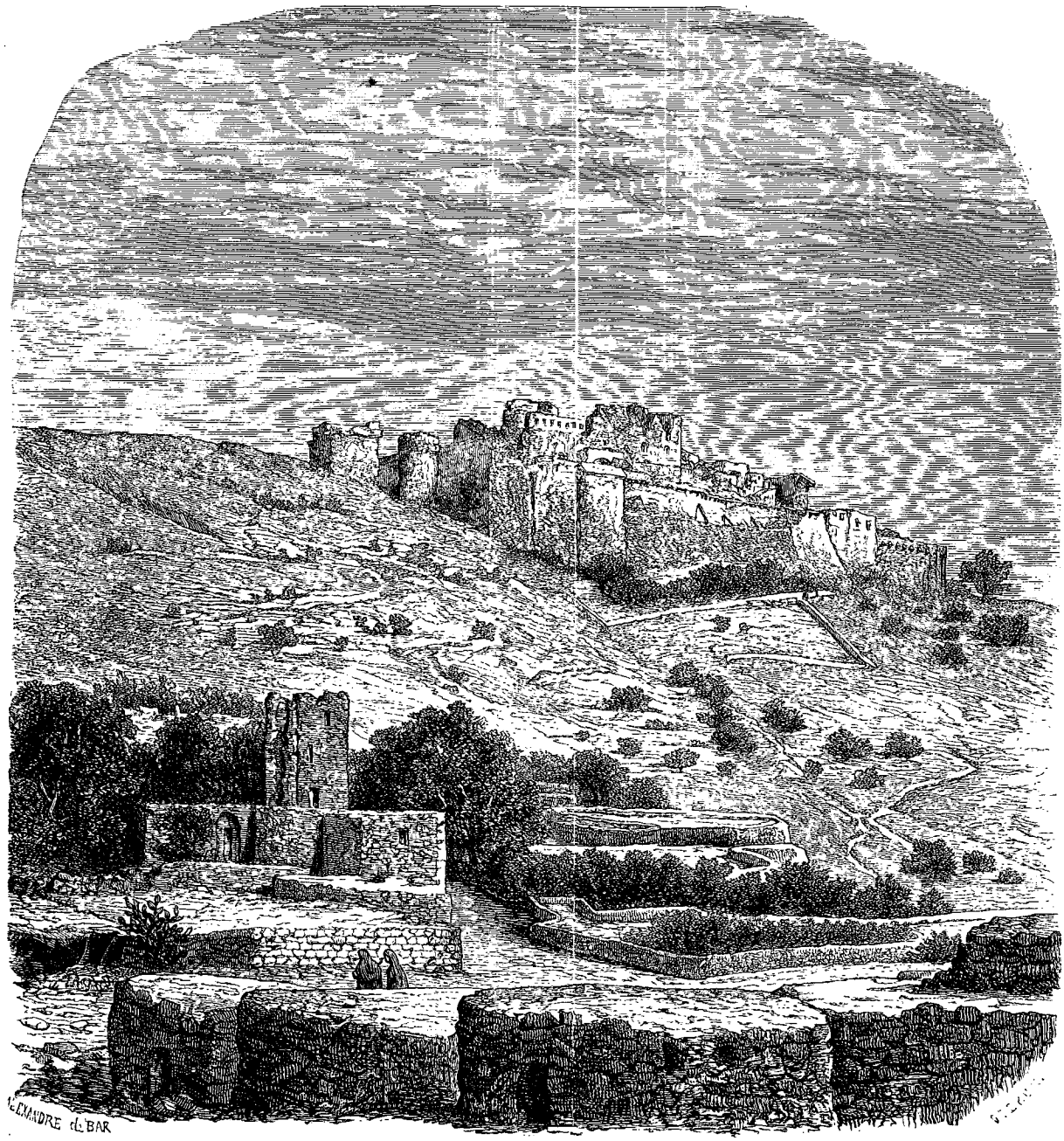
Porte de Kalat-el-Hosn (p. 57). — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. G. Hachette.

le paraît, Rouad pourrait passer pour la loge des fous furieux. Le fanatisme musulman n'y connaît point de bornes. Il faut cependant rendre cette justice à Rouad : ses rues sont propres, son bazar est animé et plein d'un mouvement qu'on chercherait en vain dans les villes du littoral. Des restes de murailles phéniciennes font le tour de la ville et de l'île ; l'ancien port, divisé en deux parties par une jetée antique, abrite des barques de pêche peintes en couleurs éclatantes, des bricks, quelques trois-mâts et une petite flottille de felouques. Les caboteurs de la côte y viennent passer l'hiver, ne trouvant d'abri contre les vents d'ouest ni à Saïda, ni à Sour, ni à Beyrouth.

Sur la foi d'un certain nombre d'auteurs, je m'étais attendu naïvement à trouver Rouad complétement déserte : je fus tout surpris en la voyant couverte d'habitations et fort peuplée. Sterne (c'est ce qui sans doute fut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cause de ma déconvenue), en décrivant toutes les espèces de voyageurs, en a cependant oublié une, celle des voyageurs en chambre, et c'est de celle-là que j'aurais dû me défier. Ces voyageurs, en effet, ne voyageant pas, sont comme les moutons de Panurge : il suffit que le premier s'embourbe pour que tous les autres s'embourbent à qui mieux mieux, et à propos de Rouad, c'est, il faut le dire, Volney qui a commencé. « Aujourd'hui, dit-il, l'île est rase et déserte. » Volney ne l'avait pas vue ; il n'en dit qu'une phrase ; cette phrase contient deux erreurs, ce n'est pas trop. Après lui vient Laorty-Hadji, un bon Français, je crois, qui ne voit pas Rouad non plus, mais



Kalat-el-Hosn (p. 56, 57). — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. G. Hacnette

qui lit l'ouvrage de Volney. « Dans cette île, dit ce nouvel auteur, où, suivant Strabon, florissait une magnifique cité, aujourd'hui on ne trouve même pas de débris de ville.... les maisons, bâties à plus d'étages qu'à Rome même, n'ont pas gardé un seul mur debout.... tout cela n'existe plus... : il n'y a sur le même lieu qu'un écueil ras et désert. » La phrase de Volney a servi de texte et de prétexte à ces tirades. Voici maintenant comment s'exprime M. David, orientaliste, en décrivant Rouad, dans la collection, si précieuse d'ailleurs, de l'*Univers pittoresque* : « Ne quittons pas le rivage de Tortose sans regarder en mer ce vaste roc qui fut la république d'Aradus, et qui n'est plus qu'un immense ecueil. Jamais disparition de cité n'a été plus générale, jamais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

effacement humain n'a été plus complet. Aucun vestige d'habitation, aucune pierre taillée, aucune assise enfouie ne sont restés sur cette île rase, nue et déserte. » La phrase de Volney fit tout le mal et peu s'en faut que ces messieurs n'aient, en même temps que la pauvre Aradus, anéanti aussi le rocher qui, selon M. David, fut une république. Son existence n'a tenu qu'à une période.

La petite île d'Arvad, dont le nom grec est Aradus, le nom moderne Rouad, fut le siége d'une population riche, industrieuse et indépendante jusqu'à l'époque romaine. A l'étroit dans leur île, les Arvadiens fondèrent en face, sur la côte, un assez grand nombre de villes, Marathus, entre autres, qui devait plus tard, rivale et ennemie de la métropole, succomber dans la lutte qu'elle engagea contre elle. C'est sans doute sur les ruines d'une de ces cités, détruites à une époque difficile à connaître, que s'éleva, postérieurement au temps où Strabon décrivit les côtes de Syrie, Antaradus, dont le nom arrangé et écourté par les croisés, qui en firent Tortose, s'est conservé jusqu'à nous.

Les fouilles, à Rouad, présentaient d'immenses difficultés: outre les obstacles matériels, ces maisons, serrées et pressées les unes contre les autres, ces murs qui se touchent, ces petits jardins d'un mètre carré tout au plus, le mauvais vouloir des indigènes et la résistance énergique qu'ils firent lors de notre débarquement faillirent rendre l'entreprise impossible. Il y eut émeute et presque combat. Les fouilles néanmoins eurent pour résultat deux marbres égypto-phéniciens, deux statuettes égyptiennes et un assez grand nombre de cippes portant de curieuses inscriptions grecques. L'île, nous l'avons dit, était autrefois entourée d'une muraille dont on retrouve encore tout alentour les débris, et qui la protégeait à la fois contre la mer et les flottes ennemies. Le travail qu'elle a dû coûter est effrayant: là, mieux qu'en aucun endroit de la Syrie, on est frappé de la grandeur que la haute antiquité imprimait à toutes ses œuvres. Une avenue intérieure, d'une largeur énorme, est évidée dans le roc: des chambres, des magasins, des silos y sont creusés. « Le mur se compose, écrit M. Renan, de prismes quadrangulaires de quatre ou cinq mètres de long, superposés quelquefois sans art, d'autres fois, au contraire, avec des intentions très-raffinées.... Nul doute que nous n'ayons là un reste de la vieille Arvad, un ouvrage vraiment phénicien, pouvant servir de criterium pour discerner les autres constructions de même origine. »

Les fouilles exécutées à Amrit eurent tout le résultat qu'on en pouvait attendre: au milieu de ces champs déserts, où, à chaque pas, la trace des anciens est visible, où les indigènes ne se risquent qu'en tremblant, si une difficulté se présentait, elle gisait plutôt dans le choix à faire entre tant d'endroits intéressants que dans les obstacles matériels qui, si souvent, avaient failli entraver les travaux de la mission. « Le désert, dit M. Renan, a toujours été le meilleur conservateur des antiquités. » Là, en effet, dans cette plaine immense, couverte de broussailles, de bosquets, de prairies, les édifices de Marathus, survivant à toutes les destructions, sont restés debout. Tombeaux, temples, autels, protégés par la solitude qui, depuis la chute de la ville phénicienne, ne fut pas un instant troublée, n'ont eu à souffrir que de l'action lente du temps. D'abord, c'est au milieu d'une vaste cour de quarante-huit mètres de large sur cinquante-cinq de long et tout entière évidée dans le roc, une cella, composée de quatre pierres et reposant sur une base adhérente au sol. Le toit, bloc gigantesque, est monolithe. « La disposition de l'édifice, dit encore M. Renan, indique clairement une arche ou tabernacle analogue à l'arche des Hébreux, destinée à renfermer les objets sacrés et peut-être des stèles ou plaques de métal sur lesquelles s'écrivaient les lois religieuses. » Plus loin on retrouve encore, à demi enfoncées dans un marais, deux cellas, mais cette fois dans le style purement égyptien. Vers le centre des ruines se dressent les plus curieux et les plus beaux des édifices qui restent de Marathus : ce sont des monuments funèbres. « L'un d'eux, dit M. Renan, est un vrai chef-d'œuvre de proportion, d'élégance et de majesté; il se compose d'un soubassement rond, flanqué de quatre lions monumentaux d'un effet surprenant, et d'un cylindre surmonté d'une demi-sphère..., le cylindre et l'hémisphère constituent un monolithe colossal de sept mètres de haut. » Outre ces monuments, on trouve encore dans la plaine un mausolée gigantesque, nommé la Tour du limaçon (Burdj el besak); il a la forme d'un cube et était surmonté d'une pyramide. « Ce curieux édifice offrira un grand nombre de problèmes des plus intéressants pour l'histoire de l'architecture. Quoique construit avec beaucoup de soin et d'un style parfaitement homogène, les pierres qui le composent sont travaillées d'après des systèmes très-différents. » (Rapport de M. Renan.) Plus à l'est, dans la plaine, un immense stade évidé tout entier dans le roc avec ses gradins, ses portes, ses couloirs, une maison avec ses cloisons, ses murs, ses fenêtres, taillée comme le stade dans la roche vive, une quantité innombrable de caveaux, de carrières, d'ouvrages souvent inexplicables, complètent la collection si précieuse, à tant de titres, des monuments phéniciens de Marathus.

Marathus, qu'Alexandre trouva encore florissante, riche et soumise aux Arvadiens, ayant secoué leur joug, ne vécut pas longtemps de sa vie autonome : Strabon la trouva détruite. Depuis ce temps, elle ne s'est pas relevée, contrairement aux habitudes des villes syriennes, soit que sa destruction ait été plus complète, soit que le pays malsain et fiévreux n'ait, après les Marathiens, tenté personne. Quoi qu'il en soit, il faut rendre grâce, pour cette fois seulement, aux conquérants, qui, en frappant Marathus d'une mort définitive, lui ont permis d'arriver sans transformation jusqu'à nous.

A la fin de mai, *le Colbert* reparut entre Rouad et la côte, venant chercher la compagnie et annoncer le départ de l'armée pour la France. Je revins à Beyrouth avec lui et en repartis, trois jours après, pour Amrit, mais, cette fois, sur une barque arabe. La barque, quoique à peine assez grande pour ses trois matelots, avait pris une quinzaine de passagers, chrétiens, musul-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mans, qui une fois enchevêtrés tant bien que mal sur le pont, n'y purent rester qu'à la condition de ne pas faire un mouvement. Je me plaçai à l'arrière, et lorsque la brise de terre se fut élevée, sur les dix heures du soir, qu'on eut orienté les voiles et fixé la barre au moyen d'une corde, je vis tout le monde, passagers, matelots, capitaine, s'endormir d'un profond sommeil : la nuit fut d'une obscurité affreuse, le vent violent : personne ne se réveilla. Tripoli, où nous arrivâmes le lendemain, est traversé par une petite rivière, le Narh-Kadischa : ses jardins, son bazar, ses rues voûtées, ses vieux ponts, ses cafés établis au pied des arbres, en font une des villes les plus enchanteresses de l'Orient. L'eau y coule partout; elle ruisselle le long des murs, jaillit entre les fentes des pierres, court dans les rues, sort sous les portes. Vers le coucher du soleil, je repartis sur un pauvre petit bateau, n'ayant qu'une simple voile et deux hommes seulement pour le conduire. Je me couchai au fond et tâchai de dormir; quelle nuit! Roulé par les vagues, obligé de me lever à chaque instant pour aider aux manœuvres, trempé par l'eau de mer, qui sans cesse entrait par-dessus le bord, je n'eus pas une seconde de repos. Le jour parut. Les deux hommes alors, dirigeant le bateau plus près de terre, se jetèrent à l'eau, gagnèrent le rivage, et ayant attaché une corde au mât, me remorquèrent : nous atteignîmes enfin Amrit. La plaine, brûlée par le soleil, commençait à devenir jaune : le camp abandonné, dans lequel il ne restait plus que deux tentes habitées par M. Gaillardot et M. Thobois, le savant architecte que M. Renan s'était adjoint, avait l'air d'une ville détruite : quelques batchi-bouzouks envoyés par le mudzellin de Zaphita (une ville de l'Akkar) le gardaient. Les batchi-bouzouks sont tout simplement des pillards entretenus par le gouvernement turc : Volney les peint d'une phrase : « On les prendrait, dit-il, plutôt pour des bandits que pour des soldats; la plupart ont commencé par le premier métier et n'ont pas changé en prenant le second. » Nous restâmes là encore près de trois semaines. Je retournai, dans cet intervalle, assez souvent à Rouad : les habitants, que la crainte des soldats français ne retenait plus, me lançaient des pierres du haut de leurs maisons : quand je passais, les rues devenaient désertes; j'entendais, à mesure que je faisais du chemin, les portes se fermer bruyamment devant moi, puis à travers les cloisons, les fenêtres grillées, ces phrases qui m'accompagnaient partout : « Ya gitane! ya malaoun! » (Oh! le diable! oh! le maudit!)

Un matin, après avoir galopé pendant une heure environ, à l'est de Tortose, je gagnai un bois, où bientôt les oliviers, les amandiers et les poiriers sauvages me cachèrent le pays environnant. Je continuai, marchant toujours au hasard au milieu des herbes, sautant les ruisseaux, traversant des clairières vertes et pleines de soleil. Tout à coup, au détour d'un buisson, j'aperçus un homme qui venait à moi; lui ayant demandé si de ce côté ne se trouvait pas de village : « Non, me dit-il, mais venez vous reposer chez moi. » Je le suivis. Nous arrivâmes bientôt au pied d'un bouquet d'oliviers, qui auraient pu voir le Christ, s'ils avaient poussé à Jérusalem et non près de Tortose. Quelques épis de blé de Turquie mûrissaient çà et là; une outre et des hardes se balançaient à la plus grosse branche d'un poirier qui semblait tendre ses fruits aux passants, tandis qu'à l'ombre de ses feuilles une femme assise allaitait un nouveau-né. « C'est ici chez moi, » me dit l'homme, et tandis que je descendais de cheval, tirant un tapis de dessous un buisson, il m'invita à m'asseoir. Un vase de bois contenant du lait aigre, une cruche de terre, un narghilé, formaient tout l'ameublement de cette demeure, dont les murs étaient de feuilles et le plafond d'azur. Mon hôte me raconta sa vie : escorté de sa vache, de son âne et de sa femme, il se retire l'été dans les bois; l'hiver il descend dans la plaine, où un khan, détruit à demi, lui donne une hospitalité que les ruines ne refusent jamais. Et moi, qui étais arrivé, le croyant malheureux, je partis, enviant presque sa fortune : n'est-il pas riche celui qui peut dire en montrant le ciel qui l'éclaire, l'arbre qui l'abrite, la source qui l'abreuve : « Voyez, reposez-vous, buvez; vous êtes chez moi? »

Rien ne nous retenait plus dans la plaine d'Amrit. Ayant dit adieu à nos gardiens, nous partîmes pour Lattaquié à cheval et suivis de deux mulets portant nos bagages. Autrefois la Syrie et le Liban devaient être couverts de forêts immenses : l'eau, retenue alors sur les hauteurs, pouvait toute l'année alimenter les fleuves; la terre végétale couvrait les cimes, aujourd'hui arides; le pays était sain et riche; mais, les arbres morts ou coupés, personne n'en a jamais replanté d'autres. Nous nous arrêtâmes sous des caroubiers gigantesques, au pied desquels un bassin d'eau douce donne naissance à un ruisseau qui va se perdre dans les sables : l'endroit porte le nom de fontaine des Francs; les croisés y allaient boire. Notre première journée devait nous conduire au château de Mercab, une de ces ruines immenses laissées en Syrie par les chevaliers de Saint-Jean. Le jour baissait quand nous quittâmes le bord de la mer. Un vallon s'ouvrait devant nous, vert, riant, aqueux, abrité; d'abord il semblait un ravin; ensuite il s'agrandissait, laissant voir peu à peu un paysage gigantesque : des maisons perdues à droite et à gauche sur des mamelons aigus, des bois, des torrents desséchés, des cascades, des arbres qui pendaient au-dessus des précipices, et parfois, entre deux pics, la silhouette du vieux château de Mercab. Nous montâmes la côte jusqu'à un village chrétien perdu sous les orangers et les grenadiers : Betssétine. Le lendemain nous allâmes à Mercab : d'une part le château domine la côte; de l'autre il commande la montagne. Quoique fort dévasté, il peut encore aujourd'hui donner une haute idée de ce qu'il était. Ses parties restées debout ont l'aspect imposant des débris de l'antiquité : non leurs lignes savantes, mais leur simplicité et leur grandeur. Les matériaux employés à sa construction sont petits; loin de nuire à l'ensemble, ils ajoutent au contraire à ses pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

portions par leur petitesse même et la comparaison qu'ils forcent l'œil à établir entre eux et lui. Mercab joua un rôle important dans l'histoire des croisades : l'un des derniers boulevards du christianisme en Syrie, il ne tomba que peu de temps avant Tripoli sous les coups de Kelaoun. Aboul-Féda, le grand historien arabe, assista, âgé de douze ans, à sa chute.

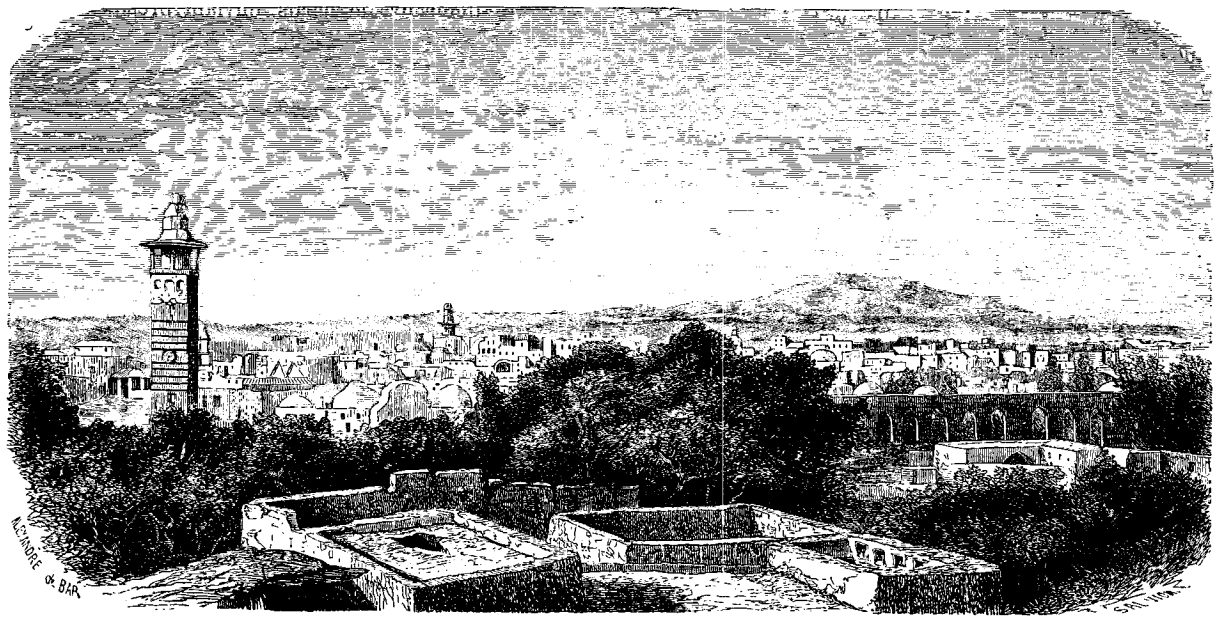
« C'est, dit-il, la première scène guerrière dont je fus le témoin : j'étais alors sous la conduite de mon père Malek-Afdal-Ali. »

La prise de Mercab fut considérée par les musulmans comme une victoire immense ; depuis de longues années la vieille forteresse tenait toutes leurs forces en échec ; Schaafi, dans son tableau des belles qualités de Malek-Daher (Bihars), après avoir raconté les essais infructueux de ce sultan pour s'en emparer, s'écrie :

« Dieu réservait à notre maître (Kelaoun) un si beau fait d'armes, comme une des plus belles conquêtes et l'honneur de son règne. »

Le 23 juin enfin nous arrivâmes à Lattaquié après avoir passé un jour à Giblite, petite ville pleine d'admirables morceaux d'architecture arabe et dans laquelle on voit un théâtre romain d'une conservation incroyable, monument gigantesque qui pouvait contenir quinze ou dix-huit mille spectateurs. Les rues de Lattaquié sont étroites, tortueuses ; à chaque pas on y rencontre des débris antiques : là un arc de triomphe, là des colonnes, là un temple. Une colline plantée d'arbres abrite son port, et les navires se reposent à l'ombre ; le quai, de dix pas de long tout au plus, suffit, quoique encombré de fumeurs, aux besoins du commerce. Après une semaine de séjour, nous regagnâmes par mer Tripoli.

Une des populations les plus originales de la Syrie



Hama. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. G. Hachette.

est celle des Ansariés ou Nezzariens, dont le nom vient soit d'un certain Nazzar, fils aîné du calife d'Égypte Mostaouser, dont ils embrassèrent le parti, soit d'un vieillard du village de Nezzar qui fut prophète comme tant d'autres. Les historiens croisés les nomment Néziréens. C'est dans leur pays et à peu de distance de Tortose que vivait le célèbre cheik de la montagne, le roi des Hadchachins, nom que l'on a longtemps traduit par celui d'assassin. Leur religion, comme leur origine, est peu connue ; plusieurs sectes les divisent : l'une adore le soleil, l'autre le chien, l'autre la lune.

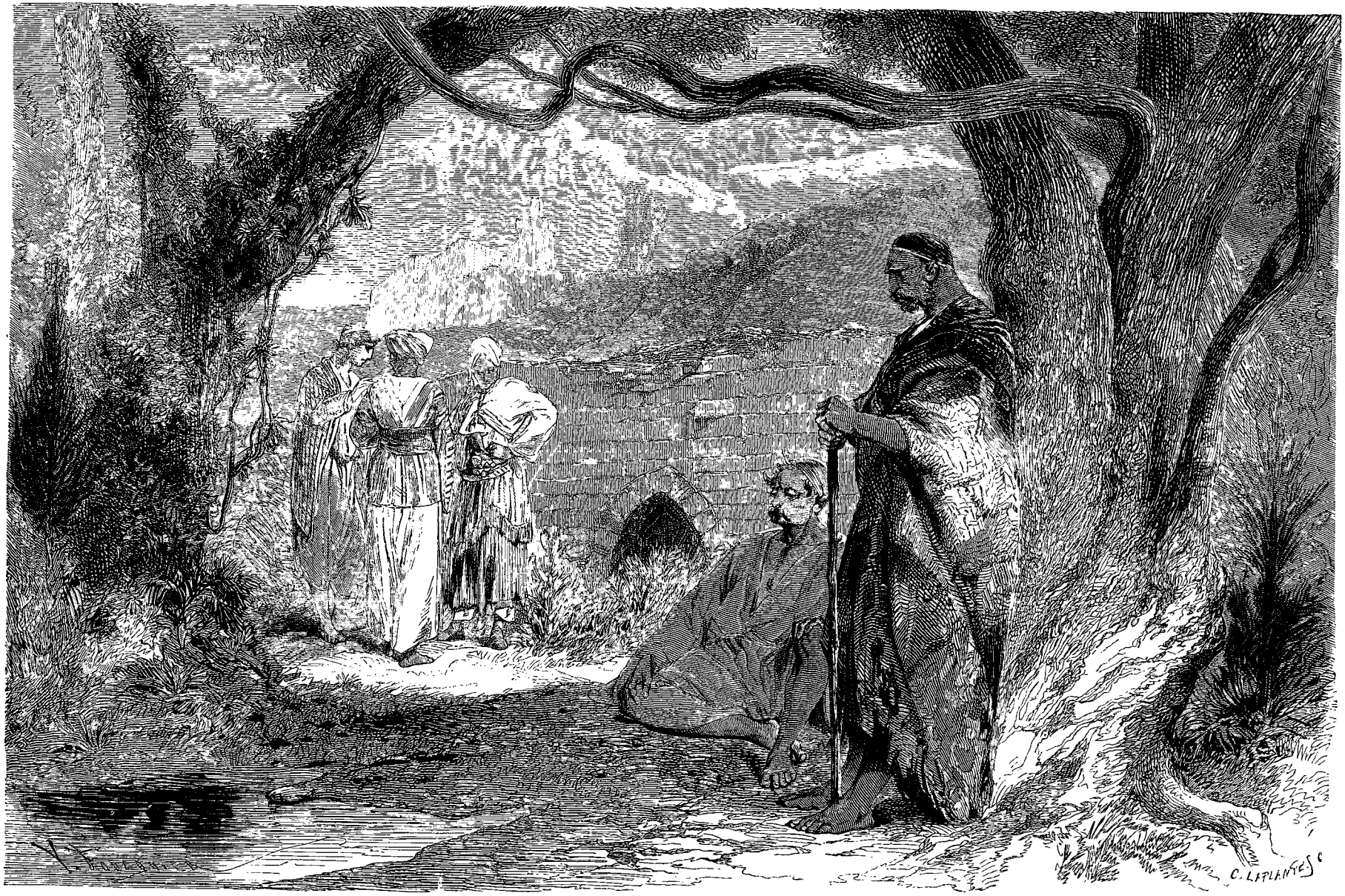
Les Kadmoussiés, dont la religion, bien certainement supérieure à celle des Nezzariens, semble remonter aux premiers âges de la civilisation, vivent au milieu d'eux. Ils adorent la femme, culte excentrique, sans doute, mais qui, tout bizarre qu'il est, me paraît infiniment plus raisonnable que celui du chien.

VII

Voyage au Kalat-el-Hosn. — A Hama et Homs. — Les cèdres. Baalbeck.

Dans un voyage que je fis à Hama, j'avais déjà passé, l'année précédente, par Tripoli. Nous étions trois, escortés de mulets, de deux moukres et d'un guide qui, quoique vigoureux et bien taillé pour la marche, avait un défaut capital : il ne savait pas le chemin. Nous nous dirigions au nord-est, avec l'intention de nous arrêter quelque temps au Kalat-el-Hosn, la citadelle la plus gigantesque peut-être que les croisés aient élevée en Syrie. Après nous être pendant deux jours perdus chez les Ansariés, dans un pays où l on ne trouve pas trace de sentier, nous gravissons une haute montagne, et, parvenus à son sommet, nous nous trouvions en face d'un château énorme, entier, auquel pas un créneau ne manquait et qui domine encore les plaines vagues où

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fellah. Musulman. Danseur. Ansarié. Mendiant.

COSTUMES SYRIENS. — Dessin de Foulquier d'après des aquarelles de M. Lockroy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vient mourir la double chaîne du Liban, où commence le désert. Plus que Mercab encore, le Kalat-el-Hosn est célèbre dans l'histoire des croisades. Il soutint des luttes continuelles avec les musulmans de Homs et de Hama. Nourreddin, campé à ses pieds, dans la plaine, fut mis en fuite par les chevaliers de Saint-Jean. Vers le milieu du jour, raconte Ibn'Alatsir, les soldats couchés sous leurs tentes virent tout d'un coup, au sommet de la montagne, se déployer les bannières et les croix des Francs. L'armée arabe surprise se débanda, et le sultan, poursuivi jusqu'au lac de Homs, s'écriait en voyant à l'horizon se dessiner encore, dans les brouillards du soir, la silhouette du Kalat-el-Hosn : « Je jure Dieu de ne reposer sous aucun toit, que je n'aie vengé l'islamisme et moi-même ! »

Bibars prit d'assaut la citadelle.

On parvient au Kalat-el-Hosn par une porte à laquelle un escalier large et dégradé donne accès : puis, au sortir d'une galerie longue, voûtée, tournante, dont le sol en pente se dérobe dans une obscurité profonde, on se trouve en face de monuments immenses, où toutes les architectures semblent, au premier coup d'œil, mêlées; où tours, chapelles, escaliers, donjons se présentent à la fois devant vos yeux, sans que l'étonnement qui vous saisit à la vue de ces entassements gigantesques vous permette de les comprendre et de les expliquer. D'abord, tout paraît nu, triste, désert : bientôt on aperçoit une population entière, vivant dans ces ruines, comme les vers sur un cadavre. Les églises enfouies jusqu'à mi-corps dans le fumier servent d'écuries, les écuries de chambres, les créneaux et les guérites d'habitations. Là, c'est une meurtrière où demeure toute une famille, là, c'est une chambre accrochée aux corniches comme un nid d'hirondelles : des têtes passent entre les fentes des murs, les troupeaux se promènent dans les cours, des voix, des cris, des bruits, un bourdonnement immense sort de la citadelle comme d'une ruche géante.

On nous fit entrer dans une salle, où, vaguement éclairés par une lampe que soutenait un candélabre de cuivre, étaient rangés, assis et adossés aux murailles, une quarantaine d'hommes, les uns enveloppés du machla (grand manteau rayé) les autres ayant la figure à demi voilée par des couffis, les uns portant sur leurs vestes des broderies d'or, les autres à peine vêtus. Les draperies dont les couleurs sombres se confondaient avec les ombres projetées par elles sur les murailles, les turbans évasés, les tarbouschs encadraient diversement ces figures que la lueur de la lampe rendait sinistres. Malgré soi, on se rappelait les *Mille et une Nuits*, Ali-Baba, et surtout les quarante voleurs. Le soir, un cavalier arriva pour nous prier, de la part de quelques moines grecs habitants d'un couvent perdu dans les montagnes, à peu de distance du château, de venir dîner avec eux. Certes, je ne veux pas dire du mal de ces braves gens, qui nous ont offert de si bon cœur un repas que nous leur avons payé, mais le clergé grec schismatique est bien le clergé le plus ignorant qu'on puisse imaginer. Ces malheureux moines mènent, près du Kalat-el-Hosn, une existence assez pénible, puisque chaque jour elle est en danger. Au moindre mouvement, à la moindre apparence de guerre, ils sont menacés, et quelquefois assiégés dans leur couvent. Celui-ci, du reste, a pris des allures de citadelle : c'est une construction carrée, percée de meurtrières, et dans laquelle on ne pénètre que par une petite ouverture, haute de trois pieds, tout au plus; les moines en sortirent à quatre pattes pour nous recevoir. Le lendemain, nous quittâmes le Kalat-el-Hosn. Bientôt après nous entrions dans la plaine. D'abord, quelques collines apparaissent de distance en distance, couronnées de villages serrés et mal à leur aise sur leurs crêtes aiguës, puis nulle habitation, point de champ cultivé. Seuls les grands Bédouins se promènent dans ces terrains vagues au printemps et en été.

Enfin, le deuxième jour, au delà de deux hauteurs coniques que depuis longtemps nous apercevions, Hama se montra à quelques pas de nous, tranquillement assise au bord de l'Oronte. Vue de l'une des hauteurs qui l'abritent contre les vents de la plaine, Hama s'étend en croissant à vos pieds. C'est une grande ville dont les maisons ont la même couleur que le terrain sur lequel elles sont bâties : des mosquées, des minarets, des dômes s'élèvent de toutes parts; au milieu, parmi des jardins éclatants de verdure, entouré d'arbres séculaires, coule majestueusement l'Oronte. Des aqueducs de deux et de trois rangs d'arches le traversent. Des roues énormes, plus hautes encore que ces aqueducs sur lesquels elles s'appuient, tournent sans cesse avec un bruit pareil à celui que ferait une troupe de bourdons gigantesques. D'un côté, à l'extrême horizon, on aperçoit la chaîne du Liban qui se détache en bleu sur le ciel bleu; tout autour de la ville, le désert, pierreux, semé de collines arides, vaste, profond, imposant et triste comme la mer. Nous descendîmes au bord de l'Oronte : tous les arbres de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique sont mêlés dans les jardins qui l'entourent. Des digues le coupent en tous sens, et l'eau retenue d'un côté, libre de l'autre, jaillit en cascades, roule sur les pierres ou pénètre par des conduits souterrains dans les maisons. Hama est, certes, la plus délicieuse ville d'Orient; je la préfère à Damas Rien, à Hama, pas même le drapeau d'un consulat, ne rappelle l'Europe ou les villes syriennes. Isolée dans le désert, elle est pleine de nomades, Curdes, Bédouins, Turcomans; puis, rien n'y a changé depuis qu'Aboul-Feda la gouvernait. Les immenses aqueducs qui la traversent en tous sens, les norias énormes destinées à prendre l'eau dans l'Oronte pour la distribuer dans tous les quartiers, ces digues, ces jardins entourant la rivière, ces ponts, les admirables portes qui donnent entrée dans les bazars, les costumes étranges qu'on y rencontre, ces habitations coniques faites de boue où demeurent les pauvres, ces mosquées, ces minarets de toutes formes, sont encore aujourd'hui les mêmes qu'au temps où Saladin luttait avec toutes les forces de l'Orient contre les petits royaumes des croisés. On se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

croit, en arrivant à Hama, non-seulement transporté dans un autre monde, mais à une autre époque que la nôtre. On entre de plain-pied dans le moyen âge. La population est riche. Hama ne fait guère de commerce qu'avec les Bédouins, qui, généralement, l'assiégent toutes les années au printemps. Elle a je ne sais quoi d'enchanteur, même dans les endroits les plus solitaires, même dans les rues les plus tristes ; cette eau de l'Oronte qu'on voit partout, ces arbres, ces jardins, surtout ce bruit continuel des grandes roues, jettent dans la ville une gaieté calme, tranquille, bien inconnue en France, qui repose l'esprit, l'occupe sans l'absorber, et fait insensiblement passer le temps et la vie.

Un nombre considérable de chrétiens habite Hama. Comme, pendant la guerre, ils n'ont point été massacrés, on les croit généralement dans une position assez douce ; en réalité, ils vivent sous le couteau. Pour eux, être riche est un danger, le paraître, une imprudence capitale. Aussi affectent-ils l'extérieur le plus modeste, le plus misérable même, préoccupés qu'ils sont sans cesse de ne pas éveiller la cupidité de leurs oppresseurs.

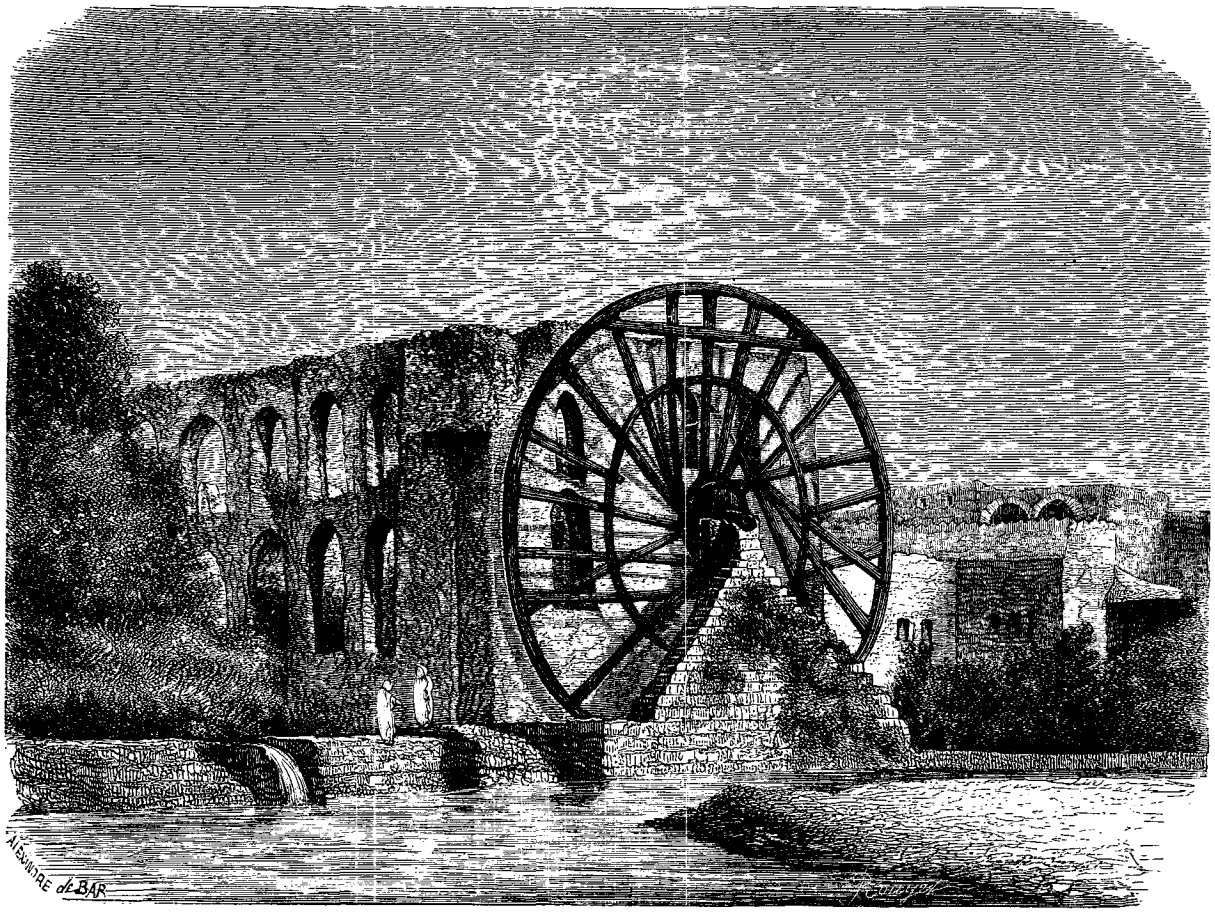
Rien n'aurait pu nous faire soupçonner cette déplorable position, si, la veille de notre départ, une aventure assez curieuse ne nous l'était venue révéler. Notre arrivée dans Hama avait fait quelque bruit, et la maison où nous étions logés n'avait pas désempli de curieux. Le propriétaire, brave et vieux Grec catholique, sans jamais laisser échapper une plainte, s'était au contraire étudié à faire tout haut devant nous l'éloge des musulmans. Cela m'étonnait d'autant plus, qu'il nous croyait une mission politique. Chez lui, j'avais remarqué des agents du pacha, et par hasard, un chrétien pauvrement vêtu, à qui nous aurions volontiers fait l'aumône. Un soir, notre hôte, une immense lanterne à la main, monta mystérieusement dans la chambre que nous occupions et nous pria de le suivre : nous sortîmes. Après avoir, pendant trois quarts d'heure, tourné dans les rues de Hama, nous nous arrêtâmes devant une petite maison faite de terre et de paille hâchée. On fut longtemps avant de nous ouvrir ; puis, après une attente prolongée dans une cour sale et étroite, nous pénétrâmes enfin dans une chambre décorée avec la plus grande richesse : l'or brillait partout : des peintures, des fleurs d'argent, des ornements bizarres et éclatants couvraient le bas des murailles ; des étagères bariolées comme celles que l'on fabrique en Algérie, pliaient, en réalité, sous le poids de mille objets précieux ; autour de la salle régnait un divan couvert de soie, et l'œil s'arrêtait à peine sur les narguilhés d'or ou d'argent qui encombraient de petites tables incrustées de nacre. Le maître de la maison, couché sur des tapis de Perse, servi par une négresse qui lui versait de l'araki et du vin d'or, prenait son repas. Quel ne fut pas notre étonnement en reconnaissant en lui ce malheureux chrétien qui venait chez notre hôte et dont la condition nous avait paru si précaire ! C'était pour ainsi dire le chef des chrétiens de Hama, celui qui dictait à tous leur conduite. On ferma les portes, puis, se croyant à l'abri de tout espionnage, espérant sans doute que nous pourrions transmettre leurs plaintes à la France, nos deux hôtes jetèrent à la fois le masque qu'ils portaient en public et nous dévoilèrent à l'envi toute l'horreur de leur situation. Pour eux, nulle sécurité dans le présent, nulle espérance dans l'avenir. Ils racontaient les outrages dont chaque jour ils étaient abreuvés ; comment, dans les bazars, on leur plaçait sur le cou la lame nue d'un sabre, en les menaçant d'une mort prochaine, comment on leur arrachait de force ce qu'ils possédaient. L'homme chez qui nous étions s'était vu contraint de mettre en sûreté, loin de lui, sa femme et toute sa famille. N'osant se montrer que sous les habits les plus humbles, de peur d'attirer sur lui l'attention, cherchant sans cesse de nouvelles ruses pour empêcher qu'aucun musulman ne pût franchir le seuil de sa demeure, redoutant les délations, se défiant même de ses domestiques, chaque matin il se demandait s'il vivrait le soir. Les deux chrétiens parlaient rapidement, souvent à la fois, tout bas, comme si on eût pu les entendre. Tout à coup on frappa violemment au dehors : la négresse entra tout effarée, et avant qu'elle eût pu dire une parole, deux soldats turcs parurent à la porte. Les chrétiens devinrent blêmes, puis, sans même être remis de leur émotion, s'inclinèrent profondément devant les nouveaux venus. Ce fut alors un curieux tableau : tandis que les soldats, sales, repoussants, luisants de graisse, comme sont tous les soldats turcs, promenaient leurs regards sur les objets précieux étalés dans la chambre, sans accorder la moindre attention aux génuflexions de nos hôtes, ceux-ci leur offraient du café et les faisaient asseoir. Les soldats burent, fumèrent, causèrent entre eux. Leurs yeux ne pouvaient se détacher de l'or et de l'argent qui brillaient partout. Les chrétiens se regardaient, n'osant proférer une parole. Enfin, nous demandâmes aux soldats ce qu'ils venaient faire là. Ces gens, envoyés par le pacha pour nous remettre une lettre, ne nous ayant pas trouvés à la maison, après avoir battu la femme et les fils de notre hôte, s'étaient fait de force conduire où nous étions. Ils sortirent sur notre ordre et nous partîmes peu après, laissant les deux chrétiens consternés. Je ne puis songer sans chagrin aux résultats possibles de cette visite.

Le surlendemain, il fallut quitter Hama. Les plaines qui l'entourent, confondues avec le désert de Syrie, dont elles sont la continuation et la fin, aussi tristes et désolées que lui, offrent à chaque pas des ruines : vertes et remplies de fleurs au printemps, elles sont en automne et en été arides et jaunes. On y voit des rangées de colonnes rasées à la hauteur de leurs soubassements, des débris de murailles, ou des villages modernes avec leurs bazars, leurs maisons, leurs minarets, leurs mosquées, mais vides, portant partout des traces d'incendie, tout entiers debouts, tout entiers abandonnés. Les ruines anciennes, les ruines récentes se coudoient, aussi tristes à voir les unes que les autres. C'est surtout plus au sud, à l'entrée de la Beka, vaste avenue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui sépare le Liban de l'Anti-Liban, que ce paysage prend un caractère plus désolé encore ; tous les villages dont on trouve les restes ont péri de mort violente : pas un chemin n'est tracé ; pas une touffe d'herbe, à partir du mois d'avril, ne repose la vue. Les Bédouins dressent leurs tentes près des habitations qu'ils ont détruites ; autour de leurs vastes campements paissent des milliers de dromadaires. — J'ai trois fois parcouru ces plaines. A de certains endroits, les plus rapprochés de la montagne, j'ai souvent remarqué comme une trace de sentier ; de loin en loin sur le bord, on voyait de petites colonnes faites de cailloux superposés, ayant à peine deux mètres de haut. Plus loin, à une place où la terre semblait avoir été grattée, elles étaient disposées en cercle. J'ai toujours cru que c'était là les sépultures de cette race égyptienne ou bohémienne si connue du moyen âge, race qu'on retrouve dans toute sa pureté en Syrie, et qui, crainte et méprisée, ne trouvant nulle part d'asile pour ses morts, les confie à la solitude.

Homs, que nous atteignîmes après une grande journée de marche, l'ancienne Hémèse, est une ville triste, morne, bâtie de pierres jaunes et noires, ou de boue mêlée à de la paille hachée. C'est comme Hama, le rendez-vous des Curdes, des Bédouins, des Turcomans. — Un vieux château bâti par les croisés la domine ; ses jardins, verts au milieu de la plaine, comme une oasis,



Une noria sur l'Oronte. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. G. Hachette.

s'étendent du côté de l'Oronte. Il nous fallut marcher deux jours encore, passer la nuit dans un petit village — El Okser — où nous faillîmes être assassinés par une quarantaine de nomades, avant d'atteindre la Beka et les premières ondulations du Liban. Nous voulions, après avoir quelque temps continué notre route au sud, le franchir, descendre aux cèdres sur l'autre versant, puis revenir une seconde fois dans la Beka, et la traverser dans toute sa largeur pour aller à Baalbeck.

Un cheik de Métualis, habitant avec quelques bergers dans le fond d'un ravin, nous donna l'hospitalité, et alluma pour nous un grand feu, en incendiant deux cèdres. Ce côté du Liban est couvert d'arbres. Beaucoup ont été brûlés sur place par les Métualis. Les uns sont morts, les autres ont roulé dans les torrents avec d'énormes quartiers de roches ; partout on voit la trace des inondations, du tonnerre et des tempêtes ; la forêt, à demi détruite, semble une armée décimée par l'ennemi, et qui veut lutter jusqu'à la mort.

Parvenus enfin sur la dernière crête de la montagne, un panorama splendide s'étendit devant nous : à l'est, la Beka et l'Anti-Liban ; plus vers le nord, les plaines que nous avions parcourues, le désert qui leur fait suite ; à l'ouest, la côte, Djebel, Tripoli, Batrun, les mille vallées du Liban, les cèdres, la mer enfin, bleue, immense et noyée dans le ciel. Quant aux cèdres, c'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

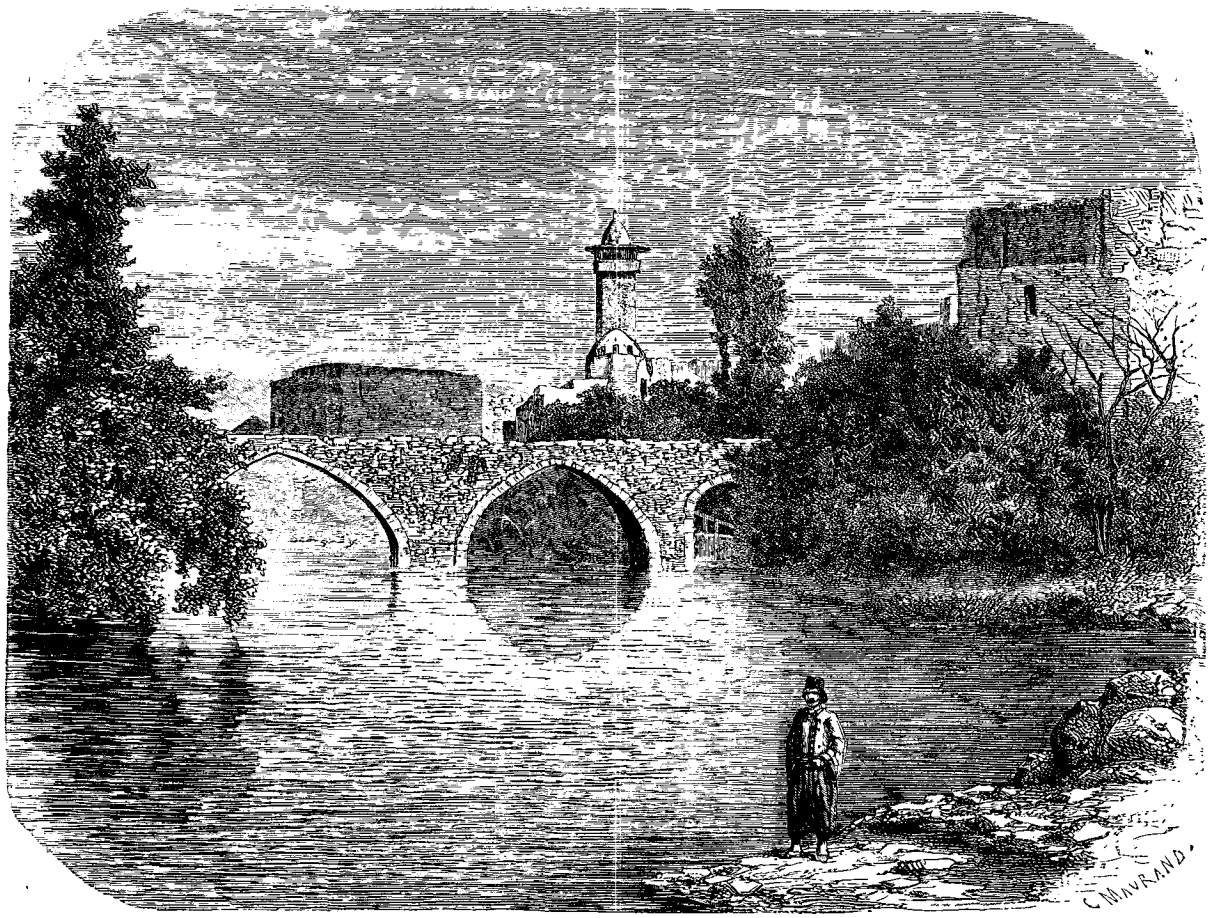
une mystification. A peine en compte-t-on dix ou douze vraiment beaux et qu'on puisse admirer. Perdus dans ce paysage gigantesque, ils n'y semblent qu'un petit point noir. Au milieu d'eux, les Maronites ont bâti une église. En France, on y aurait mis un café.

Le surlendemain, nous avions repassé le Liban et nous arrivions à Baalbeck. Que dire de ces ruines colossales, tant de fois vues, tant de fois décrites? L'architecture n'en est pas irréprochable : bien des signes de décadence, bien des détails de mauvais goût gâtent leur magnifique ensemble. Cependant on est effrayé à la vue de ces masses de pierres, de ces assises colossales qui ne mesurent pas moins de vingt-deux mètres de long, et dans plusieurs de ces débris on retrouve la belle antiquité. Un temple presque entier est resté debout; d'un autre, une colonnade seule subsiste. A quelque distance, on voit encore un temple : tout autour de l'Acropole, dans la plaine, des débris.

VIII

Voyage dans le Djebel-Akkar. — La plaine d'Homs. — La source de l'Oronte. — La montagne chrétienne. — Voyage à Damas.

Deux jours après mon départ de Lattaquié, je partais de Tripoli pour Hosn-el-Zephiri, le Djebel-Akkar, et les sources de l'Oronte. Hosn-el-Zephiri, situé dans la haute montagne, au nord-est de Tripoli, est un temple



Pont sur l'Oronte. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. G. Hachette

grec placé dans un lieu aujourd'hui désert, sur un piton élevé. Toute cette partie du Liban qui s'étend depuis Edhen et les cèdres jusqu'au Kalat-el-Hosn, la plus curieuse et la plus inconnue, renferme une foule de débris anciens; aucun sentier ne guide ceux qui la parcourent ; il faut y marcher dans le lit des rivières, à travers bois, au milieu des roches. Le temple d'Hosn-el-Zephiri existe encore presque entier. Il devait être petit et très-simple : quelques pilastres suffisaient à son ornementation extérieure.

La montagne d'Akkar, dans laquelle j'entrai le lendemain, couverte de forêts immenses, coupée de ravines étroites, traversée par des torrents et des rivières, presque déserte, complétement sauvage, n'est jamais visitée par les voyageurs. A peine deux ou trois Européens y ont-ils pénétré. Les montagnes descendent dans les vallées, droites comme des murailles; la neige couvre les sommets d'où descendent des cascades qui disparaissent en tombant dans les feuilles. Nulle part la Syrie n'offre un tel aspect : là, plus de ces pentes arides, dénudées, semées de pierres; des bois au contraire, des arbres gigantesques, des grenadiers, des citronniers, des caroubiers, des sycomores ; la vigne vierge s'enlace aux branches, recouvrant les chênes d'un dôme de verdure, les privant d'air et les étouffant quelquefois; la clématite cache les buissons sous un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voile blanc, les sapins poussent côte à côte avec les orangers; les fleurs abondent aussi nombreuses que les herbes : des roses sauvages, des chèvrefeuilles, des cyclamens, des plantes grimpantes et rampantes, la flore d'Europe et la flore d'Asie se réunissent dans les ravines, partout où elles peuvent trouver un peu de soleil et un peu d'eau.

Une population rare et disséminée, ansariée, métualie, chrétienne ou musulmane, vit dans quelques parties de ces solitudes. Le brigandage y est organisé sur une vaste échelle. On y pille, on y dresse des embuscades, on y assassine. Les habitants ne sortent guère de leurs montagnes : par aucune route ils ne communiquent avec le reste de la Syrie : retirés dans les bois, voyageant peu, c'est à peine si, sur les grands cours d'eau, ils ont jeté des arbres en guise de pont. Cependant, au milieu de ce pays, à Coubaïat, deux moines, l'un de Nice, l'autre d'Arezzo, sont venus fonder un couvent où ils vivent seuls. Je m'arrêtai deux jours auprès d'eux, et ni l'éloignement de leur patrie, ni la tristesse de leur exil volontaire, ni la fréquentation continuelle des Arabes n'avaient affaibli cette amabilité affectueuse, cette politesse raffinée qui distingue partout le clergé italien. Je passai de nouveau au Kalat-el-Hosn; de là, tournant à l'est et m'engageant dans les plaines qui entourent Homs, puis dans le désert, je me trouvai tout à coup au milieu d'un campement de grands Bédouins. Les tentes carrées, faites de peaux de bêtes, établies auprès d'une source, non encore tarie, et disposées en bon ordre, comme seraient des maisons dans une ville, couvraient un immense espace de terrain. Ouvertes d'un côté, elles laissaient voir à l'intérieur leurs habitants diversement occupés, des feux sur lesquels cuisait du riz, des nattes étendues à terre, des vases et des ustensiles de ménage : devant chacune d'elles veillaient de gros chiens; les enfants et les femmes, les uns jouant, criant, courant, les autres portant des fardeaux, travaillant ou causant en groupes, les premiers nus, les secondes couvertes seulement d'une robe bleue foncée, faisaient alentour un bruit continuel. Des hommes assis fumaient le chibouck; des cavaliers armés de ces lances énormes où pendent des couronnes de plumes noires, se poursuivaient dans la plaine, d'autres chantaient couchés à l'ombre de leurs chevaux. Les troupeaux de bœufs et de moutons erraient au hasard entre les tentes; une réunion nombreuse se tenait à l'entrée de celle du cheik, plus grande que les autres. Tout autour de la ville nomade, rangées en cercle et dentelant l'horizon immense du désert, les silhouettes de sept ou huit mille chameaux se découpaient sur le ciel. C'était le soir.

Je regagnai bientôt la Beka et j'arrivai à la source du Narh-Azi (l'Oronte). Le Narh-Azi sort, au pied du Liban, d'un bassin profond, ombragé de grands arbres; c'est d'abord un torrent rapide, impétueux, surtout au printemps; des buissons qu'il entraîne souvent avec lui, pendant ses crues, des roseaux gigantesques couvrent ses bords. A peu de distance, dans la plaine, se dresse encore, presque entier, le monument appelé Kanlia-el-Hurmul. Il repose sur une base formée de cinq marches et est composé de trois parties : deux cubes superposés et une pyramide; à chacun de ses angles se trouve une colonne, et sur chaque face du premier cube, un bas-relief. Ce monument, d'une grande importance, paraît appartenir à l'époque romaine. Une réunion de grottes, portant le nom de Mar-Maroun, se trouve dans la vallée du Narh-Azi, à peu de distance de sa source. C'est un palais de trois étages entièrement évidé dans la montagne; les fenêtres, les portes, les armoires, les escaliers sont taillés avec le plus grand soin dans le granit. Aujourd'hui tout cela est désert.

Après avoir retraversé le Liban, je passai deux jours à Tripoli, et je repartis pour la montagne chrétienne.

A Tannourine, je rencontrai le patriarche en tournée pastorale, monté sur une mule blanche, vêtu d'une robe rouge et suivi de son clergé. Il parcourait le pays aux acclamations de tout le peuple accouru sur son passage. Les pentes à pic, les sentiers pierreux, les rochers étaient garnis de monde; les vallées retentissaient de coups de fusil, de cris d'enthousiasme. Le patriarche déjeuna à Tannourine : on nous servit deux moutons entiers farcis de riz. Le pain placé sous la table, selon l'usage, servait de coussin aux pieds nus des invités.

Toute la partie du Liban habitée par les chrétiens est de beaucoup la plus riche, la plus peuplée et la mieux cultivée; le long de la mer s'étendent des champs d'orge, de mûriers, ou des jardins plantés de cannes à sucre. Sur chaque crête on voit un couvent ou un village. D'abord, c'est Djouguy, le port chrétien, au fond d'un golfe peu profond, mais calme, que domine le cap de Sarba, son vieux temple et ses tombeaux phéniciens; plus haut, c'est Bquerqué, résidence d'hiver du patriarche, Zouk où se fabriquent les plus belles étoffes de la Syrie, le couvent arménien de Bet-Raschbo, placé sur un piton à pic de toutes parts, comme une statue sur une colonne, le séminaire de Ghazir où quelques jésuites enseignent à deux cents petits Arabes le français, le latin et la grammaire. On y joue même, à l'occasion, des tragédies françaises, que les Maronites trouvent bien écrites. Le Narh-Mamelthein coule au pied de la hauteur que domine le couvent; un escalier gigantesque fait de main d'homme monte jusqu'au sommet sur une largeur d'une lieue environ; chaque marche est garnie d'une file de mûriers; plus loin, on rencontre le petit port d'El-Bowar, Djebel, Batrun, le cap Madone, sur lequel vit une population complétement étrangère au reste du pays. Puis dans la haute montagne, c'est Amioun, une grande ville, Tirza, où l'on voit une vieille sculpture dans le rocher, Bziza où existe encore un temple grec, Héberine, der Baschtar, Edhen enfin, la patrie des anciens Mardaïtes et du célèbre bey Ioussef-Karam. Je m'y arrêtai deux jours.

Chaste, pieux, catholique ardent, Ioussef-bey ne dit pas vingt phrases de suite sans y mêler le nom de Dieu ou de la Vierge. Doué d'une imagination vive, il s'enthousiasme à la lecture de la Bible, et ne parle que par paraboles; son langage ordinaire a toujours les allures

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

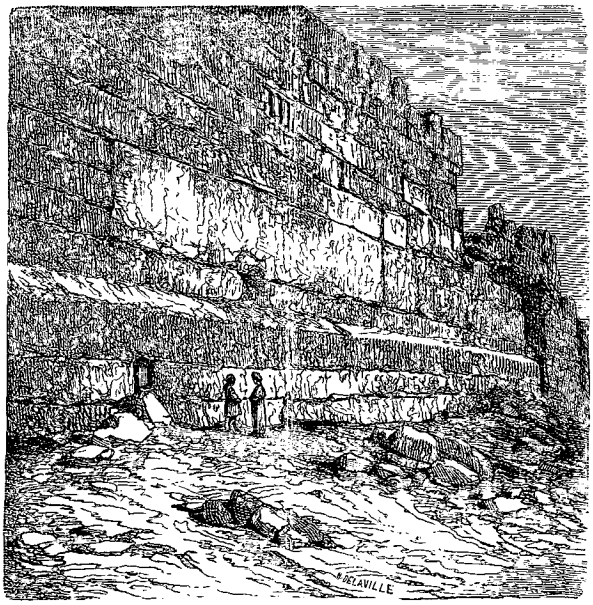
d'une prophétie. La conversation roula sur l'influence de la femme dans la société. Le bey ne marchande pas : il veut l'exclure du monde, la parquer dans un coin et la bannir de toute réunion. « Elle est, dit-il, la source de toutes nos fautes : c'est elle qui toucha la première au fruit défendu. » Il cita, avec une incroyable mémoire, la Bible, l'Évangile, saint Paul, les Pères de l'Église. Un de mes amis, Maronite établi à Beyrouth, qui se trouvait présent, riposta en racontant les aventures de Télémaque, et essaya de faire comprendre au bey que lorsque la tentation devient trop forte, on a toujours la ressource de se jeter à l'eau. Ioussef-Karam termina par une comparaison assez orientale, qui peut donner une idée du ton général de la conversation. L'homme, dit-il, est un monde à lui tout seul : le monde a des rochers, l'homme a des os ; le monde a des arbres et de la verdure, l'homme a des cheveux ; le monde a deux flambeaux, le soleil et la lune ; l'homme a deux yeux ; mais le monde contient aussi des nations ennemies qui se font la guerre ; l'homme a ses passions, bonnes ou mauvaises, dont les combats ne sont ni moins terribles, ni moins dangereux, puisqu'il s'agit de la vie éternelle, du ciel et de l'enfer. » Le lendemain, nous causâmes encore. Mon ami raconta au bey le passage des Thermopyles, la bataille de Marathon et quelques-unes des aventures de Télémaque.

Ces récits faits en arabe (les *Aventures de Télémaque* en arabe !) intéressaient vivement Ioussef-bey, pour qui tout cela était nouveau.

Certes, je crois qu'il est peu de drames, peu de romans, y compris *Clarisse Harlowe*, ayant produit autant d'effet sur le public qu'en fit sur le bey la fuite de Télémaque et de Mentor quand ils quittent l'île de Calypso. La fausse honte qui l'empêchait de demander si cette histoire était réelle ou inventée, ajoutait encore à l'intérêt qu'il prenait à l'entendre. Du reste, il est assez curieux de voir que dans ce pays, un des plus dépravés du monde, la chasteté soit regardée comme la première vertu : ce qui fait, en grande partie, la popularité incontestable de Ioussef-Karam, c'est son horreur bien connue pour les femmes. Le peuple est convaincu que les mépriser est le premier devoir du guerrier et de l'homme d'État.

Peu de temps après, je me mis en route pour Damas. L'Anti-Liban est complétement nu et désolé. Là, pas une seule trace de culture ; pas d'arbres, pas un brin d'herbe : on dirait une chaîne de montagnes en marbre rose veiné de gris et de carmin. L'œil découvre des horizons immenses, des plateaux, des pics, des ravins ; mais pas une feuille. La vallée du Narh-Barada, cependant, est remplie d'une admirable végétation.

Après avoir gravi la dernière cime, une plaine apparaît à vos yeux. Le désert l'entoure et commence à l'horizon ; une chaîne de collines bleues occupe la droite ; au centre de ce paysage resplendissant de lumière, entourée de jardins, s'élève une ville où les minarets se pressent comme les arbres dans une forêt, où les dômes enchevêtrent leurs lignes, ville immense, féerique, éblouissante : c'est Damas. Là, vraiment, on a une grande idée de l'Orient : des bazars couverts, larges, magnifiques ; des mosquées peintes, des cours entourées de portiques, de vastes khans pleins de marchands, de voyageurs, de chameaux, de chevaux, de Bédouins, de Kurdes, de Turcomans ; des bains qui laissent voir, par leurs fenêtres grillées, des salles pleines d'hommes à demi nus, qu'on masse, qui s'habillent ou qui dorment ; des boutiques où sont jetées les choses les plus précieuses et les plus éclatantes : l'or, la soie, l'argent, les étoffes de Perse ; tout cela est réuni, confondu, entassé pêle-mêle. Les maisons surtout brillent par leur richesse. Pour la première fois on trouve l'Orient d'accord avec les *Mille et une Nuits* : mosaïques, jets d'eau, plafonds peints de mille couleurs, fantaisies éblouissantes de décorateurs arabes, plaques de marbre, bois sculptés, glaces taillées, nacre, métaux précieux, concourent à la fois à l'ornementation de ces palais dont les habitants couchent par terre, tout habillés, sur des nattes.



Grandes assises de Baalbek. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. G. Hachette.

J'arrivais juste pour le retour de la grande caravane de la Mecque. Depuis quatre jours déjà d'interminables files de chameaux se suivaient, chargées de tentes et de paniers où étaient entassés des hommes et des femmes de toutes les nations de l'Asie. Les gens riches ont de grandes chaises à porteurs ; des dromadaires, chargés de rubans et de miroirs, sont attelés entre les brancards. D'abord vinrent des Persans, aux coiffures pointues, les uns déguenillés, les autres richement vêtus ; puis des Tcherkess, avec un large bonnet à poil et des armes incrustées d'or et d'argent ; des Bédouins, la tête cachée dans le couffi, des cavaliers de Bagdad aux lances longues et flexibles, des musulmans de l'Asie Mineure sur leurs chameaux chevelus, puis des négresses esclaves

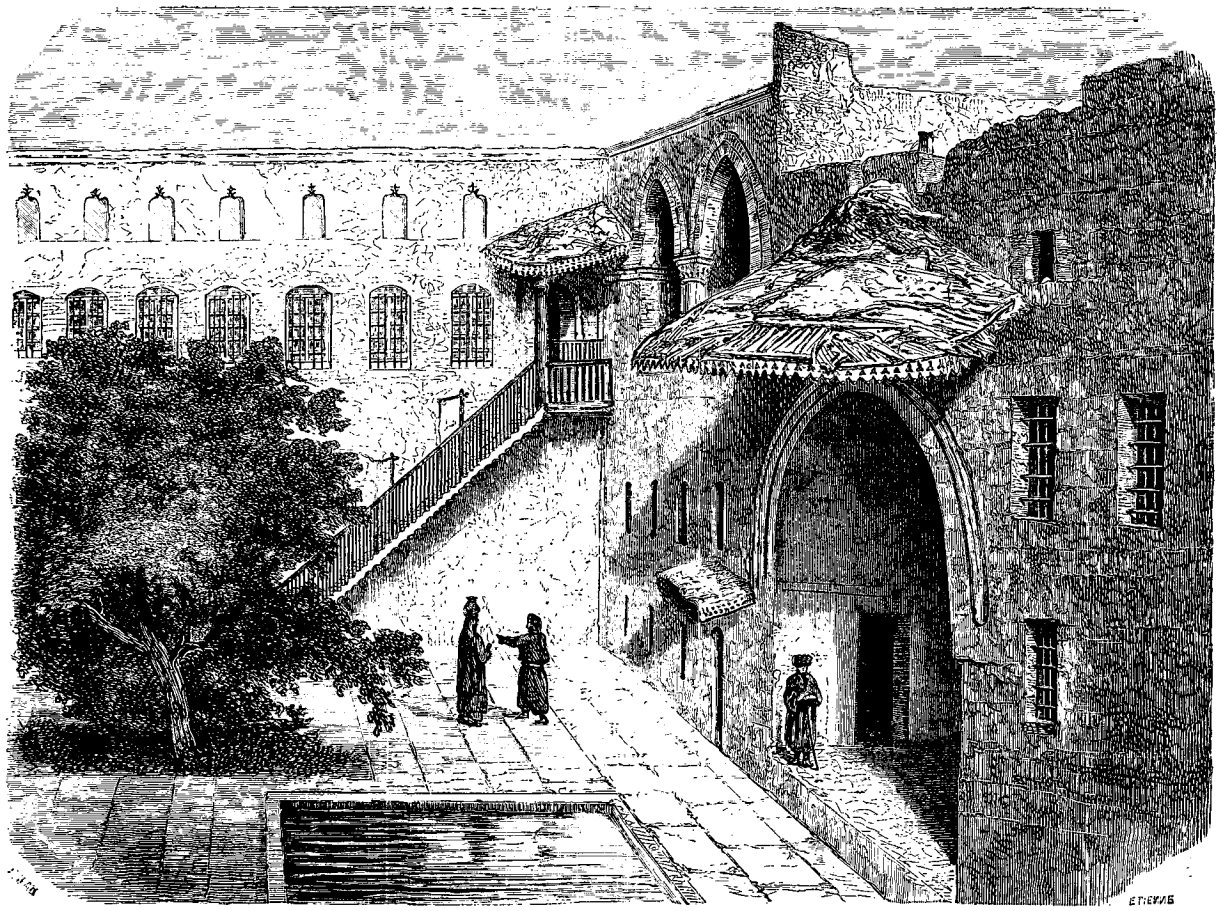
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'on amenait pour les vendre, puis des femmes soigneusement cachées sous leurs voiles, derrière les épais rideaux des palanquins. Quelques malheureux, à demi tués par le voyage et le soleil ardent du désert, étaient couchés en travers de leurs montures, la tête pendant d'un côté, les pieds de l'autre, ballottés, heurtés, épuisés.

Je vis ainsi un vieillard, presque un cadavre, râlant au grand soleil, sans un mouchoir pour lui donner de l'ombre, abandonné seul sur un dromadaire qui le secouait comme un vieux linge.

Enfin parurent le pacha et son état-major, de l'artillerie, des fantassins, puis un palanquin gigantesque sur un chameau monumental. Il portait le suaire qu'on étend tous les ans sur le tombeau du Prophète. Dans ce même palanquin on enferme, je ne sais pourquoi, un fou qui passe sa tête entre les rideaux et tire la langue à la foule. Après lui vient encore, sur un second chameau, un autre fou presque nu qui se livre à toutes sortes d'excentricités. La foule, quand ils passent, salue avec respect.

Le quartier chrétien était le plus riche et le plus beau de la ville; il n'en reste aujourd'hui que des mai-



Intérieur de maison à Hama (p. 59). — Dessin de A. de Bar d'après une photographie de M. G. Hachette.

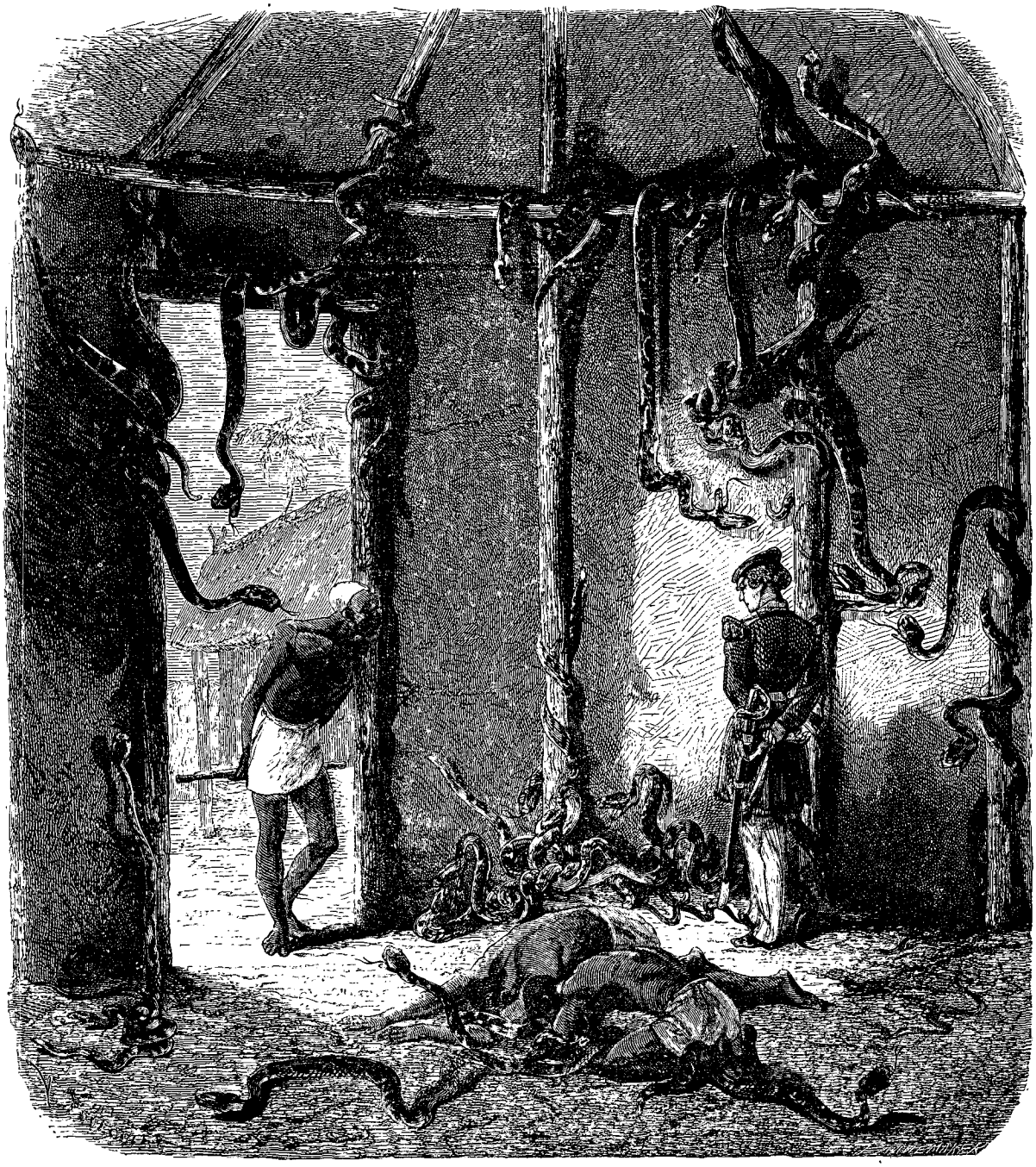
sons écroulées, des églises en ruine, des murs noircis par la fumée, des marbres brisés; il est difficile de voir quelque chose de plus triste : rien n'est debout, et l'on sent une haine impitoyable, à la façon dont tout a été ravagé et anéanti.

Les cadavres sont restés en grande partie ensevelis sous les décombres, et, chose horrible à penser, on a remarqué qu'après les massacres, les chiens du bazar avaient subitement et considérablement engraissé. J'avais déjà vu, pendant la guerre, Zalèh en ruine et Deïr-el-Kamar sanglant, encombré de morts. Je retrouvai ces mêmes tableaux à Damas.

Des intérêts matériels peuvent engager les Anglais à soutenir la Porte Ottomane; mais je crois qu'en présence de ces ruines, tout honnête homme, à quelque opinion qu'il appartienne, ne peut former qu'un vœu : celui de voir la Syrie et le Liban délivrés enfin de la race turque.

E. Lockroy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur du temple des serpents, à Wydah (p. 71 et 72 . — Dessin de Foulquier d'apres un croquis de M. Repin.

VOYAGE AU DAHOMEY,

PAR M. LE Dr RÉPIN, EX-CHIRURGIEN DE LA MARINE IMPÉRIALE.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Départ de Brest. — Gorée. — Wydah. — La Barre. — Un naufrage dans la Barre.

De retour de l'expédition de Crimée, je me reposais à Brest en mars 1856. On venait d'y lancer *le Dialmath*, jôli bâtiment à aubes de la force de soixante chevaux, mâté en brick-goëlette et armé de quatre obusiers de 12. Sa construction spéciale et son faible tirant d'eau le rendaient propre à franchir les barres et à re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monter les grands fleuves de la côte occidentale d'Afrique : c'était sa destination.

La campagne devait durer dix-huit mois ou deux ans; les officiers m'engageaient vivement à les suivre : je m'y décidai. Le 13 mars 1856, je reçus mon ordre d'embarquement en qualité de chirurgien-major du *Dialmath*. quelques heures après j'étais à bord, et le 14 mars nous quittions Brest et la France, faisant route pour l'Afrique.

Après avoir successivement touché à la Corogne, à Vigo, Lisbonne et Sainte-Croix de Ténériffe, nous reconnaissions le cap Vert, le 28 avril au matin, et, le soir du même jour, nous mouillions sur rade de Gorée, au milieu des bâtiments de la station que nous venions rallier.

Pendant les premiers mois, le commandant en chef, M. le capitaine de vaisseau Protet, aujourd'hui contre-amiral, nous employa à quelques missions sur différents points de la côte, depuis Gorée jusqu'au Gabon.

Au mois d'octobre, notre capitaine reçut l'ordre d'aller mouiller devant Wydah, dans le golfe de Bénin, et de s'y concerter avec le directeur de l'importante factorerie que la maison Régis, de Marseille, a fondée sur ce point en 1842. Le but de notre mission était de visiter le roi de Dahomey, de régler avec lui quelques intérêts de commerce et de lui remettre, au nom du gouvernement français, de riches présents. Nous devions enfin ramener, s'il y consentait, un ou deux de ses enfants pour les faire élever en France dans un de nos lycées.

Dès que notre arrivée sur rade fut signalée à la factorerie par le sémaphore qu'elle entretient sur la plage, M. V..., agent principal de l'établissement, vint à bord s'entendre avec le capitaine Vallon. Il fut décidé que nous resterions quelques jours à Wydah, et que, pendant ce temps, on enverrait un messager au roi pour le prévenir de notre prochaine visite, et lui laisser le délai nécessaire aux préparatifs obligés de notre réception. Le capitaine désigna trois de ses officiers pour l'accompagner : j'eus la bonne fortune d'être du nombre : les deux autres étaient MM. Crouan et Véron, aspirants de marine.

Le lendemain matin, la grande et belle pirogue de la factorerie accosta *le Dialmath*, conduite par quatorze canotiers noirs. Nos uniformes et les effets dont nous avions besoin pour une excursion de vingt-cinq à trente jours furent placés dans des barriques affectées à cet usage, et qu'on nomme *ponchons*. Toutes les marchandises destinées au comptoir sont ainsi renfermées dans des barriques bien étanches, car il est impossible de les débarquer sur la plage sans qu'elles soient au moins submergées et souvent roulées par la mer. Nous restâmes vêtus seulement d'une chemise et d'un pantalon de toile pour être prêts à tout événement, et après avoir serré la main de ceux de nos camarades que les exigences du service retenaient à bord, nous partîmes gaiement. Cependant à mesure que nous approchions de la terre (nous en étions mouillés à trois milles environ), la conversation devenait plus languissante. Bientôt on n'entendit plus que le chant monotone et cadencé des nègres, auquel les mugissements de la Barre, plus distincts d'un instant à l'autre, formaient comme un vigoureux accompagnement.

Nous allions, en effet, nous trouver bientôt en face d'un des plus majestueux et des plus terribles phénomènes de la mer : *la Barre des côtes de Guinée*.

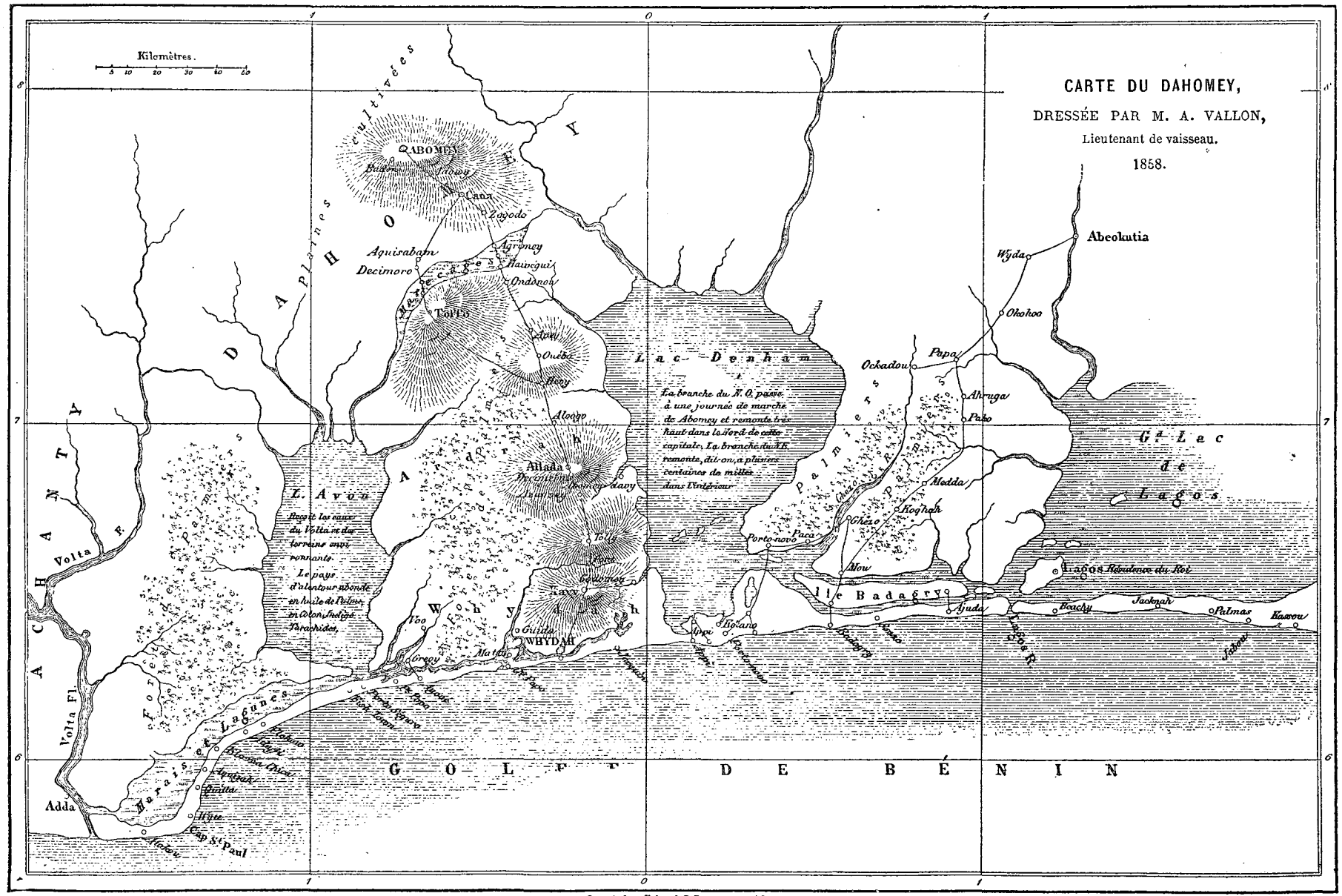
A ces moments solennels où l'homme va jouer contre les éléments une partie dont son existence est l'enjeu, il se recueille en lui-même, et le plus aguerri paye comme les autres ce tribut à l'instinct de la conservation.

Pour quelques-uns de mes lecteurs, un mot d'explication sur ce qu'on appelle *la Barre* ne sera peut-être pas inutile.

Pendant neuf mois de l'année, les vents de sud-ouest règnent dans le golfe de Guinée. Ils y sont attirés, selon quelques savants, par la raréfaction de l'air, due à l'influence des rayons solaires, répercutés par les sables brûlants du vaste continent africain. Sous leur action incessante, l'Océan se creuse en longues ondulations, qui viennent se briser sur une plage sablonneuse dont la déclivité vers la haute mer est presque insensible. Ces gigantesques lames (quelques-unes atteignent quarante à cinquante pieds de hauteur) sont arrêtées brusquement à leur base par le peu de profondeur du fond, tandis que leur partie supérieure, obéissant à l'impulsion reçue, et continuant sans obstacle sa course furieuse, se roule en énormes volutes qui viennent déferler sur la plage avec un bruit terrible. Elles forment ainsi, en rebondissant, trois lignes de brisants à peu près également espacées, et dont la première est à trois cents mètres environ du rivage. C'est un spectacle qu'on n'oublie plus dès qu'on l'a une fois contemplé; et si quelque chose peut ajouter à l'impression qu'il cause, c'est de voir l'homme se jouer, dans une frêle embarcation, de ces colères de la nature, et en triompher à force de courage et d'adresse.

Chacun des comptoirs établis dans ces parages entretient, pour le chargement de ses navires, une ou plusieurs embarcations spéciales montées par un équipage de nègres exercés. Ce sont des pirogues creusées dans un seul tronc d'arbre, mesurant quelquefois trente à trente-cinq pieds de longueur, et seulement assez larges pour que deux hommes puissent s'y asseoir côte à côte. Elles sont montées par dix ou douze hommes complétement nus, et armés d'avirons très-courts et légers, à pelle élégamment découpée comme une feuille de nénufar. Ils manient ces *pagayes* avec une grande dextérité, sans en appuyer le manche sur le bord de l'embarcation, comme le font nos matelots pour leurs avirons, et parviennent néanmoins à imprimer à leur pirogue une rapidité merveilleuse. Le chef de l'équipage se tient debout à l'arrière, gouvernant à l'aide d'une pagaye beaucoup plus longue, à peu près comme ce qu'on appelle en terme de canotage un *aviron de queue*. Ces pirogues n'ont en effet point de gouvernail; également taillées en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



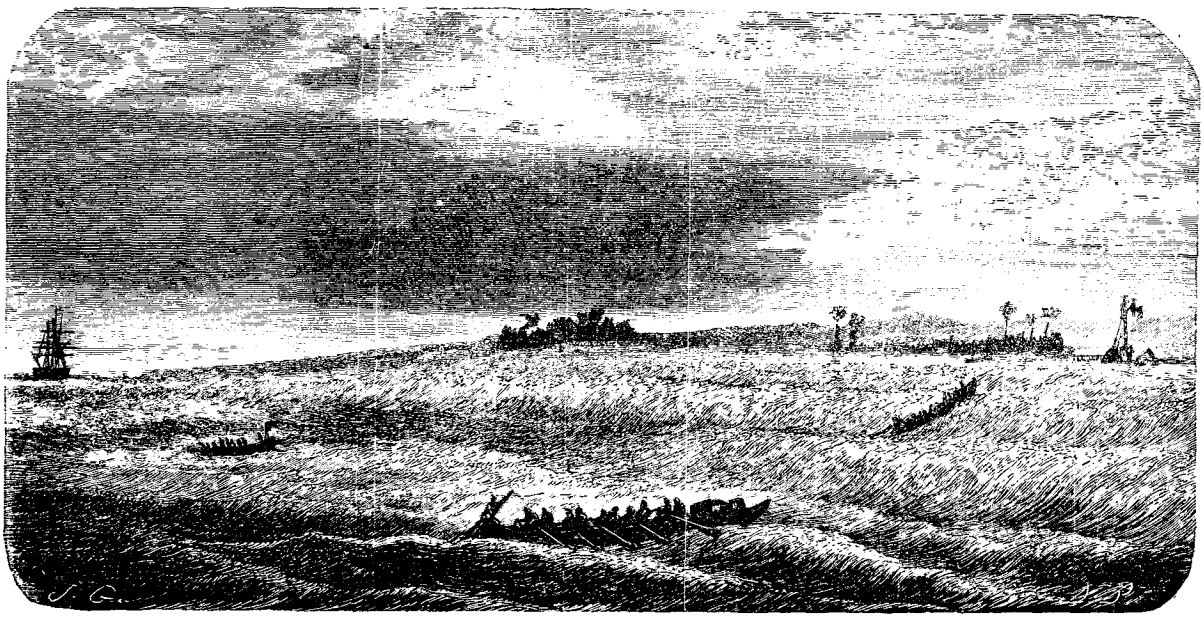
Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pointe aux deux extrémités, elles n'ont à proprement parler ni arrière ni avant, et peuvent indifféremment avancer ou reculer sans virer de bord. Pour franchir la Barre, la manœuvre consiste à se maintenir exactement debout à la lame, qui se soulève quelquefois à pic et remplit la pirogue de ses embruns, mais sans la chavirer. On passe ainsi successivement le premier et le deuxième brisant, en profitant de l'intervalle où la mer, qui les sépare, est moins mauvaise, pour vider la pirogue de l'eau qui la remplit. Arrivé près du troisième brisant, toujours le plus redoutable, on attend une *embellie*, et on *souque* vigoureusement pour gagner la plage avant que la lame y vienne déferler.

Quelquefois la lame gagne de vitesse les rameurs. Alors, si la pirogue est bien gouvernée et ne présente pas le flanc à la lame, on se trouve porté à terre avec une rapidité vertigineuse au milieu de tourbillons d'écume. Mais le moindre faux coup de barre qui place, pour si peu que ce soit, la pirogue en travers de la lame, la fait chavirer et rouler à l'instant. Les nègres sont si excellents nageurs, qu'au milieu même des brisants, ils la relèvent, la vident, et s'y réinstallent de nouveau au grand complet, à moins pourtant que quelque requin, dont ces parages abondent, n'ait prélevé son dîner sur le nombre des naufragés. Cette sorte d'accident n'est pas fort rare, et quelques mois avant notre arrivée, le capitaine d'un bâtiment anglais ayant chaviré dans la Barre de Lagos, voisine de celle de Wydah, fut la proie d'un de ces monstres.

C'est là, du reste, le danger le plus imminent; car on est peu exposé à se noyer si l'on a soin de ne pas se fier à ses propres forces, et de prévenir les nègres qu'on ne sait pas nager; ils se chargent alors de votre sauvetage, d'autant plus volontiers qu'ils en retirent toujours quelque bonne récompense. C'est du moins ce qui m'arriva quelques mois plus tard dans la Barre d'Assinie, en com-



La Barre des côtes de Guinée devant Wydah. — Dessin de E. de Bérard d'après M. Repin.

pagnie de M. Mage, notre second. Nous ne savions nager ni l'un ni l'autre, et nous chavirâmes au premier brisant, à trois cents mètres au moins de la plage. Au moment où la pirogue, prise en travers, allait être submergée et roulée, les nègres, selon leur habitude, sautèrent à l'eau comme une bande de grenouilles effarouchées, afin de n'être pas écrasés contre les bords de la pirogue par la puissante masse d'eau qui venait déferler sur nos têtes. Nous étions prévenus qu'il fallait imiter cette manœuvre; cependant ce ne fut pas, je l'avoue, sans une vive contrariété que je me décidai à piquer une tête. Les quelques instants que je passai au sein de l'*onde amère* me parurent un siècle. Alphonse Karr raconte qu'un jour, plongeant pour sauver un homme qui se noyait, il fut retenu sous l'eau par ce malheureux cramponné à ses jambes, et que, sur le point de succomber, il put en quelques secondes se retracer en un tableau rapide, mais fidèle, toute sa vie passée. Je me trouvai à même, en cette circonstance, de m'assurer de la vérité de cette assertion. En beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je déduisis très-logiquement les funestes conséquences de ma fâcheuse position. La nuit tombait avec cette rapidité particulière aux climats tropicaux, et il me vint à l'esprit que, l'obscurité empêchant les nègres de distinguer la couleur de ma peau, ils pourraient me prendre pour l'un d'eux et m'abandonner à mes propres forces. Aussi, dès que le caprice des vagues qui nous ballottaient me mit la tête hors de l'eau, je m'empressai de crier, sans vergogne : « Au secours! » Deux noirs qui m'entendirent s'approchèrent, et me prenant sous les bras, me poussèrent en nageant vers le rivage, où j'arrivai sain et sauf, quoique un peu étourdi de l'aventure. J'y trouvai mon compagnon d'infortune qu'on y avait amené de la même façon; et quelques instants après ce bain forcé, nous dînions gaiement au fort d'Assinie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous ne fûmes pas aussi maltraités par la Barre de Wydah. La pirogue s'était remplie plusieurs fois, mais sans chavirer, si ce n'est au moment même où, portés par la lame, nous touchions le rivage. Nos bagages seulement furent roulés par la vague ; mais, grâce aux barriques bien étanches qui les renfermaient, la mer nous les rendit intacts.

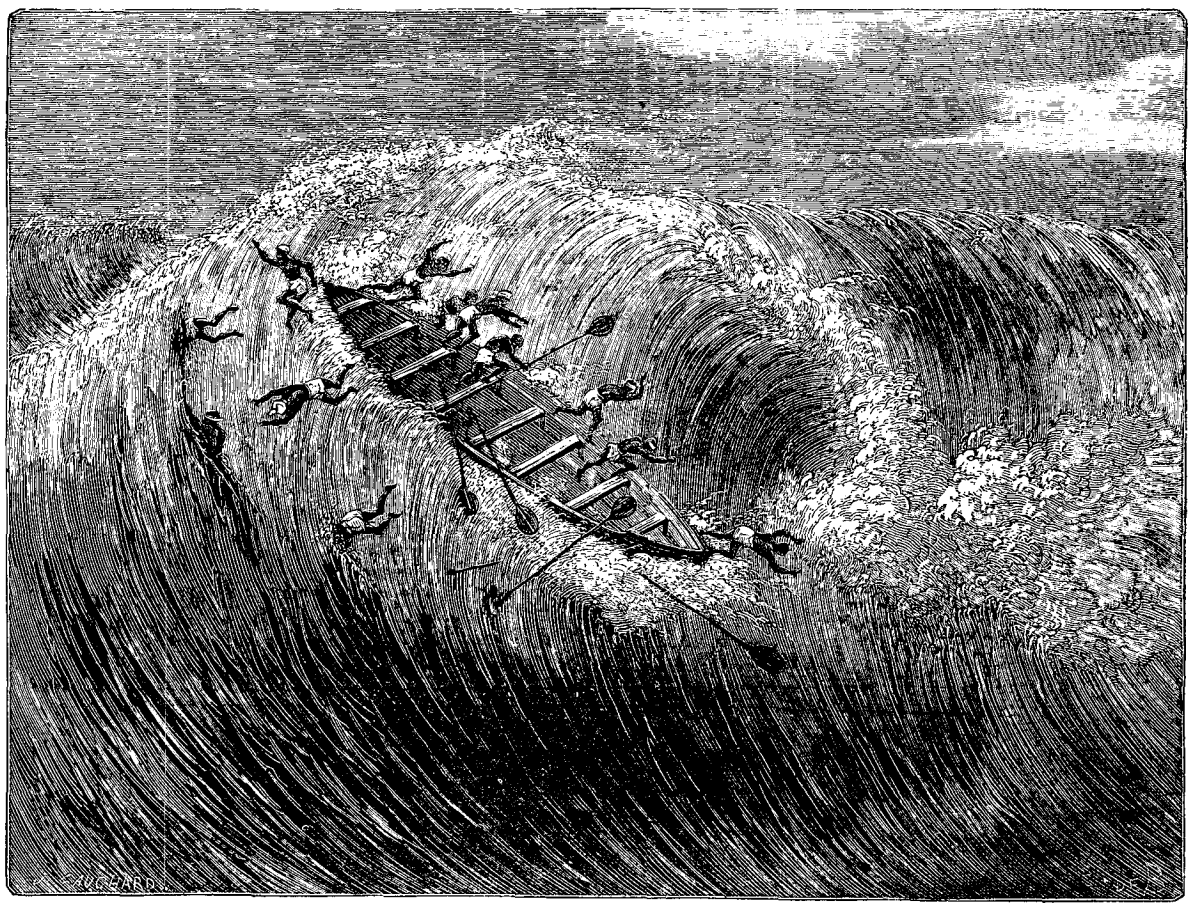
L'un des employés de la maison Régis nous attendait avec des hamacs installés en forme de palanquins.

Après avoir changé d'effets, nous y montâmes ; et, en moins d'une demi-heure, nos vigoureux porteurs nous eurent fait traverser la plaine marécageuse qui sépare Wydah de la mer ; nous étions dans la seconde ville du royaume de Dahomey.

II

Quelques mots sur le royaume de Dahomey. — Description de Wydah. — Le fort Français. — Le temple des serpents fétiches. — Le marché.

Le royaume de Dahomey est, après celui d'Aschantie, l'État le plus puissant de la côte occidentale de l'Afrique. Borné à l'ouest par l'Aschantie, à l'est par le Yarriba, au sud par le golfe de Benin, il est limité au nord par la chaîne de Kong, et étend peut-être son influence jusqu'au Niger, dont les Dahomeyens paraissent con-



Passage de la Barre devant Wydah. — Dessin de E. de Bérard d'après M. Répin.

naître l'existence. Ils estiment à huit ou dix journées de marche la distance qui sépare Alboney, leur capitale, des monts de Kong, c'est-à-dire soixante à soixante-dix lieues. D'autre part, on compte d'Albomey à Wydah environ cinquante lieues, ce qui donne un total de cent dix à cent vingt lieues du nord au sud. De l'est à l'ouest, c'est-à-dire du pays de Yarriba à celui des Aschantis, la distance est d'à peu près soixante lieues. On aurait ainsi pour la superficie du royaume de Dahomey de six mille six cents à sept mille lieues carrées.

Bien qu'il me soit impossible d'établir, d'une façon même approximative, le chiffre de la population, je ne crois pas m'éloigner beaucoup de la vérité en la portant à sept à huit cent mille habitants. Le nombre et l'importance des villages que nous avons traversés, la quantité considérable de guerriers et de peuple rassemblés à Abomey pendant les fêtes que le roi nous y donna, dénotent au moins ce chiffre. Il n'y a guère plus d'un siècle que le royaume de Dahomey a pris toute cette importance, par la conquête des royaumes voisins d'Ardra, de Jaquin et de Wydah, autrefois indépendants. Les anciennes relations de voyages rapportent que, vers 1730, le roi de Dahomey, Guadja-Truda, ayant à se plaindre de celui de Widah, envahit ses États et s'en empara. La ville de Sabi ou Xavi, située à quelques milles au nord de Wydah, était à cette époque la résí-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dence des traitants européens établis dans ce pays. Leurs établissements furent respectés par le vainqueur; mais quelques années plus tard, ils se liguèrent avec les rois voisins d'Ardra et de Jaquin pour rétablir celui de Wydah sur le trône. Le pays soulevé par eux fut de nouveau envahi et soumis, et, cette fois, le roi de Dahomey furieux rasa leurs établissements, et les fit périr dans d'atroces supplices : les royaumes d'Ardra et de Jaquin furent également conquis par Guadja-Truda. Dans la suite, la Compagnie française des Indes obtint d'un des successeurs de Guadja-Truda l'autorisation de construire à Wydah des établissements pour son commerce : c'est l'origine de celui que nous y voyons aujourd'hui. Ruiné et abandonné pendant nos guerres maritimes de la Révolution et de l'Empire, le comptoir de Wydah fut relevé, comme nous l'avons déjà dit, en 1842, par la maison Régis, de Marseille, et c'est aujourd'hui l'un des points les plus importants de la côte pour le commerce de l'huile de palme et de l'ivoire.

La ville de Wydah, la seconde du royaume par sa population, la première par son commerce, est située par 6°17′ de latitude nord et 0°29′ de longitude est, sur un plateau légèrement incliné d'où l'on aperçoit la mer, distante d'environ trois milles. Comme toutes les villes nègres, elle occupe un espace de terrain considérable, à cause des nombreux groupes d'arbres magnifiques et des jardins très-étendus qu'elle renferme. Les voyageurs qui l'ont visitée avant nous en évaluent la population à vingt ou vingt-cinq mille habitants; ce chiffre me semble exagéré d'un tiers. Le nombre des blancs y est fort restreint, et, en dehors des employés de la factorerie, il n'y existait, lors de notre séjour, que trois ou quatre familles d'origine portugaise, autrefois opulentes par la traite des esclaves, mais fort déchues aujourd'hui de leur ancienne splendeur. Les mulâtres, qui occupent un quartier distinct dans la ville, y sont assez nombreux, et parlent une sorte de patois portugais; ils ne diffèrent guère des naturels que par la couleur.

Jetées çà et là sans ordre, les cases de Wydah sont construites en une terre glaise jaunâtre, très-abondante dans tout le pays, dont le sol est presque partout argileux. Cette terre, un peu ramollie dans l'eau, acquiert ensuite sous l'action du soleil une dureté considérable; si elle était façonnée en forme de briques, elle permettrait d'élever des constructions régulières : c'est ainsi, du reste, que fut bâti le fort Français. La plupart des habitants ne prennent pas tant de peine; ils se contentent d'entasser la terre pour en former des murs d'une certaine épaisseur qui résistent longtemps, à condition toutefois que la crête en soit bien défendue par un toit contre les infiltrations des eaux pluviales.

Toutes ces cases ne diffèrent que par la dimension, qui varie selon la richesse du propriétaire et le nombre de ses femmes. Leur architecture et leur distribution est toujours la même : un mur d'enceinte renfermant un nombre plus ou moins considérable de petites maisons carrées. Chaque femme possède la sienne, où elle donne l'hospitalité à son seigneur et maître. Ces habitations, sans autre ouverture que la porte, sont couvertes d'herbes sèches reposant sur une légère charpente de ronniers. Ce toit, qui fait en avant une grande saillie, est soutenu par des piliers en bois, peints et quelquefois sculptés, et forme ainsi une galerie ou *varangue*, sous laquelle on se tient habituellement le jour pour profiter de la fraîcheur de l'air. C'est là que le maître reçoit les étrangers, qui pénètrent rarement dans l'intérieur, où l'on ne trouve du reste pour tout mobilier qu'un lit ou plutôt un divan haut de dix-huit pouces à deux pieds, en nervures de palmier, du genre de ceux qu'on appelle au Sénégal *tara*, quelques calebasses, des jarres en terre rougeâtre fabriquées dans le pays, et enfin un ou deux tabourets taillés dans un seul bloc de bois et ornés de sculptures et de découpures à jour qui leur donnent quelque ressemblance avec les lourds escabeaux du moyen âge. L'élégance et la richesse de sculpture et d'ornementation de ces siéges sont une marque de l'importance de leur propriétaire, qui les fait souvent porter avec lui quand il va visiter ses amis ou s'asseoir sous l'arbre des *palabres* (conversations, conciliabules).

On comprend qu'avec une architecture aussi primitive, la ville de Wydah contienne peu de monuments qui méritent de fixer l'attention du voyageur. L'ancien fort de la Compagnie française des Indes et le temple des serpents fétiches nous arrêtèrent seuls quelques instants : le premier par les souvenirs qu'il réveille, le second à cause de sa destination singulière.

Le fort Français, dernier vestige de la puissance de notre Compagnie des Indes dans ces parages, est situé dans la partie ouest de la ville. C'est un parallélogramme régulier, composé de quatre bastions reliés par des courtines, et entouré d'un fossé large et profond. Un ouvrage avancé couvrait jadis la grande porte qui, outre ses vantaux, se fermait au moyen d'un pont-levis. Aujourd'hui les bastions s'écroulent, les vieux canons de fer, enfouis dans l'herbe au milieu des débris de leurs affûts, sont condamnés à un éternel silence, et la luxuriante végétation des tropiques a envahi et comblé les fossés. Le pont-levis subsiste encore, ainsi que l'ancien corps de logis affecté aux officiers, qui consiste en un rez-de-chaussée servant de magasins pour les *cauris* ou monnaies-coquillages et les marchandises de traite, et en un premier étage habité par le directeur et les employés de la factorerie. Les trois autres côtés du parallélogramme dessiné par l'enceinte du fort sont de vastes galeries abritant les machines pour l'épuration et le mesurage des huiles et les ateliers de tonnellerie. Au milieu de la cour s'élève une tourelle assez élégante, jadis la poudrière, transformée aujourd'hui en pigeonnier.

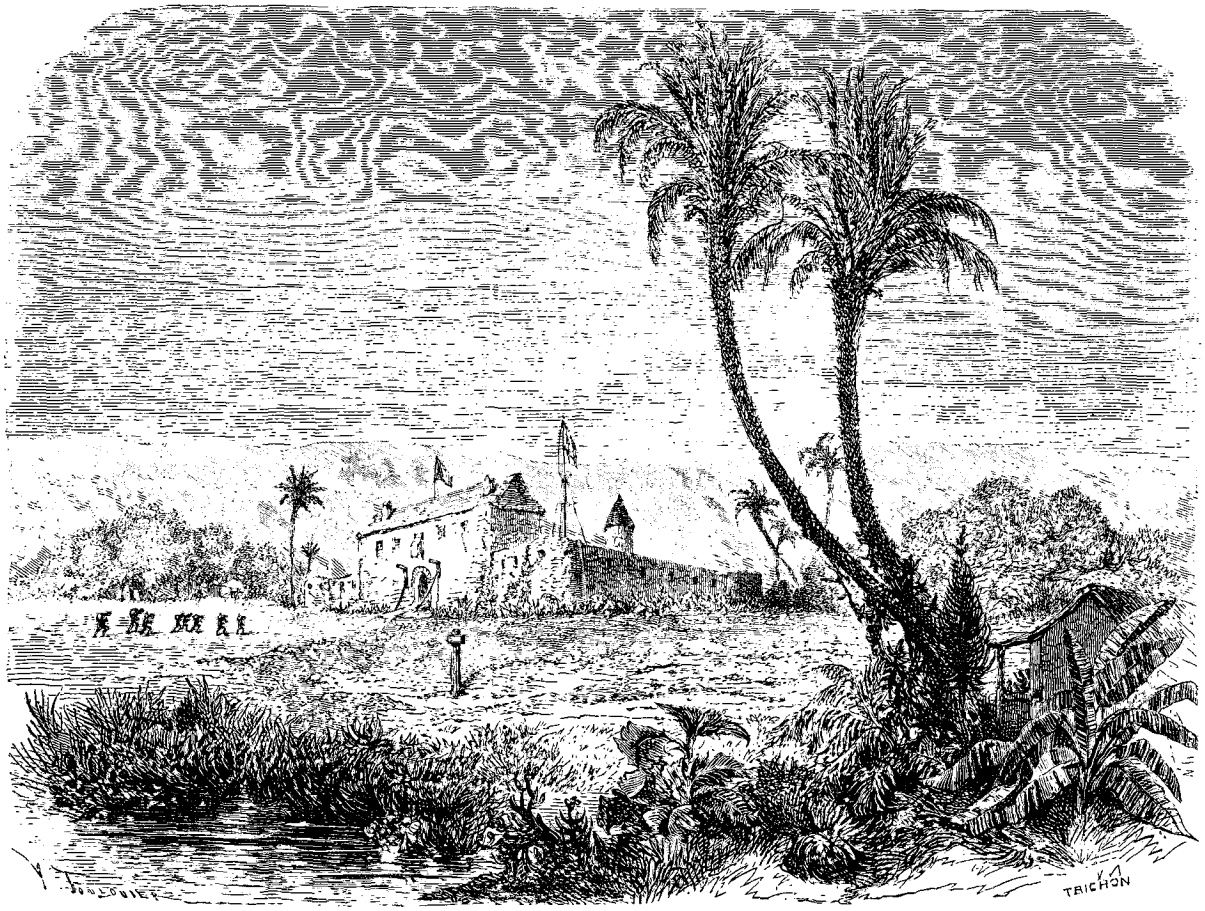
Certes, il y a loin de l'aspect actuel de l'établissement à celui qu'il devait présenter vers le milieu du dix-huitième siècle; mais ne faut-il pas plutôt s'en réjouir que s'en affliger, puisque c'était par le commerce des esclaves qu'il florissait alors! De quelles scènes déchirantes ou odieuses ces longues galeries, où l'on entassait pêle-mêle les captifs n'ont-elles pas été le théâtre! Aujour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'hui, ce sont les naïves chansons et les joyeux éclats de la gaieté nègre qui en font retentir les voûtes. Il y régnait, au moment de notre arrivée, une singulière activité A chaque instant entraient des habitants de l'intérieur, apportant de l'huile de palme dans de grandes jarres de terre rouge, ou des dents d'éléphant, ou de la poudre d'or dans de petits sacs de cuir suspendus à leur cou.

Qui n'a pas vu de marché nègre ne peut se faire une idée des ruses employées par ces négociants primitifs, pour retirer de leurs produits le plus grand bénéfice possible. Vingt fois ils s'en vont indignés du peu qu'on leur offre, et vingt fois reviennent à la charge sans se rebuter du flegme avec lequel les employés de la factorerie, habitués à leurs façons, accueillent leurs récriminations. Habiles à frauder leurs marchandises, mélangeant sans vergogne la limaille de cuivre à la poudre d'or, ils nient effrontément les falsifications les plus évidentes.

Naturellement portés au vol, et, à l'instar des anciens Spartiates, ne le regardant comme un crime que lorsqu'il est commis avec maladresse, ils sont constamment à l'affût d'une occasion de larcin. Quand un voleur malhabile est surpris par les traitants, c'est au milieu des huées et des moqueries de ses camarades qu'il est corrigé d'importance et chassé de la factorerie, mais ils



Vue du fort Français de Wydah. — Dessin de Foulquier d'après M. Répin.

n'attachent aucune idée de déshonneur à sa mésaventure. A cinq heures du soir le marché cesse, et on ferme les portes du fort, qui se rouvrent le lendemain, à sept heures, pour voir se renouveler les mêmes scènes.

La première nuit de notre séjour dans le fort, où nous reçûmes du directeur une hospitalité aussi gracieuse que confortable, fut signalée par un événement qui aurait pu avoir des suites fâcheuses. Un cigare mal éteint, jeté dans un crachoir plein de sciure de bois, détermina un commencement d'incendie dans le corps de logis que nous occupions. Heureusement le capitaine Vallon, réveillé par la fumée qui pénétrait dans sa chambre contiguë à la salle à manger, donna l'alarme, et de prompts secours arrêtèrent les progrès du feu. Une partie du plancher de la salle à manger fut brûlée, mais les magasins situés au-dessous et qui contenaient, nous dit-on, d'assez grandes quantités de poudre de traite, furent heureusement préservés.

Quand tout fut rentré dans l'ordre, il était jour; on ouvrait les portes du fort. Je sortis pour courir la ville, et ma première visite fut pour le temple des serpents fétiches, situé non loin du fort, dans un lieu un peu isolé, sous un groupe d'arbres magnifiques.

Ce curieux édifice consiste simplement en une sorte de rotonde de dix à douze mètres de diamètre et de sept à huit de hauteur. Ses murs en terre sèche, comme ceux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des cases des habitants, sont percés de deux portes opposées, par lesquelles entrent et sortent librement les divinités du lieu. La voûte de l'édifice, formée de branches d'arbres entrelacées qui soutiennent un toit d'herbes sèches, est constamment tapissée d'une myriade de serpents que je pus examiner à mon aise. Tous appartiennent, comme doit bien le supposer le lecteur, à des espèces inoffensives, car ils sont dépourvus des crochets canaliculés dont la présence caractérise les serpents venimeux. Leur taille varie d'un à trois mètres ; ils ont le corps cylindrique, fusiforme, c'est-à-dire un peu renflé au milieu, et se terminant insensiblement par une queue formant le tiers à peu près de la longueur totale de l'animal. La tête est large, aplatie, et triangulaire à angles arrondis, soutenue par un cou un peu moins gros que le corps. Leur couleur varie du jaune clair au jaune verdâtre, peut-être selon leur âge. Les uns (c'est le plus grand nombre) portent sur le dos, dans toute leur longueur, deux lignes brunes, tandis que d'autres sont irrégulièrement tachetés. Ces différents caractères me font penser qu'ils appartiennent tous aux diverses espèces de reptiles non venimeux que Linné avait rassemblées dans les familles des pythons et des couleuvres. La queue allongée et prenante, et la facilité à grimper de quelques-uns d'entre eux, pourraient les faire admettre dans le genre Leptophis de la famille des Syncrantériens (*coluber* de Linné), de Duméril et Bibron.



Vue extérieure du temple des serpents, à Wydah. — Dessin de Foulquier d'après M. Répin.

Quoi qu'il en soit, le nombre de ces animaux, lors de ma visite, pouvait bien s'élever à plus d'une centaine. Les uns descendaient ou montaient enlacés à des troncs d'arbres disposés à cet effet le long des murailles ; les autres, suspendus par la queue, se balançaient nonchalamment au-dessus de ma tête, dardant leur triple langue et me regardant avec leurs yeux clignotants ; d'autres enfin, roulés et endormis dans les herbes du toit, digéraient sans doute les dernières offrandes des fidèles. Malgré l'étrangeté fascinante de ce spectacle et l'absence complète de tout danger, je me sentais mal à l'aise au milieu de ces visqueuses divinités, et, comme au sortir d'un mauvais rêve, je laissai échapper en quittant le temple un soupir de soulagement.

Il n'est pas rare de voir dans les rues de la ville quelques-uns de ces animaux sacrés promenant leurs loisirs. Quand les nègres les rencontrent, ils s'en approchent avec les plus grandes marques de respect et, en se traînant sur les genoux, les prennent dans leurs bras avec mille précautions, s'excusant de la liberté grande, et les reportent dans leur temple de crainte qu'il ne leur arrive quelque fâcheux accident. Malheur à l'étranger ignorant ou imprudent qui les maltraiterait ! il payerait cet outrage de sa vie. On m'a raconté qu'il y a quelques années, un employé récemment débarqué avait fait feu, dans la cour du fort, sur un de ces animaux qu'il prenait pour un serpent ordinaire. Malgré le soin qu'on eut de tenir l'affaire secrète, il en transpira quelque chose, et il fallut acheter chèrement le pardon des prêtres offensés. Mais il est probable que, si le crime eût été commis dans les rues de la ville, le fanatisme populaire, de moins facile composition que la conscience des prêtres, en eût tiré une sanglante vengeance.

Ces prêtres habitent, près du temple des serpents, une des plus vastes cases de la ville, dans laquelle ils vivent grassement des offrandes des fidèles et du produit de leur double industrie de médecins et de sorciers. Ils jouissent d'une influence considérable bien qu'occulte, car ils paraissent étrangers aux affaires, et nous ne les avons vus ni dans les conseils du roi ni dans ceux du vice-roi de Wydah. Ils semblent même s'être fait une loi de cette existence isolée et mystérieuse. Je désirais cependant avoir quelques rapports avec eux, d'autant plus qu'on m'avait vanté différents remèdes dont ils possèdent le secret, soit contre le ver de Guinée, soit contre la morsure des serpents venimeux. Ils composent en outre, avec le jus de certaines herbes, les poisons les plus subtils.

Bien que j'ajoutasse peu de foi à ces assertions, j'étais néanmoins curieux de les vérifier ; mais, malgré l'offre de cadeaux importants et de médicaments précieux, il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me fut impossible non-seulement d'en rien obtenir, mais encore de leur parler.

Je dois, pour ne rien omettre de ce qui peut intéresser le lecteur, dire un mot du marché public qui se tient à Wydah dans la partie est de la ville. Il rappelle un peu, pour l'aspect général, les bazars orientaux des petites villes turques. C'est un double rang de chétives boutiques de bambous dans lesquelles le marchand, ou plutôt la marchande, car ce sont surtout des femmes, se tient assise au milieu des calebasses pleines de ses marchandises. On y vend à peu près tout ce qui est nécessaire à la vie chez ces peuples : du riz, de l'huile de palme, du sel, des étoffes de coton, des verroteries, etc. Il y a aussi des restaurants en plein vent, où l'on débite au chaland, qui les consomme debout, certaines préparations culinaires parmi lesquelles la viande de chien, accommodée de diverses façons, tient le premier rang. Ce goût, qui nous paraît singulier, est partagé du reste par nombre de peuplades africaines, notamment par celles qui habitent les rives du Congo. La farine de manioc humectée d'eau, roulée en boules de la grosseur du poing et renfermée dans un fragment de feuilles de bananier, y joue le rôle du pain chez nous. Il s'y fait encore une grande consommation de viande de bœuf découpée en lanières étroites, et séchée au soleil, qu'on mange ainsi sans autre apprêt; mais il faut être pourvu



Comment on voyage dans le Dahomey (p. 74). — Dessin de Foulquier d'après M. Répin.

de véritables mâchoires de cannibale. Je n'y ai vu vendre aucune boisson spiritueuse, ni tafia ni vin de palme; les nègres du reste ne boivent pas en mangeant; ce n'est qu'à la fin du repas qu'ils se désaltèrent et toujours avec de l'eau pure, ce qui ne les empêche pas d'aimer avec passion les liqueurs fortes et de s'enivrer toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion.

La monnaie usitée sur ce marché est le *cauris*, dont j'ai déjà parlé plus haut. On donne ce nom à un petit coquillage univalve du genre des porcelaines (*cyprea moneta*, Linné), d'un blanc jaunâtre uniforme et de la dimension d'une noisette. On le trouve abondamment répandu sur les rivages de l'océan Indien, d'où nos traitants le font venir. Sa valeur n'est pas bien considérable. Il en faut vingt à peu près pour équivaloir à un sou de notre monnaie. Aussi en voit-on des tas énormes chez les commerçants dont les transactions sont un peu étendues, et la factorerie française occupe je ne sais combien d'individus employés uniquement à compter les cauris. Dans l'intérieur on s'en sert moins comme monnaie que comme ornements, soit en colliers, soit en bracelets, ou encore en broderies grossières sur les cartouchières, les baudriers et les diverses pièces de l'équipement des guerriers.

Le second jour après notre débarquement nous allâmes rendre visite au gouverneur de Wydah, nègre de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cinquante ans environ, assez bel homme, mais qui ne m'a pas paru fort intelligent. C'est un des chefs les plus puissants du Dahomey. Il porte le titre de *javogan* ou vice-roi, et les négociants doivent compter avec lui. Il nous reçut sous la varangue de l'une de ses cases, entouré de trois ou quatre familiers, qui nous donnèrent une idée de ce que nous devions voir plus tard, à la cour de Ghézo, en fait de basses servilités. Cette entrevue fut courte et peu intéressante; il nous sembla que le javogan voyait d'un mauvais œil, je ne sais pour quelle raison, notre voyage auprès du roi.

Tandis que nous parcourions la ville, le directeur de la factorerie s'occupait activement des préparatifs de notre voyage. Prévenu de notre arrivée, Ghézo, monarque alors régnant sur le Dahomey, envoya à Wydah l'un de ses aides de camp (*racadère*) pour nous saluer et nous *donner la route*, car aucun étranger ne peut pénétrer dans l'intérieur sans l'expresse permission du roi. Cet officier arriva le 12 octobre, et présenta au capitaine Vallon la *canne royale*, insigne des fonctions dont il était chargé. C'est une des coutumes de ce pays, où l'écriture est inconnue, que l'envoyé d'un roi ou d'un seigneur soit porteur d'un signe visible de la confiance de son maître. Le plus souvent c'est une canne plus ou moins élégante que le messager remet entre les mains de celui vers lequel il est envoyé, pendant qu'il s'acquitte auprès de lui de sa mission. Il la reprend ensuite, car c'est une sorte de passe-port qui lui assure partout où il passe le respect et l'obéissance due au souverain, et il la remet à son maître en lui rendant compte de l'exécution de ses ordres.

Trois cents hommes environ accompagnaient le messager royal : une centaine, armés de fusils de traite ou de vieux tromblons portugais à gueule évasée, devaient former notre escorte d'honneur; les autres avaient pour destination de porter nos bagages, les cadeaux destinés au roi, et nous-mêmes.

Les bêtes de somme sont extrêmement rares dans le Dahomey. Le chameau y est inconnu, les chevaux n'y peuvent vivre, et les bœufs porteurs, si répandus sur le reste de la côte d'Afrique, y sont peu nombreux. C'est à dos d'homme que se font tous les transports, et c'est aussi pour les voyageurs la seule manière de parcourir un pays où il n'existe d'autre route que d'étroits sentiers tracés par les piétons. On se fait porter dans des hamacs de toile de coton, gréés à peu près comme ceux qui servent au couchage des matelots sur les bâtiments de l'État. Une longue tige de bambou est passée dans les boucles des extrémités du hamac; ces boucles, arrêtées par des chevilles enfoncées dans le bâton à distance convenable, maintiennent le hamac tendu, et le voyageur est couché à son aise, défendu contre les ardeurs du soleil par une toile tendue au-dessus de lui comme une tente d'embarcation. Deux nègres suffisent pour porter ainsi un homme pendant plusieurs milles, mais comme nous avions une longue route à faire, et peu de temps à dépenser, chacun de nos hamacs était escorté d'un équipage de dix hommes se relayant tour à tour. On peut faire ainsi huit à dix lieues par jour le plus commodément du monde : les mouvements sont assez doux pour permettre de lire ou de dormir.

III

Départ de Wydah. — Xavi. — Les fétiches. — Tauli. — Allada. — Toffoa. — La Lama. — Cana ou la ville sainte. — Arrivée à Abomey.

Le 13 octobre, vers trois heures du soir, tout notre monde était réuni dans la cour de la factorerie. Le directeur avait libéralement humecté le gosier de nos hommes et garni leurs poudrières; aussi les cris de joie et les détonations faisaient-ils retentir les échos du vieux fort. Après maints commandements et une ample distribution de coups de canne, le *racadère* parvint à ranger ses hommes et à assigner à chacun ses fonctions et son poste. La moitié des soldats environ était à la tête de la colonne : nous venions ensuite portés dans nos hamacs et suivis du reste de l'escorte et des bagages. Quelques-uns des vieux canons du fort saluèrent notre départ de vingt et un coups que *le Dialmath* leur rendit de la rade. Le javogan de Wydah nous attendait à la porte du fort avec quelques-uns de ses officiers; il nous accompagna jusqu'à la sortie de la ville, et prit congé de nous en priant le capitaine Vallon de faire connaître au roi toutes les marques d'attention dont il nous avait comblés pendant notre séjour à Wydah.

Nous suivîmes, en quittant cette ville, un joli sentier à travers une vaste plaine couverte de belles cultures de maïs, de manioc, d'ignames et de cotonniers. Des groupes de magnifiques palmiers à huile (*eloïs guinensis*) l'embellissent encore en le couvrant de leur ombre protectrice. Après deux heures de marche au milieu de ce joli paysage, nous arrivâmes au village de Xavi, ancienne résidence des traitants européens. Les habitants, prévenus par les cris et les détonations de notre escorte, étaient accourus en foule sur notre passage.

Nous mîmes un instant pied à terre pour recevoir les compliments des prêtresses ou féticheuses de Xavi, moins sauvages que leurs collègues masculins. Ces dames, au nombre de six, étaient ornées d'une grande profusion de colliers d'ambre et de corail, la poitrine nue, et la partie inférieure du corps couverte de pagnes de soie de couleurs éclatantes. C'étaient les prêtresses ou les épouses du serpent fétiche, car les deux sexes sont également employés au service de cette religion. A certaines époques de l'année, les vieilles prêtresses parcourent les rues du village, enlèvent les jeunes filles de huit à dix ans qu'elles rencontrent, et les conduisent dans leur habitation. Ces enfants subissent là un noviciat plus ou moins long, et, dès qu'elles sont nubiles, sont fiancées au serpent fétiche. Plus tard, quelques-unes finissent par se marier à de simples mortels, mais assez difficilement, parce que, conservant toujours quelque chose de leur caractère sacré, elles exigent de leurs maris une complète soumission. Deux d'entre elles nous adressèrent quelques mots dont je ne pus comprendre le sens, pendant que les quatre autres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beaucoup plus jeunes et assez jolies, exécutaient une danse voluptueuse et bizarre. Le discours et les danses se terminèrent par une explosion de cris tellement aigus et discordants, que nous nous empressâmes de remonter dans nos hamacs pour fuir au plus vite (voy. p. 81).

Le soir du même jour, après avoir traversé à gué une petite rivière couverte de plantes aquatiques, nous nous arrêtions au village de Tauli, à vingt milles au nord de Wydah.

La nuit était complète quand nous fûmes installés dans la case que le *cabéceir*[1] ou chef du village vint mettre à notre disposition. Fatigués de la route et du bruit, nous nous couchâmes aussitôt après dîner, et, malgré le peu de confortable de mon lit, car j'étais simplement enveloppé d'une couverture de coton et allongé sur une natte, je dormis à poings fermés.

Les coups de fusil, les cris, les chants et les exclamations des nègres, race la plus bruyante que je connaisse, nous éveillèrent dès le lever du soleil. Le sentier que nous suivîmes, après avoir traversé quelques cultures de manioc, s'enfonça dans les grands bois. C'est là que se déploient toutes les merveilles de la luxuriante végétation des tropiques. Les palmiers et les cocotiers dont le stipe élancé ressemble à de gracieuses colonnes supportant un dôme de verdure, les énodendrons au tronc colossal, les magnolias, couverts de larges fleurs blanches, embaumaient l'air matinal; les diverses espèces de mimosas au feuillage élégant, les sombres manguiers croissent en liberté dans ces forêts que jamais n'a frappées la hache. Au-dessous d'eux, protégés par leur ombre impénétrable, enlacés à leurs robustes rameaux, serpentent les lianes et les convolvulus, dont les tiges flexibles et cannelées retombent chargées de fleurs en brillants festons. Plus bas encore et plus humbles, mais plus utiles à l'homme, le citronnier, l'oranger, le bananier tiennent à portée de la main leurs fruits délicieux, tandis qu'à terre l'ananas sauvage s'élève du milieu de ses robustes feuilles. Çà et là enfin, comme un tapis, verdit la délicate sensitive qui frissonne et referme ses craintives folioles au moindre attouchement.

Troublés dans leurs retraites par le bruit de nos pas, mille oiseaux aux couleurs les plus riches animaient ce splendide paysage. Le *cardinal* au plumage de feu, le *foliotocole*, émeraude vivante; l'élégante perruche verte, et les perroquets criards voletaient en tous sens. L'aspect même de notre caravane, sur les flancs de laquelle couraient, pour en activer la marche, les chefs de l'escorte, les chansons des noirs, les détonations répercutées par les échos de la forêt, la bizarrerie des costumes, tout contribuait à nous donner dans ces solitudes un spectacle saisissant par son caractère de grandeur et d'étrangeté.

Après trois heures de marche, nous fîmes une halte d'une demi-heure dans le petit village de Hazoué, situé au milieu de la forêt, sur les bords d'un joli ruisseau; puis nous continuâmes notre route de manière à arriver vers onze heures à l'importante ville d'Allada.

Prévenu par nos coureurs, le *cabéceir* d'Allada, couvert de ses plus riches vêtements et orné des bracelets d'argent, insignes de son grade, vint nous recevoir à l'entrée de la ville. C'est un homme de trente-cinq à quarante ans, de haute taille, vigoureux et d'assez belle figure, bien qu'un peu marquée de la petite vérole. Il était accompagné de sa garde, et précédé d'une douzaine de musiciens. Après nous avoir adressé quelques paroles de bienvenue, il nous conduisit, au milieu d'un grand concours de peuple, sur l'une des places publiques, où il nous fit asseoir sous un beau groupe d'arbres. Là, les musiciens s'évertuèrent sur leurs tam-tam, leurs guitares et leurs flûtes en roseau, tandis qu'un grand nombre de femmes et de guerriers exécutaient une sorte de danse consistant en postures et en contorsions plus cyniques que gracieuses. Quand le *cabéceir* crut avoir assez fait pour nous rendre honneur, il nous mena vers la case qu'on nous avait préparée, plaça quelques soldats à la porte pour en écarter les curieux importuns, et rentra chez lui d'où il nous envoya des comestibles, volailles, moutons, oranges, bananes, etc.

La ville d'Allada, bâtie de la même manière que Wydah, est située à vingt-trois milles de Tauli. Il s'y tient tous les quatre jours un marché très-fréquenté, où l'on vend des comestibles, des étoffes, des épices, du sel, en un mot tous les menus objets d'utilité journalière.

Je n'ai vu à Allada aucun monument digne de fixer l'attention des voyageurs, bien que, suivant Dalzell (1793) et Robertson (1819), cette ville soit identique avec l'ancienne capitale du royaume d'Ardrah, aujourd'hui détruit. On peut évaluer le nombre de ses habitants à huit ou dix mille au moins.

En parcourant les rues, j'aperçus un arbre très-élevé dont le feuillage noir et immobile avait quelque chose de singulier. Je m'en approchai, et quel ne fut pas mon étonnement en découvrant que ces prétendues feuilles n'étaient autre chose qu'une quantité innombrable de chauves-souris énormes, suspendues aux rameaux dépouillés de l'arbre par leurs pattes crochues (voy. p. 77)! Un coup de fusil chargé à plomb en fit tomber quelques-unes, tandis que les autres, fuyant d'un vol lourd, obscurcissaient littéralement la lumière du soleil, tant leur nombre était grand. Ces hideux animaux, couverts d'un poil roussâtre, n'ont pas moins de huit à dix centimètres de longueur et plus de vingt-cinq à trente d'envergure. Leur gueule armée de canines très-proéminentes et leurs larges oreilles dressées leur donnent un aspect repoussant. Elles se sont tellement multipliées dans ce canton, qu'elles y dévorent une partie des fruits. Les naturels ne peuvent s'en débarrasser faute d'armes à feu et surtout de poudre[1].

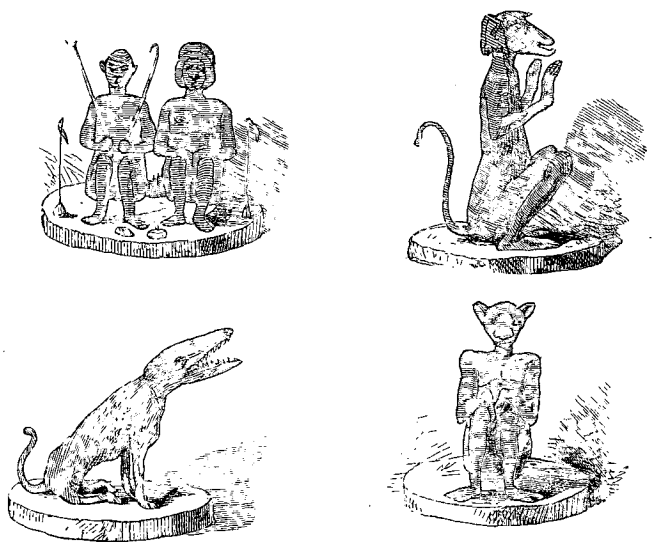
1. Notre auteur écrit ce mot *cabessaire*, et M. Vallon *cabécère;* les Anglais l'orthographient *cabocheer*, *caboshir* ou *caboceer*. Il est emprunté au portugais *cabeçaira* (chef de famille ou de communauté), et nous croyons devoir lui conserver l'orthographe qui l'éloigne le moins de son radical. (*Note de la rédaction.*)

1. Cet animal doit former une variété non encore classée du genre vampire-roussette, ou *vespertitio maximus* de L. Geoffroy

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vers trois heures, malgré une chaleur étouffante, nous quittâmes Allada. En sortant de la ville, sur le bord du chemin que nous suivions, je remarquai, à demi cachés dans l'herbe, quarante ou cinquante vieux canons de fer de divers calibres. Ils proviennent sans doute des anciens établissements européens de Xavi, détruits, comme nous l'avons dit plus haut, par le roi de Dahomey, Guadja-Truda, dans le courant du siècle dernier.

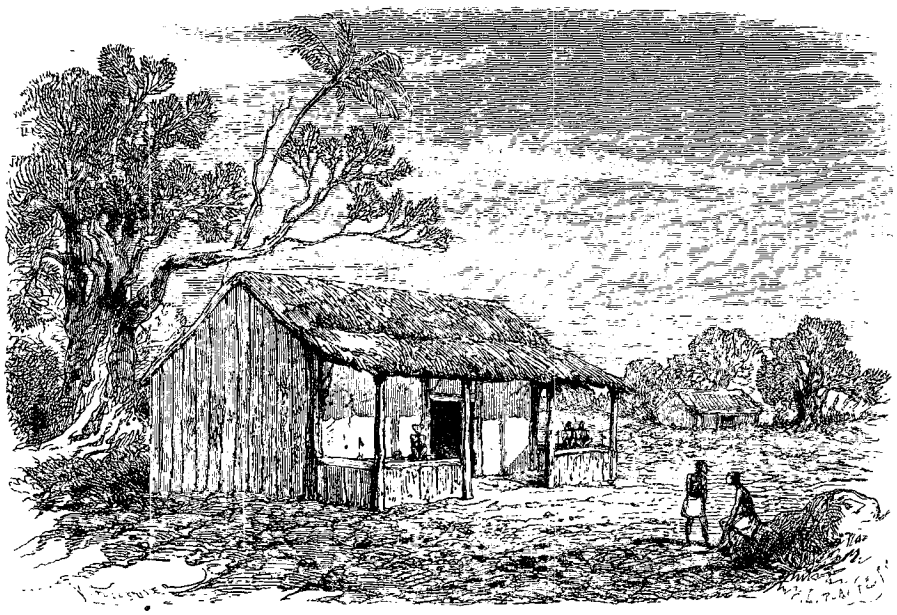
Après une heure de marche au milieu d'une plaine bien cultivée, nous entrâmes de nouveau dans les grands bois, et à cinq heures nous faisions halte auprès d'une *case royale*, bâtie dans une clairière. On appelle *case royale* une espèce de caravansérail destiné à loger le roi et sa suite, quand il lui plaît de voyager. Il en existe de semblables sur un grand nombre de points, et elles ne diffèrent des autres habitations que par leurs dimensions et le soin avec lequel on les entretient. Mais tel est le respect de ces peuples pour l'autorité royale, que personne, grand ou petit, ne passe devant la porte d'une de ces cases sans se prosterner et se couvrir la tête de poussière, comme en présence du souverain lui-même.



Fétiches du Dahomey. — Dessin de Foulquier d'après M. Répin.

Pendant qu'assis devant la porte de la case royale, à l'ombre des grands arbres, nous goûtions quelque repos, le *racadère* amena devant nous un des nègres porteurs de bagages. Ce malheureux, chargé d'une dame-jeanne d'eau-de-vie, l'avait laissée tomber et se briser, et le *racadère* venait le mettre à la disposition du capitaine pour qu'il fût châtié. M. Vallon voulait le tenir quitte pour une vive semonce : ce fut en vain : le *racadère* n'entendait pas ainsi la discipline. Il fit mettre le coupable à genoux devant nous, et commença à lui appliquer sur les épaules de vigoureux coups de bâton. Ce ne fut qu'au douzième qu'il céda à nos instances, et consentit à s'arrêter : sur son ordre le pauvre diable fustigé vint remercier le capitaine Vallon de sa clémente intervention. Il courut ensuite, et beaucoup plus allégrement que je ne l'aurais cru, reprendre son poste dans l'escorte.

Cependant le temps était devenu très-menaçant. L'horizon chargé de nuages, la pesanteur de l'atmosphère et même quelques sourds grondements faisaient prévoir un de ces terribles orages qu'on appelle en Afrique *tornades*. Nous partîmes à la hâte ; mais malgré la rapidité de



Vue d'une case de féticheur à Toffoa. — Dessin de Foulquier d'après M. Répin.

Saint-Hilaire ; *vespertilio nygliceus* des classificateurs modernes. Voici la description détaillée qu'en donne un voyageur anglais, qui, si suspect qu'il soit, à bon droit, au point de vue de la géographie réelle et des itinéraires indiqués par lui, n'en a pas moins résidé longtemps sur la côte et dans l'intérieur du Dahomey : « .... J'ai remarqué deux espèces de chauves-souris vampires : l'une à Accra et dans quelques autres localités du littoral, l'autre à Wydah et à Abomey ; elles diffèrent de taille, d'apparence et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arbre couvert de chauves-souris, à Allada (*voy. p. 75*). — Dessin de Foulquier d'après M. Répin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre marche, nous n'étions pas à moitié de notre étape quand l'orage éclata. Nous traversions en ce moment une partie très-accidentée de la forêt, la nuit était venue; la violence de la pluie, qui changeait nos hamacs en baignoires, ne permettait pas de tenir les torches allumées. Vivement impressionnée par les roulements continuels et les bruyants éclats de la foudre qui inspire aux nègres une grande terreur, notre escorte cheminait en silence, venant souvent en aide à nos porteurs qui glissaient sur la terre argileuse du sentier. J'eus l'occasion, dans cette circonstance, d'admirer la vigueur et l'adresse de ces hommes qui devaient bientôt nous en donner encore de meilleures preuves. Parfois plongés dans l'eau jusqu'aux aisselles, car la pluie avait transformé chaque ravin en torrent, ils soulevaient nos hamacs au-dessus de leurs têtes, et, gravissant à grand'peine les berges glissantes, nous hissaient à bout de bras, sans vouloir nous permettre de les soulager en mettant pied à terre dans les endroits les plus difficiles. Nous atteignîmes enfin, vers dix heures, trempés jusqu'aux os et mourants de froid, le village de Toffoa, où nous devions coucher.

Toffoa était autrefois la capitale d'un pays indépendant, qui fut réuni comme Wydah au royaume de Dahomey pendant le siècle dernier. Il est situé à vingt-cinq milles environ au nord-est d'Allada, sur une colline d'où l'on domine une vaste plaine marécageuse qui s'étend jusqu'au pied des fertiles plateaux de Cana et d'Abomey. Les naturels désignent cette plaine sous le nom de *Lama*, d'un vieux mot portugais qui signifie, je crois, marais. Pendant l'hivernage et même une partie de la belle saison, le marais est couvert d'eau et impraticable. On est alors obligé, pour aller à Abomey, de modifier son itinéraire, et, au lieu de passer par Toffoa, on va gagner vers l'extrémité droite de la Lama la ville d'Agrimey, d'où l'on revient ensuite à Cana. Pour le moment, on y pouvait passer, et nous devions le traverser dans la journée du lendemain.

Nous fûmes logés, à Toffoa, dans une grande case isolée du reste des habitations : c'était probablement quelque temple ou case de féticheur, car elle était encombrée d'idoles. Il y en avait de toutes sortes, en bois, en terre, en ivoire; de grandes et de petites, à formes humaines ou animales et même fantastiques; des serpents, des singes, des tigres, des chiens à tête de crocodile et des hommes à tête de chien. L'une d'entre elles attira particulièrement notre attention; elle était double, mâle et femelle, de grandeur naturelle et assise, les jambes croisées comme certaines divinités chinoises ou indiennes. Les deux bustes, taillés dans le même bloc de bois, étaient unis, comme jadis les frères Siamois, par le côté, chacun d'eux ayant sa tête et ses membres distincts. L'idole femelle, emblème sans doute de la fécondité, portait le triple rang de mamelles de la Cybèle antique. Ces deux divinités étaient ornées de bracelets et de colliers de verroteries et de corail, offrandes de leurs adorateurs, et entourées de petits vases en terre rouge, encore à demi pleins d'huile de palme avec des mèches charbonnées, attestant qu'on avait brûlé devant elles cet encens un peu grossier. J'aurais désiré emporter quelques-unes des plus petites statuettes, remarquables sous le point de vue de l'exécution; mais cette soustraction pouvant, me dit-on, si elle était découverte, nous exposer à de graves inconvénients, je dus m'en abstenir.

Le nombre des habitants de Toffoa est d'environ quatre à cinq mille; ils sont doux, affables et très-hospitaliers Accompagné de notre interprète, j'entrai en flânant par le village dans une case pleine de noirs des deux sexes. Quelques petits cadeaux de tabac et d'épingles me firent bien venir de la société. Un mouchoir de cotonnade que je donnai à un petit enfant exalta surtout au plus haut point la reconnaissance de son père....

Le lendemain, un soleil radieux dissipant les brouillards du matin nous permit de contempler le vaste panorama qui s'étendait à nos pieds. Devant nous, à vingt ou vingt-cinq milles au nord, s'élèvent les premières assises du plateau d'Abomey; à droite et à gauche, à perte de vue, s'étend la Lama, sol mérécageux, coupé de rivières et de lagunes, inextricable fouillis de palétuviers, de palmiers nains et de plantes aquatiques, barrière insurmontable pour quiconque voudrait pénétrer en ennemi jusqu'à Abomey.

Nous quittâmes Toffoa à sept heures, en traversant de belles plantations qui portaient les traces de l'orage de la veille; un très-beau fromager avait été brisé net par la foudre, à plus de quarante pieds du sol. A me-

d'habitudes et ne se mêlent jamais. La première mesure seulement dix-huit pouces d'envergure, les ailes de la seconde atteignent quelquefois trois pieds de développement, et cette variété vole plutôt le jour que la nuit. Son corps a environ huit pouces de longueur, un pied de circonférence, et pèse environ une livre et demie. La forme de sa tête est tout à fait celle d'un terrier anglais, à l'exception des yeux et du nez qui rappelle le chanfrein du cheval de race. Les oreilles, bien plus développées proportionnellement que chez le chien, sont taillées comme celles du rat. Les dents de devant sont félines, les mâchelières sont mamelonnées comme celles du bœuf. La puissance maxillaire de ces animaux est très-grande, et la vie est en eux aussi persistante que chez le chat; car j'en ai vu survivre pendant plusieurs jours à d'horribles fractures du crâne. Leur corps, muni de onze paires de côtes, est vigoureux; le dos du mâle est d'une belle couleur brune, bordé sur les flancs d'une raie grise; le ventre, beaucoup plus clair, est de couleur souris tandis, que sur le devant de la poitrine s'étend une belle tache d'un jaune vif. Il est vrai que ce dernier ornement manque à la femelle. Leurs ailes ne diffèrent que par la taille de celles de la chauve-souris vulgaire, et chacune d'elles est munie, à sa partie antérieure, de cinq griffes et d'un éperon. La charpente de ces ailes (os et muscles) offre une grande résistance. Les jambes de derrière, courtes et vigoureuses, sont également terminées par cinq griffes félines et courbées en demi-cercle. Chaque fois qu'ils ne volent pas, ces animaux s'accrochent aux arbres, et y demeurent suspendus par ces griffes, la tête en bas. La femelle a sur la poitrine deux seins qui, anatomiquement parlant, ressemblent à ceux de la femme. Le lait en est épais et blanc. Ces animaux émigrent d'une localité à l'autre suivant l'apparition des différents fruits dont ils se nourrissent. Ils visitent Wydah de la fin de mars à la fin d'avril, et vivent principalement sur les gouabas et les cachous, les plantains et les bananiers. J'oubliais de mentionner que leur pelage est aussi épais que doux. » (John Duncan, *Travels in Western Africa*, 1845 1846.) *(Note de la rédaction.)*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sure que nous descendions, la végétation devenait plus vigoureuse; et nous pouvions à peine nous frayer un passage au milieu des palmiers nains, des lianes et d'une foule de plantes inconnues, parmi lesquelles je remarquai une espèce de réséda arborescent qui répandait une très-bonne odeur. Arrivé dans la vallée, on doubla l'équipage des hamacs pour traverser, à grands renforts de bras, le terrain mobile, fangeux et obstrué de la *Lama*. Le bruit de notre marche fit sans doute fuir les caïmans dont ce marais est infesté, car, malgré les assertions de nos porteurs, qui prétendaient qu'il y en avait un grand nombre, nous n'en vîmes pas un seul.

Après quatre heures d'une marche fatigante, nous arrivâmes, à peu près à moitié chemin, sur un point légèrement culminant où l'on a bâti quelques huttes à l'ombre de grands mangottiers. Dans ce village, nommé Epoué, se tient un marché fort achalandé par les caravanes qui vont de l'intérieur à Wydah, et qui sont nécessairement obligées de passer par cet endroit ou souvent d'y séjourner. On y vend, comme sur les autres marchés, des viandes séchées, du poisson fumé, des bananes, du maïs, etc. On y trouve aussi une eau excellente et d'une fraîcheur délicieuse.

Après avoir déjeuné à la hâte, nous poursuivîmes notre route, pour traverser l'autre moitié du marais qui nous offrit les mêmes difficultés surmontées avec un égal bonheur. Vers trois heures, nous nous arrêtâmes un instant au village d'Ackisabam; il s'y trouve un corps de garde de douaniers (*decimero* en langue portugaise de Wydah), où toutes les marchandises qui entrent ou sortent du royaume de Dahomey doivent payer une redevance au roi. Il nous fallut repartir presque de suite, pour tâcher de gagner Cana avant la nuit. Heureusement le terrain, devenu plus solide, opposait moins de difficultés à notre marche. Nous traversâmes d'abord une grande plaine couverte de hautes herbes (*Herbe de Guinée*, *Pheléole géant*), dans laquelle nous disparaissions tout entiers, puis un bois de palmiers, et nous arrivâmes, au bout de deux heures, sur le bord d'une rivière très-profondément encaissée et large de trente à quarante pieds. Je cherchais des yeux un pont, un tronc d'arbre, quelque chose enfin qui nous permît de la franchir; mais, sans tarder, nos porteurs s'étaient déjà avancés dans l'eau jusqu'aux épaules avant que nous eussions pu songer à descendre de hamac. Ils traversèrent ainsi la rivière, et nous hissèrent sur l'autre bord fort escarpé, avec l'aide des hommes de l'escorte, sans nous permettre de mettre pied à terre.

IV

Cana. — Abomey. — Entrée dans la ville.

Le soir, une heure environ après le coucher du soleil, nous étions à Cana[1]. Le *cabéceir* nous attendait pour nous apprendre que, par ordre du roi, nous y séjournerions toute la journée du lendemain.

La ville de Cana, située sur le même plateau qu'Abomey, passe pour la seconde ville du royaume, quoique sa population soit de beaucoup inférieure à celle de Wydah. C'est la résidence des grands féticheurs, la ville sainte de Dahomey. Le roi y possède deux vastes habitations, dans lesquelles sont logés deux ou trois cents soldats. Il y vient chaque année, à une époque déterminée, assister aux sacrifices humains. Le théâtre de ces horribles exécutions est une petite case carrée en terre sèche, située devant une des maisons du roi. Les murs, blanchis extérieurement, sont ornés de fresques grossières de couleur rouge, représentant des animaux fantastiques par leur forme, ou leur dimension; des serpents avalant un homme d'un seul coup, des caïmans, un vaisseau grossièrement dessiné : réminiscences peut-être de quelque pauvre diable échappé aux négriers. Le plus remarquable de ces dessins figure un prêtre armé d'un coutelas et tenant par les cheveux un malheureux agenouillé qu'il est sur le point d'égorger. Ce sont les armes parlantes de cet affreux édifice (voy. p. 80).

Pendant la nuit du 15 au 16 octobre arrivèrent des envoyés du roi. Ils vinrent à notre réveil nous complimenter de sa part, et nous prier de séjourner à Cana pendant la journée du 16, pour lui donner le temps de faire les préparatifs de notre réception. Ils ordonnèrent ensuite de nous servir des liqueurs que Ghéza nous envoyait, et nous bûmes à la santé de Sa Majesté pendant que les soldats de l'escorte exécutaient une salve de vingt et un coups, avec de vieux canons de fer rangés devant la porte de la case royale dans laquelle nous étions logés.

La journée du 16 fut employée à parcourir la ville de Cana, qui ne diffère en rien de celles que nous avons déjà décrites, et le 17 au matin, nous nous mîmes en route pour Abomey, terme de notre voyage. L'escorte s'était grossie d'une nombreuse troupe de soldats arrivés d'Abomey pendant la nuit, et notre caravane montait à cinq cents hommes au moins.

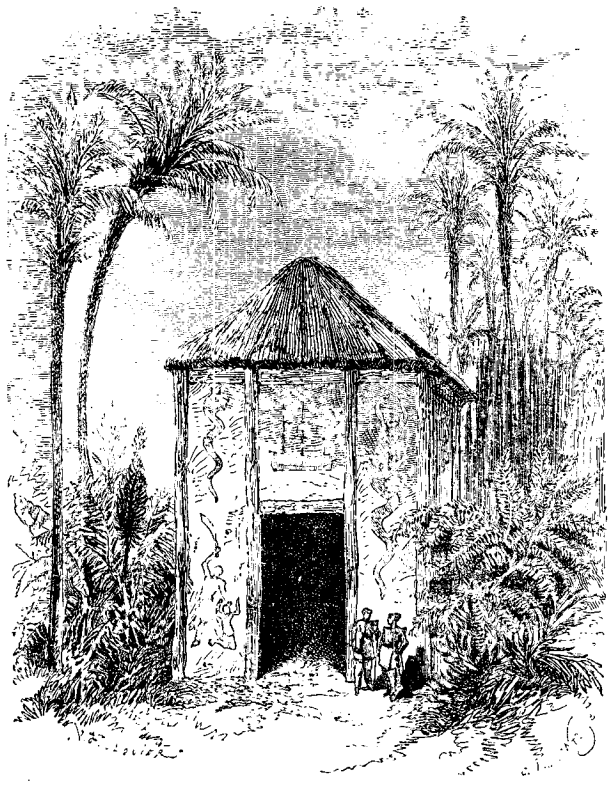
En sortant de Cana, on nous fit mettre pied à terre pour passer devant le temple des mauvais fétiches, formalité à laquelle le roi lui-même est soumis. Ce temple, caché sous un épais feuillage de mangottiers, de caouchouctiers (*Hevea Guinæensis*. — *Ficus Indica*), et d'autres arbres au feuillage sombre, bosquet d'aspect sinistre qui rappelle les bois sacrés que les anciens consacraient aux Euménides, est le plus vénéré de tout le Dahomey. Un prêtre, debout sur le seuil, agitait incessamment une sorte de grelot, en marmottant des conjurations qui devaient nous soustraire à la maligne

1. *Calmina*, *Canamina* des voyageurs et des géographes des deux derniers siècles, appartient au Dahomey depuis le règne de Tacodonou, qui s'en empara vers 1630. Suivant l'Anglais Duncan, qui lui conserve le nom de *Canamina*, c'est une ville d'au moins dix mille habitants, couvrant une vaste étendue d'un plateau uni et bien cultivé, rappelant par son aspect les meilleurs champs de l'Angleterre, et dominant toute la contrée à une grande distance. Le roi y fait entretenir un bâtiment à l'usage exclusif des blancs, qui cependant visitent rarement cette localité. Nous devons ajouter que le nom de la capitale elle-même est, par quelques auteurs très-modernes, orthographié *Ahomé*. (*Note de la rédaction.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

influence de ces divinités malfaisantes. Quand nous fûmes un peu éloignés du temple, nous remontâmes dans nos hamacs, et, après deux heures de marche le long de la magnifique route de trente à quarante mètres de large qui relie Cana à Abomey, nous nous trouvâmes devant la porte principale de cette ville.

La contrée, qui s'étend entre les deux villes, étant peu boisée et le chemin étant tracé sur un plateau élevé, le voyageur domine le pays adjacent et jouit de points de vue aussi variés qu'agréables. Les terres nous parurent assez bien cultivées; c'est en quelque sorte le jardin des cuisines, qui s'y approvisionnent de blé et de légumes. A moitié chemin entre Cana et Abomey, les voyageurs qui nous ont précédés signalent une maison de campagne appartenant au roi et un petit village appelé Daouhy, ancienne résidence de la famille régnante et capitale de son territoire, avant qu'elle eût été tirée de son obscurité première, par la fourbe et l'énergie sauvage de son ancêtre Tocodonu qui, au commencement du siècle dernier, s'empara de Cana par trahison et d'Abomey par la force des armes; actes de conquérant qui fondèrent la grandeur de l'empire de Dahomey.



Case des sacrifices, à Cana. — Dessin de Foulquier d'après M. Répin.

Située sur un sol parfaitement aplani du même plateau que Cana, la ville d'Abomey n'a pas moins de douze à quinze milles de circuit. Un fossé large et profond de cinq à six mètres et un mur en terre sèche de vingt pieds de haut en défendent les abords. On y pénètre par quatre portes, au devant desquelles sont jetés sur le fossé des ponts en bois très-légers et faciles à détruire. La population n'est pas en rapport avec l'étendue de la ville, car elle ne m'a pas paru excéder trente mille habitants. Les rues sont larges et assez propres; mais peu animées, à cause de la disposition des maisons qui sont toutes renfermées dans des cours séparées de la rue par un mur en terre. Je ne parlerai pas de leur mode de construction, ce que j'ai dit de Wydah pouvant s'appliquer exactement à Abomey.

La ville est aérée par plusieurs grandes places dont quelques-unes sont ombragées d'arbres vraiment magnifiques. La plus remarquable, située au centre, forme un parallélogramme dont les plus grands côtés n'ont pas moins de mille mètres de développement et les plus petits la moitié. A peu près au milieu s'élève un petit édifice de peu d'apparence, et dont le toit de forme ronde, soutenu par une colonnade en bois, ressemble à ceux des kiosques de nos jardins : c'est la case des sacrifices humains, où, dans les circonstances solennelles, on égorge les prisonniers de guerre.

Sur la même place est le palais du roi, agglomération d'une foule de cases séparées les unes des autres par des cours et des jardins, servant au logement des Amazones, des femmes du sérail et des domestiques esclaves. Ces diverses habitations sont construites en terre glaise séchée au soleil, et couvertes d'un toit de bambous qui se prolonge sur la façade pour former varangue. Un seul corps de bâtiment, sous lequel s'ouvre la porte du palais, celle qui donne sur la grande place, est surmonté d'un premier étage. Le roi y renferme ses richesses; les murs en sont tapissés de *cauris* enfilés comme les grains d'un chapelet, et suspendus du toit jusqu'à terre. Nous n'avons vu nulle part ailleurs ce bizarre ornement.

Le roi n'a pas d'appartements particuliers; il habite tour à tour les cases de ses femmes.

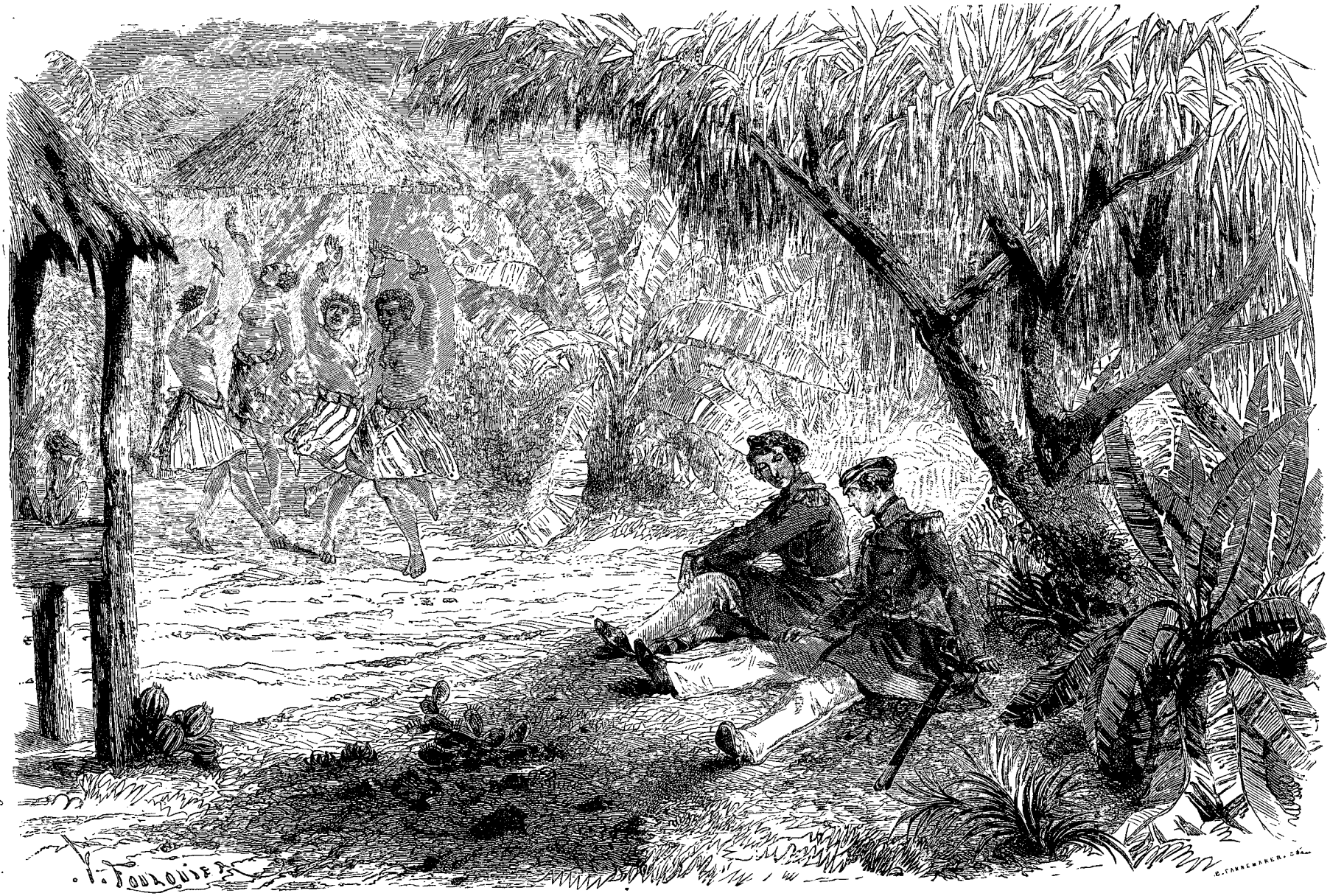
L'ensemble du palais est entouré d'un mur en terre sèche de quinze à vingt pieds de hauteur, percé de plusieurs portes, et hérissé, de distance en distance, de crochets de fer supportant des têtes humaines, les unes déjà blanchies par le temps, d'autres couvertes encore de quelques lambeaux de chair, quelques-unes enfin fraîchement coupées.

D'énormes tas d'ossements d'éléphant sont entassés devant les portes : ce sont sans doute des trophées de chasse; néanmoins le respect qu'ils inspirent aux naturels et la crainte que l'on a d'en voir enlever, me font croire qu'on y attache quelque idée superstitieuse.

RÉPIN.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Danse des féticheuses au Dahomey (voy. p. 75).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE AU DAHOMEY,

PAR M. LE Dr RÉPIN, EX-CHIRURGIEN DE LA MARINE IMPÉRIALE [1].

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Description d'Abomey. — Le roi Ghézo. — Réception officielle.

Il avait été convenu qu'avant d'entrer dans la ville nous déjeunerions et que nous nous habillerions dans une petite case située tout près de la porte, la réception officielle ne devant commencer qu'après ce prologue.

A onze heures nous étions prêts; presque aussitôt retentirent sans aucune cérémonie de nombreuses détonations et les cris de la foule. Un chef, suivi d'une nombreuse escorte, vint nous chercher, et nous conduisit, couchés dans nos hamacs, à l'intérieur de la ville, sous un groupe de beaux arbres où l'on avait préparé des siéges et des rafraîchissements. Il fallut s'asseoir et boire à la santé du roi, auquel une salve d'artillerie annonçait dans son palais l'hommage que nous lui rendions.

Bientôt arrivèrent un grand nombre de chefs de guerre, suivis de leurs soldats. Chacune de ces troupes, composée de deux à trois cents hommes, était armée de fusils de traite ou de tromblons, et rangée sous une bannière multicolore, grossièrement peinte ou brodée d'animaux féroces ou fantastiques tels que lions, léopards, serpents gigantesques, dragons, etc.... Vis-à-vis de nous, chaque troupe faisait halte en présentant le front, et le chef sortait des rangs. Couvert de ses plus riches vêtements, orné des bracelets d'argent insignes de son grade, et de ses plus précieux grigris (amulettes), il exécutait devant nous, aux applaudissements de la foule et des guerriers, une sorte de *pyrrhique* dont les contorsions, quelquefois grotesques, nous faisaient perdre la gravité que réclamait pourtant la circonstance. La danse achevée, il s'avançait vers le capitaine, recevait ses compliments et reprenait sa marche vers le palais du roi.

Ce bizarre défilé dura près d'une heure, et quand il fut terminé, nous remontâmes dans nos hamacs pour continuer notre marche. On s'arrêta sur la place du Palais. Elle était couverte d'un grand nombre de guerriers et d'une immense affluence de peuple qui poussait en nous voyant de formidables hourras. Nos porteurs nous en firent faire deux fois le tour, sans doute par ordre du roi, pour contenter la curiosité populaire, et nous ramenèrent ensuite devant la principale porte du palais.

Nous descendons, les portes s'ouvrent, les salves d'artillerie, les acclamations redoublent, tout le monde se prosterne le front dans la poussière, et nous apercevons au fond d'une vaste cour pavée d'hommes, le roi Ghézo entouré de ses femmes et de sa garde d'amazones, assis à l'ombre de grands parasols de soie, sur une sorte de trône. Nous nous avançons vers lui chapeau bas; il se lève, fait quelques pas au-devant de nous, nous aborde, et après nous avoir successivement serré la main à la mode européenne, il nous invite du geste à nous asseoir dans des fauteuils rangés devant son trône.

A un signe de sa main tous les grands chefs, qui jusque-là étaient restés le front dans la poussière, se relevèrent et vinrent se ranger à ses côtés, mais en restant à genoux.

Le roi Ghézo, âgé d'environ soixante-dix ans (on sait que les nègres ignorent leur âge précis), est d'une taille au-dessus de la moyenne, encore droite, ferme et point trop épaissie par l'embonpoint. Sa démarche est aisée, ses manières sont affables, et empreintes d'une certaine dignité, moins rare qu'on ne le pense chez les chefs nègres. Son visage, légèrement marqué de petite vérole, ne se rattache au type africain que par la saillie exagérée des pommettes; le nez est droit, la bouche bien dessinée avec des lèvres quelque peu épaisses et sensuelles. Sous un front intelligent et très-développé pour un noir, l'œil petit, enfoncé dans l'orbite, et le regard habituellement voilé, s'illumine par instants d'un éclair de cette ruse féline particulière aux races encore sauvages, pour laquelle la dissimulation et une certaine cruauté sont des armes nécessaires dans une vie de luttes et d'embûches continuelles.

Il était vêtu fort simplement : un pagne de soie entourait ses épaules et se nouait à sa ceinture; il avait pour coiffure un feutre noir à larges bords et à ganse d'or, et aux pieds des sandales mandingues enrichies d'ornements d'or et d'argent; enfin pour tous bijoux il portait un gros collier d'or assez bien travaillé, servant de support à une sorte de petite cassolette travaillée à jour et renfermant quelque grigri vénéré.

L'aspect de l'assemblée avait réellement quelque chose d'imposant : à la droite du roi, se tenaient environ six cents femmes de sa garde accroupies à la turque sur des tapis, dans une parfaite immobilité, le fusil entre les jambes : derrière elles les lignes plus sombres des chasseresses d'éléphants, vêtues d'étoffes brunes et armées de longues carabines au canon noirci : à sa gauche les femmes du sérail, au nombre de deux cents environ, les unes à peine adolescentes, les autres dans tout l'éclat et le développement de la beauté noire, quelques-unes déjà d'un certain âge, mais couvertes toutes de riches étoffes

1. Suite. — Voy. page 65. Tous les dessins de cette livraison ont de M. Foulquier d'après les croquis de M. Répin.

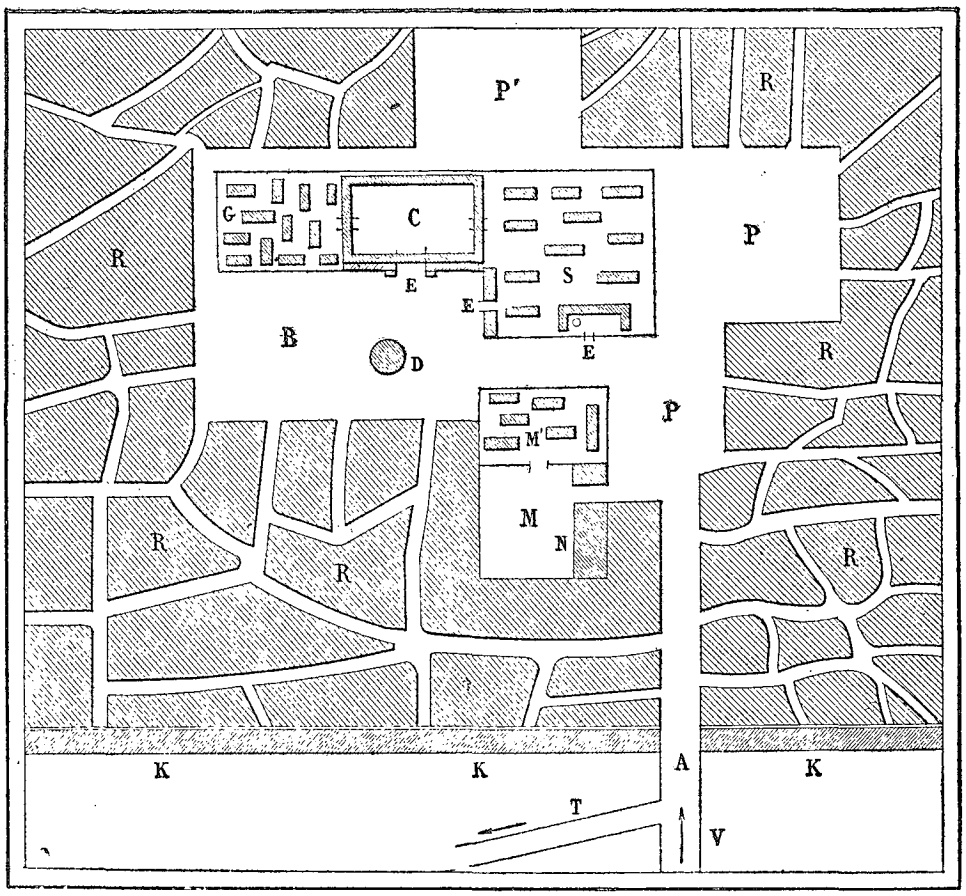
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de soie et d'ornements d'or ou d'argent; bracelets aux jambes, pendants d'oreilles, anneaux, colliers et ceintures de verroteries et de corail; enfin, debout, derrière le fauteuil royal, trois ou quatre favorites et la générale en chef de la garde féminine, qui se distinguait par ses armes, sa tournure martiale, ses nombreux grigris de guerre, et enfin, signe distinctif de son grade, par plusieurs queues de cheval attachées à sa ceinture et ondulant sur ses hanches puissantes au moindre de ses mouvements.

Devant le roi, sur les marches de l'autel où l'on avait placé son fauteuil, étaient à genoux son fils aîné et les principaux ministres, excepté pourtant le premier de tous, qui réunit entre ses mains, comme nous dirions en France, les portefeuilles de l'intérieur et des affaires étrangères : on l'appelle le *méhou*. Il était retenu chez lui par une indisposition que son grand âge (il doit avoir au moins quatre-vingts ans) lui faisait une loi de ne pas braver. Nous aurons bientôt occasion de parler de lui; disons d'abord quelques mots des autres.

Le fils aîné du roi, le prince Bâhadou, héritier présomptif, est un homme de quarante à quarante-cinq

PLAN D'ABOMEY. — Dressé par M. Répin.



A Pont et porte de la ville en venant de Cana. — B La grande place. — C Palais du roi; cour entourée de galeries pour les réceptions officielles. — D La case des sacrifices, sur la grande place. — E, E, E Portes du palais du roi. — G Les cases, irrégulièrement placées, dans lesquelles logent les amazones. — K, K, K Fossé et muraille entourant la ville. — M Maison du méhou. — N Case de la mission dans la maison du méhou. — O Case de la favorite du roi, où il recevait en audience familière. — P, P' Grandes places plantées d'arbres, où se tiennent les marchés. — R, R, R, R Dédale de petites rues et ruelles bordées par les murs des habitations. — S Cases des femmes du roi. — T Chemin de la maison du prince Bâhadou. — V Route de Cana à Abomey.

ans, grand, vigoureux, d'une teinte de peau très-claire presque cuivrée, particularité que j'ai observée plusieurs fois, notamment chez une des plus jolies femmes du sérail, sans savoir à quelle cause l'attribuer. D'un caractère froid et même un peu sombre, le prince Bâhadou m'a paru d'une intelligence bien inférieure à celle de son père, et beaucoup moins désireux que lui de voir la civilisation et les usages des blancs pénétrer dans ses États. Il appartient, ainsi que le méhou, qui en est la tête, au parti de la résistance, à ce qu'on appellerait ailleurs, en Turquie par exemple, le vieux parti national.

Parmi les principaux chefs présents, l'interprète nous désigna :

1° Le *minghan*, à la fois ministre de la justice et exécuteur des jugements sans appel que prononce le roi. Il marche toujours armé d'un long sabre dont la lame élargie à son extrémité et rendue plus pesante encore par un ornement bizarre, une sorte d'oiseau, qui la surmonte, doit abattre facilement une tête d'un seul coup.

2° Le *cambodé*, sorte de chambellan chargé de maintenir l'ordre dans les cérémonies, et d'imposer silence aux assistants au moyen d'une clochette aplatie qu'il

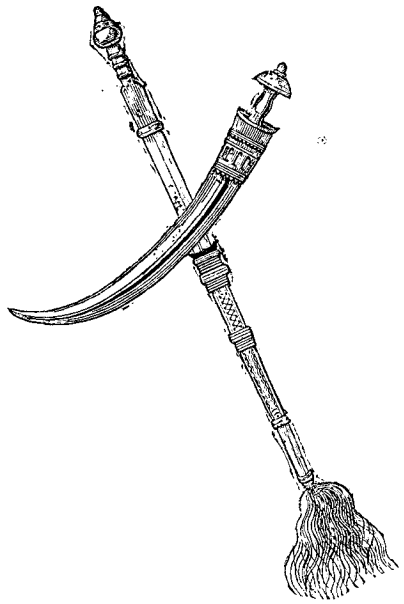
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porte pendue au cou. Il est encore l'introducteur des étrangers auprès du roi, et tient à la main, sans doute comme insigne de sa charge, un bâton surmonté d'une clef d'argent curieusement travaillée.

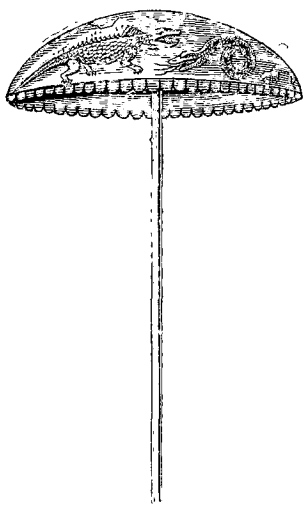
3° Le *tolonou*, chargé de surveiller la conduite des amazones et des femmes du sérail. Il jouit à un haut degré de l'intimité du roi. C'est le seul auquel Sa Majesté daigne adresser directement la parole quand elle a quelque ordre à donner. Il verse à boire au monarque pour les nombreux toasts qu'on lui porte dans les jours de fête, et goûte d'abord un peu de la liqueur ; puis il voile la face de son maître avec un foulard de soie, car le roi ne veut être vu de personne dans le moment où il vide ou feint de vider la coupe. Enfin le tolonou est encore porteur d'un crachoir en argent à l'usage du souverain, et d'une espèce d'éventail ou chasse-mouche en plumes. C'est, comme on le voit, l'un des officiers les plus occupés de la maison royale. Celui qui était alors en charge, était un petit homme à figure joviale, très-prévenant, obséquieux même, grand prometteur et grand menteur : bref, un courtisan accompli.

4° Quelques chefs de guerre, mais qui ne nous ont pas paru jouer un rôle bien important, du moins pendant notre séjour à la cour du roi de Dahomey.

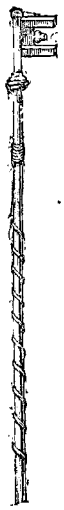
Quand nous fûmes assis, le roi fit un signe de la main, et tous les grands prosternés à ses pieds relevèrent la



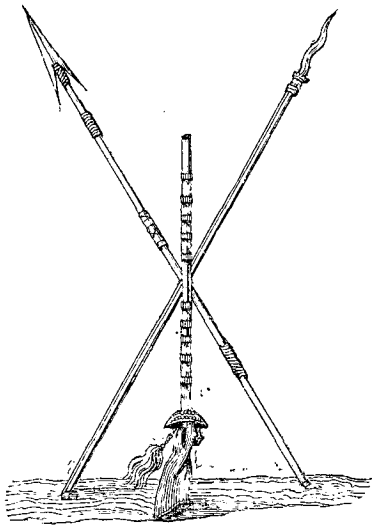
Sabre et poignard des amazones (p. 91).



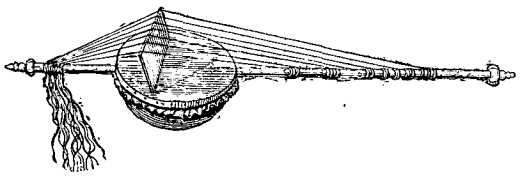
Parasol d'honneur.



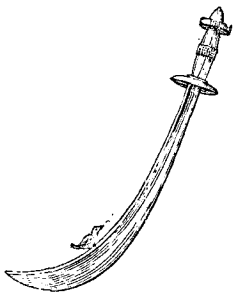
Bâton du cambodé.



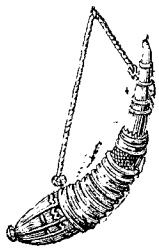
Fusil de traite et lances.



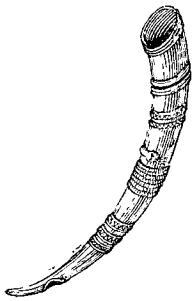
Sorte de guitare.



Sabre du grand exécuteur ou du mingham.



Poire à poudre.



Trompe d'ivoire.

ARMES ET USTENSILES.

tête, mais sans cesser de rester à genoux, posture qu'ils conservèrent pendant toute la cérémonie. Un profond silence s'établit, et le capitaine Vallon, par l'intermédiaire de l'interprète, fit connaître à Ghézo les motifs de notre voyage : « Sa Majesté l'Empereur des Français, désireux de conserver l'amitié d'un monarque aussi puissant que le roi de Dahomey, dont la renommée était répandue par toute la terre, et de continuer des relations commerciales profitables aux deux nations, française et dahomyenne, envoyait l'un de ses chefs de guerre pour le complimenter et lui offrir des présents. »

Ghézo parut satisfait de ce petit discours, et, par la bouche du tolonou, il répondit à l'interprète : « qu'il savait que les blancs étaient des hommes riches et puissants, que parmi eux les Français étaient renommés par leurs richesses et leur bravoure, qu'il était très-satisfait des marques d'amitié que lui donnait le roi des Français, et que nous pouvions l'assurer que ses sujets seraient toujours bien accueillis dans les États de Dahomey. »

Puis, sur une table dressée entre le roi et nous, on servit des rafraîchissements contenus dans les flacons de cristal d'une riche cave à liqueurs de provenance européenne. Sur l'invitation et à l'exemple de Ghézo, chacun de nous prit un verre, et nous lui portâmes un toast qui fut salué des hourras de toute l'assistance et des décharges de l'artillerie rangée sur la grande place. Pendant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que le roi buvait, le visage voilé, la multitude fit entendre une sorte de *houhoulement* modulé, produit par l'application intermittente des doigts sur les lèvres. Un autre toast fut porté à la santé de l'Empereur et suivi des mêmes manifestations.

Bientôt le cambodé fit tinter la sonnette pendue à son cou, réclama le silence par le mot plusieurs fois répété de *Dinaba* (taisez-vous), et quand il l'eut obtenu, l'un des chefs, sur l'ordre du roi, répéta à très-haute voix le discours du capitaine Vallon. D'unanimes et bruyantes acclamations, parmi lesquelles on distinguait le nom plusieurs fois répété de Vallon, suivirent cette communication, et nous firent penser que l'orgueil national des Dahomyens était flatté de voir la renommée de son roi amener de si loin des ambassadeurs.

La conversation devint ensuite plus intime. Le roi fit



Le roi Ghézo et le prince royal Bâhadou.

demander à chacun de nous notre nom et nos grades. En apprenant que j'étais médecin, il me pria de lui donner des remèdes pour le cas où il tomberait malade. Il avait grande confiance, me dit-il, dans la science des médecins blancs, car l'une de ses femmes avait été guérie, il y avait déjà bien longtemps, par des poudres qu'elle tenait d'un médecin européen. Je lui promis de lui en envoyer dès que nous serions de retour à bord du *Dialmath*. Il fit ensuite apporter, pour nous les montrer, de très-belles armes des manufactures anglaises et françaises : parmi ces dernières, une boîte de pistolets magnifiquement damasquinés, portant le nom de Devismes, et une carabine à la marque de Saint-Étienne. Puis il fit étaler de riches étoffes de velours et de soie, quelques pièces de ces anciens et splendides damas brochés d'or et d'argent, des bijoux, des cristaux, enfin toutes ses richesses qu'il prenait grand plaisir à nous voir admirer.

Cependant la journée s'avançait : nous étions fatigués,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le capitaine demanda la permission de se retirer. Le roi se levant alors, le prit par le bras, et après avoir passé avec lui devant le front de sa garde et reconnu deux obusiers de montagnes sur affûts que le commandant Bouet lui avait apportés en 1852, nous sortîmes du palais, accompagnés des principaux officiers. La grande place était couverte d'une foule compacte à qui notre apparition fit pousser des cris assourdissants, mais qui s'ouvrit respectueusement devant nous. Le roi voulut nous reconduire jusqu'au coin de la place où étaient restés nos hamacs, et il nous serra la main avant de nous quitter.

Protégés par notre escorte contre l'importune curiosité de la foule, nous gagnâmes en quelques instants l'habitation du méhou, qui nous était assignée pour logement pendant notre séjour à Abomey.

V

Séjour à Abomey.

L'habitation du méhou, située non loin du palais du roi, est, comme toutes les autres, une agglomération de petites cases séparées par un labyrinthe de cours étroites et de passages tortueux. Nous trouvâmes, non sans un joyeux étonnement, les murs de celle qui nous était destinée recouverts de fresques au charbon, reproduisant avec une gaieté toute française les charges de plusieurs grands de la cour du roi de Dahomey. Elles sont dues à quelques-uns des officiers qui accompagnaient le commandant Bouet lors de son voyage à Abomey en 1852.

Ces voyageurs avaient aussi gravé leurs initiales sur l'écorce d'un gros arbre qui décore la cour de cette case, affectée sans doute au logement des étrangers de distinction. Comme elle était trop petite pour nous contenir tous, elle devint le salon et la salle à manger commune, et nous nous logeâmes séparément dans diverses cases que le méhou mit à notre disposition. Celle que j'occupais était ombragée et embaumée par les deux plus beaux orangers que j'aie jamais vus, couverts à la fois de fleurs et de fruits, d'une vigueur et d'une dimension peu communes. Ils mesuraient au moins trente pieds de hauteur sur trois à quatre de circonférence.

Débarrassés de nos uniformes, nous finissions à peine de dîner, quand notre hôte nous fit demander la faveur de se présenter. Nous vîmes alors arriver, appuyé sur sa canne, un vieillard courbé par l'âge, sec, ridé, décharné, édenté, asthmatique, toussotant et crachotant, mais dont les yeux vifs, perçants et mobiles, la bouche coupée en trait de scie, et les lèvres serrées, dénotaient l'astuce nègre à son plus haut degré. Il s'excusa sur son état de souffrance de se présenter ainsi sans apparat, s'informa si nous manquions de quelque chose, et se mit à notre entière discrétion. La conversation roula quelque temps sur l'accueil brillant que nous avait fait le roi, puis le rusé vieillard chercha à faire causer le capitaine sur les motifs réels de notre voyage, mais il en fut pour ses frais de diplomatie. Il se retira bientôt en nous disant qu'il espérait nous revoir le lendemain chez le roi. Nous savions d'avance qu'il était mal disposé pour les Français; il leur préfère de beaucoup les Portugais, qui, au temps regretté où florissait la traite, le comblaient de présents. Aussi intelligent qu'avide, le méhou jouit d'une grande influence sur Ghézo, dont il est le plus ancien conseiller. Chargé de percevoir, pour le roi, les droits de douane sur les marchandises d'exportation ou d'importation, il pousse sans cesse Ghézo à de nouvelles exigences vis-à-vis des traitants, qui le détestent cordialement. Quoique l'écriture et les chiffres lui soient inconnus, comme à tout le reste des Dahomyens, il se rend un compte parfaitement exact des opérations les plus compliquées, au moyen de petits cailloux dont il est toujours abondamment pourvu, et qu'il dispose et arrange à sa façon. Nous eûmes de fortes raisons de croire que sa maladie n'était qu'une feinte, qu'il avait voulu nous parler d'abord hors de la présence du roi, pour essayer de connaître le motif de notre voyage, car il craignait de nous voir adresser au roi des plaintes de la part de la factorerie française. Il assista depuis ce moment à toutes nos entrevues avec le roi, et il fallut, après beaucoup de pourparlers, obtenir une audience secrète et de nuit pour parler à Ghézo hors de sa présence.

Le lendemain 18, nous restâmes chez nous. Dès le matin, les esclaves du roi nous apportèrent de sa part et de celles de quelques-unes de ses femmes, d'abondantes provisions; malheureusement elles étaient préparées à la mode culinaire du pays, ce qui les rendait peu attrayantes pour des palais européens. C'étaient des volailles coupées par fragments, et cuites dans l'huile de palme; des boules de pâte de manioc ou de maïs roulées dans des feuilles de bananier; une espèce d'épinard à l'huile, etc., etc.

Tout cela était contenu dans des calebasses ou *couis* de la plus exquise propreté, ce qui nous permit d'y goûter; mais il nous fut impossible de vaincre la répugnance que nous inspirait le goût âcre et rance de l'huile de palme. Le capitaine fit distribuer ces vivres à notre escorte, qui ne se fit pas prier pour faire honneur à la cuisine royale. Cette politesse du roi ne se démentit pas un seul jour pendant tout le temps de notre séjour à Abomey; mais averti sans doute que sa cuisine nous était antipathique, il nous envoya, en outre, des volailles vivantes, quelquefois un bœuf et des cabris.

Quelques chefs suivirent son exemple, et vinrent même nous faire visite, dans l'espoir probablement de recevoir quelques cadeaux, mais ils furent déçus dans leur attente: connaissant l'avidité des nègres, nous pensâmes que, ne pouvant contenter tout le monde, il valait mieux ne pas faire d'envieux.

Je profitai de cette journée de repos pour aller visiter la ville, accompagné de l'interprète et d'un des chefs de notre escorte, qui, je crois, avait mission de ne pas me quitter d'un pas.

Les rues d'Abomey sont larges et assez régulières, mais peu animées. Je fis le tour du palais du roi, et je traversai, sous de beaux arbres, des marchés où se débitent les petits objets d'un usage journalier. Dans une boutique, je rencontrai, à ma grande surprise, deux marchands maures, coiffés du turban arabe, et couverts

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de burnous de laine blanche. Les chapelets qu'ils roulaient entre leurs doigts les faisaient facilement reconnaître pour mahométans, mais j'en fus réduit aux conjectures sur leur nationalité exacte, mon interprète n'entendant pas bien leur langue. Cependant, il m'a semblé comprendre qu'ils étaient venus de Tripoli ou de l'Égypte, et que ce n'était pas la première fois qu'ils faisaient ce voyage; d'où l'on pourrait conclure qu'il n'est pas impossible de pénétrer par le Dahomey dans les grands marchés de l'intérieur, tels que *Sackatou* et *Asben*. Le chemin serait ainsi beaucoup plus court et moins dangereux que celui suivi par le docteur Barth et ses compagnons dans leur dernier voyage[1].

Dans la soirée, nous allâmes au palais faire déballer et ranger sous une galerie les présents destinés au roi. Ils consistaient en belles pièces de soieries et de damas broché d'or, en meubles de luxe, tables, fauteuils, glaces et cristaux, en boîtes de parfumerie et de confiseries, et en un grand nombre de lithographies coloriées, représentant les divers épisodes de la guerre d'Orient. Il y avait aussi le portrait de l'Empereur et de l'Impératrice, douze pavillons français en étamine, semblables à ceux des bâtiments de la flotte, et quatre drapeaux français aussi en soie à franges d'or, la hampe surmontée de l'aigle impériale, et timbrés, sur la bande blanche, de l'éléphant du Dahomey. Nous apportions encore, sur la demande expresse du roi, qui avait manifesté le désir de voir les *fétiches* des blancs, huit statues de saints, de demi-grandeur naturelle, en carton-pâte peint et doré, qui obtinrent un très-grand succès.

Le roi n'assista pas à cette exhibition, mais il y avait envoyé le méhou, le cambodé et le tolonou. Deux femmes, que nous revîmes plusieurs fois aux côtés du roi, s'y trouvèrent également. C'étaient de grandes négresses de vingt-cinq à trente ans, assez jolies de figure, avec de fort beaux yeux, mais d'un embonpoint tellement excessif qu'il approchait de la monstruosité. Nous leur fîmes présent de quelques boîtes de parfumerie et de confitures, mais elles s'enfuyaient en criant quand nous approchions d'elles. Quand elles eurent suffisamment examiné tous les cadeaux destinés au roi, et dont elles comptaient bien sans doute avoir leur part, elles se retirèrent et nous rentrâmes aussi chez nous.

Le 19, vers midi, le roi nous fit dire qu'il désirait nous recevoir en audience tout à fait particulière. Nous suivîmes immédiatement son messager, qui nous fit entrer au palais par une petite porte cachée sous de grands arbres au pied desquels était entassée une énorme quantité d'ossements d'éléphants. Le roi nous reçut dans la case d'une de ses favorites, entouré seulement de quelques personnes de son intimité, hommes et femmes, au nombre desquels se trouvait le méhou. Il nous accueillit très-gracieusement, en nous remerciant tout d'abord des présents que nous lui apportions, se fit expliquer l'usage des différents objets qui lui étaient inconnus, prenant soin d'en faire remarquer lui-même à son entourage la beauté et le prix. Les lithographies des diverses scènes de l'expédition de Crimée excitèrent vivement son attention, et, comme j'avais assisté à quelques-unes d'entre elles, je dus lui donner, d'après son désir, des explications détaillées. Il connaissait du reste le résultat de cette guerre, et savait, dit-il, que nous y avions joué un rôle beaucoup plus brillant que nos alliés les Anglais. Cependant il sembla comprendre difficilement quels en avaient été le motif et le but, car, pour lui, la guerre n'est qu'un moyen d'agrandissement territorial ou une occasion de pillage.

Tout en causant, il remarqua les décorations du capitaine Vallon, et lui demanda quelles étaient ces amulettes ou grigris.

« Ce sont, lui répondit-on, les récompenses que les monarques blancs décernent aux guerriers qui ont montré de la valeur dans les batailles.

— Moi aussi, répliqua-t-il, je donne à mes chefs les plus braves des marques de distinction. »

Il nous fit voir, en effet, au cou de quelques-uns des assistants, des plaques d'argent plus ou moins ornementées de ciselures et de découpures, soutenues par des chaînes de même métal. Il nous offrit même de nous donner à chacun une de ces plaques, et M. Vallon ayant dessiné une sorte de décoration avec l'éléphant du Dahomey au centre, il fut convenu que le roi le ferait exécuter par ses ouvriers, et nous l'enverrait avant notre départ. Mais soit oubli, soit pour tout autre motif, il ne tint pas sa promesse.

La conversation devint de plus en plus intime : il nous fit adresser mille questions sur le pays et les usages des blancs. La description sommaire de Paris et des grands ports de mer, le mouvement, l'ordre qui y règnent, le nombre et la dimension des maisons et des palais, les détails sur notre puissance militaire et maritime, semblèrent l'intéresser au plus haut point. Mais l'idée que nous essayâmes de lui donner des chemins de fer dépassait sans doute les limites de son intelligence ou de son imagination, car un sourire d'incrédulité parut sur ses lèvres quand il nous entendit lui dire qu'on pourrait, en trois heures, par ce moyen, transporter plusieurs milliers de soldats et de voyageurs à une distance égale à celle qui sépare Abomey de la mer. L'habitude de la polygamie est tellement dans les mœurs de ces peuples, qu'il ne put réprimer son hilarité, partagée du reste aussitôt par tous les assistants, hommes et femmes, en apprenant que l'Empereur des Français n'avait, comme tous ses sujets, qu'une seule femme.

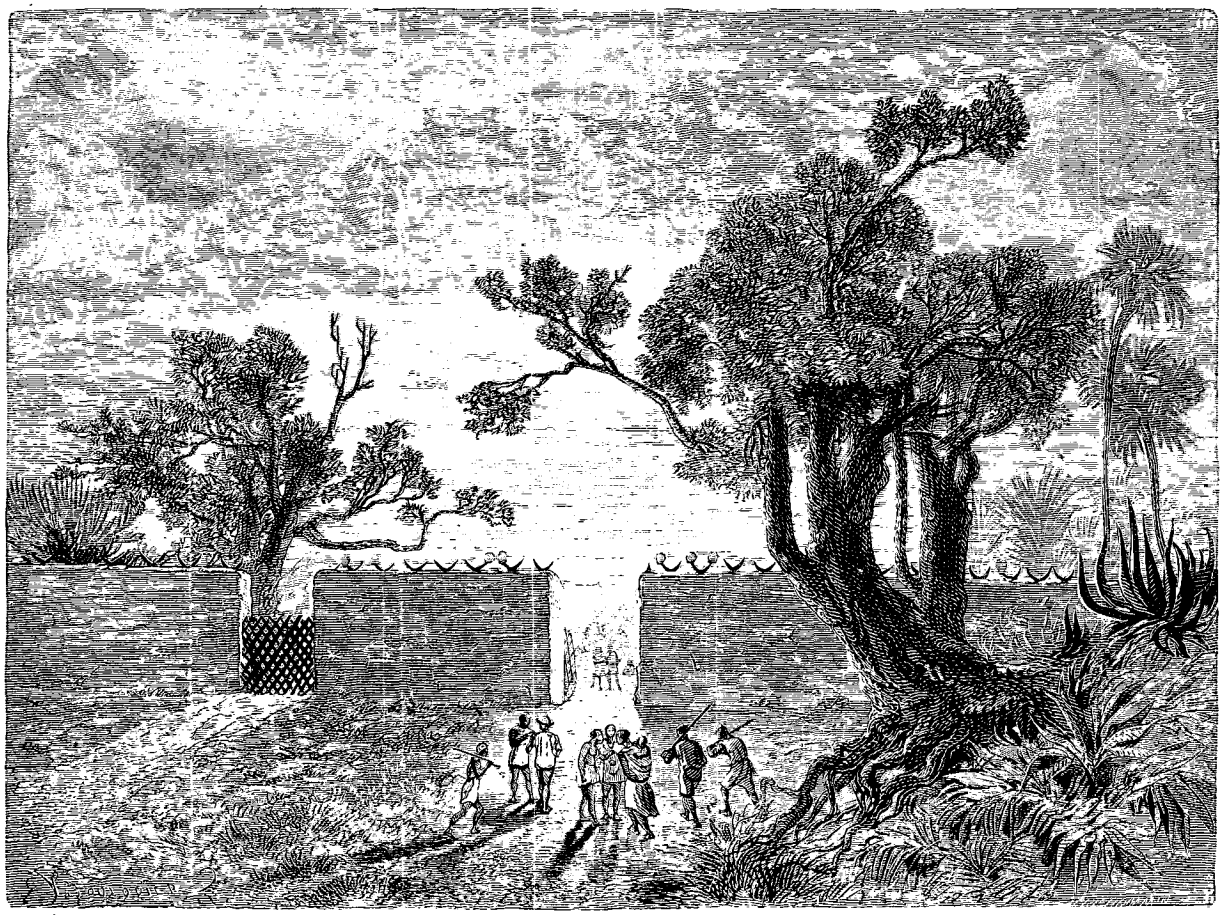
Le nom de l'Empereur lui rappela celui de Napoléon Ier, dont il connaissait la prodigieuse histoire, à cela près que, l'ayant apprise probablement de quelques Anglais, il croyait que le grand capitaine, fait prisonnier par les Anglais dans une dernière bataille, avait terminé chez eux sa glorieuse carrière dans la captivité. Il prit de là occasion de nous entretenir des agrandissements considérables que le royaume de Dahomey devait aux entreprises victorieuses de son prédécesseur et aux siennes. J'ai rapporté plus haut l'histoire de ces con-

1. Voyez *le Tour du monde*, tome II, p. 293 à 340.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quêtes et leur importance. Ghézo, qui s'étendait sur ce sujet avec une complaisance visible, nous raconta que, récemment encore, la puissante tribu des Nagos, dont le territoire borne le sien au levant, lui avait fait sa soumission. Le surlendemain, en effet, nous devions voir les ambassadeurs de cette peuplade solliciter la paix en s'avouant vaincus.

Ghézo attribuait une partie de ses succès militaires à ses amazones, dont il vantait à bon droit le courage et la persévérance. Dans cette dernière guerre contre les Nagos, l'armée dahomyenne, commandée pourtant par un des meilleurs chefs, avait tenté sans succès l'assaut d'un des principaux villages de l'ennemi. Repoussée avec des pertes sérieuses, elle demandait à grands cris la retraite, et le général ébranlé allait la ramener en arrière, lorsque les amazonnes déclarèrent que, dussent-elles rester seules, elles ne lèveraient pas le siége. Cette résolution hardie des femmes fit honte aux hommes, et une nouvelle attaque, conduite avec plus de vigueur, les rendit maîtres du village, dont la prise décida du succès de la guerre. Mais le général dahomyen fut tué dans l'action. « Vous avez dû regretter que cette victoire coûtât la vie d'un de vos meilleurs chefs, dit-on à Ghézo. — Je le regrette, en effet, répondit-il, car cela m'a privé de la satisfaction de lui faire couper la tête, pour prix de sa lâche conduite. »



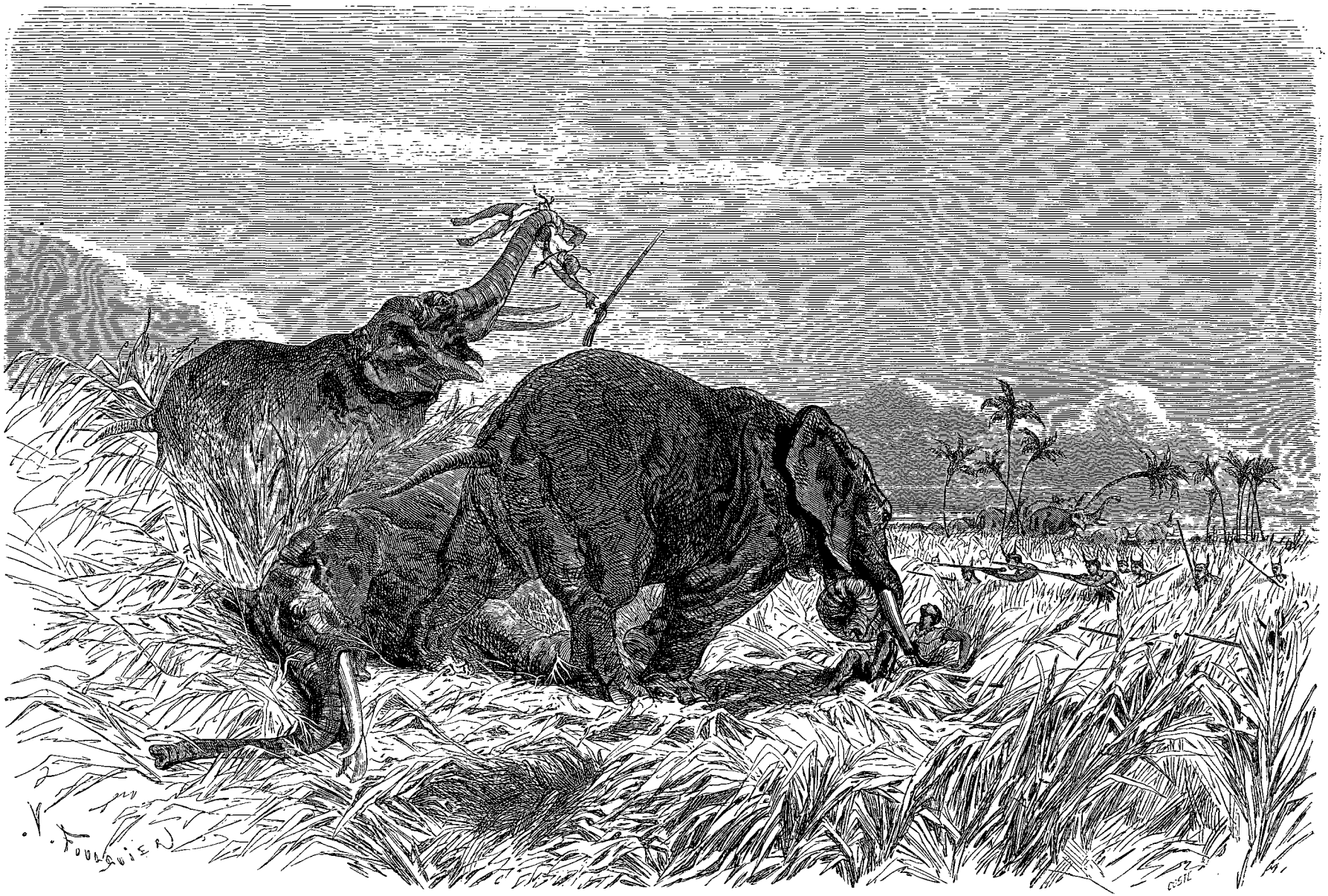
Vue des portes d'Abomey.

Dans une autre circonstance, l'armée dahomyenne, commandée par Ghézo lui-même, guerroyait contre les montagnards de Kong. Mis en déroute par ses belliqueux adversaires, le roi ne dut le salut de son armée et le sien qu'à l'héroïsme de ses amazones, qui couvrirent la retraite en perdant la moitié de leur troupe. Malheureusement leur férocité égale leur courage : indomptables pendant le combat, elles sont sans pitié après la victoire. Il semble qu'en se dépouillant des douces qualités qui font l'ornement de leur sexe, les femmes, extrêmes en tout, ne conservent plus rien d'humain. L'histoire des anciennes amazones, comme les plus funèbres pages de nos révolutions modernes, n'offre que trop de preuves de cette vérité.

Au reste, ce n'est pas seulement sur le champ de bataille que les guerrières dahomyennes trouvent l'occasion de faire éclater leur intrépidité. Quelque temps avant notre arrivée, un certain nombre d'entre elles étaient parties pour aller chasser un troupeau d'éléphants dont on avait signalé la présence à trois ou quatre journées de marche au nord d'Abomey. Durant cette audience même, un messager apporta au roi, en notre présence, trois queues d'éléphant fraîchement coupées, témoignage irréfutable du succès de la chasse. Le messager ajoutait que le troupeau d'éléphants comptait trente têtes environ et que les chasseresses continuaient de les poursuivre, comptant faire d'autres victimes avant de revenir.

La manière qu'elles emploient pour chasser l'éléphant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse aux éléphants par les amazones dahomyennes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est des plus simples, mais non des moins périlleuses. Quand elles ont reconnu un troupeau, elles le cernent, s'en approchent le plus possible en rampant, cachées par les hautes herbes ou les broussailles; puis, lorsqu'elles se croient à portée, elles font feu toutes ensemble. Quelques-uns des pauvres animaux restent sur le carreau; mais malheur aux chasseresses qui se trouvent sur le passage de ceux qui fuient, surtout s'ils sont blessés! Devenus aussi terribles qu'ils étaient inoffensifs, ils les foulent aux pieds, ou, les saisissant avec leur trompe, les lancent en l'air et les déchirent avec leurs défenses. Ces expéditions, qui rapportent annuellement de beaux bénéfices en ivoire au roi de Dahomey, coûtent toujours la vie à plusieurs chasseresses; il trouve sans doute que la compensation est suffisante.

La conversation se prolongea ainsi jusque vers quatre heures du soir. Craignant d'importuner le roi, le capitaine lui demanda l'autorisation de se retirer; mais il fallut auparavant boire à sa santé un ou deux verres de vin de Champagne, d'assez mauvaise qualité, qu'il nous donnait comme une boisson digne des dieux. On se quitta ensuite fort enchantés les uns des autres; et, avec son affabilité ordinaire, le roi nous accompagna jusqu'à la porte extérieure, où nous attendaient nos hamacs.

Le 20, nous ne sortîmes pas de notre case, où nous reçûmes de nombreuses visites, notamment celle du prince Bâhadou. Il venait nous inviter à l'aller voir chez lui, et il resta fort longtemps à causer très-gaiement en buvant grand nombre de petits verres de liqueur que nous prenions plaisir à lui verser et qu'il ne refusait jamais. Je pense qu'il eût été, en sortant, un bien vacillant appui pour le trône de son père.

Le lendemain 21, nous allâmes chez lui avec assez d'appareil, en uniforme et suivis de nos gardes. Il habite, en dehors d'Abomey, à trois kilomètres environ, dans un très-joli site, une vaste maison distribuée comme toutes celles des principaux chefs. Il nous reçut très-courtoisement, nous fit asseoir auprès de lui sur ces sortes de siéges en forme d'escabeau dont j'ai déjà parlé. Ceux-ci, ornés de sculptures et évidés à jour par des découpures en arabesques très-compliquées, m'ont paru le spécimen le plus curieux de ce genre d'ouvrages.

Bâhadou était entouré de ses femmes et de ses guerriers, suivant le cérémonial observé chez son père. Il nous présenta deux jeunes filles de seize à dix-sept ans, dont l'une était remarquablement jolie et qu'il nous dit être les aînées de ses enfants. Après quelques instants de conversation, il nous fit parcourir son habitation : dans la galerie étaient rangés un grand nombre de fétiches et d'idoles en bois ou en terre. Quelques-unes de ces sculptures étaient assez bien réussies.

Il fallut aussi, comme chez le roi, examiner les armes du prince : il possédait d'assez beaux fusils, notamment une carabine de fabrique française; mais il regrettait que ces armes fussent à percussion, car il manquait de capsules. Aussi les fusils à pierre sont-ils bien plus estimés chez ces peuples; il leur est plus facile, en effet, de se procurer des pierres à fusil, et la pierre dure aussi longtemps que l'arme, tandis que les capsules s'épuisent vite.

A trois heures nous prîmes congé du prince royal, qui nous reconduisit jusqu'à moitié chemin d'Abomey. En rentrant, nous trouvâmes un messager qui venait annoncer au capitaine que le lendemain le roi nous conviait à une grande fête militaire.

VI

Une fête publique à Abomey. — Revue générale des troupes. — Exercices militaires. — Simulacre d'une chasse à l'éléphant par les amazones. — Danses et chants. — Munificence du roi

Le lendemain 22, avant le jour, nous étions réveillés par le bruit des tam-tam et des trompes, par les chants et les cris des nombreux détachements de guerriers arrivant de toutes parts. C'étaient les contingents des principaux cabeceirs du royaume, que Ghézo avait convoqués pour nous donner la plus haute idée de sa puissance. La ville, pleine de bruit et de mouvement, prenait un air de fête, et le soleil, qui venait de se lever radieux, promettait une splendide journée. Nous finissions de déjeuner quand les messagers du roi vinrent nous avertir que Sa Majesté nous attendait. Nous les suivîmes, en grande tenue et portés dans nos hamacs au milieu de notre escorte. Elle nous était indispensable; il eût été impossible de traverser autrement la foule compacte dont les rues étaient inondées, et de se frayer un passage jusque sur la grande place du Palais où devait avoir lieu la fête. L'affluence y était telle que les efforts de nos soldats seraient restés sans résultats si le cambodé lui-même, envoyé par le roi, n'était venu à leur aide. Devant lui les rangs s'ouvrirent, et nous pûmes gagner les places qui nous étaient réservées.

De grands préparatifs avaient été faits. Sur une estrade adossée aux murs du palais, couverte de nattes et de tapis, et défendue contre les rayons du soleil par d'énormes parasols fichés en terre au moyen d'un long manche, le roi était assis, entouré des femmes du sérail et d'une partie de sa garde féminine. Il portait le même costume que lors de notre première entrevue. Autour de lui, en demi-cercle, se tenaient à genoux tous les principaux ministres que nous connaissons déjà, le prince Bâhadou, et un grand nombre de cabeceirs venus avec leurs guerriers des différents points du royaume. Sur une longue table on avait disposé les plus brillantes armes et la plus riche vaisselle du roi, avec une partie des étoffes et des cadeaux que nous avions apportés. Au pied de cette table, un vaste bassin de cuivre brillant attirait nos regards, sans que nous nous doutassions encore de l'horrible usage auquel il était destiné. Nos siéges, placés à quelques pas à gauche de l'estrade royale et ombragés comme elle par de grands parasols aux couleurs éclatantes, étaient entourés d'une double haie de soldats placés là pour nous défendre contre la vive et souvent indiscrète curiosité des habitants d'Abomey. En face de nous, vers l'extrémité de la place, l'artillerie de Ghézo, c'est-à-dire vingt-cinq ou trente pièces de canon de tout calibre et de toutes formes, était rangée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en batterie sur de grossiers affûts. Les *amazones-artilleurs* (car ce sont des femmes de la garde qui servent ces canons) se tenaient, mèche allumée, près de leurs pièces. Derrière nous, on avait dressé sur des piédestaux les statues des saints dont j'ai parlé plus haut; ils n'avaient pas besoin, comme nous, d'une garde pour les défendre contre l'indiscrète curiosité du peuple, car les noirs, qui savaient que c'étaient les *fétiches* des blancs, ne s'en approchaient qu'avec une crainte respectueuse. Au-dessus d'eux flottaient majestueusement les plis des quatre drapeaux français, timbrés de l'éléphant blanc de Dahomey.

Nous allâmes saluer le roi, qui se leva pour nous rendre notre politesse, mais sans venir nous serrer la main, comme il l'avait fait la première fois; puis le cambodé nous conduisit à nos places, et la fête commença.

Par l'extrémité de la place qui nous faisait face déboucha une colonne de cinq à six mille guerriers, presque tous armés de fusils de traite ou de tromblons, mais vêtus assez irrégulièrement, qui d'une chemise de coton bleu sans manches, qui d'un caleçon descendant au-dessus du genou, ou même du modeste *calimbé*, simple pièce d'étoffe nouée autour de la ceinture et dont les extrémités retombent au devant du corps. En tête de la colonne marchaient une trentaine de musiciens. Les uns soufflaient dans des défenses d'éléphant percées à leur petite extrémité et rendant un son rauque comparable à celui du cornet à bouquin; les autres frappaient sur des espèces de tambours faits d'une peau de biche tendue sur un bloc de bois creusé comme un mortier; ceux-ci agitaient un instrument bizarre que je n'ai vu que là : c'est une calebasse vidée, séchée et enveloppée d'un filet très-lâche dont chaque nœud retient une vertèbre de mouton; je ne puis mieux comparer le bruit de cet instrument qu'à celui que rend une vessie gonflée dans laquelle on agite des haricots. D'autres encore frappaient avec de petites baguettes de fer sur des clochettes pareilles à celles qu'on suspend au cou des vaches dans certaines provinces de France. Quelques-uns enfin soufflaient dans des flûtes de bambou, mais je n'ai pu en percevoir le son au milieu du vacarme produit par tous ces exécutants, cherchant à faire tous preuve de vigueur d'haleine ou de poignet.

Après avoir défilé devant le roi, qu'ils saluèrent en passant de leurs acclamations, les guerriers se formèrent, par une manœuvre exécutée avec assez d'ensemble, sur plusieurs lignes de cinq à six hommes de profondeur sur cinquante environ de front et échelonnées à quelque distance les unes des autres. Ensuite ils ouvrirent un feu bien nourri, les hommes du premier rang tirant d'abord, puis passant lestement entre ceux des rangs suivants pour aller derrière recharger leurs armes pendant que le second rang, devenu le premier, tirait à son tour avant d'exécuter aussi la même manœuvre, et ainsi des autres. Bientôt quelques hommes quittèrent les rangs et, le fusil en arrêt, le couteau à la main, se mirent à ramper avec une vitesse étonnante comme pour aller surprendre l'ennemi. Arrivés à une certaine distance, ils se levèrent comme un seul homme en déchargeant leurs armes et poussant des hurlements épouvantables. Les uns, le coutelas au poing, feignaient de couper la tête d'un ennemi abattu et la rapportaient en triomphe; d'autres semblaient fuir devant l'ennemi, comme pour l'attirer à leur poursuite, et le faire tomber au milieu de l'armée vers laquelle ils revenaient par un long détour. Tout à coup l'armée tout entière, rompant les rangs, brandissant ses armes, s'élança en avant dans une charge furieuse, avec des cris, des clameurs et des contorsions indescriptibles et presque effrayantes : l'ennemi, vaincu et en déroute, fut ainsi poursuivi jusqu'à l'extrémité de la place, et l'armée dahomyenne, entonnant avec plus d'ensemble un chant de victoire, revint se masser immobile en face du roi.

Le silence était à peine rétabli, que les détonations de l'artillerie ébranlèrent de nouveau les airs. Chargeant et tirant à volonté, les *artilleurs-amazones* bourraient jusqu'à la gueule leurs vieux canons de fer, qui bondissaient sur leurs affûts mal assurés. Nous commencions à craindre de recevoir en pleine poitrine, car nous étions en face de cette bruyante batterie, quelque écouvillon oublié dans sa pièce par ces artilleurs en jupons, lorsque du milieu des tourbillons de fumée surgit l'armée des femmes.

Au nombre de quatre mille environ, mieux armées et plus uniformément vêtues que les hommes, les amazones formaient plusieurs corps distincts.

Le premier, de beaucoup le plus nombreux, avait pour costume une chemise bleue comme celle des hommes, serrée à la taille par une écharpe bleue ou rouge, et un caleçon blanc à rayures bleues descendant au-dessus du genou. La marque distinctive de ce corps était une petite calotte blanche sur le devant de laquelle était brodé en bleu un caïman. Les armes étaient un fusil de traite et un sabre court, presque droit, à fourreau de cuir historié d'ornements en cuivre, dont la poignée sans garde était recouverte de peau de requin; ce sabre était suspendu à leur épaule par une lanière de cuir diversement découpée et ornée de cauris ou de dessins de couleur rouge. Leur poudre, distribuée en cartouches faites avec des feuilles sèches de bananier, était renfermée dans des cartouchières à compartiments, comme celles des Turcs ou des Perses, et attachées à leur ceinture. Enfin, une multitude de grigris et d'amulettes de toutes espèces étaient suspendus à leur cou.

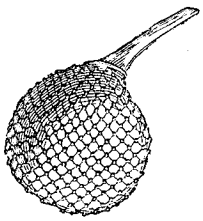
Le deuxième corps, formé des chasseresses d'éléphants, comptait quatre cents femmes environ. Leur haute stature, leur costume, semblable pour la forme à celui que nous venons de décrire, mais entièrement brun, leurs longues et lourdes carabines au canon noirci, maniées avec aisance, donnaient à ces hardies guerrières une tournure singulièrement martiale. Elles portaient à leur ceinture un poignard à lame très-forte et recourbée, et, pour coiffure, un bizarre ornement : deux cornes d'antilope fixées au-dessus du front sur un cercle en fer entourant la tête comme un diadème.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le troisième corps, composé de deux cents amazones seulement, avait pour arme un court et large tromblon, et pour costume une tunique mi-partie bleue et rouge, comme certains costumes du moyen âge. C'était le reste des artilleurs, que le petit nombre des pièces en état de servir n'avait pas permis, sans doute, d'utiliser dans leur spécialité.

Enfin venait, à l'arrière-garde, un léger et charmant bataillon de jeunes filles armées seulement d'arcs et de flèches, élégamment vêtues de tuniques bleues, coiffées de la calotte blanche brodée du caïman bleu, et portant au bras gauche le bracelet d'ivoire sur lequel doit glisser la flèche en s'échappant de l'arc. Ce sont les recrues de l'armée des amazones; on les choisit parmi les jeunes filles vierges des meilleures familles du royaume, et elles payent de leur vie l'oubli du vœu de chasteté qu'elles font en entrant dans la garde du roi.

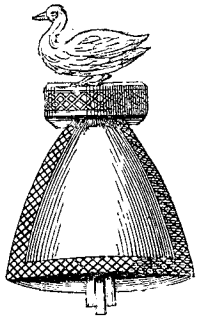
Ces divers corps réunis, formant, comme je l'ai dit, un total d'environ quatre mille femmes, défilèrent devant nous en assez bon ordre. Bientôt sur un signal de la générale en chef, reconnaissable aux queues de cheval pendues à sa ceinture, les mêmes scènes que nous avons décrites plus haut se renouvelèrent, mais avec plus d'animation et de *furia*. Il est difficile de raconter, de se figurer même le tableau que présentaient, sous un ciel de feu, au milieu du tourbillon de poussière et de fumée, du petillement de la mousqueterie et du grondement du canon, ces quatre mille femmes haletantes, enivrées de poudre et de bruit, s'agitant convulsivement avec des contorsions de damnés en poussant les cris les

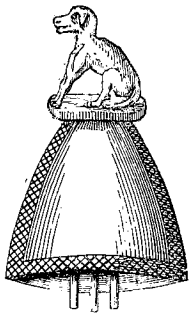


Gourde d'orchestre (p. 91).

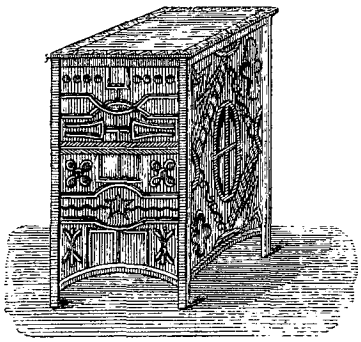


Sonnette du Cambodé.

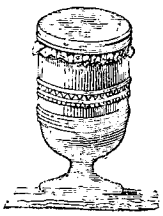




Clochettes d'orchestre (p. 91).



Escabeau sculpté (p. 90).



Tambour de guerre (p. 91).



Urne ou vase en bois sculpté.

USTENSILES ET INSTRUMENTS.

plus sauvages. Enfin, quand tout fut épuisé, les munitions et les forces, l'ordre et le silence se rétablirent peu à peu; les amazones, reprenant leur rang, vinrent se placer à la droite du roi.

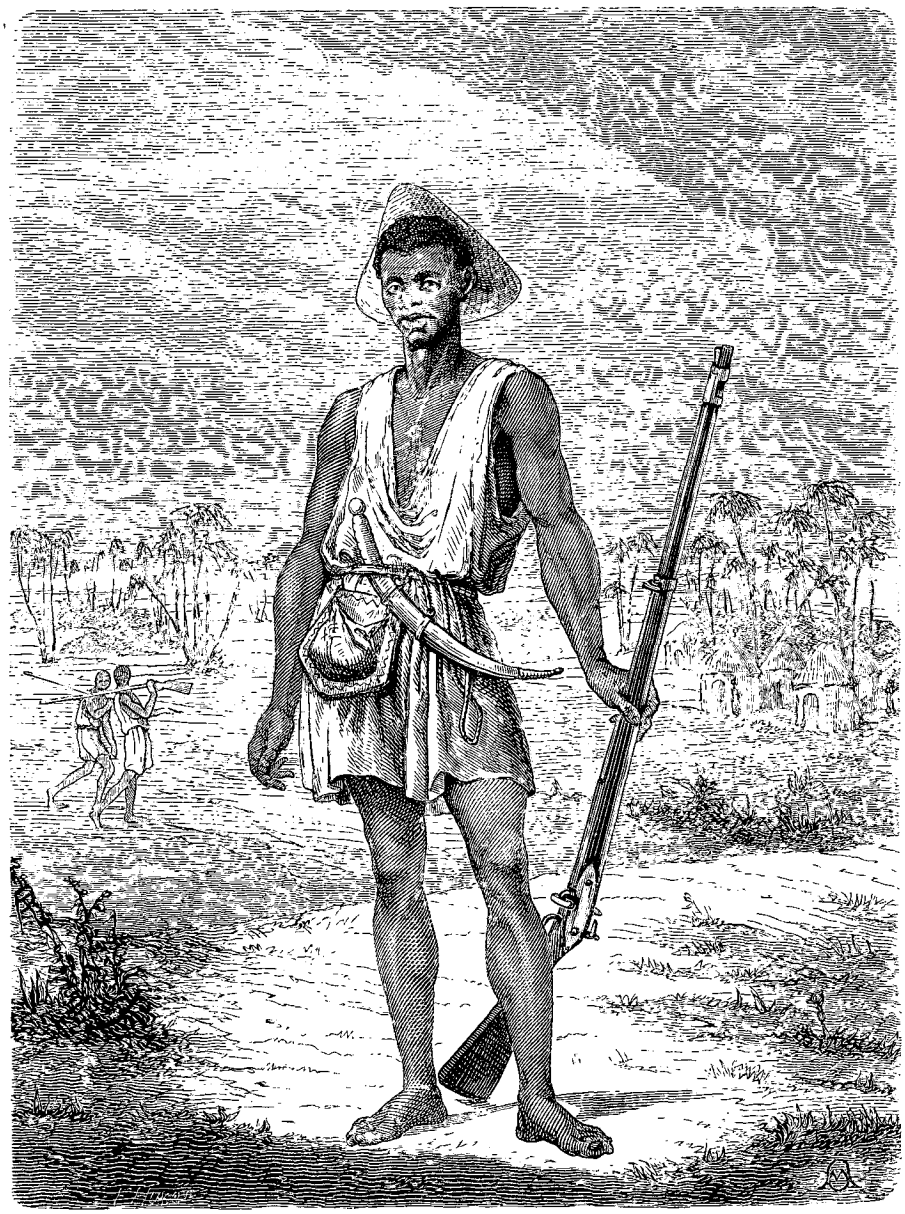
Ce fut alors le tour des chasseresses d'éléphants, qui n'avaient pas pris part à la scène précédente, et qui voulurent aussi nous donner un spécimen de leur savoir-faire. Elles se formèrent en cercle et, rampant sur les mains et les genoux sans abandonner leur carabine, elles s'avancèrent convergeant vers un même point où était censé se trouver le troupeau d'éléphants. Nous crûmes reconnaître alors l'utilité de cette espèce d'armement, les cornes, qu'elles portent sur leur tête. Sans doute, quand elles s'approchent des animaux qu'elles chassent, ceux-ci, trompés par ces fausses cornes, croient voir et entendre un paisible troupeau d'antilopes, et restent sans défiance exposés aux coups des chasseresses. Arrivées près des éléphants, elles se levèrent toutes à la fois au signal de leur chef, en déchargeant leurs carabines; puis, le couteau à la main s'élancèrent pour les achever et leur couper la queue, trophée de leur victoire. Elles revinrent ensuite en chantant reprendre leur place.

A ces scènes guerrières succédèrent des tableaux plus riants et plus tranquilles. Les jeunes amazones, armées d'arcs, sortant à leur tour du milieu de leurs compagnes, vinrent se ranger devant nous, et, conduites par une des plus jeunes et des plus jolies d'entre elles, exécutèrent, en chantant, une danse guerrière, tenant d'une main leur arc et de l'autre une flèche. Rien de plus gracieux que les mouvements lents et cadencés de ces jolies enfants guidées par un chant doux et mono-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tone, qui nous rappela les vieux airs bretons. Ce n'étaient plus les noires enfants du Dahomey ; c'étaient les belles filles de l'antique Grèce, ou de la voluptueuse Asie, qui charmaient nos yeux : on devait danser ainsi aux fêtes de Diane, ou à la cour des satrapes persans. J'avais vu bien des fois les danses et entendu les chants des diverses peuplades nègres dont c'est le principal divertissement, mais je n'avais jamais rien rencontré de comparable, même de bien loin, à ce que nous avions sous les yeux. Nous en étions tellement surpris et enchantés que le capitaine ne put s'empêcher de faire complimenter les jeunes danseuses par notre interprète.

Ces danses achevées, le cambodé réclama le silence en agitant sa sonnette, et l'une des favorites, quittant sa place, s'avança vers le peuple, soutenue par deux



Soldat du Dahomey.

jeunes esclaves. Elle annonça que le roi allait faire distribuer à tout le monde des vivres et des rafraîchissements. Un hourra formidable salua cette agréable communication. Tandis qu'une longue file d'esclaves sortait du palais portant sur la tête des calebasses pleines de victuailles de toute nature, chacun des cabeceirs, faisant l'appel de ses hommes, leur distribua ces vivres dont ils avaient grand besoin, et qu'ils consommèrent sur place sans quitter les rangs. Quatre énormes dames-jeannes d'eau-de-vie, apportées aussi du palais, furent distribuées et vidées en un clin d'œil. Nous ne fûmes pas oubliés, et le roi nous envoya, par un de ses chefs, des biscuits américains, du sucre, des liqueurs et du rhum.

Le silence régnait au milieu de tout ce monde occupé à réparer ses forces. Le méhou en profita pour faire une allocution aux guerriers. Il leur répéta ce que le minghan avait déjà dit au peuple pendant notre première audience : « que de grands guerriers d'un pays lointain,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

attirés par la renommée du roi de Dahomey, étaient venus lui apporter des présents et briguer son amitié. » Ce discours, qui flattait l'orgueil dahomyen, obtint, comme on peut le croire, un légitime succès; mais l'enthousiasme fut à son comble quand l'orateur ajouta que le roi, satisfait de la bonne tenue de ses troupes, allait faire distribuer à chaque soldat une gratification en cauris. Dix à douze esclaves, en effet, courbés sous le poids de grands sacs de cauris, circulèrent immédiatement dans les rangs, et les cabeceirs répartirent à chacun sa part de la munificence royale.

VII

Suite de la fête. — Une hyène égorgée.... faute de mieux. — Les nouveaux dévots aux saints. — Réception d'adieu. — Départ d'Abomey et retour à Widah.

Cependant la fête n'était pas complète : le sang n'avait pas coulé.

Chose triste à penser ! chez ce peuple dont le caractère n'est cependant pas naturellement cruel, car ils ne maltraitent ni les femmes, ni les enfants, ni même les animaux, les sacrifices humains font partie de toute réjouissance publique. Des centaines de têtes tombent chaque année, lors de la célébration des Coutumes, dans ce petit belvédère qui s'élevait à quelques pas de nous sur la place.

Ghézo s'était excusé auprès du capitaine de n'avoir en ce moment qu'une douzaine de prisonniers à égorger : « pour des hôtes tels que nous, c'était, disait-il, un bien maigre honneur qu'un si mince holocauste. » Le capitaine avait immédiatement répondu qu'il suppliait le roi d'épargner ces malheureux; que, loin d'être un honneur, ce serait une honte pour nous de voir couler à nos pieds le sang d'hommes sans défense; qu'enfin nous nous retirerions plutôt que d'assister à un tel spectacle. Il fallut toute la fermeté du capitaine Vallon pour dissuader le roi, qui n'osait pas peut-être, en face de tout son peuple assemblé, rompre avec une coutume qui lui est chère. Il dut néanmoins céder, et cette fois ce ne fut pas du sang humain qui rougit le fatal bassin de cuivre.

Telle est, en effet, la destination de cet ustensile qui nous intriguait tant. On le porte partout, dans les assemblées solennelles et à la suite de l'armée, où il reçoit le sang et la tête de malheureux prisonniers, victimes de cette affreuse coutume.

On l'apporta donc devant le roi, ainsi qu'une hyène liée et bâillonnée; les principaux chefs prirent place tout autour et feignirent de délibérer, comme ils l'eussent fait réellement, si, au lieu d'un animal, on eût dû égorger des hommes. L'hyène fut condamnée à mort, et malgré ses hurlements étouffés et sa résistance désespérée, le ministre de la justice (minghan), qui cumule ces augustes fonctions avec celles d'exécuteur des hautes œuvres, lui trancha la tête d'un seul coup de cet énorme sabre sur lequel il marche toujours appuyé. Ce barbare spectacle me suggéra cette réflexion, présente aussi à l'esprit de mes compagnons, que nous étions là quatre Européens au milieu de trente mille nègres excités par le bruit, la poudre et les boissons alcooliques, et qu'un caprice de Ghézo pouvait faire tomber nos têtes dans ce même bassin de cuivre, aussi facilement que celle de cette malheureuse bête, avec cette seule différence que cela causerait sans doute beaucoup plus de plaisir à toute l'assistance.

Une autre cérémonie, plus sérieuse et d'un caractère moins lugubre, succéda à celle-ci. J'ai dit que les envoyés des Nagos, peuplade voisine vaincue par Ghézo dans une guerre récente, étaient arrivés à Abomey quelques jours auparavant pour demander la paix. Le prince Bâhadou, les ministres et quelques-uns des principaux chefs se rangèrent assis en demi-cercle devant le trône du roi, aux pieds duquel les douze ambassadeurs nagos vinrent se prosterner, attendant en cette humble posture qu'on décidât de leur sort. Après une assez longue discussion, pendant laquelle le méhou, qui nous parut s'être constitué l'avocat des Nagos, prit souvent la parole, tous les membres du conseil acquiescèrent par une sorte de grognement (la syllabe *oûn*, brusquement aspirée, marque de l'assentiment en langue dahomyenne) à la proposition du méhou. Le prince royal se leva, emplit d'eau un verre qu'il porta à ses lèvres, et le donna à son voisin qui fit de même; le verre fit ainsi le tour de l'assemblée, et les ambassadeurs nagos y trempèrent également les lèvres : leur cause était gagnée.

Ils se prosternèrent derechef, se couvrirent la tête de toute la poussière qu'ils purent ramasser, et, après avoir écouté le roi, qui leur adressa quelques paroles bienveillantes, ils se retirèrent.

Il était quatre heures, et malgré l'intérêt avec lequel nous suivions ces scènes si diverses et si singulières pour des Européens, nous commencions à nous fatiguer. Sur l'ordre du capitaine, notre interprète alla demander au roi l'autorisation de se retirer. Ghézo nous fit signe de la main d'attendre encore quelques instants, et l'une des plus vieilles favorites s'avança de notre côté suivie de quelques autres femmes.

Ces femmes s'agenouillèrent, et la plus âgée commença une sorte de chant traînant et monotone dont voici à peu près la traduction :

« Vous êtes de grands guerriers venus des pays lointains : vous avez bravé les périls de la mer, et franchi sans crainte les lagunes de la *Lama*. Ghézo aime ceux qui sont braves et courageux comme vous; nous vous aimons à cause de l'amitié que vous porte Ghézo, et nous faisons des vœux pour que vous soyez puissants et honorés dans votre pays. »

Cette improvisation en notre honneur termina la fête. Dès que ces vénérables matrones eurent regagné leurs places, Ghézo se leva pour venir à nous et voulut nous reconduire jusqu'à nos hamacs au milieu des flots du peuple qui s'ouvraient respectueusement devant lui. En passant devant les statues des saints il demanda quels étaient les noms de chacun d'eux; mais après les avoir entendu nommer, il manifesta la crainte d'oublier ces mots nouveaux pour lui. Le méhou employa pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

éviter cet inconvénient un moyen assez ingénieux. Il fit approcher autant d'hommes qu'il y avait de saints, les plaça auprès, et leur déclara que désormais ils porteraient le nom par lequel on désignait leur nouveau patron, ajoutant qu'ils eussent à bien prendre garde de l'oublier, parce qu'il y allait de leur tête. Cela donna lieu, le lendemain, à une petite scène tragi-comique assez divertissante. Un de ces pauvres diables (c'était saint Laurent) avait, malgré la recommandation, oublié son nouveau nom. En nous voyant passer pour aller chez le roi, il accourut en proie à la plus vive inquiétude, cherchant à nous faire comprendre la fâcheuse position dans laquelle il se trouvait. Grâce à notre interprète, nous finîmes par entendre ce qu'il voulait, et à le tirer d'embarras en lui rappelant son nom de saint Laurent, qu'il s'en alla répétant entre ses dents de la façon la plus comique du monde.

Nous rentrâmes chez nous suivis des acclamations générales, et pendant la nuit tout entière le bruit des instruments et les chants du peuple, en nous tenant éveillés, nous prouvèrent que la fête n'avait pas été terminée par notre départ.

Cependant l'objet de notre mission n'était pas complétement rempli. La factorerie française de Wydah avait à traiter diverses questions d'intérêt commercial dans le détail desquelles je n'ai point à entrer ici, et entre autres, celle de l'établissement à Abomey même d'une succursale de la factorerie de Wydah.

Les Anglais avaient déjà fait, quelques années auparavant, des tentatives analogues. Des missionnaires protestants avaient même pénétré, paraît-il, jusqu'à Abomey, et, négociants au moins autant qu'apôtres, avaient essayé d'échanger contre l'huile, l'ivoire et l'or, les cotonnades anglaises. Ils avaient d'abord trouvé un appui considérable auprès du méhou en payant largement ses services; mais, soit qu'une fois payé il eût abandonné leur cause, soit que la propagande chrétienne eût porté ombrage au roi, toujours est-il que les missionnaires avaient dû abandonner le pays.

Le roi ne tenait guère à les voir revenir, mais leurs tentatives, souvent renouvelées et soutenues par leur ancien ami le méhou, pouvaient à la fin réussir. Ce vieillard jouissait certainement d'une grande influence sur l'esprit de son maître, qui cherchait à le ménager en toute occasion. Nous en eûmes une preuve en cette circonstance, car ce fut la nuit, et au milieu des plus grandes précautions, que le capitaine et le directeur de la factorerie furent appelés auprès du roi pour conférer avec lui hors de la présence du méhou. Les questions ne furent néanmoins pas résolues tout à fait comme ils l'eussent désiré; l'autorisation d'établir une factorerie à Abomey nous fut refusée, comme elle l'avait été à l'Anglais Forbes en 1850.

Nos affaires étant définitivement réglées, il fallut songer au départ. Le capitaine annonça au roi qu'il désirait retourner à son bord. Ghézo fit les plus vives instances pour nous retenir encore quelques jours, disant même qu'il nous refuserait l'autorisation de quitter Abomey sitôt. Nous n'aurions en effet pu le faire sans son expresse permission, comme nous en eûmes la preuve le jour même.

J'étais allé me promener en compagnie de deux autres officiers, du côté de la ville où se trouve la porte par laquelle nous y étions entrés. Il nous prit fantaisie de la franchir, mais les soldats qui la gardaient nous démontrèrent, par une pantomime énergique, que cela nous était interdit.

A la fin, sur le désir formellement exprimé du capitaine, et du reste, sans insister plus que ne le voulaient les lois de l'hospitalité, le roi nous donna l'autorisation de partir.

La veille de notre départ, nous allâmes lui faire une visite d'adieu. Il nous reçut sans apparat dans la case de l'une de ses favorites. Après avoir exprimé ses regrets, il fit venir les deux jeunes noirs que nous devions emmener en France. Ces enfants, âgés de douze à quatorze ans environ, étaient, nous dit-on, deux enfants élevés dans le palais du roi et appartenant peut-être à quelqu'un de ses officiers, mais ils n'étaient pas ses fils. L'un d'eux, le plus jeune, paraissait intelligent et vigoureux : il s'appelait Ouzou; l'autre, plus grand mais assez mal conformé, la poitrine étroite et les omoplates trop proéminentes, avait l'air assez borné. J'en fis la remarque au capitaine, en ajoutant que cet enfant, déjà peu robuste, supporterait difficilement le changement de climat. M. Vallon fit alors demander au roi si on ne pourrait pas le remplacer par un autre; mais celui-ci était désigné, il dut partir. J'appris plus tard que mon pronostic s'était réalisé, et que ce malheureux enfant était revenu dans son pays atteint de phthisie. L'autre, dont je n'ai plus entendu parler, est peut-être encore au lycée de Marseille, où ils devaient être élevés tous les deux.

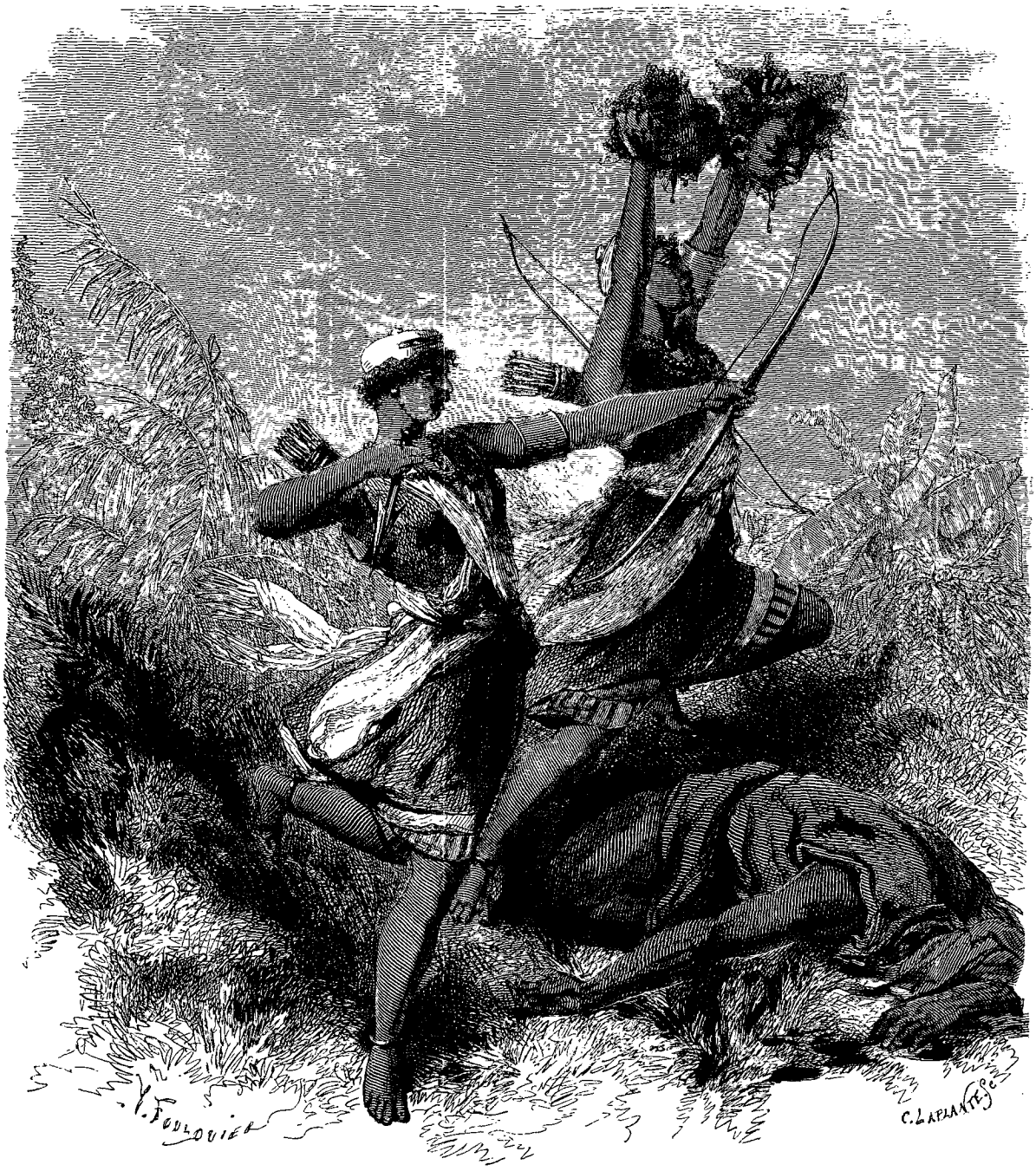
Le 24 octobre, nous prîmes congé du roi, qui nous serra à tous amicalement la main, en exprimant le désir et l'espoir de nous revoir. Il avait fait porter dans notre case les cadeaux qu'il nous destinait, consistant en étoffes du pays, armes et ustensiles divers. Les étoffes, produits de l'industrie dahomyenne, étaient de grands pagnes de coton de cinq mètres de longueur sur quatre de largeur, à bandes alternativement rouges et bleues, et très-bon teint, car elles ont résisté depuis quelques années à plusieurs lavages. Elles sont tissées sur de petits métiers qui ne permettent de leur donner que vingt centimètres au plus de largeur; ces bandes étroites sont réunies les unes aux autres par des coutures pour former ensuite des pièces de la dimension voulue. Les armes étaient des sabres et des poignards semblables à ceux des amazones de la garde. Nous avions en vain essayé de nous en procurer à prix d'argent les jours précédents. Le roi a le monopole de la fabrication et de la vente des armes, qu'il distribue et vend à sa guise. Enfin il nous avait envoyé un énorme sac de cauris dont nous fîmes généreusement abandon à notre escorte, émerveillée d'une pareille prodigalité.

Le 25 au matin, nous quittions Abomey dans le même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ordre et avec la même suite que lorsque nous étions arrivés. La plupart des grands chefs nous accompagnèrent à quelques milles de la ville, mais notre hôte le méhou, avec lequel nous étions décidément en délicatesse, s'excusa sur l'état de sa santé et resta chez lui.

Ce ne fut pas un médiocre plaisir de nous retrouver, quelques jours après, tous sains et saufs sur le pont du *Dialmath*, accompagnés de deux jeunes nègres qui avaient déjà commencé à payer, dans la pirogue, le tribut obligé que les navigateurs novices ne peu-



Amazones-archers combattant.

vent refuser à la mer. Ces deux pauvres enfants se croyaient à leur dernier jour, et, malgré les bons traitements dont chacun se faisait un devoir de les entourer, ils regrettaient vivement d'avoir quitté la terre. Mais on les embarqua sur un navire de la maison Régis, à destination de Marseille, et, de son côté, *le Dialmath* reprit le cours de ses explorations sur la côte d'Afrique.

RÉPIN.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue extérieure du palais du roi. — Dessin de Foulquier d'après un croquis de MM. Répin et Boulangé.

VOYAGE AU DAHOMEY,

PAR M. LE Dr RÉPIN, EX-CHIRURGIEN DE LA MARINE IMPÉRIALE[1].

1856[2]. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

Religion. — Mœurs. — Gouvernement. — Industrie. — Commerce. — Beaux-arts.

Cette relation paraîtrait sans doute incomplète si je ne donnais quelques détails ethnographiques et géographiques plus particuliers sur le pays des Dahomyens.

On peut voir sur la carte (p. 77), que pour aller de Wydah à Abomey, nous avons traversé deux provinces autrefois indépendantes sous les noms de royaumes d'Ardra et de Wydah. Depuis leur réunion sous la domination unique du roi de Dahomey, ces contrées ont perdu en grande partie leur caractère original, pour prendre les mœurs et les habitudes de leurs provinces. Cependant Wydah fait exception sur un point : cette ville est la seule qui possède un temple de serpents ; il y a bien à Xavi une sorte de collége de prêtresses consacrées au même culte, mais il n'y existe pas de temple. Dès qu'on a dépassé cette petite ville, et qu'on arrive à Tauli, premier village de l'ancien royaume d'Ardra en marchant du sud au nord, on ne trouve plus de traces de cette religion. Les noirs de Wydah ne font du reste que cumuler cette superstition avec celles de toutes les autres peuplades de cette partie de la côte africaine. Je dois ajouter qu'un certain nombre d'habitants de Wydah, mulâtres ou même nègres, professent ou plutôt reconnaissent la religion catholique. Dans le temps encore peu éloigné de nous, où la traite florissait sur ces rivages, les Portugais, qui en étaient les principaux agents, avaient bâti une chapelle à Wydah et y entretenaient un prêtre de leur nation. Mais la ruine de ces négriers, autrefois si opulents, a entraîné celle de l'Église catholique de Wydah.

Dans tout le royaume de Dahomey la religion est fondée sur la croyance à deux principes en antagonisme, celui du mal et celui du bien. De là cette idée logique de remercier les divinités bienfaisantes, mais surtout de conjurer la redoutable colère des autres par toutes sortes d'offrandes et de sacrifices. On trouve çà et là autour des villes ou des villages, en général à l'ombre d'un groupe d'arbres au feuillage sombre et touffu, comme les mangottiers, une petite case ronde ou carrée, propre, bien entretenue et séparée du reste des habitations par une haie vive : c'est le temple et souvent aussi la demeure du prêtre. Les noirs y pénètrent librement, à toute heure, pour y apporter des offrandes d'huile de palme, de bananes, d'ignames, etc.; ou même, s'ils sont riches, des volailles, un mouton ou un bœuf. C'est là une partie des revenus du prêtre, intermédiaire obligé entre le croyant et les divinités.

Entassées en grand nombre dans la cour, sous la

1. Suite et fin. — Voy. pages 65 et 81.

2. C'est par erreur que la date 1860 a été indiquée pour ce voyage dans les deux précédentes livraisons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

varangue ou dans la case même, les idoles sont variées à l'infini : hommes, femmes, animaux naturels ou fantastiques (voy. p. 76), etc. Quelques-unes même consistent en un simple bâton fourchu à trois dents, orné de bandelettes et supportant un petit vase en terre du pays plein d'huile de palme ; en une défense d'hippopotame, une molaire d'éléphant, une corne de cabri..., etc. Tout objet peut devenir fétiche, si le prêtre y a, par ses paroles magiques, attaché quelque propriété surnaturelle. C'est même la branche la plus importante de leurs profits, car ils vendent fort cher aux nègres des amulettes ou grisgris enchantés. Ainsi tel petit scapulaire de cuir ouvragé et colorié, telle griffe de tigre fixée sur une section de défense d'éléphant formant bracelet, telle corne d'antilope, préservent de la mort par le fusil, par le sabre ou par le poison ; d'autres grisgris seront tout-puissants contre la morsure des serpents ; avec tels autres on pourra chasser sans crainte l'éléphant ou le tigre. Nous avons vu à Tafoo, dans la case des fétiches, un grand nombre d'ex-voto, fragments de jambes ou de bras, mains, pieds, etc., grossièrement sculptés en bois et suspendus au-dessus de la divinité à laquelle les fidèles font honneur de leur guérison.

Les *mauvais Esprits* ont des temples qui leur sont particulièrement consacrés, et dans lesquels il est interdit sous peine de mort de pénétrer. Les prêtres seuls les habitent, et y élèvent, dans la solitude, les adeptes qui devront les remplacer un jour. Quand des voyageurs de haut rang passent devant ces temples, généralement placés, comme celui de Cana par exemple, sur le bord des chemins les plus fréquentés, ou à la porte des villes, ils doivent mettre pied à terre,et on a vu plus haut ce qui se passe alors (p. 79). Le prêtre paraît sur le seuil du temple, et, pendant que son acolyte fait tinter une sorte de cloche, il marmotte les conjurations destinées à préserver le voyageur de la maligne influence du dieu. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'afin de rendre efficaces les prières des prêtres, le voyageur doit les payer d'un présent (en cauris ou en marchandises) qu'il dépose en dehors de l'enceinte.

Sans contredit, le fétiche le plus invoqué et le plus fréquemment représenté au Dahomey, est le même qui présidait aux cultes organiques de l'antiquité classique.

Les prêtres qui, comme on l'a vu, sont aussi les médecins, traitent les maladies plutôt au moyen d'exorcismes, de pratiques superstitieuses et sorcelleries, que de médicaments. Les seuls qu'ils emploient, sont des purgatifs drastiques tirés de diverses plantes des familles des euphorbiacées et des convolvulacées. Ils font aussi un usage très-fréquent des ventouses scarifiées, qu'ils appliquent au moyen d'une section de petite calebasse en forme de demi-sphère, percée d'un trou à son centre. Après l'avoir posée sur l'endroit choisi (c'est toujours une des jambes), ils aspirent l'air contenu dans la calebasse, par la petite ouverture qu'ils bouchent ensuite rapidement avec une boulette de cire.

Je ne voudrais pas fatiguer le lecteur de détails trop spéciaux. Qu'il me permette seulement de lui dire quelques mots d'une maladie à peu près inconnue en Europe, rare en Afrique, mais très-commune au contraire au Dahomey : je veux parler du *filaire* ou *ver de Guinée*. C'est un entozoaire (genre filaria des helminthes nématoïdes de d'Orbigny) qui se développe dans le tissu cellulaire intermusculaire ou sous-cutané. Un gonflement parfois considérable, la rougeur du membre (c'est principalement aux jambes qu'on le trouve), une vive démangeaison indiquent sa présence. Bientôt il se fait jour à travers la peau ulcérée et on peut l'apercevoir au fond de la plaie. Il faut alors le saisir, l'attirer doucement et le rouler autour d'un petit bâtonnet, jusqu'à ce que la résistance qu'on éprouve fasse craindre de le rompre. Si on parvient, en l'enroulant un peu ainsi chaque jour, à l'extraire en entier, le malade guérit ; si, au contraire, il se rompt, cet accident peut avoir des suites très-graves, parce que son corps (on n'a encore trouvé chez l'homme que des femelles) est rempli d'une multitude de jeunes filaires qui restent dans la plaie. Loin d'avoir détruit le germe de la maladie, on l'a au contraire ainsi considérablement multiplié, et l'inflammation produite par la présence de ces nombreux parasites peut être assez intense pour amener la mort. Les naturels pensent qu'ils avalent ce ver en buvant les eaux saumâtres qui le contiennent, mais la vérité est que ces animaux, qui foisonnent à l'état microscopique dans les eaux marécageuses, s'attachent aux jambes nues des nègres qui les traversent, pénètrent sous la peau, et s'y développent ensuite, pour causer les accidents dont je viens de parler.

Les prêtres ont encore la réputation de préparer des breuvages qui guérissent de la morsure des serpents les plus dangereux, des philtres, enfin des poisons d'une extrême subtilité.

Malgré les offres les plus séduisantes, et la promesse de riches cadeaux, je n'ai pu me procurer aucune de ces préparations. J'ai eu seulement en ma possession quelques flèches prétendues empoisonnées ; leur fer était enduit d'une substance verdâtre, comme un extrait de plantes fraîches. J'en fis l'essai sur un chat ; mais malgré d'assez nombreuses blessures et le soin que je prenais de laisser séjourner le fer dans la plaie, le pauvre animal au bout de deux jours ne présentait aucun symptôme d'intoxication : je lui rendis la liberté et il court encore. Aussi suis-je disposé à n'accorder qu'un crédit très-restreint sur ce point aux récits de certains voyageurs en Afrique.

Les Dahomyens ne célèbrent avec solennité aucun des événements marquants de la vie, qui, comme le mariage, la naissance des enfants ou l'inhumation des morts, sont chez les autres peuples des occasions de réjouissance ou de douleur. Le nègre, quand il veut se marier, achète sa future épouse à ses parents et se procure de cette façon autant de femmes qu'il en désire, ou qu'il en peut nourrir. Chez les grands, leur nombre est quelquefois considérable, et nous avons vu que le roi en avait plusieurs centaines.

Les Dahomyennes sont en général assez jolies, d'une taille médiocre ; elles seraient très-bien faites, si elles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'avaient la détestable habitude de nouer la ceinture de leur pagne au-dessus des seins. Elles ont la peau d'une douceur et d'un poli remarquables, de beaux yeux et les extrémités souvent petites. Leur costume consiste en une pagne, grande pièce d'étoffe en coton ou en soie. Pour ornements, elles portent des bracelets très-lourds en étain, en cuivre, en argent ou en or aux jambes et aux bras, des colliers de verroteries et d'ambre au cou et autour des reins, et enfin des pendants d'oreilles tellement pesants quelquefois qu'elles sont obligées de les soutenir avec une mèche de cheveux pour que leurs oreilles ne soient pas déchirées.

L'habitude du tatouage est peu répandue au Dahomey : il est remplacé par des peintures rouges ou blanches pratiquées sur le visage ou plus souvent sur les jambes.

Le chef de la famille a sur ses femmes et sur ses enfants une autorité absolue qui peut aller même jusqu'à les vendre comme esclaves. Mais il faut dire que, grâce à la douceur naturelle du caractère dahomyen, ces exemples sont fort rares, et qu'au contraire ils les traitent avec une grande bienveillance. Toutefois aux femmes seules incombent tous les travaux de la maison. Pendant que leur seigneur boit, dort ou fume, elles fabriquent l'huile de palme, vont chercher le bois et l'eau, préparent les aliments, qu'elles lui présentent toujours à genoux, sans jamais être admises à les partager avec lui.

La chasse et la pêche sont avec la guerre les seules occupations des hommes. La condition des esclaves est très-supportable, et il est difficile de les distinguer du reste de la famille dont ils partagent les travaux et les plaisirs. Ils ne sont battus que pour des fautes graves, comme le vol par exemple, auquel ils sont très-enclins. Au roi seul appartient le droit de disposer de leur vie, et alors ils sont réservés pour les immolations qui marquent le jour de l'horrible fête des Coutumes[1].

Il n'y a point de cimetière dans le Dahomey, et chacun enterre ses morts dans sa propre case. A Tafoo, j'étais entré, en compagnie de notre interprète, dans la case d'un habitant : après quelques mots échangés, l'interprète me dit qu'il avait perdu son père le jour précédent. Je demandai où il l'avait enterré, et il frappa du pied le sol même de sa case ; craignant d'avoir été mal compris, je fis réitérer la question, il y répondit par le même geste, et l'interprète me confirma ce fait qu'ils inhument leurs morts dans leurs habitations.

Les Dahomyens sont de petite taille, mais robustes, bien découplés, infatigables marcheurs et d'une agilité surprenante : c'est merveille de les voir grimper en un clin d'œil, au moyen d'une ceinture d'écorce, au sommet d'un palmier de soixante ou quatre-vingts pieds de hauteur. Sobres par nécessité, ils deviennent d'une gloutonnerie incroyable quand ils trouvent moyen de se régaler aux dépens d'autrui. L'ivrognerie n'est pas un vice habituel chez eux, car ils pourraient s'enivrer journellement avec leur vin de palme qui est très-capiteux, et cela ne leur arrive guère que lorsqu'ils trouvent l'occasion de boire de l'eau-de-vie. D'un caractère doux, hospitalier, enclin à la gaieté la plus expansive, ils seraient d'un commerce facile et sûr, sans leur penchant irrésistible au vol. Très-respectueux envers leurs supérieurs, ils ne les abordent jamais sans se mettre à genoux, et gardent cette posture jusqu'à ce que ceux-ci, en battant doucement des mains, leur donnent permission de se lever et de parler. Quand deux hommes d'égale condition se rencontrent, ils se saluent en se donnant mutuellement la main droite, chacun d'eux faisant claquer trois fois son pouce sur les doigts de son interlocuteur. C'est ainsi que le roi nous recevait ordinairement, mais les chefs les plus puissants n'approchent de lui qu'avec les marques d'un respect avilissant, en se prosternant à terre le front dans la poussière. Même, hors de sa présence, lorsque l'on vient à prononcer fortuitement son nom, ou que l'on passe devant l'un de ses palais, on lui donne ces marques de servile bassesse.

Le roi de Dahomey peut d'un signe de sa main faire tomber sous le sabre du minghan la tête la plus assurée en apparence, mais il n'est pas à l'abri des révolutions de palais. Ghézo lui-même doit la couronne à une conspiration militaire ; il a été porté au pouvoir par les amazones révoltées contre son propre frère. La succession au trône se fait par ordre de primogéniture ; cependant il arrive quelquefois que cet ordre se trouve interverti, si quelqu'un des fils du roi a su gagner, au détriment de son aîné, la faveur des grands et de l'armée qui l'élèvent au premier rang par acclamation. Le poids du système gouvernemental repose presque en entier sur la tête du méhou ou premier ministre, chargé de recevoir pour le roi les deniers publics et de surveiller l'administration des chefs. Le pays est divisé en plusieurs provinces (comme celles de Wydah et d'Ardrah par exemple), gouvernées chacune par un avoghan ou vice-roi. Ces officiers relèvent directement du méhou, l'informent de tout ce qui se passe dans leur province, et prennent ses ordres pour accorder ou refuser aux étrangers la permission de pénétrer dans le royaume. Ils lui doivent compte du produit des taxes qui frappent les marchandises ou l'huile de palme à leur passage dans les villages où sont établies les douanes royales (déciméro, en langage du pays, c'est probablement un mot d'origine portugaise), comme celles que nous vîmes à Alada, à Cana, à Tafoo. De plus, ils fournissent au roi, quand il veut faire la guerre, le nombre de soldats qu'il demande, ou qu'ils peuvent réunir. Ces troupes sont commandées par les cabéceirs, chefs d'un rang inférieur, soumis aux avoghans, et administrant les villages des provinces gouvernées par ceux-ci. Ces officiers de

1. Puisque ce mot revient sous ma plume, je vais en donner une courte explication.

Une fois par an, les Avoghans et les Cabéceirs viennent à jour fixe apporter au roi les tributs, en cauris ou en marchandises, qui constituent ses revenus. Leur réunion à Abomey donne lieu à de grandes fêtes, analogues à celle que le roi nous donna, et pendant lesquelles il fait distribuer au peuple et aux soldats des vivres, de l'eau-de-vie et la plus grande partie de ce qu'il vient de recevoir. C'est au milieu de la surexcitation et de l'ivresse de ces jours d'orgie populaire que se consomment les horribles sacrifices humains qui coûtent la vie à des centaines d'esclaves, immolés dans le but de conjurer la colère des divinités malfaisantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

second ordre sont cependant nommés par le roi, qui leur confie, comme marque de leur dignité, les bracelets d'argent, le parasol et le tabouret. Ces insignes ne les quittent jamais, et les esclaves portent devant eux, quand ils sortent, le parasol et le tabouret.

Les redevances payées par les négociants étrangers qui veulent commercer avec le Dahomey, et les taxes qui frappent les marchandises constituent la plus grande partie des revenus du roi, depuis que l'abolition de la traite en a tari la source la plus abondante. Il faut y ajouter le produit de vastes plantations cultivées par ses esclaves, dont il fait vendre les récoltes par des individus qui prennent le titre de *négociants du roi*, et réalisent ordinairement dans ce trafic d'énormes bénéfices. De plus la chasse aux éléphants, faite par les chasseresses de la garde, le fournit abondamment d'ivoire, et les expéditions entreprises de temps à autre contre les peuplades voisines lui permettent de se procurer des esclaves à peu de frais. Tout cela sert à entretenir les amazones, les femmes du sérail, et à faire des largesses au peuple le jour des Coutumes. Quand les dépenses ont excédé les recettes, ce qui peut arriver même à des budgets plus civilisés, le roi ne se fait aucun scrupule de faire rendre gorge, sous forme d'emprunt forcé, à ceux de ses avoghans, ou de ses *négociants*, qu'il sait s'être par trop enrichis. Il le peut d'autant plus facilement, qu'on

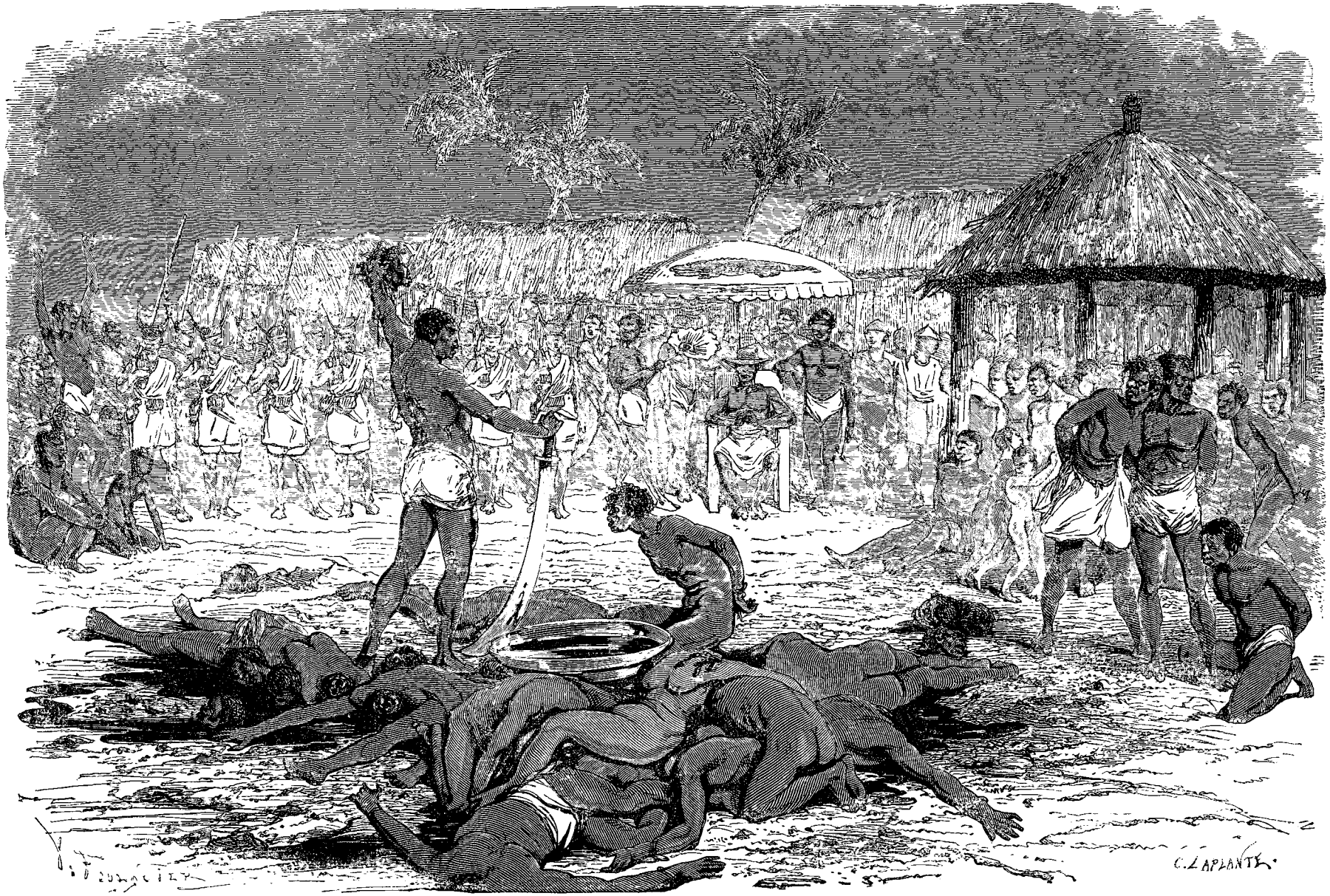


Intérieur du harem du roi. — Dessin de Foulquier d'après un croquis de MM. Repin et Boulangé.

ne saurait dissimuler aisément de grandes sommes en cauris. (Il en faut quatre cents pour équivaloir à un franc de notre monnaie.) Ce fut précisément le raisonnement de Ghézo, en réponse à cette observation que nous lui faisions un jour qu'il devait utiliser les mines d'argent des montagnes de Khong pour battre monnaie.

Lorsque le roi a résolu quelque expédition guerrière, chacun des gouverneurs de province ou avoghans est tenu, comme je l'ai dit, de lui fournir un contingent commandé par des cabéceirs. Ces troupes se réunissent à Abomey, ou sur tel point qu'il convient au roi de désigner. La guerre terminée, chacun retourne à ses travaux, excepté un petit nombre d'hommes qui tiennent garnison dans les *cases royales* ou qui forment la garde particulière des avoghans et des principaux cabéceirs. Ainsi il n'y a pas, à proprement parler, d'autre armée permanente au Dahomey que celle des femmes. Les amazones logent dans les palais du roi, qui les entretient richement, et elles y passent leur temps à boire, à fumer et à danser. Néanmoins elles sont soumises, sous l'autorité de la générale en chef et sous la surveillance du tolonou, à une discipline sévère. L'armée dahomyenne est absolument dépourvue de cavalerie : les chevaux supportent fort mal le climat du pays, et y périssent au bout de quelques années; le roi seul en possédait deux en très-mauvais état, encore était-ce affaire de curiosité, car il ne les montait jamais. L'artillerie ne sert que dans les réjouissances publiques ; il serait im-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sacrifices humains au Dahomey. — Dessin de Foulquier d'après un croquis de MM. Répin et Boulangé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

possible de la traîner dans des sentiers à peine assez frayés et assez larges pour le passage d'un homme; du reste, les Dahomyens n'ont pas de projectiles pour leurs canons. Ils sont équipés de fusils, de flèches, de sagaies et de sabres; mais ils se servent maladroitement du fusil, qu'ils tirent sans épauler (j'en excepte pourtant les chasseresses d'éléphants). En revanche, ils manient bien leur sagaie, lance de huit à dix pieds de longueur, à manche très-léger, avec lesquelles ils atteignent presque à coup sûr le tronc d'un palmier à quarante ou cinquante pas de distance. Une fois en campagne, l'armée vit aux dépens du pays ennemi, qu'elle ravage de fond en comble : ces expéditions sont de véritables razzias de bétail et d'hommes, partagés, après la victoire, entre le roi et les principaux chefs.

La justice est rendue par les gouverneurs des provinces ou cabéceirs, qui connaissent des délits ordinaires; mais pour ceux qui entraînent la peine de mort, ils sont soumis à la décision du roi. Quand les juges sont embarrassés, ils ont parfois recours à ce qu'on appelait au moyen âge, en Europe, le *jugement de Dieu*. On y procède de deux manières : en faisant boire à l'accusé une décoction d'une certaine écorce (peut-être celle du casca, répandue sur cette côte et jouissant de propriétés vomitives énergiques) dont les prêtres ont le secret : s'il la supporte sans vomir, il est reconnu innocent, et, dans le cas contraire, coupable; ou bien cette épreuve peu concluante, il faut l'avouer, est remplacée par la suivante qui ne l'est pas plus : on fait rougir à blanc le fer d'une sagaie, et l'accusé passe rapidement sa langue trois fois sur le métal incandescent; s'il n'est pas brûlé, c'est qu'il est innocent. Je fus un jour témoin d'un jugement de ce genre; le pauvre diable (c'était un esclave accusé de vol), horriblement martyrisé, reçut encore, pour comble de chance, une vigoureuse bastonnade. C'est le châtiment le plus ordinairement infligé aux gens de la basse classe; quant aux riches et aux chefs, c'est par les amendes, la confiscation ou la privation de leur dignité qu'ils sont punis; l'emprisonnement est inconnu, et par conséquent il n'existe nulle part de prison.

Parmi les crimes punis de mort, il faut compter celui d'entretenir des relations coupables avec les femmes du roi ou même les amazones. Les deux coupables sont passibles de la même peine, dont l'exécution est réservée le plus souvent pour la fête des Coutumes. Il est arrivé plusieurs fois, paraît-il, que des individus condamnés sur la dénonciation de quelque chef, au moment d'être immolés sous les yeux du roi, profitaient de cet instant suprême pour protester de leur innocence et obtenir grâce de la vie. Mais le méhou, pour mettre fin à cet abus qui troublait, dit-il, la cérémonie, a ordonné depuis quelques années que les condamnés fussent conduits bâillonnés à la case des sacrifices : de cette façon il n'y a plus de réclamations. C'est le minghan, sorte de compère Tristan de ce Louis XI d'ébène, qui exécute ces jugements sans appel. Aussi, ne paraît-il jamais devant le roi sans être muni de l'énorme sabre surmonté d'un coq, dont nous avons parlé, et qui est à la fois l'insigne de sa charge et l'instrument de ses sanglantes exécutions. Justice faite, la tête du supplicié, séparée du tronc, est placée sur les crochets de fer qui surmontent les murs d'enceinte de la case royale. Que deviennent les cadavres? J'ai souvent posé cette question à des Dahomyens de diverses classes, et je n'ai jamais pu obtenir une réponse bien catégorique. Cependant je ne crois pas les Dahomyens anthropophages : la sanglante tragédie qui se joue chaque année à la fête des Coutumes n'a d'autre but que la satisfaction de cet instinct inné de cruauté, qui porte la plupart des enfants à faire souffrir les êtres plus faibles qu'eux et qu'on retrouve chez ces peuples toujours en enfance. Il pourrait se faire néanmoins qu'ils attachassent quelque idée superstitieuse à la consommation de ces restes et qu'ils servissent à de secrètes et révoltantes agapes; mais, je le répète, je n'ai là-dessus que des soupçons qu'ont fait naître dans mon esprit l'hésitation et l'embarras des noirs que j'ai interrogés à ce sujet.

De vastes forêts, où domine le palmier, couvrent presque entièrement la partie du Dahomey située entre Abomey et la mer. Quelques plaines cultivées environnent seulement les principaux villages; mais lorsque, après avoir franchi la Lama et gravi les pentes qui forment ses berges, on arrive sur les plateaux où sont situés Cana et Abomey, la scène change. Ce sont de vastes plaines, légèrement ondulées, semées, surtout aux abords des villages, de bouquets de palmiers, de dragonniers et de fromagers. Tantôt on disparaît dans les prairies de hautes herbes, tantôt on traverse de belles cultures de mil, de manioc, d'igname et de maïs. Les terrains marécageux sont réservés pour la production du riz, qui, avec la farine de maïs et les ignames, est la nourriture habituelle des noirs. La viande y est rare, parce que l'élève des bestiaux n'entre pas dans les habitudes agricoles d'un pays où le fumier serait inutile, la terre rendant sans engrais le centuple de ce qu'on lui confie. Du reste, aucune de ces productions n'est exportée, et l'huile de palme seule alimente le commerce du Dahomey, pays où l'ivoire et l'or sont moins abondants que sur d'autres points de la côte occidentale d'Afrique. Il faut ajouter de suite que ce produit donne lieu à des transactions d'une grande importance et qui permettent à ceux qui s'y livrent de réaliser des bénéfices vraiment extraordinaires : je pourrais citer telle maison française où ils se chiffrent par millions. Tout le monde sait que cette huile provient des fruits du palmier à huile (*Elaïs Guineensis*), d'où les naturels l'extraient en les broyant imparfaitement et en les traitant par l'eau bouillante et l'expression.

Le coton paraît venir sans culture. Il appartient à l'espèce *Gosypuens arborescens* (à laine courte), l'une des meilleures qui existent; malheureusement il est très-peu abondant, et loin de pouvoir en exporter, les habitants du Dahomey n'en ont pas assez pour leur consommation, car ils achètent aux factoreries une grande quantité de cotonnades. Ils fabriquent pourtant des étoffes de coton; mais leurs métiers sont très-im-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parfaits et ne peuvent tisser que des bandes de vingt centimètres de largeur, qu'ils cousent ensuite les unes aux autres pour confectionner leurs pagnes. Le roi nous fit présent de quelques pièces de ces tissus, et je puis constater encore aujourd'hui qu'ils sont d'une qualité surprenante, tant sous le rapport de la solidité que sous celui de la teinture; aussi sont-ils réservés pour les grands et les riches. Les tisserands dahomyens n'emploient guère que deux couleurs : le bleu et le rouge. L'indigotier, plante assez commune au Dahomey, leur fournit la première, et ils obtiennent la seconde en pilant, laissant macérer et traitant ensuite par l'eau bouillante la tige du mil.

Le fer et le cuivre sont très-rares au Dahomey ; on les emploie presque exclusivement pour les armes blanches : sabres, couteaux, sagaies, etc., dont la fabrication est un monopole royal. Ces métaux, fournis par les comptoirs, sont de qualité très-inférieure; de plus, comme les ouvriers dahomyens ignorent l'art de la trempe, leurs armes sont très-mauvaises. Ceux qui travaillent les métaux précieux font preuve de plus d'habileté, souvent même d'assez de goût dans le dessin et l'ornementation des bijoux, tels que les colliers, les grisgris et surtout les bracelets d'argent, portés par les cabéceirs comme insigne de leur dignité. Ils se procurent l'or par le lavage des sables aurifères de certaines rivières qui descendent du versant méridional des monts de Kong, et vont alimenter, après avoir traversé le haut Dahomey, les vastes lagunes qui baignent le sud de ce pays. Quant à l'argent, au dire même du roi Ghézo, les monts de Kong en contiennent des mines fort riches, d'où les nègres le retirent en traitant le minerai (probablement un sulfure) par le grillage et des fusions répétées. Je ne voudrais pourtant pas garantir la véracité de cette assertion, car les noirs faisaient alors, comme pour la poudre d'or, commerce d'argent, tandis qu'ils n'en apportent jamais aux comptoirs.

L'écriture et les chiffres paraissent être inconnus au Dahomey. Les beaux-arts, l'architecture, le dessin, la sculpture et la musique y sont peu florissants. Les dessins et les peintures que je n'ai vus appliqués qu'à la décoration des murailles du temple des sacrifices, à Cana (p. 80), prouvent surabondamment que les artistes dahomyens n'ont pas l'idée de la perspective. Ce que j'ai vu de mieux réussi en dessin, ce sont les broderies exécutées avec une espèce de soie végétale du pays, à reflets chatoyants d'un joli effet, qui décorent les étendards de l'armée et les bonnets des amazones. Les Dahomyens réussiraient peut-être mieux en sculpture : les tabourets témoignent de quelque goût et d'une certaine habileté de main.

Quant à la poésie, je n'en ai trouvé d'autres traces que les chants de triomphe par lesquels les Dahomyens célébraient leur victoire simulée le jour de la fête d'Abomey et les improvisations en notre honneur que chantèrent les femmes du roi. Ces productions, sans originalité, sont empreintes du caractère emphatique qui distingue les œuvres d'imagination des peuples primitifs.

Du reste la langue dahomyenne est très-pauvre; elle n'a de mots que pour exprimer les besoins ordinaires de la vie et désigner les objets qui tombent sous l'appréciation de nos sens. Elle n'a pas d'expression pour traduire les idées abstraites, sans doute parce que ces idées n'ont pas encore pris naissance dans le cerveau des Dahomyens.

RÉPIN.

DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES ET POSTÉRIEURS AU VOYAGE DE M. RÉPIN.

I

Funérailles, tombe et cercueil des rois. — La grande coutume funèbre et l'inauguration du nouveau souverain, etc., etc.

C'est à Abomey que se trouve le tombeau des rois, vaste souterrain creusé de main d'homme.

Quand un roi meurt, on lui érige, au centre de ce caveau, une espèce de cénotaphe entouré de barres de fer et surmonté d'un cercueil en terre cimentée du sang d'une centaine de captifs provenant des dernières guerres et sacrifiés pour servir de gardes au souverain dans l'autre monde. Le corps du monarque est déposé dans ce cercueil, la tête reposant sur les crânes des rois vaincus; enfin, comme autant de reliques de la royauté défunte, on dépose au pied du cénotaphe tout ce qu'on peut y placer de crânes et d'ossements (voy. p. 104).

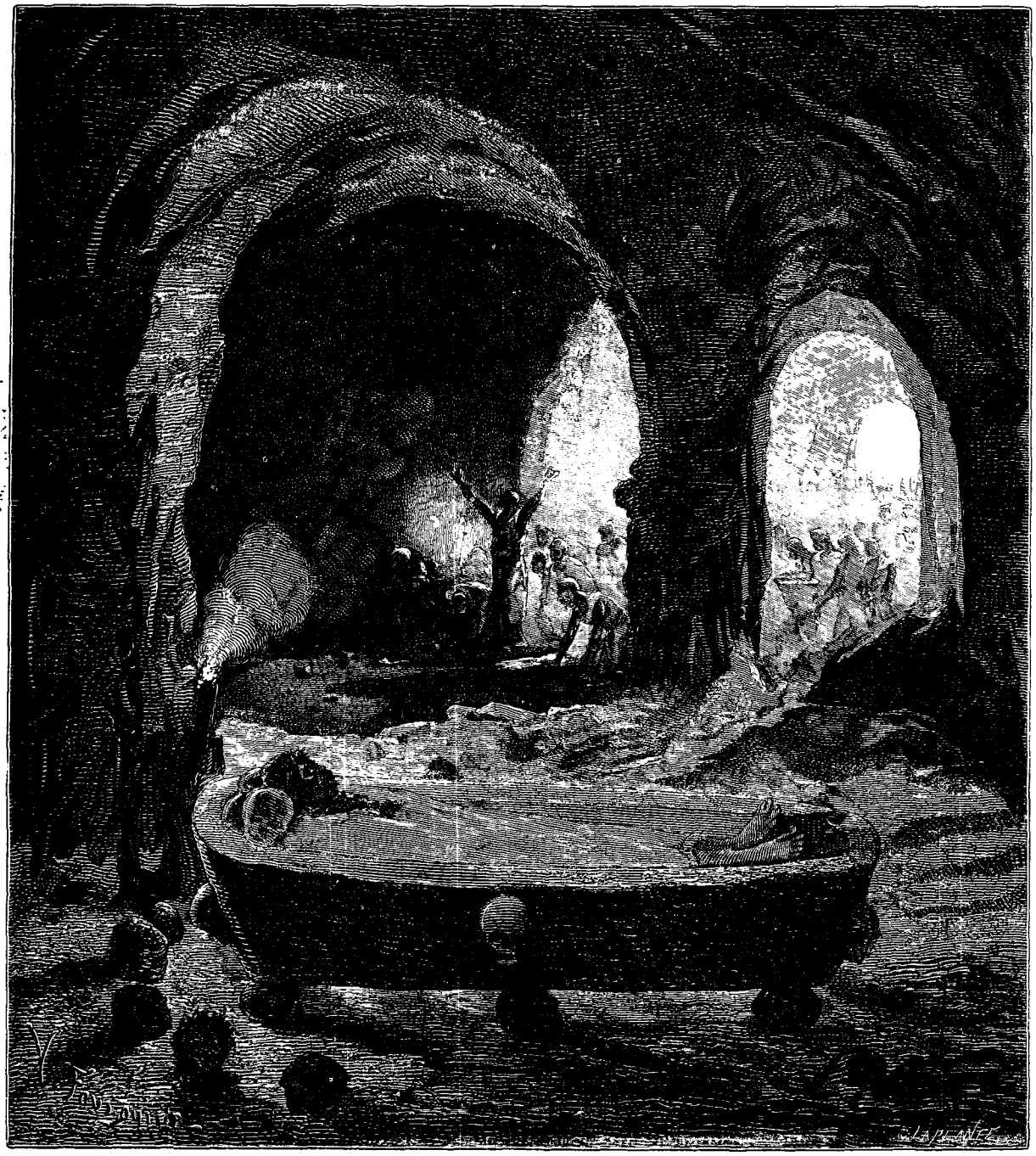
Tous les préparatifs terminés, on ouvre les portes du caveau et l'on y fait entrer huit *abaias* (danseuses de la cour), en compagnie de cinquante soldats. Danseuses et guerriers, munis d'une certaine quantité de provisions, sont chargés d'accompagner leur souverain dans le royaume des ombres, en d'autres termes, ils sont offerts en sacrifice vivant aux mânes du roi mort. Chose étrange! il se trouve toujours un nombre suffisant de victimes volontaires des deux sexes, qui considèrent comme un honneur de s'immoler dans le charnier royal.

Le caveau reste ouvert pendant trois jours pour recevoir les pauvres fanatiques, puis le premier ministre recouvre le cercueil d'un drap de velours noir et partage avec les grands de la cour et les *abaias* survivantes les joyaux et les vêtements dont le nouveau roi a fait hommage à l'ombre de son prédécesseur.

Durant dix-huit mois, le prince héritier gouverne en qualité de régent, avec les deux premiers ministres, au nom du souverain décédé. Les dix-huit mois expirés, il convoque une assemblée publique au palais d'Abomey, d'où tout le monde se rend au caveau funéraire; le cercueil est ouvert et le crâne du roi mort en est retiré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le régent prend ce crâne dans la main gauche, et, tenant une petite hache dans la droite, proclame à haute voix le fait que la nation est censée ignorer (p. 108) : à savoir, que le roi est mort et que lui, régent, n'a jusque-là gouverné qu'en son nom. A l'ouïe de ces prétendues nouvelles, toute l'assemblée se prosterne, chacun se couvre de terre en signe de la plus grande douleur ; mais ces manifestations ne durent qu'un moment ; le régent, déposant crâne et hache, tire son épée du fourreau et se proclame roi, sur quoi le peuple, passant immédiatement du deuil le plus profond à la joie la plus bruyante, éclate en chants et en danses, au mi-



Funérailles du roi. — Dessin de Fouquier d'après G. T. Valdez.

lieu d'un concert d'instruments de musique dont l'harmonie ne fait pas le principal mérite.

A cette occasion, il est d'usage que tous les grands te les résidents européens des *sarames*, ou factoreries, offrent des présents considérables. L'ensemble de toutes ces cérémonies s'appelle la *Grande Coutume* par excellence, pour la distinguer des autres cérémonies ou anniversaires qui portent aussi ce nom.

Jamais la soif de sang du Moloch africain ne se manifeste plus qu'en cette solennité. Des centaines, des milliers de victimes humaines sont alors immolées, sous le prétexte d'envoyer porter au feu roi la nouvelle du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
BIBLIOTHÈQUE

Un missionnaire anglican crucifié à Abomey en juillet 1862 (voy. p. 110). — Dessin de Foulquier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couronnement de son successeur. Avec de l'argile pétrie dans le sang des victimes, on forme un grand vase de forme bizarre, dans laquelle le crâne et les os du feu roi sont définitivement enfermés et scellés. A de certains jours, le roi régnant vient rendre ses devoirs à cette urne funéraire, dans laquelle, à travers des ouvertures ménagées à dessein, il répand des libations d'eau-de-vie et des offrandes de cauris. Ce dernier article a pour objet de subvenir aux besoins du défunt dans l'autre monde et de l'empêcher de faire honte à son successeur en contractant des dettes.

Aucun des détails hideux ou ridicules que nous venons d'énumérer, d'après un témoin oculaire[1], n'a fait défaut aux funérailles du roi Ghézo, décédé à la fin de 1858, et au *sacre* de son successeur Bâhadou[2]. Dans chacune de ces solennités, le nouveau roi s'est montré ce qu'il avait apparu à M. Répin, comme héritier présomptif, le digne chef du parti conservateur des us et coutumes de la monarchie dahomyenne.

« A la mort de Ghézo, écrit de Wydah un missionnaire catholique français, l'aristocratie dahomyenne se trouva partagée en deux partis : les uns voulaient le maintien des anciennes coutumes, exigeant chaque année l'immolation de milliers de victimes; les autres en voulaient l'abolition. Je m'abstiens de dévoiler le mystère qui donna la victoire aux plus méchants. L'intronisation du prince Badou (Bâhadou) fut le triomphe des anciennes lois, qui reprirent toutes la rigueur sanguinaire réclamée par les féticheurs. Il ne faut pas croire que la boucherie humaine se borne aux grandes fêtes; pas un jour ne se passe sans que quelque tête tombe sous la hache du fanatisme; car la soif de sang paraît dévorer ceux qui s'en abreuvent. Dernièrement l'Europe a frémi en apprenant que le sang de trois mille créatures humaines avait arrosé le tombeau de Ghézo : hélas ! s'il n'y en avait eu que trois mille[3] !... »

« Le 11 juillet 1860, a dit de son côté un missionnaire protestant, je fus invité à me rendre de Wydah à Abomey. Après deux jours de marche, je rencontrai sur la route un homme qui se dirigeait vers Wydah, porté dans un hamac et préservé du soleil par un vaste parasol. Il était bien vêtu du costume des marins dahomyens, et une suite assez nombreuse l'accompagnait. Ce pauvre homme, une fois arrivé à Wydah, devait être précipité dans la mer, en même temps que les deux gardiens des portes du port, afin d'être prêts à ouvrir ces portes à l'esprit du roi défunt, quand il lui plairait de prendre un bain de mer.

« Nous trouvâmes à Canna le nouveau roi lui-même, qui se disposait à partir pour sa capitale, où il nous donna rendez-vous pour le 16. Quand nous l'eûmes rejoint, il nous fit tous asseoir; puis, nous montrant un homme dont les mains étaient liées et la bouche bâillonnée, il nous dit que c'était un messager qu'il envoyait porter de ses nouvelles à son père. Et, à ce titre, le pauvre homme, dirigé aussitôt vers la ville, fut en effet, comme je l'ai appris plus tard, immolé sur la tombe du feu roi. Une heure après le départ de ce malheureux, on amena devant Bâhadou quatre autres hommes, accompagnés d'un daim, d'un singe et d'un gros oiseau. Toutes ces créatures, à l'exception d'une, eurent la tête tranchée sur-le-champ, avec mission d'aller annoncer aux esprits ce que le pieux monarque se préparait à faire en faveur de son père. Un des hommes devait aller le raconter aux esprits qui fréquentent les marchés du pays, le second aux animaux qui vivent dans les eaux, le troisième aux esprits qui voyagent sur les grandes routes, et le quatrième aux habitants du firmament. Le daim devait s'acquitter de la même mission auprès des quadrupèdes qui parcourent les forêts, et le singe grimper jusqu'au sommet des arbres pour en instruire ses pareils. Quant à l'oiseau, plus heureux que ses compagnons, on lui rendit la liberté, afin que, s'élevant dans les airs, il racontât les mêmes choses aux êtres qui les habitent.

« Ces sacrifices accomplis, Bâhadou se leva de son trône, et, tirant son épée : « Maintenant, dit-il, que je « suis roi de ce royaume, je mettrai sous mes pieds tous « les ennemis du feu roi, et j'irai à Abbéokuta venger « sur ses habitants la défaite de mon père. » Deux de ses principaux ministres, nommés Mingah et Mévu, prirent après lui la parole pour répéter à peu près les mêmes choses; puis tout le monde se mit en marche pour entrer enfin dans la ville.

« Le 17, le roi fit battre le gong pour annoncer que la Grande Coutume commencerait sous peu de jours. Ce terme rapproché contraria vivement les Européens qui se trouvaient dans la capitale, mais ils ne purent faire autre chose que de s'y résigner.

« Cette sinistre cérémonie s'ouvrit le dimanche 22. Dès le point du jour, cent hommes furent mis à mort, et, à ce qu'on m'assura, à peu près autant de femmes massacrées dans l'intérieur du palais. Le roi sortit, au bruit de la mousqueterie; quatre-vingt-dix officiers et cent vingt princes ou princesses vinrent le saluer, en lui présentant chacun plusieurs esclaves (de deux à quatre) pour être sacrifiés en l'honneur de son père. Deux ou trois résidents portugais les imitèrent. Ils offrirent, si je suis bien informé, une vingtaine d'hommes, et, en outre, des bœufs, des moutons, des chèvres, des volailles, des cauris, de l'argent, du rhum, etc. Le roi s'attendait évidemment à ce que cet exemple serait suivi par d'autres Européens; mais, heureusement, ceux-là furent les seuls à commettre ces détestables actions.

« Le vendredi 1er août, le roi vint en personne procéder aux funérailles de son père. On ensevelit dans le sépulcre royal soixante hommes, cinquante moutons, cinquante chèvres, quarante coqs et une grande quantité de cauris. Les soldats des deux sexes firent ensuite de grandes décharges, pendant que le roi faisait à pied le

1. Valdez, *Six years of a traveller's life in western Africa*, 1861.
2. En conservant à ce nom l'orthographe adoptée par M. Répin, nous ferons observer qu'il est écrit *Badou* par les *Annales de la Propagation de la foi*, et *Bahadung* par la plupart des voyageurs anglais.
3. Extrait d'une lettre de M. Borghero, supérieur de la mission du Dahomey. (*Annales de la Propagation de la foi*, mai 1862.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tour du palais. Quand il fut revenu devant la porte, on tira de nouveau de nombreux coups de fusil, et là encore on massacra cinquante esclaves. Il avait plu à Sa Majesté de faire grâce à dix autres.

« Le lendemain, le roi jeta dans les rangs de la foule des cauris et divers effets d'habillement, pour se procurer le plaisir de la voir se disputer ces largesses.

« Durant ce premier acte de la Coutume, les visiteurs du roi lui firent d'énormes présents. Plus de trois semaines furent ainsi employées, et nous restâmes là environ deux mois sans pouvoir obtenir la permission de nous en aller. Je l'obtins enfin le 1er septembre, mais à la condition expresse de revenir le 12 octobre pour assister à la suite des cérémonies.

.... A peine de retour à Abomey, nous fûmes appelés au palais. Près de la porte, nous vîmes quatre-vingt-dix têtes humaines, tranchées le matin même ; leur sang coulait encore sur le sol comme un torrent. Ces affreux débris étaient étalés de chaque côté de la porte, de manière que le public pût bien les voir. Quand nous fûmes assis en présence du monarque, il nous montra les présents qu'il allait envoyer à l'esprit de son père : c'étaient deux chariots, des roues, trois plats, deux théières, un sucrier, un pot à beurre, le tout en argent massif; un somptueux coussin placé sur une sorte de brouette, que devaient traîner six amazones; trois superbes hamacs en soie avec des rideaux de même étoffe, etc., etc.

« Trois jours après, nouvelle visite obligée au palais et même spectacle : soixante têtes fraîchement coupées, rangées, comme les premières, de chaque côté de la porte, et, trois jours plus tard encore, trente-six. Le roi avait fait construire, sur la place du marché principal, quatre grandes plates-formes, d'où il jeta des cauris au peuple, et sur lesquelles il fit encore immoler environ soixante victimes humaines. J'estime que, pendant la célébration de ces horribles fêtes, plus de *deux mille* êtres humains ont été égorgés, les hommes en public, les femmes dans l'intérieur du palais.

« Étant tombé malade le lendemain, je passai trois jours sur mon lit, sans que personne me donnât une bouchée de pain ou une goutte d'eau; mais cette maladie me servit d'excuse pour quitter la capitale, tandis que les autres visiteurs appelés furent obligés d'y séjourner encore[1]. »

II

Politique dahomyenne.

Au milieu de ce déploiement d'horreurs, un nom est échappé aux lèvres de Sa Majesté Bâhadou et semble dominer ce qu'en style de chancellerie on appellerait sa politique extérieure. Ce nom est celui d'Abbéokuta, de cette ville contre laquelle se brisa, au printemps de 1851, la fortune de Ghézo et le prestige jusque-là incontesté des armes dahomyennes. République issue des débris de l'ancien empire de Yarriba, — forte de plus de cent mille habitants, presque tous agriculteurs qui n'ont jamais trafiqué de leurs semblables, — asile toujours ouvert aux opprimés des contrées voisines, ainsi qu'à l'immigration des captifs soustraits aux négriers par les croisières européennes, — centre enfin d'une mission florissante de l'Église anglicane, Abbéokuta oppose une barrière, jusqu'ici insurmontable, aux razzias que les Dahomyens cherchent à pousser du côté de l'Orient. Or, ils ont fait le désert au nord et au couchant, jusqu'au rio Volta, jusqu'aux montagnes de Kong qu'ils ne sauraient franchir. Le gibier commence donc à manquer à ces chasseurs d'hommes, et sans quelques milliers de captifs à vendre aux contrebandiers en chair humaine de la côte, comment entretenir le faste de la cour d'Abomey, le harem et l'armée? « Toutes les autres ressources du royaume, disait feu Ghézo à un voyageur, n'y suffiraient pas une semaine. » Il faut donc qu'Abbéokuta soit anéantie ou que les monarques dahomyens, privés de leur faste barbare d'armées, d'amazones et de Grandes Coutumes, descendent au rang de ces roitelets qui vivent sur la côte d'Afrique dans l'oubli du reste du monde.

Mais pour réussir là où son père a échoué, Bâhadou a nécessairement besoin de munitions de guerre, de fusils, de canons perfectionnés par la science moderne. Il veut même, dit-on, munir ses guerriers d'élite d'armures complètes à l'épreuve de la balle. Il ne peut trouver tout cela que chez les blancs, et pour amener ceux-ci à ses fins, le rusé barbare n'épargnera rien. Il endormira les soupçons, se fera doux et placide. Il ira même, reniant ses dieux, jusqu'à prier humblement un missionnaire catholique de Wydah, à honorer Abomey d'une visite officielle, dans tout l'appareil sacerdotal, et acquiescera, dans ce but, à toutes les conditions que lui imposera impérieusement le prêtre chrétien, conditions que nous citons textuellement d'après ce dernier :

« 1. Absence de tout fétiche dans tout le parcours de deux kilomètres, depuis la grande porte de la ville jusqu'au palais royal. — 2. Absence de tout fétiche, de toute amulette sur les ornements militaires. — 3. Abstention de certaines cérémonies, plus ou moins entachées de superstition et de servilisme, dans les compliments et les saluts, et autres choses du même genre. — 4. Borner à un seul tour, au lieu de trois, le parcours de l'immense place royale, et ensuite être admis immédiatement dans le palais.

« J'avais déclaré, dit M. Borghéro, que si l'on me refusait une seule de ces conditions, je ne ferais pas l'entrée solennelle que l'on désirait, et que je me bornerais à une visite ordinaire. Tout fut accordé et au delà.

« Le roi n'avait pour insigne qu'une ceinture jaune et bleue, avec un collier en simple verroterie; tous les grands dignitaires étaient superbement parés d'ornements en or, en argent et autres matières de prix, mais pas le vestige du moindre fétiche. Comment a-t-on fait pour cacher ceux des rues? je n'en sais rien. Plusieurs étaient couverts par des toits de paille abaissés; dans le palais il y avait des monceaux de terre à la place des fétiches.

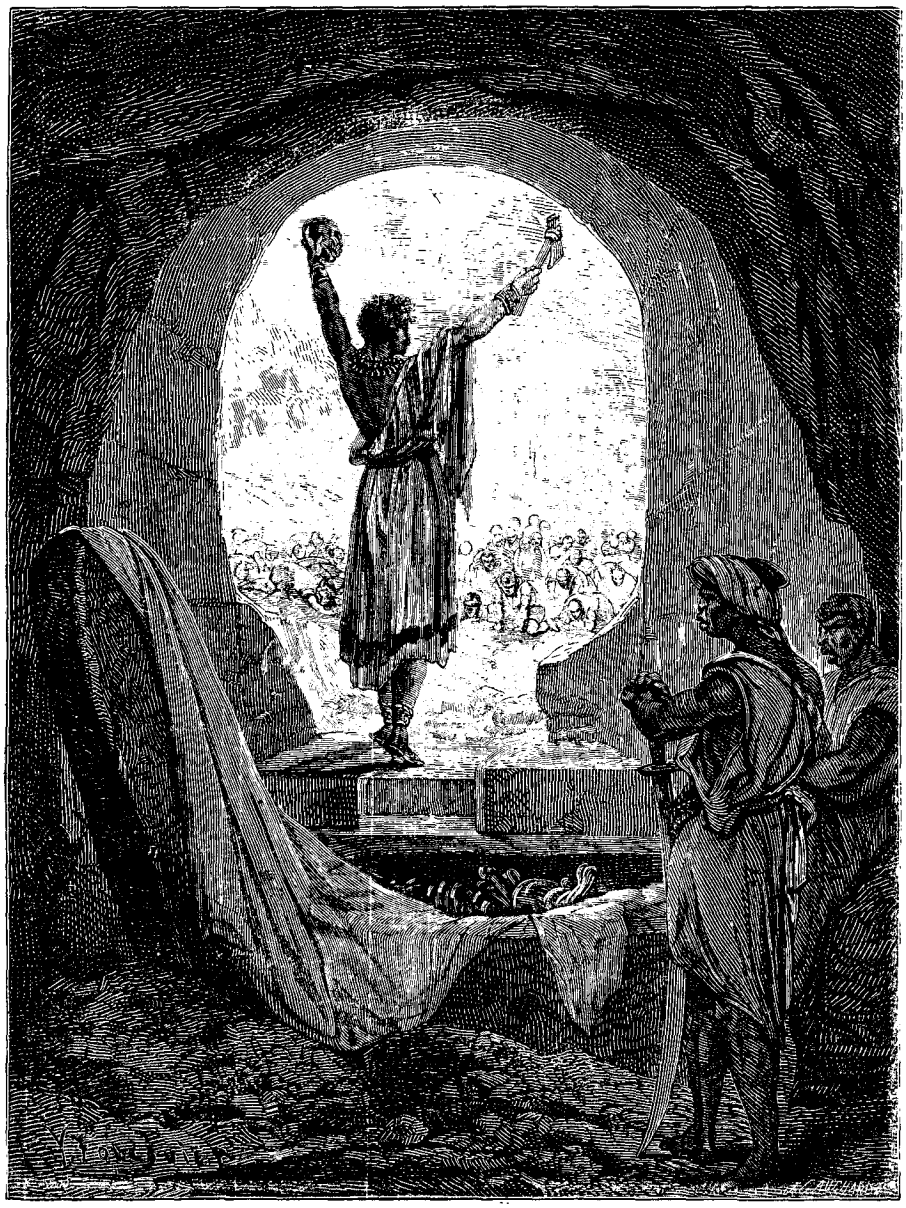
« *Je sais bien*, me dit le roi, *que ces choses ne doivent*

1. Extrait du *Journal des missions protestantes* (1861).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas paraître aux yeux de l'homme de Dieu, car Dieu est bien plus grand que toutes ces choses[1]. Enfin, plusieurs personnages de la cour portaient au cou de riches croix d'or et d'argent. » Devant tant de condescendance et d'humilité, le bon missionnaire crut à un prochain triomphe du christianisme dans le Dahomey.

Cette illusion date d'octobre 1861; dès le mois suivant, M. Borghéro ne voyait plus, hélas! dans Abomey qu'une *boucherie d'hommes* et un *charnier*[1]. Enfin, le 5 mars 1862, le bourg paisible d'Ischagga, dépendant d'Abbéokuta et peuplé de catéchistes chrétiens, était cerné et assailli de nuit par un corps de troupes dahomyennes, et tous ceux de ses habitants qui n'étaient pas massacrés sur place étaient entraînés, chargés de liens, dans les parcs à esclaves de Bâhadou. Ce qu'il a fait de ces malheureux, nous l'apprendrons par ce qui suit.



Intronisation ou sacre du roi Bâhadou (p. 104). — Dessin de Foulquier d'après T. F. Valdez.

III

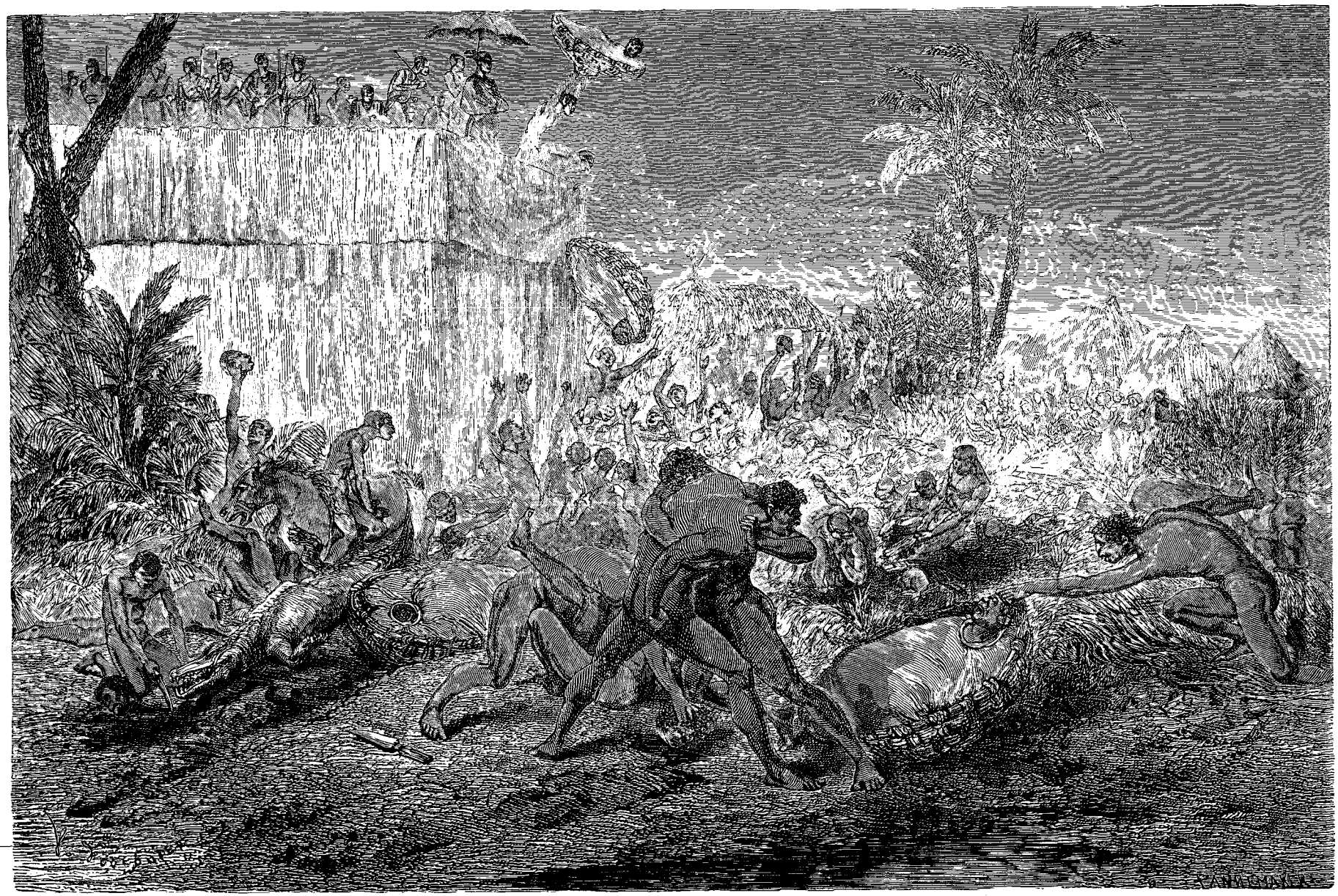
Narration de M. Euschart, négociant hollandais, recueillie à Petit-Popo, le 6 août 1862, par le commandant T. L. Perry, du navire de Sa Majesté Britannique *le Griffin*, et adressée par ce dernier au gouverneur anglais de Lagos.

« .... Vers le milieu du mois de juin dernier, je me trouvais à Wydah, où m'avaient appelé des affaires de commerce. Le 24 du même mois, je reçus, à mon grand étonnement et déplaisir, la canne d'honneur du roi de Dahomey, accompagnée de l'invitation impérative de me rendre, sans retard, à Abomey. Je n'épargnai ni prétextes, ni ruses, ni efforts d'aucune espèce pour éviter ce voyage, mais le tout vainement. Les cabéceirs de Wydah me déclarèrent ouvertement que si je n obéissais pas aux volontés du roi en me rendant de mon plein gré à Abomey, j'y serais traîné comme prisonnier. En con-

1. *Annales de la Propagation de la foi,* n° 201.

1. *Annales de la Propagation de la foi,* n° 206, janvier 1863.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le peuple se disputant les têtes des victimes (e 11 juillet 1862). — Dessin de Foulquier d'après le texte de M. Euschart et les gravures de M. Forbes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

séquence, le 26 juin, je quittai Wydah dans un hamac porté par six hommes et suivi d'une escorte de soldats dahomyens. Le même jour j'atteignis Allada, l'ancienne résidence des rois de Dahomey.

« Parti d'Allada le lendemain, j'eus à traverser le jour suivant les marécages de la Lama, qui heureusement contenaient très-peu d'eau à cette époque de l'année. Après une courte halte à Canna, j'arrivai le 28 au soir dans les faubourgs d'Abomey, où une confortable habitation avait été disposée pour moi. On m'y laissa toute la journée du lendemain, avec la recommandation expresse de n'en pas sortir, surtout pendant la nuit. Le 29, on me fit franchir l'enceinte fortifiée de la ville par la porte Royale, sous laquelle se tenaient pour me recevoir deux des principaux cabéceirs. Ils me saluèrent profondément et me dirent : « Le roi notre maître n'a jamais vu de « Hollandais ; il en a été de même du feu roi son père ; et « maintenant que nous avons une foule de captifs à sacri- « fier aux dieux, nous sommes on ne peut plus heureux « de voir un Hollandais. » Après cet exorde, ils m'obligèrent de boire avec eux, quatre fois de suite, à la santé de leur souverain, puis ils exécutèrent autour de moi une pyrrhique sauvage accompagnée de chants et de coups de fusil. Conduit ensuite au palais du roi, j'y fus reçu par le premier ministre qui m'apprit que le prince me donnerait audience le lendemain.

« Le 1er juillet je trouvai Sa Majesté Bâhadou, assise devant son palais sous un dais élevé et entourée d'un détachement d'amazones. Je saluai à l'européenne le monarque, qui se leva, me prit les mains, me dit qu'il était très-heureux de voir un Hollandais et continua à me parler en portugais pendant dix minutes au moins. Il termina en m'invitant à retourner à mon logement et à n'en pas bouger de trois jours.

« Le 5 juillet, je fus conduit en grande pompe sur la place du Marché où on m'apprit qu'un grand nombre de malheureux avaient été égorgés la nuit précédente. Le premier objet qui frappa mes yeux, sur ce théâtre d'horreur, fut le corps de M. Doherty, ancien esclave libéré, et dernièrement *ministre de l'Église anglicane* à Ischagga. Il était *crucifié* contre le tronc d'un arbre gigantesque ; une fiche de fer traversait sa tête, une autre sa poitrine et de grands clous fixaient solidement à l'arbre ses pieds et ses mains. Par une amère ironie, son bras gauche était recourbé de manière à soutenir une large ombrelle de coton (p. 105)!...

« De là on me mena vers une haute plate-forme où trônait le roi, et d'où Sa Majesté adressait à son peuple ce que l'on pourrait appeler *un prêche* de guerre, car il lui promettait de le conduire, dès le mois de novembre, à l'attaque d'Abbéokuta. Des cauris, des vêtements et des flots de rhum furent distribués à la foule en forme de péroraison.

« Vis-à-vis la plate-forme et dans toute la largeur de la place étaient alignées des rangées de têtes humaines, fraîches et saignantes, et tout le sol du marché était saturé de sang. Ces têtes étaient celles d'un certain nombre de captifs provenant de la prise d'Ischagga et que l'on avait massacrés la nuit précédente après avoir épuisé sur eux l'art diabolique des tortures!...

« Cinq jours encore se passèrent pendant lesquels on me retint confiné dans ma demeure, avec défense expresse de hasarder un pas ou un regard au dehors après le coucher du soleil. Le 10 juillet tout le sol d'Abomey fut ébranlé par une violente secousse de tremblement de terre (j'ai su depuis qu'il s'était étendu jusqu'à Accra), et dès le matin je fus conduit de nouveau sur la place du Marché, où je retrouvai le roi, siégeant sur sa plate-forme au milieu de ses éternelles amazones. Il me dit que ce que je prenais pour un tremblement de terre n'était autre chose que l'esprit même de son père, se plaignant du peu de soin que l'on apportait à la célébration des *Coutumes* antiques et sacrées. Puis il fit approcher trois chefs ischaggans, spécialement chargés par lui d'aller apprendre à son père que les Coutumes seraient dorénavant observées mieux que jamais. Chacun de ces malheureux reçut de la main du roi une bouteille de rhum, une filière de cauris,... puis fut immédiatement décapité.

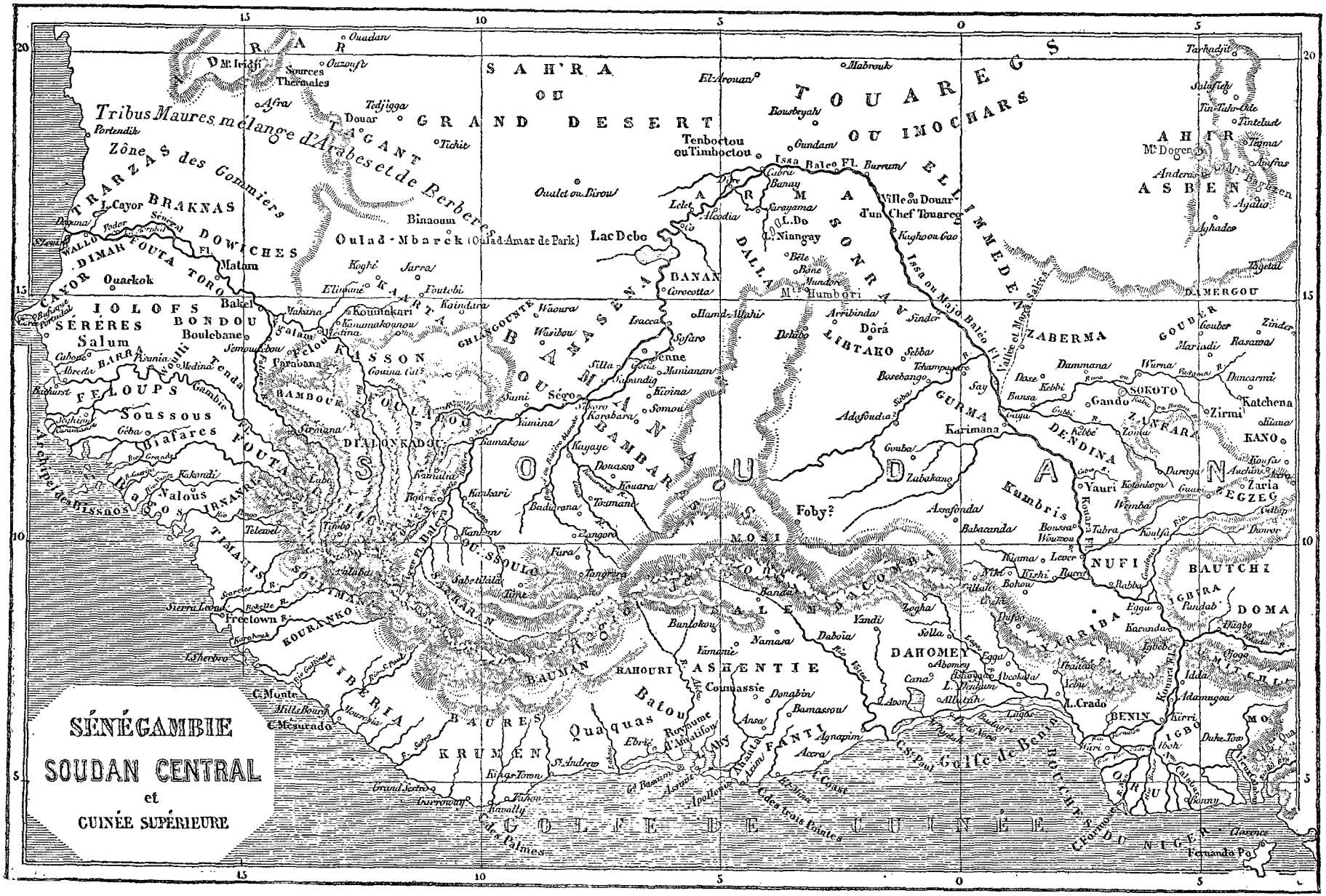
« On apporta ensuite vingt-quatre mannes ou corbeilles, contenant chacune un homme vivant dont la tête seule passait au dehors. On les aligna un instant sous les yeux du roi, puis on les précipita, l'un après l'autre, du haut de la plate-forme sur le sol de la place où la multitude, dansant, chantant et hurlant, se disputait cette aubaine comme, en d'autres contrées, les enfants se disputent les dragées de baptême. Tout Dahomyen assez favorisé du sort pour saisir une victime et lui scier la tête pouvait aller échanger à l'instant même ce trophée contre une filière de cauris (environ 2 fr. 50) ; ce n'est que lorsque la dernière victime eut été décollée, et que deux piles sanglantes, l'une de têtes, l'autre de troncs mutilés, eurent été élevées aux deux bouts de la place, qu'il me fut permis de me retirer chez moi.

« .... Pendant tout le jour suivant on me fit parcourir les autres quartiers de la ville, qui, tous à la fois, avaient été les théâtres de semblables horreurs. Le 12 juillet je commençai à respirer ; les plates-formes furent démolies et le programme de la fête parut se restreindre à des chants, des danses et des décharges d'armes à feu. Dix jours se passèrent sans être souillés de sacrifices humains ; mais en fut-il de même des dix nuits intermédiaires? j'ai malheureusement tout lieu de ne pas le croire.

« Le 22 juillet, il me fallut être témoin de la *Grande Coutume*, au palais du feu roi, dont deux hautes plates-formes flanquaient la porte d'entrée. Chacune d'elles supportait seize captifs et quatre chevaux, tandis qu'un même nombre de chevaux, un alligator et seize femmes étaient placés sur une troisième plate-forme, dans la cour intérieure de l'habitation. Hommes et femmes, capturés à Ischagga, avaient fait partie de cette émigration d'esclaves libérés, venue, il y a quelques années, de Sierra-Léone dans le Yarriba ; tous étaient proprement vêtus à l'européenne.

« Lorsque ces malheureux, assis ou plutôt enchaînés sur des siéges grossiers, eurent été disposés autour de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr


SÉNÉGAMBIE
SOUDAN CENTRAL
et
GUINÉE SUPÉRIEURE
SAHARA OU GRAND DESERT
TOUAREGS OU IMOCHARS
Tribus Maures mélange d'Arabes et de Berbères
Zône des Gommiers
BRAKNAS
TRARZAS
DOWICHES
IOLOFS
SÉRÈRES
BONDOU
FOULOUS
SOUSSOUS
FOUTA DJALONKADOU
BAMBOUK
KASSON
GUIDIMAKA
BAMBARA
SONRAI
DALLA
BANAN
LIBTAKO
ZABERMA
GOUBER
GURMA
DENDINA
KAMBRIS
SOKOTO
GANDO
ZANFARA
KATCHENA
ZIRMI
KANO
NUFI
BAUTCHI
DOMA
NUPE
IGBIRA
IDDA
BENIN
IGBO
ASHANTIE
DAHOMEY
FANTI
AKRA
KRUMEN
BAOULÉ
BAOURÉ
KOURANKO
LIBERIA
Archipel des Bissagos
GOLFE DE GUINÉE
Golfe de Benin
Fernando Po
Lac Debo
Tenboctou ou Timboctou
Foby?
Kong
Mts Kong
Mts Dogren
Mts Bagzen
Mts Kong
Mts Humbori
Mts Kong
Mts Kong
Mts Kong

trois tables (une pour chaque groupe), on plaça devant chacun d'eux un verre de rhum, et le roi montant sur la plate-forme la plus élevée, adora solennellement ses fétiches nationaux, et s'inclina devant les captifs, dont les bras droits furent alors déliés pour leur permettre de prendre les verres de rhum et de boire à la santé du monarque qui les vouait à la mort. Cette partie du cérémonial terminée, on porta en procession les vêtements et ornements du feu roi Ghézo. Puis commença la grande revue des troupes dahomyennes dont Bâhadou harangua chaque corps particulier au moment du défilé, leur promettant à tous le sac d'Abbéokuta pour le mois de novembre. La plupart de ces soldats portaient des armes à feu. Un bataillon d'élite était même muni de *carabines rayées;* mais la grande majorité n'avait que des fusils à silex. L'artillerie consistait en vingt-quatre pièces de douze, et une parfaite discipline semblait régler toutes les manœuvres de cette armée, dont le nombre total ne peut être évalué à moins de cinquante mille combattants, dont dix mille amazones. Le revue terminée, les trois groupes de captifs eurent la tête tranchée ou plutôt *sciée avec des couteaux ébréchés*. Les chevaux et l'al-



Victimes jetées au peuple dahomyen du haut de la plate-forme royale (22 juillet 1862). — Dessin de Foulquier d'après Forbes.

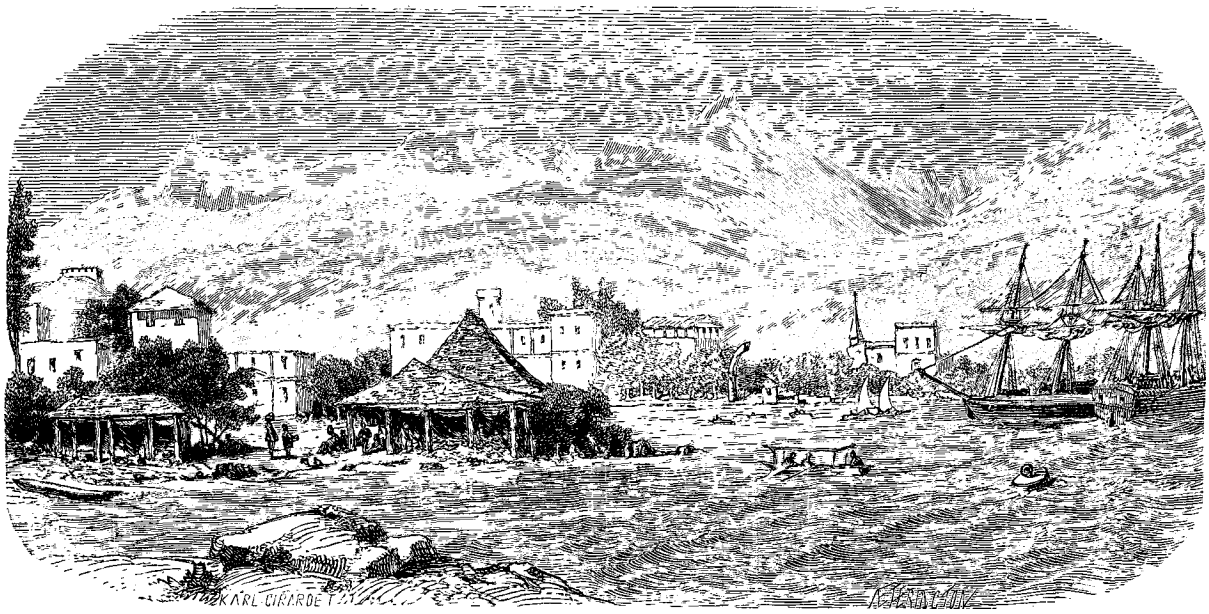
ligator furent égorgés en même temps et les sacrificateurs apportèrent un soin minutieux à mêler leur sang à celui des victimes humaines....

« Lorsqu'il n'y eut plus rien à tuer dans Abomey, on me permit enfin de quitter cette ville, et je n'ai pas besoin de dire avec quel soulagement et quelle hâte je sortis de cette capitale de bourreaux, dont le chef, dans sa munificence, me fit remettre, comme indemnité de déplacement et frais de route, huit filières de cauris (environ vingt-quatre francs), une pièce de cotonnade du pays et un flacon de rhum. »

NOTA. — Le mois de novembre s'est passé sans réaliser les espérances sanguinaires du Bâhadou. Les rivières, grossies outre mesure par les pluies de l'équinoxe, ont mis provisoirement Abbéokuta à l'abri de ses menaces, et, au moment de mettre ces pages sous presse, nous apprenons que le commandant de l'escadre anglaise des mers occidentales d'Afrique vient de se rendre à Abomey, pour signifier au fils de Ghézo le *veto* britannique. Quels que soient les termes et les résultats de son message, l'humanité ne peut que s'en féliciter.

Pour extrait et traduction : F. DE LANOYE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Port-Louis, vu du large.

SÉJOUR A L'ILE DE MAURICE

(ILE DE FRANCE)

PAR M. ALFRED ERNY.

1860-1861. — TEXTE ET DESSINS NÉDITS.

I

Port-Louis. — Aspect général. — Types étrangers. — Les créoles. — Le bazar. — Les docks. — Les cimetières. — Le général de Malartic. Les courses de chevaux et la saison des bals. — Détails de mœurs.

Il y a dix ans à peine, il fallait, pour aller de France à Maurice, naviguer pendant près de trois mois sur un bâtiment à voiles qui relâchait à Sainte-Hélène et au cap de Bonne-Espérance. Aujourd'hui, on s'embarque à Marseille sur un bateau à vapeur de la Compagnie péninsulaire et orientale : six à sept jours après on arrive en Égypte ; on traverse en chemin de fer les plaines qui séparent Alexandrie du Caire ; à Suez, on monte à bord d'un autre steamer qui fait le trajet de la mer Rouge jusqu'à la ville d'Aden, station maritime dont les Anglais ont déjà su faire un nouveau Gibraltar : bientôt les Seychelles apparaissent comme une corbeille de verdure, et vers le troisième ou le quatrième jour on est en vue de Maurice.

Quelques traits se dessinent d'abord à l'horizon : l'île Ronde, le Coin de Mire, puis çà et là diverses parties de la côte.

On découvre alors, à droite, la montagne des Signaux et les plaines Saint-Pierre ; à gauche, les Pamplemousses et la baie du Tombeau ; devant soi enfin, la chaîne des montagnes qui entourent le Port-Louis comme d'une muraille naturelle. Le steamer mouille entre le fort Blanc et le fort de l'île aux Tonneliers, qui défendent des deux côtés l'entrée du port, protégé en outre par une citadelle bâtie sur une colline qu'on appelle la *Petite-Montagne*, et qui domine la ville et la rade.

Aussitôt l'ancre jetée et la visite sanitaire terminée, une foule de canots entourent le navire ; le pont est subitement envahi par une centaine de personnes, venues les unes par curiosité, pour connaître les nouvelles ou pour embrasser un parent ou un ami, les autres (Indiens ou noirs) pour transporter à terre les bagages. On se pousse, on s'embrasse, on se parle avec volubilité. Une confusion bruyante règne sur le pont, et près d'une heure s'écoule avant que l'on puisse quitter le navire. Pendant ce temps on a le loisir de regarder tout à son aise devant soi, dans une vallée encadrée par le Pouce, Pieter-Boot et la montagne des Signaux, la ville du Port-Louis s'étageant en amphithéâtre sur un espace de trois quarts de lieue, tout émaillé de jolies maisons entourées de cocotiers et de bananiers, et d'élégantes villas au milieu de tapis d'une verdure dont la nuance ne ressemble point à celle d'Europe.

1. Toutes les planches de cette livraison ont été dessinées par M. Karl Girardet d'après les croquis et les aquarelles de M A. Erny.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lorsque l'on débarque, l'attention se porte tout d'abord sur la statue de la Bourdonnais, qu'on a élevée devant l'hôtel du Gouvernement, dont le style est moitié asiatique, moitié européen. Personne n'ignore que tout était à créer à l'île de France quand la Bourdonnais y arriva. Les quartiers ne communiquaient que difficilement entre eux ; la garnison occupait un camp de chaumières; l'île ouverte de tous côtés et sans fortifications ne pouvait se défendre contre une invasion. En 1738, la Bourdonnais fit construire un bâtiment de cinq cents tonneaux, le premier qu'on ait lancé au Port-Louis. Il perça des routes dans toutes les directions, bâtit des casernes magnifiques, des magasins, des hôpitaux, des arsenaux; entoura le port de quais, creusa des canaux et des aqueducs, et éleva la batterie de l'île aux Tonneliers, située à l'entrée du port et dont les ruines attestent encore aujourd'hui la solidité.

Poursuivi par d'injustes soupçons, il partit en 1747 pour aller se justifier, et, après mille péripéties, fut fait prisonnier de guerre par les Anglais et conduit à Londres, où l'on eut toute sorte d'égards pour lui. De retour en France, accusé d'avoir vendu les intérêts de son pays et lâchement trahi la confiance de son souverain, il devint, comme Lally, victime d'une faction furieuse, fut arrêté et jeté à la Bastille. Son secrétaire fut forcé, ses papiers enlevés, et on lui refusa tous les moyens de se justifier. Sa patience et son habileté triomphèrent de ces difficultés, et il réussit à faire parvenir sous les yeux de ses juges un mémoire justificatif. Les magistrats, éclairés par l'évidence de la démonstration, lui permirent de communiquer avec le conseil, après être resté vingt-six mois au secret. Néanmoins on ne lui rendit pas la liberté, et il passa trois ans en prison avant qu'un arrêt solennel le déclarât innocent, et le vengeât de toutes les calomnies. Les assemblées coloniales de Maurice et de Bourbon, pour reconnaître ses services, accordèrent à sa fille, Mme la marquise de Montlezun-Pardiac, une pension annuelle de trois mille livres.

Le Port-Louis est aussi étendu que les villes de Rouen et de Bordeaux, mais il est moins peuplé. Les rues sont larges et bien alignées : les plus belles, la rue du Rempart, la rue Royale, la rue du Gouvernement, et la rue Desforges ou de Paris, terminée par l'*hôtel d'Europe*, ne dépareraient pas une ville de France du second ordre. La plupart sont bordées de bois noir, arbre du genre des mimosas, ainsi que de badamiers et de dattiers, dont les branches pendent souvent sur les murs et sont de l'effet le plus pittoresque et le plus gracieux.

Le bois noir est un des végétaux où la nature développe le plus sa puissance, et qu'elle semble avoir pourvu des moyens les plus nombreux de se reproduire. Il a été porté du Malabar et de l'Arabie dans nos colonies, et perd ses feuilles à certaines époques de l'année. La multitude des gousses desséchées dont il est alors couvert produisent, quand le vent les agite, un crépitement particulier. Ses fleurs répandent un parfum délicieux, et il suffit de s'approcher d'un de ces arbres pour être entouré comme d'une atmosphère odorante.

Le badamier est un grand arbre dont les feuilles, d'un très-beau vert, larges et ovales, poussent aux extrémités des rameaux. Son nom, dit un voyageur, vient sans doute du mot damier, parce que la disposition des branches, rangées horizontalement par étage autour du tronc, et allant en décroissant de longueur jusqu'à la cime, donne un peu à cet arbre l'aspect d'une pièce de jeu d'échecs.

Les maisons n'ont pour la plupart qu'un étage, beaucoup même n'ont qu'un rez-de-chaussée; elles sont couvertes d'un bardeau qui a l'apparence de la tuile, et quelques-unes, au lieu de toit, ont une terrasse ou une *argamasse*[1].

Un corps de bâtiment avec sa varangue, des pavillons placés à droite et à gauche d'un petit jardin qu'une claire-voie sépare de la rue, telle est à peu près la forme générale des habitations. Il y a beaucoup de maisons en bois du pays, mais les constructions en pierres deviennent plus nombreuses, à cause de la rareté du bois et des craintes d'incendie. Les croisées ne sont pas entièrement vitrées; la moitié seulement en est garnie de carreaux pour donner passage à la lumière; le reste est fermé par des jalousies mobiles, qui laissent passer l'air extérieur du côté opposé à l'action du soleil. Le plancher du rez-de-chaussée ne touche point le sol; l'espace creux qui l'en sépare le préserve de l'humidité, et contribue à maintenir cette partie des appartements toujours sèche et salubre. Certaines maisons ont des cours et des jardins magnifiques. La cuisine et les cases des domestiques sont généralement isolées du corps de logis.

Les rues voisines du port ont plus d'activité et de mouvement que les autres ; aussi y remarque-t-on toutes les nuances de couleur, toutes les différences de costumes, du Chinois à l'Indien, de l'Indien à l'Arabe, et de ce dernier au Malgache.

Le Chinois, qu'on a voulu employer comme travailleur, est essentiellement commerçant. Il tient de petites boutiques, loue des voitures, fait toutes les industries, et a surtout presque monopolisé l'épicerie, à tel point que, dans le pays, au lieu de dire un épicier, on dit un Chinois. Armé de son parasol et muni de sa grande bourse en cuir, on le voit se presser dans les maisons de commerce chaque fois qu'il y a une vente ou une arrivée de marchandises, ou bien, plus modeste, il porte de grandes boîtes carrées soutenues par un bâton, à peu près comme les porteurs d'eau de Paris portent leurs seaux, et va vendre ses marchandises dans le Camp malabar ou le Camp créole.

Quelquefois on rencontre un homme au profil caucasien, la tête couverte d'un bonnet de forme bizarre : c'est un des commerçants parsis, originaires du Farsistan, qui tiennent à Maurice quelque bureau pour les grandes maisons de commerce de leur nation dont les opérations s'étendent jusque dans l'Inde et en Arabie.

Plus loin s'avance un autre homme à la chevelure

1. Toiture en fer-blanc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lisse et soyeuse : c'est un Malgache. Son angle facial, presque aussi droit que celui de l'Européen, son nez qui ordinairement aquilin ne s'écrase point comme celui du Cafre, ses lèvres généralement épaisses, mais ne manquant ni de finesse ni de proportion, son regard pénétrant et même souvent farouche, sa peau d'un noir olivâtre, tout enfin se réunit pour accuser son origne arabe et malaise. En effet, ce sont les Malais qui, à diverses reprises, ont peuplé Madagascar, ainsi que les populations arabes qui, depuis la haute antiquité, sont venues d'étape en étape jusqu'à la grande île.

On reconnaît, à sa figure cuivrée, le Malais vindicatif, rusé, oubliant un bienfait, jamais une injure; et s'armant au besoin de son arme terrible, le kriss empoisonné.

Les Indiens, dont le nombre s'élève à plus de deux cent mille et va toujours croissant, s'asseyent à terre le long des magasins ou forment des groupes pittoresques. Ils ont remplacé dans tous les quartiers les travailleurs noirs qui, depuis qu'ils sont libres, ne veulent plus rien faire.

Les créoles, selon les Européens, comptent invariablement la paresse au nombre de leurs défauts. Sans doute, ils n'ont pas le même degré d'activité et d'énergie que les hommes du Nord, mais il faut s'en prendre à la nature qui les a condamnés à vivre sous une



La rue Desforges, au Port-Louis.

température brûlante et dans un climat énervant. La rue et la place du Gouvernement, la rue Royale, les quais, vus de dix à cinq heures de l'après-midi, témoignent du reste contre cette opinion exagérée qu'on se fait de l'indolence des créoles. Quelle vie, quel mouvement dans cette foule qui va et vient ! pas un seul oisif; tout le monde est occupé et court à ses affaires. Le flâneur est un type inconnu, je dirai même impossible, faute de curiosités toujours nouvelles comme on en voit dans les grandes capitales. Sauf de rares exceptions, la population entière du Port-Louis obéit à la commune loi du travail.

Le centre des affaires est la place du Gouvernement, sous le feuillage protecteur de hauts multipliants, on se réunit, on discute, on fait des affaires comme à la Bourse de Paris.

Des voitures, à l'heure et à la course, stationnent en grand nombre sur cette place, en compagnie de carrioles, véhicules plus modestes et à la disposition des petites bourses. Ces carrioles, qu'on peut aussi appeler les chars à bancs du pays, sont composées d'une caisse carrée en bois, assise sur deux roues et surmontée d'une tente en toile.

En sortant de la place, on trouve à gauche le théâtre, dont la salle nouvellement embellie et décorée est à peu près grande comme celle du théâtre du Vaudeville, à Paris. Les places y sont bonnes, la distribution est ex-

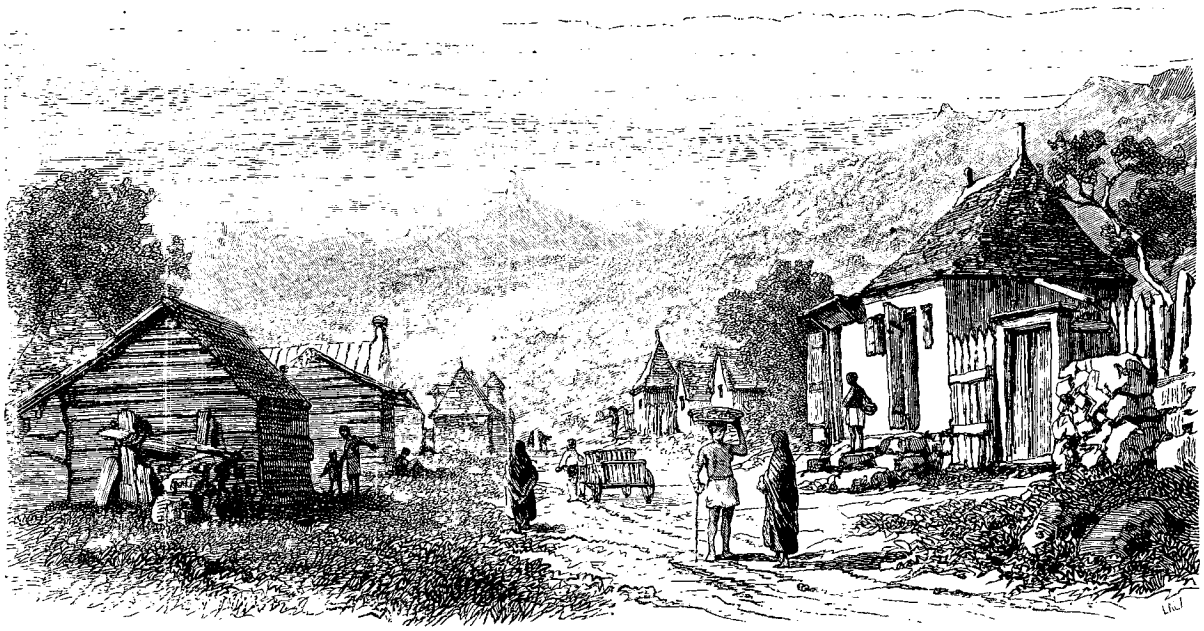
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cellente, et c'est un des principaux édifices du Port-Louis qui, sous le rapport des monuments publics, est moins favorisé que sa sœur Saint-Denis.

Un peu plus loin, on passe devant le *Bazar*, bâtiment solidement construit en fer, et qui a quelque rapport avec les nouveaux marchés de Paris. Il est composé de plusieurs galeries dont les unes sont affectées aux fruits et aux légumes, et les autres aux bouchers et aux vendeurs de poisson. Entre sept et huit heures du matin, il offre un aspect curieux : chacun y envoie des domestiques de confiance *faire le bazar*, comme en France on envoie au marché, et on peut embrasser là d'un seul coup d'œil les productions et les physionomies des cinq parties du monde. Les fruits des tropiques s'étalent en groupes gracieux : l'atte à la crème blanche et sucrée ; la mangue, à laquelle les Européens reprochent une odeur de térébenthine, mais qui n'en est pas moins d'un goût délicieux ; la banane, qui paraît dans tous les temps sur toutes les tables ; la goyave, avec laquelle on fait d'excellentes compotes ; le jam rose, qui a l'odeur d'un bouton de rose ; le papaye, dont la forme rappelle celle d'un petit melon ; l'avocat, qui ressemble à la poire et enfin le letchi, dont les grappes rosées forment le plus beau dessert qu'on puisse voir.

Autrefois, les fruits et les légumes cultivés par quelques habitants dans les jardins et de grands potagers aux portes de la ville étaient vendus par des noirs et des négresses, mais actuellement la population noire diminuant tous les jours et tendant complétement à disparaître, ce petit commerce a été envahi par les Malabars, comme celui de l'épicerie par les Chinois.

En continuant notre promenade, nous arrivons près du *Trou-Fanfaron*, grand bassin situé près de l'île aux Tonneliers, et où ont lieu le radoub et le carénage des navires. En 1769, M. de Tromelin, officier distingué par l'étendue de ses connaissances et par son expérience,



Le camp créole, au Port-Louis.

le fit curer et lui donna une profondeur de vingt-cinq pieds, suffisante pour les plus grands bâtiments. Travail difficile, car l'entrée du chenal communiquant au *Trou-Fanfaron*, était occupée par un banc de corail. Mais au moyen de la poudre à canon, M. de Tromelin parvint à briser la partie du banc qui s'opposait au passage des vaisseaux, et construisit alors cette belle chaussée qui réunit l'île aux Tonneliers à la terre, et qui porte encore son nom.

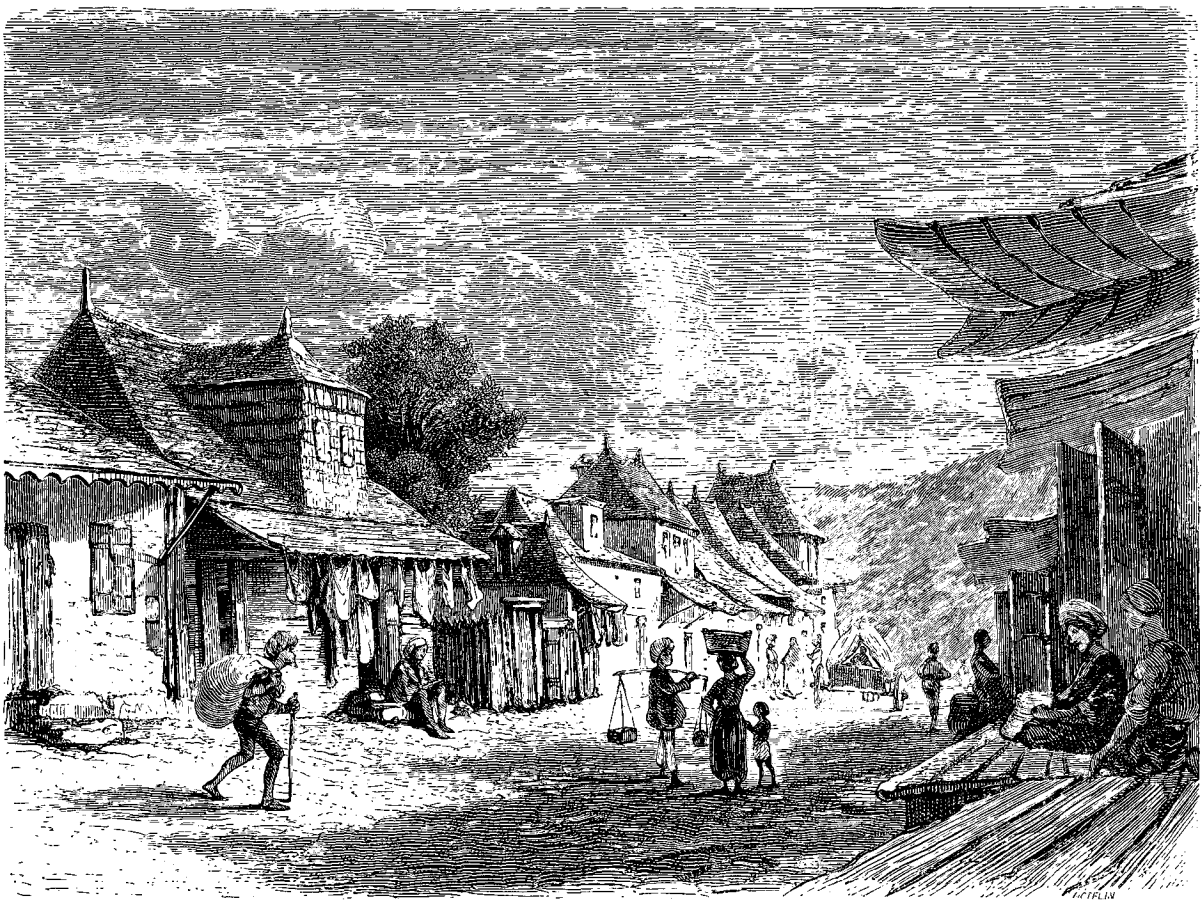
Après avoir visité, à quelques pas de là, l'établissement de marine, nous traversons la rade et visitons les magnifiques *Dry Docks*, dont la colonie vient d'être dotée. Des hangars en fer s'étendent à droite et à gauche ; c'est là qu'on dépose les marchandises et les sacs de sucre que des Indiens sont occupés continuellement à charger et à décharger, en répétant un chant monotone que l'un commence seul et que les autres reprennent tous en chœur. Un vaste local, donnant sur la mer, est occupé par les bureaux, derrière lesquels se groupent quelques cases d'Indiens, véritables bouges qui rappellent les habitations en terre des fellahs égyptiens.

De ce point on a une vue magnifique de la *montagne les Signaux* qui domine toute la ville et sur laquelle habitait autrefois un homme chargé de signaler les navires. Grâce à la pureté de l'atmosphère, le ciel à Maurice est toujours d'un bleu intense. On raconte qu'un vieillard, M. Feialfay, voyait des navires en mer à trois et à quatre cents milles de distance. Le moment où il faisait ses observations était la chute du jour : placé sur la montagne, il regardait le ciel, et au moyen de son espèce de double vue, qui s'étendait ou diminuait selon la rareté de l'atmosphère, il distinguait les objets à l'œil nu mais renversés. Ce fait a été vérifié, dit-on, dans plusieurs circonstances importantes ; ainsi en 1810, quand la flotte anglaise se réunissait à l'île Rodrigue (à trois cents milles à l'est de Maurice) pour attaquer l'île de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

France, M. Feialfay en prévint le gouverneur, le général Decaen, et fut, ajoute-t-on, emprisonné pour avoir donné de fausses nouvelles et répandu l'alarme dans la colonie. Une autre fois, il crut voir deux navires joints ensemble, et un navire à quatre mâts; quelques jours après, un schooner américain, garni de quatre mâts, arriva au Port-Louis. Il signala aussi, à quatre cents milles de l'île, un navire de la Compagnie des Indes complétement démâté, et le fait fut reconnu vrai. On pourrait citer plusieurs autres exemples aussi singuliers. Il prétendit pouvoir enseigner son art, et on dit qu'une dame essaya de l'apprendre. Il alla à Bourbon et en Europe, mais ne put exercer son étonnante faculté. On le voyait sur sa mule, couvert d'un habillement extraordinaire, se rendre tous les jours chez l'officier du port, pour lui donner sur les navires en vue des renseignements qui étaient presque toujours d'une grande exactitude. M. Feialfay était pensionnaire du Trésor [1].

Au bas de la montagne des Signaux, une longue allée de filaos [2] conduit au cimetière divisé en plusieurs compartiments et entouré d'un mur; un autre mur sépare les blancs des noirs, persistance d'un préjugé qui semble vouloir se donner pour complice la justice divine elle-même et protester contre l'égalité devant la mort! De loin, on croirait se diriger vers un jardin, et les dattiers, les cocotiers et les multipliants complètent l'illusion. Une



Une rue dans le camp Malabar, au Port-Louis.

fois entré, on aperçoit les tombes, mais comme ensevelies dans les nids de fleurs, et çà et là on s'arrête devant quelque touchante inscription, ou devant un bouquet, dernier souvenir des vivants à ceux qui ne sont plus. Les Chinois et les protestants ont leur cimetière particulier; celui des Malais est entouré d'aloès. A quelques minutes du cimetière, en longeant la plage, on voit d'immenses salines, et un peu plus loin, un endroit où l'on peut prendre des bains de mer, car l'eau y est si basse que les requins ne peuvent y arriver. On a bâti en cet endroit quelques cahutes, et plus d'une dame créole y vient le matin se donner le plaisir de la natation et le déplaisir d'avaler parfois l'onde amère.

En rentrant en ville par le pont Bourgeois, on voit d'abord, près du *Jardin de la Compagnie*, la maison de M. Foucqueraux, homme de goût, ami des arts, et qui possède un véritable musée. Plus loin une fontaine qui rappelle le nom de son fondateur, M. Liénard, noble cœur, qui ne vécut que pour le bien et pour la gloire de

1. L'amiral Dumont d'Urville a consacré à M. Feialfay plusieurs pages du dernier volume de sa relation du *Voyage de l'Astrolabe*. Nous devons malheureusement ajouter que les facultés de vision du bon vieux créole ont trouvé l'illustre marin plus sceptique que convaincu.

2. Le filao est le saule pleureur des colonies; c'est un arbre droit, aux branches longues et flexibles, et qui, secoué par le vent, semble se plaindre et se lamenter.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son pays, et qui s'est éteint dernièrement à Paris, entouré de l'estime de tous ceux qui l'avaient connu.

Il n'y a rien à dire sur l'hôpital militaire et les casernes; ils suffisent à leur destination.

Derrière la cathédrale, monument en forme de croix grecque, dont l'intérieur n'a rien de remarquable, se trouvent l'archevêché, et la loge de la *Triple-Espérance*, qui n'est pas la seule du Port-Louis. La franc-maçonnerie, dont beaucoup d'habitants ignoraient même l'existence avant la conquête anglaise, dut son éclat, et je dirai même sa vogue, à lord Moira, qui donna le spectacle public de cérémonies où tous les francs-maçons figuraient avec les décorations de leurs différents grades.

En repassant devant la cathédrale, on traverse une assez jolie place, bordée de multipliants et ornée d'une belle fontaine. Une petite rue conduit à l'église protestante, entourée d'un jardin fort bien entretenu, et surmontée d'une flèche qui a quelque rapport avec celles des églises de Bretagne.

Le culte mahométan possède deux mosquées, l'une dans le Camp malabar, l'autre rue de la Reine.

Les exercices et les revues de troupes ont lieu au *champ de Mars*, vaste emplacement situé près du *champ de Lore* et au pied de la petite montagne. La musique militaire des régiments anglais vient y jouer de temps en temps vers quatre heures, et ces jours-là, on voit s'y presser des piétons et des voitures élégantes, près desquelles caracolent quelques jeunes gens à cheval. Ce sont les Champs-Élysées du Port-Louis. Au centre, la reconnaissance des Mauriciens a élevé un tombeau et une colonne au général Malartic, dont le courageux sang-froid dans les circonstances les plus critiques et le gouvernement paternel sont restés gravés dans tous les souvenirs. Sa mort, le 24 juillet 1800, causa une consternation générale. Les vaisseaux anglais en croisière devant Maurice s'associèrent au deuil de l'île : au moment de la translation des cendres du général au champ de Mars et durant toute la cérémonie, ils se tinrent en panne devant le Port-Louis, avec leurs pavillons en berne. « Hommage, dit M. d'Unienville, qui fait l'éloge des hommes capables d'honorer ainsi la vertu, même chez leurs ennemis. »

C'est au champ de Mars qu'ont lieu, au mois d'août de chaque année, des courses de chevaux qui durent trois jours. Cet amusement, essentiellement britannique, a été introduit par les Anglais peu de temps après la conquête de l'île, et est parfaitement entré dans les mœurs mauriciennes. On construit pour cette fête des loges élégantes à deux étages; des tentes de toute forme et de toute grandeur s'établissent de tous côtés, ainsi que des balançoires, des jeux et des mâts de cocagne. De grand matin, les Indiens, dans leurs plus beaux costumes, arrivent en foule; toute la population accourt, en carrosse, en carriole, à âne, à pied, et chacun cherche à se placer le mieux qu'il peut. Les petits noirs, qui n'ont pu trouver place près des loges, s'allongent à plat ventre dans l'espace libre entre ces dernières et le sol, et applaudissent le vainqueur ou couvrent de huées l'infortuné vaincu. Les courses ressemblent exactement à celles de France et d'Angleterre, sauf une seule qui mérite une mention particulière. On prend un porc, dont on graisse fortement la queue, et on le lance aussitôt après dans l'arène. Deux ou trois concurrents, Chinois, Indiens ou noirs, se précipitent à sa suite, et chacun cherche à l'arrêter par la queue; celle-ci glisse d'abord des mains qui veulent la saisir, mais peu à peu la graisse diminuant, la lutte la plus comique commence entre l'animal qui combat pour sa liberté, et le quidam qui veut l'attraper; enfin l'heureux individu qui est parvenu à le retenir est déclaré vainqueur, et reçoit pour prix le porc même.

Les courses, qui en France ne m'intéressaient guère, furent pour moi, à Maurice, un sujet d'études très-curieux parce qu'elles y sont une occasion de voir, dans toute leur diversité, cette mosaïque vivante qu'on appelle la population du Port-Louis. Je contemplais avec curiosité ces figures jaunes, noires, cuivrées, olivâtres, ces costumes plus variés encore que les physionomies, et ces étoffes de mille couleurs, éclairées plus vivement encore par le soleil des tropiques.

On déploie un luxe inouï à ces courses, et l'on n'a garde d'y paraître deux jours de suite avec la même toilette. Rien n'est assez beau, rien n'est assez riche, rien n'est assez luxueux en étoffes comme en parures; pour éclipser une rivale, on fait venir longtemps à l'avance ce que les magasins de Paris offrent de plus choisi et de plus à la mode. On se rend visite d'une loge à l'autre, et les conversations les plus animées s'engagent pour ou contre tel ou tel cheval.

Aux colonies, du reste, le goût des chevaux et des voitures est encore plus développé qu'en Europe, et ce qui est en France un luxe coûteux est devenu presque un besoin à Maurice. Il n'est pas de commis qui n'ait son cheval : c'est le but et le désir de chacun de s'acheter tôt ou tard une voiture. Il faut dire aussi que les maisons sont plus grandes, l'emplacement qu'elles occupent plus vaste, et qu'il est toujours facile de se procurer une écurie ou d'en faire construire une à bon marché. A la campagne, un hangar fait l'affaire, et un petit domestique indien coûte si peu qu'on n'a aucun motif de s'en passer.

Revenons aux courses. Les personnes qui n'ont pu trouver de place dans les loges, vont en voiture à droite et à gauche, et les jeunes gens à cheval circulent çà et là saluant d'un côté, lançant un mot de l'autre, et s'arrêtant souvent pour causer. C'est un mouvement et une animation agréables qui durent trois jours, et pendant tout ce temps, affaires, ventes, achats, nouvelles, tout est abandonné, tout est sacrifié aux courses : les bureaux sont fermés, les colléges et les pensions sont en vacances; s'il vous arrivait par hasard de retourner à la ville, vous croiriez entrer dans une cité morte ou déserte.

Avant et après les courses, on est dans la saison d'hiver, qui commence en mars et finit en octobre, et où il ne se passe guère de jour sans qu'il y ait quelque bal ou quel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que réunion. Les membres du Jockey-Club se cotisent tous les ans pour donner des bals dont j'ai pu apprécier plusieurs fois le luxe et le bon goût. Tout le monde se connaissant un peu au Port-Louis, il n'y règne pas cette froideur que l'on remarque souvent ailleurs : une franche gaieté anime toutes les figures. Quand une danse est terminée, le cavalier peut se promener avec sa danseuse dans le bal, aussi longtemps que celle-ci lui accorde des danses; cet usage est bien et dûment établi; les jeunes gens profitent de ces charmants tête-à-tête que la mode leur réserve et que l'habitude a consacrés, et l'on peut dire avec certitude que c'est au bal que s'ébauchent presque tous les mariages.

En général, on se marie jeune à Maurice, et cela se comprend, car la vie de famille est une condition indispensable pour quiconque veut habiter les colonies. Le Parisien est souvent hors de chez lui; le créole, au contraire, vit enfermé le plus possible. Comme on se visite peu, il est bon de trouver chez soi une société pour se délasser des travaux de la journée, et cette prédilection pour les habitudes d'intérieur tient autant à la chaleur du climat qu'aux mœurs britanniques. Les Anglais n'ont pu s'assimiler complétement le pays et y détruire l'esprit français, cependant ils y ont apporté quelques-uns de leurs usages qui ont pénétré peu à peu dans la société mauricienne. Le *home* anglais a prévalu, et insensiblement on s'est fait à ce genre de vie, favorisé du reste par une température énervante. Le commerçant ou l'homme d'affaires qui a couru tout le jour au soleil, le commissaire-priseur qui a crié pendant plusieurs heures, le bureaucrate qui aligne des chiffres depuis le matin; tous enfin, quand le travail est fini, aiment à rentrer à la maison et à se reposer des peines et des fatigues du jour dans la compagnie de leurs femmes et de leurs enfants.

Pendant l'été, les bals cessent, et il n'y a guère d'animation que le samedi soir, où chacun se dirige vers la campagne pour y passer le dimanche, y jouir de la fraîcheur et se livrer aux plaisirs de la chasse ou de la pêche.

En général, on se couche de bonne heure au Port-Louis. A huit heures du soir, un coup de canon part de la forteresse de la Petite-Montagne et, pour bien des personnes, c'est le signal du repos qui n'est interrompu qu'en cas d'incendie : quand survient un de ces sinistres, la forteresse tire un coup de canon pour le faubourg de l'est, deux coups pour celui de l'ouest et trois coups pour le centre. A part cette rare circonstance, le calme le plus parfait règne dans la ville et n'est troublé que par la voix gutturale du veilleur de nuit, qui parcourt les rues en criant les heures.

Maurice est de toutes les colonies celle où les idées, les mœurs et la civilisation européennes se sont introduites et acclimatées le plus aisément. Elle est en avance sur la Réunion, sa voisine, et elle a suivi chaque année et adopté, tant qu'elle a pu, tous les progrès de la science et de l'industrie modernes. En ce moment des ingénieurs, envoyés de Londres, y construisent un chemin de fer qui reliera les parties les plus éloignées de l'île au Port-Louis, et des fils télégraphiques transmettront en quelques secondes la pensée, trop lente à arriver par la vapeur. De plus, il est très-probable que les rues du Port-Louis seront bientôt éclairées au gaz, car un progrès en appelle un autre.

Cette ville peut se diviser en trois parties bien distinctes : le centre, occupé par les familles blanches, et deux grands faubourgs, appelés l'un, le Camp créole, l'autre, le Camp malabar. Ce dernier est en petit le fac-simile d'une ville de l'Inde; il est habité par une population d'ouvriers laborieux et d'honnêtes commerçants dont plusieurs sont dans une grande aisance. Le Camp créole est le quartier des noirs, et de quelques mulâtres. Il est situé dans une position très-pittoresque sur le penchant de la montagne des Signaux; de ses parties les plus élevées on a une vue générale de la ville et de ses environs.

Il n'y a point de rivière proprement dite au Port-Louis; seuls, quelques ruisseaux descendent des montagnes, traversent la ville et vont se jeter à la mer.

Plusieurs fontaines sont entretenues par un aqueduc d'une lieue de longueur, qui amène les eaux de la Grande-Rivière en ville; l'une d'elles, appelée le *Chien-de-Plomb*, et placée sur le port, est très-commode pour les navires qui viennent y faire leur eau. C'est encore un des bienfaits de M. de la Bourdonnais.

La population du Port-Louis, qui en 1817 n'était que de vingt-cinq mille âmes, est actuellement plus que doublée, et celle de toute l'île, d'après une statistique d'avril 1862, est de trois cent dix-sept mille sept cent quarante-sept habitants, parmi lesquels il faut compter plus de deux cent mille Indiens.

II

Excursion dans l'île[1]. — La Grande-Rivière. — La caverne de la Petite-Rivière. — Les plaines Saint-Pierre. — Le morne Brabant. — Le Bassin-Bleu. — La rivière du Tamarin. — Les cocotiers et les veloutiers.

Quelques mois après mon arrivée au Port-Louis, je fus invité à passer quelques jours aux plaines Saint-Pierre. Je quittai la ville du côté du Camp créole, laissant à ma droite la *plaine Lauzun*, bordée de cases en paille que la municipalité a fait abattre, et ornée anciennement d'un pittoresque temple imité de celui de Jhaggernat. Après une petite descente entre des boutiques occupées par des Indiens, j'arrivai à la Grande-Rivière, près du village populeux du même nom.

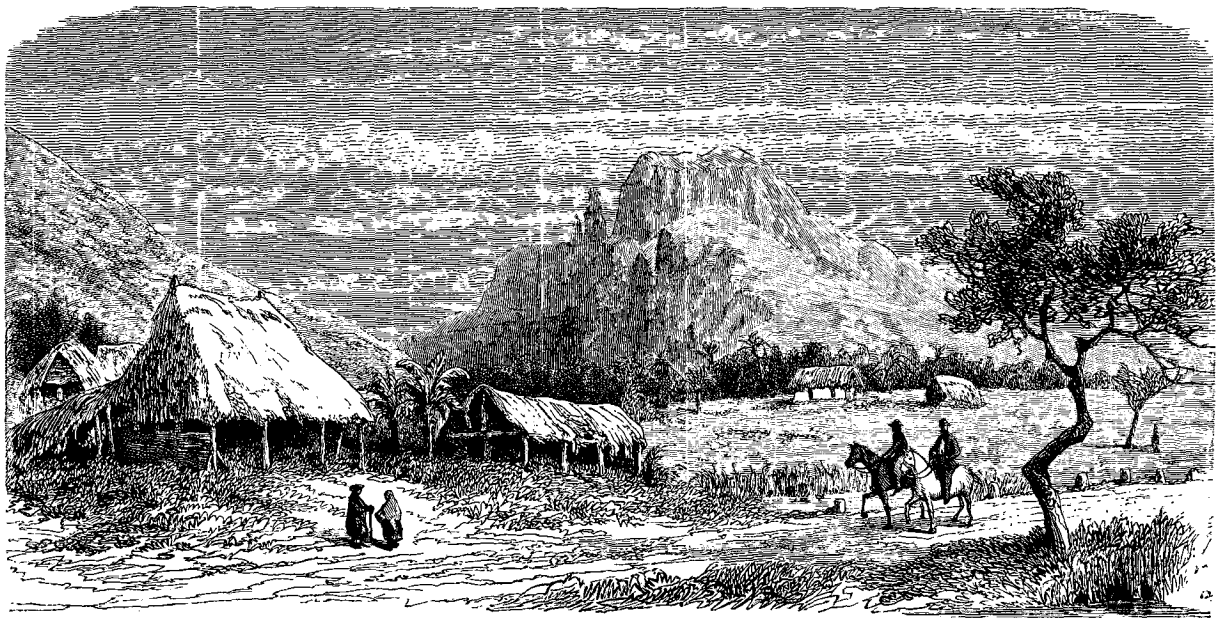
Je traversai cette rivière sur un magnifique pont suspendu, dont la construction a coûté près de deux cent cinquante mille francs. De ce point élevé, une vue splendide se déroulait sous mes yeux; à droite, l'embouchure formait une baie commandée par une belle tour et animée par la présence de plusieurs navires; à gauche,

1. L'île Maurice est divisée en dix quartiers ou cantons qui portent les noms suivants : les plaines Saint-Pierre, la rivière Noire, la Savane, le Grand-Port, les plaines Wilhems, Moka, les Pamplemousses, la Poudre-d'Or, la rivière du Rempart, et Flacq.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des centaines de blanchisseurs et de blanchisseuses, venus de la ville pour laver et étendre leur linge, donnaient au lit de la rivière l'aspect d'un damier aux couleurs les plus variées. A l'entrée du pont, on voit une chapelle due à la générosité de M. Noël Jalap, l'un des membres de la Société presbytérienne. Un peu plus loin, on passe près de l'asile des lunatiques, confié aux soins du docteur Powel, et devant lequel se trouvent des bâtiments bas servant d'hôpitaux.

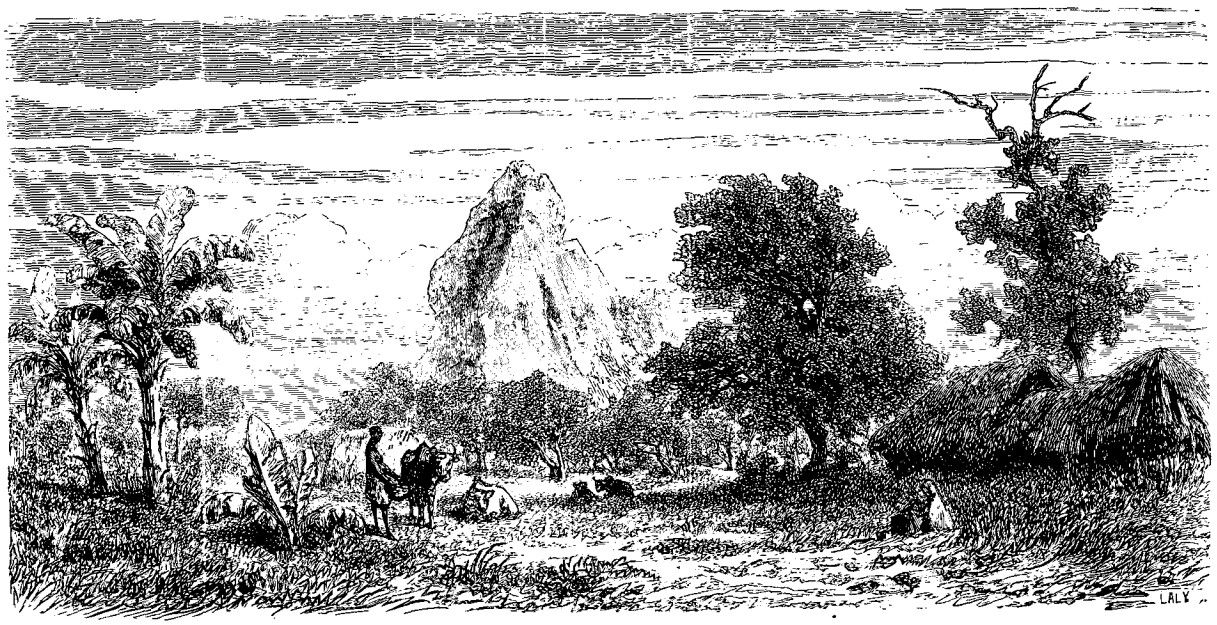
A quelques pas de là, apparaît une route bordée de



Village des Bambous (rivière Noire).

tamariniers et connue sous le nom de vieille route de la rivière Noire. Là s'élèvent un grand nombre de huttes où demeurent des marchands de bois, pour la plupart Indiens, dont beaucoup, arrivés sans un sou, possèdent maintenant des centaines de piastres [1].

Au-dessus de ce camp [2], je gravis une colline nommée



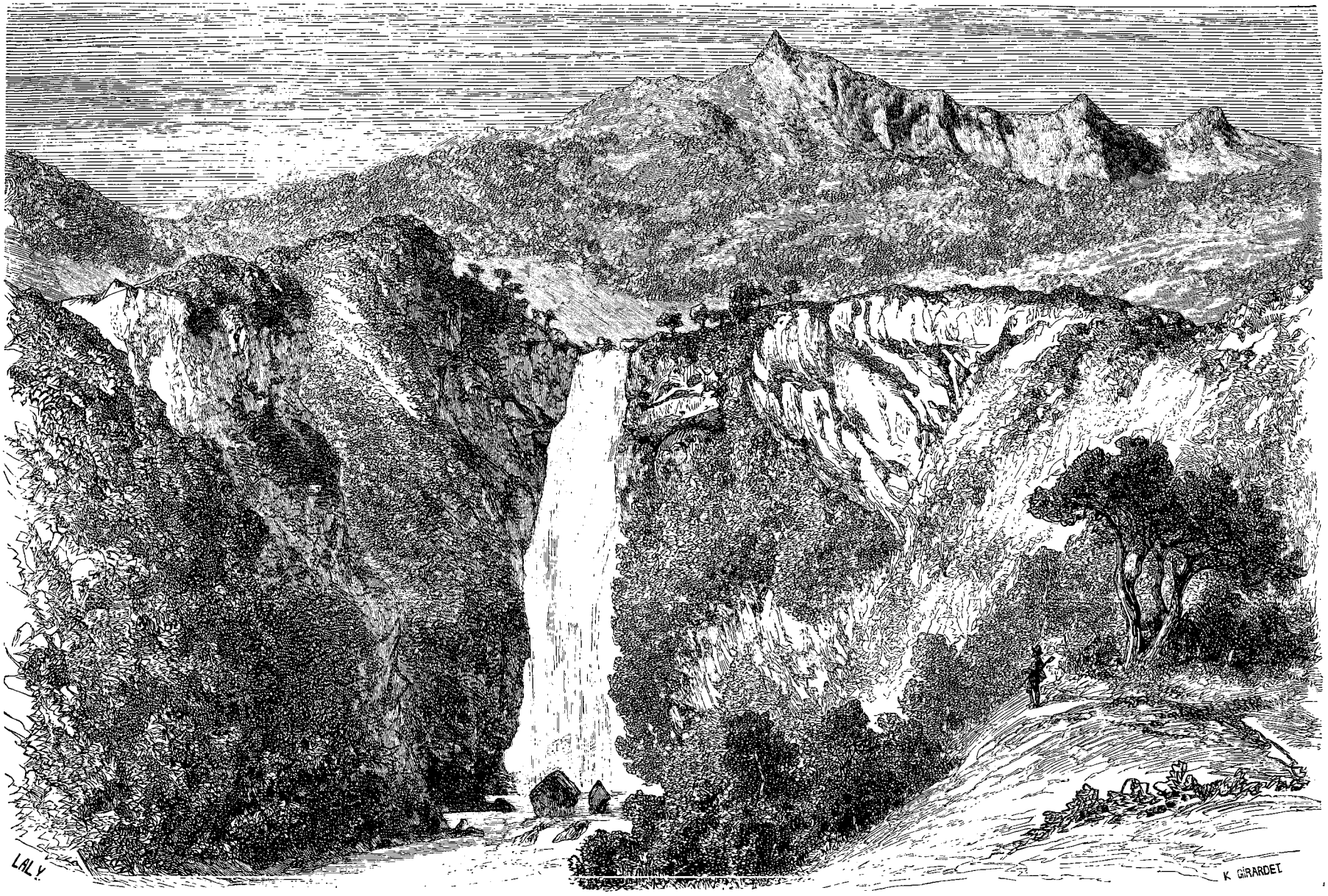
La montagne du Rempart.

Coromandel; puis après avoir laissé la route des plaines Wilhems, je me dirigeai à droite pour me rendre aux plaines Saint-Pierre. Quelques tamariniers apparaissent de temps en temps, partout le sol est rouge et pierreux.

Cette partie du district s'appelle *Petite-Rivière*, le sol y est très-fertile, favorable surtout aux fruits et aux légumes, car il est bon de remarquer qu'à Maurice des

1. La piastre, à Maurice, équivaut à cinq francs.
2. On appelle *camp* la réunion de huttes ou cases où habitent les Indiens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La cascade de Chamarel (voy. p. 128).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terrains fertiles pour un produit ne le sont pas pour d'autres. Dans ce canton est une caverne curieuse, visitée en 1768 par le marquis d'Albergati, par M. de Chazal et Bernardin de Saint-Pierre. L'auteur de *Paul et Virginie* l'a décrite en ces termes : « Après avoir passé la Grande-Rivière, nous marchâmes environ trois quarts d'heure, à l'ouest, au milieu des bois. Comme nous étions en plaine, je me croyais fort éloigné de la caverne, dont je supposais l'ouverture aux flancs de quelque montagne, lorsque nous la trouvâmes, sans y penser, à nos pieds. Elle ressemble au trou d'une cave dont la voûte se serait éboulée. Nous descendîmes une douzaine de pas sur les rochers qui en bouchent l'ouverture, et je me trouvai dans le plus vaste souterrain que j'aie vu de ma vie. Sa voûte est formée d'un roc noir, en arc surbaissé. Sa largeur est d'environ trente pieds, et sa hauteur de vingt. Le sol en est fort uni, et il est couvert d'une terre fine que les eaux y ont déposée. Les gens du pays croient que c'est un ancien soupirail de volcan ; il me paraît plutôt que c'est l'ancien lit d'une rivière souterraine. La voûte est enduite d'un vernis luisant et sec, espèce de concrétion pierreuse qui s'étend sur les parois, et en quelques endroits sur le sol même. Cette concrétion y forme des stalactites ferrugineuses qui se brisaient sous nos pieds, comme si nous eussions marché sur une croûte de glace. »

La côte est belle, mais la chaleur y est très-forte ; les pâturages considérables que l'on y voyait autrefois ont été remplacés partout par des champs de cannes.

Cette partie de l'île est moins favorisée par la pluie, et l'irrigation y est largement pratiquée.

J'entrai plus loin dans les plaines Saint-Pierre, où je ne tardai pas à voir le village des *Bambous*, étagé jusqu'à la rivière Belle-Ile, que je traversai sur une chaussée. A gauche, on rencontre une modeste église, une petite école et une forge couverte de feuilles d'aloès de l'effet le plus pittoresque. Ce groupe au premier plan, quelques maisons élégantes enfouies dans une forêt de cocotiers, et au fond la montagne du Rempart, forment un charmant tableau. Tournant près d'un poste de police, et continuant vers la mer, j'atteignis enfin la propriété de Médine, but de mon voyage, où m'attendait, chez M. Émile Chasteau, l'hospitalité la plus gracieuse et la plus empressée.

Le lendemain, comme je désirais voir les curiosités des environs, mon hôte m'indiqua l'embouchure de la rivière Belle-Ile, et me donna un guide indien pour m'y conduire.

Après avoir passé dans de petits sentiers remplis de pierres, qui rendaient la marche fort pénible, je suivis une longue allée de manguiers qui débouchait près de la mer, dans un endroit rocailleux, où d'énormes blocs de roche noire étaient jetés comme un défi aux vagues et une barrière à l'action envahissante de la mer.

Je m'arrêtai quelques minutes à contempler la côte qui se dessinait en courbe gracieuse jusqu'au morne Brabant ; çà et là ondulaient les nombreux nuages de fumée qui s'élèvent au-dessus des sucreries comme de grands panaches blancs.

Arrivé à l'embouchure de la rivière Belle-Ile, je descendis jusqu'à la mer, en suivant le lit de la rivière, et en m'aidant de mon bâton ferré pour sauter de rocher en rocher. De grands aloès jaunes poussent dans les interstices du roc sur les deux versants de cette ravine, qui se termine par une plage de sable. Derrière une saillie de rocher, je vis une des curiosités de l'île ; les habitants du voisinage l'appellent *Bassin-Bleu*. C'est une excavation conique, creusée par la nature, et où se précipite en cascade une branche de la rivière Belle-Ile. L'eau de la chute vient se mêler avec celle de la mer dans cette espèce de cuve, et lui donne une couleur azurée d'une teinte particulière. On y pêche un grand nombre de poissons et des anguilles si énormes qu'il serait, dit-on, dangereux de se baigner en cet endroit.

Tout près de Médine, coulent deux petites rivières presque sèches l'été : la rivière des Galets et la rivière Dragon, qu'il ne faut pas confondre avec deux autres du même nom qui se trouvent à la savane. Leurs rives sont couvertes des jasmins du pays dont l'odeur est si pénétrante que la tête peut en souffrir.

Le lendemain, je me rendis au Tamarin en passant près de la montagne du *Corps-de-Garde;* les flancs coupés à pic en sont visibles de tous les quartiers de l'île.

Une heure me suffit pour arriver au barachois[1] de la rivière du Tamarin, où l'on trouve une cocoterie considérable et plusieurs pavillons dépendant de la propriété.

Les cocotiers, gardés par un noir qui habite en cet endroit, sont des plus beaux et produisent tous les ans un grand nombre de fruits. Une case en planches assez mal jointes, une natte, une marmite, un mauvais coffre, une calebasse, quelques tasses de coco, tel était à peu près le mobilier de la famille entière que je trouvai accroupie devant la porte, du côté opposé au soleil. Le noir dormait profondément, et sa femme allaitait un enfant ; quelques autres jouaient un peu plus loin et couraient tout nus au soleil, ce qui n'est pas un inconvénient dans un pays où sont inconnues les rigueurs des climats du Nord. Ce noir me fit passer en pirogue l'embouchure de la rivière du Rempart, qui mêle ses eaux à celle du Tamarin et va se jeter avec elle à la mer; ensuite il me conduisit le long du rivage jusqu'à la propriété Delysse. En revenant sur les bords de la rivière du Tamarin, dont les rives sont couvertes d'une végétation qui n'est pas sans quelque analogie avec celle des bords du Nil, je traversai un village de pêcheurs qui s'étend le long du rivage, ombragé par des veloutiers.

« Cet arbrisseau, dit Bernardin de Saint-Pierre, croît sur le sable, ses branches sont garnies d'un duvet semblable au velours, et ses feuilles sont semées de poils brillants; il porte des grappes de fleurs, et exhale

1. On appelle *barachois* une petite baie formée à l'embouchure d'une rivière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de loin une odeur agréable, qui se perd lorsqu'on approche, et de près est rebutante. »

Je ne quittai pas les plaines Saint-Pierre sans visiter, sur l'habitation Ducasse, deux cavernes assez remarquables. L'une d'elles, traversée par un ruisseau souterrain, se compose de deux vastes salles froides et humides, et renferme le tombeau de l'ancien propriétaire.

III

Excursion à la rivière Noire et à la rivière des Galets.

Au mois de décembre, muni de quelques lettres de recommandation, je partis avec un jeune homme, habitant de l'île, pour visiter la rivière Noire. La profonde ravine où coule la rivière du Tamarin nous conduisit d'abord au pied de la montagne des Trois-Mamelles, dont la forme et les trois pitons expliquent parfaitement le nom caractéristique. Nous arrivâmes bientôt à Yemen. La chaîne des montagnes de la rivière Noire s'étendait à notre gauche, et quand nous eûmes gravi une colline assez élevée, la vallée s'ouvrit devant nous, et nous laissa voir l'habitation Genève où nous devions nous arrêter.

C'est un grand corps de logis entouré de pavillons et comme perdu dans une forêt d'arbres à fruit. Le propriétaire vint nous recevoir au bas de son perron et nous fit cet accueil aimable qui donne tant de charmes à l'hospitalité créole.

Les environs abondent en gibier et en produits de toutes sortes. Cette partie de l'île est un véritable pays de cocagne. Les bois sont pleins de cerfs, et les rivières de poissons délicieux. Rien n'est plus délicat que la carpe de Maurice, à laquelle le saumon seul peut être comparé pour le bon goût et la finesse de la chair.

Au sortir de l'habitation, le lendemain, je me trouvai dans de petites gorges où la canne a remplacé partout le bois du pays; de là je distinguai le piton de la rivière Noire, dont le sommet est toujours couvert de nuages : c'est la montagne la plus élevée de l'île.

Un peu plus loin, après avoir vu deux cônes dont la base s'appuie au morne Brabant, nous nous enfonçâmes dans une allée, au bout de laquelle il fallut passer la rivière; nous la traversâmes sept fois avant d'arriver au terme de notre promenade.

Plus loin les gorges se séparent en deux routes, dont l'une monte dans les hauteurs au milieu des bois, et l'autre suit la rivière jusqu'à un rocher qu'on appelle la Lanterne. Ce roc a une forme anguleuse et accentuée, et offre quelque ressemblance avec celui de Lurlei sur les bords du Rhin[1]. C'est un endroit de halte pour les chasseurs, et je m'y arrêtai un instant sous l'ombrage protecteur d'un manglier touffu, près d'une petite case en paille penchée par le vent. Devant moi s'enfonçaient les gorges dont les derniers replis formaient une espèce de muraille après laquelle commence le quartier de la Savane : derrière moi s'étendait jusqu'à la mer la vallée que je venais de quitter.

1. Le *Lurlei* est un rocher où résidait, dit la légende, une ondine qui attirait les voyageurs par ses chants et les précipitait ensuite dans un gouffre.

Une longue allée de bananiers nous conduisit au *Boucan*, corps de logis complet appartenant à notre hôte et flanqué de trois pavillons qui peuvent recevoir au moins une quinzaine de personnes. On y jouit à son aise des plaisirs de la chasse et de la pêche, car le ruisseau qui traverse les gorges est très-poissonneux, et les bois environnants abondent en gibier. On y trouve aussi des singes si malfaisants qu'il faut les chasser continuellement, et des cochons sauvages pires encore, car, plus forts que les singes, ils ne leur cèdent en rien sous le rapport de la malice.

La rivière Noire, dont les eaux très-limpides coulent sur un lit des plus rocailleux, prend sa source entre les montagnes qui portent son nom et celles de la Terre-Rouge. Son cours, dans la partie supérieure, est très-précipité; je l'ai remonté jusqu'à sa source; mais c'est une excursion pénible, car il faut suivre le lit de la rivière, et les roches dures et glissantes, couvertes pour la plupart d'un fucus qui a l'apparence du sang coagulé, ressemblent à ces pierres couvertes d'algues marines que l'on trouve au bord de la mer, et sur lesquelles on n'est jamais sûr de son équilibre.

L'aspect des gorges change à chaque instant : des blocs de rochers arrêtent fréquemment la marche, et des arbres énormes étendent leurs branches d'un bord à l'autre; sur chaque rive, des songes (espèce de nymphéa à larges feuilles en forme de cœur) poussent en abondance, et le pêcheur peut faire là une guerre fructueuse aux anguilles, aux camarons[1] et à de petits poissons appelés *cabots*.

Retenus toute la journée en ce lieu par la beauté des sites, nous partîmes dans l'après-midi du lendemain pour nous rendre à la Montagne proprement dite. Après avoir traversé d'abord un petit plateau où quelques masses de corail semblent prouver que la mer couvrait autrefois ces parages, nous atteignîmes un petit pont d'où l'on voit à droite de grandes salines[2], et le poste militaire de la rivière Noire. Chaque quartier a ainsi son poste où résident quelques officiers et un certain nombre de soldats.

On passe ensuite à gué un cours d'eau qui prend sa source dans les hauteurs du grand piton. L'ascension de cette montagne offre du reste peu de difficulté et de danger, jusqu'à une terrasse où la beauté du paysage m'engagea à faire une halte.

Mon compagnon s'étendit sur l'herbe, et je me mis à dessiner le vaste panorama qui se déroulait devant moi. Qu'on se figure une vaste baie, coupée vers le milieu par une langue de terre, où l'on aperçoit quelques maisons, et fermée au fond par le morne Brabant, immense promontoire en forme de cône très-élevé, dont la base,

1. Espèce de grosse écrevisse, mais bien supérieure à ce crustacé pour le goût et la délicatesse de la chair.

2. On emploie, m'a-t-on dit, quelques chameaux à porter le sel des salines aux magasins; mais on ne s'en sert pas sur les routes de peur d'effrayer les chevaux, des accidents de ce genre étant arrivés plusieurs fois.

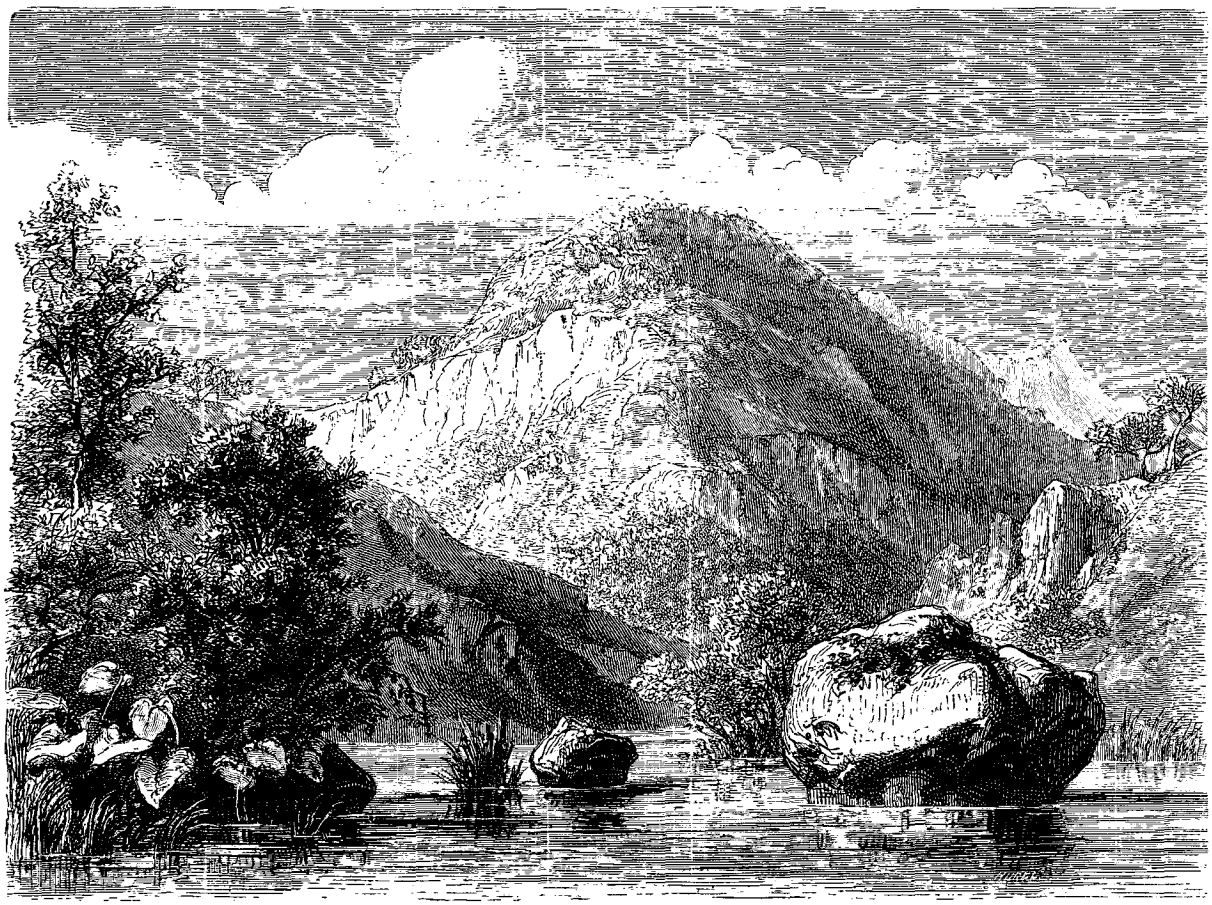
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

composée de couches horizontales, se relie à la terre par un isthme assez étroit.

Il y a dans le pays une tradition qui veut que les cavernes de Maurice aient une communication sous-marine avec l'île Bourbon. A l'appui de cette hypothèse, on a remarqué que le sol voisin du morne Brabant, et la partie de la Réunion qui lui fait face, offrent des analogies aussi marquées que celles que l'on observe dans la formation géologique des parties les plus rapprochées de la France et de l'Angleterre : c'est ce qui a donné lieu à M. Bory de Saint-Vincent de supposer que les deux îles n'en faisaient qu'une dans le principe, et qu'elles avaient été séparées violemment à la suite de quelque cataclysme.

En parcourant la côte jusqu'au pied du morne Brabant, haut de deux mille pieds, on passe par une succession de gorges d'une beauté pittoresque, au fond desquelles coulent des ruisseaux sans nombre dans la saison des pluies.

La plaine entre les montagnes et la mer est rongée en beaucoup d'endroits par l'action de l'eau et se continue ainsi jusqu'au morne, dont les côtés sont couverts de jamlongues (*syzium jamboloma*), lesquels ont survécu seuls aux bois noirs et aux autres arbres qui croissaient là jadis. Près du sommet de ce promontoire, un ruisseau qui ne s'est jamais desséché coule sur un petit plateau longtemps habité par une bande de noirs mar-



Gorges de la riviere Noire.

rons dont le refuge fut enfin découvert et révélé par un esclave.

Deux routes se présentaient à moi pour aller à la baie du Cap : l'une passe près de l'habitation appelée *le Morne*, l'une des plus solitaires de l'île, et, après avoir traversé une plaine couverte de gazon et de veloutiers, se prolonge jusqu'à une pointe qui sépare la rivière Noire de la Savane et dont le passage ne serait pas sans danger pour les cavaliers. Il faut donc aller à pied ou sur des mules qui ont le pas plus sûr que les chevaux ; on ne peut songer à construire une route carrossable autour de cette côte, car les escarpements des montagnes qui forment le côté ouest de la baie sont trop accidentés. L'autre route, moins connue et beaucoup plus curieuse, est ce qu'on appelle le passage par *Chamarel et Belle-Source*. Ce fut celle que je choisis.

Nous laissâmes à gauche un bouquet de vakois [1] dont le feuillage d'un jaune éclatant brillait au soleil, comme ces étoffes luisantes que portent les Indiens; puis nous gravîmes un chemin escarpé tout bordé d'aloès d'une belle couleur bleuâtre.

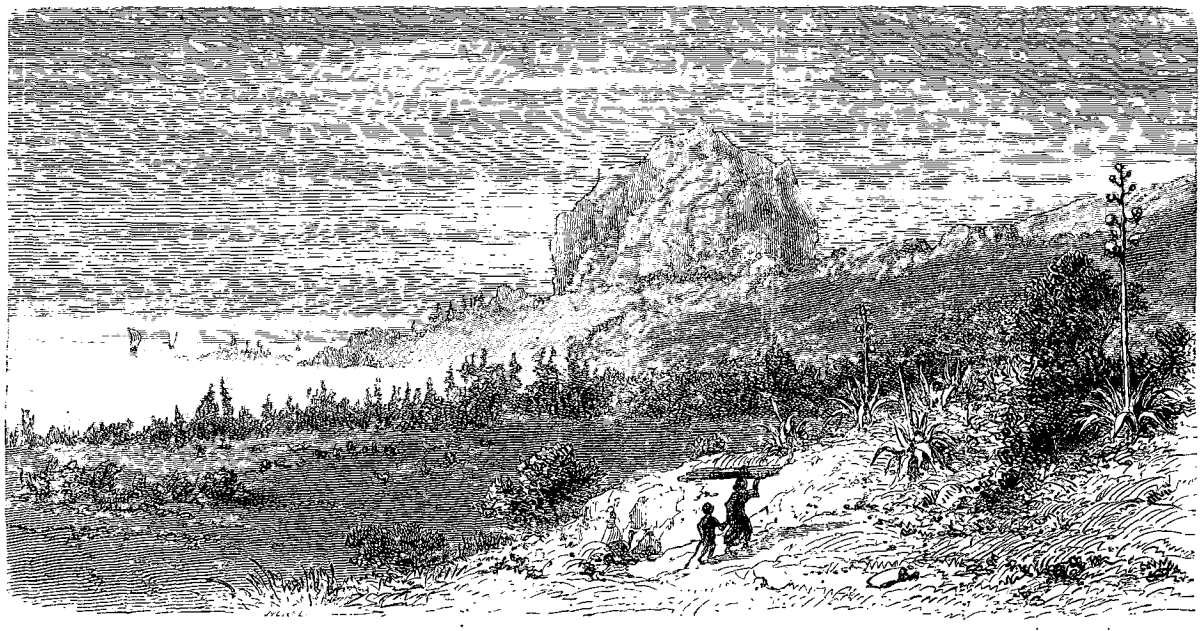
En ce lieu on commence à rencontrer des plantes et des arbres appartenant à la flore primitive de l'île, et j'observai cette végétation avec d'autant plus de curiosité, qu'elle

1. Le *vakoi* est une espèce de petit palmier dont les feuilles croissent en spirale autour du tronc

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tend à disparaître tous les jours, et ne se rencontre plus maintenant qu'à la Savane, au Grand-Bassin et dans quelques parties du quartier de Flacq.

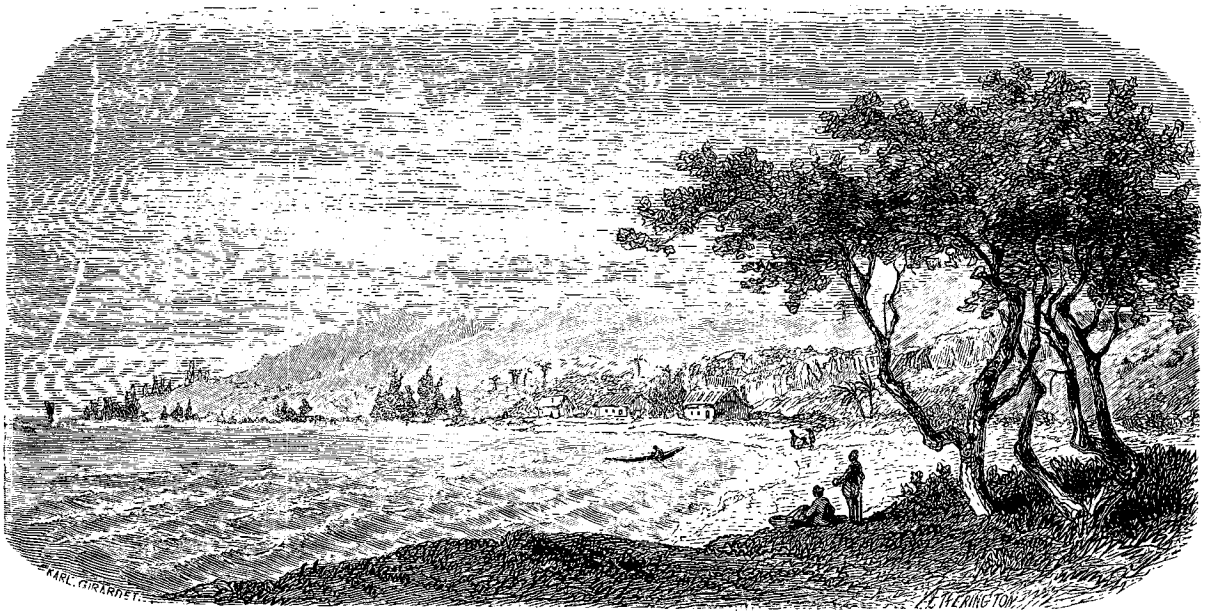
Quand nous fûmes arrivés près du sommet de la montagne que nous côtoyions depuis quelques minutes, mon compagnon me dit de remarquer un changement de température qui allait se faire sentir subitement : en effet à peine avions-nous posé le pied sur le plateau vers lequel nous nous dirigions, qu'à une grande chaleur succéda tout d'un coup un vent très-froid qui nous prit en écharpe



Vue du morne Brabant.

et aurait rendu fort dangereuse une contemplation prolongée de la belle baie qui se déroulait à nos pieds.

La partie du pays où nous nous trouvions, la Montagne, est un immense plateau formé par les montagnes de la rivière Noire, de la Savane et de la Terre-Rouge, et habité par une population de noirs tellement paresseux que, même pour de l'argent, on ne peut les décider à faire une course ou à porter un fardeau. La terre y est excellente, l'eau abondante ; mais la difficulté des communications empêche la culture d'envahir le peu de bois qui reste encore.



Vue de la baie du Jacotet.

Là s'arrêtait mon compagnon qui, ayant essayé une plantation de vanille quelques mois auparavant, venait voir comment se présentait sa récolte. Il habitait une petite case en planches dont le toit était remplacé par de la paille, et qui était séparée en deux parties, ser-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vant l'une de chambre, et l'autre de salle à manger. Comme il devait quitter cet endroit pour habiter la ville, il ne restait plus rien de son mobilier, et nous fûmes obligés de nous livrer à des prodiges d'industrie pour nous procurer les moyens de dîner et de coucher.

Mon hôte, après avoir envoyé son noir Isidore aux provisions, pendant ce temps, me conduisit dans le carré de terrain où il avait planté sa vanille, et me montra des gousses magnifiques de cette belle plante, disposée comme le houblon l'est en Angleterre [1]. Isidore revint, apportant du riz et un poulet : il nous fit un kari bien relevé de piment et de safran, puis nous le servit sur un pliant, seul reste du lit de mon compagnon; des feuilles de bananier nous tinrent lieu de plats; notre dessert se composa de pêches et nous bûmes dans le creux de nos mains.

Pour passer la nuit, c'était peu d'une sangle de lit à partager. Isidore remplit de feuilles de bananier deux sacs qui nous servirent d'oreillers; puis, nous ayant couverts d'une couverture de laine, que nous avions eu la précaution d'emporter, il nous souhaita une bonne nuit, et nous dormîmes le mieux du monde sur le pire des lits possible.

L'air est très-frais sur la Montagne : je fus réveillé autant par la sensation du froid que par le soleil levant.

Je voulais dans la journée me rendre à la baie du Cap, mais je cherchai en vain un homme qui pût me guider et porter ma valise. Mon voyage se serait interrompu sans le bon Isidore, qui voulut bien me rendre ce petit service, sollicité vainement des habitants noirs de la Montagne.

Une suite de petits sentiers égayés de groupes de palmistes et de bananiers m'amena à l'endroit appelé les Nuages. Quelques pierres m'aidèrent à passer la rivière de Chamarel qui prend sa source non loin de là, fait marcher le moulin de la sucrerie de ce nom, et forme, plus bas, en tombant d'une hauteur d'environ six cents pieds, la célèbre chute de Chamarel, une des plus belles de l'île (voy. p. 121).

Pour bien voir la cascade, je fus obligé de m'avancer sur un arbre en saillie au-dessus de l'abîme, et de me pencher en m'accrochant à un autre. On peut du reste jouir de ce beau point de vue sans s'exposer au même danger, en allant dans une propriété voisine, où une petite case a été construite pour les visiteurs. Je restai quelques minutes à contempler ce magnifique tableau, à sonder de l'œil cette ravine profonde, où gronde le torrent, où règne une humidité perpétuelle, et dont l'aspect sévère et grandiose a quelque rapport avec les sierras les plus sauvages de l'Espagne.

Isidore, voulant me faire les honneurs du lieu, me conduisit à travers des champs de cannes brûlées, où la marche était très-pénible, jusqu'à une partie de la forêt appelée la Chute-de-Bois-d'Ébène, où une éclaircie dans les arbres me permit de contempler la chute d'eau, dont la beauté était encore relevée par une ceinture pittoresque de bois et de montagnes. Pour abréger le chemin, Isidore, guidé seulement par son instinct, voulut me faire passer à travers des groupes d'aloès mélangés de touffes d'arbres; mais, au bout de quelques minutes mes habits furent tellement transpercés par les épines, qu'il me fallut abandonner la partie. Nous reprîmes le sentier, qui parfois est à peine visible et si peu fréquenté que nous étions obligés de temps en temps de couper les lianes et les arbrisseaux, croisés et entrelacés sur nos têtes; nous étions en danger de nous égarer dans le bois, sans un noir qui vint fort à propos nous indiquer la route. Quelques minutes après, je m'arrêtai près d'une petite chute d'eau appelée la cascade du Bassin-Marron, et, tandis qu'Isidore allait dépouiller les bananiers des environs, je fis un croquis de cette gorge, l'une des plus sauvages de l'île.

Une bienveillante hospitalité m'attendait à l'habitation de M. Bertrand où j'arrivai dans l'après-midi. Le gendre de mon hôte, M. Staub, voyant mon désir de ne négliger aucune des beautés du pays, me conduisit par un sentier escarpé, bordé de veloutiers et d'une grosse liane appelée la fouge, sur la montagne du Canon, ainsi nommée parce que les Français, quelque temps avant la prise de l'île, avaient fortifié ce point et y avaient placé une batterie pour défendre le littoral voisin.

Des masses énormes de basalte semblent jetées comme par la main des Titans sur ce plateau, au pied duquel s'étend une immense prairie couverte de filaos qui se prolongent jusqu'au morne Brabant. En tournant le dos à la mer, j'embrassai d'un coup d'œil toute la partie du pays comprise entre la baie du cap et le piton de la rivière Noire.

Je descendis le long de la côte toute bordée de rochers noirâtres que ronge continuellement la vague, et, après avoir longé le rivage, je tournai une langue de terre qui forme le barachois de cette baie, où ne se rendent guère que les bâtiments côtiers d'un petit tonnage. M. Bertrand est obligé de se servir d'un bateau pour se rendre en ville, car aucune route carrossable ne mène à son habitation complétement isolée du reste du pays par le cercle de hautes montagnes qui l'entourent.

Je remarquai surtout chez mon hôte une petite caverne dont l'intérieur est garni de prismes basaltiques très-curieux, et une liane de l'Inde, appelée la liane sabre, qui atteint des proportions colossales. Elle est tordue dans tous les sens, et sa forme se contourne d'une façon si étrange qu'en certains endroits on croit voir la tête d'un serpent à lunettes.

Le jardin produit des ananas et des letchis d'une qualité supérieure. On y voit des palmistes qui s'élèvent au-dessus de tous les autres arbres, et dont la tige terminale, à laquelle on a donné le nom de chou, est formée de jeunes feuilles roulées les unes sur les autres, fort tendres et d'un goût exquis. Ce chou se mange ordinairement en salade; mais pour se le procurer on est obligé d'abattre l'arbre.

M. Bertrand avait un Indien qu'il envoyait tous les

1. Il est préférable cependant de la planter près d'un arbre avec lequel elle fait corps comme le gui, et autour duquel elle serpente.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours chercher du pain à Beauchamp et qu'il m'offrit pour porter ma valise jusqu'à cette propriété, située à trois heures de marche du Cap. J'acceptai son aimable proposition et, pour éviter la chaleur, je partis de grand matin.

Une colline assez élevée sépare le Cap du reste de la Savane; elle est contournée par un étroit sentier taillé dans ses flancs. En descendant, j'eus un magnifique panorama de la côte de la Savane couverte au loin de grands nuages noirs; j'apercevais aussi, vivement éclairée par le soleil, la ligne des brisants qui entourent l'île comme d'une ceinture blanche, et qui rendent son abord si dangereux. C'est l'œuvre des polypes coralligènes semblable à l'anneau magique des traditions orientales qui rendait son propriétaire invulnérable tant qu'il le possédait, et le laissait sans défense chaque fois qu'il lui était enlevé. En 1810, l'île n'aurait jamais été prise, dit-on, s'il ne s'était trouvé des traîtres pour vendre l'anneau.

En arrivant à Beauchamp, je demandai tout d'abord un guide pour aller visiter la cascade et la rivière des Galets. Mon hôte mit à ma disposition un charretier noir, nommé Denis, qui, ayant longtemps travaillé dans les grands bois, en connaissait tous les détours, et m'assura qu'il y avait au plus pour une heure de marche.

Quoique un peu fatigué, et n'ignorant pas que lorsque un noir vous parle d'une heure de marche, il faut au moins compter sur deux, cette promenade ne m'effrayait pas; aussi à midi, sous un soleil de feu, je me mis en route avec Denis que je chargeai de porter deux cannes à sucre pour nous servir d'appui dans les bois et de rafraîchissements à chaque halte.

Le chemin côtoie pendant une heure de grands champs de cannes parsemés de pierres, et serpente ensuite le long d'une colline après laquelle commencent les grands bois. Nous nous arrêtâmes en un endroit appelé Jacobi, au bord d'un petit ruisseau. J'étais entouré d'arbres qui tirent tous leur nom de la fantaisie des habitants, et mon guide me nomma successivement le bois de ronde qui est dur et tortu, le bois de natte et le bois de pomme qui sont tous deux rouges, et dont le second produit un fruit insipide qu'on appelle pomme de singe; le bois puant qui tire son nom de son odeur; le bois de fer dont le tronc semble se confondre avec les racines; enfin les faux tatamaca qui parviennent à d'énormes dimensions, car on en voit de quinze pieds de circonférence : ils ne sont pas d'une jolie forme, se composant invariablement d'un tronc très-long et très-droit, surmonté d'une houppe de feuilles dures et d'une couleur vert sombre; leur bois est lourd, cassant et se pourrit aisément.

Ayant remarqué sur un de ces arbres une masse énorme, de couleur noirâtre, qui avait l'air d'une pierre fixée entre deux branches, je demandai à Denis ce que c'était, et il me répondit que j'avais sous les yeux un nid de carias. En examinant l'intérieur de ces nids, on y découvre une foule d'alvéoles, et des chemins de communication en forme de labyrinthe, creusés dans une espèce de *tan* solidement agglutiné. C'est l'ouvrage d'insectes du genre des thermites, moins gros que ceux d'Afrique, et qui souvent rongent en très-peu de temps les plus beaux arbres et les charpentes des maisons. On rapporte à ce sujet qu'un intendant du pays, ne sachant trop comment justifier un déficit considérable de mâtures dans les magasins du roi, porta ces mâtures en perte, et inscrivit sur son compte : « Tant de mâtures mises hors de service par les carias. » Le ministre ne fut pas dupe de ce mensonge, mais il pardonna à l'intendant, et se borna à lui envoyer une caisse de limes qu'il n'avait pas demandées, en l'engageant à faire limer les dents des carias, dont le gouvernement n'entendait plus désormais supporter les dégâts.

A la rivière des Galets, de nouvelles difficultés nous attendaient. Nous fûmes forcés de descendre, au moyen de lianes, jusque dans le lit de la rivière et de le remonter; ce lit est tout pavé de pierres glissantes et de longues herbes. Cet exercice est des plus fatigants, mais je commençais à m'y habituer depuis mes dernières excursions. L'aspect de la rivière est ce que j'ai vu de plus sauvage à Maurice, et le long de son cours s'étalent dans toute leur vigueur les productions indigènes de l'île. Des arbres aux troncs énormes croisent leurs branches d'une rive à l'autre, tandis que de belles lianes, s'enlaçant et s'étreignant dans tous les sens, se ramifient au hasard et produisent des groupes d'un effet charmant; tantôt elles partent de la base des arbres et circulent en spirale autour du tronc comme d'énormes serpents, tantôt elles tombent des branches en courbes gracieuses, s'insinuent en terre et prennent racine. On fabrique avec leur écorce des cordes plus fortes que celles de chanvre, et il y en a d'aussi grosses que la cuisse, qui en s'attachant aux arbres les soutiennent contre la violence du vent, et les font ressembler à des mâts garnis de cordages. Aussi, quand on fait un abatis dans les bois, les arbres restent debout jusqu'à ce que les lianes qui les attachent soient coupées : alors tout tombe à la fois avec un fracas épouvantable. Je vis aussi des bois de chandelle d'une grande hauteur, et la plante appelée tabac marron; mais mon attention fut surtout éveillée par des plantes parasites énormes, du genre de celles qu'on appelle dans le pays langues de bœuf, et qui, semblables à des feuilles de bananier qui pousseraient sur un fond noirâtre, décorent les branches des arbres comme une huppe de plumes d'un vert tendre. La terre aux environs est toute hérissée de grosses roches noires revêtues de mousses et de capillaires, et sur les vieux troncs, renversés par le temps, croissent des agarics monstrueux, aux couleurs les plus variées.

En arrivant près de la cascade, il devenait si difficile d'avancer que j'allais abandonner la partie si Denis ne m'eût répété plusieurs fois : « Ici même, monsieur, tout près! tout près! » J'entendis en effet distinctement le bruit de l'eau. Après avoir escaladé des masses de basalte et traversé, non sans danger, un tronc d'arbre qui servait de pont, je me trouvai en face de la cas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cade, dont l'aspect grandiose me dédommagea largement de toutes mes fatigues. Formée par la rivière des Galets qui tombe de la montagne dans la plaine par une chute d'environ six cents pieds, elle se compose de plusieurs groupes de rochers d'une teinte ferrugineuse, couverts de fougères et de mousses jaunâtres; à l'époque où je la visitais, c'est-à-dire pendant la sécheresse, elle ne forme qu'une petite masse d'eau qui s'arrête de rocher en rocher et tombe enfin dans un bassin au pied de la montagne.

Rarement ces lieux sauvages sont réjouis par le chant des oiseaux, le silence n'y est troublé à de rares inter-



Cascade de la rivière des Galets.

valles que par l'espèce de croassement du perroquet ou par le cri aigu du singe malfaisant.

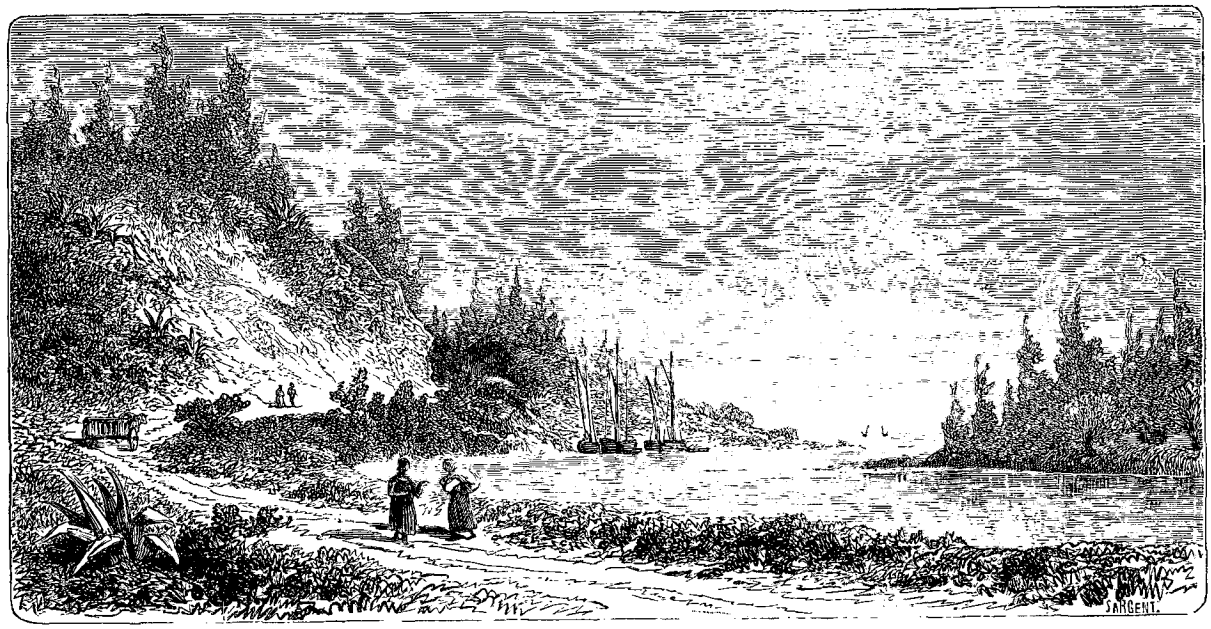
Il était nuit close bien avant ma rentrée à Beauchamp, vers lequel j'étais guidé par l'aboiement des chiens qu'on lâche tous les soirs dans la campagne pour protéger l'habitation. Enfin j'arrivai chez mon hôte qui, peu rassuré sur mon compte, allait envoyer des Indiens au-devant de moi.

Mon itinéraire du jour, relevé sur la carte, ne me donna pas moins de quarante-trois à quarante-cinq kilomètres.

Alfred Erny.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du port de Souillac.

SÉJOUR A L'ILE DE MAURICE

(ILE DE FRANCE),

PAR M. ALFRED ERNY [1].

1860-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Souillac. — Cascade de la Savane. — Le Grand-Bassin.

Je me reposai un jour, et le surlendemain, je partis de nouveau avec Denis pour visiter le Bassin-Blanc. Une partie de la route seulement peut se faire en voiture; bientôt il nous fallut nous enfoncer dans le bois. A moitié route, nous aperçûmes à notre droite le Mont-Blanc de la petite Savane, puis nous atteignîmes l'endroit le plus élevé de la forêt. Denis me fit descendre un petit sentier tapissé de mousse et de fougères, et je me trouvai tout à coup sur les bords d'un grand étang de forme arrondie, qui doit sans doute son nom de Bassin-Blanc à la teinte crayeuse de ses eaux. Il ressemble beaucoup au Grand-Bassin, dont je parlerai plus tard, et n'est probablement comme ce dernier que le cratère éteint d'un volcan. Le soleil, qui se levait à peine, éclairait les bois épais qui s'étendent sur ses bords, et j'aimais à voir ses rayons se jouer et scintiller parmi les gouttes de rosée laissées par la nuit sur les touffes de roseaux.

Le même jour, je pris congé de mon excellent hôte et partis pour Souillac.

La route laissait à gauche la chaîne des montagnes de la Savane, et à droite la jolie baie du Jacotet, où quelques hommes étaient occupés à tirer au rivage de grandes pirogues en bois.

En continuant le long de la mer, un bouquet de filaos m'indiqua bientôt l'embouchure de la rivière des Galets, où de petits noirs prenaient leurs ébats dans une eau assez sale, et à partir de ce point, la route, qui s'élève graduellement à mesure qu'on avance, devint de plus en plus monotone.

Les montagnes de la Savane s'éloignent peu à peu, et le long de la côte s'échelonnent une suite de collines assez basses, couvertes entièrement de champs de cantinés. Cette culture s'est étendue jusqu'à une certaine hauteur; quand la coupe est faite, la vue de ces collines est très-désagréable : avec leur sommet couvert de bois et leur base plate entièrement nue, elles offrent l'apparence de moutons qu'on n'aurait tondus qu'à moitié.

Une tranchée profonde, dont un côté est de formation sablonneuse et l'autre composé de terre glaise, conduit jusqu'au village de Souillac. Les maisons, entourées de petits jardins, sont éparpillées d'une manière pittoresque. On traverse la rivière sur un beau pont élevé depuis une dizaine d'années. Je visitai successivement la cour de district, une école du gouverne-

1. Suite. — Toutes les planches de cette livraison, sauf celle de la page 139, ont été dessinées par M. Karl Girardet, d'après les croquis et les aquarelles de M. A. Erny.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment, et une jolie église gothique construite avec un basalte inusable qu'on trouve en grande quantité sur cette côte. Je descendis ensuite au port Souillac, ainsi appelé du gouverneur de ce nom, qui n'avait rien épargné pour le rendre aussi sûr que possible; mais malheureusement, il est fort difficile d'y entrer et d'en sortir. Il est fermé à droite par une langue de terre couverte de vakois et de filaos; à gauche, par une falaise de terre rougeâtre comme celle de la Grande-Rivière. Au pied de cette falaise on a élevé des quais et un hangar devant lequel s'arrêtent les bateaux côtiers qui transportent le sucre de la Savane au Port-Louis.

Pendant mon séjour à Souillac, il m'arriva une fois, au milieu de la nuit, d'être réveillé par un bruit de porte qui s'ouvrait tout doucement. Je vis devant moi un grand diable noir, tenant à la main une lanterne sourde; comme je couchais dans un corps de logis séparé, et qu'il faut toujours être sur ses gardes avec les Indiens, je me mis sur mon séant et demandai à haute voix ce qu'on voulait. « Café ! *monsieur*, » me répondit l'apparition d'un ton bas et soumis. Ce n'était autre chose qu'un Indien qui, en effet, tenait à la main un plateau avec une tasse. — Était-il somnambule ? Que signifiait un pareil usage ? En somme, comme j'avais plutôt envie de dormir que de boire, je renvoyai assez brusquement l'infortuné Malabar, et je remis l'explication au lendemain. On m'apprit alors que les employés de l'habitation, forcés, à l'époque de la coupe des cannes, de se lever quelquefois à trois heures et demie ou quatre heures du matin, avaient l'habitude de ne pas sortir sans prendre le café; aussi un Indien était-il chargé d'aller les réveiller, et de porter en même temps une tasse à chacun d'eux.

La principale curiosité des environs de Souillac est la cascade de la Savane. Qu'on se figure une muraille de basalte noir entièrement formée de prismes géométriques réguliers, qu'on dirait taillés par la main des hommes, et qui semblent soudés les uns aux autres comme les alvéoles d'un nid d'abeilles. L'eau en tombant est repoussée par chaque facette et rejaillit en fumée dans un bassin profond entouré de songes de tous côtés. Les feuilles de ces espèces de nénufars flottent sur l'eau sans être mouillées, et les gouttes de pluie s'y ramassent comme des globules de mercure, tandis qu'à travers leurs tiges violettes qui se penchent gracieusement sur l'eau, on voit une multitude de petits poissons aux couleurs les plus vives et aux nuances les plus variées. Les environs de la chute sont garnis de bananiers et de groupes de raffias qui contribuent, avec la fraîcheur de l'eau, à faire de ce petit coin de terre un charmant lieu de repos.

Je quittai Souillac, je franchis une rivière connue sous le nom de Bain-des-Ñégresses et j'arrivai à Combo, avec l'intention de voir le Grand-Bassin le lendemain.

Au point du jour, le maître de l'habitation, M. Lamarque, mit à ma disposition un grand Malabar, et un mulet nommé Jean-Baptiste, que son pied très-sûr rendit bien préférable à un cheval pour ce genre d'excursion. Cet animal n'avait qu'un défaut : c'était un trot excessivement dur qui me fatigua beaucoup. Bonne bête, du reste, et n'ayant pas ces caprices désagréables de certains coursiers des environs de Paris, qui, au moment où on s'y attend le moins, sont pris de l'envie de se frotter le dos et vous font rouler avec eux dans la poussière.

En quittant Combo, je longeai un vaste terrain appelé e Bois-Sec, dont l'aspect était tout à fait désolant; à droite et à gauche, je ne voyais que bois desséchés et troncs d'arbres renversés. Un peu plus loin, des Indiens étaient occupés à défricher un coin de la forêt : opération qui consiste à couper les arbres, dont on brûle ensuite les troncs et les racines. La cendre qui en résulte forme une couche d'engrais, sur laquelle on plante au bout de quelque temps de jeunes pousses de cannes.

Il est curieux de remarquer que, partout où l'on a fait des percées dans les forêts, le vent, à l'époque des ouragans, détruit tous les bois qui se trouvent dans le voisinage de ces éclaircies. Ce fait s'explique d'une manière fort naturelle. Les arbres, très-rapprochés les uns des autres, tendent à s'élever pour avoir de l'air, comme des nageurs à la surface de l'eau; et les lianes qui les soutiennent forment une masse compacte sur laquelle le vent n'a aucune prise. Ils ressemblent à ces guerriers de l'antiquité qui s'attachant les uns aux autres avec des chaînes, résistaient à tous les efforts; mais dès qu'on faisait une trouée dans leur masse, tous étaient perdus et tombaient massacrés les uns après les autres.

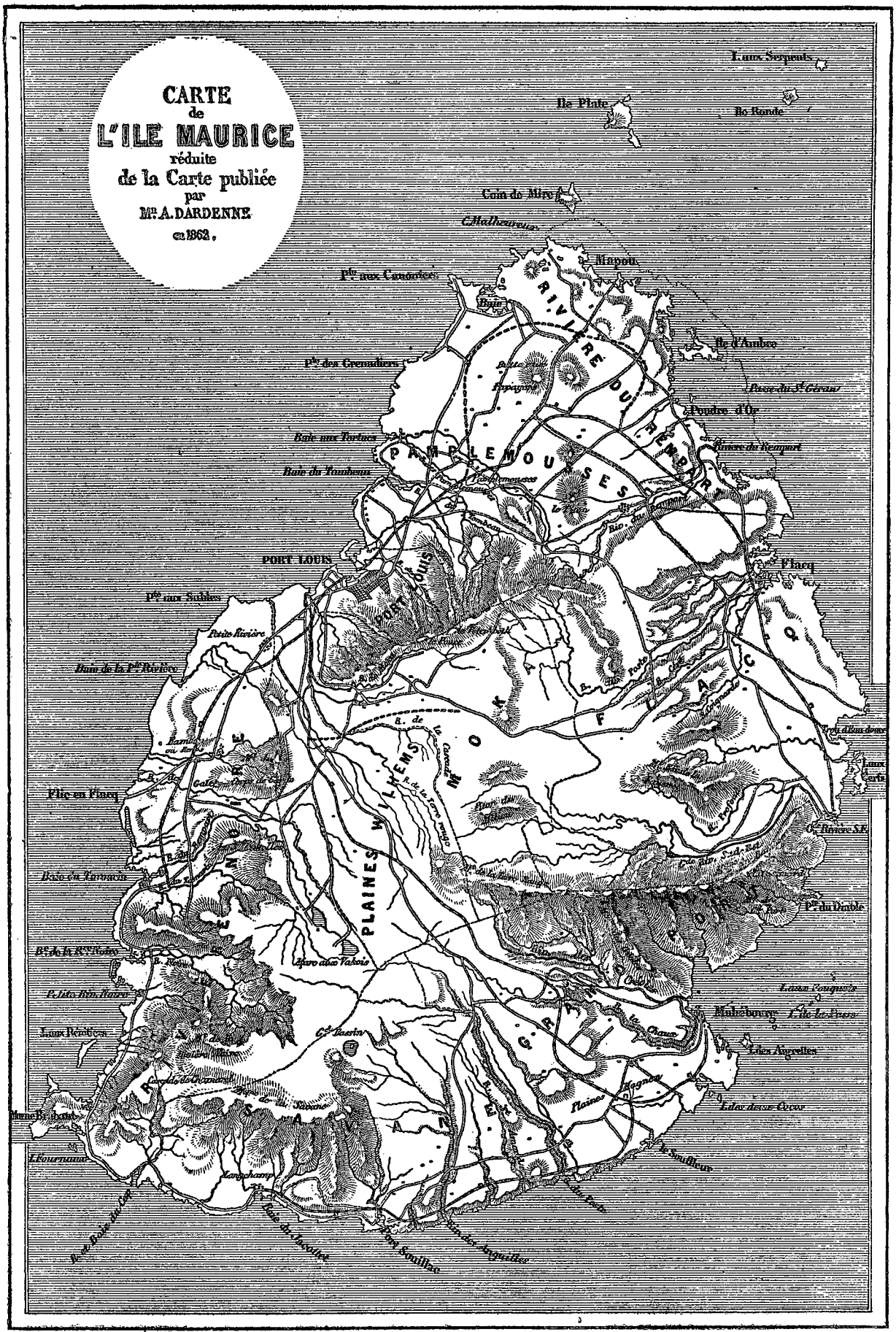
Je m'enfonçai ensuite dans un petit sentier où les langousses, grandes plantes à feuilles jaunes portées sur une tige très-mince, et le tabac marron formaient un fourré si épais, que j'étais comme soulevé par ces plantes. Le sentier s'élève graduellement et les mauvais pas qui s'y succédaient à chaque instant me faisaient craindre de voir fléchir ma monture; mais Jean-Baptiste se montra digne de sa réputation et triompha bravement de toutes les difficultés.

Ce qu'il y a de plus curieux dans ces forêts, ce sont les nombreux cas de greffe naturelle que l'on y observe. Une espèce faible, rapprochée par accident des grosses branches d'une autre espèce, y prend racine et en devient comme partie intégrante. C'est ainsi qu'on voit quelquefois un mimosa prospérer sur une branche de l'arbre de bois de natte, ou sur celui appelé bois de cannelle. Les racines pendent comme des cheveux autour de la mère branche. C'est là un phénomène qu'on ne saurait voir dans nos forêts d'Europe, où il n'est donné qu'à un petit nombre de plantes parasites, telles que le gui, de s'établir à demeure sur un arbre étranger.

Plus on avance, plus le bois se rétrécit [1] et on voit de nouveau apparaître les colophanes, près de ces immenses fougères arborescentes qui sont une des plus belles décorations des forêts tropicales. Leur tronc ligneux a des côtes comme celui du bananier, et porte à son sommet

1. Anciennement, dans ces grands bois, vivait une race de *chiens marrons*, qui, passés entièrement à l'état sauvage, chassaient le cerf et même l'homme. Ces animaux ont totalement disparu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé chez Erhard. R. Bonaparte 62.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une touffe de branches recourbées gracieusement comme un panache.

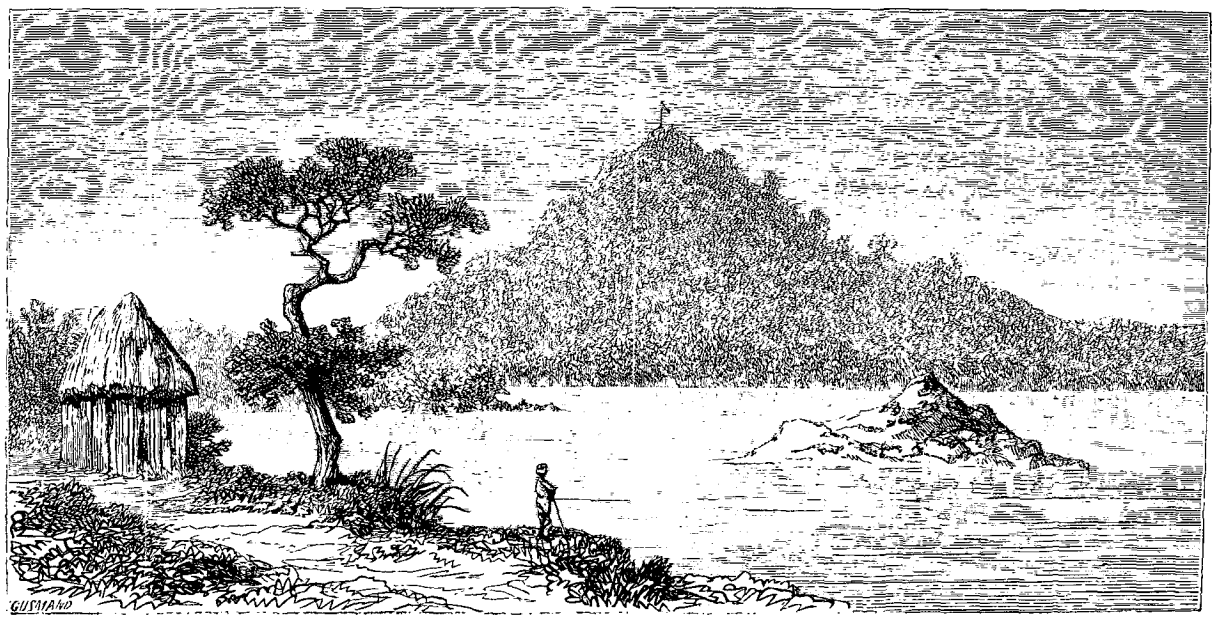
Sous mes yeux se déployait une nature aussi pittoresque que sauvage : des bois à perte de vue, et des montagnes noires de l'effet le plus affreux. A chaque instant des arbrisseaux épineux me déchiraient la figure, et je tremblais de déranger quelque république de mouches jaunes, dont la piqûre est très-douloureuse et qui, dans l'état où j'étais, auraient pu me faire un très-mauvais parti.

J'arrivai bientôt à un plateau d'où le regard embrasse les plaines et les montagnes du Grand-Port; quelques minutes après, j'étais au Grand-Bassin. — Ce réservoir, qui passe pour une des merveilles du pays, est un lac situé dans la plaine la plus élevée de l'île, à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Il est dominé par un monticule boisé sur lequel on a planté un drapeau. De grands arbres l'entourent comme une ceinture, et au fond s'estompent légèrement dans la brume les crêtes des montagnes de la Savane.

Le centre du bassin est occupé par une petite île sur laquelle on a planté des vakois et des arbrisseaux, et qui ressemble de loin à une corbeille flottante. Un jardin et quelques bananiers entourent la case où habite un noir, placé là comme gardien par le gouvernement.

Il n'y a pas d'oiseaux aquatiques sur le Grand-Bassin, et ses eaux ne renferment que des poissons dorés et des anguilles énormes. On prétend que ces dernières ont quelquefois dévoré des baigneurs. Les environs abondent en gibier et en singes, dont on entend de temps à autre le cri aigu et désagréable.

Le Grand-Bassin est le réservoir d'où s'échappent, dans toutes les directions, ces rivières bienfaisantes qui fournissent l'eau à tout le pays. En divers endroits, sa profondeur va jusqu'à soixante pieds; il y en a d'autres dont la croyance populaire veut qu'on n'ait jamais pu trou-



Vue du Grand-Bassin.

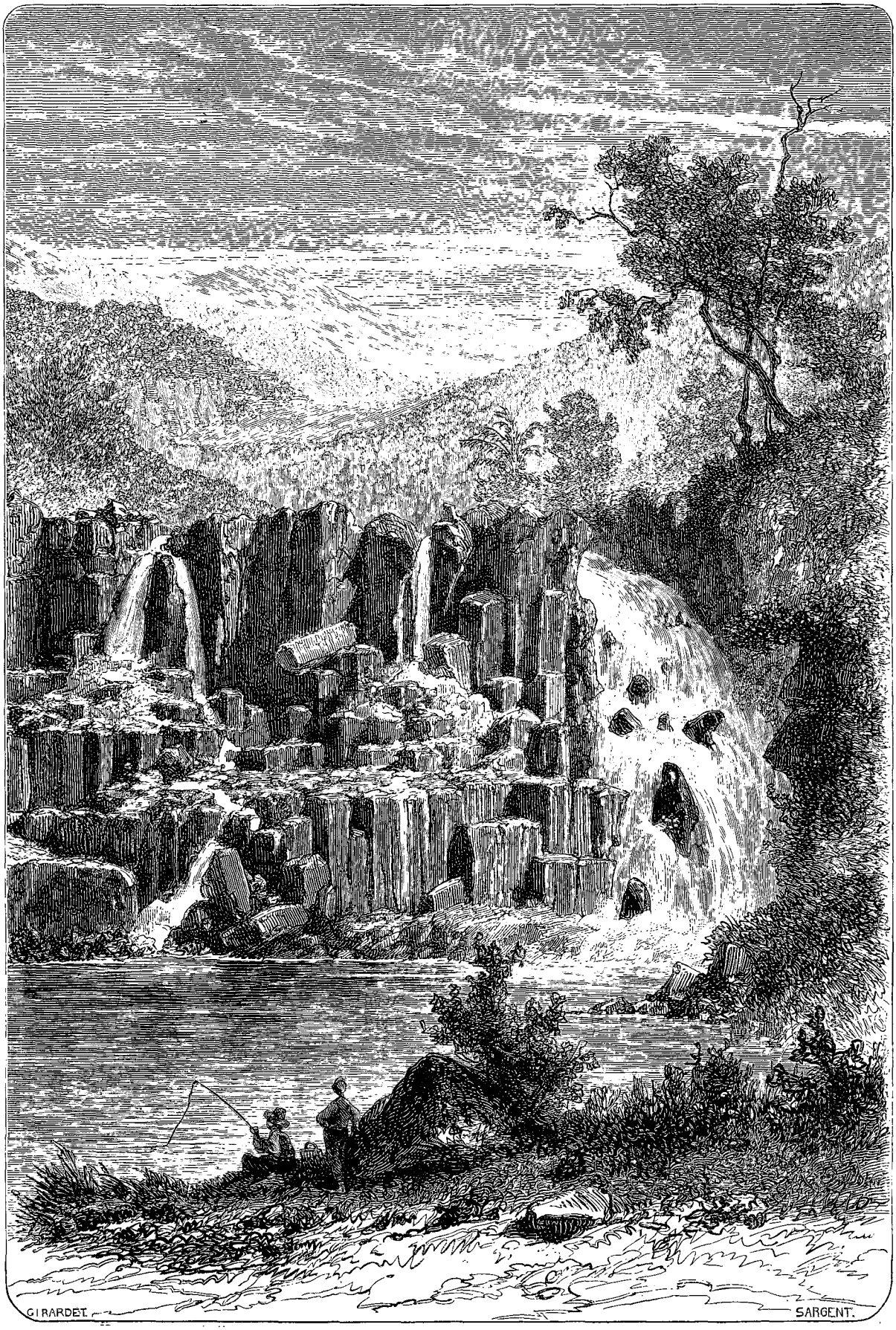
ver le fond. Sa circonférence est d'environ un quart de lieue, et tout porte à croire que c'est un ancien cratère ; le terrain d'alentour est entièrement bordé de laves. On s'est étonné longtemps qu'il soit toujours rempli d'eau, mais, suivant l'observation très-juste d'un voyageur, cette particularité s'explique aisément, puisqu'il est comme encaissé au milieu de montagnes bien boisées, et que des filets d'eau imperceptibles sortent de leurs bases au milieu des laves poreuses, sans parler des conduits souterrains que l'œil ne saurait découvrir. Quelques personnes ont assuré aussi qu'il suivait le mouvement des marées, ce qui aurait prouvé une communication souterraine avec la mer ; mais des expériences récentes, faites sur les lieux par MM. Liénard, ont démontré la fausseté de cette hypothèse.

Retenu quelque temps au Grand-Bassin par une pluie torrentielle, j'arrivai tout trempé à Combo, où la meute de mon hôte me fit un brillant accueil.

Un des passe-temps qu'affectionnent le plus les créoles est sans contredit la chasse au cerf, presque abandonnée en France depuis la Révolution et la division des propriétés. A Maurice, où le nombre de ces animaux est encore considérable, une chasse au cerf est une véritable partie de plaisir : on part en bande de quinze ou seize personnes, et on se rend dans un endroit de la forêt où se trouve un *Boucan*, ou lieu de halte formé le plus souvent d'un simple hangar recouvert de paille ; mais les gens riches font bâtir de petits pavillons en bois, et on y reste quelquefois pendant une quinzaine à pêcher et à chasser dans les environs.

Chaque chasseur part avec un petit sac de voyage et une grosse couverture de laine, dont il s'enveloppe pendant la nuit qui, dans la forêt, est souvent très-froide. Vers quand midi, les domestiques noirs ont rabattu le cerf, tous les chasseurs courent se placer sur la ligne où il doit passer et attendent impatiemment le moment de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La cascade de la rivière de la Savane.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

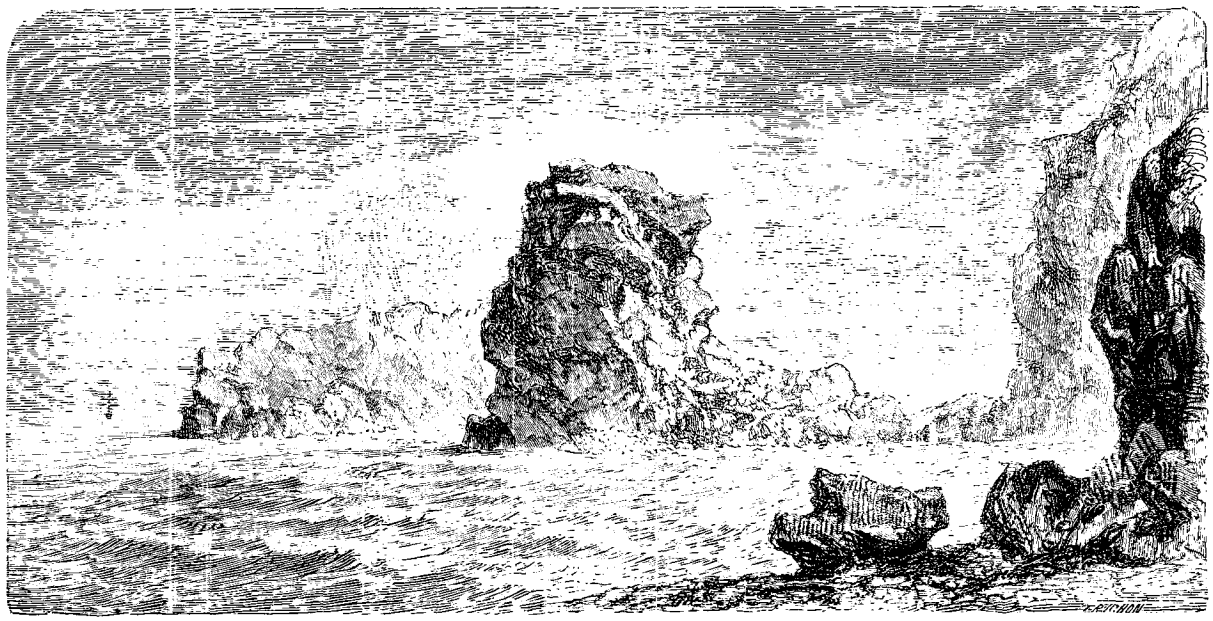
tirer l'animal à belle portée. On tue souvent trois ou quatre cerfs par chasse, quelquefois plus; le soir on allume un grand feu, autour duquel tout le monde se réunit et conte des histoires en fumant. Ces groupes, éclairés par la lumière qui se reflète sur le corps des cerfs suspendus aux arbres voisins, composent un tableau de l'effet le plus curieux et le plus caractéristique.

V

Gros-Bois. — Le Souffleur. — Le Pont-Naturel. — Mahébourg. — Réflexions rétrospectives. — Le combat du Grand-Port. — Chant et musique des Indiens. — Plaines Wilhems.

La route qui me conduisit de Combo au Grand-Port a été ouverte par l'armée anglaise, peu de temps après la cession de l'île; ce fut un ouvrage pénible : il fallut pratiquer des coupures profondes dans cette partie du pays, couverte alors de bois épais et presque impénétrables.

Je ne tardai pas à entendre le bruit de la rivière des Anguilles, qui coule dans une ravine, et dont le profond montre à découvert le sol rougeâtre. Ses bords sont couverts d'arbres d'où pendent de grosses touffes de scolopendre et des bouquets de lianes qui retombent suspendus au bout de leurs cordons. On y voit aussi des fougères d'une variété infinie, dont quelques-unes, comme des feuilles détachées de leur tige, serpentent sur la pierre et tirent leur substance du roc même, tandis que d'autres s'élèvent comme un arbrisseau de mousse, surmonté d'un panache de soie. L'espèce commune qu'on trouve en Europe est ici deux fois plus grande. Cette rivière reçoit un grand nombre d'affluents, et quoique peu considérable, devient presque un torrent après les grandes pluies. Ses bords étaient animés par de nombreux groupes de lavandières noires; après l'avoir traversé sur un beau pont, je me trouvai en face d'un poste de police où se trouvaient deux rou-



Le Souffleur.

tes, l'une allant au Port-Louis, l'autre à Mahébourg. Je suivis la route de Mahébourg, et après avoir parcouru une longue allée de filaos, je me rapprochai de la mer, et commençai à distinguer à l'horizon les montagnes du Grand-Port et de Flacq.

Une descente longue et pénible me conduisit à un pont construit sur la rivière du Poste, qui sépare le quartier de la Savane de celui du Grand-Port. Cette rivière, dont la largeur est considérable et les rives très-escarpées, se précipite avec une telle rapidité dans un lit rocailleux, qu'une personne emportée par le courant ne pourrait se sauver que très-difficilement.

Après la rivière du Poste, vient la rivière Tabac, qui doit son nom et son origine à un marais entouré d'une grande quantité de tabac marron. Il est presque toujours à sec, excepté pendant la saison des pluies. On le passe sur un pont bâti près d'un rocher d'où l'eau se précipite et forme une jolie cascade. Une fois sorti d'une allée de vakois qui se continue pendant près d'un quart d'heure, on ne remarque plus, jusqu'à Gros-Bois, que la route qui poudroie et les champs de cannes qui verdoient.

L'habitation de Gros-Bois a été nommée ainsi de la grande quantité d'arbres qui s'y trouvaient autrefois; mais aujourd'hui ce nom est un contre-sens, car le pays n'offre plus qu'une vaste plaine nue, renommée pour le fruit appelé *bibasse*, qui est plus gros et plus savoureux que dans les autres parties de l'île.

Gros-Bois est administré par M. Vallet, homme aimable et bon, qui non-seulement me reçut de la façon la plus cordiale, mais me procura encore tous les moyens de voir les environs et le port de Mahébourg. Je ne puis me lasser de louer l'hospitalité des habitants de l'île Maurice, reconnue, du reste, par tous les voya-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

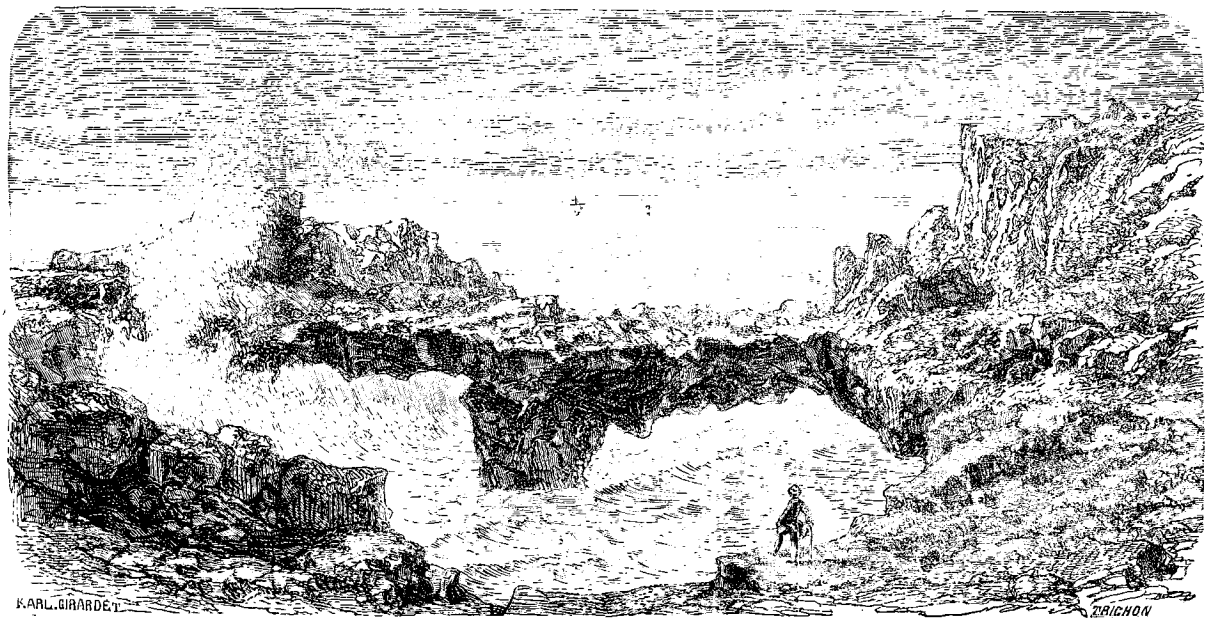
geurs qui ont passé à Maurice, excepté par une femme célèbre, Mme Ida Pfeiffer[1], dont on peut dire, il est vrai, comme circonstance atténuante, qu'elle était déjà atteinte, lors de son passage dans l'île, de la maladie bilieuse dont elle devait mourir peu après.

Aux environs de Gros-Bois, vers cette partie du pays qu'on appelle le Bras de mer du Chaland, le nom de *Souffleur* a été donné à un énorme bloc de basalte noir, relié à peine à la terre par un petit isthme, et dont l'intérieur est perforé jusqu'au sommet par une cavité qui communique avec la mer. La base du rocher est entièrement tapissée de goëmon, recouvert incessamment par l'eau qui sort du rocher et retombe en cascades sur ses flancs. Dans les gros temps, la mer se précipitant avec force dans l'intérieur et rejaillissant en forme de jet d'eau, le fait ressembler à une énorme baleine qui se serait échouée sur le rivage. Le bruit qu'il produit s'entend de très-loin; aussi dans le voisinage, quand le Souffleur gronde et rugit, on peut dire avec assurance que la mer est mauvaise.

En passant devant une petite caverne, on peut monter sur le Souffleur lui-même, mais cette promenade est dangereuse. Le rocher est couvert de goëmon où le pied évite difficilement de glisser.

En côtoyant péniblement le bord de la mer, j'arrivai à une autre curiosité non moins intéressante qu'on appelle le Pont-Naturel, et qui ressemble à un véritable pont avec une pile et deux arches, sous lesquelles la mer s'engouffre avec furie et retombe en forme blanchâtre. Le rocher qui forme pile et soutient les deux arches est continuellement miné par la mer; un jour, il s'écroulera et ne laissera à sa place qu'une large échancrure. On m'a dit qu'un Anglais l'avait traversé à cheval, mais je crois qu'on ne recommencerait pas impunément une pareille expérience.

Près du Pont-Naturel, je remarquai un autre genre



Le Pont-Naturel.

de *Souffleur*, caché au fond d'une excavation souterraine où le vent s'engouffre. Je pus l'observer en me mettant à genoux et en approchant mon oreille de la terre. L'Indien qui m'accompagnait n'osait point m'imiter, et comme je lui en demandais la raison, il me dit que ce bruit venait du diable.

Quelques jours après, M. Vallet me conduisit à Mahébourg, que je n'avais pas encore visitée. Mahébourg, fondée en 1805 par le général Decaen, est magnifiquement située sur le côté sud d'une pittoresque rangée de montagnes basaltiques, et au bord d'une baie profonde où viennent se jeter deux belles rivières. Elle possède des magasins bien approvisionnés, et quelques belles maisons, mais beaucoup de ces dernières sont comme en ruine et ressemblent à certaines habitations du Camp créole. La baie du Grand-Port fait face à la ville et son entrée est défendue par une batterie dont les feux, en cas d'attaque, pourraient se croiser avec une autre située vis-à-vis, sur la montagne du Lion, qui, de même que son homonyme du cap de Bonne-Espérance, doit son nom à sa vague ressemblance avec un lion couché. A gauche s'étendent les ruines du vieux Grand-Port, et c'est sur ce point que les Hollandais ont débarqué quand ils prirent possession de l'île en 1598, Ils fixèrent à un arbre une planche portant les armes des Provinces-Unies, avec ces mots : *Christianos reformandos*, et appelèrent l'île Maritius, en l'honneur du prince Maurice de Nassau. Ils furent les premiers à s'y établir ; les Portugais, qui les avaient précédés, s'étaient bornés à en déterminer la position.

Les Hollandais ne trouvèrent aucune trace d'êtres vivants, et remarquèrent seulement d'énormes tortues

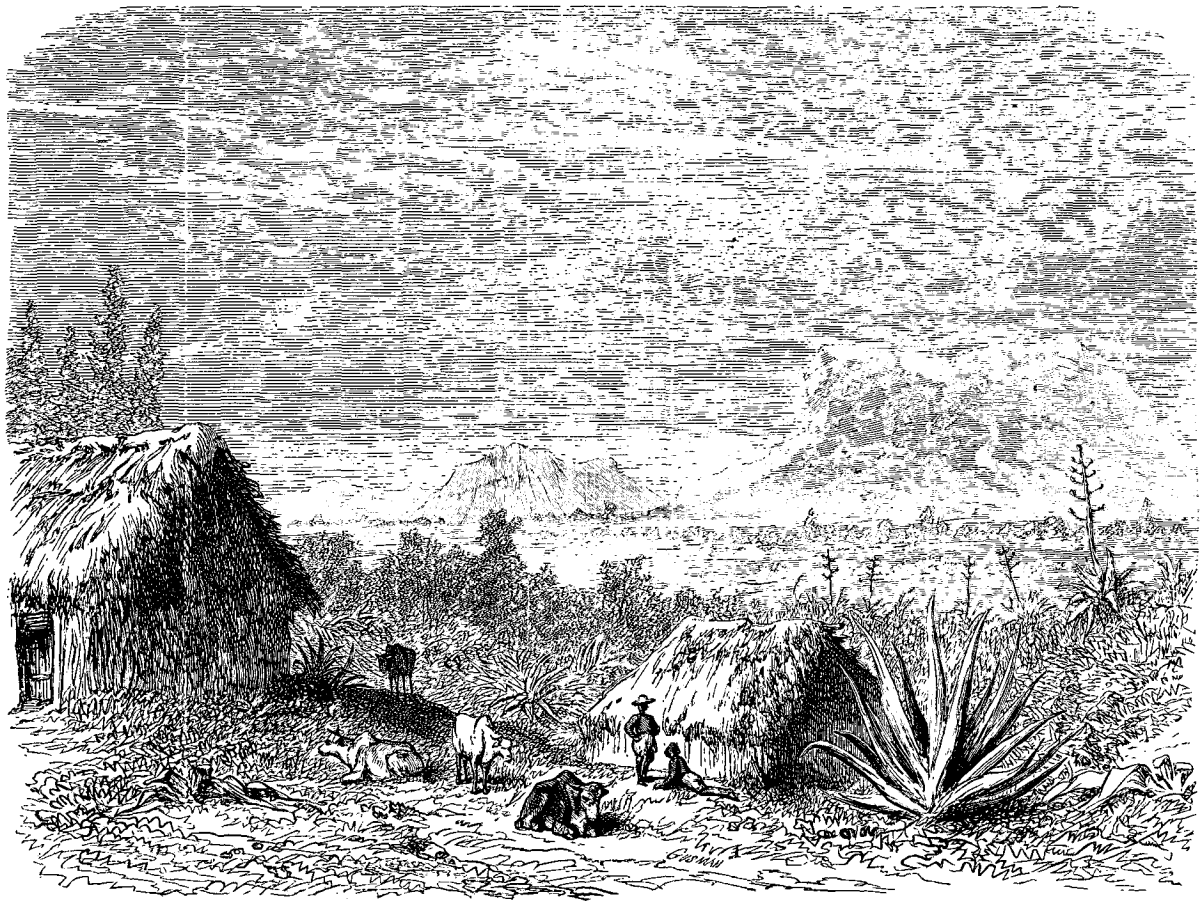
1. Voy. t. IV, p. 305 à 320

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et des oiseaux dont l'espèce est entièrement perdue, et qu'ils appelèrent *walk vogel* (oiseau dégoûtant), à cause de la mauvaise odeur qu'ils répandaient[1]. Les Hollandais occupèrent l'île jusqu'en 1712, époque à laquelle ils l'abandonnèrent définitivement pour se concentrer dans leur colonie du cap de Bonne-Espérance. En 1715, M. Dufresne en prit possession au nom du gouvernement français, et en 1721, M. du Fougeray lui donna le nom d'île de France. A partir de ce moment, elle appartint à la Compagnie des Indes, et en 1767, elle fut rétrocédée au roi, qui la fit administrer par des gouverneurs, dont le plus éminent fut Mahé de la Bourdonnais. Pendant la Révolution, des assemblées coloniales gouvernèrent librement le pays; mais en 1810, elle fut obligée de capituler devant des forces écrasantes. Les traités de 1814 et 1815 en confirmèrent la possession aux Anglais, et depuis cette époque ils sont restés maîtres de cette colonie, à laquelle ils ont donné de nouveau le nom de *Maritius*.

Mahébourg possède une rade et un port magnifique, et dans ce moment les Anglais travaillent activement à en faire une position militaire importante.

La rade est fermée par une ligne de brisants à fleur d'eau, et par l'île de la Passe. On ne peut parler de cette île sans se rappeler le mémorable combat du Grand-Port, qui fut si fatal aux Anglais au début de leur attaque.



Les plaines Wilhems.

Le 30 août 1810, une division navale, sous les ordres du commandant Duperré, parut en vue de l'île de France, et, trompée par les signaux des Anglais, s'engagea dans la passe qui mène au Grand-Port. Pendant trois jours, les navires *la Minerve*, *la Bellone* et *le Victor* luttèrent victorieusement contre une division anglaise, composée du *Syrius*, de *la Néréide*, de *l'Iphigénie* et de *la Magicienne*. Durant le combat, les habitants du quartier qui étaient groupés sur les collines environnantes, formant un grand et vaste cirque, suivirent avec anxiété toutes les péripéties de ce drame naval, qui se termina par la destruction complète de la division anglaise.

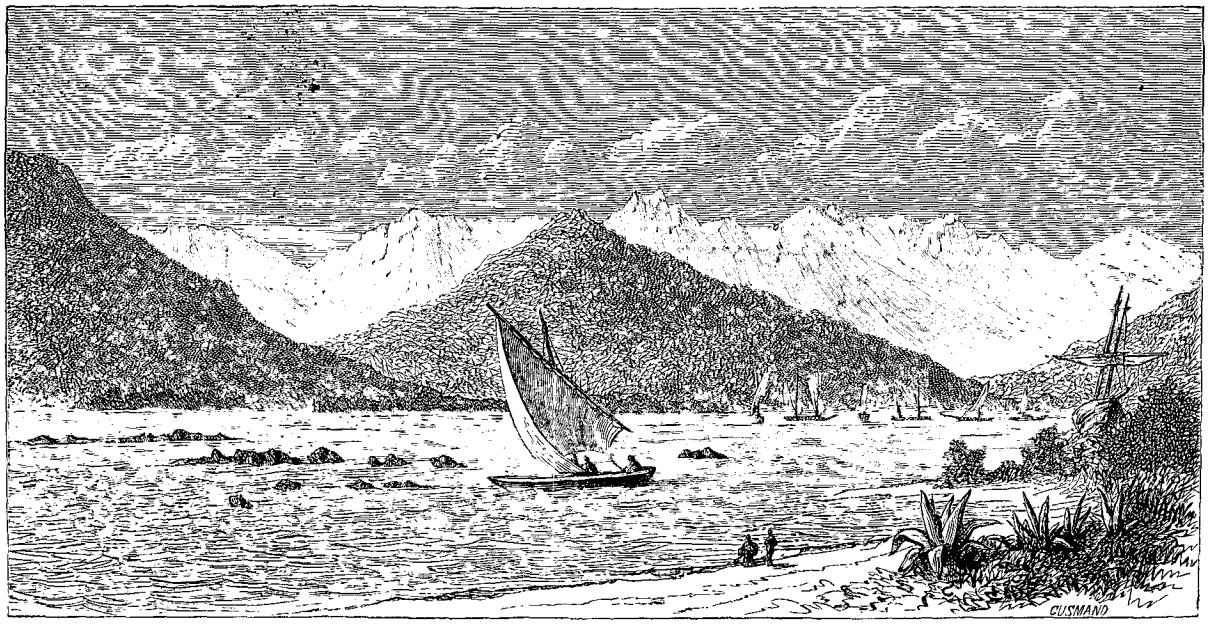
Malheureusement, les Anglais devaient prendre une terrible revanche trois mois après.

Je fus reçus à Beau-Vallon, la propriété la plus considérable du Grand-Port, par M. Alfred de Rochecouste, qui y possédait anciennement un magnifique château, détruit, dit-on, par la malveillance. Les Indiens qui gardaient la propriété furent éloignés sous un prétexte

1. Ces oiseaux (*drontes* de Buffon et de Cuvier) étaient aussi grands que des cygnes, avec la tête grosse et bizarrement coiffée d'une peau semblable à un capuchon. Ils étaient couverts de petites plumes grises, n'avaient point d'ailes, mais seulement des ailerons formés de trois ou quatre plumes noires, et au lieu de queue, ils avaient quatre ou cinq plumes grisâtres et frisées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

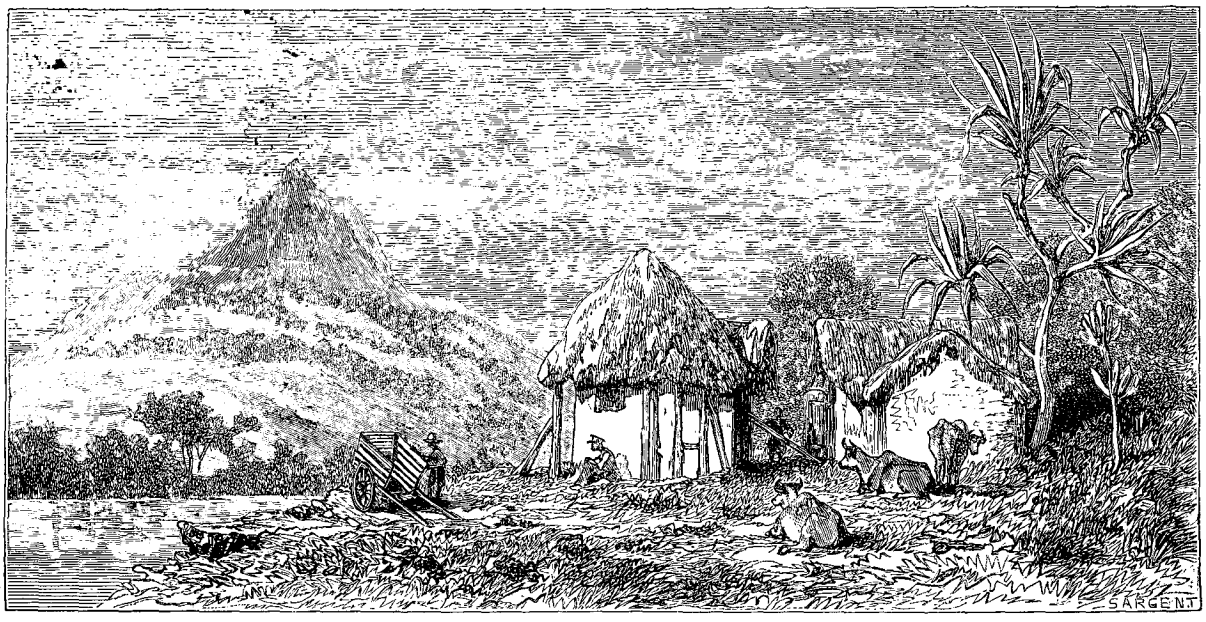
quelconque; et, sans un fusil qui, en partant, réveilla tout le monde, les membres de cette famille auraient succombé jusqu'au dernier. Il ne reste plus maintenant qu'un grand carré de terrain couvert de cendres et de morceaux de fer noircis et tordus par le feu, de la magnifique résidence où M. de Rochecouste, de concert avec ses voisins, accueillaient avec une telle libéralité les personnes attirées dans cette partie du pays par la curiosité ou leurs affaires, qu'un industriel ayant voulu installer un hôtel à Mahébourg, fut obligé de le fermer au bout de



Vue du Grand-Port, près de Mahébourg.

quelque temps, parce qu'à l'arrivée de toutes les voitures, M. de Rochecouste et plusieurs autres habitants allaient au-devant d'elles et se partageaient les voyageurs.

La rivière la Chaux, qui traverse Beau-Vallon, est garnie de badamiers et de songes. De même que la rivière Sud-Est, à Flacq, elle se divise en bassins à l'é-



Les Deux-Mamelles.

poque de la sécheresse, et on y pêche de très-beaux gouramiers, fort bon poisson importé à Batavia. Après les grandes pluies, la quantité de bois entraîné par les rivières la Chaux et des Créoles est si grande qu'elle cause des dommages considérables, et qu'une fois, une portion du bord de Beau-Vallon ayant été minée par le courant, s'écroula, et une maison fut emportée vers la mer. En 1818, un coup de vent des plus violents enleva sur la rivière des Créoles un pont dont on voit encore les restes à l'endroit appelé le Pont-Cassé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La végétation de ce côté de l'île a beaucoup de rapport avec celle de Madagascar, et le ravenal (*urania speciosa*) y pousse presque partout.

Cet arbre atteint jusqu'à trente pieds de haut. Son sommet est couronné d'un groupe de branches en forme d'éventail. Le tronc est d'une substance cellulaire douce, les fleurs sont blanches, et les fruits, qui ont la forme d'une petite banane, sont secs et on ne peut les manger. On lui a donné aussi le nom d'arbre du voyageur, parce qu'en pratiquant une incision dans l'endroit où naissent ses branches, il en coule beaucoup d'eau. Il nous a paru que, pour s'expliquer ce bienfait naturel, il suffisait de remarquer comment se forment, dans les embranchements, des cavités où l'eau de pluie séjourne ainsi que dans un véritable réservoir.

J'ai goûté plusieurs fois de cette eau et l'ai toujours trouvée très-mauvaise, par suite sans doute des parties végétales qui s'y étaient mélangées.

On trouve encore dans cette partie du pays une espèce de cannelle qui forme de jolis buissons sur le bord des bois, et une petite plante, la sensitive, qui, comme on sait, dès qu'on la touche se referme sur elle-même. Un peu plus loin, sur la magnifique propriété de Ferney, on voit l'embouchure de la rivière Champagne encombrée d'énormes mangliers. Cet arbre croît généralement près de la mer; ses branches et ses racines serpentent sur le sable, et s'y entrelacent de telle sorte qu'il est impossible d'y débarquer. Son bois rouge donne une mauvaise teinture.

Un soir, j'entendis à Beau-Vallon un noir jouer d'un petit instrument qu'il faisait vibrer dans sa bouche : ce fut la seule fois que j'eus occasion d'entendre la musique des Mozambiques, qui autrefois chantaient et dansaient souvent au son du bobre[1] et du tam-tam[2]. La musique du Malgache est mélancolique, sa danse est grave, sérieuse, et son instrument favori, le marrow-vané (harpe malgache), le rend triste en lui rappelant les souvenirs de son enfance. Ce marrow-vané est une lyre cylindrique dont les cordes, au nombre de sept ou huit, sont distribuées autour d'un tronçon ou d'une petite colonne de bambou; elles sont formées de filets d'écorce, détachés du cylindre lui-même et tendus par des chevalets placés près des nœuds qui sont à l'un et à l'autre bout. Quant aux Indiens, ils chantent plutôt dans la douleur que dans la joie. On ne voit plus, quand la nuit tombe, ces groupes de noirs qui se réunissaient autour d'un grand feu et qui, dans l'intervalle de leurs danses et de leurs gambades les plus pittoresques, écoutaient en silence quelque histoire d'homme assassiné, dont le *gniang* revenait tous les soirs, et dont on ne pouvait se préserver qu'en portant des grigris. Maintenant, si on entre dans la case d'un Indien, on ne voit que des murs sales, des vêtements déguenillés, et au milieu un tas de cendres qui indique l'endroit où il fait cuire sa nourriture. Point de musique, point de gaieté; l'Indien est d'une nature sombre et il est généralement peu communicatif. Il vit là dans la compagnie de sa femme et de quelques animaux qui grouillent autour de lui; parfaitement à l'aise au milieu d'une odeur insupportable qui vous prend à la gorge et vous force bientôt à sortir de la case.

Avant de quitter le Grand-Port, notons, d'après M. d'Unienville, que les excavations artificielles qui s'y trouvent démontrent avec certitude un grand bouleversement occasionné par des feux souterrains. Plusieurs de ces excavations, telles que le trou Fanchon et le trou Magnien, communiquent, dit-on, avec la mer. On a tenté d'étudier les voûtes des souterrains et les communications de ces trous; mais ces essais n'ont pas pu donner de résultats satisfaisants, le manque d'air ayant fait éteindre les lumières à une certaine distance. M. Charron a passé vingt-quatre heures dans le labyrinthe de ces cavernes et s'est trouvé fort heureux de retrouver l'ouverture par laquelle il était descendu, et qui peut avoir une vingtaine de pieds de profondeur.

La route de Beau-Vallon au Port-Louis traverse d'abord les plaines Magnien, où se trouve le village de ce nom. Plus loin, près du *Hangar*, qui est la dernière habitation en revenant de Mahébourg, on rencontre à gauche du chemin une jolie petite cascade sous laquelle est creusée une charmante piscine naturelle. Les bords en sont couverts de menthe qu'on y a plantée autrefois et qui s'est répandue maintenant de tous les côtés.

Les fougères arborescentes sont aussi très-nombreuses dans ce quartier, et leurs feuilles d'un vert pâle, formant de véritables parasols de feuillage, donnent au paysage un caractère très-original. Leurs troncs, d'une couleur noire et dont quelques-uns acquièrent jusqu'à vingt-cinq pieds d'élévation, ont peu de ténacité; mais comme ils ne sont pas attaqués par les insectes, on les emploie souvent comme palissades.

Le terrain, qui s'élève graduellement à partir de Mahébourg, forme une éminence haute de deux mille pieds au-dessus de la mer, d'où l'on aperçoit une grande partie de l'île, se déroulant au loin avec son immense nappe de champs de cannes.

A droite et à gauche, la route est couverte de bois et bordée de huttes où vivent des charbonniers et des bûcherons. Ces gens sont bien rétribués pour leur travail, et rien de plus juste, car, l'atmosphère étant toujours humide dans cette partie de l'île, leur métier est des plus pénibles. Durant la saison sèche, ils se nourrissent de tandrecs[1] et de singes; ils sont très-friands de la chair de ces derniers animaux, ainsi que des moutoucks[2] et des larves de mouches jaunes; pendant tout le temps des pluies, ils vivent de poissons.

En descendant du point culminant de cette montée, on arrive près de l'ancienne route du Grand-Port, et en marchant à droite pendant un quart de lieue on en-

1. Le *bobre* est une espèce de guitare à une corde, tendue par un arc attaché à une calebasse.

2. Le *tam-tam* est une sorte de tambour qu'on fait résonner avec lesmains.

1. Le *tandrec* est l'*erinaceus caudatus* de Buffon; c'est un petit animal qui ressemble un peu à la taupe.

2. Espèces d'insectes qui rongent l'intérieur des arbres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

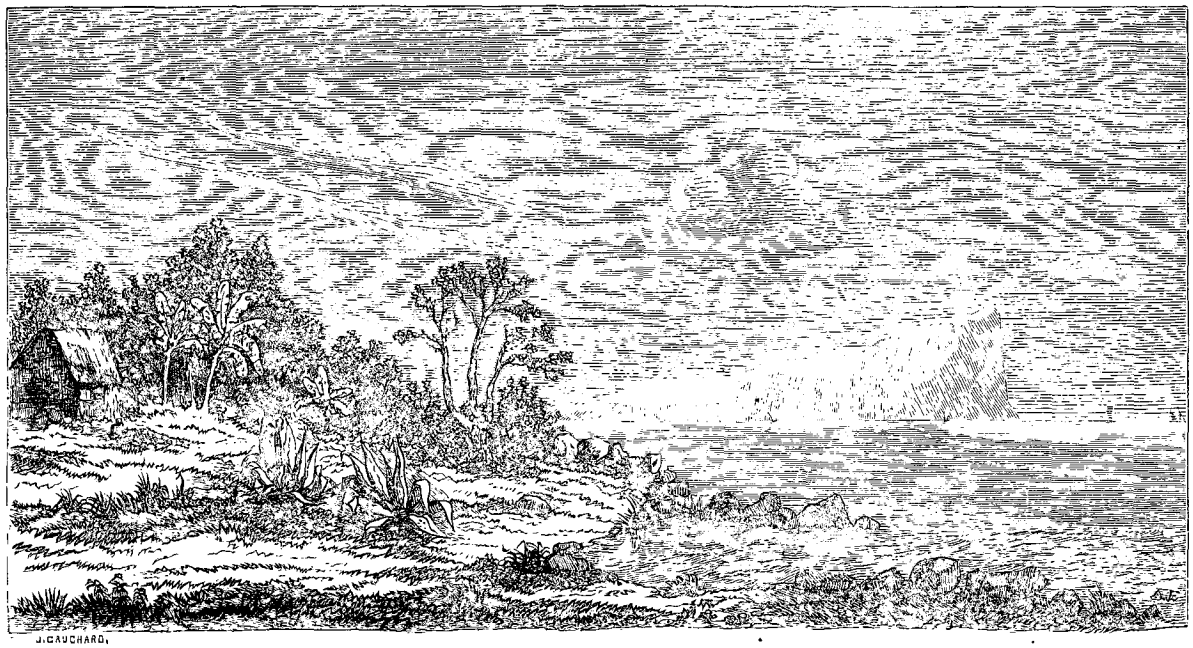
tend le bruit d'un moulin à scier que met en mouvement une branche de la rivière des Créoles.

Le sol des plaines Wilhems, que je dus traverser pour rentrer au Port-Louis, est bien plus beau que celui du Grand-Port ; la verdure y est plus luxuriante et la température plus douce : aussi y trouve-t-on un grand nombre de maisons de campagne, et c'est le lieu choisi par les habitants riches pour passer agréablement les mois caniculaires de décembre, janvier, février et mars.

VI

Moka. — L'ascension du Pouce. — Le Réduit. — Le canton des Vakois.

Pour explorer le quartier de Moka que je ne connaissais pas encore, je résolus d'abandonner les grandes routes et de faire l'ascension du Pouce. Je partis de grand matin avec deux compagnons, et me rendis au delà du monument Malartic dans ce qu'on appelle l'enfoncement du Pouce, vaste cirque dont les rochers d'une lave très-dure ont quelque analogie avec les gradins d'un amphithéâtre. Le chemin, assez doux d'abord, devient ensuite très-escarpé, et la marche est de plus en plus fatigante jusqu'au sommet de la montagne. Quoiqu'on soit protégé contre le vent par une haie d'arbustes et quelques arbres de forêt, on arrive avec plaisir sur un immense plateau dont le centre est occupé par un mamelon isolé, ressemblant à un pouce et couvert de bois qu'habitent un grand nombre de singes. De ce point la vue s'étend de tous les côtés et embrasse une grande partie de l'île : on aperçoit à gauche le canton des Pailles, la petite rivière Moka, et les plaines Wilhems ; à droite les Pamplemousses, la baie du Tombeau ; et au bas de la ville, la rade, les navires ressemblant à des coques de noix, et le champ de Mars pareil à un châle



Vue de la grande baie Mapou. — Dessin de M. Erny d'après nature.

vert. Un ruisseau limpide coule sur le plateau du Pouce, et répand tout autour une fraîcheur qui invite beaucoup de créoles à y venir passer le dimanche. D'ordinaire, ils partent le matin avec des provisions de bouche nécessaires, et l'herbe du voisinage est la table improvisée sur laquelle on sert le déjeuner.

Un sentier assez roide qui descend du côté de Moka est pavé de pierres provenant des rochers qu'on a été obligé de faire sauter par la mine. Ce chemin a été taillé dans le roc par les Français, dans l'intention d'ouvrir des communications plus promptes avec le côté opposé de l'île. Je remarque çà et là de très-grands figuiers, dont les branches, semblables à des lianes, forment des buissons épais, et dont l'écorce, quand on la perce avec un couteau, rend un suc blanc et laiteux.

En sortant des bois, nous traversons la jolie rivière de Moka, garnie de jamlongues au feuillage argenté, et nous continuons, à travers une allée de vakois, jusqu'à l'endroit appelé Crève-Cœur. Arrivés là, nous gravissons un des côtés de la montagne de Pieter-Boot, qui se présente comme un immense pain de sucre (un coutelier, natif d'Auxonne, Pierre Peuthé, arbora un drapeau au sommet en 1690) ; puis nous nous arrêtons pour contempler toute la partie nord de l'île qui se dessine à nos pieds comme un vaste panorama. Dans la plaine à notre droite se détachent deux pitons coniques appelés les Deux-Mamelles de Crève-Cœur.

Après avoir visité la jolie église de Moka, bâtie près d'une petite rivière très-encaissée, je quitte mes deux compagnons et je me rends à cheval dans le canton des Vakois.

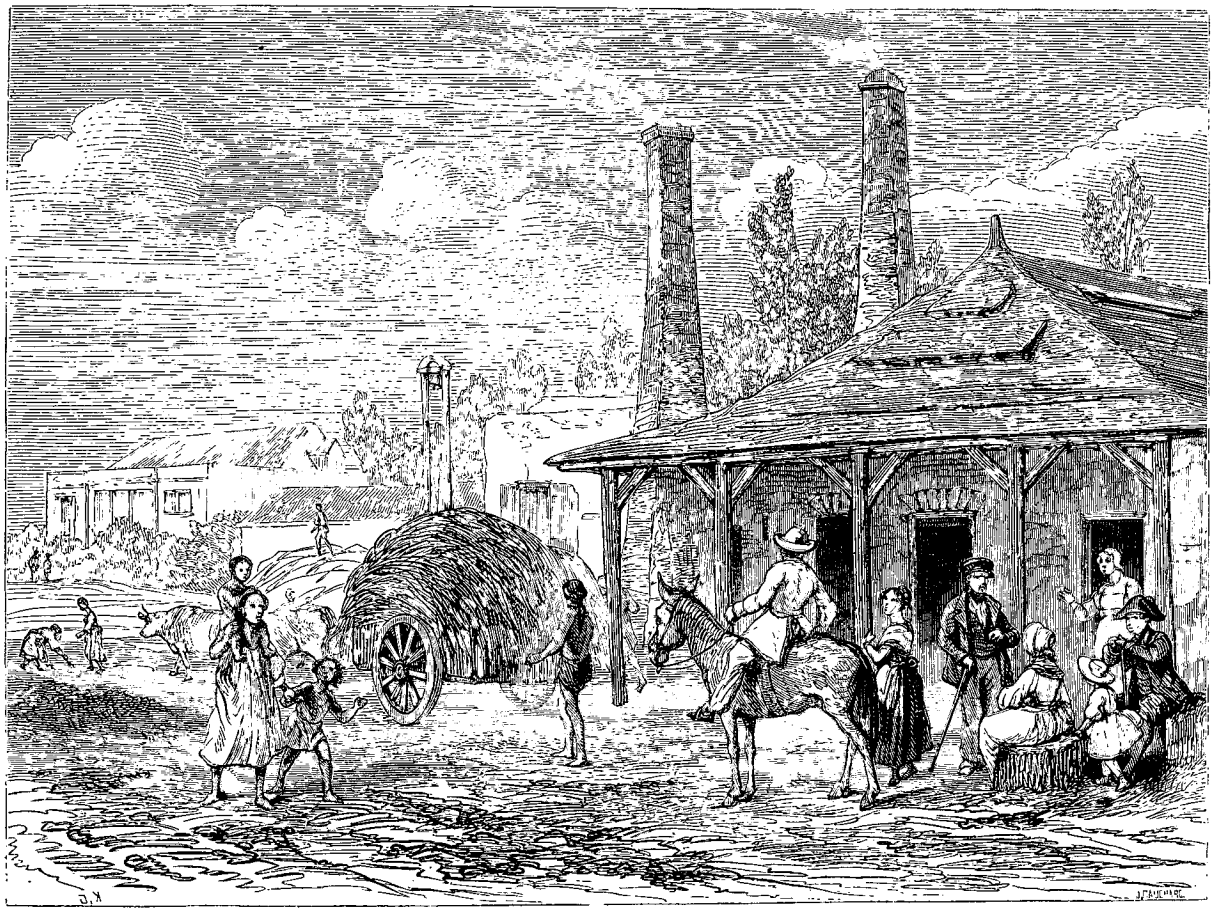
Je rentre dans le quartier des plaines Wilhems, et la route me conduit d'abord près du Réduit, qui est la maison de campagne des gouverneurs de l'île. C'est une charmante habitation précédée d'une pelouse sur laquelle un multipliant étend ses branches, et entourée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de jardins arrangés avec un goût tout à fait artistique. Cette habitation (choisie en 1750 par M. David, successeur de la Bourdonnais) est située sur une espèce de promontoire formé par la réunion des rivières de Moka et des plaines Wilhems. Sur un de ses côtés se forme la belle cascade dite du Réduit, encadrée par une bordure de songes et d'arbres touffus, qui se précipite dans un lit profond et rocailleux. Un petit sentier permet de descendre jusqu'au bas de cette cascade ; mais c'est un véritable casse-cou : il est préférable de la voir du côté opposé au Réduit.

Le canton des Vakois (ainsi appelé parce que cette plante y croissait autrefois en abondance) se présente comme un immense plateau déprimé au sud-est, et s'élève de mille deux cents pieds à peu près au-dessus du niveau de la mer. Le sol, à cette hauteur, ne produit de bonnes cannes que s'il est engraissé avec le guano, mais en revanche, les légumes d'Europe y viennent très-bien et sont des meilleurs.

Cette partie de l'île, autrefois très-boisée, n'est plus ombragée maintenant que par quelques belles forêts arrosées par plusieurs rivières, dont les principales prennent leur source dans la mare aux Vakois, lac bourbeux dont la profondeur varie de vingt pieds à quelques pouces à peine. Il faut être très-prudent si l'on y va sans guide, car il y a des trous fort dange-



Une sucrerie.

reux ; dans un d'entre eux, un des gouverneurs de l'île, sir Higginson, faillit périr avec sa fille.

Ce qui m'attirait surtout aux Vakois, c'est la *Fenêtre*, large vallée formée par les montagnes de Terre-Rouge, du Tamarin et des Trois-Mamelles, et qui se prolonge jusqu'à la mer après avoir traversé les riantes campagnes des plaines Saint-Pierre. Ces montagnes se sont comme séparées et ont formé une sombre tranchée, où s'enfonce la rivière du Tamarin, tombant dans son cours en cascades, qu'on aperçoit au nombre de sept. Dans la saison des pluies on en compte jusqu'à vingt-neuf. Des deux côtés, des baies et des lianes de différentes nuances s'harmonisent avec les teintes sombres des rochers, et l'ensemble imposant des montagnes fait de cet endroit un des plus beaux sites de l'île Maurice.

VII

La population indienne à Maurice. — Mœurs et cérémonies religieuses. — Les Pamplemousses. — Un personnage historique. — Le naufrage du *Saint-Géran* : le roman et la réalité. — Les sucreries.

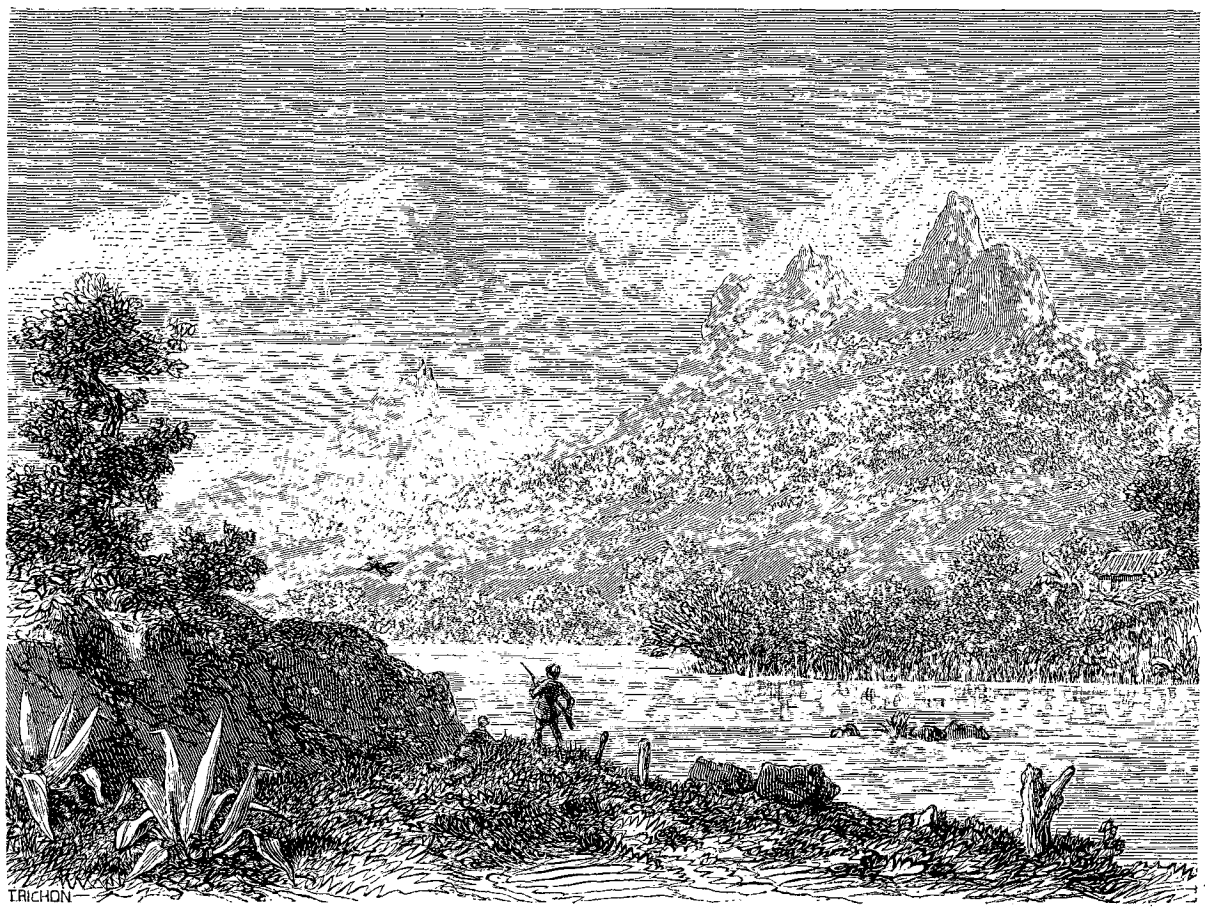
J'avais parcouru, dans mes dernières excursions, le centre et toute la partie sud de l'île. La partie nord était la seule que je ne connaissais pas. Je coupai ce voyage en deux, et me mis en route d'abord pour l'habitation de Mont-Choisy et la Grande-Baie. Je quittai le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Port-Louis du côté du Camp Malabar, qui ressemble à une petite ville de Golconde ou de Mysore, et est habité par une population d'ouvriers laborieux et d'honnêtes commerçants dont plusieurs ont beaucoup d'aisance.

Tout y rappelle les usages, le costume et le caractère asiatiques. Le dimanche, on y voit les femmes malabares[1] dans leur plus grande parure : elles se chargent les doigts des pieds et des mains de beaux anneaux en cuivre, elles suspendent à la narine gauche et aux oreilles des boucles ornées de petits coquillages. Elles se couvrent d'un voile ou châle qui tombe jusqu'aux pieds. Il n'y en a pas un grand nombre de jolies, mais en général elles ont beaucoup d'expression et de mobilité dans la physionomie ; on finit par s habituer à leur teint olivâtre. Çà et là, les Indiens se réunissent en groupes animés, et fument le gourgouri (espèce de houka, formé par une noix de coco où se trouve de l'eau à travers laquelle passe la fumée qu'on respire par un petit tube). Les boutiques du Camp Malabar rappellent le *Temple* de Paris ; on y trouve toute espèce de vieux habits, des mouchoirs et des foulards dont les couleurs bariolées forment l'aspect le plus pittoresque.

Les Indiens célèbrent solennellement tous les ans dans ce camp une grande fête à laquelle ils attachent beaucoup d'importance, et ils en font les préparatifs longtemps à l'avance. Ils fabriquent avec du bambou



Vue de la montagne des Bambous.

une grande pagode élevée de plusieurs étages et surmontée d'une boule semblable à celles des églises russes, puis la décorent avec des papiers de toutes les couleurs : c'est ce qu'ils appellent le *ghoun*. Cette cérémonie, nommée le *Yamsé*, dure onze jours.

Les Malabars mahométans sont de la secte des schias, comme les Persans et les musulmans de l'Inde. Ils regardent Ali comme le seul légitime successeur de Mahomet, et ont en horreur les trois califes Aboubekre, Othman et Omar. Tous les ans, à la pleine lune de mars, ils célèbrent la mort funeste d'Hoceïn, second fils d'Ali, lequel fut tué à la bataille de Kerbéla en défendant les droits de son père ; et la manière dont ils témoignent leur douleur se rapproche beaucoup des cérémonies qui se pratiquent à Ispahan. Les Malabars, comme les autres schias, font précéder la cérémonie de dix jours de jeûnes et d'expiations ; et le jour de la pleine lune ils se rendent dans leur *ghoun*, où se trouve le cénotaphe d'Hoceïn. Ils font une procession solennelle. Le cortége est ouvert par des hommes qui ont les bras et la figure barbouillés de diverses couleurs, et qui, armés d'épées et de sabres, sautent en criant : *Yamsé ! Yamsé !* (Ce mot paraît être une corruption du nom d'Hoceïn, précédé de l'interjection *Ya* qui signifie *ho !*) Un de ces fanatiques tient

1. Aux îles Maurice et Bourbon, on appelle généralement *Malabars* tous les Indiens, de quelque partie de l'Inde qu'ils soient.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à la main un sabre nu qu'il agite en tous sens, et figurant le fatal cimeterre qui termina les jours du fils d'Ali. Ils font aussi des combats simulés, qui deviennent souvent sérieux, car les schias s'imaginent que quiconque perd la vie dans une circonstance pareille va droit au ciel. Jusqu'ici, cette solennité est semblable à celle des Persans; mais les Malabars y ajoutent une autre cérémonie qui paraît difficile à concevoir et qu'ils ne peuvent expliquer eux-mêmes. Le cénotaphe contient, au lieu du corps sanglant d'Hoceïn, un cochon de lait vivant. Lorsqu'on a couru pendant toute la nuit, on va le lendemain en grande pompe jeter le tout à la mer dans l'endroit où on a fait les ablutions au commencement, et on jette aussi le surplus de l'argent quêté dans la ville et les environs pour les besoins de la fête. On s'arrange toujours pour conserver une petite somme destinée à cette offrande. Du reste, les Indiens exécutent ces cérémonies presque sans les comprendre, et ils ont altéré par une foule de traditions et d'idolâtries le culte que leur avaient transmis les Persans.

Après le Camp malabar disparaissent les lignes des anciennes fortifications de la ville. A droite, s'ouvre la *vallée des Prêtres* qui, dans le principe, fut assignée au clergé de l'île pour son entretien; comme c'est là que Bernardin de Saint-Pierre a placé la résidence de Paul et Virginie, on ne peut se dispenser d'y faire une excursion. En remontant les bords pittoresques de la rivière des Lataniers, dont la source se cache au pied du Pieter-Boot, on rencontre les grands rochers, près desquels, suivant le romancier, s'élevaient les cabanes de Marguerite et de Mme de la Tour. Voici plus haut le passage de la *montagne Longue*, où Paul et Virginie allaient au-devant de leurs mères lorsqu'elles revenaient de l'église des Pamplemousses; la description de ce lieu consacré serait encore exacte, si l'on n'avait pas détruit ces palmistes *dont on voyait les longues flèches toujours balancées par les vents.*

Une demi-heure après ma sortie du Port-Louis, j'étais sur les bords de la baie du Tombeau, qui est garantie à son embouchure par une barre de sable. Tenté par la tranquillité de ses eaux et la beauté du paysage environnant, je fis une charmante promenade en bateau le long de ses rives, qui sont égayées par un petit moulin à eau et de jolis groupes de cocotiers. Il se fait de ces côtés un grand commerce de pierres; on en tire la majeure partie du lest dont on a besoin au Port-Louis.

A peu près à deux milles au nord, je fis une halte près de la baie de l'Arsenal, et descendis visiter une magnifique *guildiverie*, où un employé obligeant m'expliqua les procédés de la fabrication du rhum. C'est ici que, dans les premiers temps de l'établissement, furent élevés les manufactures et les dépôts de fournitures appelés *Arsenal.* La côte de cette partie de l'île est parsemée, sur plusieurs points, de larges lits de corail; on creuse aujourd'hui ces dépôts, qui sont probablement les restes d'anciens récifs, pour en extraire de la chaux; prise dans ces endroits, elle est moins affectée par l'humidité que celle qu'on tire du corail frais. Dans les mois de juillet et d'août, on voit souvent des baleines se promener près des récifs.

De cette baie à la propriété de Mont-Choisy, la route est d'une uniformité désespérante; le sol est tellement couvert de pierres, que çà et là on est obligé de les réunir en tas pour déblayer le terrain et planter des cannes. Je trouvai à Mont-Choisy M. Lambert, alors simple administrateur de cette belle propriété, et qui y attendait philosophiquement le décès de la vieille reine Ranavalo-Maudjaka. On sait qu'il est maintenant duc d'Emyre et ambassadeur de Radama, roi de Madagascar. Il avait pour compagnon dans cette retraite un prince malgache, dont la mère possédait soixante lieues de côtes et qui sans doute l'a suivi dans sa nouvelle fortune

Je profitai de mon séjour à Mont-Choisy pour aller visiter la Grande-Baie, dont les bords sont couverts de sable blanc et d'un beau gazon vert. Cette baie est habitée par une population de pêcheurs qui réunissent en paquet les tiges du batratan (*batatras maritima*, plante de la famille des convolvuloïdes), les jettent en mer et s'en servent comme de filets pour pêcher. Dans l'histoire de la colonie, cette baie demeurera célèbre comme étant le lieu où débarqua en 1810 l'armée anglaise qui s'empara de l'île de France.

De Mont-Choisy je revins en ville, et un mois plus tard je me rendis à Flacq, en passant par le Mapou et par toute la côte nord-est. Je vis d'abord Saint-Antoine, l'habitation de M. de Chazal, qui a souvent donné abri aux naufragés et généreusement subvenu à leurs besoins; et à peu de distance l'*île d'Ambre*, rendue à jamais célèbre par la perte du *Saint-Géran.*

Ce naufrage était fait pour donner à Bernardin de Saint-Pierre l'idée d'une relation intéressante; le fond de vérité de ce malheureux événement lui fut aussi utile pour son roman, que la rencontre qu'il fit dans les faubourgs de Paris de deux charmants enfants se servant d'une robe comme d'un parapluie. A l'égard du *Saint-Géran*, les procès-verbaux des officiers échappés au naufrage constatent que ce navire, commandé par le capitaine de la Marre, partit de Lorient le 24 mars 1744, et, après avoir relâché à Gorée, arriva le 17 août en vue de l'île de France, où il toucha sur des récifs, à une lieue de la côte et à égale distance de l'île d'Ambre. La mer, qui est très-clapoteuse dans cette partie, poussa le navire avec violence sur les brisants, et bientôt après les mâts se brisèrent et la quille se rompit dans son milieu. En ce moment, M. de la Marre fit donner la bénédiction et l'absolution générale par l'aumônier, qui chanta l'*Ave maris stella.* Un grand nombre d'hommes se jetèrent à la mer sur des planches, des vergues, des avirons; mais entraînés par les courants, battus et submergés par les vagues, ils furent presque tous engloutis. Le marinier Caret, qui essaya de sauver M. de la Marre, lui conseilla plusieurs fois de quitter ses vêtements; mais celui-ci refusa en disant qu'il ne convenait pas à la dignité de son état d'arriver tout nu sur le rivage. Caret nagea longtemps à travers les courants traînant après lui la planche sur laquelle s'était placé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son capitaine; mais ce dernier ayant rencontré un radeau chargé de monde, crut qu'il y serait plus en sûreté et quitta son intrépide marin. Celui-ci, obligé de plonger un instant pour éviter un choc, ne vit plus personne auprès de lui quand il reparut sur l'eau; dans ce moment M. de la Marre avait péri avec toutes les personnes qui se trouvaient sur le radeau. Il y avait à bord deux jeunes personnes, Mlle Mallet qui était sur le gaillard d'arrière avec M. de Péramon, et Mlle Caillou qui se tenait sur le gaillard d'avant avec le lieutenant de Montandre, dont l'amour avait mérité sa main et qui devait l'épouser à son arrivée à l'île de France. Ce jeune homme, aussi agité que son amante paraissait calme et résignée, s'occupait de faire un radeau pour sauver celle dont la vie lui était mille fois plus chère que la sienne. On le vit à genoux la supplier de descendre avec lui sur le radeau, d'ôter une partie de ses vêtements; elle rejeta toutes ses prières, et son regard lui fit sentir que toutes ses sollicitations seraient inutiles ; elle lui tendit la main en témoignage d'amour et de reconnaissance. Montandre tira alors de son portefeuille une boucle de cheveux qu'elle lui avait donnée, y porta plusieurs fois les lèvres avec transport, le plaça sur son cœur et attendit à côté de sa fiancée la fin de cette scène de désespoir. Voilà le fond du drame de *Paul et Virginie*.

Un peu au sud de cette île s'élève le village de la Poudre-d'Or, qui possède une jolie église, des casernes, et un petit port d'où on expédie au Port-Louis tous les sucres des environs. C'est aux Hollandais que l'île doit ses premières plantations de cannes qu'ils importèrent de Batavia. Cette culture est devenue la principale branche de revenus de l'île Maurice et la base de son commerce avec l'Europe. Le sucre qu'on tirait de ce roseau n'était alors soumis à aucune préparation : après l'avoir fait légèrement fermenter, on s'en servait pour tenir lieu des liqueurs spiritueuses dont la colonie était privée. M. de la Bourdonnais éleva plusieurs sucreries qui, en 1760, produisaient un revenu de six mille livres à la compagnie; c'est en souvenir de son administration que son nom a été donné à une des plus belles propriétés de l'île. Maintenant, sur cent vingt-sept mille cinquante-six arpents de terre cultivés, cent dix-huit mille deux cent quatre-vingt-quatre sont affectés aux plantations de cannes; grâce à l'immigration indienne, la production a plus que triplé depuis l'abolition de l'esclavage. L'île est divisée en un grand nombre de propriétés, qui présentent presque toutes le même aspect.

Au centre de champs de cannes plus ou moins étendus s'élève l'usine, grand bâtiment à arcades, recouvert d'un toit en fer-blanc peint, et tout auprès, la jolie maison de bois entourée de verdure, où le planteur vit indépendant avec sa femme et ses enfants. Plus loin, deux ou trois rangées de cases en terre, recouvertes de paille, forment ce qu'on appelle le Camp : c'est là que réside la nombreuse population d'Indiens au service du planteur. L'Indien est sale et paresseux ; il cherche tous les prétextes possibles pour ne pas aller aux champs et se dit souvent malade pour rester dans sa case. Alors, pour le forcer à travailler on le menace.... de ce qu'aime tant le Malade imaginaire; car l'Indien est l'antipode de M. Purgon, et il est rare qu'il ne se rende pas à cet argument. Il ne tient pas au sol : dès qu'il a réuni un petit pécule, c'est pour retourner dans son pays le plus tôt possible. L'Indienne, qui parfois a de jolis traits, se gâte complétement la bouche en mâchant la feuille du bétel, qu'elle mélange avec de la chaux et de la noix d'arac.

Revenons au planteur. Il est non-seulement cultivateur, mais aussi fabricant, et chaque année il transforme en sucre le jus de la canne. Ce roseau arrive à sa maturité vers le mois de juillet; alors la coupe commence. Les Indiens, qui partout ont remplacé les noirs dans le travail des propriétés, se répandent dans les champs, coupent la canne par le pied, et la chargent sur des charrettes qui se dirigent ensuite vers la sucrerie. Là, on prend la canne par faisceaux et on la précipite entre les cylindres du moulin, qui la broient et lui font rendre une eau jaunâtre appelée *vesou*. Ce liquide descend dans de grandes chaudières, d'où s'échappent des flots de vapeur, et autour desquelles un grand nombre d'Indiens travaillent sans relâche. Les uns, armés d'immenses cuillers en cuivre, font passer le jus de la canne d'une chaudière dans une autre, suivant le degré de cuisson. D'autres, au moyen d'un instrument en bois qui a la forme d'un couteau, enlèvent une écume épaisse sur la surface du liquide en ébullition. Le vesou changé en sirop passe ensuite dans des *vides* où il se cristallise ; et au sortir de là, les cristaux sont séchés dans d'immenses toupies, appelées turbines, qui terminent la fabrication.

La coupe est finie d'ordinaire dans les derniers jours du mois de décembre. L'attention du planteur se porte sur les champs où les cannes nouvellement plantées réclament tous ses soins. Chétives comme tout ce qui vient de naître, elles sont en outre exposées à un ennemi redoutable, le *borer*, insecte qui les attaque au cœur et les fait mourir, comme en France l'oïdium détruit la vigne. D'abord chenille, puis papillon, le borer constitue un véritable fléau contre lequel les habitants de l'île luttent avec persévérance ; on ne peut se figurer les ravages de cet insecte qu'après les avoir vus. La canne est transpercée dans toute sa longueur, et sa chair, tendre et aqueuse à l'état normal, prend la consistance du bois. Pour conjurer ce fléau, on propose l'introduction d'oiseaux insectivores ; en attendant, ce sont des bandes d'Indiens que l'on emploie à détruire le borer. Ils veillent sur la canne pendant sa croissance, et cherchent les œufs de l'insecte et l'insecte lui-même. Les quartiers des Pamplemousses, de Flacq et de la rivière du Rempart sont beaucoup plus atteints par le borer que ceux de la rivière Noire, de la Savane et du Grand-Port : il est à craindre que les ravages de cet insecte ne forcent un jour à abandonner la culture de la canne, comme cela est arrivé à l'île de Ceylan.

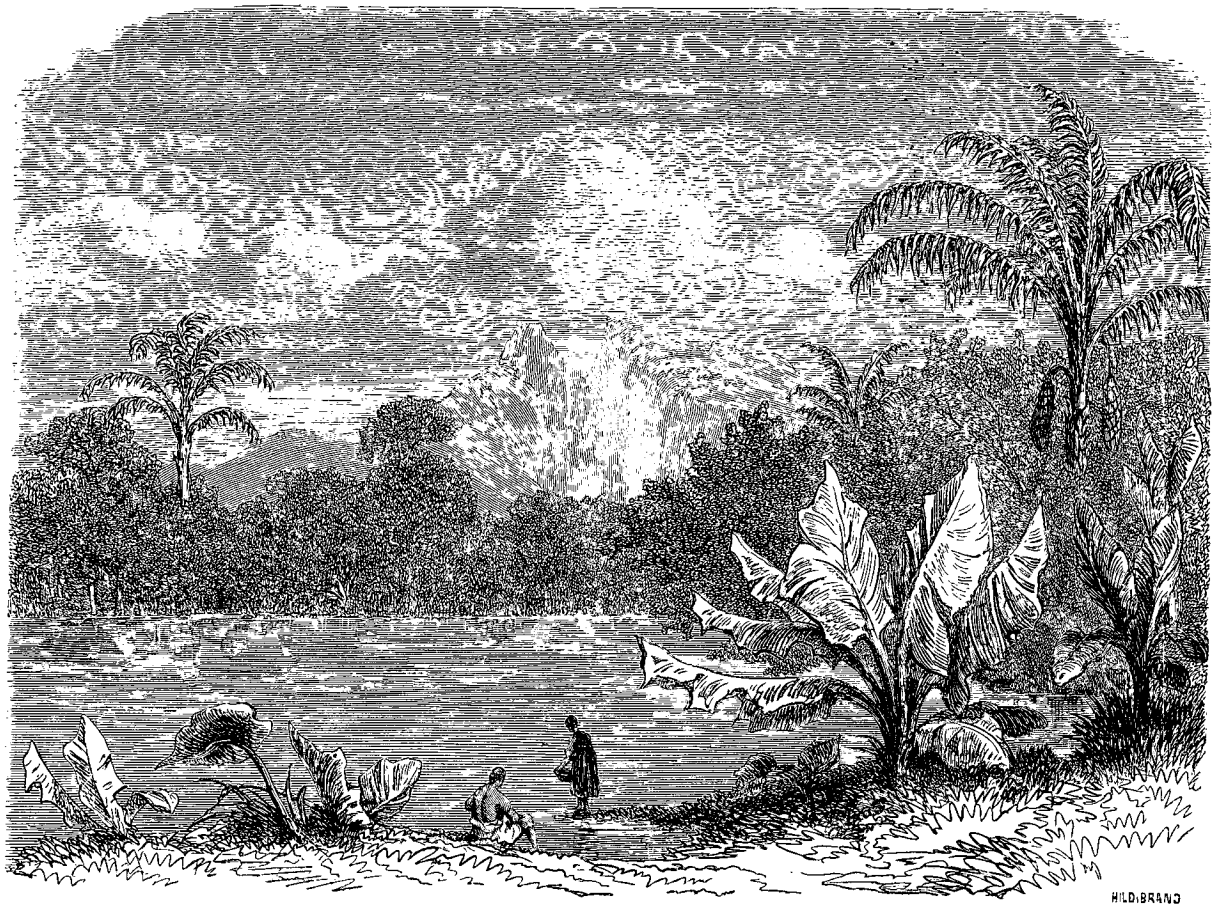
Après avoir visité les plantations de la rivière du Rempart et du quartier de Flacq ; après avoir usé et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abusé de la bienveillance de leurs habitants, je repris la route des Pamplemousses. Le village de ce nom a été immortalisé par le roman de Bernardin de Saint-Pierre ; et pour donner un corps à la fiction, on y a élevé deux petits monuments ombragés de bambous. Il s'est trouvé des gens qui en ont enlevé des morceaux, et cette profanation puérile blesse presque autant l'imagination que celle des touristes sans scrupule qui ont détruit tant de sculptures et de monuments de l'Égypte et de la Grèce.

Toute la partie du pays comprise entre les Pamplemousses et la mer souffre terriblement du borer, et encore plus d'une herbe introduite il y a une quinzaine d'années, et qu'on appelle herbe *cailli* ou *caille*. C'est la plus grande peste dont puissent être affligées les cannes, car les graines de cette plante étant portées de tous côtés par le vent, il est très-difficile d'en préserver les champs.

Une route à droite de celle des Pamplemousses conduit par un pont en pierre à l'établissement appelé *les Moulins à poudre*. Vers l'année 1774, il y existait une manufacture de poudre, mais à cette époque une terrible explosion détruisit une partie de l'édifice, qui sert



La grande rivière.

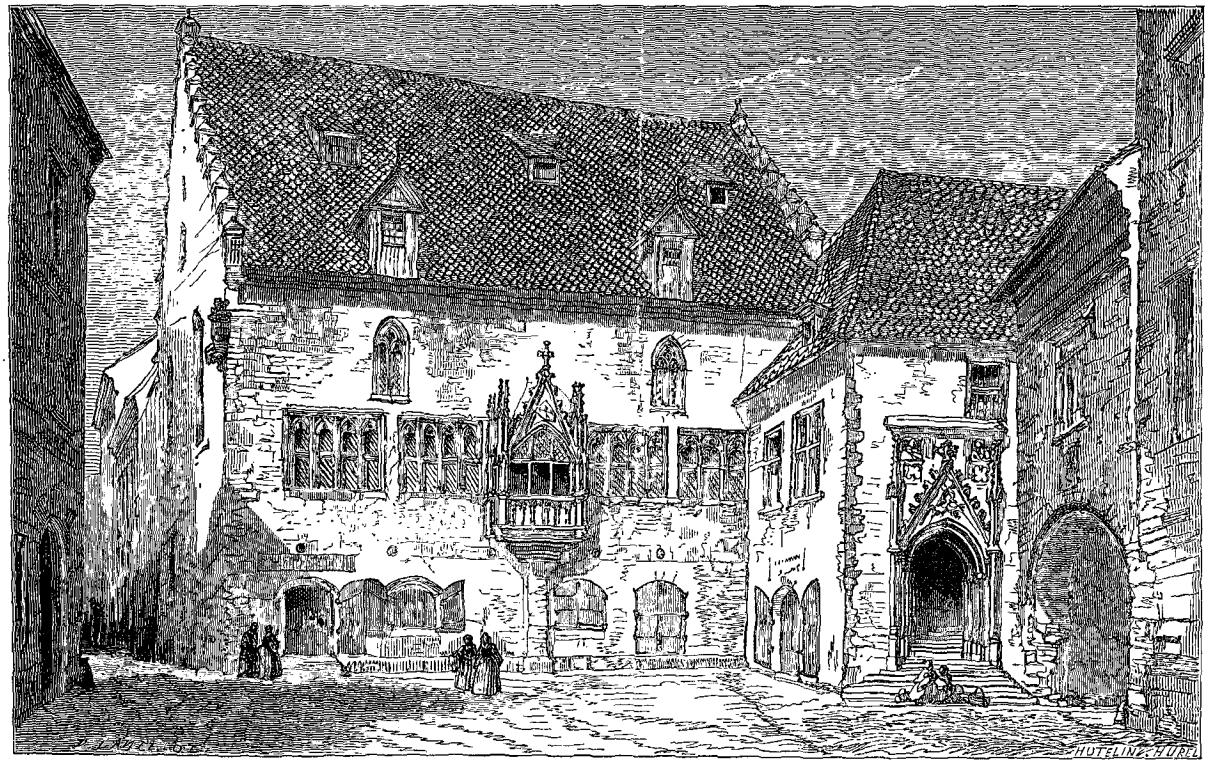
maintenant de prison. Dans une petite plaine, voisine des Pamplemousses, repose Éylapola, prince cingalais, qui fut banni à Maurice, non pour s'être révolté contre les Anglais, car il les aimait beaucoup, mais parce que la politique ombrageuse du gouvernement britannique redoutait sa popularité. On lui donnait une pension et la liberté de circuler partout. Il était très-estimé et reçu par les citoyens les plus honorables.

Des Pamplemousses au Port-Louis, je ne rencontrai d'intéressant que la jolie rivière des Calebasses, et je m arrêtai quelque temps à contempler les songes caraïbes, de six à sept pieds de haut, qui bordent ce cours d'eau à quelques pas de la route. Bientôt j'atteignis la Terre-Rouge, passai devant l'habitation du Hochet, et rentrai en ville par le champ malabar et la rue de Paris.

J'étais arrivé au terme de mon voyage. Il ne me reste plus qu'à remercier toutes les personnes qui m'ont facilité le parcours et l'étude de leur belle île. Puissent-elles trouver dans ces lignes une preuve que le souvenir de leur cordialité et de leurs services ne s'est pas effacé de la mémoire de leur hôte d'un jour.

Alfred Erny.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Rathhaus ou hôtel de ville de Ratisbonne.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1]

PAR M. V. DURUY.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

XXI

A RATISBONNE.

La bière de l'évêque. — Un Français au four. — Des chevaux logés comme des princes. — Une héroïne de Jules Janin.

Vous vous souvenez, mon cher ami, que j'étais arrivé tard à Ratisbonne; je l'avais traversée à la lueur des becs de gaz et à la clarté des étoiles, ce qui ne m'avait pourtant pas empêché d'y voir bon nombre de choses. Je m'étais encore attardé longtemps sur le pont du Danube à contempler le fleuve dont la lune argentait les flots, si bien qu'il était minuit quand j'arrivai à mon Dampfschiffshof, hôtel d'autrefois, aux salles basses et enfumées, qui fut sans doute en son temps une auberge fameuse, et qui pour le nôtre, tant le luxe et les Anglais nous ont gâtés, est presque un bouge.

Je demande à quelle heure partait le bateau; on me répond à cinq, que les formalités seront longues, et qu'il est prudent de se faire éveiller avant quatre. Je regarde le lit, où je retrouve les fameuses serviettes qui servent de draps et les matelas gonflés à la tête où l'on serait fort bien assis pour causer, mais où l'on est fort mal couché pour dormir, et je me décide à m'installer dans un fauteuil, un encrier à droite, une tasse de café à gauche, pour vous conter ce que j'avais vu depuis Munich. C'est ainsi que j'ai souvent vécu depuis mon départ, ne fermant pas les yeux, en dix fois, aussi longtemps qu'une jolie femme en une seule; courant le jour pour voir, écrivant la nuit pour me souvenir, et dormant à la grâce de Dieu. Voilà ce qu'on appelle un voyage d'agrément....

Mais j'avais compté sans mes fatigues de Munich,

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209, et t. VI, p. 177 et 193.

2. Tous les dessins de cette livraison ont été faits en Allemagne, pour *le Tour du Monde*, par M. Lancelot, qui a suivi exactement l'itinéraire de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doublées de celles de la route jusqu'à Ratisbonne. Je croyais écrire, je m'endormais. Quand je me réveillai, il faisait grand jour, et le bateau que je devais prendre à l'aube voguait depuis trois heures vers Passau. Le génie protecteur de la vieille ville s'était vengé de mon irrévérence et me forçait à faire une visite en règle à sa cité impériale. Je m'exécutai de bonne grâce.

Au moment ou j'allais sortir, je fus arrêté par un bon gros garçon de Neuremberg, commis voyageur en cigares, qui, apprenant qu'un Francais se trouvait à l'hôtel, chose rare à Ratisbonne, en oubliait depuis deux heures son commerce et m'attendait pour me happer au passage. Tout fier d'avoir habité Paris et d'être en état de me le dire en un français très-peu orthodoxe, il s'accrocha à moi de façon que je ne pusse me délivrer de lui. Il se mettait d'ailleurs à ma disposition pour me conduire vers les curiosités de la ville; j'aurais manqué à tous mes devoirs de voyageur en n'acceptant pas. Me voilà donc parti avec mon complaisant cicerone. Nous nous mettons d'abord à la recherche d'une procession qui devait avoir lieu ce jour-là dans le faubourg Stadt-am-Hof, pour je ne sais quelle fête religieuse. Mais il faisait un temps abominable, digne de la réputation de la ville[1]. Je n'aperçois qu'un océan de parapluies qui ondulent et ruissellent. Je renonce aux curiosités en plein air et je repasse le pont du Danube presque aussi vite que l'archiduc Charles quand il fut si heureux de le trouver, après Eckmühl, pour s'échapper en Bohême.

J'avais vu la veille, dans la nuit, des masses énormes accolées à de certaines maisons et dont je n'avais pas compris la destination. Toute la ville, regardée du faubourg, en est comme hérissée : ce sont des espèces de donjons à neuf ou dix étages, où sans doute les seigneurs venus à la diète se cantonnaient. Ils avaient voulu retrouver dans la ville l'image de leurs châteaux forts et pouvoir, au besoin, se défendre contre une émeute populaire ou une attaque de leurs rivaux.

A côté de ces monuments de défiance et d'orgueil, je vois la réponse menaçante des manants. Ratisbonne a une rue Goliath et, sur une des maisons de cette rue, le géant s'élève de la hauteur de trois étages; mais le pâtre, l'enfant qui le vaincra, est à côté. Berne aussi a une porte Goliath. Cette image était fréquente au moyen âge. N'y avait-il là qu'un souvenir biblique? ou n'était-ce pas plutôt le symbole aimé de ces petites villes qui se promettaient de tuer, elles aussi, le géant féodal? Les bourgeois du treizième siècle avaient assez de malice pour le penser, et, dans tous les cas, leurs descendants ont le droit de le dire.

Tout près du pont, nous nous trouvâmes en face du Dom ou de la cathédrale, qui ne me parut pas faire meilleur effet le jour que la nuit. Bien qu'on vante beaucoup en Bavière son portail, qui date de 1488, il me sembla, comme à M. Fortoul[2], « un témoignage évident de la décadence de l'architecture religieuse; car, loin de révéler aux yeux les mystères d'un temple chrétien, il présente la façade d'un hôtel de ville, orné au premier étage de son balcon, sur lequel s'ouvrent deux grandes fenêtres et surmonté d'un pignon aigu dont le milieu est marqué par une tourelle féodale. Les deux grandes tours qui accompagnent ce frontispice profane n'ont point été achevées, et les sculptures qui y sont répandues sont de l'ordre le plus commun[1]. »

Mais ce n'était pas là que mon commis voyageur tenait à me conduire. « Des cathédrales, me dit-il, il y en a partout. Je vais vous montrer une chose qu'on ne trouve qu'ici. Allons à l'hôpital. » Je le suis; car en voyage, comme à la guerre, il ne faut reculer devant rien. Il me fait repasser le pont, et nous entrons dans une salle immense où l'on ne se voit ni ne s'entend, à cause du bruit et de la fumée qui s'y font. Les habitants de ce lieu n'avaient nullement l'air d'être malades : ils buvaient, chantaient et mangeaient tout à la fois et tous ensemble. J'étais encore tombé dans une brasserie. C'est une dépendance de l'hôpital. Un mur seulement sépare les buveurs des malades, de sorte qu'on pourrait entendre alternativement les gémissements des uns et les cris des autres. Était-ce à cause du voisinage et par contraste, ou la pluie les avait-elle mis en liesse? Ces buveurs étaient bruyants et gais comme je n'en avais pas encore vu. La foule était si pressée, que les consommateurs se partageaient fraternellement l'espace et mangeaient au même plat, sans fourchette! La consommation était la même pour tous : trois saucisses dans un bain de moutarde et un verre de bière pour six sous. Aussi beaucoup redoublent; le pain se paye en plus, ce qui donne à croire qu'on s'en passe d'habitude.

Je trouvais que mon guide, comme tous les guides, m'avait surfait sa curiosité, et je me sauvais au plus vite, quand je découvris une figure longue et sèche de vieille fille, toute de blanc vêtue couronnée de roses, bouquet au côté, reliquaire au cou, voilée comme une Vierge, dont elle venait de jouer le rôle dans la fête sacrée, et qui, debout au millieu de la foule, mais isolée par un air très-recueilli, dévorait à longues dents le mets national. « Décidément vous avez raison, dis-je à mon compagnon; votre hôpital est curieux. »

J'avais tort de m'étonner que cette sainte fille fût en pareil lieu. J'appris, quelques instants après, que l'évêque de Ratisbonne possède une brasserie et fait fabriquer de la bière qu'on appelle *bischofsbeer*, la bière de l'évêque; et en rentrant le soir à l'hôtel, j'y trouvai un touchant exemple de ces mélanges qui nous étonnent et de la mansuétude de ces bonnes mœurs allemandes sans fiel ni colère : un prêtre catholique, un juif et un protestant jouaient aux cartes en jetant pacifiquement au nez la fumée de leurs longues pipes.

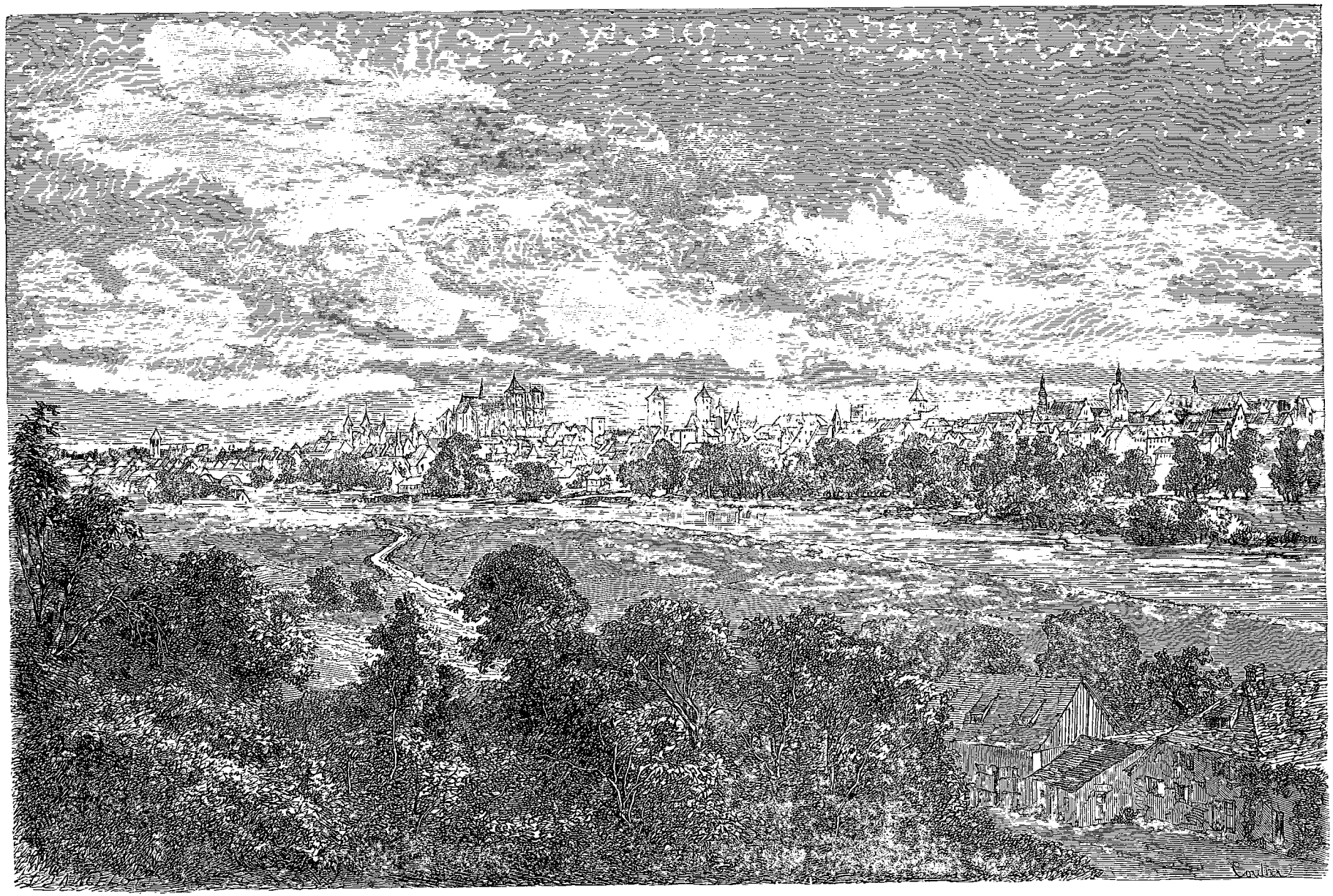
A Ratisbonne, M. Lancelot trouve un compatriote qui

1. Ratisbonne s'appelle en allemand Regensburg, du nom d'une petite rivière qui s'y jette. Mais *Regen* signifie *pluie*, ce qui a valu à la ville une réputation que peut-être elle ne mérite pas.

2. *De l'Art en Allemagne.*

1. M. Darcel est beaucoup moins sévère (*Excursion artistique en Allemagne*). Il trouve que cette cathédrale est un des plus beaux édifices gothiques de l'Allemagne, mais il faut dire que l'Allemagne a bien peu d'églises gothiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ratisbonne vue du faubourg Stadt-am-Hof.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veut absolument le garder à dîner. Un convive de plus obligeant son hôte à faire prendre plus de pain, le boulanger s'informe, comme de juste, du motif qui dérange les habitudes de la maison. La servante répond qu'un ami de monsieur, un pays vient d'arriver. — « Ah ! un Français, dit le boulanger qui prépare sa fournée ; amenez-le-moi ici, nous chaufferons le four avec sa carcasse. » Le lendemain, le hasard conduit notre artiste devant une boutique où il voit quelques sculptures à prendre, et il s'arrête pour en faire le croquis. Un gros bonhomme en sort, son bonnet d'une main, une chaise de l'autre, et insiste très-poliment pour que M. Lancelot prenne ses aises. C'était l'ogre de boulanger. Il avait fait le bravache la veille contre un Français, pour obéir à la consigne donnée en 1813 et qui dure encore, en paroles ; il n'aurait pas voulu, en action, lui porter le moindre préjudice, et il était plein de reconnaissance pour l'artiste qui faisait à sa ville la galanterie de dessiner un dernier vestige de sa splendeur passée.



La brasserie de l'hôpital, à Ratisbonne.

Pourquoi une certaine presse nourrit-elle encore en Allemagne ces rancunes contre « le voisin perfide, le Gaulois, l'ennemi héréditaire, *Erbfeind?* » Nous les avons méritées il y a cinquante ans, c'est vrai ; mais n'en avons-nous pas été punis ? Lessing, dans l'autre siècle, jetait à ses compatriotes cet amer reproche : « Le caractère national de l'Allemand, c'est de n'en point avoir. » On a bien changé cela depuis Lessing ; mais, de l'autre côté du Rhin, trop de gens font consister le caractère national dans la gallophobie. Oubliez ; nous l'avons bien fait nous-mêmes ; laissez à l'Allemand sa débonnaire nature, et n'attisez pas entre les nations ces haines qui ont fait couler tant de sang. Elles ne sont plus de notre âge !

Il n'y a, à vrai dire, que deux choses curieuses à Ratisbonne ; on les trouve au palais du prince de Tour et Taxis, et à l'hôtel de ville.

Le palais du prince, ancien couvent d'une architecture froide et triste, renferme une chapelle gothique très-élégante et un cloître ogival d'un grand caractère. Sous la chapelle est une crypte dans laquelle on aperçoit, par une ouverture du pavé, de magnifiques tombeaux en orfévrerie. Les appartements de la princesse sont d'un goût exquis, la chambre à coucher du prince d'une simplicité de soldat : un lit de collégien, comme était celui du roi Louis-Philippe, quelques siéges modestes, et sur la muraille les portraits de tous ses chevaux, avec une bibliothèque remplie de pipes. Il y en a de toutes les formes et de tous les pays, depuis l'immense narghilé oriental jusqu'à la courte pipe du gamin de Paris, qui a un nom qu'on n'écrit pas. J'ai reconnu la favorite au fourreau de peau de daim qui la protége. Mais la merveille du lieu, comme il convient à des princes qui ont eu pendant trois siècles, par privilége impérial, le monopole des postes de l'Allemagne, c'est l'établissement hippique : le manége, qui est décoré de bas-reliefs par Schwantgaler ; les écuries, où les chevaux sont logés comme des princes, et la sellerie, où l'on a rangé par pays tout ce que l'homme a inventé à l'usage du cheval. Les gens que la matière intéresse viennent de bien loin visiter ce musée équestre.

J'y rencontrai sept ou huit officiers autrichiens tout de blanc habillés, de mise très-élégante et d'une extrême politesse. Ils me saluent pour m'inviter à passer devant eux, ils me saluent encore quand ils passent devant moi, mais ils ne me saluent plus du tout dès qu'ils m'entendent parler.

En sortant du palais, le concierge me montre le calendrier où sont marqués les dix-huit jours des fêtes patronymiques des princes et princesses de la maison et les dix-huit jours anniversaires de leur naissance. C'est trente-six jours fériés pour les féaux et corvéables ; ils doivent ces jours-là visites et compliments au prince ou à la princesse, qui, par compensation, doivent les recevoir et les entendre.

Au Rathhaus, je regarde un moment la croisée-tribune d'où l'on haranguait la foule ; mais je désole le gardien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

officiel en refusant de contempler avec la vénération nécessaire les vieilles friperies de la salle de la diète. Je me fais conduire à la salle de torture, basse, sombre, couverte d'une voûte épaisse que les cris ne pouvaient percer, et où l'on conserve tous les engins dont le moyen âge usait pour obliger un honnête homme à s'avouer coupable.

Un catalogue décrit tout en détail. Voici l'*âne espagnol*, sorte de pupitre à musique porté sur des tréteaux solides; on y mettait le patient à cheval, et à ses pieds on attachait deux grosses et lourdes pierres. Voici le lit de cuir avec son traversin garni de clous aigus, mais courts, qu'on roulait sous les reins, le corps de l'accusé étant tenu bien développé par des cordes attachées aux mains et aux pieds. Et la potence qui tirait à la fois les bras en haut et les pieds en bas; et les tenailles pour déchirer la chair; et les marteaux pour enfoncer les coins entre les chevilles des deux pieds étroitement serrés par des chaînes; et enfin tout ce qu'a pu imaginer l'esprit de ces temps où, malgré la toute-puissance du clergé et la foi des peuples, Satan régnait bien plus que le Christ. Dans le fauteuil s'asseyait tranquillement le médecin, pour arrêter le supplice juste au point au delà duquel la douleur aurait tué le patient. Derrière la grille en bois siégeait le juge, pour recueillir les aveux que la torture arrachait. Mais pourquoi cette grille entre le juge inique et la victime? Était-ce pour empêcher que le sang ne rejaillît jusqu'à lui?



A la brasserie de l'hôpital, à Ratisbonne (voy. p. 140).

Tout près de cette salle se trouve la prison du comte Scheffgotsch. C'est un affreux cachot, sans jour, sans air, de six pieds carrés tout au plus, et que le curieux ne visite pas sans torture, car la porte, ouverte dans un mur très-épais, n'est haute que de deux pieds et demi. Voici ce que j'ai copié sur le catalogue manuscrit dont j'ai parlé et qui en regard du texte allemand porte une traduction française :

« Prison du comte Scheffgotsch qui fut en concert avec Wallenstein. Retenu quinze semaines, il fut exécuté chez la Croix-d'Or, où est la fontaine. On y trouve une ouverture pour lui donner sa nourriture, une autre au plafond pour épier son monologue, et une commodité. »

En vérité, ils auraient bien dû laisser cela en allemand. Remarquez que Ratisbonne était ville impériale, c'est-à-dire république, ce qui n'empêchait pas qu'on n'y torturât bel et bien comme dans les châteaux des grands seigneurs. En ce temps là nobles et vilains, dès qu'ils avaient la force, en usaient avec cruauté.

C'étaient les deux jeunes filles du concierge qui m'avaient conduit en cette affreuse prison. L'une portait le flambeau, l'autre donnait les explications, et parfois, comme l'héroïne de Jules Janin, prenait la place du patient pour faire comprendre le jeu des abominables machines. Aujourd'hui de gracieux enfants sourient au milieu de ces horreurs, et ce sol qui a tant bu de sang, ces murs imprégnés encore de malédictions, ne retentissent plus que du bruit des pas des curieux. Ah! que la justice vient lentement, et que l'humanité, elle aussi, a longtemps porté sa croix dans la voie douloureuse, *via dolorosa!*

XXII

DE RATISBONNE A PASSAU.

Les ruines et la sombre fiancée. — Un paysan du Danube. — Straubing, Agnès Bernauer et une reine d'Égypte. — Les pèlerins du Danube et Satan. — Hohenlinden. — Le pont du *Dampschiff*.

En retournant à l'hôtel pour y faire cette fois une bonne nuit, je me disais : « Décidément, j'ai perdu ma journée.... » et vous, mon cher ami, vous faites comme moi, en examinant le maigre butin que j'ai emporté de Ratisbonne.

Comme on m'en avait averti, avant quatre heures du matin, un bourreau de garçon d'hôtel me réveilla pour partir à cinq. Le beau temps était revenu, la lune était magnifique et les étoiles brillaient encore. J'avais compté économiser une demi-heure sur le temps qu'on me laissait, pour faire une dernière course au pont et dans le grand faubourg de Stadt-am-Hof; mais comme il est bien difficile d'aller vite avec des gens que l'on ne comprend guère et qui vous entendent encore moins, je perds mon heure en allées et venues du bureau de police au bateau. Ce n'est pourtant pas qu'on n'ait bien simplifié les choses. Jusqu'au 16 mars 1857, il était presque aussi difficile d'entrer et de circuler en Autriche que dans le Céleste Empire. Voyez plutôt l'énumération des formalités alors requises :

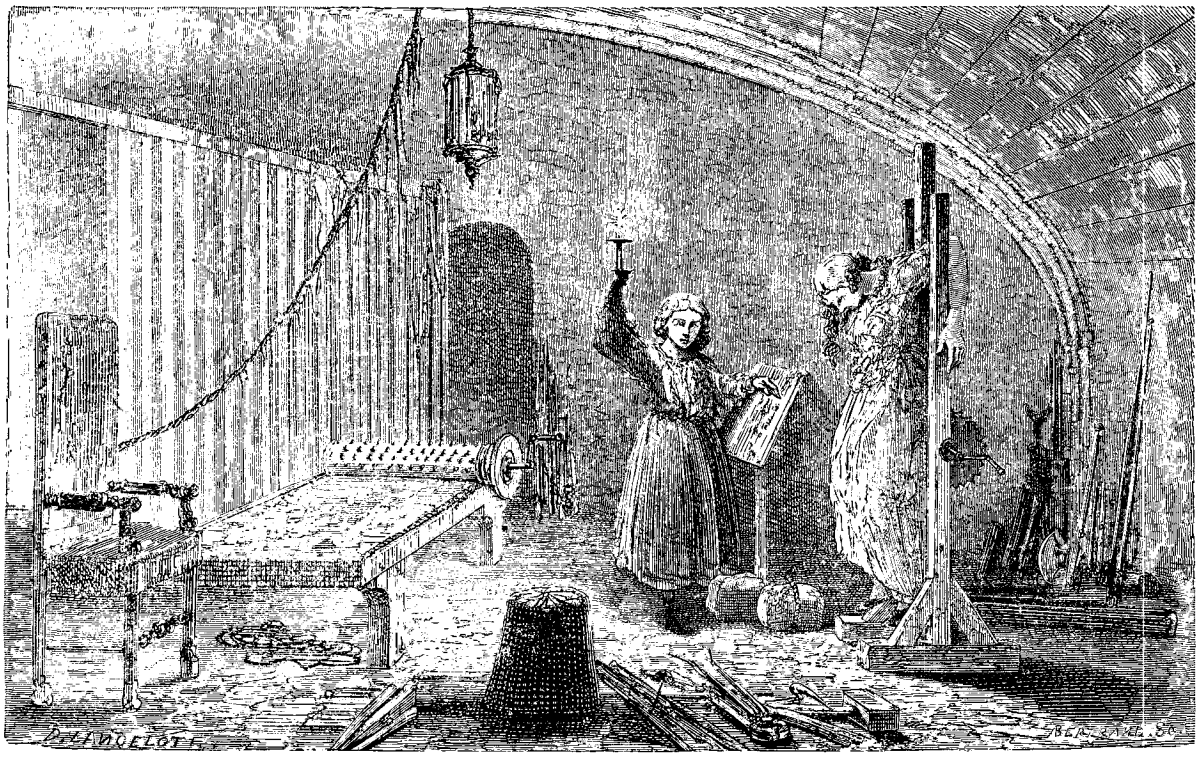
« Il faut, disait M. Marmier (*Du Rhin au Nil*), dans chaque ville qu'un nouveau visa soit appliqué à votre passe-port; dans chaque ville encore, on vous présente, dès votre entrée à l'hôtel, une pancarte en trois langues qui renferme un long interrogatoire. La police veut savoir non-seulement votre nom, votre état, mais quelle est votre religion, et si vous êtes veuf, célibataire ou marié, deux questions qui, aux yeux de nos compatriotes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paraissent fort indiscrètes. Lorsque enfin vous avez satisfait à toutes ces injonctions, s'il vous plaît de partir, ce n'est pas fini. Votre passe-port, embelli d'un douzième parafe et d'une douzième tête d'aigle, n'est qu'une pièce justificative; il vous faut de plus un petit billet spécial qui fixe le jour de votre départ, le lieu où vous allez. Sans cette pièce officielle, impossible de retenir une place soit à la poste, soit sur un chemin de fer ou sur un bateau à vapeur. » Voilà à quoi j'échappais; je remercie le ciel de n'être venu en Autriche que depuis ce bienheureux jour du 16 mars 1857, que j'inscrivis sur mes tablettes en grandes majuscules. J'ai, en effet, traversé l'empire de part en part, et l'on ne m'a demandé mon passe-port que deux fois, à la frontière et à Vienne.

Enfin tout se termine, me voilà à bord. La lune a pâli : le jour est venu, et le soleil va bientôt se montrer au-dessus des montagnes; nous partons. Dans quatorze heures nous serons à Lintz.

Au-dessous de Ratisbonne, les collines qui vont rejoindre le Bohmerwald sont toujours en vue. A droite, une plaine fertile qui n'a de beauté que pour son propriétaire; à gauche, beaucoup moins de revenus, mais de molles ondulations de terrains qui portent des forêts, des villages, et envoient de temps en temps un promontoire dans le fleuve. Sur une de ces hauteurs, qui domine le village de Donaustauf, j'aperçois la résidence d'été des princes de Thurr et Taxis, et les restes d'un vieux château des évêques de Ratisbonne. C'est Bernard de Weimar qui, durant la guerre de Trente ans, en éventra les tours avec son canon pendant un siége de deux mois. Il



La salle de torture, à Ratisbonne (voy. p. 149).

est encore dans l'état où les Suédois l'ont laissé; seulement ces ruines sont à présent soignées comme des palais tout neufs; des sentiers ombreux y conduisent, et de belles plantations y ménagent les points de vue.

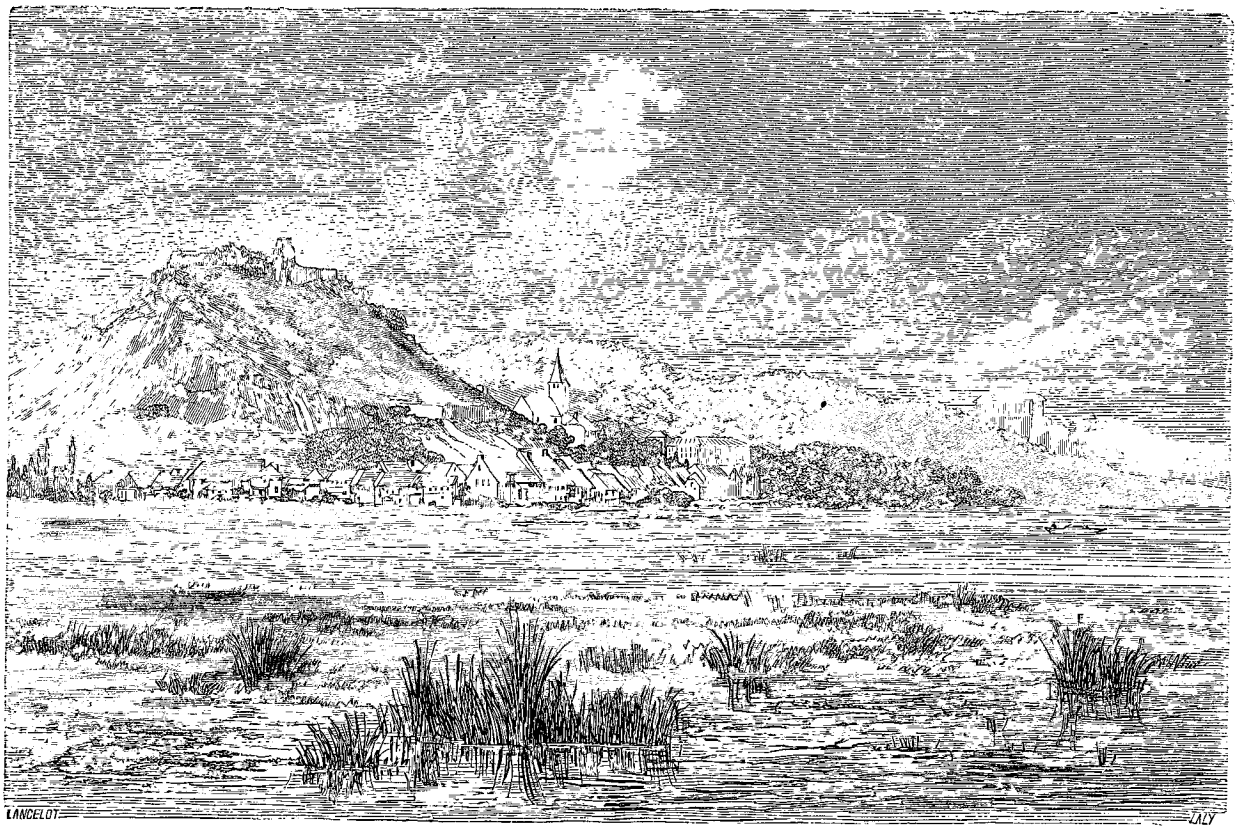
Sachons gré aux Allemands de nous avoir donné l'exemple de ce respect des choses du passé. Ils mettent beaucoup de coquetterie à décorer leurs ruines, et aident la nature à y semer ses parfums et ses fleurs. Parfois une harpe éolienne est suspendue entre les créneaux, et le vent qui passe sur ses cordes sonores les fait vibrer harmonieusement. Au milieu de la nature morte, derrière les arbres de la forêt ou sur les rochers de la montagne, ils aiment à retrouver les souvenirs de l'histoire, les vagues rêveries de l'imagination et les poétiques émotions du cœur. Ils ont raison, il faut tout embellir et jouer, même avec la mort. Quand Mirabeau sentit venir l'heure suprême, il fit ouvrir ses fenêtres pour recevoir en plein la lumière; il demanda des fleurs, de la musique, des parfums, pour communier une dernière fois avec la nature et entrer doucement dans la mort, en dorant comme d'un dernier rayon de soleil couchant les austères pensées que la sombre fiancée éveille dans l'âme défiante.

Tout près de Donaustauf, sur le Salvatorberg, le roi Louis a fait bâtir la Walhalla « la salle des élus ». C'est, il est vrai, un monument de haine contre nous. Le roi en posa à dessein la première pierre le 18 octobre 1830, anniversaire de notre grande défaite à Leipzig, comme pour réveiller les colères de 1813 et en même temps protester contre notre révolution de juillet 1830. Il en fit l'inauguration douze ans après, le même jour, alors que l'Allemagne était toute joyeuse encore de la petite honte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il nous avait fallu boire en 1840, et qu'elle n'avait pas fini de chanter à tue-tête le fameux refrain du temps : « Non, vous ne l'aurez plus notre Rhin allemand! » Mais je n'étais pas venu aux bords du Danube pour y chercher la glorification de la France, et je trouve parfaitement légitime que les Allemands célèbrent leur délivrance et leurs victoires, même quand nous ne célébrons plus les nôtres, à condition toutefois qu'ils n'y mettent pas d'injustice. Qu'est-ce que nos grands poëtes, par exemple, ont fait au roi Louis? Et pourquoi la haine contre nous est-elle allée jusqu'à chasser de la Walhalla Corneille et Molière, quand il fit peindre le *Parnasse moderne?* Il me semble que notre littérature est un peu comme ce soleil dont Bonaparte parlait à un autre Allemand, le comte de Cobentzel, après Arcole et Rivoli : « Aveugle qui ne la voit pas[1]. »

La Walhalla n'en est pas moins une grande pensée et une belle chose : le Parthénon d'Athènes transporté en Germanie. Autour du temple, rien que la forêt, les rocs et la montagne. Alentour, pas un village, pas une cabane; du moins on n'aperçoit même pas du pont de notre bateau l'indispensable maisonnette du gardien. Le temple des héros de la Germanie s'élève seul au-dessus du grand fleuve allemand. Il fait comme partie de la nature magnifique qui l'enveloppe. Toute l'Allemagne passe à ses pieds en remontant ou descendant le fleuve immense, et elle salue du cœur et de la pensée le sanctuaire de la commune patrie.



Donaustauf et la Walhalla.

La *Bavaria* de Munich avec son *Portique d'honneur* n'est, après tout, qu'un monument de vanité municipale, et la plupart des grands hommes qui ont là leur buste sont de ceux dont la gloire ne dépasse pas la limite d'une ville ni d'une génération. Il n'en est pas de même à la Walhalla. Elle parle, par les souvenirs qu'elle évoque, à l'Allemagne entière, et par ses belles proportions et son site, aux gens de goût de tous les pays[1].

Nous avions quitté Ratisbonne par un temps magnifique; mais peu à peu de légères bandes de nuages s'étaient montrées au-dessus du fleuve. Je n'y faisais pas attention, car plus haut et tout autour brillait la lumière argentée du matin qui nous promettait un heureux voyage. Au-dessous, l'eau était pailletée d'argent et d'or. Tout à coup, à un tournant du fleuve, le soleil se voile, la lumière s'éteint, la brume monte et nous enveloppe d'une atmosphère grise et pâle qui roule ses ombres autour de nous, mais que nos yeux ne peuvent percer

1. Il faut, pour l'intérieur de la Walhalla, faire une restriction à ces éloges. La double ligne de bustes qui s'étend le long des murailles n'est point d'un effet heureux. On y trouve heureusement à admirer de belles fresques et quelques bonnes sculptures.

1. L'Allemagne y tient. Le roi de Prusse vient de décider (décembre 1862) que l'anniversaire de Leipzig deviendrait la grande fête nationale de la Prusse. Il a même joint à cette réminiscence, tout en signant un traité de commerce avec nous, un souvenir de Rosbach. Je vous abandonne Rosbach, mais vous étiez dix à la curée du lion, ne l'oubliez donc pas. Et puis, encore une fois, quel profit y a-t-il pour le monde à éterniser ces rancunes? — Il faut dire aussi que l'institution de ce jubilé anti-français est surtout une manœuvre politique contre les députés libéraux. Mais je ne l'aime pas plus vu de ce côté que de l'autre.

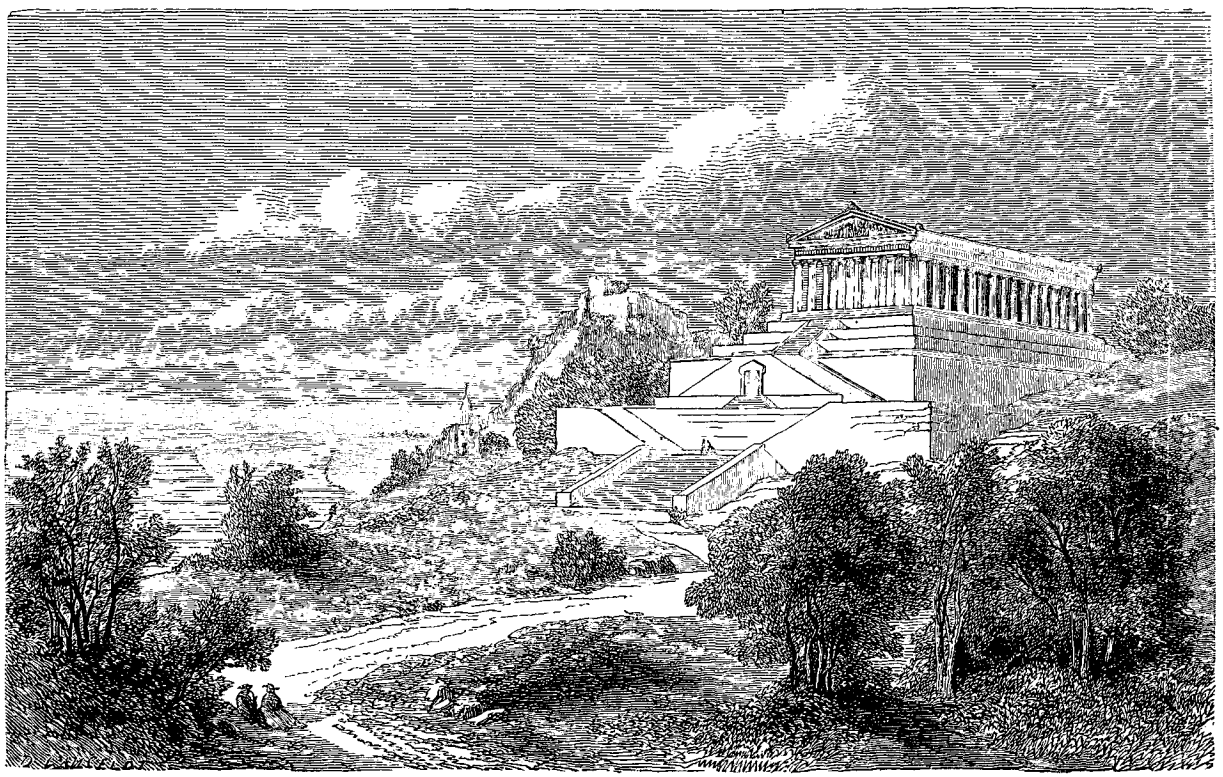
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à trois pas. A peine si du bordage nous apercevions les rides de l'eau. Nous sommes dans un nuage, et quoique les Grecs y aient mis leurs dieux, c'est une enveloppe humide et froide qui n'a aucune espèce d'agrément.

Le bateau, qui était parti à toute vapeur, prend une allure indécise et inquiète. Il s'arrête ; on prépare les ancres ; la machine jette dans l'espace son sifflet strident qu'elle répète à intervalles égaux. Cependant le capitaine, qui semble voir sa route là où nos yeux ne voient que la nuit, fait un signal ; nous marchons, mais en comptant nos tours de roue. La cloche du bord alterne avec le sifflet et sonne un tocsin comme celui qui appelle aux incendies dans nos campagnes. Tout l'équipage a les yeux et les oreilles tendus vers l'espèce de gouffre où nous entrons à chaque instant davantage. J'entends à notre avant sortir un cri rauque dans lequel on sent de la crainte. Il y a un péril..., mais pour qui?

Quelques tours de roue plus loin, le brouillard s'agite à notre gauche, et il en sort à demi une forme encore enveloppée d'ombre étrange, hideuse. On dirait un immense faucheux dont les grandes pattes s'agitent rapidement. Le même cri que j'entendais tout à l'heure se répète. C'est celui de tout l'équipage, hommes, femmes, enfants d'une de ces grandes barques, cachée presque tout entière sous une haute cabane en planches de sapin et bordée d'immenses avirons qui se manœuvrent de la plate-forme établie sur le toit même de la barque.

Nous n'avions couru que le danger de passer sur le corps du bateau, de la cargaison et de l'équipage. Aussi j'éprouvai un grand soulagement quand je le vis,



La Walhalla.

à notre arrière, rentrer dans la brume comme une apparition qui s'efface.

Au bout d'une demi-heure, qui me parut longue, surtout en la mesurant aux figures inquiètes de plusieurs passagers, nous sortîmes de ces ténèbres plus vite encore que nous n'y étions entrés. Le rideau de brume qui nous enveloppait se fondit de gauche à droite et du haut en bas. Le soleil reparut et dessina vivement les déchirures de notre humide manteau en les frangeant de lumière. Ses rayons pénètrent et éclairent tous les recoins de ces ombres qui, sous leurs traits de feu, se roulent, se tordent et s'élèvent. La nature sort radieuse de son linceul de mort. Nous revoyons le fleuve majestueux et calme, les îles ombreuses qui bordent sa rive droite, les vertes collines dont l'autre est chargée, et, au-dessus de nos têtes, dans l'azur du ciel, des nuages aux formes gracieuses et puissantes que le soleil fait resplendir comme la neige des glaciers, et qui seraient bien, ceux-là, le trône d'un immortel.

Nous venions de traverser un de ces brouillards très-fréquents sur le Danube, qui causent beaucoup de sinistres, et entravent la navigation bien plus que les écueils et les bancs de sable cachés sous les eaux.

Le soleil revenu, nous marchons vite, mais nous n'avançons point, parce que le Danube fait en cet endroit de fréquents détours. Je ne m'en plains pas : j'aime la ligne droite dans la vie, pas du tout dans le paysage. Trois cents lieues de chemin de fer m'ont d'ailleurs saturé de géométrie.

Ces courbes du fleuve ne sont pas seulement élégan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tes, elles font varier sans cesse le point de vue, et les mêmes sites se montrent sous les aspects les plus divers. Nous voyons une ruine dont nous faisons ainsi presque le tour. Vingt fois Straubing apparaît à tous les points de l'horizon, même derrière nous, avant que nous passions devant ses murs. Aussi les gens du pays disent-ils : « De Ratisbonne à Straubing, il n'y a pas moyen de s'égarer ni d'arriver. »

Straubing est célèbre par la mort tragique de la belle Agnès Bernauer, fille d'un petit bourgeois d'Augsbourg. Un fils du duc de Bavière l'avait épousée en secret; le père, irrité de ce mariage disproportionné, accusa Agnès de sorcellerie et la fit précipiter du haut du pont de Straubing dans le Danube. Comme elle surnageait et que le flot la portait à la rive, le bourreau la saisit par ses longs cheveux et lui tint la tête au fond de l'eau jusqu'à ce qu'elle fût noyée.

Je ne vous parlerais pas de cette aventure, dont vous trouverez le récit partout, si elle ne venait de faire commettre un de ces méfaits archéologiques auxquels se laissent parfois aller l'érudition allemande et la nôtre. La *Gazette de Cologne* racontait dernièrement que des pêcheurs avaient trouvé dans le Danube, près de Straubing, une épée portant l'inscription : *Anno Domini* 1303. La catastrophe d'Agnès était postérieure de près d'un siècle et demi, en 1436, et la pauvre enfant n'avait pas été frappée de l'épée. On n'en conclut pas moins que cette vieille ferraille était l'épée d'Émeran Kæsberger de Kalmberg, qui avait joué un rôle dans le procès, et elle vient d'être ou sera solennellement donnée au musée germanique de Nuremberg.

Que de choses dans nos croyances d'érudits et d'artistes ont des attributions équivoques, et comme nos collections auraient besoin de ce savant et terrible abbé « le dénicheur de saints », qui trouvait tant de suppôts du diable en des personnages pieusement révérés. Par contre, si l'archéologie met certaines choses trop haut, elle en laisse tomber d'autres trop bas. Un jour, je trouvai à la porte d'un épicier la momie d'une reine d'Égypte. Je demandai ce qu'elle faisait là. « Mais j'en fais de l'encre de Chine », me dit mon industriel. Ayez donc été la beauté, la grâce, la puissance, l'amour, pour finir par là!

Ce qui me rappelle cette fin lamentable, c'est l'Isar, que j'avais vu naître à peu près à Munich, et que je viens de voir se perdre dans le Danube, au-dessous de Straubing. Le pauvre petit fleuve, qui, à Munich, est tout turbulent et tapageur, fait là si triste figure, que sans le *guide* je l'aurais pris pour un marais honteux qui se cachait à demi sous les saules. Il faut être vraiment grand pour disparaître de la scène avec éclat; et encore combien de grandeurs de ce monde, hommes ou choses, qui meurent misérablement!... le Rhin et le Rhône n'ont pas d'eau à leur embouchure.



Intérieur de la Walhalla.

Je n'avance guère : c'est que notre bateau ne va pas vite. Nous contournons une plaine fort riche, le grenier d'abondance de la Bavière, dont Straubing est l'entrepôt. Or vous savez, par notre Beauce, que pour un pays, richesse ne veut pas dire beauté. Il arrive donc que j'ai beau regarder, je ne trouve rien à vous conter, et que je suis réduit à faire, comme le Danube en l'endroit où nous sommes, de longs détours.

Au-dessous de Straubing, le paysage se dessine mieux, par places. Sur la rive gauche, la petite ville de Deggeedorf se présente dans un site délicieux. Le Danube y a douze cents pieds de large, et un pont de bois à vingt-six ouvertures en réunit les deux rives.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chaque année, avant la débâcle des glaces, on l'enlève. Il y a quarante ans, on était occupé à cette besogne quand la débâcle se produisit si soudainement, qu'elle brisa les arches des deux bords. Le milieu du pont fut emporté avec trente hommes qui y travaillaient. Ils semblaient perdus; mais les glaces repoussèrent peu à peu l'épave vers la terre, et une demi-lieue plus loin ils purent s'en tirer. Je ne sais si je me trompe, mais je vois, au moment où nous passons, travailler beaucoup à ce pont, et il me semble qu'on veut le reconstruire en pierre, chose rare sur le Danube.

Rien de curieux à noter tout le long de cette route, si ce n'est des usages, des traditions qu'un homme du bord, quelque voltairien bavarois, me raconte. Entre Ratisbonne et Straubing il m'avait montré deux villages : celui de *Heiligenblut*, qui prétend, me disait-il, posséder du sang de Jésus-Christ, et celui de Sossau, qui veut absolument que le sang de Notre-Dame de Lorette ait été renouvelé pour lui, et il ajoutait : « Si vous étiez à terre et que ces braves gens vous contassent que des anges ont enlevé leur église d'un village qui venait de passer traîtreusement à la Réforme, et l'ont transportée où elle est maintenant, il ne faudrait pas vous aviser de leur rire au nez, d'abord parce qu'ils vous diraient très-exactement la date de la chose, une nuit de l'année 1534 ; ensuite, parce qu'ils seraient bien capables de vous faire un mauvais parti. Ils vivent de leur miracle; les pèlerins qui affluent y dépensent beaucoup d'*ex-voto*, mais aussi un peu d'argent. »

Ce point des rives du Danube est pour les croyances religieuses un pays de promission[1]. A Ober-Altaich on conservait comme reliques des larmes de saint Pierre et le foin qui avait servi dans la crèche du Seigneur; tout à côté, sur le Bogenberg, une vieille église ren-



Vue de Straubing.

fermait une statue en pierre de la Vierge, qui avait remonté toute seule le Danube et s'était arrêtée là. A Deggendorf, ce sont des hosties qui, dérobées par des Juifs et percées de coups, rendent du sang. Les mécréants ne peuvent venir à bout de les détruire et les jettent au fond d'un puits : aussitôt un nimbe d'or flotte au-dessus, dénonce le crime et les coupables. Quand la multitude les a égorgés, les hosties reviennent d'elles-mêmes dans le tabernacle.

Toutes ces localités, consacrées par des miracles, sont naturellement devenues des lieux de pèlerinage, et l'on voit fréquemment sur le fleuve de grandes barques remplies à couler de pèlerins qui se rendent aux saints lieux en chantant des cantiques. Nous en rencontrons une si chargée, que notre steamer est obligé de ralentir le mouvement de ses roues, de peur que l'agitation des flots ne fasse chavirer la pieuse *théorie*. Du reste, ce beau fleuve, les collines du Bohmerwald qui le bordent, la forêt qui les couvre, cette vallée élégante et paisible où ne se voit nulle trace de l'industrie moderne, ce silence de la terre sous un soleil de la Grèce, ces chants pieux qui s'élèvent du milieu des eaux, tout reporte aux solennités du paganisme antique, quand la nature, la grande enchanteresse, était toujours de moitié dans la fête.

Vous voyez qu'au bord du Danube bavarois, si l'on n'a pas remonté tout à fait jusqu'à l'antiquité grecque, on est du moins encore en plein moyen âge. Ne vous étonnez donc pas d'y trouver Satan tout à côté des saints, et lui aussi fort occupé. Tandis, par exemple, que les anges faisaient à Sossau, et pour le bon motif, le miracle dont je vous parlais tout à l'heure, le diable

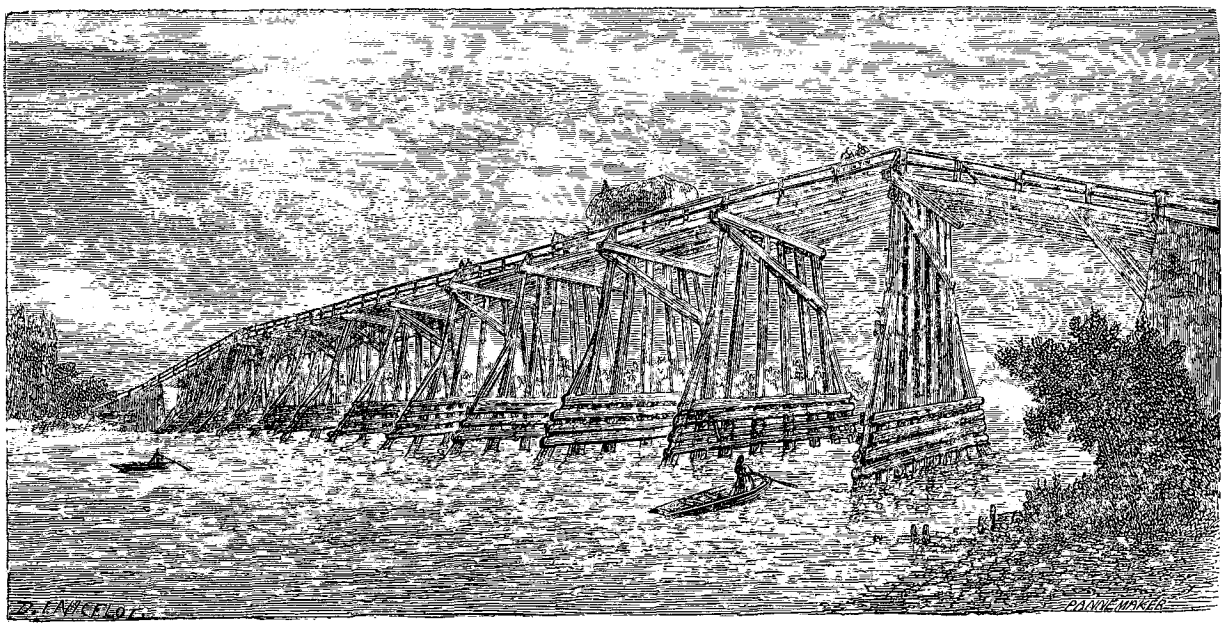
1. On trouve aussi, surtout un peu plus bas, à l'entrée en Autriche, beaucoup de noms géographiques qui se terminent par la syllabe *zell*, mot qui signifie cellule, et dont la combinaison avec un nom de bourgade ou de ville (Marbachzell, Engesszell, Engelhartszell, Hafner-Zell, etc.) annonce qu'un ermitage a donné naissance à ces centres de population.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en faisait un quelques lieues plus bas, à Deggendorf, bien entendu dans un but satanique. Il y avait là un monastère si pieux, si rebelle à toute tentation du malin, qu'un jour il s'en alla chercher dans les Alpes une grosse montagne pour en écraser le couvent. Mais comme il approchait, la cloche se mit soudain à sonner matines et le doux chant de l'*Ave Maria* s'éleva dans l'air. Il eut peur, se sauva et laissa tomber sa montagne. On la voit encore : c'est le Nattenberg, une masse de gneiss, isolée au bord du Danube, haute de trois cents pieds, longue de cinq à six mille. Satan, en vérité, n'avait pas épargné sa peine.

Qu'il faut peu d'effort à l'imagination populaire pour transformer un phénomène naturel en une légende gracieuse ou terrible! Ce roc solitaire, la science l'étudiera et en trouvera l'origine. Mais le peuple n'attend pas les savants. Il a à son service les puissances invisibles du ciel et de la terre; il commande : elles obéissent, et ensuite il tremble devant elles.

Ce pauvre diable de Satan n'était pas toujours si noir qu'on le fait. Dans la grande comédie humaine, il a bien des fois, au moyen âge, joué le rôle du *patito*. Il est souvent trompé, bafoué, quelquefois même battu, avant d'arriver à la grandeur méphistophélique que Gœthe lui a donnée. Vous venez de le voir prendre beaucoup de peine pour rien à Deggendorf, tout comme un simple mortel; un peu plus bas, même chose lui est arrivée. Pour empêcher le départ des croisés qui s'étaient proposé de descendre le Danube, il jeta dans le fleuve, à Wilshofen, de grosses masses de rochers, mais si maladroitement que les croisés passèrent, et après eux tout le monde; il n'y gagna que d'être maudit par chacun pour sa mauvaise volonté impuissante; et, de nos jours, avec un peu de poudre,



Un pont de bois sur le Danube, entre Passau et Vienne.

les ingénieurs ont fait sauter les rochers et l'œuvre satanique. Quoi qu'en disent certaines gens, qui nous assurent l'avoir encore vu tout dernièrement sortir du puits de l'abîme, le diable s'en va tout comme sont parties tant d'autres choses du bon vieux temps.

Après les anges et les démons, donnons un souvenir aux hommes. L'Isar, le Danube, l'Inn et les montagnes du Tyrol forment un quadrilatère dont nous longeons en ce moment un des côtés, plaine basse et marécageuse où l'archiduc Jean pataugea si bien en 1800, avant Hohenlinden. Depuis la foudroyante campagne d'Arcole et de Rivoli, on ne parlait plus, dans l'état-major autrichien, que d'imiter les grandes manœuvres de Bonaparte, de tourner par la droite, de tourner par la gauche, puis d'enfoncer le centre : ça n'est pas, en effet, plus difficile que cela. Moreau se trouvait sur l'Isar, à Munich ; l'archiduc à Braunau, sur l'Inn. Nous occupions entre les deux fleuves l'éclaircie de Hohenlinden, au centre d'une grande forêt qui couvre le haut pays et les plateaux d'où l'on descend par terrasses successives jusqu'au sol effondré qui vient mourir au Danube. C'est par là que l'archiduc engagea sa lourde armée pour surprendre le passage de l'Isar, au-dessus de Straubing, et se placer sur les derrières de Moreau. Au bout de quelques lieues, on ne pouvait plus avancer; il fallut, en pleine marche ou du moins en pleine opération, changer le plan de campagne et l'ordre de bataille. On se résolut à assaillir de front les terrasses pour enlever Hohenlinden, le centre de notre ligne; mais Ney était là, le brave des braves; il les arrêta court, tandis que Richepanse accomplissait un mouvement tournant des plus hardis et des plus heureux de ce temps des grandes inspirations militaires. L'archiduc paya son essai de haute stratégie au prix de vingt mille hommes et de quatre-vingt-sept canons.

Bien que gagnée à cent lieues de France, cette victoire était une bataille défensive, sœur cadette de ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grandes aînées, Fleurus et Zurich. Laisons au dernier rang celles qui ne sont que de glorieux égorgements, mais plaçons au premier les victoires qui sauvent, et au second celles qui pacifient. Moreau avait mission d'aller chercher la paix à Vienne; il la trouva sur ce chemin, en dépit des guinées anglaises. Du pont du *Dampschiff*, nous ne pouvons voir le champ de bataille qui s'enfonce à dix ou douze lieues dans le sud, mais il était là, et je le salue en passant.

Ces souvenirs du pays, rencontrés si loin de la frontière, font battre le cœur. Qu'on dise ce que l'on voudra, ici et ailleurs, des travers, des ridicules, des défaillances de la France, il n'y a qu'un grand peuple pour laisser de telles empreintes sur la face des continents; et en voyant ces traces glorieuses, le plus obscur de ses enfants éprouve le sentiment qui s'éveille dans l'âme du fils des grandes races, quand il trouve tout à coup, en une région lointaine, le blason de ses pères fièrement sculpté au front d'une ville ou de quelque vieux château.

Je ne vous ai pas encore parlé de notre bateau. Il fait cependant partie du paysage, et peut-être porte-t-il des gens curieux à voir. Faisons-en le tour avant d'atteindre Passau, car arrivé là, nous n'aurons plus d'yeux que pour la rive.

Ce que le chemin de fer est à la diligence, le steamboat l'est au navire à voiles : de la fumée, des cendres, du bruit, un mouvement saccadé, une forme ramassée et disgracieuse. Comme science et industrie, c'est magnifique; comme art, c'est bien laid, à côté du navire chargé de sa voile latine, qui s'incline au vent et ondule doucement sur la vague qui l'emporte. Le fleuve à présent est presque aussi désert qu'une voie ferrée. De loin en loin nous apercevons un bateau, mais on n'y voit plus de voyageurs, seulement quelques bons compagnons qui payent leur passage avec l'assistance qu'ils donnent aux mariniers.

Sur notre *Dampschiff*, nous étions peu d'étrangers. Sans les colis de marchandises et les indigènes, il n'aurait point fait ses frais : un seul Français, votre serviteur; quelques Anglais présentant les deux échantillons de la race, l'un court et gros, l'autre long et maigre, avec une lady qui ne quittait pas son *murray* des yeux, et regardait le paysage dans son *guide;* une famille belge, ou plutôt cosmopolite, métisée de Suisse et habitant la Russie, où elle retournait; des Allemands qu'on paraisssit avoir oubliés jusqu'à vingt ans dans leur maillot, tant ils étaient embarrassés de leurs mouvements; des paysans bavarois dont la grande occupation était, leur pipe fumée, de tirer d'un étui à lunettes un long peigne pour arranger leur chevelure, qu'ensuite ils inondaient d'huile. Parmi eux pourtant un couple d'amoureux qui faisaient sans doute leur voyage de noces, et qui ne se quittaient pas un instant de la main ni des yeux. Je ne sais vraiment pas pourquoi ils étaient partis, car ils étaient bien indifférents à tout ce qui se passait autour d'eux, bien seuls au monde, et, à eux-mêmes, tout leur univers.

Voyez le charme d'un sentiment vrai. Au milieu de ces figures sans expression, sans idées, ce couple de fiancés me réjouit le cœur et les yeux, comme tout à l'heure le premier rayon de soleil qui perça au travers des nuages humides et bas dont nous étions enveloppés.

Je croyais avoir fini mon voyage de découvertes sur le pont de notre bateau, quand je trouvai encore, dans un coin, un vieux savant armé d'énormes lunettes rondes et enveloppé, malgré le soleil, de son manteau, toujours lisant, annotant et rêvant, mais ne regardant jamais. Moi, au contraire, je le regarde beaucoup, et je cherche à lire dans son esprit à travers sa bonne grosse figure. Il parle sans doute dix langues, sait par cœur l'antiquité grecque et celle des Védas, a étudié tous les systèmes, et très-certainement en a publié au moins un. Il a remué beaucoup de faits, beaucoup d'idées, et n'est probablement d'accord avec personne, peut-être pas avec lui-même. Il a traversé le monde sans s'en apercevoir, et il aurait été bien certainement capable, le 14 octobre 1806, d'aller, comme Hegel, par les rues d'Iéna, chercher un éditeur pour sa *Phénoménologie*, sans entendre le canon de Napoléon qui éclatait au-dessus de sa tête. Mais c'est un soldat de la pensée, un vétéran qui a blanchi dans les veilles. Si son œuvre est trouble comme celle de tant d'autres, le Temps tient un grand crible où tout tombe, se clarifie et s'épure. Heureux qui peut y faire passer une parcelle de vérité : celui-là a payé sa dette de la vie. Mon vieux savant est peut-être de ce nombre : je voudrais bien lui serrer la main, et il faudra que j'en trouve l'occasion avant la fin de notre journée.

En attendant, mes amoureux et lui me donnent un curieux spectacle. Il n'y avait certainement qu'eux à bord, qui vécussent, et à eux trois, ils me représentaient bien l'Allemagne si souvent étrangère au monde réel par le sentiment, la poésie et la science. Après tout, ne vaut-il pas mieux être enlacé de ces fils d'or que des liens pesants de l'industrialisme? Le riche qui n'est que cela a reçu sa trompeuse récompense, *suam receperunt mercedem, vani vanam.* Le poëte ou l'amant, c'est la même chose, l'a toujours dans son cour et le savant dans sa pensée.

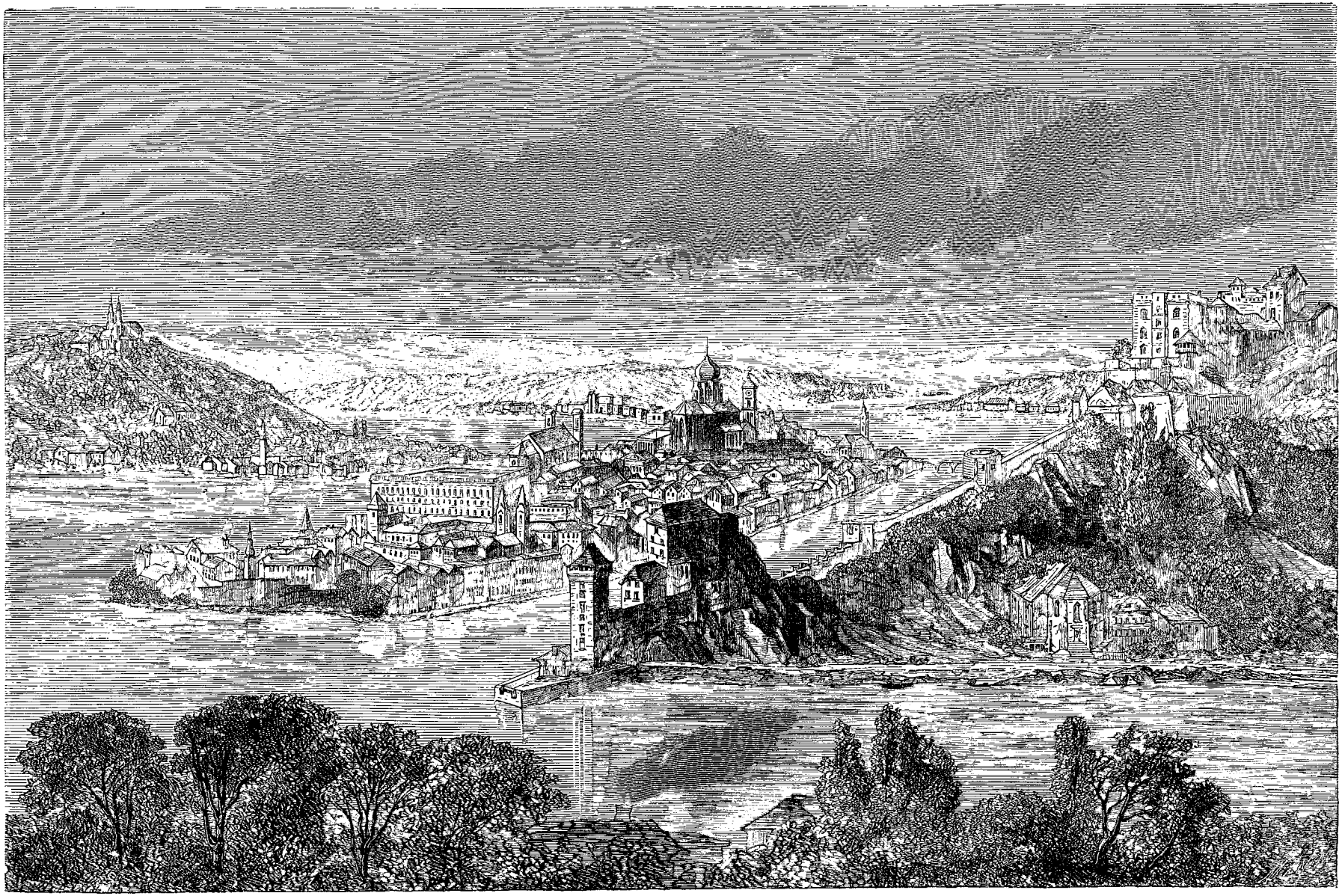
XXIII

DE PASSAU A LINTZ.

Passau et ses trois fleuves. — Harmonie entre la plaine et les montagnes. — Le sanctuaire de Mariahilf. — Une troupe de pèlerins à bord du *Dampschiff*.

Vilshofen est une petite ville à l'embouchure de la Vils, dans le Danube, et à une heure de Passau. Le paysage y change d'aspect. Depuis Ratisbonne, nous descendons au sud-est parallèlement à la chaîne du Bohmerwald, et en la serrant à chaque tour de roue de plus près. La rive gauche s'est donc chargée de collines qui ont pris de plus en plus l'aspect de montagnes onduleuses, aux sommets arrondis, d'où descendent de vertes prairies et des forêts aux teintes plus sombres, manteau de velours que la nature a jeté sur les épaules d'une reine, et dont les franges baignent dans le fleuve.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La rive droite, jusqu'ici fort plate, s'accentue à son tour. Les derniers contre-forts des Alpes Rhétiques qui courent entre l'Isar et l'Inn viennent y mourir en tombant dans le Danube, dont ils resserent le cours. Aussi n'a-t-on pu, en 1825, ouvrir une route le long de la rive qu'en coupant le flanc de la montagne. En souvenir de ces travaux d'Hercule, on y a taillé en plein roc un lion colossal.

Nous sommes à l'entrée d'une vallée magnifique et sauvage où le Danube s'enferme jusqu'aux approches de Vienne, et qui défie toute description. J'ai vu l'Elbe et la Suisse saxonne, le Rhin et ses bords tant vantés, de Mayence à Bingen et de Bingen à Coblentz ; c'est moins beau. Mais la mode mène là et ne conduit personne ici.

Cette vallée s'élargit cependant en de certains points. Ainsi au-dessous de Neuhaus, une heure avant d'arriver à Lintz, puis à quelque distance en aval de cette ville jusqu'à Wallsee, enfin de Krems jusqu'à Vienne, les montagnes s'écartent de la rive, le fleuve coule plus lentement et contourne des îles qui le divisent en plusieurs bras. Cette succession de sites différents offre un charme de plus. L'œil, comme l'esprit, se fatigue d'une beauté toujours la même, et l'ennui naîtrait, en voyage, comme en poésie, de l'uniformité.

Aux endroits où la vallée se resserre, à ceux aussi où la gorge finit, il arrive souvent que les rochers de la rive traversent le fleuve. Ils s'abaissent assez pour que les eaux passent par-dessus eux, excepté quelques orgueilleux qui, comme il s'en trouve partout, lèvent leur tête plus haut. Ce sont les rapides du fleuve; on les redoutait beaucoup autrefois; la poudre aidant, on se rit d'eux aujourd'hui. Ils ne font plus que procurer le plaisir d'une légère émotion. Nous venons de rencontrer le premier, c'est celui de Vilshofen, dont je vous ai parlé tout à l'heure.

Passau, la dernière ville de la Bavière sur la rive droite du Danube, réunit deux avantages qui ne se rencontrent pas toujours en même temps : elle est à la fois, pour le soldat ou le politique, une position militaire, et, pour le peintre ou le poëte, un site ravissant au confluent de trois cours d'eau, dont deux comptent parmi les plus grands de l'Europe : le Danube, qui lui arrive de la forêt Noire; l'Ils, qui descend des monts de Bohême, et l'Inn, qui lui vient du Tyrol. Tous trois se réunissent au pied du Georgenberg, qui porte fièrement une forteresse aujourd'hui peu redoutable, l'Oberhaus[1], et domine d'une hauteur de cent vingt mètres les fleuves, la ville et les trois faubourgs. On vante la vue dont on jouit à son sommet. J'aurais bien voulu y monter, mais le bateau ne s'arrête à Passau que quelques instants pour y déposer et y prendre voyageurs ou marchandises. Entre ceux qui partent se trouvent ceux que j'aurais voulu garder, mon savant et les deux fiancés.

Au confluent des trois fleuves, on me fait remarquer la nuance différente des eaux : celles de l'Ils, claires mais brunâtres comme toutes les sources qui ont filtré à travers les roches granitiques du Böhermerwald; celles du Danube, qui, dans les jours de calme, sont d'un vert d'émeraude; enfin les flots jaunes de l'Inn, qui, torrentueux et violent, ronge partout ses rives. La masse d'eau que l'Inn apporte est peut-être supérieure à celle du Danube; elle est du moins plus large[1], mais ne vient pas de si loin. Grâce à l'Inn, le Danube emporte à la mer Noire toutes les eaux du Tyrol allemand et de la Suisse que le Rhin, le Rhône, le Tessin et l'Adige ne prennent pas pour la mer du Nord et la Méditerranée.

Admirable harmonie des choses! sur la cime et les flancs des Alpes, au point culminant et au centre de l'Europe, se trouvent des neiges éternelles qui, réunies, formeraient une mer de glace ayant quatre cents lieues de superficie et parfois cinq à six cents pieds de profondeur. Cette mer sert de réservoir aux fleuves européens et cause en partie la fertilité d'une moitié de notre continent. L'été chaud qui, dans la plaine, tarirait les fleuves, dans la montagne fond le glacier, alimente les sources et envoie de l'eau aux rivières épuisées : c'est la nature morte qui donne la vie.

Passau est une des plus vieilles citées de l'Allemagne. Les Boies, ancêtres des Bavarois, et qui étaient une tribu gauloise, avaient construit un grand village sur la langue de terre au bout de laquelle l'Inn et le Danube se réunissent. Les Romains en firent un camp où ils établirent des cohortes bataves (*Batava castra*) : de là le nom moderne. Quand Lorch eut été détruit, en 737, par les Avares, l'évêque de cette ville se réfugia à Passau et y installa son siége. C'est l'origine de la riche principauté ecclésiastique dont l'ancien campement des légions romaines fut la capitale. Toutes les églises qui s'élevèrent dans la vallée du Danube, de l'Inn à la Leitha, eurent Passau pour métropole, même celle de Vienne, qui ne fut érigée en évêché qu'en 1480; et jusqu'à l'empereur Joseph II, le grand révolutionnaire autrichien, l'évêque souverain de Passau posséda de nombreux domaines en Autriche.

C'est dans l'hôtel de la Poste que fut signée en 1552 la transaction de Passau, qui annonça au monde la ruine des ambitieuses espérances de Charles-Quint, la victoire du protestantisme et l'avénement prochain de la liberté de conscience. Cette petite ville a donc vu un des événements considérables de l'histoire générale du monde.

Passau, qui fut sécularisé en 1802 et donné à la Bavière, n'a que douze mille habitants; mais bien que cette ville se trouve éloignée de tout chemin de fer, il est impossible que sa prospérité ne grandisse pas. La navigation à vapeur vient de s'établir sur l'Inn et sur la Salza, son affluent. Le 7 avril 1857, *le Prince-Otto*, de la force de cinquante chevaux, remonta de Braunau jusqu'à Salzbourg au milieu de l'enthousiasme des populations riveraines. Passau est donc l'entrepôt naturel non-seulement des produits du Tyrol, que l'Inn lui apporte, mais de ceux du riche pays de Salzbourg, que le chemin de fer de Munich à Lintz n'emportera pas tous.

Cette prospérité, toutefois, ne pourra aller bien loin, parce que la vallée de l'Inn est plus riche en beautés

1. L'Oberhaus n'a qu'une garnison de cent cinquante hommes et le château n'est guère qu'une prison.

1. Le pont de bois sur l'Inn a 760 pieds allemans (*Füsse*), celui qui est sur le Danube n'en mesure que 677. Le Füss = 324 millimètres, ce qui donne aux deux ponts 246 et 219 mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pittoresques, en sites charmants ou grandioses, qu'en terres fertiles, en cités populeuses et actives. Quand l'Inn a apporté les bois du Tyrol et les sels du Salzbourg, il ne faut pas lui demander autre chose. Cette pauvreté commerciale et la direction sud-nord de son cours ont fait de lui l'affluent au lieu du bras principal du Danube, comme la masse de ses eaux lui permettait d'y prétendre. Pour Rome, qui a arrêté il y a dix-huit siècles la géographie de ces contrées, l'Inn n'était qu'une route des Alpes vers la Germanie; le Danube, dans son cours d'occident en orient, était bien plus, le large fossé qui défendait les approches de son empire, la barrière de deux mondes.

En sortant de Passau, il faut se retourner bien vite, tandis que la vapeur vous entraîne, pour contempler une dernière fois la ville et ses faubourgs; car sur le Danube, on ne la voit bien que de ce côté. Le regard plonge dans les vallées par où les deux grands fleuves arrivent, puis remonte sur la ville étagée en amphithéâtre et qui sort d'un océan de verdure. Elle n'a point de beaux édifices, dit-on; mais à cette distance le détail échappe et l'ensemble est saisissant, encadré qu'il est, à droite, par le château d'Oberhaus, avec ses remparts que rien n'empêche à cette distance de croire formidables; à gauche, par la colline qui porte l'église de Notre-Dame de Bon-Secours (*Mariahilf*). Si son escalier de deux cent quarante-sept marches n'était pas couvert, j'y verrais sans doute quelque pèlerin en monter à genoux les degrés, et disant à chaque marche une oraison.

Mais M. Lancelot l'a monté pour moi, sur ses deux pieds, bien entendu. Comme ce n'était pas jour « d'expiation, » il n'y trouva que deux ou trois mendiants et quelques femmes qui avaient pris par là pour abréger l'ascension de la colline.

Avec un pareil site, des Italiens eussent fait merveilles. Le *Tedesco* paraît bien avoir eu l'intention d'appeler, lui aussi, l'art au secours de la religion. Ils ont du moins creusé dans la muraille de gauche une multitude de niches; mais les statues n'y sont pas; point de fresques non plus, aucune sculpture : c'est tout bonnement un escalier pour monter, comme la colline, au lieu de porter ces magnifiques platanes, l'ornement des terres du Midi, n'est qu'un prosaïque verger au maigre feuillage.

Ces aparences refroidissaient déjà le zèle de notre artiste et l'arrêtaient au bas des deux cent quarante-sept marches, « lorsque, me dit-il, un rayon de soleil, perçant juste à ce moment, au sommet du Calvaire, qu'il emplit de sa lumière dorée, me sembla une promesse et un encouragement. Je fis donc l'ascension. Au dernier palier, je rencontrai une grande belle jeune fille en robe de soie, à volants modérés, coiffée de l'immense foulard noir, dont les bouts retombent par derrière, plus bas que la ceinture, et qui constitue la coiffure des femmes du peuple dans l'archiduché.

« Le rayon de soleil tenait déjà ses promesses. A défaut d'une œuvre d'art, qui manquait encore, une belle créature! Bien chaussée, ce qui est rare; bien gantée, ce qui l'est plus encore; l'air modeste et presque touchant. Elle me salue d'un *Gut morgen* harmonieux, auquel je réponds par le plus respectueux de mes saluts.

« Mais les deux cent je ne sais combien de marches et mes espérances aboutissent à une chambre carrée, pleine de grandes croix en sapin, de sept à dix pieds de haut, que des pèlerins ont apportées en rampant sur leurs genoux, et de béquilles, d'écharpes, de voiles, de fleurs fanées, de tableaux votifs où des peintres en bâtiment ont dessiné des apparitions miraculeuses; un pêle-mêle enfin d'*ex-voto* que les yeux des fidèles peuvent seuls regarder. S'ils représentent en effet une grande somme de piété, qu'on serait tenté d'appeler d'un autre nom, ils n'ont pas une parcelle d'art. J'ai vu en Italie bien des sanctuaires analogues, mais presque toujours un *Bambino* radieux ou une chaste *Madone* de quelque maître, glorieux ou inconnu, cachait sous son éclat ces signes de misère humaine et ouvrait à la fois, pour les yeux et le cœur, le ciel de l'art et du sentiment religieux.

« Ici, rien. Je sortis bien vite et m'arrêtai quelque temps à contempler la ville, dont les blanches terrasses, vivement détachées par le soleil sur le fond des montagnes, me rappelèrent certains aspects de Gênes. C'est là, en face de cette belle nature, qu'il faudrait venir prier.

« J'ai retrouvé plus tard la modeste créature de là-haut. Son *Gut nacht* était tout aussi harmonieux que son *Gut morgen*, mais je n'étais plus sous l'influence du lieu et du soleil. J'y vis plus clair, pourtant, et je gardai mon salut, honteux d'avoir cru à la candeur des figures allemandes et d'avoir été plus naïf que la naïve Allemagne. »

Notre artiste oublie qu'il y a de ces candeurs-là partout, et que dans certaines natures Dieu et Satan font très-bon ménage.

M. Lancelot ne fut pas heureux dans ses rencontres aux lieux de pèlerinage; peut-être bien qu'il n'y portait pas les dispositions nécessaires. Au gros bourg de Marbach qui s'adosse à une montagne rocheuse dominée par l'église de Maria-Taferl, un sanctuaire très-renommé, son bateau fut envahi par une bande de pèlerins. C'étaient en majorité des femmes, presque toutes vieilles, et dont pas une, parmi les jeunes, n'était jolie ou n'avait cette autre beauté qui vient de la grâce. Leurs faces bulbeuses ou tachées, d'un ton violâtre, accusaient un type vulgaire où ne coulait pas un sang généreux; et pressées qu'elles étaient toutes à l'arrière du bateau, on les eût prises pour un bouquet fané de fleurs des champs. Le costume était à l'avenant : des châles et des chapeaux qui semblaient n'avoir jamais pu être neufs recouvraient des friperies printanières aux nuances délicates, et donnaient le triste spectacle, le plus laid de tous, celui de l'indulgence qui laisse voir ses misères à travers les trous d'une opulence menteuse, comme ces pauvres de Londres dont l'habit noir rapiécé a déjà passé, avant d'arriver à eux, sur les épaules de trois ou quatre propriétaires placés les uns au-dessous des autres dans l'échelle sociale. Que j'aime bien mieux la grosse veste de bure de nos Auvergnats et la robe courte de futaine rayée que l'Opéra n'a pas dédaigné parfois d'emprunter à nos paysannes pour la mettre au milieu de ses magnificences.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le petit nombre de pèlerins qui représentaient très-légitimement dans la troupe le sexe laid étaient nu-pieds, comme la plupart des femmes, portaient comme elles au cou des chapelets, des images saintes encadrées de laiton estampé et dont quelques-unes, au moins de format in-octavo, descendaient sur un tablier bleu à bavette.

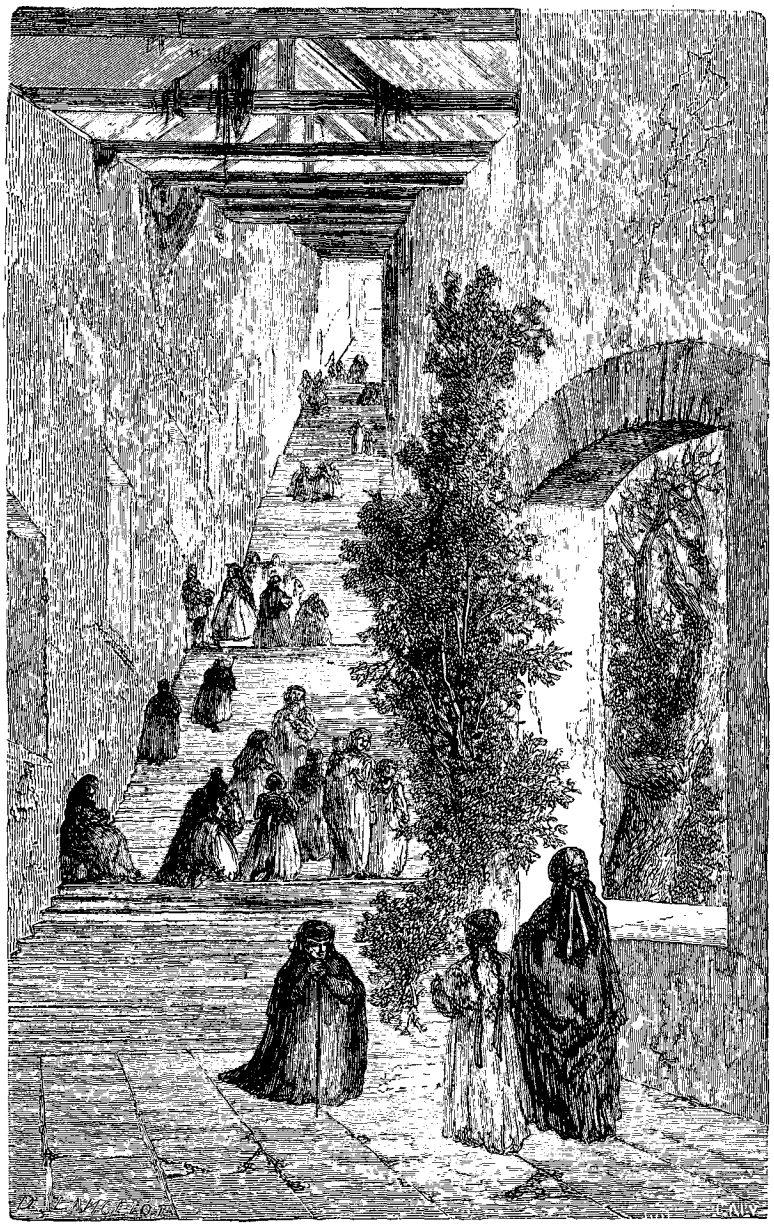
Deux ou trois des femmes moins laides que les autres riaient et caquetaient avec des soldats en tunique de toile blanche. Un d'eux était pourtant le type le plus parfait de la sottise satisfaite d'elle-même. Son nez gros, mou et tombant, ses cheveux plats sur de grandes oreilles sans orbe, ses lèvres épaisses et son petit œil à fleur de tête justifiaient bien l'épithète de *bruta tedesca*, qu'un brave Polonais du bord lui décernait avec une satisfaction très-évidente.

Ce *Polonais*, en costume *hongrois* et qui parlait *italien*, avait dans le cœur toute la haine que ses trois patries ont bien le droit de vouer à l'Autriche.

Au bout de quelques heures, le bateau déposa nos pèlerins à terre, auprès d'un gros village. La population entière les attendait en habits des dimanches. On tira des böites, des pétards, des coups de fusil, et les cloches sonnaient à toute volée. N'était-ce pas justice? Ces bonnes gens étaient ceux qui étaient allés prier pour eux et qui leur rapportaient la protection des saints patrons.

Il est des hommes capables de peupler la solitude des cieux de leurs austères pensées; mais il en est d'autres pour qui le ciel doit s'abaisser jusqu'à la terre. L'Évangile a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Qu'ils viennent d'un pas ferme ou tremblant, peu importe, pourvu qu'ils viennent!

Un de mes amis, M. Durand, qui a fait un charmant livre sur le *Danube allemand*, a rencontré aussi de ces pèlerins de Maria-Taferl, mais il a eu meilleure fortune que M. Lancelot. « Ils étaient une centaine, dit-il, et ils avaient dans les mains des rameaux fraîchement coupés. Quand le bateau eut repris sa marche, ils ne s'assirent point d'abord. Leur chef, un grand vieillard blanc comme un patriarche, les rassembla autour de la bannière, et, debout, tête découverte, tournés vers la rive, ils firent par un cantique leurs adieux à la Madone de Maria-Taferl. Les paroles n'étaient pas pompeuses; leurs voix rauques et fatiguées ne flattaient pas l'oreille, pourtant il se fit autour d'eux un grand silence. On venait de toutes parts pour les entendre, et la curiosité faisait soudain place au recueillement. De toute prière prononcée par des voix sincères s'élève une secrète émotion qui touche le cœur et l'incline devant Dieu. Et quelle grandeur n'ajoutait pas à cette scène la vue du fleuve, la beauté de ses rives, la présence des montagnes, l'étendue de l'horizon. »

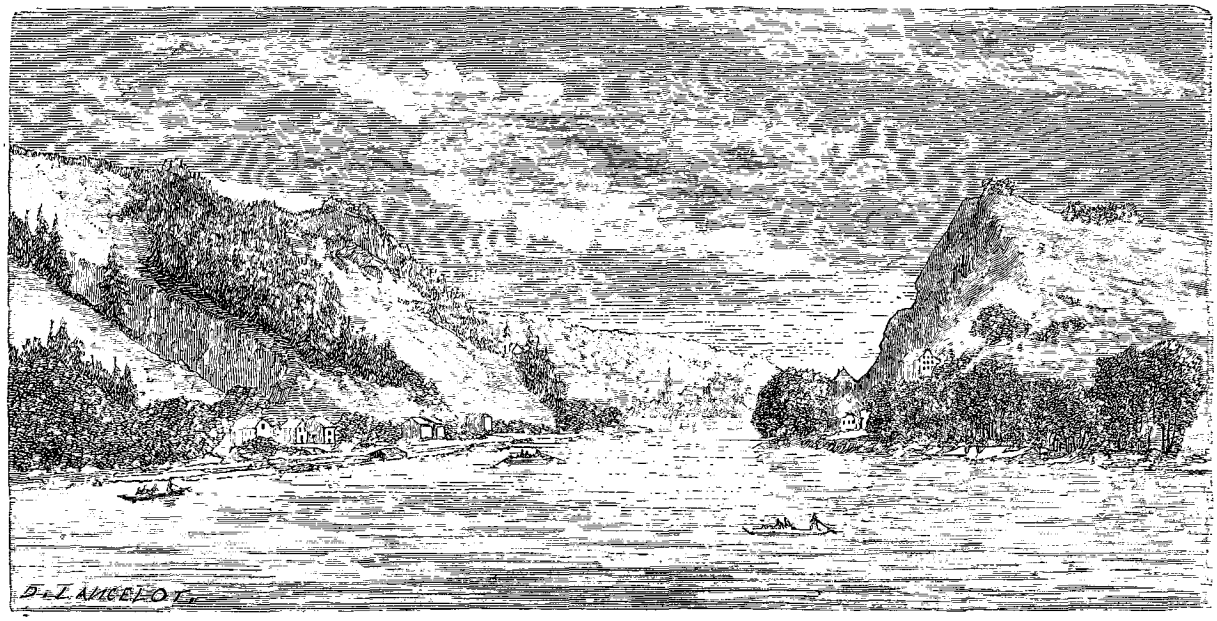


L'escalier Mariahilf, à Passau.

V. Duruy.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Avant Lintz.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. V. DURUY.

1860. — TEXTE ET DESSIN INÉDITS.

XXIV

DE PASSAU A LINTZ (suite).

L'entrée en Autriche. — Pourquoi se trouve-t-il moins de ruines féodales sur le Danube que sur le Rhin. — La Traunstein et Louis XVI.

Cependant nous avancions à grands tours de roues, mais le fleuve faisait de longs circuits, comme s'il était peu pressé de devenir Autrichien, et embrassait de ses flots quelques îles dont l'une s'appelle l'île aux Jésuites et l'autre l'île aux Soldats, *Jésuitenau* et *Soldatenau*, deux sentinelles qui annoncent bien l'empire où nous allions entrer.

La frontière ne commence pas des deux côtés du Danube au même point. La rive gauche reste bavaroise pendant quelques lieues au-dessous de Passau, jusqu'à l'embouchure du Dädelsbach, en face du village d'Engelhartzell. Mais au sortir de Passau la rive droite devient autrichienne. Je vois pour la première fois les couleurs jaune et noire, et l'aigle dont les serres ont été si souvent sanglantes : je suis en Autriche. J'éprouve un serrement de cœur involontaire à respirer pour la première fois l'air de ce pays ; et toute l'histoire de cette maison de Habsbourg, qui a été si fatale au monde et qui lui a si peu donné, me revient à l'esprit. Quelle a été sa part dans la civilisation générale? Comme l'arbre est jugé par les fruits qu'il porte, les empires le sont par les résultats qu'ils donnent. Où sont les grands hommes de l'Autriche, ses poëtes, ses artistes, ses penseurs ? Mais que de sang je découvre partout où l'aigle à deux têtes a passé, en Bohême, chez les Madgyares, en Italie! Et pourtant le soleil est doux, l'air tiède, la nature magnifique et paisible. A un détour du fleuve nous entrons comme en un lac immense bordé de montagnes aux capricieux contours, et, quelques encablures plus loin, il nous est impossible de découvrir par où nous sommes venus, pas plus que nous ne voyons par où il sera possible de sortir. La terre est déserte et belle comme les eaux : point de villages, à peine de loin en loin une métairie, un moulin, une ruine, et au-dessus de nos têtes l'azur du ciel. Nous sommes seuls dans le silence d'une majestueuse nature, et je renvoie bien loin les souvenirs importuns de l'histoire.

Les Pyrénées, les Alpes ont des sites plus grandioses,

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193, et t. VII, p. 145 et la note 2.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais leurs sublimes horreurs effarouchent l'esprit et l'écrasent. En face de ces pics décharnés qui se perdent dans l'infini du ciel, et de ces masses colossales qui, en montant à douze et quinze mille pieds dans les airs, ont soulevé avec elles nos continents, comme un géant qui, en se dressant, déploierait son large manteau, l'homme a le sentiment des forces immenses qui ont été là en jeu, et il en est accablé. Ici, tout est fort, mais aussi modéré et en d'harmonieuses proportions. La terre est féconde, la végétation splendide; la vie circule partout; et au milieu de cette calme et riche nature, doucement emporté par ce beau fleuve, je me sens comme bercé sur le sein de la bonne et puissante mère qui nous porte et nous sourit.

L'homme seul manque; mais il n'est pas loin, car de temps à autre je vois pointer, par-dessus la falaise, la flèche d'une église; les villages, qui n'auraient pu tenir sur la pente rapide des montagnes, se sont établis en arrière sur le plateau. Ces magnificences se continuent durant plus de quinze lieues, et n'ont de rivales, m'assure-t-on, que celles que nous trouverons à l'autre extrémité de la frontière autrichienne, entre Moldawa et Turn-Severin, aux fameuses Portes de Fer.

Nous suivons donc pendant plusieurs heures tantôt les sinuosités d'un canal étroit, tantôt le milieu d'une large vallée; et toujours nous voyons les luxuriantes prairies entretenues par les brouillards qui, chaque soir, s'élèvent du Danube; la forêt aux essences variées qui descend jusqu'à la rive; une vallée qui s'ouvre et où le ruisseau, pressé de se perdre au fleuve, bondit en cascatelles à côté du roc sourcilleux et grave qui fait sortir sa tête rugueuse du fond de ces masses de verdure : la force paisible auprès de la grâce pétulante. Puis, les incidents de la terre et des eaux : une vache qui nous regarde passer de son air tranquille et doux; un oiseau qui pêche et, à notre approche, s'envole et fuit; le plongeon qui nage et à chaque instant disparaît, ou le héron dont nous troublons la patience résignée, qui se lève et, de ses grandes ailes, rase lentement la surface de l'eau.

La saison présente n'est peut-être pas la meilleure pour venir ici. Il faudrait y passer au printemps, quand la vie s'éveille, que les arbres se parent de leurs fleurs odorantes; et que les prairies sont un tapis de velours frangé d'or ou d'argent, selon que les ajoncs ou la prunelle des haies leur servent de ceinture. Cette couronne de fleurs que le premier épanouissement de la vie lui met au front, la nature, comme l'homme, la laisse bientôt tomber pour prendre un aspect plus sévère. Mais elle la retrouve, elle, et nous nous l'avons à jamais perdue. Au moins, comme elle encore, remplaçons ces fleurs éphémères par des fruits utiles et doux!

Je parlais tout à l'heure de ruines. La plus curieuse est celle du Hayenbach, ou, comme on l'appelle dans le pays, du Kirschbaumer-Schloss, le château des Cerisiers, dont nous faisons presque le tour, placée qu'elle est sur un promontoire que le fleuve enveloppe de trois côtés. Mais, en somme, je trouve peu de ruines au bord du Danube, tandis que les rives du Rhin en sont couvertes. En y réfléchissant, je compris que l'industrie des détrousseurs de grands chemins ne pouvait prospérer que là où l'autorité supérieure était inerte ou absente, et le long d'un fleuve qui était une grande voie commerciale. Or, dès le treizième siècle, il n'y avait plus de ducs ou de chef suprême du pays en Souabe ni en Franconie, tandis que les maisons de Habsbourg et de Wittelsbach, qui datent de ce temps, durent encore. On sait qu'en Autriche, par privilége spécial de l'empereur Frédéric Barberousse, les ducs eurent droit de suzeraineté sur tous les barons de leurs États, ce qui ne permit pas qu'il s'y formât une noblesse *immédiate*, c'est-à-dire indépendante, comme en Souabe, en Franconie et dans les provinces rhénanes. En outre le Rhin, couvert sur ses bords de riches cités et ayant à son extrémité les Pays-Bas, le centre de la grande industrie au moyen âge, était alors la principale artère du commerce européen. Le Danube, au contraire, traversait des pays sans cesse ravagés par la guerre, et menait à des contrées d'où rien ne venait, où rien n'allait. Il y a bien moins de hasard en histoire qu'on ne le pense.

Au-dessous de Neuhaus le fleuve s'élargit et la vue s'étend. La double muraille de rochers et de verdure qui nous enveloppait s'écroule et s'efface, et moi j'entre en colère contre moi-même, parce que je me sens tout disposé à sortir avec plaisir de ma belle prison de montagnes, où depuis trois heures je suis enfermé, tant il est difficile de porter longtemps la même émotion. Quand nous avons dépassé le bourg d'Aschach, nous nous trouvons dans un dédale d'îles et de bas-fonds où le Danube perd sa grandeur, sa force, et change son lit à chaque crue, presque chaque semaine. La rive s'abaisse; nous voilà de nouveau en plaine; mais cette plaine laisse courir le regard jusqu'aux Alpes du Salzbourg, et je retrouve le Traunstein, que je crois bien avoir vu du haut de la tour de Saint-Pierre, à Munich. C'est un dédommagement.

De malencontreux touristes s'obstinent à donner au Traunstein les traits de Louis XVI; je ne lui trouve qu'une assez bonne figure de montagne. Une route qui passe non loin de là a été appelée par les Autrichiens la route de la Dauphine, en l'honneur de Marie-Antoinette, qui la suivit vraiment pour son voyage de France. A la bonne heure. Ils ont, eux, le droit d'associer à leur belle nature le nom de leur gracieuse archiduchesse. Quand elle y passa, la joie était encore dans ses yeux, l'espoir dans son cœur, le bonheur autour d'elle. Que ce souvenir, frais et charmant comme une fleur de printemps, ne soit pas assombri par le souvenir sanglant du 21 janvier. Je le vois, celui-là, se dresser trop souvent devant moi dans l'histoire, pour aimer à le rencontrer encore si loin de la place de la Révolution, au milieu d'un tranquille paysage. Ah! pourquoi cette route des royales fiancées que l'Allemagne du Sud nous donna ne s'est-elle point fermée devant elles? Isabeau de Bavière, Marie-Antoinette, Marie-Louise, avec quelle amertume vous avez regretté les blondes compagnes de vos jeunes années, en sentant votre front fléchir sous le poids de cette couronne de France, si belle mais si lourde à porter!

Poutant je me lasse vite de ces bords plats, et c'est avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bonheur qu'au-dessous d'Ottensheim, village coquettement assis sur une colline qu'on découvre de loin, je me vois emporté par notre bateau dans une vallée moins grandiose que celle que nous avons quittée à Neuhaus, mais belle encore avec ses roches granitiques et sa végétation puissante, gracieuse de forme et semée d'habitations de plaisance qui annoncent l'approche de la plus grande ville que j'aie encore vue sur le Danube, Lintz [1].

Dans ce village d'Ottensheim naquit un triste empereur, Othon IV de Brunswick, notre vaincu de Bouvines. Le livre allemand où je trouve cette indication m'apprend en outre qu'une maison, sur le marché, annonce deux fois aux yeux des passants ce grand événement par un tableau et par une inscription portant qu'Othon naquit en ce lieu en 1208. A cette date, Othon avait trente-trois ans au moins, et il venait, cette année même, de faire assassiner, ou l'on avait assassiné pour lui, son compétiteur à l'empire, Philippe de Souabe. Pour être un village autrichien, on n'est pas dispensé de l'exactitude allemande.

Encore quelques tours de roues et nous voilà à Lintz.

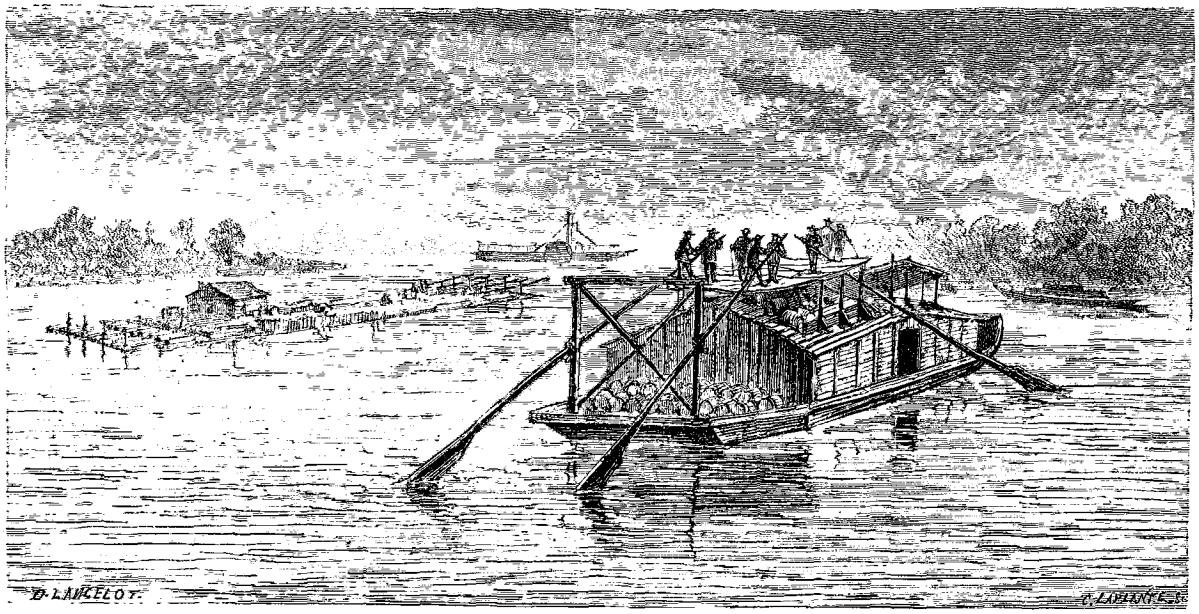
Cette fois ce n'est plus comme à Strasbourg, au bruit du tonnerre, mais au bruit du canon que j'entre dans cette grande forteresse de l'Autriche. Cependant ne vous étonnez pas trop, il s'agit d'un canon bien pacifique qui est à bord de notre dampschiff et qu'un mousse tire trois fois contre la rive pour nous faire entendre un magnifique écho.

XXV

DE LINTZ A VIENNE PAR LE DANUBE.

Le losange des montagnes de Bohême. — Importance militaire de Lintz. — Le char d'Indra. — Le Strudel et le Wirbel. — Les caves de l'abbaye de Mœlk.

Toute la Bohême est enveloppée d'un formidable rempart de montagnes en figure de losange dont les



Petite barque du Danube.

quatre angles regardent les quatre points cardinaux. Ces angles, au lieu d'être, comme dans les bastions de nos ingénieurs, le point où se concentre la force de tout l'ouvrage, est celui où l'assaut a été le plus facilement donné par la nature et par les hommes. Ainsi celui du nord a été emporté par l'Elbe qui s'est frayé un passage au travers des Riesengebirge, malgré leur nom terrible [2] et qui entraîne par là, avec lui, toutes les eaux de la Bohême. A celui du sud, ce sont les hommes qui, au-dessous de Budweis, ont fait passer une route entre le Bohmerwald qui finit et les monts de Moravie qui commencent. Cette route, qui est aussi celle de Prague et de Dresde, aboutit au Danube, en face même de Lintz où arrive, de l'autre côté du fleuve, la route de Salzbourg et du Tyrol. D'Inspruck à Prague s'étend donc comme le chemin de ronde de l'empire autrichien le long de sa frontière occidentale. Or, ce chemin coupe à Lintz le Danube, qui est la grande ligne militaire et commerciale de l'Autriche. Là devait se trouver une ville importante. Elle y est; l'histoire a répondu à l'appel de la géographie.

Placé au milieu de la ligne de défense, et se trouvant être à la fois la porte de la Bohême par le sud, celle de l'archiduché par l'ouest, Lintz était destiné à jouer un grand rôle militaire. Ainsi l'occupation de cette ville par les Franco-Bavarois, dans la guerre de la succession d'Autriche, leur permit d'entrer même à Prague. Ils auraient aussi bien pu aller à Vienne. La reprise de Lintz par les Autrichiens empêcha au contraire les alliés de tenir en Bohême et ouvrit la Bavière aux Talpaches et aux Pandours de Marie-Thérèse. Comme une des

1. Lintz a vingt-huit mille habitants sans la garnison.

2. Montagnes des Géants. Leur altitude ne leur permet pourtant pas d'avoir des glaciers. Leur cime culminante, la Riesenkoppe, n'a que cinq mille pieds; il lui en faudrait mille de plus pour avoir des neiges perpétuelles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

clefs de leur empire est là, que plus d'une fois on est venu l'y chercher et l'y prendre, par exemple Moreau, après Hohenlinden, et Napoléon, après Ulm et Eckmühl, les Autrichiens l'ont enfermée sous des fortifications qu'ils estiment formidables. C'est un système de grosses tours rondes, avec glacis et fossés, communiquant entre elles par un chemin couvert et dont chacune peut croiser son feu avec celui de ses deux plus proches voisines. On en compte trente-deux, vingt-trois sur la rive droite, neuf sur la rive gauche, et une forte citadelle, celle du Pöstlingberg. Quelques-unes de ces tours sont à une assez grande distance de la ville; l'ellipse qu'elles forment autour d'elle a deux grandes lieues de diamètre. Elles enveloppent donc un espace immense et font de Lintz un vaste camp retranché.

Ce système, imaginé vers 1828 par l'archiduc Maximilien d'Este, et depuis fort employé par les Allemands, a été ugé avec quelque sévérité par nos ingénieurs, qui ne semblent pas désireux de l'imiter. Les tours maximiliennes ont encore leur virginité : aucune n'a été prise; il est vrai que pas une non plus n'a été assiégée. Puisque celui que les soldats appelle le *brutal* et qui, en ces choses, décide souverainement, n'a pas jusqu'à présent dit son mot, le champ reste ouvert aux discussions théoriques. Puissent-elles durer longtemps!

La disposition des lieux a été favorable à l'établissement de ces vastes fortifications. Les montagnes viennent des deux côtés du fleuve baigner leurs flancs abrupts dans le Danube qu'elles resserrent : au nord le Pöstlingberg, pointe extrême du Bœhmerwald, au sud les derniers contre-forts des monts du Salzbourg qui, au sortir de la Suisse autrichienne, rejettent la Salza à l'ouest, dans l'Inn, puis se recourbent au nord-est et longent la Traun jusqu'à Lintz. La ville s'étage sur leurs flancs, tandis que les forts se dressent sur leur



Vue de Lintz.

crête et que des prairies onduleuses descendent vers la Traun.

L'embouchure de cette petite rivière, qui traverse une délicieuse contrée toute semée de lacs et de montagnes, est à quelque distance de Lintz, au village de Zizelau, autrefois florissant, lorsqu'il était le port d'embarquement des produits des riches salines du Salzbourg que la rivière lui amenait. Un chemin de fer fait aujourd'hui ces transports et a ruiné la batellerie et le village. La locomotive est comme le char du dieu Indra : elle porte la vie avec elle, mais que de victimes elle broie sous ses roues!

Nous étions arrivés à cinq heures par un magnifique soleil. La douane nous fit perdre une heure, et, à l'hôtel où l'on me conduisit, on voulait m'en prendre deux autres pour me faire dîner. Je m'étais, il est vrai, fourvoyé dans un hôtel princier, où fourmillait tout un peuple de kellners habillés de noir et cravatés de blanc, saluant bas quand on arrive, ne saluant plus du tout quand on s'en va. Mais je voulais partir le lendemain matin, car je savais qu'il n'y avait de curieux à Lintz que son admirable situation. Depuis douze heures je regardais les choses d'en bas, du fil de l'eau; j'étais pressé de les voir d'en haut, de la montagne. Je pris une voiture découverte et me fis conduire par le plus long au point culminant de la ville. De cette manière je vis bien vite qu'il n'y avait rien à voir.

Nous passâmes d'abord sur une place où se dresse une chose en marbre blanc qui tient à la fois de la colonne et de l'obélisque, très-chargée de moulures, de sculptures, de personnages, et dédiée à la sainte Trinité, ce qui n'empêche pas qu'on ait mis dans son voisinage deux fontaines surmontées l'une d'un Jupiter et l'autre d'un Neptune. Dans la haute ville je vis l'ancien château royal, un gros bâtiment rouge dont on a fait une caserne et une prison, et qui ne pouvait guère servir à mieux;

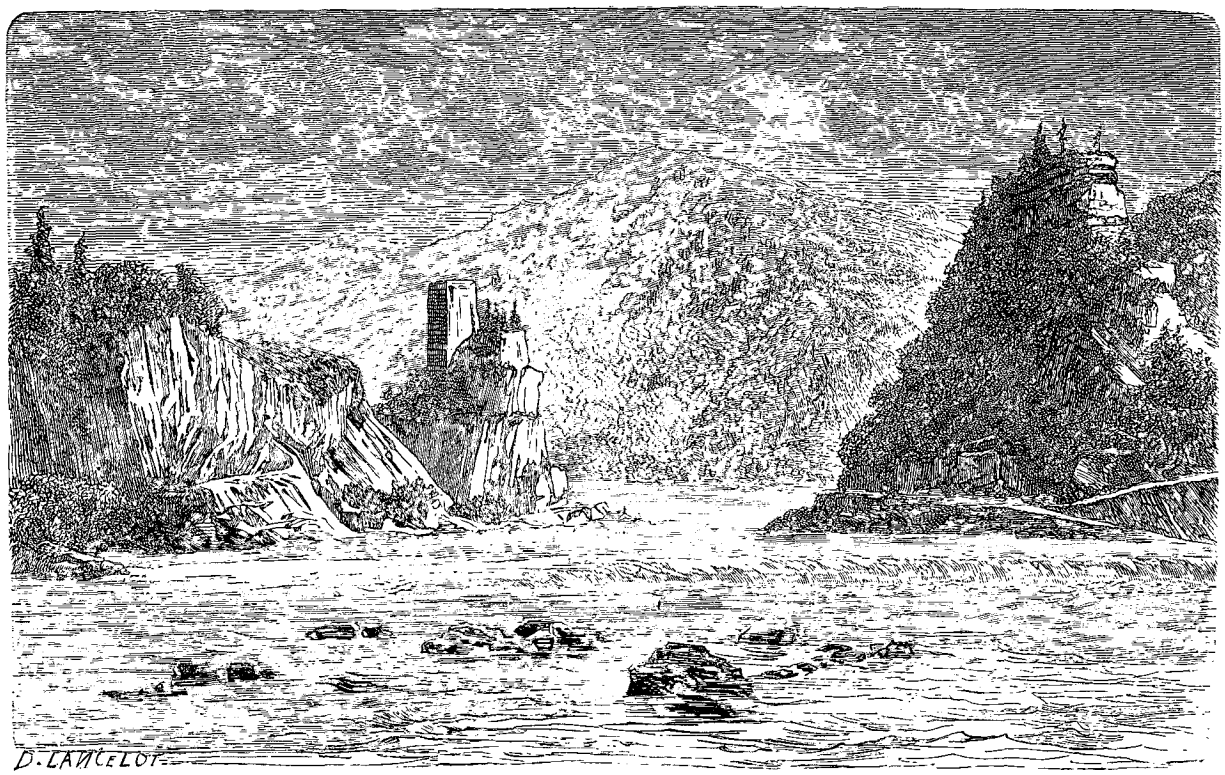
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus loin, dans la campagne, sur le Freinberg, la première tour bâtie par l'archiduc Maximilien et qu'on a abandonnée aux jésuites. En Autriche ils héritent volontiers de l'État, à la différence d'autres pays où l'État hérite parfois d'eux.

Mais si l'art est pauvre dans la ville, la nature déploie dans la campagne toutes ses magnificences. Tant que nous avions monté, j'avais été plus sage que la femme de Loth : pas une fois je n'avais regardé en arrière. J'en fus récompensé lorsque je me retournai : le spectacle était éblouissant. Devant moi, sur la rive gauche, les montagnes de Bohême accouraient en moutonnant au bord du grand fleuve, comme un troupeau de buffles gigantesques qui venaient s'y désaltérer. Le roc perçait leurs flancs et çà et là montrait la forte membrure de la montagne dont une épaisse forêt couronnait la tête. Dans une éclaircie, la citadelle et l'église du Pöstlingberg avec la ligne rougeâtre de ses forts détachés ; puis auprès, d'autres collines, celles de la Magdalena, du Pfennig et des Vents, qui s'étendaient circulairement autour d'une fraîche vallée semée d'habitations gracieuses, et dont la tête, s'enfonçant entre deux rangées de hauteurs, allait se perdre dans la pénombre des montagnes.

A l'orient le château d'Ebelsberg montre ses tours de funèbre mémoire, et au delà les Alpes de Styrie détachent sur le ciel les dentelures de leurs cimes neigeuses.

Au-dessous, le fleuve, échappé furieux de la gorge étroite où il coule depuis Aschach, s'épand en un large et tranquille bassin du milieu duquel s'élève une île presque ronde et que traverse un long pont de bois



Le Strudel.

La ville a donc devant elle un lac aux golfes profonds et aux îles verdoyantes. Elle-même descend du haut des cinq ou six collines qui la portent, comme une naïade nonchalamment étendue qui baigne ses pieds au fleuve.

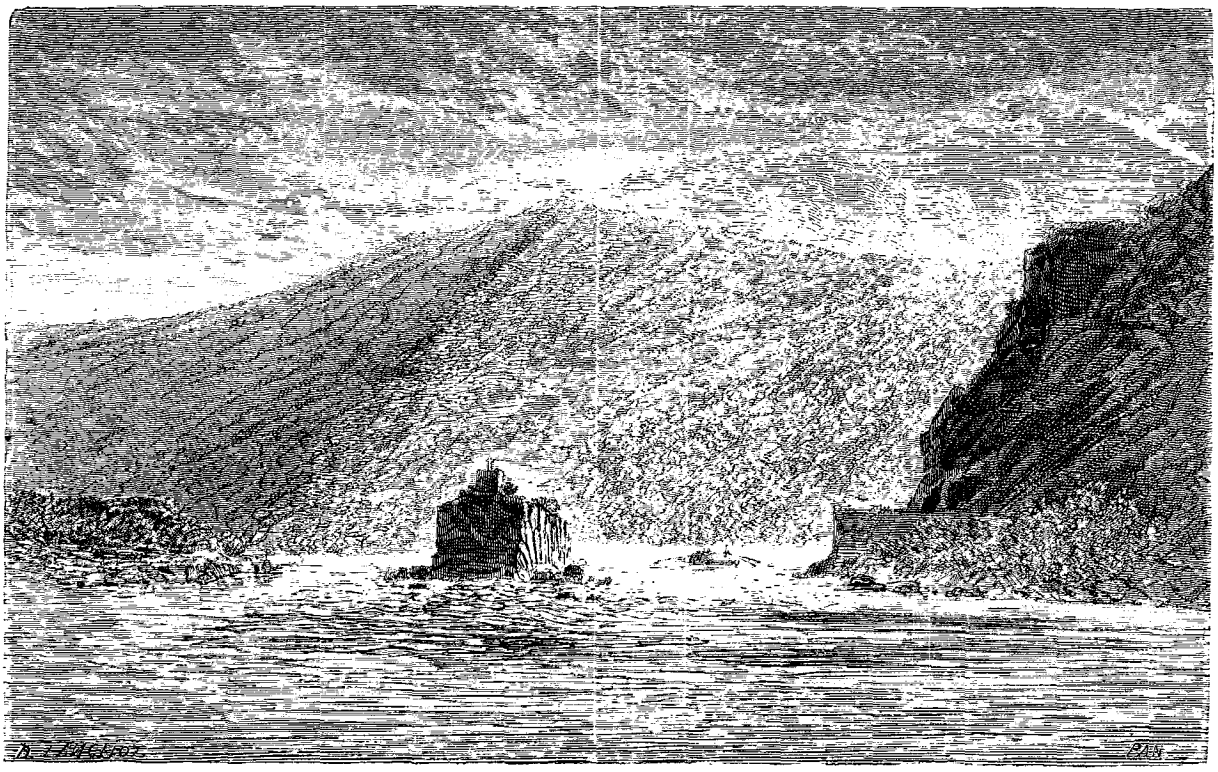
Cet ensemble magnifique présente l'aspect d'un cirque immense préparé pour une fête ou une bataille. La fête, en ce moment, le soleil la faisait. Ses derniers rayons semaient de larges plaques d'argent la surface du lac et rebondissaient en chaude lumière sur le flanc et la crête des montagnes qu'ils doraient, tandis que déjà dans les bas-fonds roulaient lourdement des ombres bleuâtres qui allaient s'élever et s'étendre comme un linceul sur cette belle nature, à qui son époux et son maître donnait, par une dernière caresse, l'adieu du soir.

Depuis Ratisbonne, le Bœhmerwald a obligé le Danube à s'infléchir au sud-est ; à partir de Lintz, cette direction change : le fleuve court droit à l'orient et remonte même vers le nord jusqu'à Krems, où il reprend sa direction première pour se retrouver, à Vienne, à peu près sous le parallèle de Lintz. La belle partie de ce trajet commence à Grein, une des plus pauvres villes de la haute Autriche, mais une des plus charmantes à cause de sa situation sur une masse rocheuse qui borde la rive[1]. Le Danube s'y enferme de nouveau dans une gorge étroite formée des deux côtés par les montagnes

1. Ces rochers descendent jusque dans le fleuve et y forment un rapide, le *Greiner Schwall*, qui exige déjà de la précaution de la part des bateliers. Le fleuve, en cet endroit, est encore à six cent quatre-vingt-dix-huit pieds viennois au-dessus du niveau de la mer, ou deux cent vingt mètres cinq centimètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

granitiques des Alpes Styriennes et des monts de Moravie. Comme un vigoureux athlète qui rassemble ses forces pour un effort suprême, le fleuve ramasse ses eaux naguère épandues sur les rives, lutte, écume et bondit, mais passe à travers l'issue qu'il s'est ouverte. « A mesure qu'on avance, l'aspect devient plus triste et plus sauvage, les rochers se groupent en masse et se projettent sur les bords d'une manière effrayante; tout annonce le célèbre passage autrefois si dangereux du Strudel. A une demi-lieue au-dessous de Grein, on entend déjà le bruit du fleuve. Dans cette gorge étroite et obscure, au milieu du Danube, est une île de rochers nommée Werder, de quatre cents toises de longs sur deux cents de large, qui sépare le fleuve en deux parties. Le bras droit est à peu près impraticable par les bas-fonds au moment de l'étiage et par la violence du courant dans les hautes eaux. C'est donc le bras gauche seulement qui sert à la navigation et qu'on appelle le Strudel. Ce passage, resserré entre des rochers énormes, est en même temps parsemé d'autres rochers entassés les uns sur les autres, et à fleur d'eau. Il n'a de large que quatre-vingt-dix toises, et il est encore partagé en trois parties, dont une seule, à droite, est praticable. Il faut même beaucoup d'habileté dans le pilote pour le passer sans danger. Au sortir de ce mauvais pas, tout n'est point fini : cent toises au dessous du Strudel, on trouve le *Wirbel*, un autre tournant du Danube, espèce de tourbillon que forment les eaux en raison de la pression qu'elles ont éprouvée et de la résistance que leur oppose immédiatement après une masse de rochers du



Le Wirbel.

côté du sud et nommée le Haustein. Ce passage est encore plus dangereux que l'autre; en deux minutes on est lancé avec une extrême vitesse du côté opposé. Cependant les travaux qui ont été faits depuis 1778 ont diminué beaucoup le danger de cette navigation. Il n'en reste plus que ce qui est nécessaire pour inspirer le sentiment de crainte qui s'accorde à merveille avec les beautés de ce lieu sauvage et majestueux[1]. »

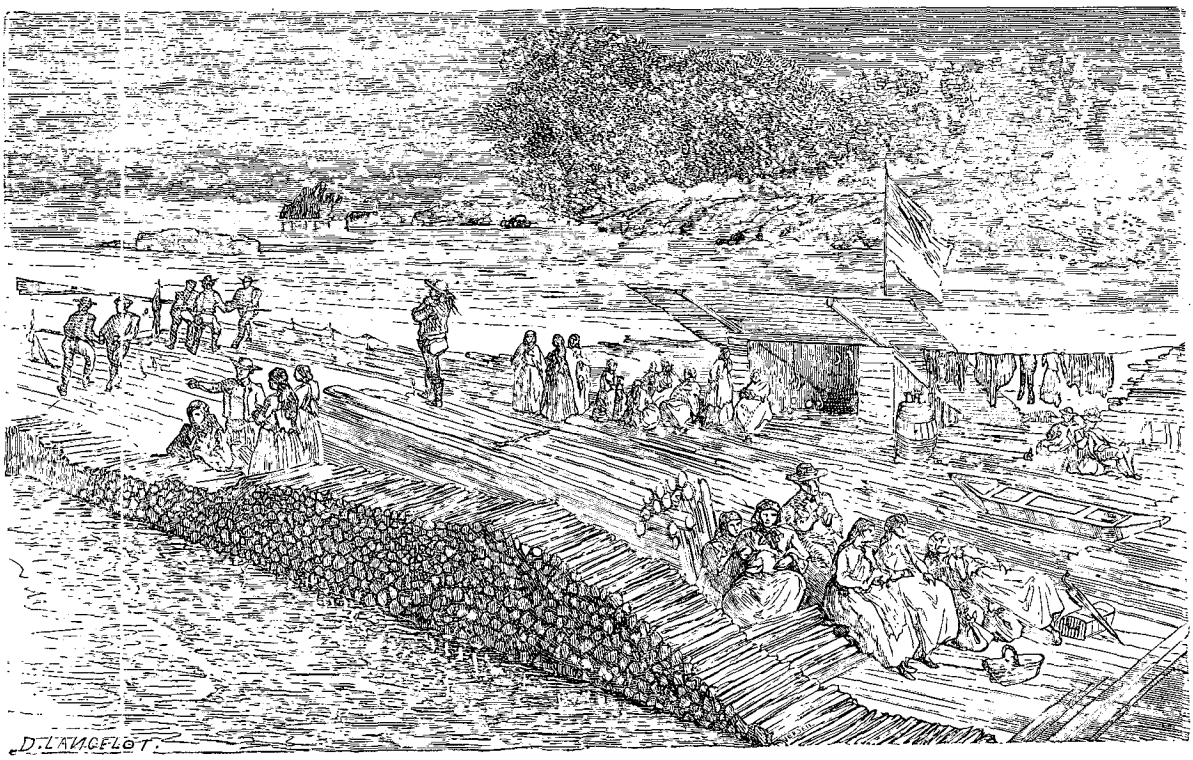
Les travaux commencés par l'impératrice Marie-Thérèse ont été continués, et, la poudre aidant, le Strudel aura un minimum de six pieds de profondeur dans les plus basses eaux. Mais le courant y reste toujours d'une violence extrême, parce que la pente y est de quatre pieds par cent brasses de longueur et la vitesse de dix pieds par seconde. Le granit même n'y résiste pas : un des rochers du Haustein, formé de la pierre la plus dure, a été creusé par le choc des vagues jusqu'à huit pieds de profondeur. S'il n'est donc plus besoin au pilote que d'un œil sûr et d'une main ferme, il faut du moins qu'il les ait, surtout quand il s'agit de ces immences radeaux de bois ou de planches où toute une colonie d'hommes, de femmes et d'enfants est embarquée, car pour peu que le navire dévie à droite ou à gauche, il se brise, ce qui arrive encore de temps à autre. A l'entrée du Strudel, un des écueils porte une grande girouette de tôle ou l'on a écrit les noms des bateaux auxquels il est arrivé malheur en ces derniers temps. Est-ce un charitable avis donné au capitaine pour qu'il redouble de prudence, ou une délicate attention pour le voyageur, flatté dans son orgueil de passer là ou d'autres ont péri?

1. Le comte Alexandre de Laborde, *Voyage pittoresque en Autriche*, trois volumes in-folio.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Avant d'arriver à Lintz, je regrettais de ne pas voir éclore le printemps et les premières fleurs dans cette gracieuse vallée; ici c'est l'hiver qu'il faudrait venir, au moment de la débâcle, quand les glaces resserrées par l'espace se précipitent et se heurtent avec fracas, plongent les unes sous les autres, se soulèvent, se redressent, et retombent en se brisant. Malgré tous ses bouillonnements et toutes ses colères, le fleuve est dans les temps ordinaires une force calme et cachée. On n'en mesure bien la puissance qu'en le regardant entraîner, sans effort visible, l'immense plaine de glace qui avait voulu l'enchaîner, et que tour à tour, comme en se jouant, il soulève, submerge et rompt, ou amoncelle en débris gigantesques sur les rochers de ses rives. C'est le seul spectacle qui puisse aujourd'hui nous donner une idée des agitations convulsives de nos continents, quand l'œil de Dieu voyait les montagnes bondir, les terres se tordre, se briser ou se replier sur elles-mêmes comme les feuillets d'un livre.

Dans la croyance populaire, le Wirbel est un gouffre sans fond, par lequel une partie des eaux du Danube s'échappent et vont reparaître un jour en Hongrie, dans le lac de Neusiedl. Il y a de nombreux exemples de rivières poursuivant ainsi sous terre une partie de leur cours. En Grèce, en Italie, on en connaît plusieurs; en France même, le Loiret n'est qu'une infiltration de la Loire. Mais il ne se passe rien de pareil pour le Danube Ce qui a donné lieu à ce conte des communications souterraines entre le fleuve et le lac, c'est qu'au Wirbel, en un certain endroit, on a descendu la sonde jusqu'à la



Radeau sur le Danube.

très-respectable profondeur de quatre-vingt-dix pieds. La cause de tout le mal est ce rocher du Haustein. Aussi les tourbillons n'existent plus dans les très-basses eaux, où le fleuve trouve assez de place entre les rochers de l'île et ceux de la rive gauche, ni dans les grandes crues, parce qu'alors il passe par-dessus le Haustein, comme cela eut lieu le 31 octobre 1787. Ce jour-là, le Danube atteignit sa plus grande élévation connue, cinquante pieds au-dessus de l'étiage. On ne vit plus au-dessus de l'eau que la tête du saint Jean Népomucène en fer-blanc que les mariniers ont placé sur l'extrême pointe du Haustein; mais le Wirbel avait disparu.

Le problème à résoudre pour donner toute sécurité à la navigation dans ce passage redoutable est donc bien simple : il faut supprimer le Haustein. Autrefois on n'aurait osé concevoir cette pensée titanique. Aujourd'hui ce sera un jeu pour les ingénieurs qui percent les Alpes ou arrachent du fond de la mer les roches granitiques qui les gênent, comme ils viennent de le faire à Brest. Ils sont à l'œuvre. Au commencement de 1857, le rocher avait déjà été coupé jusqu'au pied du mur de la vieille tour du Diable, Teufelsthurm, que porte le Haustein, et le chenal du fleuve étendu jusqu'à une largeur de cent brasses. En même temps, on a comblé le petit golfe de Freidhof, sur la rive gauche. Les sinuosités du fleuve, si gracieuses à l'œil, mais si dangereuses au marin, sont donc peu à peu redressées. Le Danube devient un canal; la ligne droite triomphe, et le pittoresque s'en va, mais aussi le péril.

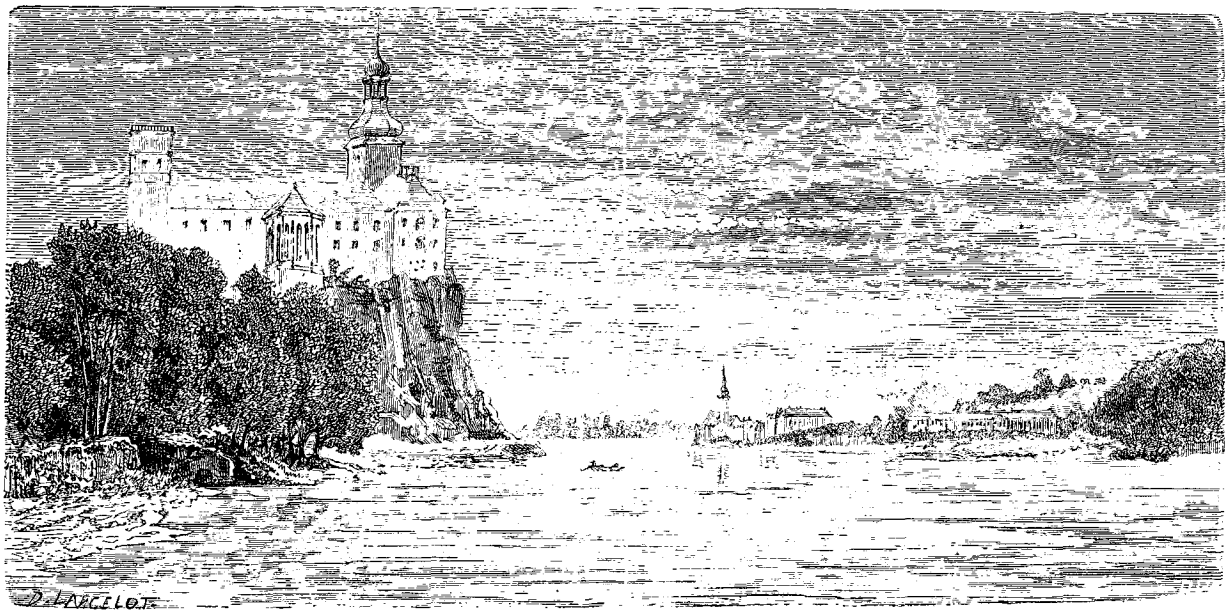
Au delà de cette gorge fameuse, les montagnes s'abaissent et s'éloignent, principalement sur la rive droite, qui, depuis Ratisbonne, a toujours été moins pittoresque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que la gauche, par la raison bien simple que de cette ville jusqu'à Krems, les monts de Bohême et de Moravie tiennent fidèle compagnie au Danube, et le bordent presque partout de leurs derniers mamelons. A droite, au contraire, les chaînes étant perpendiculaires et non parallèles au fleuve, ne touchent ses rives que de loin en loin.

La haute Autriche, dont Lintz est la capitale, finit sur la rive droite, à l'Enns, qui débouche dans le Danube, en face du gros bourg de Mauthausen ; mais sur la gauche, elle s'étend beaucoup plus à l'est jusque vers Hirschenau, « à la rivière des Saules, » Weidenbach. Près de là s'élève, sur une roche granitique qui domine le fleuve, le vieux château de Persenbeug, devenu une des résidences favorites de l'empereur François. Il n'y a pas longtemps qu'au pied de la résidence impériale s'étendaient de vastes chantiers où un seul constructeur, Feldmüller, occupait sans relâche cent chevaux, trois cents ouvriers, et lançait chaque année sur le fleuve vingt de ces gros bateaux appelés des *kelheimer*[1]. Aujourd'hui les chantiers sont presque déserts; les bons compagnons sont partis, et la rive ne retentit plus de bruits joyeux. Je ne serais pas étonné que quelque ouvrier resté là, cassé par l'âge, ne croie voir de temps à autre le vieux Feldmüller jeter du haut des rochers sa malédiction sur le dampschiff qui passe et qui a tué son industrie.

Le Persenbeug est aussi appelé le Bosenbeug, « le mauvais tournant, « à cause d'un coude dangereux que le fleuve y forme; mais des gens qui arrivent du Strudel n'ont plus d'émotion pour un pareil passage. On jette un regard sur les ruines du Sausenstein que nous avons faites en 1809, sur l'église de Maria-Taferl, que cent mille pèlerins visitent chaque année, et d'où l'on découvre toute la chaîne des Alpes Noriques; sur Pechlarn, la vieille ville du bon margrave Rudiger, un des



Persenbeug.

héros du poëme des Niebelungen[1], et l'on arrive enfin au pied du promontoire de granit qui porte à cent quatre-vingts pieds dans les airs la grande et magnifique abbaye de Mœlk, couronnée d'une coupole de cuivre qui, sous les rayons du soleil, étincelle de mille feux[2].

Les moines ont toujours été fort habiles à choisir leur résidence, et ils ont eu bien raison. Un site imposant n'est pas seulement la plus douce des distractions d'une vie solitaire, c'est une communion avec la nature et Dieu. L'âme y est plus libre que dans ces grandes prisons qu'on appelle des cités. Dernièrement, assis sur le banc du pauvre jardin des capucins de Nice, au-dessus de la vallée du pavillon, et aspirant à pleine poitrine un air tiède et parfumé, je ne pouvais détacher mes yeux du spectacle splendide que me donnaient ces montagnes où une chaude lumière développait une végétation puissante, et cette mer dont chaque vague étincelait, sous le soleil, de mille feux. A mes pieds, une ville prospère; près de la côte, les balancelles des pêcheurs; à l'horizon lointain, un vaisseau de Toulon qui passait fièrement; et je me disais que, sans nos attaches à la vie sociale et de famille, c'est bien là qu'il faudrait vivre et mourir.

Du reste, les bénédictins de Mœlk ne se contentaient pas d'admirer leur beau fleuve et ses rives chargées de villages et de châteaux. Ils avaient pour les joies de l'es-

1. Voy. ci-dessus, tome V, page 211.

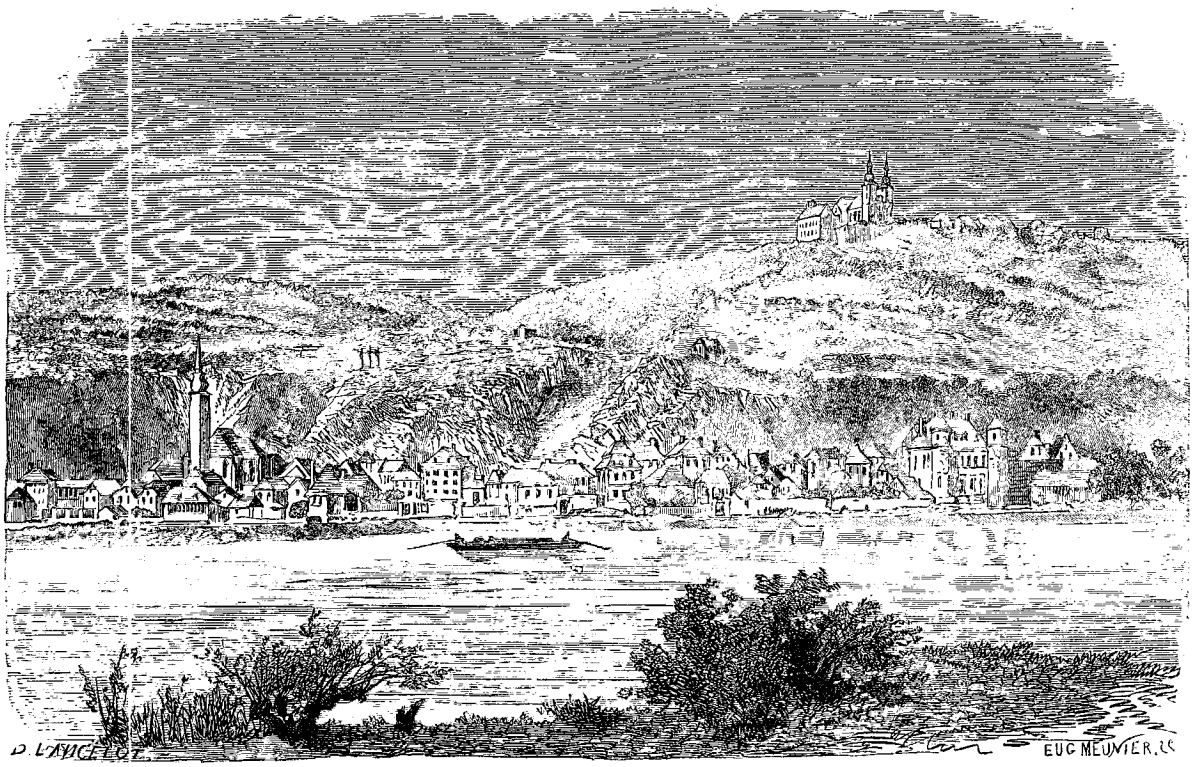
2. Dans un livre allemand imprimé en 1861, je trouve que le nom de Mölk ou Mœlk vient d'une exclamation de César qui, durant son expédition (*auf seinem Eroberungszuge*), arrivé sur ce rocher, n'aurait pu retenir ce cri d'admiration : *Mea dilecta!* d'où le nom Medlik usité au moyen âge et celui de Mœlk employé aujourd'hui. Voilà pour un livre allemand une érudition bien légère. César n'est point allé dans le Noricum, qui ne fut conquis que longtemps après lui; je crois même qu'il n'a jamais vu le Danube.

1. Voy. ci-dessus, tome VI, page 207, note 2.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prit une bibliothèque de vingt-six mille volumes, et pour les joies du corps de ces caves comme on n'en sait faire qu'en Allemagne. « Elles sont immenses, dit un de ceux qui les visitèrent en 1809 : on y circule en voiture. Elles renferment une quantité considérable de foudres remplis d'excellent vin blanc. Pour se faire une idée de l'abondance qui règne dans cette maison du Seigneur, il suffit de savoir que pendant le passage de notre armée, qui a duré quatre jours, on a distribué aux troupes cinquante à soixante mille pintes de vin par jour, et que cela n'a pas diminué de moitié la provision du couvent. »

De Mœlk jusqu'à Vienne, il ne reste à voir que les châteaux d'Aggstein et de Durrenstein : l'un à cause de ses vieilles murailles croulantes, les plus creuses du Danube autrichien, et pour ses légendes, ces fleurs des ruines que le peuple y sème à pleines mains ; l'autre à cause des souvenirs de la campagne de 1805. C'est là que Mortier, enveloppé avec cinq mille hommes par trente mille Austro-Russes, lutta contre eux tout un jour, et fit au travers de leurs masses profondes une trouée sanglante, ce qui n'empêcha pas les écrivains allemands de compter ce combat au nombre de leurs victoires. A partir de Krems, les bancs de sable, les îles à demi noyées se succèdent sans interruption. A gauche s'étend l'immense plaine du Marchfeld, que le fleuve recouvrait quand il ne s'était pas encore ouvert, à Presbourg, la route de la Hongrie. A droite on aperçoit le Wienerwald, dont l'extrémité, le Kahlenberg, vient mourir au fleuve qu'il domine d'une hauteur de mille cinquante-sept pieds. Aussi a-t-on de son sommet une vue immense sur Vienne



Maria-Taferl.

et le Marchfeld jusqu'aux montagnes de Hongrie et aux Alpes Styriennes. Un couvent des Camaldules y avait été bâti par Ferdinand II en 1628. Il fut supprimé en 1782, et un village prit sa place. C'est dans l'auberge de ce bourg que Mozart composa sa *Flûte enchantée*.

Cependant les rives se peuplent de villages, de maisons particulières, et la capitale de l'Autriche s'annonce par les fiacres, qui viennent déposer au pied du Kahlenberg quelque bande joyeuse de Viennois en partie de campagne. Enfin, on débarque à Nussdorf, mais on est encore à près d'une heure de la capitale de l'Autriche, les grands bateaux à vapeur ne pouvant pénétrer dans le bras du fleuve qui vient toucher la ville et qu'on appelle le canal de Vienne. Il n'y a point d'année où l'on ne puisse le passer à gué. On y trouvait plus d'eau autrefois; mais le Danube se porte au nord. Au-dessous de Vienne, on voit distinctement, à quelque distance dans les terres, la berge élevée qui lui servait de rivage.

XXVI

DE LINTZ A VIENNE PAR LE CHEMIN DE FER.

Le marché de Lintz. — Un enterrement. — Aspect des campagnes de l'archiduché. — Un homme coiffé d'une chouette. — L'architecture polychrome et féodale. — Un Milanais autrichien.

Maintenant, mon cher ami, que vous m'avez suivi en toute confiance de Lintz à Vienne sur le Danube, je dois vous avouer que c'est avec les yeux des autres que j'ai fait ce voyage. Entre la capitale de l'Autriche et sa grande forteresse occidentale, un chemin de fer fait rude concurrence au Danube. Après douze heures passées sur le pont du dampschiff à regarder le fleuve et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les montagnes gracieuses ou sauvages qui viennent s'y mirer, les touristes ont besoin de changer de points de vue et d'émotions, de voir des champs, des cultures, des hommes, la physionomie de l'archiduché dans l'intérieur du pays. Ils font comme moi : ils n'y tiennent plus et courent à Vienne par le moins long.

En traversant le marché de Lintz pour me rendre à l'embarcadère, je m'arrêtai à voir les paysannes des environs coquettement attifées de leurs jupes à volants et à galons, avec corsage collant en velours qui se termine par derrière en petite veste et s'ouvre par devant pour laisser voir un fichu de couleur éclatante. Elles apportaient à la ville les provisions du matin sur de petits chariots à quatre roues, d'une élégance qui me surprit, découpés, peints et vernis comme une calèche de Hyde-Park. Les brancards sont mobiles et peuvent être retournés pour que la voiture soit à volonté tirée ou poussée. Quand la route est plane et facile, elles se bouclent des bretelles à la ceinture, ce qui laisse les mains libres et leur permet de tricoter. — Quoi ? ce ne sont point des bas assurément, puisqu'elles vont nu-pieds.

Un peu plus loin je rencontrai un enterrement. A en juger par la maison d'où le cortége sortait et par la tenue de l'escorte, le défunt n'avait pas été un des privilégiés de ce monde : l'affluence des assistants tenait sans doute à quelque fraternité de compagnonnage. La maison mortuaire était tendue de noir et décorée de bannières, de banderoles, de statues, de fleurs artificielles et de musiciens : trombones, cors de chasse et surtout clarinettes. On commença par donner une aubade, sans doute à l'âme du pauvre mort. Le clergé arrivé, le cortége s'organisa.

En tête, un groupe de mendiants ou tout au moins de pauvres dont le premier porte une croix. Ils sont généralement vêtus d'une longue redingote éprouvée par de vieux services et que surmonte un chapeau de haute forme. Plusieurs ont, en pardessus, un tablier de toile bleue. Les femmes sont aussi en guenilles et pieds nus. Viennent ensuite cinq ou six enfants de dix à douze ans en redingotes à pèlerines trop longues et trop larges, la tête cachée sous un énorme chapeau que garnissent plusieurs rangées de crêpes à grands nœuds; puis des enfants de chœur en surplis blancs et courts, comme partout; enfin des prêtres avec la barbe et de grandes bottes.

Derrière le clergé les musiciens, et derrière les musiciens le mort dans un cercueil placé sur les épaules de huit confrères qui ont des crêpes aux poignets, un crêpe immense en sautoir et à la main un gros cierge court.

A l'avant et à l'arrière du cercueil, un grand drap blanc dont je ne comprends ni la signification ni l'usage et qui est porté par huit personnages en costume pareil à celui des précédents; sur le cercueil même, des statues en bois doré, des couronnes de fer-blanc, des rubans et des fleurs. La foule suit pêle-mêle : les mendiants psalmodient, le clergé chante, les trombones rugissent, les cors sonnent et les clarinettes crient.

Voilà un pauvre diable de mort qui n'était point un Mirabeau et qui s'en va accompagné, comme Mirabeau l'avait souhaité, avec de la musique et des fleurs [1]. Les funérailles sont une des trois grandes solennités de la vie. Les peuples jeunes les font avec une douleur bruyante et entourent de pompe ce grand mystère; les peuples vieux mènent silencieusement leurs morts à l'asile suprême. Pour mon usage, j'aimerais mieux ce goût-là. Dans nos grandes cités, la famille doit garder pour elle ses douleurs, comme ses joies.

Le mort m'avait pris du temps; j'arrivai tard à un charmant embarcadère, trop tôt encore puisque j'y trouvai le kellner de l'hôtel qui m'attendait, une note additionnelle à la main. On prétexta je ne sais quelle faute de calcul, et je fus rançonné d'une dizaine de florins. Était-ce vraiment une erreur ou une revanche de Solferino que l'hôtelier prenait patriotiquement sur un Français de passage? Je n'en sais rien ; dans tous les cas, c'était du désordre, et je regrette d'avoir oublié le nom de cette maison peu hospitalière.

Le chemin de fer de Lintz à Vienne ne traverse aucune ville importante. Nous laissons à droite le gros bourg d'Ebelsberg avec son immense pont sur la Traun, où se fit en 1809 un épouvantable massacre qu'un peu de prudence eût épargné. L'eau, le feu, la mitraille y jouèrent tout à la fois leur rôle destructeur. Napoléon lui-même, qui n'avait pas les nerfs sensibles, eut horreur de cette inutile boucherie. A Amstetten, autre trace sanglante ; elle date, celle-là, de 1805 : nos troupes s'y heurtèrent contre les Russes, qu'ils rencontrèrent quelques semaines plus tard à Austerlitz. Au delà, depuis l'embouchure de l'Ips jusqu'à Mœlk, nous nous rapprochons du Danube.

Comme la Galathée de Virgile qui se cache derrière les saules, mais a bien soin de laisser voir auparavant son frais visage, le fleuve montre de loin en loin sa face argentée. Cette fois, je vois bien réellement de mes yeux l'admirable position et la vaste étendue de la grande abbaye bénédictine, quoique nous passions trop vite pour que je puisse vérifier si l'architecte Prandauer a vraiment donné aux bâtiments de Mœlk autant de fenêtres que le bon Dieu donne de jours à l'année. A Saint-Polten, le dernier quartier général de Napoléon avant son arrivée à Schœnbrunn en 1809, nous sommes au pied des pentes du Wienerwald qui nous reste à franchir pour redescendre de l'autre côté dans Vienne.

Tout ce pays doucement accidenté est charmant. Je commence même, à force d'en voir, à me faire aux clochers en turbans recouverts de cuivre étamé qui ont à Mœlk fort bonne figure. Cette province doit être riche aussi; car les tranchées du chemin de fer montrent un sol profond; à la surface la propriété me semble divisée; les cultures varient, les villages sont nombreux, et les habitations des paysans en bon état, quoique trop souvent couvertes en tuiles de bois, et je sais que l'industrie métallurgique y est florissante. Entre Ens et Amstetten, le chemin de fer s'est rapproché de Steyer, ville de onze

1. Voy. ci-dessus, tome VII, page 150.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mille âmes et centre de la fabrication des aciers de Styrie, qui ont un grand renom. Les gens du pays racontent qu'au temps des invasions, quand les Romains durent céder le Noricum aux barbares, le Génie des montagnes apparut aux conquérants et leur dit : « Je vous donnerai des mines d'or pour un an, des mines d'argent pour vingt ans ou des mines de fer pour toujours ; choisissez. » Les barbares prirent le fer. Puisque le Génie de la montagne était en si bonne humeur, ils auraient bien dû lui demander aussi de la houille. Mais la houille en ce temps-là n'était point connue, et aujourd'hui le règne de ces bons génies si commodes est malheureusement passé.

Tout cela donne à la Styrie un tout autre aspect que celui de la plaine froide, humide et maigre de la Bavière. Le gouvernement impérial est pauvre, parce qu'il administre mal ; mais ces populations ont certainement de l'aisance, bien qu'elles en montrent le moins possible par crainte du fisc, et comme elles sont dévouées à leurs maîtres, il y a de la force dans ce grand corps si mal bâti de l'empire autrichien.

J'éprouve cependant une déception. Je croyais trouver par ici des têtes superbes et des carnations blanches et roses On m'avait tant dit que les femmes de Rubens et la Marguerite de Scheffer se rencontraient en Allemagne sous chaque pommier ! Je ne vois que de disgracieuses créatures qui s'enlaidissent comme à plaisir par leur costume, surtout à l'aide d'une sorte de tablier de soie noire qui leur serre la tête et dont les deux bouts pendent derrière le dos. Beaucoup aussi vont nu-pieds. C'est un détail de toilette qui me répugne et me fait mal. Je leur passerais toutes les excentricités de costume, sauf celle-là qui m'ôte une partie de la bonne opinion que je me faisais de leur bien-être. A Vienne, d'où je vous écris, je viens de rencontrer encore quantité de femmes et d'enfants courant ainsi, jusqu'à la porte du palais impérial, dans la boue et sur le dur pavé des rues. Nos plus pauvres paysans ont des sabots, nos ouvriers de bons souliers de cuir, et le dimanche ils chaussent l'ancienne botte féodale. Croyez bien que ce n'est pas une remarque puérile. Avec des pieds nus, on ne monte jamais bien haut. Aussi tous les prêtres que je vois passer sont-ils en grandes bottes qui leur arrivent jusqu'aux genoux.

Les hommes ont meilleur air. Le type autrichien est généralement doux, œil bleu pâle, nez long et un peu pendant, bouche boudeuse, sans fermeté. La grosse lèvre des Habsbourg, trait caractéristique de cette maison, ne leur vient donc pas seulement de l'épouvantable Maultasche, la plus laide créature qui ait jamais porté couronne, mais qui leur céda un beau domaine, le Tyrol. Il y a dans le peuple autrichien quelque chose de ce trait.

Le paysan, qui se coiffe en arrière et a l'air très-placide, aime les plumets et en abuse. Qui a tué une chouette ou un milan, pare son chapeau de ses plumes. Quelques-uns vont jusqu'à y fixer des oiseaux empaillés, avec des yeux en émail, les ailes étendues et la queue en aigrette.



Coiffures de paysans autrichiens dans l'archiduché.

Nous croyions, dans ces dernières années, avoir inventé ou retrouvé l'architecture polychrome. Je la rencontre ici partout. Leurs stations de chemin de fer dont aucune ne ressemble à l'autre sont de vraies curiosités. Je voudrais pouvoir en transporter une aux environs de Paris, à la place de ces affreuses bâtisses qui ne sont que des cages à employés et à patients, où les compagnies n'ont pas voulu faire la moindre dépense d'art, ni les architectes, d'esprit. Ce serait un bijou à faire accourir les badauds et les artistes. Tout s'y trouve, la pierre, la brique jaune et rouge de toute forme, le bois découpé à jour, les moulures en terre cuite, les couleurs harmonieusement combinées. A quoi les habitants ajoutent le plus qu'ils peuvent de fleurs éclatantes ou de plantes au joli feuillage.

Je sais bien que cela coûte plus que quelques moellons entassés à l'équerre, et que les dividendes des actionnaires en ont été diminués. Mais l'industrie et la finance ne doivent-elles pas payer rançon à l'art ? Puisque ces deux grandes puissances des temps modernes sont reines aujourd'hui, demandons-leur de ne pas vivre parcimonieusement, comme des parvenus de bas étage ; qu'elles se souviennent que l'éducation du peuple se fait par le beau tout comme par le vrai, et qu'elles soient sûres d'y trouver encore leur compte.

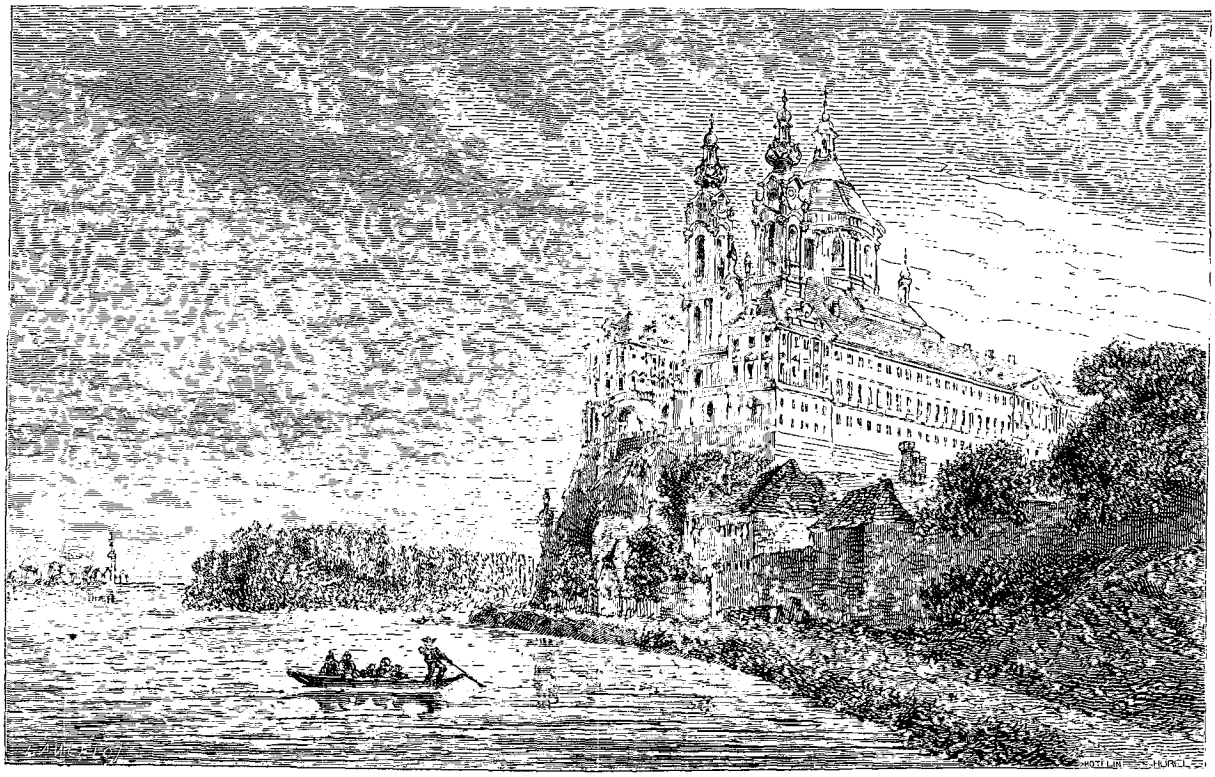
Un des traits de cette architecture, c'est de prendre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des motifs de décoration dans les constructions militaires du moyen âge. La forteresse féodale, de terrible souvenir, ne sert plus qu'aux combinaisons des architectes : toute cheminée, ici, a des créneaux; tout embarcadère des tours, des donjons et des mâchicoulis. Ainsi les enfants jouent avec les casques sonores, les grandes cuirasses et les glaives rouillés de leurs pères. Mais une chose avec laquelle on joue de cette sorte est bien près de sa fin.

Dans notre convoi, rien de particulier, sauf le conducteur qui est pour moi rempli d'attentions que je ne comprends pas. Il s'offre à me mettre seul dans un wagon et de n'y laisser monter personne ; il fait toutes mes commissions, m'achète des cigares, des vivres, des journaux, et me renseigne sur le paysage. Il m'apprend qu'il est Milanais. Alors c'est sa reconnaissance patriotique pour la France qu'il témoigne à sa manière. « En ce cas, lui dis-je, *Eviva l'Italia!* — *Adesso, nein*, se hâta-t-il de répondre, dans son dialecte moitié italien, moitié allemand, *Evica l'Austria!* » Je fus étonné de ce dévouement. Mais la conversation avait lieu à la portière ; en me retournant je vis une figure renfrognée et très-moustachue; je me dis qu'elle était cause de cet *eviva* autrichien, et je plaignis d'autant plus le pauvre diable.

Je venais de commettre une mauvaise action. J'étais en Autriche et j'avais parlé de l'Italie à un employé italien qui vivait de l'Autriche. J'en fus puni. Arrivé à Vienne, mon conducteur me demanda la *buona mano*. Toutes ses complaisances tendaient là. Neuf heures durant il s'était fait mon domestique en vue d'attraper



Abbaye de Mœlk.

quelques kreutzers ou un florin ! Mon patriote milanais, forcé de servir le Tedesco, n'était qu'un lazzarone mendiant!

XXVII

VIENNE.

M. de Metternich botaniste. — *E pure si muove.* — Le Prater et le bois de Boulogne. — La nuit officielle. — L'Opéra. — La moralité viennoise et la littérature autrichienne. — Un sac vide ne peut se tenir debout.

Me voilà donc « dans la cité impériale, » comme les Viennois appellent leur ville, en ajoutant : « Il n'y a qu'une Vienne au monde. » Le chauvinisme est de tous les pays et je le respecte partout.

Me voilà dans la capitale du gouvernement le plus absolu [1], de la police la plus vigilante et la plus curieuse qu'il y ait eu au monde ; une police qui mettait l'œil et la main partout; qui entendait ce que vous murmuriez tout bas à l'oreille de votre fiancée, lisait par-dessus votre épaule la lettre apportée par votre plus cher ami ; regardait écrire, regardait penser, même les ambassadeurs, ce qui, pour plus d'une raison, est pourtant bien difficile.

Un jour, raconte-t-on, le ministre d'Angleterre fait à son cachet une très-légère modification. La poste, comme d'habitude, ouvre la lettre, puis recachette avec l'ancien sceau. A quelque temps de là, l'ambassadeur

1. J'étais à Vienne au mois d'août 1860, par conséquent avant le diplôme du 30 octobre 1860 et la constitution octroyée le 26 février 1861.

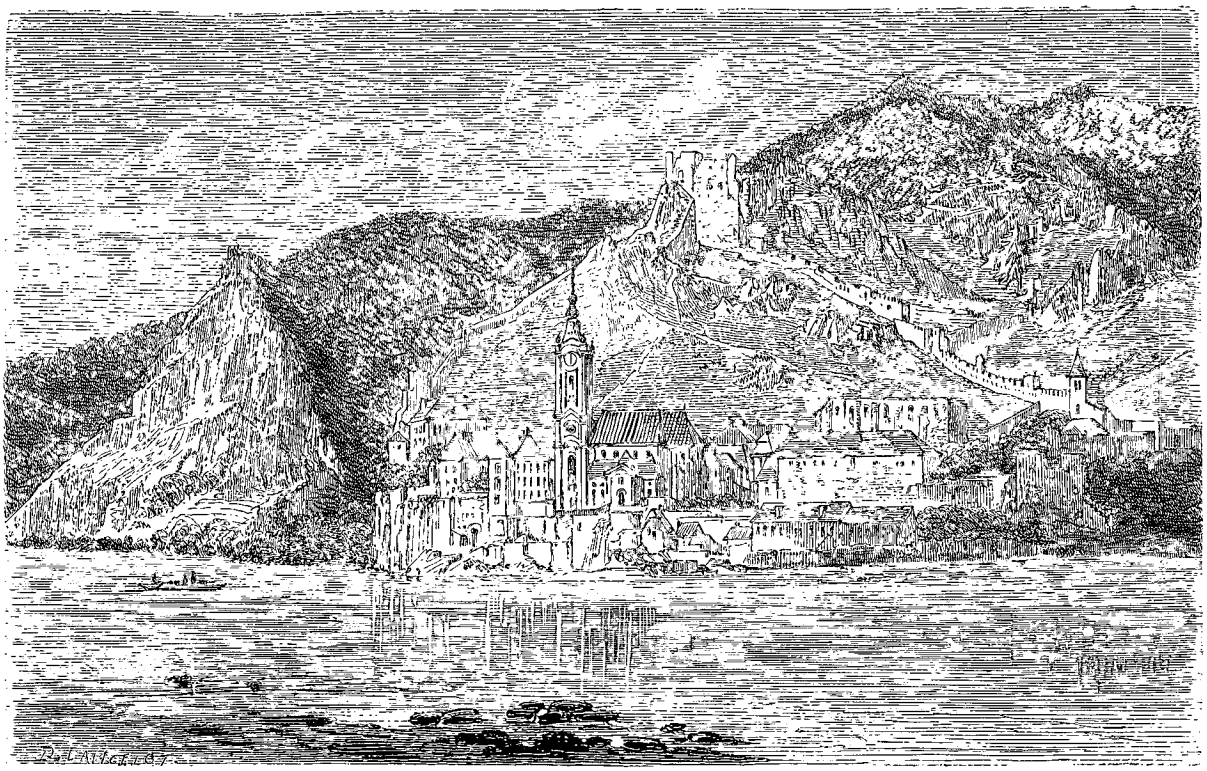
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

anglais rencontre M. de Metternich : « Prince, lui dit-il, je crois qu'il serait à propos de prévenir vos employés que nous avons changé notre cachet. » — « Les maladroits ! » murmura le ministre. L'histoire est-elle vraie ? je n'en sais rien ; mais je sais bien qu'autrefois on ne prêtait qu'aux riches.

Pour mon compte, j'aurais mauvaise grâce de me plaindre. Et d'abord j'entre dans la cité impériale plus facilement qu'à Paris. On ne m'y retient pas aux portes une heure entière, comme il m'est arrivé dans certaine de nos gares, et la douane me semble fort débonnaire.

Aux barrières, on arrête notre voiture pour payer le droit de pénétrer en ville. C'est un ennui qu'ils ont oublié de supprimer. A l'hôtel, dans la rue, j'entends parler avec la plus extrême liberté. Le guide que je prends, un honwed hongrois blessé dans la dernière guerre, dit tout haut, partout où il me mène, dans Schœnbrunn même, devant les gens de service, des choses à faire bondir dans son tombeau le prince de Metternich. Vienne n'avait que deux journaux politiques, le *Wiener-Zeitung* et le *Beobacter;* j'en trouve plus d'une douzaine qui ont l'allure aussi vive qu'à Berlin ou à Paris. *E pure si muove :* décidément le monde marche, puisque voici qu'à Vienne on court.

Arrivé à Vienne à quatre heures et demie, j'étais une heure après au Prater, la promenade fameuse qui s'étend de la ville au Danube avec de grandes allées d'arbres séculaires[1]. Mais le bois de Boulogne et les Champs-Élysées ont fait tort à ces renommées d'autrefois. Depuis que la ville de Paris nous a donné des



Dürrenstein.

jardins de rois, où les arbres les plus rares, les fleurs les plus belles, que jadis on n'eût laissé voir que sous les vitrines jalouses d'une serre ou derrière les barreaux de fer d'une grille inexpugnable, sont mis à la portée de nos yeux, de nos mains, et presque sous nos pas ; quand le plus pauvre peut jouir de magnificences que Louis XIV ne connut jamais, il n'y a point à s'étonner que les splendeurs d'hier ne soient plus, comme une toilette fanée, que la friperie d'aujourd'hui.

Le Prater est un lieu bas, humide, mal entretenu, où l'on doit se trouver fort bien aux heures les plus chaudes des jours d'été. Je n'ose avancer que les Viennois, qui ont aux environs de leur ville tant de sites charmants, abandonnent le Prater ; il faut cependant qu'en historien fidèle je dise qu'au moment où j'y arrivai, je n'y trouvai personne, pas un promeneur, un cavalier ou un équipage, mais treize cerfs et un archiduc. L'archiduc passait rapidement pour regagner son hôtel, et les cerfs, qui sont en liberté et qui n'en abusent pas, venaient très-débonnairement chercher leur pâture au lieu accoutumé. Comme tant d'autres choses, le Prater s'en va : les chemins de fer l'ont tué, et l'on ne fait rien pour lui rendre la vie.

Après cela, les habitants, sans doute, à cette heure, dînaient, et *Hans Wurst*[2], le Polichinelle viennois, qui a établi au Prater son quartier général, s'était retiré sous sa tente. Un gaillard qui s'appelle *Jean Boudin* ne

1. Le Prater, se trouvant au delà du canal de Vienne, est lui-même une île de deux lieues de long sur trois quarts de lieue de large, dont le faubourg de Léopold, la Léopoldstadt, occupe une grande partie.

2. *Wurst* signifie *andouille, saucisse, boudin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pouvait oublier pareille heure, que personne ici n'oublie, et moi j'aurais dû faire comme eux.

Vienne est, après Constantinople, la ville d'Europe où il fait le plus cher vivre. On y est plus rançonné qu'à Paris et à Londres même. Cela tient, en partie, à ce qu'il n'y a point de tables d'hôte. On mange à la carte, du moins dans les grands hôtels, ce qui permet à l'hôtelier de faire une note pour chaque repas et au garçon de réclamer chaque fois son pourboire : nulle part le trinkgeld ne fleurit et ne prospère comme ici.

A sept heures, j'étais à l'Opéra. Il ouvre de bonne heure pour finir tôt. La police exige que les théâtres ne ferment pas beaucoup plus tard que neuf heures, au moment du souper, le cinquième et dernier repas de la journée. On veut paternellement que les Viennois, réputés les plus grands mangeurs de l'empire, dorment vite et longtemps. C'est bon pour la digestion, c'était meilleur encore pour la politique. La nuit officielle commence, à Vienne, à dix heures et finit à sept heures du matin. C'est neuf heures de somme pour les habitants, de repos pour le gouvernement et d'augmentation de solde pour les cochers. On paye moitié en sus du prix de la journée pour une voiture prise entre ces deux limites de temps.

L'Opéra donnait le *Don Juan* de Mozart. Je n'avais pas voulu perdre cette occasion unique d'entendre la troupe allemande si vantée. Mon étonnement fut grand de trouver une salle petite et pauvrette, mal éclairée, mal ventilée et déserte. Trois rangées de loges, la moitié du théâtre, absolument vides. Peut-être étaient-ce des locations de l'aristocratie alors en villégiature; mais le parterre eût été comme les loges, sans une soixantaine d'officiers qui s'y tenaient debout.

Voilà où en est l'enthousiasme musical des Viennois!

Sur la scène, des robes, comme au bon temps de M. Sosthène de la Rochefoucauld, qui tombaient jusqu'aux talons, et des guimpes qui montaient jusqu'aux oreilles : ce qui toutefois n'empêchait pas de chanter juste et de jouer bien. La pièce finit comme un mystère du moyen âge. On nous montra l'enfer, avec ses flammes, ses tortures, ses diablotins courant après les damnés, et don Juan expiant, sur une roue dentelée qui tournait dans le feu, ses séductions terrestres.

Cette mécanique terminait par un spectacle grossier pour les yeux la divine partition du maestro. Mais c'était édifiant pour les spectateurs, qui trouvaient à l'Opéra le bénéfice d'un sermon, sans que les actrices, grâce aux précautions prises, pussent causer une diversion fâcheuse. Tout était donc au mieux; j'en concluais que la moralité des Viennois devait être grande. On assure pourtant qu'il n'en faudrait pas jurer; que le vice s'étale le soir très-paré et fort peu vêtu, comme dans nulle autre ville, et que dans quantité d'hôtels on trouve un essaim de jeunes filles, blondes et rieuses, dont la fonction consiste à ouvrir votre porte par mégarde et à rester chez vous par distraction. Je me hâte de dire que je n'ai rien rencontré de pareil. Mais un de mes amis me l'affirme. « Je l'ai vu, me dit-il, de mes yeux vu. »

Il arrive à Vienne, l'été, beaucoup de rayons du soleil d'Italie et des mœurs que ce soleil produit. La température s'élève, et les robes descendent à proportion. Même de grandes dames se montrent en public avec jupes immenses, vestes soutachées d'or, dolmans à fourragère torsée et perlée, chapeaux empanachés, mais le cou nu, et la poitrine à peu près comme le cou.

Vienne a quatre cent soixante-dix mille habitants[1], à peine un peu plus que Naples. Une cour nombreuse, toute l'aristocratie d'un grand empire et une garnison immense y résident. Le nombre des gens pour qui la vie est, avant tout, une partie de plaisir, s'y trouve donc, toute proportion gardée, beaucoup plus considérable qu'ailleurs, et ce ne sont pas précisément les vertus de l'âge d'or qu'ils y apportent.

Ces mœurs faciles n'ont pas eu le contre-poids nécessaire d'un grand travail de l'esprit. Un spirituel touriste prétend avoir vu l'ordonnance d'un médecin allemand qui, ne sachant comment guérir un professeur dont le cerveau, fatigué par des veilles laborieuses, menaçait de se détraquer, lui prescrivit trois mois de séjour en un pays où l'on ne penserait pas. Le malade fit sa malle et sans hésiter prit la route de Vienne.

L'Autriche, en effet, pendant longtemp , n'a point pensé, sauf en musique et en histoire naturelle : art et science qu'un gouvernement paternel pouvait encourager sans péril, que le prince de Metternich cultiva par politique, pour le bon exemple, et qu'à la fin il cultiva par goût, pour son plaisir, si bien qu'on vit le chancelier aulique devenir un des meilleurs botanistes et numismates de l'Autriche.

Pour tout le reste, la censure faisait autour des esprits une garde vigilante, et protégeait efficacement l'empire contre le démon *Thought* qui effrayait tant l'empereur François II, ou Franzl, comme l'appelaient les Viennois. « Ne me faites pas de savants, disait-il un jour aux professeurs de Laybach, je n'en ai pas besoin; mais faites-moi de bons et braves sujets attachés aux choses anciennes. Nos pères s'en sont bien trouvés. » Longtemps on a cru *Franzl* sur parole, et l'habitant de Vienne, qui aime à vivre et à se laisser vivre, *leben und sich leben lassen*, s'est abandonné, comme notre Mathurin Régnier, à la bonne et douce loi de nature.

Il n'en va plus tout à fait de même aujourd'hui, du moins quant au démon *Thought*. On s'est quelque peu familiarisé avec lui, et Vienne ne mérite plus le nom qu'elle a si longtemps porté de : « Capoue de l'esprit. »

Il s'est même trouvé un poëte, en Autriche, il est vrai qu'il était Hongrois, pour glorifier le vieux démon. « La pensée, s'écrie Niembsch de Strehlenau, qui n'a osé signer que les deux dernières syllabes de son nom, la pensée, c'est le Saint, c'est le Héros! *Der Gedanken, der Heilige, der Held!* » Son poëme des *Albigeois* se termine même d'une façon menaçante : « Les souffrances du passé, dit-il, se payent avec du sang. Après les Albigeois, les Hussites; après Jean Huss et Ziska, Luther, Hutten et la guerre de Trente ans; ensuite celle des

1. Quatre cent soixante et onze mille quatre cent quarante-deux personnes, d'après le recensement de 1856, sans la garnison.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cévennes, puis la destruction de la Bastille, et ainsi de suite, *und so weiter....* » Jamais mots si peu poétiques n'ont produit pareil effet. Le poëte s'arrête à la Bastille, mais son lecteur viennois continue par la pensée, et cette pensée est déjà devenue une action.

Depuis 1848, l'Université a été réorganisée sur le plan des universités allemandes, ce qui a entraîné une réforme correspondante dans les écoles secondaires, et, pour fortifier les études, nombre de savants ont été appelés du dehors. L'Académie des sciences[1], fondée le 30 mai 1846, avec une dotation annuelle de quarante mille florins, a bien vite conquis une grande considération et élargi la sphère de ses travaux : ses *Comptes rendus*, par leur abondance, feraient rougir les nôtres de leur sécheresse. Les ministres, les hauts dignitaires de l'empire ne manquent point de se rendre à ses solennités, et l'imprimerie impériale qui, pour la beauté de ses publications, rivalise avec la nôtre, prête libéralement ses presses aux académiciens. Avant 1848, on ne comptait à Vienne que cinq associations particulières pour les arts et les lettres. En 1856, il y en avait déjà vingt-huit, et cent une autres sociétés de toute sorte s'étaient formées, dont plusieurs publiaient des mémoires qui étaient remarqués au dehors. Naguère, la critique littéraire ne touchait qu'au théâtre, et une comédie de Scribe, un drame d'Alexandre Dumas, toute pièce traduite, imitée ou copiée des nôtres, car nous défrayons largement les théâtres de Vienne, était l'unique aliment des causeries de salon ou des discussions de journaux; la presse va maintenant plus loin et plus haut. L'horizon des esprits s'est agrandi. Le concordat de 1855, qui mettait l'instruction aux mains du clergé, est fort ébranlé ; la vie se réveille partout; Vienne enfin publie des livres, même pour la foire de Leipzig, et une littérature autrichienne commence, mais avec ce caractère particulier qu'elle est encore une littérature de grands seigneurs et de bureaucrates.

A Vienne, on est fonctionnaire d'abord, c'est le pain ; écrivain ensuite, c'est le sel, si l'on a du talent. Mais les lettres s'étiolent dans l'atmosphère des bureaux, et l'écrivain qui porte une clef de chambellan ne tient pas fortement sa plume. La grande séve populaire manque donc à cette littérature plutôt allemande qu'autrichienne, je veux dire qui se perd dans le grand courant germanique sans y entraîner son peuple après elle.

Cependant elle peut déjà se vanter d'un triomphe : le plus brillant succès dramatique des dix dernières années en Allemagne est un drame autrichien, heureusement pas en dialecte viennois. Il revient au baron Münch-Bellinghausen, grand conseiller d'État de l'empire, selon son titre officiel, mais, de plus et mieux, auteur de *Griseldis*, du *Fils du désert*, et surtout du *Gladiateur de Ravenne* (1856). Le baron de Zedlitz et le comte d'Auersperg ont aussi conquis un légitime renom hors de leur pays. V. Hugo a imité du premier *die Nächtliche Heerschau, la Revue Nocturne*, morceau célèbre au delà du Rhin, mais qui perd beaucoup à sortir de sa poétique enveloppe d'Allemagne pour se montrer en habit français.

« La nuit, vers la douzième heure, le tambour quitte son cercueil, fait la ronde avec sa caisse, va et vient d'un pas empressé.

« Ses mains décharnées agitent les deux baguettes en même temps; il bat ainsi plus d'un roulement, maint réveil et mainte retraite.

« La caisse rend des sons étranges dont la puissance est merveilleuse. Ils réveillent dans leur tombe les soldats morts depuis longtemps :

« Et ceux qui des confins du Nord restent engourdis dans la froide neige ; et ceux qui gisent en Italie où la terre leur est trop chaude ;

« Et ceux que recouvre le limon du Nil ou le sable de l'Arabie : tous sortent de leur tombe et prennent en main leurs armes.

« Vers la douzième heure, le trompette quitte son cercueil, sonne du clairon, va et vient sur son cheval impatient.

« Puis arrivent sur des coursiers aériens tous les cavaliers morts depuis longtemps : ce sont les vieux escadrons sanglants couverts de leurs armes diverses.

« Les blancs crânes luisent sous les casques; les mains, qui n'ont plus que les os, tiennent en l'air les longues épées.

« Et vers la douzième heure, le général en chef sort de son cercueil, il arrive lieutenant entouré de son état-major.

« Il porte un petit chapeau ; il porte un habit sans ornement; une épée pend à son côté.

« La lune éclaire d'une pâle lueur la vaste plaine L'homme au petit chapeau passe en revue les troupes.

« Les rangs lui présentent les armes ; puis l'armée tout entière s'ébranle et passe musique en tête.

« Les maréchaux, les généraux, se pressent en cercle autour de lui. Le général en chef dit tout bas un seul mot à l'oreille du plus proche :

« Ce mot vole à la ronde, de bouche en bouche et résonne bientôt jusque dans les rangs les plus éloignés : le cri de guerre est *France;* le mot de ralliement est *Sainte-Hélène.*

« C'est la grande parade des Champs-Élysées que le César mort commande vers la douzième heure de la nuit[1]. »

Il est assez curieux de voir cet hommage rendu à la grande armée et à son chef par un poëte autrichien. Au reste, le baron de Zedlitz n'est pas le seul qui ait subi l'attrait magnétique de cette puissante figure. Le baron de Gaudy qui, né à Francfort, mourut à Berlin en 1840, avait composé, à la gloire de Napoléon, tout un cycle de chansons impériales, *Kaiserleider*, et passé les dernières années de sa vie à traduire avec Chamisso, autre esprit français égaré en Allemagne, les chansons de Béranger.

Il y a aussi un chant fameux du comte d'Auersperg, *l'Invalide*, où se retrouve la même préoccupation de la France, mais avec une portée plus haute. C'est l'histoire

1. Elle est divisée en deux classes : les sciences historiques et philosophiques, les sciences mathématiques et naturelles.

1. J'ai suivi pour cette pièce, comme pour la suivante, la traduction de M. N. Martin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moderne racontée, sur les bords de la Loire, à de petits enfants par un vieil invalide qui a fait toutes nos guerres de 1792 à 1830. Mais j'aime mieux vous citer du même écrivain la pièce intitulée « *Notre temps.* »

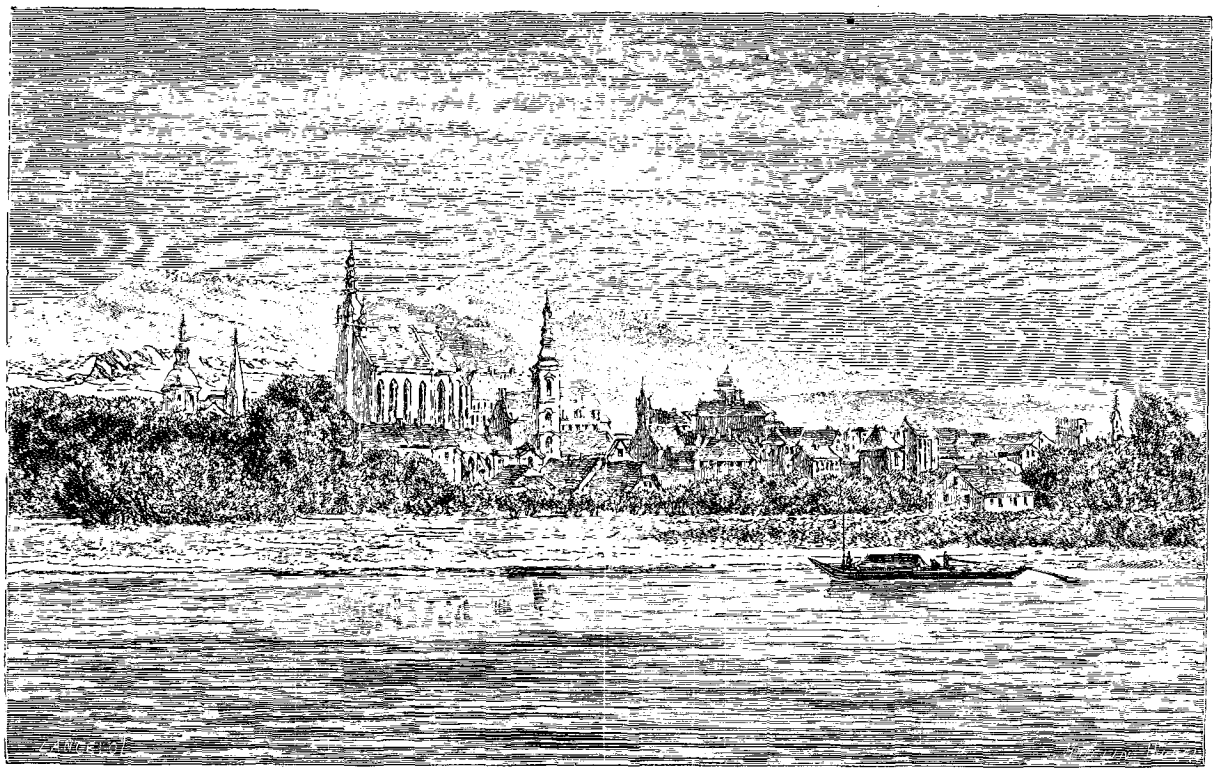
« Sur le tapis vert brillent le crucifix et les bougies; des échevins et des conseilliers vêtus de noir sont assis d'un air grave et vont prononcer un jugement : ils ont cité à leur barre notre Époque, coupable d'agitations et de murmures menaçants, coupable de pensées orageuses.

« Mais l'accusée ne se présente pas, car notre Époque n'a pas le temps : les juges avaient à peine attendu pendant deux heures, qu'elle était déjà deux lieues plus loin. Toutefois elle leur dépêche son avocat, qui s'exprime en ces termes :

« Ne calomniez pas notre Époque; elle est innocente; « notre Époque est une coupe de cristal transparent, « aussi clair que pur; si vous voulez y boire un vin généreux, n'y versez pas votre lie. Notre Époque est une « habitation magnifique, mais depuis que vous y êtes « entrés, on la prendrait pour une maison de fous!

« Notre Époque est un champ ensemencé. Si vous y « avez semé des chardons, comment pouvez-vous vous « étonner qu'il ne soit pas rempli de roses? C'est sur ce « même champ que César a livré ses combats immortels, mais des poltrons le trouveront assez grand et « assez large pour prendre la fuite.

« Notre Époque est une harpe muette; si un maladroit s'avise d'y poser les doigts, les chiens et les chats « se mettent à hurler aussitôt dans tout le voisinage. « Mais que la main inspirée d'un autre Amphion en « touche les cordes, les fleuves et les forêts feront « silence pour écouter, et les pierres s'animeront. »



Krems.

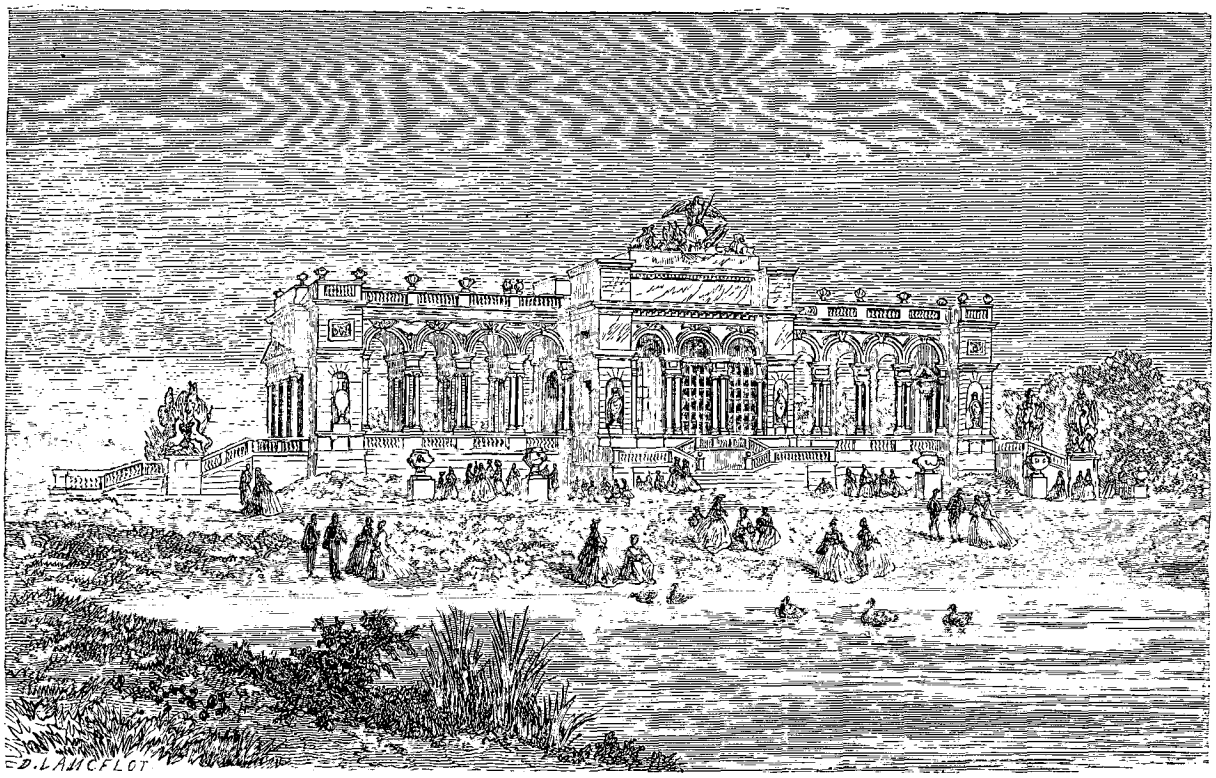
Signe caractéristique, la plupart de ces nobles écrivains se cachent sous un pseudonyme. L'auteur du *Gladiateur de Ravenne* signe Frédéric Halm, et le nom littéraire du comte d'Auersperg est Anastasius Grün. Comme nos ducs de la Rochefoucauld et de Saint-Simon, ils veulent bien ne pas laisser aux seuls manants la gloire de l'esprit, mais ils ne veulent pas fourvoyer leur blason dans la république des lettres.

Toutefois la vie du corps a été en Autriche trop longtemps en honneur et l'esprit trop complétement laissé dans le vide, pour que l'*autre* n'ait pas lâché les rênes à sa *bête*, et les mœurs se ressentent de ce laisser aller moral. Songez que, jusqu'en 1713, ce peuple n'a eu d'autre enseignement littéraire que celui de *Hans Wurst*, de ses marionnettes et de ses gloutonneries. Le premier théâtre de Vienne, celui de la porte de Carinthie, date de cette époque. Franklin a dit un mot énergique et vrai dans sa trivialité : « Comment voulez-vous qu'un sac vide se tienne debout? » Comme lui, l'esprit tombe si vous n'y mettez quantité de bonnes choses pour le forcer à rester droit.

V. Duruy.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Gloriette, à Schœnbrunn.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. V. DURUY.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXVIII

VIENNE (suite).

Schœnbrunn. — Pourquoi Louis XIV portait les cheveux si longs et pourquoi le Nôtre taillait les arbres si court. — Le Belvédère. — De la ferraille héroïque. — Un cheval emporté et un général méthodique. — Le Saint-Denis de l'Autriche. — Saint-Étienne; une cloche patriotique.

En fait d'édifice, ma première visite fut le lendemain pour Schœnbrunn, en français : *la Belle-Fontaine*. On y arrive en traversant la Wienn, où je n'ai point vu d'eau[2]. Schœnbrunn est moins un palais qu'une grande et belle maison particulière. Une seule intention architecturale s'y trouve : un joli pavillon placé dans le haut des jardins, la *Gloriette*, dont chaque aile est un portique au travers duquel passent librement l'air, le soleil et la vue, et d'où l'on a une perspective de Vienne et des hauteurs qui s'étendent derrière elle.

Dans les appartements, beaucoup de dorure et rien de remarquable, si ce n'est des broderies de Marie-Thérèse (un grand roi!) qui décorent tout un petit salon; dans la boiserie d'une fenêtre, le trou qu'a fait la balle de Staps, lorsqu'en 1809 il tira sur Napoléon; et, dans une pièce, un plafond mobile pour faire descendre les mets, afin que l'empereur pût dîner avec ses ministres, sans que la domesticité entendît les secrets d'État, ou peut-être ne vît rien, quand ce n'étaient pas les ministres qui se trouvaient en conférence avec le prince. Tout était parfaitement désert. Je n'ai rencontré dans les jardins qu'un promeneur solitaire, les pieds dans la boue et

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145 et la note 2, et 161.

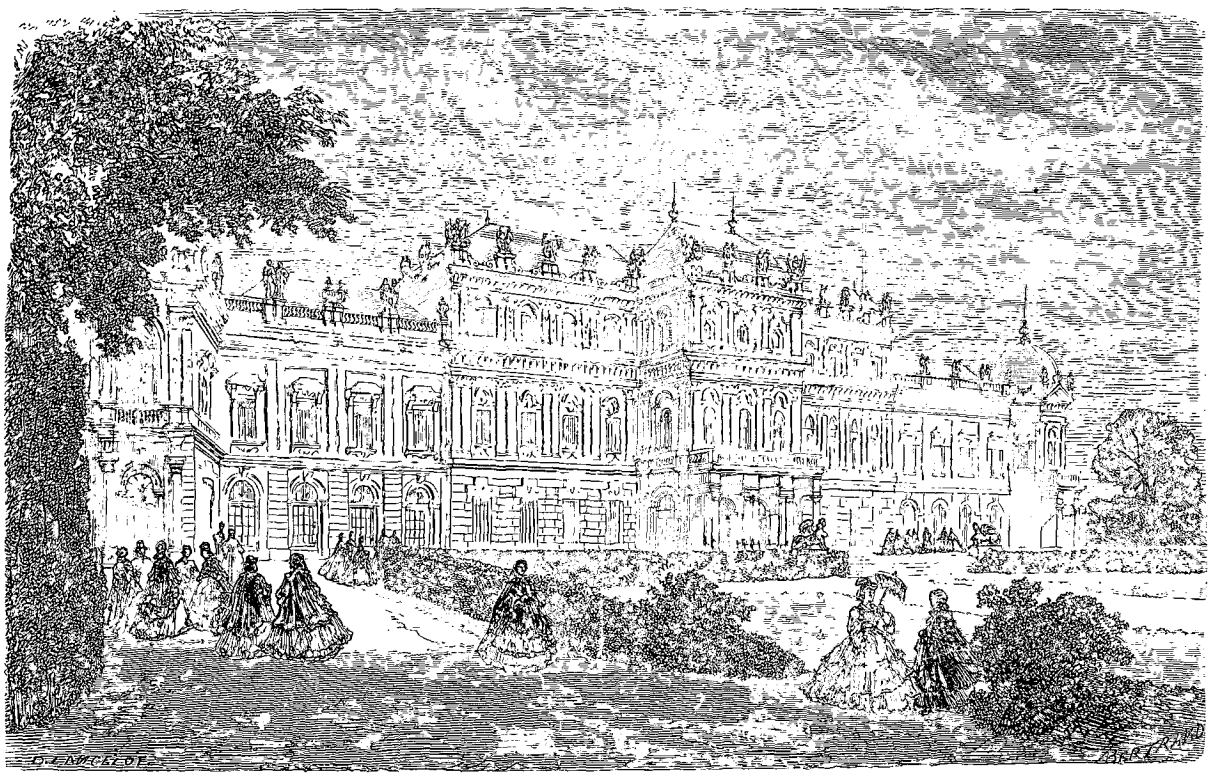
2. Quand elle en a, les Viennois ont la bonne pensée de la jeter dans leurs égouts pour les laver. On devrait bien faire la même chose à Paris avec la Bièvre, ou avec une dérivation de la Seine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'abritant d un modeste parapluie contre la bruine qui tombait. Il nous salua plus bas, je crois, que je ne l'avais fait moi-même : c'était le père de l'empereur.

Schœnbrunn est le Versailles de Vienne. La nature n'y est point telle que le bon Dieu l'a faite, mais comme le Nôtre la taillait, alignait et tourmentait à Versailles : des allées bien droites, des charmilles bien hautes et coupées au cordeau ; de pauvres grands arbres qui sont si beaux quand on leur laisse étendre leurs bras tout à l'aise, et si laids quand on les réduit à n'être qu'une muraille verte où pas une feuille n'a le droit de dépasser l'autre : un jardin, en un mot, gracieux et vivant comme une figure de géométrie.

Il y a quelque chose que je ne comprends pas dans le dix-septième siècle, c'est pourquoi Louis XIV portait les cheveux si longs et pourquoi le Nôtre coupait les arbres si court. A Versailles, pour être conséquent, on aurait dû se coiffer à la Titus. Vous êtes-vous jamais représenté Louis XIV aux genoux de la Vallière sans sa perruque ! Il fallait bien pourtant qu'à certains moments il l'ôtât, et qu'Apollon fût sans rayons. Mais alors c'était la nuit, et il importait peu. Le jour, le dieu reparaissait dans sa majesté ; et ne trouvant pas que sa chevelure naturelle eût assez de solennité ondoyante, il s'était couvert le chef d'une libre et puissante végétation artificielle. L'un et l'autre, le roi et le jardinier, forçaient la nature : c'est leur point commun. Tous deux aussi avaient fort grand crédit en Europe ; et si Louis fit prendre partout sa perruque, partout le Nôtre fit dessiner ses jardins. Voilà comment je retrouve à Schœnbrunn un Versailles bourgeois.



Le Belvédère, musée de Vienne.

De Schœnbrunn je me fis conduire au Belvédère : c'est le musée de Vienne. Il faudrait y rester une semaine, car toute l'école vénitienne et l'école flamande sont là. Vingt ou trente Titien, autant de Paul Véronèse, de Rubens, de Van Dick, de Rembrandt et de Téniers ; toute l'école allemande d'Albert Durer et d'Holbein, qui, après eux, jusqu'à Overbeck, a une éclipse de deux siècles ; trois ou quatre toiles du Vinci, que j'ai le malheur de ne pas apprécier à sa valeur ; de magnifiques Salvator Rosa ; enfin, quelques Murillo et Velasquez qui ne me plaisent pas toujours.

Il y a, au Belvédère, dix toiles du Titien presque aussi belles que celle du Louvre, dans le salon carré, *la Femme aux cheveux d'or*. Quelle puissance de pinceau ! Voilà bien les rois de la couleur. Mais ces Vénitiens, sans aller jusqu'à l'exubérance charnelle de Rubens, n'aiment pas du tout les corps diaphanes, à la taille étranglée, dont on se demande : Comment peuvent-ils respirer et vivre ? Nos femmes et nos filles cherchent la grâce dans l'étrange, et, pour obéir à la mode, risquent leur santé. Conduisons-les devant ces pontifes de l'art, devant ces maîtres de la beauté, en face du Titien, même de Raphaël, dont la Fornarina n'était pas précisément la condensation impalpable d'une nuée vaporeuse ou de la blanche écume d'un torrent. Je recommande le voyage de Vienne et une visite au Belvédère à tous les jeunes maris qui se sentiront dans la poitrine un cœur assez vaillant pour entreprendre la lutte la plus difficile, mais la plus nécessaire, la guerre contre le corset.

Je n'ai vu, dans cette galerie, qu'un tableau de Raphaël, encore est-il dans sa première manière, quand il cherchait sa route et ne l'avait pas trouvée. Michel-Ange

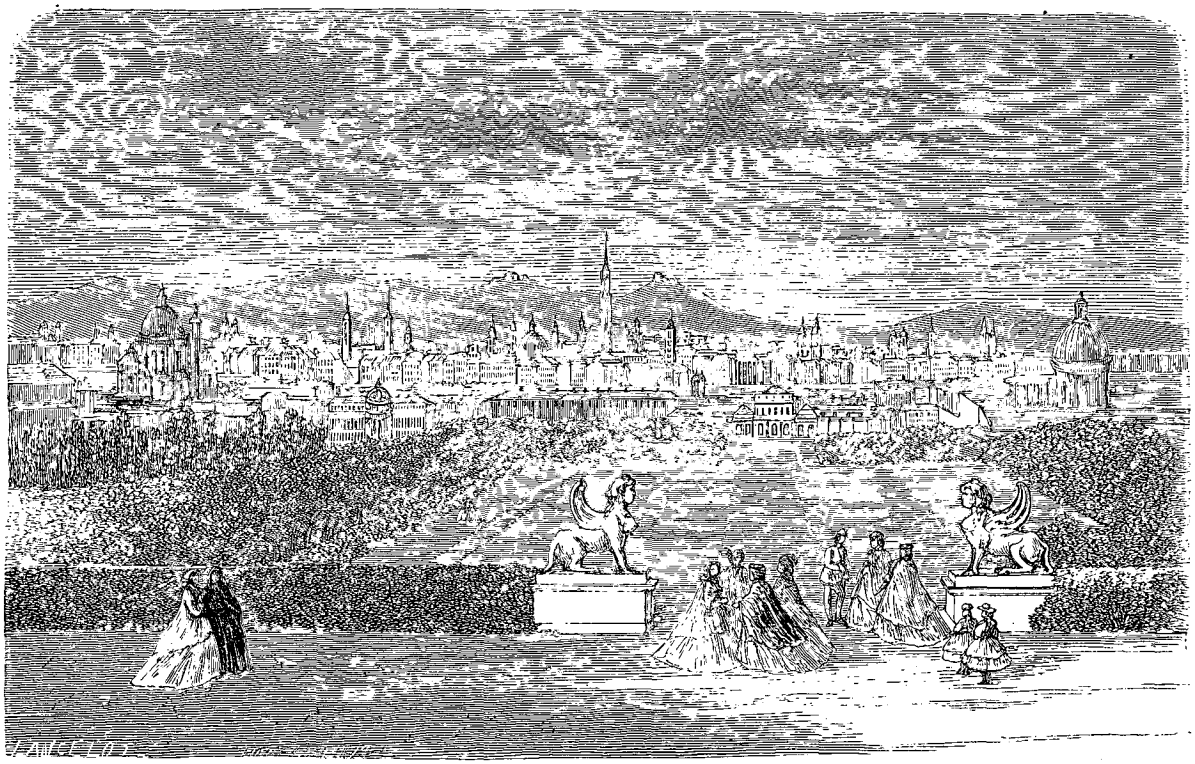
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'est aussi représenté que par une ou deux toiles ; le Poussin par trois ou quatre, entre autres un *Jésus délivrant un paralytique*, qui est, contre l'ordinaire, d'une belle et vive couleur. En somme, ce doit être une des premières collections du monde. Elle est très-supérieure à celle de Munich, et possède bien plus que nous de la magnifique école de Venise. Rien pourtant qui vaille les *Noces de Cana*, ni la *Vierge* de Murillo, quoique nous l'ayons surfaite, ni nos trois Raphaël, ni le *Diogène* du Poussin.

La sculpture est nulle, sauf un Canova, ici, comme toujours, élégant mais fade.

Pour faire comme tout le monde, j'ai visité la collection des armures des princes autrichiens, sans pouvoir prendre le moindre intérêt à toute cette ferraille héroïque.

En y allant, je passai devant la statue de l'archiduc Charles, inaugurée quelques jours après Solferino. Le prince est sur un énorme cheval, si cabré qu'on ne voit que son ventre, ce qui n'est point beau, et que, regardé de face comme on doit regarder toute honnête statue, l'archiduc est complétement caché, de sorte que le monument n'est plus que le portrait d'un cheval emporté. Il y a aussi dans la figure du héros un bien terrible nez. Sous les pieds du cheval sont, il va sans dire, les drapeaux de la France. Il me semblait pourtant que l'Autriche ne les avait jamais mis si bas. Autour du piédestal on a placé vingt-quatre boucliers portant les noms de vingt-quatre victoires, dont plusieurs m'étaient parfaitement inconnues. Je ne savais pas que l'archiduc nous avait si souvent battus. Il est juste de dire que la



Vienne, vue du jardin du Belvédère.

moitié de ces noms sont écrits de manière à aller de bas en haut et les autres de haut en bas. Ainsi Wurzbourg monte vers la statue de Wagram, descend vers le piédestal. Ces lignes brisées qui alternent harmonieusement font bien à l'œil et peuvent paraître un effet d'art. C'est en outre un moyen ingénieux de contenter à peu près l'histoire, tout en laissant croire au populaire que le héros de l'Autriche avait toujours ramassé de la gloire et jamais de coups.

Que Napoléon se soit fait représenter par David calme sur un cheval fougueux, je le comprends, c'est dans le caractère du personnage, et un trait de plus de ressemblance ; mais il me semble que des allures emportées ne convenaient guère pour la statue d'un général méthodique et lent qui a fait bien plus de retraites que de marches précipitées en avant.

Dans l'église des Capucins, j'ai visité le Saint-Denis de la maison d'Autriche. Tous les empereurs sont là, avec quantité d'archiducs, couchés dans les bières de bronze. Ces caveaux n'ont rien d'auguste. Les morts y sont serrés les uns contre les autres parcimonieusement. J'en demande pardon à leurs mânes impériaux, je vis là beaucoup de chaudronnerie et un seul monument, celui de Marie-Thérèse, que j'appellerais volontiers comme les magnats hongrois, le plus grand roi de la maison d'Autriche. Tous les tombeaux sont en très-minces plaques de bronze qui résonnent sous la main comme des ustensiles de cuivre, et la plupart sans aucune décoration. Sur celui du duc de Reichstadt on a eu soin de mettre une longue inscription pour dire qu'il était mort d'une phthisie. La bonhomie allemande s'est évidemment effarouchée de la calomnie qui courut en 1832 que le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fils de Napoléon avait été empoisonné. Marie-Louise est à côté du duc de Reichstadt.

Le capucin qui nous conduit nous donne à peine cinq minutes pour tout voir avec sa lampe fumeuse, mais il nous attend patiemment à la porte pour nous tendre la main.

A l'église des Augustins, vu le tombeau de la duchesse de Saxe-Teschen par Canova. C'est l'œuvre la plus considérable qu'il ait faite : tout un drame en marbre blanc. Toujours quelque chose qui charme, rien qui enlève. Dans cette église, qui est celle de la cour, la garnison fait célébrer une messe, le 3 novembre de chaque année, pour le repos de l'âme de tous les soldats autrichiens morts dans les combats. C'est une cérémonie pieuse et touchante. Le 18 juin elle y revient encore, mais joyeuse et bruyante, faisant retentir les sabres sur les dalles saintes, de manière à montrer que la lame tient bien mal au fourreau et ne



Plan de Vienne.

demande qu'à sortir. C'est l'anniversaire de la victoire remportée en 1757, près de Collin en Bohême, sur les Prussiens de Frédéric II. Chaque année, l'armée autrichienne remercie Dieu de lui avoir permis de battre ce jour-là les chers confédérés, ce qui ressemble beaucoup à une prière pour solliciter la faveur de les battre encore.

Saint-Étienne, la cathédrale, est du quatorzième siècle, l'âge du gothique flamboyant, de la pierre tourmentée, de cette architecture enfin qui ne dit rien à l'esprit, parce qu'il n'y a de vraiment grand que ce qui est simple. La flèche est magnifique et une des plus hardies du monde catholique : il lui manque quelques pieds seulement pour monter aussi haut que celle de Strasbourg. On a gâté l'intérieur en y construisant quantité de chapelles dans le style gréco-romain, avec colonnes corinthiennes et frontons qui jurent dans ce grand vaisseau gothique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Flèche de la cathédrale de Vienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

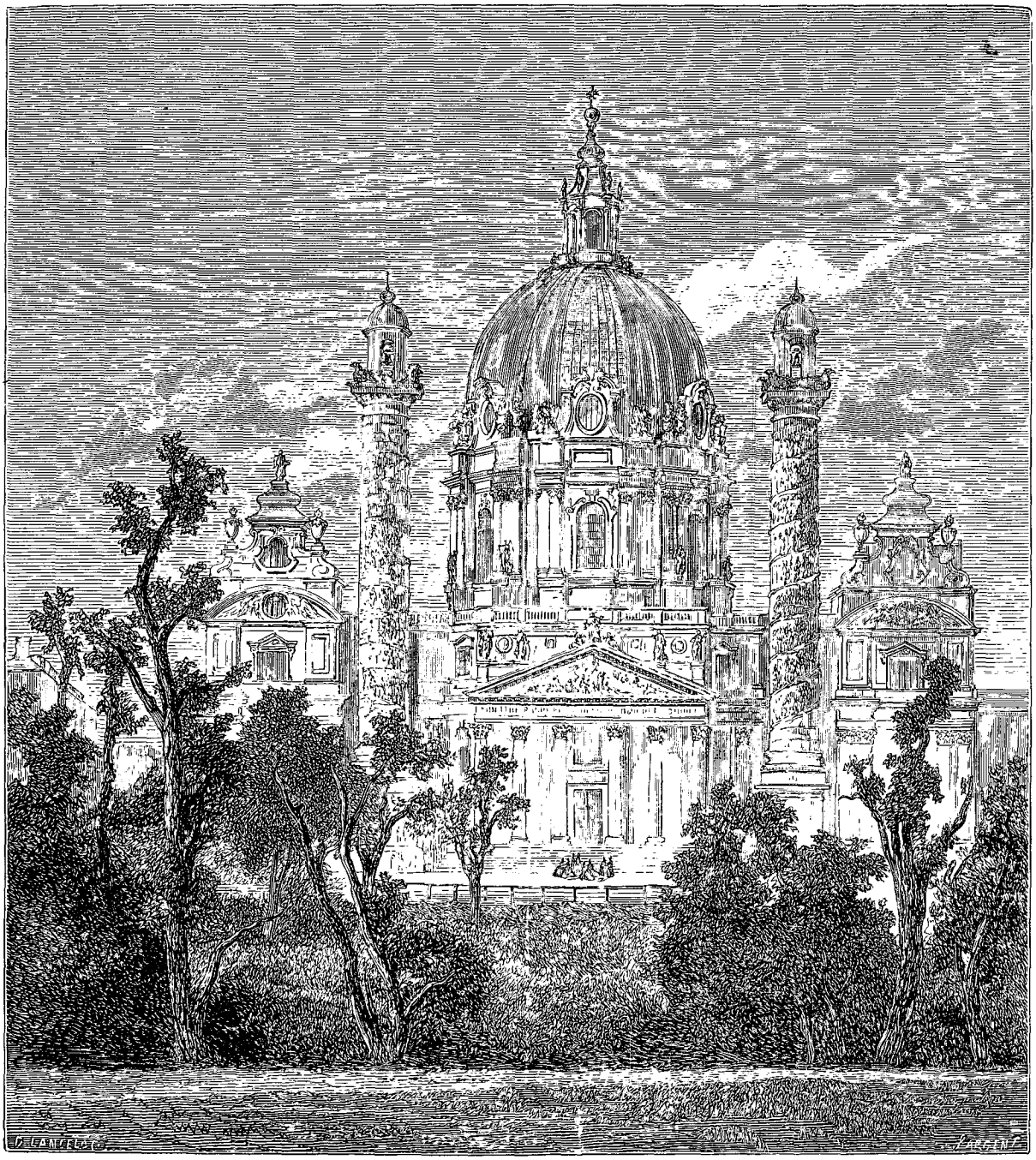
La grosse cloche a été fondue avec du canon turc. Voilà qui est bien, et si j'étais Viennois, je serais doublement heureux, moi qui aime le son des cloches plus que ne l'a jamais aimé un moine du moyen âge, de reconnaître dans les notes que celle-ci jette sur la ville les deux voix qui rappellent à Dieu et à la patrie.

XXIX

SUITE DE VIENNE.

Les deux parties de la ville. — Le Léopoldsberg. — Pourquoi Vienne se trouve-t-elle où elle est? — Le Wienerwald limite de deux régions géographiques. — Rapport entre l'histoire et la géographie de l'Autriche.

Lorsqu'on a visité les lieux où je viens de vous con-



Eglise de Saint-Charles Borromée, dans le faubourg de Wieden, à Vienne.

duire, il n'y a plus que deux choses à faire, se promener au hasard dans la vieille ville et monter sur une des hauteurs voisines pour embrasser le panorama.

Vienne est double. La population étouffant dans le corset de pierre de ses fortifications a sauté depuis longtemps par-dessus et a formé autour des glacis trente-cinq faubourgs où l'on ne trouve à peu près rien à voir, quoique M. Lancelot en ait rapporté l'église de Saint-Charles Borromée, qui fait mieux sur son dessin que dans la réalité.

Il y a donc deux villes de Vienne : la nouvelle qui est la véritable et de beaucoup la plus grande et la plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peuplée, l'ancienne qui ne renferme qu'environ douze cents maisons et moins du huitième de la population. Contrairement à ce qui a lieu dans les autres capitales, la vieille ville est restée la résidence de l'aristocratie ; mais l'espace lui manquant, les maisons ont été forcées de s'accroître perpendiculairement au lieu de gagner en largeur. Aussi sont-elles très-hautes, et comme on les a très-solidement construites, beaucoup ont l'aspect monumental de notre gravure, qui montre la place du Haut-Marché[1]. Le grand commerce s'est également cantonné là, autant qu'il l'a pu, pour mettre ses produits à côté des gros consommateurs et sa caisse à l'abri des remparts. Il résulte de cet entassement d'hommes et de choses, et de cette concurrence, que les loyers sont fort chers, phénomène qui n'est pas, on le voit, particulier à Paris, mais qui provenant de causes générales, de l'état économique de toute la société européenne, se reproduit partout et n'est point près, quoi qu'on en dise, de disparaître. Le terrain est si cher, à Vienne, qu'on n'en a point laissé pour les rues, et sans les nombreux passages percés au travers des îlots de maisons, les indigènes eux-mêmes ne s'en tireraient pas. Qu'est-ce pour les étrangers qui ne les connaissent point et s'y perdraient? Ajoutez encore que ces rues étroites n'ont pas de trottoirs et que les voitures sont nombreuses et rapides.

Mais quelle affluence, quel mouvement, quel luxe! Les magasins resplendissent, les uniformes brillent, la soie, les diamants ruissellent. Que de maisons blasonnées, que de suisses galonnés! Lorsqu'on vient de traverser les petites *résidences* de l'Allemagne du sud, on sent



Place du Haut-Marché, avec l'ex-voto de l'empereur Léopold Ier, à Vienne.

bien en entrant à Vienne qu'on arrive dans la capitale d'un grand empire. On y coudoie, à distance, cela va sans dire, la plus vieille, et après la *nobility* d'Angleterre, la plus riche aristocratie de l'Europe, sans compter les princes, ducs et landgraves souverains qui ne dédaignent pas de venir recevoir en Autriche un grade de colonel.

Mais j'aime bien mieux prendre une voiture et me faire conduire par le chemin le plus charmant au Léopoldsberg.

Quand j'avais vingt ans, une de mes joies était d'aller sur la fin du jour m'asseoir au sommet de Montmartre, qui en ce temps-là était bien désert, et d'y contempler longuement la grande ville couchée à mes pieds, cette capitale de la France, mais aussi ce cerveau de la terre où s'élaborent les idées dont vit à présent l'humanité. J'aimais à voir le soleil s'éteindre derrière la colline du mont Valérien, la nuit descendre sur l'immense cité, et de cette nuit jaillir soudain mille feux dans les rues, sur les boulevards, parfois une lampe solitaire qui s'allumait au plus haut d'une maison écartée, là où peut-être habitait, pauvre, inconnu, dédaigné, un de ces hommes dont la pensée agite le monde. Je ne savais pas que je prenais là un plaisir que Rousseau aimait à se donner, quand il venait le soir à l'extrémité du plateau de Montmorency écouter le murmure lointain et confus où il croyait reconnaître la voix de la grande ville ; mais, depuis, je n'ai manqué jamais, toutes les fois que je l'ai pu, d'aller baigner mon esprit dans cette poésie des hauts lieux que redoutaient tant, et avec raison, les hommes de la loi étroite et rigoureuse, les prêtres de Jéhovah.

1. Le petit monument qu'on y voit est un ex-voto de l'empereur Léopold Ier, qui n'a rien de remarquable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Léopoldsberg est le dernier sommet du Kahlenberg, qui lui-même est l'extrémité du Wienerwald. On s'y trouve à deux cent soixante mètres au-dessus du Danube, et le regard y court librement à la surface de cent lieues carrées de pays. A ses pieds on a le second fleuve de notre continent pour la longueur du cours, le premier pour l'importance commerciale ou politique, et une des grandes capitales de l'Europe, la cinquième par le nombre de ses habitants[1].

Je ne vous décrirai pas la majesté de ce spectacle. D'ailleurs cette fois la nature, toute belle qu'elle fût, eut tort devant l'histoire. Je n'étais pas venu au Léopoldsberg pour voir un beau coucher de soleil ou l'horizon bleuâtre des montagnes lointaines. Je venais y chercher la solution de deux problèmes : demander à Vienne la raison de son existence, et à l'Autriche comment autour de cette ville s'était formé un empire de trente millions d'hommes. La poésie s'en allait et la géographie prenait sa place.

Nous savons pourquoi Londres, Paris, Constantinople et Pétersbourg se trouvent où ils sont. Paris dans son île que le fleuve protégait[2] ; Pétersbourg dans ses marais, mais auprès du golfe de Finlande et à portée de l'Europe civilisée ; Constantinople sur les sept collines qui descendent à un port magnifique, en face de l'Asie et au bord d'une mer intérieure dont elle peut fermer les deux entrées : Londres enfin, assez loin de la mer pour n'avoir rien à craindre d'une guerre maritime, assez près pour recevoir dans son fleuve des navires de mille tonneaux. Mais Vienne et Berlin ! Pourquoi l'une s'est-elle placée au bord d'une rivière sans eau, quand, à deux pas plus loin, coulait un fleuve magnifique ; pourquoi l'autre a-t-elle poussé d'un jet si vigoureux dans ces landes du Brandebourg où la bruyère même pousse si mal ?

C'est qu'aucune des deux n'est un produit naturel du sol qui les porte, mais une création artificielle de la politique. Sous les Romains, *Vindobona* resta sans importance. Ils n'y gardaient rien, pas même le Danube qui en est éloigné d'une lieue et s'y divise en plusieurs bras. Aussi avaient-ils mis leur flottille plus bas à Hainbourg, et leur forteresse de *Citium* plus haut, au Léopoldsberg. Dans le moyen âge, au contraire, des raisons militaires firent la fortune de la bourgade romaine. Quand Vienne s'agrandit, ce ne fut pas en effet qu'on songeât au commerce, à l'industrie, aux convenances de la paix, mais beaucoup aux Huns, aux Hongrois, aux Turcs. Vienne fut alors une forteresse jetée en avant du Wienerwald pour en défendre les approches.

Ces monts du Wienerwald, extrémité des Alpes Noriques, jouent un rôle considérable dans la configuration du pays. Par un de leurs contre-forts, le Sœmering, ils se relient aux hauteurs qui séparent le bassin du Raab de celui de la Muhr, et le demi-cercle qu'ils tracent ainsi de Vienne jusqu'aux environs du lac Platten marque la limite de deux régions et de deux climats bien distincts. En arrière, les Alpes couvrent toute la rive droite du Danube de montagnes ou de hauts plateaux ; en avant s'étend la plaine immense de la Hongrie. L'année 1860 a été très-humide pour toute l'Europe occidentale, et les pluies m'avaient tenu trop fidèle compagnie jusqu'à Vienne. Dans cette ville même j'en vis encore, mais ce furent les dernières ; et quand j'arrivai à Pesth, il y avait trois mois qu'il n'y était tombé une goutte d'eau. Soyez bien sûr que deux régions séparées par la géographie le sont aussi par l'histoire. Ici nous avons deux éléments différents : à l'est la grande plaine hongroise, le pays des peuples à demi nomades et des cavaliers rapides ; à l'ouest, les montagnes élevées, les vallées profondes et les fleuves perpendiculaires au Danube qui forment autant d'obstacles à l'invasion.

Il y a eu, aux temps anciens, dans le monde germanique, un formidable balancement de nations : d'occident en orient sous la pression de Rome, d'orient en occident sous celle d'Attila. Mais tandis que les Germains reculant devant les Huns inondaient la Gaule et l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre, la masse des tribus slaves et hunniques prenait possession des pays abandonnés par eux dans la Germanie orientale : les Obotrites avancèrent jusqu'à l'Elbe, les Avares jusqu'au delà de la Leytha, au pied du Wienerwald.

Avec Charlemagne et les Othons le mouvement d'occident en orient recommence et les Germains essayent de reprendre ce que les races slaves et finnoises leur avaient enlevé. Contre ces races, les Germains constituèrent, le long de leur frontière orientale, deux grands duchés : entre le Rhin et l'Elbe, celui de Saxe ; entre le Lech et la Leytha, celui de Bavière, qui dans la première moitié du moyen âge, furent les deux plus puissantes principautés de l'Allemagne, l'un au nord, l'autre au sud de cette forteresse des monts de Bohême, où les Slaves tchèques étaient entrés, que les Allemands n'ont pu leur reprendre encore, d'où, au moins, ils les ont empêchés de sortir.

Le péril était si grave que les deux duchés parurent une défense insuffisante. En avant de chacun d'eux on constitua un margraviat, ou province frontière militairement organisée ; en avant de la Saxe et de l'Elbe : la Marche de Brandebourg ; en avant de la Bavière et de l'Enns : la Marche Orientale. L'un dut faire tête aux Slaves du nord, l'autre aux Hongrois, successeurs des Avares, et dont les hardis cavaliers traversèrent plus d'une fois l'Allemagne entière pour ravager l'Italie et la France. Quand leur grande défaite d'Ausgbourg, en 955, les eut pour jamais rejetés de l'autre côté du Wienerwald, et plus tard derrière la Leytha, les margraves d'Autriche furent chargés de les y contenir, comme ceux de Brandebourg avaient mission d'arrêter les Slaves du nord derrière l'Oder.

Il en est du corps social ainsi que du corps humain, le sang afflue là où on le provoque à venir. Ces deux points étant les plus menacés, l'énergie vitale s'y développa, la force militaire et l'habileté politique s'y

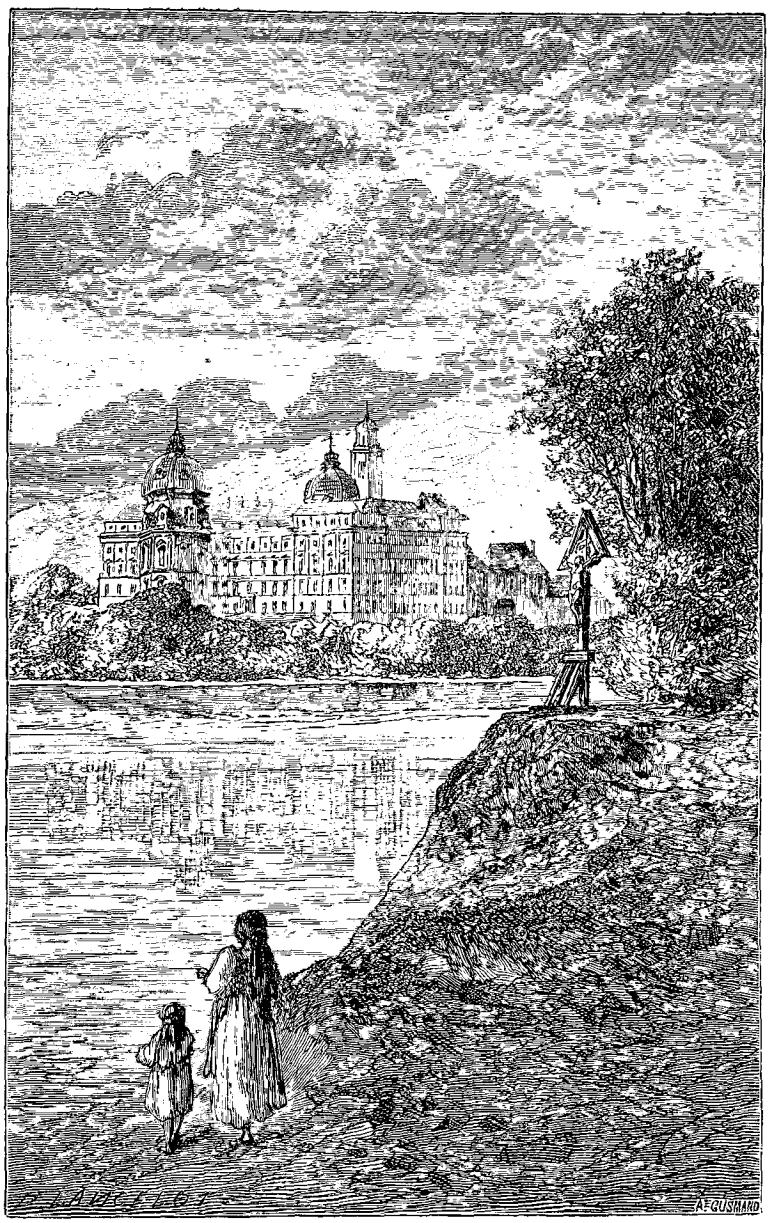
1. Londres, Paris, Constantinople sont beaucoup plus peuplés, mais Vienne n'est pas très-loin du chiffre de Saint-Pétersbourg.

2. Voy. ci-dessus, t. III, p. 338.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

concentrèrent. Les deux margraviats, comme deux forteresses bien approvisionnées de courage, furent plus riches en hommes que les duchés vivant derrière eux et sous leur abri. Ceux-ci s'affaiblirent et se divisèrent; les autres, au contraire, se fortifièrent et grandirent jusqu'au jour où sortirent tout armés et prêts pour une grande fortune, de l'un, la Prusse, de l'autre, l'Autriche, qui ne sont restés que trop fidèles à ce rôle d'ennemies des races slave et magyare pour lequel elles furent fondées.

Les premiers margraves d'Autriche s'établirent en arrière du Wienerwald, à Moelk, qui dans le poëme des Niebelungen apparaît comme une forteresse des Huns, et en firent le centre de leurs opérations contre les Hongrois. Onze de ces anciens margraves, de la maison de Bamberg, reposent encore dans la chapelle souterraine du chapitre. Ce ne fut qu'au commencement du douzième siècle, après qu'Albert le Victorieux eut enlevé aux Magyares le pays compris entre le Wienerwald et la Leytha, que Léopold le Saint, pour suivre le progrès de la conquête, transféra sa résidence de Moelk sur le Kahlenberg. Il y construisit un château qui fut bien des fois pris et détruit dans les invasions des Hongrois, des Bohêmes et des Turcs. Un peu plus bas, au pied du Léopoldsberg, à l'endroit, dit la légende, où sa jeune femme retrouva un voile qu'elle avait perdu à la chasse huit ans auparavant, il fonda un couvent qui donna naissance à la petite ville de Klosterneubourg[1] et où l'on montre ses reliques, une tête enchâssée dans l'or, l'argent et les perles.



Couvent de Klosterneubourg [1].

Le château du Kahlenberg commandait le passage du Danube et les défilés du Wienerwald; c'était bon pour la guerre. Mais au pied du Wienerwald s'étend une plaine fertile où *Vindobona* s'était formée, dans un intérêt agricole. Quand les margraves, qui du haut du Kahlenberg pouvaient presque toucher Vienne et la couvrir de leur épée, eurent donné la paix au pays jusqu'à la Leyta; que les Hongrois conquis au christianisme par leur reine Gisèle cessèrent de considérer la Marche Orientale comme leur terrain de chasse et de pillage; lorsque enfin les croisades firent pencher l'Europe à l'orient, les margraves, eux aussi, avancèrent encore d'un pas et descendirent de leur montagne dans la ville si bien placée au pied de leur château fort.

Ils n'y eurent d'abord qu'un repos de chasse, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le palais des princes Esterhazy dans Wallerstrasse. La population s'accroissant en proportion de la richesse du sol et de la sécurité dont on jouissait, Vienne devint une cité prospère où il faisait meilleur à vivre que sur les âpres sommets du Kahlenberg qui sont sans cesse balayés par des vents d'une extrême violence. Le margrave Henri y fixa sa résidence et y posa en 1144 la première pierre de l'église de Saint-Étienne.

Cinquante ans plus tard Frédéric Ier entourait sa ville d'un rempart et d'un fossé; Léopold VII, son successeur, donnait à la bourgeoisie d'utiles priviléges et construisait le *Burg* ou château qui, bien des fois transformé, sert encore de résidence aux empereurs. Vienne suivit dès

1. Ce couvent a été bien des fois remanié dans sa construction. Les plus importants travaux datent de 1730 et les derniers de 1834. C'est un des plus riches du monde. Une partie considérable des environs de Vienne lui appartient.

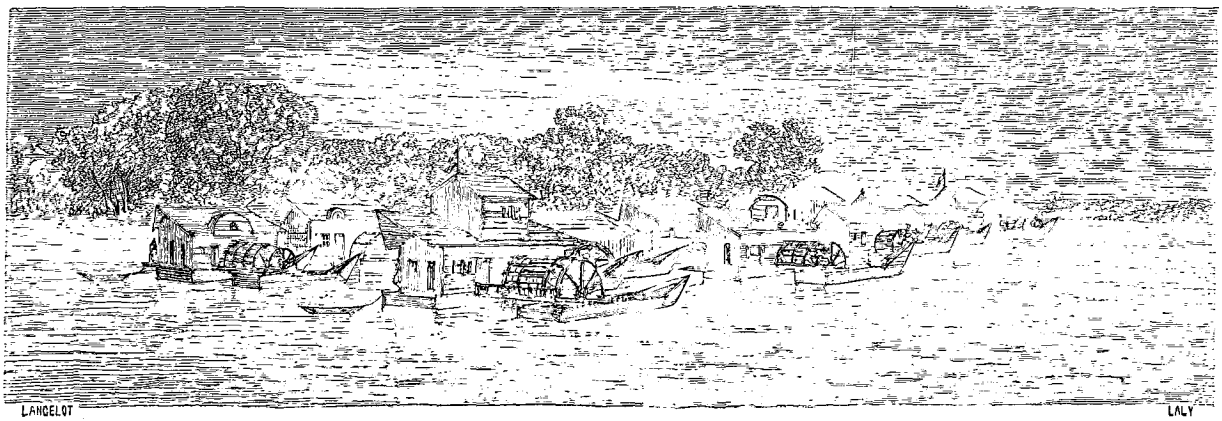
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lors la fortune de ses princes et grandit avec eux. Elle était si peuplée dès le milieu du quatorzième siècle, que la peste de 1349 put lui enlever quinze mille habitants ; autant périrent encore trente-deux ans plus tard. Mais malgré les églises et les couvents qu'on y multipliait, sa moralité était déjà assez légère pour que, dans un document officiel, les patentes du duc Albert III (mort en 1395), on ait mentionné ses lieux publics de débauche. Les juifs aussi y étaient nombreux, car en 1421, on en brûla cent quarante, et il n'y manquait pas de ce qu'on trouvait alors en quantité partout, des bandits : d'un seul coup de filet, en 1458, on en prit dans les environs de la ville cent cinquante qui furent exécutés.

Nous savons comment s'est formée la capitale, voyons comment l'empire s'est construit.

Ce margrave Henri qui, le premier, se fixa à Vienne, est le même prince pour qui l'empereur Frédéric Barberousse rompit enfin le lien vassalitique qui subordonnait le comte de la Marche Orientale au duc de la Bavière. Henri fut autorisé par l'empereur à ceindre la couronne ducale, et l'Autriche devint fief immédiat de l'empire. Un de ses successeurs, au milieu du quatorzième siècle, prit le titre d'archiduc, qui le mettait au-dessus de tous les ducs de l'empire, en le laissant au-dessous des sept électeurs. Les princes de la maison d'Autriche portent encore ce titre.

Ducs ou archiducs, ces princes, dont aucun ne mérite en particulier beaucoup d'attention ou d'estime, ont eu cependant l'esprit de vivre. C'est une grande force que de durer lorsque tout passe ; d'avoir pour soi le temps qui pour les autres s'échappe et fuit à tire-d'aile. Alors les traditions du gouvernement s'établissent, les longues visées de l'ambition se réalisent, et on est là pour recueillir la succession de ceux que le temps moissonne. C'est ainsi que, sans héroïsme, ni aventures chevaleresques, sans politique bien profonde, ni coups d'épée bien retentissants, les archiducs, la bourse ou quelque testament à la main, s'en sont allés tout autour de leur domaine ducal, acheter une ville, ou hériter d'une province, aujourd'hui c'était la Styrie et la Carniole, demain le Tyrol et la Carinthie.



Village de moulins, sur le Danube (voy. p. 188).

Maintenant veuillez supposer un moment que vous êtes monté au sommet du pic des Trois-Seigneurs, *Dreiherrenspitz*, d'où descend la Salza, la Drave et un affluent de l'Adige, et que votre vue est assez perçante pour arriver jusqu'aux extrémités de la double chaîne des montagnes dont vous occupez là un des points culminants. Vous voyez derrière vous les Alpes Rhétiennes se rattacher par le Brenner, l'Orteler et le Splungen, au Saint-Gothard, en versant au nord l'Inn et le Rhin, au sud l'Adige, l'Adda et le Tessin. Devant vous, la chaîne principale se divise en deux bras : l'un, les Alpes Noriques, qui se prolonge jusqu'au Kahlenberg où le Danube l'arrête ; l'autre, les Alpes Carniques et Juliennes, qui va mourir à Trieste et à Fiume sur l'Adriatique. Vous reconnaissez donc deux chaînes qui sont comme les deux côtés d'un triangle gigantesque dont le sommet serait sous vos pieds, au *Dreiherrenspitz*, la base au Danube, de Presbourg à Belgrade, et dans l'intérieur duquel vous verriez courir la Leitha, le Raab, la Muhr, la Drave et la Save, qui, au sortir des montagnes où elles sont nées, arrosent et inondent la région basse dont le Danube marque le thalweg ou la dépression la plus profonde. Alors embrassant d'un regard ce massif montagneux qui sépare les plaines de l'Italie, de l'Allemagne et des pays hongrois, vous comprendrez qu'il ait été comme la grande forteresse de l'Europe orientale, par-dessus laquelle les invasions ont passé, tant qu'elle n'a pas appartenu à un seul maître ; mais qui toutes s'y sont brisées, du jour où une seule domination y a planté son drapeau, Mongols, Hongrois, Transylvains, Bohêmes, Ottomans n'ont pu emporter cet inexpugnable rempart. La France seule, en le prenant à revers, y est entrée deux fois, mais l'Europe entière s'est mise à l'œuvre pour fermer les brèches que notre épée avait su y ouvrir.

Par une heureuse rencontre, dans un empire qui contient tant de populations différentes, il se trouve que la grande forteresse autrichienne n'enferme qu'un seul peuple, qu'on n'y parle qu'une même langue, qu'on n'y vit que de la même histoire, parce que depuis des siècles les intérêts et les sentiments ont été mis en commun ; qu'on y est enfin animé du même dévouement affectueux pour la maison de Habsbourg, ce qui ajoute une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

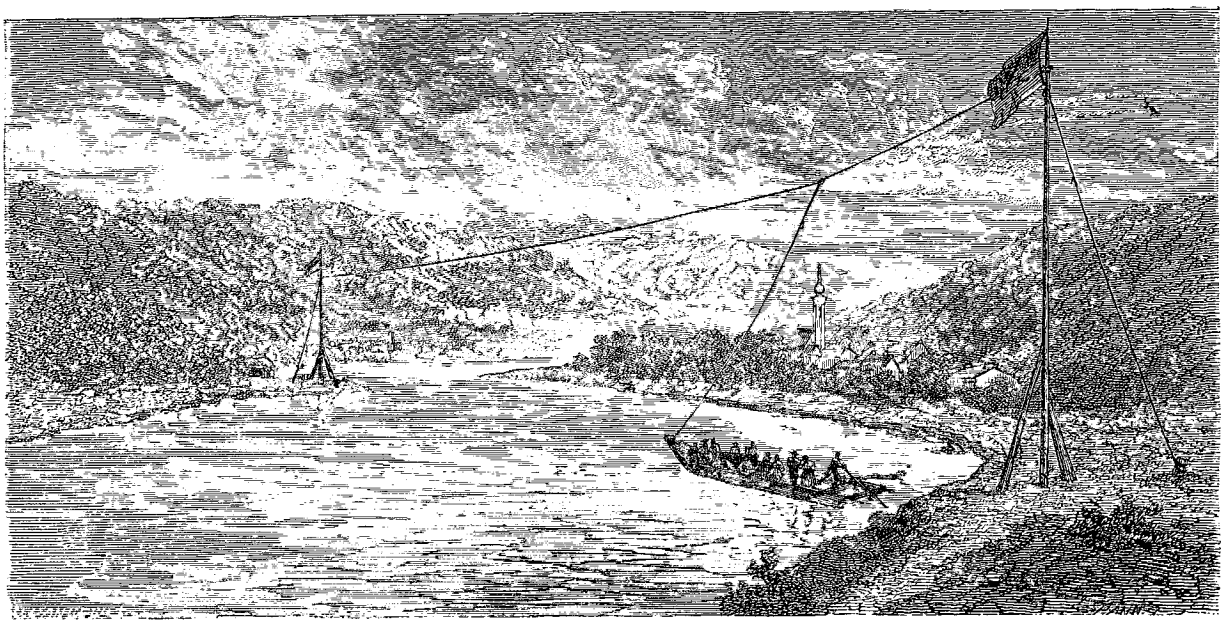
force morale à la force matérielle que donnaient les lieux.

Voilà comment la géographie et l'histoire ont fait l'Autriche.

Dans l'ancienne stratégie on disait : Qui est maître de la montagne est maître de la plaine. Je ne sais ce que dit la stratégie moderne, mais je sais bien ce que pensaient là-dessus les seigneurs féodaux. Au moyen âge, la montagne domine la vallée. Ce qui était vrai pour les hobereaux qui plantaient leur repaire au sommet d'une colline escarpée, le fut pour l'Autriche. Elle domina les trois plaines italienne, hongroise et morave, qui s'étendent au pied de ses montagnes, et dont les populations de races différentes ne surent jamais combiner leur résistance ou leurs insurrections.

Divide et impera, ce fut la devise et la fortune de l'Autriche. Portant successivement, tout autour de ses montagnes, au sud, à l'est, au nord, la masse des forces levées dans les duchés allemands, elle écrasa des populations divisées, et s'aidant ensuite de l'une contre l'autre, elle s'assujettit des nations plus civilisées et plus riches, comme les Italiens, d'une valeur plus opiniâtre, comme les Bohêmes, d'un plus brillant courage, comme les Hongrois et les Polonais. Alors son chef plaça sur sa tête dix couronnes ; il s'affubla de vingt titres, depuis celui d'empereur jusqu'à celui de margrave et de weyvode, et son manteau impérial bariolé de vingt couleurs différentes ressembla à celui d'arlequin. C'est bien à cet empire fait de pièces de rapport qu'on aurait le droit d'appliquer le mot que le prince de Metternich lançait dédaigneusement à l'Italie, de n'être qu'une expression géographique.

Le prince qui savait tant de choses ne savait pas que la géographie est la plus grande des forces nationales, et que l'avoir pour soi, c'est, en dépit du présent, avoir l'avenir. L'Italie l'a bien prouvé. Elle était, elle, non pas une *expression*, mais un *fait* géographique, et l'Autriche est le contraire. En tant qu'archiduché, celle-ci a bien l'unité géographique où réside la force dont je parle ; comme empire elle ne l'a plus, et le mot Autriche n'est, dans ce cas, qu'une simple désignation qui couvre d'un même nom des choses très-différentes : un assemblage de parties hétérogènes, au lieu d'un territoire ayant un caractère propre, *sui generis;* pêle-mêle de peuples, au lieu d'une grande nation formant un seul et puissant être moral.



Bac sur le Danube.

Il en est ainsi parce que les limites que la *géographie* traçait autour de l'Autriche véritable ne sont pas celles que la *politique* a tracées autour de l'empire. Cette seconde force prévaudra-t-elle contre la première, la politique contre la géographie, l'unité nationale contre la division matérielle et historique? C'est le secret de l'avenir. Mais j'en doute, car, à certains égards, l'empire autrichien est de quatre siècles en arrière de la France ; il en est encore au temps où nos députés aux états généraux se partageaient en *nations* de France, de Bourgogne, de Normandie, etc. Pour nous ces nationalités provinciales ont disparu. Pour l'Autriche elles durent toujours, vivaces, énergiques, indomptables. Le gouvernement les a lui-même longtemps encouragées. « Mes peuples, disait l'empereur François II à un de nos ambassadeurs, sont étrangers l'un à l'autre, c'est pour le mieux. Ils ne prennent pas les mêmes maladies en même temps. Je me sers des uns pour contenir les autres. Je mets des Hongrois en Italie, des Bohêmes et des Italiens en Hongrie. Chacun garde son voisin. Au contraire, vous, quand la fièvre vient, l'accès vous prend tous et le même jour. »

Ce système de bascule, ce jeu d'équilibriste a réussi longtemps. Un jour cependant est venu où l'on a compris le péril de marcher ainsi sur la corde tendue avec un balancier dans les mains pour appuyer tantôt à droite, tantôt à gauche. On a vu le gouffre qui était au-dessous et le prince de Schwartzenberg a voulu le combler en y

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jetant, après les grandes insurrections de 1848, ces nationalités qui devenaient gênantes. Il se mit à l'œuvre avec la fougue de son caractère et de sa volonté; il est mort à la peine et les individualités provinciales sont plus vivantes que jamais.

C'est qu'au moment où le gouvernement autrichien entreprenait cette révolution unitaire, la France jetait par-dessus les Alpes le grand mot de principe des nationalités; et l'œuvre de fusion commencée partout, dans les États retardataires, s'arrêta soudain. A Vienne on comprit que le plan du prince de Schwartzenberg devenait impossible. On y renonce, dit-on, et l'on veut essayer de retrouver la force que donne l'union, non plus dans la centralisation administrative, mais dans une association volontaire au sein de la liberté. Dieu veuille que l'essai réussisse, car l'Autriche est nécessaire à l'équilibre des puissances en Europe, mais une Autriche libérale et à qui la France puisse tendre franchement la main.

XXX

DE VIENNE A PRESBOURG.

Un village de moulins. — La Lobau. — Les Français et les Turcs à Vienne; une grande ingratitude. — L'ancien *Carnuntum;* pourquoi Vienne a pris son rôle? — Hainbourg et la porte de Hongrie. — La March. — Theben. — Presbourg.

Il y a deux moyens de faire ce voyage, par le chemin de fer et par le bateau à vapeur. Les deux routes sont à peu près d'égale longueur, environ trois cents kilomètres, et prennent le même temps, onze à douze heures, parce que les deux voies ferrées allant à Komorn et à Pesth, obligées, à cause des marécages qui bordent le fleuve, de s'écarter de ses rives, passent l'une au nord, l'autre au sud des deux îles appelées la grande et la petite Schütt. C'est par le bateau que nous allons partir, car les bords mêmes du fleuve sont plus peuplés de villes et de souvenirs que ces terres basses, à demi noyées, d'une extrême fécondité, mais où je ne crois pas que l'homme pousse aussi bien que l'herbe et le bétail. Bœufs et chevaux s'inquiètent peu de la fièvre paludéenne, et l'herbe moins encore.

Comme pour le Dampschiff de Lintz, il faut aller à une grande lieue de Vienne, chercher le bateau de Pesth, au milieu d'un paysage bas, sans caractère et sans vue. Les hautes maisons du faubourg Landstrasse cachent la ville; sans la flèche de Saint-Étienne qui pointe hardiment dans le ciel, on ne se croirait pas auprès d'une des grandes capitales de l'Europe. On entre dans le bras principal du fleuve aux *Kaisermuhlen* « les moulins impériaux. » Ce sont une quarantaine de bateaux rangés sur deux lignes et dont le courant fait mouvoir les roues.

A gauche s'étend l'île de Lobau, la place d'armes de Napoléon en 1809, d'où il s'élança pour livrer les batailles d'Essling et de Wagram. Cinquante ans plus tard, presque jour pour jour [1], un autre Napoléon infligeait à l'Autriche un désastre plus grand et, espérons-le, une paix plus féconde et plus durable. Mais nulle armée n'a été aussi souvent battue que l'armée autrichienne, et nul empire ne s'est mieux relevé de ses défaites que celui des Habsbourg; il plie et ne rompt pas : tant ce grand corps a en soi de vitalité et tant il y a pour lui de raisons d'être, dans la répartition générale des territoires européens.

La Lobau est presque ronde, d'un diamètre de plus d'une lieue [1] et inhabitée. Ses rives sont boisées pour défendre les terres contre le fleuve; en arrière s'étendent de belles prairies, sillonnées par des fossés qui sont des bras desséchés du Danube et où parfois il rentre au moment des crues. Les énormes travaux exécutés dans l'île par cent cinquante mille Français sont cachés sous l'herbe, comme dans la plaine d'Aspern, la sépulture des cinquante mille braves qui, des deux côtés, périrent dans ces journées terribles; sans un guide on n'en trouverait pas la trace, tandis que les légers sillons creusés par le fleuve restent visibles. Dès que l'homme retire la main de ses œuvres, la nature y met la sienne et les efface.

Les rives restent basses jusqu'au-dessous de Fischament, sur la rive droite. Quelques ondulations venues du Wienerwald commencent à s'y montrer. Elles s'accusent davantage à mesure qu'on approche de Regelsbrunn et déjà l'on peut voir dans l'éloignement et le bleu du ciel se dresser au-dessus du fleuve la montagne de Hainbourg. Ces collines rejettent à l'est la Leytha qui, en suivant sa direction première, serait tombée dans le Danube à Hainbourg, et l'obligent à courir parallèlement au fleuve, à peu de distance de sa rive, et à ne confondre ses eaux avec les siennes que beaucoup plus bas, à Ungarisch-Altenbourg qu'elle entoure et défend.

Nous sommes là sur la frontière de l'archiduché allemand et du royaume magyare, que marquent, à droite, la Leytha, à gauche, la March, le grand fleuve morave, et nous pouvons dire que nous sortons de l'Europe pour entrer en Orient ou du moins dans un monde nouveau. Ces traces de la France que nous avons suivies depuis le Rhin jusqu'à Schœnbrunn et à Wagram s'arrêtent ici, mais celles des Turcs commencent. Aux portes de Vienne les deux traces se confondent [2]. Soliman le Magnifique en 1529, et Napoléon en 1809, prirent leur quartier général au même lieu, à Ebersdorf. Tout près de là, à deux pas du nouvel arsenal, on voit du fleuve la colline où le padischah camptait; l'empereur Rodolphe II bâtit à la même place un château qui, dans sa construction, rappelait la tente du sultan et que les Turcs, au second siége de Vienne, celui de 1683, respectèrent à cause de ce souvenir. Un peu plus

1. Essling, 11 et 12 mai; Wagram, 6 juillet; Solferino, 24 juin.

1. La Lobau a deux mille quatre cents toises de l'est à l'ouest deux mille du sud-ouest au nord-est et huit mille de tour. Général Pelet, *Campagne* de 1809.

2. Elles se confondent même plus loin, car les Français prirent Presbourg en 1809 et y signèrent la paix qui rendit Venise à l'Italie; ils avaient poussé jusqu'à Komorn où ils ne purent entrer, et à Raab où le prince Eugène gagna une victoire sur l'archiduc Jean. De leur côté les Turcs pénétrèrent aussi bien au delà de Vienne. En 1529, les coureurs de Soliman arrivèrent jusqu'aux environs de Lintz.

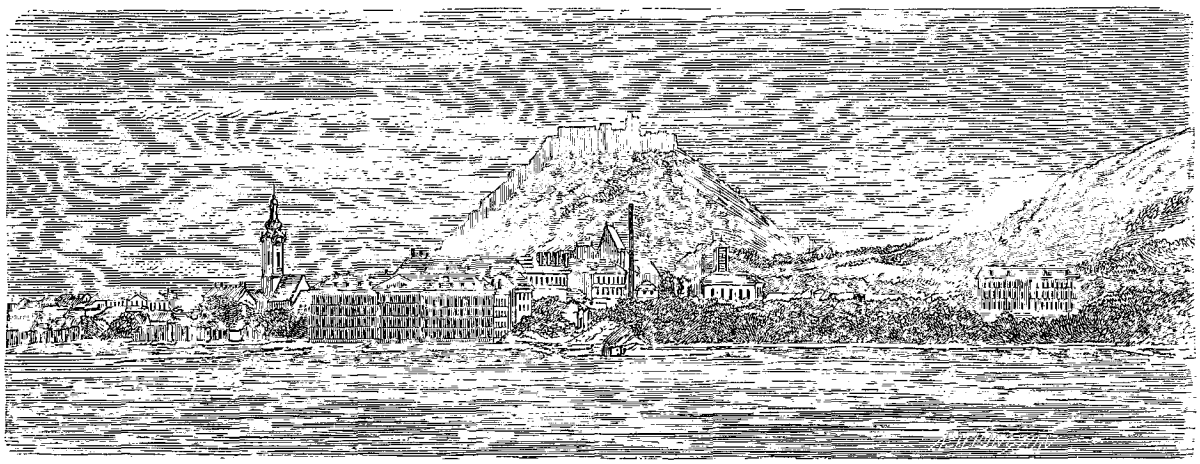
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loin, c'est une colline, haute de quarante pieds, qui ressemble fort à un tumulus, mais dont on a en vain exploré l'intérieur : la tradition locale veut que les Turcs l'aient élevé en apportant toute cette terre dans leurs turbans. A Hainbourg, à la porte des Pêcheurs, on montre le point jusqu'où le sang monta, quand les Turcs entassèrent en cet étroit espace huit mille quatre cent vingt-trois personnes qu'ils égorgèrent.

Les Français et les Turcs pour qui Vienne fut pendant trois siècles le commun objectif de guerre, se rencontrèrent cependant sur ces mêmes bords du Danube pour s'y combattre. C'était au temps où Louis XIV, voulant éblouir l'Europe par toutes les gloires, se donna celle d'envoyer à l'Autriche un secours fastueux au risque de perdre l'utile alliance que François Ier avait nouée avec les Osmanlis.

En 1664, le grand vizir marchait sur Vienne avec cent mille combattants; le comte de Coligny fut chargé de conduire à Montecuculli, le général de l'empereur, un corps d'élite de quatre mille fantassins et de deux mille cavaliers. Un autre Français, le comte de Souches, commandait déjà l'armée chargée de couvrir la Moravie. Les contingents des Cercles étaient venus rejoindre aussi l'armée autrichienne, mais c'étaient de mauvaises troupes qui, le jour de la bataille, faillirent tout compromettre.

On alla au-devant des Turcs jusqu'à Raab, et on les rencontra près de la petite ville de Saint-Gothard. « L'armée de l'empire, dit Coligny, était dans le plus grand désordre, la plupart des soldats cherchant à fuir plutôt qu'à combattre; et cependant point d'espérance de retraite devant une armée où il y avait plus de cinquante mille chevaux. Il fallut, ajoute-t-il avec une certaine complaisance, que les Français se sacrifiassent pour le salut de tous; aussi bien ne pouvaient-ils éviter de se trouver enveloppés dans la perte commune. » Ils occupaient l'aile gauche, les Autrichiens la droite. Le centre, composé de l'armée des Cercles, fut enfoncé par les Ottomans, et ceux-ci croyaient déjà la victoire gagnée lorsque Coligny et Montecuculli firent un commun



Hainbourg.

effort. Les Turcs plient et s'arrêtent. Leurs masses profondes sont entamées, taillées en pièces, jetées dans le Raab, où les cadavres d'hommes et de chevaux amoncelés forment des barrages par-dessus lesquels vainqueurs et vaincus gagnent l'autre rive. Un mot de Coligny peint l'horreur de cette scène : « C'était un cimetière flottant. » Les jours suivants, les Français ne s'occupèrent qu'à retirer du Raab les cadavres pour les dépouiller. « Toute notre armée, mandait Coligny à le Tellier, est devenue pêcheuse, et l'on ne saurait dire les richesses qu'on a trouvées à la dépouille des noyés. » Cinquante étendards, douze pièces de canon, une multitude d'armes précieuses et bizarres, furent le trophée de cette victoire. « Sans nous, ajoute encore Coligny, qui n'avait pas hérité de la modestie du grand chef de guerre dont il portait le nom, il n'y aurait pas un Allemand qui eût sa tête sur les épaules présentement. »

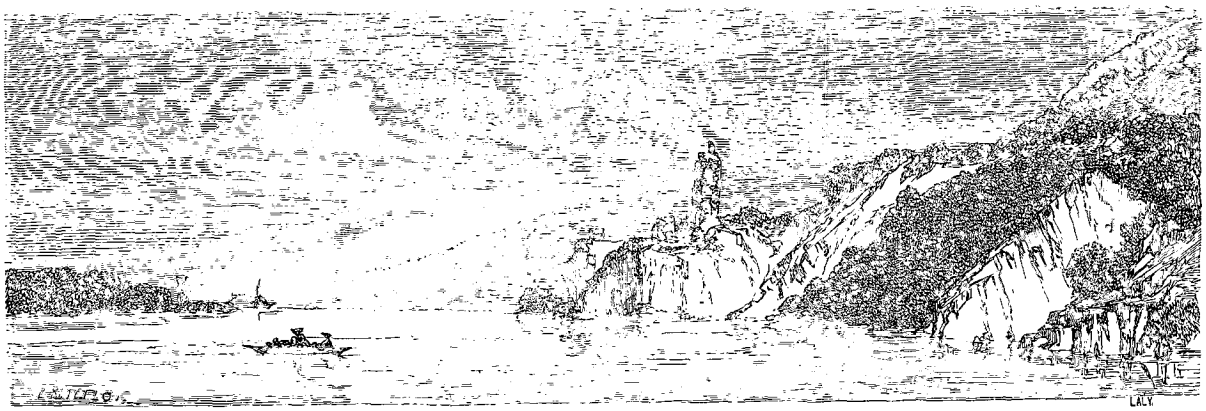
Les Autrichiens furent reconnaissants, au m oinspendant quelques jours, de ce service. « Un homme qui vient de Vienne aujourd'hui m'a dit que dans la cour du palais de l'empire, il y avait quantité de pièces de vin d'où l'on tirait de toutes les sortes pour les Français qui y veulent aller boire, et que ce régal n'est que pour ceux de notre nation. C'est la piscine probatique de notre valeur, et une marque de l'estime que l'on en fait à Vienne, et rien n'est plus vrai que les marchands et les cabaretiers, qui les rançonnaient à leur arrivée, les font boire présentement pour rien le plus souvent, et les marchands leur donnent leurs marchandises à grand prix, leur disant : « Braves Français, il ne faut pas pren- « dre garde à peu de chose avec vous. » La médaille eut son revers. Quelque temps après, Coligny écrivait : « Je ne doute pas qu'on ne veuille ici que le dernier de nos hommes crève le dernier jour de la campagne. Depuis que nous avons joint l'armée, nous ne savons plus ce que c'est que du pain, et toute l'industrie humaine ne peut trouver de remède à cela ; car nous sommes dans un pays désert, éloigné des villes, et dans la Hongrie, où les Allemands et leurs adhérents sont en abomination. »

On voit que ces sentiments-là ne datent pas d'hier, d'où je conclus qu'ils ne s'effaceront pas demain.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'armée française fut cependant renvoyée avec beaucoup d'honneur. Dix-neuf années plus tard, l'Autriche fut exposée à un péril plus grand. Deux cent mille musulmans vinrent mettre le siége devant Vienne. Louis XIV eût encore voulu humilier l'empereur en le sauvant. Quatre camps furent échelonnés le long du Rhin, prêts à lancer quatre armées au premier signe de Léopold. Il se garda bien de se jeter aux pieds d'un allié si puissant : il aima mieux se servir de la vaillante épée d'un héros polonais, le roi Jean Sobieski, plus facile à tromper et envers lequel la reconnaissance serait plus légère, l'ingratitude moins dangereuse. Quelques volontaires français accoururent cependant offrir leur courage à l'armée impériale.

C'était le 14 juillet que le grand vizir Kara-Mustapha avait paru devant Vienne ; deux mois après il y était encore. Sûr de sa proie, il la ménageait pour n'en point altérer la valeur et ne rien perdre des richesses qu'il convoitait. On annonce l'approche d'une armée polonaise et de Sobieski ; Mustapha en rit. Le 12 septembre la bataille s'engage ; à cinq heures de l'après-midi, rien n'était décidé. Le vizir s'en inquiète peu. « Assis près de son cheval caparaçonné d'or, il aspirait tranquillement le frais du soir, et abrité par une tente cramoisie contre les feux du soleil couchant, il prenait paisiblement le café avec ses deux fils. » Un coup de canon, parti grâce aux gants et à la perruque d'un officier français qui suppléa par là aux bourres épuisées, trouble cette sérénité : il vient de la hauteur qui domine la tente vizirale. Presque aussitôt des Français commandés par le comte de Maligny apparaissent dans la redoute qui défendait les quartiers musulmans et l'emportent. Sobieski, remarquable à son aigrette blanche, à son arc, à son carquois d'or, à sa lance royale et à son bouclier homérique, force de son côté les lignes dans le même temps que ses hussards descendent et remontent au galop un ravin où l'infanterie aurait hésité, et coupent en deux le corps de bataille de Mustapha. Celui-ci demande conseil à son interprète, qui répond : « Le ciel se couvre, voyez si Dieu n'est pas contre nous. » Mustapha n'en veut pas entendre davantage et s'enfuit plus effrayé que ses soldats, qui en se répétant le nom de Sobieski s'écrient :



Après Hainbourg.

« Par Allah, il est avec eux ! » L'étendard du Prophète oublié par le vizir fut envoyé au pape. Le roi de Pologne, maître du camp et des richesses de Mustapha, défendit le pillage, maintint la discipline dans ses troupes de peur d'une surprise, et au lieu de s'étendre sur les tapis somptueux du vizir, alla s'endormir au pied d'un arbre.

L'empereur, délivré sans avoir même paru sur le champ de bataille, rassembla son conseil pour décider avec quel cérémonial il recevrait Sobieski, simple roi et roi électif. « A bras ouverts, il a sauvé l'empire ! » s'écria le duc de Lorraine. Le brave duc oubliait l'étiquette ; les ministres s'en souvinrent, et pour éviter toute effusion dangereuse, décidèrent que l'entrevue aurait lieu à cheval. Elle se passa en rase campagne, près du village de Schwechat, le premier que nous rencontrons sur le bord du Danube, au sortir de Vienne. Léopold, avec un ton froid et hautain, répéta ou plutôt articula à peine quelques paroles de gratitude soufflées par le duc de Lorraine : « Mon frère, répondit Sobieski, je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service ; » puis, présentant le prince royal Jacques, il ajouta : « Voilà mon fils, je l'élève pour le service de la Chrétienté. » Léopold demeura immobile et muet. Moins d'un siècle après, en 1773, un de ses héritiers, Joseph II, répondait pour lui : il signifiait au successeur de Sobieski que l'Autriche allait prendre sa part des dépouilles sanglantes de la Pologne. C'était déjà le système de reconnaissance du prince de Schwartzenberg. Mais je ne regrette pas que mon pays ne puisse se vanter « d'avoir étonné le monde par la grandeur de son ingratitude. » Malheur aux princes qui ne croient pas faites pour eux les simples vertus des particuliers.

Petronell (mille habitants), Deutsch-Altenbourg (huit cents) et Hainbourg (quatre mille) s'étendent sur l'espace que couvrait à lui tout seul l'ancien *Carnuntum*, la grande forteresse romaine sur le Danube, la station de ses flottes pour la garde du fleuve, le point d'où les légions surveillaient les Quades de la Moravie et les Jazyges de la Theiss, comme de *Lauriacum*[1] elles con-

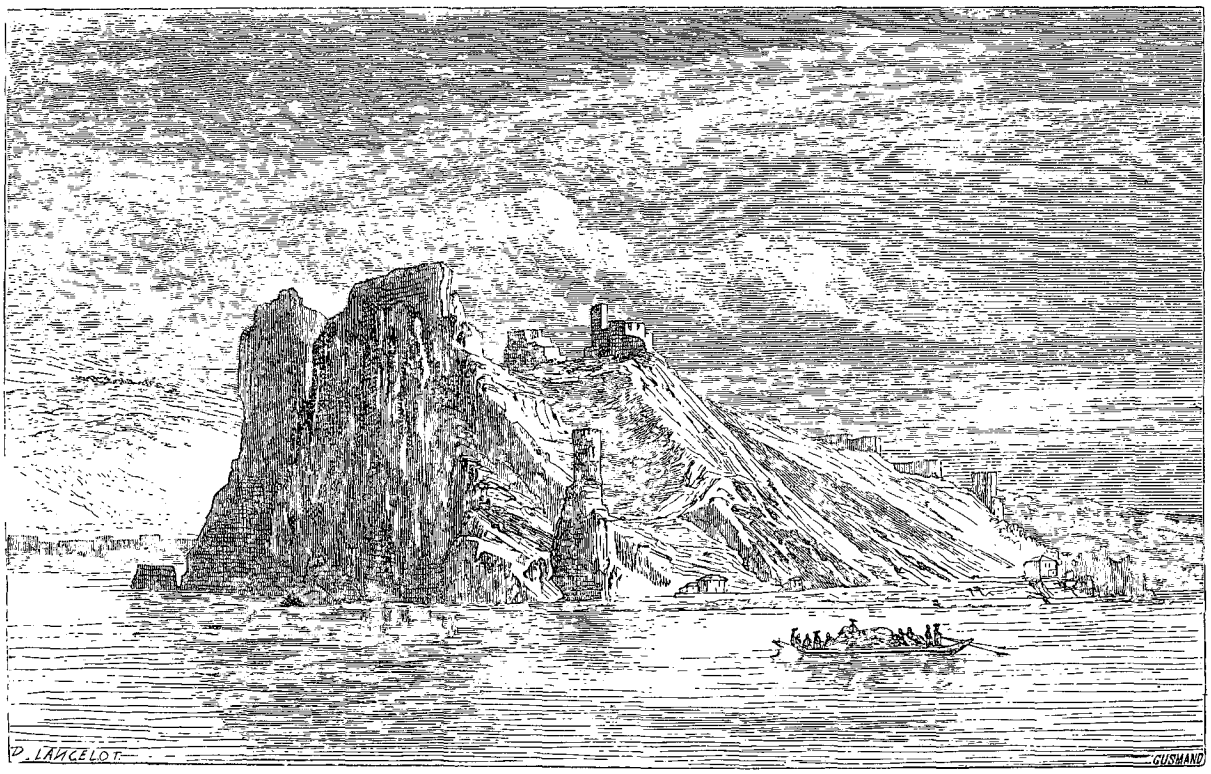
1. Au delà des Alpes, Rome avait fondé pour garder les approches des montagnes et de l'Italie du côté du Noricum (Autriche), Salzbourg ; du côté de la Pannonie (Hongrie), Klagenfurth, et en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tenaient les Marcomans de la Bohême, et où vinrent séjourner dix empereurs. C'est à *Carnuntum* que Marc-Aurèle écrivit ses *Pensées*, le plus beau livre après l'Évangile, celui qui faisait dire au cardinal Barberino, neveu du pape Urbain VIII : « Mon âme devient plus rouge que ma pourpre au spectacle des vertus de ce gentil. » En 375, les Quades firent de *Carnuntum* un monceau de ruines ; il ne s'est pas relevé et Vienne hérita de sa fortune. Ce changement était inévitable : tant que le péril venait du Nord, *Carnuntum*, en face de l'embouchure de March, par où descendaient les barques barbares, et que pouvaient remonter les galères romaines, était parfaitement placé pour interdire le passage du fleuve et servir de base à des opérations offensives ; quand les menaces vinrent de l'Est, Vienne, adossée au Wienerwald, couvrit mieux les pays qui s'étendaient derrière elle. Cette substitution d'une ville à une autre est un exemple frappant des modifications que l'histoire impose à la géographie.

Je note en passant que la March est, depuis les sources du Danube, le premier affluent sur sa rive gauche qui soit navigable[1], tandis qu'il a reçu depuis longtemps à droite l'Inn, l'Ens et la Traun, qui portent bateau. Il n'en pouvait être autrement : les montagnes de la rive gauche n'ayant cessé, depuis la Souabe jusqu'à la Moravie, d'être parallèles au fleuve et d'en serrer de près les rives, tandis que les chaînes de l'autre bord lui étaient perpendiculaires.

Les traces de l'occupation romaine sont si visibles, et les inscriptions, médailles, objets d'art, fragments de



Theben (Deven).

toutes sortes, marbres de Styrie, d'Italie, même d'Afrique si nombreux, qu'on peut reconstruire dans sa pensée la vieille ville. A Petronell était la cité proprement dite ; à Deutsch-Altenbourg le camp dont on suit facilement l'enceinte ; enfin, à Hainbourg, la forteresse qui couvrait de ses ouvrages toute la montagne. Des aqueducs romains distribuent encore aux habitants d'aujourd'hui l'eau des sources, et la seule portion d'édifice antique restée debout dans l'archiduché se trouve à Petronell, la *Porte des Païens*. Quant au Hainbourg d'aujourd'hui, il serait sans importance s'il n'avait une immense fabrique de tabac qui étale sa lourde architecture le long du fleuve et occupe un millier d'ouvriers. Mais les yeux laissent l'usine pour courir au Schlossberg et aux ruines qui le décorent.

Au delà de Hainbourg, le bateau arrive à un défilé que l'on nomme la *Porte de Hongrie*. Les Petites-Carpathes, qui séparent le bassin de la March de celui du Waag, et la Moravie de la Hongrie, viennent serrer le fleuve que, sur l'autre rive, le Leithagebirge refoule au Nord. Sur la rive gauche, jusque-là basse et nue, les Carpathes forment, au bord du fleuve, une série de promontoires qui portent une tour dont j'ignore le nom ; Theben, avec ses ruines pittoresques et la grande ville de Presbourg.

Ne cherchez pas à Theben, en hongrois Deven, une

avant de ces deux forteresses, pour garder la ligne du Danube, *Lauriacum* (Lorch), au nord de Steer, et *Carnuntum*. On a prétendu reconnaître sur la colonne Trajane la montagne de Hainbourg.

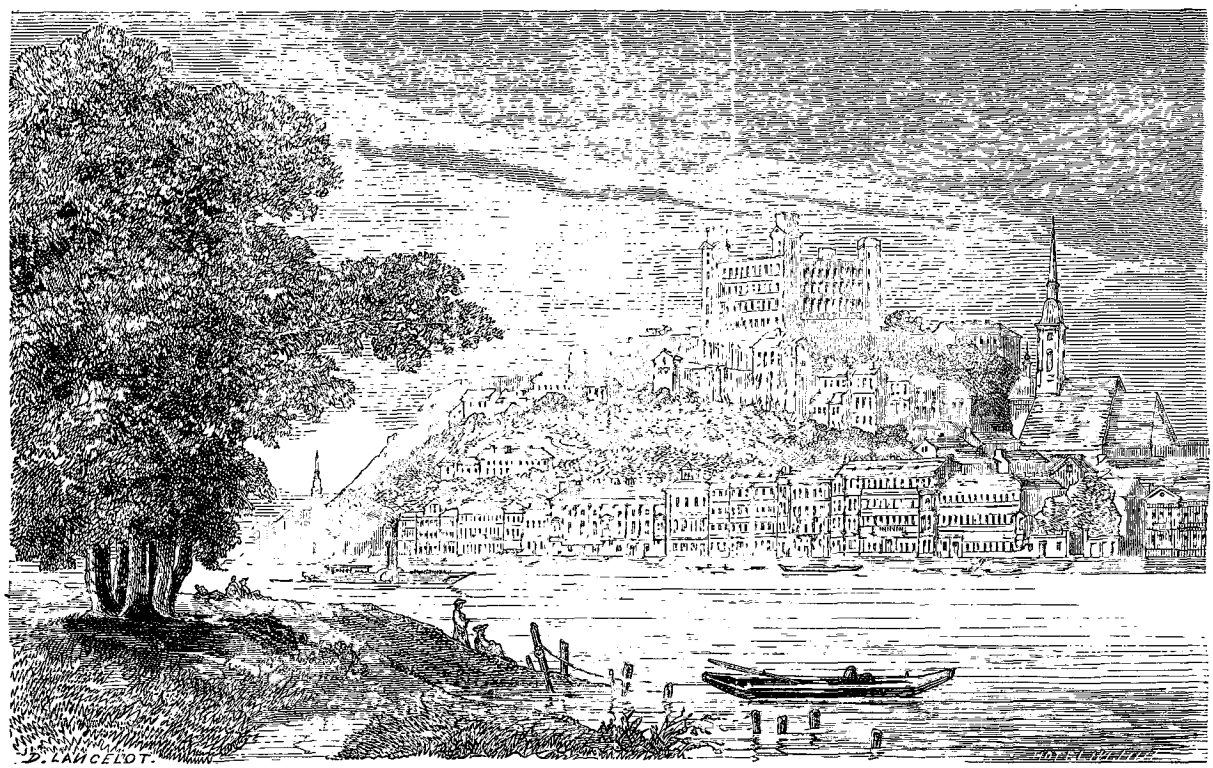
1. Il l'est ; mais la concurrence du chemin de fer de Vienne à Cracovie, que côtoie le fleuve, empêche la batellerie de s'y développer. Il faudrait d'ailleurs y faire beaucoup de travaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

origine classique. D'après la tradition, elle doit son nom à la fille d'un roi slave (Dewina, en slawe, signifie jeune fille) qui l'aurait bâtie. Comme une des tours porte aussi le nom de Tour de la Nonne, une autre légende est racontée. Le seigneur du Burg aurait enlevé une noble jeune fille qu'il aimait et que sa famille destinait au cloître. Assiégé par les parents, il fut forcé dans sa forteresse ; plutôt que de se rendre, les deux amants se précipitèrent dans le fleuve du haut de la Tour de la Nonne.

Cette île escarpée qui semble vouloir barrer le fleuve, cette tour dont le pied baigne dans l'eau, ces murailles crénelées qui rampent sur le roc et s'élèvent jusqu'au burg placé au sommet, tout cela devait faire autrefois une forteresse formidable, et fait aujourd'hui une ruine magnifique.

Dès qu'on a franchi la Porte-Hongroise, on aperçoit l'énorme et disgracieuse carcasse du château de Presbourg (en hongrois, Posony), et le pont de bateaux dont une travée s'ouvre pour nous laisser passer. Mais le navire ne s'arrête qu'une demi-heure, comme à Passau ; ce n'est pas assez pour descendre et visiter la ville, qui, d'ailleurs, ne renferme rien de curieux quand la Diète hongroise n'y siége pas. Elle a pourtant quarante-quatre mille cinq cents habitants, et c'est, assure-t-on, un des points de l'empire où l'on vit au meilleur compte. Aussi les petits rentiers et les fonctionnaires retraités y accourent.



Presbourg. — Le Quai.

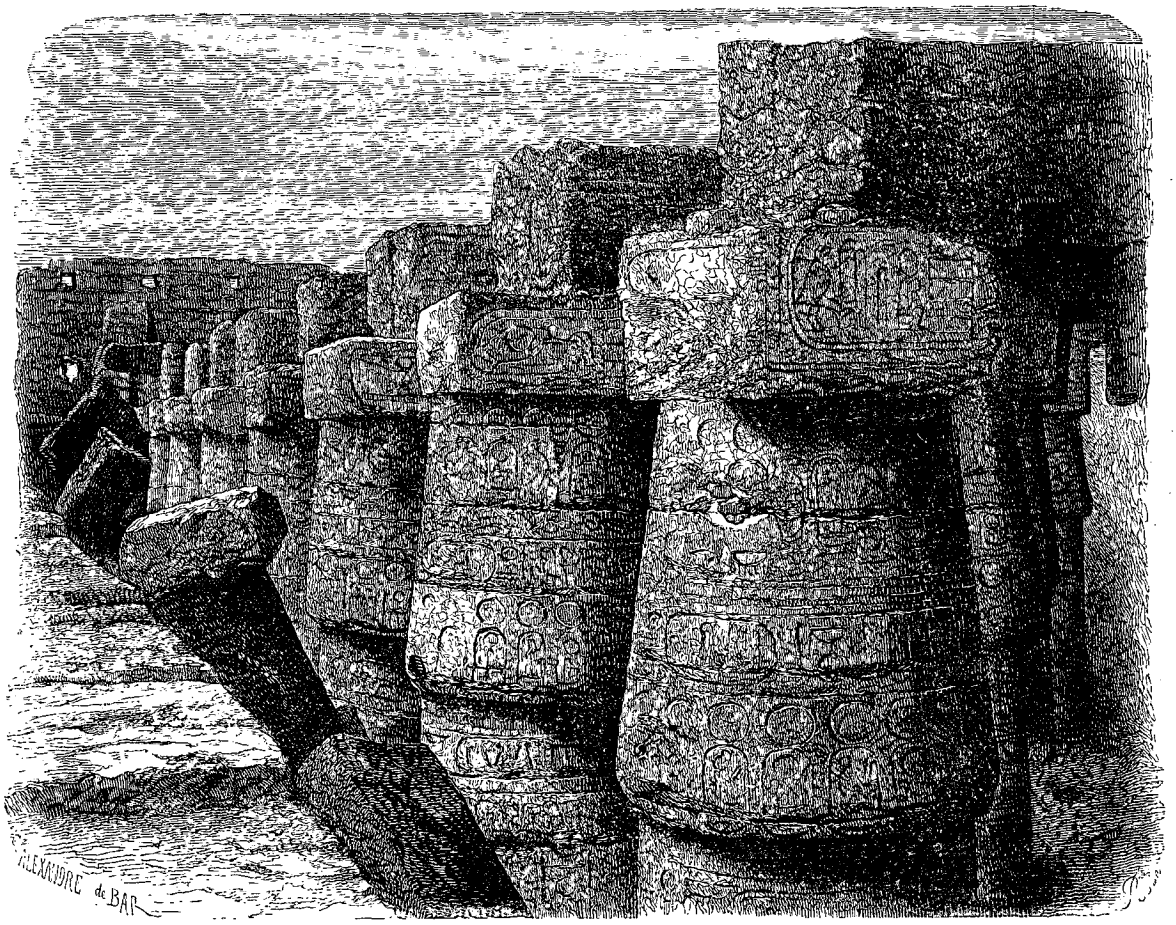
La Hongrie est, par ses blés, son bétail, son vin, le grenier d'abondance de Vienne et de l'archiduché. Une partie de ces produits, pour entrer en Autriche passe à Presbourg, qui en garde le plus qu'il peut, et je vois les collines qui l'entourent couvertes au loin de magnifiques vignobles, dont un, celui de Saint-George, est renommé. On vante la vue magnifique dont on jouit du haut du Schlossberg, et qui s'étend à l'ouest jusqu'au Kahlenberg, par-dessus Vienne, à l'est, sur l'immense plaine où le Danube circule paresseusement entre des îles basses et boisées. Du bateau même on voit la seule curiosité de Presbourg, la Montagne-Royale. Que ce mot ne vous fasse pas rêver d'Alpes ou de Pyrénées, la Montagne-Royale est une simple colline, moins encore, une terrasse entourée d'une balustrade en pierre où, le jour de son couronnement, le roi, à cheval, s'élance au galop ; il y brandit l'épée de Saint-Étienne vers les quatre points de l'horizon : cela veut dire qu'il défendra la Hongrie et le peuple contre quelque ennemi qui se présente.

Presbourg est la capitale officielle du royaume magyare. Les empereurs ont profité de l'occupation de Bude par les Turcs, de 1530 à 1686, pour transférer la Diète dans une ville qui, se trouvant à l'extrême frontière du royaume et à deux pas de Vienne, semblait plus facile à contenir. Mais, en dépit de ces précautions, c'est à Bude ou pour mieux dire à Pesth que bat le cœur de la Hongrie.

V. Duruy.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Karnak, mur extérieur.

VOYAGE EN ÉGYPTE,

PAR MM. HENRY CAMMAS ET ANDRÉ LEFEVRE.

1859. — TEXTE INÉDIT [1].

La vie sur le Nil.

« Le 4 décembre 1860, N..., propriétaire, loue à M. X..., à raison de cent napoléons par mois, une barque munie de tous ses accessoires et meublée conformément à un état de lieux ci-joint.

« L'équipage, composé de tant d'hommes : matelots, mousses, pilote ou second et reis, tous munis d'un *tascaret* ou carte visée par la police, sera complétement aux ordres de X..., qui aura, en cas de faute commise, le droit d'en expulser et d'en remplacer d'office un ou plusieurs membres. Seul, le reis, agent de N..., ne pourra être changé; mais les gouverneurs des provinces parcourues, et la police au retour, répondent de sa conduite.

« X.... réglera la marche du bâtiment, et le reis exécutera tous ses ordres. Toutefois, si le reis a prévu et annoncé un danger, X.... ne peut ordonner le départ qu'à ses risques et périls.

« Le bâtiment marchera de nuit à voile, en remontant, si le vent est favorable; mais l'emploi de la corde ne pourra être réclamé que de jour. En descendant, le bâtiment marchera de nuit, moitié à voile, moitié à rame, quand la lune le permettra.

« X.... ne sera responsable d'aucune avarie qui provienne de la faute de l'équipage, d'accidents quelconques, hasard ou force majeure, vieillesse de la barque, etc.

« X.... est déchargé de tous droits, péages d'écluse, tributs, sauf le passage des cataractes.

« X.... paye d'avance à N.... un ou deux mois de location; il pourra, durant le voyage, payer entre les mains du reis une certaine somme pour suffire aux besoins de

1. Toutes les vues de monuments et tous les types de ce voyage ont été dessinés par M. A. de Bar : les monuments d'après les photographies de M. Henry Cammas, et les types d'après des lithographies de M. Bida, que M. Ém. Barbot a bien voulu mettre à notre disposition.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'équipage. Le reste sera acquitté au retour, au consulat de X....

« N.... payera à X.... en cas d'infraction quelconque ou de telle ou telle infraction au contrat, la somme de.... à titre d'indemnité.

« La barque sera rendue au Caire, et la location cessera le lendemain de la remise. »

Tel fut notre contrat de barque. Nous en recommandons la formule étudiée et rédigée au consulat. Écrit en arabe et en Français, visé par le consulat, garanti par les autorités égyptiennes, il nous assurait la possession indéfinie d'une maison flottante; grâce à lui, nous allions visiter l'Égypte et la Nubie sans sortir de chez nous.

Mais ce n'est pas tout d'être logé; il faut être nourri. Nous y pourvûmes par un approvisionnement complet. Farines, grains, pâtes, huiles, sel, sucre, vinaigre, vin, liqueurs, café, thé; conserves de légumes et de viandes en boîtes; jambons anglais, les meilleurs en Égypte; saucissons; fromages de Chester et de Hollande, les seuls qu'on puisse conserver mangeables sous un linge mouillé; confitures; tout, jusqu'aux pommes de terre, doit être acheté à Alexandrie ou au Caire. Les bords du Nil ne fournissent que du lait, d'assez mauvais beurre, des melons, pastèques, concombres, oignons, excellentes lentilles; épinards, œufs, poules, pigeons et dindes. Quant à la viande, on tue un bœuf pour prendre un bouillon et un mouton pour manger un gigot. N'oublions pas le bois et le charbon, la bougie, le tabac, des cigares communs à trois francs le cent pour les politesses; des thermomètres et baromètres; quelques fusils et pistolets, des munitions, des kourbachs ou nerfs d'hippopotame; papier, encre, plumes, crayons; nos appareils photographiques; des tentes et piquets pour campements; enfin une bandera (*bandiera*) aux couleurs de France : on la hisse en toute rencontre avec un coup de feu pour salut.

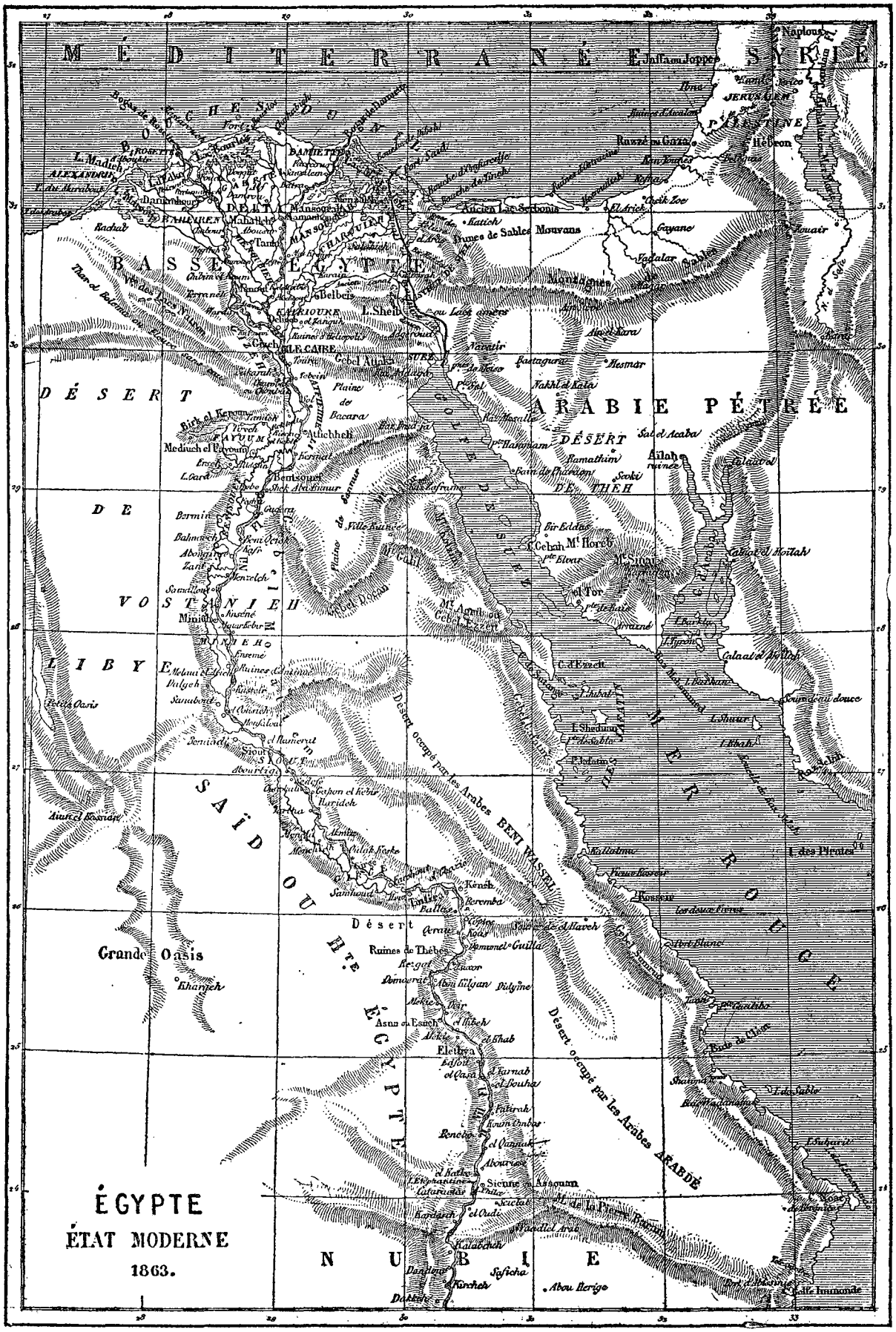
Trois personnages importants, le cuisinier, le drogman et le cawas, seront nos intermédiaires avec les provisions, l'équipage et les populations. Notre Carême est un Arabe très-fort sur la pâtisserie; en contrôlant ses habitudes, nous en espérons une cuisine passable. Le choix du drogman ou interprète est important et difficile; sales sous un costume convenable, menteurs, voleurs, hypocrites et souples, empressés à payer pour vous afin de prélever leur remise, tel est le portrait de la plupart des drogmans. Ils forment une corporation dont le chef est responsable; on a d'ailleurs la ressource extrême de se plaindre aux magistrats locaux; enfin le kourbach est là. Nous eûmes la main assez heureuse, et il nous a semblé que notre homme avait quelque esprit et une probité suffisante. Le cawas est un militaire brillamment vêtu, garni de pistolets et d'armes comme une panoplie; il a pour mission d'imposer le respect et la crainte et de protéger celui qui le paye. Il doit surtout appuyer près des mamours, moudirs, nazers, kachefs et autres autorités, un ordre de service que le gouvernement égyptien nous a libéralement accordé, ordre important qui enjoint aux populations riveraines de tirer gratuitement notre barque à la corde, par les vents contraires.

Ayant ainsi organisé notre expédition, pleins d'une sécurité qui ne fut guère troublée, nous mîmes à la voile le 5 décembre par un vrai temps de mai; dans l'eau calme du Nil coulant à pleins bords se mirait un ciel sans nuage. A gauche passaient les faubourgs du Caire : Ramleh où se pressent les *daabies* ou barques de voyage; Boulak, avec son port vivant; le palais de Karls-el-Nil aux cours entourées de portiques, aux quais sans balustrade égayés de magnifiques sycomores; plus loin l'ancienne maison du Français Soliman-pacha, organisateur de l'armée égyptienne sous Méhémet-Ali; et le grand bazar de Massara-Adim. A droite, les vastes prairies, les bosquets toujours verts de l'île de Rhoda, font une base gracieuse aux grandes pyramides qui projettent sur le désert libyque leurs ombres triangulaires.

La vie du Nil s'annonçait sous de riantes couleurs. Tous les rivages voisins du Caire sont pleins d'animation, de verdure et de richesse. Nos matelots chantent en manœuvrant la voile un refrain monotone sur un rhythme obstiné; le drogman s'empresse de nous nommer et de nous décrire, dans un patois demi-français, demi-nègre, tout ce que nous voyons, tout ce que nous ne voyons pas. Le cawas aussi, muet et brillant, est monté avec nous sur le pont supérieur, d'où le pilote dirige le gouvernail. Voici l'heure du repas pour l'équipage; chaque matelot a sa ration de lentilles qu'il arrose avec l'eau du Nil; le reis mange des dattes à côté de nous. Nous admirons cette sobriété des mariniers égyptiens et nous envoyons en bas quelques cigares et du café, reçus avec une bruyante reconnaissance. Notre barque est belle et grande : son avant-pont est garni d'un beaupré et d'un grand mât; c'est là que vivent et dorment en plein air les gens de l'équipage. A l'arrière, notre habitation élevée au-dessus du pont renferme six pièces très-convenables; le salon, qui termine la barque, a de nombreuses fenêtres sur une petite galerie extérieure où l'on s'assied à l'ombre en fumant le chibouk, parfaitement isolé des cris et des regards; la même disposition existe dans les vaisseaux de haut bord. Le toit plat des chambres supporte la cabine du reis : c'est une jolie esplanade où nous allons souvent respirer la brise du soir. Après le coucher du soleil la nuit tombe subitement, pleine de fraîcheur et de silence; puis les étoiles paraissent, plus étincelantes que dans nos climats brumeux. La lune qui se lève éclaircit les ombres et semble un soleil nocturne. L'obscurité se dissipe en pâleur suave, l'air se pénètre d'azur, et le ciel argenté se mêle de plus près aux contours des monts éloignés, au feuillage des palmiers qui poussent par bouquets élargis en éventail. La lune est l'enchanteresse, l'évocatrice; c'est la divinité mystérieuse et bienfaisante que l'Inde, l'Égypte et la Grèce ont adorée à l'envi. Que la terre doit être belle pour les astres voisins; chez eux sans doute elle est aussi déesse; elle a ses levers éblouissants, ses phases, et toutes les vicissitudes humaines disparaissent dans son rayonnement!

Notre première nuit à bord ne fut pas de longue durée; le chant des matelots qui commençaient leur travail

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous réveilla avant le jour; mais nous nous ferons rapidement à ce bruit, bientôt devenu familier. Il n'est pas de chemins plus doux qu'un fleuve à l'eau calme, aux rives verdoyantes, sur lequel on avance sans se mouvoir. Nous regardons venir de beaux villages blancs qui jaunissent et noircissent en arrivant, puis ils s'éloignent et reprennent leur blancheur; le soleil fait disparaître leur misère et leur malpropreté; il y a partout de grands colombiers carrés autour desquels une multitude de branches sèches, fichées dans les murs, forment des auvents irréguliers où les pigeons se pressent. Un groupe de femmes vêtues de longues chemises bleues, la tête chargée de paquets de linge, les unes maintenant leur fardeau d'une main, d'autres, plus savantes en équilibre, les mains gracieusement posées sur les hanches, sort du village et se dirige vers le lavoir au bord du Nil. Elles viennent par une avenue où les sycomores alternent avec les mimosas, longeant une vieille mosquée en ruine. Parmi elles sont de jeunes filles qui portent sur la tête de grands vases de terre pour puiser de l'eau, et des enfants se roidissant sous une charge aussi grosse qu'eux; voyez-vous ce tout petit qui descend le talus en relevant sa robe blanche? C'est un tableau tout fait, mais un de ces paysages où la nature est tout, et qu'animent, si l'on veut, des figures microscopiques. Les lavandières sont près de nous; le soleil qui décline et touche presque les sommets encore modestes de la chaîne libyque éclaire vivement les figures, et rehausse d'un trait d'or les lignes et les contours. Quelques-unes honteuses d'être vues par des étrangers, relèvent leur vêtement pour cacher leur visage; mais d'autres, moins scrupuleuses ou moins occupées, laissent voir un front plein, de grands yeux, un nez bien attaché, un air agréable gâté par des lèvres épaisses, un menton lourd et des joues tatouées: presque toutes ont des anneaux de métal au nez, des bracelets, des colliers et des cercles d'or à la cheville; quelquefois leur tunique bleue est brodée de perles d'acier aux entournures. Un fichu négligemment attaché, et qui cache à demi leurs cheveux noirs, complète leur costume très-simple et si léger que le jour passe au travers. Elles sont toutes bien faites; leurs jambes sont grêles et élégantes, et leur pied très-petit. C'est ce que nous remarquions, tandis qu'elles foulaient le linge avant de le presser avec les mains. Nos matelots échangèrent avec elles quelques paroles un peu vives, si bien que les plus âgées nous poursuivirent de malédictions. Ces cris gâtèrent notre plaisir; il nous semblait que des colombes s'étaient soudain changées en corbeaux.

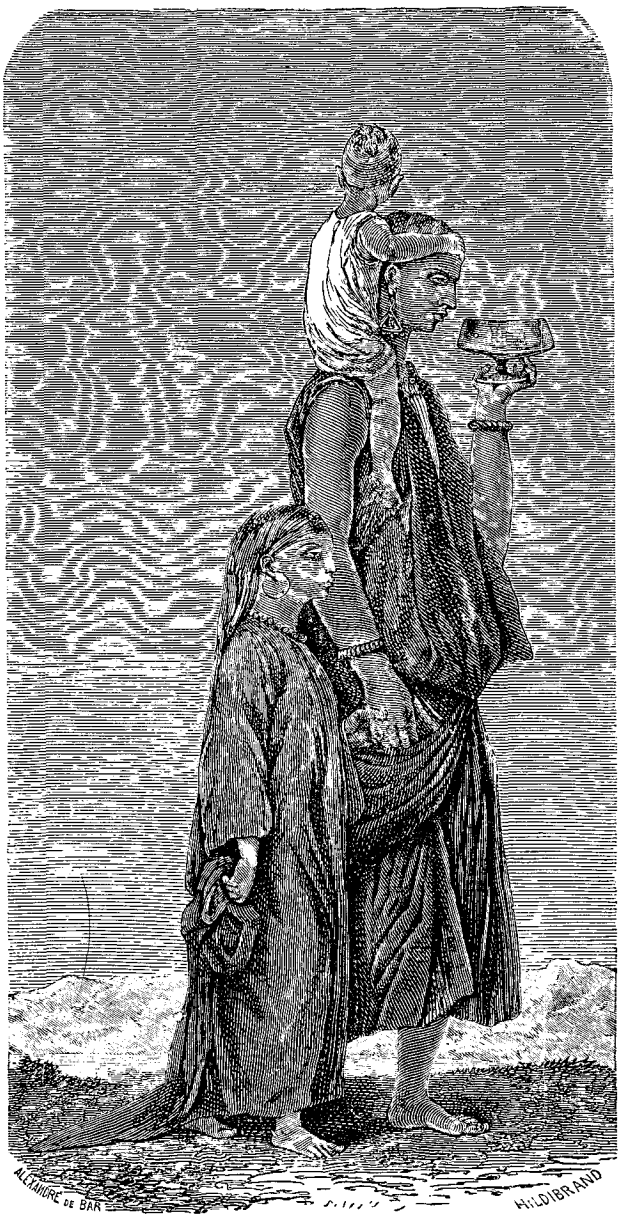


Dame du Caire.

Nul être vivant ne peut glapir plus énergiquement que les femmes fellahs, et nous ne manquerons pas de preuves à l'appui de notre assertion. Elles se distinguèrent toujours dans les quelques disputes survenues entre l'équipage et les riverains. Une fois entre autres, l'altercation se changeait en rixe, et nous fûmes obligés de sortir en armes avec le cawas pour protéger les nôtres; nous fîmes un prisonnier: aussitôt les femmes de monter sur les toits, arrachant avec leurs ongles la boue de leurs terrasses pour s'en souiller la tête, et de hurler le nom d'Allah mêlé aux lamentations les plus lugubres et les plus grotesques. Le cawas voulait conduire notre ennemi captif au premier moudir ou cheik ou mamour; notre clémence épargna au malheureux les coups de bâton qu'il ne méritait pas. Les torts étaient de notre côté; le vol d'une paire de poulets par un de nos matelots avait causé la rixe; les maraudeurs avaient été vus par des maçons occupés à réparer un pigeonnier. L'entrepreneur, qui commandait les ouvriers, ne les abandonna pas dans le danger; il demanda à être fustigé avec le prisonnier, disant qu'un chef est responsable de tout désordre chez ses subordonnés. Le cawas l'approuva pleinement et fit droit à sa demande. La chose se passa en plaisanterie: mais la justice locale n'eût pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

été si indulgente; les coups de bâton ne lui coûtent rien et pleuvent, sans autre forme de procès, sur tous les dos qu'on lui amène. Les Fellahs, sous un tel régime, se font une très-faible idée de la dignité humaine et de leur propre valeur; ils ne répondent aux coups que par des plaintes. Parfois ils se révoltent comme des moutons, mais avec la conviction que la lutte est inutile. Ainsi, à l'époque de la conscription, ils résistent à la force armée; on en tue quelques-uns, et le reste, emmené sur les barques de l'État vers le Caire, descend le Nil, suivi pendant plusieurs lieues par les lamentations des femmes et des jeunes filles. La vie des Fellahs n'est pas, matériellement, plus malheureuse que la vie de nos manouvriers des campagnes; leur caractère est plutôt gai que mélancolique; et les circoncisions, les mariages, sont des fêtes où tout le village est invité: leurs *fantasias*, leurs chants et leurs danses respirent la joie spontanée, instinctive, des nègres. Mais, avec tout ce qui peut rendre l'existence aimable, il leur manque le sentiment des droits et des devoirs, ce quelque chose qui fait l'homme libre et le citoyen; chacun d'eux aime son hameau, sa maison; mais l'Égypte n'est pas une nation, une patrie. Cet abaissement de l'espèce humaine, si douloureux à voir, étonne au premier abord; toutefois, si l'on réfléchit à la tyrannie oppressive des mamelouks, à la désorganisation profonde de l'Égypte sous la dynastie grecque et la domination romaine, enfin à l'antique loi des castes qui condamnait la masse du peuple à l'esclavage de la glèbe, on comprend que l'esprit du Fellah, atrophié déjà sous les Pharaons, ahuri sous les Romains, tué par le fatalisme musulman, résiste longtemps aux efforts, aux tendances intelligentes du gouvernement de Saïd-pacha. Depuis la conquête arabe, la terre a été légalement la propriété des sultans, des émirs et des beys; ce qui existait chez nous en principe dans le monde féodal, fut rigoureusement appliqué en Égypte. Toute la moisson des Fellahs passait, sauf le strict nécessaire, dans le grenier du maître; aujourd'hui, le vice-roi renonce au monopole; il veut transformer les tributs arbitraires en impôts réguliers; il crée des droits aux laboureurs, et assure aux paysans la libre transmission du champ qu'ils ont arrosé de leurs sueurs. Mais ce n'est pas en un jour que s'effacera l'empreinte terrible du servage passé.



Femme fellah.

Les mariniers du Nil, fils et parents des Fellahs, tiennent d'eux l'ignorance, l'humilité, le dédain de la vie, l'instinct du rire, des chansons et de la danse. Cependant leur intelligence s'aiguise au contact perpétuel des étrangers; il y a plus de choses dans leur cerveau. A en juger par notre équipage, qui doit ressembler à tous les autres, ils sont sobres et très-soumis à leurs reis; malins et gouailleurs avec les populations riveraines; enclins surtout à la maraude, vice commun à tous les métiers errants, pour qui tous les pays sont étrangers; ils ne voleraient pas un ami, un voisin, un homme dont ils sauraient seulement le nom : mais que leur importe un inconnu? Et puis il y a tant de poulets sur les bords du Nil, et ils sont si maigres! C'est avec de pareils raisonnements qu'ils nous attiraient de fréquentes malédictions, et comme les poulets avaient toujours disparu quand nous ordonnions de les rendre, nous nous trouvions complices du vol. Les beaux sermons que nous faisions alors, cherchant à leur démontrer l'injustice de leur action, ou au moins insinuant que de pareils désordres ne pouvaient convenir à des Européens patronnés par le vice-roi! Et tous, ils répondaient en chœur, au dire du drogman : « Le maître est un sage, un grand sage! » Le lendemain ils avaient oublié les remontrances. Une nuit que nous avions jeté l'ancre près d'un îlot désert, nous fûmes réveillés en sursaut par le bruit d'une lutte acharnée; sur le pont, un homme, attaché au mât, poussait d'affreux gémissements, couverts par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les menaces de l'équipage. On eût dit le martyre de saint Sébastien. Nous ordonnons de délivrer le captif, très-légèrement blessé à la jambe ; et nous nous faisons expliquer de quoi il s'agit : rencontre d'une autre barque, injures des deux côtés, abordage, coups ; de là tant de cris. Pour détruire l'habitude des querelles, nous imaginâmes un expédient qui nous réussit assez bien ; notre drogman montra aux récalcitrants leurs noms écrits sur un cahier, les prévint que deux mauvaises notes amèneraient leur exclusion certaine. Presque tous méritèrent la première, mais pas un ne risqua la seconde ; les cigares, le café, quelques douceurs données à propos nous les avaient gagnés et ils ne voulaient pas nous quitter.

Le reis Essen, originaire d'Assouan, nous était vraiment dévoué ; homme vigoureux, obéissant, et qui savait se faire obéir, il peut être considéré comme un modèle parmi ses confrères. Il tenait bien son rang, ne se rapprochait jamais du matelot, prenait tous ses repas à part, sur le pont supérieur : son riche costume nous faisait honneur : il n'avait cependant que trente francs de gages par mois. Les personnages les plus considérables, avec lui, étaient le drogman et le cawas. Le cuisinier, l'homme le plus gros de l'équipage, mérite aussi une mention ; quelques semaines plus tard, en Nubie, il faillit être dévoré par un crocodile qui, avouez-le, avait bien choisi sa proie.

Nommons enfin le matelot Mahmoud, fort et infatigable, qui parlait sans cesse de son prochain mariage à Louqsor et s'attirait mille *lazzis* de mauvais goût par son impatience.



Femme fellah.

Les rives du fleuve.

Le vent contraire n'a pas tardé à ralentir notre voyage ; et tandis que de grandes barques, chargées de paille tordue, descendent le Nil à pleines voiles, la nôtre est lentement tirée à la corde, sous les pentes escarpées et nues du Djébel-Mabagah. La chaîne arabique se rapproche de nous et s'élève ; elle a plus que l'autre de ces aspects sauvages, qui contrastent avec la grande culture des cannes et des cotonniers, dont sa base est égayée. A ses pieds, des groupes de palmiers, dégagés de l'influence humaine, qui impose, même aux arbres, des formes domestiques, jettent de côté et d'autre, comme les brins d'une aigrette bien fournie, leurs fûts grêles sans maigreur, coiffés de panaches immobiles ; ou bien ce sont des tamarix au feuillage aussi doux que des plumes, des mimosas d'où tombe une ombre découpée, semée de mille filets de jour ; ou le figuier d'Égypte, bouclier de verdure épaisse, posé sur un tronc robuste qu'élève hors de terre une coupole de racines. Nous suivions à pied le rivage, tirant d'heure en heure une tourterelle, visitant les villages qui touchent de plus près au désert et prennent un aspect farouche : quelques-uns sont gardés par des soldats et ressemblent à nos villes de garnison. Il y a même, sur les pentes de la montagne, une ville déserte, ancien repaire de brigandage, où Ibrahim-pacha, coupant le mal par la racine, porta jadis le fer et le feu ; ce n'est plus qu'une tanière de chacals, selon le vers du poëte :

Le *chacal* peut venir où le crime a passé.

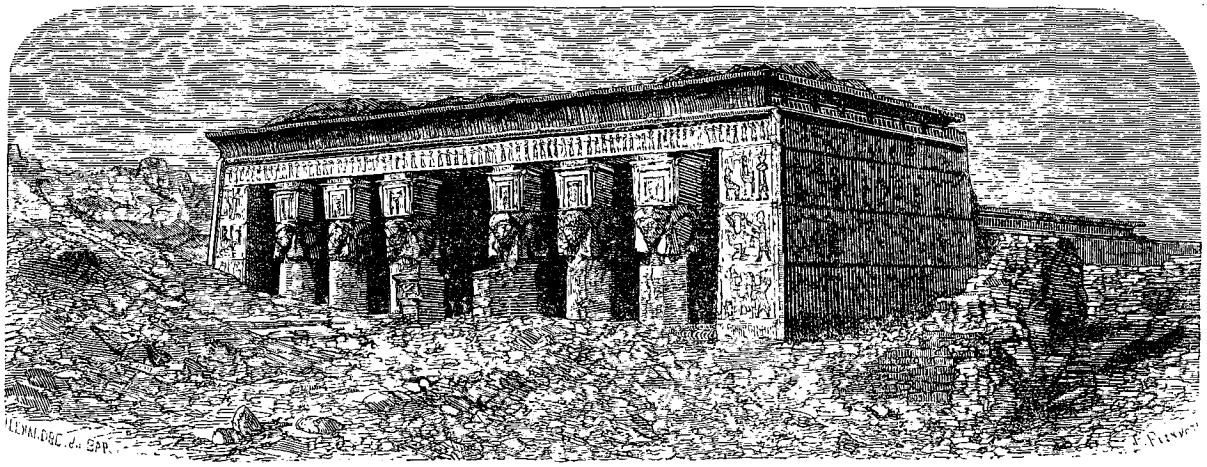
Les maisons tombent d'elles-mêmes, et les grottes voisines semblent pleines d'ossements. Mais, rassurez-vous ; ce sont, pour la plupart, des squelettes antiques de chats et de chiens sacrés. Au retour, nous visiterons avec soin les hypogées de Beni-Hassan ; mais nous ne pouvons nous arrêter ; mieux vaut atteindre le terme du voyage, tandis que le Nil encore plein nous oppose moins de résistance.

Nous passions au-dessous du Djébel-Their, dans une sorte de détroit qui ronge la base de la montagne, quand nous fûmes assaillis par des nuées de mendiants peu vêtus et couverts de vermine ; ils se jetaient à la nage, acceptant tout ce qu'on voulait bien leur jeter de la barque, et plongeant avec agilité pour retrouver un sou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tombé dans l'eau. C'étaient des hommes et des enfants, aussi avides à la curée qu'une meute de chiens; accablés d'injures par notre équipage, ils ripostaient non sans gloire, et leur vocabulaire était si bien nourri qu'ils éteignirent le feu de leurs adversaires. Enfin nous parvînmes à nous en débarrasser, et ils remontèrent avec leur butin dans une sorte de grand bâtiment carré que nous apercevions assez haut dans la montagne. Qu'était-ce que cette maison? « Un couvent, nous répondit le drogman. — Et ces gueux? — Des moines coptes et leurs élèves. » Les Coptes, qui descendent de la caste commerçante de l'ancienne Égypte, sont chrétiens ; ils disent la messe dans une langue précieuse pour la philologie, mais qu'ils ne parlent et n'entendent plus depuis le quinzième siècle. Leur histoire n'est pas brillante : convertis au christianisme vers le deuxième siècle, disciples d'Eutychès, décimés par la persécution orthodoxe, complices de l'invasion arabe, tolérés par l'islamisme et employés par les mameluks à la perception des tributs, ils jouissent aujourd'hui d'une médiocre estime; moines mendiants et voleurs, faiseurs d'eunuques, tels sont les noms que l'on pourrait jeter à beaucoup trop d'entre eux.

Ce fut à la hauteur de Minieh, ville peuplée, jolie, où le vice-roi possède un palais, que nous commençâmes à requérir les Fellahs pour tirer notre barque à la corde (11 décembre). Les moudirs, les cheiks appuyaient notre firman de leur autorité. Le plus souvent nous ne trouvions aucune résistance ; les vieux et les jeunes quittaient leurs travaux et venaient faire la chaîne en chantant; ils ne demandaient pas de *bakchis;* et s'il nous prenait fantaisie de leur donner quelque menue monnaie, notre aumône restait aux mains du drogman. Chaque village envoyait son contingent, et, de relais en relais, un attelage frais remplaçait l'attelage fatigué. Les matelots, parfaitement oisifs, surveillaient le bâton en main, et dirigeaient la chaîne; ils arrêtaient quiconque passait à leur portée, sans lui demander la direction qui lui eût convenu le mieux. Un récalcitrant menaça un jour le reis de son hoyau; il reçut une rude correction. D'autres, jetant leurs outils, s'enfuyaient dans les terres et se cachaient dans les cannes à sucre. Alors commençait la chasse à l'homme, à la grande joie de l'équipage et du cawas ; pour nous, nous n'osions trop rien dire, de peur d'ôter de sa valeur à notre firman. Quand on avait pu se saisir des outils du fugitif, il ne tardait pas à venir les réclamer humblement, craignant qu'on ne les déposât chez le magistrat du pays comme pièce de conviction.



Le temple de Dendérah.

Sur la rive libyque, la vallée, moins abrupte, développait à perte de vue des plantations de cannes, assez souvent interrompues par des villages et des villes pittoresques, comme Minieh, Mélawi, Manfalout, Syout, les unes au bord du Nile s en allant par lambeaux dans les crues, d'autres à une demi-lieue environ, au pied même des premières assises de la montagne. Tout ce riche pays, vingt villages, appartient au prince Ismaïl, frère du vice-roi[1] ; près de Minieh, ce riche propriétaire a fait établir une machine à vapeur pour élever les eaux et répandre la fertilité dans la plaine ; plusieurs usines, le plus souvent dirigées par des étrangers, distillent et raffinent le sucre ; la principale est située près d'une île charmante, centre de ce vaste apanage, l'île de Rauda, aussi verte que la Rhoda du Caire. Nous y fûmes accueillis en amis par le directeur, un Français, à qui nous rendîmes sa politesse à bord; c'était notre première réception. Chère passable, grâce aux réserves alimentaires européennes, fantasia, danse des matelots, chants, illumination, feux de Bengale, café, cigares, la fête fut complète et se prolongea bien avant dans la nuit. Le lendemain matin (13 décembre), nous prîmes congé de nos hôtes par deux salves d'artillerie. Après la folle joie, les pensées mélancoliques; nous fûmes dépassés dans la journée par une barque silencieuse. Elle portait, nous dit-on, une jeune malade que, de guerre lasse, ses médecins envoyaient au tropique. Certes le climat de l'Égypte est éminemment sain et favorable aux poumons affaiblis ; mais s'il peut régénérer une organisation défaillante, ce n'est pas quand elle a dépassé le dernier

1. Aujourd'hui vice-roi d'Égypte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

degré de la prostration. Si l'eau du Nil est une panacée, pourquoi l'appliquer trop tard? Mais elle s'enfuit, la barque aux fenêtres closes, à la marche triste et rapide comme la maladie qu'elle renferme; elle disparaît, emportant, à ce détour du fleuve, les sombres pensées! On ne voit plus que l'eau bleue sous un ciel inaltérable et l'armée des cannes à sucre qui reluit au soleil.

Manfalout, ville au nom antique, est incessamment dévorée par le Nil qui la baigne. Elle montre au voyageur une mosquée à demi éventrée, bazar qui descend boutique par boutique et pend sur l'eau. L'indolence arabe oppose une dédaigneuse inertie au progrès du fleuve; il est écrit que le Nil emportera ce mur, cette maison, ce champ. A quoi bon lutter? D'ailleurs la vie est bonne à Manfalout; on y fait d'excellent beurre, rare trésor en Égypte, et la région des pastèques à chair



Karnak. — Salle hypostyle.

rouge commence non loin de là; le commerce y paraît florissant et l'on y vend de tout, même des hommes et des femmes. Le trafic des esclaves interdit par Saïd à son avénement trouve à Manfalout un de ses refuges.

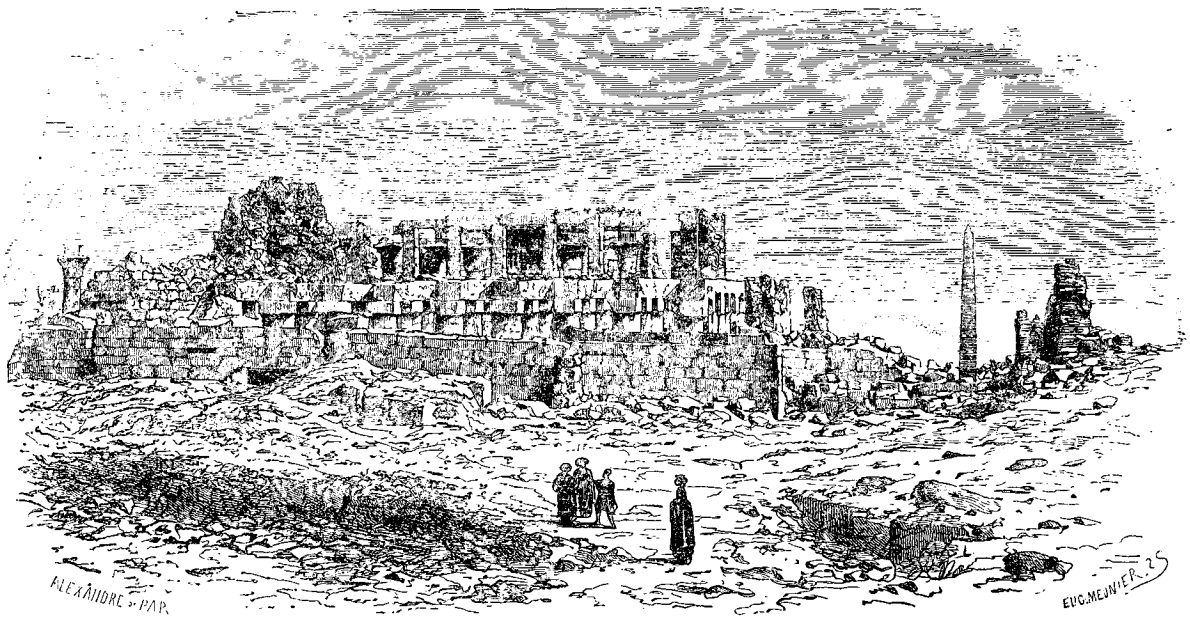
Si le Nil menace ainsi une moitié de cette ville, c'est que sur l'autre rive les pieds des montagnes restreignent son cours et opposent à ses efforts une dure barrière. Le Djebel-bou-Affodah, rongé depuis des siècles, surplombe à peine, et n'a pas à redouter une chute imminente; ses murailles, par endroits perpendiculaires, et de place en place percées de grottes, d'hypogées et de carrières profondes, ont failli nous être funestes. La nuit tombait lorsque nous entrâmes dans le courant. Le silence régnait, seulement interrompu par la plainte des eaux qui déchirent les aspérités des rochers; tout promettait un heureux passage et le gouvernail et les voiles triomphaient du courant; pleinement rassurés, nous cédâmes à la fantaisie d'allumer des feux verts et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rouges dont nous étions pourvus. Ce fut un beau spectacle, et des lueurs magiques, changeantes, réveillaient dans les antres de grands aigles effrayés; nous voyions distinctement les parois sèches, austères, moins belles que les voûtes de nos grottes où pendent des stalactites humides. Mais, l'illumination éteinte, le pilote, troublé par l'obscurité subite, laisse dévier le gouvernail et la barque pirouette sur elle-même. Par bonheur nous ne devions avoir du danger que ce qu'il en fallait pour fixer en notre esprit le souvenir de cette nuit; la manœuvre habilement commandée par le reis nous remet dans le droit chemin ou plutôt nous échoue doucement sur un petit îlot où nous nous amarrons solidement pour le reste de la nuit. La joie, plus vive encore que la crainte, se manifesta par des coups de fusil répercutés dans les profondeurs, par des chants, des danses, un tumulte qui attira près de nous plusieurs barques étonnées et prêtes à partager nos réjouissances (15 décembre). A l'aube, nous descendîmes, pour nous tenir éveillés, dans une étroite vallée où s'écoule dans la paix la vie de quelques familles, inconnues au monde qu'elles ignorent. A peine voit-on de ce village, caché dans un repli de la montagne adoucie, passer les barques sur le Nil. Tout nous y parut patriarcal et primitif; le beurre s'y fait tout seul, dans un vase suspendu par une corde qu'un enfant agite; les femmes sourient et tendent la main sans lamentations.

Le Saïd. — Thèbes.

La ville de Syout, qui tient le premier rang après le Caire et Alexandrie, se présente avec plus d'apparat que ses voisines. Ses nombreux minarets, ses groupes de maisons blanches, ressortent gaiement sur le fond terne de la montagne libyque. Une route délicieuse, ombragée de mimosas, véritable allée de parc rafraîchie par un canal qu'elle côtoie, conduit du rivage à une espèce de porche, en avant d'une grande cour entourée de casernes. Là se tiennent les arnautes et les soldats du gouverneur. On traverse ensuite un petit bras du Nil, souvent à sec. Mais en décembre les eaux sont hautes et forment une belle chute. Au delà du petit pont, à droite est le palais du moudir, et son harem sans doute, car nous entendîmes au passage des cris joyeux et des éclats de rire, comme le bruit d'une pension de jeunes filles à l'heure de la récréation; de grands arbres dépassent les murs et couvrent de leur ombre ce singulier internat. Une rue étroite et montueuse comme les rues de Sienne, mais non pavée, conduit au centre de la ville. Les industries locales encombrent de leurs produits les vastes bazars : très-riches broderies d'or pour selles et harnais; poteries célèbres et jolies pipes. Au milieu du bazar sont situés deux bains luxueux, l'un construit par Cléopatre,



Karnak. — Salle hypostyle : vue d'ensemble.

l'autre, connu pour le mieux organisé de toute l'Égypte sans en excepter le Caire. Syout fut dans les temps anciens un centre considérable et probablement une des villes assignées à la caste militaire. Les hypogées nombreux creusés dans la montagne où la ville s'appuie étaient destinés à des guerriers; deux seulement présentent encore quelque intérêt; le reste est dans un état de délabrement qui nous dispense de toute description.

Syout est la capitale de la haute Égypte ou Saïd; ses environs, bande étroite limitée comme partout ailleurs par le Nil et la montagne, se distinguent par une recrudescence de végétation. L'hiver, notre hiver, vient de commencer (20-23 décembre), et les champs verdoient, fleurissent, embaument comme au printemps. Quelques feuilles tombent des mimosas; mais le blé qu'on vient de semer pousse à vue d'œil; les orangers, les grenadiers, à peine dépouillés de leurs fruits, paraissent couverts de boutons prêts à fleurir. Le narcisse s'entr'ouvre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre les roches au bord de l'eau, et les violettes parfument le pied des buissons. Les cannes à sucre, hautes en ce lieu de cinq à six mètres, récoltées presque sous nos yeux, jettent déjà des pousses nouvelles. Le tabac, le chanvre, le lin, semés en petits champs, introduisent dans ce gracieux ensemble les variétés de leur feuillage. Parmi les arbres connus, nous remarquons une espèce de palmier qui se plaît surtout dans l'Égypte tropicale; c'est le *doums*, qui diffère du dattier par la conformation et par le fruit. Au lieu d'un seul tronc élevé, couronné d'un panache de longues feuilles pointues, le doums a généralement deux branches principales garnies de nombreux rameaux dont l'extrémité porte un bouquet de feuilles assez courtes et plie sous une forte grappe de gousses rougeâtres. Les régions de la Nubie, dont il est parfois le seul ornement, semblent couvertes de gros hérissons immobiles, les dards levés. Ses fruits, gros comme une orange allongée et de forme irrégulière, ont l'aspect, mais non la valeur, de petites noix de coco. L'enveloppe épaisse et filandreuse renferme une partie molle légèrement sucrée et au centre un fort noyau. Le doums donne par an deux récoltes; les naturels mangent le fruit quand il est frais et l'emploient surtout en médecine.



Femme fellah.

Une suite de gracieux villages: Aboutig, posé sur une éminence entre le Nil et la montagne; Mékéla, gros bourg, avec un joli port, des maisons construites en pisé, et de grands pigeonniers d'où s'échappent à notre approche des nuées pleines de roucoulements; El-Réalg, à l'air ancien; Souaghi, dont le palais ressemble à une prison; Akmin, la misère et la saleté toutes nues, avec je ne sais quelle splendeur pourtant; El-Saouitch et Menscheb, infestés de moines coptes; El-houia, qui s'attache comme un bracelet d'émail blanc et vert, au pied du Djebel-el-Sérath, relient Syout à Girgeh, la favorite de Méhémet-Ali. Mais aujourd'hui délaissée, mirant dans le Nil qui la dévore ses nombreuses mosquées solitaires, elle languit déshéritée sous le gouvernement d'un simple mamour. Ses habitants se couchent tôt et se lèvent tard; les portes se ferment à la tombée de la nuit. Lorsque nous arrivâmes il faisait clair de lune, et pénétrant à grand'peine dans la ville silencieuse, nous y rêvâmes mille beautés nocturnes que le jour devait effacer; c'étaient de grandes ombres clairement dessinées dans les rues tortueuses, et cette lueur idéale des lunes de l'Orient.

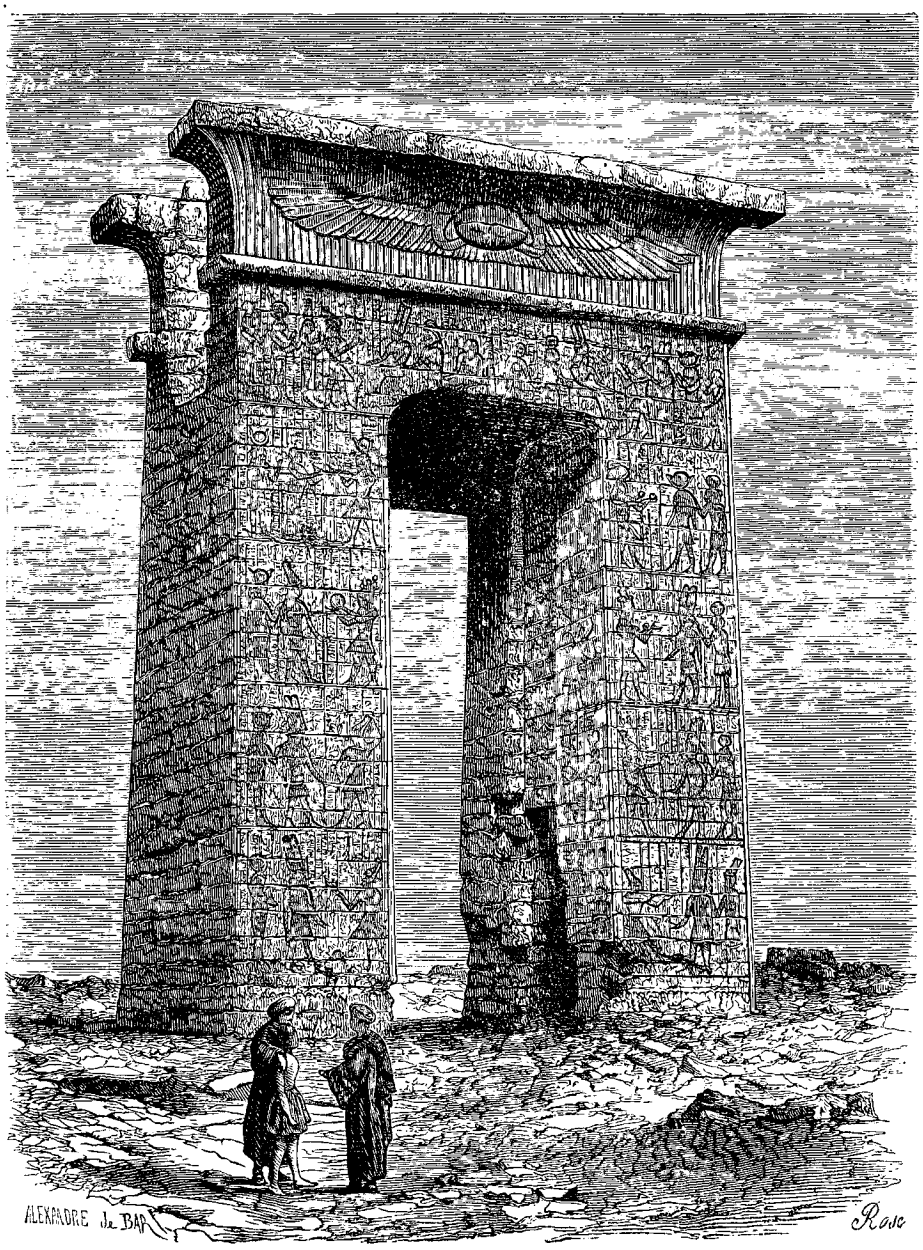
Après Girgeh déchue, Farchout sans prétentions, épanouie sous le soleil au milieu de vastes champs de pastèques. C'est de là qu'au printemps descendent vers le Caire et Alexandrie des montagnes de melons et de citrouilles qui encombrent les marchés; tout le rivage est couvert de larges feuilles et de grosses tiges qui serpentent, et çà et là s'ouvrent les grandes fleurs jaunes et blanches dont le cœur démesurément grossi fera la joie des Fellahs. Un heureux fruit que ces pastèques, admis à toutes les tables, cher à toutes les bouches! Sa renommée est universelle, et nos troupes, lorsqu'elles parcouraient ces lieux, l'ont nommée Sainte-Pastèque. Eh bien! dût notre opinion faire scandale, nous faisons peu de cas de ce trésor; nous n'avons pas encore eu assez soif pour en apprécier le parfum insensible et l'eau sucrée à peine.

Depuis Syout, le Nil vaut qu'on le regarde, au moins autant que ses rives. Ses coudes brusques, les efforts qu'il fait pour se dérober aux montagnes qui l'étreignent, varient à chaque instant l'aspect de son cours. Tantôt des troupeaux de buffles viennent boire ses eaux limpides et plongent tout d'un coup; on ne voit plus que leurs mufles noirs couronnés de plantes aquatiques; ou bien ce sont des escadres de canards magnifiques, prenant pied par moments sur les îlots de sable. A demi sauvages et presque sans maîtres, ils pullulent aux environs de Farchout; nous essayâmes en vain d'en tuer quelques

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

uns; ils sentent l'homme de loin et se réfugient dans les roches. Les gens du pays en font, vers le printemps, de grandes destructions; c'est dans le courant de février, quand des pastèques sans nombre, tombées des barques trop pleines, s'en vont à la dérive, becquetées des oiseaux sur la route. Chacun se coiffe alors d'une citrouille creusée, percée de trous pour la bouche et les yeux, puis, nageant sans bruit au milieu des canards sans défiance, en saisit deux à la fois, un de chaque main; et ce jeu, cette chasse ingénieuse, recommence tous les jours à toute heure, tant que dure le mois des melons. Les canards ne sont pas seuls habitants des lagunes; des centaines de serpents s'y chauffent au soleil; de temps en temps une cigogne passe, pique un reptile ou deux et les met en réserve dans sa large poche.

Comme nous perdions de vue Farchout, le drogman



Karnak. — Propylône nord.

nous fit remarquer sur un tertre, tout près du rivage, un groupe dont nous ne comprîmes pas bien d'abord les gestes et les postures. Il y avait des hommes, des femmes portant des ballots et de menus objets; tous s'inclinaient chacun à son tour devant un vieillard parfaitement nu, assisté d'un compagnon richement vêtu.

« C'est, nous dit le drogman, cheik Sélim et son domestique; oui, ce vieillard que vous voyez est un saint renommé qui passe pour se faire écouter des crocodiles. Il jette des sorts aux gens qui passent sans lui rendre hommage; voyez; il donne sa main à baiser.

— Mais que fait-il de ce qu'on lui donne?

— Il distribue presque tout aux pauvres; de ce qui reste il habille son domestique. »

Cheik Sélim, grâce à quelques talaris et à une livre de tabac, nous reçut bien et daigna nous promettre un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

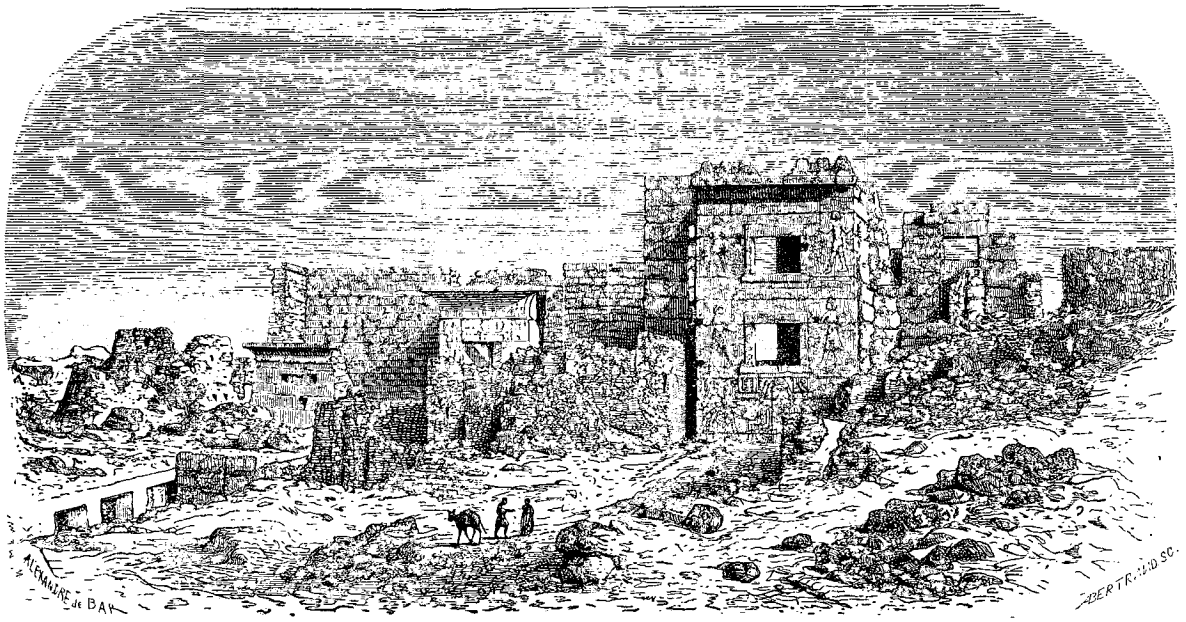
heureux voyage; il est immonde, et je vis à plusieurs reprises les puces sauter d'une de ses jambes à l'autre. Tourné vers les régions supérieures, il n'a pas de temps à perdre en propreté mondaine; si pour les grandes cérémonies il consent à revêtir une simarre de soie, il se hâte de retourner à la nudité et à la vermine.

« Ne s'étonner de rien, » c'est la devise de ce sage; et d'ailleurs les ascètes ont de tout temps pullulé dans la Thébaïde. Cheik Sélim se croit le successeur des Paul et des Marie Égyptienne; il me parla même de se faire bâtir une colonne pour y demeurer en équilibre jusqu'à la fin de ses jours, plus près du ciel où il aspire.

Mais place à de plus grands spectacles; Thèbes s'approche! Passez, Konek, antique Tentyris ou Cléopatre éleva le temple de Dendérah; Gamaunh, Hamamdi, riches cultures, charmants bosquets de la rive arabique. La chaîne libyque est dans toute sa puissance. A ses pieds, voici Gournah, Médinet, les Colosses, les Memnonia; sur l'autre bord, Louqsor et Karnak développent leurs palais énormes encore pleins de la gloire et des noms de Thoutmosis et de Rhamsès.

Sur cette terre épuisée par la puissance qu'elle a nourrie, l'homme aujourd'hui tient peu de place : un bourg à Louqsor, des huttes à Médinet, à Gournah quelques tombeaux habités, voilà toute la part d'une vie rabougrie et misérable sur ces bords fameux par les dieux, les rois, les chefs-d'œuvre. Mais, dans cette vaste plaine qui repousse et forme en cirque lointain les deux chaînes riveraines, la solitude est peuplée de visions innombrables; les nations mortes laissent quelque chose dans l'air, et les pensées volent encore où les cerveaux ne sont plus!

Louqsor, point méridional de Thèbes, sur la rive arabique, conserve deux importantes séries d'édifices. C'est d'abord, en partant du sud, le temple-palais d'Aménophis-Memnon, relié au Nil par des propylées où nous



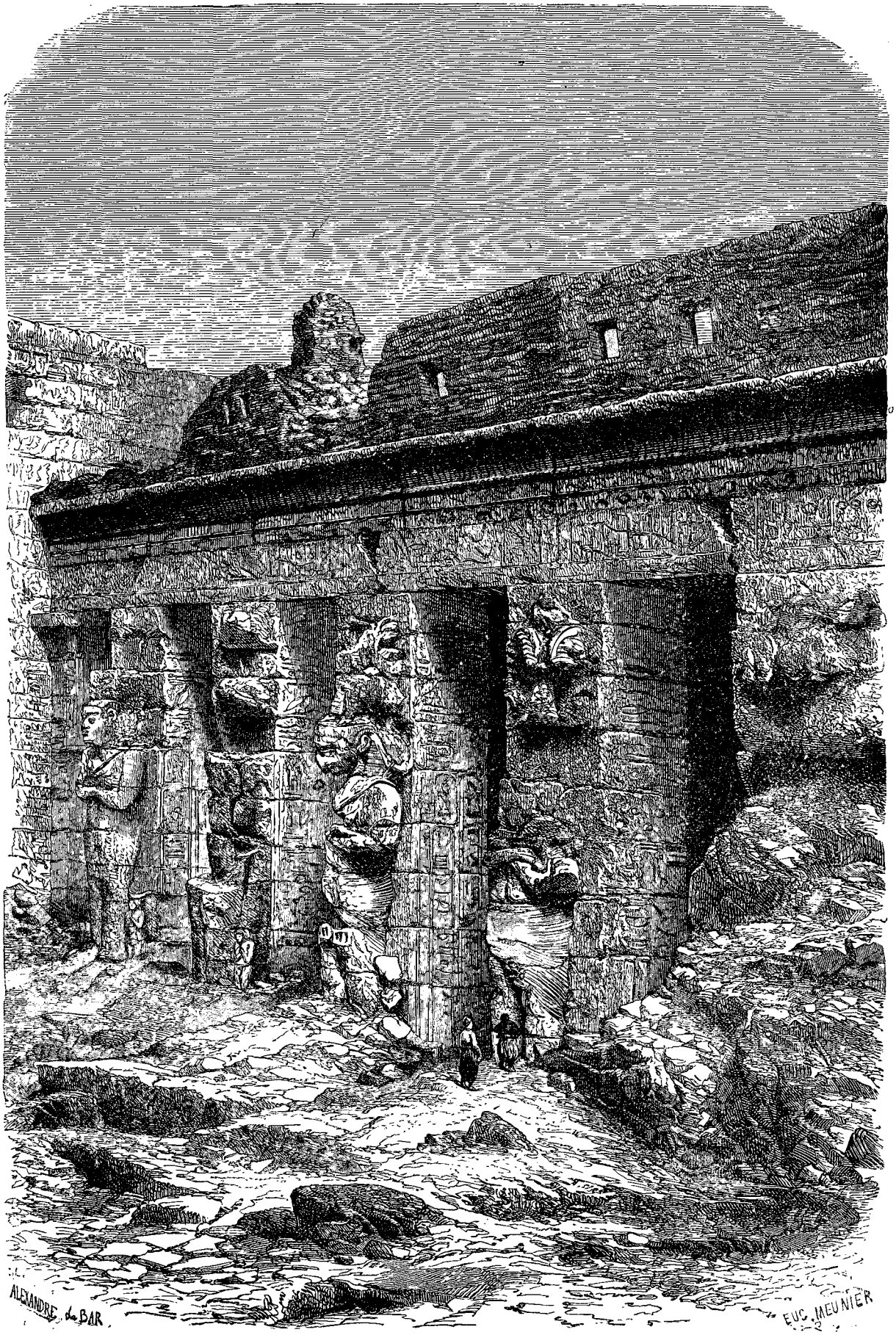
Medinet-abou. — Gynécée de Rhamsès III.

avons compté quarante-quatre hautes colonnes. Le fond du temple se relie sans intervalle au palais proprement dit; dans l'une des dernières salles, toutes décorées de bas-reliefs et d'inscriptions, Aménophis s'était ménagé un oratoire où il est partout représenté dans l'attitude de l'adoration; quand il ne voulait pas aller chez les dieux, les dieux venaient chez lui. Son petit-fils, Rhamsès-Sésostris, s'est établi tout auprès. Quatre pylônes à demi écroulés donnaient accès dans une enceinte encore formée de quatre-vingts colonnes; des colonnes partout, autant que de peupliers sur le bord de nos champs! En avant et au nord, se dressent deux autres pylônes plus grands, gigantesques, précédés de quatre colosses qui ont dix mètres de haut; devant le colosse oriental, comme si ce guerrier, après le combat, eût planté sa lance en terre en signe de paix éternelle, paraît le majestueux obélisque dont le nôtre fut le pendant. « Le Seigneur du monde, soleil gardien de la vérité, approuvé par Phré, a fait exécuter cet édifice en l'honneur de son père Ammon-Ra, et lui a érigé ces deux grands obélisques de pierre, devant le Rhamséion de la ville d'Ammon. »

Une voie antique de deux ou trois kilomètres nous conduit des pylônes de Sésostris aux ruines de Karnak; à notre gauche brille le Nil, à demi couvert encore de l'ombre de sa rive orientale; à droite, la montagne abaissée laisse venir à nous les premiers rayons; çà et là de grands talus de débris qui s'en vont en salpêtre, ou bien un sphinx écroulé : un millier de ces bêtes sacrées bordaient la route, mais on n'en compte plus qu'une centaine. Bientôt l'immense série d'édifices se développe à nos yeux, joignant le Nil à la montagne arabique.

Cette partie de Thèbes occupait cent trente hectares, clos d'une enceinte en briques crues visible encore par endroits; ce qui nous reste n'est pas le dixième de ce

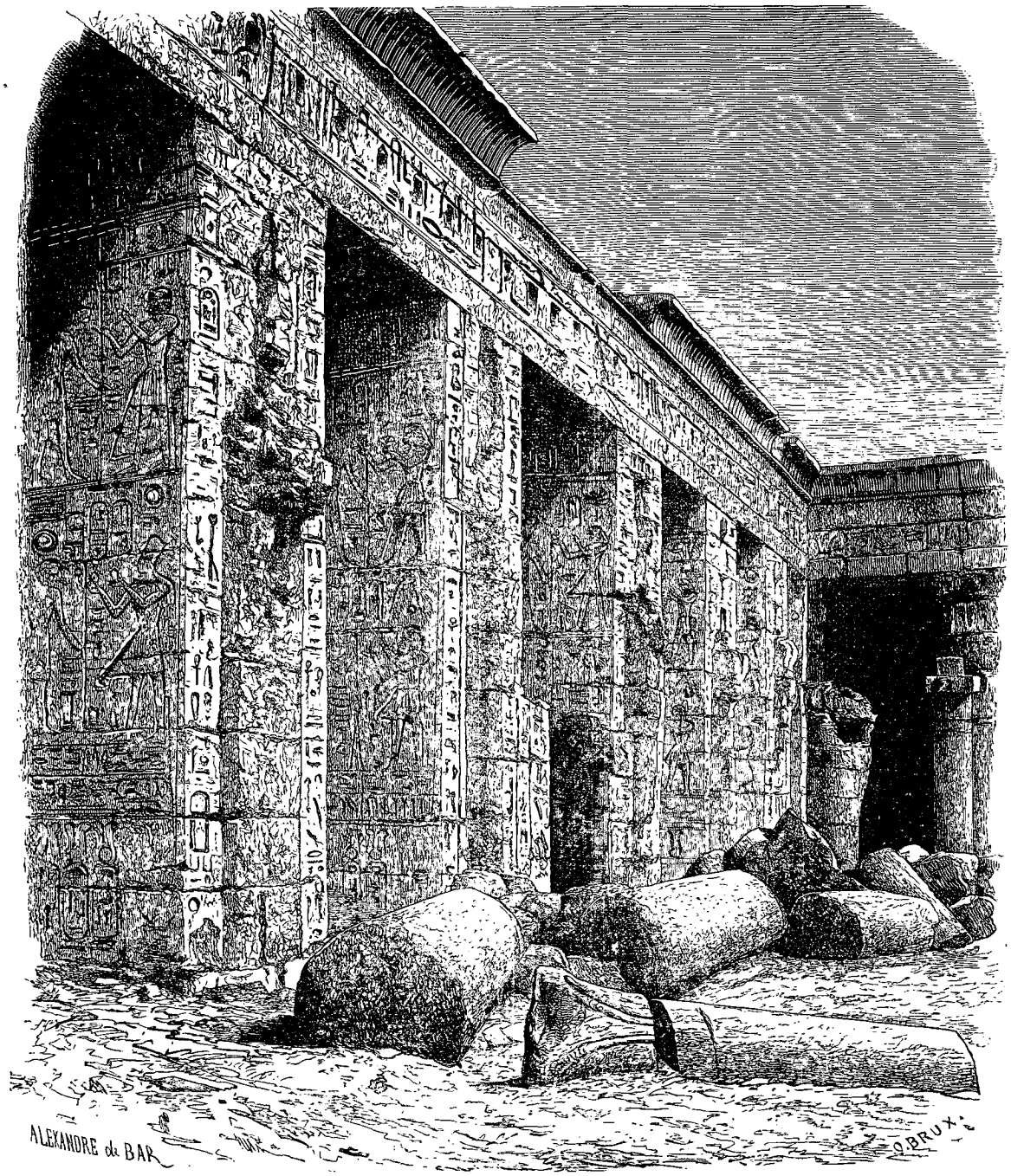
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Médinet. — Cour des colosses.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui a péri, et suffit pourtant à confondre l'esprit le plus audacieux. De grands pylônes, élevés et décorés par Rhamsès-Méïamoum (dix-neuvième dynastie), séparés du fleuve par des débris de colosses, de sphinx et de degrés, forment l'entrée d'une vaste cour flanquée de temples anciens, couverte de bas-reliefs par une dynastie originaire de Bubaste. Sur douze très-fortes colonnes élevées par des rois éthiopiens, une seule a été sauvée du temps. Derrière la cour, commence une forêt symétrique de colonnes parallèles ; et quel arbre atteindrait le diamètre des douze fûts géants qui marquent la travée centrale ? C'est ici la *Salle hypostyle*, la merveille de l'É-



Médinet. — Palais de Rhamsès III.

gypte. Dans les ombres croisées de ses trente colonnades habite un peuple de bas-reliefs ; et des hiéroglyphes innombrables montent, comme un tourbillon de grêles scarabées, à l'assaut des murailles et des chapiteaux monolithes.

Entre la Salle hypostyle et la montagne se succèdent : la *Galerie des colosses*, dont les piliers délabrés soutiennent soixante statues énormes ; une cour jonchée de débris ; un temple de granit rose flanqué de deux séries de chambres jadis destinées à un collége de pontifes ; la *Galerie des rois* où l'antique Mœris a fait sculpter le long des murs, sur quatre files superposées, soixante Pha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raons, ses aïeux; enfin de grands espaces fertiles en pattes de sphinx, en tronçons de triades de granit rose et d'albâtre, deux pylônes ruinés, deux *sèkos* ornés de colosses et un propylône complétement nu, qui confine au mur d'enceinte. N'oublions pas les obélisques : deux petits devant le temple rose, deux grands au milieu de la Galerie des colosses; à la sortie de la Salle hypostyle, le plus beau de toute l'Égypte, œuvre d'une reine Amensé qui vivait au dix-septième siècle avant notre ère et se faisait appeler « le roi du peuple obéissant, la fille du soleil. »

Au nord, les Ptolémées avaient placé des avenues de béliers, des colosses et des propylées; il ne reste de ces splendeurs qu'un colossal propylône aux riches sculptures parfaitement conservées. Au midi, près du Nil, et se reliant jadis par quatre pylônes et une double rangée de sphinx à la Salle hypostyle, se développent les restes imposants du temple de Kons ou grand temple du sud. C'est un édifice des dix-neuvième et vingtième dynasties; les Ptolémées y ont mis la dernière main. Enfin Auguste a terminé un petit sanctuaire dédié par Évergète le Ventru à une Cléopatre, sa femme et sa sœur.

Karnak et Louqsor ne sont que la moitié de Thèbes. Sur la rive gauche, Mœris, Menephta, Aménophis, Sésostris et Rhamsès III ont construit de magnifiques demeures; les rois éthiopiens, les Ptolémées, les Antonins, ont complété ou réparé l'œuvre de leurs devanciers. La butte de Médinet est formée par les ruines du temple-palais de Rhamsès III; l'œil perdu au milieu des cours immenses, des colonnes et des colosses, des bas-reliefs et des hiéroglyphes qui célèbrent l'apothéose du pharaon, se repose sur les proportions plus modestes d'un petit hôtel précédé de deux pylônes et d'une cour étroite; le grand pavillon du fond présente trois étages décorés avec goût, des balcons supportés par des cariatides engagées dans le mur à mi-corps; les sculptures intérieures sont pleines de détails intimes et familiers. Là fut le gynécée de Rhamsès, troisième du nom. A quelque distance, au pied de la chaîne libyque, le palais de Sésostris, longtemps pris pour le tombeau d'Osymandyas, jonche le sol de ses colosses et de ses murailles. En avant, dans la plaine, se dressent deux statues assises de vingt mètres de haut, élevées par Aménophis au milieu du quartier funéraire des Memnomia; l'une est le fameux colosse de Memnon, qui, si l'on en croit les inscriptions nombreuses de témoins auriculaires, rendait au point du jour des sons harmonieux. Plus loin et plus haut, au nord, Ménephta, père de Sésostris, a bâti le palais de Kourna, de proportions modestes mais exquises, et où Champollion a vu un précieux reste de la plus belle période de l'art égyptien.



Anier.

La vallée funèbre où reposent les dynasties thébaines s'ouvre dans la montagne libyque et se dirige vers l'ouest; c'est dans ces demeures occidentales que l'esprit symbolique des pontifes a placé l'amenthi, tribunal suprême où siége Osiris assisté de Thméi (Thémis), Horus, Apis et Anubis. C'est là, dans les entrailles de la montagne, que se réunissent les quarante-deux jurés, hommes-serpents, ibis, chacals ou crocodiles; le mort est étendu sur une *bari* mystique, escortée de Nephtys et d'Isis; au pied du trône d'Osiris est un monstre où se mêlent le lion, l'hippopotame et le crocodile.

D'ordinaire, les tombeaux complets sont ainsi conçus : une ouverture basse, étroite, dissimulée; une pente roide aboutissant à une galerie spacieuse où des peintures merveilleusement fraîches rappellent les lois et les mœurs de ces temps reculés; parfois dans les parois, de petites chambres où est traité un sujet spécial; plus loin un *pronaos*, puis la salle funèbre, plus longue que large, voûtée en berceau, peinte sur toutes les faces, et au milieu, le sarcophage énorme souvent privé de sa momie qui dormait au fond de nombreuses enveloppes précieuses. Les rois dont le règne fut long ont les plus beaux hypogées, entre autres Ménephta, Rhamsès IV

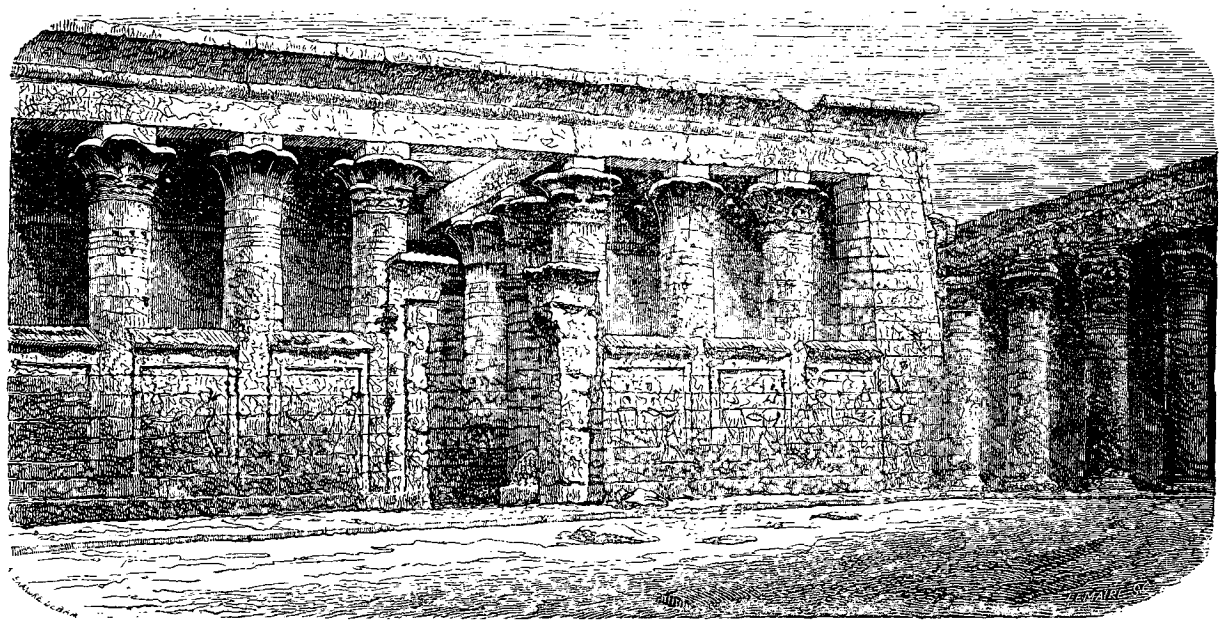
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et V. Sitôt qu'un pharaon montait au trône, il songeait à son tombeau ; sa mort arrêtait la percée souterraine ; si bien qu'on peut mesurer l'importance du règne à la profondeur de la tombe.

Nous avions accompli notre descente aux enfers, comme les héros épiques, et après une nuit pleine de rêves monstrueux à têtes de bélier et de taureau, nous traversions mélancoliquement le Nil pour regagner Louqsor, plus silencieux que les barques funéraires guidées autrefois par Isis et Nephtys.

La triple forme des dieux, tour à tour hommes, monstres et animaux; les pintades, les éperviers, les vautours, le disque et les cornes, tous les attributs qui surchargent la coiffure d'Ammon ou d'Isis, les ornements et les subtilités du culte, disparaissaient à nos yeux, nous laissant voir le fond du symbolisme égyptien.

La complication, plus apparente que réelle, s'explique par la nécessité d'englober, dans la hiérarchie inventée à Thèbes durant la période théocratique, tous les génies locaux, toutes les superstitions primitives. La doctrine, en elle-même, est simple et trouve ses analogues dans l'Inde et la Grèce. Elle admet que le monde est sorti de la substance infinie et féconde, dont l'analogie fit une femme, une déesse, nommée Neith, ou Bouto, ou Isis, ou Hator, ou Tméi, selon qu'on la considérait comme primordiale, nourrice, éternelle, comme féconde ou conservatrice. Neith, femme et mère sans époux, fut d'abord pourvue des attributs des deux sexes ; puis l'homme, qui est ici-bas le chef de la famille, se lassant d'adorer une femme, imposa pour époux et pour maître à la déesse suprême Ammon-Ra, qui était d'abord son fils. Ainsi la société humaine eut son type dans le ciel.



Médinet. — Cour de Rhamsès.

De l'union de Neith, le chaos des germes, avec Ammon, l'intelligence et le mouvement, naît l'ordre visible, le dieu Kons, troisième personne de la triade suprême, ou plutôt unique : la triade est la loi de la hiérarchie sacrée. C'est la filière uniforme où doivent passer tous les fétiches locaux, les héros et les idées divinisés. Les dieux n'étant que des synonymes ou des subdivisions les uns des autres, se combinent entre eux aisément, sans souci d'adultères ou d'incestes apparents. Il suffit, pour ne pas s'égarer dans le labyrinthe des triades secondaires, de ramener tous les dieux à l'emploi d'Ammon et de Kons, toutes les déesses au rôle de Neith-Bouto-Isis.

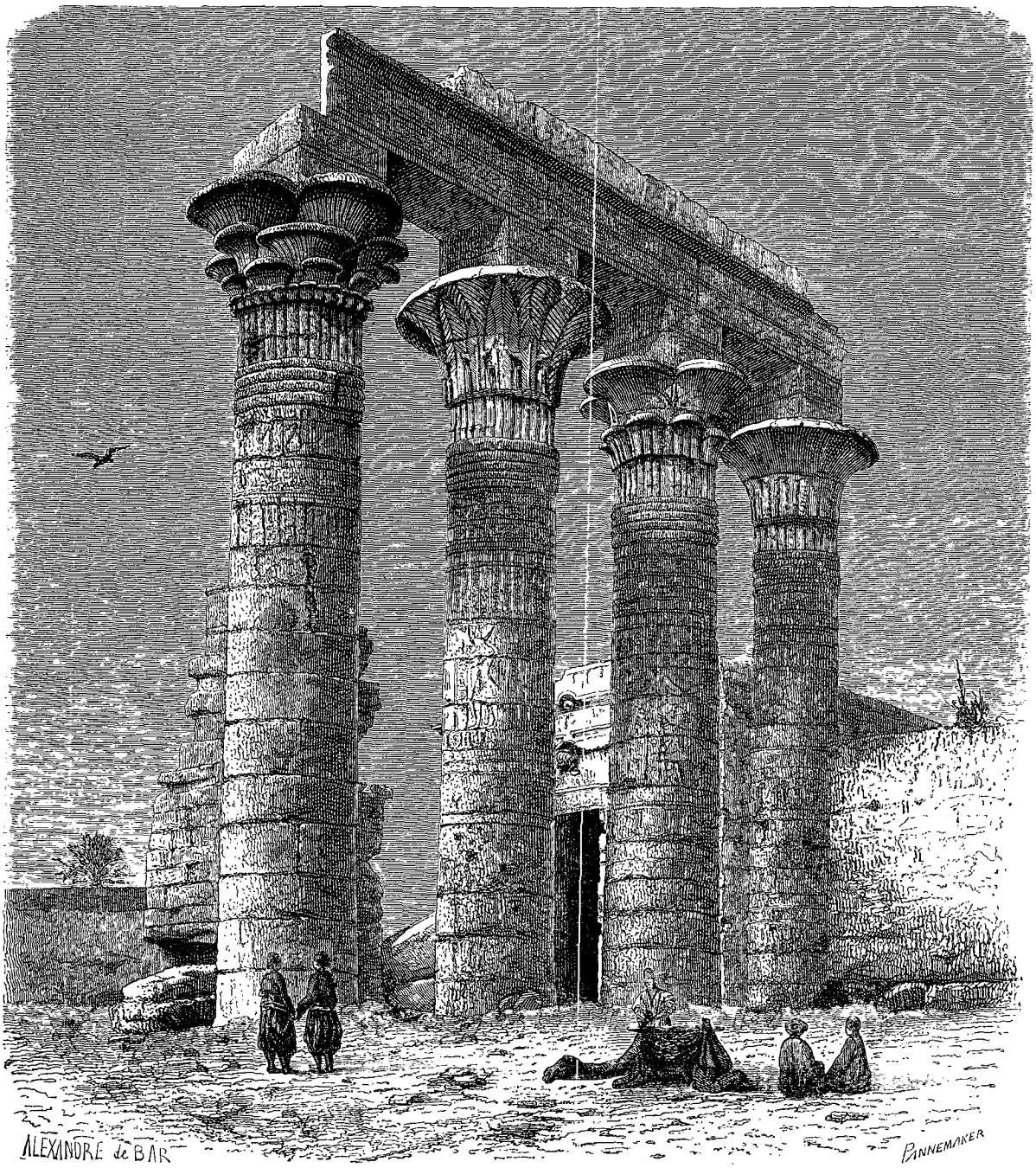
Tous les dieux sont tour à tour père et fils ; quant aux déesses, jusqu'à des temps assez rapprochés, elles demeurent toujours mères et ne sont jamais filles. L'Éternel Féminin reste immuable. C'est l'*Aditi* Védique, la Nuit primitive d'Orphée, la Terre d'Hésiode, le Possible d'Aristote, le fond nécessaire sans lequel les efforts du principe créateur se perdraient dans le vide.

Telle est, dans ses traits principaux, la théorie qui se cache au milieu des triades sans nombre, entremêlées, combinées deux à deux, trois à trois, et toujours identiques. On peut y rattacher sans peine l'appareil des cérémonies funèbres et la religion des hypogées. L'homme sorti de Neith, d'Isis, rentre en elle et devient son époux sous le nom d'Osiris ; et, suivant la loi naturelle des métamorphoses, il renaîtra du sein d'Isis, sous la forme d'Horus. La progression de la triade n'a pas été arrêtée par la mort ; elle reprend son cours indéfini et vient se résumer dans le mot sacré Hor-Ammon, qui symbolise l'union de l'Esprit céleste avec l'Esprit humain divinisé par son union avec l'éternelle Substance.

H. Cammas et A. Lefèvre.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hermant.

VOYAGE EN ÉGYPTE,

PAR MM. HENRI CAMMAS ET ANDRÉ LEFÈVRE.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Un mariage à Louqsor. — Les Almées.

Comme nous touchions au rivage, un bruit d'instruments et de chansons vint nous distraire de notre rêverie théologique. Nous tombions dans la cérémonie des noces du matelot Mahmoud.

Qui croirait que la vie mesquine et vulgaire puisse végéter à l'ombre de ces grands souvenirs? Des pha-

1. Suite et fin. — Voy. page 193 et la note.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

raons et des dieux, le Fellah prend peu de souci; quel rapport entre sa pauvre destinée et la splendeur des rois? Il s'élève si peu au-dessus de la terre, qu'il n'a guère de peine pour y rentrer; de longs jours de fatigue ou de paresse ennuyée, et l'éternel oubli! il saisit donc toutes les occasions de rire et de chanter; et c'est aux mariages qu'éclatent surtout sa gaieté naturelle et son humeur hospitalière.

Le jour choisi pour le mariage de Mahmoud était un vendredi. Une grande tente dressée, comme c'est l'usage, devant la maison de la fiancée était, depuis deux jours déjà, le rendez-vous de tous les amis; on nous y avait préparé une estrade d'honneur garnie de tapis et de coussins. L'heure de la prière arrivée, le marié se rendit à la mosquée, suivi de tous les invités; son retour fut le signal du banquet. Tous les plats nous étaient présentés; mais, malgré notre envie de faire honneur à Mahmoud, il nous fut impossible de manger; nous nous rejetâmes sur des galettes de pain blanc, fabriquées à la barque. Toutes les amies de la mariée avaient plus ou moins trempé dans cette détestable cuisine, dont il est à croire que leur joie avait fait tourner les sauces. On les entendait rire et chanter dans la maison.

Le soir, les invités firent le tour de la ville en procession, recrutant sur leur passage toute la population oisive; des hommes portant des lanternes marchaient à nos côtés. Une illumination complète nous attendait; ce n'étaient que torches et fanaux; un riche voisin avait prêté un de ces magnifiques luminaires orientaux, arbres de fer garnis de tubes de verre qui réfléchissent la flamme. Les reflets pleuvaient sur la foule attroupée, donnant aux couleurs vives des tarbouchs et des ceintures une énergie, une fraîcheur incomparables. Mahmoud était entré seul dans la pièce où l'attendaient la mariée et ses proches parents; il sortit enfin, accompagné de femmes qui certifiaient la pureté parfaite de la jeune fille, et s'adossa fièrement au mur. Au milieu des acclamations, des coups de fusil et de pistolet, les conviés défilèrent devant lui; chacun le félicitait, et lui mettait dans la main quelques pièces d'argent. A la grande satisfaction de la famille, nous fîmes comme les autres, peut-être un peu mieux, heureux de marquer quelque amitié à l'un de nos meilleurs matelots.

Quand la collecte fut terminée, Mahmoud rentra un moment (tout cela se passait dans la tente) et parut aussitôt portant dans ses bras sa fiancée, une enfant de dix ans au plus. Encore suivi des matrones, escorté de loin par les hommes, il gagna le bord du Nil, et prenant dans sa bouche un peu d'eau, l'insuffla dans la bouche de sa femme. C'est la fin de la cérémonie. Personne ne reconduisit les époux à la maison nuptiale.



Almée ou danseuse.

Le mariage, en Égypte, n'est pas un acte public, rigoureusement constaté par la loi. Quand le futur et les parents sont d'accord, quand la somme que doit payer le mari est stipulée (la femme n'apporte pas de dot), on procède à la célébration devant deux témoins; quelquefois on avertit le cadi, mais c'est une formalité souvent négligée. Dans une telle union, sans garantie ultérieure, la femme n'est plus qu'une esclave achetée; lorsqu'on n'en veut plus, on la renvoie; elle n'a, elle-même, droit au divorce qu'en un seul cas, regardé chez nous aussi comme une grave injure. La naissance des enfants n'est jamais constatée; il en résulte pour eux une position précaire tant qu'ils ne sont pas en état de se défendre. Leur mort est aisément cachée; et quelquefois ils périssent de la main d'une des femmes, rivales de leur mère. Un usage fréquent parmi les mariniers du Nil est de prendre une femme à Girgeh, par exemple, et une autre à Assouan. Le mari, tour à tour, selon ses affaires, va passer un mois chez elles : il apporte quelques piastres, une ou deux pièces de cotonnade bleue, souvent une petite pacotille que la femme détaillera lorsqu'il sera parti. En échange, elle reçoit les produits du pays et alimente ainsi le commerce de l'autre épouse. Nous avions à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bord une cargaison de poterie, du sel et des pipes ; les matelots les déposaient au passage, et devaient trouver au retour une provision de tabac, de dattes et de harnais. La polygamie, ainsi comprise, est industrieuse ; cependant elle perd chaque jour du terrain, non-seulement chez les pauvres, mais encore chez les riches qui n'ont le plus souvent qu'une épouse légitime à la fois. Elle n'a d'ailleurs qu'une raison d'être, c'est la vieillesse prématurée des femmes ; que les hommes cessent d'épouser des enfants promptement épuisées par les fatigues d'une maternité précoce, et c'en est fait de la polygamie.

Tout en philosophant de la sorte, nous avions dit adieu à Thèbes et repris notre route vers le sud. Nous regardions machinalement les belles cultures et les propriétés du prince Mustapha-pacha ; près d'Hermant (Hermonthis), centre de ce vaste apanage, de belles ruines s'élèvent, à quelque distance du Nil, derrière un bouquet de sycomores et de mimosas ; sous les rameaux s'arrondit la coupole d'un tombeau musulman ; quatre belles colonnes antiques précèdent un petit sanctuaire, destiné à rappeler la naissance de Césarion, fils de Cléopatre et de César. Le règne de cet enfant n'eut jamais de réalité ; à peine dura-t-il assez de temps pour que le temple fût achevé. La *Cella* est divisée en deux pièces, dont l'une, très-petite, présente de curieux bas-reliefs. Ammon-Ra, accompagné de Souan, la Lucine égyptienne, assiste à l'accouchement de Ritho-Cléopatre ; la sage-femme divine remet l'enfant à une nourrice et à une berceuse. Plus loin Ritho, soutenue par Souan, est présentée aux grands dieux, Ammon, Souk, Phré et Mandou-César. Le petit Césarion partage les honneurs divins avec l'enfant Har-Phré, le Jour, dont vingt-quatre femmes figurent la marche. Le sens général de cette mythologie peut se résumer ainsi : Cléopatre et César, semblables aux dieux, ont mis au monde un fils aussi beau que le jour. Un sculpteur serait aujourd'hui bien embarrassé pour exprimer une pensée analogue ; nous ne sommes plus au temps des allégories, du symbolisme ; il se pourrait que l'art y eût perdu autant qu'y a gagné la pensée.

Esneh est la ville des Almées. Elles habitent, près du rivage, diverses maisons où la curiosité attire d'ordinaire les voyageurs. Le drogman et le cuisinier se chargèrent de nous conduire à l'établissement le plus accrédité : on nous introduisit dans une masure d'un aspect peu engageant ; au milieu de la salle étaient groupées les danseuses, toutes de figure ordinaire, mais jeunes et bien faites. L'appât d'un gros gain les avait entraînées à de grands frais de toilette. Je vois encore leur gilet très-ouvert et très-court, leurs larges pantalons de soie retenus à la hanche par des ceintures éclatantes, leur tunique intérieure en gaze ou en tulle couleur de chair ; ici des pieds nus, là de longues babouches jaunes ou rouges ; des colliers et des bracelets, et sur les fronts des médailles légères ; puis, derrière les têtes, de petits fichus de soie jetés négligemment. La danse, commencée par une série d'attitudes mollement gracieuses ; s'anima vite jusqu'à l'expression la plus passionnée ; le buste des femmes demeurait immobile, tandis que le reste du corps s'agitait avec frénésie. Une distribution d'olives, de liqueurs, et une pluie de talaris nous valut mille bénédictions et termina dignement la soirée. Les Almées n'ont pas tous les jours de pareilles aubaines, et si elles dansent l'hiver, elles ne chantent pas l'été ; la population qui les entoure n'est guère en état de payer leurs talents ; savantes aux poses plastiques, mais incapables de tout travail, elles sont réduites aux expédients, aux emprunts qui les font esclaves des usuriers. Leur temps se passe à fumer, à boire l'*aquavite* (sorte d'anisette) et l'éternel café. Les difficultés d'une si misérable existence font décroître de jour en jour le nombre des Almées, qui, au temps des mamelouks, abondaient dans toute l'Égypte. Esneh est leur dernier refuge et fut sans doute leur berceau ; sœurs des bayadères indiennes et de ces colléges de prêtresses consacrées à Mylitta ou à Vénus, les Almées ont dansé jadis devant les

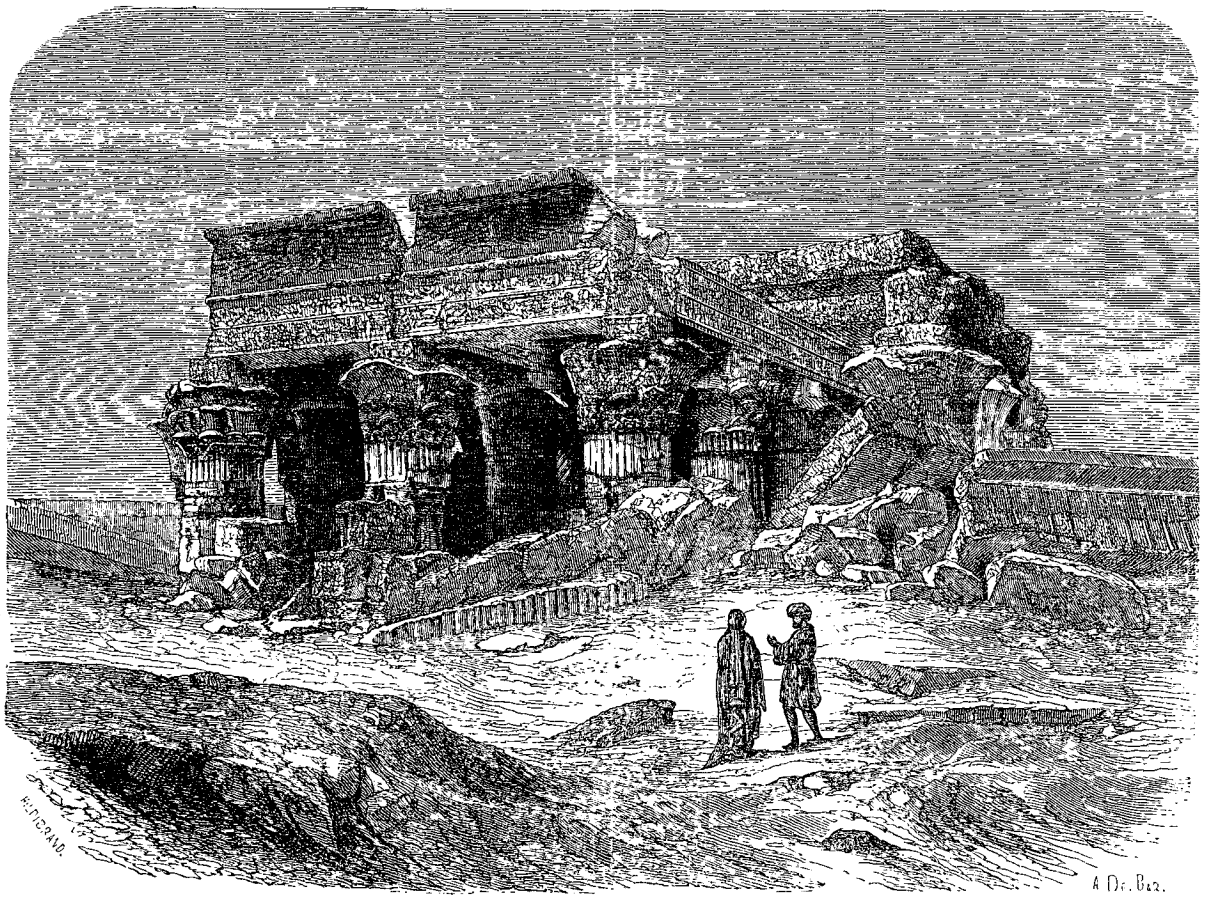


Joueuse de tarabouk.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autels de Neith, patronne d'Esneh, divinité primordiale et féconde, mère, femme et fille d'Ammon. On voit encore, au centre de la ville, au bas d'une pente bordée de momies et de bandelettes, le beau *pronaos* du temple de Neith, transformé en grenier à blé. Élevées par les Romains sur des ruines très-antiques, les différentes parties de l'édifice sont revêtues de mauvaises sculptures; mais les lignes solennelles des architraves, les proportions grandioses des vingt-quatre hautes colonnes, n'ont rien à envier aux chefs-d'œuvre de Karnak et de Médinet.

Nous passons sans nous arrêter devant les pylônes imposants d'Edfou, tant nous avons hâte de voir Assouan et la cataracte. Le vent est bon; le Nil se resserre entre des roches escarpées dont les fentes nourrissent une végétation rabougrie. Sur les buissons, des multitudes de petits oiseaux ressemblaient à des fruits attachés aux branches. Effrayés de notre passage, ils s'élevèrent en l'air avec le bruit de la vapeur qui s'échappe; le ciel était obscurci, l'ombre des volées se dessinait sur l'eau en larges taches. Quelques coups de fusil en abattirent plusieurs centaines qui tombaient dans le Nil comme des grêlons. Notre cuisinier s'occupa de repêcher ce menu gibier qui fut trouvé excellent. Mais des mérites plus sérieux recommandent le détroit et les rochers de Silcilis; les pharaons y ont creusé des carrières fa-

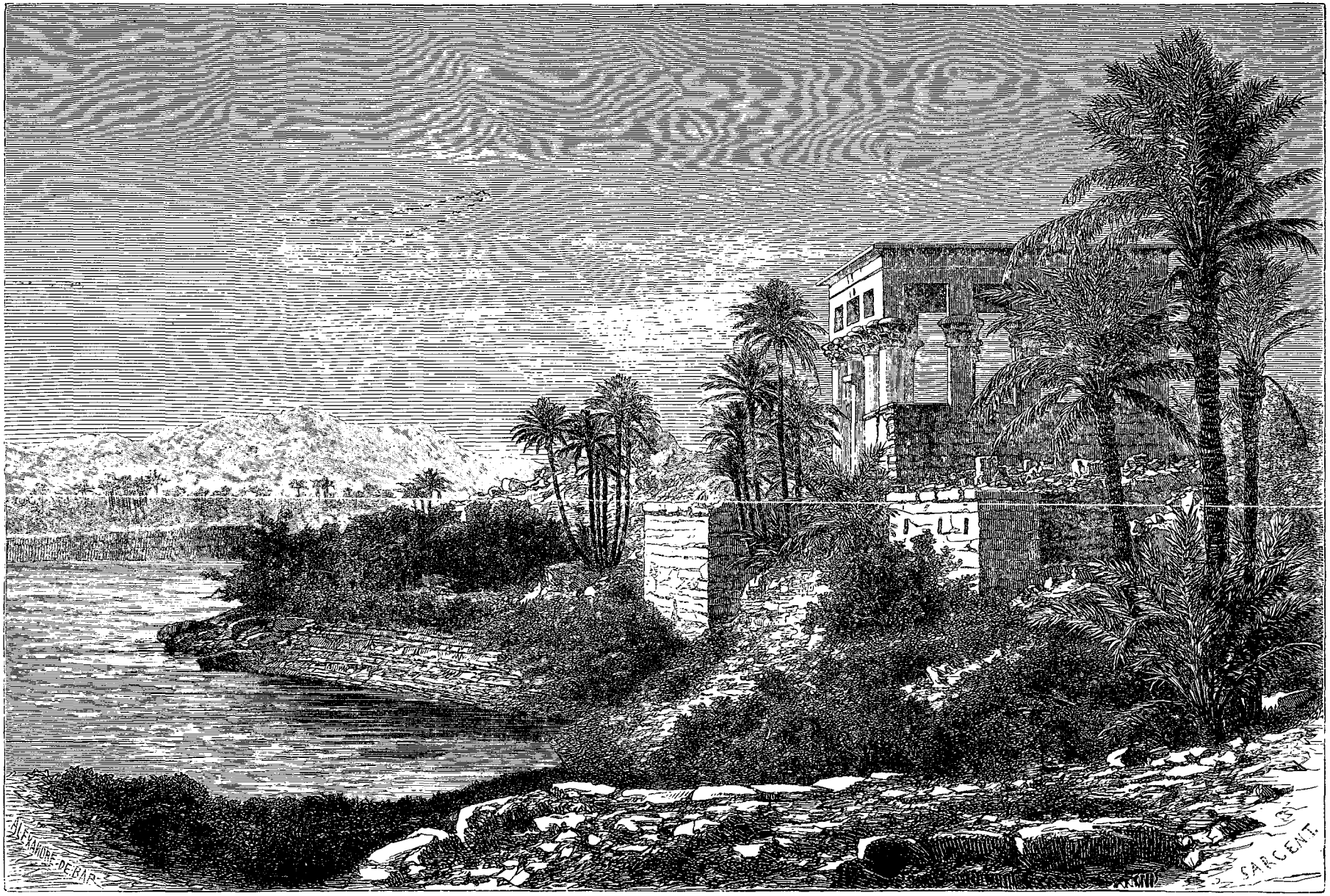


Com-Ombos.

meuses, d'où est sorti tout le peuple des colosses et des obélisques de la haute Égypte. Les galeries profondes ont été sanctifiées par des représentations hiératiques et des inscriptions religieuses; une roche de forme bizarre, à peu près faite comme un haut champignon, se dresse près de nous. C'est là, dit-on, que s'attachait une forte chaîne, destinée à fermer le pays aux invasions éthiopiennes.

Nous passons. Dans le clair de lune, apparaît sur nos têtes le temple de Com-Ombos, le seul qui soit à la fois attaqué par le Nil et le sable. Nous sommes obligés d'attendre le jour près du beau village d'Elganeh, qui rit parmi les doums et les mimosas; les arbres poussent jusque dans l'eau. Une journée entière et une nuit encore nous séparent d'Assouan; les vents, les rochers, le fleuve retardent notre marche. Au milieu des villages réfugiés dans leurs anses escarpées, palpitant à l'aspect des grosses pierres, sentinelles avancées des chutes et des rapides, nous avançons avec précaution et lenteur. La végétation semble venir au-devant de nous d'île en île; à notre droite s'allonge la verte Éléphantine, couverte de ruines presque invisibles, fabuleux pays de ces ichthyophages qui servirent à Cambyse d'ambassadeurs en Éthiopie; enfin pendant le courant impétueux, nous entrons dans le canal qui mène au port d'Assouan, l'antique Syène et la reine des cataractes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

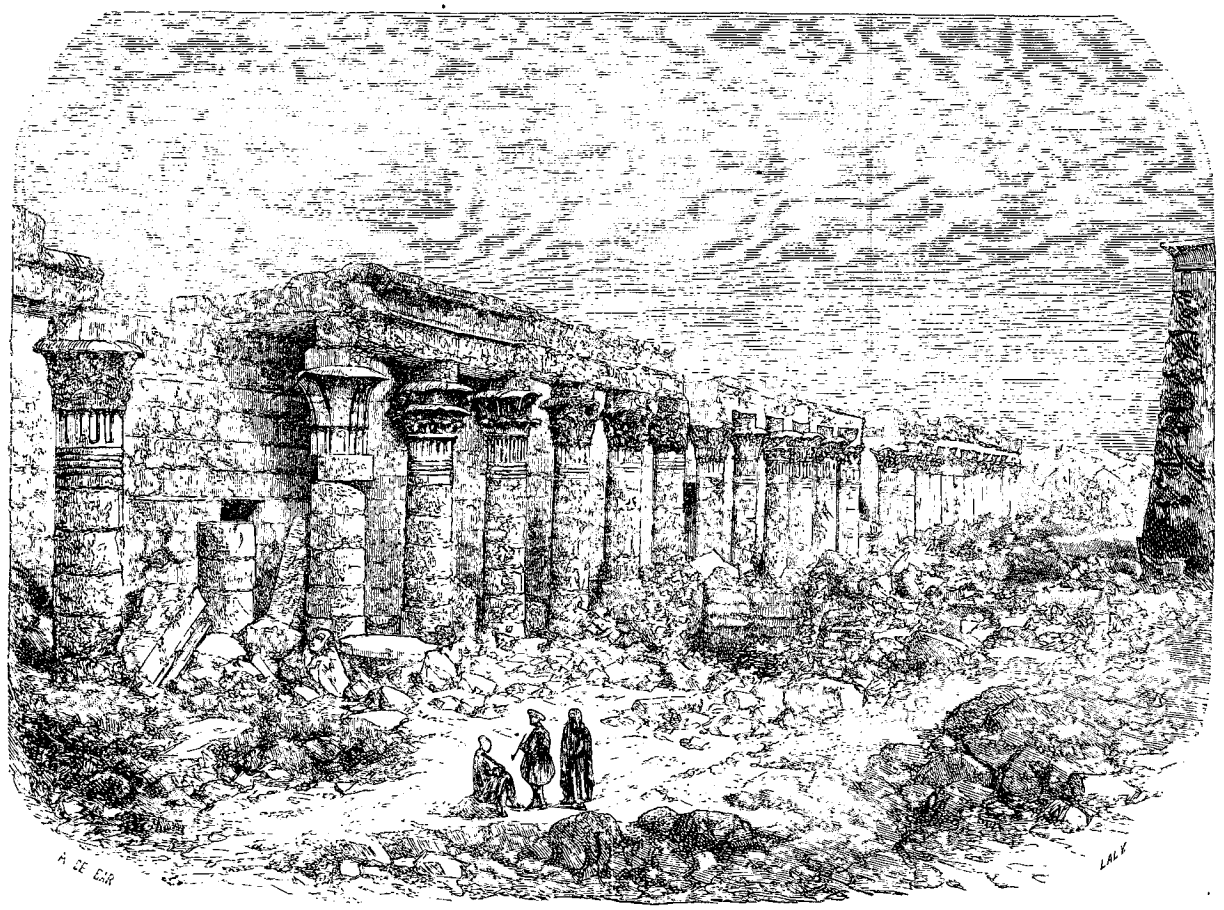


Ile de Philæ. — Temple hypæthre d'Isis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Philæ.

Ce fut le 4 janvier, à dix heures du matin, que nous franchîmes la porte étroite des cataractes ; là nous attendait un équipage de renfort commandé par un reis spécial, vieux brave aussi à l'aise parmi les tourbillons du Nil qu'un tranquille marinier entre deux écluses. Ce sont des Nubiens, une nuée de sauvages d'un noir clair ; leur peau semble un crêpe ajusté sur une étoffe rougeâtre. Ils poussent des cris de bienvenue et se mettent à l'œuvre. Des masses de granit noir, humide et luisant, qui nous entourent, comme un troupeau de buffles pétrifiés dans des attitudes diverses, nous servent de points d'appui ; nos hommes y attachent de gros câbles, qui nous tirent lentement. Le soir tombait comme nous venions de franchir la première passe, et il fallut nous amarrer pour la nuit entre deux rapides. Les Nubiens nous accablèrent de félicitations sur les heureux débuts d'un voyage difficile : « Allah est grand, » criaient-ils, c'est-à-dire : « Bons Français, donnez-nous quelque chose ! » Quand ils eurent reçu le bakchis inévitable, ils s'en allèrent passer la nuit chacun dans son village. Pour nous, gravissant les rochers voisins, nous contemplons le chaos qui nous environne. La lune, composant des tableaux fantastiques, donne aux pierres énormes des apparences presque humaines. Ce ne sont



Colonnade à l'île de Philæ.

plus des masses de granit ; nous pouvons voir enchaînés par les pieds au fond des eaux, un peuple de Titans, ceux qui sans doute, taillant les sphinx dans le granit comme un pâtre découpe une figurine dans un morceau de buis, posant d'une main les obélisques en équilibre, ont orné le palais de Karnak et creusé des temples dans les montagnes.

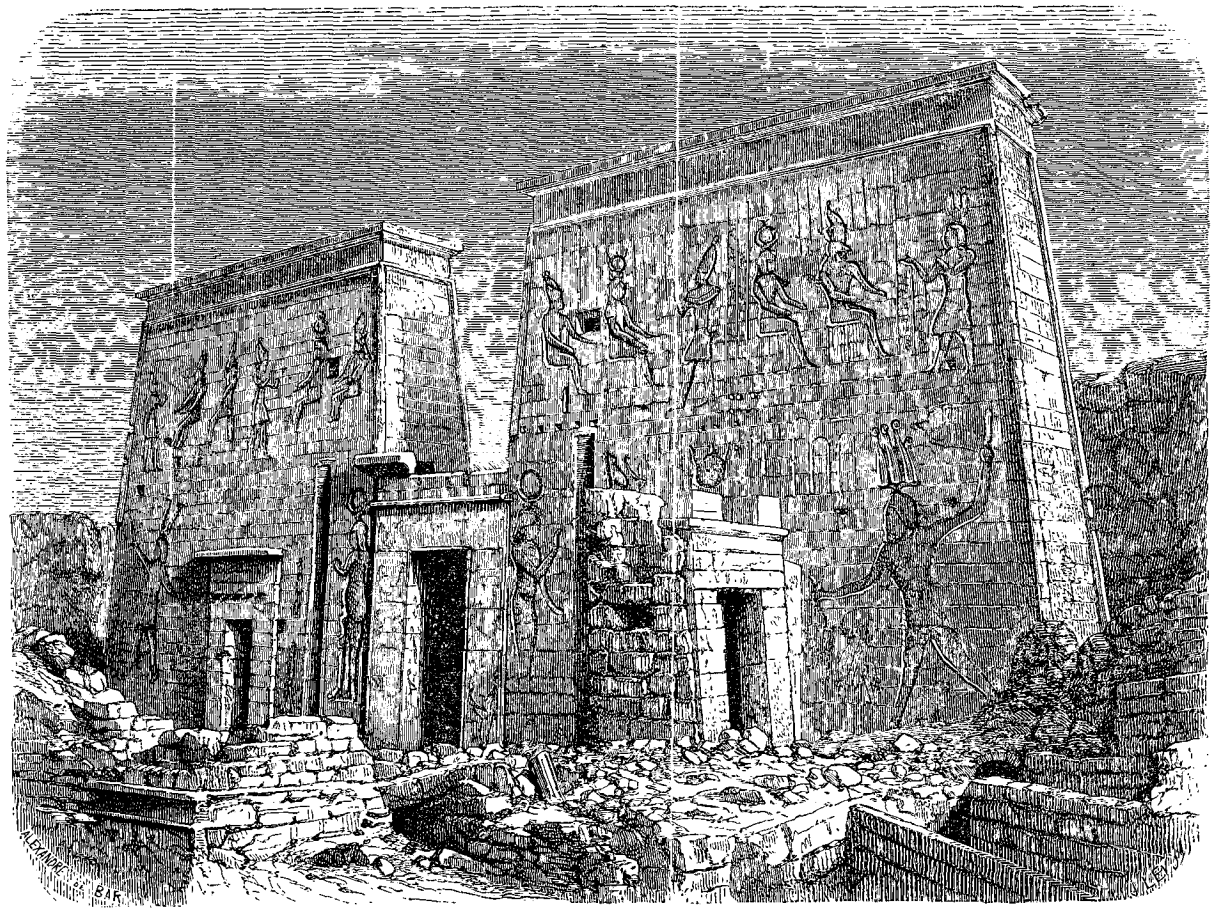
Nos sauvages, de retour avec l'aurore, reprennent leur travail et nous établissent enfin, vers trois heures, dans un bassin tranquille, au-dessus des trois passes qui nous restaient à franchir. La dernière, *El-Kébir*, couchée comme une naïade endormie en travers du fleuve qui est resserré dans un espace d'une trentaine de mètres, nous opposa la plus vive résistance. Deux cents Arabes environ, répandus sur les rochers, tenaient les cordages et nous hissaient à force de bras ; nous avions un mètre et demi de haut à gravir. Comme on le voit, les cataractes du Nil ne ressemblent en rien aux chutes du Niagara ; ce sont des barres successives et des courants impétueux, presque lisses comme des miroirs courbes, sans écume, les efforts enfin d'un fleuve bâillonné qui mord en vain son frein de granit. Elles présentent un danger évident que conjurent la prudence et la force. L'adresse et l'expérience du reis spécial rassurent le voyageur ; les accidents sont d'ailleurs sans exemple, et, n'ayant rien à déplorer, on n'a rien à craindre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Devant nous, comme des lits de repos, s'étendent deux îles jumelles, Philæ et Béghé. Celle-ci, bordée de grosses pierres où de grands hiéroglyphes réjouiraient les yeux d'un égyptologue, longe la rive libyque; l'autre, plus importante, plus belle aussi, montre avec fierté ses ruines dominées par un gracieux temple à jour. Asile où chaque voyageur caresse, une heure au moins, le projet d'un établissement durable, Philæ étend autour d'elle un cercle magique; la pureté de l'air, le charme de la verdure, la solitude, la paix profonde, sont les séductions de cette Armide innocente à qui l'on ne peut s'arracher.

Sur la rive nous attendait un vieillard, unique habitant et gardien fidèle de l'île enchantée. Et tandis que nous cherchions les traces que tant de siècles ont laissées sur ce petit point de la terre, il marchait devant nous, mêlant dans ses explications naïves Isis, Mahomet et Jésus, traitant d'émirs et de sultans les pharaons et les césars. Nous fîmes ainsi sous sa conduite le tour de l'île en nous dirigeant du midi au nord par la côte occidentale.

A la pointe sud, un petit obélisque sans pyramidion, sans hiéroglyphes, précède le temple d'Hator, moyen édifice *hypæthre* (à ciel ouvert) où l'on remarque des chapiteaux formés par des têtes de femmes aux oreilles de génisse. Hator partage avec Isis la souveraineté de



Pylônes du temple d'Isis dans l'île de Philæ.

Philæ; ce sont deux déesses sœurs, deux noms du principe féminin, de l'amour et de la fécondité. Si l'épervier solaire et la couronne de fleurs bleues appartiennent plus particulièrement à Hator, elles ont en commun le disque, les cornes, la tête ou la figure entière de la génisse, animal qui leur est consacré. Toutes deux ressemblent à Vénus, à Cybèle, à la vache Io. Couronnées du disque et des cornes, elles semblent dire à leurs adorateurs : vous voyez sur notre tête l'emblème de la lumière, nous savons le secret de la vie et de la destinée; mais ne cherchez pas à nous le ravir! nous avons des armes pour le défendre.

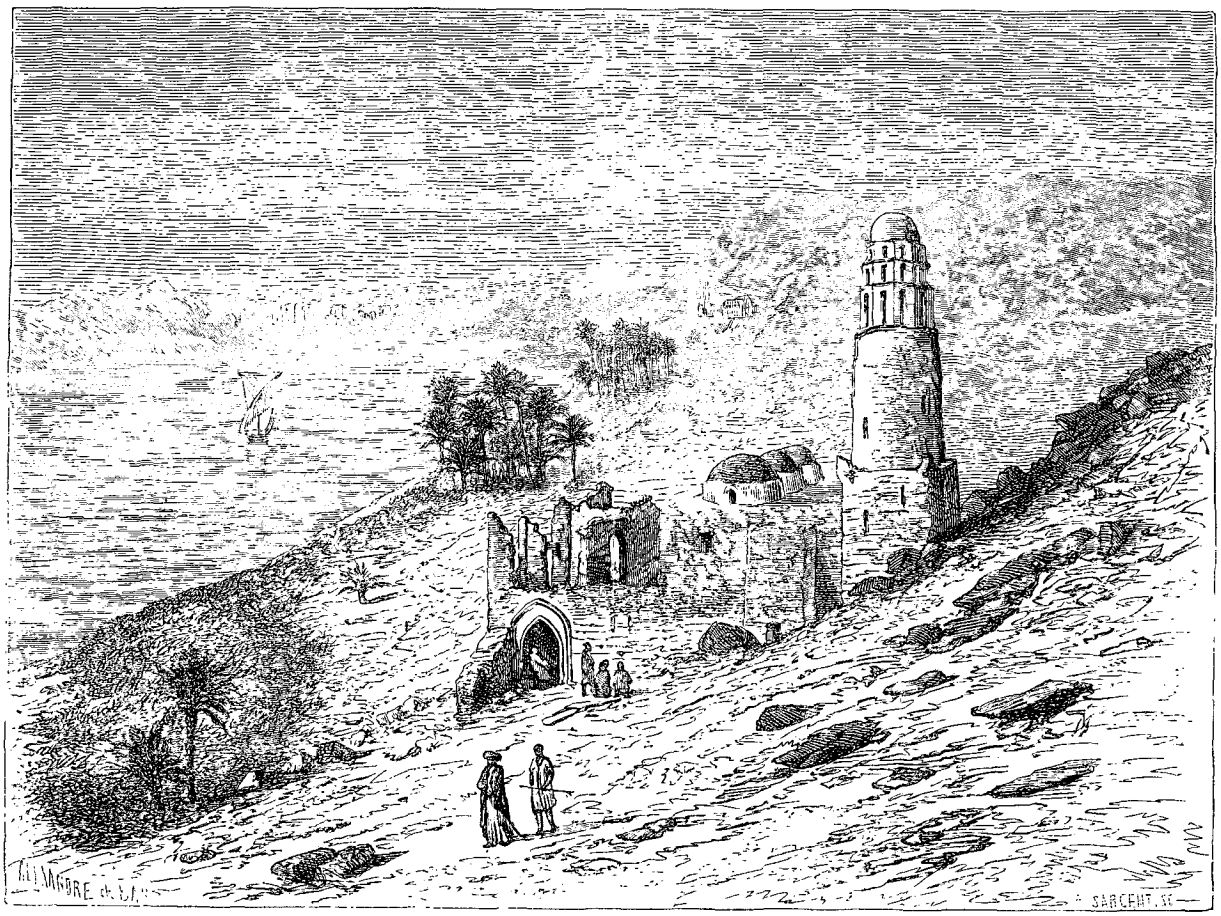
Deux colonnades de longueur inégale et dont la divergence progressive atténue l'erreur d'optique qui élève et rétrécit les objets à mesure qu'ils fuient vers l'horizon, relient le temple d'Hator aux pylônes du temple d'Isis. La plus importante, à l'ouest, compte trente-trois colonnes moyennes dont les fûts sont couverts d'entailles et dont les chapiteaux, variés avec art, ne se répètent jamais. Seize colonnes plus négligées forment la colonnade orientale; et leur série semble s'être arrêtée devant un petit sanctuaire presque entièrement comblé et dédié à Imoutph-Esculape, fils d'Hator et de Phta. Vers le milieu de la galerie de l'ouest, un escalier dont l'entrée inférieure est souvent cachée par les eaux coupe le rempart continu et descend au bord du Nil. Ce pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pylée rappelle l'époque romaine et n'en est pas moins beau; partout la tête d'Auguste, le profil sceptique de Tibère ou la face bestiale de Claude surmontent de grands corps maigres uniformément taillés sur le modèle sacré dont l'art égyptien ne s'écarta jamais.

Dans le même axe, légèrement dévié selon la forme de la côte, et derrière des monceaux de débris où l'on distingue encore deux lions mutilés, se dressent deux premiers pylônes, encastrant dans leurs massifs un petit propylône élégamment sculpté, seul reste d'un temple d'Isis construit sous un Nectanèbe. Sur leur façade, leur fondateur Ptolémée Philométor, sous la figure d'un géant, offre à Isis et Horus des prisonniers dont il tient d'une seule main les chevelures; une inscription française, datée du 13 ventôse an VII, se lit sur la paroi intérieure du pylône oriental. On monte sur les pylônes par un escalier encore praticable qui s'ouvre dans la cour située derrière eux. Les côtés de cette cour sont formés par deux édifices que les Ptolémées ont consacrés à Hator et Isis mères : l'un, à l'occident, était *perhypæthre* (sans murailles et sans plafond); l'autre, à l'orient, composé de plusieurs pièces, a conservé une colonnade qui forme galerie sur la cour ; les sculptures en sont curieuses.

Deux seconds pylônes ferment cette première cour ; ils ont une hauteur de 14 mètres 50 centimètres et sont élevés sur un rocher. Dans le granit de leur base naturelle une inscription rappelle leur construction par Évergète II, qu'on voit aussi, sur de vastes bas-reliefs, en offrir la dédicace à Isis et Horus. Derrière eux, dans une seconde cour qui communique au Nil par un couloir, nous trouvâmes l'escalier du pylône occidental; il devint le nôtre : car la vue admirable qu'on découvre du sommet et quelques huttes abandonnées par les Fellahs nous donnèrent l'envie bientôt réalisée d'établir notre tente sur ce massif indestructible ; les pièces nombreuses situées dans l'intérieur du pylône devaient nous servir de laboratoire; mais une odeur de natron et bitume en avait si bien imprégné les murs et vicié l'air que nous les abandonnâmes bientôt : c'était là sans doute que les embaumeurs avaient leurs officines.



Mosquée en face de Philæ.

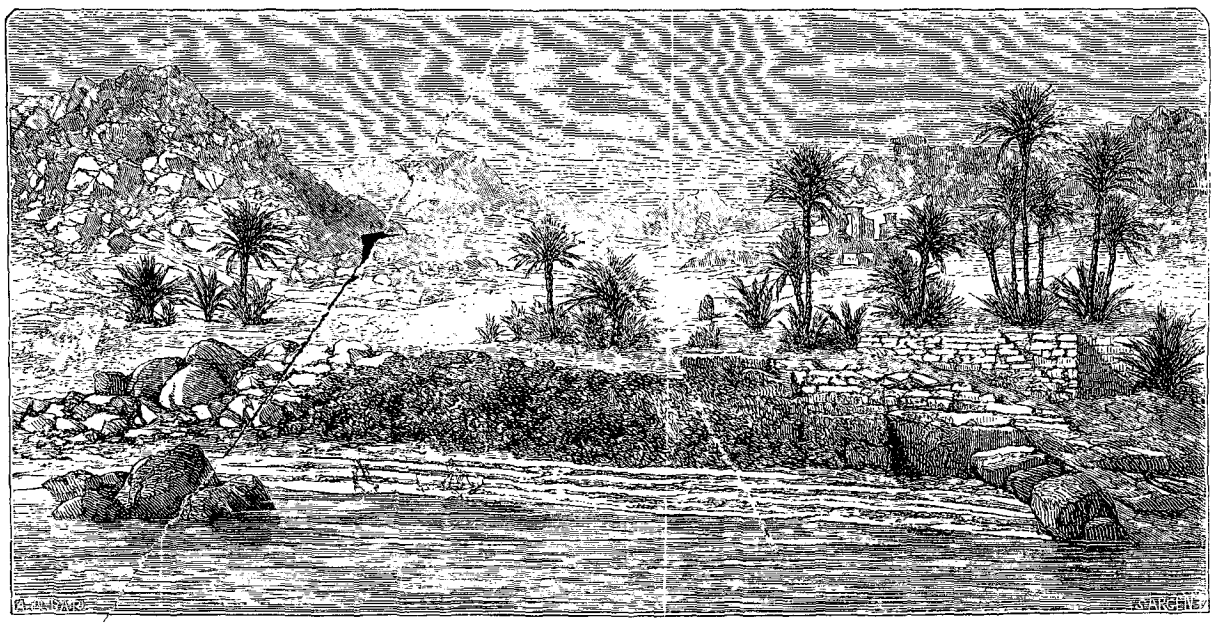
Dans la seconde cour, qui est la nôtre, l'institut d'Égypte a inscrit la position de Philæ à 24° 11′ 34″ de latitude nord et à 30° 34′ 16″ de longitude orientale de Paris. Auprès de l'inscription, à l'ombre d'une colonne, nous suspendîmes notre thermomètre, qui dans le courant de janvier, à midi, marqua presque constamment 33 degrés centigrades. A peu de distance, sur une grande paroi intacte se dessine un beau bas-relief, aussi familier pour nous qu'une gravure dans notre cabinet. C'est un Ptolémée, tourné en vrai pharaon, long, mince, fort d'épaules, manœuvrant les deux bras en même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps pour prendre sur un grand dressoir placé derrière lui une foule de présents qu'il destine à Isis. Il est d'une gaucherie et d'une noblesse admirables. Il ne détourne pas de la déesse son œil de face sur sa tête de profil ; ses longues jambes forment compas ; ses grands bras, d'un mouvement symétrique et infaillible, vont du dressoir à Isis et d'Isis au dressoir. Lorsqu'on sort de la cour par le couloir de l'ouest, on débouche en face de Béghé, sous une colonnade qui est séparée du Nil par les débris du temple dont le portique forme la galerie occidentale de la première cour. Que de fois nous sommes venus là, près de ces piliers dont la base, sans avoir fléchi du milieu, présente des assises rangées selon des lignes légèrement courbes !

Les quatre pylônes et les deux cours annoncent dignement le grand temple d'Isis. Dix belles colonnes élancées, jadis couvertes de peintures dont on devine encore les couleurs, soutiennent un pronaos imposant, la merveille de Philæ ; plusieurs pièces couvertes de sculptures qui fourniraient aux artistes d'excellents modèles pour les vases, les attitudes, les costumes en usage au troisième siècle avant notre ère, forment le sanctuaire ; au fond on remarque une niche à épervier en granit rose : l'épervier d'Hator est aussi l'épervier d'Isis. Du côté du Nil, les murs extérieurs abondent en hiéroglyphes et en figures. Derrière le mur du fond, des fondations ruinées s'élèvent à peine au-dessus du sol, faites de dieux mutilés, sans tête ou sans jambes, selon la dimension de la pierre et le vide à remplir : ainsi, dans les murs du moyen âge, se retrouvent des bas-reliefs romains ; on reconnaît là les restes d'une église bâtie avec les ruines que les chrétiens avaient faites. Elle a moins vécu que les temples, ses aînés.

Devant nous, presque à l'extrémité nord, parmi des bouquets de palmiers, l'eau brillante nous apparaît sous les arcs de trois portes cintrées, et meurt sur les marches



Beghieh.

d'un escalier délabré. C'est la caserne ou l'arc triomphal de Dioclétien. En revenant par la rive orientale, nous atteignons enfin cette belle salle à jour qui, posée au-dessus du Nil sur une haute terrasse, attire invinciblement les yeux, le temple hypæthre d'Isis, formé de quatorze colonnes et d'une imposante architrave. La verdure qui l'environne en fait, un peu avant le coucher du soleil, un endroit divin pour la lecture ou la causerie. L'espace qui s'étend du pied de l'éminence au propylône de Nectanèbe est jonché de débris parmi lesquels se cache un petit sanctuaire consacré à Hator mère, pour sa délivrance ; à peine en voit-on le gracieux porche et les bas-reliefs tout noircis par le feu des voyageurs qui établissent en ce lieu leur cuisine et leur cheminée.

Telles sont les constructions et les ruines qui couvrent presque entièrement l'île de Philæ, longue de 370 mètres, large de 240 ; mais les édifices à peu près conservés n'en occupent que la neuvième partie. Les temples d'Hator et d'Isis seraient facilement restaurés ; on pourrait arrêter la chute des autres. Et qu'on n'aille pas dédaigner ces débris à cause de leur âge relativement récent ; le site qu'ils décorent ne fait pas seul leur beauté. S'il est vrai que l'époque de Rhamsès ait vu s'élever la plupart des colosses et des édifices grandioses, l'avénement des Ptolémées fut le signal d'un réveil célèbre dans les lettres et les arts. Ce que les temples perdirent en énormité, ils le gagnèrent en mesure et en grâce. Nous abandonnerons plus volontiers peut-être au dédain des égyptologues les restaurations romaines ; mais l'influence grecque, moins brusquement imposée à l'architecture pharaonique, et plus de deux siècles avant la conquête d'Alexandre, sous Psammétique et Amasis, en a modifié les traditions sans en altérer l'esprit, sans en frapper les œuvres d'une empreinte étrangère. C'est ainsi que les pylônes se rattachent très-bien au temple d'Hator, élevé près d'un siècle avant par Nectanèbe ; et que le superbe pronaos du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temple d'Isis, joint l'élégance attique à la majesté égyptienne. Et comment la science ne serait-elle pas reconnaissante envers les Ptolémées et l'île de Philæ? C'est à Philæ que Belzoni trouva l'inscription bilingue où les noms de Ptolémée et de Cléopatre, écrits en hiéroglyphes pareils à ceux de l'inscription de Rosette, permirent à Champollion le jeune d'établir la présence des caractères phonétiques dans l'écriture égyptienne, et amenèrent la découverte de la langue.

Philæ a son histoire, politique et religieuse. Clef des cataractes, elle fut le rempart des dynasties thébaines contre les incursions des hordes d'Éthiopie; elle devint leur refuge lorsque les hommes du Nord, Pasteurs ou Hyksos, inondèrent la basse et la moyenne Égypte. Les Rhamsès, vainqueurs des étrangers, couvrirent d'édifices les deux îles sacrées, berceau de l'indépendance renaissante; et si Philæ n'a rien gardé de leurs dons, on retrouve à Béghé des restes étendus qui appartiennent au règne d'un Aménophis, successeur d'un Mœris et ancêtre de Sésostris. Aménophis, le Memnon grec, allant combattre les Éthiopiens, laissa sur un rocher une inscription qui constate son passage. On peut attribuer aux dévastations de Cambyse, vers la fin du sixième siècle, la pauvreté de Philæ en édifices très-anciens; Nectanèbe, de la dernière dynastie nationale, commença d'en relever les ruines vers 370; les Ptolémées continuèrent la restauration interrompue par une nouvelle conquête perse; et nous avons vu que les césars reprirent l'héritage des rois grecs. Lorsque l'empire, menacé au nord, fléchit sur ses frontières méridionales, Philæ fut sa dernière citadelle en Nubie; Dioclétien la fortifia, et y construisit l'arc de triomphe ou la caserne dont il reste trois portes cintrées vers le nord de l'île.

Lorsque Pharaons, Ptolémées et Césars eurent abandonné Philæ, ses dieux y restèrent et soutinrent un long siége contre les croyances nouvelles. L'antique Osiris y avait son tombeau; Isis et Hator, tout un peuple de pontifes et de prêtresses, qui n'en pouvaient sortir et descendaient après la mort dans une nécropole souterraine où sans doute était déposé le dieu. La sainteté de Philæ avait grandi avec le culte de ses génies locaux; car aucune divinité égyptienne ne se répandit dans le monde romain autant qu'Osiris et Isis; derniers noms d'Ammon et de Neith, ils étaient, avec leur fils Horus, devenus, vers les derniers siècles avant notre ère, les chefs de la hiérarchie. La dernière triade éclipsait la première. Le christianisme vint tard à Philæ; et dans la seconde moitié de notre sixième siècle, la vieille Isis y était encore adorée. Ce fut l'islamisme qui eut la triste gloire d'en finir avec l'idole innocente; mais il ne put substituer à son paisible règne que la solitude et le néant.



Nubien.

La Nubie.

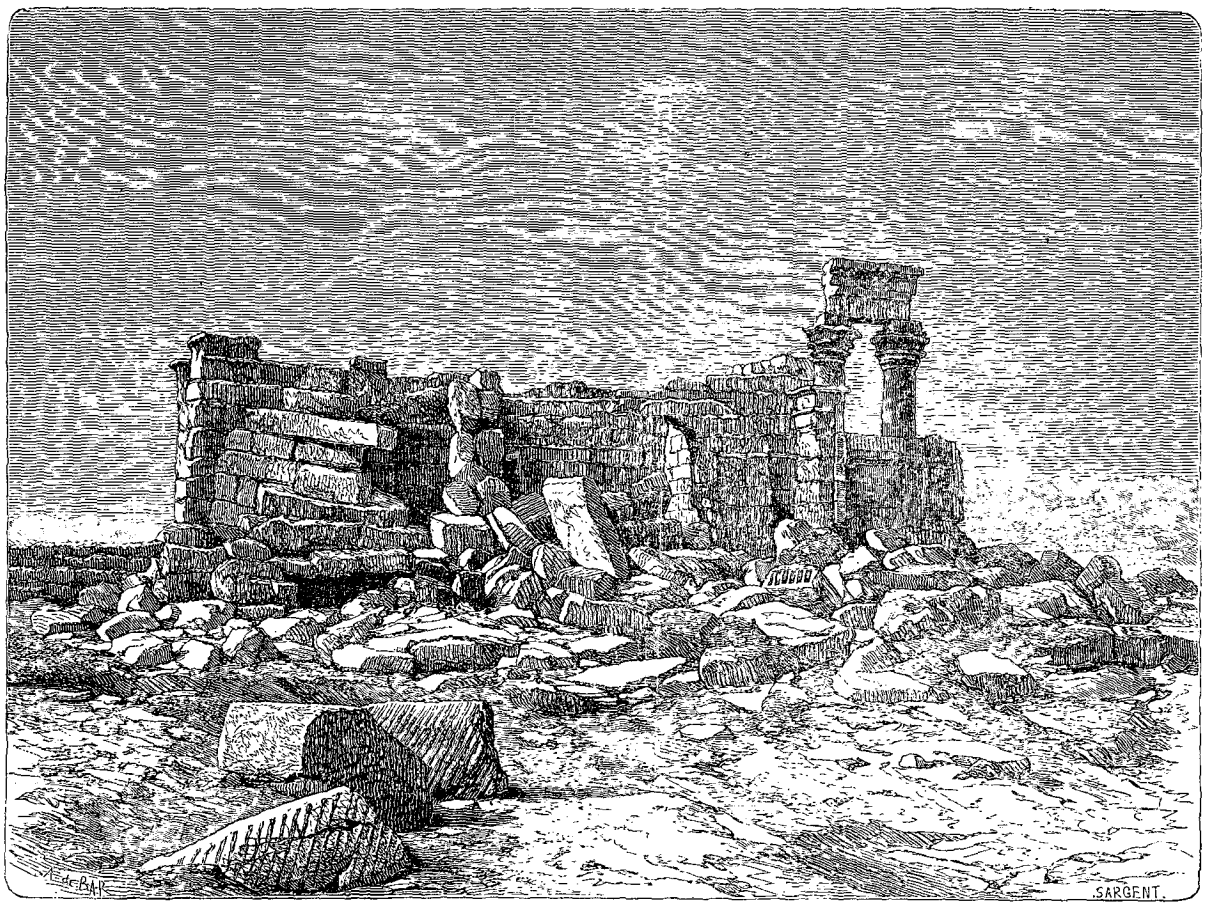
Depuis hier nous sommes entrés en Nubie, et rien pourtant n'a changé; peut-être une végétation plus riche encore s'étend en étroites bandes au pied des deux chaînes, qui étreignent le Nil avec amour dans les gorges de Taphis. Ici la rive libyque, pendue à la montagne fauve comme une frange verdoyante, nous offre une promenade délicieuse; une caravane défile comme une longue fourmilière sur une route élevée; là, les murs d'un grand couvent suivent en serpentant les aspérités des roches; ou bien c'est une mosquée déserte, à mi-côte, où les populations riveraines s'assemblent pour ouvrir le Baïram. Les ruines des pharaons abondent. Au loin, lorsqu'on a gravi un rocher à pic, on voit dans un labyrinthe de montagnes des colonnes se détacher sur l'horizon enflammé par le couchant: c'est toute une ville fantastique, inconnue, que nul pied n'a touchée; quelques voyageurs, tentés par la tradition, en ont cherché la route et se sont perdus dans les plis du dédale; et la ville inconnue garde sa renommée mystérieuse.

Le Cancer, animal fantastique, céleste écrevisse aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

serres ardentes, à la carapace enflammée, dont l'haleine brûle tout sur son passage; c'est ainsi, d'après les poëtes, que l'on aime à se figurer le Tropique; le Cancer est au-dessus de nos têtes et nous ne voyons que deux ou trois scorpions dans la poussière; la nature repose dans un calme parfait sous de charmants ombrages, et l'air tiède respire des aromes indécis; rien n'est plus tempéré que la zone torride. Il est vrai que nous sommes en hiver et qu'il fait chaud comme en été. Jusqu'ici le thermomètre n'a pas marqué moins de six degrés centigrades à six heures du matin, plus de vingt-neuf à midi, moins de sept à minuit. Encore la température du matin et du soir se maintenait-elle le plus souvent entre neuf et treize degrés; du 8 au 12 janvier, c'est-à-dire aux environs du Tropique, nous notâmes une élévation sensible, trente à trente-deux degrés à midi, quatorze à dix-sept le matin, quinze à dix-neuf le soir.

Il faut reconnaître que nous sommes en Nubie. On ne parle plus arabe; et notre drogman désappointé doit céder ses bénéfices occultes à un de nos matelots qui connaît la langue du pays, le *barbarin*. Les Nubiens, généralement inoffensifs, ont cependant une allure guerrière; le poignard qu'une courroie attache à leur bras, leur arc en bois de fer, et un bouclier en peau de crocodile sont les marques et les gardiens de leur liberté; le gouvernement n'a rien d'eux que par la force. Vigou-



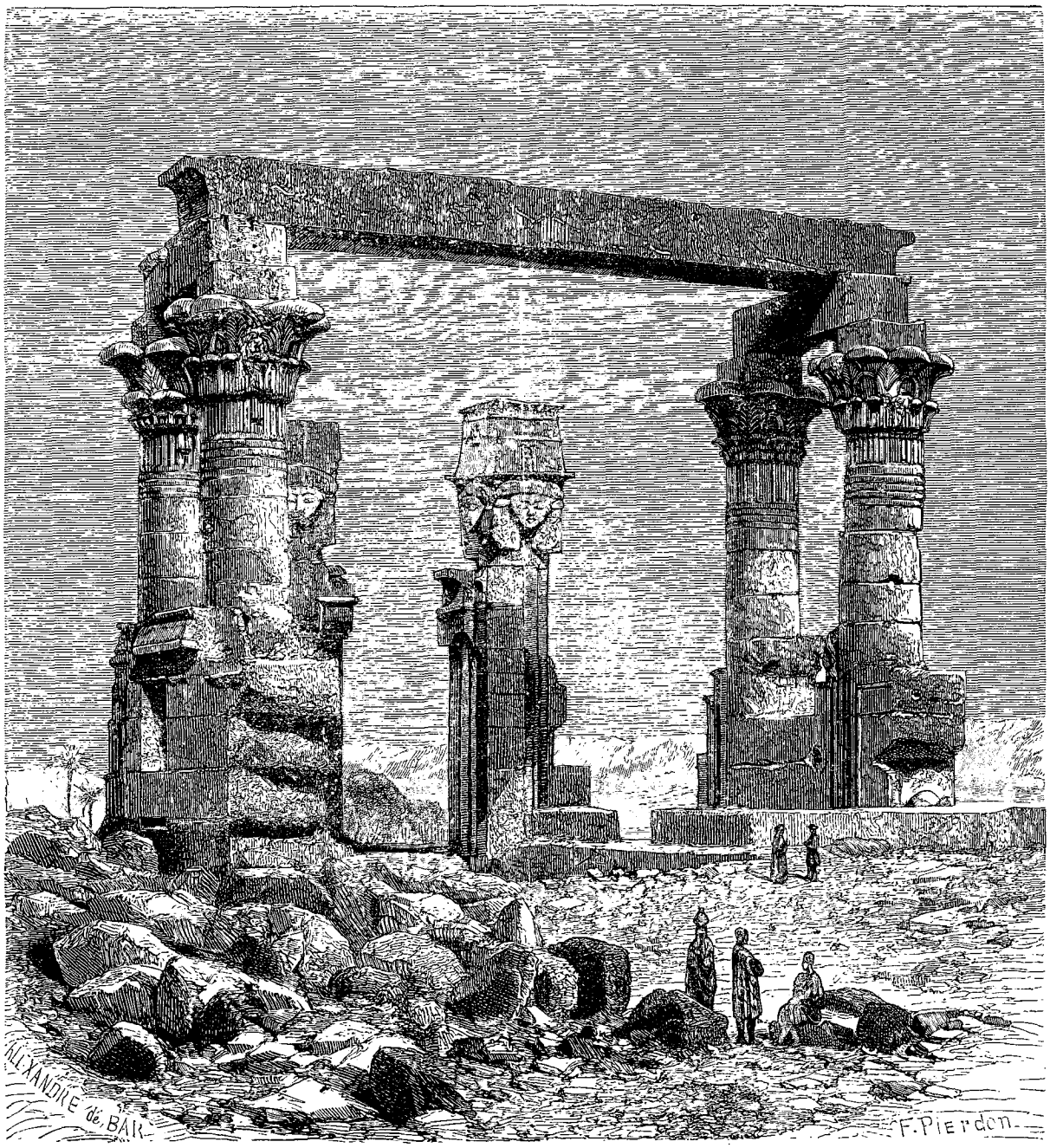
Déboud.

reux cultivateurs, ils disputent au fleuve, à mesure qu'il décroît, le limon fertile qui suffit à quatre moissons. Ne croyez pas qu'on laboure; on se contente de semer le grain par pincées dans des trous peu profonds et la nature fait le reste. On conçoit qu'un climat si favorisé n'impose pas aux Nubiens la gêne des vêtements, la plupart n'ont sur eux que leurs armes et leur peau noire. Les femmes ont des costumes d'une coupe assez bizarre; elles se teignent les lèvres et tressent leurs cheveux en mille petites nattes qu'elles ne refont pas tous les jours. Des Égyptiennnes les trouveraient indécentes de laisser voir le bas de leur figure. Bien plus, les filles, jusqu'au mariage, ne portent pour tout voile qu'une étroite ceinture. Les villages, assez rapprochés, ne se composent guère que de quinze ou vingt huttes en terre, couvertes d'un toit plat en branches de palmier; devant les cabanes, à Dolcé par exemple, sont rangées de grandes amphores où se garde le blé.

On trouve en Nubie des ruines de tous les temps et de tous les dieux antiques. Cependant les alentours de Philæ sont le royaume d'Isis et d'Osiris; il reste des traces de leur culte à Déboud; à Kartas, on reconnaît encore Isis dans ces têtes aux larges oreilles sculptées à l'angle des chapiteaux. La Nubie n'a pas de plus beau monument que le temple de Kalabché. Au milieu de sycomores vénérables, s'élèvent d'immenses amas de pierres : on dirait que la montagne a répandu ses entrailles jusqu'au fleuve. Une magnifique chaus-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sée en pierres de taille conduit du Nil à un grand pylône. Derrière les vastes propylées couchées à terre, se tient encore, avec ses portes et ses murs d'appui, la façade du pronaos, chargée de sculptures où abonde l'emblème du Soleil. Dans le naos, les yeux sont attirés par d'éclatantes peintures ; autour du sékos s'entremêlent des escaliers et des couloirs spacieux. Enfin une double enceinte de blocs énormes entoure le temple comme une forteresse. Pour cadre à ce tableau grandiose, une terre sauvage, montueuse, un fleuve impétueux qui se brise et se précipite dans les gorges de Taphis que nous avons remontées à grand'peine ; au



Kartas.

pied des ruines, un village rampant, triste, où tous les ans la conscription se fait à coups de fusil. C'est là que florissait l'antique Talmis, par la grâce de son dieu Mandou-Ra, fils d'Horus et d'Isis, troisième et première personne de la triade suprême, nom de Kons et d'Ammon, clef de voûte de toute la mythologie égyptienne.

Le temple de Dandour a été construit par Auguste ; la belle époque est loin de nous, et la position des ruines au-dessus du Nil fait plus pour elles que le style des bas-reliefs. L'*hémispéos* de Ghirch-Hussein se compose d'un avant-corps presque disparu et de trois salles souterraines où se voient, à la lueur des torches, les statues et les emblèmes de Phta, le feu central ou le mouvement universel. Des portes latérales conduisent dans des pro-

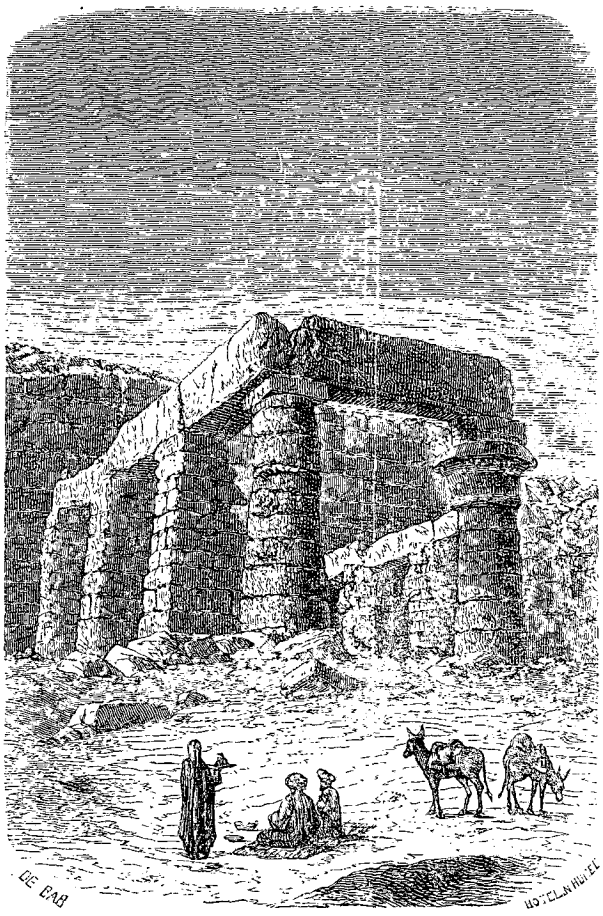
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fondeurs peuplées d'oiseaux silencieux et de reptiles qui laissent une trace luisante sur les pierres humides. Nous n'osâmes nous risquer dans cette nuit où descendaient les initiés, au temps de Sésostris.

Nous passons rapidement devant les deux temples de Dakkeh, ancienne Pselcis, bien qu'ils soient dédiés à Tôt, le dieu des arts et des lettres. Les ruines de Maharakka, postérieures et inférieures à beaucoup d'autres, nous fournissent toutefois un motif pittoresque. Elles ressemblent à ces châteaux que les enfants construisent avec des cubes de bois toujours renversés. Une cour entourée de colonnes est restée debout. A quelques mètres du flanc oriental gisent les restes informes d'un édifice plus ancien qui a servi peut-être à la construction du nouveau. L'avenue de Sphinx qui vaut à Séboua le beau nom de vallée des Lions n'est plus guère qu'une suite de décombres, en avant d'un hémispéos dont le sable interdit l'entrée.

La lenteur de la barque, la chaleur croissante, l'aspect désolé du pays que nous traversions, nous accablaient d'une morne langueur. Plus de montagnes, mais des amas de roches calcinées, fendues soit par le temps, soit par le soleil des tropiques, jonchant au loin l'étendue ; tout autour de nous un sable brûlant ; le désert bordait l'eau ; les villages devenaient rares et les hommes plus farouches. Assez près des débris de Séboua, vers trois heures, c'était le 12 janvier, la mauvaise volonté du vent nous contraignit de faire valoir notre firman ; mais quand nous voulûmes recruter des aides dans un hameau voisin, nous fûmes accueillis par une complète rébellion. Déjà depuis longtemps fort inquiets, nous attendions le retour du reis et du cawas, lorsqu'une détonation se fit entendre. Aussitôt nous ordonnons d'amarrer la barque, et nous descendons à terre avec une partie de l'équipage pour soutenir les nôtres. Ils arrivaient suivis d'une multitude de criards que la vue de notre escorte fit reculer ; on entendait un grand tumulte et, comme toujours, les voix aiguës des femmes et des enfants juchés sur les misérables toits. Dans notre premier émoi nous n'avions pas vu que nos hommes traînaient avec eux un prisonnier important, le cheik lui-même ; notre attitude énergique et à la fois conciliante imposa quelque respect à ces natures sauvages ; et comme le coup de fusil tiré, nous dit-on, par mégarde, n'avait blessé personne, la paix se fit promptement. Le café et vingt-deux mauvais cigares habilement offerts firent des plus mutins nos meilleurs amis. Le cheik se mit lui-même à la corde et la barque fila rapidement. C'est ce que nous voulions. Désormais la population se mit partout à nos ordres ; des courriers envoyés en avant prévenaient le village de notre arrivée, et nous trouvions à l'heure dite notre relais d'hommes.

Notre marche était sans cesse entravée par des roches à fleur d'eau et par ces levées de pierres que nous remarquions depuis Philæ. Elles servent d'assiette à des sakiehs, machines très-simples, destinées à faire monter l'eau pour la culture, à l'aide d'un appareil analogue à la roue des bateaux dragueurs. Les sakiehs prennent en Nubie des proportions énormes ; on dirait des espèces de forts avec des plates-formes en bois de palmier. Sur ces terrasses très-élevées, le conducteur des buffles ou des bœufs qui font tourner la machine passe sa vie, assis sur une traverse au-dessus de l'attelage ; et là, tout en excitant ses animaux, il se livre au kief oriental, et rêve le paradis de Mahomet, à moins qu'il ne chante des airs suaves, tels que Félicien David en a rapporté du désert.



Ghircheh ou Ghirch-Hussein.

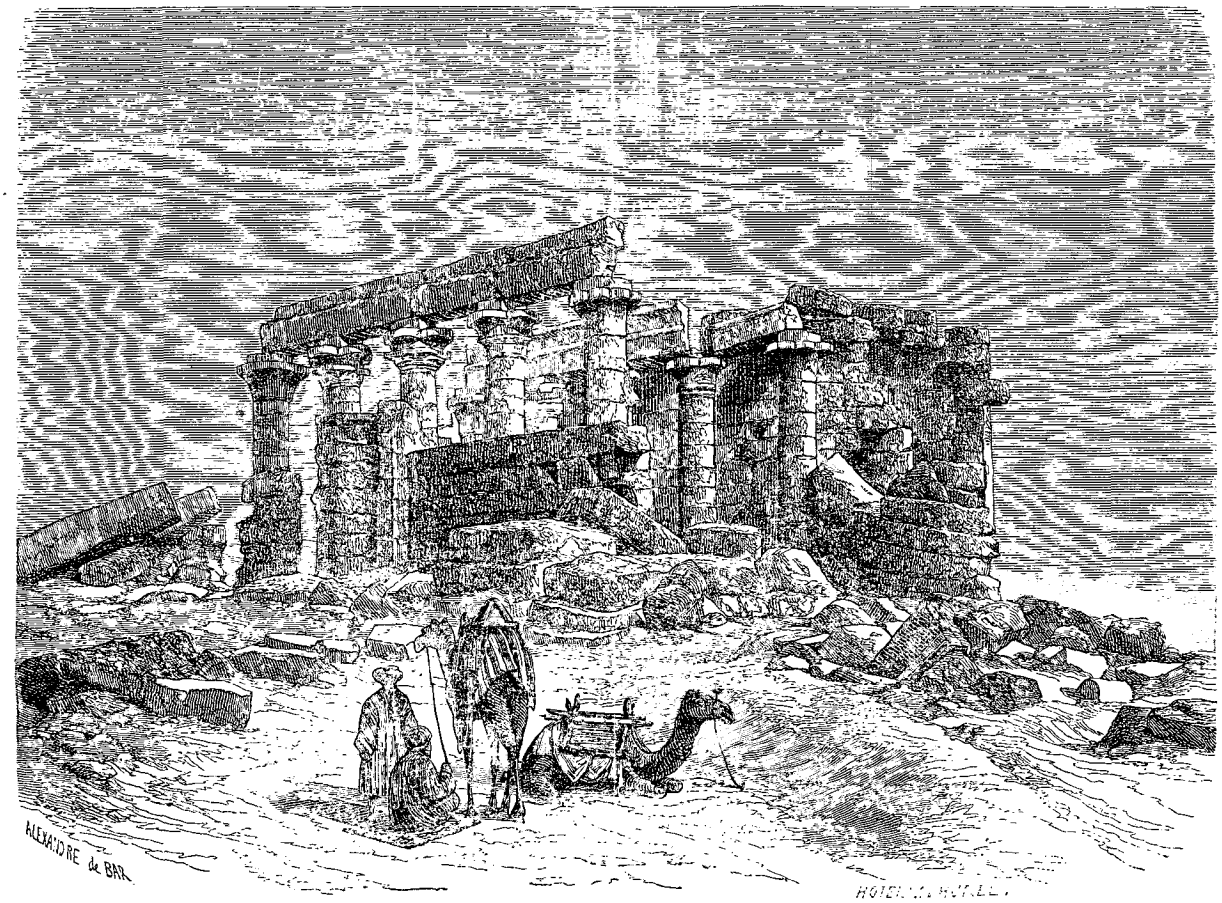
Nous nous reposâmes deux jours à Korosko, mauvaise bourgade très-fréquentée, d'où partent les caravanes qui veulent gagner Kartoum, par le désert d'Atmour-Béla-Ma ; on vante sans trop de raison le *kan* de Korosko, terrain carré clos de murs, encombré de ballots par le commerce du Soudan. Notre séjour, fort inutile, avait pour cause la paresse de nos matelots. Ils nous avaient suppliés de leur donner un jour pour boire d'une bière, selon eux exquise, qui se fabrique à Korosko. Nous entrâmes donc dans une sorte de bouge, ou café, bâti dans une gorge sauvage, à l'entrée d'un grand ravin qui a dû être un bras du Nil.

Deux affreuses sorcières, noires comme de l'encre, en faisaient les honneurs ; la maîtresse de la maison, chargée de bijoux et de bracelets en défense d'éléphant,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réunissait sans doute à ses fonctions visibles des attributions plus équivoques. La bière, faite de blé fermenté dans l'eau, fut apportée dans de grandes amphores de terre cuite dont le col était couronné d'un liquide épais et jaunâtre. C'est un hideux breuvage, à le voir du moins, mais non pas à en juger par l'accueil que lui fit notre équipage. Au départ, il y eut des cris, on était altéré encore : mais une noce à laquelle nous fûmes invités leur fut une nouvelle occasion de chanter et de boire.

Nous étions fort curieux de comparer le mariage de Mahmoud à une noce nubienne. Le premier l'emportait par la décence, le bon ton et une propreté relative ; ici, les hommes et les femmes, pêle-mêle, riaient et chantaient dans un tourbillon de saleté, de poussière, de cris et de ténèbres. Une danseuse du pays faisait tête à plusieurs groupes de danseurs qui s'avançaient vers elle avec des attitudes provocantes ; c'était une grande noire, bien faite, hardie, dont la pantomime, assez brutale, ne manquait pas d'élégance ni surtout d'expression. Son grand vêtement bleu, traînant à terre, découvrait ses épaules luisantes ; les nattes de sa chevelure, ornées de verroteries, se choquaient avec un bruit joyeux. Par malheur, cette séduisante personne exhalait une odeur nauséabonde, elle était tout empestée par la graisse de mouton qui sert de pommade aux jours de toilette. Au moment le plus échevelé, le plus frémissant, nos feux de



Maharakka.

Bengale éclairèrent tout d'un coup la scène ; les lueurs bleuâtres couraient sur le chaos des têtes noires, et la robe de la ballerine n'était plus qu'une vapeur légère. L'effet produit, nous exécutâmes gravement notre sortie au milieu de vociférations frénétiques. Notre réputation de magiciens était faite.

Debout, matelots paresseux ! il est temps. Le soleil se lève. La nuit a été fraîche, à la manœuvre ! Les rives ont repris leur aspect de richesse pittoresque ; ce sont encore des rochers à pic, des champs étroits qui ressemblent à des jardins. A Deer, un temple à demi engagé dans le roc, dédié par Sésostris à Ammon et Phré, conserve de fraîches peintures qui datent des Ptolémées et des statues d'Isis où l'on retrouve le portrait d'une reine Arsinoé. Ibrim, jadis Primis, possède sur une éminence à pic, au-dessous du Nil, un vieux château sarrasin, et mêle les ruines de deux temples antiques aux débris d'une chapelle grecque. Au fond de quatre spéos (excavations), Prim, génie du lieu, Saté-Junon et Tôt-Hermès à tête d'épervier, reçoivent l'hommage de Toutmosis I, Mœris, Aménophis II et Sésostris. Le 17 janvier, sur deux bas-fonds à fleur d'eau, nous pûmes voir deux crocodiles qui mesuraient de sept à huit mètres de long. Ils avaient l'air de dormir, mais notre arrivée les troubla. L'un plongea tout d'un coup ; l'autre, plus paresseux, nous laissa voir de près ses formes gigantesques

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et son dos noir cuirassé d'une armure impénétrable. Les crocodiles sont des habitants de la Nubie ; ils ne descendent guère plus loin qu'Esneh ou Kéneh, et cela par les grandes chaleurs ; leur ancien commensal, l'hippopotame, est devenu très-rare en deçà de la seconde cataracte ; ils n'ont donc plus de rivaux sur le Nil.

La montagne d'Ibsamboul, que nous apercevions depuis midi, semble s'éloigner durant quatre mortelles heures. Vers le soir seulement, nous mouillons près du village d'Ibsamboul, situé sur la rive libyque, en face des temples. Le soleil couchant éclaire de ses rayons horizontaux les colosses, les frises énormes de ces édifices monolithes, cavernes uniques, taillées de main d'homme dans le granit, et qui disparaîtront seulement quand le monde changera de forme.

Le grand temple, long de quarante-quatre mètres, haut de quarante-trois, est précédé de quatre statues assises, adossées à la montagne, et qui n'ont pas moins de trente-sept mètres. Elles sont engagées dans le sable, la première jusqu'aux épaules, la dernière jusqu'aux genoux; l'une d'elles est décapitée. Trente dieux assis décorent la corniche. Dans les salles intérieures on passe auprès de petits colosses qui mesurent encore huit mètres ; les parois sont couvertes de vastes bas-reliefs. Partout, même sur l'autel des trois démiurges, Ammon, Phré et Phta, se retrouve l'image de Rhamsès II, notre Sésostris, le conquérant de l'Afrique et de l'Asie, celui qui donna l'immortalité au nom de Rhamsès porté par quinze rois en quatre siècles (1400-1000). Sa femme, Nofré-Ari, divinisée comme lui, toutes proportionsgardées, servit de modèle au statuaire pour les six colosses hauts de douze mètres, debout devant la façade du petit temple qu'elle dédia elle-même à la déesse Hator.

Les préliminaires de nos travaux photographiques amenèrent une scène comique. Nous avions eu l'idée de construire et d'habiller un mannequin. Tout le monde dormait quand notre compère fut amarré à la place que nous lui assignions sur le pont; nos matelots lui parlent, lui prennent les mains ; c'est une frayeur, une curiosité, une amitié enfin qui s'exprime par les gestes les plus drolatiques. Désormais personne ne passa devant le mannequin sans un signe de tête ou de main.

L'assiduité du kachef avait rendu notre séjour assez onéreux. Dès notre arrivée il était venu nous féliciter; tout le jour, il fuma nos cigares et but notre café, très-soigneusement imité par un grand nombre d'indigènes qui lui faisaient cortége. Le soir, il parut si bien compter sur notre dîner qu'il fallut l'inviter. Il partit tard et revint à l'aube, mû par l'affection, disait-il, et sa suite avait grossi ; cet homme s'appelait Légion ! Tous déjeunèrent, sans invitation, et la barque fut mise au pillage.



Saïs (palefrenier).

Enfin nous partîmes ; le kachef nous escortait tristement et nous criait, comme pour nous retenir : « Allah vous garde du kamsin ! » Mais il nous quittait à peine que le thermomètre monta subitement à quarante-deux degrés. Aussitôt nous nous sentons suffoqués ; notre domicile, notre air et nos poumons sont envahis par une poussière impalpable et brûlante. Nos matelots deviennent des masses inertes, incapables de tout mouvement; pour comble, les riverains refusent de nous remorquer. Ce n'est que vers le soir que nous pouvons nous traîner sur le fleuve jusqu'à Kosko, où nous passons la nuit. Nous avons traversé le kamsin, qui n'est autre que le siroco africain, une torpeur dans l'air et une pluie de sable, un terrible fléau qui arrête et tue les caravanes dans le désert.

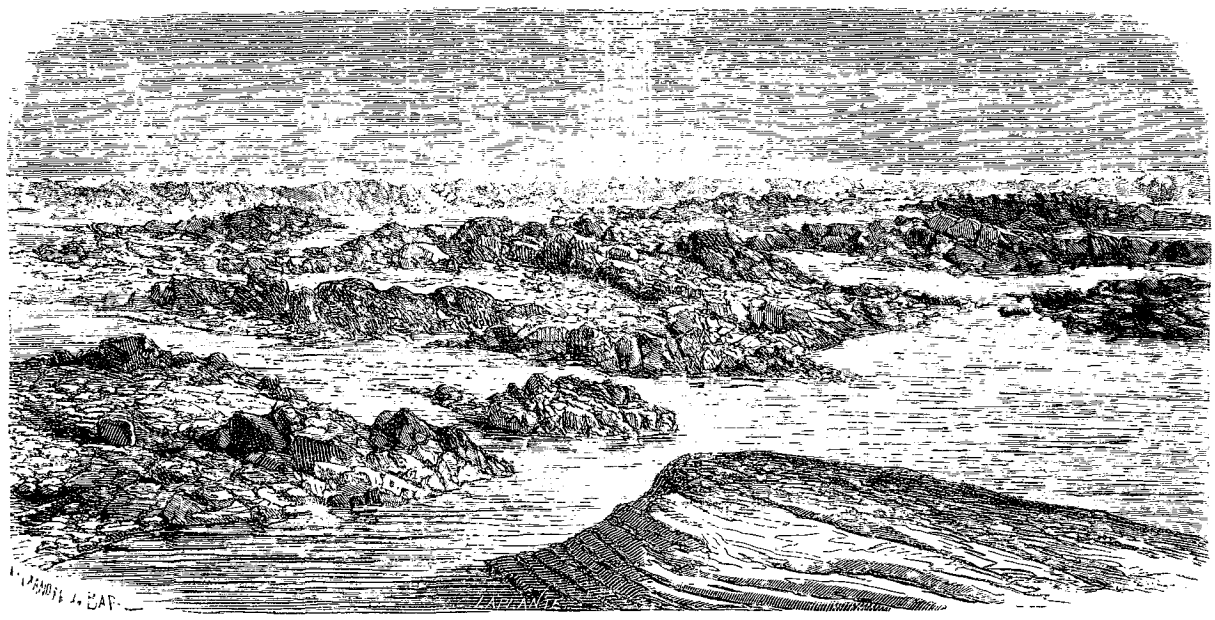
Le lendemain, à peine remis de notre asphyxie, nous avançons entre deux landes sablonneuses solitaires, percées de pics sauvages et isolés. Le Djebel d'Ouadi-Alfa se montre de loin sur la rive libyque, au milieu d'une plaine jaune ; le bord opposé a repris pour un moment toute sa parure d'arbres, de verdure et d'oiseaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il faut ici quitter la voie si douce qui nous porte depuis six semaines ; la seconde cataracte, moins abordable que la première, nous défend de nous aventurer plus loin; tout au plus, au temps de la crue, quelques barques aventureuses se lancent au-dessus des rapides. Accompagnés du drogman, du cawas et de matelots en grand nombre, nous suivons le rivage aride ; au loin, le désert pâle et plat se développe, taché par instants de blancheurs qui indiquent la place où quelque dromadaire, quelque voyageur peut-être, abattu par le kamsin, a été dévoré par les chacals ; les os, dépouillés et blanchis par le soleil, brillent comme de l'ivoire, jusqu'au jour où leurs débris pulvérisés grossiront les sables du désert.

Une marche pénible de deux à trois heures nous conduisit à une éminence d'où se découvre tout à coup l'ensemble de la cataracte. C'est un spectacle terrible, moins beau que le chaos harmonieux de la première cataracte, mais plus triste, moins majestueux et plus vaste. Entre des ondulations basses et fuyantes, l'horizon recule dans une profondeur monotone qui a vingt lieues peut-être; la vallée que nous dominons présente le visage même de la désolation. Des amas sans raison de roches noires, les unes surmontées de maigres verdures, les autres nues, réduisent le Nil à mille ruisseaux tourmentés ; pas un de ces filets d'eau ne porterait barque ; par eux l'imprudent voyageur serait tordu comme par un serpent ; ils s'agitent, brillent et luttent en vain. Des bras plus calmes et plus larges n'ont pas moins de perfidie ; ils sont sans issue.

Là finit le royaume de l'homme ; par delà, il y a bien

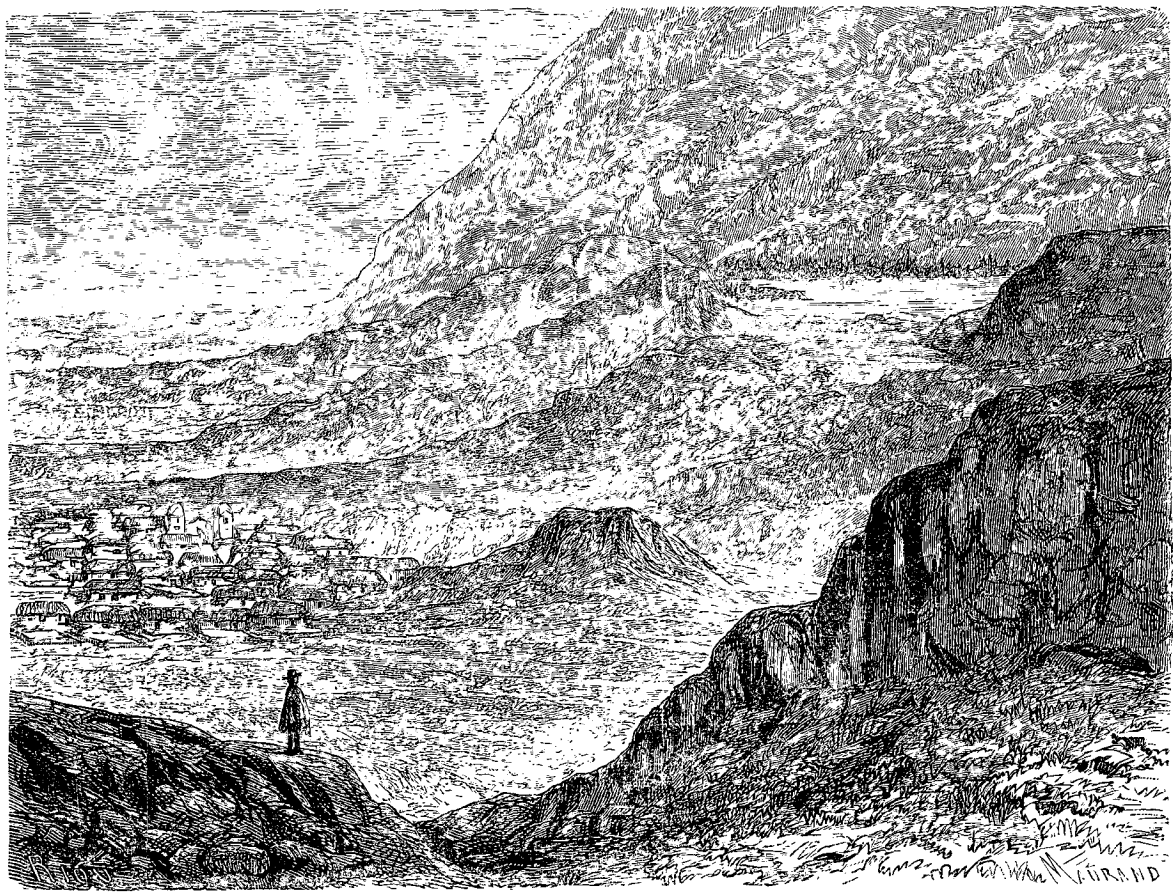


Deuxième cataracte du Nil, dite de Ouadi-Alfa.

le Darfour et Kartoum, visités des caravanes ; il y a des rois et des esclaves, des êtres humains peut-être ; mais y a-t-il des hommes ? Plus haut, sans cesse obstrué de rapides et dévoré par le sable, le Nil n'est plus ce fleuve magnifique où s'est mirée une antique civilisation. Mais si, détournant les yeux de l'horizon austral et nous élevant en esprit au-dessus de ce mont qui nous porte, nous jetons vers le nord un regard pénétrant, quels spectacles sublimes, quels apogées et quelles décadences, quelles majestueuses alternatives nous présentera la vie d'un peuple qui, mêlé à toutes nos origines, au fond même de nos croyances, a vécu dans la plénitude de sa gloire à l'heure où nous végétions sur les cimes des montagnes, dans les forêts d'Asie, disputant les glands et les racines, aux bêtes immondes ou féroces ! Voyez ces villes enfouies, buvant les eaux salutaires du grand fleuve ; ces temples, ces tombeaux où les morts croyaient vivre encore tant que leurs corps embaumés conservaient la forme humaine. Perspectives éblouissantes ! millions d'êtres portant les obélisques ! rois conculcateurs des peuples et conquérants de l'Asie ! Les ravages des Hyksos et des tourbes scythes ; Alexandre, Cléopatre, César, la décadence ; puis la conquête arabe, les flammes du fanatisme, et toute la science de l'antiquité s'envolant avec la fumée de la bibliothèque Alexandrine. Le tourbillon insensé des Mamelouks et des Turcs ; la France passant avec son drapeau qui fut longtemps l'étendard de la civilisation ; enfin, sur les limites extrêmes du présent et de l'avenir, la Méditerranée franchissant l'isthme de Suez et avec elle tout le commerce de l'Europe pénétrant dans l'océan Indien !

Henri Cammas et André Lefèvre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sicuani, vu des hauteurs de Quellhuacocha.

VOYAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848 - 1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

PÉROU.

TROISIÈME ÉTAPE.

DE LAMPA A ACOPIA.

Le maître de poste d'Aguas-Calientes. — Qui rappelle de loin les noces de Gamache le Riche. — L'auteur dévoile dans une épître familière la noirceur et la perfidie de son âme. — Deux crucifix miraculeux. — Renseignements utiles sur la bière de Combapata et sur la façon dont elle est brassée. — Dissertation sur le passé des Indiens Canas et Canchis. — Où il est question de César passant le Rubicon. — Arrivée à Acopia.

A partir de ce moment les choses marchèrent à souhait. Le maître de poste avait assigné à chacun sa tâche, afin d'éviter une confusion qui eût entravé le service. Deux Indiens postillons furent chargés d'entretenir le feu, de le souffler toujours et l'attiser sans cesse. Quatre matrones d'un embonpoint notable surveillèrent la cuisson du chupé, qui se composait d'une vieille poule, d'un morceau de mouton séché au soleil et de véritables pommes de terre, le chuño ou patate gelée ayant été déclaré à l'unanimité trop vulgaire et trop méprisable pour une *fine bouche* comme moi. La dose de sel, de piment ou d'ail, propre à condimenter le bouillon local, fut l'objet d'une discussion de la part des commères, qui ne l'admirent

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257 et 273.

2. Les gravures qui accompagnent le texte de M. Marcoy ont été exécutées d'après ses albums et sous ses yeux par M. Riou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'après en avoir délibéré mûrement. Jamais *plat couvert*, surprise, rareté, délectation gastronomique destinée à réveiller l'appétit blasé d'un despote ou à chatouiller les houppes nerveuses du palais d'un prélat, ne fut surveillé, combiné, coctionné avec plus d'amour, d'attention et de minutie, que le pot-au-feu vulgaire qui bouillait sous mes yeux. Le maître de poste s'était chargé de la friture. Comme Brillat-Savarin, il trouvait apparemment que l'art de frire est un art difficile, et n'avait voulu confier à personne le soin de tenir la queue de la poêle. Son cochon d'Inde, flambé, lavé, vidé, ouvert, englué de saindoux, saupoudré de piment moulu et aplati au moyen d'un pavé qu'il lui avait mis sur le ventre, n'attendait plus que l'instant d'être mis au feu et d'acquérir, par une cuisson vive, cette couleur dorée qui recommande l'animal à l'appréciation des gourmets péruviens.

Ce splendide souper me fut enfin servi, non sur une table, la poste n'en possédait pas, mais sur une mante de bayeta qu'on étendit à terre et devant laquelle je m'accroupis à la façon d'un tailleur sur son établi. Une cuiller de bois fut mise à ma disposition ; de fourchette, il n'en fut pas question, mais mes dix doigts en valaient bien une. Le maître de poste voulut me servir d'échanson. Un quart d'heure me suffit pour souper et dire mes grâces. Alors les spectateurs qui m'entouraient, m'ayant vu traîner mes pellons près du feu et comprenant que j'allais demander au sommeil la réhabilitation de mes forces, se retirèrent dans la pièce voisine en me souhaitant une digestion facile et une bonne nuit. Ñor Medina, sur un signe du maître de poste, s'était mêlé au cortége et l'avait suivi dans l'autre chambre, en laissant tomber derrière lui la peau de vache suspendue par sa queue, qui servait de portière. Bientôt un bruit de mâchoires et d'éclats de rire à la cantonade m'apprit que les serviteurs soupaient de la desserte du maître et prenaient un à-compte sur les joies futures du paradis.

Le lendemain je fus sur pied d'assez bonne heure. Le maître de poste était déjà levé. Après lui avoir remis une douzaine de réaux, prix auquel j'évaluai mon souper et la provende de mes mules, je détachai de mon album une feuille blanche, et sur la déclaration itérative de l'individu qu'il ne savait lire aucune espèce d'écriture, j'adressai au général L.... les lignes suivantes :

« Mon cher général,

« Le nommé Ignacio Muynas Tupayanchi, maître de poste d'Aguas-Calientes, s'était proposé, à l'exemple de ses concitoyens, de brûler un peu d'encens sur votre passage, quand je l'ai engagé à n'en rien faire, persuadé que j'étais qu'à l'heure où je griffonne ces lignes sur mon genou, vous êtes fatigué d'ovations, de harangues et de banquets officiels. Si donc vous ne trouvez à Aguas-Calientes ni tentures, ni banderoles, ni guirlandes de roseaux verts, n'en veuillez pas au susdit Ignacio, qui n'a fait que céder à une influence étrangère. Ce brave garçon vous dédommagera d'ailleurs, par sa cuisine, de quelques vains honneurs qu'il vous eût rendus. Il excelle dans la friture, et d'un cochon d'Inde vulgaire, il sait faire un manger des dieux; c'est à ce titre de cuisinier que je vous le recommande, mon cher général, afin qu'en arrivant à Aguas-Calientes vous mettiez à l'essai le talent de son maître de poste, que je n'hésite pas à proclamer aussi bon friturier qu'il m'a paru bon citoyen et dévoué d'âme et de corps à la chose publique.

« Que sainte Rose, patronne du Pérou, veille sur vos jours et sur ceux des êtres qui vous sont chers. »

J'appris plus tard que le malheureux maître de poste, mis en réquisition par le général L.... et son escorte, qui avaient pris ma recommandation au sérieux, avait tenu la queue de la poêle pendant dix-huit heures et frit un nombre fabuleux de cochons d'Inde qu'on avait recrutés dans les environs. Mais n'anticipons pas sur les événements.

A deux lieues d'Aguas-Calientes et après une descente peu sensible, mais continue, on arrive à Marangani, un pauvre village qui n'a d'autres titres à l'attention que sa situation à la confluence du Huilcamayo que nous avons vu sortir du lac de Sisaccocha sur le plateau de la Raya, et du ruisseau de Langui, issu de la lagune de ce nom. La température s'est un peu adoucie. Dans quelques anfractuosités de la montagne, à l'abri des vents et du froid, verdoient faiblement de petits carrés de pommes de terre, d'orge, d'avoine, de quinoa et l'oxalide appelé *occa*, que les Indiens mangent dans leurs chupés.

Un détail géographique et statistique à noter en passant, c'est que l'extrémité nord du plateau de la Raya est la borne frontière qui sépare la province de Lampa de la province de Canchis. Le village de Marangani appartient à cette dernière, une des plus minimes du Pérou. Sa surface est de 180 lieues carrées.

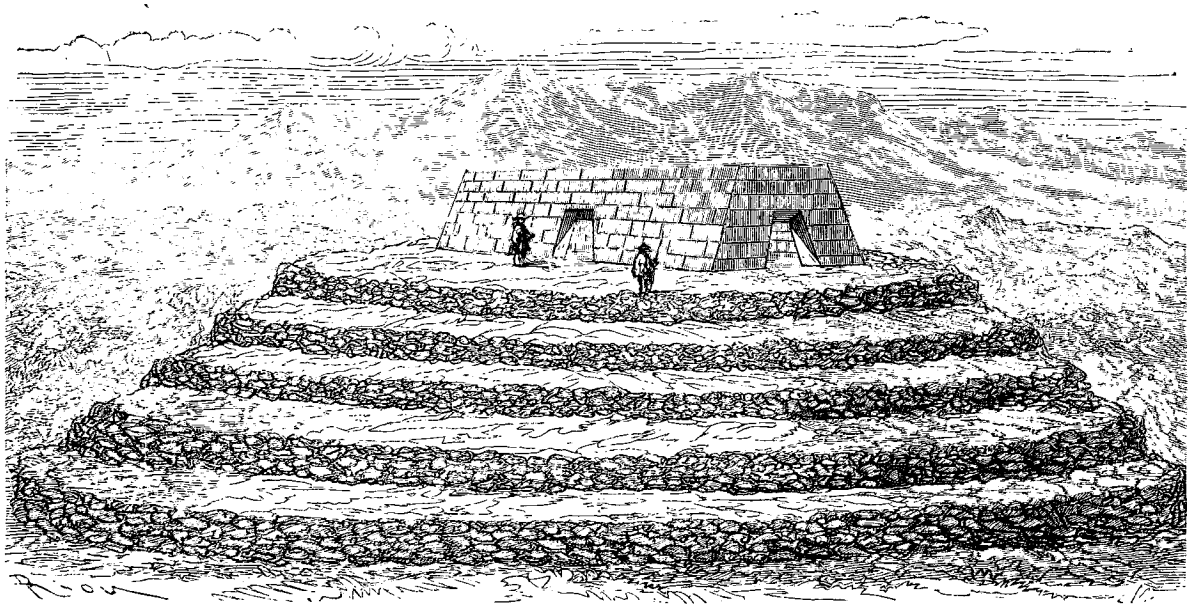
A trois lieues de Marangani, dans l'aire du Nord et sur la rive droite du Huilcamayo, s'élève Sicuani, que les chartes péruviennes qualifient de ville, mais qui n'est en réalité qu'un grand village aussi monotone que mal bâti. Sa population au temps des vice-rois était de 7500 âmes, aujourd'hui elle est à peine de 3000. Un hospice pour les deux sexes, qu'y avait fondé au dix-septième siècle le vice-roi, comte Gil de Lemos, a disparu de la terre avec son fondateur. Quant à la splendide lampe d'argent massif qu'on pouvait voir encore dans l'église de Sicuani au commencement de ce siècle, elle a été remplacée par une ignoble lampe de cuivre à trois becs. Un Espagnol du nom de Joaquin Vilafro l'avait offerte autrefois à la Vierge de Sicuani, non pas tant par dévotion à cette même Vierge que pour s'excuser, vis-à-vis de l'inquisition et du vice-roi, des grandes richesses qu'il avait retirées en très-peu de temps de la mine de Quimsachata, voisine des sources de l'Apurimac, excuse ou précaution qui ne l'empêcha pas d'être pendu *par ordre* à cause de ces mêmes richesses. La lampe de l'infortuné chapeton, après avoir fait longtemps l'ornement du chœur et l'admiration des fidèles, fut enlevée du lieu saint, portée à la monnaie et servit à fabriquer des piastres pendant la guerre des royalistes et des indépendants. C'est à Sicuani que le cacique Matheo Pumacahua, qui en 1781 avait livré Tupac-Amaru aux Espagnols, reçut, trente-quatre ans après, le prix de ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses services. Les Espagnols, qui devaient autrefois récompenser sa trahison par les épaulettes de colonel, différèrent longtemps l'exécution de leur promesse et s'acquittèrent enfin envers lui en lui faisant trancher la tête.

Une merveille naturelle de Sicuani dont les voyageurs n'ont jamais parlé, par la raison péremptoire qu'aucun d'eux ne l'a vue et ignore probablement son existence, c'est la lagune de Quellhua ou mieux Quellhuacocha, comme on l'appelle dans le pays, laquelle est située à l'est de ce village sur les hauteurs qui le dominent. Qu'on se figure, si l'on peut, un saphir liquide de six lieues de circonférence encaissé entre cinq croupes de montagnes, que dépassent à l'horizon les cimes neigeuses des Cordillères de Chimboya et d'Atun-Quenamari, et auquel des totoras, ces roseaux-joncs à larges feuilles, font une charmante ceinture. Rien de plus calme, de plus limpide, de plus fraîchement idéal que ce lac andéen qu'aucun souffle ne ride, qu'aucune barque n'a jamais sillonné, où se peignent seuls des nuages, des étoiles, des rayons de soleil et de lune, et dont la physionomie, qui ne reflète que ces splendeurs du ciel, a quelque chose d'ineffable et de souriant.

San Pablo et San Pedro de Cacha, qu'on trouve à trois lieues nord de Sicuani, sont deux hameaux annexes de la plus triste espèce; tous deux se suivent et se ressemblent; c'est la même misère, la même tristesse, les mêmes huttes en torchis. Les gens du peuple prétendent néanmoins que Saint-Paul vaut mieux que Saint-Pierre, et citent à l'appui de leur dire l'école de dix-huit élèves que possède le premier et dont est privé le second. École soit; mais à ce frivole avantage qu'un recteur d'université pourrait seul apprécier, nous préférons, pour notre part, la noblesse géologique et l'illustration archéologique de Saint-Pierre, qui, s'il n'a pas comme Saint-Paul une école et un magister, a de belles ruines couronnées par



Temple de Huira-Ccocha, d'après l'historien Garcilaso de la Véga.

un volcan très-respectable, malheureusement éteint aujourd'hui, ce qui diminue sa valeur, et dont les éruptions ont couvert le pays de laves, de scories et de pierres ponces. Ce volcan, dont le cratère est incliné du nord au sud, s'élève sur un soubassement de collines, dans un site appelé *Racchi*. De là, le nom de volcan de *la Riacha*, que par corruption les habitants donnent à cette montagne ignivome. Au pied des collines pelées qui lui font un piédestal, on trouve une argile plastique avec laquelle les potiers de la Cordillère façonnent des cruches, des vases, des buires d'un galbe charmant; des ocres variées, une rubrique appelée *taco*, qui n'est employée à aucun usage, et de la magnésie que les pauvres ménagères, qui la nomment *chacco* ou lait de terre, recueillent pour en faire, en la délayant dans un peu d'eau, une *poulette* ou sauce blanche aux pommes de terre qu'elles préparent pour le repas de la famille.

A quelques jets de flèche des collines de Racchi, dans un endroit appelé *Yahuar-pampa*[1], se dressent les débris d'un édifice antique qu'on aperçoit de loin, et que les voyageurs qui les ont aperçus, appellent, dans leurs comptes rendus, les *ruines de Tinta*, mais sans dire un mot de leur origine. Nous ne savons trop où ces voyageurs ont pu prendre cette dénomination. Est-ce parce que la province de Canchis, où s'élèvent ces ruines, formait autrefois, avec sa voisine la province de Canas, une seule et même province sous le nom de *Corregimiento de Tinta?* Nous ne pouvons rien affirmer; mais ce que nous osons répéter, d'après les historiens de la *Conquête*, c'est que ces ruines sont celles d'un temple édifié vers le milieu du quatorzième siècle par Viracocha, ou mieux Huira-Cco-

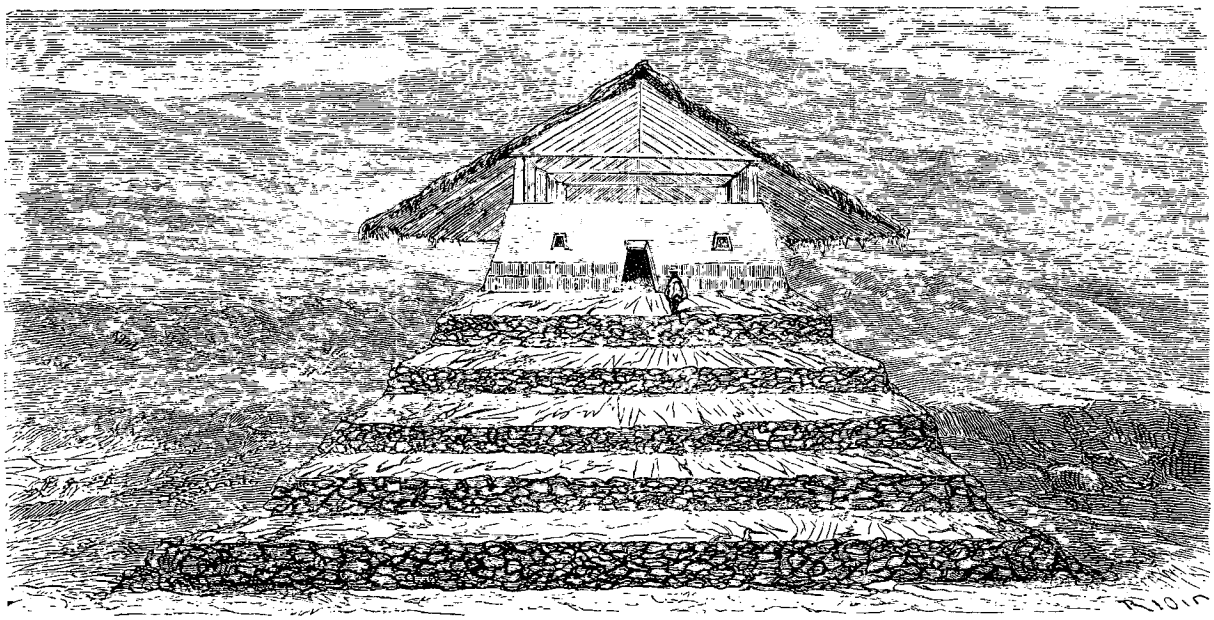
1. *Plaine du sang*, ainsi nommée parce que l'Inca Huiracocha y défit complétement son père Yahuar-Huacac, lequel, déposé par ses sujets à cause de ses vices, était venu revendiquer ses droits à l'empire à la tête de trois mille Indiens Chancas qui périrent dans l'engagement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cha[1], huitième Inca, en souvenir d'un songe où un vieillard à longue barbe, vêtu d'une robe flottante et tenant un dragon enchaîné, était apparu à ce prince, alors que, jeune encore, il gardait les *moutons* de l'empereur Yahuar-Huacac son père, dans les plaines de Chita[2].

Ce songe, dans lequel l'héritier présomptif avait cru voir un ordre d'en haut relatif à la réduction des Chancas, et que plus tard il accomplit religieusement en exterminant trois mille de ces indigènes et en annexant leur territoire à l'empire, ce songe valut à la contrée un temple commémoratif long de quatre-vingts mètres, large de quarante, et dont les murs, élevés de dix mètres, étaient construits moitié en belles pierres et moitié en pisé. L'édifice était assis sur un plateau qui commandait les environs, on y arrivait par cinq rangs d'andanerias en retraite, qui formaient comme autant de degrés. Il avait trois portes et trois fenêtres sur chaque côté du nord et du sud; une porte et deux fenêtres sur chacune de ses façades. Cinq piliers placés de distance en distance sur les murs principaux, et reliés par des poutrelles transversales, servaient d'appui aux maîtresses poutres qui supportaient un toit de chaume. La saillie exagérée de ce toit formait sur les bas côtés de l'édifice comme une manière d'auvent sous lequel les passants surpris par une averse pouvaient se mettre à couvert.

D'après Garcilaso, qui n'accorde à ce temple que quarante mètres de longueur sur vingt mètres de largeur, c'est à-dire la moitié moins de ce que lui donnent Pedro de Cieça et le révérend Acosta, et qui prétend en outre qu'il n'était couvert d'aucun toit, conformément au songe dont il perpétuait le souvenir, lequel avait eu lieu dans la campagne et *sub Jove crudo;* selon ce même Garcilaso, disons-nous, la décoration intérieure du temple consistait en un simple cube de porphyre noir sur lequel était



Temple de Huira-Ccocha, d'après les historiens Pedro de la Cieça et Acosta.

placée la statue du vieillard mystérieux qui jadis était apparu à l'Inca Viracocha. A l'époque de la conquête, les Espagnols jetèrent bas cette statue et brisèrent son piédestal, dans l'idée qu'ils recouvraient un trésor caché.

De ces splendeurs architecturales, il ne reste aujourd'hui que des pans de murs d'environ vingt pieds de hauteur. Il est vrai que ces murs présentent neuf portes, quand l'édifice primitif n'en avait que huit, au dire de Pedro de Cieça et du père Acosta. Heureusement nous sommes seul à le savoir; car si cette neuvième porte, sur laquelle on ne comptait pas, eût été retrouvée par les délégués d'une société savante, non-seulement elle offrait entre sociétés rivales matière à dissidences et prétexte à brochures, mais plus d'un bel esprit paradoxal eût ri de la trouvaille et prétendu en public que le temps, ce temps vorace et insatiable, *tempus edax,* qui ronge, qui grignote, émiette, amoindrit nos pauvres édifices, ajoute au contraire à ceux du Pérou. Par égard pour la chronique et la tradition, duègnes respectables, nous ne dirons rien de semblable ou même d'approchant. Nous admettrons, avec les historiens susdénommés, que le temple dont il s'agit avait bien huit portes et seulement huit portes; mais qu'une secousse du volcan voisin a pu pratiquer la neuvième; c'est le seul moyen de tout concilier.

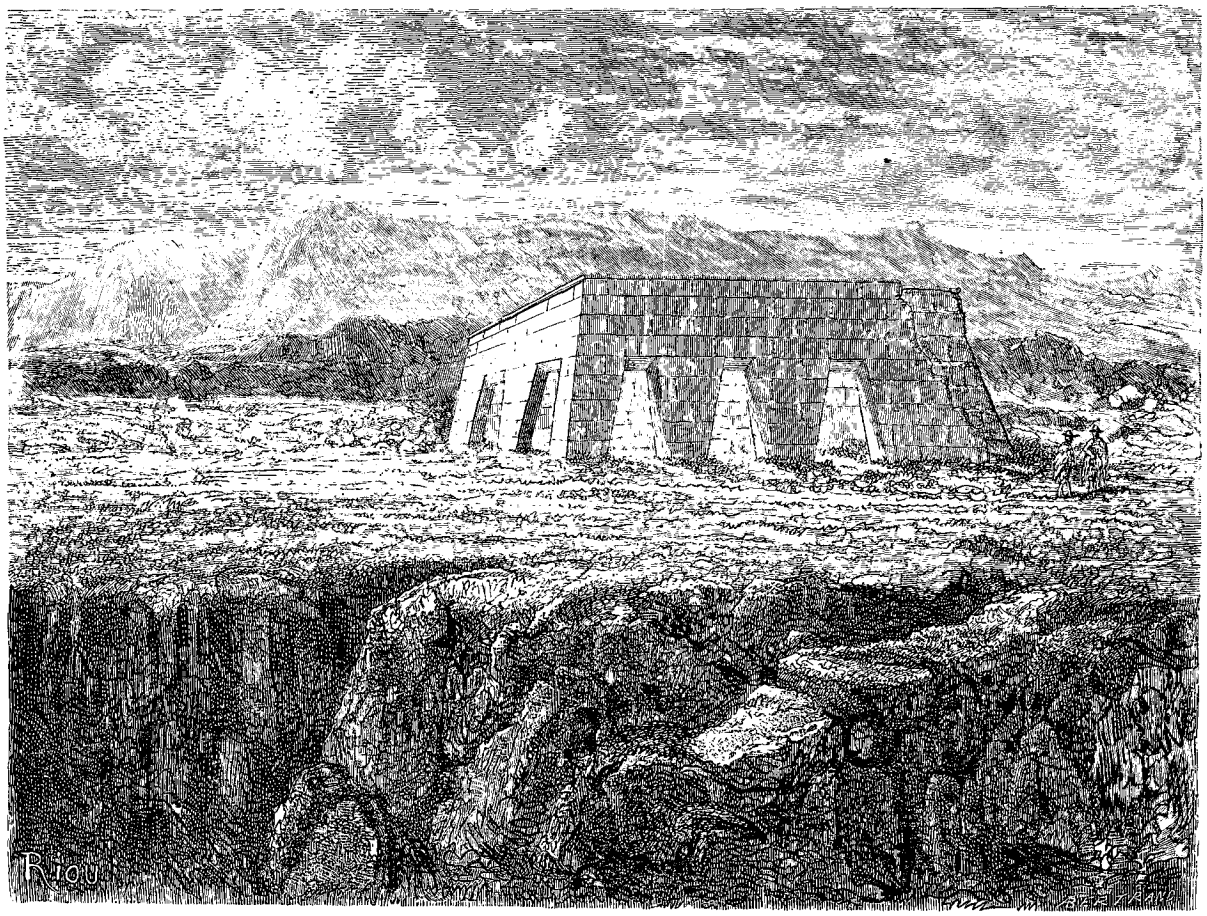
Deux lieues séparent Saint-Pierre et Saint-Paul de

1. *Écume du lac,* ainsi nommé à cause de sa blancheur *lactée,* disent les historiens du dix-septième siècle; mais l'exagération habituelle de ces estimables auteurs nous fait croire que cette prétendue blancheur de Huira-Ccocha n'était qu'une nuance café au lait, au lieu de la teinte de brique brûlée qui caractérisait les gens de sa race. La sœur et épouse de cet Inca, qui se distinguait également des siens par une blancheur relative, fut appelée *Mama Runtu* (la mère l'œuf).

2. Nous laissons aux historiens de la conquête la responsabilité de ce songe apocryphe et le soin d'expliquer la présence du jeune prince dans l'affreux désert de Chita, c'est-à-dire à quarante lieues sud de Cuzco, la capitale de l'empire, et gardant des *moutons* que les conquérants n'introduisirent en Amérique que deux siècles plus tard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cacha du village de Combapata. Pour atteindre ce dernier point, on descend sans cesse, et à mesure qu'on descend la température s'adoucit et quelques bandes de verdures s'étendent au pied des montagnes. Combapata, dont il n'est fait mention dans aucun traité de géographie et qui ne figure encore sur aucune carte connue, est un village d'une soixantaine de feux, situé près d'une rivière assez tapageuse. Sa petite église est des plus proprettes, et le badigeon blanc qui la recouvre, tranche agréablement sur le fond terreux des chaumières de la localité. Un christ de grandeur naturelle, dû au ciseau d'un sculpteur de Huamanga et vénéré des fidèles sous le nom du *Seigneur de Combapata*, décore le maître-autel de cette église. Ce christ a le don des miracles; il a rendu la vue à des aveugles, l'ouïe à des sourds et la parole à des muets. Au dix-huitième siècle, quand les jésuites furent exilés du Pérou, des larmes de sang coulèrent, dit-on, de ses yeux d'émail. Le même prodige se renouvela en 1821, quand le vice-roi la Serna, banni de Lima par les indépendants, se vit contraint de partir pour l'Espagne. Malheureusement pour le Seigneur de Combapata, le christ de Tungasuca, un village voisin, a aussi le don des miracles. Ce dernier, connu sous le nom du *Seigneur d'Añaipampa*, rend fécondes les femmes stériles, guérit les maladies réputées incurables et préserve les moutons du claveau. Comme son émule, le Seigneur de Combapata,



Ruines du temple de Huira-Ccocha.

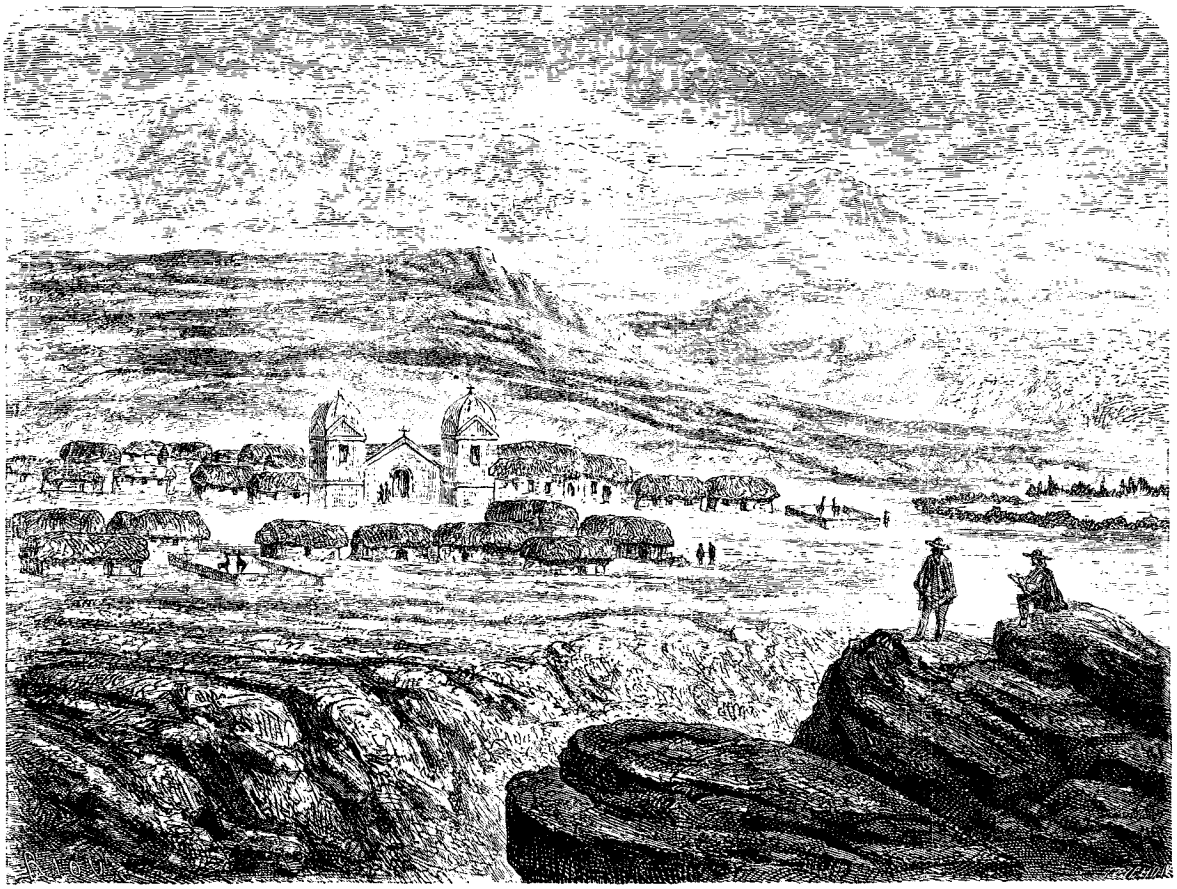
il pleure, à l'occasion, des larmes de sang sur les misères de ce monde. De cette conformité de pouvoirs entre les deux Seigneurs, il est résulté une rivalité haineuse entre les fidèles des deux paroisses. C'est à qui vantera plus haut le christ de son village, en affectant de déprécier celui du village voisin. Maintes fois, dans les solennités bachiques par lesquelles chaque village célèbre la fête de l'Homme-Dieu, on a vu des Indiennes, ivres de fanatisme et d'eau-de-vie, se battre à coups de tête comme des béliers, pour la plus grande gloire de leur Seigneur.

La rivière qui côtoie le village et, sous le nom de rio de Combapata, vient se jeter dans le Huilcamayo, prend sa source sur le versant occidental des Andes du Crucero, entre les provinces de Lampa et de Carabaya. Elle est aurifère, et, quand la fonte des neiges a grossi son cours, elle charrie sous ses flots bourbeux des parcelles d'or détachées des montagnes. Les habitants du pays avaient établi autrefois un lavadero sur ses bords. La pente rapide des terrains qu'elle arrose, donne à ses crues un caractère formidable; c'est moins un torrent qui se précipite, qu'une avalanche qui s'abat brusquement sur la contrée environnante, qu'elle submerge en un instant. Deux ponts de pierre de deux arches, d'une solidité de construction à défier les siècles, ont été emportés successivement par cette rivière. Chacun de ces ponts avait coûté deux mille piastres (10 000 fr.) à la province,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme les ressources de celle-ci sont assez bornées, ses habitants, par mesure d'économie, en sont revenus aux ponts-balançoires en osier tressé, dont leurs aïeux s'étaient servis pendant six siècles.

Ce qui distingue Combapata des autres villages de la Sierra n'est ni son christ miraculeux, ni l'or que charrie sa rivière; c'est la qualité de la chicha que fabriquent ses habitants. Longtemps on ignora par quel procédé les matrones de ce village obtenaient leur bière locale, dont la transparence et l'odeur rappellent le clairet d'Espagne appelé *manzanilla*. Mais ce secret finit par être divulgué; aujourd'hui chacun sait que la qualité de cette chicha est due à la mastication préalable du *guñapo* ou maïs germé avec lequel on la fabrique. L'invention de ce procédé remonte aux anciens Aymaras. Les cabaretières de Cochabamba dans le haut Pérou, descendantes de ces autochthones, l'emploient encore avec succès. Ce procédé, sur lequel nous croyons devoir appeler l'attention des rédacteurs de la *Cuisinière bourgeoise* et des éditeurs de *Recueils utiles*, est des plus simples et des moins dispendieux. Quelques vieillards des deux sexes s'accroupissent autour d'un monceau de maïs concassé; chacun prend au tas une poignée de ce maïs qu'il porte à sa bouche et mâche avec plus ou moins de vigueur et pendant plus ou moins de temps, suivant le degré de vétusté de ses molaires. Quand ce maïs paraît



Village et lagunes de Combapata.

au travailleur suffisamment broyé, il le crache dans sa main et le dépose sur un morceau de cuir placé près de lui et où la cabaretière vient le prendre pour le jeter dans la jarre qui tient lieu de chaudière.

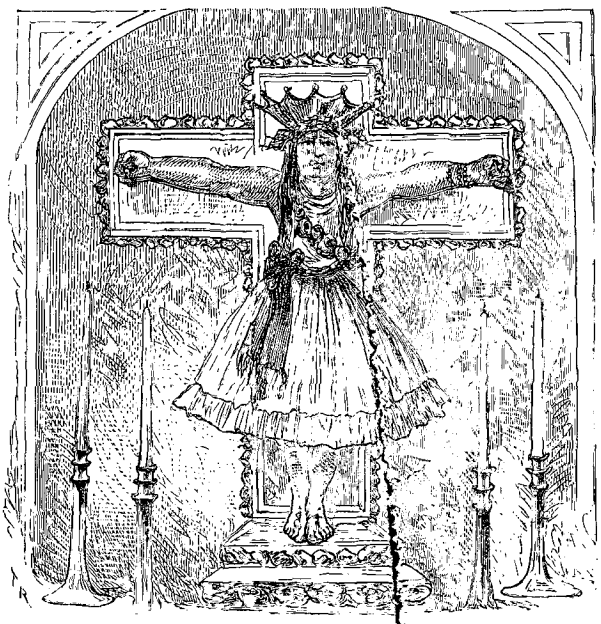
D'après quelques chimistes du pays qui ont analysé la chose, c'est à une addition notable des sucs salivaires et aux sécrétions de la membrane pituitaire qui s'y trouvent mêlées, que le maïs de Combapata doit les qualités précieuses qu'il communique à sa chicha. Je ne saurais dire si la chimie locale a tort ou raison, ayant toujours refusé de goûter à cette bière de la province de Canchis; mais j'avoue m'être arrêté parfois devant les chicherias où on la fabrique, et avoir pris plaisir à regarder les chiqueurs de maïs des deux sexes qui y étaient réunis. Les bouches de ces braves gens, qui s'ouvraient et se refermaient avec une précision mécanique, et cela sans désemparer, me rappelaient, en même temps que la patrie absente, les *dentiers* de Désirabode, s'agitant du matin au soir dans leur cadre vitré.

Au sortir de Combapata on se dirige vers Checcacupi, distant de trois lieues. Checcacupi est un pauvre village d'une trentaine de feux, situé près d'une petite rivière, descendue, comme celle de Combapata, des Andes du Crucero. On traverse cette rivière sur un pont de pierre qui date de l'époque des vice-rois, et laissant derrière soi les provinces limitrophes de Canchis et de Canas, autrefois comprises dans le Corregimiento de Tinta, on entre dans la province de Quispicanchi. Avant de passer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

outre, jetons un rapide coup d'œil sur le passé de la double province que nous abandonnons pour ne la plus revoir.

Longtemps avant l'apparition des Incas au Pérou, deux nations rivales, les Canas et les Cachis, occupaient un territoire de plus de douze cents lieues carrées qui, du nord au sud, s'étendait des Sierras de Chimboya et d'Atun-Quenamari aux plateaux d'Ocoruro, et de l'est à l'ouest, de la Cordillère de Huilcanota au torrent de Chuquicabana. Le Huilcamayo, que nous avons vu naître à Aguas-Calientes et suivi jusqu'à Checcacupi, coupait en deux une partie de ce territoire. Les Canas occupaient dans le nord et l'ouest l'emplacement actuel des villages de Pitumarca, Combapata, Tinta et Yanaoca, et s'étendaient jusqu'aux hauteurs de Pichigua et de Mollocahua, voisines de la rivière Apurimac. Les Canchis habitaient la partie de l'est et du sud comprise entre les villages actuels de Saint-Pierre et Saint-Paul de Cacha, Sicuani et Marangani, jusqu'au plateau de la Raya[1].



Le crucifix de Combapata.

Ces deux nations, fortes d'environ vingt-cinq mille hommes, étaient gouvernées par leurs *curacas* ou chefs respectifs. Leur rivalité, qui remontait à des temps reculés et qui occasionnait entre elles de sanglantes querelles, paraît n'avoir eu d'autre cause que la différence de leur origine et de leur humeur. Les Canas, habitants primitifs de la Sierra-Nevada, tiraient leur nom du volcan de Racchi qui dominait leur territoire et dont ils se vantaient d'être issus, *Cana*, dans l'idiome quechua, veut dire *foyer d'incendie*. Les Canchis étaient venus jadis des régions tempérées qui avoisinent Arequipa. Leur nom rappelait le sol natal, ses pâles fleurs et ses verdures. *Cancha*, en quechua, signifie *enclos* ou *jardin*. A cette différence d'origine s'ajoutait chez ces indigènes la différence du costume, invariablement noir chez les premiers et bariolé chez les seconds.

Le caractère de ces nations cadrait à merveille avec leur nom patronymique. Les Canas, d'une humeur ordinairement sombre et taciturne, mais bouillante et impétueuse à l'occasion, jaloux de leur indépendance au point de tout lui sacrifier, avaient lutté pendant quatre siècles contre l'envahissement des Incas et n'avaient subi le joug de ceux-ci qu'à la suite d'une alliance, où la fille de l'Atun-Cana, chef de leur nation, était devenue une des trois cents femmes de Huayna-Ccapac, douzième empereur de Cuzco. Les Canchis, au contraire, d'un caractère doux et timide, d'un esprit tiède et indécis, comme le climat sous lequel ils étaient nés, s'étaient soumis sans résistance à la domination des Fils du Soleil.

Au seizième siècle, le territoire des Canas et des Canchis fut réuni en une seule province sous le nom de Corregimiento de Tinta, et ces indigènes, qui ne formaient plus qu'un seul et même peuple, passèrent du joug des empereurs sous celui des vice-rois. Pour eux le licou remplaça le collier. Comme leur constitution robuste les rendait propres au travail des mines, ils furent féodalement exploités par leurs nouveaux maîtres. Chaque année, des recruteurs espagnols venaient prélever une dîme au nom de l'État, sur la double population. Les malheureux désignés par le sort se réunissaient devant l'église, pour entendre une messe dite à leur intention et qu'ils étaient tenus de payer eux-mêmes. A l'issue de cette messe, le curé, après avoir reçu leur serment de fidélité et obéissance au roi d'Espagne, les aspergeait d'eau bénite, prononçait sur eux la formule accoutumée : *Vete con Dios*, et leur tournait le dos.

Ces recrues, escortées de parents et d'amis qui répondaient à leurs larmes par des gémissements, prenaient alors le chemin de Cailloma, de Carabava, de Potosi, sites des riches gisements de minerai que les vice-rois du Pérou faisaient exploiter un peu pour leur compte et pour celui du roi d'Espagne. Là, voués aux travaux d'excavation, ces Indiens descendaient dans les *bocaminas* et les *socabons* — puits et galeries — où la privation de l'air pur auquel ils étaient accoutumés et les émanations des gaz délétères leur occasionnaient, disent les docteurs du pays, une espèce d'asthme appelée *chacco* dont ils mouraient dans l'année. Quand cette provision de travailleurs était épuisée par la mort, les représentants de la monarchie espagnole n'avaient qu'à se baisser et prendre au tas humain pour le renouveler.

Les choses durèrent ainsi pendant plus de deux siècles, puis les populations lassées de ce joug accablant se soulevèrent. Les habitants d'Aconcahu, dans la province de Canas, exaspérés par une augmentation du tribut d'or en poudre qu'ils étaient tenus de payer à l'État, s'emparèrent du collecteur espagnol qui le leur réclamait et lui donnèrent à boire de ce métal fondu[1]; puis, pour échapper aux poursuites de la justice, ils

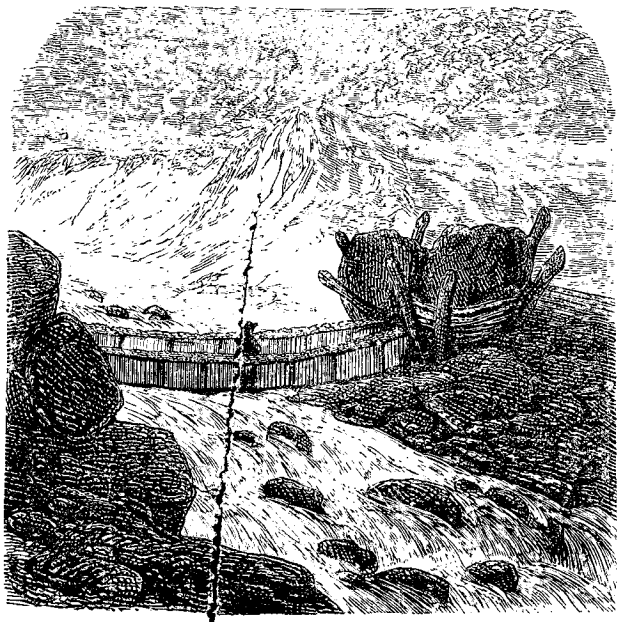
1. Les limites assignées aujourd'hui à ces deux provinces ne rappellent qu'imparfaitement celles de leur ancien territoire.

1. *Para saciar de este modo la sed insaciable del recaudador.* Pour apaiser par ce moyen la soif insatiable du collecteur, dit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abandonnèrent à jamais leur village, dont l'emplacement est encore reconnaissable aujourd'hui. Tupac-Amaru, cacique de Tungasuca, après avoir pendu de sa propre main le corrégidor de Tinta, Antonio Arriega, et soulevé contre les Espagnols la population du pays, fut défait par ceux-ci et périt dans d'atroces supplices. Angulo, Bejar, Pumacahua, Andia, qui succédèrent à Tupac-Amaru, payèrent de leur tête l'œuvre d'émancipation qu'ils avaient entreprise et que neuf ans plus tard Simon Bolivar réalisa dans les plaines d'Ayacucho.

A l'époque où les premiers essais d'affranchissement furent tentés dans la contrée, le Corregimiento de Tinta était divisé en six districts. C'étaient ceux de Sicuani, Tinta, Checca, Checcacupi, Langui et Yauri, lesquels comprenaient vingt-trois villages que leur situation sur la montagne ou dans la plaine, et partant la différence de leur température, avait fait classer en villages d'*en haut* et villages d'*en bas*. Plusieurs de ces villages n'existent plus. D'autres ne sont aujourd'hui que de simples *estencias* (fermes); mais par respect pour leur mémoire et les souvenirs qu'ils rappellent, les statisticiens du pays leur ont conservé depuis quarante ans, dans leurs comptes rendus annuels, et leur conserveront longtemps encore, le rang et la situation qu'ils occupaient jadis. Ainsi, l'illustre grenadier dont s'honore la France continua de figurer après sa mort sur la liste du régiment dont il avait fait partie, et de répondre à l'appel nominal de chaque jour par la voix d'un de ses frères d'armes.



Pont de Cri[illegible]nejos, sur la rivière de Combapata.

Tout en applaudissant à la pensée de ces statisticiens, évidemment inspirés par le plus pur patriotisme et la piété du souvenir, nous ne pouvons nous empêcher de blâmer l'artifice dont ils ont usé, dans leurs annuaires, pour donner à l'Europe en général et aux républiques voisines en particulier une haute idée des forces numériques de la contrée. D'après eux, le chiffre de la population actuelle de chacune des provinces de Canas et Canchis serait celui de la population entière du Corregimiento de Tinta au temps de sa splendeur. Par malheur pour ces messieurs, on sait que de toutes les provinces du bas Pérou, celle de Tinta fut précisément la plus maltraitée pendant la durée de l'occupation espagnole. Sa population, décimée tour à tour par les épidémies, les subsides de la Mita, les enrôlements forcés, les émigrations volontaires, les exigences du pouvoir spirituel et les révolutions politiques, ne comptait en 1792 que trente-six mille trois cent quatorze individus; en 1820, elle avait atteint le chiffre de trente-six mille neuf cent soixante-huit; en 1836, celui de trente-sept mille deux cent dix-huit. Or, cette même population qui, en quarante-trois ans, ne s'était augmentée que de neuf cent quatre individus, vient d'atteindre subitement le chiffre de soixante-cinq mille! — Pareille hyperbole serait à peine admise chez un poëte, et considérée chez un prosateur comme un excès d'emphase et une redonnance de mauvais goût; à plus forte raison chez un faiseur de statistique, pour qui la vérité doit toujours être nue comme au sortir du puits.

En quittant le village de Combapata, il avait été convenu avec Ñor Medina que nous passerions la nuit à Checcacupi, et que le lendemain nous pousserions jusqu'à Huaro, en doublant l'étape et traversant, sans nous y arrêter, les villages de Quiquijana et d'Urcos. Un voyage dans la Cordillère, s'il paraît monotone et soporifique au lecteur qui le lit, le paraît bien plus encore au voyageur qui l'effectue. Où le premier commodément assis, convenablement restauré, les pieds chauds et le coude appuyé sur sa table, se contente de bâiller et de tourner rapidement les pages du livre, afin d'arriver plus tôt à la fin, le second maugrée et enrage de ne voir autour de lui, durant des semaines entières, que des pierres et des êtres pétrifiés, d'avoir à subir dans la même journée le froid et la chaleur, la grêle, la neige et la pluie, le tonnerre et les éclairs, sans compter la faim, la soif et la fatigue, les déceptions de tout genre et les insectes parasites qui l'attendent à la couchée. Encore si, pour abréger son martyre, ce voyageur avait la facilité qu'on a chez nous de tripler les relais et de brûler le pavé de la route! mais cette ressource lui est interdite. D'abord la route qu'il suit n'a point de pavés, ensuite en surmenant la mule qui le porte, il courrait risque de la voir rester en chemin et d'y rester lui-même. Il faut donc qu'il contienne son impatience et qu'il se résigne à ne marcher qu'à pas comptés dans la voie fatale où, comme les âmes pécheresses d'Alighieri, il doit traverser des zones purificatoires et des cercles d'épreuves avant de jouir du repos. Tout au plus, dans le cours de

naïvement Pedro Celestino Florez, qui rapporte ce fait dans un opuscule intitulé : *Patriotismo y amor á la libertad*. L'honnête écrivain ajoute en manière de réflexion : *L'oppression des mandataires du pouvoir et le manque de justice dans un pays, poussent souvent les opprimés à commettre ces choses fâcheuses, qui méritent d'être excusées, eu égard aux circonstances.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son odyssée, est-il permis à l'infortuné de jurer de par tous les diables, ou de bénir la Providence, selon qu'il a le ventre vide et peu d'espoir de le remplir, ou qu'accroupi devant le feu d'une hutte postale, il écoute avec ravissement le murmure de son souper qui bout dans la marmite.

J'ai dit que nous devions terminer la journée à Checcacupi. Mais chemin faisant et tout en causant de choses indifférentes avec mon guide, je songeais à part moi que Checcacupi, à en juger par la stérilité de ses environs, ne devait offrir aucune ressource, et que nous en serions réduits à nous mettre au lit sans souper, ce qui me paraissait infiniment triste. Or, comme le lendemain nous devions passer de la rive droite de Huilcamayo sur la rive gauche, et suivre désormais cette dernière jusqu'à Cuzco, l'idée me vint d'effectuer sur-le-champ cette traversée et de pousser jusqu'à Acopia, où nous avions quelque chance de trouver à la fois le gîte et le souper. Comme c'était un trajet de deux lieues à faire encore, je me gardai bien de communiquer mon idée à Ñor Medina, qui n'eût pas manqué de prétendre que ses mules, éreintées par douze lieues de Cordillère équivalant à dix-huit lieues de plaine, boitaient des quatre jambes et soupiraient après le repos du corral, comme le cerf altéré de l'Écriture après les sources vives : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum.* Nous continuâmes donc notre marche. Arrivés par le travers de San Juan, petit hameau orné d'une lagune, mon guide s'étant arrêté en me priant de passer outre, je profitai de l'incident pour descendre vers la rivière et chercher un endroit guéable.



Mastication du maïs.

Un lit de cailloux jonché de grosses pierres se dessinait sous la transparence de l'eau. J'y poussai résolûment ma mule. Nor Medina, debout sur la hauteur, vit ce changement d'itinéraire. Sans prendre le temps de rajuster ses grègues, il enfourcha sa monture et accourut au galop.

« Où va donc monsieur? me cria-t-il.

— Vous le voyez, dis-je, je passe le Huilcamayo : *Kubos aneriphto.* Puisse, comme à César, le destin m'être favorable!

— Mais la rivière est pleine de trous! mais vous allez vous noyer et estropier ma mule! »

A ce cri d'une âme vénale, je ne répondis que par un geste d'épaules; ce que voyant, mon guide entra dans la rivière et m'eut bientôt rejoint.

« Pourquoi monsieur a-t-il pris ce chemin? » me demanda-t-il assez brusquement.

La question de Ñor Medina était si naturelle, que je fus tenté d'y répondre que la peur de souper de mémoire à Checcacupi m'avait poussé à passer la rivière. Mais le ton dont cette question était faite, arrêta sur mes lèvres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la confidence près d'éclore. Je regardai l'homme du haut en bas et lui répondis :

« J'ai pris ce chemin pour des raisons particulières.

— Ah ! fit-il; et où va monsieur de ce pas?

— A Acopia.

— A Acopia?

— A Acopia !

— Cela suffit. Dès que monsieur a des raisons particulières pour aller à Acopia, il est de mon devoir de me conformer à ces raisons et de le suivre. »

Il achevait à peine, que sa mule pirouettait sur les pierres glissantes, et dans les efforts qu'elle faisait pour garder l'équilibre, nous mouillait tous les deux des pieds à la tête.

Une aspersion dans la Cordillère n'est jamais agréable; mais malgré l'impression glaciale que m'occasionna celle-ci, je ne pus m'empêcher de rire en voyant Ñor Medina, dont la bile était allumée, chercher querelle à sa monture et la qualifier de *sans cœur* et de *propre à rien*, injure à laquelle une mule est particulièrement sensible, soit parce qu'elle indique un certain mépris pour la bête, ou qu'on l'accompagne habituellement de quelques coups de bride.

Nous touchâmes à l'autre rive. Après nous être épongés de notre mieux, nous nous mîmes en marche, laissant à notre gauche Saint-Jean et sa lagune d'où sort un ruisseau qui se rend au Huilcamayo. Si, comme l'avait dit précédemment Ñor Medina, son devoir était de me suivre, je dois dire à sa louange qu'il le remplit, mais en mettant entre nous deux une distance de trente pas géométriques qui me fit comprendre qu'il boudait. L'arriero péruvien est éminemment susceptible. Un rien le choque; il est froissé d'une vétille. Son humeur est un lac limpide qui se ride au moindre zéphyr. Le seul fait de passer d'une rive à l'autre du Huilcamayo sans prendre conseil de mon guide, avait suffi pour le blesser et l'indisposer contre moi. Par égard pour ma qualité de voyageur payant, je m'abstins de le rappeler près de moi et le laissai cheminer à sa guise. Nous arrivâmes à Acopia sans avoir échangé une parole.

QUATRIÈME ÉTAPE

D'ACOPIA A CUZCO.

Dissertation sur la province de Quispicanchi que le lecteur peut passer sans la lire. — Acopia, ses pseudo-ruines et ses tartes. — Une hospitalité compromettante. — Bibiana et Maria Salomé. — Qui prouve jusqu'à l'évidence que tous les hommes, égaux devant la mort, ne le sont pas devant les puces.

Le village d'Acopia appartient à la province de Quespicanchi ou Quispicanchi, selon l'orthographe adoptée par les statisticiens modernes et les rédacteurs du *Calendario*. Les limites de cette province sont assez indécises, le gouvernement péruvien n'ayant pas encore eu le temps d'y envoyer des géomètres et des arpenteurs chargés de ramener sa superficie au carré métrique. Tout ce que nous pouvons en dire, géographiquement parlant, c'est qu'elle est enclavée dans les provinces de Paucartampu, d'Urubamba, de Paruro, de Cotabamba, de Chumbihuilcas, de Canas y Canchis, qu'à l'est, au delà de la Cordillère orientale, elle comprend les vallées de Marcapata, d'Ayapata, d'Asaroma, et s'étend à travers des régions encore inexplorées jusqu'aux frontières de la Bolivie et du Brésil.

La population civilisée ou soi-disant telle de cet immense territoire s'élève à peine à quarante mille âmes. Quant aux tribus sauvages qui vivent au bord de ses fleuves ou sur la lisière de ses forêts, elles ne sont pas aussi nombreuses qu'on semble le croire en Europe. En général, les voyageurs qui ont traité de l'anthropologie américaine[1] ont singulièrement enflé le chiffre de la population de ses Peaux-Rouges. Cette exagération a deux causes qu'il importe de signaler. D'abord, l'amour-propre du voyageur qui tient toujours à prouver au public qu'après avoir entassé Pélion sur Ossa, il est parvenu à trouver l'eau qui chante et l'oiseau qui parle, vainement cherchés par ses devanciers; ensuite, l'inexactitude calculée des notes et des documents fournis au même voyageur par les habitants du pays, lesquels, lorsqu'on les interroge sur leur compte, se gonflent aussitôt comme la grenouille de la fable, afin de donner d'eux-mêmes une plus haute idée. *Vanitas vanitatum, omnia vanitas.* Revenons à Quispicanchi, qui fut jadis le nom d'une nation et qui n'est plus aujourd'hui qu'un nom de province.

Au milieu du onzième siècle, après que Manco-Capac, chef de la dynastie du Soleil, eut fondé Cuzco et fait de la cité naissante la capitale de son empire, la première croisade qu'il entreprit pour rallier au culte d'Hélios-Churi les tribus autochthones qui vivaient éparses dans la Cordillère fut celle de Collasuyu[1]. Les Quespicanchis, les Muynas, les Urcos, les Quehuares, les Cavinas et les Ayamarcas[2] occupaient alors dans cette direction un territoire d'environ cinq cents lieues carrées. Ces naturels accoururent à la voix de Manco, et ravis de la

1. D'Orbigny, dans son œuvre intitulée : *L'homme américain*, a gonflé à plaisir le total de ses chiffres et greffé sur le tronc ando-péruvien des rameaux inconnnus. Ainsi les habitants du village d'Apolobamba dans la vallée orientale de ce nom, Indiens et Cholos de la Sierra pour la plupart, sont devenus sous sa plume la tribu des *Apolistas;* des Cholos et métis de Paucartampu, il a fait la tribu des *Paucartambinos;* des *Chunchos* (nom générique des sauvages au Pérou), une caste distincte, etc., etc.

1. De *suyu*, direction ; direction du *Collao* ou territoire des Indiens *Collas*. C'est une des quatre divisions primitives de l'empire, établies par Manco-Capac et correspondant aux quatre aires du vent : *chincha-suyu* (nord), *colla-suyu* (sud), *anti-suyu* (est), *cunti-suyu* (ouest).

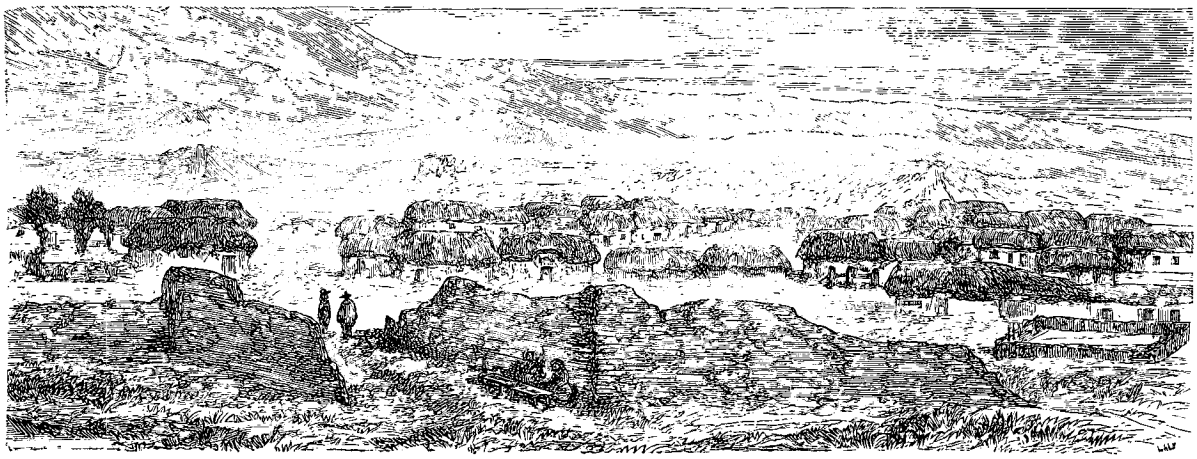
2. Toutes ces tribus, parfaitement distinctes avant l'établissement des Incas, se mêlèrent et se confondirent sous le règne de ces derniers avec la grande famille Aymara-Quechua. Les villages de la Sierra, auxquels ces castes autochthones ont laissé leur nom, sont situés sur le territoire qu'elles occupaient au dixième siècle, avant l'apparition de Manco-Capac.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

douceur et de l'onction de ses paroles, — au dire de ses biographes, notre Inca parlait d'or comme Jean Chrysostome, — ils l'écoutèrent avec docilité. Manco les entretint d'une foule de choses, que nous regrettons vivement de ne pouvoir intercaler dans notre texte pour lui donner plus de couleur locale. Après leur avoir fait comprendre que le culte du Soleil était préférable à celui des troncs d'arbres, des couleuvres et des crapauds qu'adoraient ces Indiens, il leur apprit à se bâtir des huttes, car la plupart étaient troglodytes et, comme les chinchillas de leur pays, vivaient dans des terriers. Lorsqu'il les jugea convenablement dégrossis et suffisamment pénétrés des avantages de la civilisation sur la barbarie, il les réunit dans une quarantaine de villages échelonnés sur la ligne divisoire de Collasuyu et fit d'eux ses sujets et ses tributaires.

Manco-Capac, que les historiens espagnols ont gratifié de deux visages comme Janus, l'un bonasse, l'autre rusé, ne s'en tint pas là à l'égard de ces indigènes. Pour leur donner une marque de son estime et témoigner en même temps vis-à-vis des races futures qu'ils étaient les premiers idolâtres de la Sierra, dont les yeux de l'esprit se fussent ouverts à la lumière du Soleil, il leur conféra, au moyen de quitus équivalant à nos lettres patentes, des titres de noblesse, des honneurs et des dignités transmissibles à leurs descendants. Les uns eurent la faculté de couper carrément leurs cheveux sur le front pour se distinguer du vulgaire, les autres de les laisser flotter au gré du vent; ceux-ci d'allonger le lobe de leurs oreilles d'un demi-pied, ceux-là de les percer et d'y suspendre, soit un morceau de jonc, une rondelle en bois ou un bout de roseau, soit une houppe ou un poupon de laine multicolore. Faveur appréciée autant qu'appréciable, ajoutent entre parenthèses les historiens de la *Conquête*, et dont ces naturels se montrèrent toujours reconnaissants.

Les conquérants espagnols affectèrent de retirer brutalement à ces Indiens les houppes, les pompons et autres affiquets qui témoignaient chez eux d'une noblesse de cinq siècles. Leurs railleries à l'égard des



Village d'Acopia.

grands dignitaires quechuas, dont les oreilles pendaient jusqu'à l'épaule, empêchèrent la descendance de ceux-ci de se les allonger. Sous le futile prétexte qu'on ne pouvait les approcher sans s'exposer à des démangeaisons désagréables, Pizarre et ses lieutenants firent couper aux *curacas*, gouverneurs de villages, la chevelure luxuriante et vierge du peigne qui servait à les distinguer de leurs administrés. Avec l'abolition des privilégss capillaires se perdirent les vieilles modes et les vieilles coutumes. Le régime de la force brutale régna sans contrôle. Au collier rembourré que portait l'Indien du temps des Incas, l'Espagne substitua un lourd carcan de fer hérissé de pointes. Les populations, décimées par le sabre, épuisées par les exactions et les travaux des mines, s'éteignirent ou émigrèrent, abandonnant le chaume, les toisons de lama et les trois pierres calcinées qui représentaient pour elles la demeure, la couche et le foyer domestiques. Aujourd'hui quel archéologue, si patient et si minutieux qu'on le suppose, pourrait, même en s'aidant de ses lunettes et des textes de Garcilaso, Valera, Acosta, Cieça de Léon, Zarate, Torquemada et autres chroniqueurs, retrouver sur le chemin impérial de Collasuyu, dans un périmètre de trois lieues, la trace des quarante villages qu'on y comptait au milieu du seizième siècle!

La province de Quispicanchi, qui n'a gardé de sa splendeur passée que les ruines d'un aqueduc, est divisée à cette heure en quatre districts, lesquels renferment trois bourgades et une vingtaine de villages. Ces villages se ressemblent tous. Leur température seule diffère, selon qu'ils sont placés dans une gorge (*quebrada*) comme ceux de Huaro, d'Andahuaylillas, d'Oropesa, situés dans la *puna* comme ceux de Mosoc-Llacta et de Pomacanchi, ou édifiés au pied des Andes neigeuses comme ceux d'Ocongate et de Sangarara.

Le village d'Acopia, que nous venions d'atteindre, doit à sa situation exceptionnelle au bas d'un plateau et à l'entrée d'une quebrada, un climat exceptionnel aussi. Nous nous ferons comprendre en ajoutant que le vent y fait rage, qu'il tonne et pleut assez souvent, qu'il grêle et qu'il neige parfois, mais que l'eau n'y passe jamais de l'état liquide à l'état solide.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Devant ce morne pueblo que les gens du pays qualifient de bourgade, s'élèvent de chaque côté du chemin les pans d'une muraille en terre (*tapia*), haute de quelques pieds, ébréchée à son sommet et d'un joli ton de momie chauffé de bitume. Ces débris d'un mur de clôture qui date de vingt ans à peine, ont un faux air d'antiquité auquel un voyageur enthousiaste et novice pourrait se laisser prendre. Comme je ne suis ni novice ni enthousiaste, je ne m'y trompai pas et passai près des pseudo-ruines sans leur accorder un regard. Toute mon attention d'ailleurs était concentrée sur des pyramides de tartes, que deux Indiennes dont c'est là l'industrie avaient élevées sur des bancs de bois, à l'entrée du village et de façon à provoquer la gourmandise des passants. En mettant pied à terre devant les marchandes qui m'adressèrent simultanément ce doux sourire commercial, charme du serpent sur l'oiseau, que l'industriel jette à la pratique, je fis une réflexion : c'est que la route étant peu fréquentée, la pâtisserie locale que j'avais sous les yeux avait dû rester exposée pendant un mois ou deux aux injures de l'air. La couche de poussière qui la recouvrait et ce racornissement singulier que le temps fait subir aux choses, autorisaient en quelque sorte cette supposition ; mais un estomac affamé s'arrête-t-il à ces vétilles ! Sans daigner m'informer de l'époque précise à laquelle remontait la fabrication des susdites tartes, j'en achetai bien vite une demi-douzaine à raison d'un réal la pièce. J'époussetai une d'elles avec mon mouchoir et j'y mordis à belles dents. Deux bouchées passèrent sans encombre; à la troisième bouchée, je m'arrêtai court. Un indéfinissable mélange de senteurs et de saveurs hétérogènes me soulevait le cœur. Machinalement, je fourrai les doigts dans la tarte et j'en retirai tour à tour des olives noires, des tranches d'oignon, de petits carrés de fromage et des feuilles de menthe. Tout cela était englué dè caramel et de saindoux. J'eus le secret de mes nausées. Comme Ñor Medina avait pris les devants et trottait déjà dans le village, je ne pus le gratifier de cette pâtisserie et regagner par ce moyen ses bonnes grâces. Pour m'en débarrasser, je la fis manger à ma mule, au grand scandale des deux marchandes qui me regardaient faire d'un air courroucé.



Marchandes de tartes, à Acopia.

Ce bel exploit accompli, je remontai sur la bête et me lançai à la poursuite de mon guide que j'eus bientôt rejoint. Alors, sans nous dire un seul mot, mais mus tous deux par la même pensée, celle du gîte et du souper, nous nous mîmes en quête d'une demeure hospitalière où l'on consentît à nous héberger, Acopia n'ayant ni caravansérail, ni tampu, ni hôtellerie à offrir aux infortunés voyageurs. Nous tournâmes quelque temps autour des chaumières, les examinant de la base au faîte, sans parvenir à fixer notre choix. La plupart de ces demeures étaient singulièrement délabrées et la vermine devait y foisonner. Deux ou trois d'entre elles, qui se recommandaient par un chaume neuf et une couche de chaux passée sur leur façade, s'étaient brutalement fermées à notre approche. La situation devenait d'autant plus critique, que le jour allait nous manquer pour continuer nos recherches. Déjà le soleil avait disparu ; l'horizon se nuançait de teintes violettes; des vapeurs s'élevaient lentement du sol et flottaient autour du village dont l'ombre estompait les contours. Jamais crépuscule ne m'avait semblé si lugubre.

Comme nous repassions pour la troisième fois dans une ruelle fangeuse, bordée d'un côté par des façades de chaumières, de l'autre par le mur d'un parc à moutons, une porte un peu vermoulue s'ouvrit discrètement et une femme tenant entre son pouce et son index un bout de chandelle, m'apparut comme la personnification de cette hospitalité tant cherchée. « Je n'irai pas plus loin, » pensai-je en arrêtant ma mule devant l'inconnue, qui répondit à mon salut par un charmant sourire. Cette femme me plut par son air bienveillant et sa propreté scrupuleuse. Ses cheveux étaient peignés avec soin et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lustrés au suif de mouton. Une llicla de laine blanche bordée d'un ruban rose voilait sans les cacher son sein et ses épaules; sa jupe se perdait dans l'ombre, mais la main qui tenait le suif et le bras nu auquel s'attachait cette main, étaient gros, charnus, frappés de fossettes et témoignaient d'une santé robuste.

Flattée de l'examen dont elle était l'objet de la part d'un homme à peau blanche, — c'est de moi que j'entends parler; mon guide avait la peau couleur de nèfle, — l'inconnue sourit de nouveau, et façonnant sa bouche en cœur :

« Que cherchez-vous donc à cette heure, mon bon seigneur? me demanda-t-elle en voix de fausset.

— Un toit pour abriter ma tête et un chupé pour apaiser ma faim, » lui répondis-je de ma voix naturelle.

Comme la femme était en train de m'assurer que je trouverais chez elle, et à meilleur compte que partout ailleurs, le couvert et le vivre que je souhaitais, je regardai Ñor Medina, qui depuis notre traversée du Huilcamayo n'avait pas encore desserré les dents. L'expression de son visage était parfaitement maussade et ses sourcils touffus et grisonnants me parurent plus rapprochés que de coutume. Je n'eus pas le temps de m'en étonner, distrait que je fus aussitôt de cet examen par des chuchotements et des éclats de rire qui partaient du seuil des maisons voisines, dont mon colloque avec la femme à la llicla blanche paraissait avoir éveillé l'attention.



Une Huarmipampayrunacuna.

Sans m'arrêter à ce que ces manifestations pouvaient avoir de blessant pour moi, je sautai à bas de ma mule. Au même instant, une voix dont le timbre clair révélait une personne du beau sexe, prononça distinctement ces mots étranges :

« Ne les tondez pas de trop court, la Templadora.

— Tas de filous! » murmura l'inconnue, à qui probablement cette recommandation était adressée.

« Qu'est-ce que cela signifie? demandai-je, en regardant tour à tour ma future hôtesse et Ñor Medina dont les deux sourcils n'en faisaient plus qu'un.

— Cela signifie, me répondit la femme, que j'ai pour voisins de mauvaises gens qui font ce qu'ils peuvent pour me retirer le pain de la bouche, sous prétexte que je ne suis pas du pays. Mais entrez donc chez moi, mon bon seigneur, reprit-elle aussitôt avec son bienveillant sourire.

— N'entrez pas, monsieur! me dit vivement Ñor Medina; et vous, la femme, ajouta-t-il en regardant l'inconnue d'un air courroucé, allez à cent millions de diables! Nous sommes d'honnêtes voyageurs qui passons notre chemin et nous n'avons rien à démêler avec des chuchumecas de votre espèce! »

Ces mots étaient à peine prononcés que, pareils à la formule de l'exorcisme qui rompt un enchantement ténébreux, ils rétablissaient la situation sous son jour véritable, l'inconnue nous tirait la langue, soufflait brusquement sa chandelle et nous jetait sa porte sur le nez.

Je fus quelques secondes à me remettre.

« Quoi! dis-je enfin à Ñor Medina, cette femme souriante et si bien peignée, c'était une sorcière....

— Oui, monsieur, me répliqua-t-il sans me laisser le temps d'achever ma phrase, c'était un piége que Satan vous tendait! »

« A combien de périls un voyageur n'est-il pas exposé! » murmurai-je en manière d'apophthegme!

Tout en remerciant Dieu de la protection visible qu'il m'avait accordée en cette circonstance, je ne pus m'empêcher de remarquer qu'il faisait nuit et qu'une solitude morne régnait dans Acopia. Mon guide avait repris sa marche à travers les rues; je le suivis l'oreille basse. « Eh quoi! me disais je à moi-même en tournant autour des chaumières, je viens de triompher du démon, j'ai su rompre tout pacte avec l'iniquité, ainsi que le veut Jean Racine, et pour récompense de mon honnêteté, je ne souperai pas ce soir et je n'aurai d'autre oreiller que le dur pavé de la route! Vertu, n'es-tu donc qu'un vain mot! » Une exclamation de Ñor Medina interrompit ce monologue, il venait de découvrir une chicheria. Par l'huis entr'ouvert on apercevait deux matrones grosses, grasses, luisantes, accroupies devant une jarre et faisant bouillir leur chicha, à l'aide de torches de paille que l'une façonnait et que l'autre allumait; les fonds du tableau et la plupart des accessoires étaient voilés par la fumée.

« Si vous le trouvez bon, nous passerons la nuit ici, » me dit mon guide.

Le gîte avait un air suspect; mais la nuit devenait de plus en plus froide et toute hésitation eût été ridicule. J'approuvai donc par un signe de tête la motion de Ñor Medina, et sautant à bas de ma mule j'entrai bravement dans le cabaret. Au bruit de ferraille de mes lourds éperons chiliens, une troupe de cochons d'Inde que la chaleur et la clarté du feu avaient attirés près de l'âtre, se débandèrent avec des grognements d'effroi. Les chicheras, un peu surprises de mon apparition, cessèrent un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

instant d'alimenter leur eu de paille pour s'enquérir du motif qui m'amenait chez elles à pareille heure. Peu de mots me suffirent pour le leur apprendre et débattre avec elles le prix de la couchée et du souper. Moyennant quatre réaux que je donnai d'avance, elles consentirent à nous abandonner pour y passer la nuit, un angle de leur chicheria et à nous préparer un repas quelconque. En outre, elles indiquèrent à Ñor Medina un parc à bêtes situé dans le voisinage et où nos montures trouveraient à défaut de fourrage, quelques individus de leur famille avec lesquels elles pourraient hennir. A notre air abattu, les braves femmes jugeant que nous tombions d'inanition, s'empressèrent de remplir d'eau une marmite et d'ajouter à ce liquide les divers ingrédients dont se compose un chupé péruvien dans la Cordillère. Pour hâter sa cuisson, je m'assis près du feu que j'entretins à l'aide de poignées de paille que nos hôtesses me tendaient tour à tour. La franchise de mes manières plut à ces femmes et m'attira leur confiance. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que je savais déjà qu'elles étaient veuves et s'appelaient l'une Bibiana, l'autre Maria Salomé, qu'elles n'avaient ni rentes ni biens au soleil, et gagnaient leur vie à fabriquer de la chicha qu'elles vendaient aux habitants d'Acopia et aux péons des estancias voisines. De mon côté, et pour ne pas rester en compte avec elles, je leur racontai les diverses péripéties de mon entrée dans le village, depuis l'épisode des tartes jusqu'à l'hospitalité compromettante que m'avait offerte une femme du nom de Templadora.

« *Santissima Virgen!* exclama Bibiana en se signant et baisant son pouce, vous avez parlé à cette excommuniée, à cette vagabonde venue on ne sait d'où?

— Dame, fis-je, que voulez-vous! quand on est étranger et qu'on ne connaît pas les gens! A première vue, cette femme m'avait semblé chrétienne et bonne catholique.

— Si catholique, ajouta Maria Salomé, que si j'étais gobernador ou seulement alcade, je la forcerais de quitter Acopia dans les vingt-quatre heures; de pareilles créatures sont la honte de notre sexe! »

Je regardai du coin de l'œil mon interlocutrice; évidemment la pauvre femme se flattait : ce sexe dont elle parlait était aussi ardu à déchiffrer chez elle qu'une cartouche hiéroglyphique du temps de Touthmosis. « Après tout, me dis-je, la forme s'altère, le fond persiste; le visage a beau se flétrir, le dos se voûter, les jambes devenir cagneuses; le cœur, comme la giroflée des ruines, n'en continue pas moins de verdoyer et de fleurir, quand tout est mort autour de lui. Qui sait si cette chichera à tournure d'hippopotame n'a pas sous la couche de graisse qui l'enveloppe un cœur de jeune fille plein d'illusions, de tendresse et d'amour?... »

Pendant que je rêvais ainsi, le potage bouillait avec furie. Au bout d'un moment, Bibiania y ayant goûté, nous annonça qu'il était cuit à point et retira la marmite du feu. Je m'assis à terre; mon guide prit place en face de moi, nous mimes ie potage entre nos jambes et, pourvus chacun d'une cuiller de bois que la cabaretière venait de nous remettre après l'avoir préalablement essuyée avec sa pipe, nous nous escrimâmes de notre mieux.

Ce repas terminé, je songeai, par égard pour la bienséance, à fabriquer une cloison qui, partageant en deux la chambre banale, nous isolât complétement de nos hôtesses. Des lambeaux de serge et de vieux torchons qu'elles me prêtèrent, non sans rire de ma pudeur, et que je suspendis à une ficelle, m'en facilitèrent le moyen. Quand ce fut fait, mon guide et moi nous dressâmes fraternellement nos lits côte à côte, et enveloppés jusqu'aux yeux dans nos couvertures, nous attendîmes que Morphée effeuillât sur nous ses pavots. Déjà une torpeur langoureuse avait paralysé mon esprit et ma langue, et mes paupières venaient de se fermer. quand deux corps agiles et velus, dont le contact douillet me fit frissonner, passèrent simultanément sur mon visage; chacun de ces corps traînait après lui une queue. Au cri d'horreur que je poussai, les veuves accoururent et Ñor Medina se mit sur son séant.

« Il y a des rats ici! m'écriai-je.

— Pas possible! fit mon guide.

— Ce sont nos cochons d'Inde que monsieur aura pris pour des rats, dit une des femmes.

— Est-ce que les cochons d'Inde ont une queue? exclamai-je.

— Ah! pour ça non, dit Ñor Medina; mais à supposer que ce soient des rats, ajouta-t-il, le cri que monsieur vient de jeter a dû les effrayer si fort, qu'il y a cent à parier contre un qu'ils ne reviendront plus. »

Je trouvai la réflexion assez sensée et je me recouchai. Quelques minutes se passèrent, puis il me sembla que des milliers d'aiguilles m'entraient brusquement dans la chair. Comme chaque piqûre se produisait à la fois sur toutes les parties de mon corps, mes deux mains ne pouvaient suffire à repousser les attaques de l'ennemi auquel j'avais affaire. En désespoir de cause, je me roulai sur mon grabat avec de telles exclamations de rage, que Ñor Medina s'éveilla de nouveau.

« Monsieur a le sommeil bien agité, me dit-il.

— Eh! malheureux, lui répliquai-je, est-ce que je puis fermer l'œil seulement; je suis dévoré par les puces! »

En m'entendant, les chicheras se mirent à rire.

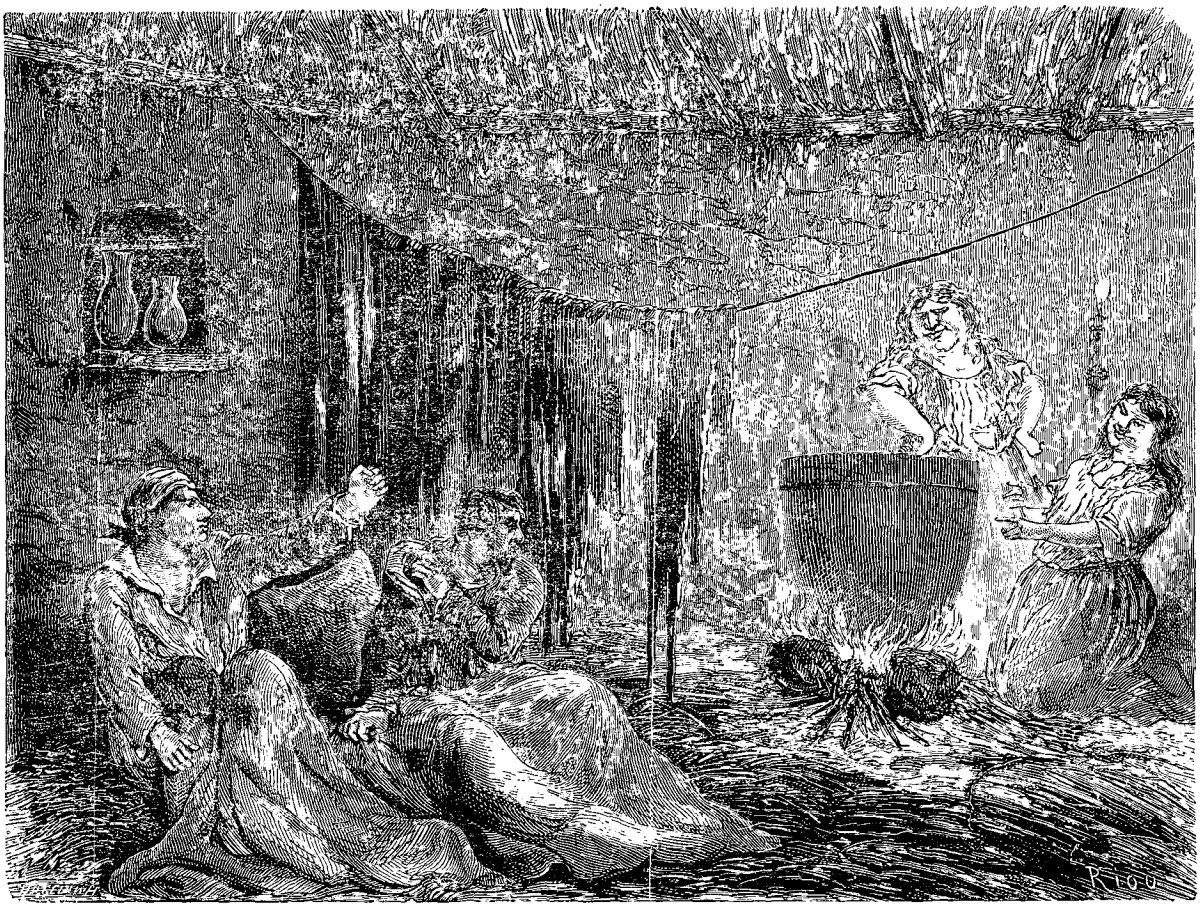
« Ah ! dit l'une d'elles, ce monsieur qui s'étonne d'avoir des puces; mais tout le monde en a dans la Sierra, le riche aussi bien que le pauvre; les puces c'est comme la mort, nul n'en est exempt. »

Dans la disposition d'esprit et de corps où j'étais, cet aphorisme me parut si stupide et en même temps m'exaspéra si fort, qu'il s'en fallut de peu que je n'apostrophasse rudement la commère qui me l'adressait comme fiche de consolation. Toutefois je me contins et j'essayai de m'endormir; mais je n'y réussis que lorsque l'ennemi, suffisamment gorgé du plus pur de mon sang, eut cessé ses attaques. Alors je m'affaisai sur moi-même comme une lourde masse et dormis d'un sommeil de plomb. Le lendemain, quand je consultai mon miroir de poche, je fus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

effrayé de l'image qu'il me présenta. J'avais le teint livide, les yeux bouffis et le visage plus tatoué que celui de Chingacook le Mohican. Par opposition, la peau de Ñor Medina était unie comme un velours et n'offrait aucune trace de piqûre; j'en inférai, malgré le dire des matrones, que les hommes, réellement égaux devant la mort, ne l'étaient pas du tout devant les puces, puisque les infernales bêtes, qui m'avaient dévoré, avaient cru devoir épargner mon guide.

Le soleil avait dépassé l'horizon quand nous songeâmes à nous remettre en marche. Ñor Medina alla chercher nos mules et commença de les seller. Comme il était en train de harnacher la mienne, un bout de cuir qui tenait à la sangle se rompit ou se décousit, je ne sais lequel. Pendant qu'il empruntait à nos hôtesses une aiguille et du fil pour réparer cette avarie, j'allai faire un tour dans le village. Ma mauvaise étoile, ou plutôt mon ignorance de la localité, me conduisit précisément dans la rue où la veille j'étais parvenu, comme l'humble Joseph et le fier Hippolyte, à sortir vainqueur du combat livré à mes sens. Quelques ménagères, debout sur le seuil des maisons, sourirent en m'apercevant et se mirent à chuchoter. Je compris sur-le-champ qu'elles s'entretenaient de cette aventure; mais, fort de mon innocence, je passai fièrement devant les commères sans les honorer d'un salut. Tout en songeant que la réputation de l'homme



Une nuit de torture.

est un cristal que peut ternir le moindre souffle, je dépassai sans m'en apercevoir les maisons d'Acopia et me trouvai bientôt dans la campagne, si l'on peut donner ce nom à une suite de terrains montueux, jonchés de pierres et hérissés çà et là de maigres buissons; deux lacs que j'entrevis à quelque distance, et vers lesquels je me dirigeai, allongèrent d'autant ma promenade. Tous deux étaient placés à fleur de terre, aucune touffe d'herbe, si grêle qu'elle fût, n'embellissait leurs bords, nul palmipède ne folâtrait à leur surface et leurs eaux immobiles semblaient recouvertes d'une pellicule. Je tournai le dos aux deux lacs et revins sur mes pas. Mon guide, qui avait terminé sa besogne, commençait à s'étonner de mon absence prolongée. Nous prîmes congé de Bibiana et de Maria Salomé, que leurs éclats de rire de la nuit avaient singulièrement abaissées dans mon estime, et nous nous éloignâmes de leur infernale demeure.

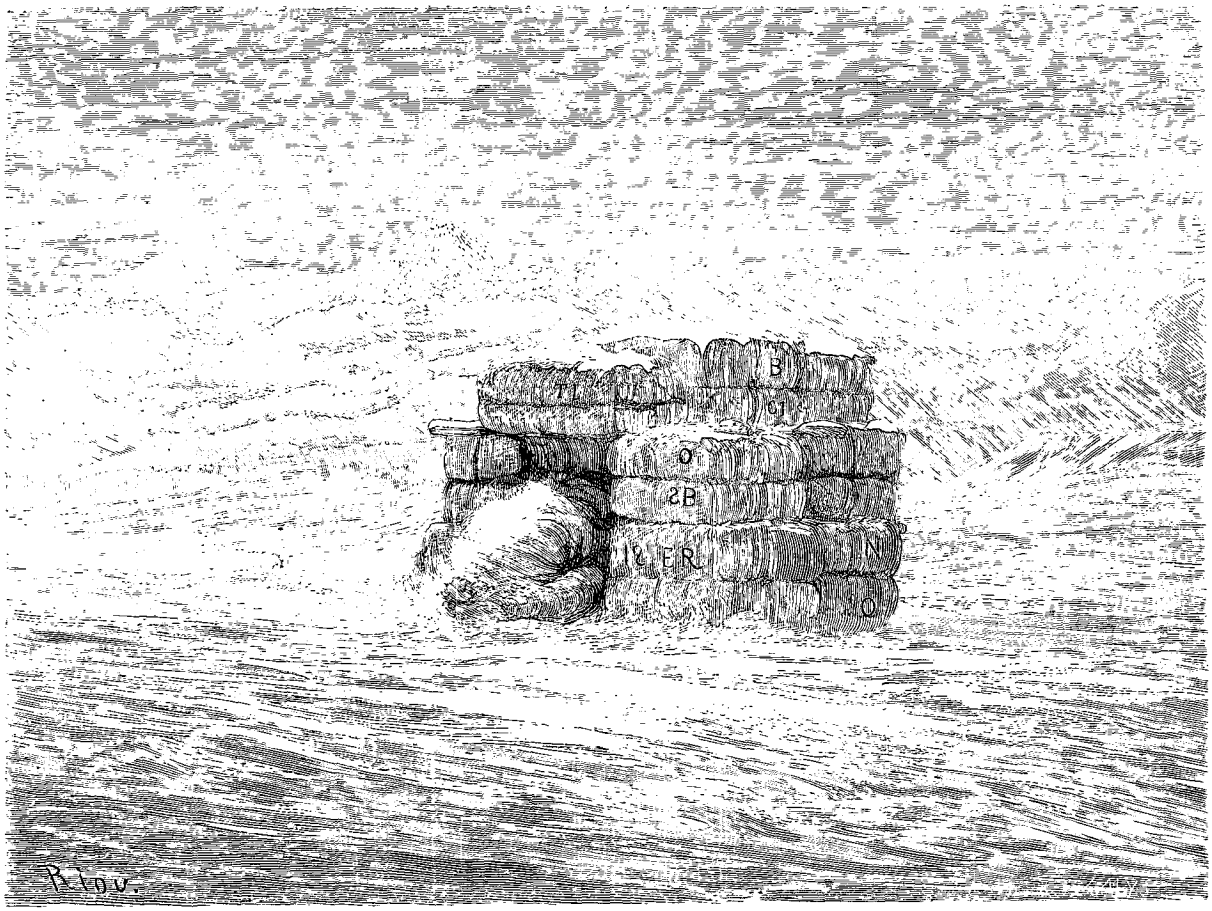
La journée s'annonçait sous de riants auspices; le ciel était pur, le soleil brillant, la température assez douce. Bien que nous ne sussions pas encore où nous déjeunerions, cette ignorance n'avait pour nous rien de pénible; le double aspect de la terre et du ciel suffisait pour le moment à notre estomac, et leur sérénité réagissant sur notre humeur, la colorait de reflets chatoyants et de nuances irisées.

Sous le coup de cet épanouissement moral, nous cau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sions, mon guide et moi, comme de vieux amis ; il me parlait commerce, je lui parlais botanique. De Mercure à Flore, la distance n'est pas très-grande, et malgré quelques coq-à-l'âne, nous nous comprenions parfaitement bien ; nous fîmes ainsi deux lieues sans nous en apercevoir, tant cette conversation à bâtons rompus nous semblait charmante. Ce trajet parcouru, nous commençâmes à ressentir une certaine lassitude. Après quelques bâillements énergiques, chacun de nous cessa de parler pour s'entretenir avec ses propres pensées.

La vue des sites que nous traversions, et que je ne devais plus revoir, tempérait par degrés la gaieté des miennes. Nous approchions de la quebrada de Cuzco et je me rappelais l'époque heureuse et déjà reculée où je l'avais franchie pour la première fois en compagnie d'une troupe joyeuse. Mes compagnons de route étaient des muletiers qui voyageaient à petites journées. Nous nous étions rencontrés à soixante-cinq lieues d'Acopia, entre Putina et Petanzos, et mutuellement charmés de cette rencontre qui nous avait paru providentielle, nous ne nous étions plus quittés. Quelques bouteilles de tafia avec lesquelles j'avais payé ma bienvenue, m'avaient



Une chambre à coucher dans la Cordillère.

gagné le cœur de mes nouveaux amis. Pendant dix-sept jours que dura le voyage, ils ne cessèrent de m'appeler *patron*. Ce titre honorifique, qui chatouillait ma vanité, leur valut un second pourboire quand sonna l'heure des adieux. Toujours chantant, riant, sacrant, nous côtoyâmes la chaîne du Crucero, blanche de frimas du faîte à la base pendant toute l'année. Que de bons gros mots lâchés en commun durant ces jours de marche ! que de longues nuits passées côte à côte au milieu des neiges de la Sierra ! Habituellement nous nous arrêtions au coucher du soleil. On allumait un feu de crottin sec, on plaçait de champ la marmite, on soupait de fèves bouillies ou de pommes de terre cuites avec du fromage mou. Quand l'heure du sommeil était sonnée à toutes les paupières, mes compagnons rapprochaient leurs colis de manière à former les trois murs d'une hutte ; trois bâtons placés en travers supportaient la toiture ; sous cet abri commode, mais exigu, car il ne couvrait que mon torse, je me glissais à quatre pattes. En un clin d'œil j'étais endormi.

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un morceau de la quebrada de Cuzco.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

QUATRIÈME ÉTAPE.

D'ACOPIA A CUZCO.

Un rêve de bonheur. — La quebrada de Cuzco. — Andajes et ses boudins aux pistaches. — La chingana de Qquerohuasi. — Une carrière du temps où l'impératrice Mama Ocllo Huaco filait. — Traité de botanique à la portée de tout le monde. — Le voyageur pleure sa jeunesse passée et ses illusions perdues. — Qu'un muletier peut être à la fois herboriste et logicien. — Quiquijana et les cailloux de sa rivière. — Qui traite d'Urcos, chef-lieu de la province de Quispicanchi. — Le lac la Mohina et sa chaîne d'or. — Zoologie et arboriculture. — Huaro, son clocher, son coq et son buffet d'orgues. — Vallées et villages caractérisés en passant par un mot quelconque. — Oropesa, la bourgade héroïque. — Le voyageur se brouille pour la seconde fois avec son guide. — Croquis de San Jeronimo. — San Sebastian et ses familles nobles. — L'arbre des adieux. — Du couvent de la Recoleta, de son prieur et de ses moines. — Le Corridor du ciel et la Chaire-du-Diable. — Une chambre monolithe.

Pendant mon sommeil le baromètre descendait à tempête; le vent mugissait, la foudre grondait, les éclairs brillaient, le ciel, comme dit l'Écriture, ouvrait ses cataractes; je rêvais d'idylles, de prés verts et de clairs ruisseaux; le lendemain, à mon réveil, j'avais un pied de neige sur les jambes, édredon immaculé tout aussi chaud que du duvet d'eider! Cette belle vie eut un terme. Nous atteignîmes Tungasuca et nous nous dirigeâmes vers Cuzco en prenant par la quebrada de ce nom. Là m'attendaient des plaisirs sur lesquels je ne comptais pas. Décembre allait finir, l'été commençait dans la Cordillère, de splendides liliacées entr'ouvraient de tous côtés leurs corolles peintes. La jeunesse est vaine et présomptueuse; je crus un moment que la Flore de l'Entre-Sierra étalait en minaudant, pour me captiver, les doux trésors de sa corbeille; à chaque pas, une merveille végétale m'arrachait un cri d'enthousiasme, les muletiers, qui ne comprenaient rien à mon exaltation phytologique, me crurent d'abord un peu fou, mais je leur expliquai la chose; et comme ma passion pour les plantes de leur pays leur parut flatteuse pour leur amour-propre national, chacun d'eux, rivalisant de zèle, se mit à me cueillir des fleurs et m'en apportait à brassées. D'Andajes à Urcos, je recueillis des échantillons admirables; je retrouvai toutes les espèces connues et j'en ajoutai de nouvelles au catalogue des savants. Ce magnifique herbier qui devait à jamais assure ma gloire, fut brouté par une de nos mules entre Huaro et Oropesa; je faillis en perdre la tête; mais en songeant que la nature, symbolisée par le phénix, se consume et renaît de ses propres cendres, et que les plantes dont je venais de perdre un spécimen refleuriraient l'année suivante, je parvins à me consoler. Huit ans s'écoulèrent. Chaque année, quand le printemps faisait place à l'été, en quelque endroit que je me trouvasse, un besoin d'émigration, de locomotion, de déplacement, venait tout à coup m'assaillir; des désirs inquiets s'éveillaient en moi; j'enviais le sort de l'oiseau et les deux ailes dont sont pourvues ses omoplates. Comme lui, j'eusse voulu prendre mon vol et m'aller poser au milieu des cerros pour y refaire ma moisson odorante; mais la chose était impossible!

Comme un lecteur, intrigué par ce préambule, pourrait avoir l'idée de dérouler une carte de l'Amérique ou de parcourir les comptes rendus que tout voyageur officiel doit à son ministre, et cela pour se renseigner sur notre quebrada de Cuzco, nous nous hâtons de l'avertir que les atlas et les rapports se taisent sur son compte et qu'aucun tracé d'elle n'exista jamais dans les cartons d'un ministère; omission regrettable, mais qu'il est facile de réparer.

La quebrada de Cuzco, que les Indiens appellent communément *Atunquebrada* — la maîtresse quebrada — est une gorge sinueuse formée par le rapprochement d'une double chaîne de cerros qui naissent entre Acopia et Andajes, et se dirigent du sud-sud-est au nord-nord-ouest, sur une étendue d'environ quinze lieues et une largeur variable entre cinquante et cinq cents mètres. Accidentée çà et là, par un village, un lac, une courbe de la rivière, cette gorge s'interrompt un moment et va recommencer plus loin, pareille aux tronçons d'un serpent coupé qui se rejoignent. Aux alentours d'Oropesa, elle s'évase brusquement, et ses deux chaînes parallèles, après avoir décrit dans le nord-ouest et le sud-est une molle courbe, se réunissent à quatre lieues de là, et forment comme un rempart circulaire à la plaine au fond de laquelle est assise la ville de Cuzco. Tel est, à peu de chose près, le tracé orographique de cette gorge, qui, dans son parcours, varie souvent d'aspect et change plusieurs fois de nom.

Avec sa configuration déjà remarquable, la quebrada de Cuzco jouit en tout temps d'une température relative-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225 et la note 2.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment douce qui dans l'été s'élève jusqu'à 20 à 22 degrés. A cette époque, la grande fonte des neiges dans la Cordillère y fait naître d'humbles rivières, qui la parcourent, l'arrosent et la fertilisent pendant un mois ou deux. Toutes ces rivières se rendent sans bruit au Huilcamayo. D'invinsibles rigoles sillonnent les versants des cerros et ressuscitent mille végétations charmantes, larves et chrysalides qui depuis l'an passé dormaient dans leurs cocons obscurs et dont la chaleur et l'humidité combinées vont faire autant de beaux insectes et de papillons radieux. La fraîcheur du sol et le suintement de la pierre donnent aux herbes, aux mousses, aux lichens qui les recouvrent un lustre humide et velouté. Tout se reprend à vivre pendant cette délicieuse saison : les friquets, les merles, les tourterelles en profitent pour contracter des unions éphémères ; on les voit se poursuivre, s'agacer de l'œil et du bec, se déclarer leurs flammes respectives à l'aide de pépiements, de sifflements et de roucoulements, et conclure en suspendant leurs nids aux ombrages.

Devant cette esquisse au fusain de la quebrada de Cuzco, on doit comprendre maintenant que son souvenir me fut cher. J'avais hâte en effet de revoir un à un les lieux où tant de fois j'avais fait halte avec les muletiers d'Azangaro : ici pour gravir le versant d'un cerro et cueillir une fleur charmante ; là pour allumer un feu de bûchettes et peler les patates du déjeuner ; plus loin pour dresser notre campement, desseller les mules et déployer ma tente ; je dis tente, par euphonie et pour arrondir ma période, car cette tente, comme on sait, n'était qu'un amas de ballots.

Plus d'une heure s'était écoulée depuis notre entrée dans la susdite quebrada, et non-seulement je n'avais encore retrouvé aucun des sites d'autrefois, mais j'avais cherché vainement certaines plantes qui m'étaient bien connues et que je savais devoir croître en tel ou tel endroit. Déjà nous approchions du village d'Andajes et des buissons noircis, échevelés et sans feuillage ; de pâles gramens, des mousses jaunies, un sol crevassé par la sécheresse, étaient les seuls détails que j'eusse relevés. Naturellement, je pensai qu'après huit ans d'absence



Andajes.

ma mémoire me servait mal, que nous n'avions pas encore atteint la partie fertile de la quebrada, et cette idée me fit prendre patience jusqu'à Andajes, où nous nous arrêtâmes pour acheter un pain grossier et des *morcillas*, boudins locaux dans la préparation desquels il entre avec du lard et du sang de mouton, du piment, du baume, des pistaches de terre[1] et de la cannelle.

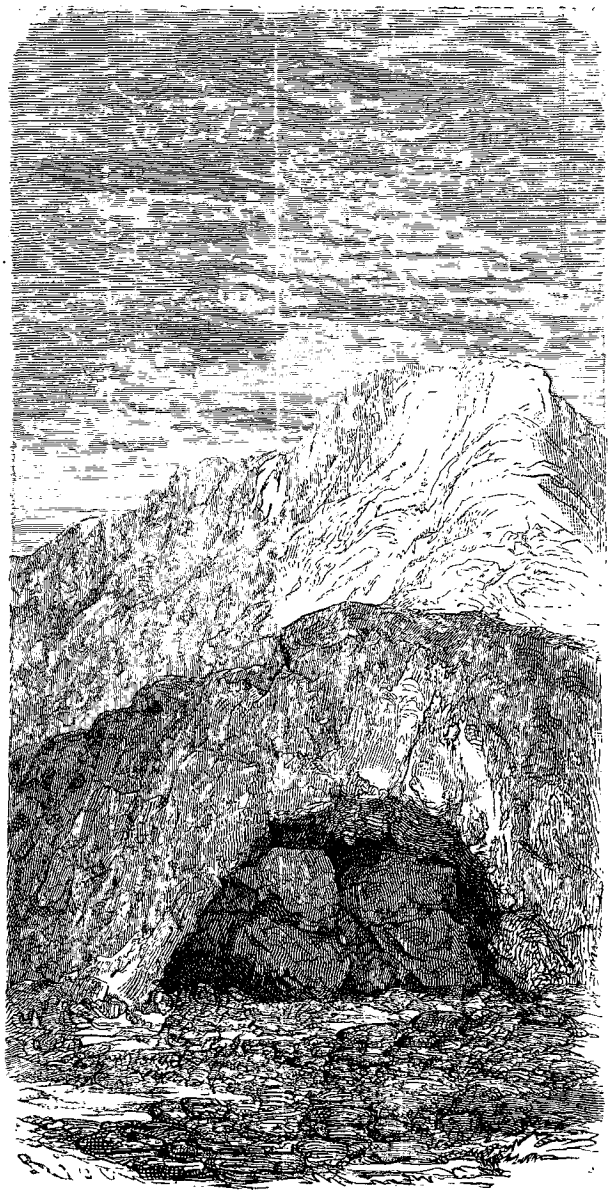
Andajes est un village de quarante feux, qui se recommande à l'attention des statisticiens par son école ouverte à la jeunesse, et la *pulperia*, — dépôt de liqueurs, de chandelles et d'épiceries, — où nous achetâmes des aliments. Andajes a de plus sa légende et son souterrain comme un château d'Anne Radcliffe. En face du village, sur la rive droite du Huilcamayo, et dans les flancs du cerro Qquerohuasi, se trouve une chingana, conduit tortueux et profond où les habitants du pays prétendent qu'à l'époque de la conquête, les Indiens cachèrent d'immenses trésors, pour les soustraire à la rapacité des soldats de Pizare. Nombre d'industriels, affriandés par cette tradition, ont cherché longtemps ces richesses, mais sans pouvoir les découvrir. Le dernier d'entre eux, Gaditan d'origine et du nom de Vidagura, parvint jusqu'à l'extrémité de la chingana, qui dit-on, était fort étroite. Comme il était occupé à en sonder les parois, une pierre énorme se détacha de la voûte et ferma l'ouverture du souterrain ; le pauvre Chapeton fut pris dans cette souricière.

A un quart de lieue nord-nord-ouest d'Andajes, sur la rive gauche du Huilcamayo et dans le voisinage de la petite lagune de Santa Lucia, la quebrada de Cuzco s'échancre tout à coup et laisse voir au milieu des cerros un entassement de pierres énormes d'une rectitude parfaite et d'une netteté d'arêtes singulière. La montagne, criblée d'excavations carrées d'où ces blocs ont été tirés, semble avoir laissé fuir ses entrailles de toutes parts. Dans ce prodigieux amas de quadrilatères, un passant doué d'imagination peut aisément se figurer les assises de quelque Ninive inconnue ou les débris d'un Memphis auxquels personne n'avait songé : leurs pylônes, vastes propylées, stèles altières, orifices béants des spéos,

1. Appelées *mani* par les habitants. C'est l'*arachys hypogæa* des botanistes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

noires cavités des syringes, rien ne manque à la chose. Pour qu'elle devînt une cité du bon vieux temps dans le genre d'Ollantay-Tampu, il suffirait d'un mémoire archéologique étourdiment adressé par quelque voyageur à la troisième classe de l'Institut. Nous nous hâtons de prévenir l'erreur en déclarant que la prétendue ville n'est qu'une carrière du temps de la *Gentilidad*, et ses débris, de simples pierres à l'extraction desquelles étaient jadis condamnées à travailler, comme les Athéniens captifs aux latomies de Syracuse, les populations remuantes qui tentaient de secouer le joug des Incas.



La chingana de Qquerohuasi.

L'antique carrière resta bientôt derrière nous. Tout en trottant et mordant tour à tour à mon pain bis et à mon boudin aux pistaches, j'examinais attentivement le paysage, demandant aux terrains, aux pierres, aux buissons qui défilaient successivement sous mes yeux, s'ils n'étaient pas ceux que j'avais connus autrefois. Comme une pareille recherche m'obligeait forcément à lever, à baisser, à retourner la tête, Nor Medina, surpris de ce manége, me demanda si j'avais perdu quelque chose en chemin.

« J'ai perdu la trace de mes souvenirs, » lui répondis-je.

Au regard singulier que me jeta l'homme, je jugeai que s'il m'avait entendu, il ne m'avait pas compris, et pour rendre ma pensée plus saisissable, j'ajoutai : « Je cherche des plantes et je n'en trouve pas.

— *Vaya pues!* fit-il avec un gros rire; mais il y en a partout des plantes! que monsieur prenne la peine de regarder. » Alors me montrant de la main des touffes de feuilles recroquevillées, des hampes jaunies, des tiges sèches qui s'élevaient au bord du chemin sur les talus : « Voilà, me dit-il, le huaranhuay dont les racines servent de combustible aux Indiens des hauteurs, le puquincha, avec les fleurs duquel les femmes teignent en jaune leurs llicllas et leurs jupes, la parsehuayta qui leur donne une couleur violette, et l'ayrampu une couleur rose. Cette plante que monsieur peut voir au pied de ce rocher, c'est la marfil qui coupe la fièvre, et plus loin cette autre, c'est la pilli qui calme la toux. Voici l'amancaës que les Espagnols appellent le lis des Incas[1], et la queratica qu'ils nomment la salive de Notre-Dame. Eh! tenez, voilà encore la calahuala, la hualhua, la huanchaca, sans compter la chichipa qui donne un bon goût aux potages, et le sacharapacay qui ramone et nettoie le *duodeno* des personnes chargées de bile. »

Je sautai vivement à bas de ma mule et j'allai regarder de près et palper un peu les momies végétales que mon guide appelait des plantes. Après un examen de quelques minutes, j'étais parvenu à reconnaître la famille, le genre et l'espèce auxquels chacune d'elles avait appartenu; je dis *avait*, car ces corolles amorphes et ces pétales incolores ne ressemblaient pas plus aux fleurs brillantes que j'avais admirées, qu'un cadavre rongé par les vers du sépulcre ne ressemble à la femme dont notre cœur fut un jour passionnément épris.

La vue de ce charnier végétal où tant de beautés délicates, charmantes, parfumées, pourrissaient pêle-mêle, avait assombri mon humeur naguère si riante; de lugubres visions passaient et repassaient dans mon esprit. « Seigneur, me disais-je, où vont l'homme et la fleur, et quel lien mystérieux unit le berceau à la tombe! »

Au bout d'un moment, mon guide, étonné du silence que je gardais, s'avisa de remarquer tout haut que je lui semblais triste. « A quoi songe monsieur? me demanda-t-il.

— Je songe, lui répondis-je, à la brièveté de l'existence et au néant des choses; je songe encore que Job est un

1. Les botanistes qui ont succédé à Ruiz et Pavon, et à leur exemple, les horticulteurs ont donné le nom de lis des Incas aux diverses variétés d'alstrœmères originaires du Pérou et du Chili. C'est à tort. La seule liliacée que les Péruviens appellent lis des Incas est, comme nous l'avons dit plus haut, le *narcissus amancaës*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

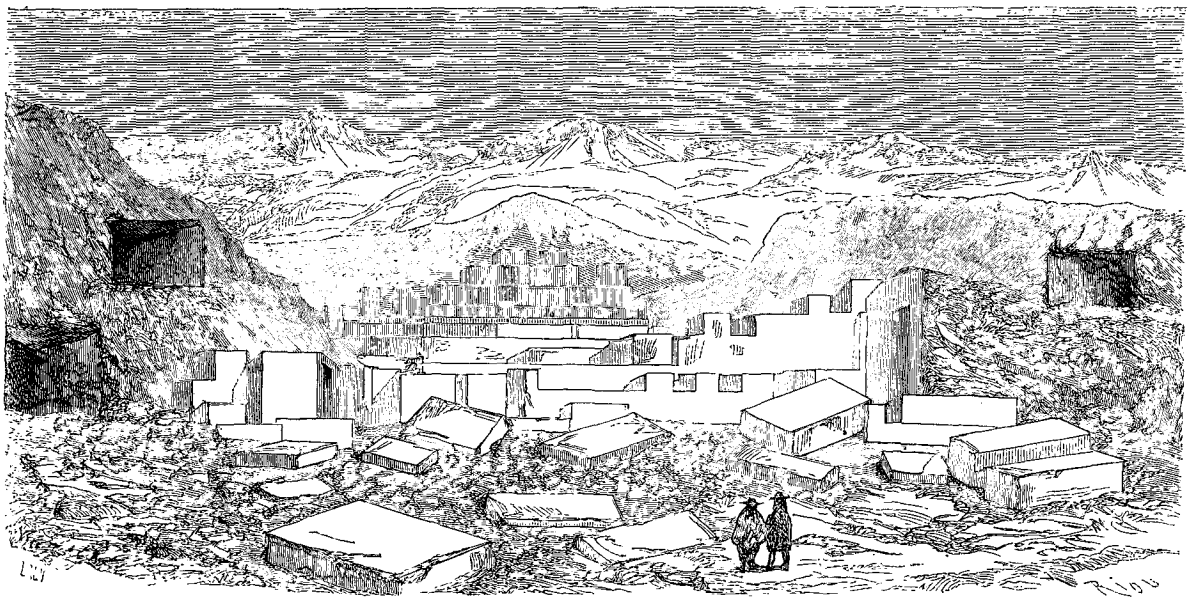
très-grand poëte et qui a eu raison de consacrer cent pages à comparer la durée de l'homme ici-bas à celle du brin d'herbe. Il y aura huit ans, vienne la Saint-Sylvestre, poursuivis-je et comme me parlant à moi-même, que je passai par ici pour la première fois. J'étais jeune, ardent, enthousiaste; la nature entière semblait me sourire; tout me faisait fête et me saluait au passage, les ruisseaux coulaient, les oiseaux chantaient, les fleurs s'entr'ouvraient. Aujourd'hui cette même nature me regarde passer d'un air rechigné, les ruisseaux n'ont plus une goutte d'eau, les oiseaux ont pris leur volée et les fleurs aux vives nuances sont devenues couleur d'amadou.... *ô gioventu primavera della vita!* »

Ces réflexions philosophiques étaient de celles qu'on écoute par politesse, mais auxquelles on ne répond pas; toutefois Nor Medina crut devoir y répondre.

« Dans tout ce que vient de dire monsieur, me dit-il, je n'ai bien compris qu'une chose : c'est qu'il était passé par ici vers la Saint-Sylvestre; or, comme à cette époque on était en été, il n'est pas étonnant qu'il ait trouvé de l'eau, des oiseaux et des fleurs. Aujourd'hui que nous y passons en juillet, c'est-à-dire en hiver, il ne doit pas être étonné de n'y trouver rien. »

Je regardai mon interlocuteur du coin de l'œil. « Mais ce diable d'homme a raison, pensai-je, et son appréciation me paraît exacte. Seulement, où la raison et l'exactitude vont-elles se nicher? » A partir de cette heure, Nor Medina grandit considérablement dans mon esprit. Chemin faisant, si je ne lui avouai pas le cas que je faisais de ses lumières, ce fut uniquement pour ne pas lui donner de lui-même une idée trop avantageuse et l'exposer plus tard à pécher par orgueil.

Suffisamment réconfortés par le déjeuner fait en route, nous traversâmes sans nous y arrêter la bourgade de Quiquijana, que les chartes péruviennes qualifient de cité très-fidèle. Cette façon hispano-américaine



Carrière du temps des Incas.

d'honorer les villes en attachant à leur nom une flamboyante épithète, serait assez de notre goût, si le Pérou n'en abusait un peu. Ainsi, il suffit qu'un village se soit montré sympathique à tel prétendant au fauteuil de la présidence et qu'il ait manifesté cette sympathie par le don secret d'un millier de piastres fait à l'individu pour l'aider à soutenir ses prétentions, pour que ce village reçoive plus tard, comme récompense, le titre de *fidèle*, d'*héroïque* ou de *bien méritant*. L'existence politique du prétendant devenu président a beau n'avoir que la durée des roses, le village ennobli par lui n'en continue pas moins de tenir orgueilleusement le haut du pavé. C'est là le côté vicieux de la chose. En fait de caprice, de monde, d'engouement passager, la cause cessant, l'effet devrait cesser aussi; or la nomination d'un président ne fut jamais qu'une affaire de mode. Interrogez à cet égard le sexe aimable du Pérou!

Quiquijana, la très-fidèle, n'est qu'un amas de maisons un peu prétentieuses, un peu jetées à l'aventure. La tuile rouge brille sur la toiture de cinq ou six d'entre elles, les autres n'ont qu'un humble chaume. Le paysage qui sert de cadre à ces maisons est assez pittoresque avec ses montagnes à croupes rondes et ses grands partis d'ombre et de lumière. Çà et là des cultures, des vergers clos de murs, que dépassent les têtes des pommiers, des merisiers, des cognassiers, seuls arbres fruitiers qu'offre la contrée, égayent, en la complétant, la physionomie du tableau; ajoutons que le Huilcamayo[1] passe

1. A partir de Quiquijana, le Huilcamayo prend le nom de rio de Quiquijana, qu'il conserve jusqu'à Urcos, où il prend celui de ce village. Le dernier voyageur français qui a traversé cette contrée donne par erreur à notre rivière le nom de rio d'Urubamba, et cela à vingt-six lieues en amont de cette bourgade. C'est déjà bien assez que les rivières au Pérou empruntent le nom d'un village en passant devant lui, sans qu'il soit besoin de le leur donner longtemps à l'avance. Or, avant de s'appeler rio d'Urubamba, le Huilcamayo, à partir de Quiquijana, porte tour à tour six noms différents.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au milieu de la bourgade et la divise en deux quartiers, qu'un pont de pierre, bâti depuis quelques années seulement, fait communiquer l'un avec l'autre.

Un détail auquel je ne m'étais jamais arrêté jusqu'alors et dont je fus frappé cette fois en traversant Quiquijana, c'est la largeur de la quebrada où coule le Huilcamayo. Ce vaste lit qu'il occupe au temps de ses crues était à sec en ce moment et jonché de plus de cailloux que le ciel n'a d'étoiles fixes et d'astres errants. De l'orgueilleuse rivière, si bruyante et si tapageuse pendant l'été, il ne restait qu'un gentil ruisselet qui coulait sans bruit sous l'arche centrale du pont de pierre, léchant de son eau cristalline des galets de porphyre noir. J'avais arrêté ma mule pour examiner la chose à mon aise; l'impression qu'elle me causa et qui me revient à cette heure fut un étonnement presque voisin de l'incrédulité; je me demandai comment une si petite rivière pouvait occuper tant d'espace et y rouler tant de cailloux. Les voies de Dieu sont impénétrables!

La contrée située au nord de Quiquijana est fertile et bien cultivée; la luzerne verdoie dans les bas-fonds, le maïs et le blé tapissent les pentes bien exposées, la pomme de terre occupe les plateaux, l'orge et le *chenopodium quinoa* succèdent plus haut à ce tubercule : tout le paysage, jusqu'à Urcos, distant de quatre lieues, a l'allure honnête et patriarcale d'un bon fermier; rien de violent et de heurté dans les contours, rien de tranché dans les nuances; c'est lourd, calme et satisfaisant.

Le chemin qu'on suit a de molles ondulations, des endroits sablés, de jolis carrés d'herbe verte et de touffes de graminées qui font des forêts vierges aux fourmis. La température, de plus en plus douce, semble inviter le voyageur à descendre de sa monture, à mettre bas chapeau, veste et souliers, et à marcher nu-pieds, en fumant un cigare sur le gazon douillet qui borde le chemin. Son esprit agréablement distrait par ce qui l'entoure, l'empêche de sentir la fatigue et de compter les kilomètres qui le séparent du but; il se trouve rendu à Urcos quand il s'en croyait encore loin.

Urcos est le chef-lieu de la province de Quispicanchi. C'est un gros village édifié sur une éminence et dont les maisons laissent beaucoup à désirer sous le double rapport de l'architecture et de la propreté. Urcos possède néanmoins deux choses relativement curieuses : sa lagune et sa vallée. Sa lagune, appelée la *Mohina*, s'étend au bas de l'éminence qui sert de piédouche au village; un sentier en zigzag, tracé plutôt que creusé, dans la paroi du roc, coupée à pic de ce côté et d'une hauteur d'environ trois cents mètres, permet aux habitants de la localité de communiquer avec leur lagune.



Alstræmères de la quebrado de Cuzco.

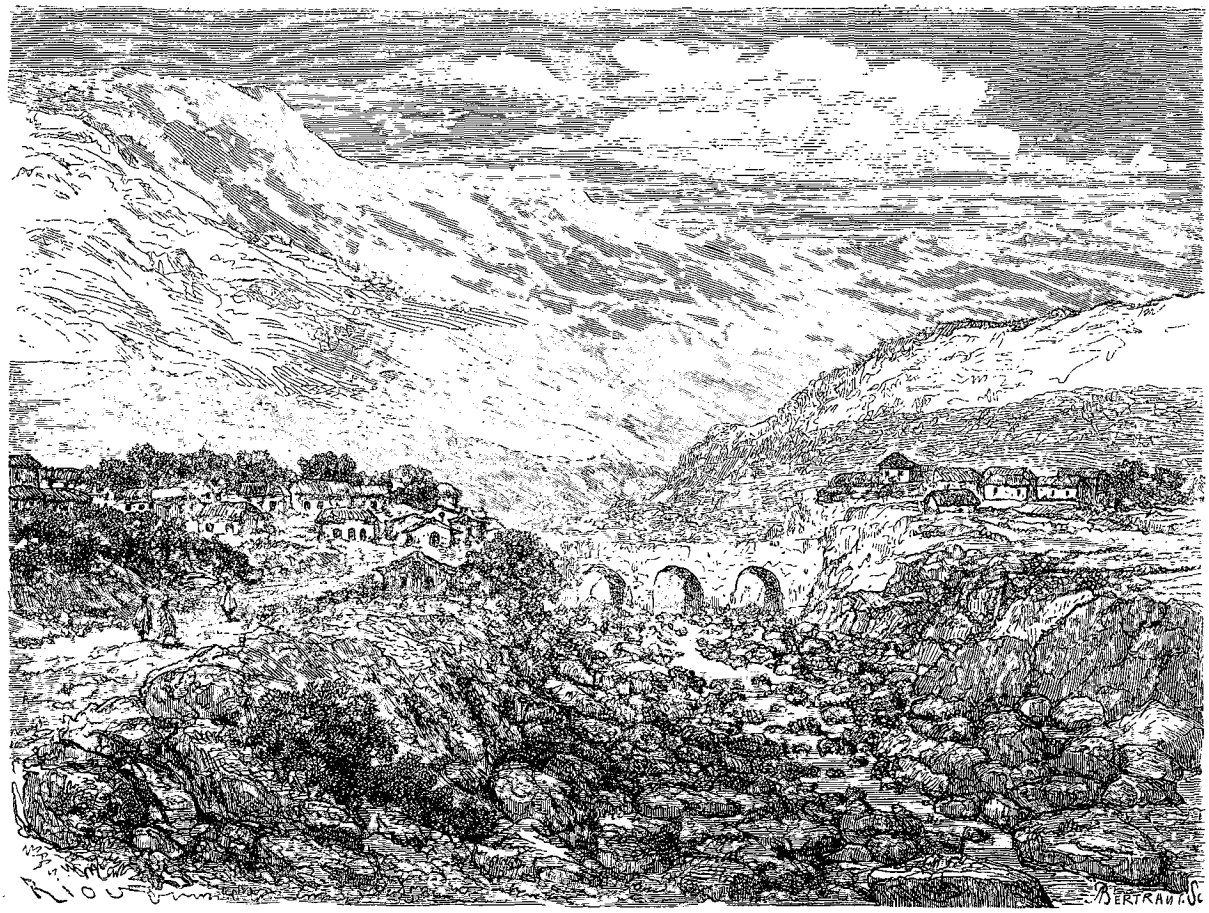
La Mohina, entourée d'un demi-cercle de hautes montagnes et dont les eaux sont à la fois amères et saumâtres, peut avoir une lieue de circuit. Sa profondeur varie de quinze à vingt-deux brasses. Des joncs, des roseaux, et de loin en loin quelques buissons ras, lui font une verte ceinture. Des sarcelles rousses, des grèbes, des huananas, gros canards au plumage brun, animent sa surface. Le jour, quand le ciel est serein et que le soleil illumine et pénètre de ses traits d'or cette nappe dormante, elle est d'un effet ravissant. La nuit, quand tout est calme, que la lune l'effleure de ses rayons d'argent et que les montagnes voisines y jettent une ombre portée, elle est plus ravissante encore.

Une tradition du pays, que le touriste européen auquel on la raconte ne manque pas, de retour chez les siens, d'intercaler dans son récit, cette tradition place au fond de la Mohina la chaîne d'or que le douzième Inca Huayna Capac fit fabriquer à l'occasion de la première coupe de cheveux d'Inti-Cusi Huallpa, son fils aîné (*Aliud* Huascar). Ce morceau d'orfévrerie, qu'on pourrait croire de simple *jaseron*, avait la grosseur des chaînes de fer qui lient les bornes de nos quais. Sa longueur totale était de huit cents mètres. Elle servait à enceindre la grande place de Cuzco

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant la durée des fêtes d'équinoxe *Raymi* et *Cittua*. A l'arrivée des Espagnols, les Indiens jetèrent, dit-on, ce colossal bijou dans la Mohina, afin de le soustraire à la cupidité des conquérants. Ceux-ci eurent vent de la chose. Une chaîne d'or du poids de quelques milliers de kilos leur parut valoir la peine d'être repêchée, et ils envoyèrent un détachement de pionniers chargés de dessécher le lac d'Urcos. Des canaux d'écoulement furent pratiqués au-dessus du niveau de son lit. Quarante Espagnols et deux cents Indiens travaillèrent à cette œuvre pendant trois mois. Mais, soit que la Mohina fût intarissable ou que l'histoire du bijou ne fût qu'un conte, les conquérants en furent pour leurs frais de déplacement et leurs travaux d'excavation. Les canaux qu'ils ouvrirent pour dessécher le lac, et dont il reste encore des traces, ont fait dire à quelques savants du pays, jaloux de prouver leur sagacité, que la Mohina était une lagune artificielle creusée par les Incas et que ses eaux avaient été amenées de fort loin [1].

La vallée d'Urcos ou ce qu'ainsi l'on nomme, est un espace de sept à huit kilomètres carrés, entouré de montagnes et auquel la bénignité de la température et le voisinage de la rivière donnent une fertilité relative. On y récolte du maïs, du blé et des légumes. La pomme, la poire, la fraise y mûrissent, mais n'ont ni douceur, ni saveur, ni parfum. Les gens du pays, car-



Quiquijana, la cité très-fidele.

pophages et peu difficiles, s'en accommodent volontiers, mais les Européens, et les Méridionaux surtout, ne peuvent s'empêcher en mordant à ces fruits de faire une laide grimace.

Au naturaliste empailleur, lisez tachydermiste, le val d'Urcos n'a à offrir en fait d'oiseaux que le sarcoramphe urubu, sujet peu curieux et d'une puanteur extrême; un petit sylvain conirostre au plumage mi-parti noir et blanc, que les Indiens appellent *Choclopococho* [1], lequel n'apparaît qu'à l'époque où le maïs est mûr et disparaît quand la récolte est achevée; une espèce de tarin (fringilla), un friquet huppé, trois variétés de tourterelles, le merle à pattes orange (chihuanco), et l'hirondelle à croupion blanc que nous avons vue voltiger aux alentours d'Arequipa.

A l'entomologiste assez robuste pour soulever ou déplacer les grosses pierres qui jonchent la campagne, les environs d'Urcos offriront des mille-pieds, des cloportes,

1. Littéralement : *précurseur du maïs* ou *qui annonce la maturité du maïs*, de *sara-choclo* (épi de maïs) et *pocochanqui* (qui annonce).

1. Pareille hypothèse pourrait être admise dans un endroit du Pérou où l'eau eût manqué pour arroser les terres. Mais le Huilcamayo passait au bas du village d'Urcos du temps des Incas, comme il y passe de nos jours, et le voisinage immédiat de cette rivière rendait tout à fait inutile la création d'une lagune artificielle.

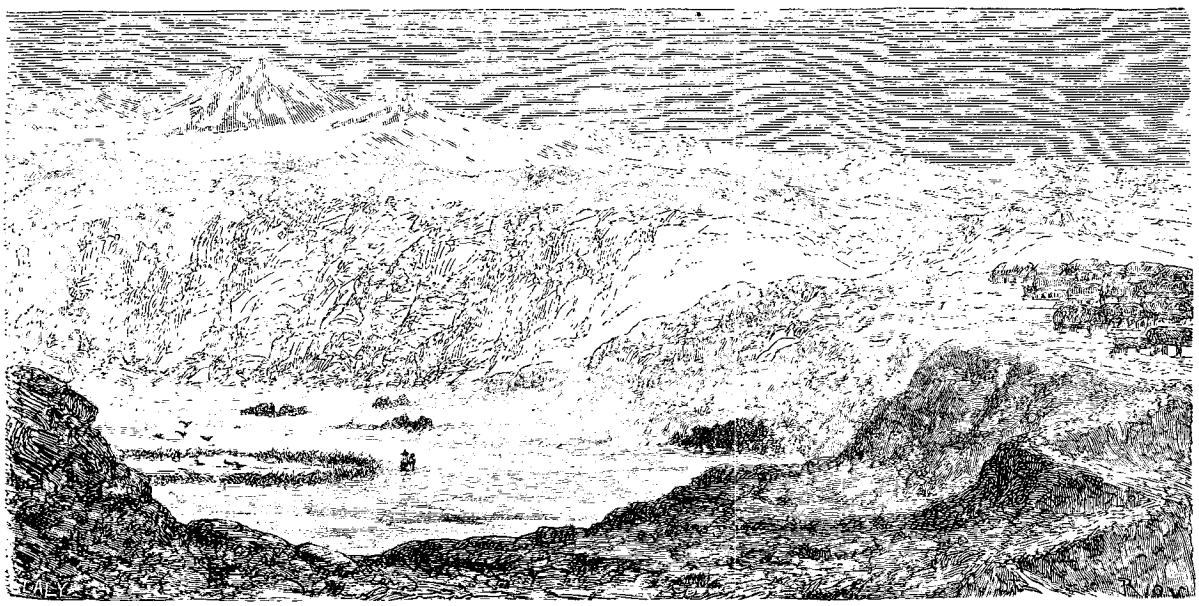
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des mygales, des carabes, des carabiques et quelques cicindèles, sans préjudice de ces aptères hexapodes des genres parasite et suceur, lesquels, sous les noms de poux et de puces, pullulent indifféremment dans la chaumière et sur le corps des indigènes.

Si de l'air et de la terre, nous passons à l'élément liquide, comme on dit en beau style, nous ne trouverons dans les eaux du Huilcamayo-Quiquijana que deux poissons de la famille des siluroïdes, le *bagre* et le *suchi*, dont la taille n'excède jamais six pouces. Parfois, une loutre au pelage d'un noir de jais montre timidement son nez entre les rochers des deux rives; mais le cas est si rare que les habitants du pays, à cause de cette rareté et un peu aussi par cette manie de tout ennoblir qui les caractérise, ont surnommé l'animal *mayu-puma* — lion de rivière. — La chair de ce lion, assurent-ils par tradition, est d'un goût aussi délicat que celle des poissons dont il s'alimente. Si j'ai prononcé le mot tradition, c'est que sur cent individus que j'ai pu consulter à l'égard du mayu-puma, aucun n'avait jamais mangé de cette viande léonine, mais l'avait entendu vanter par son père, qui probablement tenait lui-même la chose d'un aïeul.

Du village d'Urcos on descend vers celui de Huaro par une pente douce. La route est large et convenablement unie. A droite et à gauche s'étendent des champs cultivés, interrompus çà et là par de grands espaces arides. Des cerros, verdoyants à la base, rougeâtres et pelés au sommet, encadrent ce tableau, que les gens du pays qualifient de *vistoso*, un vocable espagnol dont l'équivalent manque à notre langue, et que l'illustre auteur du *Télémaque* a traduit par la périphrase : « Fait à souhait pour le plaisir des yeux. »

Huaro est situé à deux kilomètres d'Urcos et à gauche du chemin. C'est un assez grand village, triste d'aspect et mal bâti. Les montagnes, très-élevées en cet endroit et disposées en demi-cercle, projettent sur la localité



Vue du village d'Urcos et de la lagune la Mohina.

une ombre grisâtre. Ses jardins et ses vergers ont les teintes molles et indécises d'une *aqua-tinta* coloriée, ce qui ne laisse pas que de paraître étrange. Avec ce demi-jour voluptueux qui lui est propre, Huaro possède une place carrée, quelques maisons en pierre et force ranchos en torchis. Son église, comparativement grande, est remarquable par le coq qui surmonte un de ses clochers. Ce coq en cuivre jaune, et dont la patte est triomphalement posée sur une boule, brille d'un éclat rutilant, grâce au fourbissage hebdomadaire auquel le soumet, dit-on, le sonneur de cloches du temple saint. L'orgue de Huaro est renommé par sa sonorité et le nombre de ses registres. Quelques organophiles du pays assurent même qu'il l'emporte sur l'orgue de Yauri dans la province de Canas[1]. Je ne saurais donner mon opinion à cet égard, n'ayant jamais entendu mugir ou soupirer l'un des instruments précités. Tout ce que je puis dire, c'est que trois fois je vins à Huaro avec l'intention bien arrêtée de m'abreuver de mélodie, et que chaque fois, un destin fatal contrecarra mes plans. Deux fois je trouvai l'église fermée et le curé absent. A ma troisième visite, l'artiste inspiré qui tenait l'orgue le dimanche et qui pendant six jours de la semaine n'était qu'un humble ferblantier, venait de passer de vie à trépas, emportant avec lui le secret d'animer les touches d'ivoire. Les organistes sont fort rares dans la contrée, et aucun conservatoire de musique n'ayant encore été fondé au Pérou, une période de temps incalculable s'écoulerait, m'assura-t-on, avant que l'orgue du Huaro interrompît sa léthargie.

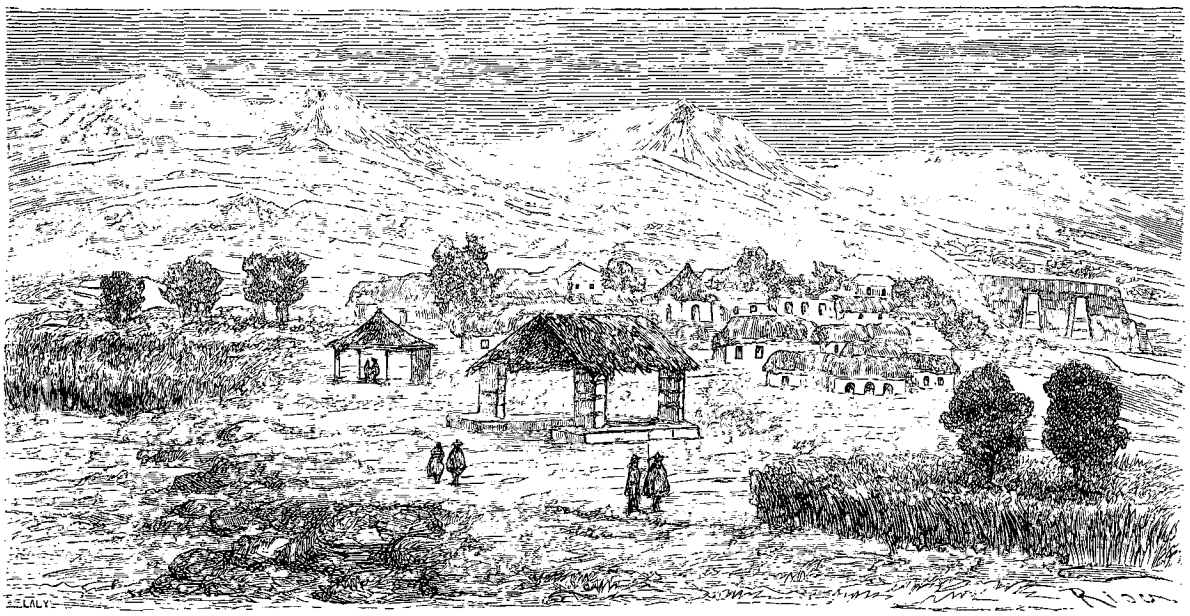
Avec son église, son coq et son buffet d'orgues, Huaro possède deux fabriques de *bayetas* et de *bayetons*, draps grossiers qui ressemblent à cette étoffe de laine que

1. C'est aux jésuites que la plupart des villes du Pérou et quelques villages de la Sierra doivent les orgues remarquables qu'on voit dans leurs églises.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans leur argot spécial nos tapissiers appellent *tibaude*. Rien de plus humble que les salles où travaillent à ces tissus locaux des individus des deux sexes; rien de plus primitif que les métiers qui servent à les fabriquer. Les premières se composent de quatre murs démantelés et d'un toit de chaume où l'industrieuse Arachné donne l'exemple aux travailleurs en tissant ses réseaux à prendre les mouches; les seconds sont de simples bâtons en croix, liés par de simples ficelles.

La province de Quispicanchi, où les lumières sont en honneur, ne compte pas moins de sept écoles dans son étendue; mais celle de Huaro est la plus célèbre. On pourrait même, à bon droit, l'appeler l'Université de Quispicanchi, car elle est la seule école de cette province où les élèves apprennent, en même temps que les fables d'Yriarte et la grammaire espagnole, à décliner les substantifs *homo*, *mulier*, *cornu* dans le rudiment. A partir de Huaro, la quebrada de Cuzco va s'élargissant de plus en plus. On chemine sur une route ou plutôt une chaussée unie et spacieuse que la nature, seul cantonnier qu'on connaisse au Pérou, entretient de son mieux, malgré la fréquence des averses et les éboulements de terrain qu'elles occasionnent. Trois lieues séparent Huaro d'Andahuaylillas, un village qui dans l'été n'a de remarquable que les flaques d'eau et les marécages laissés par les pluies de l'hiver. Ce village où le sous-préfet de Quispicanchi fait sa résidence, au lieu d'habiter, comme il le devrait, Urcos, chef-lieu de la province, porte dans les annuaires le nom de ville. A ceux qu'étonnerait cette substitution de titre, nous dirons qu'un sous-préfet n'eût pu sans déroger habiter un pueblo. Par considération pour le rang de ce fonctionnaire, les statisticiens du pays ont donc donné le nom de ville au village où il a élu domicile, non par amour du pittoresque, mais pour surveiller l'exploitation d'une ferme qu'il y possède.



Oropesa, la bourgade héroïque.

Andahuaylillas, placé au pied des cerros dans une douce exposition au sud-est, jouit en tout temps d'une température assez agréable : le maïs, le blé, les légumes y prospèrent, et les arbres fruitiers s'y couvrent de fleurs. Quant à la qualité de leurs fruits, elle est la même que celle de tous les vergers sis entre Quiquijana et Cuzco, c'est-à-dire que les meilleurs d'entre eux ne valent pas le diable. En vain les arboriculteurs de la contrée, furieux de voir l'étranger déprécier hautement ces fruits, taillent, ratissent, émondent, échenillent les arbres qui les portent, afin d'en obtenir des produits de choix; le dieu Soleil, pour punir ces indigènes de leur apostasie, se refuse à sucrer leurs pommes et leurs poires et consent au plus à les colorer en passant. Telle est, nous le croyons du moins, la cause à laquelle on doit attribuer l'acidité des fruits de la quebrada de Cuzco.

Les mêmes statisticiens qui, par considération pour un sous-préfet, ont qualifié de ville le village d'Andahuaylillas, ont donné le nom de vallée aux terrains ensemencés qui l'avoisinent. Cette vallée, pour lui conserver son titre sonore, change de nom à une lieue de là, et de vallée d'Andahuaylillas qu'elle était, devient vallée de Lucre. Le voyageur qui sur la foi d'un annuaire péruvien chercherait une vallée dans ces carrés de trèfle et de froment, serait tout surpris de ne rien trouver de semblable ou même d'approchant. Mais, en se contentant du nom, sans avoir égard à la chose, il est à l'abri d'une déception. En attendant que la nature fasse de Lucre une vallée, les hommes en ont fait une métairie, autour de laquelle sont groupés, dans un beau désordre, des parcs à bêtes et des chaumières de péons. On y cultive avec succès le maïs, le blé, les légumes; on y tisse la bayeta et le bayeton au grand déplaisir de Huaro, dont cette concurrence et ce voisinage immédiat paralysent un peu l'industrie. Nous regrettons sincèrement de n'avoir rien de plus et surtout rien de mieux à dire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A la vallée de Lucre, qu'embellit, mais sans l'assainir, un petit lac aux eaux bourbeuses, succède, à la droite du grand chemin, le village d'Oropesa. Oropesa, cher à Cérès, est renommé à vingt lieues à la ronde par ses champs de blé et les petits pains au saindoux que, depuis un temps immémorial, il expédie chaque matin au marché de Cuzco. C'est l'Odessa de la quebrada. Le blé d'Oropesa est à la fois de qualité supérieure et d'un *bon rendement*, comme on dit en style de mercuriale.

Au renom qu'il doit à son blé, Oropesa ajoute un titre honorifique. Il figure dans les chartes péruviennes sous le nom de *bourgade héroïque*. Ce titre lui fut donné par suite d'un engagement qui eut lieu sur les hauteurs du village, il y a de cela quelque vingt-cinq ans.— Muse de l'épopée, ô divine Clio, viens m'aider à narrer convenablement ce fait d'armes!— Deux généraux du pays se disputaient avec acharnement le fauteuil de la présidence. Un bataillon de cinq ou six cents hommes que chaque prétendant avait réuni, l'aidait à soutenir sa cause. Ces bataillons qui depuis un mois se cherchaient sans pouvoir se joindre, se rencontrèrent un matin, alferez, drapeau et musique en tête, sur les hauteurs d'Oropesa. Le choc fut rude et la mêlée affreuse. A chair de loup, dent de chien, dit le P. Mathieu. Non-seulement les soldats des deux camps se balafrèrent avec rage, mais les rabonas, farouches vivandières que chaque fantassin traîne après lui à titre d'amie et de cuisinière, se prirent aux cheveux, se mordirent, s'égratignèrent et de leurs jupons respectifs firent un monceau de charpie. Au plus fort de l'engagement et comme la victoire était en suspens, voilà que chaque prétendant, saisi tout à coup d'une panique étrange, juge la bataille perdue, sa cause anéantie, et tournant bride, s'enfuit l'un au nord, l'autre au sud, sans autre escorte qu'un cheval de rechange et un aide de camp fidèle.

Pendant que ces guerriers dévoraient l'espace, la victoire se déclara pour l'un des partis. Des officiers de ce parti s'élancèrent aussitôt sur les traces du chef fugitif et vainqueur, pour lui annoncer qu'il avait gagné la bataille. Le héros stupéfait refusait de croire à cette nouvelle; il craignait d'être pris à quelque traquenard. A force de lui répéter que la chose était vraie, on le décida à revenir sur le lieu de l'engagement. En n'y retrouvant plus son compétiteur et voyant ses soldats jouer paisiblement aux osselets avec les soldats du parti vaincu, il se rendit à l'évidence.

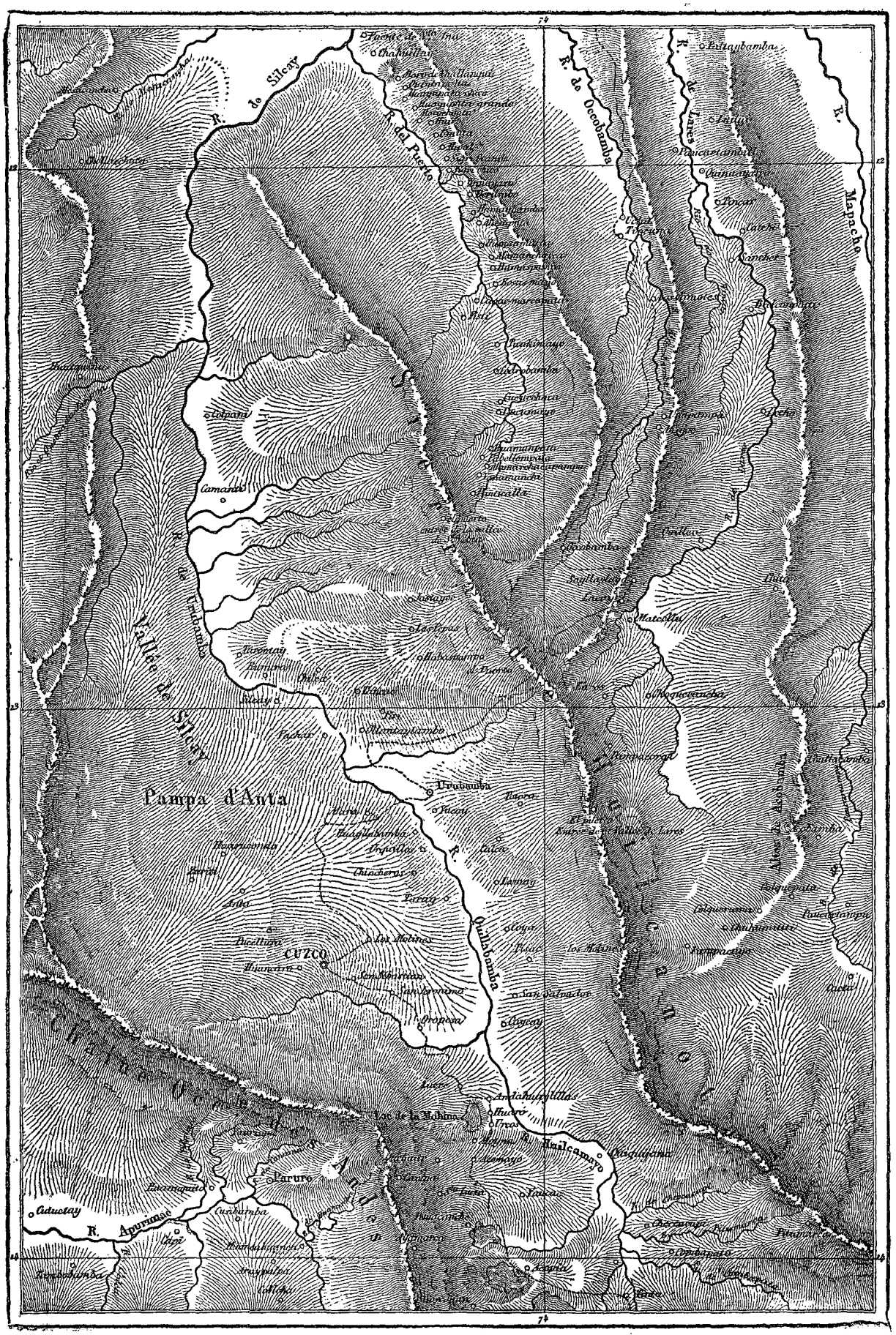
C'est pour perpétuer le souvenir de ce fait d'armes que le pueblo d'Oropesa reçut le titre de bourgade héroïque, qu'il continue à porter de nos jours. Si nous n'écrivons pas en toutes lettres les noms des prétendants, comme nous en avons le droit, puisque ces noms appartiennent à l'histoire et que chacun les répète au Pérou, c'est parce que ces prétendants expient suffisamment dans l'obscurité de leur condition actuelle l'orgueil de leurs anciens triomphes. Tous deux, comme Cincinnatus, sont retournés à la charrue. Tous deux cultivent, à l'écart, la fève, la luzerne et la pomme de terre. Respectons leur humilité et leur incognito.

Quand on a vu d'Oropesa ses champs de blé, ses petits arbres rabougris et ses maisons à toits de tuiles et de chaume, qu'on a relevé à droite du pueblo une ruine en beau grès couleur rose sèche, qui date du règne des premiers Incas; ruine que des savants modernes s'obstinent à prendre pour la porte d'un édifice et qui n'est que l'arche d'un aqueduc, on peut continuer sa marche. Oropesa est la borne frontière qui sépare la province de Quispicanchi de celle de Cuzco. Après quelques pas faits au nord, on est dans la province que le peuple au temps des Incas tenait pour sacrée; on foule la terre classique d'Inti-Churi qu'en langage vulgaire nous appelons Soleil.

A mesure que la quebrada s'élargissait, signe certain que nous approchions de Cuzco, Ñor Medina devenait de plus en plus loquace et communicatif. Sa gaieté longtemps contenue par les divers incidents du voyage : les casse-cou, les tempêtes, les mauvais gîtes, l'ennui d'avoir à obéir quand il eût voulu commander; enfin, l'incertitude de savoir si les mules qu'il me louait arriveraient saines et sauves; sa gaieté, délivrée de ces appréhensions fâcheuses, renaissait et se traduisait par un déluge de paroles, entremêlées d'éclats de rire et de saillies. J'étudiais l'homme en l'écoutant jaser. A part sa susceptibilité chatouilleuse et sa manie de croire qu'il voyageait pour son plaisir et non pour le mien, manie que j'avais toujours combattue de mon mieux, c'était une brave et digne créature que Ñor Medina, et je n'avais jamais si bien apprécié ses qualités et ses défauts, qu'au moment de me séparer de lui pour toujours. Depuis notre sortie d'Oropesa, sa conversation, montée au ton du lyrisme, célébrait les douceurs de l'arrivée, la joie de revoir une épouse chérie, d'embrasser de tendres enfants, de serrer la main des amis et d'aller en leur compagnie passer quelques heures entre les murs d'un cabaret. N'ayant ni femme ni enfants, ne possédant aucun ami dans la contrée et redoutant les cabarets, autant pour la liqueur qu'on y débite que pour la vermine qu'on y ramasse, les petits bonheurs que Ñor Medina faisait passer successivement sous mes yeux, comme les verres coloriés d'une lanterne magique, ne pouvaient m'intéresser que médiocrement. Aussi le laissais-je discourir à son aise sans l'interrompre. Comme il jugea sans doute à mon silence que je ne partageais qu'à demi la satisfaction intime qu'il éprouvait, il entreprit de me ramener à son dire, en m'entretenant de moi-même et me vantant les tertulias, les bals, les festins et les calvalcades qui m'attendaient à Cuzco. Quand il eut terminé l'énumération des plaisirs que peut offrir à l'étranger l'ancienne ville du Soleil, je lui appris que je ne comptais rester à Cuzco que le temps de faire quelques emplettes et de ficeler quelques paquets; qu'une fois cette besogne achevée, je partirais, accompagné d'un guide pour une des trois vallées de Lares, d'Occobamba ou de Santa Anna,— je ne savais encore laquelle, — et que de là je m'enfoncerais dans l'intérieur du pays.

« Mais où va donc monsieur? me demanda Ñor Medina avec une surprise mêlée d'épouvante.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Carte nº 3. — D'Acopia au revers oriental des Andes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Toujours devant moi.

— En marchant ainsi, on peut aller loin, me répliqua-t-il; seulement, monsieur ne sait pas qu'au delà de la Cordillère, il trouvera des infidèles, des Chunchos, comme on les appelle chez nous, et que ces sauvages le perceront de flèches, comme saint Sébastien.

— Bah! fis-je, j'attendrirai leurs cœurs à la manière d'Orphée, et les arcs et les flèches tomberont de leurs mains.

— *Valgame Dios!* et que fera monsieur?

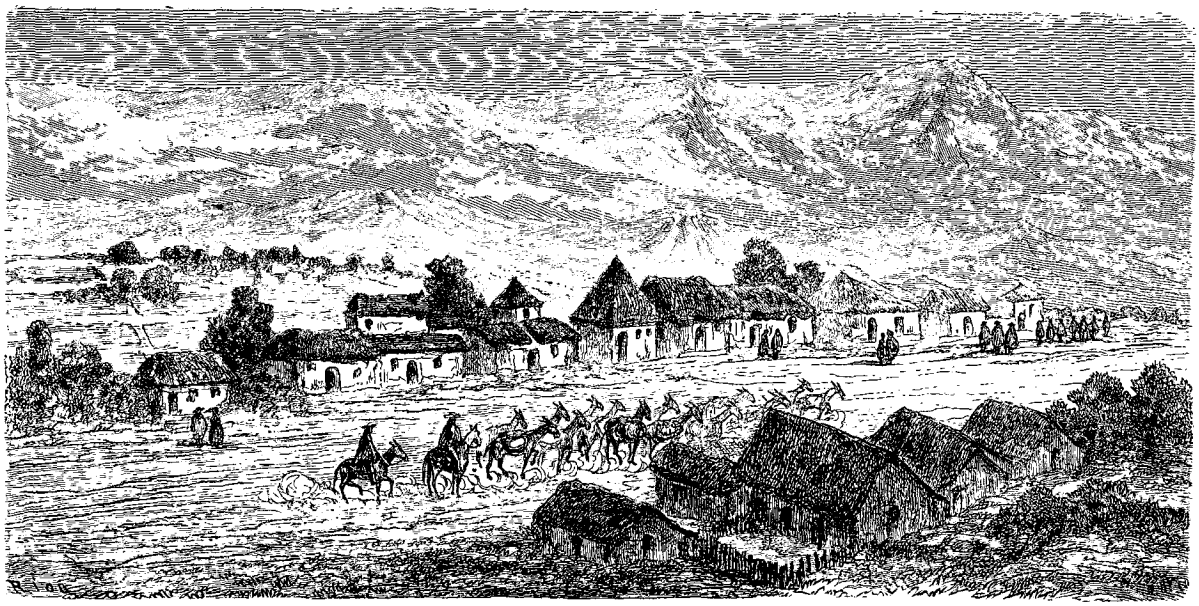
— Je ferai un peu de musique; on dit le sauvage sensible à l'harmonie, et, pour développer cette sensibilité à mon profit, j'aurai soin d'acheter à Cuzco, au marché du Baratillo, un accordéon ou une guimbarde. »

Nor Medina me regarda du haut en bas d'un air singulier, puis hocha la tête.

« Señor, señor, me dit-il, d'un ton grave et presque solennel, vous avez tort de faire des plaisanteries sur un pareil sujet. Je sais bien que les gens de votre nation ont l'habitude de plaisanter sur tout; mais croyez ce que vous dit ici un pauvre homme qui n'a pas, comme vous, appris à lire dans les livres : il est des choses qu'on doit respecter sous peine d'attirer sur soi la colère de Dieu. »

En achevant, le digne arriero tira de gauche à droite la bride à sa mule et lui fit faire un quart de conversion qui le mit à distance respectueuse de ma personne. Comme il en usait ainsi chaque fois qu'il m'arrivait de choquer ses opinions préconçues ou de m'écarter, suivant lui, de la ligne d'une civilité puérile et honnête, je ne me scandalisai pas trop de son action. Le voyage d'ailleurs touchait à sa fin; nos rapports mutuels allaient forcément s'interrompre; une boutade de plus ou de moins de mon excellent guide était sans conséquence. Tandis que je faisais ces réflexions, nous arrivions à San Jeronimo.

San Jeronimo est un pueblo sans importance. Ce qui



San Jeronimo.

le distingue de la plupart des villages de la Sierra, c'est qu'au lieu de présenter comme eux la figure d'un parallélogramme ou celle d'un trapèze, il se développe sur une double ligne de chaque côté de la route qui conduit à Cuzco. L'air, la lumière, l'espace dont il jouit, les champs de blé, de fèves, de maïs, de luzerne et de pommes de terre qui l'entourent, en rendent le séjour sinon agréable, du moins tranquille, honnête et sain. Comme singularités locales, ce village n'a de remarquable qu'une pulperia du troisième ordre : boutique d'épicier-liquoriste, cinq ou six cabarets à chicha et la forge enfumée d'un maréchal ferrant, dont on peut voir l'enclume en passant, mais dont on n'entend jamais le bruit du marteau. Joignez à cela quelques marmots couleur de bistre, chevelus, pansus, déguenillés, jouant devant les portes; des troupes de chiens maigres couchés en travers du chemin et toujours prêts à mordre l'homme ou la bête qui interrompt leur sieste; des poules qui picorent dans les broussailles, des pigeons qui roucoulent sur les toitures, et vous aurez une *photographie* exacte de San Jeronimo.

Six kilomètres séparent San Jeronimo de San Sebastian, un village de la famille du premier. Celui-ci est situé à la droite du grand chemin et présente à l'œil un ensemble dense et compacte de murs grisâtres et de toits rouges. Le Huatanay, une rivière-égout qui charrie les immondices de Cuzco, déroule devant San Sebastian son cours sinueux et va porter le cours de ses eaux puantes au Huilcamayo-Quiquijana, entre Huaro et Urcos. San Sebastian se recommande à l'attention par sa haute église à clochers carrés coiffés de coupoles, laquelle paraît d'autant plus élevée que les maisons du pueblo sont très-basses. On dirait un géant parmi des pygmées, un chêne entouré de champignons. Tous les habitants de la localité, à l'instar de ceux des provinces Vascongadas, sont hidalgos avant de naître et tenus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour tels en naissant. Tous portent *au pylone égyptien en champ d'azur surmonté du cuntur aux ailes éployées*, blason primitif des Incas. A ceux qui pourraient s'étonner de ces prérogatives, nous dirons que les Indiens, cholos métis et gens de demi-poil, qui habitent San Sebastian, sont des *Quispé*, des *Mamani*, des *Condori*, trois familles illustres et les seules du pays qui descendent en ligne directe du Soleil, par l'empereur Manco Ccapac et l'impératrice Mama Ocllo Huaco. En narrateur consciencieux, ajoutons que ces familles historiques sont un peu déchues de leur splendeur passée. De nos jours, il n'est pas rare de voir un Quispé marcher nu-pieds faute de chaussure et pousser devant lui un troupeau de moutons; une Mamani vendre au marché de Cuzco des choux, des carottes et autres légumes; un Condori louer ses services en qualité de porteur d'eau et de palefrenier, pour la modique somme de quinze francs par mois. De pareils tableaux sont affligeants à retracer! Heureusement pour les nobles infortunés dont nous rappelons ici l'origine et la grandeur éteinte, tous sont quelque peu philosophes. Ils se disent qu'Apollon-Phébus, leur divin aïeul, a gardé jadis les troupeaux d'Admète; qu'un roi de Babylone fut réduit à manger de l'herbe et un tyran de Syracuse à montrer à lire aux enfants. Ces illustres exemples de décadence leur font envisager sans trop d'ennuis leur position précaire. L'eau-de-vie, la chicha, la coca, dont ils usent d'ailleurs libéralement, contribuent encore à écarter de leur esprit toute idée pénible relative au passé.



San Sebastian.

A partir de San Sebastian, les cerros qui bornent l'horizon se rapprochent et forment comme un mur circulaire. Cuzco, qu'on ne découvre pas encore, est assis à leur base. En cheminant au nord, on relève comme un point de repère placé sur les talus de gauche du chemin, un arbre dont le tronc rugueux et crevassé, les racines déchaussées et le maigre feuillage attestent l'extrême vieillesse. C'est de lui qu'on peut dire : *Durando secula vincit;* car l'arbre en question, s'il faut en croire une tradition locale, a été planté par l'Inca Ccapac Yupanqui et date du milieu du treizième siècle. Ce patriarche végétal appartient à le famille des capparidées. Les gens du pays l'appellent *chachacumayoc*, arbre des adieux. Tout voyageur partant de Cuzco est tenu de venir, accompagné de parents, d'amis et de connaissances, s'asseoir à l'ombre de cet arbre, pour recevoir leurs adieux et leur faire les siens. La société a soin de se munir de provisions solides et liquides et d'emporter une guitare. On sort de la ville en bon ordre. A l'entrée de la plaine où s'élève le chachacumayoc, on s'arrête, on fait cercle et chacun boit un verre d'eau-de-vie à la longévité de l'arbre symbolique. Pareille chose a lieu en entrant sous son ombre. Cette façon de boire circulairement et simultanément, s'appelle *faire la roue* (hacer la rueda). Après ces deux *roues*, tribut payé aux vieux usages, on s'assied un peu pêle-mêle; les provisions sont tirées des bissacs, les bouteilles, les cruchons et les outres rangés en ligne de bataille et l'action s'engage à la fois sur tous les points. Pendant une demi-journée on mange, on boit, on rit, on chante, on danse, puis l'instant des adieux venu, chacun pleure, sanglote et se lamente en entourant le voyageur qui, de son côté, pleure, sanglote et se lamente aussi. On vide enfin avec lui une dernière coupe, celle de la *despedida* ou adieu final, et, après l'avoir tendrement accolé et avoir appelé sur sa tête les bénédictions du ciel, on le laisse, hébété de douleur et parfaitement ivre, aller où le devoir l'appelle. La troupe des parents, des amis et des connaissances reprend alors, cahin-caha, le chemin de Cuzco et va continuer, pour son propre compte, la fête commencée sous l'arbre des adieux pour le compte du voyageur.

Au moment où nous passions devant le chachacumayoc, deux Indiens du peuple, homme et femme, étaient en train d'échanger de tendres adieux. Aucun d'eux ne buvait; mais tous les deux paraissaient avoir bu plus que de coutume. Notre apparition intempestive interrompit leur tête-à-tête. L'homme néanmoins fit bonne contenance et nous sourit en ôtant sa montera; mais la femme, évidemment contrariée, baissa la tête et nous tourna le dos, en ayant l'air d'examiner l'étoffe de sa jupe.

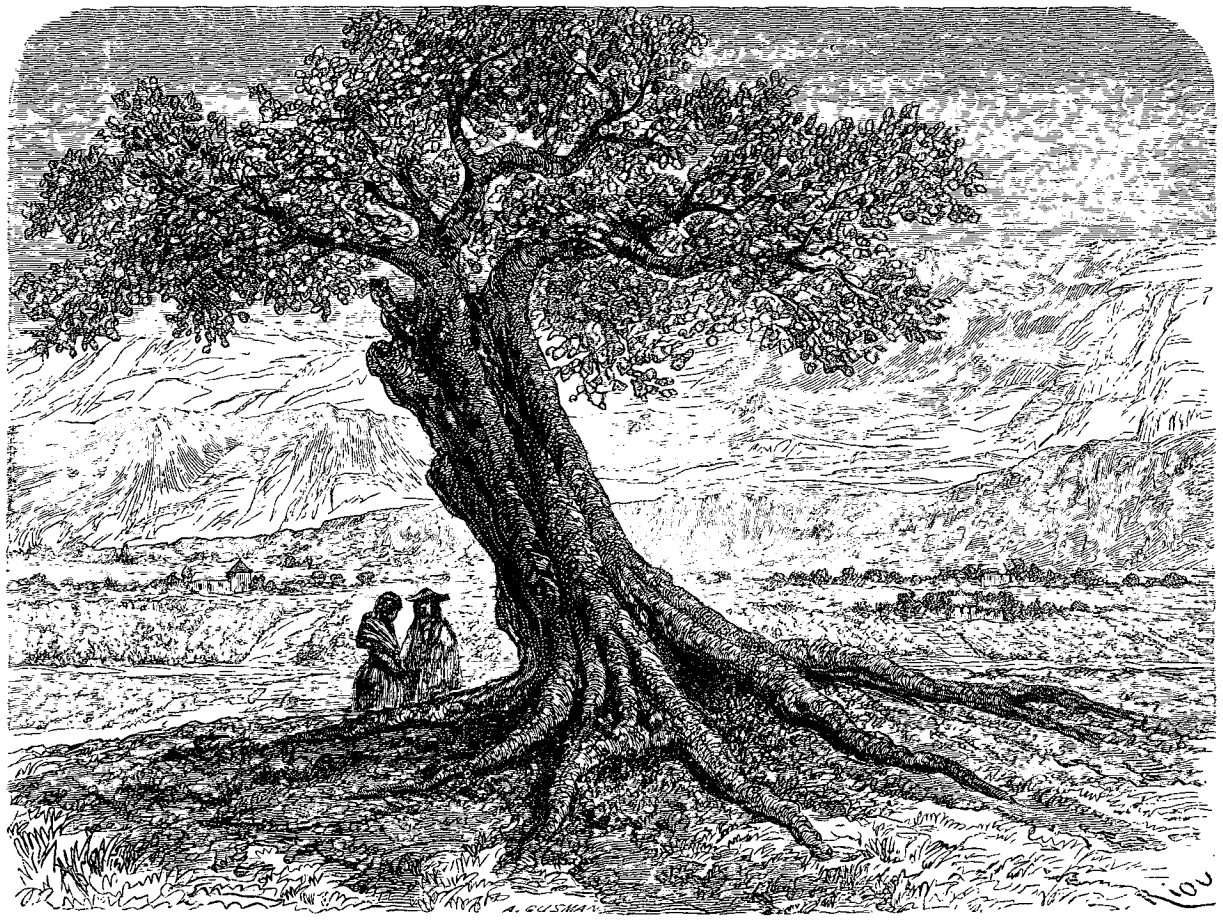
A dix minutes de là, nous relevâmes, — je dis *nous*, par politesse et par égard pour l'âge de mon guide, car l'homme se tenait incivilement à l'écart et affectait de ne pas regarder de mon côté, — nous relevâmes, dis-je, à la droite du chemin, sur l'escarpement des cerros, le couvent de la Recoleta[1], dont la masse architecturale en figure de carré long, domine fièrement la plaine. De doux souvenirs me vinrent en foule à l'aspect de cet édifice.

1. C'est le plus moderne des couvents de Cuzco. Il fut bâti en 1599 aux frais d'un riche et charitable Espagnol appelé Torribio de Bustamente, et son premier prieur fut le révérend père Francisco de Velasco, *naturel des montagnes de Burgos en Espagne*, comme le dit son épitaphe en latin du pays.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Que de fois après mes excursions botaniques aux environs, j'étais venu me reposer à l'ombre de ces galeries et m'égayer un peu devant les essais polychromes qui recouvrent leurs murs à titre de fresques! Le prieur, un beau vieillard couleur d'acajou que je rencontrais fréquemment durant mes visites, et qui, chaque fois, me voyait sourire en parcourant les deux étages de peintures que possède la Recoleta, m'avait pris en amitié à cause de ce même sourire qu'il attribuait à un accès d'admiration pour ces tableaux. Au lieu de détromper à cet égard le révérend moine, je m'étais plu à entretenir son erreur, fourberie innocente qui me valait de temps en temps une invitation à manger quelque friandise, à boire un verre de liqueur et fumer une cigarette. A l'heure où je trace ces lignes, le bon père, qui comptait alors dix-sept lustres révolus, s'est probablement *envolé joyeux vers les demeures éternelles; — sedes æternas lætus advolavit*, — comme dit l'épitaphe de Fray Juan de Matta, son prédécesseur, gravée sur une dalle de la chapelle. Je ne puis donc donner à sa mémoire qu'une larme pieuse et un regret stérile; mais Dieu, je l'espère, saura reconnaître et payer, en mon nom, dans un autre monde, les petits gâteaux et les confitures que me fit manger dans ce monde-ci le digne prieur.

L'amitié qu'il me témoignait ostensiblement m'avait attiré la considération de tous les moines. Les doyens du



Entre San Sebastian et Cuzco. L'arbre des adieux.

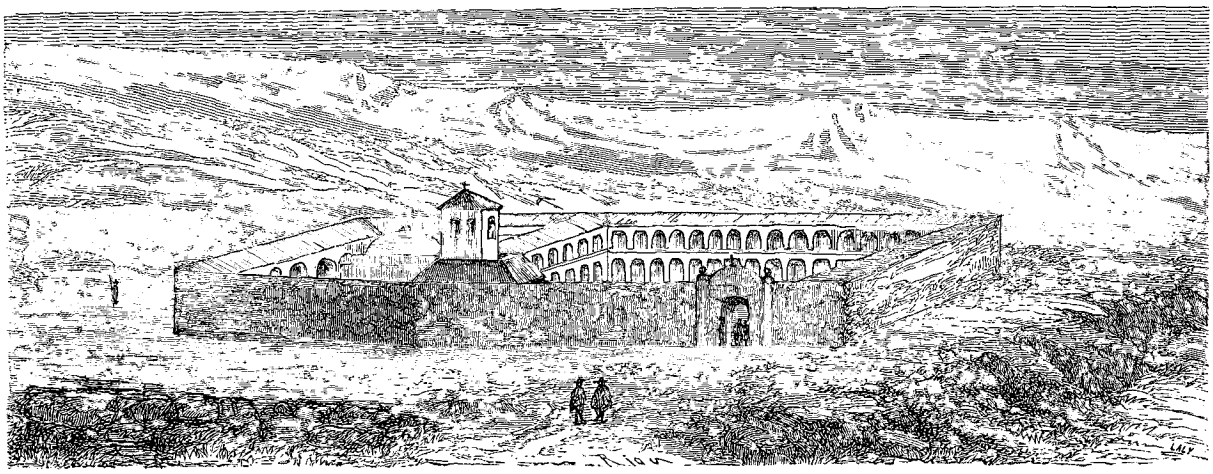
chapitre se plaisaient à me questionner sur les us et coutumes de notre France, qui leur semblait un empire aussi fabuleux qu'à nous, autrefois, celui du Cathay ou du grand Kan de Tartarie. Le frère portier, assis sous le porche d'entrée, où du soir au matin il tricotait des bas tout en ayant l'œil au guichet, ne manquait pas, en me voyant venir de loin, d'ouvrir à l'avance l'huis monastique et de se planter sur le seuil pour attendre mon arrivée. Après les compliments d'usage, il me demandait quelques cigarettes. Pendant que j'allais faire un tour de cloître, il avait soin de mettre au frais dans un seau d'eau les plantes que j'avais cueillies. Parfois en sortant, je le gratifiais d'un réal d'argent pour s'acheter du tabac et de l'eau-de-vie, deux choses qu'il affectionnait singulièrement. Alors il ne tarissait pas d'éloges sur mon compte et me donnait, avec force bénédictions, le titre pompeux d'*Excellence*. Lorsqu'il m'arrivait d'oublier ma bourse ou de n'avoir pas de monnaie, il négligeait de me bénir et me saluait froidement en m'appelant *señor* tout court.

Quant aux jeunes frères, je les avais surpris tant de fois dans les cabarets voisins, un pot de chicha sur les lèvres, ou leur robe relevée jusqu'à la ceinture et leur chapeau tout bosselé, en train de danser des *samacuecas* prohibées à l'heure où les révérends pères faisaient la sieste, qu'ils me souriaient comme à une ancienne con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

naissance. Tous croyaient reconnaître en moi le moraliste bienveillant, porté par nature autant que par système à excuser les faiblesses humaines, et ne s'effrayaient nullement de me savoir en possession de leurs secrets. Bons petits frères ! en les voyant dans un âge encore tendre si ardents à *humer le piot* et à danser des pas de caractère avec les Indiennes du voisinage, combien de fois je m'étais dit : « Quels dignes moines ces moinillons feront un jour ! »

Les souvenirs évoqués par l'aspect du couvent de la Recoleta pâlirent et s'effacèrent de ma mémoire à mesure que les murailles de l'édifice s'abaissaient derrière les terrains. Nous passions en ce moment devant un en-

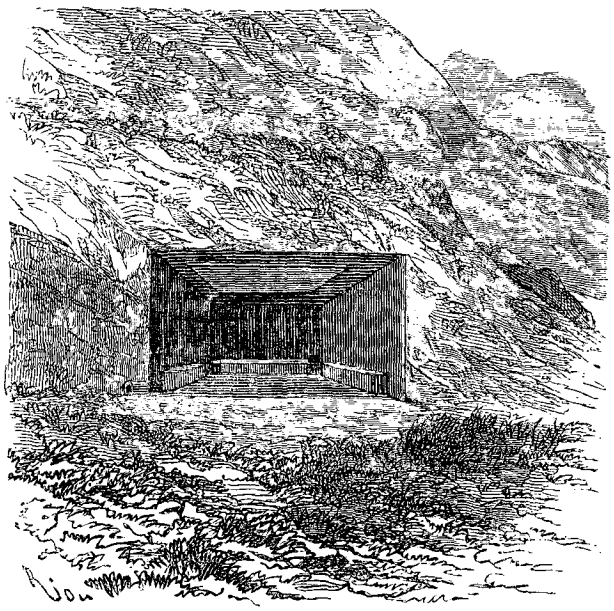


Eglise et couvent de la Recoleta.

droit renommé dans les annales du pays pour les engagements bachiques dont il fut longtemps et dont il est encore parfois le théâtre. C'est un espace verdoyant, à peu près circulaire, offrant çà et là quelques maisonnettes, quelques fermes, quelques vergers. Au fond, dans un lointain bleuâtre, s'ouvre une gorge formée par des cerros dont les croupes enchevêtrées simulent un immense escalier qui monte de la plaine à la région des neiges. Les habitants l'appellent le *Corridor du ciel*, par antiphrase sans doute, car le prétendu corridor ne peut aboutir qu'à l'enfer. Ce site que, dans l'origine, la nature avait fait agreste et même un peu sauvage, afin qu'un



La Chaire-du-Diable (voy. p. 256).



Chambre monolithe (voy. p. 256).

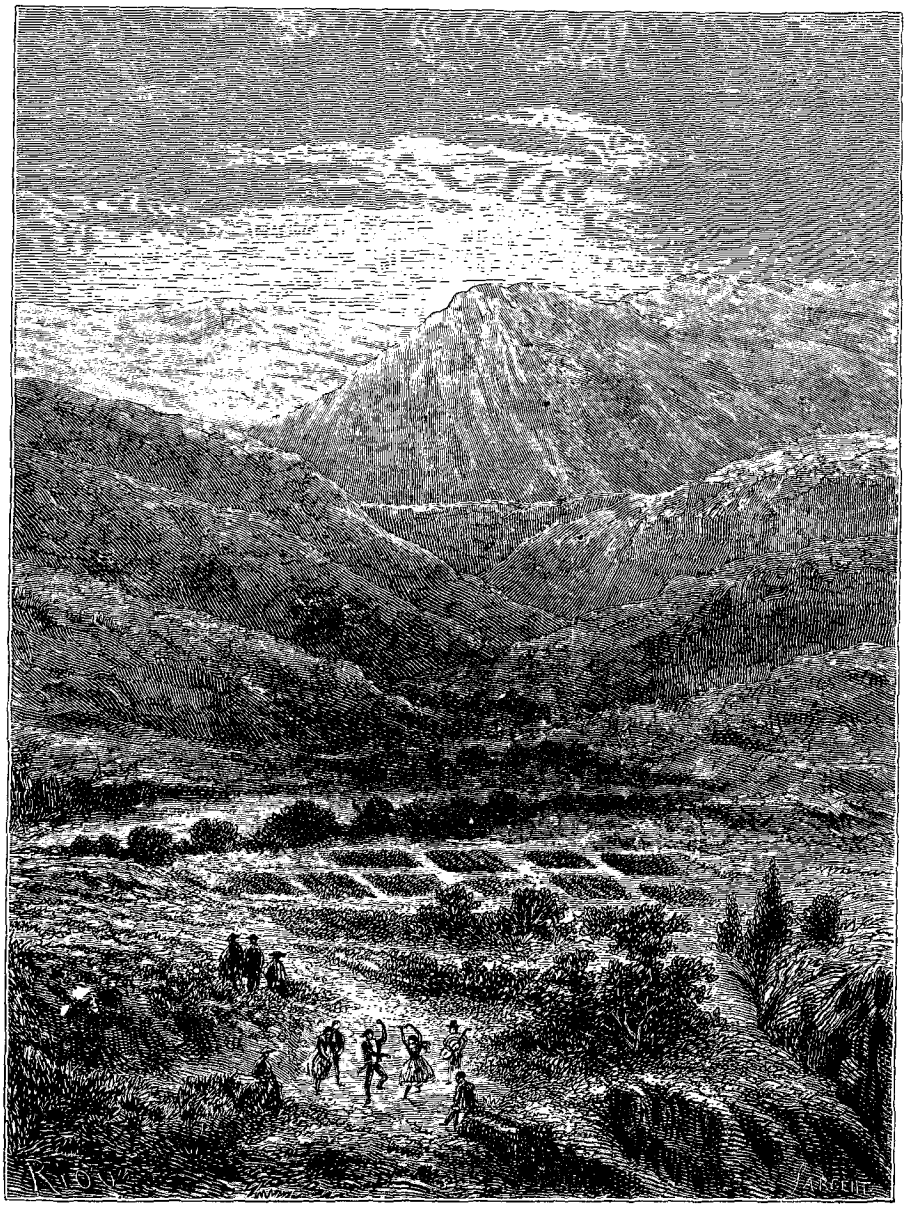
Tityre local, mollement couché sous l'ombrage des capulis (aucun *fagus* ne croît dans le pays), pût dialoguer à l'aise avec un Mélibée, ce site est devenu, l'homme et l'usage aidant, une manière de champ clos, d'arène bachique, musicale et dansante où les deux sexes de Cuzco viennent, bouteille en main, se défier à qui boira le plus et dansera le mieux aux doux accords de la guitare. Il faudrait toute la puissance de souffle du vieux Malésigène pour énumérer les assauts que depuis deux siècles les citadins de Cuzco ont livrés en ce lieu et dire le nombre des morts, des mourants, des blessés restés sur le champ de bataille.

A ce Corridor du ciel d'orgiaque mémoire succède, toujours à la droite du grand chemin, un site montueux,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

stérile et d'aspect farouche, appelé la *Chaire-du-Diable*. Cette Chaire-du-Diable est un bloc de rochers placés devant deux cerros, soudés par leurs bases et dont les flancs lisses et presque verticaux présentent çà et là des ouvertures carrées, d'où les Indiens, du temps des Incas, ont tiré des pierres. Ces baies pleines d'ombre, élevées à dix mètres du sol, et sans chemin ni sentier qui y aboutisse, ont l'air d'orbites creuses avec lesquelles la montagne regarde les passants.

A peu de distance des sites que nous achevons de décrire, deux curiosités d'un genre différent attirent à la fois l'attention. A droite, c'est une carrière de grès porphyrique, d'où les mêmes Indiens qui mettaient des fenêtres à la Chaire-du-Diable, ont retiré ces blocs énormes que nous mesurons aujourd'hui avec étonnement. Seulement, après extraction de la pierre, au lieu d'un trou béant encombré de moellons que nos carriers ont coutume de laisser comme une attestation de leur travail et dont la plaine de Montrouge offre de nombreux spécimens, les Quechuas ont taillé une admirable chambre monolithe de dix mètres carrés, avec plafond à caisson en relief et trois divans sur lesquels on peut s'allonger pour faire la sieste, ou s'asseoir pour attendre la fin d'une averse.

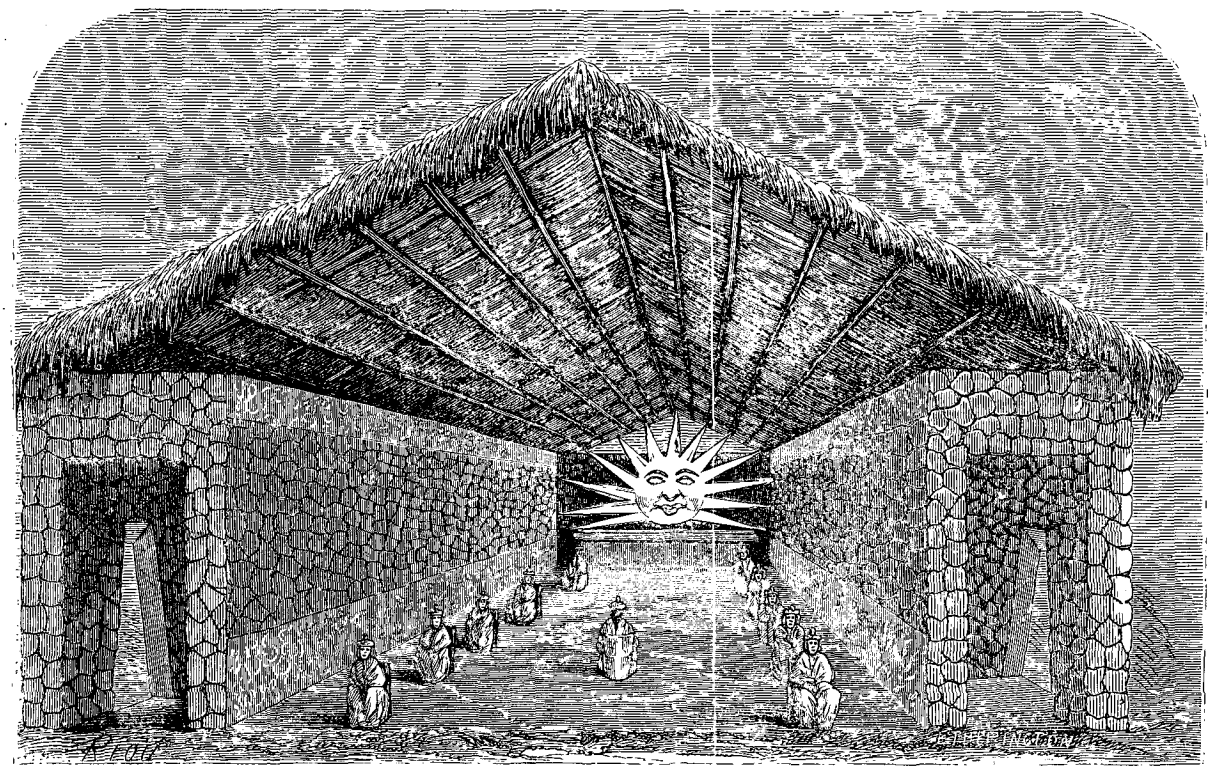


Le Corridor du ciel (voy. p. 259).

Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le temple du Soleil (voy. p. 264).

VOYAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

QUATRIÈME ÉTAPE.

D'ACOPIA A CUZCO.

Trois sorcières de Goya dans un bénitier. — Par quel chemin on arrive chez les descendants du Soleil. — Silhouette d'une capitale. — Dernier conseil de la Sagesse représentée par un Arriero. — D'une main l'auteur fait ses malles, de l'autre il écrit des mémoires. — Cuzco antique et moderne.

En regardant de près cette *œuvre des païens*, comme disent bêtement les niais du pays de tout monument d'une époque antérieure à la conquête espagnole, on ne sait qu'admirer le plus de la dureté métallique de la matière ou de la perfection du travail. Ces parois, ce plafond, ces siéges dont on peut à peine rayer la rigide surface avec la pointe d'un couteau, semblent avoir été rabotés, poncés, vernissés par le carrier-maçon. Un ébéniste, de nos jours, ne polirait pas avec plus de soin un meuble en jacaranda ou en bois de rose. C'est à donner de folles envies de mordre à même, ou de se briser le crâne dessus.

Comme une parodie à cette chambre monolithe, s'élève de l'autre côté du chemin, au milieu d'un taillis d'alerces et de capulis, — aunes et mérisiers de la contrée, — une cahute à toit de chaume et à pans de torchis. Le signe du salut est placé à son faîte, et deux *nucchos*[1], aux feuilles glauques, aux belles fleurs d'un pourpre vif, encadrent en se rejoignant, sa porte cintrée. Cette cahute est le beaterio ou béguinage de la Recoleta. Nous ignorons à quel jour de l'année les dévots de Cuzco s'y rendent en pèlerinage, et quelle antiphone est chantée à cette occasion ; mais ce dont nous sommes certain, c'est que l'endroit a pour gardiennes ou pour célébrer à triples têtes, trois vieilles duègnes qui faillirent un jour

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273 ; t. VII, p. 225 et la note 2, et 241.

1. Salvia splendens peruviana.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous dévisager pour une fleur que nous avions cueillie dans leur domaine.

Ces béates, êtres amphibies, espèce de chauves-souris du catholicisme, moitié rat et moitié oiseau, tenant de la femme du monde par le reboe et la coiffure, de la nonne par la jupe de couleur sombre, la ceinture de cuir et le trousseau de chapelets, ont été constituées gardiennes du béguinage, à la charge par elles d'y tenir tout en ordre, de blanchir les nappes d'autel, de fourbir les cuivres et de chanter les louanges de l'Éternel dans l'idiome de Quechuas. Mais au lieu de laver, de fourbir, de chanter, comme elles s'y sont engagées, elles passent leur temps à boire de la chicha, à calomnier le prochain et à surveiller la marmite en terre où cuit, à la vue des passants, le brouet de maïs dont elles s'alimentent.

Ce beaterio de la Recoleta est le dernier point isolé des environs de Cuzco. A partir de là, les fermes, les chacaras et les vergers se multiplient, se rapprochent, se soudent par leurs murs d'enceinte et forment une manière de rue étroite, sinueuse et accidentée, qui porte le nom de faubourg de la Recoleta. Le lit d'un torrent presque toujours à sec et jonché de pierres, partage dans toute sa longueur ce quartier sordide, peu fréquenté, mal habité, mais pourvu néanmoins d'une vingtaine de cabarets à chicha, tant le besoin de boire est inhérent à la nature du peuple hispano-péruvien.



Béguinage de la Recoleta.

Çà et là une ampoule du sol due à l'alluvion, qu'il nous fallait gravir et redescendre ensuite, me permettait de jeter les yeux devant moi et d'entrevoir, comme par une échappée, les édifices de Cuzco. Tout en souriant par avance au repas substantiel que j'allais faire et au bon vieux lit espagnol, peint en blanc et semé de tulipes rouges, dans lequel je m'allongerais en sortant de table, je songeais, — que faire sur sa mule à moins que l'on n'y songe? — Je songeais, dis-je, à l'accès du lyrisme que déterminent habituellemont chez les voyageurs officiels, les abords du Cuzco, accès qui se traduit chez eux par une apostrophe pompeuse à la vieille ville. Des lambeaux de phrases, jadis lues par moi dans les œuvres de ces messieurs, me revenaient, à l'aspect des lieux qui les leur avaient inspirées.

« Salut, terre classique des Incas, berceau d'une civilisation rayonnante! s'était écrié l'un.

— La voilà donc cette capitale d'un puissant empire conquis par Pizarre et dont la civilisation avancée et les richesses prodigieuses, frappèrent d'admiration le monde entier! » avait exclamé l'autre.

J'en passe et des meilleurs.

Heureux, me disais-je, en ponctuant mon monologue par des soupirs, heureux, trois fois heureux, sont les voyageurs qui s'enthousiasment ainsi à froid! Un gouvernement les protége, un institut les félicite, un éditeur survient et imprime leurs œuvres sur beau papier; la foule des lecteurs les lit, les admire et chante leurs louanges, et peut-être bien que de leur côté ils se lisent, s'admirent et se chantent aussi!

Je ne sais si cet enthousiasme du voyageur, que je note en passant comme renseignement physiologique, était partagé par nos mules, mais en approchant de la ville sacrée, elles se démenaient se trémoussaient et déployaient une vigueur surnaturelle. Comme le divin Mercurius, les bonnes bêtes semblaient avoir une aile à chaque jambe. Aucun embarras du chemin ne ralentissait leur allure. Les trous, les ornières, les blocs de grés, les descentes et les montées, tous ces obstacles étaient franchis ou contournés par elles avec une impétuosité singulière. A les voir cheminer, les oreilles droites, les naseaux au vent, le jarret tendu, on n'eût pas cru qu'elles venaient de faire quatre-vingt-dix-huit lieues à travers la chaîne des Andes. Si le voyageur dont nous parlions précédemment est parfois un être étonnant, la mule est un animal incroyable! avec plus de raison et moins d'entêtement elle renouvellerait de nos jours les travaux d'Hercule.

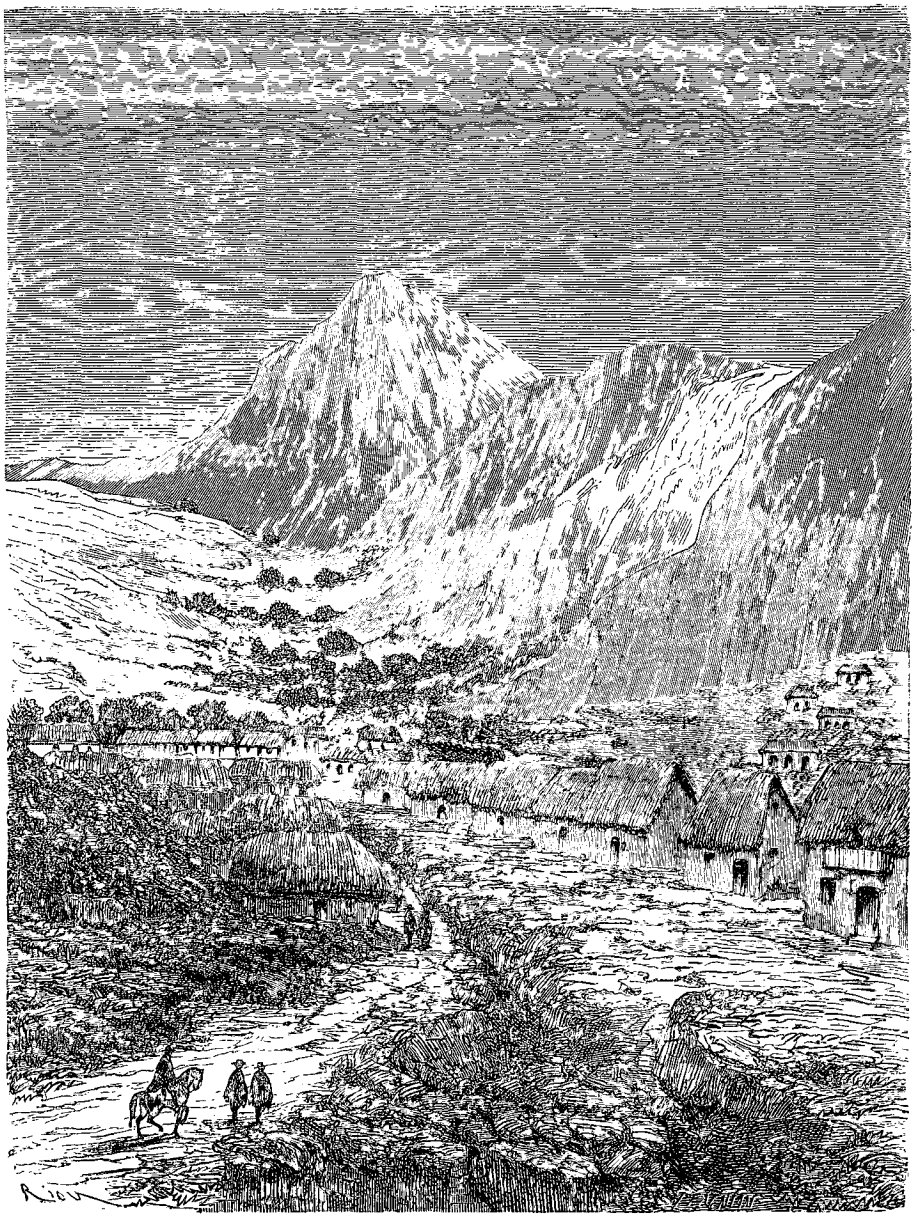
Au train dont elles nous menaient, nous atteignîmes en quelques minutes l'endroit appelé la *Cueva-honda* (grotte profonde), continuation d'un ravin pierreux par lequel les sources du Sapi dégorgent leurs eaux dans la plaine. De ce point relativement élevé, on découvre en entier les édifices et les toitures de Cuzco. Maigre régal pour l'enthousiasme! une masse lourde et compacte de pierres et de tuiles, peu ou point de détails, des contours empâtés, une localité rougeâtre, un jour terne et diffus, voilà tout ce qu'offre aux regards de l'artiste la vieille cité de Manco-Ccapac, revue, corrigée, augmentée mais fort peu embellie par Francisco Pizarre.

A mesure qu'on s'éloigne de la Cueva-honda, le panorama de la ville devient sinon plus riant et plus gai, du moins plus net et plus distinct. Quelques dômes, quelques clochers se détachent de la foule des toits; des murs blanchis à la chaux tranchent çà et là sur le fond

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rouge-brun des cerros et des constructions antiques; puis le faubourg de la Recoleta, ou ce qu'ainsi l'on nomme, s'interrompt tout à coup, coupé à droite par l'escarpement de San Blas, un des huit faubourgs de Cuzco [1], à gauche par un étroit conduit bordé de murs bâtis dans l'appareil cyclopéen. Ce conduit c'est la rue du Triomphe. Les mules surexcitées par les émanations de la luzerne et du corral s'y précipitent tête baissée. Après trois minutes de marche et sans que rien ait préparé l'œil et l'esprit du voyageur à ce changement brusque, il débouche sur la plaza Mayor de Cuzco, en face de la cathédrale.

Comme nous émergions de la pénombre qui règne en tout temps dans cette rue du Triomphe dont les antiques murs semblent absorber la lumière. Ñor Medina qui me précédait depuis un instant, arrêta sa monture



Faubourg de la Recoleta, à Cuzco.

pour me demander dans quel tampu de la cité je comptais descendre.

« Je descendrai chez moi, lui répondis-je.

— Le chez soi de monsieur, s'il plaît à monsieur?

— Galerie du Vieux-Linge, 17. »

Nous coupâmes la place en diagonale, et, arrivés à l'endroit indiqué, nous mîmes pied à terre. Ñor Medina attacha les mules à une des colonnes de grès trachytique qui bordent trois côtés de cette place désignés par les noms de galeries du *Pain*, des *Confitures* et du *Vieux-Linge*. Après avoir dessellé ma monture et transporté chez moi, où je l'avais précédé, les diverses pièces de

1. C'est *dix* qu'il faudrait dire, car les statisticiens du pays considèrent comme faubourgs de Cuzco les villages de San Sebastian et de San Jeronimo, bien qu'ils soient séparés de la ville par une plaine d'environ douze kilomètres carrés (voy. p. 252 et 253).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'équipement de la bête [1], il attendit chapeau bas que je le soldasse. Comme au prix convenu entre nous j'ajoutai quelques réaux de *llapa* (pourboire), cette générosité, à laquelle il ne s'attendait pas, dissipa le nuage amassé sur son front et ému doucement son cœur.

« Si j'osais parler à monsieur ! me dit-il après avoir vérifié la somme que je venais de lui remettre et l'avoir glissée dans une bourse en peau de rat, qu'il portait suspendue au cou en mode de scapulaire.

— A votre aise, Ñor Medina.

— Eh bien ! que monsieur réfléchisse encore avant de faire ce qu'il m'a dit, car c'est non-seulement une imprudence de sa part, mais un gros péché dont il chargera sa conscience. Les Chunchos sont des mécréants et des hérétiques et la sainte religion de Jésus-Christ nous défend tout commerce avec eux.

— Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire?

— Mais oui, monsieur....

— En ce cas, bonjour mon ami et que Dieu vous ramène sans accident à l'endroit où je vous ai pris. Mes compliments à votre épouse, quand vous reverrez les toits en dos d'âne d'Arequipa. »

L'arriero s'en alla en levant les épaules et je n'entendis plus parler de lui.

Après un repas copieux, je pris possession de mon lit et jusqu'au lendemain je ne fis qu'un somme. La nuit, dit-on porte conseil. En m'éveillant je pus juger de la valeur de ce dicton. Le soir, en posant ma tête sur l'oreiller, je m'étais demandé à plusieurs reprises de quelle vallée je ferais choix pour entrer en pays sauvage, mais le soleil m'avait surpris avant que j'eusse décidé quelque chose à cet égard. En me levant, et sans que je parvinsse à m'expliquer ce travail occulte de ma volonté, il se trouva que mon choix était fait et que ce choix était tombé sur la vallée d'Occobamba, que les géographes ont négligé d'indiquer sur leurs cartes, mais que la nature a placée entre les deux vallées de Larès et de Santa Ana.

Pendant les quarante-huit heures que je passai à Cuzco, je consacrai mes journées à l'achat d'articles divers, destinés à me concilier les bonnes grâces des sauvages que je pourrais trouver en route. La nuit venue, au lieu d'accepter la cacharpari, ou fête d'adieux, que, selon l'usage, on m'avait offerte, je me barricadai chez moi, laissant mes connaissances s'étonner et même s'indigner un peu de mon dédain subit à l'endroit des choses locales. Mais j'avais un devoir à remplir ou plutôt un compte à régler avec le lecteur. Ce compte, c'était une description, sous le double aspect antique et moderne, de la ville inconnue, où je l'avais amené en croupe et d'où nous devions bientôt repartir ensemble. Donc au lieu de passer ces deux nuits à boire de l'eau-de-vie et à caqueter avec des personnes du sexe, ainsi que chacun l'eût voulut et que l'exigeait l'étiquette, je les employai tout entières à prendre les notes suivantes. Si le lecteur n'accorde aucun éloge à leur rédaction, il doit au moins me savoir gré d'avoir sacrifié à sa convenance les plaisirs de tout genre que me promettait un cacharpari à Cuzco.

La ville du Cuzco fut fondée vers le milieu du onzième siècle par Manco-Ccapac, chef de la dynastie des Incas. L'apparition de ce législateur dans les punas du Collao est encadrée dans une légende mystérieuse que les historiographes espagnols se sont plu à reproduire de diverses façons. Nous écarterons de leur récit la partie merveilleuse pour ne nous attacher qu'à la partie vraisemblable, et au lieu de faire émerger à leur exemple Manco-Ccapac et sa compagne Mama Ocllo, du lac de Titicaca comme des dieux marins, ou de les tirer du trou d'un cerro de Paucartampu comme des hiboux, nous ne verrons en eux que ce qu'ils sont réellement, c'est-à-dire une fraction infime et le dernier débris de ces colonnes voyageuses qui, descendues jadis des plateaux asiatiques, leur berceau primitif, s'épandirent et rayonnèrent dans tous les sens sur le monde antique.

Dans l'état actuel de nos connaissances, s'il est à peu près impossible de préciser l'époque du premier déplacement de cette civilisation voyageuse, et la durée des haltes qu'elle fit en différents lieux avant d'atteindre le continent américain, on a du moins pour se renseigner sur son origine, son point de départ et la route qu'elle dut suivre, le type de ses représentants indigènes, leurs mœurs, leurs lois, leurs institutions religieuses, leur système de chronologie, leurs fables cosmogoniques et la configuration de leurs édifices encore debout sur le sol.

Il est probable que les premières communications entre l'Asie et l'Amérique eurent lieu par le détroit de Behring.

L'étude anthropologique de la population américaine dont les variétés de type peuvent être ramenées à deux types fixes et primordiaux, le type indigène que nous appellerons volontiers américano-mongol et le type irano-arien, soulève naturellement la question suivante : La race américaine est-elle autochthone ou doit-on la considérer comme une race d'émigrants de souche asiatique? Sans préjuger cette question que nous posons en passant, laissant à d'autres le soin de la résoudre, nous remarquerons toutefois que si la race américaine est réellement autochthone, comme l'ont prétendu Morton, Pritchard, Robertson, Blumenbach, elle a avec la race mongole une analogie singulière qu'on ne sait comment expliquer; mais si sa présence sur le nouveau continent résulte d'un déplacement des hordes asiatiques, sa parfaite ressemblance avec celles-ci, dont on a lieu de s'étonner, se trouve alors naturellement expliquée.

De ces deux types précités, le type indigène ou américain-mongol, selon qu'on voudra l'appeler, est celui qui domine dans les deux Amériques et caractérise la majeure partie de leur population. Toutefois on ne doit voir dans la race autochthone ou asiatique à laquelle il s'applique, que le simple élément colonisateur. L'élément civilisateur est représenté par la race irano-arienne

1. Dans un voyage sur la côte ou dans la Sierra, où l'on se sert habituellement de mules de louage, le harnais de la bête est toujours fourni par le voyageur et jamais par le muletier qui la loue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TYPES D'INCAS

Tirés de l'Arbre généalogique ou Descendance impériale. (Document inédit.)



Manco Ccapac, premier Inca.



Coya Mama Ocllo Huaco.



Lloque Yupanqui, troisième Inca.



Coya Mama Ccahuana.



Huascar, treizième Inca.



Coya Mama Cchoque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont le type s'est conservé jusqu'à nous à travers les siècles, sinon dans sa pureté originelle, du moins assez caractérisé encore pour qu'il ne soit pas permis de le méconnaître. Ce type est celui des premières nations qui s'établirent dans la Nouvelle-Espagne, d'où elles passèrent dans le Canada, la Louisiane, les Florides et le Yucatan, et pénétrèrent dans l'hémisphère sud par les plaines du Popayan et de la Guyane. Les sculptures des Tlascaltèques, des Chichimèques et des Toltèques, les peintures hiéroglyphiques des manuscrits aztèques, nous ont fidèlement transmis ce type qu'on retrouve encore aujourd'hui chez quelques tribus nomades de l'Amérique du Nord, et dans l'Amérique du Sud, chez les Aymaras et les Quechuas et chez un grand nombre d'Antis et de Chontaquiros, tribus sauvages qui vivent sur la rive gauche du Quillabamba Santa Ana, à l'est de la chaîne des Andes.

Bien que de prime abord il puisse sembler surprenant de retrouver au cœur de l'Amérique le type, les institutions et les monuments des anciens peuples de l'Asie, la chose cessera de paraître extraordinaire si l'on examine les divers territoires de ces peuples, situés sur les versants des grandes chaînes, commandant les contrées environnantes du nord, du sud, de l'est et de l'ouest, reliés les uns aux autres de façon à former un tout homogène et compacte, ceux du Zend à ceux des anciens États libres de l'Inde, — *les pays des peuples sans rois*, — ceux-ci au Bramavartha et à l'Aaryavartha, — *pays de Brahma et des Ariens nobles*, — ces derniers touchant au Madhya-Desa, pays du centre au delà duquel commençait la population primitive non arienne, tous pouvant communiquer par les provinces de la Perse avec la Chaldée et l'Égypte, par les provinces du Thibet avec l'Indo-Chine et les contrées septentrionales de l'Asie. Jamais, comme on voit, pente géographique ne fut plus naturellement tracée à l'écoulement des peuples. Ces plateaux de l'Iran, du Zend, de l'Aria, réservoirs anthropologiques, sont comme les lacs des régions alpestres dont l'eau peut dormir longtemps immobile, jusqu'à ce qu'une crue subite, phénomène mystérieux, la chasse de son lit et la répande en mille sources.

Des témoignages historiques confirment l'établissement des Indous dans des contrées situées à l'est de leur territoire, et cela dès l'antiquité la plus reculée. On les voit traverser avec la mousson du nord-est[1] le golfe d'Oman et s'établir dans la partie méridionale de l'Arabie et l'île de Socotora pour y faire le commerce de l'or avec les Égyptiens. Nulle part au contraire il n'est fait mention d'établissements fondés par eux dans les contrées du nord de l'Asie. Il est vrai que, de ce côté, rien n'attirait leur attention ni ne sollicitait leurs instincts commerciaux. Depuis la migration inconnue et contemporaine peut-être des premiers âges du monde, qui conduisit les Misraïtes (fils du Soleil) du cœur de l'Asie dans la vallée du Nil, l'Égypte était restée en possession des traditions et des idées, elle était le centre d'une grande culture intellectuelle et l'entrepôt commercial du monde connu; sa prépondérance sur les contrées voisines était solidement établie, et les regards des peuples étaient attirés par le rayonnement qu'elle projetait autour d'elle. Ce n'est donc pas à des besoins de civilisation ou de commerce, ou même d'agrandissement territorial qu'on peut raisonnablement attribuer le déplacement des populations ariennes vers les parties septentrionales de l'Asie. Aucun schisme religieux, aucune persécution systématique dont l'histoire fasse mention[1], ne motiva non plus chez elles l'abandon de leurs foyers primitifs. Or, en l'absence de certitudes historiques qui jettent quelque clarté sur les causes de ce déplacement, ne peut-on pas supposer que la pression exercée sur ces populations par les premières conquêtes des pharaons thébains[2], antérieures de neuf siècles à celles de Rhamsès-Meïamoun, conquêtes limitées d'abord aux rives de l'Indus, mais qui s'étendirent ensuite au delà du Gange, et que l'invasion macédonienne compléta plus tard en mettant face à face la civilisation des Hellènes et celle des Indous, ne peut-on pas supposer, disons-nous, que ces graves événements qui changèrent la face du monde, durent agir puissamment sur l'esprit des populations ariennes et déterminer chez elles ces migrations qui nous étonnent et que nous ne pouvons expliquer?

En abandonnant les plateaux asiatiques où elles avaient pris naissance, ces populations emportèrent, avec l'idée d'un culte primitif, leurs mythes cosmogoniques, leurs cycles de régénération, leurs mœurs, leurs arts, leur industrie et leur langage. Mais les régions nouvelles qu'elles eurent à traverser, les haltes séculaires qu'elles firent en divers lieux, leur contact immédiat avec d'autres peuples, le mélange des races qui dut s'ensuivre, enfin les modifications successives apportées dans leur constitution par l'influence des climats et des lieux où elles séjournèrent, toutes ces causes démoralisatrices, si elles n'effacèrent pas chez ces populations la notion pure du passé, en altérèrent sensiblement la forme. Empruntant aux milieux qu'elles traversaient des formules de langage et des idées nouvelles, elles y laissèrent aussi d'elles-mêmes quelque chose en passant. De là ces analogies et ces dissemblances que nous remarquons aujourd'hui dans la langue et les mœurs des peuples de leur descendance.

Il serait donc peu rationnel de rechercher ailleurs que dans les régions asiatiques la source des grands courants civilisateurs qui ont fécondé l'Amérique pour la première fois; mais il serait en même temps peu sensé de prétendre que ces courants ont afflué sur le nouveau continent à une seule époque et sous un volume égal.

1. En malais *mussim*. Celle du nord-est est désignée par le nom de mussim de Malabar, celle du sud-ouest par celui de mussim d'Aden. Les navigateurs arabes la nommaient *maussim*, et les Grecs *hippalos*.

1. L'établissement du bouddhisme dans l'Inde ne remonte guère qu'à six siècles avant notre ère. Quant aux persécutions dont il fut l'objet de la part des brahmes, persécutions qui déterminèrent les prêtres et les sectateurs de Bouddha à émigrer vers le nord de l'Asie, les historiens leur assignent pour date les premières années de l'ère chrétienne.

2. Environ deux mille deux cents ans avant l'ère chrétienne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tout tait croire, au contraire, que la civilisation américaine a eu des temps d'arrêt, longues phases de torpeur et d'engourdissement, où, repliée sur elle-même, elle est restée stationnaire, jusqu'à ce qu'une impulsion nouvelle lui fut donnée par la mère patrie, dont les navigateurs phéniciens, étrusques, arabes étaient alors les plus actifs mandataires. S'il en avait été autrement, on retrouverait chez tous les descendants des premiers colons asiatiques les formules exactes d'un même dogme, des mœurs identiques, une architecture absolument semblable. Or, entre les nations de la Nouvelle-Espagne et celles du continent méridional, si l'idée fondamentale du culte est toujours la même, chez les uns sous sa figure abstraite, chez les autres sous sa forme concrète ; si les traits généraux dans l'ordre physique et dans l'ordre moral sont communs aux deux groupes de nations, de façon à prouver la communauté de leur origine et de leur point de départ, il existe en même temps chez elles des différences assez tranchées pour les séparer hiérarchiquement et établir la suprématie des premières sur les secondes. Cette suprématie n'a d'autre cause que la scission qui dut s'opérer au principe entre ces nations et qui, nous l'avons dit plus haut, laissa les premières en communication avec les idées qui continuaient d'affluer du sud de l'Asie, tandis que les secondes, par leur éloignement progressif, cessèrent d'en ressentir l'influence ou ne la ressentirent que faiblement. On voit, en effet, après la séparation des deux groupes de peuples sur les plateaux du haut Mexique, les premiers se constituer gardiens et dépositaires de la tradition du passé, des mythes religieux et des idées cosmogoniques de l'Inde et de l'Égypte. Leur *facies*, la nuance de leur teint, leur chevelure lisse et nattée, leurs vêtements blancs ou bariolés de couleurs vives, tout en eux rappelle les races namou et rot-enne-rôme et le double rameau sémitique et japétique dont elles sont issues. Les chefs pontifes qui gouvernent ces peuples et régissent leur culte, les rois législateurs qui leur donnent des lois, sont des hommes à longue barbe, aux vêtements amples et flottants, qui semblent continuer en Amérique les castes théocratique et guerrière de l'Orient. Des siècles s'écoulent depuis le départ de ces peuples des régions où ils ont pris naissance. Établis sur un continent nouveau, ils continuent de recevoir de la vieille Asie, l'*alma parens*, les germes d'une civilisation progressive. L'écriture hiéroglyphique est naturalisée chez eux. L'usage du papyrus (maguey) y est introduit. Leur architecture, qui s'était bornée à copier de mémoire les lourdes maçonneries primitives de l'Inde et de la haute Égypte, entre dans une voie nouvelle ; tout en conservant aux temples, aux palais, aux monuments les formes hiératiques et immuables des anciens édifices, cette architecture, renaissance de l'art, couvre leurs murs d'une ornementation élégante et compliquée où se retrouvent les délicates fantaisies du style grec de l'époque macédonienne. Les monuments de Téotihuacan dans l'État de Mexico, ceux de Culhuacan, de Guatusco et de Papantla dans l'État de Chiapa, le temple de Chichen-Itza dans le Yucatan, nous sont restés comme de magnifiques spécimens de l'art américain à différentes époques[1].

Sous la dynastie des empereurs aztèques, la civilisation américaine atteint son apogée. Cérémonies du culte, pompes extérieures, lois somptuaires, tout y revêt ce luxe insensé des satrapies persanes, auquel Fernand Cortès va mettre un terme, comme, dix-neuf siècles avant lui, l'avait fait Alexandre le Grand à l'égard des provinces de la Médie, de la Babylonie et de la Perse.

Si des premiers peuples nous passons aux seconds, nous les verrons après leur séparation du groupe primitif et leur introduction sur le continent sud, errer à travers les régions boisées du Vénézuela et de la Guyane, laissant sur les rochers de l'Orénoque et du Cassiquiare, sur les bords du rio Cauca, comme une attestation figurée de leur passage. Parmi ces hordes voyageuses, il en est qui font une halte de plusieurs siècles sur les plateaux de Bogota; d'autres stationnent sous l'équateur et fondent dans le pays de Lican la dynastie des Conchocandos; d'autres enfin poursuivent le cours de leurs migrations jusqu'au lac de Chucuytu et couvrent les alentours de Tiahuanacu de temples et de monuments. Observons en passant, qu'à mesure que ces peuples s'éloignent du foyer de culture intellectuelle dont la Nouvelle-Espagne est restée le centre, la notion pure du passé s'use et s'oblitère de plus en plus chez eux. Livrés à leurs propres forces, sans communications avec le reste du monde, se dérobant par leur éloignement à toute influence civilisatrice, ils retombent par degrés dans un état de décadence relative.

Le flambeau du progrès fut rallumé au Pérou par cette dynastie des Incas qui y importa le culte et les traditions déjà presque effacés de l'antique Orient.

La tradition locale dégagée des nuages qui l'enveloppent, fait sortir Manco-Ccapac et sa sœur Mama Ocllo, des vallées chaudes situées au delà de la Cordillère, à l'est du lac de Titicaca. Ces vallées comprises entre Apolobamba et les sources du rio Beni, appartiennent aujourd'hui à la Bolivie et sont communément désignées par le nom de Yungas de la Paz.

Porteur d'une verge d'or, emblème du pouvoir[2], le nouvel Horus, pasteur des peuples à venir, s'avance à travers les punas du Collao, suivi de sa compagne, et après une marche de quatre-vingts lieues dans la direction du nord-ouest, arrive sur les hauteurs de Huanacoté (aujourd'hui Huanacori) d'où il découvre une vaste quebrada circulaire entourée de montagnes, qu'il choisit pour lieu de résidence. La ville qu'il bâtira plus tard au centre de cette quebrada, portera le nom de *Ccozçco*, qui signifie point d'attache ou nombril.

Bientôt les peuplades des environs accourent à la voix de l'Inca, et subjuguées par le charme de sa parole et la

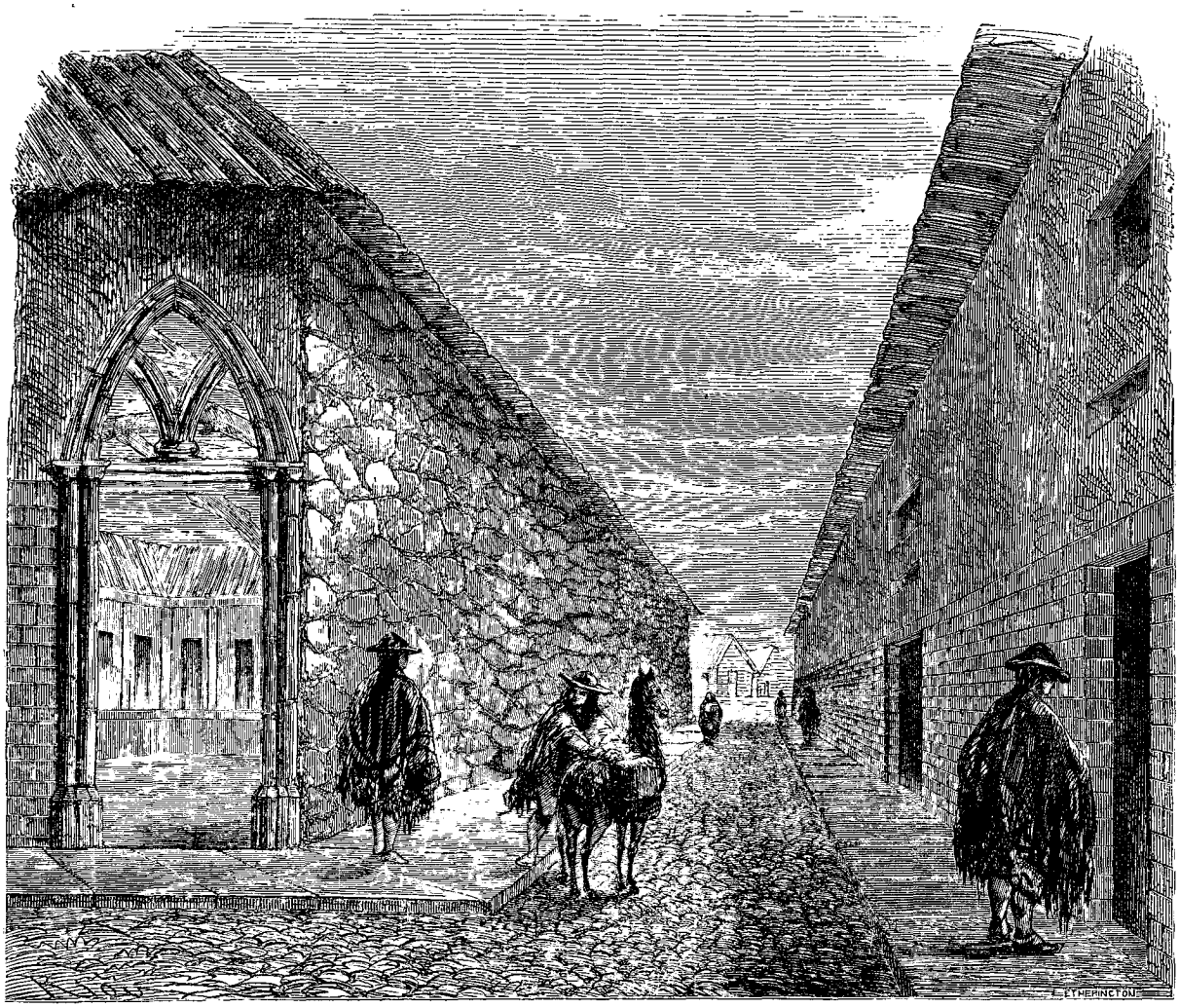
1. Voy. tome V, premier semestre de 1862.

2. Quelques modernes ont parlé, mais à tort, d'un *coin d'or*. — Les textes espagnols concordants à l'égard de — *una vara de dos pies de largo y un dedo de grueso* — ne comportent pas d'équivoque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

douceur de ses enseignements qui leur rappelle peut-être un état primitif dont elles sont déchues, ces peuplades se rangent sous ses lois et passent de la vie de chasseur à la vie agricole. Pendant que Manco enseigne aux hommes à défricher la terre, à l'ensemencer, à creuser des canaux d'irrigation, Mama Ocllo apprend aux femmes à filer la laine des vigognes et des alpacas, à tisser les étoffes nécessaires aux vêtements de la famille et les initie à leurs devoirs d'épouse et de ménagère. Le plan d'une ville est tracée ; c'est un parallélogramme irrégulier, de peu d'étendue, développé du nord-est au sud-ouest, et qu'aucun mur d'enceinte ne clôt encore. Un ruisseau descendu de la Cordillère baigne en passant le côté sud de cette ville, que plus tard il coupera par le milieu, quand les règnes successifs de treize empereurs auront reculé dans le nord jusqu'à Huancarro et dans le sud jusqu'à Sapi, les bornes de l'acropole primitive.

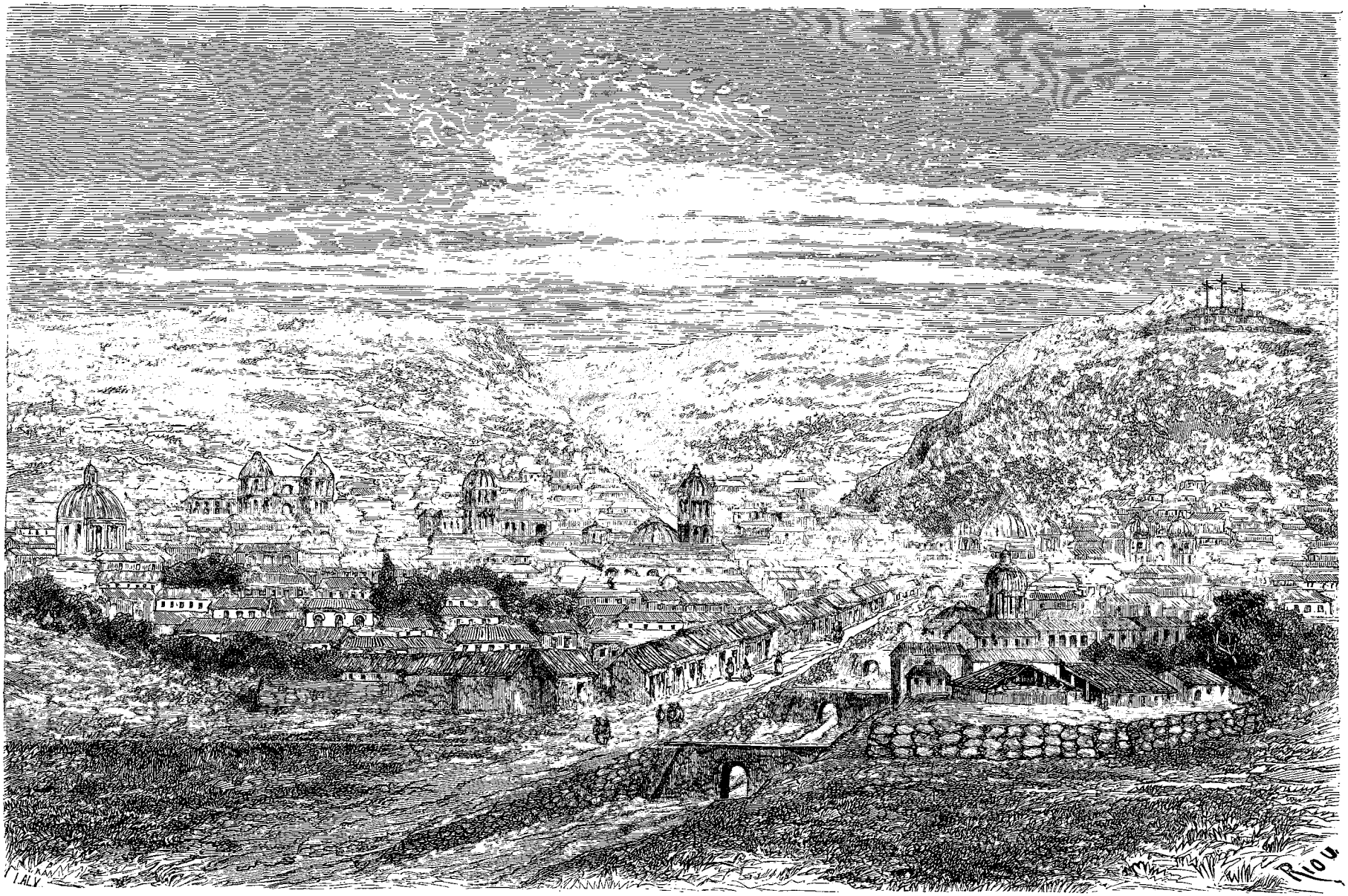
L'inégalité du sol oblige à diviser la ville en deux faubourgs. Le faubourg *Hurin* (faubourg d'en haut) aujourd'hui quartier de San Cristoval et le faubourg *Hanau* (faubourg d'en bas) aujourd'hui quartier de la Cathédrale. Après la construction du palais de Manco dans le faubourg Hurin et celle des chaumières destinées au peuple, les premiers édifices qui s'élèvent dans le faubourg Hanan sont le temple du Dieu-Soleil et l'Acllhuaci ou palais des vierges consacrées à son culte. Ces deux édifices, commencés par Manco, ne sont achevés que cinquante ans après la fondation de Ccozçco, par les soins de son fils aîné Sinchi Roca. Pendant un demi-siècle, le temple du Soleil n'est qu'un enclos (chimpu) formé de pierres brutes, au milieu duquel un pilier carré, à peine dégrossi, qui rappelle l'hyrmensul ou pierre du soleil des druides, à la fois lettre de symbole, forme d'autel et le simulacre de la divinité.



La rue du Triomphe, à Cuzco (voy. p. 250).

Après quelques années données à l'organisation de la ville naissante, Manco se met en quête des peuplades qui bornaient Ccozçco dans les quatre aires de vent. Sa recherche entreprise au nom du Soleil dont il se dit le fils et l'envoyé, a un double but religieux et politique, celui de répandre chez les infidèles le culte d'Hélios-Churi et d'augmenter en même temps le nombre de ses sujets et de ses possessions. Cette croisade apostolique qui dure plusieurs années, a pour résultat la ré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Cuzco.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

duction d'une vingtaine de peuplades disséminées dans un périmètre de dix lieues et l'annexion de leur territoire à l'empire. Sous Manco, cet empire a pour limites Quiquijana au sud, Ollantay-Tampu au nord, Paucartampu à l'est, Limatampu à l'ouest.

Après un règne d'une cinquantaine d'années, Manco meurt laissant le pouvoir aux mains de Sinchi Roca son fils aîné. Déjà l'empire est organisé; la religion du Soleil est fondée, son pouvoir établi, son culte extérieur assuré, la voie politique à suivre nettement tracée; Manco a tout prévu. Ses successeurs n'eurent qu'à continuer son œuvre. Et ils ne faillirent pas à cette mission, jusqu'à l'apparition des aventuriers de l'Europe sur les côtes du Pérou, c'est-à-dire pendant douze générations de rois[1].

Un temps viendra, nous l'espérons, où le concours actif des intelligences et l'application de moyens nouveaux aux recherches ethnographiques, amèneront la solution de bien des problèmes encore insolubles aujourd'hui. L'analyse archéologique des monuments américains restés debout sur le sol, éclaircira des points obscurs de la théogonie des peuples auxquels on les attribue, en même temps qu'elle nous apprendra les schismes religieux qui les divisèrent. L'anthropologie et la philologie, ces fils conducteurs des recherches antéhistoriques, aideront à ramener à un type primitif et à un langage primordial, les traits épars de la physionomie de ces peuples et leurs divers idiomes. On retrouvera la filiation de chacun d'eux; on établira d'irrécusables preuves de leur fraternité native avec les peuples du groupe primitif; enfin, on déterminera l'ordre chonologique de leurs déplacements, à partir des âges légendaires où la race humaine, comme un fleuve à sa source, s'épandit à travers le monde et en prit possession.

En attendant cette heure, laissons dormir dans la poussière du passé, le Cuzco antique et les Incas qui le fondèrent, et occupons-nous du Cuzco moderne, que nous retrouvons aujourd'hui, à peu près tel que le réédifia Pizarre après la conquête, et qu'en 1824 le laissa la Serna, dernier vice-roi du Pérou.

A en juger par les pans de murailles qui, de San Juan de Dios aux hauteurs de San Blas, marquent les limites de l'ancienne ville et la protégent en même temps contre les éboulements du cerros, la ville moderne a peu gagné en étendue. Ce qu'elle a pu perdre comme caractère architectural est compensé par ce qu'elle a conquis sous le rapport de l'ordonnance symétrique, compensation médiocre aux yeux des voyageurs artistes, mais plus que suffisante pour les individus du genre positif.

L'aire de la ville actuelle, dont la figure est celle d'un parallélogramme irrégulier, développé du nord-ouest au sud-est, occupe une superficie d'environ trente mille mètres carrés, si on la mesure de l'Almudena à San Blas et de Santa Ana à la Recoleta. Un ruisseau torrent, le Huatanay, né dans la Cordillère de Sapi et courant du nord-est au sud-ouest, traverse la ville qu'il divise en deux parties inégales. Ce ruisseau, profondément encaissé, presque à sec en hiver, à courant vif dans les crues d'été occasionnées par la fonte des neiges de la Cordillère, est comme l'égout collecteur de Cuzco, qu'il débarrasse de ses eaux ménagères et de ses immondices.

Dans la partie ouest de la cité, les berges de ce ruisseau cloaque, reliées de loin en loin par des ponceaux, sont coupées à pic et revêtues de murailles d'un travail grossier. Disons bien vite que ces murs bruts sont historiques. Ils datent du règne des Incas, et, par égard pour leur ancienneté, les voyageurs archéologues qui chaque demi-siècle arrivent à Cuzco, ne manquent pas d'aller les étudier de près, malgré la puanteur des eaux squalides qui verdissent leur base, puanteur qu'au reste ces savants peuvent conjurer, en se bouchant le nez ou en le garnissant de tabac d'Espagne.

Le Ccozçco des Incas, divisé simplement en ville haute et basse, ne comprenait que deux quartiers appelés Hurin et Hanan. Le Cuzco des Espagnols comprend sept districts : la Cathédrale, Belen, Santiago, l'Hôpital, Santa Ana, San Cristoval et San Blas, lesquels sont divisés tant bien que mal en carrés ou *cuadras*, et donnent un total de trois mille maisons pour une population que les derniers recensements font monter à vingt mille trois cent soixante-dix âmes. Sur ces trois mille maisons, mille environ ne sont que d'affreux bouges dont cinq cents au moins sont des cabarets à chicha. Une rue tout entière, la rue de *las Heladerias*, est affectée au commerce des sorbets et des glaces. C'est dans cette rue que naquit vers le milieu du seizième siècle, d'une famille de sang illustre et d'une nuance de peau assez foncée, l'historiographe Garcilaso de la Vega. La maison paternelle de l'auteur de *Los Commentarios Reales* avait pour locataires, à l'époque où je la visitai, une blanchisseuse en fin, Sémiramis au petit pied, qui occupait le rez-de-chaussée et le premier étage où elle s'était créé, sur le rebord d'une fenêtre, un jardin suspendu avec des pots d'œillets et des cages d'oiseaux. Le second étage, habituellement décoré de ficelles tendues et de loques mouillées, était habité par un Indien borgne, qui dressait des chiens à faire l'exercice.

Cuzco, jadis capitale d'un vaste empire, aujourd'hui simple chef-lieu de département et siége d'évêché, possède avec sa cathédrale et quinze églises dont sept appartiennent à des communautés religieuses, quatre couvents d'hommes, San Francisco, la Merced, Santo Domingo et la Recoleta, trois couvents de femmes, Santa Teresa, Santa Catalina et Santa Clara, six béguinages, las Nazarenas, Santa Rosa, Santo Domingo, las Carmelitas de San Blas, las Franciscanas de Belen et San Francisco, sans préjudice de quelques maisons d'exercices spirituels, où, pendant les soirées de la semaine sainte, les deux sexes se renferment séparément, éteignent les lumières et s'étrillent à tour de

1. Au grand regret de la rédaction du *Tour du Monde*, le cadre de ce recueil n'a pu admettre le curieux et savant mémoire que l'histoire indigène du Pérou et les antiquités de Cuzco ont inspiré à M. P. Marcoy. Heureusement le public scientifique retrouvera ce beau travail tout entier et inédit, illustré par l'arbre généalogique des Incas, dans la relation complète que cet écrivain érudit prépare de ses longs voyages.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bras, en expiation des péchés qu'ils ont pu commettre dans le cours de l'année.

Les églises et les couvents de Cuzco sont généralement construits en pierre dure, grès carbonifère, trachyte porphyroïde, granit feldspathique, au lieu d'être bâtis en bois, en torchis et en plâtre, comme ceux des villes du littoral. Cette différence dans le choix et la nature des matériaux, est motivée par la situation des derniers édifices au pied de la chaîne des Andes dans le voisinage de quelque volcan, et la fréquence des tremblements de terre auxquels ils sont exposés. De là l'emploi du badigeon sur leurs façades et ces nuances gris de perle, rose paille, cuisse de nymphe, dont l'architecte les empâte pour dissimuler la charpente du monument. Les édifices de Cuzco n'ont pas besoin de recourir à ces artifices vulgaires. Ils étalent dans sa couleur et sa nudité primitives la pierre dont ils sont bâtis, et sur laquelle le temps, la pluie et le soleil ont passé comme un vernis sombre. Leur physionomie a je ne sais quelle grandeur morne, quelle majesté taciturne, qui s'harmonie avec la tristesse du ciel, la rigidité du climat et les lourdes gibbosités des montagnes voisines.

La disposition intérieure des églises est presque toujours celle d'une croix latine. Quelques-unes n'ont qu'une nef sans bas côtés, comme l'église des Pères de Jésus; d'autres ont une nef principale et deux nefs secondaires, comme l'église de la Merced, ou trois maîtresses nefs et deux collatéraux, comme la cathédrale. Leurs voûtes en berceau, plus élevées du double que celles des églises du littoral, sont quelquefois lisses, quelquefois renforcées par des arcs-doubleaux et supportées par des colonnes engagées ou de simples pilastres. La décoration architecturale de ces églises est généralement très-simple à l'intérieur. Parfois cette simplicité s'étend à l'extérieur de l'édifice, dont toute l'ornementation se borne alors à un fronton triangulaire, engagé entre deux tours en saillie, supporté par des colonnes accouplées, et surmonté d'un étage percé de fenêtres carrées et décoré de colonnettes, comme la façade de la cathédrale. Parfois encore, cette ornementation emprunte au goût hispano-lusitanien des dix-septième et dix-huitième siècles son matériel de pinacles et d'acrotères, de pyramidions et de boules, auxquels elle ajoute le luxe des enroulements, des oves, des volutes, des pompons et des chicorées de cette bienheureuse époque. L'église des Pères de Jésus et celle de la Merced offrent sur leurs façades un assortiment assez complet de ces fantaisies. Remarquons toutefois que les diverses pièces de ce bric-à-brac architectural, au lieu d'être moulées en plâtre et rapportées après coup, comme sur les façades des églises du littoral, sont laborieusement taillées dans le trachyte ou le granit des Andes, circonstance qui fait gagner par le maçon la cause perdue par l'architecte.

Ce que nous avons dit déjà du luxe si complaisamment étalé par les églises d'Aréquipa, peut s'appliquer à celles de Cuzco. C'est la même profusion de richesses, amalgamées, combinées, selon tous les logarithmes de la piété naïve et du goût inintelligent. A voir, dans un jour de solennité religieuse, resplendir, sous le feu des bougies, les magnificences de ces églises aux autels bosselés d'une croûte d'or et de pierreries, on dirait que sachant tout ce qui leur manque du côté de l'art et du style, elles se sont flattées d'y suppléer par un grand étalage de richesses, comme certaines femmes se flattent de faire oublier leur laideur en exagérant leur parure.

La cathédrale de Cuzco, dont le maître-autel est en argent massif, ainsi que le retable et tous les ornements qui le couronnent, a dans les armoires de sa sacristie des richesses fabuleuses, reliquaires, ostensoirs, ciboires, calices, patènes, constellés de diamants, de rubis, de topazes et d'émeraudes, à rendre jaloux un pape de la chrétienté du temps où les papes armaient des galères. Il est vrai que l'architecture du monument, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, est peu digne du coffre-fort de tant de richesses. Bâtie sur un terre-plein à l'endroit où s'élevait au quatorzième siècle le palais de l'Inca Viracocha, elle présente, comme nous l'avons dit, la disposition d'un carré long, aux deux tiers duquel deux tours font saillie. Des colonnes accouplées séparent les trois portes de sa façade, décorée d'un fronton quelconque. Des fenêtres carrées, flanquées de colonnettes, couronnent l'architrave et font comme un premier étage à l'édifice. Ajoutons que le grès trachytique dont il est bâti a pris en vieillissant une teinte de suie, qui contraste fort avec la blancheur calcaire des coupoles de ses cinq nefs et de ses deux clochers.

L'intérieur du vaisseau se compose d'un pronaos ou narthex ouvrant sur trois maîtresses nefs et deux collatéraux pourvus de chapelles. La plus célèbre de ces chapelles, la seconde à droite en entrant, est celle du *Señor de los Temblores* ou Christ des tremblements de terre. Nous y reviendrons en détail en parlant des fêtes religieuses et des processions de Cuzco. Les rares ouvertures ménagées dans les parois de l'édifice, permettent à peine à la lumière d'en éclairer l'intérieur; les retombées des voûtes de ses trois nefs et les piliers qui les supportent, ajoutent encore à cette obscurité, que l'air du dehors rend glaciale. Le seul rayon, le seul flambeau, qui éclaire et réchauffe un peu ces ténèbres, le seul joyau inestimable parmi tous les joyaux sans prix que possède cette lugubre basilique, c'est un *Christ en croix* qui décore sa sacristie, splendide peinture de la seconde manière de Murillo.

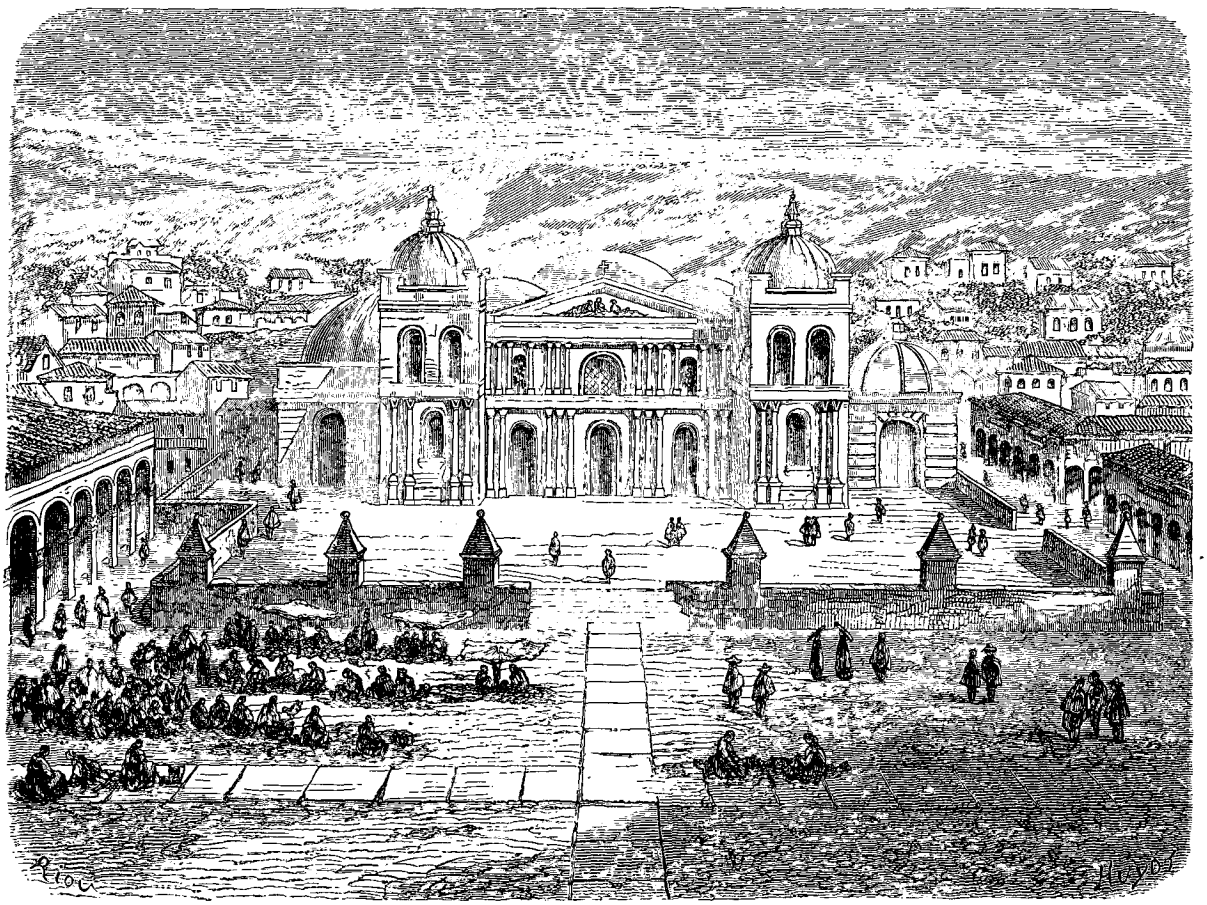
Autour de la cathédrale s'étend un atrium ou parvis, bordé d'une muraille à hauteur d'homme, coupée de distance en distance par des socles surmontés de pyramidions. Le long de ce mur, et comme pour rompre l'uniformité de sa ligne droite, règne un pittoresque cordon de bannes de toile et de grands parapluies, sous lesquels des industriels des deux sexes étalent à la vue des passants des guenilles sordides et d'épais souliers à six rangs de clous, comme en usent les gouverneurs et les alcades fashionables des villages de la Sierra.

Une tradition que les Nestors indigènes à peau brune

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et à longues tresses ont répandue parmi le peuple, place un lac sous la cathédrale. Ce lac, dont l'onde est calme et comme endormie pendant toute l'année, s'enfle, bouillonne et bat sourdement les dalles du chœur, le jour anniversaire de l'entrée à Cuzco des conquérants espagnols (13 novembre 1532). Ce jour-là, jour de deuil pour les indigènes, il n'est pas rare, en traversant la place du parvis, de voir quelques âmes crédules agenouillées dans la poussière et l'oreille au niveau du sol, écouter de l'air le plus sérieux du monde si l'onde fatidique ne murmure pas.

Une église en pisé, bâtie par Francisco Pizarre et consacrée par Vicente Valverde son aumônier, occupa pendant trente-six ans l'emplacement actuel de la cathédrale. En 1572, le vice-roi Francesco Toledo fit jeter bas cette bicoque et creuser les fondements d'une nouvelle église. Une somme de trois cent soixante mille francs fut d'abord affectée à sa construction ; puis cinquante ans s'écoulèrent, et comme cette église, pareille à la toile de Pénélope, se poursuivait toujours sans jamais s'achever, que de nouvelles sommes, incessamment votées, venaient s'ajouter aux premières, Philippe IV, impatienté, demanda un jour *si on comptait la faire en argent massif*. Le mot royal eut du succès ; après avoir fait le tour de l'Espagne, il arriva en Amérique. On ne sait s'il stimula le zèle de l'entrepreneur, mais après quatre-vingt-deux ans de travaux, la cathédrale était achevée. Elle avait coûté soixante-cinq millions de francs. La chose paraît incroyable, quand on considère aujourd'hui ce triste édifice [1] !



Place et cathédrale de Cuzco.

Sa dédicace eut lieu le 15 août 1654 ; mais auparavant il fallut déblayer les abords de l'église, rendus impraticables par l'alluvion due aux travaux de près d'un siècle. Tous les chanoines, enflammés d'un saint zèle, passèrent à leur bras un cabas de jonc et se mirent à enlever la terre, les moellons, les gravats, qui formaient autour du lieu saint des *montagnes* et des *vallées* [1]. L'exemple des chanoines fut suivi par le corrégidor et par quatre chevaliers de Calatrava ; puis les curés de la ville et ceux des environs arrivèrent en foule suivis de leurs vicaires, les moines de quatre ordres vinrent également donner un coup de main, les dames de la ville imitèrent les

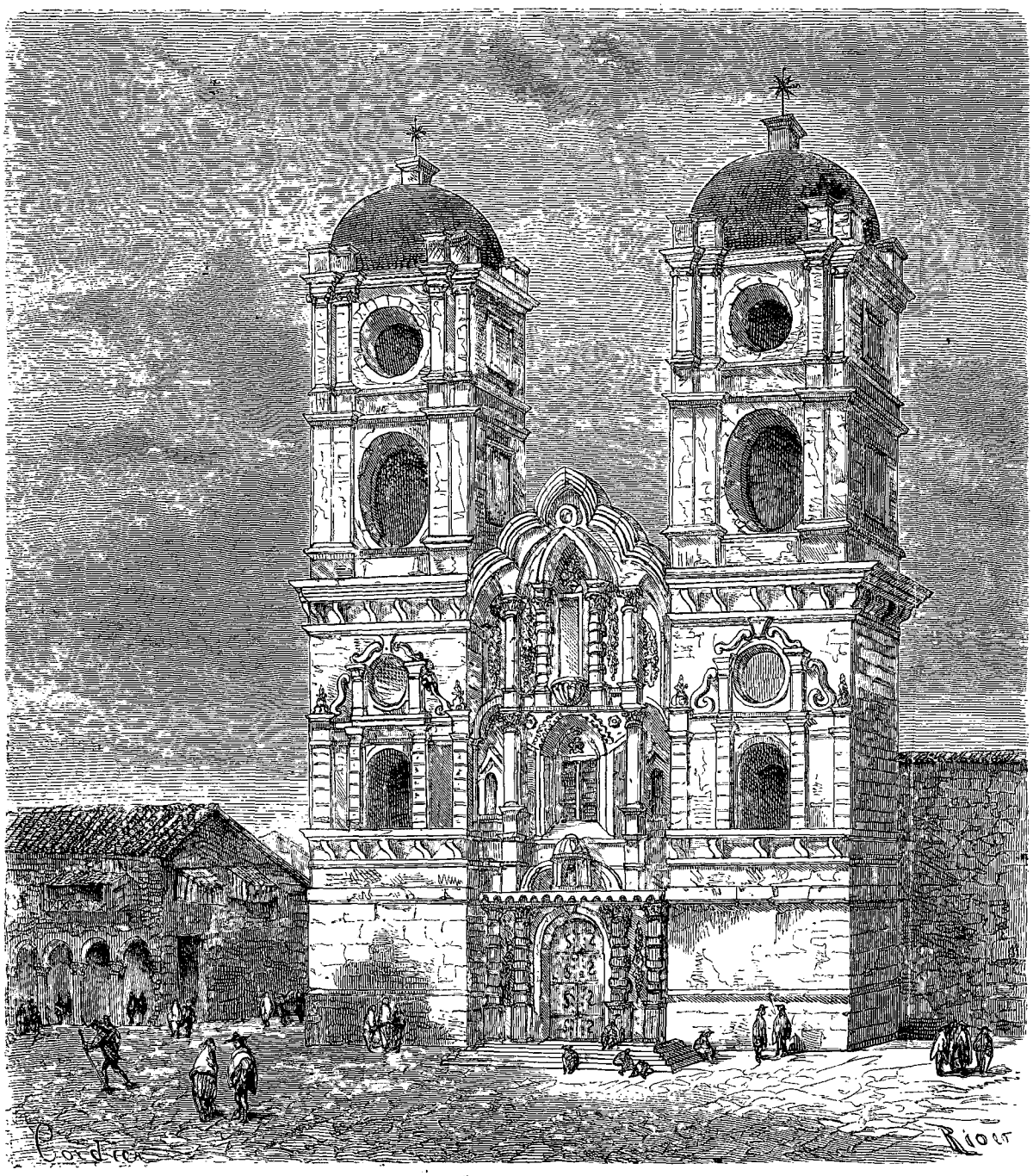
1. Les auteurs espagnols ont relaté comme un chiffre exorbitant les *cinquante ans* de travail qu'avait nécessités l'édification de la forteresse du Sacsahuaman ; mais aucun d'eux n'a fait mention des *quatre-vingt-deux ans* employés à la construction de la cathédrale, ou s'est contenté de les indiquer par deux dates. — Ajoutons que de pareils chiffres, qui, partout ailleurs qu'au Pérou, auraient une valeur significative, ne prouvent ici qu'une chose : c'est que l'Indien du continent sud, très-nonchalant de sa nature, met à ce qu'il fait vingt fois plus de temps qu'il n'en faut.

1. *Alturas empinadas y hondos valles*, dit le manuscrit du docteur Carrascon auquel nous empruntons ces détails.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moines, et bientôt la population tout entière se mit de la partie et travailla comme un seul homme, jusqu'à parfait achèvement de la besogne qui dura cinq jours et cinq nuits

A la droite de la cathédrale, objet d'un si vif enthousiasme, et se rattachant à la masse de l'édifice, s'élève la chapelle dite du Triomphe, qui n'était au principe qu'une cahute en terre, humble dépendance de la première église construite en terre aussi. Pendant une émeute excitée par les partisans de l'Inca Manco, frère de Huascar, un parti d'Espagnols s'étant réfugié dans cette chapelle pour échapper à l'incendie que les Indiens



Église des Jésuites, à Cuzco.

avaient allumé sur plusieurs points de la cité, fut miraculeusement préservé des flammes par l'intercession de la Mère de Dieu. C'est là cette chapelle en pierre à coupole de chaux qu'on éleva depuis pour perpétuer le souvenir du miracle, chapelle au seuil de laquelle, le jour de l'Assomption de chaque année, les Indiens des deux sexes dressent un reposoir, chantent, dansent, mangent, boivent, s'enivrent et se gourment très-dévotement en l'honneur de celle qu'ils appelent *Jesu mamachay*, la chère mère de Jésus.

Depuis l'an de grâce 1538, où fray Vicente Valverde, ce moine doublé d'un bourreau, fut nommé second

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

évêque[1] de l'édifice en terre à toiture de paille, qu'une bulle papale de Paul III avait élevé dès 1537 au rang d'église épiscopale; depuis cette époque, disons-nous, jusqu'en 1843, où don Eugenio Mendoza y Jara fut nommé évêque par Sa Sainteté le pape Grégoire XVI, vingt-huit évêques y compris ce dernier, se sont succédé dans le gouvernement spirituel de Cuzco.

A droite de la plaza Mayor dont la cathédrale occupe le côté sud-est, s'élève sur l'emplacement du palais de Capac Yupanqui et de la ménagerie de serpents que cet Inca y avait annexée, l'église de la compagnie des Pères de Jésus. Cet édifice bâti en grès carbonifère est d'une assez fière tournure, malgré le goût hispano-lusitanien des sculptures de sa façade dont les détails baroques sont traités néanmoins avec beaucoup de soin. Depuis l'expulsion des Jésuites, cette église était restée fermée au culte, lorsqu'en 1824 les patriotes, à leur retour d'Ayacucho, enfoncèrent ses portes au nom de la liberté sainte et la transformèrent en corps de garde. Après la proclamation de l'indépendance, elle fut fermée de nouveau jusqu'au jour où l'idée nous étant venue d'en demander les clefs au sous-préfet de Cuzco, don José Grégorio Llanos, nous la fîmes rouvrir au grand ébahissement de quelques indigènes qui traversaient la place en ce moment et qui accoururent à toutes jambes dans l'espoir d'entrer à notre suite. Mais le pongo qui nous accompagnait, ferma lestement la porte bâtarde pratiquée dans un des ventaux de la *porta regia* et trompa la curiosité des badauds.

Cette église dont les habitants de la ville ne connaissent guère que l'extérieur, se compose à l'intérieur d'une seule nef dont la voûte en berceau repose sur un entablement porté par des pilastres cannelés d'ordre corinthien composite. A l'entrée, une vaste tribune supportée par des piliers carrés, forme comme un vestibule ou pronaos à l'édifice. Aucune chapelle n'interrompt les grandes lignes de la nef qui se développent dans une majestueuse sévérité jusqu'au sanctuaire arrondi en hémicycle et séparé de la nef par une balustrade en pierre. L'église, au reste, était complétement dépourvue des objets relatifs au culte. Son unique autel avait disparu. Nul tableau, nulle croix, nul ex-voto pieux n'était resté cloué à ses murailles, dont la pierre d'un ton de rose-sèche était d'une propreté remarquable.

En allant et venant sur les larges dalles où nos pas éveillaient un écho sonore, nous ramassâmes quelques fragments de sculptures détachées d'une chaire dont la place indiquée par des crampons de fer était encore visible sur le mur de droite. Parmi ces débris, se trouvait une tête d'ange cravatée de ses ailes, grosse comme le poing, d'une expression charmante et d'une délicatesse d'exécution qui faisait honneur au ciseau du Berruguète indigène auquel elle était due.

Dans la tribune où nous montâmes par un escalier en pierre bordé d'une rampe en bois sculpté, d'un joli travail, les orgues étalaient encore leurs batteries de tubes de différents calibres, mais descellés et visiblement penchés les uns sur les autres, comme les arbres d'une forêt dans un coup de vent. Les touches du clavier étaient décollées; les vers avaient rongé le buffle des marteaux et de grandes toiles d'araignées enveloppaient comme d'un linceul ce pauvre corps harmonieux dont l'âme était partie.

Devant la balustrade qui séparait le sanctuaire de la nef, bâillait une ouverture de quatre pieds carrés, pourvue d'un escalier dont on n'apercevait que les premières marches : le reste se perdait dans une ombre noire. Suivi de l'Indien porte-clefs, que cette église vide et ce trou ténébreux impressionnaient visiblement, je tentai la descente. Une vingtaine de degrés nous conduisirent dans la crypte de l'église, divisée en cellules carrées dont les murs, d'une propreté singulière, semblaient avoir été récemment blanchis. Ces cellules avaient servi autrefois de caveaux funéraires. Quelques cercueils ouverts et vides s'y trouvaient encore. La forme des cadavres qu'ils avaient renfermés était indiquée sur la planche du fond par une silhouette couleur de sépia. Des lambeaux de suaire en coton du pays (tocuyo) pendaient accrochés aux clous de ces bières. La nuit, à la lueur d'une torche, ce spectacle eût été fort peu rassurant; mais il était midi, la crypte était inondée d'air pur et de soleil, entrant par des fenêtres grillées, une mauve en fleur se courbait et se redressait au souffle du vent, et les détails lugubres que je relevais un à un, n'éveillèrent en moi qu'un sentiment de paisible mélancolie. Il n'en fut pas de même de mon compagnon, qui, en se retrouvant dans la rue, m'assura que la vue de ces cercueils et leur odeur de pourriture humaine lui avaient si fort soulevé le cœur, qu'il se voyait contraint d'aller boire un flacon d'eau-de-vie chez un pulpero de sa connaissance. J'approuvai son idée, et en lui mettant deux réaux dans la main, je le chargeai d'offrir mes remercîments à son maître.

Après l'église des Pères de Jésus viennent les églises de San Augustin et de l'Almudena, toutes les deux élégamment construites, toutes les deux fermées au culte, ce qui implique une certaine indifférence en matière de religion chez les Cusquéniens de notre époque. Toutefois ces deux églises, bien que sans prêtres et sans autels, ne sont pas vouées à une entière solitude. Le *positivisme*, en les dépouillant de leur prestige sacré, a su tirer parti des avantages qu'elles pouvaient offrir. Un collége avec tout son matériel de bancs, de tables et de pupitres s'est installé dans la première et y est à l'aise. Dans la seconde, desservie autrefois par des religieux bethléémites, une société de philanthropes a transféré l'hospice dit de Saint-André, fondé à l'intention de pauvres femmes, — action qu'on ne peut trop louer, — mais en ayant soin de s'approprier la vaste maison primitivement affectée à cet usage par le fondateur du susdit hospice, de la faire vendre aux enchères et de s'en partager le prix, — dol qu'on ne saurait trop flétrir.

1. Le premier évêque de Cuzco fut don Fernand de Luque y Olivera. Fray Vicente Valverde ne resta que trois ans en possession de son évêché. Il fut assassiné ou assommé, on ne sait au juste, par des Indiens de la province de Quispicanchi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette revue architecturale des églises de Cuzco nous conduit naturellement à parler du clergé, chanoines, curés et vicaires qui desservent ces mêmes églises et chantent sous leurs voûtes les louanges de Dieu dans un latin auquel l'usage de l'idiome quechua donne un accent traînard et une prononciation gutturale qui choquent l'oreille des partisans de l'euphonie.

Ces respectables prêtres, gens du monde par leurs manières et gais vivants par leurs propos, joignent habituellement à l'instruction générale qu'ils peuvent posséder, une science spéciale qui leur fut toujours sympathique et dont ils ont puisé les premières notions dans des recueils et dans des livres qui leur sont tombés sous la main. Chacun d'eux a choisi selon les circonstances ou la pente de son esprit, qui la géographie, qui la physique, qui la chimie ou les mathématiques transcendantes. Cette science qu'ils professent publiquement, afin que le fruit de leurs veilles et de leurs études soit profitable à la jeunesse, est contenue en substance dans un manuel par demandes et réponses, qu'ils ont laborieusement rédigé et que leurs élèves, dont l'âge varie entre seize ans et vingt-quatre, sont tenus d'apprendre par cœur après l'avoir écrit sous leur dictée. Ceux de ces prêtres qu'aucune science spéciale ne recommande à l'attention, se contentent de professer, par amour du professorat, la théologie scolastique, la théologie canonique ou la théologie mystique, trois sciences comprises dans le programme d'études d'une éducation libérale à Cuzco.



Prêtre et seminariste indigenes.

Le costume de ces chanoines et de ces curés indigènes est à peu près celui du clergé espagnol, moins la qualité de la dentelle des manchettes, plus les doubles boutons en or qui les attachent aux poignets et le vaste parapluie en taffetas rouge, complément obligé d'une toilette ecclésiastique au pays des Incas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les mœurs du clergé cusquénien sont douces et paisibles, et rappellent un peu celles des temps bibliques et des âges patriarcaux. la plupart d'entre eux ont des nièces dont la mère, qu'ils n'appellent jamais leur sœur, par égard pour la bienséance, remplit habituellement dans la maison l'office de *ama de llaves* ou de gouvernante. Quelques-uns recueillent une orpheline ou une pauvre jeune veuve dont ils adoptent les enfants. Ces œuvres pies, chez les bons prêtres de Cuzco, sont dictées par un pur amour du prochain, par l'horreur de l'isolement et par ce besoin inhérent aux belles natures de s'entourer d'affections vraies.

La sollicitude de ces ecclésiastiques pour les êtres qui les entourent est paternelle et tendre, et leur dévouement absolu. Non-seulement ils partagent avec eux tout ce qu'ils possèdent et pourvoient à tout leurs besoins, mais même à l'occasion ils s'imposent des privations et font des sacrifices pour leur donner le superflu. Un négociant a-t-il reçu de la côte du Pacifique quelque article de mode ou de nouveauté, bien vite le chanoine, si c'est



Un chanoine de mes amis, professeur de physique expérimentale.

un chanoine, ou le curé, si c'est un curé, fait part de la bonne nouvelle à sa famille d'adoption, et convient avec elle du jour où l'on ira voir l'article en question. Ce jour venu, la famille se met en marche. On arrive à la *tienda* du négociant. où le révérend entre seul pour examiner les étoffes et en débattre le prix. La veuve et ses enfants se tiennent à l'écart; il arrive parfois que le chanoine ou le curé, indécis dans le choix de deux étoffes de qualités distinctes et partant de prix différents, fait un sigee de tête à sa protégée, qui s'avance timidement.

« *Que le parece à U^d^.* — Que vous en semble? lui demande le révérend.

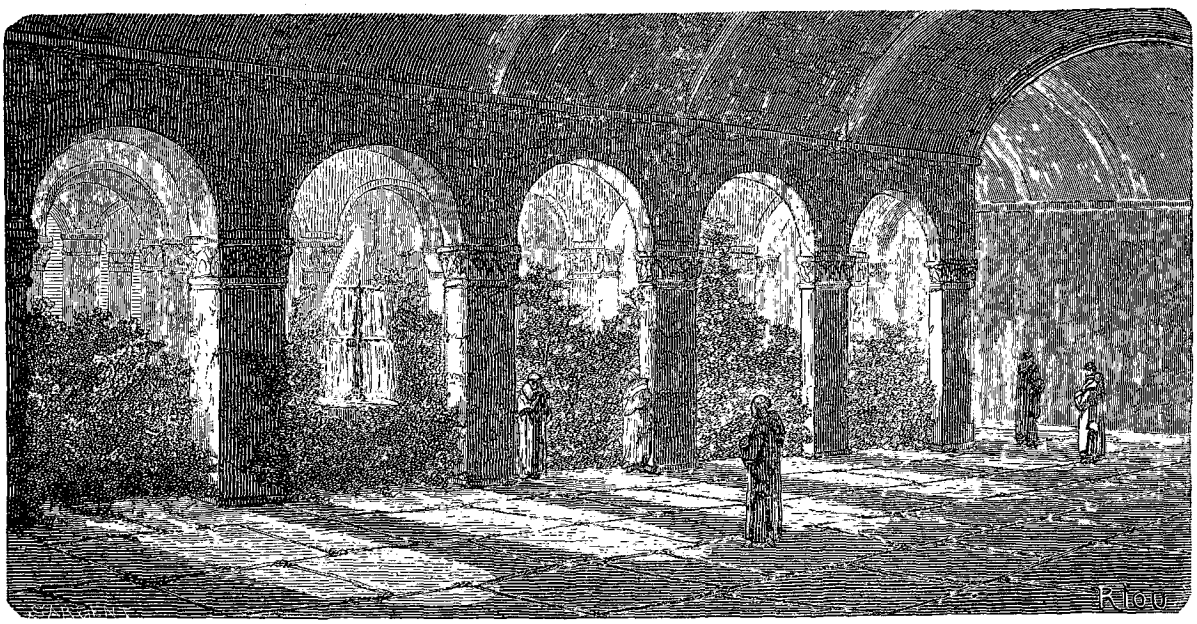
— Je suis en tout de l'avis de mon *señor padre*, » répond invariablement la veuve en montrant du doigt la plus belle et la plus chère des deux étoffes.

L'homme de Dieu fixe définitivement son choix, fait couper l'étoffe et confectionner le paquet, et le mettant sous son bras, dit gracieusement au marchand : « Je vous enverrai l'argent dans quelques minutes. » Presque toujours ces minutes canonicales ou cléricales durent un an ou dix-huit mois; il en est qui sont éternelles.

Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur du couvent de la Merced, à Cuzco.

VOYAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

QUATRIÈME ETAPE.

D'ACOPIA A CUZCO.

Cuzco antique et moderne.

De retour sous son toit, le bon pasteur reçoit force remercîments de sa brebis, si l'objet acheté par lui est de qualité supérieure ; mais s'il laisse à désirer sous quelque rapport, un orage formé dans le trajet de la boutique à la maison, éclate brusquement sur la tête du patriarche, et les qualifications de *sicatero* (ladre), de *raton* (rat) et d'*avariente* (avare) sont la récompense de son action.

Le tableau le plus complet et le plus touchant de ces mœurs intimes est celui qu'offrait l'intérieur d'un chanoine de nos amis, philosophe par instinct et par occasion, professeur de physique expérimentale. Son cabinet d'étude était un grenier éclairé par une lucarne. Une odeur indéfinissable, mais empestée, s'exhalait de ce sanctuaire de la science, où nous n'entrions qu'avec un citron sous le nez. Jamais échoppe d'Auvergnat ou boutique de brocanteur n'offrit un pareil pêle-mêle de livres, d'instruments, de chiffons et de paperasses ; jamais plus de poussière et plus de toiles d'araignées ne se superposèrent dans un réduit. Notre chanoine, assis devant sa table de travail, développait sur le papier ses systèmes et ses théories en buvant du vin de Carlon. Il n'interrompait sa besogne que pour sourire à trois marmots — ses enfants d'adoption — qui se roulaient sur une natte en poussant des cris inhumains. Par un caprice digne de sa philosophie, notre ami avait donné à ces enfants, dont la mère, une Indienne, était sa cuisinière, des noms empruntés au règne végétal. L'aîné se nommait *Sapallo* (giraumon) ; le cadet, une fille, avait nom *Zanahoria* (carotte) ; le plus jeune répondait à celui d'*Apio* (céleri). L'amour-propre maternel de l'Indienne s'était bien un peu révolté d'abord contre ces appellations saugrenues ; mais son maître avait tenu bon en prétendant, à tort ou à raison, que des noms de légumes seyaient bien aux enfants d'une cuisinière et réveillaient heureusement des souvenirs de pot-au-feu.

Mais laissons notre ami à sa physique expérimentale, à ses rouges bords et à sa famille, et, des mœurs du clergé et de l'architecture des églises, passons à la description des couvents.

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273 ; t. VII, p. 225 et la note 2, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'ornementation extérieure des couvents de Cuzco est loin d'égaler celle de ses églises; tous ses édifices sont de lourds parallélogrammes avec des murailles lisses, couverts d'un toit de tuiles ou coiffés de coupoles et percés d'une porte cintrée sur laquelle est placé le signe du salut. Cette porte donne dans une petite cour, enclose de murs élevés, et qui aboutit à un de ces couloirs tortueux et sombres comme en ont les vieux châteaux d'Anne Radcliffe, comme en avaient les antres de l'inquisition. C'est presque en hésitant qu'on s'y engage. Mais lorsqu'après avoir tâtonné pendant quelques minutes dans les ténèbres, on débouche inopinément à l'entrée du cloître intérieur, inondé d'air et de lumière, le tableau qu'on a sous les yeux efface bien vite la première et désagréable impression qu'on avait reçue. De vastes cours bordées de galeries dont les cintres sont portés par d'élégants piliers ou des groupes de colonnettes, se prolongent dans une perspective harmonieuse; au centre de ces cours, façonnées en jardins, s'élève une fontaine de granit à trois vasques superposées; de son sommet jaillit une gerbe d'eau qui retombe de bassin en bassin comme de l'urne d'une naïade; de beaux massifs de daturas, de capulis et de myrtes, des corbeilles de fleurs symétriquement espacées, mêlent leur feuillage mobile au feuillage sculpté de l'architecture. Une paix profonde, un calme ineffable se dégagent de cet ensemble; une solitude complète environne le promeneur; aucun bruit discordant ne frappe son oreille : le murmure de l'eau, le souffle du vent, le gazouillement d'un oiseau dans les branchages, sont les seules voix qui troublent le silence. Jamais asile plus sûr et plus discret, retraite plus voilée et plus mystérieuse, ne fut offerte au poëte, à l'artiste, au rêveur, pour y développer son thème ou y caresser sa chimère. A ces Édens de Cuzco cachés entre quatre murailles, il ne manque pour ressembler au véritable paradis, que quelques degrés d'élévation de plus dans leur température.

Le couvent de la Merced est la merveille du genre. Si l'élégance de son cloître, les belles proportions de ses arceaux et l'escalier monumental qui conduit au premier étage font l'admiration des curieux et des gens de l'art, ses jardins, ses eaux, ses ombrages offrent au promeneur solitaire la plus charmante thébaïde qu'il puisse souhaiter.

Ce beau couvent, dont le prieur était de mes amis, n'avait pas un recoin caché que je ne connusse; je savais au juste combien ses galeries avaient de piliers et quelles espèces végétales croissaient dans les carrés de ses parterres. Un de mes plaisirs pendant les courts étés de Cuzco était de monter après mon dîner sur la plateforme de son clocher et de m'adosser contre la coupole qui le couronne; cette coupole, que le soleil avait chauffée pendant le jour, gardait un reste de chaleur qui me pénétrait d'un bien-être indicible. Enveloppé dans mon manteau et tandis que la chymification de mon dîner s'opérait doucement à l'aide d'un cigare, mes regards plongeaient dans la ville et fouillaient indiscrètement les cours et les maisons voisines. Le monastère de Santa-Clara en particulier attirait mon attention par la disposition de ses cellules et les compartiments de son jardin diapré de fleurs charmantes, mais communes; du haut de mon observatoire je voyais les religieuses aller et venir, tout occupées de soins divers et fort loin de penser qu'un profane, un être du sexe abhorré avait les yeux fixés sur elles et ne perdait aucun détail de leur pantomime.

Certaine après-midi que j'étais à mon poste, examinant pour la centième fois l'intérieur du jardin de Santa Clara, le hasard me rendit témoin d'une scène étrange. J'en parle ici pour deux raisons : la première, parce qu'un voyageur obligé par état de tout voir, sinon de tout savoir, a un peu le droit de tout dire; la seconde, parce que l'épisode ou la scène en question se rattache aux mœurs du pays et explique certains usages. J'examinais donc l'intérieur du jardin de Santa-Clara, quand une religieuse sortit de sa cellule et vint se poster devant une cellule voisine; cette religieuse portait une guitare qu'elle accorda et dont elle se servit pour accompagner une *copla*, un *yaravi*, une chanson quelconque. A la distance où je me trouvais, cent cinquante mètres environ, je ne pouvais entendre ni l'air ni les paroles; mais la pose langoureuse de l'exécutante, sa tête penchée en arrière, ses yeux levés au ciel, indiquaient clairement que la poésie du morceau dont elle avait fait choix, était des plus tendres et sa musique à l'avenant.

Comme cette vierge du Seigneur était occupée à filer des sons, la porte d'une cellule placée à sa gauche s'ouvrit brusquement : une religieuse en sortit, les bras étendus, les voiles au vent, courut sus à la virtuose, lui arracha sa guitare des mains et la lui brisa sur la tête; puis la saisissant d'un bras vigoureux et la courbant comme un frêle roseau, malgré les efforts de la victime pour se débarrasser de son étreinte, lui infligea, séance tenante, cette correction manuelle dont la seule menace fait frémir les petits enfants. Je vis passer rapidement devant mes yeux, pareilles aux zones multicolores de la tranche d'un code civil, les *enaguas*[1] bleues, jaunes, rouges, vertes de la pauvre nonne ainsi maltraitée; aux cris qu'elle poussait, une partie de la communauté accourut, l'abbesse en tête; trois religieuses parvinrent à grand'peine à l'arracher aux mains de son bourreau. J'ignore ce qui s'ensuivit.

Le soir venu, je racontai le fait à quelques dames de la ville en les priant de m'en donner l'explication. Elles me répondirent ingénument, mais non sans rire un peu, que la nonne dillettantina s'était probablement attiré cette correction pour avoir donné une sérénade à l'amie de cœur d'une de ses compagnes; que celle-ci s'était courroucée de cet excès d'audace et l'avait châtiée, comme en Espagne un galant se courroucerait et malmènerait le rival qu'il verrait *racler le jambon* sous les fenêtres de sa belle.

1. Sous le ciel de Cuzco, les *enaguas* ou jupons portés par le beau sexe sont toujours en laine et jamais en coton et de couleurs très-vives. Les couleurs à la mode sont le ponceau, le bleu de ciel, le rose de Chine, le vert Véronèse et le jaune de chrome.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Revenons aux couvents d'hommes et à leur architecture.

Après le couvent de la Merced, le plus beau de tous et dont la fondation remonte à l'année 1537, vient celui de Santo-Domingo, qui date de 1534, et fut fondé par les quatre moines dominicains Valverde, Pedraza, San-Martin et Oliaz qui accompagnaient Francisco Pizarre lors de son entrée à Cuzco. Ce couvent est bâti sur l'emplacement qu'occupaient, du temps des Incas, le temple du Soleil et ses dépendances. Quelques pans de murs de cet édifice bâti en trachyte porphyroïde d'un gris obscur sont enchâssés dans les constructions moder-



Église de la Merced, a Cuzco.

nes et permettent à l'archéologue d'en étudier la coupe et l'appareil. Le jardin du couvent est borné, dans sa partie nord, par les débris d'une muraille antique, demi-circulaire et la seule de ce genre se rattachant à l'époque des Incas, que nous ayons trouvée. Cette muraille correspond à l'endroit où l'image géante d'Inti-Churi, placée sur un autel de porphyre noir, était exposée à l'adoration des fidèles. Aujourd'hui des fleurs réelles et de véritables légumes croissent dans ce jardin autrefois planté de fleurs et de graminées d'or, si l'on en croit les merveilleuses descriptions qu'en ont faites les historiographes de la conquête. Ce jardin, ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mieux cet enclos d'or (*ccoricancha*), en perdant ses richesses, a donné son nom au quartier.

Le couvent de San-Francisco, fondé en 1535 dans le quartier de Toccocachi, dépendant de la paroisse de San-Cristoval, fut transféré en 1538 dans le quartier de Casana et presque en face du collége des Sciences. En 1549, on l'établit définitivement à l'angle de la place qu'il occupe aujourd'hui et à laquelle il a donné son nom. Sur cette place, le samedi de chaque semaine, de midi à six heures, se tient un marché dit du Baratillo, où les amateurs des deux sexes trouvent à acheter de vieux habits, de vieux galons, de vieux chapeaux et de vieilles chaussures.

Le couvent actuel de San-Francisco n'offre extérieurement aux partisans de l'architectonographie qu'une agglomération de bâtiments carrés, surmontés d'une tour carrée. A l'intérieur, il a des cours, des jardins, de longues galeries dont les pleins cintres sont portés par des groupes de colonnettes, et sur les murs de ces promenoirs, de grandes fresques où saint François d'Assises est *pourtraict* dans toutes les postures et dans tous les actes intimes de sa pieuse existence. Ces fresques n'ont de remarquable que leur piété naïve. Au point de vue de l'art, composition, dessin, couleur n'y sont comptés que pour mémoire, ou donnent lieu à d'étranges méprises et à de curieux contre-sens. Mais dans ces croûtes à la colle, exposées à l'air du dehors et que chaque printemps voit pâlir un peu comme de jeunes filles poitrinaires, on sent une foi si fervente, et, chez l'artiste qui les peignit, une intention si manifeste d'honorer le patron du lieu pour s'en faire un intercesseur près du divin maître, que le critique le plus farouche et le plus cuirassé contre l'émotion s'attendrit malgré lui et laisse choir sa plume.



Moines de Cuzco. — Les quatre ordres.

Après les monastères, il nous reste à parler des moines.

A Cuzco, comme dans toutes les villes du littoral, le moine jouit de la considération générale. Les hauts fonctionnaires lui frappent amicalement sur le ventre, les bourgeois et les commerçants lui donnent des poignées de main, les femmes lui sourient et le chargent du soin de diriger leur conscience, les enfants montent sur ses genoux et jouent sans crainte avec les glands de son cordon. La liberté d'action dont jouit à Cuzco cet élu du Seigneur est illimitée. Rarement on le trouve dans sa cellule. En revanche, on le rencontre partout et à toute heure, devisant avec l'un des choses sérieuses, avec l'autre de choses frivoles, parlant à chacun le langage qui lui est propre, porté par tempérament et par éducation à plaisanter plutôt qu'à s'affliger sur les misères de ce monde, assaisonnant volontiers ses plaisanteries de gros sel, donnant le pas au vin de France et au mot propre, sur l'eau du pays et la périphrase; tolérant les petits défauts du prochain, excusant toutes ses faiblesses, voilant du manteau de la charité les peccadilles du beau sexe; toujours prêt, comme citoyen, à blâmer en public les actes du gouvernement, et comme religieux, à fronder en cachette les faits et gestes de l'évêque : tel est le moine de Cuzco.

La plupart de ces moines quittent le couvent après l'office du matin et n'y rentrent que le soir à neuf heures. Quel est l'emploi de leur journée? — C'est ce que nul n'a jamais su. Désireux d'obtenir des éclaircissements sur leurs absences régulières qui me semblaient au moins étranges, j'interrogeai un jour à cet égard le prieur d'un couvent que j'avais eu souvent pour vis-à-vis dans de petits bals de famille.

« Pourquoi tous vos moineaux s'envolent-ils ainsi chaque matin? lui demandai-je.

— Pour aller chercher leur pâture, » me répondit-il en riant.

Et comme j'insistais pour savoir de quel genre était cette pâture, le digne prieur ajouta en me regardant et clignant de l'œil :

« Ne sont-ce pas des hommes comme vous? »

Je dus me contenter de cette réponse ambiguë.

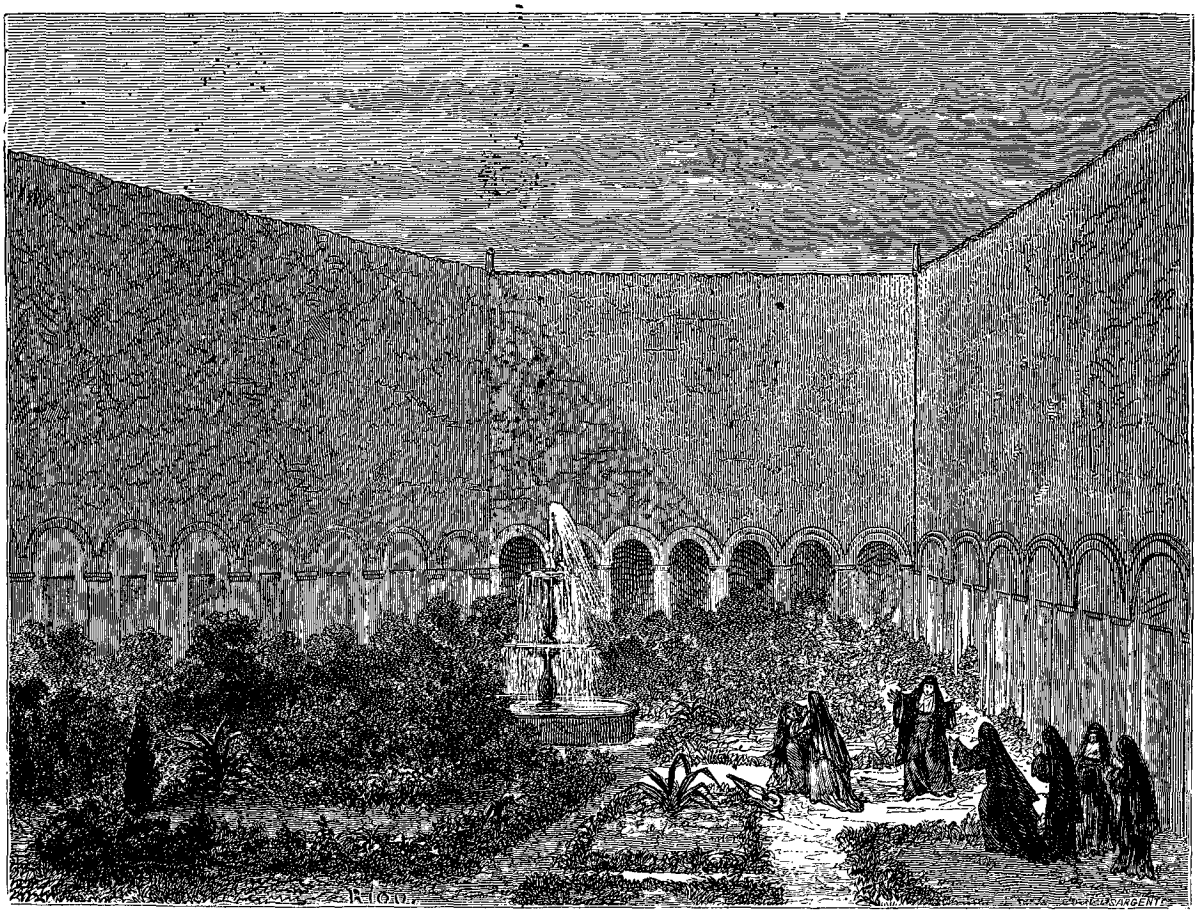
A Cuzco, l'état monastique n'entraîne après lui pour les novices qui s'y destinent, aucune de ces rudes épreuves qui brisent le corps du postulant et lassent son esprit. C'est par des chemins revêtus de gazon et des sentiers semés de fleurs, que ces novices atteignent l'époque de prononcer leurs vœux et de se préparer à la gloire éternelle. Bien souvent, dans nos promenades *urbi* et *ruri*, il nous est arrivé de voir, à travers l'huis entr'ouvert d'une chicheria, un essaim joyeux de ces *monigotes*, chantant à tue-tête en choquant leurs verres pleins jusqu'aux bords, ou dansant le *maïcito* et la *mazo mala* avec tout l'abandon de leur âge.

Les prieurs des couvents de Cuzco se sont fait une loi de tolérer, chez les novices de leur ordre, ces passe-temps honnêtes et que la religion telle qu'ils la professent ne désapprouve pas. Ils prétendent savoir, par expérience, que la nature humaine a besoin d'une rondelle fusible pour laisser échapper son trop-plein de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vapeur, lequel, sans cette précaution, ferait éclater la machine. Ces prieurs sont, en général, des hommes aguerris aux combats de la vie et trempés comme un pur acier dans la fournaise des passions. Tous ont été ou sont encore en butte aux obsessions du malin esprit. Si la plupart succombent sans même essayer de combattre, c'est qu'ils sont persuadés à l'avance que toute résistance de leur part serait inutile, « Dieu, disent-ils, n'ayant pas fait l'homme et le démon de force égale. »

L'un d'eux, déjà promu de son vivant à la canonisation, que nous avons beaucoup connu, mais que nous ne nommerons pas pour épargner sa modestie, avait été victime d'une de ces passions terribles qui bouleversent l'existence et que le Seigneur inflige à ses élus pour les avancer dans la voie de la perfection. Cette passion avait été, pour le prieur dont nous parlons, une source de mille maux en même temps qu'une occasion de prodigalités folles. Après avoir dévoré l'épargne de la communauté et criblé d'hypothèques les biens-fonds du couvent, il avait, disaient ses ennemis, — qui de nous, hélas! n'a les siens? — vendu à un orfévre de la rue des Plateros une statue de saint Michel archange en argent massif, de grandeur naturelle, et qui, depuis deux siècles qu'elle ornait une chapelle de l'église, faisait l'orgueil de la communauté et l'admiration des fidèles. Le public dévot s'émut de l'affaire. Comme l'évêque se disposait à ouvrir



Jardin du couvent de Santa-Clara, à Cuzco.

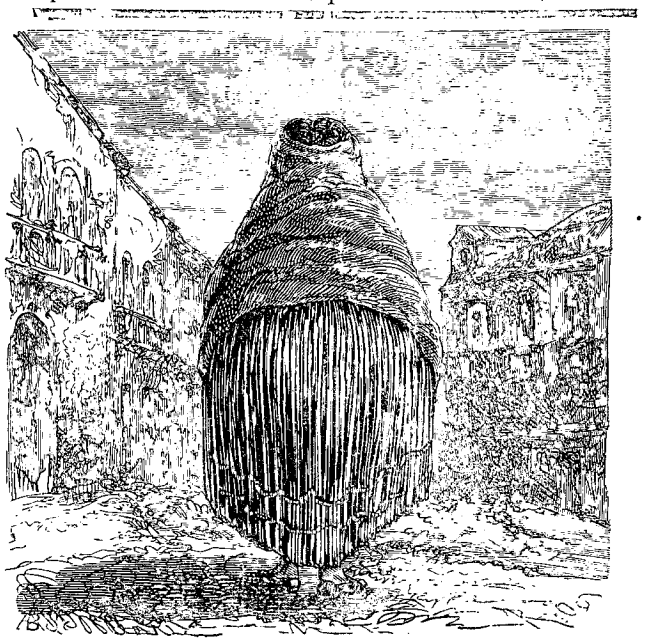
une enquête, l'image qu on disait vendue et déjà fondue en lingots se retrouva un beau matin dans la niche qu'elle occupait. Le prieur fut porté aux nues. En vain ses ennemis prétendirent qu'une quête faite à propos parmi les personnes du sexe lui avait permis de racheter le saint Michel de son couvent; le bon sens public fit justice de cette infâme calomnie, et la réputation de sainteté de ce prieur grandit subitement de cent coudées.

Les moines de Cuzco, s'ils n'ont ni les formes moelleuses, ni le ton melliflu que donne l'usage du monde, ni cette propreté vulgaire que saint Augustin nomme une vertu et que leurs frères en religion d'Arequipa poussent jusqu'au scrupule, suppléent à l'absence de ces qualités par une rondeur de manières, une franchise de langage, une appréciation nette et accentuée des hommes et des choses, qui mettent l'étranger à l'aise auprès d'eux. Chez les moines d'Arequipa, la forme l'emporte sur le fond. Chez ceux de Cuzco, le fond prédomine sur la forme.

Le parallèle que nous établissons entre les couvents d'hommes des deux cités peut s'appliquer, avec quelques modifications, à leurs communautés de femmes. Moins bien douées par la nature et l'éducation que les nonnes d'Arequipa, les religieuses de Cuzco n'ont avec le monde aucune de ces relations d'amitié, de convenance ou de curiosité que les premières ont su se créer avec lui et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'elles entretiennent à l'aide de petits cadeaux et de sucreries. Comme les vierges du Soleil auxquelles elles se rattachent par des liens de famille, les religieuses de Cuzco vivent chastement confinées à l'ombre de leurs froides murailles, et bien qu'à l'exemple de leurs sœurs d'outre-Cordillère, elles confectionnent parfois pour un public payant, des crèmes, des beignets et autres friandises, elles n'invitent jamais, comme celles-ci, leurs proches et leurs amies à venir les manger chez elles.



Femme du peuple, à Cuzco.

Ces dissemblances morales et physiques entre les communautés de Cuzco et d'Arequipa nous semblent tenir à des questions d'altitude, de climat et de race. Arequipa, situé dans une vallée verdoyante, jouit d'une assez douce température et d'un ciel presque toujours serein. Son voisinage de la côte du Pacifique et ses relations journalières avec les étrangers, durant une période de trois siècles, ont dû expurger une partie du sang indien des veines de sa population d'élite et le remplacer par assez de sang espagnol, anglais, allemand, français, italien, pour que l'idiosyncrasie de cette dernière ait été changée et que son épiderme soit passé de la nuance de brique cuite à celle de rose citrin.

Cuzco, par sa situation géographique, n'a pu jouir des mêmes avantages. Situé à cent lieues de la mer et à douze mille cinq cent cinquante-huit pieds de son niveau, entouré d'arides montagnes, attristé par un climat froid et un ciel nébuleux, sa population n'a eu jusqu'à ce jour avec la civilisation et surtout ses représentants, que des relations passagères, et a conservé à peu près intacts ses mœurs primitives, son idiome particulier et la nuance de sa peau.

Nous aurions pu développer plus longuement cette comparaison entre Arequipa et Cuzco ; mais nos minutes sont comptées, et le lecteur voudra bien se charger de ce soin. Nous ajouterons seulement que, de la différence géographique et climatologique qui existe entre les deux cités, résulte un sentiment d'aigreur hostile et mutuelle dans leurs populations. Les citoyens grands et petits des provinces du littoral, comme les corporations religieuses, traitent d'*Indiens pouilleux* (*Indios piojosos*) ceux de la Sierra qui, de leur côté, les qualifient de *lapins blancs* et de mangeurs de crème (*Yuracuy et Masamoreros*).

Malgré la reclusion sévère des religieuses de Cuzco et leur indifférence à l'endroit du monde, la calomnie, qui ne respecte rien, a tenté maintes fois de souiller ces vases d'élection et de ternir sous son haleine immonde ces miroirs de pureté. Les nonnes de Sainte-Catherine, en particulier, ont été comme Sion, en butte aux flèches de l'impie. Lors de notre premier voyage à Cuzco, on accusait ces saintes filles de descendre chaque soir dans la rue, à l'aide d'une corde à puits, une manne d'osier qu'elles remontaient ensuite, et dans laquelle venaient se blottir tour à tour des officiers du bataillon de Pultunchara. La calomnie ajoutait que l'évêque, pour couper court à tout propos, avait fait murer la fenêtre du couvent qui donnait sur la rue. De pareils *on dit* sont au-dessous des commentaires et soulèvent l'indignation des cœurs vertueux. Si nous les relatons ici, c'est que notre tâche de narrateur nous fait un devoir de tout dire.



Femmes indiennes, à Cuzco.

Ce même couvent de Sainte-Catherine, par un hasard étrange, est bâti sur l'emplacement qu'occupait autrefois l'*Acc-llhuaci* ou maison des vierges, consacrées au culte d'Hélios-Churi. Les statuts établis par Sinchi-Roca, au douzième siècle, condamnaient la vierge adultère à être enterrée vive, comme les vestales romaines, et punissaient de mort son complice, en remontant jusqu'à la troisième génération. Depuis l'introduction du christianisme, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lois à cet égard se sont fort adoucies. Aujourd'hui la nonne parjure à ses vœux, — on en cite quelques exemples, — est fouettée simplement, mais vigoureusement par deux de ses compagnes, et privée de chocolat à son déjeuner pendant une année. Quant à son complice, le blâme public peut l'atteindre, mais la loi ne le frappe pas.



Petite bourgeoise, à Cuzco.

Le tremblement de terre de 1650, un des plus violents, avec celui de 1590, qu'on ait ressentis à Cuzco et qui jeta bas une centaine de maisons, détruisit en partie le couvent de Sainte-Catherine dont l'édification remontait à 1599. Dépossédées de leur demeure, les religieuses trouvèrent un asile dans la maison d'un commandeur, sise rue de Cuichipuncu. Le 17 décembre 1651, à l'issue des vêpres, on posa solennellement la première pierre du monastère actuel. L'évêque de Cuzco, escorté du clergé, des communautés religieuses et d'une grande affluence de populaire, déposa sous cette pierre, après l'avoir bénie, quelques pièces d'or monnayé à l'effigie de Philippe IV, une bague et un cure-dent. L'or monnayé, dit naïvement à ce sujet une longue inscription en latin quelconque, gravée sur une plaque de plomb qu'on plaça sous la pierre en même temps que ces objets, cet or monnayé faisait allusion aux richesses spirituelles que l'âme acquiert par la prière et le renoncement aux plaisirs du monde; la bague était l'anneau mystique qui fiançait les vierges à leur céleste époux; seul, le cure-dent était sans destination apparente.



Lionne de Cuzco.

Nous avouons ingénument avoir cherché longtemps à quoi rimait ce cure-dent épiscopal. Était-ce un avertissement? était-ce un symbole? et ce symbole avait-il trait à l'âme ou au corps? quelle était sa signification? voulait-il dire *curez et recurez, Vigilate et orate?* Désespérant de trouver jamais le mot de ce cure-dent-énigme, nous laissons aux amateurs de rébus, de charades et de logogriphes, le soin d'en rechercher l'application.

L'architecture des couvents de femmes, à Cuzco, n'a rien à démêler avec les questions d'art. Ceux de Sainte-Catherine et de Sainte-Claire sont des bâtiments très-carrés et très-lisses, dont l'édification remonte à 1651 et à 1558. Quant aux béguinages d'une construction encore plus bourgeoise, tous datent du milieu du dix-huitième siècle. Les béguines de divers ordres qui y ont élu domicile forment un type à part dans la population de la cité. Vêtues de noir, de blanc, de bleu, de gris, selon la règle à laquelle elles appartiennent, la taille ceinte d'une bande de cuir d'où pend un trousseau de chapelets, de médailles, de crucifix et de têtes de mort, qui s'entre-choquent et cliquettent avec un bruit lugubre, ces béguines, femmes âgées, brunes, osseuses, acariâtres pour la plupart, sont des intermédiaires entre le monde et le cloître. Comme elles ont la faculté de sortir à toute heure et sont reçues partout, elles en profitent pour colporter, dans les maisons et dans les monastères, les petites nouvelles et les petits scandales qu'elles ont pu recueillir en chemin; quelques-unes, à l'instar des duègnes d'Espagne du bon vieux temps, servent de boîte aux lettres et de facteurs aux amants malheureux et persécutés; d'autres font en cachette le commerce des cœurs, et jouent dans le monde le rôle des soubrettes dans la comédie.

Si, de l'architecture des églises et des couvents de Cuzco, nous passons à celle de ses maisons, nous remarquerons que la plupart d'entre elles ont pour assises d'anciens murs du temps des Incas, d'autant plus faciles à reconnaître qu'ils ne sont jamais peints ou blanchis, tandis que le reste de la maison est toujours enduit d'un badigeon de chaux ou d'une teinte gaie. Cette originalité remonte à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pizarre le conquérant, qui, pour économiser le temps et la main-d'œuvre, se contenta de découronner les anciens édifices et d'y ajuster des étages nouveaux. Grâce à cette circonstance vraiment heureuse pour les archéologues, la ville n'est transformée que jusqu'à mi-corps; catholique et moderne par son sommet, elle reste antique et païenne par sa base.

Le style de ces logis est, à quelques variantes près, celui de toutes les maisons bâties en Amérique par des constructeurs espagnols et des maçons de leur école : il est monotone, glacial et lourd. L'édifice, masse énorme et carrée, est percé d'une porte monumentale et constellée de clous. Cette porte ouvre dans une cour d'honneur pavée comme une rue. Un vaste escalier, pratiqué dans une de ses parois, conduit au premier étage, intérieurement pourvu d'une galerie en



Dame de Cuzco allant à l'église.

bois ou en pierre. Sur cette galerie donnent les pièces de réception et les chambres à coucher, dont les portes à deux vantaux n'ont pour tout vitrage qu'un judas grillé ou une chattière. A l'extérieur, un balcon, lourde caisse en bois, portée par des poutres en saillie, souvent fermée de toutes parts, mais guillochée de cœurs, de carrés, de lozanges qui permettent de voir les passants sans en être vu, complète la physionomie de ces logis couverts d'un toit de tuiles.

Quelques-uns décorent les côtés de leur cour d'entrée de vases en granit, dits *mazettes*, dans lesquels végètent et fleurissent languissamment un tlaspi vivace, de la rue ou de la *yerba buena* (*mentha viridis*); d'autres ont un jardin *peuplé* de myrtes verts comme ceux de l'antique Italie, mentionnés par Voltaire dans sa *Henriade*. Ces malheureux arbustes, que le sécateur des jardiniers locaux tond et torture sans relâche pour leur donner des tournures grotesques, reproduisent des profils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'hommes et d'animaux, des refouloirs et des quenouilles, des papillons et des choux-fleurs. Des massifs de dahlias, d'asters, de giroflées et d'œillets bigarrés, tranchent agréablement sur ce fond de verdure.

L'ameublement de ces logis, comme celui des demeures d'Arequipa, est de deux sortes et de deux époques.

Les maisons fidèles aux traditions antiques ont conservé les meubles de fabrique espagnole, taillés et sculptés en plein bois, peints de couleurs vives, rehaussés de filets d'or bruni et d'un *semé* de roses ou de tulipes. Les maisons qui sacrifient au goût moderne et qui se piquent d'élégance, ont un ameublement dans le style gréco-parisien de 1804. Les unes et les autres ont des barreaux de fer à leurs fenêtres, peu ou point de rideaux, mais force tapis, pour atténuer la



Lion de Cuzco.

froideur du sol, couvert, à défaut de parquet, d'un enduit d'*argamaza*, espèce de ciment.

Un papier gris ou une peinture à la colle décore les murs des salons aristocratiques. Sur des tables ou des consoles à miroirs de forme octogone dans des cadres d'acier, sont étalés des échantillons du bric-à-brac péruvien, consistant en statuettes d'Incas et de Coyas ou impératrices, tirées de Huamanga, et plus ou moins mutilées; en vases de terre cuite et peinte antérieurs à la conquête espagnole et plus ou moins fêlés. Des tableaux à l'huile, peints par des artistes de Cuzco et de Quito, ornaient autrefois les salons de la vieille aristocratie. Mais les révolutions politiques ont crevé, brûlé ou vendu ces toiles souvent remarquables. Privées de cette galerie de tableaux qui faisait leur orgueil, quelques familles nobles de la ville, chez qui le goût des arts est héréditaire, ont imaginé de la remplacer par une peinture murale de leur escalier, représentant soit les émaux et les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pièces de leur blason, soit leur arbre généalogique, figuré par un cep de vigne aux rameaux tortueux. Cette vigne nobiliaire, au sommet de laquelle est assis Francisco Pizarre, monte du rez-de-chaussée au premier étage, étendant le long des murs ses guirlandes de pampres verts d'où pendent, en manière de grappes mûres, des têtes d'Espagnols barbus et d'Indiennes à la large fraise. Un de ces escaliers, celui de la feue comtesse Rosa de Sanz y Traganabos, femme aussi célèbre par sa petite taille et par sa beauté, que par ses exploits dans les guérillas de l'indépendance, a fait pendant longtemps l'admiration des étrangers.

Les familles de noblesse douteuse ou celles qui ne justifiant que d'un petit nombre d'aïeux, ne peuvent prétendre aux honneurs du cep de vigne nobiliaire, y suppléent par la possession d'un piano de fabrique anglaise ou chilienne. Ce piano, pourvu de bougies toujours neuves et d'un solfége de Rodolphe toujours ouvert, est placé dans le salon de réception à l'endroit le plus apparent. Personne n'en touche, pour des raisons qu'il est facile d'apprécier; mais sa possession et son exhibition satisfont l'amour-propre. C'est, en même temps qu'un certificat de civilisation étalé à la vue des visiteurs, une attestation de goût et de belles manières. On a un piano par ton, comme chez nous de l'argenterie anglaise, du vieux Saxe et des meubles de Boule. Toute maison du pays assez heureuse pour se procurer un de ces instruments, fût-il à queue et manquât-il de cordes, peut aller de pair avec la noblesse et tenir comme elle le haut du pavé.

Malgré l'abaissement à peu près constant de la température de Cuzco, et les averses de grêle, de neige et de pluie qui s'y succèdent assez fréquemment pour que les villes voisines aient dit de cette capitale : *Llueve 13 meses en un año*, — il pleut 13 mois dans un an, — l'usage des cheminées, des poêles et des calorifères, voire des *braseros*, est inconnu dans les maisons. Les señoras s'encapuchonnent de leur mieux avec leur châle ou leur rebos, et les caballeros se drapent dans de grands manteaux. Quant aux Indiens des deux sexes, ils portent des chemises et des habits de laine, auxquels les hommes ajoutent la *llacolla*, les femmes la *llicclla*, mante de laine de grand et de petit format. Pour réchauffer l'intérieur de leurs corps et donner à leur sang un cours plus rapide, grands et petits, riches et pauvres ont, avec les vins et les liqueurs d'Europe, la chicha locale et le tafia des vallées chaudes. A l'aide de ces boissons diverses, dont les uns et les autres font une consommation soutenue, ils supportent sans trop souffrir le minimum de la température.

Sous ce ciel inclément et presque toujours nébuleux, on conçoit que la propreté corporelle, chez les indigènes, puisse laisser parfois à désirer, et que leur répulsion pour l'élément liquide, comme on dit en beau style, ressemble à de l'hydrophobie. Les gens du monde font, il est vrai, quelques petites ablutions hebdomadaires; mais la caste indienne naît, vit et meurt sans avoir éprouvé un seul instant, pendant le cours de sa longue carrière, le besoin de se laver le visage et les mains Généralement les deux sexes dorment tout habillés et ne changent d'habits que lorsque ceux qu'ils portent s'en vont en loques. Sur sa jupe en lambeaux, l'Indienne se contente de passer une jupe neuve; et comme elle en porte habituellement trois ou quatre, on est en droit de croire que la première remonte à huit ou dix années. De là cette abondance de parasites et cette odeur de fauve observées chez ces indigènes, et qui contre-balancent désagréablement, aux yeux de l'artiste, le côté pittoresque de leur nature.

D'octobre à janvier, la rigueur du climat s'adoucit un peu; le ciel passe du gris au bleu, quelques rayons de soleil traversent l'espace et tombent sur la terre qui tressaille de joie. La population accueille avec transport la venue du grand astre qu'elle adorait jadis. Cette saison tiède, qui constitue le court été de Cuzco, est mise à profit par les gens du monde. Des cavalcades s'organisent; de petits voyages s'effectuent; quelques familles vont s'établir dans les vallées de Yucay et d'Urubamba, pour y manger la fraise et l'unuela (pêche), avec accompagnement de liqueurs, de flûte et de guitare. D'autres se contentent d'aller chaque jour à Huancaro, un hameau situé aux portes de la ville, où se trouve un grand lavoir en pierre à deux compartiments pleins jusqu'aux bords d'une eau pure et glacée. Là, de midi à quatre heures, et moyennant une rétribution modique, les deux sexes, séparés par une cloison, s'ébattent à l'envi, et tout en grelottant de froid et claquant des dents en mesure, goûtent les voluptés du bain qui leur sont interdites pendant le reste de l'année.

Nous touchons à la partie essentiellement délicate de notre revue de Cuzco moderne, à la monographie des femmes qui font l'ornement de cette cité. Puisse notre appréciation satisfaire à la fois la curiosité du lecteur et l'amour-propre d'un sexe auquel, comme dit Legouvé, — nous devons notre mère. — Nous n'ignorons pas tout ce qu'une pareille entreprise a de redoutable; c'est comme une navigation entre deux écueils que nous allons tenter, et nous courons risque, en évitant Charybde, de tomber sur Scylla, en satisfaisant l'une, de mécontenter l'autre. Mais la pureté de notre conscience et la droiture de nos intentions nous justifieront à nos propres yeux si, par hasard, nous échouons avant d'avoir atteint la rive. Ceci dit, en manière de préambule, nous ouvrons notre voile au vent et tentons le voyage.

Les femmes de Cuzco sont généralement brunes de teint, d'une taille moyenne et un peu replètes. Chez elles le type indien prédomine encore sur le type espagnol, comme les qualités et les défauts de la race indigène reparaissent sous le vernis d'éducation qui les recouvre. Toutefois, rappeler indiscrètement à une femme de Cuzco son origine incontestable, serait lui faire une mortelle injure. Toutes ont à cœur de prouver qu'elles sont Andalouses de la tête aux pieds, et, dans l'intimité, vont jusqu'à montrer leur soulier comme une preuve irrécusable de leur naissance. Ce soulier mignon rappelle en effet l'Audalousie par son exiguïté, et pourrait servir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de pantoufle à Rhodope ou à Cendrillon; mais, en fait de naissance, un soulier quel qu'il soit ne prouve pas grand'chose. On a vu plus d'une bergère avoir des pieds de naine, et mainte reine avoir un pied de roi. Ce que nous disons ici du sexe de Cuzco exhibant son soulier comme un certificat de son origine, ne s'applique, bien entendu, qu'aux femmes dont l'âge varie entre dix-huit ans et quarante-cinq. Les vieilles femmes restées sans illusions, et auxquelles notre sexe brutal ne rend que des devoirs et plus d'hommages, ne craignent pas de confesser leur origine à haute voix quand l'occasion s'en présente. « *Somos Indias, para que negarlo* ?— Nous sommes Indiennes, à quoi bon le nier? » disent-elles en riant. Pareil aveu dans la bouche de ces vénérables personnes nous a toujours semblé, en même temps qu'un hommage rendu à la vérité sainte, un coup d'épingle à l'adresse des jeunes femmes, et une façon toute féminine de protester contre l'isolement auquel les vouent leur rides et leurs cheveux gris.

Ces petits travers, communs au beau sexe de tous les pays et de tous les âges, sont amplement rachetés, chez les Cusqueñas vieilles et jeunes, par des qualités de douceur et d'amabilité, par des attentions et des prévenances qui rendent leur commerce fort attrayant. Leur vie monotone et dénuée d'incidents, leur éloignement des points civilisés, certaine difficulté qu'elles ont à parler l'espagnol, qu'au dire des femmes de Lima et d'Arequipa elles *estropient* (chapurean), toutes ces causes donnent à leurs manières je ne sais quelle timidité ingénue et quelle gaucherie pudique d'une saveur charmante et qu'on chercherait en vain chez les femmes du littoral. Cette timidité, devant l'étranger qu'elles voient pour la première fois, timidité qui se change en frayeur chez l'Indienne du peuple, nous semble, à tort ou à raison, provenir des relations peu amicales qu'eut autrefois la caste indigène avec les conquérants, relations dont l'effet, bien que fort affaibli dans les hautes classes par suite de leurs alliances avec les Espagnols, est encore appréciable chez la génération de notre époque.

A part les visites hebdomadaires que se font, entre chien et loup, quelques amies intimes, les femmes de Cuzco ne sortent guère de chez elles, où les unes s'occupent à des travaux d'aiguille, les autres à la préparation de sorbets et de confitures, toutes mêlant à ces divers labeurs d'innocents commérages dont le texte leur est apporté du dehors par leurs chinas caméristes ou chambrières. Pour réunir le beaux sexe en majorité, il ne faut rien moins qu'une fête carillonnée, un bal officiel du mardi gras, l'entrée solennelle d'un évêque, l'installation d'un nouveau préfet ou la nomination d'un président. En dehors de ces occasions, d'ailleurs assez rares, les femmes se cloîtrent volontiers chez elles et font fermer leur porte. Seul, l'étranger peut forcer la consigne et les visiter librement à toute heure du jour. Mais l'étranger jouit, parmi le sexe aimable du Pérou, de tant de privilèges! Il est ce *rara avis* dont parle Juvénal, à qui chaque jeune fille présente, sur un trébuchet, une pâtée de choix et qu'elle provoque à manger par de douces paroles, dans l'espoir de le prendre au piége et de le mettre en cage.

Avec leur grâce et leur timidité natives, les femmes de Cuzco ont conservé l'ancien costume national du temps des vice-rois encore en usage à Lima, où il sert à couvrir les jolies faiblesses du sexe plutôt qu'à l'habiller lui-même; mais ce costume qui tend à disparaître de la capitale du Pacifique, à la satisfaction des malheureux époux dont il fait le tourment depuis près de deux siècles, est loin d'être porté par les Cusqueñas avec le sans-façon et la *desinvoltura* des Liméniennes. Son cachet pittoresque dans la ville des Rois, tourne au grotesque dans la cité des Incas. Une femme de Cuzco affublée de ce tonnelet plissé, écourté, aux franges ballantes, appelé *saya angosta* ou *pollera apresiliada*, ressemble quelque peu, vue par derrière, à un gros scarabée auquel on a arraché les antennes.

Ce vêtement, porté par la majorité des femmes de Cuzco, depuis celles de la haute bourgeoisie jusqu'à celles des artisans aisés, est répudié par les femmes de l'aristocratie, qui s'habillent *à la francesa*, mais avec des modifications et des additions au goût du pays. Là florissent encore dans toute leur splendeur passée, les tuniques à la grecque, les robes à la Vierge et à la Sévigné, les spencers et les écharpes comme en portaient nos Parisiennes de l'an 1820. Les longs panaches éplorés, qui font aux femmes des coiffures de hérauts d'armes et les hauts peignes dentelés dits *à la girafe*, qui rappellent la couronne de tours de la mère Cybèle, s'y perpétuent également avec une fidélité touchante. Ce respect pour les traditions somptuaires qu'ont en général les femmes de Cuzco, serait tout à leur avantage et témoignerait chez elles d'une constance de bon augure pour les prétendants à leur main, s'il n'était détruit ou singulièrement atténué par deux usages étranges. Le premier de ces usages, en honneur chez les femmes de la bourgeoisie, est celui de laver leurs cheveux avec de l'urine croupie et de les lustrer avec du suif de mouton, en guise de pommade[1]. Le second usage consiste chez les femmes du monde à couvrir leur visage de ces onguents et de ces enduits cosmétiques dont usaient autrefois les Assyriens et les Mèdes, et qu'employait avec succès la reine Jézabel, s'il faut en croire l'indiscrète révélation de sa fille Athalie. Seulement les dames de Cuzco, au lieu de s'en servir comme la reine de Juda,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage,

en usent simplement pour déguiser la couleur de leur teint, et lui donner ce beau ton de rose à cent feuilles qui caractérise celui des *Babys* du pays de Caux et des filles d'auberge de la Germanie. Parmi ces dames, il est des

1. L'ammoniaque que contient ce liquide prévient, au dire de celles qui s'en servent, le rétrécissement et la dessiccation des bulbes capillaires et partant la chute des cheveux. Que la chose soit vraie ou non, toujours est-il que les exemples de calvitie sont inconnus chez ces aborigènes, porteurs, au contraire, de chevelures luxuriantes qu'ils conservent parfaitement noires jusqu'à un âge très-avancé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

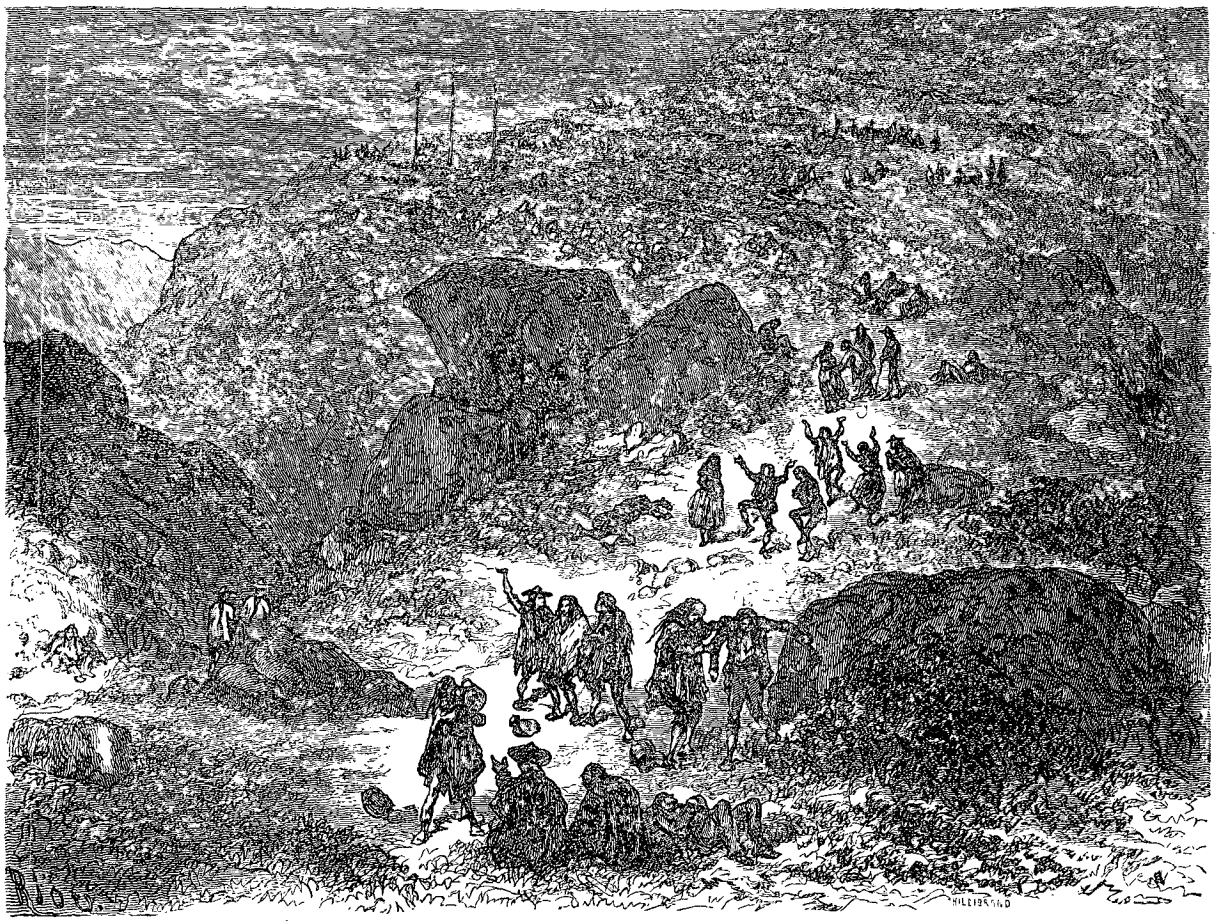


Le jour des morts, à Cuzco (voy. p. 290).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

natures sans artifice, à qui répugne l'emploi de la céruse et du vermillon, et qui, trouvant bien fait ce que Dieu fit, se contentent de vernir leur visage avec du blanc d'œuf auquel elles ajoutent quelques gouttes d'eau de Jean-Marie Farina. Cet innocent glacis, pareil à certaines recettes prônées par certains prospectus, *éclaircit le teint, suavise la peau, prévient les rides à naître, efface ou dissimule les anciennes rides*, et donne au visage de la personne sur lequel il est appliqué, l'aspect d'une glace fraîchement étamée.

Comme les lecteurs et surtout les lectrices pourraient s'étonner de nous voir si bien au courant de tous ces petits secrets de toilette qu'on s'avoue à peine à soi-même et sur lesquels on tire d'habitude un épais et triple rideau, nous avouerons que, sans être parfumeur ni même fabricant d'huile de Macassar et de pâte d'amandes, il nous est arrivé quelquefois, par une douce commisération pour les faiblesses du beau sexe, d'interrompre un moment de graves études pour lui préparer de nos propres mains, à l'aide de blanc d'argent, d'ocre, de carmin et l'addition d'une essence quelconque, une pommade dont le frais coloris pouvait rivaliser avec celui des nymphes de Rubens. Que de bouquets de fleurs, que de douces paroles et que de doux sourires, sans compter les boîtes de confitures, nous ont valu ces envois de pommade couleur de chair? En re-



Fête du Sacsahuaman, à Cuzco.

vanche, quelles inimitiés terribles et quels coups de langue envenimés ne nous sommes-nous pas attirés de la part de la femme à qui nous refusions *par ordre* une de nos tablettes, afin qu'elle ne pût lutter contre une rivale et courir la chance de l'emporter sur elle! Doux souvenirs, sylphes ailés qui voltigez en ce moment sur cette page blanche, poussant notre plume du coude et la faisant cracher, malgré la dureté de son bec métallique, éloignez-vous, disparaissez pour ne plus revenir. Des soins plus graves nous réclament; après le doux tribut d'hommages payé au sexe faible, nous avons à parler des pères et des époux, des frères et des cousins, qui constituent le sexe fort.

Nous ne saurions dire que les Cusquenos sont gracieux et timides comme leurs femmes, mais nous pouvons assurer qu'ils sont susceptibles et défiants. Autant les premières, une fois la glace rompue, se montrent sympathiques à l'étranger, autant les seconds manifestent de répugnance à entretenir avec lui des relations suivies. Cette répugnance tient chez eux à un peu de sauvagerie et à beaucoup de confiance dans leurs lumières. La supériorité physique et morale de l'Européen froisse leur vanité, et quand il leur arrive d'être forcés de la reconnaître en public, c'est avec une réserve telle, qu'on comprend sur-le-champ ce qu'un pareil aveu leur coûte à formuler.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Privés des avantages extérieurs qui distinguent les hommes d'Arequipa, les Cusqueños tendent de suppléer aux dons de la nature par les bénéfices de l'instruction. Tous étudient avec ardeur la théologie, la philosophie, le droit naturel et le droit des gens, le droit civil et le droit canon. Les sciences naturelles, les langues mortes et vivantes et les arts d'agrément leur paraissent indignes d'une éducation virile et ils les bannissent du programme de leurs études, comme le divin Platon bannissait de sa république les faiseurs de sonnets et de dithyrambes. L'éducation sérieuse qu'ils reçoivent ne fait qu'ajouter à la gravité de leur extérieur. Un Cusqueño érudit qui traverse la rue drapé dans son manteau, a l'air majestueux d'un doge allant aux épousailles de la mer. Les définitions subtiles dont il a meublé son esprit lui permettent de faire un choix dans la magistrature ou le barreau. Parfois il se voue à l'enseignement, mais le cas est rare. Généralement il préfère le rostre à la chaire. Il sait qu'un avocat peut prétendre à tout. Au Pérou on a vu des émules de Cicéron passer d'emblée généraux de brigade, puis maréchaux de camp et s'asseoir enfin dans le fauteuil de la présidence. De pareils exemples expliquent le nombre prodigieux d'avocats que l'on compte dans la ville. La plupart d'entre eux meurent il est vrai sans avoir plaidé une cause, par la raison que les causes sont aussi rares à Cuzco, que l'apparition des comètes; mais ces avocats s'en consolent en pinçant de la guitare, en rimant des quatrains, en faisant de l'opposition à la chose publique ou en cultivant dans une chacara quelconque, le maïs, la luzerne et la pomme de terre.

Les établissements scientifiques de Cuzco jouissent d'une réputation justement méritée, dans toute la partie de la Sierra, comprise entre le quinzième degré et le dix-huitième. Son université *Abbas Beati Antonii*, fondée en 1692, a un chancelier, un recteur, un vice-recteur, un régent des études, un secrétaire, trois professeurs, un trésorier, deux massiers et un pongo faisant l'office de portier. On y enseigne la théologie, le droit canon et un peu de logique.

Le Collége des sciences et des arts, fondé ou plutôt remanié en 1825 par le général Simon Bolivar, portait au dix-huitième siècle le nom de San-Francisco de Borja, qu'il troqua contre celui de collége du Soleil. Simon Bolivar voulait en faire un foyer de lumières, digne de l'astre sous le patronage duquel il était placé, mais la modicité des rentes affectées à l'entretien de ce collége ne permit pas de réaliser les vastes plans du *Libérateur*. Néanmoins le programme des études actuelles est assez étendu pour satisfaire aux exigences des pères de famille. On y enseigne la religion, le castillan et le latin, la philosophie et l'orthologie, et les élèves y reçoivent, ajoute entre parenthèses le même programme, « des leçons de politesse et d'urbanité. »

Une institution de jeunes filles qui porte le nom de *Las educandas del Guzco*, est célèbre à plus de vingt lieues à la ronde. Chaque année, les élèves soutiennent devant un public enthousiaste et des parents ravis, de brillants examens sur le catéchisme, l'arithmétique et la couture. La rente affectée par le gouvernement à cet intéressant pensionnat est de quarante mille francs. Pour rappeler le souvenir du bienfaiteur et du bienfait, les jeunes filles sont vêtues aux couleurs péruviennes, robe blanche et mante ponceau.

L'imprimerie, bien qu'elle existât en Chine depuis un temps immémorial et en Europe depuis le milieu du quinzième siècle, n'a été introduite à Cuzco qu'en 1822. C'est au vice-roi La Serna que la ville du Soleil est redevable de ce progrès. Ce vice-roi obligé de quitter Lima, par suite de l'arrivée des troupes patriotes, vint se réfugier à Cuzco, emportant avec lui une presse volante à l'aide de laquelle il répandait sur la côte du Pacifique et dans la Sierra ses proclamations et ses manifestes. Quand le parti royaliste fut vaincu, La Serna s'enfuit précipitamment de Cuzco en y laissant sa presse, dont les Cusqueños s'emparèrent par droit de conquête. De 1824 jusqu'à nos jours, cette presse historique a imprimé tour à tour six journaux format in-8°, *le Soleil*, *le Fantôme*, *l'Atalaya*, *le Citateur*, *l'Observateur*, *la Boussole*, et la célèbre Grammaire castillane-latine du docteur Higinio, par demandes à l'encre bleue et par réponses à l'encre rouge.

Si nous ne disons rien de la bibliothèque et du musée de Cuzco, c'est par un sentiment des convenances que chacun appréciera. Il est des infortunes noblement supportées et sur lesquelles on peut s'apitoyer intérieurement, mais qu'il serait indélicat de révéler en public, surtout quand les institutions et les personnes qui en sont l'objet s'efforcent de leur mieux de lui en dérober la connaissance. Mentionnons seulement en passant quelques échantillons de céramique, disséminés dans le musée ou la chambre qui en tient lieu, quelques morceaux de minerai d'or et d'argent et deux effrayants barbouillages faits sur papier par M. Paul Marcoy, l'auteur de ces lignes, qui représentent, les barbouillages et non les lignes, deux Indiens Siriniris de la vallée de Marcapata.

Avec les établissements scientifiques que nous venons de mentionner, Cuzco possède encore des institutions utiles et philanthropiques, telles qu'un hôpital dit du Saint-Esprit, affecté aux hommes, et l'hospice de Saint-André dont nous avons déjà parlé, destiné aux femmes. Il y a bien encore un troisième hôpital, celui de San-Juan de Dios de Urquillos, mais comme il recevait peu de malades, ainsi que ses voisins les hôpitaux susdénommés, par la raison que l'Indien lorsqu'il se sent malade préfère généralement au lit de l'hospice, un peu de paille et un lambeau de couverture dans l'angle obscur d'une chicheria, trois moines et le prieur d'un ordre mendiant ont pris possession de cet hôpital de San-Juan de Dios et y engraissent de leur mieux à l'aide des dons des fidèles et d'une rente journalière de vingt-quatre sous, que le gouvernement fait à chacun d'eux.

Ajoutons à ces trois hospices, un hôtel des monnaies, un hôtel du trésor et un hôtel des postes. Dans ce dernier, à l'arrivée des courriers de Lima, de Puno et d'A-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

requipa qui a lieu chaque semaine, une liste nominative, collée à la muraille avec quatre pains à cacheter, apprend aux citadins, à défaut des facteurs inconnus à Cuzco, qu'une lettre à leur adresse les attend au bureau et leur sera délivrée moyennant trois réaux de port (environ deux francs dix centimes), si elle vient d'Arequipa, et trois réaux et demi, si elle vient de Lima.

L'Alameda ou promenade publique, dont la création est due au général José Miguel Medina, le préfet le plus sobre et le plus taciturne que nous ayons connu, est un endroit fort laid et fort maussade, où personne ne va, et que chacun évite avec le plus grand soin. A côté de cette promenade, il est un autre endroit, non moins laid et non moins maussade, mais où tout le monde se rend processionnellement. Ce dernier endroit est un cimetière, qui date de la même époque que l'Alameda. Il est divisé en compartiments où chaque couvent a sa place. Des murs épais à trois rangs d'alvéoles sont affectés au bon public. Chaque mort est introduit la tête la première dans ce sépulcre en figure d'étui, séparé des vivants par quelques briques et du plâtre qu'on applique à la hâte, et reste livré à lui-même pendant la durée de l'éternité.

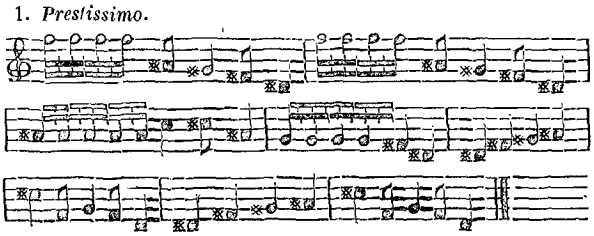


Liliacées du Sacsahuaman : Amaryllis aurea. — Crinum urceolatum. Pancratium recurvatum.

Les théâtres, les cirques, les gymnases et autres lieux propres à délasser l'esprit et le corps, sont complétement inconnus à Cuzco. Au nombre des plaisirs qu'y goûtent les deux sexes, il faut mettre en première ligne de petits bals intimes et clandestins, donnés par certaines familles à l'occasion de la fête d'un de leurs membres, ou du jour anniversaire d'une naissance. Seuls, les parents et les intimes sont admis à ces sortes de réunions qui commencent par un dîner *prié* où l'on boit beaucoup, se continuent par un enchaînement de contredanses *à la francesa* pendant lesquelles on boit beaucoup encore, et se terminent enfin, lorsqu'on a trop bu, par un piétinement frénétique et cadencé dans lequel se mêlent et se confondent les rangs, les âges et les sexes. Ce piétinement, appelé *zapateo*, du verbe *zapatear* (frapper avec le soulier), est la ronde finale du bal, le bouquet du feu d'artifice ; chaque danseur y déploie son reste de verve, y consacre ses dernières forces, et ne s'arrête que lorsque la fatigue et l'essoufflement le font tomber sur les genoux. Cette danse locale, dont il nous est arrivé de parler souvent, mais sans jamais en donner le rhythme et la mesure, est reproduite mélodiquement dans l'air qui suit[1]. Sur cinq ou six motifs de zapateo qui susurraient à notre oreille pendant que nous tracions ces lignes, nous avons saisi celui-ci comme on saisit au vol une mouche importune pour se débarrasser de son bourdonnement.

A ces divertissements de famille se rattachent d'autres plaisirs du genre tempéré, dont la musique et un peu d'eau-de-vie font tous les frais. Douze ou quinze personnes se réunissent dans une chambre haute. Sur un guéridon couvert d'une serviette sont placés, entre deux chandelles de suif, une bouteille de tafia et un petit verre. Une femme ou un homme renommé dans la société pour le timbre aigu de sa voix et son aptitude à filer des sons, s'assied sur le sofa, siége d'honneur, et reçoit des mains de la maîtresse de céans une guitare enjolivée à l'extrémité de son manche d'une cocarde de ruban bleu ou rose, qui réveille dans l'esprit de l'Européen des idées de patrie absente, en lui rappelant ces jambonneaux décorés de papier frisé, gloires de la charcuterie !

1. *Prestissimo.*



Paul Marcoy.

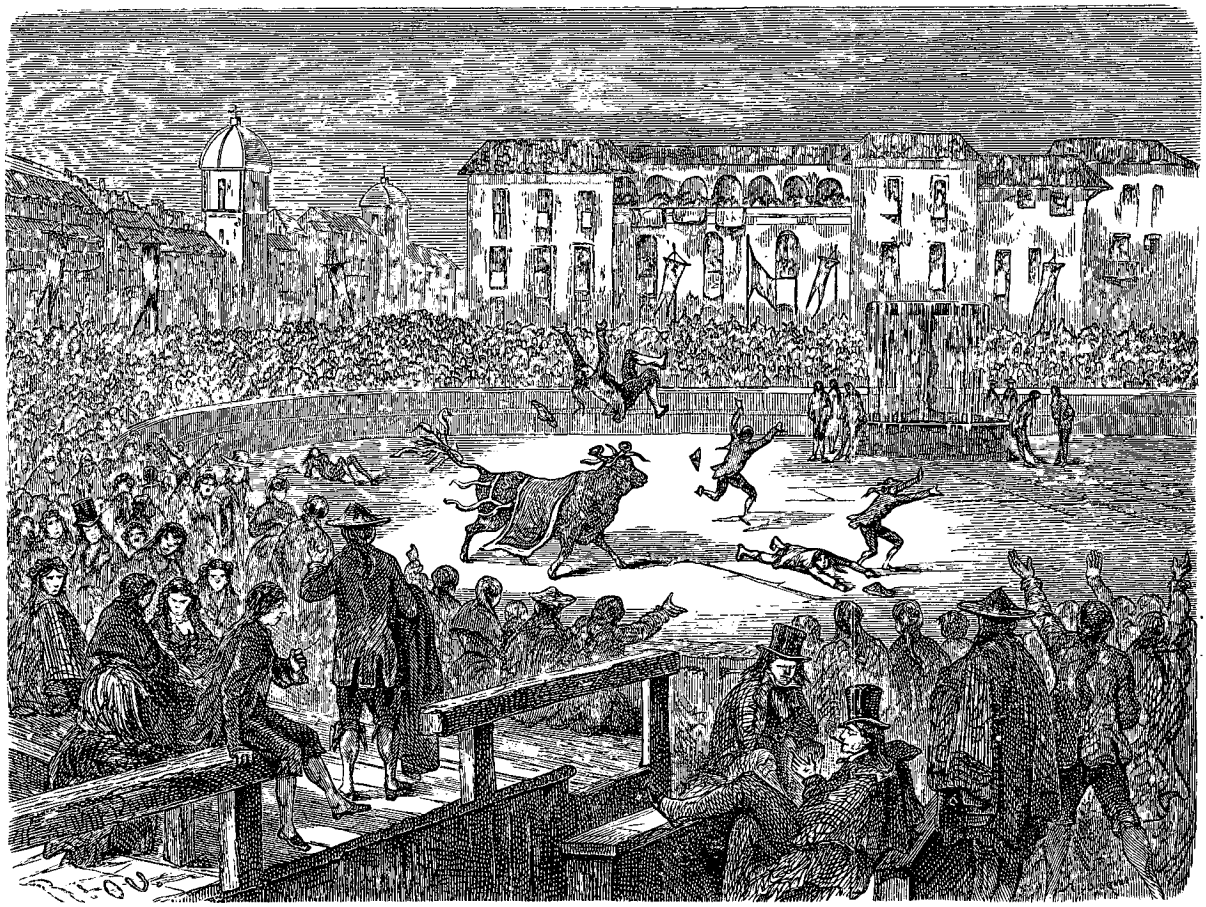
(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Représentation d'une tragédie dans la cour du collége de San-Bernardo, à Cuzco (voy. p. 290).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Combat de taureaux, à Cuzco.

VOYAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

QUATRIÈME ÉTAPE.

D'ACOPIA A CUZCO.

Cuzco ancien et moderne.

Cependant l'homme ou la femme accorde la guitare qui lui est présentée, tousse en fausset, se mouche, s'éponge les lèvres et pratique ces singeries gracieuses, qui sont comme le prélude du morceau musical. Pendant ce temps les auditeurs ont disposé leurs siéges de façon à ne perdre ni un geste du chanteur, ni une contraction de ses muscles faciaux, ni une des notes et des paroles du *yaravi* qu'il va chanter, car le yaravi est le grand air, on pourrait dire le seul air en honneur dans ces réunions musicales. La première note et la première syllabe s'échappent enfin du gosier de l'exécutant. Un silence profond et admiratif — Milton eût dit un silence ravi — règne dans l'assemblée. On croirait que l'ange de la mélodie et du yaravi, pareil à celui d'Habacuc, s'est abattu sur elle, l'a saisie aux cheveux et la pénètre d'effluves enthousiastes. Tous les cous sont tendus et les yeux agrandis ; toutes les oreilles sont ouvertes et les bouches aussi. Chacun dévore du regard le chanteur

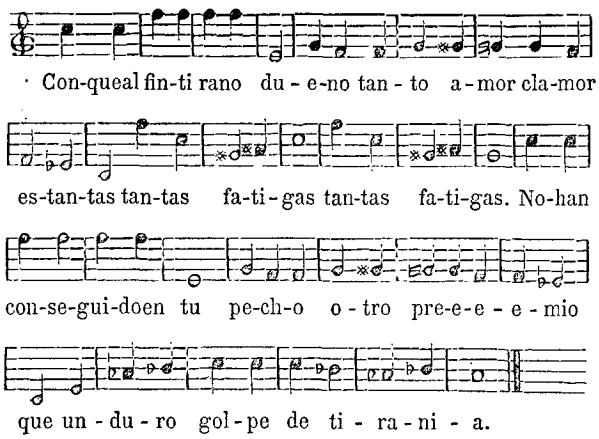
1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225 et la note 2, 241, 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et se suspend en idée à ses lèvres, dans un ravissement béat qui rappelle l'extase des Tériakis. Surexcité par l'émotion de la galerie, celui-ci donne carrière à sa verve, aiguise de plus en plus le timbre de ses cris, prolonge indéfiniment leur portée, et dans un spasme mélodique, renversant sa tête en arrière, ne montre bientôt plus que le blanc de ses yeux. Ce manége de l'exécutant et cette immobilité de pose de la galerie, durent trois quarts d'heure, une heure, quelquefois davantage. Cela tient au nombre de *coplas* du yaravi. Inutile de dire qu'entre chaque couplet, l'artiste et son public boivent des petits verres d'eau-de-vie.

Dans l'idée qu'une de nos lectrices pourrait avoir la fantaisie d'essayer sur un piano moderne un de ces chants antiques dont l'idée première remonte à l'Inca Lloque-Yupanqui, nous nous empressons d'intercaler dans notre texte une *copla* du plus célèbre des huit ou douze yaravis que compte le répertoire cusquénien.

Très-lent.



Ajoutons aux plaisirs de la danse et de la musique que goûtent en commun les deux sexes à Cuzco, le pèlerinage bachique que les femmes du peuple font chaque année au cimetière et à la promenade folâtre que la petite bourgeoisie fait au Sacsahuaman.

Ce pèlerinage a lieu le jour des morts. Dès huit heures du matin, les abords du Panthéon sont obstrués par une foule d'Indiennes portant dans leurs bras des cruchons de chicha. Une fois entrées dans le cimetière, elles vont recueillir dans les fosses communes les têtes, les fémurs, les côtes des squelettes, épaves de la mort, qu'a rejetées la terre et qu'elles supposent être celles de leurs parents, amis ou connaissances. Elles trient et assortissent ces ossements, les disposent par petits tas, et tout en leur adressant de plaintives nénis, leur rapportent les commérages du quartier et les nouvelles de l'année: comment la femme de Juan a quitté son mari pour suivre en qualité de rabona (vivandière) un soldat de passage: comment la truie de Pedro a mis bas huit petits, dont un a cinq pattes; comment enfin José est allé dans les vallées chaudes travailler à la cueillette de la coca. Elles entremêlent cet innocent babil de larmes, de sanglots et de gorgées de chicha, en ayant soin, chaque fois qu'elles boivent, d'arroser de bière locale les ossements chéris qu'elles apostrophent, afin qu'ils aient encore dans l'autre monde un arrière-parfum de la douce liqueur dont ils vidèrent tant de cruchons dans ce monde-ci. Comme cette manœuvre se poursuit pendant tout le jour, il arrive, quand vient le soir, que les pleureuses sont complétement ivres et regagnent leur demeure en hurlant à pleins poumons et se heurtant contre les murs.

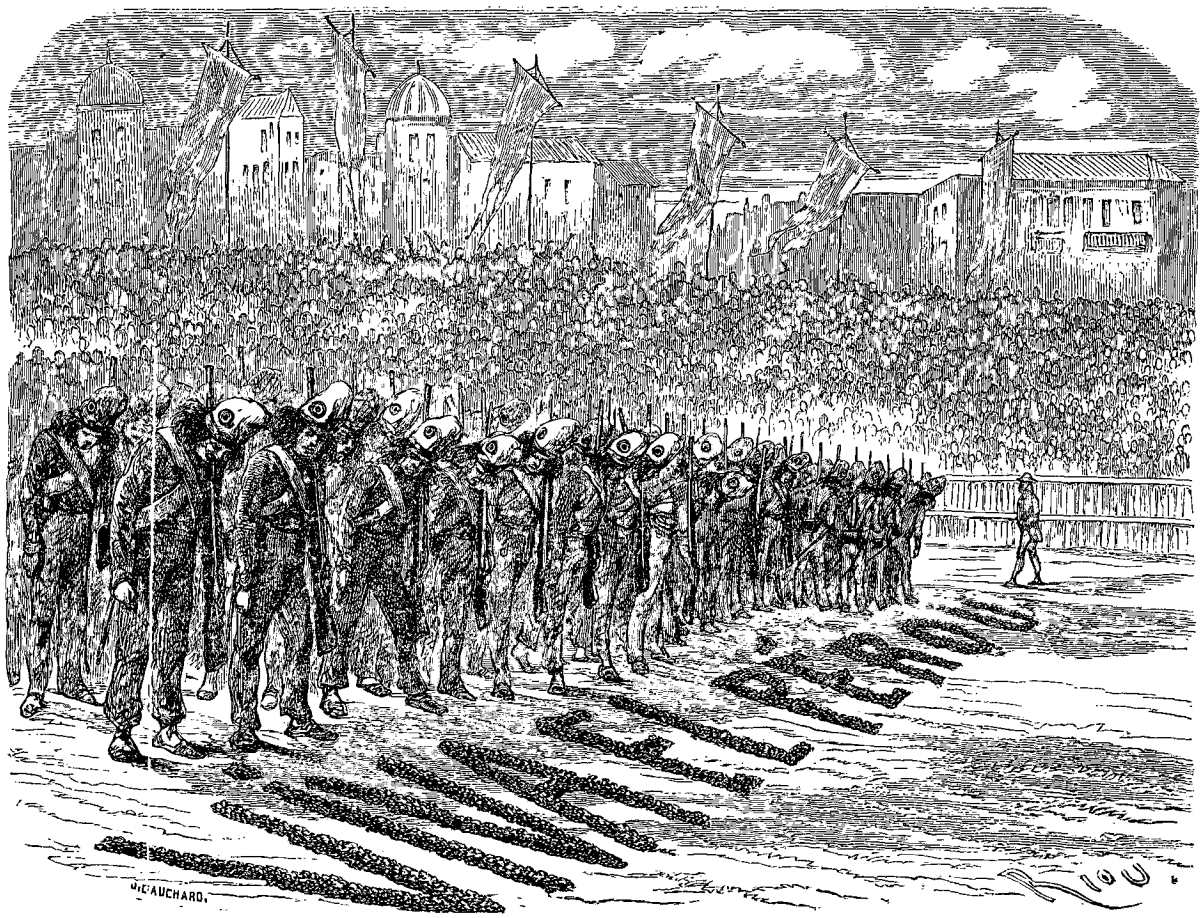
La promenade au Sacsahuaman qui a lieu le dimanche de *Pentecostes*, est une orgie champêtre à l'ombre des murailles de la forteresse bâtie par les Incas. Les deux sexes, munis de provisions solides et liquides, gravissent à pied ou à cheval la rampe abrupte qui conduit au sommet de l'éminence. Parvenue sur le plateau qui la couronne, chaque société fait choix d'un site à sa convenance, étale sur le gazon ses provisions et ses bouteilles, mange et boit, chante et danse, ou va cueillir aux environs des fleurs charmantes, scylles, amaryllis, crinum et pancratium que la nature cultive et fait épanouir chaque automne. Quand le soleil a disparu derrière les trois croix de la colline, toute cette cohue reprend cahincaha le chemin de la ville, roulant, trébuchant, se retenant les uns aux autres, avec des rires, des cris et des chansons capables de réveiller un mort. Sur la place de la cathédrale, la foule se disperse et chaque société va continuer chez un de ses membres, l'orgie commencée en plein air.

Le spectacle des processions annuelles, auquel les femmes assistent en grande parure du haut de leurs balcons, doit être encore considéré comme un des plaisirs de Cuzco. Quant aux réjouissances publiques, elles sont si rares, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Les deux grandes solennités auxquelles il nous ait été donné d'assister pendant la durée de notre séjour à Cuzco, furent l'entrée pompeuse d'un évêque entouré d'un brillant état-major de prêtres et de moines et la nomination d'un président, à l'occasion de laquelle Cuzco fit de grands frais de représentation. Le programme des réjouissances était divisé en trois journées. Le premier jour fut célébré par une messe d'actions de grâces et un beau feu d'artifice tiré à midi précis dans le parvis de la cathédrale; le second jour, les élèves du collége de San Bernardo jouèrent une tragédie intitulée *Antoine et Cléopatre*. Les dames de la ville, averties à l'avance par des lettres d'invitation imprimées sur satin blanc et rose, embellirent la représentation de leur présence. Un élève en théologie, d'une nuance de peau assez obscure, mais coiffé d'une perruque à tire-bouchons et d'une toque à plumes, cuirassé d'appas formidables et vêtu d'une robe blanche à sextuples volants, remplissait dans la pièce le rôle de la belle reine d'Alexandrie. Un de ses camarades, affublé d'une barbe de sapeur, d'un tricorne emplumé, d'un habit noir et de bottes à l'écuyère, jouait Antoine et donnait la réplique. Cette tragédie en un acte et en vers octosyllabiques eut un succès fou.

Une course de taureaux privés, *corrida de toros man-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sos, signala le troisième jour. La place du Cabildo, où les porteurs d'eau vont emplir leurs cruches à toutes les heures du jour et se livrer à d'innocents commérages, avait été transformée en cirque et garnie de six rangs de gradins. De midi à quatre heures, douze taureaux dont les cornes avaient été sciées et garnies de tampons, pour prévenir un accident, disait le programme, l'art de la tauromachie étant encore dans l'enfance à Cuzco, furent lâchés dans l'arène et culbutèrent quelques chulos vêtus de satin blanc et vert. Comme quatre heures sonnaient, une escouade d'une trentaine de soldats habillés de gris et coiffés de bonnets de police en calicot blanc, entrèrent dans le cirque aux sons d'une musique belliqueuse et bruyante, s'alignèrent au centre, puis, après un temps d'arrêt mêlé de *portez arme* et de *présentez arme*, commencèrent à tourner sur eux-mêmes, comme des totons, se croisant, se mêlant, s'enlaçant avec une précision remarquable, portant sans cesse la main à leur giberne et en retirant, en guise de cartouches, des poignées de fleurs effeuillées qu'ils laissaient tomber sur le sol. Leur évolution chorégraphique plutôt que stratégique terminée, ces défenseurs de la patrie saluèrent poliment à la ronde et sortirent à reculons. Alors le public put voir sur le sable jaune de l'arène, écrits en majuscules fleuries longues de deux mètres, ces trois mots : VIVA EL PERU ! Un tonnerre d'ap-



Évolutions de soldats dans le cirque de la place du Cabildo, à Cuzco.

plaudissements, qui fit trembler les gradins du cirque, salua ce joli tour à la Robert Houdin.

A défaut de plaisirs réels, Cuzco a des gaietés et des distractions à chaque coin de rue pour les oisifs, les observateurs et les peintres de mœurs locales. De ce nombre sont les petits métiers et les petites industries, les reposoirs de la Fête-Dieu et les mascarades typiques, les assommeurs jurés de la police et la vérification, sur place, des chiens assommés dans la matinée du lundi.

Mentionnons en première ligne les marchands de *chicharrones*, résidus de porc sautés dans la graisse ; les marchands de pains au beurre et de pains au saindoux, industriels habituellement accroupis contre le pilier d'une galerie ou sous l'arceau d'une porte cochère. Dans cette catégorie sont comprises les laitières, assises sur le seuil de l'église des Pères de Jésus, où elles attendent la pratique dans une attitude de sphinx, buvant de temps en temps, pour se distraire, quelques gorgées de lait à même le pot ou la cruche où il est contenu ; les bouchères de la plaza Mayor, dont l'étal est un simple torchon étendu à terre, retenu par quatre pavés, et sur lequel des côtelettes, des beefsteacks, des filets, arrachés de la bête plutôt que coupés au couteau, provoquent l'appétit des amateurs de rôti ou de pot-au-feu. En général, les guenilles de ces marchands et leur marchan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dise sont d'une saleté révoltante, mais cette saleté est atténuée par un certain cachet pittoresque qui satisfait l'imagination à défaut du goût et la rend excusable aux yeux de l'artiste.

Entre autres individualités de ce genre, nous nous rappelons une jeune Indienne, de douze à treize ans, brune, ébouriffée, vêtue de toiles d'araignées de diverses couleurs, et montée sur des jambes grêles, à l'aide desquelles elle parcourait la ville en tout sens, ripostant par des ruades de pouliche aux attaques dont elle était l'objet de la part des gamins de son âge. Habituellement elle passait devant notre demeure vers les deux heures de l'après-midi, portant de la main droite sur un plateau de tôle rouillée, deux glaces, l'une blanche à la crème, l'autre rose au carmin; de la main gauche restée libre, elle fourrageait sa chevelure, rougie par les intempéries de l'air, et n'interrompait cette manœuvre que pour porter ses doigts à sa bouche. Intrigué par ces gestes toujours semblables, un jour que pour la centième fois elle nous présentait ses glaces, que pour la centième fois aussi nous éloignions de la main, nous lui demandâmes ce qu'elle mâchonnait ainsi. — Un petit pou, monsieur, — *un piojito, señor*, nous répondit-elle avec un sourire ingénu.

Les mascarades typiques, une des gaietés de Cuzco, forment deux séries bien distinctes. Les unes n'apparaissent qu'à l'époque des saturnales du carnaval et disparaissent avec lui comme des oiseaux de passage. Tels sont le *chucchu* (fièvre tierce), les *chunchos* (sauvages) et le *dansante*. Le premier est un Indien entre deux âges, coiffé d'un chapeau de paille défoncé, traînant un drap de lit en guise de manteau, et s'appuyant sur une mauve médicinale; deux jeunes drôles grotesquement accoutrés l'accompagnent dans sa promenade à travers la ville, l'un portant une chaise et l'autre une énorme seringue. De cent pas en cent pas, le personnage symbolique que la fièvre secoue et fait trembler comme une feuille au vent, s'arrête et salue les passants, puis s'agenouillant sur la chaise et relevant le drap qui l'enveloppe, répète, avec l'aide de son porte-seringue, la scène familière indiquée par Molière dans son *Malade imaginaire*.

Les chunchos sont de grands gaillards basanés, aux cheveux flottants, vêtus de leurs habits ordinaires, mais coiffés d'immenses colbaks en osier, revêtus de plumes d'aras et de perroquets et qui gambadent dans les rues pendant les trois jours gras, buvant et hurlant de leur mieux.

Le dansante, coiffé d'un chapeau de paille entouré de sonnettes et de grelots, vêtu d'un spencer de velours à franges fanées et d'une jupe ou plutôt d'une carcasse circulaire en osier, garnie de plaques d'argent, exécute de porte en porte un zapateo de sa composition, accompagné par le bruit des langues de cuivre qui se trémoussent avec lui. Sous le régime des vice-rois, ce dansante jouissait des mêmes priviléges que l'antiquité païenne accorde au dieu-fleuve Scamandre.

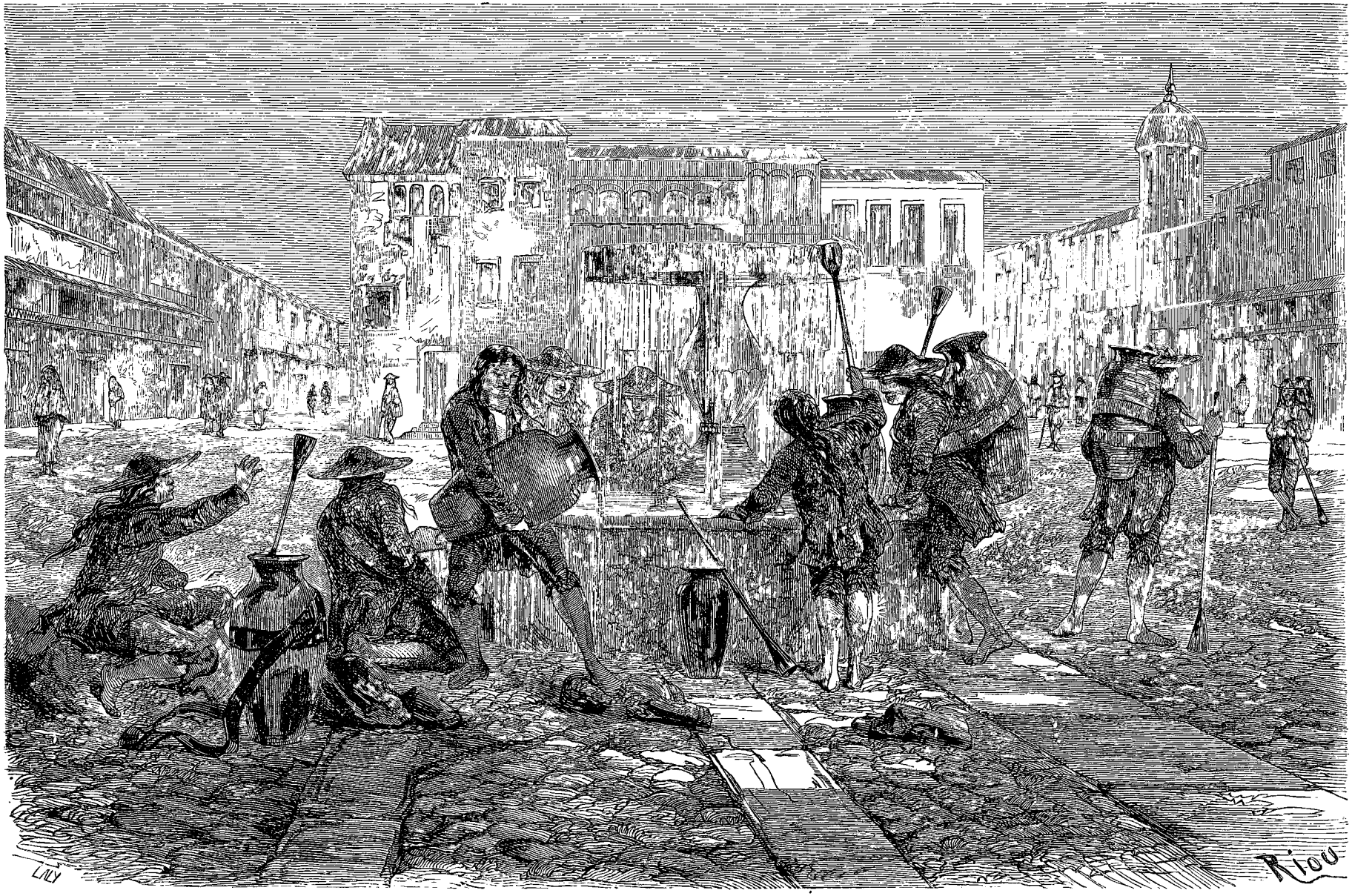
Avec ces mascarades profanes, il y a des mascarades sacrées, dont les acteurs accompagnent les processions, gambadent devant les litières de la Vierge et des saints, apostrophent brutalement les pieuses images, leur tirent la langue et leur montrent le poing. De ce nombre sont les *huyfallas*, hommes-oiseaux dont les ailes sont formées par deux bandes de calicot et qui tournoient ou s'élancent en baissant la tête et rasant le sol et poussant des cris d'épervier.

Aux huyfallas se joignent les *Huamanguinos*, habitants de l'ancienne Huamanga (*hodie* Ayacucho). Du temps des Incas, cette province avait le privilége d'approvisionner Cuzco de nains, de bouffons, d'histrions et de saltimbanques destinés aux divertissements de la cour. Aujourd'hui que les Incas ont disparu, les Huamanguinos, tombés dans le domaine public, suivent les foires comme des baladins vulgaires, ou figurent dans les processions annuelles. Leurs tours habituels consistent en espèces de pyrrhiques qu'ils dansent en s'accompagnant eux-mêmes du cliquetis de deux branches de ciseaux passées l'une à leur pouce et l'autre à leur index et dont ils se servent comme de castagnettes. Quelques-uns d'entre eux jonglent avec des poignards et des boules, se percent la langue avec des aiguilles, ou, comme Mutius Scévola, posent leur poing sur un brasier, aux yeux de l'assistance émerveillée.

Huyfallas et Huamanguinos sont escortés par les *tarucas* et les *tarucachas* (cerfs et chevreuils), jeunes garçons affublés de la dépouille de l'animal dont ils portent le nom. Tout ce monde bizarre et sauvagement accoutré, saute, gambade, grimace et hurle à qui mieux mieux, soit au milieu des processions, soit en face des reposoirs, dont l'arrangement et la décoration sont dus à la corporation des fruitières. Ces reposoirs, longues tables drapées d'étoffes ornées d'étoiles de clinquant, surmontées en manière de retable d'une carcasse elliptique en osier, décorée de miroirs, d'œufs d'autruche, de piastres fortes et de réaux d'argent troués et suspendus à des ficelles, offrent un pêle-mêle singulier d'objets d'art, d'industrie et d'échantillons divers empruntés aux trois règnes. Quelquefois des aras et des singes montent la garde aux deux bouts opposés de la machine; et comme le naturel inquiet et turbulent de ces derniers s'accommoderait peu de l'immobilité de pose à laquelle on les condamne et ferait volontiers des curiosités du reposoir autant d'objets de distraction, de jeunes drôles, armés d'une gaule et d'un fouet, sont chargés de rappeler ces animaux à l'ordre, chaque fois que leur bras s'allonge vers l'autel et tente de happer quelque chose.

Les *sastres* ou tailleurs et les *pasamaneros* ou passementiers, travaillant en plein air, les uns accroupis à l'orientale sur des bancs de bois, les autres debout et en serre-file, offrent un tableau de genre tout composé et d'une allure assez pittoresque. Généralement ces tailleurs ont des cheveux ébouriffés, sont nu-pieds dans de vieilles savates et montrent leurs pectoraux par leurs chemises entr'ouvertes; avec ce négligé local ils portent des pantalons très-justes, quoique râpés, des redingotes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Place du Cabildo. — Les pongos à la fontaine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou des habits qui, bien que manquant de boutons ou n'ayant parfois qu'un seul pan, les font reconnaître à première vue pour des représentants confectionneurs de nos modes françaises.

Les passementiers sont de pauvres diables qui marchent volontiers sans souliers et laissent voir leur chemise de toile écrue par les trous de leurs pantalons. Debout devant une boîte à volets posée sur deux tréteaux en figure d'X et qui rappelle ces caissons dits de saint Hubert sanctifiés par des trousses d'agnus Dei, de scapulaires, de chapelets et de médailles, ces passementiers vont tout le jour tissant à reculons des ganses ou des rubans, et faisant voltiger leurs bobines de soies diverses. Rien de curieux et de risible comme de voir ces ouvriers surpris par une brusque averse; tous interrompent leur travail, cassent leurs fils, mêlent leurs trames, entrechoquent leurs bobines, et s'élancent avec des cris d'effroi vers le caisson aux marchandises, qu'ils transportent sous l'arcade d'une porte cochère en attendant que la pluie soit passée; quand le ciel s'est rasséréné, le caisson est de nouveau placé sur ses tréteaux, les ouvriers s'alignent, et les bobines de recommencer leur manége.

Le massacre hebdomadaire des chiens de la cité par quatre assommeurs jurés de la police, de l'édilité ou de la voirie, nous ne savons au juste, constitue un spectacle à la fois grotesque et émouvant. Pour prévenir la trop grande multiplication de l'espèce canine, dont les représentants à Cuzco comme à Valparaiso errent dans la ville par troupes nombreuses, ces assommeurs, le lundi de chaque semaine, parcourent de bonne heure les rues de la cité; deux d'entre eux tiennent les deux bouts d'une corde et vont rasant les murailles de chaque côté de la rue; leurs compagnons les suivent, armés de porras ou gourdins à grosse tête. Tout chien qui traverse la rue en ce moment fatal est impitoyablement lancé en l'air au moyen de la corde et assommé à l'aide des porras. Entre onze heures et midi, ces victimes, de taille et de pelage variés, sont placées côte à côte sur les dalles du cabildo, où un vérificateur nommé à cet effet vient examiner leurs cadavres, ou plutôt en vérifier le chiffre. Le poil de ces chiens que les artistes peintres de Cuzco coupent avec l'autorisation du vérificateur et avant qu'on traîne les animaux aux gémonies, leur sert à se fabriquer des pinceaux.

Comme ce massacre hebdomadaire a lieu depuis bien des années, l'instinct des chiens développé outre mesure par le danger qui les menace le lundi, ressemble à la raison humaine. Une agitation singulière se manifeste dans leurs bandes dès le matin du jour fatal; tous marchent lentement et cauteleusement, les yeux fixes, le nez au vent, les oreilles dressées, s'arrêtent en apercevant un groupe suspect, et détalent à fond de train si deux ou trois individus vêtus de ponchos se montrent au bout d'une rue; la confiance des malheureux renaît avec l'aurore du mardi; pendant tout le reste de la semaine ils oublient si bien que leur tête est proscrite, qu'il faut employer la canne ou le pied pour les déloger de la voie publique, où d'habitude ils dorment étendus.

Nous avons dit en commençant cette énumération des plaisirs que peut offrir Cuzco, que cette ville ne possédait ni théâtre, ni forum, ni gymnase; mais au moment de la terminer, nous nous rappelons fort à propos qu'elle a une *cancha de gallos*, petit cirque d'environ trente pieds de circonférence, où des coqs, dressés à combattre, s'entre-déchirent et s'éborgnent à l'aide d'éperons d'acier dont leur tarse est armé. Tous ces coqs ont un nom et une généalogie en règle. Chaque dimanche, de trois heures à six, un public passionné fait queue à la porte de la cancha, dont le prix d'entrée est d'un réal d'argent par individu. Là, des combats à mort ont lieu entre les volatiles, que leurs propriétaires animent, exhortent, encouragent de la voix et du geste, et sur la valeur desquels ils établissent des paris souvent considérables, paris auxquels s'associe la galerie comme au jeu de la bouillotte ou de l'écarté. Des prud'hommes nommés à cet effet jugent des coups douteux et tranchent les difficultés qui s'élèvent entre les joueurs. Il arrive souvent que, malgré l'intervention toute conciliatrice de ces juges, des joueurs d'humeur difficile ou de mauvaise foi en viennent aux mains et s'assomment un peu, à la grande joie de la galerie, dont les goûts à demi barbares s'accommodent plus volontiers d'une lutte de gladiateurs que d'un combat de coqs.

Cette description de la *cancha de gallos* nous amène à parler de l'état des beaux-arts à Cuzco; et comme la transition pourrait sembler un peu brusque au lecteur, nous lui apprendrons qu'à côté de la cancha susdite, le plus célèbre peintre de la ville avait de notre temps son atelier et son domicile (voy. p. 304). Cet artiste, que nous visitions avec assiduité et que nous avions surnommé le *Raphaël de la cancha*, nom qu'il doit porter encore à cette heure parmi nos amis, sera comme le trait d'union qui reliera nos appréciations passées à celles qui vont suivre.

Les églises et les couvents que les conquérants édifièrent dans les deux Amériques restèrent longtemps sans tableaux, par la raison que l'école de peinture espagnole, d'où devaient sortir un jour tant de chefs-d'œuvre, dormait encore dans ses limbes originelles. Ce ne fut que sous les règnes de Philippe III et de ses successeurs jusqu'à Charles IV, que des toiles de Moralès, de Ribeira, de Zurbara, de Vélasquez, d'Alonzo Cano, de Murillo et de leurs élèves furent envoyées dans le nouveau monde avec des œuvres de l'école flamande. La vue de ces tableaux éveilla chez quelques indigènes le goût de la peinture. Doués de cette faculté d'imitation que possèdent à un si haut degré les habitants du Céleste Empire, et qui consiste à salir ou trouer une toile, si l'original qu'ils copient a par hasard une tache ou un trou, ces fils du pays se mirent à l'œuvre et en arrivèrent avec le temps à une perfection de décalque qui, favorisée par l'obscurité des églises, a pu tromper beaucoup de voyageurs et leur faire prendre pour autant d'originaux inédits, des copies qui n'avaient d'autre mé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rite que celui d'une fidélité servile. Ces prétendus originaux exposés au grand jour et débarbouillés de la crasse qui les recouvre, révéleraient sur-le-champ à un œil exercé leur origine plébéienne, comme certaines mains, dépouillées de leurs gants laissent voir les callosités et les durs stigmates du travail.

Plus tard, à défaut de ces œuvres originales, devenues l'objet de spéculations privées, les peintres de Cuzco se sont inspirés des copies qu'en avaient faites leurs devanciers. Des gravures quelconques qui leur sont tombées sous la main ont complété cette éducation artistique, qui depuis un siècle est toujours la même. Parler aux peintres d'aujourd'hui d'anatomie et d'ostéologie, d'études d'après la bosse, l'écorché ou le modèle vivant, de perspective linéaire ou aérienne, serait leur tenir un langage incompréhensible et s'exposer à recevoir d'eux un mauvais compliment. Ce manque absolu des premières notions de l'art leur interdit toute création originale et les oblige à recourir aux toiles existantes pour y prendre les diverses parties dont ils forment un tout. De là cette gêne, cette roideur et ce manque d'animation que présentent leurs œuvres et qui choquent à première vue. Tous leurs personnages, construits de morceaux rapportés, semblent découpés à l'emporte-pièce et collés sur la toile; aucun d'eux n'avance ni ne recule; nul souffle d'air ne circule autour de ces mornes silhouettes, qu'une couleur blonde et chaude continuée par tradition, un coloris souvent frais et charmant, recommandent à l'attention.

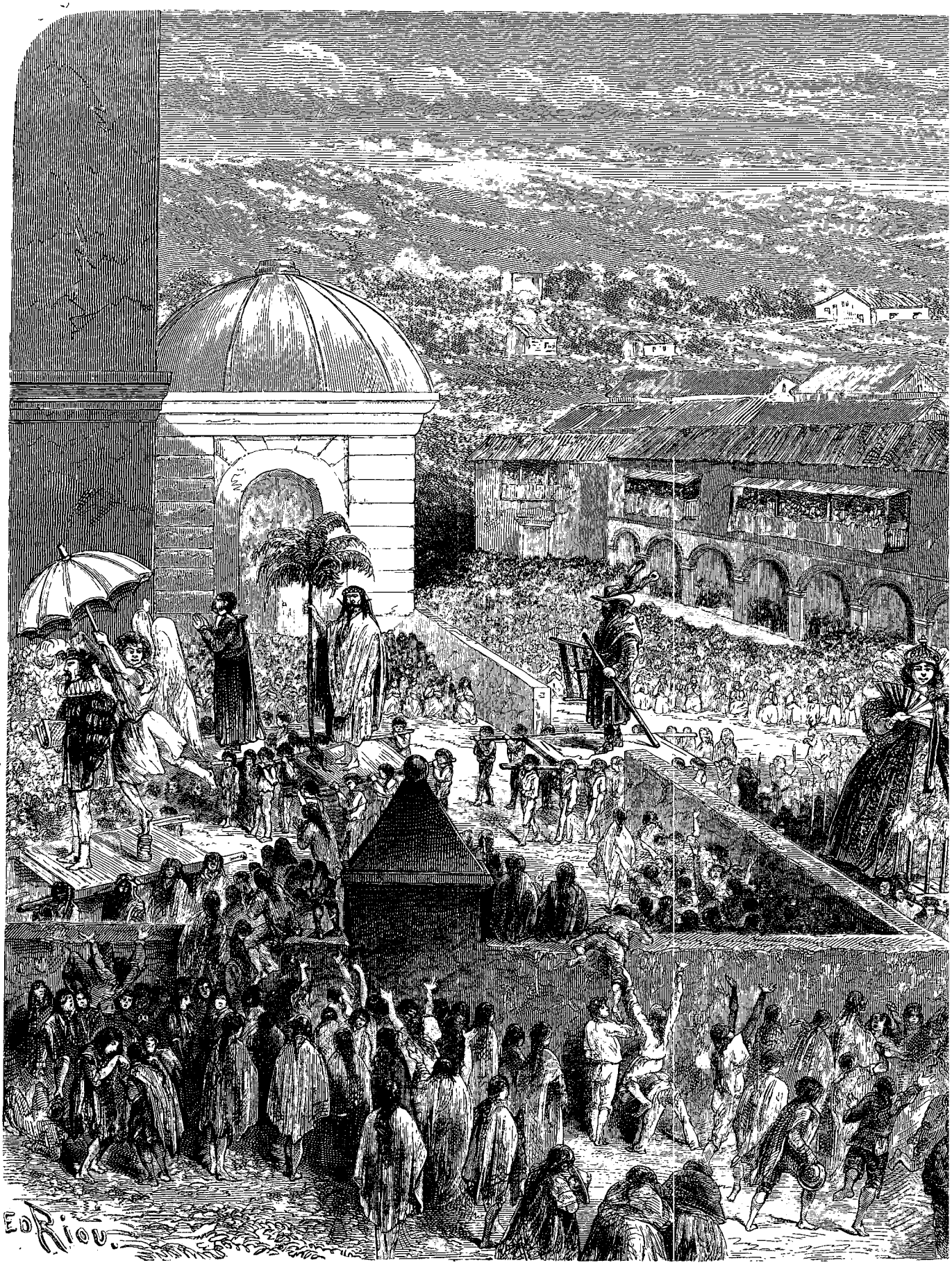
Les belles œuvres du temps passé, nous l'avons dit, sont extrêmement rares dans les églises et les couvents de Cuzco; néanmoins, en furetant dans les recoins, on peut trouver encore, voilé par la poussière et les toiles d'araignées, un bijou artistique que ses possesseurs ne refusent jamais de vendre, si la proposition leur en est faite à l'oreille et le prix qu'on en offre assez alléchant. Une historiette de quelque lignes à ce sujet en dira plus que bien des pages.

Un ami avec qui nous causions un jour des tableaux que possèdent les églises et les couvents de Cuzco, nous demanda à laquelle de ces œuvres nous donnerions la préférence; nous lui parlâmes d'un tableau de deux pieds carrés représentant une *Fuite en Égypte*, que nous avions découvert sous la voûte d'un escalier du couvent de la Recoleta, où, comme une lampe allumée, il nous avait semblé éclairer les ténèbres. L'ami, curieux de vérifier le fait, vint avec nous à l'endroit indiqué où nous lui montrâmes le chef-d'œuvre en question, que sa couleur admirable non moins que le bizarre et luxueux accoutrement de ses personnages, nous faisaient croire sorti de la palette de Rubens ou de quelque artiste de son école. Notre ami regarda longtemps le tableau, le trouva *bonito* (joli) et sortit sans rien dire. Quelques jours après, en entrant chez lui, nous y aperçûmes la précieuse toile; à l'aide d'un instrument tranchant on l'avait coupée raz du cadre, mais avec tant de maladresse, que les pieds nus de la Vierge étaient restés dans la bordure. A l'idée que l'homme que nous appelions notre ami avait pu se rendre coupable d'une action indigne, nous sentîmes le rouge de la honte nous monter au visage, et nous fûmes sur le point de repousser la main qu'il nous tendait. Quelques mots lui suffirent pour nous prouver son innocence. Un moine de la Recoleta, à qui il avait fait offrir par une vieille béate experte en ces sortes d'affaires, une once d'or (86,40) en échange du Rubens inédit, n'avait pas hésité à charger sa conscience de ce vol sacrilége. Toutefois, craignant d'être surpris par un des frères et d'avoir maille à partir avec le prieur, il avait opéré nuitamment la section de la toile, et cela avec tant de précipitation, que les chevilles de la Vierge avaient été tranchées. Un mois après, en allant fumer un cigare sur le lieu du sinistre, nous revîmes le cadre veuf de sa toile et les pieds roses de la Mère de Dieu, qui semblaient protester énergiquement contre l'amputation cruelle qu'un moine simoniaque leur avait fait subir.

Les révolutions politiques, les catastrophes privées, et, plus que tout cela, l'esprit sérieux des Cusqueños tourné vers l'étude de la théologie et du droit canon, entravent l'essor des beaux-arts, dont la muse, à Cuzco, marche pédestrement, quand sur cette terre classique elle devrait avoir des ailes. Les églises et les couvents, regorgeant de peintures, ne font plus de commandes aux artistes modernes, et par économie les familles suivent l'exemple des communautés. Les deux ou trois peintres qu'on compte dans la ville, courraient risque de mourir de faim si les négociants et les conducteurs de tropas, attirés à Cuzco par les besoins de leur commerce ne leur faisaient quelques commandes picturales sur lesquelles, une fois de retour chez eux, ils réalisent de jolis bénéfices. Ces commandes consistent en douzaines de *Chemins de la croix*, en *Bons Pasteurs* avec ou sans brebis, en *Vierges au raisin, à la chaise, au poisson*, copiées d'après des gravures; en saints et en saintes de toutes sortes, en pied ou en buste, avec ou sans mains. Chacune de ces toiles est payée, bien entendu, selon sa grandeur et le plus ou moins de *nus* qu'offre le sujet qu'elle représente. Il est des toiles de quatre réaux (deux francs quarante centimes environ), il en est de cinquante francs. Une fois que le négociant a fait sa commande et qu'il est convenu avec l'artiste de l'époque où elle lui sera livrée, il donne à celui-ci un à-compte sur le prix de son travail, et part confiant dans sa bonne foi; il est rare que la bonne foi de l'artiste fasse défaut à son commanditaire; seulement, comme ce commanditaire est absent, qu'il ne doit revenir que dans six mois, et que les absents ont presque toujours tort, il arrive, dans l'intervalle, que l'artiste, trouvant d'autre besogne à faire et d'autres à-compte à toucher, oublie si bien le négociant et sa commande, que rien n'est encore fait quand celui-ci revient. De là des récriminations sans fin de la part du commanditaire et des excuses sans nombre de la part de l'artiste, qui, sur la menace qu'on lui fait de le rouer de coups, se décide enfin à se mettre à l'œuvre.

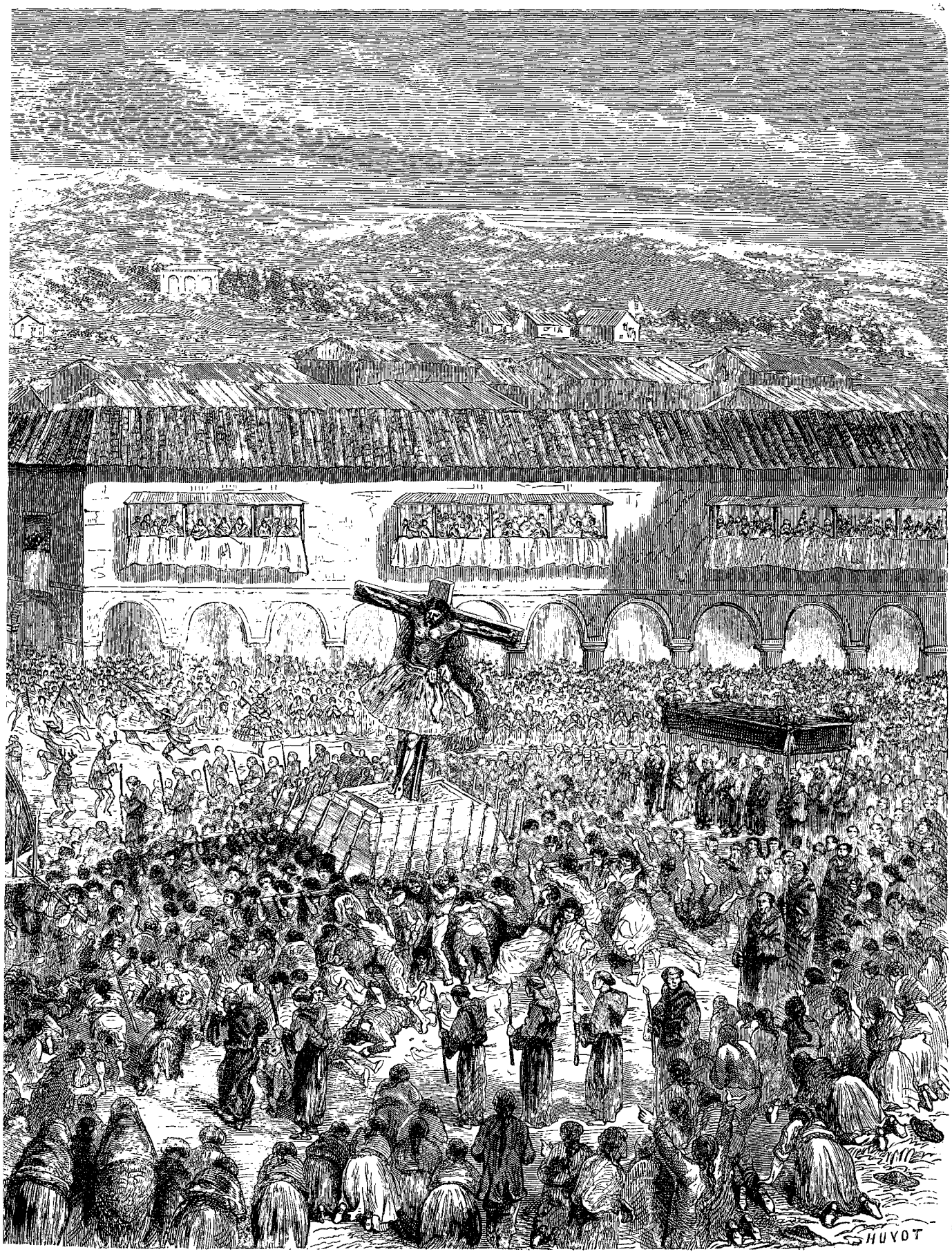
Comme les marchands de couleurs sont inconnus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Procession du Seigneur des tremblen

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



de terre, à Cuzco (voy. p. 299 à 304).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans le pays, c'est au peintre à se procurer tous les articles de peinture qui lui sont nécessaires : il va chercher dans les ravins des environs des ocres et des terres; l'apothicaire du coin de la Merced lui vend quelques couleurs en poudre; le *pulpero* ou épicier, de l'huile et de l'essence; l'encens en poudre lui sert de siccatif; des os à demi brûlés lui donnent du bitume, et la fumée de sa chandelle lui fournit du noir. Quant aux pinceaux, le poil des chiens tués chaque semaine lui permet de les renouveler à peu de frais. Ses toiles sont de simple calicot anglais à soixante centimes le mètre, qu'il prépare lui-même et qu'il tend, non pas sur un châssis, mais sur une planche, à l'aide de six ou huit clous. La palette de l'artiste est empruntée à un fragment d'assiette ou à un débris de carreau de vitre.

Qu'on n'aille pas faire à notre imagination l'honneur d'avoir inventé de pareils détails; nous les avons relevés un à un chez les artistes du pays, où tout en souriant de leurs préparations diverses, nous nous sommes émerveillé plus d'une fois du bon résultat qu'ils en obtenaient.

Un de ces peintres, celui-là même qu'en raison de son talent nous avions surnommé le Raphaël de la cancha, nous honorait d'une confiance toute particulière. Bien qu'il sût qu'à nos moments perdus nous triturions comme lui des couleurs sur une palette, il ne craignait pas de nous livrer les petits secrets de son art, sachant bien que nous étions incapables d'en user ou d'en abuser pour lui faire concurrence et paralyser son commerce. Le don de quelques mauvaises lithographies nous avait ouvert toute grande la porte de son atelier, où nous allions souvent le regarder peindre. Cet atelier, dont le loyer lui coûtait cinq francs par mois, était dans une cave; on y descendait par un escalier de trois marches qui boitaient comme un distique de Martial; une lumière à la Rembrandt en éclairait l'intérieur; le sol disparaissait sous une litière d'épluchures de légumes, que des poules et des cochons d'Inde se disputaient. Un chien à l'échine saillante dormait à côté de l'artiste; un chat noir sans queue et sans oreilles, pareil à une idole japonaise, ronronait sur son épaule pendant qu'il peignait, harcelé par les injures de sa femme, Indienne courtaude et maffiue, dont un érésipèle avait empourpré le visage, et qui l'invectivait à tout propos en faisant bouillir sa marmite.

Le thème favori de cette atroce Fornarine était de reprocher au pauvre Raphaël sa paresse et son ivrognerie. A l'entendre, il passait des semaines entières sans faire œuvre de ses dix doigts, et le peu d'argent qu'il gagnait ensuite était dépensé par lui dans les cabarets. L'artiste dédaignait de répondre à ces imputations perfides. Trempant tour à tour ses pinceaux dans des pots à pommade qu'il tenait de la munificence des dames de la ville, et qui lui servaient de godets, il continuait sa besogne. Quand sa patience était à bout, il emplissait une écuelle de chicha, la vidait d'un trait, et, après s'être essuyé les lèvres au revers de sa manche, il reprenait courageusement son labeur, comme pour démentir les allégations de son affreuse épouse. Pauvre Raphaël! s'il dort aujourd'hui dans la fosse commune affectée aux Indiens du peuple et aux artistes de Cuzco, puisse le souvenir des milliers de chefs-d'œuvre qu'il a peints sur du calicot charmer encore les rêves de son dernier sommeil!

Ce que nous venons de dire des peintres de Cuzco est applicable à ses statuaires, dont les premiers modèles furent des icones envoyées par les rois d'Espagne pour orner les églises et les couvents. Ces artistes ont une manière à eux de *travailler* qui mérite d'être expliquée. D'abord, tous sont loin d'être riches. La plupart d'entre eux sont même un peu pauvres et montrent volontiers les doigts de leurs pieds nus par leurs chaussures entr'ouvertes, ou leur chemise par le fond de leurs inexpressibles, quand le vent souffle et fait voltiger le lambeau de futaine qui leur sert de manteau. Leur atelier est une chambre basse des plus modestes. Une planche, posée sur deux tréteaux, leur sert de table ou d'établi. Au mur sont appendus des masques de plâtre de toutes les grandeurs, des bras, des jambes, des pieds, des mains, des torses de toutes les dimensions. Ces membres sont pourvus de chevilles qui servent à les emmancher aux corps. Un quart d'heure de travail suffit à l'artiste pour ajuster de toutes pièces un Christ, une Vierge ou un saint quelconque. Les vêtements et les draperies de ces images sont des morceaux d'étoffe englués de plâtre liquide qui durcit en séchant. L'art de pétrir la glaise et d'ébaucher le premier jet de leur pensée est inconnu à ces statuaires. Ils n'ont d'ailleurs aucune pensée à ébaucher, et l'argile plastique ne se trouve pas aux environs de Cuzco. Leur œuvre se borne à adapter des ponsifs de membres à des ponsifs de corps, dont leurs devanciers leur ont légué les moules. Si quelque difficulté de dessin se présente, si quelque détail demandé par un amateur ne se trouve pas dans la collection surmoulée à l'avance, l'artiste y pourvoit sur-le-champ en taillant à même un morceau de plâtre, comme le ferait, pour un bloc de chêne, un sculpteur sur bois.

Ces mêmes statuaires sont obligés d'allier la couleur à la forme, par la raison qu'aucun chaland ne s'accommoderait d'un Christ ou d'une Vierge d'une entière blancheur, fût-il en marbre de Carrare. A l'aide de céruse, d'ocre, de vermillon et de carmin, ils préparent un coloris plus ou moins brillant, qu'ils étendent et égalisent avec un doigtier de chevreau emprunté à quelque vieux gant, et qui leur tient lieu de blaireau. Reste à placer des yeux de verre dans les visages des icones, car ces icones ont des yeux, quelquefois des dents et des chevelures, comme la Vierge de Belen et le Seigneur des tremblements de terre, deux images vénérées à Cuzco.

Pour fabriquer ces yeux, les statuaires-coloristes ont une casserole en métal percée d'une vingtaine de trous de grandeurs diverses. La configuration de cet ustensile rappelle vaguement notre poêle classique à griller des châtaignes. Sur certains de ces trous, l'artiste place des fragments de carreaux de vitre du format des yeux qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lui sont nécessaires et pose sa casserole sur des charbons ardents. Quand la chaleur du feu a suffisamment amolli le verre, l'opérateur, armé d'un poinçon arrondi par le bout, appuie légèrement sur chaque fragment, qui, passant par le trou, prend aussitôt une forme convexe. Cette chose, dans la partie concave de laquelle l'artiste figure ensuite, à l'aide de couleurs, la pupille et le globe de l'œil, est enchâssée par lui dans le masque de ses icones et donne à leurs regards cet éclat radieux dont s'émerveille l'étranger.

Les ébauchoirs, grattoirs, polissoirs et autres engins artistiques dont se servent ces statuaires indigènes, sont des os de mouton ou de volaille, d'humbles lames de canifs ou de couteaux aux trois quarts usés, de vieux clous, de vieux pinceaux et de vieux gants. Leur misère ingénieuse fait flèche de tout bois. Tout ce que dans nos cités d'Europe on jette dédaigneusement à la borne, est recueilli par ces artistes avec le plus grand soin, lavé, fourbi, frotté, et leur sert pendant de longues années à confectionner ces images glorieuses qu'aux jours fériés on couvre d'habits somptueux et de pierreries pour les promener dans les rues.

La plus renommée des processions annuelles de Cuzco est celle du *Señor de los temblores*, ou Christ des tremblements de terre, qui a lieu dans l'après-midi du lundi de Pâques. Deux jours à l'avance, des enfants sont allés



Scène de carnaval. — La fièvre tierce (voy. p. 292).

dépouiller de leurs fleurs les buissons de *ñuccho* (*salvia splendens*) et en ont empli des corbeilles. Les reposoirs à dresser sur la place de la cathédrale ont mis en émoi la corporation des fruitières, que ce soin concerne exclusivement. Les maisons devant lesquelles doit passer la procession ont retiré de leur garde-meuble les tentures de velours à crépines d'or, les riches étoffes et les tapis brillants qui y sont restés enfouis pendant toute l'année. Le jour solennel luit enfin. Dès le matin les *camaretos*, petits obusiers, ébranlent de leurs détonations les échos de la ville; des pétards, des lances à feu, des fusées sifflent de toutes parts et décrivent leurs trajectoires dont le sillon lumineux se perd dans la lumière du soleil. La population endimanchée se répand dans les rues ou prend place aux balcons. Des flots de chicha, de vin et d'eau-de-vie ont coulé depuis l'avant-veille pour célébrer la fin de la semaine sainte et le grand jour de la résurrection; puis, comme il n'est pas de bonne fête sans lendemain, on a continué de boire à l'occasion du lundi de Pâques et de la procession qui doit le terminer.

A quatre heures précises une triple salve de camaretos ébranle la place; églises et couvents font entendre aussitôt un carillon joyeux; toutes les cloches de la cathédrale, depuis le bourdon appelé la *madre abadesa* (la mère abbesse), jusqu'à l'*esguillon* d'argent de la chapelle du Triomphe, s'agitent à toute volée. Dix mille Indiens, hurlant et débraillés, sont groupés dans la place, et les fenêtres regorgent de curieux des deux sexes agitant leurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mouchoirs. Les trois portes de la cathédrale se sont ouvertes à deux battants, laissant voir les profondeurs ténébreuses de la nef, où brillent comme des vers luisants les flammes de mille bougies. Un frisson religieux court dans la multitude. Tous les cous sont tendus, tous les yeux sont tournés vers la porte centrale par où la procession commence à défiler, précédée par les croix d'or que portent des bedeaux à collerettes, et les grands chandeliers d'argent que soutiennent à deux mains des acolytes bruns de peau et blancs de costume.

La première image qu'on aperçoit, debout sur un brancard porté par huit hommes, est celle de san Blas, qui a doté de son nom un faubourg de la ville. La foule, qui l'a reconnu, le salue par des acclamations et des battements de mains prolongés. Le costume du saint évêque se compose d'une tunique à crevés en velours noir brodé d'or, qui lui descend jusqu'aux genoux; un maillot couleur de chair dessine ses formes: une large fraise à tuyaux emboîte son cou et couvre ses épaules; il a pour coiffure un béret tailladé en velours noir, orné de plumes blanches; ses pieds sont chaussés de bottines rouges, et dans sa main droite, couverte d'un gantelet en cuir verni, il porte son bréviaire de format in-quarto, élégamment doré sur tranche. Un ange aux ailes déployées, debout sur un fil de fer en spirale, est placé derrière san Blas, dont il abrite le chef épiscopal sous un parasol de soie rose. A chaque mouvement de la litière, la mobilité du support sur lequel repose l'habitant du ciel, imprime à son ombrelle un doux balancement.

San Blas est immédiatement suivi par san Benito, que la foule accueille assez froidement, sous prétexte que le révérend abbé descend de Cham, fils de Noé, en ligne directe. L'image, en effet, est d'un noir de jais pareil au drap de sa soutane, et ses gros yeux blancs et ses lèvres lippues, d'un rouge violâtre, lui donnent un aspect assez repoussant.

A san Benito succède san Cristoval. L'ermite porte-Christ s'appuie sur un palmier déraciné, qui ploie sous lui comme un frêle roseau. Il est vêtu d'une robe blanche brodée d'étoiles d'or et relevée par des agréments ponceau; il a des bandelettes de pourpre dans les cheveux, comme un roi assyrien; des moustaches dont les extrémités se dressent fièrement et une royale taillée en pointe.

San José, l'époux de Marie, fait suite à san Cristoval. L'humble charpentier est habillé d'une robe de pèlerin couleur carmélite. Il porte un rabot en sautoir, une scie d'une main, et s'appuie, de l'autre main, sur un bâton noueux. Le seul ornement profane qui dépare ce sévère costume, est une plume de paon attachée à son feutre.

Derrière san José paraît l'image de la Vierge de Belen ou Bethléem, debout sur un brancard porté par seize hommes qui semblent ployer sous le faix. Il est vrai que ce brancard est en bois de huarango massif, revêtu de plaques d'argent et surmonté de lourds chandeliers du même métal où brûlent d'odorantes bougies. La douce mère de Jésus rayonne de beauté. Jamais statuaire épris de la forme ne modela l'ovale d'un visage avec plus d'élégance; jamais pinceau chinois ne traça deux arcs d'ébène plus déliés que les sourcils de cette icone, dont le coloris idéal est ravivé par un vernis copal qui miroite au grand jour.

La reine des saints et des anges porte un costume qui lui sied à ravir. Sa jupe, en brocart bleu et blanc broché d'or, a des paniers de six mètres de tour; une dentelle d'argent, disposée en échelle, orne le devant du corsage, dont les manches à sabot laissent échapper, d'un *bouillonné* en point de Venise, des bras nus plus blancs que ceux d'Hébé. — Qu'on nous pardonne cette comparaison profane. — Ces bras, cerclés de riches bracelets, sont terminés par des mains patriciennes aux doigts chargés de bagues. L'une de ces mains tient un scapulaire brodé d'or et de pierreries, l'autre main agite un éventail de prix. La coiffure de la Vierge s'harmonise à l'élégance de sa mise : ses cheveux, d'un blond doux, sont légèrement crêpés et ont un œil de poudre; un diadème, d'un prix fabuleux, les couronne admirablement; deux perles, du plus bel orient, sont suspendues à ses oreilles, et un collier de rubis scintille à son cou; ce cou de cygne est entouré d'une immense fraise en guipure mélangée de fil d'or. Ainsi placé au centre de cet entonnoir de dentelle, le chef de la mère de Dieu semble le pistil d'une fleur étrange.

Le trait distinctif du visage de Marie réside dans l'extrême mobilité de ses yeux de verre, qu'un ressort caché fait circuler dans leurs orbites avec une rapidité vertigineuse. L'étranger s'effarouche un peu à première vue du mouvement perpétuel de ces yeux divins; mais en entendant autour de lui la foule s'écrier : *Que ojos lindos y que dulce mirar* (quels jolis yeux et quel doux regard), il ne tarde pas à partager l'engouement général.

Au sortir de l'église, les porteurs des images se sont alignés dans le parvis dans l'ordre suivant : san Blas, san Benito, san Cristoval, à gauche du portail central; la Vierge et saint Joseph à droite. Tous attendent l'arrivée de l'Homme-Dieu, du Christ des tremblements de terre, qui tarde toujours un peu à paraître pour exciter la ferveur des fidèles. Ces dispositions sont réglées à l'avance par un programme religieux qui assigne aux porteurs des images, non-seulement la place hiérarchique qu'ils doivent occuper dans la procession, mais les évolutions diverses qu'ils doivent faire en sortant de la cathédrale et en y rentrant.

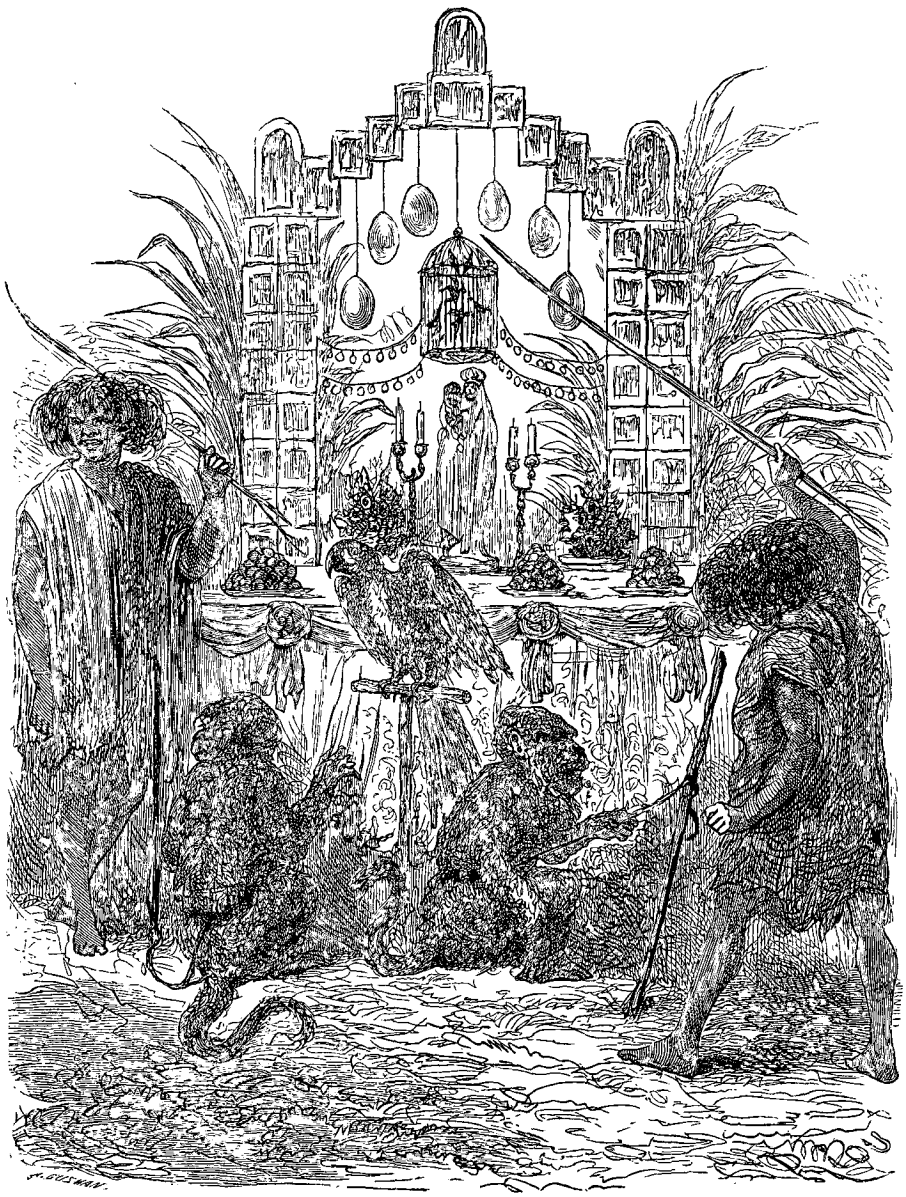
Bientôt une forme blanche se dessine dans la pénombre de la grande nef. Un frémissement religieux court dans la multitude. Les hommes ôtent leur feutre ou leur montera, et les femmes se signent dévotement. La Vierge, laissant là saint Joseph, son auguste époux, vient se placer devant les saints pour être la première à saluer, au sortir de l'église, le fils qu'elle aime d'un amour infini et dont le trépas ouvrit jadis dans son cœur sept plaies immortelles. Le Christ des tremblements apparaît enfin sous la voussure du portail : une clameur formidable retentit dans la place, les balcons des maisons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tremblent sur leurs ais vermoulus, et les coiffures et les mouchoirs sont agités devant l'effigie vénérée.

L'*Homo-Deus* est attaché sur la croix infamante, devenue, par son supplice, un symbole de rédemption. En narrateur fidèle, nous nous croyons obligé de détailler minutieusement les traits de cette image, et si quelque expression irrévérencieuse se glissait à notre insu dans les phrases que nous sommes contraint d'employer, la faute en serait à la langue française, peu souple et peu malléable de son naturel, plutôt qu'à notre orthodoxie, qui, Dieu merci! pourrait soutenir l'examen des conciles et défier la flamme des bûchers, si conciles et bûchers existaient encore.

Depuis que Charles-Quint expédia de Cadix, par une caravelle, l'icone vénérée, aucun pinceau profane n'a rafraîchi son coloris primitif. Le temps, la poussière, la



Un reposoir de la Fete-Dieu, à Cuzco (voy. p. 292).

double vapeur de l'encens et des cierges, et l'irrévérence des mouches ont changé ce coloris, qui put être brillant, en une teinte d'un roux violâtre. Le sang dont cette image est littéralement jaspée de la tête aux pieds, a pris en vieillissant la teinte du bitume, ce qui donne à l'épiderme du divin crucifié l'aspect d'une peau de panthère. Au point de vue de la statuaire, c'est un bloc de chêne à peine dégrossi, une forme sauvage et presque hideuse, qui rappelle à la fois l'idole indoue et l'écorché classique. Ce Christ, au lieu de la draperie traditionnelle enroulée et volante, porte un jupon en point d'Angleterre qu'un ruban attache à ses hanches et qui descend jusqu'à mi-jambes. Les épines de l'*acacia triacanthos*, qui forment sa couronne, sont simulées par un entrelacement de pierreries d'un prix fabuleux. Les clous qui le retiennent à la croix sont des émeraudes de Panama, longues de trois pouces, et les lèvres de la blessure qu'ouvrit dans son côté la lance de Longin, sont ourlées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de rubis-balais plus gros que des pois chiches. La chevelure de ce Christ, que le vent soulève et fait onduler, est d'un noir mat et d'une longueur extraordinaire. Avant d'orner le chef du Rédempteur, elle embellit ongtemps la tête d'une pécheresse que de folles orgies conduisirent prématurément au tombeau. Le père de cette Marie-Madeleine, un intendant de police que nous avons connu, mais que nous ne pouvons nommer, coupa lui-même les cheveux de sa fille morte et en fit don au chapitre de la cathédrale, tant pour racheter les fautes de la pauvre enfant et lui ouvrir les portes du séjour bienheureux, que pour remplacer l'ancienne chevelure du Christ des tremblements, que les vers, qui ne respectent rien, avaient ignominieusement rongée par places.

Ce Christ, dont la vue inspire un sentiment de répulsion et presque de terreur, se dresse sur un brancard d'argent porté par une trentaine de cholos sans souliers, aux cheveux en broussailles et aux habits en loques. Un grand nombre de torches de cire brûlent autour de lui ; des ressorts invisibles communiquent un tic nerveux à tous ses membres et les font trembler sans relâche ; il porte par métonymie le nom de *Señor de los temblores*, et protége les fidèles aux jours des tremblements de terre.

Son arrivée dans le parvis donne le signal du départ



Les tueurs de chiens (voy. p. 294).

de la procession. Les porteurs des images défilent successivement. Toutes les cinq minutes, les hommes qui portent le brancard de la Vierge s'arrêtent et font volte-face, pour que la sainte Mère puisse s'assurer par elle-même que son Fils bien-aimé ne l'abandonne pas. A la suite du Christ des tremblements de terre vient le dais du saint-sacrement, entouré des notabilités ecclésiastiques et des autorités civiles et militaires. Les quatre ordres de moines bleus, blancs, noirs, gris, font une double haie au cortége et ferment la marche. Une nuée de béguines, pareilles à des oiseaux de nuit, se pressent sur los pas des moines. Un flot de peuple roule à la suite des béguines, sur les talons desquelles il marche sans façon, au grand scandale de ces dernières, qui se retournent d'un air courroucé et interrompent leur psalmodie du *Pange lingua gloriosi*, pour traiter ceux de ces intrus qui les serrent de plus près, de *fils de chien* et de *masque du diable*.

Chaque fois que la procession longe les murs d'une demeure et passe à proximité d'un balcon, des corbeilles de fleurs de *ñuccho* effeuillées sont vidées sur le Seigneur des tremblements et couvrent ses épaules d'une pourpre sanglante. Les *huyfallas*, les *dansantes*, les *cerfs* et les *chevreuils*, qui étaient allés se rafraîchir dans les cabarets voisins, reparaissent et viennent gambader autour des litières sacrées, montrant le poing aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

images et les interpellant ou les apostrophant avec de hideuses grimaces. A mesure que la procession s'avance dans l'intérieur de la ville, l'enthousiasme s'accroît et se propage dans les masses et réagit sur les esprits les plus indifférents. La vue de ce Christ, qui tremble comme au sortir d'une eau glacée, arrache aux assistants des vociférations au-dessus du diapason normal. Bientôt les voix enrouées expireraient dans les gorges, si l'eau-de-vie ne venait pas à propos en éclaircir le timbre et les ranimer. Parmi les Indiens des deux sexes qui s'arrachent mutuellement des mains le pot ou la bouteille, c'est à qui hurlera plus fort et plus longtemps en se montrant du doigt la pieuse effigie.

Bientôt cette foule, hors d'état de maîtriser la frénésie religieuse et bachique dont elle est possédée, se rue comme un seul homme sur les porteurs de la litière du Christ, qui marchaient courbés sous leur fardeau. On les saisit à bras-le-corps, on s'accroche à leur chevelure, leurs chemises et leurs habits sont mis en lambeaux, chaque fidèle veut à son tour soutenir le brancard, ou seulement en toucher le bois, car le simple contact de ce bois sacré remet au pécheur dix ans de ses fautes. Mais les Indiens chargés de ce précieux fardeau, et qui ont sans doute beaucoup de fautes à expier, repoussent énergiquement l'aide de leurs camarades et ripostent aux attaques dont ils sont l'objet de leur part, par des soufflets, des coups de poing, des coups de pied et des morsures. L'affaire ne tarde pas à tourner au sérieux. L'engagement partiel se change en mêlée générale. Les horions convergent et divergent avec un entraînement furieux, au milieu des cris de douleur et des imprécations de rage des combattants.

Dans ce conflit, que les spectateurs indigènes, tant laïques que religieux, trouvent parfaitement de circonstance et qui n'abasourdit un peu que l'étranger, l'image du divin crucifié roule et tangue comme une nef sur



Amateurs de combats de coqs (voy. p. 294).

l'Océan houleux et chancelle souvent avec son brancard, mais ne saurait tomber, accotée qu'elle est de toutes parts par un entassement de têtes et d'épaules humaines. Aussi dit-on de ce Seigneur des tremblements : « *Mueve mucho nunca cae.* (Il remue beaucoup mais ne tombe jamais). » Ainsi les hérésies ébranlent, sans la renverser, la pierre fondamentale du christianisme!

Pendant qu'Indiens et Cholos se disputent l'honneur de porter la litière, leurs femmes lancent à la face du Christ des poignées de fleurs de *ñuccho* qu'elles vont ramasser ensuite jusque sous les pieds des combattants, au risque de se faire écraser par eux. Ces fleurs de sauge, sanctifiées par le contact de l'Homme-Dieu et renfermées dans des sacs de papier, sont employées plus tard en infusion, et jouissent, au dire de ces ménagères, des propriétés sudorifiques de la bourrache et de sureau. La procession, retardée à chaque pas par des incidents de ce genre, met deux heures à traverser la grande place, à longer la rue de San Juan de Dios, la place de San Francisco et la rue du Marquis, trajet qu'un piéton marchant d'un pas ordinaire peut faire en dix minutes.

A six heures, les litières sacrées sont de retour dans le parvis. Les portes de la cathédrale, fermées pendant la marche de la procession, viennent de se rouvrir au son des cloches et aux détonations des camaretos. San Blas, san Benito, san Christoval et san José disparaissent dans les profondeurs de l'église, dont les portes se referment sur eux. La Vierge et le Christ restent face à face. Là, les porteurs des deux images exécutent une pantomime dont le sujet est une question de préséance entre la sainte Mère et son divin Fils : c'est à qui des deux cédera le pas à l'autre. Après bien des hésitations et des démonstrations, la Vierge se décide à passer la première. Arrivée sous le porche, et comme elle se retourne pour s'assurer que *Christus* suit ses pas, la porte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'église, qui s'est ouverte pour lui livrer passage, se referme derrière elle et la sépare de son fils. La représentation du drame religieux doit se poursuivre jusqu'au bout. Après l'épitase et la catastase vient la catastrophe obligée.

Le Christ des tremblements est resté seul dans le parvis, entouré de dix mille Indiens qui l'interpellent dans l'idiome local. — *Où vas-tu?* lui crie-t-on de tous côtés; *reste avec nous; n'abandonne pas tes enfants!* Les porteurs de la litière impriment un mouvement de gauche à droite, et *vice versa*, à l'image, qui semble répondre aux fidèles par une négative. — *Ingrat! Dieu sans entrailles!* reprend la foule en pleurant à chaudes larmes; *tu vas donc nous quitter jusqu'à l'an prochain?* — L'image du Christ fait un signe affirmatif. — *Eh bien, va-t'en!* hurle d'une seule voix l'immense cohue. La porte centrale s'est ouverte à demi. Les porteurs de l'image vont se glisser par l'entre-bâillure, mais la foule s'attache à eux et la grande porte est fermée de nouveau. Après quelques minutes de cette étrange lutte, cette même porte se rouvre à deux battants, et la litière du Christ, poussée par un flot furieux de têtes



Intérieur de l'atelier de Raphaël de la Cancha (voy. p. 294 et 298).

humaines, disparaît dans l'église. Le désespoir de la foule éclate alors en crescendo final; les femmes jettent des cris aigus et tiraillent leur chevelure, les hommes hurlent et déchirent leurs vêtements; les enfants effrayés par la douleur de leurs parents, piaillent d'une façon lamentable, et les chiens, renchérissant sur le tapage, aboient avec fureur.

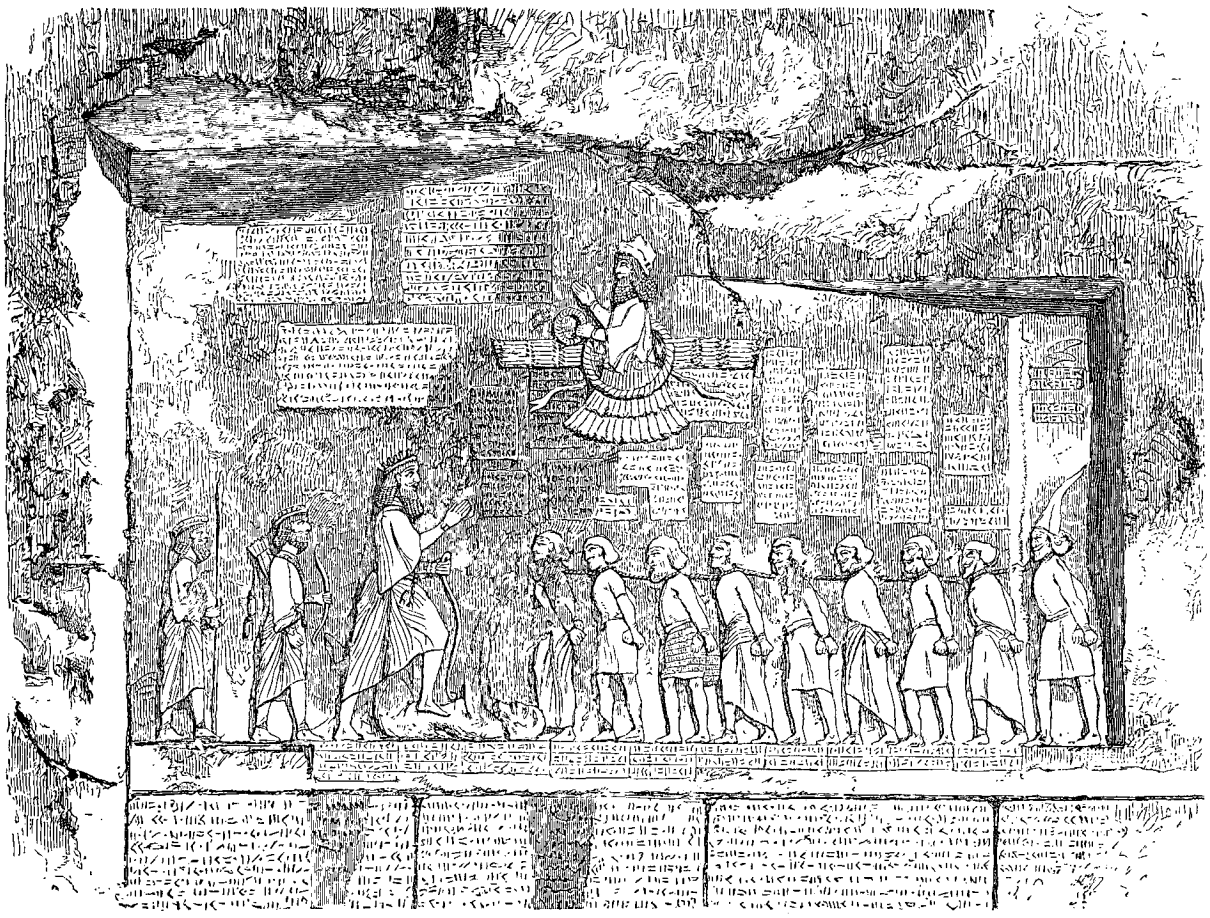
Dix minutes après, cette douleur bruyante s'éteint dans un immense éclat de rire. Des feux ne tardent pas à s'allumer dans le parvis. La chicha et l'eau-de-vie coulent à longs flots; les guitares s'accordent, les danses s'organisent, et quand l'aurore aux doigts de rose vient ouvrir les portes du ciel, elle trouve nos Indiens couchés ivres morts près des foyers éteints et des cruches vides. La fête du *Señor de los temblores* est terminée.

Comme notre revue de Cuzco antique et de Cuzco moderne est terminée aussi, nous allons enfourcher la mule qu'un Indien, pris à location et à titre de guide, vient de harnacher pendant que le lecteur parcourait ces lignes, et, laissant derrière nous la vieille capitale des Incas, que nous ne verrons plus, nous allons tourner bride dans la direction du nord-est, franchir pour la dernière fois la chaîne des Andes, descendre ses versants orientaux, et pénétrer bientôt en pays inconnu.

Paul MARCOY.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bas-relief du rocher de Bisoutoun. — Dessin de Thérond d'après sir Henry Rawlinson.

NINIVE,

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

1844-1860. — TEXTE INÉDIT.

Esquisse de l'ancienne histoire de la Babylonie, de l'Assyrie, de la Médie et de la Perse.

L'Orient est la terre des origines; c'est aussi la terre des vieux souvenirs. C'est dans les chaudes régions de l'Asie, dans les pays aimés du soleil, que l'humanité a conçu le premier sentiment de sa valeur et de son avenir; c'est là que l'homme a secoué ses langes et fait ses premiers pas; c'est là qu'en face d'une nature splendide il a balbutié son premier hymne de reconnaissance et d'amour pour l'ordonnateur inconnu des merveilles de l'Univers. Les contrées de l'Occident étaient plongées encore dans une nuit profonde; nos premiers ancêtres, et les ancêtres de tous les peuples de l'Europe, les Ibères, les Celtes, les Germains, les Pélasges, erraient inconnus et à demi sauvages au sein de leurs forêts; de longs siècles devaient s'écouler avant que la ville de Romulus s'élevât au sein des tribus latines et que la vie des temps héroïques commençât pour les Hellènes, et déjà l'Asie, couverte de villes innombrables, avait vu se former de puissants empires; de grandes nations s'y montraient dans tout l'éclat d'une civilisation avancée. Dominatrices superbes des pays qu'arrosent l'Euphrate et le Tigre, deux métropoles, Babylone et Ninive, brillaient au premier rang. Leur origine se perdait dans la nuit des âges; de lointaines traditions les faisaient remonter aux temps voisins du commencement du monde. C'était sur le site de Babylone que les hommes échappés au déluge avaient élevé, selon le récit de la Genèse, cette tour fameuse où commença la confusion des langues; Assour, le fondateur de Ninive, était sorti de Babylone. L'histoire antique des deux capitales était peu connue. Leurs annales, renfermées dans les temples

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme celles de l'Égypte, étaient difficilement accessibles; et ceux des peuples voisins qui, par la guerre ou le commerce, auraient pu nous transmettre d'utiles informations, n'eurent avec elles que des rapports d'une date relativement récente. Aucun des écrits où ces informations étaient déposées n'est d'ailleurs arrivé jusqu'à nous. Tout au plus nous en a-t-on transmis des fragments ou des extraits mutilés. Les livres juifs, entre l'époque de Salomon et celle de Cyrus, font mention de plusieurs rois avec lesquels les royaumes d'Israël et de Juda eurent des rapports hostiles; ces mentions, quoique accidentelles et sans suite, sont pour nous d'une grande valeur en ce qu'elles fournissent de précieux jalons chronologiques. L'Histoire d'Assyrie qu'avait écrite Hérodote est perdue; de celle de Ctésias, qui avait puisé aux archives d'Ecbatane, nous n'avons que l'imparfaite analyse de Diodore; l'Histoire de Bérose, enfin, la plus précieuse de toutes, parce qu'elle était l'ouvrage d'un prêtre babylonien écrit d'après les sources indigènes, ne nous est également connue que par quelques extraits de Flavius Joseph et par les listes de rois des chronographes chrétiens. Ces données éparses, encore altérées par les copistes du moyen âge, sont insuffisantes pour reconstruire une histoire suivie; elles présentent, en outre, des obscurités, des contradictions et des difficultés qu'elles ne fournissent pas les moyens de résoudre, et qui ont fait le désespoir des chronologistes.

Les faits que, dans cette pénurie des textes, on peut regarder comme à peu près certains, se peuvent résumer en peu de mots.

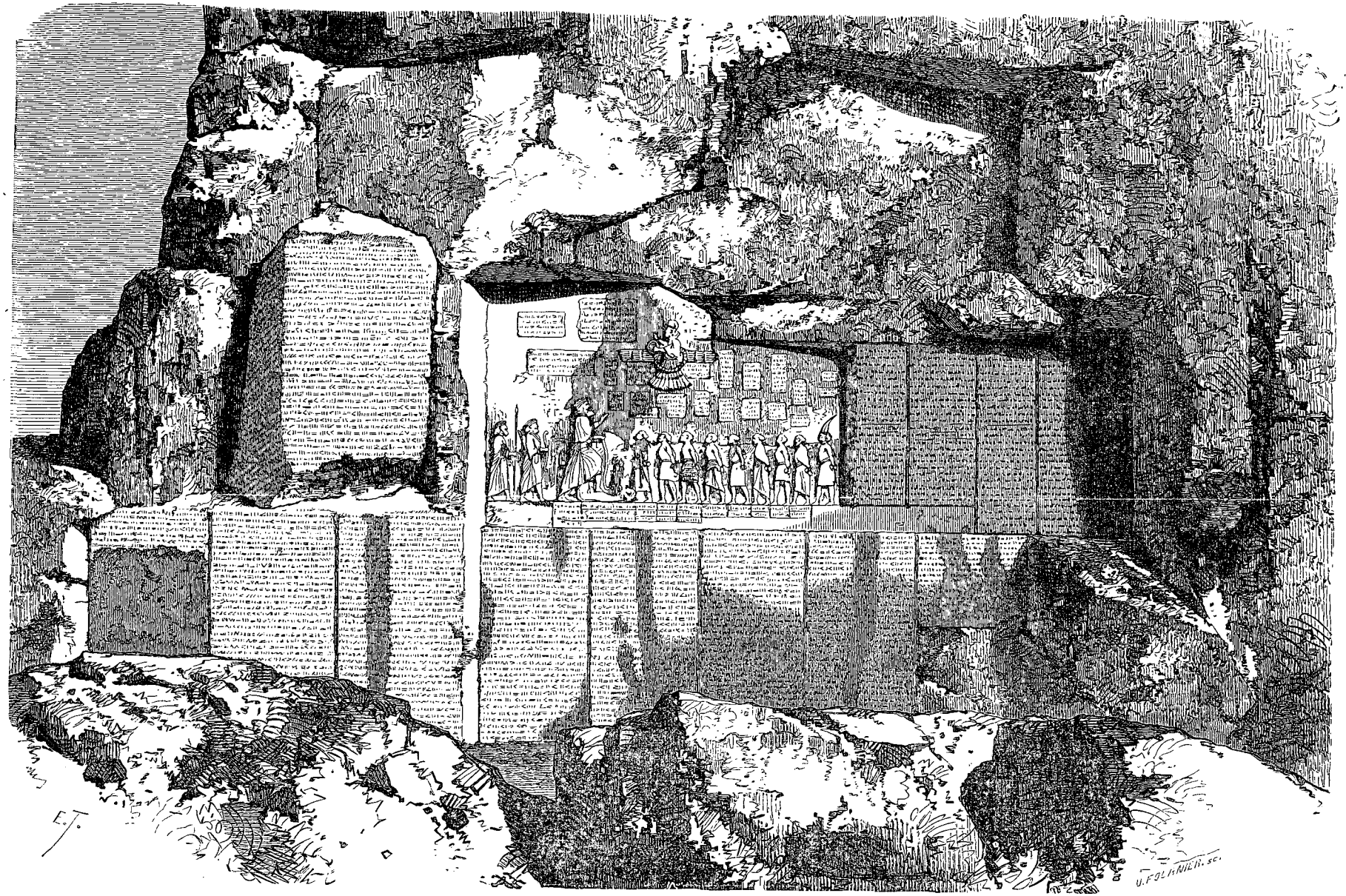
La chronologie de Bérose, qui paraît s'être appuyée sur une série continue d'observations astronomiques, remontait à mille neuf cent trois ans avant l'entrée d'Alexandre à Babylone. C'est en l'année 331 que le vainqueur de Darius entra pour la première fois dans la grande cité; ces dates nous portent à une ère initiale de 2234 ans avant Jésus-Christ. Une durée de près de 2000 ans est déjà, pour la monarchie babylonienne, une antiquité assez respectable. Elle est cependant bien loin de conduire aux véritables commencements de Babylone; car la date de 2234 est presque contemporaine d'Abraham, et dès le temps d'Abraham, comme on le voit par les récits et les traditions déposés dans la Genèse, les origines de Babylone, aussi bien que celles de Ninive, se perdaient déjà dans un passé immémorial. Pour Bérose ces premiers temps appartenaient à la fable et aux légendes cosmogoniques.

Dans cette période historiquement certaine de dix-neuf cent et quelques années, Babylone et Ninive avaient toujours formé deux États distincts, mais non pas toujours séparés. On a tout lieu de croire (d'après les monuments découverts sur le bas Euphrate) que dans les anciens temps les rois de Babylone avaient dominé sur l'Assyrie; plus tard, ce furent les rois d'Assyrie qui dominèrent sur Babylone. Les données empruntées à Ctésias sur l'histoire de l'Assyrie, si elles étaient plus suivies et plus entières, compléteraient ici celles de Bérose; mais Diodore, dans ses extraits, s'est borné à quelques noms et à un petit nombre de faits. Le fondateur de l'empire est Ninus, qui étendit ses conquêtes d'un côté jusqu'à la Bactriane, de l'autre jusqu'à la mer Occidentale, c'est-à-dire à la Méditerranée. Après lui régna la reine Sémiramis, le nom le plus fameux des vieilles traditions asiatiques. Sa domination s'étendit, nous dit-on, jusque dans l'Inde et en Éthiopie. Elle agrandit Babylone; elle couvrit l'Asie de villes nombreuses et de splendides monuments. De même qu'au moyen âge toutes les constructions anciennes étaient, pour les habitants de nos provinces du Nord, des ouvrages de Brunehaut, en Médie et en Assyrie tous les monuments qui frappaient par leur grandeur étaient des ouvrages de Sémiramis. On citait parmi ces merveilles les remparts de Babylone, ses jardins suspendus, le temple de Bel, et le tombeau de Ninus, aux portes de Ninive, élevé sur un monticule artificiel de dimensions prodigieuses. Un nom célèbre à d'autres titres était celui de Sardanapal. Ce nom est resté, même pour nous, l'emblème d'une vie efféminée, noyée dans le luxe énervant et dans les raffinements de la débauche. Une épitaphe attribuée à Sardanapal lui-même énumérait en termes cyniques les jouissances matérielles de la terre, et les présentait comme le souverain bien, comme le but final de la vie. Ce Sardanapal, selon la tradition, aurait été le dernier roi de la dynastie. Les gouverneurs ou les princes tributaires des provinces conquises, le roi de la Bactriane, Arbacès, gouverneur de la Médie; Bélésis, vice-roi de Babylone, se seraient ligués contre un souverain que sa mollesse et ses débauches avaient rendu méprisable, Ninive aurait succombé sous leur formidable coalition, Sardanapal se serait donné la mort sur un bûcher, et la monarchie ninivite aurait été démembrée. Cet événement, d'après le rapprochement des données chronologiques, dut avoir lieu en l'année 747 avant Jésus-Christ, date qui est aussi celle d'une ère célèbre connue sous le nom de Nabonassar, chef de la nouvelle dynastie babylonienne. Le royaume assyrien fut alors réduit à ses limites propres, et une nouvelle famille monta sur le trône.

Quelles que soient en tout ceci les obscurités de détail (on verra tout à l'heure quelles notions positives ressortent des inscriptions nouvellement découvertes), un grand fait au moins se détache avec toute certitude : c'est la prise de Ninive par les coalisés de 747, et le démembrement de l'empire. L'histoire d'Assyrie se partage ainsi en deux périodes : l'*ancienne monarchie*, antérieure à 747, et la *nouvelle monarchie*, qui date de 747 et dure cent trente-neuf ans, jusqu'à la seconde prise de Ninive et à sa destruction complète en 608.

Cette grande catastrophe fut amenée par l'ambition même et les entreprises croissantes des princes de la nouvelle monarchie. Un demi-siècle ne s'était pas écoulé depuis le désastre de 747, que déjà les nouveaux rois de Ninive avaient reconquis en partie la prédominance de leurs prédécesseurs sur l'Asie occidentale. L'Arménie,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



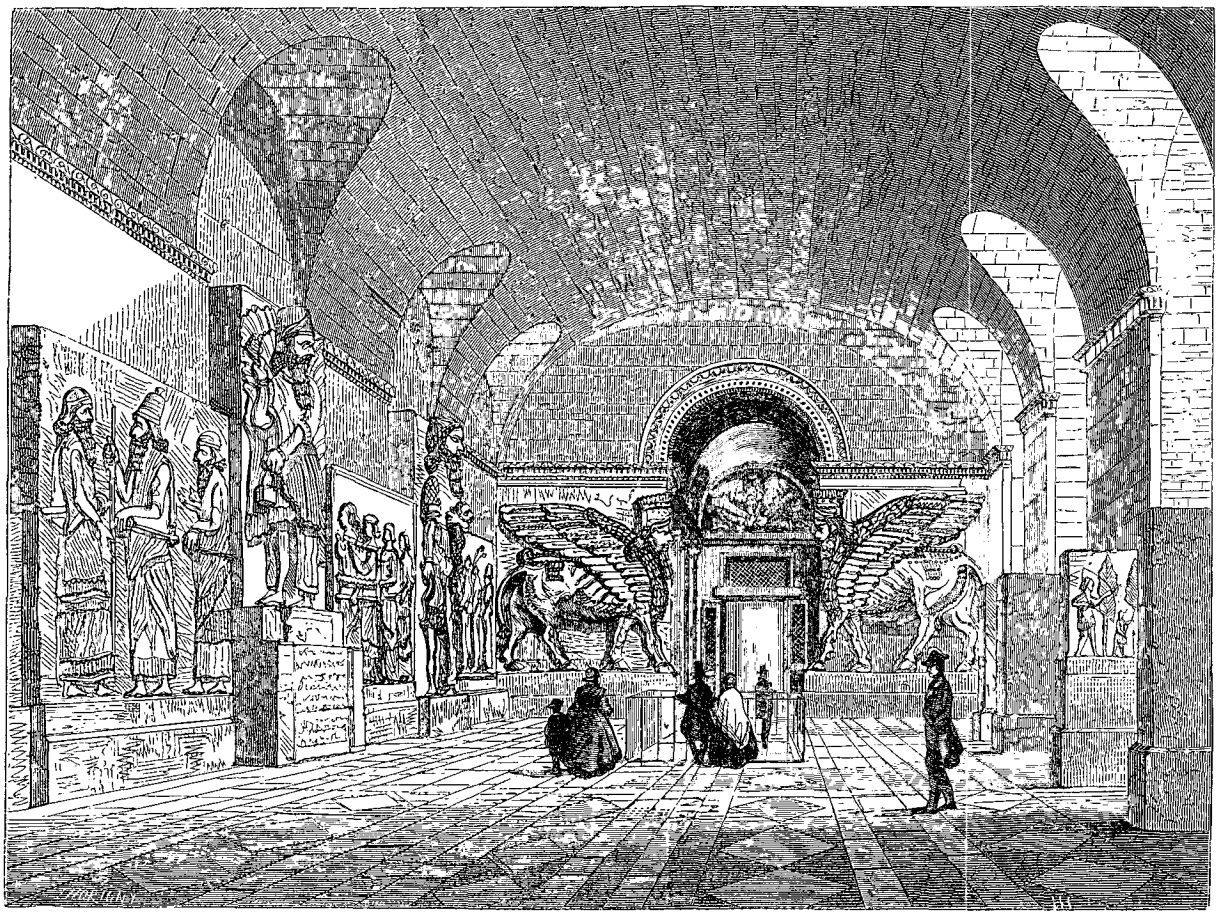
Rocher de Bisoutoun. — Dessin de Thérond d'après le dessin original du colonel Rawlinson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Mésopotamie, la Cilicie, la Syrie, la Palestine, étaient redevenues des provinces du royaume, ou des pays tributaires. Le roi Sennakhérib, qui emmena captives les dix tribus d'Israël, appartient à cette période. La Babylonie elle-même fut obligée à diverses reprises de reconnaître de nouveau la souveraineté de sa puissante antagoniste, ardente à venger, sans doute, l'humiliation qu'elle avait subie. Pendant un siècle les entreprises militaires des nouveaux rois ninivites s'étaient arrêtées au pied des montagnes qui séparent l'Assyrie de la Médie ; ils voulurent enfin franchir cette limite, que la nature a posée entre les contrées sémitiques et le monde iranien, et reconquérir l'ancienne prédominance assyrienne sur la haute Asie. Ce fut leur perte. Depuis le démembrement de 747, la Médie était devenue un grand royaume. Le roi des Mèdes, que les relations grecques nomment Cyaxarès, prit à son tour l'offensive, vint mettre le siége devant Ninive, l'emporta d'assaut, saccagea la ville, brûla les palais et les temples, et de cette cité splendide, une des gloires de l'Asie, ne fit qu'un monceau de ruines. Cette catastrophe eut lieu vers l'année 608.

Ce fut le dernier coup porté à la ville de Ninus et à l'antique monarchie dont elle était la capitale, elles ne s'en sont pas relevées.

L'Assyrie, qui durant tant de siècles avait tenu le



La grande salle du musée assyrien, au musée du Louvre. — Dessin de Thorigny.

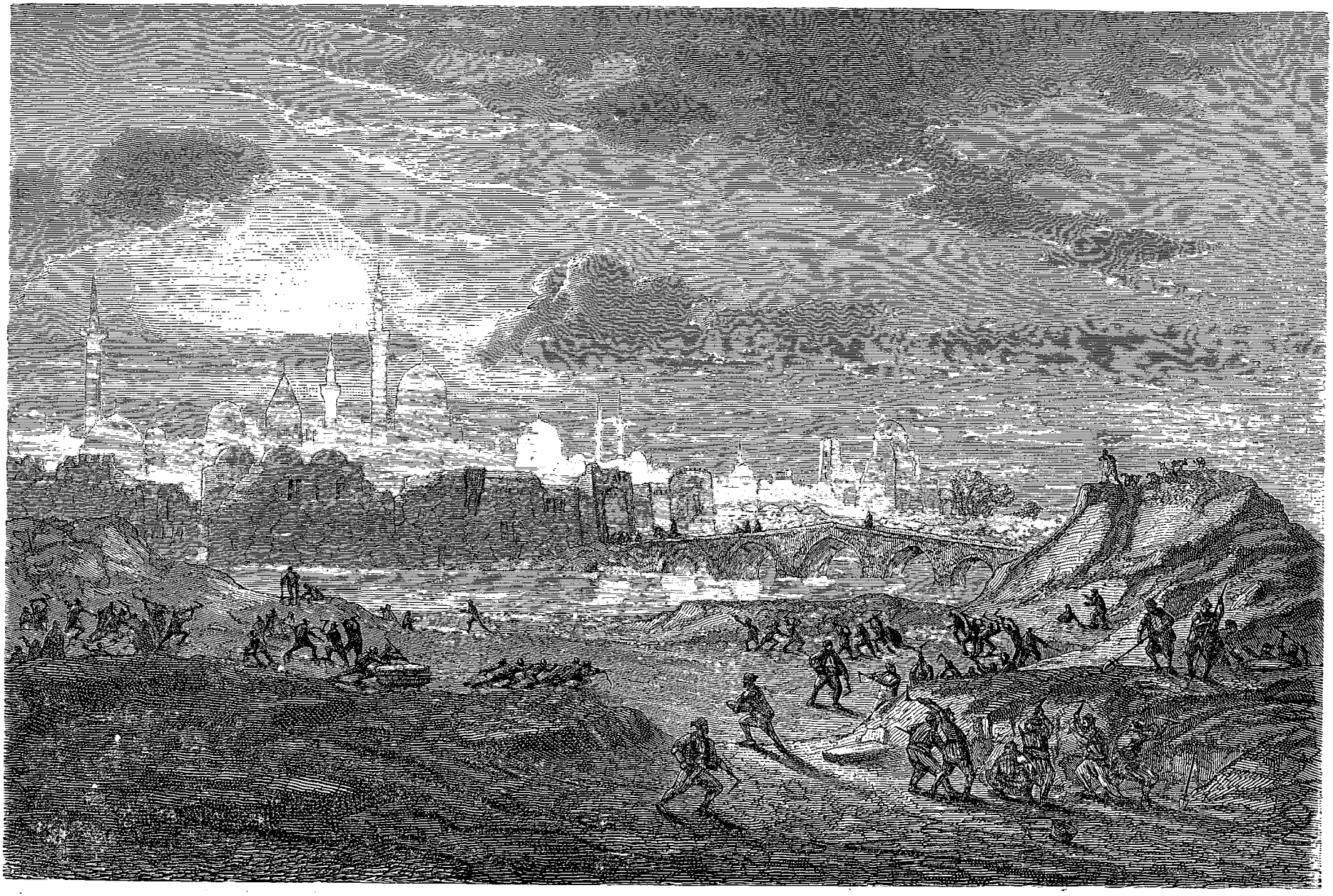
sceptre de l'Orient, devint à son tour et resta une province de l'empire des Mèdes, — qui allait bientôt, sous Cyrus, devenir l'empire des Perses, — jusqu'au jour prochain où tous ces peuples et tous ces empires, Assyriens, Babyloniens, Mèdes et Perses, courbés sous le bras victorieux d'Alexandre, n'allaient plus faire qu'un seul empire et un seul peuple.

Et les tristes débris de ce qui fut Ninive, épars sur le sol vide d'habitants, lentement envahis par la poussière de la plaine et le limon du fleuve, se trouvèrent un jour complétement ensevelis sous ce linceul de terre que le temps étendait sur eux.

Ce fut plus qu'une œuvre de destruction, ce fut une œuvre d'anéantissement et d'oubli. Le pâtre qui conduisait ses troupeaux à travers cette plaine ondulée sous laquelle gisaient les monuments dévastés des anciens rois, gardait à peine une vague tradition des magnificences de la cité royale.

Cette tradition même a fini par se perdre à travers les générations. La malédiction des prophètes fut accomplie. C'est de nos jours seulement que la ville oubliée a été retrouvée enterrée sous le sol, ignorée des habitants du pays, et sans qu'à la surface de la plaine rien autre chose en révélât la présence que les monticules mêmes formés par la terre amoncelée qui en recouvre les débris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mossoul. — Dessin de E. Flandin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La destinée de Babylone ne fut guère plus heureuse. La ruine de Ninive, qui l'affranchissait d'une rivale redoutable, semblait lui présager les plus hautes destinées ; on la voit en effet bientôt prendre un ascendant considérable dans l'Asie sémitique. Au nom de Nabukhodonosor, qui tient une si grande place dans les livres des prophètes hébreux de la première moitié du sixième siècle, se rattache en quelque sorte toute l'histoire de cette époque. Babylone lui dut de grandes constructions et de nombreux embellissements. Mais dans le même temps une grande révolution s'accomplissait en Médie, qui allait changer de nouveau la face politique de l'Asie occidentale. Un peuple jusqu'alors obscur et presque inconnu, les Perses, dont les tribus à demi nomades occupaient la partie du royaume mède qui domine à l'orient le golfe Persique, prenait tout à coup une position prédominante dans le haut pays ; Cyrus, le chef de ce peuple (ou du moins de la plus noble de ses tribus), s'emparait de l'empire et substituait sa race à la dynastie mède. L'avénement de Cyrus au trône d'Ecbatane se place vers l'année 560 avant notre ère ; avec lui commence l'illustre dynastie des Akhéménides, qui subsista deux cent trente ans jusqu'à la mort de Darius Codoman son dernier prince, vaincu par Alexandre dans les champs d'Arbelles. Fidèles à leur origine, les Akhéménides transportèrent en Perse leur résidence habituelle ; la nouvelle capitale qu'ils y fondèrent fut connue dans l'Occident sous le nom de Persépolis, transcription grecque d'un nom dont la forme orientale ne s'est pas jusqu'à présent rencontrée sur les monuments. Déjà maître de l'Assyrie, qui était devenue, nous l'avons dit, une dépendance de la Médie, Cyrus (dont le vrai nom est Kourous) poussa rapidement ses armes dans l'Asie Mineure jusqu'à la mer Égée.

Vis-à-vis de ce nouvel empire asiatique, il ne restait plus qu'un seul État indépendant, la Babylonie : il partagea bientôt le sort commun, Babylone fut prise en 538. Plusieurs tentatives de soulèvement leur devinrent funestes. Darius Hystaspès en fit démolir les remparts, une des merveilles du monde (516), et Xercès, son successeur, fit abattre le temple de Bel, construction antique où les prêtres khaldéens avaient leur principal observatoire. Quand Alexandre vit Babylone, une partie de ses édifices était en ruine. On rapporte que dix mille ouvriers, employés par ses ordres au temple de Bel qu'il voulait relever, ne purent en plusieurs mois en déblayer les décombres. La mort du conquérant suspendit les plans qui auraient rendu à la vieille capitale sa splendeur passée. Séleucus fit élever sur les bords du Tigre, à une journée au nord de Babylone, une nouvelle cité où il fixa sa résidence, et qui prit de lui le nom de Séleucie. Dès lors la décadence de Babylone fut rapide. Abandonnée de la presque totalité de ses habitants, elle n'offrit bientôt plus qu'une enceinte envahie par les décombres ou livrée à la culture. Son nom disparaît de l'histoire ; s'il est encore cité à de rares intervalles, c'est comme un ancien souvenir et comme un exemple des vicissitudes de la fortune.

Les souvenirs de l'Orient perdus en Europe durant le moyen âge. — L'Orient lui-même, envahi par l'islamisme, oublie son ancienne histoire. — Les voyageurs des deux derniers siècles retrouvent à Persépolis la trace des anciennes dynasties asiatiques et de leurs monuments. — Niebuhr le premier rapporte en Europe des copies exactes des inscriptions de Persépolis.

Les peuples de l'Europe, violemment envahis par la barbarie qui du même coup renversa l'empire de Rome et brisa toutes les traditions, avaient perdu le souvenir des choses de l'Orient. L'Orient lui-même, après l'irruption des Arabes au septième siècle, oublia jusqu'au nom de ses vieilles dynasties. La religion de Mahomet anéantit en quelque sorte le passé. Les plus grands noms des anciens jours, Sémiramis, Nabukhodonosor, Darius fils d'Hystaspès, Cyrus, Alexandre lui-même et ses successeurs, s'effacèrent complétement de la mémoire des générations devenues étrangères à leur propre histoire, ou plutôt l'histoire elle-même périt tout entière, avec le culte national détruit par l'islamisme. La littérature populaire qui sortit de la religion nouvelle ne garda rien du vieux monde ; la poésie, les récits, les légendes, la langue elle-même, tout se renouvela comme les croyances.

Les inscriptions où quelques-uns des anciens princes avaient consigné le souvenir de leur règne et de leurs actions guerrières, en supposant, ce qui est douteux, que la tradition en eût jusqu'alors conservé l'intelligence parmi les prêtres du culte d'Oromazd, ne furent plus dès lors qu'une lettre morte. Il était réservé au génie philologique de l'Europe de retrouver le sens perdu de ces antiques monuments, à travers la double énigme d'un alphabet et d'une langue également inconnus.

Les vieilles inscriptions des dynasties asiatiques, inscriptions auxquelles la forme étrange de leurs caractères a valu la dénomination de cunéiformes [1], sont disséminées en Perse, en Médie, dans l'Arménie centrale, en Babylonie et en Assyrie. Ce sont les plus récentes, celles de la dynastie perse des Akhéménides, qui ont été découvertes les premières par les voyageurs européens ; c'est par elles aussi qu'a commencé le travail de déchiffrement qui a été et qui est encore une des tâches les plus laborieuses de l'érudition contemporaine, mais qui en est aussi une des conquêtes les plus glorieuses.

Les Européens qui, dès le seizième et le dix-septième siècle, pénétrèrent dans les parties intérieures de la Perse, furent singulièrement frappés de l'aspect grandiose des ruines de Persépolis. Quelques-uns en donnèrent des descriptions circonstanciées, sans oublier les inscriptions en lettres inconnues qu'on y voit gravées sur la pierre. Mais ce fut le célèbre Niebuhr, dont le voyage ouvre l'ère des explorations véritablement scientifiques, qui le premier, en 1767, en rapporta des copies exactes.

1. Du latin *cuneus*, un coin. Le signe générateur de tous les groupes de l'écriture cunéiforme est un trait épais à son origine et se terminant en pointe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

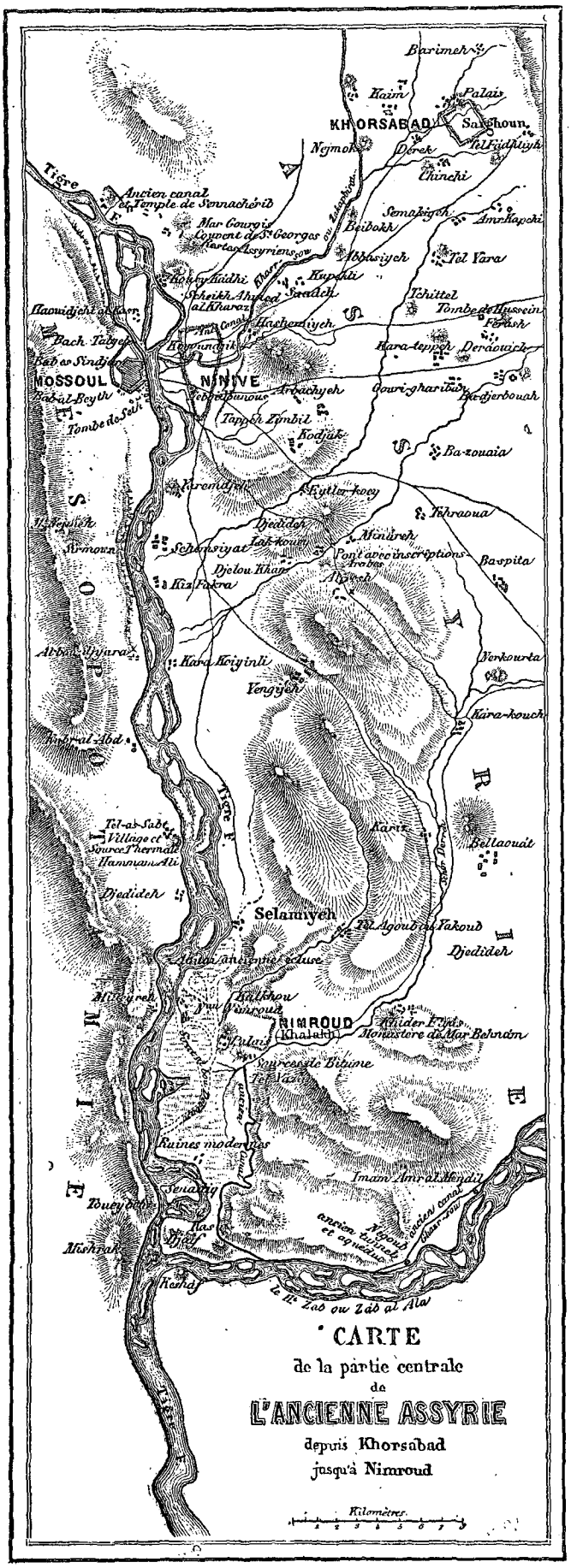
Premiers essais de déchiffrement de l'écriture cunéiforme. — Grotefend. — Progrès ultérieurs. — Eugène Burnouf. — Lassen. — Rawlinson. — Inscriptions trilingues. — Trois espèces d'écritures cunéiformes : l'écriture persépolitaine, l'écriture médique et l'écriture babylonienne. — Les inscriptions persépolitaines sont complétement déchiffrées et traduites.

La première impression que l'on éprouve en présence des travaux dont les écritures cunéiformes ont été l'objet, et des résultats dont ces travaux ont été couronnés, est un sentiment d'admiration. Voici une inscription tracée en caractères bizarres, sans la moindre analogie avec aucun alphabet connu. Tout s'y réduit à un signe unique, un trait en forme de coin ou de cône très-allongé, et ce signe, combiné de diverses façons, forme un grand nombre de groupes différents. Ces groupes figurent-ils des lettres ou des mots entiers comme dans nos écritures alphabétiques, ou bien ne serait-ce que des signes figuratifs comme les caractères de l'écriture chinoise? on l'ignore. On n'a pas non plus le moindre indice de la langue dans laquelle l'inscription est conçue. C'est l'inconnu à sa troisième puissance.

Voilà dans quelles conditions se présente le problème.

Cet effrayant problème, un savant hanovrien, Georg Friedrich Grotefend, ne craignit pas de l'aborder. C'était en 1802.

Et non-seulement il l'aborda, mais il en trouva la solution.

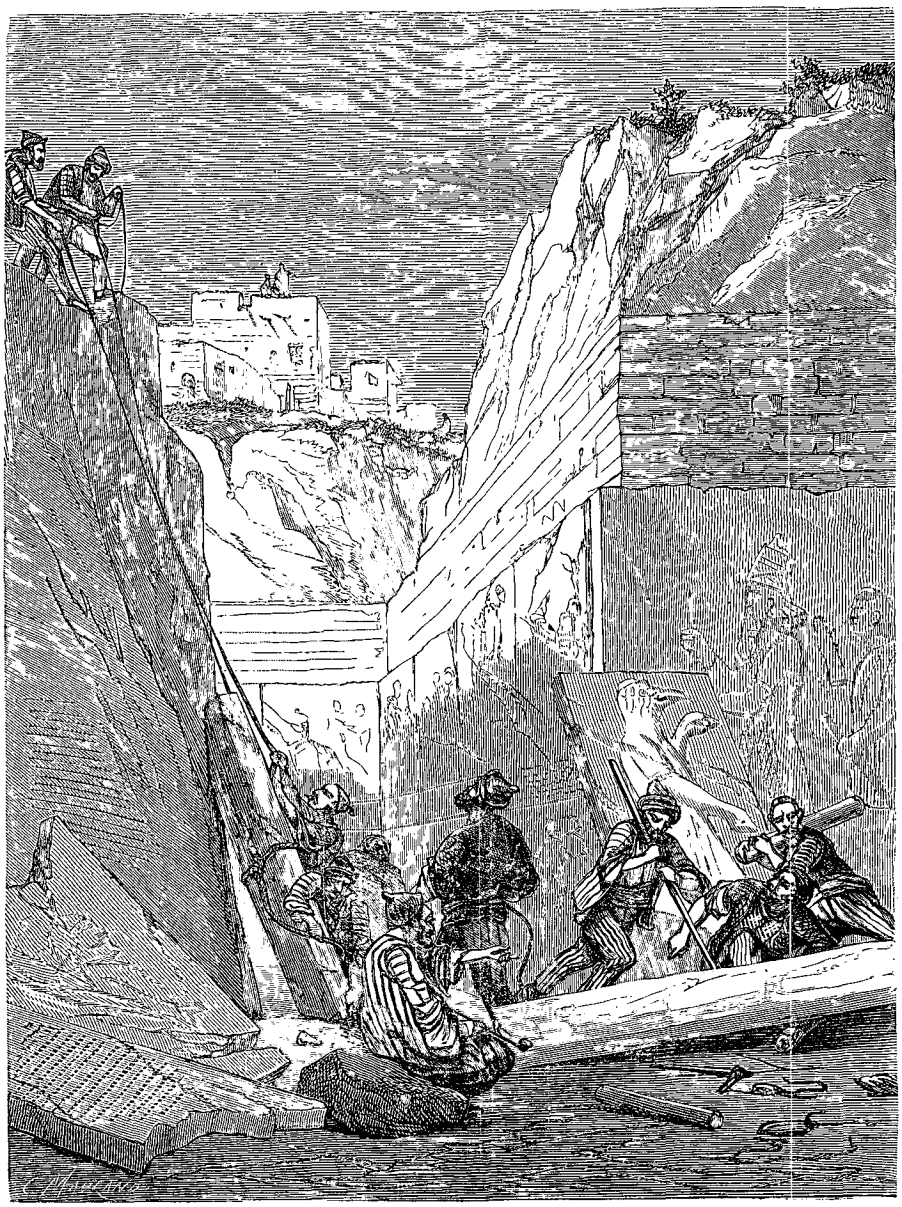


Il est à peine besoin d'ajouter que, dans une pareille recherche, on n'a pu procéder que par voie d'analyse et de décomposition ; mais Grotefend y fut guidé par une sagacité et une pénétration qui ont quelque chose de merveilleux. A certains indices qui se trouvèrent justifiés par le résultat, l'aventureux instigateur crut reconnaître, dans celle des inscriptions de Niebuhr à laquelle il s'était attaché, la place occupée par des noms propres ; et par un second prodige de divination, il supposa que deux de ces noms pouvaient être ceux de Darius et de Xercès. C'est ce qu'en arithmétique on appelle une règle de fausse position. Il y avait cent chances contre une que ces suppositions n'aboutiraient pas ; elles se trouvèrent justes. Grotefend avait trouvé la base. C'est en effet par les noms propres, et par eux seulement, qu'il est possible d'arriver à la restitution d'une écriture inconnue. Par la lecture d'un nom propre on détermine des lettres, par les lettres on recompose des mots, par les mots on arrive à reconnaître la langue, et la langue une fois retrouvée devient *à son tour* un puissant instrument de vérification et de lecture. Voilà, dans son expression la plus simple, tout le mécanisme de ces étonnantes restitutions, devant lesquelles, quand on n'en voit que le résultat final, l'intelligence reste confondue. Mais avant de l'atteindre, ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

résultat, que de tâtonnements, que d'efforts, que de suppositions successivement rejetées, et que de fois le chercheur épuisé a dû abandonner un labeur ingrat, où le ramenait toujours l'excitation même de la difficulté !

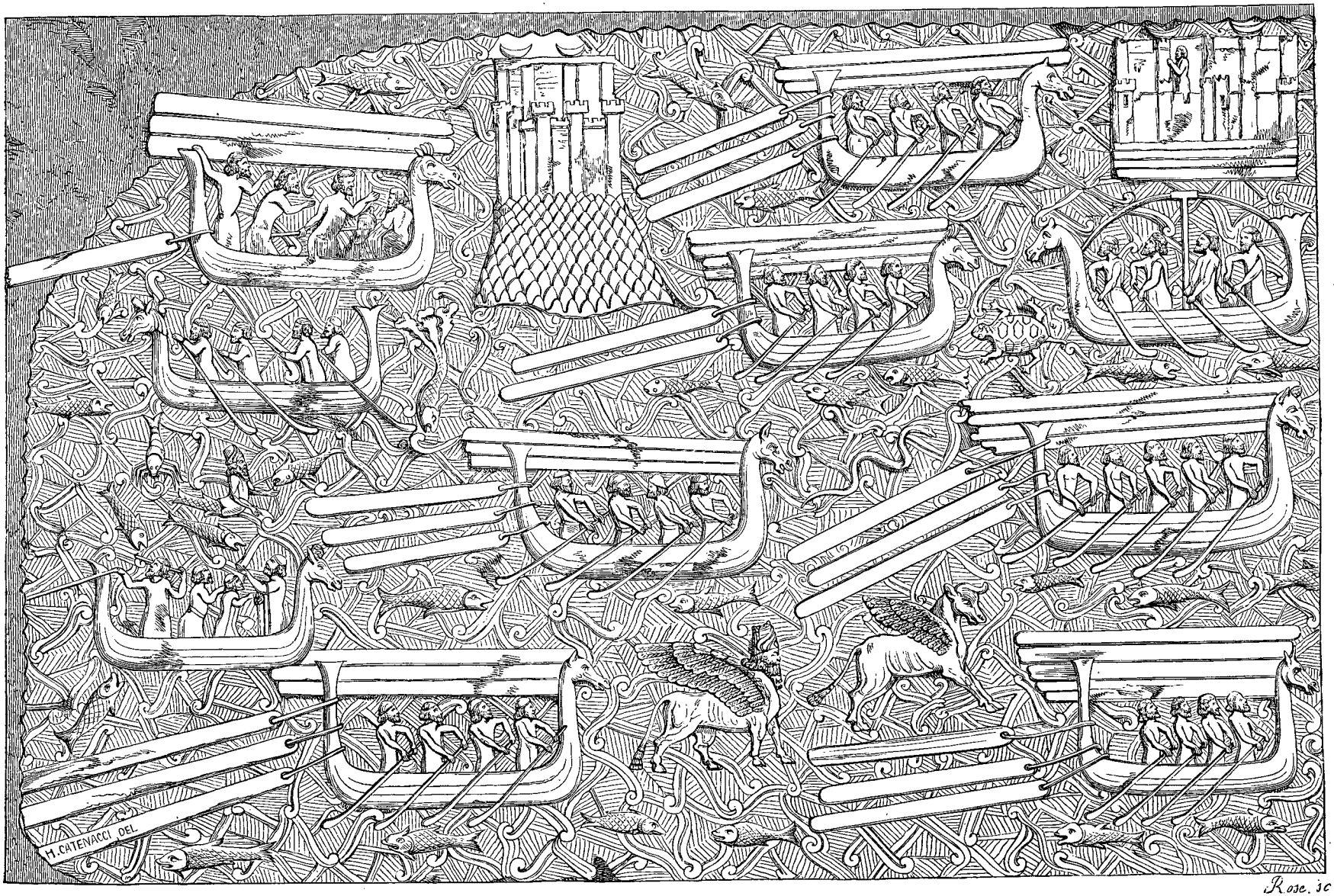
La plupart des inscriptions qui se lisent à Persépolis sont répétées en trois tablettes distinctes. Niebuhr, en copiant ces inscriptions, remarqua très-bien que l'écriture de ces groupes ternaires n'est pas identique ; ce sont comme trois copies d'une même inscription en trois écritures différentes. Et comme on supposa (avec raison) que chacune des trois écritures représente en même temps une langue distincte, on donna à ces inscriptions la qualification de *trilingues*. Le même élément est la base des trois écritures ; leur diversité résulte de la combinaison différente, et de plus en plus compliquée,



Une fouille à Khorsabad. — Dessin de E. Flandin.

de cet élément unique. Provisoirement, et sans qu'on pût encore arriver à une détermination plus précise, on appliqua à la plus simple des trois écritures la dénomination de *première espèce;* on désigna la plus compliquée sous le nom de *troisième espèce*, et la désignation de *deuxième espèce* fut naturellement donnée à l'écriture intermédiaire. Puis, comme on remarqua que l'écriture de la première espèce occupait toujours la place prééminente, en quelque sorte la place d'honneur, et que là où une inscription n'était pas répétée elle était exprimée dans cette écriture, on regarda comme une chose au moins très-probable que la langue qu'elle représentait était celle du pays même, c'est-à-dire la langue des anciens Perses, et on la désigna sous le nom de langue *persépolitaine*. Des considérations historiques et géographiques firent employer la dénomination d'écriture *mé-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bas-relief assyrien du Louvre. — Dessin de H. Catenacci.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dique pour la seconde espèce, et le nom d'écriture *babylonienne* ou *assyrienne* pour la troisième.

Écriture de la première espèce.



Écriture de la deuxième espèce.



Écriture de la troisième espèce.



La suite des études a confirmé la légitimité de ces qualifications.

C'est à l'écriture persépolitaine, qui se compose des signes les plus simples, que s'était attaqué Grotefend ; c'est sur elle aussi que se concentrèrent les efforts des premiers savants qui, après Grotefend, s'appliquèrent au déchiffrement des inscriptions cunéiformes, notre illustre Eugène Burnouf en France, M. Lassen en Allemagne, et en Perse même, le colonel Rawlinson, résident britannique à Bagdad.

Comme on sait, non-seulement par les indications des écrivains classiques, mais aussi par les notions ethnologiques de la science moderne, que les Perses appartiennent à la grande famille de peuples indo-européens dont les idiomes convergent vers la langue antique de la Bactriane et celle des brâhmanes, c'est-à-dire vers le zend et le sanscrit, on pensa que la langue persépolitaine devait tenir aussi à la même souche par une connexion plus ou moins étroite. Cette hypothèse tout à fait rationnelle, déjà signalée par Rask, le grand philologue danois, fut le point de départ commun d'Eugène Burnouf, de Lassen et de Rawlinson, qui, dans le même temps (de 1834 à 1836), et sans concert préalable, avaient abordé la même étude. Le résultat fut tel qu'on l'avait prévu. Le zend et le sanscrit, appliqués aux inscriptions persépolitaines dont on avait reconstruit l'alphabet, en donnèrent la complète intelligence, en même temps qu'on pouvait reconnaître dans le texte des inscriptions des formes et des inflexions grammaticales particulières. La langue des anciens Perses et des princes akhéménides était retrouvée

On aborde le déchiffrement des écritures de la deuxième et de la troisième espèce. — La grande inscription trilingue de Bisoutoun.

Par la concordance des noms propres que renferment les inscriptions persépolitaines on avait pu reconstituer, au moins en partie, l'alphabet de la deuxième espèce, et déterminer quelques éléments de la troisième; et ce qu'on put dès lors entrevoir, sous la lecture bien douteuse encore et bien imparfaite de ces deux écritures, c'est qu'on se trouvait, comme on l'avait supposé dès l'abord, en présence de deux langues absolument différentes du persépolitain. Mais on sentit bien vite que pour aller plus loin il fallait de plus amples moyens de comparaison, c'est-à-dire de nouveaux textes.

Ces nouveaux textes, le colonel Rawlinson allait les fournir, en livrant à la science l'inscription trilingue de Bisoutoun.

Le monument de Bisoutoun, devenu si célèbre et qui occupe une place si considérable dans l'histoire des déchiffrements cunéiformes, appartient au règne de Darius Hystaspès, qui arriva au trône en l'année 521 avant l'ère chrétienne, huit ans après la mort de Cyrus. Bisoutoun est à une journée à l'orient de Kermanchâh, vers la limite occidentale de l'ancienne Médie, sur la route qui de l'Assyrie et de la Babylonie conduisait à Ecbatane. C'est une chétive bourgade, près de laquelle s'élèvent les rochers qui portent l'inscription et les bas-reliefs. Il était impossible de choisir un emplacement qui par son aspect fût plus propre à frapper l'imagination. Une énorme muraille de rochers se dresse à la hauteur de plus de quinze cents pieds, dominant la route qui longe au nord les bords d'un torrent. La face verticale du rocher avait été nivelée et polie, et sur cette tablette naturelle, à la hauteur de trois cents pieds au-dessus de la plaine, Darius avait fait graver l'inscription commémorative des événements qui remplirent les premières années de son règne. De nombreux prétendants à la couronne s'étaient produits à la mort de Cambyse, successeur de Cyrus, et avaient soulevé diverses provinces de l'empire; Darius marcha contre eux, il les réduisit successivement, s'empara de leurs personnes et les mit à mort. Ces victoires forment le sujet du bas-relief qui accompagne l'inscription. Neuf princes captifs y sont représentés en une longue ligne, les mains liées, le cou enserré d'une corde qui va de l'un à l'autre jusqu'au dernier. Darius est devant eux, le front ceint d'un diadème, la main levée en signe d'autorité, le pied posé sur un dixième captif étendu à terre; au-dessus de toute la scène, plane le dieu Ormazd, le protecteur du roi et de l'empire. Au-dessous de la figure prosternée que le roi foule du pied, on lit dans une tablette cette légende en sept lignes : « Ce Gomâta, le Mage, a proféré un mensonge lorsqu'il a dit : Je suis Bordiya, fils de Kourousch (Cyrus) ; je suis le roi. » Hérodote a connu ce Mage usurpateur, qu'il nomme Smerdis. Au-dessus de chacun des neuf captifs enchaînés, une courte inscription indique de même le nom du personnage et la province qu'il avait soulevée. L'inscription principale, qui surmonte la figure de Darius, est ainsi conçue :

« Je suis Darius, le Grand Roi, le Roi des Rois, roi de la Perse, roi des provinces, fils de Vichtâspa, petit-fils d'Arschâma, de la race d'Hakhâmanich. Le roi Darius dit : Mon père était Vichtâspa, le père de Vichtâspa était Arschâma, le père d'Arschâma était Aryaramna, le père d'Aryaramna était Tchichpich, le père de Tchichpich était Hakhâmanich. Le roi Darius dit : C'est pour cela que nous avons été appelés Hakhâmanichiyâ (Akhéménides). De toute antiquité nous avons été puissants ; de toute antiquité notre race a été une race royale. Le roi Darius dit : Huit de ma race ont été rois avant moi; je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suis le neuvième. Depuis très-longtemps nous sommes rois. »

Tel est le style lapidaire de ces vieilles dynasties asiatiques.

Hérodote, dont les renseignements sur les points importants de l'histoire des Akhéménides sont confirmés d'une manière si remarquable par les inscriptions, a connu cette généalogie, dont les noms, adoucis par l'euphonisme grec, prennent chez lui les formes d'Hystaspès, Arsamès, Ariasamnès et Téispès.

La grande inscription trilingue est disposée en colonnes verticales au-dessous et sur les côtés des figures sculptées et de leurs légendes. Le texte perse, qui se compose de plus de quatre cents lignes, est au centre sur cinq colonnes; la transcription médique est à gauche, sur trois colonnes, et la transcription babylonienne au-dessus.

Le monument de Bisoutoun, auquel les gens du pays rattachent des légendes fabuleuses, était connu depuis longtemps ; mais la difficulté d'approcher des sculptures et des inscriptions, à cause de la hauteur considérable où elles sont placées, n'avait permis d'en prendre qu'une idée très-générale. Le colonel Rawlinson est le premier qui ait réussi, au moyen d'échafaudages dressés à grand'peine et à grands frais, à en relever une copie complète. C'est un service immense que lui doit la science. Le colonel a publié successivement les trois textes de l'inscription dans le Recueil de la Société asiatique de Londres, de 1846 à 1855. Le texte mède (ou regardé comme tel) de l'inscription permit d'aborder plus à fond qu'on n'avait pu le faire encore l'étude de l'écriture de la seconde espèce. Un archéologue anglais, M. Norris, qui commenta le texte donné par le colonel Rawlinson, fut conduit à une conclusion qui étonna les savants et souleva leur incrédulité, quoiqu'un orientaliste danois, le docteur Westergard, et, après lui, M. de Saulcy, l'eussent déjà entrevue et annoncée : c'est que la langue dans laquelle sont conçus les textes de la seconde espèce appartient non pas à la famille arienne ou indo-européenne (c'est tout un), comme le perse, mais aux langues du centre et du nord de l'Asie, que l'on qualifie tantôt de langues touraniennes, tantôt de langues altaïques, et dont le turkoman ou turc primitif est une des branches principales. Ce résultat, toutefois, très-singulier au premier abord, le devient beaucoup moins à la réflexion et quand on se rend compte des faits connus de l'ethnologie asiatique; car on sait parfaitement qu'à toutes les époques de l'histoire les populations nomades de l'Asie centrale — les Scythes, comme disaient les anciens — ont jeté leurs tribus sur les contrées de l'Asie méridionale, tantôt par des courses passagères, d'autres fois pour y chercher des établissements fixes. Aujourd'hui encore, toute la population pastorale de la Perse (et le chiffre en est considérable) est turque, et très-probablement il en a été de même dans tous les temps. Il est donc tout simple que les rois akhéménides, voulant rendre leurs monuments intelligibles à toutes les populations de l'empire, aient fait graver une des colonnes de leurs inscriptions trilingues dans la langue des tribus qui occupaient une grande partie de la Médie et même de la Perse.

Au reste, si la langue cachée sous l'écriture médique, ou de la seconde espèce, diffère absolument du persépolitain, l'écriture également repose sur un tout autre système. Elle n'est pas alphabétique, comme l'écriture persépolitaine ou de la première espèce, mais chaque signe exprime un son vocal (une voyelle) attaché à une articulation, — ba, ab, ma, am, tar, tra, etc., etc.; — en d'autres termes, c'est une écriture *syllabique*. Aussi les signes y sont-ils très-nombreux, ce qui la rend infiniment plus compliquée et plus difficile que l'écriture persépolitaine.

Mais cette complication et ces difficultés ne sont rien encore auprès de celles que l'on allait rencontrer en s'attaquant à l'écriture de la troisième espèce, à l'écriture assyro-babylonienne.

Pour cette nouvelle branche des études cunéiformes, devenue de beaucoup la plus importante par la richesse de ses résultats historiques, la découverte des restes de Ninive va livrer aux philologues une masse inattendue de nouveaux matériaux.

Premiers indices du site de Ninive. — Premières fouilles. M. Botta.

Une vague tradition, perpétuée depuis l'antiquité, avait toujours, nous l'avons dit, rappelé l'existence de l'antique cité de Ninus sur la rive orientale du Tigre, vis-à-vis de la ville de Mossoul. Le tombeau de Jonas, édifice musulman qui se dresse sur une hauteur et qui se rattache à la mention biblique de la visite du prophète, est encore une forme de la même tradition. Rien cependant ne rappelle, dans l'aspect de ces lieux, la présence d'une grande capitale : pas de ruines, aucun vestige, rien qu'une plaine nue, ondulée de monticules arides. Telle est l'impression que tous les voyageurs en avaient rapportée.

Nul d'entre eux n'avait été en position de fouiller ces monticules et d'interroger le sol. M. James Rich, qui occupait, il y a cinquante ans, le poste de résident britannique à Bagdad, était, jusqu'à ces derniers temps, le seul qui y eût fait quelques recherches. Il en rapporta, en 1820, quelques pierres achetées aux Arabes, ainsi que des briques portant des inscriptions cunéiformes. Ces objets, envoyés à Londres, y furent le premier noyau de la collection assyrienne du Musée britannique, à laquelle les fouilles de M. Layard ont donné, trente ans plus tard, de si riches proportions.

Ces premières découvertes avaient, comme on peut le croire, vivement intéressé les savants; des membres de notre académie des inscriptions les signalèrent à l'attention de M. Émile Botta, le fils de l'historien, que le gouvernement français, en 1842, venait de nommer au consulat de Mossoul. M. Botta, à peine installé dans ses nouvelles fonctions, s'occupa des recherches qui lui étaient recommandées. Il s'agissait d'ouvrir quelques-uns des monticules épars dans la plaine. Une de ces éminences artificielles s'élève vis-à-vis même de la ville, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un quart d'heure du fleuve, près du village de Koïoundjik ; c'est à celle-là que s'attaqua d'abord M. Botta.

M. Botta continue ses fouilles à quelques heures de Mossoul. Le village de Khorsabad.

Les premières tentatives dans le monticule de Koïoundjik n'eurent pas de grands résultats : on n'avait pas porté encore la pioche assez avant. Mais, pendant que les ouvriers sont à l'œuvre, survient un paysan des environs.

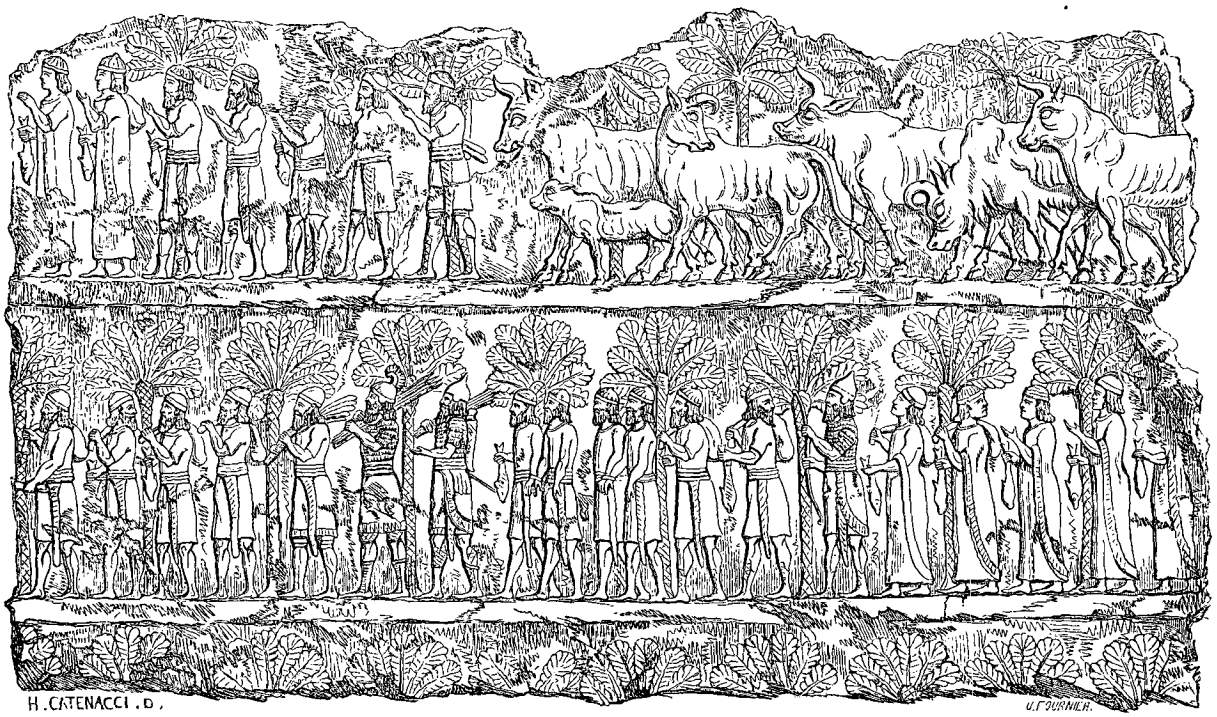
« Ce sont ces choses-là que vous cherchez ? leur dit-il à la vue de quelques fragments que l'on avait déterrés. Venez à mon village : je vous en montrerai bien d'autres, que l'on a trouvés en creusant les fondations de nos maisons. »

M. Botta n'avait pas une bien grande confiance dans ces promesses trop communes en Orient. Il envoya cependant deux ou trois de ses hommes à l'endroit désigné. C'était un village appelé Khorsabad, — nom devenu depuis si fameux, — à quatre heures de Mossoul dans la direction du nord-est. Il y avait là en effet beaucoup de briques couvertes d'empreintes cunéiformes.

On y pouvait espérer des trouvailles importantes ; M. Botta s'y transporta immédiatement et y fit commencer les travaux.

Tel a été le point de départ des magnifiques découvertes qui ont pris une place si considérables dans l'histoire scientifique de notre époque.

Un grand monticule, en partie couvert par les maisons du village, révélait un ancien site. Une coupure fut pratiquée sur le talus du tumulus, et après quelques heures de travail la pioche des ouvriers mit à découvert l'angle d'un mur, — puis un second mur, — puis un troisième,



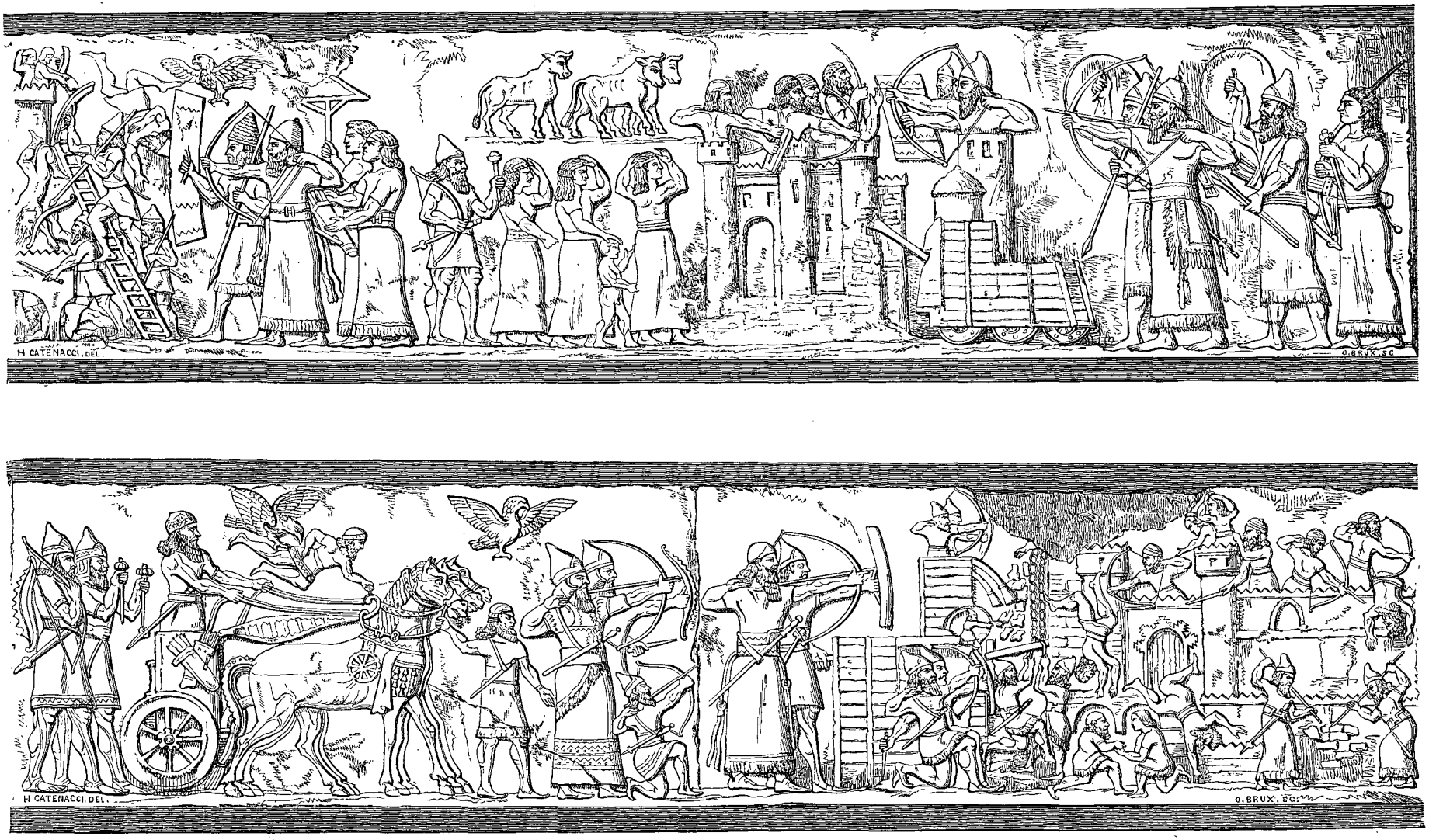
Bas-relief provenant du palais de Sardanapal. — Un convoi de prisonniers. — Dessin de H. Catenacci d'après M. Rawlinson.

— puis une salle entière, et une autre, et une autre encore, les parois partout couvertes de sculptures et d'inscriptions, de scènes de chasse, de scènes guerrières, de scènes religieuses, puis des figures colossales aux formes symboliques, — un vaste palais avec toutes ses magnificences, une véritable habitation royale. Des poutres carbonisées, des pans de murailles noircis ou calcinés, attestaient que les flammes avaient accompli l'œuvre de destruction. Les fureurs de la guerre qui renversa la dernière dynastie assyrienne, et la main dévastatrice d'un ennemi victorieux, ont laissé partout leur trace.

On peut juger des émotions de l'heureux explorateur devant ce monde nouveau qui se dépouillait, heure par heure, de son linceul séculaire.

M. Botta rendit compte en toute hâte, à son gouvernement, de sa magnifique découverte. M. Guizot et M. Villemain, les ministres d'alors, en apprécièrent l'importance et l'avenir. Deux choses furent mises aussitôt à la disposition du consul français : de l'argent pour suivre activement les fouilles, et un artiste habile, M. Eugène Flandin, qui avait déjà fait ses preuves dans un voyage en Perse. Les travaux, à l'arrivée de ce double auxiliaire, furent poussés avec une ardeur nouvelle. Une nombreuse série de magnifiques dessins reproduisit, dans leur ensemble et dans tous leurs détails, les richesses de l'art assyrien, en même temps que M. Botta copiait, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, l'immense suite d'inscriptions tracées à côté des sculptures et sur les colosses symboliques. Tout ce qui pouvait se détacher sans être détruit ou endommagé fut transporté jusqu'au Tigre et embarqué sur des radeaux ; et quoiqu'un déplorable accident ait englouti dans le fleuve une partie de ces richesses, ce qui nous en est arrivé a suffi pour remplir toute une salle basse du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Siége d'une ville. — Dessin de H. Catenacci d'après les bas-reliefs du Louvre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Louvre, où nous pouvons prendre une idée exacte de cet art assyrien déjà si remarquable à une époque où l'art grec était encore à naître. Les dessins de M. Flandin ont d'ailleurs conservé la fidèle image de ce qui n'a pu venir se ranger dans notre Musée.

Les fouilles de M. Botta à Khorsabad ne sont pas seulement remarquables par ce qu'elles ont produit : elles auront eu l'éternel honneur d'ouvrir la voie aux explorations assyriennes. C'est un riche et glorieux fleuron que la France peut ajouter à sa couronne scientifique. Ce sont les fouilles de M. Botta qui sont devenues l'occasion de celles d'Angleterre et qui leur ont donné l'impulsion. Le nom de notre savant explorateur vivra dans la science ; seulement il est permis de regretter que les résultats de ses travaux n'aient pas été publiés dans une forme qui en rende la connaissance plus générale et la gloire plus populaire. Des volumes d'un format gigantesque et dont le prix s'élève à plusieurs milliers de francs sont des monuments, sans doute, dignes d'une grande nation; mais de tels monuments ne sont guère accessibles et ne sortiront jamais d'un cercle bien étroit. L'esprit sagement pratique de nos voisins d'outre-Manche pourrait à cet égard nous servir d'exemple.

Les fouilles de M. Layard à Nimroûd.

Plus d'une fois déjà nous avons nommé M. Layard ; c'est l'éminent explorateur qui, avec M. Botta, a le plus contribué aux découvertes assyriennes. M. Layard appartient à une famille d'origine française. Dans un voyage qu'il faisait en Orient, il vit à Khorsabad les fouilles que poursuivait notre consul. Il y prit un si vif intérêt, que, dès le premier moment, quoique vaguement encore et sans projet défini, sa pensée se tourna vers des recherches semblables. Lui-même s'est toujours plu à reconnaître hautement ce qu'à cet égard il devait à M. Botta.

Un site l'avait frappé en descendant le Tigre de Mossoul à Bagdad : c'était à huit ou neuf heures au sud de la première de ces deux villes, sur la rive orientale du fleuve. Un vaste monticule semé de poteries brisées et de briques aux empreintes cunéiformes indique l'emplacement d'une ville considérable. Le lieu est connu des Arabes sous le nom de Nimroûd, et leurs légendes en font remonter l'origine aux premiers âges du monde. De retour à Constantinople (où il était attaché à l'ambassade), M. Layard parvint à intéresser à ses projets un de ses opulents compatriotes, et, muni des fonds nécessaires pour les premiers travaux, il se hâta de revenir à Mossoul. C'était en 1845. A Nimroûd, comme à Khorsabad, les excavations annoncèrent promptement ce qu'elles devaient produire. Des portions de murailles, déblayées dès les premiers jours, disaient assez, par la grandeur et la beauté de leurs sculptures, qu'elles faisaient partie d'une demeure royale. Ainsi qu'à Khorsabad, l'incendie qui détruisit l'édifice avait laissé partout ses traces ; dans cette immense étendue de salles successivement dégagées, bien des choses cependant avaient échappé à la destruction. Chaque heure apportait de nouveaux bas-reliefs, de nouvelles inscriptions. Les sculptures murales, comme celles des palais d'Egypte, représentaient les campagnes du prince qui avait bâti le palais; les inscriptions contiennent le récit de ces campagnes et la longue énumération des pays, des villes et des rois subjugués. Des taureaux ailés à face humaine, tout à fait semblables à ceux de Khorsabad, et, comme ceux-ci, de proportions colossales, gardaient l'entrée principale du palais. Tout ce qui pouvait se détacher et se déplacer a été envoyé à Londres. Étrange destinée de ces restes d'une civilisation éteinte, aujourd'hui transportés aux extrémités de l'Occident, dans une des capitales du monde nouveau qui s'est élevé sur les débris du monde ancien, et qui suivent ainsi dans leur déplacement le déplacement même des civilisations !

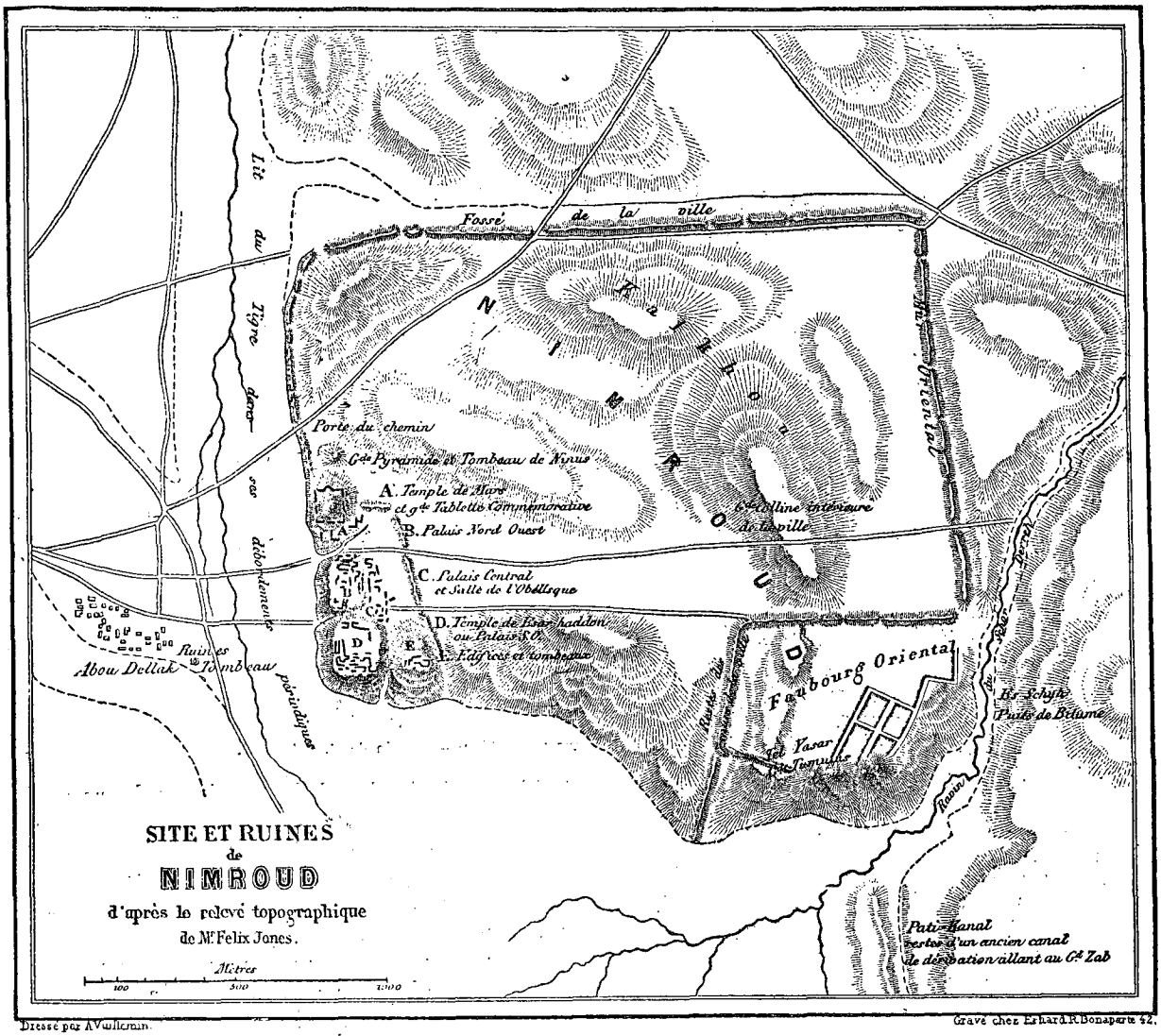
Les Arabes employés par M Layard prêtaient leurs bras à ces travaux sans en bien comprendre, on le conçoit, le but ni l'intérêt. Un de leurs cheiks exprimait par des réflexions naïves l'étonnement que lui causait tout ce labeur. « Au nom du Très-Haut, demandait-il, dis-moi, bey, ce que vous allez faire de ces pierres? Tant de milliers de bourses dépensées pour cela ! Se peut-il, comme tu dis, que ton peuple y apprenne la sagesse ? Ou bien, comme l'assure le cadi, est-ce qu'on va les transporter au palais de votre reine, qui rend un culte à ces idoles comme le reste des infidèles? Et pour ce qui est de la sagesse, ces figures ne vous apprendront pas à mieux faire les couteaux, les ciseaux et les indiennes; et n'est-ce pas dans ces choses que les Anglais montrent leur sagesse? Mais Dieu est grand ! » Puis, après un moment de pause : « Voilà des pierres qui sont enterrées depuis le temps de Noé, — la paix soit avec lui ! Peut-être elles étaient sous terre avant le déluge. J'ai vécu dans le pays depuis des années. Mon père et le père de mon père plantaient leurs tentes ici avant moi; et jamais, ni eux ni moi, nous n'avions ouï parler de ces figures. Depuis douze cents ans et plus, les vrais croyants sont établis dans ces contrées, et pas un d'eux n'a jamais entendu parler d'un palais souterrain, ni ceux qui y étaient avant eux. Et voici un Franc qui arrive ici de je ne sais de combien de journées de marche. Il vient droit à la place, et il prend un bâton, et il trace ici une ligne, et là une autre ligne, et il nous dit : ici est le palais, là est la porte ; et il nous montre des choses que nous avons eues sous les pieds sans en rien savoir. Étonnant ! étonnant ! Est-ce dans vos livres, est-ce par magie, est-ce par vos prophètes que vous avez appris ces choses? Dis-moi, ô bey ! dis-moi le secret de la sagesse. »

Ce n'est pas seulement un palais que M. Layard a déblayé sous le tumulus qui recouvrait cette Pompéi orientale : ce sont trois palais renfermés dans une commune enceinte, et qui occupaient l'angle sud-ouest de l'ancienne cité. Nous ne pouvons suivre dans le détail de ses fouilles l'heureux émule de M. Botta. Tantôt les excavations sont pratiquées par des tranchées à ciel ouvert, tantôt par des galeries souterraines longeant les parois intérieures des salles. L'ensemble de ces travaux présente un très-vaste développement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Layard explore le site même de Ninive. — Fouilles de Koïoundjik.

On confond souvent, sous la commune désignation de fouilles de Ninive, les excavations de M. Botta à Khorsabad et celles de M. Layard à Nimroûd : il faut se garder de cette confusion. Khorsabad, nous l'avons dit, est à 4 heures de Mossoul vers le nord-est, et l'on a appris par les inscriptions que la ville qui y est enfouie portait le nom de Sargoun; Nimroûd est à 9 heures au sud de Mossoul, et les inscriptions ont de même appris que le nom ancien, le nom assyrien de la ville détruite, était Kalah, nom que cite déjà la Genèse comme celui d'une des plus vieilles cités de l'Assyrie[1]. L'emplacement de Ninive faisait directement face à la ville actuelle de Mossoul, dont il n'est séparé que par le Tigre. Mossoul est sur la rive droite ou occidentale du fleuve, le site de Ninive sur la rive orientale. Deux tumulus considérables s'y élèvent en regard l'un de l'autre à dix ou douze minutes d'intervalle : l'éminence du sud est celle de Nébi-



Younas, que la légende locale rattache à la tradition biblique de Jonas, et qui a été consacrée par le tombeau d'un santon musulman; l'éminence du nord est celle de Koïoundjik.

C'est cette dernière, on s'en souvient, que M. Botta avait attaquée avant Khorsabad; c'est aussi vers celle-là que revint M. Layard au mois de mai 1847. Quoique le crédit obtenu du Musée britannique fût presque épuisé, l'actif explorateur ne laissa pas d'y pousser les travaux avec une extrême activité, — avec une activité telle, que dans l'espace de quelques mois on ne déblaya pas moins de soixante et onze salles, chambres ou passages, couverts d'une immense quantité de bas-reliefs sculptés et d'inscriptions. On était tombé au milieu d'un palais plus vaste encore et plus riche en ornements que les palais de Nimroûd. La construction de ce grand édifice, d'après les inscriptions, appartient à Sennakhérib, fils du roi Sargoun, le fondateur de la résidence de Khorsabad; elle se place, conséquemment, entre les années 650 et 700

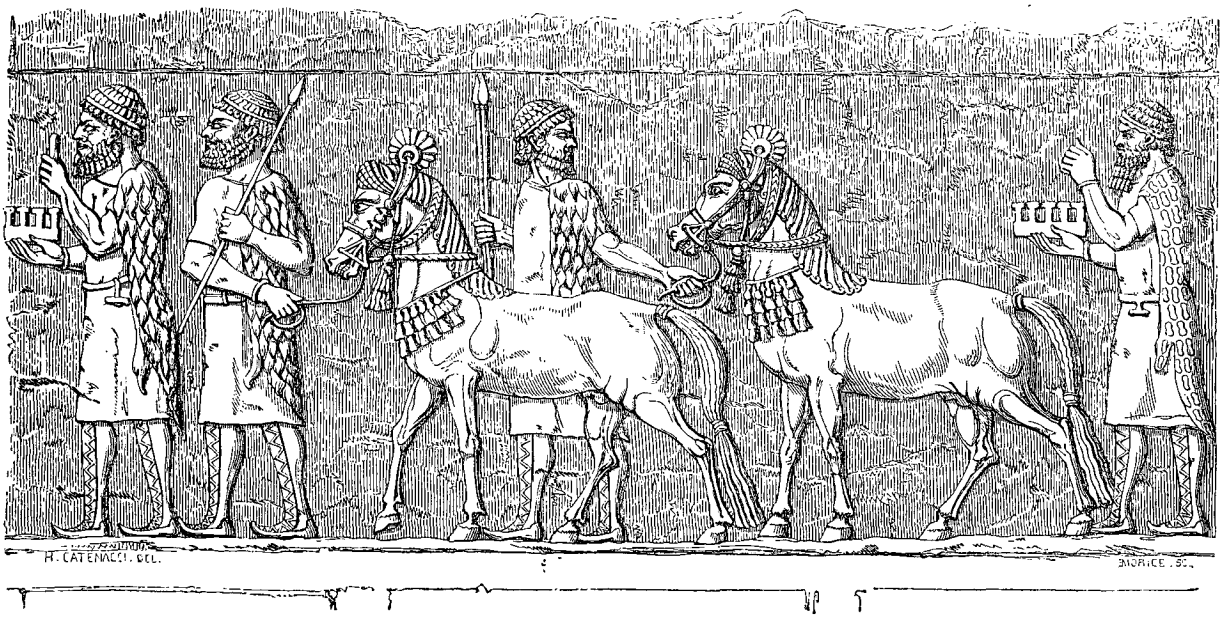
1. « Assour sortit du pays de Sina'ar (la Babylonie), et il bâtit Ninive, et les rues de cette ville, et Kalah. » (*Gen.*, ch. x, 11.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avant l'ère chrétienne. Le pavé des salles était à vingt, vingt-cinq et trente pieds au-dessous de la surface supérieure du tumulus.

Seconde expédition de M. Layard en 1849. — Reprise des fouilles de Koïoundjik. — Fouilles à Kalah-Cherghat. — Excursions à Babylone.

Le premier subside épuisé, M. Layard dut revenir en Angleterre, où l'avait précédé le magnifique produit de ses fouilles. A la fin de l'année suivante (1848) un nouveau crédit lui permit de reprendre les excavations. Elles avaient été continuées, mais lentement, pendant son absence. Son retour amena de nouvelles découvertes en bas-reliefs historiques et religieux, inscriptions, sculptures colossales, et autres objets de diverses sortes. Parmi ces découvertes, une des plus importantes est une salle renfermant une quantité considérable de briques ou de cylindres répandus sur le sol, et chargés d'une écriture hiéroglyphique fine et serrée. Cette précieuse collection, qui date du règne de Sennakhérib, le fondateur du palais, semble avoir été tout à la fois un dépôt d'archives publiques et une bibliothèque, — une bibliothèque dont chaque volume, ou plutôt dont chaque page est une tablette d'argile cuite, singulier répertoire où se trouvait consigné tout ce qui composait la science assyrienne : souvenirs historiques, astronomie, théologie, grammaire, et jusqu'à des vocabulaires polyglottes. L'étude de cet inestimable répertoire, dont le Musée de Londres possède de nombreuses parties, était naguère encore à peine entamée; M. Rawlinson le premier, il y a seulement



Bas-relief assyrien du Louvre. — Chevaux dans un cortége. — Dessin de H. Catenacci.

quelques mois, et après lui son ardent émule, M. Jules Oppert, sont parvenus à en tirer un précieux document chronologique, une liste consécutive de seize rois, formant une période de trois cent deux ans, avec la désignation de chaque année à laquelle un haut dignitaire de l'empire donnait son nom. Le grand fait, le fait capital qui ressort de cette liste, c'est d'apporter une preuve directe que la date de 747 est bien celle de la prise de Ninive par les forces confédérées d'Arbacès, roi de Médie, et du roi de Babylone, et de placer irréfragablement à cette date de 747 la chute de la vieille monarchie ninivite.

Le plan de M. Layard, dans cette seconde expédition, ne se bornait pas au territoire assyrien; il s'étendait aussi à la Babylonie. L'infatigable explorateur y descendit vers la fin de l'année (1849). Il fit faire quelques fouilles sur le site de Babylone, mais sans beaucoup de résultat. Il s'était arrêté, en descendant le Tigre, à un site connu des Arabes sous le nom de Kalah-Cherghat, remarquable par un des plus grands tumulus que présentent les sites assyriens. Kalah-Cherghat est sur la rive droite du fleuve, à deux journées au-dessous de Nimroûd. Quoique les fouilles n'y aient pas été jusqu'à présent poussées bien loin, on y a trouvé, parmi d'autres objets intéressants, plusieurs exemplaires d'un cylindre sur lequel est gravée une longue inscription au nom d'un roi Tiglath Pilésèr. L'étude de cette inscription, à laquelle nous reviendrons un peu plus loin, y a fait reconnaître un des documents historiques les plus précieux que l'on ait encore rapportés du sol assyrien.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Taureau ailé assyrien. — Dessin de M. E. Flandin.

NINIVE,

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN [1].

1844-1860. — TEXTE INÉDIT.

Une expédition française, sous la direction de M. Fulgence Fresnel, accompagné de M. Jules Oppert et d'un architecte, est chargée, en 1852, d'aller étudier le site de Babylone

Les beaux résultats de l'exploration des sites assyriens avaient reporté la pensée vers Babylone. M. James Rich, que nous avons déjà nommé, en avait étudié le site en 1811 et en avait fait l'objet d'un mémoire instructif. Plusieurs voyageurs s'y étaient aussi arrêtés après Rich, mais des fouilles suivies et quelque peu importantes n'y avaient pas encore été entreprises. Il devait y avoir là aussi des découvertes à faire et une moisson à recueillir. Un savant déjà connu par de profondes recherches sur l'Arabie, où il avait séjourné longtemps, M. Fulgence Fresnel, détermina le gouvernement français à consacrer quelques fonds à cette recherche. La direction lui en fut confiée, et on lui adjoignit, en même temps qu'un architecte, un jeune orientaliste allemand, M. Jules Oppert. Les circonstances politiques où se trouvait la France ne permettaient pas, malheureusement, de doter bien richement cette expédition ; aussi n'a-t-elle pas pu poursuivre les excavations autant, à beaucoup près, que l'aurait voulu M. Fresnel, et qu'il l'eût fallu pour arriver à de sérieuses découvertes. Les résultats n'ont pas laissé, néanmoins, d'avoir beaucoup d'intérêt. La commission a étudié à fond le site de l'ancienne capitale, et elle a pu y constater, mieux qu'on ne l'avait fait avant elle, plusieurs particularités topographiques assez importantes. Il est resté bien démontré, contrairement à l'opinion de Rich, que l'énorme massif de terre et de

1. Suite et fin. — Voy. page 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

briques qui se dresse à plus de deux heures de la rive occidentale de l'Euphrate, et que la tradition locale désigne sous le nom de Birs-Nimroûd, représente le monument pyramidal si célèbre dès la haute antiquité sous le nom de Tour de Bélus, ou, comme il est désigné dans la Genèse, de Tour de Babel. Cette ruine vénérable n'est plus qu'un monticule de décombres que couronnent les restes encore très-élevés d'un mur en briques. Le tout, d'après une bonne mesure trigonométrique de M. Félix Jones, l'ingénieur anglais qui a relevé le plan des ruines assyriennes, domine la plaine d'une hauteur totale de cent cinquante-trois pieds six pouces anglais, environ quarante-sept mètres. M. Rawlinson y a trouvé en 1854, après le départ de la commission française, une inscription du roi Nabukhodonosor, constatant que ce prince (environ six cents ans avant notre ère) fit réédifier la tour et le temple ruinés par le temps. Le monument fut détruit par Xerxès, environ cent vingt ans après sa reconstruction. Il a été aussi constaté qu'une longue chaîne de tumulus se prolonge au nord de Birs-Nimroûd, et conséquemment que les vestiges de Babylone existent aussi à l'ouest du fleuve, ce qui avait été contesté. Aujourd'hui, comme au temps d'Hérodote, l'Euphrate sépare en deux parties l'emplacement de la ville. Ce qui paraît vrai, c'est qu'à part le temple de Bel et la citadelle de Sémiramis qui dominait la droite du fleuve, et dont il ne reste aucune trace, les monuments les plus nombreux, les plus riches, les plus considérables, se trouvaient sur la rive gauche, dans la partie orientale de la ville. Cette partie orientale était la ville neuve; Nabukhodonosor l'avait presque entièrement rebâtie. La vieille ville, la ville de Nemrod, était celle de l'ouest.

Trois groupes principaux, ou plutôt trois massifs de ruines informes, se font remarquer dans ce qui fut la ville Neuve. Le plus septentrional est connu sous le nom arabe de Modjélibèh (qui signifie la Bouleversée); celui du milieu est appelé el-Kasr (le Château); le troisième, au sud du précédent, et à quarante minutes du Modjélibèh, doit à une petite mosquée son nom d'Amrân. Le palais de Nabukhodonosor devait occuper l'emplacement de Kasr; toutes les briques qu'on en tire portent le nom de ce prince, le plus grand constructeur de l'antiquité babylonienne. M. Fresnel pensait qu'il faudrait ouvrir des tranchées d'une profondeur de quatre-vingts pieds au moins pour arriver au sol ancien de la ville.

M. Oppert, à qui la mort de M. Fresnel a laissé la tâche d'élaborer les matériaux de l'expédition, en publie en ce moment même les résultats. Au récit historique du voyage et des opérations poursuivies sur le site de Babylone, M. Oppert a joint l'exposé du déchiffrement des écritures cunéiformes, et la traduction des principaux monuments recueillis en Babylonie et à Ninive.

La découverte des inscriptions ninivites fait entrer l'étude des cunéiformes assyriens dans une nouvelle phase.

Jusqu'à l'époque de l'exploration de Khorsabad et des autres sites assyriens, l'étude de la troisième écriture des inscriptions trilingues était restée fort en arrière des deux autres. Les publications de M. Botta, et bientôt après celles de M. Layard, lui donnèrent un vigoureux élan. Des travaux importants furent publiés presque simultanément en France par M. de Saulcy, en Angleterre par le docteur Hincks, le colonel Rawlinson et M. Fox Talbot. L'Allemagne est représentée dans cette nouvelle étude par M. Oppert, qui y a pris aujourd'hui une des premières places. Hérissée de difficultés que les écritures de la première et de la seconde espèce ne présentent pas au même degré, elle hésite et varie encore sur plus d'un point; néanmoins l'accord des savants, bien supérieur à leurs dissidences, montre qu'elle est déjà fixée sur tous les points essentiels. On ne peut plus mettre en doute que le fond de la langue, par ses formes aussi bien que par son vocabulaire, ne soit sémitique. D'un autre côté, non-seulement l'écriture est syllabique, comme l'écriture médique ou de la deuxième espèce, mais elle a de plus des particularités qui lui sont propres. Un grand nombre de signes purement idéographiques, sans prononciation connue, se mêlent aux signes phonétiques aussi bien dans les noms propres que dans l'expression des mots ordinaires de la langue; ainsi, pour en donner un exemple, l'idée de *Dieu* est rendue par un rayonnement en forme d'étoile, l'idée de *roi* par une abeille, l'idée de *terre* par un espace fermé avec des traits horizontaux à l'intérieur qui figurent les sillons, et cela sans que les mots sémitiques qui signifient Dieu, terre ou roi, puissent s'appliquer aux groupes où ces signes se rencontrent. L'écriture a en outre un grand nombre de signes susceptibles de recevoir des sons ou des articulations différents, ce que l'on a désigné sous le nom de polyphonie. Il est aisé de concevoir ce que de pareilles bizarreries doivent jeter d'incertitude dans la lecture. Il faut ajouter, toutefois, que plusieurs de ces anomalies sont déjà ou maîtrisées ou très-circonscrites, et qu'au total, si l'on n'est pas arrivé encore au point d'appliquer et d'analyser un texte assyrien comme on le fait aujourd'hui d'un texte persépolitain, on est assez avancé non-seulement pour entendre parfaitement le sens général d'un texte assyrien quel qu'il soit, mais aussi pour en traduire la plus grande partie d'une manière tout à fait sûre.

Sans prétendre entrer en aucune façon dans le domaine spéciale de la philologie, nous avons dû insister sur ce fait. On comprend que pour apprécier le degré de confiance que l'on peut accorder aux données historiques qui se tirent des monuments, il convient d'être fixé sur le degré de certitude où est arrivée l'interprétation des textes.

Quels résultats positifs sont sortis jusqu'à présent de l'étude des monuments et du déchiffrement des inscriptions assyriennes.

Nous avons exposé l'historique des découvertes et des fouilles de la Perse, de l'Assyrie et de la Babylonie; nous avons suivi, autant que le permettait notre cadre, le progrès des études archéologiques et du déchiffrement des écritures cunéiformes, depuis Grotefend qui a ouvert la voie, jusqu'au moment actuel : il nous reste à

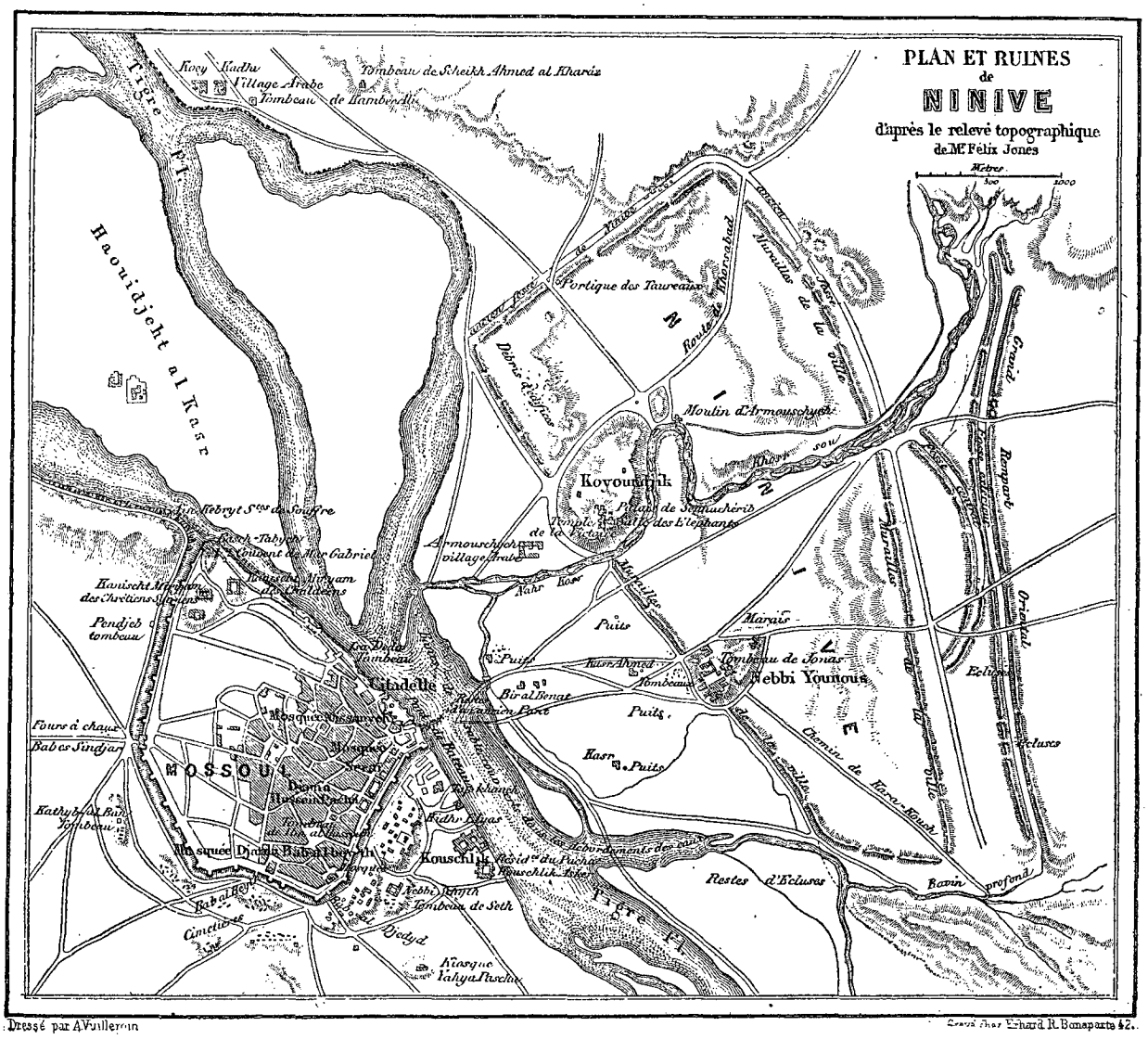
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montrer ce que ces explorations, ces fouilles, ces études si laborieusement suivies et si heureusement couronnées, ont donné jusqu'ici de résultats positifs, ce qu'elles ont ajouté de notions certaines et importantes à notre connaissance de l'antiquité orientale.

Résultats acquis pour la connaissance de la société assyrienne. Civilisation — État social. — Art de la guerre.

Ce qui frappe à la vue des monuments exhumés du sol de l'Assyrie, c'est la civilisation dont ils sont l'image. Image effacée, brisée, mutilée, et qui pourtant garde dans ses débris quelque chose de son éclat et de sa grandeur.

Les prophètes du peuple hébreu, contemporains de la puissance assyrienne, et après eux Hérode et Ctésias, organes d'une tradition récente encore, parlent en termes magnifiques de l'opulence des rois de Ninive et des rois de Babylone, du faste de leur cour, de la splendeur de leurs édifices; et voici que des ruines perdues depuis vingt-quatre siècles, appuyant de leur témoi-



gnage les descriptions contemporaines, nous apportent comme un dernier reflet de ces vieilles monarchies de l'Orient.

Ne demandez pas, cependant, à ces antiques sociétés du monde oriental quelque chose qui ressemble à la société délicate et polie du siècle de Périclès ou du siècle d'Auguste, et bien moins encore à la civilisation à la fois savante et raffinée de nos sociétés modernes. Les civilisations du vieil Orient ont un caractère plus matériel. Leur développement, comme leur éclat, est surtout extérieur; elles ne rayonnent pas jusqu'aux profondeurs de l'intelligence. Les contrastes y sont nombreux et violents; par bien des points encore elles touchent à la barbarie.

Du sommet de la hiérarchie plane la figure royale. La personne du roi figure dans une multitude de scènes de guerre, de chasse ou de religion, représentées sur des bas-reliefs. Tantôt on le voit assis sur son trône, un arc et une flèche à la main, assistant au siége d'une ville ennemie; tantôt, monté sur son char que précèdent ses gardes, il revient victorieux d'une lointaine expédition.

D'autres fois on le voit environné de ses eunuques (reconnaissables à leur face imberbe et à la rondeur efféminé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

née de leurs traits), et de figures symboliques qui devaient rappeler quelques-uns de ses attributs religieux. Plus fréquemment on le montre debout ayant devant lui ses chefs ou ses grands fonctionnaires. Il porte une longue tunique bordée d'une frange qui se termine par plusieurs rangs de perles. Par-dessus la tunique est jeté une sorte de manteau tout couvert de riches broderies. Les pieds sont chaussés de sandales à quartiers relevés, exactement semblables à celles qui sont en usage encore aujourd'hui dans la Mésopotamie. Les oreilles sont ornées de pendeloques précieuses, et les bras nus, au-dessus du coude, de bracelets en spirale, ainsi que les poignets. La main droite repose sur la riche poignée d'un glaive suspendu à la ceinture et toujours placé horizontalement.

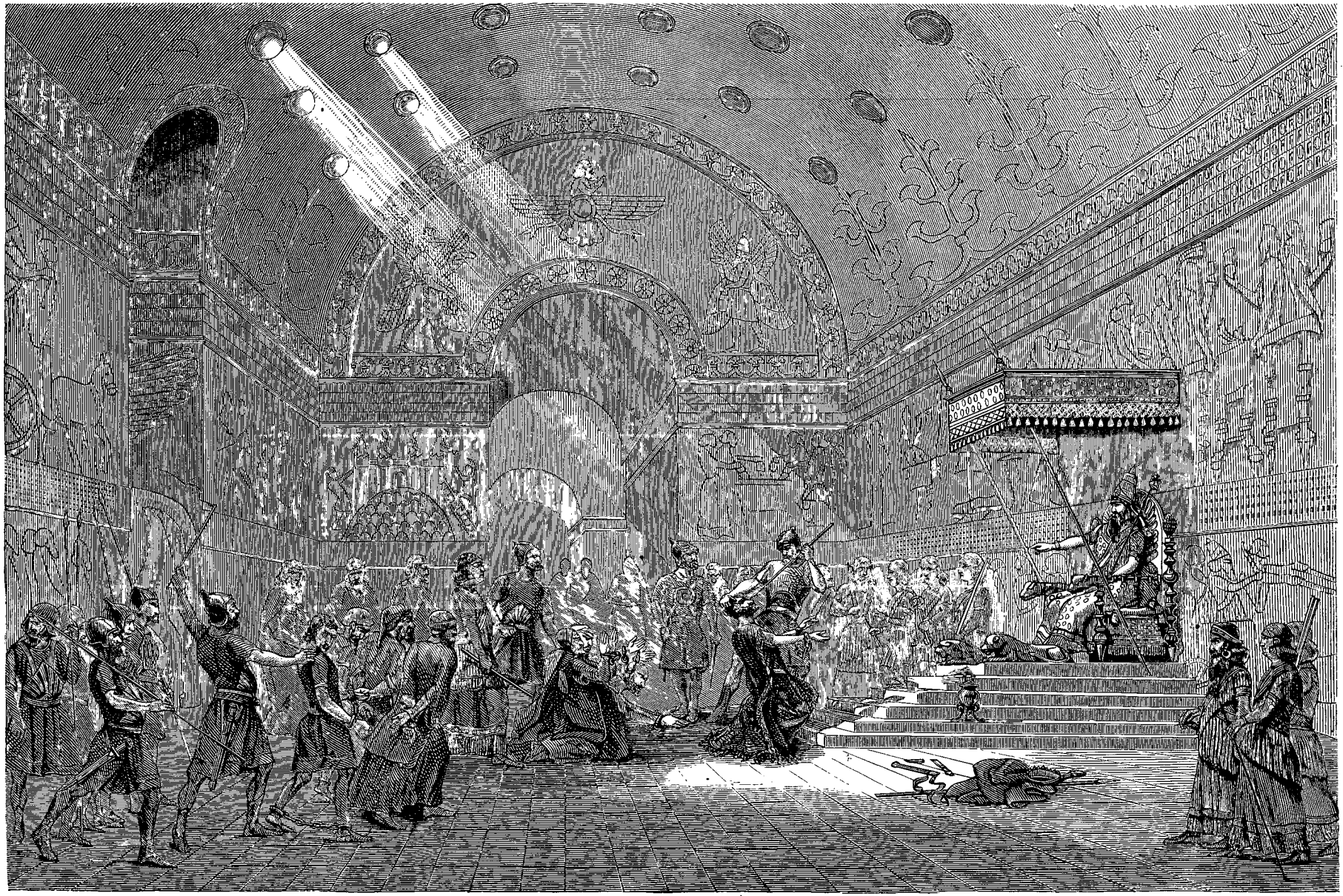
Malheureusement nous n'avons pas ici, comme sur les monuments de l'Égypte, la représentation multipliée de



Bas-reliefs assyriens. — Chasse. — Dessin de Catenacci.

toutes les classes de la société, depuis celles qui touchent aux marches du trône jusqu'aux artisans et aux cultivateurs, faisant ainsi passer sous nos yeux tous les degrés de la hiérarchie sociale, chaque classe entourée de ses attributs et représentée dans l'activité même de sa vie habituelle. Cette différence vient de ce qu'en Égypte il était d'usage de représenter, dans les tableaux qui ornaient l'intérieur des tombes, tout ce qui se rattachait aux dignités ou aux fonctions du personnage inhumé, le détail de la fabrication du vin, par exemple, se rattachant aux fonctions de l'échanson royal, ceux des semailles, des irrigations, de la récolte, de la manipulation des grains, etc., etc., à celles du grand panetier, chaque série de travaux entraînant une infinie variété de costumes, d'ustensiles, de procédés et d'accessoires; tandis que sur les bords du Tigre on n'a pas jusqu'à présent rencontré une seule tombe qui remonte aux temps assyriens. Peut-être l'usage des Assyriens était-il de brûler leurs morts,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Captifs hébreux conduits devant le roi d'Assyrie. — Composition de M. E. Flandin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

car M. Botta a trouvé à Khorsabad, renfermées dans une sorte de caveau sépulcral, une rangée d'urnes contenant des ossements calcinés. On sait cependant par Hérodote que les Babyloniens (dont les usages étaient en général les mêmes que ceux des Assyriens) inhumaient leurs morts conservés dans du miel, et l'on a en effet retrouvé dans la Babylonie des voûtes sépulcrales avec des restes de squelettes, ainsi que des cercueils d'une forme singulière.

Comme tous les monuments figurés qu'on a rapportés de l'Assyrie ont été trouvés dans des habitations royales, tout, ou presque tout dans ces sculptures, se rapporte aux actions ou aux habitudes du souverain. Il n'est donc pas surprenant que les détails d'ameublement qu'on y rencontre çà et là soient tous d'une grande richesse. A part la matière et les ornements, on peut supposer, néanmoins, que ces objets de la vie usuelle ne différaient pas essentiellement de ceux qui étaient en usage dans une partie des autres classes de la population. Parmi ces détails, il y en a d'ailleurs de caractéristiques. Les Assyriens, à la différence des Orientaux modernes, s'asseyaient sur des siéges assez semblables à nos fauteuils et à nos tabourets, et ils mangeaient comme nous sur des tables. Les tables et les chaises étaient décorées avec richesse et un véritable goût, et nous présentent les mêmes motifs d'ornementation que nos meubles actuels, des pattes de lion, des têtes d'animaux, etc.

Les vêtements, au moins ceux des personnages appartenant à la cour, témoignent également d'un grand luxe. Ce sont des tuniques ou des robes plus ou moins longues, des manteaux de diverses formes, des écharpes à longues franges, des ceintures brodées, le tout couvert d'une profusion d'ornements. Ces ornements, et en particulier les broderies, sont d'un très-bel effet ; la fantaisie s'y joue en capricieux arabesques, heureusement entremêlés de rosaces, de fleurs, de branches enroulées et d'animaux.

Comme tous les Orientaux, les Assyriens prenaient un soin extrême de leur barbe; la manière dont on la voit toujours tressée sur les bas-reliefs leur est tout à fait particulière. La chevelure, également très-soignée, tombe sur le cou en un chignon épais tressé ou bouclé comme la barbe.

Dans aucun des tableaux sculptés qui décorent les palais, on ne voit figurer une seule femme, si ce n'est dans quelques scènes représentant des ennemis captifs où les deux sexes sont confondus. C'est du reste à la guerre et à ses scènes diverses, exercices, marches, siéges, batailles, qu'est consacrée l'immense majorité des bas-reliefs. Les troupes des armées assyriennes se composaient en partie de fantassins armés de piques ou de flèches, en partie de cavaliers armés à la parthe, ou d'archers montés sur des chars. Ceci est conforme aux descriptions d'Hérodote. Quelques-uns sont entièrement couverts de cottes de mailles. Ils étaient guidés par des étendards. Un chef, représenté sur son char, montre quelle richesse d'ornements les Assyriens déployaient dans l'équipement de leurs chevaux de guerre.

Les bas-reliefs permettent amplement de juger de l'art de la guerre chez les Assyriens appliqué à l'attaque et à la défense des places. Des béliers portés sur des roues servaient à battre les murailles ; on voit aussi représentées des villes escaladées au moyen d'échelles et emportées d'assaut. Un champ de bataille présente une horrible scène de confusion et de carnage. Des têtes coupées, des prisonniers empalés en vue d'une place assiégée, d'autres écorchés vifs, donnent une triste idée du droit de la guerre qui régnait alors. On voit aussi figurées des guerres maritimes, qui ont pour théâtre ou les eaux d'un fleuve, ou de vastes marais, ou même la mer. Ces dernières, sans doute, se rapportent aux guerres des Assyriens sur la côte phénicienne. Dans un tableau qui nous fait assister au retour triomphal d'une de ces lointaines expéditions, un chœur de musiciens et de chanteurs s'avance au-devant du roi. L'instrument qui domine est une sorte de théorbe ou harpe légère. Quelques-uns des musiciens soufflent dans une flûte double ; un autre frappe d'une baguette un instrument à cordes qu'il porte devant lui dans une position horizontale. Plusieurs des exécutants paraissent accompagner la mesure d'une sorte de danse cadencée. Nous avons dit que les femmes ne paraissaient pas dans les bas-reliefs assyriens; il faut faire ici une exception. Ce sont des femmes, accompagnées d'enfants, qui chantent à la suite des musiciens.

La chasse, c'est encore la guerre; les scènes en reviennent fréquemment sur les bas-reliefs. Il y avait des chasses royales qui ressemblaient presque à des expéditions militaires ; aussi les voit-on parfois mentionnées dans les mêmes inscriptions. Détruire les animaux féroces, le lion et le buffle notamment, qui infestaient les plaines de l'Euphrate et du Tigre, c'était servir le pays plus que par la conquête d'une province. Lorsque l'Écriture dit de Nemrod, le premier colonisateur de la Babylonie, que c'était « un grand chasseur devant le Seigneur, » il faut sûrement prendre les paroles du texte sacré non dans un sens emblématique et détourné, mais dans leur acception la plus directe. C'est ainsi que dans les légendes de la Grèce les premiers exploits des anciens héros sont de détruire les monstres qui désolaient le pays, encore tout couvert de bois et de marais.

L'architecture.

Les restes exhumés des constructions assyriennes montrent assez que chez les grands le luxe des habitations ne le cédait pas au luxe des vêtements, des chevaux et des armes. Une particularité commune aux grands édifices de la Babylonie et de l'Assyrie, c'était d'être élevé sur une plate-forme massive en terres rapportées, plus ou moins exhaussée au-dessus du sol, et dont les faces, revêtues de briques, s'inclinaient en larges gradins. Les murs extérieurs, comme ceux de l'intérieur, sont en briques séchées au soleil, et revêtues d'un parement formé de plaques de basalte ou de gypse marmoriforme, sur lesquelles sont sculptés des bas-reliefs avec leurs inscriptions ; des taureaux ou des lions à face humaine, taillés dans le granit ou l'albâtre, donnaient un aspect monumental aux portes de l'édifice. Franchissons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces larges portails que le ciseau avait chargés de riches ornements, et pénétrons dans un de ces palais qui étaient la demeure du souverain. L'intérieur en devait être aussi imposant que magnifique. Une longue suite de salles, accompagnées d'une multitude de chambres et d'appartements privés, se succédaient au loin et couvraient une immense surface. Telle de ces salles, qui ont été déblayées, avait au delà de cent pieds de longueur et une largeur presque égale. Les plafonds de ces pièces gigantesques devaient être soutenus par des rangées de colonnes, quoique jusqu'à présent on n'en ait rencontré que de rares vestiges. On a trouvé, néanmoins dans les déblayements de Koïoundjik, des piédestaux encore rangés dans un ordre régulier. On peut très-probablement prendre une idée de la disposition de ces colonnades intérieures par celle de quelques grandes habitations actuelles des habitants sédentaires de la Mésopotamie. On voit dans quelques bas-reliefs la colonne employée comme décoration extérieure. Les parois des salles étaient, nous l'avons dit, revêtues de tablettes de marbres sculptées, et une partie au moins, sinon la totalité de ces sculptures, était rehaussée de vives couleurs. A l'extrémité supérieure de quelques-unes des salles, la figure colossale du roi était en adoration devant le dieu suprême, ou recevait des mains d'un eunuque la coupe emblématique.

Plusieurs portes, toujours accompagnées de taureaux ou de lions ailés, ou de l'image des divinités protectrices, ouvraient sur des appartements qui eux-mêmes conduisaient à d'autres salles, et dans chaque salle se reproduisaient de nouvelles sculptures. Ici l'artiste avait représenté des cortéges royaux se déployant dans toute leur variété; ailleurs, le roi était monté sur son char, qu'entraînaient de toute leur vitesse de magnifiques coursiers; ou bien encore c'étaient des files de prisonniers enchaînés défilant devant le trône royal, ou des envoyés étrangers venant offrir en tribut les plus rares produits de leurs contrées natales. Ces dernières scènes ont un intérêt particulier, soit par les costumes et l'aspect des personnages, soit par la nature des offrandes, qui peuvent fournir d'utiles indications sur les pays et les peuples avec lesquels l'Assyrie fut en relations selon les époques. Sous ce rapport, une stèle pyramidale en basalte noir, aujourd'hui déposée au musée Britannique, et dont notre musée du Louvre possède un beau moulage, est d'une grande importance (voy. p. 316). Cette stèle appartient au règne du troisième Salmanasar. Partout dans ces palais le pied foulait des dalles de marbre blanc pareilles aux revêtements des murailles, et toutes couvertes d'ornements ou d'inscriptions cunéiformes. Les plafonds, formés de bois précieux, étaient divisés en caissons moulés et sculptés, où les incrustations d'or et d'ivoire se mêlaient aux représentations peintes de fleurs et d'animaux. Au total, l'ensemble de ces vastes constructions, autant qu'on peut se les figurer par les indices épars et quelques descriptions anciennes, devait présenter, à l'intérieur aussi bien que dans son développement extérieur, un aspect grandiose et réellement imposant.

Des conduits souterrains découverts sous un des palais de Nimroûd prouvent que la construction des voûtes, tant à arche pointue qu'en plein cintre, était connue des Assyriens.

Dans chacun des palais que les excavations ont jusqu'à présent mis à jour, toutes les scènes sculptées où le roi figure, tous les emblèmes, toutes les inscriptions, se rapportent exclusivement au prince qui a fondé l'édifice. Tout monarque qui voulait transmettre à la postérité le souvenir de ses actions guerrières élevait ainsi, à ce qu'il semble, une de ces vastes et somptueuses demeures, qui devait être toute remplie de son nom.

Les arts du dessin. — La statuaire.

Tout ce système de constructions et d'ornementation prouve qu'à plusieurs égards l'art assyrien avait acquis un remarquable développement. A certains égards, disons-nous, car ici encore nous trouvons de singulières inégalités dans l'avancement des diverses branches de la plastique et des arts du dessin.

Nous ignorons si l'art assyrien a été entravé, comme l'art égyptien, par certaines formules ou certaines prescriptions religieuses; ce qui est évident, c'est qu'en Assyrie et en Égypte les arts plastiques se sont arrêtés presque au même point de leur développement. Le convenu des types et la roideur des formes leur sont à peu près communs; moins en Assyrie qu'en Égypte, cependant. L'artiste assyrien a comme l'égyptien, il est vrai, un type constant pour chacune de ses figures: soit qu'il trace l'image d'un prêtre, ou d'un guerrier, ou d'un ennemi captif, c'est toujours le même costume, les mêmes emblèmes, presque la même attitude; mais, dans le dessin de chaque individu, il cherche évidemment à se rapprocher de la nature. Dans le visage et dans les membres, il introduit une sorte de modelé que n'a pas connu le sculpteur égyptien. Il rend, autant qu'il le peut, la saillie des muscles et le jeu des articulations. Son ciseau se complaît dans les détails, dans les ornements, dans l'exécution de la chevelure et de la barbe. Là surtout où il déploie une véritable habileté, c'est dans l'exécution des animaux. Ses chevaux et ses lions ont une pureté, un élan, une vérité qui peuvent entrer en parallèle avec l'art moderne. Mais dans les figures humaines ne lui demandez ni la science du dessin, ni l'agencement des membres selon le mouvement du corps, ni l'entente du raccourci; ne lui demandez surtout, dans les scènes et dans les groupes, ni les lignes fuyantes, ni les proportions, ni la perspective, rien, en un mot, qui rappelle, même de loin, la véritable observation et le sentiment de la nature, — rien de ce qui constitue l'art dans son expression élevée. Tout y est jeté sur le même plan, avec une naïveté d'exécution tout à fait primitive. L'artiste veut-il représenter une vallée au milieu de laquelle coule une rivière, il n'imagine rien de mieux que de planter ses arbres en sens inverse, de telle sorte que sur une des deux rives la cime des arbres se projette en haut, et sur l'autre rive elle est tournée vers le bas. On a peine à s'expliquer comment une telle barbarie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pouvait se concilier avec la perfection relative où étaient arrivés certains arts manuels, quoique la même anomalie se retrouve chez les anciens Égyptiens, aussi bien que chez toutes les nations policées du sud et de l'orient de l'Asie.

L'art véritable, l'art qui a transporté le sentiment du beau et de l'harmonie dans l'imitation matérielle, est une création du génie grec; nul peuple avant les Grecs n'en eut la révélation.

Et cependant l'art grec lui-même a ses racines dans l'art asiatique, comme la fleur au port délicat, dont la corolle reflète l'azur du ciel, plonge ses racines dans un sol grossier,



Khorsabad. Palais du roi Sargon. — Personnage ailé (musée du Louvre). Dessin de Catenacci.

On n'a jusqu'à présent trouvé que deux statues proprement dites en Assyrie : l'une, assise et très-mutilée, dans les ruines de Kalah-Cherghât; l'autre debout, dans un des palais de Nimroûd. Celle-ci est à peu près de demi-grandeur naturelle : elle est taillée dans un calcaire compacte. « Les proportions générales ne sont pas trop incorrectes, dit M. Layard, sauf le manque d'épaisseur quand on la regarde de côté. »

On avait toujours cru que la première inspiration des arts plastiques avait été apportée de l'Égypte en Grèce et en Italie; c'est un des résultats des découvertes assyriennes, et non des moins intéressants, d'avoir rectifié

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce que cette vue avait d'inexact. La parfaite ressemblance des vases et des coupes trouvés en Phénicie et à Ninive, avec les plus anciens produits céramiques de l'Étrurie et de la Grèce, montre d'où vient l'imitation. Cette ressem-



Effigie royale (musée du Louvre). — Dessin de Catenacci.



L'Hercule assyrien (musée du Louvre). — Dessin de Catenacci.

blance est à la fois dans la forme, dans les ornements et dans les sujets emblématiques. A ce point de vue, l'étude de l'art assyrien acquiert une importance spéciale. Il en est de même de la sculpture, premier germe de la sta-

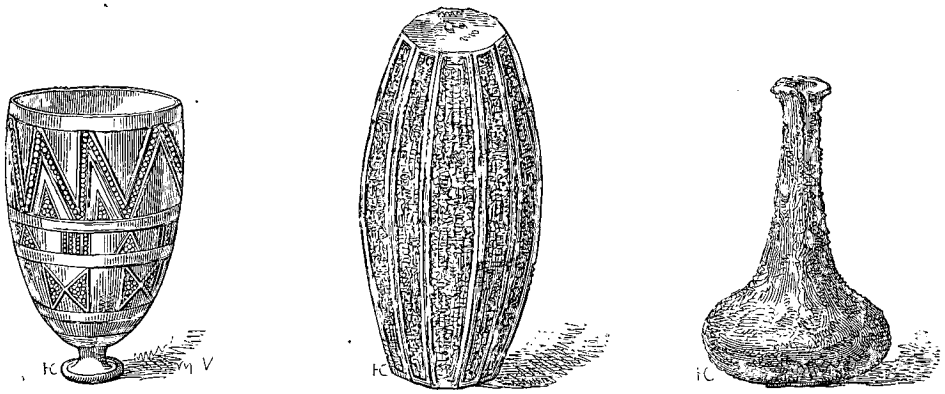
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tuaire antique. On en peut suivre la progression à travers l'Asie-Mineure, depuis la vallée de l'Euphrate jusqu'aux bords de l'Égée, et de la Grèce asiatique chez les Grecs d'Europe. L'Asie Mineure, avant de passer sous la domination perse, avait été, durant de longs siècles, une dépendance de l'empire assyrien. Le temps a fait disparaître à peu près toutes les traces de la période assyrienne; mais celles de l'époque perse y sont encore nombreuses, et l'art perse, tel qu'il se développa sous les Akhéménides, n'était lui-même qu'une émanation de l'art assyrien. La connexion entre les monuments de la période perse en Asie Mineure et les formes archaïques de l'art grec, est aujourd'hui bien reconnue.

Objets divers en bronze, en argile, en pierres fines, en ivoire, etc.

C'est surtout dans le travail d'une foule de petits objets d'un usage commun et personnel, aussi bien que dans certaines industries dont on a retrouvé des spécimens, que les artistes ou même les ouvriers assyriens font preuve d'une habileté manuelle dont on a quelquefois lieu d'être étonné. C'est encore un trait commun entre eux et les Égyptiens, dans les tombeaux desquels on a trouvé des armes, des bijoux et d'autres objets qui datent de douze à quinze cents ans avant l'ère chrétienne. et dont la perfection est merveilleuse.

Les Assyriens connaissaient le verre et diverses espèces d'émaux. Ils savaient cuire l'argile pour en fabriquer soit des briques, soit des vases et des poteries d'une pâte plus ou moins fine. La brique était d'un immense usage, en Assyrie comme à Babylone, pour la construction et l'ornementation ainsi que pour d'autres applications. C'était sur des carrés en briques ou sur des cylindres polygones que l'on inscrivait, nous l'avons vu, soit au moyen d'empreintes, soit avec des poinçons sur la tablette encore molle, les choses dont on voulait conserver le souvenir. Les Assyriens appliquaient aussi sur les briques employées dans les constructions intérieures des dessins en couleurs variées d'un effet assez semblable aux ornements étrusques. Leurs poteries ne manquent ni de goût ni d'élégance,



Vases, poteries assyriennes du Louvre. — Cylindre chargé d'inscriptions. — Dessin de Catenacci.

non plus que leurs vases en albâtre et en bronze. Ils confectionnaient d'ailleurs en terre cuite une foule d'objets de fantaisie.

L'art de fondre, de travailler, de repousser même divers métaux, particulièrement le cuivre, était bien connu. Un lion en bronze trouvé à Khorsabad, et qui se conserve maintenant au musée du Louvre, est d'une très-bonne exécution. On a rencontré dans les ruines beaucoup d'ustensiles en cuivre, qui ornent aujourd'hui les vitrines de nos musées de Paris et de Londres. De larges coupes du même métal sont remarquables. par cette particularité singulière, d'une inscription dont les lignes en spirale couraient au fond de la coupe qu'elles couvrent entièrement. Cette inscription n'est pas en caractères cunéiformes, mais en lettres semblables à l'ancien phénicien, qui paraît avoir été l'écriture cursive et probablement usuelle, de Babylone et de Ninive, comme elle fut aussi, du moins on a lieu de le croire, l'écriture des Kouschites du sud de l'Arabie.

Les bijoux que l'on voit figurés sur les bas-reliefs, bracelets, pendants d'oreilles, etc., devaient être aussi une branche distinguée de l'industrie assyrienne appliquée à la fonte et au travail des métaux. Ils savaient également sculpter l'ivoire et graver sur diverses sortes de pierres fines.

La théogonie et le culte.

Les données nouvelles qui se tirent soit des inscriptions, soit des représentations figurées pour la connaissance du panthéon assyro-babylonien, des symboles théogoniques et des cérémonies du culte sont, dès à présent, nombreuses. Néanmoins, quoique les récentes découvertes aient déjà donné lieu à des recherches et à des travaux importants, le sujet est bien loin encore d'avoir été creusé à fond. Les symboles les plus fréquents qui se rencontrent dans les bas-reliefs et dans les sculptures décoratives, indépendamment des taureaux et des lions à tête humaine, sont des personnages à tête d'épervier ou à corps de poisson, des génies ailés, une sorte d'Hercule étouffant un lion dans ses bras. Deux emblèmes très-fréquemment reproduits sont la pomme de pin et une sorte de panier à anse, qu'un personnage symbolique tient de chaque main. Chez les Assyriens

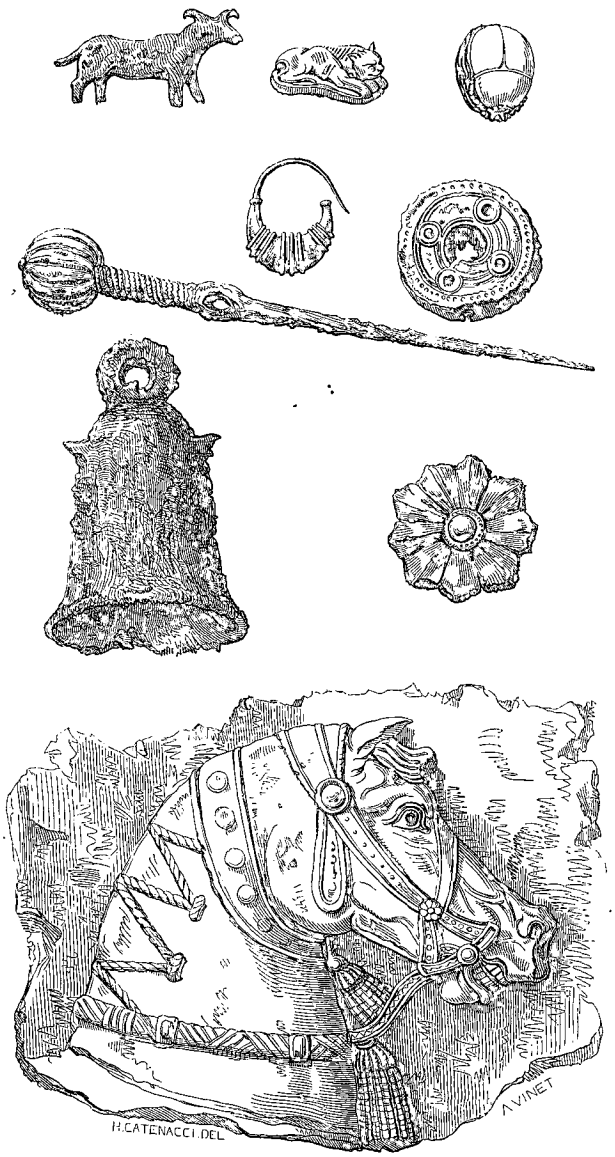
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme chez les Perses, l'embèlme du Dieu suprême est une figure sortant d'un cercle ailé.

Les résultats nouveaux acquis pour l'histoire.

C'est surtout par leur signification historique que les bas-reliefs des palais assyriens, ainsi que les inscriptions qui les accompagnent, se recommandent à l'étude des archéologues.

Sans donner encore à beaucoup près les moyens de restituer toute la série de l'histoire assyrienne, les monuments rapportés depuis vingt ans des bords du Tigre et du bas Euphrate n'en ont pas moins une immense valeur pour la restitution partielle de plusieurs de ces périodes. Ils ne confirment pas seulement d'une manière éclatante l'exactitude des annales du peuple juif en ce qu'elles nous apprennent des empires de Ninive et de Babylone ; ils y ajoutent de nombreux détails, et ils renferment de précieuses données qui permettront tôt ou tard de reconstituer, au moins en partie, l'état politique en même temps que l'état géographique de l'Asie occidentale, pour des époques de beaucoup antérieures aux plus anciennes informations des historiens grecs.



Détails d'ornements, et tête de cheval en bas-relief (musée du Louvre). Dessins de Catenacci.

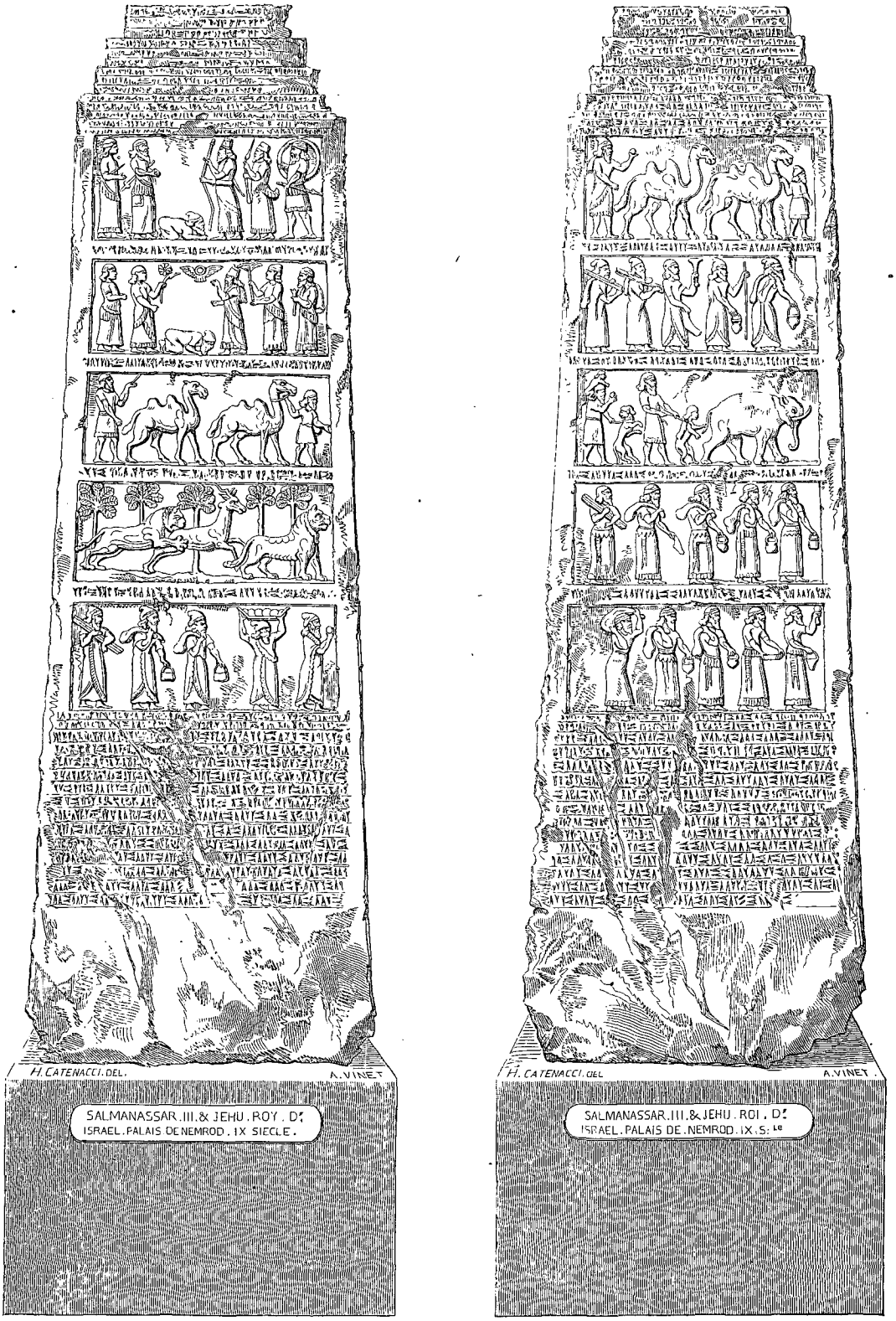
Ce qu'il importe d'abord de bien constater, c'est l'époque même des inscriptions. Toutes celles que jusqu'à ce jour on a déterrées en Assyrie proviennent presque exclusivement des trois localités principales, Khorsabad, Nimroûd et Koïoundjik, explorées par M. Botta et par M. Layard. Or, plusieurs des princes auxquels ces inscriptions appartiennent sont connus par des synchronismes de l'histoire sainte, et le temps où ils ont vécu se renferme dans l'espace de trois cents ans environ, depuis le dixième siècle avant l'ère chrétienne (vers 930) jusqu'au milieu du septième siècle. Une seule remonte à une époque plus ancienne que les précédentes : c'est l'inscription de Tiglath-Pilésèr, gravée sur un cylindre trouvé dans les ruines de Kalah Cherghât, ainsi que nous l'avons dit précédemment, inscription qui est devenue fameuse par les quatre traductions simultanées qui en ont été faites en 1857, à l'occasion d'une grande épreuve à laquelle on a voulu soumettre la science du déchiffrement des cunéiformes. Cette épreuve solennelle à laquelle prirent part, sans aucune entente préalable, les quatre assyriologues les plus éminents de l'Europe, M. Rawlinson, M. Hincks, M. Talbot et M. Oppert, a fait voir, par une irrécusable démonstration, que l'interprétation des textes assyriens repose sur une base sûre et déjà suffisante pour en établir le sens général et les détails essentiels avec une complète certitude; et en même temps elle a fait entrer dans le domaine historique un des documents les plus précieux que nous aient livrés les fouilles assyriennes. Le Tiglath-Pilésèr de l'inscription n'est pas celui de la Bible. Celui-ci vivait au milieu du huitième siècle (il emmena captifs en Assyrie, une partie des Juifs d'Israël, vers l'année 740); le premier, d'après des recherches et des considérations que nous ne pouvons développer ici, mais que nous avons lues, il y a dix-huit mois, au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et qui sont imprimées dans un de nos recueils archéologiques, doit être de deux siècles et demi plus ancien. Tout récemment, une seconde inscription du même prince a été découverte dans un des sites du territoire ninivite ; mais cette inscription n'est pas encore publiée, et nous ne saurions dire si elle apporte quelques lumières aux questions que la première a soulevées.

L'inscription de Tiglath-Pilésèr peut marcher de pair, en raison de son importance, avec celle de Darius Hystaspès, gravée sur les rochers de Bisoutoun. Nous allons en donner une rapide analyse.

Le roi, selon l'usage, débute par une invocation aux grands dieux du pays d'Assour. Lui-même y prend une longue suite de titres, qui nous fait connaître les formules d'une chancellerie asiatique mille ans avant notre ère : « Tiglath-Pilésèr, le puissant roi, le roi suprême

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des peuples de toutes les langues ; roi de quatre régions, roi de tous les rois, seigneur des seigneurs, maître suprême, roi des rois ; le chef illustre protégé du dieu soleil, armé du sceptre, revêtu de la ceinture d'au-



Stèle de Salmanasar III, d'apres le moulage du musee du Louvre. — Dessin de Catenacci.

torité sur tous les hommes, régnant sur tout le peuple de Bel ; le puissant prince dont les louanges sont répandues au loin parmi les rois, le souverain honoré dont Assour a désigné les serviteurs pour le gouvernement des quatre régions, et a rendu le nom célèbre pour la postérité ; qui a conquis nombre de plaines et de monta-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Restauration d'un palais assyrien. — Dessin de M. E. Flandin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnes du haut et du bas pays; le héros victorieux dont le nom frappe de terreur toutes les nations; l'étoile brillante qui a porté la guerre dans les contrées étrangères, et, sous les auspices de Bel, le dieu qui n'a pas d'égal, a soumis au joug les ennemis d'Assour. »

Après ce préambule, Tiglath-Pilésèr commence la longne énumération de ses expéditions et de ses victoires, année par année, campagne par campagne. Un très-grand nombre de pays, de cantons et de peuples ou de tribus sont nommés, les uns situés au nord et au nord-ouest dans la haute Arménie, les autres à l'ouest, jusque vers les confins de l'Asie Mineure (les deux pays extrêmes dans cette direction sont la terre de Komoukha, qui paraît devoir répondre à la Comagène, et la terre des Koumani ou Khamâna, qui doit sûrement se chercher dans le nord de la Syrie, vers le mont Amanus); d'autres au sud-ouest, jusqu'à la grande mer (la Méditerranée), d'autres enfin à l'orient, vers les cantons de montagnes qui séparaient l'Assyrie de la Médie. Dans plusieurs de ses expéditions, on suit le roi à travers le pays de Nahiri (le Naharaïm des Hébreux, c'est-à-dire la région des rivières, ou Mésopotamie) et la ville de Karkamich, sur l'Euphrate, jusqu'aux plaines d'Aram (la haute Syrie) et à la contrée des Khatti (les Khétim de la Bible, c'est-à-dire les tribus syriennes des montagnes et de la côte). La dernière expédition est dirigée contre le pays de Muzri (le Mizraïm des Hébreux, l'Égypte), qui est vaincu et conquis. C'était une réaction des pays assyriens contre la domination des rois d'Égypte que les contrées de l'Euphrate avaient subie durant plusieurs siècles.

Tiglath-Pilésèr résume alors les victoires qui ont signalé les cinq premières années de son règne. Il s'est rendu maître de quarante-deux pays et de leurs rois, « depuis la région qui est au delà du Zab (un affluent oriental du Tigre), avec ses plaines, ses forêts et ses montagnes, jusqu'à la contrée qui est au delà de l'Euphrate, au pays des Khatti et à la mer Supérieure du couchant. » Le roi dit ensuite quels temples et quels palais il a construits ou réparés, quels canaux il a ouverts pour l'irrigation du pays, de quels animaux utiles, de quels arbres nouveaux il a doté l'Assyrie. Ces soins révèlent le prince habile et prévoyant, en même temps que les victoires montrent le roi guerrier. Un nom hier encore inconnu réclame maintenant une place éminente dans les fastes du monde antique.

Avec Tiglath-Pilésèr commence une période d'environ trois siècles, qui fut l'époque la plus brillante de la monarchie assyrienne. C'est alors que l'empire s'élève à l'apogée de sa puissance. Nous avons déjà fait remarquer — et il est nécessaire d'insister sur ce fait capital — qu'aucun des monuments exhumés des sites assyriens n'est antérieur à cette glorieuse période. Les deux plus anciens jusqu'à présent connus, le palais nord-ouest de Nimroûd et le palais du centre, furent élevés le premier par Sardanapal, fils du Tiglath-Pilésèr de l'inscription de Kalah-Charghât, le second par Salmanasar, fils de Sardanapal. Les palais exhumés à Khorsabad et à Koïoundjik sont plus récents d'un siècle et demi et de deux siècles.

Les monuments de Salmanasar, dans le palais du centre, sont d'un puissant intérêt. Le plus important est la stèle en basalte noir que nous avons déjà mentionnée, et dont un moulage en plâtre fait partie de la collection du Louvre, monument qui contient, gravée sur ses quatre faces, la chronique des trente et une premières années du roi, accompagnée de plusieurs rangées de curieux bas-reliefs représentant les tributs des contrées étrangères que reçoit le monarque conquérant. Les expéditions, racontées année par année dans l'inscription, sont dirigées, comme celles de Tiglath-Pilésèr, tantôt au nord-ouest et au nord, dans la contrée d'Hararat (sans doute l'Arménie), tantôt à l'orient et au sud-est vers la Médie et les tribus montagnardes de la région intermédiaire, tantôt à l'ouest vers les pays syriens. C'est surtout dans cette dernière direction qu'ont lieu les expéditions les plus fréquentes.

Traduisons, d'après M. Rawlinson, un seul paragraphe à titre de spécimen de cet important document épigraphique.

« Dans la onzième année (de mon règne), dit le roi, je sortis de la ville de Niniveh, et pour la deuxième fois je traversai l'Euphrate. Je pris les quatre-vingt-sept villes appartenant à Araloura, et cent villes appartenant à Arama, et je les livrai au pillage. Je réglai ce qui regardait le pays de Khamâna, et, passant par le pays de Yéri, je descendis aux villes de Hamath, et je pris la ville d'Esdimak avec quatre-vingt-neuf villes qui en dépendent, exterminant les ennemis d'Assour et enlevant les trésors. Hémithra, roi d'Atesch, Arhouléna, roi de Hamath, et les douze rois des Khéta, qui étaient en alliance avec eux, se levèrent contre moi et réunirent leurs forces. Je les combattis, je les défis, je leur tuai dix mille de leurs hommes, et j'emmenai en esclavage leurs capitaines, leurs chefs et leurs hommes de guerre. Je montai ensuite à la ville de Habbaril, une des cités principales appartenant à Arama (le roi d'Arménie), et j'y reçus le tribut de Barbaranda, roi de Chétina, en or, en argent, en chevaux, en moutons, en bœufs, etc. Je revins au pays de Khamâna, où je fondai des palais et des villes. »

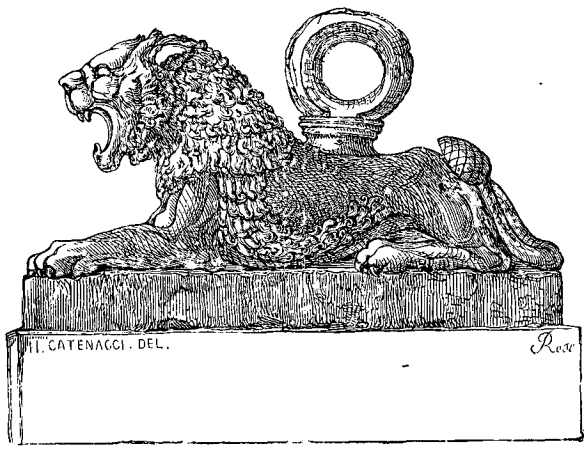
Le Salmanasar qui nous raconte ici ses faits d'armes vivait dans la première moitié du neuvième siècle, vers 860 ou 870 probablement, pour prendre une époque moyenne.

Quiconque est quelque peu familier avec la géographie classique de l'Asie occidentale et avec la géographie des livres saints, peut commenter ce texte, au moins dans ses parties essentielles, et en apprécier la richesse. On peut juger quelle moisson d'informations sortira de ces documents pour la reconstitution politique et la géographie de l'Asie antérieure, quand les derniers progrès des études cunéiformes leur auront donné (ce qui ne saurait être bien éloigné) la certitude absolue dont les matériaux de l'histoire veulent avant tout être accompagnés, dans le détail des faits et des noms aussi bien que dans l'ensemble.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur la poitrine d'une statue du dieu Nébo (la divinité suprême de Babylone et de Ninive), trouvée à Nimroûd en 1854, on a lu une inscription que nous ne saurions omettre. Cette inscription est une dédicace de la statue « à Phalloukha, roi d'Assyrie, et à son épouse impériale Sammouramit, reine du palais. » Ce Phalloukha, par la correspondance des dates (une autre inscription le désigne comme petit-fils du roi Salmanasar de la stèle mentionnée tout à l'heure), n'est pas différent du Phoul dont la Bible rapporte une double expédition en Syrie et en Israël à dix ans d'intervalle, vers 774 et 764; mais ce qui éveille surtout notre vif intérêt, c'est de retrouver ici le grand nom de Sémiramis, — non la Sémiramis légendaire de Ctésias et des traditions mèdes, qui se perd dans la nuit des origines, mais la Sémiramis d'Hérodote, la seule qui ait un caractère réellement historique, celle qui fit exécuter les premiers embellissements de Babylone. L'époque où les indications précises de l'historien place cette reine fameuse (cinq générations avant la mère du prince sous lequel Babylone fut prise par Cyrus) conduit en effet précisément au temps de Phalloukha.

Au milieu de la splendeur que révèlent les vastes constructions des princes qui régnèrent dans les trois siècles compris entre le grand Tiglath-Pilésèr et l'époux de Sémiramis, quand les rois d'Assyrie règnent sur toute l'Asie occidentale, que la Babylonie, la Médie, la Mésopotamie, l'Arménie, la Syrie, et l'Égypte elle-même, sont des provinces de l'empire de Ninive ou ses tributaires, qui aurait pu prévoir que cette grandeur allait s'abîmer dans une terrible catastrophe? Le jour marqué par la ruine de l'empire était proche, cependant; la chute fut aussi soudaine que l'élévation avait été rapide.



Lion en bronze, figurine du palais de Sardanapal.
Dessin de Catenacci.

Les historiens nous en font connaître la cause. La Médie et la Babylonie, soutenues par le roi de la Bactriane, se liguèrent pour reconquérir leur indépendance. Ninive fut prise, nous le savons, en l'année 747, et le roi régnant (que Ctésias nomme Sardanapal) se donna la mort sur un bûcher. L'Assyrie, comme royaume, fut réduite à ses anciennes limites, et la famille régnante qui succomba dans cette révolution fit place à une nouvelle dynastie.

Bientôt, cependant, on voit les princes de cette dynastie nouvelle reconquérir pied à pied la prépondérance que Ninive avait perdue dans la révolution de 747. Ici les inscriptions trouvées dans les explorations de M. Botta et de M. Layard confirment et complètent celles qui se tirent des livres saints. Salmanasar, qui prit Samarie en 721 et emmena les dix tribus en captivité, est le deuxième roi de la nouvelle monarchie. Son successeur, Sargon, bâtit la ville et le palais retrouvés sous le tumulus de Khorsabad. Ce fut un prince guerrier et conquérant. On a de lui une inscription d'une grande importance historique. Sauf la Médie, tous les anciens pays soumis à l'Assyrie, la Babylonie elle-même, sont retombés sous sa dépendance. Le fils de Sargon, Sennakhérib, se montre le digne héritier de son père. Il fait aussi une expédition en Syrie, expédition à laquelle on croit pouvoir rapporter le bas-relief assyrien qu'on voit sculpté près de l'embouchure de Nahr-el-Kelb, un peu au nord de Beïrouth, sur les rochers de la côte phénicienne, à côté d'une tablette de Sésostris que le temps a presque effacée. Le palais déblayé par M. Layard à Koïoundjik, le quartier royal de Ninive, fut commencé par ce prince et achevé par son fils Sardanapal. C'est un des plus beaux restes de l'architecture assyrienne. On y lit, dans une des inscriptions de Sennachérib : « J'ai agrandi tous les édifices de Ninive, ma royale cité. J'ai reconstruit ses rues anciennes, j'ai élargi les plus étroites, j'ai fait de la ville entière une cité brillante comme le soleil. » C'est dans une des salles de son palais qu'a été trouvée la précieuse collection de briques couvertes de mémorials et de documents cunéiformes, qu'on a qualifiée tout à la fois d'archives et de bibliothèque.

La fatalité qui, une fois déjà, avait frappé l'ancienne monarchie ninivite dans le temps même où une suite de règnes glorieux semblait avoir assis sa puissance sur d'inébranlables bases, cette fatalité va l'atteindre encore, et d'un coup bien autrement funeste, au moment où de nombreuses victoires ont rendu à l'empire l'éclat des anciens jours. C'est quand Sennakhérib et son fils Sardanapal se glorifient d'avoir fait de Ninive une cité resplendissante, que la grande capitale va tomber une seconde fois, ensevelie sous ses ruines, devant la nouvelle coalition des rois de Médie et de Babylone. Cet immense désastre, qui changea la face de l'Asie, n'est rapporté sur aucun monument connu : ce sont les restes à demi-consumés de la ville de Sennakhérib qui seuls nous racontent aujourd'hui la catastrophe. Et par un singulier accord, qui semblerait inexplicable si nous ne savions combien d'écrivains ont péri dans le naufrage de l'antiquité, un des plus grands événements de l'histoire n'y a pour ainsi dire pas laissé de trace. La plupart des historiens semblent avoir confondu la seconde prise de Ninive en 608 avec la chute du premier empire en 747.

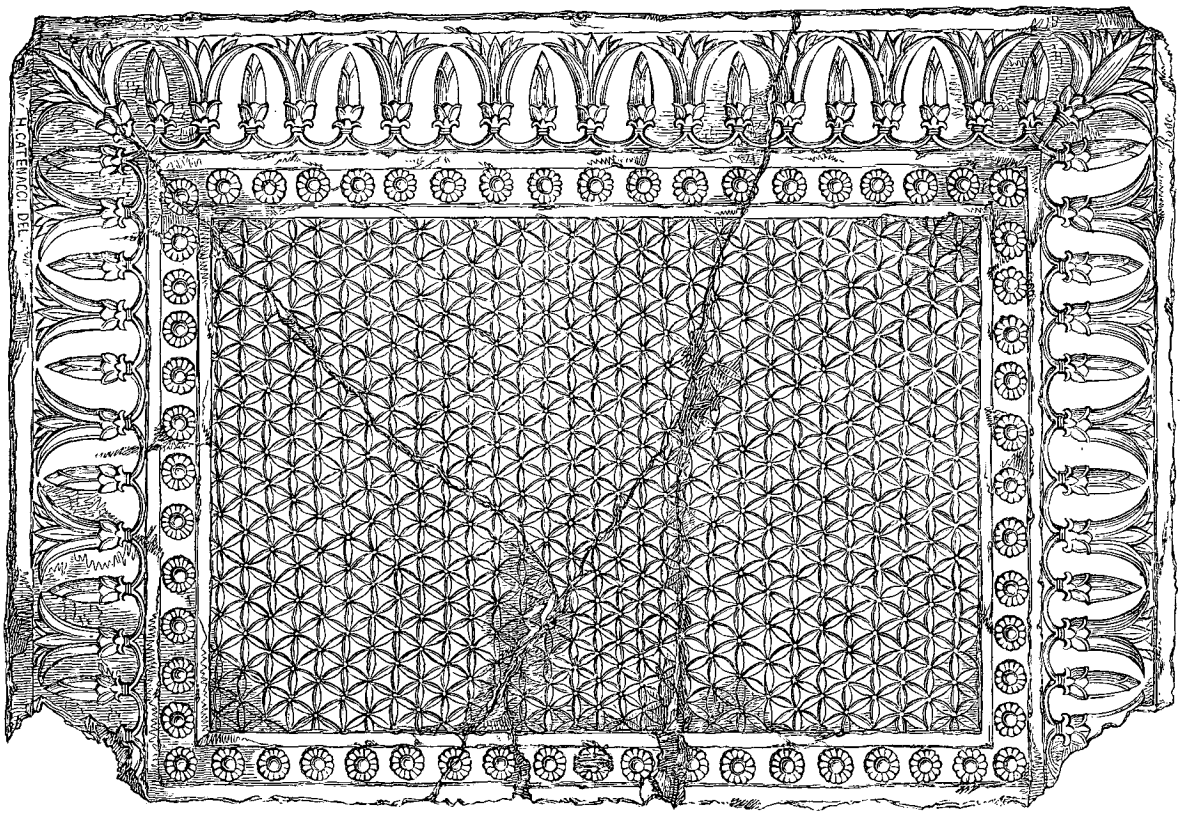
La géographie des inscriptions cunéiformes.

Nous ne pouvons terminer cet exposé des faits nouveaux que les explorations de l'Assyrie, de la Babylonie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et de la Perse ont donné à l'histoire, sans jeter un regard sur le côté géographique de ces découvertes. Ce côté est important déjà ; il doit le devenir bien plus encore. Si tous les noms géographiques que les inscriptions renferment pouvaient être identifiés et fixés à leur vraie place, nous aurions dès à présent la carte restituée de l'Asie occidentale pour les temps compris entre le dixième siècle et l'époque d'Hérodote, avec ses villes, ses rivières, ses nombreuses tribus, ses nations et ses États. Bien des noms restent maintenant inexpliqués; beaucoup cependant se reconnaissent déjà d'une manière probable, quelques-uns d'une manière tout à fait certaine. Aucune étude sérieuse, sur cette branche difficile de la géographie comparée, n'a été tentée jusqu'à présent ; le moment n'en est pas tout à fait venu. Mais à mesure que l'hésitation et le doute qui embarrassent encore la lecture d'un grand nombre de noms propres se dissiperont devant le progrès croissant de l'étude des textes, et que la critique pourra ainsi marcher d'un pas plus ferme sur un terrain mieux assis, cette face importante de la science historique s'enrichira de plus en plus, et, du même coup, les inscriptions elles-mêmes prendront un sens plus clair et une plus grande signification.

La géographie cunéiforme aura d'ailleurs, sans aucun doute, de nombreux points de contact avec une autre

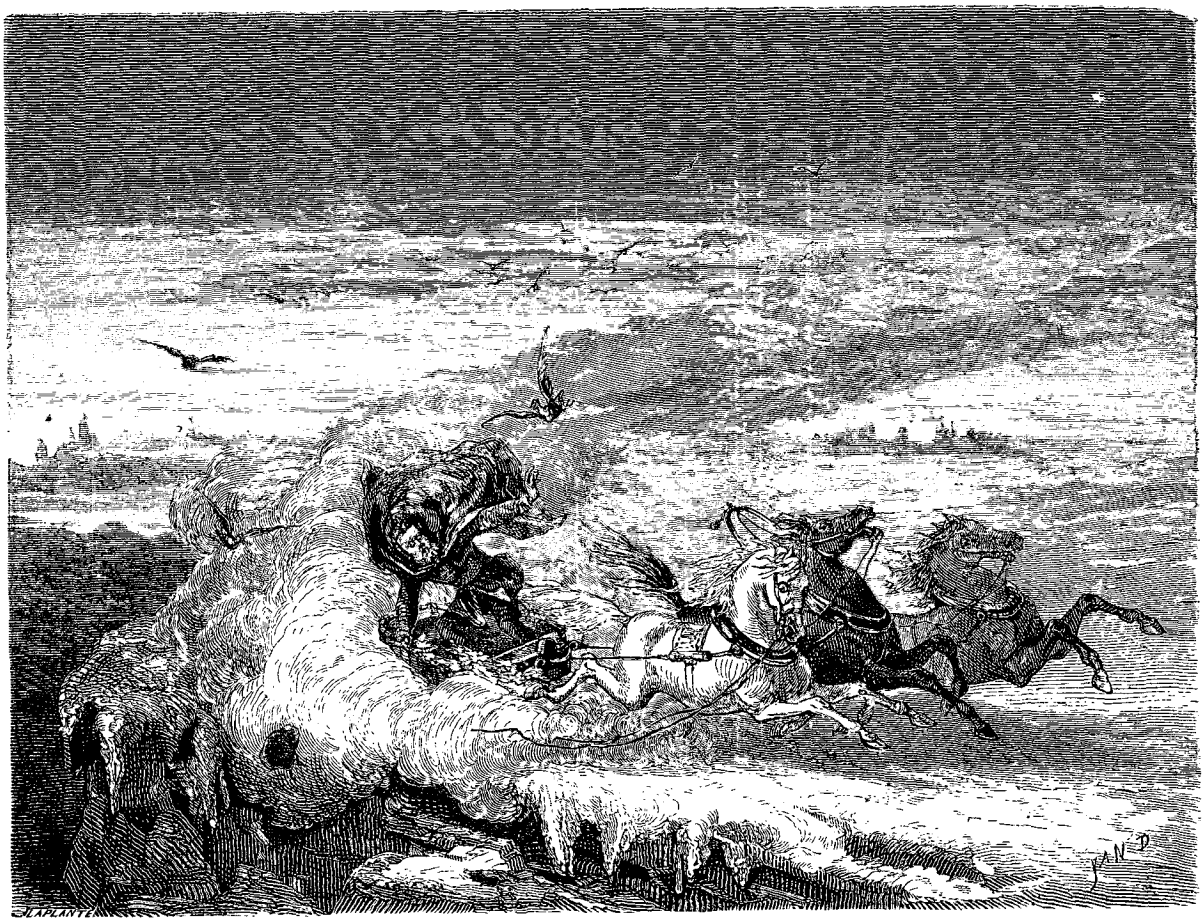


Pavage d'une porte assyrienne (musée du Louvre). — Dessin de Catenacci.

étude également en voie de progrès, mais qui est bien loin d'être fixée encore, la géographie asiatique des inscriptions égyptiennes. Avant que les monarques assyriens portassent leurs armes victorieuses dans les provinces mésopotamiennes, en Syrie et jusqu'aux rives du Nil, les pharaons guerriers de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie (du seizième au quatorzième siècle avant l'ère chrétienne), au nombre desquels est le grand Sésostris des historiens grecs, dont le véritable nom est Ramsès-Meïamoun (vers 1350 à 1400), avaient poussé leurs conquêtes au delà de l'Euphrate dans la direction du Tigre et de l'Arménie. Ces événements, qui remuèrent profondément l'ouest de l'Asie longtemps avant que les Grecs existassent en corps de nation, sont restés inconnus à nos écrivains classiques; ce sont les inscriptions de l'Assyrie et de l'Égypte qui nous les ont révélés. Il est impossible que sur les monuments élevés tour à tour par les princes conquérants des deux monarchies en commémoration de leurs lointaines expéditions, les mêmes noms de villes, de fleuves, de peuples et de pays ne se retrouvent pas fréquemment, et ces mentions parallèles, lorsque de part et d'autre la lecture en sera devenue tout à fait certaine, seront d'un grand secours pour l'éclaircissement de cette antique géographie.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le traîneau en danger. — Dessin de Yan d'Argent d'après Atkinson.

VOYAGE SUR LES FRONTIÈRES RUSSO-CHINOISES

ET

DANS LES STEPPES DE L'ASIE CENTRALE,

PAR THOMAS-WITLAM ATKINSON.

1848-1854. — TRADUCTION INÉDITE.

Avant-propos. — Comment se peuple la Sibérie, et comment on y voyage.

Le 22 février 1848 un traîneau de voyage, renfermant M. et Mme Witlam Atkinson (les voyageurs mêmes dont nous allons suivre les traces)[1], arriva au galop de l'intérieur de Moscou devant la porte de cette ville qui s'ouvre sur la route de la Sibérie. Les barrières des villes russes sont formées par deux poteaux ou grandes poutres soutenant une grosse traverse mobile. On élève celle-ci chaque fois qu'on doit laisser passer une voiture ou un cavalier, puis on la laisse retomber immédiatement. Avant d'être admis à franchir cette sorte de joug ou de potence, le couple anglais dut faire vérifier ses passeports. « Si peu de temps que prit cette formalité, dit Mme Atkinson, ce moment suffit pour évoquer dans nos souvenirs les lamentables fantômes des nombreux proscrits pour lesquels cette barrière avait été la première étape de l'exil; les uns accusés des plus grands crimes, les autres des plus minces délits, beaucoup simples victimes des caprices, de la brutalité ou des terreurs d'un maître, beaucoup aussi martyrs d'une foi héroïque.

« Pendant notre court séjour à Moscou, les familles de quelques déportés, sachant notre dessein de visiter prochainement des contrées où leurs pères, leurs maris et leurs frères gémissaient détenus depuis de longues années, avaient cherché à lier des relations avec nous. Cha-

1. Les documents où nous avons puisé les colonnes suivantes sont au nombre de trois : *Oriental and Wenstern Siberia*, par Witlam Atkinson, 1858 : *The Upper and Lowen Amour*, par le même, 1860 ; *Recollections of Tartar Steppes*, par mistress Atkinson, 1863.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cun des membres de ces familles avait quelque chose à nous communiquer. Ici c'était une femme qui s'était tenue à la porte de Moscou avec son enfant dans les bras pour recueillir le dernier regard d'un mari et d'un père ; là, de jeunes enfants, maintenant hommes faits, avaient été terrifiés par le cliquetis des chaînes en embrassant leurs parents pour la dernière fois ; ou bien c'étaient des mères qui avaient assisté avec angoisse au défilé de leurs fils entre les funestes poteaux qu'ils ne devaient jamais repasser ; ou bien enfin des sœurs qui avaient reçu les derniers adieux de ceux qui leur étaient chers, et des frères qui s'étaient pressés d'une étreinte suprême et ne devaient jamais se revoir : tous ces infortunés avaient quelque message à faire parvenir. Chaque famille ayant un fils, un père ou un frère en Sibérie (et il en est des meilleurs et des plus braves), avait voulu nous avoir pour hôtes. On n'avait pas osé leur écrire depuis longtemps. On pouvait seulement leur faire transmettre oralement des témoignages d'affection et d'intérêt, et chacun avait désiré que nous fissions de ces commissions un cas tout particulier. Ils croyaient ne nous avoir jamais assez entretenus des détails de leur infortune, détails souvent tragiques, toujours tristes au plus haut degré.

« Il y avait un mélancolique intérêt dans ces récits que tout le monde eût appréciés comme nous. Ils roulaient généralement sur les circonstances qui avaient conduit les êtres regrettés dans l'exil, et sur la difficulté de faire parvenir si loin quelques confidences d'où dépendaient souvent l'honneur, la fortune et l'avenir de plusieurs familles. Aussi je comprenais les recommandations minutieuses dont chaque confidence était l'objet, et je n'oublierai jamais notre départ et les bénédictions que tant de cœurs brisés appelèrent sur nous. »

Il fut donné à M. et Mme Atkinson, durant leurs longues pérégrinations à travers la Sibérie, de tenir la plupart des engagements pris envers ces respectables infortunes. Depuis la pente orientale de l'Oural qu'ils descendirent par la belle vallée de la Toura jusqu'aux rivages basaltiques du lac Baïkal, ils se détournèrent bien souvent de leur chemin, pour aller dans quelque hameau écarté, dans des solitudes sans nom, souvent même dans l'antre souterrain d'une mine, à la recherche d'un exilé recommandé à leurs soins, et lui transmettre subrepticement un souvenir d'affection, des nouvelles du foyer perdu.

Ainsi dans la première ville sibérienne où ils mirent le pied, à Neviansk, célèbre par ses richesses métallurgiques et par son hôtel des Monnaies dont la haute et belle tour s'incline hors de la perpendiculaire plus encore que la tour de Pise, et fait penser involontairement à ces monuments à base de sable dont parle l'Écriture, les voyageurs purent constater qu'une bonne partie de la population descend des fugitifs échappés dans le siècle dernier des solitudes de Bérézof et d'autres enfers sibériens, et qu'en dépit des terribles prescriptions impériales, le premier des Demidoffs recueillit, cacha et employa dans ses mines et dans ses usines.

Ainsi au confluent de l'Iset et du Tobol, à Yaloutorowsk, ils allèrent embrasser, au nom de sa famille, un des principaux conjurés de 1825, un Mouravieff que vingt-quatre ans d'exil, dont plusieurs passés dans les forêts marécageuses du gouvernement d'Yakoutsk, sans société aucune, sans livres et sans papier, n'avaient pu amener à modifier son esprit indomptable et les convictions pour lesquelles il souffrait, pour lesquelles son frère avait péri du dernier supplice [1].

Ainsi encore dans le voisinage de Minousink, bourgade peuplée d'exilés sur le Jénisseï, ils eurent à visiter un savant allemand, le docteur Fahlenberg, dont la mort avait été officiellement annoncée vingt ans auparavant à sa famille qu'il n'avait pu désabuser, et qui, par suite d'un raffinement de cruauté et de tortures, n'ignorait pas que depuis cette époque il ne comptait plus que pour mémoire dans le cœur de ses enfants, et que sa femme s'était remariée ! Ce n'est pas tout : cet homme, aussi distingué par son érudition que par l'élévation de son esprit, avait ouvert à Minousink une école où bientôt afflua la jeunesse des environs. Dès que le gouvernement l'apprit, il fit fermer l'école, déporta le pauvre savant à quelque distance dans le désert, et lui prescrivit même la seule occupation qui lui fût permise. « Voici, dit le malheureux en ouvrant sa fenêtre devant ses deux visiteurs anglais et en leur montrant un coin de terre planté de tabac, voici le noble travail auquel je dois consacrer les quelques années qui me restent à vivre ! »

A Irkoutsk, où M. et Mme Atkinson passèrent les deux hivers de 1850 à 1852, se trouvaient un certain nombre d'exilés russes ou polonais, qui, condamnés d'abord au travail des mines de Nertchinsk, avaient obtenu, avec le temps, *une commutation de peine* et formaient, à l'époque dont nous parlons, la meilleure et la plus agréable société du chef-lieu de la Sibérie orientale. On remarquait parmi eux deux grands seigneurs russes : les princes Troubetskoï et Wolkonskoï, avec leurs familles. La femme du premier, élevée dans sa jeunesse en Angleterre, au milieu des plus grands noms des trois royaumes, était la première femme de haut rang qui eût suivi son époux dans l'exil sibérien. Son exemple avait été contagieux. Mme Atkinson recueillit de la bouche même de cette noble femme, dont l'esprit cultivé égalait le dévouement, la relation du voyage qu'elle avait entrepris, suivie d'une seule servante, dans ces tristes contrées, et le récit plus navrant encore de sa réception et de son genre de vie aux mines de Nertchinsk, où le prince son époux travaillait comme forçat ! Quant au prince Wolkonskoï, il cultivait, chaque été, de ses propres mains une petite ferme qu'on lui avait cédée dans le voisinage de la ville, et dont sa femme, autrefois une des lionnes des salons de Pétersbourg et de Moscou, vendait elle-même les produits. Lui, toujours de manières graves et dignes, portait sans affectation des vêtements plus que

1. La mort de Serge Mouravieff est tristement célèbre : condamné à être pendu, la corde rompit avant qu'il eût cessé de vivre ; pendant qu'on en cherchait une autre, il reprit connaissance, et voyant ce qu'on préparait de nouveau, il se contenta de dire avec douceur : « Il est dur pour un homme d'avoir à mourir deux fois. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dressée par A. Vuillemin

Gravé chez Erhard, R Bonaparte 42.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

simples. Toujours aussi dans les assemblées publiques, au théâtre, à l'église, il prenait place parmi les paysans et les gens du peuple, qu'il aimait et dont il était aimé.

« Je suis un des leurs, disait-il, et je tiens à honneur d'être regardé comme tel. »

Ces détails touchent, sans doute, par plus d'un point à des questions d'un ordre étranger à ce recueil; cependant, comme traits de mœurs locales, ils y ont leur place marquée. La géographie ne peut ignorer par qui et comment se peuple et se civilise une contrée plus vaste, à elle seule, que notre Europe entière : contrée à laquelle ses inépuisables forêts, ses fleuves immenses, ses richesses minérales, son sol fertile en dépit des hivers, et enfin le voisinage de la Chine, de la Transoxiane, du Japon et de l'Amérique, réserve sans nul doute un grand avenir. Eh bien! quand sa population sera assez dense pour former une nation, on ne peut douter qu'elle n'honore les noms que nous venons de citer, — et bien d'autres encore, scellés sous la pierre du sépulcre où à la base des noires croix latines qui marquent par milliers sur le sol sibérien, les tombes des Polonais, — comme les noms de ses pères et de ses fondateurs.



Vallée de la Toura (voy. p. 338). — D'après Atkinson.

Lorsque M. Atkinson repassa la porte fatale de Moscou, sept ans s'étaient écoulés depuis son départ. Il avait sillonné de ses pérégrinations, tantôt seul, tantôt suivi de sa courageuse compagne et même d'un enfant qui leur était né dans ce voyage, la Sibérie méridionale, les montagnes de l'Altaï et la vaste dépression qui s'étend entre cette chaîne et les monts Célestes, d'une série d'itinéraires montant ensemble à plus de soixante-trois mille kilomètres (quinze mille huit cent cinquante lieues!). Le premier de tous les Européens, il a croisé la route que suivirent jadis, dans leur marche vers l'Occident, les hordes de Tchenkis et de ses fils. Le premier aussi, il a vu se dresser devant lui les masses neigeuses du Bogda-Oola et les paysages alpestres de l'Alatau. Si de ces régions inexplorées avant lui il a pu rapporter un journal de notes écrites scrupuleusement chaque jour, et un portefeuille de cinq cent soixante dessins, ce n'a été ni sans fatigues, ni sans difficultés. « J'ai souvent été éprouvé, dit-il, par le froid et par la chaleur, par la soif et par la faim; souvent encore je me suis trouvé dans les situations les plus critiques, au milieu des tribus de l'Asie centrale et surtout parmi les *outlaws* échappés des établissements pénitentiaires de la Chine, caractères désespérés, qui comptent la vie de l'homme pour peu de chose. Enfin, en bien des occasions, je me suis vu en face d'une inévitable mort le long de précipices insondables, dont je n'étais pas séparé par l'épaisseur d'un cheveu.

« Dans ce milieu où tout est sauvage, la nature, les hommes et les animaux, les parties de plaisir mêmes ne sont pas sans danger. Laissez-moi citer un exemple.

« C'était à Kopal, aux pieds de l'Alatau. Par une belle et froide matinée mon hôte me proposa une promenade en traîneau sur la neige durcie et aplanie par la gelée. Le traîneau, semblable à ceux dont se servent les paysans en Sibérie, est une simple caisse en osier de la forme d'une corbeille, fixée plus ou moins solidement sur un cadre de bois. Au fond de la corbeille, un banc recouvert de fourrures peut recevoir deux personnes un peu serrées; une planche posée sur la partie antérieure sert de siége au cocher.

« Mon hôte, officier d'artillerie, avait changé ses vieux chevaux russes contre de magnifiques étalons kirghis. Trois de ces animaux, aussi peu que possible habitués au joug, furent attelés; le traîneau fut amené devant la porte de notre habitation ouvrant sur une plaine de plus de trente milles d'étendue, mais bordée d'un côté, à moins de cinq cents mètres de distance, par un ravin d'une effrayante profondeur.

« J'avais à peine eu le temps d'entrer dans le traîneau que les chevaux, faisant un écart, partirent au galop; le cocher, lancé hors de son siége, alla tomber dans la neige en laissant échapper les rênes, et le sauvage attelage m'emporta droit vers le ravin.... Je compris de suite ma position : chercher à sauter hors du traîneau, c'était me vouer à une mort certaine, et j'acceptai comme moins dangereuses les chances que me gardait le hasard. Du reste, au train dont allaient les chevaux l'issue ne pouvait se faire attendre; nous approchions d'un point du ravin où il a plus de soixante pieds de profondeur.

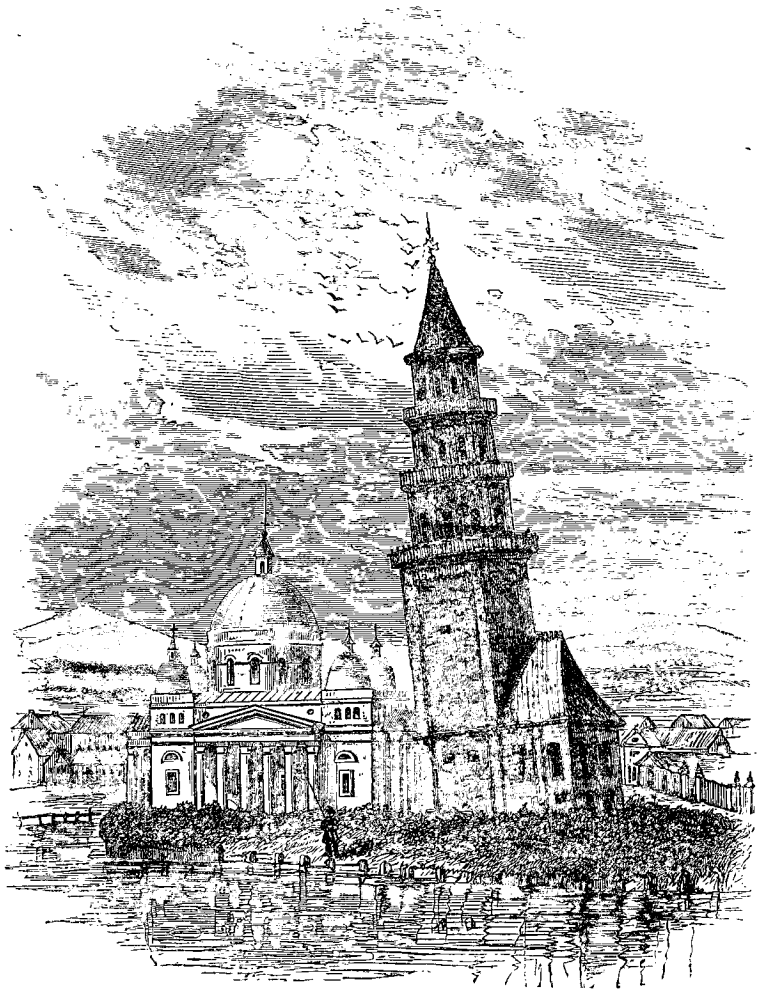
« Déjà nous en étions assez proches pour en apercevoir le bord opposé, noir et à pic. Nous n'en étions pas à quinze mètres, quand tout à coup les chevaux tournèrent court et avec tant d'impétuosité qu'ils lancèrent le traî-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

neau et son contenu droit sur le bord du précipice. Mais avant que je pusse calculer le danger, les sauvages animaux m'emportaient dans une direction opposée, entraînant mon léger véhicule deçà delà sur les aspérités du sol comme la queue d'un cerf-volant.

« Parmi les périls d'une autre nature semés sur les routes de la Sibérie, je signalerai les superstitions brutales des vieux paysans, premiers colons de ce pays. Dans une cabane où nous vînmes un soir demander l'hospitalité pour la nuit, deux voyageurs avaient été peu auparavant égorgés à coups de hache pendant leur sommeil par le propriétaire de cette demeure écartée, poussé irrésistiblement à ce crime par la simple vue d'un repas de viandes froides pris par ses hôtes dans la nuit du vendredi au samedi. Sa conscience n'avait pu tolérer un tel scandale sous son toit, et la mort seule des coupables lui avait paru capable de l'expier. »

Mais laissons les terres russes, où d'autres voyageurs nous ont déjà conduits, où d'autres nous ramèneront prochainement. C'est au sud des limites qui les séparent des possessions chinoises que nous devons suivre M. Atkinson.



Tour penchée de Neviansk (p. 338). — D'après Atkinson.

I

Le pays des Kalkas. — Ancienne Mongolie.

Je venais de parcourir l'Altaï. La vallée du Bia, où s'étale l'Altin-Kool, — le lac d'Or, — m'avait offert des paysages qui ne cèdent en rien aux plus beaux des Alpes suisses et italiques. La vallée de la Katounia, non moins belle, m'avait conduit jusqu'au sommet du Biélouka. De ce point culminant du massif altaïque, je descendis vers le sud, résolu à aller chercher dans le Gobi des scènes qui n'avaient jamais été considérées par un œil européen et reproduites par un pinceau. Là, je savais que ma carabine serait nécessaire à autre chose qu'à conquérir mon dîner. Là le courage et le sang-froid du voyageur sont mis à l'épreuve par des gens inaccessibles à la crainte et à la fatigue. Il faut avoir la main ferme, l'œil prompt et l'habitude des armes, si l'on veut se garantir de tout acte de violence. Le pillage est le droit commun du désert, et, ce qui est pis, le voyageur qui succombe, s'il n'est pas mis à mort, est destiné à subir une captivité certaine.

Mon escorte se composait de trois Cosaques, braves et honnêtes compagnons qui eussent affronté tous les dangers. Puissent-ils vivre longtemps et heureux sur le coin de terre qu'ils habitent au pied du *Kourtchoum !* Je leur adjoignis sept Kalmoucks, forts et robustes chasseurs, habitués à la pénible vie des montagnes. J'avais une provision suffisante de poudre et de plomb, ainsi qu'une collection de huit carabines. Mes Kalmoucks avaient les cheveux coupés ras à l'exception d'une touffe sur le sommet de la tête, réunie en une longue tresse qui leur pendait sur le dos et leur communiquait un extérieur tout à fait chinois. De fait, ils pouvaient être considérés comme des sujets chinois. Malheureusement pour eux, la Russie les contraint aussi à lui payer une taxe.

Le chef de ma petite troupe de Kalmoucks se nommait Tchuck-a-boï. C'était un fort et puissant individu, d'une belle et mâle contenance ; au front massif et aux grands yeux noirs. Il était vêtu d'un manteau de peau de cheval serré autour de la taille à l'aide d'une large écharpe rouge. Quand le temps était chaud il ôtait ses bras des manches de son manteau qu'il attachait alors à la ceinture. Ce vêtement lui retombait autour du corps en plis magnifiques qui donnaient tout son relief à son port plein de fierté, à ses mouvements pittoresques, et imprimait un grand effet à sa figure herculéenne. Il était né pour être chef ; son excellente nature en faisait de plus un compagnon de route très-agréable. Il m'accompagna durant un grand nombre de mes jours de peine et de fatigue, supportant la faim et la soif sans laisser échapper un murmure.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nos explorations commencèrent au delà de la rivière Narym, à l'endroit où les monts Kourt-choums devraient se réunir au grand Altaï. Mais on ne trouve cette dernière chaîne de montagnes que sur nos cartes; dans la nature, elle n'existe pas. De nombreuses ramifications courent de l'Altaï à travers le désert d'Oulan-koum : c'est dans cette direction que nous portâmes nos pas; nous fîmes l'ascension d'âpres rochers et traversâmes nombre de pittoresques vallées, dans notre course à l'est vers l'Oubsa-noor. J'avais deux objets en vue dans ce voyage : visiter les monts Tangnous que j'avais aperçus du sommet du Biélouka et le grand lac qui reçoit tant de cours d'eau sans avoir aucune issue. Il existe dans la chaîne du Tangnou un grand nombre de cimes qui dépassent le niveau des neiges éternelles : quelques-unes ont jusqu'à onze mille pieds de haut. Nous faisions route à l'est et dûmes croiser les sources de plusieurs courants qui descendent de ces sommités vers l'Oubsa. Il me serait impossible d'en fournir les noms. Personne de mon escorte n'avait pénétré auparavant dans cette région et nous n'avons rencontré aucun indigène pour nous en informer. Dans le haut pays le gibier était en abondance; il n'était pas rare de voir rôtir au feu de notre camp et servir à nos repas de grasses venaisons. En quelques endroits, on trouvait les pieux dépouillés qui avaient servi aux *yourtes* coniques des Kalkas dont ils indiquaient les stations de chasse. Après avoir marché douze jours pendant lesquels nous campâmes sur les bords de divers torrents descendant uniformément de la chaîne du Tangnou, nous arrivâmes à un cours d'eau large et rapide venant du nord-est.

Il nous était impossible de le traverser à la hauteur où nous l'abordâmes; il nous fallut remonter vers sa source. Notre marche le long de cette rivière nous mena très-haut dans les sauvages montagnes du Tangnou.

Ayant réussi, non sans difficulté, à faire l'ascension de l'un des sommets qui s'élevaient jusque dans la région des neiges, je me trouvai en face d'une perspective aussi étendue que splendide. Immédiatement au-dessous de moi gisait l'Oubsa-noor; dans le lointain, du côté du sud-ouest, on apercevait le désert d'Oulan-koum et l'Aral-noor; au sud, le Tchagan-Tala et les hauteurs qui s'échelonnent vers le Gobi; au sud-est, on parvenait à distinguer les crêtes des monts Kanghais dont plusieurs disparaissaient sous la neige. C'était un coup d'œil lointain jeté sur l'Asie centrale, sur un pays que nul Européen n'avait encore entrevu. Une obscure et brumeuse ébauche du Bogda-Oola se dessinait au delà de la terre de Gobi et du vaste désert qui s'étendait au loin à perte de vue.

La plus grande partie de cette contrée est extrêmement abrupte et sauvage. On ne trouve d'arbres que dans les ravins et les vallées profondes. La plupart de ces montagnes sont dénuées d'arbrisseaux, même sur leurs versants méridionaux. Cependant les anfractuosités des rochers sont garnis d'un épais tapis d'herbe courte parmi laquelle on rencontre une grande variété de fleurs. Trois sortes d'iris y étaient en floraison : l'une d'un pourpre foncé sur fond blanc, une autre également blanche mais teintée d'un brun très-riche, enfin une troisième d'un beau jaune. De larges couches d'œillets *primula* croissaient partout. Des *dianthus* d'un rouge gris et d'un jaune pâle étaient épars sur les flancs des rochers; ils exhalaient une odeur délicieuse.

Nous continuâmes notre voyage presque droit à l'est, et, onze jours après, nous traversions les hauts affluents de la rivière Tess. Puis, en suivant la chaîne des montagnes dans la direction du sud, nous arrivâmes aux sources de la Selenga et du Djabakan où nos guides s'attendaient à rencontrer des Kalkas. Les Kalmoucks avaient souvent trouvé de ces tribus sur la steppe Tchou, et espéraient que nous en serions traités avec hospitalité; dans tous les cas, nos armes devaient nous concilier leur respect.

Dans le cours de cette excursion, un grand nombre de rivières descendant des montagnes virent allumer nos feux de campement sur leurs bords. Elles nous fournissaient ordinairement de poisson dû à l'adresse avec laquelle les Kalmoucks savent se servir de leur couteau.

L'hameçon et la ligne sont des moyens trop lents pour ces gens-là; afin d'y suppléer, trois ou quatre hommes entrent dans l'eau et chassent le poisson devant eux, tandis que d'autres Kalmoucks l'attendent sur la rive où ils le percent à coups de couteau. Ils étaient rarement plus d'une demi-heure à nous en procurer de quoi dîner abondamment.

Après avoir traversé la rivière Tess, nous suivîmes le pied des montagnes, souvent à travers des plaines de sable; il nous arrivait fréquemment d'être obligés de monter plus haut sur leurs versants afin d'obtenir de l'herbe pour nos chevaux et du gibier pour nous-mêmes.

Au bout de huit jours, nous atteignîmes le San-ghindalai, beau lac de quinze verstes de longueur et d'une largeur variant de quatre à six. Il fallut y camper deux jours afin de laisser reposer nos chevaux et de me donner le temps d'esquisser les sites d'alentour, consacrés par les légendes kalmoukes. Nous étions près des sources de la Sélenga sans avoir pu rencontrer encore un seul Kalkas.

Ayant rempli l'objet de ma visite au lac, nous le quittâmes par une matinée pluvieuse et tournâmes à l'ouest dans le but d'atteindre la rivière Tess à peu près à mi-chemin de sa source et de l'Oubsa-noor. Les Kalmoucks commençaient à craindre de ne rencontrer personne. A tout événement, nous devions traverser une route fréquentée par les caravanes, et nous pouvions espérer y rencontrer quelque tribu nomade.

On avait eu plusieurs jours d'une pluie battante qui avait rendu la marche très-désagréable et le pays fort peu intéressant. Les monts Tangnous étaient cachés derrière un brouillard épais; nous étions forcés de coucher sur le sol détrempé; nos housses nous servaient à la fois de lit et d'abri. Il se trouvait bien quelques broussailles çà et là dans les ravins, dont nous faisions du feu afin de cuire notre repas et préparer le thé; néanmoins, malgré nos fatigues, pas un homme de notre petite troupe ne se plaignit de son sort.

A une heure avancée de l'après-midi du sixième jour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

après notre départ du San-ghin-dalai, nous descendions une vallée étroite tapissée d'un riche gazon que nos chevaux flairaient avec délices. Plusieurs chameaux étaient à paître à peu de distance, et derrière eux, à une assez grande distance, on entrevoyait des *yourtes*, spectacle fort agréable pour tout notre monde. Dans le lointain, on découvrait aussi des chevaux pâturant dans des vallons herbeux au delà des *yourtes*, de même qu'un gros troupeau de moutons dans le voisinage des chevaux. Cette vue nous fit hâter le pas de nos montures vers l'*aoul* des Kalkas. A notre approche, deux hommes montèrent à cheval et vinrent à notre rencontre, ce qui indiquait de leur part une mission pacifique. Quand notre escorte les eut rejoints, une conversation animée s'engagea entre eux et Tchuck-a-boi, après quoi l'un retourna vers ses gens tandis que l'autre restait pour nous accompagner. Un moment plus tard, nous vîmes trois autres Kalkas venant au-devant de nous; ils avaient l'ordre de nous guider vers l'*aoul*. A notre arrivée, un homme âgé prit les rênes de mon cheval et m'offrit la main pour m'aider à descendre, puis il me conduisit à son habitation où se trouvaient deux femmes et quatre enfants.

C'était Arabdan, le chef de l'*aoul*, qui me recevait et se disposait à exercer l'hospitalité en ma faveur en me présentant une tasse de thé puisée dans une large bouilloire en fer. Le thé était mélangé avec du lait, du beurre, du sel et de la farine, ce qui lui donnait l'apparence d'une soupe épaisse mais non désagréable. Les Cosaques et les Kalmoucks furent admis à partager ce breuvage. Pendant que j'en buvais ma part, je pus examiner notre hôte. C'était un homme grand et mince, âgé de quelque chose comme cinquante ou soixante ans, d'une physionomie brune, les os des joues saillants, les yeux noirs, le nez proéminent et la barbe chétive. Il était vêtu d'un long kalat de soie d'un bleu tirant sur le noir, boutonné sur la poitrine. Autour de sa taille, était attachée, à l'aide d'une boucle d'argent, une ceinture à laquelle pendaient un couteau, un caillou et un morceau d'acier destiné à servir de briquet. Son chapeau avait la forme d'un casque; il était de soie noire, orné de velours noir et pourvu de deux larges rubans rouges pendant sur le dos de leur propriétaire. Une paire de bottes à hauts talons, de couleur garance, complétaient le costume du chef. L'une des femmes portait un kalat de soie rouge et verte, l'autre une robe de velours noir; toutes les deux avaient aussi autour de la taille une large ceinture rouge. Leurs chapeaux étaient semblables. Elles avaient les cheveux tressés et flottant sur les épaules en une multitude de petites tresses dont quelques-unes étaient ornées de grains de corail; bijoux très-appréciés par les beautés mongoles. Elles portaient des bottines très-courtes, à très-hauts talons et en cuir rouge qui les empêchaient de marcher à l'aise et avec agrément. Quant aux enfants, ils n'étaient point surchargés d'habits, mais pour suppléer au manque de ceux-ci, ils avaient été se rouler sur le bord d'une mare fangeuse qui les avait enduits d'une couche d'ocre rougeâtre contrastant avec leur chevelure d'un noir de jais.

Les *yourtes* de ces populations sont construites comme celles des Kirghis et couvertes de *feutre*. Mais les arrangements intérieurs diffèrent. Du côté opposé à l'entrée est placée une petite table basse sur laquelle reposent des idoles de cuivre et plusieurs petits vases en métal. Dans quelques-uns sont des grains de millet; en d'autres du lait, du beurre et du *koumis* ou lait de jument fermenté. Le côté gauche de la table-autel est occupé par des boîtes qui contiennent des valeurs; près d'elles sont déposés l'outre au *koumis* et d'autres ustensiles domestiques. Du côté opposé se trouvent plusieurs piles de *voilock* ou tapis de feutre sur lesquels repose la famille.

Un mouton avait été tué aussitôt après notre arrivée; il était déjà en train de bouillir dans la chaudière de fer de la *yourte* voisine. Le mouton paraissait être l'objet de l'attraction générale parmi le personnel de l'*aoul*. Il était évident que tout le monde était absorbé dans les préparatifs de la fête. On invita les Cosaques à faire rôtir une partie du mouton à mon intention, en les engageant aussi à en conserver une portion pour notre déjeuner du lendemain. Le souper n'eut pas lieu dans la *yourte* du chef; mais hommes, femmes et enfants se réunirent dans une demeure adjacente afin de manger le mouton gras. Tchuck-a-boi avait expliqué à notre hôte que je voulais traverser la plaine jusqu'à la rivière Tess, et l'avait prié de nous fournir des chevaux frais. Le vieillard y consentit, promettant que deux hommes et les chevaux seraient prêts à l'aube et nous transporteraient à un *aoul* peu éloigné de notre chemin, et le seul que nous rencontrerions avant d'arriver à l'Oubsa-noor; il était même douteux qu'on y trouvât des Kalkas.

Une nuit tranquille passée dans la *yourte* du chef et un déjeuner à la pointe du jour nous préparèrent à une longue traite. Le soleil se leva éclatant sur les monts Kanghais, projetant des ombres allongées sur les collines inférieures, et jusque dans la plaine. Fidèle à sa promesse, Arabdan avait fait disposer quatre hommes et seize chevaux pour notre service. Quelle était la distance à parcourir? Personne ne pouvait le dire. Mais il semblait hors de doute que nous avions une longue course à faire. En prenant congé de mon hôte, je lui offris un fort couteau de chasse de la maison Rodgers. Il en fut enchanté, et prescrivit à ses gens de me conduire sain et sauf à l'*aoul* de son voisin.

Notre route était au nord-ouest, à travers une plaine onduleuse, couverte d'un gazon inégal qui fournit à nos chevaux une nourriture abondante. En chemin les Kalkas découvrirent une voie conduisant à la ville d'Ouliassotai, à laquelle ils prétendirent qu'on pouvait aller en moins de vingt-quatre heures. Il y a dans cette ville un corps de troupes considérable, sous les ordres d'un commandant chinois. Cette circonstance n'était pas de nature à exciter en moi le désir d'en approcher de trop près. Du reste, mes guides kalkas étaient du même avis.

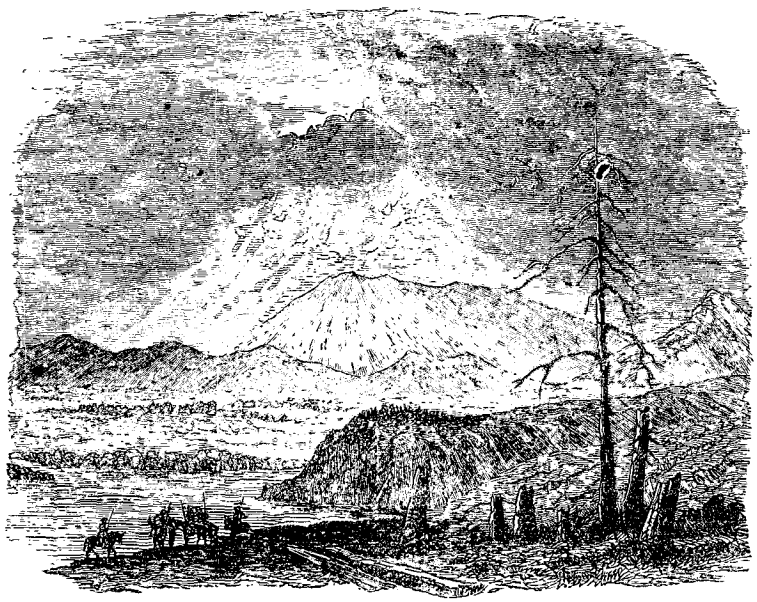
Durant la matinée, les monts Tangnous étaient restés enveloppés de nuages; mais quand le soleil monta, les vapeurs du ciel se dissipèrent, ce qui me permit de jouir d'un magnifique coup d'œil. Vus à travers la steppe, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette distance, les nombreux pics de la chaîne étaient beaux à contempler; leurs cimes blanchies par la neige tranchaient sur l'azur profond et les faisaient ressembler à des aiguilles d'argent congelées.

Pendant plusieurs jours nous marchâmes au sud de ces montagnes, les laissant à notre gauche. Le cinquième jour, pendant que le soleil descendait derrière leurs sommets, des flots d'une lumière fauve se répandirent dans le ciel. Bientôt cette nuance fit place à une autre, orangée, teintée de brun; des nuages cramoisis s'étendirent sur les crêtes des montagnes, tandis que des masses de rayons floconneux gisaient épars sur un paysage argenté. C'était une scène rare pour mes yeux, mais fort commune dans cette contrée où aucun peintre n'a encore contemplé ces merveilleux effets, ni admiré leur charme.

J'en esquissai une ébauche, puis je suivis les traces de mes compagnons, l'esprit profondément absorbé dans la contemplation du tableau déployé devant moi. Au sud quelques collines basses, d'un aspect sablonneux, couraient à l'est et à l'ouest; au delà était une plaine immense, sans bornes, où toutes les armées de l'Europe eussent pu être rangées et ne sembler qu'un point au milieu de ce vaste désert; — le même que Tchinkis-Khan a fait traverser à ses hordes sauvages il y a plus de six cents ans. A mon exemple, sans doute, elles ont contemplé le soleil descendant derrière les montagnes, sur la route de l'Occident, et, de plus, souhaité d'assouvir au delà de leurs instincts de sang et de pillage.



Le San-ghin-dalai (lac et montagnes sacrés). — D'après Atkinson.

Il est probable que les nombreux *tumuli* dispersés au loin dans ces plaines interminables renferment les reliques des peuples qu'elles ont exterminés. La nature a marqué là les traces du conquérant depuis le lieu où il naquit sur l'Onon jusqu'à ceux qui furent les théâtres de ses dévastations terribles lors de sa course vers l'Occident. Je n'avais aucun moyen d'ouvrir quelqu'une de ces tombes éparses le long de ma route : ce fut pour moi l'objet d'un grand regret.

Cependant la nuit avançait rapidement. Pendant que je dessinais en pensant à Tchinkis-Khan, les Cosaques avaient renoncé à l'espoir de trouver l'*aoul*, dont rien n'annonçait la présence dans le voisinage. Quand je les rejoignis, ils étaient campés aux bords d'un ruisseau et occupés à préparer le repas du soir; le mien m'attendait sur le gazon. La faim donna du prix à la venaison et au thé dont il se composait. A peine avions-nous fini de manger que le jour tomba et que la nuit enveloppa la steppe. En quelques minutes je fus endormi.

Nous quittâmes le matin notre campement pour continuer notre voyage à la recherche des Kalkas; nous marchions sur un sol nu, presque dénué de végétation, tantôt sablonneux, tantôt obstrué d'une sorte de gravier qui fatiguait les chevaux. Les heures succédaient aux heures; enfin, vers deux heures de l'après-midi, à notre grande joie, apparurent des chameaux et des chevaux épars au milieu d'une vallée très-proche. Ils guidèrent nos pas, et bientôt nous fûmes en vue de leur *aoul*. Deux hommes vinrent à nous, afin de nous conduire à la demeure du chef. Après nous avoir salués poliment, ils se placèrent de chaque côté de mon cheval, dans le but de m'escorter vers les *yourtes* situées sur un cours d'eau qui se perdait dans un petit lac à quelque distance. On se dirigea vers une tente de meilleure apparence que les autres et appartenant au chef qui y attendait notre arrivée. Il prit la bride de mon cheval, me donna la main pour descendre et m'introduisit dans sa demeure. Un tapis y était étendu sur le sol; il fallut m'y asseoir pour accepter la tasse de thé obligatoire de l'hospitalité mongole. Refuser eût été impoli. Je me trouvais installé au foyer du célèbre Kalkas Darma Tsyren.

Le chef s'assit en face de moi, et les deux jeunes gens qui m'avaient accompagné se placèrent auprès de lui. C'étaient ses deux fils. Derrière eux étaient également assis dix à douze autres Kalkas, prêtant à chacun de mes mouvements une attention minutieuse. J'étais indubitablement le premier Européen qu'ils eussent jamais vu, et mon large chapeau de feutre, ma jaquette de chasse et mes bottes longues figureront, sans nul doute, pendant bien des générations, dans les récits de leurs pâtres et dans les chants de leurs trouvères.

En ce moment, plusieurs femmes firent leur apparition, et à leur tête la femme du chef. Elle s'assit auprès de lui; sa fille vint bientôt la rejoindre, les autres se placèrent où elles purent. Mais toutes avaient les yeux fixés sur moi. Il eût été sans doute bien amusant de comprendre leurs remarques, car leur conversation était fort animée.

On en était là quand un Cosaque apporta mon *somervar*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le désert, en Montgolie (p. 350). — Dessin de Guiaud d'après Atkinson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tous les assistants furent profondément étonnés d'en voir sortir de la vapeur sans qu'il y eût du feu dessous. L'un d'entre eux posa la main dessus et en retira ses doigts brûlés, au grand amusement des autres. On apporta aussi dans un brillant plat d'étain mon dîner, consistant en venaison grillée. Le plat, le couteau et la fourchette excitèrent une curiosité générale. Ces objets étaient tout à fait nouveaux pour ces populations. Ils me regardaient tous manger; rien ne put les décider à quitter la place avant que le dernier plat fût emporté.

Darma Tsyren avait ordonné de tuer un mouton en mon honneur; il y avait déjà quelque temps que la dépouille de l'animal était en train de cuire, lorsqu'on vint annoncer que le régal était prêt. Je fus enfin laissé à moi-même. Tout l'*aoul*, hommes, femmes et enfants, prit joyeusement part à la fête. C'était mon tour d'être spectateur. Mais je ne veux pas exciter par une description le dégoût de mes lecteurs.

Le repas terminé, je mandai Tchuck-a-boi dans la *yourte* et le chargeai de demander des chevaux et des guides à notre hôte pour le voyage du lendemain. Le sultan les donna volontiers, et, suivant son expression, ils furent prêts dès l'aurore.

II

Plaines de la Mongolie. — La steppe et ses habitants.

De l'*aoul* de Darma, il nous fallut faire route droit au nord, à travers les ondulations gazonneuses du sol, qui devinrent bientôt des collines séparées par de larges vallées courant à l'est et à l'ouest. C'était un pays tout à fait propre à la course. Aussi les Kalkas semblaient-ils disposés à essayer la vigueur de leurs montures à la chasse des antilopes que nous rencontrions en troupes considérables, mais se tenant toujours à distance et sans que nous pussions jamais les avoir à portée de nos carabines. Vers midi, nous venions de commencer l'ascension d'une colline assez élevée, quand le désert d'Oulan-koum apparut à nos regards, s'étendant à l'ouest aussi loin que nos yeux pouvaient porter; çà et là un grand nombre de lacs peu étendus miroitaient au soleil. Je me figurais en même temps apercevoir l'Ilka-Aral-noor briller dans une perspective lointaine. Quand je me trouvai plus haut, je pus mesurer que ce n'était là qu'un effet de lumière à l'horizon. En approchant du sommet de la colline, nous nous trouvâmes en présence d'une scène charmante : elle s'étendait sur toute la contrée que nous venions de traverser, ainsi que sur la chaîne de montagnes situées au sud-est. Une brume bleue et empourprée couvrait le paysage entier, laissant à chaque objet sa forme poétisée par l'éloignement. Après avoir fixé quelques instants mes regards vers cette portion du tableau, je fis tourner bride à mon cheval et m'acheminai vers le sommet de la colline : l'Oubsa-noor était devant moi avec la rivière Tess, coulant à mes pieds dans la vallée. Les monts Tangnous étaient visibles, dans toute leur longueur, tandis que des steppes immenses fuyaient du côté de l'ouest, au fond duquel la terre et le ciel se confondaient dans une teinte nuageuse. Je m'empressai d'esquisser ce paysage si extraordinaire avec ses lacs, ses montagnes et ses plaines onduleuses. Ces dernières ont un caractère différent de tout ce qu'on trouve en Europe en ce genre : elles ont dû offrir un grand spectacle quand les hordes innombrables de Tchinkis et de ses fils les traversèrent en armes. A cette heure, ce n'était plus qu'une solitude, sans un être vivant ni une demeure humaine.

La colline sur laquelle j'étais debout était de granit d'un rouge sombre, à arêtes inégales et brisées. D'épaisses veines de quartz rose traversaient les rochers, courant en lignes parallèles sur une étendue de deux milles; une immense caverne, ayant pour portique des montants de cette même roche à demi transparente et d'une belle couleur rosée, s'ouvrait derrière moi et formait comme un cadre merveilleux au paysage qui se déroulait sous mes yeux (voy. p. 352). Ayant terminé mon esquisse, nous continuâmes d'avancer le long de la crête de la montagne, puis une vallée étroite nous conduisit sur les bords de la Tess. Il nous fallut deux heures pour l'atteindre, à un endroit où elle a l'aspect d'un torrent large et rapide, courant parmi des rochers élevés, avec des arbres et des broussailles dans chaque crevasse. Un peu avant la tombée du jour nous campâmes dans une petite vallée herbeuse, non loin de la rivière. Un Cosaque, Tchek-a-boi et un Kalmouck que j'avais envoyés à la chasse, revinrent à la nuit close avec un magnifique daim tué par le Kalmouck. Notre feu venait d'être allumé, et entouré de pieux destinés à griller la venaison; mais je m'endormis, sans attendre même que le repas fût préparé.

La nuit était belle, le ciel couvert d'étoiles scintillantes, et pas un son n'interrompait le petillement de notre feu. On s'était arrangé avec les chevaux de manière à ce qu'ils ne pussent s'écarter bien loin. La plupart d'entre nous dormaient, quand un hurlement soudain retentit à quelque distance. Les Cosaques et les Kalkas furent sur pied en un instant. C'était une bande de loups qui suivaient nos traces : un hurlement, répété de temps à autre dans le lointain, pouvait servir à mesurer l'espace qui nous séparait d'eux. Les hommes s'élancèrent autour de moi, afin de rassembler les chevaux; puis on les mit en sûreté entre nous et les eaux du lac. Nous possédions sept carabines et mon fusil à deux coups que je chargeai à balle, à l'intention de ces rôdeurs voraces, pour le cas où ils s'aventureraient jusque sous notre feu, ce que les Kalkas estimaient certain, attendu que les loups font très-fréquemment de grands ravages parmi leurs bestiaux. Notre foyer était presque éteint; mais on pensa qu'il valait mieux laisser avancer très-près les maraudeurs dans l'obscurité, avant de montrer de la lumière, afin d'être à portée de les voir, et à un signal donné, de leur envoyer une décharge. Nous les entendîmes de nouveau plus près de nous; évidemment ils flairaient leur gibier; tout le monde se coucha par terre pour surveiller leur venue. L'instant d'après, on pouvait entendre leur course furieuse retentissant sur le sol de la steppe. En quelques minutes, la bande arriva et poussa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un hurlement farouche. Alors nos gens jetèrent un peu de broussailles sur les braises du foyer, qui, s'enflammant aussitôt, lancèrent devant nous un jet rouge sur les oreilles et le poil hérissé de nos ennemis dont les yeux flamboyaient. Alors aussi, je donnai le signal de tirer, et notre décharge eut un effet terrible. Le hurlement qui suivit témoigna que nos balles avaient porté. Nos armes furent rechargées avec autant de célérité que possible. Les Kalkas nous avaient prévenus que les loups reviendraient. On les entendait gronder; plusieurs, grièvement blessés, hurlaient encore, mais trop loin pour que nous pussions risquer une nouvelle décharge. On éteignit le feu et chacun resta tranquille.

Mais les loups ne nous laissèrent pas longtemps ignorer leurs intentions. Bientôt une grande agitation se manifesta parmi les chevaux; nous découvrîmes que la bande s'était divisée et qu'elle dirigeait sur nos bêtes une double attaque, entre nous et le bord de l'eau. Les Kalkas et les Kalmoucks coururent aux chevaux en poussant les hauts cris, ce qui engagea les loups à reculer. Il devenait nécessaire de veiller sur les chevaux de trois côtés à la fois, car nous entendions nos féroces ennemis tout près de nous, et nos gens me prédisaient qu'ils allaient faire irruption, que les chevaux briseraient leurs liens, et que les loups pourraient alors les poursuivre à travers la steppe; si cet accident arrivait, le matin nous trouverait sans chevaux; ceux qui n'auraient pas succombé seraient dispersés au loin. Un Cosaque et un Kalmouck allèrent donc garder les approches de nos flancs, tandis que je veillais moi-même sur le front de notre camp. On ralluma du feu, que les Kalkas maintinrent toujours flambant, en y jetant des broussailles, ce qui nous permettait de voir nos sauvages agresseurs. Je pouvais distinguer leurs prunelles éclatantes se rapprochant de plus en plus de nous; bientôt j'aperçus leurs ombres grisâtres se poussant l'une sur l'autre. En ce moment, plusieurs carabines retentirent à ma droite, et le sillon de lumière que leur explosion traça dans la nuit me permit de viser un loup que j'avais en flanc. J'envoyai mon second coup dans la bande, et plus d'un ennemi sans doute fut atteint, car un concert de hurlements s'éleva dans cette direction. Puis un silence absolu succéda à la fusillade, et l'on n'entendit plus que le hennissement des chevaux. Les Kalkas et les Kalmoucks m'assurèrent toutefois que les loups tenteraient une attaque nouvelle, et insistèrent pour que chacun continuât de veiller à son poste.

Pour surcroît de difficulté, nous n'avions plus que très-peu de broussailles, et il n'y en avait pas dans le voisinage, aussi n'était-ce qu'au moyen d'une surveillance de plus en plus vigilante que nous pouvions sauver nos chevaux. La nuit devenait épaisse; on n'apercevait rien, même à une très-courte distance, sinon du côté du lac, où l'on pouvait percevoir obscurément les objets sur l'eau, à travers une faible lueur. Nos regards avides et perçants scrutaient les alentours dans toutes les directions; nulle part on ne pouvait voir ni entendre quoi que ce fût ayant apparence de loup.

Les Kalkas prétendaient que ces animaux attendaient que tout le monde reposât avant de tenter un effort contre les chevaux. Un certain laps de temps passa sans qu'ils fissent le moindre mouvement; puis deux ou trois chevaux devinrent inquiets, et se mirent à tirer sur leurs liens et à hennir. Les nuages avaient disparu, les étoiles brillaient et réfléchissaient plus de lumière sur les eaux. On entendait un hurlement éloigné ; Tchuck-a-boi déclara qu'une nouvelle bande de loups arrivait. Quand ils furent très-près de nous, ceux qui avaient si tranquillement fait le guet en notre présence, commencèrent à gronder et à nous avertir qu'ils étaient là. Comme il était absolument nécessaire de nous procurer quelques broussailles, quatre de mes hommes allèrent le long des rives du lac. Deux étaient armés; au bout de dix minutes ils revinrent, apportant chacun une brassée de bruyère. On ralluma les braises, et le combustible jeté dessus s'enflamma au moment où l'on en avait besoin. J'aperçus huit ou dix loups à quinze pas au plus et beaucoup d'autres en arrière. A l'instant je leur envoyai le contenu de mes deux canons de fusil; mes gens m'imitèrent, et la bande affamée, poussant un hurlement d'effroi, décampa.

On tint du feu allumé quelque temps encore, mais personne ne fut dérangé de nouveau durant le reste de la nuit. A l'aube du jour, en parcourant le champ de bataille, on releva huit loups morts; d'autres avaient été blessés, comme l'attestaient les traces de sang qu'ils avaient laissées sur le sable ; nos gens enlevèrent la peau des morts en guise de trophée. Les Kalkas m'apprirent que les loups détruisaient un grand nombre de leurs chevaux et de leurs autres bestiaux. On en trouve beaucoup dans l'ouest du pays, et, au dire de mes guides, ils devaient me causer plus d'un embarras dans le cours de mon voyage.

Deux jours plus tard, le désert nous ménagea une autre rencontre; c'était un plateau nu, parsemé de nombreux spécimens d'agate et de chalcédoine d'une belle qualité, ainsi que plusieurs fragments de sardoine. Des éminences peu élevées d'une roche pourpre et noire étaient tachetées d'un rouge extrêmement vif. Cette roche est susceptible de recevoir un poli très-rare. Notre marche y était pénible, car des arêtes aiguës s'y dressaient sous les pieds des chevaux.

Ce n'est pas tout, ce sol de pierre fourmille de serpents; ils vivent dans les crevasses de la roche : mais nous fûmes avertis de leur présence en voyant leur tête sortir dehors et en les entendant siffler sur notre passage. Quelques-uns s'enfuirent, plusieurs ne jugèrent pas à propos de bouger, et un grand nombre furent coupés en deux par les lanières de nos fouets. Un homme qui serait forcé de prendre ses quartiers pour la nuit dans ces rochers, se trouverait aussitôt parmi des compagnons de lit désagréables. J'observai quatre variétés de ces reptiles : l'une noire, de trois à quatre pieds de long, et d'un peu plus d'un pouce de diamètre; elle se compose d'individus très-agiles. Une seconde variété, d'une couleur grise ardoisée, a deux ou trois pieds de long et un dia-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mètre moindre que la précédente. Cette espèce était nombreuse et souvent difficile à voir, étant, à p u de chose près, de la même couleur que les rochers.

D'autres étaient d'un vert cendré ou noirs, avec des taches cramoisies sur les flancs, et comme ils se promenaient au soleil, i s brillaient d'un éclat extraordinaire.

Un moment après j'étais occupé à examiner les rochers et à essayer d'en arracher quelques morceaux d'un cristal vert jaune. Mes instruments géologiques se déformaient comme du plomb sur cette roche dure comme du métal, quand une clameur soudaine s'éleva près de nous, et j'aperçus deux Kalkas fuyant à quelque distance, les yeux fixés sur un objet placé en face d'eux; en un moment nous les eûmes rejoints. Ils nous désignèrent, à dix yards devant nous, la cause de leur panique, sous la forme d'un serpent énorme roulé sur un rocher, la tête élevée de huit pouces au-dessus du sol, les yeux rouges comme du feu, et sifflant avec furie. Ils n'ignoraient pas que sa blessure était excessivement dangereuse et ne songeaient qu'à agrandir la distance entre eux et lui.



Vue des rives du Bia (voy. p. 341). — D'après Atkinson.

Je pris ma carabine que je portais en bandoulière et l'abaissai sur le reptile en l'appuyant sur une crête de rocher. Soudain le serpent se cacha la tête dans son trou, nous épiant à travers un repli de terrain. Tcheck-a-boi s'avança de deux ou trois pas; il leva de nouveau la tête, manifestant sa défiance par des sifflements aigus. Je lui plaçai délicatement la tête derrière le point de mire de ma carabine, pressai la détente et le messager de plomb fit son office. Le corps du reptile bondit hors de sa retraite, mais décapité et se tordant en mille replis. Mes gens sautèrent dessus avec leur fouet; mais, nonobstant leurs coups redoublés, il fut au moins dix minutes à ne plus remuer. Étendu dans toute sa longueur, il mesurait cinq pieds et demi de longueur sur la tête et quatre pouces un quart de circonférence. Sa couleur était d'un noir brun, avec des marques vertes et rouges sur les flancs. Tout son aspect révélait, si je puis m'exprimer ainsi, un venin mortel. Nous fûmes contraints de continuer notre marche à pied pendant une couple de verstes vu la nature du terrain qui blessait nos montures. Un grand nombre de reptiles de l'espèce grise ardoisée se trouvèrent sur nos pas, ainsi que deux ou trois de l'espèce noire, mais nous n'en vîmes plus des deux autres espèces. Aux rochers que nous venions de traverser succéda bientôt une plaine de sable s'étendant à une distance considérable.

Le jour était avancé, ce qui rendit une course forcée à travers cette lugubre steppe d'une nécessité absolue. De quelque côté qu'on se tournât, on ne découvrait ni herbe ni eau à l'horizon. Il fallait pourtant trouver l'un et l'autre autant que possible avant l'arrivée de la nuit. Après avoir galopé un peu plus de deux heures, nous rencontrâmes des touffes de gazon ordinaire des steppes, mélangées de buissons épineux portant des fleurs jaunes et d'un pourpre foncé, semblables pour la forme et la grandeur à la rose de l'églantier. En continuant notre marche en avant, nous ne fûmes pas longtemps à aborder une vallée courant à l'ouest, au fond de laquelle un ruban d'un éclat argenté indiquait la présence du liquide que nous cherchions. Les chevaux dressèrent l'oreille et allongèrent le cou en descendant la vallée tapissée d'herbes vertes. Nous tournâmes vers l'endroit le plus rapproché, où nous découvrîmes de la bruyère croissant sur la rive de la rivière. Moins d'une heure après, cha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'ouragan de sable dans les stepp s mongoles (voy. p. 351). — Dessin de Yan d'Argent d'après Atkinson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cun se mirait dans le cristal des eaux, le cœur plein d'une reconnaissance intime. Les hommes comme les animaux se précipitèrent dans le lit du courant, afin d'étancher leur soif ardente. C'était une rivière de vingt mètres de large sur une profondeur de deux ou trois. Elle coulait paresseusement vers l'ouest; mais allait-elle se jeter dans le Djabakan ou le Kara-noor? Les Kalkas ne le savaient pas et ne purent en donner le nom.

Cette ignorance ne nous empêcha pas de camper sur les bords de ce cours d'eau, et après avoir pris toutes les précautions réclamées par la prudence, nous y goûtâmes une nuit paisible.

Le lendemain, un brouillard épais était suspendu sur la rivière; il se dissipa graduellement, ce qui présageait une journée chaude. On se dit adieu, car la troupe allait se diviser en deux; les Kalkas retournaient à leur *aoul;* les autres allaient avec moi à la recherche de la rivière Djabakan, principale artère du bassin inexploré jusqu'alors de l'Ilka-Aral-noor. Je me suis toujours séparé à regret de ceux avec qui j'avais partagé les fatigues et les dangers d'un voyage. Ces hommes étaient restés bravement à la garde de leurs chevaux quand les loups avaient donné l'assaut à notre bivac; maintenant nous nous séparions pour ne jamais nous revoir. Personne, parmi ceux qui restaient, ne connaissait le pays que nous allions traverser. Je savais seulement qu'en suivant la direction du sud-ouest nous tomberions sur le Djabakan.

Effectivement, après quelques tâtonnements et une marche de deux jours, nous parvînmes dans une large vallée où nous découvrîmes le Djabakan coulant à quelques verstes. Un peu plus tard, nous étions sur la rive. En cet endroit, c'est un courant profond, d'une allure pacifique, et large d'environ deux cents mètres. Trois d'entre nous partirent en quête de gibier, et revinrent, après une longue promenade, sans avoir rien rencontré; mais nos chevaux avaient en abondance de l'herbe d'une bonne qualité et firent chère lie. Le soir, on les mit en sûreté près de nous, et toutes les précautions furent prises contre les loups, car nous étions dans un canton où, selon les Kalkas, ils étaient à la fois nombreux et féroces. Une nouvelle nuit s'écoula sans les voir ni les entendre. Nous eûmes une matinée d'un beau soleil, ce qui rendait très-agréable une promenade sur la rivière. Tchuck-a-boi la traversa le premier et trouva qu'il était facile de prendre terre sur la rive opposée. Quand il revint, il chargea mes vêtements sur ses épaules, prit un cheval frais, puis quatre d'entre nous traversèrent l'eau et abordèrent de l'autre côté sans difficulté. Trois autres suivirent, portant mes esquisses et mes armes liées sur leur tête ou sur leurs épaules. Quelques trajets suffirent à nos gens pour faire traverser à tout notre bagage la rivière, dont la source est à l'est dans les monts Kourous, près des sources de la Sélenga; elle apporte un énorme volume d'eau à l'Ilka-Aral-noor.

Quand tout notre monde fut débarqué sain et sauf, nous nous préparâmes à traverser une plaine d'un aspect terrible, afin de gagner la région, où, suivant nos cartes, devait s'élever le grand Altaï. Nous nous trouvions sur une steppe fatigante et sablonneuse, section du désert de Sarkha, qui fait lui-même partie de la terre de Gobi. La végétation était si chétive, que l'herbe des steppes elle-même avait disparu. La salsola croissait en larges bandes autour de petits lacs salés ; sa couleur varie depuis l'orangé jusqu'au cramoisi foncé. Ces lacs ont la plus singulière physionomie, vus à distance. L'éclat du sel cristallisé, qui réfléchit souvent la couleur cramoisie des fleurs d'alentour, leur donne, au coucher ou au lever du soleil, l'aspect de diamants et de rubis enchâssés dans une monture somptueuse.

Un silence solennel règne sur ces vastes plaines arides, également désertées par l'homme, par les quadrupèdes et les oiseaux. On parle de la solitude des forêts : j'ai souvent chevauché sous leurs voûtes sombres pendant des journées entières; mais on y entendait les soupirs de la brise, le frôlement des feuilles, le craquement des branches; quelquefois même la chute de l'un des géants de la forêt, croulant de vétusté, éveillait au loin les échos, chassait de leurs repaires les hôtes effrayés des bois et arrachait des cris d'alarme aux oiseaux épouvantés. Ce n'était pas la solitude : les feuilles et les arbres ont un langage que l'homme reconnaît de loin; mais dans ces déserts desséchés nul son ne s'élève pour rompre le silence de mort qui plane perpétuellement sur le sol calciné (voy. p. 345).

Nous n'avions aperçu pendant toute la journée ni abri, ni nourriture pour un oiseau ou pour un daim, et ce ne fut pas sans difficulté que nous trouvâmes assez de bruyère pour cuire notre repas du soir. Nous pensâmes, de plus, que ni les loups ni les Kirghis ne viendraient nous visiter en pareil lieu; aussi ne fîmes-nous aucun apprêt défensif, jugeant que l'aridité de la nature était une protection suffisante. La nuit se passa sans encombre, et le matin revint nous convier à marcher. Les chevaux avaient reçu dès l'aube leur maigre provende et pouvaient supporter une marche. A dix verstes de notre point de départ, nous découvrîmes un fourré de roseaux, et presque aussitôt une nappe d'eau se montra, à travers une étroite ouverture dans la bordure épaisse de plantes aquatiques qui entouraient un lac et s'élevaient de beaucoup au-dessus de nos têtes, quoique nous fussions à cheval. J'essayai de me tenir debout sur ma selle sans pouvoir découvrir les eaux. Tournant au sud, nous continuâmes de suivre la rive, dans l'espoir de trouver une éclaircie qui nous permît de jeter un coup d'œil complet sur le lac; mais nous marchâmes trois heures sans y réussir. Enfin cette recherche nous conduisit à son extrémité sud, où je trouvai une rive sablonneuse d'une demi-verste, sans un seul roseau.

Le sable était là, soulevé en terrasses circulaires; quelques-unes avaient quinze à vingt pieds de haut; il y en avait de toute grandeur, à perte de vue, dans le désert. Vues du sommet de l'une des plus considérables, elles présentaient l'apparence singulière d'une immense nécropole, semée d'innombrables *tumuli.* De là aussi je pus jeter un beau coup d'œil sur le lac

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la direction du nord; on apercevait à une grande distance trois îlots presque à fleur d'eau. L'extrémité nord du lac était invisible, car la rive est très-plate; une partie de son contour apparaissait à l'ouest, puis disparaissait en une ligne imperceptible dans le lointain.

Pendant que j'esquissais ce tableau, je fus témoin de la formation d'un ouragan au-dessus des eaux. Il venait du nord droit à nous. Les Cosaques et Tchuck-a-boi allèrent mettre les chevaux à l'abri derrière les roseaux, laissant deux de leurs compagnons auprès de moi. La tempête arrivait avec une rapidité furieuse, lançant d'énormes vagues dans l'espace et abattant la végétation sur son passage. On voyait un long sillon blanc s'avancer sur le lac. Quand il fut à une demi-verste, nous l'entendîmes rugir. Mes gens me pressaient de m'éloigner; je pris mes esquisses et autres objets, puis je courus rejoindre le gros de la troupe sous les roseaux. J'arrivais à peine à l'entrée de ce rempart mouvant, que l'ouragan éclata, courbant jusqu'à terre les buissons et les roseaux. Lorsqu'il entra dans les sables de la steppe, il se mit à tourbillonner circulairement, enlevant des monticules entiers dans l'espace, en élevant d'autres là où il n'y en avait pas; — il était aisé de comprendre maintenant à quoi étaient dues nos prétendues tombelles. — Cette tempête fut de courte durée; en un quart d'heure elle était finie et tout était redevenu calme comme auparavant.

Rien n'est plus dangereux que d'être surpris en plaine par cette espèce de typhon. J'en ai vu plus tard descendre des montagnes ou s'élever du fond d'une gorge profonde, sous la forme d'une masse noire, compacte, d'un diamètre de mille mètres et plus, qui s'élance sur la steppe avec la rapidité d'un cheval de course. Tous les animaux, domestiques ou sauvages, fuient épouvantés devant elle; car une fois enveloppés dans sa sphère d'action, ils sont infailliblement perdus. Du reste je n'ai vu aucun de ces effrayants météores durer plus de quelques minutes.

Le jour et la nuit s'écoulèrent, puis une autre nuit; les teintes rosées du matin annonçaient un lever de soleil brillant et un beau jour. En jetant les yeux autour de moi, je remarquai que toutes les carabines avaient été nettoyées en prévision d'une journée de chasse; des traces de sangliers et d'autre gibier avaient été aperçues la veille. Notre déjeuner fut bientôt terminé et nos autres arrangements pris; il fut décidé que quatre hommes resteraient au campement, dont deux armés de carabines, pour le cas où les Kirghis nous découvriraient, tandis que six d'entre nous, armés également de carabines, puis un Kalmouck portant mon fusil à deux coups, me suivraient à la recherche des sangliers. Le soleil était sur l'horizon depuis environ une heure, quand nous traversâmes la vallée dans la direction où les Cosaques avaient vu les traces du gibier. En face de nous était un épais mélange de bruyère peu élevée et d'herbe haute; aussitôt que nous y fûmes entrés, plusieurs sangliers sortirent de leur bauge. Le mouvement de l'herbe froissée nous mettait à même de les suivre, jusqu'à ce que la rencontre d'une clairière les exposât à découvert sous notre feu. Deux énormes bêtes à la hure d'un gris noir apparurent à deux cents mètres en avant. Nous les poursuivîmes vivement; après une course d'une verste, les hautes herbes avaient fait place à un sol presque dénudé, à peine ombragé çà et là de quelques rares buissons. Néanmoins, pendant quelques minutes nous perdîmes la piste de notre gibier. Mais bientôt un Kalmouck l'éventa, courant à l'ombre de quelques broussailles, à peu de distance en avant de nous. Chacun saisit sa carabine qu'il portait en bandoulière et lança son cheval à toute bride. Nous gagnâmes sur les sangliers rapidement; quand nous en fûmes à cinquante mètres, un Cosaque et moi sautâmes de cheval; nos deux coups blessèrent une des deux bêtes. Pendant que nous rechargions, nos compagnons allaient toujours et lâchaient une seconde décharge sur les sangliers. Nous fûmes bientôt remis en selle et à la poursuite de notre gibier. Les deux bêtes s'étaient séparées. L'une avait quitté la rivière et traversé la vallée, suivie par deux hommes dont le premier avait fait feu sur elle. Nous avions gagné du terrain sur l'autre animal, nous le maintenions sur un sol découvert; la chasse était splendide. En arrivant sur lui, je vis sa bouche écumer et ses larges défenses grinçant avec rage. Il était vraiment dangereux de l'approcher. En ce moment, un Cosaque lui envoya une nouvelle balle qui porta, mais ne l'arrêta point. Touchant mon cheval de l'extrémité de ma cravache, je fus en un instant par le travers de la bête, à vingt pas d'elle. Sa course devenait haletante, ce qui me permit bientôt de la dépasser et de lui tirer un coup que je dirigeai vers la tête. Je ne réussis pas, mais la balle lui entra dans l'épaule et le força à s'arrêter un instant. Je remis ma carabine en bandoulière, tirai un pistolet de mes fontes et me remis à galoper à côté du blessé.

Comme j'étais assez habile à tirer le pistolet au galop, je tins mon cheval à sept ou huit pas du sanglier. Après avoir couru longtemps encore, je fis feu, mais inutilement. A peine donnai-je à mon cheval le temps de faire quelques pas de plus; à mon second coup, le sanglier chancela un moment et tomba. Le Cosaque et un Kalmouck arrivèrent sur lui immédiatement. Nous descendîmes de cheval et vîmes que ma dernière balle l'avait atteint juste au-dessus de l'œil. Il était d'une taille considérable; le Cosaque estimait qu'il pesait bien neuf *poods*, environ trois cent vingt-quatre livres. Ses défenses très-longues et aussi tranchantes qu'un couteau eussent été des armes terribles dans le cas d'une lutte avec un homme ou un cheval. Un Kalmouck dut retourner à notre campement, afin d'en ramener un homme, une bâche et des chevaux pour enlever notre proie. Pendant ce temps le Cosaque et mon autre compagnon Tchuck-a-boi abattirent un second sanglier encore plus fort et beaucoup plus farouche que le premier. Nous retournâmes triomphalement à notre campement avec notre double capture.

Comme cette chasse nous avait pris une moitié de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

journée, il fut décidé qu'on accorderait quelque repos à nos chevaux, et que pendant ce temps-là on dînerait, afin de continuer ensuite notre voyage.

La vallée que je voulais remonter s'était rétrécie progressivement. Désirant jeter un coup d'œil sur le pays; je gravis une des hauteurs qui la resserraient, accompagné d'un Cosaque et de Tchuck-a-boi. De son sommet, la vue pouvait s'étendre sur une grande partie du désert de Sarkha, et je m'assurai qu'il n'existe pas de grand Altaï, mais seulement à sa place une chaîne de hauteurs courant, au sud, se perdre dans le désert de Gobi. Tout en examinant le pays, j'aperçus à l'est, à une grande distance, une colonne de fumée. Elle ne pouvait indiquer la présence des Kirghis, qui sont plus loin à l'ouest; je me figurais difficilement qu'il pût exister des Kalkas dans cette direction; mais comme on distinguait au moins deux ou trois feux, il fallait bien qu'il y eût là quelqu'un. Nous continuâmes de suivre la crête des collines pendant l'espace de plusieurs verstes, jetant de temps à autre un regard sur les colonnes de fumée. Nous finîmes par rencontrer un chemin battu, la route des caravanes qui traverse le désert de Gobi. Cela nous donna l'explication de la fumée : une caravane avait fait halte la nuit précédente en cet endroit. De notre position élevée, nous avions aussi en perspective l'Ilka-Aral-noor brillant sous les derniers rayons du soleil couchant. Un autre lac d'une étendue considérable apparaissait encore non loin des foyers de la caravane. Nous redescendîmes dans la vallée afin de rejoindre nos compagnons, dans l'intention de camper au premier endroit favorable. L'un des Cosaques, envoyé en éclaireur quelque temps auparavant, revint bientôt annoncer qu'il avait trouvé un campement convenable pour y passer la nuit.

Il devenait tout à fait nécessaire d'avoir l'œil au guet, car nous approchions des nomades; or ceux de ce district sont assez mal famés. Cependant rien n'annonçait leur présence dans le voisinage; mais les Cosaques et les Kalmoucks étaient d'avis qu'ils avaient pu apercevoir la fumée de nos feux. On envoya les chevaux paître jusqu'à la nuit, puis on les attacha près de nous, et deux sentinelles, qu'on devait relever toutes les deux heures, furent commises à leur garde. C'était une précaution très-importante, à laquelle chaque homme de notre petite troupe était profondément intéressé, car il était parfaitement sûr que si nous perdions nos chevaux, nos ennemis auraient bon marché de nous.



Caverne sur la Tess (p. 346). — D'après Atkinson.

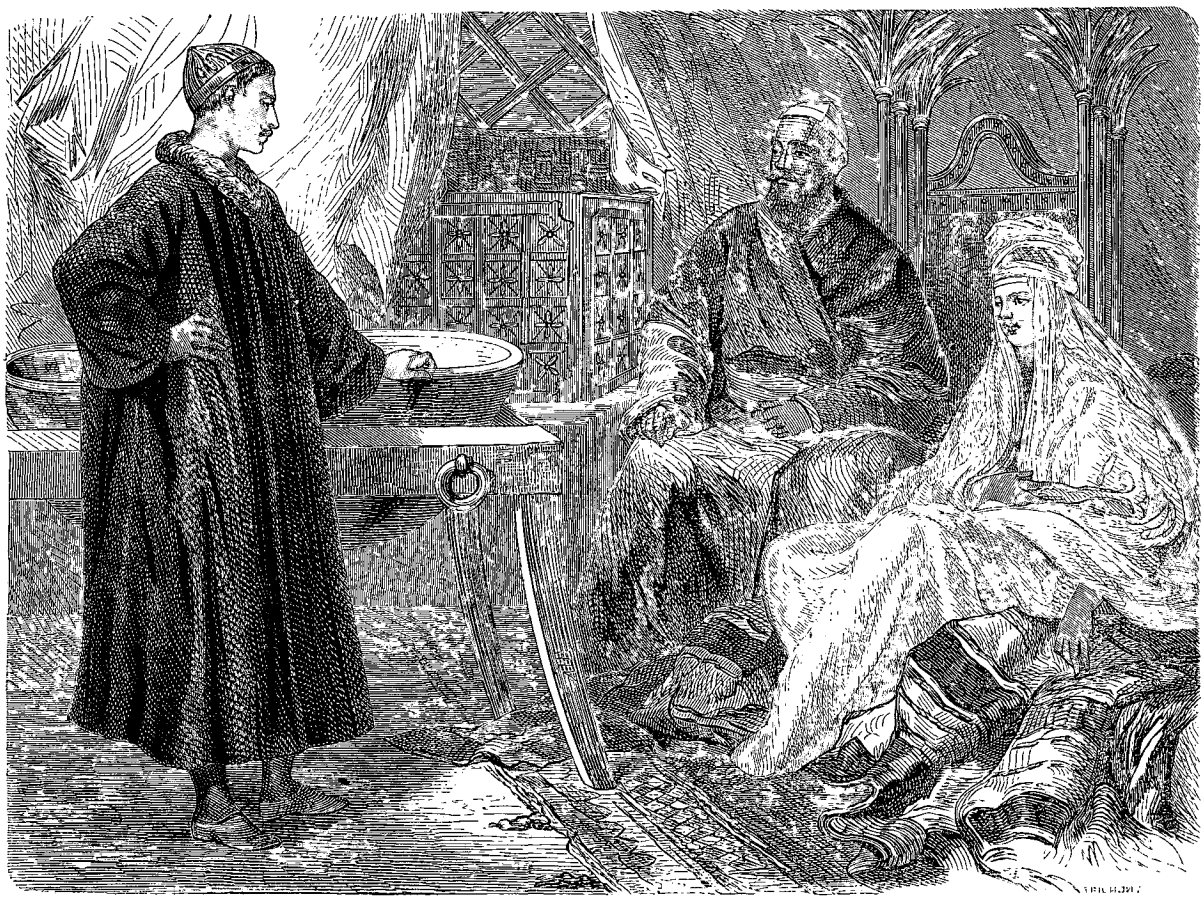
La nuit pourtant s'écoula tranquillement, et une brillante matinée annonça une chaude journée.

Après avoir examiné ma carte, je me déterminai à marcher encore un jour ou deux dans la direction du sud, puis alors de prendre à l'ouest, afin de gagner la rivière Ourangour; j'entrerais ainsi dans le désert de Gobi, au nord de la grande chaîne du « Thian-Chan » de nos cartes, un nom tout à fait inconnu des indigènes, qui nomment ces montagnes « Syan-Shan, » appellation que je prendrai la liberté de leur conserver. C'est la plus haute chaîne de l'Asie centrale, et sur son axe s'élève l'effrayante masse du « Bogda-Oola » et les cimes volcaniques du Pe-Shan et du Ho-Theou, trois buts de mon excursion dans ces lugubres contrées. J'avais mûrement pesé le danger avant de l'affronter, et j'avais pris ma détermination sans égard aux fatigues ni aux difficultés; la peur des brigands ne m'aurait empêché à aucun prix d'esquisser ces sommités qu'aucun œil européen n'avait encore entrevues. Je voulais aussi obtenir des informations géographiques dont les voyageurs futurs reconnaîtront l'exactitude, j'en suis persuadé.

Pour extrait et traduction : F. DE LANOYE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un chef kirghis dans l'intérieur de sa yourte. — Dessin de Sorieul d'après Atkinson.

VOYAGE SUR LES FRONTIÈRES RUSSO-CHINOISES

ET

DANS LES STEPPES DE L'ASIE CENTRALE,

PAR THOMAS-WITLAM ATKINSON[1].

1848-1854. — TRADUCTION INÉDITE.

La Tartarie chinoise. — Le berceau des invasions. — Volcans. — Tribus de Kirghis. — Sultans et bandits.

Le pays prenait une physionomie de plus en plus stérile à mesure que nous avancions vers le sud. On ne rencontrait de verdure que dans d'étroites vallées, encore n'était-ce qu'un gazon court et d'aspect chétif; quelques minces ruisseaux se trouvèrent sur notre passage, ce qui était toujours pour nous une bonne fortune, car il nous était absolument nécessaire de trouver de l'herbe et de l'eau pour camper la nuit. De longues heures passèrent ainsi, dans la traversée monotone des mêmes vallées et des mêmes collines. Quelquefois un accident de terrain nous permettait d'étendre nos regards sur le désert de Sarkha, sur son tapis de sable jaune, ses monticules pourprés, ses dunes sablonneuses éparses au milieu des steppes. Nous arrivâmes enfin en un lieu d'où nous pouvions suivre le cours de la rivière Djabakan, dessinant dans la plaine une double bande de végétation que son éloignement nous faisait paraître noire.

A l'est de ce point s'étend le Gobi avec ses ondulations innombrables se perdant dans le lointain au sein d'une douce vapeur bleue. Au sud, on découvre les pics neigeux du Sian-Shan avec le Bogda-Oola qui les domine tous. La vue de ces cimes blanches m'inspira le désir de descendre dans la plaine, afin d'esquisser du fond de la steppe leurs masses gigantesques. Je m'efforçai en vain de distinguer le Ho-Tchéou ou volcan de

1. Suite. — Voy. page 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tourfan parmi cette infinité de cimes placées devant moi; mais à moins que son cratère ne laissât échapper des flammes ou de la fumée, ce n'était pas chose possible.

Pendant ce temps nous descendions vers la steppe que foulèrent jadis les hordes asiatiques dans leur marche vers l'ouest. Le souvenir de ces débordements de populations nomades qui bouleversèrent à plusieurs reprises les couches sociales du vieux monde, et la vue lointaine de cette chaîne volcanique dont l'immense éloignement de toute mer est un des phénomènes les plus remarquables de la géographie physique, me plongèrent dans de longues et profondes méditations. Je me rappelai que, suivant les historiens chinois, une irruption terrible du Sian-Shan avait éclairé, quatre-vingt-neuf ans avant notre ère, la fuite des Hiongnoux vers l'occident, et que lorsque le général chinois, Theon-Hian, traversa ces montagnes en marchant à leur poursuite, il avait vu « des pics enflammés d'où jaillissaient des masses de pierres liquéfiées qui formaient des torrents de feu de plusieurs *li* de longueur. »

Un Cosaque me tira de ma rêverie en me faisant remarquer une colonne de fumée à une grande distance vers l'ouest. Elle provenait indubitablement d'un campement de Kirghis, et désormais il était nécessaire d'avoir l'œil vigilant, car, campés comme ils étaient à l'ouest de notre route, ils ne pouvaient manquer de découvrir bientôt la fumée de notre propre foyer. En conséquence, à la tombée du jour, on ramena les chevaux, qu'on attacha près de nous, et on plaça la première garde. Chaque homme avait ses armes à portée de la main en cas d'une surprise nocturne. Tout le monde savait que notre salut dépendait de nous-mêmes, que nous ne trouverions personne pour nous secourir si l'on nous surprenait endormis, que notre destinée elle-même resterait un mystère, et que la même captivité nous attendait tous. C'était là de fortes raisons pour nous donner du courage et de la vigilance; cependant, à peine le repas du soir fini, nous nous étendîmes aussitôt sur nos housses, et plusieurs ne tardèrent pas à ronfler bruyamment; moi-même, après avoir cherché la route que j'allais suivre, je m'endormis comme les autres.

Quand je m'éveillai, le jour commençait à poindre; je vis une faible lueur se lever à l'orient; elle s'accrut insensiblement, jusqu'au moment où les premiers rayons du soleil s'abaissèrent sur les collines des alentours.

A trois heures de notre campement, nos yeux furent frappés par l'apparition d'une montagne d'un aspect singulier située à quelque distance au sud-est. On eût dit un dôme immense. Son exploration ne pouvait prendre beaucoup de notre temps, et j'étais fort désireux de la voir de près. En en approchant, j'observai que les environs étaient entrecoupés de ravins; nous nous engageâmes le long du bord de l'un d'entre eux, conduisant à l'espèce de dôme qui avait excité notre curiosité. Après une marche de trois verstes, je remarquai que le fond du ravin était couvert d'une substance noire d'un caractère particulier.

Je quittai mon escorte, puis avec trois de mes gens je me laissai couler le long d'une paroi du ravin, au fond duquel je trouvai une coulée de lave brisée, à arêtes aiguës; nos pieds pouvaient à peine y tenir. Cette substance avait jailli par plusieurs ouvertures du flanc de la montagne en forme de dôme, comme il était facile d'en juger au premier coup d'œil. Toute cette masse volcanique avait une teinte noire mélangée d'un gris pourpré. Elle me faisait l'effet d'avoir été soulevée à un état de consistance presque liquide et sous la forme d'une énorme bulle d'air; elle s'était fendue ou crevassée dans tous les sens, mais non suivant des lignes régulières. D'un examen minutieux, je conclus que toute son enveloppe extérieure était de nature basaltique. J'y trouvai deux ou trois échantillons d'olivine ou petits cristaux verdâtres; en quelques endroits cette substance semblait pénétrer la masse volcanique tout entière, mais par filons très-minces. C'était là bien certainement l'embryon d'un volcan; mais la matière liquide a dû trouver une issue ailleurs. Il n'y avait pas un brin d'herbe sur le sommet du mont, où un Cosaque et moi parvînmes à nous hisser non sans fatigue et sans difficulté.

Je pus remarquer de là qu'il ne formait pas un cercle régulier, mais une ellipse dont le plus long diamètre a bien quatre cents mètres et le plus petit à peu près trois cent vingt. Je passai plusieurs heures à étudier ce singulier échantillon géologique, et j'observai une autre formation identique, à une distance de vingt à vingt-cinq verstes au sud-est (21 kil. 340 m. à 26 kil. 675 m.). En nous dirigeant de ce côté, nous découvrîmes un *aoul* au milieu de quelques hauteurs peu considérables, et bientôt nous nous trouvâmes au milieu d'un énorme troupeau de chevaux et de chameaux, gardés par des bergers kirghis, dont chacun avait sa hache de combat pendue à sa selle; mais était-ce pour se protéger contre les hommes ou les animaux? nous n'en savions rien. L'un d'eux nous indiqua la direction de l'*aoul* de son maître, puis il nous laissa pour s'y rendre au galop; sans doute la vue de nos armes l'avait engagé à se hâter, afin d'insinuer au sultan qu'il y avait lieu de nous faire une chaude réception.

Une marche de quelques minutes nous conduisit à une petite éminence du haut de laquelle on apercevait l'*aoul*, situé sur le bord d'un ruisseau, au fond d'une vallée. Les *yourtes* se trouvaient à peu près à une verste d'un lac qui en avait quatre ou cinq de long sur une et demie de large. D'un côté, le lac était bordé d'une épaisse ceinture de roseaux; l'autre était couverte de gazon sur lequel étaient épars des milliers de moutons et de chèvres. Nous remarquâmes alors plusieurs hommes montant à cheval pour venir à notre rencontre. Ils avaient évidemment à remplir une mission pacifique. Quand ils furent près de nous, l'un des cavaliers s'avança vers moi, puis étendit la main sur ma poitrine en me disant : *Aman*. J'imitai son exemple, et nous continuâmes. A mesure que nous approchions, il nous sembla qu'un grand mouvement se faisait dans l'aoul; deux Kirghis accouraient au galop de leurs chevaux. D'autres étaient à recueillir de la bruyère; tout le monde était affairé. Notre escorte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous guida vers une grande yourte devant la porte de laquelle une lance était enfoncée en terre ; la moitié de la crinière d'un cheval flottait suspendue au-dessous de sa pointe brillante. Là se tenait un homme d'un extérieur respectable ; il prit les rênes de mon cheval, me donna la main pour descendre et m'introduisit dans la yourte.

C'était le sultan Baspasihan ; il me souhaita la bienvenue dans sa demeure. Homme de haute taille, au visage vermeil, vêtu d'un kalat de velours noir bordé de zibeline, il portait un châle cramoisi en guise de ceinture ; un chapeau rouge de forme conique et garni de peau de renard lui couvrait la tête ; la plume de hibou dont il était surmonté témoignait que le sultan descendait de Tchenkis-Khan ; il avait fait étendre sur le sol un tapis de Bokhara, sur lequel il me fit asseoir, après quoi il s'assit lui-même en face de moi. Je l'invitai à se mettre à mon côté, ce qu'il accepta avec une satisfaction évidente. Au bout de quelques minutes, deux jeunes garçons entrèrent, apportant du thé et des fruits. Ils étaient vêtus de kalats de soie rayée, coiffés de chapeaux de peau de renard et ceints de châles verts. C'étaient les fils du sultan. La sultane était absente, ayant été faire une visite à l'aoul d'un autre chef, éloigné de deux journées.

La yourte était très-vaste : d'un côté, des rideaux de soie servaient à isoler un coin servant de chambre à coucher, mais où il n'y avait pas de lit. Près de là un « bearcoote » ou puissant aigle noir était enchaîné sur un perchoir, en compagnie d'un faucon.

J'ai remarqué que toutes les personnes qui entraient dans la yourte se tenaient à une distance respectueuse du monarque emplumé. De l'autre côté étaient deux chevaux et deux agneaux enfermés dans une sorte de parc étroit. Il y avait derrière moi une pile de boîtes et de tapis de Bokhara, puis un grand sac à *koumis* soigneusement protégé par un *voilock*. Entre moi et la porte étaient assis huit ou dix Kirghis analysant chacun de mes actes avec une attention profonde ; en dehors de la porte, on distinguait un groupe de femmes dont les petits yeux noirs étaient ardemment fixés sur l'étranger. La conversation s'était engagée entre le sultan, un Cosaque et Tchuck-a-boi. Aux regards scrutateurs du sultan, je m'aperçus aussitôt que j'en étais l'objet. Ma jaquette de chasse, mes bottes longues et mon chapeau de feutre prêtaient à l'intérêt ; mais mon ceinturon et mes pistolets exerçaient surtout une vive attraction.

Le sultan désirait les examiner. Après avoir préalablement ôté les capsules, je lui en tendis un ; il le retourna dans tous les sens, regarda dans les canons. Cela ne le satisfit point ; il voulut les voir décharger, offrant un chevreau pour cible et s'imaginant probablement qu'une arme si courte ne produirait aucun effet. Je refusai son chevreau, mais, déchirant une feuille de mon album, je fis une marque au centre et je la donnai à un Cosaque ; celui-ci comprit mon intention, fendit l'extrémité d'un bâton, y inséra le morceau de papier, s'éloigna, et ficha le bâton en terre à une certaine distance. Le sultan se leva, et tout le monde quitta la tente ; je le suivis et me dirigeai vers la cible. Sachant que nous nous trouvions au milieu d'une horde sans frein ni loi, j'avais résolu de leur faire voir que ces petits instruments eux-mêmes étaient dangereux. Arrivé à quinze pas, je me retournai pour armer mon pistolet, puis ayant fait feu, je trouai le morceau de papier. Le sultan ainsi que ses gens étaient évidemment persuadés que c'était là un tour d'escamotage ; il dit quelque chose à son fils, qui aussitôt courut à la yourte et en rapporta à son père une coupe de bois d'origine chinoise ; elle fut placée à l'extrémité supérieure du même bâton, de la propre main du sultan, et quand il fut de retour à mon côté, je la traversai d'une balle. On examina le trou avec un grand soin ; un Kirghis se plaça la coupe sur la tête afin de voir si le trou marquerait sur son crâne. Ceci était assez significatif.

Les gens au milieu desquels nous nous trouvions inspiraient une terreur profonde à toutes les tribus environnantes. Bref, c'étaient des Outlaws en pleine révolte contre l'autorité de la Chine et qui vivaient de déprédations.

En jetant les yeux autour de moi, je vis qu'une bande de gaillards audacieux surveillaient mes mouvements ; je vis aussi que le mouton gras avait été tué, et que l'heure du repas allait venir.

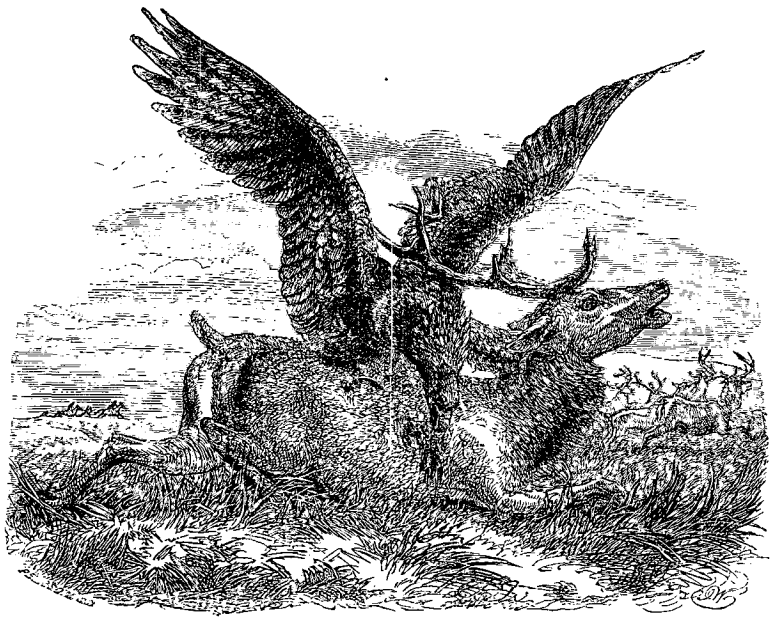
Deux cuisiniers aux bras musculeux écumaient la chaudière bouillante ; d'autres préparatifs étaient en train ; tout alentour des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants étaient assis en attendant la curée. Comme un banquet kirghis est un événement peu ordinaire pour un Européen, je vais essayer de décrire celui que m'offrit le sultan Baspasihan. Les convives étaient beaucoup trop nombreux pour qu'il pût avoir lieu dans la yourte du sultan. Un tapis de Bokhara fut étendu à l'entrée. Baspasihan m'y fit asseoir et prit place auprès de moi. On laissa un espace vide en face du sultan ; les invités s'assirent en cercle autour de cet espace, les plus âgés ou les plus considérables de la tribu près du maître, au nombre de plus de cinquante, hommes, femmes et enfants. Les garçons se tenaient derrière les hommes ; les femmes et les jeunes filles occupaient la dernière place ; je ne compte pas les chiens qui, placés à quelque distance, avaient l'air de s'intéresser à la fête autant que les bimanes.

Quand tout le monde fut prêt, deux hommes entrèrent dans l'intérieur du cercle, portant un vase de fer fumant ayant l'apparence d'une cafetière. L'un s'approcha du sultan, l'autre de ma personne. Ils nous versèrent de l'eau chaude sur les mains ; mais ici chaque convive doit être pourvu de sa serviette. La même cérémonie se répéta pour chaque homme, depuis le sultan jusqu'au pasteur de ses troupeaux. On laissa les femmes et les jeunes filles s'acquitter elles-mêmes de cette besogne. Les ablutions terminées, les cuisiniers apportèrent des vases exhalant une fumée épaisse : c'étaient de longues auges de bois semblables à celles dont se servent les bouchers de Londres et dans lesquelles des quartiers de mouton bouilli étaient empilés les uns sur les autres. L'un des vases,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

placé entre moi et le sultan, était plein de mouton et de riz cuits ensemble.

Chacun tira son couteau de sa gaîne ; il n'était pas besoin de couverts. Mon hôte saisit un magnifique morceau de mouton dans le tas, me le mit dans la main, et recommença la même opération pour lui-même. C'était le signal attendu. A l'instant, toutes les mains plongèrent dans les auges. Les Kirghis placés au premier rang choisissaient ce qu'ils préféraient, et après en avoir mangé une partie, chacun tendait le morceau au convive qu'il avait derrière lui ; quand celui-ci en avait enlevé une bouchée ou deux, il passait le surplus à un troisième ; puis venait le tour des jeunes gens. Après avoir passé par toutes ces mains et par toutes ces bouches, les os arrivaient aux femmes et aux jeunes filles à peu près dépouillés. Finalement, lorsque ces pauvres créatures les avaient rongés de manière à n'y plus rien laisser, elles les jetaient aux chiens. Pendant le cours du dîner, je remarquai trois enfants nus rampant derrière le sultan, dont l'attention était dirigée vers le cercle d'en face. Leurs petits yeux suivaient ses mouvements avec anxiété ; quand ils furent à une portée convenable, leurs mains saisirent une pièce de mouton dan l'auge ; ils se retirèrent de la même manière furtive derrière un morceau de voilock, où ils dévorèrent leur butin. Je les vis recommencer deux à trois fois ce manége ; leur habileté m'amusait beaucoup. Plus loin que les femmes, environné d'une troupe de chiens, un enfant de quatre ans était assis tenant à la main l'os d'un gigot de mouton dont il s'escrimait fort habilement contre les nez d'une multitude de chiens affamés qui l'entouraient en aboyant.



Bearcoote ou aigle noir de Mongolie abattant un cerf. — D'après Atkinson.

En quelques instants, le mouton eut disparu ; d'énormes vases pleins du liquide dans lequel il avait bouilli commencèrent à circuler de main en main ; les Kirghis avalaient ce bouillon avec délices. Enfin, le dîner fini, deux hommes apportèrent des aiguières et nous versèrent de l'eau chaude sur les mains, après quoi chacun se leva pour aller vaquer à ses occupations.

Alors le sultan exprima le désir de voir nos carabines à l'œuvre, et donna l'ordre à trois hommes de les apporter. Je leur fournis de la poudre et du plomb, et les engageai à tirer sur un but placé à soixante pas. Chacun tira deux coups sans toucher le but ; ils s'en rapprochèrent alors de dix pas, et l'un d'entre eux l'atteignit à leur grande joie. Un Cosaque et Tchuck-a-boi tirèrent à leur tour et percèrent de leurs deux balles le centre de la cible. J'invitai l'un des Cosaques à placer la cible à la portée la plus longue qu'il supposait à nos carabines. Il la porta à environ cent cinquante mètres. Cette distance excita une grande surprise chez le sultan et ses Kirghis. Lorsque du premier coup ils virent un trou se produire non loin du centre de la cible, ils furent stupéfaits et conçurent une haute idée de la supériorité de notre tir et de nos armes. C'était tout ce que je désirais.

Le sultan apprenant que je voulais partir le lendemain, proposa de m'escorter jusqu'à un autre *aoul*, éloigné du sien d'une journée environ. Nous aurions, chemin faisant, une chasse au *bearcoote*, et nous pourrions juger de leur manière de chasser, attendu que le gibier abondait sur notre route. Il était aussi curieux de voir une chasse au sanglier et d'être témoin de l'effet de nos carabines sur les animaux à poil rude. Pendant la soirée, le sultan me demanda si je voulais permettre à deux de ses Kirghis de m'accompagner jusque chez son ami le sultan Sabeck, que j'avais manifesté le désir de visiter. Il voulait envoyer comme présent à son ami un jeune étalon d'une belle qualité qu'il jugeait devoir être en sûreté sous notre garde. La précision et la portée de nos carabines lui avaient inspiré une haute idée du pouvoir que nous avions de repousser les attaques de n'importe qui. On étendit à mon intention plusieurs peaux dans la yourte du sultan ; je me couchai dessus et m'endormis profondément, oubliant à la fois la fatigue et les bandits.

L'aube nous trouva debout, en train de faire nos préparatifs de départ. Les chevaux étaient sellés, tout autour de nous avait une physionomie affairée. Après avoir pris notre repas du matin, on amena des chevaux pour le sultan et pour moi. Je devais monter ce jour-là un de ses meilleurs chevaux, animal superbe à la robe gris-noir ; il rongeait mon mors anglais, qui ne lui semblait pas d'un goût fort délicat. Chacun de mes gens était monté sur un cheval appartenant au sultan ; les nôtres avaient été envoyés en avant à l'aoul où nous nous rendions, conduits par des Kirghis et trois de mes Kalmouks.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quand je fus en selle, j'eus le loisir d'examiner notre escorte. Le sultan et ses fils montaient de magnifiques animaux. L'aîné tenait le faucon qu'on devait lancer sur le gibier ailé. Un Kirghis à cheval s'était chargé de l'aigle noir, enchaîné sur un socle fixé sur la selle. Le bearcoote était fort tranquille sous ses chaînes et son chaperon; deux hommes d'ailleurs avaient reçu l'ordre de le surveiller. Près du sultan étaient ses trois chasseurs ou gardes, armés de leurs carabines, et autour de nous une bande d'environ vingt Kirghis enveloppés dans leurs kalats à couleur voyante : plus de moitié étaient armés de haches de combat. Vus d'ensemble, nous formions un groupe d'une physionomie étrange, que beaucoup, sans doute, auraient préféré regarder de loin que d'approcher de trop près.

Nous nous dirigeâmes d'abord presque droit à l'est; les trois chasseurs du sultan faisaient l'avant-garde; venaient ensuite Sa Hautesse et moi; ses deux fils et les gardiens de l'aigle nous suivaient immédiatement; deux de mes gens fermaient la marche. Une course de trois heures nous mena sur les bords d'un cours d'eau stagnante hérissé de roseaux et de buissons, où le sultan espérait que nous trouverions du gibier.

En effet, plusieurs cerfs de haute taille débuchèrent bientôt d'un champ de roseaux faisant saillie dans la plaine, à peu près à trois cents mètres de nous. A l'instant, le bearcoote fut déchaperonné et débarrassé de ses liens; il s'élança de son socle et prit son essor dans l'espace, s'élevant et volant circulairement au-dessus de nous; il me faisait l'effet de n'avoir pas aperçu sa proie; mais je me trompais : il était en ce moment à une hauteur considérable. Pendant une minute il parut immobile, ensuite il battit deux ou trois fois des ailes, puis fondit en ligne droite sur sa proie. Je ne pouvais distinguer le mouvement de ses ailes, mais il avançait avec une vitesse effrayante. Il y eut un cri d'allégresse; les gardiens de l'aigle partirent au grand galop, suivis de beaucoup d'autres. Je fis tourner la tête de mon cheval et le touchai de ma cravache. En quelques minutes, je marchai de front avec l'avant-garde, côte à côte avec l'un des gardiens de l'aigle. Nous étions à deux cents mètres du bearcoote quand il frappa sa proie. Le cerf fit un bond en avant et tomba. L'aigle lui avait enfoncé une serre dans le cou, l'autre dans le flanc, que fouillait son bec, pour en arracher le foie. Le Kirghis sauta de son cheval, jeta le chaperon sur la tête de l'aigle, des liens autour des jambes, et lui fit lâcher prise sans difficulté. Le gardien remonta en selle, son assistant replaça l'oiseau sur son socle : il était prêt à fournir une nouvelle course. Quand on chasse avec l'aigle, on ne prend pas de chiens, car ils périraient certainement. Les Kirghis assurent que leur aigle est de force à attaquer un loup et le tuer. Ils chassent le renard de cette manière et en prennent beaucoup, ainsi que des chèvres sauvages et autres animaux de moindre taille.



Bearcoote chassant le mouflon. — D'après Atkinson.

A quelque distance de là, on aperçut une troupe de petites antilopes en train de paître dans la plaine. L'aigle s'éleva derechef en tournant au-dessus de nos têtes comme auparavant; de même aussi il fondit comme le destin sur sa victime désignée : l'animal était mort avant que nous fussions arrivés jusqu'à lui. Le bearcoote ne part jamais en vain; à moins que l'animal ne gagne un trou de rocher, comme il arrive parfois aux renards, la mort est son partage certain.

J'ai vu plus tard dans les monts Alataus ces terribles accipitres, à l'état de liberté, emporter dans leurs serres puissantes de jeunes argalis, ou suivre, avec la rapidité de la foudre, dans leur chute fatale des argalis adultes qu'ils avaient précipités de quelque haute paroi.

La journée tout entière s'écoula ainsi dans la poursuite et la capture de gibier de toute sorte, et il était tard lorsque nous aperçûmes la fumée de l'aoul où nous devions passer la nuit. On pressa les chevaux, et en peu de temps nous nous trouvâmes assis dans la yourte du sultan, où du koumis ne tarda pas à circuler de main en main dans de grands vases. J'avouai ma préférence

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour le thé, qu'on prépara aussitôt; mais de la manière que les Kirghis me regardaient boire, j'étais convaincu qu'ils me considéraient tout à fait comme un barbare et qu'ils avaient pitié de mon goût. On apporta des plats de mouton fumant, qui se vidèrent comme par enchantement. Mon impression fut qu'il eût été difficile de trouver des chasseurs doués d'un meilleur appétit. La nuit vint comme le repas finissait, et bientôt chacun ronfla bruyamment.

A la pointe du jour, j'allai voir quelle était la situation des lieux. Je vis les pics neigeux du Sian-Shan. Ils apparaissaient pâles et comme des fantômes au fond des profondeurs d'un ciel bleu; en ce moment, éclairés des rayons du soleil levant, ils brillaient au loin comme des rubis. Je m'assis à terre, et je restai là à les voir changer de couleur, jusqu'à ce que tout le paysage fût illuminé.

Dans mon voisinage immédiat, la scène était fort active; d'un côté, les hommes, au nombre de plus de cent, étaient occupés à traire les juments et transportaient aux yourtes, dans le sac à koumis, leurs seaux de cuir pleins de lait; tandis que les jeunes poulains étaient attachés sur deux lignes à des pieux enfoncés dans la terre. En face et du côté opposé, les femmes trayaient les vaches, les brebis, les chèvres; à quelque distance derrière elles, les chamelles allaitaient leurs petits. Autour de l'aoul, la steppe était pleine de vie animée. Le sultan me dit qu'il y avait là plus de deux mille chevaux, mille vaches et bœufs, deux cent quatre-vingts chameaux, plus de six mille moutons ou chèvres. Les cris perçants des chameaux, le beuglement des bœufs, les hennissements des chevaux, le bêlement des brebis et des chèvres, faisaient un chœur pastoral tel que je n'en avais jamais entendu en Europe.

Mon hôte ne me laissa pas partir sans me faire promettre de le visiter à mon retour de Kessilbach; je devais le trouver à l'ouest sur ma route. Il insista de plus pour que j'emmenasse avec moi le cheval que je montais, magnifique animal aux muscles puissants, capable d'affronter les assauts les plus violents. Et en effet il me fut bien utile dans les rudes étapes que j'eus à franchir immédiatement.

Dès le milieu du second jour, nous nous retrouvâmes en plein désert; le gazon avait disparu pour faire place à un désert de sable presque dépourvu de végétation. La nature n'y était pas morte néanmoins : nous arrivâmes à un endroit où le sol, couvert de toute une moisson de tarentules, disparaissait sous leurs toiles et leurs trous. En passant, nos chevaux écrasèrent une quantité de ces insectes venimeux. J'étais curieux de les voir dans leurs tanières étroites, et je descendis afin de faire plus ample connaissance avec eux.

Je rencontrai bientôt une de leurs demeures, d'un volume respectable et annonçant l'œuvre d'un architecte consommé. Je tirai un long couteau et la touchai : le propriétaire sortit, appuya un instant ses longues pattes sur l'acier, puis rentra dans son trou. Quand les Kirghis me virent essayer de le déterrer, ils craignirent que je ne me fisse mordre; mais je mis un soin particulier à me tenir les doigts hors de son atteinte. Je le tirai du sable; il sauta de nouveau sur la lame de mon couteau; évidemment il était en colère d'avoir été dérangé. Il était noir et brun, d'un aspect véritablement repoussant. Je le laissai réparer sa demeure ou s'en creuser une autre, et remontant à cheval, je quittai cet endroit venimeux. Les Kirghis ont une grande peur de cette vermine, mais les troupeaux s'en nourrissent avec plaisir et sans danger.

Afin de regagner le temps perdu, notre guide aiguillonna sa monture vers un groupe de monticules à peine visibles à l'horizon, et où nous devions camper la nuit. Le soleil était ardent sur nos têtes; mais une forte brise d'ouest, tempérant la chaleur, nous rendait la marche fort agréable. Pendant un grand nombre d'heures passées au milieu de ce désert de sable rien n'était venu varier la scène. Vers le soir, nous atteignîmes un labyrinthe de masses granitiques rouges de sept à huit cents pieds. C'étaient des masses brisées, d'une configuration irrégulière et pittoresque à la fois. Debout au milieu de steppes sans bornes, elles ressemblaient à des ruines de dimension colossale. Il n'est pas étonnant que les tribus de l'Asie centrale redoutent de traverser un grand nombre de ces sites extraordinaires, qui leur inspirent une sorte d'horreur superstitieuse. Les rochers parmi lesquels il nous fallut passer ce jour-là avaient plutôt l'apparence de débris d'une vaste cité que celle d'une montagne : il y avait là des piliers isolés, des masses énormes ressemblant à des fûts de colonnes brisés, des murailles élevées percées d'ouvertures circulaires, des blocs immenses entassés tout alentour, formant un chaos complet. Je proposai de nous arrêter afin d'explorer ce merveilleux tableau; les Kirghis m'obéirent effarés. Quand ils me virent prendre des esquisses, on eût dit qu'ils s'attendaient à voir Stan et ses légions nous menacer du haut des rochers.

Au sortir de ce chaos, nos bêtes commencèrent à dresser les oreilles : elles pressentaient de l'eau dans le voisinage. Bientôt j'aperçus des objets informes qui s'élevaient graduellement au fond de la plaine, mais à une distance considérable : c'étaient des chameaux, et nous nous dirigeâmes immédiatement de leur côté. Bientôt on vit accourir des gens en désordre, chassant devant eux le bétail répandu dans la plaine; cela ne tarda pas à s'expliquer pour nous : on nous avait vus venir, et l'on nous avait pris pour des bandits.

Notre guide ordonna de faire halte, et envoya l'un de ses gens en avant. Les Kirghis le connaissaient, et un des leurs vint à sa rencontre; ils continuaient néanmoins de chasser leurs chameaux, comme s'ils n'avaient pas encore été rassurés sur nos intentions. Enfin les deux Kirghis s'abordèrent, causèrent un instant, puis se séparèrent; l'un courut rejoindre les siens et l'autre nous attendit. Nous avançâmes vivement et bientôt dépassâmes les chameaux, qu'on laissa dès lors pâturer paisiblement.

Nous rejoignîmes les gardiens du bétail, qui nous indiquèrent le chemin de l'aoul, où nous nous rendîmes au trot et où la nouvelle de l'arrivée d'étrangers, hôtes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et amis de Baspasihan, nous avait déjà précédés, transmise de voix en voix.

En chemin, nous rencontrâmes une troupe de chevaux derrière laquelle nous aperçûmes des Kirghis venant au-devant de nous. Comme on allait vite des deux côtés, on ne tarda point à se rejoindre : les Kirghis nous annoncèrent qu'ils venaient de la part de leur chef, Oui-Yass, nous souhaiter la bienvenue. On distinguait, à quelque distance, les yourtes échelonnées sur les bords d'un lac qui s'étendait beaucoup au delà. C'était un tableau très-agréable après une si terrible course. Il était évident que le chef possédait de riches troupeaux et se trouvait à la tête d'un puissant aoul.

Les Kirghis nous menèrent à une yourte devant laquelle une lance surmontée d'une touffe de poils roux était enfoncée dans la terre; un vieillard au regard bienveillant se tenait auprès. Il portait un riche kalat de soie de couleur jaune et cramoisie, et avait la taille ceinte d'une écharpe verte. Son chapeau de soie, également de couleur cramoisie et brodé d'argent, faisait l'effet d'une calote; il était chaussé de bottes rouges à très-hauts talons. C'était Oui-Yass, qui prit les rênes de mon cheval et me tendit la main pour m'aider à descendre. Quand je fus à terre, il me plaça d'abord la main droite sur la poitrine, puis la main gauche, après quoi il m'introduisit dans sa yourte. Des tapis étaient étendus sur le sol en face de la porte, du côté opposé. Il me fit asseoir dessus et voulait s'asseoir lui-même sur du voilock, si je ne l'avais fait asseoir près de moi. On apporta bientôt une théière de cuivre, puis on déposa sur une table basse des tasses à thé chinoises avec des soucoupes, et l'on avança la table devant nous : on y adjoignit un bassin contenant du sucre candi et plusieurs plats garnis de fruits exquis. Ensuite, un enfant d'environ dix-sept ans vint s'agenouiller devant la table, versa du thé et m'en présenta une tasse, ainsi que des fruits. Il fit la même chose pour mon hôte, apportant le plus grand soin à remplir ses tasses et la théière au fur et à mesure qu'elles se vidaient.

Dès que nous fûmes assis, les convives affluèrent dans la yourte. Un grand nombre étaient vêtus de kalats de soie et coiffés de chapeaux en peau de renard. L'enfant dont j'ai parlé présentait le thé aux hommes. Outre les visiteurs placés dans l'intérieur, un grand nombre étaient dehors à nous considérer, se relevant de temps à autre afin de nous voir tous. Le costume des gens de mon escorte avait de la ressemblance avec celui des Kirghis de distinction; mais la différence de mon accoutrement et du leur était si marquée, qu'ils n'avaient jamais rien vu qui s'en rapprochât à un titre quelconque. Je portais une jaquette de chasse à raies vertes, un gilet rayé de même et un pantalon large, — dont, à vrai dire, on ne voyait pas grand'chose, car il était caché dans de longues bottes de chasse; — j'avais de plus une chemise de calicot rose avec un col rabattu sur une cravate légère, et un chapeau de feutre à larges bords qui prenait toutes les formes. Depuis quatre ans, nul coiffeur n'avait touché à mes cheveux; ils pendaient en boucles flottantes. C'était une chose merveilleuse pour mes hôtes, car chez eux toutes les têtes masculines sont rasées scrupuleusement.

Ayant pris quelques renseignements sur le pays à traverser, avant d'arriver chez le sultan Sabeck, j'appris qu'en deux jours de marche nous atteindrions l'aoul de Koubaldos, voleur de profession. Mon hôte me dit que cet Outlaw ne nous molesterait aucunement à son aoul, mais que ses bandes suivraient nos traces et essayeraient de nous voler pendant nos marches.

J'ignore si le jeune étalon du sultan Baspasihan, placé sous ma garde, provoqua la confiance de Oui-Yass, mais il désira aussi envoyer une mission au sultan Sabeck. Il voulut me faire accompagner de trois Kirghis et me proposa de nous fournir des chevaux frais, dont nous avions certainement besoin, disait-il. Du reste, il prendrait soin des nôtres jusqu'à ce que nous revinssions à ses pacages de l'ouest, où il se proposait de transporter son aoul sous peu. Il ajoutait que c'était notre chemin lors de notre retour. Quand cet arrangement fut réglé, un Cosaque m'apporta un morceau de mouton bouilli; un grand festin d'adieu fut servi et nous rentrâmes dans le désert.

Avant de partir, j'avais fait demander aux Kirghis par un des Cosaques si quelqu'un d'entre eux était effrayé d'aller à l'aoul de Koubaldos. Tous avaient répondu : *jock*, non! en faisant tournoyer leur hache autour de leur tête.

Un camp d'Outlaws. — Départ précipité. — Coucher du soleil au désert. — Pluie de bolides. — Les bandits en défaut. — Les sultans de la steppe, leurs guerres et leurs funérailles.

Le passage d'une riche végétation à la nudité du désert, de la scène si pleine de vie que nous avions quittée le matin à la solitude complète de la steppe, prêtait à des réflexions mélancoliques. Là, en effet, il n'y a que bien peu de liens communs entre les hommes; les Kirghis vivent séparés de l'univers, et tout entiers absorbés par les soins de leurs troupeaux; la plupart vieillissent et meurent sans avoir vu la face d'un homme étranger à leur tribu.

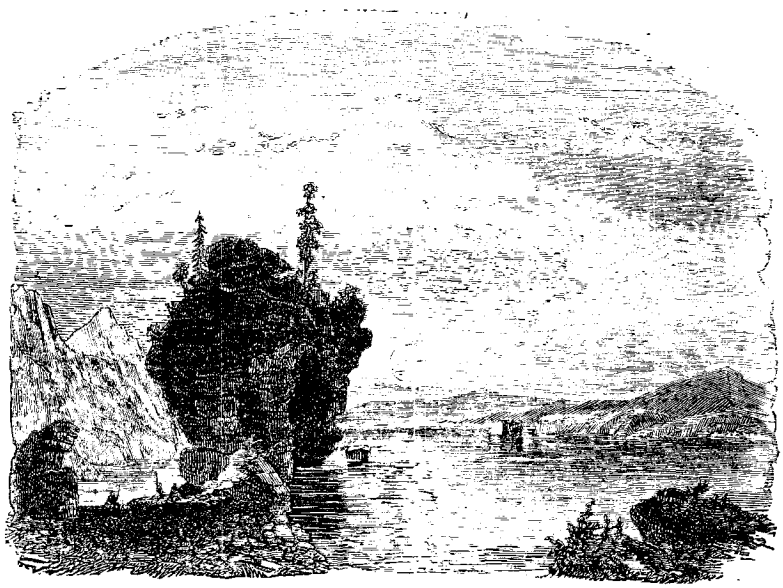
Ce jour-là nous avons été témoins d'un bel effet de mirage. Un lac d'une étendue immense apparut sur la steppe, flanqué d'une ville considérable sur sa rive. De grands arbres et de vastes forêts étaient reproduits avec tant de fidélité, qu'il était vraiment difficile de ne voir là qu'une illusion. Les heures succédèrent aux heures; le tableau reculait devant nous, se transformant à chaque instant, jusqu'à ce qu'enfin il s'évanouit. Deux des Cosaques et un Kalmouk qui n'avaient jamais été témoins d'un phénomène de ce genre, ne pouvaient croire que ces eaux, cette verdure, ces monuments ne fussent que du sable aride.

Dans l'après-midi du lendemain la plaine changea de couleur dans le lointain, ce qui nous indiquait l'approche des pâturages que nous cherchions. Une heure après nous étions en présence d'une troupe de chameaux et d'une grande quantité de chevaux. A une verste des troupeaux, on découvrit plusieurs hommes marchant à notre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rencontre, tandis qu'un autre se mit à galoper en sens opposé. On nous avait aperçus et on allait annoncer au chef l'arrivée d'étrangers armés.

Bientôt quatre Kirghis nous abordèrent; après l'échange de l'*aman*, ils nous adressèrent une série de questions, désirant savoir qui nous étions et où nous allions. Il eût été fort difficile à chacun de nous d'expliquer qui nous étions; mais il fut répondu à leur dernière question qu'on désirait aller à l'aoul de Koubaldos. Ils tournèrent bride aussitôt, et nous accompagnèrent, en prenant la route du sud. Entre notre escorte et eux s'établit ensuite une courte conversation à l'issue de laquelle deux d'entre eux partirent à toute vitesse, tandis que nous les suivions au pas. Deux verstes plus loin, j'aperçus l'aoul, d'où plusieurs hommes accouraient à notre rencontre; nos chevaux ayant alors été mis au trot, nous les rejoignîmes en peu de temps. Ils descendirent et nous saluèrent, puis deux d'entre eux vinrent à moi, et se plaçant de chaque côté de mon cheval, se mirent en devoir de m'escorter. La distance n'était pas grande. Je remarquai que le campement était fort étendu; il contenait vingt-sept yourtes, dont plusieurs avaient leur porte ornée de lances.



Campement de nuit (voy. p. 304). — D'après Atkinson.

Les Kirghis me conduisirent à l'une de ces demeures devant laquelle se tenait un homme de haute taille, vêtu d'un kalat de velours noir, portant un bonnet cramoisi garni de fourrures et la taille ceinte d'une écharpe de même couleur cramoisie. Il fit quelques pas en avant, prit les rênes de mon cheval, et me présenta la main pour descendre de la manière accoutumée. Quand je fus à terre, il me toucha la poitrine de sa main droite et de sa main gauche, puis il m'introduisit dans sa demeure. Me voilà assis en face du grand chef de voleurs Koubaldos, dont j'avais beaucoup entendu parler, car sa renommée s'était répandue au loin dans l'Asie centrale. Tant qu'il était resté debout, je l'avais cru de haute taille, mais une fois assis, je remarquai qu'il n'avait que la mienne, c'est-à-dire cinq pieds onze pouces (1 m. 80 cent.). Les talons de ses bottes, hauts de deux pouces, m'avaient induit en erreur. Il me fit asseoir sur un tapis et se plaça vis-à-vis de moi: dix à douze de ses gens se placèrent derrière lui. Il était facile de voir que mon visage, ma physionomie et mon accoutrement étaient l'objet d'un examen rapide de la part de chacun de ceux que j'avais en face; ils m'intéressaient du reste au même degré. En ce moment, deux jeunes garçons apportèrent le thé dans la yourte; une table basse fut posée devant moi; j'invitai mon hôte à s'asseoir à mon côté. Entre nous égalité parfaite; pour les gens de Koubaldos nous étions deux sultans, car ils me considéraient comme le chef de ma troupe. Le thé fut servi dans de petits vases de Chine; du sucre candi et des fruits confits furent également placés devant nous dans des plats de même origine que les vases. Mon hôte me choisit lui-même des fruits, il était fort attentif à me servir, tout en se partageant lui-même avec libéralité : j'imitai son exemple.

Deux Cosaques et Tchuck-a-boi étaient assis à quelque distance. Les enfants servirent aussi le thé à mes gens, ainsi qu'à trois ou quatre Kirghis placés en avant. On leur donna du sucre candi, mais pas de fruits. Quand nous eûmes fini, les autres Kirghis prirent leur part du thé. Alors Koubaldos s'enquit de ma visite, et demanda où j'allais. Je fis répondre par un Cosaque que j'allais à Tchin-si, et que je n'avais pu traverser la contrée sans offrir mes civilités à un chef aussi renommé que lui. J'ajoutai que j'avais aussi l'intention de faire une visite au sultan Sabeck, et de continuer de là mon voyage vers Tchin-si. Il s'informa si j'avais quelque chose à vendre, et on lui répondit que non. Il s'enquit alors si j'allais acheter quelque chose à Tchin-si. La réponse — *jock!* — parut l'étonner beaucoup. Il désira connaître pourquoi nous avions tant de carabines et d'armes. Ma réponse fut que c'était pour nous défendre d'abord et afin de tuer du gibier pour notre subsistance. Il exprima le désir d'acheter mon pistolet, mon fusil à deux coups et deux carabines. Le Cosaque laissa de nouveau échapper le mot — *jock!* — avec beaucoup de force. Sa demande de poudre et de balles n'obtint pas plus de succès. Le Cosaque se tourna de mon côté et me dit : « Si nous en agissions ainsi, il essayerait de nous tuer immédiatement. »

J'ouvris mon album in-folio et lui montrai quelques esquisses coloriées. Il considéra une vue de yourte avec des chameaux aux alentours et s'y intéressa vivement, mais il ne voulut pas consentir à ce que je fisse son portrait. Tandis qu'on faisait cuire deux moutons, Koubaldos parut très désireux de me voir essayer mon fusil à deux coups. Il s'imaginait évidemment que les deux ca-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le sultan kirghis Sabeck, sa famille et son trouvère (voy. p. 366). — Dessin de Mettais d'après Atkinson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nons faisaient feu en même temps. Peut-être pensait-il que c'était une imitation d'une épée chinoise ayant deux lames tenant à une même poignée avec un demi-pouce d'intervalle. Il la tira de son fourreau avec soin et l'exhiba comme une arme redoutable, mais elle ne produisit aucunement l'effet qu'il en attendait. En traversant l'aoul j'avais remarqué un lac à quelque distance, sur lequel naviguaient une foule d'oiseaux aquatiques. Je pris mon fusil et me dirigeai de ce côté, suivi de Koubaldos et de ses Kirghis. Quand j'en approchai, plusieurs canards se levèrent; je fis feu, et l'un d'eux tomba sur l'eau, les autres tourbillonnaient alentour et s'envolèrent au-dessus de nos têtes. Je fis feu une seconde fois et en abattis un second qui tomba mort à quelques pas du chef. Koubaldos examina le fusil, me regarda le recharger; il eut évidemment aimé me voir tirer pendant des heures entières, à supposer que les canards fussent restés là. Nous rentrâmes à la yourte, et je fis demander par un Cosaque combien il y avait de jours de marche jusqu'à Tchin-si. Le chef répondit quatre jours, et trois seulement jusque chez le sultan Sabeck. Il nous proposa de prendre plus au sud afin d'aller faire une visite à son ami Ultiung, lequel nous indiquerait une route plus facile. Les Cosaques et Tcheck-a-boi pensèrent qu'il valait mieux lui laisser croire que nous étions de son avis. Il ferait alors ses plans comme si nous devions prendre cette direction; mais le matin nous nous dirigerions plus à l'est, car de cette façon nous étions sûrs de rencontrer les pâturages de Sabeck.

Le mouton était cuit et servi dans des vases quand Koubaldos se leva et me conduisit sur un tapis étendu en dehors de la yourte. Après les ablutions d'usage, les plats fumants furent placés devant nous. Les Cosaques avaient rôti pour moi une pièce de mouton, car les entrailles de ces animaux ayant bouilli dans la chaudière sans qu'on les eût nettoyées, procédé ordinaire à la cuisine des Kirghis, j'avais aperçu des boules d'herbe à moitié digérées surnageant au-dessus du liquide bouillant ainsi que dans les soupières et autres vaisseaux de service. Il y avait là à peu près cinquante individus groupés en face de leur chef; quelques-uns lançaient des regards désespérés sur un repas dont ils s'attendaient à ne pouvoir attraper aucun lambeau. Derrière eux étaient assises vingt-cinq femmes, d'un aspect misérable, et parmi elles beaucoup d'enfants.

La plupart des hommes avaient leurs vêtements taillés dans une peau de cheval, dont la crinière leur battait au milieu du dos; ils portaient aussi des bonnets de peau garnie de son poil, ce qui leur donnait une physionomie fauve ou plutôt féroce, que rehaussait encore leur sauvage façon de manger. Nous ne courions pas le danger d'être molestés tant que nous serions leurs hôtes. Koubaldos m'avait invité déjà à rester encore un jour et à laisser reposer nos chevaux; mais aucun de mes gens n'y aurait consenti volontiers et tous étaient pressés de se remettre en route le matin du jour suivant. Nos bêtes furent attachées près de la yourte, et chaque homme reçut l'ordre de veiller tout spécialement sur ses armes. A l'heure du crépuscule, ce fut dans le campement tout entier une scène fort affairée, les hommes trayant les juments, les femmes remplissant le même office auprès des vaches, brebis et chèvres. Près de nous trois grandes chaudières de fer étaient placées sur des fourneaux creusés en terre. Les femmes y versaient leurs seaux de cuir pleins de lait, puis des enfants, mettant le feu aux broussailles accumulées dessous, entretinrent la flamme jusqu'à ce que les chaudières entrassent en ébullition : c'est leur méthode de préparer l'*hyran*, mélange de lait de vache, de brebis et de chèvre que la cuisson rend très-épais. Les Kirghis coupent cette substance, devenue solide, en tranches de quatre pouces de long sur deux pouces carrés. On les étend ensuite sur des nattes de roseaux et on les expose au soleil, ce qui en fait une sorte de fromage, article alimentaire d'une grande importance pour les populations de ces contrées. Lorsqu'ils sont confectionnés, ces fromages ressemblent à de la pierre à chaux, et en ont presque la consistance. Quand on veut les manger, on les pile dans un mortier et on les délaye dans du lait. J'ai goûté de ce mets et je ne puis pas dire qu'il soit bon.

Je passai la nuit dans la yourte de Koubaldos. Deux Cosaques et Tcheck-a-boi placèrent leurs peaux près de moi; après avoir mis mes armes en sûreté, je m'étendis sur la mienne, et quelques minutes plus tard j'étais endormi à quelques pas du chef de voleurs.

Il faut avoir le sommeil dur pour ne pas être debout à la pointe du jour dans un aoul de Kirghis; les cris des animaux suffiraient à réveiller le plus lourdement endormi des mortels. Quand je sortis pour prendre l'air déjà l'un des Cosaques m'attendait. Il était levé depuis quelque temps et avait vu Koubaldos quitter l'aoul; il avait aussi entendu les gens de Koubaldos se parler l'un à l'autre, monter à cheval et partir. Il était sorti immédiatement et avait remarqué le chef et quatre de ses hommes quittant le campement. Je l'envoyai appeler Tcheck-à-boi et dire aux autres Cosaques de rester dans la yourte; je lui ordonnai aussi d'apporter mon fusil, ce qui fut fait à l'instant même. Nous nous dirigeâmes du côté du lac comme pour y chasser des canards. Quand nous ne fûmes plus à portée d'être entendus, le Cosaque répéta à Tcheck-a-boi ce qu'il m'avait déjà dit.

Nous nous accordâmes à reconnaître qu'il y avait quelque chose d'étrange dans la conduite du chef, qui s'en allait ainsi après nous avoir invités à rester; tout en continuant d'avancer vers le lac, nous arrêtâmes nos plans et résolûmes de partir sur-le-champ, sans demander aucune explication. En conséquence, quelques minutes après nous nous éloignâmes, grand train, dans la direction du sud-est.

Après plusieurs heures de trot allongé, j'envoyai un de mes Kirghis en éclaireur dans un petit aoul dépendant de celui que nous venions de quitter.

Mon émissaire eut la chance d'y découvrir une femme et deux jeunes garçons, ses fils, qui avaient été volés, plusieurs années auparavant, dans sa propre tribu. Il leur donna des nouvelles de leurs amis; la femme lui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dit que Koubaldos avait envoyé un Kirghis chercher les hommes de l'aoul pendant la nuit et qu'ils étaient en expédition; mais elle ne savait pas où. Elle nous dit aussi qu'à une journée de marche vers le sud, se trouvaient également un lac et des pâturages; que plus loin nous verrions une montagne à pic près de laquelle habitait le sultan Sabeck. Ceci concordait avec la description que Baspasihan m'avait faite. Je ne pouvais douter de la véracité de cette femme. Ainsi la Providence elle-même nous fournissait les informations dont nous avions besoin.

Nous reprîmes le grand trot; deux heures plus tard, l'herbe disparut de la steppe et fit place à un désert de sable. Le soleil étant encore assez haut, on poussa en avant. Trois heures s'écoulèrent encore; on commençait à entrevoir une ligne sombre traversant la steppe. C'étaient les buissons qui longeaient une rivière. Plusieurs monticules rocheux se montraient au nord. Au sud, la plaine s'étendait aussi loin que les yeux pouvaient découvrir : c'était une région stérile et dépourvue d'intérêt. Les chevaux commençaient à dresser les oreilles; ils pressentaient de l'eau dans le voisinage; en effet, on atteignit une petite rivière avant que le soleil disparût de l'horizon. Ce fut un brillant coucher de soleil. Des vapeurs rouges sillonnaient l'horizon; éparses à la fois dans l'espace et sur la steppe, elles jetaient un voile obscur sur la ligne qui séparait la terre du ciel. Des nuages d'or flottaient en masses floconneuses au-dessus de l'endroit où le soleil venait de disparaître, et montaient au loin vers le zénith. Ils prirent d'abord l'éclat d'une flamme brillante qui éblouissait presque les yeux. Puis cette flamme d'un rouge ardent se nuança graduellement jusqu'au cramoisi le plus foncé. La partie supérieure du ciel, d'un bleu obscur, au moyen de gradations nombreuses, prit une teinte verdâtre, puis elle passa au jaune pâle, dont les tons s'accentuaient davantage à mesure que les regards s'abaissaient vers l'horizon, jusqu'à ce qu'enfin elle devint orange, ombrée d'un rouge fauve au niveau de l'horizon, sur lequel tranchait la plaine de couleur pourpre sombre. C'était un spectacle magnifique et plein de calme; mon escorte faisait l'effet d'un point au milieu du désert sans bornes.

On tint conseil en ce lieu, maintenant si calme, et qui pouvait devenir le théâtre d'une lutte sanglante avant que les rayons du soleil levant tombassent sur la steppe. Les Cosaques, Tchuck-a-boi et quelques-uns des Kirghis estimaient que la bande de Koubaldos était sur nos traces. Nous savions que Koubaldos n'avait besoin que de nos chevaux; s'il pouvait seulement nous en séparer nous deviendrions une proie aisée à saisir; nous ne pouvions échapper à pied de ces vastes déserts de sable, et ces brigands s'empareraient de nos armes sans courir de grands dangers.

Koubaldos une fois renseigné sur notre compte par les gardiens de ses troupeaux, au petit aoul, pouvait nous atteindre vers minuit; aussi, avant la tombée du soir, nos carabines furent examinées et rechargées avec soin. Les chevaux furent rassemblés et attachés, puis on plaça des sentinelles, on régla l'heure des factions, et bientôt, comptant sur la vigilance des hommes et des chiens de garde, tout le reste de notre petit camp ne tarda pas à s'endormir.

Plus tard, quand un Cosaque m'éveilla, je fus surpris que les heures se fussent écoulées si tranquillement. Les sentinelles n'avaient entendu aucun son, sinon le clapotement du ruisseau voisin, et les chiens n'avaient pas grondé une seule fois. La nuit était belle, les étoiles étincelaient dans un ciel sans nuage; un repos absolu planait sur ces vastes régions : on entendait jusqu'à nos pas sur le gazon épais; on n'apercevait rien à travers le clair-obscur qui régnait sur la steppe, quand soudain toute la plaine fut éclairée d'une pâle lumière azurée. J'en éprouvai un tressaillement momentané; mais en levant les yeux, je vis un énorme météore, d'une belle couleur bleue, traverser lentement l'espace du sud au nord.

Après s'être mû pendant une trentaine de secondes, il s'enflamma, projetant une lumière éclatante, bientôt suivie d'un bruit pareil à celui du canon dans le lointain. Cette détonation éveilla quelques-uns de nos gens, qui se levèrent, croyant avoir entendu le feu de nos carabines. Ce phénomène m'intéressait beaucoup; d'autres météores apparurent; ils étaient petits, de la couleur d'une flamme brillante, courant avec une vitesse surprenante et laissant derrière eux, pour la plupart, une traînée d'étincelles blanches. Notre temps de garde s'était écoulé sans avoir été interrompu par les voleurs; d'autres hommes vinrent nous remplacer, et je m'assis à considérer les météores. Vers deux heures et demie après minuit, ils devinrent très-nombreux et encore plus beaux. Quelques-uns étaient d'un cramoisi éclatant, d'autres de couleur pourpre ardente. Ils se dirigeaient dans des directions variées, principalement vers le nord-ouest. Ils continuèrent de tomber pendant plus d'une heure; je pus en compter cent huit dans cet espace de temps. J'en voyais souvent trois ou quatre simultanément. C'était le matin du 11 août, et je me rappelai que cette date de l'année était marquée par l'apparition périodique de ce phénomène.

J'avais oublié Koubaldos et sa bande, et j'étais assis à méditer sur la scène à laquelle je venais d'assister, quand un chien couché près de moi se mit à gronder. Invité à se tenir tranquille, il recommença bientôt, et ses compagnons l'imitèrent sourdement. Évidemment ils sentaient quelque chose sur la steppe. Une longue et étroite bande de lumière paraissait déjà à l'horizon au nord-est; bientôt des lueurs incertaines commencèrent à éclairer la plaine et on put distinguer les objets à quelque distance. On délia les chiens, qui se dirigèrent en aboyant avec fureur vers le bord de la rivière, d'où nous vîmes une troupe de cerfs s'éloigner en bondissant : c'était leur voisinage qui avait inquiété notre meute.

La matinée était délicieuse, éclairée d'un soleil brillant et rafraîchie par une jolie brise, et nous nous remîmes en route en nous félicitant d'avoir passé la nuit sans avoir été attaqués.

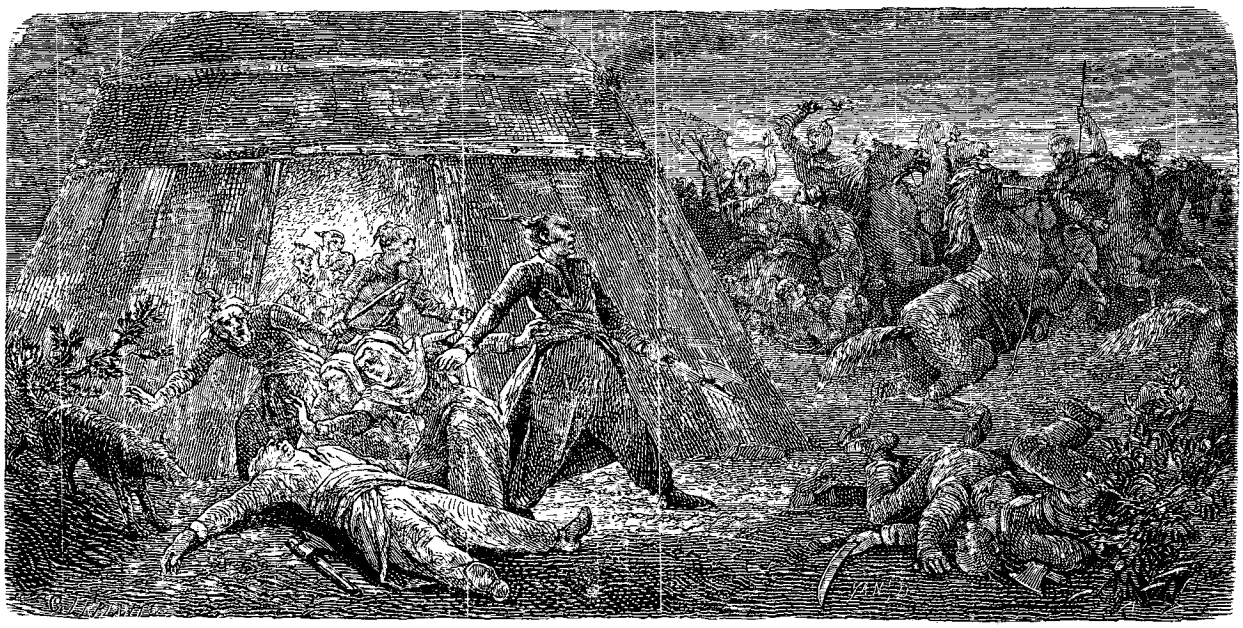
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il en fut de même pendant toute la journée; mais vers le soir, tandis que j'étais à esquisser une scène de lac et de rochers que j'avais devant moi, l'un de mes gens découvrit de la fumée à mi-chemin de ces mêmes rochers, de l'autre côté du lac, ce qui fixa l'attention de toute mon escorte.

Koubaldos et ses voleurs étaient arrivés là avant nous dans la persuasion que nous devions y passer. Nous prîmes la résolution de camper sur le bord du lac, afin d'échapper aux regards qui devaient nous voir déboucher dans la vallée si nous allions plus loin.

Pendant que mes gens préparaient le souper, je voulus examiner de près une étroite langue de terre qui avançait dans les eaux du lac, un Cosaque et Tchuck-a-boi m'accompagnèrent. Je trouvai que c'était une bande de rochers, large de quatre pas en quelques endroits et de vingt en d'autres parties. La surface en était çà et là garnie d'une épaisse couche de gazon; ailleurs, la roche était nue, entourée de chaque côté d'une eau profonde; à l'extrémité qui plongeait dans le lac, les assises du rocher étaient d'un pourpre foncé des plus curieux. L'un de ces rochers avait des dimensions énormes et une crevasse profonde sur l'un de ses flancs; plusieurs autres l'entouraient sous forme de piliers. De ce point jusqu'à l'isthme qui la rattache à la rive, cette petite presqu'île a bien six cents mètres de longueur (voy. p. 360).

Tandis que je prenais une ébauche de ce tableau pittoresque, mes deux compagnons l'examinaient en vue d'y établir notre campement pour la nuit. Ils me dirent qu'il n'était pas douteux que la bande de Koubaldos ne fût à quelques pas de nous; ils pensaient qu'elle se jetterait sur nous au moment où elle nous supposerait endormis; car c'est là leur mode habituel de guerre et de pillage. Ici nous pourrions nous défendre contre cinq cents agresseurs. Une partie de la langue de terre n'avait pas plus de douze pieds de large; elle était inter-

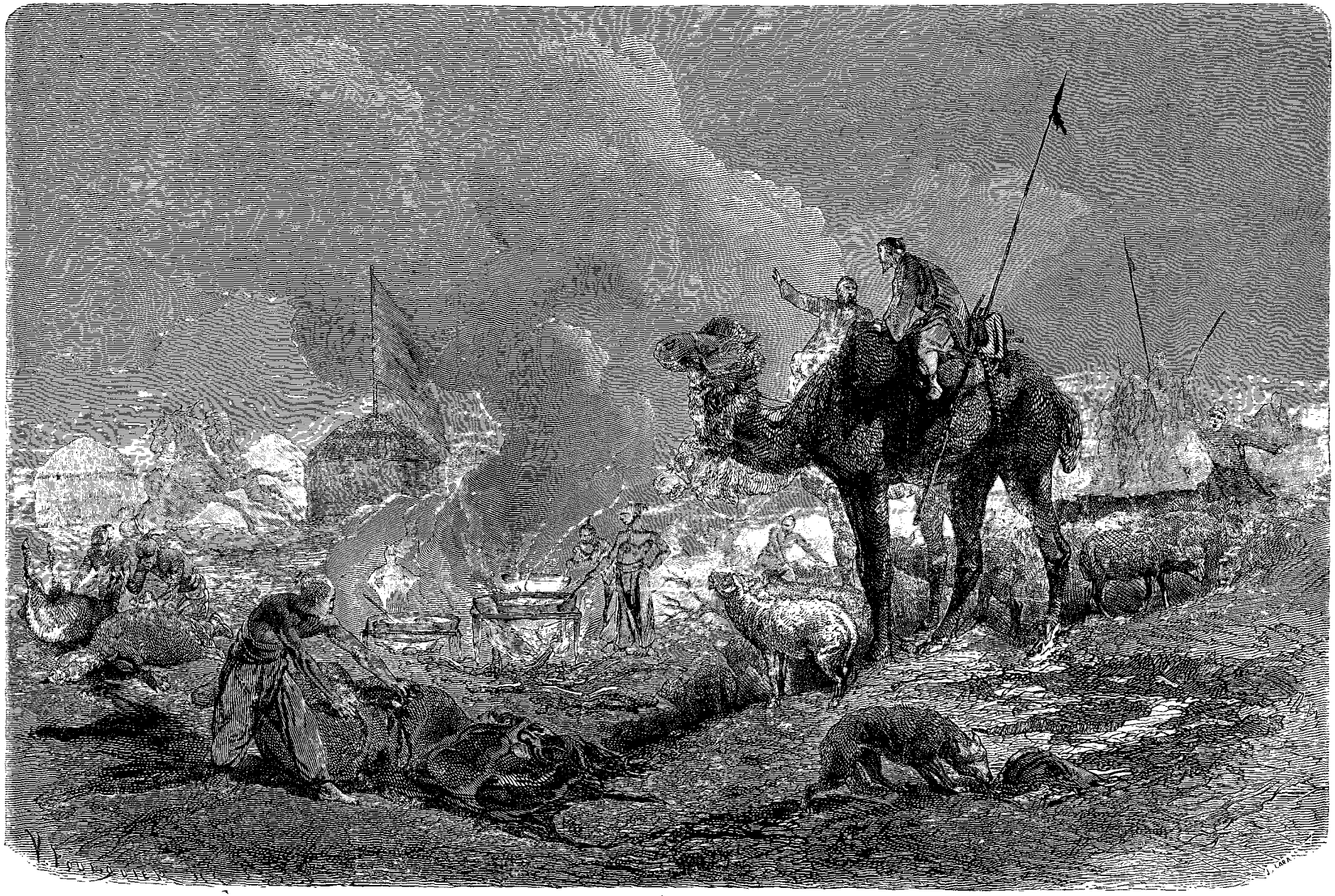


Baranta ou attaque d'un aoul kirghis (voy. p. 366). — Dessin de Yan d'Argent d'après Atkinson.

rompue en plusieurs endroits, semée de blocs de pierre. Le passage le plus étroit était à quatre-vingts mètres du rivage, et en avait au moins trente de long. Nous pourrions fusiller à coups sûrs quiconque s'y aventurerait, et les visiteurs que nous attendions ne s'étaient jamais trouvés en face d'un feu meurtrier. Il fut convenu qu'on resterait au camp jusqu'à la nuit close, puis qu'on amènerait les chevaux sur la portion la plus avancée de la presqu'île, où on les mettrait en sûreté pour la nuit sous la garde de quatre Kirghis qui veilleraient aussi sur les chiens et les empêcheraient d'aboyer. Les Kirghis avaient si bien dressé ces animaux qu'il n'y avait point à craindre d'en être trahi. Quand ces résolutions furent prises, nous retournâmes au camp où notre plan fut expliqué à tous et des ordres donnés pour l'exécuter.

Durant la soirée, on avait vu plusieurs hommes nous observer de la montagne. Ils pouvaient voir aisément ce que nous faisions de nos chevaux qu'on ramena le soir, et qu'on attacha comme pour la nuit, entre nous et le lac. On chargea le feu de broussailles, dont la flamme brillante indiquait évidemment aux voleurs que nous nous disposions à nous endormir; mais lorsque l'obscurité fut assez épaisse, les chevaux furent sellés avec la dernière promptitude afin de se rendre à notre place de sûreté. Deux Kalmouks durent rester afin d'entretenir le feu, avec l'ordre de ne point s'éloigner avant que Tchuck-a-boi les appelât. Nous partîmes lentement pour notre nouveau campement. Arrivés à l'extrémité de la partie étroite de l'isthme, tout le monde descendit; deux Cosaques allèrent, accompagnés des Kirghis, conduire et attacher les chevaux au fond de la presqu'île; ensuite on apporta les housses qui devaient nous servir de lits; elles furent étendues sur le sol à vingt-cinq pas de l'entrée du passage étroit. Un Cosaque et un Kirghis stationnaient à l'extrémité opposée du même passage, c'est-à-dire près de la rive du lac, afin d'attendre l'ap-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Préparatifs de funérailles chez les Kirghis (voy. p. 366). — Dessin de Foulquier d'après Atkinson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

proche des voleurs. Ils avaient l'ordre de ramper le long des rochers et de nous rejoindre aussitôt qu'ils entendraient venir la bande. Notre position nous inspirant une sécurité parfaite, nous nous couchâmes. Le feu de notre premier campement lançait une clarté éblouissante. Comme j'étais placé sur le bord du lac, je restai quelques instants à voir les flammes miroiter dans l'eau, puis je m'endormis. Avant que la première garde fût relevée, les deux hommes de notre poste avancé étaient revenus annoncer que les brigands étaient arrivés à notre premier campement; ils avaient remis les broussailles sur le feu, et l'éclat des flammes avait permis à nos sentinelles d'apercevoir des hommes à cheval. J'ordonnai que trois hommes tireraient à la fois; cela nous donnerait trois volées, et mon fusil se chargerait de remplir les intervalles de chaque décharge. Ceci réglé, nous attendîmes patiemment l'approche de l'ennemi. En ce moment, nous entendîmes le pas des chevaux sur la rive du lac; mais l'obscurité était trop grande pour distinguer aucun objet. Les brigands marchaient lentement; ils s'arrêtèrent un instant à l'entrée de la langue de terre. Une partie d'entre eux s'engagea le long de la chaussée: nous les entendions venir et même parler; ils atteignirent bientôt le passage étroit où ils ne pouvaient tenir plus de trois de front. Là, ils s'arrêtèrent et parurent se consulter. Pas un n'essaya d'aller au delà.

On pouvait alors distinguer chacune de leurs paroles; nous reconnûmes même la voix de Koubaldos. Après dix minutes environ d'hésitation, la bande retourna sur le bord du lac et s'éloigna au trot dans la direction du nord.

Les Kirghis de mon escorte m'expliquèrent le sens des paroles que Koubaldos avait proférées, alors qu'il n'était séparé de nous que par quelques mètres de rochers. Nous croyant bien loin de lui et furieux d'avoir manqué son coup, il nous traitait de lâches, et promettait à sa troupe de nous rattraper facilement, soit dans les marais, où il supposait que nous nous étions réfugiés sur la rive nord du lac, soit dans la steppe qu'il nous fallait traverser avant d'atteindre l'aoul du sultan Sabeck.

Nous trompâmes les prévisions du digne chef de bandits, en suivant sa piste d'abord, puis en obliquant à l'est pendant qu'il nous cherchait au nord; et le deuxième jour enfin, sans avoir vu luire un seul instant, sur l'horizon de la steppe, les francisques de ses coupe-jarrets, nous trouvâmes un sûr asile et un repos bien nécessaire sous les yourtes du sultan Sabeck.

Mon hôte, par le nombre de ses serviteurs, de ses bergers et de ses richesses pastorales, me rappelait ces pasteurs *de peuples* et de troupeaux dont parlent la Bible et le vieil Homère. La sultane son épouse, et la princesse leur fille, assises en face de nous à l'heure de chaque repas, qu'elles surveillaient sans y prendre part, ajoutaient encore à cette ressemblance antique, que complétait un barde ou poëte de cour, chantant sur une sorte de mandoline pendant toute la durée du festin (voy. p. 361).

La sultane était loin d'être belle, mais elle était richement habillée d'un kalat de velours noir garni de broderies en soie; une écharpe de crêpe de couleur cramoisie lui entourait la taille; elle portait une coiffure de mousseline blanche. Sa fille était plus jolie, grâce sans doute à sa jeunesse : un kalat de soie jaune et cramoisie lui descendait jusqu'au genou, et le turban de soie blanche qui couvrait sa tête laissait échapper une profusion de longues boucles de cheveux noirs.

Dans toutes les tribus, c'est à ces dames, vieilles et jeunes, que revient la fonction de traire soir et matin les vaches, brebis et chèvres; traire les juments est un office réservé aux guerriers. On sait que chez les Arians védiques le mot fille, dont l'application parmi nous monte si haut et descend si bas, signifiait *celle qui trait les troupeaux*. Parmi tous ces nomades, la richesse consiste dans d'innombrables troupeaux de moutons, chèvres, vaches, chameaux et cavales, qu'ils comptent par dizaines et centaines de mille, et qui constituent la dot des filles à marier. De tout ce bétail, le cheval est le plus apprécié soit pour l'usage, soit pour la nourriture, et le Kirghis qui se détournerait avec dégoût d'une bonne tranche de bœuf, se réjouit à l'idée d'une grillade de cheval. Aussi le vol des troupeaux, et des chevaux surtout, est-il plus encore que les empiétements ou usurpations de pâturages, une des causes des guerres interminables qui troublent la tranquillité de la steppe.

Ces expéditions de pillage, qu'ils nomment *barantas*, sont ordinairement dirigées à l'heure la plus chaude du jour sur les troupeaux au pâturage, ou sur les aouls à la fin de la nuit, au moment où les bergers et les chiens de garde, fatigués d'une longue veille, commencent à se relâcher de leur surveillance habituelle. Le but des maraudeurs étant bien moins la lutte que le butin, ils bornent ordinairement leurs efforts à jeter la terreur parmi les troupeaux, surtout parmi les chevaux, et à les attirer hors de l'aoul; car, une fois les animaux dans la steppe, ils n'ont qu'à les pousser devant eux pour s'en emparer.

Il n'y a véritablement combat que lorsque les habitants de l'aoul, éveillés à temps, peuvent se jeter entre les voleurs et leurs troupeaux menacés. Alors ont lieu des luttes corps à corps et des scènes de sang dont le souvenir va grossir les légendes sauvages du désert. On m'a conté dans un aoul, qui peu avant mon passage avait eu à repousser une *baranta*, que l'un des assaillants, frappé à mort, étant venu tomber devant la yourte du chef, la femme de celui-ci avait reconnu dans ce malheureux un de ses fils, déserteur depuis peu du foyer paternel.

Les haines et les vendettes soulevées par des événements de ce genre, semblent faire trêve, sinon s'éteindre, lors de la mort des chefs de tribus, à l'enterrement desquels accourent de loin amis et ennemis. Cette impression m'est restée, du moins, des funérailles de Darma-Syrym, dont je fus témoin plus tard, non loin du Nor-Zaizan. C'était un vieillard grandement estimé par sa tribu autant que redouté de toutes les autres.

Pourtant, dès qu'il eut expiré, des messagers furent dépêchés vers toutes les aires de l'horizon, pour annoncer le fatal événement. Montant des chevaux d'élite

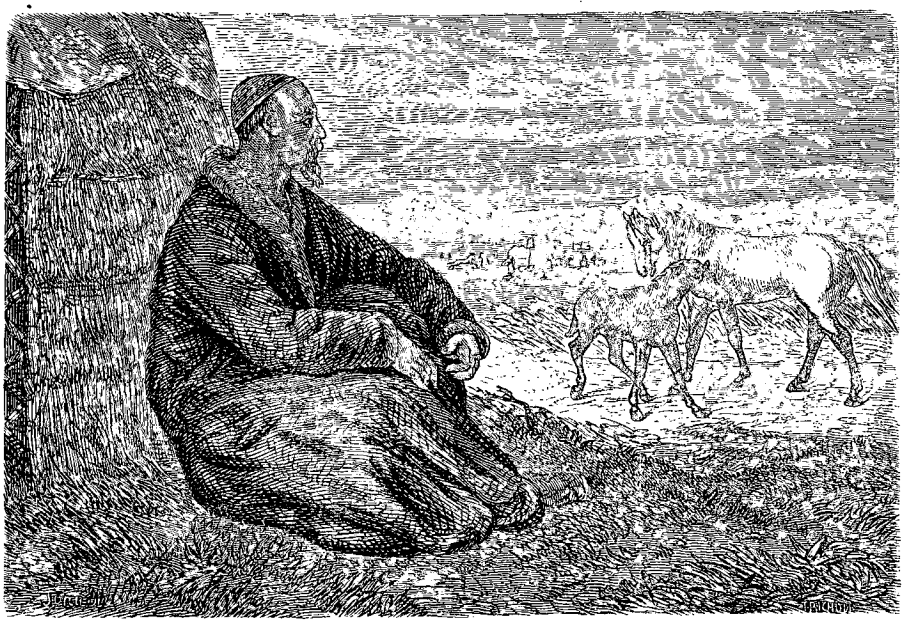
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont ils ne ménageaient ni l'ardeur ni les forces, à peine étaient-ils arrivés dans un aoul et avaient-ils fait connaître la triste nouvelle, que d'autres cavaliers partaient aussitôt de la même manière pour la transmettre plus loin. Elle se répandit ainsi en quelques heures, dans une contrée mesurant cent lieues de diamètre.

Les sultans, les chefs, les anciens des tribus montèrent alors immédiatement à cheval pour assister aux funérailles. Avant le soir, un grand nombre étaient déjà arrivés. Uune lance, surmontée d'un drapeau noir, se dressait au-dessus de la porte du défunt, et lui-même, revêtu de son plus beau costume, reposait au-dessous. A sa tête était placé le siége d'apparat, emblème de sa dignité ; sa selle, les harnais de ses chevaux, ses armes, ses habits étaient empilés des deux côtés. Des rideaux en soie de Chine retombaient à grands plis du haut de la tente, et les épouses, les filles du trépassé, les femmes de la tribu, à genoux, la face tournée vers le cadavre, chantaient l'hymne des morts, en balançant le haut du corps d'avant en arrière et d'arrière en avant. C'était un spectacle solennel et pathétique. Les hommes, entrant par groupe, s'agenouillaient aussi et, se joignant au chœur funéraire, grossissaient la lugubre harmonie de toute la puissance de leur voix de basse. Point de cris, point de gémissements, point de cheveux arrachés, comme c'est l'habitude aux funérailles des peuples sauvages. C'est ce qu'on peut appeler ailleurs un service religieux en musique.

En même temps, une autre partie du cérémonial requis se passait derrière la tente. Là, des hommes égorgeaient dix chevaux et cent moutons *pour la fête des funérailles*, et le feu était attisé sous les grands chaudrons de fer sur lesquels se penchaient les opérateurs nus jusqu'à la ceinture, armés de grandes cuillers de bois, les bras et les mains couverts de sang.

Partout où la flamme des foyers se projetait à travers



Un pasteur de peuples et de troupeaux. — Dessin de Sorieul d'après Atkinson.

l'aoul, elle mettait en saillie quelques détails saisissants, apprêts fantastiques d'art culinaire et de mort. A côté des formes noires de ceux qui remuaient le contenu des chaudrons on voyait les bouchers le bras levé, ou les chevaux se cabrer en hennissant de douleur et retomber frappés du couteau mortel; par moments, tout redevenait obscur ; on n'était plus éclairé que d'une lueur sourde; puis la fumée se dissipant au vent, les sacrificateurs apparaissaient de nouveau, semblables à des démons dans un rite infernal. Scène sauvage, dont l'horreur était encore accrue par les chants plaintifs qui sortaient de la demeure du sultan ! Puis vint le banquet; mais comme il ne différait en rien que par le plus grand nombre des convives, de ceux que j'ai décrits plus haut, je ne m'y arrêterai pas.

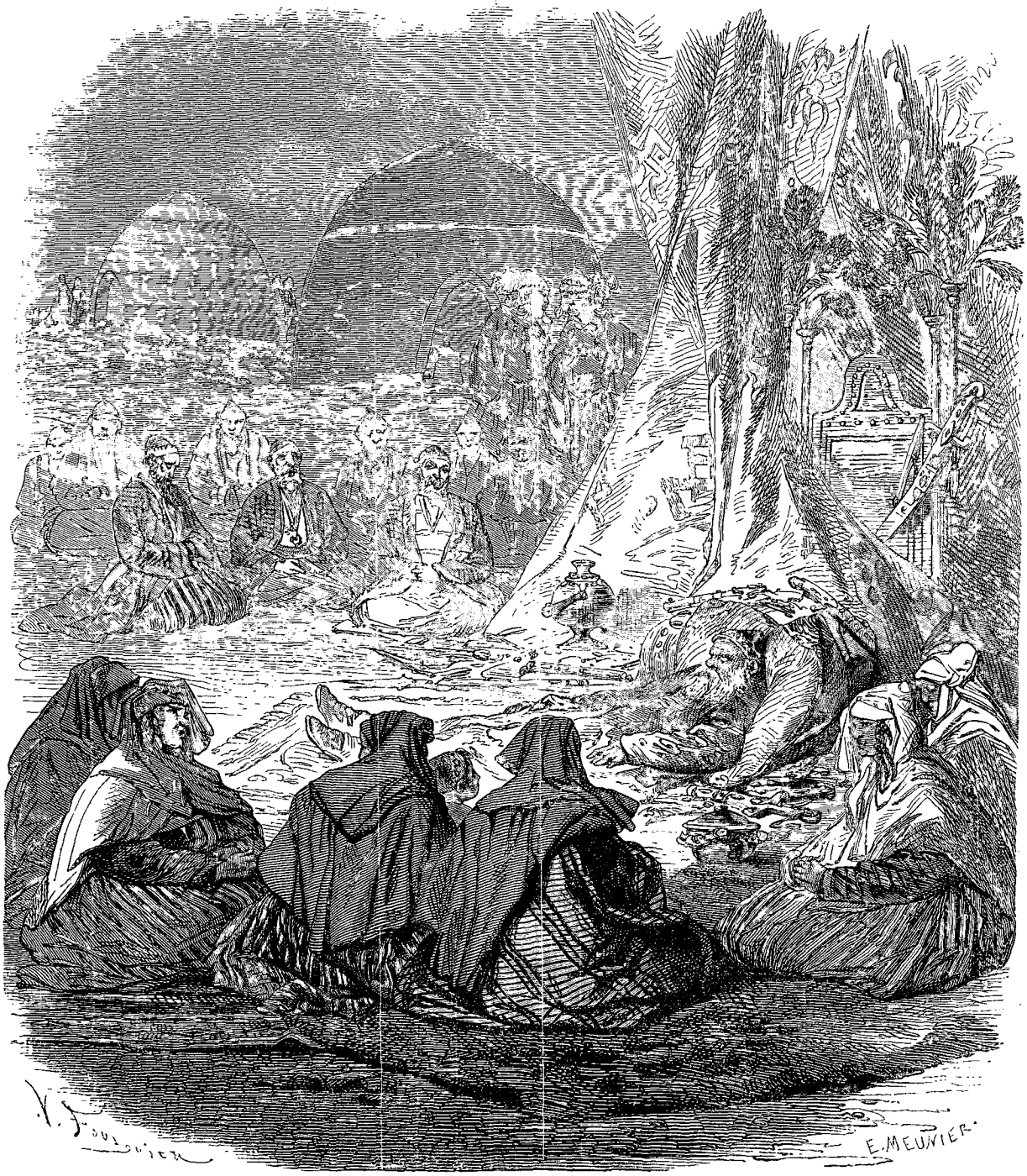
La fête dura sept jours. A chaque instant arrivaient de nouveaux sultans et de nouveaux guerriers nomades. Je porte à deux mille le nombre total des assistants. Le huitième jour, on enterra Darma-Syrym. Le cadavre fut dépouillé de son habit de cérémonie funéraire, drapé dans un nouveau vêtement et placé sur un chameau qui le porta jusqu'à la tombe. Le siége ou trône de sultan le suivait sur un autre chameau; ensuite venaient ses deux chevaux favoris, puis ses épouses, ses filles, les femmes de la tribu, chantant l'hymne funèbre qu'accompagnaient une foule de moullas et de guerriers, dont la voix mâle retentissait au loin dans la plaine !

Arrivé au sépulcre, le corps y fut descendu ; les moullas récitèrent leurs prières entrecoupées du récit des grandes actions du mort; on immola ensuite les deux chevaux, qu'on enterra aux deux côtés du maître ; puis la terre recouvrit le tout, et le convoi retourna à l'aoul où se préparait un nouveau banquet funéraire. Cent chevaux et mille moutons furent encore égorgés en l'honneur du défunt.

A leur retour de l'enterrement, les femmes, entrant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la tente, continuèrent, pendant une heure, à chanter leur complainte funèbre en face des armes et des harnais de Darma-Syrym. Toute la famille se réunit ensuite dans la demeure, pour recevoir ce que nous nommerions, en Europe, *les compliments de condoléance* des sultans et des chefs venus pour rendre hommage



Chant des funérailles chez les Kirghis. — Dessin de Foulquier d'après Atkinson.

à la mémoire du décédé. Ces cérémonies et festins se prolongèrent pendant plusieurs jours encore; puis graduellement chacun regagna son aoul. Mais la tribu de Darma-Syrym, vouée au deuil pour longtemps, dut chanter l'hymne funéraire pendant une année, au lever et au coucher du soleil.

Pour extrait et traduction F. DE LANOYE.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le sultan Yanantuck, sa fille et son fils. — Dessin de Sorieul d'après Atkinson.

VOYAGE SUR LES FRONTIÈRES RUSSO-CHINOISES

ET

DANS LES STEPPES DE L'ASIE CENTRALE,

PAR THOMAS-WITLAM ATKINSON [1].

1848-1854. — TRADUCTION INÉDITE.

Les sultans de la steppe (suite). — Des monts Syan-Shans aux monts Atalans.

A l'aoul du sultan Sabeck, extrémité sud-est de mes courses dans le Gobi, je n'étais qu'à deux journées de la ville chinoise de Barkoul ou Tchnisi, que mon hôte me dissuada de visiter, en appliquant à cette cité importante l'objection du renard de la fable parlant de l'antre du lion :

« Je vois fort bien comment on entre,
Et ne vois pas comme on en sort. »

En conséquence, je dus me borner à en approcher, et à faire autour de ses murailles une sorte de reconnaissance rapide qui, à la rigueur, m'aurait permis d'en esquisser le plan. Ses maisons, bâties sur le penchant d'une colline, contre-fort avancé des Monts-Célestes, sont petites et basses comme dans toutes les villes chinoises, peu remarquables en général sous le rapport architectural.

En ce moment un soleil radieux se levait derrière nous, mais ses rayons n'avaient pas encore atteint les cimes neigeuses que nous avions sous les yeux à l'horizon. Tout en cheminant, je contemplais le ciel, et je vis bientôt le premier jet lumineux faire étinceler les glaces et les neiges de Bogda-Oöla, qu'un des hommes de notre escorte m'avait indiquées. La crête de la montagne fut soudain couronnée d'une flamme rougeâtre qui se

1. Suite et fin. — Voy. pages 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

transforma graduellement en un océan d'or et finit par prendre la blancheur éclatante de l'argent. Le soleil s'arrêta quelques minutes sur ce sommet qui dominait tous les autres, avant de verser sa lumière sur les pics d'une moindre hauteur. Quelques secondes après, il en éclairait de moins élevés encore, et bientôt la chaîne tout entière ne fut plus qu'une masse éblouissante qui se détachait sur un fond d'une profonde obscurité. Il y a quelque chose de merveilleusement grand dans ces effets de lumière qui revêtent de tons magiques et de lueurs changeantes ces masses prodigieuses de montagnes. Après avoir donné un instant à la contemplation, je fis le dénombrement de ma bande qui se composait de vingt-cinq hommes et de quarante-cinq chevaux. Quatre des hommes du sultan portaient de longues lances et des haches d'armes, les autres n'avaient que des haches d'armes seulement; leurs habits faits de peau de cheval, ornés de crinières flottantes, et leurs casques rabattus sur leurs bonnets, leur donnaient un aspect tout à fait sauvage. Le Kirghis que Sabeck m'avait donné pour guide à travers le désert était un homme d'une quarantaine d'années, à la force athlétique, à la figure bonne et intelligente. C'était lui qui accompagnait toujours le sultan dans ses voyages; il connaissait toutes les routes, quelle que fût la direction : aussi, grâce à lui, je pus, sans encombre ou mésaventure, tracer un long itinéraire le long de la pente nord des Syan-Shans, et traverser le désert qui s'étend entre la base septentrionale du Bogda-Oöla et le bassin du Kessil-back-Noor.

Dans ce trajet je revis mes anciennes connaissances Oui-Yas et Baspasihan qui étaient venues, avec leurs clans et leurs troupeaux, y prendre leurs quartiers d'automne, et je resserrai les liens de l'hospitalité avec un grand nombre de *rois-pasteurs*. Je dois citer entre autres le sultan Yamantuck, un des hommes les plus intelligents que j'aie rencontrés au désert. Dans le portrait que j'ai fait de lui je l'ai peint entre sa fille, fort bel échantillon de ce type kirghis, très-apprécié, dit-on, des Grecs du Bas-Empire, et son fils, qui lui fait une communication à genoux selon l'usage de ces régions. Je ne dois pas omettre non plus le sultan Beck, le plus puissant et le plus riche des Kirghis de la grande horde; — le sultan Boulania qui, ayant voyagé jusqu'à Omsk et Tobolsk, passait pour l'homme le plus instruit et le plus éclairé de sa race — et enfin le sultan Souk, qui, plus voisin des Russes et des terrains de pâture de la horde moyenne, doit sans doute à ces circonstances une autre espèce de réputation. On ne saurait trouver un plus grand voleur dans toute la steppe; mais comme il avait quatre-vingts ans, il ne pouvait plus se joindre aux *barantas*, quoiqu'il en projetât toujours.

Dans une précédente circonstance où je me trouvais à son aoul, quelques Kirghis de la moyenne horde étaient venus nous prier de leur faire rendre leurs femmes et leurs enfants, enlevés par les bandits du sultan. Mais ce vieux coquin s'y était refusé, prétendant que cela faisait partie de son butin. Il recevait une pension de l'empereur de Russie, vendait son pays et trompait Sa Majesté Impériale. Dans une de ses expéditions de maraude, une hache d'armes lui avait coupé le nez, qui depuis était resté difforme. Lorsque je fis son portrait, il me pria de ne point copier son nez tel qu'il était, mais de lui en faire un convenable, afin que l'empereur ne vînt pas à se douter de ses mœurs de bandit. En posant pour ce portrait il avait étalé sur un vêtement de pourpre, une médaille d'or et un sabre que lui avait envoyés Alexandre Ier et dont il était extrêmement fier.

Ce vieux renard fut au nombre des visiteurs que le printemps suivant amena à Kopal, notre station d'hiver, où dans l'intervalle il nous était né un fils, que, d'après les hautes cimes qui couronnaient notre horizon, nous baptisâmes du nom d'*Alatau*.

Cet événement nous attira de nombreuses visites, « et parmi les plus fréquentes, dit Mme Atkinson, il faut compter celles du sultan Souk. Il venait souvent passer une heure chez nous; une de ses plus grandes distractions était un miroir de voyage. Il entrait dans ma chambre à coucher où ce miroir se trouvait pendu à la muraille, restait pendant une heure et plus à se mirer, en faisant toutes sortes de grimaces, et poussait de bruyants éclats de rire; il est probable que jamais auparavant il n'avait vu sa figure. Il essaya, mais en vain, de me persuader de lui en faire cadeau: puis il me flatta pour avoir une paire de ciseaux, qu'il donna à son armurier pour en faire faire de semblables, qui furent les premiers fabriqués dans la steppe. Il furent remis au gouverneur de Kopal qui promit de me les rendre; mais ce dernier, apprenant que nous les regardions comme une curiosité, rétracta, je suppose, sa promesse, car je ne les revis plus jamais. Un autre objet d'attraction pour le vieillard, c'était l'enfant; du reste, de près comme de loin, bien des Kirghis étaient venus pour le voir; un sultan, entre autres, lui envoya par un de ses hommes un mouton rôti, alors qu'il n'avait encore que six semaines.

« Notre interprète introduisait tout le monde dans notre appartement. Lorsqu'il s'agissait de quelque nouveau venu, il marchait avec une gravité visible, et, invitant la personne à s'asseoir, il offrait à M. Atkinson sa flûte, le priant, sur un ton qui sentait le commandement, d'en jouer un peu. Il s'imaginait lui rendre un grand service en faisant connaître son talent.

« On examinait tout les objets étalés çà et là. Un sultan fut tellement surpris à la vue d'une paire de gants qui appartenaient à M. Atkinson, qu'il sortit pour aller les montrer à ses serviteurs. Lorsqu'il revint, comme je savais que mon mari les ayant portés longtemps n'en voulait plus, je lui donnai à entendre qu'il pouvait les garder; il sortit de nouveau et rentra bientôt accompagné de Yarolae, l'interprète, qui me dit que si je voulais faire un cadeau au chef, il préférait une serviette. Pour le satisfaire, je lui en donnai une et repris mes gants, dans l'espoir de les donner à un autre; mais ayant quitté ma chambre un instant, je m'aperçus à mon retour que le sultan avait disparu avec les gants. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un poste chinois des frontières.

J'emprunterai encore au journal de Mme Atkinson le récit d'une tentative que nous fîmes ensemble pour pénétrer dans une ville chinoise située sur la frontière, non loin de l'Ala-Kool, entre les monts Barlouks et Tarbagatais.

« ... Le 9 août, nous arrivâmes à un piquet chinois situé à Choubachac, ou, suivant une autre orthographe, Chougachac. Notre interprète voulait nous empêcher d'y aller, parce qu'un Tatar lui avait dit que les Chinois nous feraient prisonniers. Je ris de sa couardise. Lorsqu'il vit que nous étions bien déterminés à tenter l'aventure, il prétexta une indisposition, prit la place de Columbus notre palefrenier près des chameaux, et, au lieu de les conduire, il disparut derrière eux dès que nous eûmes atteint le sol chinois. En approchant du piquet, nous pouvions apercevoir les clochers de la ville dans le lointain, et nous demandâmes aux officiers la permission d'y entrer. Il était environ midi, lorsque nous arrivâmes, et pour la première fois seulement nous vîmes positivement des Chinois; il n'y avait pas à se méprendre sur leur costume. Leurs chaussures étaient en satin noir, avec de hauts talons et d'épaisses semelles. Leurs habits me plaisaient singulièrement et étaient vraiment très-jolis; ceux des serviteurs étaient en coton bleu, mais ceux des maîtres étaient en soie. Le vêtement de dessus s'appelle kaufa et ressemble assez à une pièce de calicot.



L'Alatau vu de la steppe (voy. p. 374). — D'après Atkinson.

« Alors commencèrent les cérémonies. Un domestique courut en avant pour annoncer notre arrivée, en faisant toutes sortes de gestes pour nous inviter à rester. Il revint bientôt et nous introduisit dans une basse-cour où l'officier supérieur jouait avec une oie; néanmoins ce dernier abandonna cette occupation intéressante, et nous reçut très-poliment. Je fus tout à fait étonnée de la hauteur de sa taille; M. Atkinson paraissait petit à côté de lui. Il était droit et sec comme un jonc, avec un teint de cuir brûlé. Il nous fit entrer dans sa chambre, qui était dépourvue de meubles, et nous fit asseoir sur une plateforme élevée qui lui servait de lit. L'appartement fut bientôt rempli de personnes désireuses de savoir qui nous étions.

« L'officier voulut connaître le motif de notre arrivée en Chine. M. Atkinson dit qu'étant près de Chougachac, il désirait simplement présenter ses respects au gouverneur et visiter la ville. L'officier repartit que nous ferions bien de camper, qu'il enverrait une dépêche au gouverneur, et que la réponse arriverait le soir même.

« Quand nous fûmes installés dans notre yourte, notre hôte vint avec son interprète et son secrétaire, pour prendre le thé avec nous. Ils s'intéressaient à tout ce qu'ils voyaient, examinant minutieusement chaque chose, et disant que j'étais la plus extraordinaire de toutes. Ils nous racontèrent qu'ils étaient à ce piquet pour trois ans, et je crois qu'ils eurent encore une année à y rester avant de rejoindre leurs familles. Ils se plaignaient amèrement d'être séparés de leurs femmes.

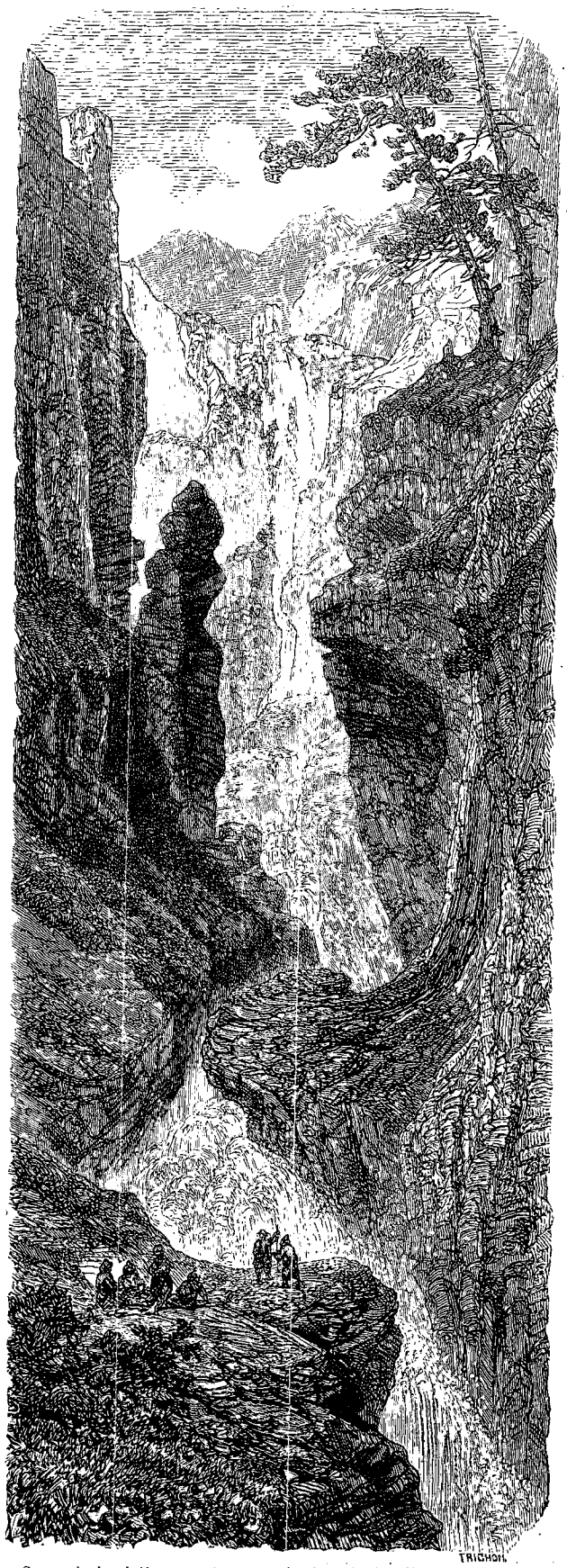
« Le matin suivant, deux officiers et trois soldats vinrent à notre yourte, et les premiers descendirent de cheval. Comme ils n'avaient pas d'interprète, il nous fut difficile d'échanger un seul mot, mais on ne pouvait nier leur plaisir à voir des étrangers. Ils consentirent à prendre le thé; mais, avant que je l'eusse versé, ils nous serrèrent cordialement la main, nous dirent encore un mot, sortirent de la tente et repartirent au grand galop. Il paraît qu'ils venaient d'un autre piquet pour s'éclairer sur notre compte. Ils étaient tous grands; j'en conclus qu'ils avaient été choisis ainsi exprès pour voir de loin, sur la route, par-dessus les roseaux. Les soldats avaient des arcs et des flèches sur leur dos; l'un d'eux portait une longue lance, et tous montaient bien à cheval, ayant, comme les Kirghis, des étriers assez courts.

« En sortant, nous découvrîmes la cause de ce départ précipité. Les soldats avaient aperçu des officiers supérieurs avec leur suite sur la route de Chougachac. Notre premier ami nous envoya dire qu'ils arrivaient.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Au bout de deux heures, il vint lui-même pour nous annoncer l'arrivée de trois officiers qui, disait-il, seraient fort heureux de nous voir. Je mis mon chapeau et confiai mon enfant aux soins de Columbus jusqu'à mon retour. Le bonhomme effrayé de penser que nous allions sortir à pied, ne voulait pas entendre parler d'une manière aussi humble de se promener, et se préparait à faire seller des chevaux. Lorsqu'il vit que nous allions laisser Alatau derrière nous, autre chagrin de sa part; je coiffai donc l'enfant et chargeai Columbus de le porter. En arrivant au piquet, nous trouvâmes une compagnie de soldats qui se rangèrent pour nous laisser arriver jusqu'aux officiers. Je pris le bras de mon mari, suivie de Columbus qui portait l'enfant, et précédée de notre interprète George. Nous trouvâmes les Chinois, les jambes croisées, sur un tapis étendu à l'ombre d'un groupe d'arbres. Cet endroit était d'une fraîcheur délicieuse : à droite, au loin, on apercevait un tombeau, et à gauche coulait un cours d'eau. Les officiers se levèrent et nous offrirent la main de la façon la plus cordiale; puis, après nous être assis, nous fûmes régalés de thé et de sucreries. Un kaldi ou officier supérieur s'empara d'Alatau et le couvrit de baisers; et, après avoir passé par les mains des deux autres, l'enfant revint au kaldi du milieu, qui l'installa devant une petite table.

« La conversation, en commençant, tomba sur notre visite, et M. Atkinson répéta sa demande. Ils nous firent bon nombre de questions, pensant que notre voyage avait quelque but secret. Ils ajoutèrent que nous étions les premiers Anglais qui se fussent présentés dans cette partie de la Chine, et que le gouverneur ne pourrait nous permettre d'entrer dans la ville qu'après en avoir référé à l'empereur; mais que si nous consentions à rester, ils enverraient un courrier pour savoir si nous pouvions être admis, et qu'alors ils feraient tout leur possible pour nous rendre notre séjour agréable. Mon mari ne consentit pas à cette proposition.



Gorge de la rivière Kopal. — Dessin de Sabatier d'après Atkinson.

« Après un bon moment de conservation, je demandai si je ne pourrais pas entrer toute seule dans la ville. Il n'y avait certainement pas d'inconvénient à agir ainsi, et, s'ils l'avaient permis, je serais partie sans réplique. Le kaldi sourit et me demanda ce que j'espérais trouver. Je répondis :

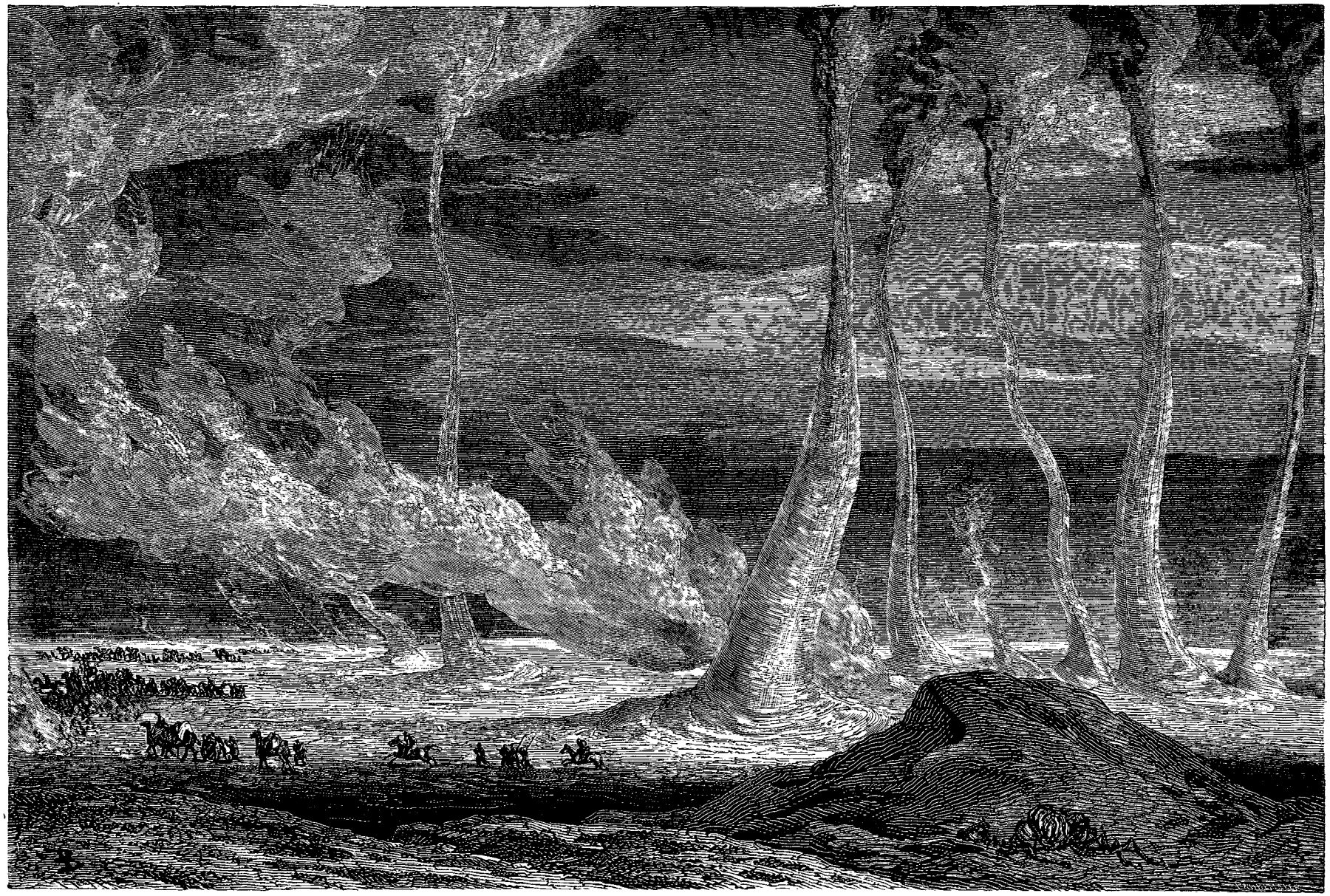
— Simplement voir la ville et ses habitants; n'ayant jamais été en Chine, chaque chose sera pour moi pleine d'intérêt. »

Il reprit :

— Il y a seulement nos femmes et nos filles, et la ville par elle-même est misérable; mais, si j'osais, je vous emmènerais avec un grand plaisir, car vous seriez la plus grande curiosité que l'on ait jamais vue en cet endroit. Si nos lois ne le défendaient pas, je vous emmènerais sur-le-champ, de manière à ce que ma femme pût vous voir; mais je payerais de ma tête une semblable témérité. »

« Et ce disant, il passa la main sur son cou. Il dit à M. Atkinson que s'il s'habillait en Tatar et se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Trombes de sable dans la steppe (voy. p. 332). — Dessin de E. de Bérard d'après Atkinson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rasait la tête, il pourrait entrer en qualité de marchand, et que c'était le plus sage ; mais mon mari n'y consentit pas, ne voulant visiter la ville qu'en qualité d'Anglais, ou bien pas du tout.

« Nos communications étaient naturellement fort limitées ; car, sur cinq que nous étions, notre conversation se faisait en quatre langues différentes. George se tenait à côté de nous ; mais du côté des officiers c'était fort intéressant. Le Tatar qui traduisait en chinois était un fort bel homme. Il se tenait à gauche des officiers et, après avoir reçu une communication de notre part, il se tournait vers ses supérieurs et disait quelque chose en se mettant sur un genoux ; puis il se levait et, croisant ses bras sur sa poitrine, baissait la tête et, transmettait nos paroles. Lorsque le kaldi nous répondait, le Tatar s'agenouillait de nouveau et recommençait la même cérémonie de notre côté.

« Ils nous invitèrent à dîner, ce que nous acceptâmes volontiers, n'ayant rien de mieux à faire. Ils s'excusèrent sur la pauvreté du dîner, et parurent enchantés que nous voulussions rester. Ce repas consistait en riz et en viande ; la soupe fut servie à la fin ; puis après vinrent le thé et les plats de douceur. Ils essayèrent de nous faire manger avec des baguettes, et notre manége excita leur hilarité. George alla chercher à la maison une paire de cuillers et de fourchettes, ce qui amusa beaucoup nos hôtes. Le kaldi nous raconta qu'il avait été une fois à Canton, et qu'il y avait vu des Anglais et quelques-unes de leurs coutumes.

« Après le thé, nous prîmes congé de nos hôtes, désirant repartir le lendemain matin. Alatau fut embrassé ardemment par tous les soldats, et je peux dire que l'enfant s'en amusa beaucoup »

Traversée des monts Alataus.

Pour revenir de Choubachac à Kopal, nous avions à traverser tout le massif de l'Alatau, qui, presque à pic du côté du sud, a sa pente septentrionale découpée par onze cours d'eau tributaires du grand lac Tenghiz. Nous choisîmes dans ces montagnes une des passes que suivent les Kirghis dans leurs migrations d'automne. On ne peut la gravir ni en été, ni au printemps, et, en hiver, elle est tellement encombrée de neige, que ce serait folie de s'y hasarder. L'aoul le plus près de cet endroit se trouve à plusieurs centaines de verstes : aussi ces scènes sauvages et grandioses sont-elles presque toujours interdites à l'homme. Le tigre y vit en paix dans sa tanière, l'ours dans son repaire, et la bête fauve y erre dans certaines parties boisées, sans être importunée. Au moment où nous allions camper pour la nuit à l'entrée de la passe, les nuages épais qui avaient obscurci la montagne s'éclaircirent et me procurèrent une belle vue de l'Actou, dans la direction de l'Ili. Les pics neigeux ressemblaient à des rubis au coucher du soleil, tandis qu'au-dessus d'eux tout le ciel était empourpré, et que la nuit projetait ses ombres sur les dernières cimes. Devant moi était ma yourte, où les Kirghis faisaient cuire le mouton, tandis que chevaux et chameaux étaient couchés autour d'eux. Malgré ma fatigue, je ne pus résister au désir de reproduire sur le papier cette scène qui restera toujours gravée dans ma mémoire, aussi bien que le beau coucher de soleil de la steppe. Au sud de ce plateau s'élèvent, se dessinent les pics pittoresques et grandioses de l'Alatau ; plusieurs d'entre eux sont couverts de neiges éternelles, tandis que le plateau est couvert d'une belle herbe et produit de bons pâturages pour les troupeaux des Kirghis qui, chaque année, y prennent leur quartier pour deux ou trois semaines. J'y trouvai plusieurs tombeaux. L'un d'eux a cent pieds de diamètre sur quarante de haut. Il est entouré d'une tranchée de douze pieds de large sur six de profondeur. Il y a là un fossé circulaire de dix pieds ; après avoir examiné cette grande masse, je conclus qu'elle avait pu être aussi bien un fort qu'un tombeau. A la gauche de cette tranchée, se trouvent quatre immenses pierres de forme circulaire. Je suppose que c'étaient les autels sur lesquels on sacrifiait des victimes aux mânes des morts. Mais qui les a élevées ? et comment ont-elles été déposées en ce lieu ? Rien ne saurait l'établir. Les Kirghis y rattachent une tradition : c'est que ces pierres sont le monument d'un peuple qui, pour un motif inconnu, résolut de se détruire, et voulut auparavant se préparer ce grand tombeau. « Les pères, ajoutent-ils, tuèrent leurs femmes et leurs enfants, à l'exception de l'aîné, qui, à son tour, tua son père et se donna la mort. » Les Kirghis donnent à ce peuple le nom de *misérables suicidés*.

En quittant cette scène, qui nous remplissait l'âme d'idées lugubres, nous continuâmes notre route vers la rivière de Kopal. Cette rivière me procura l'occasion de dessiner plusieurs vues singulières. La gravure (p. 372) en représente une que je pris à un endroit où l'eau tombe dans une gorge profonde. Elle coule avec un rugissement infernal. La forme bizarre de ces rochers rend le site particulièrement attrayant. Je fis plusieurs efforts pour atteindre le pied de cette chute ; mais c'était impossible à cause de la surface glissante des rochers sur lesquels il fallait marcher. Non loin de là, je découvris le Tchimboulac ou les mille sources, torrent qui jaillit dans un ravin formé de marbre jaune et rouge d'une beauté extraordinaire (voy. p. 383).

Pierres levées de la Kora. — Légendes kirghis

Ayant franchi la ligne de faîte qui sépare le bassin du Kopal de celui de la Kora, j'atteignis sur les bords du cette rivière un point où la nature a ménagé entre le torrent et la montagne un espace d'environ deux cents mètres. A mesure que nous avancions, je me demandais si je n'avais pas sous les yeux quelque ouvrage de Titan ; devant moi se dressaient cinq énormes pierres, rangées dans un ordre qui n'avait rien d'accidentel, mais qui dénotait l'intervention d'une intelligente volonté. Une de ces pierres, assez grande pour servir de clocher à une église, a soixante-seize pieds de haut sur vingt-quatre de long et dix-neuf de large ; elle se dresse à soixante-treize pas du pied des falaises ; son inclinaison

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hors de la perpendiculaire, dans la direction de la rivière, est de huit pieds environ. Les quatre autres blocs varient de quarante-cinq à cinquante pieds de hauteur; l'un mesure quinze pieds de côté, les autres un peu moins; deux sont exactement perpendiculaires; les deux autres s'écartent de la verticale, un surtout qui semble sur le point de perdre son équilibre.(voy. p. 376).

Plus grande encore, une sixième pierre gît tout près à demi ensevelie dans le sol, et çà et là couverte d'arbustes prospères qui ont pris racine dans le roc. A deux cents mètres à l'ouest, trois autres blocs jonchent la terre ; sous l'un d'eux s'ouvre une cavité que plus d'une famille de Kopal considérerait comme une demeure splendide. Non loin de ce dernier groupe, s'élève un amas de pierre dû sans conteste à la main de l'homme, puisqu'il renferme, entre autres matériaux, une grande quantité de blocs de quartz; il est circulaire : son diamètre est de quarante-deux pieds, sa hauteur de vingt-huit; sa forme, celle d'un dôme. Autour de ce monument, à une distance de dix pieds, de nouveaux blocs de quartz sont rangés en cercle. Je fus grandement surpris de rencontrer dans cette vallée un pareil tumulus qui ne pouvait guère être le tombeau d'un chef de la race habitant actuellement cette région, et qui devait remonter à une aussi haute antiquité que les tumuli que j'avais déjà vus dans les steppes.

Mes Kirghis ne s'approchèrent du tombeau qu'en tremblant et avec tous les signes d'une profonde vénération. Chacun d'eux laissa un lambeau de son vêtement comme offrande à l'Esprit du mort. Ma coriosité n'en fut que plus vivement excitée jusqu'à ce que j'eusse obtenu le récit suivant d'un de nos guides, qui se croit un des descendants de Tchenkis. Qu'on sache d'abord que Kora signifie *renfermé, mis sous clef.*

« La vallée de la Kora était jadis habitée par de puissants génies, continuellement en guerre avec d'autres génies de la même race qui avaient élu pour demeure différentes régions du Tarbagatai, du Barlouck et du Gobi. A la suite de leurs expéditions et de leurs pillages, ils trouvaient toujours une retraite assurée sur la Kora; au sommet des rochers qui dominent le pays, veillaient des sentinelles. Elles annnonçaient de loin l'approche des ennemis qu'on attirait dans les défilés des montagnes; là, c'en était fait d'eux; ils étaient écrasés par les rochers qu'on faisait rouler du sommet des monts. Enfin l'audace et la tyrannie des génies de la Kora devinrent telles qu'il se forma contre eux une vaste conspiration vengeresse à laquelle le démon fut prié de participer.

« Comme toujours, les sentinelles signalèrent, cette fois encore, l'arrivée de l'ennemi, l'on prit des mesures pour l'attirer dans le défilé fatal. Deux autres grandes armées parurent soudain, marchant vers d'autres défilés, et il fallut que les génies assiégés missent en mouvement toutes leurs forces pour détruire ces innombrables assaillants. Les montagnes retentirent de tout le tumulte de la guerre et de tout le fracas des avalanches. La bataille fut terrible; les génies allaient triompher, lorsqu'un bruit épouvantable se fit entendre; les montagnes tremblèrent; un nuage de flamme et de fumée s'éleva jusqu'à moitié chemin du ciel; il s'en échappait de rouges éclairs et des éclats de tonnerre qui trouvaient leur écho dans les gorges, dans les vallées au pied des pics. Cette épouvantable nuée, c'était l'artillerie de l'enfer qui vomissait des roches enflammées et décimait les défenseurs de la Kora. A cette formidable tempête, les génies avaient reconnu le pouvoir du prince des ténèbres; terrifiés, ils reculèrent et s'enfuirent dans cette vallée où personne encore n'avait osé pénétrer. Cette fois les vainqueurs s'y précipitèrent avec le diable à l'avant-garde; mais tout à coup, du haut de la montagne, descendirent avec fracas de grands rochers qui ensevelirent les géants sous leurs débris.

« A la suite de cette terrible bataille, les génies de la Kora furent enchaînés pour des siècles et le récit de leurs aventures se conserva de père en fils.

« Plus tard, un chef sans peur se résolut à visiter la sinistre vallée, et même à venir y demeurer, en dépit de toutes les remontrances de sa famille et de ses amis; suivi d'un grand nombre de ses compagnons, il traversa les montagnes, descendit sur la Kora et vint camper sur le sol fatal; on planta les tentes; on égorgea les animaux on prépara le festin, au bruit des louanges données au courage de l'aventureux sultan qui avait osé conduire ses sujets dans la vallée enchantée. Mais au sein même des réjouissances, le fracas du tonnerre roula dans les vallées, en se multipliant par mille échos, et un génie, furieux, terrible, apparut, tenant une épée fulgurante. Tous les profanes furent glacés d'effroi : « Monstre « dit-il au sultan d'une voix formidable, tu as osé con- « duire tes esclaves dans ce lieu sacré : tu mourras ! »

« Rapide comme l'éclair, l'épée du génie, coupant les énormes rochers, ensevelit les profanes sous de pesantes masses. Le petit nombre de ceux qui assistaient de loin à la sanglante tragédie, s'enfuit pour en porter la nouvelle à la famille et à la tribu du sultan. Les femmes furent inconsolables et portèrent le deuil pendant de longues années. Enfin un esprit, appelé la *Dame blanche*, prit pitié de leur douleur et, grâce à son intercession, la tribu put enfin élever un tombeau dans la fatale vallée où depuis jamais un Kirghis n'a osé mener paître ses troupeaux. »

La caverne de Satan. — Faune de l'Alatau. — Le Maral.

Le nom du génie du mal tient une grande place dans les légendes des Kirghis et dans leur vocabulaire géographique. Il n'est guère, dans les monts Alataus, d'abîmes insondables, de grottes inexplorées, qui ne soient considérés comme demeures de Satan. Une exploration que je fis de la haute vallée du Bascan me fit découvrir un hémicycle gigantesque, ancien bassin d'un lac desséché à une époque très-moderne, comme le prouvent les débris organiques, et les amas de coquillages d'eau douce qui en couvrent le fond et en revêtent les parois, et que le temps n'a pas encore fossilisés.

En avant du bassin s'élève un bloc triangulaire de granit, haut de cent trente-cinq mètres, et dont les trois

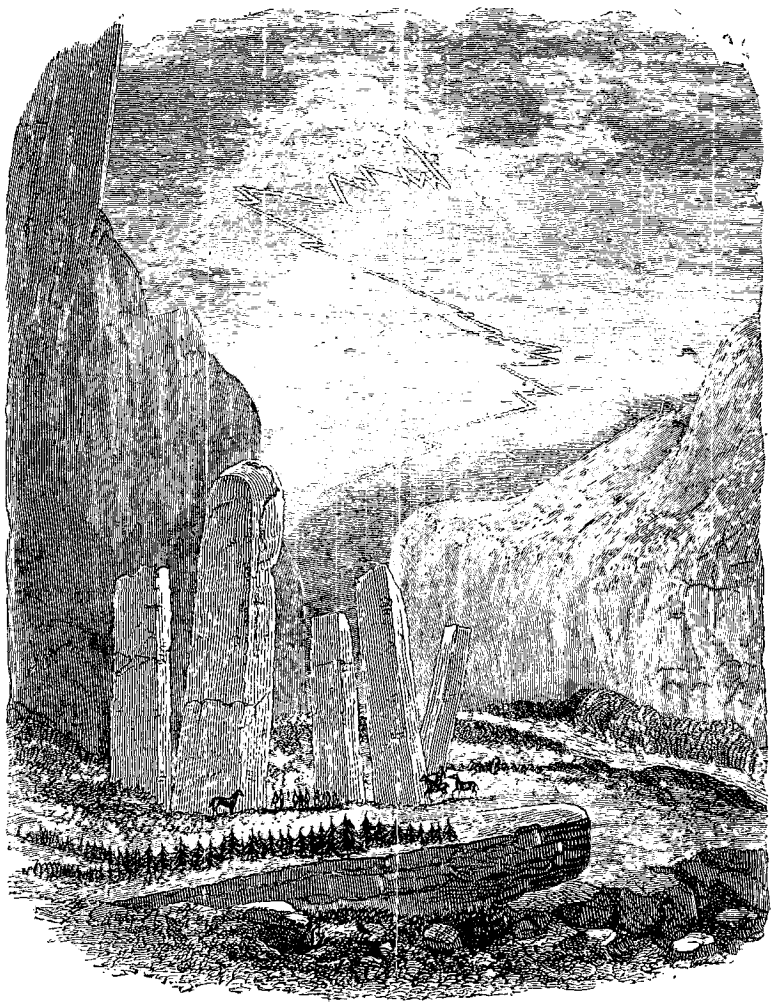
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faces sont percées d'une arcade de vingt-cinq mètres de large. Pendant que je dessinais cette masse énorme, l'orbe cramoisie du soleil levant apparut tout à coup sous la triple arcade, ajoutant ainsi un magique effet au sombre paysage qui m'entourait. Ce monument, auquel la nature a donné un caractère plus grandiose qu'effrayant, n'en est pas moins, pour les Kirghis, l'œuvre de Satan. C'est lui qui a desséché le lac dont les eaux emplissaient jadis le bassin. C'est lui qui a ouvert l'étroite et profonde fissure par où s'écoulèrent les eaux. Je la suivis en dépit de mon guide, curieux que j'étais de visiter un endroit dont nul Kirghis n'approche volontairement.

Sous nos pieds grondait le torrent invisible, et sur nos têtes les rocs projetaient à une énorme hauteur leurs parois inclinées, leurs sommets déchiquetés et branlants; quelques-uns d'eux s'avançant si loin sur le bord que leur stabilité semblait un problème insoluble.

Arrivé à un entassement de hauts blocs appuyés sur la base des hauteurs, je me heurtai à de vastes masses sur lesquelles il était impossible de grimper. Après nous être hissés sur leur extrémité, nous entrâmes dans une ouverture formée dans l'éboulement et presque privée de toute lumière. Le guide, cependant, bon gré malgré, y pénétra; je suivis ses pas, et nos compagnons m'imitèrent. Ayant cheminé à travers cette fissure pendant environ cinquante yards, nous émergeâmes à la lumière du jour, sur un petit rebord dominant le torrent. En face, un précipice perpendiculaire, s'élevait à plus de dix-huit cents pieds. Quelques buissons croissaient dans les crevasses près de la passe, des plantes grimpantes festonnaient les bords supérieurs, et dans cette masse cyclopéenne bâillait la bouche de la caverne qui absorbait la rivière. Nous nous tînmes silencieux et frappés de surprise en contemplant le torrent qui grondait dans cet effrayant abîme avec un tel retentissement, que je cessai de m'étonner de la croyance qui en fait la demeure de Satan.

La bouche de la caverne est formée par une arche d'au moins cinquante pieds de large et de soixante-dix de haut; la rivière y pénètre par un canal coupé dans le roc solide et ayant environ trente pieds de large sur dix de profondeur. Une saillie de rochers, de dix à douze pieds de large, forme une terrasse le long du bord du torrent et juste au-dessus du niveau de l'eau. Quand mon étonnement fut apaisé, je me préparai à explorer la cascade, et déposai à cet effet mon sac de bagages et mon fusil sur les rochers; les deux Cosaques suivirent mon exemple. Le guide regarda ces préparatifs avec un intérêt visible; mais quand il nous vit entrer dans la caverne, il fut terrifié. A vingt pas de l'entrée, le bruit causé par la chute d'eau devint vraiment effrayant et un brouillard froid nous enveloppa. De ce point, la cascade s'étendait en largeur et en hauteur, mais je n'ai pu me former une idée de ses dimensions.



Pierres levées dans la vallée de la Kora. — D'après Atkinson.

Nous avançâmes dans le brouillard jusqu'à près de quatre-vingts mètres de l'entrée, voulant voir la rivière bondir dans un terrible abîme, *noir comme l'Érèbe*, tandis qu'une blanche vapeur la couronnait, et donnait à tout l'ensemble de la scène une apparence supernaturelle.

Peu de personnes peuvent se tenir sur le bord du gouffre sans frissonner. Il était impossible d'y entendre un mot, et l'on ne pouvait contempler longtemps cette scène, trop forte pour les nerfs les mieux trempés.

Les monts Alataus, élevant leurs cimes bien au delà de la zone des neiges éternelles, et plongeant leurs racines dans des plaines basses où il n'est pas rare de voir, en été, le thermomètre monter à cinquante degrés, ont une faune des plus variées. A leur base, le tigre, le vrai tigre, prélève de nombreuses contributions sur les trou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



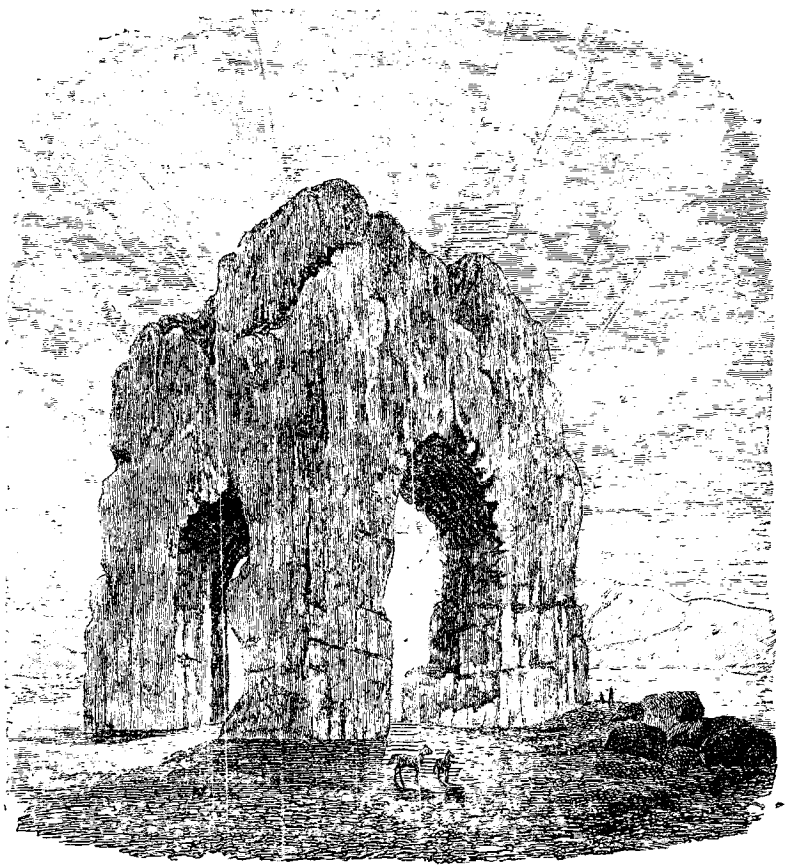
Relais chez les Kirghis (voy. p. 382). — Dessin de Sorieul d'après Atkinson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peaux des nomades ; dans les anfractuosités de leurs vallées élevées, l'ours du nord épie ces mêmes troupeaux, lors de leurs migrations, et, à leur défaut, chasse l'argali et le cerf.

Dans mes courses à travers l'Asie centrale, j'ai croisé fréquemment la piste de l'un et de l'autre de ces grands carnassiers. Leurs rugissements ont souvent troublé le repos de mes haltes de nuit. Plus d'une fois j'ai vu les feux de mon bivac se réfléchir dans leurs prunelles fixes et sanglantes. Enfin, il arriva un jour qu'un de mes guides, assailli à l'improviste par un tigre, ne dut son salut qu'à l'abandon qu'il fit du cheval qu'il montait pour s'enfuir à toute bride sur son cheval de main.

Noble attrait pour les chasseurs, le *maral*, ou grand cerf, dont le bois est très-estimé par les Chinois, se trouve dans toutes les hautes régions du massif de l'Alatau, et de la double chaîne du Mustau ; mais il faut des hommes sans peur pour le poursuivre jusqu'au fond de ses retraites, au sein des précipices, sur les glaciers, et sur les pics couverts de neiges éternelles. En hiver, au printemps, il habite les vallées ; mais dès que les chaleurs commencent, il escalade la montagne pour échapper aux mouches et aux insectes ; ils se montrent rarement en troupe, bien qu'on en voie quelquefois dix à douze postés ensemble au bord d'un précipice, à quinze cents, à deux mille pieds de hauteur, sur des rochers à peu près inaccessibles.



Arche naturelle de granit (voy. p. 376). — D'après Atkinson.

Je les ai vus gravir les roches escarpées et brouter la mousse veloutée qui croît sur la pente des monts. Un jour j'en ai aperçu sept se tenant en observation au sommet d'un rocher, pareil à une tour gigantesque de sept à huit cents pieds d'élévation, à pic de trois côtés ; le quatrième, étroite arête rocheuse, plongeant, par un angle de soixante degrés, dans un profond précipice, se redressait parfois en murs perpendiculaires qui semblaient en rendre l'ascension impossible ; c'est pourtant par ce fantastique escalier seulement que les marals avaient pu atteindre le sommet.

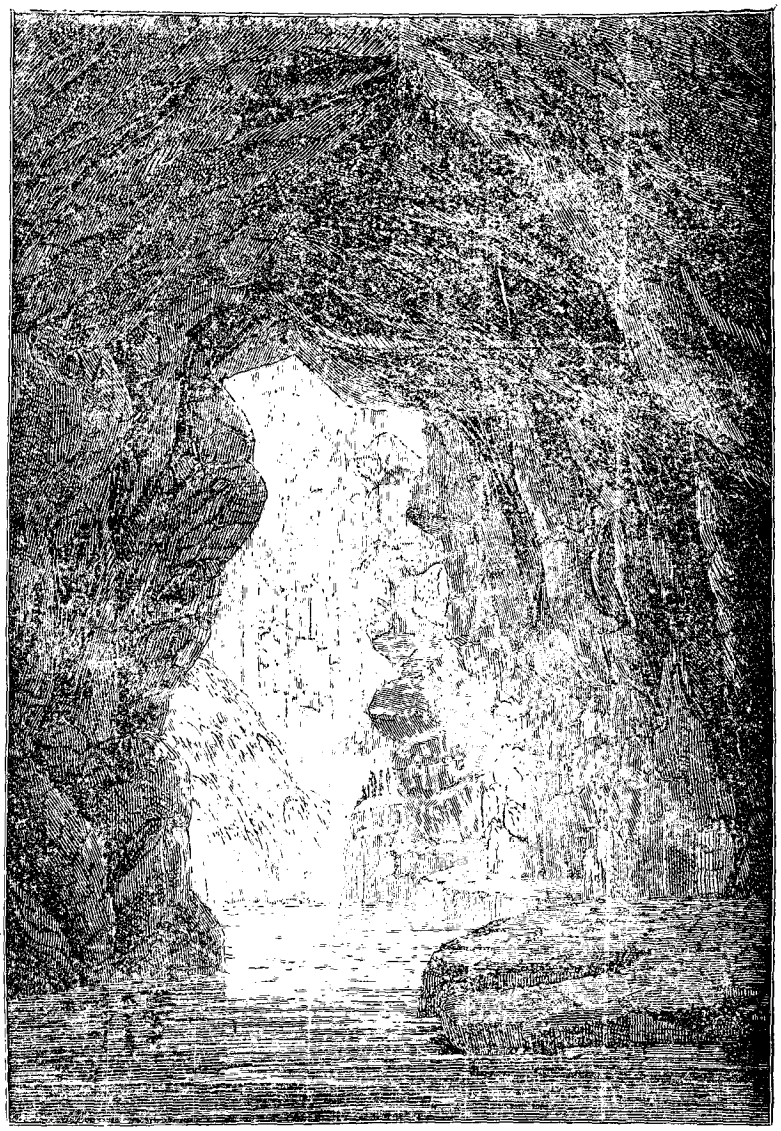
Un grand précipice, profond de mille pieds au moins, large de près de six cents mètres, nous séparait d'eux ; quel regret pour nous ! Mais quel moyen de descendre dans l'abîme et d'escalader les pentes opposées? Et penser qu'une fois l'ascension faite, nous en eussions immanquablement tué quelques-uns. C'était bien là le supplice de Tantale ; c'était un de ces spectacles qui jettent un chasseur dans un excès d'audace ; mais cette fois, vu l'impossibilité, il fallut se contenter d'admirer les splendides bêtes, tout en faisant des vœux pour les rencontrer un jour de plus près. Je chassais sans avoir déjeuné le matin, sans avoir dîné ou soupé le jour précédent ; après cinq ou six heures de course, je vis, à cinq ou six cents mètres, les cornes branchues du maral que je poursuivais se dresser au-dessus du fourré où se tenait la bête. Après avoir rampé précautionneusement pendant une demi-heure, j'arrive enfin à portée, à ce point d'où l'œil noir de la bête brille assez pour servir de point de mire. Me couchant alors à plat ventre sur le gazon, ne levant la tête qu'avec infiniment d'attention, je mets en joue avec la perspective certaine d'un heureux et prochain banquet ; mon doigt touche la détente ; mais quoi ! point de balle sifflante ; le marteau est tombé sur une mauvaise capsule, en faisant tout juste assez de bruit pour mettre le cerf en éveil, et voilà la bête qui, d'un bond, emporte avec elle mon dîner à l'horizon.

Les Cosaques et les Kalmouks déploient, dans leurs chasses, un sentiment plus délicat des exigences de l'honneur que beaucoup de nos Européens les plus civilisés.

Deux Cosaques chassaient le maral, pour vivre d'abord, puis pour vendre le bois si haut prisé de ce cerf. Déjà ils avaient pénétré bien avant dans l'Alatau ; leurs coups de fusil avaient été heureux ; ils dormaient chaque nuit auprès de leur proie. Un matin, après quelques heures de chasse, ils rencontrèrent une superbe bête, dont la ramure leur sembla valoir au moins cent vingt roubles, soit quatre cent vingt-cinq francs ; c'était plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il n'en fallait pour les enflammer. Ils poursuivirent donc le maral de vallée en vallée ; puis ils arrivèrent avec lui dans une haute région rocheuse. Ces deux Cosaques n'étaient pas hommes à reculer ; ils gravirent les hauteurs abruptes, sans perdre la trace de la bête ; en vain le maral multipliait-il ses détours, il se trouvait toujours quelque léger indice pour signaler à ses ennemis sa nouvelle direction. Dans l'après-midi ils aperçurent le bois branchu du cerf dans une espèce de déchirure de la montagne, bordée d'un côté de hauteurs à pic, de l'autre par un précipice ; impossible à la bête de s'échapper. A la vue des deux chasseurs, la bête se mit à bondir au milieu de rochers éboulés ; son avance était d'environ trois cents mètres. Les Cosaques la poursuivirent avec rapidité, gagnant du terrain sur elle ; tout à coup le maral s'arrêta hésitant, et regarda en arrière, dans l'intention apparente de revenir sur ses pas. Comprenant alors que quelque autre bête barrait la route au cerf, un tigre peut-être, animal fort commun dans cette région, les chasseurs ne firent pas feu et continuèrent à marcher en avant. Le cerf, en proie à une terreur évidente, s'avançait avec lenteur, lorsque deux ours énormes se précipitèrent sur lui.



Caverne de Satan (voy. p. 376). — D'après Atkinson.

Le maral alors, d'un bond prodigieux, s'élança pardessus un précipice de trente-trois pieds de large, sur le sommet d'un rocher détaché de la masse principale. L'un des ours, sautant après lui, tomba dans le gouffre d'une hauteur de plus de quatre cents pieds ; l'autre, resté sur le bord de l'abîme, grondait de rage. Les chasseurs avancèrent ; lorsqu'ils ne furent plus qu'à une trentaine de pas, la bête se leva en grognant, mais une balle l'envoya rejoindre son compagnon. Le maral, debout sur son rocher, regardait, sans le moindre signe de crainte, les chasseurs qui, de leur côté, ne se lassaient pas d'admirer la beauté de ses formes et la grandeur de ses cornes. Disons-le à l'honneur de ces bons et braves gens, ils laissèrent le pauvre cerf en paix, et pourtant sa ramure valait, à elle seule, la paye annuelle de cinq Cosaques ! Après avoir fait quelque marque dans le rocher pour retrouver l'ours plus tard, les chasseurs songèrent au retour, qui n'était certes pas chose facile, tant ils s'étaient laissés emporter par l'ardeur de la chasse. Le jour suivant, ils vinrent chercher leurs ours au fond du précipice, et s'aperçurent avec joie que le maral avait franchi de nouveau le gouffre et s'était échappé. Quand ils eurent rejoint leurs compagnons, les Cosaques racontèrent leur histoire en détail et firent une longue description de leur cerf, à qui l'on donna désormais le nom de roi des marais.

Comme pendant à cette anecdote, on ne lira pas peut-être sans intérêt la suivante, détachée du journal de Mme Atkinson. « Dans la vallée du Bascan, nous fûmes surpris par un orage, notre compagnon de route habituel, et celui-ci était terrible. Un jeune maral en fut sans doute effrayé, car il descendit la montagne, et vint s'abriter dans une yourte. Les Kirghis lui donnèrent la chasse en poussant de grands cris ; les Cosaques le poursuivirent jusque dans une gorge, en galopant comme des furieux. Ils revinrent bientôt rapportant leur capture, mais sans qu'elle fût endommagée : on me présenta cette belle bête. Dès qu'Alatau fut couché, je me dirigeai vers les tentes des Cosaques pour la voir ; ils essayaient de lui faire prendre du lait, mais elle n'en voulait pas. Je m'approchai de l'innocente créature, qui

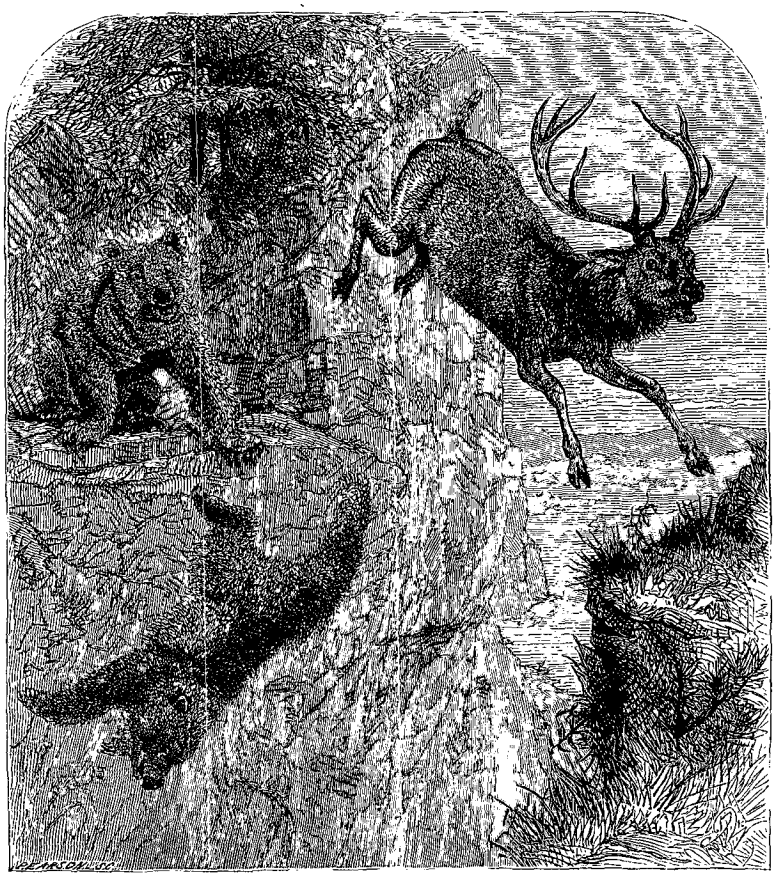
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

refusa également la nourriture que je lui offris. Pensant qu'il vaudrait mieux lui laisser la liberté, je dis à ces hommes qu'elle était trop jeune pour être enlevée à sa mère. Ils répondirent qu'ils la laisseraient libre lorsqu'ils auraient pris la mère ; que dans la nuit celle-ci descendrait en appelant son enfant ; qu'ils cacheraient le faon, et que la mère ne quitterait jamais cet endroit sans savoir si sa progéniture y était, et sans avoir entendu une réponse à son appel. Je devins d'autant plus désireuse de voir s'échapper ce doux et bel animal. Mon cœur de mère souffrait pour cette pauvre bête. Je sentais qu'il n'y avait pas de difficulté ou de danger qu'elle n'affrontât pour sauver son enfant ; il me vint à l'esprit un petit moyen pour la sauver sans elle. Je demandai de nouveau aux Cosaques de lui rendre la liberté, ce qu'ils promirent, mais pour un peu plus tard, lorsque l'orage serait passé ; dans l'intervalle ils espéraient attraper la mère.

« J'allai chercher quelques rubans bleu clair, et au grand amusement des Kirghis je les passai autour du cou du jeune faon. Cette couleur formait un agréable contraste avec celle de la robe du petit faon. Pendant que je me livrais à cette occupation, il me regarda d'un air si piteux avec ses deux grands yeux, qu'avant de le quitter je l'embrassai ; puis je coupai la corde qui le retenait captif. Je quittai la tente et je racontai aussitôt à mon mari ce que je venais de faire. Soudain nous entendîmes un cri de l'autre côté ; nous nous précipitâmes vers la porte de la tente et je vis à ma grande satisfaction que le faon était parti du côté de la montagne ; les Cosaques et les Kirghis se mirent à sa poursuite et tournèrent dans une gorge, espérant reprendre leur capture. Ils ne réussirent pas. La pauvre bête entendait comme nous-mêmes la voix de sa mère qui du haut de la montagne encourageait son enfant dans sa course. Un mois plus tard ce fut pour moi une vraie jouissance d'apprendre que mon petit protégé était considéré comme un animal sacré. Il avait été aperçu avec sa mère par un bon nombre de Kirghis qui s'étaient abstenus d'y toucher. Ceux qui le rencontrèrent plus tard le retrouvèrent sans sa mère. L'histoire de l'animal sacré était toujours racontée avec gravité. Lorsque les Cosaques disent que c'est moi qui ai attaché ce ruban, personne ne veut les croire et tous prétendent que ce maral est venu ainsi au monde. »

La Russie chez les Kirghis. — Relais et trombes de la steppe. Atkinson, chef de bandes. — Les prisonniers circassiens.

Le fort de Kopal, qui à l'époque où je l'habitai était le poste le plus avancé de l'empire russe dans l'Asie centrale, ne l'était déjà plus lorsque je rentrai en Europe. L'envahissement graduel de ces contrées par la Russie est incessant. Aujourd'hui ses avant-postes entourent le massif de l'Alatau, encadrent le grand lac Issyk-Kool, et du haut de la chaîne du Mustau épient et convoitent les plaines d'Yarkand et de Khasgard. Déjà toute la petite, toute la moyenne et une partie de la grande horde des Kirghis reconnaissent la suzeraineté du grand *tsar blanc*, et l'on peut regarder comme très-prochain le jour où cet exemple sera suivi par tout le reste de cette grande famille de nomades qui, à deux reprises, ébranla le monde sous le galop de ses chevaux.

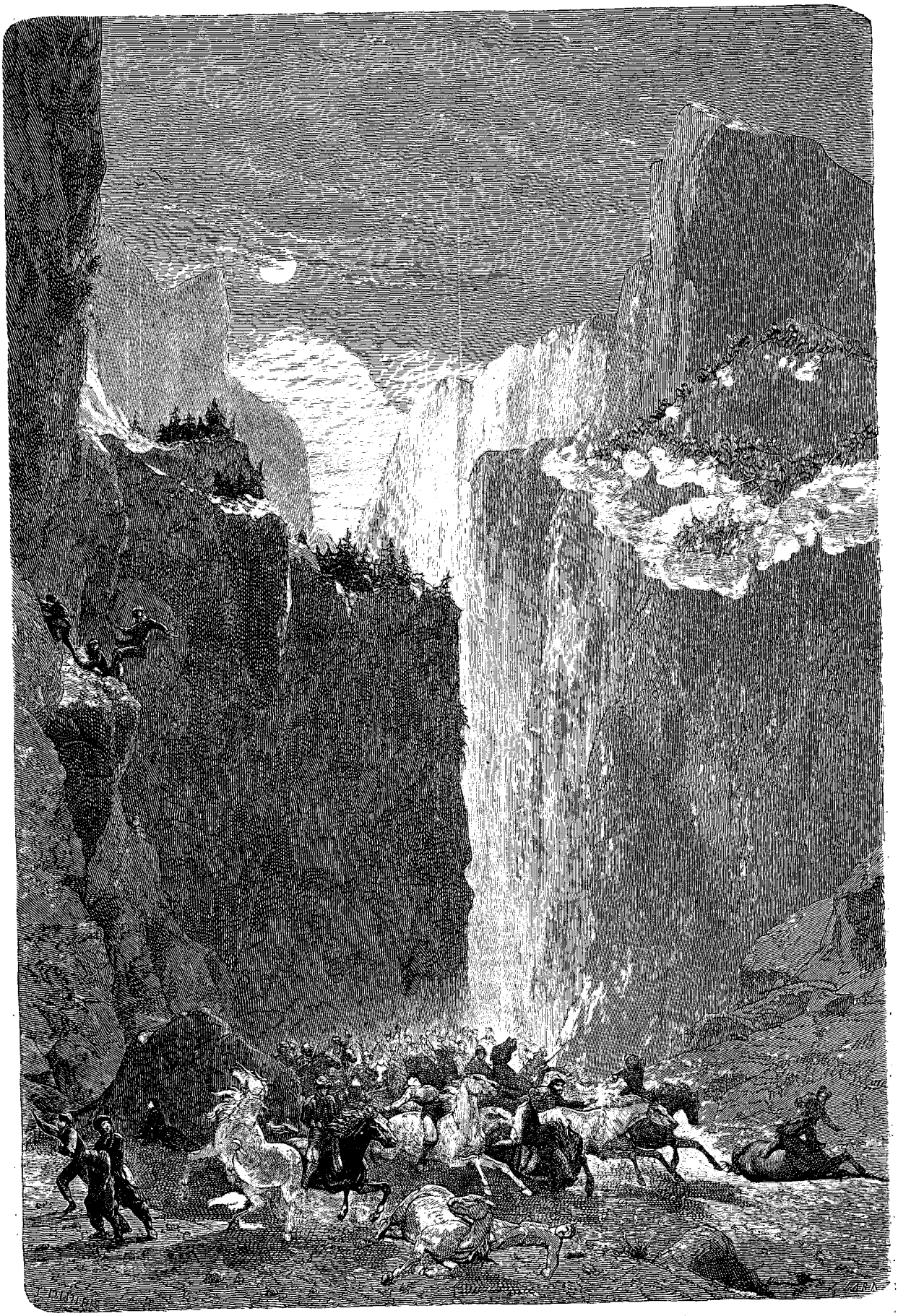


Les ours et le maral (voy. p. 379). — D'après Atkinson.

En attendant, il n'y a pas, entre l'Altaï et les Monts-Célestes, entre les sources de l'Iaxartes et celle de l'Amour, un clan, une tribu de renom où la Russie n'entretienne un agent, officiel ou non, mais toujours écouté. Il n'y a pas de chef, descendant plus ou moins authentique de Tchenkis-Khan ou de Timour, qui ne soit prêt à troquer son allégeance nomade et sa franciscque contre une médaille ou un sabre doré envoyé de Saint-Pétersbourg....

Dans un livre bien connu en Angleterre, sir Robert Peel a beaucoup loué l'habileté et la promptitude des cochers russes ; s'il a éprouvé tant de plaisir à franchir les plaines de la Russie avec la rapidité du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fuite et massacre de prisonniers circassiens. — Dessin de J. Didier d'après Atkinson.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chasseur de renard, je lui recommande un temps de galop avec les Cosaques sur les plateaux de l'Asie centrale; qu'il se fasse emporter par leurs chevaux, aussi impétueux que des chevaux de course, aussi agiles que des cerfs, menés à la bride, sans fouet, car il suffit d'un mot pour les modérer ou les précipiter! J'ai souvent parcouru le pays avec ces nobles bêtes, sans que jamais une seule succombât à la tâche.

Ayant quitté Kopal pour me rendre à Semipolatinsk dans l'automne de 1850, nous voyagions dans un léger tarantas. Nous fûmes un jour conduits par des chevaux cosaques jusqu'à un aoul éloigné d'environ soixante verstes du dernier relais; arrivés à cette station, nos guides nous quittèrent pour rejoindre, le lendemain, leur poste, et le chef de l'aoul nous donna des chevaux et une escorte de Kirghis, qui parvinrent, aidés par nos deux Cosaques, à atteler six coursiers à notre tarantas. L'un de nos deux hommes prit possession du siége et tint les rênes des deux limoniers; quatre Kirghis montèrent les quatre chevaux de devant; mais tous leurs efforts ne firent pas avancer le tarantas d'un pas.

Le vieux chef, furieux du contre-temps, fit ajouter six autres chevaux à l'attelage; ces douze coursiers et les hommes qui les montaient faisaient un formidable contraste avec notre frêle véhicule; mais le chef sentit qu'il y allait de son honneur, et fit flanquer les douze chevaux et les six postillons d'une double ligne de cavaliers. Quand le signal du départ fut donné, les chevaux se cabrèrent, les uns d'un côté, comme pour échapper aux cordes qui leur pressaient le flanc, les autres d'un autre; on eût dit qu'ils s'entendaient pour briser en deux le tarantas; inexprimable confusion! Les chevaux de devant se retournèrent de notre côté comme pour nous demander de monter sur leur dos plutôt que de les assujettir à un joug si insolite. Après d'incroyables efforts, on les remit en ligne et ils finirent par s'élancer en avant au galop, aux cris de joie retentissants de leurs cavaliers non moins sauvages qu'eux.

Ce fut une scène que je n'oublierai jamais. Nos guides, enthousiasmés, n'avaient pas le plus léger souci des heurts éprouvés par notre tarantas; aussi était-ce pour nous une affaire très-sérieuse que de nous maintenir sur nos siéges. Nos chevaux rivalisaient d'ardeur comme dans un hippodrome, et, de fait, notre équipée ressemblait plus à une course qu'à un voyage. Après une heure de galop, ils commencèrent pourtant à s'apaiser, bien que, de temps à autre, l'un d'eux témoignât clairement le désir de s'échapper pour courir, libre, dans la plaine immense. Quand nous arrivâmes, à la nuit close, à la couchée, nos douze coursiers étaient blancs d'écume. Voilà ce que les Kirghis savent faire de chevaux qui n'ont jamais été attelés; mais on conviendra qu'une promenade du genre de celle que nous venions de faire est trop dangereuse pour être agréable, et nous jugeâmes prudent de nous en tenir à cette première épreuve.



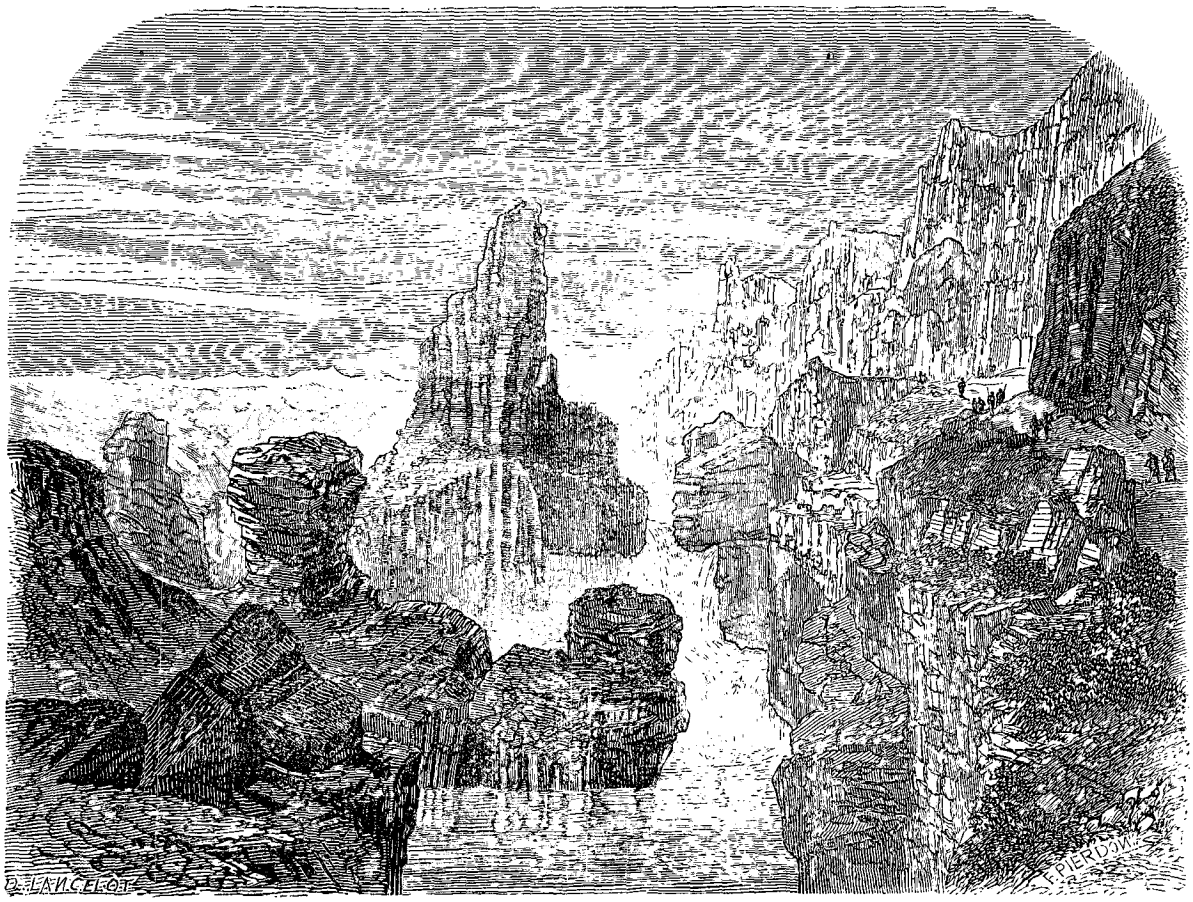
Ravin et chute près la caverne de Satan. — D'après Atkinson.

Si rapide qu'eût été notre course, il y eut un moment cependant où, pour notre sûreté, nous aurions voulu la précipiter encore; comme nous passions au milieu d'un espace semé d'innombrables monticules de sable, nous en vîmes tout à coup une trentaine se soulever autour de nous, s'allonger en longues colonnes elliptiques, et glisser en tourbillonnant sur le sol du désert avec les sifflements et les contorsions de serpents gigantesques qui se seraient réveillés à notre approche. Ces trombes, car ce phénomène n'était pas autre chose, variaient en diamètre de six à huit mètres; les plus petites avaient de vingt à trente pieds de haut, quelques-unes atteignaient cent pieds; une enfin, qui absordait dans son tourbillon tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce qu'elle approchait, s'élevait à près de deux cents pieds. On eût dit, à les voir s'inclinant, se redressant et se croisant dans l'espace au milieu d'une atmosphère de poussière, des monstres antédiluviens sortant de leur couche géologique et rentrant dans l'activité fébrile de l'existence. Mais bientôt les forces atmosphériques qui les avaient soulevées venant à s'épuiser, nous vîmes ces trombes s'affaisser l'une après l'autre et reformer sur la face du désert un nombre de dunes mouvantes identiquement pareil à celui d'où elles étaient sorties.

Pendant que je me dirigeais ainsi vers Semipalatinsk, il se passait du côté de l'Altaï un événement qui, pour peu qu'il eût été exploité par la délation et la malveillance, pouvait mettre un terme à mes explorations et me procurer pour le reste de mes jours le pain et le couvert dans les mines de la Sibérie orientale, aux frais de Sa Majesté Impériale. Par une belle nuit de septembre, la tranquille cité de Barnaoul fut arrachée en sursaut à son profond sommeil par le galop et les cris d'alarme d'une troupe de Cosaques des frontières, annonçant l'invasion du sol sibérien par un corps de nomades, qui, mettant tout à feu et à sang, se dirigeaient sur Barnaoul. Or, cette ville, grand dépôt des mines de l'Altaï, outre d'immenses valeurs de toute provenance, ne renfermait pas en ce moment, dans les caves de ses fonderies, moins de 68 millions de francs



Chute du Tchimboulac (torrent de l'Alatau). — Dessin de Lancelot d'après Atkinson.

en lingots d'or et d'argent! Quelle belle proie! même pour d'autres héros que ceux de la steppe. Bientôt la peur grossissant le péril, comme toujours, et les commérages des soldats, des bourgeois et des plumitifs de l'administration multipliant l'ennemi, en raison même de ce que nul ne l'avait vu, le nombre des envahisseurs, d'abord fixé à trois mille sauvages, ne tarda pas à s'élever à huit mille hommes armés de carabines rayées, disciplinés et conduits par l'Anglais Atkinson!!!...

Et les estafettes de galoper, et les ordres de se croiser entre Barnaoul, Omsk et Tobolsk, et le télégraphe de porter la terrible nouvelle jusqu'à Saint-Pétersbourg, et les troupes et le canon d'accourir aux débouchés de l'Altaï.... Enfin le prince G.... lui-même, gouverneur général de la Sibérie orientale, ne dédaigna pas de venir s'installer à Semipalatinsk pour surveiller de plus près et le théâtre de l'événement et les frontières des Kirghis. Il ne tarda pas à reconnaître la véritable cause de cette alarme incroyable et impossible en tout autre pays. Elle était due à la fuite d'une quarantaine de Circassiens, prisonniers de guerre, condamnés au lavage des sables aurifères d'une petite rivière de l'Altaï.

S'étant procuré auprès des marchands tatars du voisinage, au prix de longues négociations et d'or patiemment dîmé, grain à grain, sur leur travail de chaque jour, un fusil et des munitions pour chacun d'eux, ces malheureux étaient parvenus à surprendre nuitamment,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à quelques milles de leurs ateliers, un parc de chevaux, avaient choisi les meilleurs pour montures, forcé les gardiens à les suivre en qualité de guides, et tous ensemble s'étaient dirigés vers les frontières chinoises.

Tout parut d'abord favoriser les pauvres fugitifs. Ils traversèrent les monts Sayans sans obstacle, et s'ils eussent franchi de même les monts Tangnous, ils se fussent trouvés à l'abri de toute poursuite dans le pays des Kalkas, d'où vingt-cinq jours de marche les eussent amenés au milieu de tribus kirghises ayant avec celles du Caucase communauté de langue et de religion, et dès lors leur rentrée dans leur patrie n'eût plus été qu'une affaire de temps. Mais par malheur leur ignorance de la géographie locale les ramena dans l'Altaï, où ils se heur-



Kirghis surpris par un tigre. — Dessin de Sorieul d'après Atkinson.

tèrent à des postes de Cosaques. On devine le reste ; une fois découverts, traqués sans relâche dans un dédale de ravins sans issue, ils finirent par tomber dans une embuscade où ils ne firent ni ne demandèrent quartier. Tous périrent, moins quatre dont on a toujours ignoré le destin.

Tel fut le récit que me fit à Semipalatinsk le prince G..., en partageant avec moi une tasse de thé, au grand étonnement de son état-major, qui déjà avait commandé un piquet de Cosaques pour me conduire en prison !

Pour extrait et traduction : F. DE LANOYE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mlle Lise Cristiani. — Dessin de Mettais d après une peinture de M. Couture.

VOYAGE DANS LA SIBÉRIE ORIENTALE,

NOTES EXTRAITES DE LA CORRESPONDANCE D'UNE ARTISTE (Mlle LISE CRISTIANI).

1849-1853. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Dans leur long itinéraire à travers la Sibérie, M. et Mme Atkinson rencontrèrent à plusieurs reprises, à Irkoutsk, à Barnaoul et ailleurs, une jeune Française qu'une destinée d'artiste avait poussée dans ce nord de l'extrême Orient. Possédant au plus haut degré le sentiment de l'expression et de l'harmonie, sachant tirer de l'un des instruments les plus difficiles, le violoncelle, des sons semblables à ceux de la poitrine humaine, Lise Cristiani avait su se faire, avant vingt ans, la plus belle réputation musicale. Après avoir conquis, à Copenhague, le titre et le brevet de premier violoncelliste du roi de Danemark, et mérité de l'enthousiasme des Suédois le surnom de la *sainte Cécile de France*, elle était venue tenter la fortune à Saint-Pétersbourg. Mais à cette époque un deuil de cour enveloppait de son silence la ville et l'empire, et la belle jeune virtuose, déçue pour la première fois, s'était lancée résolûment en pleine Sibérie, avec son fidèle Stradivarius, une grosse femme de chambre russe et un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vieux pianiste allemand qui remplissait auprès d'elle la double fonction d'accompagnateur et de protecteur.

La confiante audace de la jeune virtuose fut payée des plus vives sympathies dans toutes les villes sibériennes. Accueillie de la société officielle et des groupes d'exilés comme un oiseau chanteur, écho harmonieux des terres aimées du soleil, Lise Cristiani put répéter, pendant son rapide voyage, ces mots du poëte :

« Vie errante
Est chose enivrante.... »

Les pages suivantes sont textuellement empruntées à sa correspondance, que sa famille a bien voulu nous confier.

I

Irkoutsk. — Le lac Baïkal. — Kiachta. — Maï-Ma-Tchin. Dîner et spectacle chinois.

.... Irkoutsk, capitale de la Sibérie orientale, est une ville assez considérable, située au confluent de trois rivières : l'une d'elles, l'Angara, principal artère du système fluvial qui porte le nom de Jénisseï, est remarquablement rapide et profonde, parce qu'elle sert de décharge au lac Baïkal, qui n'est qu'à quelques lieues de la ville. — Irkoutsk est, après Tobolsk, la ville la plus importante de la Sibérie; on y compte vingt mille habitants, parmi lesquels existe une communauté allemande, avec son église propre; elle est le siége d'un archevêché, et d'un séminaire où l'on enseigne le chinois et le japonais. Cette ville, du reste, n'offre d'intérêt que parce qu'elle est au bout du monde. De loin, elle fait assez bonne figure, attendu qu'elle compte presque autant d'églises que de maisons. Ses principaux édifices, y compris un très-grand couvent de femmes, où l'on conserve le corps d'un saint révéré dans toute la Sibérie, ont été bâtis par les Suédois, faits prisonniers de guerre à la bataille de Pultawa, et dont plusieurs descendants sont encore établis dans le pays. — On trouve aussi à Irkoutsk (qui le croirait!) un théâtre, mais sans comédiens; et si les habitants veulent avoir la comédie, il faut qu'ils se la donnent eux-mêmes à eux-mêmes, fantaisie qui leur prend plus que rarement. La population se compose d'un certain nombre d'exilés politiques, d'artisans et de marchands.

.... Le général Mourawieff et sa famille ayant résolu d'aller d'Irkoutsk à Kiachta, ville moitié russe et moitié chinoise, sur la frontière des deux empires, il nous fallut traverser le lac Baïkal, qui est à quelques lieues d'Irkoutsk. Ce lac, un des plus grands du monde, a deux mille cinq cents lieues carrées de surface, et comme il est bordé de rochers de toutes parts, et qu'il reçoit plus de quatre-vingts rivières, il est d'une profondeur extraordinaire, qui surpasse, dit-on, par endroits, trois mille cinq cents pieds. Sa navigation est dangereuse, parce que les vents y sont fort variables, et que ses rives n'offrent pas d'abri : les bâtiments qui naviguent dans ses eaux sont d'une construction si médiocre, que les marins qui les montent n'osent guère se hasarder que lorsque le temps est décidément beau, et le vent maniable. La traversée fut remarquablement rapide, mais le vent était si violent que les lames s'élevaient comme en pleine mer, et nous eûmes la honte d'avoir le mal de mer sur de l'eau douce. Arrivés bientôt au point où le lac aboutit à la grande route de Kiachta, il nous fallut rester en panne vingt-quatre heures à un kilomètre tout au plus du rivage, parce que la violence du ressac s'opposait au débarquement. Enfin le temps devenu plus calme nous permit d'aborder à l'*Abbaye des Ambassadeurs*, ainsi nommée parce que ceux que Pierre le Grand avait envoyés en Chine au commencement du dix-huitième siècle furent massacrés en ce lieu par les Mongols : le monastère fut construit en expiation de cette violation du droit des gens; on a du haut de ses clochers une vue magnifique du lac Baïkal et de la ceinture de roches qui l'enveloppent. Celles de la rive orientale étaient déjà couvertes de neige, et formaient un contraste d'un effet pittoresque avec celles de la rive occidentale, encore toutes resplendissantes de soleil, de verdure et de végétation. Une fois à terre, nous regagnâmes le temps perdu aux abords de la côte, et nous franchîmes rapidement les quarante-trois lieues qui nous séparaient de Kiachta, en traversant une contrée montagneuse, d'abord assez fertile, puis d'une stérilité affreuse lorsqu'on approche de la frontière. Le 29 octobre nous étions à Kiachta.

Cette ville, où se fait le commerce entre les deux empires, est la dernière de la frontière russe. Elle n'est qu'à trois cent soixante lieues de Pékin, par conséquent cinq fois plus près de cette capitale que de celle de la Russie. Cette distance n'aurait certainement pas arrêté une voyageuse, qui avait fait plus de quatre mille lieues depuis son départ de Moscou, et elle aurait été visiter la capitale du céleste empire, si messieurs les Chinois l'eussent permis.

Le nombre des négociants russes qui font le commerce à Kiachta est très-petit; quant aux Chinois, ils comptent environ soixante maisons principales. Ces établissements auxquels sont jointes des boutiques de détail, forment, avec un grand nombre de domestiques, et les artisans indispensables dans une ville, la partie chinoise de Kiachta, sous le nom de *Maï-Ma-Tchin*, qui veut dire faubourg commerçant. Une esplanade fermée sépare les deux villes; du côté russe il y a une porte à l'européenne avec un corps de garde, du côté chinois, une belle porte dans leur style d'architecture, avec des inscriptions et des figures mythologiques. Lorsqu'on entre à Maï-Ma-Tchin, on est frappé de la différence d'aspect qu'offre une ville chinoise comparée aux nôtres. Les rues sont alignées, mais étroites, et ne présentent qu'une longue muraille interrompue de temps à autre par une porte cochère, car il est d'usage en Chine d'être hermétiquement calfeutré chez soi, et de ne rien laisser voir au dehors de ce qui se passe au dedans. Si l'on pénètre dans l'intérieur, on trouve une cour où sont construites les boutiques et les chambres d'habitation. La corniche du toit fortement relevée et en saillie est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soutenue par des colonnes, et forme une espèce de galerie de l'aspect le plus agréable à cause de la légèreté et du bon goût de la construction, de l'éclat des couleurs et de la variété des ornements. Au centre de la cour est un tableau entouré de fleurs, représentant le dieu de prédilection du maître du logis, et il faut ajouter que messieurs les Chinois ont des divinités d'une forme plus que bizarre. Les fenêtres des maisons sont faites en bois artistement contourné et d'un effet charmant. En été, on en démonte les châssis et on les remplace par des canevas de soie qui laissent entrer l'air et qui sont peints d'une manière ravissante. Si l'on ajoute à tout cela une quantité de fleurs rares sous les portiques, dans de jolis vases de porcelaine, et des cages dorées ou vernies, renfermant des oiseaux dont les formes et les couleurs se trouvent si souvent reproduites sur les paravents et les éventails, on concevra que l'aspect extérieur d'une maison chinoise est une vraie fête pour l'œil.

L'intérieur des maisons est en harmonie avec le reste. Dans celles que j'ai visitées, il y avait trois pièces; la première servait d'antichambre et les deux autres d'habitation au maître de la maison. Je ne dois pas oublier de vous dire que les marchands chinois qui fréquentent Kiachta n'ont pas la permission d'amener leurs femmes; c'est une ville d'hommes et uniquement d'hommes, ce qui doit modifier à leur désavantage les maisons chinoises, car je ne doute pas que les dames de cette nation n'aient, comme les nôtres, le goût des jolies choses, et n'aiment à s'entourer de meubles élégants et gracieux. On est d'autant plus porté à le croire, que les femmes chinoises sortent peu de chez elles et doivent en conséquence chercher encore plus que d'autres à parer leurs demeures. Quant aux talents des Chinois pour les bagatelles et ce qu'on appelle à Paris la bimbeloterie de luxe, telle qu'elle se montre au grand jour chez Giroux ou Tahan, il est incontestable; aussi avons-nous beaucoup perdu en ne voyant pas l'appartement d'une dame chinoise et son *petit Dunkerque*.

L'antichambre d'une maison d'homme est entourée de chaises de cannes vernies, recouvertes d'une belle natte fine. Il s'y trouve de grandes armoires d'un bois noir sculpté. Sur les murs sont des stances religieuses ou philosophiques, des tableaux peints sur papier représentant des scènes d'intérieur ou des paysages. L'appartement, à droite en entrant, est le salon de réception dont les portes sont en bois sculpté verni, avec des glaces peintes qui offrent de jolies figures de femmes, des fleurs, des oiseaux, ou des compositions d'une originalité singulière et pourtant d'une originalité agréable : le travail en est tel qu'on aurait bien de la peine à Paris ou à Londres, je ne dis pas à les surpasser, mais même à les imiter. Au fond de l'appartement, il y a un divan sur lequel sont des espèces de matelas avec des oreillers carrés, où les Chinois se placent à la turque. Sur la muraille, derrière le divan, il y a ordinairement une glace dont les ornements peints et sculptés rappellent ceux de la porte qui lui fait face; quelquefois au lieu de glace se développe un grand sujet mythologique plus ou moins habilement reproduit par le dessin et la peinture. Sur le divan sont placées de petites tables basses toujours en bois sculpté et découpé à jour, ainsi qu'une foule de petits meubles d'un usage habituel pour poser les pipes, les tabatières, servir le thé, placer les livres, etc. C'est une grande politesse que d'inviter un étranger à se placer sur ce divan, et ce n'est commode que pour ceux qui se croisent les jambes à la manière des tailleurs. Il y a aussi dans ce salon des chaises et des fauteuils de bois travaillé et verni comme les Chinois savent le faire. La table principale de l'appartement est placée près du divan; on y voit ordinairement une grande boîte de laque ronde à compartiments, toujours garnie de bonbons, de confitures et de fruits secs, qui restent là en permanence pour être offerts, avec le thé, aux visiteurs. En face des fenêtres percées dans toute la partie de l'appartement situé sur la cour, il y a une grande console sur laquelle est placée une armoire moyenne à tiroirs en bois sculpté rehaussé par des pierres de couleurs représentant des fleurs et des fruits dans des vases, le tout du meilleur goût et du travail le plus exquis; puis des porcelaines et une pendule ordinairement de fabrique anglaise; car, avec toute leur adresse et leur industrie les Chinois ne s'entendent pas à l'horlogerie. Tel est l'ensemble d'un salon chinois. On pressent par cette description ce que doivent être les appartements des gens riches dans les grandes villes de l'empire, puisque le détail qui précède et dont on vient d'essayer de donner une idée n'appartient qu'à un petit comptoir isolé, établi à l'extrémité de leurs frontières, et dans une localité tellement abrupte que le transport des objets fragiles et délicats présente les plus grandes difficultés.

L'appartement à gauche, en entrant par le vestibule, sert au marchand chinois de cabinet de travail et de chambre à coucher. Son lit n'est autre chose qu'un divan semblable à celui du salon. Il y a des tables et encore des armoires vernies, mais moins soignées que celles de l'autre pièce; des livres, des images de divinités, des objets d'un usage journalier, plus tout ce qu'il faut pour écrire. Leur moyen d'éclairage consiste dans des lampes un peu primitives, dont le globe est en corne peinte, et dans des chandelles en suif ou en cire coloriées et vernies.

A la cour principale aboutissent d'autres cours, où se trouvent les magasins, la cuisine, les habitations des domestiques, et dans chaque cour un chien de garde très-méchant du genre des *bull-dogs* anglais. Si l'on ajoute encore à tout cet ensemble un jardin et le luxe des fleurs, on aura l'idée d'une demeure aussi élégante que confortable et qui ne le cède guère aux nôtres, si même elle ne l'emporte sous plusieurs rapports.

Comme nous arrivions à Kiachta, honorablement accompagnés et sous la protection d'un officier russe d'un grade assez élevé, attaché au gouverneur général, notre présence dans cette ville était donc un événement. Le chef du comptoir chinois, ou le *Dzargoutchey*, envoya un officier attaché à sa personne, pour nous complimenter et nous témoigner ses regrets de ce qu'une indisposition le privait du plaisir de venir lui-même. Les Chinois em-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ploient toujours cette excuse banale pour éviter de venir les premiers. Un officier d'un rang inférieur lui fut envoyé pour répondre à ses premières politesses. Ce que nous appellerons le chef de notre caravane, accepta néanmoins pour le lendemain une invitation à dîner à laquelle il se rendit accompagné de l'inspecteur de la frontière, du directeur des douanes, de quelques officiers et d'un détachement de Cosaques. Le Dzargoutchey, qui se portait très-bien, malgré son indisposition de la veille, vint au-devant de ses invités jusqu'à la porte extérieure de ses appartements, leur donna une poignée de main, car c'est l'usage chez les Chinois, ou bien ils l'ont adopté à notre exemple, et il les conduisit dans son salon, où lui et notre chef seulement prirent place sur le divan. On servit du thé dans des tasses de porcelaine, dont les soucoupes en cuivre ont la forme d'un bateau; puis on offrit des fruits confits et des confitures. La conversation débuta par qrelques lieux communs sur nos âges, nos familles, les grades, les détails des armes et de l'habillement, et enfin sur le but de notre visite, que le rusé Chinois cherchait à pénétrer par des questions très-adroites. Nous nous amusions de ses efforts, et comme nous n'avions aucun secret à cacher, nous lui dîmes que nous étions venus par pure curiosité sur ce point si intéressant de la frontière. Nous ne savons pas s'il nous crut, mais il parut satisfait de l'explication, et nous aurons probablement l'honneur qu'un rapport à notre sujet soit mis sous les yeux du fils du ciel. Nous n'avons pas besoin de dire que la conversation avait lieu en russe de notre part par l'intermédiaire d'un interprète, et de celle du Chinois en langue mantchoue, que savent en Chine tous les gens bien élevés, parce que c'est celle de la dynastie.



Caravane russe et chinoise à Kiachta. — D après Atkinson.

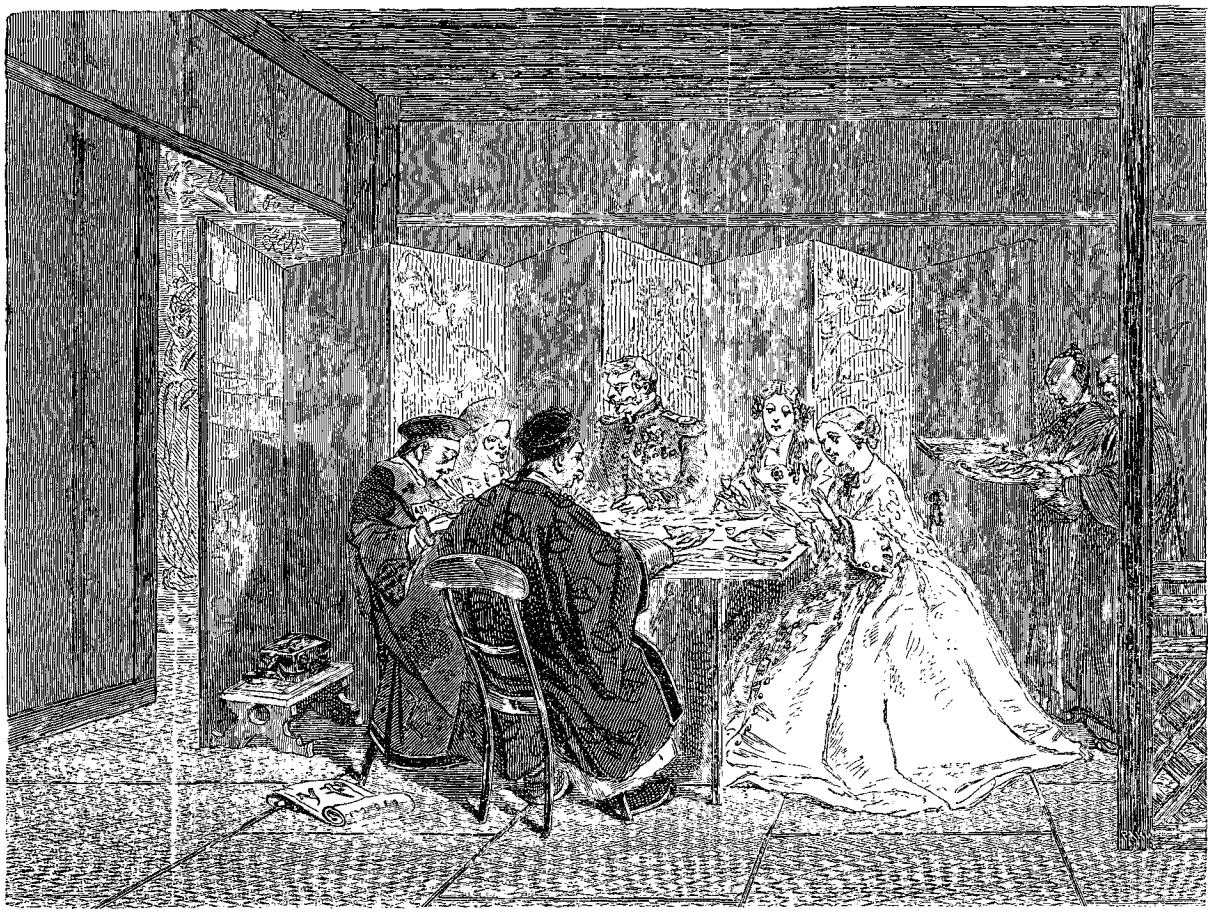
On annonça que le dîner était servi; le Dzargoutchey et notre principal officier passèrent dans la salle à manger en se tenant par la main. On était cinq ou six à table, laquelle n'était pas beaucoup plus grande qu'une table de whist ordinaire. Devant chaque convive se trouvaient deux soucoupes de porcelaine, dont l'une était vide et l'autre à moitié remplie de vinaigre. Nous avions fait apporter nos couverts, car les Chinois se servent pour manger de deux petits bâtons d'ivoire qu'ils manient si adroitement avec les trois premiers doigts de la main droite qu'ils leur suffisent même pour prendre des potages ou des sauces très-liquides. La table était chargée de mets servis dans des soucoupes à peu près semblables à nos assiettes, mets qui se composaient de petits morceaux de viande de porc, de mouton, de volaille, de gibier bouillis dans de la graisse. On les prend sur la soucoupe et on les mange après les avoir trempés dans le vinaigre : on sert alternativement des viandes, des légumes, tels que choux, concombres, choux-fleurs, et des pâtisseries sucrées. *Cinquante - Deux* soucoupes nous furent successivement offertes, et nous goûtâmes d'un grand nombre autant par curiosité que par politesse. Le dîner se termina par huit soupes à la viande, ce qui est le maximum de la politesse chinoise, qui mesure la considération que mérite un homme au nombre de plats qu'on lui sert. Nous avions apporté notre pain, car les Chinois n'en font pas usage; on distribuait à chaque instant aux convives de petits morceaux de papier de soie pour s'essuyer la bouche. La boisson était une espèce d'eau-de-vie de riz sucrée d'un goût fort désagréable. Il n'y avait pas d'eau à table, et les verres n'étaient pas plus grands que ceux dans lesquels on boit en France de la liqueur.

Assurément un dîner chinois n'est pas pour un Européen et surtout pour un Français un chef-d'œuvre gastronomique; mais il y a certains plats, comme les hachis de porc et les pâtisseries, qui ont fort bon goût. La cuisine chinoise a pour but la variété plus que la quantité, et elle serait vraiment passable si elle était moins grasse, si les épices et surtout l'ail y étaient moins prodigués, et le porc, viande qu'ils préfèrent, moins employé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après le dîner, on repassa au salon, où l'on nous servit le thé et d'excellentes confitures. Pendant que nous étions au dessert, notre hôte nous quitta pour aller changer de vêtement, car c'est une politesse chez les Chinois d'en mettre un autre après le dîner. Il revint bientôt après en robe d'une espèce de satin turc d'un brun charmant, recouverte d'une veste de satin bleu broché. Il nous montra différentes curiosités et nous proposa de nous faire voir le temple principal, en attendant l'heure de spectacle ; car les Chinois ont un théâtre à Maï-Ma-Tchin.

Le temple que nous avons vu est un bâtiment carré dont la corniche très-saillante est soutenue par des colonnes formant une galerie autour de l'édifice. Rien n'est plus extraordinaire que la variété des peintures et des ornements qui décorent cette corniche. Les colonnes sont dorées et couvertes d'inscriptions ; les murailles d'emblèmes empruntés à leur culte, et de sentences tirées de leurs auteurs sacrés. L'intérieur est divisé en trois parties où sont placées les idoles, et devant ces idoles qui occupent des enfoncements sont des tables avec des chandeliers où brûlent des cierges ; on y place aussi des vases où l'on met de l'eau, des parfums, et les objets offerts en sacrifices, comme des fleurs, du grain et des *ex-voto*. Des drapeaux et des flammes pendent au-dessus des tables et dérobent aux spectateurs la vue des idoles. Les murailles peintes à fresques, en belles couleurs et



Dîner chinois. — Dessin de Foulquier.

en or, représentent les actions ou les circonstances les plus remarquables de la vie des dieux auxquels le temple est consacré.

Quand on pénètre dans les enfoncements destinés aux idoles, qu'on n'aperçoit pas d'abord en entrant, on ne peut se défendre d'un mouvement de surprise et presque d'effroi à la vue de ces figures bizarres qui ont jusqu'à vingt pieds de haut, et dont les traits horriblement contractés n'expriment que des passions violentes. Les vêtements des idoles sont aussi extraordinaires que leurs visages, et tout ce qui leur appartient est sculpté et coloré avec un soin et une habileté qui annoncent des artistes d'un talent supérieur.

Dans le temple de Maï-Ma-Tchin, il y avait neuf divinités partagées en trois groupes. Au centre, *Fo*, divinité principale, accompagnée de ses acolytes, c'est-à-dire des guerriers qui, légendairement, ont contribué à assurer ses succès ; dans les deux autres groupes, sont les dieux de la guerre, de la justice, du commerce, de l'agriculture, et quelques autres idoles secondaires. Le dieu *Fo* est le seul qui ait un vêtement de satin jaune, couleur sacrée chez les Chinois, et que portent seuls les empereurs. En somme, le temple de Maï-Ma-Tchin est certainement une des choses les plus originales et les plus remarquables que j'aie rencontrées dans mes voyages. Notons en passant qu'il n'y a pas de prêtres ; le temple

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est ouvert à certains jours de la semaine, et chacun peut y venir prier et faire son sacrifice à ses heures.

Après la visite au temple, l'heure du spectacle étant venue, on se rendit dans la loge du Dzargoutchey. Le théâtre est construit à peu près comme ceux que l'on voit à Paris, dans les Champs-Élysées, les jours de fêtes publiques; seulement il est orné avec plus de goût et à la manière des Chinois, c'est-à-dire avec une corniche saillante et très-bien peinte à l'avant-scène. Les rôles de femme sont remplis par des jeunes gens de quinze ans d'une jolie figure. Les spectateurs sont en plein air; le Dzargoutchey seul et les principaux habitants ont des loges en face du théâtre. L'intervalle entre chaque scène était rempli par une salve d'instruments. Il faut avoir entendu cette effroyable musique pour se faire une idée du charivari que peuvent produire tous ces tam-tams, ces gongs, ces cymbales, et particulièrement une espèce de tambour à deux baguettes, que l'on entendrait d'une lieue de loin. La pièce était tirée de l'histoire de la Chine, et rappelait un peu le sujet de la tragédie de Voltaire intitulée : *l'Orphelin de la Chine*. Le tout était entremêlé de combats qui ne finissent pas, et qui sont encore plus ridicules que ceux qu'on voit dans nos petits théâtres; par exemple, pour indiquer qu'ils sont à cheval, les acteurs lèvent les jambes très-haut. Leur accent est nasillard; ils parlent le chinois pur et nous n'en vîmes aucun qui annonçât du talent; mais, en revanche, leurs costumes, faits avec ces vieilles étoffes chinoises qu'on a même de la peine à trouver dans l'intérieur de l'empire, sont remarquablement beaux. Dans la petite pièce, farce ridicule et indécente de gestes comme de paroles, il y avait des femmes mises comme elles le sont maintenant. Leur costume, aux couleurs et aux étoffes près, qui sont moins sombres, est plus riche, se rapproche de celui des hommes et se compose des mêmes éléments; rien ne marque la taille, et l'ensemble manque par conséquent de cette élégance qui caractérise la plupart de nos costumes européens. Les chaussures sont affreuses et les pieds atrophiés.

Quant aux coiffures, elles consistent dans une espèce de chignon qui retient les cheveux et vient se rattacher par derrière au moyen d'un riche peigne; par devant les cheveux sont relevés sur le front, et réunis, soit au sommet de la tête par une forte boucle, soit sur le côté, et toujours accompagnés de fleurs naturelles; aucune femme chinoise, de quelque âge et de quelque rang qu'elle soit, ne manque à s'en parer. Cela sied fort bien aux jolis visages, et l'on dit qu'ils ne sont pas rares en Chine.

Quant aux hommes, ils sont en général de chétive apparence, avec le visage d'un blanc pâle et maladif, des cheveux d'un noir foncé et huileux, des yeux petits, mais vifs et spirituels. Les gens du peuple sont grossiers; tandis que ceux d'une classe plus élevée ont assez bonne façon et sont hospitaliers et polis, au moins d'après les échantillons que nous avons eus sous les yeux pendant le peu de temps que nous sommes restés auprès d'eux. Si leur ignorance n'est pas affectée, il faut avouer qu'ils la poussent aussi loin qu'elle peut aller, tant ils sont indifférents pour tout ce qui n'est pas de leur pays. Ainsi, par exemple, le Dzargoutchey de Maï-Ma-Tchin ignorait qu'il y eût un peuple français. Prenez donc la peine, après cela, de conquérir les trois quarts de l'Europe sous la conduite du plus grand capitaine des temps modernes, pour que votre renommée, à bout de souffle et de vol, vienne ainsi s'abattre et mourir à la porte d'un mandarin chinois de sixième ou septième classe! Ce respectable fonctionnaire ne connaissait en Europe que des Anglais et des Portugais, et se persuadait que les Russes étaient asiatiques. Mais, pour ce qui touche à leur orgueil et à leur intérêt, les Chinois ont un sens pénétrant et un tact qui suppléent aux connaissances qui leur manquent. Ils sont d'ailleurs véritablement opprimés par la dynastie mantchoue qui les gouverne depuis un peu plus de deux siècles. C'est elle qui s'enferme et qui refuse toute communication extérieure. Nous croyons pouvoir assurer que le peuple chinois proprement dit verrait sans peine le monde s'ouvrir devant lui; il sent qu'il y gagnerait de toute manière; mais ce n'est qu'en tremblant que quelques Chinois osent s'ouvrir sur ce sujet avec les étrangers; les peines les plus sévères atteindraient ceux qui auraient l'audace d'exprimer cette pensée, qui existe pourtant chez le plus grand nombre.

La comédie ayant terminé les plaisirs de la journée, nous nous séparâmes du Dzargoutchey, et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. Le lendemain il vint à son tour à notre logis, apportant avec lui ses présents qui, chez les Orientaux, sont une marque de considération qu'ils accordent toujours à ceux qui les visitent. Ces présents consistaient en une pièce de satin noir, deux demi-pièces de satin broché bleu et brun, deux lanternes de bois travaillé, garnies avec du canevas brodé en fleurs de couleur, une boîte d'essence de thé, du thé noir et du thé vert, et quelques autres menus objets. On lui riposta sur-le-champ par une montre anglaise en or à répétition, douze aunes de beau drap bleu, et l'on n'oublia pas les comédiens qui nous avaient amusés la veille. Tout cela coûta assez cher; mais on ne voulait pas être en reste de politesse avec ces messieurs, et l'on put espérer qu'ils conserveraient un souvenir agréable de notre excursion au delà de leur frontière.

II

Visite à une tribu de Bouriates.

Pendant notre séjour à Kiachta, nous avions reçu la visite des chefs des tribus bouriates qui vivent dans les steppes avoisinantes. Ils témoignèrent au chef de notre petite caravane le désir de nous voir chez eux, et l'on convint du jour de l'entrevue. Après avoir fait nos adieux à nos amis de Kiachta, nous nous mîmes en route, et nous rencontrâmes le lendemain sur les bords de la Sélinga l'escorte d'honneur que nous envoyaient les Bouriates : trois cents cavaliers, ayant de belles robes de satin de différentes couleurs, des bonnets pointus garnis de fourrures, des arcs et des flèches en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bandoulière, et montés sur des chevaux richement caparaçonnés.

Les Bouriates, peuple nomade de la Sibérie, habitent les monts situés au nord de Baïkal, dans le gouvernement d'Irkoutsk; on évalue leur nombre à trente-cinq mille individus mâles environ. Ils paraissent être de la même famille que les Kalmouks. Leurs troupeaux font leur richesse; leur religion est le *chamanisme*, espèce d'idolâtrie très-répandue parmi les peuples de la Sibérie orientale. Leur dieu suprême habite le soleil; il a sous ses ordres une foule de divinités inférieures. La femme, chez les moins avancés de ces peuples, passe pour un objet immonde et qui n'a point d'âme. Heureusement les sectateurs de ce culte grossier diminuent de jour en jour.

Nos voitures étaient traînées par des chevaux de paysans; mais les Bouriates ne voulurent pas permettre qu'ils traversassent la Sélinga. Ils attelèrent leurs propres chevaux, et nous voilà partis au triple galop dans la steppe, avec des cochers et des postillons en robe de chambre de satin, entourés d'une nuée de cavaliers qui faisaient des voltes à se casser le cou pour nous faire honneur. Comme les Bouriates ont rarement l'occasion de conduire des voitures, nous avions sujet de craindre de leur donner le spectacle de gens plus ou moins versés et contusionnés; mais la Providence permit que nous arrivassions sains et saufs, ainsi que nos voitures, après des soubresauts capables de faire rendre l'âme à l'Auvergnat le plus rompu à l'exercice des pataches; mais l'habitude des voyages en pleine steppe nous avait aguerris.

On célébrait chez ces braves gens les obsèques de l'un de leurs principaux chefs. Nous assistâmes au service et aux cérémonies funèbres dans un temple mongol, et ensuite aux jeux qui eurent lieu suivant l'antique coutume observée en pareille occasion, savoir : le tir de l'arc, la lutte, les courses à pied et à cheval, après quoi vint un festin à la mode des Bouriates, qui nous servirent des mets beaucoup plus civilisés que les Chinois, comme du mouton rôti, du fromage, quantité de gâteaux, et même d'excellent vin de Champagne.

Nous nous remîmes bientôt en route pour aller dans une autre tribu qui nous attendait et qui possédait le principal temple mongol de la contrée, car les Mongols ont des temples, à l'opposé des Kirghis, qui sacrifient encore sur les rochers et sur les *hauts lieux*, comme aux temps antiques (voy. p. 392). Ce temple en bois avait un péristyle entouré de seize petites chapelles disposées symétriquement, et où l'on célèbre des cérémonies relatives à l'histoire du dieu principal, qui, je ne sais sous quel nom, n'est autre que le fameux Bouddha de l'Inde et du Thibet. Dans l'une, on conserve la voiture sur laquelle on espère qu'il fera son apparition dans quelques années; dans une autre, ses chevaux; ailleurs ses armes, puis ses vêtements, ses livres, etc. Le temple principal est divisé en trois parties : — le péristyle où s'exposent les *ex-voto*, les offrandes, autour d'un cylindre tournant qui fait mouvoir des cloches; — la nef, où les lamas, accroupis comme les tailleurs, sur trois rangs psalmodient alternativement des hymnes sacrés sur des rhythmes qui ressemblent extraordinairement à nos chants d'église, ou bien exécutent des symphonies diaboliques sur des instruments impossibles qui ont malheureusement pour les oreilles des auditeurs un rapport étonnant avec ceux des Chinois. Cette horrible musique nous attendait à notre arrivée, et nous reconduisit pendant un verste à notre départ; — enfin le sanctuaire du temple qui contient les images du dieu, ses transformations, les autels où se font les sacrifices, consistant, comme ceux des Chinois, en fruits de la terre. Bouddha et sa suite divine sont beaucoup moins laids que les dieux chinois. Ils reconnaissent pour chef de leur religion le grand lama du Thibet, et leurs livres sacrés sont écrits en sanscrit. Ils croient à la métempsycose, et, en général, leurs idées religieuses sont plus compliquées et plus absurdes que celles des Chinois.

Comme notre visite les flattait et que l'officier supérieur qui dirigeait notre caravane leur témoigna beaucoup d'intérêt, ils lui donnèrent un exemplaire de leur livre saint, un habillement complet de lama qui avait appartenu à un de leurs prêtres les plus révérés, des clochettes, une petite figure sacrée en cuivre et quelques autres bagatelles.

Leurs yourtes sont comme celles des Kirghiz, composées d'un treillage de bois recouvert d'un feutre très-hermétiquement clos, ce qui rend ces habitations très-chaudes même pendant les plus rudes hivers. Le pourtour de la yourte est occupé par l'autel, les coffres renfermant les habits, le lit, etc.; et le centre par un foyer dont la fumée s'échappe par une ouverture pratiquée dans le haut. C'est dans les yourtes que nous fûmes présentés aux dames bouriates. Leur costume est pour la forme très-semblable à celui des Chinoises; l'étoffe est de soie bleu foncé, brochée en or, et les ornements de tête, des oreilles et du cou sont en corail garni d'or et d'argent. Ce costume irait bien à de jolies femmes, la taille exceptée puisque rien ne la dégage; mais les dames bouriates sont décidément laides avec leurs pommettes très-saillantes et leurs yeux bridés dont l'angle externe remonte jusqu'au milieu des tempes. Les hommes sont beaucoup mieux; on voit à leur allure dégagée et guerrière que ce sont bien les descendants de Gengis-Khan. Il faut voir comme ils sont lestes et adroits à manier leurs chevaux. Ce sont d'ailleurs de braves gens, francs, hospitaliers, reconnaissants du bien qu'on leur fait, de l'intérêt qu'on leur témoigne, faciles à s'attacher; en un mot vraie race primitive que la civilisation n'a pas encore gâtée. Ils n'aiment pas à se fixer dans des villages, mais à transporter leurs foyers dans les bons pâturages. Nous avons vu dans leur pays d'innombrables troupeaux de bêtes à cornes, de moutons, de chevaux et même de chameaux. Le gouvernement russe les a beaucoup engagés à s'occuper un peu plus d'agriculture; ils l'ont promis, mais rien ne témoigne qu'ils soient disposés à tenir leur promesse.

Après avoir de nouveau traversé heureusement le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Baïkal, par un gros temps, nous étions de retour à Irkoutsk vers la fin d'octobre 1848.

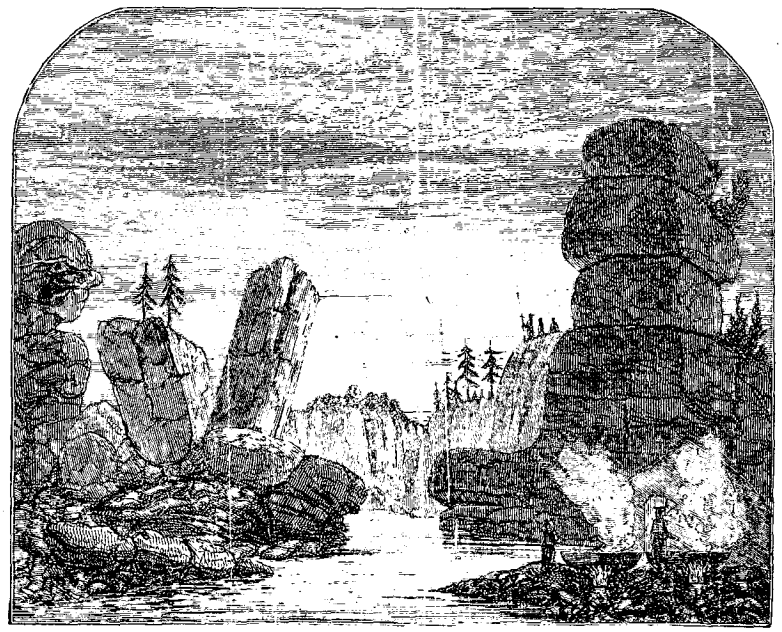
III

Voyage sur la Léna, à Yakoutsk et à Okhotsk.

15 *mai* 1849. — Me voici donc embarquée encore une fois pour une folle entreprise. J'avoue que je commence avec plaisir un voyage qui va compléter l'originalité de ma vie d'artiste : cependant ce n'est pas sans un sentiment pénible que je songe aux deux mille lieues que je vais ajouter encore aux trois mille qui me séparent de la patrie.

Nous devions quitter Irkoutsk à midi, mais nous n'avons pu le faire qu'à deux heures. Nous avons été déjeuner chez les Z....; on a arrosé les adieux de petillant champagne, puis à la mode russe, après quelques instants de complète immobilité, chacun se lève, on s'embrasse et on est libre de pleurer pour peu que l'on y soit disposé ; mais cela ne me tentait pas.

Nous nous sommes aussitôt emballées, si j'ose m'exprimer ainsi, la femme du général gouverneur, Mme Z...., ses deux nièces et moi, dans le premier *saradosse* (espèce de voiture russe très-peu suspendue) ; le général et le gouverneur de la ville dans la dormeuse de celui-ei, attelée de sept chevaux et suivie de six Cosaques, ce qui donnait à notre caravane un air tout à fait imposant ; dans un troisième équipage se trouvaient le docteur, les aides de camp du général et ses secrétaires.



Curieux rochers devant lesquels sacrifient les Kirghis. — D'après Atkinson.

C'est dans cet ordre que nous avons quitté la ville. Toute la population était dehors ; c'était plaisir d'entendre tout ce brave peuple, acclamant le général et nous prodiguant ses souhaits de bon voyage. Par une attention délicate, l'archevêque avait donné l'ordre de mettre toutes les cloches en branle sur nôtre passage : c'était un dimanche : ce peuple en habits de fête, ces cloches lancées à toute volée, la file de nos équipages, nos Cosaques, toutes ces têtes découvertes, ces officiers de poste et de police qui nous faisaient escorte, et par-dessus tout un soleil splendide, tout semblait s'être réuni pour corriger la tristesse presque toujours inséparable d'un départ pour un long voyage. Nous sommes sortis de la ville à trois heure trente-trois minutes, heure favorable, nous dit-on, et de bon augure ; pourquoi ce nombre *trois* répété doit-il porter bonheur ? je n'en sais rien. A quelques pas de la ville, un bon prêtre s'était posté au pied d'une grande croix blanche, d'où il a jeté une bénédiction sur tous les voyageurs : on m'a dit que ce prêtre était un vrai serviteur de Dieu, et cette bénédiction descendue sur nous de cette croix rustique était empreinte d'une simplicité solennelle qui nous a tous fort impressionnés.

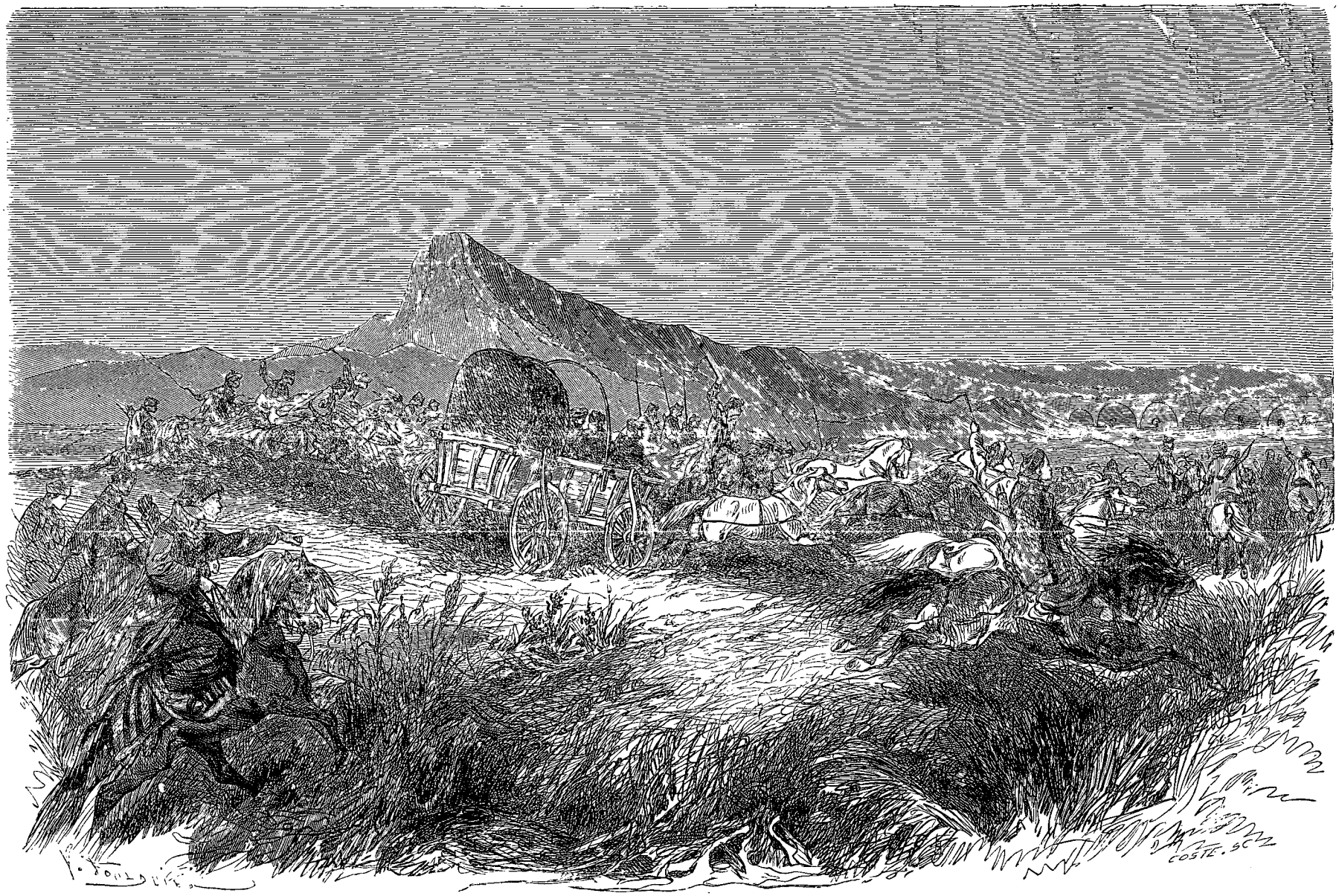
Nous avons traversé une fort belle route toute couverte de rhododendrons en fleur dont on ne voit de loin que les reflets des pétales d'un rose violacé très-harmonieux.

A vingt verstes de la ville (environ six lieues), nous sommes entrés dans un village, où nous avons trouvé toute la population réunie devant l'église, ayant en tête le *golowa* (maire) et ses aides ou adjoints ; ils attendaient le général pour lui offrir sur un plateau, selon la coutume russe, le pain et le sel. A la fin du voyage nous avions tant de ces salières que nous aurions pu en fournir à toute la Russie.

En route j'appris le vrai but de notre voyage : « Savez-vous ce que nous allons faire là-bas ? me dit un jour le général. Nous allons en expédition aux embouchures de l'Amour pour en prendre possession au nom du gouvernement russe. Les Anglais y prétendent ; mais j'ai l'ordre de soutenir *mordicus* que l'une des rives au moins nous appartient. Michel N.... a été envoyé d'avance pour annoncer sur les lieux nos intentions et la prochaine arrivée d'un bâtiment de guerre qui vient de faire le tour du monde, et qui va nous prêter son appui ; on transporte de la poudre à Ayane probablement, et je fais exercer les troupes de mon gouvernement. Nous allons chargés de présents destinés à nous rendre favorables les sauvages de ces contrées. Les Chinois n'hésiteront pas à nous céder une rive, quand on leur aura fait comprendre que c'est pour les garantir des Anglais.

— Eh bien ! va pour la conquête des bouches de l'Amour, à laquelle il sera assez original de voir participer une Parisienne jouant du violoncelle, surtout si l'on tire le canon. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arrivée au camp des Bouriates (voy. p. 391) — Dessin de Foulquier d'après Atkinson

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Peu de jours après le départ d'Irkoutsk, nous descendions mollement la Léna en joyeuse compagnie, en belle humeur et en bonne santé.

La Léna est un des plus grands fleuves de l'Asie septentrionale ; elle traverse toute la partie la plus orientale de la Sibérie, prend sa source dans les monts qui avoisinent le lac Baïkal, et, après un cours de sept cents lieues environ, se jette au nord dans l'océan Glacial.

Elle arrose le pays des Toungouses, vrai peuple sauvage à l'aspect repoussant, que j'eus l'honneur de voir pour la première fois le 21 mai 1849 : de grosses têtes encore plus difformes que celles des Bouriates, de larges épaules, de longs cheveux incultes, hérissés, flottants en tous sens, et des haillons. Ce qui me frappa surtout, ce fut d'apercevoir sous ces corps robustes des jambes tellement grêles qu'elles ressemblent à celles du singe, et sont comme elles terminées par d'énormes pieds.

Les Toungouses, les Bouriates et les Iakoutes sont des tribus nomades à peu près de la même famille et issues de cette race mantchoue, qui peuple le nord de la Chine et règne aujourd'hui à Pékin. Ils vivent généralement de chasse et de pêche, et s'adonnent particulièrement à la chasse des animaux à fourrure. C'était jadis en ces âpres contrées que l'on trouvait les plus belles *zibelines;* elles y sont devenues si rares aujourd'hui que ces pauvres sauvages ne peuvent plus satisfaire au tribut de ce genre qui leur est imposé par le gouvernement russe. Ils ont été obligés de se rabattre sur le *petit gris*, qui est presque la seule fourrure que l'on trouve dans le pays. Ces peuplades sont d'ailleurs toutes idolâtres, et j'ai trouvé chez elles les beaux exemples de ce communisme absolu que certains cerveaux fêlés voudraient inoculer à l'Europe ; tout est commun chez elles : les champs, les récoltes, le bétail.... et le reste ! « Dieu sait, me disait à ce propos le docteur de l'expédition, ce que le communisme fait commettre de crimes ! » Et il me citait des exemples dramatiques révoltants.

21 *juin* 1849. — Enfin nous sommes arrivés malgré vent, marée, et les maladresses d'un pilote qui, par entêtement, nous avait échoués juste au milieu du fleuve, en face de la ville. A onze heures à la montre du général et à une heure aux horloges de Iakoutsk (car, à cause de la différence de longitude, le soleil est de deux heures plus matinal à Iakoutsk qu'à Irkoutsk), nous avons fait notre entrée triomphale dans la ville. Nous étions attendus sur le port par toute la population en habits de fête et par tous les employés en grand uniforme ; il y avait huit jours qu'ils ne le quittaient plus. Cinquante hommes tiraient nos bâtiments à terre ; à peine le soleil était-il couché depuis une heure qu'il commençait à rayonner. Sous cette latitude septentrionale, la nuit existe à peine, et les derniers rayons du couchant se confondent au mois de juin avec les premières lueurs de l'aube.

Le débarquement s'est fait tout simplement, sans harangue ni canonnade ; le général est descendu suivi de ces messieurs, a salué le chef de la province, est monté en britchka, et s'est rendu à la maison de ville ; puis son état-major est venu nous prendre, et à notre tour nous avons majestueusement traversé cette foule pittoresquement bigarrée et un peu ébahie, je crois, de la simplicité de notre tenue ; Mme Mourawieff et moi, on aurait pu nous prendre, sans nous faire trop d'injure, pour des mendiantes de qualité. Montées en voitures, nous sommes arrivées à la maison du chef de la Compagnie américaine, qui avait été préparée et parée de tout son luxe pour cette grande occasion. Ce n'était pas élégant, mais propre, gai et commode. Quelle jouissance pour nous qui, depuis près de vingt jours, ballottées au courant de la Léna, rivière torrentueuse d'humeur assez peu commode, n'avions dormi qu'au bruit des manœuvres qui se faisaient au-dessus de nos têtes ! Nous avons trouvé là un en-tous-cas dont nous avons largement profité, et une petite femme d'un aspect fort avenant qui nous a souhaité la bienvenue en son logis avec beaucoup de bonne grâce. Mme Mourawieff et moi nous ne revenions pas de notre étonnement. Notre hôtesse n'a jamais quitté Iakoutsk, et elle avait un ton parfait, une distinction naturelle, charmante ; sa toilette, d'un goût exquis, se compose d'une robe de soie de Chine couleur marron, d'une mantille de même étoffe, ornée de rubans pareils, avec un petit col plat et des cheveux simplement en bandeaux ; le tout propre et sans rien qui sente l'attifage. Au milieu de ce pays sauvage, c'était à n'y rien comprendre.

Nous avons été visiter la ville en *drowski :* c'est un vrai trou ; la seule curiosité est la forteresse qui compte deux cents ans d'existence et qui tombe en ruine. Le reste ne se compose que de masures clair-semées dans des rues où l'on fait paître le bétail. Iakoutsk a eu jadis beaucoup plus d'importance ; elle existait avant Irkoutsk. Mais, depuis, celle-ci a tué sa devancière : pas de commerce ; elle ne vivait que du trafic des fourrures dont les marchands d'Irkoutsk se sont depuis totalement emparés. Iakoutsk est obligée de s'approvisionner de tout à Irkoutsk. A moins de circonstances particulières extrêmement favorables, c'est une ville prédestinée à disparaître avant peu d'années. La province dont elle est le chef-lieu ne compte que cent soixante-dix mille habitants, répandus sur une surface de soixante-deux mille cinq cents lieues carrées, ce qui ne fait pas tout à fait trois habitants par lieue carrée. Au surplus, la population totale de toute la Sibérie orientale n'atteint guère que le chiffre de la population de Paris au moment où j'écris ces lignes (1849), c'est-à-dire de douze cent mille âmes. Que de déserts ! Et cependant le bassin de la Léna est plus grand à lui seul que celui du Volga ; et celui de l'Amour, bien plus vaste que la vallée du Danube, n'est peut-être pas moins riche !...

J'ai entendu souvent dire chez nous, en France, qu'il n'y avait plus de respect, que c'était là un sentiment mort et qu'on aurait beaucoup de peine à ressusciter : j'ai eu l'occasion d'admirer au contraire le respect du peuple pour tout ce qui représente de près ou de loin l'autorité ; pas un homme ne passe devant la maison que nous ha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bitons sans ôter son bonnet depuis le premier angle de la palissade qui nous entoure jusqu'au dernier pieu qui l'achève. Je dirai peu de chose du costume ; il est à peu près le même pour les hommes que pour les femmes, tous sans distinction de sexe portent des bottes et une espèce de petite redingote venant jusqu'aux genoux, bordée soit de noir si l'habit est blanc, soit de rouge vif si l'habit est noir ou de couleur foncée. Les femmes ont de plus pour coiffure une espèce de bonnet garni de fourrure devant et derrière, avec un petit ornement en drap bariolé qui surmonte le tout et ressemble assez au bonnet de Polichinelle.

Repartis le 4 juin, à cinq heures, nous avons suivi d'abord un bras de la Léna et traversé le fleuve, qui a ici sept verstes de largeur ; arrivés à terre, trempés malgré nos *imperméables*, et néanmoins de joyeuse humeur, nous nous sommes ravivés sous une belle yourte, mais des plus aristocratiques, où nous avons trouvé bon feu. Rien de plus original que ces espèces d'habitations faites toutes en écorces d'arbres cousues et ornées avec des fils de crins à dessins blancs et noirs ; le tout est posé sur de grandes perches qui se réunissent en faisceau par le haut. La fumée s'échappe par une assez large ouverture ménagée au sommet. Autour sont des bancs, des poteaux et des patères pour accrocher les habits ; le tout est tapissé de branches de mélèze qui donnent à l'intérieur un aspect riant et propre qui met la joie au cœur et aux lèvres. Après une journée de mauvais temps, cet abri nous a fait l'effet du paradis. Bon feu de bivac, thé brûlant et parfumé, souper sur le pouce, joyeux lazzi, douce liberté, toute étiquette laissée dehors, et un bout de Marseillaise que j'ai entonnée, tout a concouru à nous mettre en belle humeur.

Après quatre heures de repos, nous sommes repartis vers deux heures du matin avec un fracas superbe : cinq équipages attelés de chevaux tout à fait sauvages, dont l'allure indépendante nous donnait le raisonnable espoir de nous casser bientôt le cou. Les paysages qui passaient sous nos yeux semblaient de vrais Édens ; mais ce qui nous a rappelés à la réalité, c'est l'horrible état des routes, bien qu'on y eût beaucoup travaillé depuis l'annonce du passage du général.

Nos chevaux sont devenus de plus en plus sauvages ; ils se jettent d'une manière effrayante à droite et à gauche ; élevés en plein air et dans une complète indépendance, jamais ils n'ont été attelés ; quand on veut les prendre pour s'en servir, c'est une véritable chasse à courre où les hommes font l'office de chiens. Mais ce qu'il y a de plus effroyable, ce sont les cris sauvages que poussent leurs conducteurs au moindre incident du voyage. Ce matin nous cheminions bravement lorsque, tout d'un coup, j'entends d'horribles cris de détresse et d'angoisse derrière nous ; je crois qu'au moins la moitié de la caravane est engloutie dans quelque marais ; je me précipite en bas de la voiture pour regarder, je vois tout le monde en bon état et en bon ordre ; c'était nous qui étions la cause involontaire de cette alarme ; nous avions pris à droite au lieu de prendre à gauche. Ces terribles cris m'ont tellement émotionnée, que pendant plus d'une heure j'en ai gardé un tremblement nerveux.

C'est ainsi que, au commencement de juillet 1849, nous gagnâmes Okhotsk, où *l'Irtish*, bâtiment de la couronne, nous attendait pour nous transporter à Petropaulowski, limite extrême de l'Asie. C'était encore plus de trois cent cinquante lieues de mer à parcourir ; mais, après la course fabuleuse que nous venions de faire, qu'étaient les brumes, les calmes ou les tempêtes de l'océan Pacifique ?

La traversée ne fut marquée que par un seul incident.... Dans cette mer d'Okhotsk, où nous avons longuement louvoyé, à cause des vents contraires, nous n'avions d'autre distraction que d'assister aux joyeux ébats des baleines. Un de ces énormes cétacés ne s'avisa-t-il pas de se glisser sous notre bâtiment, au grand dommage de nos personnes, qui en ont reçu un effroyable choc, sans compter une émotion assez vive, bien voisine de la peur. C'était la nuit ; tout haletants, nous courons sur le pont.

« Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?

— Regardez ! »

Et nous voyons le monstre tranquillement installé sous notre quille. Chacun, subjugué par un commun sentiment de prudence, se met à parler bas, de peur d'effaroucher l'impressionnable animal qui nous portait. Enfin, après avoir repris son souffle, la baleine s'enfonça dans l'abîme, laissant après elle un large tourbillon. Nous ne la revîmes qu'au jour, montrant son dos au soleil, à un mille de nous. Comme dans la soirée précédente Stradivarius avait jeté au vent et à la vague ses plus touchantes mélodies, on supposa que le cétacé avait été attiré par ces sons inaccoutumés ; un naturaliste qui nous accompagnait ne dit pas non, et dès ce moment ce fut une opinion reçue à bord que les baleines, comme les tortues, étaient des *dilettanti* de premier ordre.

IV

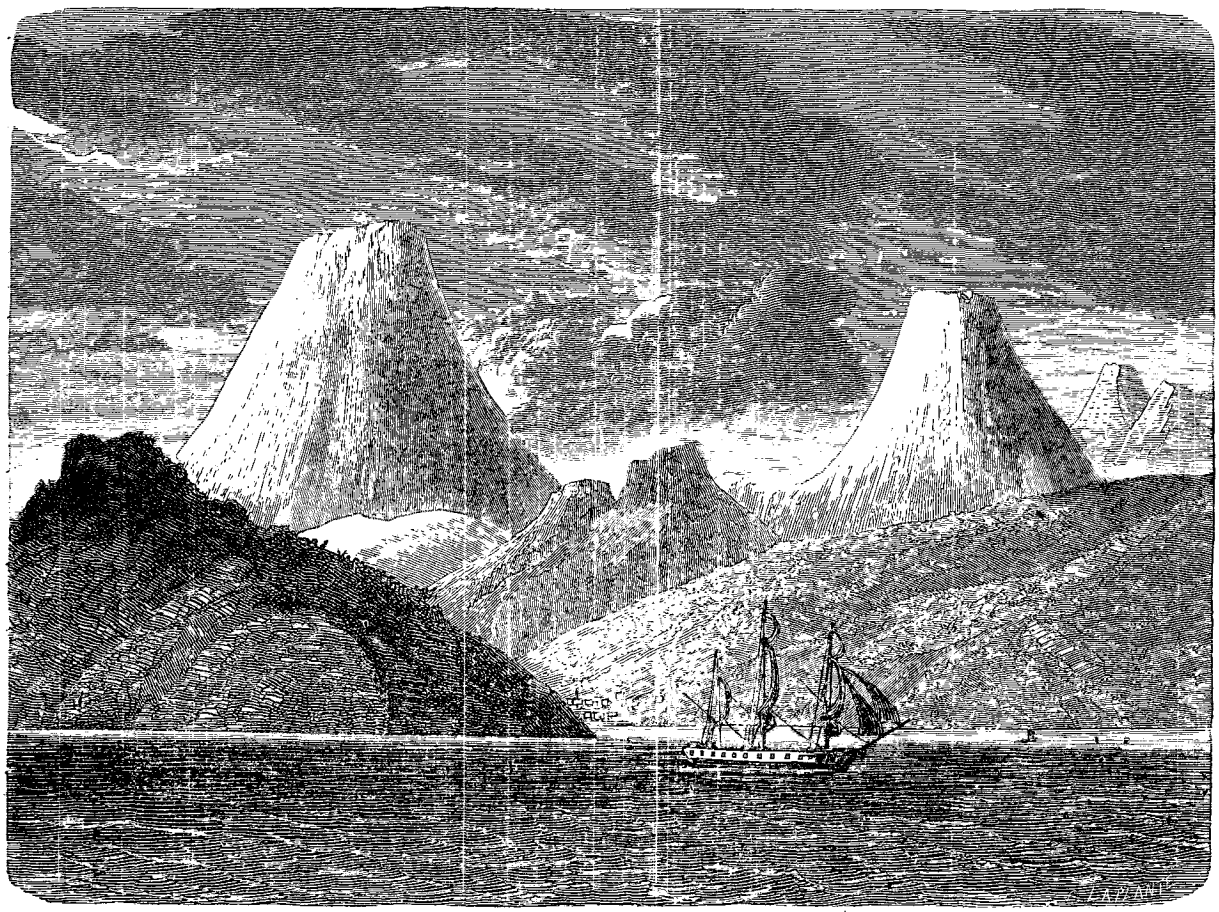
Le Kamtschatka. — Petropaulowski. — Les bouches de l'Amour. — Retour sur le continent. — Ayane. — Camp de nuit. — Funèbre dénoûment.

Le Kamtschatka, presqu'île d'origine volcanique, traversée par de hautes montagnes, située à l'extrémité nord-est de l'Asie, est entourée à l'est par la mer du Kamtschatka et une partie de la mer de Behring, et à l'ouest par la mer d'Okhotsk. Sa côte orientale est entourée d'une double rangée de volcans en activité. A peu près vers son centre, la péninsule est traversée par une troisième chaîne parallèle, qui se compose en grande partie de volcans éteints. La situation favorable du Kamtschatka entre les possessions russes de l'Asie y a provoqué la création d'un grand nombre d'établissements, parmi lesquels il faut citer celui de Petropaulowski, principal entrepôt de la Société de commerce russo-américaine.

Petropaulowski peut être considéré comme le chef-lieu du Kamtschatka. On y compte de trois à quatre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mille habitants. La population totale de la presqu'île ne s'élève pas à plus de vingt mille âmes. Vers le milieu du dix-huitième siècle, on l'évaluait à près de cent mille. Ce sont les Cosaques qui firent la conquête du pays et le rendirent ensuite tributaire de la Russie, ce qui amena de sanglantes luttes entre les conquérants et les indigènes, fort attachés à leur indépendance. Ce sont de ces races dont on peut dire qu'on les soumet par le sabre, qu'on les baptise dans le sang, et qui n'ont gagné, à changer de maître, que des maladies et des vices qui leur étaient complétement inconnus. Quoique soumis en apparence à la nouvelle religion qu'on leur a imposée, la plupart des Kamtschadales penchent pour le vieux chamanisme primordial de l'Asie centrale. La chasse et la pêche constituent leurs principales occupations. En hiver, ils se renferment dans des espèces de huttes souterraines de forme conique, ouvertes par le haut, où habitent d'ordinaire cinq ou six familles. Ils se vêtent de peaux de renne, se nourrissent de gibier salé, de graisse de chien marin, de pain d'écorce d'arbre, entretenant constamment de grands feux, s'égayant par des danses, et ne se souciant guère de la neige, qui couvre souvent la hutte jusqu'au tuyau de la cheminee. Leurs habitations d'été sont soutenues en l'air par des perches, et l'on n'y parvient qu'en grimpant. Les femmes seules s'occupent des soins du ménage et des travaux de culture, qui ont



Entrée du port de Petropaulowski. — Dessin de E. de Bérard d'après l'amiral de Krusenstern.

pour objets la pomme de terre, les choux et les raves. Leur été, très-court mais brûlant, permet à l'orge et même aux concombres de mûrir. Ils n'ont point d'animaux domestiques, sinon quelques porcs et quelqnes poules qu'on a cherché à introduire chez eux depuis 1820; mais le chien qu'ils attellent en hiver à leurs traîneaux est toujours à leurs yeux l'animal par excellence.

Le port de Pétropaulowski, œuvre de la nature, est une chose vraiment belle et magnifique à voir; il n'a peut-être pas son pareil dans l'univers entier. On y pourrait abriter, dit-on, toutes les flottes réunies des puissances du monde. Quoiqu'il ne compte guère que trois ou quatre mille habitants, on y trouve d'infinies ressources pour le confort de la vie. Des vins exquis, des conserves de toutes espèces, des poissons à faire damner nos gourmets, des étoffes de tous genres, des toiles faites avec les filaments d'une certaine espèce particulière d'ortie, des bœufs comme on n'en voit peut-être qu'en Angleterre, des poulets comme on n'en mange nulle part; une superbe végétation, un hiver peut-être un peu long, mais pendant lequel le thermomètre ne descend jamais plus bas que quinze degrés; toutes les productions de Chine, d'Amérique, d'Angleterre, de France se trouvent à Pétropaulowski dans les deux immenses magasins que le gouvernement y entretient et qui forment une des principales décorations du port et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la ville. Dans ce pays singulier, ce n'est pas la moindre singularité que d'y voir, pendant l'hiver, le traînage et les transports faits par des attelages de chiens dressés de longue main à cet exercice. Ils en ont si bien pris l'allure, que des chevaux même auraient de la peine à égaler la rapidité de leur course. L'été, ces animaux, d'un aspect assez hérissé et au nombre de cinq ou six mille, sont enchaînés non loin de la ville, au bord d'un ruisseau aux cent bras qui serpente au penchant d'une colline. Là, chacun se creuse un abri dans la terre. Deux fois par jour on leur apporte à manger du poisson séché au soleil ; ils n'ont point d'autre nourriture pendant tout l'hiver. On n'a point d'idée de la voracité avec laquelle ils se jettent sur cette proie dont la vue et l'odeur n'ont cependant rien de bien engageant. Rien de plus curieux et en même temps de si original que l'aspect de ce courant d'eau bordé d'une multitude de chiens à demi sauvages, qui tous se mettent à hurler dès qu'ils aperçoivent d'autres personnes que leurs gardiens ; les premiers hurlent parce qu'ils vous voient, les seconds parce qu'ils vous sentent, et le reste parce que leurs compagnons aboient ; c'est, sur toute la colline, un tapage à ne pas s'entendre et à faire rentrer sous terre les trois gueules de Cerbère.

Grâce aux abondantes ressources en vins, gibier aquatique, volaille, viande fraîche et poisson dont j'ai



Mlle Cristiani dans les marais (voy. p. 399). — Dessin de Foulquier.

parlé tout à l'heure, nous menons ici une vie de Cocagne ; depuis notre arrivée nous ne sommes qu'en festins, et les dames kamtschadales se sont piquées d'honneur pour nous donner une bonne opinion de leur talent culinaire et surtout de leur aptitude à faire de très-bonnes pâtisseries, dont quelques-unes ne seraient pas indignes de figurer sur les tables de marbre d'un Félix ou d'un Quillet. C'est dans ces circonstances que j'ai eu pour la première fois l'occasion de manger des pattes d'ours, rareté gastronomique fort prisée des gourmets du pays et même de la plupart de mes compagnons de voyage. J'avoue, pour mon compte, que je n'y ai vu qu'un mets fort peu ragoûtant ; probablement je manquais des grâces nécessaires pour lui rendre plus de justice.

Après un séjour fort court, car il ne dura que trois journées seulement, nous repartîmes de Petropaulowski pour rentrer dans ce triste océan *Pacifique*, qui nous devait ramener à Okhotsk. Là, nous avons retrouvé les albatros, les baleines, se jouant à l'entour de notre navire ; les morses ou vaches marines, jetant leurs tristes beuglements à travers le calme du soir ; les poissons se traînant à fleur d'eau ; les veaux marins, chargés de mousse, se laissant aller au gré des vagues et venant bestialement se jeter au-devant des balles de nos chasseurs ; les loutres de mer, défiant les harpons menaçants ; les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coups de canon tirés à tout propos et hors de propos, tantôt pour une fête, tantôt pour un toast, tantôt à l'occasion d'une rencontre; les officiers du bord relevant les positions du matin et du soir; puis, en manière de distractions, quelques bourrasques venant à l'improviste nous faire danser à la pointe des flots, brisant nos verres et nos meubles, et mettant tout à l'envers dans nos cabines; le soleil, presque toujours estompé de brume, se mirant tristement dans une eau plombée; la lune, éclatante, faisant jouer ses feux follets au sommet des vagues; des nuits noires, qui font d'autant plus briller les lueurs phosphorescentes de cet immense océan; les étoiles de mer scintillant au milieu de l'onde comme des astres ravis au firmament; puis encore le phénomène des nuages lumineux qui arrivent comme des bombes, enveloppent le bâtiment et disparaissent avec une telle rapidité que le souvenir en reste à peine; les éternelles manœuvres, ramenant sans cesse les mêmes mots toujours inintelligibles pour moi; la sévère discipline d'un bâtiment de guerre, entravant toute liberté de mouvement; une maussade promenade sur le pont, où après trente-deux pas faits en longueur, il me fallait revenir sur les mêmes traces pour le retour, ayant d'un côté les chaloupes immobiles sur leurs chevalets, et de l'autre l'océan invariablement coupé par cette ligne inflexible de l'horizon; de loin en loin un navire, le salut d'un canon, un mot échangé au passage.... Voilà de quelle vie j'ai vécu pendant les cinquante jours que nous avons tenu la mer pour aller de Petropaulowski aux embouchures de l'Amour.

Pendant trois jours, à la hauteur du cap Élisabeth, et à la hauteur de l'île Saghalien, nous avons cherché *le Baïkal*, navire de la couronne, qui devait communiquer pour affaire avec le général. Durant une de ces trois journées, où le soleil voulut bien se montrer radieux, on célébra avec force champagne et coups de canon l'anniversaire du couronnement de l'empereur. Nous sommes descendus à terre où nous nous sommes trouvés en face de vrais sauvages, gens fort doux d'ailleurs et qui n'ont nullement eu l'air de nous vouloir manger. Nous avons fait avec eux quelques échanges. Ils préféraient à l'argent des boutons d'uniforme, un peu de tabac, des verroteries, des guenilles de rebut; ils nous ont largement pourvus de poisson frais et nous ont laissé prendre quelques babioles; j'ai eu, pour ma part, un étui fort curieux. Du reste, dans tout ce petit monde qui vit là à la grâce de Dieu, nous n'avons pu découvrir un seul spécimen du sexe féminin. Ces dames, effarouchées par notre venue, avaient complétement disparu; mais, à en juger par les maris, la plus belle moitié du genre humain devait être fort sale et fort laide, et probablement nous n'y avons pas beaucoup perdu.

Enfin, après avoir lutté quelques jours contre les vents contraires, nous sommes arrivés vers le 10 octobre en vue d'Ayane, nouveau port découvert sur la côte, près des bouches de l'Amour, par la Compagnie américaine; mais, hélas! si près de terre, les vents de sud-est n'ont pas voulu nous permettre d'entrer au port; il a fallu mettre une chaloupe à la mer, et nous sommes partis laissant le pauvre *Irtish* (c'est le nom du navire) et son bon capitaine, qui, pendant les quatre heures qu'il nous a fallu pour gagner la plage, nous a salués d'une interminable canonnade, égayée par toutes les fusées et les feux de Bengale que possédait son bâtiment.

Nous ne sommes restés que quatre jours à Ayane.

Avant de quitter cette ville pour retourner à Okhotsk, nous allâmes tous à la suite du général faire nos adieux au pauvre *Irtish* et dire bonjour au *Baïkal*, qui étaient parvenus tous deux à prendre leur mouillage dans le port; je n'ai pas besoin de dire que la plus chaude réception nous y a été faite tant de la part des états-majors que des équipages. De là, nous nous sommes rendus à la rive où nous attendaient nos chevaux tout harnachés et nous nous sommes établis sur nos hautes selles. A ce moment solennel la forteresse a tonné de toute son artillerie, les vaisseaux ont lancé toutes leurs bordées, et les matelots en grande tenue leurs derniers hourras du haut des vergues et des haubans. Enfin, après une dernière poignée de main à nos hôtes de la mer et de la terre et un bon coup de *nagaïka* (fouet de cavalier cosaque), bien appliqué sur la croupe de nos montures, nous rentrons dans le chaos d'une affreuse route.

Le premier jour fut beau; mais le deuxième au réveil, quel triste spectacle! la neige menaçante avait déjà couvert de son linceul blanc les sommets des montagnes qui bordaient notre horizon, et nous avions devant nous la perspective d'avoir à gravir à pied l'une des plus hautes : — mais qu'importe : en avant! ce fut le cri général. Nous marchons à grands pas, malgré les bourrasques de neige et de grêle qui nous fouettaient le visage. Nous arrivons à notre montagne et nous mettons pied à terre; nous nous engageons sur la pente glissante; on enfonce dans la neige jusqu'aux genoux; on roule, on se raccroche comme on peut; encore si l'on n'avait qu'à s'occuper de soi; mais il faut tirer par la bride les chevaux qui refusent d'avancer. Enfin, après bien des peines, des risques et même quelques périls, nous arrivâmes en haut où nous attendait

.... Le plus terrible des autans
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.

Le cri en avant! résonne plus énergique que jamais. Nous trouvons non loin de là une yourte; on s'y réchauffe. La faim se fait sentir, mais pas de provisions; les chevaux qui les portaient étaient égarés. Ce contre-temps ne nous arrête pas et l'on continue de marcher tant et si bien que, le soir, harassés, affamés, gelés, nous avions fait nos soixante verstes (plus de quinze lieues), et nous arrivions dans un coin habité par des espèces de sauvages qui ont mis à notre disposition quelques vivres encore plus sauvages qu'eux, et qui ont été reçus par nos estomacs démoralisés comme manne au désert.

Le lendemain nouvelles fatigues, nouveaux efforts à travers des marais semés de racines, d'arbres morts entassés depuis des siècles peut-être les uns sur les autres; cachés sous la neige et nous offrant à chaque pas des chausses-trapes et des piéges où l'on risquait de se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

casser le cou ou d'être englouti. Malheureusement pour moi je m'étais détachée de la bande, espérant du hasard une meilleure route; c'était tomber de *Charybde en Scylla*. J'avais beau me jeter à droite et à gauche, partout les mêmes obstacles et les mêmes dangers se reproduisaient. Mon cheval, guidé par de plus sûrs instincts que moi, voulait en vain choisir son chemin, je forçais la pauvre bête à tout franchir, au risque de nous tuer tous deux. Il ne me restait que dix verstes à faire pour atteindre la Maïa, petite rivière à peine navigable qui se jette dans l'Aldan, l'un des principaux affluents de la Léna : c'était la fin de nos plus rudes travaux, car nous devions trouver sur le bord de la Maïa des bateaux qui nous ramèneraient à Iakoutsk. Au lieu de tant compter sur mon étoile j'aurais dû compter sur mon cheval et me laisser conduire par lui loin de m'entêter à le conduire. Ces réflexions un peu tardives commençaient à se faire jour dans mon esprit, lorsqu'un employé du général passa près de moi : « Je vais à la station, me dit-il, chercher des porteurs pour Madame qui ne veut plus aller à cheval, et le général ne se soucie pas de coucher sur la neige. — Je vous suis, lui dis-je. — Très-bien! mais je vous préviens que je ne m'arrête pas pour vous attendre, quelque obstacle qui se présente. — Convenu! marchez! » Voilà mon homme qui s'envole devant moi au grand trot de sa monture; je le suis à travers le marais de plus en plus impraticable ; j'espère qu'il ralentira son allure ; nullement, toujours même train : nos chevaux tombent, se roulent, font mille sauts et mille bonds, tantôt à droite, tantôt à gauche, pour éviter de s'enterrer dans la boue ou se soustraire à la grêle de coups qui pleuvent sur leurs corps. Rien n'arrête mon compagnon, rien ne m'arrête : une montagne succède au marais, une descente rapide encombrée de roches vient après la montagne; nos montures éreintées se refusent à la rapidité de notre course; on leur rend du courage à grands coups de *nagaïka :* mon compagnon court toujours, je le suis fidèlement : la nuit vient, les passages dangereux se multiplient sous nos pas, nos chevaux épuisés buttent à chaque pierre, à chaque racine; mon terrible guide garde son trot d'enfer; je demande un instant de grâce; l'obscurité m'empêchait de distinguer ma route : « Impossible! m'est-il répondu de loin; service du général! » et je le vois s'évanouir dans l'ombre : « C'est bien, criai-je, à la garde de Dieu! » — Je me raffermis dans mes étriers, je passe deux fois ma bride autour de ma main, je pousse un cri sauvage, je talonne les flancs de mon misérable coursier, je laisse tomber de ma cravache sur son dos une grêle de coups : tout cela fait, je me laisse emporter où il plaira à Dieu de me conduire et à mon cheval de me mener. Cependant, un peu de pitié avait fini par pénétrer au cœur de l'inflexible messager, pitié pour moi ou pour les chevaux, je n'en sais rien encore, car l'état de ces pauvres animaux pouvait donner à penser qu'il faudrait bientôt les abandonner sur la route. Il ralentit le pas, je m'en aperçois, et donnant une dernière bourrade à ma monture, je passe devant et me jette en désespérée à travers tout ce qu'il plairait au hasard ou au diable de mettre sur mon passage. C'est ainsi que la nuit j'ai fait dix verstes en une heure.... Chose impossible si j'y avais vu clair! — Grâce au ciel nous arrivions au but tout entiers!...

A de pareilles épreuves, quelle organisation féminine de notre Occident se jouerait impunément? La constitution de fer d'Atkinson lui-même n'y a pas résisté ; il est mort jeune encore des suites des fatigues endurées dans ses longs voyages ; mais il est mort au milieu des siens, sous le ciel de sa patrie, après avoir condensé le résultat de ses travaux dans deux volumes, qui resteront parmi les plus beaux qui soient sortis des presses anglaises. Mlle Cristiani ne devait pas avoir le même bonheur. Dès son retour de la province d'Yakoutsk, sa correspondance nous la montre moins énergique que par le passé. « .... Cet éternel linceul de neige qui m'environne, écrit-elle, finit par me donner le frisson au cœur. Je viens de parcourir plus de trois mille verstes de plaine d'une seule haleine; rien, rien que la neige! La neige tombée, la neige qui tombe, la neige à tomber! Des steppes sans limites, où l'on se perd, où l'on s'enterre! Mon âme a fini par se laisser envelopper dans ce drap de mort, et il me semble qu'elle repose glacée devant mon corps, qui la regarde sans avoir la force de la réchauffer. Je crains au contraire que ce ne soit l'âme ensevelie qui attire bientôt la bête, comme dit Xavier de Maistre. »

Ce pressentiment ne devait pas tarder à se réaliser; elle revit l'Europe orientale et des climats plus doux, mais sans retrouver ses forces et son insouciante ardeur.

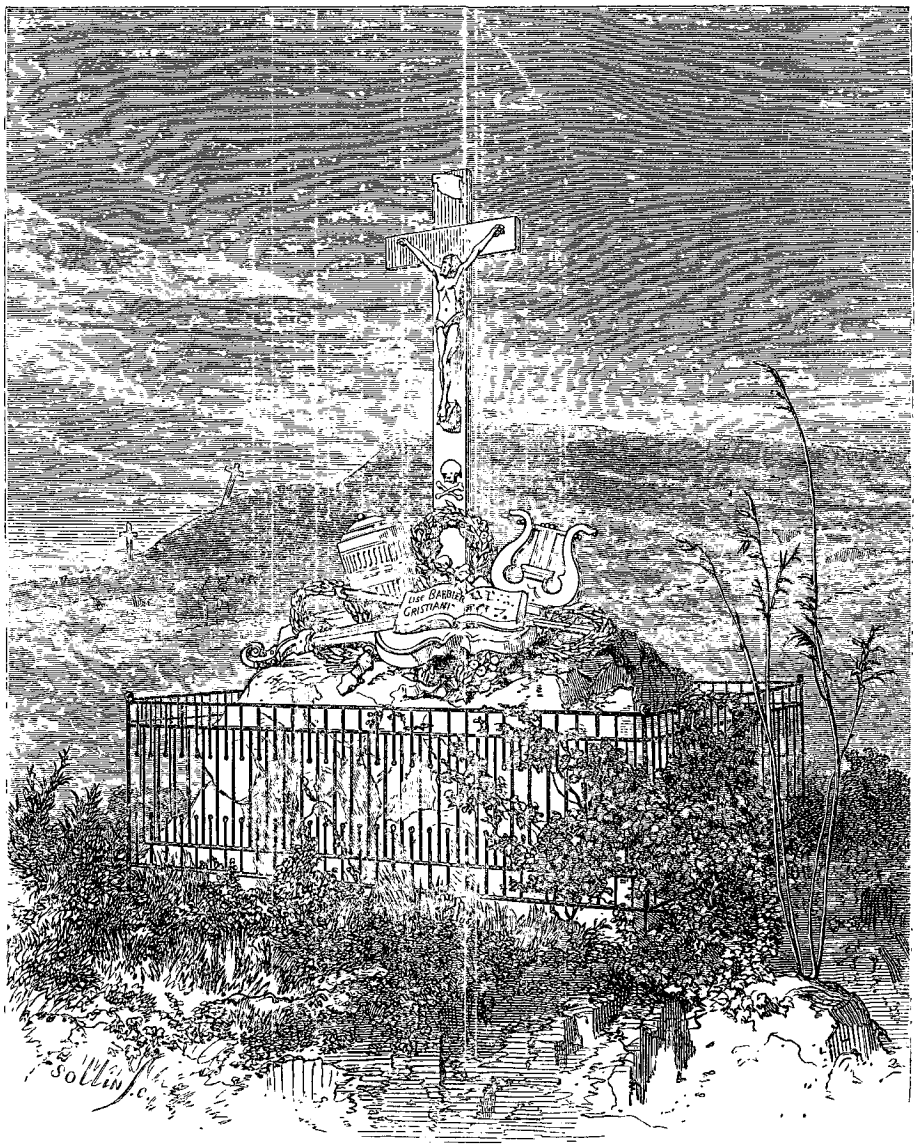
Le 3 septembre 1853, étant à Vlady-Kaafat, petite ville fortifiée du Caucase, elle écrivait à ses amis :

« Partie à la fin de décembre 1848 et revenue à Kasan au commencement de janvier 1850, mon voyage a duré un *an* et *vingt-cinq* jours environ. J'ai parcouru plus de *dix-huit mille* verstes de route, un peu plus de cinq mille lieues de France; j'ai visité quinze villes de la Sibérie, dont les principales sont Ékaterinunbourg, Tobolsk, Omsk, Tomsk, Irkoutsk, Kiachta, sur la frontière chinoise, Yakoutsk, Okhotsk, Petropaulowski et Ayane, aux bouches de l'Amour, villes toutes nouvellement fondées. J'ai traversé plus de quatre cents cours d'eau petits, moyens et grands, dont les plus considérables sont l'Oural, l'Irtish, le Ienisseï, la Léna, l'Aldan, l'Amour, à son embouchure. J'ai fait tout ce chemin en brishka, en traîneau, en charrette, en litière, tantôt traînée par des chevaux, tantôt par des rennes, tantôt par des chiens; quelquefois à pied, et plus souvent à cheval, surtout dans le trajet d'Iakoutsk à Okhotsk. J'ai aussi navigué pendant plusieurs centaines de lieues sur des fleuves qui avaient six ou sept cents lieues de cours, et, pendant plus de cinquante jours, sur l'océan Pacifique. J'ai reçu l'hospitalité parmi les Kalmouks, les Kirghis, les Cosaques, les Ostiaks, les Chinois, les Toungouses, les Yakoutes, les Bouriates, les Kamtschadales, les sauvages du Shagalien, etc., etc. Je me suis fait entendre en des lieux où jamais artiste n'était encore parvenu. J'ai donné en tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

environ quarante concerts publics, sans compter les soirées particulières et les occasions que j'ai pu trouver de faire de la musique pour mon propre plaisir.

« Tel est le bilan de ma téméraire entreprise. *Pierre qui roule n'amasse pas de mousse*, dit un vieux proverbe ; j'ai vérifié par moi-même l'exactitude de ce dicton. J'ai la mort dans l'âme.... je suis heureuse comme un galet en pleine tempête.... mes douleurs croissent, mes forces diminuent; que devenir donc? J'ai tout essayé, même de ce damné pays où chaque buisson cache une embuscade ; mais je n'ai pas de chance, et au lieu de la balle que j'y cherchais, je n'ai attrapé que des bons enlevés à Schamyl dans une escarmouche ! N'est-ce pas du guignon ?... »



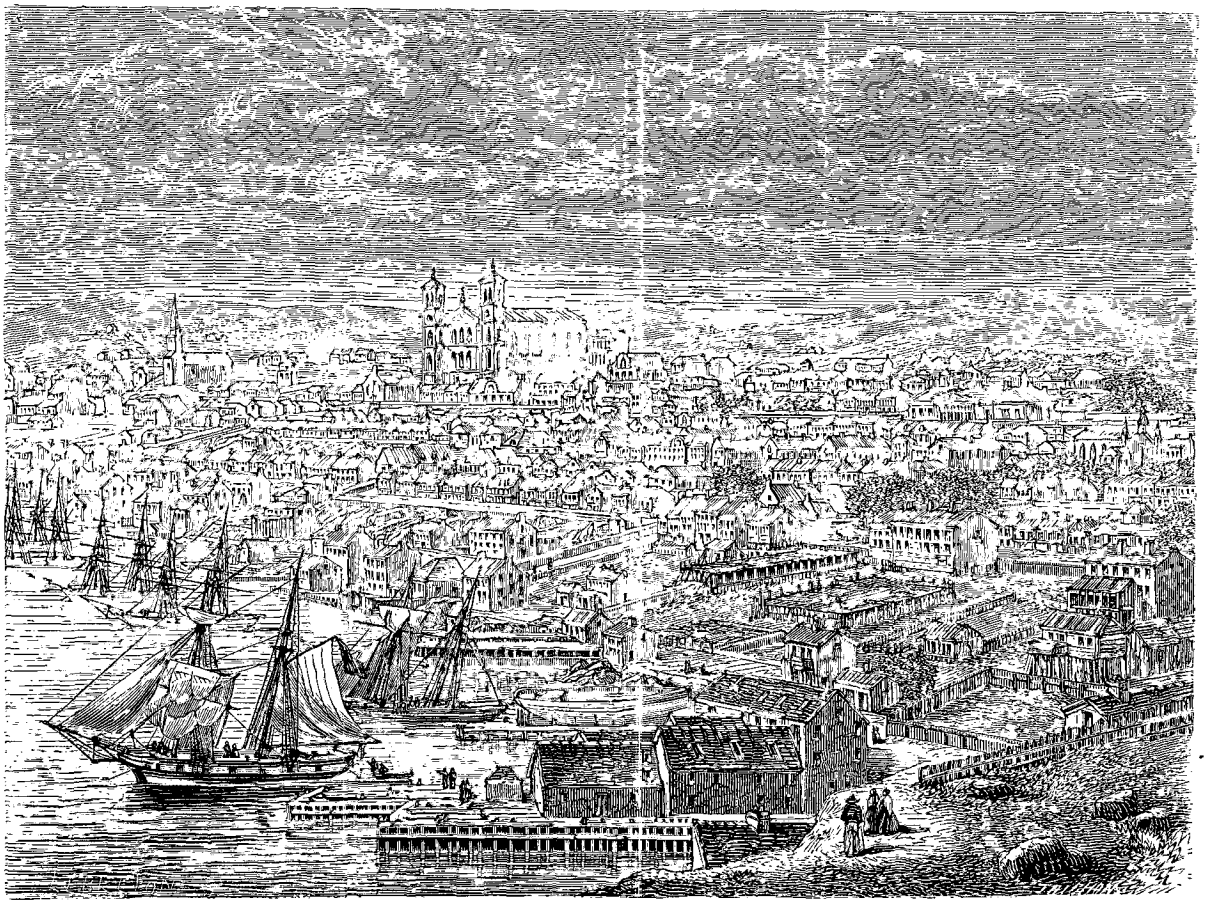
Tombeau de Mlle Cristiani. — Dessin de Thérond d'après un dessin envoyé de Novo-Tcherkask à sa amille.

Elle arriva vers la fin de septembre à Novo-Tcherkask, chef-lieu de la province des Cosaques du Don, où sévissait alors le choléra. Dans la disposition où se trouvaient son corps et son esprit, c'était une victime dévouée d'avance au fléau ; elle y succomba en quelques heures le 24 octobre 1853.

Nous donnons ici un dessin exact du tombeau en fonte de fer que les habitants de Novo-Tcherkask ont élevé par souscription à la jeune Française.

Pour extrait : F. DE L.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Saint-Pierre. — Dessin de Le Breton d'après une photographie.

VOYAGE A TERRE-NEUVE[1],

PAR M. LE COMTE A. DE GOBINEAU[2].

1860. — DESSINS INÉDITS.

I

Les bancs de Terre-Neuve. — Ile Saint-Pierre. — Aspect. — Les maisons. — Le barachoix. — Le poudrin. — L'arrivée des pêcheurs.

.... Le banc de Terre-Neuve n'est en aucune façon une étendue de sable plus ou moins couverte d'eau. C'est la pleine mer, et les navires flottent sans crainte au-dessus et le traversent dans tous les sens. On y trouve trente, quarante, quatre-vingts brasses et davantage. Mais autour de ces profondeurs qui restent toujours à peu près les mêmes dans une étendue de cent lieues, la sonde n'obtient plus de fond. On a conclu avec raison, ce semble, que les bancs étaient de vastes plateaux sous-marins entourés de plaines encore plus déprimées.

Sur ces plateaux abondent les morues. Toutes les fois que le vapeur de guerre *le Gassendi* qui nous portait s'arrêta pour sonder, les amateurs de pêche laissèrent filer d'énormes lignes, et les désœuvrés suivirent ces

1. Terre-Neuve, île de l'Amérique du Nord, colonie anglaise, est située dans l'océan Atlantique, entre 46° 30′ et 51° 40′ de latitude nord, et entre 54° 35′ et 61° 30′ de longitude ouest. Elle est placée à l'entrée du golfe de Saint-Laurent, et à l'est de la côte de Labrador, dont elle est séparée par le détroit de Belle-Isle. Sa superficie est de 57 000 milles anglais; sa forme à peu près triangulaire est rompue par un grand nombre de criques (voy. la carte, page 404).

Le grand banc de Terre-Neuve, situé à l'est de l'île, est long d'environ 500 kilomètres, sur une largeur de 360; la profondeur de l'eau est en moyenne de 45 mètres. La pêche de la morue commence en mai et se termine en septembre : elle a considérablement diminué sur le banc depuis quelques années.

Les îles Saint-Pierre et Miquelon appartiennent à la France, qui possédait Terre-Neuve avant le traité d'Utrecht (1713). Nous avons aussi plusieurs établissements sur la grande île.

2. Extrait du livre publié sous le même titre, à la librairie de L. Hachette et Cie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

opérations avec le plus vif intérêt, mais on ne prit rien.

Cependant *le Gassendi* faisait de la route malgré le temps, et, au milieu du vingtième jour depuis son départ de Brest, on découvrit au loin une espèce de brouillard plus opaque que de coutume, et qui n'occupait qu'une petite place dans le sud-ouest. C'était l'île Saint-Pierre, et un peu plus loin Miquelon.

L'aspect n'en est ni gai ni attrayant. Si la mer est grise et sombre, la terre qui s'offre aux yeux l'est encore plus. Elle est seulement d'une autre nuance, et pour peu que le brouillard l'enveloppe comme au moment où *le Gassendi* l'aperçut, elle ne présente aux yeux qu'un amas de quelques roches s'élevant à peine au-dessus du niveau des eaux. L'approche n'en est pas sans danger, et cette terre presque à fleur d'eau, peu visible les trois quarts de l'année à cause de la pluie, est entourée de tant d'écueils, que très-souvent, au moment d'y aborder, les navires s'y perdent. Pour conjurer le péril autant qu'il est possible, de demi-heure en demi-heure, lorsque le temps l'exige, un coup de canon est tiré pour avertir les bâtiments au large, et leur faire connaître la proximité de la côte.

Quand nous fûmes mouillés dans la rade, en dedans du cap à l'Aigle et vis-à-vis de l'île aux Chiens, le panorama de Saint-Pierre se découvrit libéralement à nous, et d'un seul coup d'œil nous pûmes inventorier tout ce que cette résidence offrait de remarquable. Dans le fond, en face de nous, un groupe de maisons en bois à un étage, presque toutes noircies par l'âge et surtout les pluies; une habitation un peu plus haute, ressemblant assez bien à la demeure d'un bon bourgeois dans les environs de Paris, moins les sculptures que le goût moderne y ajoute, mais bien et dûment garnie des inévitables persiennes vertes : c'est la demeure du commandant de l'île; plus loin le clocher d'une église assez jolie, en bois comme tout le reste; en face du gouvernement, un petit port intérieur qui porte le nom très-usité dans ces contrées de *barachoix*, où se réfugient les goëlettes quand la rade n'est pas tenable, ce qui arrive assez souvent et surtout l'hiver, puis une manière de fortin dont l'usage réel ne paraît être autre que celui de donner des canons à prendre à un ennemi quelconque; enfin à droite et à gauche des cases éparses et des *graves* ou plages artificielles, construites en cailloux, où sèche la morue.

En revanche, pas un arbre, l'herbe même semble ne pousser qu'à regret. Les hauteurs qui montrent sans souci et sans prétention la nudité de la roche native ont leurs replis couverts d'une sorte de végétation roussâtre, sèche à la vue, de l'aspect le plus repoussant.

Quand on a traversé la rade et mis le pied sur cette terre si peu engageante, les premières impressions vont se fortifiant de plus en plus. On ne voit que pierres, terre mouvante, tourbe et marécages. Dans quelques lieux, on se prend les jambes dans ce qu'on appelle la *forêt*. C'est un fouillis de petits sapins de l'espèce la plus humble, puisqu'ils ne dépassent guère deux pieds à deux pieds et demi de haut.

Nous étions en été; l'hiver est plus déplorable encore. Le brouillard de plus en plus épais et constant ne se dissipe pour ainsi dire plus. Des banquises se forment qui interceptent l'entrée et la sortie de l'île en accumulant de toutes parts des glaces énormes. La neige couvre la terre à une grande épaisseur, et comme l'humidité domine encore sur la rigueur du froid, on est toujours au milieu des horreurs d'un dégel qui s'arrête à chaque instant, pour recommencer presque aussitôt. Puis Saint-Pierre jouit d'un fléau particulier à ces parages, et qui mérite une mention honorable : c'est le poudrin.

Le poudrin consiste en une sorte d'essence de neige qui tombe par tourbillons, fine et drue comme du sable. Le poudrin s'introduit par les moindres ouvertures. Il suffit d'une fente à une porte, d'un carreau mal joint à une fenêtre, pour que le poudrin se fasse passage et pénètre dans une maison. Si une des planches qui forment les parois a seulement un trou de vrille, le poudrin trouve encore moyen de se glisser par là, et en quelques instants fait à l'intérieur un tas de neige.

Aussitôt qu'il tombe, l'air est glacial. On ne voit plus devant soi. En quelques instants, les chemins sont couverts d'une nappe blanche et disparaissent. Le voyageur aveuglé risque de perdre la tête. S'il ne rencontre pas promptement un refuge, il est en danger sérieux. Il y a peu d'années, un enfant de Saint-Pierre se trouva dehors au moment où le poudrin commençait. Sa famille signala aussitôt son absence; les marins d'un navire de l'État mouillé en rade se mirent à sa recherche au péril de leur propre vie. Toute la nuit ils coururent sans rien trouver, et le lendemain matin on l'aperçut contre une roche, la tête appuyée sur sa main, enseveli jusqu'au cou dans la neige, paraissant endormi; il était mort.

Pour toutes ces raisons et surtout parce que la pêche ne peut se faire en hiver, Saint-Pierre n'a qu'une très-faible population permanente, composée des fonctionnaires publics et de quelques centaines de marins nés dans l'île, avec leurs familles. Ces hommes sont presque tous Normands ou Basques d'origine. Mais comme les familles se sont alliées entre elles, leur sang est mêlé et un type à peu près mixte en est résulté. Ce sont des pêcheurs, pour la plupart très-pauvres et qui se bornent à exploiter les côtes de l'île, où ils prennent des morues et des harengs.

L'île ne produisant rien que quelque peu de légumes dans de misérables jardins créés avec beaucoup de peine, toutes les ressources alimentaires sont apportées par les navires. La farine vient généralement des États-Unis, le bétail de la Nouvelle-Écosse, les moutons de la grande terre de Terre-Neuve, qui fournit aussi les bois de construction pour les maisons et les magasins.

Saint-Pierre n'aurait aucune importance s'il ne possédait jamais que sa population, en quelque sorte indigène. Heureusement vers la fin de l'hiver, l'aspect de la rade et du barachoix change tout à coup, le poudrin cesse de tomber, les maisons où l'on se tenait barricadé s'ouvrent de toutes parts, les auberges, qui sont en grand nombre, depuis le *Lion d'or* jusqu'au moindre cabaret,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arborent à leurs fenêtres les appâts séduisants de bouteilles de tous les formats, et une multitude de navires, venant du large, débarquent sur le quai une population nouvelle qui arrive de tous les ports de France, depuis Bayonne jusqu'à Dunkerque, et qui fait monter parfois le chiffre des habitants de l'île à dix, douze et même quinze mille âmes. C'est là, à sa façon, à un certain point de vue, une population très-distinguée, très-fière d'elle-même, qui se considère comme une espèce d'élite dans la création, et qui, en vérité, n'a pas tout à fait tort. En un mot, ce sont les pêcheurs des bancs qui font là leurs provisions de vivres pour eux-mêmes, d'appât pour le poisson qu'ils veulent prendre, ou bien qui, dans le cours de la campagne, viennent emmagasiner ou vendre celui qu'ils ont conquis. Ces gens-là sont au petit pêcheur indigène ce qu'un zouave peut être à un garde national.

Le costume de ces matelots parachevés atteint les dernières limites possibles du désordre pittoresque. Des bottes montant jusqu'à mi-cuisse, des chausses de toile ou de laine, amples comme celles de Jean-Bart sur l'enseigne des marchands de tabac, des camisoles bleues et blanches ou rouges, ou rouges et blanches, des vestes ou des vareuses de tricot qui n'ont plus de couleur si jamais elles en ont eu, des cravates immenses, ou plutôt des pièces d'étoffe accumulées, tournées, nouées autour du cou, des chapeaux énormes pendant sur le dos, ou bien des bonnets de laine bleue, enfoncés sur les oreilles, et, sortant de toutes ces guenilles, des mains comme des battoirs, des visages plutôt basanés que de couleur humaine, plutôt noirs que basanés, couverts de la végétation désordonnée d'une barbe qui depuis quinze jours n'a pas vu le rasoir, voilà l'aspect honoré, respecté, admiré du pêcheur des bancs. Il reste encore un point important pour que la description soit complète. Prenez l'homme ainsi fait qu'il vient d'être dit, et roulez-le pendant deux bonnes heures, avec son équipement, dans la graisse de tous les poissons possibles, alors il ne manquera plus rien à la ressemblance. Car il faut le concevoir huileux au premier chef, sans quoi ce n'est plus le vrai pêcheur.

Ainsi fait, il descend de sa goëlette, aussitôt qu'elle a mouillé, et vient s'offrir avec bonhomie, mais avec le juste sentiment de ce qu'il vaut, à l'accueil chaleureux et admiratif de l'habitant. Il marche dans le sentiment de sa gloire sur ce sol qui l'appelle depuis tant de mois. Les mains dans les poches, la pipe à la bouche, il rappelle Adam dans le paradis terrestre. Il en a l'innocence et la satisfaction d'être au monde, dont il se considère aussi, en toute humilité, comme la merveille, et encore une fois, il a raison, car il n'est pas un homme de mer depuis l'amiral jusqu'au dernier mousse qui ne pense cela de lui.

II

La boitte. — La pêche de la morue. — Pêcheurs des diverses nations.

Un navire part de France et vient d'abord à Saint-Pierre se pourvoir de ce qu'on appelle la *boitte*, c'est-à-dire l'appât destiné à garnir les lignes. Cet appât est ou frais ou salé, et les gens du métier en sont encore à décider si l'un ne peut pas en tout temps et en toutes circonstances tenir la place de l'autre. Toutefois il est certain que lorsque la morue est consultée par l'offre simultanée des deux séductions, elle préfère la chair fraîche.

Cette chair fraîche est fournie par le capelan[1], espèce de petit poisson qui, au printemps, descend des mers du Nord, poursuivi par des bancs de morues, lesquelles à leur tour sont chassées par de plus grosses espèces. Dans la terreur que leur causent les bandes innombrables de leurs ennemis, les capelans se répandent dans toutes les mers qui avoisinent Terre-Neuve, en masses tellement épaisses, que le flot les rejette et les accumule parfois sur le sable des grèves.

La pêche principale de ce capelan se fait sur la côte anglaise de Terre-Neuve, et les hommes de là apportent leur butin à nos pêcheurs venus à Saint-Pierre pour le rendez-vous.

Les goëlettes une fois pourvues de leur boitte quittent Saint-Pierre, prennent la direction du nord-est et s'avancent sur les bancs.

Dès que le capitaine a choisi sa place de pêche, il se met à la cape sur cette mer profonde, orageuse, pluvieuse, brumeuse, et il y passera plusieurs semaines sans bouger. Il tend ses lignes le long du bord. Ce sont d'énormes cordes flottant sur la mer et auxquelles sont attachées d'autres cordes verticales dont l'extrémité porte l'hameçon, dissimulé par l'appât. A chaque instant, on lève les lignes, on en détache le poisson pris, on remet de l'appât et on recommence[2].

Cependant, on s'occupe immédiatement de faire subir à la prise une première préparation. On décolle la morue, on l'ouvre, on la vide, on la fend en deux, on l'empile en tas et on la sale.

Ce labeur combiné est incessant, il dure autant que le poisson donne ; jour et nuit on s'y relaye. Jour et nuit, le matelot est sur le pont, quelque temps qu'il fasse, presque toujours mouillé jusqu'aux os, couvert d'huile et de sang, respirant une odeur infecte, entouré de débris dégoûtants, travaillant sans s'arrêter.

Comme la première affaire est de rapporter le plus de poisson possible, on ménage avec grand soin la place disponible. On a donc de vivres ce qu'il en faut stricte-

1. On se sert aussi, comme appât, du hareng et de l'encornet.

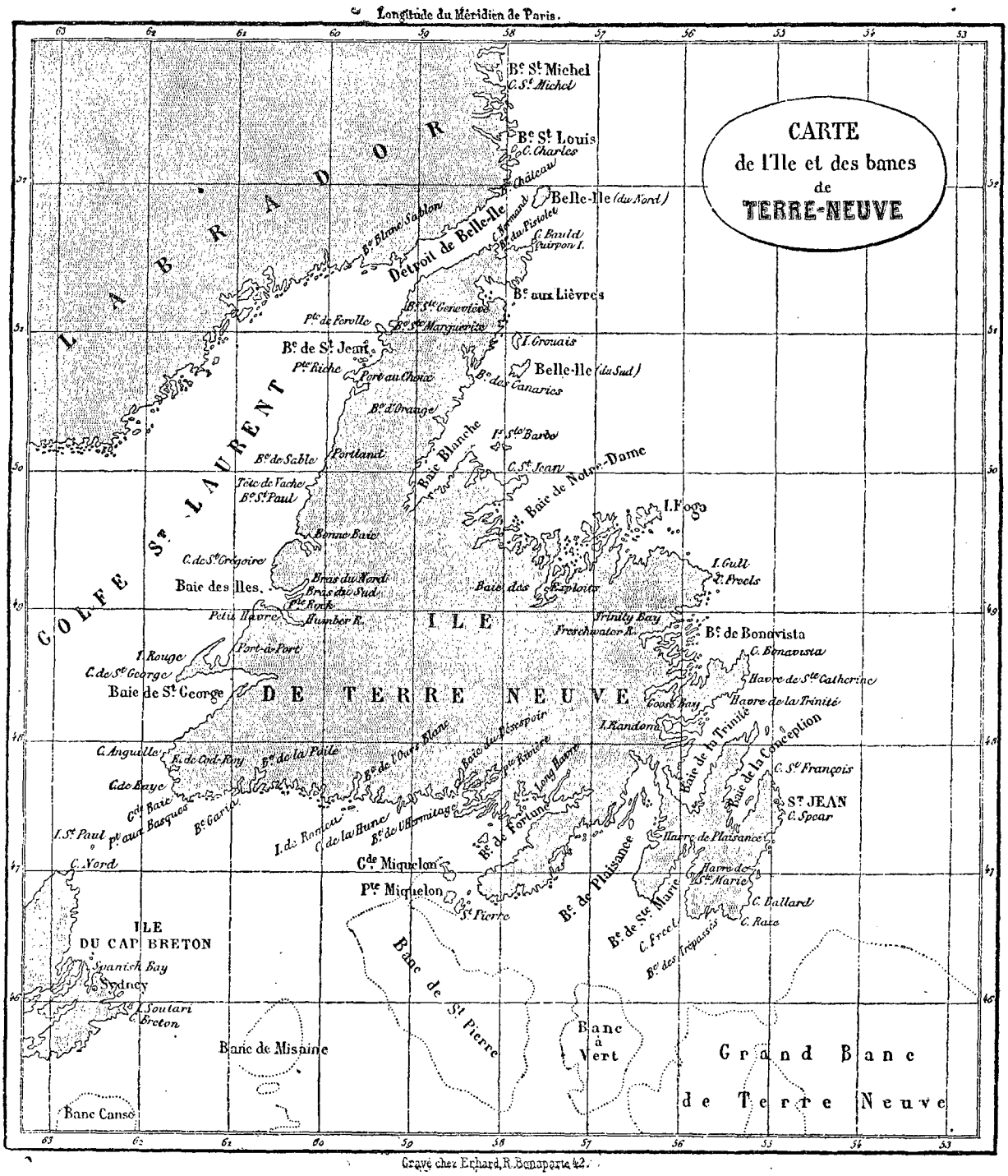
2. Voici comment un recueil spécial rectifie ce passage de la relation :

« Lorsque le capitaine a choisi sa place de pêche, au lieu de mettre à la cape, il mouille ; le peu de profondeur relatif de la mer, quarante à soixante brasses, le lui permet, les navires qui sont armés pour la pêche étant tous munis de câbles en chanvre sans lesquels il serait impossible de mouiller à de pareilles profondeurs.

« Alors l'équipage tend les lignes ; ce sont des cordes très-minces et d'une longueur considérable qui, au lieu de flotter sur la mer, traînent sur le fond où elles sont retenues aux deux extrémités par des grappins. Des bouts de ligne plus minces sont attachés à la première ligne. Ils sont séparés à peu près par une distance de un mètre et sont longs d'environ cinquante centimètres. » (*Revue du Monde colonial*, 1861, page 79.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment, et, pour qu'il en faille moins, on s'arrange à ne manger presque que du poisson qui ne manque pas dans l'eau. Très-peu de spiritueux à bord, une nourriture d'anachorète, voilà pour distraire de la fatigue. Mais ce n'est rien encore. Il peut arriver et il arrive presque constamment que la pêche ainsi faite n'est pas suffisante. Alors, des embarcations, montées de deux ou trois hommes, s'en vont tous les jours, quelquefois jus-



qu'à trois et quatre milles en mer, tendre d'autres lignes. On rayonne fort loin autour du navire.

Chaque matin, à quatre heures, les matelots se mettent dans leurs coquilles de noix, s'assoient sur les bancs, d'une main jettent leurs bonnets à leurs pieds, et en commençant à ramer, comme nous disons à terre, à nager, comme ils disent, récitent tout haut une prière; puis remettent leurs bonnets et s'en vont à leurs lignes.

Mais il fait nuit, mais il pleut, mais le brouillard est opaque, mais la mer devient subitement furieuse. Un courant s'est emparé de l'embarcation et l'a jetée hors de sa route; plusieurs jours se passent, on n'en a pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eu de nouvelles, on n'en aura jamais. Voilà ce que peut coûter un plat de poisson.

Mais voilà aussi pourquoi, dans toute la gent maritime, le pêcheur des Bancs est un homme tenu en si haute considération. De tous les marins, c'est celui qui a vu le plus souvent toutes les difficultés du métier, qui en a éprouvé les fatigues les plus rudes, qui a dû montrer, pour disputer sa vie à l'abîme, le plus de sang-froid et d'adresse, le plus de fermeté et d'esprit d'à-propos, qui sait le mieux ce que vaut un bout de corde et ce que promet le vent qui souffle. Enfin c'est, dans toute l'expression du mot, un marin, et peut-être doit-on lui faire un honneur plus difficilement mérité encore de nos jours ; c'est un homme.

Assurément, il existe aujourd'hui peu de créatures qui mènent une pareille existence. On peut donc se demander quels motifs si puissants portent de pareilles gens à l'accepter. Est-ce l'amour du gain? Qu'on en juge.

Les pêcheurs sont engagés dans les ports de France pour le compte de certaines maisons qui, se livrant à ce genre de commerce, possèdent les navires. Elles donnent à chaque homme une solde, puis elles se chargeut de lui vendre les vêtements, les vivres et tout ce dont il peut avoir besoin pendant la campagne. S'il est très-économe et très-prévoyant, la moyenne de ce qu'il touche au retour ne dépasse guère huit cents francs. Mais pour peu qu'il ait du laisser-aller et de l'imagination, ce



Indigènes du Cap-Breton, ancienne tribu des Micmacs (voy. p. 416). — Dessin de H. Rousseau d'après une photographie.

qui est le fait, en général, de tous les hommes aventureux et résolus, j'ose à peine dire à quel chiffre ce qu'il est en droit de réclamer se réduit. S'il le faut absolument, j'avouerai pourtant qu'il est tel de ces hommes qui ne reçoit pas plus de cinq à six francs au bout de six mois de navigation.

Ainsi, même dans les meilleures conditions possibles, comme métier, c'est un mauvais métier que d'être pêcheur des Bancs. Et cependant, ceux qui l'ont fait une fois y retournent presque toujours, et tant qu'ils ont des forces ils y reviennent, et leurs enfants y reviennent après eux, et des générations successives se dévouent à ces terribles épreuves.

La France a toujours été la nation qui a fourni, proportion gardée, le plus d'hommes à ce genre de navigation.

Les Anglais, qui rivalisent avec nous, et même, au point de vue du nombre, nous dépassent, ne sont nullement dans des conditions semblables[1]. Leurs navires des Bancs viennent de Terre-Neuve, qui est très-voisin, et y vont sans cesse porter leurs chargements. Ils n'ont, en réalité, à essuyer ni des dangers, ni des fatigues, ni des travaux pareils ; aussi eux-mêmes ne comparent-ils

1. Les exportations anglaises, en produits de pêche, représentent une somme d'environ 1 357 49 livres sterling. Dans ce chiffre la morue seule entre pour 894 966 livres sterling.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas leurs équipages aux nôtres, dont ils avouent l'immense supériorité.

Les Américains ne se montrent pas en grand nombre et ne cherchent pas à lutter.

Il faut donc constater que nous sommes restés dans ces mers ce que nous y avons toujours été, même au temps où nous étions les possesseurs des terres voisines, d'excellents et hardis marins, des hommes intrépides et intelligents. Toutefois, avouons-le aussi et à regret : nous ne sommes plus aussi nombreux[1].

III

Une rue de Saint-Pierre. — Le matelot et le marchand.

Une rue de Saint-Pierre, lorsque beaucoup de navires des Bancs sont en rade, ne laisse pas que de présenter un tableau mouvant et digne d'intérêt. Ces grosses faces brunies et graves jusque dans leur joie, qui se montrent à toutes les fenêtres, ces groupes d'hommes trapus et vigoureux qui remplissent les places, les parcourant de ce pas balancé ordinaire aux matelots, dont la démarche pesante rappelle toujours assez celle de l'ours polaire, les cheveux rouges des marins anglais qui viennent vendre la boitte, leurs yeux bleus à fleur de tête qui contrastent si parfaitement avec la mine refrognée de nos Normands et surtout de nos Basques, et, au milieu de cette vivante et insouciante allure de tous ces hommes d'action, la physionomie au moins un peu coquine de neuf marchands sur dix, c'est là, je le répète, un spectacle qui vaut la peine d'être vu.

Le trafiquant de ces pays-là, qui n'a guère ouvert boutique que pour avoir affaire au matelot, a dû naturellement choisir ce client pour premier objet de son étude. Il n'était pas difficile de pénétrer promptement et complétement une nature aussi peu complexe et de deviner que lorsque, dans ces vastes poches, il se trouvait quelque argent, l'argent sortait aussitôt que l'on pouvait inspirer à son maître une fantaisie. Comme rien n'était plus facile, il en est résulté que le matelot, par son laisser aller, son manque de défiance, a corrompu le spéculateur, qui, né sans doute avec les instincts les plus honnêtes, est devenu généralement tout autre chose que consciencieux.

Avec les pêcheurs des Bancs, il n'y a pas grand succès à obtenir, parce qu'ils n'ont guère à dépenser, mais les Anglais vendeurs de boitte sont dans une position toute différente. Ce sont, le plus ordinairement, des habitants de la côte méridionale de la Grande-Terre, gens aisés, pêchant pour leur propre compte et, lorsqu'ils ont livré leur capelan à nos navires, ayant les poches bien garnies. La question à résoudre pour les marchands, c'est d'attirer cet argent-là, genre de pêche qui demande un peu d'habileté, mais beaucoup moins que celle du poisson.

Quelques maisons respectables, comme disent les prospectus, ont établi cet usage d'avoir à la porte de leurs magasins une barrique d'eau-de-vie et un verre, et tout matelot qui entre est invité à user à discrétion et gratis de cette magnifique hospitalité.

Tout d'abord le brave homme est ému de tant de politesse. Il se croirait déshonoré s'il se rendait suspect à ses propres yeux de lésinerie. Il est comme Orosmane et ne veut pas se laisser vaincre en générosité. Il remue son argent dans les profondeurs de ses chausses et paye immédiatement un baril de farine. Content de lui, il se verse un second verre d'eau-de-vie (ce ne sont pas petits verres), l'avale et, en essuyant ses grosses lèvres sur sa manche droite, il parcourt la boutique d'un regard satisfait.

Il commence à raconter ses affaires, et tout en parlant et disant ce qu'il a d'argent, ce qu'il espère gagner encore, les événements et incidents de la pêche et le reste, il entend que son hôte lui demande, avec une amitié qui le touche, s'il n'aurait pas besoin de planches.

Il y a une heure, il n'avait pas la plus légère idée qu'il eût besoin de planches. Mais, en ce moment, il sent de toute la force de sa conviction qu'il ne peut s'en passer. « Vous prendrez bien toutes les planches qui sont là? » dit le commerçant. Le matelot pense judicieusement qu'un homme comme lui doit prendre toutes les planches possible et ne saurait jamais en avoir trop. Il paye et avale encore un verre d'eau-de-vie.

L'habile homme qui le tient harponné dirige les désirs du grand enfant d'après la connaissance qu'il acquiert bientôt de la somme contenue dans les poches. Il lui prend tout ce qu'il peut lui prendre, et souvent il lui prend tout. Après la farine et les planches il lui impose du fromage, des clous, du lard, des gilets, des cravates, des barriques vides, de la quincaillerie, enfin ce qu'il

1. Voici les dernières dispositions législatives et administratives concernant la pêche à la morue à Terre-Neuve :

Loi relative aux grandes pêches maritimes promulguées le 28 juillet 1860.

Art. 1er. La loi du 22 juillet 1851, relative aux grandes pêches maritimes, continuera de recevoir son exécution jusqu'au 30 juin 1871, sous les modifications suivantes :

Les dispositions du paragraphe 1er de l'article 2 de ladite loi, relatives au minimum d'équipages que doivent recevoir les navires expédiés pour la pêche à la morue, seront appliquées aux goëlettes armées à Saint-Pierre et Miquelon pour faire la pêche, soit dans le golfe Saint-Laurent, soit sur les côtes de Terre-Neuve.

Il ne pourra être embarqué à bord desdites goëlettes aucun homme faisant partie de l'équipage d'un navire pêcheur expédié de France.

La prime d'armement mentionnée en l'article 3 de la même loi ne sera accordée que pour les hommes de l'équipage inscrits définitivement aux matricules de l'inscription maritime, et pour ceux qui, n'étant pas positivement inscrits, n'auront pas atteint l'âge de vingt-deux ans à l'époque du départ.

Art. 2. Elle réduit de 7 à 3 francs par 100 kilogrammes de droit imposé par la loi du 29 avril 1845 à l'importation, aux Antilles, des morues de pêche étrangère *.

Extrait du *Décret du 24 octobre* 1860 :

« Les armateurs de Saint-Pierre et Miquelon seront tenus de comprendre dans l'équipage des goëlettes armées dans ces îles pour faire la pêche, soit sur les bancs, soit dans le golfe de Saint-Laurent, soit à la côte de Terre-Neuve, cinquante hommes au moins si le navire jauge cent cinquante-huit tonneaux et au-dessus, trente hommes au moins si le navire jauge de cent à cent cinquante-huit tonneaux, et un homme par quatre tonneaux pour les navires de cent tonneaux. »

* Cette mesure a été prise dans l'intérêt de l'approvisionnement de nos colonies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peut. Les objets ne sont pas tarifés d'une manière bien exacte. L'interlocuteur est si aimable, son eau-de-vie si bonne, et d'ailleurs on n'en est pas à quelques sous de plus ou de moins.

Quand il n'a plus rien, le matelot serre chaleureusement la main de son ami et retourne à son bord en chantant. Ce n'est que le lendemain qu'il s'aperçoit de toutes les belles acquisitions qu'il a faites, et que, s'il est marié, il commence à se gratter l'oreille, en se demandant avec inquiétude ce qu'au retour sa femme va penser et dire.

IV

L'île de Miquelon. — Nouvelle Écosse. — Le Cap-Breton. Sydney-Ville. — Sydney-Mines.

Le peu de choses que nous avions à faire étant terminé, *le Gassendi* leva l'ancre et partit pour Sydney. Nous franchîmes de nouveau l'entrée de la rade, et, avec un plaisir assez vif, nous perdîmes de vue le cap à l'Aigle et son front aussi chauve que celui d'un vautour. Nous aperçûmes un bout de Miquelon, et cela suffit pour la satisfaction des yeux. Bien que, sur la carte, cette île présente un développement plus considérable que Saint-Pierre, en réalité ce n'est rien. Elle n'est habitée que par un très-petit nombre de familles de pêcheurs. Elle n'a pas plus d'arbres que Saint-Pierre; toutefois les herbages y poussent un peu mieux, et on y admire, si l'on veut y aller, une espèce de ferme. Dans la topographie locale, l'île est divisée en deux : la grande et la petite Miquelon, qu'une langue de sable réunit. Quand Saint-Pierre sera devenu une cité, peut-être Miquelon deviendra-t-elle un jardin. En attendant cet heureux jour, ce n'est rien.

Grâce au soleil resplendissant qui nous couvrait de sa lumière et un peu de sa chaleur, la journée se passa sur le pont dans un bien-être auquel on n'était plus accoutumé, et aux premières lueurs du jour, nous aperçûmes la côte du Cap-Breton, qui courait à notre gauche parallèlement à nous.

C'est une vaste plage s'élevant en amphithéâtre par des ondulations prolongées jusqu'à des hauteurs moyennes. Ce sont, à l'horizon, de grandes lignes harmonieuses qui unissent les montagnes aux collines, et se découpent noblement sur le ciel. Ce sont des forêts d'arbres très-différents, où dominent cependant les conifères; ce sont des plaines d'une belle verdure, au milieu desquelles apparaissent quelquefois les toits d'une ferme.

Mais les fermes y sont rares, et quant à des villages, je ne suis pas assuré d'en avoir découvert un seul.

Nous poursuivions notre route en regardant ces belles rives, quand la mer se montra à nous, comme l'embouchure d'un vaste fleuve, entourée de rives, pénétrant par des bras d'une largeur majestueuse dans un horizon de verdure, de forêts, s'enfonçant en méandres doucement contournés sous les profondeurs des arbres.

Nous entrâmes dans le vaste golfe, et déjà nous apercevions distinctement les marais de Sydney-Mines, lorsque nous fîmes rencontre du *Ténare*, aviso à vapeur comme nous, et appartenant à la division, qui s'éloignait de la côte et allait s'enfoncer dans les terres pour gagner Sydney-Ville. M. G..., capitaine de frégate, commandant *le Ténare*, vint à bord du *Gassendi*, et m'offrit de quitter le navire et de passer à son bord pour arriver plus tôt à Sydney-Ville. Cette promenade me tenta, et au bout de quelques instants la baleinière du *Ténare* nous emmenait.

Je remontai avec cette nouvelle connaissance dans la direction de Sydney-Ville. Sur le rivage à droite, de jolies habitations de campagne d'un aspect gai et riant se montraient entourées de clôtures, et pareilles à des maisons d'opéra-comique, longeant une grande route étroite comme celles qu'on voit sur les bords du Rhin qui ressemblent à des allées de jardin. A gauche, une série de maisons ombragées d'arbres aboutissaient à la ville proprement dite, bâtie en bois, aussi propre et coquette que Saint-Pierre est sordide, alignée au cordeau de manière à former des rues larges comme des places publiques; plusieurs églises se montraient au milieu, le tout combiné et arrangé dans le goût des joujoux de l'Allemagne. Enfin le long de l'eau une série de débarcadères en planches conduisant à des habitations ou à des magasins, le tout entremêlé d'arbres et de pelouses vertes, de façon à mêler la vie champêtre à la vie maritime de la manière la plus charmante.

Nous allâmes parcourir la ville. Du dehors elle paraît beaucoup plus grande qu'elle ne l'est en réalité. C'est plutôt une apparence de ville qu'une cité réelle. Les rues ont été tracées sur un plan qui n'était pas modeste. Les fondateurs semblent avoir eu en vue de ne pas gêner un développement comme celui de Boston ou de New-York, et rien n'annonce que les choses doivent en arriver là. J'ai remarqué peu de constructions récentes, et au contraire un certain nombre de demeures vides. L'herbe croît de toutes parts avec une exubérance qui prouve suffisamment que peu de pieds la foulent. Certains quartiers, je dirai même la plupart des quartiers, ne sont que des espaces clos de planches, attendant des acquéreurs et tout ce qui s'ensuit. On assure que la population, bien loin d'augmenter, diminue, et que la jeunesse des deux sexes n'a pas plutôt atteint l'âge du libre choix qu'elle émigre volontiers aux États-Unis.

Le lendemain je regagnai *le Gassendi* à Sydney-Mines.

Sydney-Mines, au point de vue du paysage, ressemble beaucoup à Sydney-Ville, dont quelques lieues la séparent; mais, en tant que lieu habité, il paraît destiné à un avenir plus brillant. Le précieux combustible que son sol fournit avec une abondance extrême, attire sur ce point un grand nombre de navires qui viennent faire là des chargements destinés à la Nouvelle-Écosse et à Terre-Neuve. Beaucoup de petits débitants se sont établis sur ce point ainsi fréquenté, et l'exploitation des mines a également déterminé bon nombre d'ouvriers à venir avec leurs familles. Cette population, d'ailleurs si différente du monde maritime, n'habite pas précisément Sydney-Mines, mais forme à elle seule une espèce de village dans la proximité des excavations.

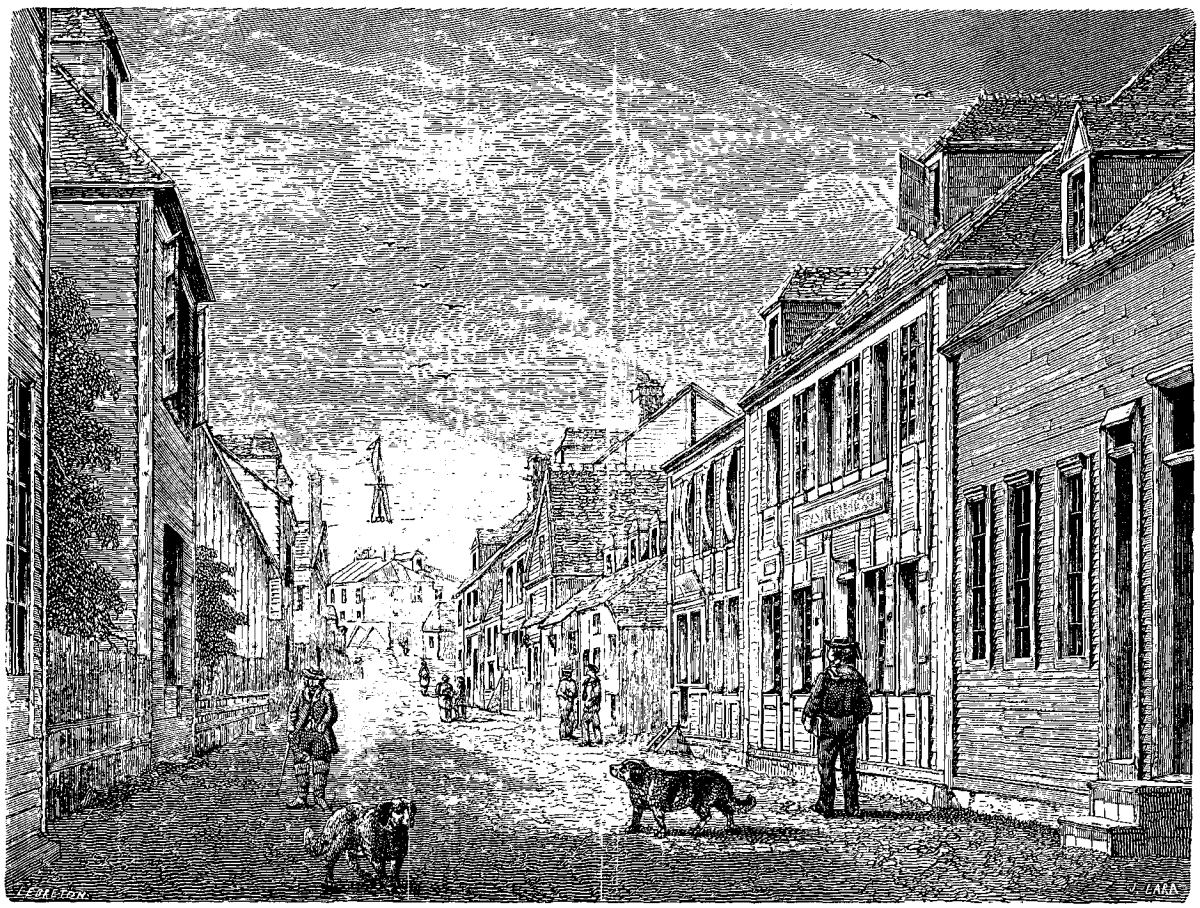
Je ne suis pas descendu dans les galeries, et ayant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aperçu au bord du golfe, sur une plage sablonneuse parsemée de quelques maigres sapins, certaines constructions d'une forme bizarre, j'y courus pour me rendre compte de ce que c'était.

C'étaient quatre ou cinq huttes de sauvages, des wigwams comme ceux d'Uncas et de Chingachgoot. Libre à moi cette fois de me croire transporté en corps et en âme au centre d'un récit de pionniers. Les wigwams étaient religieusement construits d'après les vrais principes de l'architecture indienne : une douzaine de perches, formées de jeunes arbres et placées en rond, soutenaient une sorte de carapace en écorce de bouleau ; une ouverture suffisante pour laisser entrer les habitants servait à la fois de porte et de fenêtre, et un trou circulaire placé au sommet permettait à la fumée du foyer de sortir ; mais je me doute que cette fumée ne consent d'ordinaire à s'en aller qu'après un séjour assez obstiné pour déplaire gravement aux gens délicats.

Sur le rivage, deux bateaux également en écorce et d'une légèreté surprenante ne rappelaient pas moins les descriptions si connues de la vie des naturels ; mais ce qui faisait contraste et dissipait toute illusion, c'étaient les haillons européens, et surtout les occupations paisibles de ces fils de la forêt. Des hommes travaillaient à polir des planches ; quelques femmes vidaient des poissons et se préparaient à les faire rôtir au feu ; deux jeunes filles



La rue de Paris, à Saint-Pierre. — Dessin de Le Breton d'après une photographie.

tressaient des paniers, et quelques enfants demandaient l'aumône. C'était de plus en plus le spectacle de la décadence : la misère avant-courrière de la mort.

Mais *le Gassendi* lève l'ancre et nous porte plus loin.

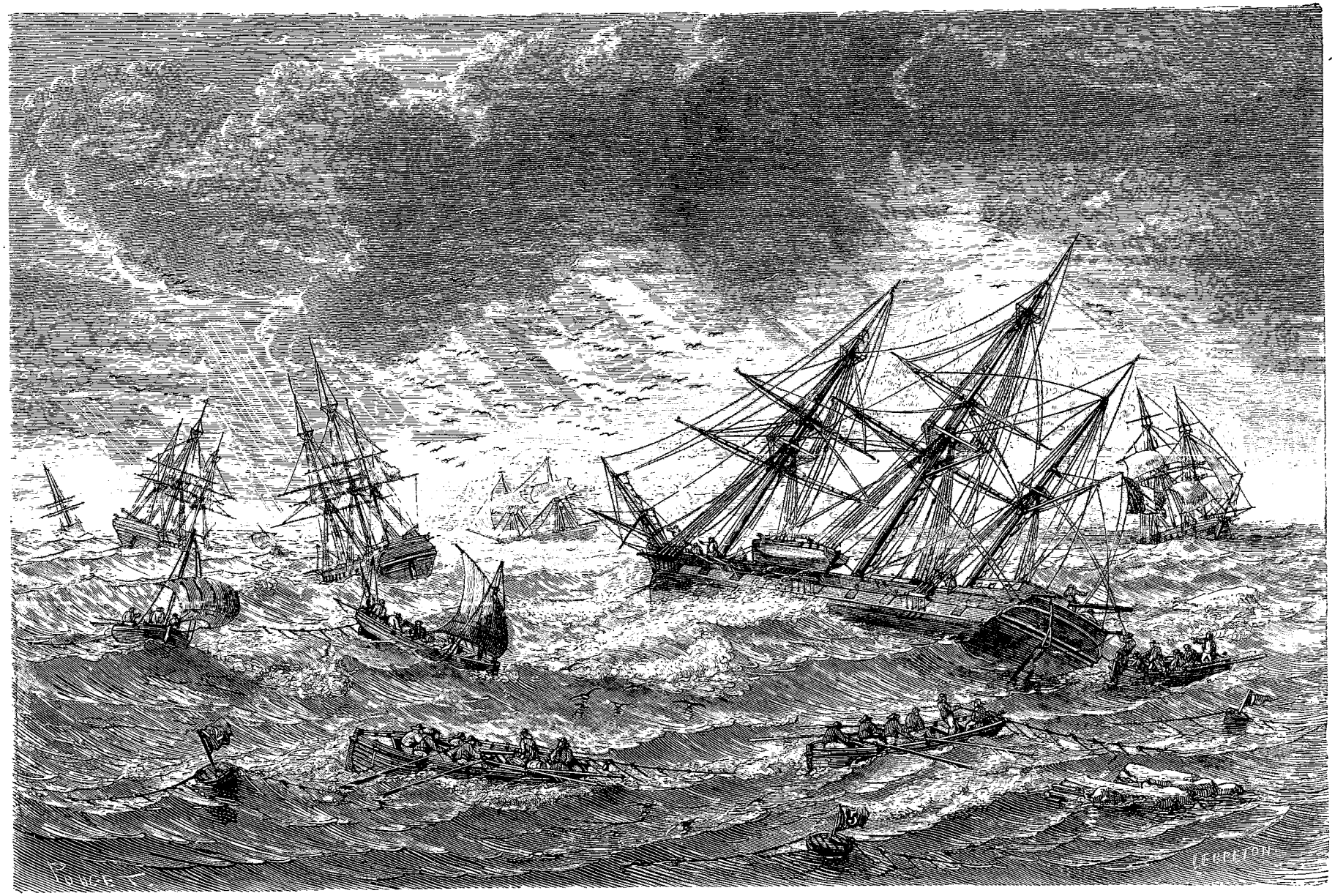
V

Les côtes de la Nouvelle-Écosse. — Louisbourg. — Halifax. — Truro.

A mesure que nous passions le long des côtes du Cap-Breton, nous admirions sans nous lasser ces puissantes dentelures qui, à chaque instant, hérissent l'aspect des terres de caps et de promontoires. La mer brisait tantôt sur des grèves, tantôt sur des roches dépouillées. Très-peu d'habitations se montrent dans les campagnes, et cependant, sur cette terre si jeune, et qui aurait tant besoin d'habitants, il existe déjà des ruines, des villes dévastées, tout l'appareil des fureurs militaires. C'est ce que nous dit la vue de la place vide où exista jadis Louisbourg. Là on ne voit plus que quelques amas de terre et de ronces, mais pas une habitation de quelque importance n'est restée debout.

Louisbourg a été la dernière possession française territorialement importante dans les parages du Nord-Amérique. Lorsque les Anglais devinrent les maîtres de ces régions, voulant porter leur capitale ailleurs, ils firent sauter les fortifications de cette ville, détruisirent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pêche de la morue sur le grand banc de Terre-Neuve. — Les embarcations longent les lignes. — Dessin de Le Breton.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les magasins, détournèrent le commerce, et confièrent au temps le soin de disperser les habitants, laissés sans ressources. En peu d'années cette tâche fut complétement remplie, et la ville d'Halifax hérita des perspectives de succès qu'avait pu avoir un instant sa rivale.

Le port de cette capitale de la Nouvelle-Écosse est d'ailleurs plus beau, plus vaste, plus facile à défendre que celui de Louisbourg. On y pénètre par deux passes que forme une île de petite étendue par laquelle l'intérieur du bassin est caché. Une fois l'entrée franchie, il se présente une sorte de coupe oblongue qui pénètre profondément dans l'intérieur des terres; la ville s'élève sur la rive gauche, en amphithéâtre. Puis au fond de la coupe s'ouvre un autre port qui pourrait aisément contenir une escadre, et qui va finir dans des bois marécageux.

Halifax présente un spectacle fort agréable. Les maisons sont nombreuses, grandes, à plusieurs étages, propres et d'un aspect riant et avenant. Plusieurs églises, dont quelques-unes sont en pierre, mêlent leurs tours et leurs clochers aux toits d'essentes des habitations, et parmi ces saintes demeures, l'église catholique et les couvents, situés dans la haute ville, ne manquent ni de caractère ni d'une certaine majesté. Dans tous ces édifices religieux, le style employé est celui du quatorzième siècle, ainsi qu'il appartient au goût décidé de l'Angleterre pour l'architecture de cette époque.

Les rues principales courant toutes parallèlement au port, une ligne d'édifices semble baigner ses pieds dans l'eau. Ce sont pour la plupart des magasins appartenant à de grandes maisons de commerce, et entrecoupés de débarcadères ou *wharfs* puissamment assis sur des pilotis énormes. Devant ces plates-formes dont l'accès n'est pas autrement facile et commode pour les pieds qui ne sont pas marins, les bâtiments de toutes les formes viennent se presser, goëlettes, sloops, bricks, trois-mâts, etc. Les jours de fête, cette marine commerçante se pavoise de ses couleurs nationales et le vent agite sur les eaux de la baie le plus riche bariolage. France, Amérique, Espagne, Villes anséatiques, Prusse, y marient leurs pavillons aux couleurs blanche et bleue de la Nouvelle-Écosse, et ce concours d'insignes si divers témoigne honorablement de l'activité industrielle qui règne dans le pays.

En face de la ville, de l'autre côté du bassin, s'étendent de beaux villages qui forment comme une espèce de banlieue à la métropole de l'île; tout le jour deux petits bâtiments à vapeur circulent d'une rive à l'autre, transportant voyageurs, marchandises, et voitures attelées. Enfin, au-dessus de ces villages, sur une éminence boisée et au milieu d'un parc anglais dessiné avec un soin et un bon goût particulier, s'élève un vaste édifice construit d'une façon si élégante, qu'on le prend d'abord pour la résidence de quelque puissant ou riche personnage. C'est une erreur capitale. La colonie a élevé là à grands frais un asile pour ses aliénés.

D'Halifax nous allâmes, en chemin de fer, à Truro. Ce bourg se compose d'une série de jolies maisons de bois, la plupart à un étage, proprement peintes, d'un aspect assez gai, précédées d'un enclos de palissades soigneusement rabotées, blanches ou grises, bordant la grande route. Mais dans ces enclos il ne pousse pas grand'chose, et on y contemple avec plus d'espoir que de plaisir quelques maigres tiges d'acacias qui seront arbres un jour, pourvu que Dieu leur prête vie.

L'École normale, surmontée du pavillon de la colonie, se signalait au milieu des habitations par une construction particulièrement soignée et des développements beaucoup plus vastes.

VI

La baie Saint-Georges (Terre-Neuve). — Codroy et l'île Rouge. — Préparation de la morue. — Un établissement. — Les graves. — Le chauffaut. — Le cageot. — Salaison. — Le vigneaux.

Par une belle matinée, nous sortîmes de la passe d'Halifax, et reprîmes la haute mer, nous dirigeant vers la baie Saint-Georges, sur la côte occidentale de l'île de Terre-Neuve.

Pour entrer dans la baie Saint-Georges, on longe quelque temps une langue de sable qui s'avance parallèlement à la terre, on en double la pointe, et on pénètre dans un vaste bassin entouré de rives assez plates. A l'est, s'élèvent des maisonnettes de bois en grand nombre, et, devant toutes celles qui avoisinent la mer, une ligne de débarcadères chargés de tonneaux.

Nous descendîmes à terre pour faire connaissance avec la population presque tout irlandaise du village de Saint-Georges qui s'occupe uniquement de pêche. Au printemps, les harengs, poursuivis dans la haute mer par des poissons plus gros qu'eux, viennent se réfugier en masse dans la baie, et les habitants de Saint-Georges n'ont que la peine de les y prendre. Ils les préparent, les salent; et c'est là leur fortune et leur seul moyen d'existence.

Il n'y a point d'agriculture, et il ne peut y en avoir. Le sable lutte avec les cailloux, les cailloux confinent à la tourbe. Beaucoup de sapins et des grandes herbes forment des taillis et des fourrés. Avec quelque peine, on réussit à obtenir des pommes de terre, mais en petite quantité. C'est le suprême effort de la puissance créatrice de ce sol.

Cependant les cabanes ont bon air; elles sont remarquablement propres au dehors et au dedans, garnies de meubles d'une certaine élégance, fournies de bons poêles qui permettent de braver la rigueur des hivers interminables. Hommes, femmes et enfants sont vigoureux, bien portants, de bonne humeur, bien vêtus. Rien n'est plus singulier que de voir passer sur cette grève sauvage des dames et des jeunes demoiselles en chapeau, tenant, lorsque le temps veut bien le permettre, une ombrelle à la main. Cette élégance jure avec l'aspect de la contrée, et plus encore avec le genre de vie du beau sexe: car ces dames sont des néréides. Elles tirent les barques à terre, vont prendre le poisson dans la baie avec leurs pères et leurs maris, le salent et l'encaquent de leurs propres mains. Tout cela ne les empêche pas d'avoir une tenue fort convenable, d'être pour la plupart très-agréa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bles à regarder, et de ne ressembler en aucune sorte à leurs émules du continent.

De Saint-Georges, nous partîmes pour Codroy, situé un peu au sud.

Tandis que Saint-Georges est un village tout anglais où jamais les pêcheurs français ne se montrent, Codroy peut passer à la rigueur pour une fondation mixte ; mais quel triste rôle y jouent nos hommes! Sur un petit îlot de quelques pas d'étendue qui semble échoué sur la côte, quelques misérables cabanes sont éparses, et c'est là dans la boue et la malpropreté que sont établis une douzaine de nos gens.

Au delà du petit bras de mer qui isole la triste résidence de nos compatriotes, et sur la grande île même, nous entrâmes dans le village de Codroy, habité par deux ou trois cents pêcheurs. Nous y retrouvâmes la même apparence propre et décente dans les habitations, le même air d'aisance chez les hommes et chez les femmes, la même solidité d'esprit chez tout le monde qu'à Saint-Georges, enfin une opposition un peu triste avec ce qu'on voyait en face chez nos Français. Cette population intruse est plus riche que celle de Saint-Georges. Le sol, moins stérile, possède d'assez beaux pâturages où des troupeaux de vaches errent sur la croupe des montagnes.

De là nous nous remîmes en route pour le nord. En quelques heures nous arrivâmes en vue de l'île Rouge, une espèce de cône élevé qui fait face à la Grande-Terre. Entre ses rives étroites et celles de cette dernière, une multitude de petits bateaux montés chacun par deux hommes étaient occupés à pêcher la morue. On les voyait par un rayon de soleil qui, en ce moment, perçait les nuages et égayait cette scène d'activité, debout dans les embarcations et faisant l'un filer une ligne, tandis que l'autre relevait celle qui avait déjà dormi quelque temps dans l'eau. Le poisson pris s'accumulait dans le fond de chaque barque. Des goëlettes circulaient au milieu de cette animation, et à notre vue hissèrent les couleurs françaises. Nous débarquâmes dans l'île Rouge.

Au pied du cône, une rangée de cabanes de branchages, qui ne contiennent que des cadres et des hamacs, sert de dortoirs aux pêcheurs.

La grève était couverte, de manière à flatter aussi peu la vue que l'odorat, d'une couche de débris sanglants de morues ; têtes et entrailles chargeaient le galet aussi abondantes que le sont ailleurs les plantes marines rejetées par la vague. A quelques pas s'élevait la paroi presque droite du cône. L'établissement proprement dit est au sommet. On a construit en planches un escalier roide comme une échelle, accosté à droite et à gauche par des rails en bois sur lesquels montent et descendent, avec l'aide d'un cabestan placé au sommet du mont, tous les fardeaux qu'on veut faire circuler.

Après avoir escaladé un bon nombre de marches, nous nous trouvâmes au milieu des magasins, tous construits en planches, de l'habitation du gérant, de celle du docteur, enfin dans le centre d'une exploitation intelligente et bien réussie. L'établissement de l'île Rouge est un de ceux qui, sur la côte occidentale, donnent le plus constamment les meilleurs produits et méritent le plus d'intérêt.

Les maisons de commerce français qui se livrent à l'exploitation de la côte occidentale de Terre-Neuve appartiennent surtout aux ports de Granville et de Saint-Brieuc. Elles composent de deux éléments très-distincts les équipages de leurs navires. La minorité des hommes se recrute parmi les marins, les pêcheurs proprement dits : c'est l'aristocratie du bord. Puis on y ajoute un nombre plus grand de travailleurs qui portent le nom significatif de *graviers*. Ces gens ne sont à la mer que des passagers. On les entasse en aussi grand nombre qu'il est utile de le faire dans tous les coins du navire. Ils ne sont pas difficiles et se contentent de peu. Arrivés sur la côte, on les débarque ; pendant toute la campagne ils ne naviguent plus, et leurs fonctions se bornent à recevoir le poisson que les pêcheurs leur apportent, à le décoller dans le chauffaut, à l'ouvrir, à mettre à part les foies pour en extraire l'huile, à étendre les chairs entre des couches de sel, enfin à les soumettre aux différentes phases du desséchage sur les *graves*.

Un *chauffaut*, expression normande qui répond au mot *échafaud*, est une grande cabane sur pilotis établie moitié dans l'eau, moitié à terre ; construite en planches et en rondins, on a cherché à ce que l'air pût y circuler aisément. Quelques grandes toiles de navires la recouvrent.

Une partie du plancher, celle qui est au-dessus de l'eau, notamment, est à claire-voie ; et dans cette partie sont rangés des espèces d'établis où l'on décolle la morue. Rien ne peut donner une idée de l'odeur infecte du chauffaut. C'est le charnier le plus horrible à voir. Une atmosphère chargée de vapeurs ammoniacales y règne constamment. Les débris de poisson à moitié pourris ou en décomposition complète, accumulés dans l'eau, finissent par gagner l'intérieur du lieu ; et comme les graviers ne sont pas gens délicats, ils ne songent guère à se débarrasser de ces horribles immondices.

Ils sont là, le couteau à la main, dépeçant leurs cadavres, tranchant les chairs, arrachant les intestins, déchirant les vertèbres, et prenant soin de ne pas se piquer eux-mêmes ; car c'est le plus réel danger qu'ils aient à courir. La moindre lésion de leur épiderme suffit pour donner entrée dans le sang au virus dans lequel ils se plongent toute la journée et pour empoisonner leurs veines. Les maux d'aventure sont fréquents parmi eux et entraînent de graves conséquences qui aboutissent quelquefois à la nécessité de l'amputation. Mais ceci mis à part et l'habitude contractée, le gravier vit sans le moindre dommage pour sa santé, ni même pour son bien-être, au milieu d'une odeur propre à asphyxier les gens qui n'y sont pas faits de longue main.

Puisque j'en suis sur ce genre de description, je ferai aussi bien de l'épuiser tout d'un coup en parlant des cageots.

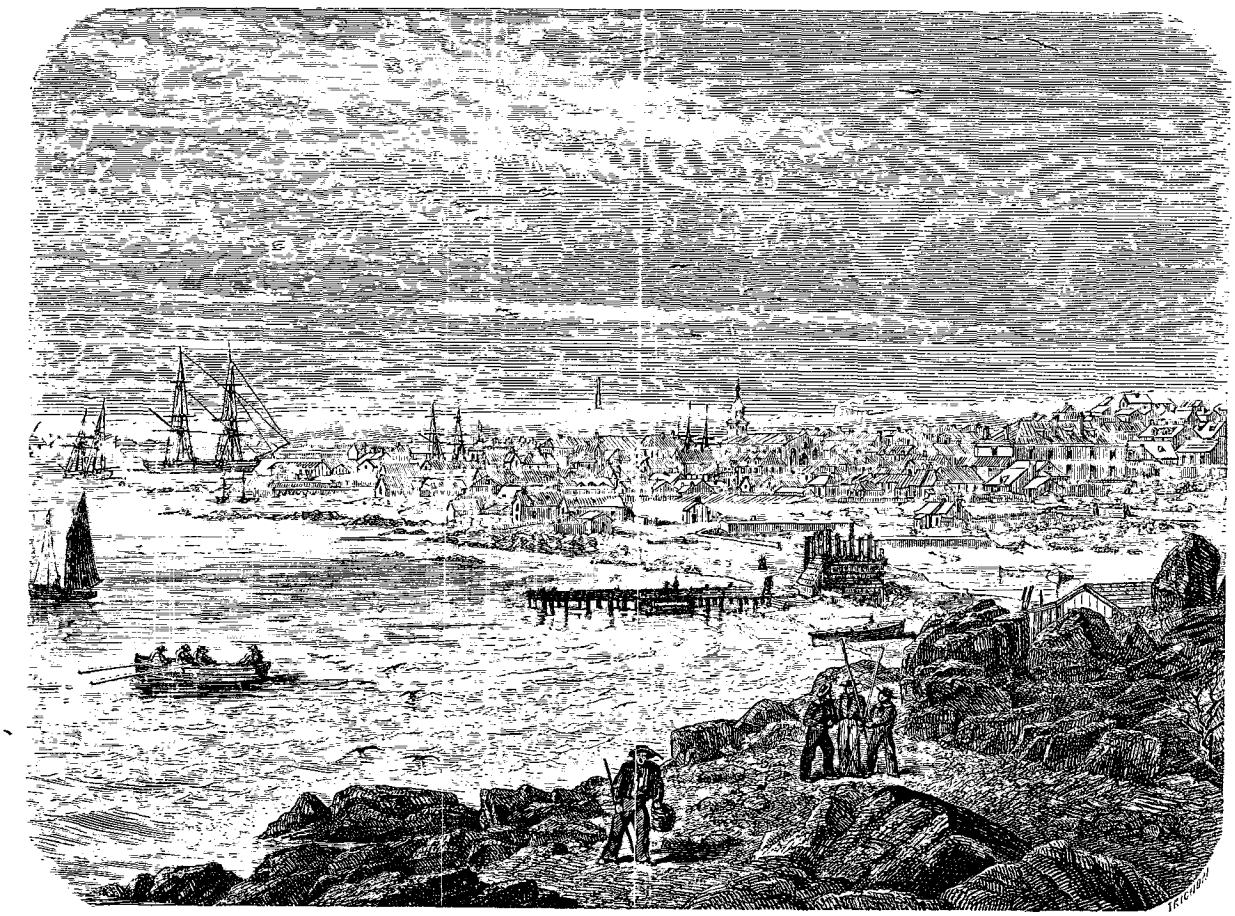
Un cageot est une installation en planches qui peut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avoir deux ou trois mètres de côté et la forme d'un cône renversé. Le fond est à claire-voie et domine une large cuve enfoncée dans la terre. On monte au cageot par un sentier tournant. C'est là qu'on verse les foies de morue afin de les faire fermenter. L'huile découle par la claire-voie dans la cuve où on la recueille ensuite afin de l'enfermer dans des barils. Pour un esprit observateur, il y a lieu de se demander ce qui est le plus repoussant de l'aspect du chauffant ou de celui du cageot. Je laisse la solution de ce point à de plus habiles, et me sens heureux de pouvoir désormais éloigner précipitamment jusqu'à ma pensée de l'un aussi bien que de l'autre.

Jusqu'à ces dernières années, la manière dont nos gens s'y prenaient pour saler la morue donnait lieu à des critiques universelles.

Aujourd'hui, parmi nos capitaines, il se trouve des gens actifs et de bon sens qui commencent, non pas à imiter les Anglais, mais à revenir à nos anciens us. Au lieu de couvrir au hasard le poisson de pelletées de sel, ils exigent de leurs hommes que ce préservatif soit appliqué en plus petite quantité et avec plus de soin, principalement le long de l'épine dorsale. Ils soumettent le poisson à une dessiccation plus longue ; ils l'emballent dans des caisses plus petites, où à l'aide de presses ils en font entrer davantage, et ils obtiennent ainsi des résultats que l'expérience des dernières années a fait re-



Saint-Jean, capitale de la colonie anglaise de Terre-Neuve. — Dessin de Le Breton d'après une photographie.

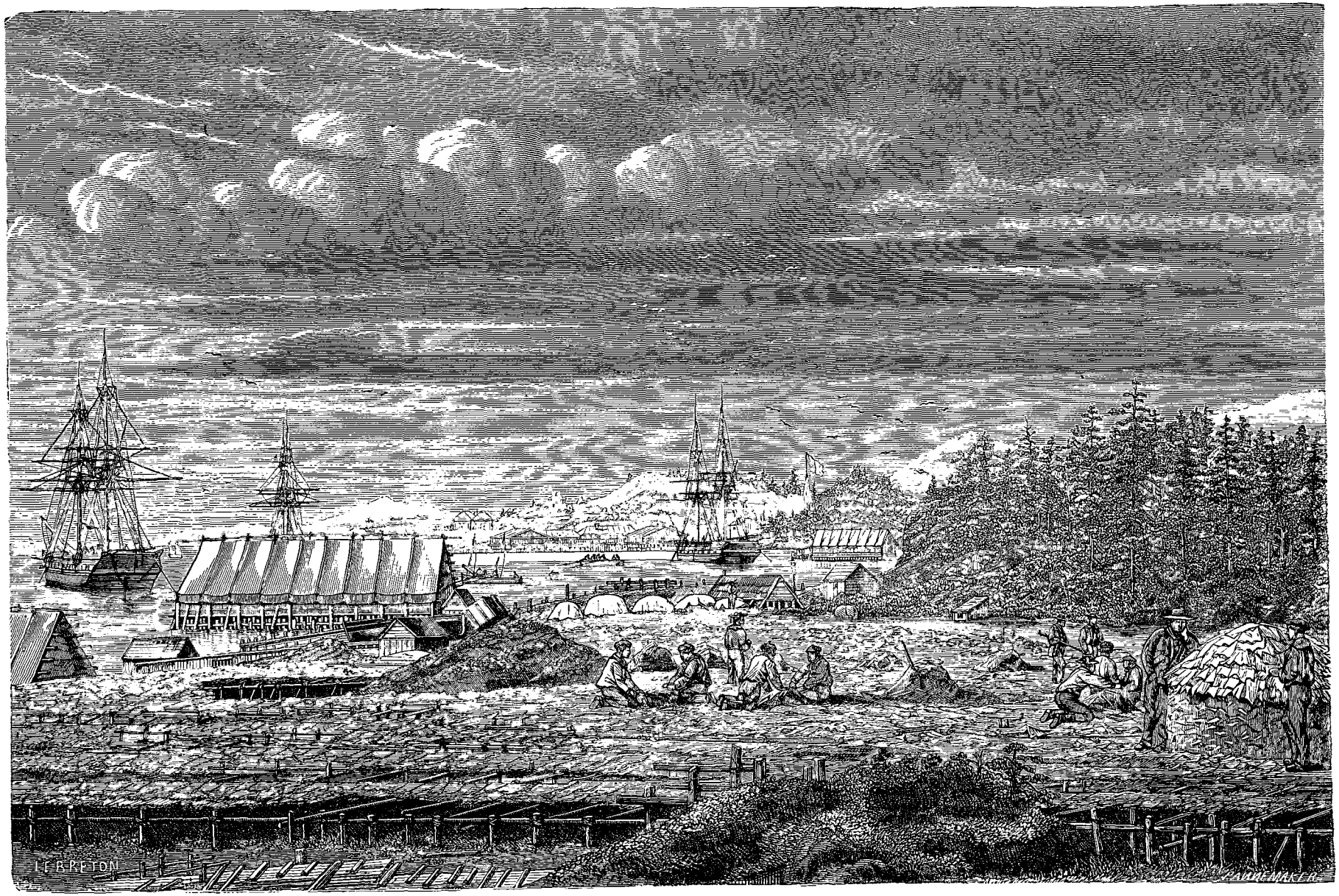
connaître très-supérieurs à ceux que l'on avait atteints jusqu'ici.

Tout établissement de pêche, à l'île Rouge comme ailleurs, a surtout besoin, outre les chauffants et les cageots, de ce qu'on appelle les graves, puisque c'est là qu'on sèche le poisson. Sans les graves, il n'y aurait point d'exploitation possible, et c'est pour ce motif que nous jouissons du droit d'occuper la côte pendant la saison de la pêche.

Les graves n'étaient dans l'origine que les grèves mêmes, dont le nom est ici prononcé à la normande. On construit maintenant en pierres et dans tous les lieux bien découverts, particulièrement exposés à l'action du soleil et surtout du vent, des graves artificielles. Le soleil, dit-on, ne sèche pas, il brûle ; le vent, au contraire, remplit merveilleusement l'office, et afin d'éviter l'un et de favoriser l'autre, on a aussi inventé ce qui s'appelle des *vigneaux*. Ce sont de longues tables de branchages mobiles que l'on peut incliner dans tous les sens, suivant que l'on veut soumettre directement la morue à l'influence du vent ou la soustraire à celle des rayons solaires, ce qui, du reste, est rarement redoutable.

Et voilà la moisson de Terre-Neuve ! Qu'on se figure des côtes stériles, un ciel gris, la campagne couverte de séries de vigneaux et de graves de pierres ou même de bois sur lesquels s'étalent et se racornissent à mesure

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Préparation de la morue à la baie du cap Rouge. — Dessin de Le Breton d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'elles sèchent des milliers de morues. Çà et là, de vastes meules de poissons attendent un arrangement symétrique et le moment d'être mises en caisses ou en tonneaux. Cette opération terminée, il ne reste plus qu'à tout expédier sur les pays catholiques de l'ancien et du nouveau monde, sur les pays à nègres principalement, où s'en fait la plus grande consommation[1].

VII

La baie des Iles. — L'île Saint-Jean. — Les femmes de pêcheurs. — Les glaces flottantes. — Saint-Jean, capitale de Terre-Neuve. — Le gouvernement. — L'évêque. — La baie de Burin.

Du sommet du cône de l'île Rouge la vue est admirable. On plane sur une immense étendue de mers et sur les grands bois de Terre-Neuve. Le soleil se couchait dans les eaux rougies du golfe Saint-Laurent quand nous prîmes congé des pêcheurs. Nous fîmes voile alors pour la baie des Iles, largement ouverte, étendue, profonde, semée de beaucoup d'îlots.

Ici la nature change d'aspect et prend une grandeur que je ne lui avais pas encore vue dans ces parages. Tous les îlots sont des montagnes fièrement dressées en face de la Grande-Terre, qui, relevée elle-même en falaises orgueilleuses, couverte de bois épais, assombrie par la verdure des sapins, montre un amas d'escarpements et de croupes, de rochers surplombants et de pentes rapides qui remplissent l'âme d'une sorte de respect craintif.

De la baie des Iles, nous partîmes pour le port Saunders, où nous ne découvrîmes qu'un seul pêcheur qui, dans un complet isolement et sans famille aucune, demeure à une certaine distance du rivage au milieu des bois, dans une petite cabane qu'il a construite il y a déjà bien des années.

Arrivés en vue de l'île Saint-Jean, nous n'aperçûmes sur la plage qu'une trentaine de gros chiens noirs jouant dans l'eau et à peu près autant d'enfants joufflus de toutes tailles qui les aidaient. Dans une douzaine de cabanes, rien que des femmes. Les hommes étaient allés pêcher au Labrador.

Les femmes de Saint-Jean ne sont pas moins actives et courageuses que leurs compatriotes de Saint-Georges. Elles ont de plus le privilége de pêcher seules dans leur baie, leurs maris dédaignant un travail si facile et si peu dangereux. Nous vîmes quelques belles filles, qui sortant des maisons, mirent à l'eau une des embarcations échouées sur la grève et s'éloignèrent avec la sécurité de l'expérience. J'admirai encore comme toutes ces demeures étaient à l'intérieur propres et bien tenues, présentaient un aspect régulier, joyeux, confortable, et différaient hélas! des bouges désordonnés dont se contentent même nos capitaines et nos docteurs qui, cependant, voient chaque année tout autre chose en France. On a d'autant plus lieu d'être surpris de tant de propreté chez leurs voisins, que, je ne saurais trop le répéter, il s'agit ici non-seulement de pauvres pêcheurs sans argent, mais d'Irlandais qui nulle part en Angleterre, ni dans leur île, n'ont encore trouvé moyen de se faire une réputation en ce genre.

La vie à l'île Saint-Jean est un peu plus agitée que sur le reste de la côte ouest, exposée dans certains moments de l'année à des dangers qui ne sont pas connus plus bas. Vers le printemps, on voit quelquefois déboucher par le détroit de Belle-Isle, certains bateaux venus on ne sait trop d'où, du Labrador, de la partie anglaise de Terre-Neuve, qui, sans papiers et sans pavillons, se répandent dans ces parages, sous prétexte d'y couper du bois. Quand ces vagabonds surprennent une habitation isolée, il leur arrive quelquefois de la piller et d'insulter ou de maltraiter les femmes. Aussi surveille-t-on avec anxiété leur venue, et aussitôt qu'une voile suspecte paraît au large, les mères de famille ferment et barricadent tout, cachent ce qu'elles ont de meilleur et s'enfuient dans les bois avec leurs enfants. Lorsqu'elles se sont assurées que les étrangers ne sont pas descendus à terre ou se sont rembarqués, elles reviennent, et quelquefois elles en sont quittes pour quelques portes enfoncées ou même pour la peur.

Nous commençâmes à faire rencontre de glaces flottantes. Il arrive assez fréquemment qu'au mois de juillet, le détroit de Belle-Isle n'étant pas encore débarrassé des banquises qui l'obstruent, le passage n'est pas libre. Il l'était cette fois, et les morceaux de la barrière flottaient çà et là sur les eaux, énormes, élevant dans les cieux leurs têtes blanches de neige, semblables à des îles montagneuses avec plusieurs sommets, des pics et des vallées. Il arriva, un jour, pendant que nous visitions la pêcherie de la baie des Fleurs, que les officiers s'amusèrent à tirer à boulet et presque à bout portant sur un de ces débris; on voyait le projectile s'enfoncer dans la neige, et ne pas plus émouvoir le but que si on l'eût salué d'une noisette. Quelquefois, lorsque les eaux ont usé suffisamment la base d'une glace, la masse immense s'agite, s'émeut, se retourne avec un bruit épouvantable, et dresse en l'air ce qui tout à l'heure plongeait au plus profond du gouffre, car si monstrueuse que se montre la partie qui est à découvert, celle qui se cache dans l'eau en représente toujours sept fois la hauteur.

Ces monuments de la rigueur du climat polaire se

1. La quantité de morue sèche exportée des îles Saint-Pierre et Miquelon sur les navires français est d'environ deux cent mille quintaux représentant au prix de vingt francs, qui est celui des états de douane, une valeur de quatre millions de francs. On n'expédie en France même qu'environ cinq mille quintaux de morue en grenier. La plus grande quantité est expédiée en boucauts aux îles de la Martinique, de la Guadeloupe, de la Réunion et Maurice.

Tous les produits de la pêche de la morue ne sont pas préparés et séchés à Saint-Pierre. La moitié environ des navires métropolitains, armés pour la *pêche sans sécherie*, remportent eux-mêmes leurs produits en France, ou en expédient une certaine quantité après la première pêche, par des navires de transport qui viennent leur apporter du sel et prennent du poisson en retour. Une partie de la pêche des goëlettes locales, ou même des navires armés pour la sécherie, est aussi expédiée au vert, dans les mêmes conditions. Les envois sont principalement dirigés sur les ports de la Rochelle, Bordeaux et Cette. (Rapport de la commission, etc. *Revue maritime et coloniale.* Voy. la note de la page 416.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

séparent au printemps, et emportés par les courants, descendent vers le sud. Les uns, usés peu à peu par la température plus douce, se fondent et disparaissent, les autres échouent sur le rivage; quelques-uns saisis par le gulf-stream remontent dans le nord, et sont entraînés jusqu'aux parages de la Norvége.

....L'entrée du port de Saint-Jean de Terre-Neuve est fort étroite et pendant l'hiver bloquée par les glaces. Dans la belle saison, il y vient un assez grand nombre de bâtiments étrangers, notamment des espagnols qui transportent la morue dans leurs colonies et dans leurs provinces européennes. La ville n'est pas tout à fait aussi considérable qu'Halifax, ni le lieu d'un aussi grand commerce, surtout aussi varié. Néanmoins, il y règne une activité très-grande, et comme c'est là que les pêcheurs anglais des bancs et de toute la côte britannique de l'île apportent leurs cargaisons, des grèves sont établies partout où les maisons n'occupent pas le terrain. La morue s'y étale, y sèche jusque sur les glacis des forts et remplit l'air de ses parfums combinés avec ceux du loup marin. A certains égards, Saint-Jean peut être considéré comme un vaste chauffaut.

La moitié au moins de la population de la ville est irlandaise, et par conséquent catholique. Cette moitié se compose ainsi : quelques négociants ou agents d'affaires assez riches, en petit nombre; une certaine moyenne qui a quelque aisance, et enfin à peu près toute la classe pauvre. Les protestants comprennent la majeure partie de la société opulente.

Le gouvernement de Terre-Neuve est absolument semblable à celui des autres colonies anglaises. L'impôt se vote par une chambre basse composée des membres qu'élisent les habitants de l'île partagés en districts, sauf ceux qui habitent la côte française, lesquels n'ont pas d'existence civile reconnue. Les lois coloniales sont faites par cette chambre et par le conseil, espèce de sénat nommé également à l'élection. Le gouverneur, représentant de la reine, ne saurait rien faire sans le concours de ces deux pouvoirs et c'est dans leur majorité qu'il prend les agents principaux de son administration, ministère responsable devant la colonie. Toutes les affaires sont traitées d'après la méthode constitutionnelle, avec une grande publicité, une grande intervention de la part des journaux, un appel constant à l'appui ou à la méfiance des électeurs, de grandes difficultés pour les ministres et enfin bon nombre de soucis pour le gouverneur.

L'évêque de Saint-Jean de Terre-Neuve, notamment, peut passer pour un des riches prélats de la catholicité. Ses revenus sont considérables, et se fondent, pourtant, presque uniquement sur la vente du poisson. Les contributions des fidèles arrivent sous cette forme, et le plus misérable pêcheur préférerait prendre sur la portion destinée à la nourriture de sa famille que de diminuer la portion qu'en son âme et conscience il croit devoir réserver à son premier pasteur. Il apporte son tribut en nature, et l'évêque le fait vendre, et comme il se trouve ainsi annuellement en possession de cargaisons considérables, il en résulte qu'indirectement il représente la plus forte maison de commerce de la colonie.

Mais s'il a de grands revenus, il a aussi de grandes charges. Je viens de dire que la partie pauvre de son troupeau recevait ses aumônes; elle s'y confie même si absolument que, sur plus d'un point, elle ne sent pas même la nécessité de travailler. L'évêque est là pour la nourrir, et elle le récompense par un dévouement tellement entier, tellement aveugle, qu'il serait imprudent au plus haut degré, à quelque autorité que ce soit, de se mesurer avec un chef populaire aussi vénéré, aussi sûr d'être servilement obéi.

Ce n'est pas tout encore. Mgr de Saint-Jean a bâti de ses deniers, au point culminant de la ville, une vaste cathédrale en pierre, d'un goût un peu contestable, mais imposante par la masse, la solidité, les dimensions, et décorée à l'intérieur avec une profusion d'ornements qui atteint à la magnificence, sinon à la beauté.

Le Gassendi fut comblé de prévénances à Saint-Jean comme il l'avait été à Halifax, et l'hospitalité coloniale nous donna là autant de preuves de sa cordialité que nous en avions reçu ailleurs. Sans aucune différence de partis, catholiques et protestants se montrèrent pour nous empressés et pleins d'accueil.

Avertis par la saison qui s'avançait, bien fournis de souvenirs agréables et de motifs de gratitude, nous quittâmes la capitale pour terminer le tour de l'île en nous rendant dans la baie de Burin, située non loin de notre propre établissement de Saint-Pierre et Miquelon. Cette partie de l'île est la plus peuplée, et le commerce de *boitte* ou appât qui s'y fait lui assure une certaine aisance. Rien n'y diffère d'ailleurs de ce que nous avons vu sur les autres points, sinon l'absence de Français. C'est à peu près le même genre de vie, quoique régularisé par la présence de magistrats, de prêtres, de tout ce qui constitue l'état normal d'une société. La population souffrait alors de la présence d'un cruel fléau qui n'y sévit que trop souvent. Une épidémie d'angine couenneuse s'était établie sur quelques points, et enlevait particulièrement les enfants. Quelques maisons où le mal faisait plus de ravages étaient tenues dans une espèce de quarantaine.

VIII

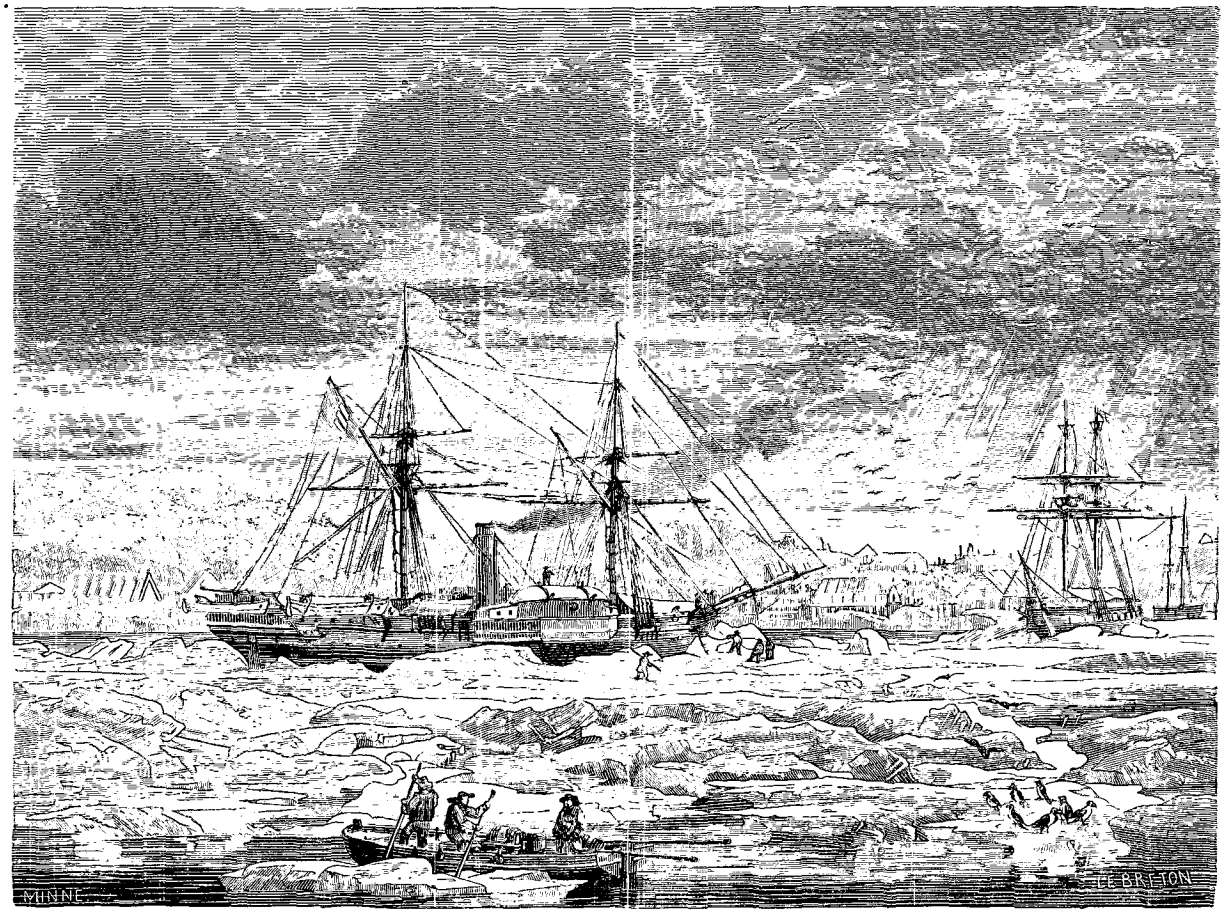
Retour à Sydney. — Gougou, descendant des rois des Micmacs. Les chiens de Terre-Neuve. — Arrivée en France.

Les préparatifs de notre retour, après nous avoir conduits à Saint-Pierre, nous ramenèrent également à Sydney. Nous y passâmes quelques jours en face d'un paysage que l'automne commençait à couvrir de teintes rougeâtres de toutes nuances. Les sauvages étaient descendus de l'intérieur en plus grand nombre que nous ne les avions encore vus, et leurs wigwams s'étendaient dans les bois voisins. Des groupes de ces braves gens circulaient dans les rues vendant leurs paniers et demandant un peu l'aumône, ce qui nous fit faire la connaissance d'un personnage important nommé Gougou, qui n'était rien moins que le dernier représentant de l'an-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cienne famille royale des Micmacs. On assure qu'il jouit d'une grande considération auprès de ses compatriotes. Il sait ce qui est dû de déférence au sang d'où il sort; mais il est particulièrement harcelé par les soucis d'une situation de fortune très-gênée. Quelques sous qui lui furent offerts pour acheter du tabac et qu'il accepta avec empressement, commencèrent notre connaissance. Plus tard il voulait bien agréer aussi plusieurs charges de poudre et de plomb qui lui servirent à nous apporter des perdrix. De toute sa bande, ce prince était incontestablement le plus négligé dans sa toilette. Il portait, à la vérité, et en tout temps, un habit noir, mais fort éraillé, ouvert en plus d'un endroit et auquel il ne restait plus qu'un seul et unique bouton. Son pantalon était dans un désarroi complet, son chapeau n'avait plus de fond. Gougou, veuf depuis quelques années, manifestait l'idée de convoler en secondes noces, mais il avouait qu'il lui était difficile de trouver un parti, ne possédant au total que son chapeau, son pantalon et son habit noir. Il paraît que le prestige de son origine ne suffisait pas pour lui faire faire un mariage d'argent dans sa tribu, de sorte qu'il est à craindre que la famille souveraine des Micmacs ne s'éteigne en lui.

Bientôt nous nous mîmes en route pour la France.



Navires pris dans les glaces à la baie de Kirpon. — Dessin de Le Breton d'après une photographie.

Sept à huit chiens de Terre-Neuve que nous avions à bord prenaient les choses plus gaiement que personne. L'agitation de la mer les jetait dans une extase visible. Crispés sur leurs jambes, les oreilles dressées, les yeux ardents, ils regardaient la vague avec une ardeur de convoitise extrême, et, pour un peu, se seraient précipités dans son sein, qui n'eût pas manqué de les engloutir immédiatement.

Enfin, au milieu d'une belle nuit, nous nous trouvâmes entourés de lumières mobiles qui brillaient et s'éclipsaient de toutes parts au milieu des ténèbres. C'étaient les feux des côtes de France, et le lendemain, de grand matin, nous donnions dans le goulet de Brest[1].

Le comte A. de Gobineau.

1. Voyez sur l'industrie de la pêche à Saint-Pierre et Miquelon un rapport de la commission instituée pour rechercher et classer les articles de l'industrie locale et les produits naturels des îles Saint-Pierre et Miquelon, susceptibles d'être envoyés à l'exposition permanente des produits coloniaux, à Paris. (*Revue maritime et coloniale*, 1862, t. VI, p. 338.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1863

(PREMIER SEMESTRE)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

SPEKE ET GRANT : Les sources du Nil. — MAC-DOUALL STUART : L'Australie.

I

« Speke et Grant sont arrivés à Khartoum. » Ces sept mots, transmis d'Alexandrie et reçus à Londres le 30 avril par la voie télégraphique, sont devenus la grande nouvelle scientifique du jour. Cette annonce tout à fait inopinée a produit une joie aussi vive, une émotion aussi communicative et aussi générale que l'anxiété d'une longue attente avait été pénible. Depuis longtemps on osait à peine espérer un aussi heureux dénoûment pour l'aventureuse entreprise des deux voyageurs. La Société royale de géographie était précisément à la veille de sa grande réunion annuelle; on peut bien penser que le succès glorieux des deux braves officiers en a fait les honneurs. Les journaux mêmes du capitaine Speke, qui avaient suivi de près la dépêche d'Alexandrie, ont permis au président de la Société, sir Roderick Murchison, de donner à sa communication un développement suffisant pour calmer la première curiosité. C'est à ce document que nous allons emprunter les faits suivants.

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié les circonstances auxquelles l'entreprise se rattache, et qui en ont été le point de départ. Lorsque le capitaine Burton, en 1857, conçut la pensée d'une exploration intérieure de l'Afrique australe, il s'associa dans cette expédition dangereuse le capitaine (alors lieutenant) Speke, comme lui officier de l'armée de l'Inde, et qui déjà avait partagé sa fortune dans un premier voyage au pays des Somâl, sur les bords du golfe d'Aden. On sait quels furent les résultats de cette mémorable expédition de 1858 [1], et combien elle a contribué à enrichir la carte d'Afrique. Elle restera le grand titre de gloire du capitaine Burton; mais Speke, lui aussi, y eut une belle et large part. Les deux explorateurs avaient achevé, à onze cents milles de la côte orientale, la reconnaissance du grand lac central de Tanganika, lorsque, au retour, leur attention fut appelée, par les rapports des marchands arabes, sur un autre lac d'une non moins grande étendue qui se trouvait, leur disait-on, dans la direction du Nord. Burton, affaibli par la fièvre, était en ce moment hors d'état de prendre part à cette nouvelle excursion; Speke tenta seul l'aventure. Elle fut couronnée d'un plein succès.

Ce second lac est celui que les indigènes appellent Nyanza, ce qui signifie grande eau [1]. Notre voyageur ne put ni le contourner ni en reconnaître toute l'étendue; mais il en vit l'extrémité méridionale, qu'il fixa par une observation à deux degrés et demi au sud de l'équateur. Les habitants, d'un commun accord, lui assuraient qu'une grande rivière s'écoulait de l'extrémité opposée et se dirigeait vers le Nord; en combinant les distances et les positions, Speke resta persuadé que cette rivière ne devait pas être différente du fleuve Blanc (que les expéditions parties de Khartoum ont remonté jusqu'à Gondokoro, à quatre degrés et demi au nord de l'équateur), et qu'il avait ainsi devant lui un des lacs signalés par d'antiques traditions comme donnant naissance au Nil. Ce fut avec un vif sentiment de regret qu'il lui fallut renoncer à pousser plus avant sa découverte, pour rejoindre son compagnon et regagner Zanzibar; mais en s'éloignant du Nyanza, il était bien décidé à reprendre plus tard son entreprise interrompue, et à vérifier de ses propres yeux si la fortune l'avait en effet conduit à cette source depuis si longtemps cherchée du grand fleuve d'Égypte.

II

A peine de retour en Angleterre, il soumit ses idées et ses plans à la Société de géographie et au gouvernement; l'un et l'autre les approuvèrent pleinement, et les moyens d'exécution lui furent largement fournis. L'Angleterre n'hésite ni ne marchande là où elle voit l'honneur de son nom intéressé même dans une entreprise scientifique. De regrettables questions d'amour-propre

1. La relation de cette expédition, écrite par le capitaine Burton, a été traduite en français par Mme Loreau : *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*. Paris, 1862, un volume grand in-8, avec de nombreuses illustrations (chez Hachette).

1. Speke, dans son loyalisme britannique, a donné au lac le nom de la reine Victoria. Le sentiment est honorable, mais le changement est pour le moins superflu. *Victoria* pourra devenir une appellation anglaise; *Nyanza* restera le nom géographique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'avaient séparé de Burton; c'est à un autre de ses compagnons d'armes, le capitaine Grant, qu'est revenu l'honneur d'associer son nom à la belle expédition qui vient d'être accomplie.

Speke était revenu d'Europe à Zanzibar au mois d'août 1860; il en partit pour l'intérieur le 1er octobre avec le capitaine Grant, accompagnés d'une nombreuse escorte organisée à grands frais. Speke reprenait précisément la route qu'il avait suivie avec Burton dans le voyage de 1858. Plus tard, il regretta de ne pas avoir choisi pour point de départ une partie de la côte plus rapprochée de l'équateur; d'autant plus qu'une sécheresse extraordinaire, suivie d'une grande famine et de guerres intestines, semèrent cette première partie du voyage de difficultés inattendues, et retinrent l'expédition pendant de longs mois dans des contrées déjà reconnues qu'il avait compté traverser rapidement. Enfin, au mois d'octobre 1861, il revoyait le Nyanza. Il se trouvait au seuil de la zone inexplorée, où s'ouvrait pour lui et son compagnon de travaux une nouvelle phase de découvertes et d'aventures, mais aussi une nouvelle perspective de périls inconnus.

III

A la nouveauté des scènes et à l'imprévu des incidents, cette partie du journal de Speke réunit l'importance des observations scientifiques. Un séjour de près d'une année, en partie forcé, en partie volontaire, chez les différents peuples qui bordent le lac, l'ont mis à même de réunir des informations et de constater un grand nombre de faits d'un intérêt extrême pour la géographie physique de cette zone équatoriale et pour la connaissance de ses populations. La contrée dont le Nyanza reçoit les eaux est dans son ensemble une région élevée, — élevée, du moins, par rapport au continent africain, dont la configuration générale ne présente qu'un relief médiocre[1]. Speke estime que le pays, situé à l'ouest et au sud-ouest du lac, peut avoir une élévation moyenne de six mille pieds anglais (environ dix huit cents mètres); mais les montagnes qui dominent ces hautes plaines atteignent, par quelques-uns de leurs sommets, à une hauteur absolue de dix mille pieds au moins ou trois mille mètres. C'est la hauteur du mont Liban en Syrie. On peut remarquer que cette configuration du pays à l'ouest du lac répond tout à fait à celle que les observations de Krapf et du baron de Decken ont déjà fait connaître à l'est, à mi-chemin environ entre le Nyanza et la côte de Zanzibar. Là aussi de hautes plaines sont hérissées de groupes de montagnes ou de pics isolés, parmi lesquels le Kilimandjaro et le Kénia portent leurs fronts glacés à la hauteur des plus hautes cimes du Caucase[1]. Il est dès à présent hors de tout doute possible, sans rien préjuger quant aux parties encore inconnues de la zone équatoriale à l'ouest du Nyanza, que cette portion déjà partiellement visitée, depuis le plateau du Nyanza jusqu'au Kilimandjaro, est le nœud d'un grand système orographique, et très-problablement la région culminante de toute l'Afrique centrale. Par cette première vue seule, et avant toute exploration de détail, il serait permis d'affirmer que le fleuve Blanc, qui est la tête du Nil, a là, depuis le Kénia et le Kilimandjaro jusqu'au plateau montagneux de l'ouest du Nyanza, nous ne dirons pas sa source unique, mais les branches principales dont se forme son cours supérieur. Des cours d'eau qui descendent de l'est et de l'ouest viennent se déverser dans le Nyanza, dont la hauteur au-dessus de la mer est d'environ trois mille cinq cents pieds anglais[2] (mille soixante-sept mètres), et qui, lui-même, comme va nous le montrer la marche de nos deux voyageurs, a son écoulement au nord. S'il en faut croire les rapports indigènes recueillis par Speke, les hautes vallées à l'ouest du Nyanza enverraient aussi leurs eaux au Tanganika, qui lui-même serait en communication avec le Nyassa du sud, en partie reconnu par Livingstone en 1861[3]; et comme le Nyassa verse ses eaux par une belle et large rivière, le Chiré, dans le Zambézi inférieur, il s'ensuivrait que le bassin du Zambézi remonterait jusqu'aux approches de l'équateur, où il s'adosserait aux montagnes dont l'autre versant appartient au bassin du Nil. Ceci confirmerait d'autant plus l'élévation culminante de la zone équatoriale. Cet ensemble de communications a besoin d'être vérifié, mais il n'a rien d'impossible en soi; car on sait que Burton n'a pu reconnaître la partie méridionale du Tanganika, non plus que Livingstone l'extrémité septentrionale du Nyassa. En résumé, tout ceci nous laisse entrevoir, dans la partie australe du continent africain, un ensemble de dispositions physiques qui ouvre un vaste champ aux futurs explorateurs.

Le Nyanza, bien que dominé à droite et à gauche par des montagnes et des hautes terres, n'a pas une grande profondeur. Les terrains plats et bas qui l'entourent paraissent avoir été autrefois couverts par ses eaux, ce qui impliquerait une diminution graduelle : on sait que le lac Tchad, dans le Soudan oriental, a donné lieu à la même remarque; et l'on peut dire en général que c'est un trait commun à la plupart des grandes nappes d'eau africaines, ce qui justifie la dénomination de *marais* (*palus*, λίμναι) que les anciens auteurs appliquent communément à ceux des lacs du nord de l'Afrique dont ils eurent quelque notion, — notamment, dans

1. Le plateau qui constitue le massif de l'Afrique australe (dans la partie traversée par Burton et Speke, entre Zanzibar et le lac Tanganika) n'a qu'une altitude moyenne de mille à douze cents mètres; le point culminant est à treize cent soixante et un mètres (quatre mille quatre cent soixante-sept pieds anglais). Nous sommes loin de l'enorme soulèvement du plateau tibétain, quatre à cinq mille mètres.

1. Le baron de Decken, par des déterminations trigonométriques, a trouvé, pour la hauteur du Kilimandjaro au-dessus du niveau de la mer, plus de six mille cinq cents mètres, dont près de mille mètres, à sa partie supérieure, restent couverts de neiges éternelles. On peut voir à ce sujet notre *Année géographique*, 1863, page 36.

2. En 1858, Speke avait trouvé trois mille sept cent quarante pieds. Le Tanganika occupe un fond de cuve beaucoup plus enfoncé, dix-huit cent quarante pieds seulement (cinq cent soixante mètres) au-dessus du niveau de la mer.

3. Voir notre *Année géographique* déjà citée, page 56.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ptolémée, aux lacs dont il fait sortir le Nil (Νείλου λίμναι, *les Marais du Nil*). Dans son ensemble, le Nyanza peut avoir cent cinquante milles de longueur [1], sur une largeur à peu près égale; les observations de Speke, qui en avaient déjà placé l'extrémité méridionale vers deux degrés et demi de latitude sud, ont constaté que le bord septentrional est presque directement sous l'équateur. La dépression dont le Nyanza occupe le point le plus bas est du reste une véritable région lacustre. D'autres lacs, d'une étendue plus ou moins considérable, y furent mentionnés au voyageur, qui n'a pu les visiter personnellement; l'un entre autres, à huit ou dix journées vers le nord-ouest, lui fut désigné sous le nom de Louta-Nzighi.

IV

Parmi les peuples noirs qui avoisinent le côté occidental du Nyanza et chez lesquels les voyageurs ont le plus longtemps séjourné, il en est deux, les Karagoué et les Ouganda, qui sont notés comme particulièrement remarquables. Les premiers touchent à l'angle sud-ouest du lac; les Ouganda leur confinent du côté du nord. Au-dessous de ceux-ci, dans la même direction, sont les Oungoro, et plus loin encore, toujours en se portant au nord, on trouve le pays de Kalladja qui touche au Louta-Nzighi, et dont les habitants sont d'une autre race. Avec les Oungoro finit le vaste domaine de la famille de langues-sœurs qui couvre la presque totalité de l'Afrique australe [2]. Jusque-là, les interprètes de l'expédition, engagés à Zanzibar, avaient pu comprendre partout les nombreux dialectes que l'on avait rencontrés depuis la côte; après les Oungoro, des langues absolument différentes leur devinrent complétement inintelligibles. Le fait ethnologique signalé ici par le capitaine Speke confirme et complète à la fois les informations tout à fait correspondantes déjà fournies par les missionnaires du Zanguebar et par ceux du Gabon sur les populations des deux côtes.

Les nègres de Karagoué sont représentés dans la relation comme les plus industrieux et les plus intelligents que l'on eût rencontrés depuis Zanzibar. Les Ouganda, qui leur confinent, partagent cette supériorité; le voyageur les qualifie de « Français de l'Afrique, » tant il fut charmé de leur vivacité, de leur enjouement, de leur prompte intelligence et du bon goût qui se montre sur leur personne et dans leurs demeures, aussi bien que dans leur conduite vis-à-vis des étrangers. Leur roi Mtéza est un aimable jeune homme, que son nombreux sérail, — luxe des chefs africains comme des princes asiatiques — n'empêche pas d'être passionné pour la chasse. Qu'on ne se hâte pas trop, cependant, de faire de ce pays de l'équateur une Arcadie africaine; car toutes ces qualités sympathiques attribuées au jeune roi Mtéza n'empêchent pas qu'une loi de l'État ne prescrive le sacrifice journalier d'une victime humaine. Mtéza n'ignorait pas la présence des hommes blancs sur le haut Nil et leurs navigations jusqu'à Gondokoro; plus d'une fois même des marchandises européennes étaient arrivées jusqu'à lui. Il aurait bien désiré lier de ce côté un commerce régulier d'échanges; mais les tribus féroces qui occupent en partie le pays intermédiaire rendaient, disait-il, ces rapports difficiles. Il ne faut pas oublier qu'entre son pays et Gondokoro il y a encore un intervalle de près de cent cinquante lieues.

V

Le chef d'Ouganda s'était pris d'amitié pour nos deux voyageurs; il leur fournit toutes les facilités en son pouvoir pour la suite de leur marche. Speke et son compagnon étaient bien décidés à suivre sans interruption le courant par lequel les eaux du Nyanza s'écoulent vers le nord; les circonstances, à ce qu'il paraît, ont été plus fortes que leur volonté. La disposition des canaux naturels qui servent d'exutoires au lac est assez particulière; ce n'est pas une, mais plusieurs rivières qui en orment le déversoir, et parmi ces canaux d'écoulement le plus considérable peut bien avoir cent quarante mètres de large (cent cinquante yards), deux fois la largeur de la Seine au pont Royal. Ces branches sont nombreuses et rejoignent successivement le corps principal, formant ainsi un vaste delta dont la tête, c'est-à-dire le dernier confluent, est à une très-grande distance du lac [1]. Une partie considérable de ce delta est occupée par les Oungoro, dernier peuple qui par sa langue se rattache, comme nous l'avons dit, à la famille australe. Les Oungoro sont de mœurs infiniment plus grossières que les Ouganda et les Karagoué; c'est le premier peuple que, depuis leur départ de la côte, les voyageurs rencontrèrent dans un état de nudité absolue.

Après les Oungoro, l'expédition se trouva sur les terres gallas. Ce ne fut pas sans quelque surprise que nos voyageurs rencontrèrent ici ce peuple qui a joué, depuis le quinzième siècle, un si grand rôle dans l'histoire de l'Abyssinie, et auquel les récits quelque peu exagérés des anciens voyageurs portugais ont fait une réputation de férocité qui pèse encore sur nos souvenirs. La vérité est que dans leurs habitudes de guerre les Gallas ne montrent ni plus ni moins de barbarie que les autres peuples africains du sud, ni plus ni moins que les Abyssins eux-mêmes. C'est une race prodigieusement ramifiée. Des confins méridionaux de l'Abyssinie, qui sont leur terre natale, ils ont rayonné au loin vers le sud et surtout vers l'ouest; non-seulement ils possèdent en partie le bassin du fleuve Bleu et du haut fleuve Blanc; mais il y a de grandes raisons de croire qu'ils se sont avancés dans l'intérieur de la zone équatoriale jusqu'aux approches du golfe de Benin. On sait que

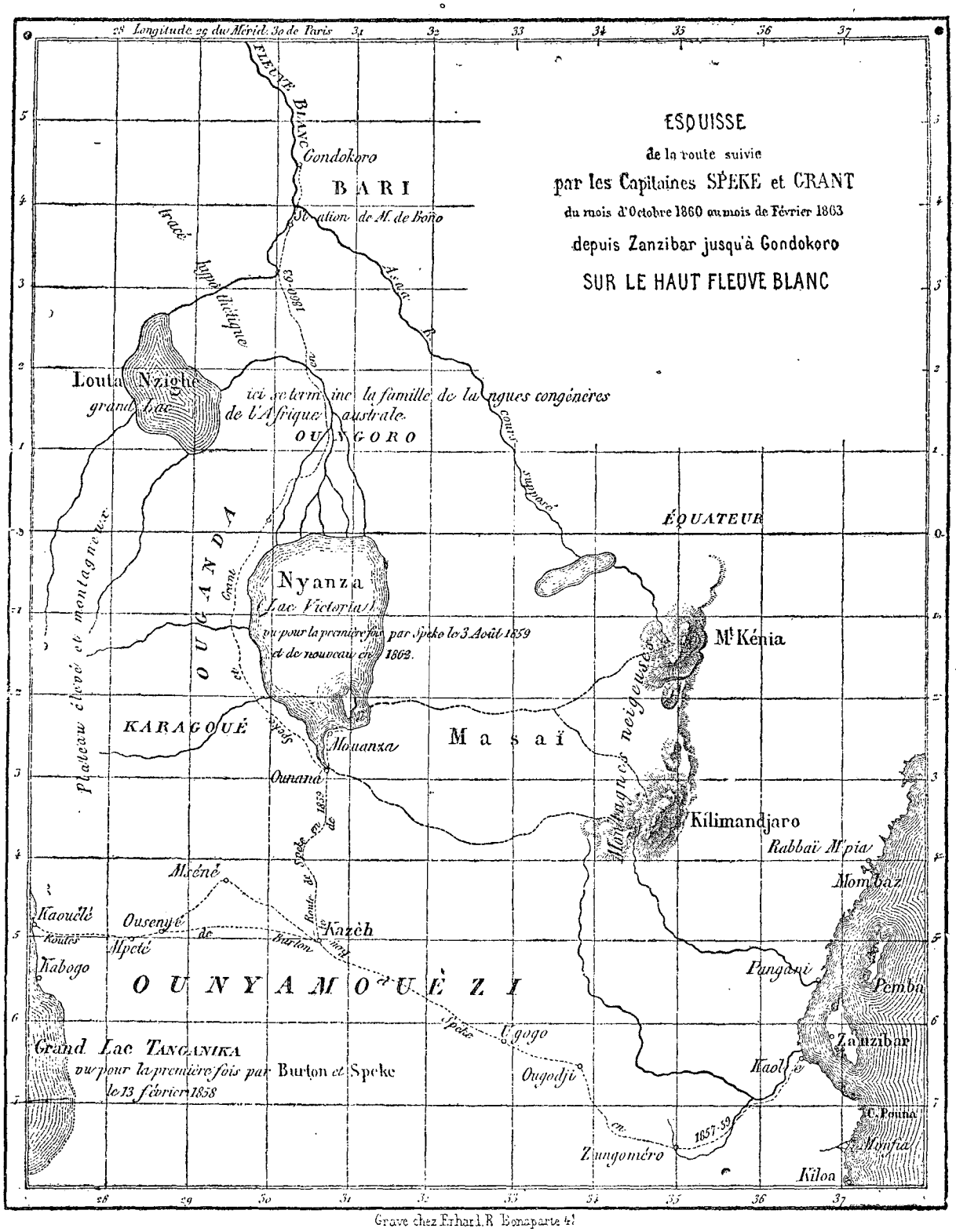
1. Il s'agit de milles géographiques de soixante au degré. C'est un peu plus de soixante de nos lieues communes, ou environ deux cent quatre-vingts kilomètres.

2. Sur ce remarquable phénomène ethnologique, qu'il nous soit permis encore de renvoyer aux développements où nous sommes entré dans notre *Année géographique*, publiée au mois de février dernier (page 73 et suiv.)

1. Voyez l'esquisse, page 421.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par leurs traits physiques et leur conformation ils n'ont rien de commun avec les nègres, bien que sur tout le pourtour de leurs vastes frontières ils se soient mêlés à ceux-ci, et que de ces mélanges se soient formées des peuplades métis que les voyageurs ont remarquées depuis longtemps sans se rendre compte de leur origine. Les



Grave chez Erhard R. Bonaparte 47

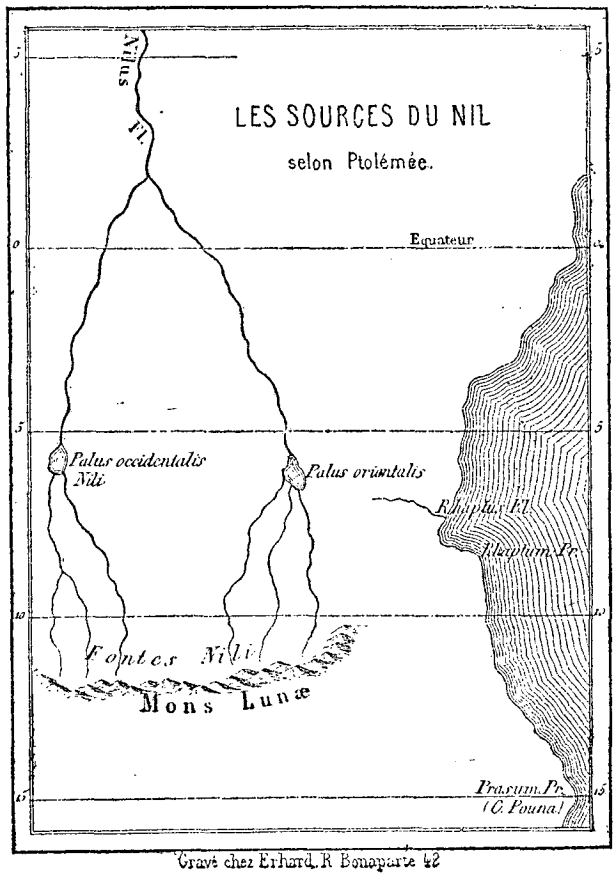
Gallas, au total, sont une race d'un très-grand intérêt ethnologique, et qui mérite toute l'attention des futurs explorateurs. Non-seulement les Somâl de l'ancien pays cinnamomifère, sur les rives méridionales du golfe d'Aden, sont un de leurs embranchements, aussi bien que les Danakils du détroit de Bab-el-Mandeb et du golfe d'Adulis; mais il est indubitable qu'à leur race appartiennent également la population aborigène de l'Abys-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sinie (les Agaô), celle de la Nubie et de la moyenne vallée du Nil (les Bodjas, les Ababdèh, les Barâbras, etc.), et enfin cette grande famille berbère de la Libye orientale et de l'Atlas, dont les Foulahs du haut Sénégal et de la Nigritie sont à leur tour une ramification secondaire, plus ou moins altérée par le sang éthiopien. Les Gallas, en un mot, sont, à l'orient, le dernier chaînon d'un immense développement de populations blanches qui couvre tout le nord de l'Afrique, et que le grand désert d'un côté, de l'autre l'équateur (il ne faut pas tracer de lignes trop rigoureuses) séparent du domaine propre des populations noires. Il y a en tout ceci de nombreux et difficiles problèmes, — en ce qui touche aux origines des peuples, tout est obscur et difficile — réservés aux études à peine entamées de l'ethnologie africaine.

VI

Je ne sais si l'attention du capitaine Speke s'est arrêtée sur quelques-unes de ces questions, bien que le voyage antérieur qu'il avait fait chez les Somâl (en 1854) ait pu lui suggérer plus d'un sujet de comparaison entre des peuplades de même origine placées dans des conditions différentes. Dans tous les cas, le capitaine nous apprend qu'il a profité de sa longue résidence chez les populations voisines du Nyanza pour recueillir et mettre par écrit ce qu'elles possèdent de traditions sur leur histoire antérieure, et il est impossible qu'il ne sorte pas de cette recherche des informations dignes d'intérêt. Mais c'était surtout vers les questions de géographie physique, objet essentiel de son entreprise, que l'attention du voyageur restait fixée. Il avait voulu, je l'ai déjà dit, suivre sans le perdre de vue le courant principal où se déversent les eaux du lac. L'expédition, en effet, le côtoya jusqu'à deux degrés, ou cent vingt milles, à partir du lac, en se portant, à ce qu'il semble, directement au nord; mais à ce point la rivière fait un grand coude à l'ouest, pour aller (d'après les informations indigènes) se jeter dans le lac appelé Louti-Nzighi, d'où elle ressort par l'extrémité opposée. Des raisons qu'on ne nous apprend pas empêchèrent les voyageurs de suivre ce contour du fleuve; il leur fallut le perdre de vue sur leur gauche et couper droit par la corde de l'arc. Une marche de soixante et quelques milles les amena aux environs du troisième degré de latitude nord; là ils rejoignirent un courant aussi considérable que celui qu'ils avaient quitté, et qu'on leur assura être le même, ce qui paraît, en effet, bien probable.



Gravé chez Erhard, R Bonaparte 42

Cette rivière qu'ils venaient de rejoindre était le fleuve Blanc! Le but du capitaine Speke était atteint et son entreprise accomplie. Il avait traversé les contrées inconnues de la zone équatoriale et relié les explorations européennes de l'Afrique australe à celles du haut bassin du Nil. Il avait réalisé le premier la pensée des siècles : il avait vu la terre mystérieuse où le fleuve sacré cache ses sources!

On peut deviner les émotions du voyageur, lorsque, sous le troisième degré quarante-cinq minutes de latitude, il se trouva tout à coup devant un établissement européen. Cette station était celle d'un trafiquant d'ivoire, un Italien, M. Andréa de Bono, celui-là même dont *le Tour du Monde* a publié l'année dernière une intéressante relation[1]. La station n'était alors occupée que par un corps de Turcs, des traitants d'ivoire également, qui firent aux voyageurs l'accueil le plus cordial. Au bout de trois ou quatre jours, on leva le camp pour gagner Gondokoro, situé à quelques marches plus bas sur le fleuve, et nos voyageurs, avec leur suite, se joignirent à la caravane. Elle atteignit Gondokoro le 15 février dernier. Une nouvelle joie y attendait Speke et son compagnon; ils trouvèrent là un de leurs compatriotes, M. Baker, qui précisément avait entrepris de se porter à tout hasard à leur rencontre, ou, dans tous les cas, de tenter par le nord la traversée que l'expédition de Speke devait faire par le sud. M. Samuel Baker est un de ces caractères entreprenants comme en a tant produit l'Angleterre, qui est leur patrie naturelle, avides d'aventures, passionnés pour les poursuites imprévues, toujours prêts à se jeter partout où il y a des difficultés et de l'inconnu, partout aussi où l'on peut espérer des chasses qui sortent de la mesure commune. M. Baker, qui a longtemps vécu à Ceylan et qui en a publié deux relations attachantes, est d'ailleurs plus qu'un coureur vulgaire de chasses et d'aventures;

1. On peut voir notre *Année géographique*, déjà citée, pages 19 et 23.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est un homme instruit, bien préparé à voir avec fruit une région peu fréquentée, en état de faire au besoin de bonnes observations, et qui manie le télescope aussi bien que le fusil. Il avait sillonné durant plusieurs mois les plaines de l'Atbara, au nord de l'Abyssinie, lorsqu'il prit, à la fin de l'année dernière, la résolution de remonter le fleuve Blanc et d'entreprendre ce voyage qui devait, espérait-il, le porter à la rencontre de l'expédition de Zanzibar. En prévision des besoins où pourraient se trouver Speke et Grant, il acheta trois fortes barques, les chargea de blé et de toutes sortes de provisions (sans oublier le *comfort* que n'oublie jamais un Anglais), et ainsi muni pour toutes les éventualités, il se dirigea sur Gondokoro. Il y était depuis quelques jours seulement lorsque arriva la caravane. Il faut citer M. Speke lui-même, rapportant dans son journal cette rencontre si peu prévue. « Deux anciens amis qui se retrouvent ainsi inopinément, arrivant des deux hémisphères opposés, sans le moindre avertissement préalable, c'est un transport que l'on peut se figurer plus aisément qu'on ne saurait le décrire. Nous étions ivres de joie, quoique intérieurement mon bon ami Baker eût espéré nous trouver dans quelque passe difficile d'où il nous aurait tirés. Ses provisions et l'argent qu'il m'a prêté pour arriver au Caire ne nous ont pas moins été d'un immense secours; s'il n'a pas été notre sauveur dans les pays d'où nous sortons, il l'a été sur le Nil. »

Pour que rien ne manquât, après tant de fatigues et d'épreuves, à la joie de cette réunion, M. Petherick lui-même arriva, cinq jours après, à Gondokoro. Nous avons dit, dans un précédent bulletin, la part que M. Petherick, aujourd'hui consul britannique à Khartoum, devait prendre à la grande expédition. M. Petherick était tout simplement, il y a quelques années, un de ces aventureux traitants de gomme et d'ivoire que l'appât d'un commerce lucratif a jetés, depuis quinze ans, dans ces contrées du fleuve Blanc nouvellement ouvertes à l'activité européenne. Plus entreprenant que beaucoup de ses confrères, et cherchant à se frayer des voies nouvelles en dehors des sentiers battus, le trafiquant anglais se porta assez loin dans l'ouest de la vallée du grand fleuve; et dans quatre ou cinq campagnes successives, non sans beaucoup de risques et d'aventures, il s'appropria un champ d'opérations inconnu où d'autres sont entrés après lui. Quoique M. Petherick ne fût ni un savant ni un observateur, ses remarques au milieu de peuplades et de territoires vierges ne laissaient pas d'offrir un grand attrait à la curiosité scientifique ; quelques notes qu'il en transmit à Londres, où lui-même se rendit bientôt après, obtinrent l'attention de la Société de géographie. On l'engagea vivement à les développer dans un récit plus étendu, et il sortit de là un livre qui parut en 1861 sous le titre de *Egypt, the Sudan, and Central Africa*. Ce livre, la presse aidant, fut un des succès de la saison, comme disent nos voisins, et il valut à son auteur la position officielle qu'il a occupée depuis lors à Khartoum; plus que cela encore, il lui dut l'honneur d'être associé en quelque sorte à la grande expédition de Speke et Grant qui venait d'être organisée. Comme il était bien présumable qu'après avoir traversé toute l'Afrique australe pour gagner le Nyanza, et coupé deux à trois cents lieues de pays inconnus après avoir dépassé le lac, les explorateurs arriveraient à Gondokoro passablement épuisés, la Société décida qu'un petit bâtiment remonterait de Khartoum avec un ravitaillement complet, et irait attendre l'expédition à Gondokoro à partir d'une époque déterminée. Une somme importante fut consacrée à cette disposition subsidiaire, et ce fut M. Petherick qui en reçut la direction. Mais dans des entreprises de ce genre, sujettes à tant de hasards, il est bien rare que l'événement ne contrarie pas les prévisions. D'une part, des difficultés imprévues ont retardé de dix-huit mois la marche des deux explorateurs; et M. Petherick, de son côté, a éprouvé sur le fleuve Blanc des désastres dont la cause et le détail ne nous sont pas bien connus. Toujours est-il que son bâtiment a été envahi, ses approvisionnements pillés ou détruits, et que lui-même a couru les plus grands dangers. Sa mort avait été annoncée presque officiellement. Sa réapparition a démenti cette dernière partie de la rumeur publique; mais en arrivant à Gondokoro, il avait lui-même plus besoin de secours qu'il n'en pouvait fournir. Heureusement la Providence, sous les traits de M. Baker, avait pourvu à tout; et l'expédition, reposée et refaite, a pu s'embarquer joyeusement pour Khartoum, d'où elle est arrivée au Caire et à Alexandrie. Au moment où nous traçons ces lignes (18 juin), les deux braves officiers sont attendus d'heure en heure par leurs amis de Londres[1].

VII

Reste maintenant la grande question : Quel est le résultat final de l'expédition en ce qui touche au problème des sources du Nil ?

Naturellement, dans l'état encore incomplet des communications arrivées jusqu'à nous, on ne peut déterminer d'une manière bien précise l'importance des découvertes de MM. Speke et Grant, ni leur étendue; néanmoins, ce que nous en apprend l'*Address* du président de la Société de Londres suffit déjà, comme on en peut juger par notre exposé et par les quelques remarques que nous y avons jointes, pour fixer notre opinion sur les points principaux.

Nous l'avons dit, et nous le répétons : la question depuis si longtemps soulevée des sources du Nil peut être dès à présent regardée comme résolue, résolue non dans ses détails où s'usera peut-être encore plus d'une génération d'explorateurs, mais en ce qui est essentiel et caractéristique. Quoique Speke ni son compagnon n'aient vu de leurs yeux la source d'aucun des courants

1. Ils y sont arrivés le 18. Une réunion extraordinaire de la Société royale de géographie a été immédiatement convoquée et a eu lieu mardi dernier 22 juin, pour la réception solennelle des deux voyageurs. Il y a là sans doute une certaine mise en scène; mais il faut avouer qu'elle est bien entendue et qu'elle remue la fibre nationale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont se forme le fleuve Blanc (que l'on a regardé de tout temps, et avec raison, comme la tête du Nil) ; quoiqu'ils n'aient pu même suivre sans interruption la large rivière où se déversent les eaux du Nyanza, et qui nous paraît, comme à Speke, ne pouvoir guère être autre chose que la rivière même de Gondokoro, c'est-à-dire le fleuve Blanc, ce que les deux explorateurs ont reconnu et constaté fixe invariablement le caractère et la limite (au moins du côté du sud) de la région où naît le fleuve d'Égypte. Nous voyons là, dans un espace de trois degrés au sud de l'équateur, une zone semée de grands lacs et dominée à droite et à gauche par des montagnes élevées, où se forment de nombreux courants dont le récipient principal est le Nyanza, lequel à son tour alimente un fleuve considérable qui sort du côté septentrional pour se porter directement au nord. Tout cet ensemble de circonstances physiques répond bien aux conditions de la naissance d'un grand fleuve, outre qu'elles sont en parfait accord, sauf le déplacement des latitudes, avec les informations locales que Ptolémée, dans la première moitié du deuxième siècle de notre ère, consigna dans son ouvrage géographique (voyez page 419). A ce point de vue, Speke a pu dire sans présomption, « la tête du Nil est découverte ; c'est une question réglée, » *the Nile is settled;* et ses amis du Caire, dans l'exultation toute britannique que leur fait éprouver l'heureuse issue de cette difficile entreprise, ont pu s'écrier, en citant les vers métaphoriques que l'auteur de la Pharsale met dans la bouche du vainqueur de Pompée[1] : « C'est un grand sujet d'orgueil pour nous tous, officiers de l'armée de l'Inde, que deux d'entre nous aient vaincu Jules-César ! »

Speke et Grant ont d'ailleurs étudié avec soin les routes qu'ils ont suivies. Ils en ont dressé la carte, appuyée sur des déterminations de latitude et de longitude pour tous les points importants, ce qui n'est pas une mince acquisition dans l'état d'incertitude où nous sommes encore sur la longitude de Gondokoro, par exemple, et conséquemment sur le tracé tout entier et la direction précise du fleuve Blanc au-dessus de Khartoum. Les éléments de ces observations sont en ce moment entre les mains du directeur de l'Observatoire de Greenwich, qui s'est chargé de les calculer. Il y a aussi une longue série d'observations physiques, qui nous fera parfaitement connaître la climatologie de cette région équatoriale, en même temps que des relèvements hypsométriques permettront d'en fixer le relief. Nous avons déjà vu ce que les deux voyageurs ont fait pour l'étude des peuples au milieu desquels ils ont vécu. Ce sont là sans doute d'assez grands services rendus à la géographie, même en dehors du tracé topographique des premiers courants dont s'alimente le Nyanza, et le nom de Speke a sa place marquée dès à présent à côté des plus illustres explorateurs du continent africain, à côté de Mungo Park, de Burckhardt et de Clapperton, de Barth et de Vogel, de Livingstone et de Burton. Enfin, un des grands côtés de l'expédition, le plus grand peut-être, c'est d'avoir brisé le charme qui depuis tant de siècles semblait défendre l'approche de ces régions centrales, c'est d'en avoir montré la route où maintenant vont se succéder les missionnaires de la science, impatients de compléter et d'étendre des découvertes si heureusement commencées. Déjà M. Baker a pris l'initiative. La reconnaissance que MM. Speke et Grant n'ont pu faire du Louta-Nzighi, ce lac du nord-ouest où se porte le fleuve du Nyanza par le grand détour que l'expédition dut perdre de vue, il veut l'entreprendre. L'intrépide pionnier est parti dans cette direction, déterminé à consacrer, s'il le faut, une année entière à cette excursion scientifique. D'autres l'imiteront sans aucun doute, ceux-ci par le nord, ceux-là par le sud ou par l'est, et peut-être au premier rang, parmi ces derniers, M. le baron de Decken, parti de Mombaz depuis longtemps déjà pour continuer son exploration des montagnes neigeuses, qu'il dut laisser inachevée il y a deux ans. Les contrées inconnues que Speke vient de traverser, et dont il va nous donner bientôt la relation complète, sont certainement destinées à devenir, dans un temps prochain, un des champs d'études les plus curieux et les plus féconds de l'Afrique.

1. Attribuant à César une pensée que venait de réaliser Néron, Lucain fait dire au vainqueur de Pharsale, assis au festin de Cléopatre :

> Sed cum tanta meo vivat sub pectore virtus,
> Tantus amor veri nihil est quod noscere malim
> Quam fluvii caussas per secula tanta latentes
> Ignotumque caput ; Spes est mihi certa videndi
> Niliacos fontes ; bellum civile relinquam.

VIII

Le glorieux achèvement de l'expédition des sources du Nil a fait pâlir les autres faits géographiques qu'aurait eus à enregistrer notre histoire du premier semestre de l'année actuelle. Il en est cependant plusieurs qui ne manquent ni d'intérêt ni d'importance. Les journaux d'Europe, échos de ceux de l'Australie, ont fait connaître, au mois de février, l'heureuse issue du voyage de Mac Douall Stuart, qui, pour la troisième fois, avec une indomptable persévérance, avait entrepris de couper d'une côte à l'autre, dans son plus grand diamètre du sud au nord, et en suivant le tracé même du méridien central, toute la largeur du continent australien. En 1860, Stuart avait dû s'arrêter par dix-huit degrés cinquante minutes environ de latitude australe, presque à égale distance, — entre trois cents et trois cent cinquante milles, — du golfe de Carpentarie d'un côté, et, de l'autre, de la vaste rade où la rivière Victoria débouche dans la mer de Timor. En 1861, dans son second voyage, l'intrépide bushman s'avança de cent vingt milles plus loin au nord, jusque sous le dix-septième parallèle, où d'impénétrables fourrés, et aussi le manque d'eau et l'épuisement de ses provisions, le contraignirent encore une fois de revenir sur ses pas. Enfin, en 1862, reprenant toujours la même ligne de route avec une obstination toute bretonne, il a tourné l'obstacle de 1861, et, continuant de pousser devant lui droit au nord, il est arrivé au golfe Van Diemen, en face de l'île Melville, c'est-à-dire à la partie de la côte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

australienne qui se projette le plus avant au nord sur la mer des Moluques[1]. Bien que ces trois voyages soient moins des expéditions scientifiques que des entreprises coloniales, l'étendue de la ligne explorée, les difficultés vaincues, la persévérance de l'explorateur, et enfin ce problème résolu pour la première fois d'une traversée complète de l'immense continent en touchant à ses parties centrales, assurent à Mac Douall Stuart une place honorable parmi les voyageurs qui ont bien mérité de la géographie. Dans les parties plus orientales, entre la ligne de route de Stuart et la nouvelle province de Queensland qui couvre tout le quartier nord-est de l'Australie, d'autres explorations aussi fort remarquables ont promptement suivi celle de Burke et Wills qui leur ouvrent la voie, et dont le *Tour du Monde* a raconté la lamentable issue[2]; je ne puis que mentionner les noms de Walker, de Mac Kinlay, de Howitt et de Landsborough, qui mériteraient mieux.

Il faudrait aussi rappeler le nom de M. de Beurmann, qui a courageusement entrepris de suivre les traces de Vogel, si malheureusement perdues en 1856, et d'arriver au Ouadây par le Bornou en contournant le sud du lac Tchad. Les dernières lettres que l'on ait reçues du voyageur sont du 28 août de l'année dernière (elles sont arrivées en Allemagne au commencement de décembre), au moment où il se disposait à quitter Mourzouk pour le Bornou. D'autres lettres plus récentes, écrites de Khartoûm, y annonçaient l'arrivée de M. de Heuglin, qui venait de quitter l'Abyssinie, dont sa récente excursion nous présage sans doute une intéressante relation. Il semblait, d'après ces lettres, que M. de Heuglin se disposât, au lieu de suivre en Europe les débris disjoints de l'expédition allemande dont il eut originairement la conduite, à poursuivre personnellement le plan primitif, en se dirigeant sur le Dârfour par le Kordofan, et de là sur le Ouadây, où il aurait pu se rejoindre à M. de Beurmann. Si ce projet se fût réalisé il y aurait eu encore à attendre de ce côté d'importantes acquisitions sur les parties les moins connues du Soudan; mais des nouvelles postérieures annoncent que l'infatigable explorateur s'est définitivement décidé à se joindre à une troupe de touristes, parmi lesquelles se trouvent deux dames hollandaises dont on a beaucoup parlé dans ces derniers temps, et qui ne projettent rien moins que de pousser jusqu'au pays des Nyam-Nyams, peuplade barbare qui demeure à l'ouest du haut fleuve Blanc, aux approches de l'équateur. Ce n'est pas un des côtés les moins remarquables des explorations actuelles de cette haute région naguère inconnue et si difficilement accessible, de la voir devenue déjà un but où ne craignent pas de se porter les voyageurs dilettantes. M. Baker nous y avait préparés.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

1. Les trois itinéraires de Mac-Douall Stuart, ainsi que ceux des autres explorateurs qui depuis vingt ans sillonnent l'Australie, ont été tracés par M. Augustus Petermann, l'habile et savant directeur des *Mittheilungen*, sur une carte remarquablement étudiée de l'Australie que vient de publier l'établissement géographique de Perthes à Gotha, pour l'Atlas de Stieler, et dont la chronique du *Tour du Monde* a rendu un compte détaillé.

2. Tome V, année 1862, page 406.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Les murs du sérail	Karl Girardet.	1
La porte des Salutations	Karl Girardet.	4
La fontaine du sérail	Karl Girardet.	5
Les femmes du harem	Karl Girardet.	9
Intérieur d'un kiosque du sérail, construit sous Soliman le Magnifique.	Catenacci. . . .	13
Vue des jardins du sérail	Karl Girardet.	16
Le salon d'été, au sérail	Catenacci. . . .	17
La pointe du sérail	Karl Girardet.	20
Kief des femmes du sérail a Flamour-Javusu (le bassin des Tilleuls).	Karl Girardet.	21
Vue du Djebel-Chêrtan ou mont du Diable, au Kordofan	Karl Girardet.	25
Conseil provincial d'Abou-Haraz	Karl Girardet.	27
El ouardi gar! (le torrent arrive!). — Invasion d'un torrent dans le lit desséché d'une rivière	Karl Girardet.	28
Point culminant de l'Abou-Senoun, frontière du Kordofan vers le Darfour	Karl Girardet.	29
Forêt vierge du Kordofan. — Ruisseau d'Abderbe	Karl Girardet.	32
Grotte de Mar-Georgious, près de Djébel	A. de Bar. . . .	33
Tombeaux anciens près de Djébel (fouilles de Djébel)	A. de Bar. . . .	34
Pierres anciennes a Djébel	A. de Bar. . . .	35
Grotte sépulcrale de la nécropole de Djébel	A. de Bar. . . .	36
Le château de Djébel	A. de Bar. . . .	37
Porte de Tortose	A. de Bar. . . .	40
Costumes et types de Syrie	V. Foulquier . .	41
Murs de Rouad	A. de Bar. . . .	44
Monuments phéniciens de Tortose	A. de Bar. . . .	45
Camp français dans la plaine de Tortose	A. de Bar. . . .	48
Intérieur de Kalat-el-Hosn	A. de Bar. . . .	49
Porte de Kalat-el-Hosn	A. de Bar. . . .	52
Kalat-el-Hosn	A. de Bar. . . .	53
Hama	A. de Bar. . . .	56
Costumes syriens : fellah, musulman, danseur, ansarié, mendiant	V. Foulquier . .	57
Une noria sur l'Oronte	A. de Bar. . . .	60
Pont sur l'Oronte	A. de Bar. . . .	61
Grandes assises de Baalbeck	A. de Bar. . . .	63
Intérieur de maison, a Hama	A. de Bar. . . .	64
Intérieur du temple des Serpents, a Wydah	V. Foulquier . .	65
La Barre des côtes de Guinée devant Wydah	E. de Bérard. .	68
Passage de la Barre devant Wydah	E. de Bérard. .	69
Vue du fort Français de Wydah	V. Foulquier . .	71
Vue extérieure du temple des Serpents, a Wydah	V. Foulquier . .	72
Comment on voyage dans le Dahomey	V. Foulquier . .	73

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Fétiches du Dahomey	V. Foulquier . .	76
Vue d'une case de féticheur, a Toffoa	V. Foulquier . .	76
Arbre couvert de chauves-souris, a Allada	V. Foulquier . .	77
Case des sacrifices, a Cana	V. Foulquier . .	80
Danse des fétiches au Dahomey	V. Foulquier . .	81
Armes et ustensiles	V. Foulquier . .	84
Le roi Ghézo et le prince royal Bâhadou	V. Foulquier . .	85
Vue des portes d'Abomey	V. Foulquier . .	88
Chasse aux éléphants par les amazones dahomyennes	V. Foulquier . .	89
Ustensiles et instruments	V. Foulquier . .	92
Soldat du Dahomey	V. Foulquier . .	93
Amazones-archers combattant	V. Foulquier . .	96
Vue extérieure du palais du roi	V. Foulquier . .	97
Intérieur du harem du roi	V. Foulquier . .	100
Sacrifices humains au Dahomey	V. Foulquier . .	101
Funérailles du roi	V. Foulquier . .	104
Un missionnaire anglican crucifié a Abomey en juillet 1862	V. Foulquier . .	105
Intronisation ou sacre du roi Bâhadou	V. Foulquier . .	108
Le peuple se disputant les têtes des victimes (le 11 juillet 1862)	V. Foulquier . .	109
Victimes jetées au peuple dahomyen du haut de la plate-forme (22 juillet 1862)	V. Foulquier . .	112
Le Port-Louis, vu du large	Karl Girardet .	113
La rue Desforges, au Port-Louis	Karl Girardet .	115
Le camp créole au Port-Louis	Karl Girardet .	116
Une vue dans le Camp malabar, au Port-Louis	Karl Girardet .	117
Village des Bambous (rivière Noire)	Karl Girardet .	120
La montagne du Rempart	Karl Girardet .	120
La cascade de Chamarel	Karl Girardet .	121
Gorges de la rivière Noire	Karl Girardet .	124
Vue du morne Brabant	Karl Girardet .	125
Vue de la baie du Jacotet	Karl Girardet .	125
Cascade de la rivière des Galets	Karl Girardet .	128
Vue du port de Souillac	Karl Girardet .	129
Vue du Grand-Bassin	Karl Girardet .	132
La cascade de la rivière de la Savane	Karl Girardet .	133
Le Souffleur	Karl Girardet .	134
Le Pont-Naturel	Karl Girardet .	135
Les plaines Wilhems	Karl Girardet .	136
Vue du Grand-Port, près de Mahébourg	Karl Girardet .	138
Les Deux-Mamelles	Karl Girardet .	137
Vue de la grande baie Mapou	Erny	139
Une sucrerie	Karl Girardet .	140
Vue de la montagne des Bambous	Karl Girardet .	141
La grande rivière	Karl Girardet .	144
Le Rathhaus ou hôtel de ville de Ratisbonne	Lancelot	145
Ratisbonne vue du faubourg Stadt-am-Hof	Lancelot	147
La brasserie de l'hôpital, a Ratisbonne	Lancelot	148
Bas-relief assyrien du Louvre. — Chevaux dans un cortége	Lancelot	149
La salle de torture, a Ratisbonne	Lancelot	150
Donaustauf et la Walhalla	Lancelot	151
La Walhalla	Lancelot	152
L'intérieur de la Walhalla	Lancelot	153
Vue de Straubing	Lancelot	154
Un pont de bois sur le Danube	Lancelot	155
Passau	Lancelot	157
L'escalier Mariahilf, a Passau	Lancelot	160
Avant Lintz	Lancelot	161
Petite barque du Danube	Lancelot	163

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Vue de Lintz	Lancelot	164
Le Strudel	Lancelot	165
Le Wirbel	Lancelot	166
Radeau sur le Danube	Lancelot	167
Persenbeug	Lancelot	168
Maria-Taferl	Lancelot	169
Coiffures de paysans autrichiens dans l'archiduché	Lancelot	171
Abbaye de Moelk	Lancelot	172
Dürrenstein	Lancelot	173
Krems	Lancelot	176
La Gloriette, a Schoenbrunn	Lancelot	177
Le Belvédère, musée de Vienne	Lancelot	178
Vienne, vue du jardin du Belvédère	Lancelot	179
Flèche de la cathédrale de Vienne	Lancelot	181
Église de Saint-Charles Borromée, dans le faubourg de Wieden, a Vienne	Lancelot	182
Place du Haut-Marché, avec l'ex-voto de l'empereur Léopold Ier, a Vienne	Lancelot	183
Couvent de Klosterneubourg	Lancelot	185
Village de moulins, sur le Danube	Lancelot	186
Bac sur le Danube	Lancelot	187
Hainbourg	Lancelot	189
Après Hainbourg	Lancelot	190
Theben (Deven)	Lancelot	191
Presbourg. — Le quai	Lancelot	192
Karnak, mur extérieur	A. de Bar.	193
Dame du Caire	A. de Bar.	196
Femme fellah	A. de Bar.	197
Femme fellah	A. de Bar.	198
Le temple de Dendérah	A. de Bar.	199
Karnak. — Salle hypostyle	A. de Bar.	200
Karnak. — Salle hypostyle : vue d'ensemble	A. de Bar.	201
Femme fellah	A. de Bar.	202
Karnak. — Propylone nord	A. de Bar.	203
Médinet-abou. — Gynécée de Rhamsès III	A. de Bar.	204
Médinet-abou. — Cour des colosses	A. de Bar.	205
Médinet. — Palais de Rhamsès III	A. de Bar.	206
Anier	A. de Bar.	207
Médinet. — Cour de Rhamsès	A. de Bar.	208
Hermant	A. de Bar.	209
Almée ou danseuse	A. de Bar.	210
Joueuse de tarabouk	A. de Bar.	211
Com-Ombos	A. de Bar.	212
Ile de Philæ. — Temple hypæthre d'Isis	A. de Bar.	213
Colonnade a l'île de Philæ	A. de Bar.	214
Pylônes du temple d'Isis dans l'île de Philæ	A. de Bar.	215
Mosquée en face de Philæ	A. de Bar.	216
Beghieh	A. de Bar.	217
Nubien	A. de Bar.	218
Déboud	A. de Bar.	219
Kartas	A. de Bar.	220
Ghircheh ou Ghirch-Husséin	A. de Bar.	221
Maharakka	A. de Bar.	222
Saïs (palefrenier)	A. de Bar.	223
Deuxième cataracte du Nil, dite de Ouadi-Alfa	A. de Bar.	224
Sicuani, vu des hauteurs de Quellhuacocha	Riou.	225
Temple de Huira-Ccocha, d'après l'historien Garcilaso de la Véga	Riou.	227
Temple de Huira-Ccocha, d'après les historiens Pedro de Cieça et Acosta	Riou.	231

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Ruines du temple de Huira-Ccocha	Riou.	229
Village et lagune de Combapata	Riou.	230
Le crucifix de Combapata	Riou.	231
Pont de Crisnejos, sur la rivière de Combapata	Riou.	232
Mastication du maïs	Riou.	233
Village d'Acopia	Riou.	235
Marchandes de tartes, a Acopia	Riou.	236
Une Huarmipampayrunacuna	Riou.	237
Une nuit de torture	Riou.	239
Une chambre a coucher dans la Cordillère	Riou.	240
Un morceau de la quebrada de Cuzco	Riou.	241
Andajes	Riou.	243
La chingana de Qquerohuasi	Riou.	244
Carrière du temps des Incas	Riou.	245
Alstræmères de la quebrada de Cuzco	Riou.	246
Quiquijana, la cité très-fidèle	Riou.	247
Vue du village d'Urcos et de la lacune la Mohina	Riou.	248
Oropesa, la cité héroïque	Riou.	249
San Geronimo	Riou.	252
San Sebastian	Riou.	253
Entre San Sebastian et Cuzco. L'arbre des adieux	Riou.	254
Église et couvent de la Recoleta	Riou.	255
La Chaire-du-Diable	Riou.	255
Chambre monolithe	Riou.	255
Le Corridor du ciel	Riou.	256
Le temple du Soleil	Riou.	257
Béguinage de la Recoleta	Riou.	258
Faubourg de la Recoleta, a Cuzco	Riou.	259
Types d'Incas tirés de l'Arbre généalogique ou Descendance impériale (Document inédit)	Riou.	261
La rue du Triomphe, a Cuzco	Riou.	264
Vue générale de Cuzco	Riou.	265
Place et cathédrale de Cuzco	Riou.	268
Église des Jésuites, a Cuzco	Riou.	269
Prêtre et séminaristes	Riou.	271
Un chanoine, de mes amis, professeur de physique expérimentale	Riou.	272
Intérieur du couvent de la Merced, a Cuzco	Riou.	273
Église de la Merced, a Cuzco	Riou.	275
Moines de Cuzco. — Les quatre ordres	Riou.	276
Jardin du couvent de Santa-Clara, a Cuzco	Riou.	277
Femmes du peuple, a Cuzco	Riou.	278
Femmes indiennes, a Cuzco	Riou.	278
Petite bourgeoise, a Cuzco	Riou.	279
Lionne de Cuzco	Riou.	279
Dame de Cuzco allant a l'église	Riou.	280
Lion de Cuzco	Riou.	281
Le jour des morts, a Cuzco	Riou.	284
Fête de Sacsahuaman, a Cuzco	Riou.	285
Liliacées du Sacsahuaman : Amaryllis aurea. — Crinum urceolatum, etc.	Riou.	287
Représentation d'une tragédie dans la cour du collége de San Bernardo, a Cuzco	Riou.	288
Combat de taureaux, a Cuzco	Riou.	289
Évolutions de soldats dans le cirque de la place du Cabildo, a Cuzco	Riou.	291
Place du Cabildo. — Les Pongos a la fontaine	Riou.	293
Procession du Seigneur des tremblements de terre, a Cuzco	Riou.	297
Scènes du carnaval. — La Fièvre tierce	Riou.	299
Un reposoir de la Fête-Dieu, a Cuzco	Riou.	301
Les tueurs de chiens	Riou.	302

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Amateurs de combats de coqs	Riou.	303
Intérieur de l'atelier de Raphaël de la Cancha	Thérond.	304
Bas-relief du rocher de Bisoutoun	Thérond.	305
Rocher de Bisoutoun	Thorigny	307
La grande salle du musée assyrien, au Louvre	Eugène Flandin.	308
Mossoul	Eugène Flandin.	309
Une fouille a Khorsabad	H. Catenacci	312
Bas-relief assyrien du Louvre	H. Catenacci	313
Bas-relief provenant du palais de Sardanapal. — Un convoi de prisonniers	H. Catenacci	316
Siége d'une ville	H. Catenacci	317
A la brasserie de l'hôpital a Ratisbonne	H. Catenacci	320
Taureau ailé assyrien	Eugène Flandin.	321
Bas-reliefs assyriens. — Chasse	H. Catenacci	324
Captifs hébreux conduits devant le roi d'Assyrie	Eugène Flandin.	325
Khorsabad. Palais du roi Sargon. — Personnage ailé (musée du Louvre)	H. Catenacci	328
Effigie royale (musée du Louvre)	H. Catenacci	329
L'Hercule assyrien (musée du Louvre)	H. Catenacci	329
Vases et poteries assyriennes du Louvre	H. Catenacci	330
Détails d'ornements, et tête de cheval en bas-relief (musée du Louvre)	H. Catenacci	331
Stèle de Salmanasar III, d'après le moulage du musée du Louvre	H. Catenacci	332
Restauration d'un palais assyrien	Eugène Flandin.	333
Lion en bronze, figurine du palais de Sardanapal	H. Catenacci	335
Pavage d'une porte assyrienne (musée du Louvre)	H. Catenacci	336
Le traîneau en danger	Yan d'Argent.	337
Vallée de la Toura	Atkinson	340
Tour penchée de Neviansk	Atkinson	341
Le San-ghin-dalai (lac et montagne sacrés)	Atkinson	344
Le désert, en Mongolie	Guiaud.	345
Vue des rives du Bia	Atkinson	348
L'ouragan de sable dans les steppes mongoles	Yan d'Argent.	349
Caverne sur la Tess	Atkinson.	352
Un chef kirghis dans l'intérieur de sa yourte	Sorieul	353
Bearcoote ou aigle noir de Mongolie abattant un cerf	Atkinson.	356
Bearcoote chassant le mouflon	Atkinson.	357
Campement de nuit	Atkinson.	360
Le sultan kirghis Sabeck, sa famille et son trouvère	Mettais	361
Baranta ou attaque d'un aoul kirghis	Yan d'Argent.	364
Préparatifs de funérailles chez les Kirghis	Foulquier.	365
Un pasteur de peuples et de troupeaux	Sorieul	367
Chant des funérailles chez les Kirghis	Foulquier.	368
Le sultan Yamantuck, sa fille et son fils	Sorieul	369
L'Alatau vu de la steppe	Atkinson.	371
Gorge de la rivière Kopal	Sabatier.	372
Trombes de sable dans la steppe	E. de Bérard.	373
Pierres levées dans la vallée de la Kora	Atkinson.	376
Relais chez les Kirghis	Sorieul	377
Arche naturelle de granit	Atkinson	378
Caverne de Satan	Atkinson	379
Les ours et le maral	Atkinson	380
Fuite et massacre de prisonniers circassiens	J. Didier	381
Ravin et chute près de la caverne de Satan	Atkinson	382
Chute de Tchimboulac (torrent de l'Alatau)	Lancelot	383
Kirghis surpris par un tigre	Sorieul	384
Mlle Lise Cristiani	Mettais	385
Caravane russe et chinoise a Kiachta	Atkinson	388
Dîner chinois	Foulquier	389
Curieux rochers devant lesquels sacrifient les Kirghis	Atkinson	392

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Arrivée au camp des Bouriates	Foulquier	392
Entrée du port de Petropaulowski	E. de Bérard	396
Mlle Cristiani dans les marais	Foulquier	397
Tombeau de Mlle Cristiani	Thérond	400
Vue de Saint-Pierre	Le Breton	401
Types d'Indiens du Cap-Breton	Rousseau	405
La rue de Paris, a Saint-Pierre	Le Breton	408
Pêche de la morue	Le Breton	409
Vue de Saint-Jean	Le Breton	412
Préparation de la morue	Le Breton	413
Navire pris dans les glaces	Le Breton	416

CARTES ET PLANS.

Carte de la Syrie . . . 51
Carte du Dahomey, dressée par M. A. Vallon, lieutenant de vaisseau (1858) . . . 67
Plan d'Abomey, dressé par M. Répin . . . 83
Sénégambie, Soudan central et Guinée supérieure . . . 111
Carte de l'île Maurice réduite de la carte publiée par M. A. Dardenne en 1862 . . . 131
Plan de Vienne . . . 180
Égypte, État moderne (1863) . . . 195
Carte n° 3. — D'Acopia au revers oriental des Andes . . . 251
Carte de la partie centrale de l'ancienne Assyrie, depuis Korsabad jusqu'a Nimroud . . . 311
Site et ruines de Nimroud, d'après le relevé topographique de M. Félix Jones . . . 319
Plan et ruines de Ninive, d'après le relevé topographique de M. Félix Jones . . . 323
Carte de l'Asie centrale, entre les lacs Issyk-Koul et Baïkal, pour servir aux voyages de Witlam Aktinson (1848-1853) . . . 339
Carte de l'île et du banc de Terre-Neuve . . . 401
Esquisse de l'itinéraire des capitaines Speke et Grant a la recherche des sources du Nil . . 420
Les sources du Nil selon Ptolémée . . . 421

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

UNE VISITE AU SÉRAIL EN 1860, par Mme X.... (Texte et dessins inédits.)

Description du sérail. — Ce qu'était autrefois le sérail. — Histoire de Roxelane. — La Vénitienne Baffa. — La Grecque Élenka. — La juive Keira-Kadun. — Les Turques Kiosem et Ashada. 1

Les Turques Kiosem et Ashada (suite). — La Vénitienne Roxane. — La Russe Tarkhan. — L'Arménienne géante. — Mort de Kiosem. — Les odalisques au dix-neuvième siècle. 17

VOYAGE AU KORDOFAN, par M. G. LEJEAN. (1860. — Texte et dessins inédits.)

Départ de Khartoum. — Silhouettes d'indigènes. — Le mont du Diable. — Des fonctionnaires peu populaires. — Arrivée à Lobeid. — Esquisse de Lobeid. — Le defterdar. — Un géographe comme il y en a peu. — Le Kordofan : esquisse historique. — Msellem l'eunuque. — Bataille de Bara. — Le Khor d'Abou-Haraz. — Le conseil en plein air. — Les pluies : ma maison croule sur les épaules. — La beauté nubienne. — Je pars pour le Haoudon. — L'Abou-Senoun. — Mes chameliers refusent d'avancer. — Les Medjanin. — Un colonel soigneux de ses soldats. — Retour à Lobeid. — Une aventure tragique. — Le prix du sang. — L'*azkanîte*. — Un sous-préfet bien nommé. — Kaïmar : rectifications des cartes. — Sortie du Kordofan 24

VOYAGE EN SYRIE. — MISSION DE M. E. RENAN EN PHÉNICIE, par M. LOCKROY. (1860. — Texte et dessins inédits.)

La Phénicie. — La ville de Djébel. — Gouvernement. — État des antiquités. — Fêtes à l'occasion des fouilles. — État du pays chrétien. — Populations de la Syrie. — Fouilles exécutées à Biblos. — Résultats. — Vie de la compagnie de chasseurs à Djébel. — Influence des consuls en Orient. — L'esclavage. — Gouvernement de Djébel. — Les médecins. — Le clergé. — Fouilles de Sour et de Saïda. — Les chercheurs d'or. — Les réfugiés italiens. — Condition des femmes. — Cérémonies publiques. — Les maronites. — Environs de Djébel. — La musique. — Le carnaval. — Départ. — Arrivée à Tortose 33

La plaine de Tortose. — Tortose. — Rouat. — Amrit. — Antiquités. — Départ de l'armée française. — Retour à Tortose. — Voyage à Lattaquié et au château de Mercab. — Voyage au Kalat-el-Hosn. — A Hama et Homs. — Les cèdres. — Baalbeck. — Voyage dans le Djebel-Akkar. — La plaine d'Homs. — La source de l'Oronte. — La montagne chrétienne. — Voyage à Damas 49

VOYAGE AU DAHOMEY, par M. le Dr RÉPIN, ex-chirurgien de la marine impériale. (1860. — Texte et dessins inédits.)

Départ de Brest. — Gorée. — Wydah. — La Barre. — Un naufrage dans la barre. — Quelques mots sur le royaume de Dahomey. — Description de Widah. — Le fort Français. — Le temple des serpents fétiches. — Le marché. — Départ de Wydah. — Xavi. — Les féticheuses. — Tauli. — Allada. — Toffoa. — La Lama. — Cana ou la ville sainte. — Arrivée à Abomey. — Cana. — Abomey. — Entrée dans la ville 65

Description d'Abomey. — Le roi Ghézo. — Réception officielle. — Séjour à Abomey. — Une fête publique à Abomey. — Revue générale des troupes. — Exercices militaires. — Simulacre d'une chasse à l'éléphant par les amazones. — Danses et chants. — Munificence du roi. — Suite de la fête. — Une hyène égorgée.... faute de mieux. — Les nouveaux dévots aux saints. — Réception d'adieu. — Départ d'Abomey et retour à Widah. 82

Religion. — Mœurs. — Gouvernement. — Industrie. — Commerce. — Beaux-arts 97

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES ET POSTÉRIEURS AU VOYAGE DE M. RÉPIN.

Funérailles, tombe et cercueil des rois. — La grande coutume funèbre et l'inauguration du nouveau souverain, etc., etc. — Politique dahomyenne. — Narration de M. EUSCHART, négociant hollandais, recueillie à Petit-Popo, le 6 AOUT 1862, par le commandant T. L. PERRY, du navire de Sa Majesté Britannique *le Griffon*, et adressée par ce dernier au gouverneur anglais de Lagos. 103

SÉJOUR A L'ÎLE DE MAURICE (ÎLE DE FRANCE), par M. ALFRED ERNY. (1860-1861. — Texte et dessins inédits.)

Port-Louis. — Aspect général. — Types étrangers. — Les créoles. — Le bazar. — Les docks. — Les cimetières. — Le général de Malartic. — Les courses de chevaux et la saison des bals. — Détails de mœurs. — Excursion dans l'île. — La Grande-Rivière. — La caverne de la Petite-Rivière. — Les plaines Saint-Pierre. — Le morne Brabant. — Le Bassin-Bleu. — La rivière du Tamarin. — Les cocotiers et les veloutiers. — Excursion à la rivière Noire et à la rivière des Galets. 113

Souillac. — Cascade de la Savane. — Le Grand-Bassin. — Gros-Bois. — Le Souffleur. — Le Pont-Naturel. — Mahébourg. — Réflexions rétrospectives. — Le combat du Grand-Port. — Chant et musique des Indiens. — Plaines Wilhems. — Moka. — L'ascension du Pouce. — Le Réduit. — Le canton des Vakois. — La population indienne à Maurice. — Mœurs et cérémonies religieuses. — Les Pamplemousses. — Un personnage historique. — Le naufrage du *Saint-Géran* : le roman et la réalité. — Les sucreries 129

DE PARIS A BUCHAREST, CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES, par M. V. DURUY. (1860. — Texte et dessins inédits.)

A RATISBONNE. — La bière de l'évêque. — Un Français au four. — Des chevaux logés comme des princes. — Une héroïne de Jules Janin 145

DE RATISBONNE A PASSAU. — Les ruines et la sombre fiancée. — Un paysan du Danube. — Straubing, Agnès Bernauer et une reine d'Égypte. — Les pèlerins du Danube et Satan. — Hohenlinden. — Le pont du *Dampschiff*. 149

DE PASSAU A LINTZ. — Passau et ses trois fleuves. — Harmonie entre la plaine et les montagnes. — Le sanctuaire de Mariahilf. — Une troupe de pèlerins à bord du *Dampschiff* 156

DE PASSAU A LINTZ (suite). — L'entrée en Autriche. — Pourquoi se trouve-t-il moins de ruines féodales sur le Danube que sur le Rhin. — Le Traunstein et Louis XVI. 161

DE LINTZ A VIENNE PAR LE DANUBE. — Le losange des montagnes de Bohême. — Importance militaire de Lintz. — Le char d'Indra. — Le Strudel et le Wirbel. — Les caves de l'abbaye de Mœlk. 163

DE LINTZ A VIENNE PAR LE CHEMIN DE FER. — Le marché de Lintz. — Un enterrement. — Aspect des campagnes de l'archiduché. — Un homme coiffé d'une chouette. — L'architecture polychrome et féodale. — Un Milanais autrichien 169

VIENNE. — M. de Metternich botaniste. — *E pure si muove.* — Le Prater et le bois de Boulogne. — La nuit officielle. — L'Opéra. — La moralité viennoise et la littérature autrichienne. — Un sac vide ne peut se tenir debout. 172

VIENNE (suite). — Schœnbrunn. — Pourquoi Louis XIV portait les cheveux si longs et pourquoi le Nôtre taillait les arbres si court. — Le Belvédère. — De la ferraille héroïque. — Un cheval emporté et un général méthodique. — Le Saint-Denys de l'Autriche. — Saint-Étienne ; une cloche patriotique. 177

SUITE DE VIENNE. — Les deux parties de la ville. — Le Léopoldsberg. — Pourquoi Vienne se trouve-t-elle où elle est ? — Le Wienerwald limite de deux régions géographiques. — Rapport entre l'histoire et la géographie de l'Autriche 182

DE VIENNE A PRESBOURG. — Un village de moulins. — La Lobau. — Les Français et les Turcs à Vienne ; une grande ingratitude. — L'ancien *Carnuntum ;* pourquoi Vienne a pris son rôle ? — Hainbourg et la porte de Hongrie. — La March. — Theben. — Presbourg. 188

VOYAGE EN ÉGYPTE, par MM. HENRY CAMMAS et ANDRÉ LEFÈVRE. (1860. — Texte inédit.)

La vie sur le Nil. — Les rives du fleuve. — Le Saïd. — Thèbes. 193

Un mariage à Louqsor. — Les Almées. — Philæ. — La Nubie. 209

VOYAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN PACIFIQUE, A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD, par M. PAUL MARCOY. (1848-1860. — Texte et dessins inédits.)

PÉROU. — Troisième étape. — DE LAMPA A ACOPIA. — Le maître de poste d'Aguas-Calientes. — Qui rappelle de loin les noces de Gamache le Riche. — L'auteur dévoile dans une épître familière la noirceur et la perfidie de son âme. — Deux crucifix miraculeux. — Renseignements utiles sur la bière de Combapata et sur la façon dont elle est brassée. — Dissertation sur le passé des Indiens Canas et Canchis. — Où il est question de César passant le Rubicon. — Arrivée à Acopia. 225

Quatrième étape. — D'ACOPIA A CUSCO. — Dissertation sur la province de Quispicanchi que le lecteur peut passer sans la lire. — Acopia, ses pseudo-ruines et ses tartes. — Une hospitalité compromettante. — Bibiana

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et Maria Salomé. — Qui prouve jusqu'à l'évidence que tous les hommes, égaux devant la mort, ne le sont pas devant les puces 234

Un rêve de bonheur. — La quebrada de Cuzco. — Andajes et ses boudins aux pistaches. — La chingana de Qquerohuasi. — Une carrière du temps où l'impératrice Mama Occlo Huaco filait. — Traité de botanique à la portée de tout le monde. — Le voyageur pleure sa jeunesse passée et ses illusions perdues. — Qu'un muletier peut être à la fois herboriste et logicien. — Quiquijana et les cailloux de sa rivière. — Qui traite d'Urcos, chef-lieu de la province de Quispicanchi. — Le lac la Mohina et sa chaîne d'or. — Zoologie et arboriculture. — Huaro, son clocher, son coq et son buffet d'orgues. — Vallées et villages caractérisés en passant par un mot quelconque. — Oropesa, la bourgade héroïque. — Le voyageur se brouille pour la seconde fois avec son guide. — Croquis de San Jeronimo. — San Sebastian et ses familles nobles. — L'arbre des adieux. — Du couvent de la Recoleta, de son prieur et de ses moines. — Le Corridor du ciel et la Chaire-du-Diable. — Une chambre monolithe 242

Trois sorcières de Goya dans un bénitier. — Par quel chemin on arrive chez les descendants du Soleil. — Silhouette d'une capitale. — Dernier conseil de la Sagesse représentée par un Arriero. — D'une main l'auteur fait ses malles, de l'autre il écrit ses mémoires. — Cuzco antique et moderne. 257

Cuzco antique et moderne 273

Cuzco moderne 289

NINIVE, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. (1844-1860. — Texte inédit.)

Esquisse de l'ancienne histoire de la Babylonie, de l'Assyrie, de la Médie et de la Perse. — Les souvenirs de l'Orient perdus en Europe durant le moyen âge. — L'Orient lui-même, envahi par l'islamisme, oublie son ancienne histoire. — Les voyageurs des deux derniers siècles retrouvent à Persépolis la trace des anciennes dynasties asiatiques et de leurs monuments. — Niebuhr le premier rapporte en Europe des copies exactes des inscriptions de Persépolis. — Premiers essais du déchiffrement de l'écriture cunéiforme. — Grotefend. — Progrès ultérieurs. — Eugène Burnouf. — Lassen. — Rawlinson. — Inscriptions trilingues. — Trois espèces d'écritures cunéiformes : l'écriture persépolitaine, l'écriture médique et l'écriture babylonienne. — Les inscriptions persépolitaines sont complétement déchiffrées et traduites. — On aborde le déchiffrement des écritures de la deuxième et de la troisième espèce. — La grande inscription trilingue de Bisoutoun. — Premiers indices du site de Ninive. — Premières fouilles. — M. Botta. — M. Botta continue ses fouilles à quelques heures de Mossoul. — Le village de Khorsabad. — Les fouilles de M. Layard à Nemroûd. — M. Layard explore le site même de Ninive. — Fouilles de Koïoundjik. — Seconde expédition de M. Layard en 1849. — Reprise des fouilles de Koïoundjik. — Fouilles à Kalah-Chergat. — Excursions à Babylone. 305

Une expédition française, sous la direction de M. Fulgence Fresnel, accompagnée de M. Jules Oppert et d'un architecte, est chargée, en 1852, d'aller étudier le site de Babylone. — La découverte des inscriptions ninivites fait entrer l'étude des cunéiformes assyriens dans une nouvelle phase. — Quels résultats positifs sont sortis jusqu'à présent de l'étude des monuments et du déchiffrement des inscriptions assyriennes. — Résultats acquis pour la connaissance de la société assyrienne. — Civilisation. — État social. — Art de la guerre. — L'architecture. — Les arts du dessin. — La statuaire. — Objets divers en bronze, en argile, en pierres fines, en ivoire, etc. — La théogonie et le culte. — Les résultats nouveaux acquis pour l'histoire. — La géographie des inscriptions cunéiformes. 321

VOYAGE SUR LES FRONTIÈRES RUSSO-CHINOISES ET DANS LES STEPPES DE L'ASIE CENTRALE, par THOMAS-WITLAM ATKINSON. (1848-1854. — Traduction inédite.)

Avant-propos. — Comment se peuple la Sibérie, et comment on y voyage. — Le pays des Kalkas. — Ancienne Mongolie. — Plaines de la Mongolie. — La steppe et ses habitants. 337

La Tartarie chinoise. — Le berceau des invasions. — Volcans. — Tribus de Kirghis. — Sultans et bandits. — Un camp d'Outlaws. — Départ précipité. — Coucher du soleil au désert. — Pluie de bolides. — Les bandits en défaut. — Les sultans de la steppe, leurs guerres et leurs funérailles. 353

Les sultans de la steppe (suite). — Des monts Syan-Shans aux monts Alataus. — Un poste chinois des frontières. — Traversée des monts Alataus. — Pierres levées de la Kora. — Légendes kirghises. — La caverne de Satan. — Faune de l'Alatau. — Le Maral. — La Russie chez les Kirghis. — Relais et trombes de la steppe. — Atkinson, chef de bande. — Les prisonniers circassiens. 369

VOYAGE DANS LA SIBÉRIE ORIENTALE, NOTES EXTRAITES DE LA CORRESPONDANCE D'UNE ARTISTE (Mlle LISE CRISTIANI. (1849-1853. — Texte et dessins inédits.)

Irkoutsk. — Le lac Baïkal. — Kiachta. — Maï-Ma-Tchin. — Dîner et spectacle chinois. — Visite à une tribu de Bouriates. — Voyage sur la Léna, à Yakoutsk et à Okhotsk. — Le Kamtschatka. — Petropaulowski. — Les bouches de l'Amour. — Retour sur le continent. — Ayane. — Camp de nuit. — Funèbre dénoûment. . 385

VOYAGE A TERRE-NEUVE, par M. le comte A. DE GOBINEAU. (1860. — Dessins inédits.)

Les bancs de Terre-Neuve. — Ile Saint-Pierre. — Aspect. — Les maisons. — Le barachoix. — Le poudrin. —

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'arrivée des pêcheurs. — La boitte. — La pêche de la morue. — Pêcheurs des diverses nations. — Une rue de Saint-Pierre. — Le matelot et le marchand. — L'île de Miquelon. — Nouvelle-Écosse. — Le cap Breton. — Sydney-Ville. — Sydney-Mines. — Les côtes de la Nouvelle-Écosse. — Louisbourg. — Halifax. — Truro. — La baie Saint-Georges. — Terre-Neuve. — Codroy et l'île Rouge. — Préparation de la morue. — Un établissement. — Les graves. — Le chauffaut. — Le cageot. — Salaison. — Le vigneaux. — La baie des Iles. — L'île Saint-Jean. — Les femmes de pêcheurs. — Les glaces flottantes. — Saint-Jean capitale de Terre-Neuve. — Le gouvernement. — L'évêque. — La baie de Burin. — Retour à Sydney. — Gougou, descendant des rois des Micmacs. — Les chiens de Terre-Neuve. — Arrivée en France. 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU PREMIER SEMESTRE 1863, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. (Texte inédit.) 417

LISTE DES GRAVURES 424

LISTE DES CARTES 430

ERRATA.

Page 340, première colonne, ligne 15, au lieu de : *réserve*, lisez : *réservent.*
Page 401, sous la gravure, au lieu de : *Vue de Saint-Pierre*, lisez : *Vue de Saint-Jean.*
Page 412, sous la gravure, au lieu de : *Vue de Saint-Jean, capitale de la colonie anglaise*, lisez : *Vue de Saint-Pierre.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1863

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

LONDRES, KING WILLIAM STREET STRAND

LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

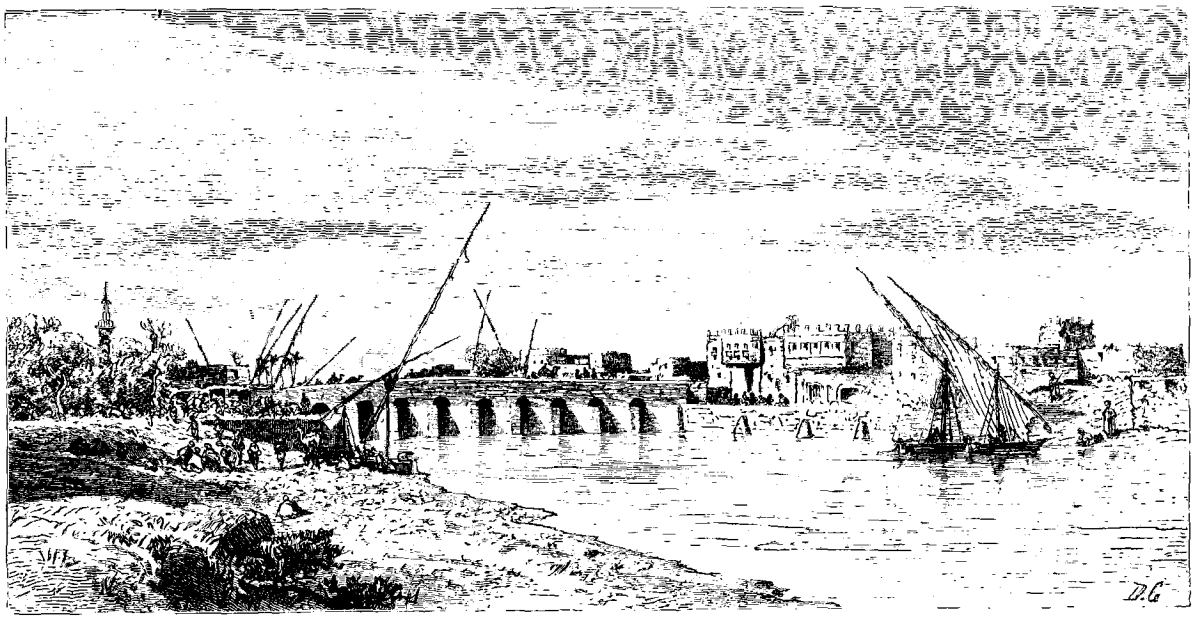
1863

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE



Vue de Zagazig. (Voy. page 12.)

UNE EXCURSION AU CANAL DE SUEZ,

PAR M. PAUL MERRUAU.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DESSINS DE M. DOM. GRENET, TIRÉS DE L'ALBUM INÉDIT DE M. BERCHERE.

I

La traversée.

Le 27 novembre 1862, à deux heures, je prenais passage sur le paquebot des messageries impériales, *le Danube*. Ce steamer à l'ancre invitait vraiment à voyager. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres, et un navire en mer est très-différent d'un navire au port.

Le beau ciel du Midi était, ce jour-là, très-laid à Marseille. Il s'en épanchait des torrents de pluie. Nous en étions à désirer vivement le piquant mistral; du moins aurait-il pris notre navire en poupe. Mais, hélas! le vent soufflait du sud-est et nous en acquîmes la preuve dès la sortie de la Joliette.

Le bâtiment roulait horriblement. Les passagers, hors d'état de quitter le pont, en étaient réduits à se cramponner aux cordages. A quatre heures, le commandant déclara qu'il était impossible d'avancer.

Il nous fallait donc passer la nuit à louvoyer, en vue de Marseille, à une heure de chemin du Grand-Théâtre, où l'on chantait *Guillaume Tell*. Le navire prenait des inclinaisons telles que les chaises étaient lancées d'un bord à l'autre. Impossible de s'asseoir ou de se coucher sur les divans de la salle à manger. Notre seule ressource était de nous mettre au lit. Or, nul ne pourra jamais se figurer, sans en avoir fait une expérience personnelle, ce que c'est qu'une longue nuit d'hiver passée dans la couchette d'un paquebot par une mer un peu forte. Qu'on se représente une armoire, et, dans cette armoire, une ou deux boîtes semblables à des cercueils sans couvercle. Dans ces boîtes un matelas, des draps qu'on ne borde guère, avec une simple couverture, en vue des pays chauds où l'on ne peut manquer d'arriver dans une huitaine de jours. C'est le lit. Le mobilier se compose d'une toilette fort propre, et disposée de manière à recevoir des carafes, des verres et autres ustensiles qui tintent constamment jour et nuit et roulent quelquefois avec leur contenu sur le parquet.

Dormez donc au sein d'un pareil vacarme. Dormez

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec le cœur malade, l'estomac vide et les oreilles saignantes. Je passai la plus grande partie de la nuit sur le pont, et j'eus tout le loisir de m'y livrer à cette sorte de gymnastique qui consiste à combiner ses mouvements avec ceux du bâtiment, de manière à n'être pas entraîné du côté où il penche. Lorsque cet exercice se fait d'instinct, ce qui arrive après quelques traversées, on peut se glorifier d'avoir ce qu'on appelle à bord le pied marin.

Voilà bien des petites misères. Comme on les oublie vite lorsqu'on voit le soleil se lever resplendissant! Nous avions à peine quitté le port, et notre gouvernail, orienté au Levant, était encore bien loin de ces rivages où les flots sont tièdes, le ciel pur et la lumière éblouissante. Mais déjà nous en sentions l'influence. La mer ne tarde pas beaucoup à se calmer lorsque le vent a cessé de la troubler. Il semble que l'agitation soit contraire au tempérament de Neptune. C'est un dieu paisible et de bon caractère tant que les vents ne suscitent pas sa colère.

Donc le navire file rapidement. Les voiles sont tendues tour à tour. D'abord les triangulaires à l'avant et à l'arrière, puis les voiles intermédiaires, puis la grande voile elle-même qui offre au vent favorable sa large surface ballonnée. Attention! Voici les matelots qui vont jeter le loch. L'un porte le sablier, d'autres tiennent la corde à nœuds, enroulée autour d'un pivot mobile. Un contre-maître s'apprête à lancer la planchette triangulaire. Il fait trois appels : une, deux, trois. Sur ce dernier mot le loch vole par-dessus le bord, la corde se déroule avec rapidité : Stop! s'écrie l'homme au sablier. Tous les bras sont tendus, les nœuds sont comptés. Il y en a douze. C'est une marche exceptionnelle. Le commandant, un lieutenant de la marine impériale, un excellent marin, vient vers nous en se frottant les mains :

« Nous allons avoir beau temps, dit-il, très-beau temps. »

Ces paroles rassurantes et la cloche du déjeuner nous remplissent de joie. La salle à manger est encombrée. Quarante couverts rangés sur une longue table offrent un spectacle imposant. Spectacle plus merveilleux encore! Toutes les places sont occupées. On ne voit que visages joyeux. Les dents sont aiguisées par le jeûne du jour précédent. L'air de la mer, quand elle est calme, est un tonique puissant.

L'heure de la promenade est venue. Les cigares sortent de leurs étuis, non sans hésitation, car l'estomac conserve encore quelques inquiétudes, mais l'aspect de la mer et du ciel rassure bientôt les plus timides. On monte sur la dunette. Quel contraste! Le soleil dans toute sa force semble vouloir sonder les profondeurs de la mer; ses rayons y pénètrent et donnent à l'humide élément l'aspect du bronze en fusion. Le navire fait bonne route, mais on le croirait immobile si ce n'était le ruban d'écume que soulève l'hélice dans ses évolutions et qui se perd à l'horizon.

Donc on arpente la dunette sans se lasser du magique spectacle qu'offrent la mer et le ciel.

Sur le pont règne une activité ordonnée et joyeuse. L'équipage enroule les cordages, nettoie les cuivres, lave le tillac, étend sur les embarcations une couche de peinture. Tout à coup la cloche sonne. Elle appelle les matelots de quart. Ce tintement familier vous transporte par la pensée bien loin du navire. A travers la fumée de votre cigare vous voyez le clocher et le toit de l'église; les maisons du village; la rivière qui le traverse et son pont d'une seule arche; et le rideau de saules et les longues prairies qui alternent avec les champs de blé.

Voici les îles Éoliennes : rochers abrupts, pics qui s'élèvent du fond de la mer et près desquels les plus profondes quilles de navires peuvent fendre l'eau sans danger.

Nous voguions entre ces écueils et nous invoquons Éole, le dieu des vents, pour qu'il maintienne ses sujets dans leurs cavernes. Puisse-t-il nous épargner ce terrible coup de lance qui leur donne une issue et les déchaîne sur la mer! Voici l'île de Vulcain où la blonde Vénus vint prendre l'armure forgée pour son fils, le pieux Énée. Voici l'antre où descendit la fière Junon, lorsqu'elle promit au dieu des vents de lui donner la nymphe Deïopée s'il voulait disperser la flotte troyenne et l'empêcher d'aborder aux rives du Latium. Fuyons ces écueils. Ce sont ceux qu'habitaient les Sirènes, filles du fleuve Achéloüs et de la muse Calliope.

Il est nuit, le ciel semble couvert, et pourtant on voit dans le lointain scintiller une étoile brillante Plus nous avançons, mieux elle se dessine. Elle paraît descendre vers l'extrémité de l'horizon. Nous distinguons bientôt ses reflets rougeâtres. C'est une étoile terrestre.

« Quelle est cette lumière? demande un passager au matelot qui veille à la proue.

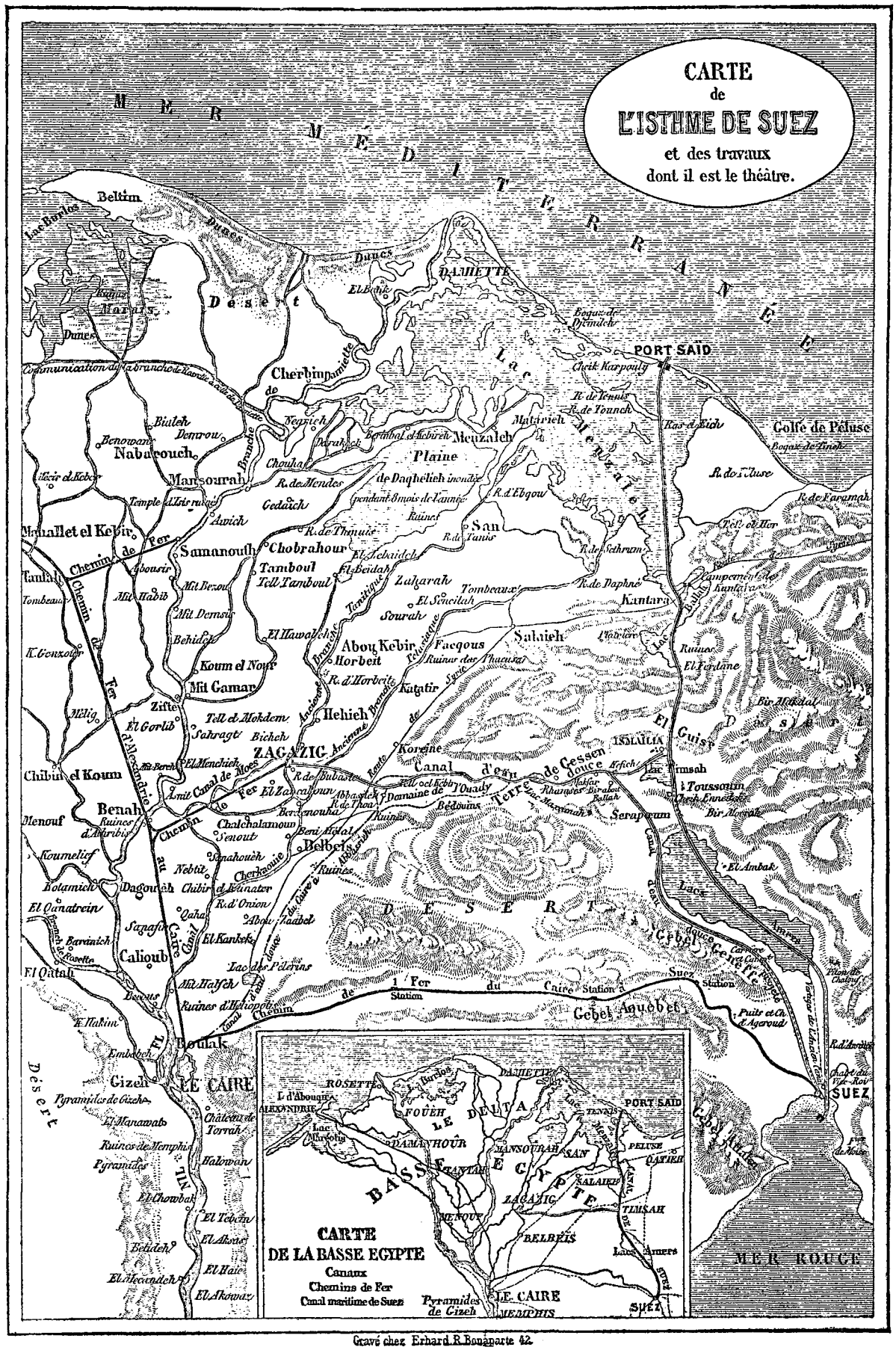
— Cette lumière, répond le marin avec une nuance imperceptible de dédain, c'est le phare de Messine! »

Nous sommes donc arrivés sur la côte de Sicile. Une ligne sombre s'étend à notre droite. C'est la terre. Nous avançons encore. Les lumières apparaissent les unes après les autres, indiquant et les courbes du rivage et l'emplacement des maisons. Bientôt elles se rapprochent, elles se multiplient, elles percent en mille endroits les voiles de la nuit. Nous touchons à la ville, nous entrons dans le port.

Vue du pont du navire qui stationne au milieu du port, Messine est pittoresque. L'amphithéâtre naturel qui l'entoure a des gradins où croissent l'olivier et le figuier de Barbarie. Quelques maisons éparses escaladent les flancs du rocher qui est dominé par une citadelle.

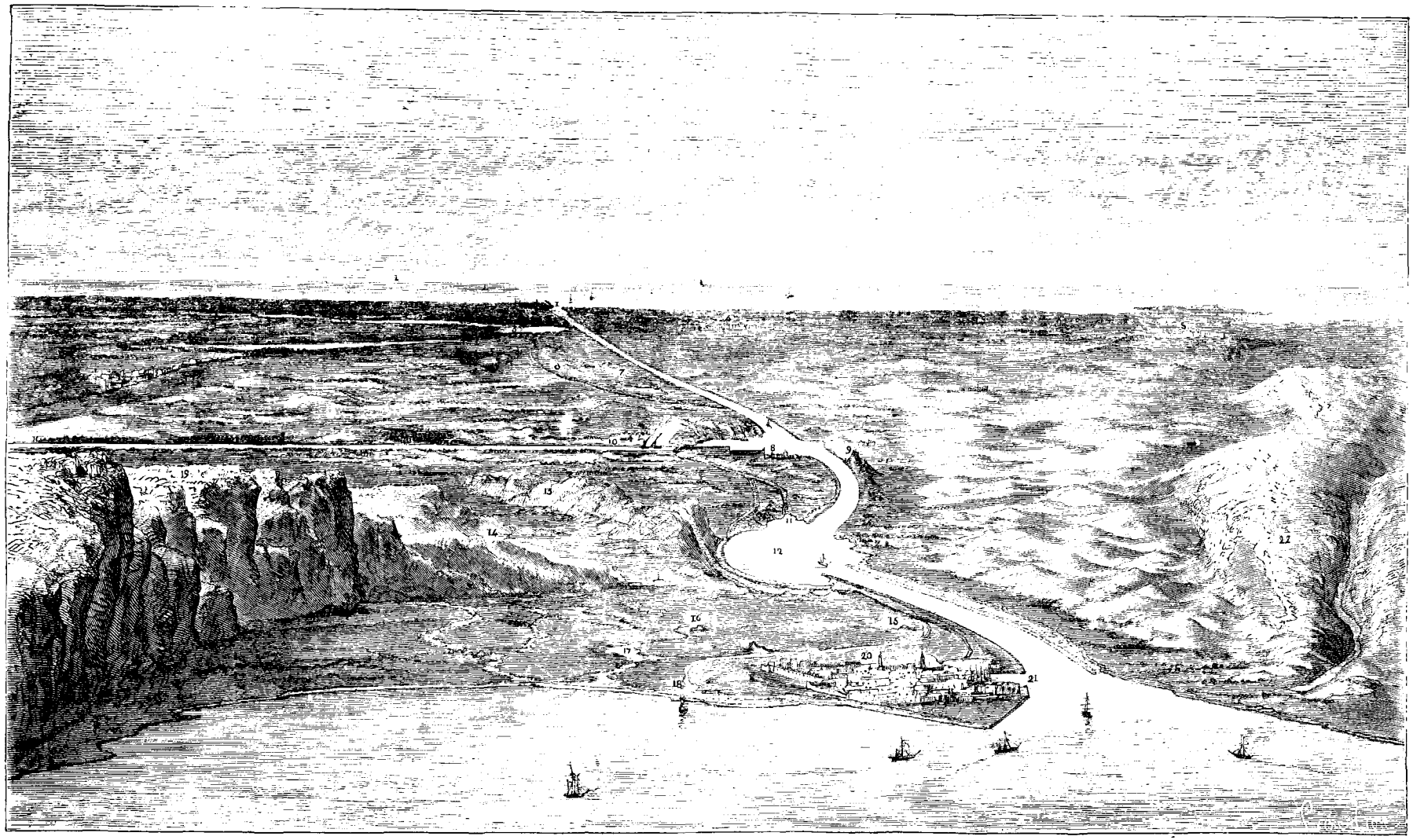
Nous regardons avec intérêt ces rivages témoins du combat de Milazzo, le dernier qu'aient livré les troupes de François II en Sicile. L'entrée de Garibaldi à Messine fut la dernière étape des volontaires débarqués à Marsala. Cette marche à travers un pays étonné, mais non soulevé, sauf à Palerme, restera comme un des plus curieux épisodes de l'histoire contemporaine. C'est de Messine que sont parties les bandes de « chemises rouges, » jetées à la fois et disséminées sur une grande partie du littoral calabrais. Reggio que nous apercevons en terre ferme à notre gauche fut prise en un tour de main. Dans la même journée le télégraphe portait à l'administration napolitaine effarée la nou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PANORAMA DE L'ISTHME DE SUEZ.

1. Port-Saïd : bassin et entrée du canal dans la Méditerranée.
2. Lac *Menzaleh*.
3. Kantara-el-Krasné.
4. Ruines de Péluze.
5. Katieh.
6. Canal de Nécos, ancien canal.
7. Seuil d'el-Guisr.
8. Lac et ville de Timsah.
9. Scheick Ennedech (tombeau).
10. Canal d'eau douce, dérivé du Nil, ouvert dans l'Ouadée-Toumilat (ancienne terre de Gessen).
11. Embouchure de l'ancien canal.
12. Lacs amers, ancien golfe de la mer Rouge.
13. Carrières de Gebel-Geneffé.
14. Route de Suez au Caire.
15. 1er campement de M. Lesseps.
16. Puits de Suez.
17. Réservoirs d'eaux pluviales.
18. Réservoirs des eaux du Nil.
19. Monts Attaka.
20. Suez.
21. Rade de Suez et entrée du canal dans la mer Rouge.
22. Monts Tieh, se dirigeant au sud-est vers le mont Sinaï.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

velle du débarquement des volontaires à Capo dell'Armi, à Villa-San-Giovanni, à Cannitello, à Altafiumara, à Torre-Cavallo. Devant un tel débordement, que faire? que devenir? où aller? où ne pas aller? Le gouvernement napolitain perdit la tête, et, dès ce jour surtout, sa destinée fut écrite.

Notre traversée au sortir de Messine dans le canal étroit qui sépare la Sicile des Calabres s'annonce comme une promenade des plus agréables. Ce serait une véritable partie de plaisir que d'affréter un navire pour une telle excursion, et si le détroit de Messine était aux portes de Paris, quelque industriel en ferait bientôt l'entreprise. Appuyés sur la rampe de la dunette, nous dominons le paysage et nous voyons passer devant nous les champs plantés d'oliviers, les vignes en échelons sur les flancs de la chaîne des Apennins; les maisons par groupes rangées sur le bord des routes qu'on voit monter entre deux parapets et se perdre dans les plis d'un vallon.



M. Lesseps.

La physionomie de cette partie de la côte est agreste et gaie. Le rivage de Sicile, le long du détroit, présente une physionomie bien différente. Il est très-sauvage. L'Etna le domine et lui donne son caractère. Les anciens en avaient été frappés. Ils avaient placé les antres des Cyclopes au pied de cette chaîne, couronnée d'un dôme de neige et d'un panache de feu. Le soleil, qui descend à l'occident, s'est caché derrière le sommet de l'Etna. La rive sicilienne du détroit est plongée dans une obscurité relative. Les nuages projettent de grandes ombres mouvantes. Il n'est pas nécessaire de faire des efforts d'imagination pour se représenter, sur ces bords, le gigantesque Polyphème, lavant la plaie toujours sanglante de son œil crevé par Ulysse et lançant, avec des hurlements de douleur, des rochers volcaniques contre la flotte d'Énée qui s'éloigne à force de rames.

Tant qu'avait duré notre navigation dans le détroit, la mer avait été calme, le ciel bleu et la température douce. Nous avions eu probablement la bonne fortune d'y passer au moment où Neptune, sur son char azuré, glissait à la surface des flots en les aplanissant et visitait cette partie de son empire entouré du cortége des baleines, des tritons et des nymphes.

Mais le bénéfice de cette rencontre devait bientôt être expié sans doute sous l'influence de quelque dieu jaloux. Vers quatre heures, et lorsqu'à peine nous avions dépassé de quelques milles les derniers contre-forts de la chaîne italienne, le vent s'éleva tout à coup, les nuages s'amoncelèrent, la mer se couvrit d'écume : indice certain de la tempête qui sévissait devant nous.

Pendant deux jours et trois nuits, *le Danube* soutint les assauts de la mer sans se laisser entamer, quoique ses membrures fussent si violemment secouées que vingt fois on pût croire qu'elles allaient se disjoindre. La troisième journée était déjà fort avancée quand le commandant reconnut que nous avions dérivé sur les côtes de Grèce. Nous n'étions qu'à une faible distance du golfe de Coron. Or, l'ouragan n'avait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas diminué d'intensité. Le charbon commençait à nous manquer, la machine fatiguait. Il fut décidé que nous ferions relâche à Calamata, située au fond du golfe. Le gouvernail fut donc orienté au nord, et *le Danube* déjà plus calme s'engagea entre deux rangées de hauteurs.

Parvenus à terre, nous eûmes d'abord à traverser, sur le dos de nos matelots, un torrent aux eaux noires et fangeuses, dont les bords marécageux étaient hantés par des bécassines. Notre approche en fit lever plusieurs qui furent accueillies par une douzaine de coups de fusil inoffensifs. Au delà débouchait une route conduisant à la ville.

Les habitants groupés près des portes nous regardent avec une curiosité qui n'est point malveillante. Notre marche est entravée par de jeunes porcs qui vaguent librement dans la rue, fouillant de leur groin toutes les immondices, disputant cette nourriture à la multitude des volatiles, tels que canards, poules et dindons, ainsi qu'aux chiens errants, et donnant étourdiment de la tête dans les jambes des passants.

Les montagnes du Taygète baignent leur pied dans la mer. La ville est bâtie sur la croupe d'une de ces montagnes. Elle était dominée autrefois par un fort génois dont nous visitons les ruines, en nous frayant un chemin, à travers les buissons de figuiers sauvages, au grand préjudice de nos pantalons entamés et de nos jambes zébrées d'écorchures. De cette hauteur le panorama est grandiose. La chaîne montagneuse s'étend à notre gauche à perte de vue. Au delà des sommets successifs, l'imagination se représente les ruines de Sparte, car tout est ruine dans ce beau pays.

Au sortir du golfe de Coron, que j'aime mieux appeler « golfe de Messénie, » nous laissons à gauche l'ancien cap Tenare qui se nomme aujourd'hui cap



Voiture de la Compagnie du canal de Suez.

de Matapan. Bientôt on aperçoit les terres élevées d'une île de difficile accès. J'interroge un des maîtres de bord qui me dit avec indifférence :

« La terre que vous avez devant vous est l'île de Cérigo. »

Cérigo ! Ce nom n'éveille aucun souvenir. Mes regards parlent au marin que j'hésite à questionner davantage. Il me devine et répond :

« L'île de Cérigo fait partie du groupe des îles Ioniennes. Population très-peu nombreuse. Pas de commerce. Terre stérile. On n'y trouve qu'un seul mouillage. Encore est-il médiocre. »

Fort bien. Je me détourne, mais le commandant s'avance et me tend sa lorgnette en disant :

« C'est l'île de Cythère. »

L'île de Cythère ! La terre consacrée à Vénus, où s'élevaient les temples et les statues de la déesse.

Comment le domaine chéri de Vénus est-il devenu le pauvre refuge de quelques familles d'agriculteurs ? N'y a-t-il plus dans toute la Grèce un seul pouce de terrain qui, rappelant la grandeur du passé, n'y oppose les misères et la décadence ? La terre des dieux gouvernée par des Démosthènes et des Périclès constitutionnels ! Quelle chute !

Peu de distance sépare la Crète de l'antique demeure de Cypris. Nous suivons quelque temps les rivages du royaume de Minos. Puis nous gagnons la pleine mer, et durant trois jours nous ne voyons que le ciel et l'eau. Un ciel gris et nuageux, une eau agitée et grondant sourdement.

Enfin, le 14 décembre notre odyssée finit. *Le Danube* jette l'ancre dans le port d'Alexandrie.

II.

Alexandrie et le Caire.

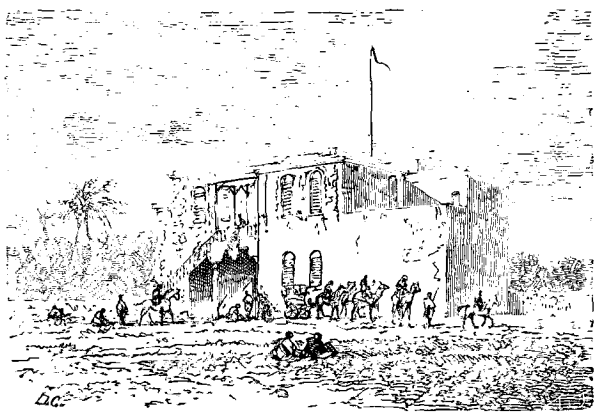
La ville d'Alexandrie, vue du port, n'a rien de majestueux. Elle est bâtie sur un terrain plat, et n'offre aucune perspective. Une double rangée de moulins à vent s'étend en ailes à droite et à gauche. C'est un présent de la civilisation française apporté par les soldats de Kléber. Cet utile appareil semble avoir été fort apprécié par Méhémet-Ali. Il en a considérablement multiplié les spécimens. Aussi loin que les regards peuvent s'étendre, on voit s'allonger ou tour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ner ces grands châssis couverts de toile, qui ne sont pas pittoresques. Quelques minarets et surtout une colonne de l'époque romaine s'élèvent pourtant çà et là, comme pour protester contre le prosaïsme du tableau. En somme, il ne faut pas regarder Alexandrie à travers le prisme de ses souvenirs, si l'on veut éviter un désappointement.

Il faut se dire que ce n'est pas la ville des Ptolémées. Celle-ci a été détruite. La cité actuelle, construite sur les ruines de l'ancienne, n'en reproduit pas la splendeur. Elle a d'ailleurs un tout autre caractère, une tout autre destination. L'Alexandrie des Grecs et des Romains était une ville construite et ornée pour des gens de loisirs, pour des philosophes et pour des lettrés. Elle était consacrée surtout aux plaisirs de l'intelligence. L'Alexandrie nouvelle est exclusivement adonnée au commerce.

N'y cherchez pas ces édifices qu'élevaient les édiles et les architectes romains dans un sentiment commun du beau. Chacun aujourd'hui pose les assises de sa maison à proximité de ses affaires et s'y retire après l'heure des transactions commerciales. Les grandes distractions sont la table et le jeu. La population européenne n'éprouve pas le besoin d'un lieu de réunion publique : d'un théâtre, par exemple. D'abord la confusion des langues est dans cette Babel peuplée de Grecs, d'Italiens et d'un certain nombre de représentants de tous les peuples de la terre. Ensuite la religion musulmane, qui domine et gouverne en Égypte, exerce sur les mœurs des habitants une influence dont eux-mêmes ne se rendent pas compte. Cette religion proscrit les images; elle n'élève pas de statues; elle entoure la vie privée de mystère; elle renferme les femmes; elle tourne les fenêtres des maisons sur les cours intérieures; elle est antipathique aux plaisirs pris en commun. Ces tendances si différentes de celles des anciens, qui vivaient en public, ne font pas les villes brillantes et monumentales.



Le château de Tell-el-Kebir.

Voilà ce que nous disions, tandis que *le Danube* se frayait un chemin au milieu des nombreux navires de toutes nations qui encombraient le port. Le pavillon autrichien, le pavillon russe, le grec, l'italien, l'espagnol et l'anglais, cela va sans dire, figuraient dans ce congrès naval, où l'on voyait même un bâtiment de guerre français qui venait d'amener le duc de Brabant, non sans avoir couru de grands risques pendant la tempête des jours précédents.

A peine sommes-nous arrivés au mouillage et déjà les embarcations nous environnent par centaines. Elles ne peuvent accoster *le Danube*. Il faut attendre les formalités ordinaires. Mais elles l'enserrent, elles le pressent.

On ne saurait se faire une idée de l'animation et du mouvement dont nous avons, en ce moment, le spectacle. L'échelle du navire est assiégée. Chacun s'efforce d'en occuper le dernier échelon pour recevoir les bagages et les voyageurs. Mais les canots vulgaires, souvent les plus agiles, ne conservent pas longtemps ce poste après avoir réussi à l'occuper. Voici venir une yole aristocratique peinte en blanc et rehaussée de filets d'or. Douze rameurs la font voler sur les eaux troublées du port. L'équipage uniformément vêtu de vestes et de culottes blanches à larges plis et coiffé du tarbouche, c'est-à-dire de la calotte rouge, fait évidemment partie de la marine militaire. Aurions-nous à bord quelque Aroun-al-Raschid qui nous aurait accompagnés dans un strict *incognito*, après une tournée d'inspection en Europe? Je regarde nos compagnons. A part trois ou quatre Français, de noble naissance, mais fort ennemis du cérémonial en voyage, je ne vois que des physionomies de commerçants très-paisibles. Je m'informe et j'apprends qu'il suffit d'une recommandation pour obtenir dans l'arsenal le splendide armement qui s'approche du *Danube* et se range sous son flanc après avoir écarté à coups de rames le *vulgum pecus* des canots.

C'est une cacophonie de cris de reconnaissance et de signes d'amitié entre le navire et les embarcations. Le bruit des avirons qui battent l'eau, les querelles des rameurs qui s'apostrophent d'un bord à l'autre, sont vraiment étourdissants.

Nous sommes libres enfin de quitter la prison flottante et nous descendons dans notre bonne embarcation qui, sans bruit, sans cris, s'est placée au pied de l'échelle, toute prête à nous recevoir. Les bras se tendent, les avirons frappent la mer à coups redoublés; l'excellent capitaine Conseil, dont le frère devait plus tard être victime de la brutalité fanatique de quelques Arabes, tient le gouvernail, et nous dirige d'une main sûre. Un chariot était préparé pour la réception de nos malles : utile précaution qui permit aux compagnons que nous emmenions dans l'isthme de transporter en ville d'une seule traite leur attirail complet de chasse, leurs provisions, *et leur groom :* une importation authentique d'Angleterre, qui pourtant avait eu le mal de mer comme un simple Français.

Nous entrons donc triomphalement dans Alexandrie, au galop de nos chevaux qui piétinent, hélas! dans une boue épaisse, car la pluie qui a signalé notre départ de Marseille nous accueille à notre arrivée en Égypte. Quand la pluie tombe dans les rues d'Alexandrie, ce qui

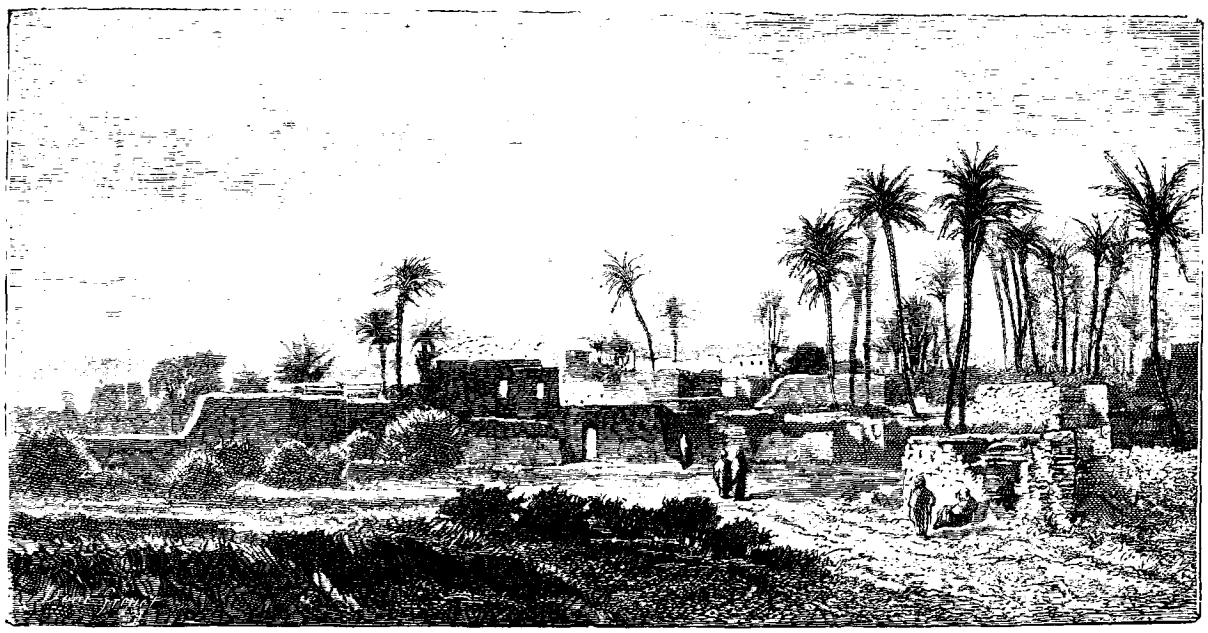
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'est pas très-rare en hiver, le macadam formé par l'accumulation de la poussière pendant plusieurs mois, se détrempe à la profondeur de quinze à vingt centimètres. Il est assez curieux de voir alors la population indigène marcher les pieds nus dans cette boue noire et infecte. Les pluies deviennent, dit-on, plus fréquentes qu'autrefois.

On attribue ce phénomène aux plantations nombreuses et aux jardins que les Européens ont multipliés *extra muros*. Je ne sais si cette explication satisfera les savants. Dans tous les cas, l'inconvénient de la pluie est plus que compensé par l'agrément de la verdure.

Les mois d'été sont toujours un temps de sécheresse, même sur le bord de la mer, et les habitants avaient beaucoup à souffrir avant le jour où l'eau du Nil qu'élève la vapeur a été répandue avec largesse par des fontaines publiques et des jets d'eau même qui alimentent plusieurs bassins sur la grande place dite : Place des Consuls. C'est le rendez-vous général des gens affairés. On y fait beaucoup d'opérations de commerce. La spéculation y est sur son terran ; la médisance aussi. Car Alexandrie n'a rien à envier aux petites villes d'Europe, où l'on s'occupe le plus du prochain pour le déchirer. Le camp des Volsques déblatère contre le camp des Romains ; les Troyens montrent beaucoup de froideur aux Grecs, et ces groupes divers évitent de saluer quand ils se croisent. Au-dessus d'eux les sycomores étendent leurs grands bras décharnés pendant l'hiver et ressemblent à des potences.

Après avoir déposé nos bagages à l'hôtel, notre premier soin devait être de nous rendre au siége de la Compagnie du canal de Suez. Il est aisé d'arriver à cette résidence. Tous les manœuvres, tous les portefaix, tous les ânier, tous les cochers, tous les boutiquiers d'Alexandrie en indiquent le chemin. Il suffit de prononcer avec un accent interrogateur le mot *Compañia*, pour obtenir



Le village de Teli-el-Kebir.

le renseignement qu'on désire. Quoiqu'il y ait en Égypte plusieurs associations constituées dans le but d'exploiter quelque concession du gouvernement, on n'y connaît qu'une Compagnie : la grande, celle qui creuse un canal à travers l'isthme de Suez pour unir la mer Rouge à la Méditerranée, celle qui dépense en Égypte des millions dont profite le pays tout entier ; celle que dirige M. de Lesseps, la *Compañia*, en un mot, cette association qui a su commander le respect des indigènes, la seule dont ils comprennent le but et la portée. Une partie de l'hôtel est occupée par le consul général des Pays-Bas, vice-président de la Compagnie.

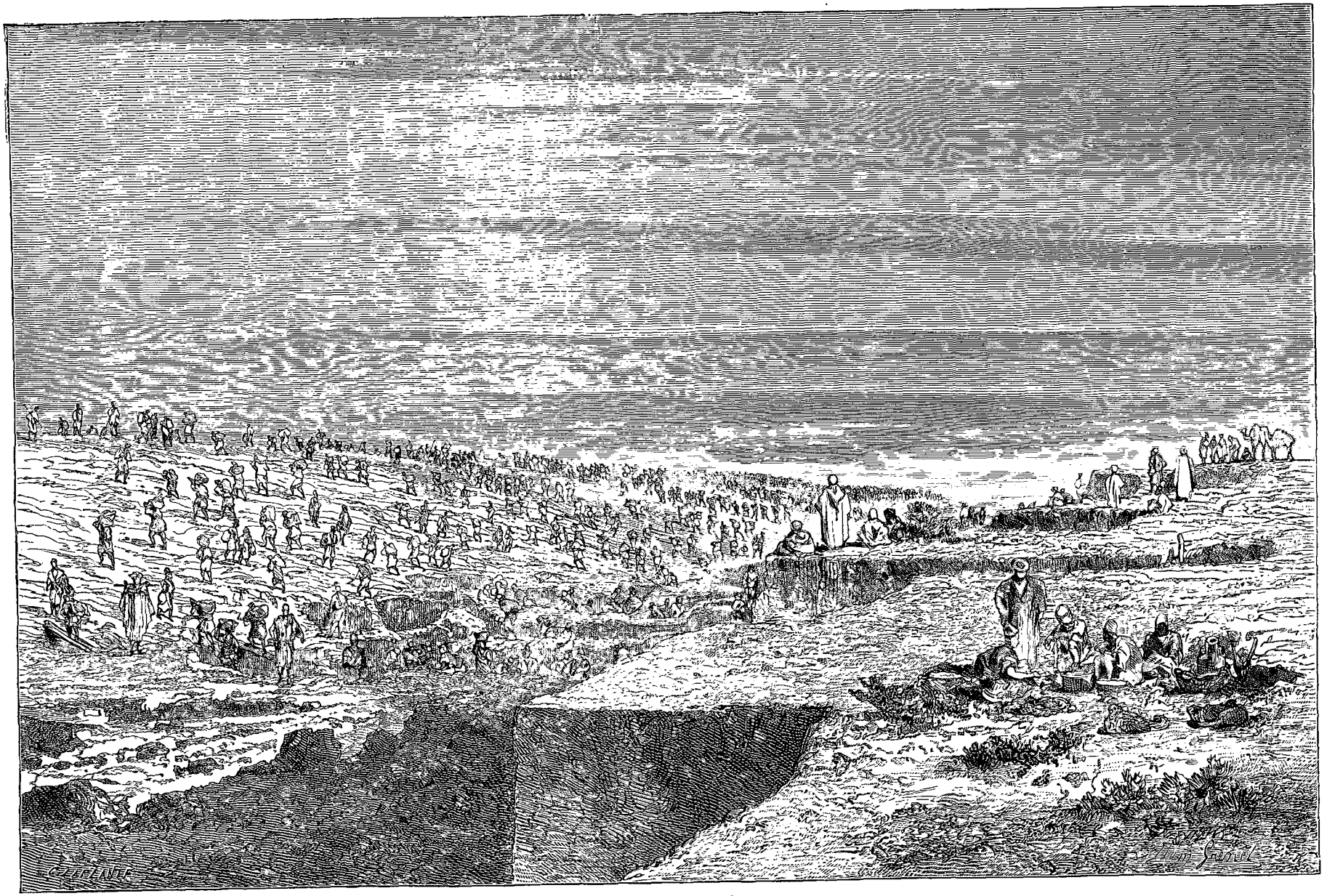
Il est d'usage, dans les maisons riches, d'entretenir un certain nombre de domestiques, dont l'unique occupation est de se tenir de bout à la porte extérieure. Chez les consuls, ils sont placés sous les ordres d'un « cavass, » fonctionnaire généralement remarquable par son costume d'Albanais civilisé, et qui fait auprès des représentants de la société européenne l'office d'un suisse de paroisse : une sorte d'officier de police, en un mot, dont l'autorité toute morale n'est admise qu'en raison de la puissance du pavillon arboré sur le toit du consulat.

Nous fûmes conduits à la demeure de notre vice-président par un de ces agents.

Quel fut notre plaisir d'y trouver avec un accueil gracieux et cordial le luxe des meilleures maisons de Paris ! Avec quelle joie nous prîmes place autour d'une table chargée du plus élégant service ! Quel sentiment de bien-être remplaça nos précédents malaises lorsque, assis paisiblement sur un terrain solide, dans les bras d'un moelleux fauteuil, nous pûmes apaiser les griefs de notre estomac en appréciant les chefs-d'œuvre d'un cuisinier digne de servir, non-seulement un consul général, mais encore tout un congrès de diplomates !

Notre destinée ne nous permettait pas de nous endormir dans les délices de cette Capoue égyptienne. M. de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une tranchée dans le canal de **Suez.**

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lesseps était au Caire et nous avait laissé l'avis de le rejoindre sans délai. Il y a chaque jour, au chemin de fer, deux départs pour le Caire : l'un à huit heures du matin, l'autre à cinq heures du soir. Il fut décidé que nous prendrions ce dernier train.

La durée du trajet est de cinq à six heures; le convoi devait donc arriver au Caire vers onze heures, et nous avions l'espoir de nous trouver vers minuit à l'hôtel d'Orient, sur la place de l'Esbekieh. A cinq heures, la locomotive, avec des sifflements aigus, nous entraînait rapidement, en longeant les bords du lac Maréotis.

Cette vaste étendue d'eau, navigable au temps de la domination romaine, recevait alors le tribut régulier de canaux ouverts sur le Nil; aussi était-elle entourée d'une ceinture de plantations. On y cultivait la vigne ; la population était nombreuse, non-seulement aux alentours, mais encore sur les îles, dont elle exploitait la fertilité. A présent, ce n'est plus un lac, c'est un marais; il ne communique plus avec le Nil. Les Anglais pour le besoin de leur politique y ont fait entrer la mer. On n'y voit plus de cultures, mais du sable couvert d'une écume saline. Les hommes ont abandonné ces rives désolées.

La nuit les couvrit bientôt de ses linceuls et nous invita au sommeil; mais l'imagination fait un travail trop actif sur cette terre peuplée d'immortels souvenirs, et près de cette ville d'Alexandrie, *fondée par Alexandre, défendue par César, et prise par Napoléon.* Le calme de la nuit et du désert maréotique ne servit qu'à aiguiser entre nous la conversation et même un peu de controverse. Quel devait être naturellement notre sujet d'entretien sur les bords du lac Maréotis? les Anglais et Napoléon; l'expédition d'Égypte et la guerre de 1801; l'île Sainte-Hélène et l'alliance avec la Grande-Bretagne.

Divisés d'opinion, nous fûmes bientôt d'accord pour nous livrer au sommeil. Onze heures avaient sonné lorsque la locomotive s'arrêta dans la gare. Quelqu'un se précipita dans notre compartiment, en nous appelant à haute voix : c'était l'interprète Hassan. Au pied du wagon, devant la porte et derrière Hassan, se tenait Mohamed : deux types comme on n'en trouve qu'en Égypte. Le premier, de pure race arabe, aux traits réguliers, au teint olivâtre, aux manières réservées, avec des yeux pleins d'intelligence, une allure calme et digne, des mains et des vêtements propres. Le second, d'origine africaine, porteur d'une physionomie grotesque; moins intelligent que son collègue, mais plus vif; avec des allures souvent brouillonnes et ahuries; un caractère gai; un instinct naturel de domesticité; en cela fort différent d'Hassan, qui, malgré sa docilité et sa complaisance, a toujours l'air de faire une grâce en offrant ses services. Ces deux bons compagnons nous suivirent dans l'isthme et nous furent très-utiles, surtout quand ils étaient d'accord et que Mohamed supportait sans murmurer la supériorité que Hassan s'arrogeait.

Le lendemain, au réveil, j'avais sous les yeux cette ville des Mille et une Nuits, cette ville si animée, si pittoresque, si amusante, le Caire, el-Kaherah, la cité *victorieuse*. En tout autre moment, j'aimerais, comme à l'époque de mon premier voyage, à pénétrer dans le labyrinthe de ses rues commerciales, où chaque pas met l'étranger en présence de quelque objet intéressant et curieux, de quelque ornement sculptural, chef-d'œuvre perdu au milieu des échoppes; mais je ne suis pas venu pour me livrer aux distractions du touriste. Je laisse donc à mes compagnons le plaisir d'explorer les curiosités de la ville et d'en sonder les mystères plus ou moins attrayants, content d'écouter le récit de leurs excursions journalières quand nous nous réunissons le soir autour d'une table commune, présidée par M. de Lesseps! Mes promenades se bornent au bazar qu'on appelle le Mouski.

C'est une chose bien curieuse que ce Mouski : une ruelle semée d'échoppes, larges au plus comme un comptoir, où sont assis, les jambes croisées, les gens du pays. Avez-vous quelque emplette à faire, vous prenez place sur un petit tapis, à côté du marchand, et vous entamez la conversation. La langue arabe est très-gutturale, et les Égyptiens parlent avec un accent fort élevé; ils ont la physionomie de gens qui se querellent lorsqu'ils discutent le prix d'un objet, en gesticulant et montrant une loquacité et une vivacité extrêmes. Leur sombre physionomie, leurs « guenilles pittoresques, » les armes qu'un grand nombre d'entre eux portent à leur ceinture, font redouter une dispute sérieuse; mais bientôt le calme succède à cet orage de paroles, et les deux interlocuteurs, étant convenus du prix, ne tardent pas à se séparer dans les meilleurs termes.

La variété des vêtements n'est pas ce que l'on rencontre de moins curieux dans la foule des passants : les uns portent de larges pantalons formant jupon aux chevilles, veste pareille, brodée de noir, tarbouche en tête; d'autres sont vêtus d'indiennes bleues, avec un turban sur la tête et des babouches jaunes ou rouges sur leurs pieds nus. Le peuple est couvert ou à peu près par un mauvais caleçon en coton blanc : les jambes et les cuisses sont nues; il marche nu-pieds et ne se couvre que la tête avec un turban.

Voici venir sur un âne une espèce de paquet de coton bleu : jupe de coton, large pantalon en coton, puis une grande pièce de la même étoffe jetée sur la tête et encadrant la figure. Sur le visage, une bande de coton de même couleur qui pend, attachée à une rondelle de bambou fixée au front, et qui se termine en pointe un peu au-dessous de l'estomac. Les pieds sont nus. C'est une des femmes du pays.

Les élégantes portent un jupon de soie, un capuchon et une cagoule d'étoffe blanche, des bas et des babouches.

Rangeons-nous : une voiture roule sans bruit sur la poussière de la voie publique. Un domestique la précède, en courant et en criant : *Rouah!* qui sans doute veut dire : Garez-vous! Souvent aussi un joli cheval couvert d'une selle de velours bleu brodé d'or caracole sous son cavalier, jeune Turc vêtu de la redingote boutonnée, et coiffé du tarbouche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A cette époque de l'année, le soleil, qui resplendit toute la journée, n'a rien que d'agréable, car à l'ombre il fait frais, surtout le matin et le soir. Mais, en été, quelle fournaise que ces rues étroites, où l'air ne circule pas! On les couvre d'une sorte de plafond en planches légères, posées sur des madriers qui s'étendent d'un côté à l'autre de la rue, et s'appuient sur le bord des terrasses.

Quelques maisons ont assez bonne apparence; mais on ne saurait se figurer, sans l'avoir vu, quel aspect ont les autres. Les bâtisses provisoires qu'on échafaude à Paris sur des terrains vagues, les constructions bizarres où s'abritent les marchands forains, tout ce qu'il y a de plus anti architectural, de plus dégradé et de plus désordonné, ne peut en donner qu'une faible idée. Il faut renoncer absolument à décrire la succession de ces maisons éventrées, de ces cours encombrées d'immondices, de ces hangars distribués en compartiments pour les marchands de galettes, de tabac, de fruits, et pour ces industriels européens dont les boutiques, pareilles au sac de Robinson Crusoé, contiennent toutes les marchandises imaginables.

C'est qu'il y a beaucoup de liberté dans ce pays de gouvernement absolu. Les Européens surtout y sentent très-peu l'action de l'autorité.

Elle pourrait, du reste, se révéler avec avantage sous le rapport municipal, en exigeant l'enlèvement des immondices et l'alignement de la voie publique. Pour ma part, je lui saurais beaucoup de gré d'empêcher l'invasion des constructions en planches sur cette belle place de l'Esbekieh, qui, plantée d'acacias odoriférants, donnerait la plus haute idée des enivrements propres à ce climat de sensualisme et de soleil, si tout cela n'était gâté par des cafés chantants, des théâtres de vaudeville, des cirques où l'on montre des bêtes savantes, et des artistes, émigrés sans doute des Funambules, qui voltigent à âne sur la promenade, dans un costume digne d'Asnières et de Montmorency.

Avec tout cela, le Caire est une ville des plus agréables. A la contempler du haut de la citadelle, entourée de riches campagnes, baignée par le Nil, caractérisée par les pyramides de Giseh, qui s'élèvent à ses portes, et par ses monuments d'intéressante architecture qu'on appelle les tombeaux des califes; à voir ces superbes mosquées qui portent dans les airs la gloire de leurs fondateurs musulmans, on éprouve un sentiment d'admiration et surtout un vif désir de sonder les secrets de la vie orientale.

III

Départ pour l'isthme, par Zagazig. — Sir Henry Bulwer.

Notre départ pour l'isthme était subordonné à certaines convenances, celles de sir Henry Bulwer, entre autres. L'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople avait annoncé l'intention de visiter les travaux du canal. Un diplomate n'est pas curieux pour le seul plaisir de satisfaire sa curiosité. Il eût été par trop naïf de croire que sir Henry se dérangeait ainsi sans un intérêt politique. Dans tous les cas, il était de bon goût de se mettre à la disposition de l'ambassadeur, et de lui prouver que, quels que fussent son heure et son jour, le canal était prêt à le recevoir, et M. de Lesseps prêt aussi à montrer son œuvre aux amis comme aux adversaires.

Or, les soins que M. Bulwer accordait à sa santé chancelante et aux intérêts de son gouvernement, prolongeaient au Caire son séjour et le nôtre. Le 17 décembre, enfin, nous étions réunis à huit heures du matin dans la gare du chemin de fer.

En attendant l'ambassadeur, dont l'arrivée, désirée pendant toute une heure, ne pouvait manquer de faire sensation, nous avons un spectacle curieux : c'est celui que présente au départ d'un train la foule des voyageurs indigènes. Un chef de gare, en France, après avoir placé les passagers des premières, ouvert la porte à ceux des secondes, avait, m'a-t-on assuré, l'habitude de dire aux gardiens : « Lâchez les troisièmes. » Cette expression, un peu trop énergique pour la population parisienne, serait parfaitement applicable aux naturels du Caire ou d'Alexandrie. Les voyageurs de première classe, sur les chemins de fer égyptiens, ont toute liberté d'entrer, de sortir, d'ouvrir et de fermer les voitures, d'encombrer les wagons de leurs menus bagages, y compris les perruches favorites et les singes microscopiques, apportés de l'Inde et destinés à orner les cottages britanniques. Mais la police s'exerce plus rigoureusement sur le vulgaire des habitants indigènes.

Ils assiégent la porte de la salle; ils se pressent, ils se poussent; ils passent littéralement par-dessus les épaules les uns des autres. Juifs ou Arabes, ils ont un instinct dont on se défie et qui consiste à pénétrer sans billet dans les wagons. Deux gardiens, étendant leurs bâtons, ont grand'peine à empêcher l'irruption de la masse tumultueuse. Tout le monde crie, à l'extérieur comme à l'intérieur, les gardiens pour obtenir le silence, la foule pour obtenir le passage.

Enfin les voyageurs ont pris place. Il y a des wagons réservés pour les femmes. Elles ne voyagent pas avec leurs maris : d'abord parce que la dignité de ceux-ci se trouverait compromise, ensuite parce qu'elles doivent éviter la compagnie des autres hommes. Mais d'où vient ce nouveau tumulte? C'est Mohamed qui le cause. L'intrigant, sous prétexte qu'il appartient à la *Compañia* et qu'il a par cela seul des priviléges, s'est introduit avec le bagage de son maître dans le compartiment des femmes. Ces dames ne semblent pas choquées le moins du monde de cette intrusion, et c'est justice leur rendre que de dire qu'elles n'ont pas trahi l'audacieux. Les employés indigènes l'aperçoivent et une lutte commence entre eux. Il crie à tue-tête : *Compañia*. Ce mot pare la grêle de coups de bâton dont il est menacé. Mais il ne doit ni couvrir ni prétexter une infraction aux usages du pays. Aussi le maître de Mohamed accourt, et saisissant le délinquant par le bras, il le tire du wagon, non sans lui donner avec le pied « un premier avertissement. »

L'ambassadeur et sa suite entrent enfin dans la gare.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

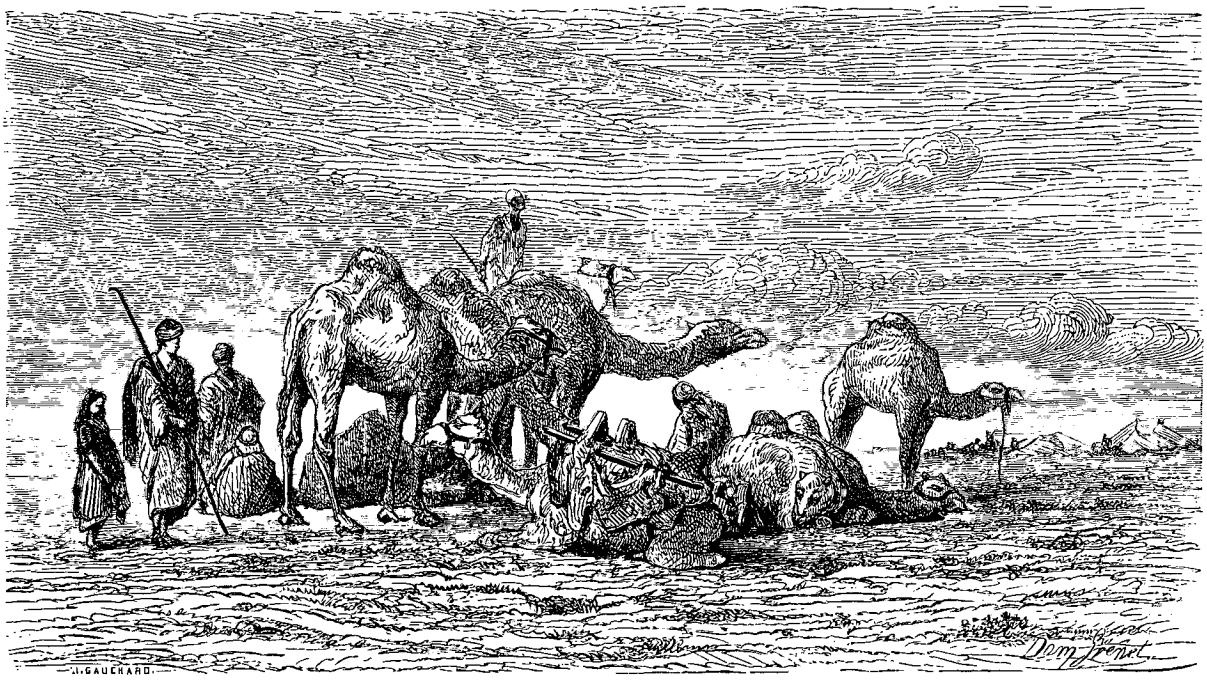
En route ! Les estomacs sont déjà impatients, et nous devons déjeuner à Zagazig.

Entre le Caire et la ville de Bena, au point où le chemin de fer coupe le Nil, est soudé un embranchement de la voie qui se dirige à l'est vers le désert de Suez. Il aboutit à Zagazig. Cette ville est le point de départ des voyageurs qui vont dans l'Isthme par le Caire.

Deux cours d'eau se réunissent à Zagazig. L'un des deux coule naturellement au nord vers la mer et le lac Menzaleh. Il alimente ce qui reste de l'ancienne branche Tanitique. L'autre s'épanche dans un canal orienté à l'est vers le désert. Une ligne droite, tracée à cette hauteur, et dirigée de l'ouest à l'est, aboutit au milieu de l'Isthme sur le rivage du lac central qu'on appelle le lac Timsah. Cette ligne est celle d'un canal d'eau douce qu'a creusé la Compagnie et qui sert à deux fins : au transport économique des matériaux et approvisionnements; à l'arrosage des terres. Au lac Timsah il rencontre le canal Maritime, et changeant de direction il infléchit au sud par un brusque détour et va porter vers Suez le bienfait de son eau fécondante.

Le canal Maritime, au contraire, qui doit donner passage à la grande navigation va droit du nord au sud, de la Méditerranée à la mer Rouge en traversant ou côtoyant les lacs Menzaleh, Timsah et les lacs Amers.

Pour résumer les explications précédentes, nous prions le lecteur de se figurer deux lignes : l'une horizontale, allant de l'ouest à l'est : c'est le canal d'eau douce qui, prenant son origine à Zagazig, conduit les voyageurs au centre de l'Isthme ; l'autre verticale, courant du nord au sud : c'est le canal Maritime. Partant de Zagazig, nous avons donc à suivre le cours du canal d'eau douce jusqu'au lac Timsah où nous entrons dans le canal Maritime qu'il nous reste à remonter jusqu'à la Méditer-



Groupe de chameliers près du canal de Suez.

ranée. Tel est l'itinéraire du noble fonctionnaire anglais que nous accompagnons. Par le fait, il comprenait alors à peu près tous les travaux. Depuis lors les progrès ont été rapides. Aujourd'hui, pour compléter l'inspection, il faut pousser une pointe vers Suez, et nous ne manquerons pas d'y conduire le lecteur.

Zagazig serait un village en France. Mais les villages égyptiens n'étant qu'une réunion de huttes, construites avec de la boue desséchée, et ressemblant à s'y méprendre aux habitations des castors, toute réunion de maisons de pierre ou de bois a droit au titre de ville, quelles que soient d'ailleurs la dégradation et la bizarrerie de ses édifices. On pénètre dans l'enceinte de Zagazig par une ouverture cintrée, qui pourrait recevoir deux battants de porte. L'ambassadeur, guidé par M. de Lesseps, s'éloigne rapidement avec son monde. Nous restons en arrière un instant pour reconnaître l'état de nos bagages. Les employés sont précisément occupés à les tirer du fourgon. Leur méthode de distribution est assez expéditive, et je ne sais en vérité si, malgré des inconvénients évidents, elle n'est pas encore préférable à cet arrangement régulier, mais si lent, qui, dans nos gares, impose aux voyageurs souvent fatigués et transis une interminable attente.

Malles, valises, cartons, manteaux, fusils, et tous les colis quels qu'ils soient, sont entassés sur le quai du chemin de fer. Les voyageurs démêlent, comme ils peuvent, leurs effets dans ce monceau d'objets de toute forme et de toute valeur. Quand chacun a extrait sa propriété du fond de cet amas qui s'écroule, ce qui reste est abandonné en plein vent, et pourrait, sans aucun doute, se détériorer, si quelque Arabe ou quelque Juif soigneux n'arrivait toujours à point pour le mettre à l'abri dans son gîte et le préserver en se l'appropriant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est à ce moment que j'appris à connaître tout le prix des services d'Hassan et de Mohamed. Jusqu'alors je ne leur avais pas rendu justice. L'un me paraissait nonchalant, l'autre doué d'une vivacité brouillonne et inutile. Mais combien ils grandirent dans mon estime dès cette première distribution des bagages ! L'un, avec le plus grand flegme, choisissait et mettait à part les effets confiés à sa garde, sans daigner répondre aux interpellations des portefaix, ni aux offres de service, plus que suspectes, des officieux réunis en assez grand nombre. Il repoussait, avec le poing fermé, les plus ardents à la curée et ne desserrait pas les lèvres. Mohamed, au contraire, répondait à leurs sollicitations par des cris et des gestes désespérés. Il procédait, d'ailleurs, à la même opération que son collègue, sinon avec sa superbe, du moins avec un égal succès. Ce que voyant je confiai instantanément ma malle et mon sac de nuit à leur garde pour le reste du voyage. Je les leur fis reconnaître en leur expliquant ce que j'attendais d'eux. Hassan hocha la tête. Il me dit : *Taïb*, qu'on peut traduire à cette occasion par : *Très-bien*, et continua sa besogne sans qu'un seul pli trahît sur sa physionomie de bronze verdâtre un sentiment quelconque. Mohamed me regarda, ouvrit la bouche toute grande et se mit à rire en montrant les dents, comme si ma recommandation eût été la chose la plus plaisante du monde.

Délivré d'un assez grand souci, je voulus rejoindre notre caravane. Elle avait disparu. De quel côté ? Le moyen de le demander à l'une de ces figures à turban dont la gravité un peu ironique n'a rien d'engageant ? Enfin je me laisse guider par le hasard ; je tourne à droite, et une centaine de pas me conduisent devant une porte où j'arrive à temps pour voir l'un des nôtres enjamber les marches d'un escalier. Parvenu à sa suite au



Ouvriers terrassiers du canal de Suez travaillant à la couffe. (Voy. page 20.)

premier étage, j'ai la satisfaction, partagée, je crois, par toute l'assemblée, de me trouver devant une table abondamment servie.

L'ambassadeur d'Angleterre y prend place au milieu de son monde. Mais c'est surtout à quelques Français, nos compagnons, qu'il adresse la parole dans un langage très-correct, qui révèle constamment de fines intentions. C'est une politesse de sir Henry Bulwer. Il ne s'en est pas écarté durant tout le voyage, malgré la préférence bien naturelle qu'un étranger doit avoir pour ses compatriotes et pour la langue de son pays.

Sir Henry Bulwer est d'une taille au-dessus de la moyenne. Il a traversé l'âge mûr sans en avoir encore dépassé la limite. Ses traits sont fatigués, plutôt par de fréquentes indispositions que par les années. Il est de mince corpulence, et l'embonpoint n'est pas ce qui le gêne soit pour marcher, soit pour monter à cheval. Il excelle, cela va sans dire, dans ce dernier exercice. Tout Anglais de distinction s'y adonne. Du reste, rien ne ressemble moins que M. Bulwer au type d'Anglais qu'on se représente habituellement en France et ailleurs. Il n'est pas blond ; il n'a pas de favoris tirant sur le rouge et taillés en « côtelettes ; » il n'a pas un teint frais et rose, son teint est celui des hommes du Midi ; des rides précoces l'envahissent. Quelle est la couleur de ses yeux ? Je ne saurais le dire. Son regard clair et pénétrant n'est pas de ceux qui se laissent fixer, encore moins étudier.

Ainsi que je l'ai dit, sa courtoisie a été parfaite. Mais les esprits susceptibles ont trouvé, dans le raffinement de cette courtoisie, un fond de très-grande réserve et même de hauteur. Les hommes du monde, et surtout du monde britannique, excellent à manier la politesse comme un bouclier contre la familiarité. Les diplomates, principalement, s'en servent à toutes fins et savent, s'ils sont du rang et de la trempe de sir Henry, la manier de telle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sorte qu'elle peut être considérée soit comme une distinction flatteuse, soit comme une marque de dédain, d'éloignement ou d'hostilité, soit même comme une insolence.

Sir Henry était certainement incapable de cette dernière attitude, qui eût d'ailleurs été toute gratuite. Mais, cette exception faite, je ne me hasarderais certainement pas à classer l'extrême politesse de sir Henry dans l'une ou l'autre des catégories précédentes. Toutes les suppositions sont permises, car il ne s'agit pas d'un simple particulier, mais d'un fonctionnaire public dont la situation dans l'Isthme, au milieu de nous autres Français, attachés de cœur à la grande entreprise, était très-délicate.

Agent du gouvernement britannique, il a combattu et entravé cette entreprise à Constantinople. Il a été, auprès du sultan, l'instrument de cette politique qui dissimule une hostilité violente contre le canal sous un dédain calculé, et qui s'est efforcée de le représenter comme impossible, afin d'en empêcher l'exécution. Quel sens donner à sa démarche au milieu de nous, et par quelle attitude éviter qu'elle ne soit interprétée d'une manière blessante pour la politique passée, ou d'une manière embarrassante pour la politique future? Tout autre qu'un homme de l'expérience, du tact et du mérite de sir Henry serait difficilement sorti de ces écueils. Pour éviter d'y tomber, l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople s'est armé de l'impénétrable politesse dont je parlais, et ceux qui auraient eu la pensée d'interroger son visage ou la hardiesse de l'interroger lui-même, n'en auraient obtenu que des sourires obligeants et des réponses gracieuses. En fait, cet homme d'État a résolu, dans la circonstance, le difficile problème de regarder sans avoir l'air de voir; de questionner sans avoir l'air de vouloir apprendre, et de parler très-spirituellement sans rien dire.

Il est onze heures. Nous avons à faire une assez longue étape. Le signal est donné et nous suivons nos guides jusqu'au bord d'un canal. Plusieurs barques nous attendent. La plus belle et la plus rapide est réservée à l'ambassadeur. Il s'embarque avec sa suite. L'équipage lance aussitôt une corde à terre, deux vigoureux chameaux y sont attelés. L'embarcation part au petit galop de ces animaux, et leur conducteur, agitant le court bâton qui sert à diriger l'attelage, psalmodie d'une voix saccadée, monotone et nazillarde, des versets du Coran.

Nous partons, au nombre de huit, sur un esquif plus modeste.

Nous ne manquons pas de fusils à bord; nos compagnons en ont apporté de tous les systèmes. Les oiseaux qui hantent le canal se méfient sans doute de ce formidable armement. Nous n'en voyons pas un seul. A défaut de chasse, le whist nous offre ses fiches de consolation. Jouons donc. Le soleil tombe d'aplomb sur notre coche d'eau; il ruisselle en cascades dorées sur la peau de nos mariniers demi-nus: il inonde le pont. Bien imprudent serait l'Européen mal acclimaté qui s'exposerait à ses dévorantes caresses. Il faut rentrer sous la tente.

Cependant la brise s'est levée. Le reïs fait hisser la vergue et tendre la voile latine; elle projette sur le pont une ombre dont je me hâte de profiter pour jouir du spectacle de la nature dans cette région limitrophe du désert et si différente de tout ce qu'on voit en Europe.

Le canal, rempli d'une eau trouble mais exquise comme l'eau du Nil, est large de douze à quinze mètres; il présente un caractère d'animation et de mouvement. De grands chalands chargés de provisions alimentaires suivent lentement le fil de l'eau; d'autres succèdent avec une cargaison de matériel.

Sur les deux rives, le tableau n'est pas moins vivant. Voici une partie du contingent des ouvriers fellahs envoyés par le vice-roi sur les travaux et payés par la Compagnie; c'est une simple escouade composée de douze à quinze cents hommes. Chaque mois, le nombre de ceux qui passent est vingt fois aussi considérable.

En ce moment, les hommes sont au repos; ils forment entre eux des groupes pittoresques. Les uns font un repas où l'on reconnaît la frugalité ordinaire des Arabes; je n'y ai pas vu les fameux oignons d'Égypte, mais un peu de fromage blanc, quelques dattes et beaucoup de galettes, une espèce de biscuit de mer fort bon. La Compagnie possède à Boulaq, près du Caire, de vastes magasins qui servaient, sous Méhémet-Ali, aux exercices d'une école polytechnique. Aujourd'hui, les vastes salles de cet édifice contiennent les provisions de riz, de légumes secs et de biscuit, destinés à l'alimentation des ouvriers fellahs. Ces denrées leur sont livrées à très-bas prix, de telle sorte qu'à la fin de leur tâche ils reçoivent, tous frais payés, une somme de cinquante à soixante piastres.

Aussi ne sommes-nous pas surpris de voir le calme et l'air de satisfaction qui règnent dans ces groupes. Un jour, précisément au même endroit, quelques centaines d'ouvriers tirés de la haute Égypte, où les populations sont plus ignorantes, moins tolérantes et moins disciplinées, eurent l'idée de déserter. Ils se croyaient loin de toute autorité, et l'habitude des corvées gratuites leur faisait supposer que la Compagnie les trompait en leur promettant de les nourrir et de les payer. Donc, après la halte, au lieu de continuer leur route, les plus hardis prirent celle du désert. Toute la bande allait se disperser, lorsque le représentant de la Compagnie fut averti. Il accourt. Que faire, au milieu de ces hommes mutinés, sans force publique et sous le poids de la défaveur que comporte la qualité de chrétien? Il fallut bien parlementer. L'intelligent fonctionnaire évita avec soin la colère, les cris et la menace.

Il appela les principaux meneurs et leur dit: « Vous voulez partir?... Fort bien, je ne vous retiens pas. Mais écoutez un bon conseil. Le pacha a la vue perçante et le bras long! c'est à lui que vous désobéissez. Il vous fera poursuivre, et vous pouvez compter qu'une fois pris vous aurez à subir un rude châtiment. Et maintenant, allez! je n'ai plus rien à dire. » Il se croisa les bras et leur tourna le dos. Mais ils l'entourèrent en riant et reprirent le chemin des chantiers de l'Isthme. Les Arabes rient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quand ils sont pris en flagrant délit et qu'il ne leur reste aucun moyen de contester l'évidence. C'est un aveu de maladresse qu'on prendrait bien à tort pour une expression de repentir.

IV

L'Ouady, domaine de la Compagnie dans le désert. — Le château de Tell-el-Kebir.

Nous venons de franchir la limite d'un domaine appartenant à la Compagnie. C'est une propriété qui ne comprend pas moins de dix mille hectares. Liée aux terres cultivées de la basse Égypte, elle s'avance entre deux zones de sables comme une presqu'île verdoyante au milieu des ondes jaunâtres de l'Océan. Le désert la presse au nord, à l'est et au midi. Elle est située à l'entrée de la vallée de Gessen, dont la fécondité est célébrée dans la Bible.

C'est donc entre ces terres très-fertiles et très-bien cultivées que notre embarcation glisse avec vitesse : le vent qui enfle notre voile épargne à notre attelage les efforts et la fatigue ordinaires de la remorque. Le cotonnier à tige basse couvre de vastes espaces, et répand sa nappe de neige sur le noir limon du Nil. Le blé, l'orge alternent avec les champs de coton. Le sésame et le riz ont leur place marquée dans ce damier qui couvre la terre de casse de toute couleur. Le maïs agite ses épis jaunes au-dessus d'un tapis mobile de longues et minces feuilles. Çà et là des groupes de dattiers se découpent sur l'azur d'un ciel inaltérable.

Cependant la journée s'avance. Déjà le soleil a la moitié de son disque au-dessous de l'horizon. Encore un peu de temps et nous sommes menacés d'une obscurité complète ; mais notre étape s'achève. Voici le pont mobile qui signale l'établissement principal de la Compagnie, l'habitation du régisseur, le château de Tell-el-Kebir, comme on l'appelle (voy. p. 7).

Nous débarquons et nous suivons un chemin bordé, d'un côté par des champs en plein rapport, et de l'autre par le mur d'un jardin que couronne la haute verdure des palmiers. A travers ce rideau on aperçoit la façade d'un édifice. C'est le château : une maison solide et de bonne apparence, bâtie en 1823 par Méhémet-Ali et comprenant un rez-de-chaussée et un premier étage avec terrasse et balcon couvert.

Nous y montons à temps pour jouir d'un magnifique spectacle. Le soleil, qu'il faut toujours citer ici parce que sa splendeur est sans égale, disparaît derrière des montagnes situées sur les bords de la mer Rouge. Il enflamme ces rochers et leur donne l'aspect d'un volcan. En face, un horizon tout entier de verdure ; les cultures les plus riches et les plus abondantes. A droite, le désert qui semble joindre le ciel et que l'obscurité croissante remplit de mystères. Enfin sous nos pieds, le jardin du château, ce jardin que nous avions seulement pressenti en côtoyant la clôture, mais qui nous apparaît maintenant, avec tous ses panaches de feuilles, comme cet Éden où le premier homme fut victime des artifices du serpent et de la curiosité de la femme. Depuis lors j'ai vu, particulièrement à Damiette, des enclos parés de la végétation orientale, si riche, si différente de la nôtre ; j'ai vu au Caire les jardins de Choubra avec leur profusion de fleurs les plus rares, avec leurs bains de marbre, et leurs kiosques aux treillages dorés, où serpentent des plantes grimpantes d'une si suave odeur. J'y ai vu l'élégance et le goût unis au luxe. Ils m'ont donné un aperçu de la vie intime des princes et des riches particuliers en Orient. Mais ni la verdure de Damiette, ni les splendides jardins du Caire ne m'ont causé l'émotion que j'ai ressentie quand je regardais du haut du balcon de Tell-el-Kebir cette plantation, bien modeste, qui s'appelle le jardin du château. Cette émotion eût été motivée par le tableau de paix, d'abondance et de contentement que j'avais sous les yeux. A plus forte raison eût-elle été justement suscitée par la prévision de grandeur future et de prospérité pour l'Égypte dont les éléments sont réunis par la Compagnie dans ce domaine sous le patronage des héritiers de Méhémet-Ali. Mais non. Un motif plus personnel m'attachait à ce petit jardin, me le faisait considérer avec affection et regret à la seule pensée de le quitter bientôt : c'était le voisinage du désert où nous allions entrer.

L'inconnu a des charmes pour les esprits aventureux, et le désert est, dit-on, le séjour favori de ceux qui recherchent l'indépendance absolue. Les hasards d'une existence où l'on n'a d'autre sauvegarde que sa propre énergie ont, je le comprends, un attrait tout particulier : l'attrait du danger et de l'imprévu. Mais ces jouissances sont nécessairement achetées par le sacrifice du bien-être. Elles sont d'ailleurs toutes physiques : elles exigent une santé très-robuste, une force corporelle très-grande. Tout dépend en effet de cette force qui tient lieu de protection légale, mais qui n'est pas toujours suffisante, comme la loi, pour assurer le triomphe du bon droit. Quant à moi, je préfère à l'inconnu ce que je connais bien. L'ordre et la règle me conviennent mieux que le hasard et l'irrégularité, ce qui fait qu'au désert je ne me sens pas plus indépendant qu'ailleurs. Au contraire, j'y sens que mon esprit dépend de mon corps, lequel est assez mal à l'aise.

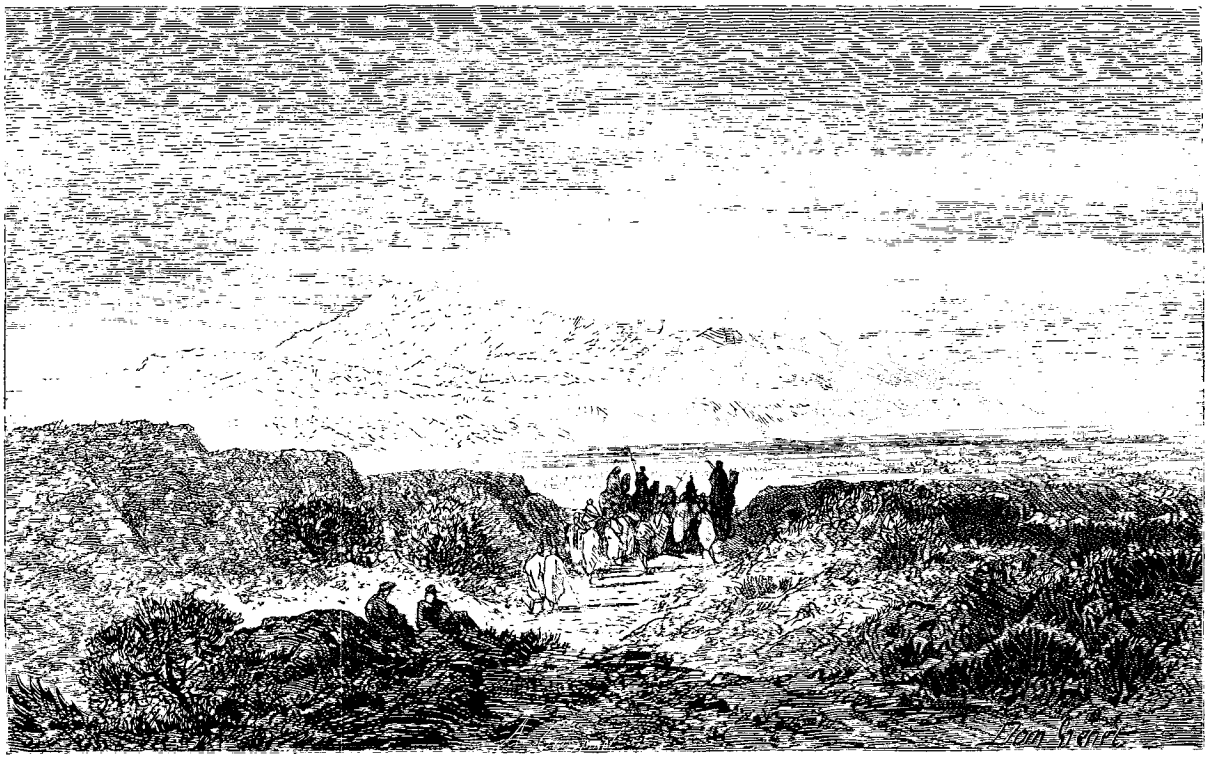
Nous partons de grand matin pour arriver vers onze heures à Rhamsès, où nous devons stationner. L'ordre un peu solennel du premier jour de notre navigation cesse dès ce moment d'être observé. Le vent du désert souffle sans doute déjà des idées d'indépendance. Chacun appareille à son gré sans attendre Sa Seigneurie, qui, ayant couché dans un fort bon lit, ne pourra sans doute en sortir avec la prestesse que nous avions mise à quitter le divan où nous avions reposé tout habillés.

Le vent est favorable. Nos deux chameaux trottent sur la berge à la hauteur de notre embarcation sans prendre la remorque. Notre marche est rapide. Les terres passent devant nous et se succèdent. Mais le paysage change graduellement d'aspect. La zone de terrain cultivé se resserre. Le désert l'envahit et la presse. Elle ne forme bientôt plus qu'une bande étroite de verdure. Enfin elle disparaît ; les sables l'ont étouffée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Alors commence cette région de vallées sans eau, de dunes sèches, de plaines stériles où l'œil cherche vainement un arbre, une plante, une tige d'herbe. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit rien que cette succession de vallées, de dunes et de plaines couvertes d'une épaisse couche de sable d'un jaune brun : une espèce de poussière de briques où les chaussures européennes enfoncent à chaque pas, de manière à rendre la marche excessivement pénible et fatigante. La solitude dans ces terres désolées est effrayante, surtout parce que leur physionomie uniforme ne donne aux voyageurs étrangers aucune indication du chemin à suivre. Privé de boussole, un piéton peut errer des semaines entières dans le désert en tournant sur lui-même et presque sans changer de place. Mais traverser cette région en suivant le cours d'une eau vive et saine qui vous conduit sûrement à destination; contempler sans fatigue cette scène qui se déroule à mesure que l'embarcation avance et qui certes n'est pas sans grandeur, c'est pour un touriste une tentation fort naturelle. De tels tableaux suffiraient pour motiver un voyage dans l'Isthme.

Toutefois l'empire du désert n'est plus incontesté sur les bords du canal, même au delà du domaine acheté par la Compagnie. Une partie de ces terres est déjà rendue aux soins de la culture. Çà et là nous voyons se projeter la silhouette d'un homme debout sur les bords du canal. De loin on le prendrait pour une statue gigantesque, survivant dans sa masse et son immobilité



Vue prise près du lac Timsah.

à la destruction générale des villes et des monuments anciens dans la vallée de Gessen. En approchant on reconnaît un Bédouin à la haute stature, qui élève et abaisse dans le canal cette machine primitive dont les Égyptiens se servent pour l'irrigation et qu'on appelle *chadouf*. Des rigoles creusées dans le sable portent à distance l'eau que leur verse le chadouf. Avant peu, de nouvelles oasis seront formées dans la mer de sables, et de nouveaux progrès auront été faits dans la transformation de ce pays.

Les Bédouins ont spontanément sollicité et obtenu des fermages. C'est un témoignage éclatant de l'équité qui règle tous les actes de la Compagnie. On reconnaît, en effet, dans les allures, les traits et les regards de ces hommes, une race fière et libre. C'est l'impression que nous avions éprouvée à la vue des cultivateurs disséminés sur les bords du canal, dans la partie déserte où ils se sont fixés de préférence. Ce sentiment fut confirmé par la présence d'une députation de ces cultivateurs qui vinrent, à Rhamsès, rendre hommage à M. de Lesseps. Il y avait là plusieurs hommes de la plus belle et de la plus noble figure. La dignité de leur maintien, l'aisance de leurs manières, leur attitude respectueuse sans doute, mais exempte de servilité, frappa tout le monde.

Paul MERRUAU.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Campement à El-Guisr.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

UNE EXCURSION AU CANAL DE SUEZ,

PAR M. PAUL MERRUAU [1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DESSINS DE M. DOM. GRENET, TIRÉS DE L'ALBUM INÉDIT DE M. BERCHÈRE.

IV

Le tombeau d'un compagnon de Mahomet. — Fête religieuse. — Justice sommaire. — Rhamsès. — Carrières de Gebel-Géneffé. Les terrassiers indigènes.

Pendant le déjeuner de nos amis étrangers qui fêtaient avec grand appétit la table hospitalière de la Compagnie, je me promenais dans l'enclos du campement, causant de toutes ces choses si nouvelles avec un vétéran des travaux du canal, un de ces hardis pionniers qui ont, les premiers, planté leur tente à l'appel de M. de Lesseps. Et il me donnait sur les mœurs et le caractère des Bédouins du désert — qui dit désert ne dit pas solitude — les informations les plus intéressantes.

Tâchons de nous souvenir de ses propres paroles. Elles ont le mérite de la vérité. C'est la nature prise sur le fait.

« Vous voyez bien, me disait-il, ces dunes qui s'élèvent là-bas à l'horizon ; on y trouve le tombeau d'un saint du mahométisme. Abou-Nichab (le père de la Flèche), compagnon de Mahomet, passe pour avoir excellé dans les exercices de l'équitation et les jeux d'adresse. Il est le patron des cavaliers indigènes. La légende rapporte que son corps était enterré dans la haute Égypte, et qu'un de ses bras seulement était dans le désert. Mais un jour le corps a disparu et s'est trouvé réuni au bras. A la suite de ce miracle, on a érigé un tombeau et les fidèles sont venus chaque année au mois de juillet implorer l'intercession du saint.

« La fête avait d'abord un caractère purement religieux. Les malades venaient en pèlerinage ; les mères amenaient leurs enfants pour attirer sur eux la protection divine. Les *zèchres* ou louangeurs de Dieu se réunissaient pour prier. Il y a une douzaine d'années, un gouverneur, Malher-effendi, après avoir maltraité cruellement les habitants de la vallée, vit en songe le saint, qui lui reprocha sa conduite et lui ordonna, pour réparer ses fautes, de fêter solennellement le pèlerinage annuel. C'est alors que commencèrent les fantasias et les courses qui attirent, outre les habitants du domaine, les cavaliers du pays et les Bédouins du désert.

« Cette année j'ai assisté à cette fête qui dure pendant plusieurs journées. Le premier jour, l'assemblée n'était pas au complet. Elle grossissait peu à peu par l'arrivée d'un cheik et de sa famille, d'une tribu du désert, de la population d'un village. Les femmes étaient jusqu'à trois sur un chameau, avec leurs enfants et les ustensiles du ménage. Ces animaux, parés de draperies éclatantes, semblaient fiers de porter la famille. A l'arrivée d'une caravane, drapeaux et musique allaient au-devant d'elle jusqu'à l'entrée du champ de la fête, où les chameaux rangés en ligne s'arrêtaient gravement. Les cavaliers venaient faire des passes au galop, brûler de la poudre et distribuer de l'argent aux yeux des beautés voilées qui répondaient par leurs chants de joie et leurs trilles aigus.

« Jusqu'au milieu de la nuit, un magnifique clair de lune fit ressortir en ombres vigoureuses les réunions autour des tentes, les jeux de bâton des fellahs et les prières des *zèchres*, que ni les cris ni les gestes convulsifs ne semblaient fatiguer.

« Le lendemain matin, je montai à cheval pour visiter le tombeau du saint. L'étroit espace couvert par la voûte du monument était rempli de fidèles priant et chantant. Des ex-voto, des colliers, des bagues, des bandes d'étoffes étaient suspendus au-dessus de la pierre du tombeau. Plus de cinquante enfants se roulaient dans le sable en criant leurs prières. Des malades et des convalescents formaient un double cercle et proclamaient les louanges de Dieu et de Mahomet avec des balancements de tête, des renversements de corps et des contorsions de toute espèce.

« Au retour de cette visite, je trouvai sur la route une nuée de cavaliers. La descente des dunes offrit un beau coup d'œil. Cent cinquante chevaux tourbillonnaient au galop dans le sable. Bonds, arrêts sur place, changements de main, coups de feu ne cessèrent que lorsque, arrivé au champ de course, chacun prit son rang pour commencer la fantasia du matin.

« Une seule tribu manquait à l'appel, et l'on s'étonnait de son absence, lorsqu'une vive fusillade se fit entendre tout à coup. Un millier d'hommes à pied, entourant cinquante chameaux portant les femmes, les provisions et les tentes, vinrent prendre part à la fête. Cette caravane était escortée par soixante cavaliers, drapeaux et musique en tête. C'était la tribu retardataire. Les hommes à pied, types des nomades du désert avec leurs sabres à fourreaux de bois, leurs longs pistolets, leur peau bronzée, leurs membres à peine couverts de quelques haillons majestueusement portés, étaient superbes à voir.

« Tout se passa dans le plus grand ordre. Une seule querelle entre deux Arabes risqua de le troubler. On les arrêta au moment où les coups intervenaient dans la discussion. Ils furent amenés devant le juge. Trois ou quatre mille têtes groupées alentour attendaient la dé-

1. Suite et fin. — Voy. page 1.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

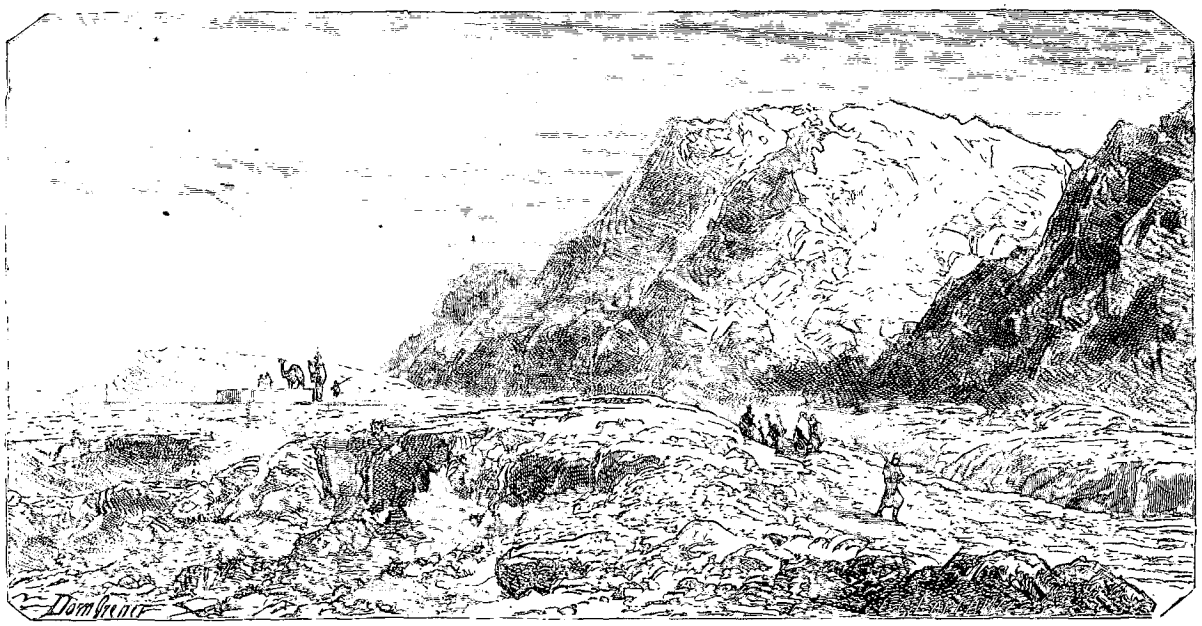
cision. Après un court interrogatoire, le *nazir* rendit sa sentence, et dans son impartialité il conclut que les deux délinquants devaient recevoir chacun cinquante coups de courbache. — La courbache est une lame d'acier flexible, entourée de lanières de cuir. — J'intercédai et je demandai qu'en l'honneur du saint la première faute fût pardonnée. Le juge cria alors pour toute sentence.

« Bédouins, embrassez-vous !

« Leurs cheiks, se précipitant sur eux à ces mots, leur prirent la tête et les tinrent embrassés, aux acclamations des assistants. »

Ce récit m'avait fort intéressé. Il soulevait un coin du rideau qui cache à nous autres Européens les mœurs des habitants du désert. Cette foi ardente des populations dans le pouvoir de leur saint; ce déploiement d'un luxe guerrier; cette galanterie ; ces courses, ces jeux chevaleresques et par-dessus tout cette justice patriarcale dont les arrêts sont respectés sans l'intervention d'aucune force, étaient autant de particularités curieuses et caractéristiques. Tout en me promettant de les consigner ici, je ne pus me défendre de jeter de nouveaux regards vers les dunes où repose le corps d'Abou-Nichab, et elles me parurent peuplées des souvenirs de cette fête.

Désormais, d'ailleurs, le désert devenait vivant devant nous, du moins par les souvenirs. Il suffisait de parcourir jusqu'à Timsah le reste de notre route, une bible à la main, pour relever en pensée des villes disparues. Rhamsès, qui n'existe plus, était florissante au temps de Moïse. C'est de Rhamsès que ce prophète partit, lorsqu'il conduisit hors des domaines du pharaon la grande émigration des Juifs. On voit à Rhamsès, à quelques pas du campement, la statue du souverain égyptien qui avait donné son nom à la ville. Il est assis entre deux autres figures de granit, qui ont résisté mieux que la cité elle-même à l'action du temps. Celle-ci n'est plus



Carrières de Gebel Géneffe.

indiquée que par des briques éparses. Moïse et son peuple suivirent la direction du canal d'eau douce, et firent une première halte non loin de l'endroit où ce canal rejoint le lac Timsah.

Notre journée va s'achever; nous sommes parvenus presque au centre de l'isthme.

Ce que j'admire le plus, dans cette solitude si imposante et si extraordinaire pour un habitant de Paris, c'est l'extrême transparence de l'air. J'en avais souvent entendu parler par les voyageurs, mais je n'avais pu me rendre compte de ce phénomène, qui a pour principal effet de diminuer considérablement les distances et d'accuser tous les objets avec un relief très-vigoureux. Il les grandit aussi, et je vois en ce moment pointer à l'horizon un cavalier sur son dromadaire, qui paraissent, homme et bête, d'une stature colossale. Les montagnes du Gebel-Géneffé, qui surgissent aux portes de Suez et qui sont éloignées de nous de soixante kilomètres au moins, paraissent s'élever à quelques milliers de pas seulement. En résumé, cette immobilité, ce silence, cette solitude, que pas un oiseau, pas un insecte ne troublent, ont une majesté triste. On a soif rien qu'à voir ces vastes espaces privés d'eau; ils éveillent la pensée d'un repos éternel; ils nous reportent vers les nécropoles de la haute Egypte. C'est le séjour bien choisi des tombeaux, l'empire naturel de la mort.

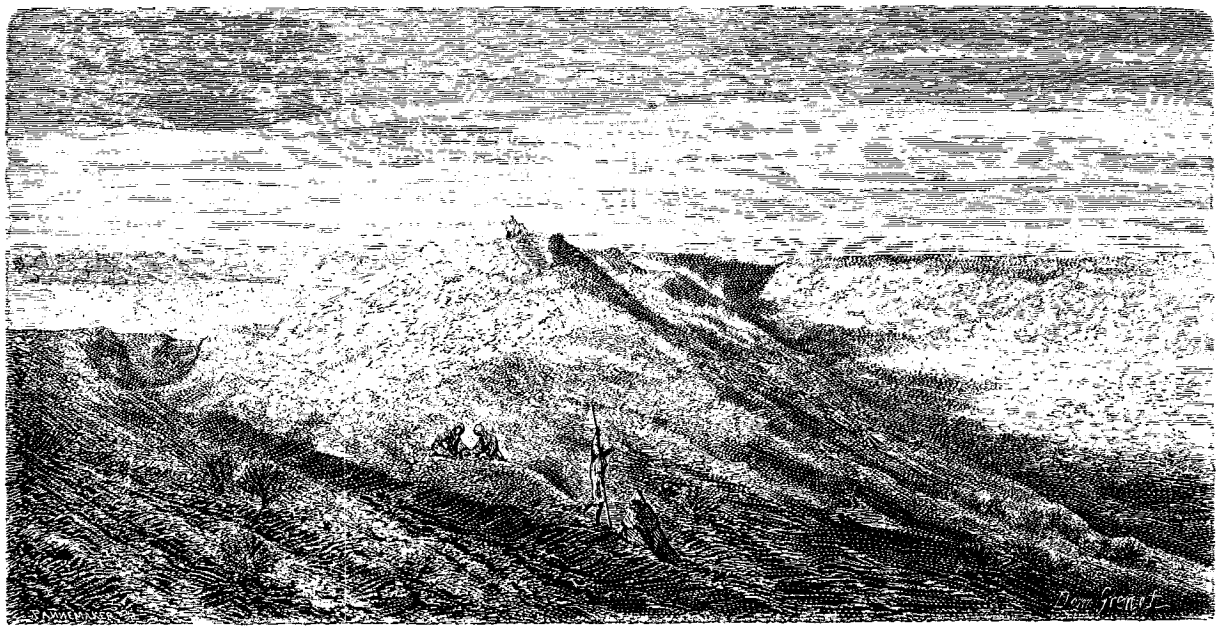
Et pourtant, que d'animation en ce moment, que de vie dans l'isthme! Tournons la proue de notre esquif vers le rivage méridional; abordons au pied de cette berge assez élevée. Tout y paraît calme et solitaire; mais notre arrivée a été signalée. Voici les principaux agents de la Compagnie, les ingénieurs, les médecins; tous les compagnons de la grande œuvre sont venus nous souhaiter la bienvenue et acclamer notre illustre chef, M. de Lesseps. Saïs, valets, chameliers, s'agitent dans la poussière, poussant devant eux des chevaux tout har-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nachés, des dromadaires qui portent fièrement leur selle si petite et leurs grandes housses frangées et éclatantes des plus vives couleurs. Il n'est pas jusqu'à la monture nationale, en Égypte, les ânes, qui ne figurent dans cette démonstration et qui n'offrent aux voyageurs leur robuste et patiente échine. Sommes-nous donc arrivés au lac Timsah?

Nos yeux cherchent en vain la trace de cette vaste dépression de terrain; ils n'aperçoivent que des dunes entrecoupées de vallées sablonneuses, où les chaussures vernies des agents de la Compagnie font l'effet d'un anachronisme. Attendons et suivons nos guides. Nous débarquons. La cavalcade se forme; les dromadaires ploient les genoux en grondant, selon leur invariable habitude; les sportsmen que nous comptons parmi nous sont les premiers à faire l'essai de cette nouvelle monture. On se partage les chevaux; et en avant! M. de Lesseps et M. Bulwer sont en tête, deux brillants cavaliers que nous perdons bientôt de vue : chacun les suit de son mieux, en pressant sa monture. Toute la caravane se précipite. Les dromadaires, allongeant le pas, prennent un trot qui éprouve les cavaliers novices; les chevaux, pour les précéder, s'élancent au galop. Ils s'animent tous à la course; le mouvement, le bruit, la foule les excitent; ils piquent droit devant eux, tête baissée, et détalent à toutes jambes. Rendez la main, si vous ne voulez pas être renversé, car la folie du désert les pousse; ils dévorent l'espace. Heureusement le terrain n'offre pas d'obstacles.

Éblouis un moment par ce tourbillon, nous marchons paisiblement sur ses traces, en compagnie de l'ingénieur divisionnaire, avec une curiosité facile à comprendre. Cette curiosité ne tarde pas à être satisfaite. Au sommet de la dune où nous venons d'arriver, nous voyons se développer un canal large de vingt-cinq mètres, les talus réguliers descendant à cinq mètres de profondeur, et cette belle tranchée, encore sans eau, se développe à



Canal de Nécos, ancien canal (voy. le panorama, page 4).

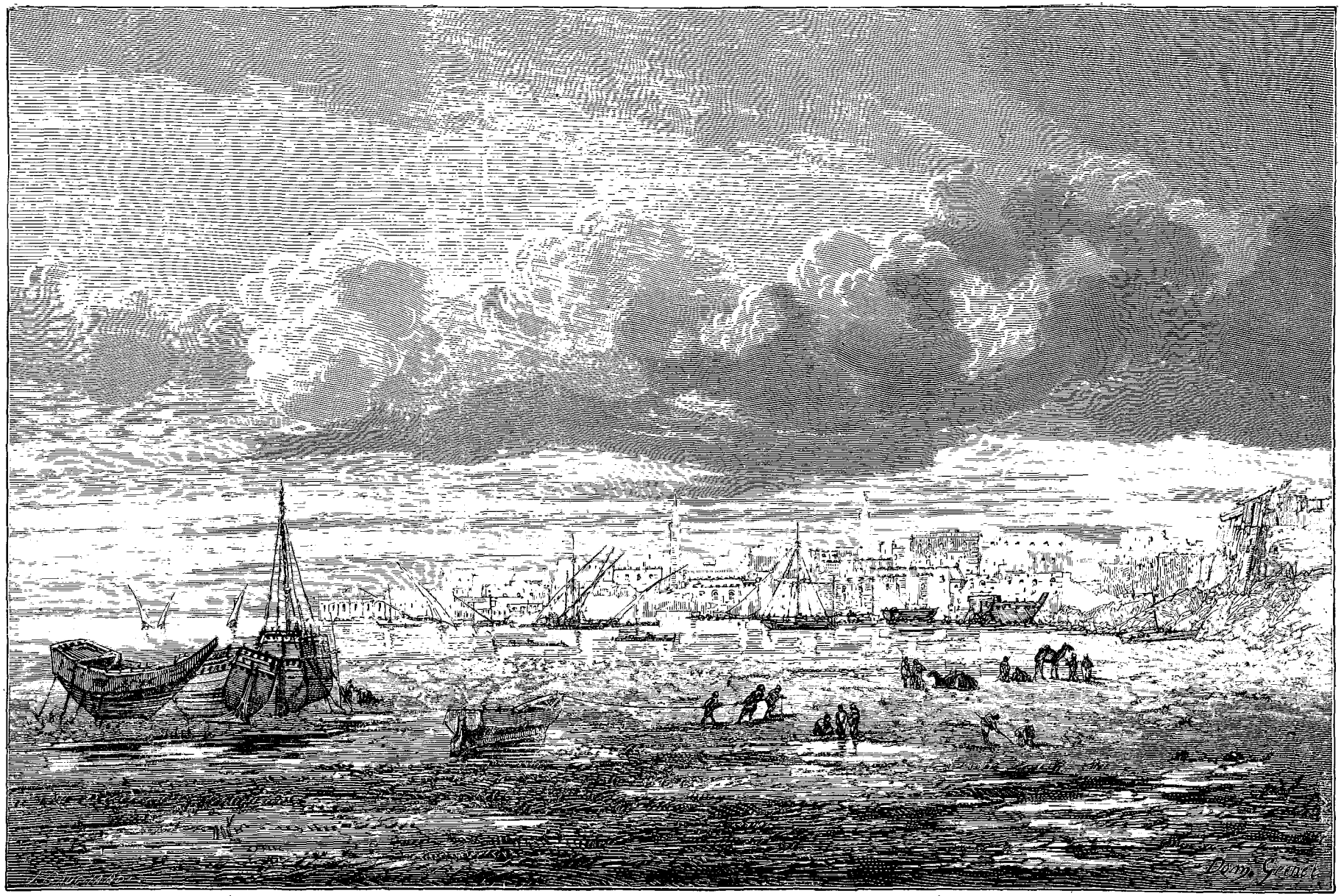
perte de vue. Suivons-en le bord, et nous verrons à l'œuvre les compagnies de terrassiers indigènes.

Ils sont au nombre de douze mille, échelonnés sur une ligne de quelques kilomètres; les uns manient la pioche au pied du talus, dans le lit du futur canal; la terre qu'ils enlèvent est chargée dans des paniers en jonc qu'on appelle *couffes* (voy. p. 13). Ces paniers passent de main en main jusqu'au sommet du talus. Ce système primitif donne des résultats qui surprendraient davantage encore, si l'on ne réfléchissait pas qu'on est sur le terrain classique des travaux exécutés à bras d'homme. La tranchée s'ouvre en quelque sorte à vue d'œil; elle court vers le sud. A voir l'ardeur des ouvriers, l'ordre du travail, la simplicité des moyens, la dicipline et l'entrain des chefs subalternes, le calme et la sécurité des supérieurs, on pressent les progrès rapides et l'achèvement prochain de l'entreprise.

La nuit est venue. Nous reprenons nos places dans les embarcations; les attelages qui nous remorquent hâtent le pas. Encore quelques efforts et nous atteindrons les bords de ce lac Timsah où la Compagnie a fondé une ville nommée Ismaïlia, en l'honneur d'Ismaïl-pacha, et qui reçoit déjà les eaux salées qu'apporte le canal maritime.

Pendant le reste de la route, chacun exprime les sentiments qu'il a éprouvés à la vue de cette armée d'ouvriers que la Compagnie applique à ses travaux. Jamais l'image d'une fourmilière n'a pu être plus justement employée que pour définir cette multitude d'hommes qui montent ou descendent les talus, qui s'agitent avec ordre et qui couvrent le terrain de têtes nombreuses comme les épis dans un champ de maïs. C'est un spectacle nouveau, mais intéressant; singulier, mais instructif. On ne peut oublier que cette foule n'obéit ici qu'à l'ascendant moral de quelques Européens. En admettant même que sa présence et son concours sur la ligne des travaux ne soient pas volontaires, du moins peut-on dire avec une

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la Ville de Suez.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fierté légitime que la régularité et la discipline des travaux et surtout le bien-être et la bonne santé des ouvriers sont dus aux soins de la Compagnie, et contrastent avec la situation qu'ils avaient à subir, lorsqu'on les appliquait, dans l'antiquité et dans les temps modernes, aux grands travaux d'utilité publique.

V

Le lac Timsah. — Une voiture étrange. — La ville d'Ismaïlia. — El-Guisr. — Le kiosque de Saïd-pacha. — Le Sérapeum. — Toussoum. — Tombeau du cheik Ennedeck. — La chaîne de l'Attaka. — Suez. — Navigation sur le canal. Le campement de Kantara. — Le lac Mensaleh. — Port-Saïd.

L'obscurité est complète au moment où nous arrivons à Timsah ; mais la ville qu'on vient d'y fonder semble anticiper déjà sur ses destinées et sa grandeur future, tant le mouvement et la foule sont grands au débarcadère. Les torches brillent aux mains de tous les serviteurs indigènes ; leur éclat répand un voile de fumée. Ces torches sont des piques de fer terminées au sommet par une grille, formant un récipient où l'on brûle des branches d'un bois résineux. Par intervalles, un tison s'échappe et tombe tout enflammé sur le sol, avec la rapidité et l'éclat d'une étoile filante. Des hommes rangés en demi-cercle devant le débarcadère se tiennent immobiles, la torche plantée en terre, comme autant de sentinelles du moyen âge, veillant la lance au pied. La vive lumière qui enflamme leur visage, tandis que toute leur personne reste plongée dans l'obscurité, leur donne l'aspect de démons dont les têtes surnageraient dans un océan de feu.

Nous retrouvons sur cette plage de Timsah la même affluence et le même mélange de montures. Près de nous un objet de forme bizarre se dresse comme une tour tronquée ; impossible d'en deviner la nature, dans la pénombre où il est placé. Des dromadaires sont stationnés tout auprès ; j'aperçois leur long cou, surmonté d'une tête petite et inintelligente. Nous avons sauté à terre. Les saïs s'approchent et nous conduisent, en élevant et secouant leurs torches, précisément à cet objet dont l'aspect singulier et les formes indécises ont excité notre attention. C'est



Dunes d'El-Ferdane.

une voiture attelée de dromadaires, véhicule de nouvelle invention et bien original, je vous assure. Moitié omnibus, moitié cabriolet, il a des roues dont les jantes sont larges comme celles de nos grosses charrettes ; il a deux dromadaires au timon, trois en flèche. Une sorte d'écuyer, un cheik arabe, monté sur un dromadaire libre, dirige les jockeys à la peau bronzée, qui sont perchés sur le dos des animaux de l'attelage.

Vue de près, cette machine, adaptée au transport des voyageurs dans le désert, ne manque pas d'élégance ; elle a surtout un caractère de sûreté fort attrayant. Je me hâte d'y monter. Un hasard dont je dois m'honorer me place à côté de l'ambassadeur d'Angleterre. Sa Seigneurie daigne adresser à son entourage quelques mots très-obligeants, selon sa gracieuse habitude ; mais pas la moindre allusion n'est faite aux merveilleux travaux qu'elle vient de visiter. On raconte que les caciques indiens se faisaient un devoir de montrer une suprême indifférence à l'aspect des produits les plus extraordinaires de l'industrie et de la science européenne. Son Excellence pourrait certainement donner l'exemple sous ce rapport aux Ogibeways les plus flegmatiques.

M. de Lesseps est monté à cheval. Il donne le signal du départ ; la voiture s'ébranle : on dirait un char antique portant quelque dieu païen, tant l'escorte qui l'entoure est nombreuse, animée et brillante. De distance en distance, des torches sont fichées en terre sur notre route ; les saïs, qui nous précèdent en courant, portent chacun à la main des branches incandescentes, et laissent derrière eux une longue traînée de flammèches et d'étincelles qui petillent sous les pieds des chevaux. Notre voiture avance au milieu de ce cortége, allégrement emportée par les robustes quadrupèdes ; et le cheik des dromadaires, vêtu de son costume le plus beau et le plus éclatant, fait caracoler devant nous son dromadaire, où il trône avec la majesté d'un souverain.

Nous arrivons à l'ancien campement de Timsah, devenu la ville d'Ismaïlia.

Ici la plupart des Français sont logés sous la tente. M. de Lesseps leur en donne l'exemple. Il a réservé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour ses hôtes anglais des lits mieux abrités, sous le toit de maisons solides.

Avant de gagner notre couche, il faut visiter, nous dit-on, la ville indigène. C'est un assemblage de constructions fort éphémères, mais très-fréquentées et pleines d'animation, de bruit et de musique. Plusieurs cafés, c'est-à-dire plusieurs tentes où nous voyons des tables, sont hantés comme à Paris, par une foule de consommateurs qui viennent entendre les chansons familières à leurs oreilles européennes. Le violon est criard, la voix enrouée, mais n'importe! La musique est française ou italienne, et les courageux ouvriers qui bravent depuis plusieurs années les ardeurs dévorantes du soleil d'Égypte, ces caractères énergiques et résolus qui se sont exilés volontairement pour exécuter, au milieu du désert, la grande œuvre du percement de l'isthme, sont heureux, le soir venu, d'entendre comme un écho de la patrie qui leur parvient par l'intermédiaire de quelque pauvre ménétrier.

La soirée se termine souvent par une danse d'almées. Tirons le rideau sur ce tableau quoiqu'il n'ait rien de choquant, surtout quand on le compare aux danses de nos grands théâtres. Les danseuses égyptiennes sont beaucoup plus vêtues que nos nymphes de l'Opéra. Mais leur danse, qui n'est pas réglée par un maître de ballet, est généralement sans grâce et sans esprit. Rien de pire qu'une danse bête.

Nous avions à faire le lendemain une assez longue étape, et le départ était fixé à huit heures du matin. Je me levai dès six heures. Mon premier soin fut de monter sur les dunes qui forment une enceinte circulaire autour du lac Timsah, et d'où le regard em-



Kantara. — Pont sur la route de Syrie.

brasse à la fois la ville naissante, le lac et le désert à l'horizon.

La ville se développe en ligne droite sur la rive orientale du lac. Elle comprend des constructions pour loger les ingénieurs, les chefs de services et les ouvriers. Tout le personnel de la Compagnie y trouve en ce moment sa place. Ainsi établie au centre des travaux, l'administration rayonnera facilement jusqu'aux extrémités et fera sentir son action immédiate sur tous les points de la ligne.

Décrirai-je ce vaste amphithéâtre dont la scène présente une belle et vaste nappe d'eau sur laquelle je vois déjà flotter une voile latine et qui s'alimente en temps de crue du Nil par des infiltrations souterraines? Aujourd'hui le canal maritime y verse les eaux de la Méditerranée, et l'imagination, sans grand effort, place sur ses bords les docks, les bassins, les ateliers de réparation; elle y réunit une flotte tout entière de bâtiments. Les uns se préparent à suivre la remorque qui doit les conduire soit dans la Méditerranée soit dans la mer Rouge; d'autres entrent dans les bassins pour réparer des avaries. Ceux-ci renouvellent leurs vivres; ceux-là font provision d'eau douce. Les quais sont fréquentés par une nombreuse population. Les Arabes offrent leurs denrées; les équipages parcourent la ville; les ouvriers se pressent dans l'arsenal.

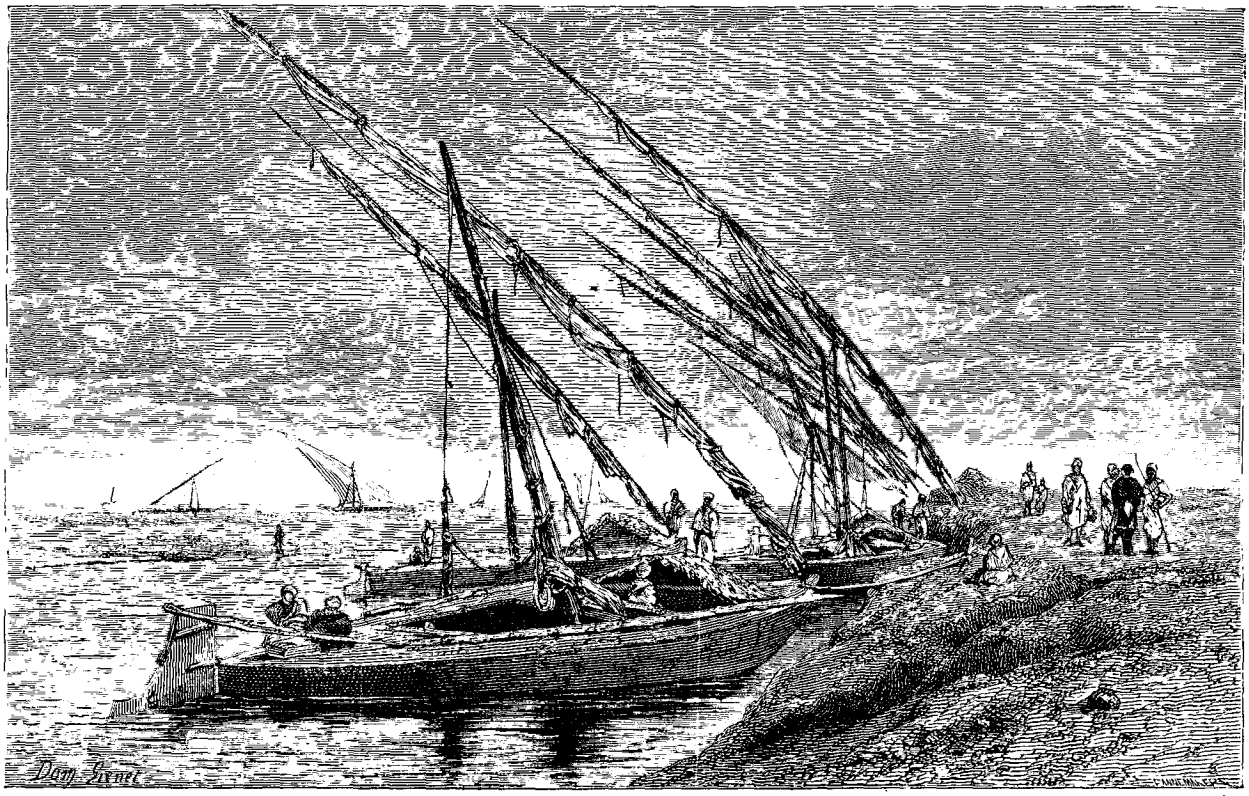
Déjà ce mouvement est commencé. Le lac a ses embarcations; la ville ses marchés, ses visiteurs et ses ouvriers. Hier c'était une solitude, une plaine de sable, entourant d'une fauve ceinture un marécage à demi desséché où croissaient des joncs maladifs. Aujourd'hui c'est une Memphis naissante qui compte, pour assurer sa prospérité, sur le commerce et la navigation du monde entier.

Quel est ce mouvement qu'on aperçoit de la hauteur où j'ai placé mon observatoire? C'est la caravane qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se forme. Voici l'omnibus traîné par des dromadaires. Voici le cheik de ce genre de transport, plus fier encore au soleil levant, qui fait chatoyer les orfévreries de sa selle et les dorures de sa housse. Voici les chevaux réunis devant la demeure de Sa Seigneurie anglaise. Dirigeons nos pas de ce côté et comptons pour arriver à temps sur les soins que sir Henry donne certainement à sa santé sinon à sa toilette. Il me semble que sa casquette noire, de forme originale, son paletot d'étoffe sombre et de coupe indifférente, doivent étonner les Arabes et leur donner une singulière idée de l'Europe. La puissance turque ne se manifeste jamais que rehaussée d'un splendide cortége et de vêtements éclatants. Ils doivent avoir peine à comprendre l'air mesquin et vraiment piteux de nos accoutrements et de nos allures.

Le but de notre cavalcade est le canal maritime à la tranchée d'El-Guisr. Six kilomètres nous en séparent. C'est là que nous devons nous embarquer pour gagner la Méditerranée. En effet la tranchée ouverte sur le lac Timsah n'a pas encore établi une communication navigable avec ce lac qu'il faut d'abord emplir d'eau. On a donc construit au débouché du canal un barrage et un déversoir qui donne au lac de l'eau en quantité suffisante pour en élever graduellement le niveau jusqu'à la hauteur du canal, sans déterminer une chute qui changerait ce canal en torrent et y suspendrait la navigation. C'est pourquoi notre caravane ne peut s'embarquer sur le lac et doit remonter un peu au-dessus. D'ailleurs El-Guisr où nous allons promet un spectacle auquel il est bon de se préparer par une marche dans le désert.



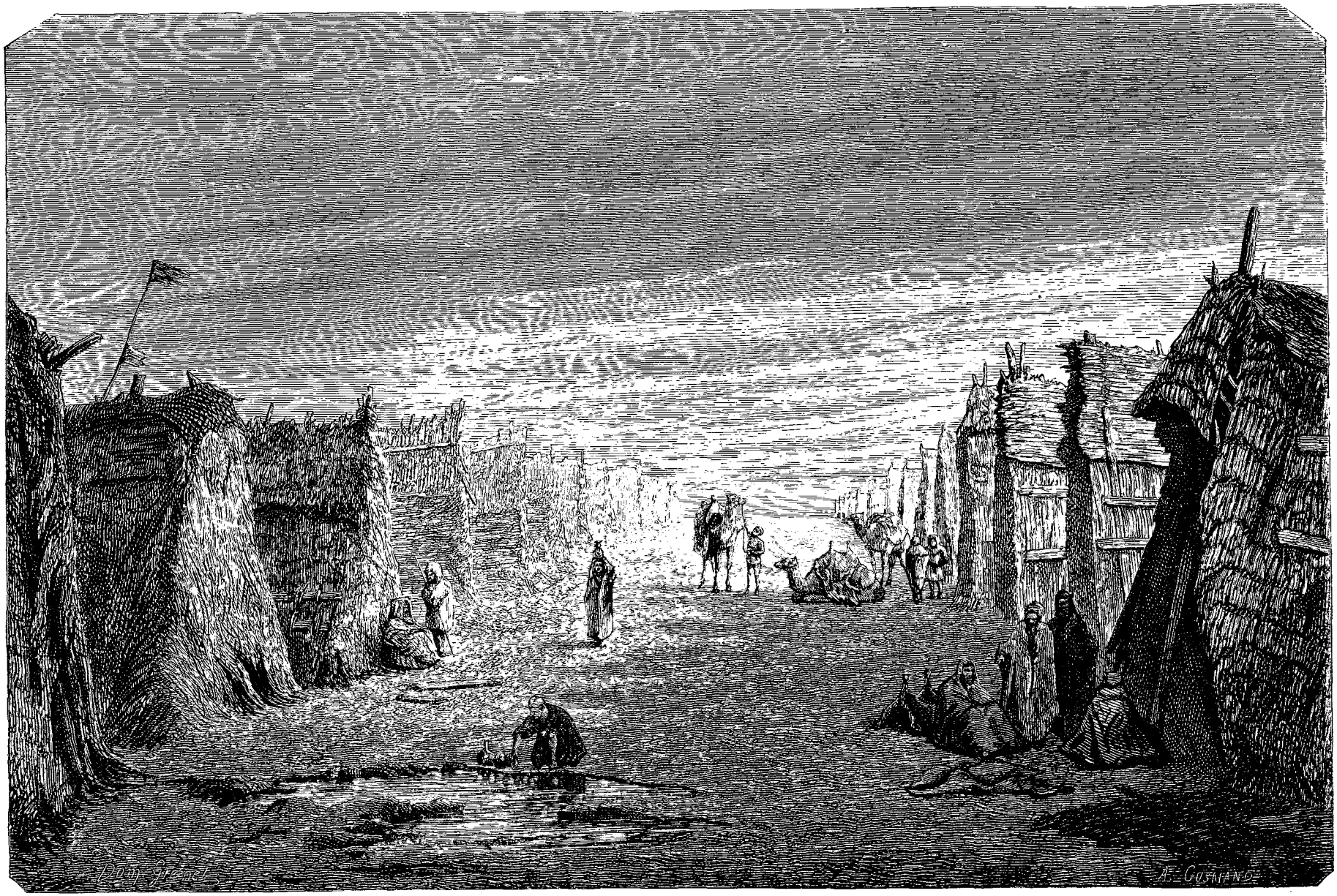
Barques du lac Menzaleh.

La voiture s'ébranle, les chevaux l'entourent et la précèdent. Nous partons dans le même ordre que la veille. Une route est tracée entre les dunes de sable. Bientôt nous sommes en plein désert, et n'était le voisinage des grands travaux que nous ne voyons pas, mais que nous devinons derrière les monticules rougeâtres, nous pourrions nous croire lancés au sein du Sahara, loin de toute habitation humaine et de toute civilisation.

Le trajet n'est pas long. La course a duré une heure à peine et voici que nous entrons dans une sorte d'avenue que dessinent des trophées dressés de distance en distance et que termine un arc de triomphe. Les trophées sont ingénieusement formés d'outils de toute espèce entourés de branches encore verdoyantes. La porte triomphale, construite en bois et en toile, était destinée au vice-roi d'Égypte dont la visite prochaine avait été annoncée. Nous passons à côté et nous arrivons au pied d'un kiosque très-élégant.

Il a été élevé par ordre de Saïd-pacha et pour son usage. La façade est tournée vers le lac et le balcon du premier étage est assez élevé pour offrir à la vue un splendide horizon. Le bassin du lac s'allonge entre les dunes qu'il contourne et derrière lesquelles il s'échappe et se dissimule. Le soleil qui se lève resplendissant à l'est couvre de ses feux une partie de la nappe d'eau, tandis que l'autre partie reste plongée dans l'ombre projetée par les dunes. Le lac étant agité par le vent léger du matin, la partie éclairée ressemble à un diamant dont chaque facette renvoie les rayons. Il est impossible de fixer longtemps la vue sur ces eaux où le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

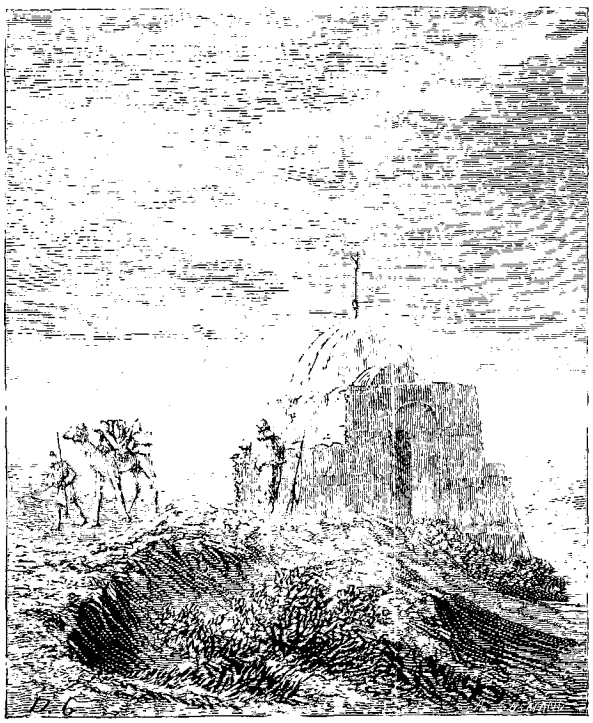


Village arabe près de Port-Saïd.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soleil semble plongé et du fond desquelles il renvoie à la surface des feux éblouissants. Mais on le retrouve en relevant les yeux. Il monte rapidement à l'horizon et tombe d'aplomb sur le désert qui sert de cadre aux eaux du lac. Il enflamme ces vastes plaines, il dessèche les terres, il les torréfie, il les broie. Nul ne peut se faire une idée de sa puissance s'il ne l'a pas vue s'exercer dans le désert où rien ne combat son action dévorante. Il nuance l'azur céleste de toutes les couleurs du prisme, et dégrade ses teintes avec des transitions inimitables, depuis le rose pâle jusqu'à l'éclat insoutenable du fer chauffé à blanc.

Accoudé sur le balcon nous laissons volontiers notre imagination courir au delà du lac de Timsah en suivant jusqu'à Suez le tracé du canal des deux mers. Le sol s'élève graduellement à partir du rivage méridional du lac et forme à peu de distance un plateau qu'on appelle *Sérapeum*. Il est moins élevé et d'une moindre étendue que le seuil d'El-Guisr. Aussi les contingents arabes ouvriront-ils facilement un passage au canal à travers ce plateau. La tranchée d'El-Guisr était bien plus vaste. Quelques mois cependant ont suffi pour accomplir ce gigantesque travail.



Toussoum. — Tombeau du cheik Ennedeck.

Mais avant d'arriver au sommet du Sérapeum, l'œil rencontre un groupe de tentes et de maisons : c'est le poste ou campement de Toussoum. C'est là qu'ont pris position les premiers ouvriers de la grande œuvre. A l'origine elle avait pour première perspective une carrière de dangers et de sacrifices. Le désert n'offrait aucune ressource; l'hostilité anglaise était menaçante. Elle avait des adhérents dans le pays. Les ouvriers établis à Toussoum étaient donc obligés d'avoir le fusil posé à côté de la truelle. Ils prirent leur parti en vrais Français. Ils avaient cette foi et ce dévouement que le péril stimule dans la race gauloise. Ils s'installèrent fortement dans ce premier campement. Ils le mirent sous la protection d'un nom cher au vice-roi, le nom de son fils Toussoum. Et ils surmontèrent allégrement les difficultés et les privations, ils opposèrent leurs poitrines aux menaces; ils gagnèrent enfin l'heure où la Compagnie se vit en mesure de développer ses travaux et de donner à ses agents le bien-être et la sécurité dont ils jouissent aujourd'hui. Toussoum, dont l'importance a diminué, reste avec toute la solidité et l'ampleur de son installation première. Il a son hôpital, ses magasins, sa boulangerie, ses maisons correctement alignées, et son observatoire, édifice caractéristique, élevé pour déjouer par une vigilance exercée dans un horizon étendu les surprises et les attaques alors probables, aujourd'hui impossibles.

Autre trait de mœurs locales. Il existe à Toussoum un marabout, fort vénéré des Arabes et connu sous le nom de Cheik-Ennedeck. Les tribus nomades y viennent en pèlerinage pour honorer le saint dont les restes sont ensevelis sous les voûtes de cet édifice. La Compagnie a prouvé son respect pour cette innocente croyance, en réparant le monument quelque peu dégradé, et en donnant une couche de peinture fraîche et nouvelle aux bandes rouges et blanches qui le décorent.

Avançons plus loin. Quelques pas à peine nous séparent de croix plantées aux environs de Toussoum. Cet emblème touchant des épreuves et de l'espoir du christianisme signale le dernier asile et révèle les fatigues des premiers pionniers.

Franchissons par la pensée le Sérapeum sans nous arrêter à déchiffrer les caractères gravés sur les pierres éparses. Un autre dira quelle race de conquérants a laissé ces empreintes. Au sommet du Sérapeum un spectacle plus intéressant attire nos regards.

Quelles sont ces lignes estompées dans la brume qui découpent l'horizon au delà du Sérapeum? C'est la chaîne de l'Attaka. Elle élève ses cimes dentelées comme une barrière entre la mer Rouge et l'Égypte. La montagne de Gebel-Géneffé est un des contre-forts de cette masse rocheuse. Lorsque les premiers ouvriers de la Compagnie parcouraient le désert peu de temps après y avoir planté leurs tentes, ils remarquèrent le massif de calcaire que présente le Gebel-Géneffé du côté des lacs Amers, sur un front de plusieurs centaines de mètres. Leurs rapports firent naître la pensée d'utiliser ce calcaire pour les jetées du canal. Un tel projet n'avait rien que de naturel alors que l'examen des lieux faisait reconnaître les traces d'exploitations du même genre qui semblent remonter à la plus haute antiquité. On fit donc tous les préparatifs destinés pour tirer de la montagne les pierres nécessaires à la construction du canal. Mais l'ouverture de la carrière ne pouvait être utilement opérée que le jour où le transport des blocs à destination serait devenu facile et peu coûteux. Ce jour va bientôt arriver puisque le canal d'eau douce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doit passer au pied de la carrière projetée. En attendant un campement est formé sur les lieux, et ce séjour est l'un de plus pitoresques qu'on puisse souhaiter au désert.

L'aspect du Gebel-Géneffé est sombre et majestueux. D'immenses anfractuosités recèlent des nids d'aigles et de vautours qu'on voit souvent planer à distance. La nudité du rocher dépourvu de végétation ajoute à la grandeur du tableau et à son caractère sauvage. La nature environnante contribue à maintenir ce caractère. Presque en face de Gebel-Géneffé de longues rangées de tamarix étendent leur sombre rideau. A droite, on voit les montagnes d'Asie : la chaîne du Sinaï sur la route de la Mecque.

Le canal d'eau douce égayera et animera ce paysage. Après avoir baigné ces arides montagnes, il débouchera dans le golfe que forme la mer Rouge à Suez, en fertilisant les terrains situés en dehors des vieilles murailles de la ville qu'on appelle les Cimetières.

Suez n'était qu'un village à peu près désert, il y a vingt ans. C'est une ville aujourd'hui, une ville en pleine prospérité. La Compagnie péninsulaire et orientale anglaise y reçoit, deux fois par mois, les paquebots de l'Inde et de l'Australie. La Compagnie des messageries impériales de France vient d'y organiser un service semblable, et elle construit sur le bord de la mer des bassins et des docks qui seront reliés à la ville par un chemin de fer en cours d'exécution.

On devine aisément que cette rade où s'échangent les correspondances de l'Europe, de l'Inde, de la mer Pacifique présente le spectacle d'une grande animation. Les bâtiments de guerre et de commerce y sont en complète sécurité à trois mille mètres de la plage. Leurs embarcations sillonnent incessamment les eaux de la rade. Les bateaux de pêche, les navires caboteurs de la mer Rouge qui conservent encore le cachet de la galère antique, contribuent au mouvement de ce tableau dont le cadre est splendide. A l'est et à l'ouest il est bordé par les montagnes de la chaîne asiatique et de la chaîne africaine. Les magnificences du climat, la grandeur et la couleur des horizons, l'agitation des affaires, la diversité des costumes, tout concourt à donner une physionomie des plus intéressantes à la ville et au port.

Les anciennes masures disparaissent successivement, signe certain de la prospérité présente et à venir. Une nouvelle ville élégamment et solidement construite s'élève à la place de l'ancienne.

Une seule chose manque à Suez pour assurer sa grandeur future : l'eau douce. Cette ville souffre souvent d'une sécheresse absolue, et l'alimentation des habitants y serait même compromise à certaines époques de l'année si l'on n'y apportait dans des caisses, par le chemin de fer, le liquide tribut du Nil pris au Caire. Cette eau se vend au litre et coûte à peu près aussi cher que le vin dans notre pays. Les habitants ont, il est vrai, les fontaines de Moïse dans leur voisinage ; mais ces sources légendaires n'ont rien de rafraîchissant, car elles sont constamment à sec. Dans ces conditions qui songerait à l'arrosage d'un jardin ! Il n'en existe pas un seul autour de cette cité de la sécheresse ; insensé serait aujourd'hui celui qui consacrerait à la culture l'eau si rare et si précieuse. Suez sort des sables et s'y baigne. Mais le canal d'eau douce va porter à cette ville un fleuve plein de fraîcheur et de salubrité. Lorsqu'il y entrera dans quelques semaines, on pourrait même dire dans peu de jours, la verdure, si prompte à se développer en Égypte, lui donnera un nouvel et gracieux aspect. Les jardins de Suez n'auront rien à envier à ceux d'Alexandrie et du Caire.

Tels seront les premiers et prochains résultats de l'œuvre entreprise et menée avec tant de vigueur par M. Ferd. de Lesseps.

Pendant la durée de cette contemplation intéressée qui me transportait au delà des limites où les regards peuvent atteindre, le soleil montait à l'horizon. Ce ne serait pas trop d'une journée entière pour admirer dans toutes les phases de sa croissance et de son déclin l'astre au sein du désert, son empire. Mais au-dessous de nous la foule des employés et des ouvriers de la Compagnie combat les dispositions contemplatives. Elle nous rappelle au mouvement, à la lutte, à l'action. Marchons en avant. Il s'agit de faire toucher au doigt la réalité du succès, les progrès des travaux, l'approche des résultats définitifs. Il faut dire à nos amis d'outre-Manche : *Vide pede, vide manus.*

En route. L'imagination reprendra ses droits, et plus tard nous aurons sans doute l'occasion de rendre à cette splendide nature l'hommage qu'elle mérite.

On nous fait visiter le kiosque où Mohammed-Saïd a déjà fait envoyer des meubles. Le salon, les chambres à coucher, la salle de bain sont élégants et simples. Mais le principal mérite du léger édifice est, comme nous l'avons dit, sa situation et le panorama qu'il domine.

Avez-vous quelquefois suivi dans les montagnes un chemin qui s'élève en tournant autour des rochers et qui n'offre à votre vue qu'une perspective de quelques centaines de pas ? Les bords en sont fleuris et tout odoriférants. D'un côté descendent, en pente douce, de fraîches prairies où paissent les troupeaux de vaches laitières ; de l'autre montent des vignobles d'où l'on tire un vin blanc un peu sûr, mais agréable et rafraîchissant, surtout en été. De grands arbres croissent le long du sentier et l'ombragent. Les oiseaux y sautillent en chantant sur votre passage. Un paysan fauche et embaume l'atmosphère d'une exquise senteur de foin. La scène est agreste, d'un caractère doux et calme. Votre esprit se met à l'unisson, et vous gravissez les immenses contre-forts dans un état de somnolence heureuse.

Tout à coup la scène change, un détour du chemin vous présente un tout autre tableau : la prairie, les vergers ont disparu pour faire place aux glaciers ; votre monture s'arrête, les deux jambes roidies, devant un précipice béant sous vos pieds.

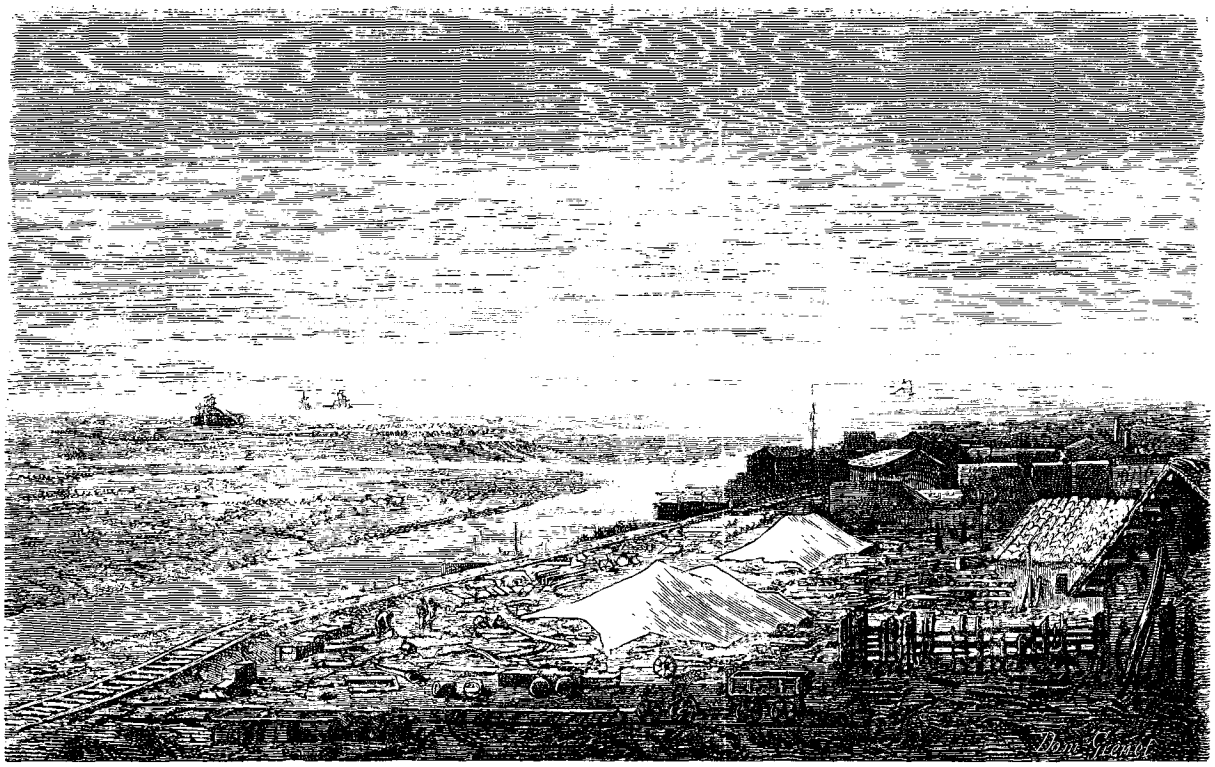
Tel est le contraste que nous allions rencontrer, lorsque, au sortir du kiosque du vice-roi, nous marchions

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur le plateau dénudé et sablonneux qu'on appelle le seuil d'El-Guisr. Devant nous s'étendait le désert avec toute son aridité. Notre vue franchissait le canal maritime creusé dans ce plateau, lorsque, sans transition aucune, nous arrivons sur la crête de la gigantesque tranchée : elle a plus de deux cents mètres d'ouverture à la surface du sol. Précipice régulier et majestueux qui descend à dix-neuf mètres de profondeur et traverse quatorze kilomètres de terrain. Au fond sommeillent les eaux bleues de la Méditerranée que notre navigation va bientôt émouvoir.

Rien ne saurait rendre l'effet de ce tableau. Il faut connaître le désert ; il faut avoir traversé ces terres altérées qui semblent repousser toute industrie ; il faut avoir éprouvé les impressions d'un voyageur faisant route à travers ces longues plaines sans ombrage, sans verdure, sans chemins tracés, véritable domaine de l'immobilité, pour comprendre le sentiment qu'on éprouve en trouvant subitement à ses pieds un cours d'eau : c'est un symbole de vie dans l'empire de la mort.

L'émotion fut grande parmi nous, lorsque nous fûmes réunis sur le bord du talus, dominant de soixante pieds ceux de nos compagnons qui, déjà, prenaient place dans les deux bateaux peints en bleu et tapissés de toile perse qu'on avait amarrés au pied de la tranchée pour nous recevoir. L'aspect de ce travail est imposant comme la grande salle de Karnac ou les ruines de Thèbes. C'est une œuvre pharaonesque, à cette différence près que les pharaons, imbus de vanité jusqu'après leur mort, élevaient des monuments dans le seul but de perpétuer parmi les peuples le souvenir de leur domination, tandis que la tranchée du canal, qui vivifie le désert, qui ouvre à toutes les marines commerciales un prompt accès dans les mers orientales, qui rapproche et réunit les deux hémisphères au profit de l'humanité tout entière, inspire le sentiment non-seulement de sa grandeur, mais aussi de son utilité.



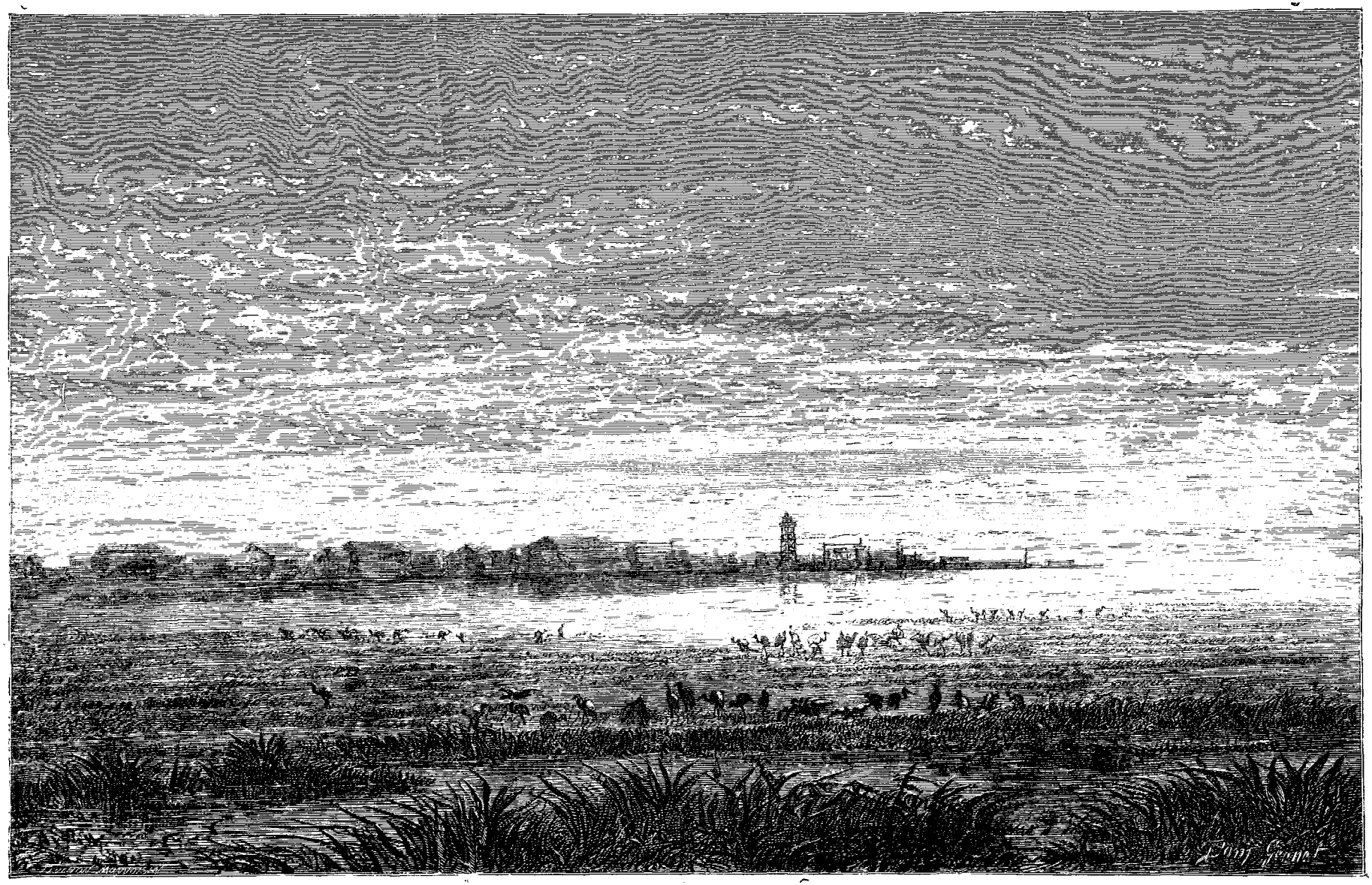
Port-Saïd. — Chantiers sur le bord du canal, à sa sortie du lac Menzaleh.

Nous descendons en silence et sous l'empire d'une même impression cette berge inclinée. Au sein du désert, la Méditerranée, qui nous portera vers les ports de France, est venue au-devant de nous. Ces eaux sont celles qui baignent les rivages de la patrie ; il y a quelque chose en elles de ce que nous aimons. Elles ont été bénies par les prêtres musulmans comme un gage de paix et de richesse apporté dans une terre stérile ; nous les bénissons à notre tour, parce qu'elles nous mettent en communion avec tout ce que nous respectons et tout ce que nous chérissons.

Commençons donc avec joie et confiance la navigation dans ces eaux qui sont déjà celles de la Méditerranée. Nous prenons place sur les divans de nos élégants bateaux, et nous livrons une amarre aux dromadaires qui vont nous donner la remorque. Ils cheminent sur le rivage occidental, à vingt mètres au-dessus de nos têtes, et notre navigation se poursuit entre deux hautes murailles de terre régulièrement coupées. N'en déplaise aux prophètes de malheur qui nous menaçaient en Europe de l'inconsistance des sables et d'éboulements inévitables, les talus ont une solidité à l'épreuve avec l'inclinaison qui suffit dans les terrains les plus stables.

Nous avons soixante-quinze kilomètres à parcourir avant d'atteindre les bords de la mer. Pour décrire le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Port-Saïd.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

canal maritime entre Timsah et la mer, il faut le diviser en deux sections : celle qui traverse un terrain solide et sec, celle qui passe au milieu du lac Menzaleh. Une journée de voyage est consacrée à la première section, que nous franchissons au moyen de chalands remorqués par des dromadaires. L'autre journée sera employée à une véritable navigation dans de fines barques à quille et pourvues de voiles.

Déjà la première moitié du jour est écoulée quand nous quittons El-Guisr, en route vers le nord. Le reste de la journée se passe dans des conversations joyeuses et générales. Notre chaland est un salon où nous pouvons circuler et causer par groupes : les uns fument, les autres échangent leurs impressions et leurs suppositions sur les sphinx ; ceux-ci racontent leurs exploits à la chasse, ils énumèrent les diverses espèces de gibier à poil et à plume que nous rencontrerons infailliblement sur notre route ; ceux-là parlent du dernier ballet de l'Opéra. La conversation, en un mot, est toute française, car l'ambassade britannique est concentrée sur la première barge. Tantôt sérieux, tantôt léger, l'esprit gaulois se retrouve parmi nos compagnons avec toute sa variété, tout son imprévu. Par intervalles un trait part et s'élève comme une fusée au-dessus du ton général de l'entretien. Les savants s'arrêtent interdits, les touristes saisissent le trait au bond et ripostent ; le rire gagne tout le monde, et de joyeux éclats font retentir les solennels échos du désert. Ils déconcertent la gravité de nos mariniers musulmans, qui tour à tour vont se prosterner à l'arrière du navire, la face tournée vers l'orient, pour dire leurs prières.

Les heures passent vite ; le soleil est sur son déclin et nous n'apercevons pas encore le campement de Kantara, construit à l'entrée du lac Menzaleh. Il s'y trouve un hôpital de huit lits. A défaut de malades, nous espérons bien les occuper. Mais il faut arriver à temps. Un de nos compagnons nous propose de prendre terre avant le débarcadère et de couper à travers le pays pour atteindre plus promptement cette station désirée.

Son avis est adopté, et nous débarquons en prenant à la main nos sacs de nuit. Funeste inspiration ! La nuit est venue ; le vent s'élève et devient très-vif et très-frais ; il nous envoie en plein visage une fine poussière de sable. J'ai bien acheté en France une paire de lunettes bleues, précisément pour garantir mes yeux dans les circonstances où nous sommes ; mais, comme il arrive toujours, ce préservatif, soigneusement empaqueté et rangé dans ma malle, n'est pas à ma disposition au moment où il serait utile. Autre inconvénient : nous enfonçons à chaque pas dans un sol qui fuit sous les pieds ; rien de plus fatigant que cette marche. Ajoutez-y le poids du bagage que je porte tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre. Combien de fois, pendant la demi-heure qui va suivre, n'aurai-je pas occasion d'apprécier les services et de regretter l'absence d'Hassan et de son collègue Mohamed. Ces braves indigènes sont chez eux dans ce sable et s'y promènent avec une aisance bien commode surtout pour porter des bagages.

Encore s'il était possible de marcher lentement ; mais l'obscurité est déjà grande, notre guide hâte le pas. Il faut le suivre et de très-près encore, sous peine de perdre son chemin. Rien, je l'avoue, ne m'eût été moins agréable que d'errer jusqu'au matin dans cette solitude sans abri et exposé au souffle glacial de la nuit. Avançons donc.

La sueur me coule du front et le vent le glace ; mais cette fatigue est bientôt oubliée, lorsque nous apercevons un point rouge qui perce les ténèbres. C'est une lumière qui brille dans le campement et nous envoie ses rayons par quelque fenêtre ouverte. Dès ce moment, plus d'incertitude : nos pas se sont ralentis, nous reprenons haleine. Il était temps.

Au souper, grande démonstration des appétits, mais pas un mot de l'isthme. C'est un parti pris.

La destribution des lits se fait après le repas. Comme je l'avais prévu, je coucherai à l'hôpital et je me hâte de m'y rendre. Nos compagnons de tous les jours s'y assemblent, et la conversation qui s'anime nous tiendrait longtemps debout, si Mohamed, que le sommeil sollicite, ne se hâtait d'éteindre nos lampes sous prétexte que nous devons nous mettre en route le lendemain dès six heures du matin. Donc, je me hâte de m'étendre sous mes couvertures. Les scènes que j'ai décrites se présentent à mon imagination ; mes yeux se ferment, et pourtant je vois distinctement le paysage et les personnes. Mais peu à peu ces tableaux deviennent plus vagues, les personnages se confondent avec les montagnes, les arbres avec les embarcations. Les commentaires philosophiques auxquels je me livrais en pensée sont brusquement interrompus, repris, interrompus de nouveau. Je m'endors.

Le lendemain, je dormais encore, lorsqu'une voix amie vint nous donner l'alerte. C'était celle de M. de Lesseps, le premier debout, le dernier couché, toujours vigilant, présidant aux détails comme à l'ensemble.

Nous allons entrer dans le lac Menzaleh, une véritable mer intérieure où l'œil n'aperçoit pas les bords, et sur les eaux duquel on peut naviguer pendant des journées entières sans arriver au but de son voyage. Nous montons, au nombre de trois seulement, une légère embarcation à quille acérée, à voiles énormes. Hassan nous précède. Son collègue a présidé à notre coucher ; lui, dirige notre expédition matinale. Il dépose mystérieusement un panier dans notre barque ; une bouteille qui montre son long cou nous fait deviner quel est le contenu de ce précieux panier : c'est notre déjeuner. Puisse Mahomet accorder à Hassan une femme jeune, un cheval rapide, un tapis pour faire sa prière et toutes les bénédictions de son paradis, en récompense de cette bonne action.

Autant le paysage m'avait paru triste et menaçant la veille, lorsque, fatigué, affamé, je marchais dans la nuit à la suite de mes compagnons, autant il me sembla rassurant et gai au lever du soleil. Le désert n'était plus morne et solitaire. La vaste étendue du lac Menzaleh attire une quantité d'oiseaux : nous voyions des bécassines,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des pluviers, des canards. Les chasseurs qui se sont réunis derrière nous, dans une des barques, font des feux de file accompagnés de hourras ! La chasse doit être bonne. Pendant que les mariniers se jettent à l'eau pour rapporter le gibier, la barque, abandonnée, s'en va à la dérive et donne de la proue dans un banc de sable. Laissons-les se dégager, et profitons du vent frais qui enfle notre voile et nous entraîne avec rapidité.

Voici que notre petit esquif vogue à l'abri d'une haute muraille de fer ; dans l'intérieur, un bruit de pistons, des jets de vapeur qui s'échappent avec un sifflement, la fumée qui forme un nuage noir au-dessus d'une large cheminée, indiquent le travail d'une machine européenne : c'est une drague employée à creuser le lit du canal, dont elle forme en même temps les berges. La terre enlevée par le chapelet de seaux en fer qui tournent sur le flanc de la drague est versée dans un couloir de bois et glisse sur le talus, où elle s'accumule et se durcit au soleil. Mais ces appareils, qui sont échelonnés en certain nombre dans le lac Menzaleh, sont insuffisants ; d'autres dragues, d'une plus grande puissance, sont en ce moment construites dans les usines de France.

Continuons notre navigation. Plus nous avançons, plus le spectacle devient intéressant et instructif. Ici l'on a fait un essai : on a creusé le canal à la largeur de cinquante-six mètres. Nous avons donc dès ce moment un aperçu de l'aspect qu'il offrira lorsque les travaux seront terminés. M. Stephenson a dit un jour à la Chambre des communes, en Angleterre, que le canal de Suez serait un fossé : fossé très-vaste, en effet, puisqu'il sera semblable à un bosphore. Cette étendue d'eau est vraiment imposante ; il suffit de la voir pour comprendre combien sont puériles les objections qu'on oppose au développement prévu de la navigation maritime à travers l'isthme.

Un coup de fusil retentit à nos oreilles ; il a été tiré par nos chasseurs, qui sont parvenus à dégager leur barque. Tous les regards se tournent vers le petit nuage blanc qu'a produit l'explosion de la poudre. Un oiseau à large envergure s'élève en tournoyant ; son plumage est sombre, ses ailes sont puissantes. Il ne paraît pas fort effrayé et revient, après quelques circuits, se poser sur le bord de l'eau. C'est un aigle de belle espèce, gibier coriace qui ne vaut pas les grains de plomb.

Nous passons devant un campement de la Compagnie, Ras-el-Eiche, où résident depuis plusieurs années des agents sur un îlot de boue, donnant un exemple de ce courage et de cette constance dont les preuves se multiplient parmi ces excellents ouvriers et employés. On les appelle, en Égypte, « les zouaves de la Compagnie. » Ils ont mérité ce nom par leur énergie, leur ardeur, et parce qu'ils ont toujours soutenu la réputation de bravoure, d'entrain et d'intelligence qu'on accorde, en Orient comme partout, à la nation française.

Le lac Menzaleh, dont les eaux sont très-hautes à cette époque de l'année, a rompu les berges du canal en plusieurs endroits au-dessus de Raz-el-Eiche. Des escouades d'ouvriers indigènes ont été appelées pour réparer les dégâts et consolider les digues en y versant de la terre qu'on maintient avec des palissades en bois. De grands chalands ont amené ces contingents, ainsi que les matériaux et outils nécessaires. Un de ces chalands est placé en travers et nous barre complétement le passage : vainement notre reïs et son aide font des signaux et poussent des cris pour obtenir qu'on range le long du rivage cette pesante embarcation ; l'équipage n'accorde pas plus d'attention à notre coquille de noix qu'un ours au bourdonnement d'un hanneton. Il faut donc tourner autour de l'obstacle, doubler le cap, comme on dit en marine. Nos deux Arabes tentent cette manœuvre, mais à contre-cœur, et leur répugnance est bientôt justifiée. Le canot touche le fond ; il s'arrête. La perche est insuffisante pour le tirer de son lit de vase. Un de nos hommes se jette à l'eau et pousse l'embarcation avec son épaule. Cette œuvre de sauvetage doit lui coûter les plus grands efforts, si l'on en juge par ses gémissements et la contraction de ses traits.

Pure comédie, à laquelle il faut bien se garder de prêter la moindre attention, car on serait dupe de sa compassion : d'abord parce que les fellahs, en général, ne travaillent qu'en chantant, et que ces gémissements peuvent n'être qu'une musique de leur façon ; ensuite parce que ces grands efforts sont simulés en vue du « pourboire » ou bakshis qu'on ne manquera pas de demander à la fin du voyage.

Nous touchons à Port-Saïd, après une navigation de huit heures à partir de Kantara. Le panier qui contenait notre déjeuner est vide ; notre toilette, après quatre jours de traversée dans le désert, est fort négligée. Nous avons grande hâte de trouver un gîte, de l'eau et du savon. A peine débarqués, nous sommes rejoints par les chasseurs ; ils parlent avec admiration de l'innombrable quantité de flamants qu'ils ont aperçus, mais qu'ils n'ont pas pu rejoindre. Ces animaux défiants sont habituellement rangés en ligne, le long du rivage, dans un endroit favorable à la pêche. De loin, leur plumage blanc, porté sur de longues jambes presque à hauteur d'homme, leur donne de la ressemblance avec les soldats autrichiens dans un parfait alignement. L'approche d'un canot les éveille à cinq cents mètres ; ils partent en étendant tous ensemble leurs ailes doublées de rose. Leur vol est si nombreux qu'ils cachent l'orbe du soleil, devant lequel ils semblent développer un rideau de soie d'un rose vif.

Voici donc la mer ! Je l'ai quittée avec joie, je la revois avec plaisir. J'aime ce bruit continuel des lames, qui déferlent les unes sur les autres avec d'autant plus de hauteur et de force, que le vent souffle au large avec plus de violence. La rade de Port-Saïd abonde en poissons : on y voit surtout quantité de cette espèce qu'on appelle vulgairement des dauphins ; ils montrent à la surface leur dos squammeux, qui, dans la longue traînée des rayons solaires, ressemble aux brassards et aux cuissards dorés des chevaliers du moyen âge. C'est particulièrement sur la jetée qu'on peut suivre des yeux leurs évolutions. Cette jetée, qui a déjà reçu vingt-cinq mille mètres cubes d'enrochement, sera prochainement l'objet d'un travail très-actif. Le but est de la porter en trois

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

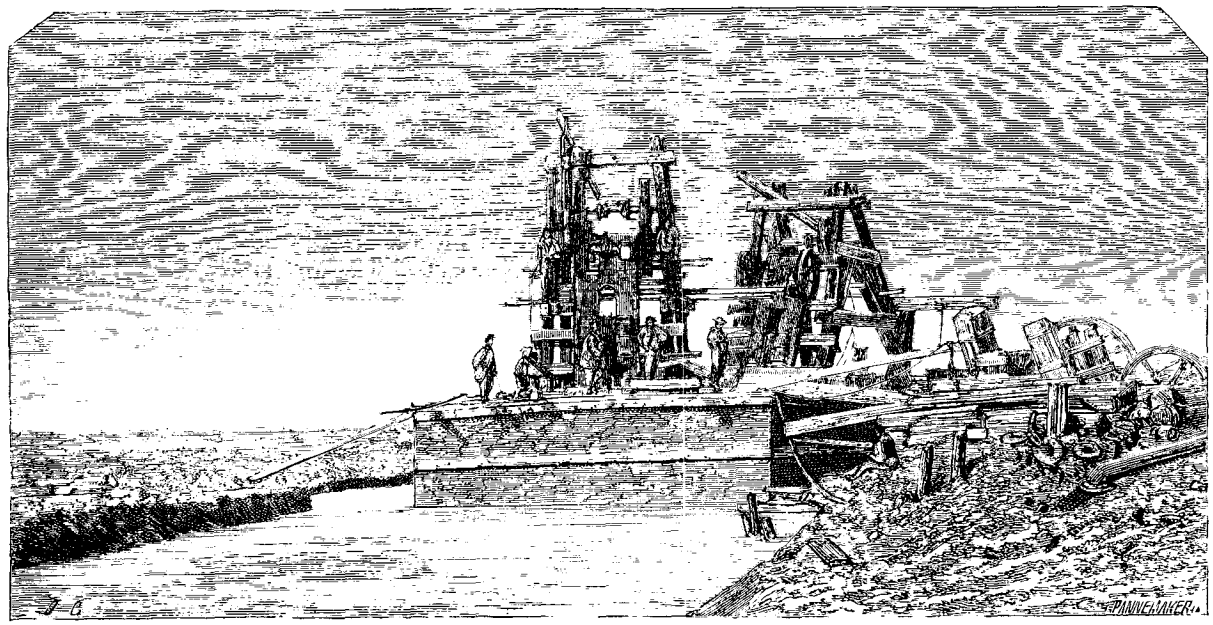
ans jusqu'aux fonds de vingt-quatre pieds d'eau. Il faut pour cela qu'elle atteigne en longueur un développement de deux mille cinq cents mètres. Il est également nécessaire de construire, dans le même espace de temps, une seconde jetée à l'est de la première. Cet ouvrage aura dix-huit cents mètres de longueur, pour assurer aux navires qui entreront dans le chenal formé par les deux jetées un fond de dix-huit pieds. Environ quatre cent cinquante mille mètres cubes de blocs de pierres devront être immergés pour former ses môles. La carrière du Mex, située à l'ouest d'Alexandrie et qui est en pleine exploitation, pourra fournir quatre-vingt-dix mille mètres cubes; celle de Gebel-Géneffé, dans le désert, donnera le reste.

Port-Saïd a des ateliers nombreux et bien outillés pour la charpente, la fonte, les forges, l'ajustage des machines.

Nous consacrons la matinée du dimanche à visiter la ville, peuplée de dix mille âmes, et les établissements dont je viens de parler. Le reste du jour est donné au repos. M. Bulwer en profite pour acheter un flamant que les visiteurs essayent vainement de faire parler, et qui répond à leurs avances par de grands coups de bec. Est-ce un symbole et un présage?

C'est à Damiette seulement que le diplomate anglais devait nous adresser un discours. Nous arrivons dans cette ville après quinze heures de navigation sur le lac Menzaleh. Heures de méditations sur le passé de l'Égypte, sur la race hébraïque qui fertilisa et gouverna jadis cette partie du pays, sur les villes détruites et les champs dont on cherche involontairement les traces à travers les eaux transparentes.

Nous sommes enfin arrivés au terme de notre voyage.



Dragues au montage.

Nous voici réunis autour de la table hospitalière de M. Voisin, ingénieur des ponts et chaussées, directeur des travaux de l'isthme. M. Bulwer se lève. Le plus profond silence s'établit. L'ambassadeur parle avec une éloquence rare, surtout chez un étranger ; il cherche le mot et le trouve. Il fait sourire, il laisse les esprits en suspens, il a des compliments pour tout le monde. Il s'assoit enfin, et l'on attend encore. On attendrait longtemps, si l'un de nos compagnons de voyage, M. le comte d'H***, ne prenait la parole à son tour. L'esprit abonde dans son *speech;* les saillies, les traits inattendus naissent et se pressent sur ses lèvres. Il s'excuse surtout de n'avoir pas entendu ce que sir Henry n'a pu manquer de dire au sujet de la grande entreprise dont nous venons de visiter les travaux. Certainement une telle omission ne peut être attribuée qu'à la surdité dont l'orateur se déclare malheureusement affligé.

Les applaudissements éclatent et sir Henry répond ce qui suit : « Je ne suis pas de ceux qui croient que la parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée ; mais je crois que le silence est quelquefois permis au diplomate pour ne pas exprimer la sienne. »

Interprétons ces paroles dans le sens le plus bienveillant, puisque nous en sommes réduits à l'interprétation. Qu'importe au surplus? L'entreprise du canal de Suez est assez forte pour marcher seule aujourd'hui. Reconnaissante pour ses amis, elle ne craint pas ses adversaires, et compte sur son triomphe prochain et définitif pour réjouir les uns et rallier les autres.

Paul MERRUAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La maison du gouverneur, à Pangim ou Nova-Goa, côte de Malabar. — Dessin de Guiaud d'après l'album de M. É. Fleuriot de Langle.

VOYAGE AU MALABAR,

PAR M LE CONTRE-AMIRAL FLEURIOT DE LANGLE.

1859 — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La corvette *la Cordelière* a visité la côte de Malabar en 1859 et 1860, sous le commandement de M. le vicomte A. Fleuriot de Langle, contre-amiral, alors capitaine de vaisseau commandant la division navale des côtes orientales d'Afrique. Les notes qui suivent ont été recueillies pendant cette croisière et les dessins ont été faits en grande partie par M. Émile Fleuriot de Langle, qui accompagnait son père en qualité de secrétaire.

I

Description de la côte du Malabar. — Chemin de fer indien.

La plus grande partie de la côte de Malabar est comprise dans la présidence de Bombay, qui s'étend depuis vingt-huit jusqu'à seize degrés de latitude nord; le sud de cette côte ressortit administrativement de la présidence de Madras. Le climat est très-variable sur la côte de Malabar et les races n'y sont pas moins variées.

Le Sindh, dont les déserts sablonneux élèvent énormément la température, peut être comparé par son âpreté au climat de l'Afrique; le thermomètre s'y tient pendant six mois à trente-trois ou trente-quatre degrés à l'ombre, et les eaux du fleuve sont rarement inférieures à la chaleur humaine. La division du nord est habitée par des races énergiques. La chaleur que l'on éprouve dans le Cutch et le Deckan est peu inférieure à celle que l'on ressent dans le Sindh; les eaux y sont rares.

Le climat du Concan, du Canara et du Travancore est plus modéré; l'immense quantité d'eau qui tombe pendant l'hivernage y maintient une végétation luxuriante et entretient partout une humidité d'où résultent souvent des fièvres : le choléra y est endémique.

Les races qui habitent la côte du sud sont plus molles que celles du nord.

Dès qu'on pénètre dans le Deckan, après avoir passé les chaînes des Ghâtes, on trouve sur ses hauts plateaux un climat très-agréable. Les Anglais fatigués des chaleurs de la côte y viennent respirer un air salubre qui leur rappelle celui de leur patrie.

La côte de Malabar est en général dépourvue de ports. Les hautes montagnes nommées Ghâtes interceptent les communications entre la mer et les plateaux du Maduré, du Mysore, du Deckan et du Maharasthra. Les eaux qui s'échappent des versants orientaux forment des fleuves qui fertilisent pendant leur long parcours des vallées immenses qu'elles arrosent, tandis que les rivières qui se déversent vers l'ouest sont torrentueuses, ont peu de parcours et sont souvent d'un difficile accès; les barques d'un faible tirant d'eau peuvent seules les fréquenter. Cette conformation physique est cause que l'on ne compte sur une étendue de près de cinq cents lieues que trois ou quatre havres où les navires européens puissent trouver de l'abri lorsque la mousson

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'ouest soulève des tempêtes sur cette côte inhospitalière. Ces ports sont Quilon, Cochin, Goa et Bombay, qui servent d'entrepôts au commerce de l'Inde. Aussi les nations européennes s'en sont-elles longtemps disputé la possession avec acharnement. Depuis soixante ans les révolutions, qui se sont succédé en Europe et dans l'Inde, ont rendu l'Angleterre presque exclusivement maîtresse de ce vaste continent où la France ne conserve plus que quelques points isolés.

L'intention de l'administration anglaise est de relier la presqu'île indienne par un réseau de chemins de fer, dont les coordonnées se couperont sous différents angles, et formeront un vaste échiquier qui lui permettra de surveiller facilement son immense empire.

Déjà Calcutta et Madras sont en rapport par des voies ferrées qui contournent le golfe du Bengale : les deux capitales servent de point de départ à deux autres branches qui pénètrent dans les bassins arrosés par le Gange, le Godavery, le Crishna, et dans les plaines du Mysore. Ces voies se prolongeront de façon à se relier avec les chemins occidentaux. Le chemin de Bombay, après avoir traversé les îles de Bombay et de Salsette, pénètre sur le continent au moyen d'un viaduc, et se dirige sur Kalyan, où il se ramifie : une de ses branches se dirige de là vers le nord-est, et la seconde vers le sud-est; la branche du nord-est subit ensuite elle-même une nouvelle bifurcation.

Le premier tronçon du nord-est dessert les bassins du Tapti et de la Nerbouda, se dirige vers Selgaon, Nagpour, et rejoint le chemin oriental de Calcutta vers Sabalpore. Le second tronçon se sépare du premier entre Bhosawah et Selgaon, et dessert les districts du Bérar, situés au sud du premier parcours; il s'enfonce ensuite vers l'est en se dirigeant vers Omrawati; il doit rejoindre à Nagpour le chemin de Calcutta.

La branche qui se dirige de Kalyan prend la direction du sud-est, traverse les versants occidentaux de la chaîne des Ghâtes. Rien de plus hardi que les travaux qu'il a fallu construire pour faire surmonter à la voie ferrée ces montagnes aux pentes abruptes et pour pénétrer jusqu'à Pounah. Cette branche se dirige de Pounah sur Kholapore, d'où elle atteint les plateaux du Deckan; elle doit rejoindre le réseau de Madras.

II

Idiomes et populations de la côte de Malabar. — Les Mahrates, les Bhills, les Gondes. — Les parias et les gens sans castes.

Les nations qui habitent la côte de Malabar tiennent à tant de souches différentes, et professent des religions si diverses, que cette côte offre à l'observateur une partie des types de l'Inde entière. Quelques-unes de ces religions prennent leur point de départ dans le panthéon indien, tandis que d'autres tirent leur origine des livres sacrés des hébreux et de ceux des chrétiens. Les religions de Mahomet et de Zoroastre y ont aussi leurs représentants. Les familles juives de cette côte prétendent s'être échappées de la Palestine au temps de Titus.

La population indoue de la côte de Malabar peut se diviser en cinq grandes fractions qui portent les noms de Nayrs ou Naymans, de Kouragas ou Kondagours, de Toulouvas, de Kanaras et de Concanis.

Les trois premiers groupes parlent des langues dravidiennes et on peut les regarder comme autochthones, tandis que les deux derniers se servent de langues issues du sanscrit et doivent se rattacher aux Aryens.

Outre les peuples sédentaires ou ceux qui ont une origine et une religion plus ou moins bien connues, l'Inde, et la côte de Malabar en particulier, est habitée par un grand nombre de populations divisées entre elles par des langues qui ne se rapportent ni au sanscrit ni au tamoul, et qui ont des coutumes différentes. Pour donner une idée de la diversité de ces races, il suffit de savoir que les Anglais sont parvenus à distinguer cinquante-deux tribus différentes, seulement parmi les peuples qui habitent la présidence de Bombay.

Les plus nobles de ces tribus sont les Bhills et les Gondes; les Sontals, qui se rattachent aux anciens Autochthones du nord; les Garols, qui ont eu aussi leurs rajahs et un pouvoir indépendant. Les tribus parias viennent après ces groupes. Elles se nomment, aux environs de Bombay, Warali, Shalodis, Mahars, Ramosis-Col et Couli. Quelques-uns de ces parias adorent Siva et Cali.

D'autres sauvages habitent les Ghâtes au-dessus des provinces de Concan et de Canara; ils sont souvent vassaux des Nayrs, et tiennent d'eux des terres à fermage; car, sur cette côte, la propriété était individuelle, contrairement aux usages établis ailleurs où le sol appartient au gouvernement. Cette coutume indique assez une donnée sociale différente.

Les sauvages qui vivent dans les forêts portent les noms de Cadou-Kouroubasous, Malaï-Condiarous, Iroulers, Soligurous. Quelques-unes de ces populations sont presque blanches comme les Malaï-Condiarous, et ces faits compliquent le problème de l'anthropologie indoue. Outre les moissons qui viennent dans leurs montagnes, ils exploitent les forêts et abattent les arbres de teck; ils tirent du palmier une boisson enivrante.

Ils adorent des démons nommés boutans, qui personnifient les éléments; ils passent pour sorciers et sont adonnés à la paresse. Très-unis entre eux, ils forcent les habitants des villes à les traiter avec quelque humanité, parce qu'ils se rendent tous solidaires des mauvais traitements que subit un des leurs, et abandonnent immédiatement la localité où l'un des membres de leur communauté a eu à souffrir de quelque injustice.

On prétend que jadis ces sauvages saisissaient quelquefois les voyageurs écartés, et les sacrifiaient en les enterrant tout vifs et leur mettant sur la tête des charbons enflammés jusqu'à ce qu'ils fussent morts.

Lors des guerres du Nizam et du Mysore, ils servaient de guides aux armées du sultan Tipoo, quand il venait à Mangalore. Ce prince, frappé de leur nudité, leur fit proposer de leur envoyer des vêtements; mais ils le firent prier de vouloir bien leur permettre de vivre comme avaient vécu leurs pères.

Ces sauvages ont aujourd'hui des mœurs assez pai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sibles; ils continuent à aller presque nus et ont conservé un grand nombre de superstitions. Mgr de Cannos, qui avait longtemps vécu au milieu d'eux, me disait qu'ils avaient divers modes d'adoration, que le feu était un des éléments auxquels ils rendaient un culte, et que, dans quelques occasions, les jeunes filles parcouraient les villages avec une couronne de charbons ardents sur leur tête.

Les natifs de la côte de Malabar, qui armaient autrefois les hardis corsaires d'Angria, de Savagi et de Sawant-Vadi, sont presque tous pêcheurs aujourd'hui. Dès le mois de janvier, la sardine abonde sur la côte de Malabar, et des milliers d'embarcations viennent au large pour faire cette pêche. L'attitude de ces hommes, lorsqu'ils lancent leur filet en forme d'épervier, est pleine de noblesse.

Sur la côte de Canara, les pêcheurs se livrent de préférence à la pêche de fond, et leurs embarcations bien espalmées se rencontrent quelquefois à plusieurs milles au large. Un chapeau à double fond, à large bord, semblable à un vaste parasol, les préserve du soleil et rend l'aspect de leurs pirogues très-pittoresque; ils sont fort défiants et se retirent dès qu'ils voient un grand navire.

Quelques-uns se hasardent cependant à venir offrir le produit de leur pêche aux croiseurs ou aux navires qui louvoient pour remonter la côte. Dès que le mois de mai est venu, les pêches cessent et les pirogues sont halées à terre. La belle saison recommence sur les côtes de Malabar vers le mois d'octobre. La mousson de sud-ouest fait, en général, son apparition dans la première semaine de juin et inonde de torrents de pluie toute cette côte. Les mois qui sont compris entre les mois de mai et novembre sont orageux, et les navires qui fréquentent alors ces parages sont exposés à de terribles tempêtes; les ouragans de 1837 et 1854 firent de grands ravages dans le port de Bombay. Mais dès qu'en décembre le soleil fait un mouvement rétrograde pour venir répandre la vie dans l'hémisphère nord, les barques indiennes sortent en foule des criques où elles s'étaient réfugiées pendant l'hiver, et la côte est de nouveau sillonnée de milliers de barques non pontées qui portent à Bombay les produits les plus variés; les unes descendent le littoral, les autres le remontent, en profitant des vents et des marées; tout est animé, la vie circule partout.

Les barques indiennes sont, en général, gréées en tartanes; leur avant est très-svelte, et leur arrière est chargé d'une lourde dunette qui a quelquefois deux étages et sert de logement aux armateurs ou aux négociants.

Les barques chargées de coton en sont littéralement encombrées : elles en ont dans leur cale, sur le pont; les mâts sortent à peine de ce monceau et les voiles s'orientent comme elles peuvent; des filets et des cordes retiennent d'autres balles sur les flancs du bâtiment, tandis que sur l'arrière on voit pendre des régimes de bananes ou des jarres remplies de beurre, quelquefois des gargoulettes vides.

Patients et sobres, les mariniers indous s'écartent peu des côtes et mouillent presque tous les soirs pour reprendre la mer dès que les brises de terre se font sentir.

III

Établissements français de la côte de Malabar. — Mahé. — Sa prospérité. — Sa rivière. — Races et religions. — Sainte Thérèse. — Saint Sébastien.

Le comptoir de Mahé, situé à la côte de Malabar, par 11° 42′ 8″ de latitude nord et 73° 4′ 10″ de longitude orientale, est la seule possession que la France ait gardée sur cette côte, car on ne peut appeler du nom de possessions les loges de Calicut et de Surate, qui se louent à des particuliers.

La petite ville de Mahé, située sur la rive gauche d'une rivière qui pénètre assez profondément dans les terres, est très-riante; les maisons sont entourées de jardins et ensevelies au milieu de bosquets de cocotiers.

Les Aldées, qui ont été rétrocédées à la France, sont séparées de la ville, et il a été construit une route pour fréquenter ces villages. La population des deux districts réunis ne dépasse pas sept mille âmes, qui vivent sur un terrain d'environ six cents hectares. Trois mille âmes habitent la ville proprement dite, et quatre mille les Aldées. Cette population est heureuse et satisfaite de vivre sous la bannière de la France. La richesse de ces Indiens consiste en palmiers. Le gouvernement français laisse cette petite population jouir en paix du fruit de ses cocotiers, tandis que les sujets de la Grande-Bretagne, qui les entourent de tous côtés, payent au collecteur neuf roupies, c'est-à-dire près de vingt et un francs par pied de cocotier.

Mahé n'a aucun édifice public. La maison du gouverneur appartient à un riche particulier auquel on la loue pour les besoins de l'administration; elle est vaste et située auprès de l'embarcadère, au lieu où était autrefois une des batteries qui défendaient Mahé.

Un second fort bastionné existait au sommet de la ville et croisait ses feux avec les batteries de la mer. Il ne reste aujourd'hui que les ruines des forts que nous avions élevés à Mahé pour nous en assurer la possession.

La rivière de Mahé est obstruée par un banc qu'on peut passer à la marée haute; l'eau devient plus profonde dès qu'on a surmonté cet obstacle, et une grande quantité de tartanes viennent s'y mettre à l'abri. L'activité commerciale de Mahé est assez considérable pour alimenter un mouvement de quarante à cinquante navires. Un pont, qui n'est pas achevé, doit mettre en rapport les deux rives de la rivière de Mahé, que l'on passe aujourd'hui en bac.

La population de Mahé se divise en trois groupes religieux : les Indous purs ont conservé les divers rites de leurs pères et se divisent en plusieurs castes, ainsi que dans toute l'Inde; celle des Tchatrias ou guerriers prend à Mahé la dénomination de Nayrs; elle était brave et a vaillamment combattu pour son indépendance lors de l'apparition des Portugais sur la côte de l'Inde. Les femmes nayres ont le privilége d'avoir plusieurs maris.

Lorsqu'un des Nayrs est entré chez une femme, il dépose à la porte son épée et ses sandales. Cette porte devient sacrée dès ce moment, et on n'a jamais vu qu'il se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soit élevé aucune querelle parmi eux au sujet de la violation de ce privilége.

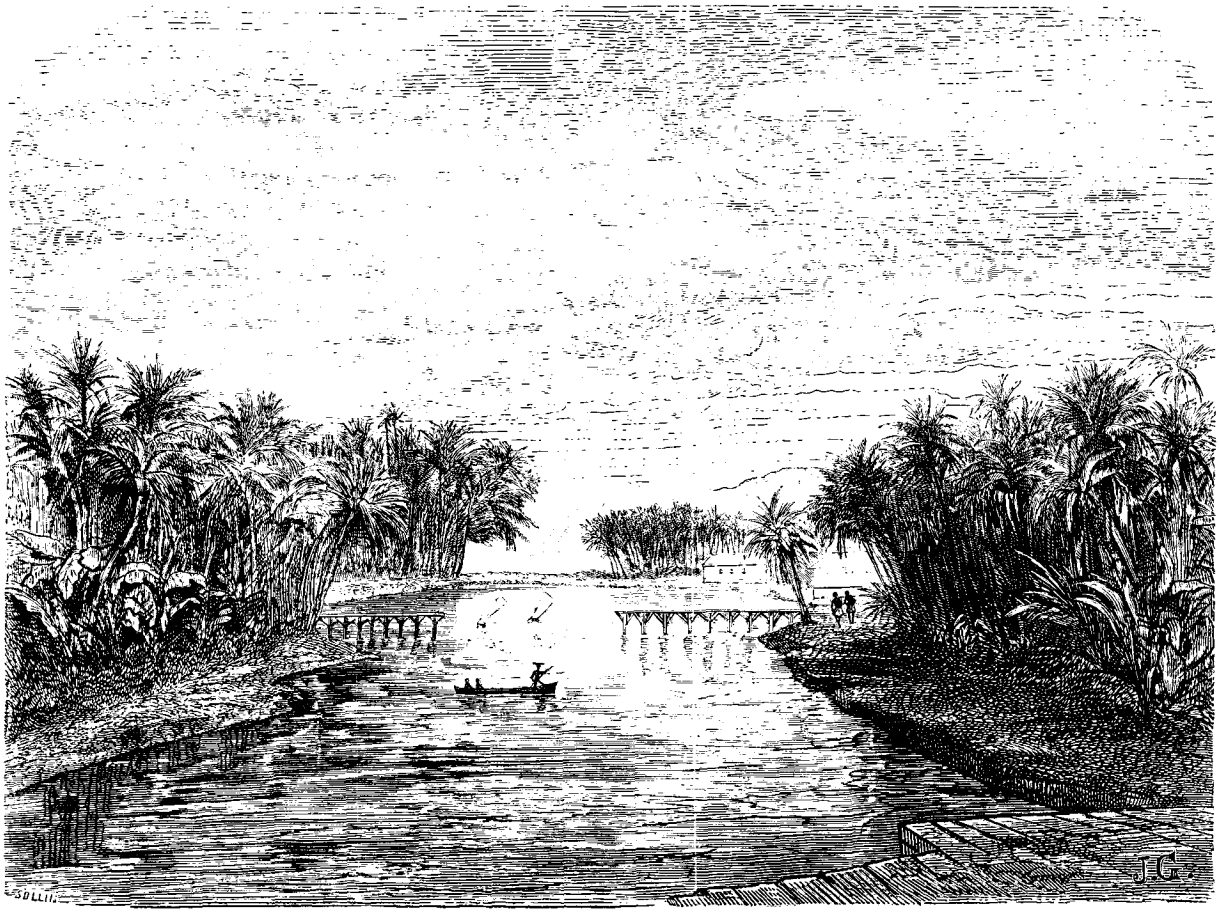
Les anciens conquérants mahométans, qu'on nomme Mapelles, étaient autrefois très-riches et servaient de courtiers pour toutes les opérations commerciales; ils sont moins remuants aujourd'hui qu'ils ne l'étaient jadis.

Les chrétiens sont assez nombreux à Mahé; ils proviennent soit des anciennes conversions faites par les Portuguais, soit du mélange de cette nation avec les femmes du pays. La religion catholique est acceptée sur toute cette côte, et les missionnaires peuvent pénétrer parmi les populations sauvages qui habitent les Ghâtes.

Mahé est sous l'invocation de sainte Thérèse, et une assez jolie chapelle lui est dédiée; le toit de cette église est modestement fait de paille. Le jour de sainte Thérèse, tout les habitants de Mahé viennent, sans exception de culte, offrir leur prière à Dieu et leur offrande à la sainte

Après sainte Thérèse, c'est saint Sébastien qui jouit du plus grand crédit. Sa statuette, percée de mille flèches, passe pour avoir le don de préserver des épidémies. Il arrive souvent que des députations viennent demander l'intercession du saint, et les prêtres et les fidèles de Mahé suivent son image ainsi transportée dans les villes voisines pour en chasser la maladie.

Si le gouvernement anglais s'y prêtait et permettait



Une vue de Mahé sur la côte de Malabar. — Dessin de Guiaud d'après l'album de M. É. Fleuriot de Langle.

aux agents d'émigration de parcourir librement la campagne, il serait possible de faire de Mahé un point de recrutement pour la Réunion.

Les revenus de Mahé sont de trente-deux mille francs, et les dépenses de l'administration y montent à trente-quatre mille francs. Le riz avait manqué lors de la visite de *la Cordelière* à Mahé, et la population était dans une détresse inimaginable.

La terre des fonds est sablonneuse et le riz peut se cultiver sur le bord des rivières où l'on produit des inondations artificielles. Les hauteurs n'ont qu'un sol dur et qui paraît calcaire; à quelque distance dans l'intérieur s'élèvent les Ghâtes, dont les flancs sont couverts de forêts magnifiques.

La main des Européens paraît avoir à peine effleuré ce pays. Quelques routes assez bien tenues sur lesquelles circulent de petits bœufs porteurs qui servent presque exclusivement de bêtes de somme dans l'Inde, où le chameau et le cheval réussissent mal, et le fil électrique, qui met à tout moment en rapport les extrémités du vaste empire anglo-indien, sont les seuls indices qu'on y trouve de leur présence.

Cananore est le chef-lieu militaire de la présidence de Madras, à la côte de Malabar; les forces qui y stationnent se compcsent de trois régiments; l'un est européen, deux sont indigènes. Le collecteur, ordinairement chargé de l'administration civile, réside à Calicut.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'évêque habite à Mangalore. Mangalore est aussi le siége d'un évêché catholique. Le gouvernement anglais entretient cet évêque et les missions catholiques qui dépendent de lui. Ces missions sont desservies par des carmes et des capucins.

Les Indiens qui habitent les environs de Mahé sont soumis aux maîtres dont ils cultivent les terres. Les Nayrs avaient le privilége de pouvoir posséder et de transmettre leur héritage.

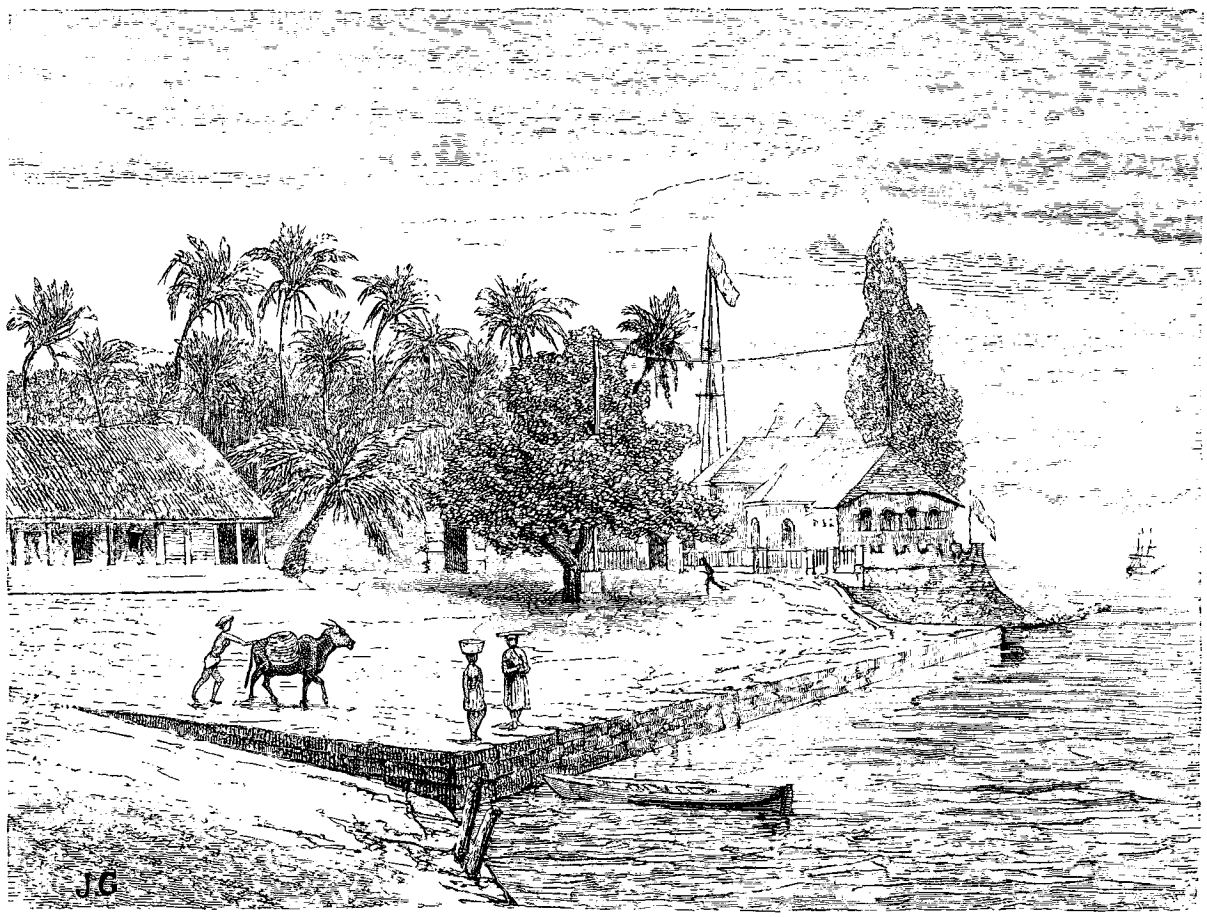
La compagnie des Indes françaises était autrefois maîtresse de Gestapour. Cette ville est très-importante, parce qu'elle communique par de bonnes routes avec l'intérieur de la presqu'île. La rivière, sur laquelle est située la ville, est navigable pour les bâtiments d'un port assez considérable; elle fait aujourd'hui un grand commerce d'huile de coco et d'huile de sésame.

IV

Etablissements portugais de la côte de Malabar. — Goa. — Iles Saint-Georges. — Mouillage de l'Aguada. — Phare. — Barre de la rivière. — La ville neuve Pangim. — Le comte de Torres Novas. — Le clergé catholique. — Vieux Goa. — Reliques de saint François-Xavier. — Les églises de Goa. — L'arsenal. — Le couvent del Cabo. — Marmagon. — Côtes de Concan. — Savant wadi. — Pirates savaji. — Tulaji angria. — Fondation de l'empire mahrate. — Conquête des places de Savaji et d'Angria par l'Angleterre.

Lorsqu'on arrive du sud sur la rade de Goa, on passe d'abord devant les îles Saint-Georges.

Le bras de la rivière de Goa qui débouche au sud se



Une vue du quai de Mahé sur la côte de Malabar. — Dessin de Guiaud d'après l'album de M. É. Fleuriot de Langle.

nomme Marmagon ; il s'ouvre bientôt aux regards des voyageurs, mais les terres sont généralement enbrumées et il est difficile de bien distinguer les accidents de terrains. De grands édifices couronnent les sommets et tout annonce qu'une nation puissante avait fait de Goa sa capitale. Le couvent del Cabo est un des mieux conservés de ces édifices; il est situé à l'extrémité de l'île de Salsette, sur laquelle est bâtie Goa et qui est séparée de la grande terre par la rivière de Goa et l'embranchement du Marmagon: plus au nord, le phare domine le mouillage de l'Aguada, et plusieurs chapelles attestent la ferveur des premiers Portugais qui s'établirent sur ces côtes.

De longues lignes de forts armés de canons rouillés couronnent le mouillage de l'Aguada, mais tout cet appareil militaire n'est plus à la hauteur des attaques d'aujourd'hui.

La rivière de Goa se fraye difficilement un passage entre la pointe du Cabo et un morne nommé le Bardez qui la limite du côté nord; d'autres fortifications toutes aussi impuissantes que celles de l'Aguada, couvrent le morne du haut en bas; les batteries du Cabo devaient croiser leurs feux avec celles du morne.

La rivière est encombrée depuis longtemps par une barre que traverse plusieurs canaux où la mer brise quand il fait mauvais temps; cette barre est un ob-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

stacle qui défend Goa avec bien plus de sûreté que les forts qui avaient été autrefois élevés par la couronne de Portugal. Dès que l'on a franchi cet obstacle on trouve des constructions élégantes qui bordent les deux rives de la rivière jusqu'à Pangim ou nouveau Goa, située à deux milles en amont de la barre.

Quoique nouvelle, cette ville possède des églises fort remarquables et des casernes. Le palais du gouverneur général est un vaste édifice couronné par une série de toits pointus qui couvrent chaque pavillon séparé, ainsi qu'il était d'usage de le faire au siècle dernier, ce qui donne à cet édifice un grand caractère. La chapelle privée du gouverneur s'ouvre sur la place du palais et Son Excellence peut entendre l'office divin sans quitter ses appartements qui donnent sur la galerie supérieure de sa chapelle.

Un vaste escalier en marbre descend de la façade nord du palais jusqu'à la rivière, et de vastes hangars abritent la barge et les canots du gouverneur.

Les salons de l'hôtel sont vastes et élevés d'étage, ainsi qu'il convient dans un climat aussi chaud que celui de Goa. Une des galeries contient le portrait des vice-rois et des gouverneurs généraux, qui ont fondé l'empire portugais dans les Indes.

Le temps a malheureusement peu respecté les traces de ces grands hommes dont les traits auraient pu être représentés par une main plus habile.

Son Excellence M. le vicomte de Torres Novas fait les honneurs de son gouvernement avec une affabilité extrême. L'élite de la société de Goa se réunit dans ses salons. Une fois par semaine on peut y admirer les belles Lusitaniennes; si loin de leur patrie, elles n'ont rien perdu de la grâce de leurs mères.

On est tout d'abord frappé à la première vue du nombreux clergé qui circule dans les rues de Pangim; mais il est facile de s'en rendre compte en réfléchissant que, bien que les Anglais dominent politiquement toute la côte de Malabar, la direction religieuse y appartient toujours à Goa; cette ville est le vaste séminaire d'où sortent tous les desservants qui exercent le saint ministère dans l'Inde presque entière.

L'archevêque de Goa avait autrefois le titre de primat des Indes. Au moment où *la Cordelière* était mouillée dans les eaux de Goa, en décembre 1859, il existait un schisme entre l'archevêque et la cour de Rome, mais le prélat auteur de ce schisme venait de mourir et la concorde renaissait.

M. le vicomte de Torres Novas avait pensé qu'il serait bon de consacrer le retour de l'Église de Goa au giron de l'Église romaine, par l'exposition publique des reliques de saint François-Xavier, l'apôtre des Indes, qui n'étaient pas sorties de leur châsse depuis quatre-vingts ans.

Un grand nombre de fidèles avaient été attirés à Goa par le désir de visiter ces saintes reliques, et la ville avait pris à cette occasion un caractère de fête inaccoutumé.

Le vieux Goa est à deux heures en amont de Pangim. Une chaussée, qui vient d'être réparée par M. de Torres Novas, y conduit et l'on peut facilement y remonter aussi en embarcation. Les chevaux vivent mal à Goa, et y sont par conséquent fort rares : on est obligé de recourir à d'autres moyens de locomotion.

Les palanquins servent de véhicules aux personnes qui ne peuvent se procurer ni voiture ni embarcation. Ces véhicules sont suspendus à un fort bambou que deux où quatre robustes Indiens chargent sur leur tête, tandis que le voyageur s'installe horizontalement sur ce canapé portatif. Tout le talent des porteurs consiste à rompre la cadence du pas, de façon à ce que le patient qu'ils enlèvent presque au grand trot, ne supporte que le moins possible le choc de leurs brusques allures.

La chaussée qui conduit de Pangim au Ribandar et à Goa est bordée de jardins au milieu desquels on se trouve dès que l'on a franchi les arches donnant issue aux eaux d'une lagune qui fait de Pangim une presqu'île. Le Ribandar est un grand faubourg près duquel s'élèvent le palais de l'archevêque et la poudrière; le palais de l'archevêque a pris le nom de la poudrière à cause de sa proximité de cet établissement; ses jardins sont en terrasse et l'édifice fait face au nord; au grand nombre des fenêtres de cette façade, on peut juger de son importance, mais le séjour de ce palais passe pour être humide et malsain, en sorte que les Métropolitains ont fait élever un nouvel hôtel à Pangim.

Lorsqu'on remonte de Pangim au vieux Goa par mer, on voit sur la rive droite de la rivière, dans une des îles du fleuve nommé Chovas, un vaste édifice muni à l'un de ses angles d'une haute tour carrée; il était destiné à élever les novices des jésuites, qui dominaient autrefois une partie de l'Inde. Depuis l'exclusion de cet ordre du Portugal, le collége tombe en ruine; on prétend même qu'il avait été évacué avant la confiscation des biens de l'ordre. En remontant encore la rivière pendant quelques milles, on se trouve en face du vieux Goa; il faudrait une puissante imagination et des connaissances archéologiques bien précises pour reconstruire par le souvenir la ville des vice-rois.

Goa est du reste une ville relativement nouvelle, construite dix-neuf ans seulement avant l'arrivée des Portugais dans l'Inde. Quoiqu'elle fût gouvernée par ses propres rajahs, elle dépendait du rajah de Belgaoum, et il est probable que cette principauté elle-même était un démembrement du royaume de Visapour. Les Indiens ont tenté de refaire une nouvelle Goa dans le sud de l'ancienne.

Un quai assez bien entretenu donne aujourd'hui accès à une chaussée qui passe sous l'arc de triomphe d'Albuquerque. Cet arc ne fait honneur ni au crayon de son architecte, ni au ciseau du statuaire qui y a retracé les traits du héros.

L'ancien palais du vice-roi s'étendait à gauche de cette entrée, si l'on en juge par quelques terrasses couvertes de broussailles, ses seuls vestiges, il devait être immense. Le couvent des théatins, sous l'invocation de saint Cajetan, y attenait; l'église de ce couvent, construite sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, servait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux vice-rois; elle existe encore, et ses cloîtres sont en bon état. Lorsque les gouverneurs viennent au vieux Goa, ils se reposent dans ce couvent où ils font entretenir quelques appartements assez confortables.

Quelques rues de Goa sont pavées en larges dalles. On ne voit plus maintenant aucune trace des fortifications qui ont couvert la ville contre les attaques de l'ennemi.

La cathédrale est une noble basilique dont le frontispice se développe sur une place aux vastes proportions. Ses deux tours carrées sont d'un beau dessin. La longueur de l'édifice est d'environ soixante-dix mètres, et la largeur de la nef d'environ vingt-sept mètres. Lorsqu'on pénètre dans la nef on est frappé du grandiose du saint lieu. Les chapelles latérales se développent au nombre de sept de chaque côté; elles ont chacune un autel, et cet ensemble est couronné par un magnifique maître-autel. On regrette que ces autels, ornés de colonnes torses, soient peints et dorés avec exagération. Les fenêtres, ainsi que l'usage en a prévalu dans les établissements portugais de l'Inde et de Mozambique, sont fermées par des vitres en coquilles de nacre, ce qui ne laisse pénétrer dans la basilique qu'un jour mystérieux.

Le trésor de la cathédrale contient des ornements d'une richesse merveilleuse.

Les églises de Goa sont les seules où j'ai vu des anneaux dorés scellés aux nervures des voûtes, ce qui permet de pavoiser complétement l'intérieur des églises, de façon à faire disparaître les pierres sous de riches tentures de soie aux couleurs variées.

A l'occasion de l'exposition des reliques, les églises avaient toutes revêtu leurs habits de fête.

Le corps de saint François qui appartenait à l'ordre des jésuites est conservé dans l'église du Bon-Jésus, qui était l'église du couvent de cet ordre.

Cette église est bâtie en forme de croix, et le maître-autel est splendide. Le magnifique mausolée de saint François-Xavier est placé à la gauche du maître-autel : il représente une chapelle gothique en argent repoussé. La châsse dans laquelle repose le saint en avait été extraite, et la partie supérieure de son cénotaphe en argent ciselé surmontait cette châsse qui est en verre.

La momie est encore revêtue du costume que le saint portait de son vivant. Le visage est vermeil; quelques cheveux gris ornent les tempes; l'orbe de l'œil fait saillie sous ses arcades fortement accentuées et surmontées de sourcils épais. Le nez seul paraît avoir un peu souffert.

La main gauche est étendue et tient une canne en jonc à pomme d'or que ne quittait jamais, dit-on, le saint personnage. On exposait autrefois cette sainte relique sans prendre la précaution de la mettre dans une vitrine; une dame trop fervente détacha d'un coup de dent l'un des petits doigts du pied du saint. Depuis cette époque, on a dû prendre des précautions pour que de pareils actes de dévotion ne se renouvelassent plus.

Le bras droit a été envoyé à Rome vers le milieu du dix-septième siècle et, au dire des contemporains, cette ablation ne se fit pas sans difficulté : il fallut faire des prières sans nombre au saint, qui finit par se laisser fléchir et par présenter lui-même son bras au chirurgien chargé de l'opération.

La mort de ce saint personnage arriva en 1552, à Sancian, en Chine; les Chinois avaient jeté le corps dans une fosse de chaux vive, qui, au lieu de consumer le corps, le conserva dans l'état inaltérable où il est aujourd'hui. Le corps fut rapporté à Goa en 1554. Avant 1780, l'exposition avait lieu annuellement; mais le corps était resté renfermé dans le cercueil depuis cette époque jusqu'en 1859, où M. le vicomte de Torres Novas voulut le rendre au culte public. On dit que la momie s'est un peu altérée depuis que l'on a amputé son bras droit.

Les Indiens de toutes castes viennent pieusement s'agenouiller aux pieds de saint François-Xavier, et baiser ses reliques. On racontait à Pangim qu'un Indien ayant rencontré, à la porte de l'église, un mendiant qui lui avait demandé l'aumône, lui avait répondu avec bonté qu'il n'avait que les deux anas nécessaires pour mettre dans la patène que l'on présentait aux pèlerins. Or, l'émotion de cet Indien fut extrême lorsqu'un moment après il crut reconnaître, dans les traits du saint, le mendiant auquel il venait de refuser une aumône; on dit qu'il resta stupéfait et qu'il ne sortit de cet état d'anéantissement que pour s'écrier qu'il venait à l'instant même de voir le saint tout vivant devant lui. Ces apparitions n'ont du reste rien d'incroyable pour les Indiens, qui sont persuadés que Wishnou vient tous les soirs dormir sur les bords de la Chrisna.

L'église de Saint-Augustin, dont il ne reste plus aujourd'hui que des ruines, a dû être autrefois très-belle. Le couvent de Sainte-Monique est fort voisin de Saint-Augustin. Quelques religieuses y vivent encore. Ainsi que presque tous les autres, ce couvent était autrefois très-bien doté. Les quelques nonnes qui l'habitent sont aujourd'hui réduites à fabriquer des fleurs artificielles et à vendre des sucreries.

L'arsenal de Goa est très-rapproché de la vieille ville dont il n'est séparé que par une simple muraille. Les quais y sont larges et abrités par des allées bien plantées. Cet arsenal contient une artillerie nombreuse. Les matières navales vont en être extraites pour être transportées dans le nouvel arsenal de marine que l'on a créé dans une crique assez rapprochée de la rade de l'Aguada, où il est facile de communiquer de tout temps avec les navires qui sont en relâche.

La seule curiosité de l'arsenal de Goa est une pièce d'artillerie qui a six mètres de long et un diamètre de quarante-deux centimètres. Elle fut prise à Diu, lors de l'attaque de cette ville par les musulmans. Sa construction mérite d'être étudiée. Elle est faite en barres de fer rapprochées, recouvertes d'une chemise de cuivre et frettées par des cercles de même métal; elle est chambrée; le boulet pèserait à peu près deux cents livres. Ainsi les fameux canons Armstrong sont bien dépassés par cette ancienne pièce, sur laquelle on voit quelques gravures en relief qui représentent un éléphant.

Le territoire de Goa a une population très-dense et les habitants y paraissent heureux. Quoique leurs voisins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eussent fait des tentatives pour se soustraire au joug de la Grande-Bretagne, ils n'ont pas songé à prendre les armes pendant la dernière révolte de l'Inde.

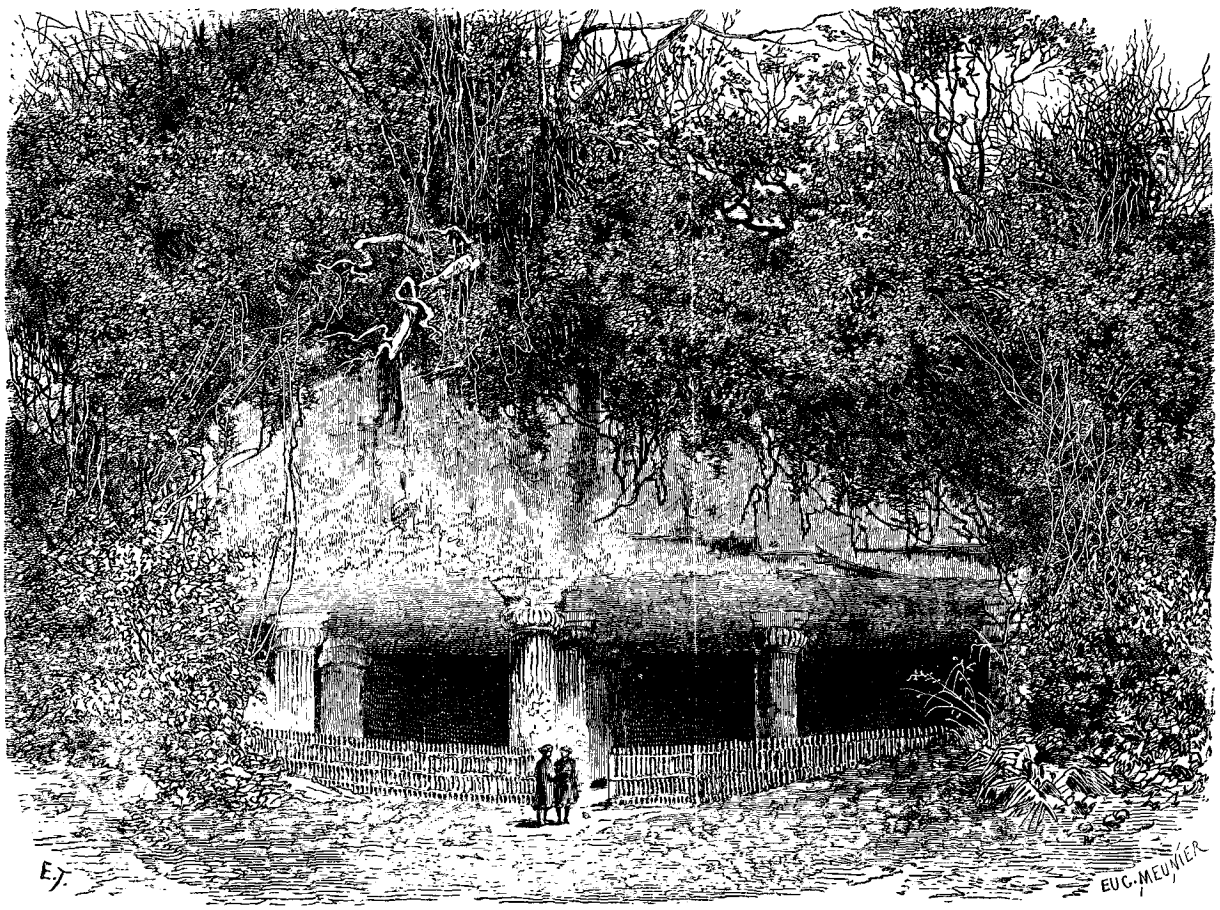
En allant faire une promenade au couvent de Nostra-Signora del Cabo, qui sert de résidence d'été au gouverneur, j'ai traversé des terrains très-bien cultivés. La position de ce couvent est agréable; on y sent la brise de mer si nécessaire aux Européens sous le climat de l'Inde. Quelques appartements ont été appropriés pour l'usage du gouverneur qui a fait restaurer les jardins.

Le commerce de Goa est faible, et cette ancienne métropole des Indes est bien déchue de sa splendeur passée. La taxe énorme que les Anglais ont mise sur les cocotiers, rend l'importation de ce fruit avantageuse, et le cabotage s'est emparé de cette branche de commerce. Ce commerce est conduit principalement par les Indiens. Les Portugais sont trop fier ou trop indolents, trop pauvres d'ailleurs pour rien tenter par eux-mêmes.

Le gouverneur actuel stimule tant qu'il peut le zèle de ses administrés; il fait des chaussées, des canaux de desséchement et espère rendre à la culture une partie des terrains que la rupture des anciennes digues avait réduits à l'état de marais.

La rivière de Goa descend des Ghâtes. Il se forme une multitude d'îles entre ses bras, dont l'un forme le port de Goa et le second celui du Marmagon.

Les bâtiments ne peuvent pratiquer la rade de l'Aguada que depuis septembre jusqu'en mai. La rade du Marmagon est sûre toute l'année, et les bâtiments peuvent remonter jusqu'au port de Goa en faisant le tour de l'île de Salsette.



Entrée des grottes, à Éléphanta. — Dessin de Therond d'après une photographie.

Goa est enclavée de tous côtés par le territoire britannique. On fait maintenant des routes qui mettront les deux nations en mesure d'échanger avantageusement leurs produits.

Les Indiens de la côte de Concan sont guerriers et appartiennent pour la plupart à la race mahrate. Il y avait autrefois plusieurs villes importantes sur cette côte.

Viziapour est un port rapproché de Radjapour qui a comme lui la facilité de communiquer avec Kolapour. Tulaji Angrias qui avait fondé un État indépendant, s'était emparé de Viziapour dans les premières années du dix-huitième siècle. Outre les avantages de communiquer facilement avec le Deckan, ce port partage avec Goa et Bombay l'avantage d'être accessible pendant la mousson du sud-ouest.

VI

Bombay. — Commerce. — Les Daubachis. — Arsenal de la Compagnie péninsulaire et orientale. — Mazaghan. — Le fort et la Ville-Noire. Maisons de plaisance. — Douceur des animaux. — Les temples.

Bombay, vue du large, donne l'idée d'une vaste métropole. Les navires se croisent dans tous les sens, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indoues de basses castes, à Bombay. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

uns entrent, les autres sortent. Les vapeurs sillonnent de tous côtés la mer, leur noir panache flotte et serpente à tous les points de l'horizon. Les hauts sommets des Ghâtes s'abaissent avant d'arriver près de la ville et quelques îles basses bordent seules la côte, dont le relief n'est apparent que de trente milles.

La rivière de Bombay s'est frayé une route au milieu de la dislocation de ces terrains. Quelques pics aigus accusent encore le cataclysme qui a dû permettre à ce vaste estuaire de pénétrer aussi profondément dans les terres. Plusieurs îles et un grand nombre de rochers attestent l'ancien état des lieux. La ville de Bombay s'étend sur deux de ces îles et n'est séparée de l'île de Salsette que par un étroit bras de mer.

Un phare d'une portée considérable éclaire la nuit l'entrée de la rivière oblitérée par les bancs madréporiques qui s'étendent au large de l'île de *l'Old Woman* (la vieille femme) sur laquelle est bâti le fort. Les récifs nommés *prongs* s'étendent à environ 4 milles de terre, et il serait difficile de les reconnaître si un bateau porte-feu peint en rouge et des bouées n'en signalaient les approches pendant la nuit et même pendant le jour.

Le bateau-feu signale tous les navires qui donnent dans les passes; un coup de canon en part chaque fois qu'un bâtiment fait route sur Bombay.

Ce bateau-feu sert ordinairement de station aux pilotes. Dès que les bâtiments se présentent, ils sont rejoints par la chaloupe qui les porte.

Les chaloupes sont peintes en rouge; elles sont fortement construites, afin qu'elles puissent résister aux grosses lames de la mousson du sud-ouest; elles ont une espèce de passavant qui leur permet de recevoir la mer sans être submergées.

Deux voiles latines complètent leur gréement, et leur équipage se compose d'hommes robustes dont la figure est ornée d'une forte barbe et la tête couverte d'un vaste turban.

La race qui armait les corsaires des Angrias et des Savaji se retrouve encore sur toute cette côte; elle est de haute taille et a des muscles athlétiques; les chaloupiers des pilotes paraissent appartenir à cette race hardie.

A quelque heure que l'on arrive dans le port de Bombay, on est assailli par les embarcations des Parsis; elles portent des courtiers qui viennent offrir leurs services, l'usage étant que les navires qui visitent Bombay prennent des intermédiaires pour faire toutes leurs transactions; ces intermédiaires prennent le nom de daubachis; sans leurs services il serait vraiment impossible de s'entendre dans cette Babel où viennent se croiser toutes les races de la terre.

Les daubachis sont probes et actifs. Celui qui fait les affaires des navires de guerre français *Edulgie Manackgie* et *Rostonjie*, est un modèle dans son genre, et, grâce à lui, les provisions arrivent à bord comme par enchantement.

Un môle que l'on nomme le bonder (ou port) sert aux embarquements et aux débarquements des passagers et des officiers qui fréquentent la ville. Les bâtiments sont mouillés sur quatre ou cinq files entre le quai et le port de guerre; les vapeurs de guerre sont en général en aval des navires de commerce, et prêts à prendre leur défense, si le cas était nécessaire.

Les bâtiments à vapeur qui font les courriers, après avoir mis à terre leurs passagers, remontent jusqu'à Mazaghan où est l'arsenal de la Compagnie péninsulaire et orientale. Cet arsenal a des bassins de carénage où les vapeurs peuvent visiter leur coque et faire les réparations que nécessite leur navigation active.

Le bonder sert de station aux chaloupes dites bonder-boats qui sont munies d'une voile et ont en arrière un carrosse fermé qui met les passagers à l'abri de la pluie et des rayons brûlants du soleil.

Dès que l'on a mis le pied à terre, on monte en voiture ou dans un véhicule plus modeste. Il est à peine permis à la dignité d'un Européen de se promener à pied dans l'Inde.

Toute la population vaque à ses affaires avec ardeur; les portefaix chargent sur leurs robustes épaules les fardeaux qu'ils portent des chaloupes aux magasins ou des magasins aux chaloupes, et le spectacle le moins extraordinaire n'est pas de voir un Indien ruisselant de sueur rouler un bloc de glace de plusieurs quintaux et l'enlever rapidement jusqu'à la glacière.

Grâce à l'abondance de la glace, personne à Bombay ne se prive de rafraîchir son breuvage. La marine des États-Unis d'Amérique approvisionne le monde entier de cette denrée qui est devenue un besoin du premier ordre dans l'Inde anglaise.

La ville murée ne contient à Bombay que les bureaux des négociants et le port de guerre : des artisans de toute espèce et des magasins de tout genre occupent le rez-de-chaussée des maisons qui sont en général assez petites.

Une vaste plaine, qui forme les glacis de la place, sépare la ville fortifiée de ce que l'on appelle la ville Noire. Cette ville Noire est habitée par six ou sept cent mille individus. Les fabricants y ont leurs ateliers, et d'immenses piles de matières emplissent les magasins qui s'ouvrent sur les rues.

L'imagination indoue s'est donné un peu plus de carrière dans la construction des maisons de la ville Noire que celle des Anglais dans les constructions qu'ils ont enveloppées de murailles. Plusieurs temples, pagodes ou mosquées méritent d'y être remarqués. Tous les cultes, comme toutes les couleurs, se coudoient à Bombay; et, chose remarquable, chacun paraît accomplir les rites de sa religion avec une tranquillité parfaite.

Les églises chrétiennes y sont petites et peu faites pour donner une haute idée de notre culte.

Les Anglais ont installé dans le port une chapelle flottante où les marins assistent aux offices. Les matelots français assistent à la messe qui est dite tous les dimanches par un prêtre catholique à bord d'un des navires en rade.

Dès que l'on a dépassé la ville Noire, on se trouve au milieu de jardins sans fin, et l'on admire l'esprit de charité universelle qui a ouvert un asile aux hommes dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laissés et même aux animaux. Le fameux Parsi Sijiboy, que la reine avait fait baronnet, a fondé un hôpital qui ne serait déplacé dans aucune capitale.

Le climat brûlant de l'Inde a forcé les Européens à chercher une forme de construction propre à leur procurer un peu d'ombre et de fraîcheur. La forme qui a le mieux résolu ce problème est un vaste hangar de bois où des pieux sans nombre supportent un toit immense recouvert de feuilles de palmier. L'intérieur en est divisé en divers appartements, et l'air circule avec facilité sous cette immense toiture qui fait l'effet d'une tente. Rien de plus confortable et de plus frais que ces « bongalows. »

Une rangée d'arbres règne tout à l'entour des pieux qui limitent l'espace où l'on érige le bongalow; une pelouse verte et des fleurs ornent le terrain réservé, et presque toujours une allée ombreuse conduit jusqu'à l'entrée de cet établissement de luxe. Les écuries, les cuisines, les logements des gens de service sont souvent dans l'enclos, mais assez séparés de la maison pour que les maîtres n'en ressentent pas les inconvénients.

Le gouverneur a trois ou quatre résidences à Bombay : son palais officiel est dans la ville murée, mais il préfère ordinairement se tenir à la pointe de Malabar, où la brise de mer rafraîchit son immense bongalow.

Les Portugais avaient fondé un couvent à Parèle. Ce couvent a été converti depuis longtemps en maison de plaisance, et la salle du chapitre est devenue la salle à manger du gouverneur de la présidence de Bombay.

Aussitôt que l'heure des affaires a cessé, les routes se couvrent en tous sens de chevaux rapides qui portent les négociants dans les maisons où leurs familles se sont retirées. Ces villas s'étendent sur toutes les collines; elles sont souvent bâties dans le goût italien ; des jardins et des fleurs, qui en ornent les abords, rafraîchissent et embaument l'air.

L'eau est un objet de première nécessité dans un pays comme Bombay. De vastes réservoirs à ciel ouvert ont été creusés, et des hommes conduisant des bœufs viennent y remplir leurs outres pour la distribuer dans tous les quartiers; les abords de ces réservoirs offrent toujours un spectacle très-animé.

Le bœuf est à l'Inde ce que le cheval et l'âne sont au reste du monde. Il a le poil fin, les muscles ressortis. Sa bosse arrête son collier ou son bât, car il porte ordinairement à dos une charge, ou bien il tire une légère charrette qu'il mène au grand trot. Souvent son cou est orné d'un collier de grelots sonores. Quelquefois l'homme le monte comme en Afrique, et plus d'un courrier parcourt de vastes espaces sur un petit bœuf qui a les cornes droites, blanches et presque diaphanes.

Dans l'Inde, gens et bêtes semblent sympathiser. Je n'y ai jamais été témoin de la résistance qu'opposent nos animaux à la volonté de l'homme, comme je n'y ai non plus jamais été témoin des brutalités sans exemple de nos charretiers envers leurs animaux.

Est-ce un effet de climat énervant de l'Inde qui atrophie la volonté de l'animal, lequel se sent moins de vigueur et moins d'esprit d'indépendance, ou est-ce la conséquence d'une plus longue domestication des espèces? C'est ce que je ne saurais dire. Il est remarquable toutefois que les animaux des pays chauds sont, en général, plus patients que ceux des pays froids : le chameau en Arabie, le lama au Pérou en offrent un exemple aussi frappant que la docilité des bœufs dans l'Inde.

Bombay contient une multitude de temples appartenant aux cultes indou, parsi ou mahométan; mais aucune de ces constructions n'est ancienne. Quelques-uns de ces temples sont assez élégants, la plupart ne méritent aucune mention.

Il est certain qu'il a existé des temples plus anciens dans cette île, et les Indous visitent encore avec beaucoup d'affluence la pointe de Malabar où l'on prétend que Rama s'était arrêté pendant la marche qu'il fit d'Aoude à Ceylan. Il y adorait un lingam que, tous les soirs, son frère Lakshman lui envoyait de Benarès. Un jour, ennuyé de voir un retard dans l'arrivée de l'objet de son culte, il fit de ses propres mains une idole de sable, et à peine eut-il fini son dieu, que le lingam de Benarès arriva. Il le fit déposer dans un temple où il fut adoré sous le nom de Valuk-Eshwar, *le seigneur de sable*, jusqu'au moment de l'arrivée des Portugais; on prétend que l'idole s'élança d'elle-même à la mer à la vue de ces étrangers : il est bien plus probable que ce furent les Portugais qui l'y jetèrent.

Les navires français fréquentent Bombay au nombre de 80 ou de 100 par an; plusieurs y apportent des chargements de vins ou de spiritueux, d'autres n'y viennent qu'après avoir préalablement porté à Aden le charbon qu'ils avaient pris en Europe.

Ces navires ainsi que les navires anglais reçoivent à leur bord les chargements qui leur sont préparés par les négociants indigènes, parsis ou mahométans. Le coton et le sésame, les cocos séchés sont en général les objets de retour.

Le coton était autrefois un article qu'on se procurait difficilement à Bombay, parce que la grande chaîne des Ghâtes sépare des provinces intérieures les ports de la côte de Malabar. Depuis que Bombay est relié à l'intérieur par un chemin de fer, le prix de revient du coton est moins élevé et permet de l'apporter sur ce marché. Le port de Curatchie relié au vaste réseau qu'arrose l'Indus par un autre chemin de fer, permet également de tirer de ce delta aussi riche que le delta du Nil, s'il ne le dépasse pas, toutes les denrées que produisent les affluents du Scind. Il ne reste plus qu'à introduire dans ces terrains privilégiés la culture des espèces qui sont le plus en rapport avec les besoins du commerce européen.

VII

Temples souterrains. — Caractère de Siva. — Description du temple d'Éléphanta. — Chœur du Trimourti. — Ravan tentant d'escalader le Kailassa. — Naissance de Sakti. — Ardinaths-Eshwar. — Mariage de Siva. — Vira Bhadra. — Bhairava. — Conclusions.

La côte de Malabar est remarquable entre toutes les régions de l'Inde pour l'art avec lequel elle a construit

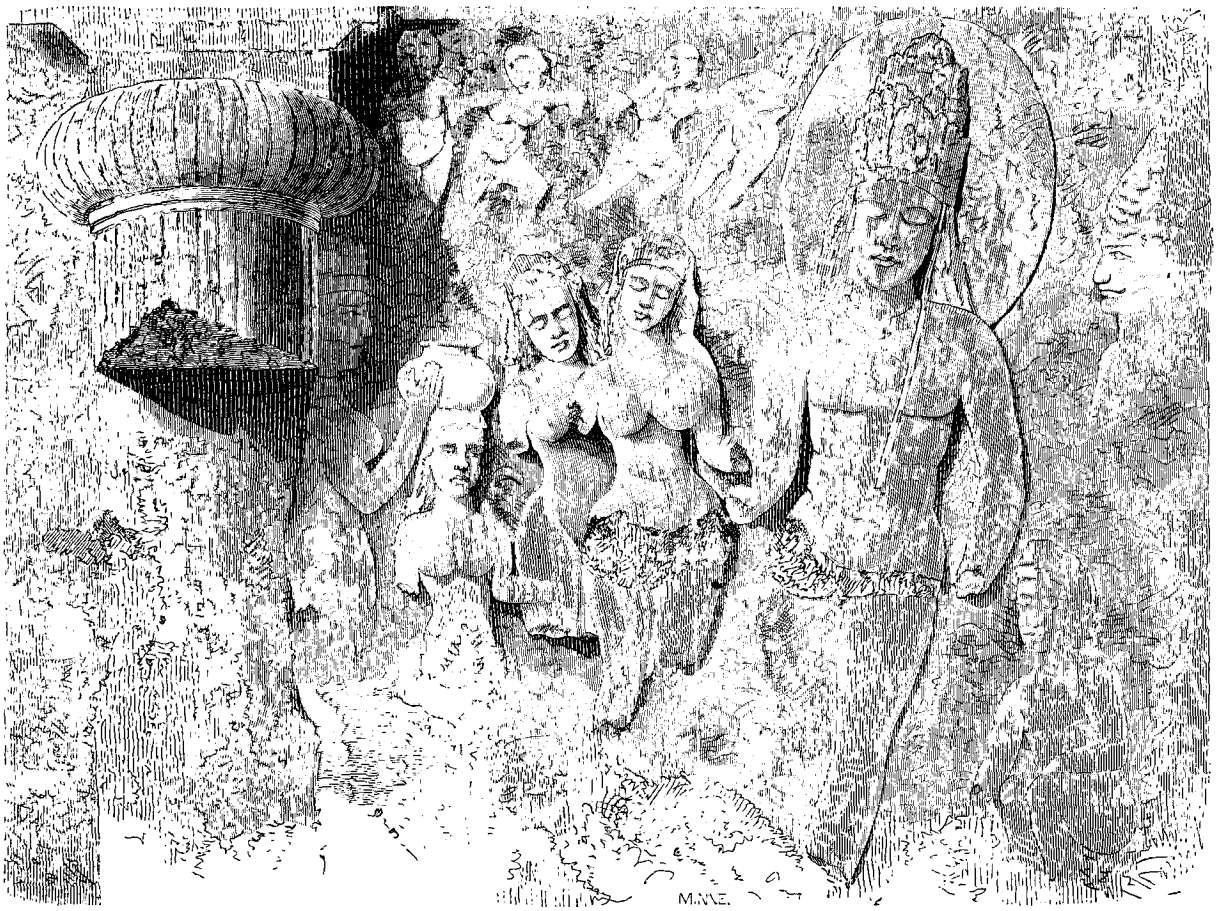
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des temples et des hypogées creusés de main d'homme dans le flanc des montagnes.

Les prodigieux hypogées de cette côte exerceront encore, pendant bien des années, la sagacité des savants. Quelques inscriptions que l'on a déchiffrées ont donné des dates précieuses ; des figures placides, semblables à des Bouddhas, ornent l'entrée de presque toutes les grottes, tandis que dans le sanctuaire la place d'honneur est presque toujours occupée par Siva ou ses attributs. Il semble donc que les auteurs de ces monuments aient voulu, sans heurter l'opinion des sectaires brahmistes de Siva, faire adopter Bouddha comme faisant partie de leur Panthéon, ou que Siva ait été représenté autrefois dans les poses que l'on attribue aujourd'hui à Bouddha, ce qui ressortirait du reste des écrits de Kalidassa.

Vishnou et Brahma ne sont, en général, représentés dans les sculptures gigantesques qui ornent les parois de ces temples qu'à l'arrière-plan, tandis que chaque tableau paraît représenter une des incarnations de Siva ou l'une des actions héroïques de sa vie. Vishnou et Brahma y sont toujours représentés sous le même aspect : Vishnou est supporté par Garouda sous la forme humaine, et Brahma est assis avec placidité sur une plate-forme que plusieurs cygnes emportent dans les espaces.

Le temple d'Éléphanta est situé sur une île à quelques milles de Bombay. Lorsqu'on veut visiter cette grotte,



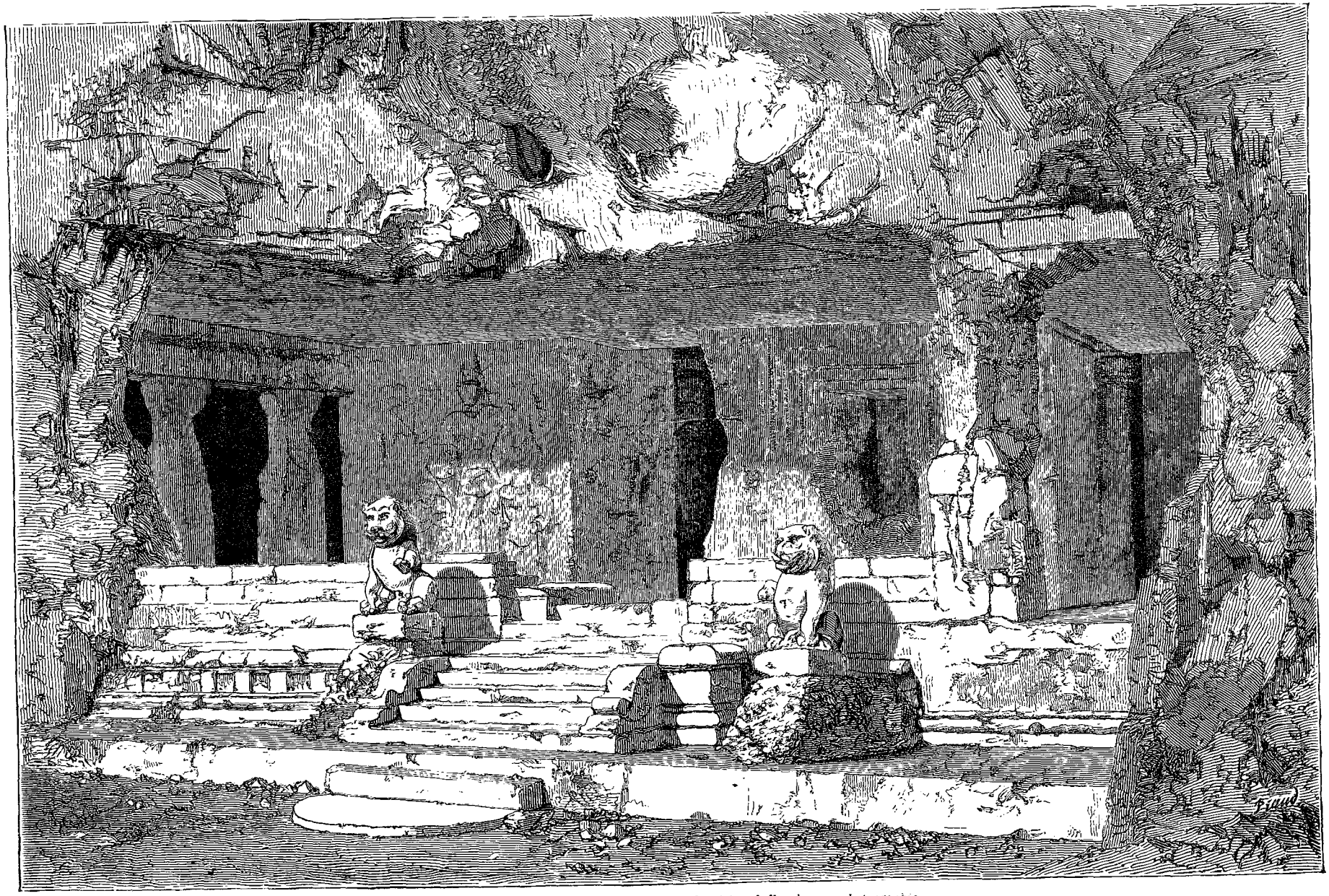
Mariage de Siva et de Parvati. — Bas-relief des grottes d'Elephanta. — Dessin de Thérond d'après une photographie

on peut prendre un bateau ou bonder-boat, au quai d'Apollon, et en quelques heures on arrive devant l'île où l'on trouve du côté du nord un débarcadère commode. On voyait autrefois un grand éléphant auprès de la plage : de là le nom de l'île.

Il faut, pour arriver au temple, monter un escalier de trois ou quatre cents marches, taillé presque à pic dans les flancs d'un morne; cet escalier conduit à une terrasse de peu d'étendue, sur laquelle il y a maintenant un poste de police. Il n'est guère possible de douter que le temple d'Eléphanta n'ait été construit à l'époque où le bouddhisme n'était pas encore assez puissant pour se passer de l'appui de la religion sivaïte qu'il voulait remplacer, ou qu'il n'ait existé un compromis entre ces deux religions.

Dès que l'on est arrivé à cette plate-forme, on a devant soi l'entrée principale de la grotte, qui a été enlevée au ciseau dans une roche volcanique assez friable ; son axe est parfaitement tracé dans le plan de la méridienne. Cette entrée est supportée par deux piliers massifs qui la divisent en trois portes principales ; deux pilastres carrés, qui sont à droite et à gauche, servent de soutien aux parois du rocher ; quand on a pénétré dans l'enceinte, l'œil s'habitue peu à peu au demi-jour du temple, qui reçoit la lumière par deux cours qui le flanquent à l'est et à l'ouest : elles ont aussi été taillées au ciseau dans la montagne. L'imagination n'est d'abord frappée que de la symétrie des colonnes cannelées à chapiteaux hémisphériques qui supportent son vaste entablement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La grotte des Lions, à Éléphanta. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La proportion de ces colonnes est admirablement appropriée à l'architecture étrange de l'édifice. La partie de ces colonnes qui s'appuie sur le sol est carrée jusqu'à la moitié de leur hauteur; les pans carrés ont été abattus, et les colonnes se sont arrondies sous le ciseau du sculpteur qui a laissé à chacune d'elles un renflement de bon goût et y a tracé des cannelures; il semble voir un faisceau relié par des astragales; les fûts sont séparés par les ornements des chapiteaux ayant la forme de sphères écrasées dont les cannelures ouvertes donnent l'idée qu'elles vont éclater sous l'effort qu'elles font pour supporter le plafond du temple.

Ce plafond est plat; les chapiteaux sont surmontés d'une plinthe carrée portant une architrave qui s'appuie sur la plinthe de la colonne voisine, de sorte qu'il se forme ainsi une série de caissons qui relient les colonnes quatre à quatre. Les architraves, ainsi que les plinthes, sont couvertes de ciselures riches et fines.

Ces colonnes étaient primitivement au nombre de vingt-six; huit aujourd'hui sont brisées. On comptait, avec les seize pilastres qui sont adossés aux parois du rocher, un total de quarante-deux colonnes, formant un carré à peu près parfait sur une profondeur de huit piliers ou colonnes qui s'étendaient symétriquement du nord au sud et de l'est à l'ouest.

L'élévation du plafond du temple au-dessus du sol n'est pas toujours égale; quelques colonnes ont près de six mètres et d'autres n'en ont que cinq. L'espace qui sépare les colonnes et les piliers n'est pas non plus très-régulier; quelques-unes sont éloignées de quatre mètres trente centimètres, tandis que d'autres le sont de cinq mètres cinquante centimètres et beaucoup d'autres de cinq mètres. De même le diamètre des piliers et des colonnes est quelquefois d'un mètre, et ailleurs d'un mètre trois centimètres. Enfin le côté droit du temple mesure à peu près quarante-quatre mètres, et le côté gauche seulement quarante-deux mètres. Malgré ces inégalités, l'effet général est très-beau et très-saisissant.

Les cours intérieures qui éclairent le fond du temple ont été, ainsi que le reste de l'édifice, taillées au ciseau dans la roche vive. Chacune d'elles avait autrefois une entrée vers le nord, mais les éboulements ont comblé ces portes.

Les pilastres qui font saillie sur les parois du rocher pour correspondre aux colonnes, forment deux à deux de vastes cadres. On y a tracé à grands traits la vie de Siva.

Ces figures en ronde bosse s'enlèvent vigoureusement de la paroi, et frappent l'esprit par leur taille gigantesque et la variété de leurs attitudes. Il faut avoir recours au panthéon indien pour expliquer toutes leurs poses, et encore quelques-unes sont-elles restées inexpliquées.

Les piliers et les colonnes portent aussi plusieurs sculptures, parmi lesquelles on reconnaît Ganessa et Cartick, les deux fils de Siva.

La régularité du temple n'est altérée que par une chapelle située à l'ouest et comprise entre quatre colonnes.

Quatre portes donnent accès dans l'intérieur de ce sanctuaire, élevé au-dessus du niveau du reste du temple. Huit statues immenses, nommées dwarpales ou « gardiens des portes, » sont sculptées dans des attitudes immobiles à droite et à gauche de chaque entrée, et s'appuient sur des figures moins grandes, dont le visage porte le caractère de la classe la plus basse.

Dans cette chapelle est une table de pierre, où est enchâssée une pierre conique de matière différente de celle que l'on a extraite des roches d'Éléphanta, et qui, par conséquent, a dû y être apportée.

Un cordon sculpté fait le tour de l'autel, et une gargouille en forme de tête de vache, tournée vers le nord, paraît avoir été destinée à l'évacuation des libations qui étaient faites en l'honneur de Siva sous le nom de lingam.

Siva lui-même et les deux autres personnes du Trimourti sont représentés par un buste colossal qui fait face à l'entrée du nord, il est placé dans une sorte de chœur en retraite sur les parois est et ouest, qui s'enfonce de cinq ou six mètres vers le sud. On a creusé au-dessus des bustes une voûte assez élevée pour que le sommet de leurs têtes, qui s'élève à six mètres cinquante centimètres, ne touche pas au plafond du temple. Il est probable qu'autrefois des rideaux s'abaissaient en avant du buste, pour que le public ne pût pas voir ce sanctuaire, accessible seulement aux initiés. Deux figures, dont on ne voit que les débris, étaient en adoration à droite et à gauche du buste.

La figure du buste qui fait face au nord porte une mitre; on y distingue entre autres ornements, des têtes de taureaux et le croissant; ils sont tous d'une grande délicatesse. Les colliers et les bracelets qui sont en relief sur le cou et les bras sont d'un travail exquis.

La figure qui fait face à l'ouest est placide, et semble avoir été calquée sur celle que l'on prête à Wishnou.

La troisième figure, sans doute celle de Rudhra, est fière; elle tient à la main un glaive; ses deux dents canines repoussent en avant la commissure des lèvres; une moustache à crocs recourbés orne sa lèvre supérieure; le nez aussi est recourbé; les yeux sont expressifs et cruels; une protubérance se remarque entre les deux sourcils qui, fortement arqués, recouvrent les arcades sourcilières sur lesquelles ils font saillie. Cette protubérance est le troisième œil de Rudhra, d'où sortira le feu qui doit consumer la création.

Un serpent entoure le buste entier de ses replis; la tête du reptile se dresse devant Siva, dont il a l'air d'attendre les ordres.

Une mitre revêt aussi la tête de Roudra; une couronne de têtes de morts ceint cette tiare; ces dépouilles sont mêlées de feuilles de nergundi et de hilla, plantes consacrées à Siva.

Les parois qui sont à l'entrée du sanctuaire portent des sculptures colossales, analogues à celles qui décorent ordinairement les chapelles de Siva.

Lorsqu'on vient du nord et que l'on entre dans les grottes, on ne voit rien sur la paroi qui est comprise

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre les premiers pilastres; les figures qui y étaient sculptées ont probablement été effacées par le temps; mais lorsqu'on s'avance vers le fond de l'édifice, on se trouve en présence d'un tableau saisissant qui orne la face sud de l'entrée donnant accès sur la cour de l'est.

Un grand nombre de figures s'entre-croisent dans ce tableau qui, suivant les uns, représente la tentative que fit Ravan, roi de Ceylan, pour ravir le kailassa ou le ciel de Siva. Suivant d'autres, ce tableau représente la lutte qu'a été obligé de soutenir le culte des Aryas pour s'établir dans l'Inde au préjudice des superstitions indigènes, ou enfin l'une des guerres qu'ils eurent à supporter contre les dravidiens.

Siva, averti par Parvati de la tentative de Ravan, l'enferma dans la montagne qu'il voulait ébranler, en sorte que le géant est représenté tournant le dos à l'observateur. Il est armé de six bras; sa tête a disparu dans une espèce de fruit semblable à un melon qui peut si on le veut représenter la montagne. Il y resta prisonnier dix mille ans, jusqu'à ce que son grand-père Palarti, fils de Brahma, lui enseigna le culte de Siva.

La figure en partie brisée qui est à droite du buste du Trimourti, peut aussi représenter Ravan en adoration; car le même objet qui ressemble à un melon dont les côtes sont dessinées, couvre entièrement la tête de cet adorateur; du reste, on a hasardé plusieurs autres explications, et quelques auteurs y croient voir le fruit qui naquit de d'Ady-Sackty, emblème femelle, duquel sortit Siva.

D'autres enfin rapportent que Sackti ou une autre déesse était contenue dans ce fruit, et que, semblable à la statue de Pygmalion, elle n'était pas encore animée lorsqu'elle en sortit. Le taureau de Siva, Nandou, lui donna la vie d'un souffle de ses narines puissantes; mais cette vie était encore purement animale, et ce ne fut qu'après maintes aventures qu'elle reçut une âme qui lui permit de devenir un être pensant.

Un grand nombre d'autres tableaux ornent les parois qui occupent l'espace faisant face au nord, depuis la cour de l'est jusqu'à l'autel du Trimourti. Le plus curieux de ces tableaux représente Siva à la fois dieu et déesse. La partie droite de la tiare qui ceint la tête porte le croissant de Siva, et la partie gauche est ornée de bijoux féminins, ainsi que le cou et les bras. Le ciseau de l'artiste s'est surpassé dans ce tableau, qui porte le nom de Ardhinah-eshwar. La figure s'appuie sur la tête du taureau Nandou. Brahma, sur son trône de lotus supporté par cinq cygnes, est à droite de Siva; Vishnou supporté sur Garouda est à gauche dans le fond. Indra, dont le culte était suivi par les premiers Aryens, est monté sur son éléphant. Il fut relégué au second plan après l'intrusion du brahmanisme qui changea le premier culte des Aryas.

On rencontre de l'autre côté du Trimourti, en allant vers l'ouest, un tableau également remarquable. Siva y est représenté accompagné de Parvati; un fils leur est né, et une servante le porte sur la hanche. La mitre de Siva semble représenter un fleuve qui s'en échappe et rappelle le confluent des trois affluents du Gange à Allahabad.

Les mêmes personnages que nous avons vus figurer dans Ardhinah-eshwar sont reproduits dans ce tableau, où l'on voit Aïravata, l'éléphant d'Indra, s'incliner pour adorer Siva.

En continuant à marcher vers l'ouest on arrive sous le péristyle qui s'ouvre sur la cour occidentale. Un tableau orne la paroi qui fait face au nord; la lumière de la cour éclaire vivement ce bas-relief, qui représente le mariage de Siva et de Parvati.

Brahma lit les textes sacrés qui doivent consacrer cette union; une servante pousse par les épaules Parvati, dont le seul ornement est un mince cordon autour des reins; d'autres servantes portent des miroirs, des cruches et divers attributs. Dans ce tableau, comme dans tous les autres, les messagers et les messagères des dieux planent au-dessus de la tête des héros, et le monde inférieur est représenté par des nains, qui sont les peesachs, ou démons familiers de Siva.

En continuant à parcourir le péristyle, on voit sur la face tournée vers l'est un autre tableau, qui fait ainsi face au fond du temple; il est encore relatif aux luttes qu'eut à subir le culte de Siva pour se substituer aux anciens cultes.

Brahma, voulant peupler la terre, avait enfanté de son pouce droit Danska, qui donna naissance à des nymphes, dont vingt-sept furent consacrées aux divers jours des phases lunaires. Siva épousa l'une d'elles, nommée Sati ou Dourga qui, dans cette hypothèse, se différencie de Parvati. Danska ayant offert un sacrifice suivant les anciens rites, n'invita ni Sita, ni Siva. Sita y vint sans avoir été conviée, fut mal reçue et se jeta de désespoir dans un brasier ardent.

Enflammé de colère, Siva décapita Danska, puis il colla sur ses épaules une tête de cerf. Cet épisode se nomme Vira-Bhadra. Siva est représenté au moment où il fait sauter la tête de Danska dont il reçoit le sang dans une coupe; ses défenses sortent démesurément de sa bouche, il a une écharpe de crânes humains qui pend de l'épaule gauche à la hanche droite. L'éléphant d'Indra est à droite de Siva; les dieux l'entourent dans l'attitude de la peur; au-dessus du groupe planent des enfants adorant un emblème symbolique qui surmonte la tête de Vira-Bhadra. Le gaytri mystique *om* est gravé sur cet objet qui a la forme d'une gourde ou d'un flacon.

En continuant à marcher vers le nord, on se trouve en face d'un tableau, faisant le pendant de celui où l'on représente Ravan donnant l'assaut au Kaïlassa. Ce relief représente l'incarnation de Siva en Bhairava, forme qu'il prit pour combattre Vishnou changé en Narsinha, homme-lion. Bhairava a huit bras. On remarque, parmi les détails qui ornent la sculpture, le croissant et la tête de mort d'où sort un serpent dit cobra capella.

Nous arrivons enfin à l'entrée nord de la grotte, où l'on voit sur la face qui regarde l'est une figure placide assise sur un siége supporté par une tige de lotus, ainsi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

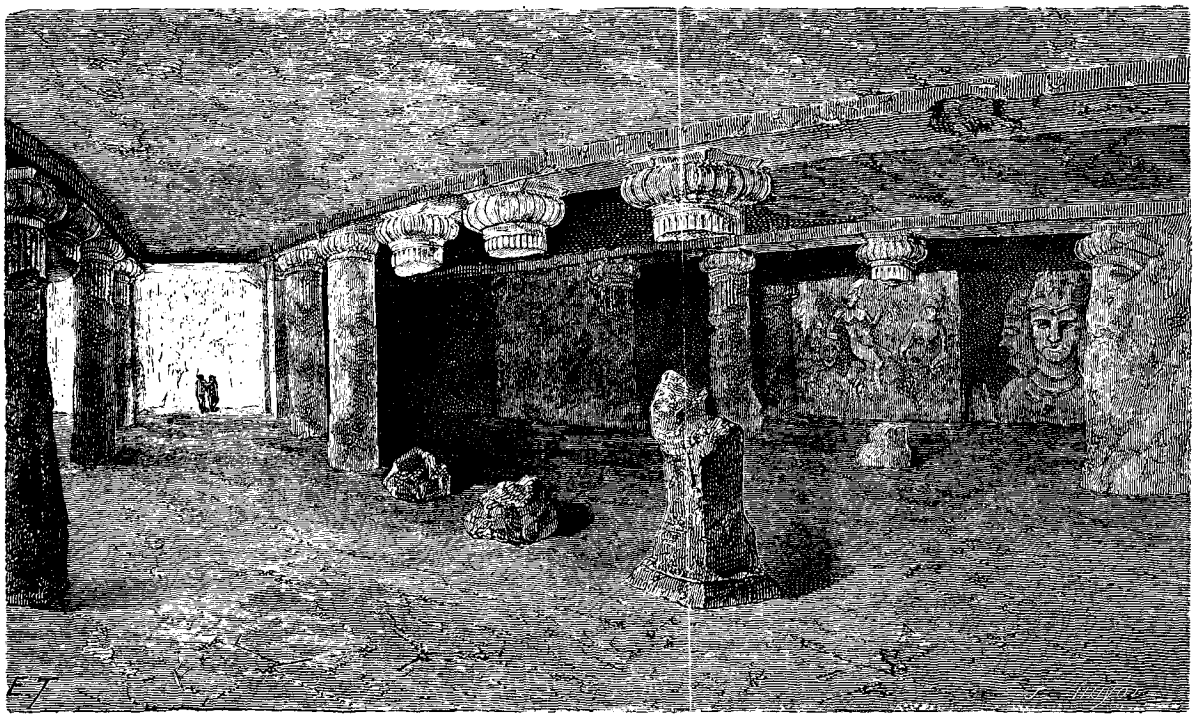
qu'il est d'habitude de le faire dans les temples bouddhistes ; deux figures en posture d'adoration soutiennent cette tige ; les bras sont brisés ; ils devaient reposer sur l'abdomen. La statue est plongée dans une profonde méditation. Brahma et Vishnou se distinguent encore sur ce tableau, où l'on voit un animal que l'on prend pour un cheval ; il porte une selle semblable aux selles européennes, et rappelle sans doute le sacrifice de l'Ekiam.

Les chapelles qui donnent dans la cour ont aussi des parois sculptées. La chapelle de l'est contient une table plus petite que celle qui est dans la chapelle du milieu, qui est de même traversée par une pierre dure; un serpent fait le tour de cet autel ; sa bouche béante est tournée vers l'est, de façon à servir d'écoulement aux libations.

Les dévots à Siva disent que cette chapelle reçoit les eaux du Gange le jour de la fête de Siva. Deux lions qui supportaient anciennement le trône de Siva en ont été enlevés et ornent aujourd'hui l'entrée de la grotte de l'est, que l'on appelle « la cour des Lions. »

La grotte de l'ouest est plus profonde que celle de l'est ; une galerie supportée par des piliers abrite un grand nombre de personnages qui ornent les parois extérieures de cette chapelle, et sont distribués par groupes à droite et à gauche de la porte d'entrée : les poses de ces statues sont placides et semblent représenter des Mounis en méditation. Elle contient une table semblable à celle des autres chapelles ; la pierre y est renversée.

L'ensemble des sculptures colossales d'Éléphanta, dont quelques-unes ont cinq mètres et plus de hauteur, et



Grande grotte, à Éléphanta. — Dessin de Thérond d'après l'album de M. É. Fleuriot de Langle.

dont la saillie est telle qu'elles sont souvent presque entièrement détachées de la roche, représente une espèce de panthéisme, où tous les règnes de la nature semblent se confondre pour arriver, par divers évolutions, à des degrés supérieurs, jusqu'à ce qu'ils soient absorbés en Dieu, dont ils ont issus.

Les plus curieuses excavations que l'on rencontre sur l'île de Salsette sont celles de Kennery. On y a pratiqué un grand nombre de fouilles. On a trouvé sous les dagobas (dômes isolés) des empreintes de sceaux représentant Bouddha. Sur l'exergue de ces sceaux on lit plusieurs phrases du rituel bouddhique qui ne laissent aucun doute sur l'origine des dagobas. Les inscriptions qu'on a pu lire s'espacent depuis 150 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 1400. Pendant ce long laps de temps et à des époques diverses, plusieurs de ces grottes ont servi de lieu de sépulture à des personnes de différents cultes ; les dernières inscriptions sont écrites en persan et en arabe, et se rapportent au culte musulman. Il sortira pour l'histoire de l'Inde une grande lumière du déchiffrement de toutes ces inscriptions. On a déjà pu constater des synchronismes entre les rois grecs, les successeurs d'Alexandre et la dynastie indienne. Les fouilles que l'on fait dans les topes bouddhiques mettent à découvert des monnaies macédoniennes qui contrôlent et corroborent les divers synchronismes de ces inscriptions.

Le contre-amiral vicomte FLEURIOT DE LANGLE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un orage sur le Brocken.

VOYAGES DANS LE HARZ [1].

I

VISITE AUX MINES DU HARZ,

PAR M. ADOLPHE CARNOT [2].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Clausthal, 16 juillet 1862.

La ville de Brunswick m'a beaucoup intéressé, quoiqu'elle ne possède peut-être pas un seul monument vraiment remarquable. Ses maisons à charpente en bois bien apparente, avec un remplissage de briques et de plâtre peint, et leurs encorbellements multipliés; ses restes de vieux édifices publics transformés en habitations, et décorés, à leurs portes d'entrée, de belles sculptures; les vertes promenades qui l'entourent, et les jardins du duc ouverts au public : tout cela donne à Brunswick un aspect très-original, un grand charme pour le voyageur.

De Brunswick nous sommes venus à Clausthal en nous arrêtant deux fois : le chemin de fer conduit d'abord jusqu'à Vienenburg, puis un omnibus mène à Goslar, où l'on prend soit une voiture de louage, soit la poste.

La reine de Hanovre séjournait à Goslar lors de notre

1. Le Harz (du vieux allemand *Hart*, *Harti*, hauteur boisée) est un massif de montagnes isolé dont la possession se partage entre quatre États différents : le Hanovre, le Brunswick, la Prusse et le Anhalt-Bernburg. On divise géographiquement le Harz en deux parties : le Harz supérieur, *Oberharz*, et le Harz inférieur, *Unterharz*. C'est dans l'Oberharz qu'est situé le plus haut sommet de la chaîne, le Brocken. La population du Harz est évaluée à cent mille âmes.

2. Le premier des deux récits suivants, qui se complètent l'un l'autre, est extrait des lettres que notre jeune ami, M. Adolphe Carnot (petit-fils de l'illustre Carnot), a écrites à sa famille pendant l'été de 1862. Il faisait alors, comme élève ingénieur des mines, un voyage d'instruction en Allemagne; il est ingénieur aujourd'hui.

Le second récit se compose de notes prises à notre intention par M. Stroobant, excellent artiste belge, qui a entrepris le voyage du Harz sur notre demande précise et a fait, pour le *Tour du Monde*, tous les dessins joints aux deux textes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passage, et un très-grand nombre de personnes étaient venues avec elle ou après elle, si bien que cette petite ville logeait six cents étrangers. Il n'y a cependant pas d'eaux thermales à Goslar; mais la reine étant malade avait entendu parler des cures merveilleuses faites par un empirique, et elle était venue se mettre entre ses mains et prendre des bains qu'il prépare avec des herbes de la montagne. La cour, les gens attachés de près ou de loin à la reine, les désœuvrés, tout cela avait suivi; et voilà comment les aubergistes peu nombreux de Goslar ont eu occasion de faire tout à coup de beaux profits : bien nous a pris de ne pas avoir eu à nous arrêter dans cette ville; tous nos fonds y auraient passé.

Clausthal se ressent bien peu de ce remue-ménage qui se fait à cinq lieues : tout y est paisible, tranquille, les auberges sont vides et les loyers ne renchérissent pas. Nous sommes ici dans un hôtel presque somptueux; nous y avons, par abonnement, chacun une chambre splendide et bien meublée, le café au lait le matin, le grand dîner à une heure, et le souper : tout cela pour 1 thaler, ou 3 fr. 70 c.; certes, ce n'est pas cher; j'ajoute que maître d'hôtel et domestiques sont très-prévenants pour nous.

De nos fenêtres nous pourrons apercevoir le Brocken, quand il plaira au vent d'ouest de ne plus souffler et au ciel de se débarrasser de ses nuages. Cette vue peut n'être pas à dédaigner; d'autant que les environs immédiats de Clausthal sont extrêmement pauvres en pittoresque. La ville de Clausthal et celle de Zellerfeld, qui lui fait suite sur la même grande rue (15 000 âmes à elles deux), sont perchées au dos d'une colline aride, colorée à peine de quelques prairies peu luxuriantes, et sur lesquelles les arbres semblent ne pas pouvoir pousser.

L'*Oberharz* jouit d'ailleurs tout entier de la réputation d'être peu favorisé de la nature : les arbres n'y sont pas beaux, le blé n'y vient pas à maturité; la richesse seule des mines fait vivre le pays, qui hors de là n'a aucune ressource. Il faut descendre vers la lisière, dans l'*Unterharz*, pour trouver les accidents de terrains pittoresques, les belles forêts, et une végétation vivante.

Clausthal, 18 juillet.

La pluie ne nous laisse presque pas de répit : nous n'avons eu qu'un beau jour avant-hier, et une matinée agréable hier. Cette courte éclaircie nous a permis de profiter d'une occasion excellente pour notre instruction, et qui s'est offerte juste à point : M. vom Rath, professeur de géologie à l'université de Bonn, était en passage à Clausthal, où il était venu prendre les conseils d'un autre géologue, très-connu par ses travaux sur le Harz, M. Rœmer. Nous lui avons été présentés et nous sommes partis avec lui pour une excursion dans les environs.

La pluie nous a malheureusement arrêtés bientôt : nous n'avons pu voir que le village de Grund, dont la position est charmante, et qui doit au bon air qu'on y respire la renommée d'une ville de bains, quoique l'on ne s'y trempe que dans des infusions de branches d'arbres verts. Tout à côté sont les deux rochers célèbres de l'Ifeld, qui, vus de Grund, paraissent inaccessibles, mais au sommet desquels on arrive d'un autre côté sans grande fatigue; ces rochers, les seuls abrupts du pays, et qui se détachent au milieu de forêts de sapins, font assez d'effet; puis la contrée est jolie, le paysage est frais, et contraste avec celui d'où nous sortons.

Près de Grund est l'entrée d'une mine importante, appelée Hülfe-Gottes, dans laquelle nous sommes descendus hier matin, avec le *Herr Professor;* — mine métallique et non mine de charbon, comme celles que nous venons de voir au pays belge, mine d'où l'on sort avec ses souliers presque propres, où l'on ne se heurte pas la tête, et enfin où l'on respire à son aise! En suivant une longue galerie souterraine pratiquée pour l'écoulement des eaux, nous avons revu le jour à Gittelde, ville de l'Unterharz, et nous sommes revenus à travers la montagne jusqu'à l'entrée de la mine, où nos vêtements étaient restés.

Nous comptions prolonger beaucoup cette tournée; mais la pluie nous a obligés de revenir à Clausthal. Dès hier le Herr Professor nous a dit adieu, pour se transporter dans une autre partie du Harz.

Clausthal, 20 juillet.

Depuis trois jours nous voyons le Harz par un beau temps. Le vent menaçant du sud-ouest règne toujours; il est même assez violent, mais les nuages ne passent que par instants sur nos têtes; aussi nous avons enfin aperçu le Brocken. Oserais-je dire que cette vue a été pour nous presque une déception? Nous nous refusions à croire que ce fût là cette montagne dont les Allemands sont si fiers, cette montagne où la poésie après la légende a logé tant de sorcières, cette montagne qui devrait offrir, même de loin, un aspect imposant, quasi infernal! Nous la voyons s'élever à peine au-dessus des collines environnantes, et, pour le malheur de l'art, elle est surmontée d'une auberge aux tuiles rouges. J'espère encore que ce n'est là qu'une illusion d'optique, et que, lorsqu'on approche, le caractère devient tout autre; mais, pour l'instant, le Brocken a beaucoup perdu dans notre estime.

Les environs de Clausthal ont au contraire un peu gagné à être illuminés par le soleil. Lorsqu'on a franchi une bonne demi-lieue de coteaux nus ou couverts de maigres prairies, qui entourent de tous côtés la ville, on arrive à des forêts de sapins, qui se prêtent à d'agréables promenades, et où l'on rencontre de temps en temps quelques gorges assez jolies. Rien de tout cela n'est grandiose; rien n'y est d'un pittoresque achevé, rien n'y mérite la visite spéciale des touristes, mais au moins cela égayera beaucoup les nombreuses excursions que nous aurons à faire.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce pays du haut Harz, c'est la multitude de ses canaux et de ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étangs : dans un espace dont on peut faire le tour en une journée, j'ai compté trente-six étangs, tous assez considérables. Le nombre des canaux de dérivation est prodigieux, et tous sont parfaitement entretenus. Les eaux sont une source de richesse pour le pays ; ce n'est pas qu'elles servent à l'agriculture (l'agriculture n'y existe pas), mais elles servent beaucoup aux mines : on emprunte à leur chute la force nécessaire pour épuiser les eaux d'infiltrations, pour extraire les minerais, enfin pour mettre en mouvement les machines qui aident à la descente et à la sortie des ouvriers. Ces eaux, après avoir été utilisées, sont conduites au jour par des galeries souterraines très-longues, très-dispendieuses à percer, mais qui rendent d'immenses services. L'une de ces galeries, qui date du commencement de ce siècle (Tiefe-Georg-Stollen), passe à 228 mètres au-dessous du sol de l'église de Clausthal ; elle a plus de 10400 mètres de long, et a coûté 1 600 000 fr. Une autre, commencée en 1851, et qui sera achevée dans un an, se trouve à 115 mètres au-dessous de la première : elle aura un développement de 14 kilomètres. Tous ces travaux sont magnifiques. La dernière galerie porte bateaux sur une partie de sa longueur ; nous venons d'y faire aujourd'hui même une assez longue promenade. Quelle navigation pittoresque ! l'épaisse nuit, la clarté fumeuse des lampes, la subite apparition des rochers en saillie, qui ne sont éclairés qu'un court instant, le bruit sourd de l'eau sous la barque, tout cela forme un tableau frappant pour l'imagination.

Depuis longtemps l'aménagement des eaux dans le Harz, aussi bien à la surface du sol qu'à l'intérieur des mines, est un sujet d'admiration pour les hommes spéciaux.

C'est le conseil des mines qui a la haute main sur les travaux relatifs à l'économie des eaux. Il en est de même pour les forêts : les officiers chargés de la mise en valeur des forêts ne peuvent exporter aucun bois qu'après avoir satisfait aux demandes du conseil des mines, où ils ont quelques représentants, et après avoir fourni non-seulement aux usines, mais aux habitants même des villes de mine, la quantité qui leur est nécessaire pour la consommation de l'année. L'excédant seulement du bois abattu est exporté par flottage sur l'excédant des eaux que les mineurs ont jugé à propos de laisser aux rivières.

La haute direction en toutes choses appartient ainsi aux ingénieurs des mines. Comme d'ailleurs le but de l'exploitation est bien moins de verser de l'argent dans la caisse du prince que de faire vivre de son travail une population qui ne trouverait aucune ressource dans la culture du sol, on n'a pas reculé devant des travaux immenses, dont l'exécution devait durer de longues années et qui n'auraient jamais été accessibles à des compagnies intéressées, désireuses de rentrer le plus vite possible dans leurs déboursés. Aussi est-ce à juste titre qu'au point de vue de l'art, mais non de l'économie, le Harz passe pour le pays classique des travaux de mines.

Clausthal, 26 juillet.

La bonne ville de Clausthal est toute en émoi à l'occasion du *Schützenfest*. Le Schützenfest (Fête des tireurs) est, comme vous savez, la fête nationale allemande ; elle donne lieu partout à des démonstrations patriotiques.

Clausthal ne s'est pas mise beaucoup en frais : les belles harangues, les chants en l'honneur de la liberté et de l'unité de l'Allemagne, qui ont retenti à Francfort, n'ont eu ici d'écho que dans une réunion fort bruyante des élèves de l'École des Mines, et dans une chanson belliqueuse, apprise par cœur à l'avance, et qu'ils ont récitée en séance solennelle. Cette chanson remplissait, si vous le voulez bien, trois bonnes pages d'impression fine et serrée : l'auteur n'est pas Allemand pour rien. Afin de se conformer à une invitation du poëte, et de terminer la séance par un acte d'héroïsme, tous les étudiants ont bravement dégainé leurs rapières et transpercé leurs couvre-chefs. On les voit aujourd'hui se promener très-fiers du trou que chacun porte à son chapeau.

Le Schützenfest dure huit jours. Jusqu'à présent son seul bénéfice avait été de nous faire écorcher les oreilles par les instruments en cuivre des musiciens mendiants, qui assiégent successivement toutes les maisons de la ville ; hier enfin nous avons assisté à un grand concert donné pour l'*aristocratie* de l'endroit, — à soixante centimes par tête. Nous y avons entendu une musique plus que médiocre, c'est vrai ; mais la fête n'a pas été sans agrément pour nous : nous y avons vu défiler la plus belle partie de la population, et surtout nous y avons fait connaissance avec quelques élèves de l'École des Mines, ce dont nous sommes fort aises, car cela nous permettra de causer un peu désormais avec les Allemands ; et les occasions de le faire, autrement que sur des points spéciaux du métier, ne sont pas pour des étrangers aussi faciles à trouver qu'on pourrait le croire, à moins qu'on n'ait le courage d'obliger un voisin de table à vous écouter *ánonner* en mauvais allemand !

Pendant les huit jours de fête, près du tir à la cible, où s'escriment les Schützen, s'étaient établies toutes sortes de boutiques : marchands de vaisselles, de poteries, de gâteaux et bonbons, etc. ; des théâtres ambulants, où l'on montrait des femmes géantes et des autruches, le tout *à la mode de Paris*, comme dans toute foire possible ; mais par bonheur au milieu de la même place se dressait un théâtre de Polichinelle, et chaque soir nous allions au spectacle pour nous former à comprendre le dialogue ; ce n'était pas sans difficulté, car messire Polichinelle parlait à moitié patois, ou *platt Deutsch*, et malgré ses gestes très-bien faits, malgré l'attention que nous y mettions, nous ne démêlions pas grand'chose à tout ce qu'il disait.

Hier soir, après le concert de la noblesse, a eu lieu un grand bal bourgeois, auquel nous n'avons pas manqué de prendre part. Le bal se donnait dans une vaste salle, construite pour l'occasion, tout entière en bois de sapin, décorée de guirlandes de feuillage et éclairée par un très-modeste nombre de bougies. Près

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'orchestre on avait réservé un tiers de la salle environ pour les danseurs; le reste était garni de longues tables où venaient s'asseoir jeunes gens, jeunes filles et parents, et où les uns et les autres passaient les longs intervalles des danses à causer et à boire leur petit verre de vin de France ou de vin du Rhin. Au signal de l'orchestre, chacun disait un adieu amical à son verre, puis allait chercher sa danseuse et se ranger à la file des couples qui avaient déjà pris place, — le tout bien tranquillement, bien posément, avec méthode, sans faire un pas plus vite que l'autre. Puis commençait la valse ou le galop. Six ou sept couples seulement partaient à la fois. A un signal convenu six autres leur succédaient et les six premiers venaient prendre rang derrière ceux qui n'avaient pas encore dansé, et qui se promenaient gravement autour de la salle. Revenu à sa place, chacun remettait son chapeau sur sa tête, et se rafraîchissait en attendant la suite. Le flegme et le sans-gêne de ces braves Allemands sont surprenants. La fête s'est prolongée si bien, qu'avant de rentrer nous avons vu le soleil se lever vers le Brocken.

Clausthal, 20 juillet.

Vous me demandez comment on descend et comment on respire dans les mines : deux choses assez importantes en effet. Commençons par la première.



Les mineurs du Harz.

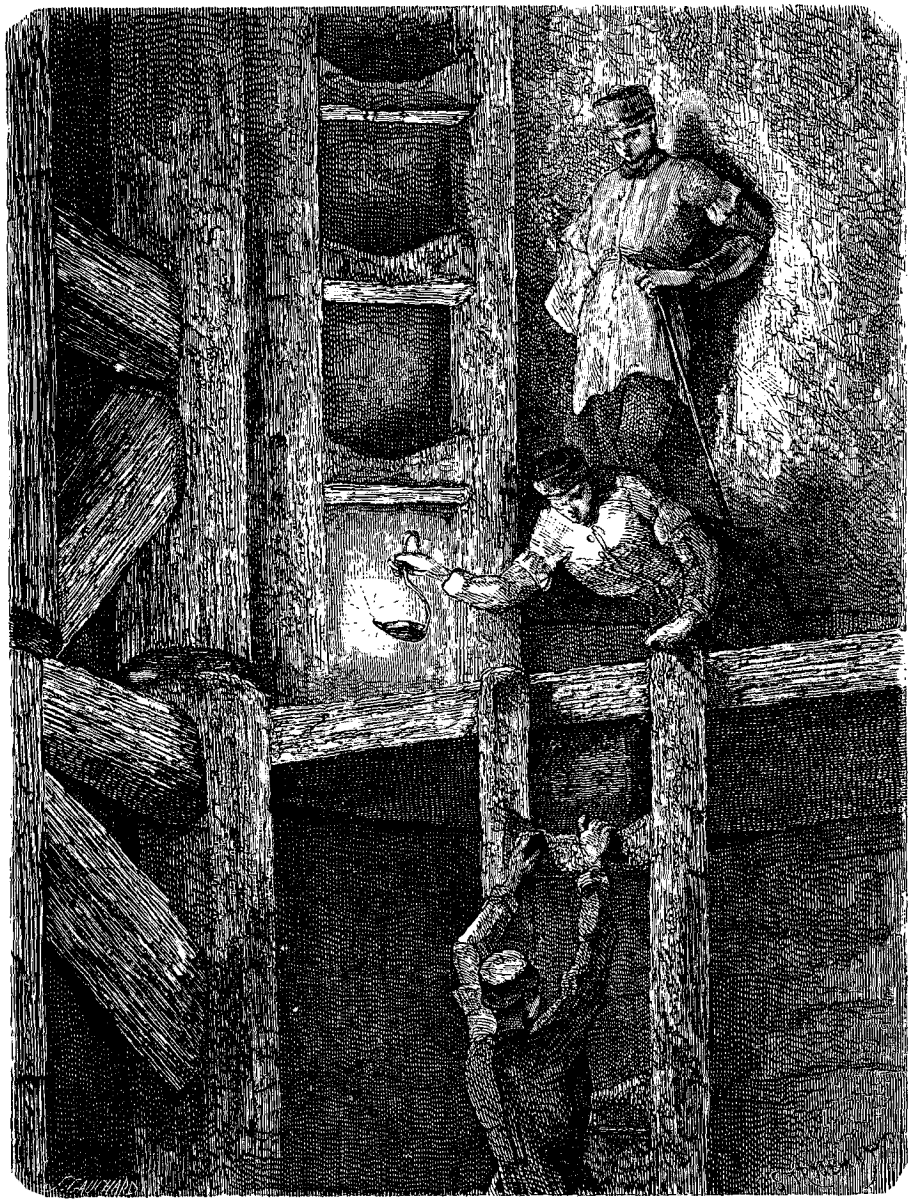
Autrefois on disposait tout simplement, de distance en distance, dans un compartiment spécial du puits, des paliers entre lesquels se plaçaient des échelles, et l'on descendait ou gravissait ces échelles sur toute la profondeur de la mine. Ce moyen est encore en usage dans beaucoup d'endroits; mais songez à la fatigue qui résulte de l'ascension de 500, et très-souvent dans les puits modernes de 600 et 700 mètres d'échelles presque verticales; il faut une heure ou une heure et demie aux ouvriers chaque matin pour cet exercice, autant chaque soir après le pénible travail de la mine : cela perd leur temps et épuise leurs forces. — On épargne souvent cette fatigue aux ingénieurs et aux visiteurs, en les faisant voyager dans les tonnes ou les cages suspendues, par lesquelles s'opère l'extraction du minerai ou de la houille : on se trouve alors porté par un câble, qui, à l'autre bout, se déroule ou s'enroule rapidement sur une sorte de bobine disposée au-dessus du puits. Il n'y a pas longtemps qu'on a trouvé le moyen de donner de la sécurité à ce procédé de descente, et d'empêcher la cage de tomber en pièces, en cas de rupture du câble porteur; encore les appareils destinés à supprimer ce danger sont-ils peu répandus et médiocrement certains.

Depuis une trentaine d'années, on a imaginé dans le Harz, et on perfectionne aujourd'hui dans les autres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pays, un appareil très-ingénieux (appelé Fahr-Kunst) qui permet une sortie assez rapide, et donne avec peu de fatigue une sécurité complète, pourvu que l'on fasse quelque attention. Voici en quoi il consiste :

Représentez-vous, suspendues dans un compartiment d'un puits de mine, deux tiges verticales qui portent des paliers ou des sortes de marchepieds à des intervalles réguliers : supposez ensuite que ces deux tiges reçoivent de haut en bas, puis de bas en haut, un mouvement dont l'amplitude soit égale à la distance des marchepieds, et que ces deux tiges aillent toujours en sens contraire, l'une montant quand l'autre descend. Au moment où les deux tiges s'arrêtent, et où deux marchepieds sont en regard, un homme peut très-bien passer de l'un sur l'autre, en se tenant avec les mains à des poignées fixées sur les tiges. On comprend facilement que s'il change



Descente aux échelles dans les mines du Harz.

ainsi de côté, chaque fois que deux marchepieds s'arrêtent vis-à-vis l'un de l'autre, quittant la tige qui vient de monter et qui va descendre, pour celle qui vient de descendre et qui va remonter, il pourra s'élever constamment depuis le fond jusqu'en haut du puits. Il fera l'inverse pour descendre.

En Belgique et en France, les appareils établis sur ce principe sont beaucoup plus nouveaux et plus parfaits que dans le Harz : au lieu de simples marchepieds nous y avons trouvé de vrais paliers, sur lesquels on peut se tenir deux à la fois; mais c'est aux ingénieurs du Harz que revient l'honneur de la première découverte.

Je passe à la manière dont on fait respirer les mineurs. La ventilation est une chose assez compliquée dans ses détails, mais très-simple dans son ensemble. Les mines métalliques, comme celles du Harz, n'ont pas besoin d'une circulation bien active de l'air; il importe seulement d'enlever celui qui a déjà été respiré

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par les ouvriers, celui qui a alimenté leurs lampes, enfin celui qui a été vicié par des coups de poudre. On n'a pas à craindre comme dans les mines de houille le gaz irrespirable et explosif qui se dégage de la surface du charbon. On se sert néanmoins quelquefois de machines spéciales pour renouveler l'air dans l'intérieur de la mine. Mais souvent aussi une ventilation naturelle suffit : l'air frais entre par les orifices les plus bas, puits ou galeries, s'échauffe dans la mine, et ressort par les puits les plus élevés, où il est appelé comme l'air chaud dans nos cheminées. Dans tous les cas, on règle la direction du courant d'air et sa proportion dans toutes les galeries de la mine, au moyen de portes, qui l'empêchent de prendre le chemin le plus court, et l'obligent à aller alimenter les points qui en ont le plus besoin.

Les lumières dont on se sert dans les mines du Harz sont des lampes de forme grecque ou romaine, que l'on garnit, avant de descendre, d'un monceau de suif pour les personnages distingués comme nous, ou d'huile pour les ouvriers; même système d'éclairage pour les galeries solides et pour celles où l'on navigue, malgré tout le regret que peuvent en éprouver les amateurs du pittoresque.

Encore bien heureux d'avoir de pareilles lampes à flamme nue et bien éclairante ! Dans les mines de houille la présence du gaz détonant oblige, comme l'on sait, à envelopper la flamme d'une toile métallique à mailles serrées, qui empêche la combustion de se propager au dehors, et la flamme permet à peine de voir clair à un pied de distance de cette triste lampe.

Clausthal, 5 août.

Je me suis, aussi bien que j'ai pu, renseigné sur la situation des ouvriers mineurs du Harz, et, sachant que cette question vous intéresse beaucoup, je vous adresse aujourd'hui quelques détails sur ce sujet.

Les ouvriers sont peu payés, bien que leur travail soit pénible et parfois dangereux : leur salaire est en général une petite fraction du salaire moyen en France; et cependant il a reçu récemment une augmentation, premier changement fait depuis le commencement du siècle. Mais aussi les ouvriers trouvent à vivre à bon marché dans le pays : le gouvernement se charge de leur procurer toujours du pain à bas prix ; il leur fournit aussi toujours du travail; leur avenir enfin est assuré en cas d'accident ou de maladie par des caisses de secours. Leur sort est pour ainsi dire fixé à l'avance depuis l'entrée jusqu'à la sortie de la vie. Enfants, ils travaillent dans les *bocards*, ou ateliers de préparation mécanique, à séparer les diverses substances minérales qui ont été extraites ensemble du sein de la terre ; puis, à mesure qu'ils grandissent et deviennent plus forts, ils passent à des travaux plus difficiles et mieux rétribués dans les mêmes ateliers; ce n'est que lorsqu'ils sont tout à fait formés qu'on leur permet de descendre au fond de la mine.

Grâce à cette hiérarchie si régulière, l'ouvrier vit tranquille, sans souci du lendemain, et presque sans aspiration vers un sort meilleur: il suit la route tracée sans regret et sans initiative; de là ses qualités et ses défauts: il est paisible et bon, mais peu sociable ; il se laisse aller volontiers à une rêverie silencieuse ; il ne connaît guère d'autre distraction que la fumée de sa longue et majestueuse pipe, assez indifférent à toute autre idée que le respect de ses traditions locales.

Le mineur cependant est instruit : il a appris dans la succession même des métiers par lesquels il a passé tout ce qui concerne l'art des mines ; il a été de bonne heure à l'école, et parle le bon allemand, quelquefois avec élégance. Le dimanche, on rencontre sur les routes tous les ouvriers, leurs femmes, leurs enfants, se rendant à l'église la plus voisine, et portant à la main leurs bibles ou leurs livres de psaumes, car tous savent lire. Ils sont essentiellement religieux, se réunissent chaque matin pour faire la prière en commun, avant de se disperser dans la mine, chacun à son poste. Ils ne manquent jamais, lorsqu'ils vous rencontrent dans leurs souterrains, de vous saluer du mot *Glückauf* (abréviation de *Glückliche Auffahrt*, bon voyage ! ou plutôt heureuse ascension !), ni de vous adresser à la fin du repas le souhait de *Gesegnete Mahlzeit* (repas béni !). Ils sont profondément attachés à leurs dogmes, à leurs rites; et dans ce moment même, le nouveau catéchisme que le gouvernement de Hanovre s'efforce d'introduire, soi-disant pour régénérer la vraie doctrine de Luther, soulève de toutes parts de si vives protestations, que, sans nul doute, il faudra renoncer à cette tentative.

Andréasberg, 6 août.

Nous avons quitté hier Clausthal pour venir visiter à Andréasberg une mine d'argent très-célèbre, mais aujourd'hui épuisée, et qui ne conserve plus guère que le souvenir de sa vieille gloire ; elle a encore l'honneur, assez stérile du reste, de figurer en tête des mines les plus profondes du monde; mais elle ne peut suffire aux besoins d'une usine située dans le voisinage, et, pour pouvoir garder en feu les fours de cette usine, on est obligé d'y amener, par Hambourg, des minerais venus d'Amérique : chose assez singulière pour un pays dont les abords sont si difficiles, et qui n'a même pas à invoquer en sa faveur le bas prix du combustible, car on va chercher en Westphalie le coke dont on a besoin.

Ce pays-ci est beaucoup plus joli que les environs immédiats de Clausthal : les ondulations du terrain y sont plus serrées et mieux marquées, les pentes sont rapides, les vallées profondes; la verdure fraîche des prairies et le vert foncé des bois de sapin s'entremêlent de manière à donner au paysage beaucoup de caractère : c'est ici le vrai pays de montagnes, le Harz tel qu'on le rêve avant d'y être venu.

Demain nous nous mettons en route pour commencer la tournée pittoresque de l'Unterharz ; nous devons nous rencontrer au pied du Brocken avec un jeune professeur,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chimiste et géologue distingué, M. Streng, dont nous avons fait la connaissance à Clausthal, et qui s'est gracieusement offert à nous guider dans ce pays, qu'il connaît à merveille. Une pareille offre n'était pas de refus, comme bien vous pensez.

Clausthal, 9 août.

Nous sommes de retour à Clausthal depuis hier au soir à onze heures, ravis de la tournée que nous venons de faire : joli pays, temps passable, malgré quelques petites pluies. Le professeur Streng a été pour nous un excellent compagnon; c'est un homme charmant, d'une complaisance extrême, d'une vivacité, d'un entrain qui conviennent admirablement à une pareille course, et en même temps d'un savoir qui nous aura, je l'espère, beaucoup profité.

Venant d'Andréasberg, nous avons trouvé, à l'heure convenue, M. Streng au rendez-vous du Torfhaus, au pied du Brocken. Nous voulions gravir la montagne le soir même, afin de courir la chance de voir le lendemain, au lever du soleil, le fameux *spectre du Brocken*. Mais la pluie nous a retenus, et comme elle a été sans cesse croissant, et que, par le mauvais temps et dans l'obscurité, les chemins n'étaient pas praticables, nous avons dû nous estimer fort heureux de trouver un gîte dans la maison du garde des forêts.

C'est donc le lendemain matin seulement que nous avons fait ce que les Français, et particulièrement les Parisiens, visiteurs du Brocken, ont coutume d'appeler «la pénible ascension de cette haute montagne. » C'est, tout bonnement, quand on l'aborde de ce côté, l'affaire de deux petites heures, par une pente assez douce, mais malheureusement sur un sol tourbeux, humide et peu agréable à la marche. Il est très-remarquable que cette montagne, entièrement granitique, soit couverte de tous côtés, même sur les versants les plus rapides, d'une épaisse couche de tourbe où les bruyères croissent en abondance. Il semble qu'il n'y ait rien là pour retenir l'eau et donner lieu à la tourbe de se former; pourtant elle s'y développe avec rapidité, et sur une profondeur assez grande pour qu'on ait pu établir d'importantes exploitations dans les parties les plus facilement accessibles aux voitures de transport.

Nous avons été protégés, jusqu'au sommet de la montagne, par d'épais nuages qui nous enveloppaient et nous défendaient du soleil. Du sommet, où est établie une très-grande auberge (le Brockenhaus), nous avons enfin pu embrasser tout le panorama, mais seulement pendant quelques rapides éclaircies et par un formidable vent contre lequel il fallait déployer toutes nos forces.

Faut-il attribuer ce que nous avons éprouvé à ces circonstances peu favorables ou au paysage lui-même? Je ne sais; mais je n'ai pas été touché du tout de la vaste étendue qui s'offre au regard; il est sans doute curieux de dominer et d'apercevoir, au dire des *Guides* : — « trente-neuf villes (de Hanovre jusqu'à « Leipzig), six cent soixante-huit villages, etc..., la « deux centième partie de l'Europe, la onze millième « partie du monde !... » Mais ce spectacle n'a réellement rien de frappant, rien qui se grave dans la mémoire, comme est encore gravé dans la mienne le magnifique panorama du Rigi[1]. Les montagnes du Harz semblent chétives; on voit Clausthal à deux pas de soi, et l'œil ne rencontre que des collines arrondies au delà desquelles se trouve la plaine. Je n'ai pas eu, au milieu de tout cela, pendant un seul moment, l'émotion que l'on ressent devant les grandes scènes de la nature, et en rentrant au Brockenhaus pour prendre un verre de punch fortifiant, j'ai ri de bon cœur de toutes les tirades ampoulées écrites par nos amis les Parisiens sur le gros livre ouvert aux impressions de voyage.

Les légendes célèbres du Brocken, les récits de danses de fées et de sorcières, immortalisées par Goethe, sont encore aujourd'hui dans toutes les bouches. La tradition de la *nuit du Walpürgis* est toujours vivante; seulement ce sont de joyeux villageois qui viennent, à la nuit du 1er mai, prendre la place des sorcières détrônées, et qui dansent en troupe sur le Brocken, pendant que, dans la plaine, des paysans craintifs, redoutant les maléfices qui se trament contre eux sur la montagne, passent la nuit à faire dévotement le tour de leurs champs à la lueur des torches.

Quelques personnes placent l'origine des légendes terribles du Brocken dans le souvenir des sacrifices sanglants que venaient y faire les Saxons idolâtres, et qui se continuèrent longtemps encore après les campagnes exterminatrices de Charlemagne. Les autels sur lesquels s'accomplissaient les sacrifices seraient alors les larges dalles naturelles qui, soutenues en l'air par de grands piliers de granit fouillés par les eaux, offrent en effet, sur la pente du Brocken, un aspect étrange et favorable aux récits légendaires.

En redescendant du Brocken, du côté de Wernigerode, nous avons suivi pendant quelques instants la belle route carrossable qu'on a tracée jusqu'au sommet de la montagne; mais nous l'avons bientôt quittée pour traverser un grand bois de sapins et gagner quelques rochers abrupts et isolés au milieu des arbres, les Zehter-Klippen, du haut desquels on a de belles échappées sur la vallée; puis nous avons suivi le joli ravin à cascades multipliées qui descend du côté de Wernigerode (la Steinerne-Renne), et nous nous sommes enfin arrêtés le soir à Hasserode, village qui est comme un faubourg de Wernigerode....

Le lendemain, en quelques minutes, nous étions arrivés à Wernigerode, et nous allions voir le château du duc souverain de ce petit État maintenant médiatisé et placé sous la protection de la Prusse.

Le duc est aujourd'hui un fort petit personnage, quelque chose comme un riche particulier qui a le droit de chasse dans les forêts dont il était autrefois l'absolu

1. On lira, dans le récit suivant, une appréciation du Brocken toute différente. Nous avons pensé qu'il n'était pas sans intérêt d'opposer l'une à l'autre l'impression du jeune ingénieur et celle de l'artiste. Chacun voit et sent selon le temps ou son caractère.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

possesseur. Son château fait un joli effet de loin, mais il est massif et perd l'avantage de sa position élevée et pittoresque, lorsqu'on s'en approche de trop près.

Wernigerode présente encore une autre curiosité ; c'est un hôtel de ville du seizième siècle, presque tout entier en bois, flanqué de tourelles à pointes aiguës, et décoré de belles sculptures, qui méritent d'être regardées en détail.

Nous nous sommes rendus de Wernigerode à Elbingerode, puis dans la jolie vallée de Rübeland, sur les flancs de laquelle se trouvent deux grottes célèbres ; enfin, quittant la vallée pour couper droit vers Blanken-



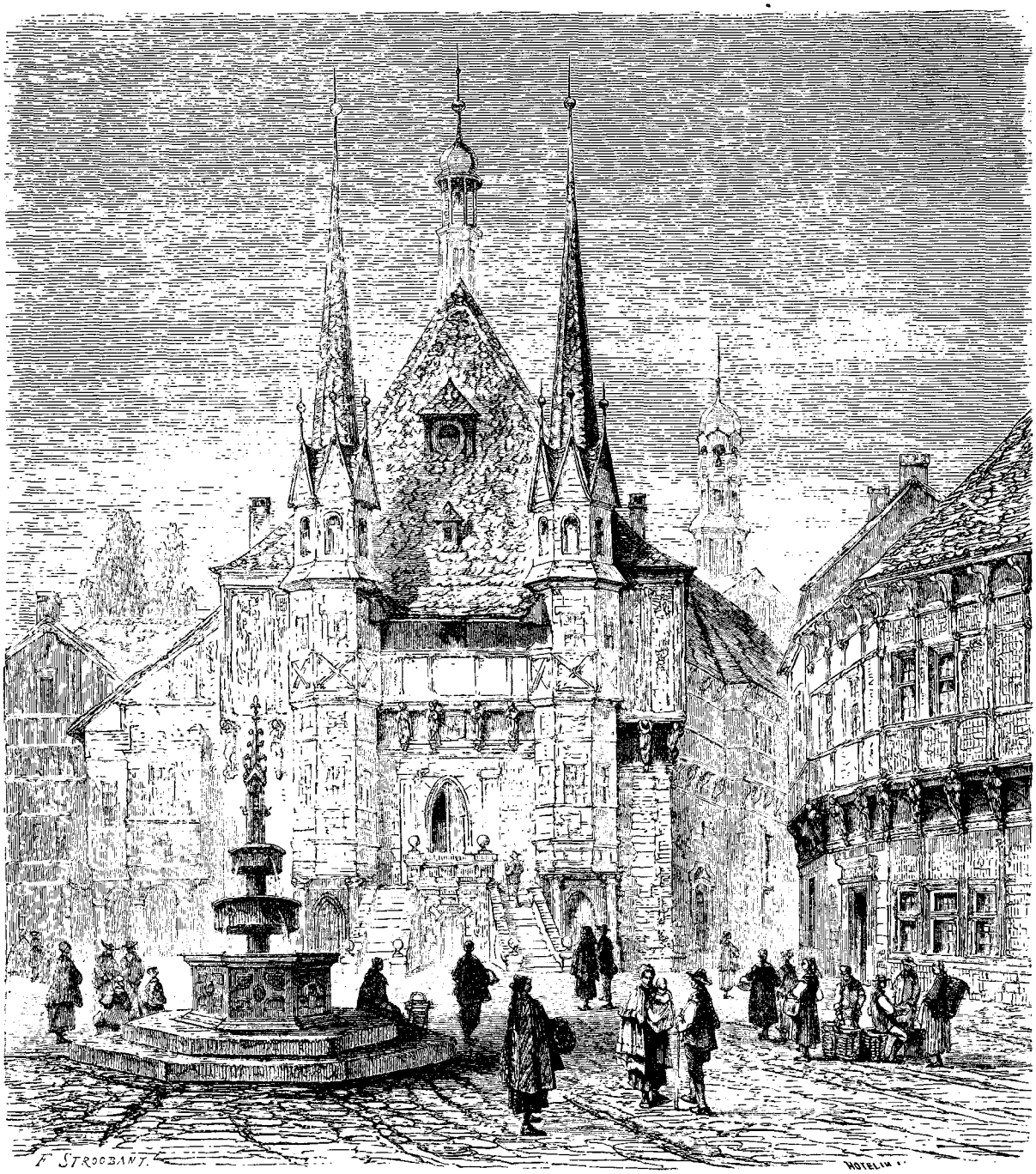
Le Brocken.

burg, nous avons successivement rencontré deux charmants points de vue : l'un embrasse le cours serpentant de la Bode et la *Marmormühle*, où l'on travaille, comme l'indique ce nom, le marbre de quelques carrières voisines ; l'autre, sur le versant opposé du plateau, domine Blankenburg. De l'endroit élevé qu'on appelle *Ziegenkopf*, nous apercevions Blankenburg, à nos pieds, Quedlimburg et Halberstadt à quelque distance, et à l'horizon Magdeburg. C'est une belle vue de plaines, moins étendue sans doute qu'au Brocken, mais qui a plus de pittoresque et de charme. Le paysage a pour second plan la ligne de rochers escarpés auxquels on a donné

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le nom de *Teufelsmauer* (mur du diable), sorte de muraille dentelée, semblable à une ruine se hérissant au milieu de la plaine. Ces rochers, lorsqu'ils sont éclairés par le soleil et se détachent en blanc sur le vert foncé des bois qui les entourent, prennent un aspect fantastique qui justifie quelque peu leur nom.

Dimanche matin nous avons été visiter ces rochers, et nous sommes montés sur les plus hauts par les sentiers et les gradins que l'on y a ménagés avec grand art; ensuite à travers les bois et en nous égarant un peu, nous sommes parvenus à une terrasse d'où l'on domine la sauvage vallée de la Bode. On n'aperçoit de là que



Hôtel de ville et place du marché, à Wernigerode (voy. p. 56).

rochers entassés au milieu de bois que ne traversent aucune route, aucun sentier, et au fond la Bode écumeuse qui s'est tracé dans le ravin un lit de plus en plus étroit. En descendant un peu on trouve les fameux rochers de granit de la *Rosstrappe*, que le temps a peu à peu dégradés à la base, et qui sont comme suspendus au-dessus d'une gorge profonde; le paysage présente là, malgré ses dimensions en réalité assez restreintes, quelque chose de grandiose qui m'a surpris.

Des rochers de la Rosstrappe on descend par un chemin tortueux jusqu'au fond du ravin, pour visiter la *Bode-Kessel* (chaudière de la Bode), au delà de laquelle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on ne s'engage pas sans danger. — Traversant alors la Bode, on grimpe par un escalier de onze cents marches sur un escarpement qui fait presque vis-à-vis à la Rosstrappe, l'*Hexen-tanz-platz* (place de danse des sorcières), d'où l'on domine d'un côté l'âpre paysage de la Bode, et de l'autre, sans faire un pas, la vaste plaine qui s'étend vers l'ouest. C'est là un caractère particulier aux sites les plus remarquables de l'Unterharz, de présenter à la vue, à côté des rochers abrupts ou des forêts de sapins échelonnés sur des pentes roides, les immenses plaines prussiennes qui leur succèdent immédiatement.

Nous avons encore joui d'un vaste horizon du haut du Stufenberg, au-dessus de Gernrode; et déjà nous étions dans le duché d'Anhalt-Bernburg. C'est chose amusante d'observer combien de fois on change de pays quand on se promène dans le Harz; les territoires de Hanovre, Brunswick, Prusse, Anhalt, se croisent et s'enchevêtrent si bien, qu'à tout instant on passe de l'un dans l'autre; mais on prétend que cet état de choses ne durera pas longtemps....

Le duché d'Anhalt, presque d'un bout à l'autre, est une jolie promenade. Les routes y sont bien entretenues, les forêts plantées de main d'homme, avec toutes les essences de bois de nos pays. Il semble qu'on traverse un jardin anglais depuis le Stufenberg jusqu'au Mägdesprung, et jusqu'à Alexisbad, petite ville de bains fort agréable, bien qu'un peu trop encaissée par les montagnes voisines.

A partir d'Alexisbad, nous avons entièrement quitté la portion du Harz ordinairement visitée par les touristes; nous avons traversé les plateaux monotones qui séparent Alexisbad de Hasselfelde; puis nous sommes redescendus dans la vallée *d'Ilfeld*, dont l'aspect souriant nous a charmés (malgré la pluie); et, certes, elle mériterait bien d'être plus souvent un but d'excursion; mais les longues et ennuyeuses plaines qu'il faut traverser pour l'atteindre en détournent presque tous les voyageurs.

D'Ilfeld nous sommes revenus à Clausthal par Rothesütte, Hohegeiss et Braunlage. Nous garderons longtemps souvenir de la scène que nous avons eue à Rothesütte : notre brave hôtesse, après nous avoir servi un excellent fromage, son unique richesse, se mit à causer avec nous; et, voyant qu'un de nos compagnons ne savait pas l'allemand, elle ne s'adressa plus à lui, espérant mieux se faire comprendre en élevant beaucoup le diapason de sa voix : tout le monde a pu remarquer combien cette illusion est commune. Nos fous rires aidant, sa voix s'enflait de plus en plus, et elle était à la fin devenue si formidable que nous-mêmes ne pouvions plus nous entendre.

Ocker (Brunswick) près Goslar (Hanovre), 16 août.

Nous sommes à Ocker depuis deux jours et nous y jouissons d'une température caniculaire. Le soir, le ciel est sillonné d'éclairs; le jour, on a toutes les peines du monde à se décider à sortir. Nous avons cependant pris la peine et le temps de remonter le torrent, qui passe ici, et qui a donné son nom à la ville et à la vallée, l'Ocker, dont les bords sont vraiment très-jolis. C'est la première fois que je trouve dans le Harz un paysage qui rappelle aussi bien les Pyrénées, avec ses cimes accidentées, son eau blanchie d'écume et ses sapins sur des pentes rapides qui descendent jusqu'au lit du torrent.

On s'aperçoit bien aux mœurs des habitants que l'on est encore dans le Harz. Partout l'accueil est hospitalier et complaisant. On serre la main aux maîtres d'usines qu'on vient de voir pour la première fois, on serre la main à l'aubergiste, on joue du piano avec sa fille, et peu s'en faut qu'on ne lui serre aussi la main, comme à une vieille connaissance.

Dimanche, 17 août.

Nous avons visité aujourd'hui les jolis environs de Harzburg. Nous y avons passé plusieurs heures sous la pluie à chercher une roche rare, le Schillerfels, qui n'existe au monde qu'en ce seul lieu, et dont nous avons fini par trouver des échantillons passables : nous revenons donc tout fiers encore de notre expédition.

Demain soir nous devons retourner à Harzburg, mais cette fois pour ne plus revenir sur nos pas. Nous disons décidément adieu au Harz : auparavant, nous avons encore à faire dans la journée une visite d'usine, et à voir le matin la fameuse mine du Rammelsberg, célèbre par sa richesse, par les allures toutes spéciales et le nombre des minerais qui s'y rencontrent, enfin par son ancienneté; car on a des preuves de son exploitation au milieu du dixième siècle, tandis que les mines d'Andréasberg, qui sont, je crois, les plus anciennes après elles, n'ont été ouvertes qu'en 1520.

Je veux aujourd'hui, avant de quitter le pays, vous parler un peu de l'organisation générale des mines du Harz, qui me paraît très-intéressante, à cause de la grande différence qu'elle offre avec celle de nos mines de France.

Je commencerai par l'Oberharz qui appartient tout entier au Hanovre.

Je ne sais si j'ai suffisamment insisté sur l'importance qu'on attache aux mines dans ce pays : c'est à ce point que le fonctionnaire chargé de leur direction est en même temps préposé à l'administration publique. Le *Berg-Hauptmann* réunit en effet, à la présidence du conseil des mines, les attributions d'une sorte de préfet. Il règle avec son conseil la marche des travaux pour les mines, les usines, les canaux, les chaussées, et il est en même temps chargé de faire exécuter les règlements du Harz, qui s'écartent en quelques points de la législation du reste du royaume, pour se mieux adapter à l'exploitation; enfin il rend la justice dans quelques cas spéciaux.

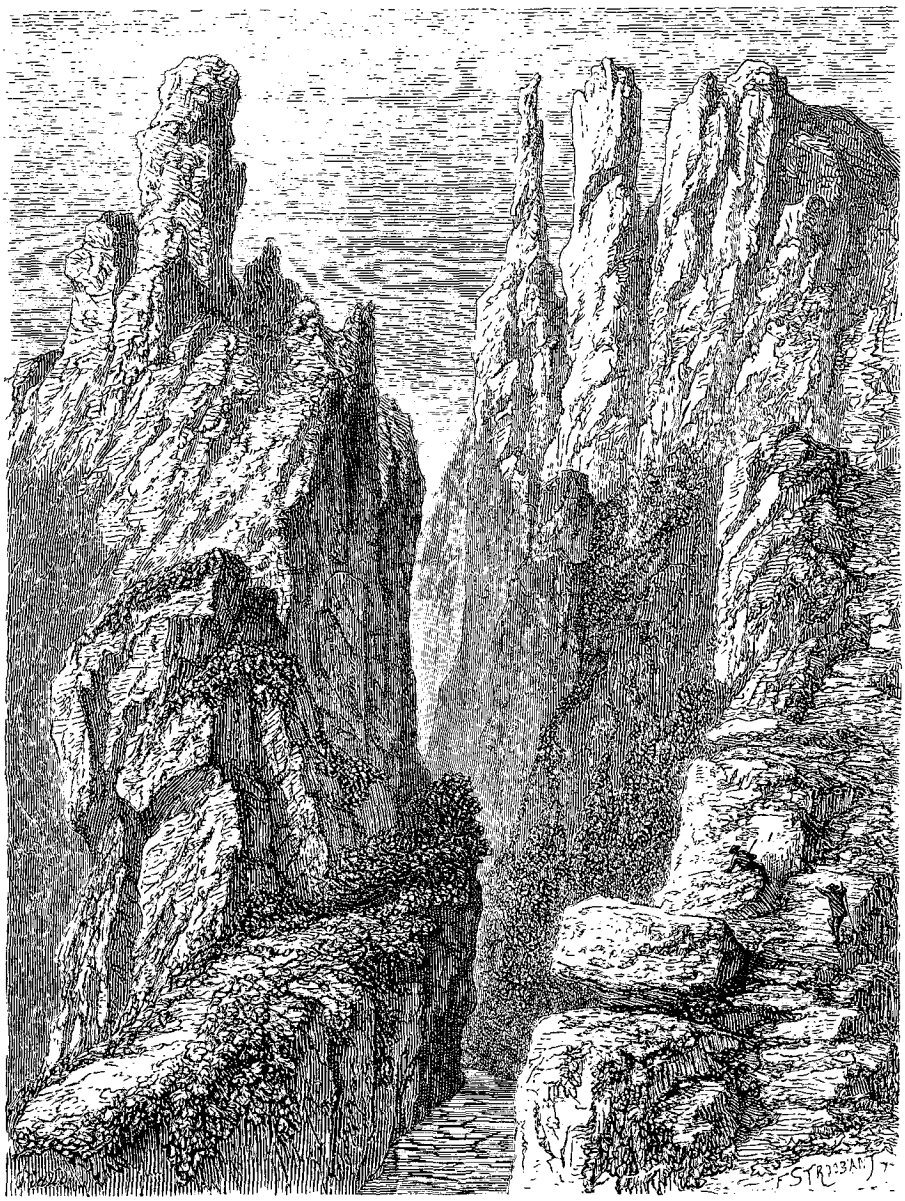
Toutes les usines à plomb, cuivre et argent appartiennent en propre à l'État. Quant aux mines, elles sont exploitées par des ingénieurs de l'État, recevant tous di-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rectement les ordres du conseil général des mines. Toutefois elles peuvent appartenir à des particuliers. Elles ont même toutes commencé par là, et j'ai lu, avant mon départ, dans la *Richesse minérale* de Héron de Villefosse, publiée en 1810, que, sous l'empire, la plupart appartenaient à des compagnies d'actionnaires; mais peu à peu, les actionnaires y renonçant, l'État a pris leur place.

Voici comment sont organisées les compagnies : si la mine est en *bénéfice*, sa valeur est partagée en 130 actions, dont quatre pour le roi, une pour la ville et une pour l'église; on ne distribue pas chaque année aux actionnaires tout le bénéfice que fournit la mine. Pendant les premières années le produit net est mis de côté de manière à former un fonds de réserve pour les années suivantes. Souvent aussi une portion en est distraite pour être prêtée aux mines qui sont en *perte*.

Une mine en *perte* est divisée en 124 actions seule-



La Rosstrappe (voy. p. 57 et 67).

ment : à l'entrée de chaque trimestre les actionnaires doivent verser une certaine somme que l'on combine avec les emprunts faits aux mines en bénéfice pour continuer l'exploitation. L'appel de fonds, ainsi que la distribution des produits nets, sont réglés par le conseil des mines. Si un actionnaire ne répond pas à cet appel de fonds, il est, après un délai de deux trimestres, déclaré déchu de ses droits. Les autres actionnaires de la mine peuvent par préférence acquérir les actions abandonnées; s'ils ne les demandent pas, elles sont offertes aux officiers des mines, et sur le refus de ces derniers, elles reviennent à l'État. Une caisse spéciale, ayant d'autres bénéfices assurés, est chargée alors de répondre aux appels de fonds et devient propriétaire des actions.

Il est arrivé, pour un grand nombre de mines, que les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

actionnaires se sont lassés de verser longtemps et à chaque trimestre de nouveaux fonds sans être bien sûrs de les recouvrer, et que l'État a hérité ainsi de leur propriété.

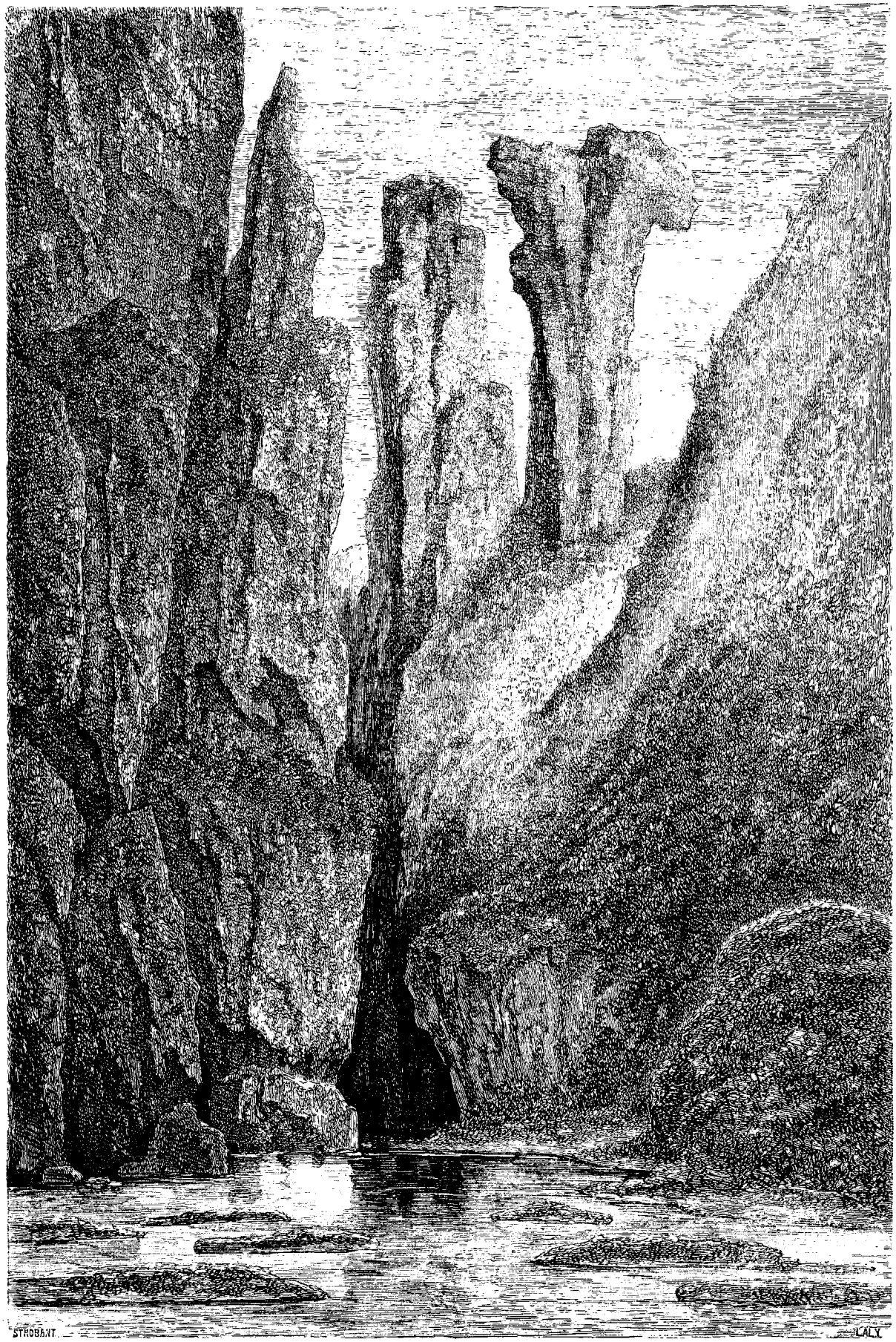
Assurément l'économie politique peut faire à ce système de propriété et d'exploitation de très-graves reproches ; mais on peut aussi, au point de vue technique, présenter quelques observations à sa décharge. La richesse des filons métalliques est extrêmement variable, et souvent il arrive que le produit de l'exploitation soit pendant longtemps insuffisant pour en couvrir les dépenses. Cela s'est présenté même pour les mines les



Les charbonniers du Harz (voy. p. 75).

plus riches. Les compagnies, abandonnées à elles-mêmes, renonceraient à l'exploitation, ou bien la pousseraient d'une manière irrégulière : ne cherchant que les points les plus riches et gaspillant ainsi les ressources de la mine, elles épuiseraient rapidement le gîte, et y laisseraient quantité de parties inexplorées ou de teneur médiocre, qu'il serait plus tard difficile ou même impossible de revenir exploiter. Par suite, le pays se trouverait bientôt privé de sa principale source de richesses. Voilà ce qui arriverait, à n'en pas douter, si l'exploitation était livrée à des spéculateurs isolés, pressés de faire fortune. Grâce au mode d'administration

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le plateau de la Danse-des-Sorcières ou l'Hexen-tantz-platz (voy. p. 58 et 69).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont je viens de tracer l'esquisse, l'État, outre qu'il retire toujours de l'ensemble des mines des sommes considérables, maintient en quelque façon la balance entre les actionnaires, et entretient la vie et l'activité dans la contrée.

Quant à l'Unterharz, il présente quelque chose de particulier : une portion appartient au Hanovre, l'autre au Brunswick; mais les mines et les usines appartiennent à la fois aux deux États.

A la suite de divers arrangements entre héritiers, les deux maisons de Brunswick Lüneburg et de Brunswick Wolfenbüttel, réunissant les domaines, l'une de quatre princes, l'autre de trois, entre lesquels s'était fait la première division en parties égales du Harz tout entier, se partagèrent les villes et mines de Zellerfeld, Grund, Wildemann et Lautenthal, le Rammelsberg, la forge de Gittelde et la saline de Julius Hall près de Harzburg; la première branche devait posséder les quatre septièmes et la seconde les trois septièmes de ces établissements qui furent nommés *mines en communauté* (1649).

En 1788, la communauté fut, dans le but de rendre l'administration plus facile, réduite à quelques établissements : tous ceux de l'Oberharz relevèrent du Hanovre; la mine du Rammelsberg, les usines de Goslar et d'Ocker, la forge de Gittelde formèrent ce qu'on appela le *Communion-Unterharz*.

L'administration du Communion-Unterharz est encore aujourd'hui conduite en commun par des représentants des deux États réunis en conseil, tantôt à Goslar (Hanovre), tantôt à Wolfenbüttel (Brunswick). Les produits, les dépenses, la fourniture des bois sont partagés entre les deux États dans les rapports de quatre septièmes et trois septièmes. La présidence du conseil appartient pendant les années paires au Hanovre, pendant les années impaires au Brunswick, et le jugement des affaires est attribué à la cour de justice de l'un ou de l'autre des États, selon l'année où elles ont pris naissance.

Adolphe CARNOT.

II

PROMENADES DANS LE HARZ,

PAR M. STROOBANT [1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Aspect général du pays. — Caractère et mœurs des habitants. — Les gardiens des champs. — Rivières.

Heine dit que le Broken est essentiellement germanique, en bien comme en mal, en beau comme en laid. Cela est parfaitement exact, et il en est de même des autres parties du Harz. Le pays est d'un grand aspect et d'un pittoresque fantastique; les brouillards qui s'y promènent pendant une grande partie de l'année donnent aux montagnes un caractère et une couleur exceptionnels. Le paysan subit cette influence; il semble marqué au front d'une teinte sombre qui donne à sa physionomie un air de crainte et de tristesse; ses gestes sont brusques, et si l'on tient à obtenir de lui le moindre renseignement, il faut lui adresser la parole dans sa langue même, prononcée correctement, car s'il s'aperçoit que vous êtes étranger, il vous tourne le dos en murmurant des paroles inintelligibles. Il nous est arrivé, pendant notre excursion dans ce pays, de rester toute une semaine assis aux heures de repas avec les mêmes convives et d'en trouver à peine deux qui fussent disposés à répondre à nos questions sur les mœurs et les usages du Harz; les autres évitaient toute espèce de conversation. Notre voisin de face notamment paraissait éviter même de nous regarder et se renfermait dans un flegme absolu. Sa physionomie nous est restée dans la mémoire, parce que nous avons eu l'occasion de la rencontrer souvent ailleurs; les traits du visage différaient quelquefois, mais les lunettes aux branches d'or traditionnelles ne manquaient jamais d'être posées carrément sur le nez de ce méfiant personnage.

C'est à pied et le sac sur le dos qu'il faut visiter le Harz, si l'on veut parcourir les localités les moins fréquentées et les plus sauvages, qui sont ordinairement les plus intéressantes pour l'artiste.

Un guide est précieux à cause des bons offices qu'il rend pendant et après une longue journée de marche. Généralement les guides sont honnêtes et sobres; le pain et la bière leur suffisent. Du reste, la nourriture ne coûte pas cher et le travail est peu rétribué. En traversant une immense plaine couverte de belles moissons, nous aperçûmes plusieurs jeunes garçons montés sur des échasses et produisant au moyen d'une espèce de crécelle un bruit étourdissant, destiné à mettre en fuite quelques rares moineaux qui venaient becqueter les épis penchés dans les sillons du chemin. Ces jeunes et robustes gardiens qui passaient toute la journée dans les champs mangeaient assurément à un seul repas, sous forme de pain, plus de grain que les oiseaux n'en eussent enlevé en toute une semaine. L'inaction de ces bras vigoureux témoigne du peu de valeur du travail matériel des hommes.

1. Voy. page 49 et la note 2.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Harz se compose d'énormes blocs dont la base s'élève à plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer. Son étendue est de trente-six milles carrés. Les montagnes sont généralement isolées et forment d'immenses monticules de forme conique séparés par des vallées étroites et profondes, surtout dans le nord du Harz. Une chaîne de montagnes divise ce pays en deux parties; plusieurs rivières y prennent leur source; les principales sont : la *Bode*, la *Holzemme*, la *Wipper*, la *Tyra*, l'*Ilse* et la *Selke*.

Les voyages dans le Harz se font ordinairement du sud au nord par les touristes qui habitent en deçà du Rhin; j'ai préféré faire mon excursion en véritable Allemand, c'est-à-dire en me dirigeant de Halberstadt sur Harzbourg.

II

Halberstadt. — Maisons anciennes. — Place du Marché. — Costumes. — Hôtel de ville. — Cathédrale; tombeaux anciens. — Église de Notre-Dame. — Ovation faite à un duc.

Arrivé à Halberstadt à quatre heures du matin par un temps superbe. La ville complétement déserte. Vive impression. J'examine avec un véritable plaisir les vieilles maisons qui bordent les rues, tout en me préparant à faire une ample collection de dessins d'antiquités architecturales. Quelques maisons sont de véritables chefs-d'œuvre de sculpture en bois; les détails sont terminés comme les belles boiseries flamandes. Les cariatides et les gargouilles ont des formes tellement tordues qu'il faut suivre avec attention la ligne du sujet principal pour retrouver ce que l'artiste a voulu représenter. La maison, appelée le Rathskeller, qui date du commencement du quinzième siècle, est une merveille du genre. Les trois étages qui avancent sur la rue sont d'un dessin différent; la galerie inférieure est la plus ornée et la mieux soignée; l'artiste a donné aux figures et aux ornements qui forment les coins de la maison, le plus d'importance, ce qui sert parfaitement à l'effet général. Les détails du haut sont plus larges quoique plus légers dans la forme afin de ne pas écraser la partie inférieure du monument.

Cette maison forme l'angle d'une rue qui est la continuation de la place du Marché. Toute la ligne de maisons qui bordent cette grande artère est très-remarquable : sous ce rapport Halberstadt est une merveille.

La place est surtout intéressante un jour de marché. Le costume des hommes a beaucoup d'originalité; celui des femmes a dans la forme quelque chose d'oriental : elles portent de grands manteaux bleus rayés de blanc, d'autres rayés de rouge ou de grandes pelisses à trois étages de volants dans lesquelles les mères enroulent et portent leurs enfants. Les plis de ces grands vêtements, l'air calme et la lenteur des mouvements donnent aux femmes un caractère sculptural. Au milieu de tout ce monde passent des charrettes attelées de bœufs qui marchent d'un pas lent et grave.

Le monument le plus important de cette place est l'hôtel de ville. Son architecture est très-variée et se fait surtout remarquer par un assemblage pittoresque de différents styles. La plus grande partie de l'édifice est gothique; quelques détails sont remarquables par l'heureux agencement des lignes; dans le nombre j'ai surtout étudié avec soin un balcon formant l'angle de la place et qui est de toute beauté. L'artiste a évidemment cherché avant tout l'originalité de la ligne sans tenir compte des règles de la construction. C'est plutôt l'œuvre d'un peintre que d'un architecte. Un perron qui sert d'entrée porte, dans un cartouche qui se trouve au haut du pignon, la date de 1663. Cet avant-corps a de chaque côté un escalier qui mène au palier principal percé de trois arcades cintrées. Cette partie du bâtiment a encore un cachet remarquable d'originalité. La première galerie surtout se distingue par une invention d'ornementation des plus étonnantes : trois têtes grimaçantes sont taillées dans la pierre; il m'est arrivé souvent d'aller les regarder le soir; elles me paraissaient s'animer et se tordre dans des mouvements convulsifs, et je m'attendais presque à entendre un éclat de rire formidable sortir de leurs bouches béantes.

Ce bruit imaginaire dans le silence de la rue émeut le promeneur attardé qui sous cette impression jette un regard inquiet autour de lui et s'imagine voir dans quelque coin d'une vieille masure une tête hideuse dont la vision le poursuivra.

La ligne supérieure du pignon est également formée par des figures bizarres qui semblent grimper les unes par-dessus les autres. Dans le cartouche du milieu sont représentées les armes de la ville et dans la partie supérieure d'autres armoiries d'une origine inconnue.

Derrière l'hôtel de ville on remarque une église dont les deux tours sont reliées par un pont de bois d'un effet singulier. A quelques pas plus loin on voit la cathédrale qui domine tout le quartier marchand.

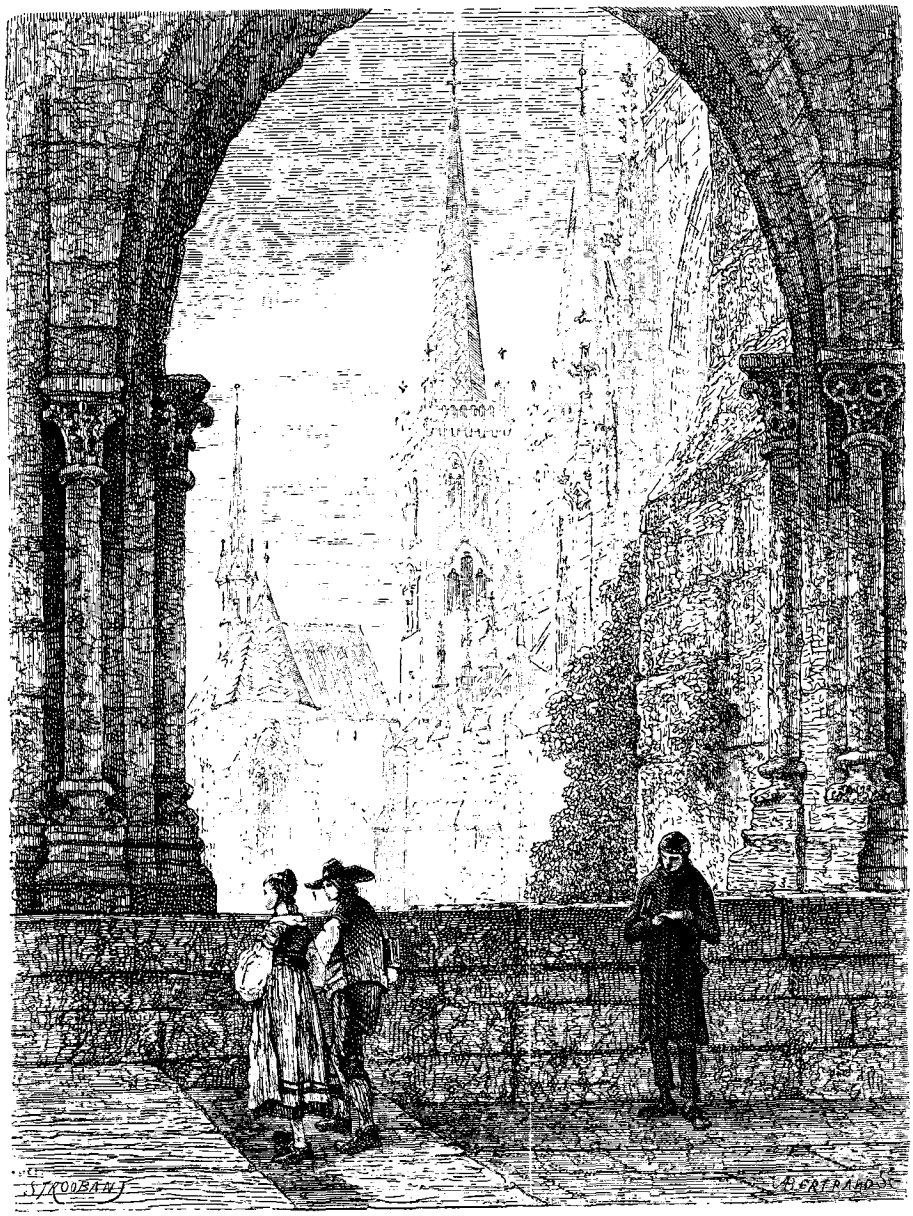
La cathédrale d'Halberstadt a sa légende dans laquelle Satan joue, comme d'ordinaire, le rôle principal. Au milieu de la place on a conservé une énorme pierre que l'homme noir avait lancée, dit-on, contre le monument pour le détruire; mais les archéologues s'obstinent à n'y voir qu'un ancien autel païen.

L'église est très-belle et peut compter parmi les monuments les plus remarquables et les moins connus de l'Allemagne du nord. Elle offre un mélange curieux du style gothique allemand depuis le treizième jusqu'au quatorzième siècle. Les parties inférieures des tours, les fenêtres, l'entre-colonnement et le portail, d'un beau style, datent de 1180 à 1220, les grandes fenêtres et les piliers contre-boutants sont de 1300 à 1380. Les arceaux et les piliers m'ont paru très-riches en détails; dans l'une des cannelures se trouve une magnifique tête de Christ, autour de laquelle sont groupés les douze apôtres. Sur la partie supérieure des chapiteaux on a représenté, avec beaucoup d'art, les quatre évangélistes.

L'intérieur de la cathédrale surtout est digne d'attention; l'aspect en est imposant et les lignes principales sont grandioses. Le ton sombre, qui domine, donne de la saillie et de l'effet aux détails exposés à recevoir la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lumière du jour. La partie principale est le jubé en pierre qui sépare le chœur du reste de l'église; il porte la date de 1510; l'invention en est riche et forme un ensemble de clochetons d'archivoltes entrelacés de feuillages travaillés comme une dentelle. Autour de la nef principale on voit quelques tombeaux très-curieux; celui de droite surtout surpasse tout ce que l'imagination peut créer comme enlacements d'ornements et de figures de tous les genres; c'est une eau-forte de Dieterlin travaillée dans la pierre. Ce chef-d'œuvre est signé de Bastian.... de Magdebourg, maître sculpteur de la famille de Kannenberg. Le monument de l'évêque Semika est entouré d'un grillage en fer d'un travail superbe; la figure couchée est très-belle, mais elle a été



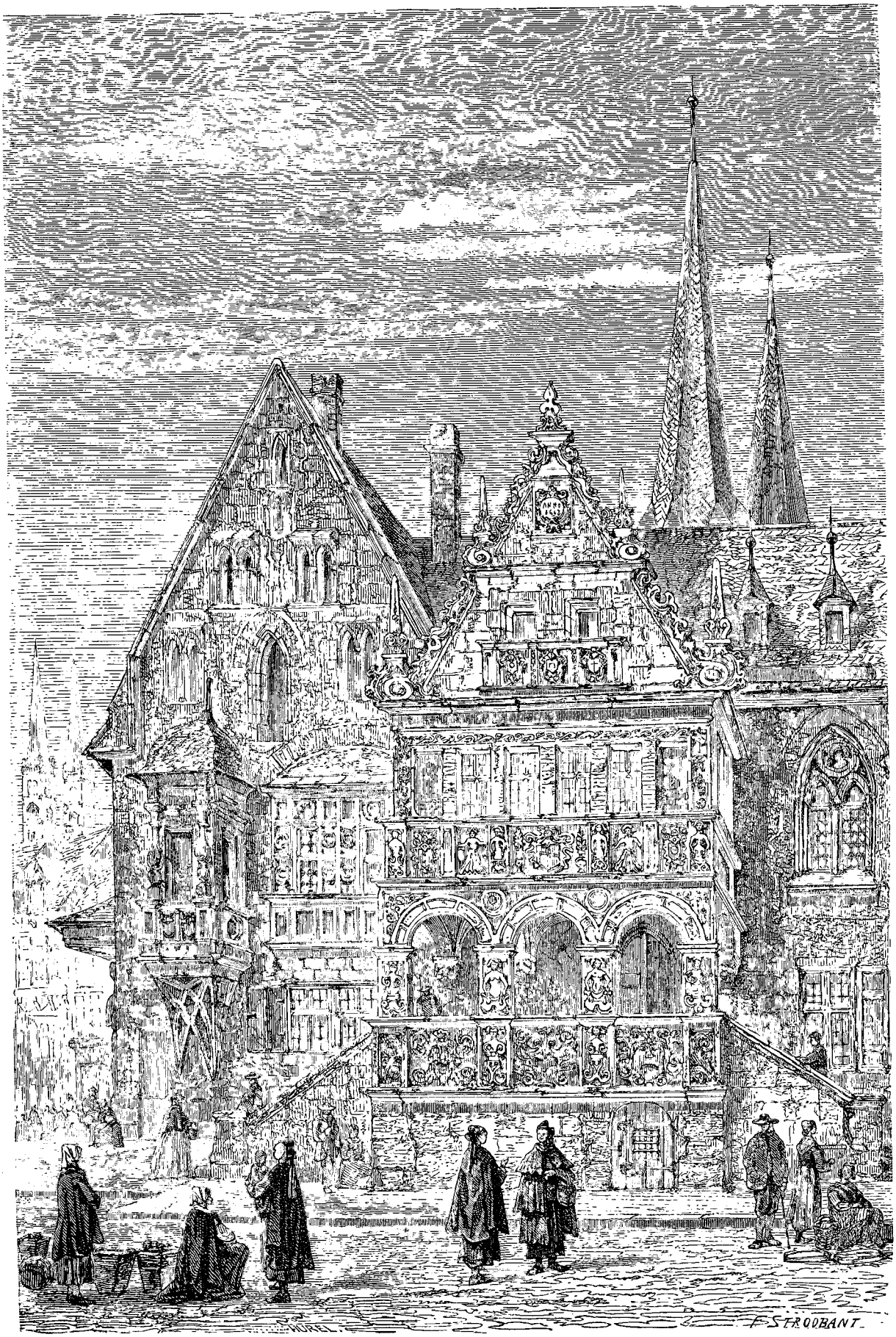
Cloître de la cathédrale de Halberstadt.

fort endommagée par des noms et des dates gravés sur les mains et la figure de la statue. Quelques-unes de ces inscriptions sont fort anciennes. De vieilles et belles peintures sur les portes latérales du chœur ont aussi presque entièrement disparu sous ces marques de vandalisme. Parmi les autres objets dignes de fixer l'attention, il faut citer les fonts baptismaux, que l'on dit être du douzième siècle, mais auxquels j'attribue une plus haute antiquité, les restes d'un tabernacle gothique d'un style remarquable, deux candélabres très-anciens et d'une dimension colossale, et le monument du Margrave de Brandebourg. de 1558.

STROOBANT.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hôtel de ville de Halberstadt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGES DANS LE HARZ.

II

PROMENADES DANS LE HARZ,

PAR M. STROOBANT [1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Cathédrale de Halberstadt (*suite*). — Tombeaux anciens. — Église de Notre-Dame. — Ovation faite à un prince allemand.

La cathédrale primitive avait été construite par Charlemagne et détruite au douzième siècle par Henri le Lion, duc de Saxe et de Bavière, qui assiégea la ville, la prit d'assaut et ruina dans un immense incendie plusieurs églises et quatre monastères. Les prêtres et la foule des fidèles qui s'y étaient réfugiés périrent dans les flammes.

L'église de Notre-Dame, du côté opposé de la place, est un des monuments byzantins les mieux conservés de l'Allemagne; les anciennes peintures à l'intérieur de l'église ont été restaurées récemment, mais d'une manière très-incomplète.

La ville a généralement un aspect calme et silencieux. Cependant j'y fus témoin d'un événement qui prouve combien cette population peut être susceptible d'enthousiasme quand ses passions politiques sont excitées.

Une nuit je fus réveillé en sursaut par une grande rumeur; je me levai à la hâte, j'ouvris ma fenêtre et je vis un grand nombre de personnes entourant une voiture arrêtée devant l'hôtel du Prince-Eugène. Deux personnes en descendirent, et aussitôt mille bras se levèrent et un cri formidable sortit de toutes les poitrines. Quelques instants après, j'entendis des pas dans les corridors de la maison, puis le calme se fit, et la foule se retira silencieuse. Le lendemain matin, on m'apprit que l'on avait acclamé le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, qui arrivait à Halberstadt pour y passer en revue le régiment des cuirassiers prussiens dont il est le colonel.

« On aime donc bien le duc? dis-je à la personne que je questionnai.

— Oh! oui, monsieur; on aime le prince parce que c'est un homme libéral. »

Pendant toute la journée la ville fut en fête, et, le soir, plusieurs sociétés chorales donnèrent au prince une de ces sérénades allemandes dans lesquelles le dialogue aux allusions politiques a plus d'importance que la partie musicale. Les vieilles bannières déployées dominaient la foule et cent flambeaux éclairaient cette scène vraiment originale. Les *Thurners*, dans leur costume pittoresque, applaudirent avec enthousiasme un discours que leur chef prononça d'une voix forte et vibrante.

1. Suite et fin. — Voy. pages 49 et la note 2, et 62.

Je quittai Halberstadt le lendemain, bien décidé à y revenir après avoir parcouru les montagnes du Harz inférieur.

III

Quedlinbourg. — Le château. — Église de Quedlinbourg; crypte; origine du monastère; sépulture des abbesses; momie de la belle Marie-Aurore, comtesse de Kœningsmark. — Maison de Klopstock.

Anciennement une voiture conduisait en deux heures à Quedlinbourg; aujourd'hui on y va moins vite en chemin de fer. On m'a bien certifié que cela n'arrivait pas toujours ainsi; mais j'ai parcouru cette route plusieurs fois et j'affirme qu'il n'est pas possible de trouver en aucun pays du monde un chemin de fer dont le service soit plus lent.

Le château de Quedlinbourg est bâti sur un rocher de grès. Dans l'église, dont quelques parties sont très-anciennes, on voit une crypte du dixième siècle des mieux conservées. Les chapiteaux des colonnes sont d'une rare richesse de dessin; ils offrent, ainsi que quelques restes de pavement, un grand intérêt pour l'étude archéologique. Si je ne craignais de me mettre en contradiction avec les renseignements qui m'ont été fournis, j'attribuerais la construction de certaines parties du monument à une date plus reculée. Un petit portail gothique, qui sert d'entrée à l'église souterraine, est d'un caractère saisissant. Devant l'ancien autel se trouvent les tombeaux de Henri l'Oiseleur et de l'impératrice Mathilde, protectrice du couvent, qui s'y retira après la mort de son mari [1]. « Ce monastère fut, à ce qu'il paraît, édifié lentement. Commencé en 937, aussitôt après la mort de Henri Ier, il ne fut achevé et dédié qu'en 1021, en présence de l'empereur Henri II et de l'impératrice Cunégonde. L'acte de cette cérémonie contient des détails précieux : la basilique et le grand autel (*supremum*) furent consacrés par l'évêque de Halberstadt; l'autel du milieu de l'église (*in medio ecclesiæ*), par l'archevêque de Magdebourg; celui du milieu (*australe*), par l'évêque de Paderborn; celui du nord (*aquilonare*), par l'évêque de Misnie. La manière dont les deux derniers autels sont désignés et le nom de basilique dé-

1. *De l'art en Allemagne*, M. Fortoul.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cèlent suffisamment que l'église primitive, dotée d'un transsept, avait la forme léguée aux anciens temples du christianisme par les édifices civils des Romains. Mais comment entendre la disposition du grand autel et de l'autel du milieu de l'église? Ne faut-il pas comprendre que le premier était au fond de l'abside, et le second à la rencontre du transsept et de la nef, sur la place où les coupoles s'élevèrent plus tard? Voilà l'image complète d'une basilique latine. »

Dans les caveaux de l'église sont enterrées les abbesses de Quedlinbourg; on s'y arrête malgré soi devant la dépouille mortelle de la belle Marie-Aurore de Kœningsmark, aimée d'Auguste le Fort, roi de Pologne, mère du maréchal de Saxe. Son cadavre est momifié et dans un état parfait de conservation, ainsi que ses vêtements garnis de nombreuses dentelles dont elle aimait à se couvrir. C'est un spectacle navrant. Pour quelques pièces de monnaie, le concierge du château enlève le couvercle du cercueil.

Le château date de plusieurs époques et n'offre pas le moindre intérêt; les appartements sont nus, blanchis à la chaux, et ne renferment que quelques mauvais portraits au pastel; dans une rue voisine, on remarque une maison d'aspect pittoresque : c'est là que naquit Klopstock, en 1724.

IV

Environs de Quedlinbourg. — Blankenburg. — Le Teufelsmauer; le château de Blankenburg. — Le Regenstein. — Le Hoppelberg ; panorama. — Montagnes volcaniques. — Rochers de l'Ermite.

Les environs de Quedlinbourg ont un aspect gai et animé. On arrive à Blankenburg par de charmants sentiers le long de plusieurs ruisseaux qui serpentent capricieusement et se jettent dans la Bode.

Blankenburg est moins pittoresque que les autres localités que j'ai visitées, malgré le *Teufelsmauer* ou la muraille du Diable. La ville est vivante et les promenades sont jolies, mais le château qui la domine est d'un aspect lourd et massif et n'offre pas grand intérêt; il appartient actuellement au duc de Brunswick. Mon hôte m'assura que le roi Louis XVIII l'a habité en 1798 ; il voulut même m'accompagner au château pour me faire donner des renseignements exacts sur ce sujet; il y mit une insistance extrême, et j'eus beaucoup de mal à lui faire comprendre que sa parole me suffisait parfaitement. Je lui demandai en échange une visite aux ruines de Regenstein.

Ce château fort, perché au sommet d'un rocher escarpé, a été bâti en 919 par Henri l'Oiseleur. Aujourd'hui, l'édifice et le rocher ne forment plus qu'une masse de pierres qui se confondent (voy. p. 72). La couleur uniforme du paysage rappelle ces nombreuses ruines grisâtres que l'on rencontre dans le midi de la France.

Plus loin, on aperçoit le Hoppelberg ou montagne du Cercueil, appelée ainsi à cause de sa forme étrange. C'est le point le plus élevé du Harz inférieur; l'ascension en est facile, et l'on y découvre du côté du nord le Broken et un horizon très-étendu.

En descendant la montagne de ce côté on arrive à un singulier assemblage de rochers qu'on appelle les montagnes volcaniques et qui ressemblent à des dunes colossales ; un rocher bizarre et isolé termine cette chaîne de montagnes. Vers le soir, ou par un temps sombre, cette grande ligne dentelée qui fuit à l'horizon semble se continuer à l'infini, assombrie par les bandes grises du ciel qui donnent au paysage un aspect triste et sévère. Au retour, mon guide s'égara dans ces vallées innombrables et la nuit arriva avant que nous nous fussions orientés. Heureusement le bruit d'une voiture nous ramena vers la route qui devait nous conduire à Blankenburg après une rude journée de marche.

Le lendemain, j'allai visiter les rochers de l'Ermite qui se trouvent dans la même direction. Ces énormes blocs dénudés ont un caractère monumental. Lorsqu'on les voit en plein soleil, par une journée brûlante, on pourrait se croire transporté en Orient devant une de ces vieilles constructions couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques (voy. p. 73).

V

La Rosstrappe. — Effet d'un beau jour. — Légende. — Descente de la montagne. — Vallée des sorcières. — Superstition des paysans du Harz. — L'Hexen-tanz-platz. — Symphonie imaginaire. — Retour à Thale.

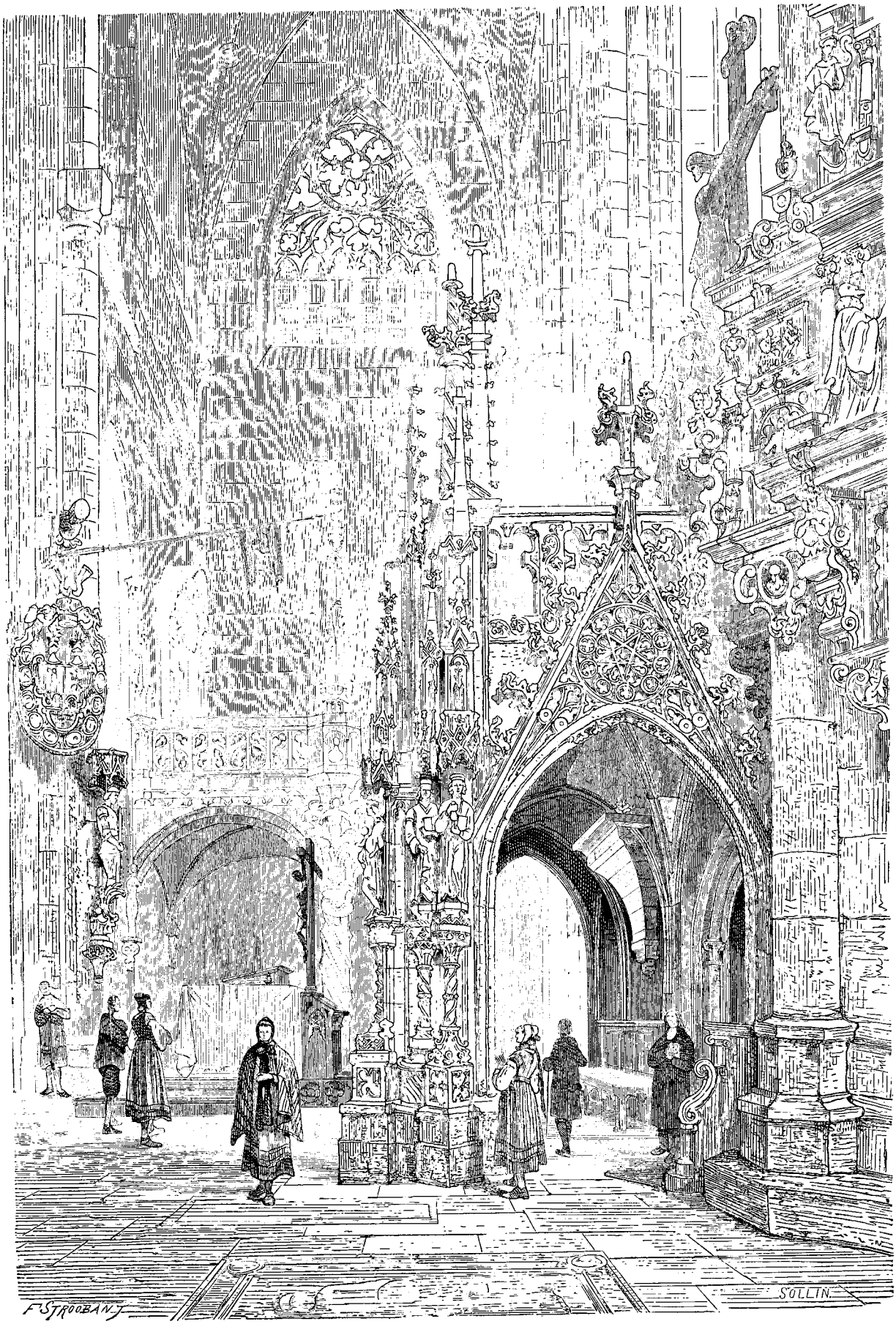
Visite à la Rosstrappe par un temps admirable ; les nombreuses caravanes se mettent gaiement en route; la journée promet d'être belle. Le ciel est d'un bleu clair, les feuilles luisantes des arbres reflètent une partie de cette lumière fine et scintillante. La nature entière paraît joyeuse : c'est une de ces journées exceptionnelles où il semble que tous les hommes sont bons et heureux.

Une cigogne perchée sur une cheminée regarde d'un air grave et soucieux ces groupes qui passent, au-dessous d'elle, la gaieté au cœur. Des moineaux, qui ont élu domicile dans son nid et qui se débattent et crient auprès d'elle, ne parviennent pas à détourner son œil attentif et fixé d'un air résigné sur ces scènes de bonheur qui l'entourent.

Le chemin qui conduit à la Rosstrappe est roide mais facile. Lorsque nous fûmes arrivés à la partie la plus élevée, le guide nous montra une empreinte qui a la forme d'un fer à cheval et qui a donné à cette localité le nom de Rosstrappe (voy. p. 59).

La princesse Hildegarde habitait avec son père un château des environs de la Bode; cette jeune fille était d'une grande beauté et d'un caractère hardi. Elle aimait à faire de longues courses montée sur son cheval favori. Un jour qu'elle s'était approchée d'une grotte habitée par un géant, celui-ci, qui l'avait déjà épiée plusieurs fois, eut la mauvaise pensée de la poursuivre. Le cheval de la princesse, lancé à toute vitesse, franchit d'un bond la vallée et alla retomber sur une énorme pierre faisant saillie sur le précipice. Les deux jambes de der-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



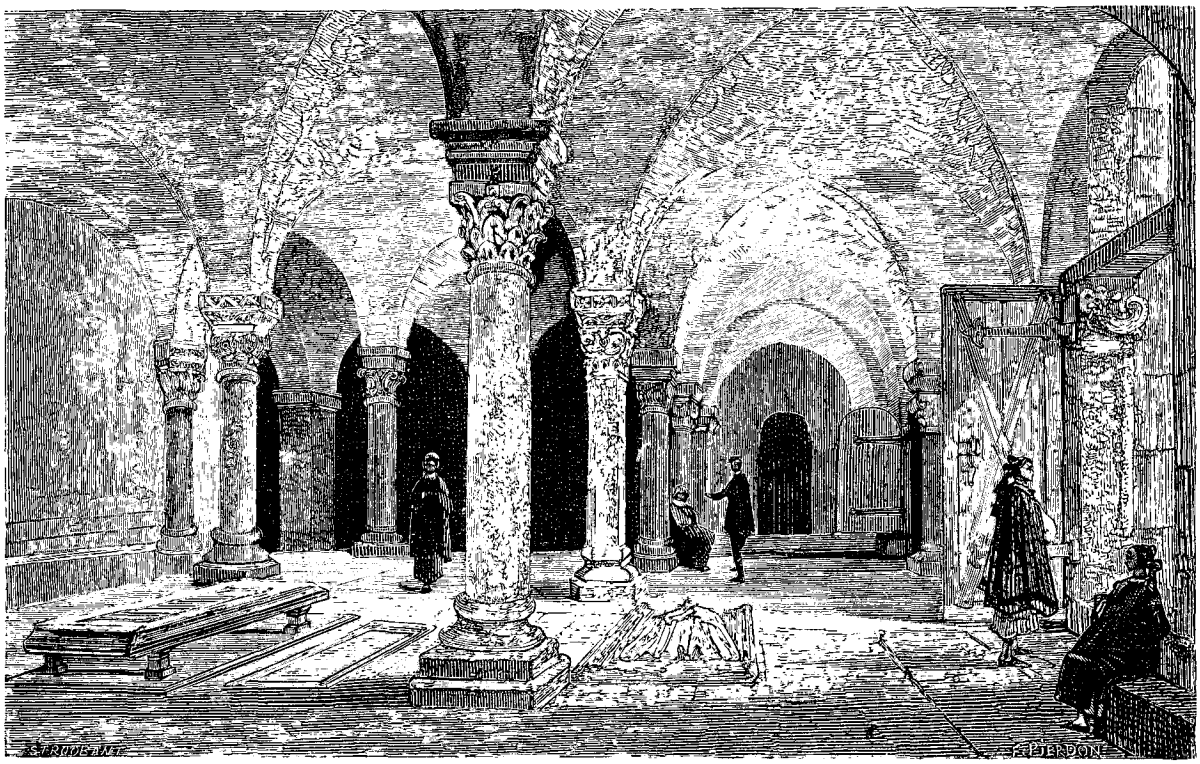
Intérieur de la cathédrale de Halberstadt (voy. p. 63).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rière ne trouvèrent pas de point d'appui et le cheval alla avec sa maîtresse rouler au fond du gouffre dans le trou de Créfal, excavation de la Bode. Quand les eaux sont basses on découvre quelquefois, dit-on, la couronne de la princesse, toujours vivante et debout au fond de la rivière. On raconte qu'un jour quarante bûcherons se trouvant réunis en cet endroit, l'un d'eux voulut tenter de tirer la princesse hors de l'eau ; il plongea à plusieurs reprises pour la ramener à la surface, mais chaque fois un courant impétueux le forçait de s'éloigner ; à la troisième tentative, il était près de réussir, lorsque tout à coup il disparut dans les flots, entraîné par une main invisible. Quelques instants après les spectateurs virent avec effroi un jet de sang sortir des ondes. La princesse en sacrifiant une victime exprimait sa volonté qu'on ne troublât plus le lieu de sa sépulture. Les paysans s'enfuirent épouvantés, et aujourd'hui encore ils font un détour pour éviter cet endroit maudit. L'imagination aidant on retrouve sur le rocher l'empreinte du pied du cheval.

Pour descendre dans la vallée, le rocher est pour ainsi dire à pic ; on y arrive par un escalier, si l'on peut appeler ainsi un amas de pierres jetées les unes au-dessus des autres ; un étroit sentier conduit au Pont du Diable. Un peu au delà l'encaissement des rochers devient des plus sauvages, surtout en suivant le chemin des Chèvres sur lequel il est bon de ne pas s'aventurer si l'on est sujet au vertige.

En repassant la Bode, on trouve un coin très-remarquable appelé la Vallée des Sorcières ; on y arrive en sautant sur les rochers qui sortent du lit de la rivière : cet exercice très-fatigant oblige aussi à de grandes précautions si l'on ne veut pas s'exposer à glisser sur ces pierres polies par le courant de l'eau. Généralement peu de touristes se hasardent à satisfaire leur curiosité à ce prix.



Église souterraine du château de Quedlinbourg (voy. p. 67).

La vallée est très-resserrée, et en certains endroits il semble que la rivière n'ait plus d'issue ; les rochers qui sortent de la montagne prennent les formes les plus fantastiques. On croit y voir des figures colossales, les unes couchées, les autres debout. Ces masses énormes ont chacune leur histoire imaginaire. Tout dans ce pays est sujet de légende, et il n'est pas étonnant que les paysans du Harz, qui s'entretiennent constamment de ces fabuleuses histoires, soient superstitieux et inquiets lorsqu'il s'agit des *Hexen* ou du diable en personne.

Un escalier d'environ douze cents marches conduit à l'Hexen-tanz-platz (plateau de la danse des sorcières (voy. p. 61). A moitié chemin de la montagne, je me reposai sur un des rochers qui surplombent la vallée ; un calme parfait régnait au loin, et, chose bizarre, le bruit de l'eau qui arrivait jusqu'à moi me produisait l'impression d'une harmonie parfaite. J'écoutais attentivement, et il me semblait que le son d'un instrument se mêlait au bouillonnement de l'eau ; ce que je croyais entendre était un chef-d'œuvre d'orchestration. Plus tard, en rencontrant dans la montagne des chèvres ayant au cou des clochettes qui se balançaient à chacun de leurs mouvements, j'eus l'explication de cette symphonie imaginaire.

J'arrivai le soir à Thale. La journée avait été bonne et elle comptera parmi les meilleures de mon voyage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VI

Une dernière visite à Halberstadt. — Un intérieur de famille. — Une patache. — Wernigerode. — Hôtel de ville. — Place du Marché. — Château du comte de Stolberg-Wernigerode. — Elbingerode.

De Thale je partis pour Wernigerode en repassant par Halberstadt; j'ai voulu dire un dernier adieu à cette bonne ville et à sa vieille cathédrale. Le *kuester* de l'église fut si heureux de me revoir, en souvenir de mon admiration pour son vieux monument, qu'il voulut m'introduire dans son intérieur pour me présenter à sa femme et à sa fille. Le vieux bonhomme portait à sa boutonnière un ordre prussien, et quand je lui demandai s'il l'avait gagné sur le champ de bataille, son regard avait quelque chose de si triste que je ne pus m'empêcher de lui en faire la remarque; il me répondit, d'un air embarrassé, par ce seul mot : « Waterloo ! » Je lui tendis la main et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde. Il oubliera certainement ce voyageur qui visitait tous les jours la cathédrale et qui de grand matin venait frapper sur les petits carreaux en losanges de sa fenêtre, où deux magnifiques géraniums rouges étaient rangés avec soin. Pour ma part, je me rappellerai toujours ce vieux soldat, vivant en paix entre sa bonne et vieille compagne et leur douce et blonde jeune fille, qui me chantait des *lieder* du pays en s'accompagnant sur une vieille épinette sur laquelle s'étalait avec orgueil le nom du fabricant, au-dessus de l'inscription de rigueur *piano forte*, le tout entouré de parafes dont le modèle avait bien certainement été fourni par un ancien maître de calligraphie d'Halberstadt.

Le lendemain, je partis pour Wernigerode dans une patache, en compagnie d'un marchand de bestiaux, d'un professeur de rhétorique et d'un pharmacien; l'un parlait de ses bêtes, l'autre de ses élèves et le troisième de ses drogues. Quant à moi, je parlais du Broken pour obtenir quelques renseignements; mais mes trois compagnons étaient si désireux de me faire connaître leurs talents et leurs produits, qu'il me fut impossible d'en tirer rien d'utile pour moi pendant tout le voyage.

La diligence débarqua les voyageurs et leurs bagages dans une rue devant l'hôtel de la Poste. Je me suis installé au *Weisser Hirsch* sur la place. L'hôtel de ville que je vois de mes fenêtres a beaucoup d'aspect; sa construction date du seizième siècle. Deux tourelles s'élèvent sur les angles du bâtiment et sont reliées par un balcon sous lequel se trouvent quelques sculptures en bois parfaitement exécutées (voy. p. 57). Un escalier à deux rampes conduit à l'intérieur de l'édifice qui est plus pittoresque que monumental. Quelques vieilles maisons et une fontaine en bronze complètent la décoration de cette place, qui est charmante lorsqu'elle est peuplée des paysans des environs avec leurs costumes variés.

Le château du comte de Stolberg-Wernigerode est bien situé. De ses fenêtres on découvre une belle vue, et il renferme des collections très-remarquables.

Excursion à Elbingerode, aux grottes de Rübeland, et retour par Schierke et la vallée de Rennekenberg; cette dernière localité est remarquable par ses sites variés, les deux autres sont sans intérêt.

VII

Arrivée à Ilsenburg. — Un guide du Broken. — Départ. — L'Ilsenstein. — Description de l'Ilse. — Orage dans la montagne. — Effet imposant. — Le Brokenhaus. — Hauteur du Broken. — Contes populaires. — Spectre du Broken. — Descente. — Charbonniers du Harz. — Harzbourg.

Me voici en route pour le Broken. Le temps, qui a été très-beau depuis mon arrivée dans le Harz, devient sombre : la chaleur est accablante et quelques larges gouttes de pluie tombent lourdement sur la poussière du chemin où elles sont immédiatement absorbées. Pas une feuille ne tremble; les arbres qui bordent la route sont silencieux et paraissent inquiets; de grandes bandes de nuages d'un gris verdâtre rayent l'horizon. A gauche du chemin, le Broken se montre au-dessus d'un encaissement de montagnes dont la partie supérieure se découpe fortement sur le ciel; une brume d'un ton sale et plombé s'étend sur la vallée où tous les détails se confondent. Je hâte le pas, et après une bonne marche, j'arrive à Ilsenburg au moment où la pluie commence à tomber abondamment. Je trouve plusieurs touristes déjà installés à l'auberge : ce temps menaçant les a engagés à attendre jusqu'au lendemain pour faire l'ascension du Broken; ils me conseillent tous d'en faire autant.

La pluie, torrentielle en ce moment, me rend indécis; je m'installe sous un auvent où je passe une longue heure à regarder l'eau descendre des montagnes environnantes. La monotonie de cette contemplation me rend plus incapable encore de prendre une résolution, et je rentre à l'auberge : la vue de tous ces gens ennuyés et maussades me rend un peu de mon énergie.

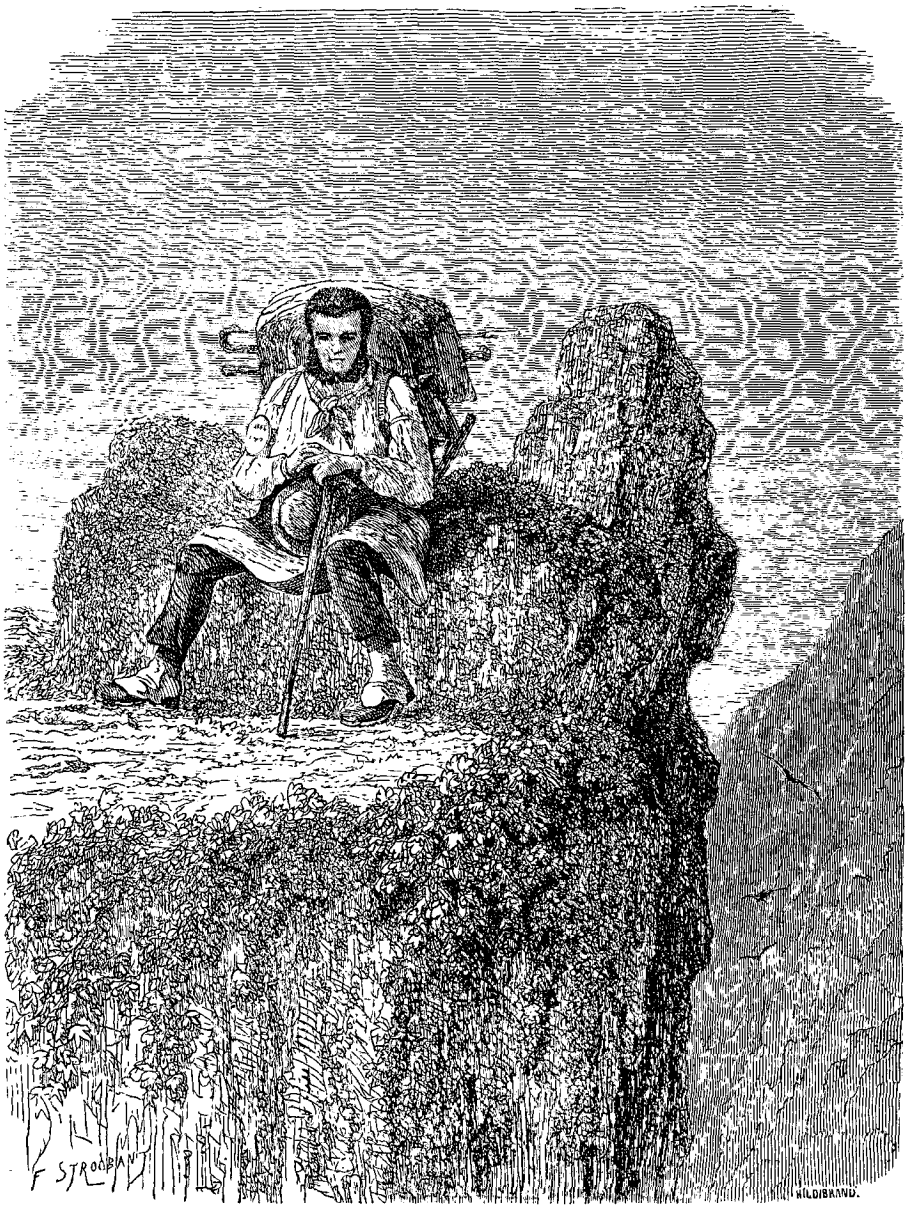
Bientôt je me dirigeai vers la chambre où se tenaient les guides; tous se levèrent et me firent leurs offres de service pour le lendemain, à l'exception d'un petit homme trapu et robuste qui se trouvait dans un coin de la chambre. Il me regardait d'un air indifférent, puis reprenait sa pose première, les coudes sur les genoux et la tête renfermée dans ses deux larges mains. Ses cheveux roux taillés en brosse et sa barbe d'un ton fauve lui donnaient une physionomie sauvage. Ce fut à lui que je demandai de me conduire sur-le-champ au Broken. Il me répondit brusquement : « Êtes-vous donc bon marcheur pour me faire cette proposition par le temps qu'il fait? — Oui. — Passerez-vous par les sentiers au lieu de prendre la vilaine grand'route? — Certainement. — Mais je ne pourrai plus descendre la montagne aujourd'hui. — Soit, je vous garde pour quelques jours. » Il se leva lentement, boucla ses grosses guêtres et prit son crochet pour y mettre mes bagages.

En me voyant arriver, accompagné de mon homme, les touristes rirent sous cape; l'hôte y prit même une large part et pour cause; je feignis de ne rien voir et je me mis bravement en marche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La pluie cessait par moments; mais l'orage était continu et faisait le bruit d'un chariot roulant sur la grand'-route. De temps en temps survenaient quelques éclaircies et nous en profitâmes pour passer sur l'Ilsenstein.

L'Ilsenstein est un immense rocher dressé à pic, d'une hauteur d'environ deux mille cinq cents pieds; au bas de ce bloc colossal de granit serpente avec mille détours la rivière l'Isle dont parle Henri Heine : « On ne saurait décrire l'enjouement, la naïveté, la grâce avec lesquels l'Ilsle descend follement sur les groupes bizarres de roches qu'elle rencontre dans son cours. L'eau siffle sauvagement ici, ou se roule en écumant, jaillit plus loin en arcs purs par une foule de crevasses, comme par les yeux d'un arrosoir, et plus bas court, en sautillant, sur les petites pierres comme une jeune fille pimpante. Oui, la tradition a raison, l'Isle est une princesse qui descend avec le rire et la fraîcheur de la jeunesse les pentes de la montagne. Comme sa blanche robe d'écume



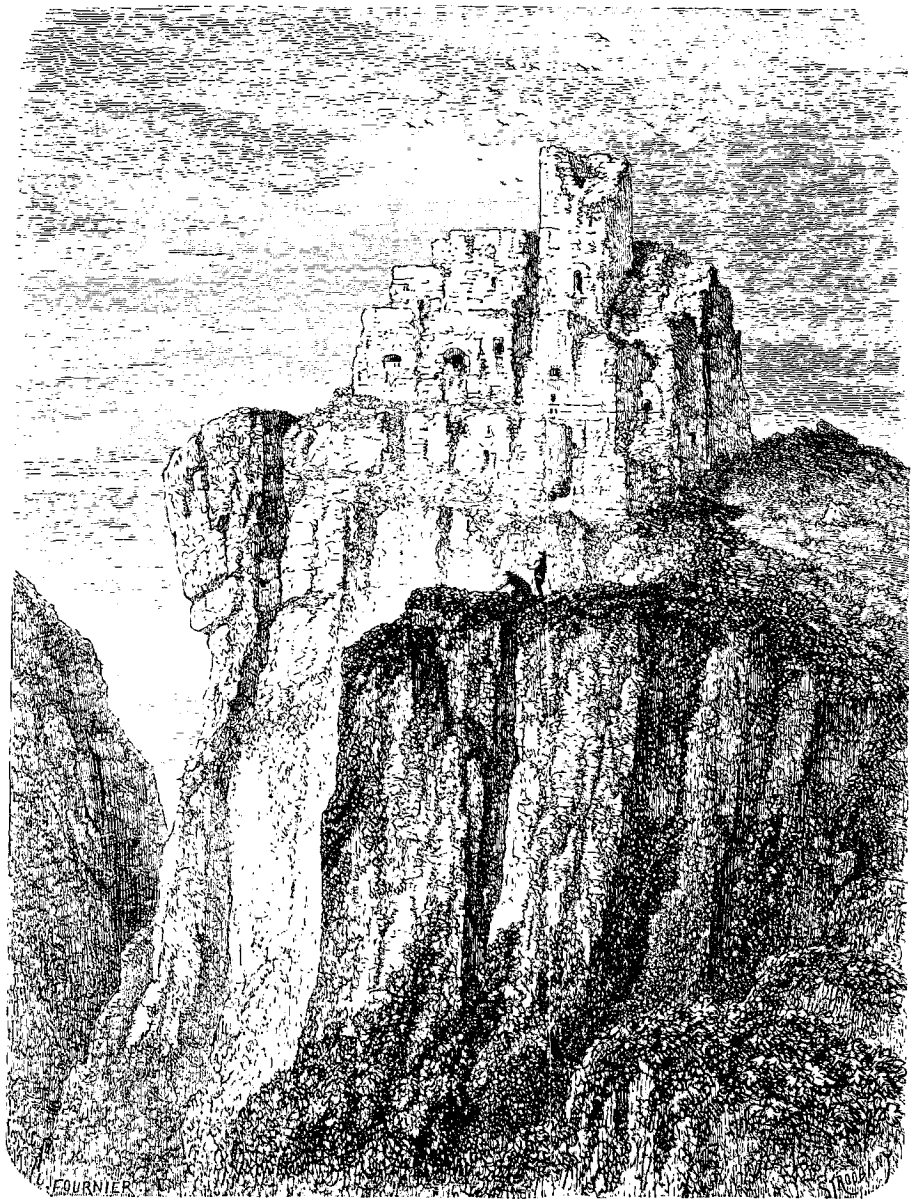
Un guide dans le Harz.

éclate au soleil! comme les rubans argentés de son sein voltigent au gré du vent! comme ses diamants étincellent! Les grands hêtres sont debout près d'elle comme des pères sérieux qui sourient intérieurement aux espiègleries de l'aimable enfant; les bouleaux blanchâtres se balancent avec la satisfaction de bonnes tantes qui redoutent pourtant les sauts périlleux; le chêne orgueilleux regarde tous ces jeux comme un oncle chagrin qui doit payer les frais de la partie de campagne; les petits oiseaux de l'air applaudissent en chants joyeux, et les fleurs du rivage murmurent tendrement : « Oh! « emmène-nous, emmène-nous avec toi, bonne petite « sœur!... » Mais la folâtre jeune fille s'éloigne en sautant sans relâche. »

Nous descendîmes rapidement dans la vallée vers un sentier escarpé qui devait abréger la route et nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

conduire en trois heures au sommet du Broken. Pendant la première heure de marche tout alla pour le mieux, et ma sécurité était si grande que je demandai plusieurs fois au guide quelques moments de repos; pour toute réponse il hâtait le pas; je m'expliquai bientôt cette obstination. Lorsque nous arrivâmes près d'un amas de rochers séparés les uns des autres, l'orage qui n'avait fait jusque-là que menacer, éclata dans toute sa fureur. Un vent affreux nous coupait le visage, la pluie tombait lourde et compacte, l'eau descendait de la montagne en torrents impétueux, des arbres brisés étaient entraînés par le courant, et le fracas du tonnerre semblait faire trembler la montagne. Par moments nous étions enveloppés dans des tourbillons si violents que, pour y résister, il fallait marcher serrés l'un contre l'autre. Arrivés à la hauteur où cesse toute



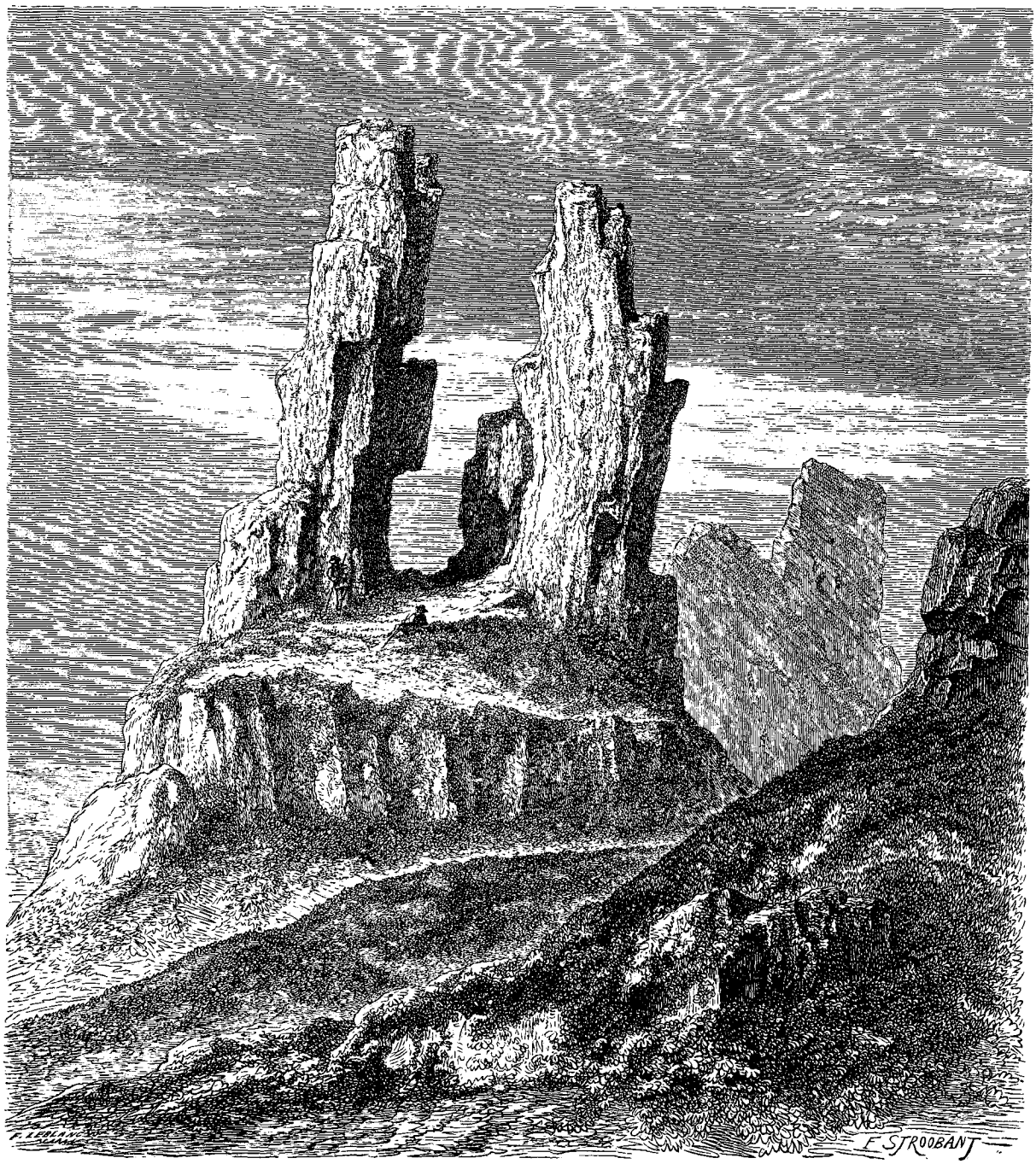
Le Regenstein, château de Henri l'Oiseleur (voy. p. 67).]

végétation, les rafales redoublèrent; les éclairs paraissaient glisser devant nous le long de la montagne. Nous montions toujours d'un pas ferme et régulier, sans échanger une parole. Après une heure de marche, un nouveau et magnifique spectacle se déroula devant nous : au-dessus de nos têtes nous avions un soleil splendide et l'orage à nos pieds; la scène était grande, majestueuse; les nuages roulaient les uns au-dessus des autres. De temps en temps une pointe de rocher apparaissait, puis disparaissait immédiatement comme dans une mer furieuse. Le froid que nous ressentîmes vint nous tirer de cette contemplation, et nous nous dirigeâmes en toute hâte vers le Brokenhaus dont le toit se montrait au-dessus d'un mouvement de terrain; nous y arrivâmes bientôt trempés jusqu'aux os. Le maître de l'auberge nous avait vus de loin et nous attendait à l'entrée de son logis; une bonne chambre et un bon feu étaient préparés, et nous eûmes bientôt oublié la rude ascension que nous venions de faire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans l'après-midi, j'explorai le sommet de la montagne afin de prendre connaissance des différents points que je comptais visiter le lendemain.

Le Broken, qui s'élève à trois mille cinq cent quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la mer, est la plus haute montagne de cette partie de l'Allemagne; elle passe dans l'opinion des gens du pays pour être un lieu de rendez-vous des sorcières. D'après un conte populaire dont la tradition vient des temps les plus reculés, les sorcières se réunissaient, chaque année, au sommet du Broken dans la nuit du 1er mai, appelée en Allemagne Walpurgisnacht, sous la présidence de leur seigneur et



Les Rochers de l'Ermite (v. p. 67).

maître Satan. Les rochers du Broken ont tous un nom qui rappelle ces scènes nocturnes : la *Chaire du diable*, l'*Autel des sorcières*, la *Salle de danse des sorcières*, etc.

Gœthe a célébré le Broken. Un matin du mois de novembre 1777, au lever du jour, et malgré la neige qui tombait en épais flocons, il monta à cheval et s'éleva vers le sommet. Il avait entrepris ce voyage, moins pour visiter la célèbre montagne, que pour se rencontrer, sans se faire connaître, avec un jeune homme atteint d'hypocondrie, et qui, après avoir lu Werther, lui avait écrit beaucoup de lettres amères et peu sensées.

Gœthe avait alors vingt-huit ans. Ce fut pendant cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

promenade d'hiver ou au retour qu'il écrivit une poésie un peu vague dont voici un fragment [1] :

« Semblable au vautour, qui, sur les pesantes nuées du matin reposant son aile légère, épie sa proie, que ma chanson plane dans les airs !...

« Dans le hallier sombre se presse le gibier sauvage, et, avec les bruants, les hérons se sont depuis longtemps plongés dans leurs marais....

« Mais qui vois-je à l'écart? Sa trace se perd dans le fourré; derrière lui les buissons agitent leurs branches, le garou se relève, la solitude l'engloutit.

« Ah! comment guérir les douleurs de celui pour qui le baume est devenu un poison; qui, dans les flots de l'amour, s'est abreuvé de misanthropie! Méprisé des hommes, qu'il méprise à son tour, il dévore secrètement son génie dans un égoïsme insatiable.

« S'il est sur ta lyre, ô père de l'amour, des sons accessibles à son oreille, apaise son cœur! Découvre à son regard enveloppé de nuages les mille sources qui jaillissent dans le désert auprès de l'homme altéré....

« .... Enveloppe le solitaire dans tes nuages dorés, et en attendant que la rose refleurisse, amour, couronne de feuilles hivernales l'humide chevelure de ton poëte !

« A la lueur de ton flambeau tu l'éclaires, la nuit, à travers les ruisseaux, dans les routes impraticables et les campagnes désertes; avec l'aurore aux mille couleurs, tu souris à son âme; avec la furieuse tempête, tu l'emportes sur les hauteurs; les torrents de l'hiver se précipitent du rocher et répondent à ses cantiques; — elle devient pour lui l'autel de la plus tendre reconnaissance, la tête neigeuse du sommet redouté, que les peuples crédules ont couronnée de rondes fantastiques.

« Montagne aux flancs inexplorés, tu te lèves mystérieuse et dévoilée sur le monde étonné, et tu contemples, des nuages, ses royaumes et leur gloire, où tu verses les flots que tes sœurs voisines épanchent de leurs veines. »

Une des scènes les plus fantastiques de *Faust* se passe dans le Harz, au-dessus des mines et au sommet du Brocken. Faust traverse les airs avec Satan :

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tiens-toi ferme au pan de mon manteau. Voici, dans le centre, un sommet, d'où l'on voit avec étonnement Mammon resplendir dans la montagne [2].

FAUST.

Une lueur crépusculaire vacille tristement au fond des vallées! elle se glisse jusqu'aux profondeurs des abîmes! Là monte une fumée. Plus loin filent des exhalaisons malsaines. Ici brille une flamme au sein de vapeurs sombres; puis elle jaillit comme une source. Ailleurs elle serpente en mille veines à travers la vallée. Là, dans cet étroit espace, près de nous, elle se rassemble tout à coup. Près de nous jaillissent des étincelles comme une pluie de sable d'or. Mais, regarde, dans toute la hauteur s'enflamment les parois des rochers.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le seigneur Mammon n'éclaire-t-il pas magnifiquement le palais pour cette fête? C'est un bonheur que tu aies vu ces choses; je pressens déjà de turbulents convives.

FAUST.

Comme l'orage se déchaîne dans l'air ! avec quelle violence il frappe mes épaules !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Accroche-toi aux vieilles aspérités de la roche, sinon l'orage te précipitera dans le fond de ces abîmes. Un brouillard obscurcit la nuit. Entends les craquements dans les bois! Les hibous s'envolent épouvantés. Entends éclater les colonnes des palais toujours verts, et les gémissements, le fracas des rameaux, le puissant murmure des tiges, les cris et les plaintes des racines ! Dans leur chute effroyable, confuse, les arbres se brisent les uns sur les autres, et, à travers les gouffres jonchés de débris, sifflent et mugissent dans les airs. Entends-tu ces voix sur la hauteur, au loin et dans le voisinage? Oui, tout le long de la montagne un chant magique roule avec fureur.

CHŒUR DES SORCIÈRES.

Au Brocken montent les sorcières.
Le chanvre est jaune, le blé vert;
Là s'assemble la grande troupe;
Le seigneur Uriel trône sur la cime.
Ainsi l'on va par monts et vaux....

UNE VOIX.

Par quel chemin arrives-tu ?

AUTRE VOIX.

Par l'Ilsenstein. Là j'ai lorgné dans le nid du hibou. Il m'a fait des yeux !...

UNE VOIX.

Va au diable ! Pourquoi courir si vite?

AUTRE VOIX.

Il m'a écorchée ! Vois donc la blessure !

CHŒUR DES SORCIÈRES.

La route est large, la route est longue :
Quelle est cette furieuse presse ?
La fourche pique, le balai gratte....

DEMI-CHŒUR DES SORCIERS.

Nous rampons comme l'escargot avec sa maison :
Toutes les femmes sont devant;
Car s'il s'agit d'aller chez le diable,
La femme a mille pas d'avance.

DEUXIÈME DEMI-CHŒUR.

Nous n'y regardons pas de si près :
La femme le fait en mille pas;
Mais, si fort qu'elle puisse courir,
L'homme le fait d'un bond.

LES DEUX CHŒURS.

Le vent se tait, l'étoile fuit,
La brume sombre s'arrête;
Le mont magique, en bourdonnant,
Fait jaillir mille étincelles.

UNE VOIX D'EN BAS.

Arrête ! arrête !

UNE VOIX D'EN HAUT.

Qui appelle là-bas de la caverne?

UNE VOIX D'EN BAS.

Avec vous prenez-moi, prenez-moi! Voici trois cents ans que je monte, et je ne puis atteindre le sommet.

1. Traduction de M. Jacques Porchat, 1er volume des *OEuvres de Gœthe*, page 193. — Paris, Hachette.
2. Allusion aux mines.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LES DEUX CHŒURS.

Le balai porte, le bâton aussi;
La fourche porte, le bouc de même;
Qui ne pourra s'élever aujourd'hui
Est à jamais un homme perdu!
. . . . . .
Quand nous serons autour du sommet,
Alors traînez-vous par terre,
Et couvrez la bruyère au loin
De votre essaim de sorcières.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela presse et pousse; cela murmure et cliquette; cela siffle et remue; cela passe et bavarde; cela brille, étincelle, sent mauvais et brûle. Véritable élément de sorcières! Tiens-moi ferme, autrement nous serons bientôt séparés!

(Le bal des sorciers et des sorcières commence sur le Brocken. Faust danse avec une jeune fille.)

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pourquoi laisses-tu partir la belle fille qui t'animait à la danse par de si jolis chants?

FAUST.

Ah! au milieu de son chant, une souris rouge s'est élancée de sa bouche.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà bien de quoi s'effrayer? On n'y prend pas garde. Il suffisait que la souris ne fût pas grosse....

. . . . . .

ORCHESTRE, *pianissimo*.

Les nuages, les vapeurs
Éclairent leurs cimes;
Le vent caresse feuillage et roseaux,
Et tout vole en poussière.

J'avais relu cette scène avant de m'endormir, et toute ma nuit fut agitée des songes les plus fantastiques.

Le lendemain matin, je me fis réveiller vers deux heures. Les nuages couvraient comme la veille la vallée du côté d'Ilsenburg, le froid était vif et une lueur blafarde s'étendait sur tout le paysage environnant. Nous contournâmes la montagne pour revoir ces amas de pierres gigantesques que nous n'avions fait qu'entrevoir la veille. Après avoir parcouru une partie du chemin qui descend vers Schierke, nous arrivâmes au plateau principal au moment où les premières lueurs du soleil levant nous permirent de distinguer avec netteté les objets qui se trouvaient à une assez grande distance. Mon guide, qui depuis quelque temps marchait le nez au vent, regardant tantôt à droite, tantôt à gauche, m'entraîna tout à coup sur une élévation d'où j'eus le rare bonheur de contempler pendant quelques instants ce magnifique effet de mirage qu'on appelle le *spectre du Broken* (p. 77). L'effet en est saisissant. Un brouillard épais, nommé en allemand *hoehen rauch*, qui semblait sortir des nuages comme un immense rideau, s'éleva tout à coup à l'ouest de la montagne, un arc-en-ciel se forma, puis certaines formes indécises se dessinèrent; c'était d'abord la grande tour de l'auberge qui s'y trouvait reproduite dans des proportions gigantesques, puis nos deux silhouettes plus vagues et moins correctes; toutes ces ombres portées étaient entourées des couleurs de l'arc-en-ciel servant de cadre à ce tableau féerique. Quelques touristes qui se trouvaient à l'hôtel avaient vu, de leur fenêtre, apparaître l'astre à l'horizon, mais personne n'avait aperçu la grande scène qui se passait de l'autre côté de la montagne.

Vers midi, nous nous mîmes en route. Avant notre départ, mon guide avait, pour suivre une ancienne coutume, orné mon chapeau de l'anémone du Broken que les paysans appellent *la fleur des sorcières*.

La descente du Broken fut agréable et l'effet tout différent de la veille; le temps était clair, ce qui nous permit de découvrir une grande étendue de pays. Plus tard nous traversâmes ces immenses forêts de sapins dans lesquelles se sont établis, depuis un temps immémorial, les charbonniers du Harz qui ont fourni les sujets d'une foule de légendes curieuses (voy. p. 60).

Nous passâmes la nuit à Harzbourg, et le lendemain soir nous fîmes notre entrée dans l'ancienne résidence des empereurs d'Allemagne.

VIII

Goslar. — Chapelle; portail. — Ancien palais des empereurs. — Le Kaiserworth. — Palais du roi de Hanovre. — Excursion aux mines du Rammelsberg. — Aspect du pays. — Descente dans les mines; leurs produits. — Effets de lumière à la sortie. — Travaux extérieurs. — Mines de Clausthal. — Mœurs des mineurs. — Vallée de l'Ocker. — Viennebourg. — Brunswick.

En entrant à Goslar, je fus pris d'un sentiment de tristesse que je ne pus m'expliquer. Cette impression ne m'a pas quitté pendant tout le séjour que j'y ai fait. Goslar n'a pas, à beaucoup près, l'animation et l'aspect hospitalier des autres villes du Harz. Mon hôte surtout n'avait point cette figure bienveillante qui rassure le voyageur, le met à l'aise et lui rappelle un peu le bien-être que l'on trouve dans la famille.

Je m'attendais à voir dans cette ville un ensemble de monuments curieux, mais je fus désappointé. De l'ancienne et splendide cathédrale démolie en 1820, il n'existe plus qu'une petite chapelle où l'on conserve quelques beaux vitraux, des sculptures en bois bien travaillées et un ancien monument dont on ignore l'origine et que l'on appelle l'autel de l'idole *Crodo*. Deux grands arbres cachent en partie un portail du onzième siècle et des bas-reliefs bien conservés. L'ancien palais des empereurs d'Allemagne est converti en magasin. Sur la place du Marché se trouvent l'hôtel de ville, édifice affreusement badigeonné, qui date du quinzième siècle, et l'ancienne maison des corporations, ou l'hôtel du *Kaiserworth*, nouvellement restaurée dans un goût déplorable. A l'angle de la place on remarque une grande et vilaine maison dont toute la façade est couverte en ardoises et sans la moindre ornementation; des rideaux rouges éclatants garnissent les fenêtres, des domestiques en habits non moins éclatants attirent les regards des étrangers. C'est le palais du roi de Hanovre. Une musique militaire qui s'est installée près du perron entonne le *God save the King*, dans un mouvement de marche funèbre. Mon impression de tristesse augmente, et

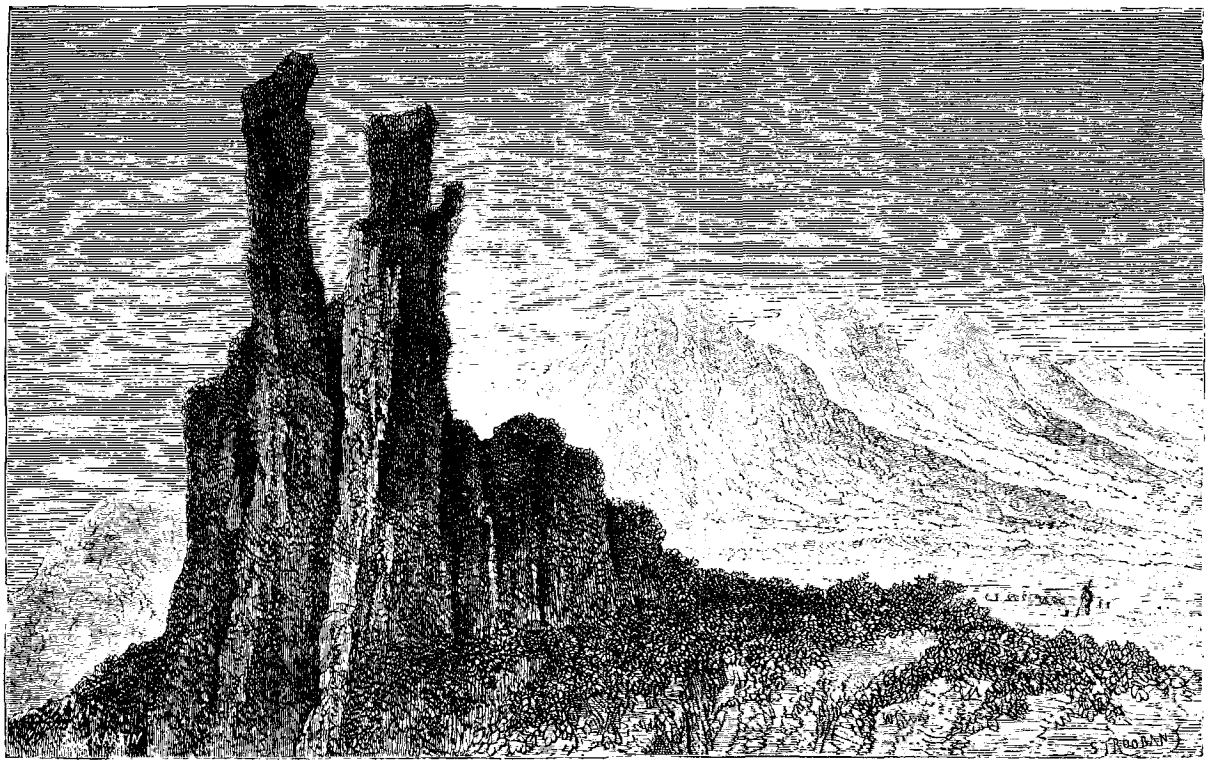
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je m'empresse de rentrer à l'hôtel pour faire mes préparatifs de visite aux mines du Rammelsberg.

Avant d'entreprendre ce voyage souterrain, je tâchai d'obtenir de mon hôte les renseignements qui pouvaient m'être nécessaires; malgré toutes les formes polies que j'employai pour arriver à mon but, je ne pus rien obtenir de raisonnable; la réponse était toujours la même : « Puisque vous descendez dans la mine, vous pourrez juger si cela est beau ou non. »

Je sortis de l'hôtel, et m'adressant à un jeune garçon, je lui demandai de m'indiquer le chemin des mines. Au bout de vingt minutes de marche, il me laissa au milieu d'un sentier qui traversait une superbe prairie, et me montrant une maison qui se trouvait à une petite distance de là, il me dit : « C'est là le Rammelsberg. »

J'avais lu dans un *guide du Harz* que la végétation était complétement détruite aux environs des mines par les émanations arsenicales, et me trouvant entouré d'un paysage ravissant, je me vis dans une grande perplexité; à tout hasard je m'acheminai vers la maison que mon jeune guide m'avait montrée et qui avait un aspect des plus riants : une haie parfaitement entretenue séparait la maison d'un verger plein de gros pommiers couverts de fruits magnifiques, et sous lesquels de belles vaches blanches étaient paisiblement couchées. Une porte en bois donnait accès dans un petit jardin dont le chemin principal conduisait à l'habitation; les murs étaient d'une blancheur irréprochable, mais les persiennes vertes étaient d'un ton cru qui hurlait sous les tons rougeâtres des vignes vierges serpentant autour des fenêtres du



Le Rocher du Moine.

premier étage. Ce calme absolu faisait ressembler l'habitation à celle d'un pasteur de village, et ne rappelait en rien l'animation bruyante qui caractérise ordinairement le voisinage de grands travaux industriels. Mon embarras fut plus grand encore quand, au lieu d'une figure de mineur que je m'attendais à voir, ce fut une dame qui m'ouvrit la porte et me pria d'entrer. Je m'excusai de mon mieux en lui débitant en allemand tous les mots de politesse que je connaissais, et je cherchai à lui faire comprendre que j'avais probablement été mal renseigné et que mon intention était de visiter les mines du Rammelsberg. Elle me prit des mains la permission que je m'étais procurée la veille à Goslar, la lut et m'introduisit dans un petit salon où elle me laissa seul. Au bout de dix minutes, elle revint accompagnée d'un mineur qui portait sous le bras le costume traditionnel destiné aux étrangers; ma toilette terminée, on me fit traverser la cuisine et l'on me conduisit dans une chambre voisine où une nouvelle surprise m'était réservée : le mineur alluma sa lampe, alla dans un coin de la pièce, souleva une petite trappe large comme une cheminée, y descendit le premier et m'invita à le suivre; puis la respectable dame ferma la planchette en me souhaitant un bon retour.

Lorsque je regardai sous moi, je vis à une assez grande distance déjà la lumière tremblotante de mon guide que je suivis machinalement en m'accrochant de mon mieux aux échelles posées droites le long des parois du puits. Cette première impression est très-désagréable : l'eau vous tombe en masse sur la tête; les échelons, couverts d'une boue argileuse, semblent glisser sous la main; de temps en temps le guide crie : « Il n'y a pas de danger, mais tenez-vous ferme!... » Ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le *spectre* du Broken, vu et dessiné par M. Stroobant, dans l'été de 1862 (voy. p. 75).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

puits s'arrête à une galerie qui porte la date de 1582 ; elle est longue de trois mille cinq cents pieds et conduit aux premiers travaux. Le produit du Rammelsberg, qui appartient au Hanovre et au Brunswick, est annuellement de dix à douze marcs d'or, quatre mille marcs d'argent, six mille quintaux de plomb, cinq mille quintaux de cuivre et sept mille quintaux de vitriol. Cent quatre-vingt-dix mineurs sont journellement occupés à l'extraction du minerai. Tout cela est très-curieux à voir; il faut de quatre à cinq heures pour tout visiter en détail. Après être monté, descendu, puis remonté encore, je vis tout à coup, au fond d'une galerie, un point d'une clarté éblouissante; mon guide me dit : « *Das ist Tageslicht.* » Je crus que j'allais assister à des travaux exécutés à la lumière électrique, tant, à ce moment, la galerie fut inondée de lumière ; c'était le jour qui venait au travers d'une porte qu'un ouvrier ouvrait pour laisser passer un wagon chargé. Les travaux à ciel ouvert sont également très-intéressants; ils offrent des tableaux d'un caractère très-pittoresque et agréables à voir après une demi-journée passée sous terre à des profondeurs considérables. Au bout d'un certain temps de marche, on retrouve la petite maisonnette du chef mineur, dans laquelle on répare avec plaisir le désordre de sa toilette [1].

Le lendemain, j'allai visiter les mines de Clausthal, décrites par M. A. Laugel dans un article publié par la *Revue des Deux Mondes* et dont je ne saurais mieux faire que de rappeler quelques passages :

« En approchant de Clausthal on remarque, dans les anfractuosités des vallées, des étangs retenus par des digues fort élevées : ce sont les réservoirs de l'eau destinée aux mines; on l'économise et on l'emmagasine avec le plus grand soin, c'est la seule force qu'on puisse utiliser pour faire mouvoir les pompes d'épuisement et les machines d'extraction, ainsi que les appareils divers employés dans les ateliers métallurgiques. J'arrivai enfin à Zellerfeld, puis à Clausthal. La rue principale, qui n'est autre que la route elle-même, s'étend sur une très-grande longueur; elle est bordée de maisons propres, bâties en bois, et d'ordinaire à deux étages. Les fenêtres sont presque toujours décorées de pots de fleurs, derrière lesquels on aperçoit la figure blonde et étonnée d'un enfant, souvent un mineur fumant tranquillement sa pipe et jetant sur la voiture qui passe un regard mélancolique. Une fois à Clausthal, je me trouvais sur le théâtre de mes recherches, et ce n'était plus l'aspect seulement du pays, c'étaient aussi les conditions d'existence des populations que j'allais étudier. Tout en explorant les richesses de ce district métallurgique du Harz, depuis longtemps célèbre, je m'étais promis d'observer, dans son action sur la vie sociale, le régime économique tout spécial qui s'y maintient depuis tant d'années.

« Toutes les usines d'argent du Harz réunies produisent aujourd'hui annuellement de quarante-cinq mille à quarante-six mille marcs d'argent, valant de deux millions cent soixante-treize mille sept cent cinquante francs à deux millions deux cent vingt-deux mille deux cent cinquante francs; cinq cent quatre-vingt-quatre mille six cent vingt-cinq kilogrammes de litharge, valant deux cent trois mille cent vingt-cinq francs ; trois millions cinq cent trente-neuf mille huit cent soixante kilogrammes de plomb, valant un million cent quatre-vingt-trois mille neuf cent quatre francs ; quarante-deux mille quatre-vingt-treize kilogrammes de cuivre, valant cent vingt et un mille trois cent soixante-quinze francs, et douze mille cent soixante-deux kilogrammes d'arsenic, valant sept mille cinq cent un francs. Le chiffre total de cette production atteint trois millions sept cent trente-huit mille cent cinquante-cinq francs.

« Les enfants des mineurs reçoivent, dans les écoles, les éléments de l'instruction primaire ; leur éducation religieuse se fait dans le temple luthérien. On les voit partir le matin pour aller souvent à une grande distance, un livre et une ardoise sous le bras, avec cette gravité précoce particulière aux enfants qui sont habitués de très-bonne heure à se passer de guides et à se suffire à eux-mêmes. L'enfance se partage ainsi entre l'école et le foyer domestique. La mère vague seule à tous les soins du ménage, et le père, revenu de la mine, reste au logis dans un complet repos, qui lui est bien nécessaire après son pénible travail. Cette vie intérieure et paisible a sa poésie et ses touchants épisodes, souvent reproduits dans des gravures qu'on voit presque partout dans le Harz. L'une de ces compositions naïves m'a toujours frappé : on y voit le mineur en costume de travail, ses outils au côté, quittant la chambre où s'écoulent toutes les heures fortunées de sa vie. Une petite horloge en bois, quelques gravures enluminées, ornent seules les murs; mais, sur le

1. Suivant une traduction publiée par les frères Grimm, voici comment la mine du *Rammelsberg* aurait été découverte :

« Dans le temps que l'empereur Otto Ier habitait le Harzburg, il donnait souvent de grandes chasses sur le Harz. Or, il arriva que *Ramm* (selon d'autres *Remme*), l'un de ses meilleurs veneurs, chassant un jour au pied de la montagne, vers la partie occidentale du château, rencontra une bête fauve et se mit à sa poursuite. Mais bientôt, la campagne devenant trop escarpée, il descendit de son cheval, l'attacha à un arbre et courut à pied sur les traces de l'animal. Son cheval, resté derrière, frappait la terre avec impatience, et de ses pieds de devant creusait le sol. Lorsque son maître, le chasseur Ramm, revint de poursuivre sa proie, il vit avec étonnement que son cheval, en frappant ainsi la terre, avait découvert une belle mine. Il prit quelques échantillons du minerai et les porta à l'empereur, qui mit aussitôt des ouvriers à cette mine et la fit sonder. On trouva une immense quantité de métal, et la montagne prit en l'honneur du chasseur le nom de *Rammelsberg* (montagne de Ramm). La femme du chasseur s'appelait *Goza*, et ce serait d'elle que la ville bâtie dans le voisinage aurait reçu le nom de *Goslar*.

« Le chasseur fut enterré dans la chapelle de Saint-Augustin, et sur la pierre de ce tombeau on tailla deux images de grandeur naturelle qui le représentaient lui et sa femme; Ramm porte dans la main droite une épée, et Goza une couronne sur la tête.

« Selon d'autres, ce n'est point le chasseur qui s'appelait *Rammel*, mais bien le cheval du jeune chasseur. Ce cheval ayant été une fois attaché sur la montagne, se démena (*rammelte*) tellement qu'à force de battre la terre du pied, les clous aigus de ses fers mirent à découvert une mine d'or.

« L'empereur Otto doit avoir eu sur le haut de la montagne, à l'endroit nommé *Werl*, un château ou une salle devant laquelle il fit un jour trancher la tête à un roi son prisonnier. Plus tard, la mine s'éboula et fit périr tant de travailleurs que trois cent cinquante veuves vinrent devant la mine pleurer leurs morts. Après ce malheur, la mine resta cent ans abandonnée, et Goslar devint si désert que l'herbe croissait à une grande hauteur dans toutes les rues. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sol, des enfants se roulent parmi des jouets, et la jeune mère présente au mineur son dernier né, dont les petits bras semblent chercher le baiser d'adieu. Ce dessin me rappelait les célèbres adieux d'Andromaque et d'Hector; j'y retrouvais les mêmes sentiments, la sombre inquiétude qui naît de l'idée d'une mort peut-être prochaine, l'enfance mêlant ses grâces ignorantes aux troubles de l'âge mûr. Ce qui donne au poëme homérique une jeunesse éternelle, n'est-ce pas la peinture des passions que l'homme éprouvera toujours, dans tous les pays, tant qu'il saura aimer et souffrir?

« Le jeune mineur, après avoir terminé son apprentissage dans les ateliers extérieurs des mines, commence enfin son existence souterraine : chaque semaine, il doit descendre six fois dans les mines et y demeurer pendant huit heures; il arrive à l'entrée du puits en costume de travail, avec un bonnet de feutre épais pour garantir sa tête contre les coups, et autour des reins un morceau de cuir pour travailler assis dans des terres mouillées par des eaux vitrioliques. Un habit de toile grise, une petite lampe qu'on suspend par un crochet, des outils de forage complètent son équipement. Quand les mines n'ont pas une profondeur excessive, on y descend simplement par des échelles. Tout le long du puits, creusé dans le rocher, sont de petits planchers reliés par des échelles droites; on descend sur l'une d'elles et l'on arrive sur le plancher inférieur, percé d'un trou assez large pour laisser passer un homme; on descend par ce trou sur l'échelle suivante, et ainsi de suite. Qu'on se figure un tel exercice prolongé pendant une ou deux heures; les barreaux des échelles sont sales et fangeux, l'eau suinte de toutes parts, la lampe fumeuse ne jette qu'une lueur rouge et vacillante. L'on descend, l'on descend toujours, et le mineur est déjà épuisé avant de commencer son véritable travail. La montée et la descente ne sont pas la partie la moins pénible de son existence; ce n'est pas une distance de quelques mètres qui le sépare de son chantier, ce sont des distances effrayantes de plusieurs centaines de mètres. A Andreasberg, localité depuis longtemps célèbre pour ses minerais d'argent, le puits Samson, le plus profond qui existe au monde, descend à deux cent trente mètres au-dessous du niveau de la mer du Nord, et à sept cent quatre-vingt-onze mètres au-dessous du sol. Le puits du comte George-Guillaume, à Clausthal, a six cent quatre mètres de profondeur. Une invention extrêmement ingénieuse, qui remonte à l'année 1833, a diminué en grande partie la fatigue des descentes et des ascensions perpétuelles : c'est celle des machines nommées *fahrkunst*. On la doit à un simple *bergmeister* (maître mineur) du Harz, nommé Dörell (voy. p. 53).

« Aujourd'hui les *fahrkunst* sont établis au Harz dans toutes les mines dont la profondeur est très-considérable.

« Arrivé dans les galeries souterraines, le mineur se dirige souvent par un véritable dédale vers le point où il attaque le filon, et pendant huit heures il est occupé à forer des trous dans la roche pour la faire sauter à la poudre. Quand toutes les précautions ont été prises et qu'il vient d'allumer la mèche, il s'éloigne rapidement et attend l'explosion en avertissant tous ceux qu'il rencontre. On entend bientôt un bruit sourd : dès que le nuage de vapeurs s'est un peu dissipé, le mineur va détacher de la roche à grands coups de maillet tous les débris qui y adhèrent encore, il sépare les morceaux qui contiennent une portion de filon de ceux qui sont tout à fait stériles et qui servent à combler les anciennes galeries épuisées. Le minerai, placé dans de petits chars qu'on nomme chiens de mine, est porté, par des chemins de fer, à l'orifice des puits, d'où on l'extrait.

« Il arrive quelquefois que la charge de poudre fait explosion pendant que le mineur est encore au milieu de ses préparatifs, surtout au moment où il retire du trou de forage déjà rempli de poudre la tige en fer qui doit donner place à la mèche, et qui peut faire jaillir une étincelle au frottement de la pierre. Le malheureux ouvrier est alors brûlé, mutilé et souvent tué sous les débris qui l'écrasent. Je rencontrai un jour au milieu d'un vallon solitaire, sur la route de Lauthenthal à Grund, un pauvre homme horriblement défiguré; il me raconta qu'il avait été brûlé par une semblable explosion et n'avait échappé que par miracle. Il était infirme et incapable de travail, passait sa vie à garder des vaches dans la forêt, et offrait des bouquets de fraises aux rares voyageurs qui traversent cette partie de la montagne.

« Faut-il s'étonner de la joie que le mineur ressent à quitter les sombres abîmes où son labeur l'appelle?

« Un dessin bien connu dans le Harz représente le mineur à ce moment souhaité : il vient de sortir du puits, il se tient debout, ôte son bonnet comme pour prier et regarde le ciel : *Glück auf!* Rentré pour seize heures dans sa famille, il n'éprouve qu'un besoin, celui du repos. On a souvent essayé d'introduire parmi la population ouvrière des industries de montagne qui pourraient en donnant une occupation aux mineurs, durant leurs moments perdus, leur permettre de gagner davantage et d'introduire un peu de bien-être dans leur vie domestique. Ces essais n'ont jamais réussi. Tous les soins de la maison sont abandonnés à la femme; c'est elle qui va chercher les provisions, souvent à de très-longues distances; elle s'occupe seule de tous les détails du ménage. Le mineur passe le temps devant sa fenêtre, presque toujours ornée de quelques fleurs; quelquefois il s'amuse à élever des oiseaux. Les occupations qui permettent la rêverie sont les seules qui lui conviennent. Il fume pendant de longues heures sans parler, et sa taciturnité croît à mesure qu'il a travaillé plus longtemps dans les mines. Jeune, on le voit encore gai, alerte, remuant; peu à peu il tombe dans une mélancolie qui n'a rien de sombre, mais qui s'étend autour de lui comme un voile et se trahit par le sérieux du visage et la gravité de ses rares propos.

« L'assistance de l'État, dont il est sûr en cas d'accident et de maladie, l'empêche de se préoccuper de l'avenir et de chercher une condition meilleure. Il ne connaît pas non plus les désordres qui règnent dans un si grand nombre de districts industriels; il ne s'enivre jamais et

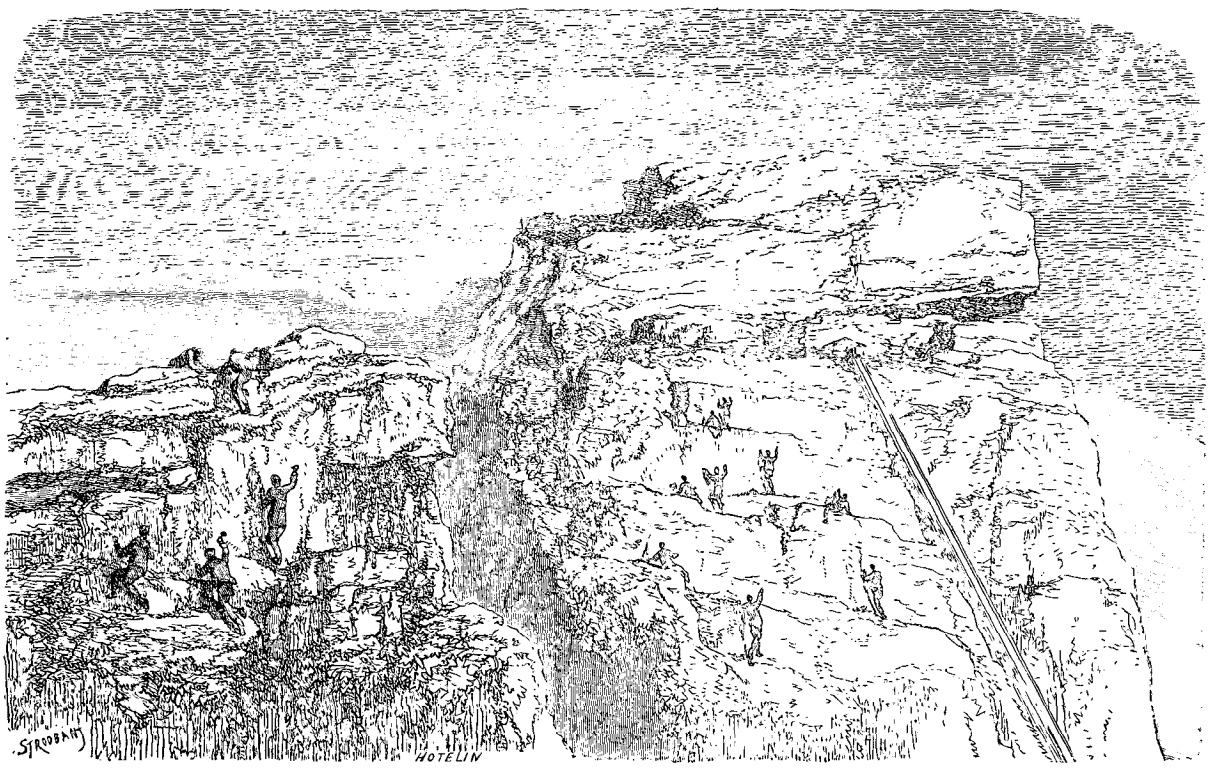
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

se fait une loi de ne point boire d'eau-de-vie dans les mines. Ses plaisirs mêmes ont quelque chose de retenu et de décent.

« Entre un passé et un avenir tout semblables, également tristes et pénibles, il se réfugie dans la contemplation; il aime les fumées énervantes du tabac, les émotions vagues que procure la musique. Les sociétés chorales sont en honneur dans le Harz comme dans tout le reste de l'Allemagne, et pendant la belle saison des musiciens viennent donner des concerts devant les portes de Clausthal et de Zellerfeld. »

Je fus un matin réveillé par une de ces petites troupes ambulantes. J'ignore quels étaient les airs qui parvenaient à mon oreille à travers le voile d'un demi-sommeil, mais je sais qu'ils avaient une douceur, une simplicité, une étrangeté particulière. Ces artistes forains gardaient sans doute pour les joyeux villages de la plaine les valses au rhythme entraînant; leur musique aux formes vieillies était empreinte d'une mélancolie pénétrante, qui semblait s'inspirer de ce ciel froid, encore à demi assombri par les brumes matinales.

Malgré la grande fatigue que les voyages souterrains m'avaient causée, je traversai la magnifique vallée de l'Ocker pour me rendre à Goslar où j'arrivai dans la soirée; la patache qui m'y avait mené s'arrêta devant l'hôtel où j'étais descendu deux jours auparavant; mon in-



Le Rammelsberg (voy. p. 58 et 76).

tention n'était pas d'y retourner; mais je me soumis au hasard qui m'y avait conduit.

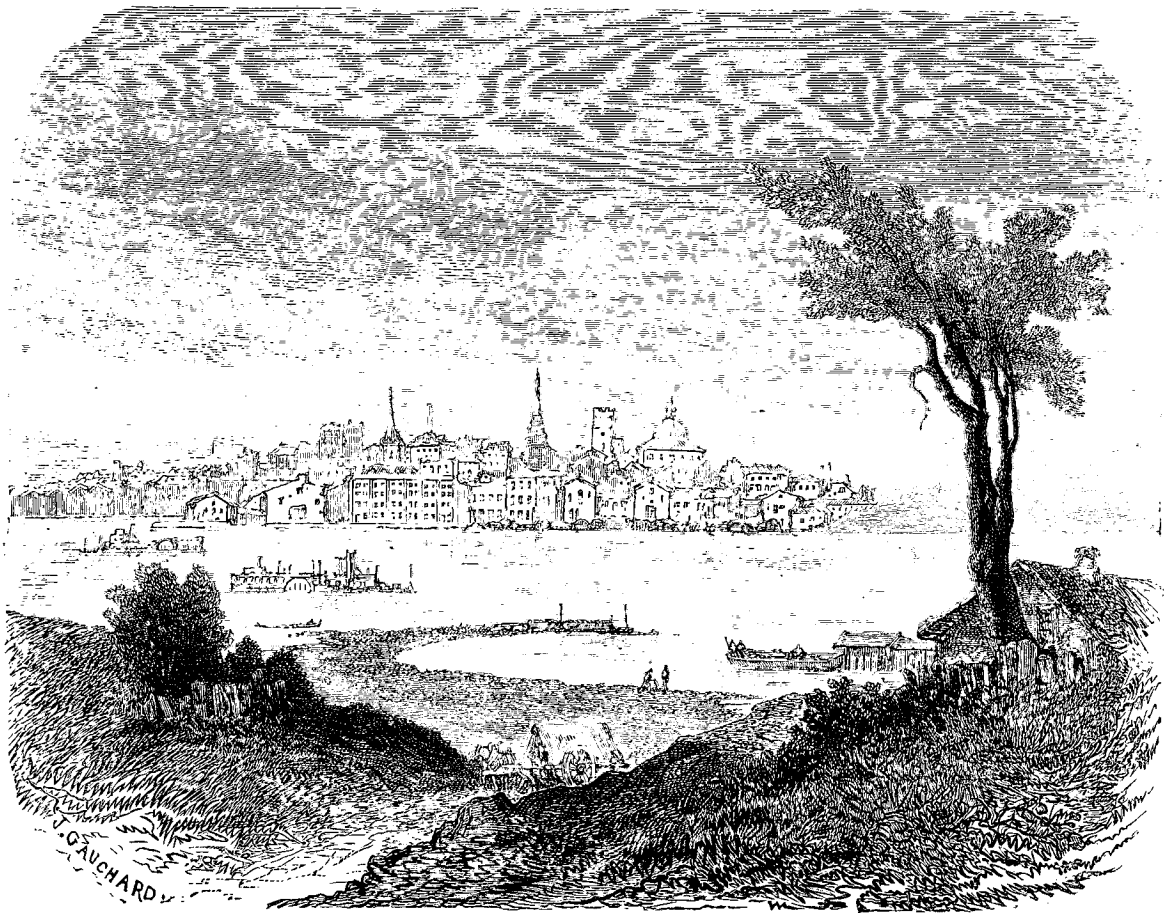
Le lendemain, je pris la voiture de la poste pour Vienenbourg, et de là le chemin de fer de Wolfenbuttel à Brunswick. Cette charmante ville termine parfaitement un voyage dans le Harz; on s'y repose volontiers. Le Musée est très-beau et renferme des toiles remarquables; on y admire surtout un tableau qui passe pour un Rembrandt et qui doit représenter sa famille; c'est un chef-d'œuvre, mais je doute qu'il soit de ce maître. Lucas Cranach, Jan Steen, Pieter Miereveld, Raphon, Ruysdael et Everdingen y sont parfaitement représentés.

La place du Marché est riche en monuments. Les promenades autour de la ville sont des plus agréables. Le soir, on peut aller au théâtre, où l'opéra est parfaitement joué. La pièce commence à six heures et se termine à huit. Au sortir du spectacle, on va souper dans les restaurants qui se trouvent en face du théâtre ou le long de la promenade principale. La musique militaire ducale donne toutes les semaines un concert dans un beau jardin qui se trouve à une petite distance de la ville.

Brunswick est une de ces bonnes villes d'où l'on ne s'éloigne jamais sans se bien promettre d'y revenir.

STROOBANT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Louisville, dans le Kentucky (voy. p. 86). — Dessin de Guiaud d'après une gravure américaine.

VISITE AUX GROTTES DE MAMMOUTH,

DANS LE KENTUCKY (ÉTATS-UNIS),

PAR M. POUSSIELGUE.

1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

De New-York à Liberty.

En ce temps-là, il y a quatre ans, un Européen pouvait parcourir en tous sens le territoire de la grande république américaine, sans être en péril de tomber tout à coup dans les lignes de quelque armée inconnue, d'être arrêté comme un espion, et forcé, pour éviter la prison ou pis encore, à se battre bon gré mal gré pour le Sud ou pour le Nord. L'auteur du récit de voyage d'où nous avons extrait les pages qui suivent était parti de New-York, en compagnie de lord S.... Le chemin de fer de South-Amboy les avait transportés à Philadelphie, où ils avaient visité la collection de Francklin-Institute. Ils avaient ensuite traversé Baltimore, Harpers-Ferry, d'où l'on admire le panorama des montagnes bleues et les célèbres cascades du Potomac et du Shenandeeh, enfin Wheeling, située sur un promontoire à pic au-dessus de l'Ohio.

Dans cette dernière ville, comme il fallait renoncer au secours rapide du chemin de fer, les deux voyageurs achetèrent des chevaux, se munirent de provisions de bouche, d'armes, et prirent à leur service un Irlandais nommé Dirch.

Le journal de leur voyage jusqu'aux grottes de Mammouth n'intéresse, à vrai dire, par aucune aventure bien notable. Chaque matin, ils partaient au lever du jour, s'arrêtaient pour déjeuner vers neuf heures, faisaient la sieste pendant les heures où le soleil était le plus ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dent, repartaient vers quatre heures et ne trouvaient d'ordinaire qu'assez tard dans la nuit une auberge ou une ferme, satisfaits le plus souvent de pouvoir s'y coucher, faute de lit, sur une botte de paille, devant une vaste cheminée.

Les paysages, pendant les premières journées surtout, déroulaient sous leurs yeux une suite de beautés qui allégeaient agréablement les fatigues du voyage.

« La variété des sites, dit l'auteur, l'aspect saisissant de ces pics et des gorges de ces monts sauvages qui portent partout la trace du feu souterrain qui les a soulevés, les grottes, les glacis, les cascades, la riche végétation des vallées, où l'on trouve par contraste les animaux et les plantes d'un climat presque tropical, excitaient au plus haut degré notre admiration. »

Un étroit chemin creusé sur le flanc d'une des montagnes les plus élevées de la chaîne des Alleghanys conduisit les voyageurs à une des merveilles de cette contrée, le Natural-Bridge (le pont naturel) suspendu sur un abîme de mille mètres.

Vers la petite ville de Liberty, lord S... eut l'occasion de montrer qu'il n'avait pas eu tort de prendre à Londres, comme lord Byron, des leçons de boxe. Les deux voyageurs eurent à châtier à coups de poing l'insolence de deux rustres américains qui, attablés sous une tonnelle et buvant de la bierre, à peu de distance de la ville, les avaient apostrophés grossièrement en les voyant tirer sur une volée de perdrix : il est bon de dire qu'on était au dimanche et que ce fait de chasse pendant le jour consacré au repos dénonçait hautement la qualité d'étrangers de lord S... et de son compagnon. La querelle et la bataille terminées, les deux Américains, qui avaient trouvé leurs maîtres, s'adoucirent tout à coup. Or l'un d'eux était précisément le principal aubergiste de Liberty, ce qui valut aux voyageurs un souper excellent : « de la soupe aux gombos[1], des truites délicieuses, un jambon fumé aux choux, un rôti de perdrix (tuées en dépit du dimanche), et un plum-cake au lait, au pain et aux fruits. »

A partir de Liberty, le paysage change de nature. Aux montagnes et aux ravins succèdent les collines et les vallons, aux sapins blancs et noirs, aux mélèzes et aux pins de Virginie d'immenses forêts d'hickory, de pocanier, de chênes de toute espèce, et de noyers-pourceaux (chênes à glands doux qui fournissent aux porcs une nourriture abondante).

De ce moment, jusqu'à la fin, nous laissons la parole aux voyageurs.

II

Une école mutuelle dans un bois. — Christianburg. Le condylure vert.

Un soir, en entrant dans un bois fort éclairci par des coupes récentes, au milieu desquelles s'élevait un immense hangar en charpentes, nous fûmes très-étonnés de voir une centaine de petits chevaux de montagnes attachés à des pieux disposés circulairement à portée de cet édifice rustique, d'où s'échappait un bourdonnement de voix confuses.

C'était une école mutuelle. — Des enfants de six à douze ans étaient assis sur des bancs, et venaient tour à tour répéter leurs leçons devant un magister d'honnête figure, isolé près d'une table.

Toutes ces petites mines éveillées au milieu de ce désert composaient un spectacle charmant.

La leçon était près de finir, et chaque écolier s'approchait du maître pour recevoir de lui un certificat de présence destiné aux parents. L'enfant s'échappait ensuite tout joyeux, et s'élançant sur son bidet, reprenait, en agitant sa casquette et poussant un hourra, la route de la maison paternelle.

Quand tout le monde eut été expédié, le maître d'école se joignit à nous pour retourner au village de Christianburg, où il demeurait et où nous voulions aller coucher.

C'était un homme vraiment respectable et qui avait une juste idée de toute l'importance morale de sa profession.

Il nous expliqua en chemin que, comme il n'aurait pu suffire à aller donner des leçons particulières dans toutes les fermes isolées des environs, on lui avait construit ce hangar au centre à peu près du canton, et que, deux fois par semaine, il venait y donner des leçons d'écriture, de lecture, d'arithmétique et d'histoire.

Les enfants s'y rendaient de six lieues à la ronde, et il nous assura qu'il était fort rare qu'aucun d'eux manquât d'arriver à l'heure précise de l'ouverture de la classe.

On sait combien l'instruction primaire aux États-Unis est fortement constituée : elle tend surtout à créer des citoyens assez éclairés pour s'intéresser avec intelligence à la chose publique.

On fait apprendre par cœur aux écoliers la Constitution, et on les habitue à lire assidûment la vie des grands hommes qui ont honoré, illustré ou enrichi le pays.

Abandonnés à eux-mêmes avec un cheval et un fusil, accoutumés à de longues courses dans les bois et à garder les troupeaux la nuit, les enfants deviennent sérieux de bonne heure : il serait presque impossible de trouver, aux États-Unis, un homme et même une femme, ne sachant pas lire, écrire et compter. Il n'y a pas une cabane, si pauvre qu'elle soit, où l'on ne voie quelques livres et un journal politique.

Nous arrivâmes vers la nuit au village de Christianburg, ainsi nommé par un Danois qui s'est établi le premier dans le pays.

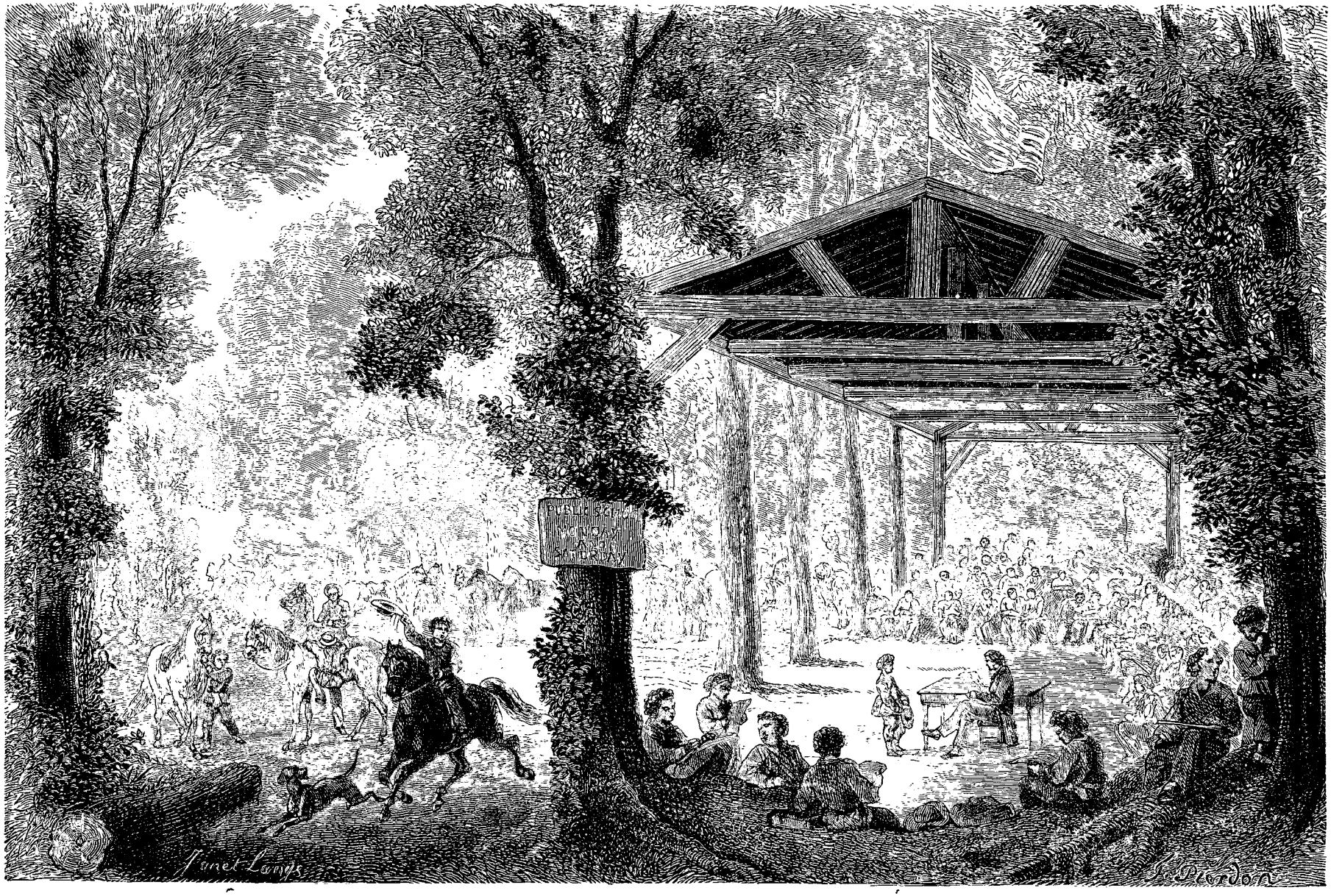
C'est un centre agricole d'une certaine importance, et, en outre, il s'y fait un grand commerce de charbon de bois. Le pays est, du reste, assez monotone, étant de tous côtés entouré d'immenses forêts.

Je trouvai dans un pré, aux environs du village, un animal fort rare et fort curieux : c'est une espèce de taupe qu'on nomme le condylure vert.

Cet animal, fouisseur comme tous ses congénères, a le museau étoilé, c'est-à-dire que son nez très-allongé est garni de crêtes membraneuses disposées en étoiles autour des narines ; mais, ce qui le rend plus remar-

1. Petits fruits verts qui ont l'aspect de la graine de capucines.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une école d'enseignement mutuel dans l'État de Virginie (États-Unis). — Dessin de Janet-Lange d'après M. Poussielgue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quable encore, c'est la couleur de son poil, du plus beau vert d'émeraude qu'il soit possible de se figurer; rare exception parmi les quadrupèdes dont la robe est toujours d'une couleur plus ou moins terne. Quelles singulières et magnifiques fourrures on pourrait faire avec la peau de cet animal, s'il n'était pas si petit!

III

Paysages. — Une singulière auberge. — Le vol est rare. Pourquoi.

A cinquante milles de Christianburg, le pays change encore d'aspect, et nous entrâmes dans de grandes landes marécageuses et désolées, couvertes de bruyères, de graminées desséchées, et d'un arbrisseau rameux qu'on appelle « le bois puant; » et qui mérite certainement son nom.

Là, on n'aperçoit plus ni maisons, ni culture, et nous passâmes une journée fort triste, n'osant nous écarter du chemin, de peur de tomber dans les tourbières qui nous entouraient.

A la nuit, nous fûmes heureux de trouver un gîte dans une espèce de caravansérail, qu'on appelle « maisons de bois au Kentucky et dans tout l'ouest. »

Ce sont en quelque sorte des auberges où on paye un droit d'entrée, mais où il faut apporter à manger, à boire et de quoi se coucher. Il n'y a absolument que le toit et le sol battu.

Quand nous entrâmes dans la maison, où régnait une obscurité profonde et où l'on n'entendait que le ronflement des dormeurs, nous respirâmes une odeur si nauséabonde que nous pensâmes en être suffoqués.

Cependant, comme il pleuvait à torrents et qu'un abri nous était nécessaire, nous fîmes contre fortune mauvais cœur, et nous suivîmes Dirk, qui avait allumé une espèce de rat de cave pour nous guider dans ce dédale de bras, de jambes, de corps étendus au milieu de la salle.

Figurez-vous ce que devait être, pour des gens habitués à la propreté, l'aspect de cette immense pièce, où grouillaient, confondus pêle-mêle, une centaine d'hommes et d'animaux de toute espèce.

Il paraît qu'il y avait foire dans les environs, ce qui expliquait cette affluence inusitée.

A peine la lumière de Dirk eût-elle brillé, qu'il s'éleva une confusion inexprimable : les chiens aboyaient avec fureur; leurs maîtres réveillés les appelaient en jurant; on entendait hennir, beugler, grogner, tandis que les ronflements des dormeurs les plus déterminés renchérissaient encore sur ce brouhaha par un concert de notes aigres, sourdes, éclatantes comme des trompettes, et qui s'entre-croisaient d'un bout à l'autre de l'édifice. On se serait cru dans l'arche de Noé avec beaucoup de gracieux animaux de moins et quelques hommes de plus; mais quels hommes, mon Dieu, et comme ils faisaient regretter les bêtes!

La maison, ou plutôt le hangar construit entièrement en charpentes, se composait d'une seule grande salle.

Cette salle, qui avait à peu près soixante pieds de large sur deux cents pieds de long, était séparée pour ainsi dire en deux parties par les énormes piliers qui soutenaient les solives de la toiture : l'une d'elles, la plus grande et celle où nous étions, servait de chambre aux dormeurs, tandis que l'autre, bordée à son extrémité de râteliers et de mangeoires, était destinée aux animaux et aux nègres.

Dans la première pièce, un comptoir informe, élevé de six pieds au moins et entouré de tous côtés par une palissade de planches épaisses, occupait le côté opposé à la porte : c'était une véritable place forte, capable de soutenir un assaut; dans le fond, on apercevait un escalier à claire-voie dont les marches se composaient de bûches à peine équarries, et qui allait aboutir à une sorte de niche où couchait le maître du logis.

Au milieu se trouvait un lit des plus curieux et faisant honneur à ce dernier; il se composait d'une trentaine de compartiments formant un plan incliné, séparés par des planches de quelques pouces de haut et reliées toutes ensemble par un fort madrier central. C'était exactement la disposition des alvéoles d'une ruche d'abeilles.

Ces compartiments, qui allaient en se rétrécissant des pieds à la tête, étaient tous occupés, à l'exception de quatre ou cinq.

Étonnés que d'autres dormeurs que nous voyions étendus n'eussent pas préféré les casiers restés libres, nous en demandâmes l'explication à Dirk, qui nous dit qu'il n'y avait que les matadors, les porteurs de grosses bourses, qui pussent se permettre le luxe de payer douze cents[1] un pareil coucher, tandis que le droit d'entrée n'était que de deux cents; il nous apprit aussi qu'il était inutile de réveiller l'aubergiste; qu'il suffisait de déposer notre quote-part dans une grande tire-lire placée sur le comptoir; que c'était l'habitude, et qu'il était sans exemple qu'un voyageur y eût manqué. Heureux aubergiste, à qui l'argent vient en dormant! Il est vrai qu'on est impitoyable pour les voleurs dans l'ouest, et que la loi de Lynch y est en permanence. Ce qui est certain, en tout cas, c'est que les exemples de vol y sont fort rares, quoique la population se compose en partie de l'écume de l'Europe.

Comment expliquer maintenant qu'au milieu d'une population composée d'éléments si hétérogènes et si impurs le vol soit aussi rare?

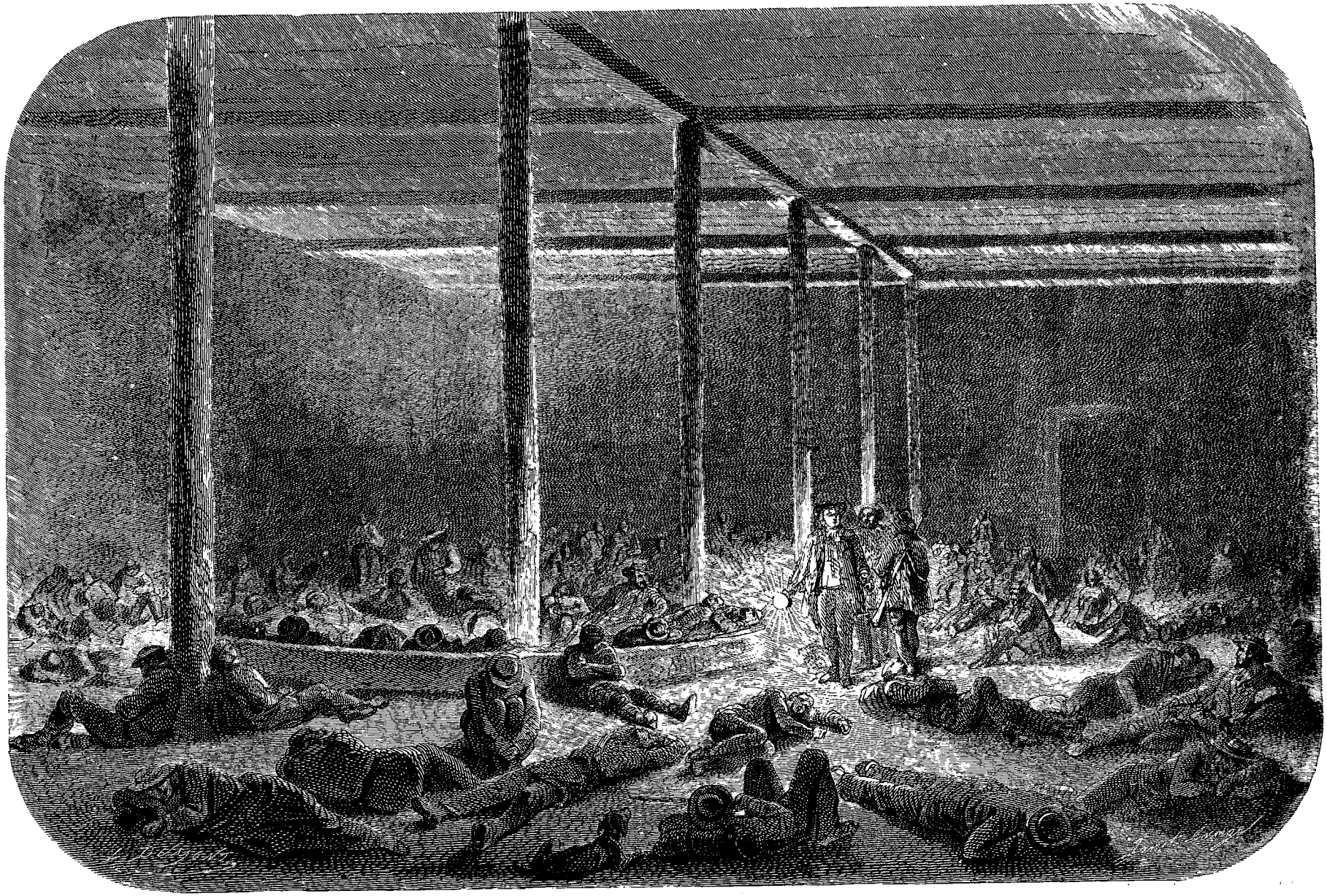
J'attribue cette anomalie à trois faits :

Principalement à un certain sentiment d'importance personnelle que conçoit l'émigrant, dans un pays où, en devenant citoyen et propriétaire (a de la terre qui veut à deux ou trois dollars l'acre), il est sûr d'arriver à être l'égal en considération des plus riches et des plus influents; dans ce nouveau monde, sur cette terre où il est inconnu, il dépouille le vieil homme et son passé ne lui paraît plus qu'un songe : j'ai eu sous les yeux vingt exemples de ces transformations.

Secondement, à la rareté ou plutôt à l'absence de ces misères horribles qui rendent le plus souvent criminel l'homme ignorant et faible.

1. Le cent est le centième du dollar et vaut à peu près un sou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une auberge ou maison de bois dans le Kentucky (États-Unis). — Dessin de Janet-Lange d'après M. Poussielgue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Enfin et surtout à la rigueur de la législation contre le vol.

J'en reviens à la maison de bois dont les dormeurs auraient paru autant de brigands en Europe, et qui, par le fait, n'étaient que des maquignons, des marchands de bœufs et de cochons, et des meuniers parfaitement sales, mais honnêtes.

Nous déposâmes vingt-quatre cents dans la tirelire et nous grimpâmes chacun dans un casier, lord S. et moi.

Malheureusement, il n'y en avait pas deux vides à côté l'un de l'autre, et nous étions séparés par un gros homme qui, couché sur le ventre, ronflait de la façon la plus formidable. Il ne fallait pas songer à l'éveiller, et nous prîmes notre parti de chercher à dormir aussi. Dirk, qui s'était couché sur le sol par mesure d'économie, venait d'éteindre son rat de cave, et tout était retombé dans la plus profonde obscurité.

Les pieds appuyés à la barre de mon cadre, je m'arrangeai tant bien que mal dans mon manteau, et je me serais endormi malgré la dureté de la planche à peine unie par le frottement des corps qui s'y étaient reposés, quand je sentis des picotements suivis de démangeaisons furieuses sur les jambes : il me semblait qu'une foule d'insectes montaient à l'assaut de ma personne : je cherchais à prendre patience. Enfin, étendant le bras, je mis la main sur un cancrelas [1] tout grouillant qui venait souper avec les autres. Pour le coup, je me jetai à bas de mon cadre, au risque de mettre le pied sur la tête de quelque dormeur, décidé à sortir de cet enfer à tout prix : je me fouillai, je n'avais pas d'allumettes : comment retrouver la porte au milieu de l'obscurité? je me dirigeai à tâtons vers le cadre de lord S***.

« Est-ce vous, me dit-il? vous ne pouvez pas dormir?

— Non, je suis dévoré tout vivant, et vous?

— Moi, pas encore, mais il règne ici une odeur insupportable, je suis suffoqué et j'allais me lever. »

Il frotta une allumette contre la planche qui lui servait de dossier, et nous sortîmes, non sans être accompagnés de nouveaux grognements, mais cette fois plus énergiques.

Il faisait toujours un temps exécrable, et nous passâmes le reste de la nuit appuyés contre un des piliers du hangar dont une partie nous abritait tant bien que mal, un peu consolés par un paquet d'excellents cigares qui y passa tout entier.

Le temps s'étant éclairci une heure avant le jour, sir Henry éveilla le guide qui dormait comme un bienheureux. Dirck alla chercher nos chevaux au milieu de cette fourmilière qui commençait à s'agiter, et quoique arrivés les derniers, nous fûmes les premiers partis.

IV

Cattlesburg. — Une mauvaise diligence. — Lexington. — Francfort. Louisville.

Le reste de notre voyage s'acheva d'une manière insignifiante, et, trois jours après, nous arrivâmes à Cattlesburg, première ville de l'État de Kentucky, sur la frontière de Virginie. Le pays où nous entrâmes était bien plus habité et par conséquent beaucoup mieux cultivé.

Là, comme je l'avais projeté, nous nous décidâmes à prendre le *stage*, ou diligence. Dix jours passés à cheval nous avaient fatigués et il nous restait cent vingt milles à faire pour atteindre Lexington où nous devions enfin retrouver le chemin de fer.

Dirk revendit nos chevaux sur lesquels nous ne perdîmes guère que moitié; nous le payâmes généreusement, ce qui nous attira une foule de compliments obséquieux à la mode irlandaise, et nous nous décidâmes à nous emballer dans le stage.

Nous n'avions pas de chance : la maudite voiture était complète, et nous nous y trouvions entassés comme des harengs dans une caque. Du reste, le stage était fort solidement construit, assez bien suspendu, et contenait neuf places sur trois banquettes horizontales : l'extérieur en était bariolé d'affiches et de réclames flamboyantes de toute espèce : une fois en route et après avoir surmonté le dégoût que nous inspiraient quelques voisins d'une propreté et surtout d'une odeur douteuse, nous dûmes nous applaudir de la compression utile que nous subissions : la voiture, lancée à fond de train, sur des chemins affreux et traînée par un attelage de cinq chevaux ardents conduits à grandes guides, faisait des bonds impossibles et nous aurait certainement brisés, ou tout au moins contusionnés sans le point d'appui que nous prêtaient les autres voyageurs.

A cela près qu'il faisait une chaleur étouffante et qu'un de nos voisins se mit à manger sous notre nez une salade d'oignons assaisonnée d'ail, le voyage se passa parfaitement bien, et nous arrivâmes au milieu de la nuit dans la ville de Lexington.

On nous transporta, nous et nos bagages, au National-Hôtel, le meilleur de la ville, à ce qu'on nous assura, et nous pûmes enfin étendre nos membres fatigués dans un lit confortable.

Lexington est régulièrement bâtie et assise sur un plateau d'où on a une vue magnifique : c'est le siége d'une université célèbre.

Toutefois, comme il n'y a rien absolument à y voir, le soir même nous reprîmes le chemin de fer pour Louisville, principale ville du Kentucky, à une distance de cent milles de Lexington.

Le chemin de fer passe à Francfort, capitale de l'État. Cette ville ne compte pas plus de cinq mille habitants; elle est bâtie dans une vallée profonde, entourée de rochers, sur le bord de la rivière Kentucky.

A dix heures du soir, nous arrivions à Louisville, où nous passâmes trois jours entiers, pour nous refaire un peu du long voyage que nous venions d'accomplir (voy. p. 81).

Louisville, qui repose sur un plateau à pic à cent pieds au-dessus du fleuve Ohio, est grande et fort peuplée. De la promenade on a sous les yeux les chutes du fleuve, qui, large de plus d'un quart de lieue, se précipite à travers les rochers par mille rapides différents. Le palais de justice et l'hôtel de ville sont deux édi-

1. Gros insecte noir et puant qui ressemble à un grillon, mais qui appartient à la famille des blattes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fices remarquables par leur étendue, leur hauteur, et surtout par le mauvais goût qui a présidé à leur construction.

Ce fait est général aux États-Unis, où l'architecture, comme les autres arts, est traitée de la manière la plus déplorable. Il semble que la vie matérielle soit trop facile dans ces pays nouveaux, pour que le sentiment de l'art, raffiné par les délicatesses et les subtilités de la vieille civilisation européenne, ait pu pénétrer dans les esprits. Si le goût du beau ne précède pas ou n'accompagne pas dès le principe le désir et la recherche du bien-être, il y a grand danger qu'il reste en retard et qu'on le mette en oubli.

Un Américain raisonne architecture, à peu près comme un paysan français. Un édifice est très-élevé, il a coûté beaucoup d'argent, et beaucoup de temps; les pierres sont bien neuves et régulièrement posées, donc il est beau ; il n'y a rien à répondre à de semblables arguments.

Nous fûmes bien vite fatigués de Louisville : la vie d'hôtel, quoique fort confortable, y est aussi ennuyeuse qu'ailleurs, et nous fîmes affaire avec un loueur de voitures, pour une calèche à deux chevaux, avec un cocher mulâtre, que nous pouvions garder tant que nous voudrions, moyennant huit dollars par jour, retour compris.

Au prix où sont les chevaux et l'avoine là-bas, ces gens-là doivent faire de bonnes affaires. D'ailleurs ce loueur était le seul dans la ville qui eût des voitures un peu élégantes, et il en fallut passer par ses conditions.

La route qui conduit à Mammouth-Cave est une des meilleures que j'aie rencontrées dans l'Ouest. Le pays, assez plat, est couvert de forêts interrompues de temps en temps par des plantations de céréales et de tabac, et on n'y rencontre qu'une seule petite ville appelée Mauford, située à quatre-vingts milles environ de Louisville, à la bifurcation du chemin de traverse qui mène aux grottes.

A partir de là pendant les dix milles qui restent à faire, on monte et on descend alternativement, et nous dûmes souvent mettre pied à terre et pousser aux roues pour franchir les passages difficiles. Enfin nous arrivâmes dans la vallée du Green-River, charmante petite rivière qui mérite bien son nom (*Green*, verte), couverte qu'elle est par les larges feuilles vertes des nelumbos aquatiques, et des pontederias, dont les fleurs jaunes et les aigrettes bleues forment des bouquets d'une variété charmante à la surface de ses eaux tranquilles.

V

Mammouth-Hotel. — Visite aux grottes. — La Rotonde. — L'église gothique. — La chambre des revenants. — Poissons singuliers. — Le fauteuil du diable. — Le puits des Andes. — La mer Morte. — Styx-River. — Le vignoble de Marthe. — Le puits terrible. — Retour à l'hôtel.

De cette vallée on aperçoit à mi-côte, au milieu d'une végétation luxuriante, l'hôtel de Mammouth, situé près de l'entrée des grottes, sur une pelouse toujours verte, où un petit ruisseau qui descend des hauteurs forme mille méandres capricieux, et, retenu par des rochers de granit, vient gagner de cascade en cascade le Green-River, après avoir formé un lac en miniature.

Ce riant paysage est couronné de rochers à pic, couverts d'une mousse noirâtre, et couchés pêle-mêle dans un désordre inextricable qui annonce une explosion ancienne du feu souterrain. Une large allée sablée conduit les voitures jusqu'au perron de l'hôtel, qui se compose d'une suite de chalets. L'un de ces chalets, le plus grand, sert de salle à manger ; les autres servent de salons de conversation, de café et billard, de cuisine, d'appartements et de chambres pour les voyageurs : quelques-uns, plus petits, sont loués au mois à des familles dont le séjour se prolonge en cet endroit, rendez-vous des flâneurs et des touristes qui visitent le centre des États-Unis.

La première chose que nous apprit un maître d'hôtel qui vint nous recevoir dans le vestibule, fut qu'il n'y avait pas un seul petit coin libre pour nous loger : tous les appartements étaient occupés ou retenus. Comme nous n'étions pas venus de si loin pour nous en aller sans avoir satisfait notre curiosité, je proposai un expédient qui leva toutes les difficultés. En fermant la capote de notre calèche, nous pouvions nous y organiser une chambre un peu étroite, mais très-confortable avec les matelas qu'on s'engageait à nous fournir : notre mulâtre coucherait sur une botte de paille dans l'écurie, et il n'y avait pas à s'inquiéter pour nos estomacs, le garçon nous assurant que la cuisine de l'hôtel était excellente et dirigée par un chef français du plus grand mérite.

On nous servit à déjeuner, puis, vers une heure de l'après-midi, on vint nous prévenir qu'une société composée de six personnes allait visiter les grottes sous la conduite d'un guide, et que les onze autres guides étant occupés, nous serions forcés, dans le cas où nous ne voudrions pas nous joindre à cette compagnie, d'attendre au lendemain pour commencer nos excursions.

Nous n'avions aucun motif de ne pas saisir cette occasion. Il faut cinq ou six jours pour parcourir ces immenses cavernes dont sept ou huit lieues seulement sont connues et où nous avions l'intention de pénétrer aussi loin que possible.

D'après les conseils que nous donna le maître d'hôtel, nous changeâmes nos habillements de toile pour de solides vêtements de drap et nous descendîmes vers la société à laquelle on nous avait annoncés.

Après des remercîments de notre part et des salutations réciproques, nous nous acheminâmes du côté des grottes par un petit sentier escarpé au milieu des rochers.

Quelques minutes après nous sentîmes un courant d'air froid qui nous enveloppait et nous aperçûmes dans le flanc de la montagne une ouverture fort basse et à peine assez large pour laisser passer deux personnes de front : c'était l'entrée fort mesquine d'ailleurs des fameuses grottes. Notre guide alluma une torche et un jeune Allemand qui se joignit à nous en prit une autre. Les plus grands d'entre nous durent se courber pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suivre le guide qui marchait en tête, tandis que l'Allemand fermait la marche.

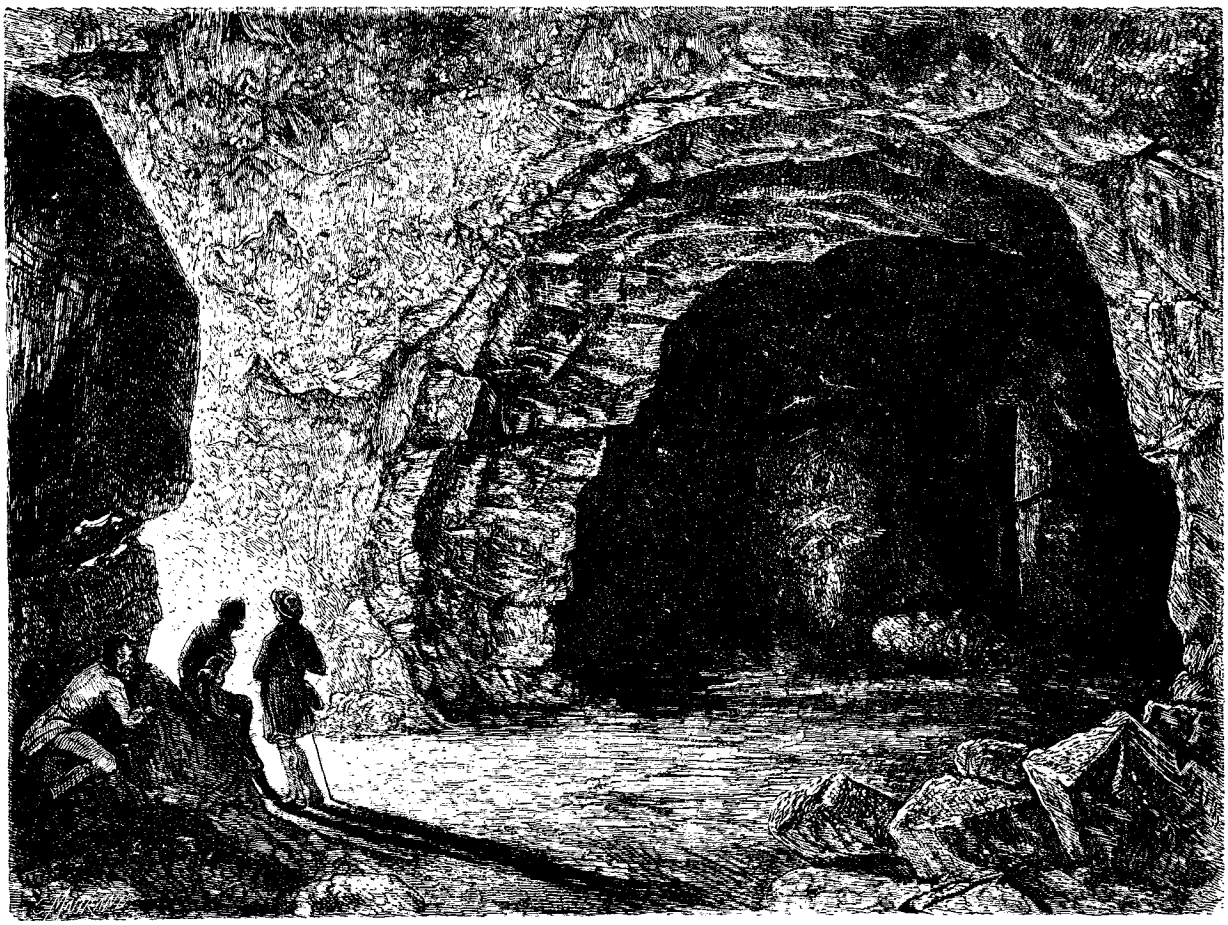
Après avoir fait un assez long trajet dans ce corridor qui ressemble à un boyau de mine, nous descendîmes une centaine de marches proprement taillées dans le rocher, et nous entrâmes à notre grande satisfaction dans une longue galerie beaucoup plus haute et plus large.

Cette galerie aboutissait à une grande salle naturelle appelée la Rotonde, de laquelle partaient plusieurs embranchements latéraux. Un nouveau corridor, moins étroit que celui de l'entrée, nous conduisit enfin à une immense excavation qui peut contenir cinq mille personnes, et qu'on a surnommée à juste titre l'église gothique.

Jusque-là rien de particulier n'avait attiré notre attention; mais quand la torche du guide vint frapper de mille facettes lumineuses, comme des constellations, les stalactites de la voûte, nous ne pûmes retenir un cri d'admiration.

C'était un spectacle magique. A l'autre bout de la salle, en face de nous, les concrétions calcaires avaient formé de véritables colonnes qui, s'élançant comme des palmiers, semblaient soutenir le poids de cette immense salle de plus de cent pieds de haut.

Entre les colonnes, on distinguait un autel entouré



Les grottes de Mammouth. — La caverne étoilée. — Dessin de Gambard d'après M. Deville.

de chaque côté par un trône et une chaire ; au-dessus de l'autel, s'élevant à perte de vue, se déployait un orgue magnifique dont les tuyaux se tordaient en spirales et qui était rehaussé par des statues drapées dans des attitudes différentes sur leurs larges piédestaux.

L'autel était orné de vases, d'amphores, de lustres, de candélabres. Toutes ces stalactites se renvoyaient mille feux multicolores qui brillaient d'un tel éclat au milieu de la profonde obscurité, que nous en étions aveuglés.

Jamais le caprice de la nature n'a imité aussi parfaitement l'art humain, et il ne tenait qu'à nous de nous croire dans une véritable église de diamants.

A partir de cet endroit, les stalactites et les stalagmites, autres concrétions qu'avait progressivement formées sur le sol des grottes la chute des gouttes d'eau calcaire, occupaient la voûte et les parois de toutes les avenues, de toutes les salles et de tous les dômes que nous parcourions, affectant les formes les plus bizarres et les plus fantasques, et fournissant à l'imagination de chacun les comparaisons les plus différentes.

C'est à ces merveilleuses cristallisations que sont dus les noms souvent fort singuliers appliqués aux différentes parties des grottes.

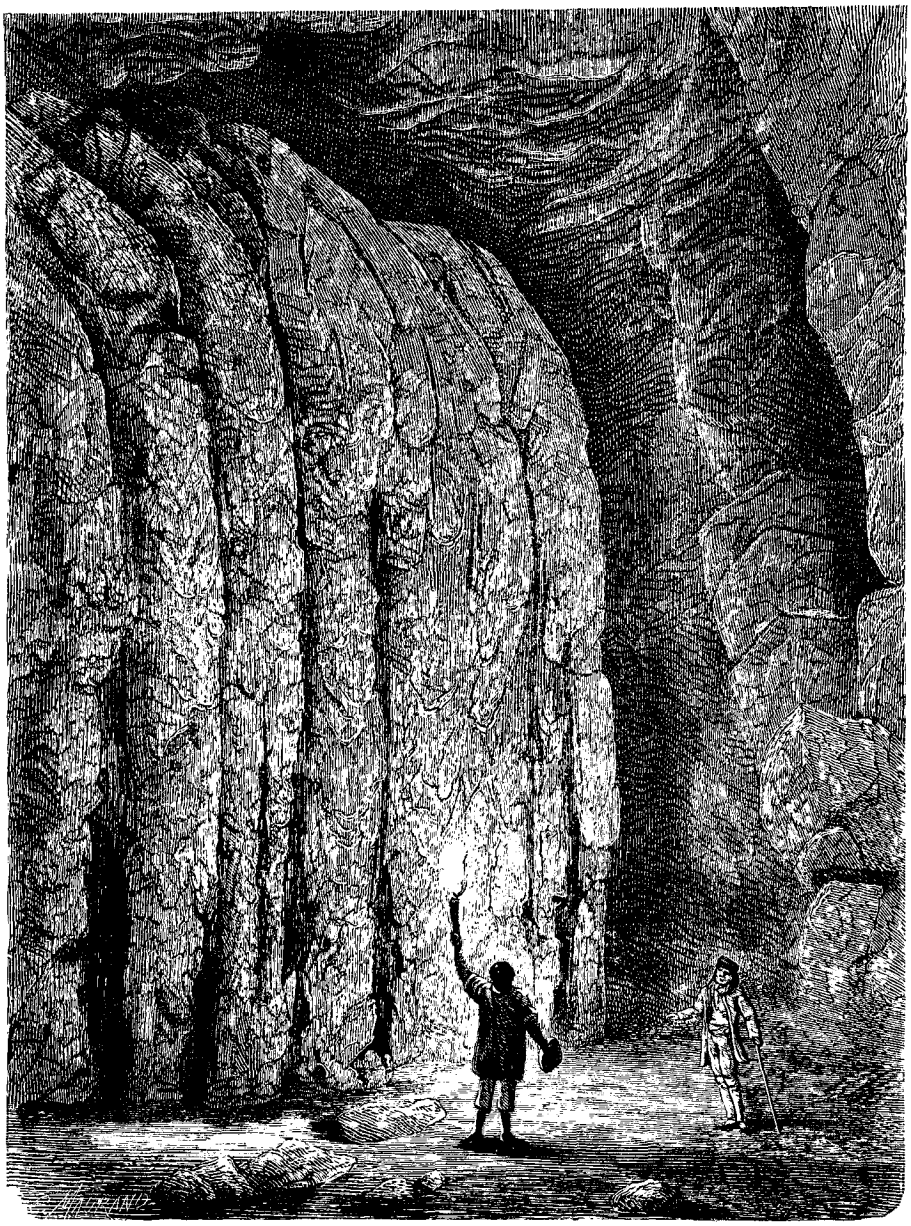
L'église gothique est déjà à une demi-lieue de l'entrée. En la quittant, nous nous enfonçâmes dans l'ave-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nue gothique où abondent, pendant un trajet d'un quart de lieue, les stalactites qui avaient tant excité notre admiration.

De là on arrive à la chambre des revenants, ainsi nommée parce qu'on y a trouvé des momies indiennes provenant sans doute des anciennes tribus qui ont peuplé le sol américain. Cette salle servait peut-être de lieu de sépulture. Malgré son nom sinistre, elle était fort animée et très-éclairée. Les femmes des guides y ont établi une espèce de café où l'on vend des liqueurs de toute espèce, et où on lit les journaux. O profanation ! Là se tiennent des invalides, des malades, et spécialement des poitrinaires, sur lesquels l'atmosphère de ces souterrains exerce une salutaire influence, selon ce que prétendent les médecins du pays.

Ce qu'on y voit de plus remarquable, c'est un immense squelette de mastodonte presque entier, dressé au milieu de la salle, et qui donne lieu aux questions et aux réponses les plus saugrenues de la part des touristes, fort peu au courant des travaux de l'immortel Cuvier.



Les grottes de Mammouth. — La tonnelle merveilleuse. — Dessin de Gambard d'après M. Deville.

Mon attention fut surtout attirée par une sorte de bassin creusé dans le roc où l'une des femmes des guides fait voir, moyennant rétribution, et vend même, quand on le désire, des sirédons, espèce de batraciens à tête et à corps de poisson et à pattes de grenouille, et des cyprinodons, petits poissons complétement privés de vue, leurs yeux étant oblitérés par la nuit où ils vivent.

On pêche ces animaux dans une rivière qui coule dans les grottes, et j'en achetai quelques exemplaires pour les dessiner. La même femme a aussi un éventaire d'os soi-disant antédiluviens à dix cents au choix. On

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voit qu'on peut se procurer à bon marché quelques-uns de ces débris d'animaux antérieurs à la création de l'homme.

De la chambre des revenants où nous nous étions croisés avec plusieurs autres visiteurs, nous arrivâmes à la chapelle gothique, réduction en miniature de l'église que nous avions d'abord visitée, puis au fauteuil du diable, gigantesque cristallisation en forme de siége qui se trouve suspendue tout étincelante au-dessus de la bouche noire et mystérieuse d'un abîme sans fond.

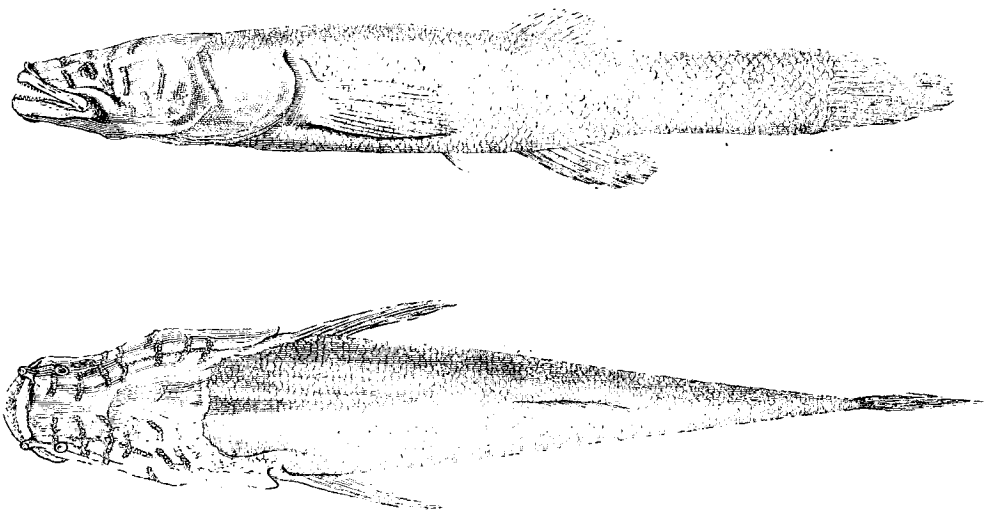
Notre guide nous raconta, devant ce puits béant entr'ouvert sous nos pieds, une triste aventure qui s'y était passée quelques années auparavant.

Deux jeunes amants, séparés par l'inflexible volonté de leurs parents, au lieu de s'adresser à la complaisance d'un ministre, avaient préféré s'unir dans la mort et s'étaient précipités dans le gouffre, attachés l'un à l'autre par une ceinture de soie : une lettre et le mouchoir de la jeune fille qu'on retrouva dans la salle firent connaître leur fatale résolution. Les deux familles, désirant leur faire rendre les derniers devoirs, avaient offert des sommes considérables à qui oserait descendre dans le puits sans fond. Notre guide attaché a une corde à nœuds en avait fait la tentative ; mais arrivé à une profondeur de plus de deux cents pieds, il avait été effrayé et étourdi par des bruits mystérieux et une odeur de soufre qui l'avait forcé à se faire remonter précipitamment.

Le brave Irlandais était persuadé que c'était là une des gueules de l'enfer, et accompagnait son récit de force signes de croix.

Cette sombre histoire racontée simplement à la pâle lueur des torches avait jeté de la tristesse parmi nous : je vis même une de nos jeunes compagnes essuyer une larme.

Quelques instants après, quand nous arrivâmes au dôme d'Ammeth et que nous aperçûmes la lumière du



Cyprinodons, poissons aveugles des grottes de Mammouth. — Dessin de Rouyer d'après des sujets du Muséum.

jour, nous éprouvâmes tous un sentiment de satisfaction.

Nous avions parcouru au moins une lieue depuis notre départ, et cependant la sortie du dôme d'Ammeth n'est qu'à une faible distance de Mammouth-Hotel : cette lenteur tient aux détours sans nombre qu'on est forcé de faire dans ce labyrinthe.

Notre guide ralluma une torche et s'assura, avant de repartir, qu'il avait tout ce qui lui était nécessaire ; car il s'agissait cette fois d'une excursion de plus de deux lieues avant d'arriver au port de Seréna, d'où l'on sort enfin de ces immenses cavernes.

Nous descendîmes pendant une demi-heure au moins une rampe rapide et continue, où nous n'avancions qu'en tâtonnant, éblouis encore par la lumière du soleil qui venait de frapper nos yeux.

Ce long trajet nous conduisit au dôme de Goram, à six cent cinquante pieds au-dessous du sol : on traverse ensuite une espèce de portail dont les stalactites imitent à s'y méprendre des ogives et des chapiteaux, et on arrive à la mer Morte, grand lac intérieur en communication avec le Styx, petite rivière qui, suivant tranquillement son cours dans les profondeurs de la terre, s'accroît par l'infiltration des eaux pluviales et des nappes d'eau intérieure, et va sans doute se réunir par des canaux souterrains au Green-River, qui contourne la montagne où sont situées les grottes.

C'est dans ces eaux profondes qu'on pêche les sirédons et les poissons sans yeux dont j'ai déjà parlé. Nous nous y embarquâmes sur un bateau qui y attend les visiteurs pour les transporter sur l'autre rive ; cependant, malgré le nom fatal de ce cours d'eau, je dois dire que notre bonhomme de batelier n'avait pas la moindre ressemblance avec le nautonier des enfers, Caron, de sinistre mémoire.

La lueur des torches, reflétée par l'eau, produit dans la nuit profonde un effet impossible à décrire : ce sont des jeux de lumières, des contrastes d'ombres si saisissants, au milieu des ces formes étranges qui vous environnent, qu'aucun pinceau ne saurait les rendre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous fûmes frappés de la sonorité causée par les vibrations successives de mille échos qui se produisent au centre du lac, sonorité telle que nous entendions distinctement un bruit de paroles et le clapotement des avirons d'une autre barque, naviguant sur les mêmes eaux, quoiqu'elle fût à plus de cinq cents pas de nous, d'après ce que nous assura le guide.

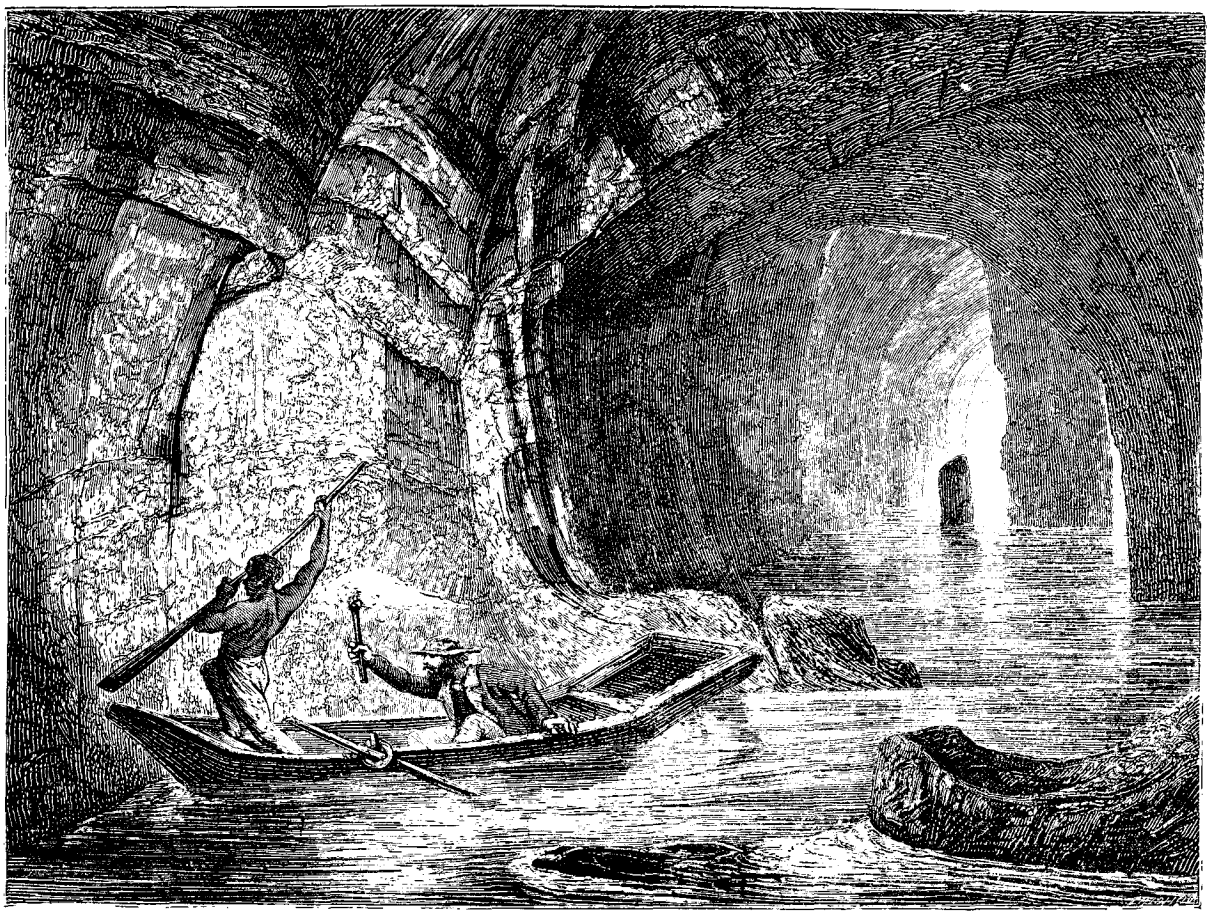
Au milieu du Styx se trouve un fort remou qui fit tourner brusquement trois ou quatre fois notre embarcation sur elle-même : il y a là un gouffre naturel où une partie des eaux va disparaître.

Dès que le bateau eut repris son équilibre, notre Allemand, qui, en sa qualité d'habitué des grottes, était là comme chez lui debout sur l'arrière de la barque, se mit à entonner une ballade de Weber d'un caractère tout infernal.

Je ne sais s'il faut attribuer l'effet qu'il produisit sur nous aux circonstances toutes particulières où nous nous trouvions, mais son chant habilement dirigé, et merveilleusement aidé par la sonorité du lieu, évoquait autour de nous l'idée de gnomes et de démons qui semblaient, réveillés par sa voix puissante, accourir avec des sifflements sinistres des profondeurs de l'abîme.

Jamais une voix humaine ne m'a causé une semblable émotion.

Tous, nous restâmes immobiles et sans souffle tant



Grottes de Mammouth. — Styx-River. — Dessin de Gambard d'après M. Deville.

que cette incantation étrange ne fut pas terminée ; mais au moment où nous allions complimenter le chanteur, des applaudissements et des bravos réitérés, auxquels nous nous joignîmes, partirent de l'autre barque, qui peu à peu s'était rapprochée de nous.

En ce moment notre embarcation toucha terre, et le jeune Allemand reprenant sa torche y sauta d'un pied ferme, et disparut dans une galerie latérale pour se dérober plus vite à l'ovation dont il était menacé.

C'est à la mer Morte et à la rivière du Styx que s'arrêtent généralement les visiteurs qui reviennent à la sortie d'Ammeth par le même chemin qui les y a conduits.

La partie que nous allions parcourir, où se rencontrent des passages plus difficiles, et où quelques éboulements ont eu lieu, est rarement visitée.

Une suite de galeries, de dômes et d'excavations nous conduisit, une lieue plus loin, au vignoble de Marthe, ainsi nommé à cause des stalagmites qui boursouflent le sol, et rappellent par leur disposition symétrique une rangée d'échalas, puis au ravin des boules de neige, couvert d'efflorescences gypseuses. De là on passe par des sentiers escarpés, entourés de précipices, sur les montagnes Rocheuses, où l'on trouve un gouffre appelé le Trou terrible, très-large, d'une profondeur incalculable, et au fond duquel on entend bouillonner les eaux souterraines.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Fnfin, après avoir passé dans une étroite galerie, où l'on est presque forcé de ramper, nous arrivâmes au port de Seréna, à trois lieues de l'entrée ; c'est là que devait finir notre excursion.

Malgré ce long parcours, nous étions bien loin du terme de ces excavations, qui s'étendent dans d'autres directions jusqu'à des limites inconnues.

Un intrépide explorateur a pénétré cinq lieues plus avant dans ce dédale souterrain, et a pu s'assurer, malgré l'impossibilité de passer, que les grottes s'étendaient beaucoup plus loin ; seulement on n'a pas découvert d'autres sorties, et il y a bien des précautions à prendre pour ne pas s'égarer dans ce dédale où s'enchevêtrent une foule de corridors et de galeries sans fin, souvent si étroites et si basses qu'on peut à peine s'y glisser, et qui, le plus souvent, n'aboutissent qu'à des impasses,



Grottes de Mammouth. — L'abîme sans fond. — Dessin de Gambard d'après M. Deville.

d'où l'on est forcé de revenir sur ses pas. Le guide qui m'apprit ces détails et toutes les recherches inutiles qui avaient été faites, m'assura en outre qu'il fallait suivre pendant plus d'une heure pour y pénétrer une crête étroite, large d'un pied au plus, suspendue au flanc d'un rocher à pic au-dessus d'un abîme incommensurable, et que lui-même avait éprouvé un vertige affreux chaque fois qu'il s'y était hasardé.

Il y avait bien là, je l'avoue, de quoi me détourner des découvertes que je voulais faire, et comme je n'avais pas d'ailleurs beaucoup de temps à consacrer à ces amusements, je résolus de laisser à d'autres plus heureux et plus hardis l'honneur de découvrir le terme de ces souterrains extraordinaires, où l'on a constaté jusqu'ici : deux cent vingt-six avenues, cinquante-sept dômes, onze lacs, sept rivières, huit cataractes, trente-deux puits ou plutôt trente-deux abîmes dont quelques-uns sont d'une profondeur et d'un diamètre extraordinaires

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une vente d'esclaves aux États-Unis (voy. p. 95). — Dessin de Gustave Doré d'après M. Deville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un sentier tracé dans le flanc de la montagne nous ramena à l'hôtel, où nous arrivâmes à la nuit tombante et presque au moment ou le gong chinois [1], cet affreux instrument dont les vibrations déchirent les oreilles, annonçait que le dîner était servi.

Nous étions curieux d'assister à l'un de ces repas publics qui devaient former, d'après nos conjectures, une réunion bizarre de gens de toute condition et de tout rang.

Ainsi donc, sans tenir compte des insinuations du maître d'hôtel, qui nous assurait qu'il serait plus convenable de nous faire servir séparément, nous nous empressâmes de changer de vêtements, et de descendre dans la salle à manger où tout le monde était déjà réuni.

Sur une longue table de trois cents couverts, où presque toutes les places étaient prises, s'étalait une profusion infinie de mets de tout genre, volailles, gibier, immenses pièces de rost-beaf, porcs, esturgeons, poissons divers, entremêlés de distance en distance de pyramides de fruits et des inévitables châteaux de blanc-mangers, blancs, roses, ou jaunes. Cette perspective s'étendait à perte de vue dans une salle joliment ornée de guirlandes et de pots de fleurs, ce qui annonçait réellement la présence du cuisinier français qu'on nous avait justement vanté, l'ordonnateur de ce repas homérique.

On pense bien que notre entrée fut à peine remarquée au milieu du bruit des fourchettes, du cliquetis des verres et du bourdonnement des voix.

Nous allâmes nous asseoir à l'un des bouts de la salle, près de l'office, la place des derniers venus, et on nous servit immédiatement.

C'était un spectacle comique que cette galerie de cent cinquante personnes, rangées sur la même file, agitant leurs bras avec ensemble, tandis qu'un nombre presque égal de noirs tout habillés de blanc se démenaient derrière elles pour faire le service.

Nous venions d'achever un potage à la tortue, quand la grosse main à gants de coton blanc du nègre qui nous servait s'insinua entre nous, tenant une bouteille de champagne.

« Qu'est cela ? » dis-je en me retournant, fort étonné d'une politesse aussi imprévue.

Aux États-Unis, il est d'usage aux tables d'hôte d'envoyer quelque vin de Champagne, de Madère ou de Sherry en supplément, aux personnes auxquelles on veut faire honneur : c'est une prévenance à laquelle il serait de mauvais goût de se refuser.

Nous étions fort intrigués, d'autant plus que le nègre avait disparu dans l'office ; mais bientôt il revint, et en passant il nous jeta ces mots : « De la part de messieurs et de miss Johnson. » M. Johnson était un député au congrès avec lequel je m'étais lié à Washington et à qui j'avais formellement promis de passer quelque temps dans sa propriété, si j'allais au Kentucky. Sa fille et son fils l'accompagnaient. Un bruit de chaises qu'on faisait pivoter se fit entendre à l'autre extrémité de la salle à manger, et nous aperçûmes le père et le fils élevant leurs verres pleins à la hauteur de l'œil, ce qui signifiait en bon anglais qu'ils buvaient à notre santé, tandis que la jeune fille me faisait un petit signe de reconnaissance avec la main.

Nous fîmes la même manœuvre avec nos verres, les chaises reprirent leurs places et tout rentra dans l'ordre.

La famille Johnson était déjà depuis quinze jours à Mammouth-Hotel. Il eût été disgracieux à moi de refuser plus longtemps l'aimable invitation qu'on me faisait, et je dus renoncer à retourner dans les grottes. Mais quelque fatigant qu'y ait été mon séjour, je crois pouvoir affirmer qu'aucun spectacle, même celui des chutes du Niagara, ne m'a autant frappé, au milieu des merveilles naturelles si fréquentes aux États-Unis, que ce long voyage dans les entrailles de la terre, où il me semblait voir à chaque pas s'ouvrir devant moi un nouveau monde.

POUSSIELGUE.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES SUR LES GROTTES DE MAMMOUTH.

Une seule visite, un seul visiteur, ne suffisent pas pour explorer et décrire toutes les merveilles des grottes de Mammouth. Aussi n'hésitons-nous pas à compléter le récit précédent par des notes empruntées à la relation manuscrite de notre ami et collaborateur M. L. Deville, auquel déjà cette livraison est redevable d'une partie de ses illustrations.

.... A l'entrée des souterrains, se tiennent d'habitude des nègres, munis de lampes de mineurs, guides attitrés des trente ou quarante kilomètres de routes souterraines déjà reconnues dans ce sombre dédale. On m'avait recommandé un de ces pauvres noirs, du nom de Mat, esclave et père de famille, qui comptait sur le produit de son industrie pour racheter sa liberté et celle de sa femme et de ses enfants.

Je ne marchandai pas avec ce brave homme, et, une de ses lampes à la main, je descendis sur ses pas cinquante ou soixante marches humides, et me trouvai dans une galerie haute et large d'une vingtaine de mètres, baptisée d'un grand nom, du nom du naturaliste Audubon. Elle aboutit à une grande salle appelée la Rotonde, de laquelle rayonnent un grand nombre de corridors. L'un d'eux, dit le grand vestibule, conduit par une pente assez rapide dans une salle de près de cent mètres

1. Le gong chinois est une espèce d'immense tam-tam qui remplace la cloche dans les hôtels américains.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de pourtour, et dont la voûte s'élève en nef immense. Sa forme, sa grandeur, les étranges stalactites qui la décorent, lui ont valu le nom d'*Église gothique*.

En effet, grâce aux jeux de la lumière, et l'imagination aidant, on distingue ici tous les détails architecturaux d'une nef du moyen âge : piliers, colonnes, nervures, voûtes ogivales. Il y a même une chaire naturelle, où, dit-on, plus d'un de ces prédicateurs errants, dont abondent les États-Unis, est venu exposer sa doctrine.

Un peu plus loin, dans un étroit couloir nommé le *labyrinthe*, la voûte s'abaisse tellement, qu'il faut marcher sur les pieds et sur les mains. C'est le *chemin de l'humilité;* on ne peut lever la tête sans la frapper contre le rocher, aussi les plus fiers la portent-ils ici aussi humblement que possible. Au sortir de ce défilé, nous atteignons *Devil's chair*, le fauteuil du diable, sorte de balcon, accolé à une paroi à pic, la paroi de *Bottomless pit*, l'abîme sans fond. A travers une ouverture, taillée dans le rocher en forme de fenêtre, le nègre qui me guide me fait avancer la tête. Les lumières de nos lampes, projetées en avant, nous laissent entrevoir sous nos pieds un noir précipice béant; mais c'est tout. Pour me donner une idée de sa profondeur, Mat fait d'énormes cornets en gros papier imbibé d'huile, il les enflamme, puis les abandonne à eux-mêmes. Je vois alors ces cornets en feu descendre en tournoyant dans le vide, et répandre des lueurs rougeâtres sur le diamètre du gouffre; mais avant d'en atteindre le fond, ils s'éteignent entièrement consumés. Nous élevons les torches au-dessus de nos têtes, pour apercevoir la hauteur du dôme; mais sa voûte se perd dans les ténèbres. La paroi rocheuse de l'abîme, où sans doute s'est précipité jadis quelque vaste cours d'eau souterrain, aujourd'hui disparu, forme le fer à cheval; c'est en miniature la reproduction fidèle du croissant de la cataracte du Niagara.

Plus d'une sombre légende se rattache au *Bottomless pit*. Chaque guide à la sienne.... mais celle que le pauvre Mat me raconta à voix basse et en s'assurant, à chaque mot, que nul autre que moi ne pouvait l'entendre, est malheureusement intimement liée aux réalités du monde contemporain.... C'est un simple épisode de cette vieille et hideuse institution de l'esclavage qui tarde tant à mourir sur le sol des États-Unis! En l'écoutant, je me reportais en frémissant à un souvenir repoussant, au spectacle d'une vente d'esclaves que j'avais vue quelques jours auparavant dans une ville de l'Alabama, et qui avait étalé à mes regards les derniers degrés de l'abjection dans la créature vendue et les derniers degrés de la corruption dans les maquignons en chair humaine. Eh bien, deux esclaves fugitifs de cette même ville, s'efforçant de gagner les États du Nord, étaient venus de nuit demander un asile temporaire aux grottes de Mammouth, dans l'espoir de s'y tenir cachés assez longtemps pour faire perdre leur trace aux sbires envoyés à leur poursuite. Hélas! on ne met pas facilement en défaut les chasseurs d'hommes, aidés qu'ils sont, presque toujours, dans leur tâche diabolique, par l'instinct carnassier de limiers féroces, dressés spécialement à la *quête* du nègre. Aussi, peu d'heures après que les pauvres fuyards se furent blottis dans un recoin des grottes, la meute avide, attachée à leur piste, donnait de la voix à l'entrée de la caverne et annonçait à ces dignes piqueurs la présence de la proie cherchée.

Alors fut organisée et bientôt commença, dans les mille replis du sombre labyrinthe, une chasse nouvelle, une chasse aux flambeaux, à laquelle ne manquèrent ni les cors, ni les cris, ni l'assistance empressée de nombreux *gentlemen* du voisinage, propriétaires ou éleveurs de bétail humain. Cette poursuite acharnée se prolongea tout un jour; enfin, les deux fugitifs, traqués de couloir en couloir, de crypte en crypte, furent poussés dans la galerie qui aboutit à l'*abîme sans fond*. Là, ayant derrière eux les fers et les tortures, et devant eux la mort, ils n'hésitèrent pas. Aux hurlements des dogues furieux, à l'*hallali* des pourvoyeurs de chair humaine, ils répondirent par un cri de défi. A la lueur des torches projetée de leur côté, leurs persécuteurs les aperçurent debout, se tenant par la main, dans l'embrasure ouverte sur le *Bottomless pit*, puis, presque instantanément, ils les virent se précipiter dans l'abîme, si profond que la chute de ces malheureux n'y retentit même pas!

.... A quelque distance de là on se trouve sous le dôme géant (*Mammoth dome*), qui a cent trente mètres de hauteur et couvre un espace immense de sa vaste coupole. Malgré les grands feux de papier huilé que nous allumons, il nous est impossible d'apercevoir le faîte de celle-ci. Il disparaît dans de profondes ténèbres. Un homme est bien petit en comparaison de ces grandioses merveilles de la nature. La moindre pierre se détachant de la voûte et tombant sur un voyageur pendant qu'il la contemple, mettrait fin pour toujours à son extatique curiosité. Cette réflexion me fait promptement gravir le sentier glissant qui mène presque au sommet du dôme.

Plus loin est une voûte en pierre noirâtre et parsemée de substances brillantes.

« Nous sommes dans la *chambre étoilée*, observa Mat, attendez un instant, je vais vous faire voir un spectacle auquel, malgré tous vos voyages, vous n'avez probablement jamais assisté. »

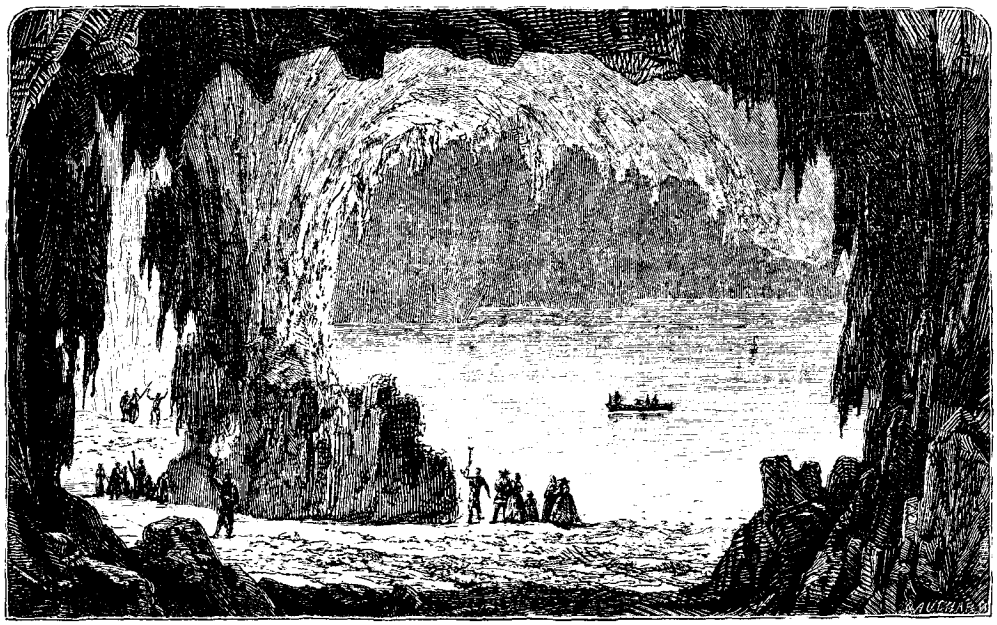
Ce disant, le guide se glissa derrière un large pilier de roc, et sur un fond sombre commencèrent à briller plusieurs milliers de diamants. Les yeux fixés sur cette voûte, je crus bientôt apercevoir le firmament avec ses myriades d'étoiles étincelantes. Mais tout à coup la lumière disparut, et je retombai dans la plus profonde obscurité. Pendant que j'exprimais mon admiration, Mat me proposa d'assister au lever de l'aurore, puis à la tombée de la nuit. Une douce lumière se projette alors faiblement le long de la caverne, elle grandit et fait successivement apparaître les étoiles, puis elle se retire lentement et mille feux brillent à la voûte céleste. Ce diorama naturel peut lutter de vérité et d'effet avec tout ce que l'art a jamais produit de plus surprenant en ce genre.

.... Voici maintenant l'avenue de Cleveland, dont les parois semblent couvertes de charmantes fleurs d'une délicatesse extrême. Cette observation est faite par tout le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

monde, sans en excepter les voyageurs les plus prosaïques. Cette avenue aboutit à la salle de bal, aux murailles de Neige (*Snow ball room*) ; l'enduit brillant qui les recouvre est effectivement d'une éclatante blancheur. Des chemins tour à tour larges ou étroits, unis ou escarpés, nous conduisent de là aux montagnes Rocheuses (*Rocky mountains*), où il faut sans cesse gravir d'énormes quartiers de roche détachés de la voûte. A travers leurs aspérités et de larges fissures, qui semblent présager d'autres éboulements considérables, on parvient enfin à la grotte des Fées (*Fairy grotte*), où, de toute part, les stalactites rangées en immenses colonnades forment d'élégants arceaux d'un aspect vraiment féerique. De tous côtés suinte l'eau ; de tous côtés l'on entend tomber les gouttelettes dont la chute sonore retentit dans ces ténébreuses retraites. Au fond même de la sale, on remarque un groupe imitant la cime d'un immense palmier. Les branches, gracieusement inclinées, semblent sculptées dans un bloc d'albâtre oriental. Au sommet de ce gracieux ensemble, jaillit une source, créatrice séculaire de tous ces dépôts calcaires qui brillent du reflet de nos torches. La lumière, promenée dans les vides laissés entre ces formations sédimentaires, en fait ressortir toute la transparence. Les délicats arceaux, ornés de franges bizarrement découpées, qui s'étendent au-dessus de la tête de voyageurs, peuvent figurer à leurs yeux une élégante tonnelle de marbre blanc. Aussi, les touristes donnent-ils à ce singulier groupe le nom de palmier ou de tonnelle merveilleuse, suivant leurs appréciations particulières.

La *grotte des Fées*, située à une des extrémités de la caverne, se trouve à seize kilomètres de son ouverture.

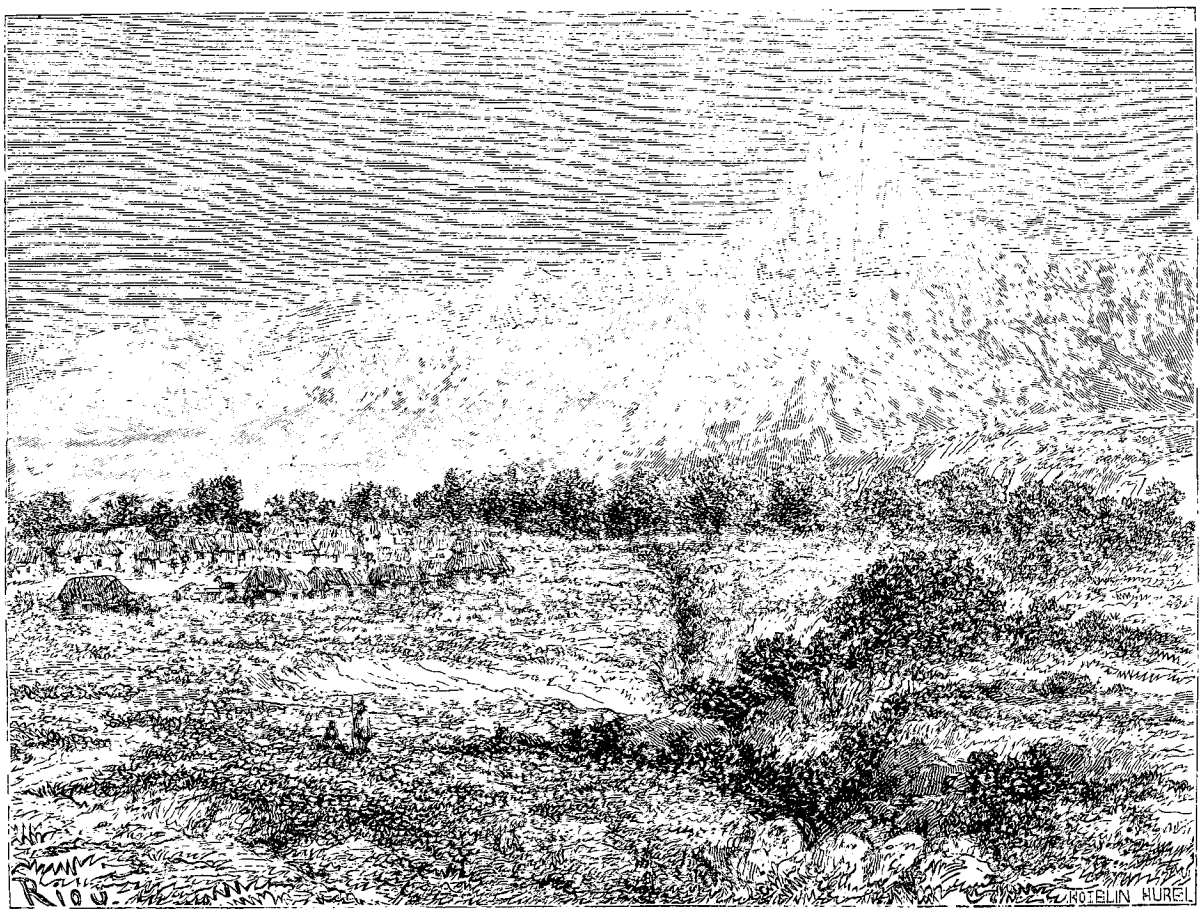


Grottes de Mammouth. — La mer Morte (voy. p. 90). — Dessin de E. de Bérard d'après M. Poussielgue.

Je ne regagnai pas celle-ci sans une sorte d'impatience fébrile ; j'avais passé dix heures dans ces souterrains, et le souvenir de la chasse infernale dont ils avaient été le théâtre naguère m'en gâtait les merveilleuses beautés. J'avais besoin de revoir le jour et le ciel, et je les saluai avec bien-être.

Quand je remis le pied sur la surface du sol, la lumière et le paysage me parurent empreints d'un charme particulier, dû peut-être en partie au contraste des ténèbres où je venais de vivre presque tout un jour. Mais c'était en effet une bien belle soirée. Le clair azur des cieux était sans voile. La brise, chargée de parfums, courait sur la terre comme une caresse. Sous la feuillée, les petits oiseaux modulaient leurs chants les plus doux, et des nuées d'insectes tourbillonnaient et dansaient dans les rayons du soleil incliné sur l'horizon du couchant. De ce côté, les grands bois déroulaient leurs majestueux rideaux de verdure jusque vers les beaux rivages de l'Ohio, tandis que vers l'est et le sud, leurs cimes ondulaient par-dessus les pentes légèrement inclinées de la plaine. Sur chaque clairière se dressait une blanche habitation, souriant dans la pleine abondance d'une moisson d'été. Tout autour d'elle les arbres des ses vergers inclinaient vers la terre leurs branches chargées de fruits ; nonchalamment couchés dans l'herbe épaisse, les troupeaux ruminaient lentement, calmes et reposés, comme s'ils eussent savouré, eux aussi, les beautés de la scène dont ils faisaient partie, et le fermier, contemplant le tout, semblait frappé d'extase devant les inépuisables largesses de la nature.... Oh ! pourquoi la tache hideuse de l'esclavage s'étendait-elle sur cet homme et sur ce paradis ?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Mara.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS [2].

PÉROU.

CINQUIÈME ÉTAPE.

DE CUZCO A ECHARATI.

Quelques mots sur le chemin qui conduit de Cuzco à la pampa d'Anta. — Qu'un domestique de confiance peut être à la fois fripon, gourmand et imposteur. — Les nuages du ciel. — A quoi songeait le voyageur en arrivant à Mara. — Où Arimane et Oromase interviennent à propos d'une bille de chocolat. — Qui traite du pardon et de l'oubli des offenses. — La déesse de Pintobamba. — Souvenirs et silhouettes. — Le ravin d'Occobamba. — Ci-gît un noble cœur. — Les ruines d'Ollantay-Tampu vues à vol d'oiseau. — La chronique et la tragédie.

Le chemin qui conduit de Cuzco aux vallées de Lares et d'Occobamba coupe la ville en diagonale et monte vers les hauteurs en traversant le faubourg de Santa-Ana, échelonné sur une pente roide. Ce faubourg, large et longue rue bordée de chaumières sordides et de cabarets à chicha, est encaissé entre les montagnes de Sapi et de Picchu, toutes deux célèbres à divers titres. Des flancs de la première sort un ruisseau-torrent qui sert d'égout collecteur à la ville ; sur le plateau qui couronne la seconde, à l'endroit où s'élève aujourd'hui une croix de bois, le tronc et les intestins du cacique Tupac Amaru, écartelé par arrêt de la cour suprême sur la grande place

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273 et 289.

2. Les gravures qui accompagnent le texte de M. Marcoy ont été exécutées d'après ses albums et sous ses yeux par M. Riou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Cuzco, furent brûlés par la main du bourreau, le 18 mai 1781.

Après un coup d'œil jeté à droite sur la source du Huatanay, après une larme donnée à gauche à la mémoire du malheureux cacique, on continue sa route. Parvenu au sommet de la rampe, on se retourne une dernière fois pour embrasser dans son ensemble le panorama de Cuzco, chercher parmi les maisons de la ville un logis connu, pour le saluer d'un dernier adieu; puis ce tribut payé à la curiosité, à l'art, à l'affection, ou n'importe à quel sentiment dont on peut avoir le cœur plein à cette heure suprême, on gravit les derniers échelons de l'abrupte montée, et l'on débouche dans la plaine connue sous le nom de pampa d'Anta.

Cette plaine, d'environ vingt lieues de circuit, est élevée de quatorze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Son sol, formé de sable, d'humus et tapissé d'herbe rase, est sillonné en quelques endroits d'ornières profondes, et coupé en d'autres de ravins et de fondrières; des buissons d'évolvulus et de sauge pourpre, l'œnothère épineuse et quelques synanthérées émaillent de rares fleurs cette morne étendue, d'où la vie et le mouvement paraissent bannis. Nul oiseau ne traverse l'air, nul insecte ne bruit dans l'herbe; tout semble mort ou endormi dans l'étrange paysage, au-dessus duquel le ciel arrondit sa vaste coupole quelquefois d'un bleu lumineux, mais le plus souvent d'un gris cendré, tacheté de sombres nuages.

Neuf heures sonnaient à toutes les horloges de la ville au moment où j'entrai dans la pampa d'Anta. Un mozo me suivait à distance. Ce mozo m'accompagnait en qualité de domestique, et devait me servir de guide jusqu'à l'endroit où finit la civilisation et où commence la barbarie. Il avait été trié sur le volet par ma maîtresse de maison, qui n'avait voulu s'en remettre qu'à elle du soin de chercher cette perle dans le fumier. Je dis fumier, parce que ces mozos de louage sont en général d'assez francs vauriens qui passent volontiers leur temps à jouer aux osselets dans les cabarets, quand ils ne font pas pire.

Le physique de celui-ci était loin d'offrir la réunion des trente beautés complaisamment énumérées par le poëte persan. Il était vieux ou prématurément vieilli; il avait le nez épaté, une bouche immense, le visage troué comme une écumoire par la petite vérole, et son teint, déjà blême, semblait livide, par le contraste de ses cheveux noirs, gras et luisants. Ce masque, comme on voit, était peu séduisant; mais les perfections morales de l'individu, que garantissait ma propriétaire, devaient effacer promptement chez moi la première et désagréable impression que m'avait causée sa figure. Au dire de la bonne dame, son protégé possédait une foule de qualités et de petits *talents de société* qui faisaient de lui un homme précieux en voyage.

Comme il n'était à mon service que depuis la veille et que nous n'avions encore échangé que quelques paroles, l'idée me vint, en entrant dans la pampa d'Anta, de faire avec lui plus ample connaissance. Aux questions que je lui adressai sur son nom, sa famille et les lieux qui l'avaient vu naître, toutes choses que j'ignorais parfaitement, il répondit qu'il s'appelait José Benito, qu'il n'avait jamais connu les auteurs de ses jours, et ne savait dans quel village du Pérou ces derniers l'avaient mis au monde; qu'au reste, cela ne l'avait pas empêché de croître et de grandir sans l'aide de personne, et d'atteindre quarante ans sans s'en apercevoir. Cette absence complète d'antécédents moraux et de certificats de bonne conduite chez l'homme dont j'allais faire un compagnon de route, et que j'appelais à partager mes joies et mes douleurs futures, me surprit un peu, je l'avoue, mais ne me choqua qu'à demi. Je me dis, après réflexion, qu'on pouvait être enfant trouvé, devoir son existence à la pitié publique, n'avoir ni chemise, ni feu, ni lieu, et malgré cela porter haut la tête et le cœur, grâce à l'influence bienveillante de l'astre sous lequel on était né.

Je ne sais si le mozo devina les pensées que sa confidence avait éveillées en moi et s'il les interpréta à son désavantage, mais me voyant garder le silence, il me demanda si je me repentais de l'avoir pris à mon service.

« Au contraire, j'en suis charmé, » lui répondis-je.

Et pour corroborer mon dire par une preuve, je prétextai que l'air frais des hauteurs m'ayant ouvert l'appétit, je ne serais pas fâché de casser une croûte et de boire deux doigts de vin. C'était une façon décente de partager mon pain avec cet homme et de trinquer familièrement avec lui. En voyage, la fraternité recommandée par l'Évangile est plus qu'une vertu; elle est une nécessité. En domestique intelligent, José Benito comprit ce qu'il avait à faire. Il ouvrit la sacoche aux provisions dont je l'avais chargé, et me la présenta. J'y plongeai la main pour prendre, avec le pain d'Oropesa que ma maîtresse de maison avait dû y mettre, le chocolat en billes que je lui avais expressément recommandé d'y joindre. Je trouvai bien le pain, mais pas le chocolat.

« Vieille folle! exclamai-je.

— Est-ce que monsieur n'a pas trouvé ce qu'il cherchait? me demanda le mozo.

— Eh! non, fis-je; j'avais prié ma maîtresse de maison de m'approvisionner de chocolat, et elle l'aura oublié.

— Les femmes n'en font jamais d'autres. C'est bien ennuyeux pour monsieur, qui en sera réduit à manger son pain sec!

— Bah! je n'en déjeunerai que mieux à Urubamba, » répliquai-je.

En achevant, je rompis le pain au saindoux et j'en donnai la moitié à mon guide. L'air pénétré dont il me remercia d'une chose si simple me fit bien augurer de ses sentiments. Comme preuve de savoir-vivre, il me laissa passer devant, afin, dit-il, que moi le maître et lui le valet, nous n'eussions pas l'air de manger à la même gamelle. « Ce mozo est parfaitement stylé, » pensai-je.

Cinq minutes et quelques bouchées me suffirent pour achever mon pain. Comme j'arrêtais ma mule et me retournais pour demander à boire, je vis le mozo en train

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de grignoter certaine chose oblongue et brune qu'il escamota prestement, en surprenant mes regards attachés sur lui. Mais si prompt qu'eût été son geste, j'avais eu le temps de reconnaître dans la chose en question une bille de chocolat.

« C'est singulier, me dis-je ; est-ce à mes dépens ou aux siens que ce garçon se régale ainsi? »

En me voyant arrêter ma monture, le mozo avait compris que j'avais besoin de ses services et s'était hâté d'accourir.

« Passez-moi un flacon de vin de Madère qui se trouve dans les alforjas, » lui dis-je.

Il me remit aussitôt l'objet demandé.

La légèreté de ce flacon, dans lequel j'étais certain d'avoir versé une bouteille entière de liquide, me donna l'idée de l'appliquer à mon œil et de regarder le jour au travers. Le flacon était à moitié vide.

« José Benito, pensai-je, doit avoir bu mon vin de Madère, comme il a mangé mon chocolat. »

Ce doute ou plutôt cette certitude opéra sur ma physionomie un certain changement qui n'échappa pas au mozo.

« Est-ce que monsieur aurait encore oublié quelque chose? » me demanda-t-il d'un air empressé.

L'impudence du drôle me révolta.

« J'ai oublié de vous dire en partant, lui répliquai-je, que j'avais rempli ce flacon de vin, et, bien que je n'en aie pas encore bu une seule goutte, il est déjà vide à moitié....

— Monsieur me croirait-il capable de toucher à ses provisions? J'avoue qu'une pareille idée chez monsieur me serait bien pénible !

— Pourtant ce flacon ne s'est pas vidé de lui-même ; je me rappelle l'avoir bouché avec beaucoup de soin.... »

Sans m'en douter, je venais de fournir au mozo un moyen de rétorquer mon argument. Je le vis se tourner et se retourner sur sa selle, et palper le pellon de laine tressée qui la recouvrait.

« Monsieur l'avait mal bouché, au contraire, me dit-il, car mon pellon est tout mouillé. »

En achevant, il porta les mains à son nez et eut l'air de flairer une odeur absente. De mon côté, je tâtai les sacoches que le liquide avait dû traverser avant de mouiller le pellon du mozo. Ces sacoches étaient parfaitement sèches. Je rendis le flacon à José Benito, mais sans le porter à mes lèvres : son contenu me répugnait.

« Décidément, me dis-je, ce garçon est voleur, menteur et gourmand, trois vices que je tolérerais peut-être chez un domestique, mais que je déplore dans un compagnon de voyage dont je comptais faire un ami. »

Là-dessus, je poussai ma mule et me mis à siffler un air du pays, en regardant le ciel où couraient, poussés par un vent de nord-est, des nuages à formes rondes. C'est un peu ma manie et aussi ma ressource, de regarder le ciel dans les occasions critiques. Si sa vue ne me console pas toujours des mécomptes de cette terre, elle m'aide à les oublier momentanément et donne le change à mon cœur, en exaltant mon imagination. Ah! si tous les nuages aujourd'hui retournés à la mer, aux lacs, aux rivières, pouvaient prendre un corps, une voix, et raconter les souffrances intimes que je leur ai confiées dans le cours de ma vie, quel beau traité de psychologie on écrirait d'après leurs seuls renseignements !

La pampa d'Anta, qu'il nous fallait couper du nord-est au sud-est pour atteindre Urubamba, n'offre absolument rien aux investigations du voyageur, ce voyageur fût-il botaniste, géologue ou chasseur d'insectes ; mais pour peu qu'il ait la fibre délicate, le cœur tendre, l'imagination inflammable, il peut appeler la rêverie à son aide et peupler de créations fantastiques et charmantes la morne solitude qu'il est contraint de traverser. Je ne me rappelle pas trop à cette heure quelles pensées m'occupèrent pendant les deux heures de marche que j'employai à franchir ce désert jusqu'au moment où le village de Mara m'apparut au fond de la perspective.

Mara, que nous côtoyâmes sans nous y arrêter et qui resta bientôt à notre gauche, est un village qui compte environ deux cents chaumières. Il n'a d'autres ressources que les salines qui l'entourent et que ses habitants exploitent de leur mieux, ce qui ne les empêche pas d'être assez misérables. Les huttes de ces indigènes sont construites en terre, coiffées d'un toit de chaume ou de branchages enduits de boue en mode de ciment et ressemblent de loin à des taupinières. Aucune végétation ne couvre le sol, l'eau potable y est inconnue et de juin à octobre, époque de l'hiver dans la Cordillère, d'effroyables tempêtes assiégent journellement ce morne pueblo, où le spleen le plus noir semble avoir élu domicile.

De Mara à l'extrémité du plateau d'Anta qui fait face à Urubamba, on compte une petite lieue. Autour de soi, aucun détail n'attire encore le regard; mais l'horizon déploie déjà de curieuses magnificences. Au delà du tapis d'herbe rase de la pampa, se dresse et grandit par degrés un amphithéâtre de montagnes étagées en recul, et couronnées comme d'un diadème par la dentelure des neiges; trois géants à tête blanche, l'Illahuaman, le Malaga, le Salcantay, dominent fièrement, d'une hauteur de quelque mille pieds, cette partie de la Sierra de Huilcanota.

En atteignant le bord du plateau que termine un brusque talus, je pus embrasser du regard l'immense paysage qu'on découvre de cet endroit. Resserrée entre le pied de la muraille dont j'occupais le faîte et l'amphithéâtre de montagnes que j'avais devant moi, la vallée d'Urubamba, sortie à ma droite des profondeurs bleuâtres de la perspective, s'allait perdre à ma gauche dans les gorges de Silcay, embrassant dix-huit lieues de pays cultivé à travers lequel la rivière Huilcamayo[1], tantôt irritée et blanche d'écume, tantôt calme et d'un bleu limpide, développait son cours sinueux. Sur ce long et

1. Cette rivière, appelée Huilcamayo à l'endroit où elle prend sa source, sur le plateau de la Raya, a porté tour à tour les noms de rivière de Quiquijana, d'Urcos, de Calca et de Yucay, avant d'atteindre Urubamba. Là elle prend le nom de cette ville, qu'elle répudie quelques lieues plus loin pour celui de rivière de Silcay, sous lequel elle entre dans la vallée de Santa-Ana.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



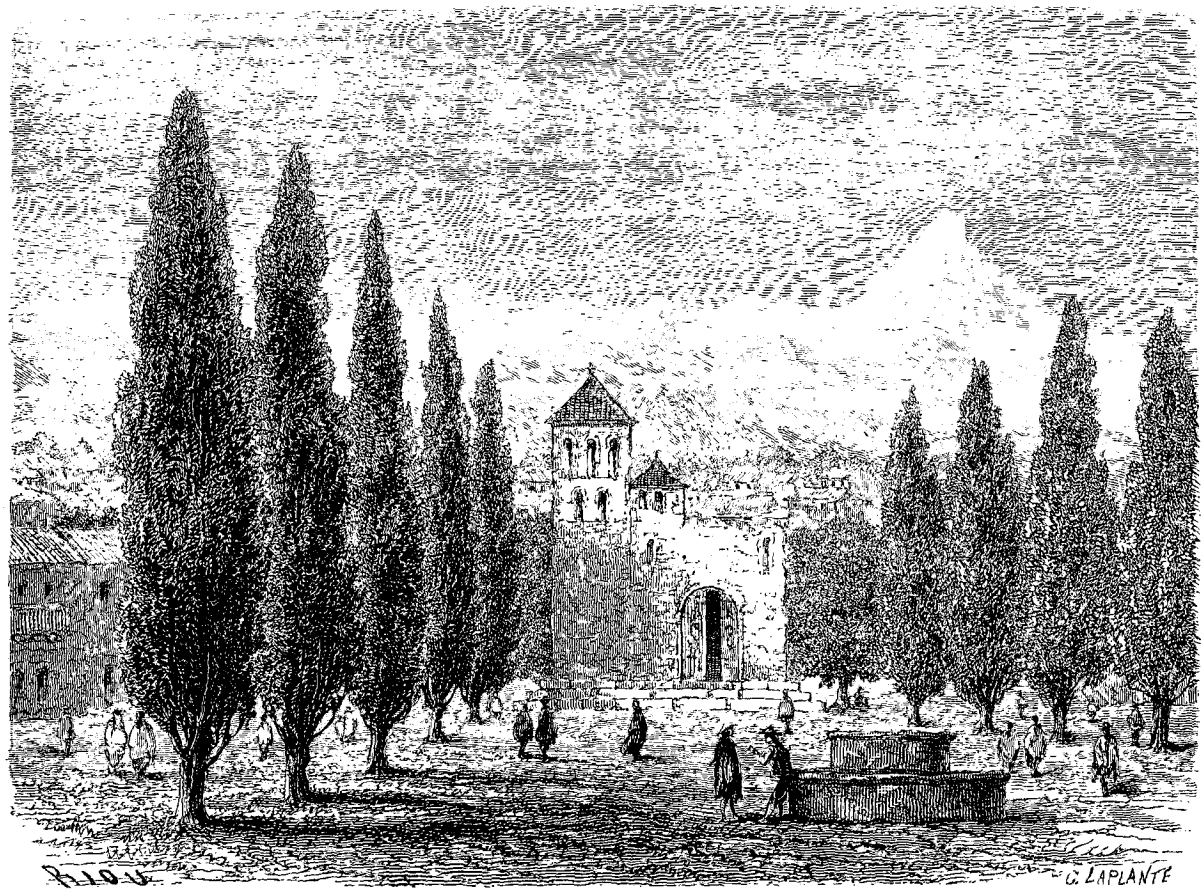
Vallée de Yucay-Urubamba.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étroit tapis où toutes les nuances du vert étaient prodigués, trois villages s'élevaient au milieu de massifs de pisonays[1], de saules et de chilcas[2]; c'étaient Urquillos et son hacienda seigneuriale, Huayllabamba et sa tour carrée, Yucay avec ses maisonnettes éparpillées sur un coteau. A la suite de ces villages, venait Urubamba, que son pont de deux arches, son église isolée au milieu d'une place et son simulacre de fontaine dénonçaient comme le chef-lieu de la province à quiconque eût ignoré qu'à son importance architecturale Urubamba joignait la qualification de *Benemerita* (bien méritante), et que cette qualification, donnée en 1839 par décision du congrès de Huancayo et équivalant à un titre de noblesse, élevait la bourgade au rang de métropole.

Autour de ces villages, situés à une demi-lieue l'un de l'autre et sur le même parallèle, se groupaient force maisonnettes dont les murailles, blanchies à la chaux et à la glu de cactus, brillaient au soleil comme si elles eussent été vernissées. Avec leurs tuiles rouges et leurs volets bleus ou verts, ces jolis cottages entourés d'arbres, d'arbrisseaux et de fleurs ressemblaient de loin à des jouets d'enfants ; tout cela, gai, pimpant, propret, se détachait en clair sur le vert sombre et velouté des serros, montant d'assise en assise comme un escalier gigantesque, jusqu'à la limite des neiges éternelles.

Je quittai mon observatoire et m'engageai dans le chemin en hélice qui conduit de la pampa d'Anta au bord de la rivière. Ce chemin, ébauché au principe par



Urubamba, la cité méritante.

quelque commotion volcanique, fut élargi et façonné plus tard par les Fils du Soleil, qui depuis Manco jusqu'à Huayna Capac, c'est-à-dire pendant une période de près de cinq siècles, avaient fait de la vallée qui s'étend entre Caycay et Silcay un lieu de plaisance où ils venaient passer les beaux jours de l'année. Pour ces infatigables pionniers qui traçaient une route de cinq cents lieues à travers les Andes, ou perçaient vingt lieues de granit pour se procurer une eau plus limpide, l'achèvement de ce chemin en spirale n'avait dû être qu'un jeu d'enfant. Je mis deux heures à le descendre.

1. *Erythrina pisonay.*
2. *Vernonia serratuloides.*

Une fois en bas, je passai le pont et me trouvai sur la rive droite du Huilcamayo, au milieu d'un rond-point ou plutôt d'un espace en friche, bordé de chaumières quelque peu délabrées et dont les portes et les fenêtres étaient hermétiquement closes. Une solution de continuité, ménagée à dessein entre ces demeures, permettait au chemin de Yucay et de Huyallabamba de rejoindre celui d'Urubamba et facilitait le transit entre la ville et les villages. Deux écriteaux placés en face l'un de l'autre et indiquant, celui de droite, la *via del sur*, celui de gauche, la *via del norte*, ne laissaient aucun doute à cet égard.

Comme je m'étais arrêté pour saluer d'un dernier re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gard, ces lieux chers à mon souvenir et que je ne devais plus revoir, José Benito, que j'avais laissé en arrière, me rejoignit, et, faisant halte à quelques pas de moi, attendit pour passer outre que je me remisse en marche. Involontairement mes yeux se fixèrent sur lui ; le malheureux avait l'air si contrit, si profondément humilié, que je ne me sentis pas le courage de lui garder plus longtemps rancune. « Cet homme, me dis-je, se repent à coup sûr de la méchante action qu'il a commise, et, si j'en juge par son visage, son âme est en proie au remords. Si je lui pardonnais? — Garde-t'en bien, me souffla tout bas à l'oreille mon mauvais ange, ce drôle est un fripon et son visage n'est qu'un masque ; il a trahi ta confiance une première fois et la trahira de nouveau. — José Benito éprouve au fond du cœur un repentir sincère, murmura doucement la voix de mon ange gardien ; Dieu pardonne à l'homme qui se repent ; feras-tu moins que Dieu? Je sais que la majorité de tes frères professe à cet égard d'autres maximes ; ces êtres pétris du plus humble limon poursuivraient, s'ils le pouvaient, d'une haine immortelle ce qui lèse leurs intérêts ou qui froisse leur vanité. Crois-moi, ne les imite pas. Ce n'est pas toujours une recommandation à faire valoir près de Dieu, que de ressembler au commun de ses créatures ; pardonne généreusement et sans restriction, tu te sentiras léger de cœur et d'esprit et en paix avec toi-même. — Décidément, pensai-je, mon bon ange a raison ; absolvons cet homme de sa faute, afin que mon vin de Madère et mon chocolat ne pèsent plus sur sa conscience. » J'appelai José Benito :

« Désormais, lui dis-je, quand mes provisions de route seront de ton goût, au lieu de les manger seul, dis-le-moi franchement, nous les partagerons ensemble. »

Dans un élan de reconnaissance enthousiaste, le mozo prit ma main qu'il baisa à plusieurs reprises en m'appelant son petit père (*taytachay*). Comme il pouvait avoir dix à douze ans de plus que moi, sa reconnaissance me sembla par trop expressive et je retirai vivement ma main qu'il continuait de garder dans les siennes.

Nous rapprochâmes nos montures et nous marchâmes côte à côte comme de vieux amis ; tous deux nous connaissions le chemin d'Urubamba, et tournant le dos à la *voie du sud*, nous suivîmes sans hésiter la *voie du nord*, qui allait aboutir à une longue allée de ces saules pyramidaux qu'on trouve dans toutes les alamedas ou promenades publiques de l'Amérique du Sud. Ces arbres, d'un port magnifique, formaient des deux côtés comme un mur de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Entre les troncs serrés de ceux de gauche, je pouvais apercevoir, comme à travers une grille, les sinuosités du Huilcamayo, dont le cours était parallèle à notre marche, et apprécier en même temps tous les détails de ses deux rives ; à l'extrémité de l'allée, une muraille blanche, inondée de soleil, me montrait, comme un point éclatant, l'endroit où finissait la promenade et où commençait la ville. Je ne me rappelle avoir vu, dans aucune cité du nouveau monde, un *paseo* qui, pour le triple avantage de l'ombre, du calme et de la fraîcheur, puisse être comparé à celui d'Urubamba.

Au sortir de cette avenue, où nous n'aperçûmes d'autres êtres vivants que des friquets huppés qui voletaient de branche en branche, j'entrai dans la ville et j'allai frapper à la porte du sous-préfet. Ce fonctionnaire m'était connu depuis longtemps, et la famille de sa femme, non moins que sa femme elle-même, m'honorait d'une estime particulière ; tous les deux avaient leur demeure à Cuzco et n'habitaient Urubamba que pendant un mois de l'année. L'intimité de nos relations me faisait un devoir de les visiter en passant pour prendre congé d'eux.

Au moment où j'entrai, le sous-préfet, tout de blanc habillé comme un planteur des Antilles, donnait lui même la pâtée à ses chiens de garde. En m'apercevant, il interrompit sa besogne, vint m'aider à mettre pied à terre, et après m'avoir accolé chaleureusement, il m'entraîna dans le salon et me présenta à sa femme, la señora doña Julia. Cette dame, que de nombreux adorateurs avaient surnommée la *Diosa de Pintobamba*, en raison d'une hacienda de cacao qu'elle possédait dans la vallée de Santa-Ana, était d'une beauté remarquable : le pur ovale de son visage, ses traits délicats et corrects, sa magnifique chevelure, sa démarche à la fois altière, molle et cadencée, qui rappelait celle de Vénus dans les bois de Carthage, démarche à laquelle le *Pius Eneas* reconnut sa divine mère ; tout en doña Julia justifiait parfaitement le surnom de *Déesse*, que ses soupirants lui avaient donné sans consulter à cet égard le sous-préfet, son époux débonnaire, qui, pareil à nos rois constitutionnels, régnait dans le ménage, mais ne gouvernait pas.

Elle m'accueillit d'un air riant et dégagé, me serra la main à l'anglaise et me montra un siége près du sofa où elle était assise dans l'attitude de la Didon de Guérin. Un ouistiti, avec lequel elle jouait, rappelait jusqu'à certain point le jeune Ascagne introduit par le peintre dans sa composition. Des bourgeois d'Urubamba et des amis venus de Cuzco lui racontaient la gazette du jour. La conversation devint générale ; on parla de tout et d'autres choses encore ; puis une merienda composée de tranches de pain, de carrés de fromage, de fruits, de sucreries et de liqueurs, fut servie en attendant le dîner. A l'issue de ce *luncheon* je pris mon chapeau et parlai de me remettre en route : mais on m'arracha mon chapeau des mains et ma voix fut couverte par la clameur des assistants ; le sous-préfet jura qu'il couperait lui-même les oreilles à mes mules, si je ne lui promettais de passer la soirée et la nuit sous son toit. Un regard suppliant que j'adressai à doña Julia la trouva inflexible.

« Vous ne partirez pas ce soir, me dit-elle de ce petit air impérieux que savent prendre à l'occasion les jolies femmes accoutumées à voir tout ployer devant elles.

— Et pourquoi cette décision ? lui demandai-je en dissimulant ma contrariété.

— Parce que je le veux ainsi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Voilà ce que je voulais me faire dire, » lui répliquai-je galamment.

Au moment où je débitais à doña Julia cette fadeur à l'eau de rose dont je puis avouer ici que je ne pensais pas un traître mot, l'œuvre de Gavarni, qui a pour titre : *Ce qu'on dit et ce qu'on pense*, me revint à l'idée. Certes, si la déesse de Pintobamba eût pu lire dans mon esprit, elle eût été scandalisée de la pensée qui s'y formulait en toutes lettres au moment même où je lui décochais ce madrigal; mais pour sa félicité, aussi bien que pour son malheur, l'espèce humaine sera toujours dupe des apparences.

La journée se passa gaiement. On mangea des fruits et des sucreries tout en vidant quelques bouteilles, et quand vint l'heure du dîner, on se mit à table sans appétit. Vers le soir, des dames d'Urubamba, en toilette prétentieuse, arrivèrent au bras de leurs cavaliers. Après les compliments d'usage et des santés échangées entre les convives de la journée et les nouveaux venus, deux guitaristes, loués pour la soirée, s'allèrent poster dans un coin, et le bal s'ouvrit par une de ces valses locales où les couples d'abord enlacés, se séparent, frappent dans leurs mains, se tournent le dos, s'enlacent de nouveau et rappellent, par leurs évolutions bizarres, ces automates en bois peint qu'on voit défiler processionnellement dans l'entre-caisson de certains orgues de Crémone. A cette valse succédèrent les danses caractéristiques de la Côte et de la Sierra; et comme la dive bouteille allait toujours son train et que les toasts ne discontinuaient pas, vers minuit l'enthousiasme des conviés grondait à l'égal du tonnerre.

Comptant partir au petit jour, j'allai prendre congé de doña Julia, et m'excusai d'abandonner la fête à son plus haut degré d'animation. Je la priai d'être mon interprète au près de son mari, qu'une de ces indispositions qui ne résistent pas au sommeil et à quelques tasses de thé léger venait d'obliger à quitter la salle. Je terminai par une promesse formelle de donner de mes nouvelles à la déesse de Pintobamba, si le ciel me permettait d'arriver sain et sauf au terme de mon voyage: puis, comme je la saluais et lui tendais la main, elle appela sa chola de confiance.

« La chambre de don Pablo est-elle prête? lui demanda-t-elle.

— Si señora, répondit celle-ci.

— As-tu remis à son domestique des boîtes de confitures pour le voyage?

— Si señora.

— C'est bien, dit-elle en se levant; il est du devoir d'une maîtresse de maison de s'assurer par elle-même que rien ne manque à l'hôte que Dieu lui a donné pour quelques heures. »

Elle prit mon bras et nous sortîmes de la salle.

Selon la coutume espagnole, les chambres à coucher de la maison, situées au rez-de-chaussée, occupaient les trois côtés d'une vaste cour transformée en parterre. Des massifs de fleurs qui croissent à merveille sous le climat d'Urubamba, lis blancs, tubéreuses, daturas et jasmins d'Espagne, saturaient l'atmosphère de parfums enivrants. La lune ronde et pleine se levait en ce moment derrière le pic neigeux de l'Illahuaman. Une moitié du ciel était sombre et brodée d'étoiles; l'autre moitié s'éclairait doucement d'une lueur verdâtre. Devant ce tableau qui parlait à l'âme et ces doux parfums qui parlaient aux sens, doña Julia laissa échapper un soupir.

« La belle nuit! dit-elle. Je prierai Dieu qu'il vous en donne de semblables pendant toute la durée de votre voyage. Maintenant, adieu, don Pablo; les vœux des amis que vous laissez ici vous accompagneront en pays inconnu. »

Elle me quitta pour aller rejoindre ses convives. La chola qui nous avait suivis m'introduisit alors dans la chambre qui m'était destinée et m'y laissa après m'avoir souhaité un paisible sommeil. Le souhait de cette fille dut me porter bonheur, car je m'endormis en posant ma tête sur l'oreiller.

Au point du jour, José Benito venait me réveiller et m'annonçait que nos mules, déjà sellées, attendaient dans la rue. Je m'habillai à la hâte, et un instant après nous longions au trot de nos bêtes la rue du Commerce, dont toutes les maisons étaient encore fermées.

Que de souvenirs j'emportais en croupe avec moi! Cette bourgade et sa vallée, encore plongées dans le sommeil et que les premiers rayons du soleil éclairaient à peine, occupaient depuis longtemps une large place dans mon cœur et dans mon esprit. Des épisodes charmants, que l'aurore faisait revivre, s'éveillaient en moi et chantaient comme un chœur d'oiseaux. Je revoyais passer devant mes yeux, avec cette netteté de vision que l'homme possède à certaines heures, les visages de ceux que j'avais aimés ou connus durant divers séjours que j'avais faits dans la contrée. Chacun de ses villages, depuis Caycay jusqu'à Silcay, me rappelait un plaisir, une douleur, une émotion douce ou mélancolique! « A cette heure, me disais-je, mon vieux chanoine de Taray entr'ouvre le volet de sa chambre à coucher et met la tête à la fenêtre. Tout en donnant un coup d'œil à ses fleurs chéries, il cherche dans son bréviaire aux grandes lettres le saint et l'oraison du jour, et va commencer ses prières. Digne homme! je ne l'aiderai plus à marcotter ses beaux œillets et ne mettrai plus de tuteurs aux plantes volubiles de sa tonnelle! » D'un bond ma pensée sautait de Taray à Huayllabamba, chez la sœur du curé, une bonne femme un peu grondeuse, un peu bourrue, qui passait son temps à donner la becquée à des tarins et à des choclopoccochos qu'elle vendait aux amateurs, quand ces oisillons, devenus grands, étaient en état de se nourrir eux-mêmes. J'avais été une de ses pratiques. Une fois même il m'était arrivé de dépêcher à Cuzco un exprès chargé d'une grande cage de ces oiseaux privés, auxquels j'avais joint une énorme botte de jasmin d'Espagne. Afin que mes fleurs n'eussent pas à souffrir de la chaleur du jour, l'Indien qui les portait était parti le soir et avait passé la nuit en voyage. Comme le myosotis de Caramanchel, cueilli par Ruy-Blas pour Marie de Neubourg, mon jasmin devait évoquer dans une âme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'élite un doux souvenir de patrie absente. A cette heure, le bouquet n'est plus que poussière et l'âme est remontée au ciel!

De Huayllabamba je descendais à Yucay par de vertes pelouses et des sentiers sablés, et je m'assayais en idée sous la véranda de mon ami le docteur T..., qui m'accueillait toujours à bras ouverts et avec un sourire sur les lèvres. Bien qu'il fût natif de Logroña, dans la Vieille-Castille, il m'appelait son compatriote par affection pour la France qu'il connaissait et dont il ne parlait qu'avec admiration. Pendant que nous causions d'art, de science, d'avenir, en regardant le paysage, ses trois enfants jouaient autour de nous et mêlaient leurs rires joyeux aux réflexions, tristes souvent, que le bon docteur faisait sur la vie. Peut-être avait-il le pressentiment de sa fin prochaine. Il mourut d'une mort sans nom, loin des siens et sans que ceux-ci s'en doutassent. Pendant son agonie, qui dura trois jours et trois nuits, je ne quittai pas son chevet et remplis près de lui les plus humbles offices. Hors d'état de parler, car il s'était coupé la langue avec les dents, il tâchait de m'exprimer sa reconnaissance par ses regards et une pression de sa main. Je lui fermai les yeux et le mis moi-même au suaire. En lui disant adieu sur cette terre, j'ai conservé l'espoir de le retrouver plus tard dans un monde meilleur!

A quelques jets de flèche du tertre de Yucay et de la maison du docteur, s'élevait une chartreuse à demi cachée sous des massifs d'arbres festonnés de plantes grimpantes. Un jardin en friche où l'herbe montait jusqu'aux genoux, des poiriers et des pêchers rongés de mousse ajoutaient à la tristesse mystérieuse de ce logis, où pendant trois semaines j'avais vécu seul, herborisant le jour, écrivant la nuit, ne recevant personne et ne voyant d'autre visage humain que celui de la vieille Indienne qui préparait mes repas quotidiens. Quel nid charmant que cette Thébaïde, pour y cacher à tous les yeux un premier amour ou une dernière douleur! Je ne l'ai peuplée que de mes rêves!

Comme nous arrivions à l'extrémité de la rue du Commerce, la principale, on pourrait dire l'unique rue d'Urubamba, je cherchai à reconnaître, parmi des maisons peintes en jaune paille et en rose citrin, la demeure d'une brave femme appelée Lina Gregoria Tupayachi, chez qui j'avais déjeuné autrefois en compagnie d'un Espagnol du nom de Pedro Diaz. J'eusse revu avec plaisir mon ancienne hôtesse qui m'avait fait faire un repas de prince, laissé manger à satiété des pêches de son jardin, et qui avait donné, en outre, à la mule qui me portait une ration copieuse de fourrage, le tout pour la modique somme de trente-six sous. Phénix des aubergistes! que ta porte n'était-elle ouverte quand je passai devant elle pour la deuxième fois! j'aurais été heureux de te présenter des hommages dus à ton sexe et de refaire, à cinq ans de distance, un second déjeuner auquel l'air piquant du matin et la poésie du souvenir eussent donné un nouveau prix! mais je l'ai dit, l'heure était matinale; la cité bien méritante n'avait pas ouvert les volets de ses maisons multicolores, et Lina Gregoria Tupayachi, au moment où ma pensée l'effleurait de son aile, devait dormir encore, enfoncée jusqu'au nez dans ses couvertures.

Je me promis de prendre une revanche à Occobamba. C'est près du ravin de ce nom qu'habitait Pedro Diaz, cet Espagnol que le hasard m'avait fait rencontrer à Urubamba dans la saison des pêches, un jour que j'avais faim et que je ne savais comment déjeuner[1]. L'excellent homme, prenant en pitié ma détresse, m'avait conduit chez son amie doña Lina et s'était décidé, après quelques façons, à me servir de vis-à-vis à table et à partager le repas qu'on m'avait préparé. Pour acquitter la dette de reconnaissance qu'il s'imaginait avoir contractée envers moi, il avait voulu m'accompagner jusqu'à Ollantay-Tampu, but de mon voyage. Chemin faisant, et comme nous passions devant sa demeure, il m'avait invité à entrer chez lui pour m'y reposer un moment. Là, entre deux petits verres d'eau-de-vie offerts avec cordialité, il m'avait initié aux secrets de son passé et aux transactions commerciales de son présent. Bon Pedro Diaz, quel cœur d'or il cachait sous sa rude écorce!

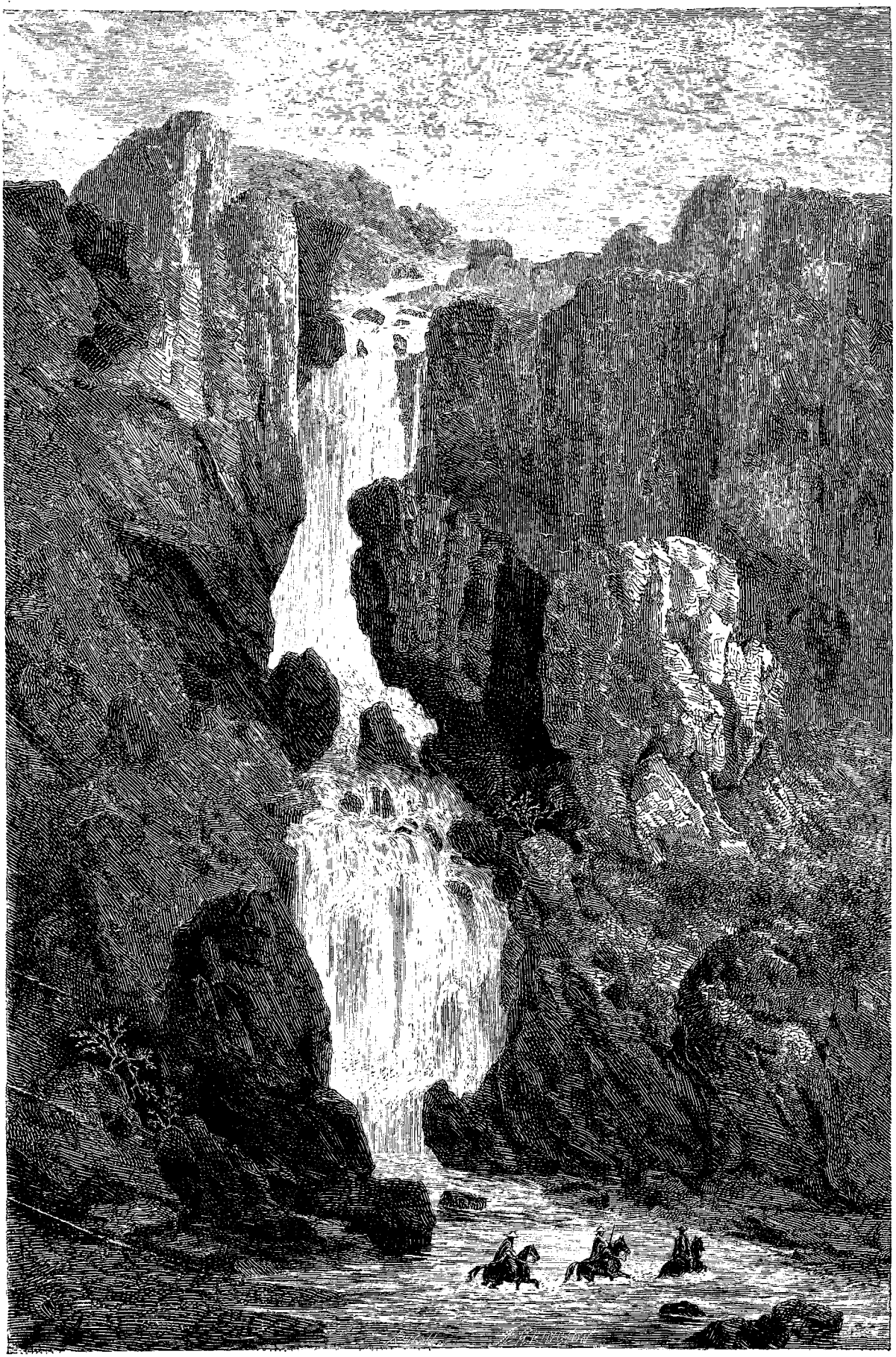
A mesure que j'approchais d'Occobamba, tous les incidents de notre entrevue et de notre voyage me revenaient avec la même netteté que s'ils eussent daté de la veille. Ici, nous avions allumé un cigare; là, je m'étais arrêté pour cueillir une plante ou faire un croquis; plus loin, j'avais écrit, sous la dictée de mon compagnon, quelque détail de mœurs locales.

Pendant une heure de marche à travers les terrains incultes et les champs de roseaux qui s'étendent entre Urubamba et Occobamba, terrains et champs que la rivière inonde à l'époque des grandes crues, je m'absorbai si bien dans ces souvenirs du passé, qu'il m'arriva de répondre à peine par un monosyllabe aux avances amicales de José Benito. Le mozo, voyant que ses efforts étaient superflus pour établir un dialogue entre nous, finit par rester en arrière et me laissa à mes méditations rétrospectives. Bientôt nous nous trouvâmes en vue du ravin d'Occobamba.

Ce ravin, longue entaille pratiquée par quelque cataclysme dans le flanc occidental de la Cordillère de Huilcanota, sert de lit aux torrents de neige fondue qui se précipitent du pic de Malaga, et de chemin aux muletiers qui se rendent de Cuzco au val d'Occobamba, situé à l'est de la même Cordillère. La sauvage décoration de ce site est en harmonie avec les eaux troubles et glacées qui le sillonnent; des blocs de grès de granit, détachés de la masse des Andes par l'action des volcans, jonchent le sol de toutes parts. Quelques-uns, arrêtés dans leur chute, dominent le chemin de quelques centaines de mètres et semblent sur le point de se détacher de leur base, au grand effroi du voyageur. La décomposition du minéral, le détritus des lichens et des mousses et la poussière charriée par les vents ont à la longue rempli les crevasses et les fissures de ces blocs d'un terreau végétal dont s'accommodent des liliacées et quelques plantes grasses. Sur

1. *Scènes et paysages dans les Andes.* 1re série. Paris, Hachette et Cie. 1861.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le ravin d'Occosamba.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les plans inférieurs, des touffes de maguey[1] dressent leurs feuilles ensiformes à côté des mullis[2] centenaires, dont les troncs gris, jaspés de taches fauves, sortent en se tordant d'entre les pierres comme des boas monstrueux.

A une portée de fusil du ravin, certain plan de rochers rougeâtres, placé à la droite du chemin, me servit de point de repère et fixa définitivement mes souvenirs sur la topographie du site. La maisonnette de Pedro Diaz devait se trouver derrière ces rochers, près de deux blocs énormes entre lesquels je me rappelais avoir vu miroiter la nappe du torrent. L'aspect de sa gaze liquide, que le soleil rayait splendidement de bandes d'or avec des oppositions d'ombres bleues, m'avait frappé comme effet de lumière, et je l'avais serré dans un casier de ma mémoire pour le retrouver au besoin.

Je fis le tour des rochers, et j'aperçus en effet la maisonnette adossée contre un des blocs au pied duquel elle semblait avoir poussé comme un champignon. Un filet de fumée, qui sortait par le chaume de sa toiture, annonçait qu'elle était toujours habitée. « Pedro Diaz! » criai-je. Ce premier appel resta sans réponse. J'essayai d'un second. Alors une Indienne en haillons sortit de la maison et me regarda d'un air étonné. Bien que l'Espagnol n'eût à son service ni pongo ni laquais à l'époque où je l'avais connu, je pensai que ses affaires ayant prospéré, ou que l'isolement dans lequel il vivait lui étant devenu à charge, il s'était décidé à prendre une ménagère.

« Ton maître est-il chez lui? demandai-je à cette femme.

— Je n'ai d'autre maître que Dieu, me répondit-elle.

— C'est bien ici pourtant la demeure d'un Espagnol appelé Pedro Diaz?

— Le chapeton est parti depuis deux ans.

— Parti! Où donc est-il allé?

— Pas loin d'ici; tiens, là, » fit la femme en me montrant de la main, à quelques pas de la maison, un amas de cailloux surmonté d'une croix de bois d'où pendaient quelques fleurs séchées.

D'un coup d'œil j'avais reconnu un de ces tumulus sous lesquels l'indigène cache la dépouille de son semblable. Malgré ces renseignements, je doutais encore.

« Voyons, dis-je à la femme, c'est bien du chasseur Pedro Diaz que tu veux parler, un Espagnol déjà vieux, barbu, qui vivait seul ici depuis une dizaine d'années?

— Mais oui, dit-elle; du *runalorocuna*[3] ou du *mochiganguero*[4], comme nous l'appelions; un chapeton qui faisait, avec les plumes de ses perroquets, des bracelets et des coiffures qu'il louait à nos péons les jours de fête. C'est Juan, mon mari, qui lui a creusé une fosse, et je l'ai aidé à ensevelir le pauvre corps.

— Puis vous vous êtes approprié la maison de l'Espagnol et probablement aussi l'argent qu'il avait amassé?

— Oh! l'argent, fit la femme, Juan l'a dépensé avec ses amis, sans même vouloir m'acheter une jupe neuve.

— Qu'avez-vous fait des perroquets de l'Espagnol, leur avez-vous au moins donné la volée?

— Quelle bêtise! dit la femme avec un sourire idiot, ils étaient gras et tout plumés, nous n'avons eu qu'à les faire cuire pour les manger.

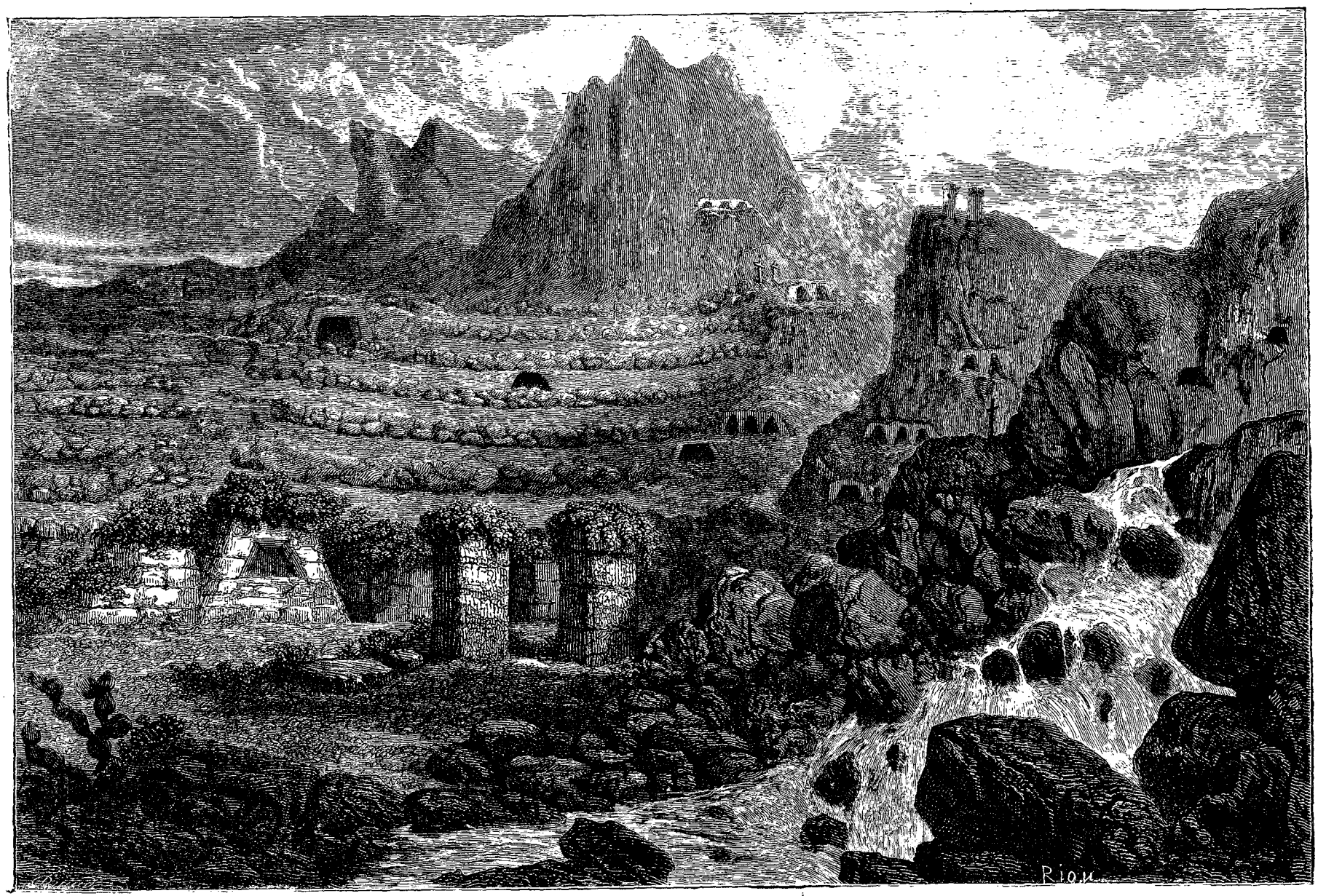
— Partons! dis-je à José Benito que ces détails paraissaient amuser fort, je n'ai plus rien à faire ici. »

Nous nous engageâmes dans le lit du ravin, dont le plan incliné serpente à travers la montagne, et nous commençâmes notre ascension au milieu des pierres mouvantes qui se déplaçaient sous le pied de nos mules et roulaient derrière nous avec un bruit peu rassurant. Le chemin, de plus en plus escarpé, de plus en plus tortueux, se resserra bientôt de telle sorte que nous ne pûmes passer de front. Naturellement, je cédai le pas à mon guide. Cette marche ascensionnelle avait cela d'insipide et de monotone, que les parois de la montagne nous cachaient entièrement le paysage. Chaque détour ouvrait seulement devant nous une perspective de quelques pas. Le soleil, qui commençait à tomber d'aplomb dans ce boyau pierreux, y déterminait une température sénégambienne. Nos mules ne tardèrent pas à haleter d'une étrange façon; force nous fut de leur jeter la bride sur le cou et de les laisser cheminer à leur guise. Toute mule livrée ainsi à son libre arbitre ne marche plus qu'à pas comptés. Les nôtres n'eurent garde de manquer à cet usage traditionnel de leur famille; pendant deux heures nous avançâmes à la façon des écrevisses, ruisselants de sueur et nous épongeant de notre mieux. Quelques bouffées d'un air frais et vivifiant nous firent comprendre que nous touchions au terme de nos maux. Bientôt, en effet, nous atteignions l'entrée d'une plaine mollement ondulée et tapissée d'un gramen ras et dur. Mon premier soin fut de me retourner pour juger du coup d'œil qu'on pouvait avoir du haut de ce sommet alpestre; mais du sud à l'ouest et de l'ouest au nord, je n'aperçus qu'une ligne de cerros coupés à pic, que je reconnus, après examen, pour les contre-forts de la pampa d'Anta que nous avions traversée la veille.

Nous prîmes à travers le plateau désert, nous dirigeant au nord-nord-est, en suivant un chemin tracé par le passage des caravanes. Après un certain temps, l'inclinaison au nord de ce plateau devint assez sensible pour que je pusse distinguer en bas, à ma gauche, les sommets arrondis et les flancs verdoyants de quelques montagnes. A mesure que nous cheminions, le champ du paysage s'agrandissait; les détails se détachaient peu à peu de la masse. Au milieu du moutonnement confus des verdures, des fermes aux murailles blanches se montraient entourées de vergers. Une rivière aux méandres d'argent serpentait à travers ce paysage et s'allait perdre à l'horizon dans une brume lumineuse. Je reconnus la rivière d'Urubamba. Ne sachant trop en quel lieu nous étions, j'eus recours à mon guide qui m'apprit que nous nous trouvions sur les hauteurs d'Ollantay-

1. *Agave americana* (fam. des Liliacées).
2. *Piper americanus* (fam. des Pipéridées).
3. Littéralement : *l'homme aux perroquets.*
4. De *mochiganga*, mascarade ; *mochiganguero*, faiseur ou ordonnateur de mascarades.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



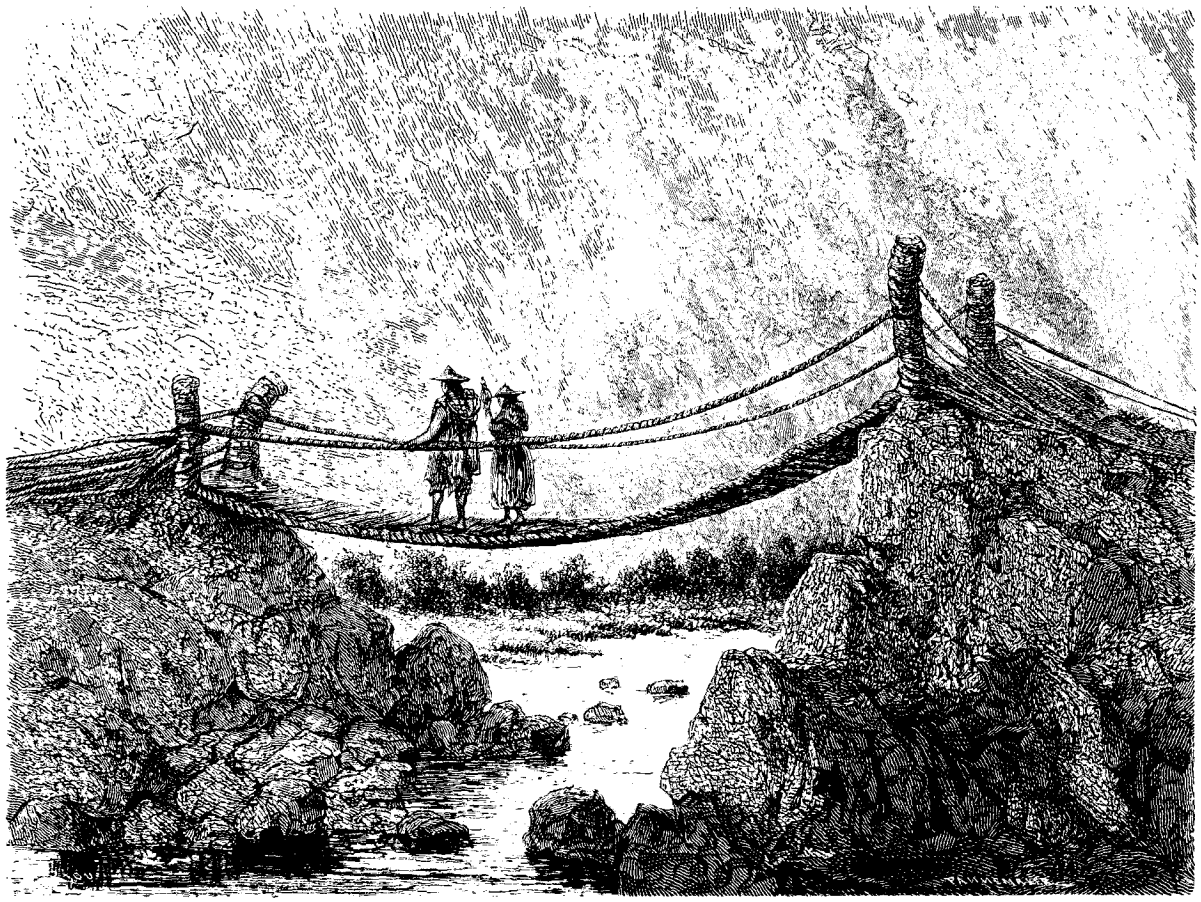
Carrières et Tampu d'Ollantay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tampu. Nous ne tardâmes pas à atteindre l'extrémité nord du plateau ; de cet endroit, l'œil, plongeant au fond d'un cirque immense entouré de montagnes roides, aiguës, contrefaites, découvrait à la fois, groupés dans son enceinte, le village moderne d'Ollantay, les ruines du Tampu et les antiques carrières ; un torrent de neige fondue, descendu des hauteurs, jetait son mouvement, son bruit et son écume à travers ce tableau inondé de soleil, et s'allait perdre dans la rivière, dont le calme placide contrastait avec l'impétuosité de son affluent.

Lors de ma première visite à Ollantay-Tampu, en compagnie de feu Pedro Diaz, j'avais vu d'en bas, comme tout le monde, le site qu'à cette heure je regardais d'en haut à la façon des vautours et des hirondelles. La situation était assez neuve et le point de vue assez original, pour que je désirasse mettre l'une à profit et reproduire l'autre. Je sautai donc à bas de ma monture, je pris mon album et mon livre de notes, et j'allai m'asseoir au bord du plateau. Là, tout en taillant mon crayon et prenant possession des lieux par le regard et la pensée, je priai José Benito de retirer des sacoches quelques provisions et de les étaler sur l'herbe, afin que, lorsque la besogne que j'allais entreprendre serait terminée, je n'eusse qu'un quart de conversion à faire pour me trouver en face de mon déjeuner.

Le tableau que j'avais sous les yeux embrassait en étendue quinze lieues de pays et comprenait les gorges



Pont de Mimbres, entre Urubamba et Ollantay-Tampu.

de Silcay, les hauteurs d'Habaspampa, les haciendas de Tarontay, Runura, Chilca, Tancac, Piri et Pacnar, jusqu'à Urubamba. Du nord au sud, une ligne de montagnes à pentes douces bornait l'horizon ; à leur pied coulait la rivière. Comme ce panorama était trop vaste pour être reproduit en entier, que d'ailleurs l'œuvre de la nature m'importait moins en ce moment que le travail de l'homme, je mis de côté le paysage et ses beautés diverses pour ne m'occuper que des détails d'architectonique ou d'ethnographie qu'il pouvait offrir. Tout en travaillant, je songeais au pauvre Pedro Diaz et à la façon dont il avait détruit mes illusions archéologiques au sujet de la prétendue ville antique d'Ollantay, que sur la foi d'un traité de géographie j'étais venu chercher d'assez loin.

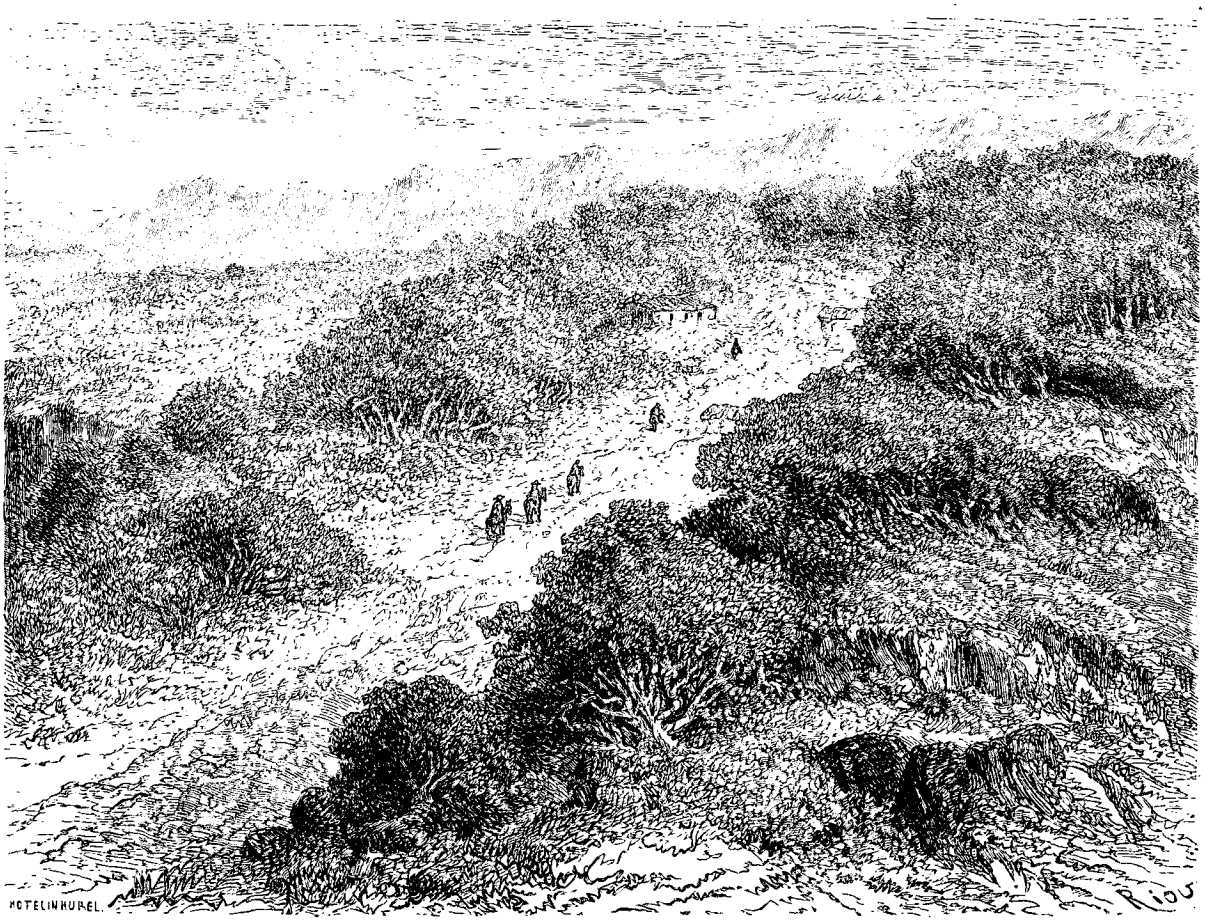
Je me rappelais, comme si c'eût été d'hier, l'étrange bouleversement qui s'était opéré en moi à l'heure où mon compagnon, m'épelant la phrase du texte et me faisant toucher la chose du doigt, m'avait démontré jusqu'à l'évidence que ce que, dans mon enthousiasme ingénu, je prenais pour des pylones, des stèles, des pyramidions, des spéos et des syringues, n'étaient que les débris des carrières creusées par des Indiens du temps de la *Gentilidad*. De la désillusion complète que j'avais éprouvée ce jour-là, il était ressorti pour moi cette vérité sous forme d'axiome : qu'il est toujours imprudent de croire un sa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vant sur parole, surtout quand ce savant, qui s'est couché le soir entomologiste et chasseur d'insectes, se lève le matin archéologue, ethnographe et, ce qui est pire, affamé de célébrité !

Quand j'eus saisi tant bien que mal l'aspect général des cerros d'Ollantay, les cavités et les reliefs de leurs latomies et fait un croquis de la forteresse en pisé qui borde la rivière, je complétai mon œuvre par une vue du village moderne et celle des ruines de l'ancien tampu fortifié. Ce tampu me remit en mémoire, avec la chronique qui s'y rattache, certaine tragédie écrite en langue quechua par un certain docteur Antonio Valdez. — En poésie, a dit un esprit éminent, il n'y a pas de bons et de mauvais sujets, mais seulement de bons et de mauvais poëtes.... Dieu nous garde d'écrire ici que le docteur Valdez est un mauvais poëte, bien que ce soit notre conviction intime ; mais nous pensons que le sujet dont il fit choix n'offrait, même en violant les trois unités d'Aristote, aucun incident dramatique dont un auteur pût tirer parti. Du reste, nous allons mettre le lecteur à même d'en juger lui-même, en extrayant de notre livre de notes et plaçant sous ses yeux la chronique d'Ollantay, telle que les *quippus* des siècles passés l'ont transmise à la génération de notre époque :

« En 1463, c'est-à-dire vingt-neuf ans avant la découverte de l'Amérique, Tupac Yupanqui, onzième fils du



Montée d'Habaspampa.

Soleil et premier-né de la descendance Capac-Ayllu-Panaca, régnait sur le Pérou. La mort de son père l'avait mis en possession de ce vaste empire des Incas qui s'étendait alors des bords de la rivière Rapel (Chili) aux confins du royaume de Lican, aujourd'hui république de l'Équateur. Marié à sa propre sœur, Mama-Chimpu Ocllu, Tupac avait eu de sa femme et de ses nombreuses concubines deux cent quatre-vingt-onze enfants, parmi lesquels on comptait trente-quatre fils légitimes qui vivaient à sa cour en attendant que la couronne échût, par droit d'hérédité, à l'aîné d'entre eux. Cet aîné, appelé Huayna-Capac, devait un jour être père de Huascar et d'Atahualpa, ces princes rivaux dont le premier devait mourir assassiné par ordre de son frère, et le second être étranglé par la main du bourreau. »

A l'époque où se passe cette histoire, la ville de Cuzco, capitale de l'empire, tout en conservant la physionomie que lui avait imprimée, en 1042, Manco-Capac, son fondateur, s'était embellie de quelques édifices pendant les règnes successifs de neuf Incas, dont le dernier d'entre eux, restaurateur du temple du Soleil, l'avait entourée d'un mur d'enceinte percé de meurtrières.

En gravissant en idée la colline du Sacsahuaman que l'Inca régnant venait de couronner d'une forteresse, œuvre bizarre figurant trois demi-lunes dentelées placées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en retraite, et qui allaient s'amoindrissant à mesure qu'elles se rapprochaient du faîte de l'éminence, en gravissant cette colline, disons-nous, on pouvait embrasser dans leur ensemble et leurs détails les constructions de la ville sacrée. De ce point élevé, le regard plongeait dans la ville, coupée de l'est à l'ouest par un large torrent, et divisée en deux faubourgs qui tiraient leurs noms de l'inégalité du terrain sur lequel ils étaient situés. Le premier de ces faubourgs, appelé Hanan ou faubourg d'en haut, était placé sous la protection du chef de l'État; il était habité par le menu peuple. Le second, appelé Hurin ou faubourg d'en bas, relevait de l'impératrice; là vivaient les grands dignitaires et s'élevaient les principaux édifices.

C'était d'abord, dans l'aire du nord-est, le palais de Manco-Capac, élevé comme une acropole sur la hauteur du Cerro de Tococachi, et dont les murs en talus, construits dans le genre d'appareil que les Grecs appelaient isodomon, étaient d'une hauteur d'environ six mètres. La figure de l'édifice était celle d'un carré long. Une des façades principales regardait l'Acllhuaci ou maison des Vierges, de laquelle il était séparé par toute la largeur de la ville. A gauche de ce dernier édifice s'élevait le palais de Sinchi Roca; à sa droite celui de Mayta-Capac. Tous deux n'avaient d'autres ouvertures que huit portes à pans inclinés, et quatre huecos ou niches carrées, qui simulaient des fenêtres.

Au pied des murs du palais de Mayta-Capac, passait le torrent Huatanay, descendu des hauteurs de la quebrada de Sapi, lequel charriait dans son cours, alors comme aujourd'hui, toutes les immondices de la ville. Trois ponts jetés sur ce torrent établissaient des communications entre les édifices placés sur sa rive gauche et le temple du Soleil, situé sur sa rive droite, au milieu de la plaine de l'Épine (Iscaypampa).

Ce temple, de soixante-dix mètres carrés, avec son cloître quadrangulaire, ses annexes dédiées à la lune, aux étoiles, à la foudre et à l'arc-en-ciel, son parvis décoré de cinq fontaines ou bassins purificateurs, aux cariatides en ronde bosse et d'un style plus indou qu'égyptien, le palais du Villacumu ou grand pontife soudé à ses murailles, la demeure des prêtres et celle des trois mille serviteurs attachés au culte du dieu, ce temple, disons-nous, avec ses cours, ses douze monolithes qui servaient de gnomons, ses volières d'oiseaux et sa ménagerie d'animaux féroces, ses greniers d'abondance et son célèbre jardin, offrait aux regards un tel amas de constructions, qu'on eût dit une cité dans la cité. Devant son parvis, entouré d'un mur à hauteur d'homme, se trouvait un rond-point dédié à Vénus ou Coyllur Chasca, l'étoile à la crinière hérissée, — ainsi nommée à cause de son rayonnement; — quatre rues, ou plutôt quatre galeries, séparées par des murailles si élevées qu'elles interceptaient la chaleur et la lumière, mais permettaient au vent d'y mugir avec un bruit sinistre, allaient aboutir à la grande place de la Cité, qui servait de lieu de réjouissances à l'époque des fêtes équinoxiales Raymi et Citua; cette place, de huit cents pas carrés, était bordée sur toutes ses faces d'un mur de granit percé de deux cents ouvertures, et huit monolithes, dont quatre grands et quatre petits, reliés par des chaînes d'or, en marquaient le centre.

Tel est sommairement le coup d'œil que présentait, vu du haut du Sacsahuaman, le faubourg Hurin, placé, comme nous l'avons dit, sous la protection de la Coya ou impératrice. Le faubourg Hanan, quoique relevant du chef de l'État, n'offrait qu'une agglomération de sales huttes, aux murs de terre, aux toits de chaume, absolument pareilles aux ranchos de nos jours. A quelque distance de ces huttes, deux édifices s'étaient fièrement retranchés, comme pour fuir le contact de la plèbe: l'un était le palais de l'Inca Huiracocha, situé entre celui de Manco-Capac et la maison des Vierges; l'autre celui de Pachacutec, son fils et son successeur, placé sur le versant de la colline d'Amahuara, dont le faîte était couronné par la ménagerie de tigres que Yupanqui, père de l'Inca régnant, y avait fait construire.

Autour du parallélogramme architectural que nous venons d'indiquer à la hâte, s'étendaient les propriétés publiques et privées, consistant en carrés de fèves, de patates, de quinua[1] et de maïs. Ces verdures, bien que pâles et souffreteuses, ne laissaient pas que d'égayer un peu les alentours de la ville sacrée, à laquelle ses palais de granit à toiture de chaume et ses lourdes murailles d'un ton terreux donnaient un aspect peu séduisant. Au delà des plantations, un amphithéâtre circulaire de hautes montagnes aux pentes douces, aux sommets arrondis, aux flancs revêtus d'un gramen roussâtre, bornaient l'horizon de tous les côtés; ainsi placée au fond de cet entonnoir, dont elle occupait le centre, la ville du Soleil justifiait admirablement l'épithète de *Ccozcco* (nombril) que son fondateur lui avait donnée.

L'Inca Tupac Yupanqui, dont nous avons parlé en commençant, se disposait à partir pour la province de Tumipampa, qu'il espérait enlever à la nation Charca, pour l'ajouter à son empire; en son absence, un de ses oncles restait chargé du soin de l'État. Pour conjurer les divinités malfaisantes et assurer le succès des armes impériales, des sacrifices de chicha avaient été offerts au Soleil; cent brassées de paille de maïs, teinte en rouge et noircie ensuite à la flamme, avaient été enterrées dans la campagne, et plus de mille cochons d'Inde, tachetés de roux et de blanc sans mélange d'autre couleur, avaient été brûlés vifs au seuil de la demeure des principaux caciques, dans la nuit de *Pancumu* ou d'expiation.

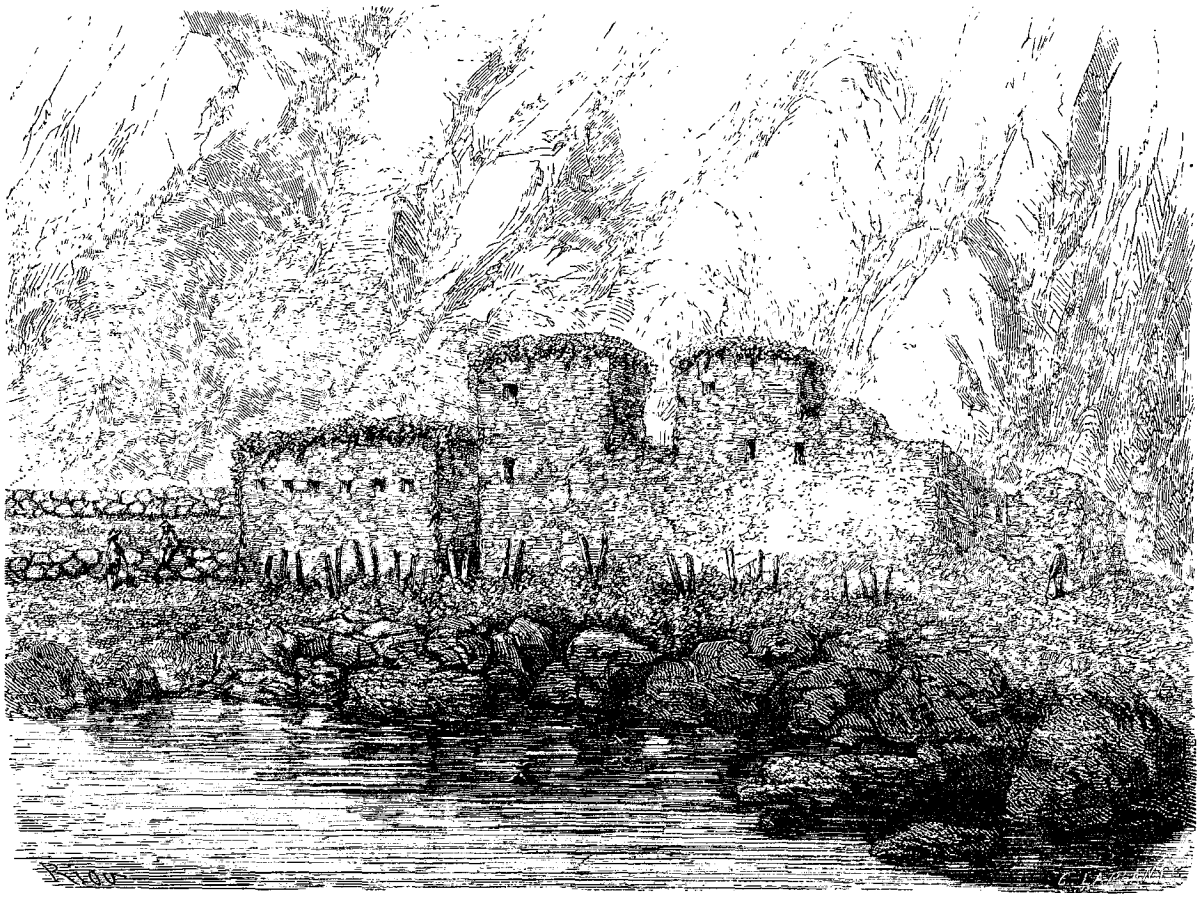
Un matin que l'Inca revenait du temple, après s'être prosterné devant les momies embaumées de ses aïeux qui formaient de chaque côté de l'autel une double ligne où chacun de ces illustres personnages était placé par ordre chronologique, sa litière s'arrêta au milieu de la grande place, à quelques pas des monolithes qui la décoraient. Si, parmi ceux qui nous lisent, quelqu'un est désireux d'avoir des renseignements sur la litière d'un

1. *Chenopodium quinoa* (fam. des Chénopodées).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Inca en l'an de grâce 1463, nous pouvons satisfaire sa curiosité. Cette litière, formée d'un bois odorant donné par la nation chilcas à titre de tribut, avait la forme prosaïque d'une civière : quatre verges d'or de la grosseur du doigt, partant des angles du carré et se courbant comme la carcasse d'un dais, formaient un dôme auquel, selon l'état atmosphérique ou la fantaisie de l'empereur, on pouvait adapter des rideaux de coton; un siége et un escabeau ornés de lames d'or et d'incrustations précieuses étaient cloués à demeure sur le plancher de la litière, que huit hommes vigoureux de la tribu des Lucanas portaient sur leurs épaules.

Tupac Yupanqui, assis sur ce siége et les pieds posés sur l'escabeau, était vêtu d'une tunique de laine d'alpaca, d'une blancheur de neige, rehaussée par une bordure multicolore. Ce vêtement, tissé en forme de sac, avec une ouverture pour la tête et deux ouvertures latérales pour les bras, était si court, qu'il laissait voir les genouillères d'or que portait l'empereur. La coiffure de l'Inca se composait d'une mitre d'or ornée de chaque côté d'un éperon aigu. Un feston dentelé, qui rappelait la crête dorsale d'un iguane, dessinait les contours de cette mitre, sur laquelle était gravée la figure d'Inti-Churi, le dieu Soleil. Une frange de laine d'un rouge obscur, qui tombait sur le front, s'adaptait à ce bizarre diadème, complété par deux bandelettes pendant jusqu'à l'épaule,



Forteresse en pisé (rive gauche du Huancamayo-Urubamba).

et par des oreillères d'or qui formaient un encadrement au visage.

Les pieds de Tupac Yupanqui étaient chaussés de souliers-sandales en or battu, avec un ornement de plumes rouges au-dessus des chevilles. De son épaule gauche pendait une mante rayée, tissée avec la laine des vigognes. Un cordon passé en sautoir soutenait sa *chuspa* ou bourse à coca[1], et le *champpi*, sceptre souverain, reposait dans sa main droite.

Quant au visage de l'empereur, malgré tout notre désir de satisfaire la curiosité que nous pouvons avoir éveillée, nous avouons qu'il ne nous est pas possible d'en donner une idée complète, les notes extraites des *quippus*, auxquelles nous empruntons nos renseignements, ne contenant que quatre mots à ce sujet. Il est vrai que ces quatre mots équivalent à quatre lignes : *Sayayñin cumu cencca huarmicamayoc*, ce qui signifie que notre Inca était de haute taille, d'apparence robuste, avait un long nez, et était fort adonné aux femmes, appréciation qui doit être exacte, à en juger par la postérité nombreuse qu'il laissa après lui.

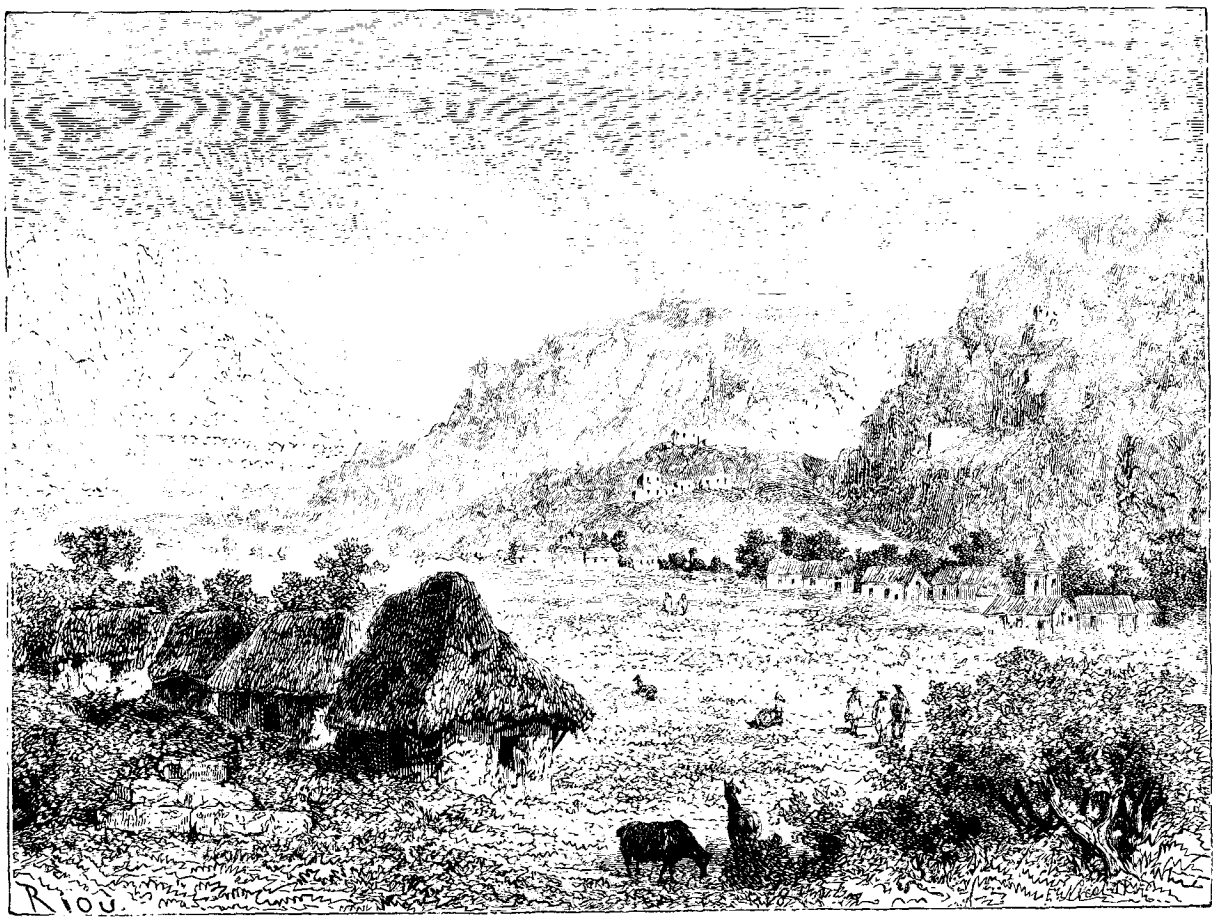
Autour de sa litière se pressait une garde d'élite, composée de ces curacas ou caciques que les conquérants espagnols qualifièrent irrévérencieusement d'oreillards (*orejones*), sous prétexte que le lobe de leurs oreilles balayait leurs épaules. Quatre de ces dignitaires abri-

1. *Erythroxilum coca* (fam des Malpighiacées)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taient sous des parasols de plumes (*achihuas*) la personne de Tupac Yupanqui. A leur suite, venaient des musiciens (*collas*) jouant d'une flûte à cinq trous, et donnant le ton aux morions et aux baladins de Huamanga, qui exécutaient des danses de leur pays, se perçaient la langue avec des aiguilles, éteignaient dans leur bouche des charbons enflammés, ou simulaient entre eux des combats grotesques. Derrière cette troupe joyeuse s'avançait gravement, la tête couverte d'une draperie de laine teinte avec l'ayrampu, cette pourpre des Quechuas, le respectable corps des Amautas, savants, selon les uns, philosophes, selon les autres. Les Yaravicus ou rhapsodes fermaient la marche en chantant à haute voix les louanges du maître, que leurs vers hyperboliques appelaient *Pachayachachic*, c'est-à-dire vainqueur universel.

Au moment où la litière de l'Inca s'arrêtait devant les monolithes de la grande place, sur lesquels deux Amautas, assis à califourchon comme des ramoneurs sur le faîte d'une cheminée, étaient en train de calculer l'approche d'un équinoxe, un homme, caché derrière les



Village d'Ollantay-Tampu.

piliers, et qui guettait apparemment l'arrivée du cortége, abandonna son poste et, s'avançant vers l'empereur, se prosterna à quelques pas de lui, la face contre terre. Cet homme était vêtu d'une tunique bleue ; il avait les cheveux coupés carrément sur le front et flottants sur les épaules. Un morceau de jonc, de la grosseur du doigt, traversait le lobe de ses oreilles. Tupac, occupé en ce moment de la préparation d'une chique de feuilles de coca, dont il retirait les nervures longitudinales avec le plus grand soin, suspendit son travail pour étendre vers l'inconnu le sceptre d'or qu'il tenait à la main. Il avait reconnu dans le suppliant son cacique Ollantay, récemment promu au grade de général, en récompense de ses bons et loyaux services.

« Relève-toi, mon fils, lui dit-il ; tu es un des fidèles qui réjouissent notre vue, et que nous aimons à voir auprès de nous. »

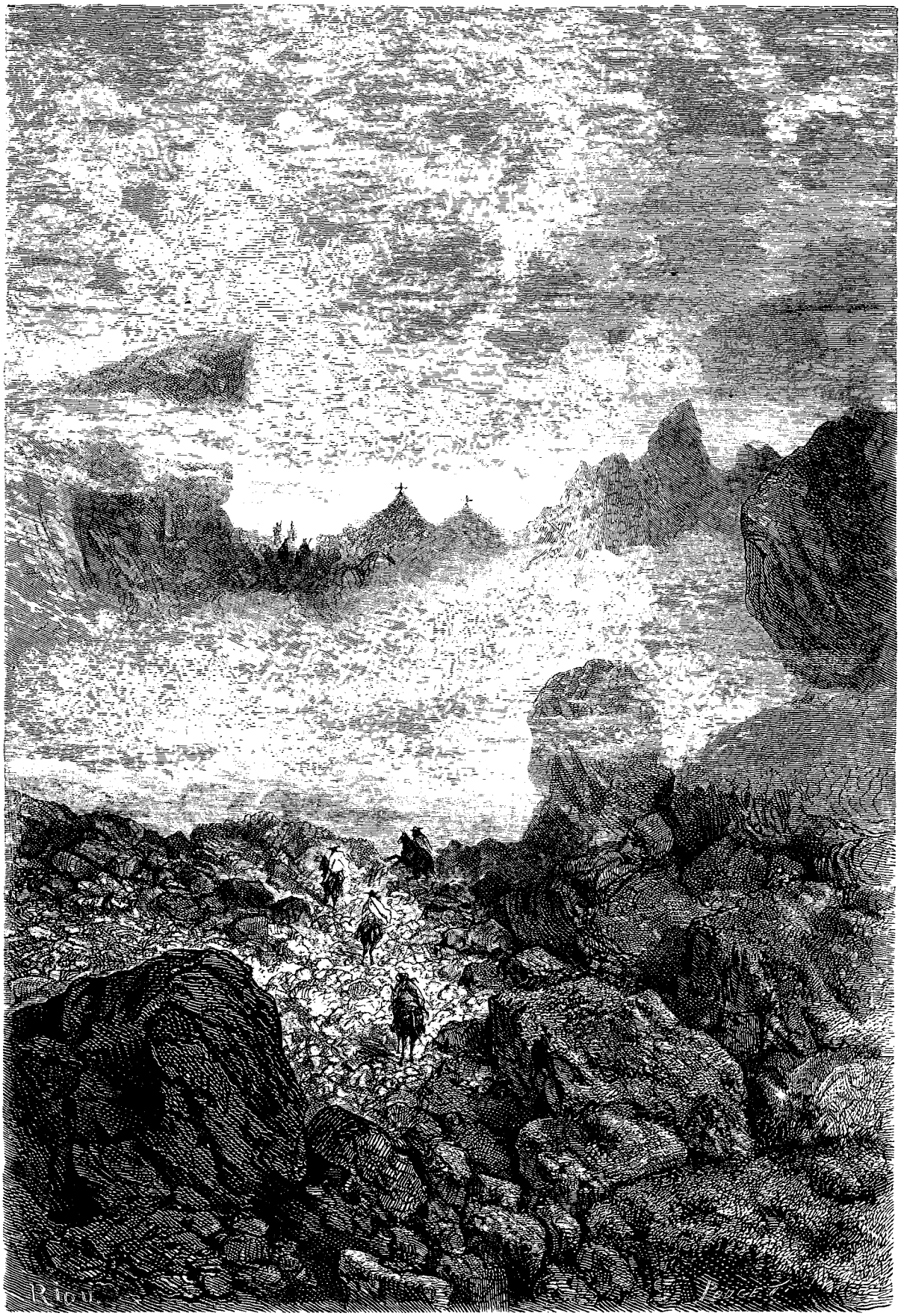
Ollantay se releva, fit trois pas de plus au-devant du maître, et croisa ses bras sur sa poitrine dans l'attitude d'un profond respect.

« Parle maintenant, » lui dit l'Inca.

Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage de la Cordillère d'Occobamba.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1846-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

CINQUIÈME ÉTAPE.

DE CUZCO A ECHARATI.

La chronique et la tragédie (*suite*). — Où le voyageur, qui comptait étaler des confitures sur le pain de son déjeuner, se voit réduit à manger ce pain sec. — Le port de la Cordillère d'Occobamba. — Monologue poétique interrompu par un coup de foudre. — Rêveries philosophiques dans un sentier couvert. — Arrivée à Occobamba. — Le voyageur invoque l'appui de la justice, représentée par un alcade. — Jugement et exécution de José Benito. — Jusqu'où peut aller l'amour d'une mère. — Description d'une fontaine. Une épaule de mouton. — Où l'auteur de ces lignes se voit contraint de faire sa soupe lui-même. — Les deux moitiés d'un fonctionnaire. — Essai sur la topographie locale. — Un déjeuner à Mayoc. — La carte à payer. — Ce qu'il en coûte de parler mariage aux veuves d'un certain âge. — Idylle d'après Théocrite. — Le logis et les poules d'Unupampa. — La ferme des patates douces. — Étymologie au rebours du bon sens. — Qui rappelle Philémon et Baucis de mythologique mémoire.

« Fils du Soleil, répondit Ollantay, je n'étais autrefois qu'un Indien obscur de la nation Poque, condamné par tes aïeux à ne porter d'autre ornement qu'un flocon de laine blanche suspendu à mes oreilles; il te plut de m'adjoindre à la tribu des Tampus et de troquer cet ornement de laine contre un ornement de totora (jonc); grâces te soient rendues pour cette insigne faveur !

— Après, mon fils, dit l'empereur en ajoutant de nouvelles feuilles à la pelote volumineuse qu'il roulait déjà dans sa bouche.

— Fils du Soleil, poursuivit le cacique, ta volonté suprême a fait successivement de moi un homme libre, un noble cacique, un général illustre.

— Celui que nous appelons Churi (le Soleil), répondit l'Inca, prescrivit à Manco-Capac, son premier fils, d'élever aux honneurs l'homme de mérite, et d'éloigner de sa vue l'homme paresseux et lâche, qu'il flétrit de l'épithète de *Misqui-tullu*[2], en le vouant au mépris de ses semblables. Descendant de Manco-Capac, je dois professer ses maximes sacrées.

— Aussi, pour te prouver ma reconnaissance, poursuivit Ollantay, me suis-je attaché d'âme et de corps à ta personne, et t'ai-je aidé à conquérir tour à tour les provinces de Huancrachuca, de Cassamarquilla et de Huilcanota....

— Tu oublies la dernière, fit l'empereur en regardant attentivement son favori, celle de Cunturmarca, où tu reçus dans la poitrine cette pierre lancée par une fronde invisible dont le coup m'était destiné.

— Ton serviteur l'oubliait, en effet, dit le cacique.

— Mais le fils du Soleil s'en est souvenu et veut acquitter la dette du combat. Qu'exiges-tu de notre faveur divine ?

— Inca, murmura Ollantay d'une voix basse et presque suppliante, mon cœur et mes sens ont été surpris par la beauté de l'une de tes filles.... »

A ces paroles, l'empereur bondit si brusquement sur son siége d'or, que la litière échappant aux porteurs, faillit rouler avec lui dans la poussière.

« Par le nom de Pachacamac, maître invisible de cet univers, explique-toi, misérable impur! »

Devant cette colère de dieu couronné, Ollantay, qui déjà sans doute avait fait le sacrifice de sa vie, poursuivit :

« Ta fille Cusi-Coyllur a daigné descendre jusqu'à son humble esclave; une fleur d'amancaës, qu'elle m'a remise, m'a dit le secret de son cœur.

— L'infâme ! s'écria l'empereur en cachant son visage dans les plis de sa mante; et le Soleil dont elle descend ne l'a pas consumée.... elle périra !

— Épargne ta fille ! reprit vivement le cacique; Cusi-Coyllur n'est point coupable, et si l'un de nous doit mourir, que ce soit moi, qui ne puis être son époux !

— Son époux ! s'écria Tupac-Yupanqui, en qui l'orgueil du maître étouffa les regrets du père, tu songeais donc sérieusement à mêler ton sang d'esclave au sang des enfants du Soleil ! Et croyais-tu aussi que le descendant du grand Manco-Capac, le divin empereur de Cuzco, pourrait condescendre à cette union honteuse et nommer son gendre un Indien Poque qu'il a ramassé dans la boue ? Par la race dont je descends ! je me sentirais disposé à rire de tes prétentions extravagantes, si elles n'offensaient la dignité du Soleil ! Retire-toi, serpent que nous avons réchauffé dans notre sein : ta présence souille l'air que nous respirons. Demain, le châtiment que nous te réservons retentira dans toutes nos provinces ! »

Le cortége impérial se remit en marche, aux sons des flûtes et aux cris des bouffons, qui recommençaient leurs danses.

Ollantay, désespéré, abandonna le soir même la ville de Cuzco et partit pour le tampu que son maître l'avait autorisé à faire construire dans la vallée de Yucay-Uru-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97 et la note 2.

2. *Os paresseux.* — Littéralement : *os sucrés.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bamba, habitée alors par la nation Poque, à laquelle appartenait le cacique. Son premier soin, en arrivant, fut de dépêcher un messager aux tribus Pirahuas et Ayquis, ses alliées. Ce messager était porteur de quippus noirs et jaunes, qui racontaient la disgrâce du favori, les douleurs de l'amant, et concluaient par un appel aux armes. Le secours demandé ne se fit pas attendre. Deux jours après le retour du messager, dix mille Indiens, armés de lances et de frondes, occupaient les hauteurs du tampu, et n'attendaient que l'ordre d'Ollantay pour marcher sur Cuzco.

A la nouvelle de ces préparatifs de guerre, Tupac, tremblant pour la sûreté de son trône, allait envoyer au cacique rebelle des hérauts chargés de négocier un accommodement, quand un des généraux de l'empereur s'avisa, pour étouffer cette révolte naissante, d'un stratagème qui réussit à merveille. Ce cauteleux Indien, appelé Rumiñahui, franchit, par une nuit de lune, les murs du palais des Vierges et s'introduisit jusque dans la dernière cour du gynécée. Les prêtresses du Soleil, épouvantées de ce trait d'audace, ameutèrent par leurs cris les gardiens de nuit, qui s'emparèrent de Rumiñahui et le conduisirent devant le Villacumu ou grand prêtre, qui faisait aussi les fonctions de juge. La législation péruvienne punissait de mort quiconque avait osé pénétrer dans la demeure des Vierges du Soleil, et le châtiment atteignait le coupable jusqu'à la seconde génération. Quant à la femme, sa complicité une fois établie, les statuts de 1042 la condamnaient, comme les vestales romaines, à être enterrée vive. Rumiñahui, interrogé sur les motifs de ce sacrilége, répondit que la curiosité de voir de près les riches lambris de l'édifice l'avait poussé à en escalader les murs ; qu'au reste, n'ayant parlé à aucune des vierges, il ne pouvait sans injustice être condamné à mort. La sentence du profanateur fut commuée, en effet, en une flagellation publique, suivie de la dégradation de tous ses titres. Le lendemain de l'exécution, Rumiñahui disparaissait de Cuzco et allait se réfugier dans le tampu d'Ollantay, offrant à ce dernier de mettre en commun leur haine et leur vengeance.

Ollantay, informé de ce qui s'était passé par les intelligences qu'il entretenait dans la ville de Cuzco, reçut avec joie le fugitif, charmé d'avoir acquis un si puissant auxiliaire. Les deux bannis vécurent huit jours ensemble, dans une intimité touchante. Au bout de ce temps, Rumiñahui, mettant à profit la connaissance topographique qu'il avait acquise du tampu et la confiance que lui témoignait son hôte, ouvrit à l'Inca les portes de la forteresse, et lui livra Ollantay pieds et poings liés.

La vengeance de Tupac-Yupanqui fut noble et généreuse ; il réintégra le cacique rebelle dans ses anciennes dignités, et lui donna sa fille en mariage. Ollantay et Cusi-Coyllur eurent une fille, qui porta le nom d'Ima-Sumac.

Quant à Rumiñahui, il n'est rien dit de la manière dont l'empereur Tupac, qu'il avait si bien servi, récompensa son dévouement infâme. Tout porte à croire que sa trahison fut oubliée au milieu de l'allégresse générale.

A cette chronique déjà trop longue, nous nous garderons d'ajouter la tragédie qu'elle inspira au poëte Antonio Valdez. Il suffira du titre de la pièce et de la désignation des personnages introduits par l'auteur dans cet acte en vers octosyllabiques, pour que le lecteur, avec la sagacité que nous lui supposons, flaire bien vite un de ces *ours* classiques, mal léchés et difformes, que les directeurs des théâtres repoussent impitoyablement, comme étant susceptibles de mettre leur public en fuite et d'apporter le désordre dans leurs finances.

LES RIGUEURS D'UN PÈRE

ET

LA GÉNÉROSITÉ D'UN ROI,

TRAGÉDIE EN UN ACTE, ENTREMÊLÉE DE CHANT, DE MUSIQUE ET DE DANSE.

—

Désignation des personnages.

PACHACUTEC, aïeul du roi régnant.	PIQUI-CHAQUI, domestique de confiance.
TUPAC-YUPANQUI, Inca régnant.	CUSI-COYLLUR, infante, fille de Tupac-Yupanqui.
OLLANTAY, général du district d'Antisuyu.	IMA-SUMAC, jeune enfant, fille de Cusi-Coyllur et d'Ollantay.
RUMINAHUI, général du district d'Hanansuyu.	CCACA-MAMA, 1re vieille femme.
ORCCO-HUARANCCA, général.	CCOYAC, 2e vieille femme.
HUILCCAOMA, prêtre du Soleil.	UN INDIEN DE SERVICE de la tribu Canari.
HANCO-ALLIN-AUQUI, vieillard.	
PITU-SALLA, jeune homme.	

La scène se passe à Cuzco.

En achevant d'écrire le mot — Cuzco, — je me retournai pour voir si José Benito avait placé à ma portée le déjeuner dont je sentais que j'avais grand besoin ; mais je n'aperçus rien. Le mozo, tranquillement assis à quelques pas, tailladait avec son couteau l'écorce d'un morceau de bois.

« Eh! mon déjeuner! » lui criai-je.

Il se leva et alla prendre dans la sacoche aux provisions un petit pain rassis, et me l'apporta avec une boîte de confitures. Je mordis dans le pain et j'ouvris la boîte, comptant y trouver de ces fruits confits, dans la préparation desquels excellent les ménagères de Cuzco ; mais, au lieu des fruits attendus, je ne trouvai que leurs noyaux, leurs pepins et leurs queues, à demi submergés dans une mare de sirop. Sans penser à mal, je dis au mozo :

« Cette boîte est vide ; donnez-m'en une autre.

— Il n'y en a pas d'autre, me répondit-il.

— Comment, pas d'autre? C'est là tout ce qu'on vous a donné pour moi à Urubamba?

— C'est tout ce qu'on m'a remis pour monsieur, de la part de madame la sous-préfète. »

Je regardai José Benito dans le blanc des yeux, essayant de lire au fond de sa pensée. Évidemment, le drôle me mentait encore et se moquait de moi, bien que sa physionomie exprimât la candeur et la plus touchante innocence. Certes, doña Julia n'avait pu lui faire remettre, à titre de provisions de route, une boîte de confitures à peu près vide. La déesse de Pintobamba était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trop grande dame pour agir de la sorte, et ce n'était pas au moment où nous nous séparions tous les deux pour ne plus nous revoir, qu'elle eût songé à me faire une niche de pensionnaire. Le passé me répondait jusqu'à certain point du présent.

Le résultat de ces réflexions, qui me traversèrent la cervelle en bien moins de temps que je n'en mets à les écrire, fut que j'avais affaire, en José Benito, à une de ces natures foncièrement vicieuses et parfaitement incorrigibles, sur lesquelles le raisonnement, les exhortations et les bons conseils glissent sans plus laisser de traces que la goutte de pluie sur une vitre. Cette fois, je ne levai pas les yeux au ciel pour confier à ses nuages la nouvelle déception dont j'étais victime, mais pour échapper à la tentation de tomber à bras raccourci sur l'indigne mozo, dont le calme m'exaspérait, je me levai vivement, je fermai mon album, que je remis dans mes alforjas, et, fourrant mon pain dans ma poche, je remontai sur ma mule, en donnant l'ordre au mozo de marcher devant moi.

« Monsieur me dit cela bien durement, fit-il avec un soupir modulé ; est-ce qu'il me soupçonne aujourd'hui d'avoir mangé ses confitures, comme il me soupçonnait, hier, d'avoir mangé son chocolat et bu son vin ?

— Brisons là-dessus, répliquai-je au tartufe de bas étage ; marchez devant moi pour me montrer la route, et, jusqu'à Occobamba, tâchez de ne plus m'adresser la parole. Le son de votre voix choque mon oreille et me porte outrageusement sur les nerfs !

— Suis-je assez malheureux ! » murmura-t-il en poussant sa mule et mettant entre nous deux quelques pas de distance.

En ne voyant plus que le dos du drôle au lieu de son affreux visage, ma colère se calma graduellement. Mon petit pain, que je retirai de ma poche et que je mangeai jusqu'à la dernière miette, en apaisant ma faim, rendit le calme à mon esprit. L'estomac a sur nos délibérations secrètes une influence occulte, mais incontestable. A peine le mien eut-il absorbé le pain que je lui donnais en pâture, qu'il se replia sur lui-même, s'engourdit et cessa de m'importuner. Je pus alors réfléchir sur la situation et en tirer une conclusion rationnelle.

En m'offrant généreusement quelques provisions de voyage, la déesse de Pintobamba avait dû faire remettre à mon domestique une douzaine de boîtes de confitures. Une demi-douzaine de ces mêmes boîtes eussent semblé à ma noble amie un cadeau trop mesquin. Or, me disais-je, chaque boîte pèse à peu près trois livres, et dans le court espace de cinq heures à midi, l'estomac de José Benito, fût-il plus élastique que celui d'un boa, ou plus brûlant que celui d'une autruche, n'a pu absorber trente-six livres de fruits confits. Le monstre a dû cacher en chemin, soit dans le creux d'un rocher, soit sous quelque buisson, mes boîtes de confitures pour les reprendre à son retour et les vendre à Cuzco au-dessous du cours, ou en régaler ses amis et ses connaissances. Quel triste cadeau m'a fait là mon ex-maîtresse de maison ! Heureusement aucun contrat ne me lie à ce drôle, et à la première occasion je me séparerai de lui.

Cette détermination prise, je ne songeai plus qu'au paysage qui nous entourait et dont l'aspect n'avait rien de bien récréatif. En tournant le dos à l'endroit d'où je venais de faire un dessin d'Ollantay-Tampu, nous avions mis le cap à l'est-nord-est, et pris à travers le plateau un chemin qui devait nous conduire au port. Dans le pays, on appelle port, de porte, *puncu*, tout endroit par lequel on peut passer du versant occidental de la chaîne des Andes sur son versant oriental. Ces ports, chemins tracés par la nature, sont rares, et chaque vallée de l'Est n'en possède qu'un, qu'il faut inévitablement franchir.

La ligne presque droite que nous suivîmes nous éleva de plus en plus pendant une couple d'heures, au bout desquelles nous atteignîmes l'extrémité supérieure du plateau incliné, comme je l'ai dit, de l'est au nord. Alors nous entrâmes de plain-pied dans une région de collines basses, à travers lesquelles serpentait un chemin tracé par le pied des chevaux et des mules de charge. Le sol en était tapissé d'un gazon court et dru, dont la couleur, d'un blond verdâtre, s'harmoniait à merveille avec le bleu du ciel. Une solitude complète, un silence profond, donnaient à cette zone montueuse un caractère grandiose et presque solennel. Son niveau, d'abord à peu près plan, puis graduellement relevé vers l'est, me révéla les approches du passage de la Cordillère, dont les sommets neigeux restaient à ma droite et à ma gauche. La région des collines s'acheva et aboutit à une large chaussée dont l'extrémité se perdait dans une brume épaisse, sillonnée de temps en temps par quelques éclairs, auxquels répondait sourdement le tonnerre.

Comme nous approchions de ces brouillards alpestres, que je comparais poétiquement aux sombres vapeurs de l'Averne ou du lac Stymphale, je vis José Benito, qui avait sur moi quelques pas d'avance, ralentir l'allure de sa bête, de façon à me donner le temps de le rejoindre. Bientôt nous nous trouvâmes sur le même parallèle. Alors le mozo se rapprocha sournoisement de moi.

« Bien que monsieur m'ait défendu de lui adresser la parole, me dit-il en ôtant son chapeau, je crois devoir l'avertir que nous touchons au port de la Cordillère d'Occobamba.

— Après ? fis-je en affectant de regarder ailleurs.

— Le port dépassé, continua le mozo, nous aurons une lieue à faire pour atteindre Lacay, et une demi-lieue plus loin nous trouverons un endroit appelé Saylla-playa....

— Ensuite ?

— Le village d'Occobamba est distant de quatre lieues. En qualité de guide de monsieur, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de lui donner ces petits renseignements.

— Merci, » fis-je sèchement.

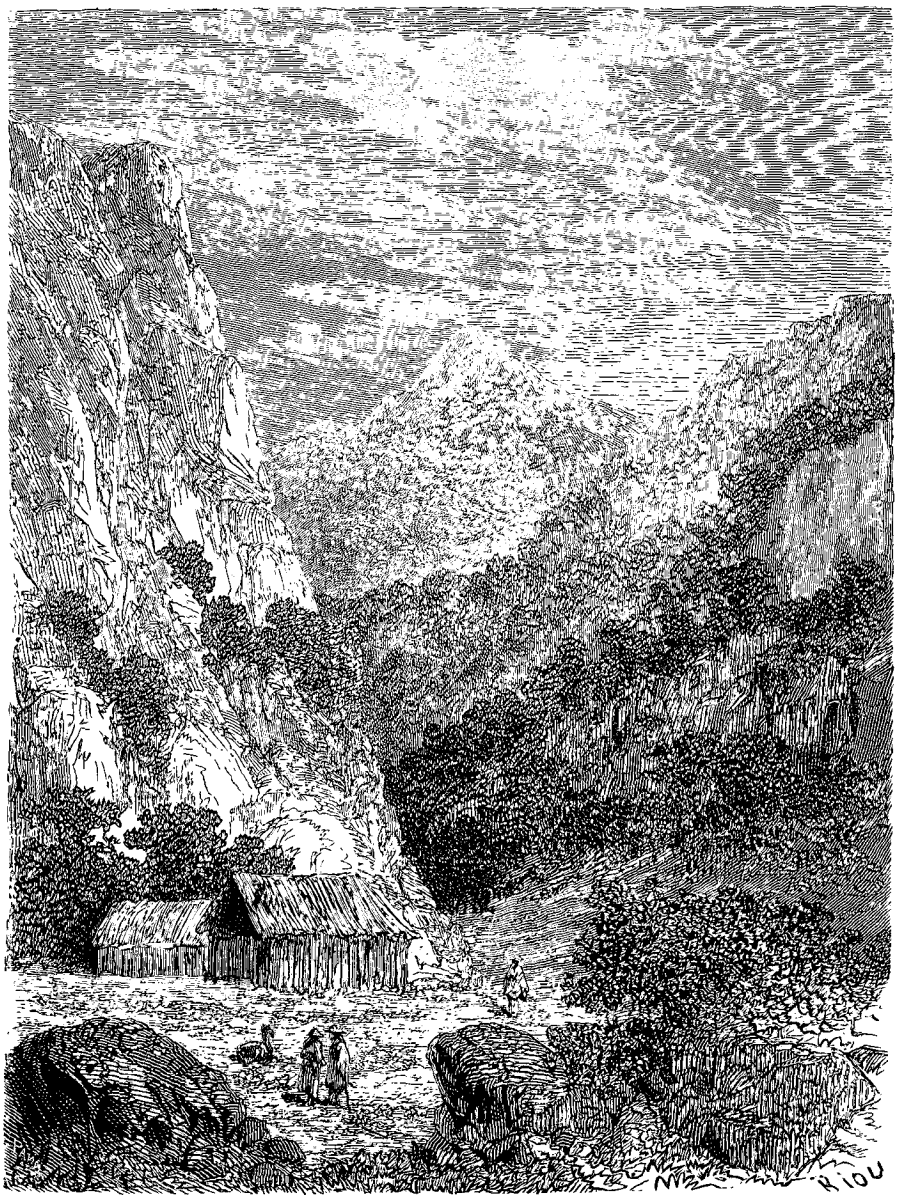
Là-dessus, tirant la bride à ma mule et forçant l'animal de s'arrêter, je fis comprendre au mozo que mon inten-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion était de maintenir désormais entre lui et moi une distance au moins respectueuse. Il devina sans peine ma pensée et passa outre en poussant un soupir énorme, qu'il supposait devoir éveiller ma pitié.

D'abord, quand il ne fut plus là, je ne pus m'empêcher de sourire. « Effrontée canaille ! me dis-je ensuite, il ose me rappeler son devoir comme guide et comme domestique, il me vole, il me pille, il ne me laisse rien à mettre sous la dent, et me ment avec une effronterie sans égale. — Va, sois tranquille, mozo endiablé, ajoutai-je, en arrivant à Occobamba, je te rappellerai ton devoir, en réglant ton compte et te renvoyant à Cuzco. »

Un moment distrait par cet incident, je repris, avec le cours de mes pensées, le fil de mes observations. A la large chaussée que nous suivîmes jusqu'au haut, succéda



Ferme de Lacay (vallée d'Occobamba).

un chemin creux, espèce de rainure pratiquée dans le grès carbonifère de la montagne. Les vapeurs, de plus en plus opaques, rampaient sur le sol, s'accrochaient aux aspérités des rochers comme des toiles d'araignée, et finirent par dérober entièrement l'aspect du ciel. Le fond de la lugubre perspective, d'un ton de teinte neutre sali de bitume, était incessamment sillonné par des éclairs livides, que les roulements du tonnerre de plus en plus distincts, de moins en moins rassurants, accompagnaient d'une façon surnaturelle. On eût dit une de ces scènes des premières époques géologiques, où notre globe, en proie aux convulsions de la matière ignée en fusion dans son sein, préludait dans l'ombre et le mystère à quelque enfantement laborieux. A chaque instant, je m'attendais à voir se déchirer du haut en bas ce rideau de vapeurs sinistres et quelque formation étrange se révéler à moi. « Quel dommage, me disais-je, que le vieux Gibelin qui vit tant de choses avec l'œil du rêve,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'ait pu voir avec l'œil de la réalité ce passage de la Cordillère d'Occobamba! Quel parti magnifique il eût tiré d'un pareil site, et quels épisodes surnaturels il y eût introduits. Jamais plus beau frontispice d'enfer ne fut offert à l'imagination d'un poëte apocalyptique! Que c'est bien là l'horrible et ténébreux chemin qui doit conduire à l'empire des ombres et des douleurs sans nom! »

Per me si va nella città dolente :
Per me si va nell' eterno dolore :
Per me si va tra la perduta gente,

fredonnai-je aussitôt sur un air en *ut* mineur que j'improvisai, et où les premières syllabes de chaque vers de ce tercet revenaient à temps égaux, pareilles aux sourdes coupetées d'un beffroi. Comme je cherchais une phrase mélodique à effet pour l'appliquer au *Lasciate ogni speranza, voi che' ntrate,* un éclair passa devant mes yeux comme un glaive de flamme et fut instantanément suivi d'un coup de tonnerre si sec, si violent, si démesurément grossi par l'écho de la Cordillère, que, bondissant sur ma selle, j'allai tomber le nez sur les oreilles de ma mule. Cette effroyable détonation, que saluèrent à quelques pas de moi des voix bruyantes et des éclats de rire, effaroucha si fort la muse Euterpe, qui chantonnait en ce moment à mon oreille, que la céleste fille, rassemblant à la hâte sa flûte, son hautbois, ses papiers de musique, et autres attributs que lui donnent les peintres, ouvrit ses ailes d'or et remonta au ciel, me laissant sur la terre tout étourdi, et en même temps un peu intrigué de savoir quelles brutes pouvaient parler et rire de la sorte devant une des plus sombres pages du grand livre de la nature.

Ces — brutes — étaient tout simplement de pauvres Indiens des deux sexes, qui, comme moi, traversaient la Cordillère pour se rendre dans la vallée d'Occobamba. Ils me saluèrent quand je passai près d'eux. Les hommes portaient sur leur épaule la houe et la bêche du travailleur; les femmes étaient chargées de tout un attirail de cuisine. Sur cette pyramide d'ustensiles, des marmots étaient assis à califourchon. Ces malheureux avaient abandonné *par ordre* leur village, leur demeure, leurs travaux respectifs, et allaient récolter, pour l'intérêt et la satisfaction d'autrui, des patates douces, de la coca, du manioc, du cacao, subir la misère, la faim, la maladie, et peut-être laisser leurs os dans la vallée.... « Encore des âmes damnées qui peuvent dire adieu à l'espérance ! » pensai-je en voyant les pauvres ilotes disparaître dans le brouillard.

Quelques minutes après cette rencontre, je relevai à ma gauche deux monticules façonnés par la main de l'homme avec des ossements d'animaux, bœufs, chevaux, mules, moutons, lamas, morts de faim, de soif ou d'épuisement en atteignant à ces hauteurs. Cette décoration funèbre marquait l'entrée du passage. Je la franchis résolûment comme un paladin de l'Arioste, et je me trouvai sur le revers opposé des Andes. Le brouillard était toujours des plus denses. Le vide béant devant moi m'occasionnait un froid glacial. L'onglée me prit, et mes dents commencèrent à claquer en mesure; à l'inconvénient de ne rien distinguer à deux pas de soi, s'ajoutait la difficulté du chemin jonché de grès mouvants et d'une pente si roide, que ma mule, arc-boutée sur ses jambes de devant, pour se préserver d'une chute, marchait à la façon des écrevisses. Parfois un pavé qu'elle déplaçait roulait avec fracas au bas de la montagne et me causait un tressaillement voisin de la peur. Tout ruisselait autour de moi; mes vêtements, pénétrés par la froide vapeur, avaient triplé de poids, et mes cheveux mouillés se collaient à mes joues. Cette marche à tâtons vers l'inconnu dura trois quarts d'heure ; puis, à mesure que j'approchais de la base de la montagne, sa pente s'adoucit, et le brouillard devint blanchâtre et de plus en plus diaphane. Bientôt il se dissipa tout à fait, et je pus jeter les yeux autour de moi. Un sol couleur d'ocre jaune, quelques pâles verdures, des buissons et des arbustes rabougris, à droite et à gauche de hautes montagnes aux sommets pelés, m'apparurent comme un spécimen de la vallée. J'avoue que ma première impression fut tout à son désavantage.

A une petite lieue du port, j'aperçus, adossée aux flancs d'un cerro, la ferme de Lacay, que m'avait annoncée José Benito. Cette bicoque, fabriquée avec des lattes et couverte en chaume, se composait de deux corps de logis. Le mozo, qui me précédait, poussa deux ou trois cris pour avertir de sa présence les habitants de cette ferme; mais comme aucun d'eux ne parut, j'en inférai que la baraque était déserte, bien que sa porte à claire-voie restât ouverte à tout venant.

Sayllaplaya, que nous atteignîmes au bout d'une heure, me dédommagea un peu de l'aridité monotone du paysage à travers lequel nous cheminions depuis notre sortie du port. Des terrains d'un — beau mouvement, — comme disent les peintres, des cerros que la végétation capitonnait de velours vert, des coteaux mollement ondulés et parfois boisés de la base au faîte, donnaient à ce site un aspect, sinon tropical, du moins plantureux et récréatif. La métairie du nom de Sayllaplaya était assise sur une pelouse coupée à pic du côté du chemin et entourée de belles touffes d'arbres. A la distance où j'étais, je ne pouvais au juste reconnaître l'essence de ces derniers, mais je pensai, vu la latitude et l'endroit, qu'ils ne pouvaient être que des érythrines à fleurs de corail et des sabliers épineux (*hura crepitans*). Un groupe de bananiers aux larges feuilles satinées apparaissait au-dessus du chaume de la métairie et complétait sa décoration agreste.

Si les fleurs, dont la rose est le prototype, durent peu, comme l'assurent, depuis un temps immémorial, les grands et les petits poëtes, la feuille du bananier, dont ils n'ont rien dit, dure moins encore. De toutes les feuilles simples ou composées, elle est la plus fragile et la plus éphémère. D'abord roulée sur elle-même, elle grandit et s'allonge insensiblement; puis un beau jour, lorsqu'elle a atteint toute sa croissance, elle déroule sous un rayon de soleil son vaste limbe vernissé, que la brise

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

secoue et fouette, comme elle ferait d'un voile, et dont elle déchire aussitôt les marges en mille lanières. La feuille du bananier m'a souvent rappelé ces natures tendres et délicates qui ne peuvent s'exposer au choc des passions humaines sans en être meurtries et voir leur cœur saigner par mille blessures.

Tout en philosophant sur ce sujet, car pour le moment je n'avais rien de mieux à faire, je m'engageai, remorqué par mon guide, dans un sentier auquel aboutissaient les talus d'ocre qui formaient un soubassement à la métairie de Sayllaplaya, veuve d'habitants comme sa voisine, la ferme de Lacay. Ce sentier, qu'on eût dit creusé par la roue d'un char gigantesque, était bordé par des terrains en pente couverts d'arbustes et de plantes, et jonchés de grosses pierres verdies. L'ensemble de ces choses offrait cet inextricable fouillis que la nature dispose avec une entente admirable, et dans lequel le peintre voit un motif d'étude, et le penseur un sujet de méditations. Dans ce fouillis ravissant à l'œil, la pierre semblait peser sur la plante, la sarmenteuse implantait ses griffes dans le rocher, l'arbuste tentait d'étouffer celle-ci dans ses serres noueuses, des lianes brochaient sur le tout et, venant à se rencontrer, se saisissaient et se mordaient l'une l'autre, comme deux aspics en fureur. Partout éclataient une ardeur rageuse, une âpreté d'envahissement, une opiniâtreté de résistance singulière. Chaque chose voulant être, parce qu'elle devait être, luttait désespérément pour se procurer l'air et la lumière qui lui étaient nécessaires et remplir l'espace, autant que sa puissance d'extension le comportait. Il n'était pas jusqu'au sentier qui, en s'insurgeant contre la ligne droite, ne témoignât par des détours multipliés de ce besoin de développement que la nature inflige à tous les êtres.



Métairie de Sayllap.aya.

Près d'une demi-heure s'était écoulée depuis que nous étions entrés dans ce sentier, et le demi-jour qui y régnait, non moins que la répétition des mêmes choses, n'eût pas tardé à m'endormir sur le dos de ma mule, si le décor n'eût changé brusquement. Au sentier venait de succéder un grand espace circulaire, jonché de blocs erratiques mêlés à des arbrisseaux nains et à de gros buissons ramassés en boule. Au fond de la perspective, au pied de deux cerros boisés à leur base et dénudés à leur sommet, apparaissaient une trentaine de chaumières grises de ton et d'un aspect assez misérable.

« Occobamba ! » cria de loin mon guide en se retournant et me montrant du doigt le village. Pour toute réponse, j'éperonnai ma mule. Au bout d'un quart d'heure de marche, j'étais arrivé.

Une femme, que je trouvai accroupie devant une flaque d'eau où elle lavait des guenilles et à qui je demandai où demeurait l'alcade de la localité, me montra une chaumière édifiée à l'écart, vers laquelle je me dirigeai aussitôt. L'autocrate d'Occobamba, que je reconnus à sa chemise de tocuyo à peu près blanche, était assis sur un banc treillissé, devant la porte de sa demeure, et se taillait des sandales dans un morceau de cuir qu'il adaptait à ses plantes, afin d'en prendre la mesure exacte.

« Que Dieu soit avec toi, lui dis-je.

— Que Dieu soit avec toi, » me répondit-il.

Ce salut échangé entre nous, et voyant que l'individu, un peu surpris de mon apparition, était tout yeux et tout oreilles, je profitai de l'attention qu'il me prêtait pour lui demander si, parmi ses administrés, il ne trouverait pas un homme qui, moyennant finance, consentit à me servir de guide jusqu'à Echarati.

« Mais Echarati est dans la vallée de Santa-Ana, et nous sommes dans celle d'Occobamba, observa-t-il très-judicieusement.

— C'est vrai, dis-je; mais tu sais ou tu ne sais peut-être pas que tout chemin mène à Rome, et qu'en tirant à droite, si je puis entrer dans la vallée de Lares, en prenant à gauche, je puis entrer aussi dans celle de Santa-Ana. Or c'est dans cette dernière que j'ai affaire pour le moment, et tu m'obligeras de me donner un guide pour m'y conduire.

— Rien n'est plus facile.

— Ce n'est pas tout, repris-je; j'ai depuis deux jours un mozo qui me sert de guide et de domestique, et qui m'attend à quelques pas d'ici. Ce mozo, je désire le renvoyer à Cuzco, et, comme il m'est fort attaché malgré ses défauts et qu'il pourrait s'obstiner à me suivre malgré moi-même, j'ai recours à ton intervention pour l'obliger à partir sur-le-champ, en cas qu'il s'y refuse. Prends cette piastre, pour t'indemniser du dérangement que cela peut t'occasionner.

— *Virgen santissima!* exclama l'alcade en empochant la piastre; où donc est ce garçon dont tu as à te plaindre? Montre-le-moi : je puis l'emprisonner, le mettre au cepo, le faire fouetter ou rouer de coups de bâton.... à ton choix!

— C'est inutile. Renvoie-le simplement, et donne-moi un homme qui le remplace.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

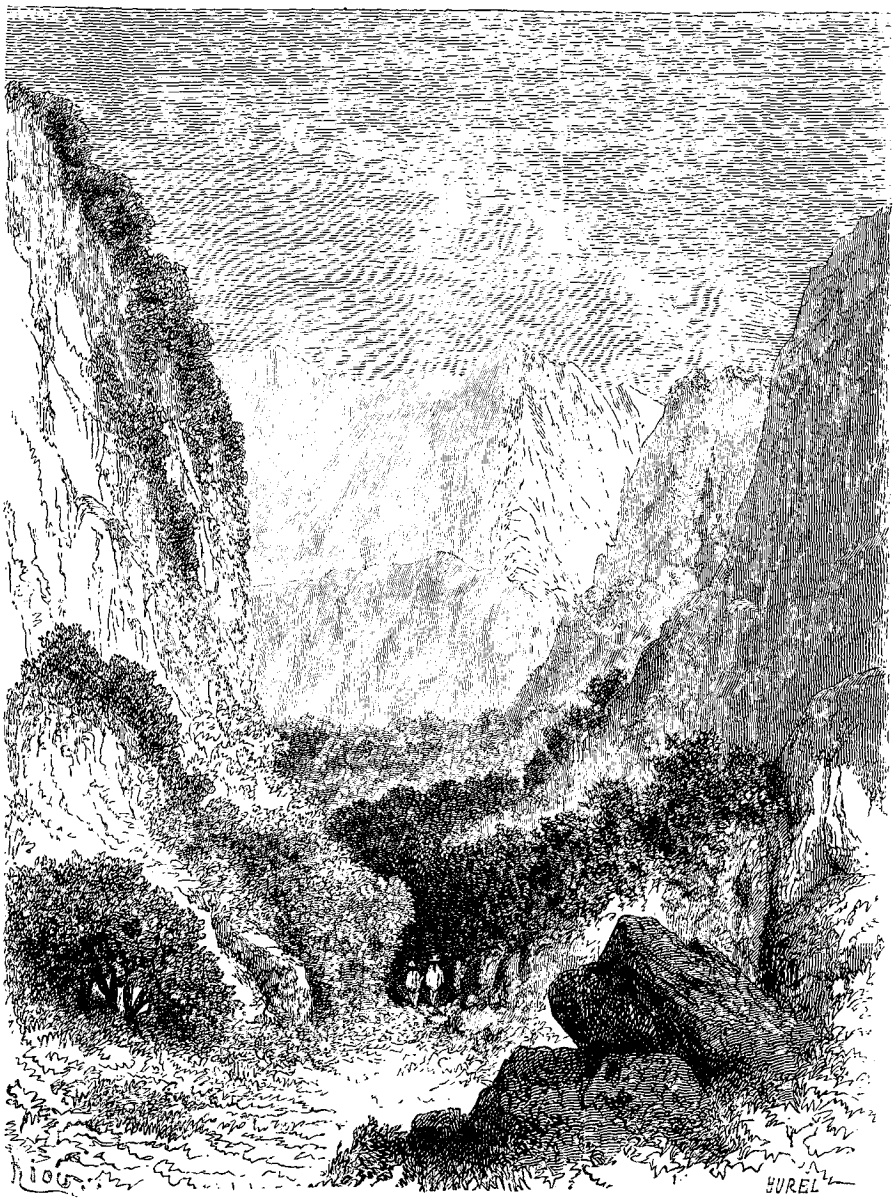
— Viens donc; mais, en vérité, tu es trop bon Huéracocha. Une petite correction ne m'eût rien coûté à administrer à ce drôle, et c'eût été le meilleur moyen de te prouver ma reconnaissance. »

Comme je revenais sur mes pas, accompagné de l'alcade, dont la figure bonasse et souriante avait pris subitement une expression rébarbative en harmonie avec les fonctions qu'il allait remplir, nous nous trouvâmes nez à nez avec José Benito, qui avait mis pied à terre et tenait sa mule par la bride. En apercevant le chef politique d'Occobamba, qu'il devina malgré la négligence de sa mise, comme un voleur flaire un gendarme sous un déguisement, le mozo perdit contenance et baissa les yeux.

« Voilà l'homme! dis-je simplement.

— Avance, voleur, brigand, assassin! » crut devoir ajouter l'alcade.

José Benito devint vert comme une olive, et, tremblant



Défilé de la vallée d'Occobamba.

de tous ses membres, obéit à l'injonction du redoutable fonctionnaire.

« Comment, drôle, effronté, détestable coquin, as-tu pu mécontenter un aussi bon seigneur que celui que tu accompagnes? Réponds, fils de chien, créature du diable!... »

A la pompe oratoire de ce début, je prévis que le discours de l'alcade durerait plus longtemps que ma patience.

« Laisse-moi régler cette affaire, lui soufflai-je à l'oreille. José Benito, continuai-je en m'adressant au mozo, à dater de ce moment tu n'es plus à mon service. Je n'ai pas besoin de te dire les motifs de cette détermination, tu les connais aussi bien que moi. Prends ces quinze francs que je t'avais promis pour m'accompagner jusqu'à Echarati; retourne à Cuzco et tâche de devenir honnête homme. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le mozo s'avança avec une humilité feinte ou réelle, prit l'argent que je lui donnai et le mit dans sa poche; mais au lieu de partir il s'appuya sur la croupe de ma monture, comme s'il allait défaillir; sa pose indiquait un tel abattement, le regard qu'il me jeta était empreint d'une si profonde tristesse, que, sentant le courage me manquer, je détournai la tête en disant à l'alcade :

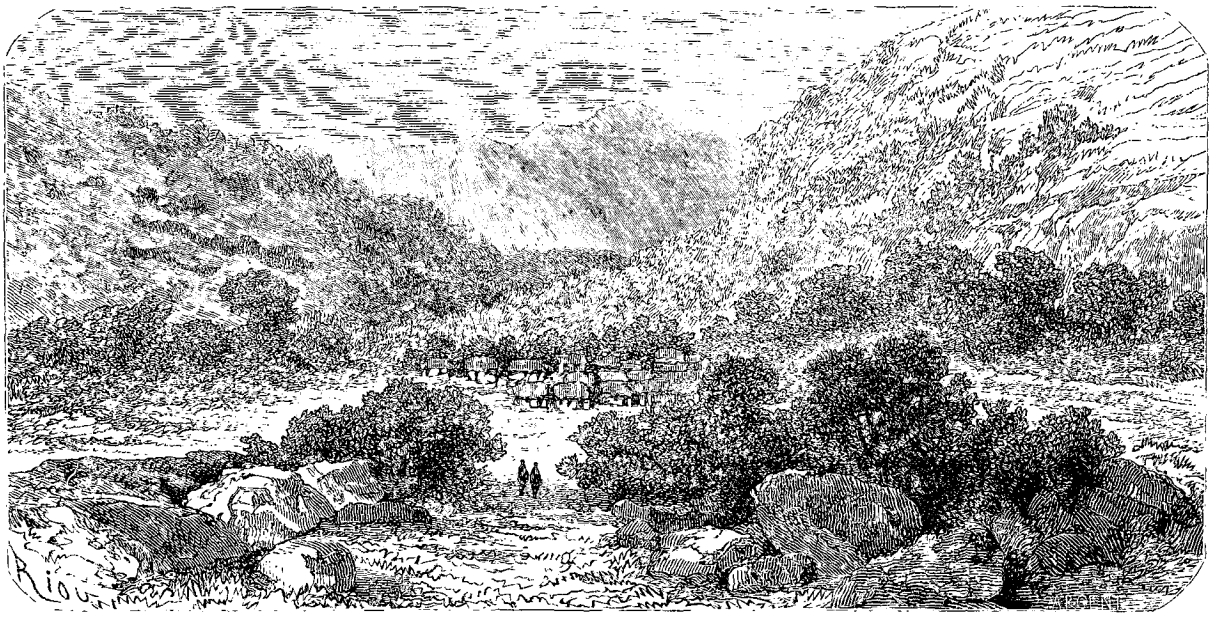
« Fais-le partir bien vite!

— Double scélérat! cria celui-ci d'une voix furieuse, faut-il que je te fasse écorcher vif! »

A cette menace, le mozo bondit brusquement et, retrouvant à la fois sa présence d'esprit et ses forces physiques, détala comme un cerf à travers les halliers, où nous le perdîmes de vue.

Quand le pauvre diable eut disparu, j'eus comme un remords de l'abandonner ainsi à vingt-deux lieues de Cuzco et surtout de l'obliger à traverser à pied la Cordillère que le matin il avait franchie commodément assis sur une mule; mais l'alcade, à qui je communiquai mon idée, m'ayant assuré gravement qu'un coquin n'était jamais à plaindre avec quinze francs dans sa poche, j'abandonnai José Benito à sa destinée, comptant après tout que Mercurius, son honoré patron, saurait le conduire à bon port.

Il était environ quatre heures du soir; considérant la journée perdue pour le voyage, j'acceptai l'hospitalité que m'offrait l'alcade, et après l'avoir chargé de conduire mes deux mules dans un corral et de pourvoir à leur nourriture, j'allai faire un tour de promenade dans le village. La plupart des hommes étaient absents; seules, les ménagères étaient restées au logis et préparaient quelque brouet pour le repas du soir. Je jugeai ainsi de la chose au filet de fumée qui s'échappait par les parois treillissées des demeures. Un détail intime et touchant m'arrêta devant une d'elles. Une jeune femme assise à terre, dans une pose pleine d'abandon, retenait captifs



Village d'Occobamba.

entre ses jambes deux enfants de trois à quatre ans, auxquels elle prodiguait des caresses; de temps en temps sa main s'égarait dans la chevelure ébouriffée des innocents, et y cherchait un objet invisible qu'elle portait à sa bouche après l'avoir trouvé. Je reconnus bien là cet amour maternel que ne rebute aucun obstacle, que n'effraye aucun sacrifice et qui se repaît au besoin de la vermine d'un enfant! Heureux, me dis-je en m'arrachant à ce tableau, celui que la main d'une mère débarrasse ainsi des insectes qui l'incommodent! C'est un bonheur que Dieu m'a refusé jusqu'à ce jour, et que probablement je suis destiné à ne jamais connaître sur cette terre!

En continuant mon inspection de la localité, j'avisai, adossé contre les flancs d'un cerro, et pareille, avec ses montants de granit joints par un linteau, à un lichaven celtique, la plus charmante fontaine que pût souhaiter un peintre de genre pour un premier plan de tableau. L'eau s'en épanchait comme un voile de gaze, et tombait sans bruit dans une manière de vasque pleine d'une ombre noire où les reflets du soleil couchant faisaient frétiller mille anguilles d'or. Le trop-plein de ce bassin s'échappait par-dessus des pierres moussues, et allait former au milieu du chemin une rigole cristalline où les oiseaux du ciel et les chiens du village pouvaient se désaltérer à souhait. Des ronces-mûres, des fuchsias et des loranthées retombaient en buissons épais des flancs du cerro, et formaient un cadre de feuillage et de fleurs à cette fontaine, autour de laquelle croissaient pêle-mêle des sagittaires, des scolopendres et des hydrocotyles d'un vert sombre et lustré. Après une invocation mentale à la naïade gardienne et protectrice de ce réservoir, je bus une gorgée de son onde limpide, et n'apercevant rien qui me parût valoir une mention écrite ou un trait de crayon, je revins à pas lents chez mon hôte l'alcade.

Je le trouvai occupé à laver, dans un baquet d'eau, un morceau de mouton d'une teinte bleuâtre, dont il reti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rait avec soin certains corps oblongs et mouvants. D'un coup d'œil je reconnus une viande gâtée dans laquelle les vers pullulaient déjà. Après avoir manipulé cette chose et l'avoir flairée à plusieurs reprises, il me la tendit pour que je la flairasse à mon tour, mais je fis trois pas en arrière.

« Elle sent un peu, me dit-il, mais en cuisant l'odeur s'en ira. J'aurai soin, d'ailleurs, de mettre beaucoup d'oignons, de baume et de piment dans le chupè.

— Et pour qui ce chupè? demandai-je.

— Pour toi, me dit-il; c'est ton souper que je prépare.

— Plus souvent! ripostai-je. J'aime mieux souper de mémoire, que de goûter à cette horreur. Est-ce que tu n'as pas autre chose à m'offrir?.

— En fait de viande, non ; mais j'ai du giraumont, des yuccas et des patates douces.

— Donne donc; je les cuisinerai moi-même et je ferai un repas de prince. »

L'homme alla prendre une moitié du cucurbitacé offert, y joignit une poignée de racines et de tubercules, et vint déposer le tout à mes pieds. Je m'assis, et tirant mon couteau de ma poche j'enlevai l'écorce du giraumont, je coupai sa pulpe en menus morceaux, et j'en remplis un pot de terre dans lequel je versai une pinte d'eau avec addition de piment et de sel. Cela fait, je plaçai ma soupe



Renvoi de José Benito.

sur un feu de branchages que l'alcade avait allumé, puis j'enfouis dans les cendres des racines de yucca [1], qui devaient me servir de pain, et des patates douces pour me régaler au dessert. Mon hôte suivait mes préparatifs culinaires avec un étonnement admiratif qui ne laissait pas que d'être flatteur pour mon amour-propre.

« C'est la première fois que je vois un caballero faire la cuisine, me dit-il ingénument.

— Bah! est-ce que cela t'amuse?

— Mais oui, fit-il.

— Eh bien! lui répliquai-je, à charge de revanche; si tu veux m'amuser aussi ou seulement m'être agréable et remplir jusqu'au bout les devoirs de l'hospitalité, éloigne de ma vue et surtout de mon nez le morceau de charogne que tu tiens à la main et dont la chaleur du foyer dilate de telle sorte les corpuscules odorants, que je sens mon cœur défaillir.... »

Bien que la fin de cette phrase fût du ressort de la physique, et conséquemment inintelligible pour mon hôte l'alcade, le geste de dégoût et le jeu de physionomie dont je l'accompagnai la lui rendirent si claire et si saisissable, qu'il se leva et alla accrocher au fond de la chambre l'épaule de mouton dont le fumet commençait à m'incommoder. Ce soin pris, il revint s'asseoir près du feu, qu'il alimenta de bûchettes, pendant qu'à l'aide d'une cuiller de bois je faisais fondre ma citrouille, tout

1. Jatropha Manihot

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en retournant mes racines sur les braises incandescentes.

Après une heure d'attente, je jugeai ma soupe épaissie à point et, l'ayant retirée du feu, j'en versai la moitié dans une écuelle que j'offris à mon hôte. Je partageai également avec lui mes tubercules, et tout en mangeant et l'interrogeant sur lui-même, je ne lui cachai pas mon étonnement de n'avoir trouvé sous son toit ni épouse, ni gouvernante, ni mozita quelconque qui semât quelques fleurs sur son existence et fît des reprises perdues à ses pantalons.

« J'ai eu deux femmes légitimes, me dit-il avec un soupir, et pas une ne m'est restée....

— Mortes toutes les deux! exclamai-je.

— Hélas! fit-il.

— Conte-moi donc ton histoire, mon hôte; cela fait tant de bien d'épancher son cœur dans le cœur d'un ami et tu ne peux douter que je ne sois le tien, après avoir partagé fraternellement avec toi ma soupe au giraumont et mes patates douces.

— Voilà la chose, me dit-il. Ma première épouse avait le goût des liqueurs fortes. Comme elle s'enivrait du matin au soir et prêtait à rire aux autres femmes du village, j'imaginai, pour la corriger de ce défaut, de la bâtonner rudement. Elle s'entêta, je tins bon. Un jour qu'elle avait bu plus que de coutume, je la cognai si fort qu'elle ne se releva plus.

— Diable! tu as eu la main malheureuse; il est vrai que l'ivrognerie est un triste défaut! Néanmoins, s'il fallait assommer tous les gens qui s'enivrent, plus des trois quarts du genre humain y passeraient. Enfin le mal est fait; n'y songeons plus. Et comment perdis-tu ta seconde femme?

— Un de mes voisins lui faisait la cour, et la malheureuse le laissait faire. Plusieurs fois je l'avais battue et raisonnée à ce sujet, mais ni coups ni raisonnement n'avaient de pouvoir sur elle; c'était une de ces natures de mules qui s'entêtent et se laisseraient assommer sur place plutôt que de céder. Comme elle rentrait au logis après un jour d'absence, ayant oublié de me laisser de quoi manger, je lui lançai une cruche à la tête et l'éborgnai. C'était peu de chose en comparaison des avanies qu'elle m'avait faites; mais elle m'en garda rancune et disparut le lendemain, après avoir fait un paquet de ses hardes. Depuis, je ne l'ai plus revue.

— Une femme borgne est assez facile à reconnaître dans la foule; en cherchant la tienne, tu la retrouveras.

— La chercher, Dieu m'en préserve! c'est bien assez de deux essais de mariage! Qui sait si la troisième femme que je pourrais prendre ne me jouerait pas quelque tour pendable! Non, non; mieux vaut pour moi rester veuf et tranquille dans ma maison; pour une goutte de miel que vous donne la femme, elle vous fait avaler une outre de fiel! »

Je gardai le silence par politesse. L'opinion de mon hôte pouvait être erronée, mais je m'abstins de la discuter. Toutes les opinions sont libres.

Au bout d'un moment que j'employai à fumer une cigarette, voyant que l'alcade imitait mon mutisme et semblait absorbé dans les souvenirs de son passé, je l'arrachai à sa méditation en lui parlant du guide qu'il m'avait promis pour continuer mon voyage. Il sortit pour l'aller chercher.

Resté seul, je pris la torche résineuse qui nous servait de luminaire et j'inspectai minutieusement l'intérieur du logis. A la saleté repoussante qui caractérise au Pérou la chaumière de l'indigène, s'ajoutait le tohu-bohu que présente en tous lieux le ménage de l'homme voué au célibat. A l'aide d'une fourche et d'un râteau de bois que je découvris dans un coin, je parvins à déblayer un espace de quelques pieds carrés que je recouvris avec le tapis et les pellons de mes deux selles. J'achevais à peine de dresser cette couche du voyageur, que l'alcade rentra accompagné d'un homme d'un certain âge, proprement vêtu et dont la physionomie me revint assez.



Une fontaine a Occobamba.

Comme je l'examinais de la tête aux pieds avant d'entamer la négociation :

« Tu peux avoir une entière confiance en Miguel, me dit l'alcade; c'est un brave garçon, actif, diligent, et qui connaît tous les détours des trois vallées de Lares, d'Occobamba et de Santa-Ana. »

Si mon hôte disait vrai, un pareil homme était une véritable trouvaille. Mais la mauvaise idée me vint qu'en cette circonstance l'alcade pouvait jouer le rôle de compère et me donner, pour m'accompagner, un mozo quelconque avec lequel il était convenu de partager le prix du voyage. De pareils marchés entre les fonctionnaires et leurs administrés m'étaient connus depuis longtemps. Craignant d'être pris pour dupe et d'avoir affaire à un guide ignorant des localités, je ne vis qu'un moyen de sortir d'embarras, c'était de lui faire subir préalablement un examen en règle.

« Puisque tu connais si bien le pays, dis-je à l'homme,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fais-moi le plaisir de m'apprendre à quel endroit de la vallée de Lares correspond ce village d'Occobamba?

— En prenant à travers les cerros et marchant tout droit, vous arriverez au village de Quillca.

— Et du côté de la vallée de Santa-Ana?

— Vous tomberez juste entre Yanamanchi et Pabellon-Pata.

— Mon intention est de longer, jusqu'à sa dernière estancia habitée, cette vallée d'Occobamba que je ne connais pas encore, puis ensuite d'entrer dans la vallée de Santa-Ana. Combien trouverai-je d'estancias en chemin?

— Sept, à partir de ce village.

— Et la distance du trajet?

— Vingt-cinq lieues jusqu'à l'hacienda de la Lechuza, soit deux jours de marche.

— Est-ce là que nous prendrons la route de Santa-Ana?

— C'est là; au delà de la Lechuza on ne trouve plus



L'auteur faisant une soupe, à Occobamba.

d'endroit habité, et vous seriez obligé de passer la nuit en plein air. Donc, en quittant la Lechuza, nous monterons vers les hauteurs qui séparent Santa-Ana d'Occobamba, et nous descendrons avec la rivière d'Alcusama au village de Chaco. »

Décidément, pensai-je, l'alcade a eu raison de me vanter son protégé. Cet homme est un véritable dictionnaire géographique.

« A demain de bonne heure, » dis-je à l'Indien en lui donnant deux réaux de *llapa* ou bonne-main, qui me valurent force remercîments accompagnés de révérences.

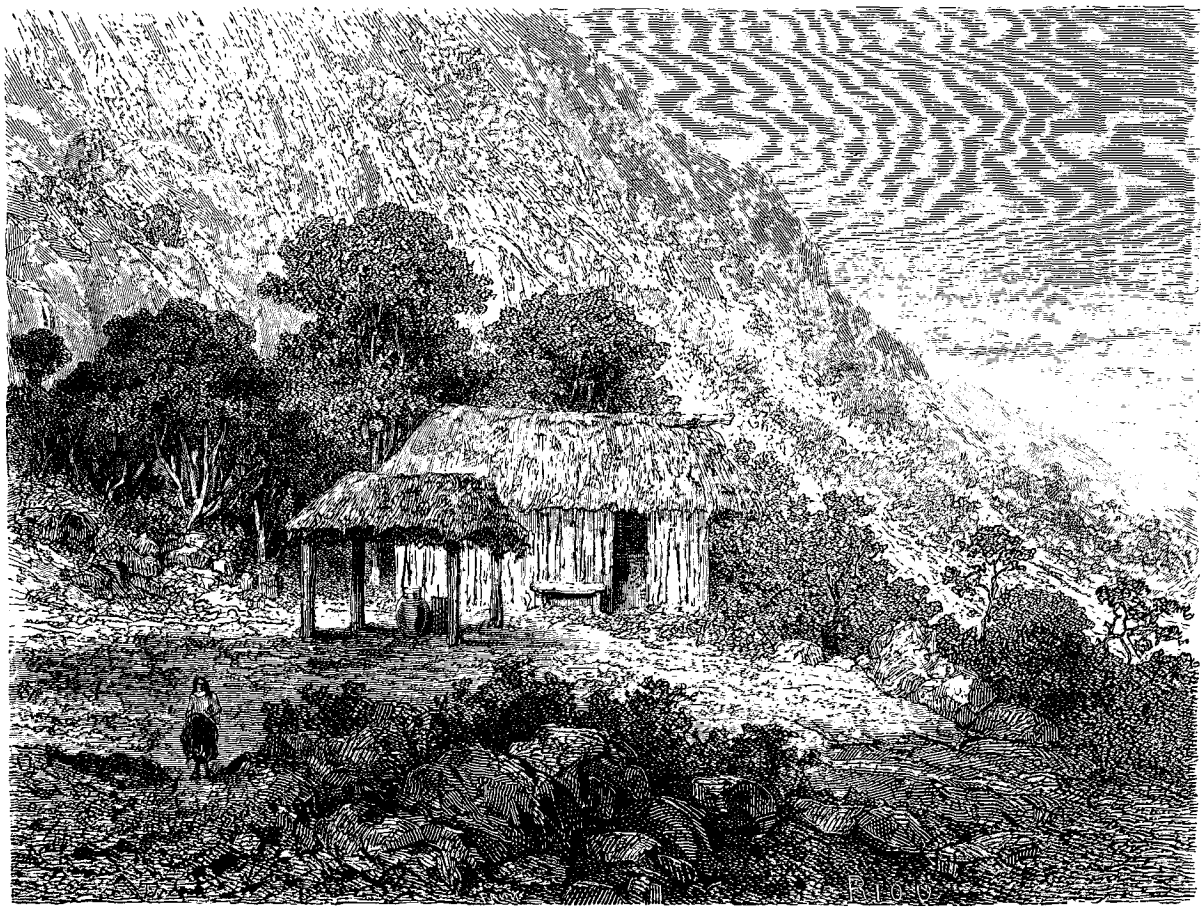
L'homme se retira, me laissant en tête-à-tête avec l'alcade. Comme nous n'avions rien d'intéressant à nous dire, après avoir échangé quelques monosyllabes et quelques bâillements, chacun de nous alla s'étendre sur son grabat. J'ignore si le sommeil de mon compagnon fut

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

troublé par l'apparition de ses deux épouses, mais le mien fut calme et profond comme celui du juste, et je me réveillai au petit jour sans avoir changé de posture.

Fidèle à la consigne que je lui avais donnée la veille, mon guide m'attendait devant la porte. L'alcade alla chercher les mules et sella lui-même celle que je montais, pendant que Miguel harnachait la bête qui, après avoir servi à José Benito, allait lui servir à lui-même. Je pris congé de mon hôte et partis chargé de ses vœux pour mon bonheur futur.

Le soleil ne tarda pas à dépasser la chaîne des cerros qui forment à droite la borne naturelle de la vallée. Les touffes d'arbres et les buissons des escarpements, illuminés par ses premiers rayons, formaient, avec les anfractuosités de terrains encore plongés dans une ombre bleuâtre, des oppositions d'une grâce et d'une fraîcheur idéales. Entre deux croupes de montagnes boisées, reluisait comme un trait d'argent la rivière d'Occobamba descendue des hauteurs. Son murmure, mêlé à ces rumeurs confuses que le jour éveille dans la plaine ou dans les forêts, et qui sont comme l'hymne matutinal que la création chante au Créateur, ce murmure caressait doucement l'oreille et faisait passer dans l'esprit mille visions charmantes, mille choses ailées que la plume ou le pinceau est inhabile à retracer. Devant ces splendides tableaux de la nature, le véritable poëte sera



Métairie de Mayoc.

toujours celui qui sentira le plus et qui exprimera le moins.

Après un certain temps de marche à travers des sites tantôt arides et tantôt décorés d'une maigre végétation, nous nous rapprochâmes de la rivière, qui coulait ou plutôt roulait dans la direction du nord-est sur un lit de cailloux qu'elle entre-choquait bruyamment. Nous la passâmes avec de l'eau jusqu'à la sangle de nos bêtes, bien que devant nous, à peu de distance, il se trouvât un pont destiné à faciliter le transit entre les deux rives. Mon guide, à qui je demandai pourquoi il préférait cette voie à l'autre, me répondit que les pieux du pont que j'apercevais étaient plus qu'à demi pourris, et qu'en passant dessus nous eussions couru le risque de le voir s'abîmer sous nous. Je remerciai vivement Miguel de l'intérêt qu'il portait à nos deux personnes; une chute de quinze pieds, au milieu d'un courant rapide encombré de pierres, ayant un côté pittoresque, mais pouvant être dangereuse.

Le pays que nous traversions n'avait ni chemins ni sentiers apparents, et nous réglions notre marche sur le cours de la rivière, rasant la berge ou nous en écartant selon les accidents du site ou les mouvements du terrain. La végétation, presque nulle sur la rive gauche, du côté de Santa-Ana, n'offrait rien de bien remarquable sur la rive droite, du côté de Lares. Mais en voyage il faut sa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voir se contenter de ce que Dieu vous donne, et j'acceptai volontiers comme distractions botaniques les plantes grêles, les buissons rabougris et les maigres arbustes qui défilaient successivement sous mes yeux.

Miguel, à qui je fis part des tiraillements d'estomac que je ressentais, et qui par appétit ou par sympathie en ressentait d'exactement pareils aux miens, me dit que nous réparerions nos forces à Mayoc, une métairie dont la propriétaire, veuve encore jeune et sans enfants, lui était particulièrement connue.

La vue de cette métairie de Mayoc, où nous arrivâmes sur les onze heures, n'éveilla pas chez moi un grand enthousiasme artistique, mais elle redoubla ma faim. Quand la maîtresse du logis, grosse matrone vêtue d'une simple chemise et d'un jupon de laine, apparut sur le seuil, pour disposer son esprit à la bienveillance je lui souris en m'informant de sa santé et lui demandant si son sommeil de la nuit passée n'avait pas été troublé par de mauvais rêves. Pareille demande de la part d'un homme qu'elle voyait pour la première fois la surprit un peu et la fit sourire, et comme des gens qui s'abordent en souriant sont tout près de s'entendre, mon guide avait à peine fait part à son amie de notre envie de déjeuner, que la digne femme se mettait en mesure de nous satisfaire.

Bientôt accroupi près du feu que j'alimentais de branchages, j'entendais avec une émotion difficile à rendre le bruit que faisait la marmite en terre dans laquelle trois cochons d'Inde, entourés de légumes, s'élevaient, s'abaissaient et tourbillonnaient au milieu des remous d'écume formés par le bouillonnement de l'eau. O poésie de l'estomac, pour n'être pas d'une nature éthérée, tu n'en es pas moins admirable, et tes ravissements ne le cèdent guère à ceux de l'esprit! Parfois, en écrivant ces lignes, le souvenir de mes fringales du désert me revient à l'idée et me donne, avec des retours de jeunesse, des velléités d'appétit! Je me sens libre, fier, ardent, enthousiaste et disposé à manger, sans les faire cuire, de vulgaires trognons de choux! Mais ces élans de l'estomac et de la pensée durent peu, et je retombe sur moi-même, ramené par la loi des choses au sentiment d'une amère réalité!

La chupè aux cochons d'Inde que notre hôtesse ne tarda pas à nous servir me parut plus substantiel que ma soupe au giraumont de la veille. Tout en mangeant et regardant la bonne femme qui s'empressait autour de nous, il me vint une idée que je communiquai à Miguel entre deux bouchées. Cette idée, que je croyais lumineuse, le fit rire aux éclats. Craignant que la veuve, qui ne nous quittait pas des yeux, n'attribuât à quelque remarque inconvenante de ma part l'hilarité intempestive de mon guide, je priai celui-ci de lui en expliquer la cause, ce qu'il fit, mais non sans rire sur nouveaux frais.

A peine la digne femme eut-elle su que j'avais eu l'idée qu'en qualité de veuve elle aurait dû se remarier avec un homme veuf, et que le veuf que je croyais devoir lui convenir était l'alcade d'Occobamba, que sa figure, jusque-là souriante, prit subitement une expression de colère mélangée de dédain.

« Je ne suis pas assez embarrassée de ma personne, dit-elle, pour épouser un monstre, un excommunié, qui a tué sa première femme et défiguré sa seconde!

— Raison de plus pour qu'il devînt l'esclave de sa troisième, insinuai-je adroitement; cet homme, chère hôtesse, sait qu'il a beaucoup à se faire pardonner, et vous seriez pour lui l'ange de la miséricorde.

— Je ne suis pas un ange, me répliqua sèchement la commère; les anges sont au ciel avec le bon Dieu! »

Je crus prudent de borner là cette conversation et d'expédier au plus vite mon déjeuner. Le baromètre humoristique de la patronne venait de descendre à tempête, et soit que ma proposition l'eût blessée comme femme, soit qu'elle lui rappelât avec amertume que le veuvage ou le célibat n'est pas précisément, comme le prétend saint François de Sales, l'état par excellence de la nature humaine, son air était devenu aussi rogue, qu'à notre entrée il m'avait paru bienveillant. Le diable, pensai-je, nous punit toujours de nos bonnes pensées, quand il ne nous châtie pas de nos bonnes actions. J'achevai de déjeuner et demandai à notre hôtesse à combien se montait la dépense.

« C'est deux piastres, » me répondit-elle en allongeant la main et détournant la tête.

Je déposai dans cette main la somme demandée et qui représentait six fois la valeur de mon déjeuner; puis j'ajoutai mentalement : Paul Marcoy, mon ami, tu n'es qu'un imbécile. On ne doit jamais parler d'hyménée aux veuves qu'on ne connaît pas.

L'ombre de dépit qu'avait pu m'occasionner cet incident se dissipa après quelques minutes de marche; en tournant le dos à la colline de Mayoc, nous entrâmes sous le couvert d'une oasis, dont la fraîcheur, entretenue par le voisinage de la rivière, me parut d'autant plus appréciable, que la plénitude de mon estomac redoublait pour moi la chaleur et l'éclat du jour. A travers cette oasis, formée par des massifs de bambusacées, des robiniers et des plantes grimpantes, serpentait un de ces chemins qu'on aimerait à suivre le soir sous un rayon de lune, en rêvant à ce qu'on désire ou en jouissant de ce qu'on possède.

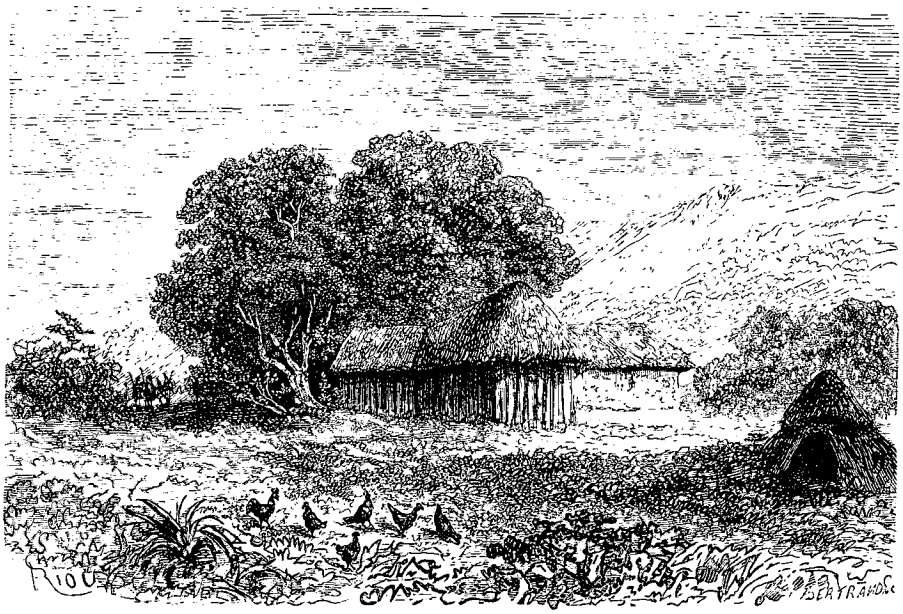
L'endroit semblait avoir été tracé d'après les cartons de Théocrite ou de Virgile, et dégageait un parfum d'églogue qu'on respirait avec plaisir. On n'y voyait, il est vrai, ni bergères dans le genre de Glycère et d'Amaryllis, ni Corydon dialoguant avec un Alexis, à l'aide de dactyles et de spondées; les violettes non plus n'y croissaient pas à côté des narcisses, et j'y cherchai vainement l'ombre d'une amaranthe. Mais l'herbe drue, émaillée de fleurettes, les roches tapissées de mousse, la rigole courant sans bruit sur un lit de sable, s'y mêlaient et s'y combinaient de façon à produire d'heureux motifs. Une admirable symphonie égayait cette solitude où, à défaut de Philomèle, des oiseaux du pays qu'on ne voyait pas, faisaient assaut de vocalises et brodaient, sur la basse continue de la rivière qui grondait à vingt pas, de ravissantes fioritures. L'immense futaie était à la fois une volière et un orchestre. Un instant j'eus l'idée de faire un croquis de ce lieu choisi, mais quel trait du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

crayon ou quel ton de la palette eût rendu ce murmure, cette fraîcheur, cette harmonie, ce voile de poésie enfin, qui, pareil au *ventus textilis* de Pétrone, l'enveloppait comme une gaze. Je remis donc dans mes sacoches l'album que je venais d'ouvrir, comprenant que le gracieux paysage n'était qu'un de ces souvenirs charmants qu'on conserve dans la mémoire, comme on garde un parfum subtil dans un flacon scellé.

Pendant le temps que nous passâmes dans ce chemin couvert, je m'imaginai voyager en rêve, et, pour compléter l'illusion, je fermai les yeux à demi, laissant les détails se fondre dans les masses et me contentant de prêter l'oreille au chant des oiseaux. Soit que l'orchestre invisible me berçât doucement, soit que le demi-jour, imprégné de fraîcheur, invitât au sommeil, je commençai par m'assoupir et finis bientôt par dormir tout à fait. Un faux pas de ma monture me réveilla en sursaut. En ouvrant les yeux, je ne pus retenir une exclamation de surprise : le site avait totalement changé d'aspect, les arbres avaient disparu, les oiseaux avaient pris leur vol, et de grands espaces sablonneux, couverts par les derniers débordements de la rivière, alternaient avec des trapèzes de gazon jauni et de grosses roches à demi enfouies dans le sol. Ces changements de décors à vue sont fréquents dans les vallées de Lares, d'Occobamba et de Santa-Ana. Ils n'ont d'autre cause que la direction de ces mêmes vallées, qui se déroulent parallèlement à la Cordillère, au lieu de s'en séparer brusquement, comme les vallées de l'est, comprises entre Paucartampu et les Yungas de la Bolivie.

Nous cheminâmes près d'une heure à travers ce site, qui, par son aridité, me rappelait les punas de la Cordillère, comme, par la pureté du ciel et l'éclat du soleil, il me reportait en idée dans les gorges de la côte du Pacifique. Je reconnus bientôt, aux pentes brusques des terrains, que nous approchions d'une autre zone. La ré-



Métairie d'Unupampa.

gion morne finit en effet par rester derrière nous, et le réveil de la végétation nous fut annoncé par quelques lantanas aux feuilles visqueuses et par des buissons de mimosas, dont les petites fleurs en boules, d'une nuance rose-lilas, avaient l'odeur pénétrante du patchouly.

Comme nous franchissions un dernier groupe de collines qui forment comme la limite nord-nord-est de ce désert, nous vîmes, dans une perspective lumineuse, se dresser devant nous un piton conique à demi revêtu de végétation ; sa teinte, d'un vert sombre, se détachait admirablement sur l'outremer du ciel. Mon guide, à qui je demandai le nom de cette montagne isolée, me dit qu'elle s'appelait la Cuesta d'Unupampa, et me montra en même temps à droite, à demi cachée dans les arbres, une maisonnette qui portait également le nom d'Unupampa.

La métairie d'Unupampa, ombragée par des érythrinas centenaires, était close et muette quand nous passâmes devant elle; seules, quelques poules noires, à crête rouge, qui gloussaient et picoraient dans les broussailles, animaient le paysage et égayaient un peu les abords du logis. Je regrettai que leur propriétaire ne fût pas là pour lui en acheter quelqu'une, l'emporter suspendue par les pattes à l'arçon de ma selle, et, le soir venu, lui tordre le cou pour en faire un bouillon. Mais Miguel m'ayant assuré que l'hacienda d'Uchu, où nous terminerions l'étape, abondait en volatiles de toutes sortes, je laissai les poules d'Unupampa à leurs affaires et n'emportai qu'un croquis du logis auquel elles appartenaient.

De nouveau nous nous dirigeâmes vers la rivière, que nous traversâmes sur une passerelle dont un aquarelliste eût tiré un excellent parti ; rien n'y manquait : ni les pieux verdis et tortus, mi-partis d'ombre et de lumière, ni les lentilles d'eau et les conferves simulant un gazon épais, ni les touffes de plantagos et d'aroïdées, étalant au fil de l'eau leurs feuilles lustrées que le courant lutinait, froissait et submergeait incessamment.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

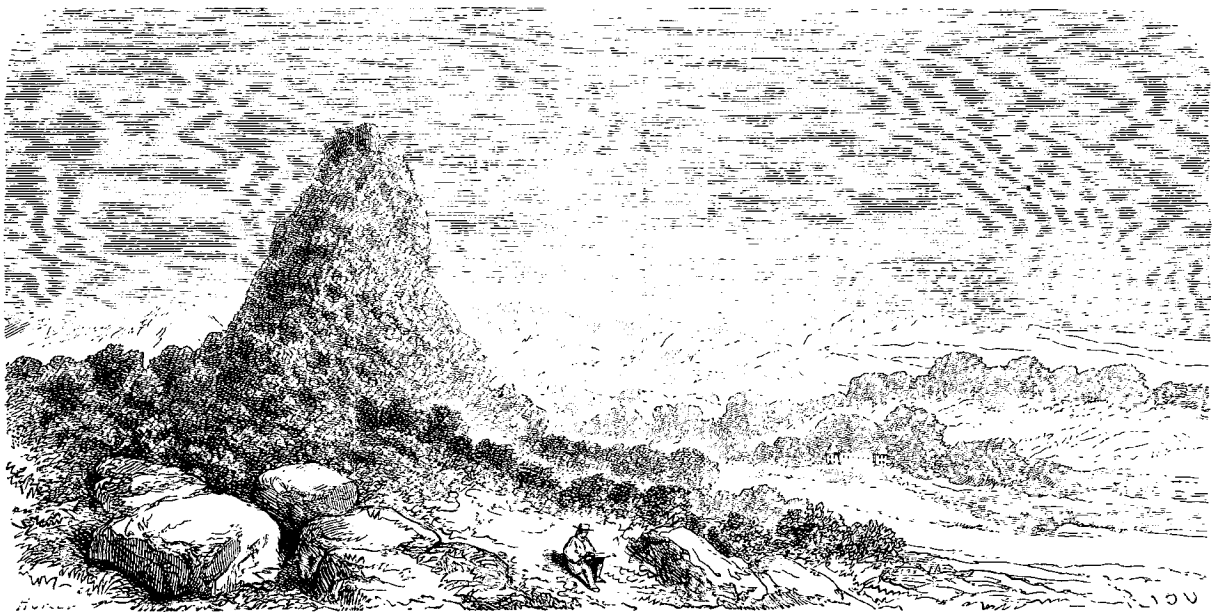
Une fois sur la rive gauche, Miguel crut devoir m'avertir que le soleil n'était plus au zénith et qu'il nous restait encore huit lieues à faire pour arriver à Uchu. C'était me dire clairement qu'au lieu de bayer aux corneilles ou de m'amuser à ramasser des cailloux et à cueillir des fleurs, je ferais mieux de piquer ma monture pour que la nuit ne nous surprît pas en chemin. L'avis, tout indirect qu'il fût, me parut judicieux, et j'eus d'autant moins de peine à le suivre, que la vallée n'offrait, en cet endroit, rien de curieux ou seulement d'intéressant. Nous marchâmes bon train jusqu'à l'hacienda de *los Camotes* (*Batata convolvulus*), où, sur la foi de cette appellation, je m'attendais à voir des champs ensemencés de ces patates douces dont la corolle *régulière* est d'un violet si doux à l'œil et les tubercules si sucrés au goût; mais je n'aperçus, au sommet d'un monticule, qu'une maisonnette en pisé, composée de deux pignons coiffés de chaume et reliés par une varanda. Un jardinet planté d'oignons, de choux et de citrouilles se rattachait à la bicoque et complétait sa physionomie. Je fis une moue de dédain et passai outre.

A cent pas de là, j'eus l'idée de demander à Miguel d'où venait, à l'hacienda de los Camotes, son nom de patates douces.

« C'est peut-être parce qu'on y élève beaucoup de moutons, » me répondit-il.

La réponse, on en conviendra, était assez saugrenue pour motiver de ma part un éclat de rire. Si je gardai mon sérieux, ce fut uniquement pour ne pas désobliger mon guide et lui faire comprendre qu'il venait de dire une niaiserie.

Des Camotes à Tiocuna (*le berceau de l'oncle*), nous



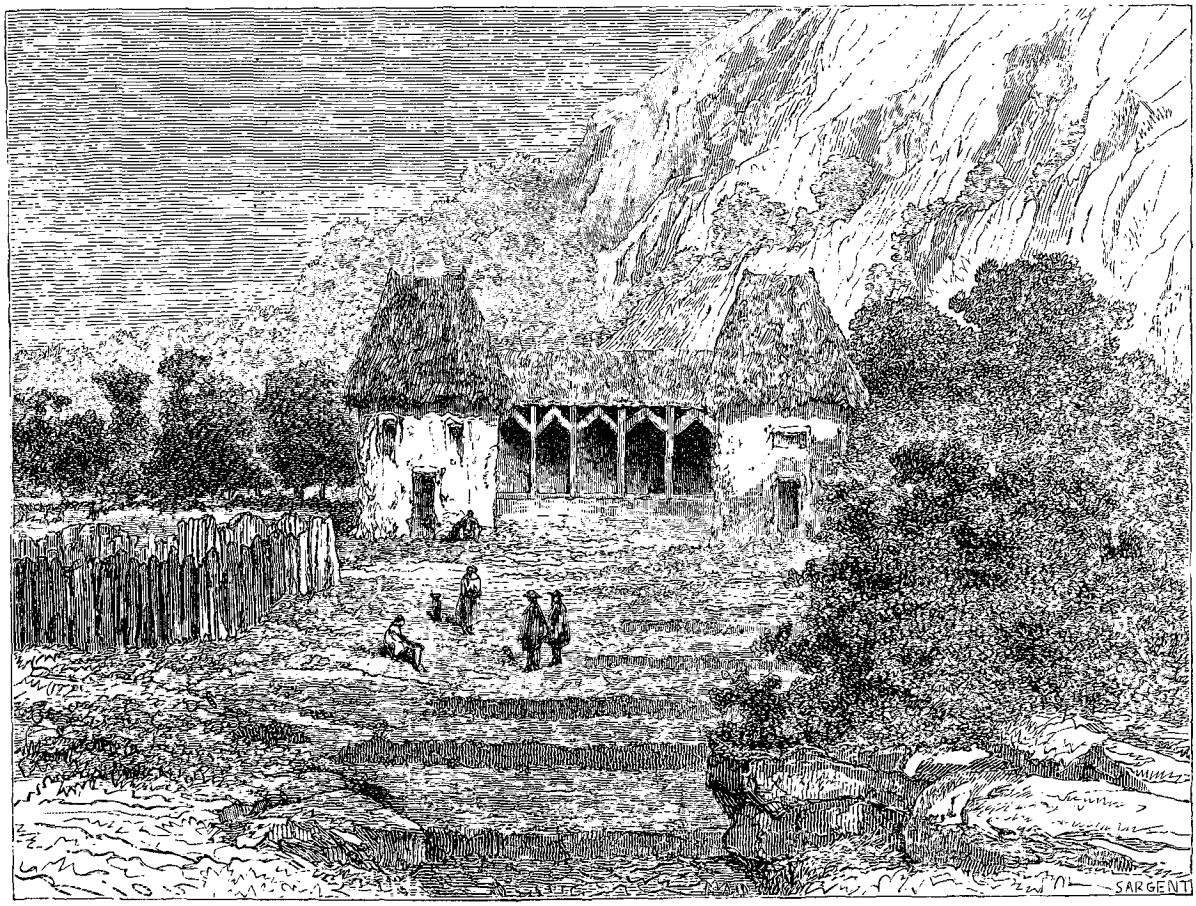
La Cuesta d'Unupampa.

mîmes trois heures de marche. En atteignant ce dernier point, nos mules, un peu surmenées, soufflaient et renaclaient si bruyamment, que nous nous arrêtâmes un moment pour les laisser reprendre haleine. Pendant qu'elles se reposaient, je donnai un coup d'œil d'amateur à la ferme de Tiocuna et au site qui l'encadrait. La ferme ou la maison offrait deux parties très-distinctes : une, démantelée, avec son toit effondré et ses pieux debout sur un soubassement en ruine ; l'autre, intacte, pourvue d'une porte et d'une fenêtre, et couverte d'un toit de chaume à peu près neuf. Toutefois cette opposition de vieux et de neuf n'avait rien de bien pittoresque, et le site n'était pas de nature à le mettre en relief. Un cerro d'une pente roide, avec quelques buissons accrochés çà et là, un goyavier tortu, penché sur la maison, en formaient les traits principaux. L'air de tristesse répandu sur cette demeure s'augmentait encore de la présence de ses propriétaires, deux vieillards, homme et femme, bistrés de teint, hâves, tannés, décrépits, conjugalement assis côte à côte sur un banc de bois, et paraissant réchauffer au soleil leur sang glacé par l'âge. Je crus voir Philémon et Baucis de mythologique mémoire. Comme je n'étais pas Jupiter, pour mettre à l'essai l'humeur hospitalière de ces deux êtres vénérables, je me contentai de leur adresser de la main un geste d'adieu, et, remontant sur ma bête, je m'éloignai du — berceau de l'oncle — sans daigner m'enquérir de la cause à laquelle le logis devait ce nom singulier.

Paul MARCOY.

(*La suit à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hacienda de los Camotes (voy. p. 127).

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1846-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

CINQUIÈME ÉTAPE.

DE CUZCO A ECHARATI.

Sta, viator! — L'hospitalité d'une épicière. — Portrait au pastel d'une grande dame. — L'hacienda de Tian-Tian et son majordome. — Dissertation sur le *Theobroma cacao*. — Ornithologie. — Faute d'une chemise blanche, l'auteur dit un adieu définitif aux illusions qu'il caressait. — Aspects variés du paysage. — Où le voyageur, en cherchant l'âme d'une fleur, se sent saisir le nez par des tenailles. — L'hacienda de la Chouette. — L'*hibiscus mutabilis*. — Conversation à travers les lames d'une persienne. — La femme abandonnée. — Une fleur blanche le matin, rose à midi, pourpre le soir. — Biographie et physiologie de quatre jeunes filles. — Le voyageur soupe en famille chez le gouverneur de Chaco. — Arrivée à Echarati. — L'hacienda de Bellavista.

Jusqu'ici j'avais eu à me louer si peu de mon idée de visiter le val d'Occobamba, que, chemin faisant, et sans en rien dire à Miguel, que la chose eût blessé dans sa vanité d'autochthone, je m'étais comparé au chien du fabuliste qui lâche sa proie pour l'ombre. En prenant, au contraire, par des routes déjà connues, j'aurais pu trouver mille distractions. Les curiosités naturelles qu'autrefois j'avais admirées dans les vallées voisines, ces belles plantes, ces fleurs charmantes et ces brillants oiseaux, merveilles de la création qui sollicitent le regard, com-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97 et la note 2, et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mandent l'enthousiasme, et semblent à chaque pas vous crier, du fond des forêts où elles se cachent : *Sta, viator!* toutes ces merveilles, plus jeunes, plus vivaces, plus fraîches que jamais, étaient encore à la même place; pourquoi l'idée de les revoir une dernière fois ne m'était-elle pas venue? — Maudite vallée d'Occobamba! me disais-je en manière de conclusion; maudite soif de l'inconnu! l'homme, ici-bas, en croyant t'étancher, ne fait que courir à sa perte; depuis Ève mordant à la pomme fatale pour satisfaire ce besoin fiévreux, cette ardeur insensée qui pousse la créature à franchir les bornes du réel pour empiéter sur les domaines de l'irréalisable, que d'êtres qui tendaient au ciel d'un vol ambitieux, ont vu, comme Icare, fondre la cire de leurs ailes et sont retombés lourdement sur la terre!

Ce thème psychologique que je résume ici en quelques lignes, mais que mon esprit, inoccupé pour le quart d'heure, avait développé convenablement et enjolivé d'une multitude de festons et d'astragales, ce thème occupa le temps que nous mîmes à accomplir le trajet de Tiocuna à Uchu. Le soleil avait disparu quand nous y arrivâmes.



La ferme de Tiocuna (le Berceau de l'oncle). — Voy. p. 128.

Le soir approchait; le ciel était magnifique. Au fond, devant nous, la vallée disparaissait à demi sous un rideau de vapeurs violettes, pareil à un camail d'évêque. Derrière nous, les têtes chauves des cerros et le squelette de quelques arbres se dessinaient en noir sur un fond de pourpre orangée. Un calme ineffable régnait dans l'espace. Sans la voix de mon estomac qui criait famine et me rattachait impitoyablement à la terre, j'eusse essayé d'élever mon esprit à Dieu par l'extase ou par la prière.

Uchu, que mon guide avait appelé une hacienda, ne me parut, aux dernières clartés du jour, qu'une modeste chacara; mais soit que l'idée qu'elle abondait en volailles de toutes sortes, ainsi que l'avait dit Miguel, me disposât en faveur de cette maisonnette, ou que sa situation fût réellement agréable, mes sympathies lui furent acquises à première vue.

Nous fûmes reçus au débotté par une femme coiffée d'un chapeau de bergère à rubans roses et vêtue d'une jupe de basin blanc, qui me parurent jurer un peu avec son âge critique, son embonpoint voisin de l'obésité et ses cheveux déjà gris. Mon guide, en la saluant avec courtoisie et accolant à son prénom de Manuela les titres de *señora, doña*, me fit comprendre que je n'avais pas affaire à une personne ordinaire. La façon dont l'inconnue nous invita à entrer chez elle, acheva de me le prouver. Comme on ne voyait goutte dans la pièce où nous nous trouvions, le premier soin de la señora doña Manuela fut d'allumer une chandelle, dont la lueur me permit d'apercevoir un comptoir carré pourvu de balances et des étagères garnies de bocaux, de flacons, de bouteilles étiquetées et d'objets divers. — Cette dame, pensai-je, est une pulpera ou épicière, et, comme telle, sa cave et son garde-manger doivent être bien approvisionnés; ici, je ferai chère lie. Je ne m'étais pas trompé sur la qualité de l'inconnue; après quelques politesses échangées avec mon guide, elle se plaignit à lui de la *dureté* des temps et du manque de débouchés de son commerce. Les habitants des estancias voisines continuaient bien d'acheter chez elle quelques bagatelles, mais les articles de première nécessité et d'une consommation journalière, tels que l'eau-de-vie, la coca, le piment, étaient tirés par eux des vallées limitrophes de Lares et Santa-Ana, où on les leur vendait à meilleur compte qu'elle n'eût pu les donner elle-même. Sans cette concurrence désastreuse, elle eût fait des affaires d'or. Jusque-là je n'avais trouvé rien que d'ordinaire à ces lamentations commerciales en usage chez les épiciers de tous sexes et de tous pays, et je les avais écoutées sans en être ému; mais quand la señora doña Manuela ajouta, avec un soupir qui souleva les cavités de sa forte poitrine, que le manque de débouchés l'obligeait à ne s'approvisionner que du strict nécessaire, j'eus une vague appréhension du malheur qui me menaçait. Cette appréhension devint une certitude, quand Miguel, ayant réclamé de son obligeance le vivre et le couvert, elle lui eut répondu qu'elle pourrait nous céder sa boutique pour y dormir, mais qu'en fait de vivres il ne lui restait plus que du chuño (patates gelées) et quelques épis de maïs. Que faire en pareille occurrence? offrir à Dieu cette nouvelle croix, accepter avec un semblant de reconnaissance le chuño et le maïs de notre hôtesse, et c'est ce que je fis.

Une heure après cette conversation, la doña Manuela, qui avait dépouillé son accoutrement prétentieux pour faire la cuisine, nous servait sur une table basse une assiette de son chuño bouilli à l'eau et des épis de maïs rôtis sur les braises. Quel régal pour un homme qui, depuis le matin, se flattait, sur la foi de son guide, de souper à Uchu de poules et de poulets gras! Comme, après tout, il n'y avait pas de la faute de Miguel, je m'abstins de lui témoigner mon mécontentement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Notre maigre repas achevé, l'épicière nous offrit, à titre de dessert, un verre de curaçao de sa composition, simple tafia sans sucre, dans lequel trempaient des zestes d'orange. Après avoir trinqué avec nous, elle se retira dans une autre pièce, nous abandonnant sa boutique, où Miguel dressa deux lits jumeaux avec les tapis de nos selles. Malgré la fatigue d'une journée de marche et le besoin de sommeil qu'elle m'occasionnait, je ne pus dormir qu'à la condition d'avoir toujours un œil ouvert. Une fois la chandelle éteinte, un bataillon de rats avait envahi la boutique, cherchant partout des provisions absentes. Je les entendais trotter sur le comptoir, grimper le long des étagères, et, furieux de ne rien trouver à grignoter, entre-choquer à les casser les bouteilles et les flacons. La nuit que je passai à me garantir des attaques de ces rongeurs, que je comparais aux revenants qui hantent les châteaux déserts, cette nuit fut digne du souper qui l'avait précédée.

Le lendemain, après avoir réglé nos comptes avec la Manuela, bu cavalièrement avec elle le coup de l'étrier et quitté sa demeure, Miguel, devinant à mes yeux bouffis et à la prostration de tout mon être que l'hospitalité d'Uchu m'avait été pesante, entreprit de relever mon courage abattu par la perspective du bon gîte et du bon souper que je ne pouvais manquer de trouver à l'hacienda de la Lechuza (chouette) où nous finirions la journée. Comme je ne semblais qu'à demi convaincu, l'homme se hâta d'ajouter que la propriétaire de l'hacienda en question n'était pas une épicière comme doña Manuela, mais une grande dame, *una alta señora*, qui depuis quatre ans qu'elle habitait la vallée d'Occobamba, vivait dans une retraite absolue. Tout ce qu'on savait de son histoire, c'est qu'elle était née à Lima, d'où elle était venue s'établir sur l'hacienda de la Chouette, qu'elle avait héritée d'un de ses parents; habituellement elle restait enfermée pendant le jour, ne sortait que la nuit et toujours voilée.



L'épicerie d'Uchu.

J'avoue qu'en écoutant mon guide, ma première idée fut qu'il me faisait un conte à dormir debout; mais je le regardai et lui trouvai l'air si sérieux, que je finis par croire à ce qu'il me disait. Sans lui répondre, je me mis à rêver au sens de ses paroles. Mes études physiologiques à l'endroit des femmes de Lima étaient assez complètes. Depuis longtemps je connaissais les goûts changeants, l'humeur volage, les fantasques caprices de ces charmantes indigènes, goûts, humeur et caprices qui font d'elles de véritables oiseaux-mouches, voltigeant et bourdonnant sur toutes les fleurs, passant de l'une à l'autre et ne se fixant sur aucune, pompant leur miel avec la même avidité, et, après l'avoir épuisé, les lacérant à coups de bec avec la même indifférence. Quelle exception à la règle faisait donc l'inconnue de la Lechuza, qui appartenant, au dire de mon guide, à l'aristocratie de la ville des Rois, avait fui le monde pour venir habiter un recoin perdu de la vallée d'Occobamba, où elle ne recevait ni ne voyait personne? Un tel mystère était affriandant; aussi mis-je tant d'ardeur à le pénétrer, que ce fut seulement à une lieue d'Uchu que je m'aperçus que nous avions traversé la rivière, et qu'au lieu de longer sa rive gauche que nous suivions depuis Unupampa, nous côtoyions maintenant sa rive droite.

La contrée qui sépare l'épicerie d'Uchu de l'hacienda de Tian-Tian, où nous arrivâmes entre onze heures et midi, offre, comme les vallées limitrophes de Lares et de Santa-Ana sous le même parallèle, des espaces arides alternant avec des sites plantureux qui rappellent le dualisme de l'art classique et de l'art romantique. Ici c'est la pierre et la sécheresse qui dominent; là, c'est la végétation, l'ombre et la fraîcheur. Cette opposition constante, que sur la foi de nos lignes on pourrait croire réjouissante à l'œil et divertissante à l'esprit, finit à la longue par fatiguer horriblement. A chaque lieue, c'est comme un soufflet donné par la prose à la poésie; un coup de ciseau dans les ailes de l'enthousiasme.

L'hacienda de Tian-Tian présentait le touchant accord des deux genres. Sa vue me remit en mémoire certains poëtes de notre époque, dont la muse trop timide ou trop faible pour monter jusqu'aux astres, et trop précieuse en même temps pour se résoudre à aller à pied, volette et sautille entre terre et ciel à l'aide des moignons qui lui servent d'ailes. Je ne hais pas ce lyrisme de juste milieu, mais j'en jouis avec modération, et n'ai pour lui ni points d'exclamation ni métaphores délirantes.

En entrant dans la cour de Tian-Tian, où nous fûmes reçus par un majordome, le propriétaire de cette hacienda habitant Calca et ne venant visiter son domaine qu'une fois l'an, mon premier soin fut de demander à l'individu s'il ne me serait pas possible, en échange d'espèces, de faire chez lui un repas quelconque. Il me répondit que rien n'eût été plus facile, si, pour le moment, le garde-manger de l'hacienda ne se fût trouvé en piteux état.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Dans notre vallée, ajouta-t-il, on tue un bœuf tous les dimanches. Chacun en achète un morceau. Ce morceau, vous comprenez, dure ce qu'il dure : trois jours, quatre jours : cela dépend du nombre des membres de la famille et de leur appétit. Habituellement quand vient le jeudi, il ne nous reste que des os à ronger. Or, vous passez ici un vendredi. Depuis hier nos os sont rongés, sucés, nettoyés; mais, si vous voulez attendre jusqu'à dimanche, vous aurez à déjeuner d'excellente viande de boucherie.

— Attendre deux jours sans manger ! exclamai-je avec indignation.

— Eh ! non, fit l'homme en riant, je ne vous parle pas de rester deux jours sans manger ; je vous dis seulement d'attendre jusqu'à dimanche, si vous tenez à avoir de la viande fraîche.

— Auriez-vous donc autre chose à m'offrir ?

— J'ai du chuno et du maïs.

— Cela tombe mal ; j'ai soupé hier de maïs et de chuno. Mais n'importe ; donnez toujours ; avec cela on ne meurt pas de faim. »

Le majordome dit quelques mots à une chola que notre colloque avait attirée au seuil de la maison. La femme disparut et, pendant qu'elle allait s'occuper de mon déjeuner, l'individu me proposa de faire avec lui un tour de promenade dans le *cacahual* de la propriété, où l'appelait en ce moment quelque détail de surveillance.

Cette plantation de cacao était mal tenue et même un peu en désordre, remarque que je me gardai bien de faire à haute voix, la vérité sonnant toujours très-mal à l'oreille d'un homme, surtout quand cet homme vous demande votre opinion. Aussi répondis-je au majordome qui me questionnait à cet égard, que je n'avais vu dans les vallées de Paucartampu, ni dans celles de Soconuzco, renommées pour leurs cultures en ce genre, un cacahual mieux *conduit* que le sien. C'était justement le contraire de ce que j'aurais dû lui dire; mais le mensonge a un charme à nul autre pareil, et ma phrase laudative était à peine formulée, que le visage du majordome s'épanouissait doucement. « Diablesse de nature humaine, me dis-je à part moi, c'est donc en flattant tes défauts ou tes vices, plutôt qu'en te faisant entendre le langage de la vérité, qu'on acquiert ton estime et qu'on se concilie ton affection ?

En atteignant un rond-point de la plantation, couvert de hautes herbes et de loranthées parasites, j'aperçus quelques femmes assises sur leurs talons et caquetant comme des perruches. Chacune d'elles, armée d'un maillet en bois, cassait la capsule ligneuse du cacao, en retirait le grain et le déposait sur une banne, après l'avoir préalablement dépouillé de sa pulpe glaireuse. Cette pulpe, d'un goût exquis quand deux jours de fermentation ont ajouté à ses qualités saccharines une pointe d'acide, était rejetée par chaque travailleuse dans un baquet placé à côté d'elle.

La récolte du théobrome, qui se fait à l'époque où ses capsules, parvenues à leur maturité, ont pris une belle teinte de minium, tient les péons sur pied pendant plus d'un mois, chaque arbre ne donnant à la fois que cinq ou six fruits mûrs. Une visite de ces arbres est donc nécessaire chaque semaine, pour faire la cueillette de leurs produits. Cette cueillette emploie peu de bras, il est vrai, mais elle nécessite une surveillance continuelle, surtout si la saison des pluies arrive avant l'achèvement de la récolte.

Après avoir mangé la pulpe de deux ou trois capsules et échangé un bonjour amical avec les travailleuses, je revins à l'habitation en compagnie du majordome. On me servit mon déjeuner dans un saladier de faïence. J'appelai Miguel pour qu'il en prît sa part. Lorsque chacun de nous eut expédié sa pitance, je remerciai le majordome de son chuno bouilli et de sa complaisance à me promener à travers son domaine ; puis, ce tribut payé à la politesse, je satisfis à l'intérêt en soldant ma dépense et m'éloignant de Tian-Tian au grand trot de ma bête.

Le tian-tian sous le patronage duquel était placée cette hacienda de cacao, est un oiseau de la famille des conirostres, dont Latreille a fait un corbeau, et Buffon un geai. Le doute à cet égard est d'autant moins permis, que le premier appelle son sujet *corvus*, et le second *gracus*. Par malheur pour le système de ces illustres ornithologues, le tian-tian dont il s'agit n'est ni un geai ni un corbeau, c'est une pie; une pie svelte, mignonne, délicate, petite-maîtresse, qui n'a rien de commun avec notre affreuse margot européenne, à qui tous les vices de l'homme sont échus en partage. La pie tian-tian du Pérou n'est ni effrontée, ni pillarde, ni taquine, ni gourmande, ni voleuse, et, considération plus grave, elle ne jacasse pas. On l'élève en cage en la nourrissant de fruits et de graines, et, comme une récompense des soins qu'on prend d'elle, elle est susceptible de siffler un air du pays si on s'est donné la peine de le lui apprendre.

Sa taille est celle d'une grive ; son œil est jaune paille et son bec d'un beau noir lustré. La base de ce bec est entourée d'un bleu de cobalt qui s'étend sur la tête et s'arrête au cou, où il se termine brusquement; le dos est d'un cendré bleuâtre ; la poitrine et la gorge sont de velours noir; le ventre est jonquille jusque sous la queue, qui est longue et cunéiforme; l'aspect général de l'individu est d'une rare élégance.

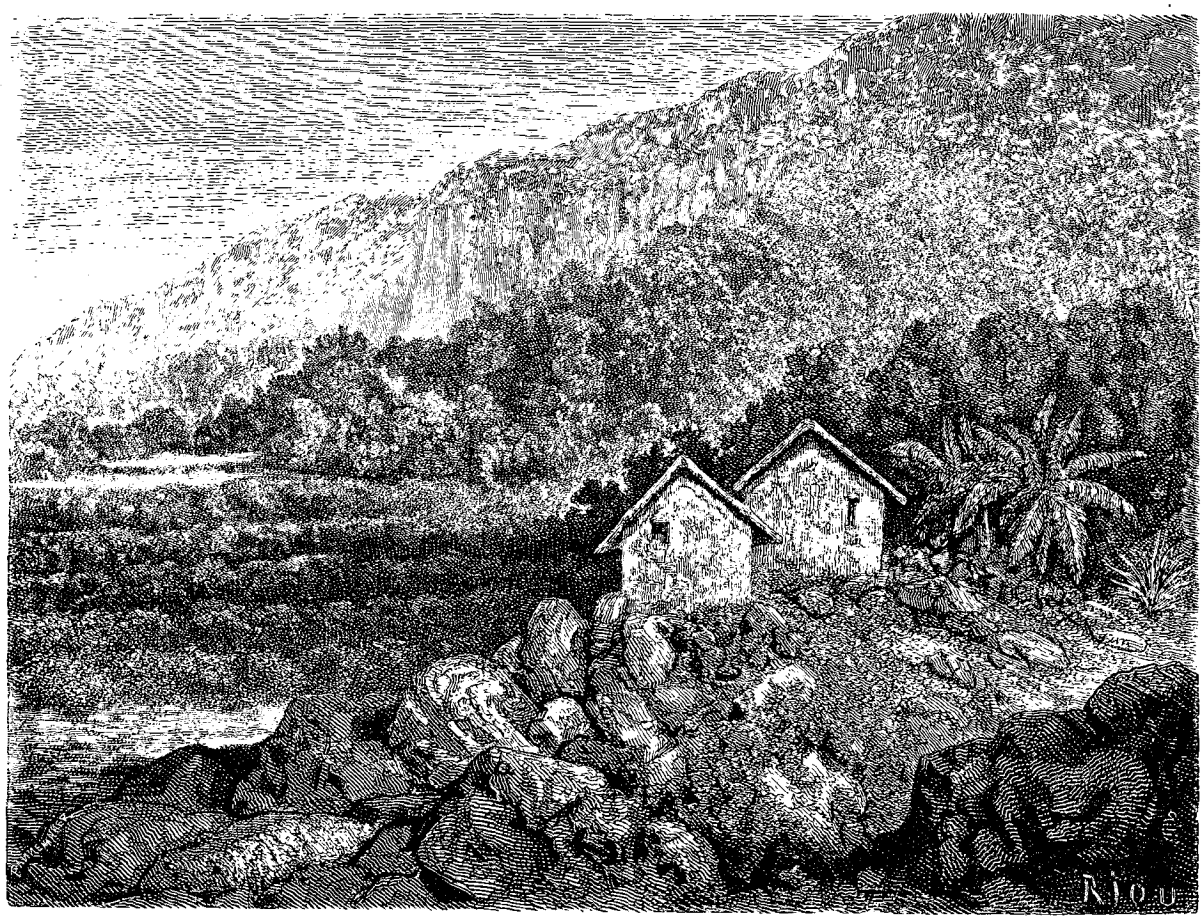
Cet oiseau habite, au revers des Andes orientales, la région végétale connue sous le nom de zone des quinquinas. Comme le coq de roche péruvien (tunki), il aime le couvert des grandes forêts, fuit l'éclat du jour et se hasarde rarement dans les plaines.

Tout en consignant ces détails dans l'album d'où je les extrais à cette heure, je songeais à cette hacienda de la Chouette où nous devions terminer la journée, et, malgré moi, le portrait idéal de la femme inconnue se mêlait au portrait réel que je faisais de la pie tian-tian. Si cette châtelaine, que ma pensée dotait de mille charmes, vivait dans une retraite absolue et n'admettait chez elle aucun visiteur, ainsi que l'assurait mon guide, il est plus que probable qu'elle me fermerait sa porte et me refuserait non-seulement le vivre et le couvert, mais me priverait du plaisir que je sentais que j'aurais eu à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lui présenter mes hommages. Rien ne dispose à l'enthousiasme poétique comme un voyage à dos de mule; l'idée seule de la mystérieuse Liménienne m'inspirait à cette heure des sentiments chevaleresques dignes des Amadis et des Galaor. Sur un signe d'elle, je me sentais capable de tenter l'ascension du plus haut pic de la vallée, de défier l'un après l'autre les ours et les jaguars de ses forêts, et d'accomplir sur nouveaux frais les antiques travaux d'Hercule.

Comme je passais en ce moment près d'un ruisseau limpide qui se rendait à la rivière, j'arrêtai ma mule et laissai tomber dans l'eau cristalline, à l'aide d'un boutde ficelle, le gobelet de fer-blanc qui me servait, selon le cas, de tasse à café et de verre à boire. Cette action n'avait d'autre but que le besoin d'étancher ma soif; mais, en me penchant sur le miroir liquide qui me renvoya mon image, une idée désolante m'assaillit tout à coup: c'est que, pour me produire aux regards de la dame de mes pensées, à supposer que je parvinsse à la fléchir et à m'introduire chez elle, la chemise que je portais depuis quatre jours, sans compter les nuits, était bien sale et bien fripée. Ce fait, si simple en apparence, suffit à renverser le château de cartes que j'étais en train d'édifier. Comment, en effet, aborder une Liménienne, une grande dame, déposer à ses pieds mes hommages avec un devant de chemise froissé, crasseux et tiqueté de



Hacienda de Tian-Tian. — Plantation de cacao.

piqûres de puces! décidément la chose était impossible; elle rirait au nez d'un pareil chevalier, et, quant à moi, je sens que j'en mourrais de honte! « Renonçons donc, me dis-je, à jouer le rôle brillant que je caressais, et donnons-nous simplement pour ce que nous sommes, pour un pauvre diable de voyageur traversant la contrée et disposé à se montrer reconnaissant de ce qu'on aura fait pour lui. »

Cette détermination prise, je me sentis en paix avec moi-même, et, sans m'inquiéter si ma chevelure et ma barbe hérissaient leurs mèches rebelles ou retombaient en grappes d'hyacinthe comme celles des élégants d'Homère, je continuai d'avancer. Comme dans la partie de la vallée que nous laissions derrière nous, les sites étaient tantôt arides et tantôt couverts de végétation. Aux endroits où la couche d'humus avait une certaine profondeur, de beaux arbres entourés de massifs de plantes grimpantes décoraient le paysage. Une lieue plus loin, cette même couche s'amincissait et devenait insuffisante à nourrir les racines des grands végétaux. Alors arbres et plantes disparaissaient, comme ceux d'un théâtre au coup de sifflet du machiniste. Des croupes de grès rougeâtres et pelées, des espaces sablonneux ou couverts d'une gramine sèche et cassante, venaient de nouveau attrister les regards. Ces alternatives se reproduisirent pendant une partie de la journée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A l'extrémité d'une de ces zones pétrées que nous venions de traverser, j'aperçus à quelques pas de la rivière, sur une ampoule du terrain, un de ces daturas à fleurs violettes, assez rares au Pérou, et que rappelle imparfaitement le *datura stramonium* qu'on trouve dans certaines parties du midi de la France. Cet arbre, d'environ dix pieds de hauteur, avec ses feuilles condiformes et un peu velues, ses belles campanules d'un violet noirâtre, faisait un admirable effet. Je m'approchai pour le considérer plus à mon aise. Une de ses fleurs pendait à ma portée et tournait vers le sol l'orifice de sa corolle; je la relevai et, plongeant mon visage jusqu'au fond de son cône, j'aspirai voluptueusement, les yeux fermés, son odeur, mélange ineffable de benjoin et d'amande amère. Au moment où je me demandais, à demi pâmé, si le parfum, cette partie insaisissable et volatile de la fleur, n'est pas son âme immatérielle, une paire de crocs ou de tenailles me saisit brusquement le nez et le pinça si fort, que je poussai un cri de douleur en me rejetant en arrière. Miguel, qui ne me précédait que de quelques pas, accourut aussitôt et, me voyant empoigner mon nez à deux mains, me demanda la cause de ce mouvement insolite. Je lui montrai la fleur avec un geste d'épouvante. Il la cueillit, la tourna et la retourna en tous sens.

« Mais je ne vois rien, me dit-il.

— Je n'ai rien vu non plus, mais j'ai senti. Regardez mon nez! »

Le mozo regarda: un point sanglant, me dit-il, était marqué sur chaque aile de mes narines. Comme je l'assurais que j'éprouvais une âpre cuisson dans cette partie et craignais d'avoir eu affaire à quelque monstre venimeux, il tenta de me rassurer en m'apprenant que le prétendu monstre devait être une *cucaracha* ou un *moscardon* tapi dans la fleur et que j'avais troublé dans son sommeil. La blessure que cet insecte m'avait faite se cicatriserait promptement en la bassinant avec de l'eau fraîche. Heureusement le remède était sous ma main. Je pris de l'eau à la rivière et, le nez enfoncé dans mon gobelet, je me remis en marche, jurant une haine immortelle au *datura arborea* à fleurs violettes.

Sur les cinq heures de l'après-midi, une maison blanche, à demi voilée par des touffes d'arbres, se dessina sur un de ces coteaux bas appelés lomas, qui longent la rivière.

« C'est l'hacienda de la Chouette, » me dit Miguel.

Mon premier soin fut de demander au mozo si mon nez était rouge et gardait la trace de sa double blessure; et comme il m'assura que rien n'y paraissait, je me sentis un peu tranquillisé.

Quelques minutes de marche nous suffirent pour atteindre l'hacienda, petite chartreuse blanchie à la chaux, aux volets peints en vert et d'une propreté scrupuleuse. Les arbres qui la protégeaient de leur ombre étaient des sapotiliers, des orangers et des genipahüas.

Au bruit de nos montures, deux personnes parurent à la fois sur son seuil : un homme en poncho, aux cheveux déjà gris, et une cholita, galamment attifée, dans laquelle je reconnus une de ces camériste que les femmes du monde emploient à leurs commissions secrètes et à leurs messages délicats. La chola avait l'air railleur et effronté d'une Dorine de comédie; le masque de l'homme était insignifiant, mais sérieux.

En me voyant mettre pied à terre, il s'avança, et, me saluant avec la politesse automatique d'un domestique de bonne maison, il me demanda quelle affaire m'amenait en ces lieux. Je lui répondis, en élevant la voix à dessein, que j'étais étranger et me rendais à Chao, dans la vallée de Santa-Ana; que le jour tirant à sa fin et l'hacienda de la Lechuza étant le dernier endroit habité de la vallée, j'avais pris la liberté de m'y arrêter, dans l'idée que *son* propriétaire ne me refuserait pas l'hospitalité pour une nuit. Comme l'homme semblait assez embarrassé de me répondre, n'osant prendre sur lui, à ce qu'il me parut, d'accorder la faveur que je demandais, la chola s'éclipsa et reparut presque aussitôt.

« Vous pouvez rester, monsieur, » me dit-elle.

Là-dessus elle parla bas à son compagnon, qui vint aider Miguel à desseller nos mules.

Cependant la soubrette m'avait invité à la suivre dans la maison. J'entrai sur ses pas dans une pièce carrée, pourvue d'un canapé avec son matelas piqué et sa housse d'indienne, de quatre chaises et d'une console en bois de jacaranda, sur laquelle s'étalait, dans sa niche de verre, un enfant Jésus couché sur un lit de coton; quatre tableaux à l'huile, d'un aspect assez rébarbatif sous leur couche de crasse noire, décoraient les murailles: ces toiles représentaient la Vierge, saint Joseph, sainte Rose, patronne du Pérou, et saint Torribio de Mogrobejo, archevêque de Lima, né en Espagne en 1536, mort au Pérou en 1606, et canonisé à Rome en 1727.

Avant de me quitter, la cholita, dont le sourire équivoque et les regards fripons s'harmoniaient peu à la décoration religieuse qui nous entourait, et à je ne sais quelle émanation suave et mystique qui semblait flotter dans l'air de la chambre, la cholita me dit, qu'en attendant le repas qu'elle allait me préparer, j'étais libre de me reposer dans le salon ou d'aller faire un tour de jardin. J'optai pour une promenade dans le jardin et sortis, la laissant vaquer à ses affaires.

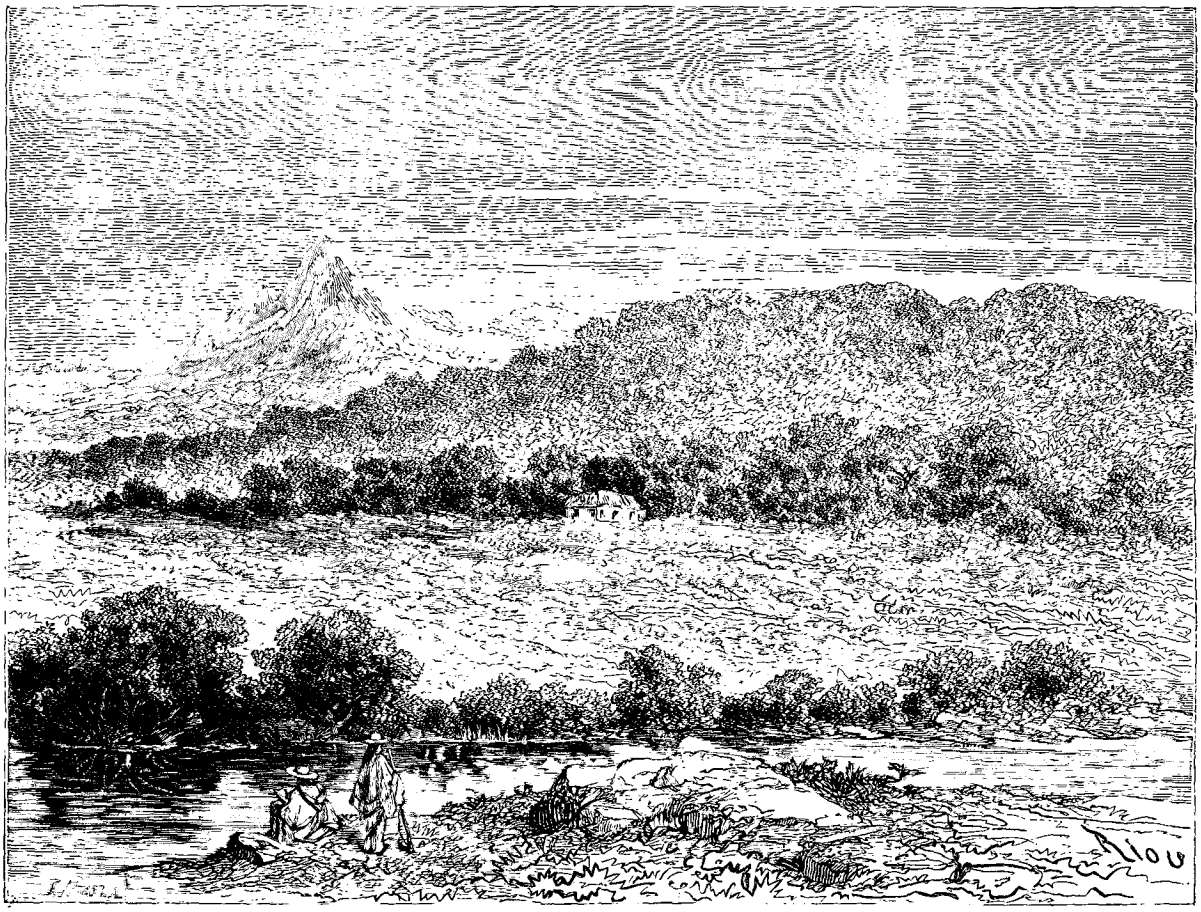
Une fois dehors, je feignis d'examiner en amateur le ciel, l'horizon, les montagnes; mais, en réalité, je me rendis compte de la coupe et de la division du logis, qui me parut avoir cinq pièces, sans préjudice des communs. Un vague instinct me révélant que la chambre de l'inconnue devait donner sur le jardin, j'allai prendre mon album pour me donner une contenance, et, taillant un crayon, je longeai la maison et me trouvai dans l'enclos réservé ! Une persienne, encadrée dans des massifs de daturas et de jasmins d'Espagne, fut la première chose que j'aperçus en y entrant; au-dessous de cette persienne se trouvait un banc de pierre. C'est là que doit habiter l'inconnue, me dis-je en évitant de regarder de ce côté, et portant toute mon attention sur des plates-bandes qui égayaient ce petit coin de terre merveilleusement disposé pour la rêverie ; leurs fleurs n'étaient ni rares ni brillantes: c'étaient des pois de senteur, des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coréopsis, des énothœres odorantes, des ornithogales et des mauves. Mais le soin avec lequel leurs tiges faibles étaient attachées à des tuteurs et étalées selon l'*habitus* de la plante, prouvait chez la personne qui les cultivait, en même temps qu'une certaine entente de l'horticulture, une sollicitude extrême pour ces fragiles existences. Un jardinier de profession eût peut-être fait mieux, mais une femme seule pouvait faire aussi bien.

Tournant le dos à la persienne dont j'avais remarqué que les lames étaient baissées, je m'avançai au fond du jardin. Tout à coup je fis une exclamation de surprise. Au milieu d'une corbeille entourée de ces scylles naines à la corolle rouge et verte, qui croissent dans les terrains pierreux, se dressait un *hibiscus mutabilis*, couvert de larges roses que la durée et la chaleur du jour avaient déjà flétries et fait passer du blanc pur, qu'elles avaient eu le matin, au pourpre violacé qu'elles offraient en ce moment.

Pendant que j'admirais le délicieux arbuste qui portait, à côté de ses fleurs fanées, de nombreux boutons sur le point d'éclore, j'entendis relever doucement les lames de la persienne. Bien vite je me penchai sur l'hibiscus et feignis d'examiner de près la structure d'une de ses feuilles quinquilobées. Quand je fus las de ma posture ou que je jugeai qu'on avait eu le temps de prendre un signalement détaillé de mon individu, je re-



Hacienda de la Lechuza.

vins à pas lents vers la maison. A mon approche les lames de la persienne retombèrent avec le bruit léger d'un oiseau qui se pose. Je m'assis sur le banc de pierre, j'ouvris mon album et me mis à faire un croquis du jardin, que j'embellis à l'aide de *vigueurs guachées*. Tout en dessinant, il me passait par la tête une foule d'idées; je devinais que deux yeux bleus ou noirs étaient fixés sur moi. Mais par quel regard répondre à ces deux yeux que je ne voyais pas! Si je chantais une ariette de circonstance, me dis-je tout à coup; c'est une façon comme une autre de converser avec quelqu'un, tout en ayant l'air de ne parler qu'à soi seul. Que chanterai-je bien? Eh! pardieu, la chanson des fleurs! Seulement, tâchons de chanter le moins faux possible. Je commençai à dem voix: *Somos hijas del fuego oculto*.... Mais je songe que la lectrice, qui me fait l'honneur de parcourir ces lignes, ne comprend peut-être qu'à demi la langue de Cervantes, et, pour lui éviter l'ennui de recourir à un traducteur, je reprends dans la langue de notre Académie française:

Nous sommes les filles du feu secret,
Du feu qui circule dans les entrailles de la terre;
Nous sommes les filles de l'aurore et de la rosée,
Nous sommes les filles de l'air,
Nous sommes les filles de l'eau;
Mais nous sommes avant tout les filles du ciel.
Les hommes nous souillent et nous tuent en nous aimant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous tenons à la terre par un fil.
Ce fil, c'est notre racine, c'est-à-dire notre vie.
Mais nous levons le plus haut que nous pouvons nos bras vers le ciel.
C'est que le ciel est notre patrie,
Notre véritable patrie, puisque de lui vient notre âme,
Puisqu'à lui retourne notre âme :
Notre âme, c'est-à-dire notre parfum.

J'achevais le dernier vers de la chanson en même temps que l'hibiscus que j'avais placé au milieu de ses scylles rouges et vertes, comme un roi dans son cercle de courtisans.

« Quel ennui, dis-je alors à haute et intelligible voix, de ne pas savoir en espagnol le nom de ce charmant arbuste, je l'aurais écrit à côté de son nom latin !

— On l'appelle *mudadera*, me dit une voix de femme dont le timbre grave et un peu voilé était empreint de douceur.

— Merci, qui que vous soyez, » répondis-je en levant brusquement la tête.

Mon mouvement, si rapide qu'il eût été, fut dépassé en promptitude par la personne qui venait de parler, et quand mon regard se porta sur les lames de la persienne, elles étaient déjà baissées. Le premier pas est fait, me dis-je, voyons à faire le second.

« Pardon, repris-je, madame ou mademoiselle, car je ne sais comment je dois vous appeler, mais seriez-vous assez bonne pour me dire comment cet hibiscus ou cette mudadera, comme vous la nommez, se trouve dans la vallée d'Occobamba! c'est la première fois que je vois au Pérou cet arbuste qui, je crois, est originaire des Indes orientales.

— C'est un souvenir que m'a laissé d'elle une personne qui.... n'est plus, dit la voix avec une certaine hésitation.

— Je comprends alors que vous puissiez y tenir. Le souvenir, c'est comme un parfum de l'objet aimé qui lui survit et s'attache à notre âme, comme le parfum d'une fleur s'attache à nos mains et continue de nous rappeler cette fleur alors qu'elle n'est plus. Mais la vallée d'Occobamba est bien proche de la Cordillère pour n'en pas ressentir l'influence, et il suffit d'un abaissement subit de la température pour faire périr cet arbuste, accoutumé aux ardeurs d'un climat brûlant.

— Que faire alors? soupira la voix.

— L'entourer de soins assidus; le préserver de la fraîcheur des nuits à certaine époque de l'année, et, si c'est possible, le garantir des grandes pluies de l'hivernage, qui ne pourraient que lui être nuisibles. Si le destin, au lieu de me condamner à errer sans cesse à travers le monde, m'eût fait votre voisin de campagne, j'aurais été heureux de partager vos soins et vos appréhensions à l'égard de l'arbuste que vous aimez; peut-être qu'à deux fussions-nous parvenus à le préserver d'une mort certaine.

— Vous le croyez donc destiné à périr?

— Tout ce qui naît ici-bas doit mourir, madame ou mademoiselle.... excusez-moi si je ne vous donne pas la qualication qui vous est due.... mais vous ne m'avez pas fait l'honneur de me dire comment je devais vous appeler....

— Pardon, monsieur, si je vous interromps; mais la chanson que vous chantiez il y a un instant et que j'ai entendue.... sans le vouloir, vos observations au sujet de la mudadera que vous condamnez à périr, prouvent que vous vous occupez des fleurs.... que vous les aimez.... on ne parle avec enthousiasme que des choses qu'on aime....

— J'aime les fleurs, en effet, madame, mais non comme le vulgaire, pour le luxe matériel, le plaisir des yeux ou la volupté des sens qu'elles peuvent ajouter à notre existence; j'aime les fleurs pour elles-mêmes; leur nature mystérieuse me charme et m'attire invinciblement. Si je croyais à la métempsycose, je vous dirais qu'avant d'être homme je dus végéter dans le bulbe d'un orchis ou l'oignon d'une liliacée; de là l'irrésistible sympathie qui m'entraîne vers ces familles. Les fleurs ont je ne sais quoi d'immatériel et de quasi céleste qui manque à l'homme, ce prétendu roi de la création; en elles, tout est poésie et grâce suave. Elles aspirent l'air, comme le disait ma chanson de tout à l'heure; elles s'abreuvent de rosée; elles tiennent à peine à la terre et se tournent sans cesse vers la lumière qui émane du ciel; et puis elles se montrent si humblement touchées, si doucement reconnaissantes de l'affection et de la sollicitude qu'on leur témoigne! L'homme ne répond au dévouement de son semblable que par l'oubli, l'indifférence ou l'ingratitude. La fleur, au contraire, aime et se souvient, et vous rend en beauté, en éclat, en parfum, tous les soins que vous prenez d'elle. Voilà pourquoi j'aime les fleurs!

— Ah! » fit l'inconnue, comme si une douleur aiguë l'eût atteinte au cœur.

Son exclamation fut répétée instantanément par une autre voix comme par un écho. Je me retournai. Cette voix était celle de la chola qui, en me voyant assis sur le banc et m'entendant parler avec sa mystérieuse maîtresse, n'avait pu retenir ce cri de surprise.

« Señor, votre souper est servi, » me dit-elle.

Comme j'hésitais, la voix de l'inconnue me dit tout bas:

« Allez. »

Je suivis la camériste, et dans la pièce d'entrée, sur une petite table, je vis mon couvert mis. Rien n'y manquait: ni l'argenterie, ni le cristal, ni la serviette brodée de guipure; pour un homme qui, depuis longtemps, mangeait, assis sur ses talons, dans des écuelles de bois ou des plats de terre, et se servait de ses cinq doigts en mode de fourchette, ce luxe poétique du couvert, qui ajoutait au mérite du repas, exaltait l'imagination en même temps qu'il triplait l'appétit. Aussi fut-ce d'un air d'ogre affamé que j'attaquai la poule au riz dont se composait le premier service, et que j'expédiai l'omelette au sucre qui formait le second. Une tasse de chocolat fouetté au *molinillo* et couronné d'un panache d'écume, compléta ce repas de prince, à l'issue duquel la chola plaça devant moi des cures-dents et un rince-bouche dans lequel trempaient des feuilles de menthe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mes grâces dites, en homme qui sent toute l'importance de l'acte qu'il vient d'accomplir, j'eus l'idée de retourner au jardin pour reprendre avec l'inconnue ma dissertation sur les fleurs au point où je l'avais laissée. La crainte d'être indiscret m'en empêcha ; et puis l'air était si pur, le ciel si serein, la soirée si douce, qu'il me sembla qu'une promenade et un cigare couronneraient dignement mon souper. On ne peut pas toujours parler fleurs et psychologie, et passé trente ans toute extase est préjudiciable après un repas copieux.



Conversation à travers les lames d'une persienne.

Je sortis donc et marchai au hasard jusqu'à ce que la nuit fût tombée.

Quand je revins, la chola était en faction au seuil de la porte. En m'apercevant elle vint à moi :

« Ma maîtresse veut vous parler, » me dit-elle.

Je la suivis dans le jardin, où elle me laissa après m'avoir montré de la main le banc de pierre. A peine étais-je assis, que les lames de la persienne se soulevèrent.

« Monsieur, me dit l'inconnue de sa belle voix de contr'alto, à laquelle la nuit prêtait un charme singulier, j'ai pensé qu'avant de partir, vous ne refuseriez pas de me rendre un petit service.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Mon cœur, mon esprit, ma personne sont à votre disposition.

— J'ai besoin seulement de votre pinceau....

— Mon pinceau?

— Oui; ne m'avez-vous pas dit que l'arbuste de mon jardin pouvait périr un jour ou l'autre? Eh bien! soyez assez bon pour me peindre une de ses fleurs sous les divers aspects qu'elle prend à certaines heures de la journée; si je viens à perdre l'original, il me restera la copie. »

Pareille demande me surprit si fort, que je tardai un peu à y répondre.

« Vous hésitez, monsieur? me dit l'inconnue.

— Mille pardons, madame; non, je n'hésite pas.... mais permettez-moi de vous parler avec une entière franchise. C'est plus qu'un dessin, plus qu'une peinture que vous me demandez, c'est un jour de mon temps, et ce temps m'est mesuré avec une telle parcimonie, que c'est à peine si, en marchant jour et nuit comme Isaac Laquedem, je pourrai arriver à l'époque fixée à un rendez-vous qui m'est assigné au delà de cette Amérique.

— Alors n'en parlons plus.

— Parlons-en, au contraire, répliquai-je, car le ton de reproche de l'inconnue m'avait ému; oubliez les paroles qui viennent de m'échapper et qui m'étaient dictées par une impérieuse nécessité. Demain, au jour, je peindrai les fleurs de votre hibiscus, puisque tel est votre désir; mais, à votre tour, ne ferez-vous rien pour moi?...

— Que puis-je faire?

— Une chose qui vous coûterait peu, et qui serait pour moi d'un prix inestimable. Levez le voile qui vous cache. Ne me laissez pas partir d'ici sans vous avoir vue, afin que j'emporte avec le souvenir de vos traits celui de la généreuse hospitalité que j'ai reçue de vous.

— Ce que vous demandez est impossible, me dit l'inconnue; excepté les gens qui me servent, personne ne verra plus mon visage jusqu'au jour où Dieu m'appellera à lui. C'est un vœu que j'ai fait et que rien au monde ne pourrait m'engager à rompre. Pour qu'une femme ait pris la résolution de s'ensevelir dans cette solitude et d'y rester cachée à tous les yeux, croyez, monsieur, qu'il a fallu qu'elle eût de bien puissants motifs!

« Le court séjour que vous aurez fait ici, ajouta-t-elle, ne saurait laisser dans votre esprit des traces bien durables; dans quelques jours, vous aurez probablement oublié l'hacienda de la Lechuza et la pauvre femme qui est venue y cacher sa vie. Mais elle se souviendra toujours de la sympathie que vous lui avez témoignée. Et maintenant puis-je compter sur votre obligeance?

— Dès demain, comme je vous l'ai dit, je me mettrai à l'œuvre.

— Que Dieu vous bénisse et vous rende au centuple ce que vous aurez fait pour moi! Recevez dès à présent, avec l'expression de ma sincère gratitude, l'assurance que mes prières vous suivront en chemin....

— Ne pourrai-je donc avant mon départ échanger encore quelques paroles avec vous?

— Hélas! à quoi bon? Excusez-moi, si je vous laisse, et recevez de nouveau mes remercîments et mon dernier adieu. »

L'inconnue abaissa les lames de la persienne et je l'entendis refermer sa fenêtre.

Le majordome m'attendait en conversant avec mon guide. Après m'avoir montré dans la pièce d'entrée un matelas proprement couvert qui m'était destiné, et fait ses offres de service, il me remit de la part de *sa señora* une bouteille d'eau-de-vie de Pisco[1], dont la fabrication remontait à une douzaine d'années et dont le parfum et le goût, me dit-il, ne laissaient rien à désirer. A son air enthousiaste et profondément convaincu, je jugeai qu'en bon Liménien il professait une estime particulière pour cette espèce d'eau-de-vie inconnue à Occobamba, et que sa vue lui rappelait le temps heureux où il en buvait en rasades dans quelque bodegon de la cité des Rois. Faire de ce majordome un Tantale eût été de ma part une cruauté véritable. Je débouchai donc la bouteille, j'emplis d'eau-de-vie mon gobelet et le lui présentai. Il le vida d'un trait et fit claquer sa langue en signe de contentement. Miguel, témoin muet de cette scène, eut aussi sa part du gâteau. Seulement, pour des raisons de convenance que chacun saura apprécier, au lieu de remplir mon gobelet jusqu'au bord, comme je l'avais fait pour le majordome, je me contentai d'y verser deux doigts de liquide. Quand il eut bu je le priai de reboucher la bouteille et de la mettre dans mes sacoches de voyage. Il sortit accompagné du majordome qui semblait tout regaillardi. Resté seul, je pris possession de ma couche et m'endormis bientôt de ce voluptueux sommeil qu'ont pu goûter ceux dont la conscience était calme, sur un matelas douillet et entre des draps blancs et parfumés.

Réveillé de bonne heure, je m'habillai et sortis pour respirer l'air du dehors. L'aube commençait à faire revivre les arbres, les buissons et les fleurs baignés d'une blanche rosée. Un vague souffle parfumé flottait sur les coteaux encore noirs. Vers l'orient, à l'extrémité nord de la lueur crépusculaire, tout près du bord de l'horizon, dans un milieu limpide, bleu, sombre, éblouissant, mélange ineffable de perle, de saphir et d'ombre, Vénus resplendissait et son rayonnement magnifique versait sur les montagnes, les plaines et les bois, confusément entrevus, une sérénité, une grâce et une mélancolie inexprimables. C'était comme un œil céleste amoureusement ouvert sur ce beau paysage encore endormi.

Personne n'était levé dans la maison. J'allai au fond du jardin revoir l'arbuste que je devais peindre. Une de ses fleurs s'entr'ouvrait doucement aux approches du jour. Sa blancheur lactée rappelait celle du coton que le gossypium laisse fuir par ses capsules trilobées. Il importait de se hâter si on voulait reproduire la fleur de l'hibiscus à sa première phase. Je rentrai pour choisir

1. Cette eau-de-vie, désignée dans le pays sous le nom d'*Italia*, est fabriquée dans les vallées de Pisco, Cañete, etc., voisines de Lima, avec le raisin à gros grains dit de Malaga, et qu'au Pérou on appelle *uva de Italia*, ou raisin d'Italie. Elle peut être comparée pour le goût à une vieille eau-de-vie d'Armagnac, dans laquelle on aurait fait infuser des fleurs d'oranger.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans le plus grand de mes albums une feuille sans tache et mettre de l'ordre dans mes couleurs un peu bouleversées par les cahots de ma monture. Une assiette que je trouvai me servit de palette, et je n'eus plus qu'à remplir d'eau mon gobelet.

A six heures, j'étais assis en face du merveilleux arbuste et occupé à tracer mon esquisse. Sur une branche de convention, entourée de feuillage, j'avais placé cinq fleurs épanouies, bien que l'arbuste n'en offrît qu'une en ce moment. Ces cinq fleurs, dessinées sous divers aspects, devaient rappeler cinq tons des plus tranchés de la gamme colorée que parcourt la fleur de l'hibiscus mutabilis depuis l'heure de sa naissance jusqu'à celle de sa mort. Après deux heures de travail, ma branche, mon feuillage et ma première fleur d'un blanc laiteux étaient à peu près terminés. A dix heures, une seconde fleur d'un rose pâle venait s'ajouter à la première. A midi, ma troisième fleur, d'un rose vif, s'épanouissait sur la branche. Une quatrième fleur, d'un carmin brillant, était achevée à trois heures; enfin à six heures, je finissais de peindre la cinquième fleur dont les pétales déjà flasques et la couleur d'un pourpre violacé annonçaient la mort prochaine et la décomposition rapide qui allait s'ensuivre. Quand j'eus mis à ce travail la dernière main, fait quelques retouches, donné les vigueurs nécessaires, j'écrivis au bas, sous la date du jour et la désignation de l'année, ces trois mots: *Data fata secutus*, et je donnai mon aquarelle à la chola pour qu'elle la portât à sa maîtresse. Elle revint au bout d'un moment, et, en me transmettant les remercîments chaleureux de cette dernière, elle me remit de sa part, en me priant de la garder pour l'amour d'elle, une tige de *ñuccho* fanée, qui, dans le langage figuré des Quechuas, exprime la défaillance du cœur. Cette fleur-momie, que je plaçai entre les feuillets d'un album et qui survécut à toutes les vicissitudes de mon voyage, gît aujourd'hui chez moi dans un sachet de satin blanc bordé d'une dentelle d'or.

Je puis avouer maintenant que cette journée, consacrée à la peinture d'une fleur et divisée en cinq séances, me parut interminable et me divertit peu. L'idée seule que je causerais une sensation douce à la captive volontaire de ce logis put contenir mon impatience et m'engager à aller jusqu'au bout. Aussi fut-ce avec un plaisir véritable que, le soir venu, je pris possession de mon matelas en me disant, comme Titus, que j'avais gagné ma journée. Le lendemain, ce plaisir fut plus vif encore quand je vis nos mules sellées, et un instant après les murs blancs de l'hacienda de la Chouette disparaître derrière nous.

« Quelle insensibilité de cœur! dira tout bas peut-être une lectrice à cet aveu naïf de mes impressions. — Hélas! madame ou mademoiselle, lui répondrai-je, vous qui daignez me suivre depuis le port d'Islay sur la côte du Pacifique, vous savez, et mieux que personne, que mon temps ne m'appartient pas, et que toute heure que j'en distrais, même au profit de la charité, est une perte irréparable. »

.... Nous marchions côte à côte, chacun de nous gardant le silence et s'entretenant avec ses propres pensées. Le paysage à travers lequel nous cheminions prenait à chaque lieue un caractère d'aridité sauvage qui s'harmoniait assez à notre humeur mutuelle, s'il ne contribuait pas à la rembrunir. Nous avions laissé derrière nous la rivière et les terrains plats qu'elle fertilise, et nous montions par des sentiers de plus en plus abrupts vers la chaîne des Lomas, qui sépare la vallée d'Occobamba de celle de Santa-Ana. Ces apophyses de la Cordillère qui vont s'amoindrissant jusqu'à ce qu'elles aient atteint le pays plat, portent le nom de *Cuchillas*, à cause de leurs sommets amincis qui rappellent le tranchant d'un couteau. La flore de ces régions participe de celle des plateaux andéens et des versants orientaux de la chaîne des Andes. Les grands arbres y sont rares; les arbres de quatrième hauteur et les arbrisseaux qui la composent sont des *capparis*, quelques laurinées, des *actinophylum*, des *myrtus* et des *baccharis*. Parmi les fleurs qu'on trouve çà et là figurent au premier rang un *befaria* à roses naines, des *lysipomias*, deux *ericas* du genre *vaccinium*, l'une d'un jaune orangé, l'autre d'un blanc verdâtre, une andromède d'un rose pâle, une gentiane d'un beau bleu et un *berberis* pourpre.

A mesure que nous nous élevions, la vivacité de l'air, en donnant du ton à ma fibre, me creusait singulièrement l'estomac. Miguel, à qui je fis part de ces dispositions purement animales de mon individu, m'apprit que nos sacoches étaient bourrées à rompre, et que je pourrais déjeuner où et quand bon me semblerait. Je mis immédiatement pied à terre et m'assis à l'ombre d'un de ces *capparis rudifolia*, dont les feuilles rugueuses comme du papier de verre, pourraient servir à polir du bois.

Les provisions que Miguel étala devant moi étaient de nature à satisfaire le gourmet le plus exigeant. Un poulet rôti, du pain frais, du beurre, des fruits et deux bouteilles de vin couleur de topaze, qu'après l'avoir dégusté, je reconnus pour être du vieux vin d'oranges[1], m'arrachèrent malgré moi ce sourire égoïste et béat de l'homme affamé qu'on met face à face avec un bon repas.

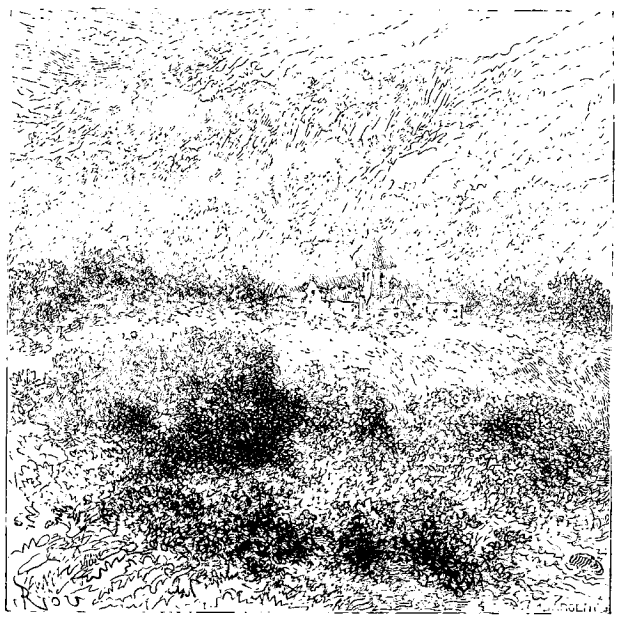
Quand nous eûmes suffisamment réparé nos forces, nous nous remîmes en route, continuant une ascension que l'état des chemins rendait assez pénible pour nos mules. Au coucher du soleil, nous descendîmes le revers opposé de la loma et nous atteignîmes bientôt le village de Chaco, pittoresquement assis sur le versant d'une

1. La fabrication de ce *vin* d'oranges a lieu de la façon suivante: On cueille les oranges à la main et avec précaution, au lieu de les gauler, comme on fait d'habitude, et on les expose au soleil pendant trois ou quatre jours. On les coupe ensuite par tranches et sans les peler, puis on en exprime le jus qu'on coule à plusieurs reprises au travers de tissus de laine, et qu'on laisse reposer pendant vingt-quatre heures. L'huile essentielle qui surnage est enlevée avec une cuillère ou un tampon de coton. Ce jus est pesé, et à chaque arrobe (vingt-cinq livres) de liquide, on ajoute vingt livres d'eau-de-vie à dix-huit degrés de preuve et douze livres de sirop de sucre. On remue violemment le tout, puis on verse ce mélange dans des pots ou des jarres qu'on lute avec du bois et de la chaux, et qu'on enterre à deux pieds de profondeur. Au bout de deux mois, le vin d'oranges peut être bu; mais le temps ne fait qu'ajouter à sa qualité.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montagne boisée. De cet endroit, la vue embrasse dans leur majestueux ensemble l'*Aputinhia* et l'*Urusayhua*, deux montagnes géantes, d'une régularité parfaite et qui, placées à droite et à gauche de la vallée de Santa-Ana, font l'effet de sentinelles préposées à sa garde.

J'avais arrêté ma monture pour jouir du coup d'œil qu'offrait à cette heure l'immense vallée déroulée à mes pieds, comme une carte en relief peinte des couleurs naturelles. A partir de la base de la montagne apparaissait, aussi loin que le regard pouvait s'étendre, un enchevêtrement confus de croupes boisées, de cours d'eau et de forêts, bornés dans trois aires de vent par les neiges de la chaîne de Huilcanota. Quelques villages avec leurs tours carrées et leurs clochers pointus, force cultures et force chaumes, çà et là de rousses fumées, lentement poussées par le vent, et qui indiquaient soit un défrichement, soit un feu de pâtre ou de charbonnier, se faisaient remarquer dans cet ensemble. A mesure que le soleil baissait, montagnes et forêts, villages et cultures s'entouraient d'une atmosphère de plus en plus dense et bleuâtre. Des bandes de nuages envolés du fond des ravins, flottaient au-dessus des rivières et s'abattaient sur elles comme des vols de cygnes. Les lointains s'estompaient dans les brumes violettes, et le ton des verdures se refroidissait par degrés. La nature sur laquelle l'ombre et le sommeil étendaient déjà leurs voiles, semblaient sourire et prier et bénir avant de s'endormir comme l'oiseau, la tête sous son aile.



Vue du village de Chaco.

Un moment, je considérai ce vaste horizon plein d'un charme mélancolique et d'une paix profonde, puis, comme le jour finissait, j'entrai dans le village de Chaco, où Miguel m'avait précédé pour annoncer au gobernador mon arrivée, et l'avertir en même temps que je dormirais sous son toit. Ce gouverneur et sa famille m'étaient connus depuis longtemps. Nos relations avaient été fort amicales, et j'étais à peu près certain que la décision que je prenais sans le consulter serait agréée par son épouse et ses quatre filles.

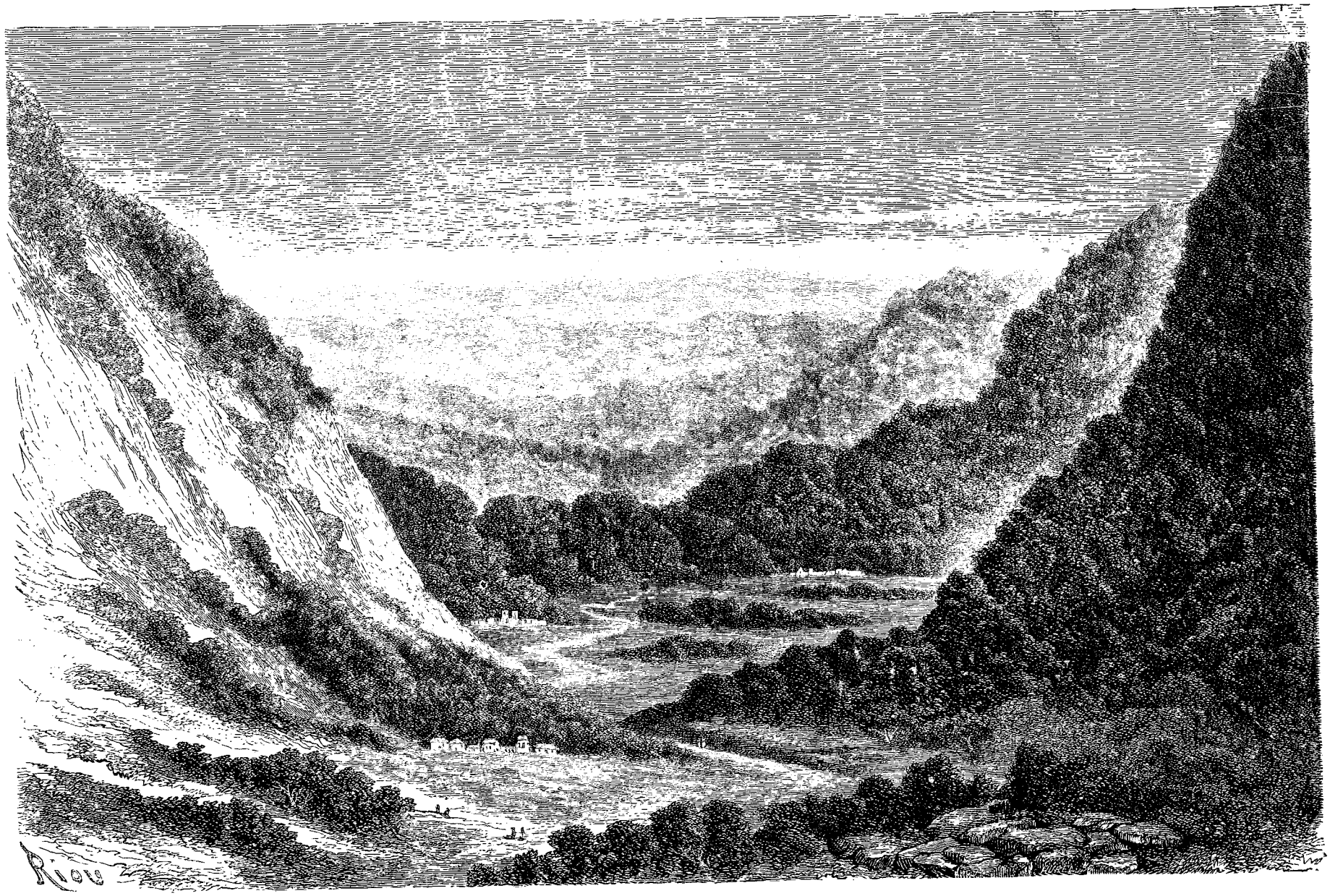
Je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions. Mon entrée au logis fut saluée par un concert de voix joyeuses, qui me prouva bien mieux que de vaines paroles tout le plaisir qu'on avait à me revoir après une absence de cinq années. Le gouverneur alla lui-même desseller nos mules, pendant que Miguel le regardait faire en se croisant les bras. La gouvernante, grosse matrone, au teint un peu foncé, interrompit le savonnage qu'elle était occupée à faire, pour me préparer à souper, laissant ses filles me faire les honneurs du logis, ou plutôt m'accabler de questions sur moi-même, sur les incidents de mon voyage et mes intentions ultérieures, enfin sur l'emploi de mon temps pendant ces cinq années.

La plus jeune des filles du gouverneur comptait dix-huit printemps à peine et la plus âgée vingt-quatre, mais la timidité n'était ni la vertu ni le défaut de ces demoiselles. Élevées par un père dont la bonté dégénérait en apathie, et par une mère dont la tendresse était poussée jusqu'à l'aveuglement, ces jeunes filles avaient grandi sous l'œil de Dieu, comme la plante, et comme la plante aussi elles s'étaient tournées de bonne heure du côté d'où leur venaient l'air et la lumière. Leurs parents, loin de contrarier leurs inclinations naturelles, y avaient aidé de leur mieux par suite de la tolérance qui faisait le fond de leur caractère. L'âge n'avait fait qu'accroître chez nos fillettes cette indépendance d'esprit et cette humeur avantureuse qui faisaient d'elles de véritables amazones. Souvent elles quittaient ensemble ou séparément le logis paternel et n'y rentraient qu'à la nouvelle lune. Une visite à faire à quelque amie était la cause de ces absences. Le bon gobernador s'inquiétait peu de leur disparition momentanée, et attendait tranquillement qu'il leur prît fantaisie de rentrer au logis.

Aux personnes qui pourraient trouver à redire à ces us et coutumes et concevoir des doutes malséants à l'endroit des filles de mon hôte, je dirai que ces us et coutumes sont ceux des cités capitales de l'Amérique espagnole et des villes, villages ou hameaux compris dans leur juridiction; qu'au lieu de s'en formaliser, de leur crier *raca* et de les mettre en fuite, chacun leur sourit, leur fait bon accueil et les encourage. De là l'intérêt, voire l'affection qu'on témoignait ostensiblement aux quatre demoiselles de notre gouverneur: « Ce sont de bonnes filles, » disaient d'elles tous les planteurs, régisseurs et majordomes de la vallée de Santa-Ana. Ces simples mots font leur plus bel éloge.

Après avoir épuisé la série de leurs questions et écouté les réponses que je jugeai convenable d'y faire, elles aidèrent leur mère à préparer le souper; le gouverneur était allé frapper aux portes des maisons du village et réclamer de ses administrés, à titre de subsides, quelques provisions qu'on pût ajouter au repas. Il revint au bout d'une demi-heure, rapportant de sa tournée huit œufs et un morceau de lard, qui furent consacrés d'une com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aspect général de la vallée de Santa-Ana.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mune voix à la préparation d'une omelette dont je surveillai la cuisson.

Quand tout fut prêt, nous nous accroupîmes autour d'une natte qui tenait lieu de table. Un chupé, composé de mouton sec et de racines, fut placé au centre, et chacun de nous, muni d'une cuiller, d'une fourchette, d'un morceau de bois affilé, manœuvrade son mieux. Comme j'étais assis entre Inès et Carmen, les aînées des fillettes, j'étais servi par elles au lieu de les servir, selon la coutume andc-péruvienne. Elles avaient soin de choisir les meilleurs morceaux et me les portaient à la bouche, tantôt avec leur fourchette, tantôt avec leurs doigts, détail qui satisfaisait à la fois ma paresse et mon appétit. Quand vint le tour de l'omelette, les bonnes filles m'en firent les honneurs avec tant de grâce et d'empressement, qu'en récapitulant le nombre de bouchées qu'elles m'avaient offertes, je vis que j'avais mangé ma portion et la leur. En guise de dessert, nous bûmes une bouteille du vin d'oranges que je tenais de la munificence de Sor Maria de los Angeles. Ce vin capiteux mit les filles de mon hôte de si belle humeur, que lorsque la bouteille fut achevée, elles me proposèrent un air de guitare et un petit bal sans façon; j'acceptai l'air par politesse, mais refusai nettement le bal, objectant ma fatigue et le besoin de sommeil qui en était la conséquence. Elles insistèrent, mais je tins bon; alors voyant



Un souper en famille chez le gouverneur de Chaco.

que leurs instances étaient inutiles, elles me laissèrent la libre disposition de mon individu. Je priai Miguel de dresser ma couche dans un réduit treillissé qui se trouvait au fond de la pièce et qui jadis avait servi de poulailler; puis quand ce fut fait, je pris congé de la famille et m'allai coucher, laissant les fillettes surexcitées par le vin d'oranges, danser entre elles, faute de cavalier.

Le lendemain de bonne heure, je quittai Chaco, suivi de mon guide. Nous descendîmes vers la vallée par des sentiers en zigzag et d'une pente roide. Après avoir traversé la rivière d'Alcusama, un des affluents du rio de Santa-Ana, et côtoyé la ferme de Salamanca, nous arrivâmes sur les neuf heures au village d'Echarati; j'y fis halte un instant, pour prier l'alcade de m'adresser à l'hacienda de Bellavista, où je me rendais, les colis, bagages et paquets qui devaient m'être expédiés de Cuzco. Ces formalités remplies, je n'eus plus qu'à tourner bride et suivre la belle allée d'agaves qui conduit du village à l'hacienda en question, que j'atteignis après dix minutes de marche.

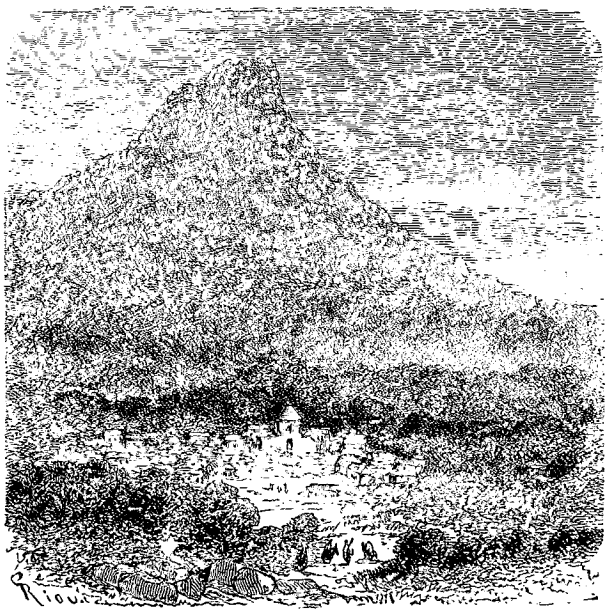
L'hacienda de Bellavista, plus communément désignée par le nom d'hacienda d'Echarati, à cause de la proximité de ce village, est une des plus renommées de la vallée de Santa-Ana. Le cacao qu'on y récolte est supérieur en qualité à celui de Pintobamba, n'en déplaise aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faiseurs de mercuriales du marché de Cuzco, qui s'obstinent à coter celui-ci à un prix plus élevé que l'autre. Aux lecteurs du genre positif, que de pareils détails pourraient intéresser, nous dirons que cette supériorité du théobrome d'Echarati, que nous sommes le premier à signaler publiquement et sans avoir l'idée de *faire une réclame* à son propriétaire, n'a d'autres causes que la taille et la culture intelligentes des arbres qui le produisent, et l'élévation de température qui le mûrit. A Pintobamba, cette température ne dépasse guère vingt-trois degrés, tandis qu'à Echarati elle s'élève jusqu'à vingt-huit degrés.

La situation de l'hacienda entre les deux montagnes boisées de l'Urusayhua et de l'Aputinhia est des plus pittoresques, et dans toute la vallée on chercherait vainement un site qui alliât avec tant de bonheur la beauté et la splendeur des masses à l'élégante variété des détails.

A chaque pas le point de vue se déplace et charme l'œil par un attrait nouveau : l'artiste y trouve à foison des sujets d'études; le poëte y cueille à loisir des sonnets tout faits; le botaniste des plantes et des fleurs sans nombre, et le zoologiste peut y collectionner assez de quadrupèdes, d'oiseaux et d'insectes, pour en remplir des caisses et en encombrer des cartons.



Village d'Echarati.

L'allée d'agaves qui relie comme un trait d'union le village à l'hacienda, vient aboutir, du côté de cette dernière, à une cour d'un arpent carré, coupée en deux par un ruisseau d'eau vive; des graminées de toute espèce y croissent librement et forment un tapis moelleux. Cette cour est bornée au nord par une suite de bâtiments en pisé, de hangars et de granges; au sud, par la cuisine, la distillerie et les demeures des péons, humbles cabanes à pans treillissés et à toit de chaume; à l'est, par un jardin sans bornes, et à l'ouest, par des taillis sans fin. De grands et beaux arbres, les uns pourvus de leur seul feuillage, les autres couverts de magnifiques fleurs, arrondissent leurs masses à travers cet ensemble.

Mon arrivée fit aboyer les chiens de garde enchaînés aux poteaux d'un hangar et lever de la table devant laquelle il était assis, sous ce même hangar, le propriétaire de l'hacienda, un compatriote venu tout jeune en Amérique. Il accourut à ma rencontre, et comme je sautais à bas de ma mule, ses mains s'emparèrent des miennes et les serrèrent affectueusement. Notre connaissance mutuelle datait de loin; nous avions voyagé ensemble, mangé au même plat, bu au même verre, partagé les mêmes fatigues, subi les mêmes privations; nous éprouvâmes un plaisir véritable en nous revoyant après une absence de huit années. Instruit de mon projet de voyage, par une lettre que je lui avais adressée de Cuzco et qu'il avait reçue la veille au soir, il attendait mon arrivée. Son premier soin, après m'avoir fait rafraîchir, fut de me demander si j'étais fatigué et si je voulais faire un somme. Comme je lui répondis que j'avais bien dormi, et me sentais frais et dispos, il donna des ordres pour le déjeuner et me proposa, en attendant, de visiter en amateur le domaine de Bellavista, qu'il possédait depuis trois ans. Nous parcourûmes le cacahual, les plantations de café, de coca, de manioc, dont la tenue ne méritait que des éloges. Tout en marchant à pas comptés, afin de me laisser examiner chaque chose à mon aise, le compatriote m'entretenait de ses opérations commerciales, escomptait complaisamment leur succès futur, auquel, par affection, j'ajoutai quelques chiffres. Insensiblement notre conversation passa du présent au passé, et nous en vînmes à nous rappeler l'un à l'autre les incidents de tout genre qui l'avaient signalé. Nous nous étions connus dans les vallées de Carabaya, que je parcourais le fusil sur l'épaule et où mon hôte exploitait alors un lavadero sur lequel il avait fondé de magnifiques espérances. — L'espérance, a dit quelque part l'auteur des *Natchez*, est une plante dont la fleur se forme, mais ne s'épanouit jamais. — Le compatriote avait pu juger de la vérité de cette pensée; ses espérances étaient constamment restées en bouton, et ce bouton, venant à se dessécher, avait entraîné pour lui une perte de cent cinquante mille francs, c'est-à-dire tout ce qu'il possédait et qu'il avait exposé dans son entreprise. Ce rude échec l'avait courbé sans l'abattre. Sa nature, vigoureusement trempée, avait bien vite repris le dessus. Du revers oriental des Andes, il était passé sur leur revers occidental, et à quatre ans d'intervalle je le retrouvais dans le val de Tambo, cultivant le coton et la canne à sucre. A cette époque nous avions exploré de conserve la région sablonneuse du littoral comprise entre le seizième degré et le dix-huitième, chacun, il est vrai, dans un but différent, mais bravant conjointement la faim, la soif et la chaleur. Que de fois, faute d'aliments convenables, nous avions soupé avec des coquillages crus et une poignée de fucus recueilli sur la plage! que de soirées et que de nuits nous avions passées étendus sur le sable, écoutant le bruit de la mer et bayant aux étoiles, ou dormant du sommeil des

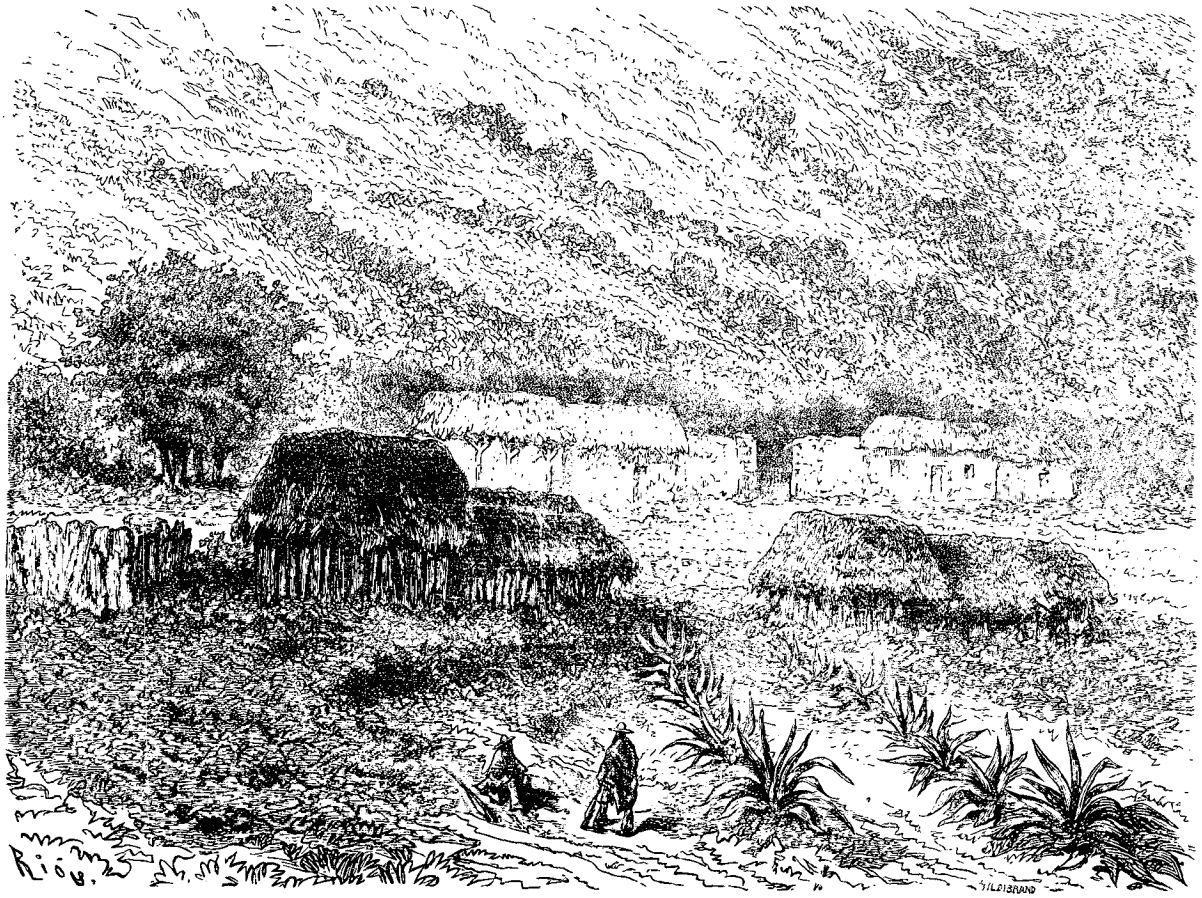
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

justes, avec un tronc de bois flotté pour oreiller ! A ces privations et à ces misères, entremêlées d'ailleurs de folles saillies et de joyeux rires, se rattachaient bon nombre d'épisodes gais ou tristes, sérieux ou charmants, qu'en ce moment nous nous récitions l'un à l'autre en les faisant précéder de la formule accoutumée : Vous rappelez-vous ?...

Cette conversation toute rétrospective absorbait si bien mon attention, que je suivais mon guide à travers buissons et halliers, insensible aux piqûres de leurs épines qui me labouraient rudement les jambes. En qualité de propriétaire rural, il tenait à me promener dans tous les coins de son domaine, sans songer que j'en connaissais aussi bien que lui les moindres détours. Par égard pour nos anciennes relations, je me laissai remorquer docilement pendant une bonne heure ; puis, voyant mon hôte diriger ses pas vers les fourrés qui s'étendent à l'ouest de la propriété, je l'arrêtai court en lui demandant si son intention était que nous prissions un bain avant de déjeuner.

« Un bain ! fit-il ; est-ce que vous voudriez vous baigner ?

— Moi ! pas le moins du monde ; je remarque seulement que nous prenons le chemin de la *baignoire à*



Hacienda de Bellavista.

Gaspard, c'est-à-dire du trou de six pieds carrés qu'avait fait creuser un de nos compatriotes qui, autrefois, régissait cette hacienda au nom du sieur Hermenegildo Bujanda, à qui vous l'avez achetée.

— C'est vrai ! fit mon hôte avec un geste de désappointement, j'oubliais que vous avez vécu deux mois sur ce domaine, gravi jusqu'au sommet de la montagne Urusayhua et planté sur son faîte un drapeau glorieux !

— Un simple drap de lit ; et ce fut Gaspard, qui m'accompagnait dans cette ascension, qui voulut l'attacher là-haut pour faire la nique aux gens du village. Vieux et jeunes avaient prétendu que nous resterions en chemin.

— A propos de ce Gaspard, me dit mon hôte, il a couru dans le pays d'assez vilains bruits sur son compte. Je tiens de don Hermenegildo Bujanda des détails....

— Votre Bujanda n'est qu'un drôle, répliquai-je froidement ; je puis vous en donner la preuve[1]. »

Paul MARCOY.

(La suite à une autre livraison.)

1. Cette preuve se trouve dans le livre de l'auteur intitulé : *Scènes et paysages dans les Andes* (deuxième série), p. 325.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur d'un harem. — Dessin de Mettais d'après le tableau de Mme Henriette Browne.

MŒURS TURQUES.

I

LES FEMMES TURQUES, LEUR VIE ET LEURS PLAISIRS.

PAR M. F. JÉRUSALÉMY.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

On se fait, chez les nations de l'Occident, une bien fausse idée de la condition des femmes turques, et on leur applique volontiers cette exclamation de Diderot : « Femme, que je te plains ! » On se les imagine victimes de la tyrannie ou de la jalousie maritale, condamnées pour la vie à la reclusion dans de tristes appartements, gardées à vue par d'épouvantables moricauds armés de bâtons et de fouets, sevrées de plaisirs et de distractions, privées de toute société extérieure, réduites, en un mot, à ne voir d'autres figures humaines que celles de leurs compagnes de reclusion, souvent leurs rivales, et celle plus ou moins rébarbative de leur « seigneur et maître. »

Que de fois n'avons-nous pas entendu des dames parisiennes plaindre charitablement le sort de leurs sœurs de Constantinople, et maudire la *force*, personnifiée dans le mari turc, opprimant la *faiblesse* résignée, sous la figure de ses femmes. Touchante compassion, noble indignation, qui prouvent la justice et la bonté de vos cœurs, mesdames, mais qui n'ont pour origine qu'un préjugé ! Oui, vraiment, un préjugé, car nous doutons qu'il y ait en Europe un pays où les femmes, désœu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vrées, curieuses, indolentes, avides de plaisir et de distractions, comme l'est la *hanoum*[1], sortent, flânent, courent après l'amusement, satisfassent leurs caprices et se donnent, autant qu'elle, du beau et bon temps, aussi bien au *harem*[2] qu'au dehors. C'est à ce point que nous croyons que beaucoup d'Européennes, tous avantages et inconvénients bien considérés, n'hésiteraient pas à échanger leur sort et leur liberté relative contre le prétendu esclavage de la femme orientale, si elles la connaissaient mieux.

Nous ne parlons ici, bien entendu, qu'au point de vue matériel : au point de vue moral et intellectuel, c'est autre chose, et si l'on veut se tourner de ce côté-là, nous comprenons et nous approuvons aussi ce mot : « Femme, que je te plains ! »

La femme *levantine* est, avons-nous dit, la plus désœuvrée du monde ; elle l'est non-seulement par suite de son indolence inhérente à sa nature, de l'insouciance de son caractère presque enfantin, de l'horreur qu'elle a de l'étude et de toute occupation sérieuse ou suivie, mais fatalement et par la force des choses.

Le désœuvrement absolu, considéré, dans les pays avancés en civilisation, comme une exception honteuse, est général en Turquie, et, sous ce rapport, toutes les femmes y sont égales. L'éducation qui développe le goût des arts et des choses de l'esprit, où l'amour du prochain qui porte à s'occuper de lui, font presque complétement défaut à la vraie hanoum. Une jeune fille qui, à l'âge de treize à quatorze ans, terme ordinaire de ses études, joint à la connaissance de quelques travaux d'aiguille[3] celle de la lecture, passe pour une personne instruite, et pour une savante si elle en arrive à savoir écrire fort médiocrement et les deux premières règles de l'arithmétique ; enfin une *kiz* (jeune fille musulmane) sera citée comme un modèle de perfection si, avec tant de savoir, elle peut chanter de routine quelques romances et chansons, ou jouer du *santour*[4], du *tambour*[5], ou de la flûte simple. Mais des sujets aussi accomplis sont bien rares, rares comme des prodiges !

D'autre part, les mœurs ne permettant pas à la femme des classes moyennes de se livrer au commerce, elle est aussi oisive que la femme riche ou de haut rang.

La femme pauvre elle-même ne travaille que par exception et à ses heures, surtout à Stamboul, le mari ne poussant jamais le despotisme jusqu'à l'y forcer, et lui associant souvent une négresse, sur laquelle elle ne manque point de rejeter presque tout le fardeau du travail et du ménage.

Toutes les femmes turques, à quelque condition qu'elles appartiennent, sont donc pour ainsi dire perpétuellement condamnées au *far niente*. Or, l'ennui, ce monstre hideux qui naît de l'oisiveté, voilà le grand, le terrible ennemi qu'il leur faut incessamment combattre ! Aussi, toutes leurs pensées, toutes les ressources de leur esprit ne tendent-elles qu'à ce seul but : chasser l'ennui, en d'autres termes, s'amuser, se divertir : et comment ne parviendraient-elles pas à en découvrir les moyens, n'y mettant pas moins d'application et de persévérance que l'homme le plus exercé par l'étude et la méditation à la solution des problèmes les plus ardus de la science.

D'abord dans les harems riches, où chaque hanoum en titre possède en propre son appartement, quelquefois tout un corps de logis, son personnel et un train de maison complet, ces dames se réunissent, toujours sur invitation, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre ; les amusements de ces intérieurs sont les petits et les grands jeux, les causeries et les contes, dans la douce paix du *tandour*[1], pendant les rigueurs de l'hiver ; il y a la musique instrumentale et les chants à l'unisson, les danses et les pantomimes dansées sur les dalles luisantes des vastes salles basses ; les bains en commun et leurs jeux spéciaux ; les promenades et les courses dans les jardins et sur les terrasses, les émotions de l'escarpolette ou l'agréable balancement du hamac, le tout avec accompagnement de *tchiboucs* et *narguilhés* incessamment renouvelé et de petits repas délectables ; enfin et surtout il y a l'incomparable amusement des tours, quelquefois cruels et toujours à effet comique, joués aux nègres et aux négresses dont les grognements, les grimaces et les contorsions grotesques provoquent des éclats bruyants d'hilarité.

Du reste, il n'est pas besoin, pour subvenir aux frais de ces plaisirs, qu'un harem soit riche. Le *toutounn* (tabac), les *doundourmas* (sucreries), les fruits ne sont pas à des prix inabordables, et d'ailleurs on se cotise sans façon.

Les dames d'un même harem sont souvent nombreuses ; les voisines le sont bien plus encore, et chacune d'elles peut et doit même organiser quelqu'une de ces matinées, journées ou soirées, ce qui permet de renouveler très-fréquemment ces distractions de l'intérieur.

Mais les plaisirs du dehors ont encore de plus puissants attraits, et la hanoum les recherche et les goûte bien autrement que ceux de la maison, parce qu'ils satisfont davantage sa mobilité, sa curiosité et sa vanité

1. *Hanoum*, dame. En Turquie, comme en Amérique, la femme la plus pauvre réclame ce titre de par la *fraternité* musulmane.

2. *Harem*, partie de la maison occupée par les femmes. On donne aussi le nom de harem à l'ensemble du personnel féminin d'une maison.

3. Ces travaux consistent à broder au tambour et au métier horizontal fixe, tricoter (à cinq aiguilles au bout légèrement crochu) des bas avec dessins à jour, faire des bordures de mouchoirs et de devants de chemises en *oijas*, ou ce que nous appellerions *point de Levant*; ce sont de petites pyramides, trèfles et autres formes variées, obtenus en coulant les uns par-dessus les autres des nœuds doubles, triples, etc., du fil ou de la soie au moyen de l'aiguille.

4. *Santour*. Imaginez en petit une caisse harmonique de piano, composée d'environ trois gammes chromatiques. Le joueur pose l'instrument à plat sur ses genoux croisés et en tire les sons au moyen de deux baguettes, espèce de clefs de serrure allongées en bois et fort légères, dont il passe les anneaux aux index de ses mains; il frappe avec les marteaux sur les fils métalliques.

5. *Tambour*. L'instrument ainsi appelé en turc est simplement une mandoline hémisphérique à manche très-allongé et noté; le son en est agréable et se prête au chant.

1. Voir la gravure. Sous la table un *brasero* couvert de cendres entretient la température du *tandour* à un degré élevé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans pareilles ; et comme rien absolument n'entrave sa liberté d'action (quoi qu'en pensent chrétiennes et chrétiens), elle se le donne le plus souvent qu'elle peut.

Énumérons ces plaisirs. Il en est quelques-uns qu'aucune relation de voyage n'a pu révéler ni à nos lectrices ni à nos lecteurs.

Les bazars.

Les hanoums ne se plaisent à sortir qu'en compagnie. On les rencontre souvent par groupes de douze ou quinze, sans compter les enfants de tout âge qu'elles mènent par la main ou portent sur leur dos, comme un sac de voyage.

Elles vont ainsi dans les bazars de *Tcharchi*, qu'elles parcourent en tous sens durant une grande partie de la journée, ébranlant les voûtes de bois des éclats de leurs voix et de leurs rires bruyants. Elles sont l'effroi des marchands *réayas* et des marchands turcs eux-mêmes.

Les hanoums — nous en exceptons, pour ce qui suit et dans toutes les autres circonstances analogues, les femmes des classes élevées dont le langage, la tenue et les manières sont des plus dignes et pleins de distinction — les hanoums ne se contentent pas, comme quelques Parisiennes, de s'installer des heures entières dans les boutiques et d'y faire déplacer et déployer les unes après les autres toutes les marchandises qui s'y trouvent, pour s'en aller ensuite sans rien acheter ou après avoir offert des prix dérisoires ; elles s'introduisent de gré ou de force dans les arrière-boutiques, dont elles mettent sans façon les propriétaires à la porte, pour y consommer à leur aise, et à visage découvert, les friandises et les rafraîchissements qu'elles ont achetés aux marchands ambulants qui circulent en grand nombre dans Tcharchi. Enfin, traînant leurs babouches et le pan flottant de leurs *férédjés*[1] sur les dalles des bazars ou les pavés des rues, semblables à ces docteurs bouffons et à ces polichinelles ricaneurs du *Corso* ou des *Lagunes* pendant les folles journées du carnaval, elles s'en vont jetant à brûle-pourpoint à la face des gens, des boutiquiers aussi bien que des passants, des compliments naïfs ou étourdissants, ou des quolibets mordants et des épithètes mortifiantes. Si quelque marchand leur répond trop vivement, gare à sa barbe ou à ses cheveux ! tout est permis à ces enfants terribles.

La place d'*Ett-Meydann* (esplanade de la *viande*)[2] est l'un des lieux ordinaires de rendez-vous ou de halte des hanoums au sortir des bazars. Des espèces de marchés ou foires s'y tiennent de temps en temps, et rien ne saurait rendre alors l'aspect curieux et agité qu'elle présente et l'effet assourdissant des mille clameurs confuses qui s'en élèvent de toutes parts.

Les visites.

Il y a des visites de trois sortes : les visites demandées ou annoncées, les visites par surprise et les visites *à l'aventure*.

Lorsqu'une ou plusieurs dames de la même maison veulent visiter des amies d'un autre harem, elles leurs envoient deux *djariéhs* (demoiselles de compagnie), suivies d'un nègre, ou simplement un de ces *monstres*, qui annoncent à la hanoum désignée que leurs maîtresses viendront passer la *journée* chez elle (ces visites sont rarement moins longues). Les usages et la civilité exigent que les visites annoncées, sauf les cas d'empêchement majeur, soient toujours accueillies avec empressement et le sourire sur les lèvres, toutes affaires cessantes, tous projets ajournés.

Ainsi avertie dès le matin, la hanoum expédie ses gens mâles et femelles auprès de ses amies et connaissances pour les prier de venir en l'honneur de la dame qui s'est invitée elle-même. Quoique l'acceptation de ces invitations ne soit point de rigueur, bien rares sont les hanoums, les *coconas* (dames chrétiennes) et les *boulitzas* (dames juives) qui s'en excusent ; encore ne le font-elles jamais qu'avec un chagrin très-réel, tant le goût des réunions et des causeries est développé chez les Levantines.

Les habits de gala sont de rigueur. La réunion, commencée d'ordinaire vers midi, ne se termine guère avant la tombée de la nuit, tout l'intervalle se passant à fumer force *tchiboucs* et *narguilhés*, à absorber quantité de tasses de café, de verres de limonade et de sirops, de fruits, de confitures et autres friandises, à jouer aux cartes ou au jacquet, à jaser bruyamment de mille choses plus banales les unes que les autres, surtout à médire cordialement du prochain.

Otez de la visite *annoncée* l'avertissement qui la précède, les invitations en grand qui en sont la suite, la recherche des toilettes, et vous aurez une visite *par surprise*, laquelle toutefois n'exclut ni la contrainte imposée à la visitée, ni la durée, ni les lombancès de rigueur.

Les visites *à l'aventure* paraîtraient extraordinaires en France. Plusieurs dames se réunissent en groupe et s'en vont par les quartiers et les faubourgs de la ville frapper aux portes de maisons inconnues et *offrir* visite à des personnes qu'elles n'ont jamais vues. Les coconas et les boulitzas demandent l'hospitalité naïvement et le sourire à la bouche, comme des enfants timides qui convoitent un objet, mais les hanoums ne demandent pas, elles entrent bon gré mal gré ; pareilles à certains « intimes, » elles s'imposent comme en pays conquis et avec le sans-gêne d'un seigneur honorant de sa présence la demeure de ses vassaux. Cependant il arrive bien rarement qu'une maîtresse de maison se refuse à recevoir ces sortes de visites ; son accueil peut seulement se res-

1. *Férédjé*, vêtement indispensable de sortie de toute femme levantine, hormis la grecque. C'est une sorte de long et ample pardessus en étoffe chaude ou légère, suivant la saison, et assez semblable à une robe d'avocat. Du collet de ce vêtement pend, le long du dos jusqu'aux pieds, une basque volante un peu plus large que les épaules.

2. Voy. p. 149. Cette place, une des plus vastes et des plus pittoresques du monde, est célèbre dans les annales de Constantinople ; c'est là que le sultan Mahmoud, secondé par la trahison de quelques chefs des janissaires, triompha définitivement, le 26 juin 1826, de cette terrible corporation en en faisant, par le fer et le feu, une épouvantable boucherie d'hommes !

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sentir de l'opportunité ou du contre-temps de la *surprise*, et avant tout de son caractère et de son éducation.

Les promenades.

Ce sont plutôt de véritables parties de campagne, les lieux de réunion en plein air étant fort éloignés de la ville et des principaux faubourgs qui l'environnent. On s'y rend, les dimanches et les vendredis, pendant la belle saison, en *arabas* ou en *caïks* avec toutes sortes de provisions de bouche. La plupart ont été choisies sur les charmantes rives européennes et asiatiques du Bosphore[1].

Sur quelques-unes des ces promenades publiques les sultans ont fait élever, pour l'usage des hanoums, des terrasses superposées en gradins, dominant des pièces d'eau et un espace aplani où les *djambazes* et les *peylévanns* (acrobates et prestidigitateurs), les musiciens et les *danseurs* ambulants donnent des représentations publiques. Le *patichach* vient parfois avec ses courtisans passer une partie de la journée et éblouir un instant de sa personne les yeux des ses charmantes sujettes qui le récompensent de cette haute faveur par leurs acclamations enthousiastes et leurs ferventes bénédictions. Des beys, des pachas, de jeunes Musulmans riches circulent à cheval.

M. de Lamartine a fidèlement et admirablement décrit ces prairies émaillées de groupes innombrables de femmes levantines aux blancs *yaschmacs*[1], aux féredjés



Le tandour (voy. p. 146). — Dessin de Pasini d'après le tableau de Mme Henriette Browne.

de mille nuances, et d'hommes aux costumes les plus variés ; il en a peint toute la poésie et tous les brillants plaisirs ; nous ne pouvons que conseiller aux lecteurs de relire ces belles pages du *Voyage en Orient*. C'est une féerie. Aucune de nos fêtes n'en a le prestige.

Au milieu de ces divertissements de toute sorte : spectacles, pantomimes, chants, danses, courses à cheval, cortéges, luttes, etc., quand viennent les heures des repas, les cercles des hanoums assises se resserrent, et baissant la partie inférieure de leurs *yaschmacs*, dégustent plusieurs services de mets délicats, tandis que les nègres ou à leur défaut les jeunes gens de la famille, les protégent contre toute indiscrétion des infidèles. Elles voient tout sans être vues, du moins de trop près.

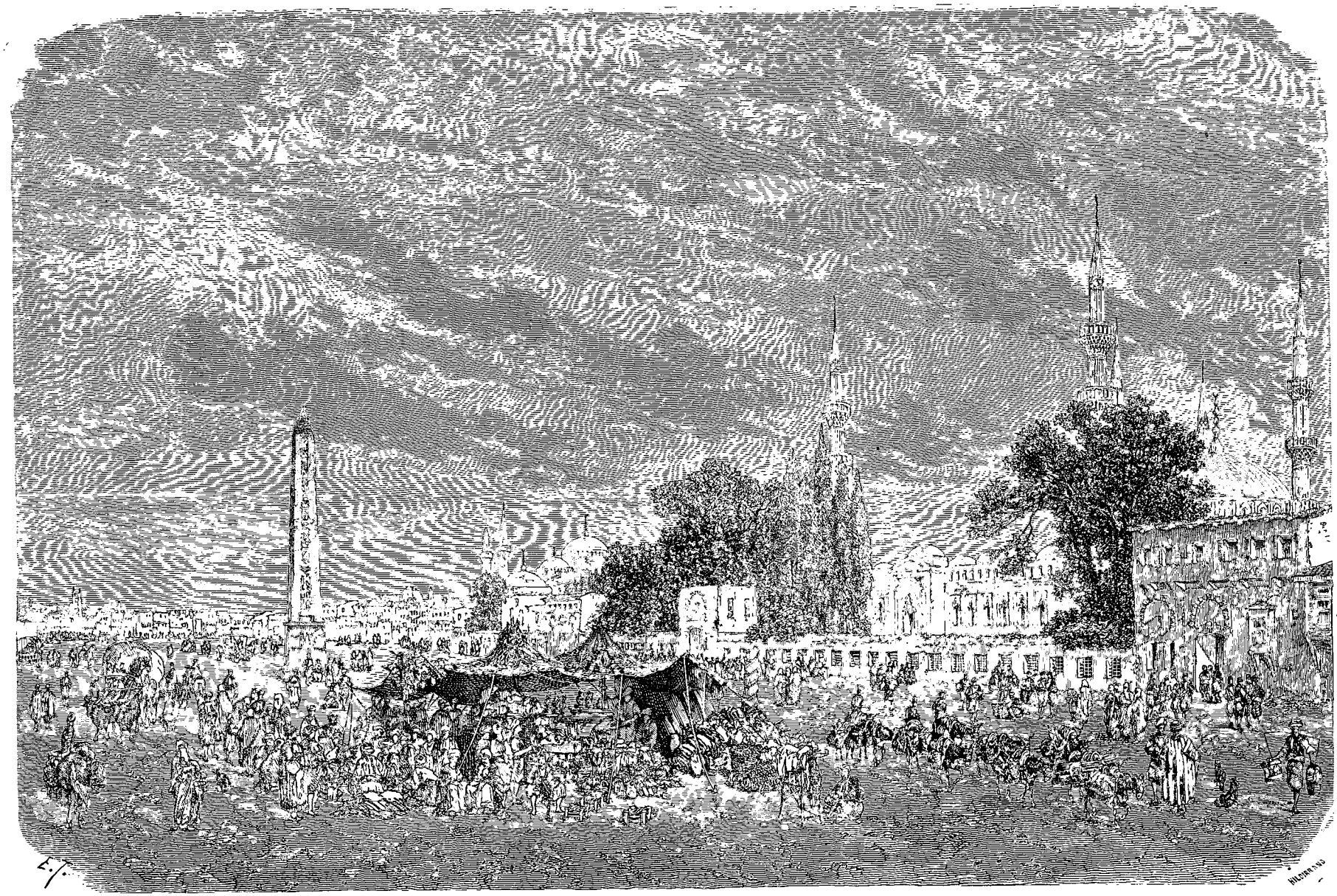
Les bains.

Bien que dans presque chaque quartier il existe un établissement de bains publics à l'usage des femmes, ou que, du moins, celui des hommes leur soit cédé deux

1. *Tchamlidja*, au fond du grand port; *Térapia* ou *Biyouk-Déré*, ou *Dolma-Bakhtché*, sur les rives du Bosphore, ou les charmantes *Iles des Princes*, à l'entrée de la mer de Marmara.

1. Mousseline très-fine encadrant en haut et en bas la figure, dont elle ne laisse à découvert que le nez seul ; en regardant les visages de près, il est aisé d'en distinguer les traits.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La place d'Ett-Meydan, à Constantinople (voy. p. 147). Dessin de Thérond d'après un dessin de M. Brest.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou trois fois par semaine, les hanoums aiment beaucoup mieux se transporter aux bains des quartiers et des faubourgs les plus éloignés. Elles se concertent d'avance sur le jour et le choix de l'établissement, et passent une partie de la veille à préparer des pâtisseries et des mets succulents. Contrairement à leurs habitudes paresseuses, elles se lèvent avec le soleil pour se parer de leurs plus riches atours. Bientôt les arabas ou les caïks, retenus plusieurs jours d'avance, les emportent cahin-caha à l'établissement convenu, où la plus grande partie de la journée s'écoule dans des alternatives d'ablutions d'eau *bouillante* (c'est une sorte de bravoure *hygiénique*), de bombances de toutes sortes, de fumeries, de jeux, de rires, de chants, voire même d'altercations et de vraies batailles à coups de tasses et de galoches entre baigneuses de religions différentes!

Pèlerinages aux Turbés et aux Tékièhs.

Les *turbés* sont les monuments funéraires des sultans, des sultanes *Validés* (mères des souverains), des princes et des princesses de leur famille. Chaque sultan a sa turbé particulière, de même que les *cheikhs-ul-islam* (grands pontifes des croyants).

Ces tombeaux s'élèvent dans les divers quartiers de Stamboul.

Pour les femmes turques la visite des turbés les plus éloignées, dont elles obtiennent facilement l'accès, a un triple but de curiosité, de promenade et de piété.

Elles vont aussi, par parties de plaisir, aux tékièhs ou couvents, surtout à ceux des *mevlevis* (derviches tourneurs). Chaque tékhièh a ses cérémonies publiques, joie et orgueil des vrais croyants! Quelques-uns sont célèbres pour leur musique, leurs danses ou leurs exercices furieux. Quel plaisir émouvant pour les hanoums de voir, par exemple, les Bektachis, aux torses et aux jambes nus, aux figures horriblement contractées, se percer les chairs avec de grandes aiguilles de fer, se frapper avec le tranchant effilé de coutelas et de yatagans, se couvrir le corps de serpents et de couleuvres, se tirer les yeux hors de leurs orbites et se livrer à cent autres extravagances effroyables! Comme les cœurs de ces dames sont agités! quels cris d'enthousiasme, quels soupirs d'admiration, quels sanglots de piété!... Certes aucun spectacle, aucune fête n'a le privilége de les attirer avec autant d'empressement, ni en plus grand nombre, ni plus irrésistiblement.

La *Khalva yédjéssi* ou soirée du *Khalva*.

Une soirée dans un harem est un événement assez rare, les réunions de nuit étant contraires aux habitudes musulmanes. Aucun homme n'y assiste[1].

Les soirées du *Khalva* (ainsi appelées du nom de certaine pâte dure, friable et mielleuse qu'on y sert aux invitées) n'ont lieu que dans les riches harems, à l'occasion d'une naissance, d'un mariage, d'une élévation en dignité du seigneur mari, ou d'une réconciliation de deux hanoums, cohabitantes, parentes ou amies.

Quelques jours avant la fête, des djarièhs (suivantes) vont porter des invitations verbales aux dames désignées. Quelques-unes de ces invitations sont faites par la maîtresse de maison en personne dans ses visites, d'autres par l'entremise des *effendis*. Notez que les musulmanes ne sont pas seules invitées : des dames chrétiennes, *franques* (occidentales) ou indigènes, dont les chefs sont en rapport d'affaires ou d'amitié avec le maître de la maison, peuvent aussi venir à ces soirées[1].

Environ une heure après le coucher du soleil, les harems commencent à arriver, à pied, précédés, dans les rues obscures (Stamboul n'est jamais éclairée la nuit), de nègres ou simplement d'un domestique portant une lanterne à deux ou trois chandelles. Les djarièhs de la maison, souriantes et aimables, viennent au-devant des invitées dans le vestibule, leur adressent, avec de gracieux *téménas*[2], le *khosch yeldiniss* (paroles de bienvenue) d'usage, et les conduisent dans une salle basse qui sert de vestiaire. Là elles les débarrassent de leurs *férédjés* et de leurs *yaschmacs*, de leurs *tchélecs* et de leurs *papoutchs* (double chaussure de sortie).

Du vestiaire, les djarièhs conduisent les invitées au premier étage, en les précédant le long de l'escalier droit, ou, si elles sont d'un rang élevé, en les soutenant aux coudes et aux aisselles.

Dans les sérails et les riches harems, après avoir traversé plusieurs galeries, corridors, et pièces de toutes formes et de toutes dimensions, le tout d'une nudité absolue, on arrive à la salle où la fête a lieu; c'est la plus vaste et la plus riche. Un divan de pourtour, à hauts matelas, à coussins rembourrés de laine, à long effilé de soie mêlé de fils d'or, occupe trois côtés de cette salle ou, si elle est par trop vaste, deux divans en fer à cheval se font face à ses deux bouts, tandis que l'espace qui les sépare n'est garni des deux côtés que par des *tchités* ou matelas carrés, des tabourets, des escabelles et des bandes de tapis, ou encore par des chaises, fauteuils et canapés, si la mode franque a pénétré dans la maison. Des lustres en cristal taillé à facettes, dont un très-grand au milieu, des branches en bronze ou en porcelaine, de gros cierges fixés sur de riches piédestaux et placés de distance en distance, éclairent magnifiquement de leurs mille flammes la salle de réception dont le parquet est tendu d'une fine natte d'Égypte enjolivée de dessins et d'arabesques. En hiver, comme il serait très-difficile de chauffer une salle de cette dimension, les cheminées et les calorifères étant inconnus dans les maisons turques, la réception se fait dans une ou plusieurs autres pièces

1. Seuls le père, les frères du même lit et les jeunes gens *imberbes* (peu importe leur âge) ne sont pas compris dans cette rigoureuse prescription.

1. C'est grâce à une de ces invitations et à un âge où nous nous trouvions en droit de faire valoir le dernier des motifs d'exception mentionnés dans la note précédente, que nous devons l'avantage de pouvoir raconter ces curieux détails qu'il est interdit à un voyageur ordinaire de connaître.

2. *Téména*, salut qui consiste à porter la main ouverte à la bouche, puis sur le front, accompagnant ce mouvement d'une inclinaison de la partie supérieure du corps. Ce salut a été très-finement et très-gracieusement rendu par Mme Browne (voy. p. 153).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moins grandes dont la température est adoucie par de grands brasiers en cuivre placés au centre, et des *tandours* aux angles des divans. La maîtresse de la maison reste assise à l'un des *kiochés* (angles du divan), place



Un récit dans l'intérieur d'un harem. — Dessin de Mettais d'après un dessin de Bida.

d'honneur, ainsi que celle qui est à sa droite. Les invitées, introduites dans la salle de réception, s'avancent sans être annoncées vers la maîtresse, qui leur dit invariablement, avec un aimable sourire : *Séfâ yeldiniss, khosch yeldiniss*[1], échange avec elles téménas et compliments, ou donne sa main à baiser aux *kiz*, aux toutes

1. Vous êtes les agréables venues, les *délicieuses* venues.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jeunes hanoums, et aux femmes du peuple qui se présentent souvent sans invitation pour assister à la soirée et auxquelles on ferme rarement la porte. En Turquie, l'égalité est la règle, mais elle n'est pas absolue.

Sur le *bouyourounn*[1] de la hanoum maîtresse, les arrivantes vont s'asseoir successivement et côte à côte, à droite et à gauche, sur le divan, les jambes croisées ou un genou levé. La seconde place d'honneur est réservée à la plus riche ou à la plus respectée des invitées, ou à celle dont l'on fête la réconciliation.

Si le nombre des invitées est trop grand pour que toutes puissent trouver place sur les divans, les kiz et les hanoums d'un rang inférieur sont priées de s'asseoir sur les *tchilés* et les tapis qui garnissent le côté de la pièce dépourvu de divan.

Des djarièhs servent immédiatement le *tchibouc* allumé, à bouquin d'ambre plus ou moins riche, et le café ou le *cherbett* (eau sucrée colorée et bouillante) dans des *fildjanns* ou petites tasses en porcelaine, sans anse, plongeant à demi dans une espèce de coquetier nommé *zarff*, en métal précieux ou commun, artistement ciselé à jour. De la confiture ou de la gelée de fruits, rangée par petites portions dans un plat d'argent aux bords ciselés, est servie après le café. Chacune des invitées, en commençant par la plus considérée, après s'être fait longuement prier, porte à sa bouche l'unique cuiller qui est dans le plat et qui sert à tout le monde. Avec la même fraternité, toutes les lèvres se collent, pour boire une gorgée, au même grand verre d'eau qui suit le plat de confiture.

La soirée débute par une conversation générale, bruyante, animée, joviale; les questions et les réponses se croisent en tous sens, les provocations et les reparties bondissent de divan en divan, les plaisanteries volent d'un bout à l'autre de la salle, les perfides insinuations se heurtent entre deux groupes, et les exclamations et les rires remplissent l'air de leurs éclats argentins. Après le premier feu, la conversation de générale devient partielle, sans cesser d'être creuse, banale et médisante.

Soudain, à un signal de la maîtresse de maison, ses filles ou celles de ses djarièhs qui possèdent des talents en musique s'asseyent en ligne sur un tapis, de manière à être vues de tout le monde, et se mettent à chanter en chœur des romances et des chansons, en s'accompagnant du santour, de la mandoline, de petites timbales et du tambour de basque, le tout à l'unisson. Les plus jolies voix et les instrumentistes les plus habiles exécutent des *soli* qui arrachent des soupirs et des exclamations de contentement à l'auditoire. Sur un autre signal, au moment où exécutantes et auditrices sont transportées par la musique, d'autres jeunes filles se placent vis-à-vis, au centre de la salle, et se livrent à une sorte de pantomime dansée, se rapprochent, s'éloignent, s'enlacent ou se fuient, se penchent langoureusement sur les côtés, ou renversent en arrière leurs flexibles tailles, ou secouent mollement leurs épaules, accompagnant toute l'action de claquements répétés des pouces contre les doigts du milieu en guise de castagnettes.

Pendant que s'exécute cette espèce de divertissement, les tchiboucs sont renouvelés sans cesse et remplissent d'un nuage bleuâtre l'atmosphère de la salle; les rafraîchissements solides et liquides, les confitures et les tranches rosées de pastèque, le café ou le salep défilent devant les invitées qui se font beaucoup moins prier.

Après la musique et les danses, la hanoum-maîtresse propose à la compagnie des parties de cartes et de jaquet. Les invitées qui désirent se livrer au jeu vont prendre place autour des tables qu'on apporte aux encoignures des divans ou croisent les jambes sur la natte pour la partie de tric-trac. Les jeux sont toujours intéressés; les Levantines s'y passionnent comme nos joueuses de Hombourg, mais sans y risquer autant d'argent. On fait des paris. Celles des dames qui n'y prennent pas part continuent la conversation ou s'entre-narrent des contes à tour de rôle. Quelquefois, lorsque dans la réunion se trouvent des personnes possédant le talent de bien conter, on arrête le jeu; mais il est indispensable que la conteuse ait reçu au suprême degré le don de patience, car elle sera infailliblement interrompue à chaque instant par les « mais, » les « pourquoi » et les « comment » de ses auditrices, quand bien même elles auraient déjà vingt fois entendu raconter l'histoire.

Si la soirée n'est pas trop avancée, les musiciennes exécutent de nouveaux morceaux, ou bien des kiz ou de jeunes femmes improvisent des pantomimes non dansées, si peu intelligibles, malgré la véhémence de l'action, que presque toujours les actrices sont obligées de les expliquer après coup à la compagnie.

Cependant la maîtresse de la maison, ayant interrogé du regard les yeux de ses invitées, frappe trois coups de sa main droite sur la paume de sa main gauche; à cet appel qui, chez les Turcs, remplace la sonnette ou le timbre, la première djarièh accourt et lui fait une profonde téména.

Khalva yel (viens Khalva), lui dit sa maîtresse.

La djarièh se retire après une nouvelle salutation.

Bientôt des suivantes viennent former un cercle de cierges au milieu de la pièce, puis d'autres filles déposent au centre un *cini* ou immense plateau rond d'argent, contenant la fameuse pâte qui a la forme d'un gigantesque *plum-pudding* aplati. Pendant cette exposition, d'autres *cinis* en métal plus ou moins précieux, aux bords repoussés, couverts de sucreries, de gâteaux chauds et froids, de fruits savoureux et d'autres friandises recherchées, sont posés les uns sur les tables de jeu ou les tandours, les autres à terre, çà et là, et flattent agréablement la vue et l'odorat de ces dames.

Sur l'invitation plusieurs fois réitérée de la hanoum-maîtresse, elles vont prendre place autour des *cinis*, et se transmettant mutuellement le *bonyourounn*, elles attaquent enfin les mille bonnes choses dont ils sont couverts et qui disparaissent avec une rapidité merveilleuse. Une étroite et longue bande de fine toile, lisérée d'or, sert de serviette commune à chaque cercle. Autant que

1. Commandez-nous; c'est le *favorisca* des Italiens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une visite au harem. — Le téména (v. p. 150 et 157). Dessin de Mettais d'après le tableau de Mme Henriette Browne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faire se peut, une demoiselle ou une parente de la maison s'assied à chaque cini et en fait les honneurs.

Le vin, ou toute autre boisson fermentée ou alcoolique, étant expressément défendu par le Coran, l'eau claire et le cherbet froid sont les seuls breuvages servis à ces soupers.

Pendant que les plateaux s'allégent de leur agréable contenu, des djarièhs armées de grands couteaux dépècent le khalva et le répartissent en autant de portions qu'il y a de cercles au milieu desquels on les porte dans des plateaux d'argent.... On apporte ensuite les *léguénns*[1], et les invitées, après s'être lavé et essuyé les mains et les lèvres, vont reprendre leurs places sur le divan, où le tchibouc et le café leur sont servis de rechef. Tandis qu'elles se livrent à une nouvelle conversation générale, les jeunes personnes et les enfants, dont la maîtresse de maison a eu soin de remplir les poches de bonbons et de fruits confits, s'en vont les grignoter en se promenant ou en jouant dans les jardins ou les galeries du harem.

Cependant il est tard, la conversation languit et tombe insensiblement, les paupières s'appesantissent, quelques bouches s'ouvrent toutes grandes sans façons, et les têtes, troublées par les vapeurs du repas et du sommeil, exécutent des évolutions fantastiques...; plusieurs enfants, étendus sur la natte ou accroupis sur les genoux de leurs mères, dorment déjà profondément, et plus d'une invitée subalterne se dit à part elle qu'il serait bien temps de s'en aller; mais c'est aux hanoums qu'on respecte pour leur âge ou leur position, qu'appartient l'initiative.

« Par *Allah!* s'écrie enfin l'une d'elles, en regardant à sa montre, savez-vous, mesdames, qu'il est plus de quatre heures du matin? Il faut partir.

— Oui, partons, partons! » s'écrie-t-on de toutes parts, et on se lève, nonobstant les protestations, les serments et les prières de cérémonie de la maîtresse de maison qui seule reste assise dans son *kiosché* pour recevoir les adieux, les bénédictions et les baise-mains des invitées auxquelles elle répète le *khosch yeldiniss* de politesse, en échange de force gentils téménas.

Décrire le brouhaha des souhaits d'amitié et des adieux, des appels de nègres pour chaque harem, de la demande des effets de sortie, des pleurs des enfants qu'on a arrachés à leur sommeil, des éclats de rire des joyeuses kiz; rapporter tous les propos et les compliments qui s'entre-croisent de toutes parts et se confondent sur les escaliers et dans les salles basses, ce serait chose impossible; la *franque* qui n'en serait pas ahurie, assourdie, serait assurément douée d'un sang-froid rare, et pourrait assister impunément, vers deux heures de relevée, au plus infernal de tous les vacarmes humains, la Bourse de Paris[1].

F. JÉRUSALÉMY.

II

LE CYDARIS,

PAR M. ANTONIN PROUST.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

—

A MADAME LA COMTESSE STEPHEN DE V....

Stamboul, le 3e jour du Baïram.

Il faut que je vous rende compte, madame, de la visite que nous fîmes hier à l'Arménien Djezerli.

L'autre soir, à sa maison de Péra, il fut question du merveilleux kiosque qu'il a fait élever récemment sur les bords du Cydaris. Mme Beretta lui dit qu'elle entendait parler trop souvent des splendeurs de ce *yali*, pour ne pas désirer le voir.

« Eh bien, madame, lui répondit l'Arménien, si vous voulez venir en compagnie de ces messieurs y faire le kieff, le deuxième jour du Baïram, je serai heureux de vous y recevoir. »

Faire le kieff veut dire, en bon français, digérer; mais en turc cela signifie prendre une collation, car, pour jouir du kieff, il faut avoir nécessairement fait un *regalo*.

Un repas à la turque! la chose n'était pas d'un médiocre intérêt pour deux Parisiens affamés de couleur locale, et vous devez penser si nous accueillîmes la proposition avec enthousiasme, et si notre enthousiasme fut au comble quand Djezerli ajouta :

« Vous verrez la *hanoum*. »

Hanem ou Hanoum, madame, signifie femme; les Osmanlis, qui en épousent religieusement trois, sans compter les odalisques, dont le Coran ne limite pas le nombre, disent les hanoums, ou plutôt ils ne disent rien, car ils n'en parlent jamais; mais Djezerli, qui est un homme modeste et un causeur civilisé, se contente d'une seule femme et dit, sans scrupule, la hanoum, voire ma hanoum, ainsi qu'un simple Gaulois.

Ce mot magique électrisa mon ami Jacques, et pendant

1. Le *léguenn* est une espèce de grand et profond plat à barbe, sans échancrure, en métal fin, garni intérieurement d'un couvercle percé à jour, au sommet duquel est un cercle saillant contenant une savonnette ou des morceaux de citron exprimé. Le domestique tient le plat-cuvette d'une main et de l'autre verse l'eau d'une aiguière de même métal que le léguenn, à goulot étroit et arrondi en col de cygne, sur les mains de la personne servie.

1. Une partie de ce dernier chapitre a déjà été publiée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les jours qui précédèrent notre visite, il ne fut question que de l'Arménienne.

Comment était-elle? brune, blonde, grasse, maigre? et surtout comment se vêtirait-il, lui Jacques, pour lui être présenté? en Turc, en Persan, en Grec ou en simple giaour? Il voulait plaire. Son imagination dansait, comme vous le voyez, une folle sarabande.

La veille, enfin, tout bien calculé, il décida qu'il ne changerait rien à son costume et comprimerait, comme par le passé, son cœur sous l'étroite redingote nationale. Pauvres gens que nous tous!

Le lendemain, dès l'aube, Boulgaris, notre drogman que nous avons élevé pour les besoins de la cause à la dignité de *bach-kiatibi*, entra dans notre chambre.

Jacques était déjà levé et, étendu sur le sofa, aspirait à petites bouffées la fumée d'un long tchibouk. « *Selam-*



Hammal ou portefaix turc. — Dessin de M. A. Proust.

na-Alecum, me dit-il; décidément, mon ami, je mettrai mon pantalon de nankin; qu'en penses-tu, Boulgaris?

—*Allah kerim* (Dieu est grand!), » répondit le drogman.

Jacques s'habilla en marmottant une chanson que nous avions entendue la veille au cahvené (café) :

Hammanum capussû ketchelû
Itzunden tchicar bir petchelû.

La porte du hamman (bain) est doublée de soie,
De ce hamman sort une femme voilée.

« Il me vient une idée, fit-il en s'interrompant; si je prenais un pantalon blanc; Boulgaris!

— Effendi!

— Que dis-tu de cette idée?

— Allah kerim!

— Va pour le pantalon blanc, reprit Jacques en fouillant dans sa malle.... Mais, s'écria-t-il après avoir éparpillé tous les objets au milieu de la chambre, voyez où cet imbécile a mis mes vêtements de coutil! Boulgar!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Effendi !

— Où sont mes pantalons blancs?

— Ils sont chez la blanchisseuse, Effendi.

— Allah kerim ! soupira Jacques.

— Voyons, mon ami, lui dis-je, blanc ou jaune, coutil ou nankin, habillez-vous, car j'entends le *hammal* qui amène les chevaux. »

Après de nombreuses digressions, Jacques acheva sa toilette et nous partîmes. Le hammal suivait en courant les chevaux que nous devions laisser à l'embarcadère de *Kacim-Pacha*.

Le dicton, *fort comme un Turc*, est, madame, tout à l'honneur des hammals (portefaix); ils sont d'une vigueur extraordinaire.

J'en ai vu quelques-uns gravir, avec un piano sur les épaules, la pente de Galata, qui peut passer pour une des plus rudes *échelles* du Levant, et l'Inde n'a pas de coureurs plus agiles.

Ces bêtes de somme se recrutent dans les Turcs pauvres de l'intérieur, qui viennent à la ville *bekiars* (célibataires) s'amasser un petit pécule pour prendre femmes. Leur *esnaf* (corporation) est une des plus importantes de Constantinople; elle est divisée par *odas* (chambrées) et obéit à un chef élu (hammal-bachi).

Celui qui nous sert, Kara-oglou (le fils du noir), est d'un dévouement au-dessus de tout éloge ; il est surtout rempli d'attentions pour Jacques, qui, grâce à une légère teinture de la langue turque, passe à ses yeux pour un *taleb* (un lettré).

En traversant le cimetière de Péra, nous fîmes hurler quelques chiens perclus et grogner un vieux derviche endormi dans les hautes herbes du champ des morts, et je vous assure que, sans interrompre sa course, Kara-oglou sut dire à chacun d'eux son fait et gourmander vertement les malotrus qui se permettaient d'aboyer après des *tchelebis* de notre importance.

De chien en derviche, nous arrivâmes à Kacim-Pacha.

Les caïques étaient nombreux, les *caïqjis* éloquents; après examen, Boulgaris choisit une embarcation montée par quatre Arnautes; mais au moment d'y mettre le pied, Jacques s'aperçut qu'il avait une barbe de deux jours, et demanda un quart d'heure pour se faire accommoder.

Nous allâmes donc jusqu'au *cahvené* voisin.

Aller au café y faire faire la barbe, peut vous sembler, madame, assez extraordinaire; mais dans l'empire du soleil c'est ainsi que cela se pratique, et cet usage est loin d'être déplaisant. J'ajoute de suite qu'il n'a pas les inconvénients que vous lui pourriez supposer, et que la même main qui fait mousser le savon de Candie et écumer la crême du moka, met entre ces deux actes une ablution.

La décoration de ces officines est au reste d'une simplicité et d'une propreté très-grandes ; des murs, blanchis à la chaux, recouverts jusqu'à hauteur d'appui d'une boiserie autour de laquelle circule une estrade garnie de nattes.

Quand nous entrâmes dans le cahvené de Kacim-Pacha, un jeune homme se faisait épiler.

Nous prîmes, en attendant, une tasse de café, et fîmes apporter un tchibouck, le narguilhé exigeant des poumons herculéens et un goût pour le *tombeki*, que nous n'avons ni l'un ni l'autre, mon ami et moi.

Jacques rasé de frais, nous regagnâmes le caïque, qui se tenait frémissant sous les rames, et la mer *gémit bientôt sous les coups redoublés*.

Rien n'est plus gracieux que ces yoles longues et étroites qu'on appelle des caïques; rien aussi n'est plus élégant que le costume des caïqjis, vêtus d'une simple chemise en soie de Brousse et d'un large pantalon flottant.

Pensez en outre, madame, que la Corne-d'Or, que nous traversions, est une des merveilles de ce merveilleux coin de terre où s'élève la ville de l'Islam; que ce lac, calme, limpide, reflétait dans ses eaux embrasées par le soleil levant les minarets, les mosquées, les faces peintes des *turbés*, les touffes de platanes et toutes ces étranges fantaisies de l'architecture orientale, et vous aurez une idée de cet harmonieux tableau au milieu duquel notre vêtement terne devait faire sans nul doute un très-pitoyable effet.

En quelques coups d'aviron nous eûmes gagné le Barbyzès, et après un kilomètre de navigation sous une voûte de sycomores aux cimes larges et touffues, nous atteignîmes l'embouchure du Cydaris. A partir de là, la rivière se rétrécit, les prairies deviennent plus vertes et plus étendues, les ombrages plus frais et plus doux; on se trouve là presque à l'extrémité des eaux douces, loin du souffle toujours desséchant de la mer, au milieu d'une vallée qu'on croirait normande, n'était la transparence de l'atmosphère et l'accent de la végétation.

Derrière un bosquet de sumaks et de peupliers, apparut bientôt la façade du kiosque de Djezerli.

La construction est entièrement faite de ce marbre de Marmara veiné de bleu, très-employé sur le Bosphore.

Il me serait assez difficile de vous dire à quel ordre d'architecture appartient ce yali, arabe par l'ornementation des fenêtres et des balcons, renaissance par le développement de la base, et mongol par la toiture en cuivre doré; toujours est-il que ce produit hybride est d'une tournure agréable.

Trois marches, faites d'onyx rose d'Égypte, baignant à moitié dans l'eau, donnent accès sur un péristyle octogone, muni au centre d'une large vasque en porphyre sanguin; des guipures de stuc coloriées, discrètement rehaussées d'or, décorent la balustrade de cette enceinte et relient les tons froids du marbre aux notes plus chaudes de la verdure environnante.

Djezerli, vêtu d'un ample *machlak* persan, nous attendait là.

Le banquier arménien a, soit dit en passant, le bon goût de ne pas adopter le costume des modernes Osmanlis, costume qui les fait ressembler à des bouteilles de vin de Bordeaux cachetées de rouge, ou, plus justement, aux flacons pansus des crus de Bourgogne, car

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les sujets de la Sublime-Porte sont généralement obèses.

Allaha emanet aloun ! muçafir, me dit-il quand je mis pied à terre (que Dieu soit avec toi, mon hôte) ; puis il nous fit force *téménas*[1].

Tchibouch ! glyco, cria-t-il en frappant dans ses mains. Deux serviteurs parurent, apportant les *lulés* garnis d'ambre et le plateau aux confitures. Nous prîmes place autour du péristyle. Mme Beretta ne tarda pas à arriver avec son frère et le médecin grec Plessa.

Les convives réunis, on passa dans le *selamlick*.

Cette salle est toute boisée de bois de cèdre relevé de baguettes de rosiers ; sur le sol, une natte ; le long des murs, une estrade garnie de tapis du Koraçan, représentant des oiseaux imaginaires.

L'habitude de brûler des parfums avait imprégné l'ameublement d'une odeur de benjoin tellement fade et désagréable qu'il nous sembla pénétrer dans le laboratoire d'un parfumeur, et j'avoue que ce ne fut pas



Un barbier turc. — Dessin de M. A. Proust.

sans satisfaction que j'entendis un des *oghlaus* prévenir (à la française) que le repas était servi.

Mon ami Jacques, qui jetait de temps à autre un regard inquiet vers les ouvertures, espérant à chaque instant voir entrer la hanoum, se leva comme mû par un ressort. Djezerli offrit la main à Mme Beretta, et nous entrâmes dans une seconde salle soutenue par des colonnettes supportant des arceaux en cœur, une véritable salle arabe, ornée d'*azulejos*, et garnie à la voûte de pendentifs formant stalactites.

La table, chargée d'une quantité considérable de mets, était dressée à un des angles.

1. Il a déjà été question plus haut de ce salut qui se fait en portant la main successivement au cœur, à la bouche, au front, en montrant la paume de la main pour témoigner de la pureté et de la franchise de ses intentions.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je n'entreprendrai pas, madame, de vous faire le détail du menu. Brillat-Savarin y perdrait sa langue.

Le dîner turc est une succession incohérante de viandes hachées et de sucreries qu'on porte à sa bouche avec une petite cuiller en écaille ou plus souvent avec ses doigts ; le tout très-parfumé, à la violette, à l'orange, au limon, à la menthe ; les Turcs mangent beaucoup par le nez. Les plats de résistance sont le *pilaf* (riz bouilli au jus de viande), le *kebab* (tranches de mouton qui voient le feu, mais n'y touchent pas, selon le précepte du Coran), le *yaourt* (lait caillé), le *kaïmak* (crème fine, délicate, exquise avec les fraises du Bosphore), le *baklava* (tarte aux confitures), etc., etc....

Toutes ces préparations se succédaient rapidement ; la crème à la rose faisait place à la crème à la violette, les cailles au jasmin remplaçaient le poulet au jus de cerise, mais la hanoum n'arrivait pas.

Enfin, à l'instant où on apportait le *cherbet*[1], dernier acte du dîner oriental, elle entra.

« Allah kerim ! » me dit Jacques à l'oreille. Cette apparition venait de lui rendre la parole.

Après que nous eûmes été admis à lui baiser la main, Jacques se répandit en onomatopées admiratives, et devint franchement insupportable ; il réédita toutes les comparaisons tombées en désuétude : les lèvres de corail, les dents de perles, etc., etc., ; il n'oublia que les yeux de faïence, et il eut tort, car rien n'était plus en situation ; le regard fixe des femmes du Levant a en effet quelque chose d'étrange et d'immobile, qui ferait douter de leur âme ; l'éclat de la faïence, en un mot, qui brille et ne reflète pas.

Nourmahal (c'est le nom de la femme de Djezerli) est grande ; l'ensemble de sa physionomie est d'une douceur résignée, mais d'une expression intérieure peu saisissable. Selon l'usage, ses yeux sont rehaussés d'une teinte de *surmeh*[2] qui les agrandit et leur donne de l'éclat ; ses cheveux sont noirs, son teint d'un blanc mat ; l'arête du nez est indécise, la lèvre épaisse, la forme du visage plus romaine que grecque, les extremités fines et délicates. Elle était vêtue d'une longue robe de soie, forme empire, retenue à la taille par un simple nœud de ruban.

Sur les instances de Mme Beretta, elle trempa ses lèvres dans une coupe de *cherbet* et mordit à une tranche de pastèque. Une pareille invitation est un grand honneur, en Turquie, pour la femme qui ne se considère pas comme digne de prendre place à la même table que son maître et que ses hôtes.

Djezerli fit signe d'apporter les aiguières et l'Arménien nous emmena dans une galerie haute donnant sur le Cydaris, pour prendre le café et fumer.

Toutes les femmes turques chantent, madame ; don Juan l'affirme et je le crois, car le chant est une distraction à l'ennui, et elles s'ennuient.

Jacques, qui a lu Byron, pria donc Nourmahal de charmer les douceurs du kieff par sa voix enchanteresse, et, sans se faire beaucoup prier, l'Arménienne se dirigea vers un gros meuble recouvert d'une tenture.

Je pourrais vous donner en cent, en mille, à deviner ce qu'était ce meuble, mais j'aime mieux vous le dire de suite : ce meuble était un piano, et quel piano, *Buyuk Allah !* une véritable épinette. Aux premiers accords, il y eut un frémissement général ; chacun de nous venait de reconnaître une romance de notre ami Nibelle. — J'avais vu jouer du Scribe dans la patrie d'Eschyle ; mais entendre une ritournelle française au pays de Mahomet, cela me reporta plus brutalement encore en plein Occident, au milieu de l'épopée bourgeoise, dans un de ces *raouts de cucurbitacées*, où la demoiselle de la maison glapit de sa voix qui mue l'ode écœurante. O civilisation !

Je sais bien que beaucoup de gens (et ceux-là n'ont jamais entendu monter *en une spirale harmonieuse* votre voix touchante et sympathique) me diront : Mais qu'est-ce donc que le pouvoir d'un son ? Je ne leur répondrai rien, car je ne parle pas pour les sourds ; mais ce que je vous affirme, c'est qu'à ces notes étiolées et vulgaires, je me retournai pour voir si Djezerli avait un habit à queue de morue, un gilet trop court et un pantalon trop étroit ; je crus voir dans le panorama splendide qui se déroulait sous nos yeux la vue des buttes Montmartre, et il me sembla entendre....

Jacques m'affirma le soir que Nourmahal avait une voix délicieuse, que le piano était excellent, la romance adorable, et que mon cauchemar n'était dû qu'à la dose d'opium que contient le tabac du Levant, opinion poétique qui prouve une fois de plus aux incorrigibles matérialistes que nos yeux et nos oreilles ne sont que les humbles serviteurs de notre imagination.

Dès que la grande chaleur fut passée, Djezerli fit amener des chevaux et un *talika* (voiture à un cheval), et nous suivîmes la prairie de *Hiaat-Hané*.

La soirée était admirable et la lumière plus douce baignait de ses ondes argentées l'immense paysage au fond duquel se dentèle la mosquée d'Eyoub.

Nous marchions au pas dans l'étroit sentier chargé de promeneurs. *Guarda !* criaient de temps en temps les *kavas* et les *saïs*, et à ce cri les férédjés des femmes turques se rangeaient lentement avec ces allures d'oies grasses qui leur sont particulières ; sur les bas côtés, les arabas, lourdement traînés par des bœufs et secoués par les inégalités du terrain, rendaient des sons plaintifs. C'était un pêle-mêle charmant, franchement oriental.

Nourmahal fit arrêter le talika devant un groupe de musiciens, qui, armés d'un rebec, d'une petite flûte et d'un tambourin, faisaient entendre un chant nasillard, miaulement barbare et mélancolique.

Nous étions cette fois bien loin de l'Europe, et nous pouvions réciter la strophe du poëte allemand ;

Adieu, salons polis !
Hommes polis ! Dames polies !
Je viens voir les pays inconnus
Et laisser bien loin sous mes pieds votre fourmilière.

1. Le *cherbet* est un composé d'eau et de miel, mélangé de divers ingrédients.
2. *Surmeh*, préparation d'antimoine et de noix de galle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mme Beretta, pour nous ramener en Occident, proposa d'aller voir l'église de Baloukli et ses poissons miraculeux.

Le projet adopté, notre petite caravane s'ébranla, traversa Eyoub, longea les vieux murs de Constantin et mit pied à terre à l'entrée du couvent byzantin.

Ce monastère est à moitié ruiné ; les longs rameaux de la vigne et les bras nerveux du lierre s'entrelacent pour soutenir ses murailles chancelantes ; on soulève, pour entrer, ce rideau de verdure comme une portière, et on sent, dans la cour, trembler sous ses pas les dalles disjointes.

Je ne pénètre jamais, madame, sans émotion dans un édifice démantelé ; mais mon émotion vient moins de



Une dame arménienne. — Dessin de M. A. Proust.

l'impression causée par la ruine, que de la crainte en apparence puérile d'y trouver des réparations. J'ai horreur des raccommodages. Pourquoi, en effet, mettre des pièces aux vieilles choses qui n'ont plus de raison d'être ?

Laissons les vieux édifices tomber d'eux-mêmes ; admirons-en la poésie, mais n'essayons pas de les relever. C'est là le défaut du couvent de Baloukli, comme de bien d'autres ; la croyance s'en va ; on fait des miracles pour la retenir. Triste charlatanisme !

Le miracle de Baloukli est l'*Agiashma*, la source sainte.

Au moment où Mahomet II entrait dans la ville des Empereurs, dit la légende, *un moine de Saint-Basile faisait frire des poissons, et une voix, une voix d'en haut, lui dit* :

« *Laisse là ta poêle, moine, car la ville est prise par les Turcs.*

— *Quand ces poissons ressusciteront, quand ils sauteront hors de la poêle, je le croirai,* » *répondit le moine.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les poissons ressuscitent, les poissons sautent hors de la poêle et se mettent à nager dans la fontaine de Baloukli.

Ladite légende coûte deux piastres avec une image, et le moine crasseux qui la vend ajoute, en vous menant près de la fontaine : « *Idos psari, effendi* (vois les poissons, effendi). » Mais ces poissons sont d'intelligents poissons, et ils ne montrent leur côté rouge, le côté grillé, que si vous jetez dans le bassin une pièce d'argent.

Ce petit commerce rapporte chaque année une somme assez ronde, qui ne sert pas à décrasser les moines, mais



Moines du couvent de Baloukli. — Dessin de M. A Proust.

à surcharger d'ornements grotesques la *Panagia*, la vierge, la toute sainte.

Quand nous sortîmes de Baloukli, le soleil descendait rapidement vers l'horizon. De grandes bandes violacées traversaient le ciel au-dessus de Constantinople, les coupoles des mosquées étincelaient sous les derniers rayons; nous prîmes congé de nos hôtes et gagnâmes Péra.

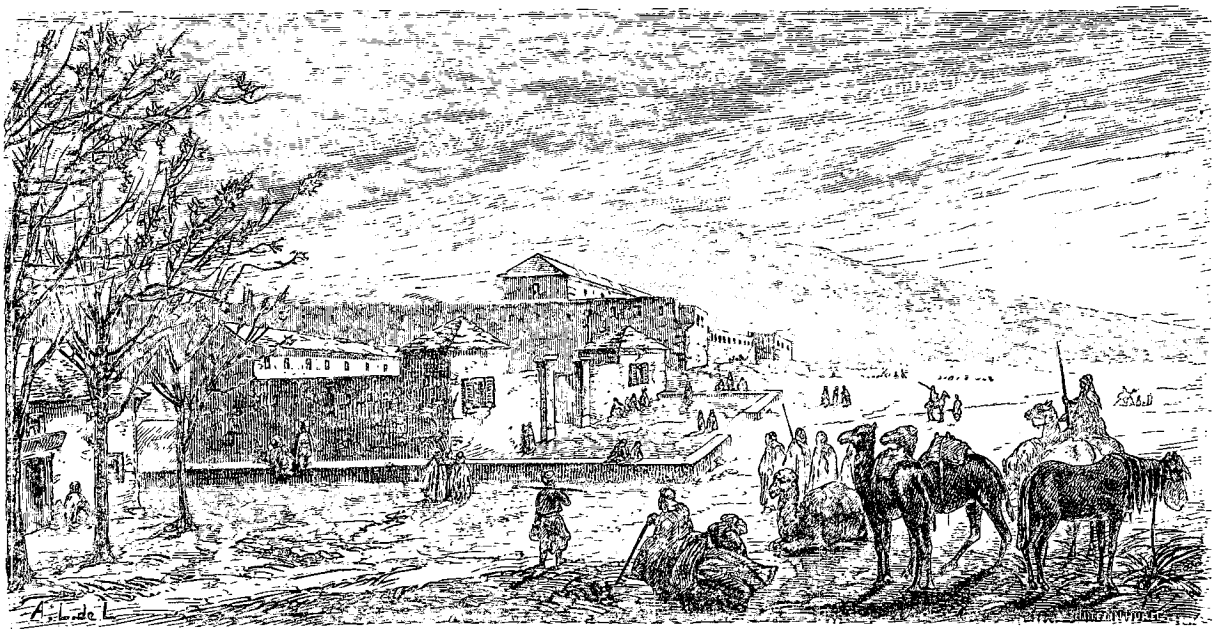
Aujourd'hui, c'est du café des *tériakis* (fumeurs d'opium) que je vous écris cette lettre.

Jacques déguste un sorbet au hatchich. Puisse ce breuvage prolonger ses doux rêves !

Quant à moi, permettez, madame, que je vous adresse mes meilleurs *téménas*.

Ant. PROUST.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fort et place de Géryville. — Dessin de M. de Lajolais.

VOYAGE DANS LE SAHARA ALGÉRIEN,

DE GÉRYVILLE A OUARGLA,

PAR M. LE COMMANDANT V. COLOMIEU.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[1].

I

Ouargla, la sultane des oasis, surnommée l'Oasis aux Sultans, était autrefois la capitale prétentieuse d'un royaume microscopique. Perdue dans l'immensité du Sahara, au milieu de sables, comme un îlot de verdure dans un océan de feu, défendue par une enceinte en pisé que protégeait un fossé bien entretenu, la fière cité se targuait de son isolement et de ses murailles pour jouer à la royauté. Les prétendants au trône ne manquaient pas; les parvenus se succédaient rapidement. Leur règne éphémère commençait presque toujours par une lutte fratricide, pour finir par un assassinat. Un peu de bruit, du sang, et enfin la tombe, tous les règnes se ressemblaient.

Lorsque le vent du sud apportait jusqu'au littoral méditerranéen un écho d'Ouargla, on écoutait avec anxiété, presque avec charme. N'était-ce pas la ville du lointain, de l'inconnu? A côté des sombres récits, on croyait entendre le murmure des palmiers poussé par la brise du désert. On voyait, à travers le mirage, la cité mystérieuse entourée de sa ceinture de jardins et de dattiers, ornée de son diadème de reine des oasis, luxuriante de verdure et de fraîcheur. Les quelques taches de sang jetées sur sa robe verte étaient comme des lambeaux de pourpre qui seyaient bien à la ville aux Sultans. Les hardis caravanistes qui en revenaient, conduisant de longues files de chameaux chargés de dattes, et poussant pêle-mêle des troupeaux de négresses et négrillons, ne manquaient pas d'en raconter une foule de merveilles. Le teint fortement bazané, des guêtres de laine aux jambes, le burnous jauni par les sables, le fusil en bandoulière, ces voyageurs du désert avaient un aspect qui prêtait à leur narration quelque chose de fantastique et d'attrayant à la fois. Tantôt ils racontaient un combat sanglant de quartier à quartier, tantôt le massacre des Mozabites, tantôt une bataille entre Ouargla et N'goussa; d'autres fois ils vous menaient à travers les fouillis de la forêt de palmiers, dans les sentiers ombragés et sinueux qui conduisent aux portes de la casbah royale, vous montraient épars, dans ces labyrinthes de chemins qui s'entre-croisent, ces kobbas aux dômes blanchis, pieux monuments élevés à la mémoire des marabouts vénérés, sur lesquels viennent s'ébattre des nuées de palombes et de tourterelles; ou bien encore ils vous faisaient entendre les chants de la nuit dans les jardins, aux bords des ruisseaux s'écoulant des puits artésiens. On se taisait pour

1. Les auteurs des dessins sont MM. Alfred Couverchel et de Lajolais, qui tous deux ont fait le voyage de Géryville à Ouargla avec l'expédition (voy. p. 166).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

écouter encore, quand déjà depuis longtemps le voyageur ne parlait plus. C'est que, malgré nous, notre imagination a toujours un fond de poésie dont elle se plaît à revêtir l'inconnu, soit pour le parer de riantes couleurs, soit pour l'assombrir et le rendre sauvage. Que de fois, dans les voyages que j'ai faits dans le Sahara, j'ai passé la nuit l'oreille tendue aux récits des chameliers et des dellils, ces pilotes du désert pour qui l'immensité semble n'avoir point de mystères! Accroupis autour d'un feu d'herbes sèches ou de broussailles, une tasse de café à la main, l'étoile du matin nous surprenait attentifs encore à l'histoire de quelque lointain voyage. Que ne puis-je mettre dans mes lignes ces gestes éloquents que les conteurs arabes savent si bien approprier à leurs récits? C'est surtout dans le Sahara que la puissance du geste ajoute à la parole. Au milieu de cette terre morte, où pas un arbrisseau n'agite une branche, où pas un oiseau ne fait entendre un cri, où pas un écho ne reflète la voix, l'œil écoute pour ainsi dire autant que l'oreille.

Un de ces conteurs arabes me disait un jour, à propos d'Ouargla, cette phrase caractéristique : « Le ksar[1] d'Ouargla ne fait pas ses sultans, il les défait. » Ce mot dépeint bien, à mon avis, la tradition politique de la vieille cité royale et les tiraillements continuels de ce petit peuple grouillant dans un limon d'indépendance.

Dans les derniers temps, les souverains d'Ouargla étaient nommés à l'élection pour un an. Les abus, les conflits ne firent qu'augmenter avec les Syllas annuels. Un beau jour, quelques années après la conquête d'Alger, la casbah des sultans fut démolie et l'anarchie reprit tous ses droits. L'anarchie a ses adorateurs, on le sait, mais elle conserve peu de temps la majorité ; il suffit, le plus souvent, d'un homme énergique pour la faire cesser ; cet homme énergique réclame pour lui la majorité qui ne lui fait pas défaut, et en obtient la dictature. C'est l'histoire du dernier sultan d'Ouargla, le chérif Mohamed-Ben-Abdallah, aujourd'hui prisonnier à Perpignan[2].

Mohamed-Ben-Abdallah, marabout important des Traras, avait joué un certain rôle politique dans la subdivision de Tlemcem. En 1843, présenté au général Bedeau par un chef influent de notre maghzen, comme un homme assez puissant pour contre-balancer la puissance d'Abd-el-Kader. On l'avait nommé khalifa de Tlemcen avec un traitement annuel de dix-huit mille francs. On s'aperçut bientôt de la nullité de son action au point de vue de l'intérêt de notre occupation, et, tout en tolérant l'homme, on n'attendit qu'une occasion pour écarter le chef. Quelques difficultés qu'il crut de son devoir de nous susciter, firent qu'on l'engagea à se rendre à la Mecque.

L'ex-khalifa partit pour le pèlerinage, emportant pour principal bagage les plus haineuses rancunes contre l'autorité qu'il avait si mal servie, et à laquelle il avait, à son point de vue, sacrifié la fleur de ses croyances religieuses. Purifié devant le dieu de l'islam par son voyage à la terre sainte de Mahomet, il jura guerre à mort aux chrétiens en expiation de sa vie passée.

De retour en 1848, à Tripoli, il rêva la conquête de l'Algérie sur les Français et s'apprêta à mettre à exécution ses projets de nouvel Abd-el-Kader. Notre occupation compacte dans le Tell algérien ne lui laissait aucune chance de réussite près du littoral, au début. Il fallait d'abord s'organiser loin de notre atteinte. Originaire de la célèbre famille des Ouled-Sidi-Chikh, toute-puissante dans le sud, connaissant admirablement le Sahara, il jeta les yeux sur Ouargla pour y jeter les bases de sa grandeur future. Le bâton de pèlerin à la main, son chapelet au cou, la robe verte de sectateur de Mahomet sur les épaules, l'ex-khalifa vint frapper à la porte du petit ksar de Rouissat, du district d'Ouargla, et situé à une lieue environ de cette dernière ville.

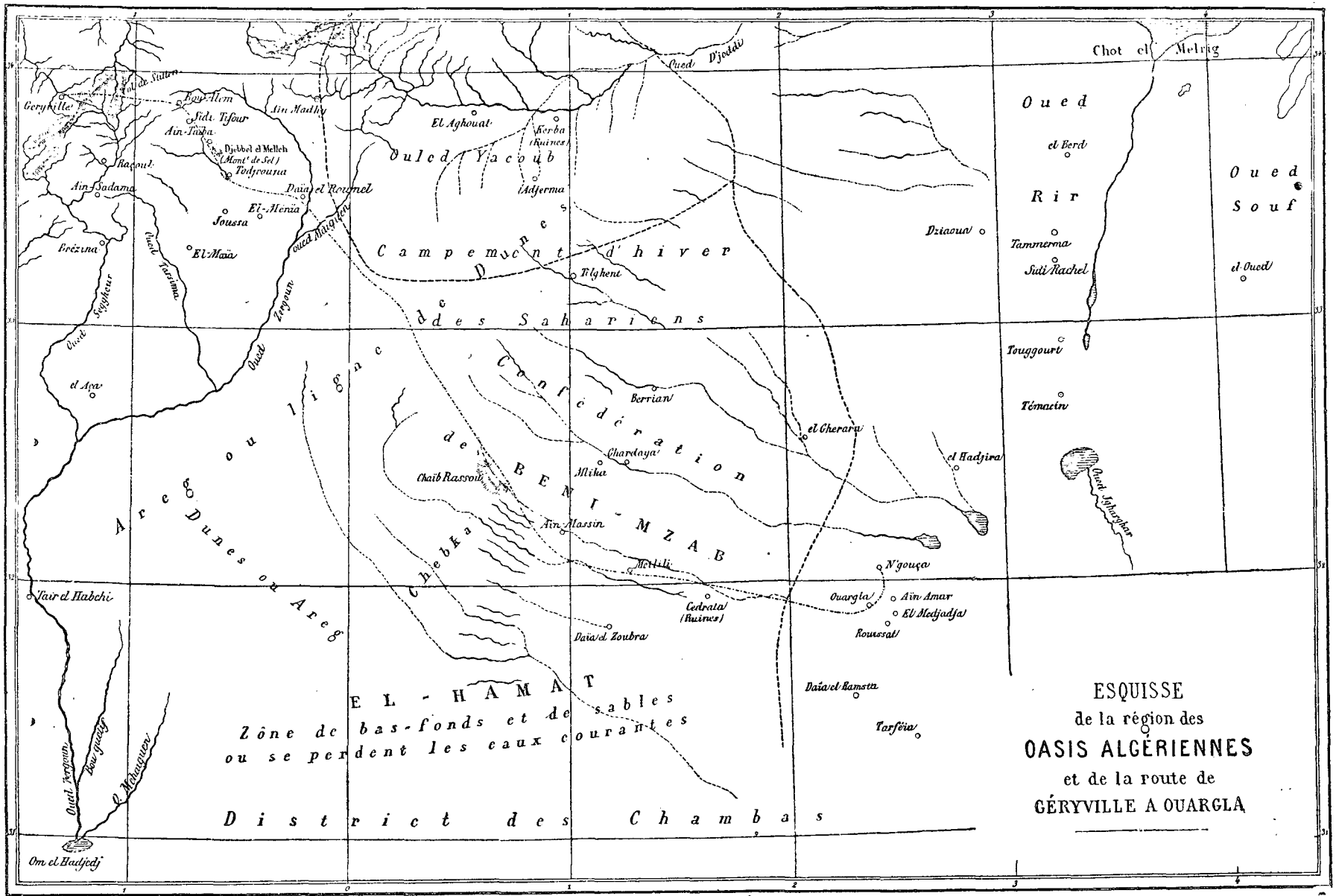
Le bruit de nos succès, de nos excursions déjà lointaines s'était fait entendre dans ces parages, notre nom de chrétien y était maudit. Les prédications forcenées du nouveau derviche trouvèrent un retentissant écho dans les fidèles accourus de tous les points du district entendre le pieux marabout. La réputation de sainteté qu'il cherchait à s'établir fut vite créée. Appelé à régler des questions litigieuses, des querelles, des conflits, il y apporta tout son zèle. En moins d'un an, il était déjà une autorité sacrée. Profitant alors habilement de sa position, il fit l'inspiré et s'adjoignit de fervents adeptes auxquels il confia qu'il avait reçu la mission de régénérer l'Algérie. Il devait commencer par être nommé sultan d'Ouargla, organiser son entourage choisi parmi ses fidèles et se préparer ensuite à exterminer les infidèles. C'était le programme qui lui avait été révélé. On n'eut garde d'y faillir; l'anarchie qui régnait dans Ouargla trouva sa fin sous l'autorité d'un étranger que Dieu imposait. Le derviche fut proclamé sultan. En homme habile, il n'alla point dans la cité des souverains pour en faire sa capitale. Une casbah lui fut bâtie à Rouissat, en dehors des murs de cette oasis. Autour de son château fort, se groupèrent les casbah de sa cour : c'étaient les demeures de son kodja ou secrétaire, de son khrasnadji ou trésorier, de son cadhi ou justicier, de son porte-étendard, de son chaouch, de son maghsen.

Quand il se crut assez fort, le nouveau sultan commença la lutte. Profitant des divisions qui s'étaient formées dans les quelques grandes familles du Sahara à l'occasion des incursions françaises, il attira à lui les mécontents, et, encouragé par quelques razzias heureuses, essaya de nous tenir tête dans l'oasis de Laghouat dont il était parvenu à s'emparer. On connaît notre beau fait d'armes de 1852 contre cette ville. Le chérif, échappé par miracle, crut pouvoir aller pleurer en paix sa défaite dans sa casbah de Rouissat. Mais Si-Amza, notre khalifa du sud de la province d'Oran et chef de la famille des Ouled-Sidi-Chikh, dont Mohamed-Ben-Abdallah avait accueilli les frères dissidents, lui avait voué une

1. *Ksar* signifie : ville fortifiée; *ksour* au pluriel. Les oasis sont généralement entourées de murs. Ces places fortes servent de magasins d'entrepôt pour les tribus nomades qui y mettent leurs grains et leurs richesses à l'abri quand elles vont au loin chercher des pâturages pour leurs troupeaux.

2. Interné actuellement à Bône, sur la propriété du gouverneur général de l'Algérie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

haine implacable. Déjà, pendant que le chérif fuyait de Laghouat, ce chef enlevait les troupeaux des tribus qu'il avait entraînées à sa suite. Non content de ce succès, Si-Hamza demanda à poursuivre encore Mohamed-Ben-Abdallah, dont la présence à Rouissat l'inquiétait. De brillants succès obtenus dans le sud des trois provinces de l'Algérie firent admettre ses demandes, et, en 1853, appuyé par des sorties françaises, notre khalifa se porta contre le chérif, le chassa de Rouissat, le battit complétement à Areg-bou-Seroual et le força à aller chercher refuge à Insalah, dans le Tidikelt, à cent soixante lieues sud-ouest d'Ouargla. Les casbah de Rouissat furent démolies, Ouargla fut proclamée ville française, l'antique royaume prit le nom d'Aghalik sous le commandement de Sid-Zoubir, frère de Si-Hamza, et l'impôt qui formait les revenus de l'ancienne couronne fut englobé dans celui du cercle de Géryville, cercle nouvellement fondé, en même temps que nos troupes s'installaient définitivement à Laghouat.

La création de Géryville et de Laghouat, en 1852, fut un coup d'audace. Jeter hardiment nos officiers des affaires arabes dans le désert, avec une poignée d'hommes, pour y réglementer des populations nombreuses, aguerries et d'une extrême mobilité, était une témérité. Cette témérité fut des plus heureuses. C'était le dernier appoint donné comme conviction dans notre force, comme témoignage de notre volonté bien arrêtée de faire de l'Algérie une terre française.

Honneur aux hommes de guerre et d'intelligence qui ont présidé et travaillé à cette extension de nos limites. L'occupation de Laghouat et les fondations de Géryville étaient le signal de la chute de la Kabylie, dont nous devions forcément avoir raison quelques années après, sous peine d'un contre-sens. C'était toute l'Algérie à nous, sans restriction, sans exception.

Mohamed-Ben-Abdallah détrôné, pourchassé, se réfugia, avons-nous dit, à Insalah, chef-lieu du groupe d'oasis du Tidikelt, à quinze journées d'Ouargla. L'ex-sultan se refit marabout, avec ce stoïcisme fataliste qui est l'apanage des vrais croyants de l'islamisme. Dévorant en silence ses douleurs et ses regrets, sa foi ne l'abandonna jamais. Épiant avec une patiente résignation toutes les occasions, il se tenait constamment en relations avec nos possessions par les caravanes, et se ménageait des intelligences de tous côtés, dans l'espoir d'une revanche.

Huit ans se passèrent ainsi à nous guetter. Pendant ce temps nos progrès ne ralentissaient point; ces progrès eux-mêmes furent l'occasion attendue. Exploitant adroitement l'espèce d'inquiétude semée dans les populations du Touat, du Tidikelt et des Touaregs, par l'extension de notre conquête, par l'influence de nos officiers sur les populations nomades et quelques explorations lointaines qu'il représentait comme des reconnaissances précédant un envahissement prochain, il parvint à se faire écouter et à persuader à un certain nombre de fanatiques et d'aventuriers de venir nous menacer dans nos possessions. Huit années de paix à Ouargla étaient d'ailleurs un miracle. Les intrigues traditionnelles avaient repris leurs cours. Notre agha avait à lutter contre des tiraillements incessants; son autorité, quoique reconnue et incontestée, trouvait sans cesse des résistances passives à surmonter. Des plaintes organisées contre l'agha d'Ouargla et son frère Si-Hamza avaient été portées à Alger par une réunion de brouillons mécontents. Si-Hamza, appelé pour répondre aux accusations portées contre son frère Sid-Zoubir, était mort subitement en arrivant à Alger, laissant comme héritier de sa puissance religieuse un jeune fils peu connu, jusque-là annulé par lui et auquel la voix publique refusait toutes les qualités nécessaires pour succéder à son père. Ce fils était Si-Bou-Beker, que quelques jours suffirent à grandir et à élever à la hauteur du rôle qui lui incombait.

Renseigné sur tous ces événements, sur toutes ces intrigues, Mohamed-Ben-Abdallah crut le moment opportun de réédifier sa fortune. Arrivant à la tête de quelques centaines d'hommes des Touaregs et du Touat, le marabout d'Insalah vint camper sous les murs d'Ouargla, après avoir recruté en route les Chambâa-hab-er-rih, tribu de pirates que l'on surnomme les Touaregs blancs, et qui dépendaient de l'aghalik. Cette première défection était déjà un succès. Les oasis de l'aghalik se hâtèrent de se ranger sous l'autorité de leur ancien sultan, qui fut de nouveau proclamé. Sans perdre de temps, Mohamed-Ben-Abdallah se hâta d'attaquer nos tribus voisines pour tenir les promesses faites aux pillards qui le suivaient. Les troupeaux de nos tribus furent surpris, des pointes heureuses dans toutes les directions produisirent un butin considérable et compromirent gravement la fidélité de nos nomades, toujours disposés à se ranger du côté du plus fort. Cependant quelques combats livrés contre les goums de Laghouat et de Touggourt furent le signal d'un point d'arrêt dans sa marche vers le nord de nos possessions sahariennes. Les hommes qui l'accompagnaient se souciaient peu de lutter contre nos forces; leur unique but, le pillage, était atteint, et ils songeaient à abriter le butin déjà fait. Se retirant sous Ouargla pour protéger ses prises et procéder au partage, le chérif se vit abandonné des Touaregs et des hommes du Touat après les parts faites. Au même instant on annonçait la marche de Si-Bou-Beker à la tête de forces considérables. Impuissant à retenir les Touaregs, Mohamed-Ben-Abdallah voulut fuir avec eux, mais les Chambâa, qu'il avait compromis, le suppliaient de rester à leur tête et lui juraient fidélité. Toutefois, décidé à ne pas attendre Si-Bou-Beker dont il connaissait l'influence religieuse sur les Chambâa eux-mêmes, il s'enfonça dans les sables au sud d'Ouargla. C'est là que Si-Bou-Beker et Sid-Lala, son oncle, le rejoignirent en suivant les traces laissées sur le sable par sa troupe, et le firent prisonnier, les armes à la main, après l'avoir bloqué pendant deux jours sur une dune de sable. Les Chambâa, après une résistance assez vive, demandèrent et obtinrent l'aman de notre jeune chef.

Si-Bou-Beker, victorieux, revint à Ouargla avec sa capture. Il trouva cette ville en proie à l anarchie la plus complète et aux plus grands désordres. A la surexcita-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion produite par les succès d'un jour du chérif, avait succédé une sombre consternation. Vainement essaya-t-il de remettre un peu de calme dans les esprits, il ne fut point écouté, chacun s'isola; tous ceux qui avaient un peu d'influence ou d'autorité s'étaient ou se croyaient compromis, et craignaient pour leur personne. En présence de ce vide qu'on lui opposait, Si-Bou-Beker s'abstint et attendit des instructions.

L'autorité française crut avec raison, devoir faire procéder à une enquête avant de prendre une mesure



Ordonnance et bagage de M. Alfred Couverchel. — Dessin de M. Alfred Couverchel.

quelconque. Avant tout il fallait bien connaître le mal pour appliquer le remède. Pendant que Si-Bou-Beker recevait l'ordre de ramener son prisonnier, le chef du bureau arabe de Géryville, M. le capitaine Burin, se rendait à Ouargla et procédait à de minutieuses investigations sur les faits passés, leurs causes, et sur les moyens de prévenir leur retour à l'avenir.

La suite donnée au rapport de cet officier fut une réorganisation de l'aghalik. L'ancien agha Sid-Zoubir, fut remplacé par son frère Sid-Lala, dont l'énergie avait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

puissamment contribué à capturer le chérif. Un maghzen soldé fut mis à la disposition du nouvel agha. Un service de correspondance par meharis, organisé entre Ouargla et Géryville, etc. Enfin, le commandant supérieur du cercle de Géryville reçut l'ordre d'aller, à la tête de quelques forces, assurer le fonctionnement du nouvel ordre de choses, installer l'agha, prélever l'impôt, s'assurer des hommes de désordre, et faire connaître à chacun ses devoirs et les limites de ses droits.

C'est l'itinéraire suivi par la petite colonne du commandant supérieur de Géryville que nous avons en vue de faire connaître.

II

Les poëtes ont souvent comparé le désert à l'océan et les caravanes aux flottes qui le traversent. A cette comparaison pleine de justesse, il faudrait ajouter que l'océan est connu, ses écueils sont signalés, les atterrissements décrits et éclairés de phares, tandis que la carte du désert n'existe pas, que les récifs y sont nombreux, que les pirates le sillonnent en tous sens. Une carte du désert existerait-elle, que quel que fût le soin apporté à l'établir, elle serait insuffisante à guider le voyageur d'une manière efficace. Il est indispensable d'avoir des guides, non-seulement connaissant admirablement le pays, mais ayant leurs points de repère à eux. Pour faire comprendre cette nécessité, nous citerons une petite anecdote qui nous est personnelle.



Si-Seliman, frere de Si-Bou-Beker.
Dessin de M. de Lajolais.

En 1860, nous étions au milieu des sables qui séparent les possessions africaines du Touat. Ce jour-là, la marche était pénible à cause de la mobilité extrême des sables, la chaleur était accablante. Il y avait six jours que nous avions quitté les dernières eaux et que nous buvions celle de nos outres. Nous devions coucher le soir sur un puits réputé excellent et abondant. Vers quatre heures de l'après-midi, les guides de la caravane nous signalèrent dans le lointain une haute dune derrière laquelle se trouvait un petit plateau : au centre du plateau était le puits tant désiré. Devançant la caravane avec quelques cavaliers, nous arrivâmes sur le plateau indiqué une grande heure avant les guides. Tout aussitôt nous mîmes pied à terre, espérant boire. Malheureusement, aucun des Arabes qui nous accompagnaient ne connaissait la position du puits; nous eûmes beau chercher, gratter, flairer le sol, rien, et toujours rien ; nous attendîmes, et quand nos guides arrivèrent, ils ne purent se défendre d'un accès d'hilarité : nous étions assis sur l'ouverture même qu'une couche de sable masquait.

Une traversée dans le Sahara exige, au départ, une foule de minutieuses précautions. Tout oubli devient irréparable. Nous croyons qu'il y aura un certain intérêt à donner ici quelques détails sur les préparatifs de notre voyage et sur l'organisation de notre colonne. Cela donnera une idée de la puissance des moyens à mettre en œuvre pour rendre possible un trajet pareil, moyens qui doivent être en rapport avec les difficultés à surmonter, et dont se préoccupent généralement fort peu les hommes qui journellement écrivent sur les relations à établir avec l'Afrique centrale, sur l'envoi d'expéditions ou de caravanes au Soudan, sur l'organisation d'une correspondance terrestre avec le Sénégal et autres questions analogues.

L'état-major de notre petite expédition comprenait :

Le commandant supérieur du cercle de Géryville, commandant V. Colomieu;

Un officier des affaires arabes de Géryville, M. Villot;

Deux officiers de spahis, l'un Français, M. de la Valette, l'autre indigène;

L'ingénieur en chef des mines de la province, M. Rocard, chargé d'études relatives aux nappes d'eau souterraines ou autres;

Le garde-mines d'Oran, M. Pomel, qui est en même temps un botaniste et un paléontologue distingué ;

Un jeune peintre d'histoire, M. Couverchel, chargé par le gouvernement de faire un tableau de la prise du chérif Mohamed-Ben-Abdallah;

M. Louvier de Lajolais, venu en touriste;

Le Bach-Agha Si-Bou-Beker et son frère Si-Seliman.

La troupe régulière se composait d'un peloton de trente spahis du bureau arabe, deux ordonnances et un cuisinier. A ce personnel, il faut joindre deux domestiques indigènes.

La troupe irrégulière se composait d'un goum de cent chevaux y compris la suite du Bach-Agha.

Hommes et chevaux durent se munir de vivres pour deux mois. Quatre chameaux furent affectés à chaque cavalier pour emporter les provisions et l'eau nécessaire à sa personne et à sa monture; il fut prescrit qu'on emporterait six peaux de bouc par cheval et deux par homme.

En outre, cent chameaux furent affectés au transport d'un matériel de réserve comprenant cent dix barils de cinquante litres, deux cents peaux de bouc de vingt litres, six caisses de cartouches, trente outils du génie, huit atatichs ou palanquins destinés aux malades ou blessés (voy. p. 177), une caisse de médicaments, six rouleaux de cordes à puits. Cette réserve fut placée sous une garde spéciale et à la disposition unique du commandant.

Un troupeau de moutons et un autre de cent chameaux haut-le-pied, destinés aux rechanges, marchait avec cette réserve. Les conducteurs des chameaux étaient au nombre d'environ un chamelier par trois animaux. Chacun d'eux emportait, outre ses vivres et ses deux peaux de bouc qu'il mettait en surcharge sur le convoi, une faucille, une corde à fourrages, une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

corde à bagages et un arçon de bât de rechange. Ces chameliers étaient tous armés.

En résumé, nos effectifs étaient :

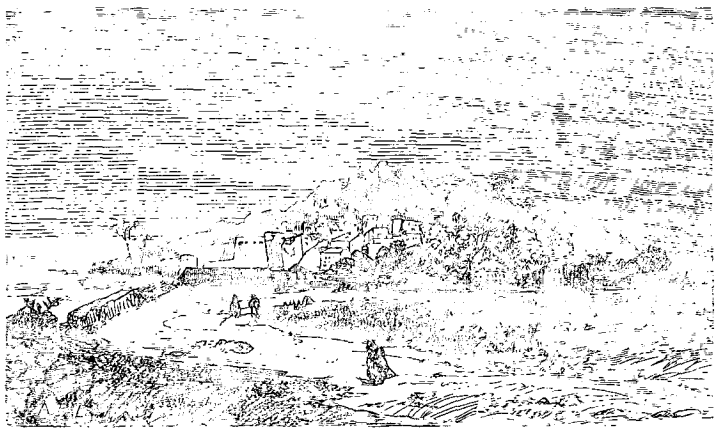
150 cavaliers.

280 chameliers fantassins.

160 chevaux y compris ceux en main.

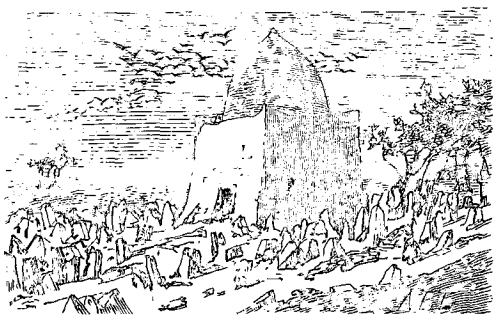
860 chameaux.

La réunion eut lieu le 24 février 1862 à Géryville. Une inspection fut faite des vivres de chacun, et ceux dont les provisions furent reconnues insuffisantes furent immédiatement mis en demeure de les compléter. Peaux de bouc et tonnelets furent comptés et essayés. Le convoi fut organisé en pelotons de chameaux, placés chacun sous la surveillance d'un chamelier chef, rendu responsable des objets qui lui étaient confiés, et dont la liste fut dressée. Il fut de même dressé des listes des cavaliers et de leurs chameliers. Les peaux de bouc de la réserve furent marquées. Les chameaux de toute la colonne reçurent aussi une marque générale à laquelle chacun ajouta en outre un signe distinctif. C'est une précaution indispensable pour qui connaît les habitudes arabes.



Le ksar Bou-Alem. — Dessin de M. de Lajolais.

Le 25, à la pointe du jour, eut lieu le départ. Le convoi se mit en marche le premier. La cavalerie ne partit qu'à huit heures, afin de donner le temps aux animaux de transport de franchir le col de Sitten, situé à trois lieues de Géryville. On alla coucher à Ain-Farch, belle source d'eau excellente qui coule au pied d'une montagne rocheuse, garnie de thuyas et térébinthes. De grands feux égayèrent le bivac. On fit une petite provision d'eau, sachant que le lendemain la source où l'on devait boire était un peu saumâtre. Les barils furent tous remplis, afin d'éviter leur dessiccation, et l'ordre fut donné de faire en route le lendemain provision de bois et d'alfa.



Le marabout de Sidi-Tifour. — Dessin de M. de Lajolais.

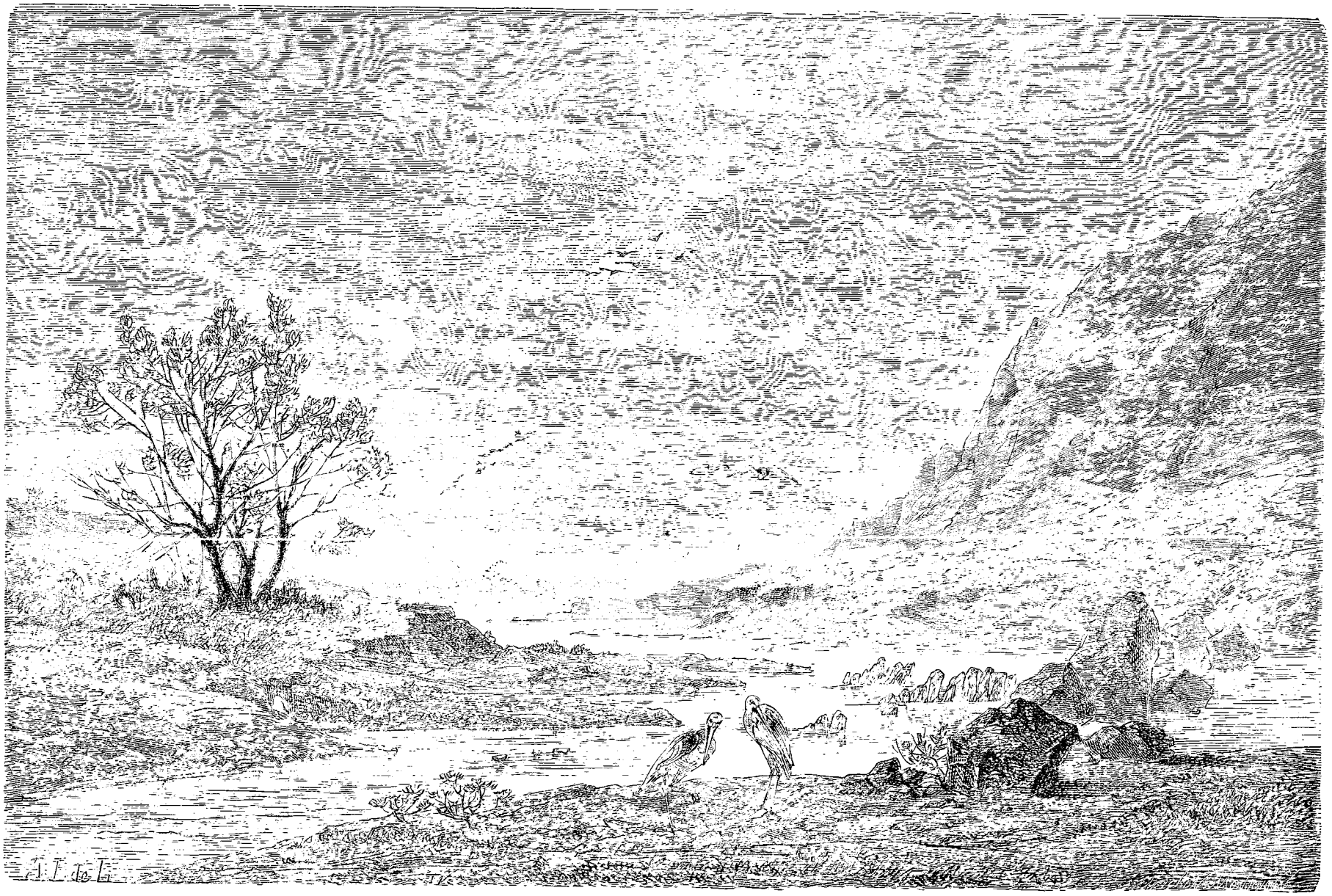
Le 26, notre bivac fut installé sous le ksar de Bou-Alem. C'est une pauvre oasis perchée sur un mamelon à l'entrée d'une large vallée dénudée.

Le 27, nous couchions au pied de la montagne de Sel, après avoir traversé le petit ksar de Sidi-Tifour qui barre l'autre extrémité de la vallée de Bou-Alem. Les gens de Sidi-Tifour sont des marabouts qui exploitent la commisération des passants au moyen d'une koubba où est enterré le marabout Sidi-Tifour, quelque saint homme qui continue ainsi à faire le bien aux uns aux dépens des autres. Les oukils (curateurs) de la koubba nous attendaient, la bannière du saint déployée, avec forte provision de souhaits et de bénédictions à notre adresse, ce qui leur valut quelques poignées d'orge ou de blé, et quelque menue monnaie. Notre camp fut installé près de Ain-Teiba, source d'eau saumâtre qui est à l'entrée du Kheneg-el-Mel'h (défilé du Sel) et au pied de la montagne de Sel. La montagne donne son nom à la rivière qui contourne sa base et vient s'y imprégner fortement de sa substance. Le lit de cette rivière forme le défilé que nous avions à franchir le lendemain et à l'entrée duquel nous étions bivaqués, sur les eaux encore douces. De nos tentes nous apercevions toutes les hautes pentes de la montagne de Sel ; de larges fondrières blanches alternent sur ses flancs avec des plaques rocheuses d'un vert bleuâtre bien accentué, et d'autres d'un violet tendre. Ces mélanges de couleurs donnent à la montagne une physionomie toute bizarre à laquelle on a de la peine à s'habituer, d'autant plus qu'elle domine de tous côtés une chaîne de montagnes ordinaires dont la couleur n'a rien de saillant. Nos jeunes peintres admiraient; quant à notre ingénieur et son collaborateur, *nos savants*, comme nous les nommions avec juste raison, leur admiration se reportait à l'époque reculée où le soulèvement salin avait eu lieu, et ils se promettaient une moisson de cailloux pour le lendemain.

Le 28, nous nous engagions dans le défilé du Sel, Kheneg-el-Mel'h, pour déboucher ensuite dans le grand Sahara, car la chaîne traversée par le défilé est la dernière série de montagnes séparant le petit désert ou Dahara du grand désert ou Sahara.

Kheneg-el-Mel'h est célèbre chez les Sahariens. Outre que c'est un des rares passages conduisant de la province d'Oran dans le grand désert, et qu'il est par suite très-fréquenté, c'est le point où une foule de tribus viennent faire leurs provisions de sel. A l'entrée, on voit encore les rampes par où M. le général Pélissier fit passer les canons qui battirent en brèche les murs de Laghouat. On voit les anciens bivacs d'Abd-el-Kader; on vous montre des mamelons auxquels est resté le nom de bandits célèbres qui détroussaient autrefois les voyageurs : tel rocher se nomme le rocher du sang.

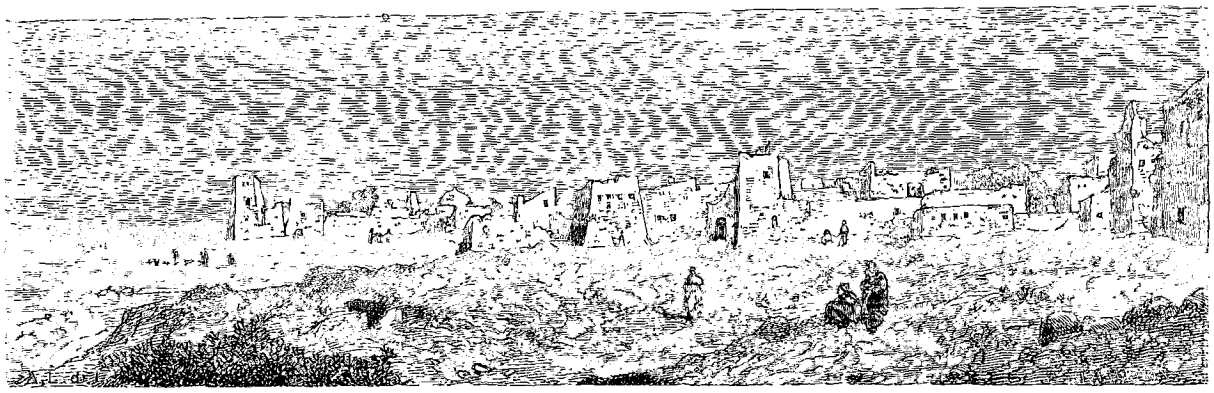
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le gué de l'Oued-Zergoun. — Dessin de M de Lajolais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A chaque pas des tas de pierres surmontés de quelques chiffons en loques, indiquent qu'un homme est tombé là sous une traîtreuse balle ; enfin, la légende fait du Kheneg la demeure de Djenoun ou esprits nocturnes, les uns bienveillants, les autres horriblement cruels. Tous ces souvenirs forment un cortége lugubre au voyageur isolé qui le traverse la nuit, et lui font de la traversée un épouvantail. Nul ne s'y risque sans s'être assuré des amorces de ses armes. La longueur du défilé est d'environ quatre lieues. On marche presque constamment dans le lit de la rivière ou sur les accotements, au milieu de bouquets de tamarins et de lauriers-roses. De distance en distance le mince filet d'eau qui coule pendant les mois d'hiver forme de grandes flaques où s'ébattent des nuées de canards et d'oiseaux aquatiques. Quand on arrive au pied de la montagne du Sel, que la rivière vient laver sur une longueur d'environ trois kilomètres, on sent une odeur prononcée de marée. La montagne, en partie fendue et effondrée de ce côté, se dresse presque à pic, gigantesque, étalant mille nuances cristallines et irisées, qui font ressortir encore les couches vert bleu des roches transversales et les

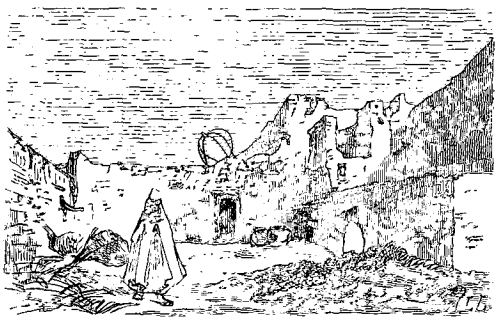


Le ksar de Tadjerouna. — Dessin de M. de Lajolais.

grandes ravines blanches. A mesure qu'on avance, le lit de la rivière se recouvre sur ses rives de dépôts salins, et la végétation des berges devient maritime, il semble que l'on approche de la mer, et en effet bientôt l'horizon se découvre et l'immensité apparaît dans toute sa splendeur. On débouche dans le grand Sahara.

III

Après une marche de six heures, nous arrivâmes au ksar de Tadjerouna, oasis sans verdure et sans palmiers, qui s'est logée dans une dépression en forme de conque au milieu des plaines. La richesse de cette oasis consiste en quelques labours que les crues de l'Oued-Melh arrosent. Un barrage dans cette rivière permet, lors des grosses pluies, d'inonder toute la conque de Tadjerouna ; la terre imbibée est aussitôt mise en culture, et deux mois font germer et jaunir les moissons. Outre cette ressource, les habitants de Tadjerouna sont les magasiniers des Ouled-Yagoub, tribu puissante avec laquelle ils sont alliés par l'intérêt et le sang. Pendant que le ksar conserve le grain des nomades, moyennant une faible redevance, ceux-ci font pacager les troupeaux de leurs alliés avec les leurs.



Une habitation dans le ksar de Tadjerouna.
Dessin de M. de Lajolais.

Les Ouled-Yagoub étaient campés sous les murs de l'oasis lors de notre arrivée. Une diffa abondante, composée de moutons rôtis, de lait et de dattes, fut offerte à toute la colonne. Le caïd de Tadjerouna, prévenu de l'arrivée d'un personnel européen, s'était piqué de courtoisie et avait fait provision à Laghouat de pain frais et de vin. Sa délicate attention fut appréciée dignement. Nous ne perdîmes ni une goutte de vin ni une miette de pain. Nous savions trop bien que nous avions devant nous une perspective de longues journées de privations pour ne pas prendre en bonne part cette galanterie saharienne.

Nous restâmes deux jours à Tadjerouna. Nous y fûmes rejoints par le Bach-Aga Si-Bou-Beker, qui nous avait quittés en route pour aller dire un dernier adieu à sa smala. Pauvre Si-Bou-Beker! Nous ne nous doutions pas que nous allions enlever à sa famille une bonne partie des quelques jours qui lui restaient encore à vivre. Agé de vingt-cinq ans seulement, officier de la Légion d'honneur pour son beau fait d'armes de la prise du chérif, Si-Bou-Beker était appelé par sa position, sa bravoure chevaleresque et son amour des voyages, à se faire un nom européen. Façonné à nos usages et à nos habitudes, il connaissait l'importance que nous attachions à des relations avec l'intérieur de l'Afrique, et il rêvait d'ouvrir un jour, au moyen de son influence religieuse et de son sabre, la route du Soudan par Insalah. Venu avec nous jusqu'au Touat, il avait pu juger par lui-même de la puissance de son nom, et se croyait assez fort pour aller avec les Chambâa demander compte aux gens du Tidikelt et aux Touaregs de leur agression

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

contre Ouargla. Il caressait cette idée et nous en entretenait souvent. Quelques jours de fièvre ont suffi pour anéantir tous ces projets, en nous enlevant un des hommes les plus brillants de l'aristocratie indigène et des plus dévoués à nos vues humanitaires et commerciales.

Le 2 mars, veille de notre départ, nous eûmes le spectacle d'un de ces épisodes annuels qui tiennent à une recommandation du Koran : c'est la recherche de la nouvelle lune. Nous étions à la fin du mois qui précède celui du Rhamadan. On sait que les musulmans comptent par années lunaires dans toutes les prescriptions religieuses. Faute d'astronomes pour fixer en tous pays les jours exacts des nouvelles lunes, le législateur musulman fait commencer les mois du moment où la nouvelle lune apparaît, et charge ses fidèles de cette recherche pour le mois de Rhamadan. Aussi, dès que l'apparition devient possible, c'est-à-dire dès que l'astre est dans la période que l'on nomme lune perdue, les vrais croyants attendent le coucher du soleil pour se mettre en observation. Le premier qui aperçoit le croissant dans le reflet crépusculaire est tout aussitôt assailli par les autres qui demandent à vérifier la grande nouvelle. Bientôt l'image devient plus distincte, des coups de feu sont tirés, le mois est commencé; dès le lendemain le terrible jeûne sera observé.

Autrefois les pachas envoyaient à l'avance des



Départ du ksar de Tadjerouna. — Dessin de M. Alfred Couverchel.

cavaliers dans toutes les directions, et surtout dans le sud, à l'approche du Rhamadan, de crainte qu'au jour voulu des nuages n'obscurcissent l'atmosphère. L'affirmation sous serment de deux croyants qui avaient vu et bien vu l'astre signal suffisait pour que le canon annonçât à tous l'*ordre* de jeûner dès le lendemain.

A Tadjerouna, dès le coucher du soleil, des groupes de chercheurs de lune se formèrent sur les terrasses du ksar et sur le devant des tentes de notre camp. Nous nous mîmes de la partie avec nos lunettes. Une grosse demi-heure se passa ainsi, personne ne voyait rien, quand tout à coup on entendit crier : la voilà ! et tous aussitôt d'accourir. L'œil de lynx qui avait le premier aperçu le petit trait blanchâtre du croissant ne put réussir à convaincre les autres qu'en prenant un fusil et indiquant par la visée le point où il distinguait l'astre; bientôt après il n'y avait plus de doute pour personne, et le jeûne était décrété pour le lendemain.

La nuit se passa en fêtes et en préparatifs de départ. Les chameaux, blessés et fatigués par nos quatre premières journées de marche, furent confiés aux habitants du ksar. Nos provisions d'eau furent faites, chameaux et moutons furent bien abreuvés, et des éclaireurs furent envoyés dans la nuit pour aller en avant se renseigner auprès des bergers ou des voyageurs de l'état des pâturages sur les divers points à proximité de notre direc-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion. Il arrive souvent qu'à quelques lieues de la route que l'on se propose de suivre, un orage a fait pousser l'herbe et a laissé des flaques d'eau. On comprend donc combien il est important d'être renseigné. Une légère déviation de la ligne droite n'a aucun inconvénient dans ces immenses étendues, tandis que la présence sur son chemin de pâturages abondants et surtout de redirs (ou de flaques d'eau laissées par les orages) pourvus d'eau est une providence.

IV

Le 3 mars, dès l'aube, le convoi se mettait en route. L'ordre était donné de se diriger sur Dayet-el-Roumel. La marche devait continuer tous les jours jusqu'à l'arrivée à Metlili, dont nous étions séparés par une distance de cinquante-trois lieues sans autre eau potable que celle d'Aïn-Massin, source sulfureuse et nauséabonde, à dix lieues de Metlili. La cavalerie ne se mit en marche qu'à dix heures, après avoir fait boire ses chevaux sur les puits de Tadjerouna.

Cette première journée fut marquée par un de ces ouragans sahariens que Félicien David a si bien dépeints. Nous eûmes un coup de simoun, ce que les Arabes appellent el-azedje. Le simoun, pour le désert, c'est le typhon pour le grand Pacifique. Ce n'est point (du moins pour les sables sahariens), comme on l'a cru longtemps, un vent pestilentiel qui étouffe et tue par sa nature pernicieuse, ou bien qui vous engloutit sous des avalanches de sable. Ses dangers sont d'une nature que l'homme peut combattre. Le simoun n'est qu'un coup de vent très-violent; au milieu des sables, il se produit une infinité de tourbillons qui tiennent à ce que les dunes brisent le courant. Outre que le vent est violent, il est brûlant et chargé de sable au point d'obscurcir l'air. Les peaux de bouc suintent toujours, et ce suintement est considérablement activé par la couche de sable dont le vent les entoure en un clin d'œil. Voilà le grand danger du simoun; une demi-journée suffit, pendant l'été, par un azedje intense, pour dessécher une outre. Les Arabes le savent bien. Ils ont, pour lutter contre l'azedje, des procédés à eux, mais très-imparfaits. On emploie des récipients en peau de chameau, on vide les



Aïn-Massim. — Dessin de M. de Lajolais.

outres à demi desséchées les unes dans les autres, de manière à compléter les plus grandes et les meilleures; on abrite ces dernières en les enveloppant de plantes et les plaçant au fond de grands sacs de laine que l'on nomme gharas, et qui servent au transport à dos de chameau. Malheureusement il est arrivé souvent que cela n'a point suffi [1], et qu'après avoir égorgé les chameaux pour boire l'eau de leurs intestins, cette ressource suprême a été insuffisante pour atteindre les eaux les plus voisines, et alors les hommes sont tombés sous les étreintes de la soif, le naufrage a été complet, et les sables, soulevés par le vent, en s'amoncelant sur les cadavres, les ont engloutis. On le voit, la cause réelle des désastres, c'est la soif. Sous ces zones torrides, avec un sol jaune et ardent, au milieu de tourbillons d'un vent et d'un sable brûlants, la soif tue en quelques heures. Lisez plutôt les pages contemporaines d'un illustre voyageur, vous y verrez que le docteur Barth, égaré une après-midi et surpris par la soif saharienne, cette angine de plomb fondu, s'ouvrit les veines pour sucer son sang et se désaltérer. Les Arabes ont appelé le simoun le vent de la peste; ils vous disent que les sables qu'il soulève enterrent les caravanes; ils ont raison; mais le voyageur sérieux n'aime point les fictions, et c'est pour cela que j'ai cru devoir ici mettre le lecteur en garde contre une opinion généralement admise. La réalité pure est déjà bien assez terrible; la soif tue, et le sable recouvre les cadavres.

Le moyen de lutter contre le simoun ou plutôt contre l'azedje est très-simple : être muni d'une réserve de tonnelets d'eau hermétiquement fermés. Nous l'avons expérimenté plusieurs fois. Plusieurs fois j'ai dû procéder moi-même, entouré d'hommes dévoués, à la distribution des réserves de mes tonnelets, et éviter le pillage par des mesures énergiques. Chacun venait boire à tour de rôle dans des gamelles, et nul ne pouvait emporter d'eau que dans son estomac. Nous aurons occasion du reste de raconter un fait pareil dans notre voyage à Ouargla.

A notre départ de Tadjerouna, à dix heures du matin, l'horizon était chargé de lourdes nuées blanchâtres, aux rebords arrondis et tranchés. Vers quatre heures du soir, au moment où, dépassant la tête de notre convoi, que nous avions rejoint, nous arrivions au lieu du bi-

1. Cette assertion, bien que fréquemment reproduite par les conteurs arabes, ne saurait être acceptée d'une manière sérieuse. En tout cas, elle donnerait l'occasion de répéter, avec le poëte, que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vac, Dayet-el-Roumel (la mare aux sables), l'air était lourd et la chaleur suffocante; l'horizon se rembrunissait, et des roulements lointains grondaient en se rapprochant de nous. Les chameliers, voyant venir l'orage, pressaient leurs animaux et serraient les groupes de chameaux, afin d'éviter leur dispersion pendant la bourrasque. Au moment où la tête du convoi arrivait au bivac, quelques tourbillons de sable traversèrent la longue colonne de notre caravane : c'étaient les avant-coureurs de la tempête. Une masse rougeâtre, ressemblant à un immense flot aérien, s'avançait menaçante en déroulant des ondes de sable. Les chameaux furent agenouillés et rangés. Une première rafale passa comme un éclair. Les hommes s'abritèrent à la hâte derrière les animaux, se couvrant la tête du pan de leur burnous. Les chevaux tournèrent la croupe au vent. Une seconde après l'ouragan nous enveloppait et nous nous trouvâmes tout à coup dans l'obscurité. Le sable était tellement épais dans l'air que nous ne pouvions distinguer à deux pas de nous. Un coup de foudre effrayant quelques chevaux ajouta encore à ce chaos au milieu duquel la position aveuglait tous les yeux qui cherchaient à voir.

La tourmente continua furieuse pendant cinq longues minutes ; nous étions immobiles. L'orgueil du plus superbe s'inclinait devant cette impuissance de l'homme en face des éléments déchaînés. Après cet espace de temps quelques larges gouttes d'eau se mêlèrent aux grains de sable et commencèrent à éclaircir le nuage sec qui nous étouffait. Nous secouâmes la couche de poussière qui nous avait recouverts, et bientôt une grosse averse mêlée d'eau et de grêle vint nous rendre la vue, tout en nous inondant et rafraîchissant l'atmosphère. La pluie, en lavant nos outres, maintint nos provisions d'eau intactes. Nos chevaux mouillés supportèrent mieux la soif ; ayant bu le matin vers neuf heures, ils devaient attendre jusqu'au lendemain six heures du soir avant d'être abreuvés, car dans le Sud l'habitude et la nécessité font une loi de ne les désaltérer qu'une fois par jour.

Notre camp s'installa à Dayet-el-Roumel [1]. Ce point est assez fourni de drinn, graminée qui ne pousse que dans les sables et vient par grosses touffes hautes et épaisses. La paille du drinn constitue un assez bon fourrage pour les animaux. Cette plante est la providence des sables. Son épi donne un grain ténu et long que les Arabes nomment le *loul*, et que les nomades des régions sablonneuses récoltent pour leur propre nourriture. Les Chambâa, les Touaregs, les Méharza du Gourara, les Khenafsa du Touat récoltent le loul et le mangent faute de mieux. Outre le drinn, nous trouvâmes à Dayet-el-Roumel quelques gros térébinthes qui nous permirent avec leurs branches mortes de faire de grands feux pour nous sécher.

Nos éclaireurs revinrent dans la nuit et nous amenèrent un courrier que nous expédiait l'agha d'Ouargla, ainsi qu'un autre venu de N'goussa, envoyé par son caïd. Nous apprîmes que l'orage qui nous avait assaillis avait surtout éclaté à dix lieues à notre est, et que dans la direction de Metlili, la route la plus fournie en pâturages était celle de l'Oued-Maïguen.

1. *Daya* signifie : mare, bas-fond sans issue pour les eaux. La plupart des dayas n'ont jamais d'eau; quelques-unes en ont cependant lors des grosses pluies, et offrent alors une ressource précieuse aux nomades et aux voyageurs.

V

Le 4, dès trois heures du matin, le camp était levé et le départ avait lieu. Vers huit heures nous débouchâmes dans l'Oued-Maïguen au point du confluent de l'Oued-Menchar (rivière de la Scie, ainsi nommée à cause des dentelures de ses berges). Ce point de jonction se nomme Bel-Iaddin à cause d'un rocher debout que la légende dit être la pétrification d'un nommé Bel-Iaddin.

L'Oued-Maïguen ne roule jamais d'eau, même pendant les gros orages. Son lit, large d'environ deux kilomètres, forme une dépression d'une trentaine de mètres au-dessous des plateaux adjacents. Ce lit va se perdre dans une immense daya qui touche aux Aregs ou grands sables. L'Oued-Maïguen est totalement sablonneux, et pour cette raison abondamment pourvu de végétation. Les Arabes aiment avec juste raison à marcher dans ces oued, qui sont en grand nombre dans les plateaux ; non-seulement leur direction bien connue évite des erreurs de route, mais ils n'offrent pas la monotonie des grandes plaines ; ils sont toujours garnis de plantes pour les animaux et de bois pour les feux de bivac.

Nous nous arrêtâmes pour camper dans la rivière une heure avant le coucher du soleil. Notre convoi fut allégé de six mille litres d'eau, que consommèrent hommes et chevaux, ce qui nous permit de prescrire pour le lendemain une longue étape, afin d'atteindre l'Oued-el-Loua.

Le 5, nous continuâmes à cheminer dans le lit de la rivière jusqu'à dix heures du matin, pour grimper ensuite sur les plateaux à notre gauche, au point nommé Seba-Redjem, les sept tas de pierres. En ce point, l'Oued-Maïguen tourne au sud-ouest, tandis que notre direction était sud-est. Les sept tas de pierres qui signalent le point où l'on quitte la rivière recouvrent, dit-on, sept malheureux qui furent tués par une troupe de voleurs.

Le plateau sur lequel nous arrivâmes est d'une désolante nudité; pour s'y diriger, les guides s'orientèrent sur la direction de l'Oued-Maïguen, et l'on marcha ensuite dans la ligne qu'ils tracèrent. Ce plateau est uni comme la surface d'un étang ; son sol est formé de petites pierres à cassures vives, qui rendent la marche extrêmement pénible. De quelque côté que l'œil se tourne, on n'aperçoit que l'immensité sans bornes. Pour juger si la direction déviait ou non, les guides employèrent un moyen assez simple, analogue au sillage; il consiste à marcher de manière à maintenir rectiligne la queue formée par la longue caravane. Notre convoi avait environ une lieue de longueur, nos pelotons de vingt-cinq à trente chameaux marchant espacés d'environ cent mètres l'un de l'autre, de telle sorte qu'il était facile de s'apercevoir des fluctuations de la marche. Après quatre heures d'un pénible trajet sur la Gada (c'est le nom que les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Arabes donnent à ces plaines hautes) de Seba-Redjem, nous aperçûmes la Chebka du Mzab, soulèvement rocheux dont la vue nous fit tressaillir d'aise : nous devions camper à une lieue en deçà de ses pentes. La direction nouvelle donnée par les guides fut un promontoire de soulèvement, où l'on distingue de loin une raie blanche horizontale ; ce promontoire se nomme Chaïb-Rassou (tête blanche). Malgré toute notre bonne volonté, nous n'arrivâmes qu'à la nuit au bivac, fixé d'avance; il était indispensable de pousser jusque-là, attendu l'absence totale de bois et de fourrages sur la Gada. La journée avait été accablante; plusieurs groupes de chameaux ne nous rejoignirent que vers dix heures du soir : un grand nombre de ces animaux avaient dû être déchargés afin de pouvoir suivre, et une quarantaine avaient été abandonnés en arrière sous une garde particulière ayant mission de les amener à petites journées à Metlili, où nous devions faire séjour. Heureusement le soir notre convoi était encore allégé de six mille litres d'eau nécessaires aux hommes et chevaux. Le lit de l'Oued-el-Loua etait bien pourvu de drinn et de retem (genêt à fleurs blanches), ce qui permit aux chameaux de se repaître, la Gada nue ne leur ayant pas offert en route un seul brin de fourrage.

Le 6, le départ n'eut lieu qu'à six heures du matin, afin de donner un peu plus de repos à tous. Nos savants se dirigèrent à la recherche de pierres, vers le Chaïb-Rassou (le cap à la tête blanche), pendant que nous longions ce promontoire pour aller chercher une ravine rocheuse qui, moins escarpée que les berges du soulèvement, permet d'arriver sur les plateaux de la Chebka.

Chebka signifie *un filet* en arabe; la Chebka du Mzab doit probablement son nom à la forme particulière des ravines qui sillonnent dans tous les sens le soulèvement rocheux qui la compose. Ce soulèvement est plat; il se prolonge, au dire des Arabes, avec une direction sud-sud-ouest, jusqu'à Goliah, c'est-à-dire sur une étendue de cinquante à soixante lieues, et forme, à l'est, une barrière aux grands sables qui séparent la province d'Oran du Gourara.

Rien de triste comme les plateaux de la Chebka. Le sol est un parquet de roches glissantes et noires, parsemé de débris de pierres brisées : on dirait un sol de lave; l'œil, en parcourant l'infini de l'horizon, ne trouve pas une plante verte pour s'y reposer; le soleil, en éclairant cette étendue noirâtre, semble perdre de son éclat et donne au paysage une teinte lugubre : on se croirait dans les domaines de la mort. Tout à coup les sombres plateaux s'entr'ouvrent, et de riantes vallées apparaissent encaissées dans des berges à pic, étalant au milieu d'une couche de sable jaune la verdure des touffes épaisses de leurs plantes et de leurs arbrisseaux. Quelques dunes flanquent le pied des escarpements, et forment un cadre doré et plein de lumière autour des bas-fonds. Tout cela se présente à l'improviste, comme un lever de rideau. C'est ainsi que se montra la vallée d'Aïn-Massin, gigantesque crevasse dans l'immense table rocheuse de la Chebka; elle ne se montra à nos yeux qu'au moment où nous arrivions au sommet de la berge abrupte qui y conduit par un escalier de Titans.

La vallée d'Aïn-Massin doit son nom à une mare fétide flanquée de trois puits, que le même filet d'eau souterraine alimente. La nappe d'Aïn-Massin coule entre deux bancs, l'un de sel gemme, l'autre de plâtre. Ce sont ces bancs qui, mis à nu à Chaïb-Rassou, forment la tête blanche de ce cap. Aïn-Massin est signalé au voyageur par quelques palmiers du bon Dieu que chacun respecte. Qui les a plantés? nul ne le sait : des noyaux de dattes, reste de quelque frugal repas, ont germé sans doute près de l'eau, et les arbres ont poussé. L'eau d'Aïn-Massin est mauvaise, purgative et fortement saumâtre. En dépit de ces qualités négatives, elle n'en est pas moins une providence pour les voyageurs; bêtes et gens ne sont pas difficiles, dans le pays de la soif. Quoique notre provision d'eau fût encore assez complète, nous fîmes boire aux animaux tout ce qu'ils voulurent, afin de diminuer d'autant la distribution d'eau du soir.

Après une halte de quelques heures faite par la cavalerie, pour laisser le temps à nos savants d'analyser l'eau, de prendre les hauteurs barométriques et de faire leurs observations scientifiques, nous nous remîmes en marche pour atteindre la tête de notre convoi, qui avait déjà presque totalement débouché dans la vallée, et aller installer notre bivac à Mader-Ben-Messaoud, à quatre lieues plus loin, toujours dans la vallée de Massin. Ce point est abondamment fourni en drinn, genêt et autres plantes des sables; les lefâa ou vipères à cornes y abondent.

Nous reçûmes là la visite des caïds de Metlili et des Chambâa. Nous n'étions plus qu'à une journée de l'oasis; aussi fîmes-nous des largesses avec l'eau de nos tonnelets, bien autrement agréable et pure que celle des peaux de bouc. Nous ne gardâmes que vingt tonnelets pleins, pour le déjeuner du lendemain et pour le cas d'un accident.

Le 7, dès trois heures du matin, la cavalerie et le goum prenaient la tête de colonne et se dirigeaient sur Metlili. La route continua pendant trois lieues dans le bas-fond de Massin, jusqu'à Argoub-Sbah[1]. Nous trouvâmes sur notre chemin plusieurs douars des Chambâa, ainsi que leurs troupeaux; les chefs vinrent brûler un peu de poudre en l'honneur de la colonne et nous prier d'accepter une diffa, que nous refusâmes. Arrivés à Argoub-Sbah, nous eûmes à escalader une berge rocheuse d'une difficulté inouïe, pour aller reprendre nos sombres plateaux de la veille et retomber, après quelques heures de marche, dans le bas-fond de Metlili, où nous conduisit un ravin nommé Chaba-Lekahl, le ravin noir.

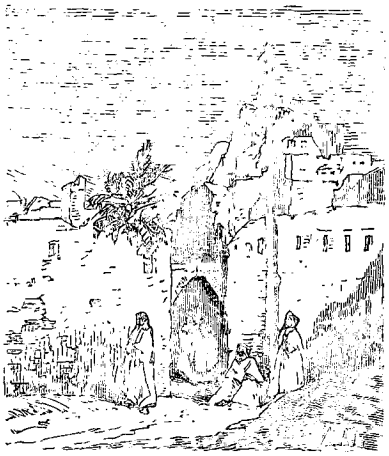
VI

Comme l'Oued-Massin, l'Oued-Metlili est garni de pâturages et enclavé dans des berges rocheuses, ardues et élevées. Après une heure de marche dans le bas-fond de l'oasis, et au détour d'une grosse dune qui barre la vallée, la forêt de palmiers de l'oasis se dessina tout à coup à un kilomètre de nous. Un hourra de joie accueillit

1. *Argoub-Sbah* signifie : colline du lion.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette apparition ; toutes les fatigues étaient oubliées. Les gens de la ville et des jardins, bannières en tête et le fusil à la main, nous attendaient pour nous faire fête. Une première décharge de leurs armes fut le signal de bienvenue ; les tambours et les flûtes se firent aussitôt entendre. Nos cavaliers ripostèrent en masse au salut. On se rejoignit bientôt, et les premiers moments de la rencontre furent un tohu-bohu inexprimable. Les groupes d'hommes à pied organisés pour la fantasia venaient, en courant et poussant de grands cris, tirer entre les jambes de nos chevaux ; les flûtes et tambourins s'escrimaient de leur mieux ; les cavaliers passaient comme des éclairs, en déchargeant leurs armes ; les vieux amis s'embrassaient ; nos jeunes peintres s'extasiaient : chacun avait son rôle. Après ces premières expansions, l'ordre se fit un peu. Nous n'étions qu'à la tête de la forêt de dattiers, et nous comptions camper sous la ville même. Des dispositions furent prises pour que les grands bassins d'arrosage des jardins situés sur la route fussent remplis d'eau, afin d'abreuver les chameaux de la caravane à leur passage, remplir les tonnelets, etc. ; et, après un repas d'une heure, nous nous enfoncions dans un des plus jolis chemins qu'on puisse rêver au milieu des palmiers, pour arriver à notre bivac sous l'oasis. Des groupes de femmes et d'enfants, perchés sur les murs d'enceinte des jardins, nous accueillaient par des you-you frénétiques ; nos cavaliers faisaient les beaux, les uns cabrant leurs chevaux, les autres chantant à tue-tête ; les fantassins de l'oasis nous accompagnaient, tirant de temps à autre des coups de feu, et tout cela sous une voûte de palmes, au milieu de pêchers, d'abricotiers, de grenadiers en fleur, dans un air délicieusement embaumé, et enfin à l'ombre, après de si longues journées sous un soleil de plomb.



Une des entrées de Metlili. — Dessin de M. de Lajolais.

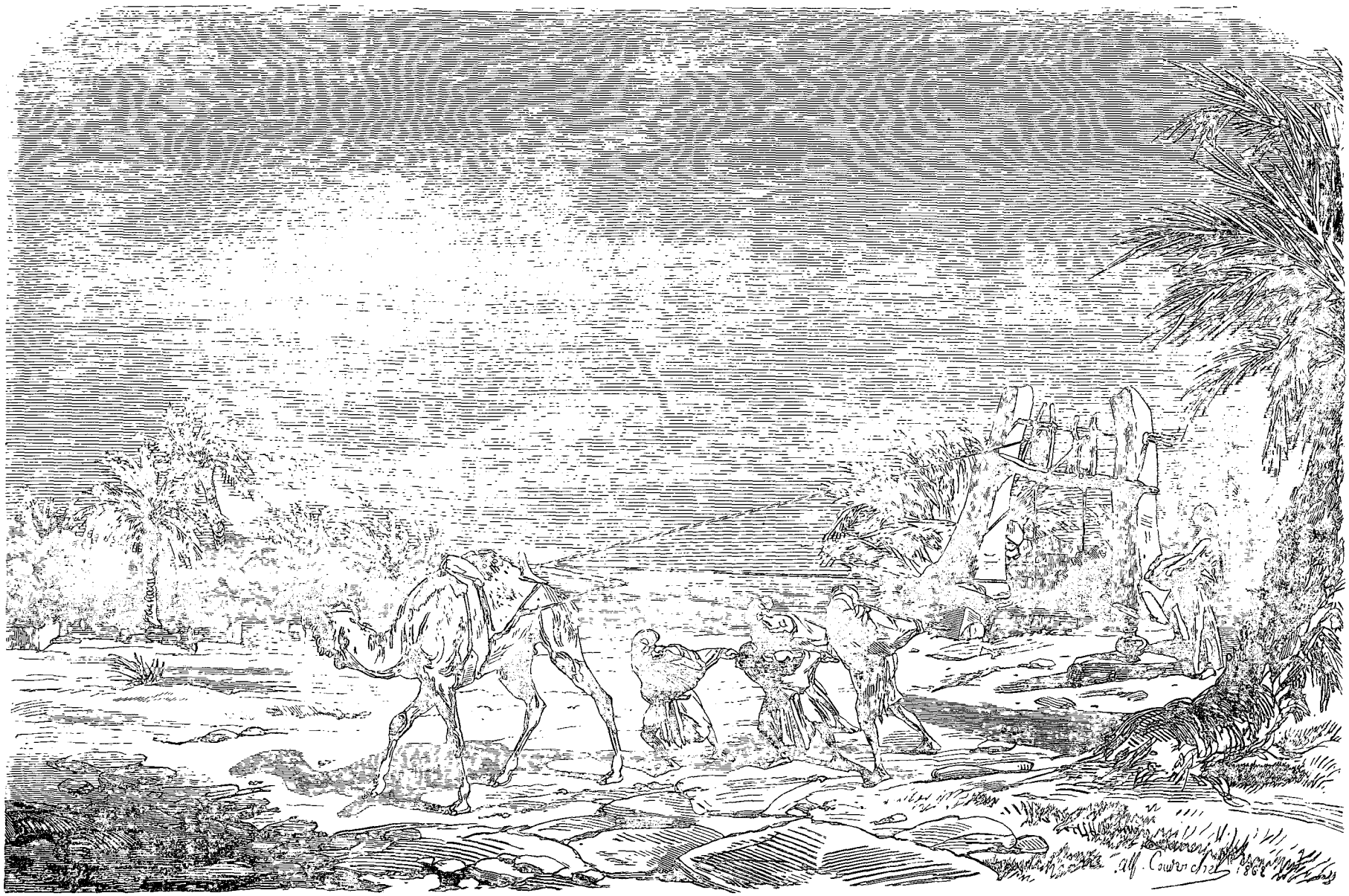
Pendant que notre camp s'installait, nous parcourûmes l'oasis et ses environs. Metlili offre au premier abord un aspect étrange, comme un contraste avec ce qu'on attendait. Son nom doux et mignon nous faisait rêver à une coquette petite cité blanche et parée, et nous ne trouvions qu'un petit amas de maisons parsemées de ruines et se pressant sur un petit mamelon, autour d'une mosquée mal entretenue, placée au sommet. Toutefois, nous ne tardâmes guère à revenir de notre impression première. Une fois habitués à ces maisons de ange et de pierres, l'emplacement de la cité nous parut très-heureux. Le petit piton sur lequel s'élève l'oasis est pittoresquement situé au centre d'un carrefour de vallées. En amont comme en aval, ces vallées sont couvertes de jardins, et du minaret l'œil peut contempler leur riante verdure. Deux cours d'eau, que les pluies font couler une ou deux fois l'an, se réunissent au pied de la petite cité. Ces ruisseaux sont la richesse de l'oasis. Les jardins sont disposés de telle manière que, lors d'une crue, toutes les eaux sont réparties aux pieds des dattiers. Les jours d'orage sont des jours de fête. L'arrivée des eaux est signalée par des hommes à cheval : chacun se hâte d'aller revoir les barrages et les trous qui laissent pénétrer l'eau dans les jardins. Quand les premiers bouillonnements du torrent se montrent, des coups de feu retentissent ; les femmes et enfants poussent des you-you de joie. Un orage, à Metlili, c'est le repos pour quinze jours, c'est la récolte assurée ; malheureusement ils sont fort rares, et, quand Dieu ne se charge pas de l'arrosage, il faut y suppléer. L'irrigation des jardins, à Metlili, est un labeur très-ardu et presque continuel. Le système employé mérite une description ; il donnera une idée des fatigues journalières de la population de l'oasis, et fera comprendre l'intérêt qu'elle attache à une irrigation par les eaux pluviales.



Une rue de Metlili. — Dessin de M. de Lajolais.

Il n'existe à Metlili qu'une nappe souterraine, à une profondeur qui varie entre quinze et vingt mètres. Chaque jardin possède son puits et un grand bassin servant à l'arrosage. Il est indispensable d'arroser les palmiers au moins tous les deux ou trois jours ; il en est de même des arbres fruitiers. Quant aux légumes et aux céréales, ils sont cultivés en planches et irrigués deux fois par jour. Le remplissage des bassins d'irrigation de chaque jardin nécessite un travail presque continu. Nuit et jour, on entend grincer les poulies des puits : hommes, femmes, enfants, bêtes de somme, tout est employé à tirer l'eau ; les relais sont organisés pour éviter le chômage. L'appareil de traction et le récipient à puiser l'eau sont d'une simplicité primitive, mais d'un emploi très-facile et très-ingénieux. Le récipient est un grand vase en peau de bouc, qui se termine à la partie inférieure par un long col ouvert, lui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Procédé employé à Metlili pour retirer l'eau des puits. — Dessin de M. Alfred Couverchel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussi, et en peau. Ce col est assez long pour que l'on puisse le relever et faire arriver son ouverture au niveau de la grande ouverture du vase, de manière à former ainsi un siphon renversé. On comprend que la double poche de ce siphon étant remplie d'eau, le liquide est parfaitement maintenu. C'est là la position que l'on donne au vase quand il a été rempli au fond du puits pour le hisser Arrivé en haut, il suffit de lâcher la corde qui maintient la petite branche du siphon, pour que tout le vase se vide. On dirige donc cette branche du siphon vers le bassin, pour y verser l'eau.

Pour faire remplir le vase, on le retourne au moment où il arrive au niveau de l'eau, et il se remplit alors absolument comme un entonnoir renversé.

A chacune des branches du vase-siphon est attachée une corde qui sert au hissage et à la manœuvre du vase, soit pour le faire vider, soit pour le remplir. Ces cordes passent sur deux poulies qui sont placées à l'ouverture du puits, à des différences de hauteur telles que, par la simple traction des deux cordes, le vase se vide seul dans le bassin.

A chaque opération on élève ainsi de quarante à cinquante litres d'eau. Pour que la traction sur les cordes soit plus facile, un plan incliné est disposé à côté du puits, et les travailleurs, attelés aux cordes, descendent sur ce plan incliné et élèvent ainsi l'eau. On emploie souvent des chameaux à ce travail, et, pour les y habituer, des femmes et des enfants, placés aux deux extrémités du plan incliné, leur donnent à chaque voyage une pelote d'herbe ou une poignée de noyaux de dattes.

C'est au moyen de ce pénible procédé que tout le terrain de l'oasis est irrigué ; aussi le travail est-il incessant,



Metlili, vue prise de l'est. — Dessin de M. de Lajolais.

Malgré ces difficultés, pas un pouce de terre n'est perdu. Tout ce qui fait vivre est utilisé, et, devant ce sentiment du besoin, tous les autres ont dû se taire.

Afin de ne rien perdre du sol productif, on a dû même refuser aux morts, dans le terrain de la vallée, cette modeste et minime part de terre qui est dévolue à nos corps, lorsque nous ne sommes plus. La nécropole de Metlili, ce sont les gradins rocheux des montagnes qui l'entourent. Ces gradins forment une série de corniches sur l'entablement desquelles on couche les trépassés, pour leur bâtir ensuite un sépulcre qui les enveloppe. La montagne se trouve ainsi recouverte d'une couche humaine, alignée et maçonnée sur ses escaliers; elle ressemble à ces mamelons ardus de nos pays vignobles, où l'on a étagé des murs pour soutenir les terres : seulement, au lieu de ceps de vignes, on ne voit dominer que les sommets de pierres placées debout, qui, chez les musulmans, signalent la tête et les pieds de chaque tombe.

Metlili n'a point de murailles et n'en a pas besoin. Sa protection consiste dans le voisinage des nomades qui sont alliés de l'oasis, les Chambâa Berazga. Une autre protection, c'est celle du patron de la ville, le grand marabout Sidi-Chikh, qui a défendu, il y a plus d'un siècle, aux nomades d'attaquer Metlili, prédisant malheur à ceux qui s'y risqueraient. Il prescrivit en même temps aux Metliliens de ne jamais se bâtir de murailles, s'ils voulaient conserver ses bons offices. Prédictions et prescriptions durent depuis ce temps, et rien ne les a démenties. Il faut dire que la plupart des nomades sont propriétaires des jardins de l'oasis, et que les habitants sédentaires ne sont que leurs fermiers.

V. Colomieu.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Attatich (voy. p. 166). — Dessin de M. Alfred Couverchel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE DANS LE SAHARA ALGÉRIEN,

DE GÉRYVILLE A OUARGLA,

PAR M. LE COMMANDANT V. COLOMIEU[1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI (Suite.)

Le commandement de la ville de Metlili et des nomades qui en dépendent ne fait qu'un. Les Chambâa-Berazga forment deux fractions ayant chacune leur caïd, et ces deux chefs sont sous l'autorité plutôt nominale que réelle d'un caïd des caïds. Ce petit trio vit en bonne harmonie.

Le caïd des caïds se nomme Mohamed-Ben-Smaïn ; et pour un chef de Chambâa il a des allures et des goûts qui, au premier abord, surprirent beaucoup nos jeunes artistes. Le mot de l'énigme, c'est que Mohamed-Ben-Smaïn n'est autre que le chambi que tout le monde a connu à Paris, le chambi du général Daumas. Fier du peu de français qu'il connaît, de quelques mots d'anglais qu'il a rapportés de Londres, le chambi jouait son rôle de vieil habitué du boulevard avec un aplomb qui nous amusait beaucoup, trouvant le moyen de nous questionner sur *son* Paris, sur les Champs-Élysées, le Chateau-des-Fleurs, et placer tant bien que mal son français. Il prenait surtout un air indéfinissable quand on lui parlait de Mabille, et sa bouche s'ornait alors d'un sourire d'une finesse extrême. Sa présence à Metlili était pour nos jeunes artistes une aubaine excellente. Façonné à nos habitudes, il se prêtait de bonne grâce à toutes les demandes qui lui étaient faites, et c'est par son intermédiaire qu'il fut possible de dessiner des intérieurs, et même de faire d'après nature le portrait d'une jeune fille. Celle-ci consentit de bonne grâce à laisser faire son portrait, à la condition d'être parée de ses atours. Nos coquettes parisiennes souriraient de pitié de tout cet attirail de breloques dont les habitantes des oasis s'embellissent; mais je suis sûr qu'elles n'auraient pas le même dédain pour les yeux de gazelle de ces belles et brunes filles, et pour leur taille, qui se balance gracieusement en marchant, *comme un palmier que le vent agite,* suivant l'expression des poëtes du désert. Nous étions, à Metlili, dans la patrie même de la belle Messaouda, que le général Daumas nous montre comme une colombe de bonne augure, saluant la caravane du Soudan, et faisant flotter son écharpe de soie en signe d'adieu. La délicieuse narration de l'auteur du *Voyage au pays des nègres* était là vivante au milieu de nous ; et le jour du départ, quand nous quittâmes Metlili pour nous enfoncer encore dans le pays de la soif, nos yeux cherchèrent instinctivement dans les sentiers, le long des jardins, une Messaouda d'heureux présage.

Pendant les trois jours que nous restâmes à Metlili pour nous reposer et laisser reposer la caravane, pas une minute ne fut perdue ; les jeunes peintres dessinaient ; nos savants faisaient leurs observations et exploraient les montagnes ; nos cavaliers faisaient des excursions au M'zab, dont nous étions rapprochés de quelques lieues seulement ; nos chameliers étaient occupés à réparer les bâts des chameaux, mettre les outres en état, remplir les récipients d'eau pour le voyage. Une centaine d'entre eux étaient allés avec vingt-cinq chevaux garder les chameaux, en pâturage à six lieues au sud de Metlili.

Nos derniers préparatifs consistèrent dans l'épuration de nos animaux de transport : une centaine et plus de chameaux fatigués fut laissée aux Chambâa de Metlili, sous la responsabilité de la tribu et la garde d'une trentaine de nos chameliers, auxquels furent adjoints des Chambâa. Le 10 au soir nos chameaux revinrent du pâturage ; une partie de la soirée fut employée à les abreuver et à les bâter. Nous avions quarante-cinq lieues à franchir sans eau, pour toucher à Ouargla ; aussi prîmes-nous des dispositions en conséquence.

VII

Dès trois heures du matin, le convoi fut chargé et mis en route. Pour éviter des transports inutiles, nous laissâmes à Metlili l'orge qui nous était nécessaire pour le retour de ce point à Géryville, n'emportant que pour vingt-cinq jours de vivres à Ouargla. Malgré cette précaution, il ne nous resta environ que quarante animaux de rechange : chacun avait fait sa petite provision de dattes ou d'achats au M'zab ; en outre, nous eûmes à fournir des transports aux nouveaux guides.

La cavalerie ne se mit en marche qu'à dix heures, après avoir fait boire ses chevaux. Notre route, en quittant Metlili, continua dans le bas-fond de cette oasis pendant environ quatre heures. A mesure que nous avancions, les berges diminuaient de hauteur, tout en gardant leur nature escarpée. Nous arrivâmes ainsi insensiblement à des plaines faisant suite aux plateaux adjacents à l'Oued-Metlili, et vers six heures du soir nous rejoignîmes le convoi, au moment où il arrivait au bivac, indiqué d'avance et nommé El-Mekam-Sid-El-Hadj-Ben-Hafs. On appelle Mekam un tas de pierres élevé, en signe religieux, à la mémoire d'un personnage. Sid-El-Hadj-Ben-Hafs est un marabout des Ouled-Sidi-Chikh, qui entreprit autrefois le pèlerinage par terre de son pays, situé près de Géryville, jusqu'à la Mecque. Émir de la caravane sainte, il voulut laisser sur le sol des

1. Suite. — Voy. page 161.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traces de son passage, et sa première étape, en partant de Metlili, fut marquée par sa suite au moyen de pierres en nombre considérable, que les passants non-seulement respectent depuis cette époque, mais augmentent encore en jetant chacun au passage un caillou sur le tas.

Le 11, notre campement fut installé sur des dunes de sable, riches en drinn et bois. Nos animaux de transport non-seulement purent se repaître, mais leur couchage moelleux les reposa bien.

Nous eûmes ce jour-là vingt chameaux à remplacer.

Dès deux heures du matin, le signal du lever fut donné. Ce n'est point un spectacle ordinaire que le départ d'une caravane ; la scène est pittoresque et remplie d'un charme sauvage pour le voyageur qui se trouve, comme nous, forcément mêlé à l'action. Ce sont d'abord les feux qui s'allument de toutes parts : on assure les bâts qui se seraient dérangés pendant la nuit par le vautrage des animaux; cette opération est le début des grognements des chameaux. Le chargement commence ensuite, pendant que les tentes s'abattent, que le café chauffe et que l'on



Jeune femme de Metlili. — Dessin de M. Alfred Couverchel.

selle les chevaux. Tout le monde est alors occupé, et un tohu-bohu général en est la conséquence. Les chameaux font un vacarme horrible par leurs cris; les chevaux hennissent, quelques-uns se détachent. Les guides viennent prendre les ordres. Les chameliers chefs viennent rendre compte des petites misères qui leur arrivent : c'est un chameau fatigué qui ne veut pas se lever, et pour lequel il faut un rechange ; c'est un chameau qui a eu peur, a pris la fuite en semant sa charge, et qu'il faut retrouver; quelques disputes ont lieu, et il faut les réprimer. Les ordres multiples se succèdent et sont portés par des cavaliers qui passent au galop, le burnous flottant, au milieu de ce désordre. Bientôt cependant on distingue des masses noirâtres qui commencent à se mouvoir : ce sont les premiers groupes du convoi qui sortent du camp pour se masser; les guides les attendent et commencent la marche. Le calme renaît peu à peu, et bientôt il ne reste plus que les retardataires, que l'on presse. Quand tout est parti, les chefs du goum viennent faire leur rapport et prendre les ordres pour la route. Enfin la cava-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lerie se range à son tour, et quelques minutes après il ne reste plus, à l'endroit où naguère il y avait tant de bruit et de mêlée, que quelques tisons mourants dont la lueur se perd insensiblement.

Le 12, nous allâmes coucher à El-Gholga, après une marche de huit heures et demie pour nos chevaux, à travers une plaine sans végétation et sans fin. El-Gholga est un bas-fond faisant suite à l'Oued-Metlili. Il y a là des dunes de sable et, par suite, du drinn et du bois. Nous eûmes l'occasion de poursuivre en route quelques autruches, mais sans pouvoir les tirer. A El-Gholga, un de nos chameliers fut mordu par une vipère à cornes, à l'index de la main droite. Le malheureux, en fauchant du drinn, avait choisi une touffe qui cachait le reptile ; heureusement nous étions près de lui, et une prompte opération le garantit de tout danger. Pendant que l'on liait fortement son doigt, on chauffait une lame de fer à blanc, et, après l'avoir cautérisé jusqu'à l'os, nous mettions sur la plaie un peu de charpie imbibée de zem ou graisse d'autruche. On fit boire ensuite au patient, d'après les conseils arabes, un demi-litre de beurre fondu, et la guérison la plus complète couronna l'œuvre.

Une partie de la soirée fut employée à remplir de drinn les filets à fourrage, pour la journée du lendemain.

Le 13 fut notre journée la plus fatigante : toujours les steppes unies et sans fin à parcourir. Nous nous arrêtâmes au coucher du soleil, quelques minutes après avoir aperçu à l'horizon les hautes dunes nommées El-



Le Bach-Agha Si-Bou-Beker. Naëmi. Si-Lalla, caïd de Ouargla. — Dessin de M. Alfred Couverchel.

Eurma. La marche de la cavalerie avait duré neuf heures et demie, ce qui donne cinquante-six à cinquante-sept kilomètres pour la distance franchie. Les chameaux n'avaient rien trouvé à broutiller en route : on leur fit leur part du drinn des filets; mais, malgré nos soins, nous eûmes le lendemain une soixantaine de ces animaux qui refusèrent de se lever. Nous fîmes la provision d'eau d'une vingtaine d'hommes, qui furent chargés de les amener tout doucement aux dunes d'El-Eurma pour les placer ainsi au milieu des pâturages, et les charges furent réparties sur le restant de la caravane.

Le 14, après trois heures de marche, nous arrivions aux grandes dunes d'El-Eurma. C'est une longue colline de sable qui se dresse au centre d'une immense daya nue; la dune peut avoir trois lieues de longueur; la daya où elle se trouve, environ quatre à cinq lieues. Quand nous quittâmes les steppes pour entrer dans la daya, nous eûmes à serpenter dans un terrain tout bistourné par les eaux. Nous nous dirigeâmes au sud de la dune, afin de la contourner sur les sables moins élevés qui en forment le pied.

Le point où nous franchîmes les sables se nomme Bot-Teboul (frappe-tambour). Ce nom est donné à un petit mamelon en forme de cône tronqué qui sert de séjour à une foule d'esprits frappeurs qui adorent le tambour et se livrent la nuit à de joyeux ébats. Plusieurs de nos guides nous affirmèrent avoir entendu, la nuit, le tambour, quand ils passaient près de Bot-Teboul. Nous eûmes garde de les dissuader, car il nous sembla que, par la conformation accidentée du terrain en ce point, il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devait en effet se produire une série d'échos répercutant le bruit du vent dans les dunes, et pouvant produire un bruit analogue à celui d'un tambour.

Pendant que nous faisions une halte à El-Eurma, l'agha d'Ouargla, Sid-Lalla, vint nous rejoindre, entouré de son maghzen. La joie éclatait sur sa mâle figure ; la nouvelle de l'arrivée de notre colonne avait changé à son égard les dispositions des esprits des oasis ; les cavaliers les moins compromis avaient demandé à l'accompagner ; les djemâa (assemblée des villages) avaient décidé qu'on

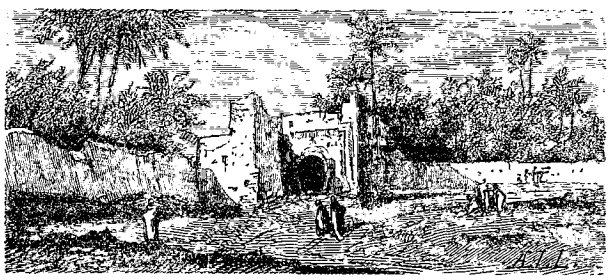


Radjel-el-Hachem (marabouts quêteurs). Dessin de M. Alfred Couverchel.

irait au-devant de nous, pour nous faire honneur : c'était un revirement complet.

VIII

Vers deux heures de l'après-midi, nous débouchâmes en bon ordre dans l'immense bas-fond où se trouve Ouargla. La forêt de palmiers s'étendait à perte de vue ; à la lisière des dattiers nous trouvâmes, rangés en bataille, les fantassins de l'oasis, drapeaux et musique en tête. Une décharge générale de leurs armes fut le signal de notre bienvenue. Nous répondîmes au salut par une fantasia effrénée. Une revue de ces fantassins eut lieu, après laquelle hommes de pied et hommes de cheval se mêlèrent, et nous allâmes installer notre bivac près du bordj de l'agha.



Une des portes de Ouargla. — Dessin de M. de Lajolais.

Jusque-là ce chef n'avait eu qu'une autorité à peu près nulle, et depuis sa nomination, récente il est vrai, il n'avait osé pénétrer dans la ville d'Ouargla. Notre présence venait de tout modifier. Aussi, pour ne pas perdre le fruit du bon accueil qui venait de nous être fait, nous nous dirigeâmes, aussitôt le camp tracé, vers la ville aux Sultans, guidés par Sid-Lalla et son maghzen. Nous étions accompagnés de Si-Bou-Beker et son jeune frère, montés sur leurs magnifiques chevaux, et ruisselants d'or et de soie. Nos jeunes peintres et nos savants étaient de la partie.

Notre premier soin fut de conduire Si-Bou-Beker et ses gens à la mosquée, où une diffa improvisée nous fut immédiatement offerte. Pendant les préparatifs de la diffa, nous escaladâmes le minaret le plus élevé, afin d'embrasser toute la cité du regard. Cette ascension n'est pas une opération facile pour qui n'en a pas l'habitude. La tour du minaret est une pyramide quadrangulaire,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

construite en briques de terre cuite au soleil; l'escalier, formé de marches irrégulières et d'une hauteur d'environ cinquante centimètres par gradin, est construit au moyen de troncs de palmiers s'appuyant sur le mur extérieur et sur un gros pilier central en briques cuites pareillement au soleil; le couloir, où il faut se hisser et qui contourne en limaçon ce pilier central, n'a pas plus de quarante à quarante-cinq centimètres de largeur; il faut marcher courbé, de peur de se heurter la tête contre le dessous des marches supérieures, et tout cela dans une obscurité presque totale. Une fois parvenus au sommet, nous nous installâmes sur la plate-forme qui entoure un ornement formé par le sommet du pilier central; cette plate-forme n'a pas plus de vingt-cinq centimètres entre le garde-fou et le pilier. La tour elle-même n'a pas, au sommet, plus de un mètre cinquante centimètres, y compris le garde-



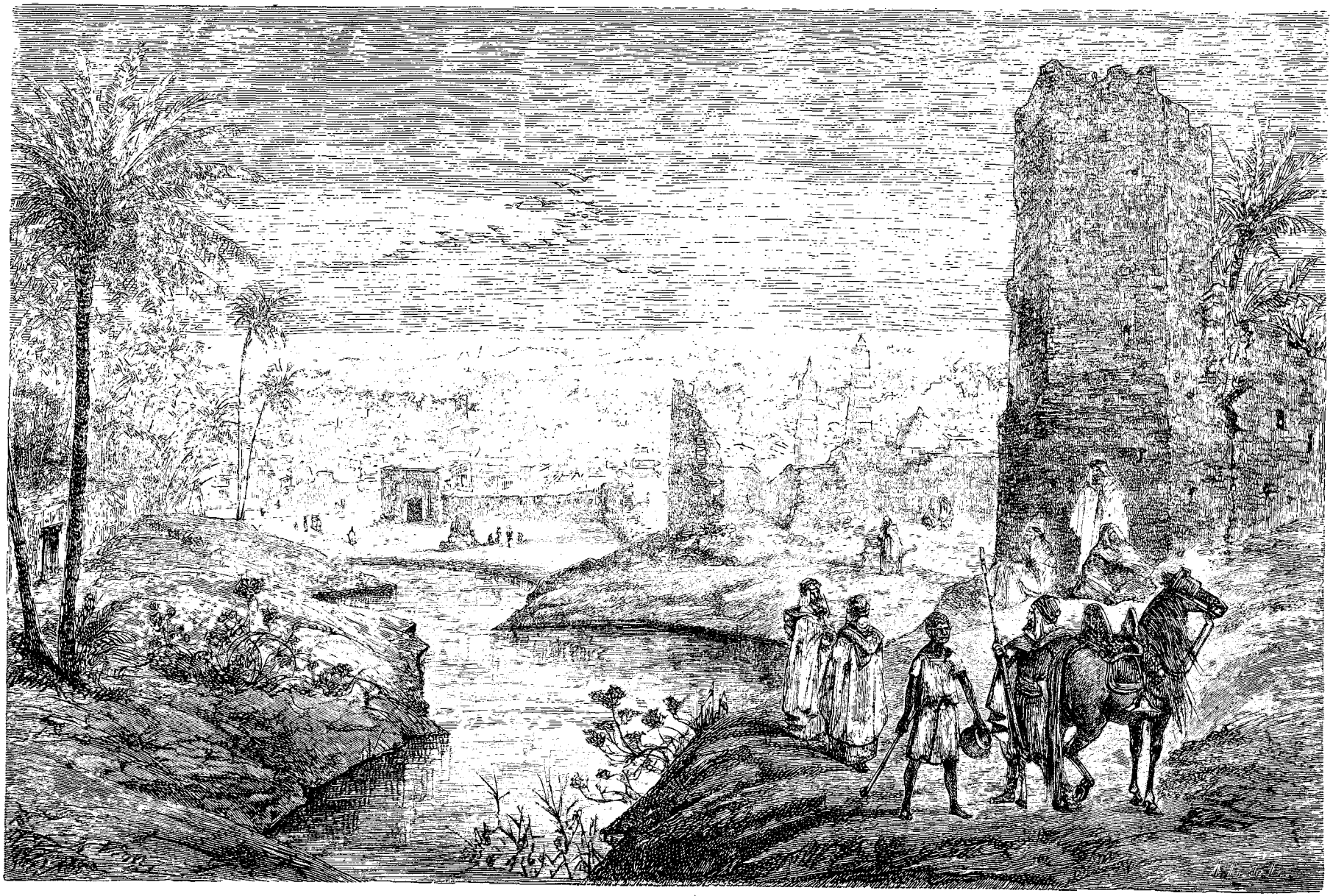
Une sentinelle à la porte de Ouargla. — Dessin de M. Alfred Couverchel.

fou. C'est sur cette plate-forme que nous nous logeâmes au nombre de huit pour observer la ville. Nous étions ainsi perchés à vingt-cinq mètres au-dessus du sol. Le vent faisait osciller le minaret, ce qui ne laissait pas que de nous causer une certaine émotion. Nous avions, il est vrai, en compensation, une vue magnifique. On domine, de là, tous les palmiers; la ville étale au pied sa vaste enceinte circulaire, dans l'intérieur de laquelle on distingue, malgré les ruines, les trois quartiers distincts qui la composaient. Ces trois quartiers portent les noms des fractions qui les habitent; ce sont les :

Beni-Sissin.
Beni-Ouaggin.
Beni-Brahim.

Chacun de ces quartiers constitue une ville dans la ville, et est séparé des autres par des murailles et des portes. La poudre parlait souvent autrefois de quartier à quar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Ouargla. — Dessin de M. de Lajolais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tier, et le sultan était quelquefois impuissant à ramener l'ordre. Le palais de ce souverain nominal, placé sur une petite éminence, dans la grande enceinte aussi, n'était qu'une citadelle, une casbah fortifiée dont il sortait rarement. Cette casbah, adossée au grand rempart, avait une entrée d'honneur nommée encore Bab-El-Sultan, et une porte secrète. L'intérieur de la citadelle avait tout le confortable que pouvait raisonnablement exiger un sultan d'Ouargla, c'est-à-dire les logements de sa suite et de sa garde, les magasins, écuries, mosquée, etc., le tout formant, avec les appartements de Sa Majesté, un massif compacte couvrant environ un hectare et entouré de fossés au delà des remparts. Hélas! il ne reste plus que des ruines de tout cet attirail de royauté : un petit minaret debout, quelques chambres servant d'asile à des malheureux, et des inscriptions sur quelques murs dont le plâtre n'est pas encore tombé. Du haut du minaret, l'aspect général d'Ouargla, vu ainsi à vol d'oiseau, est celui d'une ville bombardée et démantelée.

Après avoir pris une faible part à la diffa improvisée, consistant en lait, dattes et vin de dattes, nous visitâmes successivement les diverses parties de la ville, pour rentrer ensuite à notre camp. Les rues sont étroites, et dans bien des points il serait impossible à un cavalier de tourner bride. Les maisons sont presque toutes sans étages; elles sont construites en briques de terre chauffées au soleil. Nombre de portes de maisons sont garnies d'ornements grossiers en plâtre et d'une inscription tirée du Coran. Les habitants, en sortant, emportent généralement la clef de leur chambre particulière où sont enfermées leurs provisions et leurs richesses. Ces clefs sont en bois et d'une forte dimension; elles consistent en un gros carrelet garni de clous saillants destinés à soulever les chevilles qui retiennent le pêne également en bois de la grossière serrure.



Impasse, a Ouargla. — Dessin de M. de Lajolais

La place du marché d'Ouargla fixa notre attention. Ce marché n'est autre que la boucherie; aussi l'odeur du sang y prédomine-t-elle. Les viandes sont étalées en plein soleil et disparaissent sous une nuée de mouches. La chair de chameau s'y vend communément, quelquefois aussi la viande de chien. Toutefois il faut faire, au sujet de cette dernière, une réserve : à tort ou à raison, le bouillon fait avec de la viande de chien passe pour un remède infaillible contre la fièvre, cette maladie qui sévit à Ouargla depuis mai jusqu'en septembre, et ce n'est guère que comme médicament que cette chair se vend à cette époque.

Ouargla est loin d'être salubre; les étrangers y sont sujets à des fièvres terribles; les habitants eux-mêmes souffrent, tous les ans, de cette maladie, mais à un degré bien moindre. Nous croyons que la cause de cette insalubrité est due à la mauvaise qualité des eaux, qui ne sont pas assez saturées d'oxygène. Il est recommandé expressément de ne boire jamais que l'eau qui a passé une nuit *à se refroidir*, et de ne pas manger de dattes sans boire de lait. La recommandation relative à l'eau n'est point particulière à Ouargla, mais à toutes les oasis du Touat.

Les eaux artésiennes d'Ouargla sont tièdes; il en est de même de celles du Touat. Ingurgitées au moment de leur sortie, leur digestion est difficile, même pour les animaux, et il y a cela de particulier, que ce sont les animaux les plus robustes, les plus forts, qui en souffrent le plus, probablement parce qu'ils boivent davantage.

Pour nous, la recommandation de laisser *refroidir* l'eau équivaut à celle-ci : la laisser aérer. Son influence malsaine ne s'exerce pas au même degré à toutes les époques, et cela se comprend. C'est surtout lorsque la transpiration est abondante et l'absorption plus considérable, que les maladies arrivent; d'ailleurs, les chaleurs affaiblissent, les émanations du sol sont plus grandes, et toutes ces causes réunies font de l'été une saison redoutable pour les voyageurs dans les oasis.

IX

Il existe, dans tout le bas-fond de la vallée, deux nappes d'eau : l'une dormante, et à quelques pieds sous le sol; l'autre jaillissante, et à une profondeur moyenne de quarante à quarante-cinq mètres.

La nappe stagnante est saumâtre, presque salie, et sert peu à l'arrosage, par la grande raison qu'il faut, pour cela, puiser, et qu'avant tout l'habitant des oasis est paresseux. Il n'y a que quelques malheureux mourant de faim qui utilisent cette nappe, se servant, pour tirer de l'eau des puits dormants, d'une bascule en bois analogue à celle de nos jardins maraîchers.

La nappe artésienne est celle qui est la plus généralement utilisée pour l'arrosage des quinze cent mille palmiers de l'oasis. Ses eaux sont amenées à la surface par près de quatre cents puits que les indigènes appellent des sources. Le forage de ces derniers est tout à fait primitif; on y va bonnement comme pour un puits ordinaire très-large.

La seule difficulté consiste dans l'épuisement constant à opérer des eaux de la couche stagnante, afin de pouvoir s'enfoncer. On arrive ainsi à mettre à nu la dernière croûte rocheuse qui recouvre la nappe jaillissante; quelques coups de pic percent cette croûte; aussitôt un torrent s'échappe de l'ouverture, comble rapidement le puisard, et ses eaux, parvenues à la surface du sol, trouvent des rigoles qui vont les distribuer aux palmiers altérés.

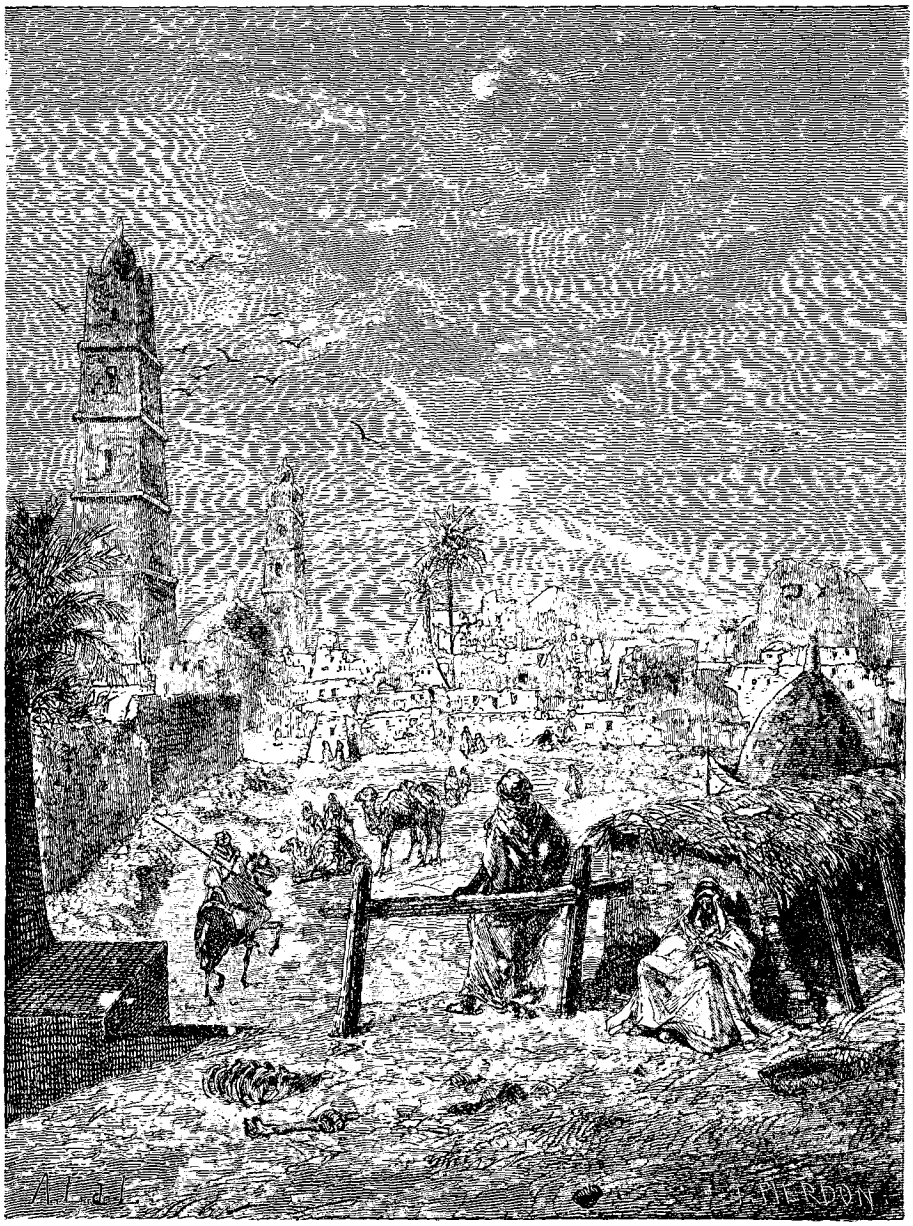
Tel est le procédé de forage autrefois employé; nous disons *autrefois*, car depuis longtemps les Ouargliens ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forent pas de puits nouveaux; ils se contentent de réparer les puits morts et d'entretenir les anciens qui fonctionnent encore.

Il y a bien deux cents puits effondrés qu'un peu de travail ferait revivre, et dus aux ancêtres de l'oasis à l'époque où la ville était florissante; mais la race des oasis a suivi la même marche rétrograde que toutes les populations musulmanes en contact avec la civilisation; elle est sur cette pente fatale de décadence, où, une fois engagé, un peuple se laisse aller jusqu'à ce qu'il tombe.

Si les puits artésiens d'Ouargla offrent de grandes facilités pour l'arrosage, ils offrent aussi de graves inconvénients pour leur entretien en bon état. L'un des plus fréquents est l'obstruction de l'œil souterrain (nom que les Arabes donnent au trou pratiqué dans la roche super-



La place de la Boucherie, à Ouargla. — Dessin de M. de Lajolais.

artésienne) par les sables provenant soit de la couche aquifère que le courant d'eau vertical entraîne, soit des coups de vent de la surface du sol. Il faut alors descendre au fond du puits et déblayer le passage rocheux qui met le puisard en communication avec la nappe. C'est une opération d'une difficulté et d'un péril extrêmes, et qu'une corporation de plongeurs que l'on désigne sous le nom de kertassa se charge d'exécuter. La profondeur moyenne, avons-nous dit, est de cent vingt à cent trente pieds. Les hommes voués à ce pénible travail forment des brigades ayant chacune son chef; chaque plongeur va à son tour remplir un couffin de sable, et reste, pour cela, trois ou quatre minutes sous l'eau; s'il reste davantage, le plus hardi se hâte d'aller le chercher, et le plus souvent ne ramène qu'un cadavre.

Le trajet des plongeurs s'effectue au moyen d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

corde fixe qui leur sert à se haler, soit pour descendre, soit pour monter; ils n'emploient point de lest pour descendre plus vite, ils se laissent couler le long de la corde.

Avant de plonger, le kertassa s'assure que le couffin qu'il va remplir est bien au fond et placé à sa convenance; il vérifie que la corde de ce panier n'est point entortillée dans celle qui sert à son voyage. Ces vérifications faites, il entre brusquement dans l'eau, se frotte vigoureusement la tête, appuie, sur la cire qui bouche hermétiquement ses oreilles, et reste ensuite immobile pour attendre que l'oppression produite par la fraîcheur du bain ait totalement disparu. Il prie avec ferveur et à voix basse. Le plus grand silence règne autour de lui. Ce gouffre, où va s'engloutir un être plein de vie et de courage, rendra-t-il où gardera-t-il sa proie?

Le moment approche, le plongeur a essayé ses poumons par de longues aspirations; on le voit jeter un dernier regard vers le ciel, on entend le nom d'Allah! comme suprême invocation, et il se laisse couler.

Chacun suit alors avec anxiété ses mouvements au moyen des deux cordes qui vont au fond du puits; on juge de l'instant où il est arrivé, il travaille, il a rempli le couffin, il remonte.... Il y a déjà trois minutes et quelques secondes; enfin il apparaît, on le saisit à moitié asphyxié et étourdi, on le soutient dans l'eau afin qu'il respire quelques instants, puis on le retire en le complimentant. Le couffin plein de sable est enlevé, et invariablement on félicite celui qui l'a si bien rempli. Pendant ce temps, il va réchauffer ses membres et ses poumons auprès d'un bon feu, et attendre que son tour revienne.

Nous avons suivi avec le plus vif intérêt le travail exécuté ainsi par diverses brigades de kertassa. Nous avons remarqué que les jeunes de chaque brigade sont forts et vigoureux, mais les vieux sont des squelettes. Comme dans tout, l'habitude forme les plus habiles, et les vieillards sont ceux qui restent le plus longtemps sous l'eau et semblent le moins souffrir de cet asphyxiant voyage aquatique. Les plus jeunes descendent et remontent plus vite; ils sont plus forts, mais leurs mouvements hâtifs les essoufflent plus vite. Il nous est arrivé plusieurs fois de les voir revenir à la surface le visage pâle, malgré leur couleur de café brûlé, le sang sortant de leurs oreilles, du nez et de la bouche; les vieux les grondaient alors et leur reprochaient leur précipitation, qui avait activé le besoin de respirer. Nous avons constaté que les pulsations du cœur étaient profondément modifiées par chaque immersion; pour l'un d'eux, nous avons compté quatre-vingt-six battements à la minute avant l'opération, et à son retour, nous n'en avons retrouvé que cinquante-cinq.

Chaque brigade de kertassa comprend de six à huit hommes. Leur travail est payé à raison de cinquante centimes par couffin rempli. Chaque plongeur n'enlève guère que cinq ou six couffins au plus dans sa journée. Les puits ont généralement besoin d'un curage tous les trois ou quatre ans. On en retire en moyenne 250 à 300 couffins de sable.

Les kertassa sont chargés aussi de réparer les puits; ordinairement ce travail se paye à prix fixé et convenu d'avance. Les réparations consistent à rétablir le blindage en troncs de palmiers. Ce blindage ne va pas à une grande profondeur et dépasse rarement sept à huit mètres au-dessous du sol; plus bas les parois sont rocheuses.

X

Le système employé à Ouargla pour l'arrosage est suivi dans les sept oasis qui font partie de ce district, et accuse chez les habitants d'autrefois une industrie puissante dont leurs descendants n'ont conservé que peu de chose.

Il n'en est pas de même dans les oasis plus méridionales, au Gourara, au Touat et au Tidikelt, où les habitants actuels ont encore une énergie de travail et de création que nous ne retrouvons pas au nord de l'Afrique, quoique cependant ils soient déjà bien dégénérés de ce qu'ils étaient autrefois. Le procédé pour se procurer de l'eau courante à la surface du sol dans les oasis du Gourara, du Touat et du Tidikelt est assez curieux pour que nous en donnions rapidement une description ici. Les oasis sont placées sur des pentes reliant les bas-fonds de grands bassins ou chotts avec des plateaux supérieurs. Ces chotts sont probablement d'anciens lits de lacs ou étangs ayant servi de réceptacles aux dernières eaux diluviennes. Les sables poussés par les vents ont raccordé les berges de ces chotts avec les bas-fonds. Les habitants des oasis ont creusé des puits sur les plateaux supérieurs et ont amené l'eau par des conduits souterrains sur les points de ces pentes placées à un niveau inférieur à celui de l'eau des puits des plateaux, et ont ainsi obtenu de véritables ruisseaux.

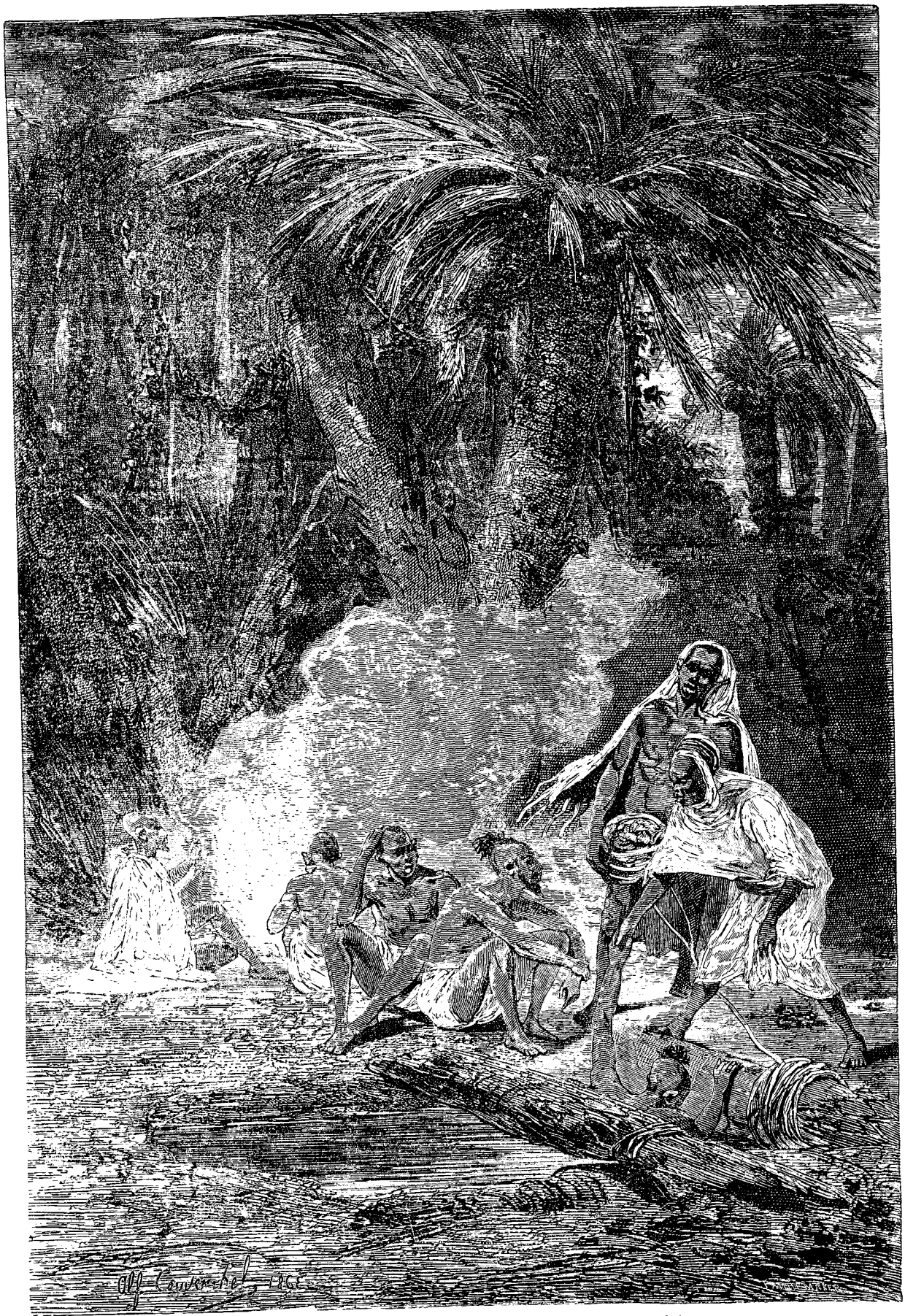
Ordinairement on creuse sept à huit puits sur le plateau, à côté les uns des autres, et on les relie ensemble au moyen de conduits souterrains. Chacun de ces puits devient une source. Il faut ensuite amener le débit total sur les pentes de la berge. Pour cela, on creuse de dix en dix mètres et suivant la ligne de la plus grande pente un puisard servant de regard, dont on relie le fond avec celui du précédent par un conduit souterrain pour les eaux. La profondeur des puisards diminue à mesure que l'on descend vers le chott, jusqu'à ce que l'eau arrive ainsi au niveau du sol où des rigoles vont la distribuer aux palmiers.

Tout un système pareil porte le nom de Feggara.

Il n'est pas rare de voir une Feggara compter jusqu'à cent vingt et cent cinquante puits. A Timimoun leur moyenne compte trente-cinq à quarante puits. Dans l'Aouguerout, elle est de soixante-dix environ. Si l'on compte pour l'Aouguerout, que ce petit groupe d'oasis possède à lui seul une soixantaine de Feggara, on verra que les puits creusés se dénombrent par milliers.

Ce nom de Feggara a donné lieu à une légère erreur de traduction dans l'excellent ouvrage de M. le général Daumas, le *Voyage au pays des nègres*. L'auteur raconte qu'arrivés à l'Aouguerout les gens de la caravane du Soudan allèrent boire à Aïn-El-Fankkara ou Fekkara, *la fontaine des pauvres*. Il nous a été facile de nous con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



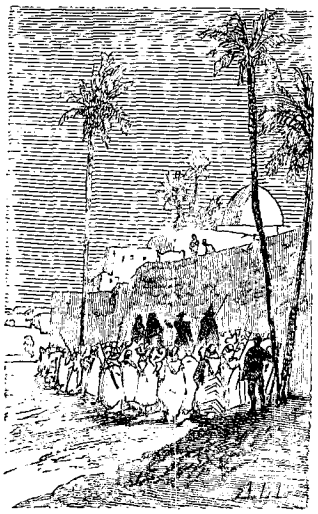
Kertassa curant un puits, à Ouargla. — Dessin de M. Alfred Couverchel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaincre sur les lieux qu'il n'y a pas de fontaine des pauvres et que la caravane du Soudan a dû boire comme nous à la source d'une Feggara, au point où l'eau arrive à couler à ciel ouvert et que l'on nomme Aïn-El-Feggara.

XI

Notre séjour à Ouargla dura une quinzaine de jours, qui s'écoulèrent rapidement au milieu d'occupations et d'études variées, malgré les inconvénients d'une installation de bivac sous un ciel embrasé et humide tout à la fois. Le bas-fond dans lequel est situé Ouargla est un de ces immenses lits de rivière comme on en rencontre tant dans le Sahara et qui sont dus probablement à des mouvements d'eaux diluviennes. La largeur de l'Oued-Ouargla est de trois à quatre lieues; des dunes de sable recouvrent en grande partie le bas-fond. Çà et là se trouvent d'immenses lits de daya à fonds salins et constamment humides; l'air est toujours imprégné de vapeurs. Des nuées de moustiques voltigent de tous côtés et martyrisent surtout les étrangers; le drinn et le bois, communs dans l'oued, font totalement défaut jusqu'à une distance de quatre à cinq lieues des palmiers à cause de la consommation journalière des habitants de l'oasis et des caravanes. Nous fûmes obligés d'envoyer nos chameaux sous une garde particulière à six lieues au sud dans la rivière. Tous les quatre jours on amenait ces animaux pour les abreuver, et ils nous apportaient en venant les provisions de bois pour nos cuisines et les fourrages pour nos chevaux.



Une djemâa. — Dessin de M. de Lajolais.



Le ksar El-Rouissat. — Dessin de M. de Lajolais.

Nous ne tardâmes pas à ressentir les effets du climat meurtrier dans lequel nous vivions. Des fièvres se déclarèrent parmi nos convoyeurs, surtout parmi ceux des tribus campées ordinairement dans les hauts plateaux. Les coups de vent nous amenant des tourbillons de sable furent aussi la cause de nombreuses maladies d'yeux. Il nous fut facile de comprendre combien il serait important qu'un médecin fût toujours attaché à ces petites colonnes dans le sud. Malgré l'imperfection de notre science médicale et l'exiguïté de nos moyens curatifs, les indigènes n'avaient confiance qu'en nous pour leurs maladies. Nous fîmes usage d'une soixantaine de grammes de sulfate de quinine et nous eûmes la consolation de ne perdre aucun homme de la colonne. Quant aux maladies d'yeux, notre procédé invariable, qui du reste fut infaillible, consista dans des cautérisations au moyen d'une dissolution faible de sulfate de cuivre. Ce dernier procédé que nous avons expérimenté dans tous nos voyages dans les sables, est celui qui nous a toujours donné les meilleurs résultats. L'emploi du sulfate de cuivre a été maintes fois comparé dans nos voyages avec celui du nitrate d'argent, du sulfate de zinc et autres caustiques, et nous a toujours semblé mériter la préférence; nous ne pouvons que le recommander aux futurs voyageurs.



Porte d'entrée du ksar Rouissat. Dessin de M. de Lajolais.

Nos relations avec les habitants d'Ouargla furent ce que leur accueil nous avait fait pressentir. Chaque jour à l'aurore et au coucher du soleil les musiques des trois quartiers de la ville vinrent à tour de rôle nous rendre les honneurs dus autrefois aux sultans. Une diffa nous fut offerte chaque jour et servit à nourrir les hommes compromis dans les derniers événements et arrêtés dès le lendemain de notre arrivée. Ces arrestations, loin de compromettre nos relations amicales avec les oasis, n'avaient fait que les activer. Les prisonniers étaient les chefs de la résistance opposée à Sid-Lalla; ils étaient redoutés de leurs compatriotes à cause de leur rôle passé, de leur position de fortune et de leur caractère énergique. Leur arrestation fut difficile, mais porta un coup terrible à l'esprit de désordre. Le jour de notre brusque entrée dans Ouargla, pas un homme n'avait salué Sid-Bou-Beker et son oncle Sid-Lalla. Les faibles hommages des habitants avaient été pour le seul représentant de l'autorité française. Dès le lendemain, alors que le maghzen et nos spahis s'étaient emparés des têtes de partis, les marques de soumission et de repentir étaient incessantes, et la froideur calculée d'autrefois avait fait place à une obséquiosité fatigante. En quelques jours les impôts et les amendes furent versés. Les nouveaux chefs nommés furent investis et reconnus, en un mot la soumission devint complète. Quelques excursions dans les petites oasis faisant partie du district furent le couronnement de la mission politique de notre petite colonne. Chacune de ces oasis fut visitée, de bonnes mais fermes paroles furent adressées aux djemâa ou assemblées de ces villages, qui répondirent par les protestations les plus

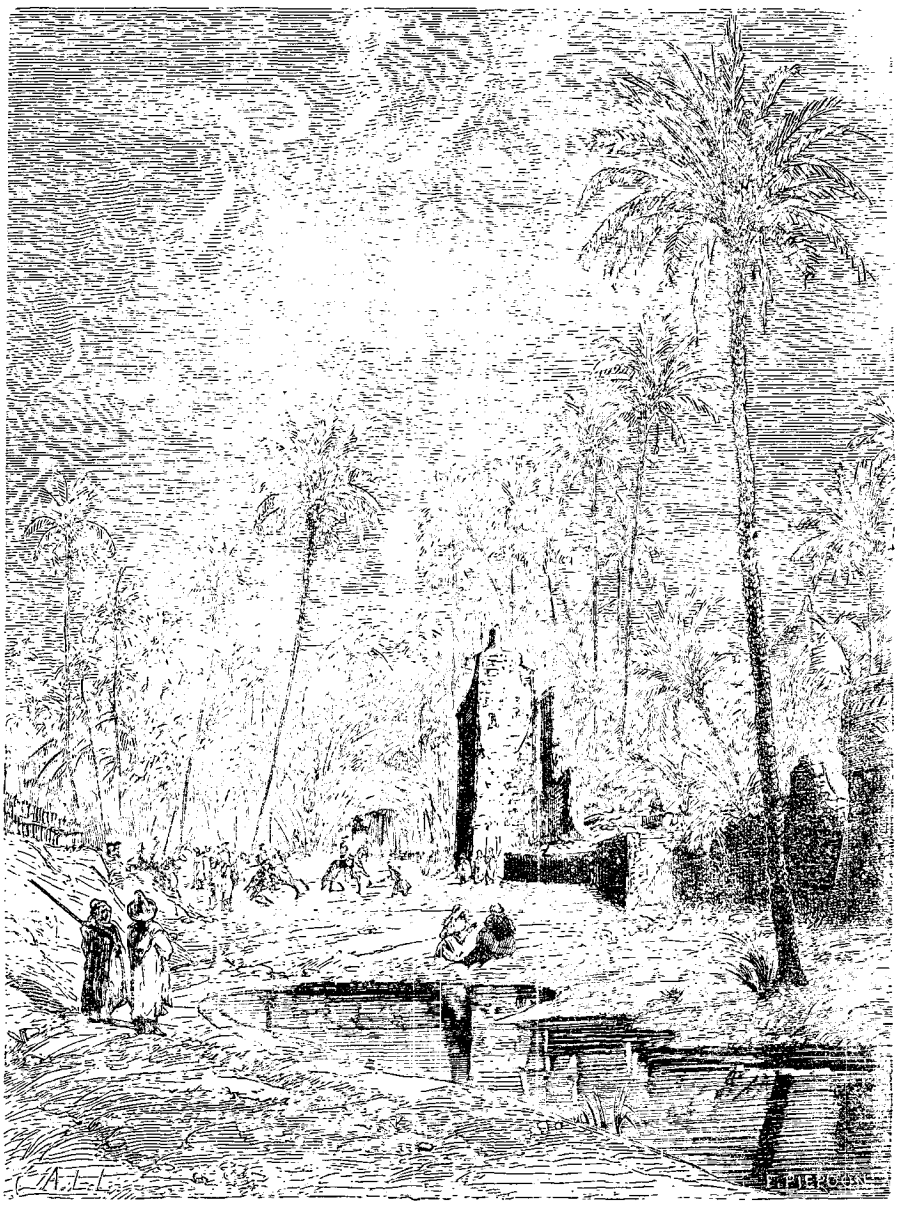
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Prisonniers (chefs arabes et nègres) dans le bordj du kaïd de Ouargla. — Dessin de M. Vlfred Couverchel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entières d'obéissance, rejetant tous leurs torts sur les hommes que nous avions faits prisonniers, et dont les oasis avaient subi l'influence. Chacune de ces oasis avait encore ses souvenirs récents de la dernière commotion produite par le chérif Mohamed-Ben-Abdallah. A Rouissat nous visitâmes les ruines de l'ancienne Casbah du chérif; c'est à Hadjadja que les chefs de la petite cité avaient forcé la djemâa à lui offrir le drapeau de guerre sainte que Si-Bou-Beker enleva le jour de la capture de cet agitateur. En face de Aïn-Ameur, nous retrouvâmes encore les squelettes des animaux tués dans le combat livré au chérif sous les murs de cette oasis; enfin à N'goussa nous fûmes accueillis avec l'esprit d'orgueil d'une cité qui a résisté aux sommations de l'en-



Le ksar El-Hadjadja. — Dessin de M. de Lajolais.

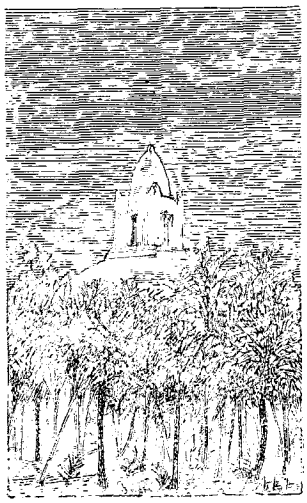
nemi et dont l'énergie a été couronnée de succès. Cette dernière excursion mérite une mention particulière.

XII

Des sept oasis qui font partie du district d'Ouargla, N'goussa est la plus importante ; elle est aussi la plus éloignée du chef-lieu, dont la sépare une distance de cinq à six lieues, tandis que les palmiers des autres sont contigus à ceux d'Ouargla. N'goussa était autrefois comme Ouargla un royaume, et si notre mémoire ne nous fait pas défaut, le nom du royaume de Négusse eut jadis, même en Europe, une célébrité dont Yvetot pourrait se montrer jaloux. Quoi qu'il en soit, cette cité a eu l'honneur d'imposer plusieurs fois ses souverains à Ouargla. La dynastie des rois de N'goussa avait des droit héréditaires. Le domaine de la couronne se composait de douze jardins, de douze mille palmiers et d'un palais encore occupé par l'ancienne famille régnante. Cette famille est celle des Babia. Elle est de race nègre pur sang, comme tous les habitants de N'goussa. Les privi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

léges de la couronne n'étaient point autrefois une fiction. Chaque fois que le Babia régnant montait à cheval et dépassait la ligne des palmiers, il avait droit à une redevance assez considérable pour ses frais d'excursion; quand il paraissait en public il avait sa garde d'honneur et sa musique. Tout change ici-bas; un beau jour le souverain, un Babia, je ne sais quel numéro, se réveilla simple caïd de par l'autorité française et apprit que son royaume était englobé dans l'aghalik d'Ouargla. Mais peu lui importait, il restait le premier de l'oasis, et chez les Arabes le premier est toujours sultan.



Marabout de Sidna-Noé, à N'goussa. Dessin de M. de Lajolais.

Le caïd actuel Bahous-Ben-Babia nous a paru fort peu soucieux de la couronne de ses ancêtres et très-jaloux de son titre de caïd. Il jouit d'un embonpoint remarquable qui semble témoigner du calme de ses passions et de sa conscience.

Lors de notre visite, il vint au-devant de nous avec sa musique et ses sujets en armes. Nous fûmes régalés de tous les exercices pédestres de sa population noire. Tambourins et musettes étaient infatigables. Pendant près d'une lieue les fantasias à pied et les danses ne discontinuèrent pas. A notre arrivée près des portes de la ville les you-you glapissants des femmes accourues en foule sur les terrasses occasionnèrent un accès frénétique chez les danseurs et les hommes de poudre. Ce fut une immense clameur de tambours, de cris, de musique, de détonations. Bahous-Ben-Babia était rayonnant. Quant à notre jeune bach agha, Sid-Bou-Beker, il y avait dans ses traits une expression indéfinissable. Affectant un calme plein de dignité, on sentait bouillonner son impassibilité. Monté sur un de ces magnifiques coursiers du sud dont les grandes familles seules ont conservé la race pure, son regard calme et souriant planait autour de lui, pendant que son cheval se cabrait furieux, mais maintenu par un poignet de fer.



Place du ksar Aïn-Ameur. — Dessin de M. de Lajolais.

Notre entrée dans la ville se fit solennellement.

Après avoir parcouru une assez longue rue à arcades transversales, que nous appelâmes rue de Rivoli, nous arrivâmes au château des Souverains. Bahous-Ben-Babia nous fit les honneurs de son palais avec une courtoisie muette pleine de charmes, veillant à tout quoique ne disant rien.



Bab-El-Sultan, à N'goussa. Dessin de M. de Lajolais.

Une diffa copieuse nous attendait. Les Arabes jeûnaient à cause du rhamadan. Nous n'avions pas les mêmes raisons d'abstention et notre route matinale nous avait affamés; aussi fîmes-nous les plus grands honneurs au repas de notre amphitryon. Parmi les galanteries dont nous fûmes l'objet, je ne veux pas oublier celle de l'offre d'une véritable bouteille de bordeaux; rien qu'une, il est vrai, retrouvée au fond des archives du garde-meuble dans une peau de bouc ayant servi à contenir du beurre rance. Cependant le contenu de la bouteille ne se ressentait nullement du mode particulier de mise en cave. Nous étions huit Européens, tous militaires ou artistes qui n'aiment guère à boire dans des dés à coudre, surtout au pays de la soif : une bouteille pour huit, c'était modeste; mais outre que nous n'aurions jamais osé compter sur une pareille aubaine à N'goussa, nous eûmes la consolation de nous donner de cette exiguïté une explication sinon vraie, du moins saine au point de vue historique, et à laquelle nous étions loin de nous attendre. Après le déjeuner, pendant que toute notre escorte musulmane se livrait aux douceurs de la sieste, nous allâmes parcourir les jardins et nous fîmes une trouvaille inespérée, une koubba délicieuse, dans une position charmante, et dédiée à Sidna-Noé, notre seigneur Noé. Ce respect des ancêtres nous émerveilla; le bordeaux aidant, nous nous rappelâmes que Sidna-Noé planta le premier la vigne, et but de son vin, qu'il en but même trop certain jour, ce qui aurait pu nous arriver si le cellier du caïd nous l'avait permis : de là une explication plausible de la parcimonie de Bahous-Ben-Babia, dont nous nous fîmes part, à notre commune satisfaction.

XIII

Nous n'avons rien dit encore des mœurs et coutumes des habitants d'Ouargla, et si nous avons réservé jusqu'ici nos appréciations, c'est pour suivre les règles de l'ordre chronologique. Ce travail est dû à des notes prises journellement sur les lieux, et nous avions attendu dans ces notes d'avoir bien vu et bien étudié pour nous prononcer en connaissance de cause.

La population d'Ouargla provient d'origines diverses. On peut distinguer quatre races distinctes : les Arabes, les Mozabites, les Aratins et les nègres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Arabes sont de la même race que les nomades qui dépendent de l'oasis. Ils sont généralement peu fortunés.

Les Mozabites sont des réfugiés du M'zab venus depuis des siècles s'installer à Ouargla pour y commercer. Ils sont pour la plupart riches. Ils n'habitent que dans deux quartiers de la ville, chez les Beni-Sissin et Beni-Ouaggin. Leur absence totale du quartier des Beni-Brahim tient à un événement terrible que les annales font remonter à 1652. Autrefois les Mozabites habitaient dans les trois quartiers. Devenus très-riches, ils étalaient un luxe insolent et des prétentions aristocratiques basées sur leurs richesses. Fort intrigants par leur nature, ils étaient mêlés aux questions politiques. Un complot fut formé pour punir leur conduite; le motif avoué de la conspiration était leur dissidence religieuse. On sait que les habitants du M'zab sont aux vrais mahométans ce que les protestants sont aux catholiques apostoliques romains. Une Saint-Barthélemy fut décrétée d'un commun accord. La nuit fixée pour la terrible sentence, les Beni-Brahim se levèrent comme un seul homme et massacrèrent tous les Mozabites de leur quartier jusqu'au dernier. Les Beni-Sissin et Beni-Ouaggin hésitèrent d'abord, puis s'abstinrent. Depuis cette époque pas un originaire du M'zab n'a habité chez les Beni-Brahim.



Bahous-Ben-Babia, caïd de N'goussa.
Dessin de M. de Lajolais.

Les Aratins sont une race à part; ils sont les autochthones autrefois dépouillés par l'invasion musulmane et assujettis à la glèbe à titre de fermiers. On les retrouve surtout dans les oasis centrales de l'Algérie; leur histoire est encore à faire. Quant à leur origine autochthone, nos convictions, que nous ne pourrions développer ici à cause des longueurs que cela exigerait, sont bien arrêtées. Nous avons déjà formulé cette opinion dans un travail officiel, non livré à la publicité. Les signes caractéristiques de leur race sont distincts, et leurs mœurs témoignent d'une sujétion bien définie à un peuple conquérant, dans des conditions différentes de l'esclavage et tenant à un pacte entre vaincus et vainqueurs. Les Aratins sont noirs, mais d'un noir bleu particulier qui n'est pas celui du Soudanien importé.



Petite place du quartier nègre, à Ouargla. — Dessin de M. de Lajolais.

Enfin, les nègres sont d'origine soudanienne; ils proviennent de l'importation par la traite terrestre. La traite par caravane n'amène que des femmes et des enfants. La condition de la femme en Nigritie n'est pas des plus fortunées, et le changement que lui apporte l'esclavage est par suite bien minime. Quant aux enfants ils prennent vite les habitudes de leur position nouvelle, et d'ailleurs chez les musulmans, l'esclavage est loin d'avoir les rigueurs que nous lui supposons. L'esclave est un serviteur aimé et choyé, il est de la famille, on le traite avec égard, et pour un exemple de dureté d'un maître envers un esclave il y a mille exemples d'ingratitude de ces derniers envers leurs propriétaires. Les nègres d'Ouargla connaissent bien nos lois qui les affranchissent, et pas un ne demande à en profiter. Que feraient-ils de leur liberté dans un pays où il faut s'ingénier pour travailler et vivre? ils en seraient embarrassés, ils préfèrent rester ce qu'ils sont, ayant ici-bas une famille qui est pour ainsi dire la leur et ne les abandonne jamais.

Telles sont les quatre races principales que nous trouvons à Ouargla, en dépit des mélanges qui ont un peu confondu et les traits et la couleur.

Tout le monde vit des produits du sol et des échanges que ces derniers procurent. Quelques Mozabites font bien un peu de commerce, mais point de ce trafic cherché par nos commerçants et consistant en denrées de l'intérieur de l'Afrique. Leur négoce consiste en achat et vente de laines, céréales, dattes, épices, cotonnades. C'est le M'zab qui fournit les importations coloniales et celles du Tell algérien; ce sont les caravanes des hauts plateaux qui emportent l'excédant des produits des jardins, en échange de céréales, beurre et viande sur pied.

L'habitant d'Ouargla n'a qu'une occupation, celle de ses jardins. S'il est riche, il surveille ses nègres ou ses fermiers aratins; s'il est pauvre, il cultive lui-même son terrain. Le gros travail des jardins est l'arrosage. Les canaux des puits artésiens rendent la besogne facile. Près des rigoles conductrices de l'eau, on sème un peu de blé, quelques légumes, carottes, navets, pastèques et melons.

V. Colomieu.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Touareg en tenue de combat. — Dessin de M. Alfred Couverchel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE DANS LE SAHARA ALGÉRIEN,

DE GÉRYVILLE A OUARGLA,

PAR M. LE COMMANDANT V. COLOMIEU [1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIII (Suite.)

Quelques indigènes font du vin de palmier. Le procédé consiste à enlever, au sommet d'un palmier mâle, le chou, c'est-à-dire le cœur qui tend à faire grandir l'arbre. On opère une véritable décapitation. Tout autour de la section horizontale ainsi obtenue, on fait, avec de la glaise, un bourrelet ayant une gouttière par où la séve qui arrive sous forme liquide est déversée dans un vase suspendu à côté. Un palmier peut donner ainsi, chaque jour, plusieurs litres de vin. Au moment où cette liqueur est recueillie, elle est blanchâtre et ressemble à du lait étendu d'eau ; le goût est analogue à celui de l'orgeat. Quelques heures suffisent, quand il fait chaud, pour amener la fermentation, et donner alors un liquide aigrelet possédant de grandes qualités alcooliques et produisant l'ivresse. Les indigènes fabriquent aussi du miel de dattes ; le procédé consiste à placer des dattes fraîches et molles dans un panier, d'où découle naturellement une liqueur visqueuse qui a tout à fait l'apparence et le goût du miel des abeilles.

Les hommes seuls sont admis au travail des palmiers et des jardins. Les femmes sont chargées des soins intérieurs et du tissage des étoffes. Les caravanes qui viennent acheter les dattes emportent peu d'argent monnayé, mais des denrées d'échange, céréales et laines ; ces laines sont ouvragées par les femmes, qui non-seulement fournissent ainsi aux vêtements de la famille, mais produisent encore des vêtements pour la vente, que les caravanistes achètent et exportent. Le M'zab commerce aussi sur ces tissus, qui consistent en burnous, habayas, charchias, haïks. Quelques Mozabites sont tanneurs et apprêtent les peaux de mouton que leur vendent les nomades ; ils fabriquent aussi des sandales, des dessus de selle, des cartouchières, des bottes arabes, des souliers, etc. En résumé, les occupations de la majorité des habitants consistent en travaux de culture qui sont peu de chose et laissent de grands loisirs à une population que le climat dispose déjà à la paresse. Aussi le farniente est-il l'état normal de la cité, surtout pendant l'été et pendant le rhamadan. A l'époque de notre voyage, commençait la floraison des dattiers ; le seul travail agricole consistait dans l'arrosage, c'est-à-dire la distribution de l'eau des rigoles intarissables et la fécondation artificielle des arbres. Le repos le plus absolu semblait planer sur l'oasis. Pendant le jour, les couloirs sinueux de chacune des portes de la ville, couloirs pleins de recoins munis de larges bancs de pierre, étaient garnis d'oisifs et de dormeurs, qui venaient chercher là une obscurité précieuse et un faible courant d'air. Dans les fourrés des jardins, à l'ombre des koubbas, sur les revers des dunes abritées du soleil, nègres et aratins faisaient une sieste continuelle, oubliant ainsi les tiraillements du jeûne ; les femmes dormaient dans les maisons, dont toutes les portes restaient closes pendant la chaleur.

Dans notre camp, l'immobilité était presque complète ; on y respirait le sommeil. Tout notre monde ne se réveillait qu'à la tombée du soleil. En ce moment les feux s'allumaient et les impatiences commençaient ; chacun attendait le signal du muezzin de la colonne, dont l'appel à la prière du soir, prière du maghreb, indiquait la fin du jeûne de la journée. A sa voix, les affamés, les altérés, les fumeurs se hâtaient de prendre qui sa bouchée, qui sa gorgée, qui sa bouffée, comme premier acte de la liberté de satisfaire ses appétits. Les hommes graves et jaloux de leur dignité reportaient leur pensée vers le Dieu de l'islam, et avant de rompre le jeûne s'inclinaient avec une fière ostentation pour la prière. Après le premier repas du soir, nous arrivaient de nombreux visiteurs d'Ouargla ; les groupes de fumeurs se formaient en divers points ; les joueurs de flûte attiraient les chanteurs, et bien souvent les danses s'organisaient ; les Vestris de renom étaient recherchés, on les accueillait avec enthousiasme, on les poussait au centre des groupes en leur mettant un sabre à la main, et pendant qu'ils trépignaient un pas à la fois guerrier et lascif, on les excitait en chantant et battant des mains en cadence. La nuit se passait ainsi en jeux, en fêtes et en visites. A Ouargla et dans les oasis de l'Afrique centrale, l'habitude de faire de la nuit le jour, et inversement, n'est point seulement particulière à l'époque du rhamadan, mais à toute la saison de l'été. Pendant les grosses chaleurs, tout dort le jour, et ce n'est que le soir que le mouvement se fait. On va courir alors les jardins pour voir l'arrosage et humer le frais ; les femmes sont de la partie, les groupes voisins se rejoignent et des cris joyeux volent dans les airs de tous côtés. Les ris et les danses se prolongent assez avant dans la nuit ; puis tout ce monde se dispose à aller dormir au frais, les riches et leurs femmes sur leurs terrasses, les nègres et aratins sur le sable dans les jardins, à portée de leurs travaux. Le calme règne alors jusqu'à l'appel matinal du muezzin : les hommes profitent de la fraîcheur matinale pour vaquer à leurs affaires, pendant que les femmes ont repris leurs

1. Suite et fin. — Voy. pages 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travaux de tissage et que le déjeuner se prépare. Après le repas du matin, chacun va chercher le coin le plus frais pour la sieste ou mguiil[1].

Les habitants d'Ouargla sont généralement bons, hospitaliers, probes, très-dévots, au moins ostensiblement, et, avec cela, très-amis des plaisirs sensuels. Il y règne une plus grande facilité de mœurs que dans le nord de nos possessions algériennes : ce qu'il faut attribuer à l'oisiveté de la population en général, à la condition et à l'éducation misérable des femmes, et enfin aux agréments des jardins qui invitent aux promenades.

Les femmes des riches ne sortent que rarement, et toujours accompagnées de leurs négresses et voilées de noir, ou des femmes de leurs aratins. Elles se tiennent le plus souvent sur leurs terrasses et vaquent aux soins de leur intérieur; aussi le reproche de légèreté s'applique-t-il rarement à elles : il s'adresse aux malheureuses femmes d'aratins, surtout aux veuves et orphelines, et enfin aux négresses. Misère et malheur sont de mauvais conseillers en tous pays.

La nourriture des habitants consiste surtout dans les dattes et le lait. Chaque famille possède quelques chèvres; les caravanes apportent de l'orge en échange des dattes, et cela permet de faire quelquefois du couscous et de la galette. Les jardins donnent quelques légumes, surtout des carottes, navets et oignons; il est à regretter que les habitants ne sèment pas de riz dans les rigoles qui sillonnent les jardins : ce serait pour eux une ressource précieuse que nous leur avons fait connaître.



Prière du soir ou du maghreb (voy. p. 194). — Dessin de M. Alfred Couverchel.

XIV

Quinze jours après notre arrivée à Ouargla, la mission politique de notre colonne était accomplie, l'impôt était versé et les hommes de désordre en notre pouvoir. Les maladies commençaient à sévir parmi nos gens. Le départ fut fixé au 28 mars, dans le but d'arriver à Metlili la veille de la fin du rhamadan et de passer la fête dans cette oasis.

La veille du départ, pendant que les derniers préparatifs se faisaient, le bach-agha Si-Bou-Beker, voulant donner à M. Couverchel, chargé par le gouvernement de faire un tableau de la prise du chérif, une idée assez exacte de son beau fait d'armes, fut autorisé à aller, avec le goum et quatre cents fantassins, opérer dans les hautes dunes, situées à une lieue du camp, un simulacre de la lutte qu'il avait eu à soutenir. Je ne raconterai qu'un épisode assez original de cette petite guerre. Pour être entièrement dans le vrai, le jeune bach-agha costuma un bon diable de sa suite

1. MM. de Lajolais et Couverchel, qui ont passé toutes les journées à fouiller le ksar, pénétrant partout, devinant tout, même ces intérieurs jusqu'ici impénétrables, ont rencontré l'accueil le plus sympathique et le plus désintéressé. Ils m'ont répété plusieurs fois depuis que c'est à Ouargla qu'ils ont trouvé le plus de facilités pour leurs travaux et de bienveillance dans la population. Plusieurs Ouargliens leur ont même demandé leur portrait.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chargé de représenter le chérif, et lui donna les instructions voulues pour la résistance factice qu'il devait opposer ; on l'entoura, comme l'était le chérif, de nègres, de Touaregs, etc. Tout étant disposé, l'attaque eut lieu. Le groupe du chérif fut poursuivi, cerné, et on se jeta sur le chef pour le faire prisonnier. Fidèle à la consigne donnée, le chérif fictif fit semblant de résister; en un clin d'œil on le saisit, on le terrassa, et alors, *pour de bon*, chacun le gratifia d'un vrai coup de poing, de bourrades, de coups de plat de sabre, au milieu d'éclats de rire fous. En vain le malheureux se débattait contre l'avalanche, criant : « Assez ! assez! » les coups pleuvaient toujours et les rires continuaient, jusqu'à ce qu'à la fin il se mit à hurler qu'il n'était pas le chérif et qu'il demandait grâce. On le laissa, il était moulu. Il jura qu'on ne l'y reprendrait plus, mais s'arrêta au milieu de son serment en se voyant mettre dans la main une poignée de douros par M. Couverchel.

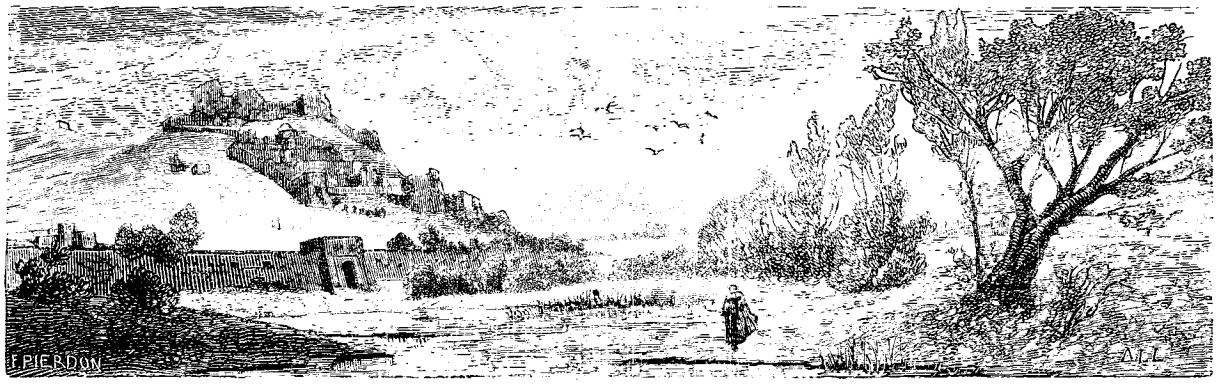


Le ksar el Madhy. — Dessin de M. de Lajolais.

Le 28 mars, le départ eut lieu dès la pointe du jour. Suivant l'habitude prise en quittant les points où il y avait de l'eau, la cavalerie se mit en marche à dix heures, après avoir abreuvé ses chevaux. Les guides reçurent l'ordre de nous conduire de manière à aller couper l'Oued Metlili plus en avant, afin de trouver des campements nouveaux, où le drinn et le bois seraient par suite plus abondants.

Nous ne ferons pas l'itinéraire de ce retour; nous n'en raconterons que les faits saillants. Par suite de l'insolation et des fatigues de la route, plusieurs hommes furent pris du délire et nous maintinrent en éveil pendant les nuits de bivac par leurs cris furieux.

Le 30, après avoir forcé notre marche, notre bivac fut installé à six lieues de Metlili seulement. Pendant les trois jours précédents, la chaleur avait été inouïe, et des coups de siroco avaient desséché une grande partie de nos outres. Lorsque le camp fut installé, l'eau manquait à



Le ksar Raçoul. — Dessin de M. de Lajolais.

tout le monde ; il fut nécessaire de faire usage de nos réserves, et de rationner hommes et chevaux. Des précautions militaires furent prises pour empêcher le pillage de l'eau par les convoyeurs altérés, mais nos efforts furent vains pour garder les peaux de bouc; heureusement nos barils nous sauvèrent d'un désastre. Les peaux de bouc de la réserve, qui conservaient un peu d'eau, furent enlevées en un clin d'œil; on se les disputait, on se les arrachait malgré nos efforts. Nos barils, trop lourds pour être enlevés aisément, purent être défendus. La répartition se fit ensuite avec calme, et chaque homme put boire. Les chevaux n'eurent chacun que quinze litres d'eau, ce qui était loin d'être suffisant, mais leur permettait d'attendre au lendemain matin.



La tour et l'intérieur des murailles du ksar Raçoul.—Dessin de M. de Lajolais.

Le 31, le départ du goum eut lieu à deux heures du matin, et à sept heures tous nos chevaux étaient abreuvés aux premiers puits de Metlili.

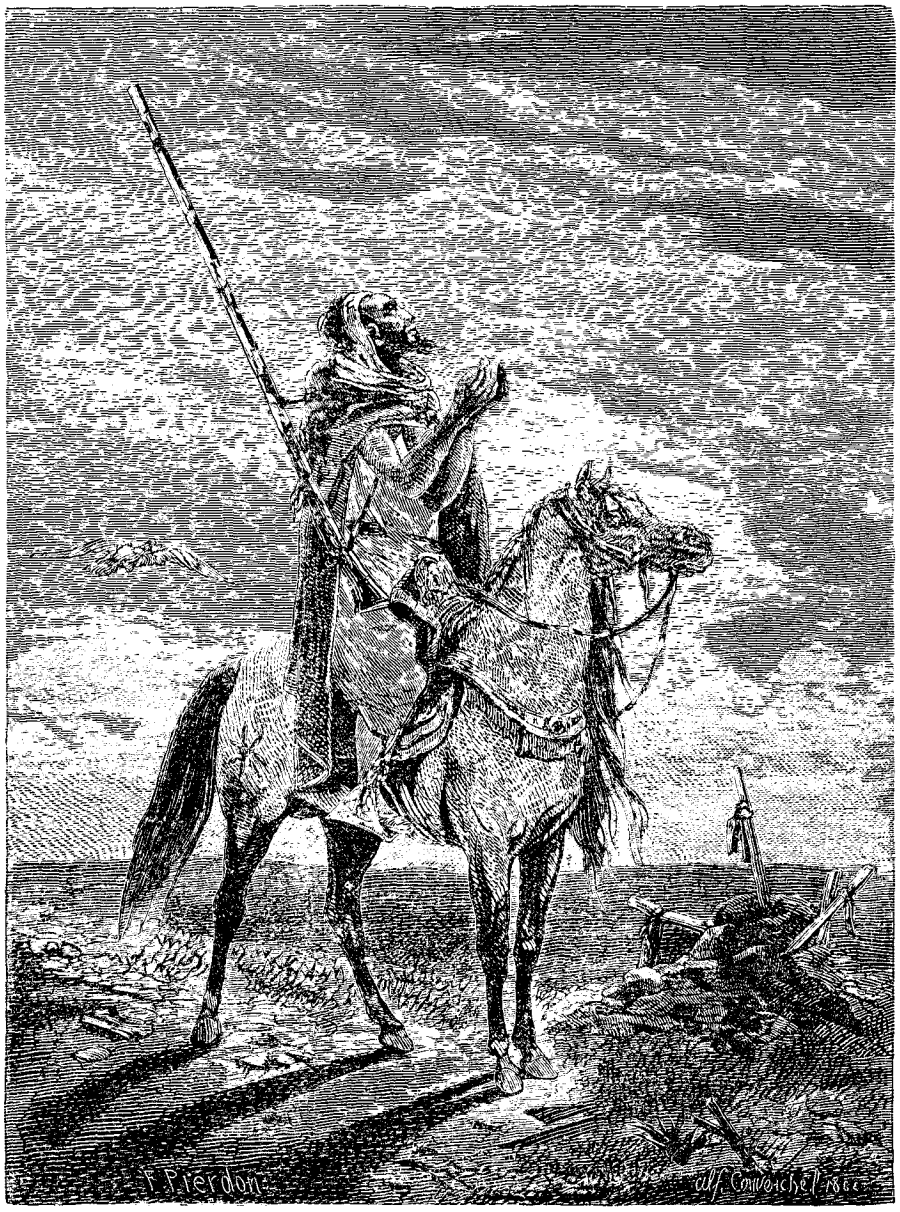
Ces quatre jours nous avaient horriblement fatigués ; nous avions près de soixante malades dans la colonne ; il nous était mort près de quarante chameaux en route et des meilleurs. Cette mortalité devait être attribuée, d'après nos Arabes, aux eaux d'Ouargla. Outre cette perte, deux cents chameaux étaient restés en arrière. L'influence de la maladie nous poursuivait. Cette influence, aggravée par le jeûne, par le soleil et par notre marche de quatre jours, menaçait de nous encombrer davantage de malades et de nous enlever encore nombre de chameaux. Aussi, un repos de quatre jours pleins à Metlili fut-il résolu.

Avec quel bonheur nous retrouvâmes nos ombrages

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frais et l'eau de notre premier séjour! Là nous attendait la cessation du jeûne, ce martyre qui tuait nos malheureux chameliers. Nos animaux de transport devaient trouver à s'abreuver dans des eaux salubres et à pâturer dans des vallées abondantes en drinn ; nos malades étaient enlevés à ce climat malsain des chotts d'Ouargla, à ces milliers de moustiques qui les tracassaient, et à cette préoccupation résultant de leur éloignement de leur tribu. La route de Metlili à Géryville est souvent sillonnée par des voyageurs du M'zab ; elle est sûre ; les gens de Metlili sont connus dans nos tribus, chacun y possède un ami ; bref, nos gens n'étaient pas dépaysés. Aussi, dès le jour de notre arrivée, les fatigues paraissaient-elles oubliées, il semblait que nous étions arrivés à la terre promise. On se prépara à célébrer le lendemain la fête de l'Aïd-el-Seghir, la fin du rhamadan, et la nuit se passa gaiement dans cette attente.

Dès le lever de l'aurore, nos cavaliers étaient revêtus



Chamdaa en prière. — Dessin de M. Alfred Couverchel.

de leurs plus beaux vêtements, leurs chevaux étaient richement caparaçonnés ; chacun allait voir ses amis pour leur souhaiter une aïd-mebrouk, une heureuse fête. Bientôt arrivèrent les gens de l'oasis en habits de gala et armés, avec leurs marabouts à leur tête, leurs étendards, leur musique. Après les compliments, les félicitations mutuelles, à un signal donné tout le monde était à cheval et se rangeait pour la fantasia sous les murs de l'oasis et dans le lit de la rivière, afin que les femmes et les enfants pussent jouir de la vue de dessus les terrasses.

Je ne vous décrirai pas la fantasia, quoique du reste elle fût brillante. Nos cavaliers firent, comme d'ordinaire, une foule de charges à fond par petits groupes, en tirant de nombreux coups de fusil au moment où ils passaient en vue des femmes qui les accueillaient par leurs cris de joie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le reste de la journée se passa en promenades dans les jardins, visites aux koubbas voisines; femmes et enfants avaient mis leurs plus fins haïks, tous les colliers et bracelets de leurs cassettes. Le soir, des offrandes religieuses, composées de couscous et de viande, furent faites à la mosquée pour les pauvres; une diffa nous fut apportée, composée de couscous, moutons rôtis, dattes et gâteaux de miel; nos prisonniers ne furent pas oubliés.

Après le repas du soir, les joueurs de flûte et de hautbois se mirent à l'œuvre, accompagnant les chanteurs en réputation de la colonne. Leur rhythme plaintif et monotone fut bientôt interrompu par une musique infernale qui s'avançait vers notre camp. C'étaient les nègres et négresses de l'oasis qui venaient en grande pompe nous gratifier du spectacle de leurs danses. Leur orchestre se composait de tambourins et de grosses castagnettes en fer, dont l'horrible tapage suivait en mesure une psalmodie bizarre chantée par tout leur groupe. C'était un concert étrange; chanteurs et orchestre dansaient en marchant. Les hommes, vêtus les uns de burnous blancs, les autres de haïks ou de habayas de couleur; les femmes habillées de sayes bleues et de foulards rouges, s'escrimaient à qui mieux mieux. Les plus agiles bondissaient en faisant des contorsions et poussant des cris rauques. En voyant tous ces corps à tête noire s'agiter ainsi, on eût dit un ballet de damnés.



Le saut de l'Arouï. — Dessin de M. de Lajolais.

Après avoir visité successivement les tentes des principaux personnages pour y recueillir quelques douros, le groupe noir s'installa au milieu du camp, près d'un grand feu destiné à éclairer la scène. De nombreux spectateurs accourus vinrent former le cercle, au centre duquel les danses continuèrent jusque vers le milieu de la nuit, sans interruption. Les femmes surtout étaient infatigables. Parmi ces dernières, se trouvaient deux jeunes filles, jolies pour des négresses, et dont le manége de coquetterie nous amusa beaucoup. Excitées par les applaudissements et les encouragements qui se traduisaient presque toujours en libéralités, elles se livraient pour ainsi dire un assaut chorégraphique où les contorsions les plus hardies, les poses les plus voluptueuses succédaient aux plus fringantes minauderies, aux plus agaçantes chatteries. Habitués que nous étions à voir des nègres, nous trouvions de la beauté dans ces figures jeunes, à traits réguliers, qui montraient dans un sourire une rangée de perles, et dont les grands yeux blancs s'animaient d'éclairs, pendant que leurs corps souples et élégants se tordaient frémissants, comme dans un délire. Nos Arabes admiraient avec passion, nos jeunes peintres trouvaient que c'était.... nature. Nos savants philosophaient sur la nature de la femme. Bref, cette journée de fête avait jeté dans le camp une animation qui contrastait avec la tristesse et les fatigues du voyage, et le lendemain nous retrouva tout joyeux encore de la veille.



Vue du ksar Brézina[1]. — Dessin de M. de Lajolais.

Pendant les trois jours qui nous restaient à passer à Metlili, nous reçûmes la visite des djemâas du M'zab, qui avaient quelques menus litiges pendants avec les chambâas de Metlili et les gens de l'oasis, et qui profitèrent de l'occasion de notre présence pour régler tous les différends. Ces djemâas nous invitèrent à aller les visiter, ce que nous regrettâmes de ne pouvoir faire; mais nous avions hâte de rentrer à Géryville.

Les chameaux fatigués que nous avions laissés en route, depuis Ouargla, étaient rentrés le lendemain de notre arrivée : nous les fîmes partir d'avance à petites journées. Ceux que nous avions laissés à Metlili à notre premier passage s'étaient remis de leurs fatigues; aussi étions-nous en mesure pour nos transports d'eau.

Notre départ eut lieu le 5 avril; la route prescrite était celle de l'aller. Nous n'eûmes d'autre épisode remarquable qu'un furieux orage, le 6 avril, qui couvrit le sol de grêlons et nous permit de boire à la glace ce jour-là.

Depuis notre premier passage, quelques pluies étaient tombées; l'Oued-Maïguen avait reverdi : aussi nos animaux purent-ils bien se repaître.

Après cinq jours de marche, nous arrivâmes au ksar d'El-Maia, petite oasis qui se trouve à quelques lieues à l'est de Tadjerouna, et sur laquelle nous nous dirigeâmes le dernier jour de notre marche, en suivant pour cela l'Oued-Maïguen.

Nous séjournâmes deux jours à El-Maia, comblés d'attentions par le caïd de Tadjerouna, qui nous apporta, entre autres choses, du pain et du vin de Laghouat. Il y avait un grand mois que nous ne mangions que du biscuit; aussi le pain fut-il accueilli comme une précieuse friandise, et celui qui nous l'apportait avec des bénédictions.

A El-Maia, où nous ne restâmes que deux jours, le goum fut licencié, et nous ne gardâmes de nos transports que le strict nécessaire pour arriver à Géryville. Nous arrivions dans le pays des Djadje-Elma, c'est-à-dire des poules d'eau : c'est le nom que les Sahariens

1. M. Couverchel n'a pas suivi, pendant les dernières journées, la même route que le convoi, ce qui explique comment les sites figurés aux pages 196 et 198 ne sont l'objet d'aucune mention dans le récit. Voy. la carte, p. 163.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donnent au petit désert dans leurs plaisanteries. Nos tonnelets ne devaient plus nous servir, non plus que nos peaux de bouc.

Nos savants et nos artistes partirent le 12 avril pour Birizina, avec Si-Bou-Beker, qui tenait à leur montrer son pays et leur faire les honneurs de sa maison, pendant que les spahis et les prisonniers rentraient à Géryville par la route de la rivière du Sel, et y arrivaient le 15, après cinquante jours d'absence.

V. Colomieu.

EXCURSION AUX ENVIRONS DE GONDOKORO,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN [1].

1862. — TEXTE INÉDIT.

N'ayant rien à faire à Gondokoro, je voulus pousser plus loin et aller au Redjef. Il fallut y renoncer : mes hommes avaient peur, les eaux étaient basses, et je ne pouvais aller seul en avant avec mon drogman, qui montra d'ailleurs beaucoup de zèle et de résolution. La lâcheté de mes Barbarins était telle que j'eus toutes les peines du monde à obtenir qu'ils me suivissent à cinq heures de là, à Belegnân, que je tenais beaucoup à étudier. Je parvins à enrôler une demi-douzaine de nègres pour porter les vivres et quelques objets de campement, et le 27 février, à la tombée du jour, nous nous mîmes en marche sur Belegnân, tous armés jusqu'aux dents, sauf moi qui avais à peine la force de me tenir à baudet; j'avais passé ma carabine à Hessein, qui la portait en bandoulière, fier de son lourd fardeau. C'était par parenthèse une fort belle arme qui provenait de la vente de feu Malzac, arme encore vierge d'homicide, car elle ne portait pas la marque significative du terrible aventurier. Il faut savoir que quand M de Malzac avait tué un nègre, il faisait un cran sur la crosse de sa carabine, et ses armes favorites étaient toutes rayées de ces sinistres chevrons dont il tirait une vanité assez bizarre.

Le pays que je traversai en quittant le fleuve me frappa tout d'abord par un aspect de prospérité que je n'avais pas encore vu jusque-là. C'était une plaine nue, avec quelques tamariniers montrant leur grosse tête feuillée parmi des villages en terre, proprement bâtis, entourés de haies vives d'euphorbes : l'ensemble était monotone, mais doux à la vue, comme certaines parties de la Beauce ou de la Picardie. La terre, composée en quelques endroits d'une argile noirâtre fendillée par la sécheresse dans les endroits où les eaux avaient séjourné, était partout légère et sablonneuse; c'était une couche de détritus granitique recouverte d'une végétation rase qui devait former au *kharif* les plus belles pelouses du monde. Deux petites mares ou *foulas* offraient au voyageur une eau assez bourbeuse : un sentier facile à suivre, même sans guide, traversait la plaine et se dirigeait au S. S. E. vers les montagnes. Je remarquai dans ce sentier, à une lieue environ de Godokoro, un tronçon d'arme fiché en terre, et qui me parut marquer la limite des cultures ou des pâturages d'un village.

A la nuit tombante, nous traversâmes quelques lits desséchés de torrents analogues aux khar de Nubie : et vers la quatrième heure, nous descendîmes dans un ravin assez profond, aux berges coupées à pic, où nos hommes trouvèrent un filet d'eau courante dont ils s'abreuvèrent avec délices. C'est une surprise à laquelle les basses terres sablonneuses du Soudan n'habituent guère le voyageur. On appelle ce ruisseau *Naboulon*. Une demi-heure plus tard, nous nous arrêtions à Belegnân, vraie prononciation du nom que les premiers voyageurs ont écrit Belenia. Je m'attendais à voir un gros village assez compacte, comme j'en avais vu quelques-uns chez les Bary : je ne vis qu'une plaine semée de nombreux groupes d'habitations, à peu près comme les habitations rurales de la Bretagne ou du Perche. Rien qui indiquât une demeure de chef; mais quelques-unes de ces espèces de fermes indiquaient, par une apparence plus belle que le commun des cases, l'habitation des riches et des notables. Après une courte négociation, nous entrâmes dans un de ces enclos et nous bivaquâmes au milieu, sur la terre, préalablement balayée avec soin. Le lendemain matin, j'eus le loisir de mieux étudier la bourgade que j'étais venu visiter. Je fis d'abord une observation tout à l'avantage des noirs : c'est qu'ils entendent bien mieux que les Arabes et les Nubiens la propreté et le confortable de leurs logis. Celui que j'occupais se composait d'un grand toukoul à toit conique pour les hommes, d'un autre pour les femmes, d'une étable à bétail et d'un magasin à grains juché sur quatre pilotis et recouvert d'un abri : construction fort bien entendue que je ne puis mieux comparer qu'aux blockhaus qui servent, en Turquie, d'observatoire aux gendarmes ou d'affûts pour la pêche. Ces quatre cases entouraient une petite cour bien balayée, et pavée, chose curieuse, de cailloux ou de coquilles formant d'une porte à l'autre de curieuses arabesques qui témoignaient de la fantaisie et de la patience des artistes noirs. Ces impressions favorables furent du reste de courte durée. Pendant que Hessein préparait le café dans une vieille bourme cassée, les gens du village nous entourèrent avec une curiosité bruyante dont j'eus bientôt le mot. Nos verroteries excitaient la cupidité des indigènes, et on commença par nous réclamer un prix exorbitant pour la petite cour où nous avions bivaqué; puis vinrent

1. Voy. tome V, page 397.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'autres demandes ridicules sous mille prétextes qui témoignaient plutôt de l'éloquence et de l'ingéniosité de ces braves gens que de leur bonne foi. Pour échapper à toutes ces importunités, je me dirigeai vers la montagne voisine, nommée Porok, sommet rocheux, boisé, à fières arêtes, mais à pentes assez douces. J'étais dans un tel état d'épuisement que je dus m'arrêter au tiers de la pente, ce qui me suffit pour embrasser du regard toute la plaine jusqu'à Niekanje, qui profilait au nord sa pointe noyée dans les brumes. La plaine était découverte, profondément rayée de quelques ravins dont le plus important me fut désigné sous le nom de Loupeiti. Ce nom me fit dresser l'oreille, car je me rappelais que Brun Rollet, qui connaissait bien Belegnân, avait placé un lieu du nom de Lupeyt sur les bords du Saubat, et je pouvais espérer avoir trouvé le point de partage de ce dernier bassin et de celui du Nil Blanc. J'ai appris plus tard du Dr Peney que ce cours d'eau se rendait au Nil Blanc même au rapport des indigènes, et je n'ai pas eu d'autre renseignement sur les cantons voisins. Tout ce que j'ai appris, c'est que les montagnes de Belegnân ont pour prolongement la chaîne de Lokaïa, habitée par une tribu qui parle bary. En 1841, l'expédition d'Arnaud avait entendu parler de cette peuplade, qui passait pour cannibale. Ce renseignement paraît erroné ; du moins les Lokaïa ne se vantent pas de manger de la chair humaine, et leurs villages, rangés le long de la montagne parallèlement au fleuve, offrent l'aspect heureux qui distingue leurs voisins. Ils vendent aux escales du fleuve des gâteaux d'un tabac fort estimé.

Derrière le Sarok, j'ai vu se développer à perte de vue une plaine couverte d'épaisses forêts : on m'a dit que de ce côté étaient les Liria, population belliqueuse qui a eu en 1859 ou 60 quelques démêlés avec les blancs. Une troupe de huit ou neuf traitants était allée à Liria, et avait été massacrée par les noirs. Les traitants de Gondokoro résolurent de faire une vendetta contre Liria, et y envoyèrent une petite armée composée de contingents fournis par les différents corps stationnant sur le fleuve. Les blancs brûlèrent un village, mais ils furent battus, et de cent cinquante-cinq hommes quatre-vingt-seize restèrent sur le pré. Debono y perdit, je crois, vingt-cinq hommes, et les autres à l'avenant. On n'a pas depuis inquiété Liria [1].

Pour aller d'Utibo à Lokaïa, m'ont dit les nègres, on passe une rivière appelée Naroue. Plus à l'est est un peuple nommé Leghè : c'est tout ce que j'ai pu apprendre. Il est bien difficile d'avoir des informations sérieuses des nègres du Nillaud, et en voici la raison. Dans tout ce pays il n'y a pas de grands États : chaque village est lui-même un État indifférent ou hostile à ses voisins. Généralement un nègre ne sort de son village que pour faire la guerre ou négocier un mariage au village voisin : aussi ai-je vu une foule de noirs à cheveux gris qui n'étaient jamais sortis du rayon de trois lieues au plus formant la circonscription de leur village. Les seuls voyageurs sont les malfaiteurs chassés de leur zeriba, et ayant droit, dans chaque village étranger où ils passent, à être nourris et hébergés trois jours : cet exil est pour eux un supplice terrible, et il est à peu près le seul, car la peine de mort n'existe pas dans les usages du Fleuve Blanc. Je m'explique toutefois : elle existe en théorie, mais ne s'applique jamais. Un mari a le droit rigoureux de se saisir du séducteur de sa femme et de le faire tuer par ses propres parents réunis, mais il n'use jamais de son droit : les parents négocient une indemnité en bétail, et le tout finit le plus souvent par un banquet où le mari offensé prouve sa philosophie en se grisant avec le père de sa volage épouse.

La chose se passe moins prosaïquement en cas de séduction d'une jeune fille. On réunit un conseil de famille, on interroge la coupable et on lui demande le nom de son complice : en cas de refus elle est fustigée et enfermée. Si elle avoue, le complice n'a qu'à choisir entre un mariage de réparation et la fuite : mais il est rare qu'il choisisse l'exil. Si la jeune fille s'obstine à se taire, elle est chassée au désert, ou plutôt vers cette lisière de forêt qui sépare le désert de la zone cultivable du fleuve. Elle y mourrait en vingt-quatre heures de faim ou sous la griffe des lions ou des panthères, si l'amant, averti par la rumeur publique, ne s'empressait de la rejoindre. Le code de la galanterie indigène veut qu'il lui construise une hutte, qu'il s'y installe près d'elle, la nourrisse et la protége, jusqu'à ce que les parents, irrités pour la forme, jugent qu'il a fait un assez rude apprentissage de la vie de ménage, et consentent à régulariser ce qu'ils n'ont pu empêcher.

Tout cela m'a mené assez loin de Belegnân : aussi bien n'ai-je plus rien à en dire. Je me hâtai de quitter ces nègres cupides et inhospitaliers, et j'arrivai sans autre incident à Gondokoro.

G. Lejean.

1. Voy. le *Voyage au Saubat*, par M. Andrea Debono, t. II, 1860, p. 348.

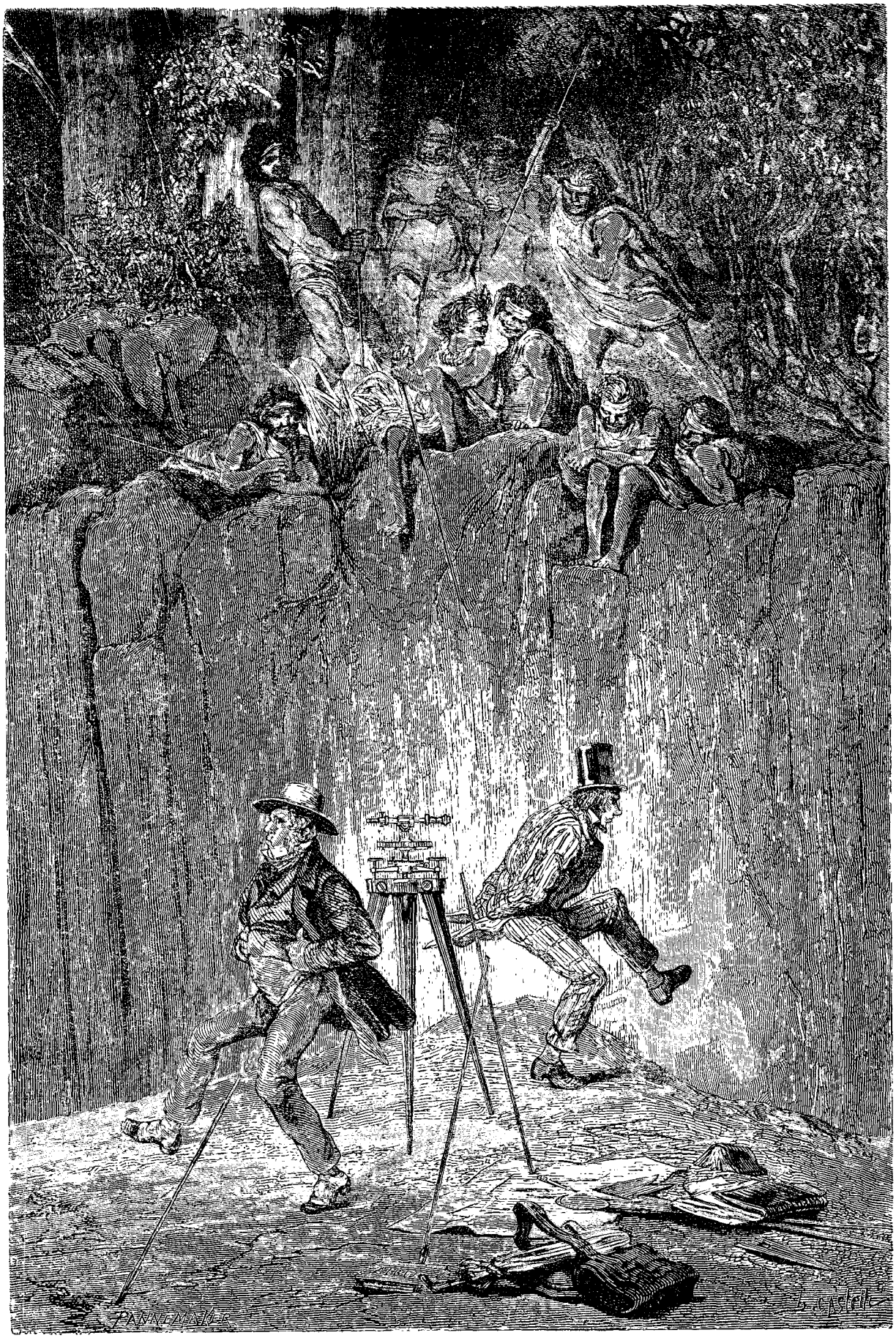
UNE SCÈNE EN AUSTRALIE[2].

M. Fitzmaurice faisait partie de l'équipage du *Beagle*, lors du troisième voyage de ce navire si célèbre dans l'histoire des circumnavigations et des découvertes géographiques de notre siècle [1]. Il était parti avec le titre de

2. Voy. sur l'Australie, t. II, 1860, p. 182, et t. III, 1860, p. 81.

1. En 1826, *le Beagle* partit d'Angleterre avec *l'Aventure* et explora le détroit de Magellan, les côtes ouest de la Patagonie, la Terre de Feu. Les deux navires revinrent en Angleterre vers la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MM. Fitzmaurice et Keys dansant devant les indigènes australiens pour sauver leur vie. — Dessin de Castelli d'après M. Fitzmaurice.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mate (second) : ses connaissances scientifiques, son talent d'artiste, son esprit et son activité, l'avaient bientôt fait reconnaître pour l'un des membres les plus utiles de l'expédition. Pendant l'exploration de la côte septentrionale de l'Australie, à l'ouest du golfe de Carpentarie, entre les terres d'Arnhem et de Van Diemen, il remplit avec succès plusieurs missions et reconnut notamment le cours d'eau que l'on nomma la rivière *Adelaïde*, en l'honneur de la reine douairière d'Angleterre, et qui se déverse dans le détroit de Clarence, au-dessous de l'île Melville.

Un jour, dans ces parages, il était venu en barque au fond d'une petite baie, avec un autre membre de l'expédition, M. Keys, pour comparer les boussoles et en noter les déclinaisons. Il avait d'abord voulu se placer sur de petites collines nommées Escape-Cliffs, mais le fer contenu dans ces roches faisant dévier les aiguilles, il avait pris le parti de s'établir au-dessous, sur un banc de sable. Il avait travaillé assidûment avec M. Keys pendant plusieurs heures : la nuit commençait à venir, la lune s'élevait, il fallait songer au départ. M. Keys s'était éloigné de quelques centaines de pas pour transporter un des instruments à la barque, lorsque tout à coup il entendit derrière lui de grandes clameurs : en se retournant, il aperçut sur les Escape-Cliffs, au-dessus de M. Fitzmaurice, une troupe nombreuse d'Australiens armés de javelines et qui paraissaient prêts à les lancer sur son compatriote. M. Keys pouvait fuir et se mettre en sûreté : il n'eut pas un seul instant cette mauvaise pensée : il se hâta de revenir vers M. Fitzmaurice, décidé à lutter et à mourir avec lui. Plus il approchait, plus le péril lui paraissait imminent. Un indigène, à figure féroce, haranguait avec des gestes animés ses compagnons. Ceux-ci s'exaltaient de plus en plus. Ils frappaient bruyamment le sol de leurs pieds, roulaient des yeux farouches, comme des enfants en colère, secouaient leurs crinières en tournant leurs têtes en cercle, crachaient, mordaient l'extrémité de leur barbe, signes de la plus violente irritation chez ces sauvages. Ils n'étaient qu'à la distance d'une douzaine de pieds des deux Anglais, et avec leur adresse et leur nombre, ils ne pouvaient manquer de les accabler et de les tuer du premier jet de leurs armes. Si la troupe hésitait encore, ce ne pouvait être que par la crainte des représailles de l'équipage anglais ; mais leurs cris redoublaient : leurs bras étaient levés.

« Escaladons, combattons ou fuyons, dit rapidement M. Keys.

— Non pas ! tout au contraire, dansons et rions, » répondit M. Fitzmaurice.

M. Keys a déclaré depuis qu'il était persuadé, en ce moment, que son compatriote devenait fou.

M. Fitzmaurice se mit en effet à danser, à chanter et à rire aux éclats. Il se livrait à une des gigues les plus vives et les plus fantastiques des matelots anglais.

« Dansez, dansez donc, » répétait-il à M. Keys.

A tout hasard, M. Keys suivit son exemple : il sauta de son mieux ; quant à rire ou chanter, ce fut pour lui chose impossible.

Ce spectacle inattendu surprit les Australiens. Quelques-uns baissèrent leurs armes, d'autres se penchèrent pour regarder. Les plus irrités d'entre eux continuaient à murmurer et à diriger la pointe de leurs javelines vers les deux Européens ; mais on ne les écoutait qu'à demi. Ces sauvages sont de grands enfants. Ils cherchaient à comprendre. Que faisaient là ces Anglais ? Que signifiaient ces sauts, ces trépignements, ces agitations des jambes, ces chants bizarres de M. Fitzmaurice ? Ils se témoignaient les uns aux autres leur étonnement et leur curiosité par de petits cris plus doux ; peu à peu ils rirent eux-mêmes et plusieurs s'assirent sur le roc. Les Australiens sont très-passionnés de danses, et celle-ci avait pour eux tout l'attrait de la nouveauté. Tandis qu'ils étaient ainsi à demi captivés, M. Fitzmaurice, qui ne perdit pas une minute son sang-froid, jetait, à travers sa chanson, quelques mots d'interrogation à M. Keys :

« Où sont nos fusils ?

— A trente pas vers la gauche.

— Tant pis, c'est à l'opposé de notre barque.

— Dois-je aller les prendre ?

— N'en faites rien. Dansez toujours. Approchons-nous peu à peu des fusils. Pas si vite : prenez garde. Essayons d'une ronde. »

Les indigènes, dès que les deux Anglais s'éloignaient de quelques pas, paraissaient soupçonner leur intention. Leurs murmures avertissaient M. Fitzmaurice.

« Revenons à nos instruments, dit-il, patience. »

M. Keys était en nage.

« Keys, si nous nous tirons d'ici, je suis sûr que vous vous rappellerez notre danse !

— Je puis bien le jurer, quel divertissement ! Mais nous ne nous en tirerons pas. Je suis tout à fait épuisé.

— Encore un peu de courage. N'avez-vous pas laissé une fiancée à Newport, Keys ? Dansez pour votre fiancée. Et la reine, dansez pour la reine. Et notre cher pays, dansez, dansez pour la vieille Angleterre ! »

En ce moment, on entendit au loin une sourde détonation. C'était un officier qui, à plus d'un kilomètre de là, tirait sur un *megapodus tumulus*, ce singulier oiseau qui, avec de la terre et des coquillages, construit des tumulus, quelquefois longs de vingt-cinq pieds et hauts de quatre ou cinq, pour y déposer ses œufs.

Il y eut un mouvement parmi les sauvages. MM. Fitzmaurice et Keys s'élancèrent sur leurs fusils et coururent vers le bateau. Trois ou quatre javelines sifflèrent près d'eux. On les poursuivit : ils s'échappèrent à force de rames. M. Keys avait bien envie d'envoyer une balle aux spectateurs qu'il avait tant amusés à contre-cœur. M. Fitzmaurice le détourna de ce premier mouvement : c'eût été peut-être un commencement

fin de 1830. *Le Beagle* repartit au mois de décembre 1831, et explora l'Amérique méridionale, les principaux groupes d'îles du Pacifique, notamment les îles de la Société et une partie de l'Australie. Il était de retour en Europe dans l'automne de 1835. Il partit de nouveau pour l'Australie, en 1837. Ce troisième voyage s'est terminé en 1843.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'hostilités funestes à l'expédition ou tout au moins à ses travaux.

M. Fitzmaurice a dessiné lui-même la scène étrange que nous venons de raconter, et c'est son dessin, placé comme frontispice en tête de la narration de ce voyage écrite par le commandant Lord Stockes [1], qui a servi de modèle à notre gravure.

Il ne faudrait rien conclure de ce récit contre le caractère des habitants indigènes de cette partie de l'Australie.

Quelques jours auparavant, le commandant du *Beagle* avait rencontré un vieillard, sa femme et leurs quatre enfants. Sa présence avait paru leur causer quelque frayeur. Il était parvenu à les rassurer, et il avait offert à la femme un mouchoir : elle lui avait donné en échange une grande feuille de palmier. Elle portait au cou un panier, en forme de bouteille, contenant des terres blanche et rouge avec lesquelles les Australiens se teignent le corps. Elle et son mari n'avaient pas toutes leurs dents : c'est la coutume d'en arracher plusieurs lors de la cérémonie du mariage; mais les dents des quatre enfants étaient au complet. L'aîné, âgé d'environ quinze ans, portait un petit bâton à travers le cartilage de son nez. Le vieillard regardait avec une curiosité pleine de bonhomie le costume et les armes de l'officier anglais; il exprima aussi un étonnement naïf à la vue de la barque et des rames dont les formes étaient si différentes des pirogues australiennes ou des bateaux des Malais. Le commandant eut l'idée de le conduire dans sa barque jusqu'au navire, et déjà le vieillard se prêtait à son désir, lorsque les vives prières de sa femme le retinrent au rivage. Le fils aîné allait prendre sa place, mais une troupe d'indigènes vint à passer, et l'un d'eux adressa des paroles énergiques à l'adolescent, qui se retira aussitôt près de son père. D'après la description que le commandant avait faite de cet homme, M. Fitzmaurice eut la conviction que c'était ce même sauvage qui avait excité la colère de ses compagnons contre lui et contre M. Keys.

Les indigènes australiens de cette contrée sont bien faits. Ils sont ordinairement nus et ne se ceignent les reins de branchages que lorsqu'ils vont aux endroits où ils veulent se mettre en rapport avec les Européens. Pendant les nuits les plus froides, ils se couchent sous le sable, d'où l'on est très-étonné de les voir sortir le matin. Parmi leurs instruments de musique, la narration du *Beagle* signale une sorte de flûte dont ils jouent avec le nez et qu'ils appellent *ebroo*.

E. C.

NAUFRAGE DU LIEUTENANT KRUSENSTERN [2]

DANS LES GLACES DE LA MER DE KARA.

(VOYAGE D'EXPLORATION AUX COTES SEPTENTRIONALES DE LA SIBÉRIE.)

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS [3].

I

Départ de Kouia. — Orage. — L'île Varandei. — L'île Dogat. — L'île Vaigatz. — Samoyèdes. — La mer de Kara. — Iles et montagnes de glaces. — Chocs. — *l'Iermak* et *l'Embrio* emprisonnés. — Dangers; épreuves. — Anniversaire de la fondation de la Russie.

Le lieutenant Krusenstern partit du village de Kouia sur la Petchora le 1er/12 août 1862. Il avait sous ses ordres la goëlette *Iermak* de cent cinquante tonneaux, qu'il montait, et un bateau ponté de dix-sept tonneaux, nommé *l'Embrio*. Avec ces deux navires armés de trente hommes d'équipage et approvisionnés pour une navigation de seize mois, il allait à la recherche du fleuve ibérien Tenissei.

Il mit quatre jours à sortir de la Petchora et vérifia la marche de ses chronomètres dans la journée du 4, qu'il passa au mouillage, près de la balise qui marque l'entrée de cette rivière. Le temps était magnifique et le voyage commençait sous les plus heureux auspices. Il appareilla le soir à huit heures, ayant *l'Embrio* à la remorque. Dans la nuit, le vent, favorable jusque-là, passa graduellement vers l'est et se fixa au nord-est, précisément dans la direction qu'il fallait suivre. On se mit à louvoyer, et *l'Embrio* fut abandonné à lui-même. Le soir un courant violent qui rentrait dans la rivière força à mouiller.

Le 6, il y eut un orage, le vent d'est soufflait en rafales et des grains de pluie violente tombaient par intervalles. La température de l'air était de plus de huit degrés Réaumur; celle de l'eau de plus de cinq degrés. Le baromètre marquait 29,29.

Le 7, le vent souffla en tempête jusqu'à quatre heures du soir; quoique les deux navires fussent abrités sous le cap Tcherni, la mer était si grosse que l'écume volait jusque dans la mâture.

Le 9, on appareilla. La brise avait tombé, mais elle n'avait pas changé de direction. On continua à louvoyer

1. *Discoveries in Australia with an account of the coasts and rivers explored and surveyed during the voyage of H. M. S. Beagle, in the years* 1837-43, by Lork Stockes, commander, R. U. London, 1856.

2. Ce nom est illustre dans la navigation. Le voyage d'exploration et de découverte des deux navires russes *Nadeshda* et *Neva*, commandés par le capitaine Krusenstern, a été l'un des plus remarquables et des plus utiles de tous ceux qui ont été entrepris au commencement de ce siècle.

3. Tous les dessins de cette relation ont été composés par M. Foulquier d'après des croquis joints au manuscrit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

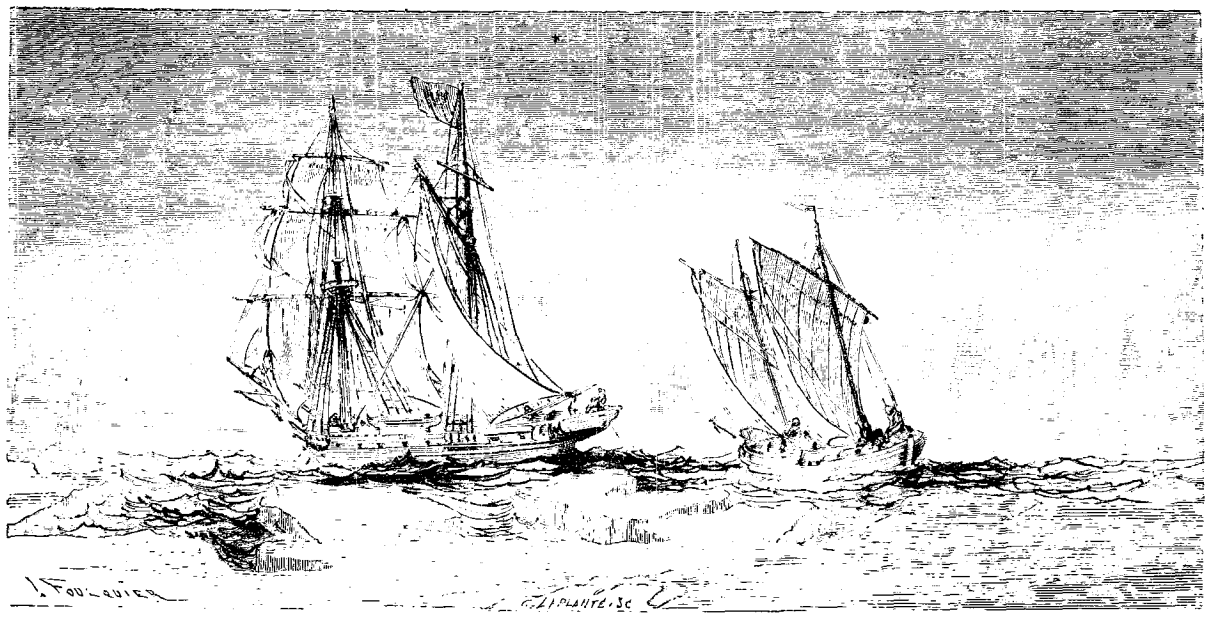
vers l'île Varenide. A une heure de l'après-midi, les glaces apparurent pour la première fois. C'était une banquise peu serrée qui fut traversée sans difficulté. Cependant on mouilla de nouveau sous l'île Varandei pour y attendre un changement de vent. Les glaces n'étaient pas épaisses, il est vrai, mais en louvoyant, il était difficile de ne pas se heurter à quelques-unes d'entre elles.

Le calme ou les vents contraires retinrent les navires jusqu'au 13; ce jour-là une légère brise s'éleva du sud, et *l'Iermak* reprit sa course avec *l'Embrio* à la remorque.

La brise fraîchit, la goëlette fila sept nœuds. A six heures et demie, nouvelle barrière de glace, mais celle-ci plus épaisse; cependant du haut des mâts on voyait la mer libre à peu de distance. *L'Iermak* largua sa conserve et entra dans la banquise. Les manœuvres étaient incessantes, il fallait constamment changer de direction pour suivre les canaux étroits que laissaient entre eux les glaçons. La brise était fraîche, et la goëlette marchait très-vite. Il n'y eut pas cependant de choc trop rude, et au bout d'une heure les deux navires se retrouvèrent dans la mer libre.

Deux heures plus tard, nouvelle banquise; la nuit s'avançait, mais le mouillage était pris, il valait mieux passer la nuit à l'abri qu'au milieu de tous ces îlots en mouvement : les succès précédents enhardissaient d'ailleurs.

La goëlette et *l'Embrio* entrèrent résolûment dans le premier canal qui se trouva devant eux. Le vent était fort, on avait diminué de toile autant que possible. Cependant les navires marchaient toujours très-vite, et si l'on évitait les grosses glaces on abordait souvent les petites. Il y eut de rudes chocs. Deux fois la goëlette s'arrêta court, tressaillant dans toute sa membrure, puis elle reprit sa course. *L'Embrio*, plus petit, suivait sans trop d'obstacles le chemin ouvert. Après une heure et demie



La goelette *l'Iermak* et *l'Emorio*.

de cette rude navigation, la mer redevint libre. On passa la nuit sous l'île Doga.

Le 14 août au matin, les deux navires reprirent leur route; ils rencontrèrent de nouvelles banquises : *l'Embrio* resta en arrière; cependant à neuf heures il rejoignit. On le voyait de loin, poussant avec des gaffes, puis nageant avec des avirons, se halant à la touline sur les glaces plates; enfin il arriva. La goëlette le prit à la remorque, et l'on gouverna sur le détroit de Vaigatz. A midi, on apercevait la grande terre et l'extrémité sud de l'île. En approchant, on reconnut que le détroit n'était point obstrué par les glaces, que la côte de l'île de Vaigatz paraissait également dégagée, mais qu'il y en avait des masses immenses tout le long de la grande terre.

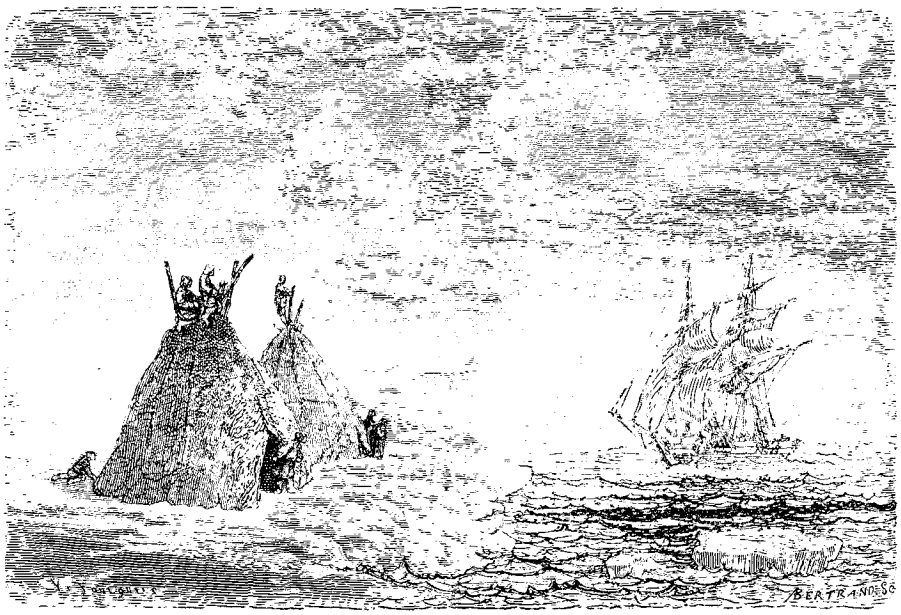
On sondait fréquemment. La goëlette était pourvue d'un appareil particulier, employé dans les sondages de la mer Caspienne, et au moyen duquel on rapportait des spécimens du fond, des coquilles de mollusques et quelquefois même de petits poissons.

Voyant le détroit dégagé, on força de voiles pour le traverser dans la nuit. Au moment où les navires passaient dans la partie la plus étroite, des Samoyèdes, campés sur l'île Vaigatz, montèrent sur les toits de leurs iourtes et poussèrent des hourras; ils agitaient leurs bras et semblaient exprimer leur profond étonnement. A sept heures du soir, on aperçut la mer de Kara, elle parut couverte de glaces bien plus grandes et bien plus élevées que celles que l'on avait vues jusqu'à ce moment. Afin de ne pas se trouver au milieu de l'obscurité dans un voisinage dangereux, les deux navires s'approchèrent de la côte de l'île Vaigatz et trouvèrent un mouillage qui parut très-bon sous le cap Kaninn. Le fond était de roches à la vérité, mais il n'y en avait pas d'autres aussi bien à la grande terre que dans l'ouest de la Nouvelle-Zemble. La pointe s'avançait très au large

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et devait les protéger. Il n'y avait aucun courant, la mer était parfaitement calme. Une heure plus tard, tout changea d'aspect : la marée entra rapidement par le détroit de Vaigatz, et avec elle des masses de glaces de toutes formes et de toutes grandeurs; la pointe qui abritait les navires, contournée par le courant, le fut aussi par ces glaces qui tombèrent sur eux. Ce fut une lutte terrible où les deux équipages déployèrent une grande énergie. Une glace arrivait sur l'avant du navire, la chaîne roidissait, l'ancre chassait, les hommes poussaient avec des anspects, brisaient la glace avec des haches et des pinces. On parvenait à se débarrasser; dix minutes plus tard, une autre île flottante les entraînait encore, elle fut de nouveau repoussée; mais il était évident que rester à l'ancre était impossible et qu'il fallait dériver avec les glaces si on voulait ne pas être écrasé par elles. Une fois *l'Embrio* fut assailli par un énorme glaçon; sa mâture se déroba sous lui, puis disparut tout à fait : on le crut perdu. *l'Iermack* mit sous voile; mais la brise du sud était très-faible, et la goëlette, entraînée par le courant, s'en allait rapidement vers ces montagnes de glaces qui avaient été aperçues la veille. Une étendue libre se rencontra sur sa route, elle mouilla de nouveau, filant une grande quantité de chaînes pour pouvoir lancer d'un bord sur l'autre et éviter de cette façon les glaces qui passaient. Au jour, on vit les avaries causées par les chocs de la nuit. Le doublage en mélèze, que, pour cette campagne, on avait ajouté à la goëlette, était déchiré en beaucoup d'endroits, mais il n'y avait pas de dommage sérieux.

A cinq heures du matin, la goëlette appareilla pour aller à la recherche de *l'Embrio* qu'on n'avait pas revu. Le lieutenant Krusenstern voulait aussi trouver un mouillage convenable, entre l'île Sokolei et la grande terre, pour y rester jusqu'au moment où le vent favorable lui permettrait de repasser le détroit de Vaigatz,



Samoyèdes campés sur l'île Vaigatz.

dans le cas qui semblait probable où le passage par la mer de Kara serait jugé impossible. Mais la brise était molle et l'île restait à environ deux milles au vent. La goëlette entrait de plus en plus dans la mer de Kara. On espéra, mais en vain, que le courant sortirait avec la même vitesse qu'il était entré: la mer fut sans mouvement pendant quelques heures, les glaces s'arrêtèrent, puis le violent courant de la nuit reprit sa course, amenant avec lui des îles de glaces qui remplissaient tout le détroit de Vaigatz. Que faire? Mouiller, c'était la destruction immédiate; si la chaîne tenait, le navire devait sombrer sous l'effort de la première glace qui l'aborderait. Rester sous voile, c'était dériver de plus en plus vers cette immense banquise qui s'étendait à perte de vue de tous côtés dans la mer de Kara, et le danger qu'elle présentait, pour être plus éloigné, n'en était pas moins certain.

On aperçut tout à coup la voilure de *l'Embrio* qui faisait de grands efforts pour rentrer dans le détroit de Vaigatz. La brise avait un peu fraîchi. *L'Iermak* filait deux nœuds. Il se dirigea vers la conserve pour la secourir, si elle en avait besoin. A ce moment on vit de la mâture un canal qui semblait aller jusqu'à la grande terre au sud. *L'Embrio* avait un trou au-dessus de la flottaison et d'ailleurs aucune autre avarie. Comme la mer était parfaitement unie, il ne courait aucun danger pour le moment. Les deux bâtiments entrèrent dans le canal. Il devenait de plus en plus évident que le passage par la mer de Kara était impossible, et que la banquise allait s'emparer des navires, s'ils ne réussissaient à regagner le détroit de Vaigatz: c'est vers ce but qu'étaient dirigés tous leurs efforts. On pourrait ensuite tenter le passage entre la Nouvelle-Zemble et l'île de Vaigatz.

Vers onze heures, du haut de la hune de misaine, on vit l'extrémité du canal; ce n'était point à la côte qu'il

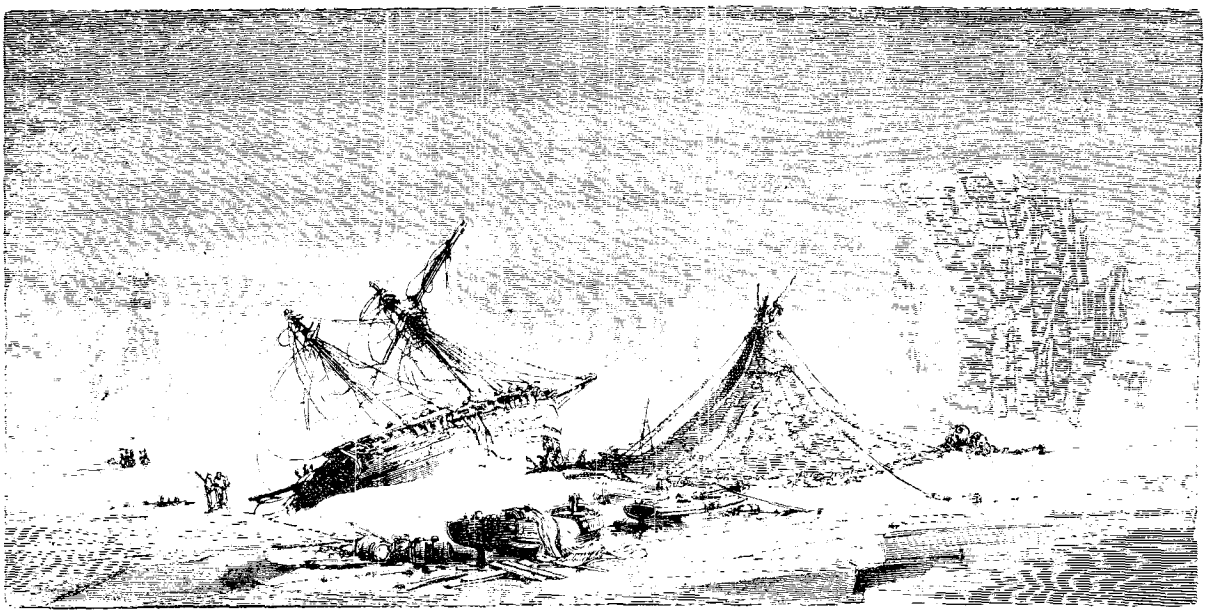
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aboutissait, mais à une muraille de glaces qui le barrait complétement. La brise tomba. Les deux navires se séparèrent, cherchant chacun de son côté à regagner le détroit. Les canots prirent la remorque de *l'Iermak*, et tout son équipage resta aux avirons une partie de la journée. A une heure, voyant que les détours sinueux entre les glaces empêchaient la goëlette d'avancer, elle s'amarra sur une montagne de glace qui paraissait immobile. Pendant ce temps, *l'Embrio*, poussant avec ses gaffes et traîné par ses hommes débarqués sur les glaces plates, avait notablement gagné.

La glace sur laquelle *l'Iermak* était amarré n'était pas touchée comme on l'avait pensé : elle s'en allait avec les autres dans la mer de Kara. On trouva soixante-dix brasses de profondeur, fond de vase molle; l'inclinaison de la ligne de sonde indiquait que l'on était entraîné vers le nord-est. La journée était magnifique, le temps clair et doux, le thermomètre marquait plus de quatre degrés Réaumur. Une forte réfraction élevait les montagnes de glace à des hauteurs fabuleuses et leur donnait les aspects les plus fantastiques : châteaux et forteresses avec donjons et clochers, immenses palais d'albâtre surmontés de coupoles et de minarets. Les glaces commencèrent à emprisonner la goëlette, il fallut l'entourer de pièces de bois pour la défendre; une petite clairière restait encore par le travers où la chaloupe était à flot; elle se ferma bientôt et l'embarcation fut mise à sec : la goëlette était complétement prise.

Il y avait de grandes flaques d'eau souvent profondes sur les glaces qui l'entouraient, elles furent utilisées par l'équipage : dans l'une on allait laver le linge, dans l'autre les matelots faisaient leurs ablutions du matin, une troisième fournissait l'eau pour la cuisine.

Le calme continuait; le matin on aperçut pour la dernière fois *l'Embrio* pris aussi dans les glaces deux ou trois milles plus à terre. Toutefois ce bâtiment réussit à



L'Iermak échoué sur la glace.

se dégager et rentra à Kouia le 13 septembre. Son capitaine, le courageux Korotki, raconta qu'après avoir été enveloppé pendant trois jours par la brume, il ne revit plus la goëlette. Plusieurs fois enclavé dans la banquise, il réussit toujours à s'en dégager et gagna le détroit de Vaigatz où il attendit pendant deux semaines le retour de son commandant; n'apercevant rien, il expédia sur des traîneaux plusieurs hommes de son équipage, qui parcoururent la côte jusqu'à la rivière de Kara sans recueillir aucun renseignement. Son navire était gravement avarié, il ne lui restait que pour deux mois de vivres. Après avoir signalé aux Samoyèdes de la côte la présence de *l'Iermak* dans les glaces de la mer de Kara et leur avoir fait promettre de lui porter tous les secours en leur pouvoir, il se décida à retourner à Kouia.

Mais revenons à la goëlette immobile au milieu de la banquise. Elle ne l'était que par rapport aux glaces qui l'environnaient, car la sonde, par la direction de la ligne et la profondeur qui augmentait sans cesse, indiquait parfaitement qu'elle était emportée avec une assez grande vitesse vers le nord-est. Le 17, on trouva cent vingt-six brasses; le plomb rapporta une vase bleue molle; la température était assez douce, le thermomètre marquait plus de trois degrés Réaumur.

Les côtes de l'île Vaigatz et de la grande terre diminuaient dans l'ouest; partout ailleurs, l'horizon ne présentait que glaces sous tous les aspects.

Jusqu'au 19, brume complète, on ne voyait pas à cinquante pas autour du navire. Une petite brise s'éleva du sud-sud-ouest. Le capitaine fit mettre toutes voiles au vent pour voir si la glace ne céderait pas sous un effort continu et n'ouvrirait à l'avant de la goëlette quelque passage qui lui permît de lutter encore pour sortir de sa prison : ni la glace ni le navire ne bougèrent.

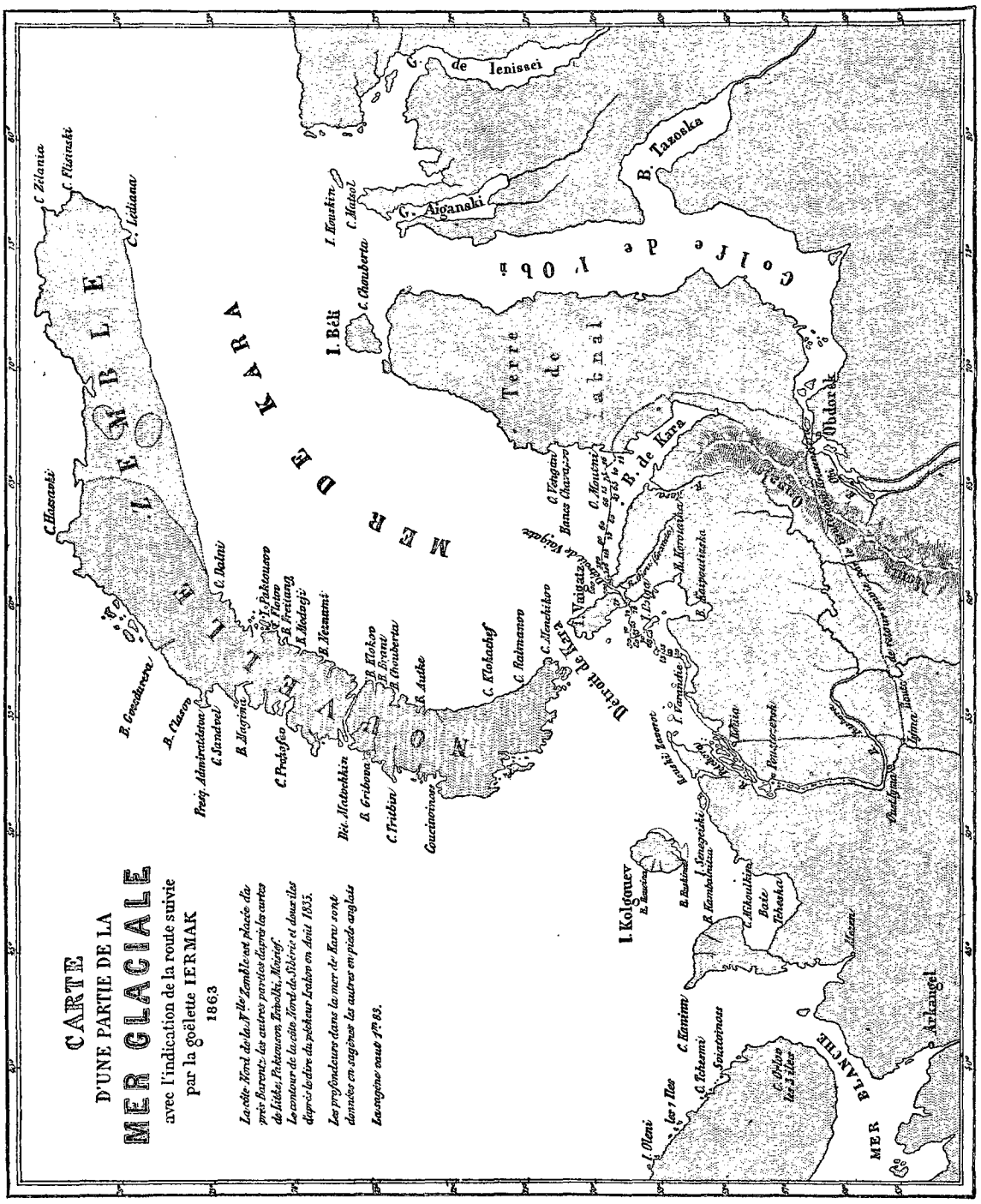
Le 20, le navire se dégagea un peu. On vit la grande terre dans le sud-est, à environ quinze milles. La sonde

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donna cent seize brasses; la température tomba à zéro. Jusqu'ici aucun mouvement ne s'était manifesté dans la glace, la goëlette était tranquille et ne paraissait pas souffrir.

Le 21, par une faible brise de sud-ouest, la glace remua violemment; la dernière heure de *l'Iermak* semblait arrivée; elle craquait et s'inclina sur le côté : de grandes glaces qui se heurtèrent devant et derrière elle l'empêchèrent d'être broyée; elle resta penchée sur bâbord.

Le 22, à huit heures du matin, la glace se mit de nouveau en mouvement avec un grand fracas. Cette fois, la



goëlette reçut deux chocs violents; au second sa sous-barbe en chaîne se rompit. On débarqua à la hâte des provisions et chacun se prépara à quitter le navire ; les embarcations avaient été halées à sec. Toutefois, le mouvement s'arrêta et le déchargement fut suspendu. La profondeur était descendue à cent douze brasses, on allait rapidement vers l'est. La neige tombait, il gelait ; le soir, il venta en tempête.

Le 23 août au matin, le temps fut clair. La grande terre parut dans le sud-est ; la sonde donna quatre-vingts brasses; on était toujours porté vers l'est. Comme rien n'indiquait le moment où les glaces allaient se mouvoir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et qu'à chaque minute le navire pouvait être écrasé, les hommes reçurent l'ordre d'avoir leurs sacs prêts et de sauter sur la glace à un signal donné.

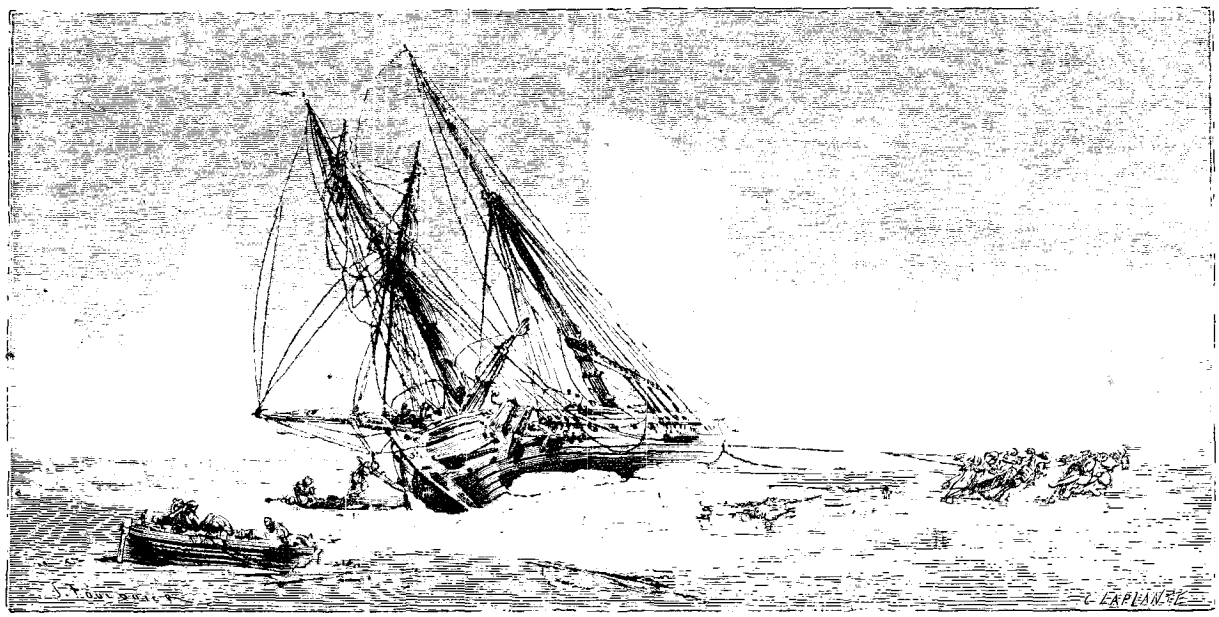
Le 24, le temps fut abominable : brume et neige fondue ; la profondeur tomba à soixante-cinq brasses.

Le 25, on découvrit avec terreur que le navire était défoncé à tribord par le travers du grand mât ; mais au-dessus de la flottaison, les caissons du faux pont étaient rentrés en dedans de plus d'un pied. La goëlette heureusement était penchée sur bâbord et il n'y eut pas de voie d'eau. On répara l'avarie aussi bien que l'on put.

Le 26, la glace se mit en mouvement. Un glaçon qui passa sous la quille du navire le renversa complétement de bâbord sur tribord. La sonde marqua soixante brasses pour la première fois ; on aperçut la terre dans le nord-est, mais elle se trouvait encore à une distance beaucoup plus grande que la côte que l'on voyait au sud.

Le 27, la profondeur augmenta ; on était emporté au nord ; la goëlette craquait tellement sous l'effort des glaces, que plusieurs fois les matelots saisirent leurs sacs pour débarquer. Pendant toute la journée, on travailla à briser la glace : on parvint vers le soir à redresser le navire, qui fut entouré de toutes les défenses qui purent être placées le long du bord. La profondeur était de soixante-trois brasses ; les glaces avaient repris leur mouvement vers l'est.

Le 28, les vents passèrent au sud-est ; le navire fut de nouveau emporté vers le large ; la sonde donna quatre-vingt-cinq brasses ; on vit la terre dans l'est.



L'Iermak renversé.

Le 29, le vent devint plus fort ; la profondeur resta la même ; l'inclinaison de la ligne indiquait que le navire était emporté vers le nord.

Le 30 août, le vent passa à l'ouest et devint nord-ouest très-fort ; dans l'après-midi, pluie et brume. A huit heures du soir, la sonde donna soixante-quatorze brasses. On allait vers la côte. Il y eut une aurore boréale. Dans la nuit, la glace s'agita violemment : tout le monde se tint sur le pont prêt à débarquer. La goëlette craquait, les cloisons du faux pont se brisèrent et l'avant fut soulevé d'un pied ; à cinq heures, elle fut si serrée que sa largeur diminua d'un pied et son front se courba complétement. Pendant toute la nuit, elle fut portée à l'est. A six heures du matin, la profondeur n'était plus que de trente-cinq brasses.

Le 31 août fut magnifique ; on fit des observations. La latitude se trouva de 69° 54′, la longitude de 65° 06′ 30″ de Greenwich : le vent fut très-variable ; à huit heures du soir, on trouva vingt-huit brasses. A minuit, la pluie tomba à torrents et le vent fraîchit sud-sud-ouest.

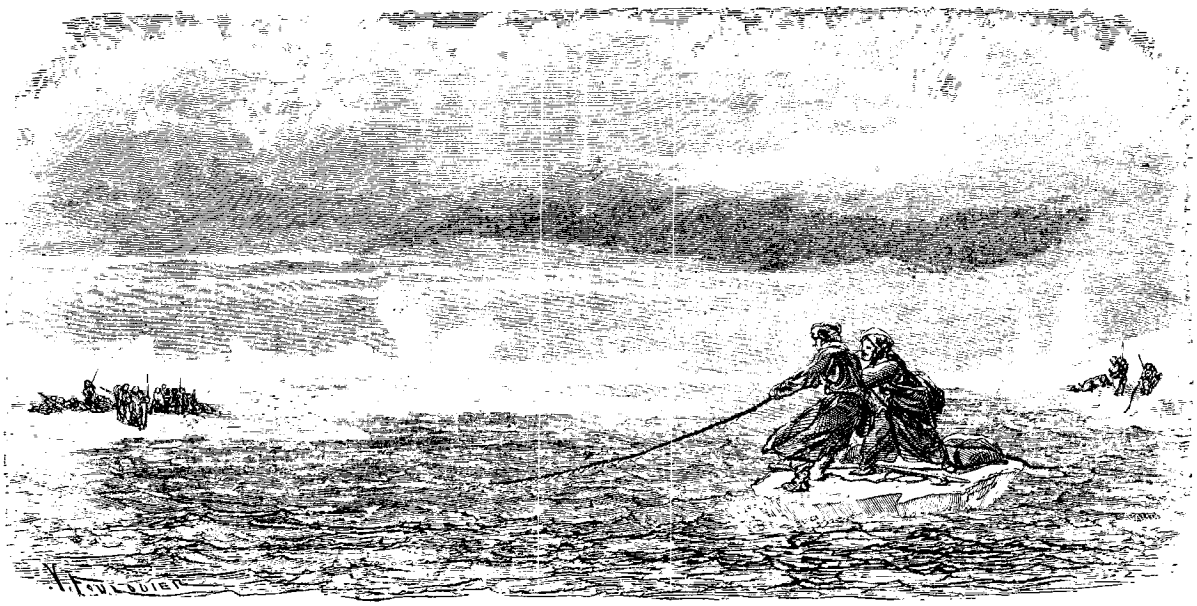
Le 1er septembre, il fit une tempête horrible ; le navire était emporté au nord-est avec une vitesse d'un mille à l'heure. La sonde donna vingt-six brasses. La côte n'était pas loin désormais ; il fallait s'attendre, d'un instant à l'autre, à voir les glaces s'arrêter brusquement ; le contre-coup devait inévitablement écraser la goëlette : on s'y prépara. Une tente fut dressée et remplie de provisions diverses ; on débarqua du bois à feu et du charbon.

Ce jour-là, malgré la position critique dans laquelle il se trouvait, l'équipage de *l'Iermack* célébra le millième anniversaire de l'existence de la Russie ; on avait donné une double ration d'eau-de-vie ; le punch fut allumé, et des refrains joyeux se joignirent au craquement des glaces et aux sifflements du vent.

Traduit par H. DE LA PLANCHE.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traversée d'un chenal d'eau libre sur un fragment de glace (voy. p. 214).

NAUFRAGE DU LIEUTENANT KRUSENSTERN

DANS LES GLACES DE LA MER DE KARA.

(VOYAGE D'EXPLORATION AUX CÔTES SEPTENTRIONALES DE LA SIBÉRIE.)

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I (Suite.)

Conseil. — On décide qu'on abandonnera la goëlette.

Le 2, la brise tomba : profondeur de vingt brasses; à deux heures du matin la glace commença à sentir le fond. La goëlette comprimée violemment s'inclina de trente degrés sur bâbord, son avant s'éleva de cinq pieds. Elle craquait horriblement ; on annonça deux pieds d'eau dans la cale arrière.

L'ordre fut donné de quitter le navire et d'aller sous la tente; mais la glace cessa de se mouvoir, la voie d'eau n'augmenta point, et, comme on était mieux à bord que sous la tente, tout le monde se rembarqua quelques instants après. Le mouvement d'ailleurs étant arrêté, il y avait maintenant pour quelques heures de tranquillité.

Au jour, on vit avec étonnement que la grande glace à laquelle le navire était amarré depuis son entrée dans la banquise était fendue de part en part. C'était pourtant une des plus fortes; si dans un choc elle se brisait ainsi, que serait-ce dans les tempêtes de l'hiver? Le lieutenant Krusenstern, qui avait un moment pensé à hiverner dans la banquise, au cas où la goëlette viendrait à périr, modifia ses idées ; il reconnut que la seule espérance de salut était de chercher à gagner la côte, et, dès lors, il se prépara peu à peu à ce chanceux voyage.

Dans la journée, il fit beau; on put faire des observations qui démontrèrent que la terre n'était pas à plus de dix-huit ou vingt milles; le thermomètre marquait + 1° du thermomètre de Réaumur.

Le 3, on commença à dégréer le navire et à vider la cale; à huit heures du matin, la glace se mit en mouvement ; la membrure gémissait tristement, plusieurs barreaux furent rompus, le pont se courba tout à fait. On débarqua tous les instruments; le reste des provisions, les effets de l'équipage, tout fut arrimé sous la tente ou dans les embarcations. A quatre heures, le mouvement s'arrêta; la goëlette était entièrement sur le côté, son avant à sec et l'arrière dans l'eau jusqu'au tableau.

Le 4, on continua à vider le navire.

Le 5, la température se refroidit brusquement : le thermomètre marqua moins cinq degrés Réaumur. Il y eut dans la nuit une manifique aurore boréale. La goëlette ne bougeait plus, la ligne de sonde restait perpendiculaire et marquait toujours la même profondeur. Le

1. Suite et fin. — Voy. page 203.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

commandant envoya deux hommes en reconnaissance pour tâcher d'apercevoir la côte.... Ils firent environ vingt verstes à l'est et ne virent rien; à l'endroit d'où ils revinrent sur leurs pas, la profondeur était de dix-sept brasses : aucune clairière ne les avait arrêtés, la glace semblait partout très-serrée. Le résultat de cette reconnaissance fortifia Krusenstern dans son projet de chercher à gagner la terre.

La goëlette fut complétement dégréée ; avec ses voiles, on éleva une vaste tente, qui fut consolidée par des étais attachés sur les ancres que l'on plaça en divers endroits, et entourée par le câble-chaîne, afin d'empêcher le vent de se glisser sous la toile.

On avait apporté une chaloupe de la Petchora, pouvant aller sur la glace et sur l'eau ; cette chaloupe fut installée et doublée en cuivre pour la mieux consolider. Dans la nuit, les mares d'eau gelèrent de plus d'un demi-pouce d'épaisseur. La saison avançait, la position de la goëlette était désespérée; depuis près d'une semaine, elle restait à la même place. Il fallut songer au salut de l'équipage. Un conseil fut provoqué, auquel prirent part le commandant, le lieutenant M. Maticen, le second master, le maître d'équipage et trois matelots désignés à cet effet par leurs camarades. On y développa les considérations suivantes ; on n'avait plus que pour quatre mois de combustibles ; si la goëlette restait à flot, dans quatre mois, époque la plus froide de l'année, on serait obligé de la brûler ou de mourir de froid. De plus, la glace sur laquelle on avait songé à hiverner s'était brisée en une nuit de tempête : pouvait-on espérer qu'elle résisterait aux coups de vent de l'automne et de l'hiver? Ce n'était pas probable !

A la suite de ce conseil, Krusenstern prit la résolution d'abandonner son navire et d'essayer avec son équipage d'atteindre la côte qui se trouvait à l'est.

En conséquence, la chaloupe fut chargée; on y mit deux cent cinquante kilogrammes de biscuit, quelques jambons, une dizaine de litres de rhum, une caisse renfermant les instruments, les livres et les cartes nécessaires pour la route, quatre grandes couvertures de peau de mouton. Chaque homme s'étant fait un sac en toile à voile, y mit une chemise et trente-cinq livres de biscuit, plaça au-dessus une grande pelisse samoyède, appelée malitza, et prit à la main une pique pour sonder la glace et s'aider à franchir les crevasses. Tout le monde se vêtit de ses meilleurs effets, et, autant que possible, emporta une paire de bottes de rechange.

Jusqu'ici, nous n'avons donné qu'un extrait, aussi exact que possible, du rapport de M. Krusenstern, afin d'éviter au lecteur des détails techniques et des répétitions qu'il eût peut-être trouvées monotones ; mais au moment où le courageux officier, avec sa petite troupe, va s'engager dans son douloureux voyage, nous lui rendons la parole pour en décrire les terribles péripéties et la délivrance inespérée qui couronna ses énergiques efforts.

II

RÉCIT DU LIEUTENANT KRUSENSTERN.

L'équipage abandonne la goëlette *l'Iermack* dans les glaces. — En route on abandonne aussi la chaloupe et les traîneaux. — Prière. — Le forgeron Sitnikov. — Accident. — Clairières. — Navigation sur des morceaux de glace. — Vue de la terre. — Morses. — La faim. — Espoir trompé. — Les tombeaux. — Un renard. — Vol. — Le matelot Ponowa. — On atteint la terre. — Tente des Karachins. — Hospitalité de Setch-Sirdetto. — Le fleuve Obi. — Le chef Egor. — Obdorsk. — Tempête de neige. — Retour à Kouia.

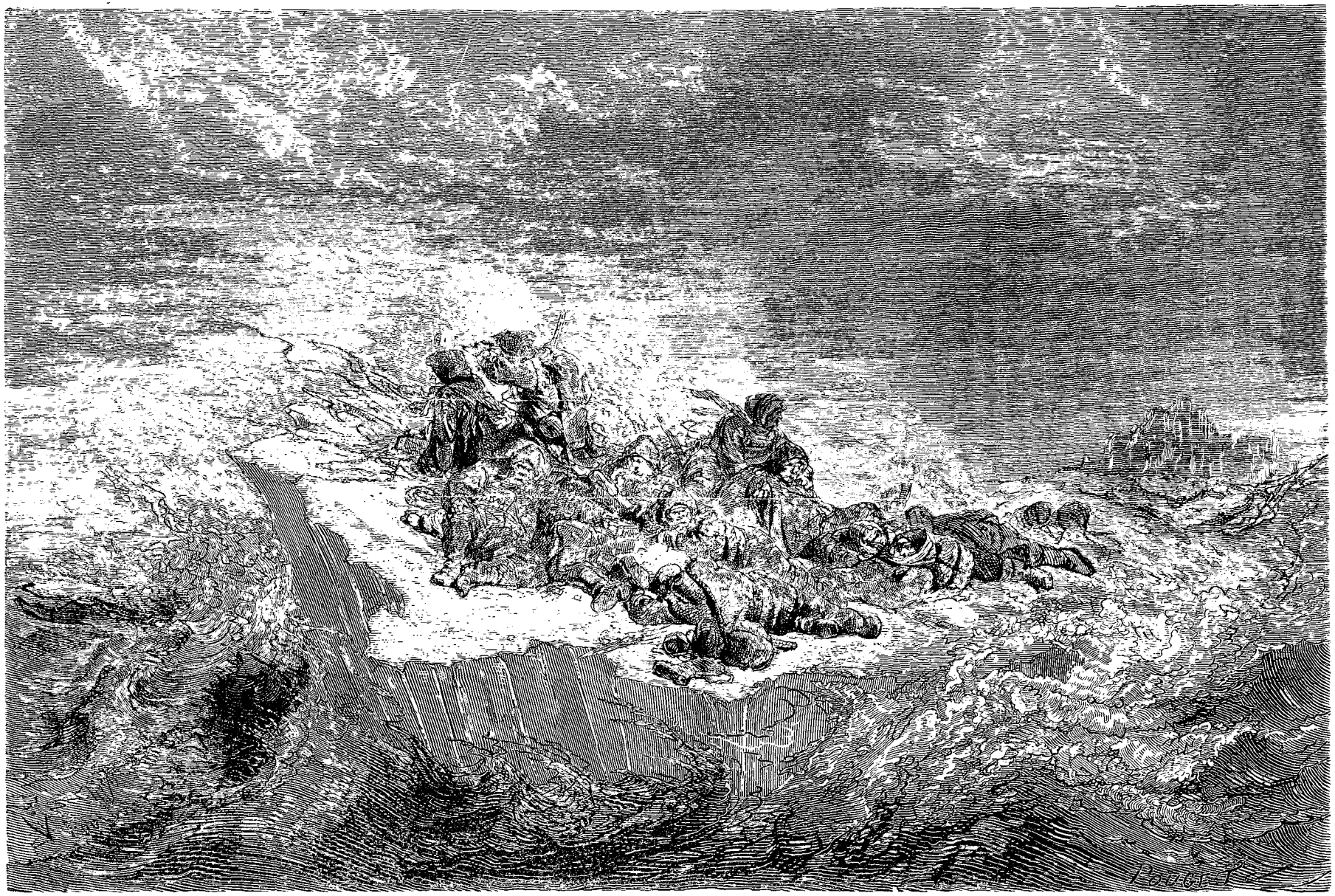
Le 8 septembre, il faisait une faible brise du sud ; les hommes se disposèrent au départ, cousant leurs sacs et préparant les sangles pour traîner la chaloupe. Je renfermai les instruments et mis à l'abri les provisions sèches, partie dans la dunette, partie sous la tente. Je ne laissai rien dans la cale. Le rhum blanc, le sucre, le thé, et deux grands barils d'eau-de-vie, avec beaucoup d'autres provisions, furent placés dans le carré. J'avais l'intention de me mettre en route de bonne heure le lendemain; c'est pourquoi j'envoyai l'équipage se coucher plutôt qu'à l'ordinaire; je donnai l'ordre au coq de préparer à déjeuner pour quatre heures du matin.

Le 9, le thermomètre marquait 4° Réaumur, le vent ayant passé dans la nuit par le nord-ouest du nord-nord-est. Je fis éveiller l'équipage à quatre heures, après un bon déjeuner où le cambusier n'avait pas épargné les vivres ; chaque homme s'habilla de ses plus chauds vêtements, et à six heures et demie tout le monde fut prêt à se mettre en route. Je laissai sur la table de ma chambre, comme document, une courte description de notre position, l'époque à laquelle j'abandonnai mon navire, par quelles latitudes et longitudes, avec combien d'hommes, leurs noms et le but que nous nous proposions.

A sept heures du matin, le 9 septembre, après avoir imploré la protection de Dieu, je me mis en route à la tête de mon équipage, laissant la goëlette par 69° 57′ de latitude nord et 66° 2′ de longitude est de Greenwich, me dirigeant vers la côte orientale de la mer de Kara. Je marchais le premier, portant le compas. Après moi, sous la direction de M. Maticen, mon second, seize hommes traînaient la chaloupe ; ensuite venaient le docteur et le maître commis avec un petit traîneau chargé de bois et de provisions ; enfin deux jeunes volontaires conduisaient un autre traîneau auquel ils avaient attelé les chiens de M. Maticen. Au bout de deux heures, il devint évident que nous ne pouvions continuer de cette façon; nous avions constamment à traverser des crevasses ou à gravir des escarpements: plusieurs hommes étaient tombés dans l'eau, les traîneaux se brisaient, la chaloupe était à moitié démolie à dix heures, du matin : je résolus d'abandonner traîneaux et chaloupe.

Chacun mit dans son sac du biscuit pour vingt jours. Je donnai en outre à porter aux plus forts le journal du bord, une longue-vue, un anéroïde, la carte des lieux où nous nous trouvions, et un plomb de sonde avec sa ligne ; en outre une petite théière et une livre de thé. Pour nous protéger contre les ours blancs et pouvoir au be-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'équipage du *Iermack* réfugié sur un glaçon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soin de notre subsistance, je distribuai quatre carabines, un fusil à deux coups, trois revolvers, deux pistolets, de la poudre, des balles et du plomb. Je fus obligé d'abandonner les deux chronomètres qui m'avaient été envoyés de Saint-Pétersbourg. C'eût été un lourd fardeau pour ceux que j'en eusse chargés, et je prévoyais qu'ils tomberaient à l'eau, ou seraient brisés dans les chutes inévitables sur la route que nous suivions; d'un autre côté, j'espérais pouvoir revenir avec des traîneaux pour les sauver ainsi que les autres instruments, si nous avions eu le bonheur d'atterrir près d'un lieu habité. Avant de quitter la chaloupe, nous mangeâmes copieusement pour la dernière fois, et je permis à chacun des hommes de boire un verre de rhum blanc.

A dix heures un quart, après avoir de nouveau prié Dieu, nous nous remîmes en route. On n'apercevait déjà plus que la mâture de la goëlette.

Le temps était assez clair, le thermomètre marquait 5° Réaumur. Malgré qu'il fut très-pénible d'escalader les escarpements et de franchir les crevasses, nous avancions assez rapidement vers l'est. Je marchais en avant le compas à la main, cherchant de l'œil la route la plus facile, et sondant avec ma pique les obstacles cachés. Au bout d'une heure l'équipage était dispersé sur une étendue de plus de deux verstes; les derniers se traînaient avec peine; je m'arrêtai pour un moment au pied d'une montagne de glace. Quand les derniers traînards furent arrivés au lieu de la halte, ils racontèrent que le forgeron, nommé Sitnikov, s'était arrêté en route, et qu'il n'avait pu suivre parce qu'il était ivre. Il y avait déjà longtemps qu'on l'avait perdu de vue. Je fis sur-le-champ appel à des hommes de bonne volonté pour sauver leur camarade; mais le silence général me prouva que chacun pensait beaucoup plus à conserver ses forces, pour les fatigues qu'on allait endurer, qu'au salut du malheureux. Alors jetant mon sac de côté, j'ordonnai au maître



Le forgeron Sitnikov refuse de marcher.

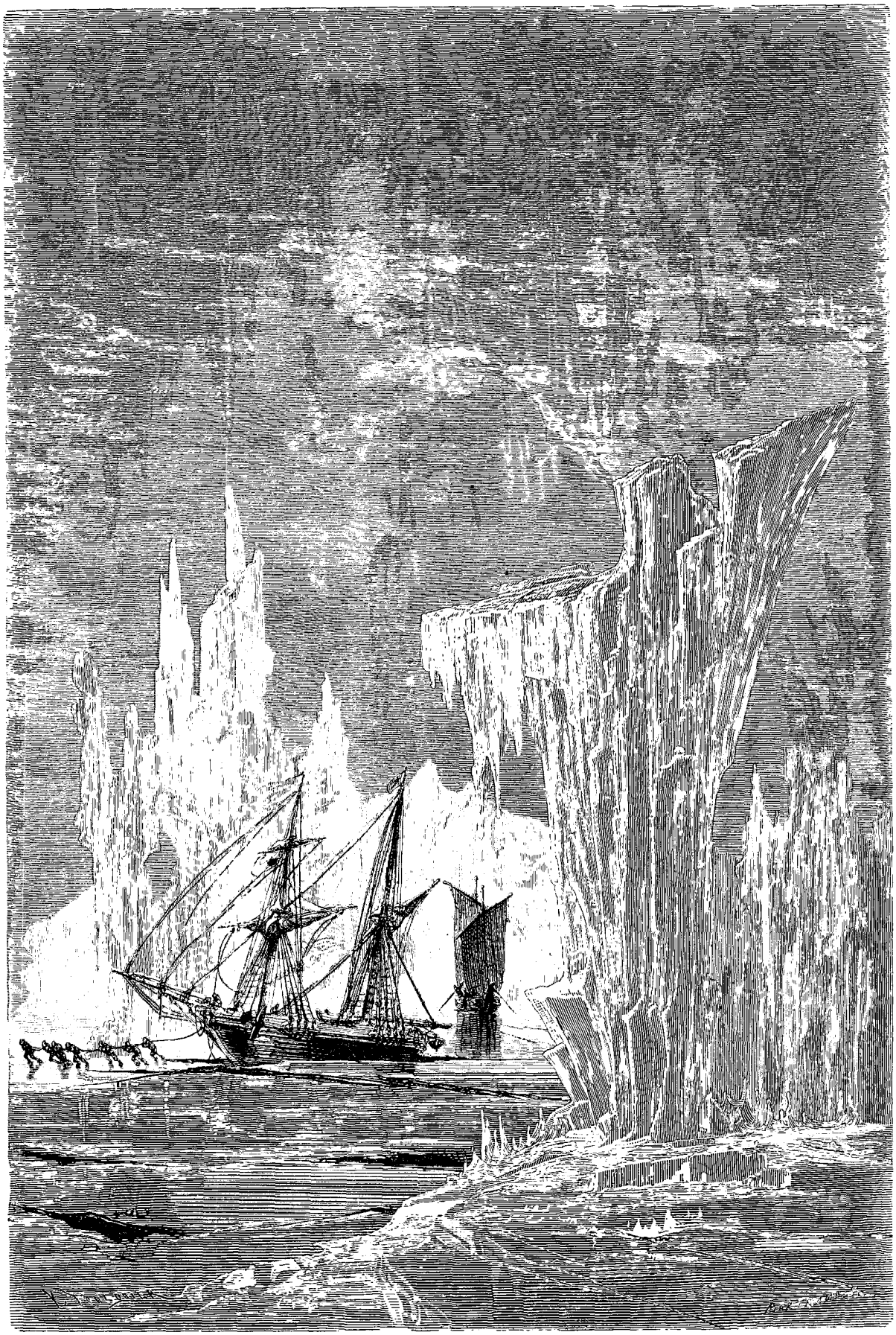
d'équipage, Pankratov, d'en faire autant, et armés de piques et de carabines, nous partîmes à la recherche de l'absent. Après avoir parcouru environ trois verstes, nous trouvâmes Sitnikov qui dormait. Je l'éveillai et lui dis de me suivre, mais il était complétement démoralisé. Au moment de quitter la chaloupe, il avait bu en cachette trois verres de rhum et s'était enivré. Pour tâcher de lui faire reprendre ses sens, je le secouai violemment, mais il ne put se lever. Il pleurait, et me dit : « Votre Honneur, laissez-moi; il est écrit que je dois mourir en ce lieu. » Je vis qu'il fallait qu'il dormît encore; pour le dégriser plus tôt, je lui enlevai sa malitza, que je jetai loin de là, et le laissai avec sa seule, chemise, lui faisant promettre d'essayer de nous rejoindre dès qu'il se réveillerait; je le quittai bien persuadé que je l'avais vu pour la dernière fois. Aussitôt que j'eus rejoint l'équipage, je repris mon sac et nous partîmes. Les hommes marchaient en silence; il était visible que la perte de leur camarade les affectait vivement. De temps à autre, l'un d'entre eux s'approchait de moi et disait : « Votre Honneur, dites la vérité : Sitnikov est mort à présent? »

Le vent devint plus vif, et la neige commença à tomber.

Vers deux heures je fus arrêté brusquement par un nouvel incident; le matelot Resanov, qui se trouvait près de moi, jeta son sac et s'élança au secours du nommé Gregori Vichniakov, qui, tombé dans une mare d'eau douce, allait se noyer s'il n'eût été rattrapé. Quand nous arrivâmes au lieu de la halte, le malheureux tremblait tellement qu'il ne put enlever ses vêtements mouillés. Nous fûmes obligés de l'habiller avec nos propres effets, et ce ne fut que le soir seulement qu'il parvint à se réchauffer. L'anéroïde, tombé à l'eau avec lui, fut perdu.

L'équipage, peu habitué à marcher, trouvait la route très-rude avec un poids pareil sur les épaules. Quelques-uns eurent des vomissements; mais l'unique moyen de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d une chaî e de montagnes de glace.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

salut était de gagner la terre au plus vite, et chacun serrant les dents marchait en silence. Vers le soir nous rencontrâmes une crevasse d'eau libre que nous longeâmes longtemps sans trouver un lieu favorable pour la traverser: à la fin, la nuit arrivant, nous campâmes au pied d'une montagne de glace.

Le baron Budberg, l'un des volontaires que j'avais chargé du thermomètre, tomba dans une crevasse, et l'instrument fut brisé dans sa chute. Quand nous quittâmes nos sacs, nous ressentîmes tous une vive douleur dans les épaules ; quelques-uns ne pouvaient plus remuer les bras. Tour à tour chacun fit la faction pendant une demi-heure ; des carabines chargées étaient prêtes en cas d'attaque des ours blancs. Nous dormions bien dans nos malitza ; seulement la chaleur du corps fit fondre la glace, et nous nous réveillâmes dans des mares d'eau.

Le matin du 10, au moment où nous mangions le morceau de biscuit qui nous servait de déjeuner, nous eûmes une grande joie : Sitnikov, le forgeron, nous rejoignait ; il avait marché toute la nuit en suivant nos traces, ce qui dans l'obscurité n'avait pas dû être toujours facile. C'est un exemple frappant de ce que peut accomplir le sentiment de conservation qui est en nous.

A six heures et demie nous nous mîmes en route. Il fallait d'abord traverser la crevasse qui nous avait arrêtés la veille; nous trouvâmes un endroit plus resserré où, à l'aide d'un petit glaçon et de la ligne de sonde, nous pûmes installer un va-et-vient; le passage dura environ une heure; le glaçon portait deux hommes à la fois. Nous reprîmes aussitôt après notre course à l'est, bien persuadés que nous n'avions plus d'autre clairière à traverser.

A midi, nous rencontrâmes des traces fraîches d'ours blancs se dirigeant vers une haute montagne de glace, de laquelle nous ne passâmes pas à plus d'une demi-verste ; mais personne n'était en humeur de chasser. La fatigue devint insupportable ; beaucoup commencèrent à laisser sur la route tout ce qu'ils ne jugèrent pas indispensable : leurs cabans, des chemises de laine ; plusieurs même jetèrent du biscuit. A chaque halte nous laissions des témoignages de notre séjour: des chemises des bottes; il y en avait même qui se débarrassaient de leurs petites pipes, se figurant, après chaque sacrifice, qu'ils marchaient bien plus aisément. Le maître d'hôtel, Lurionov, jeta presque tout son biscuit, tant il était déjà harassé de fatigue; quant à moi, je marchais encore facilement, et la seule chose que je laissai en route fut ma chevelure, devenue trop longue ; elle gelait et m'empêchait de voir devant moi en me tombant sur les yeux. Plus nous avancions et plus nous rencontrions d'espaces libres. Quand la clairière était assez étroite, nous la traversions avec un va-et-vient, comme j'ai raconté plus haut. Quand elle était trop large, nous choisissions une glace détachée assez épaisse pour nous porter tous, et nous la poussions vers le bord opposé de toutes nos forces; alors ramant avec nos piques et les crosses de nos fusils, mettant au vent nos pelisses étendues, nous traversions lentement, puis nous reprenions notre route.

Vers le soir M. Maticen eut un violent mal d'estomac et des vomissements.

Les mêmes symptômes se montrèrent chez le docteur Licheo ; tout le monde se traînait avec la plus grande difficulté. A sept heures trois quarts, je trouvai un lieu favorable pour passer la nuit. Écrasés de fatigue, nous nous jetâmes tous étendus sur la glace, et nous restâmes pendant quelque temps dans cette position, sans dire un mot.

La profondeur décroissait très-lentement; le 10, au soir, elle était de quatorze brasses. Quelqu'un prétendit avoir aperçu la côte; mais l'obscurité tombait et l'on ne distingua rien avec la longue-vue. Chacun s'enveloppa dans sa malitza, où il dormit mieux qu'aucune belle sur un lit d'édredon ; les fonctionnaires se relevèrent toutes les demi-heures. Ce jour-là, nous avions marché treize heures un quart, nous reposant de temps en temps dix minutes pour respirer.

Nous fûmes sur pied au point du jour; le 11, comme la veille, nous nous étions recueillis dans l'eau. J'escaladai aussitôt la montagne de glace au pied de laquelle nous avions campé ; je vis la terre dans l'est-nord-est. La vue de la côte électrisa l'équipage, et l'espoir de se sauver, qui commençait à l'abandonner la veille, revint plus ardent. Quant à moi, j'avais vu l'eau de tous côtés et je ne savais pas comment nous pourrions la traverser sans embarcation.

Avec quelle rapidité les hommes mirent leurs sacs sur le dos ! quels airs triomphants ! comme ils allaient en avant, ne me donnant même pas le temps de prendre mon poste !

« Votre Honneur, maintenant qu'on voit la côte nous pouvons marcher, nous ne sommes plus fatigués. »

Mais, hélas ! au bout d'une heure nous rencontrâmes l'eau, et quand nous l'eûmes traversée, nous vîmes devant nous une grande étendue de glace brisée qui paraissait infranchissable: en même temps, on distinguait très-bien le sable rouge des falaises de la côte. Que faire ? Je m'élançai en avant, rompant ici, sautant là, passant de glaçon en glaçon à l'aide de ma pique; l'équipage me suivait. Dieu eut pitié de nous. Au bout d'une heure et demie, nous atteignîmes de nouveau la glace ferme. M. Budberg fut le plus éprouvé dans cette traversée; n'ayant pas le pied marin, il glissa plusieurs fois, et se fût noyé s'il n'eût été rattrapé par les hommes. Nous fîmes ce jour-là tout ce qu'il nous fut possible pour atteindre la côte; mais nous rencontrions l'eau à chaque instant, et parfois les clairières avaient plus de cent cinquante brasses de largeur. Nous les franchissions tantôt avec la ligne de sonde; tantôt serrés tous ensemble sur une glace nous étendions au vent nos malitza déployées et nous allions à la volonté de Dieu.

Après le dîner, vers quatre heures, nous nous trouvions au milieu d'une large clairière, quand subitement, à quelques pas de notre île flottante, six morses parurent sur l'eau se dirigeant droit sur nous. Je lançai un coup de pique, mais sans succès, au plus voisin; les autres s'arrêtèrent, examinant le résultat de l'attaque de leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

camarade. Celui-ci, plantant ses défenses dans la glace, commença à escalader notre îlot déjà surchargé. Notre position était critique si deux ou trois nous eussent assaillis à la fois, notre glaçon eût certainement chaviré ou coulé; je pris une carabine et réussis à loger une balle dans l'œil du monstre; le morse lâcha prise et tomba à l'eau, les autres disparurent.

Nous avançâmes sur l'eau, où, sur la glace jusqu'à huit heures du soir, l'obscurité nous força de nous arrêter, et nous campâmes sur une grosse glace qui était échouée, mais tournait sur elle-même; la sonde donna onze brasses. La côte était à sept ou huit verstes. Nous commençâmes à ressentir les douleurs de la faim; nous n'osions manger que très-peu; les événements de la journée nous avaient prouvé que nous pouvions encore longtemps rester sur la glace; le froid nous réveillait à chaque instant; nos forces diminuaient rapidement. M. Maticen, n'ayant rien mangé depuis deux jours, et souffrant d'une violente douleur d'estomac, parlait de sa mort prochaine durant toute la journée du 11; il avait vomi sur la route et il avait fallu son énergique volonté pour traîner son corps malade jusqu'à la troisième étape.

Le 12 septembre, au jour, je grimpai sur le sommet de notre glace; la mer était libre autour d'elle; dans la nuit le vent avait passé à l'est et soufflait assez fort. A huit heures, une brume épaisse nous enveloppa. L'équipage perdait toute espérance et tomba dans une démoralisation complète. Nous étions silencieusement assis sur nos sacs à onze heures, au changement de marée; les glaces revinrent; l'une d'elles passa près de nous; nous y abordâmes successivement à l'aide de la ligne de sonde et d'un petit glaçon. Tchernousov et moi, restés les derniers, faillîmes être séparés pour toujours de nos compagnons. Le transbordement avait duré longtemps et la glace allait toujours, quand le glaçon revint pour



Un morse cherchant à escalader l'îlot de glace qui porte l'équipage.

la dernière fois; la ligne de sonde était trop courte; j'y nouai mes bretelles, mes jarretières, ma ceinture; de l'autre côté, les hommes y ajoutèrent ce qu'ils purent et le glaçon était presque rendu jusqu'à nous; il restait encore cinq pieds quand il fallut lâcher; nous les franchîmes avec une pique. Je dois dire que c'est surtout à l'adresse et à la force du matelot Resanov que nous dûmes notre salut en cette occasion.

L'espérance reparut; nous marchâmes joyeusement vers la côte qui se rapprochait à vue d'œil, mais bientôt une clairière nous arrêta pendant que nous cherchions les moyens de la traverser; le vent fraîchit, et malgré le courant la distance qui nous séparait de la côte augmenta. Du haut d'une glace élevée, je pus voir avec la longue-vue que l'eau qui nous arrêtait était la dernière, et qu'au delà s'étendait jusqu'à la côte une masse de glace solide. La distance de terre était d'environ quatre verstes. Combien nous étions près de la délivrance!... La sonde nous prouva que nous allions au large, tous nos efforts pour traverser furent vains. Alors désespérés, nous nous enveloppâmes dans nos malitza et attendîmes le sort que nous n'avions pu conjurer; le vent d'est augmentait; la glace sur laquelle nous étions était plate et n'offrait aucun abri : elle avait cent cinquante brasses de largeur et cinq à six d'épaisseur. En peu de temps la côte disparut, et nous perdîmes tout le chemin que nous avions fait si péniblement. Par une cause inconnue, les glaces qui nous environnaient allaient plus vite que la nôtre. Quelques instants après, nous ne vîmes plus rien, et la lame vint bientôt secouer notre îlot. Il gelait fort; nous avions grand'peine à nous réchauffer. Vers le soir le vent souffla en tempête. Nos malitza nous empêchèrent de périr de froid; nous étions groupés plusieurs ensemble, les têtes renfoncées sous nos pelisses et les pieds abrités sous la malitza du voisin. A onze heures, un morceau de notre glace se rom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pit, et nous sauvâmes avec peine quatre de nos hommes couchés dessus. M. de Budberg était de ce nombre; la lame devint très-forte et arriva jusqu'à nous; nous ne pouvions nous en garantir.

Le 13 septembre, à sept heures du matin, notre glace se brisa en deux avec un fracas semblable au bruit du canon; la mer balayait le morceau sur lequel nous étions restés. M. Maticen, dont la santé déclinait toujours, me transmit ses dernières volontés et me chargea d'adieux pour ses parents. J'essayais de relever le courage de mes hommes par des récits de naufrages où les matelots s'étaient sauvés dans des positions aussi désespérées que la nôtre; mais mes efforts furent infructueux.

Le temps s'adoucit, la température était à peu près de un degré.

A six heures du matin, une neige épaisse avait commencé à tomber; elle se changea en pluie vers neuf heures. Nous étions trempés jusqu'aux os et nous avions grand'peine à nous réchauffer : une heure de gelée comme la veille aurait mis fin à toutes nos souffrances.

A midi, le vent et la mer tombèrent complétement; une légère brise du sud-sud-ouest s'éleva et nous pûmes espérer que notre glaçon résisterait. Le temps devint superbe, même chaud; nous nous mîmes à faire sécher nos vêtements; la brise fraîchit, et nos cœurs s'ouvrirent encore une fois à l'espérance en voyant que nous étions portés avec rapidité vers la côte. Nous l'aperçûmes promptement; nous vîmes aussi revenir du large les masses de glaces au milieu desquelles nous nous trouvions quelques jours auparavant; elles s'avançaient plus vite que la nôtre et nous eurent bientôt entourés.

Le coucher du soleil fut magnifique; à huit heures, un immense champ de glace arriva droit sur nous; nous nous préparâmes à y passer au moment où il heurterait notre glaçon. Nous accomplîmes heureusement ce mouvement, et un quart d'heure plus tard nous avions trouvé un excellent gîte. Dans ce court trajet, M. Budberg et le commis Larionov se perdirent dans l'obscurité; nous eûmes quelque peine à les retrouver. La profondeur diminuait sensiblement; à neuf heures elle était de douze brasses : toutes nos espérances se ranimèrent.

La nuit du 14 septembre fut extrêmement froide; nous avions heureusement réussi dans la journée à sécher nos vêtements. Le temps s'annonçait magnifique; la côte était voisine; on trouva dix brasses de profondeur; le vent soufflait droit du sud et la ligne de sonde indiqua que nous étions portés vers l'est-nord-est. M. Maticen se trouva un peu mieux; le beau temps dura tout le jour et la température s'éleva. Notre îlot dérivait lentement vers la côte; mais nous ne pouvions pas encore tenter de passer sur l'immense champ de glace qui semblait aller jusqu'au rivage. Vers le soir, le vent fraîchit, passa au sud-est, et nous fûmes entraînés au nord-ouest. L'espérance rentrait à peine dans nos cœurs qu'elle était déçue! Le désespoir s'empara de nous. Plusieurs n'avaient déjà plus de biscuit. Les hommes se mirent à bâtir de petites huttes qu'ils appelaient leur tombeau.

Le 15 septembre, de trois à neuf heures du matin, il tomba une pluie violente mêlée de neige fondue; nous fûmes encore horriblement mouillés. La côte disparut. Vers dix heures, le temps s'éclaircit; nous fîmes sécher un peu nos effets. Un renard passa sur une glace, à cinquante pas de nous; je lui envoyai une balle qui ne l'atteignit pas. Nos chiens étaient devenus si maigres qu'ils n'avaient que la peau et les os; mon épagneul ne marchait plus en travers du vent sans une dérive considérable.

Le même jour, le maître d'hôtel Paul Larionov se rendit coupable de vol; il déroba du biscuit et fut pris en flagrant délit. Je lui pardonnai pour cette fois. A la grande joie de tout le monde, M. Maticen se trouva beaucoup mieux, et se déclara prêt à se mettre en route.

Dimanche 16 septembre, les vents de l'ouest-sud-ouest; du haut des glaces les plus élevées on ne voyait aucune clairière dans la direction de la côte. Quoique ni les uns ni les autres nous ne crussions plus guère à la possibilité de l'atteindre, après les déceptions que nous avions éprouvées, nous nous mîmes cependant en route à six heures du matin. La pluie tombait à torrents. Pendant les deux premières heures, le chemin fut extrêmement dangereux au milieu des débris qui fuyaient sous nos pieds; enfin, à huit heures, nous arrivâmes à la glace ferme et l'on aperçut la terre à quinze ou dix-huit verstes : l'espoir revint. Sans perdre un instant, nous marchâmes très-vite jusqu'à onze heures et demie; nous fîmes alors une halte; la côte ne paraissait pas à plus de huit ou neuf verstes, mais la moitié de l'équipage était si épuisée, que je fus forcé d'accorder une demi-heure de repos.

M. Budberg ne pouvait plus ouvrir la bouche et tombait même en chemin plat.

Pour nous donner des forces, on mangea double ration de biscuit. Quelques hommes s'étaient blessé les jambes en tombant et se traînaient avec peine. Jusqu'à cinq heures, nous marchâmes sans détourner la tête, ne rencontrant aucune clairière. Vers deux heures, je fus moi-même très-fatigué; j'avais peine à mettre un pied devant l'autre : la poitrine et les épaules me faisaient un mal affreux; mais cette faiblesse ne dura pas : à six heures je marchais aussi vite et aussi légèrement qu'auparavant. La dernière verste fut extrêmement rude; la côte ne se donna pas à nous sans une terrible lutte, et je ne sais si nous l'eussions jamais atteinte sans le matelot Ponova. Il allait en avant dans les derniers temps, et j'admirais son intrépidité et l'entrain avec lequel il surmontait tous les obstacles; les autres regardaient la terre et la glace avec une égale indifférence et suivaient machinalement; ils n'avaient qu'une pensée : s'asseoir et se reposer.

Pour arriver jusqu'à terre, il y avait à traverser une étendue d'eau semée de grosses glaces échouées çà et là sur les bancs; nous allâmes de l'une à l'autre sur de petits glaçons.

A sept heures, nous n'étions plus qu'à cinquante brasses du rivage, mais nous ne trouvions plus de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moyens pour traverser. L'obscurité était venue. Rester ruisselants d'eau comme nous l'étions, c'était la mort; il fallait plutôt tout risquer. J'ordonnai donc à mes hommes de gagner la terre, comme ils le pourraient, allant autant que possible deux ou trois ensemble pour retirer de l'eau celui qui viendrait à y tomber. Nous nous séparâmes. Notre devise en ce moment fut « chacun pour soi, Dieu pour tous. »

Le maître d'équipage Pankrator et deux matelots gagnèrent les premiers la terre, et leur hourra éclatant retentit dans la nuit, répété par les échos des montagnes. A huit heures, nous étions réunis sur la côte, mouillés, affamés, sans rien pour faire du feu, mais déjà réchauffés par la certitude que nous n'avions plus à craindre d'être emportés au large. Nous couchâmes serrés les uns contre les autres sur une petite hauteur, la plaine étant couverte de neige. Un fort vent d'ouest et le froid ne nous permirent pas de clore l'œil, malgré la fatigue. Au jour, quand nous nous levâmes, les pierres qui nous avaient portés n'étaient pas plus glacées que nos corps. Aussitôt qu'il fit un peu clair, chacun se mit à chercher du bois; on parvint à ramasser quelques buissons rabougris qui prirent feu avec difficulté, et je fis du café dans la théière : le café brûlant, quoique sans sucre, nous ranima un peu.

Le jour était venu. M. Maticen prit la longue-vue et examina l'horizon; tout à coup il tressaillit et s'écria :

« Des tentes en vue! »

Je saisis la lunette, et vis en effet à quatre ou cinq verstes de notre campement les sommets de deux tentes. A l'instant même, j'envoyai quatre hommes et le maître Pankrator, armés de carabines, de piques et de revolvers, avec ordre d'entrer en communication avec ces gens par tous les moyens possibles. Heureusement, nos envoyés purent se dissimuler dans la vallée la plus grande partie du chemin, si bien qu'ils ne furent aperçus des tentes qu'au moment où ils escaladèrent la hauteur. Dès que les Karachins les virent approcher, ils coururent de tous côtés pour réunir leurs rennes et fuir avec eux; mais on ne leur en donna pas le temps. Pankrator et les siens se mirent à courir malgré leur faiblesse et purent les rejoindre à temps. Par signe, il leur ordonna d'atteler trois traîneaux et d'aller à la mer à notre rencontre, ce qui fut exécuté immédiatement avec beaucoup de bonne volonté. Ces traîneaux nous rencontrèrent à mi-chemin, et je puis vous avouer que jamais je n'ai fait sur un véhicule de ce genre course qui me fût plus agréable.



L'équipage découvre un campement de Karachins.

Ce fut une chance très-heureuse pour nous d'avoir atterri comme nous l'avions fait. Quoiqu'il y eût quelques autres tentes sur cette côte, comme nous l'apprîmes plus tard, elles étaient peu nombreuses et plus avancées dans l'intérieur; nous aurions eu peut-être encore dix ou quinze jours de marche avant de trouver une habitation, car j'avais l'intention de suivre le bord de la mer, et dans cet intervalle il est probable que plus de la moitié de mes hommes eussent péri.

Pour tous, il était grand temps, sinon de trouver un abri, du moins d'avoir une nourriture plus substantielle. Un des Karachins fut dépêché à la recherche d'un interprète, qui arriva quatre heures plus tard. Par lui, j'appris que notre hôte était un très-riche habitant de ces contrées, et que, ce qui était plus important pour nous, c'était un homme très-loyal et très-bon; son nom était Setch-Sirdetto; il possédait trois femmes, sept mille rennes et six tentes. Il se montra tout disposé à nous conduire à la ville la plus voisine, c'est-à-dire à Obdorsk, qui était, d'après lui, à mille verstes du lieu où nous nous trouvions, et à l'instant même il commença à préparer les traîneaux et les provisions qui nous étaient nécessaires pour ce long voyage. Dès notre arrivée, les Karachins nous prodiguèrent leurs mets les plus délicats,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tels que chair de rennes, crue ou bouillie, langues et cervelles de rennes, du poisson cru, de la graisse d'oie fondue, etc. Ils avaient aussi un peu de thé et de sucre. Après avoir terminé notre festin de Lucullus, nous nous couchâmes dans la tente, bien chauffée, sur de moelleuses peaux de renne, et tous nos maux furent oubliés; il nous sembla que nous étions dans le paradis.

Nous nous mîmes en route seulement le 19 septembre, et nous continuâmes, sans nous arrêter, à nous diriger au sud; chaque jour nous appareillions à six heures du matin et nous dressions la tente le soir à sept ou huit heures.

Enfin le 1er octobre, à la chute du jour, nous arrivâmes au bord du fleuve Obi; mais, à notre grand désappointement, il n'était pas encore gelé et charriait d'énormes glaçons : le traverser était impossible. Nous le côtoyâmes jusqu'à une bourgade ostiak, appelée les Iourtes de Jonderski, où nous fûmes très-cordialement reçus par le chef Egor, de la famille de Salender. Pendant mon séjour dans sa iourte, il ne songea qu'à me régaler. Bon gré, malgré, six fois par jour il me fallut boire du thé, et au moins six tasses à chaque fois. Le lendemain de notre arrivée, il s'imagina de me faire avaler un mélange d'eau-de-vie et de jus de tabac; stupéfait de voir un aussi grand chef refuser un breuvage aussi distingué, il se grisa avec les anciens du village et les Karachins qui nous avaient conduits et tomba dans une grande chaudière pleine d'eau, enfouie au milieu de la iourte, où il eût péri sans notre secours.

Je fis connaissance chez lui du prince des Ostiaks.

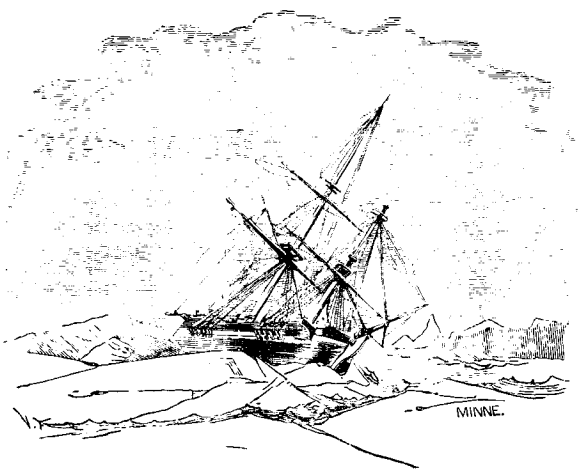
Le 5 octobre, nous traversâmes l'Obi et nous arrivâmes à Obdorsk, accompagnés d'une multitude d'Ostiaks de la suite du prince et du chef Egor, qui nous avaient suivis.

Je séjournai douze jours à Obdorsk. Le prince m'avait offert de nous conduire à travers l'Oural jusqu'au poste de Ziranski; il vint nous prendre le 17 octobre. Le voyage à travers l'Oural fut extrêmement difficile; sur le sommet de la chaîne, nous fûmes assaillis par une tempête de neige qui manqua de nous engloutir; pendant sept heures je désespérai de notre salut. Heureusement le vent diminua, et nous pûmes descendre vers la plaine.

Le 2 novembre, j'arrivai avec tout mon équipage à Yma. Après quarante-huit heures de halte, nous partîmes, en passant par Tset-Tsilma, pour Kouia, à l'embouchure de la Petchora. Je fis faire en ce lieu tout ce qui était nécessaire pour l'hivernage de mes hommes que je laissai sous les ordres du lieutenant, M. Maticen, auquel j'adjoignis le baron Budberg; puis je me dirigeai en traîneau vers Archangel.

En terminant ce rapport de notre infructueux voyage, je crois devoir ajouter que la pensée que j'avais eue de retourner vers *l'Iermack* en traîneau, pour sauver les instruments, se trouva impossible à réaliser. La seule chose que j'aie pu faire a été de déclarer aux Karachins que, s'il venait à terre des objets de la goëlette, ils pourraient se regarder comme légitimes possesseurs de l'eau-de-vie, de la poudre, du plomb, des effets, et de tous les débris du navire; mais que s'ils recueillaient un coffre renfermant des objets dont ils ne comprendraient pas l'usage, ils devraient l'envoyer au chef d'Obdorsk, ce coffre étant la propriété du tzar. Ils m'ont promis de se conformer à mon désir. Les Karachins sont des hommes loyaux et bons, je ne doute pas qu'ils ne tiennent parole. Pendant la durée de mon voyage, j'ai recueilli beaucoup de renseignements sur les mœurs et les coutumes de ces populations, bien moins corrompues que les Samoyèdes, du gouvernement d'Archangel, parce qu'elles n'ont pas encore de rapports avec nos marchands, qui apportent chez ces peuplades la civilisation européenne sous la forme de l'eau-de-vie. Vraisemblablement, avant de longues années, la richesse des Karachins, c'est-à-dire leurs troupeaux de rennes, aura passé dans les mains des Russes, comme les troupeaux des indigènes du district de Mézène sont déjà dans celles des gens d'Yma.

Traduit par H. DE LA PLANCHE.



L'Iermack abandonné dans les glaces.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



M. Henri Mouhot. — Dessin de H. Rousseau d'après une photographie.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE SIAM, DE CAMBODGE, DE LAOS

ET AUTRES PARTIES CENTRALES DE L'INDO-CHINE,

PAR FEU HENRI MOUHOT, NATURALISTE FRANÇAIS.

1858-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

AVANT-PROPOS.

« Les vastes régions qui, sous la figure d'une double péninsule s'étendent entre le golfe du Bengale et la mer de Chine, ne sont guère connues que par leurs côtes, l'intérieur présentant un champ de conjectures inutiles et fastidieuses[1]. »

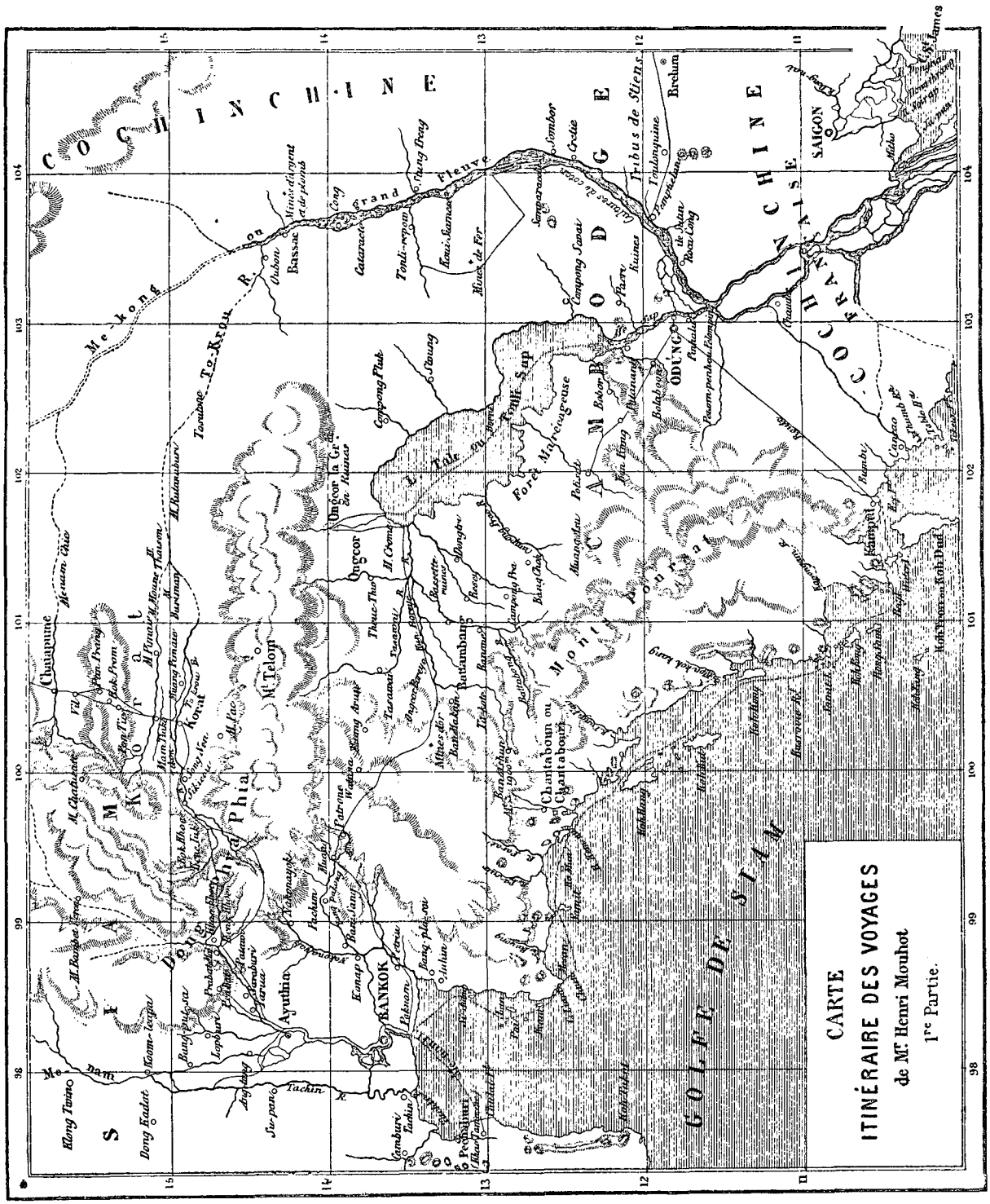
1. *Précis de la géographie universelle*, livre CLI. Première édition, 1813.

Il y a juste cinquante ans que Malte-Brun écrivait les lignes précédentes sur les contrées où nous allons faire pénétrer nos lecteurs. Le savant géographe entrevoyait bien que toute la charpente de cette région était formée par quatre chaînes de montagnes sorties du Thibet, courant vers le sud et encadrant entre leurs escarpements parallèles trois longues et superbes vallées, arrosées par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de grands fleuves; mais il ajoutait que « les sources et le cours même de ceux-ci étaient à peu près inconnus. »

Le demi-siècle, si fécond en découvertes, qui a passé sur l'ouvarge de Malte-Brun, a soulevé une bonne partie des voiles qui couvraient l'Indo-Chine. Deux guerres successives entre l'empire des Birmans et la défunte Compagnie des Indes ont poussé les Anglais dans la vallée de l'Irrawadi; ils l'ont explorée en conquérants, et en ont réduit la moitié méridionale en provinces anglaises. Toutes les grandes sectes chrétiennes ont eu et



ont encore des missionnaires dans l'Indo-Chine, et plusieurs même possèdent des temples à Siam. Le meilleur livre[1] qu'on ait écrit sur ce denier pays est l'œuvre d'un évêque catholique. Les pages les plus intéressantes et les plus douloureuses des *Annales de la Propagation de la foi* sont consacrées à la Cochinchine et au Tonquin. De courageux missionnaires se sont établis depuis une douzaine d'années dans les marches sauvages de l'Annam et

1. *Description du royaume Thay ou Siam*, par Mgr Pallegoix. Paris, 1854.

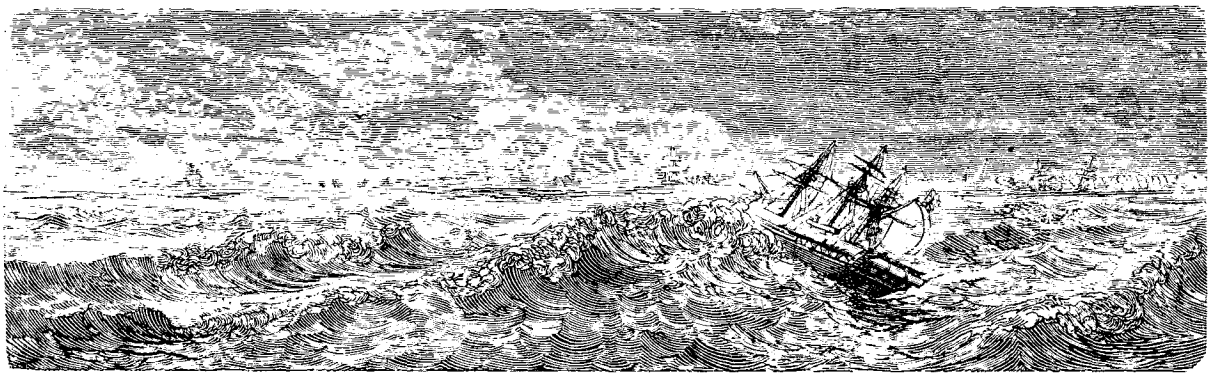
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du Cambodge; ils ont navigué sur le grand fleuve Mékong, l'artère de la grande vallée orientale de l'Indo-Chine, et ont signalé à la géographie le vaste lac Touli-Sap et les ruines antiques qui dorment sur ses bords. L'honneur de relier ensemble toutes ces découvertes, de décrire, de dessiner ces ruines, de traverser la chaîne qui sépare les deux bassins du Ménam et du Mékong, et de remonter ce dernier fleuve jusqu'aux frontières de la Chine était réservé à un de nos compatriotes, M. Mouhot, choisi pour cette mission par les sociétés scientifiques de Londres. Il a payé cet honneur de sa vie, et nous remplisons tout à la fois un devoir envers sa mémoire et un vœu de sa famille en offrant à nos lecteurs la primeur du journal de voyage et du portefeuille vraiment artistique de ce jeune et regrettable savant[1].

I

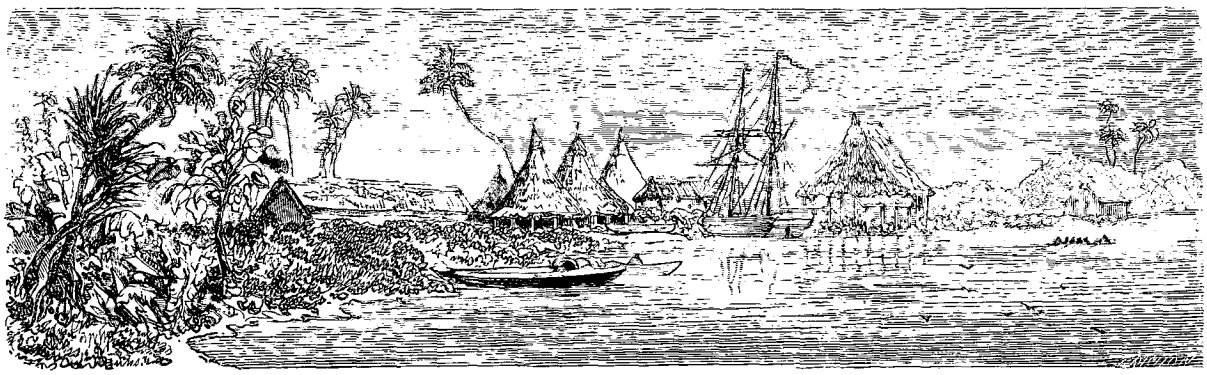
La traversée. — Premier coup d'œil sur le royaume de Siam et sur Bangkok la capitale.

Le 27 avail 1858, je m'embarquai à Londres sur *le Kusrovie*, navires à voiles de très-modeste apparence, pour mettre à exécution un projet que je mûrissais de-



La barre du Ménam, vue prise du pont du *Kusrovie*. — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

puis quelque temps, celui d'explorer le royaume de Siam, le Cambodge, Laos et les tribus qui occupent le bassin du grand fleuve Mékong. J'épargne au lecteur les détails du voyage et de la vie à bord; je me borne à dire que l'encombrement du bâtiment et la conduite du capitaine, dont la sobriété laissait beaucoup à désirer, me firent traverser une série de jours assez difficiles. Enfin, j'arrivai à Singapoure le 3 septembre. Je n'y fis qu'une courte halte pour m'orienter sur les pays que j'allais visiter. Le 12 du même mois, après une traversée bien monotone dans le large golfe qui sépare l'Indo-Chine en deux péninsules, nous arrivâmes à la barre de Siam. Le Ménam, fleuve qui traverse la ville de Bangkok, est obstrué à son em-



Sucrerie de paklat sur le bras du Ménam qui conduit à Bangkok (voy. p. 222). — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

bouchure par un vaste banc de sable qui barre le passage aux navires d'un fort tonnage, et c'est à huit ou neuf milles, dans le golfe et avec des frais assez considérables, qu'ils doivent opérer une partie de leur déchargement, s'ils veulent remonter jusqu'à la capitale. Le nôtre ne tirant que douze pieds d'eau, passa sans grandes difficultés et vint jeter l'ancre à Paknam, en face de la demeure du gouverneur chez lequel le capitaine et moi nous nous rendîmes aussitôt, afin d'obtenir la permission de poursuivre notre route.

Cette formalité remplie, je m'empressai de visiter les forts, le marché et quelques rues de la ville. Les premiers sont construits en briques et crénelés. Paknam est le Sébastopol ou le Cronstadt du roi de Siam; cependant je crois qu'une escadre européenne s'en rendrait facilement maîtresse, et que son chef, après y avoir déjeuné, pourrait le même jour aller dîner à Bangkok.

Sur un petit îlot, au milieu de la rivière, s'élève une pagode fameuse et d'un travail remarquable; elle con-

1. L'édition anglaise, que prépare à Londres l'éditeur John Murray, pour la fin de cette année, formera un volume grand in-8 illustré avec les gravures mêmes de notre recueil.

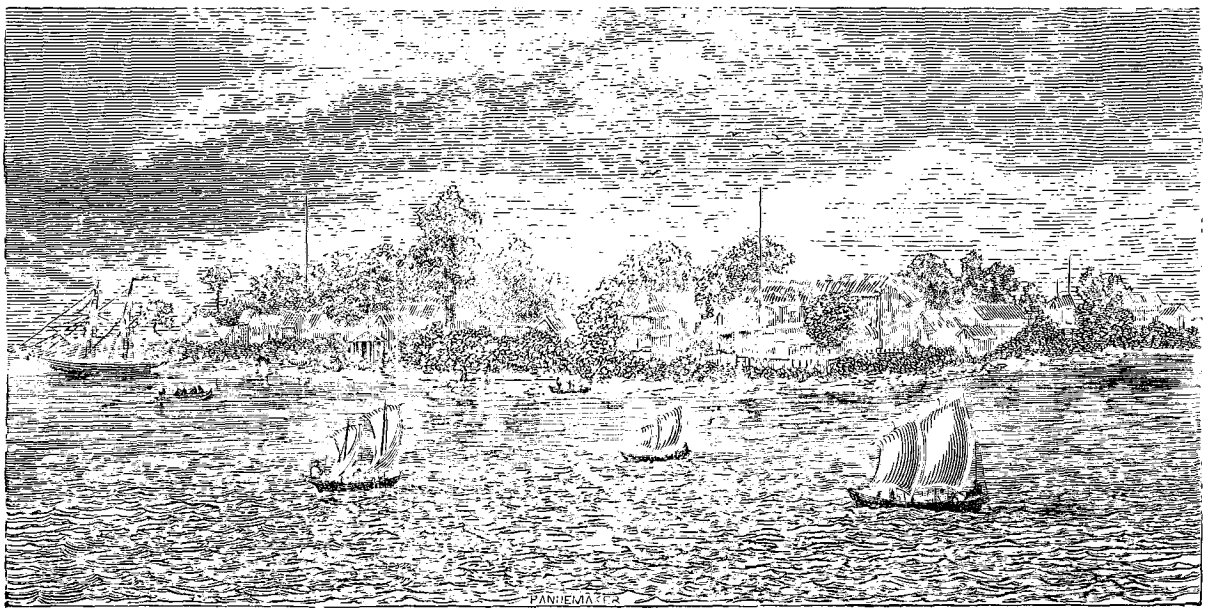
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tient, m'a-t-on dit, les restes des derniers rois. L'effet que produit cette pyramide, en se reflétant dans les eaux profondes et limpides et se dessinant sur un fond de verdure tropicale, est vraiment saisissant.

Quant à la ville, ce que j'en ai vu était d'une saleté repoussante. A huit ou dix kilomètres plus haut, nous passâmes devant une autre ville fortifiée nommée Paklat, et peuplée d'environ sept mille habitants, presque tous originaires du Pégou. Deux citadelles resserrent ici le fleuve, et de l'une à l'autre on peut tendre une sorte de chaîne formée de câbles en fil de fer et de poutres armées d'éperons. Cet obstacle, formidable peut-être pour une jonque chinoise ou annamîte, ne soutiendrait pas un seul instant le choc d'une de nos chaloupes canonnières cuirassées; et la vue de cet impuissant engin de guerre m'intéressa bien moins que celle d'un hameau voisin, où l'industrie locale a établi une raffinerie de sucre.

On ne peut refuser au « Ménam » le beau nom qu'il porte (Mère des eaux), car sa largeur, aussi bien que sa profondeur, permettent aux navires du plus fort tonnage d'effleurer ses rives sans danger; les vergues s'accrochent aux branches, les oiseaux folâtrent en chantant au-dessus de votre tête, et les insectes, en quantité prodigieuse, bourdonnent nuit et jour sur le pont; le paysage est, en outre, des plus pittoresques et des plus beaux. De distance en distance des maisons s'élèvent sur les deux rives, et dans le lointain on aperçoit de nombreux villages. Nous rencontrons un grand nombre de canots, et c'est avec une dextérité incroyables qu'hommes, femmes ou enfants dirigent ces légères embarcations.

Déjà lors de ma visite au gouverneur de Paknam, j'avais pu remarquer l'étroite familiarité qui existe en ce pays entre l'enfance et l'humide élément. J'ai vu les enfants de ce fonctionnaire, de vrais marmots, se jeter dans la rivière, nager et plonger comme des poissons.



Vue de Paknam. — Dessin de Sabatier d'apres M. Mouhot.

C'était un spectacle curieux et ravissant, surtout par le contraste qu'offrent les enfants avec les adultes. Ici comme dans toute la plaine de Siam que j'ai parcourue depuis, j'ai partout rencontré des enfants charmants que je me sentais porté à aimer et à caresser, tandis qu'arrivés à un certain âge, ils s'enlaidissent par l'usage du bétel qui noircit leurs dents et grossit leurs lèvres.

La situation même du pays tend un peu à rendre amphibies ses habitants. Toute la partie centrale du bassin de Ménam n'est qu'une plaine alluviale, coupée de canaux, et noyée annuellement pendant plusieurs mois; nous étions déjà arrivés au centre de la cité populeuse que je me croyais encore à la campagne; il me fallut la vue de plusieurs constructions européennes et celle des bateaux à vapeur qui sillonnent cette majestueuse rivière, dont les bords sont garnis de maisons et boutiques flottantes, pour me rappeler à la réalité locale.

Nous jetâmes l'ancre en face de la cathédrale de la Mission française et du modeste palais de Mgr Pallegoix, ce digne archevêque qui, pendant près de trente ans, sans autre assistance que celle de quelques missionnaires dévoués comme lui, a su faire respecter dans ces régions lointaines le signe révéré du chrétien et le nom de la France.

La vue de la croix surtout, dans ces pays éloignés, fait le même bien au cœur que la rencontre d'un ami de vieille date. A sa vue, on se sent soulagé, on sait qu'on n'est plus seul. Le dévouement, l'abnégation de ces pauvres et bons missionnaires, providence des voyageurs, modestes pionniers de la science et de la foi, sont dignes d'admiration, et ce serait de l'ingratitude que de ne pas leur rendre l'hommage qui leur est dû.

Depuis quelque temps, surtout depuis les guerres de Chine et de Cochinchine, on a fait grand bruit de Siam en Europe, et sur la foi des traités de commerce et de paix, et d'ampouleuses descriptions, plusieurs représen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tants de France et d'Angleterre y ont fondé des maisons de commerce. Malheureusement il y a eu beaucoup de déceptions, et à cette heure, c'est une plainte générale. Le fait est que les négociants ont des concurrents dangereux dans les mandarins, et même dans les princes qui accaparent la plus grande partie du riz et du sucre, branches principales du commerce, et l'expédient sur leurs jonques et leurs nombreux navires ; de plus, le pays n'était pas préparé au changement qui s'est opéré tout à coup dans ses lois, et n'a encore guère cultivé que pour sa propre consommation ; en outre, la population est peu nombreuse et le Siamois est paresseux. La culture est en grande partie entre les mains des Chinois, gens plus laborieux, mais dont l'immigration s'est détournée depuis quelques années pour se porter en Australie, en Californie, à Singapoure et dans quelques autres contrées florissantes.

Le royaume de Siam mérite certainement toute la réputation de beauté dont il jouit, cependant c'est particulièrement dans les montagnes que la nature porte un véritable cachet de grandeur.

Les environs de Bangkok sont, à perte de vue, aussi plats que les *polders* de la Hollande. La ville elle-même repose sur un archipel d'îlots vaseux que le bras principal, ou *thalweg* du Ménam, découpe en deux sections. Celle de droite n'a guère droit qu'au titre de *faubourg*, car les huttes du peuple, les jardins et les marais y dominent. Les pagodes et les demeures des grands y sont rares. Sur la rive gauche du fleuve, au contraire, la ville proprement dite, entourée de murailles crénelées et flan-



Vue générale de Bangkok. — Dessin de E. Bocourt d'après une photographie.

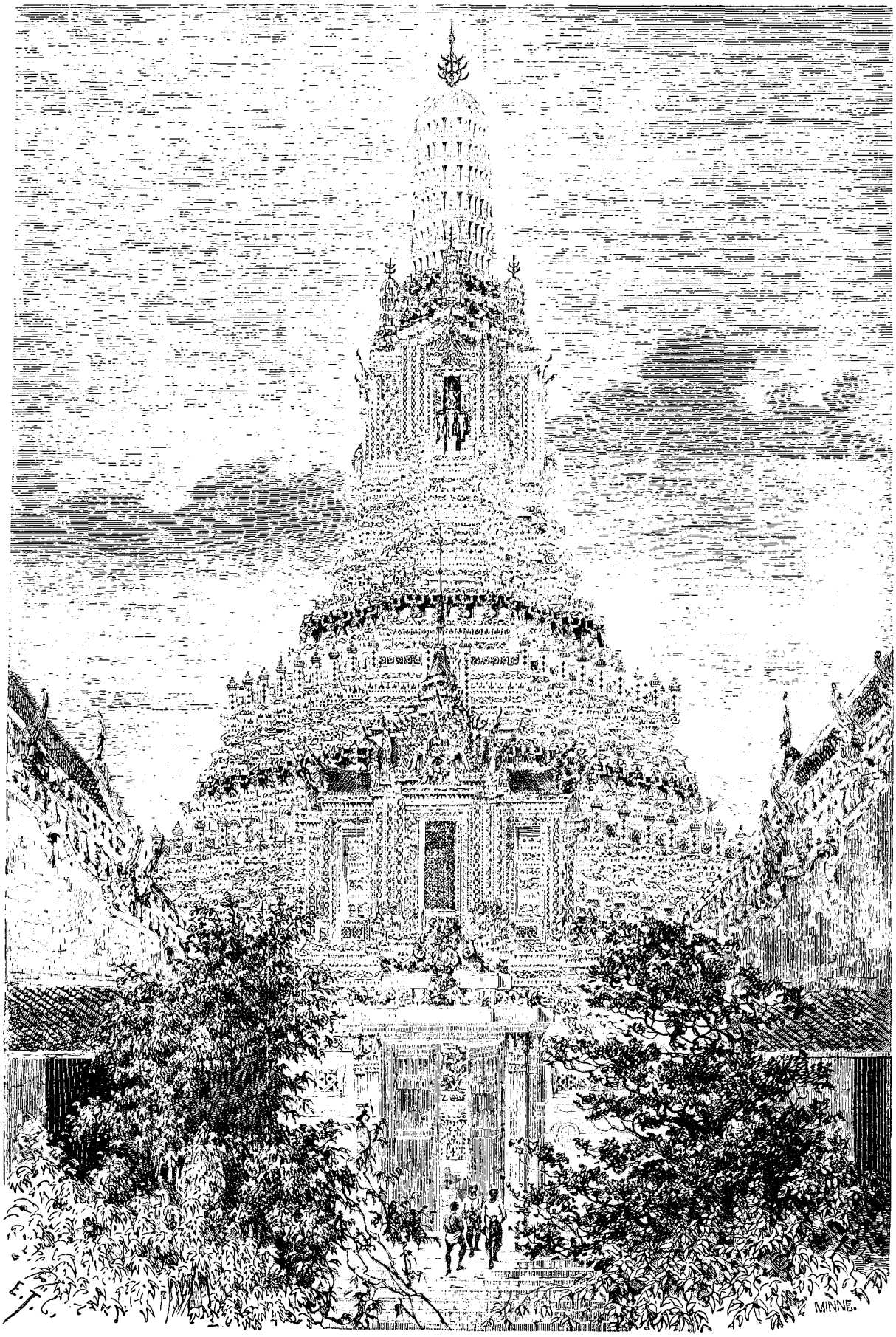
quées de loin en loin de tours et de bastions, couvre un espace de deux lieues de circuit. Entre les deux sections, des milliers de boutiques, flottant sur des radeaux, s'allongent sur deux rangs en suivant les sinuosités du fleuve que sillonnent en tous sens d'innombrables embarcations. L'animation qui règne sur les eaux est la première chose qui frappe le voyageur pénétrant au sein de cette capitale par la voie du Ménam. Bientôt, son attention est attirée par la vue des palais royaux et des pagodes, projetant dans les airs, au-dessus de l'éternelle verdure de la végétation tropicale, leurs flèches dorées, leurs dômes vernissés, leurs hautes pyramides sculptées à jour, découpées en guipures et reflétant tous les rayons du soleil, toutes les couleurs du prisme sur leur revêtement de cristaux et de porcelaines. Cette architecture des *Mille et une Nuits*, la variété infinie des édifices et des costumes, indiquant la diversité des nationalités groupées sur ce point du globe, le son incessant des instruments de musique et le bruit des représentations scéniques, tout cet ensemble est, pour l'étranger, un spectacle aussi nouveau qu'agréable au premier abord.

En outre ici, autre impression étrange; pas de bruit de voiture ni de chevaux; pour vos affaires ou vos plaisirs, vous êtes obligé de descendre ou remonter la rivière en bateau. Bangkok est la Venise de l'Orient; on n'y entend que le bruit des rames, celui des ancres, le chant des matelots ou les cris des rameurs qu'on nomme Cipayes. Le rivière tient lieu de cours et de boulevards, et les canaux remplacent les rues. Un observateur n'a de choix dans ce pays qu'entre deux positions; s'accouder sur son balcon, ou glisser mollement sur l'eau, couché au fond de son canot.

Henri Mouhot.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Portail de la grande pagode de Wat-Chan, à Bangkok. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le roi de Siam et la défunte reine. — Dessin de E. Bocourt d'après une photographie.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE SIAM, DE CAMBODGE, DE LAOS

ET AUTRES PARTIES CENTRALES DE L'INDO-CHINE,

PAR FEU HENRI MOUHOT, NATURALISTE FRANÇAIS [1].

1858-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

Population de Bangkok. — Les Siamois. — Hommes, femmes, enfants. — Esprit de famille. — Étranges contrastes. — Superstitions.

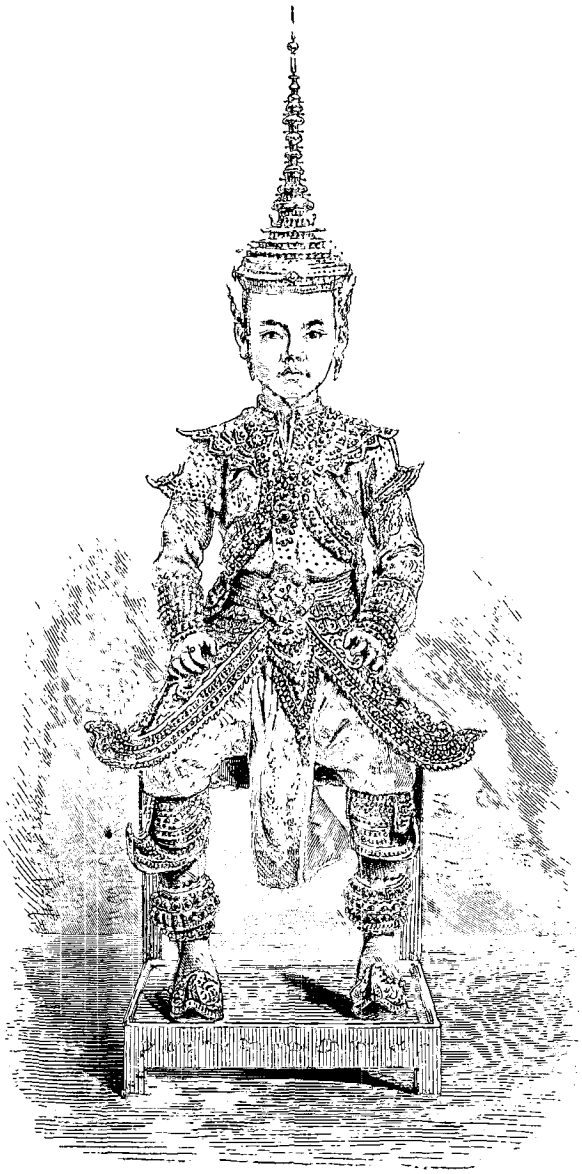
Bangkok, ville toute moderne, a succédé comme capitale du royaume de Siam à deux autres cités qui, elles-mêmes, ne remontent pas à une haute antiquité : Ajuthia et Nophabury. En héritant de leurs prérogatives, elle a aussi hérité de leurs titres officiels, et tout bon Siamois voit en elle *Krung-thépha-maha-nakhom-si-Ayutha-jamaha-dilok-raxathani*, c'est-à-dire : « la grande ville royale des anges, la belle et inexpugnable cité, » etc., etc. Ces qualifications sont brillantes, mais sont-elles méritées? Inexpugnable ! hélas ! Bangkok ne l'est pas plus qu'Aju-

1. Suite. — Voy. page 219.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

thia, qui a été, à plusieurs reprises, prise et pillée par les Pégouans et les Birmans. — Belle ! elle a certainement droit à cette épithète quand, vue du milieu du fleuve, elle étale aux regards ses palais et ses temples; mais elle la perd rapidement dès qu'on pénètre dans les ruelles fangeuses, dans les mille canaux secondaires, étroits et nauséabonds qui découpent ses îlots chargés de huttes sales et misérables, blessant l'œil autant que l'odorat. Quant à la population de cette royale cité, — population dont il est presque impossible de savoir le chiffre exact, vu l'imperfection des recensements orientaux, mais qui grouille certainement, au nombre de trois ou quatre cents milliers de créatures, dans un espace où cinquante mille Français auraient peine à se mouvoir et à respirer, — bien loin de rappeler en quoi que ce soit le type angélique, tel du moins que nous nous le représentons d'après les traditions artistiques et religieuses, elle forme certainement un des groupes sociaux les plus énervés au physique et au moral qui existent sur ce globe sublunaire.

Pendant de longues années j'ai séjourné en Russie; j'y ai été témoin des effets affreux du despotisme et de l'esclavage. Eh bien! ici j'en vois d'autres résultats non moins tristes et déplorables. A Siam, tout inférieur rampe en tremblant devant son supérieur, ce n'est qu'à genoux ou prosterné et avec tous les signes de la soumission et du respect qu'il reçoit ses ordres. La société tout entière est dans un état de prosternation permanente sur tous les degrés de l'échelle sociale: l'esclave devant son maître, petit ou grand, celui-ci devant ses chefs civils, militaires ou religieux, et tous ensemble devant le roi. Le Siamois, si haut placé qu'il soit, dès qu'il se trouve en présence du monarque, doit demeurer sur ses genoux et sur ses coudes aussi longtemps que son divin maître sera visible. Le respect au souverain ne se borne pas à sa personne, mais le palais qu'il habite en réclame une part; toutes les fois qu'on passe en vue de ses portiques, il faut se découvrir; les premiers fonctionnaires de l'État sont alors tenus de fermer leurs parasols, ou tout au moins de les incliner respectueusement du côté opposé à la demeure sacrée; les innombrables rameurs des milliers de barques qui montent ou descendent le fleuve doivent s'agenouiller, tête nue, jusqu'à ce qu'ils aient dépassé le pavillon royal, le long duquel des archers, armés d'une sorte d'arc qui décoche fort loin des balles de terre fort dure, se tiennent en sentinelles, pour faire observer la consigne et châtier les délinquants. Ajoutons, comme dernier trait, que ce peuple, toujours à plat ventre, — dont un grand tiers au moins, la moitié peut-être, si l'on en excepte la colonie chinoise, est esclave de corps et de biens, — se donne à lui-même le nom de *Thai*, qui signifie *hommes libres !!!*

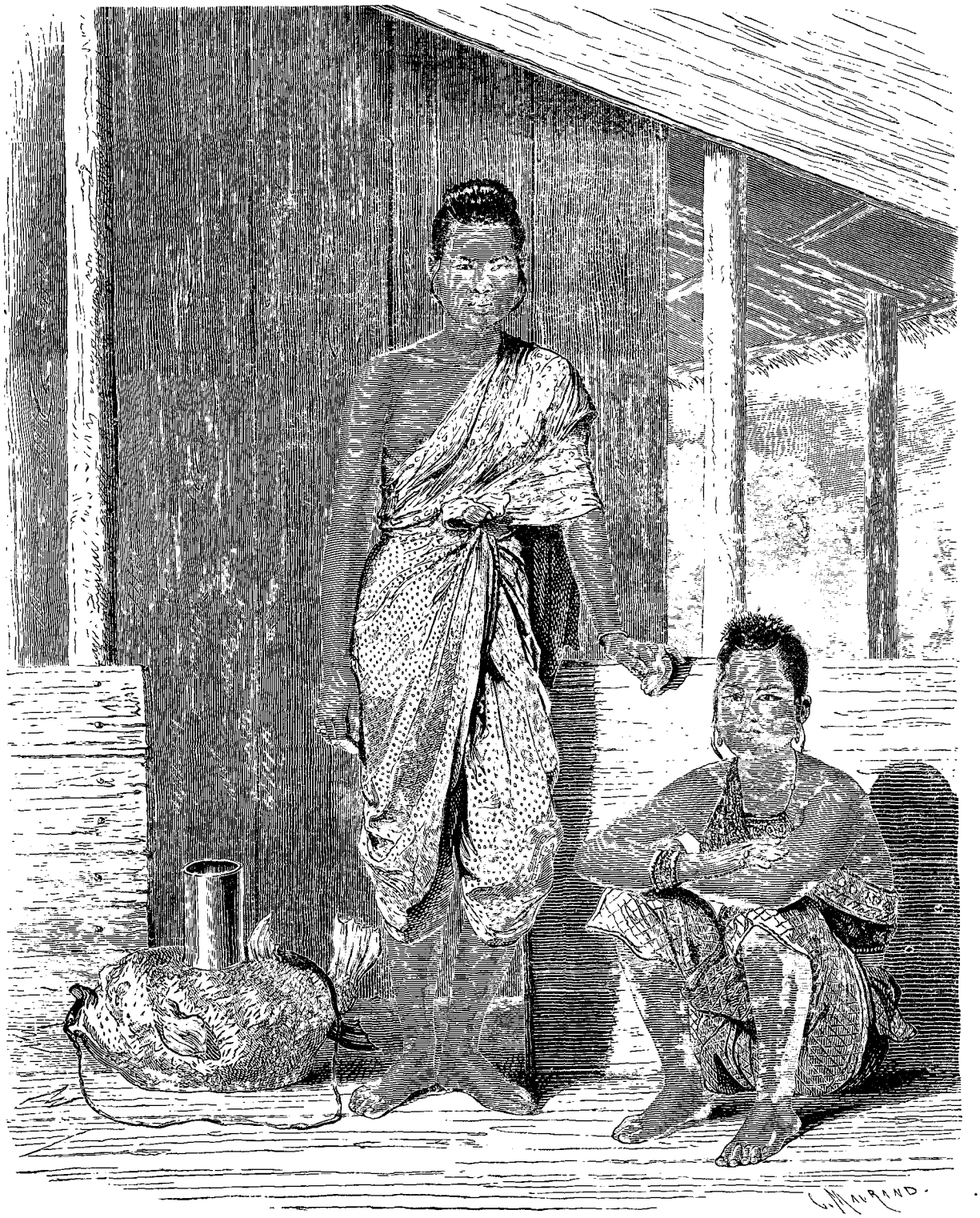


Jeune prince royal (voy. p. 228). — Dessin de E. Bocourt d'après une photographie.

La population du royaume de Siam s'élève, suivant Mgr Pallegoix, à six millions, à quatre et demi seulement, suivant sir Bowring; mais, quel que soit son chiffre, elle n'est pas, à beaucoup près, homogène. Une colonie chinoise, très-respectable dans ce pays, en forme au moins un cinquième; deux autres cinquièmes sont composés de Malais, de Cambodgiens, de Laotiens, de Pégouans, etc. Les Siamois proprement dits comptent donc à peine deux millions. Chaque population a ses usages, ses mœurs à elle; et bien que toutes appartiennent à cette branche du tronc humain que les classificateurs appellent la *race mongole*, toutes ont un type propre. Les Siamois se reconnaissent sans peine à leurs allures molles et paresseuses, à leur physionomie servile. Ils ont presque tous le nez un peu camard, les pommettes des joues saillantes, l'œil terne et sans intelligence, les narines élargies, la bouche trop fendue, les lèvres ensanglantées par l'usage du bétel, et les dents noires comme de l'ébène. Ils ont tous aussi la tête complétement rasée, à l'exception du sommet, où ils laissent croître une espèce de toupet. Leurs cheveux sont noirs et rudes, ils figurent assez exactement la brosse; les femmes portent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le même toupet, mais leurs cheveux sont fins et tenus soigneusement. On regrette, à les voir, qu'elles les rasent impitoyablement dès leur naissance. Le costume des hommes et des femmes est peu compliqué : une pièce d'étoffe qu'ils relèvent par derrière et dont ils attachent les deux bouts à leur ceinture, est leur unique vêtement.



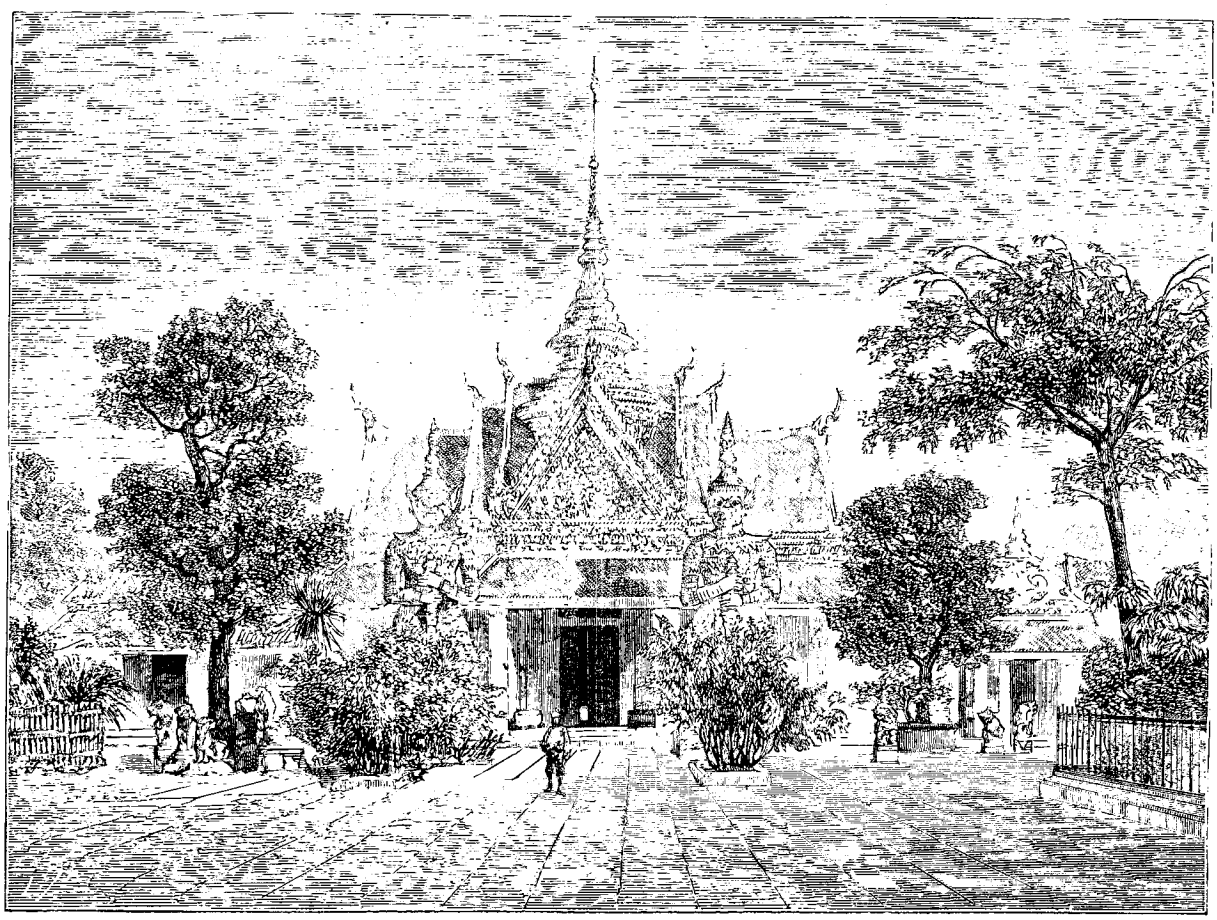
Types siamois : Femmes de Bangkok. — Dessin de E. Bocourt d'après une photographie.

On lui donne indifféremment le nom de pagne ou de langouti. Les femmes portent, en outre, une écharpe d'une épaule à l'autre. Nous reconnaissons, du reste, volontiers, qu'ici, le type féminin, tant qu'il peut s'étayer de la jeunesse, est de beaucoup supérieur au type de l'homme, et que, la finesse des traits à part, la Siamoise de douze à vingt ans a peu à envier aux modèles convenus de notre statuaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Depuis le prince jusqu'au mendiant, tout le monde mâche le bétel à Siam : c'est un des besoins de la vie. Aussi, les Chinois établis dans ce royaume cultivent-ils avec soin le bétel et le vendent-ils avantageusement. Ces Chinois émigrés sont d'habiles cultivateurs, des commerçants intelligents ; ils parlent le siamois comme s'ils étaient nés à Siam, mâchent le bétel comme les indigènes; comme eux, ils rampent devant les mandarins et le roi ; mais, en revanche, ils font fortune, et avec l'argent viennent les honneurs.

Une des grandes qualités du peuple siamois est l'esprit de famille. Chez l'esclave, comme chez le seigneur, vous verrez donner les mêmes soins et les mêmes caresses aux enfants. Qu'il arrive un malheur à un membre de la famille, frère, cousin, etc., tous les parents à l'envi viendront s'unir, se cotiser, pour prévenir l'accident, s'il en est temps encore, ou pour l'alléger, dans le cas contraire. Il m'est arrivé vingt fois d'entrer dans une case d'esclaves, ou dans le palais du premier ministre, de prendre un enfant sur mes genoux et de le caresser; aussitôt je voyais la joie se peindre sur le visage du père et de la mère; tous deux me remerciaient avec effusion : *Kopliai*, *kopliai*, merci, merci, me répétaient-ils, et, une autre fois, si je passais devant leur demeure, « Viens donc chez nous, étranger, » me criait la mère. Ces petits détails indiquent clairement, il me



Portail de la salle d'audience au palais royal de Siam. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

semble, que ce peuple a du cœur; et si, un jour, il s'éclaire et se civilise à notre contact, il retrouvera, j'en ai la conviction, ses autres facultés intellectuelles, qui ne sont qu'endormies.

Enfants du berceau jusqu'à la tombe, les Siamois adorent les bijoux, n'importent lesquels, vrais ou faux, pourvu qu'ils brillent; ils couvrent leurs femmes et leurs enfants d'anneaux, de bracelets, d'amulettes et de plaques d'or ou d'argent; aux bras, aux jambes, au cou, aux oreilles, sur le torse, sur les épaules, partout où il peut en tenir, on est sûr d'en trouver. J'ai vu un charmant enfant de six à huit ans, fils du roi, si chargé de ces objets, de clinquant et de broderies en pierres fines, qu'il ne pouvait bouger, le poids de ses vêtements et de ses bijoux l'emportant de beaucoup sur celui de son pauvre petit corps. (Voy. p. 226.)

Ne devant cacher ni le bien ni le mal, là où nous les trouvons existants, séparément ou réunis, nous répéterons qu'un tiers au moins de cette population vit dans l'esclavage. C'est donc un total de quinze à dix-huit cent mille créatures humaines passées à l'état de marchandises. Elles forment trois catégories: 1° les prisonniers de guerre, captifs distribués aux nobles selon le caprice du roi, et dont la rançon peut aller en moyenne à quarante-huit ticaux (à peu près cent cinquante francs); 2° les esclaves rachetables, ou individus privés de leur

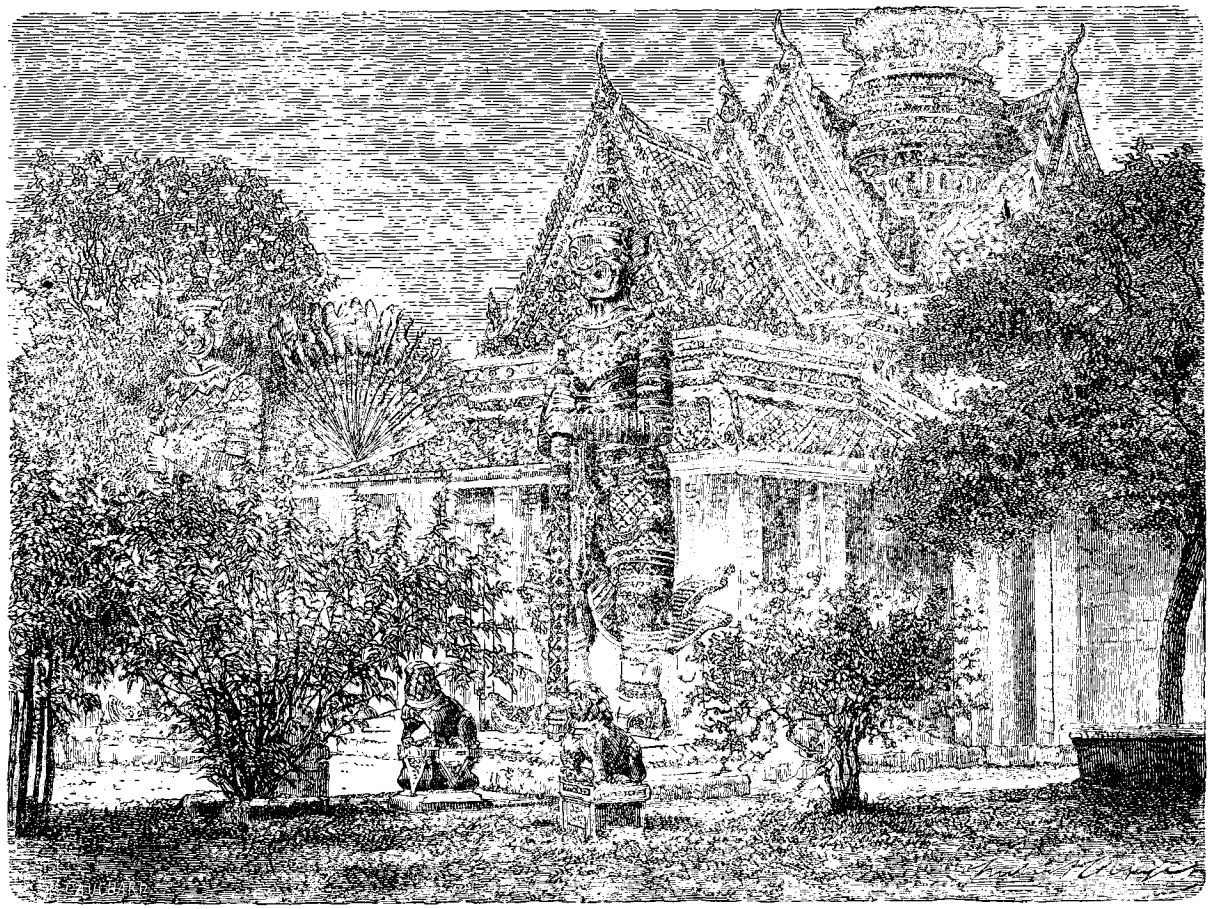
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

liberté pour cause de dettes, et dont les services acquis à leurs créanciers sont supposés payer les intérêts de la somme due ; 3° enfin les esclaves non susceptibles de rachat. Cette dernière classe, le *caput mortuum* de la misère, est entièrement recrutée d'enfants vendus par leurs parents à la suite de procès, de gêne ou de famine, et qu'un contrat écrit met corps et âme à la disposition de l'acquéreur.

Nous trouvons dans Pallegoix (t. I, p. 234) un spécimen d'un contrat de ce genre ; le voici : « Le mercredi, sixième du mois, vingt-cinquième jour de la lune de l'ère 1211, moi, le mari, accompagné de Mme Kol, l'épouse, nous amenons notre fille Ma pour la vendre à M. Luang-si, moyennant quatre-vingts ticaus (deux cent quarante francs), pour qu'il la prenne à son service en place des intérêts. Si notre fille Ma vient à s'enfuir, que son maître me prenne et exige que je lui trouve et ramène la jeune Ma, moi, sieur Mi, j'ai apposé ma signature comme marque. »

Qui donc a prétendu que la lecture d'un acte de vente était monotone et sans intérêt ?

Après le droit pour les parents de disposer commercialement de leurs enfants, vient pour le chef de famille celui de disposer pareillement de sa moitié. S'il l'a achetée, ce qui est le cas général dans les basses classes, la chose ne souffre pas la plus petite difficulté, il peut



Les gardiens de la porte de la salle d'audience, statues en granit (voy. p. 231). — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

la revendre quand il lui plaît. Mais il ne peut agir si lestement à l'égard de celle qui lui a apporté une dot ; il ne lui est loisible de vendre celle-ci qu'autant qu'ayant lui-même contracté des dettes du consentement de sa compagne, elle a répondu de l'engagement sur sa liberté.

A part ces transactions plus ou moins dramatiques et fréquentes, la plus grande union semble régner sous le toit conjugal siamois. La femme, presque toujours bien traitée par son époux, conserve un ascendant non contesté autour du foyer domestique, elle y est honorée et jouit d'une grande liberté ; loin d'être reléguée dans l'intérieur, comme en Chine, elle se montre en public, va au marché, rend et reçoit des visites, étale à la promenade, en ville, à la campagne, dans les pagodes, les toilettes de luxe, les bijoux dont la surchargent la vanité et l'affection de son mari, et fait bien rarement repentir celui-ci de l'aveugle confiance qu'il lui accorde.

Ainsi voilà de pauvres créatures qui possèdent à un haut degré l'esprit de famille ; voilà des parents qui aiment tendrement leurs petits, qui tremblent et gémissent en les voyant souffrir et pleurer, et qui s'en défont, comme d'une denrée vulgaire, avec un merveilleux sang-froid, à la première incitation du besoin ! Voilà des époux modèles, vivant dans le calme de l'union la plus exemplaire, et sur lesquels surtout plane incessamment la pensée qu'à un moment donné le mari pourra liquider

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelque compte usuraire avec la liberté, la personne même de sa compagne!... Ah! la philosophie a beau étudier le cœur humain et fouiller ses replis, elle ne saura jamais combien de contrastes il recèle et quelle pâte malléable il offre aux institutions sociales, surtout aux mauvaises.

Nés de la rencontre de deux courants de population venus de l'occident et du nord, les Siamois ont conservé intactes toutes les superstitions des Indous et des Chinois, en dépit des prescriptions du bouddhisme, qui a cherché en vain à les en délivrer. Ils croient à tous les démons crochus, cornus, chevelus de la mythologie du Céleste Empire; ils ont la foi la plus complète dans l'existence des sirènes, des ogres, des géants, des nymphes des bois et des montagnes, des génies du feu, de l'eau et de l'air, et enfin de tous les monstres fabuleux de l'antique panthéon, ou plutôt pandémonium brahmanique, depuis les *naghas* ou serpents divins qui vomissent des flammes, jusqu'à l'aigle *garouda* qui enlève les hommes. Ils croient également aux amulettes, qui rendent invulnérables, qui donnent la santé, la fécondité, ou écartent le mauvais sort et le mauvais œil; aux philtres qui inspirent l'amour et la haine, etc., etc., et enfin petits et grands, peuple et roi font vivre à leurs dépens une foule d'astrologues et de devins qui prédisent la pluie ou la sécheresse, la paix ou la guerre, les bonnes ou les mauvaises chances du jeu et des transactions commerciales, et qui indiquent les jours et les heures favorables pour la naissance, le mariage, le départ et le retour d'un voyage, la construction d'une maison, en un mot pour tous les événements, pour toutes les opérations de quelque importance de la vie domestique ou sociale.

Une superstition moins innocente, s'il faut en croire l'évêque missionnaire Bruguieri[1], serait celle qui exige du sang humain pour arroser les fondations de toute nouvelle porte construite dans l'enceinte d'une cité. Des voyageurs modernes ont constaté l'existence de cette horrible coutume dans le centre de l'Afrique[2]; à Siam, elle ne peut être considérée que comme une effluve tout à la fois morbide et vivace; une irradiation délétère venant, jusqu'aux jours actuels, des profondeurs des siècles, et dont il faut chercher l'origine dans cette époque de barbarie primitive, où la race couchite dominait dans l'orient et le midi de l'Asie. L'évêque Pallegoix, qui avoue pourtant *avoir lu quelque chose de semblable dans les Annales de Siam*, n'ose affirmer le fait tel que le raconte son collègue, dont voici le récit textuel:

« Lorsqu'on construit une nouvelle porte aux remparts de la ville, ou lorsqu'on en répare une qui existait déjà, il est fixé, je ne sais par quel article superstitieux, qu'il faut immoler trois hommes innocents. Voici comment on procède à cette exécution barbare. Le roi, après avoir tenu secrètement son conseil, envoie un de ses officiers près de la porte qu'il veut construire. Cet officier a l'air, de temps en temps, de vouloir appeler quelqu'un; il répète plusieurs fois le nom que l'on veut donner à cette porte. Il arrive plus d'une fois que les passants, entendant crier après eux, tournent la tête; à l'instant, l'officier, aidé d'autres hommes apostés tout auprès, arrêtent trois de ceux qui ont regardé. Leur mort est dès lors irrévocablement résolue; aucun service, aucune promesse, aucun sacrifice ne peut les délivrer. On pratique dans l'intérieur de la porte une fosse, on place par-dessus, à une certaine hauteur, une énorme poutre; cette poutre est soutenue par deux cordes et suspendue horizontalement, à peu près comme celle dont on se sert dans les pressoirs. Au jour marqué pour ce fatal et horrible sacrifice, on donne un repas splendide aux trois infortunés. On les conduit ensuite en cérémonie à la fatale fosse. Le roi et toute la cour viennent les saluer. Le roi les charge, en son particulier, de bien garder la porte qui va leur être confiée, et de ne pas manquer d'avertir si les ennemis ou les rebelles se présentaient pour prendre la ville. A l'instant on coupe les cordes, et les malheureuses victimes de la superstition sont écrasées sous la lourde masse qui tombe sur leur tête. Les Siamois croient que ces infortunés sont métamorphosés en ces génies qu'ils appellent *phi*. De simples particuliers commettent quelquefois cet horrible homicide sur la personne de leurs esclaves, pour les établir gardiens, comme ils le disent, du trésor qu'ils ont enfoui. »

1. *Annales de la Propagation de la foi*, 1832.

2. Voir entre autres dans Raffenel, *Voyage dans le pays des nègres*, la terrible légende que ce voyageur a empruntée à l'*Histoire moderne de Ségo*.

III

Le roi de Siam. — Son érudition. — Son palais.

Je faisais mes préparatifs de départ le 16 octobre pour pénétrer dans le nord du pays et visiter le Cambodge et les tribus sauvages qui en dépendent, quand je reçus une invitation du roi de Siam, pour assister à un grand dîner que ce monarque donne chaque année aux Européens habitant Bangkok, le jour de sa fête. Je lui fus présenté par Mgr Pallegoix, et l'accueil de Sa Majesté fut plein de douceur et d'affabilité.

Prenons à la hâte quelques notes sur son costume: large pantalon et courte jaquette brunâtre d'une étoffe légère, pantoufles pour chaussure, et pour coiffure une petite casquette de cuir comme celles que portent nos officiers de marine. Le roi avait aussi un riche sabre au côté. La plupart des Européens présents à Bangkok assistaient à ce dîner, où des toasts chaleureux furent portés à la santé de Sa Majesté, qui assistait au repas, debout et circulant autour des tables, tout en chiquant le bétel et adressant un mot agréable à chacun. Le repas était servi dans une vaste salle ou plutôt de péristyle d'où l'on pouvait voir un peloton de la garde royale, avec drapeau et tambour en tête, rangé en ligne dans la cour.

Lorsque j'allai prendre congé de Sa Majesté, elle daigna m'offrir un petit sachet de soie verte contenant les pièces de monnaie d'or et d'argent en usage dans le pays, courtoisie à laquelle j'étais loin de m'attendre et dont je lui témoignai toute ma gratitude.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sa Majesté Phra-Bard-Somdetch-Phra-Pharamendr-Maha-Mongkut, aujourd'hui régnante à Siam, est, de fait, maîtresse absolue des êtres et des choses de son royaume. Le sol même, *fonds et tréfonds*, comme dirait un notaire, est sa propriété; nul ne peut y posséder, y vivre même sans sa permission. Chef infaillible de l'armée, de la loi et du culte, il nomme à tous les emplois civils, militaires et religieux. Il peut, à son gré, créer des princes de talapoins et des chefs de pagodes; il peut aussi les révoquer. S'il use peu de ce dernier droit, c'est moins par respect pour son clergé que pour ses propres souvenirs. Il a longtemps vécu de la vie des talapoins avant d'être roi. Passer par la filière monacale est une condition, la seule peut-être que l'usage exige à Siam de la royauté.

Quel que soit son passé, le roi de Siam affiche des prétentions à l'administration et à la politique; il donne, dans ce but, deux audiences par jour à ses mandarins et à ses ministres. La première commence à dix heures du matin et finit à deux ou trois heures de l'après-midi; la seconde se tient entre onze heures du soir et se termine à deux heures après minuit.

En quatre heures bien employées, on peut faire bien des choses utiles, mais celles-ci se passent presque toujours en conversations étrangères aux motifs qui ont provoqué le conseil. Phra-Bard-Somdetch-Mongkut rappelle, par plus d'un point, Jacques Ier d'Angleterre. Sexagénaire, il a plus d'érudition que de sérieux dans l'esprit, plus de faconde que de logique dans le raisonnement; sans aucune idée arrêtée sur quoi que ce soit, il a le jugement d'un enfant dans le corps d'un vieillard. Persuadé que son règne fera époque, il veut tout organiser, tout régénérer dans son royaume, et ne trouve ni en lui, ni autour de lui un point d'appui pour ses desseins mal digérés. En tout pays, ce serait un savant véritable, nulle part un véritable roi.

Il a fait dresser ses soldats à l'européenne, il a fait creuser des canaux, bâtir des forteresses, ouvrir des routes, construire des navires, commandé des bateaux à vapeur; bien plus, il a fondé à Bangkok une imprimerie royale et a accordé la liberté de l'enseignement religieux aux diverses nations qui vivent sous sa domination. Tout cela, c'est beaucoup pour un roi d'Orient. Ses intentions sont évidemment bonnes et lui font honneur; mais le champ qu'il veut féconder est resté tant de siècles en jachère que sa culture fatiguerait un plus rude laboureur que Phra-Somdetch-Mongkut: aussi se contente-t-il d'ordonner et passe son temps à étudier le pali et les vieux livres canoniques, et laisse assez généralement les rênes de l'État et l'exécution de ses ordres à des mains plus habiles, plus fortes que les siennes, mais aussi souvent moins honnêtes.

Le pali, le sanscrit même, n'ont rien de caché pour lui; il en a résolu toutes les difficultés, en a sondé toutes les profondeurs, et, dans son innocente vanité d'érudit, il aime à faire parade de son savoir philologique. nos savants pourraient recourir avec avantage à sa bibliothèque et à ses connaissances. Il a appris seul et presque sans livres la langue anglaise, qu'il parle et écrit couramment. Comme un véritable orientaliste, il ne se résigne que difficilement à s'écarter des usages traditionnels du pays. Les coutumes siamoises ne permettent, en aucune circonstance, à un étranger de paraître en armes devant le roi de Siam, et on raconte encore, parmi les résidents européens de Siam, avec quelles difficultés sir John Bowring, et, après lui, M. de Montigny, ministre de France, parvinrent à conserver leurs épées devant Sa Majesté siamoise, en dépit de l'étiquette de sa cour.

J'emprunte à l'évêque Pallegoix, qui a passé de longues années dans l'intimité, pour ainsi dire, de ce monarque, la description de sa demeure royale.

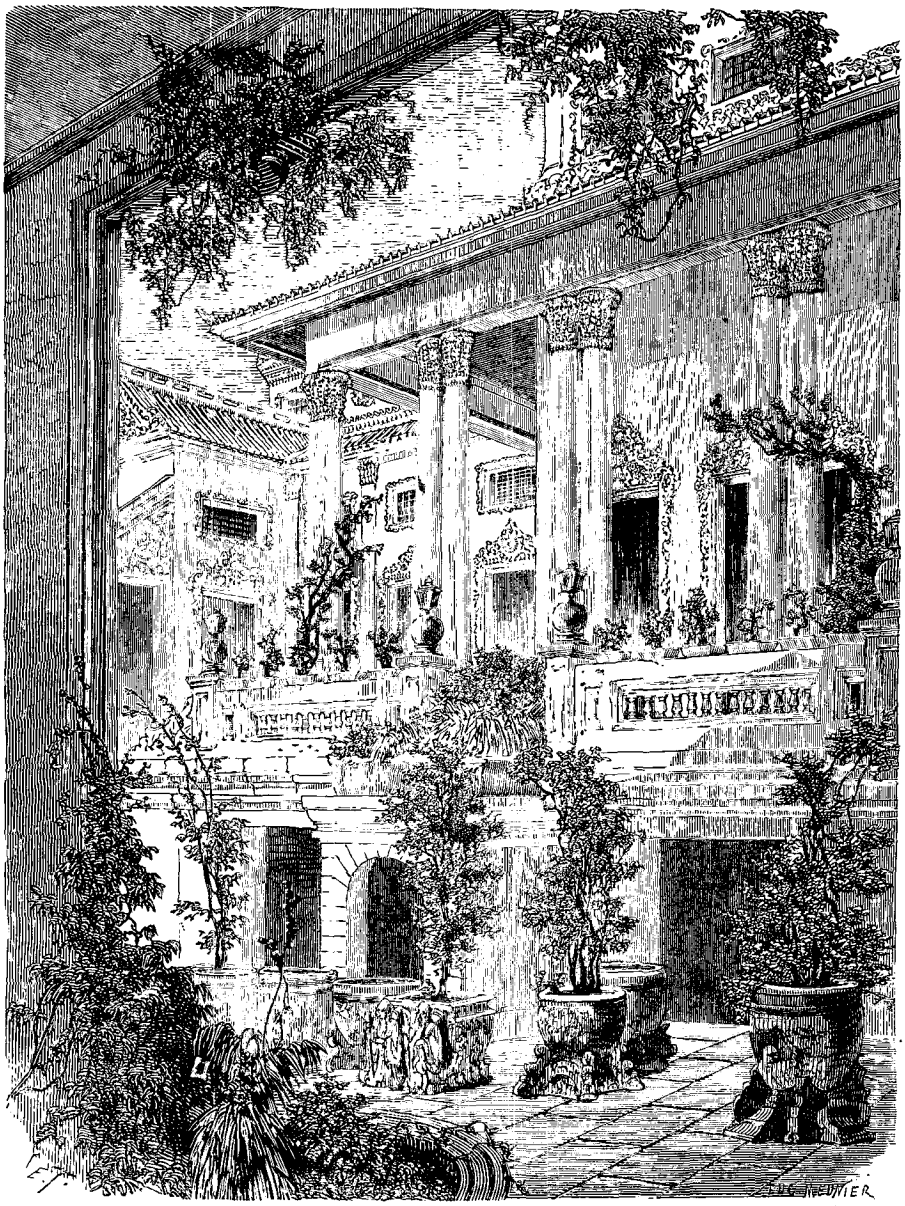
« Le palais est une enceinte de hautes murailles, qui a plusieurs kilomètres de tour. Tout l'intérieur de cette enceinte est pavé de belles dalles de marbre ou de granit; il y a des postes militaires et des canons braqués de distance en distance; on voit de tous côtés une multitude de petits édifices élégants, ornés de peintures et de dorures. Au milieu de la grande cour s'élève majestueusement le *Mahaprasat* à quatre façades, couvert en tuiles vernissées, décoré de sculptures magnifiques et surmonté d'une haute flèche dorée. C'est là que le roi reçoit les ambassadeurs; c'est là qu'on place le roi défunt dans une urne d'or, pendant près d'un an, avant qu'il soit brûlé; là aussi viennent prêcher les talapoins; la reine et les concubines entendent la prédication, cachées derrière les rideaux. A quelque distance de là s'élève la grande salle où le roi donne ses audiences journalières, en présence de plus de cent mandarins prosternés la face contre terre; aux portes sont des statues gigantesques de granit apportées de Chine (p. 229); les murailles et les colonnes de la salle sont ornées de peintures et de dorures magnifiques; le trône, qui a la forme d'un autel, est surmonté d'un dais à sept étages. Les appartements du roi sont attenants à la salle d'audience; puis viennent le palais de la reine, les maisons des concubines et des dames d'honneur, avec un vaste jardin qu'on dit être magnifique. Il y a, en outre, de vastes bâtiments qui renferment les trésors du roi, à savoir: l'or, l'argent, les pierreries, les meubles et les étoffes précieuses.

« Dans cette vaste enceinte du palais, il y a un tribunal, un théâtre pour les comédies, la bibliothèque royale, d'immenses arsenaux, des écuries pour les chevaux de prix et des magasins de toute sorte de choses; on y voit aussi une superbe pagode dont le pavé est recouvert de nattes d'argent, et dans laquelle sont deux idoles ou statues de *Bouddha*, l'une, en or massif, de quatre pieds de haut, l'autre, faite d'une seule émeraude, d'une coudée de haut, évaluée par les Anglais deux cent mille piastres (plus d'un million).

« Les pagodes royales sont d'une magnificence dont on ne se fait pas une idée en Europe; il y en a qui ont coûté jusqu'à deux cents quintaux d'argent (plus de quatre millions de francs). On en compte onze dans l'enceinte des murs de la ville, et une vingtaine en dehors des murs. La pagode *Xetuphon* renferme une statue de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bouddha dormant, longue de cinquante mètres, et parfaitement dorée; dans celle de *Borovanivet* on a employé en feuilles d'or (pour les dorures seulement) plus de quatre cent cinquante onces d'or. Une pagode royale est un grand monastère où logent quatre ou cinq cents talapoins avec un millier d'enfants pour les servir. C'est un vaste terrain, ou plutôt un grand jardin, au milieu duquel s'élèvent quantité de beaux édifices, à savoir: une vingtaine de belvédères à la chinoise, plusieurs grandes salles rangées sur les bords du fleuve, une grande salle de prédication, deux temples magnifiques, dont l'un pour l'idole de *Bouddha*, l'autre pour les prières des bonzes; deux ou trois cents jolies petites maisons, partie en briques, partie en planches, qui sont la demeure des talapoins; des étangs, des jardins; une douzaine de pyramides dorées et revêtues de porcelaine,



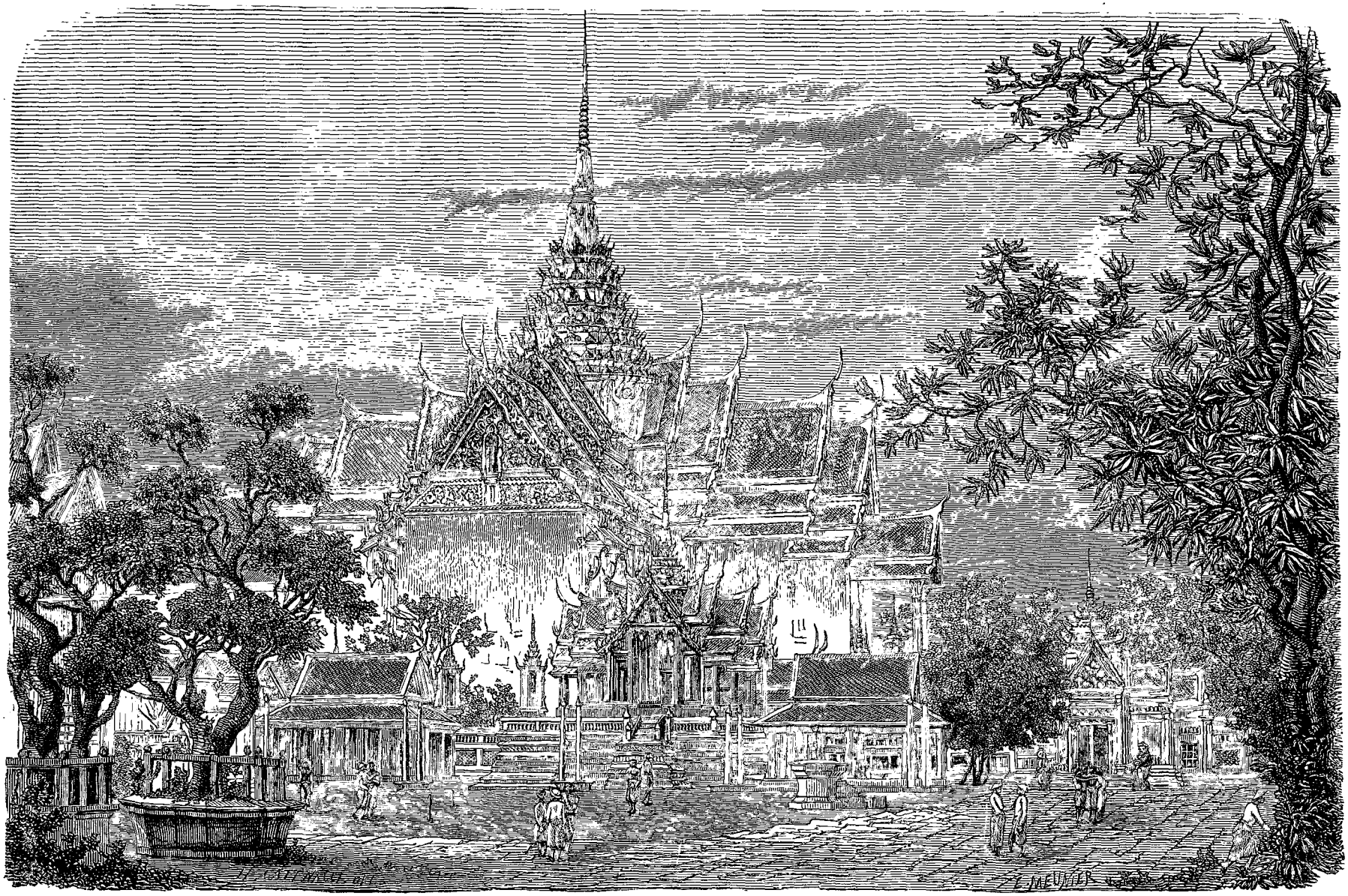
Palais du roi de Siam : Pavillon de plaisance ou des récréations royales (p. 234). — Dessin de Thérond d'après une photographie.

dont quelques-unes ont de deux à trois cents pieds de haut; un clocher, des mâts de pavillon, surmontés de cygnes dorés, avec un étendard découpé en forme de crocodile; des lions et des statues de granit et de marbre apportées de Chine, et, aux deux extrémités du terrain, des canaux revêtus de maçonnerie, des hangars pour les barques, un bûcher pour brûler les morts, des ponts, des murs d'enceinte, etc. Ajoutez à cela que dans les temples tout est resplendissant de peintures et de dorures; l'idole colossale y apparaît comme une masse d'or ornée de mille pierreries. Ce peu de lignes suffira peut-être pour faire concevoir ce que sont à Siam un palais et une pagode royale [1].

Nous devons ajouter que la plus belle pagode de

1. Mgr Pallegoix, *Description du royaume Thaï ou Siam*, t. I, p. 62-66.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jardins du palais. — Pavillon contenant les cendres du dernier roi de Siam. — Dessin de Thérond d'après l'album de M. Mouhot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bangkok, celle de *Watt-Chang*, n'est cependant pas renfermée dans l'enceinte du palais, mais s'élève vis-à-vis, sur la rive droite du Ménam. Sa flèche, haute de deux cents pieds, est le premier indice de la capitale qu'aperçoit le voyageur qui remonte le fleuve en venant de la mer.

Depuis la publication du livre de l'évêque Pallegoix, un nouveau pavillon entièrement dans le style italien, avec colonnade et péristyle, a été élevé à proximité du Mahaprasat. Le roi, qui nous en fit lui-même les honneurs après le dîner dont j'ai parlé, nous fit remarquer l'inscription bilingue (anglaise et sanscrite) qu'il a fait graver sur le frontispice du portique et que l'on peut traduire par ces mots : *récréations royales*. La distribution intérieure de ce pavillon offre un appartement complet, distribué et meublé dans le goût européen, avec glaces, pendules, tentures élégantes et de haut prix. Seulement l'aménagement de ce riche mobilier



Portrait du deuxième roi de Siam. — Dessin de E. Bocourt d'après une photographie.

laisse à désirer, et l'on est assez surpris d'y voir figurer pêle-mêle des statuettes et des portraits des souverains et personnages célèbres de notre Europe, des porcelaines de toutes les fabriques de l'Orient et de l'Occident, des rayons chargés de livres et de manuscrits en toutes les langues, des cartes de géographie, des globes et des sphères, des instruments de précision et de physique, des télescopes, des bocaux remplis d'échantillons d'histoire naturelle, des keepsakes anglais, des bronzes de Barbedienne, des milliers de ces colifichets luxueux avec lesquels la fabrique de Paris fait concurrence aux chinoiseries de Canton, des laques du Japon, des miniatures indiennes, des cristaux de Baccarat et des cornues de laboratoire, des appareils de photographie et des lanternes magiques. Le tohu-bohu de ce mobilier refoule, quoi qu'on en ait, la pensée sur la tête encyclopédique, mais un peu confuse, de son royal propriétaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IV

Le second roi. — Hiérarchie et corruption des grands. — Femmes et amazones du roi.

Comme si ce n'était pas assez pour leur malheureux pays d'avoir à entretenir et à supporter un roi, une cour et un sérail royal aux innombrables rejetons, les Siamois possèdent la doublure de ces institutions. Derrière le premier roi, il y en a un second, qui, lui aussi, a son palais, ses mandarins, son armée. On lui rend les honneurs souverains, et cependant il ne remplit qu'une charge purement honorifique. Il n'est que le premier sujet du véritable roi de Siam. La seule prérogative réelle à laquelle sa haute position lui donne droit est de s'asseoir dans un fauteuil au lieu de s'accroupir devant son collègue, dont il est comme l'ombre. Il a bien le droit de puiser dans le trésor royal chaque fois qu'il en a besoin, mais sa demande doit cependant être préalablement revêtue du visa du premier roi, qui se garde bien de le refuser jamais. On a prétendu que cet *alter ego* du monarque commandait ordinairement les armées siamoises, mais c'est une allégation erronée, car dans les dernières guerres contre les Laotiens et les Annamites, les guerriers de Siam eurent d'abord pour chef un frère cadet du roi, revêtu des fonctions *krom-luang*, et, après lui, un général indigène dont le nom m'est



Femmes du roi de Siam dans leur intérieur. — Dessin de H. Rousseau d'après une photographie.

inconnu. C'est cette même erreur qui a donné naissance au bruit généralement répandu en France qu'il y a deux rois à Siam, celui de la paix et celui de la guerre. Le droit de faire la guerre ou de conclure la paix appartient au premier roi seulement. Les deux collègues couronnés sont en ce moment frères consanguins, mais la médisance prétend que leur position difficile a considérablement refroidi entre eux l'affection fraternelle. En effet, le second roi ne se rend chez le premier que dans les occasions où il lui est impossible de faire autrement. Et comme il est l'héritier désigné du trône, il ne prend peut-être pas aussi grand intérêt à la santé de son frère que l'exigeraient les liens du sang. Tout ce que je sais du second roi, c'est que, non moins instruit que son frère, parlant admirablement l'anglais et le français, aimant l'Europe et sa civilisation, il possède à un bien plus haut degré que son aîné le sens pratique des choses, l'esprit d'organisation et les facultés administratives, et que, sentant fort bien sa supériorité sur ce point, plus que personne il gémit de la mauvaise direction des affaires. En définitive, cultivant les arts, les lettres, aimant les chevaux, et en élevant de fort beaux, il a les goûts et l'existence d'un grand et riche seigneur européen.

Entre les deux rois et le peuple, s'étagent douze ordres différents de princes, ni plus ni moins, plusieurs classes de ministres, cinq ou six de mandarins, puis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour les quarante et une provinces du royaume, une série sans fin de gouverneurs et sous-gouverneurs, dont l'incapacité et les rapines dépassent tout ce qu'on peut imaginer en ce genre et semblent vouloir justifier le missionnaire Bruguieri, qui prétend que le mot siamois *sarenival*, que nous traduisons par celui de *gouverner*, signifie littéralement *dévorer le peuple*. Les fonctionnaires sont payés d'une manière insuffisante, mal contrôlés et jamais surveillés; la conséquence est facile à saisir, ils sont tous concussionnaires; le roi le sait et ferme les yeux, soit à cause du grand nombre de coupables qu'il faudrait punir, ou bien parce que de telles affaires ne valent pas la peine d'absorber un seul de ses instants. Les provinces sont des vaches à lait pour les gouverneurs, qui leur font rendre tout ce qu'elles peuvent donner. Le menu peuple est divisé à Siam en esclaves, gens corvéables et gens payant le tribut. Que le tribut entre dans les coffres du roi, le reste lui importe peu. Les mandarins peuvent le prélever et le prélèvent plutôt trois fois qu'une. Les mandarins ont-ils besoin de faire bâtir une maison, la main-d'œuvre ne leur coûte rien: ils requièrent le peuple de la construire, le rotin est là pour assurer l'activité du travail. Les provinces et la capitale fourniront les matériaux, la maison du voisin même y pourvoira; au besoin, on la démolira; rien n'est plus facile. Un manda-



Artistes dramatiques siamois. — Dessin de E. Bocourt d après une photographie.

rin désire-t-il votre fille pour en faire l'ornement de son harem, ou votre fils pour en recruter la troupe de ses comédiens, il vous le fait savoir, et tout bon Siamois sait qu'entendre c'est obéir.

Au sujet des caprices qui naissent comme des miasmes des profondeurs insondables où croupissent, côte à côte, l'esclavage et l'arbitraire absolu, on m'a conté que Phra-Somdetch lui-même, ce roi si débonnaire, ayant appris, il y a quelques années, que le roi de Cambodge, son vassal, avait une fille d'une grande beauté, la lui fit demander, et sur le refus de ce dernier, il garda en otage ses fils venus par hasard à Bangkok. Or, le roi de Siam n'a pas moins de six cents femmes; qu'avait-il besoin d'une six cent unième? Il est vrai que, dans le nombre, une seule a droit au titre de reine. Pour ce sujet encore, nous ne pouvons mieux faire que de recourir à Mgr Pallegoix: il n'est pas de meilleure autorité.

«... Ce n'est pas la coutume que le roi demande pour reine une princesse d'une nation étrangère: mais il choisit une princesse du royaume qui, le plus souvent, est sa proche parente, ou bien une princesse des États qui lui sont tributaires. Le palais de la reine est attenant à celui du roi; il consiste en plusieurs grands bâtiments élégants et bien ornés. Ce palais a une gouvernante, dame âgée et qui a la confiance du roi. C'est elle qui est chargée de tout ce qui concerne la maison de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reine; au moyen d'une centaine de dames qui sont sous ses ordres, elle exerce une surveillance exacte sur la reine elle-même et sur les concubines du roi, qui sont des princesses de diverses nations ou des filles de grands mandarins que leurs pères ont offertes au prince; elle commande en outre environ deux mille femmes ou jeunes filles employées au service du palais. La gouvernante de la maison de la reine est encore chargée de veiller sur les filles du roi et sur toutes les princesses, qui sont comme cloîtrées et ne peuvent jamais se marier. Toute cette troupe de femmes passent leur vie dans la triple enceinte de murs où elles sont enfermées, et ne peuvent sortir que rarement pour aller faire quelques achats ou pour aller porter des offrandes aux pagodes. Toutes, depuis la reine jusqu'aux portières, reçoivent leur solde du roi, qui les entretient, du reste, avec beaucoup de luxe et de générosité. On dit que, dans la troisième enceinte, se trouve un jardin délicieux et fort curieux; c'est un vaste enclos qui contient en miniature tout ce que l'on trouve en grand dans le monde. Là, il y a des montagnes factices, des bois, des rivières, un lac avec des îlots et des rochers, des petits vaisseaux, des barques, un bazar ou marché tenu par les femmes du palais, des pagodes, des pavillons, des belvédères, des statues, et surtout des arbres à fleurs et à fruits apportés des pays étrangers. Pendant la nuit, ce jardin est illuminé par des lanternes et des lustres; c'est là que les dames du sérail prennent leur bain et se livrent à toutes sortes de divertissements pour se consoler d'être sequestrées du monde. »



Amazone de la garde du roi de Siam. — Dessin de H. Rousseau d'après une photographie.

Des portraits photographiés de quelques habitantes de ce gynécée étant aujourd'hui parvenus en Europe, nous devons nous empresser de déclarer qu'ils ont été exécutés sous les yeux du roi, quand ils ne l'ont pas été de sa propre main; car Sa Majesté, qui ne doit rien ignorer, prétend que l'art des Niepce et des Daguerre n'a point de secrets pour elle. Quant aux sentinelles qui veillent le plus fréquemment autour du palais, elles appartiennent au bataillon des amazones, qu'à l'exemple de ses collègues le nizam d'Hyderabad et le roi de Dahomey, Phra-Somdetch-Mongkut, a recruté parmi les plus belles filles de son peuple. Les *femmes-hommes*, comme on les appelle ici, forment incontestablement le corps militaire le mieux tenu de l'armée siamoise; mais à les voir évoluer fièrement, avec leur béret écossais, leur jupe de tartan, le sabre au côté, le pistolet à la ceinture, arc et carquois sur l'épaule, on les prendrait volontiers pour des échappées du corps de ballet de l'*Académie impériale de musique*.

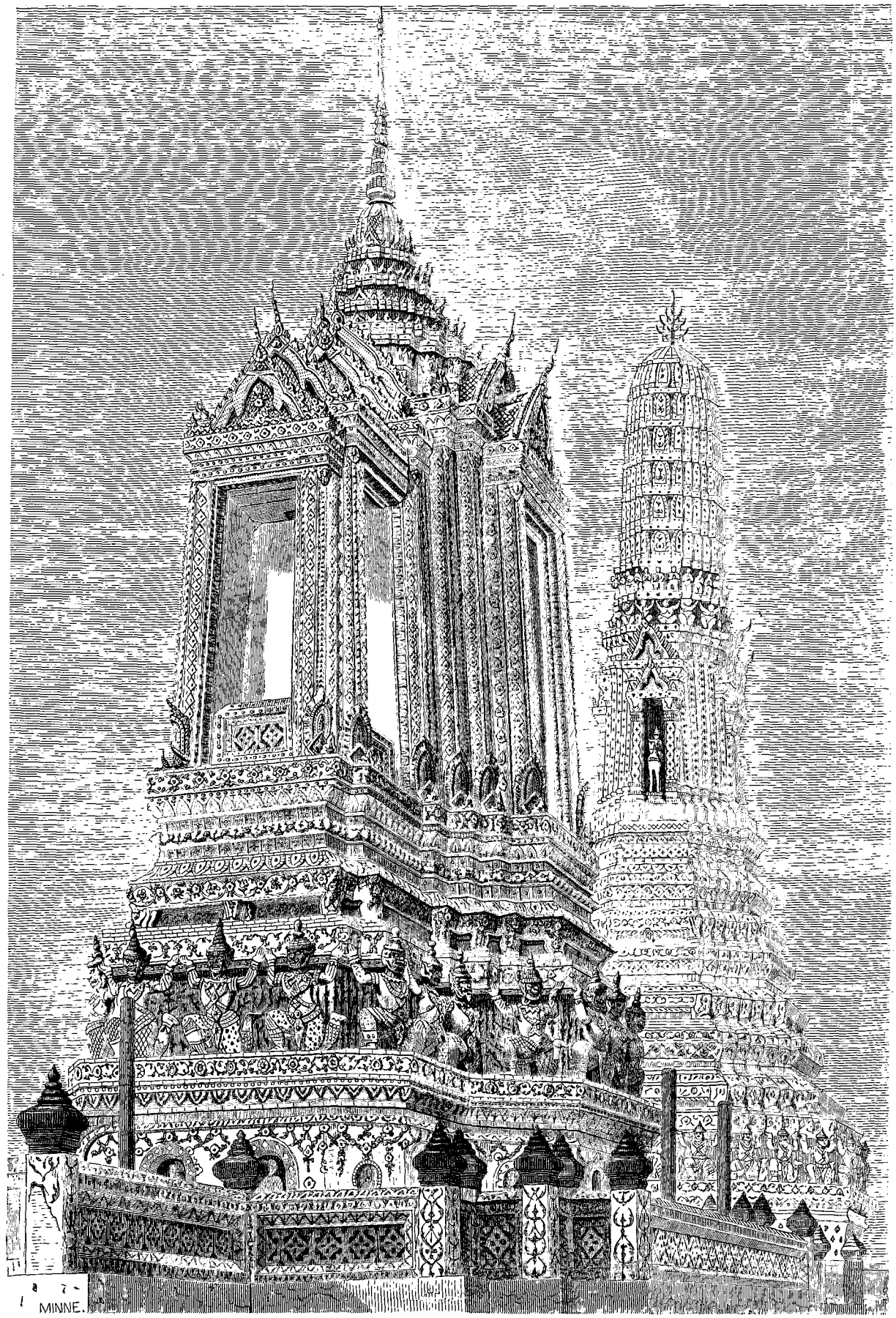
V

Jeux et spectacles.

Comme toutes les populations serviles, celle de Siam donne une bonne part de son existence, la meilleure devrais-je dire, aux jeux et aux divertissements. Le jeu sous toutes ses formes est, immédiatement après le pain quotidien, dont, au reste, elle n'a souci que quand elle a faim, sa préoccupation dominante. Il lui faut des amusements, des hochets, pour toutes les heures et pour tous les âges. Aux enfants du matin au soir, le palet, la cligne-musette, le saute-mouton, les barres, le colin-maillard, la toupie et bien d'autres inventions que nos marmots croient marquées du cachet européen. Aux hommes faits, le trictrac, les échecs, les dés, les cartes chinoises, et même le cerf-volant, réservé chez nous à l'enfance. Le joueur apportera à ces combinaisons de l'adresse ou du hasard un entrain si passionné qu'il exposera en enjeu ou en pari tout son avoir, et qu'ayant tout perdu il jouera jusqu'à son langouti, ce pauvre caleçon, seul voile de sa nudité!

La passion des Siamois pour les combats de coqs est encore plus forte; aussi, malgré les défenses du roi et l'amende décrétée contre les délinquants, ces combats se renouvellent journellement. Dès qu'un spectacle de ce genre est annoncé, la foule y court et prend part aux paris avec tant d'empressement qu'il en résulte toujours des disputes et des rixes entre les spectateurs; de sorte que la lutte qui a commencé par des coups de bec et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Détails et clocheton de la pagode de Wat-Chang. — Dessin de E. Bocourt d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des plumes arrachées, finit par des coups de poing et des yeux pochés.

Le gouvernement, qui cherche à interdire les combats de coqs aux parents, permet aux enfants les combats de fourmilions, de grillons, de sauterelles, et même de deux espèces de petits poissons querelleurs et rageurs, qui se livrent des assauts acharnés au grand plaisir de la marmaille; en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, le gouvernement semble peu logique : mais que voulez-vous? il cède à cette considération suprême : il faut que le peuple s'amuse! Les combats de buffles et d'éléphants sont très-goûtés de lui, mais coûtent beaucoup; on ne peut les lui offrir que rarement, de même que les grandes régates et les joutes sur l'eau. Heureusement, pour remplir les entr'actes de ces représentations extraordinaires, on peut compter sur les grandes funérailles, qui ont toujours pour intermèdes obligés la lutte, le pugilat, les danses sur la corde, les feux d'artifice, les marionnettes, les ombres chinoises et la comédie en plein vent.

De tous les amusements que l'on jette en pâture au bon peuple siamois, celui-ci est le plus de son goût; le théâtre cependant ne consiste guère qu'en une salle ouverte de tous côtés, sorte de tréteau sur lequel des acteurs et des actrices au corps frotté de poudre blanche, aux longs bonnets pointus, aux longues oreilles postiches, aux vêtements de polichinelles et aux bijoux de clinquant, chantent et crient, à tour de rôle ou en chœur, des histoires fabuleuses et des scenarios fantastiques, en s'accompagnant d'une pantomime bizarre. Eh bien! tel est l'attrait irrésistible de ce spectacle sur la foule qui le contemple et l'entend, qu'elle ne le quitte pas un instant du regard et de l'ouïe pendant les vingt-quatre heures qui forment la durée moyenne d'une représentation de ce genre.

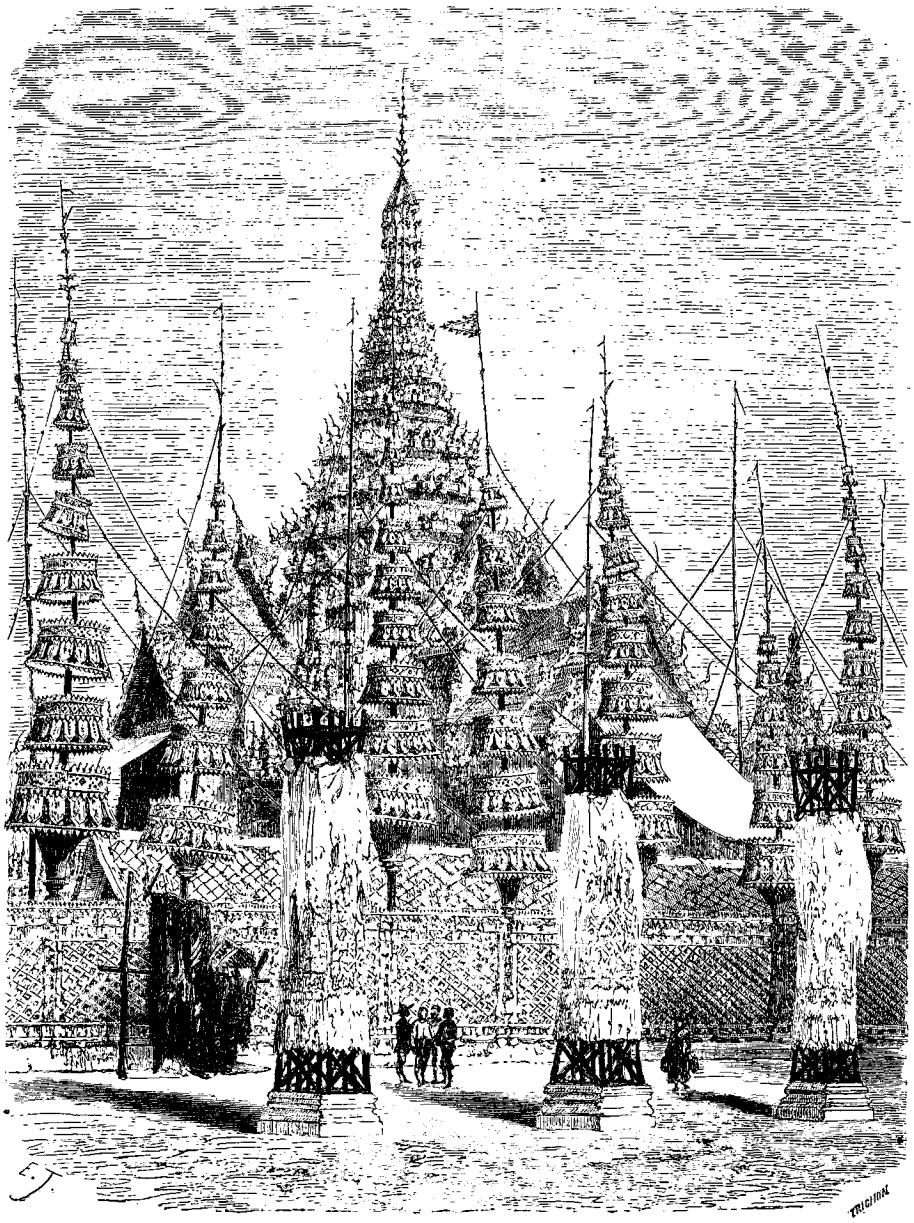
A Siam, chaque grand personnage possède un théâtre et entretient une troupe d'acteurs. Sa Majesté naturellement a les siens, dont je puis parler, ayant eu l'honneur d'être convié à un *spectacle à la cour*. Le théâtre s'élève dans une cour attenante à la salle d'audience Des draperies de soie rouge et blanche, des boiseries sculptées et un nombre infini de ces immenses découpures en carton dans lesquelles excellent les Siamois, en forment les décors. Une vaste tribune, située à droite de la scène, que de riches tentures désignaient à nos regards, était destinée à Sa Majesté elle-même. Tous les grands mandarins étaient prosternés au bas des degrés qui y conduisaient. Une grande estrade située en avant de la scène et de plain-pied avec elle, était garnie de chaises et de fauteuils à l'intention des Européens. Le roi nous ayant précédés de quelques minutes, nous dûmes aller le saluer et lui présenter nos respects avant de goûter les charmes de la représentation si pompeusement annoncée. Une musique étourdissante servit d'ouverture à la pièce, L'orchestre se distingua par un bruit épouvantable et une absence complète d'harmonie, plutôt que par la variété de son répertoire. La même phrase musicale nous fut jouée pendant cinq heures d'horloge, au grand contentement du roi et de ses courtisans. Je croirais volontiers que toute la science musicale de Siam se borne à ce terrible air; car les autres représentations auxquelles j'ai été condamné d'assister ailleurs m'ont toujours fait entendre ces notes uniques et discordantes. Enfin la pièce commença; une foule d'acteurs et d'actrices s'élancèrent sur la scène, vêtus des costumes les plus bizarres qu'on puisse imaginer. Les soieries brodées d'or dans lesquelles ils se drapeaient, les bonnets coniques ornés de pierres fausses et de verroteries qu'ils portaient fièrement sur leur tête, offraient un coup d'œil saisissant et curieux. Quant à leur jeu, on ne peut rien imaginer de plus simple; il consiste presque uniquement en une pantomime originale sans doute, mais assez disgracieuse, que révèle un chœur criard, placé à peu de distance des acteurs. Ce que l'on joua, je ne puis le dire :



Comédienne de la troupe du roi. — Dessin de E. Bocourt d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout ce que je compris fut une chasse au cerf des plus puériles. Un acteur coiffé d'une tête de cerf s'élance sur la scène; on le poursuit pendant quelques secondes, on l'atteint, on le tue, on l'emporte, on le fait cuire et on le mange sur la scène; tout cela en moins de temps que je n'en mets à l'écrire. La mésaventure de cet Actéon siamois n'était cependant pas la catastrophe dernière du drame; la représentation durait depuis six heures, lorsque, profitant du départ de Sa Majesté, qui nous avait faussé compagnie sans mot dire, je me retirai non moins discrètement, et parfaitement édifié sur l'art dramatique parmi les Siamois.



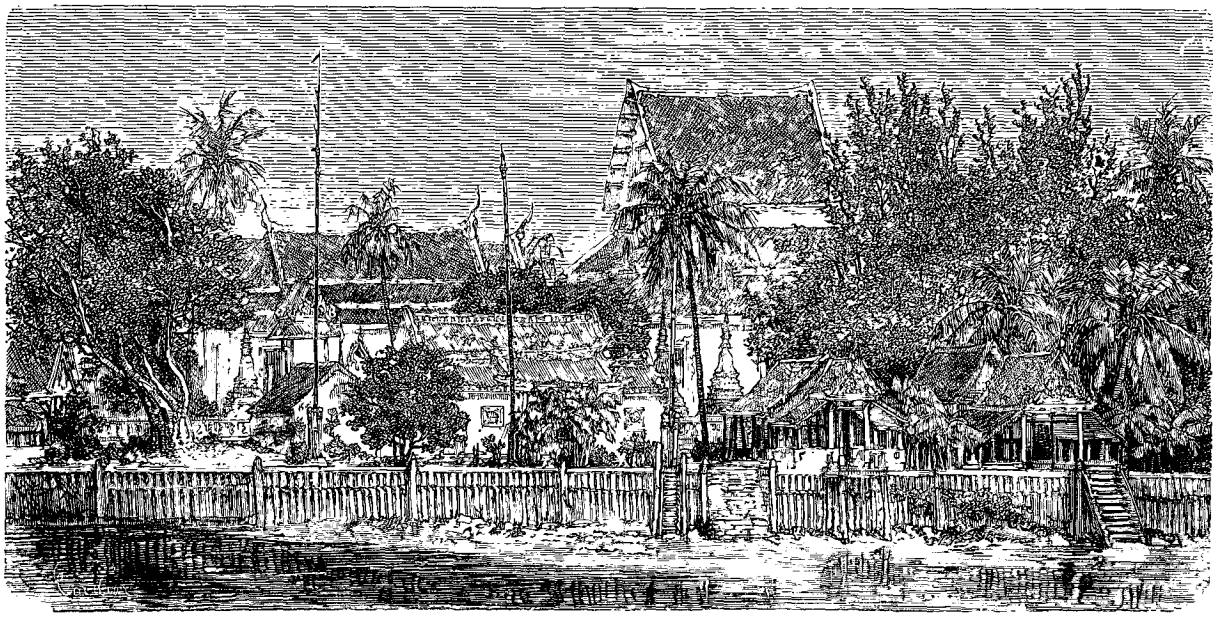
Catafalque pour les funérailles royales. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Il faut l'avouer, ils ne déploient un art véritable que dans la mise en scène de l'acte qui clôt le passage de l'homme sur la terre, dans la mise en scène des funérailles. C'est un cérémonial qui dure au moins trois jours pour le mandarin ou bourgeois un peu riche, trois jours remplis de feux d'artifices, de sermons de talapoins, de comédies nocturnes, de jeux variés, et surtout de festins. Quand il s'agit d'un cadavre ayant porté couronne, c'est bien autre chose!... *les infimes*, *les esclaves*, *les vils cheveux*, *les animaux* de Sa Majesté (traductions siamoises de *fidèles sujets*) peuvent compter alors sur six mois de spectacles et sept grands jours de liesse et bombance.

Henri Mouhot.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Débarcadère d'une pagode moderne d'Ajuthia. — Dessin de Thérond d'apres une photographie.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE SIAM, DE CAMBODGE, DE LAOS

ET AUTRES PARTIES CENTRALES DE L'INDO-CHINE,

PAR FEU HENRI MOUHOT, NATURALISTE FRANÇAIS[1].

1858-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Remonte du Ménam. Rives, riverains et embarcations. — Ajuthia ancienne et moderne. — Un fragment d'histoire par une plume royale.

Ayant terminé, ou à peu près, mes observations et mes visites à Bangkok, je m'empressai d'arrêter mes dispositions de voyage. Je fis l'achat d'une légère petite barque qui pût contenir toutes mes caisses, un étroit espace couvert pour ma personne et un autre pour les bipèdes ou quadrupèdes composant toute ma famille d'adoption : deux rameurs, un singe, un perroquet et un chien. L'un de mes domestiques était Cambodgien, l'autre Annamite, chrétiens tous deux et connaissant quelques mots de latin[2] et d'anglais, qui, joints au peu de siamois que j'avais déjà pu apprendre, devaient me suffire pour me faire généralement comprendre.

Le 19 octobre je quittai Bangkok et remontai le Ménam dans ma barque avec mes deux rameurs, dont l'un était en même temps mon *cook* ou cuisinier. Le courant est toujours très-fort en cette saison, et nous mîmes cinq jours pour faire soixante-dix milles à peu près. La nuit nous avions terriblement à souffrir des moustiques, et même pendant le jour je faisais une chasse incessante à coups d'éventail à ces terribles petits vampires. Comme la campagne était entièrement inondée, nous ne pouvions mettre pied à terre nulle part; et quand près des habitations mêmes je tuais un oiseau, il était très-souvent perdu pour moi. C'était là un vrai supplice de Tantale, car les bords du fleuve sont si riants et si gais! la nature si belle et si riche!

Dans cette saison de l'année les pluies cessent entièrement et pour plusieurs mois; depuis quelques jours la mousson du nord-est commençait à souffler; le temps était constamment beau et la chaleur tempérée par la brise. Les eaux allaient également se retirant. C'était l'époque des fêtes religieuses des Siamois, et la rivière était presque sans cesse sillonnée par une foule de longues et belles barques, chargées de banderoles, et conduisant en pèlerinage des dévots des deux sexes dans leurs costumes d'apparat. Beaucoup de ces barques, armées de plus de cinquante rameurs, couverts de vêtements neufs et éclatants, luttant de vitesse et s'excitant par de longues clameurs et des cris perçants, voguaient aux sons d'instruments dont l'harmonie, amortie par celle de l'onde, ne manquait point de charme. Des

1. Suite. — Voy. pages 219 et 225.

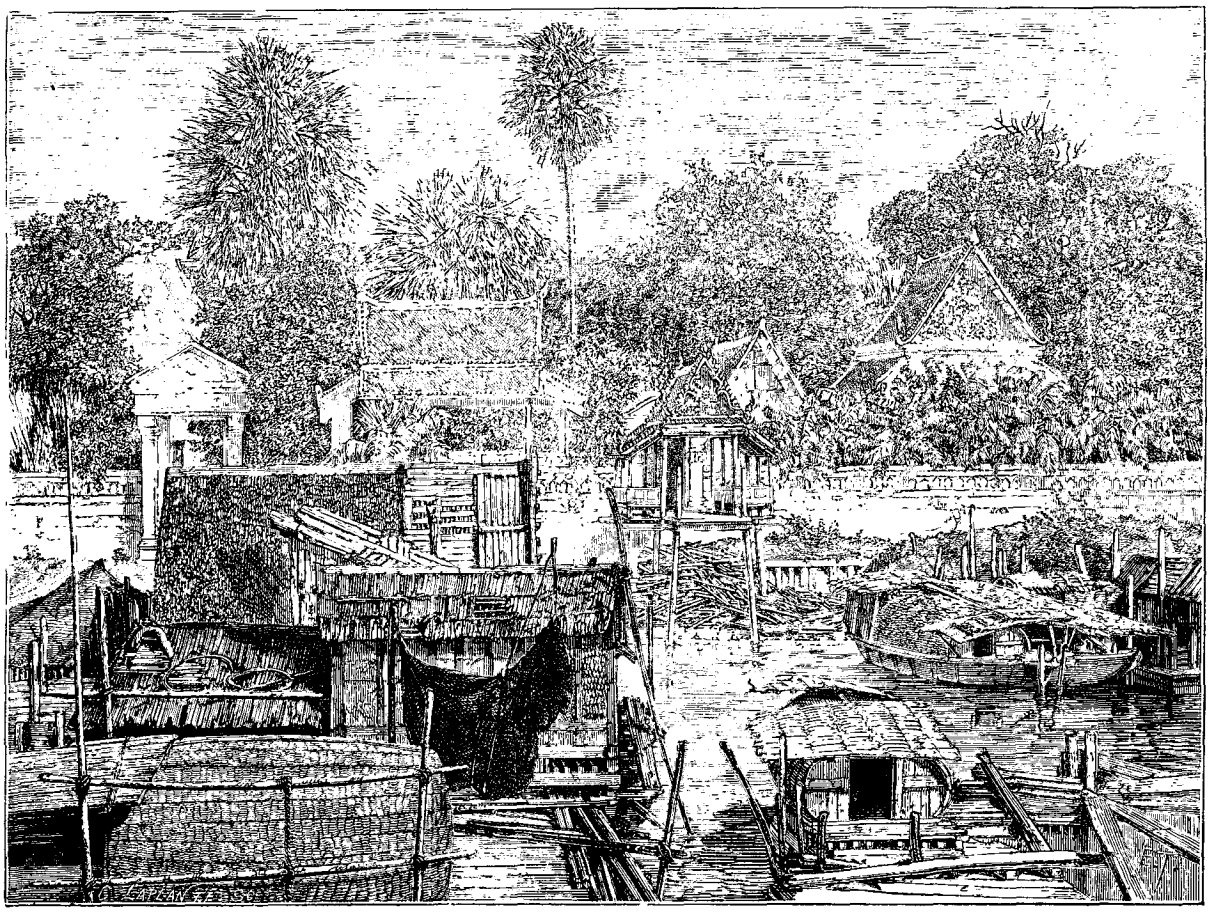
2. Le latin est en honneur chez les indigènes chrétiens, grâce au rituel des missions.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lignes interminables d'embarcations escortaient un mandarin dont la barque, ou, suivant l'appellation locale, le *ballon*, éclatant de dorures et couvert de sculptures, brillait dans la flottille comme un cygne au milieu d'une troupe de canards. Ce magistrat allait offrir des présents aux pagodes des environs et des étoffes jaunes aux talapoins.

Le roi se montre rarement en public : deux ou trois fois par an seulement, une fois en bateau et une fois sur la terre ferme, dans le courant du mois d'octobre. Sur le fleuve, il est toujours accompagné par trois ou quatre cents barques, contenant souvent plus de douze cents personnes, et l'aspect de cette procession nautique, dont les rameurs sont couverts d'habillements aux couleurs éclatantes, et les barques de banderoles, est réellement d'une splendeur indescriptible et telle que l'Orient seul sait en déployer encore.

Chemin faisant, je ne cessais de m'étonner de la gaieté et de l'insouciance du peuple siamois, malgré le joug qui pèse sur lui et les impôts exorbitants dont il est surchargé; mais la morbidesse du climat, la douceur native des indigènes et le pli de la servitude, creusé de génération en génération, font oublier à ceux-ci les soucis privés et les amertumes inséparables du régime oppresseur. Partout aussi sur mon passage on faisait des préparatifs pour la pêche, car le moment où les



Canal d'Ajuthia. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

eaux se retirent des champs est aussi celui où l'on prend le poisson, qui, séché au soleil, fournit à la consommation de toute l'année, et s'exporte même en assez grande quantité. Ma barque était tellement encombrée de caisses, de boîtes et d'instruments que l'espace qui me restait était très-restreint; j'y souffrais de la chaleur et du manque d'air, mais surtout des moustiques, si nombreux, qu'on pouvait les prendre à la poignée et que leur bourdonnement était comparable à celui d'une ruche. C'est la plaie des pays tropicaux; mais c'est ici particulièrement qu'ils pullulent d'une manière effrayante, à cause des marécages immenses, de la vase et du limon que les eaux, en se retirant, laissent à découvert et où la chaleur du soleil en fait éclore en peu de temps des nuées. Mes jambes surtout étaient une chair vive.

Le 23 octobre j'arrivai à Ajuthia, et mes deux rameurs me conduisirent directement chez l'excellent P. Larnaudy, missionnaire français, qui m'attendait. Je fus parfaitement bien reçu par ce bon prêtre, qui mit à ma disposition, pour le temps que je désirais, ce qu'il avait de mieux à offrir, c'est-à-dire sa petite maison de bambou.

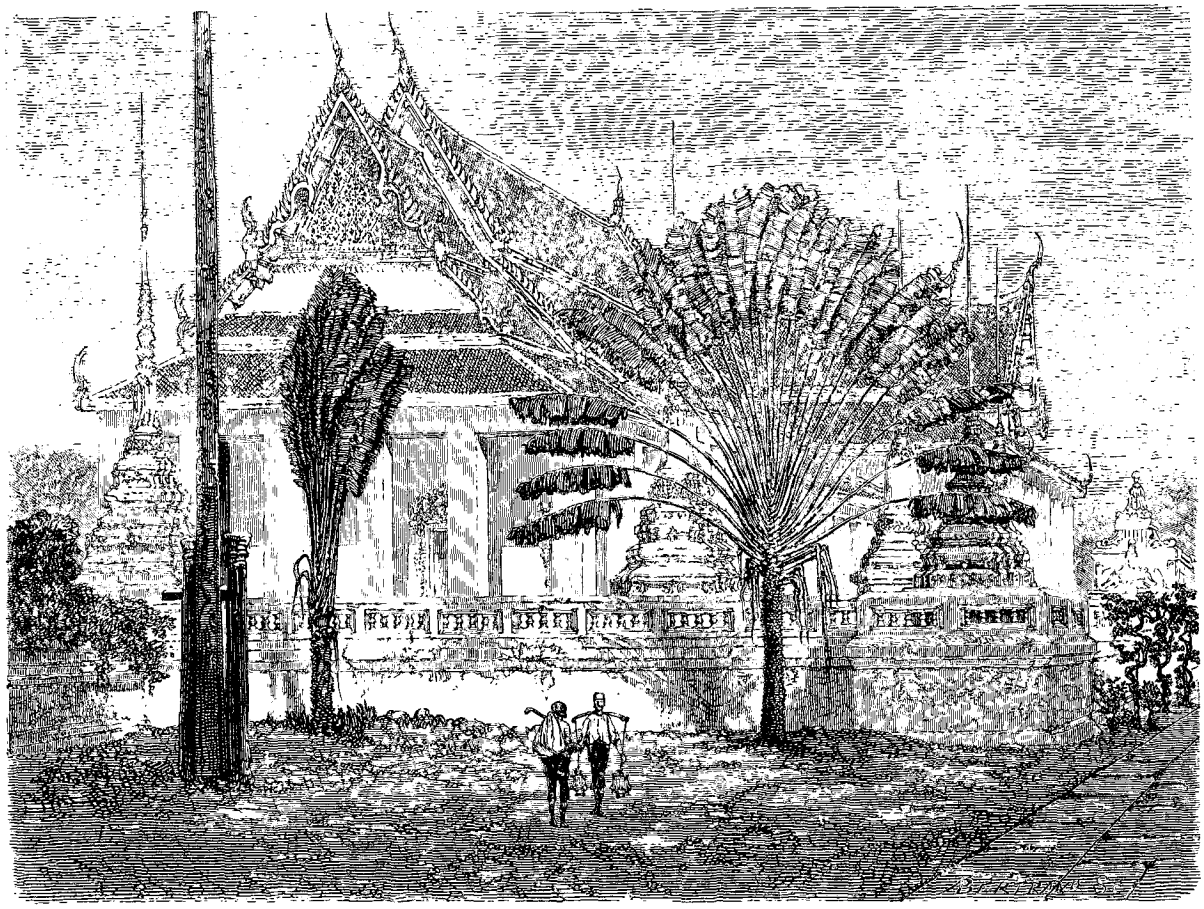
Le bon père est aussi naturaliste et chasseur dans ses moments de loisir; il voulut bien de temps en temps m'accompagner, et tout en courant les bois, nous par-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lions du *charmant pays de France*. Après une longue chasse ou une promenade en bateau, nous rentrions à la case, où nous trouvions notre repas préparé par les soins de Niou qui excelle dans la cuisine siamoise, et que la fatigue nous faisait apprécier peut-être plus que de droit. Du riz avec une omelette ou du poisson cuit au « carry, » des tiges de bambous, des haricots crépus et autres légumes sauvages entraient dans la composition de nos menus avec des poulets pour rôti ou du gibier quand la chasse avait été fructueuse. Trois poulets se vendent un « fuand » (trente-sept-centimes).

Ajuthia est aujourd'hui la seconde ville du royaume. Comme elle est presque entièrement située sur les bords d'un canal qui relie le principal fleuve à un autre cours d'eau qui remonte vers Pakpriau et Korat, sur la route du Laos, les voyageurs qui se dirigent vers ces lieux s'arrêtent d'ordinaire à Ajuthia pour visiter les différents temples de l'île où était l'ancienne cité.

Le nombre actuel des habitants est de vingt à trente mille, parmi lesquels se trouvent beaucoup de Chinois, quelques Birmans et des naturels de Laos. Ils s'occupent généralement de commerce, d'agriculture et de pêche, car ils ne possèdent pas de manufactures importantes. Les maisons flottantes forment la plupart des habitations, parce que les Siamois les regardent comme plus saines que les maisons construites sur la terre ferme.



Pagode moderne, à Ajuthia. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Le sol est admirablement fertile. Le principal produit est le riz, qui, bien que d'une excellente qualité, ne se vend pas aussi bien au marché que celui qui croît plus près de la mer, parce qu'il est moins dru et que ses grains sont plus petits. On fabrique aussi beaucoup d'huile et de toddi, sorte de boisson enivrante et sucrée.

On tire ces deux produits du palmier, qui croît en abondance dans ces parages. J'ai vu dans les jardins des légumes européens qui avaient atteint d'assez belles dimensions. Les fruits du pays sont aussi beaux que bons, cependant la végétation n'est pas tout à fait la même que celle des environs de Bangkok. Le coco et la noix de palmier deviennent de plus en plus rares en montant vers le nord et font place au bambou.

Ajuthia est naturellement considérée comme une des plus importantes de la contrée, mais elle n'est défendue par aucune fortification. Elle a un gouverneur, un député et quelques officiers en sous-ordre.

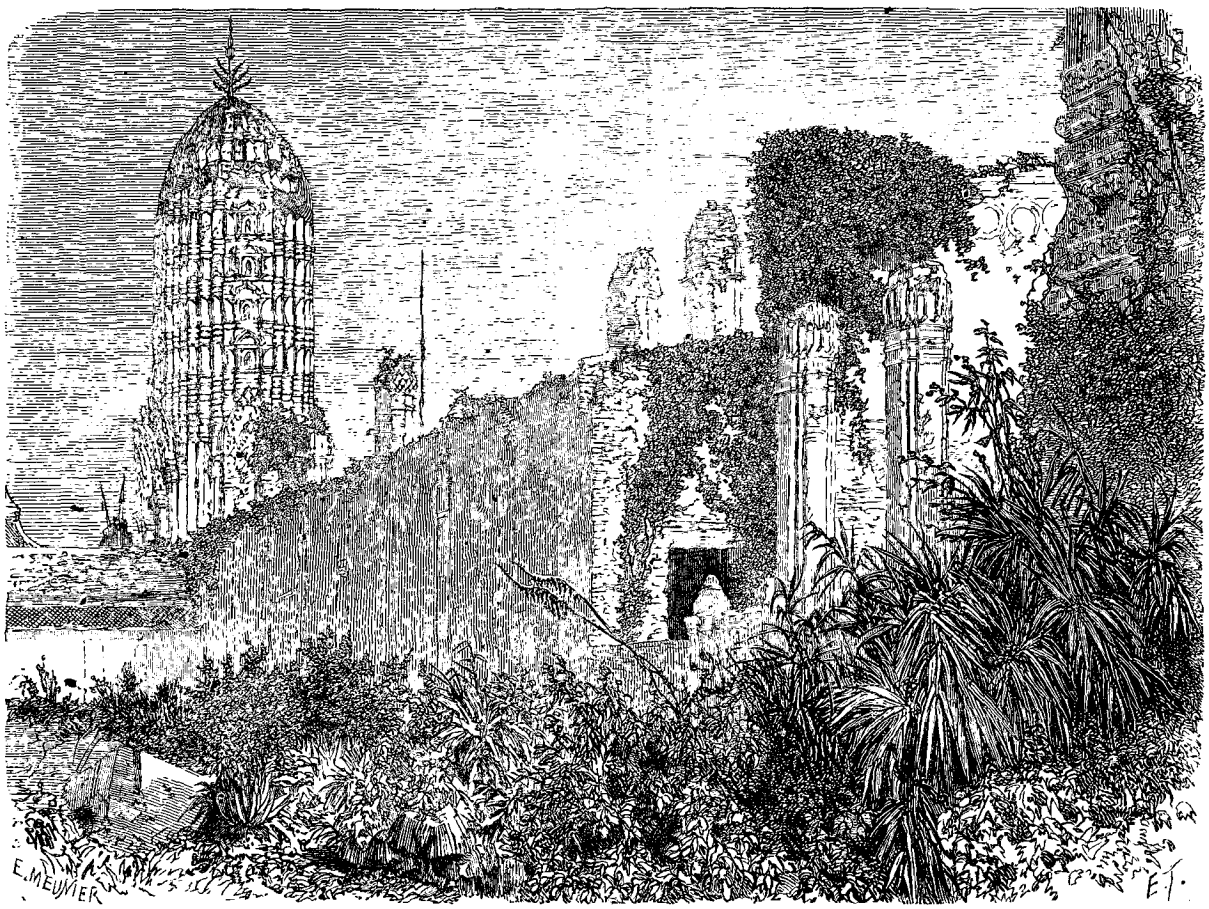
Le roi vient généralement passer huit ou quinze jours chaque année dans la capitale de ses ancêtres. Il y possède un palais construit sur une des rives du fleuve, sur l'emplacement de l'ancienne habitation de ses pères; mais cet édifice, construit en bambou et en bois de teck, a peu l'aspect d'une résidence royale.

La plupart des principaux marchands de Bangkok ont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à Ajuthia des maisons qui leur servent à la fois de magasin et de pied-à-terre ; ils viennent s'y reposer une semaine ou deux pendant les chaleurs.

Les seuls restes visibles de l'antique sont un grand nombre de *wats* ou temples plus ou moins ruinés. Ils occupent une surface de plusieurs milles d'étendue et sont cachés par les arbres qui ont poussé tout alentour. Comme la beauté d'un temple siamois ne consiste pas dans son architecture, mais bien dans la quantité d'arabesques qui recouvrent ses murs de brique et de stuc, il cède bientôt à l'action du temps et devient, s'il est négligé, un amas informe de bois et de briques recouvert de toutes sortes de plantes parasites. Il en est ainsi des monuments d'Ajuthia. Un monceau de briques et de terre, que surmontent encore quelques sommets, marque la place où, dans un temps, des milliers de croyants sont venus se prosterner devant l'autel de Bouddha. Les angles de cet immense quadrilatère de décombres, dont j'ai suivi en tous sens, mais non sans peine, les murailles bouleversées et frangées de broussailles, sont encore indiqués par des dômes ébréchés et des pyramides écroulées, dont les gravures ci-jointes représentent fidèlement l'aspect actuel. Au centre d'une niche antique, démantelée, dont la base seule résiste encore aux outrages du temps et de l'atmosphère, j'ai mesuré une statue de Bouddha (ou de Gautama, comme on l'appelle ici). Elle



Ruines à Ajuthia. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

a dix-huit mètres de hauteur et paraît de bronze au premier coup d'œil ; mais j'ai constaté que, tout entière maçonnée en brique à l'intérieur, elle était simplement revêtue de plaques d'airain de trois centimètres d'épaisseur. Mgr Pallegoix prétend que les ruines d'Ajuthia recèlent d'inépuisables trésors et qu'on y fouille toujours avec succès. Selon lui, une seule des statues qui dorment aujourd'hui sous les éboulis des temples antiques avait exigé, pour sa confection, 25 000 livres de cuivre, 2000 livres d'argent et 400 livres d'or ! Aujourd'hui le vautour et l'orfraie nichent dans la couche de décombres qui les a ensevelis.

Au centre d'une plaine, à quatre milles environ de la ville, il y a une pyramide sacrée d'une hauteur et d'une largeur immenses ; elle sert en quelque sorte d'asile et le roi vient encore parfois la visiter. On n'y arrive qu'en bateau ou à dos d'éléphant ; car il n'y a, en fait de route, pour aller jusque-là, qu'un canal ou des terrains marécageux. Cet édifice est très-célèbre chez les Siamois à cause de sa hauteur ; mais le seul attrait qu'il puisse avoir pour un étranger, c'est la vue magnifique qu'on a de son sommet. Ainsi que tous les autres monuments du même genre, celui-ci est composé d'une succession de degrés partant de la base pour arriver au faîte ; quelques images mal faites viennent distraire la monotonie de cet édifice de brique. Il n'a aucun de

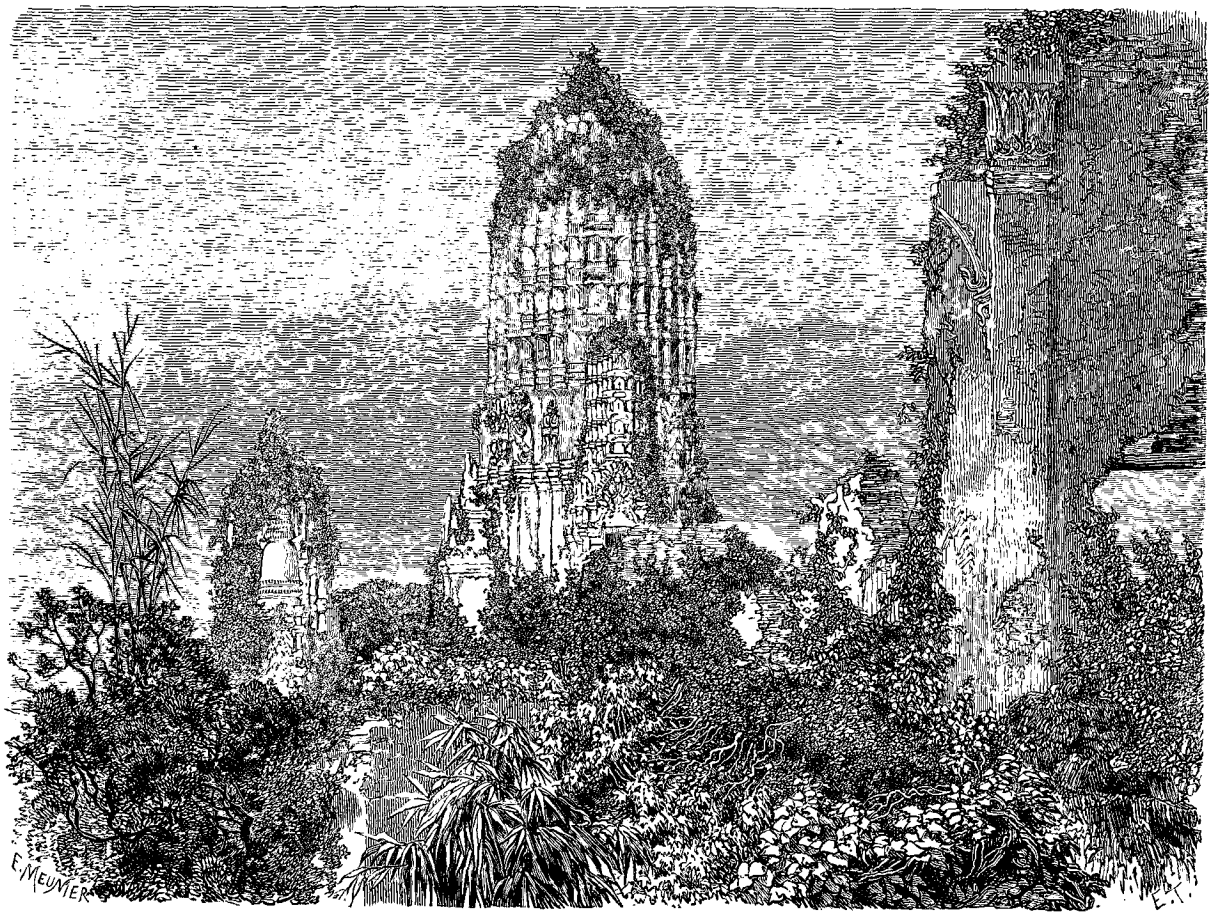
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces ornements de faïence dont les temples et les pyramides de Bangkok sont si abondamment recouverts.

Au troisième étage de ce monument, quatre corridors, formant la croix, aboutissent dans l'intérieur du dôme, aux pieds d'une colossale statue dorée de Bouddha, qu'entourent, assiégent et souillent incessamment des tourbillons de chauves-souris et de chats-huants. Les fétides excréments des oiseaux nocturnes sont désormais le seul encens du dieu abandonné, leurs cris aigus et sinistres son seul cantique ! *Sic transit gloria mundi.*

L'histoire d'Ajuthia se liant à celle du développement et de la décadence du royaume de Siam, nous ne pouvons mieux faire que de l'emprunter à un récit succinct des destinées de la monarchie siamoise, récit qui n'est pas sorti d'une plume moins érudite que celle de Phra-Somdetch lui-même[1].

« Ajuthia est située à 15° 19′ de latitude nord, et 98° 13′ de longitude est de Paris ; elle couvre l'emplacement de plusieurs autres villes qui reconnaissaient l'autorité cambodgienne. Vers l'an 1300 les habitants qui occupaient toutes ces localités étaient de beaucoup décimés par les guerres fréquentes avec les Siamois du nord et les Pégouans ou *Moas*, de sorte que ces cités furent évacuées ou délaissées en décombres : il n'en est resté que les noms. Au mois d'avril 1350, le roi U-Tong, prince plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs, cher-



Ruines, à Ajuthia. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

chant une localité salubre pour sa résidence, arrêta son choix sur le district d'Ajuthia, et fonda la ville de ce nom, qui dès lors s'étendit et s'embellit graduellement ; sa population s'accrut non-seulement par l'augmentation naturelle, mais par l'affluence de familles du Laos, du Cambodge, du Pégou, d'habitants de la province chinoise d'Yunnam, qui y étaient amenés captifs, puis de Chinois et de musulmans de l'Inde qui y venaient trafiquer. Quinze rois de la dynastie d'U-Tong régnèrent à Ajuthia ; après quoi le puissant souverain du Pégou, Chamnadischop, rassembla une armée nombreuse où l'on comptait des Pégouans, des tribus de Birmans et du nord de Siam, et il vint attaquer Ajuthia. Les ennemis, après un siége de trois mois, prirent cette capitale, mais ne détruisirent ni ne massacrèrent ses habitants ; le monarque pégouan se contenta de faire prisonniers le roi et la famille royale pour les emmener à la suite de son char de triomphe au Pégou ; et il laissa comme gouverneur de sa nouvelle dépendance Mathamma-raja, dont il emmena le fils aîné comme otage au Pégou : ce fils s'appelait Phra-Naret. Ceci se passait en 1556.

1. Cet opuscule, publié d'abord par M. Dean dans le *Chinesse repository*, a été reproduit *in extenso* par M. John Bowring dans sa belle compilation sur *le Royaume et le peuple de Siam* (the Kingdown and people of Siam, London, J. W. Parker and Son, 1857).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Cet état de dépendance et de soumission ne dura toutefois que peu d'années. Au milieu de la confusion que l'on vit naître à la cour du Pégou, au sujet de l'avénement d'un nouveau roi, le prince Naret s'échappa avec sa famille, et, avec l'aide de plusieurs Pégouans influents, il s'aventura à reprendre le chemin de son pays. Le nouveau roi du Pégou envoya des troupes à sa poursuite; mais le prince Naret s'attaquant à leur chef, lui lança un de ses traits, qui le fit tomber mort de son éléphant. Le prince arriva ensuite sain et sauf à Ajuthia.

« Une guerre s'alluma avec le Pégou, et le Siam redevint État indépendant. Six générations après, sous le roi Naraï, plusieurs marchands européens s'établirent dans le pays, et parmi eux se trouvait Constance Phaulcon, à qui ses services valurent le gouvernement de toutes les provinces du nord du Siam. Il conçut le projet d'établir un fort d'après le système européen pour la défense de la capitale; le roi ayant accueilli très-favorablement ce plan, Constance fit choix d'un terrain sur un canal près de Bangkok, ville qui tire son origine de cette construction.

« Le même célèbre Européen amena le roi Naraï à restaurer l'ancienne ville de Nophaburi (Louvo), et y construisit un palais royal magnifique d'après les principes de l'architecture européenne; il y établit ensuite une demeure spacieuse pour lui-même, puis une église catholique dont les inscriptions se reconnaissent même de nos jours. Ces bâtiments, tombés en désuétude, offrent encore le spectacle de ruines imposantes. Constance avait commencé ou projeté bien d'autres travaux, des aqueducs, des exploitations de mines, etc., lorsque la jalousie des nobles siamois vint l'arrêter dans sa carrière et causer sa perte. Accusé d'avoir trempé dans un complot, il fut assassiné sur un ordre du roi. (C'est du moins la tradition reçue; les annales écrites de Siam cependant prétendent qu'il a été tué par un prince rebelle, qui comprenait bien que Constance en vie, il ne pouvait rien contre l'autorité du roi.) On montre encore quelques vestiges des travaux utiles du malheureux favori, tels qu'un canal, qui devait aller de Nophaburi au lieu sacré, dit Phrâbat, et un aqueduc dans les montagnes.

« La mort de Naraï fut le signal de nouvelles révolutions de sérail; un fils illégitime tua son successeur, donna d'abord la couronne à son tuteur, se réservant pendant quinze ans les fonctions de premier ministre, jusqu'à ce qu'enfin, à la mort de son tuteur, il prit lui-même le sceptre. Il s'appelait Nai-Dua. Deux de ses fils et deux de ses petits-fils régnèrent successivement à Ajuthia; un de ces derniers ne régna que peu de temps et entra dans les ordres religieux après avoir cédé la couronne à son frère. Pendant ce règne, en 1759, une invasion formidable eut lieu; le roi des Birmans, à la tête de trois corps de troupes nombreuses, pénétra dans le pays et concentra ses forces devant la capitale Ajuthia qu'il cerna. Le roi siamois (Chaufa-Ekadwat-Aurak-Moutri) n'opposa point une résistance réfléchie, et ses grands dignitaires ne lui prêtèrent nulle assistance. Il appela bien tous les habitants des petites villes voisines au sein de sa capitale et concerta des plans pour sa défense, mais la division et la jalousie rendirent tous les efforts infructueux. Le siége se prolongea deux ans; les assiégés éparpillèrent leurs forces dans de petits combats et des sorties où, pour la plupart, les Birmans étaient victorieux. Leur général Maha-Noratha mourut en vain; ses principaux officiers choisirent un autre chef, qui, profitant de la saison de sécheresse, franchit les fossés, ouvrit des brèches, enfonça les portes et se rendit maître de la ville. Les provisions des Siamois étaient épuisées, la confusion était à son comble, et l'ennemi victorieux mit le feu à la ville. A peine le roi, grièvement blessé, put-il s'échapper avec les flots de fuyards; il mourut bientôt des suites de ses blessures et de ses fatigues, complétement délaissé; ce n'est que plus tard qu'on a trouvé et enterré son corps. Son frère, le grand talapoin, et alors le personnage le plus considérable de son pays, fut emmené prisonnier par les Birmans. Ceux-ci s'apercevant que le Siam était trop vaste et trop éloigné pour y établir leur gouvernement, se résolurent à y porter partout le pillage et l'incendie; ils massacrèrent impitoyablement les habitants pour leur extorquer le secret de leurs trésors supposés. Cette œuvre de destruction et de carnage dura deux mois; les officiers birmans s'enrichirent des dépouilles des malheureux habitants, dont ils emmenèrent un grand nombre captifs; non satisfaits encore de ces actes de cruauté et de brigandage, ils laissèrent un chef pégouan, nommé Phaya-Nackong, pour administrer le pays selon son bon plaisir, et avec la charge spéciale de réunir encore des esclaves et du butin, pour transporter le tout en temps opportun dans le pays des Birmans.

« Ainsi périt Ajuthia, en mars 1767, après quatre cent dix-sept ans d'existence, sous trente-trois rois et trois dynasties.

« Et tout le pays des Thai tomba dans l'anarchie, parcouru en tous sens par des bandes armées et déchiré par ses propres enfants autant que par ses ennemis. Les forêts, les déserts même les plus inaccessibles cessèrent d'être un asile pour les opprimés, et se changèrent en repaires de bandits qui s'égorgeaient les uns les autres pour s'arracher leur butin.

« Un homme aussi habile que brave entreprit de mettre un terme à ce triste état de choses. Pin-Tak, Chinois d'origine, né en 1734 daus le nord du Siam, avait su obtenir, sous le dernier roi, d'abord un poste secondaire, puis celui de gouverneur de sa ville natale, Tak; il y prit, de son chef, le titre magnifique de Phaya : de là vient le nom qu'il a gardé dans l'histoire. Il avait été appelé à une espèce de vice-royauté des provinces occidentales peu de temps avant l'invasion des Birmans; ayant dû céder devant le nombre, il se retira sur Ajuthia; mais s'apercevant que le gouvernement n'était pas capable de résister à l'ennemi, il se réfugia avec sa troupe à Chantaburi (Chantaboun), ville située sur le bord est du golfe de Siam. Il en fit le centre de la résistance à l'étranger et l'asile de braves compagnons qui désertaient les drapeaux des bandes de brigands pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les siens. Phaya-Tak se trouva bientôt à la tête de dix mille hommes, et fit des traités avec les chefs du nord et du sud-est du Cambodge et de l'Annam ou Cochinchine. Usant tantôt de ruse, tantôt de force, il s'empara des districts du nord et surprit Phaya-Nackong, le gouverneur des Birmans, à Bangkok, le tua et s'empara de tout le butin de l'ennemi : argent, provisions et munitions de guerre. Toutefois, ne jugeant pas ses forces capables de résister à une nouvelle invasion qui était probable, il se décida à se retirer plus au midi et à établir le centre de son pouvoir à Bangkok : cet endroit, plus rapproché de la mer, était aussi plus favorable à une retraite si la fortune lui devenait contraire. Il y arriva à la tête de ses troupes, y établit sa capitale, et bâtit son palais sur le bord occidental du fleuve, près du fort qui est resté debout jusqu'à présent.

« Poursuivant son œuvre avec une rare persistance, il eut encore plusieurs rencontres avec les Birmans, et les vainquit surtout au moyen d'une flottille qui multipliait ses forces. Une fois il s'empara de tout leur camp et d'une partie du butin qu'ils avaient ramassé ; enfin il délivra complétement le pays de ces ennemis, qui y avaient porté la désolation et la terreur. Le peuple, le reconnaissant comme son sauveur, ne s'opposa nullement à son désir de ceindre la couronne ; il envoya de Bangkok des ordres, des gouverneurs et des colonies même pour repeupler le pays dans diverses directions. Ainsi, à la fin de 1768, il se voyait le souverain absolu de toute la partie méridionale de Siam et de la province orientale baignée par le golfe. Profitant d'une guerre acharnée de la Chine avec les Birmans, il reconquit la province du nord ou de Korat. Deux autres provinces qui, pendant l'invasion étrangère, s'étaient affranchies complétement, furent recouvrées encore par Phaya-Tak ; au bout de trois ans, il était le maître incontesté du Siam, et il consolida de plus en plus son autorité, rétablissant partout l'ordre et la paix. Ayant réorganisé complétement le royaume, il lui fut facile de résister à une nouvelle attaque des Birmans en 1771 ; l'année suivante, il dirigea une expédition contre la péninsule malaie, dans l'intention de prendre possession de Ligor, la capitale, dont le gouverneur, ancien sujet des rois d'Ajuthia, s'était revêtu lui-même de la royauté et avait montré des dispositions hostiles contre le nouveau roi de Siam, qu'il traitait d'usurpateur. Après quelques rencontres assez vives, le gouverneur de Ligor se réfugia chez le chef de Patawi, autre ville de la péninsule malaie ; cependant il fut livré aux affidés de Phaya-Tak, qui, dans l'intervalle, était entré à Ligor et y avait saisi toute la famille du gouverneur et tous ses trésors. Parmi les membres de cette famille quasi royale se trouvait la fille du gouverneur rebelle, personne d une grande beauté, à laquelle le roi de Siam daigna donner une place dans son harem ; grâce à son intervention, son père et tous les membres de sa famille eurent la vie sauve, et même plus tard (en 1776) le gouverneur de Ligor fut réintégré dans la vice-royauté de cette contrée, gouvernée jusqu'aujourd'hui par ses descendants. »

Tels sont les traits rapides du travail historique écrit, il y a peu d'années, par le premier roi de Siam. Complétons ce récit d'après d'autres données. Le terme du règne de Phaya-Tak ne fut nullement heureux. Tombé, dans les dernières années de sa vie, dans une noire mélancolie, il devint cruel et perdit sa popularité. Un de ses généraux, Chakri, qui commandait dans le Cambodge, se prévalut de ces circonstances pour ourdir contre lui un complot ; il surprit le roi à Bangkok, le mit aux fers et peu après à mort (1782). Alors Chakri lui-même prit le sceptre ; toutefois il mourut peu de temps après et eut pour successeur son fils, sous lequel les anciennes querelles avec les Birmans se ravivèrent, surtout à propos de quelques districts du nord, aux frontières indécises. Deux fois le roi de Siam sortit vainqueur de ces luttes ; lorsque les Birmans revinrent à la charge pour la troisième fois, le roi perdit la partie occidentale du pays, qui depuis relève de la Birmanie. Le roi mourut en 1811 ; son fils et successeur, craignant ou feignant de craindre de nouveaux complots, fit décapiter cent dix-sept nobles siamois, parmi lesquels il y avait plusieurs généraux qui avaient vaillamment combattu à côté de son père contre les Birmans ; un de ses cousins, très-aimé du peuple, tomba également victime parmi ces supplices multiples qui aliénèrent au prince l'affection de ses sujets. Sous d'autres rapports, son règne portait cependant le cachet d'une certaine habileté. Il avait repoussé avec succès les attaques incessantes des Birmans et réprimé plusieurs révoltes. Il emmena tous les prisonniers de guerre captifs à Bangkok, leur donna des terres à cultiver, et contribua ainsi d'une manière efficace à la prospérité de sa résidence. Il sut maîtriser aussi l'humeur inquiète des Malais.

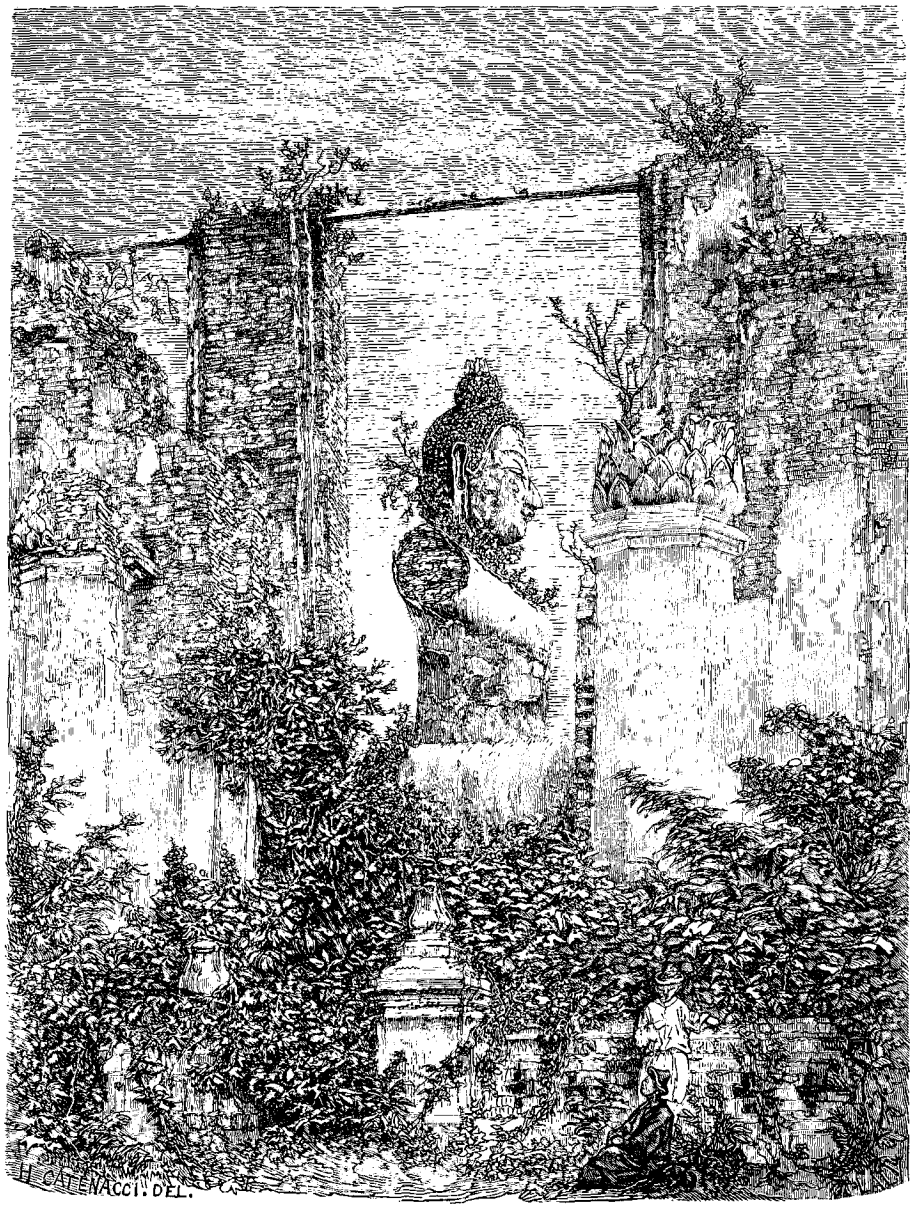
C'est sous son règne que parut à Bangkok la mission anglaise dirigée par sir John Crawfurd, diplomate aussi estimable que savant distingué.

Quand ce souverain mourut, en 1824, son fils Chào-Fa-Mongkut n'avait guère que vingt ans ; en sa qualité de fils aîné de la reine , le trône lui appartenait ; mais un de ses frères, fils d'une concubine et plus âgé que lui, s'empara du pouvoir en disant au prince : « Tu es encore trop jeune, laisse-moi régner quelques années, et, plus tard, je te remettrai la couronne. » Il se fit donc proclamer roi, sous le nom de Phra-Chào-Prasat-Thong. Une fois assis sur le trône, il paraît que l'usurpateur, s'y trouvant bien, ne songea plus à remplir sa promesse. Cependant le prince Chào-Fa, craignant que s'il acceptait quelque charge dans le gouvernement, tôt ou tard, et sous quelque spécieux prétexte, son frère ne vînt attenter à sa vie, se réfugia prudemment dans une pagode, et se fit talapoin. Il se passa deux événements mémorables sous le règne de Phra-Chào-Prasat-Thong : le premier fut la guerre qui eut lieu en 1829 contre le roi laotien de Vieng-Chang ; ce monarque, fait prisonnier, fut amené à Bangkok, mis dans une cage de fer, exposé aux insultes de la populace, et ne tarda pas à succomber aux mauvais traitements qu'il endurait. Le second fut une expédition dirigée contre les Cochinchinois, par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terre et par mer, et qui n'eut d'autre résultat que de procurer à Siam des milliers de captifs.

Au commencement de 1851, le roi, étant tombé très-malade, rassembla son conseil, et proposa un de ses fils pour successeur. On lui répondit : « Sire, le royaume a déjà son maître. » Atterré par cette réponse, le monarque rentra dans son palais et ne voulut point reparaître en public; le chagrin et la maladie le minèrent bien vite, et il expira le 3 avril 1851. Ce jour-là même, malgré les complots des fils du roi défunt, que le premier ministre sut habilement comprimer, le prince Chào-Fa quitta son monastère et ses habits jaunes, et fut intronisé sous le nom déjà connu de nos lecteurs de Somdetch-Phra-Paramander-Mahà-Mongkut, etc. J'abrége : l'énumération de tous les titres de Sa Majesté siamoise tiendrait plus d'une page. Vingt-six années d'études solitaires

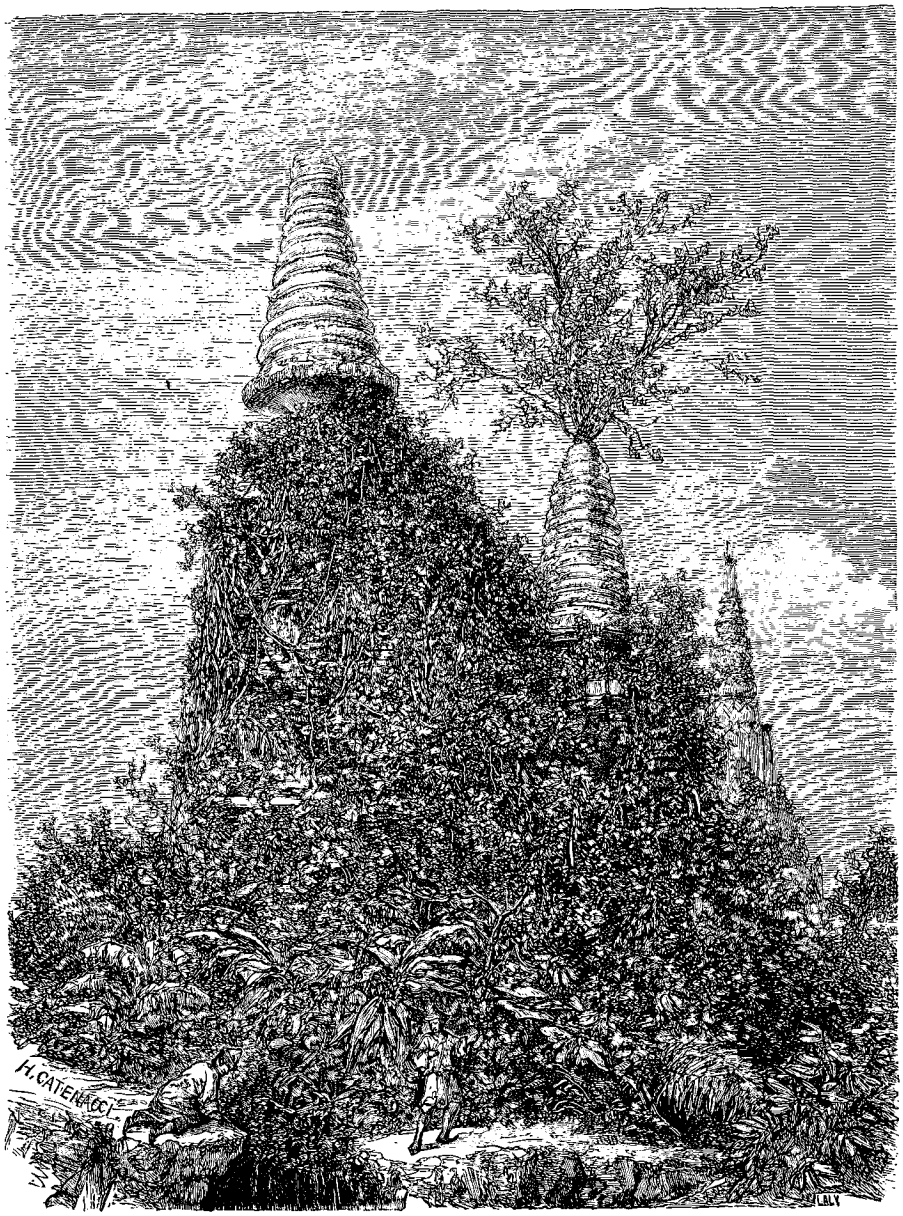


Ruines du temple et d'une statue de Bouddha, à Ajuthia (voy. p. 244). — Dessin de Catenacci d'après une photographie.

n'avaient pas été sans fruits pour l'âme honnête de ce monarque. Il avait vu, pendant ce quart de siècle, grandir irrésistiblement la puissance des Anglais sur cette terre de l'Inde, berceau des plus antiques traditions et des dieux de son peuple, et la domination néerlandaise sur le grand archipel malais, auquel les intérêts commerciaux d'une grande partie de ses États sont entièrement liés. Dans le même temps il avait été témoin de la chute et du dépècement du royaume birman, si longtemps le rival et la terreur du sien; enfin les signes manifestes de la décadence du Céleste-Empire, modèle et régulateur séculaire de tous les États de l'extrême Orient, n'avaient pu lui échapper. Salutaires spectacles pour des yeux intelligents !... Phra-Somdetch y puisa, sinon une conviction bien arrêtée, du moins une tendance à se tourner vers l'Occident pour y chercher des conseils et des appuis, puisque c'est de là que rayonne aujourd'hui la lumière. Il sortit de sa retraite claustrale avec un grand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fonds de tolérance. Une de ses premières mesures fut la révocation d'un arrêt d'exil qui frappait plusieurs missionnaires. Dans l'audience qu'il accorda à l'évêque Pallegoix, partant pour l'Europe en 1852, il lui remit pour le pape une lettre autographe écrite en langue anglaise, et dans laquelle il exprimait sa haute considération pour le chef du culte catholique, et lui communiquait en même temps sa résolution d'accorder à cette religion, dans ses États, toutes les libertés dont elle pourrait avoir besoin. Il ajoutait qu'il agissait en harmonie avec l'esprit de ses ancêtres en assurant à ses sujets une liberté de religion complète. Dans ce but il fit recueillir des renseignements sur les travaux des missionnaires catholiques, afin de protéger les indigènes convertis au christianisme contre les exactions des fonctionnaires païens. A dater de cette époque les relations d'amitié avec la France et l'Europe



Pyramides ruinées d'Ajuthia. — Dessin de Catenacci d'après une photographie.

n'ont pas discontinué et sont devenues de plus en plus intimes. Ces résultats déjà acquis et ces bonnes intentions devront rendre l'histoire indulgente pour les faiblesses du caractère de Phra-Somdetch, et pour son impuissance à cautériser les plaies séculaires de son pays.

Les limites du Siam ont beaucoup varié à diverses époques de son histoire; et aujourd'hui même, à l'exception de la frontière occidentale, les autres lignes de démarcation ne sauraient être tracées d'une manière bien exacte, la plupart des frontières étant occupées par des tribus plus ou moins indépendantes. Toutefois ces limites, en y faisant entrer la péninsule malaie, s'étendent aujourd'hui du quatrième au vingtième degré de latitude nord, et du quatre-vingt-douzième au centième méridien. D'après cette évaluation, la longueur des États siamois atteindrait à peu près quatre cent cinquante lieues; sa largeur varierait depuis quelques kilomètres jusqu'à cent soixante-dix lieues.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VII

Pakpriau. — Le mont Phrâbat. — Le prince-abbé. — Temple et monastère. — Le pied de Bouddha. — Empreintes géologiques.

La chaleur est quelquefois accablante à Ajuthia; pendant huit jours nous avons éprouvé trente-deux degrés centigrades à l'ombre nuit et jour, mais peu de moustiques, ce qui était un grand soulagement. Mes courses m'ont ramené plus d'une fois vers les grandes ruines qui se trouvent au milieu des bois, et j'y ai fait une collection de beaux papillons et plusieurs insectes nouveaux. En quittant Ajuthia, je me dirigeai vers Pakpriau, qui est à quelques jours de marche, au nord, sur la frontière du Laos; c'est un pays de montagnes qui me promettait une ample récolte d'insectes et de coquilles terrestres.

La grande comète (1858) que j'avais déjà observée pendant mon voyage sur mer brillait maintenant sur le fleuve de tout son éclat; sa queue était vraiment splendide. Il est difficile de ne pas croire que c'est à cet astre que nous devons les fortes chaleurs qui ont marqué l'été et l'automne de cette année.

Jusqu'à présent ma santé est restée excellente; je ne me suis jamais mieux porté, même dans le nord de la Russie. Depuis l'arrivée des vaisseaux anglais et d'autres navires européens à Bangkok, tout y a doublé de prix; néanmoins tout est encore ici à très-bon marché relativement aux prix d'Europe. Je ne dépense pas plus d'un franc par jour pour mon entretien et celui de mes hommes. Le peuple vient en masse pour voir mes collections, et il ne peut s'imaginer ce que je puis faire avec tant d'animaux et d'insectes.

Quel contraste entre cette nature-ci et celle de notre Europe! Comparé à ce globe enflammé, à ce ciel étincelant, que notre soleil est pâle, que notre ciel est froid et sombre! Qu'il est doux, le matin, de se lever avant ce soleil éclatant! Et qu'il est plus doux encore, le soir, de prêter l'oreille à ces mille sons, ces cris stridents et métalliques, qui s'élèvent de tous les points du sol, comme si une armée d'orfévres et de batteurs d'or étaient à l'ouvrage! De silence, de repos, nulle part; partout et toujours on ne voit, on n'entend que le bouillonnement de la vie dans cette nature exubérante.

Je reste étonné chaque fois que je vois de petits bambins de deux à trois ans dirigeant des barques de toute dimension et nageant et plongeant sans cesse au milieu de ce fleuve rapide et profond comme une mer. Répétons-le, ils vivent en amphibies. Je m'amuse souvent à voir ces petits êtres fumer mes bouts de cigares, pour lesquels ils courent après les papillons et me les rapportent sans les endommager.

J'ai découvert, chemin faisant, cette espèce d'araignée que l'on trouve aussi, je crois, au Cap, et que l'on pourrait élever pour en tirer la soie; en saisissant le bout de celle-ci qui lui sort du corps, l'on n'a qu'à dévider, dévider toujours; le fil est très-fort, élastique, et ne se rompt jamais pendant l'opération.

Que le peuple, dans ce pays, serait heureux s'il ne croupissait pas dans l'esclavage le plus abject! La nature féconde, cette excellente mère, le traite en enfant gâté : elle fait tout pour lui. Les arbres des forêts sont chargés de légumes et de fruits exquis; les rivières, les lacs et les étangs abondent en poissons; quelques bambous suffisent pour la construction d'une maison. Le débordement périodique des eaux se charge dans la plaine de rendre la terre d'une fertilité extraordinaire. Ici l'homme n'a qu'à semer et planter; il abandonne le soin du reste au soleil, et il ne connaît ni ne sent le besoin de tous ces objets de luxe qui font partie de la vie de l'Européen.

Le 13 novembre nous arrivâmes à un village nommé Arajiek; le terrain y était déjà plus élevé, et pouvant enfin mettre le pied sur la terre ferme et battre la campagne, je tuai plusieurs écureuils blancs que je n'avais pas rencontrés dans les environs de Bangkok. Plusieurs semaines de courses et de voyages ne m'ont pas encore habitué à ce cri perçant que font entendre pendant toute la nuit des milliers de cigales et d'autres insectes qui semblent ne dormir jamais. C'est sur les deux rives un mouvement et un bruit continuels.

A peine le soleil commence-t-il à dorer la cime des arbres que les oiseaux, toujours alertes et gais, entonnent chacun leur hymne du matin; c'est un concert enchanteur, une variété de sons sans fin. Ce n'est que dans la solitude et dans la profondeur des bois qu'on peut réellement admirer et observer l'espèce d'accord ou d'ensemble du chant des nombreux oiseaux qui retentit de manière à former comme un chœur symphonique; ainsi la voix de l'un est rarement étouffée par celle de l'autre; on jouit en même temps de l'effet que produit l'ensemble et du charme du musicien ailé que l'on préfère. Les martins, les fauvettes, les drongos, les dominicains, répondaient aux tourterelles roucoulant au sommet des plus hauts arbres, tandis que des grues, des hérons, des martins-pêcheurs et une quantité d'autres espèces d'oiseaux aquatiques ou de proie poussent de temps en temps quelque cri rauque ou perçant.

Je me fais conduire chez le mandarin du village, qui m'accueille avec affabilité et m'offre, en retour de quelques petits présents, un déjeuner composé de riz, de poisson frais et de bananes. Je lui demande de me faciliter les moyens de visiter le mont Phrâbat, pèlerinage fameux où les Siamois vont en grand nombre adorer tous les ans le vestige du pied de « Bouddha; » il m'offre de m'accompagner, proposition que je reçois avec reconnaissance. Le lendemain, à sept heures du matin, mon hôte m'attendait à la porte avec des éléphants montés par leurs cornacs et les hommes nécessaires à notre excursion. Le même soir, à sept heures, nous étions rendus à notre destination.

Peu d'instants après notre arrivée, tous les habitants du mont en étaient instruits, et talapoins et montagnards ne purent résister au désir de voir « l'étranger; » je distribuai aux principaux d'entre eux quelques petits présents qui les enchantèrent, mais mes armes étaient surtout l'objet de leur admiration.

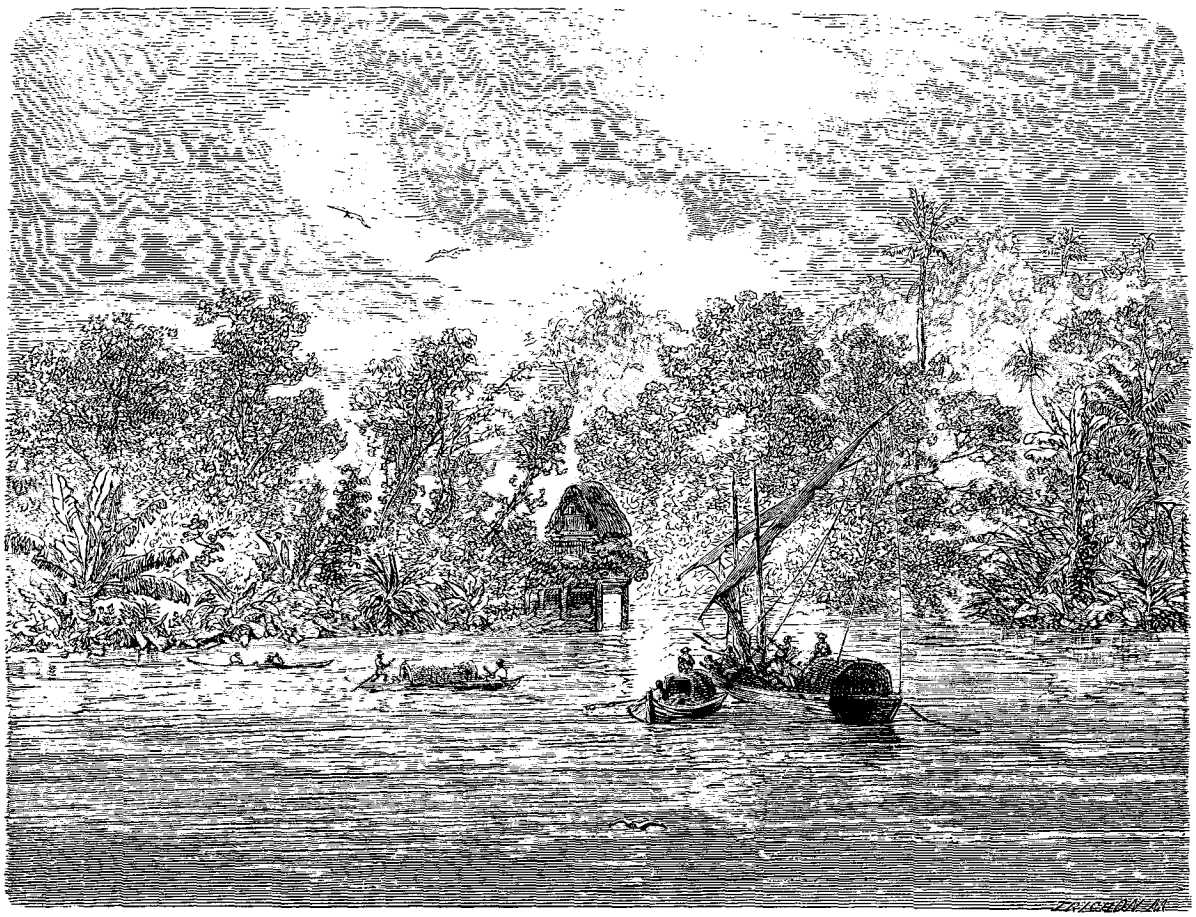
Je me rendis à la demeure du prince de la montagne, qu'une maladie retenait dans sa maison; il me fit servir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à déjeuner, me témoignant du regret de ne pouvoir m'accompagner en personne, mais il eut la gracieuse prévenance de m'envoyer quatre hommes pour me servir de guides et d'aides. En retour de son amabilité et de l'empressement qu'il mit à me rendre service, je lui présentai un petit pistolet, qu'il accepta avec les marques de la plus grande joie.

Le mont Phrâbat et la plaine qu'il domine à huit lieues à la ronde forment le fief de ce dignitaire, dont l'existence est tout à fait celle des princes-abbés de l'Europe féodale. Il a des milliers de vassaux taillables et corvéables à sa merci, et en emploie autant qu'il veut au service de son monastère, où rien ne rappelle le vœu de pauvreté de son ordre; il ne sort jamais qu'en magnifique palanquin, tel qu'en ont les plus grands princes, et la suite de pages qui l'entoure, ainsi que la troupe de jouvencelles alertes qui est chargée du soin de son réfectoire, ne m'ont pas paru affectés de la plus légère teinte d'ascétisme.

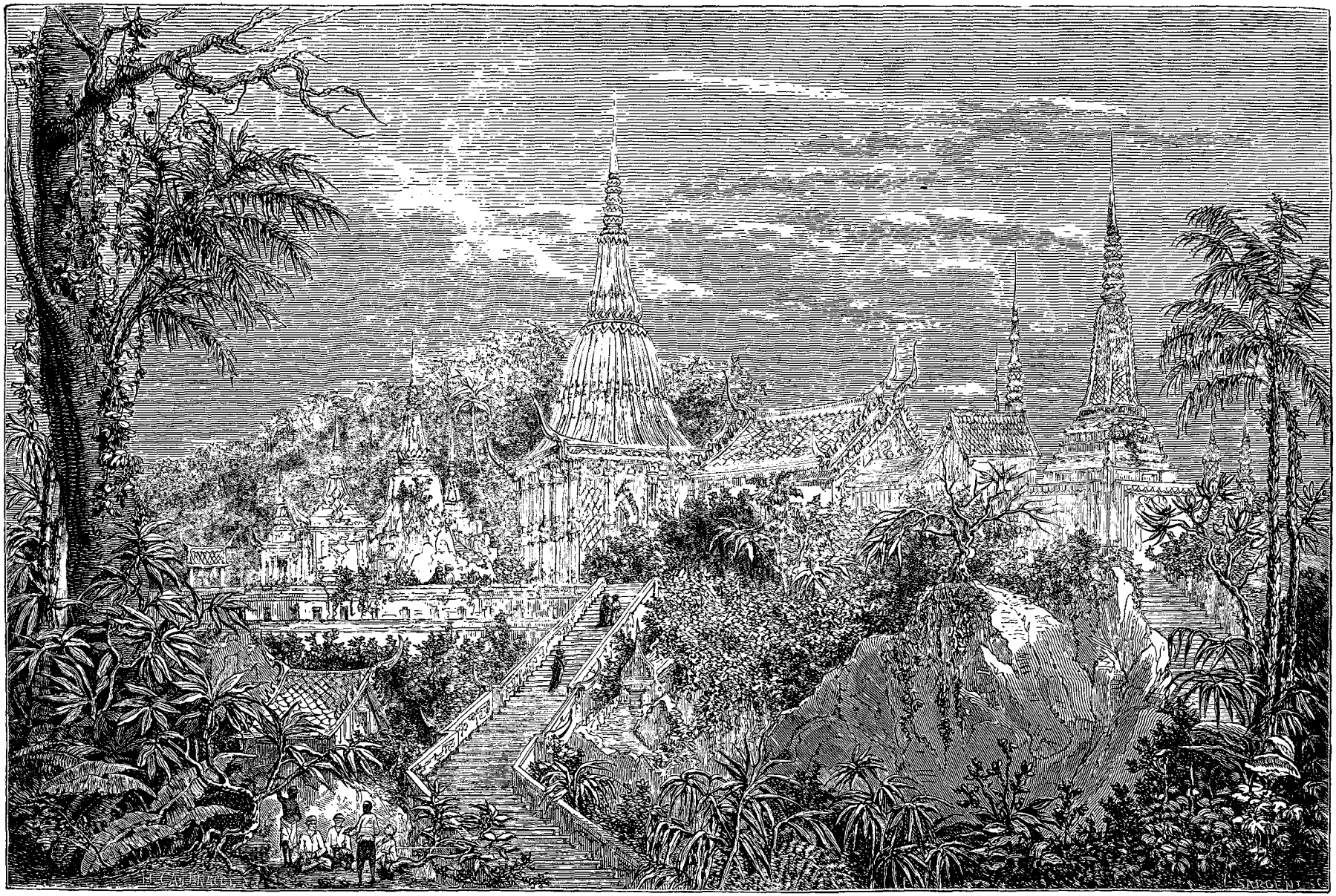
Je me rendis, de sa demeure, sur le versant occidental de la montagne où se trouve le fameux temple qui renferme l'empreinte du pied de *Samonakodom*, le Bouddha de l'Indo-Chine. Je fus saisi d'étonnement et d'admiration en arrivant à cette partie de la montagne, et je me sens incapable d'exprimer convenablement la grandeur du spectacle qui s'offrit à ma vue. Quel bouleversement de la nature! Quelle force a soulevé ces roches immenses,



Rives du Ménam. — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

transporté et entassé les uns sur les autres tous ces blocs erratiques? A la vue de ce pêle-mêle, de ce chaos, j'ai compris comment l'imagination de ce pauvre peuple, resté enfant en dépit des siècles qui ont passé sur lui, a cru retrouver là des traces du passage de ses fausses divinités. On dirait qu'un récent déluge vient de se retirer. La vue seule de ce tableau me récompensa de mes fatigues. Jusqu'au sommet de la montagne, dans les vallées, dans les crevasses des rochers, dans les grottes, partout, je rencontrai des empreintes d'animaux, parmi lesquelles celles d'éléphant et de tigre sont les mieux marquées et les plus communes; mais j'ai pu me convaincre que plusieurs de ces empreintes provenaient d'animaux antédiluviens et inconnus. Tous ces êtres, selon les Siamois, formaient le cortége de Bouddha à son passage sur la montagne. Quant au temple lui-même, il n'a rien d'admirable; car il est comme presque toutes les pagodes du Siam : inachevé d'un côté, et dégradé de l'autre. Il est construit en briques, quoique les pierres et le marbre abondent à Phrâbat, et l'on y arrive par une suite de larges degrés. Les murs, couverts de petits morceaux de verre de couleur, forment des arabesques d'une grande variété, et resplendissent au soleil avec des reflets chatoyants qui ne sont pas sans charme. Les panneaux et les corniches sont dorés; mais ce qui surtout attire l'attention par la finesse et la beauté du travail, ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



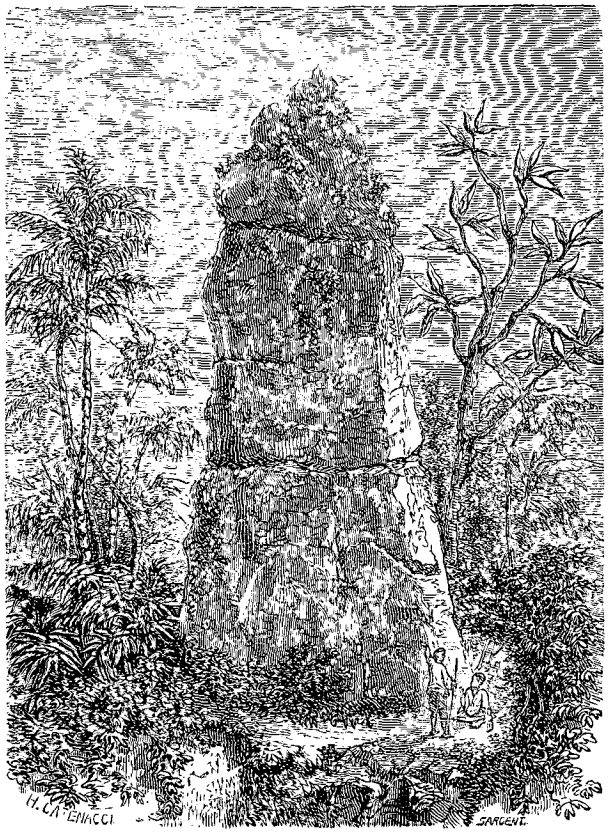
Vue du monastère bouddhiste de Phrâbat. — Dessin de Catenacci d'après M. Mouhot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont les portes massives en bois d'ébène, incrustées de nacre de diverses couleurs qui forment des dessins d'un fini admirable. L'intérieur du temple ne répond pas à l'extérieur, toutefois le sol est recouvert de nattes d'argent, les murs portent encore des traces de dorure, mais noircies par le temps et la fumée ; un catafalque est élevé au milieu de la salle, entouré de lambeaux de serge dorée; c'est là que l'on conserve la fameuse empreinte du pied de Bouddha. La plupart des pèlerins la couvrent de leurs offrandes : de poupées, de grossières découpures en papier, de tasses et d'une quantité immense de bimbeloterie ; plusieurs de ces objets sont en or et en argent.

Après un séjour d'une semaine sur ce mont, d'où je rapportai, avec d'intéressantes collections, des reliques pétries avec les cendres d'anciens rois, je fus reconduit par les éléphants de mon hôte d'Arajiek, qui ne m'avait pas quitté, et par un guide que le prince de Phrâbat m'obligea d'accepter. Nous reçûmes encore l'hospitalité dans la maison de ce dignitaire, et le lendemain la rivière nous ramenait à *Sarabüri*, chef-lieu de la province de Pakpriau et résidence d'un gouverneur.

Sarabüri, ville d'une assez grande étendue et peuplée de cultivateurs siamois, chinois et laotiens, est composée, comme toutes les villes et villages de Siam, de maisons faites en bambous et à demi cachées sous le feuillage le long de la rivière. Au delà sont les champs de riz ; puis plus loin sont d'immenses forêts où habitent seuls les animaux sauvages.



Rocher au sommet du mont Phrâbat. — Dessin de Catenacci d'après M. Mouhot.

Le 26 au matin nous passâmes devant Pakpriau, village près duquel commencent les cataractes; les eaux étant encore hautes, nous eûmes beaucoup de peine à lutter contre le courant. A peu de distance au nord de ce bourg, je trouvai une pauvre famille de chrétiens laotiens dont le bon P. Larnaudy m'avait parlé[1]. Nous amarrâmes notre barque auprès de leur habitation, espérant qu'elle y serait plus en sûreté qu'ailleurs pendant le temps que j'emploierais à l'exploration des montagnes des environs et à visiter *Patawi*, qui est le pèlerinage des Laotiens, comme Phrâbat est celui des Siamois

1. Le P. Larnaudy était l'interprète de l'ambassade siamoise qui a visité la France en 1860-1861.

Dans tout le district de Pakpriau, depuis les rives du fleuve, à l'est comme à l'ouest, tout le terrain, jusqu'aux montagnes qui commencent à une distance de huit ou dix milles, ainsi que sur toute cette chaîne, du sommet à la base, est couvert de fer hydroxydé et de fragments d'aérolithes; aussi la végétation y est-elle chétive, et les bambous en forment la plus grande partie; mais partout où les détritus ont formé une couche d'humus un peu épaisse, elle est au contraire d'une grande richesse et d'une grande variété. Les arbres, hautes et innombrables futaies, fournissent des gommes et des huiles qui seraient précieuses pour le commerce et l'industrie, si on pouvait engager les habitants paresseux et insouciants à les recueillir. Les forêts sont infestées de tigres, de léopards et de chats-tigres. Deux chiens et un porc furent enlevés près de la chaumière des chrétiens gardiens de notre barque pendant notre séjour à Pakpriau. Le lendemain j'eus le plaisir de faire payer au léopard le vol commis à ces pauvres gens, et sa peau me sert de natte. Où le sol est humide et sablonneux, je trouvai en grand nombre des traces de ces animaux; mais celles du tigre royal sont beaucoup plus rares. Pendant la nuit les habitants n'osent pas s'aventurer hors de leurs habitations; mais dans la journée ils savent que ces animaux, repus du fruit de leurs chasses, se retirent dans leurs antres au fond des bois. Étant allé explorer la partie orientale de la chaîne de Pakpriau, il m'arriva de m'égarer en pleine forêt à la poursuite d'un sanglier qui se frayait un passage dans le fourré avec beaucoup plus de facilité que mes gens et moi, chargés de fusils, de haches, de boîtes, etc. ; nous manquâmes sa piste ; cependant, par les cris d'effroi des singes et autres animaux, nous savions ne pas être éloignés de quelque tigre ou léopard, digérant sans doute sa proie du matin. La nuit arrivait, il fallait songer à regagner le logis sous peine de quelque affaire désagréable; mais, en dépit de nos recherches, nous ne pûmes trouver de sentier, et nous dûmes, très-éloignés du bord de la forêt, passer en conséquence la nuit sur un arbre, où, avec des branches et des feuilles, nous nous fîmes des espèces de hamacs; le lendemain seulement, au grand jour, nous pûmes reconnaître notre chemin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VIII

Patawi. — Vue magnifique. — Retour à Bangkok.

Ayant fait inutilement chercher des bœufs ou des éléphants pour porter nos bagages et explorer cette partie du pays, dont tous les cultivateurs sont occupés à la récolte du riz, je laisse ma barque et son contenu à la garde de mes hôtes laotiens, et nous partons à pied, comme des pèlerins, pour Patawi par une belle matinée et un temps légèrement couvert, « le temps des chasseurs, » et qui me rappelle les agréables journées d'automne de mon pays; je suis accompagné seulement de Küe et de mon jeune guide laotien. Nous suivons pendant trois heures un sentier au milieu des forêts infestées de bêtes sauvages, et croisons ensuite la route de Kôrat; enfin nous arrivons à Patawi. Comme à Phrâbat, au pied de la montagne et à l'entrée d'une longue et large avenue qui conduit à la pagode, se trouve une cloche que frappent les pèlerins à leur arrivée, afin d'informer les bons génies de leur présence et les disposer à écouter leurs prières. Le mont, isolé, de cent cinquante mètres de hauteur, est de même formation que celui de Phrâbat, mais d'un aspect différent, quoique aussi grandiose. Ici ce n'est plus cet amas de blocs rompus, superposés, comme si des géants les avaient bouleversés en se livrant un combat pareil à ceux dont parle la fable; Patawi semble composé d'un seul bloc, d'une immense roche, qui s'élève presque perpendiculairement comme une muraille, à l'exception de la portion du milieu, qui, du côté sud, surplombe comme un toit et s'avance de six à sept mètres sur la vallée, qu'on domine comme du haut d'une plate-forme. Au premier coup d'œil, on reconnaît l'action de l'eau sur un sol qui n'était primitivement que de l'argile.

Il y a beaucoup d'empreintes semblables à celles de Phrâbat, et en plusieurs endroits des troncs entiers d'arbres couchés sur le sol et pétrifiés à côté d'arbres existants et pareils; on dirait que la hache vient seulement de les abattre, et ce n'est qu'en essayant leur dureté avec le marteau que l'on peut s'assurer de ne pas commettre de méprise. Après avoir franchi plusieurs larges degrés en pierre, je trouvai à main gauche la pagode et à droite l'habitation des talapoins, qui, au nombre de trois, un supérieur et deux hommes pour le servir, gardent et honorent les précieux rayons de Somanakodom. Les auteurs qui ont écrit sur le bouddhisme ignorent-ils la signification du mot « rayons, » employé par les sectateurs de Bouddha? Or, en siamois, le même mot qui signifie « rayon, » veut dire également « ombre; » et c'est par respect pour leur divinité que la première acception est généralement reçue.

Le talapoin et ses deux hommes furent très-surpris de voir arriver un « farang » étranger, dans la pagode. Quelques petits présents ne tardèrent pas à me mettre dans leurs bonnes grâces. Le supérieur surtout fut enchanté d'un morceau de fer aimanté que je lui donnai; il s'amusa longtemps avec ce jouet et poussa des cris d'admiration chaque fois qu'il le voyait attirer et soulever tous les petits instruments qu'il mettait à sa portée.

Je me rendis à l'extrémité nord de la montagne, où quelque être généreux, pour faire une œuvre méritoire, a eu la bonne idée de construire une salle pareille à celles que l'on trouve sur beaucoup de chemins et auprès des pagodes pour abriter les voyageurs.

La vue dont on jouit de cet endroit est d'une splendeur indescriptible, dans toute la valeur significative de ce mot. Je n'ai pas la prétention, on a pu le voir du reste, de dépeindre avec toutes leurs couleurs ces spectacles grandioses qui vont désormais se multiplier sous mes yeux; à peine ma plume et mon crayon ont-ils pu en saisir les contours et quelques détails, mais ce dont on peut être sûr, c'est que mes esquisses n'admettent que ce que j'ai vu et rien de plus. Je n'avais rencontré jusqu'alors au Siam que des horizons très-restreints; mais ici la beauté du pays se montre dans toute sa splendeur. Je voyais se dessiner à mes pieds, comme un riche et moelleux tapis velouté, aux nuances éclatantes, variées et fondues, une immense ligne de forêts, au milieu desquelles les champs de riz et les autres lieux non boisés paraissent comme de petits filets d'un vert clair, puis peu à peu s'élevant comme en gradins, des monticules, des monts, et enfin à l'est, au nord et à l'ouest, sous la forme d'un demi-cercle, la chaîne de montagnes de Phrâbat, puis celles du royaume de Muang-Lôm, et enfin celles de Kôrat jusqu'à plus de soixante milles au delà. Toutes se relient les unes aux autres et ne forment pour ainsi dire qu'un seul massif, dû au même bouleversement. Mais comment décrire la variété de formes de toutes ces sommités? Ici ce sont des pics qui se confondent avec les teintes vaporeuses et rosâtres de l'horizon; là des aiguilles où la couleur des roches fait ressortir l'épaisseur de la végétation; puis des mamelons aux fortes ombres, tranchant sur l'azur du ciel; plus loin des crêtes majestueuses; enfin ce sont surtout les effets de lumière brillants, les teintes délicates, les tons chauds qui font de ce spectacle quelque chose d'enchanteur, de magique, que l'œil d'un peintre pourrait saisir, mais que son pinceau, tant de secrets eût-il, ne saurait jamais rendre qu'imparfaitement.

A la vue de ce panorama inattendu, un cri d'admiration sortit en même temps de toutes les bouches. Mes pauvres compagnons, généralement insensibles aux beautés de la nature, éprouvaient cependant un moment d'extase devant ce tableau sublime et grandiose. « Oh! *di! di* (beau)! » s'écriait mon jeune guide laotien; et demandant à Küe, qui restait silencieux, ce qu'il pensait de cette vue : « Oh! *master*, » me répondit-il dans son jargon mêlé de latin, d'anglais et de siamois, « les Siamois voir Bouddha sur une pierre et ne pas voir Dieu dans ces grandes choses; moi content d'être venu à Patawi. »

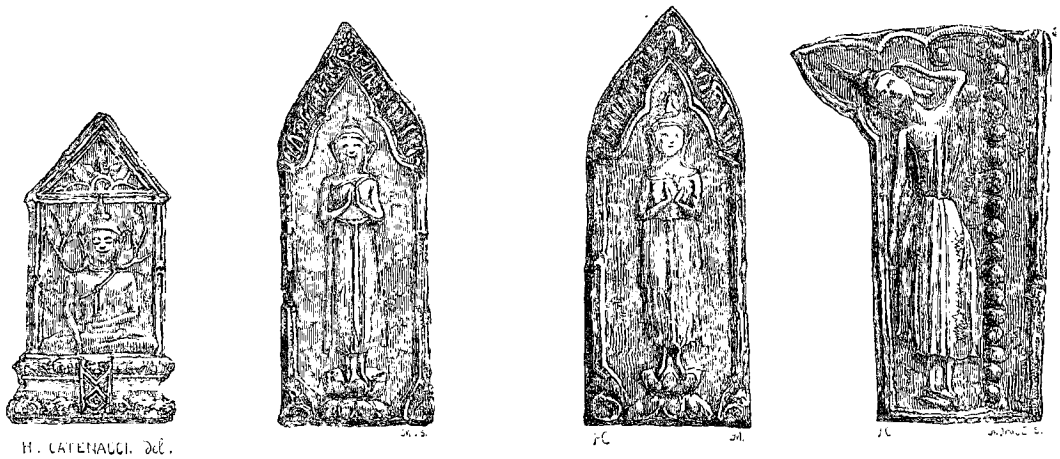
Du côté opposé, c'est-à-dire au sud, le tableau est différent; c'est une plaine immense qui s'étend de la base de Patawi et des monts voisins jusqu'au delà d'Ajuthia, dont on aperçoit même les hautes tours qui se confondent avec l'horizon à plus de cent vingt milles de distance. Du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

premier coup d'œil on voit quel était le lit de la mer à une époque peu reculée, où toute cette vaste plaine du sud du Siam formait un golfe : de nombreux coquillages marins que je trouvai sur le sol et dans la terre, et parfaitement conservés, en sont une autre preuve, tandis que les empreintes, les roches, les coquilles fossiles prouvent également un bouleversement de beaucoup antérieur à cette époque.

J'eus à Patawi, avec les bons montagnards laotiens, une répétition des veillées que j'avais eues à Phrâbat; tous les soirs, après le travail des champs, plusieurs venaient pour voir le *farang*. Ces Laotiens diffèrent un peu des Siamois, ils sont plus grêles et ont les pommettes un peu plus saillantes; ils sont généralement aussi plus bruns et portent les cheveux longs; tandis que les autres se rasent la moitié de la tête, ne laissant croître de cheveux que sur le sommet. On ne peut refuser aux Laotiens le courage du chasseur, s'ils n'ont pas celui du guerrier. Armés d'un coutelas ou d'un arc avec lequel ils lancent adroitement à plus de cent pas des balles d'une argile durcie au soleil, ils parcourent leurs vastes forêts, malgré les léopards et les tigres dont elles sont infestées. La chasse est leur principale amusement, et lorsqu'ils peuvent se procurer un fusil et un peu de poudre chinoise, ils vont traquer le sanglier, ou attendre le tigre et le daim à l'affût, perchés sur un arbre ou dans une petite hutte qu'ils élèvent sur des pieux de bambou. Leur pauvreté approche de la misère; mais, comme presque toujours, elle provient de leur excessive paresse, car ils ne cultivent que le riz nécessaire à leur entretien. Ce point atteint, ils passent le reste de leur temps à dormir, à flâner dans les bois, à faire de longues courses aux villes et villlages voisins, et à se visiter chemin faisant.

A Patawi j'entendis beaucoup parler de Kôrat, qui est la capitale d'une province du même nom située au nord-est de Pakpriau, à cinq journées de marche de cet endroit (cent ou cent vingt milles) et que j'ai l'intention de visiter plus tard. Il paraît que c'est un pays riche et qui produit surtout beaucoup de soie d'une bonne qualité; il



Reliques en argile mêlée de cendres royales et trouvées au mont Phrâbat. — Dessin de Catenacci d'après M. Mouhot.

s'y trouve également et en grande quantité un arbre à caoutchouc; mais les habitants négligent cette gomme, ignorant sans doute sa valeur. J'en ai rapporté un magnifique échantillon qui a été très-admiré à Bangkok par les négociants anglais. La vie y est, dit-on, d'un bon marché fabuleux. On peut y acheter six poules ou poulets pour un *fouang* (37 centimes); cent œufs pour le même prix, le reste à proportion. Mais, pour y arriver, il faut traverser pendant cinq ou six jours la vaste et profonde forêt du *Roi-du-Feu* que l'on voit du sommet de Patawi, et ce n'est que pendant la saison sèche que l'on peut s'y aventurer; durant celle des pluies, l'eau et l'air y sont mortels. Les Siamois, gens superstitieux, n'osent pas non plus y tirer des coups de fusil, dans la crainte d'y attirer les mauvais génies qui les feraient périr.

Pendant le temps que je passai sur la montagne, le supérieur des talapoins redoubla de soins et d'égards pour moi; il fit transporter mon bagage dans sa chambre et étendre ma natte sur les siennes, dont il se privait pour moi. Les talapoins se plaignent beaucoup du froid qu'il fait à Patawi dans la saison des pluies, des torrents qui tombent du sommet de la montagne, et aussi des tigres, qui, chassés de la plaine par l'inondation, se réfugient sur les montagnes, et viennent jusque contre leurs habitations enlever leurs poules et leurs chiens. Toutefois ce n'est pas seulement en cette saison qu'ils leur rendent visite, car la seconde nuit que nous passâmes sous leur toit, vers dix heures, les chiens poussèrent tout à coup des hurlements plaintifs :

« Un tigre ! » s'écria mon Laotien, couché près de moi.

Je m'éveillai en sursaut; saisissant mon fusil, j'entr'ouvris la porte, mais la profonde obscurité ne me permit ni de le voir ni de sortir sans m'exposer inutilement; je me contentai de décharger mon arme en l'air pour effrayer l'animal. Ce n'est que le lendemain que nous nous aperçûmes de l'absence d'un de nos chiens.

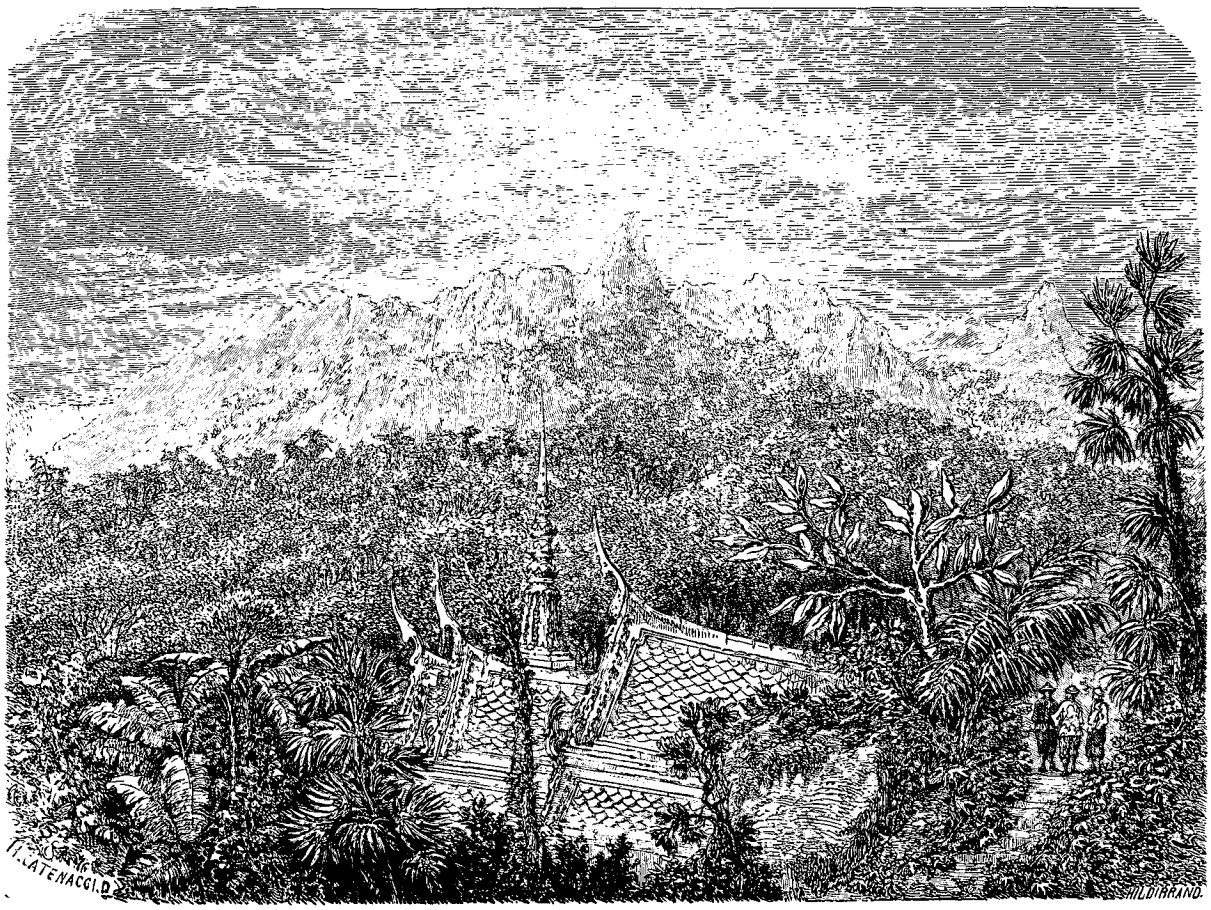
Après avoir parcouru cette intéressante localité pendant une semaine, nous revînmes lever l'ancre de notre barque pour regagner Bangkok, où j'avais à mettre en ordre mes collections et à les expédier.

Les lieux qui, deux mois auparavant, étaient recouverts de six mètres d'eau, étaient à sec, et partout autour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des habitations on bêchait les potagers et on commençait la plantation des légumes; mais les horribles moustiques avaient reparu en essaims plus formidables encore, et après avoir ramé tout le jour, mes pauvres domestiques ne pouvaient même goûter de repos pendant la nuit. Pendant le jour, surtout près de Pakpriau, la chaleur était excessive. Le thermomètre était ordinairement à quatre-vingt-dix degrés Fahrenheit (trente-deux degrés centigrades) à l'ombre, et cent quarante degrés Fahrenheit (soixante degrés centigrades) au soleil. Heureusement nous n'avions plus à lutter contre le courant, et, quoique passablement chargée, notre barque filait rapidement. Nous n'étions plus qu'à trois heures de Bangkok, lorsque j'aperçus deux canots européens amarrés au bord du fleuve, et dans une salle de voyageurs, auprès d'une pagode, trois capitaines anglais de ma connaissance qui, avec leurs femmes, faisaient un joyeux pique-nique. L'un des trois était celui qui m'avait amené à Singapore; il vint au-devant de moi et m'entraîna partager leur déjeuner.

Le même jour j'arrivai à Bangkok, et je ne savais encore où descendre, lorsque M. Wilson, l'aimable consul



Vue des montagnes de Kórat, prise de Patawi. — Dessin de Catenacci d'après M. Monhot.

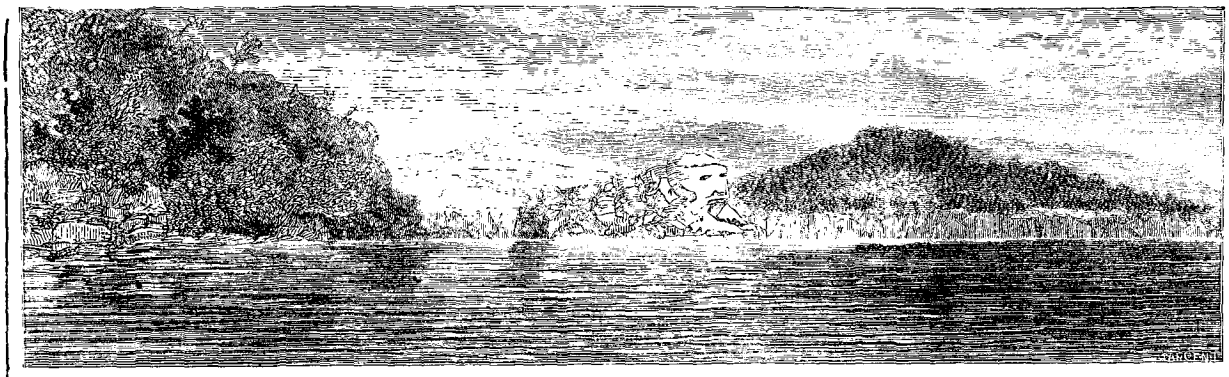
du Danemark, vint au-devant de moi et m'offrit gracieusement l'hospitalité dans sa magnifique demeure. Je dois considérer la partie du pays que je viens de parcourir comme très-saine, sauf peut-être à l'époque des pluies; il paraît qu'alors l'eau qui découle des montagnes, après avoir passé sur une foule de détritus vénéneux et s'être imprégnée de substances minérales, donne naissance à des miasmes délétères d'où s'échappe la terrible fièvre des bois (*jungle fever*), qui, si elle ne vous emporte pas au premier accès, ne vous quitte qu'après plusieurs années de souffrances

Mon voyage a eu lieu à la fin de la saison des pluies, lorsque les terrains qui avaient été inondés commençaient à se dessécher ; il s'en élevait quelques miasmes, et j'ai vu plusieurs indigènes atteints de fièvres intermittentes; cependant je n'ai pas cessé un instant de me bien porter. Dois-je l'attribuer au régime que je suivais et qui m'a souvent été recommandé, c'est-à-dire de ne boire que du thé, jamais ou très-rarement de vin ni de spiritueux, et jamais d'eau fraîche? Je le pense, et je crois qu'en agissant toujours ainsi on ne courrait aucun danger sérieux dans les localités les plus malsaines.

Henri MOUHOT.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La roche du Lion, devant le port de Chantaboun. — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE SIAM, DE CAMBODGE, DE LAOS

ET AUTRES PARTIES CENTRALES DE L'INDO-CHINE,

PAR FEU HENRI MOUHOT, NATURALISTE FRANÇAIS [1].

1858-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

IX

Départ pour le Cambodge. — Voyage en barque de pêcheurs. — Chantaboun. — Produits. — Commerce. — Physionomie du pays. Archipels du golfe de Siam. — Manière dont les crocodiles attrapent les singes.

Mon intention était de visiter le Cambodge, mais je ne pouvais m'y rendre avec ma légère barque de rivière ; or, comme on ne voit guère circuler entre Bangkok et Chantaboun que de petites jonques chinoises ou des barques de pêcheurs chargées de poisson pour la capitale, je dus m'embarquer sur une de ces dernières, le 23 décembre, avec un nouveau domestique appelé Niou et d'origine annamite. Élevé au collége des Pères, à Bangkok, il connaissait assez bien le français pour m'être très-utile surtout comme interprète. Notre embarcation était trop petite pour son contenu; car, outre moi et Niou, elle portait deux hommes et deux enfants de treize à quatorze ans. L'aspect de toutes les petites îles du golfe est d'un effet enchanteur et pittoresque. Notre traversée fut plus longue que nous n'avions pensé. Trois jours suffisent en temps ordinaire; il nous en fallut huit, tellement le vent était violent et contraire. Nous eûmes aussi un accident qui fut fatal à l'un de nous et qui aurait pu l'être à tous. C'était dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier. Notre barque filait rapidement sous une brise violente et fraîche. J'étais assis sous le petit toit de feuilles et de bambous entrelacés qui me protégeait contre la pluie et la fraîcheur des nuits, disant adieu à l'année qui venait de s'écouler et souhaitant la bienvenue à la nouvelle; priant pour qu'elle me fût favorable, et surtout qu'elle répandît à pleines mains la coupe de bonheur sur tous ceux qui me sont chers. La nuit était obscure. Nous n'étions qu'à deux milles de la côte, dont les montagnes nous apparaissaient comme un sombre bandeau. La mer seule brillait de cette lueur phosphorescente si bien connue de ceux qui ont navigué longtemps. Depuis plusieurs heures, deux requins n'avaient cessé de nous suivre en traçant à l'arrière comme un sillon de feu tortueux. Tout était silencieux sur notre bateau; l'on n'entendait que le vent sifflant dans nos voiles et le bruit des vagues. Je sentais en moi-même, à cette heure de la nuit, seul et loin de tous ceux que j'aimais, une tristesse que je cherchais inutilement à soulever, et une inquiétude dont je ne pouvais me rendre compte. Tout à coup nous éprouvons un choc violent, suivi presque aussitôt d'un second, et notre barque reste dans l'immobilité la plus complète. Tout le monde à bord pousse un cri de détresse, les matelots sautent à l'avant avec Niou; en un instant la voile est pliée, les torches allumées; mais, ô malheur ! un de nous manque à l'appel.... Un des jeunes garçons qui était assoupi sur le bord du bateau avait été, par le choc, précipité à la mer. Inutilement nous cherchâmes le corps de ce malheureux; il était indubitablement devenu la proie d'un des requins. Fort heureusement pour nous, la barque n'avait touché que de côté contre la pointe d'un rocher et s'était ensuite échouée sur le sable, de sorte qu'après l'avoir dégagée nous pûmes aller jeter l'ancre près de la côte.

Le 3 janvier 1859, ayant traversé le petit golfe de Chantaboun par une mer excessivement houleuse, nous vîmes apparaître la fameuse roche du Lion qui forme comme la pointe d'un cap à l'entrée du port. De loin, on dirait un lion couché, et l'on a peine à croire que

1. Suite. — Voy. pages 219, 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la nature seule ait moulé ce colosse avec des formes aussi curieuses, et cependant c'est l'eau qui l'a arrondi et modelé de la sorte. On comprend que les Siamois aient pour ce rocher, comme pour toutes les choses qui leur paraissent extraordinaires ou merveilleuses, une espèce de vénération. On raconte qu'un jour un navire anglais étant venu jeter l'ancre dans le port de Chantaboun, le capitaine, en voyant le lion, proposa de l'acheter, et que le gouverneur ayant refusé de le lui vendre, l'Anglais, sans pitié, fit feu de toutes ses pièces sur le *pauvre animal*. Le fait a été raconté par un poëte siamois dont l'œuvre est une plainte touchante contre la dureté des barbares de l'Occident.

Le 4 janvier, à huit heures du matin, nous arrivions à la ville de Chantaboun proprement dite. Cette dernière est bâtie le long du fleuve, à six ou sept milles des montagnes. Les Annamites chrétiens forment le tiers à peu près de la population de cette localité ; le reste est composé de marchands chinois, de quelques Annamites païens et de Siamois. Les seconds sont tous des pêcheurs, descendant d'Annamites de même profession, qui, venus de Cochinchine pour pêcher au nord du golfe de Siam, s'établirent peu à peu à Chantaboun. Tous les jours, tant que dure la saison froide et que la mer n'est pas trop forte, ils vont tendre leurs filets dans les petites baies du littoral ou dans les bassins que forment les îles entre elles.

Le commerce de cette province n'est pas considérable, comparativement à ce qu'il pourrait être ; mais les nombreuses taxes, les corvées continuelles imposées au peuple par les chefs, puis l'usure et les prévarications des mandarins, ajoutées à l'esclavage, accablent, ruinent les familles et stérilisent le travail. Cependant, quoique la population ne soit pas nombreuse, on exporte à Bangkok une assez grande quantité de poivre que les Chinois principalement cultivent au pied des montagnes, un peu de sucre et de café d'une qualité tout à fait supérieure, et enfin des nattes faites de joncs, très-jolies, et qui se vendent très-avantageusement en Chine ; du tabac, une quantité de poisson sec et salé, ainsi que des *bichos-di-mar* ou holothuries de mer séchées et de l'écaille de tortue que pêchent les Annamites païens.

Tout sujet siamois, dès qu'il a atteint la taille de trois coudées, est soumis à un impôt ou tribut annuel équivalant à 6 ticaux (18 francs) ; les Annamites de Chantaboun le payent en bois d'aigle, les Siamois en gomme-gutte. Le tribut des Chinois se paye en gomme laque, et seulement tous les quatre ans ; il n'est que de 4 ticaux. C'est à la fin de la saison des pluies que les Annamites chrétiens se réunissent en troupes de quinze à vingt, et partent sous la conduite d'un homme expérimenté, qui devient le chef de l'expédition et indique d'ordinaire aux autres les arbres qui renferment du bois d'aigle, car tous ne sont pas également habiles à reconnaître ceux qui en contiennent, et il faut, pour bien réussir et s'éviter un travail inutile et pénible, une expérience que l'on n'acquiert qu'avec le temps. Les uns restent dans les montagnes environnantes, les autres vont aux grandes îles de Ko-Xang ou de Ko-Khut, situé au sud-est de Chantaboun.

Le bois d'aigle est dur, moucheté, et répand une forte odeur aromatique lorsqu'on le brûle. Il sert à brûler, après leur mort, le corps des princes et des hauts dignitaires que l'on conserve préalablement pendant une année dans un cercueil. Les Siamois l'emploient également en médecine. Le bois de l'arbre qui le produit est blanc et très-tendre, et il faut l'abattre et le fendre en entier pour trouver le bois d'aigle qui est répandu dans l'intérieur du tronc. Les Annamites font une espèce de secret des indices auxquels ils reconnaissent l'arbre qui en contient. Le peu de renseignements qu'ils ont voulu me donner m'a cependant mis sur la voie. Je fis abattre sur la montagne plusieurs arbres que je jugeais devoir en contenir, et le résultat de mes observations est que ce bois se forme dans les cavités de l'arbre, et que plus celui-ci est vieux, plus il en contient. On frappe le tronc de l'arbre, et s'il rend un son creux et laisse échapper par les nœuds une odeur plus ou moins forte de bois d'aigle, on est assuré qu'il en contient.

La plupart des Chinois marchands se livrent à l'opium et au jeu ; les Annamites chrétiens ont en général une conduite plus réglée, mais leur caractère est tout l'opposé de celui des Siamois qui sont mous, paresseux, insouciants et légers, mais généreux, hospitaliers, simples et sans orgueil. L'Annamite est petit, maigre, vif, actif, mais prompt et colérique. Il est sombre, haineux, vindicatif et surtout orgueilleux ; entre parents même, ce sont des dissensions et une jalousie continuelles. Sans pitié pour le pauvre ou pour le malheureux, il est serviteur-né du puissant. L'attachement de ceux qui sont catholiques pour leurs prêtres et les missionnaires fait seul exception ; ils s'exposent pour eux aux plus grands dangers. De leur côté, les païens tiennent fortement à leur idolâtrie par respect pour leurs ancêtres. Dans les rapports que j'ai eus avec les uns et les autres, tant à Chantaboun que dans les îles, où j'en rencontrais fréquemment, venus de ce premier endroit ou de Kampot, port du Cambodge, je n'ai eu qu'à me louer de la générosité et de la bonté des païens.

Les missionnaires de Bangkok m'ayant donné une lettre d'introduction pour leur confrère de Chantaboun, je descendis chez lui et j'eus le plaisir de rencontrer un digne homme qui me reçut avec la plus grande cordialité et mit à ma disposition une chambre de sa modeste habitation. Depuis plus de vingt ans ce bon père se trouve à Chantaboun avec les Annamites qu'il a baptisés, content et heureux au milieu de l'indigence et de la solitude. A mon arrivée, il était au comble du bonheur ; il voyait s'élever rapidement de jour en jour une nouvelle chapelle qu'il fait construire, et pour laquelle il a trouvé le moyen d'économiser sur son modeste viatique. Construite en briques, elle remplacera bientôt la chapelle de planches dans laquelle il officie. Je passai seize jours heureux sous son toit, tantôt chassant sur le fleuve et les canaux, tantôt sur le mont Sabab. Le pays me rappelait beaucoup la province de Pakpriau. La plaine est peut-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

être encore plus déserte et plus inculte ; mais au pied de la montagne s'ouvrent de charmantes vallées, où quelques centaines de Chinois se livrent à la culture du poivre.

J'achetai au prix de 25 ticaux une bonne petite barque pour visiter les îles du golfe, très-intéressantes sous tous les rapports, quoique sur plusieurs d'entre elles les tigres soient nombreux. La première que je visitai porte le nom de Ko-nam-sao (buste de jeune fille). Elle a la forme d'un pic et près de deux cent cinquante mètres de hauteur. D'origine volcanique comme toutes les autres îles de cette partie du golfe, elle n'a seulement que deux milles de circonférence. Les roches qui l'entourent presque partout en rendent l'accès difficile, mais l'effet qu'y produisent une végétation puissante et une verdure pleine d'éclat et de fraîcheur est ravissant. La saison de la sécheresse, si agréable dans les voyages en Europe, à cause de la fraîcheur des nuits et des matinées, est au Siam un temps de mort et de désolation pour toute la nature. Malgré une végétation encore assez fraîche, la vie semble s'arrêter, les oiseaux ont fui vers les lieux où ils trouvent à se désaltérer et recherchent de préférence le voisinage des habitations et les bords des rivières où les insectes, en nombre immense, leur fournissent une abondante nourriture. Rarement un chant vient charmer l'oreille; l'aigle pêcheur seul fait entendre son cri rauque et perçant chaque fois que le vent change. Les fourmis en essaims innombrables surgissent, au contraire, de partout; le sol, les arbres, tout en est couvert, et elles paraissent être, avec les moustiques et quelques grillons, les seuls insectes qui aient échappé à la destruction. En poursuivant les troupes de singes qui s'enfuyaient à mon approche, ou bien en suivant les traces des daims ou des léopards, dont plusieurs tombèrent frappés de mes balles, nulle part je ne trouvai dans ces îles la moindre trace de sentier, ni source, ni ruisseau; je n'avançais que très-difficilement à travers les masses de lianes et de branches entrelacées, la hache à la main, et ce n'est qu'épuisé par la chaleur et la fatigue que je revenais au rivage.

La plupart des roches de ces montagnes, comme celles des îles, sont métamorphiques, c'est-à-dire d'anciennes roches sédimentaires qui ont conservé beaucoup de traces de leur ancien dépôt sous les eaux, mais qui ont subi un changement dans leur structure et dans leur composition par l'action des volcans. Toutes renferment un grand nombre de filons et d'amas auxquels en géologie on donne le nom de « gîtes de contact, » c'est-à-dire des gîtes métallifères qui, encastrés dans des roches stratifiées ou des roches massives, ont été pénétrés de leur substance.

Le 26, nous fîmes voile pour la première des îles Ko-Man, car il y en a trois qui portent ce nom et qui sont rapprochées les unes des autres. La plus grande n'est éloignée de la côte que d'une dizaine de milles. Quelques aigles pêcheurs, une espèce de pigeons blancs et des coucous noirs sont à peu près les seuls habitants ailés que j'y rencontrai; mais les iguanes y sont très-nombreuses, et lorsque le soir elles sortent de leurs retraites, le bruit qu'elles font en marchant pesamment sur les feuilles sèches et les branches mortes, ferait facilement supposer qu'il est produit par des animaux de plus grande taille.

Vers le soir, la marée ayant baissé, nous laissâmes échouer notre barque dans la vase; j'avais déjà remarqué pendant le jour que la boue, semblable à celle des tourbières, était imprégnée de matières volcaniques; mais pendant toute la nuit il s'en échappa une si forte odeur sulfureuse, que je me crus sur un volcan sous-marin. Le 28, nous passâmes à la seconde île des Patates, qui est plus élevée et plus pittoresque que la précédente; les rochers qui la bordent produisent un effet grandiose. Le coup d'œil dont on jouit en traversant les deux îles par un beau soleil et à marée basse est surtout magnifique. Les îles des Patates doivent leur nom aux nombreux tubercules sauvages qui s'y trouvent.

Je passai plusieurs jours au cap Liaut, tantôt sur la côte, tantôt dans les nombreuses îles qui en sont très-rapprochées; c'est la plus belle partie du golfe, et comparable pour sa beauté au détroit de la Sonde près des côtes de Java. Il y a deux ans, le roi étant venu visiter Chantaboun, on lui bâtit sur la plage, à l'extrémité du cap, une maison et un kiosque. En mémoire de sa visite on a aussi érigé au sommet de la montagne une petite tour d'où l'on jouit d'une vue très-étendue.

Je visitai aussi Ko-Kram qui est la plus belle et la plus étendue de toutes les îles qui se trouvent au nord du golfe entre Bangkok et Chantaboun. Toute l'île n'est qu'une suite de montagnes boisées, mais cependant d'un accès assez facile et renfermant beaucoup de fer oligiste. Les singes et les daims qui l'habitent viennent tous les soirs boire au rivage, car elle manque d'eau douce.

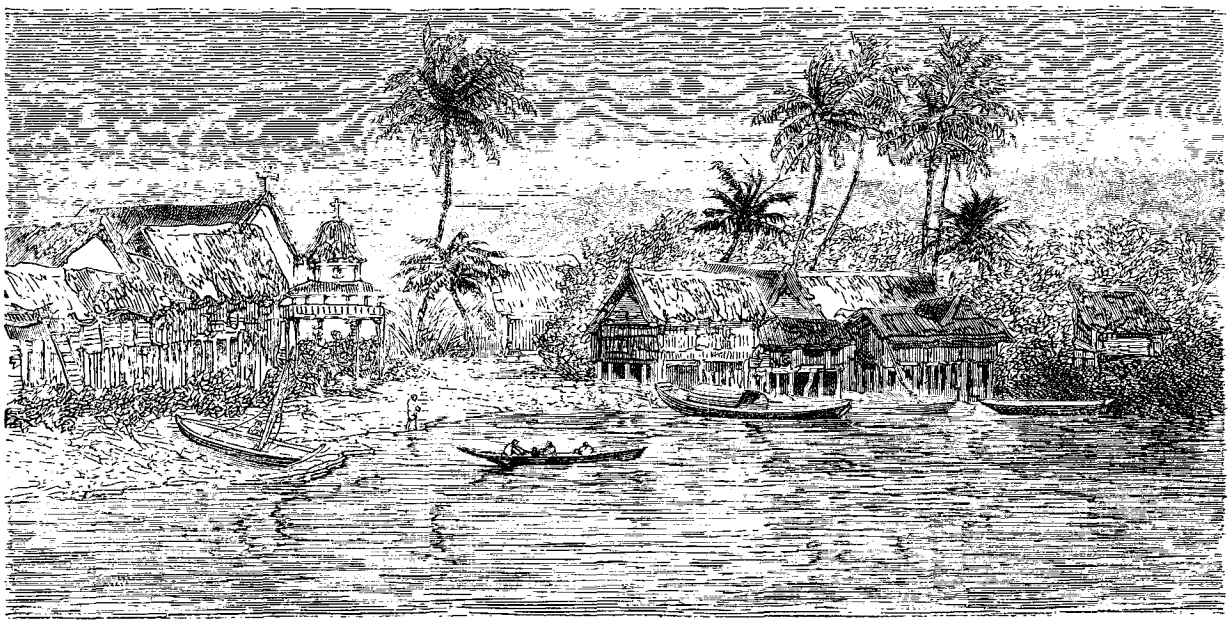
Le 29 au matin, à mesure que le soleil s'élevait à l'horizon, la brise diminuait, et nous n'étions plus qu'à trois milles du détroit qui sépare l'île de l'Arec de celle des Cerfs, lorsqu'elle tomba tout à fait. Depuis une demi-heure, nous n'avancions qu'à force de rames, et exposés à toute l'ardeur d'un soleil brûlant, quoiqu'à une heure matinale, sans le moindre souffle dans l'air, devenu lourd et suffoquant. Tout à coup et à mon grand étonnement la mer s'agita, se souleva, et ballotta en tous sens notre légère embarcation. Je ne savais que penser d'un phénomène tout nouveau et inconnu pour moi, et d'où pouvait peut-être résulter, d'un instant à l'autre, quelque danger ou accident sérieux, lorsque notre pilote s'écria tout à coup : « Voyez comme l'eau de la mer bout. » En effet, je me retournai du côté indiqué, la mer semblait être en ébullition et peu d'instants après un immense jet d'eau et de vapeur fut lancé dans les airs et dura pendant plusieurs minutes. Je n'avais jamais été témoin d'un pareil phénomène et je ne suis plus étonné maintenant de la forte odeur de soufre qui me suffoquait dans l'île Ko-Man. C'était donc un volcan sous-marin qui faisait éruption à près d'un mille de distance de l'endroit où trois jours auparavant nous avions jeté l'ancre.

Le 1er mars, nous arrivâmes à Ven-Ven, sur le Pak-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nam-Ven ; sorte d'estuaire où se déverse un fleuve large de plus de trois milles à son embouchure et formé par plusieurs cours d'eau qui découlent des montagnes et se joignent à un bras de rivière de Chantaboun, qui, faisant l'office d'un canal, relie ces deux localités.

Les crocodiles sont plus nombreux dans le fleuve de Paknam-Ven que dans celui de Chantaboun. Continuellement je les voyais ou les entendais s'élançant de la rive dans l'eau, et il arrive assez fréquemment que des pêcheurs imprudents ou des gens endormis près de la rivière, ont été dévorés par eux ou sont morts des blessures qu'ils en ont reçues. Ce dernier cas s'est renouvelé deux fois depuis mon séjour dans la province de Chantaboun ; mais une chose amusante, pour l'homme qui se plaît à étudier les mœurs intéressantes de toutes les créatures dont Dieu a parsemé la surface du globe et que nous eûmes le plaisir d'observer à Ven-Ven, c'est la manière dont ces amphibies attrapent les singes qu'une malicieuse fantaisie pousse à les taquiner. Au bord du rivage, le crocodile, le corps enfoncé dans l'eau, ne laisse dépasser que sa gueule grande ouverte, afin de saisir tout ce qui passera à sa portée. Une troupe de singes vient-elle à l'apercevoir, ils semblent se concerter, s'approchent peu à peu et commencent leur jeu, tour à tour acteurs et spectateurs. Un des plus agiles ou des plus imprudents arrive de branche en branche jusqu'à une distance respectueuse du crocodile, se suspend par une patte, et avec la dextérité de sa race, s'avance, se retire, tantôt allongeant un coup de patte à son adversaire, tantôt feignant seulement de le frapper. D'autres, amusés du jeu, veulent se mettre de la partie, mais les autres branches étant trop élevées, ils forment la chaîne en se tenant les uns et les autres suspendus par les pattes; ils se balancent ainsi, tandis que celui qui se trouve le plus rapproché de l'animal amphibie le tourmente de son mieux. Parfois la terrible mâchoire se referme, mais sans saisir



Village d'Annamites chrétiens, à Chantaboun ou Chantabury. — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

l'audacieux singe : ce sont alors des cris de joie et des gambades; mais parfois aussi une patte est saisie dans l'étau et le voltigeur entraîné sous les eaux avec la promptitude de l'éclair. Toute la troupe se disperse alors en poussant des cris et des gémissements; ce qui ne les empêche pas de recommencer le même jeu quelques jours, peut-être même quelques heures après.

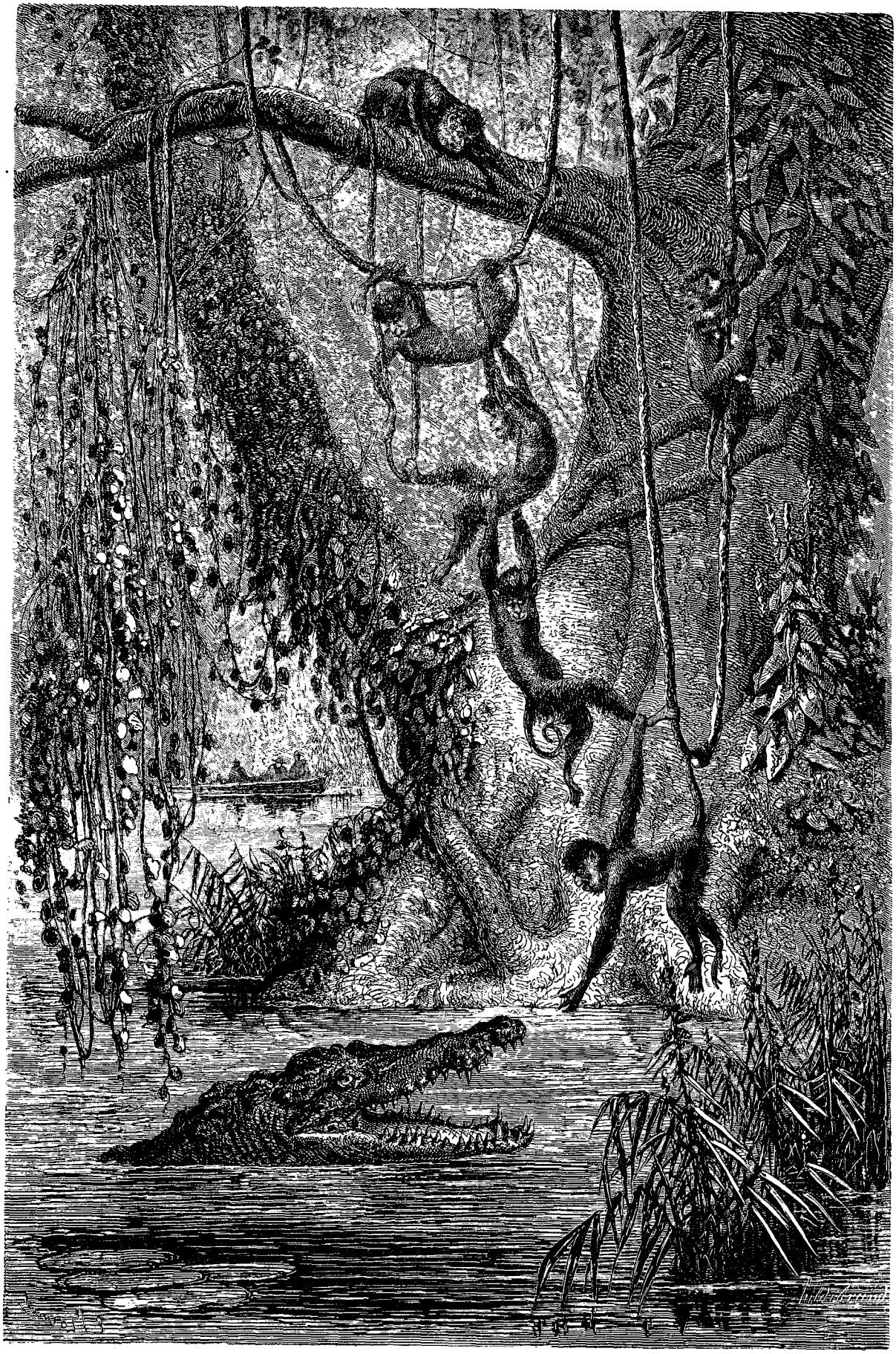
X

La vie des montagnes (mont Sabab). — Chasses. — Tigres. Serpents, etc. — Riche végétation de Chantabury.

De retour à Chantaboun de mes excursions maritimes, j'allai m'installer chez un bon vieux Chinois, planteur de poivre, qui, deux mois plus tôt, lors de ma première visite, m'avait déjà donné l'hospitalité. Il se nomme Ihié-Hou, mais en siamois nous l'appelions *Apaït*, ce qui veut dire *oncle*. Apaït est veuf; il a deux fils, dont l'un est âgé de dix-huit ans; celui-ci est un bon enfant, laborieux, vif, courageux et infatigable; il m'est déjà fort attaché et a grande envie de m'accompagner au Cambodge. Né dans ces montagnes et très-intelligent, il n'est pas d'animaux et très-peu d'oiseaux dont il ne connaisse les mœurs et les habitudes, puis il n'a peur ni des tigres, ni des éléphants; toutes ces qualités réunies jointes à sa douceur font que *Phraï* (c'est le nom du jeune homme) serait un véritable trésor pour moi.

Apaït a aussi deux frères qui, devenus catholiques, sont allés s'établir à Chantaboun, afin de se rapprocher de l'église; quant à lui, il n'a jamais eu le moindre penchant à changer de religion, parce que s'il devenait chrétien, il faudrait, dit-il, qu'il oubliât ses parents trépassés, auxquels il a le plus grand soin de faire de temps en temps de petits sacrifices. Ses affaires ne sont pas brillantes, car il y a dix ticaux d'intérêt à payer pour la petite somme de cinquante ticaux qu'il a empruntée, l'intérêt étant, à Siam, de vingt et de trente pour cent. En outre, il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Singes jouant avec un crocodile, dans la rivière de Chantaboun. — Dessin de E. Bocourt d'après M. Mouhot

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a les impôts à acquitter : douze ticaux pour ses deux fils, huit pour son champ de poivre, un pour son porc, quatre pour sa maison, un pour son foyer, un pour le bétel qu'il cultive, deux shellungs pour ses cocotiers, deux pour ses arbres à dourions, un tical pour ses aréquiers; total, trente-neuf ticaux. Le revenu de sa terre étant de quarante, tous frais payés, que peut-il faire avec le tical unique (deux francs cinquante centimes) qui lui reste? Les malheureux cultivateurs dans le genre de celui-ci, et ils sont nombreux, vivent de riz qu'ils obtiennent des Siamois en échange de l'arec, puis de quelques légumes.

J'éprouvai beaucoup de plaisir, de bonheur, pourrais-je dire, dans le séjour de ces lieux si beaux et si tranquilles, et en même temps si riants et si imposants. Ces montagnes sont entrecoupées, ici par des vallons où murmurent des ruisseaux à l'eau fraîche et limpide, là, par de petites plaines parsemées de quelques modestes cases, appartenant à de laborieux Chinois, tandis qu'à peu de distance s'élève la vraie montagne avec ses rochers grandioses, ses grands arbres, ses torrents et ses cascades.

Nous avons déjà eu quelques orages, car la saison des pluies s'approche, la végétation redevient fraîche et la nature animée; le chant des oiseaux et le bourdonnement des insectes se font entendre partout. Apaït m'a cédé son lit, si toutefois on peut appeler lit quelques lattes d'aréquier posées sur quatre pieux de bambous. J'y ai étendu ma natte, et j'y ferais un long somme, si plusieurs fois pendant la nuit je n'étais réveillé par des armées de fourmis qui me passent sur le corps, s'introduisent sous ma couverture, dans mes vêtements, s'établissent confortablement dans ma barbe et finiraient sans doute par m'entraîner hors de mon lit, si de temps en temps je ne secouais ma couverture. D'autres fois ce sont des cancrelas ou d'autres vilaines bêtes de la même espèce qui prennent leurs ébats sous le toit, et se laissent maladroitement tomber sur ma figure, en m'inspirant toujours du dégoût et souvent l'appréhension que ce ne soit quelque être plus venimeux ou plus répugnant encore. La chaleur en ce moment est très-supportable, le thermomètre marque ordinairement quatre-vingts degrés Fahrenheit le matin et quatre-vingt-dix degrés au milieu du jour (vingt-neuf à trente-deux degrés centigrades); mais l'eau des ruisseaux est si fraîche, que deux bonnes ablutions par jour, une le matin et une autre le soir, tout en entretenant et fortifiant ma santé, me procurent un bien-être pour plusieurs heures.

Hier soir, le petit Phraï étant allé avec Niou à Chantaboun pour acheter quelques provisions, rapporta pour un demi-fuang de bonbons chinois à son père ; le pauvre vieillard ne se sentait pas de joie, et ce matin à la pointe du jour, il se vêtit de ses meilleurs habillements, de sorte qu'en le voyant si beau, je me demandai ce qu'il pouvait y avoir de nouveau au logis. Après avoir nettoyé une planche fixée en guise de table au-dessous d'un dessin qui, sous la forme d'un pantin tirant la langue, ayant des griffes aux pieds et aux mains et une longue queue de singe, représente le père d'Apaït, celui-ci prit trois petites tasses, les emplit de thé, mit les bonbons dans une autre et plaça le tout sur la planche qui fait fonction d'autel. Il alluma ensuite deux morceaux d'un bois odoriférant, et commença ses prières : c'était un sacrifice qu'il faisait aux mânes de ses parents, avec l'espoir que leur âme viendrait goûter aux bonnes choses qu'il leur offrait.

A l'entrée du jardin d'Apaït, en face de sa case, j'ai fait avec quelques bâtons et des branches d'arbres une espèce de séchoir, couvert d'un toit de feuilles, où je sèche les grosses pièces, comme singes gibbons, blancs et noirs, chevrotins, buses, calaos, ainsi que mes boîtes d'insectes; cela attire une foule de curieux siamois et chinois qui viennent voir le farang et admirer ses curiosités.

Nous venons de passer le premier jour de l'an des Chinois, qu'ils ont fêté pendant trois jours. Plusieurs d'entre eux demeurant à une grande distance ont profité de ce temps pour nous faire visite, et par moments, la maison d'Apaït, le vaste terrain battu qui est devant son jardin, tout était rempli de visiteurs en habits de fête. Beaucoup me demandaient des médicaments, car à la vue de mes instruments, de ma trousse de naturaliste et de mes bocaux, ils me prenaient pour un grand médecin. Hélas ! mes prétentions ne sont pas si élevées; cependant *je les traite* au *système Raspail*, et une petite boîte de pommade camphrée ou une fiole d'eau sédative sont peut-être retournées dans quelque musée d'Europe sous la forme d'un insecte ou d'une coquille quelconque, que ces braves gens m'auront rapportée en retour du bien que j'avais l'intention de leur faire.

Il est bien agréable pour moi, après une journée de chasse fatigante, par monts et par vaux et dans l'intérieur des forêts où l'on ne se fraye un chemin que la hache à la main, de me reposer le soir sur le banc de notre bon Chinois, devant sa case ombragée de cocotiers, de bananiers et d'autres beaux arbres. Depuis quatre jours, un vent du nord très-violent et frais, malgré la saison, n'a cessé de souffler, brisant et déracinant une quantité d'arbres au sommet de la montagne. Ce sont ses adieux. Le vent du sud-ouest soufflera dorénavant pendant plusieurs mois.

Aujourd'hui, la soirée m'a paru encore plus belle et plus agréable qu'à l'ordinaire ; les étoiles scintillaient au ciel, et la lune brillait de tout son éclat. J'étais assis à côté d'Apaït, tandis que son fils nous jouait des airs chinois sur sa flûte de bambou. Je songeais à quel degré de prospérité cette province pourrait atteindre, si, déjà une des plus belles et des plus florissantes du pays, elle était sagement et intelligemment gouvernée, ou si quelques Européens venaient y jeter les fondements d'une colonie civilisatrice.

Proximité de la mer, communications faciles et susceptibles de perfectionnement, climat sain, température supportable et surtout inépuisable fécondité du sol qui permet la culture des plus riches productions, rien ne manque à cette contrée pour assurer le succès à des planteurs industrieux et entreprenants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ma négociation est enfin arrivée à un résultat heureux, c'est-à-dire que le bon vieux Apaït a consenti à laisser son fils Phraï entrer à mon service, pourvu que je lui donne trente ticaux, la moitié de ses gages d'une année, en avance; puis il vendra sa case et son champ de poivre, payera sa dette et se retirera dans un autre endroit de la montagne. Le petit Phraï est enchanté de me suivre et de pouvoir courir les bois du matin au soir. Je ne suis pas moins content que lui, car avec sa connaissance du pays, son activité, son intelligence et son dévouement pour moi, il est d'un prix inestimable. Les chaleurs deviennent de plus en plus fortes. Le thermomètre est monté un jour à cent deux degrés Fahrenheit (trente-neuf centigrades) à l'ombre; aussi les longues chasses deviennent pénibles et quelquefois impossibles ailleurs que dans les forêts. Je profitai, il y a quelques jours, d'un temps couvert et par conséquent moins chaud, pour visiter une chute d'eau dont on m'avait parlé et qui se trouve dans le district presque désert de Priou, à douze milles de Kombau. Au mois de janvier, lors de mon premier passage ici, j'avais déjà eu le désir de m'y rendre, mais le Chinois qui s'était proposé pour nous y conduire, s'était égaré et nous avait fait marcher une journée tout entière pour nous conduire à un endroit opposé. De Kombau, nous longeâmes pendant une heure et demie une charmante vallée unie presque partout comme une pelouse, et riante comme un parc. Elle aboutit à une forêt où en suivant le bord d'un torrent qui, encaissé entre deux monts et hérissé de blocs de granit, augmente de largeur à mesure que l'on approche de sa source, nous ne tardâmes pas à arriver à la chute. Dans la saison des pluies, ce doit être un spectacle de toute beauté; une énorme nappe d'eau tombe alors de tous les côtés du haut d'immenses roches perpendiculaires, taillées à pic et décrivant comme un cirque de près de trente mètres de diamètre; pendant la sécheresse, l'eau de la source seule sort de dessous d'immenses blocs de granit, mais avec une telle abondance qu'elle alimente plusieurs ruisseaux. D'une hauteur de plus de vingt mètres, le torrent, large de deux à sa source, tombe avec fracas et presque d'aplomb sur les rochers, d'où il rejaillit en se détournant pour former une nouvelle chute de trois mètres de hauteur seulement, mais qui se déverse dans un vaste bassin profond de plus de quinze pieds, et qui reflète comme un miroir les rochers et les arbres qui l'entourent. Mes deux domestiques, échauffés par une longue course, se plongèrent dans cette eau si froide, à mon grand étonnement; et quand je voulus leur exposer le danger qu'ils couraient en agissant ainsi, ils me répondirent que c'est quand on a chaud qu'on doit se baigner; et tous les indigènes font de même.

Un voyageur ne doit ignorer aucun métier; un jour je dus me faire tailleur de pierre pour détacher une empreinte d'un animal inconnu, de la surface d'un large bloc de granit enfoui au fond d'un torrent de la montagne; au mois de janvier, un Chinois me demandait un prix si élevé pour ce travail que je pensais me contenter d'une empreinte de cire; mais Phraï m'ayant proposé de se charger de ce travail, nous l'avons entrepris, et nous l'avons mené à bonne fin. Beaucoup de Siamois eussent préféré que je ne touchasse pas à leur pierre, de même que par superstition ils sont scandalisés de me voir tuer des gibbons blancs, bien que, lorsque l'animal est une fois abattu et dépouillé, comme ce ne sont pas eux qui ont commis ce péché mortel à leurs yeux, ils soient très-heureux d'obtenir une côtelette ou un *bifteck* de ma victime, car ils attribuent à la chair de ce singe de grandes vertus médicinales.

La saison des pluies approche, les orages deviennent de plus en plus fréquents et le tonnerre gronde parfois avec un fracas épouvantable; les insectes deviennent aussi plus nombreux, mais les fourmis qui cherchent à s'abriter pour cette saison envahissent les habitations et deviennent un véritable fléau pour moi et mes collections, sans parler de mes vêtements; j'ai eu déjà plusieurs livres et cartes presque entièrement mangés dans une seule nuit. Heureusement les moustiques ont disparu, c'est donc une souffrance de moins, mais en revanche, il y a une espèce de petite sangsue, qui, lorsqu'il pleut, quitte les ruisseaux, se répand dans les bois et les rendent, sinon impraticables, au moins fort désagréables à traverser; c'est par douzaines qu'il faut à tout moment les arracher de dessus soi; mais comme on ne peut ni les voir ni les sentir toutes, c'est toujours couvert de sang que l'on revient au logis; quelquefois mon pantalon, de blanc qu'il était en partant, prend la couleur garance, si chère au troupier français.

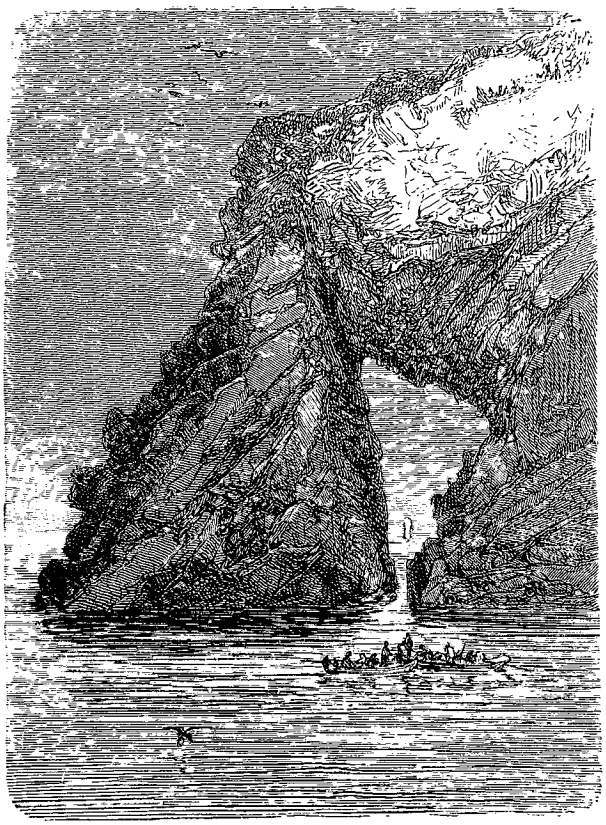
Le gibier commence à devenir rare, au grand désappointement de nous tous, car Phraï et Niou faisaient bombance avec la chair des gibbons, et commerce de leur fiel qu'ils vendaient un shellung ou 75 centimes de notre monnaie aux médecins chinois de Chantaboun; les calaos sont aussi devenus très-farouches, de sorte que nous ne pouvons plus guère compter que sur des chevrotains pour approvisionner la cuisine.

Il y a bien aussi sur la montagne de grands cerfs, mais ce n'est qu'en passant la nuit à l'affût qu'on peut les approcher d'assez près pour les tirer. Les oiseaux en général ne sont pas communs; l'on ne voit ni cailles, ni perdrix, ni faisans; et les quelques poules sauvages qui, de temps en temps, font leur apparition, sont si farouches, que ce serait perdre un temps précieux de leur faire la chasse. Dans cette partie du pays, les Siamois prétendent qu'ils ne peuvent cultiver de bananes à cause des éléphants, qui, à certaines époques, viennent du versant opposé de la montagne et dévorent les feuilles de cette plante, dont ils sont friands. Les tigres aussi sont nombreux, le tigre royal aussi bien que celui de la petite espèce; toutes les nuits ils passent près des habitations, et le matin on peut voir l'empreinte de leurs larges pattes profondément marquée dans l'argile auprès des ruisseaux ou sur le sable des sentiers; le jour, ils se retirent sur la montagne, dans des fourrés épais et presque inaccessibles. Rien n'est plus rare que de les tirer *au gîte*, car généralement ils fuient à l'approche de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'homme, à moins qu'ils ne soient poussés par la faim. J'ai rencontré un jeune colon chinois qui porte sur le corps dix-neuf cicatrices faites par un de ces animaux. Un jour il était à l'affût sur un arbre, à une hauteur de trois mètres, lorsqu'un tigre de la plus grande espèce s'approcha d'un jeune chevreau qui, attaché à un arbre à très-peu de distance de l'affût du Chinois, l'attirait par ses cris. Le chasseur ayant tiré sur le carnassier, bien que mortellement blessé, le tigre réunit toutes ses forces, fit un bond énorme, et saisissant son ennemi avec ses griffes et ses dents, l'arracha de son siége et lui déchira les chairs en roulant avec lui sur le sol; heureusement pour le malheureux Chinois, ce fut là le dernier effort du monstre; il expira presque aussitôt.

Dans les montagnes de Chantaboun et non loin de notre demeure actuelle, on trouve des pierres précieuses d'une assez belle eau; il y a même à l'est du bourg une éminence que l'on appelle la montagne des Pierres-Précieuses; il paraîtrait, d'après ce que dit Mgr Pallegoix, qu'il fut un temps où elles étaient très-communes, puisque dans l'espace d'une demi-heure, il en ramassa une poignée, c'est-à-dire autant que les habitants de la province en trouvent actuellement dans une année. Ce qui prouve du reste qu'elles sont devenues très-rares, c'est que l'on ne trouve plus à en acheter, même à un prix élevé.



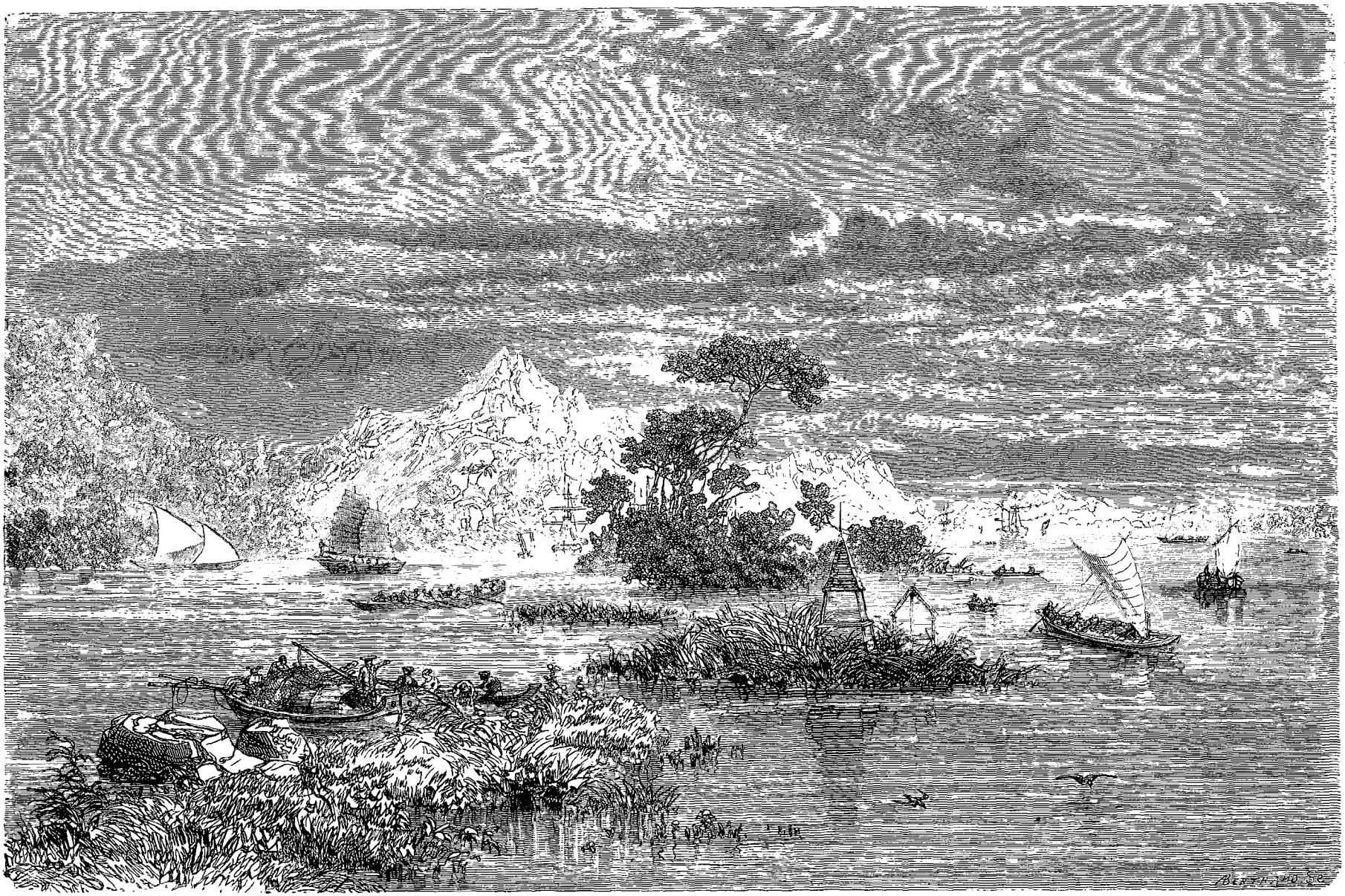
Rocher percé de Thoulou, golfe de Siam. — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

Il paraît que j'ai gravement offensé les pauvres Thais de Kombau, en enlevant les empreintes dont j'ai parlé plus haut; je viens d'en rencontrer plusieurs qui, me disent-ils, ont les « bras cassés; » ils ne pourront plus travailler et seront toujours pauvres. Désormais ils auront une bonne excuse pour leur paresse, et moi j'aurai à me reprocher et à répondre de leur misère, puisqu'en enlevant cette pierre, j'ai irrité contre eux tous les génies de la montagne. Les Chinois pensent autrement, leurs idées ne sont pas moins amusantes. Ils prétendent que sous l'empreinte il doit se trouver un trésor dans le roc, et que le bloc que j'ai enlevé doit avoir de grandes vertus médicinales; de sorte qu'Apaït et ses amis frottent tous les matins le dessous de la pierre contre un autre morceau de granit, puis recueillent précieusement dans de l'eau la poussière qui en tombe et avalent le tout, à jeun, avec la ferme persuasion que c'est un remède contre tous les maux. C'est ici le cas de dire que c'est la foi qui nous sauve : bien des pilules sont administrées chez les peuples civilisés qui n'ont certainement pas plus de vertus curatives que la *poudre de granit* absorbée par le vieux Apaït.

Ce pauvre bonhomme a vendu sa propriété pour 60 ticaux; sa dette payée, il lui reste, avec l'argent qu'il a reçu de moi pour son fils, 40 ticaux. Il n'en faut pas davantage ici pour qu'il se croie riche jusqu'à la fin de ses jours; il pourra de temps en temps régaler l'âme de ses aïeux de bonbons et de thé, et lui-même vivre en vrai mandarin campagnard. Avant de s'éloigner de Kombau, le bon vieillard m'a procuré un autre domicile au prix de deux ticaux (cinq francs) par mois; je n'ai rien perdu au change sous le rapport du confort. Pour un *appartement meublé*, je pense que ce n'est pas cher. Voici l'inventaire des meubles : dans le *salon*, rien, dans la chambre à coucher, une vieille natte sur un *lit de camp*. Cependant cette case-ci est plus propre, plus spacieuse et mieux couverte que l'autre, où l'eau filtrait de toutes parts, puis j'ai un large lit de camp pour me reposer de mes longues chasses. En outre mon nouveau propriétaire me fournit de bananes et de légumes que nous lui payons en gibier, quand la chasse a été fructueuse.

Les fruits dans cette province sont aussi bons que nombreux : ce sont la mangue, le mangoustan, l'ananas, si odoriférant et qui fond dans la bouche, et surtout, ce qui est bien supérieur à tout ce que j'avais pu imaginer avant d'en avoir goûté, le fameux *dourion*, qui mérite à juste titre d'être appelé le roi des fruits. Toutefois, pour bien l'apprécier, il faut quelque temps; il faut surmonter le dégoût qu'inspire son odeur lorsqu'on n'en a jamais mangé; cette odeur est telle qu'au premier abord, j'étais obligé de m'éloigner du lieu où il s'en trouvait. La première fois que j'en goûtai, il me semblait être près de quelque animal en putréfaction; ce ne fut qu'à la quatrième ou à la cinquième tentative que je sentis cette odeur se changer en un arome des plus agréables. Le dourion atteint en grosseur à peu près les deux tiers du jacquier, et comme ce dernier il est entouré d'une écorce très-épaisse et épineuse, qui le protége contre la dent des écureuils et des autres rongeurs; en l'ouvrant, on trouve

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue intérieure de la baie de Chantaboun. — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à l'intérieur dix cellules dans chacune desquelles est un certain nombre de noyaux plus gros qu'une datte et entourés d'une sorte de crème blanche, quelquefois jaunâtre, d'un goût exquis. Quel bizarre caprice de la nature ! de même qu'il en a coûté plus que de la répugnance pour y goûter, l'on est bien puni si l'on en mange souvent ou que l'on s'oublie une seule fois à en prendre plus que l'extrême modération ne l'autorise, car c'est un fruit tellement échauffant, qu'on se trouve couvert de rougeurs et de boutons le lendemain d'un excès de dourion, comme si l'on avait la rougeole. Ce fruit cueilli n'est jamais bon, car il tombe de lui-même lorsqu'il a atteint son degré parfait de maturité; si on l'ouvre, on doit le manger de suite, autrement en peu de temps il est gâté; dans son écorce on peut le conserver près de trois jours. A Bangkok, un seul de ces fruits coûte un shellung; à Chantaboun on peut en avoir neuf pour le même prix.

J'étais sur le point d'écrire, dans mon journal, qu'ici il y a peu de danger à courir les bois, et que souvent nous chassons aux papillons et aux insectes sans prendre d'autres armes qu'une hache et un couteau de chasse, et que Niou s'est aguerri au point d'aller de nuit avec Phraï attendre le cerf à l'affût, lorsqu'une panthère s'est précipitée sur un chien couché à deux pas de ma porte. La pauvre bête a poussé un cri de douleur vraiment déchirant qui nous fit tous sortir ainsi que les Chinois mes voisins, chacun une torche à la main. Ceux-ci se trouvèrent face à face avec la panthère, et à leur tour ils se mirent tous à jeter les hauts cris; mais il était déjà trop tard pour moi de saisir mon fusil, l'animal en quelques secondes fut hors de portée.

Grâce à la proximité de la mer et au voisinage des montagnes, le moment des fortes chaleurs a passé inaperçu; aussi je fus fort surpris en recevant, il y a quelques jours, une lettre de Bangkok, dans laquelle on me dit que depuis plus de trente ans on n'avait pas eu de pareilles chaleurs. Beaucoup d'Européens qui habitent cette ville sont malades; cependant je ne crois pas le climat de Bangkok plus malsain que celui des autres villes de l'Asie orientale situées sous le tropique; je serais même porté à croire le contraire, mais l'exercice qui est nécessaire à l'entretien de la santé y est pour ainsi dire impossible, et il n'y a aucun doute que ce manque d'action contribue beaucoup aux maladies.

Depuis longtemps je m'étais proposé de pénétrer dans une grotte qui se trouve sur le mont Sabab, à mi-chemin entre Chantaboun et Kombau, et si profonde, qu'elle s'étend, dit-on, jusqu'au sommet de la montagne. Je partis donc accompagné de Phraï et de Niou, munis de tout ce qu'il nous fallait pour notre excursion. Arrivés à l'entrée de la grotte, nous allumâmes nos torches, et après avoir escaladé les blocs de granit qui sont près de l'entrée, nous y descendîmes. Des milliers de chauves-souris, réveillées par la lueur de nos flambeaux, se mirent à voltiger en rond autour de nous, éteignant nos torches à chaque instant et nous fouettant le visage de leurs ailes. Phraï marchait le premier, sondant le terrain de la lance dont il était armé. Nous avions fait ainsi une centaine de pas à peine lorsque tout à coup il se rejeta sur moi en s'écriant avec toutes les marques du plus grand effroi : « Un serpent! retirez-vous! » et au même instant j'aperçus un énorme boa qui, à une quinzaine de pas tout au plus, la tête levée, la gueule ouverte et dardant sa langue fourchue, paraissait prêt à s'élancer sur mon guide. Mon fusil était chargé d'un côté de deux balles et de l'autre de gros plomb. Je mis en joue et lâchai la détente des deux coups à la fois; un épais nuage de fumée nous enveloppa, et nous ne vîmes plus rien. Le plus prudent pour nous était de battre en retraite, ce que nous fîmes aussitôt. Nous attendîmes pendant quelque temps à l'entrée de la grotte avec anxiété, prêts à combattre l'ennemi s'il se présentait, mais rien n'apparut. Mon bon guide donna ici la preuve de son courage : ayant rallumé une torche, il se munit de mon fusil fortement rechargé, d'une longue corde, et pénétra de nouveau, mais seul dans la grotte. Nous tenions un des bouts de la corde afin de pouvoir, au moindre signal, voler à son secours. Pendant quelques instants, qui nous parurent d'une longueur immense, notre anxiété fut terrible; mais quels ne furent pas notre étonnement et notre joie en voyant revenir Phraï tirant après lui la corde au bout de laquelle traînait un énorme boa. La tête du reptile avait été fracassée par mes deux coups de feu, et il était mort sur place. Nous ne cherchâmes pas, ce jour-là, à pénétrer plus avant dans la grotte, nous étions satisfaits du succès de notre excursion.

J'avais appris qu'une grande fête allait être célébrée par les Siamois, à une pagode située à une lieue dans la montagne, en l'honneur d'un supérieur de talapoins mort l'année dernière, et dont on devait brûler les restes, selon la coutume du pays. Je m'y rendis avec l'espoir que cette curieuse cérémonie m'apprendrait à connaître les mœurs de ce peuple à la fois dans leurs rites funéraires et dans leurs amusements. Il était huit heures du matin quand nous y arrivâmes, c'était le moment du « Kin-Kao, » ou de la consommation du riz. Près de deux mille Siamois des deux sexes, venus de Chantaboun et des villages environnants, les uns en chariot, les autres à pied, étaient dispersés dans l'enceinte de la pagode. Tous portaient, comme aux jours de grande fête, des ceintures et des langoutis neufs aux couleurs éclatantes, et le coup d'œil qu'offrait à distance cette foule bariolée était des plus gais. Sous un vaste toit de planches soutenu par des colonnes formant une espèce de hangar et bordé par des lambris couverts de peintures grotesques représentant des hommes et des monstres dans les attitudes les plus bizarres, s'élevait une imitation de rocher fait de carton peint, sur lequel on avait placé un catafalque chargé de dorures, de peintures et de sculptures, et contenant une urne dans laquelle les précieux restes du talapoin étaient renfermés. Çà et là quelques morceaux d'étoffe et de papier disposés en forme de bannière servaient de décoration. En face du catafalque et à l'extérieur de la salle se trouvait un bûcher, et à quelque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

distance, sur une estrade élevée, un orchestre était établi, jouant des divers instruments de la musique siamoise. Plus loin, quelques femmes avaient établi un marché où elles débitaient des fruits, des bonbons et des noix d'arec, tandis que d'un autre côté des Chinois et des Siamois jouaient, sur un petit théâtre monté pour cette occasion, des scènes dans le genre de celles de nos théâtres ambulants qui courent les foires. Cette fête, qui dura trois jours, n'avait rien qui rappelât une cérémonie funèbre, et il s'y fit une consommation énorme de poudre et d'arack. Je m'y étais rendu, pensant y voir quelque chose de nouveau et de curieux, car la crémation n'existe que chez très-peu de peuples, et on ne la pratique ici que pour les souverains, les princes et les personnages de rang élevé, sans songer que je serais moi-même un objet de curiosité pour la foule, ce qui arriva cependant.

A peine étais-je dans l'enceinte de la pagode, suivi de Phraï et de Niou, que de tous les côtés j'entendis répéter le mot « farang; venez voir le farang; » puis aussitôt Siamois et Chinois quittèrent leurs bols de riz pour se porter de notre côté. J'espérais qu'une fois leur curiosité satisfaite, ils me laisseraient circuler paisiblement; mais loin de là, la foule grossissait de plus en plus et me suivait de quelque côté que j'allasse, au point de devenir gênante, insupportable, et d'autant plus que la plupart de ceux qui y affluaient étaient déjà ivres d'opium ou d'arack, et peut-être de tous les deux. Je m'éloignais de cet endroit quand, en passant devant une baraque en planches construite pour la circonstance, j'aperçus plusieurs chefs de la province qui prenaient aussi leur déjeuner. Le plus âgé vint directement à moi, me prit la main et me pria d'une manière civile d'aller m'asseoir auprès d'eux; je profitai de sa bonne invitation pour trouver un refuge contre les importuns. On me combla d'honnêtetés ainsi que de pâtisseries, de fruits naturels et confits, etc.; mais la foule qui m'avait suivi se pressait de plus en plus autour de la maison et avait fini par en envahir tous les abords, jusqu'au toit qui était couvert de curieux. Tout à coup un sourd craquement se fit entendre, et toute la partie antérieure de l'habitation, cédant sous le poids des spectateurs, s'écroula avec eux, et ils roulèrent au milieu des talapoins et des laïques : ce fut une confusion des plus comiques. J'en profitai pour m'échapper, « jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus. »

XI

Retour à Chantaboun. — Iles Ko-Khut, Koh-Kong, etc. — Superbe perspective du golfe de Kampôt. — Le Cambodge. — Commerce de ces contrées. — État misérable du pays. — Audience chez le roi du Cambodge.

De retour à Chantaboun, dans l'hospitalière demeure du bon abbé Ranfaing, missionnaire français, établi en ce lieu, mon premier soin fut de prendre des renseignements, et de me mettre à la recherche des moyens de transport pour gagner Battambang, chef-lieu d'une province de ce nom, qui, depuis près d'un siècle, a été enlevée au Cambodge par l'empire siamois. Je fis prix avec des pêcheurs annamites païens pour me conduire d'abord de Chantaboun à Kampôt, port du Cambodge, à raison de trente ticaux. Les Annamites chrétiens m'en demandaient quarante et leur nourriture pour aller et retour. Après avoir pris congé de l'abbé Ranfaing qui m'avait comblé de bontés et d'attentions chaque fois que j'étais venu à Chantaboun, je m'installai de nouveau dans une barque avec mon Chinois et mon Annamite, et voulant profiter de la marée haute, nous partîmes à midi, malgré une pluie battante. Arrivés au port à sept heures du soir, nous y fûmes retenus jusqu'au surlendemain par un vent contraire et trop violent pour nous permettre sans danger de le quitter.

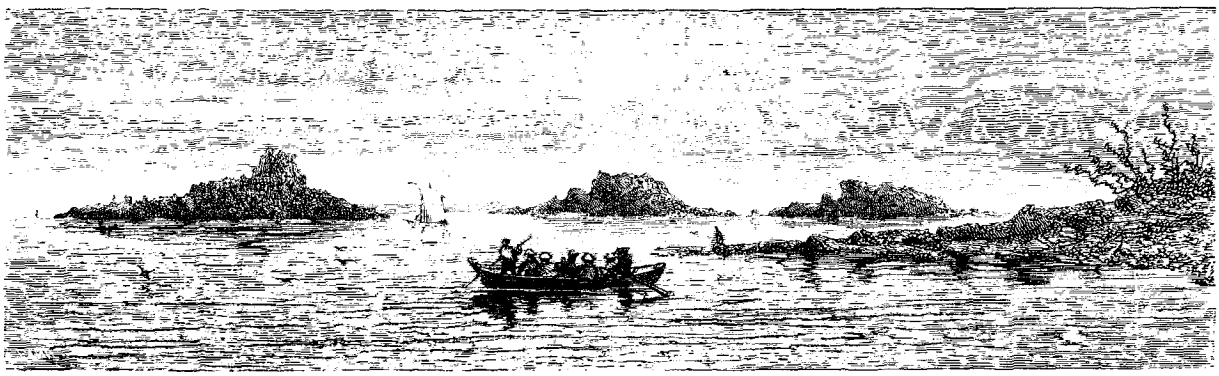
Deux jours plus tard nous arrivâmes à Ko-Khut, où de nouveau des pluies torrentielles et un vent contraire nous retinrent à une centaine de mètres du rivage, dans une anse qui était loin d'offrir beaucoup de sécurité à notre modeste embarcation.

Notre position n'était pas agréable, notre chétive barque, rudement secouée par les flots en fureur, menaçait à chaque instant d'être jetée à la côte contre les rochers. Aux trois quarts remplie par notre bagage auquel nous avions donné la meilleure place pour le préserver de l'eau de mer comme de la pluie, elle contenait encore cinq hommes serrés les uns contre les autres à l'avant, et n'ayant pour abri que quelques feuilles de palmier cousues ensemble à travers desquelles l'eau filtrait et nous tenait constamment mouillés. La pluie continuait à tomber avec une telle abondance que nous ne pouvions entretenir de feu pour cuire notre riz. Pendant quatre jours, il nous fallut rester à demi couchés dans notre barque, les membres fatigués de la position à laquelle nous condamnaient le défaut d'espace et nos effets et notre linge trempés et collés sur notre corps. Enfin, le cinquième jour, j'eus le plaisir de voir le ciel s'éclaircir et le vent changer. Vers les deux heures de l'après-midi, prévoyant une belle nuit, et ayant remonté le moral de mes hommes qui commençaient à faiblir, par une bonne dose d'arack, nous levâmes l'ancre et nous nous éloignâmes de Ko-Khut poussés par une bonne brise. J'étais heureux d'avancer et de pouvoir enfin respirer à pleins poumons, aussi je restai une partie de la nuit sur ma petite tente de palmier, jouissant de la beauté du ciel et de la marche rapide de notre bateau. A la pointe du jour, nous aperçûmes la première île Koh-Kong à notre gauche, à une distance d'à peu près dix milles. C'est une île déserte, mais on y recueille de la gomme-gutte; elle est moins grande que Koh-Xang ou Koh-Chang et n'offre pas un aspect aussi imposant, ni une suite de pics aussi majestueux. C'est à Compong-Sôm, près de Kampôt, que l'on recueille la plus grande partie de la gomme-gutte et le beau cardamome qui se trouvent dans le commerce; les indigènes renferment la première dans des bambous, qu'ils fendent lorsqu'elle est durcie.

Nous eûmes bientôt oublié les petites misères de la première partie de notre voyage et nous fûmes bien dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dommagés par la beauté des sites et l'aspect enchanteur du groupe d'îles et d'îlots que nous côtoyions à une courte distance. Nous arrivions dans des parages infestés par les pirates de Kampôt. Placés sur les hauteurs, ils observent la mer, et dès qu'ils aperçoivent une voile, ils s'apprêtent à l'attaquer au passage. Nous avancions paisiblement, sans souci des forbans, car nous n'avions avec nous aucune marchandise qui pût les tenter, et du reste, nous étions bien armés et en état d'arrêter en chemin ceux d'entre eux qui auraient essayé de nous attaquer. Vers cinq heures du soir, nous jetâmes l'ancre dans l'anse d'une petite île afin de faire cuire le riz du soir et d'accorder à mes hommes un peu de repos, car ils n'avaient pas dormi la nuit précédente. Nous étions à une journée et demie de Kampôt. A minuit nous levâmes l'ancre et nous voguâmes, doucement bercés par les flots, nos voiles à peine enflées. Lorsqu'on a dépassé la pointe nord-ouest de la grande île Koh-Dud qui appartient à la Cochinchine, le coup d'œil devient de plus en plus beau; la terre forme cadre de tous côtés, et il semble qu'on vogue sur un lac aux contours arrondis et verdoyants. A l'est, s'étendent les côtes et les îles de la Cochinchine jusqu'à Kankao, à l'ouest et au nord, celles du Cambodge, couronnées par une belle montagne de neuf cents mètres de hauteur. Celle-ci rappelle si bien le mont Sabab, que Phraï cria au pilote : « Mais vous nous ramenez à Chantaboun, voilà le mont Sabab. » Nous ne pûmes jouir longtemps du superbe tableau qui se déroulait à nos yeux, car peu d'instants après notre entrée dans le golfe, d'énormes nuages noirs s'amoncelèrent au sommet de la montagne, et par degrés la voilèrent entièrement. Ils furent bientôt sur nos têtes, le tonnerre grondait avec force, et un vent épouvantable faisait filer notre barque, couchée sur le flanc, avec la vitesse d'un bateau à vapeur. Le pilote même tremblait au gouvernail et me demandait de l'arack pour soutenir ses forces et son courage. Après une demi-heure de cette course effrénée, les nuages crevèrent et une pluie torrentielle nous transperça, mais elle fit tomber le vent; nous étions alors arrivés dans le lit de la rivière qui conduit à Kampôt. Il paraît que le roi devait passer en revue, le jour de notre arrivée, les navires qui se trouvaient dans la rade, mais le gros temps l'avait retenu depuis onze heures dans une espèce de salle qu'on lui avait



Vue des îles du golfe prises du cap Liaut (voy. p. 259). — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

élevée sur des pilotis dans un endroit peu profond. Au moment où nous dépassions la douane, nous aperçûmes le cortége royal qui se dirigeait vers une grande jonque que Sa Majesté faisait construire afin de pouvoir aussi se livrer au commerce, et avoir quelque chose de mieux à envoyer à Singapour que les mauvais bateaux qui, jusque-là, avaient composé toute sa marine.

La rivière qui conduit à la ville a près de cent cinquante mètres de largeur, mais son cours est très-borné; elle prend naissance dans les montagnes voisines. Le principal avantage qu'elle offre, c'est de pouvoir amener à la mer les magnifiques bois de construction qui abondent dans les forêts de ses deux rives, et dont les Chinois ne peuvent se passer pour la mâture de leurs jonques.

Il y a continuellement de six à sept navires en charge dans la rade, de sorte que l'on voit souvent des bateaux chinois ou européens monter et descendre le fleuve. Quoique Kampôt soit actuellement l'unique port de Cambodge, il est loin d'avoir le même mouvement que le port de Bangkok, car la ville compte au plus trois cents maisons et une population à peu près égale à celle de Chantaboun; en outre, tout son petit commerce est alimenté par la basse Cochinchine, dont les ports ont été jusqu'ici presque constamment fermés aux Européens, de sorte que les navires qui y arrivent ne trouvent guère à charger que du riz qui leur est amené par des bateaux, et presque comme contrebande, de la basse Cochinchine par Itatienne, le *Cancao* des cartes, ou d'autres petits ports du voisinage. Hormis quelques tonnes de gomme-gutte, un peu d'ivoire, du poisson pêché dans le grand lac par des Annamites, du bois d'ébénisterie et de construction pour lequel il est célèbre, et du coton, le Cambodge ne fournit rien au commerce, et j'ose émettre l'opinion que le jour où les ports d'Annam seront ouverts aux Européens, les marchands chinois établis à Kampôt abandonneront cette ville; cependant, mieux gouverné, ce district pourrait alimenter le commerce d'un grand nombre de produits dont nous parlerons plus tard.

Ce qui reste de ce malheureux pays ne tardera sans doute pas à tomber sous la domination de quelque autre puissance; qui sait? Peut-être la France a-t-elle les yeux fixés sur lui et se l'annexera comme elle fait en ce moment de la Cochinchine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le peu d'impôts et de taxes que les Cambodgiens ont à supporter, comparativement aux Siamois, me faisait penser que je trouverais ce peuple vivant dans l'abondance et le bien-être; aussi ma surprise fut grande d'y rencontrer, à très-peu d'exceptions près, presque tous les vices, sans aucune des qualités que l'on trouve chez les autres peuples, ses voisins : la misère, l'orgueil, la grossièreté, la fourberie, la lâcheté, la servilité et une paresse excessive sont l'apanage de ce misérable peuple.

On a répété souvent que l'on ne devait pas juger d'un pays où l'on n'a fait que passer, que ceux-là seuls pourraient le faire qui y ont séjourné longtemps. J'admets que dans un séjour rapide on est sujet à commettre des erreurs; mais, je le répète ici, je mentionne ce que je vois, et donne mes impressions telles que je les reçois : libre à d'autres voyageurs plus expérimentés de me démentir, si ces impressions ou mon jugement ont été faussés. Je ferai remarquer en outre que la première impression est souvent ineffaçable, et que fréquemment je ne me fie pas à mon propre jugement et parle d'après l'expérience d'autrui.

Il est peu de voyageurs en Europe, en Amérique et sans doute sur plusieurs autres points du globe, qui n'aient eu à se plaindre de la manière offensante dont les représentants des lois douanières exercent leurs devoirs et souvent les outre-passent. Ces braves gens, en Europe, gagnent leur pain quotidien en faisant supporter le plus de vexations qu'ils peuvent aux voyageurs des deux sexes; ici, c'est le contraire, ils le gagnent en le demandant; ce sont des mendiants commissionnés : « Du poisson sec, de l'arack et un peu de bétel, s'il vous plaît. » Plus vous donnez, plus la perquisition est courte.

Après avoir remonté la jolie rivière qui devait nous conduire à notre but, l'espace de près d'un mille, nous aperçûmes une maison couverte de feuilles, et surmontée du symbole de la religion chrétienne, de la consolante croix. Ce ne pouvait être que celle de l'abbé Hestrest, missionnaire apostolique de la congrégation des Missions étrangères. Vous qui lisez ces lignes, avez-vous voyagé



Pêcheurs d'holothuries dans le golfe de Siam. — Dessin de E. Bocourt d'après M. Mouhot.

au loin ? avez-vous jamais été pendant un temps plus ou moins long privé de votre société habituelle ? avez-vous été maltraité par le temps ou par les hommes ? avez-vous jamais échappé à quelque grand danger ? avez-vous quitté vos parents ou vos amis pour une longue absence ? avez-vous perdu un être bien-aimé ? enfin avez-vous jamais souffert ? Eh bien, vous saurez ce que peut sur le voyageur errant loin de sa patrie ce signe divin de la religion. Une croix pour lui, c'est un ami, un consolateur, un appui. L'âme entière se dilate à la vue de cette croix; devant elle on s'agenouille, on prie, en oublie. C'est ce que je fis.

J'avais pour l'abbé Hestrest des lettres de plusieurs missionnaires de Siam; je fis amarrer notre barque devant sa demeure et je mis pied à terre; mais les neuf jours de stagnation forcée auxquels j'avais été obligé de me soumettre m'avaient fait perdre pour un instant l'usage de mes membres, et j'eus peine à marcher.

L'abbé Hestrest m'accueillit en frère et m'offrit un abri dans sa modeste case jusqu'à ce que je pusse me loger ailleurs. La première nouvelle qu'il m'apprit fut que la France était en guerre avec l'Autriche. J'ignorais même qu'il y eût quelque différend entre les deux gouvernements. L'Italie allait naître de ce conflit! A peine étais-je débarqué qu'on nous annonça le passage du roi qui revenait de son excursion. L'abbé Hestrest me conduisit au bord de la rivière. Dès que le roi eut aperçu un étranger à côté du missionnaire, il donna l'ordre à ses rameurs d'accoster le rivage, et quand il fut à portée de la voix, il s'adressa à l'abbé :

« Quel est l'étranger qui est avec vous?

— Sire, c'est un Français.

— Un Français! » répondit-il avec vivacité.

Puis, comme s'il doutait de la parole du missionnaire, il ajouta en s'adressant à moi :

« Vous êtes Français?

— Français, sire, lui répondis-je en siamois.

— M. Mouhot vient de Paris, dit l'abbé en donnant à sa réponse un ton mystérieux; mais il a été tout récemment au Siam.

— Et que vient-il faire dans mon royaume?

— Il est en mission particulière, dit l'abbé d'un ton

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mystérieux, — mais qui n'a rien de commun avec la politique ; c'est uniquement pour voir le pays ; du reste, M. Mouhot ne tardera pas à rendre une visite à Votre Majesté. »

Après quelques minutes de silence de part et d'autre, le roi salua de la main et nous dit :

« Au revoir. »

Le cortége s'éloigna.

Je craignis un instant que l'abbé ne m'eût fait passer pour un personnage moins humble que je ne le suis réellement, et que, par suite, on ne m'interdît l'entrée du royaume. Le nom seul de la France cause une peur mortelle à ces pauvres rois. Celui-ci s'attendait chaque jour à voir flotter le pavillon français dans la rade. Le roi du Cambodge a près de soixante ans ; petit de taille et replet, il porte les cheveux courts : sa physionomie annonce l'intelligence, beaucoup de finesse, de la douceur et une certaine bonhomie[1]. Il était mollement couché à l'arrière de son bateau de construction européenne, sur un large et épais coussin ; quatre rameurs seulement et une douzaine de jeunes femmes le remplissaient. Parmi celles-ci, j'en remarquai une dont les traits étaient délicats et même distingués ; vêtue moitié à l'européenne, moitié à l'annamite, et portant relevée toute sa longue chevelure noire, elle aurait passé pour une jolie fille en tous pays. C'était, je pense, la favorite du roi ; car, non-seulement elle était mieux mise que les autres et couverte de bijoux, mais elle occupait la première place auprès du roi et prenait grand soin que rien ne blessât le corps de son vieil adorateur. Les autres femmes n'étaient que de grosses filles à la figure bouffie, aux traits vulgaires et aux dents noircies par l'usage de l'arack et du bétel. Derrière le bateau du roi venaient, sans ordre et à de longues distances, ceux de quelques mandarins que je ne pouvais distinguer du vulgaire ni par la mine ni par la tenue. Une barque seule, montée par des Chinois et commandée par un gros personnage de la même nation qui tenait levée une espèce de hallebarde surmontée d'un croissant, attira mon attention ; elle marchait en tête de l'escorte. C'était le fameux Mun-Suy, le chef des pirates et l'ami du roi. Voici ce que j'appris au sujet de cet individu :

A peu près deux ans auparavant, ce Chinois, obligé, par des méfaits que l'on ne connaît pas très-bien, de s'enfuir d'Amoy, sa patrie, arriva à Kampôt avec une centaine d'aventuriers, écumeurs de mer comme lui. Après y avoir passé quelque temps, faisant trembler tout le monde, extorquant, la menace à la bouche, tout ce qu'ils pouvaient aux gens du marché, ils conçurent le projet de s'emparer de la ville, de tout y mettre à feu et à sang, et de se retirer ensuite avec le fruit de leurs vols s'ils n'étaient pas en force pour rester en possession du terrain. Mais leur complot fut révélé, les Cambodgiens furent appelés de tous les environs et armés tant bien que mal, et le guet-apens avorta. Mun-Suy, craignant alors que les choses ne tournassent mal pour lui, s'embarqua sur sa jonque avec ses complices et tomba à l'improviste sur Itatienne. Le marché fut saccagé en un moment, mais les Cochinchinois, revenus de leur surprise, repoussèrent les pirates et les forcèrent à se rembarquer après leur avoir tué plusieurs hommes. Mun-Suy revint à Kampôt, gagna le gouverneur de la province, puis le roi lui-même par de beaux présents, et se livra à des actes de piraterie tels que son nom devint redouté partout à la ronde, et cela impunément. Des plaintes s'élevèrent des pays voisins, et le roi, soit par crainte, soit pour se l'attacher et être protégé contre les Annamites en cas de besoin, le nomma garde-côtes. Depuis ce temps, ce pirate est devenu brigand commissionné et titré, et les meurtres et les vols n'en sont que plus fréquents, à un point tel que le roi de Siam a envoyé des navires à Kampôt pour s'emparer de ce malfaiteur et de sa troupe ; mais deux des brigands seulement furent arrêtés et exécutés sur-le-champ ; quant à Mun-Suy, il fut caché, dit-on, dans le palais du roi même.

Quelques jours après mon arrivée, je m'installai dans une maison construite par les ordres et aux frais du roi pour abriter les négociants européens, qui rarement viennent à Kampôt. L'abbé Hestrest me fit les honneurs de la ville : le marché, tenu en majeure partie par les Chinois, est composé de cabanes faites en bambous et couvertes en chaume. On y voit exposés une quantité de verroterie, de faïence et de porcelaine chinoise, des haches et couteaux, des parasols chinois et d'autres produits de ce pays et d'Europe. Les marchands de poisson, de légumes et les restaurants chinois en plein air, se disputent la rue en concurrence avec des porcs, des chiens affamés et des enfants de tout sexe et de tout âge, tels qu'ils furent créés par la nature, et barbotant dans la fange ; avec des femmes indigènes d'une laideur repoussante, et des Chinois au corps décharné, à l'œil hagard et terne, traînant péniblement leurs sandales chez le marchand d'opium, le barbier ou quelque maison de jeu, trois choses sans lesquelles le Chinois ne peut vivre.

Le commerce est tout entier entre les mains de ces derniers et l'on rencontre dix de ceux-ci pour un indigène.

Je fus présenté par l'abbé Hestrest dans plusieurs maisons chinoises où nous fûmes reçus avec politesse et affabilité. Le roi attendait et comptait sur ma visite, car plusieurs fois il envoya de ses gens pour s'informer si je n'étais réellement pas un officier détaché de l'armée française, alors en Cochinchine et venant prendre des renseignements sur ce pays. Je priai M. Hestrest de m'accompagner chez Sa Majesté. Nous remontâmes le fleuve l'espace d'un mille et demi, et nous arrivâmes à Kompong-Baïe qui est la partie cambodgienne de la ville ; c'est là que réside le gouverneur de la province et que campaient le roi et sa suite, qui n'étaient à Kampôt qu'en visite. Quand nous arrivâmes, Sa Majesté donnait audience dans une maison construite en bambous avec assez

1. Depuis le voyage de M. Mouhot au Cambodge, ce roi est mort, et c'est le second roi, dont il est question plus loin, qui lui a succédé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'élégance et recouverte en tuile rouge. L'intérieur était plutôt celui d'une salle de théâtre forain que celui de la demeure d'un souverain. Ne trouvant à la porte ni suisse ni factionnaire, nous entrâmes sans nous faire annoncer. Sa Majesté trônait sur une vieille chaise de fabrication européenne. De chaque côté de sa personne, et rampant sur les coudes et les genoux, deux officiers de sa maison lui offraient de temps en temps une cigarette allumée, de l'arack ou du bétel dont ils tenaient toujours une « chique » à la disposition du souverain. A quelques pas se tenaient quelques gardes dont les uns étaient armés de piques ornées d'une touffe de crins blancs au sommet, les autres de sabres dans leurs fourreaux qu'ils brandissaient à deux mains. A quelques degrés au-dessous de Sa Majesté, les ministres et les mandarins se tenaient dans la même position que les *garde-chiques*. A notre arrivée,



Favorite du roi de Cambodge. — Dessin de Pelcoq d'après M. Mouhot.

et sur un signe du roi, nous allâmes nous asseoir à côté de lui sur des siéges pareils au sien qui furent apportés par une espèce de page. Le roi, comme ses sujets, ne porte ordinairement qu'un langouti; celui-ci était de soie jaune retenu à la taille par une magnifique ceinture d'or dont la plaque étincelait de pierres précieuses.

Au Cambodge, comme au Siam, si l'on veut obtenir les bonnes grâces du roi ou des mandarins, il faut commencer par donner des présents. J'avais donc apporté une canne à fusil anglaise d'un beau travail, avec l'intention de l'offrir à Sa Majesté. Ce fut la première chose qui attira son attention :

« Veuillez me montrer cette canne, » dit-il en cambodgien. Je la lui présentai.

« Est-elle chargée? ajouta-t-il en voyant que c'était une arme.

— Non, sire. »

Alors il l'arma, me demanda une capsule et la fit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

partir; puis il dévissa le canon qui était à balle forcée et et examina le travail avec attention.

« Si elle peut être agréable à Sa Majesté, dis-je à M. Hestrest, je serais heureux de la lui offrir. » L'abbé traduisit mes paroles.

« Qu'a-t-elle coûté? » répondit le roi.

Et comme l'abbé, à mon instigation, lui faisait une réponse évasive, il me pria de lui faire voir ma montre : je la lui présentai, et quand il l'eut examinée avec attention, il m'en demanda aussi le prix. L'abbé, après le lui avoir dit, lui parla de mon intention d'aller à Udong, la capitale du Cambodge, et de parcourir le pays.

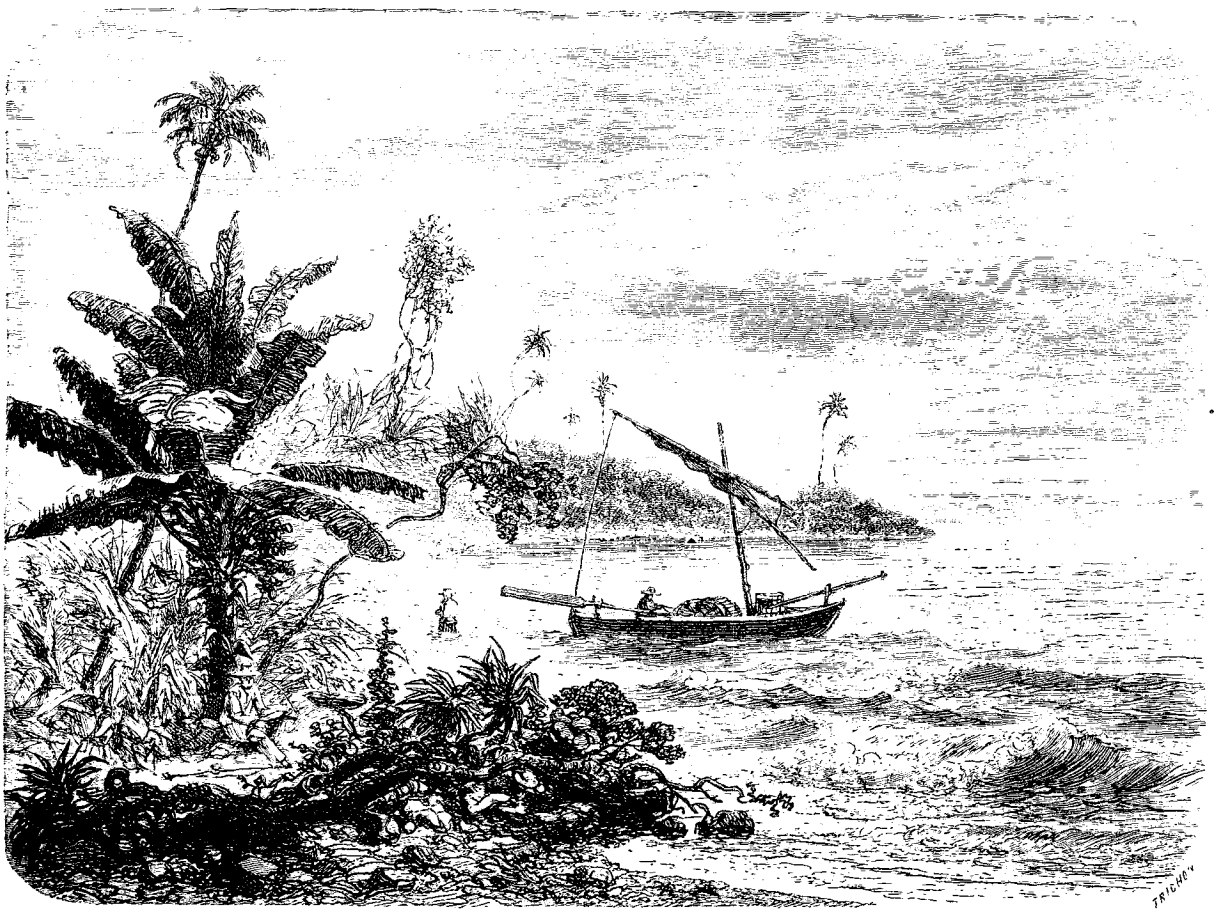
« Allez à Udong, c'est très-bien, promenez-vous, promenez-vous, me dit-il en riant.

Puis il demanda mon nom, et comme il cherchait à l'écrire, je tirai mon portefeuille et lui présentai ma carte. Ceci lui inspira le désir d'avoir mon portefeuille. Je m'empressai de le lui offrir.

« Sire, dit alors M. Hestrest, puisque M. Mouhot va à Udong, Votre Majesté daignera sans doute lui faciliter le voyage.

— Mais volontiers; combien voulez-vous de chariots? »

J'en aurais demandé dix, que je les aurais obtenus.



M. Mouhot navigant entre les îles du golfe de Siam. — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

« Trois me suffiront, sire, répondis-je.

— Et pour quel jour?

— Après-demain matin, sire.

— Prenez note de cela et donnez vos ordres, » dit le roi à son mandarin secrétaire; puis il se leva, nous donna une poignée de main et se disposa à sortir.

Nous fîmes de même et retournâmes à notre hôtel. Je dis hôtel, car c'est le seul endroit où peuvent loger les étrangers, et M. de Montigny, lors de son passage à Kampôt comme ministre plénipotentiaire, y était descendu aussi bien que nous, et si on ne me l'avait pas dit, je l'eusse deviné rien qu'à voir les magnifiques inscriptions charbonnées sur le mur par les marins de sa suite, telles que celles-ci :

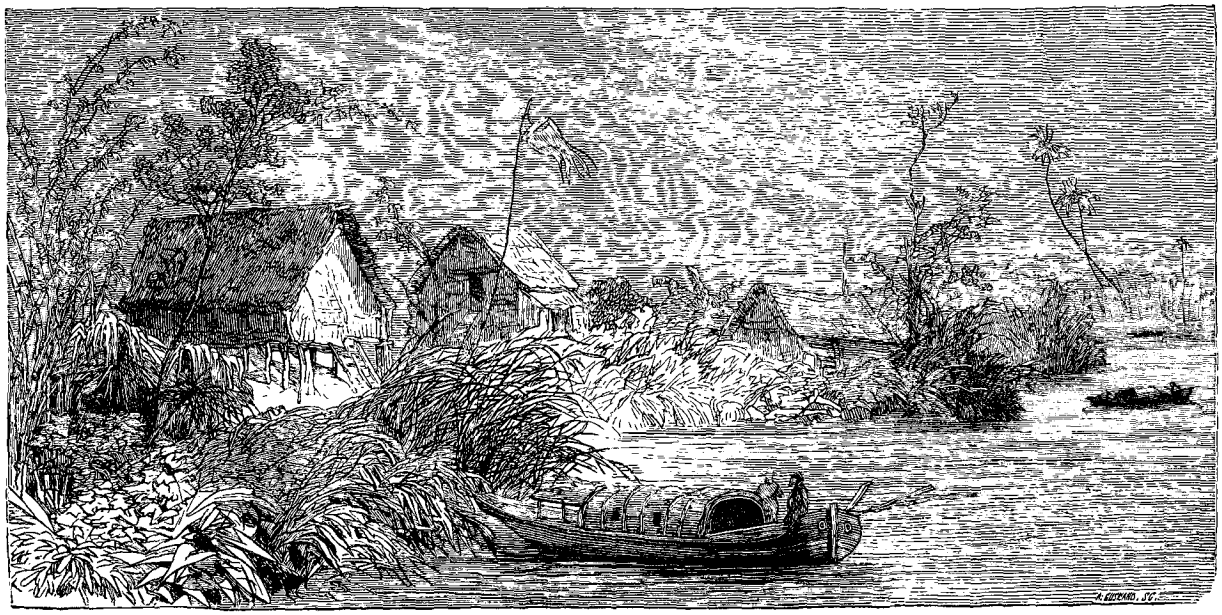
« Hôtel du roi et des ambassadeurs. — Ici on loge à pied, à cheval et à éléphant *gratis pro Deo*. — Bon lit, sofa et table à manger.... sur le plancher. — Bains d'eau de mer.... dans la rivière. — Bonne table.... au marché. — Bon vin.... à Singapour....

Rien.... pour la servante. »

Henri Mouhot.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mission catholique à Pinhalù (Cambodge). — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE SIAM, DE CAMBODGE, DE LAOS

ET AUTRES PARTIES CENTRALES DE L'INDO-CHINE,

PAR FEU HENRI MOUHOT, NATURALISTE FRANÇAIS[1].

1858-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII

Détails ultérieurs sur le Cambodge. — Udong, sa capitale actuelle. — Audiences chez le second roi, etc.

Dans la matinée du jour fixé pour mon départ, et lorsque tous mes préparatifs furent terminés, l'abbé Hestrest vint me chercher pour me faire partager avec lui son modeste déjeuner et me conduire ensuite avec son bateau jusqu'à Kompong-baie, où je devais trouver les chariots.

Arrivés à cet endroit, point de chariots. Nous nous rendîmes chez le premier mandarin, qui, tout en chiquant du bétel, nous montrait ses dents noires et son rire stupide; je vis que j'étais le jouet de ces individus faux partout et toujours, ne cédant qu'à la force et détestant avant tout le nom d'Européen. Après maintes réclamations auprès des mandarins de tous grades, on m'amena enfin trois chariots! Les voitures à chiens qui sont en usage en Hollande auraient mieux fait mon affaire. J'envoyai donc promener les trois brouettes du roi du Cambodge avec mes compliments pour cette majesté, et j'en louai d'autres à mes propres frais.

Udong, la capitale actuelle du Cambodge, est située au nord-est de Kampôt, à deux lieues et demie de l'affluent du Mékong, qui vient du grand lac, et à cent trente-cinq milles à peu près de la mer, distance prise à vol d'oiseau.

On compte huit stations et huit jours de marche jusque-là, en voyageant avec des bœufs ou des buffles; les éléphants font facilement deux stations par jour, ce qui abrége le temps de moitié; mais il n'y a que le roi, les mandarins et les riches particuliers qui puissent posséder et nourrir de ces animaux. Les chariots que nous louâmes pouvant à peine contenir nos bagages, moi et mes hommes nous fûmes forcés de partir à pied.

Après avoir traversé une plaine marécageuse où nous abattîmes quelques oiseaux aquatiques communs, nous entrâmes dans une belle forêt, qui, sans la moindre éclaircie, se prolonge jusqu'aux portes d'Udong. Pour traverser la partie marécageuse, j'avais dû me chausser de mes bottes de chasse que je n'avais pas portées depuis quelque temps et dont le cuir s'était durci. Après deux heures de marche sous un soleil de feu, je sentis mes pieds s'écorcher dans plusieurs parties. Je fus obligé de me déchausser et de continuer la route pieds nus. Heureusement elle était presque partout unie et belle à cause de la sécheresse et des fréquentes communications entre Kampôt et la capitale. La chaleur était excessive,

1. Suite. — Voy. pages 219, 225, 241 et 247.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et nos chariots d'une lenteur désespérante. Enfin nous arrivâmes à la première station, où je fus casé dans une vaste salle en bambous couverts de chaume, qui avait été récemment construite pour loger le roi et sa suite. La nuit, j'eus des gardes à ma porte envoyées par les autorités afin de me garer de tous risques et évictions, et grâce à la lettre du roi, que je présentai, je fus respectueusement traité. Le lendemain, je parvins à louer un éléphant pour me conduire à la prochaine station, ce qui me coûta un franc de notre monnaie.

Le jour suivant, je dus continuer ma route pieds nus. Ce que nous eûmes à souffrir de la chaleur dépasse tout ce que je m'étais imaginé jusque-là de l'effet du soleil dans la zone torride. Le soleil était alors au zénith, et ses rayons brûlants, répercutés par le terrain sablonneux, devenaient intolérables à dix heures du matin; c'était à ce point que les indigènes, qui ont la plante des pieds fort dure, ne pouvaient supporter le contact du sol et cherchaient les touffes d'herbe pour y poser le pied; les bœufs ne marchaient qu'en piétinant continuellement et donnaient tous les signes de la douleur et de l'épuisement; malgré l'aiguillon et le rotin, ils refusaient souvent d'avancer. L'eau des mares était non pas tiède, mais chaude; l'atmosphère semblait embrasée, tous les êtres sans force, et la nature languissante et accablée. Au milieu du jour, nous faisions halte pour nous remettre en route à trois heures. Sur tout notre parcours il n'y avait pas une goutte d'eau potable, même pour nos animaux qui souffraient de la soif plus encore que nous-mêmes; et pour cuire notre riz et faire notre thé nous n'avions d'autre ressource que celle des mares et des bourbiers imprégnés de noix vomiques tombées des arbres environnants. Le lendemain, je trouvais de nouveau un éléphant à louer, mais ce fut le dernier, et les quatre jours suivants, je fis la plus grande partie du chemin à pied, l'autre, assis sur le coin d'une des charrettes. Du reste, le manque d'eau et les tourbillons de fine poussière qui s'élèvent de la route sont les seuls inconvénients qu'aient à subir les voyageurs. Dans la saison sèche, le terrain, quoique sablonneux, est dur et bien foulé, au milieu de la voie, par le fréquent passage des chariots et des éléphants; le reste de la chaussée, large de vingt-cinq à trente mètres, est revêtu de gazon et même de hautes herbes, puis à peu de distance s'offre la forêt avec ses arbres à huile de distance en distance, aux troncs élevés, au port droit et majestueux, et couverts à leur sommet seulement d'un bouquet de larges feuilles d'un vert foncé. C'est comme une magnifique et immense avenue, et on pourrait croire que l'art y a mis la main.

Les stations sont toutes situées à une distance à peu près égale, douze milles environ. A toutes, outre les anciens caravansérails servant à abriter les voyageurs et les hommes de corvée, qui sont changés tous les cinq jours, je trouvai d'autres nouvelles maisons beaucoup plus vastes et plus belles, construites pour le passage du roi; de plus, entre les stations, on rencontre souvent d'autres salles où l'on peut se reposer au milieu du jour, avantage et confort qui ne sont nullement à dédaigner.

Jusqu'à la distance de vingt-cinq milles, en partant de Kampôt, j'aperçus sur ma droite une chaîne de montagnes peu élevée, derniers contre-forts de la chaîne qui sépare le bassin du grand lac Touli-Sap du golfe de Siam; mais je ne rencontrai, sur tout le parcours de mon voyage de Kampôt à Udong, qu'un terrain sablonneux, sauf en un seul endroit, où je le trouvai rocailleux, avec du minerai de fer. On ne voit qu'un seul petit village sur ce parcours, et là seulement quelques traces de culture; partout ailleurs je n'aperçus aucun sentier ni aucune trace pouvant faire supposer que l'intérieur de le forêt fût habité. Autour de la capitale seulement les champs de riz commencèrent à se montrer, ainsi que de petites maisonnettes entourées de jardins fruitiers, maisons de campagne de l'aristocratie cambodgienne, qui y vient chaque soir humer un air plus pur que celui qu'on respire à la cour et à la ville.

En arrivant aux portes d'Udong, je me trouvai en face d'un large fossé, surmonté d'un parapet et entouré d'une palissade de trois mètres d'élévation. Je pensais entrer dans une ville de guerre fortifiée, et comme je savais mes compatriotes occupés en ce moment à donner une leçon aux Cochinchinois, je m'attendais à être reçu par un factionnaire la baïonnette croisée, avec le terrible: *On ne passe pas!* mais celui-ci ne se montrant pas, je donnai un coup de crosse de fusil à la porte et j'entrai. J'étais dans l'enceinte du palais du second roi, palais précédé d'une sorte de cage tenant le milieu entre une guérite et un pigeonnier, ayant à chacune de ses quatre faces une lucarne d'où l'on peut observer, en cas d'invasion, l'approche de l'ennemi, et donner le signal de la fuite avant son arrivée. J'arrivai au centre d'une grande place autour de laquelle se prolongent les remparts, fermés de deux portes dont l'une donne accès sur le marché, la seconde conduit à la campagne. Dans l'intérieur de cette enceinte, d'un côté se trouve le palais du second roi, de l'autre celui d'un plus jeune prince, son frère, et une pagode avec son couvent, le tout recouvert en chaume.

J'espérais trouver là, comme à Kampôt, un « hôtel du roi et des ambassadeurs; » mais, ne voyant aucune *enseigne*, je me dirigeai vers un endroit où je voyais entrer et sortir beaucoup de monde. C'était la salle de justice, où les juges tenaient audience. J'envoyai Niou, mon domestique, en « députation, » demander à ces magistrats s'ils voudraient bien donner asile à un voyageur. La réponse ne se fit pas attendre; juges et plaideurs vinrent au-devant de moi et me conduisirent dans la salle de justice, où je commençai immédiatement mon installation sous les yeux de toute la foule accourue pour voir l'étranger et lui demander « ce qu'il vendait. »

La nouvelle de mon arrivée parvint bien vite au palais du roi, et deux pages me furent envoyés pour me demander si je n'irais pas de suite voir Sa Majesté. Mon bagage n'était pas encore arrivé; j'objectai que je ne pouvais me rendre auprès du roi en costume de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voyage. « Oh! cela ne fait rien; le roi n'a pas de costume du tout, et il sera enchanté de vous voir. » A peine mes chariots étaient-ils arrivés, qu'un chambellan en langouti, suivi d'un page, accourut pour me dire que le roi m'attendait. Je me rendis donc au palais. La cour qui le précède était défendue par une douzaine de canons veufs de leurs affûts, jetés au hasard et dans la gueule desquels nichaient les moineaux. Plus loin, une nuée de vautours dévoraient les restes du repas du roi et des gens du palais. Je fus conduit dans la salle d'audience, qui communique avec les appartements particuliers du roi; elle est pavée de larges carreaux chinois, et les murs sont blanchis à la chaux. Une foule de pages, tous Siamois, beaux jeunes hommes de vingt-cinq à trente ans, vêtus uniformément d'un langouti de soie rouge, se tenaient groupés et assis à l'orientale en attendant Sa Majesté. Quelques minutes après mon arrivée, le roi parut. Aussitôt tous les fronts se courbèrent jusqu'à terre. Je me levai, et sa Majesté s'avança fort gracieusement près de moi, d'un air tout à la fois dégagé, distingué et digne.

« Sire, lui dis-je, j'ai eu l'honneur de voir S. M. le premier roi à Kampôt et d'en obtenir une lettre pour me rendre à Udong.

— Êtes-vous Anglais ou Français? dit le prince en m'examinant attentivement.

— Je suis Français, Sire.

— Vous n'êtes pas marchand; que venez-vous donc faire au Cambodge?

— J'y suis venu pour visiter votre pays et chasser.



Chariot cambodgien. — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

— C'est très-bien. Vous avez été à Siam; moi aussi, j'ai été à Bangkok. Vous viendrez me voir encore?

— Toutes les fois que ma présence pourra être agréable à Votre Majesté. »

Après quelques instants de conversation, le roi me tendit la main, je le saluai et sortis. A peine étais-je rentré que plusieurs de ses officiers accoururent chez moi en me disant: « Le roi est enchanté de vous, il désire vous voir souvent. »

Le jour suivant je parcourus la ville, dont les maisons sont construites en bambous et quelques-unes en planches; le marché, tenu par des Chinois, est, par sa saleté, l'égal de tous les autres dont j'ai déjà parlé. La plus longue rue, je pourrais dire l'unique, a près d'un mille de longueur. Dans les environs habitent les cultivateurs et les gens de corvée, ainsi que les mandarins et autres employés du gouvernement. La population de cette ville est d'une douzaine de mille âmes à peu près.

Le grand nombre de Cambodgiens de la banlieue, des provinces, et surtout des chefs qui s'y rendent pour le commerce ou pour d'autres affaires, contribue à donner de l'animation à cette capitale. A chaque instant je rencontrais des mandarins en litière ou en filet, suivis d'une foule d'esclaves portant chacun quelque chose: les uns le parasol de couleur écarlate ou jaune, dont la dimension plus ou moins développée indique le rang ou la qualité du personnage; d'autres la boîte d'arec, de bétel, etc. Je rencontrais souvent aussi des cavaliers montés sur de jolis petits chevaux vifs et légers, richement caparaçonnés, couverts de grelots et allant admirablement à l'amble, tandis qu'un troupeau d'esclaves, couverts de sueur et de poussière, s'efforçaient de les suivre comme une meute d'animaux. Ailleurs passaient de légères carrioles traînées chacune par deux petits bœufs trottant rapidement et non moins bruyamment. Quelques rares éléphants, s'avançant majestueusement les oreilles et la trompe en mouvement, s'arrêtaient devant de nombreuses processions se rendant aux pagodes au son d'une musique bruyante, et plus loin des talapoins se suivaient à la file, quêtant leur pitance, drapés dans leur manteau jaune et la sainte marmite sur le dos.

Le troisième jour de mon arrivée à Udong, la séance de la cour de justice avait été bruyamment ouverte à huit heures du matin, et les cris des juges et des avocats retentissaient encore à cinq heures du soir sans avoir cessé un instant, lorsque tout à coup deux pages sortirent de la cour du palais en criant : « Le roi! » La foudre serait tombée dans la salle qu'elle n'eût pas produit un effet pareil à ces mots; ce fut à l'instant un sauve qui peut général. Juges, accusés et curieux s'enfuirent pêle-mêle, se cachant dans tous les coins la face contre terre et comme pétrifiés. Je riais encore au souvenir de ces juges et de ces avocats en langoutis, de ces Chinois à longues queues fuyant, se poussant, se culbutant les uns les autres à l'approche de leur maître, lorsque le roi parut, à pied, sur le seuil de la porte et suivi de ses pages. Sa Majesté me fit un petit signe de la main comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour me saluer, puis m'appela près d'elle. Aussitôt deux pages apportèrent des chaises qu'ils placèrent sur le gazon en face l'une de l'autre. Sa Majesté m'en offrit une, et la conversation commença dans ce salon improvisé, tandis que toute l'escorte, ainsi que les passants, demeuraient prosternés. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, elle ne rencontrait aucun homme debout.

« Comment trouvez-vous ma ville? dit le roi en employant ce mot pour désigner son palais avec ses dépendances et les fortifications.

— Sire, elle est splendide et offre un aspect que je n'avais vu nulle part ailleurs.

— Tous ces palais et ces pagodes que vous voyez d'ici dans cette cour ont été construits dans une année, depuis mon retour de Siam; dans une autre année tout sera achevé, et il n'y aura plus alors que des briques. Jadis, le Cambodge s'étendait très-loin, mais les Annamites nous ont enlevé beaucoup de provinces.

— Sire, le moment est peut-être arrivé pour vous de les reprendre. Les Français les attaquent d'un côté, attaquez-les de l'autre. »

Sa Majesté ne répondit pas, mais elle me tendit un cigare en me demandant mon âge.

Je venais de me faire apporter une jolie petite carabine Minié que les officiers du roi étaient venus examiner dans la matinée; je la lui présentai en le priant de bien vouloir l'accepter si elle lui plaisait. Il me dit de la charger. Je levai la bascule et poussai une cartouche dans le canon. « C'est fait, Sire.



Portrait du deuxième roi de Cambodge, en 1859, aujourd'hui premier roi. Dessin de Janet Lange d'après M. Mouhot.

— Comment donc? ce n'est pas possible; tirez alors. »

Il choisit lui-même pour but un poteau assez éloigné et m'indiqua l'endroit où je devais frapper; je tirai, et aussitôt Sa Majesté et ses pages coururent s'assurer que le coup avait porté juste.

« Quand pensez-vous quitter Udong?

— Sire, mon désir est de partir après-demain pour Pinhalú et les provinces d'au delà.

— Si vous pouviez rester un jour de plus, vous me feriez plaisir; demain vous dînerez chez moi, le jour suivant je vous conduirai voir la ville du premier roi, et le soir je ferai jouer la comédie. »

La comédie! pensai-je, cela doit être curieux; et pour la comédie je restai. Après avoir remercié le roi de ses faveurs et de ses bontés pour moi, nous nous séparâmes avec une poignée de main. Évidemment, j'étais en grande faveur. Le lendemain matin, des pages vinrent m'offrir, de la part du roi, des chevaux pour me promener; mais la chaleur était accablante. Vers quatre heures le roi m'envoya un cheval pour me rendre au palais. J'étais en habit, pantalon et gilet de toile d'une blancheur éclatante; un *casque de liège* à la façon des anciens Romains et recouvert de mousseline blanche[1] complétait ma singulière toilette. Je fus introduit par le chambellan dans un des appartements particuliers du roi. C'était un très-joli salon, meublé à l'européenne. Sa Majesté m'attendait en fumant un bouri, assise à côté d'une table chargée de mets. Dès que j'entrai, elle se leva, me tendit la main en souriant, et me pria immédiatement de prendre place et de commencer mon repas. Je vis qu'il se proposait, selon l'usage du pays, de me faire honneur en assistant au repas sans y prendre part lui-même. Après m'avoir présenté, avec une aménité et une grâce parfaites, son frère cadet, jeune prince de quatorze à quinze ans, prosterné à côté de lui, le roi ajouta:

« J'ai fait rôtir ce poulet et ce canard à la manière européenne, vous me direz s'ils sont à votre goût. »

En effet, tout était excessivement bien préparé; le poisson surtout était exquis.

« *Good brandy!* » me dit le roi en anglais, les seuls mots de cette langue qu'il connût, en me montrant une bouteille de cognac. « Prenez et buvez. »

On me servit des gelées et des fruits confits exquis, des bananes du Cambodge et des mangues excellentes, puis le thé, que le roi prit avec moi en m'offrant un cigare de Manille. Enfin, il plaça une boîte à musique sur la table et la fit jouer.

Le premier air qui en sortit me fit un plaisir d'autant plus grand que je ne m'attendais pas à l'entendre dans le palais d'un roi.... régnant. C'était *la Marseillaise*. Le roi prit mon mouvement et mon sourire d'étonnement pour de l'admiration.

« Connaissez-vous cet air?

— Un peu, Sire. »

Puis vint un autre, non moins bien connu, l'air des *Girondins:* Mourir pour la patrie! etc.

1. Coiffure excessivement légère, fraîche, commode et abritant bien du soleil le cou et la face. Je la recommande fort aux voyageurs dans ces pays.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Le connaissez-vous aussi? » me dit-il.

J'accompagnai l'air avec les paroles.

« Et Votre Majesté, comment aime-t-elle cette air?

— Un peu moins que le premier! Les souverains de l'Europe font-ils jouer souvent ces deux airs?

— Sire, ils les réservent, comme choses solennelles, pour les grandes circonstances seulement. »

Mon Annamite était à côté de moi et remplissait les fonctions d'interprète avec un tact parfait qui plut au roi. Le jeune prince demanda la permission de se retirer. Il salua son frère en se prosternant profondément et en élevant ses mains réunies au-dessus de la tête. Le roi lui recommanda de ne pas manquer de revenir le lendemain matin, afin de nous accompagner au palais du premier roi. Le prince passa alors dans la cour, où un page le mit à califourchon sur une de ses épaules et l'emporta dans son palais. Le roi me fit alors admirer ses meubles d'Europe : des tables d'acajou couvertes de vases en porcelaine, des fleurs sous cylindres et d'autres ornements d'un goût vulgaire. Il me fit surtout remarquer deux vieilles glaces entourées de cadres dorés, un divan et des choses semblables.

« Je commence seulement, dit-il; dans quelques années mon palais sera beau. »

Il me conduisit ensuite dans son jardin, où, parmi de rares et curieuses plantes, s'élève un rocher artificiel en miniature. En me ramenant au salon il me fit passer devant toutes ses femmes (il y en avait au moins cent), que la curiosité avait attirées hors du sérail.



Un page du roi (Siam et Cambodge). — Dessin de Janet Lange d'après une photographie.

« Vous êtes le premier étranger qui soit jamais entré ici, me dit-il; au Cambodge comme à Siam, personne, sauf les gens de service, ne peut pénétrer dans les appartements particuliers du roi. »

Je le remerciai de l'honneur qu'il daignait m'accorder, et en prenant congé de lui, je le priai de me donner une lettre pour les chefs des provinces de son royaume et un ou deux éléphants pour continuer mon voyage. Il me promit d'acquiescer à ma demande. Ce jeune souverain, qui porte le titre de second roi, est l'héritier présomptif de la couronne. Son père ne doit son trône qu'au roi de Siam, qui l'a retenu longtemps captif dans ses États, et qui, pour garant de sa fidélité, a toujours gardé un ou deux de ses fils en otage. C'est ainsi que ce jeune roi a passé plusieurs années à Bangkok. Sans doute on lui apprit là l'art de régner, et on ne l'a laissé retourner dans son royaume qu'après s'être assuré qu'on aurait en lui un tributaire soumis et obéissant.

Son jeune frère vint aussi me faire une visite, mais pendant la nuit, afin que son frère et son père l'ignorassent, car il désirait avoir quelque cadeau; très-enfant pour son âge, il manifestait le désir d'avoir tout ce qui lui frappait la vue. Il est au reste doux, aimable, poli, et a l'air distingué.

Le lendemain, à dix heures du matin, le roi me manda auprès de lui. Je le trouvai dans la salle de réception, assis sur son divan et distribuant des ordres à ses pages pour régler l'ordre de marche qu'il voulait qu'on observât pour l'aller et le retour. Le roi monta dans une jolie chaîse à porteurs, magnifiquement peinte et sculptée, avec de beaux pommeaux d'ivoire. Il s'y assit nonchalamment, une jambe dessus, l'autre pendante, le coude appuyé sur des coussins de maroquin. Il avait la tête et les pieds nus, les cheveux coupés à la mode siamoise, et pour vêtement un superbe langouti de soie jaune entouré d'une large ceinture de paraille étoffe, mais plus claire. Le cortége se mit en marche : quatre pages portaient le palanquin sur leurs épaules; un autre soutenait un immense parasol rouge dont le manche doré avait près de quatre mètres de long; le prince cadet portant le sabre du roi, marchait à côté de lui, et sur la même ligne. J'étais de l'autre côté. Sa Majesté se tournait souvent de mon côté pour me faire remarquer les objets les plus frappants en traversant la rue, et pour lire aussi sur mon visage l'impression que me causait l'effet que sa présence produisait sur le peuple. A l'approche du cortége, toute la population accourue pour le voir se prosternait. En tête marchaient trois licteurs, l'un devant, les deux autres à quelques pas derrière, portant à deux mains des faisceaux de rotins; symboles de la puissance; derrière le palanquin, suivaient, deux à deux, les chambellans et les pages, au nombre de plus de trente, tous en langouti rouge et portant sur l'épaule des piques, des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sabres et des fusils dans des étuis. Nous arrivâmes ainsi à la porte de l'enceinte du palais du premier roi.

Sa Majesté mit pied à terre, et, tout en conservant le même ordre de marche, nous suivîmes une charmante avenue d'un demi-mille à peu près de largeur, plantée de jeunes arbres et entourée d'une muraille de planches.

De l'avenue, le terrain va en déclinant, couvert de pelouses et de jardins, et bordé d'une ligne d'une centaine de petits cottages aux murs d'argile et aux toits de chaume.

« Toutes ces maisons sont habitées par les femmes de mon père: il n'y a pas un seul homme, » me dit le jeune roi.

Plus loin s'étend un large bassin entouré de verdure et répandant la fraîcheur et la gaieté dans cet enclos. Sur un des côtés de ce petit lac, encadrés dans le feuillage de ses bords et réfléchis dans sa nappe d'eau, s'étendent les bâtiments royaux, les uns blanchis à la chaux, les autres construits en simples bambous.

Nous traversons quelques chambres ou ateliers où de pauvres femmes annamites filent et tissent de la soie, puis nous passons devant le trésor et les magasins du roi, et nous arrivons dans une vaste salle construite à l'entresol et qui constitue ce que l'on nomme spécialement le palais. L'intérieur ne répond certes pas à l'extérieur. Cette salle est encombrée, comme un bazar, de bocaux, de vases de fleurs artificielles recouverts de globes, de coussins de toutes les couleurs et de toutes les dimensions; sur les tables, sur les rayons, sur le plancher, on a entassé des boîtes, des cadres chinois, des pantoufles, et une foule d'objets et d'instruments d'Europe, de vieux divans, des glaces, des lavabos, etc., etc. Après m'avoir fait de nouveau parcourir les jardins, le jeune roi, qui devait passer la journée chez son père, me fit reconduire par un de ses chambellans.

Peu après le coucher du soleil, le peuple accourut en foule pour assister au spectacle, qui devait commencer à sept heures, au retour du roi. La multitude était si compacte, qu'il n'y avait pas dans la cour un seul pouce de terrain inoccupé, les murs mêmes étaient couverts de monde. Sans doute qu'à ces réjouissances il est permis de déroger à l'usage général et que le peuple n'est pas tenu de se prosterner, car tout le monde, à l'intérieur comme à l'extérieur du palais, était assis à l'orientale. Ce spectacle était tout simplement une pasquinade fantastique assez bien représentée et accompagnée d'une musique plus bruyante qu'harmonieuse, mais qui parut satisfaire complétement la curiosité publique. En somme, la mise en scène et les auteurs étaient fort inférieurs à ce que j'avais vu en ce genre à Bangkok.

XIII

Départ d'Udong. — Train d'éléphants. — Pinhalú. — Belle conduite des missionnaires. — Le grand lac du Cambodge. — Le fleuve Mékong.

Le 2 juillet, après avoir mangé le riz ordinaire du matin, nous étions prêts à nous mettre en route; nous n'attendions, pour cela, que les éléphants et les chariots que le roi m'avait promis. Les uns et les autres ne tardent pas à arriver, et nous traversons la ville au milieu d'une foule immense accourue de tous les points de la ville pour nous voir. Montés sur nos éléphants, suivis de notre bagage et de plusieurs pages du roi qui nous accompagnent jusque sur la route de Pinhalú, nous voyons toute la population prosternée sur notre passage, sans doute parce qu'elle m'a vu la veille avec Sa Majesté.

Nous cheminons ainsi majestueusement au train d'une lieue à l'heure, sur une très-belle chaussée élevée en certains endroits de plus de dix pieds au-dessus de la plaine boisée, mais marécageuse, qui s'étend jusqu'au grand canal de jonction du Touli-Sap au Mékong.

Parfois nous traversons de beaux ponts en bois et en pierre, qui donnent certainement une meilleur et plus haute idée de l'administration du Cambodge que de celle de Siam, car à Bangkok même les ruisseaux et les canaux sont franchis sur des planches étroites et minces, ou simplement sur des troncs d'arbres jetés en travers par les soins des habitants et non par les autorités elles-mêmes.

A deux kilomètres à peu près d'Udong s'élève une espèce de rempart en terre, de la forme d'un fer à cheval, qui entoure une partie de la ville, et que l'on a eu pour but d'opposer, au besoin, à l'invasion des Annamites, qu'on s'attend chaque année à voir paraître à l'époque des grandes eaux.

Nous rencontrons sur la route une quantité de piétons allant à la ville ou en revenant, sans doute pour l'approvisionnement du marché. Elle est bordée de misérables cabanes en bambous, sur pilotis, semblables à des poulaillers, et qui servent de demeures aux malheureux Thiâmes que le roi fit transporter là, il y a un an, des plaines situées à l'est du Mékong, pour les punir d'une tentative de révolte.

Nous arrivons de bonne heure le même jour à Pinhalú, village situé sur la rive droite du fleuve et assez considérable. Plusieurs de ses habitants descendent de Portugais et d'Annamites réfugiés.

La ville de Pinhalú est la résidence d'un évêque français, Mgr Miche, vicaire apostolique de la mission du Cambodge et du Laos.

Mgr Miche était absent pour le moment, mais je trouvai chez lui trois bons et aimables missionnaires qui me prièrent d'attendre son retour et me reçurent avec cette cordialité et cet empressement affecteux, qu'il est si doux de rencontrer à l'étranger, et surtout de la part de compatriotes. M. Fontaine, le plus âgé des trois, quoique jeune encore, compte près de vingt années de mission. Il faisait autrefois partie de la mission de Cochinchine. Je l'avais vu à Bangkok, où il avait séjourné temporairement avant d'aller au Cambodge; il était faible et souffrant alors; je le retrouvai avec plaisir plus vigoureux et plein de gaieté. J'éprouvais beaucoup de sympathie pour ce digne homme; il ne peut y avoir assez de missionnaires comme lui.

Un de ses collègues, M. Arnoux, était non-seulement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mon compatriote comme Français, mais comme enfant du même département : il est né dans le canton du Russey et moi dans celui de Montbéliard (Doubs). Il avait donc double titre à ma sympathie. Il appartient à la mission de Cochinchine, et était venu de chez les sauvages Stiêngs pour renouveler ses provisions; mais il s'était trouvé atteint de la dyssenterie par suite de la fatigue du voyage, et n'avait pu retourner à son poste avec ses gens. En entendant ces braves et dévoués soldats de l'Église raconter leur misère passée et présente, j'étais quelquefois autant amusé qu'ému, tant ils le faisaient gaiement. C'est le propre des enfants de notre vaillante nation de savoir souffrir et mourir le sourire sur les lèvres. Quatre jours s'écoulèrent promptement dans l'aimable compagnie de ces bons prêtres, qui ne tenaient pas moins à me procurer l'occasion de voir leur évêque que moi à faire sa conaissance. Je savais que je trouverais en lui un homme supérieur sous tous les rapports, mais je ne m'attendais pas à trouver dans ce héros des missions une simplicité et une humilité égales à son instruction et à la force de son caractère. Mgr Miche est très-petit de taille, mais sous une enveloppe chétive il concentre une vitalité et une énergie extraordinaires. Les annales de la mission de Cochinchine qui était la même que celle du Cambodge il y a peu de temps encore, doivent compter de belles pages consacrées aux actes de ce glorieux soldat du Christ.

N'étant encore que simple missionnaire, il fut emprisonné avec un de ses confrères et frappé de verges, affreux supplice qui à chaque coup fait jaillir le sang et entame les chairs. La sentence exécutée, on les ramenait dans leur cachot afin de renouveler le supplice le lendemain lorsque les plaies commenceraient à se cicatriser.

« Cela fait horriblement souffrir, dit l'autre missionnaire à Mgr Miche, et je crains de n'avoir pas la force de supporter une nouvelle épreuve.

— Soyez tranquille, lui répondit celui-ci, je demanderai à recevoir les coups pour vous. »

Et il en fut comme il l'avait dit !

Ici le missionnaire est tout pour ses pauvres catéchistes, médecin de l'âme et médecin du corps, juge, etc. Chaque jour, il passe plusieurs heures à entendre leurs différends et à remettre la paix là où elle est troublée. Et elle l'est souvent dans une contrée où un débiteur qui ne peut payer son créancier devient, lui et sa famille, l'esclave de cet homme.

« Tu es mon esclave, dit un individu à une jeune fille qu'il rencontre par hasard.

— Comment cela? je ne vous connais pas.

— Ton père me devait; il ne m'a pas payé.

— Je n'ai jamais connu mon père, il est mort avant ma naissance.

— Veux-tu plaider? Nous plaiderons. »

L'homme en appelle à quelque mandarin, débute par offrir un présent, lui en promet un autre; son procès est gagné, et la malheureuse, sans appui, devient l'esclave de son persécuteur. Cette antique histoire d'Appius et de Virginie se renouvelle fréquemment au Cambodge. Les Virginius seuls font défaut.

Depuis que j'avais mis le pied dans ce pays, la peur s'était emparée de mes domestiques, elle fut à son comble quand je leur annonçai qu'il fallait partir pour visiter les tribus sauvages de Stiêngs, au delà du grand fleuve. Le Cambodge est certainement très-redouté des Siamois; les montagnes et surtout les forêts habitées par les Stiêngs, ont, à cause de leur insalubrité, auprès des Cambodgiens et des Annamites, une réputation analogue à celle dont Cayenne jouit parmi nous.



Un chef de village stiêng. — Dessin de H. Rousseau d'après M. Mouhot.

Ces craintes ne pouvaient m'arrêter, et dès que j'eus reçu du roi de Cambodge la lettre qu'il m'avait promise, je quittai Pinhalú dans une petite barque conduite par deux rameurs, et me dirigeai vers le Mékong.

En descendant le cours d'eau qui y conduit, large d'à peu près douze cents mètres, je fus étonné de voir le flot remonter du sud au nord au lieu de descendre vers le fleuve dont il semble le tributaire.

Pendant près de cinq mois de l'année, le grand lac du Cambodge, le Touli-Sap, couvre un espace immense, mais après ce temps il diminue de profondeur tout en conservant à peu de chose près la même dimension. A l'époque des pluies, ce ne sont pas seulement les eaux issues des montagnes qui le bordent à l'ouest, qui le gonflent, mais le trop plein du Mékong arrête l'écoulement du lac, et finit par y déverser une partie de son excédant.

XIV

Départ de Pinhalú. — Le grand bazar du Cambodge. — Penom-Penh. — Le fleuve Mékong. — L'île Ko Sutin. — Pemptiélan. — Les confins du Cambodge. — Voyage à Brelum et dans la contrée des sauvages Stiêngs.

Partis à onze heures de Pinhalú, à la nuit tombante nous étions rendus à Penom-Penh, le grand bazar du Cambodge. La distance qui sépare les deux localités est de dix-huit milles au plus. J'avais peu de chose à acheter, car Mgr Miche et M. Arnoux avaient absolument voulu charger ma barque d'une provision de riz et de poisson sec suffisante, non-seulement pour toute la du-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rée de mon voyage, mais pour tout le temps que je me proposais de passer chez les Stiêngs.

Je m'arrêtai un jour entier, afin de voir la ville et faire emplette de verroterie, de fil de laiton et de cotonnade, qui devaient m'être utiles comme objets d'échange avec les sauvages.

Penom-Penh, situé au confluent de deux grands cours d'eau renferme une dizaine de mille d'habitants, presque tous Chinois, sans compter une population flottante au moins du double. Celle-ci est composée de gens venus du Cambodge et surtout de Cochinchine, et vivant dans leurs bateaux. C'était l'époque où beaucoup de pêcheurs, de retour du grand Lac, s'arrêtent à Penom-Penh pour y vendre une partie de leur poisson, et où une foule d'autres petits commerçants y sont attirés pour acheter du coton, dont la récolte se fait avant les pluies. Après avoir parcouru la ville, longue et sale, j'arrivai sur une éminence au sommet de laquelle on a bâti une pagode

MAIRIE du 3e ARRONDISSEMENT DONNÉ PAR M. BIBLIOTHÈQUE



Artiste funambule siamois et cambodgien. — Dessin de E. Bocourt d'après une photographie.

sans beauté ni intérêt, mais d'où la vue s'étend sur une grande partie du pays.

D'un côté se déroule, comme deux longs et larges rubans, le Mékong et son affluent, au milieu d'une immense plaine boisée; de l'autre c'est la plaine encore, et encore des forêts, mais bordées au sud et au nord-ouest par de petites chaînes de montagnes.

Quoique Penom-Penh serve souvent de passage aux missionnaires, ma présence ne manqua pas d'exciter la curiosité du peuple. La guerre de Cochinchine était le sujet de toutes les conversations et la préoccupation de tous ici. Une quantité de malheureux pêcheurs chrétiens, qui revenaient du grand Lac, n'osaient rentrer dans leurs foyers, parce qu'ils savaient qu'à chaque douane on les obligerait à fouler la croix aux pieds, et ils attendaient là des nouvelles de la paix que l'on était, disait-on, en train de conclure. D'un autre côté, ce que rapportaient les Chinois et les Annamites qui avaient vu la prise de

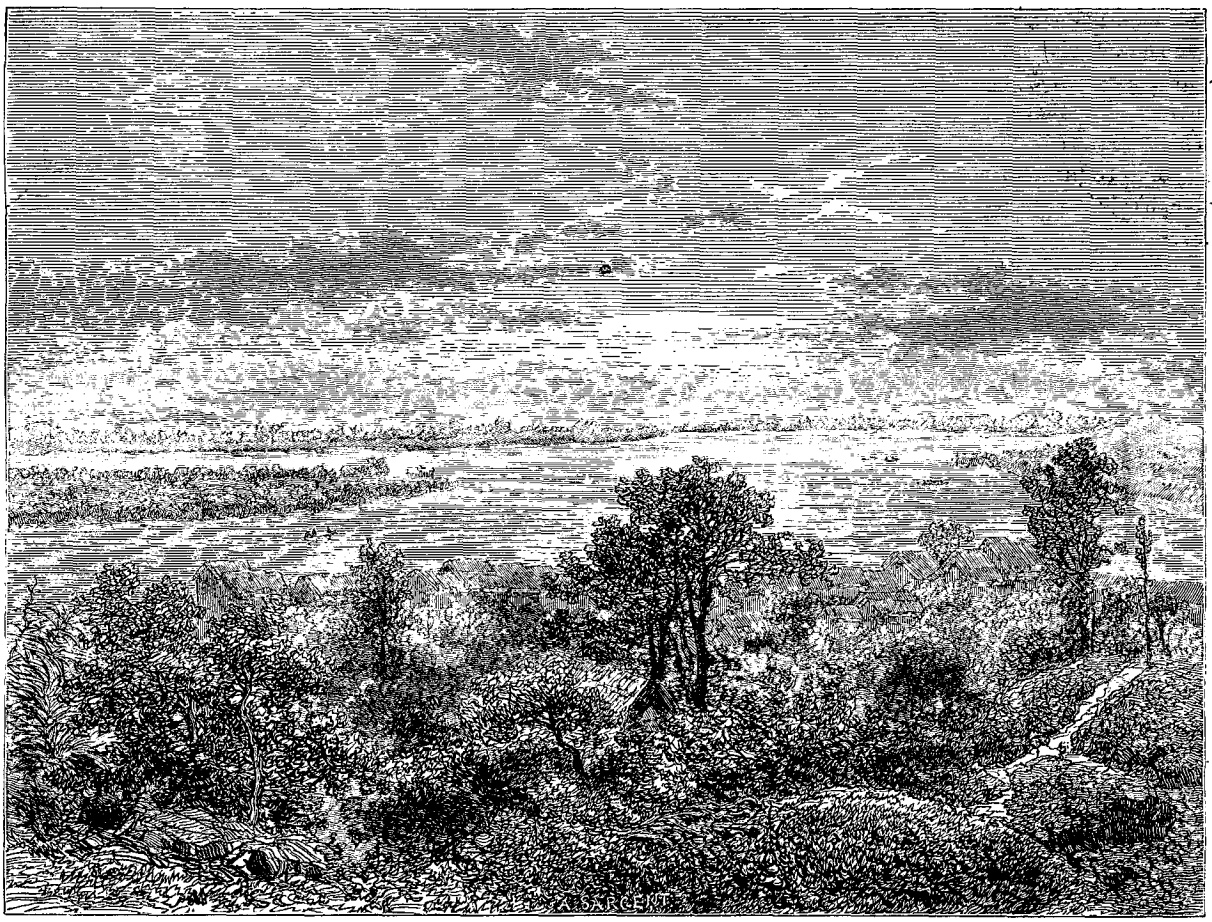
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la ville de Saigon aurait peut-être peu flatté l'orgueil d'un Francais. Je n'avais pas vu les glorieux bulletins de l'amiral, j'avais la douleur d'entendre l'ennemi nous traiter de barbares, et, faisant retomber sur nous la responsabilité de faits partiels, sans doute inévitables en temps de guerre, et surtout dans un pays où le soldat souffre du climat et de privations de toute espèce, s'étonner, lui, le peuple le plus corrompu peut-être de tout l'Orient, de ne pas trouver en nous des hommes d'une supériorité morale aussi incontestable que notre supériorité intellectuelle et physique.

Le jour suivant, en descendant le fleuve jusqu'à l'extrémité sud de la ville, nous longeâmes comme une autre ville flottante, composée de plus de cinq cents bateaux, et pour la plupart d'assez grande dimension. Ils servent d'entrepôt à certains marchands et de résidence à d'autres. Par prudence ils y laissent tout leur argent et la plus grande partie de leurs marchandises afin d'être, en cas d'alerte, toujours prêts à prendre le large.

Quelque temps après nous voguions dans les eaux du Mékong, qui commençait seulement à grossir, car dans tout le pays la sécheresse avait été extrême et retardée de plus de deux mois.

Ce grand fleuve dont le nom signifie « mère des fleuves, » me rappelait beaucoup le Ménam, quelques



Confluent du fleuve Mékong et du canal du lac Touli-Sap. — Dessin de Sabatier d'apres M. Mouhot.

lieues au nord de Bangkok ; mais son aspect est moins gai, quoiqu'il y ait quelque chose de très-imposant dans sa masse d'eau plus grande et courant avec la rapidité d'un torrent. De rares embarcations, à peine distinctes d'un bord à l'autre, le côtoient péniblement ; ses rives, élevées de six à sept mètres en temps ordinaire paraissent à peu près désertes, et les forêts ne se dessinent qu'à plus d'un mille par delà.

Le long du fleuve de Siam, l'élégant feuillage des bambous et des palmiers se détache et se dessine gracieusement sur le ciel bleu, et le chant des oiseaux retentit de l'une à l'autre rive ; des troupes de marsouins bondissant hors de l'eau et courant le nez au vent, des pélicans s'ébattant sur ces eaux profondes, ou bien des cigognes et des hérons que notre approche fait fuir silencieusement du milieu des roseaux, viennent seuls nous distraire de notre pénible navigation.

Nous passons devant la grande île de *Ko-Sutin*, distante de quarante milles au plus de Penom-Penh, et que nous n'atteignons qu'après cinq jours d'une marche difficile et laborieuse. Le courant est si fort qu'à chaque détour du fleuve nous sommes obligés, tout en redoublant d'efforts avec nos rames, de nous cramponner aux joncs de la rive pour ne pas être entraînés en arrière.

Plus on remonte vers le nord, plus on trouve le courant rapide ; c'est au point qu'à l'époque des grandes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eaux l'on ne fait guère qu'un ou deux milles par jour, et que les rameurs vont souvent le soir chercher à pied du feu à l'endroit où ils ont fait cuire le riz le matin.

A vingt-cinq ou trente lieues au nord de Ko-Sutin, sur les confins du Laos, commencent les rapides et les cataractes ; il faut alors quitter les bateaux pour prendre des pirogues que l'on est souvent obligé de transporter à dos d'homme, ainsi que tout le bagage, pour franchir ces passages. Je ne m'arrêtai à Ko-Sutin que quelque heures, et seulement afin de serrer la main à un autre pionnier de la civilisation, M. Cordier, prêtre de beaucoup de mérite, provicaire de la mission du Cambodge et dont cette île forme la résidence.

Dès mon entrée dans la pauvre chapelle qu'il a fait construire lui-même, j'éprouvai une certaine compassion pour ce digne homme en voyant la misère et le dénûment qui régnaient autour de moi. Depuis trois ans le pauvre missionnaire souffre d'une dyssentrie qui est passée à l'état chronique ; cependant il ne se plaint ni de sa misère ni de ses maladies ; la seule chose qui le peine, c'est le peu de chrétiens qu'il est appelé à baptiser, car les Cambodgiens sont fort attachés à leurs idoles.

« Mais vous, me dit-il, savez-vous où vous allez ? Je suis étonné qu'on vous ait laissé dépasser Pinhalú. Demandez aux Cambodgiens ce qu'ils pensent des forêts des Stiêngs, et proposez à quelqu'un d'ici de vous accompagner, personne ne vous suivra. Les pluies ont commencé, et vous allez au devant d'une mort presque certaine, sinon d'une fièvre qui vous fera souffrir et languir des années. J'ai eu cette fièvre, la fièvre des djungles, c'est quelque chose d'affreux, de terrible ; jusqu'au bout des ongles je ressentais une chaleur que je ne puis appeler autrement qu'infernale, puis succédait un froid glacial que rien ne pouvait réchauffer ; le plus souvent on y reste, comme tant de mes collègues que je pourais nommer.

Ces paroles étaient peu rassurantes ; cependant j'avais tracé mon itinéraire, je savais que cette dangereuse région renferme des coquilles terrestres et fluviales que je ne trouverais nulle part ailleurs[1], et que cette tribu de sauvages presque inconnue m'offrirait une étude curieuse et intéressante ; il n'en fallait pas davantage pour me pousser en avant. Je me confiai en la bonne Providence et continuai ma route en recevant ces dernières bonnes paroles de M. Cordier.

« Que Dieu accompagne le pauvre voyageur ! »

Douze milles plus haut, je dus laisser ma barque pour prendre la voie de terre. Je partis à deux heures de l'après-midi, espérant arriver le même jour à *Pemptiélan*, grand village où réside le mandarin auquel la lettre du roi était adressée ; cependant ce ne fut que le lendemain matin, à onze heures, que nous y parvînmes ; nous passâmes la nuit au pied d'un arbre, à côté d'un grand feu

Je me rendis aussitôt auprès du mandarin qui administre toute cette partie du pays. Il me reçut fort bien, malgré le peu de valeur qu'avaient les présents que je lui offris. Il donna immédiatement l'ordre qu'on me préparât des chariots, puis m'offrit une provision de tabac, d'arec et de bétel. C'était un homme doux et assez distingué dans ses manières pour un Camdodgien ; il me demanda des nouvelles de la guerre de Cochinchine, quelques renseignements sur l'Europe, le temps qu'il faut pour s'y rendre, etc.

En sortant de Pemptiélan, nous nous engageâmes, pour n'en sortir qu'à de rares intervalles, dans d'épaisses forêts, et nous dûmes passer les premières heures qui suivirent notre départ dans des bourbiers où nos misérables chariots enfonçaient jusqu'aux essieux, et d'où les bœufs ne purent nous tirer qu'à l'aide de nos hommes. La dernière partie de la route fut beaucoup plus agréable ; à mesure que nous nous élevions, le chemin devenait sec et uni, l'aspect de la nature beaucoup plus varié.

Nous n'avions pu faire que vingt lieues en cinq jours, et il nous en restait près de trente jusqu'à Brelum. Ce qui me fatiguait le plus était le mauvais vouloir des habitants des villages qui me louaient des bœufs et la lenteur de ceux-ci. Quand nous n'avions pas d'abri pour la nuit, nous avions beaucoup à souffrir de la pluie et de l'humidité. Nous gardions presque constamment nos habits humides sur le corps, et, pour comble de misère, mes deux domestiques furent atteints de fièvre intermittente ; l'Annamite surtout eut une fièvre tierce que je ne réussis à couper qu'au bout de dix jours.

Nous arrivâmes à Pump-ka-Daye, srok ou hameau à l'extrême frontière, habité par une vingtaine de Stiêngs qui se sont rapprochés du Cambodge afin d'échapper à l'esclavage dans leur tribu. Nos chariots s'arrêtèrent devant un petit caravansérail ouvert à tous les vents, et aussitôt après avoir dégagé nos bagages, mes conducteurs s'enfuirent beaucoup plus lestement qu'ils n'étaient venus.

Le chef du srok ne tarda pas à se présenter, suivi de quelques hommes. Il avait du sauvage dans la physionomie et du Cambodgien dans le caractère. Je lui présentai ma lettre ; il me la rendit en disant qu'il ne savait pas lire.

« En voici à peu près le contenu, lui dis-je :

« C'est l'ordre du roi à tous les chefs de village où je m'arrêterai, de me fournir des chariots pour continuer mon voyage, et je vais à Brelum.

— Nous n'avons pas de chariots, » fut toute sa réponse.

Bref, nous nous installâmes aussi bien que nous pûmes en attendant le lendemain. Un nouvel entretien avec ce chef me fit voir que je n'aurais pas d'aide de lui. Je pris le parti d'envoyer Niou, avec deux Cambodgiens, porter à Brelum une lettre à M. Guilloux, et d'attendre sa réponse. Celle-ci arriva le soir du quatrième jour ; le père Guilloux m'assurait, dans les termes de la plus franche cordialité, que je serais le bienvenu, qu'il s'intéressait à moi et m'aimait déjà sans me connaître, seulement parce que j'avais eu le courage de venir jusque-là. Ce bon père m'envoyait trois des chariots de la Mission et quelques-uns de ses Annamites, ainsi que

1. C'est de là que viennent les beaux « Bulimus Cambogiensis » et « l'Hélix Cambogiensis » et aussi « l'Hélix-Mouhoti. »
(*Note de Ch. Mouhot.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deux Stiêngs pour m'aider à gagner son poste. Sa lettre me rassura complétement sur la crainte que je ressentais d'être peut-être un hôte importun et malencontreux pour le pauvre ermite que je venais surprendre ainsi.

Je partis donc avec confiance et plaisir. Nous avions deux grandes journées de marche pour arriver à Brelum; nous campâmes une nuit près d'un torrent, sur nos nattes, autour d'un bon feu, pour éloigner les hôtes féroces qui abondent dans ces forêts, et la seconde dans une cabane abandonnée à quelques milles de Brelum; enfin le 16 août, à neuf heures du matin, nous débouchâmes dans une éclaircie de deux cent cinquante à trois cents mètres carrés. Nous étions entre deux éminences dont toute la base plonge dans un profond marécage ; sur la hauteur opposée, j'aperçus deux longues maisons de bambous recouvertes de chaume et entourées d'un jardin; puis se dessinant sur le ciel, au-dessus des bambous du voisinage, la modeste croix plantée depuis deux ans au milieu de ces effrayantes solitudes par deux nobles Français. C'était la Mission de Brelum.



Hutte cambodgienne. — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

Notre apparition fut saluée par plusieurs décharges de mousqueterie ; nous y répondîmes de notre mieux, tandis qu'au milieu de ce vacarme de feux roulants, répercutés par l'écho de la forêt et propres à faire rentrer au fond de leurs repaires tous les monstres du voisinage, le pauvre père Guilloux, les jambes couvertes de plaies envenimées, résultat des courses où l'entraînait son zèle et qui l'avaient retenu sur le grabat pendant plus de six mois, s'avançait en chancelant à ma rencontre sur les troncs d'arbres jetés en guise de pont en travers du marais.

Salut à toi, noble enfant de notre chère et belle patrie! A toi, qui braves la misère, les privations, les fatigues et les souffrances, et même la mort, pour apporter à ces sauvages les bienfaits de la religion et de la civilisation. Que Dieu te récompense de tes nobles et pénibles travaux, car les hommes sont impuissants à le faire, et, du reste, ta récompense n'est pas de ce monde!

La case de l'oncle Apaït était plus élégante que l'humble presbytère de Brelum au toit d'herbes sèches, aux parois de roseaux, parquet de terre nue ; mais j'y fus reçu en ami.

XV

Séjour de trois mois parmi les sauvages Stiêngs. — Mœurs de cette tribu. — Produits du pays. — Faune. — Mœurs des Annamites.

Depuis près de trois mois je me trouve au milieu des sauvages Stiêngs, au sein des bois et des bêtes sauvages de toutes les espèces, et nous vivons presque comme dans une place de guerre assiégée. A chaque instant nous craignons une attaque de l'ennemi, nos fusils sont constamment chargés; mais beaucoup pénètrent dans la place en rampant sous les herbes et arrivent ainsi jusque sous nos couvertures. Ces forêts sont infestées d'éléphants, de buffles, de rhinocéros, de tigres et de sangliers; la terre autour des mares est couverte de leurs traces; on ne peut s'avancer de quelques pas dans la profondeur des bois sans les entendre ; cependant, généralement, ils fuient tous à l'approche de l'homme, et pour les tirer, il faut les attendre à l'affût auprès des endroits où d'habitude ils viennent s'abreuver, posté sur un arbre ou dans une hutte de feuillage. Les scorpions, les centipèdes, et surtout les serpents, sont les ennemis que nous redoutons le plus et contre lesquels il faut prendre le plus de précautions, de même que d'autre part les moustiques et les sangsues sont les plus incommodes et les plus acharnés. Pendant la saison des pluies notamment, l'on ne peut être trop sur ses gardes, autrement, en se couchant comme en se levant, on risquerait de mettre le pied ou la main sur quelque serpent venimeux des plus dangereux. J'en ai tué plusieurs dans la maison, soit d'un coup de fusil, soit d'un coup de hache. En écrivant ces lignes, je suis obligé de faire le guet, car je m'attends à en voir reparaître un sur lequel j'ai marché ce soir, mais qui s'est enfui sans me mordre. De temps en temps je m'interromps aussi pour écouter le rugissement d'un tigre qui rôde autour de notre demeure, guettant les porcs à travers leur clôture de planches et de bambous, tandis que d'un autre côté j'entends le bruit d'un rhinocéros brisant les bambous qui s'opposent à son passage, pour venir dévorer les ronces qui entourent notre jardin.

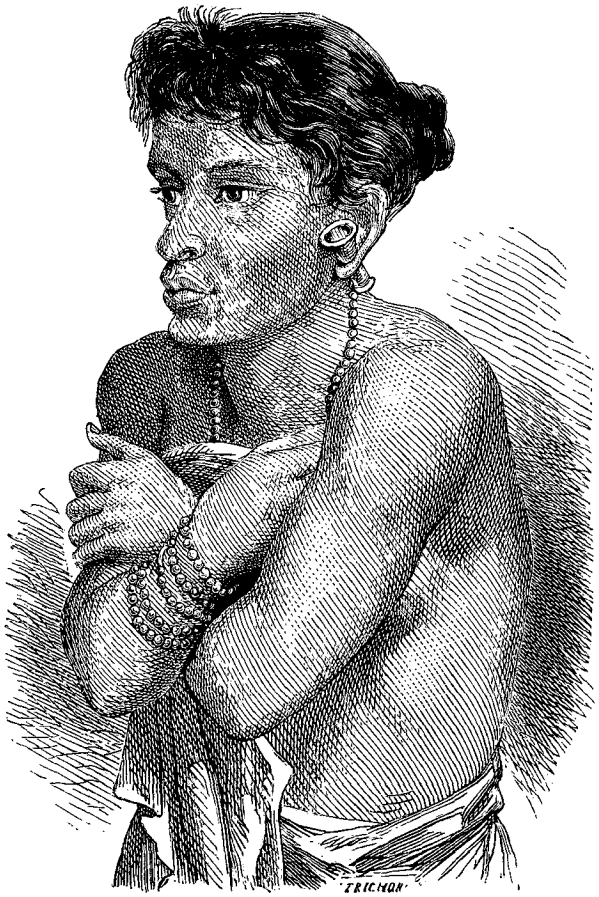
Les sauvages Stiêngs qui habitent ce pays sortent probablement de la même souche que les tribus des pla-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teaux et des montagnes qui séparent les royaumes de Siam et de Cambodge de celui d'Annam, depuis le 11° de latitude nord jusqu'au delà du 16°, entre les 104 et 116° 20′ de longtitude orientale du méridien de Paris. Ils forment autant de communautés qu'il y a de villages, et semblent être d'une race bien distincte de tous les peuples qui les entourent. Quant à moi, je suis porté à les croire les aborigènes ou les premiers habitants du pays et à supposer qu'ils ont été refoulés jusqu'aux lieux qu'ils occupent aujourd'hui par les invasions successives des Thibétains qui se sont répandus sur le Laos, le Siam et le Cambodge, etc. En tout cas, je n'ai pu découvrir aucune tradition contraire.

Ces sauvages sont si attachés à leurs forêts et à leurs montagnes, que les quitter, pour eux, c'est presque mourir ; et ceux qui sont traînés en esclavage dans les pays voisins y languissent et tentent tous les moyens de s'enfuir, souvent avec succès.

Les Stiêngs ont toujours paru redoutables à leurs voisins, et la peur qu'ils inspirent a fait exagérer, dans l'Annam et le Cambodge, leur extrême adresse au tir, à l'arbalète, ainsi que la *malaria* de leurs forêts. Le fait est que les fièvres y sévisssent d'une manière terrible ; beaucoup d'Annamites et de Cambodgiens y sont morts, et l'on m'assure que je suis l'unique étranger de tous ceux qui y ont pénétré jusqu'à présent, qui n'ai pas eu plus ou moins à en souffrir.



Sauvage stiêng. — Dessin de Janet Lange d'après M. Mouhot.

Le Stiêng aime l'ombre et la profondeur des bois; il vit pour ainsi dire avec les animaux sauvages; il ne trace aucun sentier, et il trouve plus court et plus facile de passer sous les arbres et les branches, que de les couper. Du reste, s'il tient à son *pays du haut*, comme il l'appelle, il est peu attaché à son champ natal; car, pour peu qu'il ait un voisinage importun ou que l'un des siens vienne à mourir des fièvres dans le village, il lève son camp, met sa hotte sur le dos, y place pêle-mêle ses calebasses et ses enfants, et va s'établir ailleurs; le terrain ne manque pas, et la forêt se ressemble partout.

On pourrait dire que ces peuplades sont tout à fait indépendantes; cependant les Cambodgiens d'un côté, les Laotiens et les Annamites de l'autre, en tirent ce qu'ils peuvent et prélèvent arbitrairement, sur les villages rapprochés d'eux, un tribut qui se paye tous les trois ans, et consiste en cire et en riz. Le roi de Cambodge surtout a fort envie de faire aux Stiêngs ce qu'il fit aux Thiâmes, afin de peupler quelques-unes de ses provinces désertes.

Le ternaire inscrit sur nos édifices publics en 1848 est ici, nonobstant l'esclavage, la devise du Stiêng, et il la met en pratique. Nous nous servons des mots, eux font usage du fait. Quand il y a abondance chez l'un, tout le village en jouit; mais aussi, quand il y a famine, ce qui est souvent le cas, ce qu'il n'y a pas chez l'un, on est sûr de ne pas le trouver chez l'autre.

Ils travaillent le fer admirablement, ainsi que l'ivoire. Quelques tribus du nord sont renommées, même en Annam, pour la fabrication de leurs sabres et de leurs haches. Les vases dont ils se servent sont grossiers, mais ils les doivent à leur industrie, et leurs femmes tissent et teignent toutes les longues écharpes dont ils se couvrent.

Enfin, outre la culture du riz, du maïs et du tabac, ainsi que des légumes, comme les courges et les pastèques, etc., ils s'adonnent à celle des arbres fruitiers tels que bananiers, manguiers et orangers. Hormis quelques esclaves, chaque individu a son champ, toujours à une assez grande distance du village, et entretenu avec beaucoup de soin. C'est sur ce champ que, blotti dans une petite case élevée sur pilotis, il passe toute la saison des pluies, époque où le mauvais temps ainsi que les sangsues, qui, comme dans les forêts de Siam, pullulent ici d'une manière prodigieuse, l'empêchent de se livrer à la chasse et à la pêche.

Leur manière de préparer un champ de riz diffère beaucoup de celle que nos cultivateurs emploient pour un champ de blé ou d'avoine : aussitôt que les premières pluies commencent à tomber, le sauvage choisit un emplacement et un terrain convenable et de grandeur proportionnée à ses besoins; puis il s'occupe du défrichement. Ce serait une rude besogne pour un Européen ; cependant le sauvage ne s'y prend pas à l'avance. Avec sa hachette emmanchée à une canne de bambou, en quelques jours il a abattu un fourré de bambous sur un espace de cent à cent cinquante mètres carrés; s'il s'y trouve d'autres arbres trop gros pour être coupés, il les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laisse en place, et au bout de quelques jours, lorsque ce bois est à peu près sec, il y met le feu : le champ est ouvert et fumé tout à la fois. Quant aux racines, on s'en occupe peu, et de labourage il n'en est pas question ; sur ce terrain vierge il ne s'agit que d'ensemencer. Notre homme prend deux longs bambous qu'il couche en travers de son champ en guise de cordeau ; puis, un bâton de chaque main, il suit cette ligne en frappant de gauche et de droite, pour faire de distance en distance des trous d'un pouce à un pouce et demi de profondeur. La tâche de l'homme est alors achevée, et c'est à la femme à faire le reste. A demi courbée, elle suit l'espèce de sillon tracé par son mari, prend dans un panier qu'elle porte au côté gauche une poignée de riz, en glisse une soixantaine au moins dans sa main qui les déverse dans les trous avec rapidité et en même temps avec une telle adresse que rarement il en tombe à côté.

En quelques heures la besogne se trouve achevée, car il n'est pas plus besoin de herse que de charrue. La bonne mère nature enverra avant peu quelques fortes ondées qui, en lavant le terrain, couvriront les graines. Alors, le propriétaire s'établit dans sa case, du haut de laquelle, tout en fumant sa cigarette faite de tabac roulé dans une feuille quelconque, il décoche quelques flèches aux sangliers, aux singes ou aux chevrotins, et s'amuse à tirer de temps en temps une corde de rotin qui met en branle deux bambous placés au milieu du champ ou au bout d'une perche au sommet de sa case, de manière à s'entre-choquer au moindre mouvement, et dont le bruit épouvante les colombes et les perruches, qui, sans cela, mangeraient toute la semence. La moisson se fait à la fin d'octobre.

Généralement deux mois avant les récoltes la misère et la disette se font sentir. Tant qu'il y a, on fait bom-



Labour et semailles chez les sauvages stiêngs. — Dessin de E. Bocourt d'après M. Mouhot.

bance, on trafique, on partage sans jamais songer au lendemain, et quand arrive la famine, on est réduit à manger des serpents, des crapauds, des chauves-souris (ces dernières se prennent en quantité dans le creux des vieux bambous); puis on ronge quelques graines de maïs, des pousses de bambous, des tubercules de la forêt et d'autres productions spontanées de la terre.

Tous les animaux domestiques des pays voisins, tels que bœufs, porcs, poules, canards, etc., se retrouvent chez les Stiêngs, mais en petit nombre. Les éléphants y sont rares, tandis que plus au nord, dans la tribu des Benams, il n'y a pas de village, dit-on, qui n'en possède un certain nombre.

Les fêtes commencent après la moisson et lorsque le riz a été entassé au milieu du champ en meules oblongues d'où tous les matins on extrait ce qu'il faut pour la consommation du jour.

Un village en invite un autre, et, selon sa richesse, tue souvent jusqu'à dix bœufs. Tout doit disparaître avant la séparation ; jour et nuit on boit et on mange au son du tamtam chinois, du tambourin et du chant. L'excès après de longues privations amène des maladies : les plus communes parmi eux sont la gale et certaines maladies cutanées et honteuses; plusieurs proviennent du manque de sel, quand ils ne peuvent s'en procurer.

Pour tous les maux internes tels que maux d'estomac, d'entrailles, etc., le remède général est, comme au Cambodge, un fer rougi au feu que l'on applique sur le creux de l'estomac. Il est peu d'hommes qui ne portent ainsi un grand nombre de cicatrices sur cette partie du corps.

Ces sauvages connaissent divers remèdes tirés des simples ; ils ne recouvrent jamais une plaie ou une blessure ; ils s'exposent au soleil avec des ulcères profonds qu'ils guérissent cependant généralement. Ils paraissent exempts de la lèpre, si commune parmi les Chinois ; du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reste ils ont beaucoup de propreté ; ils se baignent par tous les temps, et souvent trois fois par jour.

Le Stiêng n'a pas plus de rapport dans les traits avec l'Annamite qu'avec le Cambodgien ; comme le premier cependant il porte la chevelure longue, tournée en torchon, mais fixée plus bas par un peigne de bambou ; très-souvent il y passe pour ornement un bout de fil de laiton surmonté d'une crête de faisan. Sa taille est un peu au-dessus de la moyenne ; sans être fort, il est bien proportionné et a une apparence robuste. Ses traits sont généralement réguliers ; d'épais sourcils et une barbe assez bien fournie quand il ne s'arrache pas les poils des joues, lui donnent un air grave et sombre.

Son front est généralement bien développé et annonce une grande intelligence qui effectivement est fort au-dessus de celle du Cambodgien. Ses mœurs sont hospitalières, et l'étranger est toujours certain d'être bien accueilli et même fêté chez lui. Quand il en reçoit un, on tue un porc, ou on met la *poule au pot* et on *boit le vin*. Cette boisson ne se prend ni dans des verres ni dans des vases, mais on la suce dans une grande jarre, à l'aide d'un tube de bambou ; elle est tirée du riz, fermentée, mais rarement distillée. Lorsqu'on vous offre le tuyau de bambou, le refuser est une grande impolitesse, et plus d'un sauvage l'a payée d'un coup de couteau. Le même usage veut que l'on mange en entier le morceau qui vous est échu en partage.

Leur unique vêtement est une longue écharpe qui, lorsqu'elle est sur leur corps, ne paraît pas avoir plus de deux pouces de largeur ; je les surpris souvent tout à fait nus dans leurs cabanes ; mais alors ils se recouvraient aussitôt qu'ils m'apercevaient.

La plus grande liberté est laissée aux esclaves, et ils n'infligent jamais de peine corporelle à un homme : pour vol, on condamne le fripon à tuer un porc ou un bœuf et à une ou plusieurs jarres de vin ; tout le village prend part au festin, et lorsque l'individu ne se soumet pas à cette condamnation, sa dette augmente promptement, et il ne tarde pas à en être pour quinze ou vingt buffles ; alors il est vendu comme esclave.

Les Stiêngs n'ont ni prêtres ni temples ; cependant ils reconnaissent l'existence d'un être suprême auquel ils rapportent tout bien et tout mal ; ils l'appellent *Brâ* et l'invoquent dans toutes les circonstances. Les mariages se font par-devant les chefs de la tribu et sont toujours accompagnés de réjouissances.

Les funérailles se font solennellement ; tout le village y assiste ; les proches parents du défunt seuls restent quelquefois à la maison ; tous les assistants, tristes ou non, poussent des cris lamentables. On inhume les morts près de leurs demeures, on recouvre la tombe d'un petit toit de feuilles, puis on y dépose des calebasses pleines d'eau, des flèches, quelquefois de petits arcs, et tous les jours un des membres de la famille y sème quelques grains de riz, afin que le défunt puisse se nourrir et continuer à vivre comme jadis. Sous ce rapport, ils ont les mêmes habitudes que les Chinois. Avant chaque repas, ils ont soin de répandre à terre un peu de riz pour alimenter l'âme de leurs ancêtres ; dans les sentiers fréquentés autrefois par eux, dans leurs champs, ils font les mêmes petits sacrifices. Au bout d'un long bambou planté en terre, ils suspendent des panaches arrachés aux roseaux ; plus bas, ils attachent de petits bambous qui contiennent quelques gouttes d'eau et de vin ; et enfin, sur un petit treillage élevé au-dessus du sol, ils déposent un peu de terre, y plantent une flèche, y jettent quelques grains de riz cuit, un os, un peu de tabac et une feuille.

Selon leurs croyances, les animaux ont aussi une âme qui continue à errer après la mort ; aussi, quand ils en ont tué un, dans la crainte que cette âme ne vienne les tourmenter, ils lui demandent pardon du mal qu'ils lui ont fait et lui offrent de petits sacrifices proportionnés à la force et à la grandeur de l'animal. Pour un éléphant, la cérémonie est pompeuse : on dresse des couronnes pour orner sa tête, le tam-tam, le tambourin et les chants retentissent pendant sept jours consécutifs. Tout le village, appelé au son de la trompe, accourt et prend part à la fête, et chacun a droit à un morceau.

Les Stiêngs fument la chair des animaux qu'ils veulent conserver longtemps ; mais comme d'ordinaire tous ceux qu'ils tuent ou prennent à la chasse sont mangés sur le terrain même dans l'espace de deux ou trois jours, ils se contentent de les faire roussir en entier et sans les dépouiller ; plus tard, ils les dépècent et les cuisent soit dans le creux d'un bambou vert, soit sur des charbons.

Il est rare de rencontrer un sauvage sans qu'il ait son arbalète à la main, son couperet sur l'épaule et une petite hotte sur le dos, qui lui sert de gibecière et de carquois.

La chasse et la pêche occupent tout le temps que ne réclament pas le champ. Ils sont infatigables à la course, et ils glissent dans les bois les plus épais avec la vélocité du cerf. Ils sont vifs, légers, et supportent la fatigue sans paraître la ressentir ; les femmes paraissent aussi agiles et aussi robustes que les hommes. Leurs arbalètes ont une grande force, et ils s'en servent très-adroitement, mais rarement à une distance de plus de cinquante pas. Le poison qui sert à envenimer leurs flèches pour la chasse des gros animaux est d'une activité très-rapide lorsqu'il est nouvellement employé. Si l'animal, éléphant, rhinocéros ou tigre, a été atteint de manière à pénétrer un tant soit peu dans les chairs et communiquer le poison au sang, on est presque sûr de le trouver à quelques centaines de mètres de l'endroit où il a été frappé.

La manière de chasser le tigre est bien différente chez les Annamites qui confinent au territoire des Stiêngs. Là, dès qu'un tigre a enlevé quelqu'un dans une localité, tous les hommes accourent des environs au son du tam-tam pour se mettre aux ordres d'un chasseur dénommé et traquer l'animal.

Comme d'ordinaire, le tigre se couche toujours près de l'endroit où il a laissé les restes de son repas ; lorsqu'on trouve ceux-ci, on est presque sûr que « le sei-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gneur » n'est pas loin. Ce titre ou celui de « grand-père » est toujours employé pour désigner l'animal, qui a l'ouïe fine et prendrait en mauvaise part une qualification moins respectueuse.

Lorsque l'on a donc découvert le gîte du tigre, tous les chasseurs qui s'avançaient en groupe se forment en cercle aussi grand que le comporte le nombre d'hommes présents, qui s'espacent de façon à ne pas se gêner mutuellement dans leurs mouvements. Cela terminé, le chef s'assure si la fuite est impossible à l'animal; quelques-uns des plus braves pénètrent dans l'intérieur du cercle, et, sous la protection d'autres individus armés de piques, coupent les broussailles autour d'eux.

Le tigre, pressé de tous côtés, se retire lâchement dans les broussailles qui n'ont pu être coupées. Roulant ses yeux sanglants autour de lui, et léchant ses pattes d'une manière agitée, comme pour se préparer à la lutte, il pousse un effroyable hurlement et prend son élan; mais aussitôt les hallebardes sont relevées, et l'animal, percé de coups, tombe sur le terrain, où on l'achève. Parfois, cependant, des accidents ont lieu dans ces sortes de chasses, et plusieurs hommes sont mis hors de combat; mais les armes à feu étant prohibées dans le pays, l'Annamite est forcé d'avoir recours à sa pique, car la nécessité l'oblige à poursuivre partout « le grand-père », qui ne lui laisse pas de repos, force les clôtures et enlève très-souvent des animaux et même des hommes, non-seulement sur les chemins et à la porte des maisons, mais jusque dans l'intérieur des habitations.

Les Stiêngs aiment beaucoup la parure, et leurs ornements de prédilection sont les fausses perles de couleur brillante, dont ils font des bracelets; la verroterie et le fil de laiton sont pour eux une monnaie courante. Un buffle ou un bœuf est estimé six brassées de gros fil de laiton; un porc est presque aussi cher; mais pour une coudée d'un numéro fin ou pour un collier de perles, on peut avoir un faisan ou cent épis de maïs. Les hommes ne portent généralement qu'un bracelet au-dessus du coude ou au poignet, tandis que les femmes s'entourent les bras et les jambes des mêmes ornements.

Les individus des deux sexes ont les oreilles percées d'un trou qu'ils agrandissent chaque année en y introduisant des morceaux d'os ou d'ivoire de trois pouces de longueur.

La polygamie est en usage chez les Stiêngs, quoiqu'il n'y ait guère que les chefs qui soient assez riches pour se permettre le luxe de plusieurs femmes.

Je me trouvais chez les Stiêngs au moment d'une éclipse totale de soleil qui, je pense, fut visible en Europe; comme les Cambodgiens, ils prétendent que ce phénomène est causé par un être puissant qui engloutit la lune ou le soleil, et ils font, pour secourir l'astre en danger, un vacarme effroyable. Dans l'occasion dont il s'agit, ils battirent du tam-tam, poussant des cris sauvages et lançant des flèches dans l'air, jusqu'au moment où le soleil reparut.

Un de leurs amusements favoris est de lancer des cerfs-volants auxquels ils attachent un instrument de musique assez semblable à un arc. Pendant la nuit, lorsque le cerf-volant plane dans les airs agité par le vent, il produit des sons doux et agréables qu'ils écoutent avec plaisir.

Leur mémoire est courte, et ils ont grand'peine à apprendre à calculer. Lorsqu'ils ont une centaine d'épis de maïs à vendre, ils les disposent par dizaines et mettent un temps infini pour s'assurer que le nombre est exact.

Ils ont des guerres fréquentes, mais jamais très-sérieuses, suites de représailles entre les villages voisins; ils cherchent à se surprendre dans leurs champs ou sur les chemins et à se faire prisonniers. Le captif est alors conduit la cangue au cou et vendu comme esclave aux Laotiens et aux Cambodgiens. On peut dire que leur caractère est doux et timide; à la moindre alerte, ils se retirent dans les bois et enfoncent dans les sentiers des dards de bambous aigus et taillés comme des stylets, qui très-souvent percent de part en part les pieds de ceux qui les poursuivent.

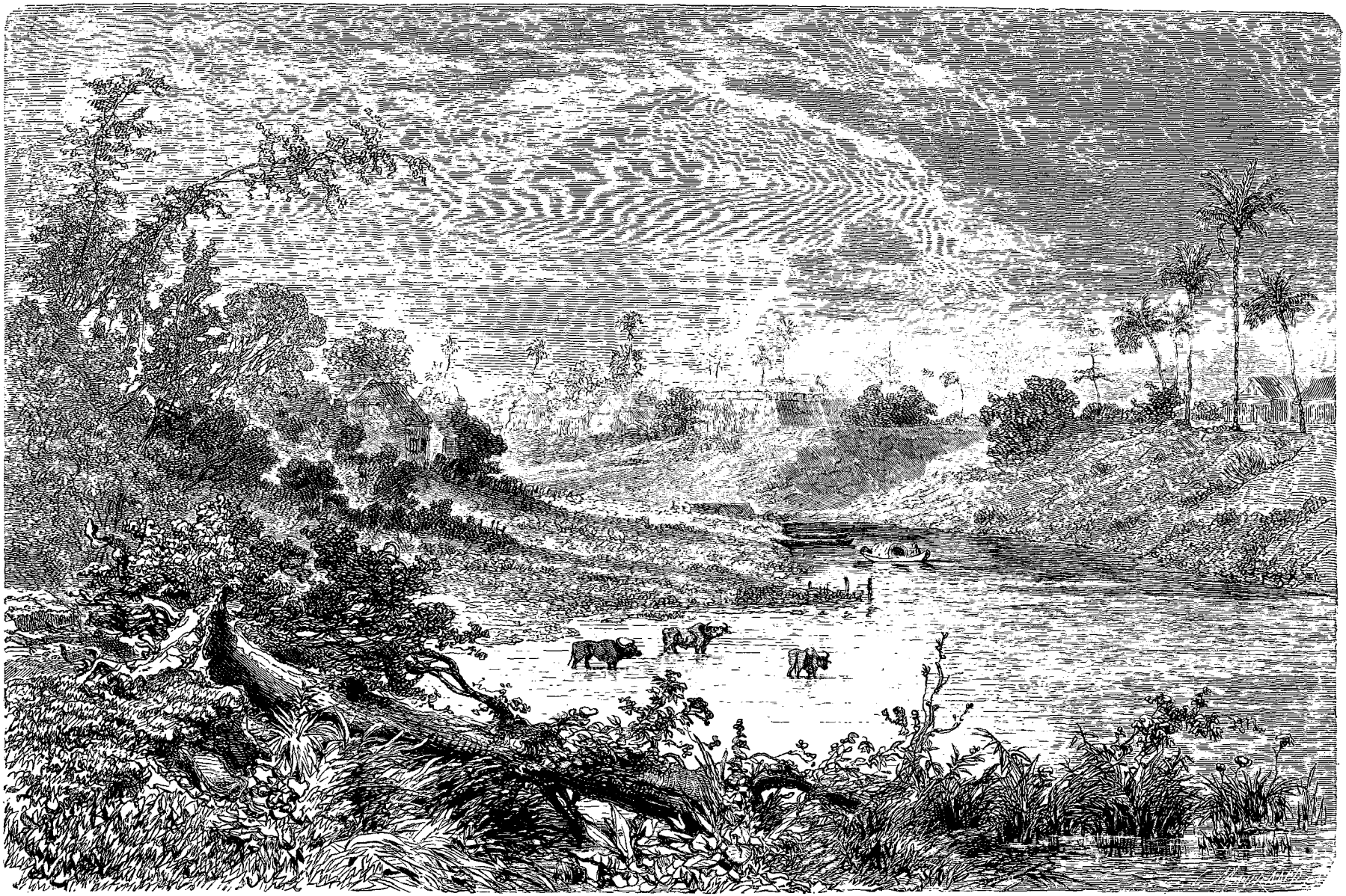
Il y a une différence très-notable entre les mœurs des sauvages de Brelum et ceux des villages environnants, et on doit cela à la présence de la croix, aux bons et courageux missionnaires qui, réduits à n'opérer que bien peu de conversions, la plus grande de leurs peines, ont au moins la consolation de pouvoir, par leur présence continuelle, leurs bons exemples et leurs conseils, adoucir les mœurs, éclairer l'intelligence, en un mot, civiliser ces malheureuses créatures.

La faune de ce pays ne diffère pour ainsi dire pas de celle du royaume de Siam. Ainsi, sauf quelques belles coquilles terrestres, de beaux insectes, dont plusieurs spécimens nouveaux dans ces deux genres, et un très-petit nombre d'oiseaux intéressants, je ne rapporterai de mon excursion que le plaisir d'avoir pu étudier les mœurs de ce peuple curieux, et contribué à le faire connaître; si toutefois mes notes de voyage, prises à la hâte et sans autre prétention que celle d'une exactitude scrupuleuse, sont appelées à voir le jour à mon retour, soit que Dieu me réserve le bonheur de revoir ma patrie, soit que tombé victime des fièvres ou d'un tigre affamé, je laisse à quelque bonne âme le soin de recueillir ces feuilles, barbouillées le plus souvent à la lueur d'une torche au pied d'un arbre, au milieu d'un tourbillon d'affreux moustiques.

Henri Mouhot.

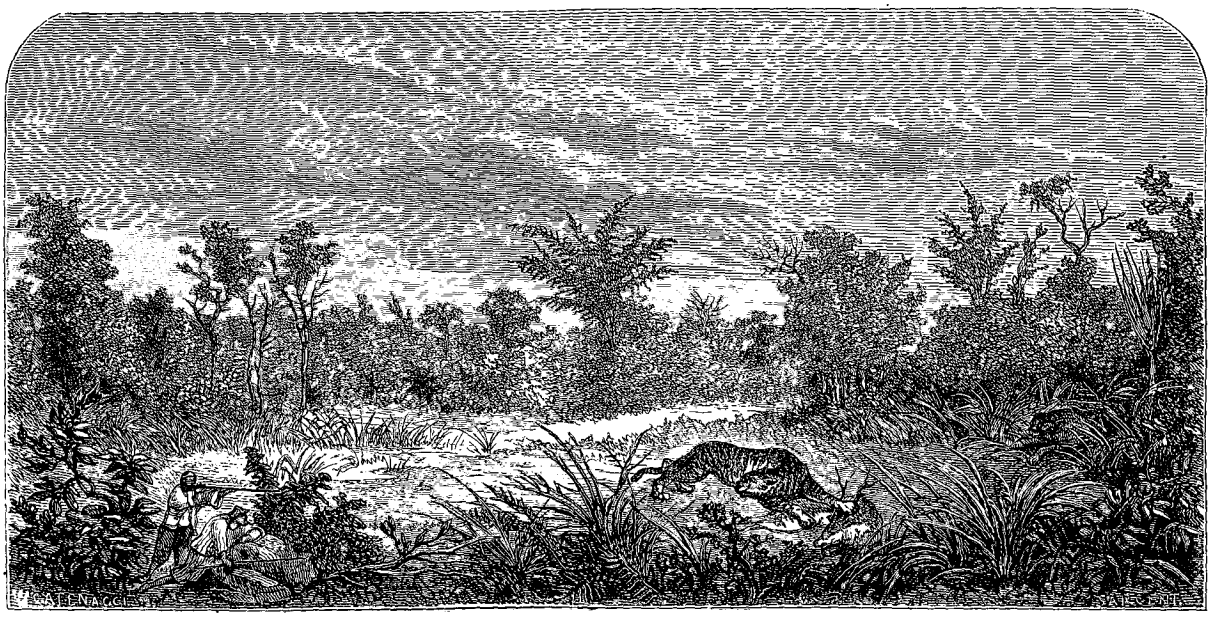
(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Batambang. — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les jungles (pays des Stiengs). — Dessin de Catenacci d'après M. Mouhot.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE SIAM, DE CAMBODGE, DE LAOS

ET AUTRES PARTIES CENTRALES DE L'INDO-CHINE

PAR FEU HENRI MOUHOT, NATURALISTE FRANÇAIS [1].

1858-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVI

Retour à Pinhalu et à Udong. — Le grand lac Touli-Sap. — Rencontre de neuf éléphants. — Oppression du peuple. Sur la régénération éventuelle du Cambodge.

Je passai trois mois à Brelum, rayonnant de cette localité hospitalière partout où m'entraînait l'ardeur de la chasse ou les exigences de l'étude. Celles-ci me poussèrent au nord, dans la vallée du grand fleuve, jusqu'à mi-chemin de Bassac, dans un district métallurgique où d'excellent minerai de fer attend l'industrie européenne. La chasse m'entraîna souvent au sud-ouest, dans la zone forestière que les haines de races ont ménagée entre les tribus du Mékong et l'empire annamite ; sorte de marche déserte dont les tigres seuls font la police.

Pendant ces trois mois, mes deux pauvres serviteurs furent presque constamment malades des fièvres. Je m'estime fort heureux d'avoir eu jusqu'ici la chance de conserver ma santé ; même dans ces forêts je n'ai pas eu une seule attaque de fièvre. Dans la saison des pluies l'air est d'une humidité et d'une pesanteur extrêmes ; au milieu des forêts les plus épaisses et où le soleil pénètre à peine, on se croirait dans une étuve, et au moindre exercice un peu violent je rentrais mouillé de transpiration. Pendant les mois de septembre et d'octobre, les pluies torrentielles tombèrent sans interruption le jour et la nuit. En juillet et août nous n'avions guère eu que quelques violents orages éclatant tous les deux ou trois jours. Au commencement de novembre, le vent changea, et nous amena quelques nuits fraîches qui firent tomber le thermomètre à douze degrés centigrades. De midi à trois heures, la température variait peu, c'est-à-dire de trente à trente-trois degrés centigrades.

Le 29, je quittai mon aimable compatriote et ami M. Arnoux à notre commun regret, j'ose le dire, et me mis en route accompagné du P. Guilloux, qui avait quelques affaires à terminer à Pinhalu. Tous deux auraient bien voulu que je restasse en leur compagnie jusqu'à ce que la Cochinchine fût ouverte et que je pusse la traverser. Je l'aurais désiré si j'avais prévu une fin prochaine à la guerre ; mais dans l'état où étaient les choses, c'était de toute impossibilité.

Jusqu'à Pump-ka-Daye, qui est, ainsi que je l'ai déjà dit, le premier village que l'on rencontre en venant de Brelum, j'eus la société et l'aide des missionnaires et du vieux chef des Stiengs, qui me fournirent trois chariots pour mon bagage, tandis que Phraï et les An-

1. Suite. — Voy. pages 219, 225, 241, 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

namites de la suite du P. Guilloux se chargèrent de mes boîtes d'insectes qui n'auraient pu supporter sans se briser les cahots de la route.

Les pluies avaient cessé depuis trois semaines, et je fus agréablement surpris en retrouvant la nature, dans les endroits que nous traversions plus riante qu'au mois d'août; les sentiers étaient secs; et je n'avais plus à braver des mares fangeuses et des nuits de pluie.

Arrivés à une des stations où nous devions passer la nuit, nos domestiques allumaient du feu pour cuire le riz et éloigner les animaux sauvages, quand nous vîmes nos bœufs, notre chien et notre singe témoigner également une sorte d'anxiété et donner les signes du plus grand effroi; presque aussitôt nos oreilles furent frappées d'un rugissement semblable à celui du lion. Notre premier mouvement fut de sauter sur nos armes, toujours chargées et d'attendre. Plusieurs rugissements semblables se faisant entendre à une distance très-rapprochée augmentèrent l'effroi de nos animaux, et ne laissèrent pas que de nous faire éprouver à nous-mêmes une certaine émotion. Je propose d'aller au-devant de l'ennemi, proposition aussitôt acceptée, et nous nous engageons dans l'intérieur de la forêt du côté d'où nous venait le bruit, tous armés de fusils et de piques. Nous tombons sur les traces que les animaux, perturbateurs de notre repos, venaient de laisser sur leur passage, et dans une petite éclaircie de la forêt, au bord d'un marécage, reste des pluies, neuf éléphants, conduits par un vieux mâle d'une taille monstrueuse, s'offrent à nos regards, la tête tournée de notre côté.

A notre vue, le chef de la troupe poussa un rugissement plus formidable encore que les autres, et tous s'avancèrent gravement au-devant de nous. Nous nous tenions baissés et en partie cachés par des arbres et des herbes, mais ces arbres à huile étaient tous trop gros pour qu'il fût possible d'y grimper. J'armai mon fusil et me préparais à viser la tempe du mâle conducteur de la bande, seul endroit vulnérable, quand l'Annamite qui était à côté de moi, et qui est un ancien chasseur, releva mon arme, me suppliant de ne point tirer, « car, dit-il, si vous blessez ou tuez un de ces animaux, nous sommes perdus; et si même nous réussissions personnellement à nous échapper, nos bœufs, nos voitures et leur contenu, tout sera réduit en pièces par les autres éléphants devenus furieux. S'ils n'étaient que deux ou trois, ajouta-t-il, j'aurais déjà moi-même descendu le premier, et peut-être parviendrions-nous à tuer les autres, mais en présence de neuf, dont cinq de la plus grande espèce, il est plus prudent de les éloigner. » Au même moment le P. Guilloux, qui ne se fiait pas à la vitesse de ses jambes, déchargeait son arme en l'air pour effrayer l'ennemi. Le moyen réussit parfaitement; les neuf colosses s'arrêtèrent étonnés sur la même ligne, firent brusquement demi-tour à droite et s'enfoncèrent dans la forêt.

Arrivés à Pemptiélan, nous descendîmes chez le mandarin dont l'autorité s'étend sur toute cette partie du Cambodge, et contre l'usage du pays il nous offrit l'hospitalité sous son propre toit. A peine installés, il vint nous visiter et me demanda le meilleur de mes fusils. Voyant que je ne pouvais m'en séparer, il me demanda quelque autre chose, nous donnant à comprendre que nous aurions dû débuter par des cadeaux. Je lui fis présent d'un habillement européen complet, d'une poudrière, d'un couteau de chasse, de poudre et de quelques autres petits objets; alors pour se montrer reconnaissant, il me donna une trompe de cornac en ivoire, nous offrit deux éléphants pour continuer notre route et expédia nos gens avec une excellente lettre pour les chefs de son district.

Nous reprîmes notre route le lendemain, l'abbé sur un éléphant, lisant tranquillement son bréviaire, et moi sur un autre, jouissant de la beauté des paysages de ce district. C'est ainsi que nous traversâmes les belles plaines occupées par les pauvres Thiâmes lors de mon premier passage; mais, au lieu de riches moissons, je fus étonné de n'y plus trouver que de grandes herbes; leurs villages étaient abandonnés, les maisons et les clôtures tombaient en ruine. Voici ce qui était arrivé: Le mandarin de Pemptiélan, exécutant ou dépassant les ordres de son maître le roi du Cambodge, tenait ces malheureux dans un esclavage et sous une oppression tels qu'ils tentèrent de soulever leur joug. Privés de leurs instruments de pêche et de culture, sans argent, sans vivres, ils étaient abandonnés à une misère si affreuse que beaucoup d'entre eux moururent de faim.

Ces malheureux, au nombre de plusieurs milliers et sous la conduite d'un de leurs chefs dont la tête était mise à prix, et qui était revenu secrètement de l'Annam, se levèrent en masse. Ceux des environs de Penom-Penh remontèrent jusqu'à Udong pour protéger la fuite de leurs compatriotes établis sur ce point, puis une fois réunis, ils descendirent le fleuve et passèrent en Cochinchine. Le roi donna des ordres pour arrêter la marche des Thiâmes, mais toute la population cambodgienne, mandarins en tête, s'était enfuie dans les bois à la seule nouvelle du soulèvement.

Outre l'intérêt que les malheurs de ce pauvre peuple inspirent, leur conduite, quand tout fuyait devant eux, et que Udong, Pinhalu et Penom-Penh étaient sans un seul défenseur, fut des plus nobles.

« Nous n'en voulons pas au peuple, disaient-ils sur leur passage; qu'on nous laisse partir et nous respecterons les propriétés; mais nous massacrerons quiconque cherchera à s'opposer à notre fuite. » Et de fait, ils ne touchèrent pas même à une seule des larges embarcations qui étaient amarrées sans gardiens près des marchés, et ils s'abandonnèrent au fleuve dans leurs étroites et misérables pirogues.

En passant devant l'île de Ko-Sutin, nous nous y arrêtâmes pour voir le P. Cordier. Ce pauvre missionnaire était dans le plus triste état; sa maladie s'était aggravée, et ce n'était qu'avec peine qu'il pouvait se traîner de son lit à sa chaise. Cependant il était là, sans secours, n'ayant que du riz et du poisson sec pour toute nourriture. Deux enfants d'une dizaine d'années étaient seuls pour le soigner et le servir. Nous le priâmes de venir à Pinhalu avec nous, mais il refusa à cause de son état de faiblesse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Tout ce que je regrette, disait-il, ce sont mes pauvres parents que je ne reverrai plus; je vois venir la mort avec calme, presque avec joie. » Toutes nos instances pour l'emmener furent inutiles, et il nous fallut poursuivre notre route, profondément attristés de le laisser dans cette pénible position sans pouvoir rien faire pour le soulager.

Le 21 décembre, nous étions enfin rendus à Pinhalu.

C'est par le 103° 03′ 50″ de longitude méridien de Paris, vers le 11° 37′ 30″ de latitude nord et à deux ou trois lieues seulement de la frontière de la Cochinchine, que se trouve Penom-Penh, ce grand marché du Cambodge. C'est le point où le Mékong se divise; le grand fleuve remonte au nord-est d'abord, puis au nord-ouest jusqu'en Chine et aux montagnes du Thibet où il prend sa source. L'autre bras, qui ne porte aucun nom et qu'il serait bon, pour le distinguer, d'appeler Mé-Sap, du nom du lac Touli-Sap, remonte au nord-ouest. Vers le 12° 25′ de latitude, commence le grand lac, qui s'étend jusqu'au 13°53′; sa forme est celle d'un violon. Tout l'espace compris entre ce dernier et le Mékong est une plaine peu accidentée, tandis que le côté opposé est traversé par les hautes chaînes de Poursat et leurs ramifications.

L'entrée du grand lac du Cambodge est belle et grandiose. Elle ressemble à un vaste détroit; la rive en est basse, couverte d'une épaisse forêt à demi submergée, mais couronnée par une vaste chaîne de montagnes dont les dernières cimes bleuâtres se confondent avec l'azur du ciel ou se perdent dans les nuages; puis, quand peu à peu l'on se trouve entouré, de même qu'en pleine mer, d'un vaste cercle liquide dont la surface, au milieu du jour, brille d'un éclat que l'œil peut à peine supporter, on reste frappé d'étonnement et d'admiration comme en présence de tous les grands spectacles de la nature.

Au centre de cette mer intérieure est planté un grand mât qui indique les limites communes des royaumes de Siam et de Cambodge; mais, avant de quitter ce dernier pays, disons tout ce qui nous reste à en dire.

L'état présent du Cambodge est déplorable et son avenir chargé d'orages [1].

Jadis cependant c'était un royaume puissant et très-peuplé, comme l'attestent les ruines splendides qui se trouvent dans les provinces de Battambâng et d'Ongkor, et que nous nous proposons de visiter; mais aujourd'hui cette population est excessivement réduite par les guerres incessantes que le pays a dû soutenir contre ses voisins, et je ne pense pas qu'elle dépasse un million d'âmes, d'après mon appréciation propre comme aussi d'après les recensements de la population. On y compte trente mille hommes corvéables, libres et en état de porter les armes, car l'esclave, au Cambodge comme à Siam, n'est sujet ni à l'impôt ni à la corvée.

Outre un nombre de Chinois, relativement considérable, il s'y trouve plusieurs Malais établis depuis des siècles dans le pays, et une population flottante d'Annamites que l'on peut estimer à deux ou trois mille. Comme les dénombrements de la population ne se rapportent qu'aux hommes corvéables, ni le roi ni les mandarins ne peuvent donner de chiffres plus exacts.

La domination européenne, l'abolition de l'esclavage, des lois protectrices et sages, et des administrateurs fidèles, expérimentés et d'une honnêteté scrupuleuse, seraient seuls capables de régénérer cet État, si voisin de la Cochinchine, où la France cherche à s'établir et où elle s'établira sans aucun doute; alors il deviendrait certainement un grenier d'abondance, aussi fertile que la basse Cochinchine.

Le tabac, le poivre, le gingembre, la canne à sucre, le café, le coton et la soie y réussissent admirablement; je note particulièrement le coton, cette matière première qui constitue les trois quarts de celle employée dans la confection des étoffes, non-seulement en France, ou même en Europe, mais je pourrais dire sur toute la surface du globe! Aujourd'hui que, par suite d'un jugement de Dieu, l'Amérique va se trouver plongée dans une guerre civile dont nul ne saurait prévoir les conséquences et le terme, il est évident que nous ne pourrons désormais compter sur ce pays pour la production de cette matière première? Donc le coton peut nous faire défaut, sinon entièrement, du moins en partie, et le pain manquer à des millions d'ouvriers qui ne vivent que de cette industrie. Quel beau et vaste champ s'ouvrirait ici à l'activité, au travail, au capital!

L'Angleterre, cette nation colonisatrice par excellence, aurait bien vite fait de la basse Cochinchine et de ce pays une vaste plantation de coton; il n'est pas douteux, si elle s'en occupe, qu'avant peu d'années elle aura le monopole de cette précieuse substance, comme l'Amé-

1. Cette prédiction s'est déjà en partie réalisée par une insurrection en faveur du jeune roi contre le vieux, peu de temps après le départ de M. Mouhot. Mais cette révolution de palais n'a fait que multiplier l'anarchie dans le royaume, comme le témoigne le passage suivant d'une lettre de Mgr Miche, provicaire du Cambodge, publiée dans le numéro de septembre 1863 des *Annales de la Propagation de la foi*.

« Voilà huit mois que nous sommes en pleine révolution : trois princes se disputent un trône vermoulu, sans qu'on puisse prédire qui l'obtiendra. La cause de cette anarchie persévérante, c'est l'incurie de la cour de Siam, qui nous envoie chaque mois un ou deux petits mandarinets sans autorité, lesquels expédient à Bangkok des rapports contradictoires en embrouillant les affaires de plus en plus. Il est vrai que le roi de Siam a dirigé un général sur Battambâng avec trois mille hommes; mais Battambâng est en paix et se trouve placé à huit journées de marche du théâtre de la guerre. C'est ici qu'il devrait être. Ce soldat au cœur de poule a peur d'une poignée de rebelles, qu'il pourrait facilement cerner et écraser. En attendant que les choses s'arrangent d'elles-mêmes, il reçoit les présents de tous les partis, fait bonne mine à tout le monde, et se repose le soir au milieu de sa troupe de comédiens. Comme dans les ventes à l'encan, je suis convaincu que la couronne sera adjugée au plus haut et dernier enchérisseur.

« Je traçais ces lignes lorsqu'on m'a appris que quatre bateaux à vapeur siamois venaient d'arriver à Kampot, amenant le prince rebelle pour le placer sur le trône! Je puis à peine en croire mes oreilles. Nous attendions le roi légitime dans la huitaine, et la même nouvelle porte qu'on va le conduire de Battambâng à Bangkok. C'est tout juste le contraire de ce qu'il fallait faire.

« D'après les détails qui précèdent et tout ce que vous avez appris d'ailleurs sur l'état du Cambodge, vous comprendrez, sans que je le dise, que l'administration de la mission, dans le courant de la présente année, se réduit à peu de chose. Pendant les six premiers mois de 1861, le Cambodge a eu la guerre avec l'étranger, et pendant les six autres mois il a été en proie aux horreurs de la guerre civile. »

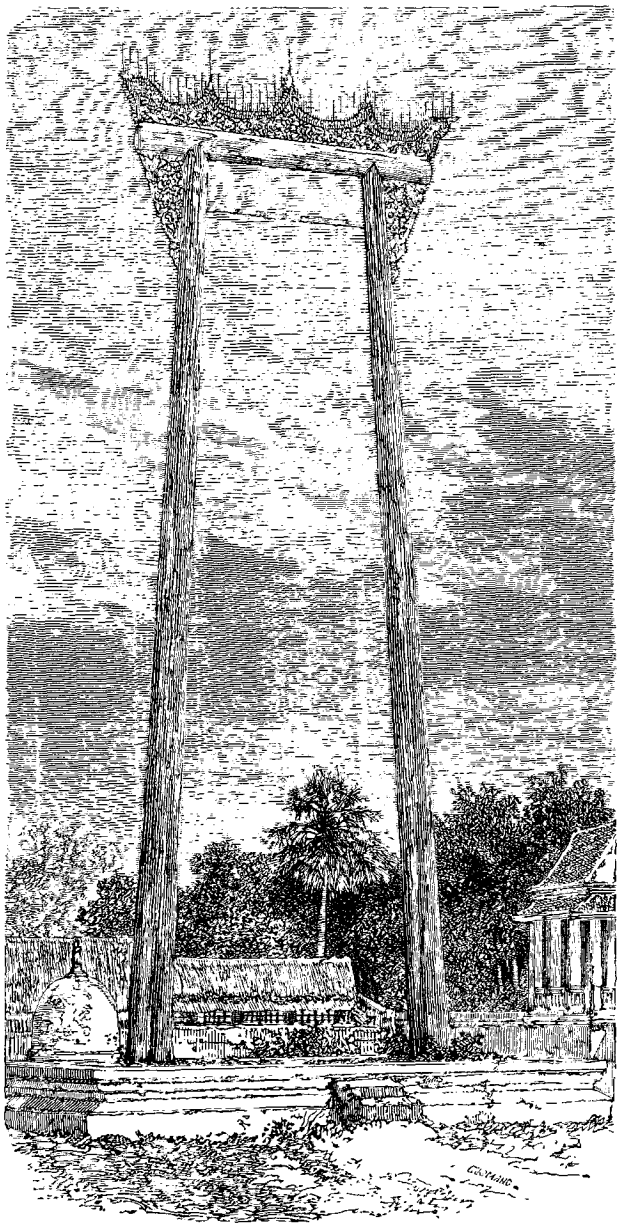
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rique l'a maintenant, avec ses colonies d'Australie, des Indes, de la Jamaïque, de la Nouvelle-Zélande, etc.; et nous serons peut-être obligés d'acheter d'elle, de même qu'elle et nous aujourd'hui nous achetons à l'étranger. Pourquoi ne deviendrions-nous pas nous-mêmes nos propres fournisseurs? Les terres de la seule île de Ko-Sutin, comme toutes celles des rives du Mékong sont, à titre de propriétés royales, louées aux planteurs de coton à raison d'une livre d'argent en poids et par lots d'un hectare à peu près, donnant un revenu de plus de douze cents francs. Les forêts situées sur les terrains élevés donnent de beaux bois de construction, célèbres à juste titre; on y trouve également des arbres à gomme et à résine très-recherchés dans le commerce, le bois d'aigle et plusieurs espèces de bois de teinture.

Les montagnes renferment des mines d'or, de plomb argentifère, de zinc, de cuivre et de fer; ces dernières surtout sont très-communes.

On s'étonne de voir une production minime, une industrie nulle dans ces contrées si fertiles et si riches, mais on ignore généralement que les rois et les mandarins s'enrichissent par la spoliation et la concussion, et tous les abus qui ruinent le peuple et arrêtent le progrès. Que ce pays soit administré avec sagesse et prudence, avec loyauté et protection pour le peuple, et tout y changera d'aspect avec une merveilleuse rapidité.

Toutes les taxes pèsent sur le producteur, le cultivateur; plus il produit, plus il paye; donc, porté à la paresse par l'influence du climat, il a une autre raison pour caresser ce vice : moins il produira, moins il payera, et par conséquent moins il aura à travailler. Non-seulement on retient la plus grande et la meilleure partie de la population en esclavage, mais toute espèce d'extorsions, de concussions sont employées par les hauts mandarins, les gouverneurs, les ministres, les princes, les rois eux-mêmes.



Monument religieux des Chinois de Bangkok. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

XVII

Traversée du lac Touli-Sap. — La rivière, la ville et la province de Battambâng. — Population et ruines. — Voyage aux ruines d'Ongkor. — Leur description.

Il me fallut trois grandes journées de navigation pour traverser, dans son grand diamètre, la petite Méditerranée du Cambodge, vaste réservoir d'eau douce, et on pourrait dire, de vie animale, tant les poissons abondent en son sein, tant les palmipèdes de toute taille et de toutes couleurs pullulent à sa surface.

A l'extrémité nord du lac, des milliers de pélicans cinglent en troupes serrées dans toutes les directions, tantôt rentrant, tantôt allongeant leur cou pour saisir quelque proie; des nuées de cormorans fendent l'air à quelques pieds au-dessus de l'eau : la teinte de leur sombre manteau tranche avec la couleur claire des pélicans, parmi lesquels ils se confondent, et surtout avec l'éclatante blancheur des aigrettes qui, groupées sur les branches des arbres de la rive, ressemblent à d'énormes boules de neige.

En entrant dans la rivière de Kun-Borèye, formée de plusieurs cours d'eau, dont l'un porte le nom de Battambâng, le même spectacle se continue sur une scène plus resserrée ; partout c'est une animation extraordinaire de cette gent volatile et pêcheuse.

Et nous, à son exemple, nous cherchons à mettre à profit les heures de notre navigation.

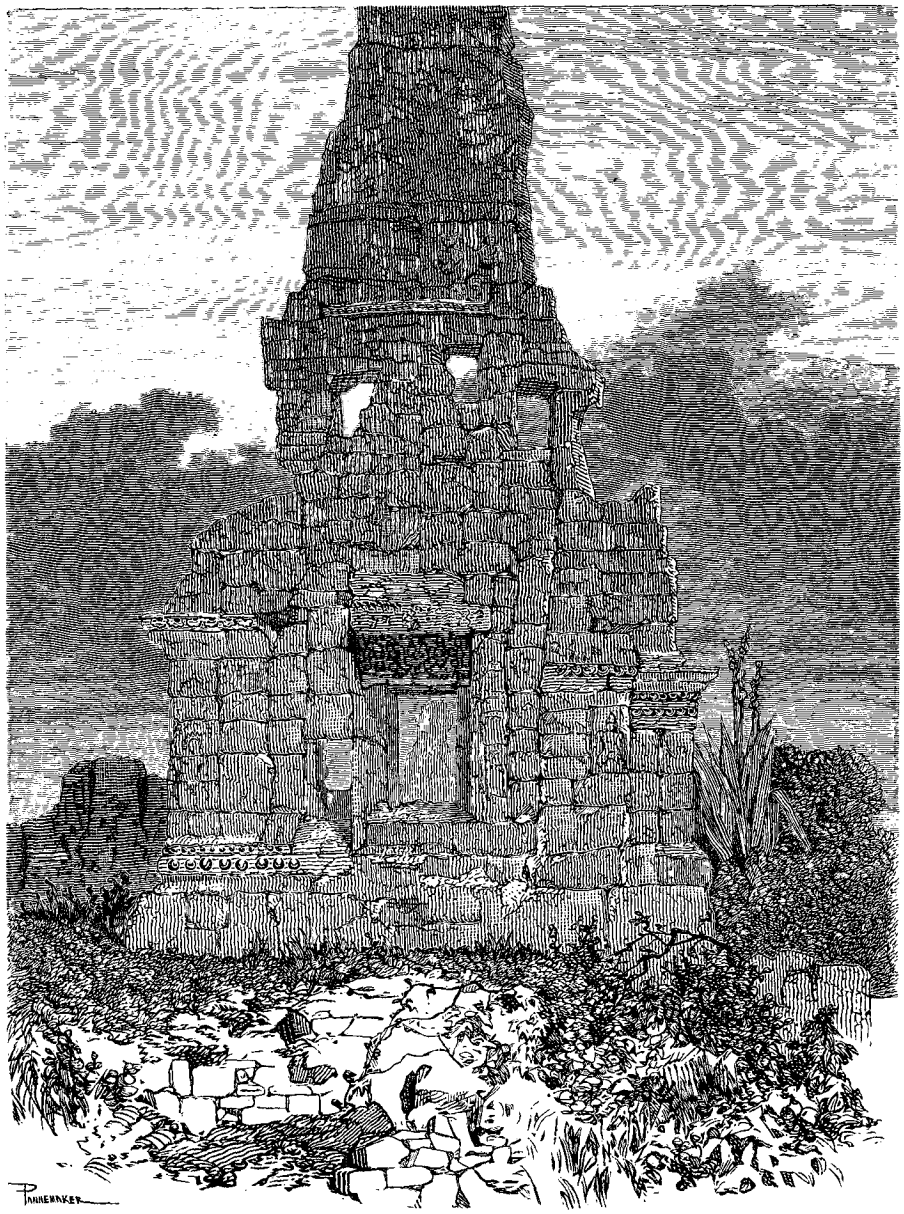
Le soleil est sur son déclin, vite il faut écorcher oiseaux et animaux, que la chaleur peut gâter en très-peu de temps; nous serrons nos rames; les domestiques allument le feu pour cuire le riz, et tout en nous laissant bercer par la vague et fumant quelques bons bouris, nous écoutons mon petit Chinois Phraï nous racontant quelque histoire dans son langage mêlé de français, de siamois et de chinois.

A la pointe du jour, tandis que les premiers rayons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de lumières et le léger souffle d'une fraîche brise emportent nos ennemis acharnés les moustiques, de nouveau les avirons se mettent en mouvement. Arrivés à un endroit où la rivière se divise, nous entrons dans un étroit ruisseau qui vient du sud-est et qui, tortueux comme un serpent, coule avec la rapidité d'un torrent. Ce cours d'eau, sur lequel s'élève Battambâng, n'a parfois que douze à quinze mètres de largeur; les branches des arbres plongeaient dans notre bateau, et d'énormes singes accrochés aux rameaux discontinuaient leurs jeux pour nous regarder passer. De temps à autre, quelque alligator, éveillé en sursaut par le bruit des rames ou les chants de nos rameurs, bondissait de la rive, où il dormait sur le sol humide, et s'enfonçait sous l'eau.

Enfin nous apercevons devant nous une bourgade dominée par les murailles en terre de ce qu'on appelle ici



Tour de Banome, près de Battambâng. — Dessin de Thérond d'après M. Mouhot.

pompeusement une citadelle; nous sommes à Battambâng, et comme partout c'est un prêtre français qui vient nous offrir l'hospitalité. Que M. Sylvestre reçoive ici l'expression de ma gratitude pour son bienveillant accueil et pour l'aide qu'il a prêtée à mes recherches de naturaliste et d'archéologue.

Il y a près d'un siècle que la province de Battambâng est soumise au Siam; depuis ce temps, plusieurs fois elle a cherché à se soulever et même à se donner aux Annamites qui s'étaient emparés, il y a une vingtaine d'années, de tout le Cambodge; mais ceux-ci furent repoussés par les Siamois jusqu'au delà de Penom-Penh. Depuis ce temps le Cambodge n'a pas éprouvé d'autre attaque des Cochinchinois, mais il est resté tributaire de Siam.

Sans la guerre que depuis deux ans la France fait à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'empire d'Annam, il est probable qu'aujourd'hui la dernière heure aurait sonné pour le petit royaume de Cambodge, dont la destinée peu douteuse est de s'éteindre et d'être assimilé aux peuples voisins.

Toutes les habitations construites sur les bords de cette petite rivière sont entourées de belles plantations de bananiers, et perdues au milieu de leur feuillage rubanné et de la verdure intense de superbes manguiers.

La majorité de la population de Battambâng est cambodgienne; les cultivateurs ont leurs rizières derrière leurs demeures; et quoique soumis à l'étranger depuis près d'un siècle, ils ont conservé les mœurs et les usages de leur pays, et le gouvernement actuel, par une politique habile, leur laisse toute la liberté qui règne au Cambodge, et les exempte des impôts et des taxes qui ruinent les autres provinces. Cette faveur crée une prospérité relative à Battambâng, dont les habitants jouissent d'un certain bien-être qui apparaît au premier abord. La vie y est d'un bon marché extraordinaire. La ville actuelle ne date que de l'époque de la prise de la province par les Siamois; l'ancienne ville était située à trois lieues plus à l'est, sur le bord de la rivière que l'on a barrée et détournée de son cours.

Tous les anciens habitants ont été alors conduits au Siam et au Laos, de sorte que la nouvelle population s'est formée de gens venus de Penom-Penh, de Udong et d'autres points du Cambodge.

Quelle que soit leur origine, les Battambonais sont de vrais Siamois par leur amour pour le jeu et les amusements les plus puérils. Ils sont passionnés surtout pour les courses de chevaux qui ont lieu chaque année, et dans lesquelles on engage des paris qui montent parfois jusqu'à onze naines (près de 1100 fr.), somme assez considérable pour ce pays. On trouve là des poneys d'une vélocité extraordinaire et que l'on recherche pour la chasse aux daims et aux buffles. Lancés dans la plaine, ils devancent les animaux sauvages les plus rapides à la course, ce qui permet aux chasseurs de les tuer à coups de pique. Pour les combats de coqs et de tortues, il se fait aussi des paris considérables. Ces derniers sont très-curieux : deux tortues sont placées entre deux planches resserrées dans un étroit espace; une autre planche les sépare, de manière à ce qu'en s'avançant en même temps vers la seule sortie qu'on leur ménage, ce ne soit que par le recul de l'une d'elles que l'autre puisse sortir de la cage. On fait alors sur leur carapace un petit foyer d'argile, on prend du charbon que l'on divise en deux parties très-égales, on le place allumé sur le dos des animaux en l'attisant avec un éventail. Dès que la chaleur commence à pénétrer les chairs, les pauvres bêtes font tous leurs efforts pour s'évader et se pressent vers l'ouverture jusqu'à ce que la plus faible, épuisée par ses efforts, finisse par céder.

La province de Battambâng est semée de ruines d'une époque inconnue. Elles forment tout autour de l'extrémité septentrionale du grand lac un demi-cercle immense. Commençant aux sources de la petite rivière de Battambâng, il se prolonge et se perd dans les forêts désertes qui se déroulent à l'est, entre le Touli-Sap et le Mékong. Sur tout ce parcours, le voyageur rencontre à chaque pas les vestiges irrécusables d'un empire écroulé et d'une civilisation disparue.

Dans le voisinage même de Battambâng se trouvent les monuments de *Bassette*, de *Banone* et de *Wat-Ék*.

Nous avons visité Bassette à deux reprises, avant d'aller à Ongkor et à notre retour; mais tout ce que nous avons pu en rapporter est le dessin d'un bas-relief parfaitement conservé et sculpté sur un bloc de grès de un mètre cinquante centimètres de long, qui forme le dessus de la porte d'une tour en briques.

Tout le monument a tellement été maltraité par le temps, que sa vue fait naître la pensée d'un ennemi jaloux qui se serait acharné à le dégrader et à le démolir. Une végétation excessivement touffue, repaire d'animaux redoutables, a tout envahi, et l'on peut à peine se figurer que la main de l'homme seul ait pu causer un bouleversement pareil à celui que l'on y remarque, et qu'un tremblement de terre n'y ait pas aussi contribué.

Des galeries ont disparu sous le sol; on en voit des soubassements fragmentés et des dessus de porte à plus de deux mètres au-dessus du niveau du terrain actuel et de celui des parties du monument qui sont restées debout.

Le seul édifice dont la base soit encore plus ou moins intacte est un bâtiment de vingt-cinq mètres de long sur six de largeur, séparé en deux par un mur intérieur et dont les extrémités sont en forme de tour.

Il est tout en grès taillé; l'extérieur offre des traces de belles sculptures sur des frontons de portes et des corniches d'un travail qui devait égaler ceux des plus antiques monuments d'Ongkor; à l'intérieur, les murs sont nus, mais il n'est guère de pierre qui ne porte la marque des coups de pic et de marteau.

Les fenêtres étaient ornées de barreaux tournés dont il ne reste plus qu'un tronçon ou deux.

Les sujets représentés sur le dessus des portes des autres tours et des bâtiments écroulés sont d'abord un personnage à longue barbe, assis, portant une haute coiffure conique et les mains reposant sur la poignée d'un poignard ou placées l'une sur l'autre, un éléphant à quatre têtes et quelques autres figures de fantaisie.

Un peu au delà on remarque de magnifiques colonnes, les unes encore debout, les autres penchées ou renversées, des portes dont le sommet seul dépasse le sol, çà et là des monceaux de pierres taillées, des tours presque entièrement éboulées, des pans de murs de galeries, enfin un magnifique bassin à sec, de dix-huit mètres carrés, profond encore de deux mètres, et dont chaque côté forme des escaliers en concrétions ferrugineuses, qui occupent toute la largeur du réservoir.

La tradition fait de Bassette un palais de plaisance où les souverains du pays séjournaient de temps en temps.

Battambâng est d'origine assez récente; il n'y a guère qu'un siècle qu'autour des ruines de Bassette se groupait encore une nombreuse population cambodgienne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui a disparu en entier à la suite des guerres réitérées que ce pays a eu à soutenir contre Siam.

Les habitants de cette province furent emmenés captifs par les vainqueurs, qui peuplèrent de la sorte plusieurs parties désertes de leur pays.

C'est ainsi que l'on voit à Siam et au Laos des provinces entières, dont la plupart des habitants sont d'origine cambodgienne.

Dépeupler une province pour en peupler une autre, est, à peu près, toute l'économie politique de l'Orient moderne. Engourdi par la mollesse et la servitude, il dort insoucieux sur les ruines de l'Orient antique, ruines qui n'ont désormais d'éloquence et de leçons que pour les fils de l'Occident.

En remontant la rivière de Battambâng l'espace de douze à treize lieues, dans la direction du sud, on arrive à un des premiers monts détachés d'une des ramifications de la grande chaîne de Poursat. A ses pieds est une misérable pagode d'origine récente; dans les environs sont dispersés quelques hameaux, tandis que sur le sommet aplani du mont même se trouve le monument en ruine de Banone. Huit tours sont reliées par des galeries et communiquent de deux côtés, par un mur de terrassement, à une tour centrale qui a plus de huit mètres de diamètre et vingt d'élévation.

L'édifice est de plain-pied, bâti en pierre de grès, et doit remonter à la même époque que Bassette. Quoiqu'il n'y ait rien de particulièrement remarquable, ce qui est resté debout des tours et des galeries n'en indique pas moins un travail imposant, beaucoup de goût dans l'ensemble, d'habileté dans la construction et d'art dans les détails. Ce monument, de même que tous ceux de la province d'Ongkor, contraste autant, par la nature de ses matériaux, avec les constructions de briques et de faïence de l'architecture siamoise, qu'avec les fragiles et puérils monuments de l'art chinois (voy. p. 292).

Banone devait être un temple; on voit encore dans la cour centrale et aux deux petites tours opposées qui sont reliées par une galerie, un grand nombre d'énormes idoles bouddhiques, probablement aussi anciennes que l'édifice lui-même, et entourées d'une infinité d'autres petites divinités qui paraissent dater de toutes les époques.

Au pied du mont voisin se trouve une profonde caverne aux voûtes élevées, sombres, et aux roches de calcaire desquelles pendent de belles stalactites. On n'y pénètre qu'en rampant l'espace de plusieurs mètres. Comme l'eau qui découle de ces stalactites est regardée comme sainte par les Cambodgiens, qui lui attribuent, entre autres vertus et propriétés, celle de posséder la connaissance du passé, du présent et de l'avenir, et d'en réfléchir les images comme une glace, les dévots s'y rendent encore de temps en temps en pèlerinage pour demander à ces eaux de leur rendre la santé ou de jeter des lumières sur leur sort ou celui du pays, et pour adresser quelques prières aux nombreuses idoles que l'on trouve partout éparses dans les anfractuosités des rochers ou entassées sur le sol.

Le temple de Wat-Êk se trouve dans la direction opposée à celle de Banone, et à deux lieues de Battambâng. C'est un édifice assez bien conservé, probablement de l'âge du précédent.

XVIII

Province d'Ongkor. — Notions préliminaires. — **Ongkor. — Ville,** temple, palais et pont.

Après avoir visité les ruines dont nous venons de parler, le 20 janvier, au lever de l'aurore, M. Sylvestre et moi nous partîmes pour Ongkor, situé au nord-est du lac, et le 22 nous arrivâmes à l'embouchure d'un petit cours d'eau que dans la saison des pluies nous aurions pu remonter presque jusqu'à la nouvelle ville.

A deux milles au-dessus de son embouchure, nous quittâmes notre bateau pour suivre pendant un peu plus d'une heure une ancienne chaussée encore praticable, et nous traversâmes une longue plaine aride, sans arbres, sablonneuse et couverte de hautes herbes.

Au sud, elle est bordée par la chaîne de montagnes des Somrais, qui est une ramification de celle de Kôrat; à l'ouest par le joli mont Chrôme, dans le voisinage duquel on voit de loin une haute tour en pierres qui est avec la chaussée le premier vestige que l'on trouve de l'ancienne civilisation de ces lieux.

Arrivés à Ongkor, nous fîmes halte dans un petit caravansérail à moitié détruit par les voyageurs de toute espèce, qui en ont arraché tout ce qu'ils ont pu de bois pour faire cuire leur riz. Le Cambodgien n'est pas hospitalier, et il n'admet que rarement un étranger dans son intérieur; s'il le fait, ce n'est que pour un temps très-limité, contrairement aux usages des pays voisins.

Nokhor ou Ongkor était la capitale de l'ancien royaume du Cambodge, ou de Khmer, si fameux autrefois parmi les grands États de l'Indo-Chine que la seule tradition encore vivante dans le pays rapporte qu'il comptait cent vingt rois tributaires, une armée de cinq millions de soldats, et que les bâtiments du trésor royal couvraient à eux seuls un espace de plusieurs lieues.

Dans la province qui a conservé le même nom et qui est située à l'est du grand lac Touli-Sap, vers le quatorzième degré de latitude et le cent deuxième de longitude à l'orient de Paris, se trouvent des ruines si imposantes, fruit d'un travail tellement prodigieux, qu'à leur aspect on est saisi de la plus profonde admiration, et que l'on se demande ce qu'est devenu le peuple puissant, civilisé et éclairé, auquel on pourrait attribuer ces œuvres gigantesques.

Un de ces temples surtout, qui figurerait avec honneur à côté de nos plus belles basiliques, et qui l'emporte pour le grandiose sur tout ce que l'art des Grecs ou des Romains a jamais édifié, fait un contraste étonnant et pénible avec le triste état de barbarie dans lequel est plongé ce qui reste des descendants de ce grand peuple.

Malheureusement le temps qui ne respecte rien, les invasions de barbares venus de tous les points de l'horizon, et dernièrement des Siamois modernes, peut-être aussi les tremblements de terre, ont bouleversé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la plus grande partie de ces somptueux monuments. L'œuvre de destruction continue même pour ceux qui s'élèvent encore, imposant et majestueux, à côté d'amas de décombres, et c'est en vain que l'on cherche d'autres souvenirs historiques de tous les rois qui ont dû se succéder sur le trône de l'*auguste royaume Maha-Nokhor-Khmer*, que celui d'un roi lépreux auquel quelques-uns attribuent la fondation du grand temple. Tout le reste est totalement oublié, les quelques inscriptions qui couvrent certaines parois sont indéchiffrables pour les lettrés du pays, et lorsque l'on interroge les indigènes sur les fondateurs d'Ongkor-Wat, ils font invariablement une de ces quatre réponses : « C'est l'ouvrage du roi des anges, Pra-Enn, » ou bien : « c'est l'œuvre des géants, » ou encore : « on doit ces édifices au fameux roi lépreux,» ou enfin : « ils se sont créés d'eux-mêmes.»

Un travail de géants! L'expression certainement serait juste si on l'employait au figuré pour parler de ces travaux prodigieux dont la vue seule peut donner une juste idée, et dans lesquels la patience, la force et le génie de l'homme semblent s'être surpassés, afin de confondre l'imagination et laisser des preuves de leur puissance aux générations futures.

Chose étrange, cependant, aucun de ces monuments ne semble avoir été créé en vue de servir d'habitation ; tous semblent porter le cachet des idées du bouddhisme. Dans le palais même, statues et bas-reliefs ne représentent que des sujets exclusivement civils ou religieux ; c'est une suite de rois entourés de leurs femmes, la tête et le corps chargés d'ornements, tels que bracelets et colliers, et vêtus d'un étroit langouti.

Partout ailleurs l'on découvre des monceaux de débris de porcelaine et de poterie, beaucoup d'ornements, des instruments de fer, des lingots d'argent, pareils à ceux



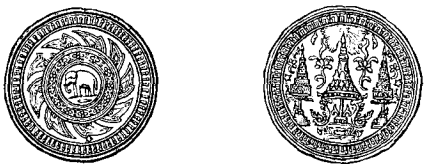
Façade orientale du grand temple d'Ongkor. — Dessin de Guiaud d'après M. Mouhot.

en usage comme monnaie en Cochinchine et appelés *naines*, mais beaucoup plus gros.

Les naines actuelles pèsent trois cent soixante-dix-huit grammes.



Naines ou lingots servant de monnaies.



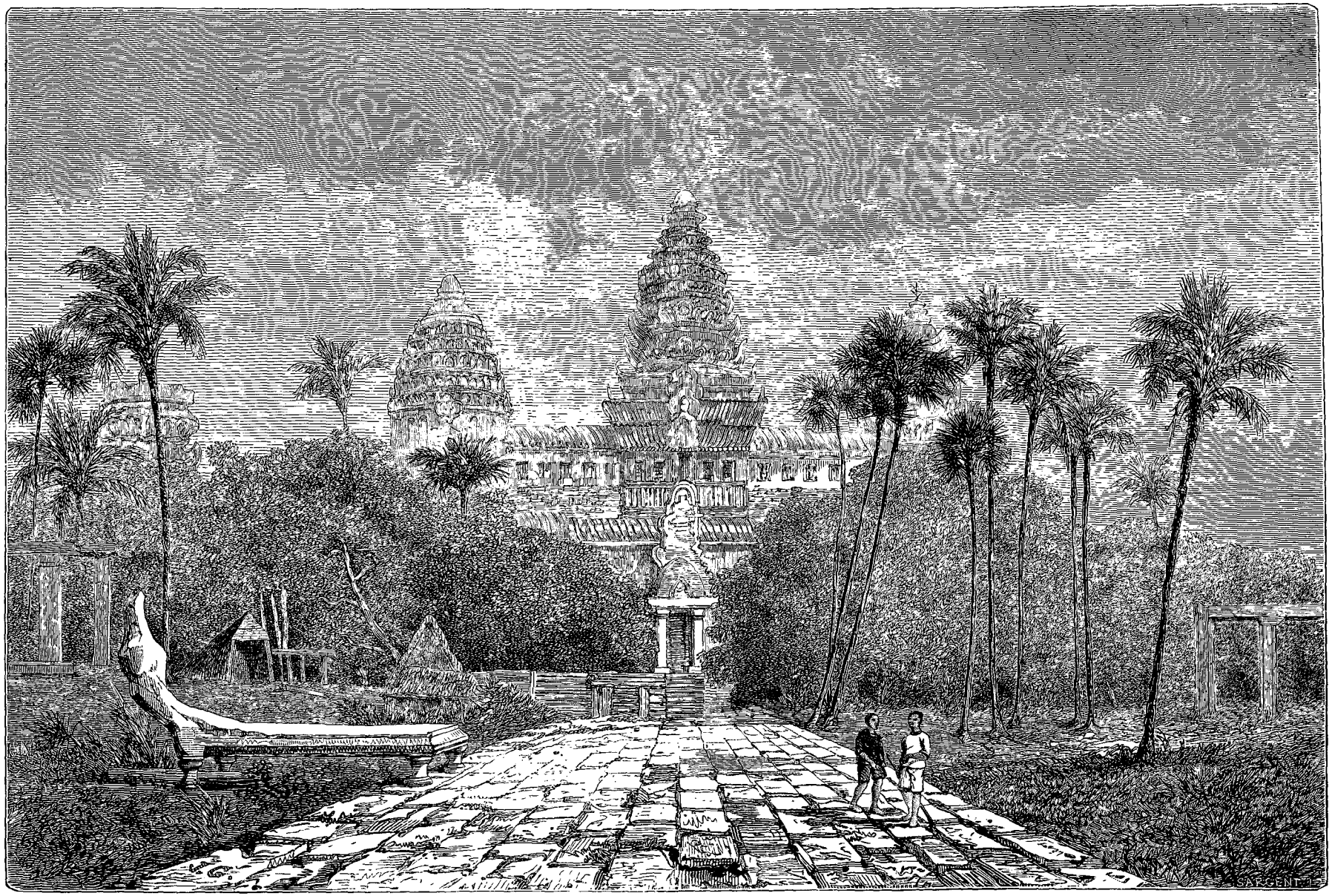
Monnaies nouvelles de Siam.

Ce qui a pu faire choisir cette localité de préférence à d'autres peut-être plus avantageuses sous bien des rapports, c'est sans doute la position centrale qu'elle occupe, car le minerai d'or dont nous avons reconnu l'existence dans une roche de quartz du voisinage ne doit entrer que pour peu dans ce choix, je le suppose du moins.

Situé à quinze milles du grand lac, dans une plaine en grande partie sablonneuse et aride, sous tous les rapports en un mot, à moins que la nature du terrain n'ait changé, la métropole d'un grand empire aurait trouvé sur les rives du grand fleuve, un autre emplacement plus abondant en ressources, et offrant surtout des communications faciles.

Quoique sans la moindre prétention en science architecturale, non plus qu'en archéologie, j'essayerai cependant de décrire ce que j'ai vu et senti à Ongkor, dans le seul espoir de contribuer, selon mes faibles capacités, à enrichir d'un nouveau champ le terrain de la science, et d'attirer sur une scène nouvelle l'attention des savants qui font de l'Orient l'objet de leurs études spéciales.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chaussée et entrée principale d'Ongkor-Wat. — Dessin de Guiaud d'après M. Mouhot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous commencerons notre étude par le temple d'Ongkor, qui est le plus beau et surtout le mieux conservé de tous ces monuments; c'est aussi le premier qui sourit au voyageur, lui fait oublier les fatigues du voyage lorsqu'il arrive d'Ongkor la nouvelle, le transporte d'admiration et le remplit d'une joie bien plus vive encore que ne le serait la rencontre de la plus riante oasis au milieu du désert. Subitement, et comme par enchantement, on se croit transporté de la barbarie à la civilisation, des profondes ténèbres à la lumière.

Avant d'aller plus loin, toutefois, nous sentons le besoin d'exprimer ici notre profonde gratitude envers le digne missionnaire de Battambâng, M. l'abbé E. Sylvestre, qui, avec une complaisance sans bornes et une ardeur infatigable, a daigné nous accompagner depuis sa résidence, nous guider partout au milieu des épaisses forêts qui couvrent une partie des ruines, et auquel nous devons d'avoir pu recueillir bon nombre de matériaux dans un espace de temps assez court.

Lorsque de Battambâng on se rend à Ongkor, après avoir coupé le grand lac de l'embouchure de l'un à l'autre des cours d'eau qui traversent ces deux localités, on s'engage dans un ruisseau que l'on remonte l'espace de deux milles dans la saison sèche, puis l'on arrive à un endroit où il s'élargit quelque peu et forme un petit bassin naturel qui tient lieu de port. De là une chaussée en terre, assez élevée, praticable encore et qui s'étend jusqu'à la limite que les eaux atteignent à l'époque de l'inondation actuelle, c'est-à-dire sur un espace de trois milles, conduit à Ongkor la nouvelle, bourgade insignifiante, chef-lieu de la province actuelle et située à quinze milles nord-nord-ouest des bords du lac.

Le vice-roi de la province de Battambâng se trouvait à Ongkor au moment de notre visite; il venait de recevoir l'ordre du gouvernement siamois d'enlever un des plus petits, mais en même temps un des plus jolis monuments d'Ongkor et de le transporter à Bangkok.

Nous trouvâmes dans la personne du gouverneur d'Ongkor un homme beaucoup plus affable et beaucoup mieux élevé sous tous les rapports que celui de Battambâng. Je lui offris pour tout présent un pain de savon, et M. Sylvestre deux feuilles lithographiées représentant des militaires français, et nous fûmes aussitôt dans les bonnes grâces de Son Excellence.

Il s'approcha de moi et passa sa main dans ma barbe avec une sorte d'admiration.

« Que dois-je faire pour faire croître la mienne ainsi? dit-il. Je désirerais en avoir une pareille. Ne connaîtriez-vous pas un moyen pour la faire pousser? »

Enfin il nous promit un chariot pour faire conduire nos bagages à Ongkor-Wat, ainsi qu'une lettre pour nous recommander au chef du district et lui ordonner de nous accorder tout ce que nous lui demanderions. Le lendemain, nous nous mîmes en route. Nous traversâmes d'abord le chef-lieu moderne qui ne compte pas beaucoup plus de mille habitants, tous cultivateurs, et à l'extrémité duquel se trouve un fort d'un mille carré : c'est une muraille crénelée, construite en beaux blocs de concrétions ferrugineuses tirés des ruines. Enfin, après trois heures de marche dans un sentier couvert d'un lit profond de poussière et de sable fin qui traverse une forêt touffue, nous débouchâmes tout à coup sur une belle esplanade pavée d'immenses pierres bien jointes les unes aux autres, et bordée de beaux escaliers qui en occupent toute la largeur et ayant à chacun de ses quatre coins deux lions sculptés dans le granit.

Quatre larges escaliers donnent accès sur la plate-forme.

De l'escalier nord, qui fait face à l'entrée principale, on longe, pour se rendre à cette dernière, une chaussée longue de deux cent trente mètres, large de neuf, couverte ou pavée de larges pierres de grès et soutenue par des murailles excessivement épaisses.

Cette chaussée traverse un fossé d'une grande largeur qui entoure le bâtiment, et dont le revêtement qui a trois mètres de hauteur sur un mètre d'épaisseur, est aussi formé de blocs de concrétions ferrugineuses, à l'exception du dernier rang, qui est en grès, et dont chaque pierre a l'épaisseur de la muraille.

Épuisés par la chaleur et une marche pénible dans un sable mouvant, nous nous disposions à nous reposer à l'ombre des grands arbres qui ombragent l'esplanade, lorsque, jetant les yeux du côté de l'est, je restai frappé de surprise et d'admiration.

Au delà d'un large espace dégagé de toute végétation forestière s'élève, s'étend une immense colonnade surmontée d'un faîte voûté et couronnée de cinq hautes tours. La plus grande surmonte l'entrée, les quatre autres les angles de l'édifice; mais toutes sont percées, à leur base, en manière d'arcs triomphaux. Sur l'azur profond du ciel, sur la verdure intense des forêts de l'arrière-plan de cette solitude, ces grandes lignes d'une architecture à la fois élégante et majestueuse me semblèrent, au premier abord, dessiner les contours gigantesques du tombeau de toute une race morte!

Les ruines de la province de Battambâng, quoique splendides, ne peuvent donner une idée de celles-ci, ni même laisser supposer rien qui en approche.

En effet, peut-on s'imaginer tout ce que l'art architectural a peut-être jamais édifié de plus beau, transporté dans la profondeur de ces forêts, dans un des pays les plus reculés du monde, sauvage, inconnu, désert, où à chaque pas on rencontre les traces d'animaux sauvages, où ne retentissent guère que le rugissement des tigres, le cri rauque des éléphants et le brame des cerfs.

Nous mîmes une journée entière à parcourir ces lieux, et nous marchions de merveille en merveille, dans un état d'extase toujours croissante.

Ah! que n'ai-je été doué de la plume d'un Chateaubriand ou d'un Lamartine, ou du pinceau d'un Claude Lorrain, pour faire connaître aux amis des arts combien sont belles et grandioses ces ruines peut-être incomparables, seuls vestiges malheureusement d'un peuple qui n'est plus et dont le nom même, comme celui des grands hommes, artistes et souverains qui l'ont illustré, restera probablement toujours enfoui sous la poussière et les décombres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'ai déjà dit qu'une chaussée traversant un large fossé revêtu d'un mur de soutènement très-épais conduit à la colonnade, qui n'est qu'une entrée, mais une entrée digne du grand temple. De près, la beauté, le fini et la grandeur des détails l'emportent de beaucoup encore sur l'effet gracieux du tableau vu de loin et sur celui de ses lignes imposantes.

Au lieu d'une déception, à mesure que l'on approche, on éprouve une admiration et un plaisir plus profonds. Ce sont tout d'abord de belles et hautes colonnes carrées, toutes d'une seule pièce ; des portiques, des chapiteaux, des toits arrondis, tous composés de gros blocs admirablement polis, taillés et sculptés.

A la vue de ce temple, l'esprit se sent écrasé, l'imagination surpassée; on regarde, on admire, et, saisi de respect, on reste silencieux; car où trouver des paroles pour louer une œuvre qui n'a peut-être pas son équivalent sur le globe, et qui n'aurait pu avoir sa rivale que dans le temple de Salomon!

L'or, les couleurs ont presque totalement disparu de l'édifice, il est vrai; il n'y reste que des pierres; mais que ces pierres parlent éloquemment, qu'elles disent bien haut quels étaient le génie, la force, la patience, le talent, la richesse et la puissance des « Kmer-dôm » ou Cambodgiens d'autrefois!

Qu'il était élevé le génie de ce Michel-Ange de l'Orient qui a conçu une pareille œuvre, en a coordonné toutes les parties avec l'art le plus admirable, en a surveillé l'exécution et a obtenu, de la base au faîte, un fini dans les détails digne de l'ensemble et qui, non content encore, a semblé chercher partout des difficultés pour avoir la gloire de les surmonter et de confondre l'entendement des générations à venir!

Quelle force a soulevé ce nombre prodigieux de blocs énormes jusqu'aux parties les plus élevées de l'édifice, après les avoir tirés des montagnes éloignées, équarris, polis et sculptés?

Lorsqu'au soleil couchant mon ami et moi nous parcourions lentement la superbe chaussée qui joint la colonnade au temple, ou qu'assis en face du superbe monument principal, nous considérions, sans nous lasser jamais ni de les voir ni d'en parler, ces glorieux restes d'une nation éclairée qui n'est plus, nous éprouvions au plus haut degré cette sorte de vénération, de saint respect que l'on ressent auprès des hommes de grand génie ou en présence de leurs créations.

Mais en voyant, d'un côté, l'état de profonde barbarie des Cambodgiens actuels, de l'autre, les preuves de la civilisation avancée de leurs ancêtres, je ne pouvais me figurer les premiers autrement que comme les descendants des Vandales, dont la rage s'était portée sur les œuvres du peuple fondateur plutôt que la postérité de celui-ci.

Que n'aurais-je donné pour pouvoir évoquer alors une des ombres de ceux qui reposent sous cette terre, et écouter l'histoire de leur longue ère de paix et celle de leurs malheurs! Que de choses n'eût-elle pas révélées qui resteront toujours ensevelies dans l'oubli!

Ce monument, ainsi qu'on peut le voir par le plan de la page 302, qui en donnera une idée plus claire que la description technique la plus détaillée, se compose de deux carrés de galeries concentriques et traversées à angle droit par des avenues aboutissant à un pavillon central, couronnement de l'édifice, saint des saints, pour lequel l'architecte religieux semble avoir réservé les détails les plus exquis de son ornementation. Dans ce tabernacle, une statue de Bouddha, présent du roi actuel de Siam, trône encore, desservie par de pauvres talapoins dispersés dans la forêt voisine, et attire de loin en loin à ses pieds quelques fidèles pèlerins. Mais que sont ces dévotions comparées aux solennités d'autrefois, alors que les princes et rois de l'extrême Orient venaient, en personne, rendre hommage à la divinité tutélaire d'un puissant empire; que des milliers de prêtres couvraient de leurs processions les gradins et les terrasses de ce temple immense ; que du haut de ses vingt-quatre coupoles le son des cloches répondait au carillon des innombrables pagodes de la capitale voisine; de cette *Ongkor la Grande*, dont l'enceinte de quarante kilomètres de pourtour a pu, certes, contenir autant d'habitants que les plus peuplées métropoles de l'Occident ancien ou moderne!

XIX

Ruines de la province d'Ongkor. — Mont-Ba-Khêng.

A deux milles et demi au nord d'Ongkor-Wat, sur le chemin même qui conduit à la ville, un temple a été élevé au sommet du mont Ba-Khêng, qui a cent mètres à peu près de hauteur.

Au pied du mont, au milieu des arbres, s'élèvent deux magnifiques lions de deux mètres vingt centimètres de haut, ne formant qu'un avec les piédestaux.

Des escaliers en partie détruits conduisent au sommet du mont, d'où l'on jouit d'une vue si étendue et si belle, que l'on n'est pas surpris que ce peuple qui a montré tant de goût dans la disposition de ses magnifiques édifices, dont nous cherchons à donner une idée, ait couronné cette cime d'un splendide monument.

D'un côté, l'œil après avoir plongé sur la plaine boisée et contemplé le pyramidal temple d'Ongkor et sa riche colonnade, autour desquels ondule le feuillage des cocotiers et des palmiers, va se perdre à l'horizon sur les eaux du grand lac, après s'être arrêté encore un moment sur une nouvelle ceinture de forêts et sur le petit mont dénudé nommé Crôme qui est au delà de la nouvelle ville.

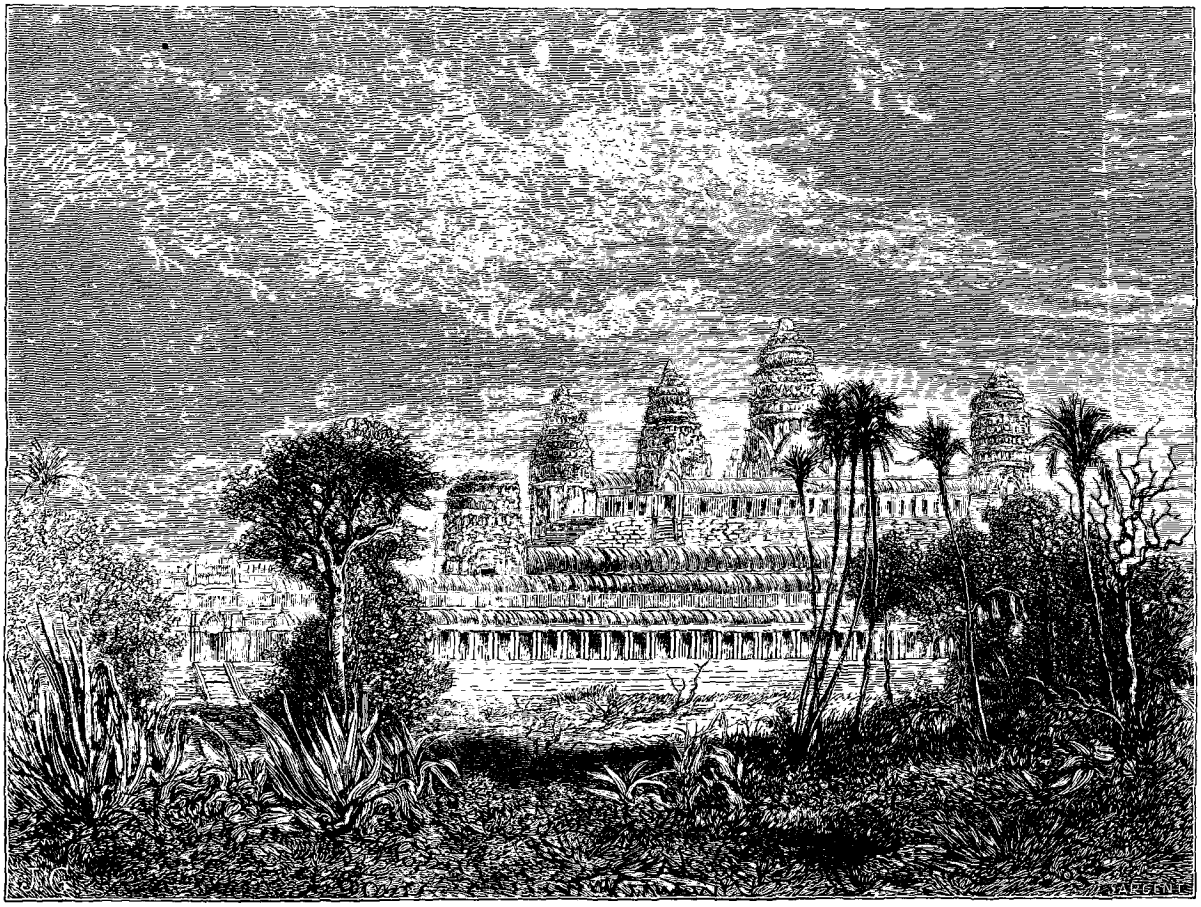
Du côté opposé se déroule la longue chaîne de montagnes qui a fourni, dit-on, les riches carrières d'où l'on a extrait tant de beaux blocs de grès; puis, un peu plus à l'ouest et toujours au milieu d'épaisses forêts qui en dérobent une partie, un joli petit lac apparaît comme un ruban d'azur étendu sur un tapis de verdure.

Cette belle nature est aussi muette et déserte aujourd'hui qu'elle devait être vivante et animée autrefois; le cri des animaux sauvages et le chant d'un petit nombre d'oiseaux troublent presque seuls ces profondes solitudes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Triste fragilité des choses humaines ! Que de siècles et de milliers de générations ont passé là, dont rien probablement ne nous dira jamais l'histoire ; que de richesses et de trésors d'art demeureront à jamais enfouis sous ces ruines ; que d'hommes illustres, artistes, souverains, guerriers, dont les noms dignes de passer à l'immortalité ne sortiront jamais de l'épaisse couche de poussière qui recouvre leurs tombeaux !

Tout le sommet du mont est couvert d'une croûte de calcaire qui a été taillé de manière à offrir une vaste surface plane. A des espaces réglés, se trouvent quatre rangs de trous carrés assez profonds et en face les uns des autres ; dans quelques-uns sont encore debout des colonnes carrées également, qui devaient supporter deux toits, et former une galerie qui conduisait de l'escalier à l'édifice principal et dont deux bras transversaux reliaient également quatre tours avancées. Ces dernières sont construites, partie en briques, partie en grès. A en juger par le travail des détails, et surtout par l'état de vétusté de la pierre qui se réduit en poussière sous les doigts en maints endroits à l'extérieur, cet édifice aurait une origine de beaucoup antérieure à celle de quelques autres monuments ; l'art était alors dans son enfance comme la science ; les difficultés étaient surmontées, mais on voit que ce n'était pas sans de grands efforts de travail et d'intelligence. Le goût était déjà grand et beau,



Façade septentrionale d'Ongkor-Wat. — Dessin de Guiaud d'après M. Mouhot.

mais le génie, la volonté et la force faisaient un peu défaut ; en un mot, le temple du mont Ba-Khêng paraît avoir été un des préludes de cette civilisation comme Ongkor-Wat en aurait été plus tard le couronnement.

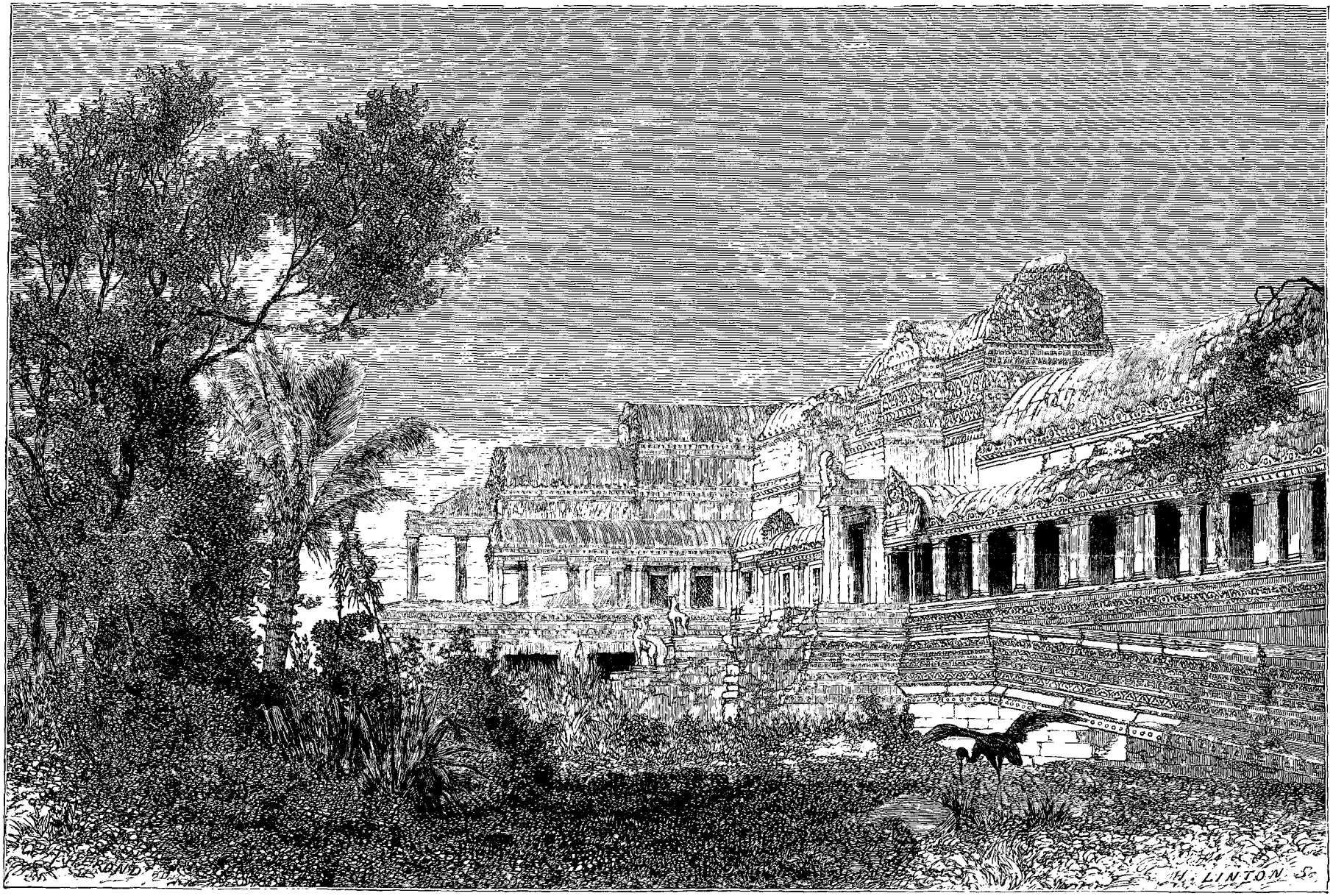
A six ou sept kilomètres au nord-ouest du temple, gisent les ruines d'Ongkor-Thôm, l'ancienne capitale. Un bout de chaussée, en partie détruite, cachée sous un épais lit de sable et de poussière et traversant un large fossé bordé de débris de pierres, de blocs, de colonnes, de lions et d'éléphants, conduit à la porte de la ville, qui a la forme et les proportions d'un arc de triomphe.

Ce monument, assez bien conservé, est composé d'une tour centrale haute de dix-huit mètres, entourée de quatre tourelles et flanqué de deux autres tours avec galeries se reliant ensemble.

Au sommet se trouvent placées quatre énormes têtes dans le goût égyptien.

Tout le reste est chargé de sculptures. Le pied de la grande tour est percé d'une voûte qui permet le passage aux chars et de chaque côté de laquelle on a ménagé dans les murs deux ouvertures pour les portes et les escaliers qui ont communiquer les tours entre elles et avec les murailles. L'édifice tout entier est construit en pierre de grès. La grande muraille d'enceinte est formée de blocs de concrétions ferrugineuses, et s'étend à droite et à gauche de la porte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Portique central d'Ongkor-Wat. — Dessin de Thérond d'après M. Mouhot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette muraille a de développement près de vingt-quatre milles ; sa largeur est de trois mètres quatre-vingts centimètres. Haute de sept mètres, elle sert d'appui à un glacis qui partant presque du sommet, s'étend sur une distance de quinze mètres de sa base.

Aux quatre points cardinaux se trouvent des portes pareilles; le côté de l'est en compte deux.

Dans cette vaste enceinte, aujourd'hui couverte de tous côtés d'une forêt presque impénétrable, on découvre à chaque pas des édifices plus ou moins ruinés, mais qui tous témoignent de l'ancienne splendeur de cette ville.

En quelques endroits effondrés par les pluies ou creusés par les mineurs qui recherchent sans doute des trésors enfouis sous ces décombres, on voit sous une épaisse couche d'humus, des lits épais d'un mètre et formés de porcelaine et de poterie.

Trois murs d'enceinte assez éloignés les uns des autres et bordés chacun d'un fossé, entourent ce qui reste du palais des anciens rois.

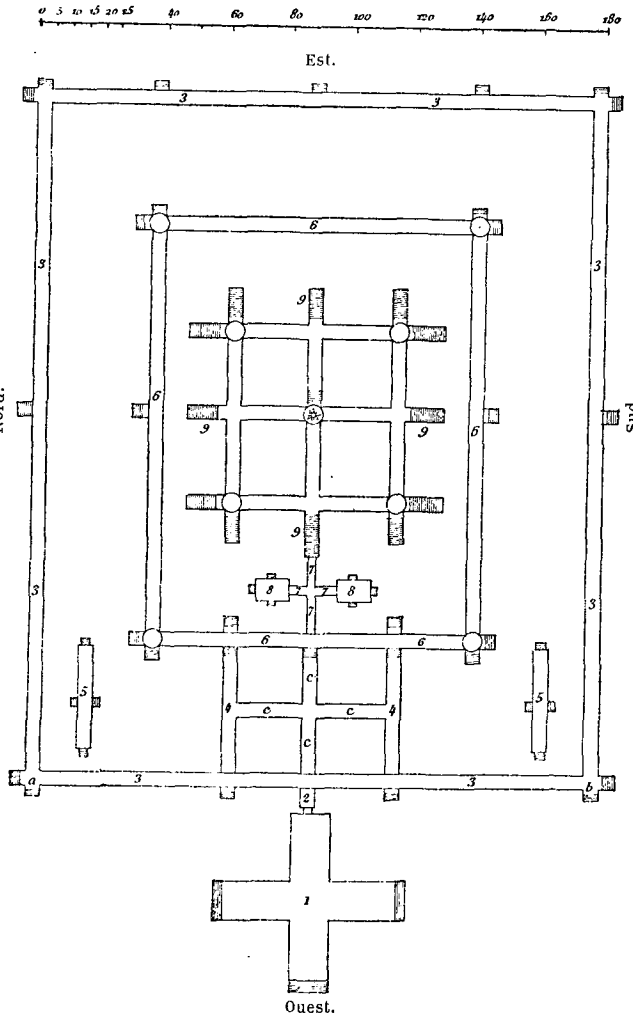
Dans la première enceinte sont deux tours reliées par des galeries, et qui forment de quatre côtés comme un arc de triomphe. Les murs sont bâtis en concrétions ferrugineuses dont chaque gros bloc forme sur sa longueur l'épaisseur du mur; les tours et les galeries sont en grès comme dans les édifices précédents.

A une centaine de mètres de l'angle du carré qui se trouve formé du côté nord par le mur d'enceinte se trouve un singulier édifice consistant en deux hautes terrasses carrées avec angles rentrants, et reliées au mur d'enceinte par une autre muraille ; le tout ruiné à demi.

Dans une cavité creusée récemment par des mineurs sont de gros blocs travaillés et sculptés qui remplissent l'intérieur et paraissent provenir de la partie supérieure qui se serait écroulée.

Les murs, encore intacts, sont couverts sur toutes leurs parois de bas-reliefs, formant quatre séries superposées et dont chacune représente un roi assis à l'orientale, les mains reposant sur la moitié d'un poignard, et ayant à ses côtés une cour de femmes. Toutes ces figures sont chargées d'ornements, tels que pendants d'oreilles excessivement longs, colliers et bracelets. Elles n'ont pour costume qu'un léger langouti, et toutes ont la tête surmontée d'une coiffure terminée en pointe que l'on dirait composée de pierreries, de perles et d'ornements d'or et d'argent. Les bas-reliefs d'un autre côté représentent des combats ; on y remarque des enfants portant la chevelure longue, nouée en torchon, ainsi que l'étroit langouti des sauvages de l'est.

PLAN DU TEMPLE D'ONGKOR.
Échelle en mètres.



1. Esplanade en forme de croix menant au portique d'entrée 2. — 3 Galerie extérieure. — 4 et *c* Péristyle entre les deux galeries. — 5 Pavillons. — 6 Galerie intérieure. — 9 Terrasse élevée portant le pavillon central.

Toutes ces figures le cèdent cependant en beauté à la statue dite du *roi lépreux*, dont la tête, type admirable de noblesse, de régularité, aux traits fins, doux et au port altier, a dû être l'œuvre du plus habile des sculpteurs d'une époque qui en comptait un grand nombre doués d'un rare talent. Une moustache fine recouvre la lèvre supérieure, et une longue chevelure bouclée retombe sur les épaules ; mais tout le corps est nu et n'est recouvert d'aucun ornement.

Un pied et une main ont été brisés.

Le type de cette statue est essentiellement celui des Arians de l'Inde antique; cette circonstance, jointe au caractère d'une portion du moins des bas-reliefs des temples et des palais d'Ongkor, et qui semblent inspirés de la mythologie et des combats chantés dans le Ramayâna, nous reporte à la plus haute civilisation de l'Inde; à l'époque qui a précédé la scission de ses croyances et les luttes de dix siècles entre le brahmanisme et le bouddhisme. Toujours est-il que la tradition locale confond l'original de cette statue avec le fondateur d'Ongkor.

Cette ville garde encore, dans son voisinage, de la supériorité de ses premiers architectes sur tous ceux de l'Indo-Chine moderne, un témoignage non moins irrécusable que ses temples et que ses palais. C'est un pont de très-ancienne date, en assez bon état de conservation sauf le parapet et une partie du tablier qui ne présentent plus aux yeux qu'un amas de ruines en désordre. Les piles, les arches et les voûtes qui les forment, construites

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans le même système que les toits en voûte des temples, restent encore debout. Les piles sont formées de blocs de grès, les uns longs, les autres carrés posés en assises irrégulières; on en voit quelques-uns qui sont sculptés et qui, s'ils n'ont pas été pris à d'autres monuments, devaient être des rebus rejetés à cause de quelques défauts, car ils sont souvent posés à contre-sens.

Ce pont, avec ses quatorze arches étroites, peut avoir quarante-deux à quarante-trois mètres de long et quatre à cinq mètres de large.

La rivière, au lieu de passer sous les arches, coule maintenant à côté; son lit ayant été modifié depuis la construction du pont par les sables qu'elle charrie, et qui se sont accumulés au pied des arches et autour des pierres éboulées, de manière à cacher la moitié des premières.

Sous le pont même, il y a très-peu de sable.

Il devait servir à faire communiquer la cité d'Ongkor la grande avec la haute et large chaussée qui, coupant la province de l'ouest à l'est sur un espace d'une trentaine de milles, se dirige ensuite vers le sud.

Presque chaque ruine, sur ce sol bouleversé, est riche en inscriptions gravées en divers caractères dont les uns sont employés assez généralement et les autres fort rarement. Les caractères les plus usités parmi les Cambodgiens sont ceux de l'alphabet pali; mais personne, à Siam ou au Cambodge, n'a encore pu traduire ces inscriptions, quoiqu'on puisse les distinguer facilement. Les naturels prétendent qu'il y a une clef à trouver pour déchiffrer ces caractères; mais ils ne l'ont pas encore découverte. Ils montrent une pierre qu'ils prétendent communiquer sous terre jusqu'à la mer; ils affirment que, lorsque les vagues sont hautes, la pierre remue; leurs connaissances géologiques ne sont pas assez avancées pour qu'ils puissent expliquer ce fait. A trois jours de distance de Ongkor, on voit, suivant les récits des indigènes, les ruines de trois cités à côté d'un vaste sanctuaire, et de tous les côtés il existe des vestiges d'édifices qui prouvent que cette contrée, aujourd'hui déserte, a été autrefois très-peuplée et très-florissante. Il y a peu de nations qui présentent un contraste aussi étonnant que le Cambodge, entre la grandeur de leur passé, arrivée au point le plus culminant, et l'abjection de la barbarie actuelle. On n'en rencontrerait aujourd'hui aucune autre aussi complétement privée de souvenirs, de traditions, de documents quelconques sur son histoire. A part les récits fabuleux des historiens chinois et quelques légendes plus probablement composées par les prêtres qui dominent les esprits de ce peuple superstitieux, que transmises de génération en génération, le monde ne possède aucune relation sur ce pays autrefois si puissant, aujourd'hui si dégradé.

Le roi actuel du Cambodge, a prétendu avoir trouvé des documents assez positifs pour pouvoir établir l'histoire d'Ongkor jusqu'à une époque qui précède l'ère chrétienne; il y a quelques années, en interdisant la monnaie sphérique pour la remplacer par une monnaie plate, il saisit l'occasion de perpétuer le souvenir d'Ongkor-Wat et de sa grandeur, en faisant représenter une vue de l'édifice sur la monnaie. Le souverain régnant de Siam, qui a été pendant plusieurs années chef d'un temple, et qui porte un grand intérêt à cette question, soit à cause des associations d'idées de son ancienne profession, soit parce que le fondateur de sa dynastie était originaire de Cambodge, assure que toute l'histoire de l'Inde au delà du Gange, remontant à plus de quatre cents ans, est indigne de foi et remplie de fables ridicules. Dans un des livres canoniques bouddhistes, le Cambodge, cité comme la seizième des seize nations les plus puissantes de la terre, est signalé comme un pays où les idées libérales ont un grand essor, car on n'y connaît ni aristocratie ni servitude héréditaire. Suivant le même document, ce serait au troisième siècle de l'ère chrétienne qu'aurait vécu le fondateur d'Ongkor-Wat. Il s'appelait Bua-Sivisithiwong; le premier, il a fait venir des prêtres bouddhistes du Ceylan dans son pays, importation qui s'est souvent renouvelée depuis. Ces exilés volontaires apportèrent avec eux leurs travaux dogmatiques, et, dans le but de préserver ces documents sacrés, le roi fit construire tout exprès un monument de pierre où l'on prétend qu'ils sont restés intacts. Ces livres étaient faits avec les matériaux ordinaires à cette époque, des feuilles de palmiers.



Statue du roi lépreux. — Dessin de Thérond d'après M. Mouhot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Et vous pensez qu'ils dureraient encore? »

Telle a été l'observation du roi actuel, lorsqu'on lui a rapporté cette circonstance. Cette réponse indique le doute : elle est, jusqu'à plus ample informé, le dernier mot de la science sur le sujet en question. Voici maintenant la légende :

Bua-Sivisithiwong était, nous pouvons dire heureusement, un lépreux, et c'est pour obtenir des dieux la santé, qu'il fit bâtir ce temple. Cette œuvre achevée, le roi n'étant pas guéri, perdit confiance dans ses divinités et recourut aux soins des simples mortels. Il fit donc une proclamation et offrit une grande récompense à celui qui pourrait le guérir. Ce qui eut lieu à cette époque est laissé aux conjectures de chacun; mais s'il ne s'est pas alors trouvé plus qu'aujourd'hui au Cambodge et à Siam d'hommes capables de guérir cette maladie, nous ne nous en étonnerons pas. Seul, un brahmane illustre, djogui ou fakir, osa entreprendre cette cure. Il croyait fermement aux effets de l'hydropathie, mais il préférait que le liquide fût en état d'ébullition et proposa à son client royal de le tremper dans un bain d'eau-forte, liquide assez corrosif. Le roi hésitant naturellement devant un pareil procédé, exprima le désir de voir d'abord faire l'expérience sur un tiers; mais personne ne se présenta pour la subir, et le fakir proposa de la tenter sur un criminel. Le roi, qui au fond était jaloux du pouvoir surnaturel du brahmane, lui demanda s'il voulait essayer sur lui-même. « Je le veux bien, répliqua le fakir, si Votre Majesté veut me promettre solennellement de jeter sur moi une certaine poudre que je vais vous laisser. » Le roi promit et le malheureux médecin, trop crédule, entra dans la chaudière bouillante. Le roi lépreux la fit enlever et jeter avec celui qu'elle contenait dans le fleuve.

C'est, dit-on, cette trahison qui a amené sur cette ville la décadence et la ruine.



Pavillon central d'Ongkor-Wat. — Dessin de Thérond d'après M. Mouhot.

D'après une autre légende d'égale valeur, sur l'emplacement du lac Touli-Sap, s'étendait autrefois une plaine fertile, au milieu de laquelle florissait une superbe cité. Un roi, pour s'amuser, élevait de petites mouches, tandis que l'instituteur des jeunes princes, ses fils, élevait lui-même des araignées. Il arriva qu'une des araignées mangea les mouches du roi, qui entra dans une grande colère et fit mettre le précepteur à mort. Ce dernier s'envola dans les airs, maudissant le roi et sa ville. A l'instant la plaine fut submergée par le lac. La tradition ajoute que la statue de jaspe de Bouddha, qui est la gloire du temple, dans le palais du roi, à Bangkok, fut retrouvée, flottant, à la surface du lac, entourée de lotus et portée par un yak ou bœuf thibétain.

Elle fut retirée de l'eau par les Siamois à Chieug-Rai, ville située au nord de Laos, et on construisit pour elle une pagode, autour de laquelle s'éleva plus tard la capitale actuelle dn royaume de Siam.

Voilà les récits qu'inspire à la Clio de l'Indo-Chine l'aspect de monuments plus grandioses que ceux de Ninive et de Persépolis !

A cette pensée amère, à cette preuve ironique du néant des grandeurs humaines, que de fois me suis-je senti comme étreint par les rameaux de l'épaisse forêt qui encombre, presse, ensevelit les palais et les temples d'Ongkor, et quand le déclin du jour me surprenait au milieu de mes études et de mes réflexions, j'était entraîné, comme un de mes devanciers en ce lieu à comparer « les teintes que la nuit efface dans le paysage, à celles de la vie des peuples quand la gloire et l'espérance cessent de lui prêter la magie de leurs couleurs [1]. »

Henri Mouhot.

(La fin à la prochaine livraison.)

1. *Voyage dans l'Indo-Chine*, par M. C. E. Bouillevaux, ancien missionnaire apostolique. Paris, 1858.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Halte du voyageur dans les jungles, entre Battambâng et Bangkok. — Dessin de Catenacci d'après M. Mouhot.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE SIAM, DE CAMBODGE, DE LAOS

ET AUTRES PARTIES CENTRALES DE L'INDO-CHINE,

PAR FEU HENRI MOUHOT, NATURALISTE FRANÇAIS [1].

1858-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XX

Quelques remarques sur les ruines d'Ongkor et sur l'ancien peuple du Cambodge.

La connaissance du *sanscrit*, celle du *pali* et de quelques langues modernes de l'Indoustan et de l'Indo-Chine, ainsi qu'une étude des inscriptions et bas-reliefs d'Ongkor, comparés avec un grand nombre d'épisodes des antiques poëmes héroïques de l'Inde, pourraient seules aider à trouver l'origine de l'ancien peuple du Cambodge, qui a laissé, d'une civilisation avancée, les imposants vestiges que nous venons d'admirer, et celle du peuple supposé conquérant qui, en lui succédant, paraît n'avoir su que détruire sans jamais rien édifier.

Jusqu'à ce que quelques savants en archéologie se vouent à cette œuvre, il est probable que l'on n'établira que des systèmes contradictoires, et croulant les uns sous les autres.

Si donc, ne pouvant faire mieux pour le moment que des suppositions, nous nous permettons ici d'émettre notre avis, c'est humblement et avec toute réserve.

Ongkor a été le centre, la capitale d'un État riche, puissant et civilisé, et nous ne craignons pas d'être contredit par aucun de ceux qui auront étudié ses grands monuments dans nos imparfaites esquisses.

Or, tout État puissant et riche suppose nécessairement une production relativement grande et un commerce étendu. Tout cela pouvait-il réellement exister autrefois au Cambodge?

A cette première question, nous pouvons répondre avec assurance : Oui ! et tout cela existerait probablement encore, si le pays était gouverné par des lois sages, si le travail et l'agriculture y étaient encouragés, honorés, au lieu d'y être méprisés et le peuple pressuré, si le gouvernement n'y exerçait pas un despotisme aussi absolu; et surtout si, sur ce sol fécond, ne prévalait pas ce malheureux état d'esclavage qui y arrête tout développement, qui place l'homme au niveau de la brute, et qui l'empêche de produire au delà de ses besoins, car plus il produit, plus il doit payer d'impôts[1].

La terre, dans la plupart de ses provinces anciennes ou actuelles, y est d'une fertilité surprenante; le riz de la province de Battambâng est d'une qualité supérieure à celui de la basse Cochinchine; les forêts recèlent partout des gommes précieuses, telles que la gomme-gutte, la gomme-laque, la cardamome et beaucoup d'autres, ainsi que des résines utiles.

Ces mêmes forêts produisent des bois de tabletterie et

1. Suite. — Voy. pages 219, 225, 241, 257, 273 et 289.

1. Ceci soit dit pour le Cambodge comme pour le Siam, car le premier est tributaire du second.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de construction incomparables. Les fruits et les légumes de toute espèce y abondent, et le gibier y est en profusion. Enfin, le grand lac à lui seul est une source de richesse pour une nation entière; il est si rempli de poissons qu'à l'époque des eaux basses on les écrase sous les embarcations; le jeu des avirons est souvent gêné par leur nombre, et les pêches qu'y viennent faire tous les ans une foule d'entrepreneurs cochinchinois sont littéralement des pêches miraculeuses.

La rivière de Battambâng ne fourmille pas moins d'êtres animés, et j'y ai vu prendre jusqu'à deux mille individus de diverses espèces d'un coup de filet.

Il ne faut pas omettre non plus les nombreuses cultures qui feraient la richesse d'une nation, et qui réussiraient ici au delà des meilleures espérances. Avant toute autre, et celle qui aurait le plus de chance de succès, sous le double rapport de sa culture et de son placement, ce serait, comme je l'ai déjà dit, celle du coton; nous rangerons immédiatement après le caféier, le mûrier, le muscadier, le giroflier, l'indigo, le gingembre et le tabac; toutes ces plantes, sur ce sol négligé, donnent déjà des produits reconnus d'une qualité supérieure. A l'heure qu'il est, on y plante suffisamment de coton pour en fournir toute la basse Cochinchine et en exporter même en Chine. La récolte de la seule petite île de Ko-Sutim, située dans le Mékong, s'élève à la charge de cent navires pour la part fournie par les planteurs fermiers du roi de Cambodge. Que ne ferait-on pas, si ces colonies appartenaient à un pays comme l'Angleterre, par exemple, gouvernées comme le sont les colonies de cette grande nation?

Battambâng et Korat sont renommés pour leur langoutis de soie aux couleurs vives et variées, et dont la teinture est tirée des arbres du pays, comme la matière première est récoltée et tissée sur place.

Un coup d'œil sur la carte du Cambodge (voy. p. 220) suffit pour faire voir qu'il communique avec la mer par les nombreuses embouchures du Mé-Kong et les innombrables canaux de la basse Cochinchine, qui lui était autrefois soumise; avec le Laos et la Chine par le grand fleuve[1].

Toutes ces choses établies, de quel côté est venu le peuple primitif de ce pays?

Est-ce de l'Inde, ce berceau de la civilisation, ou de la Chine?

La langue du Cambodgien actuel ne diffère pas de celle du Cambodgien d'autrefois ou *Khmerdom*, comme on désigne dans le pays le peuple qui vit retiré au pied des montagnes et sur les plateaux; et cette langue diffère trop de celle du céleste empire pour qu'on puisse s'arrêter à la dernière supposition.

On ne peut pas même admettre que le même flot qui porta une population à la Chine se soit étendu jusqu'ici. Mais que ce peuple primitif soit venu du nord ou de l'occident, par mer en suivant les côtes et en remontant les fleuves, ou par terre en descendant ces derniers, il semble qu'il y a dû avoir, bien avant notre ère, d'autres courants successifs, et entre autres ceux qui ont introduit, dans le grand royaume de *Khmer*, le bouddhisme, et qui y ont continué avec succès la propagande civilisatrice. Il semblerait qu'ensuite un nouveau courant aurait amené un peuple barbare, comme dans ces derniers siècles sont venus les Siamois, lequel aurait refoulé bien avant dans l'intérieur les premiers occupants, et se serait acharné sur la plupart de leurs monuments.

En tous cas, nous croyons que l'on peut sans exagération évaluer à plus de deux mille ans l'âge des plus vieux édifices d'Ongkor la grande, et à peu près à deux mille, celui des plus récents.

L'état de vétusté et de dégradation de plusieurs d'entre eux ferait plutôt supposer plus que moins, si, pour le plus grand nombre, qui paraissent être des temples, mais qui n'en étaient peut-être pas, on était conduit à les supposer un peu postérieurs à l'époque de la séparation qui s'opéra dans les grands cultes de l'Inde, plusieurs siècles avant notre ère, et qui força à l'expatriation des milliers, des millions peut-être d'individus.

Tout ce que l'on peut dire du peuple actuel de la plaine du Cambodge, peuple cultivateur, qui montre encore un certain goût pour les arts dans les ornements de sculpture dont il orne les barques des riches et des puis-

1. Au moment de mettre sous presse, le courrier de Saïgon nous apporte les nouvelles suivantes, datées de septembre 1863, et qui, confirmant la justesse de vue de feu Henri Mouhot, réalisent une partie de ses prévisions et de ses espérances :

« .... L'amiral la Grandière, qui n'a cessé de montrer, depuis sa prise de possession du gouvernement de la Cochinchine, une activité qui s'étend sur tous les intérêts, vient de se rendre auprès du roi de Cambodge. Nous avions déjà quelques rapports avec ce souverain, ennemi déclaré de Tu-Duc, mais qui, tout en applaudissant aux échecs que nous infligions à celui-ci, paraissait éprouver pour nous plus d'effroi que de sympathie. Il s'agissait de dissiper cette méfiance et de lui prouver que nous sommes venus en Asie, non pour nous imposer par la violence, mais pour établir entre ces contrées lointaines et l'Occident des relations avantageuses aux uns et aux autres.

« Le voyage de l'amiral a amené le plus beau résultat que nous pussions souhaiter : un traité qui nous donne le protectorat du royaume de Cambodge. En vertu de ce traité, nous sommes dès maintenant en possession du droit de commercer dans cette vaste et riche contrée. Nous sommes autorisés à y exploiter *gratuitement* les immenses forêts, si c'est pour le service du gouvernement français, et, moyennant une *redevance insignifiante*, si c'est pour le commerce privé. Nous instituons à Oudong un résident français. Ces fonctions sont confiées à un de nos compatriotes les plus au courant des mœurs de ces pays, un chirurgien de marine, qui exercera une double influence et par l'application de sa science chirurgicale et par ses relations diplomatiques. Une circonstance qu'il est bon de rappeler, c'est que le Cambodge est la seule contrée de l'extrême Orient où le christianisme ait toujours été toléré. L'évêque de ce vaste diocèse, Mgr Miche, assure qu'il n'a jamais eu à se plaindre de la conduite des mandarins, chefs de canton.

« Le roi, moins réservé pour le représentant de la France que S. M. Tu-Duc, a reçu plusieurs fois l'amiral et s'est entretenu à diverses reprises avec lui en termes qui témoigneraient de plus de sincérité que nous n'en rencontrons chez son voisin.

« Ce souverain est installé et logé d'une manière qui rappelle assez exactement celle des grands rois nègres. Il n'a pas plus de vingt-cinq à vingt-six ans, offre le type de la race jaune, avec une expression de vive intelligence.

« Le groupe de maisons qui composent sa résidence, je n'ose dire son palais, est bâti sur pilotis, usage général dans le Cambodge. Le toit est couvert en paille, sauf quelques annexes couvertes d'ardoises, par un luxe royal ici. Ce monarque a plus de femmes que d'années; il n'en a pas moins de quarante, mais il n'a qu'un petit nombre d'enfants.

« La polygamie, dont le prince n'est pas le seul à user, est une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sants, c'est que, tant au physique qu'au moral, il n'a rien de caractéristique qu'un orgueil démesuré.

Il n'en est pas de même des sauvages de l'est que les Cambodgiens appellent encore leurs frères aînés; nous avons séjourné parmi eux pendant près de quatre mois, et, au sortir du Cambodge, il nous semblait avoir passé dans un pays comparativement civilisé. Une grande douceur, une certaine politesse, des convenances et même un goût de sociabilité, toutes choses qui pourraient bien être les germes perpétués d'une civilisation éteinte, nous ont frappé dans ces pauvres enfants de la nature perdus depuis des siècles au milieu de leurs profondes forêts qu'ils croient être la plus grande partie du monde, et qu'ils chérissent au point que rien ne peut les en détacher.

En visitant les ruines d'Ongkor, nous avons été singulièrement étonné de retrouver dans la plupart des bas-reliefs de ses monuments des traits frappants de ressemblance avec le type du Cambodgien et celui du sauvage. Régularité du visage, longue barbe, étroit langouti, et, chose caractéristique, à peu près mêmes armes et mêmes instruments de musique.

Doués d'une oreille excessivement délicate et d'un goût extraordinaire pour la mélodie, ce sont les tribus des montagnes qui confectionnent les tam-tams de forme antique, très-prisés des peuples voisins, et qui ont une grande valeur. Ils marient, en les variant, les sons de plusieurs de ces instruments à celui d'une grosse caisse, et obtiennent une musique assez harmonieuse.



Armes, ornements et ustensiles sculptés sur les parois d'Ongkor-Wat, et encore en usage parmi les Cambodgiens et les tribus des montagnes.

Leur usage est encore d'enterrer et non de brûler les morts, et l'on voit à Ongkor Thôm des pierres telles que celles dont nous avons parlé, en mentionnant les esplanades qui se trouvent dans l'enceinte de la grande ville et qui ont l'air de mausolées.

L'écriture leur est inconnue; ils mènent par nécessité une vie un peu nomade, et toute tradition sur leur antiquité s'est éteinte depuis longtemps. Les seuls renseignements que nous ayons pu tirer des vieux chefs des Stiêngs, c'est que, bien au delà de la chaîne de montagnes qui traverse leur pays du nord au sud, se trouvent aussi des *gens du haut* (tel est le nom qu'ils se donnent, celui de sauvages les blesse fort), parmi lesquels ils ont beaucoup de parents, et ils citent même des noms de villages ou de bourgades situés jusque dans les provinces occupées actuellement par les envahisseurs annamites.

Au retour de mon excursion chez les sauvages stiêngs je rencontrai, à Pinhalu, M. C. Fontaine, ancien mis-

des causes principales et fatales du chiffre restreint de la population, sur un territoire aussi étendu et aussi favorisé par la nature.

« Un navire de guerre français surveille la capitale et les États du Cambodge.

« L'amiral la Grandière a visité avec un extrême intérêt et aussi en détail que possible les mines de la province d'Ongkor. Elles sont au-dessus de l'idée que l'on avait pu s'en faire, et de beaucoup supérieures à tout ce qu'on peut voir en Europe. Elles se trouvent à quinze milles du grand lac Touli, au milieu d'une forêt dont les arbres se font remarquer par leur élévation et par la régularité merveilleuse de leurs tiges. Le gisement en exploitation, irrégulier d'ailleurs, a neuf lieues de tour. Ces mines appartiennent au royaume de Siam, dont nous sommes devenus les voisins depuis notre installation dans la basse Cochinchine. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

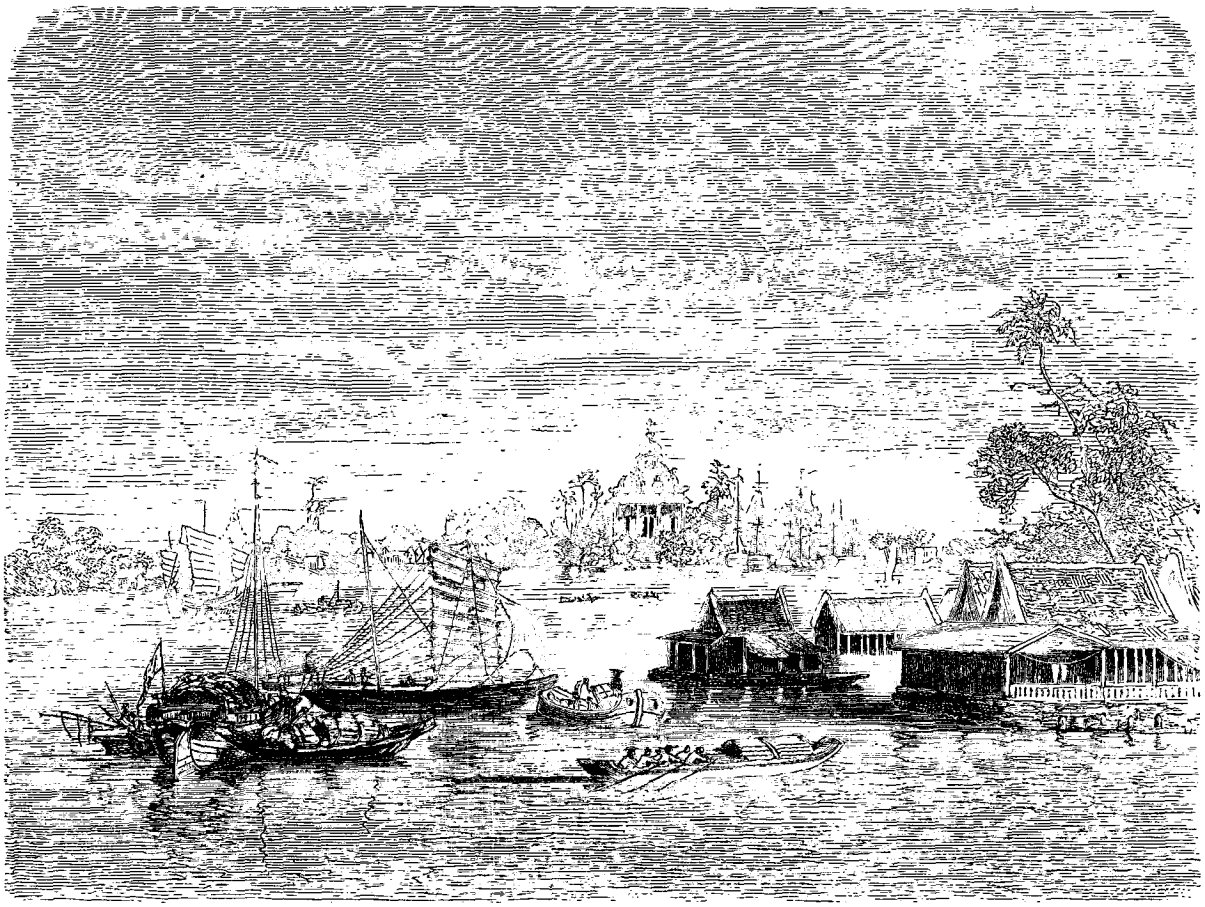
sionnaire en Cochinchine, et qui a visité un grand nombre de tribus sauvages, durant vingt années de missions. Je lui dois les remarques suivantes sur les dialectes d'un grand nombre de peuplades échelonnées dans le bassin du Mékong, entre la Cochinchine et le Cambodge au sud, le Tonquin et le Laos au nord; je rapporte textuellement ses paroles :

« La plupart de ces dialectes, surtout ceux des Giraïes, des Redais, des Candiaux et des Penongs, ont entre eux des rapports si frappants, qu'on ne peut les considérer que comme des rameaux d'une même souche.

« Après un séjour de plusieurs années dans ces tribus, ayant été obligé, pour cause de santé, de faire un voyage à Singapour, je fus étonné, après quelque peu d'étude du malais, d'y trouver un grand nombre de mots djiaraïes, et un plus grand nombre encore, comme les noms de nombre par exemple, qui ont dans les deux langues la plus frappante analogie.

« Je ne doute pas que ces rapports se soient trouvés plus frappants encore par quiconque ferait une étude approfondie de ces langues, dont le génie grammatical est identiquement le même.

« Enfin, une dernière observation sur la ressemblance de la langue des Chams ou Thiâmes, anciens habitants de *Tsiampa*, aujourd'hui province d'Annam, avec celle des tribus du nord, me porte fortement à



Vue du port et des docks de Bangkok, prise d'un bateau en face de l'église des Missions. — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

croire que ces diverses tribus sont sorties d'une même souche. »

Les renseignements que m'ont fournis les Stiêngs s'accordent parfaitement avec les remarques de M. Fontaine. — « Les Thiâmes, nous ont-ils dit, comprennent très-bien le giaraïe; notre langue, à nous, a moins de ressemblance avec celle-là; mais les *Kouïs*, qui se trouvent en amont du grand fleuve, parlent absolument la même langue que nous. » — Cette opinion est aussi celle de M. Arnoux, autre missionnaire en Cochinchine, qui a résidé longtemps au milieu des tribus sauvages du Nord et qui se trouve actuellement chez les Stiêngs.

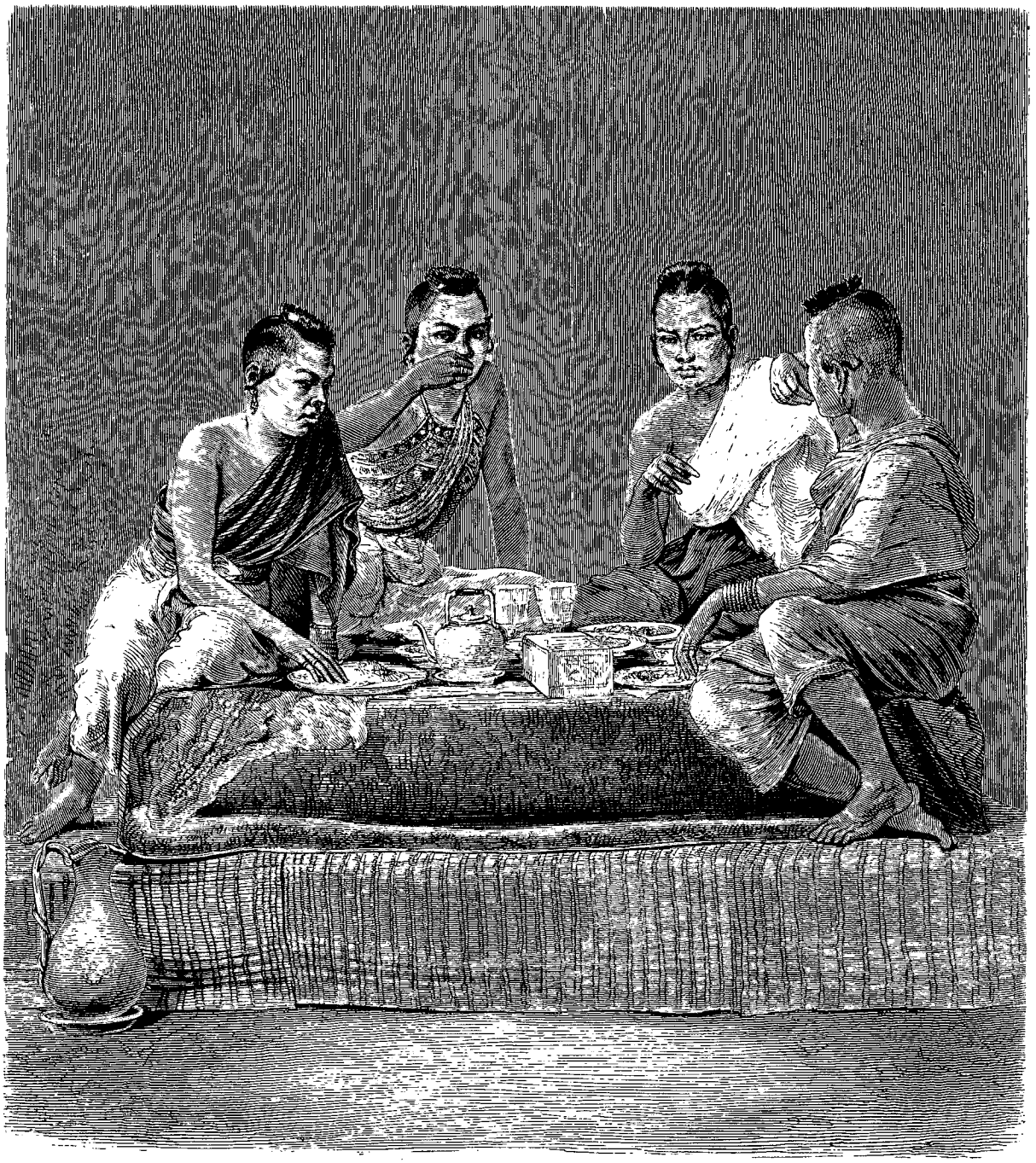
Suivant ce prêtre érudit, auquel nous devons la latitude exacte de plusieurs points qui ont servi à établir notre carte, aussi bien qu'un grand nombre de renseignements topographiques sur le royaume de Cochinchine et les pays des sauvages, le siamois, le laotien et le cambodgien semblent être des langues sœurs; plus du quart des mots, surtout ceux qui expriment des choses intellectuelles, sont les mêmes pour chacune d'elles. Ajoutons, et ceci est assez caractéristique, que le mot *lao* signifie *ancien* et *ancêtre*.

En 1670, le Cambodge s'étendait encore jusqu'au Tsiampa, mais toutes les provinces de la basse Cochinchine, qui lui appartenaient, telles que *Bien-hoa*, *Digne-Theun*, *Vigne-Laon*, *Ann-Djiann*, et *Ita-Tienne*, envahies

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et soumises successivement, sont depuis plus d'un siècle tout à fait perdues pour le Cambodge; la langue et l'ancien peuple cambodgien y ont même totalement disparu. Les deux États actuels ont leurs limites et leurs rois entièrement indépendants l'un de l'autre. Le Cambodge est bien jusqu'à un certain point tributaire de Siam, mais nullement de l'Annam; aussi nous ne pouvons comprendre qu'à notre époque, et dans les circonstances actuelles (1860), quelques journaux de France, et même des officiers de l'expédition, aient confondu ces deux pays; nous ne saurions trop relever cette erreur.

Les montagnes de Domrêe, qui s'élèvent à une assez



Dîner de dames siamoises. — Dessin de E. Bocourt d'après une photographie.

petite distance au nord de Ongkor, sont habitées par des Khmer-Dôm, gens très-doux et inoffensifs, quoique considérés un peu comme des sauvages par leurs frères de la plaine.

Leur nom de tribu est Somrais : leur langue est celle des Cambodgiens de la plaine, mais prononcée un peu différemment. Tout autour d'eux s'étendent les provinces ci-devant cambodgiennes, aujourd'hui siamoises, de Sourène, de Samrou-Kao, de Cou-Khan, d'Ongkor-Eith ou de Korat, dans lesquelles s'est maintenue jusqu'à ce jour cette croyance que le roi ne pourrait traverser le grand lac sans être sûr de mourir dans l'année.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le souverain actuel s'étant rendu à Ongkor, lorsqu'il n'était encore que prince héréditaire, voulut voir les Somrais et les fit venir de la montagne: « Voilà mes vrais sujets et les gens d'où ma famille est sortie, » dit-il en les voyant. Il paraît qu'effectivement la dynastie actuelle du Cambodge viendrait de là, mais qu'elle n'est plus celle des anciens rois.

Selon les Cambodgiens modernes, voilà de quelle manière le bouddhisme leur serait venu:

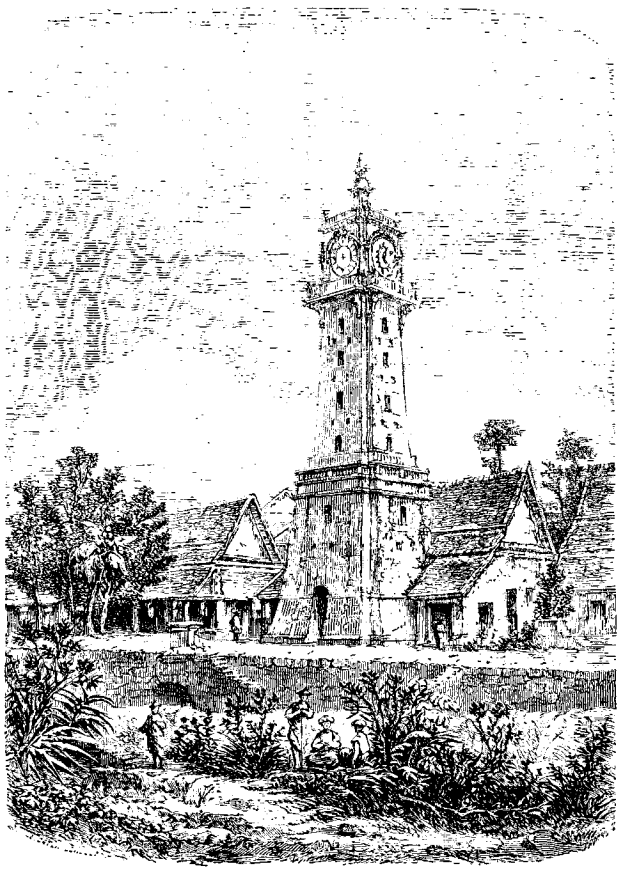
Samonakodom, sorti de Ceylan, alla au Tibet, où on l'accueillit fort bien; de là il se rendit chez les sauvages; mais ceux-ci ne voulant pas le recevoir, il passa au Cambodge, où on lui fit un très-bon accueil.

Une chose digne de remarque, c'est que le nom de Rome est connu de presque tous les Cambodgiens; ils le prononcent *Rouma*, et le placent à l'extrémité occidentale de la terre.

Il existe au sein de la tribu des Giraïes deux grands chefs nominaux ou titulaires, appelés par les Annamites *Hoa - Sa* et *Thouï-Sa*, le *roi du feu* et le *roi de l'eau*.

Les souverains du Cambodge, comme ceux de Cochinchine, envoient tous les quatre ou cinq ans au premier un léger tribut, hommage de respect sans doute plutôt que dédommagement pour l'ancienne puissance dont leurs ancêtres l'auraient dépouillé.

Le roi du feu, qui paraît être le plus important de ces deux chefs, est appelé *Eni* ou grand-père par les sauvages; le village qu'il habite porte le même nom.



Tour de l'Horloge, à Bangkok. — Dessin de Catenacci d'après une photographie.

Quand ce grand-père meurt, on en nomme un autre, soit un de ses enfants, soit même quelque autre personnage étranger à la famille, car la dignité n'est pas nécessairement héréditaire; l'élu ne s'appelle plus que Eni, et tout le monde le révère.

Ce personnage doit sa puissance extraordinaire, dit M. Fontaine, à une relique nommée *Beurdao*, vieux sabre rouillé qui est enveloppé d'un rouleau de chiffons; il n'a pas d'autre fourreau. Ce sabre, au dire des sauvages, provient de siècles fort éloignés et renferme un *Giang* (esprit, génie) puissant et renommé, qui du reste doit avoir de très-bonnes facultés digestives pour consommer tous les porcs, toutes les poules et autres offrandes qu'on lui apporte de fort loin.

Ce sabre est gardé dans une maison particulière, où personne ne peut aller le voir sans mourir subitement, à l'exception d'Eni, qui seul a le privilége de le regarder et de le toucher sans qu'aucun mal lui arrive. Chaque habitant du village, à tour de rôle, est tenu de faire sentinelle près de cette maison.

Eni ne fait la guerre à personne, et personne ne la lui fait, car toutes les tribus du bassin du grand fleuve, depuis les forêts de Stiengs jusqu'aux frontières de la Chine, le respectent et le vénèrent; aussi ses gens ne portent aucune arme quand ils vont en tournée pour recueillir les offrandes dans tous les villages à la ronde. Donne qui veut: piochette, cire, serpe, langouti, les quêteurs acceptent tout.

C'est à cette ombre de souverain, spirituel plus que temporel, qu'aurait échu la succession des anciens rois de Kmer, des fondateurs d'Ongkor!!!...

En traçant à la hâte ces quelques lignes sur le Cambodge au retour d'une longue chasse, à la lueur blafarde d'une torche, entre la peau d'un singe fraîchement écorché et une boîte d'insectes à classer et à emballer, assis sur ma natte ou ma peau de tigre, dévoré des moustiques et souvent des sangsues, mon seul but, bien loin de vouloir imposer telle ou telle opinion, a été simplement de dévoiler l'existence des monuments les plus imposants, les plus grandioses et du goût le plus irréprochable que nous offre peut-être le monde ancien, d'en déblayer un peu les décombres, afin de montrer en bloc ce qu'ils sont, et de réunir tous les lambeaux de traditions que nous avons pu rassembler sur cette contrée et les petits pays voisins; espérant que ces données serviront de jalons à de nouveaux explorateurs, qui, doués de plus de talent et mieux secondés de leur gouvernement et des autorités siamoises, récolteront abondamment là où il ne nous a été donné que de défricher.

D'ailleurs, et avant tout, notre principal objet c'est l'histoire naturelle; c'est de son étude que nous nous occupons spécialement. Ces essais archéologiques, ébauchés devant la flamme du bivac, sont ce que nous appellerions volontiers nos délassements, le repos du corps après les fatigues de l'esprit; tout au plus avons-nous l'ambition de trouver grâce pour eux, si toutefois ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lignes sont appelées à voir le jour, auprès de ceux qui aiment à suivre du fond de leur cabinet, ou dans les veillées de famille, le pauvre voyageur qui, souvent dans l'unique but d'être utile à ses semblables, de découvrir un insecte, une plante, un animal inconnu, ou de vérifier un point de latitude d'une contrée éloignée, traverse les mers, sacrifie sa famille, son confort, sa santé et trop souvent sa vie.

Mais il est bien doux pour le zélateur fidèle de la *bonne mère des êtres et des choses*, de penser qu'il n'a pas passé en vain ici-bas, que ses travaux, ses fatigues, ses dangers porteront leur fruit et serviront à d'autres, sinon à lui-même. L'étude de la terre a ses jouissances que peuvent seuls apprécier ceux qui les ont savourées, et nous avouons sincèrement que nous n'avons jamais été plus heureux qu'au sein de cette belle et grandiose nature tropicale, au milieu de ces forêts, dont la voix des animaux sauvages et le chant des oiseaux troublent seuls le solennel silence. Ah! dussé-je laisser ma vie dans ces solitudes, je les préfère à toutes les joies, à tous les plaisirs bruyants de ces salons du monde civilisé, où l'homme qui pense et qui sent se trouve si souvent seul.

XXI

Voyage de Battambâng à Bangkok, à travers la province de Kao-Samrou ou de Petchabury.

Après avoir séjourné trois semaines dans les murs d'Ongkor-Wat pour en exécuter les dessins et les plans principaux, nous revînmes à Battambâng.



Caverne près de Petchabury. — Dessin de E. Bocourt d'après une photographie.

Là, je me mis en quête des moyens de transport nécessaires pour me ramener à Bangkok; mais sous différents motifs ou prétextes, malgré l'aide du vice-roi, je fus retenu près de deux mois à Battambâng avant de pouvoir m'éloigner de cette ville. Enfin, le 5 mars, je pus me mettre en route avec deux chariots et deux paires de buffles vigoureux, qui ont été pris sauvages, mais élevés en domesticité, et sont assez robustes pour résister à la fatigue de ce voyage en cette saison.

Cette fois je ramène une ménagerie complète; mais de tous mes prisonniers, un jeune et gentil chimpanzé, que nous avons réussi à attraper vivant après l'avoir légèrement blessé, est le plus amusant.

Tant que je l'avais gardé dans ma chambre et qu'il s'amusait avec la foule d'enfants et de curieux qui venaient le visiter, il avait été d'une grande douceur; mais pour la route, ayant été placé à l'attache derrière une des voitures, la peur lui rendit sa sauvagerie, et il fit tous ses efforts pour briser sa chaîne, se frappant, cherchant à se cacher, pleurant et jetant des cris perçants. Cependant, peu à peu, il s'habitua à sa chaîne et redevint aussi doux et aussi tranquille qu'auparavant.

Le fusil sur l'épaule, moi et mon jeune Chinois Phraï, nous suivions ou devancions nos équipages, tout en chassant sur la lisière des forêts. Quant à mon autre domestique, saisi du mal du pays en arrivant à Pinhalu, il avait manifesté le désir de retourner à Bangkok par le même chemin que nous avions pris à notre arrivée. Je ne cherchai pas à le retenir malgré lui, et je lui payai son voyage de retour en lui souhaitant bonne chance.

A peine avions-nous parcouru un mille que notre voiturier nous demanda la permission de nous arrêter pour souper, afin qu'après ce repas important nous pussions repartir et voyager une partie de la nuit. J'y consentis pour ne pas heurter l'habitude des Cambodgiens, qui, lorsqu'ils se mettent en route pour un long voyage, ont toujours une halte près de leur village afin d'avoir le plaisir de retourner au logis verser une dernière larme et boire une dernière goutte.

Les bœufs n'étaient pas encore dételés que toute la famille de nos voituriers était accourue, chacun parlant à la fois et me priant de bien soigner ses parents, de les protéger contre les voleurs, et de leur donner des remèdes pour prévenir ou guérir le mal de tête. Ils prirent donc leur repas du soir tous ensemble, en l'arrosant de quelques verres d'arack que je leur donnai, puis nous nous remîmes définitivement en route par un magnifique clair de lune, mais en piétinant dans un profond lit de poussière qui s'élevait en épais nuages autour de nos bœufs et de nos chariots.

Nous campâmes une partie de la nuit près d'une mare et d'un poste de douaniers, pauvres malheureux qui ont pour mission, pendant les quatre jours qu'ils sont de garde, d'arrêter les voleurs de buffles et d'éléphants qui viennent continuellement du lac et des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

provinces voisines exercer leur industrie aux alentours de Battambâng. Je ne sais si les douaniers apportent à réprimer ces bandits l'activité que je leur vis déployer pour attraper des tourterelles au piége.

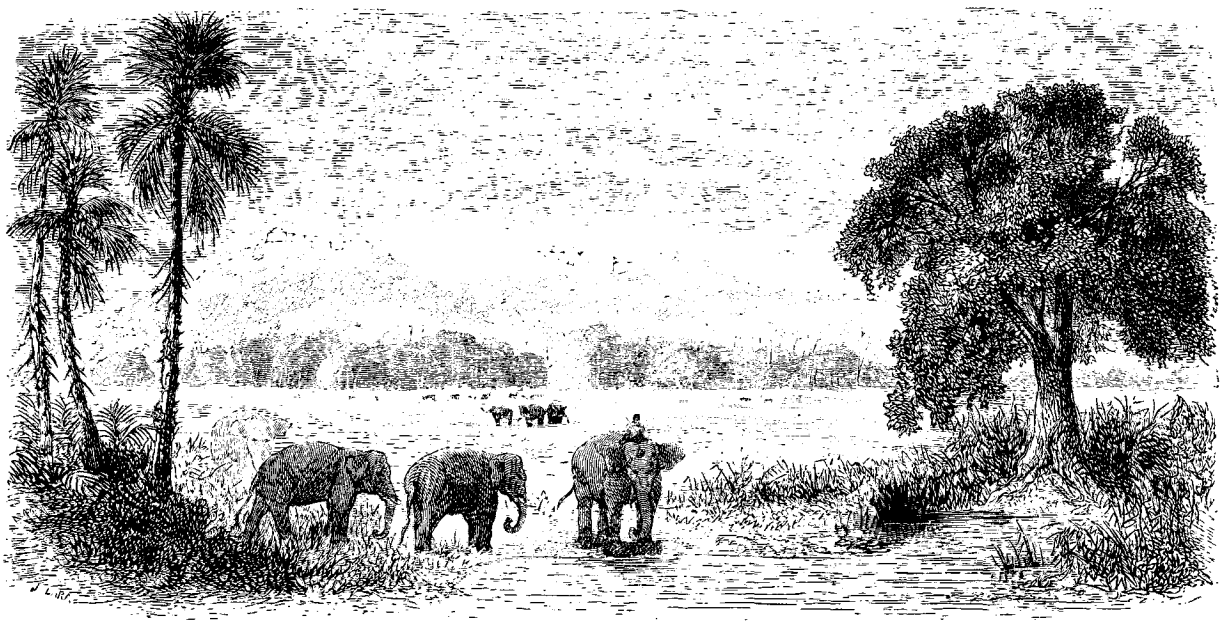
Ayant cheminé pendant trois jours dans la direction du nord, nous arrivâmes à Ongkor-Borège, chef-lieu d'un district du même nom, et là, surpris par un violent orage et l'obscurité, nous dûmes camper à une petite distance des premières habitations. Ceux d'entre nous qui avaient des nattes les étendirent sur la terre pour y passer la nuit; ceux qui n'en avaient pas arrachèrent un peu d'herbe et des feuilles aux arbres pour « faire leurs lits. »

Le lendemain, comme nous sortions de ce village, nous rencontrâmes une caravane de vingt-trois chariots qui se disposait à conduire du riz à Muang-Kabine, où nous nous rendions nous-mêmes. Aussitôt mes Cambodgiens coururent fraterniser avec leurs compatriotes de la caravane; ils déjeunèrent ensemble, et deux grandes heures s'écoulèrent avant que, prenant la tête de cette ligne de chariots, nous pussions nous remettre en route

C'est presque un désert que l'immense plaine qui se déroule de ce point vers l'est et le nord. On ne peut la traverser en moins de six jours avec des éléphants, et en moins de douze dans la meilleure saison, avec des chariots.

Enfin, le 28 mars nous arrivâmes près de Muang-Kabine; mais, hélas! que de souffrances et d'ennuis! que de chaleur, de moustiques! et en revanche combien peu d'eau potable, dans ce trajet; sans compter les bris de roues, d'essieux, et autres accidents quotidiens arrivés à nos chariots; les pieds en marmelade, à la fin du voyage, je pouvais à peine me traîner et suivre le pas lent, mais régulier des buffles.

Quelques jours avant d'arriver à notre destination, nous traversâmes un petit fleuve à gué, le Bang-Chang,



Vue de la montagne et du monastère de Petchabury. — Dessin de E. Bocourt d'après une aquarelle de M. Bocourt le naturaliste.

large comme un ruisseau, mais roulant un peu d'eau potable; jusque-là nous n'avions eu à boire que de l'eau des mares, terreuses, infectes, servant de baignoires et d'abreuvoirs aux buffles des caravanes. Pour la boire ou la faire servir aux besoins de notre cuisine et de notre thé, je la purifiais avec un peu d'alun, dont je recommande l'usage préférablement au filtre, qui retient les corps étrangers, mais qui ne purifie rien.

A notre arrivée à Muang-Kabine, il régnait une grande excitation dans cette ville à cause des riches mines d'or qui ont été découvertes depuis peu dans son voisinage, et qui ont attiré une foule de Laotiens, Chinois et Siamois. Les mines de Battambâng, moins riches, sont aussi moins fréquentées que celles-ci. Après une étude rapide de leur gisement, je me dirigeai sur Paknam, où je louai un bateau qui pût me conduire à Bangkok.

Le premier jour de notre navigation fut pénible; les eaux du fleuve s'étaient retirées et avaient laissé des bancs de sable à découvert. Le deuxième jour, nous pûmes laisser les perches pour prendre les avirons, et tout alla bien jusqu'au moment où nous arrivâmes à un coude, qui subitement prend sa direction vers le sud pour aller se jeter dans le golfe, un peu au-dessus de Petrin, district qui produit à peu près tout le sucre de Siam qui est vendu à Bangkok. A ce coude débouche un canal reliant le Ménam et le Bang-Chang, qui alors prend le nom de Bang-Pakong; il a été creusé, et fort habilement, sur un parcours de près de soixante milles, par un général siamois, le même qui reprit, il y a une vingtaine d'années, Battambâng aux Cochinchinois, et qui fit aussi construire une très-belle chaussée de terre depuis Paknam jusqu'à Ongkor-Borège, à l'endroit où cessent les grandes inondations. Je regrette de n'avoir pu profiter de cette belle voie pour mon voyage de re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes de race laotienne, vivant près de Petchabury. — Dessin de E. Bocourt d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tour, mais dans cette saison je n'y aurais trouvé ni eau ni herbe pour nos attelages.

Sur les bords de Bang-Pakong, l'on rencontre plusieurs villages cambodgiens peuplés d'anciens captifs révoltés de Battambâng, puis le long du canal, sur les deux rives, une population, nombreuse pour ce pays, de Malais de la péninsule et de Laotiens transportés de Vien-Chan, ancienne ville située au nord-est de Kôrat sur les bords du Mékong, et que les révoltes et les guerres ont entièrement dépeuplée.

A en juger par leurs demeures propres et confortables, par un certain air d'aisance qui règne dans les villages, par leur industrie et le voisinage de Bangkok, ils doivent, quoique grevés d'impôts, jouir d'un certain bien-être, surtout depuis l'impulsion que les blancs établis dans la capitale ont donnée au commerce.

Les herbes qui recouvrent la surface de l'eau dans ce canal entravèrent notre marche au point de la rendre un peu pénible. Nous mîmes trois jours à le traverser, tandis que, du mois de mai à celui de février, il ne faut que ce même temps pour remonter de Paknam à Bangkok.

Le 4 avril, j'étais de retour dans cette capitale après quinze mois d'excursions. Pendant la plus grande partie de ce temps, je n'ai pas connu la jouissance de coucher dans un lit, n'ayant en voyage que de mauvaise eau à boire et une nourriture composée de riz et de poisson sec, ou, pour varier, de poisson sec et de riz. Je suis étonné moi-même d'avoir pu conserver ma santé aussi bonne, surtout dans l'intérieur de ces forêts, où souvent, trempé jusqu'aux os, sans pouvoir changer de linge, bivaquant les nuits devant un feu au pied des arbres, je n'ai pas eu une seule atteinte de fièvre, et j'ai toujours conservé mon sang-froid et ma gaieté, surtout quand j'avais le bonheur de faire quelque découverte. Une coquille inédite, un insecte nouveau me transportaient de joie, et jamais je n'éprouvai autant de jouissances que dans ces profondes solitudes, loin du bruit des villes et des intrigues, vivant libre au milieu de cette puissante, grandiose et imposante nature. C'est là, je le répète, que j'ai connu les plus pures et les plus douces jouissances de la vie; les naturalistes ardents et passionnés seuls peut-être le comprendront; comme moi, ils comptent pour peu les fatigues, les nuits de bivac dans les bois, les privations de toute espèce supportées en vue des progrès de leur science favorite. Et puis n'ai-je pas contemplé des ruines grandioses, peut-être uniques dans le monde; n'ai-je pas été favorisé de petites découvertes en archéologie, entomologie et conchyliologie qui pourront sans doute être utiles à la science et aux arts, justifier l'appui et les encouragements des sociétés savantes de l'Angleterre qui m'ont patronné, et me faire connaître de ma terre natale, qui a dédaigné mes services?

Une autre grande joie, après ces quinze mois de voyage et de privation absolue de nouvelles d'Europe, fut, en arrivant à Bangkok, de trouver un énorme paquet de lettres m'apprenant une infinité de choses intéressantes de la famille et de la patrie éloignées. Qu'il est doux, après tant de mois de solitude et d'absence de nouvelles, de relire les lignes tracées par les mains bien-aimées d'un vieux père, d'une femme, d'un frère! Ces jouissances, je les compte aussi parmi les plus douces et les plus pures de la vie.

Nous nous arrêtâmes au centre de la ville, à l'entrée d'un canal d'où la vue s'étend sur la partie la plus commerçante du Ménam; il était à peu près nuit, et le silence ne tarda pas à régner autour de nous; mais levé avec le jour, dès que j'aperçus ces beaux navires dormant sur leurs ancres au milieu du fleuve, les toits des palais et des pagodes, réfléchissant les premiers rayons du soleil, qui réveillaient la vie et le mouvement sur le fleuve, il me sembla que jamais Bangkok ne m'avait paru aussi beau.

Ce fleuve est sillonné presque constamment par des milliers de bateaux de différentes grandeurs et de différentes formes. Le port de Bangkok est certainement un des plus beaux et des plus grands du monde, sans en excepter celui de New-York si justement renommé: il peut contenir des milliers de navires en toute sûreté.

La ville de Bangkok s'accroît en population et en étendue chaque jour, et il n'est pas douteux qu'elle deviendra une capitale très-importante, si la France réussit à s'emparer de l'Annam, car alors le commerce deviendra plus considérable entre ces deux pays. Cette ville, qui compte à peine un siècle d'existence, contient à peu près un demi-million d'habitants, et parmi eux beaucoup de chrétiens: le drapeau de la France, flottant dans la basse Cochinchine, favorisera encore les établissements religieux de tous ces pays environnants, et nous avons lieu d'espérer que le nombre de chrétiens s'augmentera dans une proportion plus forte que par le passé.

Cependant la vie ici ne pourrait jamais me plaire; je ne puis rester condamné à un mode de locomotion pénible pour moi. La vie active, les chasses, les bois, voilà mes éléments.

J'avais formé le projet de visiter la partie nord-est du pays, le Laos, en traversant Dong Phya Phaïe (la forêt du roi de feu), et remontant jusqu'à Hieng Naie sur les frontières de la Cochinchine, arriver aux confins du Tonquin, et redescendre le Mé-Kong jusqu'au Cambodge, puis revenir par la Cochinchine si la France y domine.

Cependant les pluies ayant commencé, tout le pays est inondé et les forêts sont impraticables. J'avais donc quatre mois à attendre avant de mettre ce plan à exécution. Je m'empressai de mettre en ordre ma correspondance, d'emballer et d'expédier toutes mes collections, et, après un séjour de quelques semaines à Bangkok, je me remis en route pour la province de Petchabury, située vers le 13° de latitude nord, et au nord de la péninsule malaise.

XXII

Excursion à Petchabury.

Le 8 mai, à cinq heures du soir, je quittai Bangkok dans une magnifique embarcation couverte de dorures et de sculptures, appartenant au Khrôme Luang, un des frères du roi. Ce prince avait bien voulu la prêter à un membre de la colonie européenne de Bangkok qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'est montré à mon égard *un ami*, dans toute l'acception de ce mot dont on fait un si banal usage. Cet ami, dont je n'ai aucune raison pour taire le nom (mais auquel, au contraire, je désire témoigner ici toute la reconnaissance que je lui dois), est M. Malherbes, négociant français, qui voulut absolument m'accompagner à quelque distance; et le plaisir que j'éprouvai pendant les quelques jours qu'il passa avec moi fut bien doux.

Le courant nous était favorable, et, avec nos quinze rameurs, nous remontâmes le fleuve avec rapidité. Notre bateau, pavoisé de toutes sortes d'insignes, queues de paon, pavillons rouges flottant à l'arrière, etc., attirait l'attention de tous les résidents européens dont les maisons sont bâties sur les rives du fleuve, et qui, de leurs balcons couverts (*varandas*), nous envoyaient leurs salutations de la voix et du geste. Trois jours après notre départ de Bangkog nous étions à Petchabury.

Le roi devait y arriver le même jour pour visiter le palais qu'il a fait construire au sommet d'un mont voisin de la ville; le Khrôme Luang, le Kalahom, ou premier ministre, et une grande suite d'autres mandarins l'y avaient déjà devancé. En nous voyant arriver, le Khrôme Luang, qui se trouvait dans une jolie petite habitation qu'il possède en ce lieu, nous appela. Dès que nous eûmes échangé notre tenue négligée contre une plus présentable, nous nous rendîmes près du prince, et nous causâmes avec Son Altesse jusqu'à l'heure du déjeuner. C'est un excellent homme, et de tous les dignitaires du pays celui qui témoigne le moins de hauteur et de réserve aux Européens. Pour la culture de l'esprit, ce prince et ses frères, les deux souverains, sont très-avancés, surtout si l'on considère l'état de barbarie dans lequel ce pays a été tenu depuis si longtemps; mais quant aux manières, ils ne diffèrent que peu de la « vile multitude. »

Je fis chez lui la connaissance d'un noble et savant Siamois, Kum-Mote, qui n'est inférieur à aucun homme de sa nation par l'esprit, l'érudition et le caractère.

Notre première promenade fut pour le mont le plus rapproché de la ville, et au sommet duquel se trouve le palais du roi. De loin, l'apparence de cette construction, d'architecture européenne, est charmante, et sa situation sur la hauteur est des mieux choisies. Une magnifique chaussée y conduit depuis le fleuve, et le sentier sinueux qui mène à l'édifice a été parfaitement ménagé au milieu des roches volcaniques, basaltes, scories qui couvrent toute la surface de cet ancien cratère.

Du sud au nord s'étend, à vingt-cinq milles seulement, une chaîne de montagnes nommée *Deng*, et habitée par les tribus indépendantes des primitifs Kariens, dominée par des pics plus élevés encore. Au pied de ces montagnes se déroule la plaine avec ses forêts, ses nombreux palmiers, ses beaux champs de riz, puis viennent des monts détachés, aux formes pittoresques, aux tons riches et variés, quoique sombres. Enfin à l'est et au sud, et au delà d'une autre plaine, s'étend le golfe, dont la teinte vaporeuse se confond avec celle de l'horizon, et que croisent quelques navires à peine perceptibles.

C'est un de ces paysages qu'on ne peut oublier, et le roi a fait preuve de goût en y faisant construire un palais. Rien n'est moins poétique que l'imagination des Indo-Chinois; leur cœur ne se ressent nullement des rayons brûlants de leur soleil; cependant cette sublime nature ne les trouve pas tout à fait insensibles, puisqu'ils profitent des sites les plus beaux, les plus grandioses, pour y élever des châteaux et des pagodes.

En quittant le sommet de ce mont, nous descendîmes dans les profondeurs d'un antre à trois milles de distance, et qui est également un volcan éteint ou un cratère de soulèvement. Ici se trouvent quatre ou cinq grottes, dont deux surtout sont d'une largeur et d'une profondeur surprenantes, et surtout d'un pittoresque extrême. A la vue d'un décor qui les représenterait avec fidélité, on les croirait l'œuvre d'une riche imagination, et on nierait qu'il soit possible de rien voir d'aussi beau dans la nature. Ces roches, tenues longtemps en fusion, ont pris par le refroidissement ces formes curieuses particulières aux scories et au basalte, puis plus tard la mer se retirant, car tous ces monts ont surgi du sein des eaux, et l'humidité de la terrre continuant à suinter, ces mêmes rochers se sont teints de couleurs si riches, si harmonieuses; ils se sont ornés de si imposantes, si gracieuses stalactites, dont les hautes et blanches colonnades semblent soutenir les voûtes et les parois de ces souterrains, que l'on croit assiter à une de ces belles scènes féeriques qui font à Noël la fortune des théâtres de Londres.

Si le goût de l'architecte qui a construit le palais du roi en ville a échoué à l'intérieur, ici du moins il a tiré le meilleur parti possible de tous les avantages qu'offrait la nature, et heureusement sans leur nuire en rien. Pour peu que le marteau eût touché aux roches, il les eût défigurées; on n'a donc eu simplement qu'à niveler le sol, et à pratiquer quelques beaux escaliers pour aider à descendre dans l'intérieur des grottes et les faire paraître dans toute leur beauté [1].

La plus vaste et la plus pittoresque des deux cavernes a été convertie en temple; elle est bordée sur toute son étendue d'un rang d'idoles, dont la plus grande, représentant Bouddha, dans le sommeil, est toute dorée.

Nous descendions de la montagne juste au moment de l'arrivée du roi, qui commençait à la gravir. Quoique venu dans ce palais de campagne pour deux jours seulement, des centaines d'esclaves le devançaient portant une quantité innombrable de coffrets, de boîtes, de paniers, etc. Un troupeau de soldats en désordre précédaient et suivaient Sa Majesté, affublés des plus singuliers et des plus ridicules costumes qu'il soit possible d'imaginer. L'empereur Soulouque lui-même en eût probablement ri, car à coup sûr sa vieille garde devait avoir un air plus glorieux que celle de son confrère des Indes orientales : c'était un assortiment de déguenillés incroyable, dont rien ne peut donner une idée meilleure

1. Le *Tour du monde* doit la vue de cette grotte et celle de la plaine de Petchabury (p. 311 et 312) à l'obligeance de M. Bocourt aîné, naturaliste du jardin des Plantes, qui a mis à notre disposition l'album d'aquarelles et de photographies qu'il a apporté de Siam en 1861.

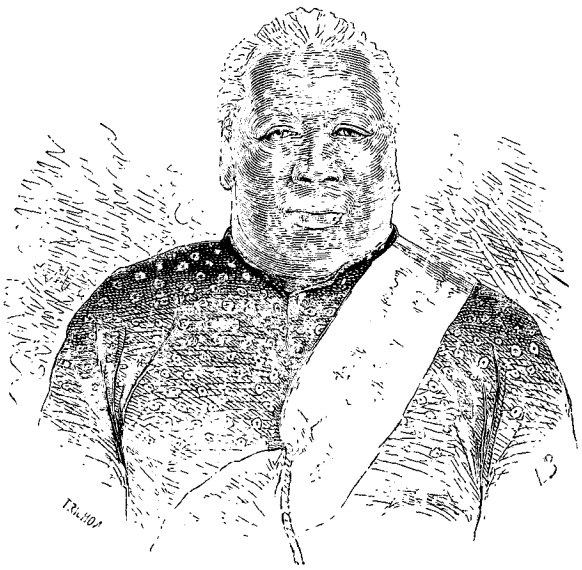
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que les singes habillés qu'on voit si souvent danser sur les orgues des Savoyards. Ils étaient vêtus d'habits d'un grossier drap rouge, imitant la coupe de l'armée anglaise, laissant voir une partie du corps nu, toujours trop larges ou trop étroits, trop longs ou trop courts, coiffés de shakos blancs et des pantalons *omnicolore*. Quant à des souliers, c'est un luxe dont peu usaient; jamais suite de prince ne mérita mieux la qualification de *va-nu-pieds*.

Quelques chefs, d'une tenue en rapport avec celle de leurs hommes, étaient à cheval conduisant cette bande de guerriers, tandis que le roi avançait lentement dans une petite calèche attelée d'un poney, soulevée et portée en même temps par d'autres esclaves.

J'ai visité plusieurs des monts détachés de la grande chaîne Khao-Deng, qui n'est qu'à quelques lieues, et ces courses ont été effectuées sous des torrents de pluie. Depuis mon arrivée ici, il pleut presque continuellement; mais j'ai à lutter constamment contre un plus cruel et plus odieux ennemi, qui ne m'a jamais tant fait souffrir qu'ici; rien ne peut contre lui : coups d'éventail, coups de poing, coups de fusil; il se fait tuer avec un courage digne d'un être plus noble. Je veux parler des moustiques. Des milliers de ces cruelles bêtes sont occupés jour et nuit à me sucer le sang; mon corps, ma figure et mes mains ne sont que plais et qu'ampoules.

Je préfère de beaucoup avoir affaire aux animaux sauvages des bois; par moments c'est à hurler de douleur et d'exaspération; on ne peut s'imaginer quel fléau épouvantable sont ces affreux démons auxquels le Dante a oublié de donner un rôle dans son *Enfer*. C'est avec peine que je puis me baigner, car avant d'avoir puisé un seau d'eau le corps en est couvert. Le naturaliste philosophe, qui nous montre ces petits vampires comme engendrés par la nature pour servir d'exemple de prévoyance et d'amour paternel à l'humanité, n'était sans doute pas couvert de piqûres et de sang au point d'en être presque aveuglé comme je le suis, lorsqu'il écrivait ces charmantes remarques; et quant à moi, je ne cesse d'envoyer au diable l'amour maternel de ces êtres intéressants. Dans les environs de Petchabury, je trouvai, à une distance d'une dizaine de milles à peu près, plusieurs villages habités par des Laotiens qui, établis là depuis deux ou trois générations, sont venus du nord-est du grand lac Sap et des bords du Mékong.



Portrait du Khrôme Luang, frère des deux rois de Siam.
Dessin de E. Bocourt d'après une photographie.

Leur costume consiste en une longue chemise et pantalons noirs de la même coupe que celle des Cochinchinois. Leur coiffure, du moins celle des femmes, est également la même que celle des femmes de ce pays; les hommes portent le toupet siamois. Leurs chants et leur manière de boire, à l'aide de tuyaux de bambous, dans des grandes jarres, une liqueur fermentée faite de riz et de différentes plantes, me rappelaient ce que j'avais vu chez les sauvages stiêngs; je retrouvai également chez eux les hottes et quelques petits instruments pareils à ceux de ces sauvages.

Les jeunes filles ont la peau blanche, comparativement aux Siamois, et des traits très-agréables, mais qui de bonne heure grossissent et perdent beaucoup de leur charme. Isolés dans leurs villages, ces Laotiens ont conservé leur langue et leurs usages, et ils ne se mêlent jamais aux Siamois.



Kun Mote, noble et savant siamois.
Dessin de H. Rousseau d'après une photographie.

XXIII

Retour à Bangkok. — Préparatifs pour une nouvelle expédition au nord-est du Laos. — Départ.

Après un séjour de quatre mois dans les montagnes de la province de Petchabury, dont quelques-unes, connues sous les noms de *Nakhou Khao*, *Panom Kuot*, *Khao Iamoune* et *Khao Samroun*, sont élevées de dix-sept cents à dix-neuf cents pieds au-dessus du niveau de la mer, je revins à Bangkok, d'abord pour faire les préparatifs nécessaires à la nouvelle expédition que je méditais depuis longtemps et devant me conduire de Bangkok dans le bassin du Mékong, vers la frontière de Chine; puis, je dois l'avouer, pour me guérir de la gale que j'avais attrapée à Petchabury; comment? je n'en sais vraiment rien, car tous les jours, et malgré les affreux moustiques, je renouvelais mes ablutions deux et souvent trois fois; quelques jours de frictions de pommade

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soufrée et de bons bains devaient m'en débarrasser. Ceci est une de ces petites contrariétés inséparables de la vie de voyage, et petite en comparaison du malheur que je viens d'apprendre; le bateau à vapeur sur lequel la maison Gray, Hamilton et Cie de Singapour avait chargé toutes mes dernières caisses de collections, vient de sombrer à l'entrée de ce port. Voilà donc mes pauvres insectes qui me coûtent tant de peines, de soins et tant de mois de travail à jamais perdus!... Que de choses rares et précieuses je ne pourrai sans doute pas remplacer, hélas!

Il y a deux ans, à la même époque, au début de mes pérégrinations dans ce pays, je me trouvais à peu près à l'endroit où je suis aujourd'hui, sur le *Ménam*, à quelques lieues au nord de Bangkok. Les dernières boutiques flottantes des environs, avec leur population presque exclusivement chinoise, commencent à devenir plus rares et même disparaissent; la vue des rives basses du fleuve est un peu monotone, quoique de distance en distance, à travers le feuillage des bananiers et des broussailles surmontées des palmes de l'aréquier ou des cocotiers, apparaissent les toits de quelques cabanes, ou dans des emplacement toujours heureusement choisis, les murs blancs d'une pagode, entourée des modestes habitations des bonzes.

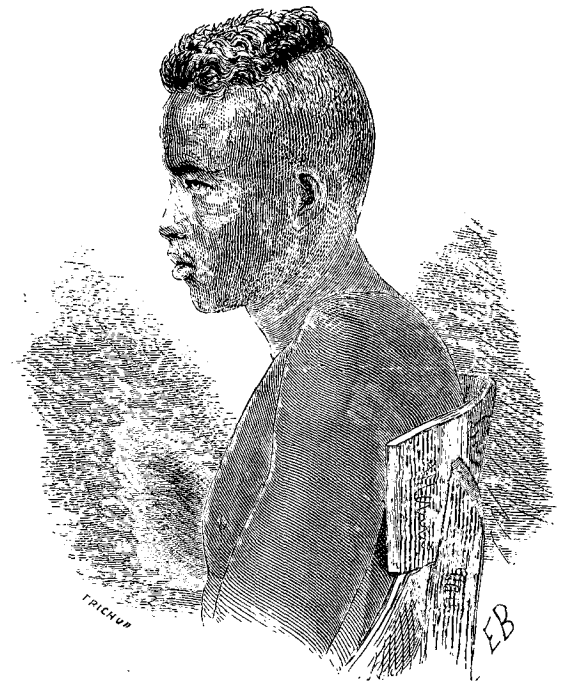


Le mandarin, chef des chrétiens à Bangkok.— Dessin de E. Bocourt d'après une photographie.

C'est l'époque des fêtes; le fleuve est sillonné de magnifiques et immenses pirogues, chargées et décorées avec ce luxe d'hommes, de dorures, de sculptures et de couleurs que l'Orient seul sait déployer, et qui s'entre-croisent avec les lourds bateaux des marchands de riz, des cultivateurs et des pauvres femmes qui vont brocanter quelques noix d'arec ou des bananes. Ce n'est guère qu'à cette époque et dans une ou deux autres occasions que le roi, les princes et les grands mandarins déploient ainsi leurs richesses et leur importance. Le roi se rendait à une pagode où il allait offrir des présents, précédé, escorté et suivi de toute la cour. Chacun des mandarins était dans une de ces splendides pirogues dont les rameurs étaient couverts d'étoffes aux couleurs brillantes. Beaucoup d'embarcations étaient chargées de soldats en habits rouges; celle du roi se distinguait surtout parmi toutes les autres par un trône surmonté d'une petite tour se terminant en flèche, et par la masse de dorures et de sculptures dont elle était chargée. Le roi, qui avait à ses pieds quelques jeunes princes, ses enfants, saluait de la main les Européens qui se trouvaient sur son passage.

Tous les navires à l'ancre étaient pavoisés, et chaque maison flottante avait à son entrée un petit autel couvert de différents objets, où fumaient des bâtons odoriférants.

Au milieu de toutes ces belles pirogues, celle du Khrôme Luang, le frère du roi, homme très-intelligent, affable, bon et serviable envers les Européens, en un mot, prince et gentleman accompli, se faisait surtout remarquer par la simplicité et le bon goût de ses ornements et la livrée de ses rameurs : vestes de toile blanche avec collets et poignets rouges. Toutes les autres livrées étaient généralement d'un rouge cramoisi.



Domestique siamois.—Dessin de E. Bocourt d'après une photographie.

La plupart de ces dignitaires, chargés d'embonpoint, sont mollement appuyés sur des coussins brodés et triangulaires, au milieu de leurs magnifiques embarcations, sous une espèce de dais élevé et élégant. Une foule d'officiers, de femmes et d'enfants accroupis ou prosternés les entourent, prêts à leur tendre l'urne d'or qui leur sert de crachoir, des boîtes d'arec ou des théières faites du même précieux métal, et chefs-d'œuvre des orfévres du Laos ou du Ligor. Chacune de ces embarcations est montée par quatre-vingts et même cent rameurs, la tête et le corps nus, les reins ceints d'une l'arge écharpe blanche tranchant sur le bronze de leur peau, et sur leur langouti rouge, ils lèvent ensemble simultanément leurs pagaies et frappent l'eau en mesure, tandis qu'à la proue et à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poupe, relevées en courbes légères et gracieuses, se tiennent deux autres esclaves, l'un maniant avec dextérité une longue rame qui lui sert de gouvernail, l'autre prêt à prévenir tout abordage.

Continuellement un cri d'excitation sauvage se fait entendre : « Ouah...! ouah ! » tandis que, par intervalles, l'homme de l'arrière en pousse un autre plus prolongé et plus fort qui domine tous les autres ; puis viennent des pirogues chargées de musiciens, de rameurs et de présents, de femmes et même de nourrices avec leurs nourrissons.

Tout cela passe rapidement, et déjà on n'entend plus que les cris lointains et les sons étouffés des instruments, on ne voit plus que d'autres embarcations montant et descendant le fleuve, presque aussi longues que les premières, quoique également taillées dans un seul tronc d'arbre, n'ayant d'autre ornement que des banderoles, beaucoup plus légères et luttant de vitesse. Les hommes, les jeunes filles, les enfants, chaque âge, chaque sexe a la sienne ; mais que d'efforts, que de mouvement, et surtout quel bruit de voix confus !

Le coup d'œil est certainement charmant et relevé par l'éclat des plus vives couleurs. De temps en temps on voit aussi apparaître, parmi cette foule bruyante et pittoresque, la barque de quelque Européen, celui-ci se faisant remarquer par l'énorme tuyau de cheminée qu'il a adopté pour coiffure sur tous les points du globe.

Par l'insouciance que le peuple montre, il est aisé de reconnaître qu'il ne souffre pas de cette affreuse misère qu'on rencontre trop souvent, hélas ! dans nos grands centres de population. Quand son appétit est satisfait, et il faut pour cela un bol de riz et un morceau de poisson assaisonné d'un peu de piment, le Siamois est gai et heureux, et s'endort sans souci du lendemain ; c'est une autre espèce de lazzarone.



Talapoin dans sa barque. — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

Ainsi que je l'ai dit, je quittai Bangkok avec M. Malherbes, qui voulut m'accompagner jusqu'à quelques heures en amont de cette ville. Nous nous séparâmes en nous donnant une chaude et bonne poignée de main, et, l'avouerai-je, en essuyant chacun une larme, abandonnant à la destinée le droit de nous réunir ici ou ailleurs. La légère enbarcation de mon ami redescendit rapidement le fleuve, et fut en quelques instants hors de vue. J'étais de nouveau seul avec moi-même pour un temps incertain ; et ce fut le cœur gonflé que je fis reprendre à ma barque sa marche pénible. Je ne me permettrai pas de longues suggestions à ce sujet : mais c'est toujours un dur moment pour l'homme, pour le voyageur qui a laissé derrière lui tout ce qu'il y a de plus cher au monde, famille, patrie et amis, de quitter une étape hospitalière pour pénétrer seul dans un pays souvent dangereux et mortel ou privé tout au moins de confort. Ceux-là seuls qui ont traversé ce moment peuvent comprendre cette angoisse. Je sais ce qui m'attend ; les missionnaires et les indigènes m'ont prévenu. Depuis vingt-cinq ans, du moins à ma connaissance, un seul homme, un missionnaire français a pénétré au cœur du Laos, et il a eu juste le temps de revenir mourir dans les bras de ce bon et vénérable prélat, Mgr Pallegoix. Je connais la misère, les fatigues, les tribulations de toute sorte auxquelles je m'expose, parmi lesquelles le défaut de route, et la difficulté de me procurer des moyens de transport ne sont pas les moindres. Je puis payer d'une maladie dangereuse ou d'une fièvre mortelle la moindre imprudence, et qu'est-ce que la prudence dans ces régions, dans ces climats dangereux? N'est-on pas obligé de se soumettre aux dures circonstances, aux inconvénients de la vie des bois et aux intempéries des saisons ? Cependant ma destinée me pousse ; je sens qu'il me faut obéir et marcher ; je me confie en la bonne Providence qui a veillé sur moi jusqu'à présent ; donc, en avant !

Quelques heures seulement avant mon départ de Bangkok la malle est arrivée, et j'ai eu enfin de bonnes nouvelles de ma chère famille.

Elles m'ont apporté quelque consolation à un malheur qui, au premier moment, m'a fort affecté ; je veux parler de la perte de mes belles collections à bord du *Sir John Brooke*, qui a sombré à quarante milles seulement de Singapour. Il y avait là de bien belles choses qui auraient fait grand plaisir à mes correspondants, et j'aurai sans doute beaucoup de peine à les remplacer. Mais l'expression de la tendre et continuelle affection des miens me fait oublier ces pertes. C'est un encouragement à mieux faire qui m'arrive au moment opportun, au moment du départ. Merci, mes bons amis ! Je continuerai, pendant ce voyage, à prendre note de mes pe-

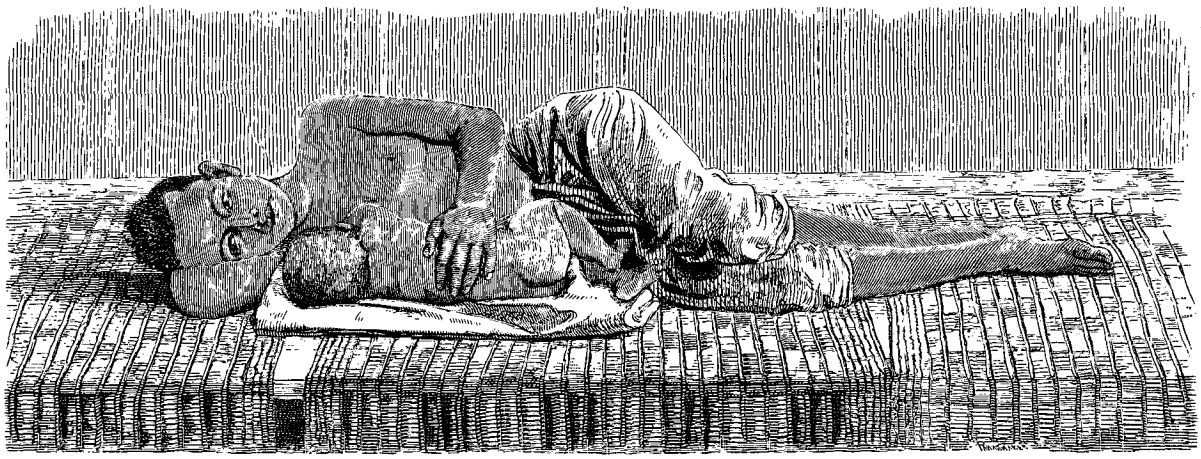
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tites aventures, bien rares, hélas! Je ne suis pas un de ces voyageurs qui tuent un éléphant et un tigre du même coup de fusil, « le moindre petit insecte ou coquillage inconnu fait bien mieux mon affaire; » cependant, à l'occasion, je ne recule pas devant les terribles hôtes de ces bois, et plus d'un individu de différentes espèces sait combien loin porte ma carabine et de quel calibre sont mes balles. Tous les soirs, enfermé sous ma moustiquaire, soit dans quelque cabane, soit au pied d'un arbre, au milieu des jungles ou au bord d'un ruisseau, je veux causer avec vous; vous serez les compagnons de mon voyage, et mon plaisir sera de vous confier toutes mes impressions et toutes mes pensées.

A peine étais-je éloigné de l'excellent M. Malherbes, que je découvris dans le fond de ma barque une caisse qu'il avait fait glisser parmi les miennes; à Petchabury déjà il m'en avait envoyé trois, aujourd'hui il me comble encore de ses faveurs. Quelques douzaines de bouteilles de bordeaux, autant de cognac, des biscuits de Reims, des boîtes de sardines, enfin une foule de choses qui me rappelleraient, si jamais je pouvais l'oublier, combien, si loin de la terre natale, l'amitié délicate et attentive d'un compatriote fait de bien au cœur.

J'emporte également de doux et agréables souvenirs d'un autre excellent ami, le docteur Campbell, de la marine royale, attaché au consulat britannique. Je dois également citer avec des sentiments de gratitude : Sir R. Schomburg, consul anglais, qui m'a témoigné beaucoup d'intérêt et de sympathie; — Mgr Pallegoix et son provicaire; — les missionnaires protestants américains et la plupart des consuls et résidents étrangers, principalement M. de Istria, notre nouveau consul, et enfin le mandarin chargé spécialement de l'administration et des intérêts de la population chrétienne de Bangkok. Ce magistrat a dans les veines du sang portugais de la bonne époque, et il le révèle par ses traits et par son caractère. (Voy. p. 317.)

Les rives du Ménam sont couvertes à perte de vue de superbes moissons; l'inondation périodique les rend d'une fertilité comparable à celles du Nil, si fameux



Nourrice siamoise et son nourrisson. — Dessin de E. Bocourt d'après une photographie.

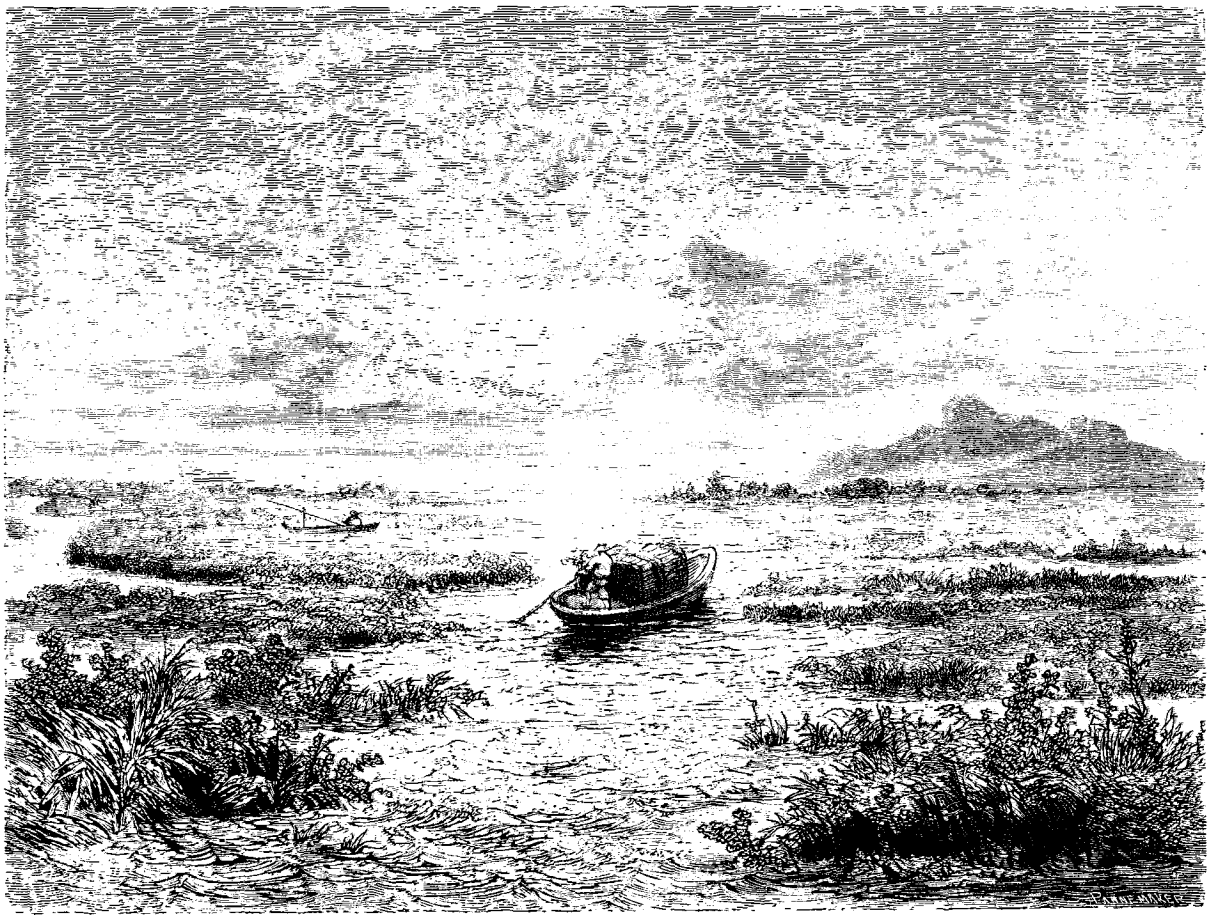
pourtant dès l'antiquité. J'ai quatre rameurs laotiens; l'un d'eux, il y a deux ans, a déjà été à mon service pendant un mois, et il m'a prié avec instance de le garder durant mon voyage à travers son pays, prétendant qu'il me serait fort utile. Un homme de plus comme domestique (jusqu'alors je n'en avais eu que deux) me convenait beaucoup, et, après quelque hésitation, je finis par l'engager. Mon bon et fidèle Phraï ne m'a pas quitté, heureusement pour moi, car j'aurais de la peine à le remplacer, et puis j'aime ce garçon qui est actif, intelligent, laborieux et dévoué. Son compagnon Deng ou « le rouge, » est un autre Chinois qui n'a encore fait avec moi que la « campagne » de Petchabury. Il connaît assez bien l'anglais, non pas cet incompréhensible jargon de Canton, mais un assez bon anglais; il m'est utile comme interprète, et surtout quand il s'agit de comprendre ces individus ayant entre leurs dents une énorme chique d'arec. En outre, en sa qualité de cuisinier, il est d'une grande ressource quand nous ajoutons un plat de plus à notre ordinaire, ce qui arrive de temps en temps lorsqu'un cerf, un pigeon, voire même un singe, a la mauvaise chance de se laisser surprendre et approcher à portée de mon fusil. J'avoue que ce dernier gibier ne possède pas toute mon estime, mais il fait les délices de mes Chinois avec le chien sauvage et les rats. « Chacun son goût. » Il a aussi son petit défaut, ce pauvre Deng (mais qui n'en a pas dans ce monde ?); de temps en temps il aime à boire un petit coup, et je l'ai souvent attrapé aspirant, à l'aide d'un tuyau de bambou, l'esprit-de-vin des flacons dans lesquels je conserve mes reptiles, ou buvant au goulot de quelque bouteille de cognac, largesse de mon ami Malherbes. Dernièrement, pris d'une soif dévorante, pendant que j'étais sorti pour quelques instants seulement, il profita de mon absence pour ouvrir ma caisse, et saisissant, dans la précipitation de la crainte, la première bouteille qui lui tomba sous la main, il but tout d'un trait une partie de son contenu; je rentrais comme il s'essuyait la bouche avec la manche de sa chemise. Vous dire les grimaces et les contorsions du pauvre diable, c'est impossible; il criait de toutes ses forces qu'il était empoisonné; il avait répandu une partie du liquide

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur sa chemise, et en avait la figure toute barbouillée; le malheureux avait eu la mauvaise chance de tomber sur ma bouteille d'encre. Ce sera, je pense, une bonne et profitable leçon pour sa gourmandise.

Les gages mensuels de mes gens sont à présent de dix ticaux, ce qui me fait, avec le change, près de quarante francs par mois. Ce serait bien payé dans tout autre pays que celui-ci, et cependant je trouverais très-difficilement d'autres domestiques pour parcourir l'intérieur, même à raison d'un tical par jour.

Enfin me voilà encore une fois en route, et voici qu'apparaissent les montagnes de Nophabury et de Phrabat; l'atmosphère est pure et sereine, le temps agréable et le vent frais. Tout dans la nature me sourit, et je me sens rempli d'animation et de joie. Autant j'étouffais et me sentais écrasé à Bangkok, ville qui n'a nullement mes sympathies, autant mon cœur se dilate en chemin; il me semble que j'ai grandi d'une coudée depuis que je me trouve en vue des bois et des montagnes : ici, au moins, je respire, je vis, tandis que là-bas je suffoque,



Scène d'inondation dans le delta du Ménam. — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

la vue de tant d'êtres rampants réunis sur un seul point me froisse comme penseur et m'humilie comme homme.

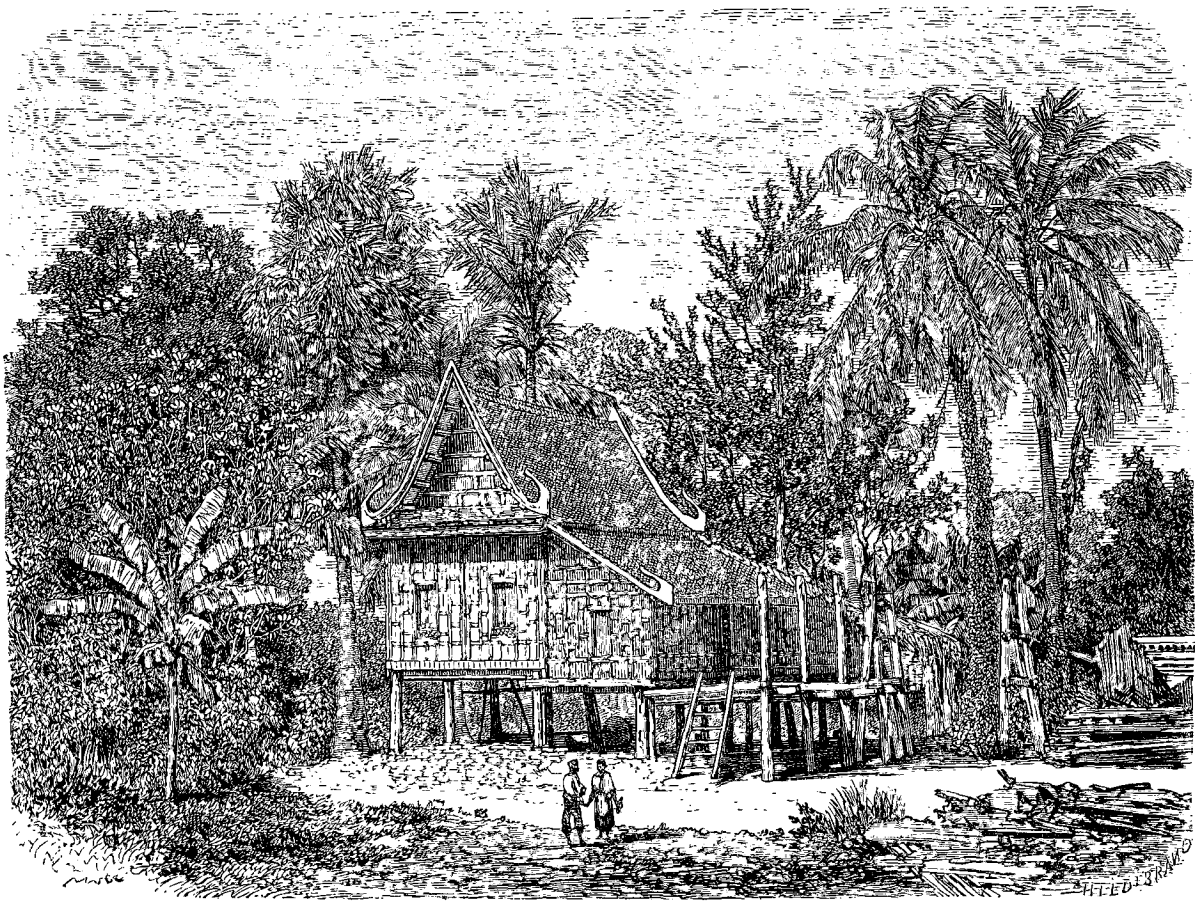
L'inondation qui couvre tout le delta du Ménam nous a permis, dès le premier jour du voyage, de couper à travers champs et de naviguer au milieu de belles rizières; tout le pays, bien en amont d'Ajuthia, est inondé; près des montagnes seulement le rivage commence à s'élever d'un pied au-dessus du plus haut point qu'atteignent les eaux. Déjà, en plusieurs endroits, on commence à couper le riz, que l'on charge ainsi en herbe, et dans une couple de semaines toute la population de la campagne, mâle et femelle, sera occupée à moissonner.

Pour le moment, les paysans profitent encore généralement du peu de temps qui leur reste pour jouir du « *far niente,* » pour aller aux pagodes porter aux bonzes des présents qui consistent principalement en fruits et en toile jaune, afin que ces derniers soient vêtus proprement pendant le temps de la bonne saison qu'ils passeront à courir le pays, car pour plusieurs mois ils sont libres de quitter leurs monastères et d'aller où bon leur semble.

Henri Mouhot.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Habitation d'un chef de talapoins, à Nophabury. — Dessin de Th. Rold d'après une photographie.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE SIAM, DE CAMBODGE, DE LAOS

ET AUTRES PARTIES CENTRALES DE L'INDO-CHINE,

PAR FEU HENRI MOUHOT, NATURALISTE FRANÇAIS[1].

1858-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXIV

Nophabury. — La procession annuelle de l'inondation. — Les talapoins, prêtres, moines, prédicateurs et instituteurs. — Le parc aux éléphants d'Ajuthia. — Grande battue. — Départ pour le nord-est. — Saohaïe et la province de Petchaboune.

Avant de quitter définitivement les plaines de Siam, je voulus profiter des facilités que leur inondation donnait à la navigation d'une barque comme la mienne pour pousser une pointe jusqu'à Nophabury, la Louvo des écrivains du dernier siècle, où les rois de Siam, avant la ruine d'Ajuthia, avaient leur résidence d'été et venaient chasser l'éléphant pendant les hautes eaux. Située à la limite des basses et hautes terres du bassin du Ménam, cette ville, quoique bien déchue, est encore le chef-lieu d'une des plus riches provinces du royaume, de la plus agréable peut-être. Dominant au midi les plus fertiles rizières du Delta, elle s'appuie au nord sur des collines couvertes de plantations de corossols et de bananiers, et que domine à l'horizon bleuâtre un vaste demi-cercle de montagnes boisées. Tel est, du moins, l'ensemble du paysage que j'embrassai du haut d'une petite pagode, qui fut autrefois un temple catholique, ainsi que le constatent son architecture et l'inscription : *Jesus hominum salvator*, gravée en lettres d'or sur le baldaquin d'un autel à colonnes cannelées dans le goût du dix-septième siècle.

Ce temple était la chapelle même du palais de Constance, cet aventurier de génie qui le premier rêva la rénovation de l'Orient par l'Occident, invoqua pour ses

1. Suite. — Voy. pages 219, 225, 241, 257, 273, 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

desseins l'appui de Louis XIV, fit concéder aux Français les places de Bangkok et de Mergui, et périt victime de la haine et des intrigues du vieux parti conservateur siamois. Les ruines de sa demeure princière jonchent aujourd'hui la terre; mais le portique ogival encore debout et les pans de murs restés intacts indiquent de vastes proportions, tandis que les nombreux fragments de marbre, gisant parmi les débris, témoignent du goût et de la magnificence du fondateur de l'édifice. C'est bien là l'architecture contemporaine des splendeurs de Versailles, et l'on croira sans peine que retrouver à quatre mille lieues de distance, même sous des décombres amoncelés, des traces du génie de la terre natale, n'est pas une faible source d'émotions pour le voyageur.

Sur le trajet aquatique que je venais de parcourir depuis Petchabury, j'avais rencontré surtout des talapoins. Montés sur toutes les embarcations en usage dans la contrée, depuis la simple pirogue jusqu'à la grande et brillante barque couverte, qu'on nomme ici *ballon*, ils voguaient en toute hâte vers Ajuthia, rendez-vous désigné de la procession nautique (un ancien Grec aurait dit *la théorie*) qui, chaque année, lors de l'apogée de l'inondation, se rend en grande pompe au sommet du Delta, pour signifier au Ménam que sa crue est suffisante et qu'il ait, en conséquence, à baisser le niveau de ses eaux.

Il y a en cette occasion, de la part des saints personnages, un grand déploiement de chants et d'exorcismes, dont la vertu ne saurait être mise en doute; car si mauvaise volonté que montre le fleuve, il finit toujours, un peu plus tôt, un peu plus tard, par rentrer dans son lit.

Les talapoins usent des mêmes pratiques contre toutes les calamités venant du fait de la nature, telles que sécheresses ou pluies prolongées, passages de sauterelles, épidémies, etc. On raconte que lors de la première invasion du choléra (venu de Java, selon l'opinion commune), ils n'imaginèrent rien de mieux que de rejeter le terrible fléau à la mer, qui semblait l'avoir vomi. Les pauvres *Phras* se déployèrent donc en lignes serrées et parallèles, sur tous les bras du fleuve qui mènent de Bangkok à l'Océan, et les descendirent en chantant, objurguant et anathématisant avec un zèle ardent, digne d'un meilleur sort que celui qu'éprouva plus de la moitié d'entre eux, foudroyée dans un court trajet de huit lieues, par l'invisible ennemi qu'ils pourchassaient. Néanmoins comme au bout d'un certain temps le choléra, suivant sa marche habituelle, perdit de sa violence et finit par disparaître, les survivants de cette héroïque équipée ne manquèrent pas de s'attribuer la victoire.

Au moment de m'éloigner, peut-être pour n'y jamais revenir, des centres de population où s'exerce la plus haute influence de cette grande corporation, je crois indispensable d'esquisser ici les principaux traits de sa physionomie; plusieurs années d'observations personnelles, fortifiées par les aveux d'un grand dignitaire de l'ordre, dont je fus l'hôte à Nophabury, m'ayant mis à même de contrôler, ou d'affirmer sur ce sujet, les témoignages de mes devanciers les mieux informés.

Les Européens désignent généralement les prêtres bouddhistes de Siam sous le nom de talapoins, qui dérive sans doute de celui du palmier *talapat*, dont la feuille fournit la matière première de l'éventail que ces religieux portent constamment à la main ; mais leurs compatriotes leur donnent le titre de *Phra*, qui a conservé sur les rives du Ménan les mêmes significations qu'il avait jadis sur les bords du Nil : celles de *grand, divin* et *lumineux*.

Quant à l'ordre pris en masse, il est difficile de le qualifier d'après nos idées préconçues. Ce n'est point une caste, car ses rangs sont ouverts à tout le monde, même aux esclaves autorisés de leurs maîtres, et en cela seulement l'ordre est resté fidèle aux préceptes de son fondateur[1]. On ne peut guère plus l'appeler un clergé régulier, car, bien que les talapoins assistent et même président à toutes les phases principales de la vie sociale, à la naissance, à la *tonte du toupet*, au mariage, à la mort, et enfin aux funérailles, ils n'admettent en aucune manière que la sanction religieuse qu'ils apportent à ces actes profite à d'autres qu'à eux-mêmes. Le mérite de leurs œuvres n'est que pour eux, non pour ceux qui les emploient. Ils n'ont point charge d'âmes; en un mot, ils ont un public, mais point d'ouailles.

Ce n'est pas que ce public leur marchande jamais le prix de leurs services. Bien loin de là, il les traite avec la plus grande vénération; il leur concède les prérogatives les plus flatteuses, les titres les plus pompeux. Les gens du commun se prosternent devant eux, même au milieu des rues, en joignant les mains à la hauteur du front; les mandarins, les princes mêmes, les saluent des deux mains; et si le roi ne les salue que d'une seule, il les fait asseoir auprès de sa personne. Chaque jour il distribue lui-même l'aumône à plusieurs centaines d'entre eux, et cet exemple est suivi dévotement par la reine et les principales femmes du palais.

Car bien qu'il soit écrit parmi les deux cent vingt-sept articles de la règle austère des talapoins :

« Ne regardez pas les femmes;

« Ne pensez à elles ni éveillé, ni endormi;

« Ne leur adressez pas la parole en particulier;

« Ne recevez d'elles aucune offrande de la main à la main;

« Ne touchez pas à une écharpe de femme, ou même de petite fille au berceau;

1. Si l'on ne peut affirmer que le prince indou Siddharta le Gotamide, ou Çakia Mouni, comme l'appelèrent plus tard les bouddhistes, ait attaqué de front le système des castes, on ne peut nier du moins qu'en appelant tous les hommes, sans distinction de rang et de naissance, à la vie ascétique et au salut qui en dérive, il n'ait sapé par la base le système lui-même. En prêchant l'égalité des devoirs, en promettant l'égalité dans la fin suprême, il émancipa moralement les petits et les humbles du joug des forts et des puissants, et renversa de fait les barrières que le brahmanisme multipliait entre les hommes. Quoi qu'on puisse objecter contre le synchrétisme grossier qui a greffé ses doctrines, expulsées de l'Inde, sur les superstitions primitives de l'extrême Orient et du nord de l'Asie, on doit reconnaître qu'elles n'en ont pas moins préservé quatre cents millions d'hommes de la destinée des vieilles races de l'Égypte et de l'Inde, parmi lesquelles la notion étroite et mortelle de la caste a étouffé en germe celles de la patrie et de la nationalité.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Ne vous asseyez pas sur une natte de femme;

« N'entrez pas dans une barque qui aurait servi à une femme, etc., etc. »

C'est certainement parmi cette moitié du genre humain que les talapoins trouvent le plus solide appui de leur institution.

Dans les familles pauvres, c'est la femme, ou la fille, qui, tous les matins, assise respectueusement devant la porte du logis, distribue l'aumône aux *frères quêteurs* de la pagode voisine, et glisse discrètement dans leur marmite, toujours béante, le meilleur morceau qu'elle a pu dîmer sur le modeste ordinaire des siens. Trois ou quatre fois par mois, en outre, sous prétexte de porter des fleurs à l'idole de ladite pagode, elles vont déposer des présents aux pieds de ses prêtres, et encourager pendant de longues heures par d'incessants *satu! satu!* (bravo! bravo!) les récits inintelligibles, ou à dormir debout, de l'officiant du jour.

Dans les familles riches, les maîtresses de maisons tiennent à honneur d'offrir à leurs amis et connaissances une *prédication*, de même que parmi nous elles donneraient un bal ou un concert; et en ces occasions leur vanité de fortune ou de position se donne un libre cours dans le choix et dans l'étalage des objets qui doivent rémunérer le prédicateur et qui sont rangés avec ostentation dans la salle de réception. Ce sont de belles coupes à pied, des urnes de prix, contenant, les unes de l'or et de l'argent monnayé formant une somme supérieure aux appointements annuels d'un mandarin, les autres de belles étoffes jaunes en soie et en coton, d'autres encore des noix d'arec, du bétel ou du tabac, des paquets de thé, du sucre candi, des cierges, du riz, des fruits, des comestibles de toutes sortes, enfin un assortiment varié, digne de former la base d'un fonds d'épicerie, et capable de charger à pleins bords la barque du pieux marchand de paroles.

N'aurait-il que cette industrie, le métier de talapoin serait, on le voit, assez lucratif, mais il y joint bien d'autres priviléges.

Exonérés de toutes corvées, de tout service civil ou militaire, de tout tribut ou impôt, les phras sont de plus exempts de tous droits de douanes. Pour eux, pour eux seuls existe le *laisser faire*, *laisser passer!* et ils ne se font faute d'en profiter, car jamais contrebandier espagnol n'a mis au service du *libre échange* un zèle aussi ardent que celui des talapoins se procurant et colportant, sous le couvert franc de leurs habits jaunes, toutes sortes de marchandises, même les plus prohibées. Les trentième et trente et unième prescriptions de leur règle disent, il est vrai : « Ne trafiquez pas; ne vendez rien; n'achetez rien. » Mais les bons phras ne sont pas négociants, pas plus que ne l'était le père de M. Jourdain. Seulement, de même que ce pseudo-gentilhomme, ils se connaissent en marchandises et se plaisent, moyennant une juste rétribution, à faire profiter de leur science pratique leur parenté et leurs amis. — Oh! Molière! tu n'as pas écrit uniquement pour ton siècle et tes compatriotes, mais pour tous les temps et pour tous les pays!...

Si à tant d'avantages, déjà énumérés, on ajoute le *casuel* toujours très-productif, surtout aux funérailles et à cette cérémonie de la *tonte du toupet*[1], qui est pour le Siamois adolescent ce qu'est la première communion pour l'Européen, et ce qu'était pour le jeune Romain la *prise de la robe virile;* si, en outre, l'on tient compte du droit que possèdent les phras d'hériter, de tester et d'acquérir, en dehors du contrôle ordinaire des lois, on concevra facilement comment cet ordre de *mendiants* se compose, pour le seul royaume de Siam, de plus de cent mille frères bien nourris, et de plusieurs milliers de vicaires, provicaires, légats, prieurs et princes-abbés[2], jouissant de l'existence la plus confortable et des positions les plus sûres que puisse offrir l'ordre social siamois.

On ne peut donc s'étonner que les Siamois vivent dans le respect de l'habit jaune et dans la persuasion qu'en le revêtant on acquiert de grands mérites, non-seulement personnels, mais même applicables aux âmes des ancêtres. Aussi n'est-il pas de bon bourgeois qui n'exige de son fils d'entrer dans la sainte congrégation, du moins pour quelque temps. Rien n'est plus facile du reste. Les rangs des talapoins s'ouvrent à quiconque se présente au conseil d'admission d'une pagode, vêtu de blanc et suivi d'un cortége suffisant de parents, d'amis, de musiciens, et enfin d'honnêtes offrandes. Le postulant n'a qu'à déclarer devant l'assistance qu'il n'a jamais été attaqué de la lèpre ou da la folie, que nul magicien ne lui a jeté un sort, qu'il n'a pas contracté de dettes et qu'il possède le consentement de ses parents, vingt ans accomplis, le langouti jaune, la ceinture jaune, le manteau jaune, l'écharpe jaune et la marmite de fer battu. Ses négations et ses affirmations ouïes du conseil, on lui fait lecture de la règle de l'ordre, et, *ipso facto*, voilà le récipiendaire élevé de l'humble condition de laïque à l'état parfait de phra, dans lequel il doit se maintenir au moins durant trois mois. Ce temps écoulé, il est libre de rentrer dans le monde, de reprendre l'habit séculier et de se marier : il a payé sa dette à ses ascendants.

Même parmi ceux qui se consacrent entièrement à la vie monastique, il en est très-peu qui s'astreignent à passer chaque année dans leur couvent respectif au delà des trois ou quatre mois de la saison des pluies, tout le reste du temps ils l'emploient à vagabonder d'un bout à l'autre du royaume, plus occupés des soins terrestres que des affaires du ciel, en dépit des prescriptions les plus formelles de leur règle.

Comme c'est à de pareilles mains que l'éducation de la jeunesse masculine est livrée par la loi siamoise, on ne devra pas s'émerveiller non plus qu'il faille sept ou huit ans d'études monacales pour inoculer à un élève, privilégié sur dix *fruits secs*, la science complète de l'écriture et de la lecture, ni plus, ni moins.

J'étais de retour à Ajuthia, vers le milieu d'octo-

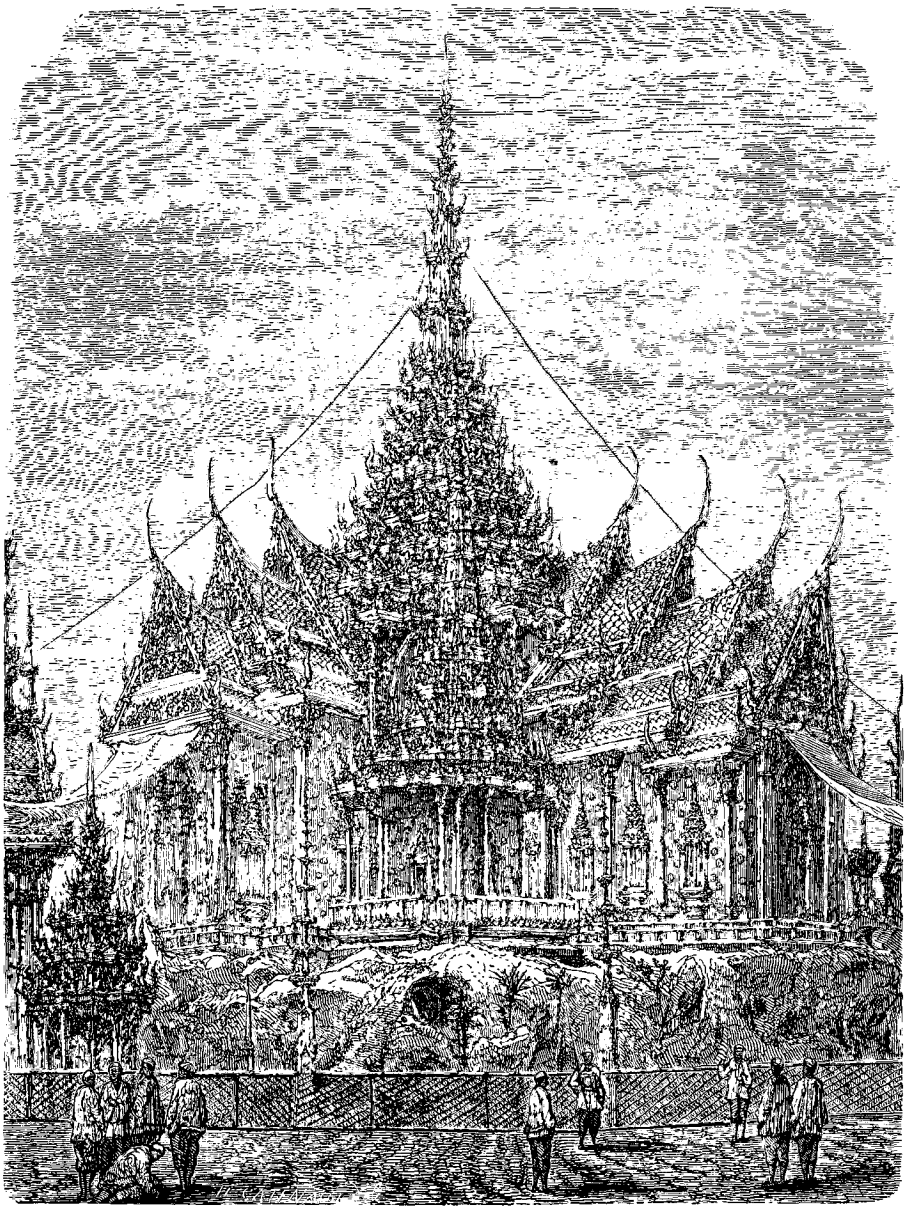
1. Voyez la planche de la page 325.

2. Voici, rangés dans le même ordre, les titres siamois correspondants : Chao-Khun-Samu, Chao-Khun-Balat, Raxa-Khâna, Somdet-Chao, et enfin Sang-Karat.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bre. Malgré mon intention bien arrêtée de ne passer dans cette vieille capitale que le temps nécessaire pour échanger une poignée de main avec le bon P. Larnaudy, qui se trouvait alors au milieu de sa petite chrétienté, cependant j'y fus retenu plusieurs jours par l'attrait inattendu que m'offrit un des épisodes les plus curieux de l'inondation.

Les éléphants abondent dans les forêts et les jungles qui entourent Ajuthia ; ils y vivent, non pas tout à fait à l'état sauvage, mais dans cette espèce de liberté dont jouissent les chevaux et les bœufs de la Camargue, et les buffles des Marais-Pontins. Tous sont la propriété du souverain, et c'est un crime que d'en tuer ou d'en blesser un, même surpris en flagrant délit de déprédation. Une fois par an seulement, on les traque officiellement pour en amener le plus qu'on peut dans le kraal,



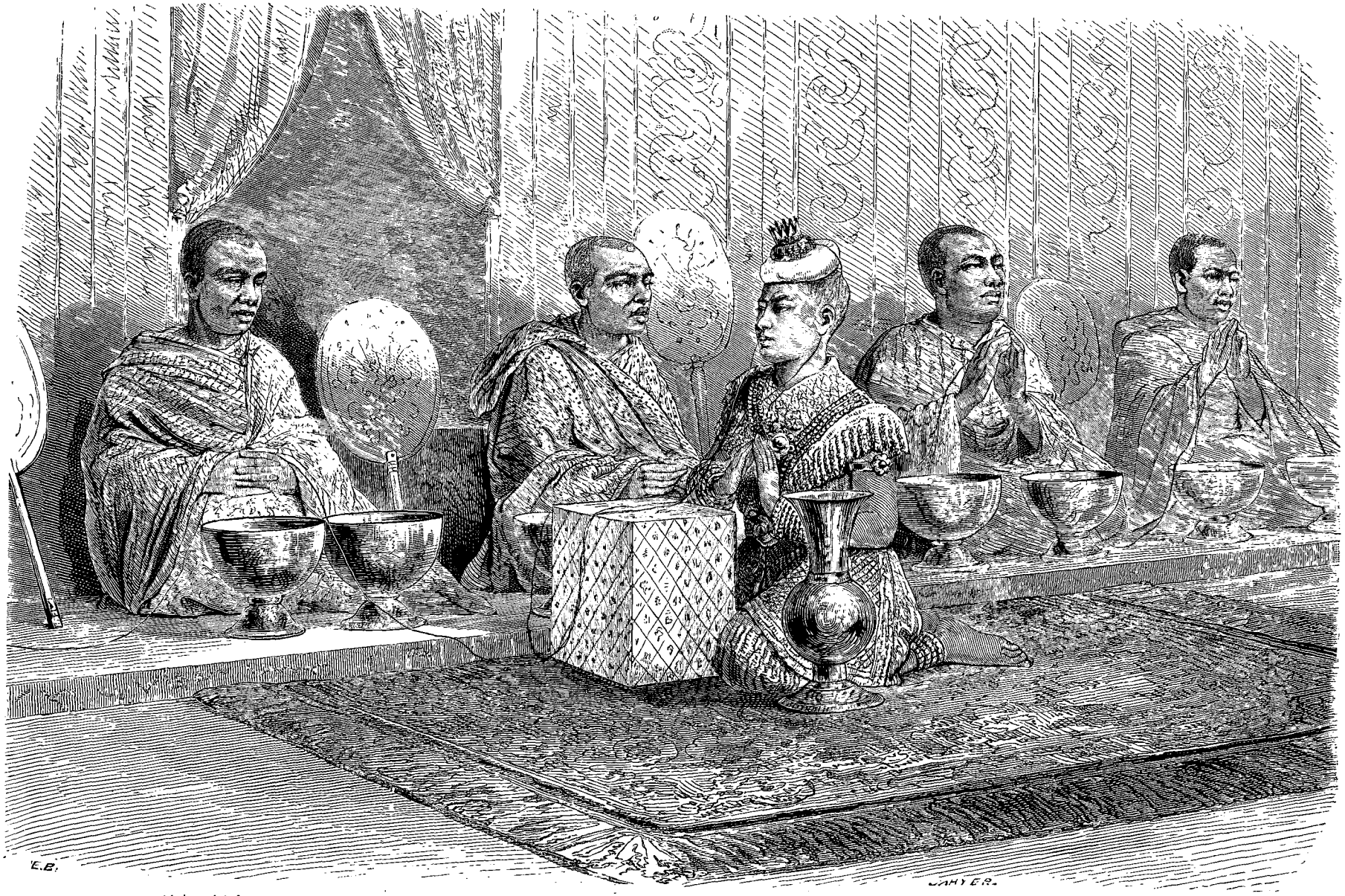
Construction élevée pour les funérailles de la reine[1]. — Dessin de H. Catenacci d'après une photographie.

ou parc construit pour eux près d'Ajuthia, et qui forme le *dépôt de remonte* le plus vaste et le mieux organisé du royaume.

C'est un grand quadrilatère, fermé de deux enceintes concentriques et parallèles. La première, ou l'intérieure, est en maçonnerie de deux mètres d'épaisseur; la seconde se compose d'une palissade en troncs massifs de teck, ou ciste des Indes, profondément enfoncés dans le

1. Cette planche représente l'appareil des funérailles de la reine de Siam, celle dont nous avons donné le portrait. Elle mourut dans l'automne de 1861, à peu près à la même époque que M. H. Mouhot et pendant que les ambassadeurs siamois se trouvaient en Europe. La cérémonie funèbre n'eut lieu que six mois plus tard, ce long délai ayant été tout entier absorbé par les préparatifs. Enfin, le 15 avril 1862, le corps de la défunte, placé sur un char flanqué de talapoins chantant des hymnes palis, et escorté de soldats marchant nu-pieds, mais costumés tant bien que mal d'uniformes anglais et français, fut traîné par des Siamois vêtus de blanc,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cérémonial de la tonsure du toupet (voy p. 323). — Dessin de E. Bocourt d'après une scène esquissée chez le kalahmou ou premier ministre, par M. Bocourt aîné.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sol et n'offrant entre eux qu'un intervalle de quelques pouces.

Chaque enceinte n'a qu'une entrée, sorte de traquenard qui s'ouvre ou se ferme par le jeu de deux énormes poutres, glissant facilement dans de profondes rainures.

Dès que la bande d'animaux pourchassés est engagée tout entière entre les deux enceintes, et que le seuil de la première s'est refermé sur elle, on procède au triage des éléphants propres au service. Cette opération se fait sous la direction d'un jury d'examen, composé des plus grands personnages de l'État, présidé ordinairement par le roi en personne, et siégeant sur une large plate-forme élevée sur un des côtés du kraal.

Les qualités recherchées à Siam, dans un éléphant, sont : une couleur approchant du brun pâle ou de l'isabelle cendré ; des ongles bien noirs, et enfin des défenses bien intactes et une queue non mutilée. Ces deux derniers points sont difficiles à concilier dans un même individu; car si un ivoire sans écornure dénote chez l'animal qui en est porteur un caractère paisible et peu querelleur, une queue en bon état indique clairement que son propriétaire n'a jamais tourné le dos à l'ennemi.

Dès que, du haut de leur estrade, les membres de la commission d'examen ont remarqué dans la bande sauvage un animal remplissant, ou à peu près, les conditions requises, ils le signalent à l'attention et à la poursuite des cornacs-chasseurs apostés à cet effet. Ceux-ci font entourer immédiatement le pachyderme désigné, par de vigoureux éléphants privés, qui le pressent, le poussent et l'amènent plus ou moins doucement dans l'enceinte intérieure. Si la pauvre brute regimbe trop, ou cherche à s'enfuir, un nœud coulant jeté autour d'une de ses jambes ne tarde pas à la faire trébucher ; puis un de ses congénères civilisé, s'appuyant sur elle de tout son poids, la fait tomber lourdement sur le sol, d'où elle ne se relève que bien et dûment garrottée et captive.

Cette dernière phase de la chasse est la plus dangereuse pour les chasseurs et amène parfois mort d'homme. On me l'a dit, du moins, mais le cas doit être rare; d'autant plus qu'on a ménagé, au centre même du kraal intérieur, un fort blockhaus d'un accès très-facile à l'homme, mais dont les énormes palissades sont à l'épreuve de la charge à fond de l'éléphant le plus désespéré.

Une fois ces animaux enfermés dans le kraal, il suffit pour les dompter de quelques jours d'une diète absolue, suivie d'un régime abondant de cannes à sucre et d'herbages frais. L'habitude quotidienne de l'aspect et de la voix de leurs gardiens achève de les apprivoiser.

Ces rudes colosses sont, du reste, à plusieurs égards, d'une timidité extraordinaire. Ils ont des nerfs de jolie femme; il leur faut longtemps pour s'habituer, sans trembler, à la vue d'un cheval et à la détonation d'une arme à feu. Quand la vie du kraal les a bien soumis à la domesticité, on transporte à Bangkok ceux que le service du roi y réclame, dans des écuries établies sur d'immenses radeaux qui descendent lentement et surtout tout doucement le fleuve.

J'avoue que j'emprunte la plupart des détails qui précèdent, plutôt à des récits de personnes dignes de foi qu'à mes propres observations; car la chasse ou battue dont j'ai été témoin, avait bien moins pour objet d'amener à la domesticité un certain nombre d'éléphants, que de mettre temporairement *sous les verrous* quelques centaines de ces quadrupèdes, qui, chassés par l'inondation de leurs pacages habituels, étaient venus chercher un asile et une pitance dans les vergers et jardins d'Ajuthia.

Pour dépister ces hôtes indiscrets, les gardiens du kraal ne trouvèrent rien de mieux que de glisser nuitamment dans la bande un certain nombre de femelles privées, habituées à revenir à l'étable au son d'une trompe; en arrière on forma un cercle de rabatteurs renforcés de gros éléphants mâles, chargés de couper la retraite à leurs camarades sauvages; puis la battue commença. Je n'en ai jamais vu d'aussi émouvante.

A celui qui n'a jamais assisté qu'à une chasse d'Europe; qui n'a jamais vu fuir devant les cris, les cors, les chiens et les chevaux, que le gibier timide et chétif de nos forêts rabougries, rien ne donnera jamais l'idée

jusqu'au lieu marqué pour la crémation des personnes royales; c'est une vaste place quadrangulaire ménagée derrière le palais. Au centre s'élevait le bûcher, énorme machine dont la base, figurant une montagne, était surmontée d'une pyramide dont la forme et les détails rappelaient, sur une échelle immense, les décorations fantastiques d'un *gâteau monté* de confiseur. Là fut déposée la dépouille mortelle de la défunte, après avoir longuement défilé devant le roi et ses enfants, placés dans un petit pavillon élevé à cet effet.

On avait disposé tout autour de la place une galerie ouverte du côté du catafalque, et divisée en compartiments tout à fait semblables aux boutiques de nos fêtes populaires. Là était étalé, dans des vitrines ou sur des rayons, tout ce que le garde-meuble de la couronne, ou même les habitations des grands mandarins, pouvaient avoir fourni de plus rare ou de plus curieux. C'était un assortiment des plus bizarres et du plus mauvais goût : de petits meubles de toute sorte et de toute provenance, des paysages en miniature, de petits soldats anglais en carton, des géants et des monstres de paravents, des bijoux, des pierreries, de belles pièces d'étoffes et de riches tentures. Derrière cette galerie on représentait dans une grande salle de spectacle les transformations de Bouddha, et, à quelques pas plus loin, de vastes hôtelleries, construites et défrayées par les princes frères du roi et par le kalahoum ou ministre de la guerre, offraient des tables toujours servies et des cuisines toujours fumantes, à tous les étrangers et indigènes qui s'y pressèrent sans relâche trois jours durant. Vers la fin du troisième soir, une troupe de talapoins vint remettre à l'un des plus jeunes princes, fils de la défunte, me dit-on, une torche allumée, non à un feu ordinaire, mais à un foyer enflammé jadis par un coup de tonnerre, et entretenu depuis non moins soigneusement que le feu de Vesta. L'enfant, entouré des talapoins, alla appliquer cette torche au bûcher, composé de bûchettes de sandal et de copeaux résineux, et qui ne fut bientôt qu'un brasier ardent. Quand tout fut consumé, les talapoins refroidirent les cendres avec de l'eau lustrale, et recueillant précieusement celles qui leur parurent de provenance humaine, et non moins dévotement les métaux précieux et les pierreries provenant des bijoux qui ornaient le cadavre, mirent les unes dans une urne d'or qu'ils portèrent dans une des pagodes du palais, et les autres dans leurs poches, comme leur part du butin funèbre.

L'urne funéraire à peine disparue, on s'empressa de mettre en sûreté tous les objets contenus dans la galerie d'exposition, de démolir toutes les constructions qui remplissaient la place, et d'en remiser soigneusement les pièces et les charpentes pour une autre occasion. (Note communiquée avec la photographie de la scène par M. Bocourt aîné.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de cette scène. Il pourra bien s'imaginer, dans un espace étroit, une lieue carrée peut-être, aux trois quarts submergée par l'inondation, deux ou trois cents éléphants, divisés en autant de troupeaux que le sol présente d'îlots ou de massifs d'arbres, et mis tout à coup en éveil par des bruits discords, s'élevant de trois côtés de l'horizon. Il pourra se les représenter, au fur et à mesure que le cercle de menaces se resserre autour d'eux, reculant peu à peu et se concentrant enfin en une seule masse énorme, qui, bientôt folle de terreur, s'élance tout entière, sur les pas des femelles privées, dans la seule direction où ne retentissent ni détonation d'armes à feu, ni clameurs humaines, ni vibrations de tam-tam. Oui ! l'imagination et le savoir aidant, il pourra graver dans son cerveau une image plus ou moins colorée de ces choses ; mais le sol ébranlé sous les pieds de ces colosses effarouchés, mais les taillis, les cépées, les futaies même disparaissent écrasés sous leurs flancs ; mais le clapotis et le remous des eaux soulevées par leur passage, qui lui en rendra jamais les saisissants effets ? Pour leur trouver des termes de comparaison, il faut avoir éprouvé la commotion d'un tremblement de terre, avoir suivi la course d'une trombe, avoir contemplé face à face une grande marée d'automne !

D'ailleurs, pour bien comprendre ce que les leçons de l'homme peuvent obtenir de l'intelligence des animaux, il faut avoir été témoin, comme je l'ai été en cette occasion, et du calme sang-froid des éléphants privés, chargés de côtoyer, à travers bois et fondrières, ruisseaux et torrents débordés, les flancs de la bande fugitive, afin de la maintenir dans la ligne prescrite, et des ruses calculées des femelles, qui, leur besogne de guides accomplie, et toutes les victimes de leur manége massées devant les murailles du kraal, font prestement demi-tour, et vont fortifier le cercle de leurs camarades, qui, à coups de trompes et de fronts et de flancs, forcent les pauvres sauvages à franchir la porte de la prison, jusqu'à ce qu'elle se ferme enfin sur le dernier d'entre eux.

Parti d'Ajuthia le 19 octobre 1860, dans la même embarcation qui m'avait amené jusque-là, j'étais le 20 à Tharua-Tristard, où je dus bivaquer à l'entrée du village, à cause de l'heure trop avancée de la nuit ; mais le matin, de bonne heure, j'allai débarquer devant la maison de Khun-Pakdy, le complaisant petit chef qui m'a accompagné il y a deux ans à Phrabat. Le brave homme ne fut pas peu surpris en me voyant sortir de ma barque ; il en croyait à peine ses yeux, car il avait entendu dire que j'étais mort à Muang-Kabin. Nous renouvelâmes bien vite connaissance, et je vis avec plaisir comment son amitié, qu'un verre de cognac acheva d'exalter, avait résisté à l'épreuve du temps. Pauvre Khun-Pakdy ! si j'étais roi de Siam (ce qu'à Dieu ne plaise !), je te nommerais prince de Phrabat, ou mieux je te céderais ma place.

A peine m'eut-il aperçu, qu'il donna immédiatement l'ordre qu'on me préparât à déjeuner ; puis, dès qu'il sut que je me dirigeais sur Korat, il se ressouvint qu'il m'avait promis de m'y accompagner si jamais je lui rapportais un fusil de Bangkok. « Ne fût-il que de trois ticaux, cela ferait mon affaire, » avait-il dit ; mais ne me voyant que des fusils à capsule comme par le passé : « Vous ne m'avez pas apporté de fusil, observa-t-il ; mais cela ne fait rien, j'irai avec vous quand même. Vive Korat ! là, nous ne mourrons pas de faim comme nous avons manqué de faire à Phrabat ; on y a cent œufs pour un fuang, un porc pour un couple de ticaux. » Ce ne fut que lorsque je lui eus dit que je ne m'arrêterais probablement que très-peu de temps à Korat, et que j'irais plus loin dans des lieux où il faudra sans doute « serrer le ceinturon, » et que je ne souffrirais pas que par amitié pour moi il s'exposât à perdre son embonpoint de mandarin, que je parvins à mettre un frein à son dévouement enthousiaste ; enfin quand il entendit que souvent nous serions obligés de coucher à la belle étoile au milieu des forêts, il détourna la conversation.

Dès qu'on eut déjeuné, je fis reprendre les rames pour échapper aux caresses trop démonstratives et aux éloges bruyants dont le généreux Khun-Pakdy continuait à me gratifier.

En ce moment cette charmante petite chaîne qui s'étend depuis Nophabury ici, et doit se rattacher vers le nord à celles de la Birmanie, et vers l'est aux monts Deng qui coupent et longent la péninsule, m'apparaît à une distance de quinze milles au plus, et réveille en moi une foule de souvenirs agréables. Décidément, je crois la bonne saison établie : l'air est pur, le ciel serein, et le soleil brille tous les jours presque constamment.

Saohaïe, 22 octobre. — Je n'ai pas encore atteint Pakpriau, et je commence déjà à rencontrer et à souffrir de ces petites contrariétés inévitables dans un pays comme celui-ci, inondé une partie de l'année, et où les moyens de communication manquent surtout pour qui traîne une certaine quantité de bagage avec soi. Depuis deux jours je suis ici, logé dans la barque d'un Chinois qui tout d'abord a craint de me donner asile dans sa cabane, et je puis me considérer heureux d'avoir au moins un gîte quelconque ; je pourrais bien n'en pas avoir du tout. Hier je suis allé rendre visite au gouverneur qui réside dans une vieille masure d'une saleté repoussante, à deux milles au-dessous du lieu où j'ai débarqué. De tout le chef-lieu de la province de Saraburi, cet établissement, avec quelques chaumières de cultivateurs éparses çà et là, est tout ce que j'ai remarqué ; il n'y a ni bazar, ni boutiques flottantes ; de temps à autre, de petits marchands viennent en ce lieu vendre ou échanger du sel, des objets de première nécessité, et quelques Chinois trafiquants ont de petits dépôts de langoutis, d'arec, de toile et de vestes siamoises, qu'ils vont troquer contre des peaux, des cornes et du riz, dans le haut de la rivière qu'ils remontent parfois jusqu'à Petchaboune.

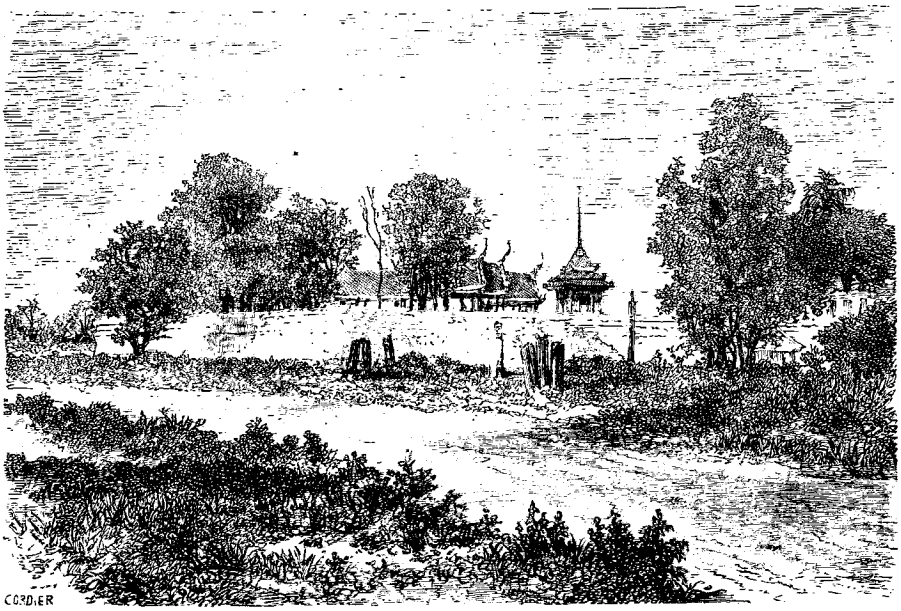
Le courant était si fort, qu'en un quart d'heure nous fûmes entraînés à la résidence du mandarin que je connaissais déjà pour l'avoir vu lors de mon premier voyage, et lui avoir fait un présent en retour duquel il m'avait promis que si j'allais à Kôrat et que j'eusse besoin d'une centaine d'hommes même, il me les donnerait. Je lui annonçai mon intention d'aller à Khao-Khoc, lieu choisi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

depuis deux ans par les rois de Siam pour y fonder une place forte où ils comptent se réfugier, si jamais les Européens, qui les fatiguent de leur bruyante activité, s'emparaient de leur capitale; ce qui, disons-le tout bas, serait chose très-facile. Il ne faudrait pour cela qu'une poignée de nos chasseurs, zouaves ou turcos habitués au soleil d'Afrique.

Je fus d'autant mieux reçu du fonctionnaire siamois, que je n'avais à lui demander aucun service, ayant déjà engagé une barque qui retourne avec son propriétaire à Khao-Khoc sous peu de jours. J'avais eu l'intention de me rendre à Patawi; mais en cette saison les chemins qui y mènent sont tellement impraticables, que je dus abandonner cette idée. Un grand nombre d'habitants de cette province sont originaires du Laos et sont généralement d'anciens captifs amenés de Vien-Chang après le soulèvement de cette province. Les provinces de Boatioume et de Petchaboune sont peuplées de Siamois, car le Laos proprement dit ne commence qu'à M'Lôm. Toutes ces provinces, de même que celles qui les confinent à l'est et au nord, sont gouvernées par des mandarins siamois, d'un rang plus ou moins élevé, c'est-à-dire que quelques-uns d'entre eux ont droit de vie et de mort, et sont alors considérés comme vice-rois. Les provinces plus éloignées, quoique simplement tributaires, relèvent du royaume de Siam et en font intégralement partie.

La province de Petchaboune est surtout renommée pour son tabac, considéré comme le meilleur de Siam, et dont il se fait un certain commerce avec Bangkok, malgré l'extrême difficulté des communications; car à l'époque des grandes eaux, lorsque les barques d'une certaine grandeur peuvent s'y rendre, il faut un mois de lutte pénible contre un courant qui a la force d'un torrent pour atteindre le centre de production. Dans la saison sèche, il n'y a que les barques d'une très-petite di-



Kraal ou parc aux éléphants, à Ajuthia (vue extérieure). — Dessin de Thérond d'après une photographie.

mension qui puissent être employées à ce voyage; car, à de fréquents intervalles, on est obligé de les traîner sur le sable ou de les transporter au delà des roches, qui forment en maints endroits des rapides obstruant la navigation. Ce commerce est, en grande partie, entre les mains des Siamois de Petchaboune, qui arrivent à Pakpriau vers la fin de la saison des pluies pour échanger ce produit contre des noix d'arec ou d'autres objets.

Les cantons nord de la province de Saraburi sont presque déserts, tandis que la partie sud, assez bien cultivée, est très-riche en riz, qui, bien que de qualité un peu inférieure à celui de Petchaburi, est considéré comme un des meilleurs du pays. C'est un objet d'échanges continuels et de transactions permanentes avec Bangkok. Quant à la population, qui est répandue d'une manière très-clair-semée sur les rives du fleuve, elle ne peut être que difficilement estimée, de même que celle de toutes les autres parties du pays.

Saohaïe est le point de départ des caravanes qui se rendent à Korat; un autre chemin conduit de Bangkok à cette ancienne ville du Cambodge, c'est celui de Muang-Kabin, mais il n'est guère fréquenté que par les Laotiens de cette localité.

Je viens d'être interrompu par la visite inattendue du gouverneur, qui, tout en passant pour aller faire une offrande de fruits confits aux bonzes de sa pagode, s'est arrêté près d'une heure dans ma cabine. Il était dans une de ces élégantes et immenses pirogues, de plus de trente mètres de long, portant à leur centre un charmant pavillon, et pour laquelle j'aurais donné tout son château fort avec ses dépendances. Le gouverneur fit appeler le propriétaire de la barque qui doit me conduire à Khao-Khoc, et lui donna quelques instructions pour le chef de cet endroit, en ajoutant : « Je n'ai pas fait de lettre, parce que je sais que M. Mouhot n'en a pas besoin, car il y a deux ans il a su se faire respecter ici; il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en sera de même là-bas. » Je ne pus me dispenser de lui offrir quelques petits présents pour ce léger service qui sans doute ne me sera d'aucune utilité, et je lui offris une paire de lunettes montées en écailles, un flacon d'essence, une bouteille de cognac et une autre d'eau sédative que je lui préparai, sur ses instances, pour obtenir quelque remède souverain contre ses douleurs rhumatismales. Heureux Raspail! dont le « système » va soulager les souffrances humaines jusqu'au fond des provinces les plus reculées de l'Asie. En retour, le mandarin promit de me donner un poney quand je partirais pour Kôrat, puis différentes choses très-utiles, dit-il; toutefois il a le loisir d'oublier sa promesse, car ici il est d'usage qu'un riche peut tout accepter, même des plus pauvres; mais qu'il donne, c'est plus rare. Du reste, de quoi vivraient ces mandarins, si ce n'était de concussions et de la générosité de leurs administrés, car avec leurs honoraires seulement, quand ils en ont, ils seraient condamnés à une maigreur qui causerait leur désespoir en les faisant passer pour des hommes ineptes.

Les malheureux ne touchent qu'une fois l'an leurs appointements, dont voici le tarif :

Les princes et les ministres ont droit annuellement à vingt livres siamoises d'argent, égalant 7000 francs.

Les mandarins de la première à la troisième classe à une somme variant de 3600 à 500 francs.

Ceux de quatrième et de cinquième classe à une solde descendant de 360 à 180 francs. Les employés inférieurs ne reçoivent que 120 ou même 50 francs, et enfin les soldats, les satellites, les médecins, les ouvriers, etc., sont payés à raison de 30 à 36 francs. Autant, ni plus ni moins, que l'impôt réclamé au plus infime Siamois. La distribution de ces magnifiques allocations se fait à la fin de novembre et de la main même du roi. C'est encore l'occasion d'une mise en scène et d'un cérémonial qui ne durent pas moins de douze jours.

XXV

Voyage à Khao-Khoc. — Traversée de la *Dong Phya Phaïe*, ou forêt du roi du feu. — Le mandarin et l'éléphant blanc. — Observations de moraliste, de naturaliste et de chasseur.

Depuis hier je suis en route pour Khao-Khoc dans la barque d'un Chinois trafiquant, et fort bon homme, du reste, et, qualité tout aussi agréable pour moi, ne s'enivrant ni d'opium ni de samchou. Il se propose de remonter jusqu'à Boatioume; mais le courant est si fort que je crois bien qu'il ne pourra dépasser Khao-Khoc, car malgré ses quatre rameurs, et l'aide des deux hommes qui me restent (j'ai dû congédier mon Laotien, qui trouvait trop fatigant de ramer, et préférait fumer et dormir), nous manquons d'être entraînés, à chaque détour de la rivière, dans les rapides formés par des roches découvertes dans la saison sèche.

Le temps que je croyais tout à fait au beau fixe a changé depuis trois jours ; chaque après-midi, vers les quatre ou cinq heures, nous avons une forte ondée. Hier soir j'ai été pris d'un mal de tête plus violent qu'aucun de ceux que j'avais encore eus depuis que je parcours ce pays, et j'ai cru un instant être atteint de la fièvre, si redoutée pendant la saison des pluies dans tout le voisinage de la terrible *Dong Phya Phaïe;* mais il provenait de l'ardeur du soleil auquel j'étais resté exposé toute la journée, et il s'est dissipé après une nuit passée au grand air sur l'avant de la barque ; le lendemain j'étais, comme d'habitude, frais et dispos.

On me fait espérer pour demain le plaisir de voir Khao-Khoc; je n'en serais pas fâché; notre petite barque est tellement encombrée par mon bagage, et celui de tant d'hommes, que j'y subis la torture d'une véritable incarcération, forcé que je suis de garder les positions les plus gênantes. Ces douze jours de lente navigation m'ont déjà cruellement fatigué.

En outre, l'air qu'on respire ici est humide, malsain et d'une pesanteur extrême; intérieurement on a froid, on est saisi de frissons, tandis que la tête brûle et que le corps ruisselle de sueur.

Après quatre journées d'une fatigue excessive, nous entrions hier soir dans une gorge creusée par la rivière qui, même à cette époque, n'a pas plus de quatre-vingt-dix mètres de largeur, lorsqu'une pluie torrentielle vint subitement fondre sur nous, et nous contraignit à nous arrêter, et à chercher un abri sous notre toit de feuilles.

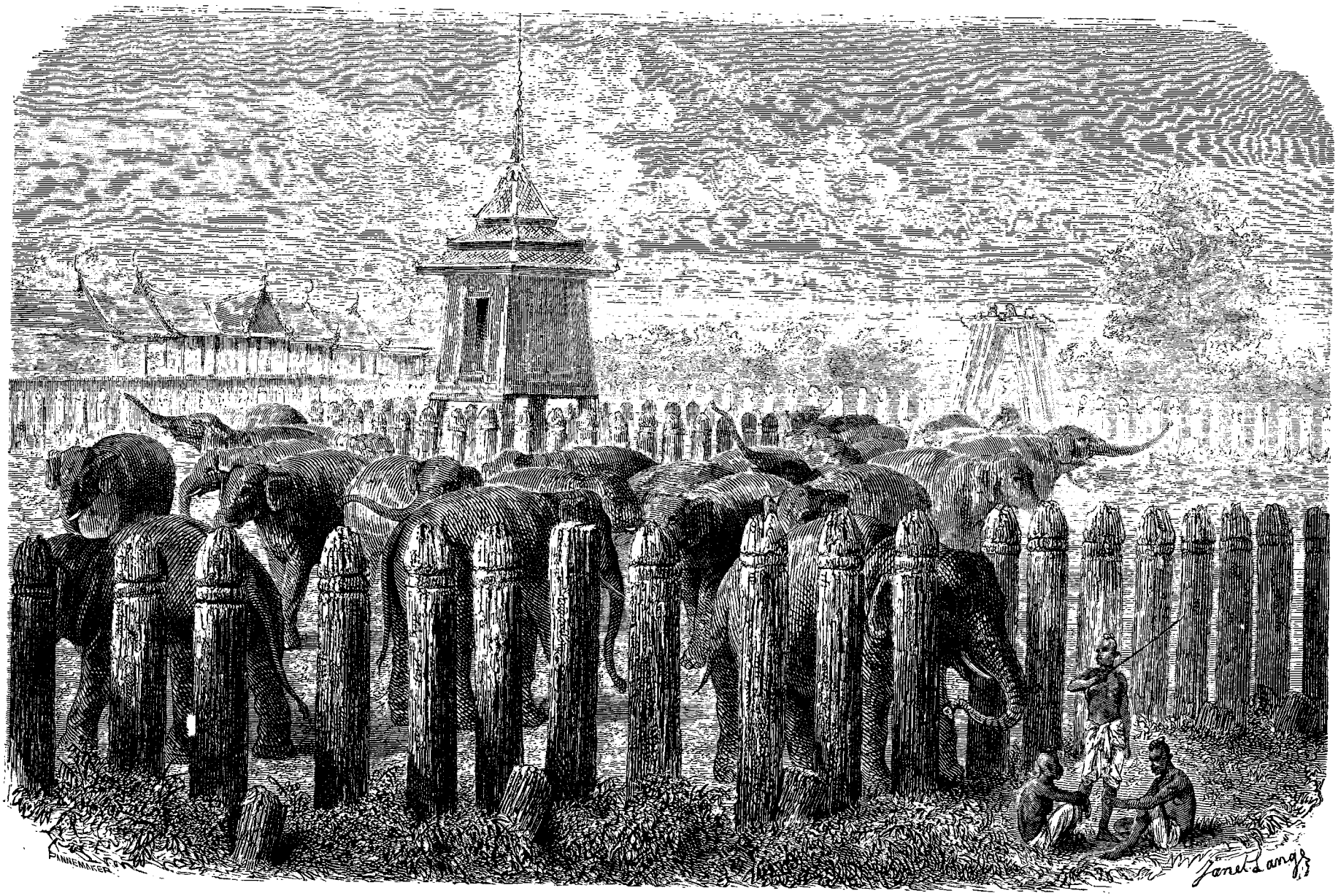
La pluie dura toute la nuit, nuit affreuse pour mes pauvres hommes qui m'ayant cédé l'avant se trouvaient entassés à l'intérieur, et gémissaient sans pouvoir goûter un seul instant de sommeil après tant de fatigues, tourmentés qu'ils étaient par une chaleur suffocante et par des légions de moustiques.

A la pointe du jour, après une centaine de coups de rame et un nouveau coude de la rivière franchi, nous nous trouvons en face de Khao-Khoc. Ce lieu a été très-mal choisi, selon mon humble avis, par les rois de Siam pour y élever une place forte, dans l'intention de s'y retirer si jamais les blancs, envahissant le sud, ils étaient obligés d'abandonner Bangkok à leur dévorante ambition. Pauvre calcul de la peur! car la possession de Bangkok entraînerait celle de tout le Delta, et personne ne songerait à venir inquiéter la royauté fugitive dans une pareille solitude.

A deux ou trois milles au-dessous de Khao-Khoc, je vis une espèce de débarcadère, et une habitation de médiocre apparence portant le nom prétentieux de palais; elle n'est composée que de feuilles et de bambous: c'est *Prabat-Moi*. Quant à Khao-Khoc, quoique depuis trois ans le deuxième roi y soit venu très-souvent pendant la bonne saison, non-seulement il n'y a point de débarcadère, mais pas même un escalier creusé dans la terre pour faciliter l'escalade de la rive qui est haute et escarpée.

Aussitôt arrivé, je mis pied à terre et me disposai à faire un choix parmi les nombreuses habitations vacantes de mandarins que l'on m'avait dit se trouver sur les bords de la rivière, mais j'eus beau battre les broussailles et les taillis avec mes hommes, enfonçant jusqu'aux genoux dans un sol détrempé et fangeux, je ne pus décou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur du parc aux éléphants d'Ajuthia. — Dessin de Janet-Lange d'après M. Bocourt aîné.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vrir que sept ou huit chaumières de Laotiens qui forment le noyau de cette population de la citadelle future, cultivateurs paisibles et hospitaliers qui seraient bien affligés, et encore plus épouvantés si jamais leurs échos répétaient un jour de sinistres bruits de guerre, s'ils voyaient luire au loin des baïonnettes européennes, ou s'ils entendaient tonner des canons rayés. Quant aux habitations royales, je ne pus y atteindre. Tout l'espace au delà d'une zone de cinquante pas comprise entre la montagne et les bords du fleuve n'est encore qu'un marécage, et tous les étroits sentiers sont obstrués par des broussailles et de hautes herbes qui ont eu le temps de croître pendant les six ou huit mois écoulés depuis la dernière visite du roi.

Ne pouvant trouver une seule cabane où nous pussions loger, nous nous mîmes en devoir d'abattre des bambous pour nous en construire une ; ce qui ne fut pas long, plusieurs hommes du hameau s'étant joints à nous, et c'est dans cette hutte ouverte à tous les vents que nous nous sommes installés.

Dans l'intervalle, j'appris qu'un éléphant blanc venait d'être pris dans le Laos et qu'il était en route pour Bangkok sous la garde d'un mandarin.

Cette grande nouvelle a été apportée ici par un messager, chargé par le vice-roi de Korat de faire préparer la route et les étapes pour la bête sacrée. M'étant trouvé chez le premier magistrat de Khao-Khoc au moment de l'arrivée dudit messager, je me suis empressé de reporter sur mon journal les principaux détails de cette entrevue et du dialogue qui s'ensuivit, dans l'espoir qu'ils auront au moins, pour mes lecteurs, si j'en ai jamais, le piquant de la nouveauté.

La scène se passe dans le prétoire de la localité, ou ce qu'en France on appellerait l'*hôtel de la préfecture*. Pauvre prétoire qui ne diffère guère de la plupart des huttes cambodgiennes, dont j'ai donné le dessin (voir p. 283), et dans la construction complète desquelles, pilotis, charpente, cloisons, plancher et toiture, gros et petit mobilier compris, il n'entre d'autres matériaux que ceux que peut fournir un pied de *graminée*, gigantesque il est vrai, une touffe de bambou.

Sur le plancher vacillant de cette espèce de cage, le mandarin, les jambes croisées à la façon d'un tailleur, occupe une estrade de quinze à dix pouces de hauteur et roule dans la bouche, d'un air grave, quelques pincées de bétel ; devant lui, plutôt étendu que prosterné, le *messager*, fonctionnaire de l'ordre des *nai-mouets* ou sergents de police, fait son rapport, tandis que sur les degrés de l'échelle qui donne accès à la salle d'audience, des volailles indiscrètes se perchent et caquètent, et que des tonquins, à l'abdomen distendu, se vautrent et grognent dans la vase chargée d'immondices du sous-sol de cette demeure officielle.

Le message débité et ouï, le mandarin se lève avec transport, dépose sa chique, joint les mains et s'écrie : « Heureux événement ! Avez-vous, ô Nai-Mouet ! été favorisé de la vue du saint éléphant?

LE MESSAGER. — Illustre seigneur, que n'en est-il ainsi ! Mais je ne le connais que par la proclamation de l'auguste Chao-Phaja de Korat, dont je reçois les ordres, moi, cheveu. L'auguste Chao-Phaja s'est transporté jusqu'à Pimaie pour vérifier si la chose était telle que l'annonçait le roi de Louang-Prabang, et à son retour il a déclaré avoir reconnu un éléphant mâle, de noble race, marqué de tous les signes divins.

LE MANDARIN. — Bien ! très-bien ! Alors sa couleur peut être comparée à la couleur d'une marmite de terre neuve?

LE MESSAGER. — Illustre seigneur ! je reçois vos ordres, il en est ainsi.

LE MANDARIN. — Parfaitement ! Et quelle est sa taille?

LE MESSAGER. — Illustre seigneur ! il a au moins quatre coudées de hauteur.

LE MANDARIN. — Ah ! Il est jeune encore? et a-t-il une bonne apparence ?

LE MESSAGER. — Illustre seigneur ! je reçois vos ordres, il est majestueux.

LE MANDARIN. — Et quand devons-nous l'attendre en ces lieux?

LE MESSAGER. — Illustre seigneur ! si je puis énoncer une opinion à cet égard, moi cheveu, il sera ici vers le milieu de la prochaine lune.

LE MANDARIN. — Bien ! très-bien ! tout sera prêt pour sa réception. »

Et tandis que le Nai-Mouet se glisse à reculons vers l'échelle pour aller porter ailleurs la bonne nouvelle, *l'illustre seigneur* aux soixante ticaux d'appointements annuels (180 fr.), auquel il vient de la communiquer, se frotte les mains avec une vigueur inaccoutumée et répète, avec une animation croissante :

« Heureux événement ! heureux événement ! »

Le digne magistrat ne put me cacher longtemps que ce qu'il prisait le plus dans l'*événement*, ce qui le rendait si joyeux, c'était la faculté que l'ouverture et la réparation des routes allait lui donner d'imposer des corvées à ses administrés. Il m'avoua humblement, pleurant d'un œil et riant de l'autre, qu'il en imposerait beaucoup plus que la chose ne l'exigeait absolument, et que tous ceux qui voudraient s'en racheter le trouveraient disposé à traiter avec eux au prix modique de seize ticaux par tête, et que cette petite négociation, menée à bonne fin, le mettrait à l'abri du besoin dans sa vieillesse.

« C'est, ajouta-t-il en terminant, ce que mes collègues, grands et petits, appellent proverbialement *tham na bon limg-phraï* (faire sa moisson sur le dos du peuple). N'avez-vous pas, ô vénérable étranger ! quelque expression équivalente dans les langues européennes? »

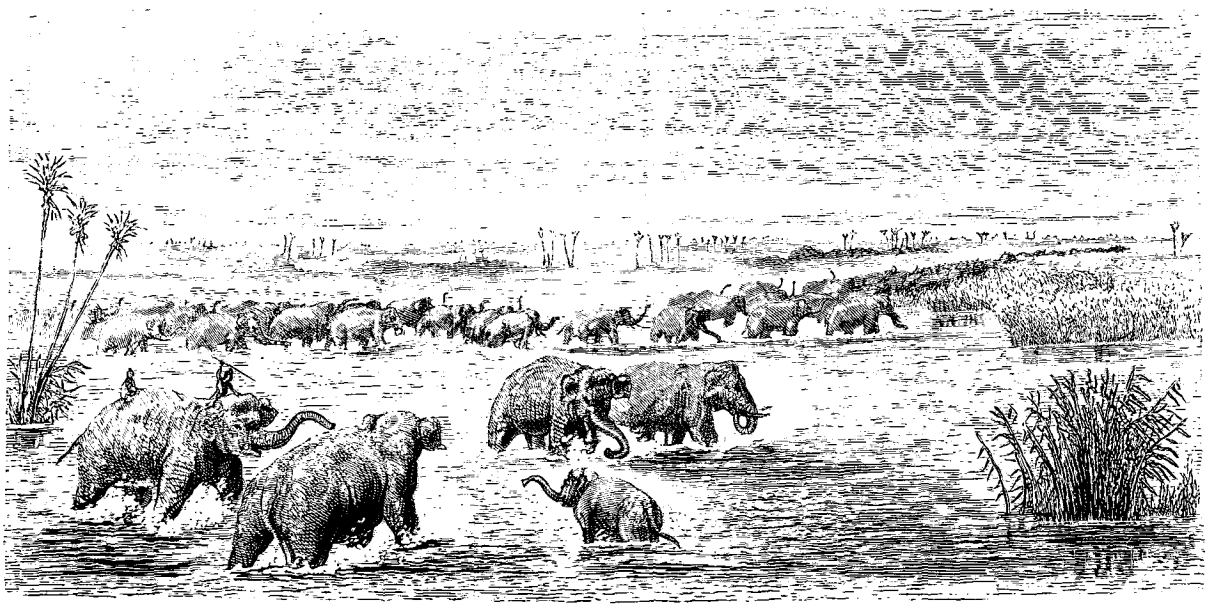
Tous les habitants du village, une cinquantaine à peu près, sont venus me présenter leurs enfants et me demander des remèdes, les uns contre la fièvre, d'autres contre la dyssenterie ou les rhumatismes, etc. Je n'ai pas entendu dire qu'il y eût des lépreux ici comme à Khao-Tchioulaü, mais les enfants sont d'une saleté révoltante ; ils sont littéralement couverts d'une couche de crasse qui les fait ressembler à des négrillons ; la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plupart de ces pauvres petits êtres tremblent de la fièvre. Le lieu que j'habite est dans une vallée formée par une ceinture de montagnes venant de Nophabury et de Phrâbat, contre-forts de la chaîne qui, contournant le bassin du Ménam, se relie à celles de la péninsule et de la Birmanie. Le mont Khoc s'étend à un kilomètre de la rive gauche de la rivière, autour d'un espace demi-circulaire, puis se rattache aux montagnes qui courent à l'est vers Korat et au nord vers le M'Lôm et le Thibet. En face du mont Khoc, d'autres monts s'élèvent en pente abrupte à partir de la rive droite qu'ils dominent un instant pour se prolonger à l'est où ils se réunissent à d'autres chaînes. C'est dans cette étroite vallée et sur les bords de la rivière qu'est situé le hameau que j'habite. Toute la contrée est dans un état sanitaire affreux; cependant, comme tous les pays montagneux, elle recèle des choses admirables.

Les pluies qui deviennent de plus en plus rares et qui ont même fini de tomber au nord ont déjà fait baisser le lit de la rivière de plus de vingt pieds. On me dit qu'à Boatioume elle est si étroite que les branches des arbres des deux rives se touchent et forment une voûte au-dessus de la tête des voyageurs. Ces montagnes, composées de calcaire, sont couvertes d'une puissante végétation, mais portent partout les traces de l'eau qui les recouvrait à une époque généalogiquement récente. De leur sommet on peut se représenter les limites qu'avait alors la mer; on reconnaît du premier coup d'œil qu'elle envahissait la plaine qui se déroule au sud, et que tous les éperons des massifs montagneux formaient des caps, des golfes ou des îles. J'ai trouvé à peu de distance de leur base, sous une couche d'humus, des bancs de corail fossile et des coquillages marins en fort bon état de conservation [1].

Dès que ma hutte fut achevée, ce qui ne fut ni long ni coûteux, nous y établîmes trois hamacs, nous nous



Éléphants sauvages amenés au kraal d'Ajuthia pendant l'inondation. — Dessin de E. Bocourt d'après M. Bocourt aîné.

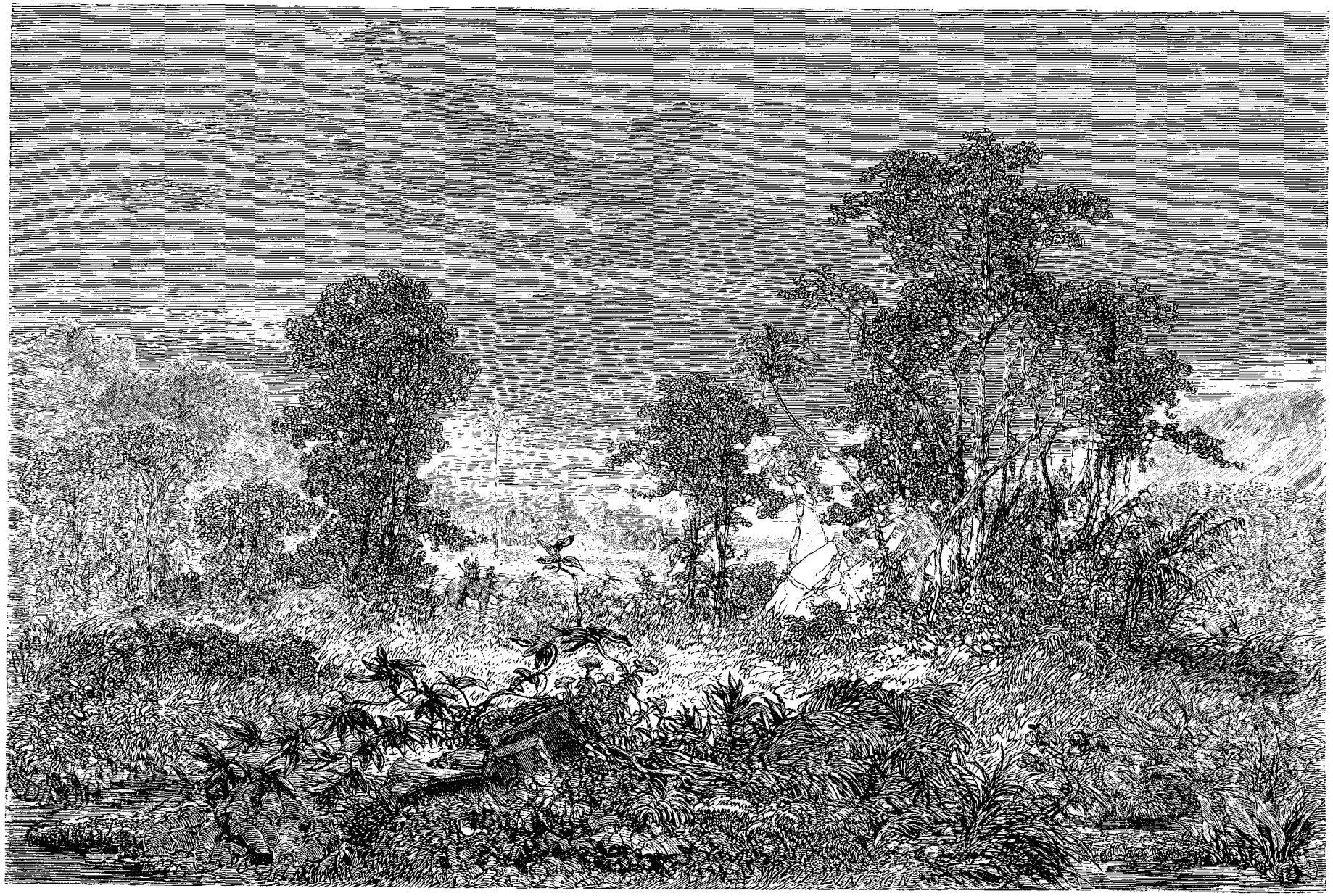
mîmes en devoir de nous préparer un terrain de chasse pour les insectes, qui ne sont jamais plus abondants qu'à la fin et au commencement de la saison des pluies, et nous abattîmes une quantité d'arbres d'une grosseur raisonnable. Le métier de bûcheron est dur et pénible sous cette latitude, où le soleil, pompant l'humidité de la terre et des marécages dont nous sommes environnés, nous enveloppe d'une atmosphère d'étuve ou de serre chaude; mais nos peines ont été largement compensées par une chasse abondante et fructueuse : les longicornes abondaient, et aujourd'hui j'ai une boîte pleine de plus de mille insectes rares et nouveaux; j'ai même été assez heureux pour remplacer un certain nombre des rares espèces de Petchaburi qui ont été détruites ou détériorées par l'eau de mer dans ma collection naufragée avec le *Sir J. Brooke*.

Les habitants du village et des environs, et jusqu'aux talapoins des pagodes voisines, viennent chaque jour m'apporter *des bêtes*, comme ils disent; les uns des sauterelles, les autres des scorpions; qui des serpents, qui des tortues, etc., et le tout accroché au bout d'un bâton.

1. « ....Lorsque j'étais à *Ajuthia*, ayant eu occasion de faire des fouilles, pour chercher les vases sacrés qui furent enfouis lors de l'invasion des Birmans, en 1769, j'observai, partout où je fis creuser, qu'à la profondeur d'environ trois mètres on rencontrait une couche de tourbe noire d'un pied d'épaisseur, dans laquelle s'étaient formés quantité de beaux cristaux transparents de sulfate de chaux. (Disons en passant que les Siamois recueillent ces cristaux, les calcinent, et en obtiennent une poudre extrêmement fine et très-blanche, dont les comédiens et les comédiennes se frottent les bras et la figure.) Dans cette couche de tourbe on trouve, en outre, des troncs et des branches d'un arbre dont le bois est rouge, mais si fragile, qu'il se rompt sans effort. D'où je conclus que c'était là le niveau primitif du terrain, qui se sera élevé peu à peu par le sédiment qu'y déposent les eaux chaque année, à l'époque de l'inondation, aussi bien que par le détritus des feuilles et des plantes.

« Il est dit dans les Annales de Siam, que sous le règne de *Phra-Ruàng* (environ l'an 650 de notre ère), les jonques chinoises pouvaient remonter le *Më-Nam* jusqu'à *Sangkhalôk*, qui est aujour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la vallée de Khao-Koc. — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Leur but, ce faisant, est d'obtenir en retour un ou deux boutons de cuivre, quelques grains de verroterie, ou un peu de toile rouge.

Le vent du nord se fait très-souvent sentir, cependant ceux du sud-est et du sud-ouest reprennent quelquefois le dessus et nous ramènent de la pluie; mais la chaleur des nuits diminue chaque jour, au point que maintenant après trois heures du matin je puis supporter une couverture ou m'envelopper de mon burnous. Mes deux serviteurs ont de temps en temps quelques atteintes de fièvre intermittente; ils se plaignent souvent du froid à l'estomac. La mort nous dresse tant d'embûches dans ces lieux humides que celui qui y échappe peut se considérer comme privilégié

. . . . . .

L'air avait commencé à fraîchir à la fin de novembre; avec décembre nous entrons en plein hiver; une bonne brise, pareille à notre bise de mars, souffle du nord toute la journée, et la nuit le thermomètre baisse déjà jusqu'à quinze degrés centigrades. Le soir je me promène au bord de la rivière enveloppé d'un chaud burnous, le capuchon relevé; c'est un plaisir que je n'avais pas goûté depuis ma visite à Phrâbat il y a deux ans. Il faut avoir passé tant de nuits d'insomnies, suffoquant de l'extrême chaleur, pour se figurer le bien-être que l'on éprouve à dormir enfin sous une bonne couverture de laine et surtout sans faire une guerre incessante à ces affreux moustiques. Phraï et Deng ont toute leur garde-robe sur le dos, le jour et la nuit; je les ai même vêtus d'une double flanelle rouge et de chapeaux de feutre; on les prendrait pour des garibaldiens, — à leur costume seulement, — car ils n'ont nullement l'air tapageurs ni guerriers; cependant ils ne manquent pas d'un certain courage qui a aussi son mérite. Ils dansent en chantant autour d'un bon feu, et ils ouvrent de grands yeux quand je leur dis que j'ai vu des fleuves et des rivières plus larges que le Ménam, gelés et sur lesquels les chars les plus lourds pouvaient circuler[1] et d'autres où l'on rôtit quelquefois des bœufs entiers[2], et que souvent, dans ces contrées-là, des hommes et des animaux meurent de froid.

Mon petit *Tine-Tine* ne dit mot, il s'enfonce sous ma couverture et y dort à son aise; cependant si Phraï le tourmente en dérangeant sa literie, il lui montre les dents. Ingrat que je suis, je ne vous ai pas encore parlé de ce petit compagnon qui m'est si fidèle et si attaché, de ce joli et mignon *King-Charles* que j'ai amené avec moi, et dont toutes les Siamoises, surtout celles qui n'ont point d'enfants, sont éprises, malgré l'aversion que les Siamois témoigent aux chiens généralement; aversion n'est peut-être pas le mot propre, mais ils ne caressent jamais ces animaux, qui d'ailleurs demeurent presque tous à demi sauvages. Je crains bien pour ce pauvre chien une triste fin, qu'il ne soit foulé aux pieds par un éléphant ou qu'un tigre n'en fasse une bouchée.

Depuis deux jours nous faisons bombance; au moment où les vivres commençaient à nous manquer, le poisson s'est avisé de remonter la rivière, et c'est par centaines qu'on les prend à la trouble; ils ne sont guère plus gros que des sardines, il est vrai, mais en une heure nous en avons pris de quoi remplir six ou huit paniers, et mes deux serviteurs ont assez à faire à couper les têtes et à saler.

Tous les enfants du voisinage, dont la plupart sont encore à la mamelle, viennent constamment m'apporter des insectes pour avoir un bouton de cuivre ou une cigarette. Oui, une cigarette! ces bambins quittent le sein de leur mère pour la pipe et alternativement; s'ils n'étaient pas si sales, ils seraient gentils, et je serais porté à les caresser; mais depuis que j'y ai été pris, je crains les affections cutanées.

Le Laotien est aussi superstitieux que le Cambodgien, et plus peut-être que le Siamois. Si quelque personne tombe malade de la fièvre ou seulement de quelque légère indisposition, à coup sûr c'est le démon qui est entré dans son corps. Si quelque affaire ne réussit pas, ce ne peut être que la faute du démon; si quelque accident arrive à la chasse ou à la pêche, ou en coupant du bois dans la forêt, c'est le démon et toujours le démon. Dans les maisons ils conservent précieusement un talisman, généralement un simple morceau de bois, ou une plante parasite dont la forme possède quelque ressemblance avec

d'hui à plus de cent vingt lieues de la mer; ce qui fait supposer que la plaine de Siam a éprouvé un changement considérable dans ce laps de douze cents ans, puisqu'à présent les jonques ne remontent pas au delà de *Juthia*, distante de la mer de trente lieues seulement.

« En creusant des canaux, on a trouvé, dans plusieurs endroits, des jonques ensevelies dans la terre à quatre ou cinq mètres de profondeur. Plusieurs personnes m'ont rapporté que quand le roi fit creuser les puits pour les pèlerins, sur la route de *Phrâ-Bat*, à une profondeur de huit mètres, on trouva un gros câble d'ancre en rotin.

« A l'extrémité nord de *Bangkok*, à onze lieues de la mer, je vis des Chinois creusant un étang ne rapporter du fond que des coquillages concassés, ce qui me confirma dans mon opinion, que cette plaine avait été mer autrefois. Voulant donc résoudre la question de manière à lever tous les doutes, je fis creuser dans le terrain de notre église à *Bangkok* un puits de vingt-quatre pieds de profondeur; l'eau qui se rassemblait au fond était plus salée que l'eau de mer; la vase molle qu'on ramenait du fond était mêlée de plusieurs sortes de coquillages marins, dont un bon nombre étaient en bon état de conservation; mais, ce qui finit par lever tous les doutes, fut une grosse patte de crabe et des concrétions pierreuses auxquelles adhéraient de jolis coquillages.

« La mer s'est donc retirée et se retire encore tous les jours; car dans un voyage au bord de la mer, mon vieux pilote me montra un gros arbre qui était à un kilomètre dans les terres, en me disant : « Voyez-vous cet arbre là-bas? Quand j'étais jeune, j'y ai « souvent attaché ma barque; et aujourd'hui, voyez comme il est « loin. »

« Voici la cause qui fait croître si vite la terre au bord de la mer. Pendant trois mois de l'année, quatre grands fleuves charrient, jusqu'à la mer, une quantité incalculable de limon; or, ce limon ne se mêle pas à l'eau salée, comme je m'en suis convaincu par mes propres yeux, mais il est ballotté et refoulé par le flux et reflux sur les rivages où il se dépose peu à peu, et à peine s'est-il élevé au niveau de l'eau qu'il y croît des plantes et des arbres vigoureux qui le consolident par de nombreuses racines. J'ai tout lieu de croire que la plaine de Siam s'est accrue de vingt-cinq lieues en largeur sur soixante en longueur, ce qui ferait une étendue de quinze cents lieues carrées. » (*Pallegoix*, t. Ier, ch. IV.)

1. En Russie, sur la Néva.
2. Sur la Tamise, à Londres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une partie quelconque du corps humain, et qui doit à cette circonstance de devenir le dieu lare du foyer, le protecteur qui en écarte tous les mauvais génies.

Tous les jours nous organisons une nouvelle chasse dans les forêts; cependant ici, quand on ne croit chasser qu'aux insectes ou aux oiseaux, il arrive que le bruit de la voix, ou la détonation de nos fusils dans ces profondes solitudes, répétés par les échos de la montagne, fait sortir les animaux féroces de leurs repaires. Hier, après une chasse assez longue et fatigante dans laquelle nous avions tué quelques oiseaux et un ou deux singes, nous revenions fatigués, lorsque, arrivés à une petite éclaircie de la forêt, je dis à mes deux « boys [1] » de prendre un peu de repos au pied d'un arbre pendant que j'irais, de ma personne, à la recherche des insectes, etc. Tout à coup mon attention est éveillée par un bruit suspect, comme le piétinement d'un animal se glissant dans l'épais feuillage. Je relève aussitôt la tête, saisissant et armant en même temps mon fusil, et je me glisse légèrement derrière le grand arbre au pied duquel dorment mes hommes. Il était temps! En ce moment même un beau et grand léopard prenait son élan pour franchir les broussailles et s'élancer sur un de mes domestiques, qui tous deux sommeillaient aussi paisiblement que s'ils eussent été dans notre hutte. Je n'eus pas une seconde à moi pour viser et presser la détente de mon arme, et l'animal frappé de ma balle à l'épaule droite alla rouler à plusieurs pas de distance, dans un inextricable buisson, après avoir décrit en l'air un bond d'une hauteur prodigieuse. Il n'était que blessé, et nous avions tout à craindre, si je ne réussissais à le tuer, ou tout au moins à lui briser l'autre épaule pour le mettre dans l'impossibilité de nous faire du mal. Une seconde décharge, qui le frappa dans la région du cœur, l'acheva presque instantanément.

L'effroi, la crainte et l'émotion de mes deux pauvres garçons réveillés en sursaut par la première détonation de mon arme, si près de leurs oreilles, ne peuvent se comparer qu'au plaisir qu'ils éprouvèrent en voyant l'animal étendu sans vie à leurs pieds.

Je pouvais regarder cette aventure comme une étrenne de nouvel an, car nous sommes au dernier jour de décembre.

Encore une année écoulée, année semée pour moi, comme pour tous, de joies, d'inquiétude et de peines, et aujourd'hui plus encore que les autres jours, mes pensées se reportent sur le petit nombre d'êtres qui me sont chers. Plus d'un cœur ami, à cette heure, répond aux battements du mien; j'en suis sûr, des vœux pour le pauvre voyageur s'élèvent à la fois et identiques des foyers de mon père, de ma femme et de mon frère, quelle que soit la distance qui les sépare. Tous désirent mon retour, m'écrit mon frère dans sa dernière lettre que mes amis de Bangkok viennent de m'envoyer, et pourtant je ne suis qu'au début de ma nouvelle campagne : serait-ce d'un bon soldat de prendre son congé à la veille d'une bataille? Je suis aux portes de l'enfer comme appellent cette forêt les Laotiens et les Siamois. Tous les êtres mystérieux de cet empire de la mort semé des ossements de tant de pauvres voyageurs, dorment profondément sous cette voûte épaisse. Je n'ai rien qui pourrait effrayer les démons qui l'habitent, ni dents de tigre, ni cornes de cerf rabougriés, aucun talisman enfin, que mon amour pour la science et ma croyance en Dieu. Si je dois mourir ici, quand l'heure sonnera, je serai prêt.

Il y a dans le repos de cette forêt, dans le calme de cette puissante nature tropicale, quelque chose d'une majesté indéfinissable qui à cette heure de la nuit (minuit) fait sur moi une impression profonde. Le ciel est serein, l'air frais, les rayons de la lune ne pénètrent qu'à travers les branches et les feuilles des arbres, et n'éclairent çà et là que quelques coins du sol, qu'on dirait des lambeaux de papier dispersés par le vent; pas le moindre souffle ne fait bruire les arbres, et rien ne troublerait ce silence imposant sans quelques feuilles mortes qui tombent de branche en branche avec un petit bruit sec, le murmure d'un ruisseau qui coule à mes pieds sur un lit de cailloux, quelques grenouilles qui se répondent de distance en distance, et dont le coassement ressemble à l'aboiement rauque d'un chien; puis de temps en temps quelque oiseau de la nuit, des chauves-souris, attirées par la flamme de la torche qui brûle attachée à une branche de l'arbre sous lequel j'ai étendu ma peau de tigre; puis, à de longs intervalles, le cri plus ou moins rapproché d'une panthère qui appelle son mâle, et auquel répondent par des grognements du sommet des arbres des chimpanzés dont elles troublent le repos.

Un sabre d'une main et une torche de l'autre, Praï poursuit des poissons dans le ruisseau; son ombre reflétée sur les rochers et dans l'eau, pendant qu'il s'escrime et crie tour à tour : « Manqué! touché! » le ferait prendre pour un démon par les gens du pays. Je ne sais pourquoi, mais je ne puis me défendre d'un sentiment de tristesse que quelques heures de sommeil et une longue chasse demain parviendront à dissiper; comment finira cette année pour nous? Atteindrai-je mon but, et aurai-je le bonheur de conserver cette santé sans laquelle il me serait impossible de rien faire, et pourrai-je surmonter tous les obstacles et les difficultés qui m'attendent, et dont les moyens de transport, si difficiles à se procurer, ne sont pas les moindres?

Cependant, malgré tout, que ceux qui pensent à moi à cette heure, par delà les continents et les mers, au foyer de famille, ne soient pas trop inquiets sur mon sort, et conservent cet espoir et cet amour en Dieu qui seuls font l'homme grand et fort. Avec l'aide de la protection divine le jour de notre réunion viendra, et notre persévérance et nos efforts seront recompensés! Et toi, fil magnétique invisible qui, malgré les distances, réunit les cœurs amis, porte les bénédictions du voyageur à tous ces êtres chéris, inspire-leur ces pensées qui font ma force de toutes les heures, et ma consolation dans les plus tristes et les plus pénibles moments. A tous donc une heureuse année! Puissé-je aussi ramener sain

1. Le mot *boy*, qui veut dire garçon, est généralement employé en Angleterre pour désigner les domestiques mâles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et sauf ce pauvre jeune Phraï, compagnon fidèle de mes travaux, de mes fatigues, et dont le dévouement semble à l'épreuve de la mort. Mes deux serviteurs sont un peu épuisés par la fièvre et un commencement de dyssenterie, mais ils ne m'en suivent pas moins pleins d'entrain et de gaieté, et me montrent un attachement de tous les instants....

A cinq ou six lieues au nord de Khao-Khoc se trouve le mont Sake, et à deux milles au delà toute trace d'habitation cesse jusqu'à Boatioume. Les bords solitaires de la rivière gagnent en charme et en pittoresque; tantôt ce sont de belles roches de calcaire couvertes en maints endroits d'une croûte de matières ferrugineuses, et d'où découlent des sources bruyantes qui, douées de la propriété d'incrustation, laissent partout sur leur passage des dépôts de formes curieuses; tantôt des monts qui s'élèvent abruptement à une grande hauteur, et renferment des grottes plus ou moins profondes et ornées de stalactites; enfin de gracieux lits de sable, et des îlots où s'étendent pour se chauffer au soleil une foule d'iguanes; partout c'est une riche végétation entremêlée d'élégantes touffes de bambous. Là s'ébattent et se querellent des troupes de chimpanzés sur lesquels s'exerce l'adresse de Phraï, et qui lui procurent des repas délicieux.

Nous montions une pirogue très-légère, de sorte que le premier jour nous dépassâmes des bateaux de Pet-



Une visite pendant la sieste. — Dessin de E. Bocourt d'après M. Mouhot.

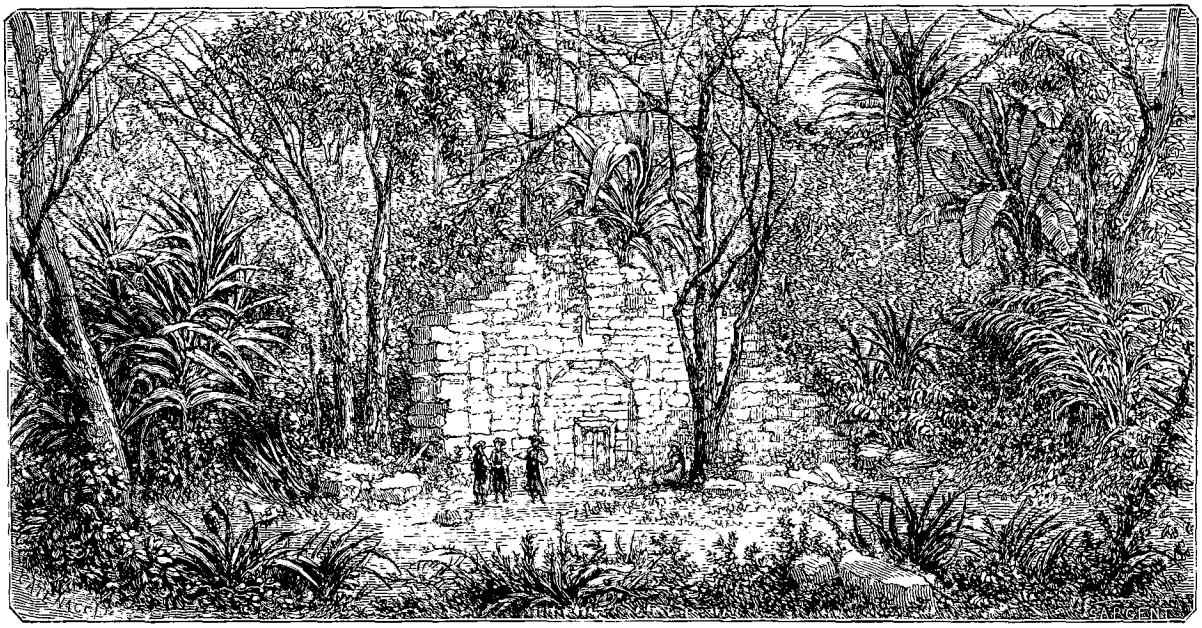
chaboune qui l'avant-veille étaient partis de Khao-Khoc; car le courant est encore assez rapide, lors même que les eaux sont déjà si basses qu'en maints endroits il faut traîner les embarcations sur le sable, et que les perches remplacent partout les avirons.

Les tigres, assez rares à Khao-Khoc, sont beaucoup plus communs aux environs de Boatioume où ils détruisent beaucoup de bétail. Les crocodiles y sont également en beaucoup plus grand nombre. Avant-hier, de notre barque, j'en tuai un d'une grosseur énorme, le plus grand que j'eusse vu jusqu'à présent. Un Laotien, ancien chasseur renommé pour son adresse et son courage, m'a raconté, au sujet de ces amphibies, l'anecdote suivante : « Un alligator dormait sur le sable, tout près de la rivière, la gueule ouverte. Un tigre, venu là pour se désaltérer, s'approche et y fourre sa patte; le croc se referme et le tigre est aussitôt entraîné sous l'eau. A force d'efforts, il parvient cependant à ramener au rivage son adversaire, qui à son tour l'entraîne une seconde fois. De nouveau le tigre regagne la rive, et le crocodile l'emporte encore. La lutte dura ainsi quelque temps, jusqu'à ce qu'enfin la balle du vieux chasseur ayant frappé le tigre, les deux adversaires disparurent, ne laissant à la surface de l'eau qu'un filet de sang. »

Henri Mouhot.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines de Panbrang, district de Tchaïapoune, province de Kôrat. — Dessin de Catenacci d'après M. Mouhot.

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE SIAM, DE CAMBODGE, DE LAOS

ET AUTRES PARTIES CENTRALES DE L'INDO-CHINE,

PAR FEU HENRI MOUHOT, NATURALISTE FRANÇAIS [1].

1858-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXVI

La ville de Tchaïapoune. — Retour à Bangkok. — L'éléphant blanc. — Encore la forêt du Roi du Feu. Kôrat et sa province. — Penom-Wat.

Ayant atteint la ville de Tchaïapoune le 28 février 186!, je me présentai au gouverneur pour lui demander de l'aide et le prier de me louer des éléphants ou des bœufs pour continuer mon voyage. Je lui présentai mon passe-port français, la lettre du Khrôme Luang, puis une autre du gouverneur de Kôrat ; mais tout fut inutile. Il me fut répondu que, si je voulais des bœufs ou des éléphants, il y en avait dans la fôret. J'aurais pu me passer de l'assistance de ce fonctionaire en langouti, et louer d'autres animaux chez les habitants de la ville ; mais ceux-ci me les auraient fait payer deux ou trois fois plus cher que le prix ordinaire, et ma bourse est trop légère pour me permettre un pareil sacrifice, qui se renouvellerait probablement à chaque station. La seule chose qui me restait à faire, c'était de retourner sur mes pas, laisser un de mes domestiques à Kôrat avec mes bagages, et revenir avec l autre, à Bangkok, réclamer près de notre consul, des ministres ou du roi lui-même ; car il y a un traité conclu par M. de Montigny, entre la France et le roi de Siam, qui oblige à donner aide et protection aux Français, et surtout aux missionaires et aux naturalistes. C'était là une perte de temps bien regrettable et qui pouvait m'occasionner de très-sérieux inconvénients, car, si par suite de ces délais je venais à être surpris par la saison des pluies au milieu des forêts, ou même avant mon arrivée dans un lieu sain, ma santé et ma vie pouvaient être compromises.

Heureusement, depuis Kôrat, j'eus le plaisir de voyager en compagnie de cet éléphant blanc pris dans le Laôs, dont j'ai parlé plus haut, et qu'un dignitaire de Bangkok, avec lequel je liai connaissance et qui me prit en amitié, était venu chercher en grande pompe. La caravane était magnifique : elle comptait plus de soixante éléphants de couleur normale, dont deux furent mis à mon service, un pour moi-même et un autre pour mon domestique.

Me trouvant donc dans les bonnes grâces du mandarin chargé d'escorter le pachyderme fétiche, je lui contai mon aventure, et il me promit de me faire obtenir tout ce que je désirais. A notre arrivée à Saraburi, nous trouvâmes les administrateurs du Laos et les premiers mandarins de Bangkok réunis en cette ville pour

1. Suite et fin. — Voy. pages 219, 225, 241, 257, 273, 289, 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prendre soin de l'éléphant. Les Siamois, gens superstitieux avant tout et pleins de foi dans la métempsycose, croient que l'âme de quelque prince ou de quelque roi passe dans le corps de ce pachyderme, comme aussi dans le corps des singes blancs et de tout autre animal albinos : c'est pourquoi ils ont pour ces créatures maladives la plus grande vénération, non pas qu'ils les adorent, car les Siamois, en vrais disciples des premiers apôtres du bouddhisme, ne reconnaissent aucun Dieu, pas même Bouddha, mais ils ont la croyance que ces êtres anormaux portent bonheur au pays.

Pendant le trajet, des centaines d'hommes coupaient les branches devant l'animal et lui préparaient un chemin facile. Deux mandarins lui servaient à ses repas des gâteaux de différentes espèces dans des plats d'or, et le roi lui-même, sorte de philosophe rationaliste, vint jusqu'à Ajuthia au-devant de lui.

Grâce à ce fétiche et à l'aide de quelques présents de valeur, je réussis à obtenir des lettres un peu plus favorables pour les gouverneurs des provinces du Laos et je quittai de nouveau Bangkok, où pendant une quinzaine de jours je reçus la gracieuse et généreuse hospitalité de mon ami Dr Campbell, un des meilleurs hommes que j'aie rencontrés jusqu'à présent, et dont la bonté, l'affabilité et la loyauté ont gagné mon cœur et mon estime.

Enfin, après une double dépense d'argent et de temps, celui-ci plus irréparable que celui-là, je pus reprendre la route du nord.

En me parlant de son voyage à Kôrat, le Dr House, le plus hardi des missionnaires américains de Bangkok et le seul blanc qui eût pénétré jusque-là depuis un grand nombre d'années, me disait qu'il n'avait éprouvé sous tous les rapports qu'une déception. J'en dirais autant, si j'étais comme lui parti avec beaucoup d'illusions; mais j'avais une idée de la forêt *du roi du Feu*, que j'avais déjà traversée sur une foule de points, comme à Phrâbat, à Khao-Khoc et à Kenne-Khoé, et sous les ombrages délétères de laquelle j'avais déjà passé plus d'une nuit. Quant à des cités, je ne m'attendais point non plus à en trouver au milieu de ces bois, presque impénétrables, et où l'œil même ne peut plonger à plus de quelques pas devant soi. Dernièrement encore, je viens d'y passer dix nuits successives. Durant la traversée de cette immense et épaisse forêt, tout ce qu'il y avait de Chinois dans la caravane, heureux à chaque halte de se trouver encore au nombre des vivants, s'empressaient de tirer de leurs paniers une abondance de provisions capable de satisfaire l'appétit le plus exigeant; ils choisissaient, à défaut d'autel, quelque gros arbre, ils disposaient leurs plats, allumaient des bougies, et brûlaient force papier doré, en marmottant des prières à genoux. A l'entrée et à la sortie de la grande forêt, ils jetaient des feuilles et déposaient des bâtons parfumés dans des espèces de chapelles élevées sur quatre pieux de bambous, ces étranges offrandes devant, selon eux, conjurer les démons et écarter la mort.

Quant aux Laotiens, quoique superstitieux, je les trouvai très-aguerris, surtout ceux qui ont huit ou dix fois ce voyage par an. Ils n'ont même pas peur d'éveiller le roi du Feu en tirant sur les voleurs et le gibier qui se présentent. La mort cependant recrute journellement, et même dans la bonne saison, un ou deux individus sur dix nouveaux venus qui traversent cette forêt. Je suppose que le nombre de ceux qui payent leur tribut dans ce terrible passage, soit à la maladie, soit à la mort, doit être considérable dans la saison des pluies. Lorsque tous les torrents débordent, que la terre est partout détrempée, que d'une extrémité à l'autre le chemin n'est que fondrières, que les rizières sont couvertes de plusieurs pieds d'eau, et qu'après cinq ou six jours de marche dans la vase, le voyageur ne cesse de transpirer au milieu d'une atmosphère d'une puanteur extrême, chaude comme une étuve et chargée de miasmes putrides, que de victimes doivent succomber!

Deux Chinois de notre caravane arrivèrent à Kôrat avec une fièvre affreuse. Je pus en sauver un, parce que, prévenu à temps, je lui administrai de la quinine; mais l'autre, celui qui paraissait cependant le plus robuste, était mort presque aussitôt que j'appris qu'il était malade.

Notre premier bivac dans le Dong-Phya-Phaye avait été sur le revers occidental de la montagne. Nous campâmes sur un coteau où nos pauvres bœufs, faute d'herbe, durent apaiser leur faim avec quelques feuilles arrachées aux arbustes. La rivière qui descend de ces hauteurs est celle qui passe près de Kôrat. Sur la colline de la rive opposée, campait une autre caravane de plus de deux cents bœufs.

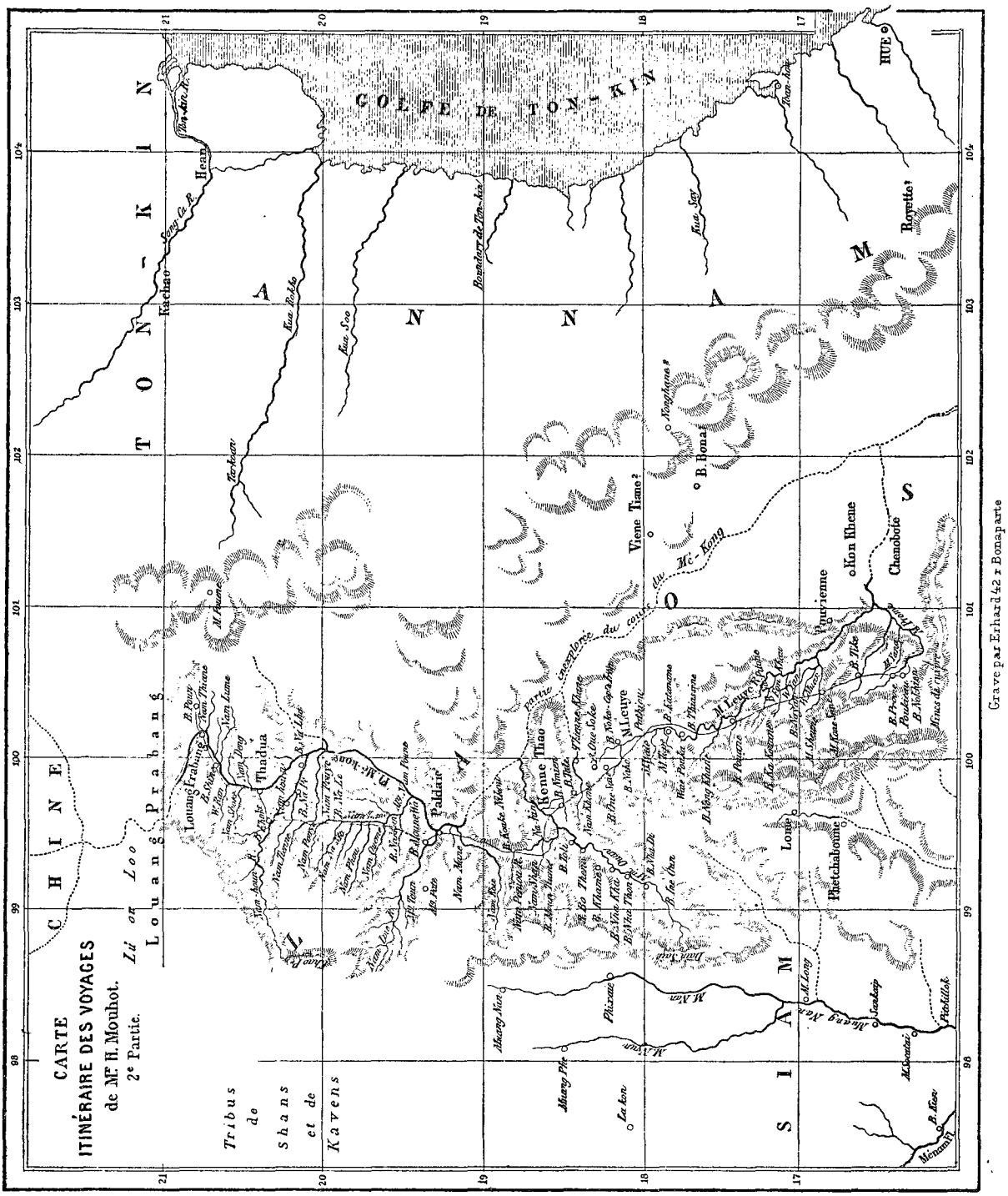
Dans une gorge de cette montagne, et sur des hauteurs presque inaccessibles et excessivement fiévreuses, j'ai trouvé une petite tribu de Kariens qui naguère habitait les environs de Patawi. Pour conserver leur indépendance, ils vivent à peu près séquestrés, car la crainte des fièvres empêche les Siamois de pénétrer chez eux. Ils n'ont ni temples ni prêtres; ils cultivent un riz magnifique et plusieurs espèces de bananes qui ne se retrouvent que chez les tribus de même origine. Beaucoup d'individus, quoique assez rapprochés d'eux, ignorent même leur existence; il est vrai qu'ils sont un peu nomades. D'autres prétendent qu'ils payent annuellement un tribut consistant en *rake*, qui n'est autre chose que la gomme laque ou lake du Japon. Cependant, chose assez contradictoire, le gouverneur de la province de Kôrat et plusieurs chefs de la province de Saraburi m'ont paru dans une complète ignorance à ce sujet.

Le jour suivant, une heure avant le lever du soleil, après avoi compté les bœufs morts d'épuisement et devant servir de pâture aux animaux sauvages, après avoir chargé les marchandises sur d'autres bâts, nous nous remîmes en marche; et vers onze heures nous entrâmes dans de longs bois couverts de taillis et de hautes herbes, où fourmillent les daims et où l'on ne tarda pas à faire halte auprès d'une source.

Le lendemain, après un détour de quelques milles au nord pour trouver un passage, on gravit une nouvelle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaîne qui court parallèlement à la première, mais couverte de blocs de grès ; la végétation y reparaît avec toute sa force. L'air est pur et frais ; et grâce à des bains réitérés dans des sources d'eau vive, les pieds qui n'étaient que plaies et ampoules au début du voyage, commencent à se raffermir. Les gibbons et les calaos font de nouveau entendre leurs cris. Je tuai plusieurs faisans, des paons et un aigle qui, après avoir été écorché, fit les délices de nos conducteurs. Au delà de ce mont, le terrain redevient sablonneux et la végétation plus maigre. Nous campons



de nouveau sur les bords de la petite rivière de Kôrat, à trois cents mètres d'un village décoré du nom de chef-lieu de district.

La dernière chaîne que nous venons de traverser se déroule alors à une lieue de nous comme un sombre rempart, surmonté des dômes et des crêtes de la première. Nos conducteurs sont tous des Laotiens des environs de Kôrat ; leur vieux chef est plein d'égards et d'attentions pour moi ; tous les soirs, il prépare ma place pour la nuit, aplanit la terre, coupe des branches et les recouvre d'un petit toit de feuilles pour me préserver de la rosée. La vie de ces braves gens est dure ; tous les jours et par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

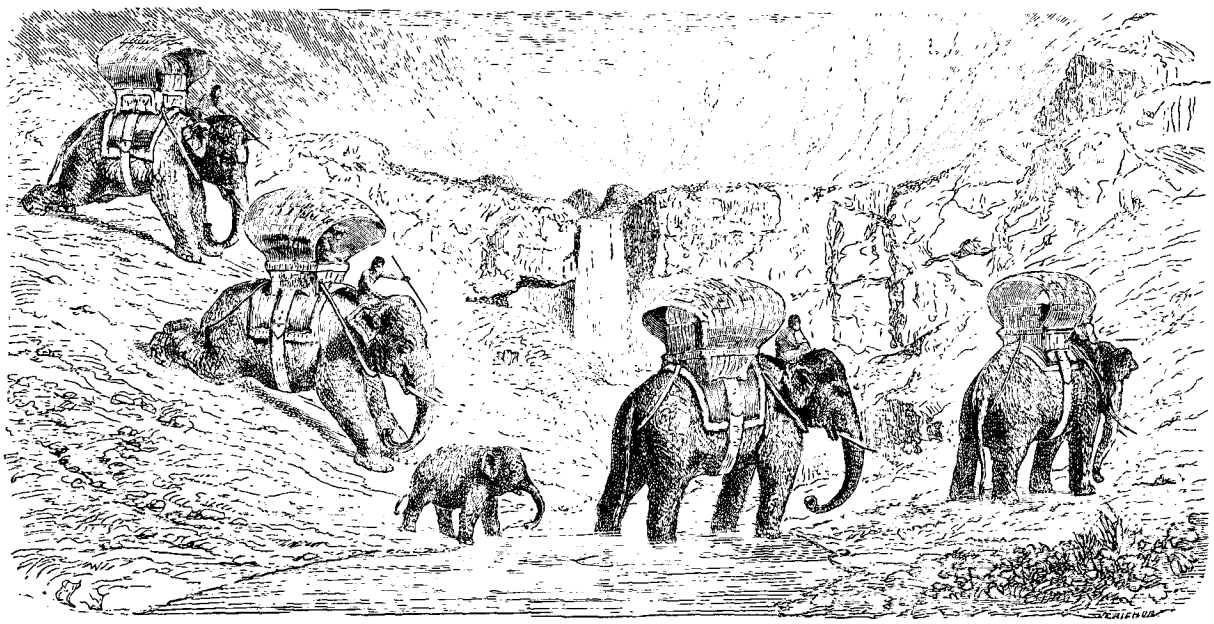
toutes les saisons ils piétinent le sol de ces affreux sentiers, ayant à peine le temps, matin et soir, d'avaler quelques boulettes de riz gluant, et passant la plupart de leurs nuits, avec très-peu de someil, tourmentés par les fourmis blanches et tenus en alerte par les voleurs.

Tous les jours nous croisions une ou deux caravanes de quatre-vingts à cent bœufs, transportant des peaux de daim, de cerf, de panthère, beaucoup de soie écrue, venant du Laos oriental, des langoutis de coton et de soie, des queues de paon, de l'ivoire, des os d'éléphant, du sucre, mais ce dernier produit en petite quantité.

Les quatre jours suivants, le terrain conservait le même aspect. Nous traversâmes plusieurs villages considérables, dont un, Sikiéou, nourrit un troupeau de plus de six cents bœufs appartenant au roi. Nous avons mis dix jours pour aller de Keng-Koë à Kôrat, où je fus parfaitement reçu par le gouverneur, qui, en outre de mes autres lettres, m'en donna une pour les fonctionnaires des provinces sous ses ordres, les obligeant à me louer à ma première réquisition, autant de bœufs et d'éléphants que j'en mentionnerais. La plus grande partie de la population de cette ville vint au-devant de moi, avec Phraï en tête, et plusieurs habitants me comblèrent de présents : des sacs de riz, du poisson, des fruits, du tabac, le tout en abondance.

Le quartier chinois de cette ville compte soixante à soixante-dix maisons bâties avec des larges briques séchées au soleil, et entourées de palissades de neuf pieds de hauteur et fortes comme celles d'un rempart.

Toutes ces précautions sont de la plus grande nécessité, car Kôrat est un nid de voleurs et d'assassins, le repaire de l'écume des deux races siamoise et laotienne, bandits et gens sans aveu, échappés d'esclavage ou de prison, et attirés là sur une scène plus digne d'eux, comme les corbeaux et les loups qui suivent les armées et les caravanes. Ce n'est pas qu'ils jouissent d'une im-



Caravane d'éléphants traversant les montagnes du Laos. — Dessin de E. Bocourt d'après M. Mouhot.

punité complète ; le gouverneur de Kôrat, fils du bodine ou général qui soumit Battambâng et les provinces révoltées du Cambodge, est vice-roi de ce tout petit État. Il a droit de vie et de mort, et il en use, dit-on, avec un sang-froid implacable ; il coupe une tête et un poignet sans y mettre beaucoup de façons. C'est toujours la justice siamoise, justice sommaire, mais peu logique. Il n'y a ni gendarmes ni police : c'est au volé à arrêter le voleur, s'il peut, et à l'amener devant le juge ; son voisin même ne lui prêterait pas main-forte.

Il s'agissait de me caser. Je m'adressai aux Chinois pour avoir un abri un peu plus grand que celui où Phraï s'était d'abord logé avec mes bagages. En peu de temps nous trouvâmes mon affaire.

A l'extrémité du quartier chinois, qui est le bazar, commence la ville proprement dite, renfermée dans une enceinte carrée d'un demi-mille de côté, formée de blocs de concrétions ferrugineuses et de grès tirés des montagnes éloignées, et que je reconnus au premier aspect pour être l'ouvrage des Khmerdôm.

Dans l'ntérieur se trouvent la résidence du gouverneur, celle de toutes les autres autorités, quelques pagodes, un caravansérail ; en outre, un assez grand nombre d'autres habitations ne sont pas comprises dans l'enceinte. Un filet d'eau de huit mètres de large, qui traverse la ville, est bordé de petites plantations d'aréquiers et de cocotiers.

La ville de Kôrat proprement dite ne doit pas contenir plus de cinq à six mille habitants, et dans ce nombre on compte six cents Chinois, en partie venus directement du Céleste-Empire, en partie dépendants de parents résidant déjà dans le pays. Tous rayonnent de Kôrat à travers la province ou sur la route de Bangkok pour leur commerce.

Autant je trouvai les Siamois venus du dehors impudents, autant je rencontrai d'affabilité et de cœur même

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



M. Mouhot bivaquant dans les bois de Laos. — Dessin de E. Bocourt d'après une aquarelle envoyée par le voyageur à sa famille quelques jours avant sa mort.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans les Chinois. C'était le contraste qui existe entre la civilisation et la barbarie, entre la masse de vices qu'enfante la paresse et les qualités que donne l'habitude du travail. Malheureusement, l'aisance que le commerce donne à tous ces infatigables marchands et traficants leur procure aussi le moyen de satisfaire leurs terribles passions : le jeu et l'opium. On n'en voit que trop couchés sous un hangar, leur longue et maigre échine courbée, leurs doigts crispés sur leurs affreuses cartes, ou bien plongés dans une espèce de léthargie, au fond de leurs sombres et sales réduits infects, qu'éclaire seulement la faible lumière de leur lampe de fumeur d'opium. L'argent sort à pleines mains de leurs bourses, mais finit toujours, comme à Bangkok, par retourner aux mandarins. Joueurs ou non, le commerce enrichit le plus grand nombre; et quoiqu'ils commencent pauvres et avec des marchandises d'emprunt confiées, sur la simple recommandation d'un ami, par quelque compatriote dont les magasins regorgent, un petit nombre de voyages suffit, il paraît, pour leur donner un capital.

C'est de tout le Laos oriental, d'Oubone, de Bassac, de Jasoutone, ainsi que des villages laotiens de la province de Kôrat, que les marchandises, dont la soie, quoique d'une qualité tout à fait inférieure, fait le principal article, descendent à ce marché. Là, comme ailleurs et comme le dit le Siamois avec une fierté vraiment castillane, le Siamois ne sait produire que son riz.

Si la ville de Kôrat est peu populeuse, la province entière, qui compte une foule de villages et plus de onze petites villes ou chefs-lieux de districts, espacés à quatre, six et huit journées de distance, doit compter de cinquante à soixante mille habitants. Ce petit État est simplement tributaire de Siam, mais à la condition de fournir la première et la plus considérable levée d'hommes, en cas de guerre.

Le tribut consiste en or ou en sa valeur en argent, et monte annuellement, dans plusieurs districts, entre autres dans ceux de Tchaïapoune et de Poukiéau, à huit ticaux par individu. D'autres le payent en soie qui est pesée avec la balance des mandarins; et ceux-ci, comme je le leur ai vu faire pour la cardamome à Poursat et pour les langoutis à Battambâng, surfont le poids et achètent pour leur propre compte, et aux prix qu'ils daignent fixer, la meilleure marchandise.

Les éléphants y sont nombreux; on en tire un grand nombre de l'est, du Cambodge et de tout le Laos septentrional jusqu'à Muang-Lang. Il se tient à Kôrat un marché de ces animaux, dont la province entière doit compter plus d'un millier. Les bœufs et les buffles y étaient autrefois d'un bon marché excessif, mais les épizooties qui depuis quelques années ont ravagé les troupeaux en ont fait doubler et tripler le prix. C'est des extrémités du Laos oriental et même des frontières du Tonkin qu'on les amène au sud.

J'ai visité à neuf milles de Kôrat, à l'est, un temple nommé Penom-Wat, très-remarquable, quoique bien moins grand et moins beau que ceux d'Ongkor. Le deuxième gouverneur me prêta un poney et un guide, et après avoir traversé d'immenses rizières sous un soleil vertical et de feu, reflété par une terre jaunâtre, j'arrivai au lieu où ma curiosité m'attirait, et qui, tel qu'une oasis, se reconnaissait dans le lointain aux panaches aériens de ses cocotiers et à la fraîcheur de sa verdure. Ce ne fut pas cependant sans avoir pris un bain forcé. En traversant le *Tekon*, profond de quatre pieds d'eau à peu près, je voulus, pour éviter d'être mouillé, renouveler les tours de force de l'enfance imprudente, et, imitant *Franconi*, je me mis debout sur ma selle; mais, selon l'usage siamois, deux petites ficelles retenaient seules la sangle, non bouclée, si bien qu'au milieu du courant, celle-ci tourna et me fit piquer une tête qu'aurait envié le plus célèbre nageur des bains de l'École. J'en fus quitte pour rester une demi-heure vêtu à la Siamoise, et, ce temps écoulé, il ne restait aucune trace de l'accident. *Penom-Wat* est un charmant temple de trente-six mètres de long sur quatorze de large, et dont le plan figure assez bien une croix. Il est composé de deux pavillons ou chapelles avec toit de pierre en voûte et portiques de la plus grande élégance. La hauteur des voûtes est de sept à huit mètres; la galerie en a trois de largeur intérieurement et deux de plus avec les murs. A chaque façade de la galerie, se trouvent deux fenêtres garnies de barreaux tournés. Du grès rouge et gris d'un grain assez grossier est entré en entier dans sa construction, et dans plusieurs endroits il commence à se décomposer. Sur une des portes se trouve une longue inscription. Les frontons de toutes sont couverts de sculptures représentant les mêmes sujets à peu près que les temples d'Ongkor et du Bassette. Dans un des pavillons sont plusieurs idoles du Bouddha en pierre, dont la plus grande a deux mètres cinquante centimètres de haut et est actuellement couverte de haillons. Les murs du pavillon ont près de deux mètres d'épaisseur. Quand on parvient au sommet, on croirait se trouver au milieu des ruines d'Ongkor : c'est la même architecture; le même art, le même goût, ont présidé à la construction de l'un et de l'autre. Ici comme là, ce sont des blocs immenses, polis comme du marbre, se joignant comme s'ils étaient cimentés, ou plutôt comme deux planches soigneusement rabotées et collées. Barreaux, toiture, tout l'édifice en un mot est l'œuvre des Khmerdôm et non une imitation, et doit remonter aux règnes illustres qui ont laissé sur divers points de l'empire des traces de leur grandeur. L'intérieur, cependant, est loin de répondre à l'extérieur. Pénom était le temple de la reine, disent les Siamois; celui du roi son époux est à Pimaïe, district situé à une trentaine de milles à l'est de Kôrat.

XXVII

De Kôrat à Luang-Prabang. — Versant occidental du bassin du Mékong.

Consulter les quelques cartes existantes de l'Indo-Chine pour me guider dans l'intérieur du Laos eût été une sottise, aucun voyageur, à ma connaissance du moins, n'ayant encore pénétré dans le Laos oriental ou publié des données authentiques sur ce pays. Interroger les indi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gènes pour des renseignements sur les lieux éloignés de plus d'un degré eût été inutile. Mon but était de gagner Luang-Prabang par terre, d'explorer les tribus dépendantes de cet État au nord, et de redescendre le Mékong jusqu'au Cambodge. En partant de Kôrat, j'avais à me diriger vers le nord tant que je trouverais des chemins praticables et des lieux habités; indubitablement j'arriverais sur les bords du fleuve, et si je ne tombais pas directement sur Luang-Prabang, je n'aurais qu'à me diriger à l'est, lorsque je le jugerais nécessaire.

J'éprouvai de nouveau un délai de plusieurs jours à mon arrivée à Kôrat avant de pouvoir obtenir des éléphants; enfin le vice-roi, qui par son absence m'occasionnait ce retard involontaire, revint, me reçut très-amicalement, me donna une excellente lettre pour les gouverneurs de ses provinces, deux éléphants pour moi et mes domestiques, deux autres pour mes bagages, et je me mis enfin en route pour Tchaïapoune. Avant de quitter Kôrat, le Chinois chez lequel je logeais me donna le conseil suivant :

« Achetez un tam-tam, et partout où vous vous arrêterez, faites-le résonner. Aussitôt on dira : « Voilà un offi- « cier du roi ! » Les voleurs s'éloigneront, et les autorités auront aussitôt de la considération pour vous. Si cela ne suffit pas, la chose indispensable, si vous voulez lever les obstacles que les chefs laotiens ne manqueront pas de mettre partout sur votre route, c'est un bon rotin; le plus long sera le meilleur, et essayez-le sur le dos de tous les mandarins qui feront la moindre résistance ou n'obtempéreront pas de suite à vos ordres. Mettez votre délicatesse de côté, le Laos n'est pas le pays des Francs; suivez mon conseil, et vous verrez que vous vous en trouverez bien. »

Arrivé à Tchaïapoune, je fus cette fois beaucoup mieux reçu et je n'eus nullement besoin du tam-tam ni du rotin, la vue des éléphants et l'ordre du vice-roi de Kôrat rendirent notre mandarin souple comme un gant; il me donna d'autres éléphants pour aller visiter les ruines de Pan-Brang, à trois lieues au nord de cette ville, au pied d'une montagne. Les Laotiens superstitieux prétendent aussi qu'elles renferment de l'or, mais que tous ceux qui ont osé y faire des recherches ont été comme frappés de folie.

Deux chemins conduisent de Tchaïapoune à Poukiéau; le premier, à travers les montagnes, est excessivement difficile, et, dans la crainte de briser mes instruments, nous prîmes le second, qui est censé tourner le mauvais pas, mais qui prend le double de temps. Le premier jour, partis à une heure, nous atteignîmes un village nommé Nam-Jasiea, où nous fûmes surpris par un orage épouvantable. Nous étant abrités aussi bien que nous pûmes, nous gagnâmes l'entrée d'une forêt pour y passer la nuit. Depuis ce moment, la pluie ne cessa de tomber pendant plusieurs heures durant le jour et toutes les nuits suivantes; pendant cinq jours nous ne quittâmes plus la forêt et ne vîmes aucune habitation. Il est vrai que nos jeunes éléphants étaient très-chargés, et nous ne pouvions guère faire plus de trois à cinq lieues par jour. Les torrents avaient débordé, et la terre ne présentait plus qu'un lit de fange et d'eau; aussi je passai là les nuits les plus pénibles de ma vie, contraint que je fus de rester constamment avec mes habits mouillés sur le dos. On ne peut imaginer ce que nous eûmes à souffrir. C'était à regretter les *chasse-neige*, ces ouragans de neige, très-fréquents en Russie, au milieu desquels je manquai mourir plus d'une fois.

Mon pauvre Phraï fut saisi d'une horrible fièvre deux jours avant d'arriver à Poukiéau, et moi-même je me sentis très-indisposé. Le passage de la montagne est facile, l'ascension presque insensible; des blocs de grès obstruent le sentier en divers endroits, mais les éléphants et les bœufs, les premiers surtout, s'y frayent facilement un passage. A deux ou trois reprises seulement, je fus obligé de descendre de cheval : car j'ai acheté un de ces animaux à Kôrat, comptant bien m'en servir pendant une grande partie de mes voyages futurs.

La végétation est belle, sans être épaisse; peu d'arbres aux fortes proportions; ils sont en général d'un diamètre de un ou deux pieds, et souvent d'une hauteur de vingt-cinq, trente et même quarante mètres; parmi eux, on remarque beaucoup d'arbres à résine. Sous leur ombre, les daims sont en grande quantité ainsi que les tigres; dans la montagne, il y a beaucoup d'éléphants et de rhinocéros. Nous trouvâmes d'immenses couches de grès. En quelques endroits, nous rencontrâmes de petits monuments insignifiants, faits en brique, et contenant des idoles en pierre taillée. Pendant la route, une de mes caisses s'est détachée par les secousses de l'éléphant; elle fut brisée, et toute la charge, consistant en instruments et en des flacons d'esprit-de-vin contenant des serpents et des poissons, eut le même sort.

Poukiéau est un village moins considérable encore que Tchaïapoune. Nous trouvâmes un bon homme dans le gouverneur de cet endroit; la veille de notre arrivée, il revenait de Kôrat, où il avait été informé de mon passage dans son district. Il me fit bonne réception. La pauvreté et la misère règnent ici : nous ne trouvâmes pas un poisson à acheter, pas un pot de graisse, rien que du riz gluant. Aussi, dès que mon pauvre Phraï sera sur pied, je me remettrai en route.

Désormais c'est Tine-Tine qui attire le plus l'attention des indigènes; il a le pas sur moi; on ne crie pas : « Un blanc ou un farang ! » quand nous passons, mais : « Un petit chien ! » et tout le monde d'accourir pour voir cette curiosité; notre tour ne vient qu'après. Dans ces montagnes, les Laotiens font aux génies locaux des offrandes de pierres et de bâtons.

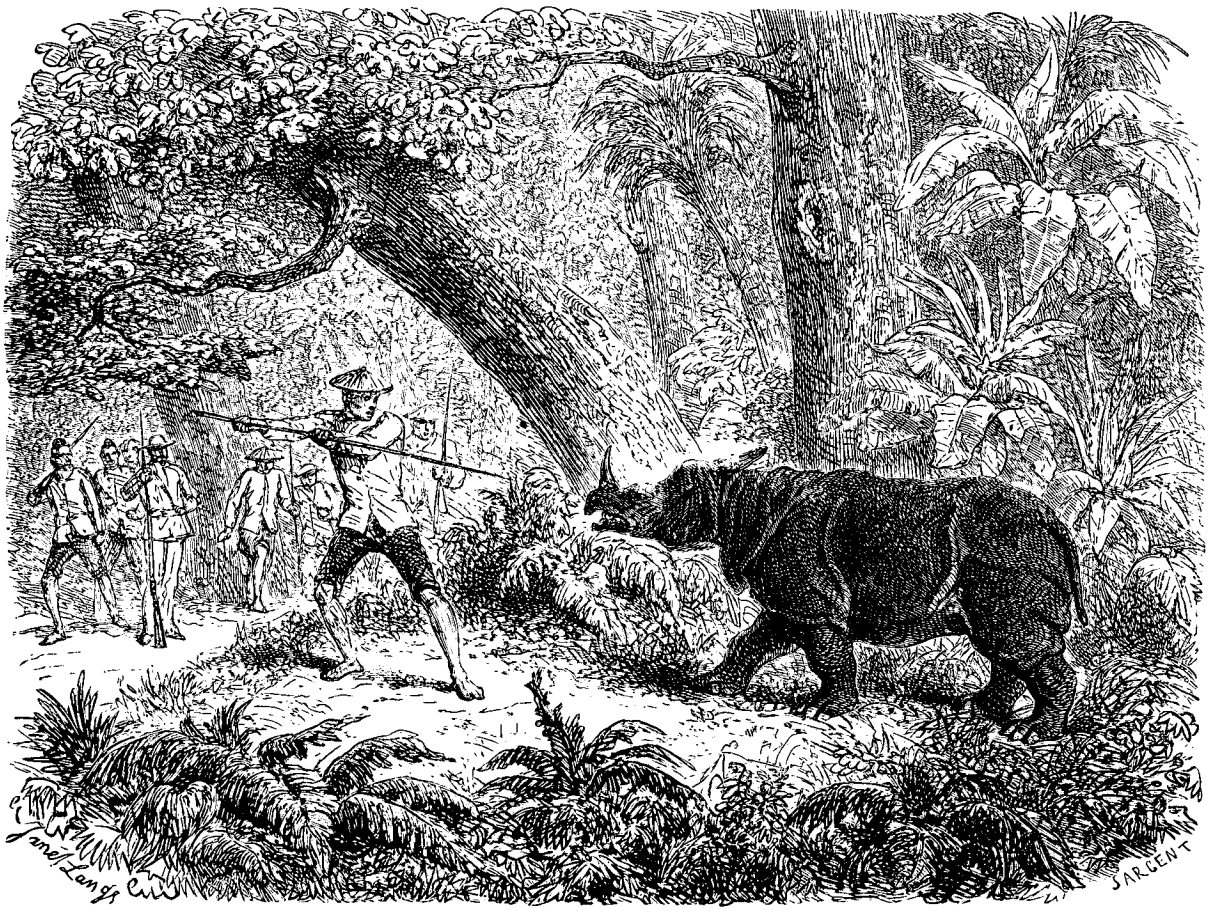
Les pluies avaient commencé lors de ma seconde entrée dans le Dong-Phya-Phaye, où je reçus pour baptême un déluge épouvantable; elles ont continué depuis, parfois avec des interruptions d'un ou de deux et quelquefois de trois jours; mais elles ne m'ont pas arrêté un instant, quoique j'eusse à traverser une région plus redoutée encore des Siamois que cette forêt du roi du Feu, et où aucun d'eux ne s'engage volontairement.

C'est la même chaîne qui, des bords du Ménam,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la province de Saraburi, s'étend au sud le long du golfe de Siam, entoure le Cambodge comme d'une ceinture, longe toutes les côtes du golfe, et y forme une centaine d'îles et d'îlots, tandis que de l'autre elle court directement au nord, toujours grandissant et étendant à l'est ses ramifications, qui forment mille vallées étroites et déversent toutes leurs eaux dans le Mékong.

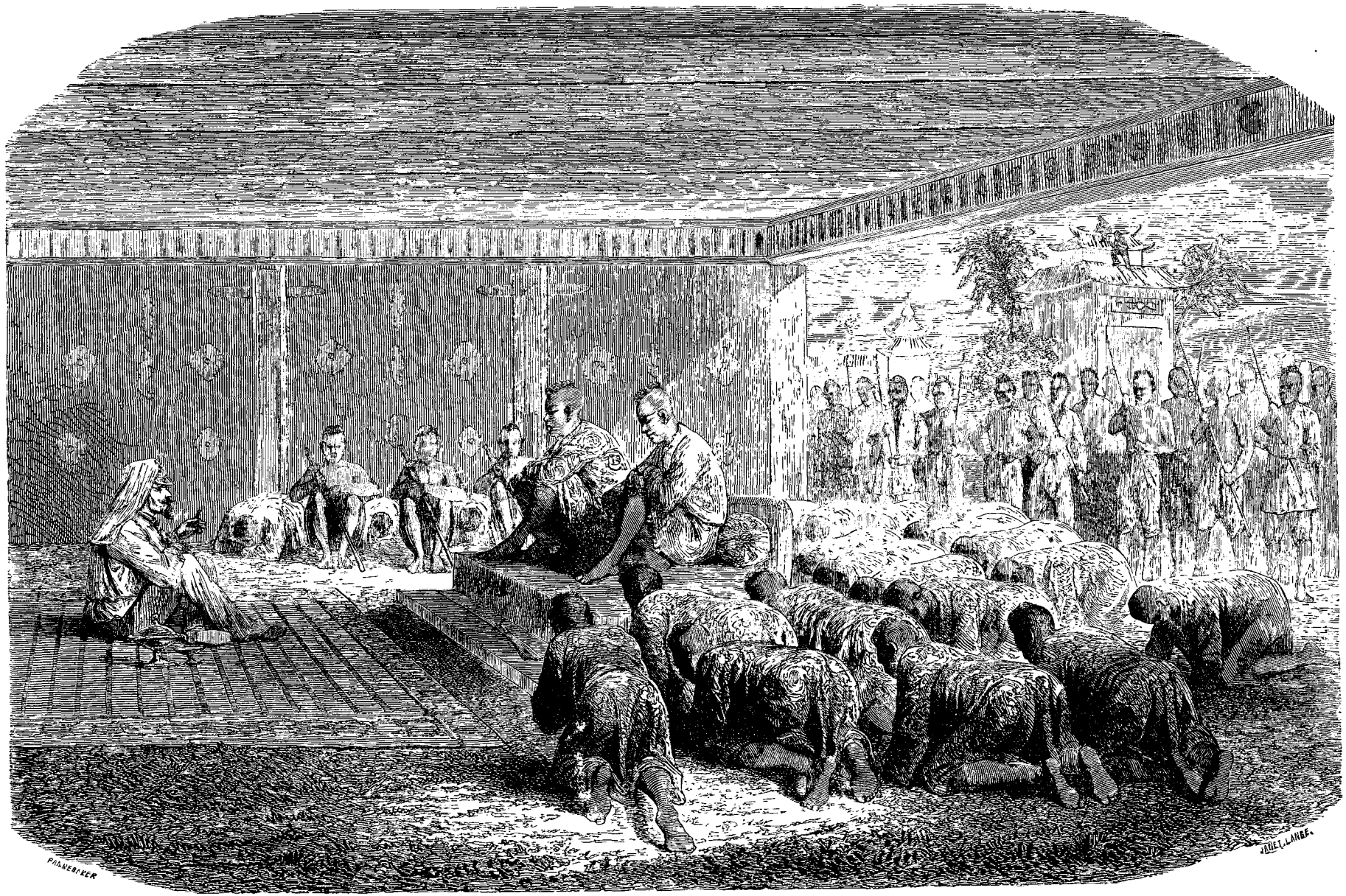
Dans cette région de montagnes, les éléphants seuls servent aux transports ; il n'est pas de village qui n'en possède un certain nombre, et plusieurs petites villes ou bourgs en comptent de cinquante à cent ; j'appellerais volontiers cet intelligent animal la frégate des jungles et des montagnes tropicales ; sans lui, aucune communication ne serait possible pendant sept mois de l'année ; tandis qu'il n'est pas de lieu, quelque épouvantable qu'il soit, que l'on ne puisse traverser avec son secours. Il faut l'avoir vu dans ces chemins que je ne puis appeler que d'un nom, *chemins du diable*, qui ne sont que des ornières de deux et trois pieds de profondeur, de véritables ravins pleins de vase. Tantôt se laissant glisser, les pieds rapprochés, sur l'argile pétrie et molle des pentes escarpées et élevées ; tantôt à demi plongé dans la fange, et l'instant d'après debout sur des roches aiguës d'où l'on penserait qu'un *Blondin* seul pourrait se dégager, il franchit des troncs énormes, brise les jeunes arbres et les bambous qui s'opposent à sa marche, et se couche à plat



Un chef laotien chassant le rhinocéros (voy. p. 351). — Dessin de Janet-Lange d'après M. Mouhot.

ventre pour aider aux cornacs à replacer le bât qui glisse de son dos ; puis, mille fois dans un jour, passant sans les heurter entre des troncs qui ne lui livrent que juste l'espace nécessaire, sondant avec sa trompe la profondeur de l'eau et celle des bourbiers pour assurer sa marche, s'accroupissant et se relevant tour à tour, jamais il ne bronche ou ne fait un faux pas. Il faut, dis-je, l'avoir vu à l'œuvre dans sa patrie, dans les lieux qu'il hante de prédilection, à l'état de liberté, mais dressé, pour se faire une idée de son intelligence, de sa force, de sa docilité, de son adresse, et surtout de la manière admirable dont fonctionnent toutes les articulations dont on a cru pourtant pendant tant de temps ce colosse dépourvu, pour se convaincre qu'il n'est pas une grossière ébauche de la nature, mais une créature faite, non pas pour confondre l'esprit de l'homme, mais pour lui donner souvent des leçons de bonté, de patience et de prévoyance. Il ne faut pourtant pas exagérer son utilité, ou bien les bâts employés par les Siamois et les Laotiens sont susceptibles de perfectionnement ; mais la charge de trois petits bœufs, c'est-à-dire de deux cent cinquante à trois cents livres, est tout ce que j'ai vu les plus gros éléphants transporter aisément en plaine comme dans les montagnes, et dix-huit milles sont les plus grandes distances qu'ils puissent parcourir avec un poids modéré, tandis que de dix à douze milles sont les journées ordinaires.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Réception du voyageur par les rois du Laos. — Dessin de Janet-Lange d'après M. Mouhot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est ainsi qu'avec quatre, cinq et jusqu'à sept éléphants, je traversai toute cette mer de montagnes qu'à partir de mon entrée dans le Laos, jusqu'à Luang-Prabang, je ne cessai de monter et descendre, c'est-à-dire sur un espace de près de cinq cents milles.

Tout ce versant oriental, à l'exception de quelques villages de sauvages *à ventre noir*[1] enclavés dans cet État, est habité par le même peuple, les Laos ou Laotiens *à ventre blanc*, qui s'appellent eux-mêmes Lao, et que les Siamois, les Chinois et tous les autres peuples environnants ne connaissent que sous ce nom.

Les Laotiens à ventre noir, ou occidentaux, sont appelés par leurs frères de l'est du nom qu'à Siam et au Cambodge on donne aux Annamites : Zuène, Lao-Zuène. La seule chose qui les distingue, c'est qu'ils se tatouent la partie inférieure du corps, principalement les cuisses, et portent souvent les cheveux longs noués en torchon au sommet de la tête. Leur langue est la même quant au fond, et ne diffère guère du siamois et du lao oriental que par la prononciation et l'acception de certaines expressions qui ne sont plus en usage chez le premier de ces peuples.

Je ne tardai pas à être convaincu que sans la chaude lettre du gouverneur de Kôrat j'aurais eu partout des chefs le même accueil qu'à Tchaïapoune; mais celle-ci est très-explicite : n'importe où je passerais on devait me fournir des éléphants et m'apporter toutes les provisions nécessaires comme si j'étais un envoyé du roi. Aussi je me réjouissais grandement à voir ces petits chefs de provinces marchant aux ordres de mes domestiques et craignant à chaque instant que, suivant l'usage siamois, je n'usasse du rotin. Un de mes hommes, pour se donner un certain relief de dignité et de pouvoir, avait attaché un de ces épouvantails aux armes dont il était porteur, et cette vue seule suffisait, avec le son du tam-tam, pour inspirer la crainte, tandis que de petits présents distribués à propos et de bons pourboires aux cornacs m'attiraient la sympathie du peuple.

La plupart des villages se trouvent situés à une journée de distance les uns des autres; cependant il faut quelquefois marcher trois ou quatre journées avant de rencontrer une seule habitation; on est alors forcé de coucher dans le jungle. Dans la bonne saison, je le trouverais peut-être agréable; mais dans celle des pluies, rien ne peut donner une idée des souffrances que les voyageurs éprouvent la nuit sous un mauvais abri de feuilles élevé à la hâte au-dessus d'un lit de branchages, assaillis qu'ils sont par des myriades de moustiques attirés par la lumière des torches et des feux, des légions de taons qui, à la tombée du jour aussi bien que lorsqu'on met le pied à l'étrier, s'attaquent à l'homme autant qu'à sa monture, des pucerons presque imperceptibles qui vous entourent par essaims et dont la piqûre, excessivement douloureuse, vous cause d'énormes ampoules; je ne parle pas des sangsues qui, à la moindre pluie, sortent de terre, sentent l'homme à plus de vingt pas, et de tous les côtés viennent avec une vitesse incroyable lui sucer le sang. Se couvrir les jambes de l'épaisseur d'une ligne de chaux est le seul moyen de les empêcher d'envahir tout le corps pendant la marche.

Le 12 avril, j'avais quitté Bangkok; le 16 mai, j'arrivai à Leuye, chef-lieu d'un district relevant tout à la fois de deux provinces, de Phetchaboume et de Lôme, et situé dans une vallée étroite comme tous les villages et villes que j'ai rencontrés depuis Tchaïapoune jusqu'ici. C'est le district de Siam, le plus riche en minerai. Un de ses monts renferme des gîtes immenses d'un fer magnétique d'une qualité remarquable; d'autres de l'antimoine, du cuivre argentifère et de l'étain.

Le fer seul est exploité, et cette population, moitié agricole, moitié industrielle, fournit d'instruments de labour et de coutelas toutes les provinces qui l'entourent jusqu'au delà de Kôrat. Cependant il n'y a ni usines ni machines à vapeur, et il est vraiment curieux de voir combien peu il en coûte à un forgeron pour son installation : dans un trou d'un mètre et demi carré creusé à proximité de la montagne, il entasse et fond le minerai avec du charbon; le fer, liquéfié, se dépose dans le fond de la cavité et s'y creuse un lit d'où on le retire, lorsque l'opération est achevée, pour le transporter à la forge.

Là, dans une nouvelle cavité en terre, on établit un feu qu'un enfant avive au moyen de deux soufflets qui sont simplement deux troncs d'arbre creux enfoncés en terre et dans lesquels jouent alternativement deux tampons entourés de coton, fixés à une planchette et emmanchés à de longs bâtons, tandis qu'à la base des troncs d'arbre sont adaptés deux tubes de bambou qui conduisent l'air sur le foyer enflammé.

Dans plusieurs localités, je découvris des sables aurifères, mais aucun gîte abondant; dans quelques villages, les habitants font à temps perdu le métier d'orpailleurs, mais ils gagnent à peine à cette besogne, disent-ils, le riz qu'ils mangent. J'ai traversé, dans ce voyage, plus de soixante villages comptant de vingt à cinquante feux, et six bourgades appelées villes et ayant une population de quatre cents à six cents habitants.

J'ai fait une carte de toute cette contrée. Depuis Kôrat j'ai traversé cinq rivières considérables qui se jettent dans le Mékong, et dont le lit est plus ou moins rempli, selon les saisons. La première a trente-cinq mètres de largeur, c'est le *Menam-Tchie*, latitude 15° 45'; la seconde, le *Menam-Leuye*, quatre-vingt-dix mètres, latitude 18° 3'. Le *Menam-Ouan*, à Kenne-Tao, cent mètres, latitude 18° 35'; le *Nam-Pouye*, soixante mètres, latitude 19°; le *Nam-Houn*, 20° de latitude, de quatre-vingts à cent mètres de largeur.

Le Tchie est navigable depuis la latitude de Kôrat jusqu'à son embouchure, du mois de mai au mois de décembre. Le Leuye, le Ouan et le Houn, ne le sont que sur une étendue restreinte à cause de leurs nombreux rapides, et, malgré nos vieilles géographies, il n'existe pas de communication par eau entre le Ménam et le Mékong; les hauteurs considérables qui séparent ces

1. Ainsi appelés à cause du tatouage qu'ils se font à la partie supérieure des cuisses.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fleuves sont des obstacles insurmontables pour le percement de canaux.

Les Laotiens ressemblent beaucoup aux Siamois ; une prononciation différente, une accentuation lente est la seule différence que je remarque dans leur langage. Les femmes portent les cheveux longs et une jupe pendante, ce qui leur va bien quand elles sont jeunes et qu'elles sont peignées. Elles sont mieux que celles des bords du Ménam ; mais à un âge un peu avancé, leur chignon négligemment jeté sur une tempe ou l'autre, et les goîtres d'une grosseur énorme dont elles sont affectées, les rendent d'une laideur repoussante.

Le commerce, dans toute cette partie du Lao, est peu considérable, les Chinois habitant Siam ne pouvant pénétrer chez eux, à cause des frais énormes que leur occasionnerait le transport de leurs marchandises en éléphant. A peu près chaque année, il vient une caravane du Yunnan et de Quanglee, composée d'une centaine d'individus et de quelques centaines de mulets. Les uns vont jusqu'à Kenne-Thae ; d'autres gagnent M. Nâne et Tchieng-Maïe. Ils arrivent en février et repartent en mars ou avril.

Le mûrier ne réussit pas dans ces montagnes ; mais, par contre, dans plusieurs localités on élève en quantité l'insecte qui produit la laque, et on cultive à cet effet l'arbuste dont les feuilles servent à sa nourriture.

C'est de l'extrémité nord de la principauté de Luang-Prabang, et d'un district tributaire de la Cochinchine comme de Siam, et peuplé par des Tonkinois plutôt que par des Loatiens, que vient toute la gomme benjoin qui est vendue à Bangkok.

Le 24 juin, j'arrivai à Paklaïe (lat. 19° 16′ 58″), qui est la première bourgade de cette principauté située sur le Mékong, que l'on rencontre en venant du sud. C'est un charmant village, très-riche, et plus grand et plus beau que ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici dans ce pays ; les maisons y sont élégantes et spacieuses, et tout y annonce une aisance et un bien-être que depuis j'ai remarqués dans toutes les localités où je me suis arrêté. Le Mékong y est beaucoup plus large que le Ménam à Bangkok, et c'est avec un bruit pareil à celui de la mer et l'impétuosité d'un torrent qu'il se fraye un chemin entre de hautes montagnes qui semblent avoir peine à le contenir dans son lit.

Les rapides se succèdent de distance en distance depuis Paklaïe jusqu'à Luang-Prabang, que l'on n'atteint qu'après dix à quinze jours d'une marche pénible.

La vue de ce beau fleuve fit sur moi le même effet que la rencontre d'un ami ; c'est que j'ai bu longtemps ses eaux ; c'est une vieille connaissance ; il m'a longtemps bercé et tourmenté. Aujourd'hui, il coule majestueux, à pleins bords, entre de hautes montagnes dont il a rongé la base pour creuser son lit ; ici, ses eaux sont boueuses et jaunâtres comme l'Arno à Florence, mais rapides comme un torrent ; c'est un spectacle vraiment grandiose.

J'étais fatigué de cette longue marche à dos d'éléphants, et je désirais prendre un bateau ; mais le chef et les habitants du village, craignant qu'il ne m'arrivât quelque malheur, me conseillèrent de continuer ma route de la même manière. J'allai donc par terre jusqu'à Thodua, quatre-vingt-dix milles plus au nord ; et pendant huit jours je passai comme précédemment de vallée en vallée, franchissant des montagnes de plus en plus élevées, et où nous fûmes encore davantage tourmentés par les sangsues. Mais, au moins, je n'eus plus à coucher dans les jungles : tous les soirs, nous atteignions un hameau ou un village où nous trouvions pour abri le toit d'un caravansérail ou celui d'une pagode. Mais, hélas ! dans ce dernier et saint asile, nous ne pouvions goûter guère plus de repos qu'en rase campagne. Les prêtres laotiens sont continuellement en prières dans les cours de leurs pagodes ; ils font, jour et nuit, un charivari affreux en psalmodiant sur tous les tons. Si le salut de l'âme se conquiert par le bruit, ils doivent nécessairement aller directement en paradis.

Je n'ai rencontré qu'un village où les tigres commissent de sérieux ravages. Mais un autre danger, qui peut devenir sérieux quelquefois dans ces lieux escarpés, c'est que souvent il se trouve parmi les éléphants de la caravane une ou deux femelles suivies de leurs petits ; et comme ceux-ci trottent et courent de côté et d'autre pour brouter et folâtrer, s'il arrive quelquefois qu'un d'entre eux trébuche et tombe dans un ravin, aussitôt toute la troupe s'y jette après lui pour l'en retirer.

Dans le journal que j'ai tenu lors de mon voyage au Cambodge, j'ai dépeint le Mékong comme un fleuve imposant, mais monotone et manquant presque totalement de pittoresque. Ici, la différence est grande. Dans les endroits les plus resserrés, il a encore plus de mille mètres de largeur, et partout il se trouve encaissé entre de hautes montagnes d'où découlent des torrents qui, de cascade en cascade, lui apportent leur tribut : c'est comme un excès de grandeur et de richesse. Sur tout le parcours de ce fleuve immense, l'œil se repose constamment sur des monts couverts d'un riche et épais manteau de verdure.

Le 25 juillet, j'arrivai à Luang-Prabang, charmante petite ville qui, s'étendant sur un espace d'un mille carré, compte une population, non de quatre-vingt mille habitants, comme le dit Mgr Pallegoix dans son ouvrage sur Siam, mais de sept à huit mille seulement. La situation est des plus agréables ; les montagnes qui resserrent le Mékong au-dessus comme au-dessous de cette ville, forment une vallée circulaire, dessinant une arène de neuf milles de largeur, qui a dû être jadis un lac, et encadrent un tableau ravissant, qui rappelle les beaux lacs de Côme ou de Genève.

Si ce n'était le soleil de la zone torride qui brille constamment sur cette vallée, ou si une douce brise tempérait la chaleur accablante qui y règne pendant le jour, je l'appellerais un petit paradis.

La ville est bâtie sur les deux rives du fleuve ; mais la partie droite ne compte que quelques habitations. La partie la plus considérable entoure un mont isolé qui a cent et quelques mètres de hauteur, et au sommet duquel on a établi une pagode. Si ce n'était par crainte des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Siamois, et surtout des montagnes couvertes de jungles où réside la mort, cette principauté tomberait vite entre les mains des Annamites, qui n'osent s'avancer qu'à sept journées de marche à l'est.

Une charmante rivière de cent mètres de largeur opère sa jonction avec le fleuve à l'extrémité nord-est de la ville, et conduit à quelques villages de Laotiens sauvages qui portent ici le nom de *Tiê*. Ces derniers ne sont autres que ces tribus appelées « *Penoms* « par les Cambodgiens, *Khâs* par les Siamois, *Moïs* par les Annamites ; mots qui n'ont d'autre signification que celle de sauvages.

Toute la chaîne de montagnes qui s'étend du nord du Tonkin au sud de la Cochinchine, à une centaine de milles au nord de Saïgon, est habitée par ce peuple tout à fait primitif, divisé en tribus qui parlent divers dialectes, mais dont les mœurs sont partout les mêmes. Tous les villages qui ne sont pas à une très-grande distance du Mékong sont tributaires : les plus rapprochés de la ville travaillent aux constructions du roi et des princes, et ont toutes les corvées pénibles ; les autres payent leur tribut en riz. Leurs habitations sont situées dans les endroits les plus touffus des forêts et où ils savent seuls se frayer un sentier. Leurs cultures se trouvent sur le penchant et au sommet des montagnes. En un mot, ils emploient les mêmes moyens que les animaux sauvages pour échapper à leurs ennemis sans les combattre, et conserver la liberté et l'indépendance, qui sont pour eux, comme pour toutes les créatures de Dieu, des biens suprêmes.



Homme de Laos. — Dessin de Janet-Lange d'après M. Mouhot.

XXVIII

Luang-Prabang. — Notes de voyages à l'est et au nord de cette ville. — Derniers traits du journal. — Mort du voyageur.

Le 5 août, après dix jours d'attente, j'ai été enfin présenté au roi de Luang-Prabang avec une pompe mirobolante. Tout le monde était *sous les armes ; la salle du Trône*, sorte de hangar comme ceux qu'on élève dans nos villages aux jours de fête, mais de plus grande dimension, était tendue de toutes les couleurs qu'on avait pu réunir. Sa Majesté, « le roi des Ruminants, » un triste sire et un sire bien triste, trônait à une extrémité de cette salle, mollement demi-couché sur un divan, ayant à sa droite quatre gardes accroupis tenant chacun un sabre ; derrière lui, une kyrielle de princes prosternés ; plus loin, les sénateurs tournant le dos au public, le nez dans la poussière, rangés sur deux files de chaque côté du parallélogramme ; puis en face de Sa Majesté, mon humble personne, tout habillée de blanc, tranquillement assise sur un tapis, ayant à sa droite des bassins, des théières et crachoirs d'argent, contemplait cette scène et avait beaucoup de peine à tenir son sérieux, tout en fumant son bouri et songeant combien il eût été facile de faire un mauvais calembour sur toute cette *basse-cour*.

Cette visite me coûta un fusil pour le premier roi, une quantité d'autres petits présents pour les princes : car on ne peut voyager dans tous ces pays sans être bien muni de cadeaux pour les souverains, princes, mandarins et autres espèces du même genre.

Heureusement, ici ce n'est plus comme à Siam, je trouve de l'aide dans les indigènes. Avec deux, trois et tout au plus quatre pouces de fil de laiton, je me procure un beau longicorne, ou tout autre insecte ; on m'en apporte de tous les côtés ; c'est ainsi que j'ai réussi, en route, à recueillir des richesses inappréciables, si bien que cinq pièces de toile rouge y ont passé ; j'ai renouvelé ma provision ici avec les économies faites en route, et j'en ai pour six mois. Tout ira de mieux en mieux, surtout chez les bons sauvages que je vais visiter.

Le lendemain de ma première audience, j'en eus une autre du deuxième roi, qui voulait aussi des cadeaux ; je fouillai dans ma caisse de bimbeloterie, qui ailleurs me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ferait passer pour un marchand de *bric-à-brac*, et j'y découvris une loupe, une paire de lunettes du vieux style, c'est-à-dire à verres ronds, avec lesquels Sa Majesté en second a l'air d'un gorille sans poil, un petit pain de savon marbré (elle en avait besoin), un flacon d'eau de Cologne et une bouteille de cognac. Cette dernière fut ouverte séance tenante et par ma foi jugée fort bonne.

Je me *mis donc en frais ;* mais il fallait bien récompenser ces pauvres gens ; car enfin le roi est complaisant et bon pour moi ; il se charge de mes lettres ; c'est lui-même qui les portera à Bangkok, où il va, je crois, prêter son serment d'allégeance et de vassalité. Il est donc bien heureux qu'il ne comprenne pas le français, car si le « lâche abus » du système de curiosité postale transmis à ses descendants « par le grand roi qui trahit la Vallière.... » avait pénétré jusque dans ce pays, je risquerais fort d'être pendu au sommet du plus grand arbre qu'on pourrait trouver, sans même recevoir un premier avertissement.

Je distribuai ensuite aux princes des estampes dont j'avais fait provision à Bangkok, de beaux cavaliers la lance au poing, des Napoléon le Grand à deux sous, des batailles de Magenta, des Victor-Emmanuel, des Garibaldi, très-enluminés de blanc, de bleu et de rouge, des zouaves, des clous à tête dorée, de l'eau-de vie camphrée, etc. Il fallait voir comme ils étaient heureux et contents, ne regrettant tous qu'une chose : mon départ de la capitale avant d'avoir épuisé en leur faveur le fond de mon sac à jouets.



Femme de Laos. — Dessin de Janet-Lange d'après M. Mouhot.

Mon troisième domestique song, que j'avais engagé à Pakpriau, m'a demandé avec instance de le laisser retourner à Bangkok à la suite du roi de Luang-Prabang. J'ai tout fait pour le retenir, mais il paraît opiniâtre et décidé. Je ne puis le contraindre à rester. Je lui ai payé ses gages jusqu'à ce jour et lui ai donné une lettre pour Bangkok, où il touchera ce qui sera dû pour tout le temps qu'il mettra à retourner.

Je crois qu'il avait le mal du pays. J'éprouvais moins de sympathie pour lui que pour mes autres serviteurs. Il est vrai que je ne l'avais que depuis peu. Il devait ou beaucoup souffrir, ou ne pas se plaire avec moi, — peut-être tous les deux. Je l'ai beaucoup prié de rester, mais en vain ; il fallait se presser, le roi devait partir le surlendemain. Je louai donc un bateau pour le conduire à la ville ; le bon petit Phraï, ce matin, l'a conduit et recommandé de ma part à un vieux bonhomme de mandarin de ma connaissance.

Je lui ai donné tout ce qui lui sera nécessaire pour son voyage, même s'il dure trois mois ; il ne manquera de rien, et à son arrivée à Bangkok il se trouvera possesseur d'un petit pécule. Au moment de partir, il est venu me saluer en se prosternant ; je l'ai relevé en lui prenant les mains : alors les pleurs, puis les sanglots, sont venus, et c'est ainsi qu'il a passé de la rive au bateau. A mon tour, lorsque je me suis trouvé seul dans ma hutte, mon cœur s'est gonflé et un torrent de larmes s'est échappé de mes yeux.

Quoique soulagé, je ne sais quand je retrouverai le calme complet, car je verrai souvent, et le jour et la nuit, ce pauvre garçon dans le bois, malade peut-être et au milieu de gens indifférents ou durs. Si c'était à recommencer, je m'opposerais à son départ, et pour rien au monde je ne céderais à son obstination ; et cependant, s'il était tombé malade ici, s'il était mort, quels reproches ne me serais-je pas adressés ! Il m'était confié par le bon P. Larnaudy. Que Dieu l'accompagne, ce pauvre enfant, et le préserve de tout accident et de toute maladie durant ce pénible voyage.

Les Laotiens sont paisibles, soumis, patients, sobres, confiants, crédules, superstitieux, fidèles, simples et naïfs. Ils ont naturellement le vol en horreur ; on raconte qu'un de leurs rois faisait frire les voleurs dans une chaudière d'huile bouillante ; mais depuis les ravages des dernières guerres, on commence à trouver

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parmi eux un certain nombre de voleurs poussés à la rapine par la misère ou par l'esprit de vengeance.

Outre la culture du riz et du maïs, les Laotiens s'adonnent à celle des patates, des courges, du piment rouge, des melons et autres légumes. A cet effet, ils choisissent un endroit fertile dans la forêt voisine, en abattent tous les arbres et y mettent le feu, ce qui donne à la terre une fécondité surprenante. Ils vendent aux Chinois de l'ivoire, des peaux de tigre et d'autres animaux sauvages; ils troquent aussi de la poudre d'or, des minerais d'argent et de cuivre, la gomme gutte, le cardamome, la laque, de la cire, des bois de teinture, du coton, de la soie et autres produits de leur sol contre de la grosse porcelaine, des verroteries et autres petits objets de l'industrie chinoise.

Les Laotiens ne sont pas faits pour la guerre; soumis dès le principe aux rois voisins, jamais ils n'ont su secouer ce joug pesant, et s'ils ont tenté quelques révoltes, ils n'ont pas tardé à rentrer dans le devoir, comme un esclave rebelle quand il voit son maître irrité s'armer d'une verge pour le punir.

La médecine est très en honneur parmi eux; mais c'est une médecine empirique et superstitieuse. Le grand remède universel, c'est de l'eau lustrale qu'on fait boire au malade, après lui avoir attaché des fils de coton bénits aux bras et aux jambes, pour empêcher l'influence des génies malfaisants. Il faut avouer cependant qu'ils guérissent, comme par enchantement, une foule de maladies avec des plantes médicinales inconnues en Europe, et qui paraissent douées d'une grande vertu. Dans presque tous leurs remèdes il entre quelque chose de bizarre et de superstitieux, comme des os de vautour, de tigre, de serpent, de chouette ; du fiel de boa, de tigre, d'ours, de singe ; de la corne de rhinocéros, de la graisse de crocodile, des bézoards et autres substances de ce genre auxquelles ils attribuent des propriétés médicales suréminentes.

Leur musique est très-douce, harmonieuse et sentimentale; il ne faut que trois personnes pour former un concert mélodieux. L'un joue d'un orgue en bambou, l'autre chante des romances avec l'accent d'un homme inspiré, et le troisième frappe en cadence des lames d'un bois sonore, dont les cliquetis font bon effet. L'orgue lao est un assemblage de seize bambous fins et longs, maintenus dans un morceau de bois d'ébène, munis d'une embouchure où le souffle de l'exécutant, tour à tour expiré et aspiré, fait vibrer de petites languettes d'argent appliquées à une ouverture pratiquée à chaque bambou, et obtient des sons harmonieux pendant que les doigts se promènent avec dextérité sur autant de petits trous qu'il y a de tuyaux. Leurs autres instruments ressemblent à ceux des Siamois.

Le 9 août, je quittai Luang-Prabang pour visiter les districts à l'est et au nord de cette ville.

Toute cette contrée n'est qu'une interminable succession de montagnes et de vallées ; celles-ci se creusent de plus en plus, celles-là s'escarpent davantage au fur et à mesure qu'on remonte vers le nord. Sur les sommets s'étendent d'épais jungles où retentit sans relâche le cri plaintif du gibbon, et souvent aussi le rauquement du tigre. Sur les pentes s'élèvent des futaies d'une essence résineuse, dont l'exploitation, industrie particulière du Laos, rappelle les procédés des *résiniers* des landes. Enfin, dans les concavités du sol, où règne le climat torride, l'arbre le plus commun est le palmier *lan* dont les feuilles, depuis des milliers d'années, tiennent lieu de papyrus, de parchemin et de papier aux poëtes sanskrits et aux théologiens de l'Indo-Chine.

Le 15 août, par une nuit splendide, je vins camper sur les bords du Nam-Kane ; la lune brillait d'un éclat extraordinaire, argentant la surface de cette charmante rivière, que bordent de hautes montagnes comme un immense et sombre rempart. Le cri des grillons troublait seul le calme et le silence dans lesquels mon petit cottage était plongé. De ma fenêtre, je dominais un paysage ravissant tout diapré de teintes opalées; mais depuis quelque temps je ne puis apprécier ces choses ou en jouir comme autrefois ; je me sens triste, pensif et malheureux. Je regrette le sol natal. Je voudrais un peu de vie. Être toujours seul me pèse.

Parvenu à seize cents kilomètres au moins de l'embouchure du Mékong, je puis constater, par la masse énorme d'eau qu'il roule à travers les contre-forts des grandes chaînes sur lesquelles s'appuie la péninsule indo-chinoise, que ce fleuve, loin de prendre ses sources sur leur versant méridional comme l'Irrawady, le Saluen et le Ménam, vient de fort au delà et sans doute des hauts plateaux du Thibet. Me sera-t-il donné de faire plus?

L'habillement des Laotiens de ces montagnes diffère peu de celui des Siamois ; les gens du peuple portent le langouti et une petite veste en coton rouge, et souvent point du tout. Hommes et femmes vont nu-pieds. Ils sont coiffés comme les Siamois. Les femmes sont généralement mieux que celles de ce dernier pays. Elles portent une seule courte jupe de coton et un morceau d'étoffe de soie sur la poitrine ; le plus souvent elles n'en ont point. Elles nouent leurs cheveux noirs en torchon derrière la tête. Les petites filles sont souvent fort gentilles, avec de petites figures chiffonnées et éveillées ; mais, avant qu'elles aient atteint l'âge de dix-huit ou vingt ans, leurs traits s'élargissent, leur corps se charge d'embonpoint; à trente-cinq ans, ce sont de vraies sorcières, presque toutes affectées de goîtres, comme les femmes du Valais et des Grisons. Quant aux hommes, qui sont pour la plupart exempts de cette infirmité, j'ai remarqué parmi eux un grand nombre d'individus bâtis comme des athlètes et d'une force herculéenne. Quel beau régiment de grenadiers le roi de Siam pourrait recruter dans ces montagnes.

En somme, toute cette population, hommes, femmes et enfants, me rappelait les types du nord de la Polynésie, tels qu'ils sont représentés dans les grandes publications des marins français de 1820 à 1840. Certes, s'il avait été donné à l'illustre Dumont-d'Urville d'explorer les rives du Mékong, il aurait été fixé sur les origines

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des Carolins, des Tagales de Luçon et de ces Haraforas de Célèbes, qui lui ont apparu comme les ancêtres des Tongas et des Tahitiens.

On ne trouve dans leurs habitations ni chaises, ni tables, ni lits, pas même de vaisselle de terre ou de porcelaine ; à peu d'exceptions près, ils mangent leur riz gluant, façonné en boulettes, dans la main ou dans un petit panier tressé avec du rotin, et dont quelques-uns sont artistement travaillés.

L'arbalète et la sarbacane sont leurs armes de chasse, ainsi qu'une espèce de lance en bambou, et quelquefois, mais plus rarement, le fusil, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse.

Dans le hameau Na-Lê, où j'arrivai le 3 septembre, j'eus le plaisir de tuer une tigresse qui, avec son mâle, causait de grands ravages dans la contrée, Le lendemain, le chef des chasseurs de ce village organisa en mon honneur une chasse aux rhinocéros, animal que je n'avais pas encore rencontré dans toutes mes courses à travers ces forêts. La manière dont les Laotiens font cette chasse est fort curieuse, fort intéressante, en raison de sa simplicité et de l'habileté qu'ils y déploient. Nous étions huit hommes, moi compris. J'étais armé d'un fusil, ainsi que mes domestiques ; j'avais placé au bout du mien ma longue baïonnette bien effilée ; les Laotiens ne portaient que de solides bambous emmanchés dans une lame de fer, tenant le milieu entre une baïonnette et un long poignard, tandis que la lance du chef était une sorte d'*espadon*, longue, effilée, forte et souple, mais ne brisant pas, ce qui fait la qualité de cette arme dangereuse.



Cabane laotienne. — Dessin de Sabatier d'après M. Mouhot.

Ainsi armés nous nous mîmes en route dans le plus épais de la forêt, dont notre chef connaissait tous les détours et tous les gîtes à gibier. Après y avoir pénétré à peu près de deux milles, tout à coup nous entendîmes le craquement des branches et le froissement des feuilles sèches. Le chef prit les devants, nous faisant signe de la main, sans se retourner, de ralentir notre pas et nous tenir armés et prêts.

Bientôt un cri perçant se fit entendre : c'était le signal de notre chef, pour nous prévenir que l'animal n'était pas éloigné ; puis il se mit à frapper l'un contre l'autre deux tuyaux de bambou, et tous ses compatriotes poussèrent des cris sauvages pour forcer le rhinocéros à quitter sa retraite. Peu d'instants après, l'animal, furieux d'être dérangé dans sa solitude, venait droit à nous ; c'était un mâle de la plus grande taille. Sans la moindre crainte, au contraire avec tous les signes de la plus grande joie, comme s'il était assuré de sa victoire, l'intrépide chasseur s'avança au-devant du monstre, et, la lance croisée, l'attendit à une certaine distance et comme le défiant. L'animal avançait toujours, baissant et relevant alternativement son énorme tête, la gueule grande ouverte. Arrivé à la portée de l'homme, celui-ci lui enfonça sa lance dans l'intérieur du gosier à une profondeur de plus d'un mètre et demi, et aussi tranquillement que s'il eût chargé une pièce d'artillerie. Cela fait, il abandonna son arme dans le corps de l'animal et vint nous rejoindre. Nous nous tenions à une distance respectueuse, de manière à assister à l'agonie de la brute sans avoir à craindre pour nous-mêmes. Elle poussait des mugissements affreux et se roulait sur le dos, en proie à des convulsions épouvantables, tandis que nos hommes poussaient des cris de joie. Quelques instants après, nous pûmes nous en approcher, elle vomissait des flots de sang. Je donnai une poignée de main au chef en le félicitant de son adresse et de son courage. Il me dit alors qu'à moi seul appartenait l'honneur d'achever l'animal, ce que je fis en lui perçant la gorge de ma longue baïonnette.

Le chasseur ayant retiré sa lance du corps du *Béhémoth*, me la présenta en me priant de l'accepter comme souvenir. Je lui donnai, en retour, un magnifique poignard européen....

Henri Mouhot.

A la date du 5 septembre finit le journal de voyage de M. Mouhot. Jusqu'au 25 du mois d'octobre, il a toutefois continué de tenir fidèlement son registre météorologique ; mais les dernières notes inscrites sur son carnet de route se bornent aux suivantes :

Le 20 septembre, départ de B.....p.

Le 28, ordre du Sénat de Luang-Prabang envoyé à B...., enjoignant aux autorités de ne pas me laisser dépasser cette limite.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

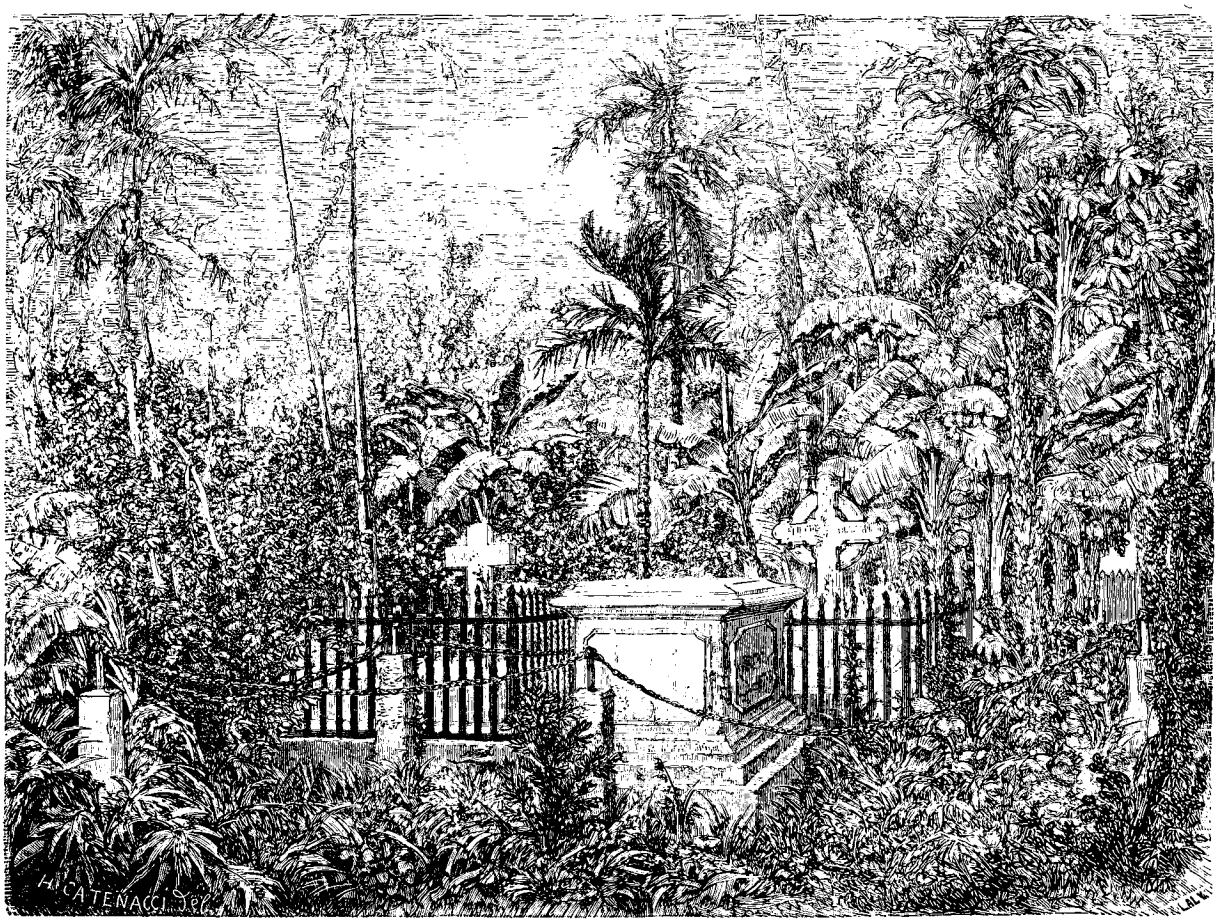
Le 15 octobre, départ pour revenir à Luang-Prabang.

Le 18, halte à H....

Le 19, je suis atteint de la fièvre.

Le 29 : « Ayez pitié de moi, ô mon Dieu !... »

Cette exclamation suprême, tracée d'une main tremblante, est la dernière que le voyageur ait confiée au papier. De violentes douleurs céphalalgiques et une prostration toujours croissante semblent lui avoir fait tomber la plume des mains. Cependant l'intrépide naturaliste avait une telle confiance en ses forces, qu'il ne paraît pas avoir eu conscience de sa fin prochaine, à en juger du moins par la réponse invariable qu'il faisait à son fidèle Phraï, chaque fois que celui-ci lui demandait s'il n'avait rien à écrire à sa famille : « *Stop ! stop !* Attends ! attends ! As-tu peur ? » Le 7 novembre, le malade tomba dans un coma entrecoupé de délire. Le 10, à sept heures du soir, il n'était plus ! Vingt-quatre heures plus tard, et contrairement à l'usage du Laos, qui est de suspendre les cadavres au sommet des arbres et de les y abandonner, la dépouille mortelle de notre compatriote fut



Cimetière protestant, à Bangkok. — Dessin de Catenacci d'après une photographie.

inhumée, selon le rite européen, par les soins de Phraï et de Dong, son compagnon, qui tous deux, trois mois plus tard, rapportaient à Bangkok, avec les détails qui précèdent, les collections, les effets et les papiers de leur maître.

Qu'ils soient bénis pour leur fidélité ! C'est le vœu de la veuve, du frère, de la famille entière d'Henri Mouhot. Puisse-t-il être aussi celui des lecteurs de ce récit !

En terminant, il nous en reste un encore à formuler. Henri Mouhot repose à cinq mille lieues de sa terre natale, à trois cents lieues au moins du point le plus rapproché qu'habite un Européen. N'y aurait-il pas justice à ce que l'Angleterre, dont les musées ont reçu les collections qui lui ont coûté la vie, — à ce que la France, à laquelle il a montré et ouvert le chemin du Cambodge, — lui élevassent à frais communs un modeste mais durable monument dans le cimetière chrétien de Bangkok, où sans doute il est allé rêver plus d'une fois, et dont la brillante végétation réunit sous une ombre propice la plupart des objets spéciaux de ses études : les fleurs, les insectes et les oiseaux des tropiques ?

F. DE L.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les toreros dans la *calle de Zaragoza*.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

DE VALENCE A ALCOY.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

L'Albuféra de Valence. — La pêche et la chasse; les *batidas;* les phénicoptères. — Alcira et Carcagente. — Les oranges du royaume de Valence. — La huerta de Gandia. — La pita et son emploi. — Denia. — Alcoy.

Les *corridas* de la saison d'automne venaient d'être terminées à Valence; chacun avait quitté ses habits de fête; les habitants de la *huerta* regagnaient le chemin de leurs villages ou de leurs cabanes de chaume, et on n'apercevait plus qu'un petit nombre de retardataires: les rues de la ville, si bruyantes hier, avaient déjà repris leur calme habituel.

Le *Tato* et sa glorieuse *cuadrilla* n'attendaient, pour se rendre à Barcelone, que le passage du bateau à vapeur venant d'Alicante; impatients de jouir des nouveaux succès qui les attendaient dans la capitale de la Catalogne, ils employaient leurs loisirs forcés à rouler entre leurs doigts des *papelitos* sans nombre, tout en arpentant les trottoirs de la *calle de Zaragoza*, — le boulevard italien de Valence.

L'entrée des toreros dans les cafés faisait sensation, car on ne s'entretenait guère que des incidents variés des deux superbes combats de taureaux qui venaient de mettre la ville en émoi. Chacun des journaux de la localité en publia un compte rendu très-détaillé, — chose qui ne manque jamais en Espagne, le lendemain d'une *corrida*.

Les mérites divers des *toreros* et de leurs victimes furent examinés et discutés, comme on eût fait pour un ténor ou pour un acteur, le lendemain d'un concert ou d'une représentation dramatique. Mais aucun article n'égala celui du *Diario de Valencia:* ce chef-d'œuvre, qui n'occupait pas moins de huit colonnes était en vers de différentes mesures, et représentait un nombre vraiment formidable de quatrains; — ce genre de poésie n'est pas moins à la mode dans la Péninsule que ne l'est le sonnet en Italie, et après de brillantes courses, les poëtes espagnols ne sont pas moins féconds que leurs confrères italiens, qui ne manquent jamais de

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321 et 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

célébrer par une véritable pluie de sonnets l'apparition d'une prima donna.

Chaque taureau fut donc passé en revue l'un après l'autre, et, grâce au déploiement inouï de périphrases et de synonymes, le poëte-aficionado fit un véritable tour de force en trouvant un moyen de mentionner toutes les chutes des *picadores*, sans oublier les paires et les demi-paires de *banderillas*, et les moindres piqûres faites par l'*espada*.

Quant à nous, les émotions tauromachiques de ces deux journées nous suffisaient amplement, et l'heure était venue de songer au départ; cependant ce ne fut pas sans regrets que nous nous décidâmes à dire adieu à la vieille ville du *Cid Campeador :* sous l'influence d'un merveilleux climat qui nous invitait au doux *far niente*, nous commencions déjà à prendre les habitudes d'une vie contemplative et à demi orientale : nous allions, aux différentes heures du jour, chercher l'ombre et la fraîcheur sous les palmiers, les bambous et les bananiers de la *Glorieta* et de l'*Alameda*, ou bien faire la sieste sous les arches du *Puente de Serranos*, endroit propice à la végétation du gazon, qui remplace, dans le lit du *Guadalaviar*, l'eau si souvent absente.

Cependant un Valencien de nos amis, Nemrod intrépide, nous préparait des loisirs bien différents : il nous avait beaucoup vanté les magnifiques chasses qui se font sur l'Albuféra de Valence, et avait exigé de nous la promesse de l'y accompagner. Un jour que nous avions visité avec lui le beau musée d'histoire naturelle de l'Université, il nous avait fait remarquer la nombreuse collection d'oiseaux empaillés conservée dans les vitrines de cette galerie, et qui appartiennent pour la plupart à la province. Les oiseaux aquatiques tués sur l'Albuféra représentent plus de soixante espèces différentes, parmi lesquelles figure le superbe échassier au plumage couleur de feu, appelé flamant ou phénicoptère. L'idée de faire la chasse au phénicoptère souriait beaucoup à Doré, aussi nous laissâmes-nous entraîner facilement.

L'Albuféra, dont le nom signifie en arabe lac ou lagune, n'est éloignée de Valence que de trois lieues environ, et en a plus de quatre de longueur, du nord au sud; nous ne la connaissions que pour l'avoir aperçue du haut de la tour du *Miquelete*, sous la forme d'une immense nappe bleue se confondant avec la mer, dont elle n'est séparée que par une longue et étroite bande de sable qu'on appelle la *Dehesa*. On sait que ce lac, et les terres qui en dépendent, formant un domaine évalué à la somme assez ronde de sept ou huit millions de francs, furent donnés par Napoléon au maréchal Suchet, avec le titre de duc, à l'occasion de la capitulation de Valence, que le général Blake rendit, en 1812, au commandant français, avec vingt mille hommes et trois cent quatre-vingt-dix canons.

Depuis longtemps l'Albuféra est redevenue la propriété de la couronne d'Espagne, qui en afferme la chasse, la pêche, et les différents autres produits: seulement, en vertu d'un ancien usage, on permet au public d'y chasser et d'y pêcher librement deux fois chaque année, le jour de la Saint-Martin, qui tombe le 11 novembre, et celui de la Sainte-Catherine, le 25 du même mois.

Ces chasses sont l'occasion de véritables fêtes populaires : notre ami nous assurait que, ces jours-là, dix à douze mille personnes se donnaient rendez-vous, tant sur le lac que sur ses bords, et qu'on y voyait ordinairement quatre ou cinq cents barques de différentes dimensions chargées de chasseurs.

Le jour de la Saint-Martin n'était pas éloigné, et nous n'avions pas de temps à perdre pour faire nos préparatifs : notre ami s'était chargé de nous procurer des fusils, mais il voulut auparavant nous conduire à la *Pechina*, pour nous faire la main. La Pechina est un endroit où les Valenciens vont s'exercer au tir des pigeons, — *el tiro de las palomas;* c'est un de leurs plaisirs favoris, et beaucoup s'y montrent fort habiles.

Le moment de partir était enfin venu; nous avions eu la précaution de retenir plusieurs jours à l'avance une tartane à la *posada de Teruel*, car les véhicules de toute espèce étaient mis en réquisition pour le grand jour. Avant le lever du soleil, notre *tartanero* nous attendait à la porte de la *fonda;* peu de temps après, nous sortions de Valence, en jetant un regard d'adieu sur ses clochers : nous passâmes sous la superbe *puerta de Serranos*, — la porte des montagnards, — rare construction du quatorzième siècle, dont les deux tours à mâchicoulis, éclairées en rose par les premiers rayons du soleil, ressemblaient tout à fait à une décoration d'opéra. Bientôt après nous traversâmes le Guadalaviar, et nous entrâmes dans la huerta.

Notre *tartanero*, qui se nommait Vicente, comme les trois quarts des Valenciens, nous fit passer par des chemins abominables, sous prétexte de prendre le plus court, et notre véhicule, entièrement dénué de ressorts, se mit à faire des bonds effrayants, auxquels, fort heureusement, notre voyage de Barcelone à Valence avait commencé à nous habituer. Je dois dire cependant que Vicente ne nous fit pas verser, bien qu'il voulût dépasser les équipages de tout genre qui portaient de nombreux chasseurs; il savait traverser les fondrières avec une rare adresse : il en était du reste très-fier, et tenait beaucoup, nous disait-il, à justifier devant des étrangers la réputation qu'on a faite à ses compatriotes d'être les plus habiles *caleseros* de toute l'Espagne.

Les environs de Valence sont parsemés de jardins fruitiers qu'on nomme *glorietas*, et dont les arbres, courbés et tordus de cent manières, suivant la mode en usage au siècle dernier, présentent les formes les plus baroques; ces enjolivements sont d'un goût très-contestable, que la richesse de la végétation fait oublier facilement. Au bout d'une lieue, nous quittâmes les jardins pour entrer dans les *tierras de arroz*, c'est-à-dire les terres à riz : tout le côté nord et ouest de l'Albuféra est entouré de ces rizières, qu'on appelle également *arrozales*. Dans cette partie de la *huerta*, le nombre des canaux d'irrigation est tellement considérable, que nous n'étions pas cinq minutes sans en traverser plusieurs : j'ai vu une carte des environs de Valence sur laquelle tous ces canaux,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le récit du torero après la victoire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

figurés exactement, étaient tellement rapprochés, et offraient à l'œil un enchevêtrement si confus, que la carte ressemblait assez à une toile d'araignée. C'est que la culture du riz, qui ne peut avoir lieu que dans des champs submergés une bonne partie de l'année, exige une abondance d'eau extraordinaire: on élève autour de chaque rizière un rebord de terre assez élevé pour empêcher cette eau de s'échapper, et au moyen d'une petite vanne, on peut à volonté en exhausser ou en abaisser le niveau.

Tout le monde nous a assuré dans le pays que les rizières étaient d'un rapport très-productif; malheureusement les exhalaisons marécageuses sont des plus malsaines, et font tous les ans de nombreuses victimes, ce qui est facile à comprendre dans un pays où la chaleur est excessive. Il est peu de laboureurs qui ne soient sujets aux fièvres intermittentes, et nous ne pouvions, sans être pris de pitié, les voir travailler du matin au soir les pieds dans l'eau et la tête exposée à un soleil brûlant. Il est étrange qu'on ne leur enseigne à prendre aucune des précautions qui sont en usage ailleurs.

C'est autour de la petite ville d'Albéric qu'on voit le plus d'*arrozales*; un proverbe bien connu dans le pays fait allusion aux profits en même temps qu'à l'insalubrité de la culture du riz :

« Si vols vivre poc, y fer te ric,
« Ves ten a Alberic. »

C'est-à-dire : si tu veux vivre peu, et te faire riche, va-t'en à Albéric. Je cite ce proverbe en valencien, afin de donner une idée de l'analogie qui existe entre notre langue et ce dialecte, qui dérive de l'ancienne langue limousine. Quant aux noms de localités, la plupart, dans le royaume de Valence, rappellent bien plus une origine arabe que valencienne ou espagnole : il suffit, pour en donner une idée, de citer les noms de Beni-Muslem, Beni-Mamet, Beni-Parrell, Beni-Farraig, Alfafar, Algemeci, et tant d'autres qui n'ont pas varié depuis plus de huit siècles.

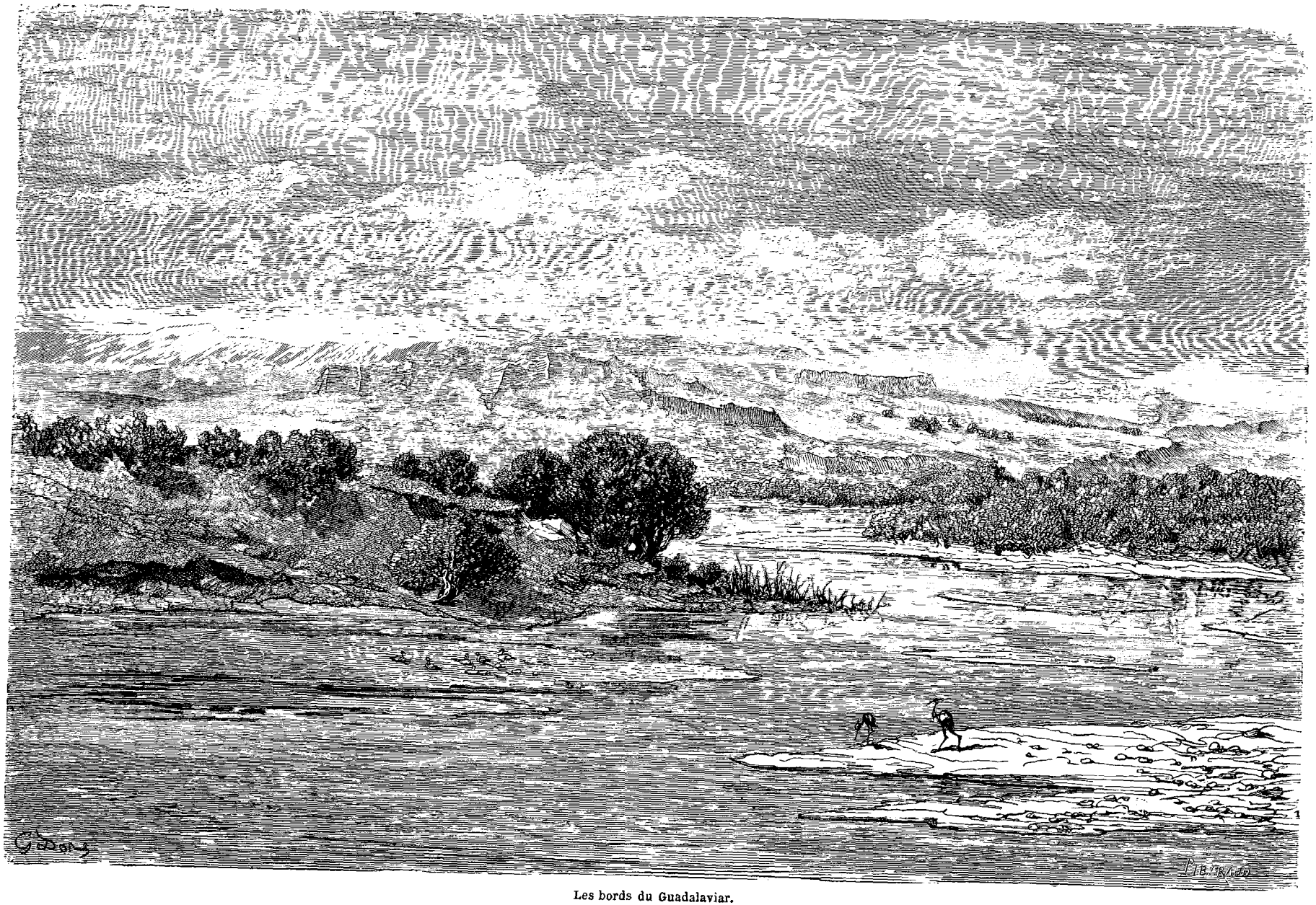
Nous venions de traverser le grand canal appelé *Acequia del rey*, dont les eaux vont se perdre dans l'Albuféra; bientôt après, le magnifique lac nous apparaît dans toute son étendue, encadré à l'horizon par la *Sierra* escarpée de la *Falconera* et par la montagne de Monduber, qui passe pour une des plus élevées du royaume de Valence.



Musiciens ambulants.

Rien ne saurait peindre l'animation extraordinaire qui régnait sur les bords du lac : il faut avoir vu cette fête populaire pour se faire une idée de l'entrain et de la gaieté du caractère des Valenciens. Malgré l'heure peu avancée, la foule était déjà compacte : de nombreux groupes s'étaient formés çà et là; les uns cherchaient un peu d'ombre sous les *tartanas*; d'autres s'étaient bravement installés en plein soleil, et faisaient honneur, mais avec la frugalité traditionnelle des Espagnols, à un déjeuner champêtre arrosé de vin noir, qui sortait des outres de cuir sous la forme d'un mince filet. Les petits marchands ambulants débitaient leur *orchata de chufas*, ou leur *agua de cebada*, eau d'orge refroidie dans la neige, et d'autres rafraîchissements, accessoires inévitables de toute fête espagnole. Pendant ce temps-là, les aveugles faisaient bourdonner les guitares et grincer les *citaras*, soit pour accompagner quelque complainte larmoyante, soit pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les bords du Guadalaviar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

servir d'orchestre à quelques groupes de danseurs, en marquant le rhythme saccadé de la *Jota* aragonesa, ou de la *Rondalla* valencienne.

Quant aux chasseurs, on les voyait çà et là occupés à préparer leurs armes, car on entendait dire de tous côtés que la grande battue, *batida*, n'allait pas tarder à commencer. Vers le milieu du lac, nous apercevions de place en place comme de grandes taches noires qui s'étendaient sur plusieurs centaines de mètres de longueur; c'étaient des bandes d'oiseaux aquatiques, tels que des canards sauvages, des macreuses, qu'on appelle ici des *cercetas*, et une quantité d'autres volatiles d'espèces plus ou moins rares, qui se reposaient tranquillement sur la surface de l'eau, sans se douter de la guerre acharnée qu'on allait leur faire.

Le signal de monter en bateau nous fut enfin donné; toutes les embarcations se mirent en mouvement avec beaucoup d'ordre, et commencèrent à se diriger vers le centre du lac en formant une ligne immense. A mesure que nous avancions, les bateaux qui formaient les deux extrémités de la ligne se rapprochaient peu à peu, en décrivant une courbe, de manière à envelopper le gibier. Une des bandes, composée de plusieurs milliers d'oiseaux, s'éleva d'abord en l'air, et s'étendit comme un grand nuage noir qui se détachait sur le bleu du ciel. Des décharges répétées, semblables à des feux de tirailleurs, ne tardèrent pas à se faire entendre dans plusieurs directions et à devenir de plus en plus nombreuses à mesure que le cercle formé par les embarcations allait se rétrécissant. Les oiseaux continuaient à s'envoler par milliers, et notre tour de les saluer au passage arriva enfin. Notre première décharge abattit quelques macreuses au plumage d'un noir brillant et quelques canards sauvages. Bientôt le gibier, pourchassé de tous côtés et obligé de forcer la ligne des chasseurs, devint encore plus abondant; nous avions à peine le temps de ramasser les victimes et de recharger nos fusils.

Après une fusillade longtemps prolongée, les oiseaux avaient fini par chercher un refuge vers les extrémités opposées du lac; mais leur repos ne fut pas de longue durée : les embarcations se formèrent de nouveau en ligne et se dirigèrent vers les points où s'étaient abattus les volatiles, qui n'en pouvaient mais. La petite guerre recommença de plus belle, et la même manœuvre plusieurs fois répétée, força de nouveau le gibier à passer à portée de nos coups. Mais un incident inespéré qui marqua une des dernières battues, fut la mort d'un phénicoptère qui tomba sous le plomb de Doré, et qui mesurait plus d'un mètre de longueur. Ce beau succès lui valut beaucoup de félicitations de tous nos voisins, qui s'empressèrent de le proclamer un très-adroit chasseur, *muy diestro cazador* (p. 361).

En somme, notre chasse avait été très-fructueuse : un nombre respectable d'oiseaux de passage, dont plusieurs nous étaient tout à fait inconnus, étaient rangés au fond de notre barque. La plus grande partie des embarcations avait déjà gagné le rivage, et c'était à qui rejoindrait le plus vite sa tartane, car le jour commençait à baisser. Quant à nous, qui avions obtenu pour le lendemain la permission de continuer notre chasse sur les bords du lac et d'y joindre une partie de pêche, nous avions résolu d'aller coucher à *Cilla*, petit bourg à peu de distance. Arrivés à la *posada*, nous nous empressâmes de remettre à notre *posadero* notre gibier, sur lequel nous comptions pour faire un excellent souper; il nous le servit, en effet, nageant dans des flots de sauce à l'huile rance. Aussi ce repas nous est resté dans la mémoire comme un des plus détestables qu'il nous soit arrivé de faire en Espagne.

Le lendemain, dès le point du jour, Doré vint nous réveiller. Ses succès de la veille l'empêchaient de dormir, et nous l'avions surnommé le tueur de phénicoptères; mais il lui tardait de se mesurer avec les lapins, qu'on nous avait dit être assez abondants entre l'Albuféra et la mer. Nous nous remîmes donc en marche, et nous ne tardâmes pas à arriver au bord du lac, qui avait repris sa tranquillité si troublée la veille. De nombreuses bandes d'oiseaux se dessinaient çà et là sur sa surface bleue, comme de longues lignes noires, et personne ne se fût douté qu'on en eût tant détruits la veille. Chemin faisant je racontai à Doré un genre de chasse pratiqué autrefois sur l'Albuféra.

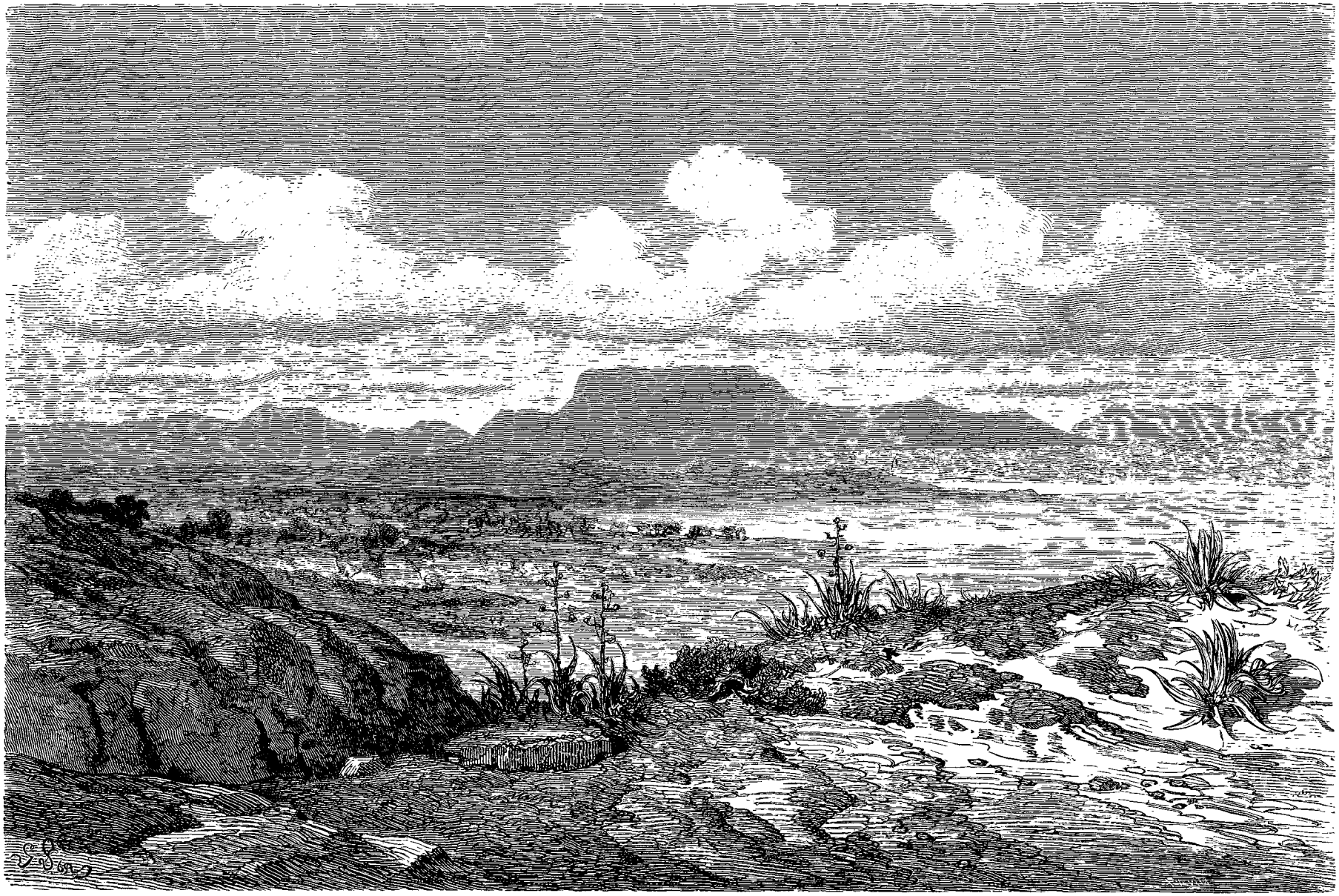
Suivant le récit d'un voyageur allemand, nommé Fischer, imprimé à Leipsick vers le commencement de ce siècle, les fusils étaient alors ingénieusement remplacés par des obusiers qu'on déchargeait sur les volées d'oiseaux qui s'élevaient en l'air. Nous regrettâmes infiniment de ne pouvoir mettre en pratique le moyen à la fois si simple et si expéditif indiqué par le compatriote du baron de Munchausen.

Une des plus ravissantes promenades qu'on puisse faire dans les environs de Valence, c'est de suivre les bords de l'Albuféra; seulement cette excursion n'est guère praticable qu'en hiver ou en automne.

La chaleur qui règne pendant l'été est vraiment tropicale, et en outre, les innombrables moustiques qui pullulent pendant cette saison rendent alors ces parages tout à fait inhabitables. Aussi les maisonnettes aux murs blanchis à la chaux, *casas de recreo*, qui servent de rendez-vous de chasse aux habitants de Valence et des villes environnantes, sont-elles toujours abandonnées pendant les mois les plus chauds de l'année : les pêcheurs eux-mêmes sont obligés, à l'époque des grandes chaleurs, d'aller coucher dans des villages à quelque distance, sous peine d'être dévorés par des nuées de *mosquitos*.

Tout en longeant les bords du lac, et en tirant çà et là les bécassines, sarcelles, et autres oiseaux que nous forcions à quitter les roseaux touffus où ils se cachaient, nous arrivâmes à la *dehesa*, où notre ami qui nous servait de guide nous avait promis que nous trouverions quelques lapins. Cette langue de sable, qui a tout au plus une demi-lieue de large sur une longueur de plus de trois lieues, sert de séparation entre les eaux de l'Albuféra et celles de la Méditerranée, et peut se comparer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le lac d'Albuféra.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

exactement au Lido, qui s'élève entre l'Adriatique et les lagunes de Venise.

La *dehesa*, élevée de quelques pieds seulement au-dessus du niveau de la mer, est un terrain complétement inculte, comme l'indique son nom, qui sert ordinairement à désigner les terres abandonnées qu'on rencontre dans certaines parties de l'Espagne. Les pins rabougris, les lentisques, les térébinthes, les daphnés sauvages aux fleurs embaumées y croissent en abondance au milieu de joncs appelés *alfalfa*, et de ronces épaisses qui servent d'abri au gibier, et font de cet endroit un des meilleurs terrains de chasse qu'on puisse voir.

Nous suivîmes la *dehesa* dans toute sa longueur, et nous fîmes ainsi quatre bonnes lieues en comptant les détours, tirant de temps à autres quelques lapins que nous faisions lever, ainsi que les bécasses et les perdrix rouges sur lesquelles tombait en arrêt notre unique chienne, qui avait nom *Paloma*. Nous approchions de l'extrémité du lac, et nous avions dépassé le canal au moyen duquel il communique avec la mer.

Depuis quelque temps déjà nous marchions en silence quand nous entendîmes retentir deux coups de fusil, plusieurs fois répétés par les échos voisins; au bout d'un instant nous aperçûmes Doré qui accourait vers nous d'un air triomphant, tenant un lapin à chaque main. Il venait de terminer notre chasse par un coup double superbe, que Charles X lui-même n'eût pas désavoué.

Ce bel exploit le dédommagea un peu de l'absence des phénicoptères, qu'il cherchait en vain depuis le matin, et dont il avait grande envie de tuer quelques-uns pour continuer à mériter le surnom que nous lui avions décerné.

En outre, voulant nous dédommager du souper nauséabond que nous avions fait la veille, il s'était promis de nous faire servir un plat composé de langues de cet oiseau, mets si estimé chez les Romains, et qui figurait, nous dit-on, dans les repas d'Apicius, de Caligula et d'Éliogabale.

Fatigués par plusieurs heures de marche et par la chaleur qui, malgré la saison avancée, commençait à devenir suffocante, nous terminâmes notre journée en assistant à une partie de pêche, pour laquelle nous avions donné rendez-vous à un *pescador* de Sueca, petite ville située à la pointe méridionale du lac.

La pêche de l'Albuféra n'est pas moins abondante que la chasse: elle approvisionne le marché de Valence d'une quantité de poissons, et particulièrement d'anguilles; nous en prîmes un assez grand nombre, ainsi que des poissons appelés *llobarros*, qui nous parurent être les mêmes que les loups qu'on pêche sur les côtes de Provence. Mais c'est pendant les nuits sombres que se font les plus belles pêches, d'après ce que nous assura notre brave pescador, et principalement lorsqu'un vent d'est vient se joindre à l'obscurité de la nuit: alors les anguilles se prennent par centaines, et les *nasas*, espèces de grands réservoirs ovales en osier, dans lesquels on conserve les poissons, ne sont pas assez larges pour les contenir.



Marchand, à Alcira.

Il était temps de dire adieu aux plaisirs du sport valencien; je proposai donc à mes compagnons d'aller passer la nuit à Cullera, jolie petite ville près de l'embouchure du Jucar. De là nous devions nous rendre à Alcira et à Carcagente, et nous reposer de nos fatigues à l'ombre de leurs bois d'orangers, si célèbres dans le pays. Ce plan fut adopté à l'unanimité; nous montâmes de bon matin dans une tartane que nous avions frétée la veille, et après avoir cheminé pendant quelques heures en vue de Jucar, dont les eaux apportent la fertilité dans toute la contrée, nous vîmes les bois d'orangers dessiner à l'horizon leur grande masse d'un vert sombre, et nous entrâmes dans Alcira.

Les environs de cette ville, ainsi que ceux de Carcagente, autre petite ville qui n'est qu'à une petite distance, ont le privilége d'approvisionner Paris de la plus grande partie des oranges qui s'y consomment, et que les petits marchands vont criant dans les rues de la capitale sous le nom de *la belle Valence!*

Du reste on se tromperait bien si on croyait que, sous un si beau climat, la culture des orangers n'exige pas des soins très-attentifs et presque de chaque instant. D'abord, ces arbres ne prospèrent pas dans tous les terrains indistinctement: les champs qui leur conviennent le plus particulièrement sont ceux d'une nature sablonneuse et légère. Des arrosages assez fréquents sont nécessaires: ils doivent avoir lieu environ tous les vingt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse aux phénicoptères sur le lac d'Albufera (voy p. 350).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours pendant la belle saison, c'est-à-dire depuis la fin de février jusqu'à la fin de novembre. Ces arrosages, qui se font au moyen de canaux d'irrigation et d'un très-grand nombre de *norias*, ne sont pas pratiqués pendant l'hiver, à moins qu'il n'y ait, pendant cette saison, des sécheresses exceptionnelles. Une grande abondance d'engrais est également indispensable à la terre, qui doit être fumée au moins trois fois par an. Les vents trop forts sont redoutés des cultivateurs, et, pour abriter les orangers trop exposés, ils élèvent des remparts au moyen de cyprès plantés très-drus, ou de ces grands roseaux si communs en Espagne, qu'on appelle *cañas*. Du reste les propriétaires du pays savent parfaitement par expérience que les arbres ne rendent qu'en proportion des soins qu'on leur donne.

Les orangers cultivés en plein air dans le royaume de Valence sont de deux espèces différentes : ceux qu'on obtient en semant les pepins, et qu'on appelle *naranjos de semilla;* puis les *naranjos enjertados*, c'est-à-dire greffés. On assure que ces derniers produisent des fruits beaucoup plus savoureux ; mais qu'ils vivent beaucoup moins longtemps, et qu'ils n'atteignent pas une hauteur égale à celle des *naranjos de semilla*. Ceux-ci s'élèvent quelquefois jusqu'à vingt-cinq pieds et durent, dit-on, jusqu'à une centaine d'années, et quelquefois même bien davantage. Du reste, les orangers qu'on cultive chez nous, dans les serres tempérées, peuvent dépasser cet âge. Je citerai comme exemple celui de Versailles, connu sous le nom d'oranger de *François Ier*, ou du *Grand-Connétable*, qu'on dit avoir été semé à Pampelune en 1421, puis acheté par le connétable de Bourbon, et transporté successivement à Chantilly, à Fontainebleau et à Versailles.

On prend comme boutures, pour les orangers qu'on destine à être greffés, des tiges de citronnier ou de poncire, parce qu'elles prennent très-facilement. On les greffe en écusson, depuis le mois d'avril jusqu'au mois de juin, quand les sujets ont atteint à peu près la grosseur du pouce. Les orangers qu'on obtient par ce moyen ne vivent guère au delà d'une trentaine d'années, mais en revanche ils sont un peu plus précoces que les autres.

Il est rare que les orangers commencent à donner des fruits avant l'âge de cinq ans; quand ils sont arrivés à la période de leur plein rapport, ils donnent tous les ans jusqu'à deux mille oranges ; un naturaliste espagnol, qui a publié un très-beau livre sur l'histoire naturelle du royaume de Valence, *Cavanilles*, assure même qu'on en a compté jusqu'à cinq mille sur un seul arbre. Ordinairement les fruits acquièrent d'autant plus de grosseur que l'arbre est plus jeune, et en produit moins. Ceux qu'on cueille sur des orangers déjà vieux ont, en général, la peau beaucoup plus mince, et donnent un jus plus sucré.

Les oranges ne commencent guère à prendre leur belle couleur jaune avant le mois de novembre ; cependant, il s'en faut bien qu'alors elles soient arrivées à leur maturité. Celles qu'on nous envoie, et dont il se consomme une si grande quantité en France au mois de janvier, ne supportent le transport que parce qu'elles ne sont pas encore mûres, autrement elles arriveraient en grande partie gâtées.

Pour manger des oranges véritablement savoureuses, il faut les cueillir soi-même sur l'arbre au printemps, et surtout au mois de mai. Les gourmets savent choisir, comme les meilleures, celles dont l'écorce présente, vers le point opposé à la queue, un petit cercle d'un jaune pâle, d'où suinte une espèce de suc légèrement visqueux : c'est un signe certain pour reconnaître que le fruit est arrivé à une parfaite maturité.

C'est principalement pendant les mois d'avril et de mai, qu'il faut visiter les beaux *naranjales* de Carcagente et d'Alcira. Alors les orangers, qui conservent encore une partie de leurs fruits, sont en même temps couverts de ces fleurs auxquelles un poëte florentin du seizième siècle, *Luigi Alamanni*, donne la palme sur toutes les autres fleurs, dans le poëme de la *Coltivatione*, qu'il dédia au roi François Ier :

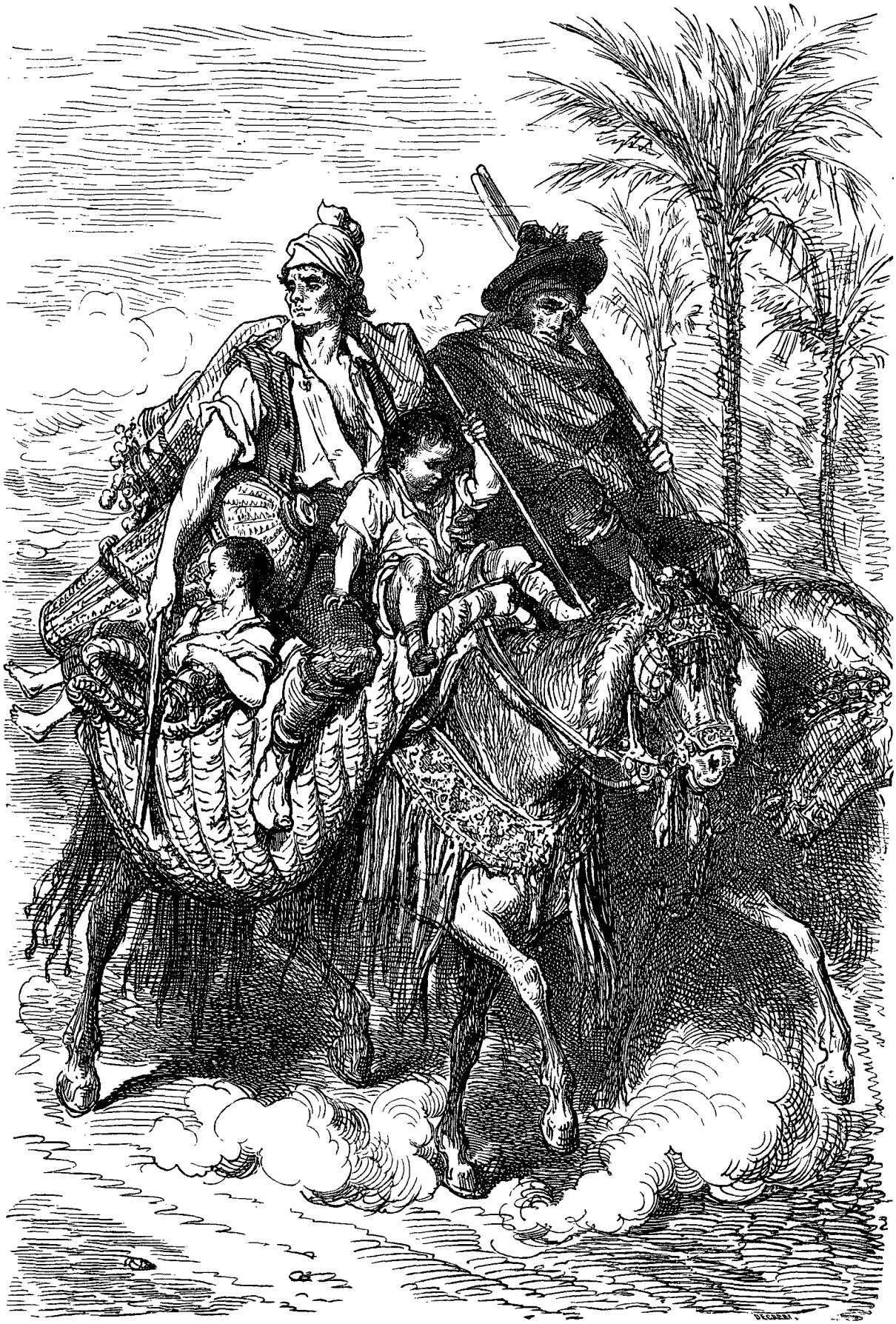
Il fior d'Arancio, che d'ogni fiore e il re.

On ne peut se faire une idée de l'intensité du parfum que répandent les orangers ; c'est surtout pendant les soirées tièdes qu'il se fait sentir avec le plus de force, et à des distances vraiment incroyables; suivant un proverbe connu dans le pays, on sent leur odeur bien avant que l'œil puisse les apercevoir. Les fleurs sont tellement abondantes que lorsqu'un vent un peu fort les a fait tomber, elles couvrent la terre d'une épaisse couche blanche, semblable à de la neige. On les recueille sur de grands draps de toile, et elles représentent encore un produit assez important, car chaque oranger fournit en moyenne douze ou quinze kilogrammes de fleurs.

La culture des orangers constitue donc la principale occupation des habitants, et elle est pour le pays une véritable source de prospérité. Un des plus riches propriétaires de Carcagente, nous assurait qu'il existe, tant sur le territoire de cette ville que sur celui d'Alcira, plus de six cents *naranjales* ou jardins d'orangers, et que le produit des années ordinaires s'élève à plus de deux cent cinquante mille *arrobas*, qui représentent environ trois millions cent vingt-cinq mille kilogrammes. Or, comme il faut en moyenne six ou sept fruits pour former un kilogramme, ces deux villes réunies produisent annuellement plus de vingt millions d'oranges, ce qui fait un total des plus appétissants.

Les oranges une fois cueillies, il s'agit de les classer suivant leur grosseur : on se sert pour les mesurer, d'anneaux de différents calibres, et on les range dans tel ou tel choix, suivant le diamètre des anneaux à travers lesquels elles peuvent passer. Ce classement opéré, on les met dans des caisses de bois blanc de forme allongée, en ayant soin qu'elles dépassent un peu la surface, de manière qu'elles bombent légèrement au milieu; ensuite on ajoute le couvercle, et pendant qu'un ouvrier est occupé à le clouer, un autre se tient debout sur la caisse, afin que les oranges, fortement comprimées, soient tassées autant que possible, et qu'il ne se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Paysans des environs de Carcagente.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

produise pas de ballottage pendant le trajet. Cette opération terminée, on envoie les caisses au chemin de fer qui les transporte à Valence, et de là elles sont expédiées à Marseille par les bateaux à vapeur; d'autres sont embarquées dans les petits ports du littoral.

Bien que le feuillage des orangers forme une voûte épaisse, à peu près impénétrable aux rayons du soleil, on ne laisse pas de cultiver dans les *naranjales* toutes sortes de légumes, et même des céréales comme le blé, l'avoine et le maïs, qui croissent parfaitement à l'ombre sous cet admirable climat.

Chaque jardin est ordinairement accompagné d'une petite *casa de recreo*, simplement meublée, qui sert au propriétaire pour les déjeuners ou les rendez-vous de campagne. Une particularité qui nous frappa, c'est que les pourceaux, lorsqu'on les laisse pénétrer au milieu des *naranjales*, ne se montrent nullement friands des oranges, qui se trouvent presque toujours sous les arbres en assez grande abondance. Un pareil dédain nous étonna beaucoup de la part de ces animaux, qui ne passent pourtant pas pour être des plus difficiles sous le rapport de la nourriture ; on aurait bien pu leur confier en toute sécurité la garde des pommes d'or du jardin des Hespérides.

La côte de la Méditerranée, entre Valence et Alicante, se trouvant tout à fait en dehors des itinéraires consacrés, n'est que très-peu connue; cependant elle mériterait d'être plus souvent visitée par les touristes: les montagnes boisées, les vallées à la végétation presque tropicale des environs de Gandia, de Denia et de Javea n'ont rien à envier à Castellamare, à Amalfi, à Sorrente, et aux autres sites si vantés de la côte napolitaine.

C'est par la huerta de Gandia que nous commençâmes notre excursion dans cet Éden des poëtes espagnols, dans ce paradis terrestre des Arabes d'Occident. Beaucoup moins étendue que celle de Valence, cette huerta offre peut-être une végétation encore plus luxuriante, et le climat y est, dit-on, plus tempéré. Cette contrée était renommée pour la culture de la canne à sucre dès le temps des rois arabes de Valence, et il y existait alors beaucoup de moulins à sucre. Aujourd'hui même on y voit encore quelques champs où sont cultivées les *cañas de azucar*, qui acquièrent sous ce beau climat tout leur développement et une complète maturité. Les orangers, les figuiers, les grenadiers et une infinité d'autres arbres à fruit y forment d'épais ombrages ; les caroubiers, très-nombreux dans le pays, sont cultivés principalement sur les coteaux, et dépassent quelquefois la grosseur des plus gros chênes: leur feuillage, d'un beau vert foncé, contraste d'une manière très-heureuse avec la teinte grisâtre et un peu triste de celui des oliviers.

Mais une plante qu'on remarque souvent dans les environs de Gandia, où elle atteint des proportions extraordinaires, c'est l'aloès ou agave d'Amérique, qu'on retrouve du reste dans tout le sud de la Péninsule. Ici la *pita*, ainsi que l'appellent les Espagnols, ne sert pas seulement, comme partout ailleurs, pour la clôture des champs, dont ses feuilles acérées interdisent l'entrée aux bestiaux, mieux que ne le ferait la meilleure barrière; cette plante se multipliant d'une manière vraiment prodigieuse, surtout dans les terrains secs, les habitants utilisent les feuilles pour en extraire les filaments très-tenaces qu'elles contiennent. On les coupe très-près de la racine, en ayant soin de choisir celles du dehors, qui deviennent très-dures; car celles de l'intérieur sont trop tendres pour qu'on puisse les employer.

Nous fûmes témoins de cette préparation, qui est des plus simples, et dont Doré put à son aise faire un croquis, au grand étonnement des braves paysans, qui ne pouvaient comprendre que nous prissions tant d'intérêt à leur travail (p. 368). Ils commencent d'abord par écraser les feuilles sur une pierre; ensuite ils en réunissent quelques-unes en un faisceau, qu'ils lient au moyen d'une ficelle. L'ouvrier a devant lui une espèce de table de forme allongée, disposée comme un plan incliné : à la partie supérieure se trouve un crochet de fer auquel il accroche le paquet de feuilles; il commence ensuite, à l'aide d'une barre de fer, à les presser avec force, pour séparer la partie filamenteuse de la partie charnue. Cette pression renouvelée plusieurs fois, il lave les fibres à plusieurs reprises pour les débarrasser de tous les corps étrangers; il n'a plus ensuite qu'à les faire sécher au soleil.

Le fil d'aloès est employé à des usages très-variés; on en fait surtout des cordes qui servent au harnachement des chevaux; on les emploie également pour les *alpargatas* ou *espardines*, espèces de sandales tressées que portent les paysans.

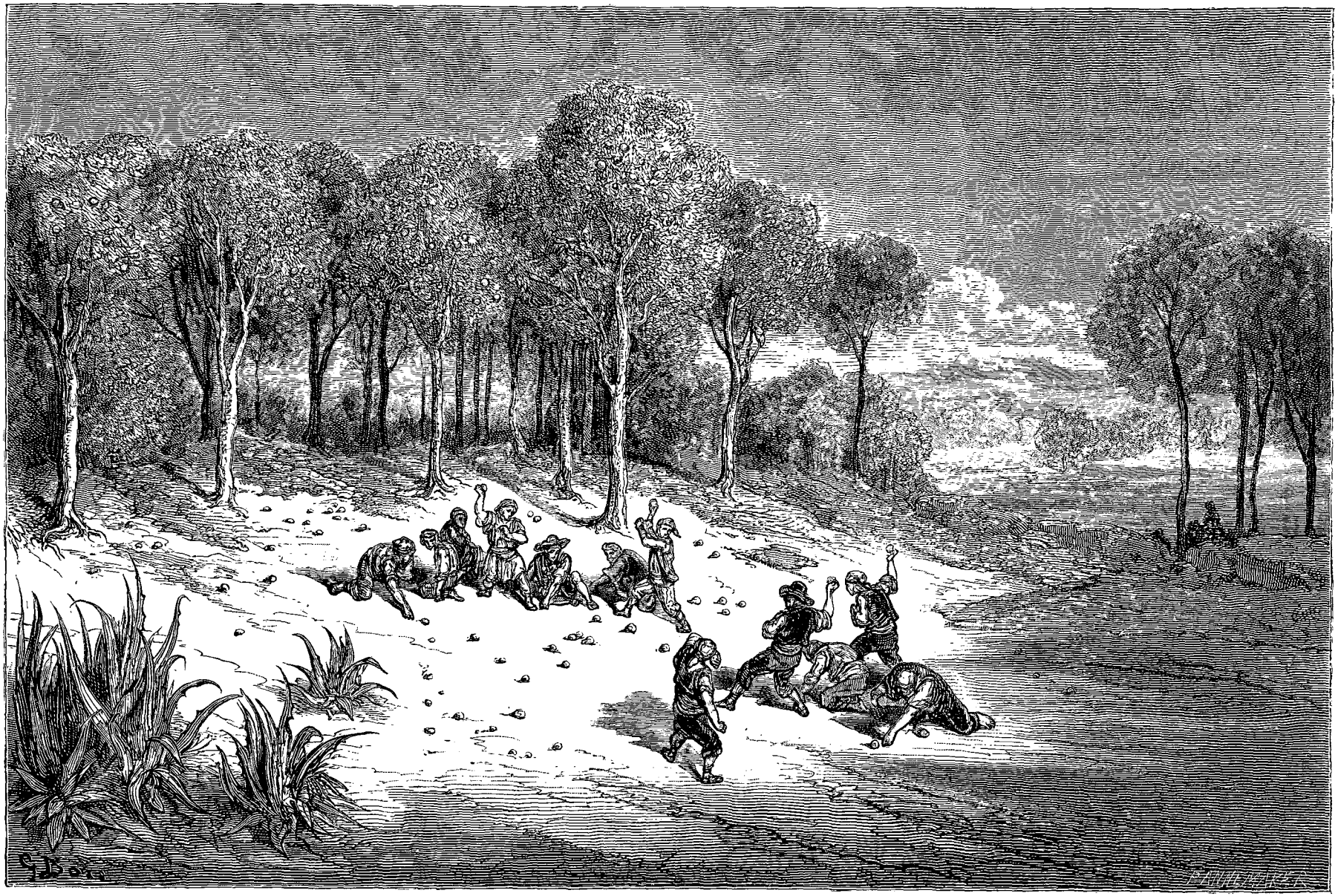
Les feuilles d'aloès, coupées en petits morceaux, servent encore à la nourriture des bœufs; elles atteignent quelquefois près de deux mètres de longueur, et l'espèce de hampe ou de tige élancée qui s'élève au milieu de la plante et qui se termine par une large pyramide de fleurs jaunes, arrive souvent jusqu'à quatre ou cinq mètres de haut. Les tiges transversales, qui supportent les fleurs, sont disposées d'une manière très-élégante, comme les branches d'un lustre, et rappellent assez exactement l'aspect du fameux chandelier à sept branches du temple de Jérusalem qu'on voit sur un bas-relief de l'arc de triomphe de Titus, à Rome.

La petite ville de Gandia était autrefois la capitale d'un duché qui fut donné aux Borgia, en 1485, par Ferdinand le Catholique. On sait que cette célèbre famille, qui compta parmi ses membres deux papes et un saint, était d'origine espagnole; elle doit son nom à la petite ville de Borja, en Aragon, et s'appelait ainsi avant de s'être fixée en Italie.

L'ancien palais des ducs est le seul monument remarquable que renferme Gandia: c'est une vaste construction, qui n'a conservé d'autres traces de sa splendeur passée que des restes de dorures et quelques *azulejos* ou carreaux de revêtement en faïence, peints à Manises, près Valence, et représentant des fleurs et des oiseaux. Grâce à la générosité du duc actuel de Gandia, vingt-cinq familles sont logées gratuitement dans ce palais.

De Gandia à Denia, la distance est très-courte, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les oranges de Carcagente.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous voulûmes faire cette promenade à pied. Nous avions la Méditerranée à notre gauche, bleue et calme comme un lac; à droite, le paysage offrait les aspects les plus variés, et aurait inspiré des chefs-d'œuvre à Français et à Théodore Rousseau. Denia doit son nom à un temple qui était consacré à la célèbre Diane d'Éphèse : les souvenirs de l'antiquité sont encore très-vivants dans toute cette contrée : le nom de Sertorius y est presque populaire; on nous fit voir une tour en ruine; elle porte encore, depuis tant de siècles, le nom du célèbre général romain, qui avait fait de Denia une de ses principales stations navales.

Au-dessus de la ville s'élève presque à pic une montagne rocheuse de plus de trois mille pieds de haut, appelée *el Mongo;* on nous recommanda beaucoup d'en faire l'ascension: en effet, la vue sur la mer et sur la huerta, dont les vignobles s'étendent à perte de vue, est réellement splendide; le petit port de Denia, vu à vol d'oiseau, avec ses barques aux voiles latines blanches et effilées, nous faisait l'effet d'un plan en relief.

Ce port serait presque abandonné sans les *denias*, qui constituent la richesse, et à peu près le seul commerce du pays. Ces *denias* sont d'énormes raisins secs provenant des ceps plantureux de la huerta, et qu'on exporte dans différents pays, où ils sont quelquefois vendus comme raisins de Malaga. La manière dont on les prépare est assez curieuse : on les trempe à trois reprises dans de la lessive bouillante en ne les laissant chaque fois qu'un temps très-court, opération qui a pour résultat de les faire gonfler; après quoi on les suspend simplement au soleil pour les faire sécher. Les raisins ainsi préparés sont appelés *lejias*, d'un mot espagnol qui signifie lessive; ils sont moins estimés que ceux qu'on appelle *pasas del sol*, et qu'on fait sécher au soleil sur la plante même ; pour cela, on coupe la queue à moitié, de sorte que la grappe reste suspendue, et se dessèche sans que la séve puisse y arriver. C'est la méthode généralement employée à Malaga. Les environs de la ville produisent également des oranges et des grenades en abondance : lors de notre passage, le port était encombré de ces fruits, qu'on entassait dans de grandes barques prêtes à faire voile pour Marseille.

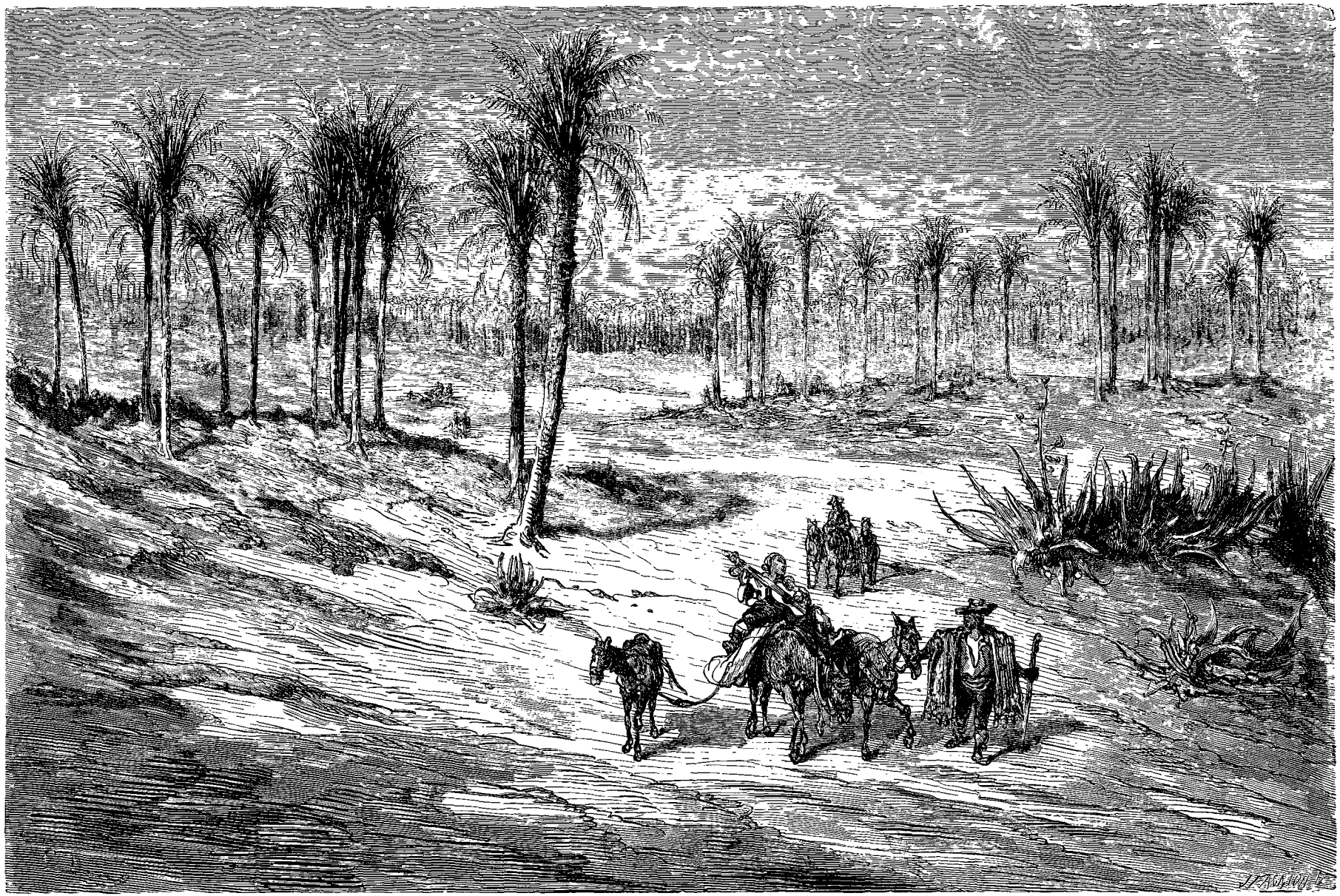
En quittant Denia pour nous rendre à Alcoy, — toujours en tartane, car ici on ne voyage guère autrement, nous traversâmes la petite ville d'Oliva, et, laissant sur notre gauche la haute chaîne de montagnes qui sépare en deux la province d'Alicante, nous continuâmes notre excursion à travers une contrée aussi riche que celle que nous venions de traverser, et ne formant jusqu'à Alcoy qu'un immense verger : de temps en temps, quelques palmiers élèvent leurs cimes élégantes au-dessus des orangers, des mûriers et des grenadiers ; la récolte des caroubes venait d'avoir lieu, et on en voyait des guirlandes suspendues aux murs blanchis à la chaux des *barracas*, qu'un soleil africain faisait briller au milieu de la verdure. Les *barracas*, habitations des paysans, n'ont qu'un rez-de-chaussée, et sont couvertes de chaume ou de joncs provenant des bords de l'Albuféra : il n'y en a pas une dont le toit ne soit surmonté de la *Cruz de Caravaca*. Cette croix, si fameuse dans le pays, et à laquelle on attribue de si grands miracles, tient son nom d'un lieu de pèlerinage très-fréquenté, qui se trouve dans la province de Murcie : elle est à deux traverses de grandeur inégale, et a tout à fait la forme de la croix de Lorraine.

Alcoy est une assez grande ville, très-agréablement située au pied des montagnes, dans une contrée des plus accidentées : il y règne une grande activité, qui contraste singulièrement avec le calme auquel on s'habitue à Valence. Les manufactures d'étoffe de laine doivent y être très-nombreuses, si on en juge par le nombre d'ouvriers qu'on rencontre, la figure et les mains barbouillées de teinture de couleurs; mais la grande industrie d'Alcoy, industrie populaire par excellence et vraiment nationale, c'est la fabrication du *papel de hilo* : il est bien peu de gens en Espagne, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, qui ne roulent entre leurs doigts le *papelito;* offrir à quelqu'un le *cigarillo* ou *cigarro de papel*, c'est la manière la plus naturelle d'entrer en conversation. Le *papel de Alcoy* jouit donc de la plus grande réputation, et se répand dans les parties les plus reculées de l'Espagne, et même à l'étranger. On nous assura que les diverses fabriques de la ville en produisaient chaque année environ deux cent mille rames, ce qui représente un total de plus de cent millions de cahiers de papier à cigarettes. Ces *libritos de fumar*, comme on les appelle ici, sont découpés très-rapidement au moyen d'une machine très-ingénieuse, inventée par un habitant d'Alcoy. Les *libritos* les plus estimés des amateurs portent la marque du *caballito*, petit cheval représenté sur la couverture. Les autres fabriques de papier à cigarettes mettent également leur marque sur la couverture des *libritos;* assez souvent cette marque se compose de noms d'animaux, tels que le chat-angora, la panthère, et même le mégathérium. D'autres ont pour enseigne la *Libertad*, la *Moralidad*, la *Independencia* espanola ; nous en avons remarqué qui représentaient O'Donnell et Espartero se donnant la main, avec cette légende au-dessous : *Union liberal de* Espana.

Parmi les infiniment petites industries qui s'exercent en Espagne, celle des vendeurs de *libritos* peut être signalée comme une des plus pittoresques. Ces industriels en plein vent sont presque toujours des enfants ou des vieillards, et leur mise de fonds, aussi peu compliquée que celle de leurs confrères les marchands d'eau et les marchands de feu, se compose simplement d'une petite boîte suspendue au cou avec une ficelle, et dans laquelle s'étalent quelques cahiers à la couverture jaune, rouge ou blanche.

Le jour de notre arrivée à Alcoy, la ville présentait un aspect tout à fait inaccoutumé : les habitants allaient et venaient d'un air affairé; çà et là des groupes se formaient, et on y causait avec une animation qui annonçait qu'il se préparait quelque chose d'extraordinaire. Des tartanes, des galères et des *carros* s'arrêtaient aux *posadas*, et nous voyions de nombreux paysans sortir des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La forêt d'Elche, près d'Alcoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

véhicules où ils étaient empilés; l'épaisse couche de poussière qui blanchissait leurs vêtements nous faisait supposer que le voyage avait été long. En effet, il y en avait parmi eux qui portaient le costume des paysans de la *huerta* d'Alicante, et nous reconnûmes même des Murciens à la peau bronzée, coiffés de la *montera* de velours noir, et portant, comme les Valenciens, de larges caleçons flottants de toile blanche.

Tout cela donnait à la ville d'Alcoy un air d'entrain et de gaieté dont nous ignorions la cause: curieux de savoir le mot de l'énigme, nous nous approchâmes d'un groupe et nous demandâmes d'où venait tout ce mouvement. « Comment, nous répondit un des habitants, vous ignorez donc que c'est la fête de saint Georges, et que c'est demain que commence la foire d'Alcoy? Levez les yeux et lisez ce *cartel*, et vous verrez, par le détail des divertissements qui doivent avoir lieu, qu'il y a peu de villes qui puissent se vanter d'en offrir de pareils aux étrangers. »

Nous commençâmes alors la lecture d'une immense affiche imprimée sur papier bleu tendre, qui pouvait bien avoir près de deux mètres de hauteur; en tête se lisaient ces mots en capitales énormes: *Feria de Alcoy*, puis venait le détail des *funciones* ou cérémonies.

En Espagne le mot *funcion* est d'une élasticité extraordinaire, et s'applique aux cérémonies du genre le plus différent: une course de taureaux, une exécution capitale, un enterrement somptueux, *funcion*; s'il y a dans une église quelque grande fête en honneur d'un saint, si un théâtre donne une représentation extraordinaire, c'est encore une *funcion*.

La première *funcion* annoncée sur l'affiche était une *corrida de novillos:* une fête espagnole ne serait pas complète sans une course de taureaux. Bien que cette *corrida* ne fût pour nous que d'un intérêt médiocre après les deux beaux combats que nous venions de voir à Valence, nous nous proposâmes cependant d'y assister; car après avoir vu l'élite des toreros se mesurer avec les plus terribles *bichos* des pâturages de l'Andalousie, nous n'étions pas fâchés de voir aussi des comparses de la tauromachie combattre de jeunes taureaux à peine formés.



Préparation de l'aloès (voy. p. 364).

Le programme de la fête comprenait encore un feu d'artifice, *castillo de fuego;* mais ce qui nous parut le plus intéressant était l'annonce d'un simulacre de combat entre les Mores et les chrétiens, combat qui devait durer plusieurs jours. Nous prîmes donc sans tarder nos dispositions pour ne rien perdre de cette cérémonie, qu'on nous avait recommandée comme une des plus curieuses et des plus attrayantes parmi les réjouissances populaires de l'Espagne.

Ch. DAVILLIER.

(*La suite à une autre livraison* [1].)

1. Des travaux considérables commencés, entre autres l'illustration du *Don Quichotte* (2 vol. in-fol., librairie Hachette), n'ont pas permis à M. Gustave Doré d'avancer beaucoup, en 1863, sa part de collaboration du *Voyage en Espagne*; mais il promet aux lecteurs du *Tour du monde* plusieurs livraisons pour 1864.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse à l'hippopotame sur la rivière Sainte-Lucie (voy. p. 374). — Dessin de Janet-Lange d'après Baldwin.

CHASSES EN AFRIQUE.

DE PORT-NATAL AUX CHUTES DU ZAMBÈSE,

PAR WILLIAM-CHARLES BALDWIN[1],

Membre de la Société de géographie de Londres.

1852-1860. — TRADUCTION INÉDITE PAR MADAME H. LOREAU.

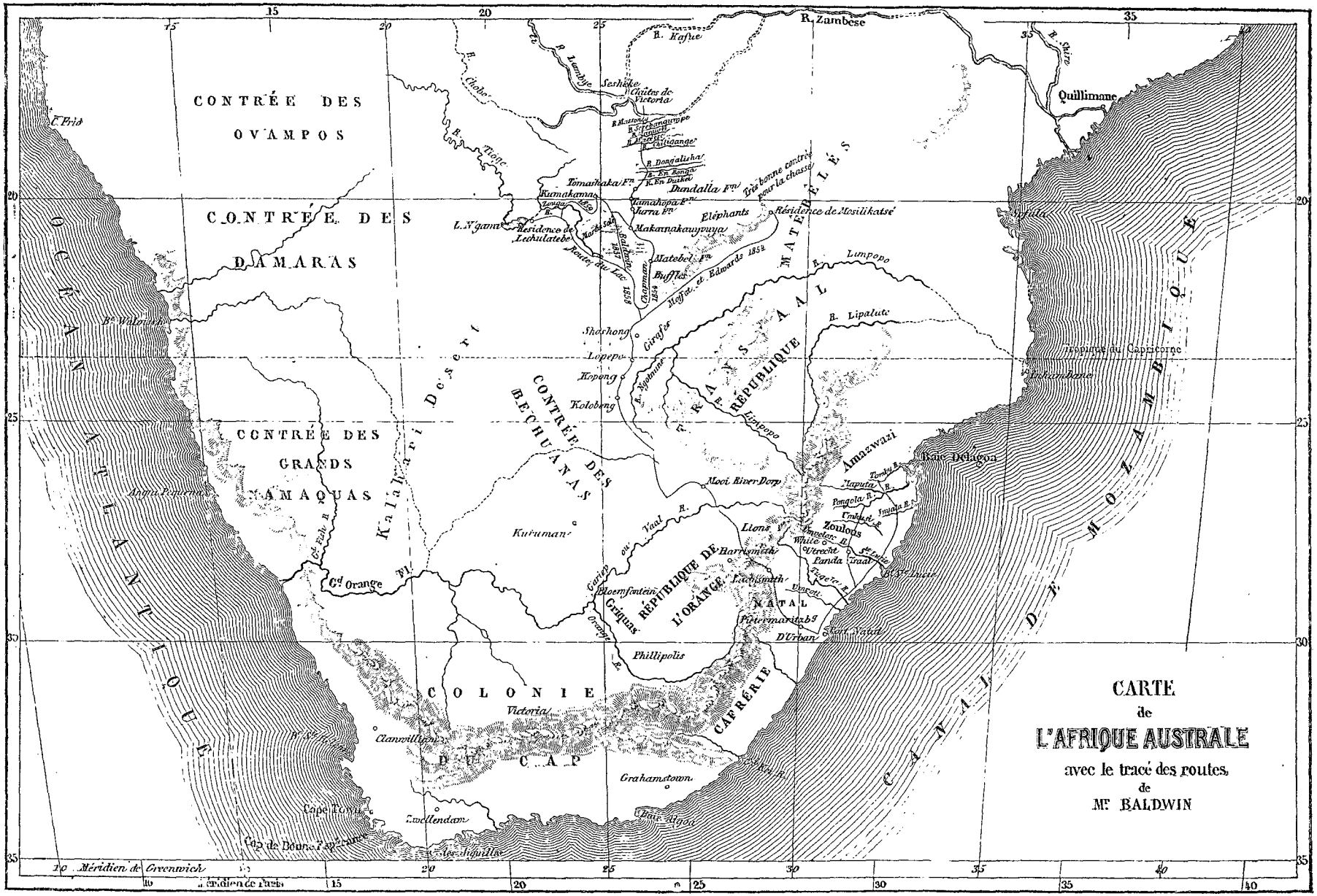
Vocation de l'auteur. — Pourquoi il va en Afrique. — Son arrivée à Port-Natal. — Il va chasser l'hippopotame. — Aventures avec les crocodiles. — Résultats désastreux de l'expédition. — Retour à Durban.

Lorsque dans une hutte sauvage ou au fond d'un chariot, j'écrivais à mon frère les pages suivantes, quelquefois avec de l'encre, souvent au crayon, fréquemment avec un mélange de poudre et de thé, ou de café, j'étais loin de penser qu'elles seraient un jour imprimées. Si maintenant je me décide à les publier, ce que je fais avec défiance, c'est pour répondre aux sollicitations de mes amis, et tenir la promesse que j'en ai donnée à ceux qui, dans le Natal, ont vu avec intérêt mes courses d'abord restreintes, s'étendre graduellement jusqu'au Zambèse, sur un espace de deux mille milles à peu près inexplorés.

L'hospitalité que j'ai reçue depuis mon retour en Angleterre, et mon aversion naturelle pour un travail suivi, me rendent peu capable de racheter par la forme, l'inévitable monotonie d'un journal de chasse, et l'égoïsme apparent d'un homme qui raconte un voyage où il était seul; enfin, d'autres chasseurs ont parcouru cette région avant moi, et je n'ai pas le bénéfice de la priorité. Je me présente néanmoins au public avec l'espoir, si je retourne dans mon pays d'adoption, de reprendre mes courses à l'endroit où je les ai laissées, et

1. Extraits du livre publié à Londres, chez Richard Bentley, en 1863 : *African hunting*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CARTE de L'AFRIQUE AUSTRALE avec le tracé des routes de Mr BALDWIN

Gravé chez Erhard R Bonaparte 42

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de produire ensuite quelque chose qui soit plus digne de lui.

Je crois devoir expliquer à mes amis d'Afrique par quelle raison je suis allé au Natal. Il faut pour cela que je parle de mon enfance; je le ferai en quelques lignes, que le lecteur indifférent pourra passer.

L'amour du sport, des chevaux, des chiens était inné chez moi. Dès l'âge de six ans, je suivais sur mon poney les lévriers du voisin, et cela deux fois par semaine. Il en fut ainsi jusqu'au jour néfaste où l'une de mes prouesses valut à mon père un avertissement du digne squire, avertissement qui me fit mettre en pension. J'y restai comme tant d'autres. Lorsque j'en sortis, ayant l'humeur vagabonde, je fus placé dans la maison de commerce d'un ex-membre du Parlement, afin, plus tard, d'être envoyé aux colonies. Je travaillai; mais les bassets, les bigles, le canotage, les meetings étaient contraires à la discipline du bureau. Le plus jeune des associés et moi, nous en tirâmes cette conclusion que je n'étais pas né pour le métier de scribe, et il fut résolu que j'irais dans le Forfarshire apprendre l'agriculture. J'en partis bientôt pour une ferme du West-Highland, où sur treize milles carrés de montagnes, de ruisseaux, d'étangs, de rivières et quelque deux acres de terre labourable, auxquels s'ajoutaient deux distilleries de whiskey, mon excellent père ne doutait pas que son fils, accablé de travail, ne fût initié à tous les mystères de la culture écossaise. Toujours est-il qu'avec la chasse, la pêche, les gens de la ferme, les chiens, les flâneries, les promenades, j'étais dans une position magnifique; mais n'ayant dans ma patrie ni bruyères, ni lacs, ni chevaux de race en perspective, je cherchai quelque pays lointain où l'on eût la liberté de se mouvoir.



Je me précipitai vers le bord.

Tandis que je balançais entre le Haut-Canada et les prairies du Far-Ouest, deux de mes amis intimes, qui partaient pour le Natal, me conseillèrent de choisir cette colonie; et l'ouvrage de Gordon Cumming, venant à paraître, me décida immédiatement. J'eus bientôt pris mes dispositions, le peu que j'emportais se composant de fusils, de rifles, de selles, et *id genus omne*. La seule partie dispendieuse de ma cargaison était formée de sept chiens courants; une dépense inutile : car deux des meilleurs ne tardèrent pas à mourir, et les autres succombèrent peu de temps après.

Arrivé à Port-Natal en décembre 1851, mon premier embarras fut de me faire présenter à M. White, qui préparait une expédition chez les Zoulous. Heureusement qu'alors cette formalité n'était pas nécessaire dans la colonie; j'avais, du reste, dans mes chiens une recommandation plus que suffisante auprès d'un vieux chasseur. Je fis des offres ridicules pour être admis dans la bande, on les accepta d'emblée. Il y avait deux chariots, bourrés jusqu'à la toile. Au sommet de l'un d'eux était placé le bateau, la quille en l'air. Je sautai de joie lorsqu'on me proposa de coucher sous l'une des machines roulantes qui portaient les bagages; j'aurais passé les nuits dans la rivière plutôt que de manquer la partie. Le but de l'expédition était de chasser l'hippopotame, qui abonde dans la baie de Sainte-Lucie, précisément à l'époque la plus malsaine de l'année. Nous voilà donc en route : neuf chasseurs, une compagnie d'indigènes et trois chariots. On se trouvait en été, la saison des grandes pluies, les routes étaient mauvaises, les rivières débordées; nous marchions avec lenteur. On tuait des antilopes, des canards, des outardes; je travaillais comme un cheval pour gagner l'estime de White; les autres me laissaient volontiers le soin d'approvisionner la broche. Le premier hippopotame fut tué le 7 janvier; c'était un jeune; une viande excellente, ayant à peu près le goût du veau.

Le 14, nous étions à l'embouchure de l'Omlilas. Arrivés à la marée montante, il nous fallut rester sur le bord en attendant le reflux. Ce fut l'occasion d'un grand plaisir : des oiseaux d'eau en masse, et pas du tout farouches; j'en ramassai autant que j'en pus mettre à ma ceinture.

Comme le soleil baissait, je vis les chariots sur les collines de l'autre rive; le gué était loin, j'entrai dans la rivière à l'endroit où je me trouvais, bien que j'y eusse aperçu des crocodiles nombreux. Je gagnai une espèce d'îlot; à peine si mes genoux étaient mouillés; mais en face de moi courait une eau profonde ayant une largeur de trente yards. J'avais de grosses bottes, mon fusil, mes munitions, tous les oiseaux que je venais de tuer; mon costume, il est vrai, n'était pas lourd : une chemise et une paire de guêtres; bref, je risquai l'aventure. Je nageais avec une sage lenteur, craignant de perdre mon fusil, qui était sous mon menton, et j'allais réussir, quand je vis la tête d'un énorme crocodile qui se dirigeait vers moi. Je n'ai pas besoin de dire avec quel élan

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je me précipitai vers le bord, où j'arrivai suffoquant et sans arme. Le lendemain matin, mes compagnons et moi nous revînmes pour chercher mon fusil qui était parfait; mais nous plongeâmes inutilement tour à tour; en vain la rivière fut draguée au moyen de branches épineuses; il fallut me résigner à cette perte.

Les crocodiles sont l'un des graves inconvénients de cette région; ils n'empêchent pas le bain d'être salutaire; mais leur présence cause un certain malaise qui en diminue le charme. Ce n'est pas la seule aventure désagréable que j'aie eue avec eux.

Le 18 janvier, les chariots se séparèrent; il y en eut deux qui allèrent au marché du roi, tandis que l'autre accompagnait les chasseurs à la baie de Sainte-Lucie.

On dételа au bord de l'Inseline, petite rivière où nous fûmes à demi dévorés par les moustiques.

C'est là que pour la première fois je trafiquai avec les naturels; j'y achetai un bœuf au prix de quatre houes, dont se servent les indigènes pour ouvrir la terre à l'époque des semailles, et qui, dans le Natal, se vendent un shilling six pence (un franc quatre-vingt-cinq centimes).

Arrivés à l'Omvelouse-Noir [1], le chariot fut confié au chef de l'endroit, et les bœufs furent renvoyés sur leurs pas à une distance de vingt milles, le pays où nous entrions étant fort malsain pour le bétail. Il l'est également pour les hommes; mais nous ne le savions pas alors.

On délogea le bateau, cause innocente des trempées nocturnes que nous avions subies, et nous prîmes sa place dans le wagon. Il y avait tant de moustiques au bord de la rivière que nous faisions brûler des bouses sèches dans des pots, et que nous emportions ceux-ci au fond de notre asile. Pas moyen d'échapper à cette alternative : dévoré ou suffoqué. Ce dernier supplice avait la préférence, et comme on ne pensait pas même à dormir, chacun appelait de ses vœux la venue du jour qui faisait disparaître les moustiques.

Je donnai au bateau une couche de blanc de céruse et de vernis, je fabriquai une voile, j'essayai des balles de fer que j'avais apportées; elles ne répondirent pas à mon attente; beaucoup trop légères, elles décrivaient une courbe très-forte, et je finis par m'en débarrasser; néanmoins elles pénétraient à une grande profondeur.

24 *janvier*. — Nous lançons le premier bateau qu'ait jamais porté l'Omvelouse-Noir, et nous essayons de dormir dans une hutte indigène; c'est tomber de Charybde en Scylla. Une chaleur intolérable, des nuées de moustiques; de la bière cafre, du lait aigre, pas une bouchée de viande : tel est notre menu.

25 *janvier*. — Nous cherchons à nous rafraîchir en prenant un bain. Deux d'entre nous restent sur la rive, poussent des cris, jettent de grosses pierres dans l'eau, tirent deux ou trois coups de fusil pour effrayer les crocodiles. Bien que fort nombreux ces derniers sont très-timides, et je ne crois pas qu'avec les précautions dont je viens de parler nous ayons à les craindre; mais ils diminuent le plaisir du bain.

26 *janvier*. — Nous tirons au sort pour savoir qui accompagnera Monies dans le bateau; c'est Gibson qui est désigné; on nous dépose sur l'autre rive, car l'eau est haute, et Price, Arbuthnot et moi nous allons battre le pays avec nos guides.

Après avoir fait quelque vingt-cinq milles, nous nous arrêtons pour passer la nuit. Comme nous avons oublié de prendre des grains de verre ou du fil de cuivre, je déchire mon foulard, j'en fais des lanières qui peuvent avoir deux pouces de large, c'est un ornement de tête, en manière de bandelette; les indigènes nous donnent en échange du lait caillé, de la bière et de la farine d'amobella, dont nous faisons de la soupe.

Le lendemain nous étions de retour à deux heures de l'après-midi; Monies et Gibson n'arrivèrent que sur les huit heures. Ils revenaient sans le bateau, les crocodiles leur avaient brisé leurs pagaies et leurs rames.

Comme ils descendaient la rivière, Monies avait aperçu un éléphant dans les roseaux, il avait ramé du côté de la bête, et à quinze pas l'avait tuée d'une balle entre l'œil et l'oreille. Nos deux amis enlevèrent les défenses et l'oreille à coups de hache, mirent le tout dans le bateau et continuèrent leur promenade. L'odeur du sang exaspéra sans doute les crocodiles, et bien que Monies en eût tué cinq, et trois hippopotames, la victoire finit par leur rester. N'ayant plus que le manche d'une rame pour godiller la barque, Monies et Gibson déposèrent leur cargaison sur un banc de sable, la couvrirent du bateau, et reprirent le chemin du camp.

Nous allâmes dans le fourré; Price, Arbuthnot et Monies, qui étaient fort adroits, fabriquèrent des rames, des godilles, et, accompagnés de huit indigènes, s'en furent chercher la barque; ils la trouvèrent telle qu'ils l'avaient laissée, et partirent le 30 pour la baie de Sainte-Lucie.

Les chasseurs firent plus de vingt milles à travers une belle région; ils rencontrèrent des oiseaux d'eau en masse et une foule d'hippopotames. Vers le milieu du jour ils furent obligés de prendre terre, ayant contre eux vents et marée; non-seulement ils n'avançaient plus, mais les vagues emplissaient la barque. La partie n'en était pas moins bonne; courir vent debout, manger de l'oie sauvage et des melons d'eau; excellentes choses par la chaleur. Il passèrent la nuit confortablement, près de leurs feux, sans couverture aucune, et arrivèrent le lendemain à midi à leur destination, après avoir tué deux hippopotames.

1. L'auteur écrit *Umveloose;* nous avons préféré l'initiale *Om*, l'*u* français n'existant pas en anglais, il est probable que, dans cette circonstance, on doit prononcer *Eum*. Cette rivière est d'ailleurs l'Om-Philos-Mouniama de Delegorgue; elle rejoint, à dix-huit lieues de la mer, l'Om-Philos-Om-Schlopu (Om-Philos-Blanc), et forme, avec ce dernier, l'Omphilozie des indigènes, la Sainte-Lucie de nos cartes, qui va se jeter dans la baie de Sainte-Lucie. Elle doit son nom de rivière Noire aux galets noirâtres dont son lit est jonché au point d'influer sur la couleur apparente de ses eaux. L'autre Om-Philos roule au contraire sur du sable qui l'a fait nommer rivière Blanche. Toutes les deux prennent leur source dans les monts Quathlambènes, parcourent d'abord une contrée nue, puis, à moitié de leur cours, entrent dans une forêt épaisse et giboyeuse dont l'éléphant occupe le centre. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pendant ce temps-là, Gibson et moi nous étions avec les Cafres ; je n'entendais pas un mot de ce que disaient ceux-ci ; mais je conclus, d'après leur pantomime, que je devais me placer près d'un petit arbre épineux, situé à la rive d'un lac rempli de roseaux.

Les Cafres s'éloignèrent, et je m'endormis profondément. Tout à coup je fus réveillé par Gibson, qui se hâtait d'escalader la colline et me criait vivement de le suivre. J'ouvris les yeux et je vis un énorme buffle, que poursuivaient nos Cafres, et qui se dirigeait vers moi. Il arrivait tête baissée, franchit encore vingt yards avant de m'apercevoir, hésita un moment, plongea dans les



W. C. Baldwin. — Dessin de Janet Lange d'après une photographie.

roseaux, entra dans le lac, et faisant jaillir autour de lui, comme une ondée de cristal, l'eau qui lui arrivait aux genoux, passa d'un trop rapide à vingt-cinq pas de l'endroit où je me trouvais. Ma balle lui cassa l'échine, par hasard, et il tomba en mugissant comme un bouvillon.

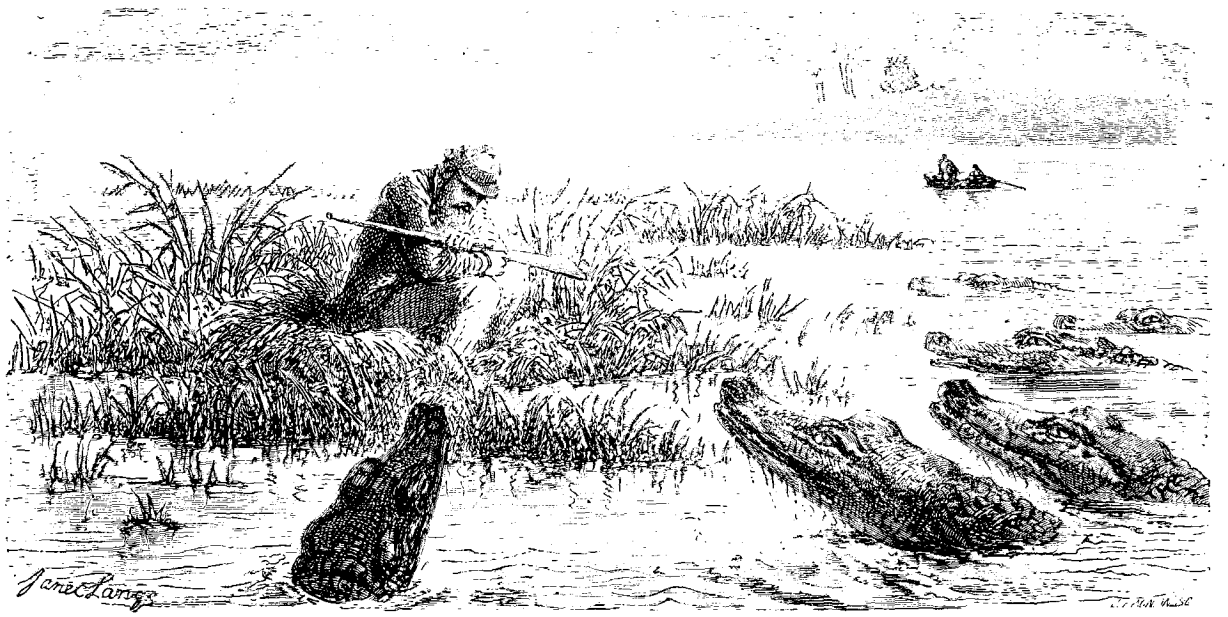
Les Cafres survenant pêle-mêle, lui lancèrent une vingtaine d'asségayes qui l'achevèrent, et parurent me complimenter beaucoup de ma prouesse. C'était me faire trop d'honneur ; car ne sachant pas pourquoi on m'avait placé là, et réveillé en sursaut, l'imprévu de la situation m'avait saisi, je le confesse, et j'avais mal tiré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un jour nous chassions dans la baie de Sainte-Lucie; on m'avait débarqué sur un îlot couvert de roseaux, la chaleur était extrême, je venais d'avoir mon premier accès de fièvre, et me trouvais fatigué. Je coupai un fagot d'herbe, m'y assis, les pieds trempant dans l'eau, et ne tardai pas à m'endormir.

Pendant ce temps-là, Monies et Arbuthnot poursuivaient des hippopotames; ceux-ci fuyaient, montrant de fort belles têtes, et mes amis ne pouvaient comprendre pourquoi je ne tirais pas. Monies m'appelait vainement et se demandait où je pouvais être, lorsqu'il remarqua les allées et les venues de quatre énormes crocodiles qui passaient et repassaient devant un îlot et semblaient y guetter quelque chose. Il poussa le bateau de ce côté-là, et me trouva dormant à quinze mètres de ces aimables compagnons, qui s'apprêtaient à déjeuner de ma personne. Toute la sympathie que devait inspirer cette situation périlleuse se traduisit par une semonce qui m'était adressée pour avoir dormi au lieu de tuer une couple d'hippopotames; mais j'étais trop reconnaissant pour me fâcher de l'algarade.

A quelque temps de là, toujours à l'embouchure de la Sainte-Lucie, j'avais tué une oie sauvage; dérivant à merveille, elle se dirigeait de mon côté, lorsque je la vis disparaître. Je supposai que, n'étant pas morte, elle avait plongé, et ne m'en occupai plus. Les oies étaient nombreuses, j'en tuai une seconde, elle disparut de la même façon. J'en tirai une troisième; mais déterminé cette fois à garder ma pièce, car je n'avais pas déjeuné, j'allai à sa rencontre, armé d'une pesante baguette de fusil. J'avançais avec fracas, me démenant et criant pour effrayer les crocodiles, quand, juste au moment où j'allongeais la main afin de ramasser mon oie, celle-ci plongea comme les deux autres. Criant plus fort, je saisis mon oie par la patte; elle se divisa immédiatement : les cuisses, le dos et quelques intestins m'échu-



Baldwin endormi sur un îlot. — Dessin de Janet-Lange d'après Baldwin.

rent, tandis que le crocodile gardait la meilleure part et recevait trois coups violents sur le nez. Je regagnai prestement le rivage; mais ce n'est que plus tard que je sentis combien je l'avais échappé belle.

On ne fait de ces choses-là qu'à une certaine époque de la vie, et le bonheur avec lequel on s'en tire est merveilleux. Les années vous donnent ensuite de l'expérience et vous rendent non moins prudents que ceux qui autrefois vous paraissaient timides. Vieux ou jeune, il est également difficile d'atteindre ce juste milieu, qui, à la chasse, comme en tout le reste, est le plus sûr moyen d'arriver au but, c'est-à-dire de ramasser la proie.

Il n'est pas étonnant, avec la vie que nous menions, que je sois tombé malade; je fus pris le 10 février d'un horrible mal de tête accompagné de vertiges; on me laissa dans un kraal (village) avec mon Cafre et un petit sac de riz. Je passai huit jours étendu sur l'aire glacée d'une hutte, puis j'allai retrouver la bande, qui avait tué pendant ce temps-là une vingtaine d'hippopotames.

Un jour, le 21 février, il s'en fallut de peu que, pendant une de ces expéditions, nous ne fussions jetés à l'eau. Monies avait blessé d'un coup de feu un petit hippopotame qui vint se débattre, en poussant d'affreux beuglements, tout près de nous. La mère accourut, se rua avec fureur sur notre bateau, en mordit vigoureusement le bord, et le secoua avec tant de violence que l'eau commença à entrer et à nous mettre en danger de chavirer. Monies visa le monstre et de sa balle lui traversa les poumons (voy. p. 369).

La chasse continua au même endroit jusque dans les premiers jours de mars.

Le 12 de ce mois, nous levâmes le camp, c'est-à-dire qu'on y mit le feu; puis nous partîmes, accompagnés de trente porteurs. Je n'arrivai que le 15, et respirant à peine : le voyage m'avait épuisé; j'étais de nouveau très-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

malade, ainsi qu'Edmonstone et Gibson. Il faut que je sois resté longtemps sans connaissance; tout ce que je me rappelle, c'est qu'Arbuthnot et Monies nous rejoignirent après avoir chassé l'éléphant pendant deux jours; Arbuthnot se disait très-malade; il se laissa tomber en entrant dans la hutte et ne se releva plus : le lendemain il était mort. On se hâta de revenir, afin de soigner les autres; mais Price mourut à quarante milles de Port-Natal. Monies, qui jusque-là n'avait rien eu, fut saisi tout à coup, et mourut le jour suivant. Mac Queen arriva jusqu'à Durban, où il expira quelques jours après, tandis qu'Hammond, Etty et Purver mouraient chez les Zoulous. Des neuf chasseurs que nous étions au départ, tous pleins de vigueur et d'espoir, nous revînmes seuls, Gibson et moi, et nous restâmes près d'un an avant de recouvrer la santé.

Seconde excursion au pays des Zoulous. — Visite au kraal de Panda. — Moment désagréable. — Réveillés par les lions. — Chasse magnifique.

Les forces ne me revinrent que sur les hauteurs de l'Inanda, où je passai deux ans à vendre aux Cafres les bestiaux que White se procurait chez les Zoulous. J'y ai fait des livraisons de quarante et quelques bœufs en un jour, et il m'est arrivé d'avoir plus de six cents têtes de gros bétail à la fois. Mais c'était une vie monotone, excédante, horrible. Il était rare que je pusse décider quelqu'un à venir me voir; il fallait pour rester avec moi qu'on fût sans gîte et sans argent. Bref, la continuité de cette existence me parut si effrayante, que je repris mes courses aventureuses; et le 15 juillet 1853, je repartais avec Gibson pour le pays des Zoulous. Quelques jours après nous avions rejoint White et ses compagnons, et le 12 du mois suivant, nous nous arrêtions à un mille du kraal de Panda, que nous avions le projet d'aller voir le lendemain.

Sa noire Majesté ne daigna pas paraître; c'est par l'entremise de son premier ministre que nous lui adressâmes les couvertures et les grains de verre que nous lui apportions.

La pluie tomba du matin au soir pendant les journées suivantes; on en profita pour raccommoder les chaussures, on se fit des souliers neufs, et l'on tua quelques buffles en attendant qu'il plût à Sa Majesté de nous recevoir.

Notre audience fut enfin fixée pour le 31 août; mais, partis de bonne heure, nous arrivâmes trop tôt : le roi dormait encore, et ceux qui l'entouraient n'osaient pas troubler son sommeil. Au bout de quelques minutes on nous prie d'aller à la porte du kraal, attendre jusqu'à nouvel ordre. Mécontents, nous partons, mais c'est pour revenir au camp; on met le feu aux cases de nos hommes, et nous poursuivons notre voyage.

A peine avons-nous fait deux milles, que nous voyons arriver l'un des capitaines du roi; il est en fureur et jure par les os de Dingaan, de Chaka et d'autres guerriers célèbres, que si à l'instant même nous ne revenons pas au kraal, un *impi* (régiment de cinq cents hommes) fondra sur notre bande et nous tuera immédiatement. Il n'admet point de retard, nous montre un cours d'eau situé à vingt pas, et dit que le premier d'entre nous qui en franchira le bord donnera le signal de l'attaque.

Nous sommes en leur pouvoir, et, persuadés que le courage ne doit pas exclure la prudence, nous nous soumettons à l'ordre qui nous est donné. Au fond, Panda s'est toujours opposé au désir que nous avions de suivre cette ligne, et de la part de White, il y avait folie à choisir précisément la route qui nous était défendue.

De retour à la porte du kraal, nous passons entre une double haie, d'environ deux cents yards, composée d'hommes superbes, armés d'asségayes, de boucliers, de couteaux et de massues, pressés les uns contre les autres, et n'attendant qu'un signe de leur chef pour nous exterminer. C'est un moment d'émotion; pour ma part, je le trouve fort déplaisant. Tous nos Cafres sont glacés d'effroi, chacun est silencieux; le pauvre White paraît terriblement vexé; je crois que s'il avait près de lui quelqu'un d'entre nous, il aimerait beaucoup mieux tirer sur ces gens-là, quitte à périr lui-même, que de voir des blancs réduits à plier devant un sauvage.

Cependant le premier ministre vient à notre rencontre; c'est un homme gros et gras, un bon vivant; l'affaire se termine à l'amiable. Mais il faut nous contenter de la chasse que Panda condescend à nous octroyer, et nous en tenir à la forêt de Slakatoula; le vieux renard sait bien qu'on y trouve rarement un éléphant qui vaille la peine d'être tiré. Le 4 septembre, nous quittons donc la route afin de nous rendre à ce fourré de Slakatoula, où, forcés de nous ouvrir un chemin à coups de hache, nous avançons lentement.

Le 7, on nous annonce une bande d'éléphants; je pars avec deux Cafres et deux Hottentots; nous soupons d'un morceau de buffle, et couchons à la belle étoile; nous dormons en dépit de quelques averses, nous chassons dès le lever du soleil, et nous revenons au camp, persuadés que nous avons été victimes d'une mystification.

Le 10 mars, nous nous trouvons en face de l'Omvelouse-Noir, que nous traversons le lendemain. On nous dit que les lions ont escaladé la nuit précédente la palissade du kraal. Plusieurs de nos camarades nous quittent pour affaires de commerce. Clifton et moi, nous restons au village au moins pour toute la semaine. Nous tuons des élans et des buffles; la chasse est accidentée. Je suis plusieurs jours sans savoir dans quelle position me mettre, en raison de l'étendue des coups de soleil; pas un atome de peau ne m'est resté sur le corps; je n'ai jamais plus souffert.

Néanmoins, le temps passait vite; il fallait non-seulement approvisionner notre propre table et rassasier nos Cafres, mais alimenter les indigènes qui venaient nous dire qu'ils avaient faim; puis il y avait les bêtes fauves qui étaient souvent importunes. Le 27, un fusil-piége fut placé à l'intention des hyènes, qui nous empêchaient de dormir, et un vieux mâle reçut toute la charge en pleine tête.

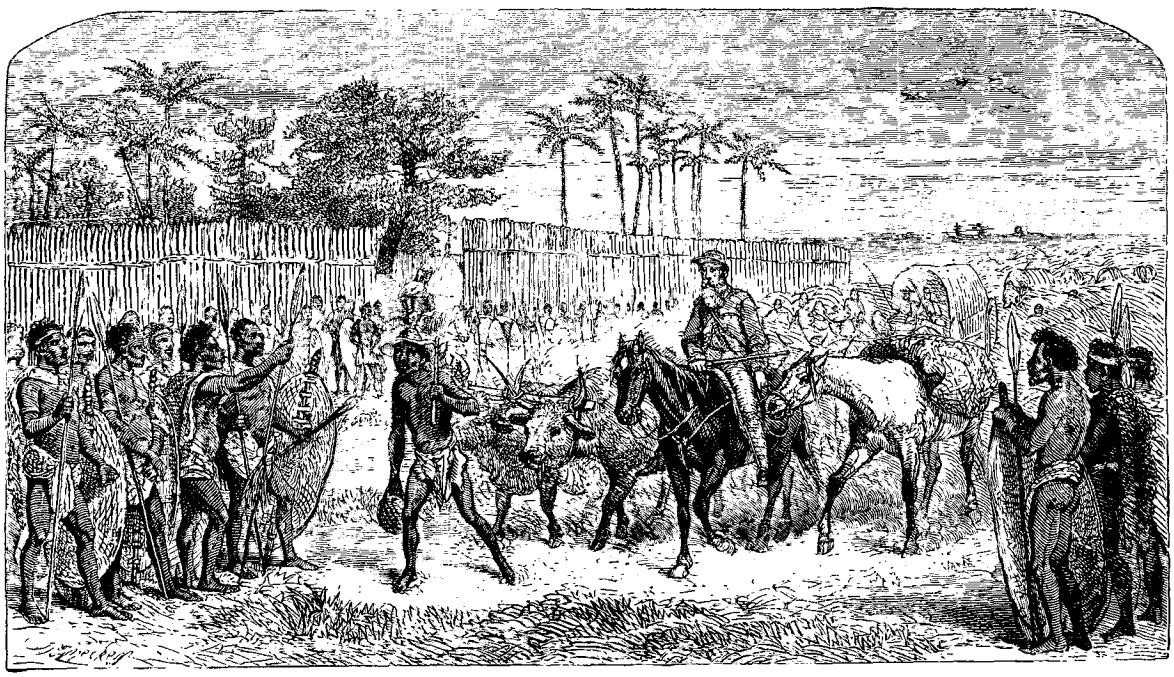
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans la nuit du 29, les mugissements des bœufs, les aboiements des chiens nous réveillèrent. Il ne faisait pas très-noir; je saisis le fusil rayé de Clifton et m'élançai au dehors. Je courais l'aventure, lorsque j'aperçus notre conducteur de chariot. Il était au sommet d'une case de six pieds d'élévation, et demandait une capsule à grands cris. Au moment où j'arrivais près de lui, expirait la voix de l'un de nos bœufs, couverte par le grondement de lions qui étaient à peine à quinze pas de nous, mais que l'obscurité empêchait de voir. Je tirai dans la direction des rugissements, juste au-dessus de la masse du bœuf qui s'entrevoyait dans l'ombre; Diza, le conducteur, suivit mon exemple, et comme les lions ne semblaient pas s'en être aperçus, je leur envoyai mon second coup.

J'étais en train de recharger, quand je sentis que la bête arrivait; ce fut un éclair. Au même instant, j'étais lancé en bas de la cabane par la tête du lion, qui me frappait en pleine poitrine, et me faisait faire une demi-douzaine de culbutes.

Je fus debout immédiatement, et franchis une palissade qui se trouvait derrière moi; j'avais bien mon fusil, mais le canon était bouché avec de la terre. Je courus alors au chariot et sautai sur le siége; j'y trouvai tous mes hommes suspendus comme des singes, et Diza perché au-dessus d'eux tous. Par quel miracle celui-ci, qui était tombé avec moi, était-il arrivé là? Je me le demande encore.

Deux minutes après, un lion emportait l'une des cinq chèvres qui étaient entravées au pied de la cabane dont nous avions été si rapidement éconduits. Croyant être plus heureux cette fois, Diza tira de son poste élevé, et le recul l'ayant rejeté en arrière, il tomba sur la tente, qu'il écrasa dans sa chute, nous donnant le plus singulier



Retour forcé au kraal de Panda.

des spectacles. Ce dernier épisode ayant mis le comble à notre défaite, nous laissâmes les lions achever tranquillement leur repas, qui nous sembla d'une assez longue durée, et pendant lequel ils ne cessèrent de rugir. Nous restâmes sur notre perchoir, grelottant de froid, car nous étions nus, jusqu'au moment où l'approche du jour fit battre l'ennemi en retraite.

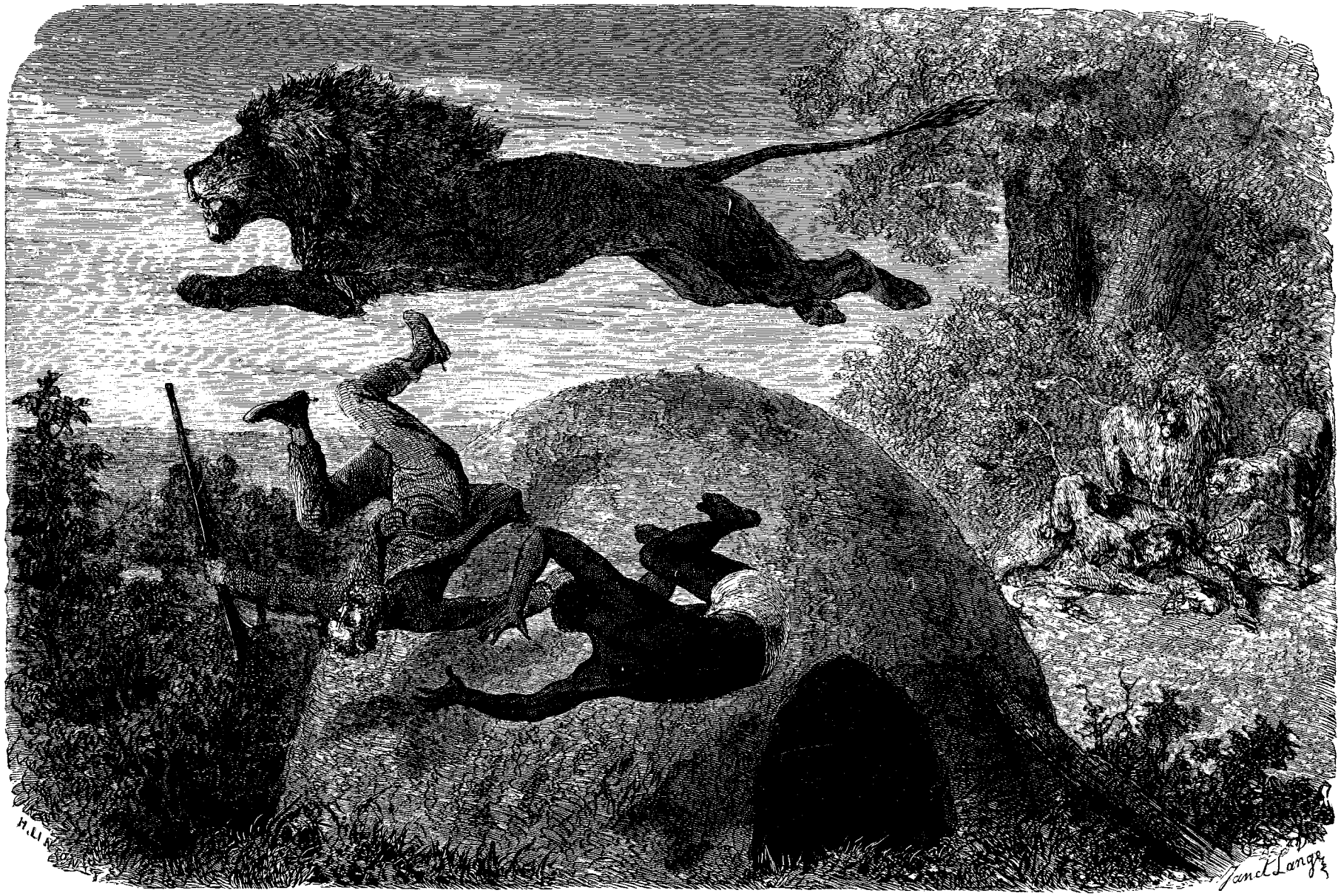
J'avais regagné mes couvertures avec bonheur, et je commençais à me réchauffer, quand un coup double m'ayant arraché à cette béatitude, j'appris que notre conducteur et l'un de ses camarades pensaient avoir tué le lion. Rendus sur les lieux, nous trouvâmes en effet une lionne superbe; les côtes étaient traversées par la balle du compagnon de Diza; coup d'adresse, car la distance était au moins de cent cinquante yards[1]. Une autre balle avait pénétré derrière la nuque et, longeant l'épine dorsale, ne s'était arrêtée que près de la naissance de la queue. C'était l'une de celles que j'avais tirées avec le fusil rayé de Clifton; j'avais par conséquent droit à la bête, qui appartient toujours à celui qui l'a touchée le premier.

Diza, qui se trouvait avec moi sur la hutte, avait reçu un coup de griffe dans la cuisse au moment où nous avions été renversés, et la crosse de son fusil était labourée d'une manière effrayante : l'ennemi était dangereux. Une vieille Zouloue n'en resta pas moins dans la cabane, sans même avoir une porte qui la séparât des lions, et ne bougea pas plus qu'une souris jusqu'à la fin de la crise.

Tandis que je dépouillais ma bête, trois coups doubles retentirent successivement; je courus, mon fusil à la main, et j'aperçus Clifton près de l'un de nos bœufs

1. Le *yard* est de trois pieds anglais équivalant à quatre-vingt-onze centimètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aventure nocturne (voy. p. 376). — Dessin de Janet-Lange d'après Baldwin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui expirait; les lions avaient tellement effrayé celui-ci qu'il en était devenu fou; il avait fallu l'abattre.

6 *octobre*. — Nous traversons l'Omvelouse, mais non sans peine, le gué n'ayant pas moins de quatre pieds d'eau sur une couche de sable mouvant. Perdu l'un de nos bœufs. Mon pauvre Hopeful manque aussi à l'appel; un chien parfait! Nous avons battu les environs sans découvrir sa trace; les léopards l'auront emporté. Craft n'a pas cessé d'aboyer toute la nuit, mais comme j'entendais en même temps la voix des hyènes, je ne m'en suis pas préoccupé. Les chevaux avaient pris la fuite; dès le matin, nos Cafres sont partis à leur recherche et n'ont pas tardé à les réunir.

La chasse se continua jusqu'à la fin d'octobre; nous tuâmes des buffles, des élans; un de ces derniers, entre autres, fournit à Billy, mon poney, l'occasion de faire des merveilles; une bête superbe, dont la dépouille mesurait dix pieds, non compris la tête, et qui sous le rapport de la chair se trouvait du premier ordre. Le 23, White et le reste de la bande reprirent le chemin du Natal, les munitions leur manquaient. Le 27, nous rencontrâmes Shadwell et ses compagnons; ils revenaient également et n'avaient pas tué moins de cent cinquante hippopotames et de quatre-vingt-onze éléphants; une chasse magnifique; mais ils formaient deux partis nombreux et avaient une masse de fusils.

Quelque temps après, Clifton et moi nous avions rejoint nos camarades, et nous nous séparions à Durban, la plupart d'entre nous pour ne jamais nous revoir.

Cette esquisse pourra donner au lecteur un aperçu de l'existence qu'on mène dans ces expéditions. Parfois on y est assez misérable; mais cette vie errante, pleine d'aventures et d'insouciance, a de grands charmes pour moi. On ne fait que sa volonté, on s'habille comme on veut; quand je suis à pied, une chemise à raies bleues et blanches, de grandes guêtres, une paire de souliers et un chapeau forment tout mon costume.

Départ pour le pays des Amatongas (1854). — Inyalas. — Hippopotames. — Chasse avec les indigènes.

Parti de nouveau le 10 avril 1854, je repris encore le chemin qui conduit chez les Zoulous; mais avec l'intention de dépasser leurs frontières. Le 18 juin, après d'assez nombreuses vicissitudes (nous avions manqué de mourir de faim sur les rives du Touguéla, et failli moisir sous des pluies diluviennes), j'arrivais au bord de l'Inyelas. Cinq jours après, ne voyant pas venir la bande à laquelle je devais me joindre, et apprenant que son départ était encore différé, je me mis en marche avec Fly, l'un de mes chiens, et deux serviteurs cafres. Nous traversâmes d'abord une contrée plate, sur un bon sentier sablonneux, où la moitié du temps je marchai pieds nus. On voyait des gnous, des couaggas, des coudous et des waterbucks (antilopes qui se tiennent au bord de l'eau). Le soir, je donnai à mes Cafres la moitié de ma couverture, qui heureusement était double; ils se pelotonnèrent à mes pieds comme une balle de laine, et la nuit se passa bien, malgré un vent très-fort et un froid assez rude. Les lions et les hyènes s'entendirent jusqu'au jour, mais ne vinrent pas nous inquiéter.

On m'avait dit que je me perdrais; il n'en fut rien. Levés avec le soleil, nous marchâmes pendant sept heures au milieu d'un fourré très-épais, composé d'arbres et de buissons rabougris, et nous arrivâmes à un défrichement où s'apercevaient des terrains cultivés; nous étions chez les Amatongas. Le capitaine me fit très-bon accueil et mit une cabane à ma disposition. Je passai les jours suivants à chercher des inyalas, espèce d'antilope que je n'avais pas encore vue, et dont je finis par tuer un beau mâle que je ne me lassai pas d'admirer.

Reparti le lendemain matin, et m'arrêtant de kraal en kraal, je me dirigeai vers le Pongola, que je traversai le 2 juillet. Peu de temps après l'avoir franchi, nous trouvâmes de grands étangs couverts d'oiseaux d'eau, et servant d'asile à quelques hippopotames qu'il me fallut tirer de très-loin. J'en tuai deux qui étaient dans des conditions de graisse et de délicatesse peu communes. Un chasseur qui viendrait là avec une habile ménagère serait sûr de ne pas mourir de faim. Je venais de me procurer environ cinq tonnes de viande parfaite, et une quantité incalculable d'une graisse délicieuse.

Ne me décidant pas à quitter une aussi bonne station, j'y passai quelques jours; puis je me remis en route, et le 12, je traversais l'Omsoutie, jolie rivière qui se jette dans la baie Delagoa : ses eaux profondes renferment de nombreux hippopotames, et les crocodiles y pullulent; j'en ai compté vingt-deux sur un petit banc de sable situé au milieu du courant. J'avais atteint le but que je m'étais proposé, et n'avais plus qu'à revenir sur mes pas; je regagnai le dernier kraal, et m'y établis pour quelques jours.

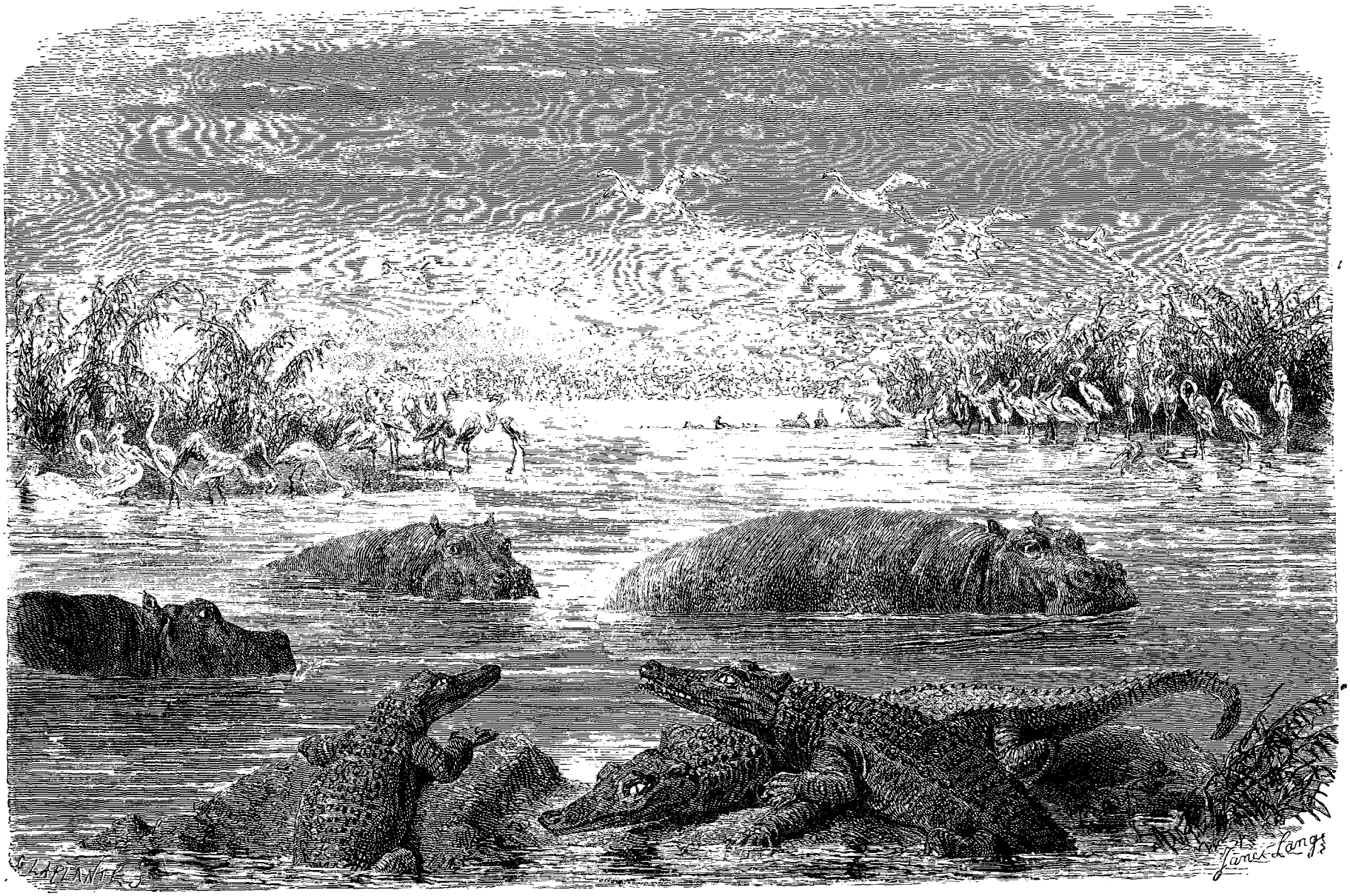
Le 17 juillet, un parti de quinze hommes, y compris le chef du village, plus trois cantiniers chargés d'abouti inyouti[1], se mirent en chasse avec moi ; les couvertures avaient été prises pour la nuit. On marcha longtemps sans rien voir; à la fin, un vieux buffle mâle bondit à mes côtés; ma balle l'atteignit derrière l'épaule et le fit tomber sur les genoux; il se releva bientôt et prit la fuite; je le tirai une seconde fois, mais sans aucun résultat.

Un peu plus loin, je vis un gros hippopotame endormi près de la rive, derrière un bouquet de roseaux. Je me dirigeai vers lui en rampant. Juste au moment où je me découvris (j'avais de l'eau jusqu'à la ceinture) la bête, au lieu de s'enfuir, comme je l'avais pensé, se précipita vers moi; quand l'hippopotame ne fut plus qu'à une vingtaine de mètres, il s'arrêta une seconde pendant laquelle je tirai; le coup l'atteignit sous l'oreille et le fit pirouetter sur lui-même comme une toupie. Deux balles lui entrèrent dans le corps sans produire aucun effet. Une troisième, destinée à la tête, le manqua; il parut se remettre, s'éloigna peu à peu du bord, gagna l'eau profonde, et je craignis de le voir m'échapper.

Le soleil frappait directement sur lui, au point de m'éblouir; le fond de l'eau était bourbeux, glissant;

1. Bière amatonga, faite avec du sorgho, estimée des Européens quand on n'y a pas mêlé une racine amère, dont les indigènes recherchent les propriétés enivrantes. H. L.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grands étangs près de Pongola. — Dessin de Janet-Lange d'après Baldwin.

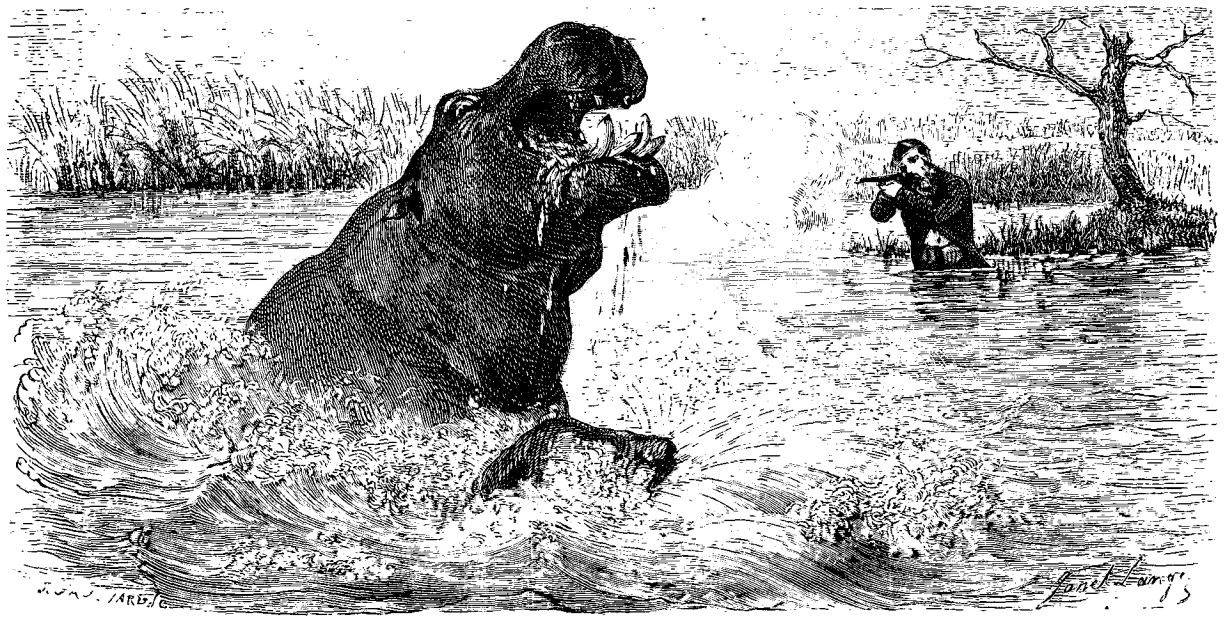
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'enfonçais dans la vase, quand une dernière chance se présenta. La balle, cette fois, pénétra exactement entre l'œil et l'oreille et tua la bête sur le coup.

Le jour allait finir; les Cafres attirèrent l'hippopotame vers la rive, on en fit griller un morceau, et chacun soupa; mais c'était un vieux mâle horriblement coriace.

La nuit fut humide, la rosée abondante : je me levai le lendemain matin avec des symptômes de fièvre; il me fallut néanmoins faire vingt-cinq milles à pied, et en plein soleil. Très-impatient d'atteindre de nouveau le Pongola, où j'espérais trouver de la quinine et du café, je partis aussitôt que j'en eus la force. Le 24, j'arrivai au kraal de Moputa, où je reçus une hospitalité généreuse. Une marche forcée me fit gagner la rivière; je n'y trouvai ni médicaments ni chariot. Mais Tom arriva le jour suivant; il apportait des provisions, me rendit courage, et les forces commencèrent à revenir. A la faveur d'un temps frais et couvert, je franchis avec un succès inespéré vingt milles d'un terrain sablonneux, entièrement dépouillé d'arbres, n'offrant pas une goutte d'eau, et fis encore six milles à travers bois.

Le 2 août, je me sentis assez bien pour prendre mon fusil; j'avais promis quelques rangs de perles à mon chasseur s'il me faisait voir un inyala. Il m'emmena dans la forêt, où nous marchâmes longtemps au milieu des broussailles. Tout à coup, les yeux de mon Cafre étincelèrent, il débucha et courut vers un étang. Aux gestes qu'il m'adressait, je compris qu'il fallait le rejoindre, mais suivre la route opposée à celle qu'il avait prise. Je fis donc le tour en avançant avec précaution, ne me doutant pas de ce que j'allais voir, et je découvris à soixante ou quatre-vingts pas un superbe inyala qui s'éloignait tranquillement, après s'être désaltéré. Il se détourna, reçut une balle dans l'épaule, fit en l'air un bond prodigieux et disparut sous bois. Légers et rapides,



Baldwin chassant à l'hippopotame. (voy. p. 378). — Dessin de Janet-Lange d'après Baldwin.

les Amatongas, le suivant à travers les buissons avec une sagacité merveilleuse, finirent par le rejoindre et par l'acculer dans un endroit où mon Cafre, à qui j'avais donné un fusil, ne tarda pas à l'achever[1].

Le surlendemain, j'étais en route; le 8, je traversais la Sainte-Lucie; le 15, j'apprenais la mort d'Harris, avec qui, l'automne suivant, je devais aller chez les Matébélés.

Toujours malade, épuisé par la marche, que de fois, pendant cette route accablante, j'ai fait le vœu de ne plus revenir dans le pays; et cependant, arrivé à Port-Natal, le 9 septembre, je m'arrangeais de façon à repartir le 31 mars pour cette contrée maudite.

1. L'inyala est une antilope d'un gris brun à reflets argentés, parente du bushbuck (*tragelaphus sylvaticus*), mais beaucoup plus grande que celui-ci, et paraissant n'habiter que les forêts de la côte occidentale. De même que le bushbuck, le mâle est armé de cornes en spirale, et revêtu de longs poils sur la poitrine et la partie inférieure du corps; il pèse de deux cent cinquante à trois cents livres, et, selon toute apparence, vivrait solitaire au moins une partie de l'année. Les femelles, de moitié plus petites, et d'un poil brun marqué de raies et de taches blanches, ressemblent au daim; elles n'ont pas de cornes on les voit souvent réunies en troupeau.

Troisième excursion chez les Zoulous. — Crocodile tué sur la rive. — Rencontre de plusieurs rhinocéros. — Hyènes. — Un lion et deux lionnes.

Un conducteur de chariot et un oreloper[1], auquel je donnais une génisse pour venir seulement jusqu'au Touguéla, composaient toute ma suite. Notre première action d'éclat fut de chavirer le wagon et d'en éparpiller le contenu; il en résulta un délai de plusieurs jours, pendant lesquels je parvins à engager trois Cafres. Nous arrivâmes sans encombre à Grey-Town; la pluie nous y arrêta pendant trois autres jours.

Je quittai Grey-Town le 7 avril, et après nous être

1. Homme qui ouvre la marche.

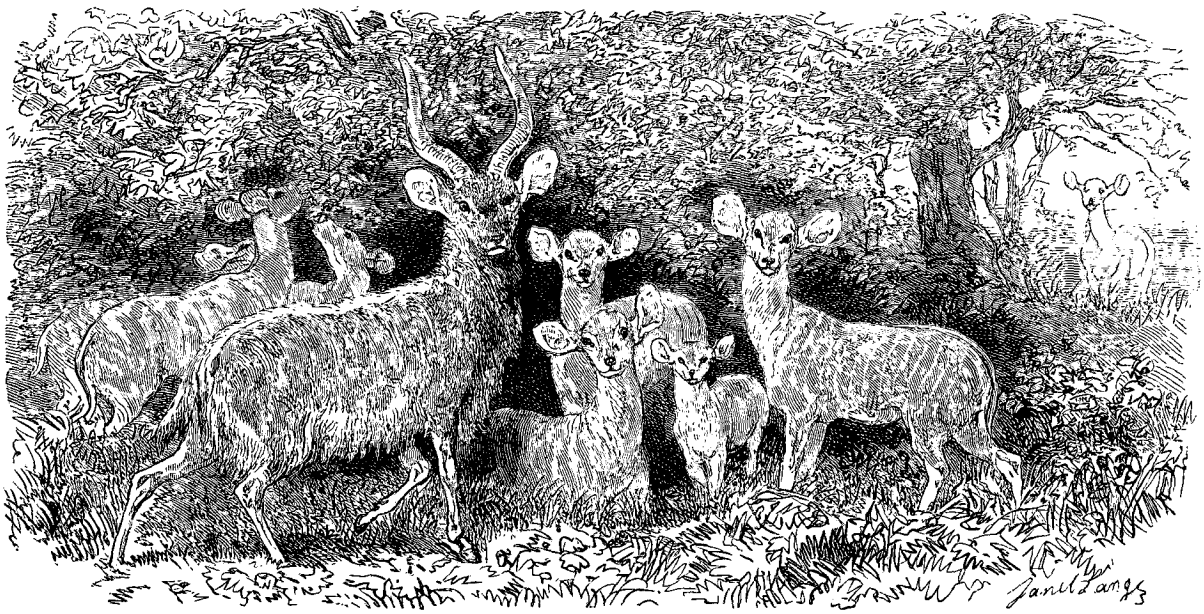
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

embourbés sur la plus horrible des routes, nous gagnâmes, le 10, la demeure d'un missionnaire norvégien appelé Lawson. Arrivés là, nous nous trouvâmes en face d'une descente qui, à première vue, nous fit tressaillir. Le révérend nous conseilla d'enrayer trois roues, et de maintenir le chariot avec des courroies pour l'empêcher de culbuter, car cette descente abrupte nous offrait encore une certaine pente latérale. Enfin passant de la théorie à la pratique, M. Lawson nous prêta un ancien trait, que j'avoue ne lui avoir jamais rendu.

Grâce au conseil, au trait, aux courroies, nous arrivâmes au bas de la côte sans accident. Mais nous fûmes moins heureux deux jours après. A force de crier et de frapper sur l'attelage, nous avions gagné le sommet d'une montagne désespérante, dont le versant opposé commençait presque aussitôt; l'homme qui marchait à la tête du convoi n'avertit pas assez vite pour qu'on pût enrayer, et nous voilà descendant avec une rapidité effroyable. Trouvant la situation peu rassurante, je me jetai sur un gros arbre près duquel passait le chariot, et m'en tirai sans autre mal que d'avoir mis ma chemise en loques.

A peine avais-je accompli ce saut périlleux que j'entendis le wagon s'arrêter subitement; je courus à l'endroit où je l'apercevais : dix de nos bœufs entouraient un arbre, et, bondissant comme un possédé, notre conducteur criait d'une voix rugissante : « *Mammo, mammi, mammi mammo !* » tandis que le foreloper, l'œil farouche comme celui d'un faucon, gisait couvert de sang; il avait le crâne fendu sur la gauche, et, selon toute apparence, l'une des roues lui avait passé sur le bras droit.

Je lui fis respirer des sels, lui coupai les cheveux et lavai ses blessures. Les Cafres me regardaient en silence, avec un aspect mêlé de crainte; mais lorsqu'ils me virent prendre une aiguille et du fil pour recoudre la



Inyalas. — Dessin de Janet-Lange d'après Baldwin.

plaie, ils poussèrent des cris affreux auxquels se joignirent ceux du patient. Il fallut renoncer à ma suture, et me contenter d'un bandage que je serrai le plus possible; je fis un bon lit dans le wagon pour y étendre le blessé; mais rien ne put décider celui-ci à se remettre en route; et ses deux compagnons refusèrent également de partir.

Ma position était assez embarrassante; je n'avais plus qu'un homme pour conduire quatre chevaux et quatre bœufs de rechange, en surplus du wagon. Néanmoins je fis contre fortune bon cœur, et au bout de quelques milles, j'eus la chance de mettre la main sur un garçon qui voulut bien venir avec nous jusqu'au Touguéla pour une demi-couronne.

Le soir, nous fûmes rejoints par deux boers que mes Cafres avaient chargés d'une commission pour moi; ceux-ci voulaient scarifier le blessé entre les deux épaules et frictionner les scarifications avec de la poudre, qui chez eux est un remède fréquemment employé; ils n'en avaient pas et m'en faisaient demander. J'ai peur qu'à eux tous ils n'aient tué ce malheureux.

Le 14, nous arrivions à la frontière du Natal où, faute d'un passe-port visé par un magistrat résident, je fus retenu pendant une quinzaine. Trois de mes chevaux moururent en quelques jours de la maladie. Je perdis entre autres ma pauvre Bessie à laquelle je tenais tant, bien moins pour l'argent qu'elle représentait que pour ses nombreuses qualités, surtout à cause de son affection pour moi et de sa résistance à la fatigue. Je lui ai vu faire soixante-dix milles en un jour, et dans quels chemins ! n'être dessellée qu'une fois pendant cette longue traite, et ne pas manifester la moindre lassitude.

Quelques jours après, l'un de mes chiens, mon pauvre Fly, avait disparu; je suppose qu'il fut mordu par un serpent; la veille, j'avais tué un mamba d'une longueur de sept pieds. Je gagnai cependant l'Omlilas. Les Cafres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

m'ayant dit qu'il s'y trouvait des hippopotames, je dételai, j'attendis que le soleil eût baissé à l'horizon et je me rendis au bord de la rivière. Quel battement de cœur en entendant ce souffle bien connu ! J'écartai les roseaux avec précaution, et je vis trois hippopotames qui remontaient le fil de l'eau. Ils étaient sur leurs gardes et ne laissaient apercevoir qu'une très-petite portion de leurs têtes.

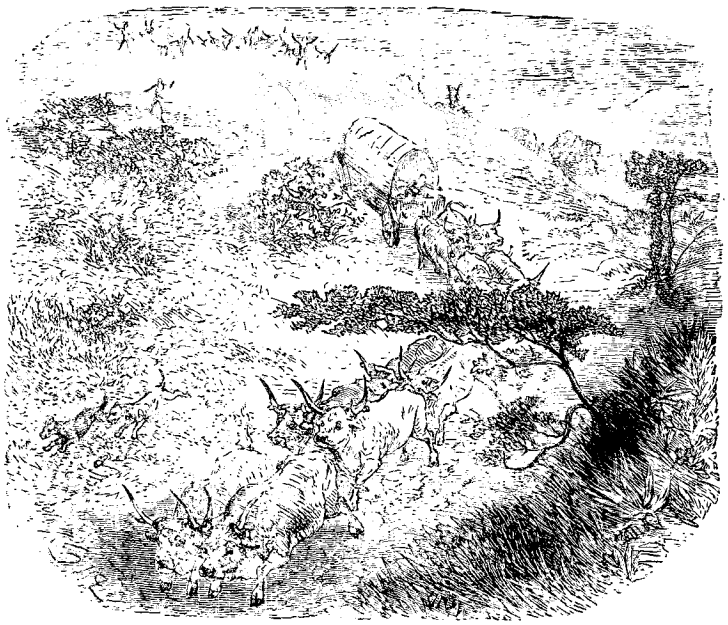
Je fis un détour, me plaçai en amont sans qu'ils m'eussent découvert, et tirai sur l'un d'eux.

C'était un vieux mâle ; il ne montrait que son œil ; j'en étais à cinquante pas ; la balle frappa juste au milieu ; une balle numéro sept avec mon fusil de Burrow.

Trois jours après, revenant de chasser un buffle, j'aperçus un crocodile échoué à quelque distance de la rive et qui dormait profondément. Je ne vis d'abord qu'une masse informe, ne distinguai pas le museau d'avec la queue, et fus sur le point de le tirer à l'envers. Quand la balle l'eut frappé, il releva la tête, ouvrit ses formidables mâchoires, et je compris que je lui avais brisé l'épine dorsale. Il aurait néanmoins gagné la rivière, si un nouveau coup dans la gorge et un troisième dans la poitrine ne l'avaient achevé.

Pendant une heure, je restai sur l'autre rive, prêt à lui envoyer une quatrième balle dans le cas où il redonnerait signe de vie.

Lorsque je fus certain qu'il était bien mort, je me hâtai d'aller au wagon prendre une hache, et revins en toute hâte avec mes hommes, afin de couper la tête du monstre que je voulais emporter. Quelle ne fut pas ma surprise de ne plus voir mon animal ; ses pareils avaient profité de mon absence pour le traîner dans l'Omlilas. Je fus vivement contrarié ; car il est rare de tuer un crocodile à terre, et dans l'eau il coule à fond dès qu'il est mort.

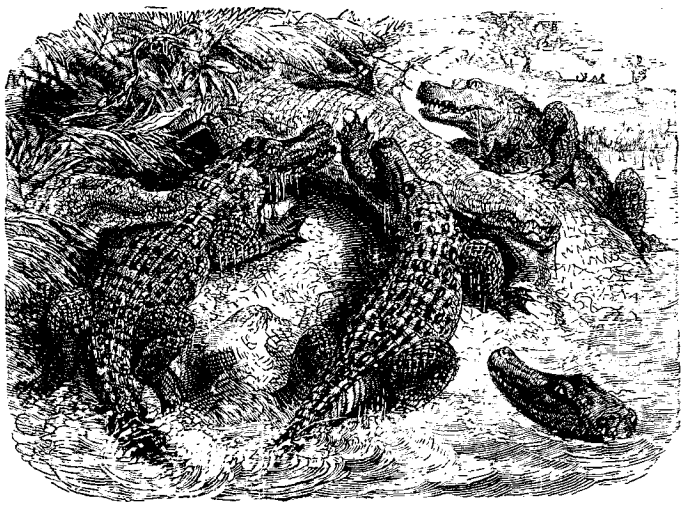


Descente trop rapide (voy. p. 381).

Je gagnai ensuite les hauteurs, passai une triste journée à la crête des Omgowies, et changeai de route par le conseil d'un nommé Joubert[1].

Le 22, nous traversions l'Omvelouse-Noir, et le lendemain nous avions passé l'Inyoni. Un jour que nous étions occupés à nous ouvrir un chemin à travers de grandes herbes mouillées, où s'élevaient des arbres épineux et chétifs, apparut une femelle de rhinocéros qui me regarda d'un air étonné et marcha lentement vers moi. Je n'avais qu'un fusil rayé de petit calibre ; mon porteur d'armes était à vingt pas en arrière avec mon numéro neuf. Je lui faisais les signes les plus pressants, mais il paraissait peu décidé à m'obéir. A la fin cependant (c'était un garçon de cœur), il accourut, me jeta le fusil avec l'étui et le reste, et grimpa sur un arbre aussi lestement qu'un singe. J'arrachai le fusil de son enveloppe et envoyai au rhinocéros une balle en pleine poitrine. La bête se retourna, partit en soufflant comme un marsouin et disparut.

Les chiens, pendant ce temps-là, avaient dépisté un autre rhinocéros qu'ils ramenaient de mon côté. L'animal arrivait au grand trot, la tête haute, la queue roulée sur la croupe, avançant d'une allure superbe, à la fois puissante et rapide. Il avait l'air très-disposé à me charger ; mais une balle qui l'atteignit derrière l'épaule, et qui le fit tomber sur les genoux, modifia ses intentions ; il se releva et partit.



Crocodile enlevé par ses compagnons.

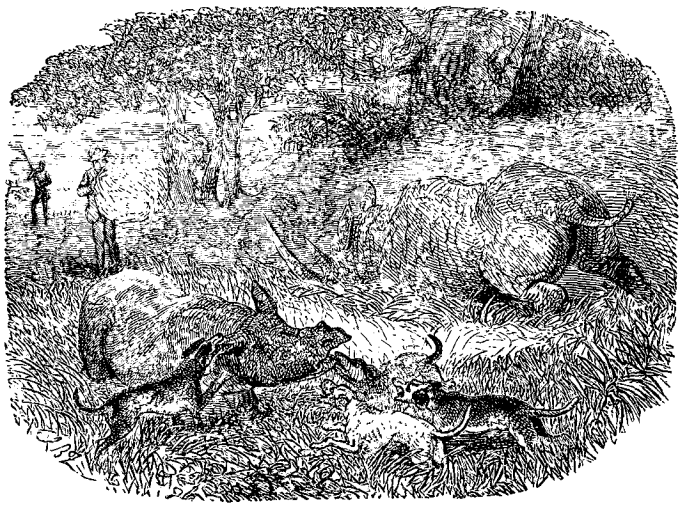
Convaincu de l'avoir frappé mortellement, je me mis à sa poursuite ; nous trouvâmes en effet un rhinocéros couché dans l'herbe ; mais son dernier soupir remontait à quelques heures : c'était le premier que j'avais tiré. J'enlevai les cornes et la langue, je taillai

1. Citoyen de la république transvaalienne chez qui, plus tard, nous verrons Baldwin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la peau quelques chamboks[1], suspendis le tout à un arbre, et je me mis à la recherche de l'autre blessé.

A peine étions-nous partis, que nous rencontrâmes un nouveau rhinocéros; il n'était guère à plus de vingt pas, nous regardait avec inquiétude et paraissait vouloir se cacher; c'était une femelle. J'attendis qu'elle se fût détournée et la frappai derrière l'épaule; elle revint immédiatement sur moi; mais une balle au milieu du front l'arrêta dans sa course; elle tomba morte à dix pas. Ce fut un coup de bonheur, car je ne savais où tirer et n'avais pas de temps à perdre, si je l'avais manquée, elle m'embrochait avec sa grande corne.



Un coup heureux.

Derrière elle était un jeune qui se battait contre les chiens en poussant des cris vigoureux. Cet animal ressemblait beaucoup à un tonquin bien nourri, avait les oreilles droites, la peau fine et luisante, comme si on l'eût vernie avec du noir de plomb. Désirant l'emmener vivant, j'écartai la meute et envoyai chercher quatre ou cinq hommes pour le conduire au chariot. Mais pendant que j'étais avec John, voulant tuer un gnou, afin que ce dernier eût quelque chose à emporter, mon petit rhinocéros fut dévoré par les hyènes, qui l'avaient préféré à sa mère.

Ce n'est pas la seule fois qu'en chasse, et au grand jour, nous eûmes à nous plaindre de cette odieuse engeance. Plus tard, chez les Amatongas, j'avais blessé une femelle d'inyala qui s'était fait poursuivre longtemps, et qui s'échappa en fin de compte; l'espèce est très-farouche, très-prudente, et ne peut être approchée qu'avec une extrême précaution. Quelques instants après, je vis un mâle et lui cassai la jambe. Il fut bientôt rejoint par Ragman et Juno; et, bêlant avec force, il les entraîna dans le fourré, où il les conduisit très-loin.

Les chiens furent admirables; nous les suivîmes à la voix à travers les broussailles, et je finis par arriver près de Ragman, que je trouvais couvert de sang. Il avait renoncé à la bête, ce qui me surprit tout d'abord; mais, entendant aux environs une lutte violente, je me dirigeai de ce côté, et vis trois hyènes qui déchiraient l'inyala, expédiant la peau et la chair si prestement que trois minutes plus tard il n'en serait pas resté une parcelle.

Juno avait pris la fuite et ne revint qu'au bout d'une heure. Quant aux hyènes, elles s'éloignèrent à mon approche; guidé par leurs grognements, je me mis à les poursuivre; mais bien que j'aie fait une assez longue course derrière elles, il me fut impossible de leur envoyer une balle.

Nous étions alors en novembre; le surlendemain, nous sortîmes pour aller tuer un hippopotame. Un des indigènes qui nous accompagnaient s'écria : « Voici une bête morte; » il la prenait pour une antilope; moi-même je crus apercevoir une femelle d'inyala. Je me dirigeai vers le cadavre, mes gens y coururent, et, lorsqu'ils arrivèrent à trente pas de l'animal, ils découvrirent que c'était un beau lion à crinière noire, lequel se leva et disparut dans le fourré voisin.



Les lionnes s'arrêtèrent pour me regarder.

Les Cafres les plus rapprochés de la bête s'évanouirent comme de la fumée; Ragman, au contraire, donna sur la piste en aboyant. Tout à coup, nous vîmes débucher deux lionnes qui poussaient des rugissements furieux. Le reste des indigènes s'enfuit à toutes jambes.

Les lionnes s'arrêtèrent pour me regarder; elles n'étaient guère à plus de trente pas. Supposant qu'elles allaient fondre sur moi, je cherchais des yeux un arbre qui pût me servir de refuge; mais elles rentrèrent dans les buissons, et je ne les revis plus.

C'était l'époque des grandes ondées : chaque jour des averses diluviennes; un sol comme une éponge, entièrement saturé d'eau, et la pluie commençait à s'infiltrer dans ma tente. Ce genre de vie est suffisamment dur par le beau temps; mais dans cette saison d'averses conti-

1. Cravaches à la fois souples et résistantes qui ont parfois trois mètres de longueur.

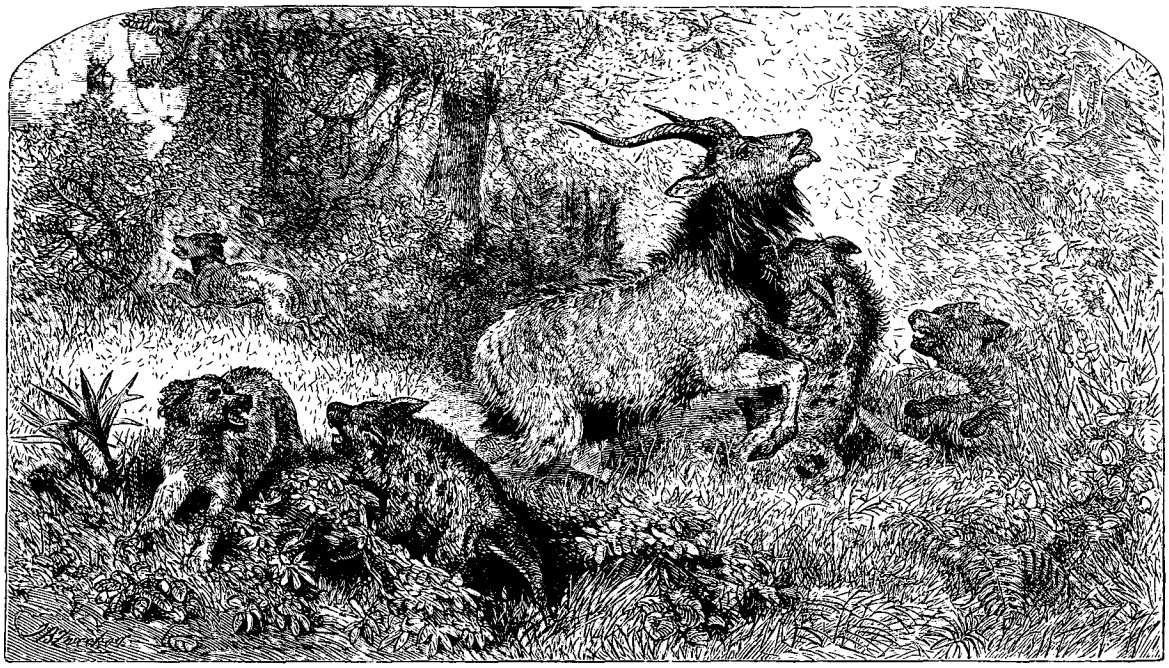
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nues, il devient intolérable et finit par donner des accès d'humeur noire à l'être doué du caractère le plus joyeux. Il fallait néanmoins approvisionner la marmite ou plutôt la broche, car, une bouilloire composant toute ma batterie de cuisine, je faisais rôtir ma viande au moyen d'une baguette.

19 *août.* — Chaleur dévorante; le vent le plus chaud qui ait soufflé depuis que j'habite la colonie; je suis resté dans l'eau une partie de la journée ; il est rare que nous ayons de ces vents torrides.

20 *août.* — Juste aussi froid qu'il faisait chaud hier ; une pluie torrentielle; heureusement qu'on m'a prêté Martin Chuzzlewit[1] pour quelques jours. Sorti le soir, j'ai tué un koran[2], un steinbuck[3] et un dikkop[4].

19 *septembre.* — Passé quelque temps avec Riley, Forbes et les autres. Nous avons eu de la pluie, et fait en somme une assez triste chasse, malgré cinq buffles qui nous ont donné quelque plaisir. J'ai vu des lions à diverses reprises; mais j'étais seul et n'ai pas engagé le combat. J'aurais pu occire pas mal de rhinocéros noirs, mais ils ne valent pas un coup de fusil. Un soir, je suis tombé dans l'ombre sur trois de ces animaux; ils me chargèrent et me poursuivirent longtemps avec toutes les démonstrations d'une mauvaise humeur évidente, labourant le sol, renâclant, etc. La nuit était devenue plus épaisse ; je fis la sottise de prendre deux hippopotames pour deux de ces nasicornes, et perdis une occasion superbe; c'était en plaine; vingt-cinq yards au plus entre moi et les deux bêtes, et le vent en ma faveur. Si j'avais su à qui j'avais affaire, je pouvais approcher de



Inyala dévoré par les hyènes (voy. p. 383).

mes deux hippopotames jusqu'à les toucher et les tuer sur le coup; mais n'ayant pas de papier blanc au bout de mon fusil, il m'était impossible de tirer avec certitude, même à cette faible distance. La pluie, un vrai déluge, me fit gagner un kraal, où je soupai à merveille : canard sauvage, bière, amas et café ; je m'étais fabriqué du pain que j'avais fait cuire entre les deux tessons d'une marmite indigène; ma tente, où ne pénétra pas une goutte d'eau, fut plantée sur un sable qui absorbait la pluie à mesure, et je passai la meilleure nuit du monde, alors que, selon toute apparence, je devais en avoir une détestable.

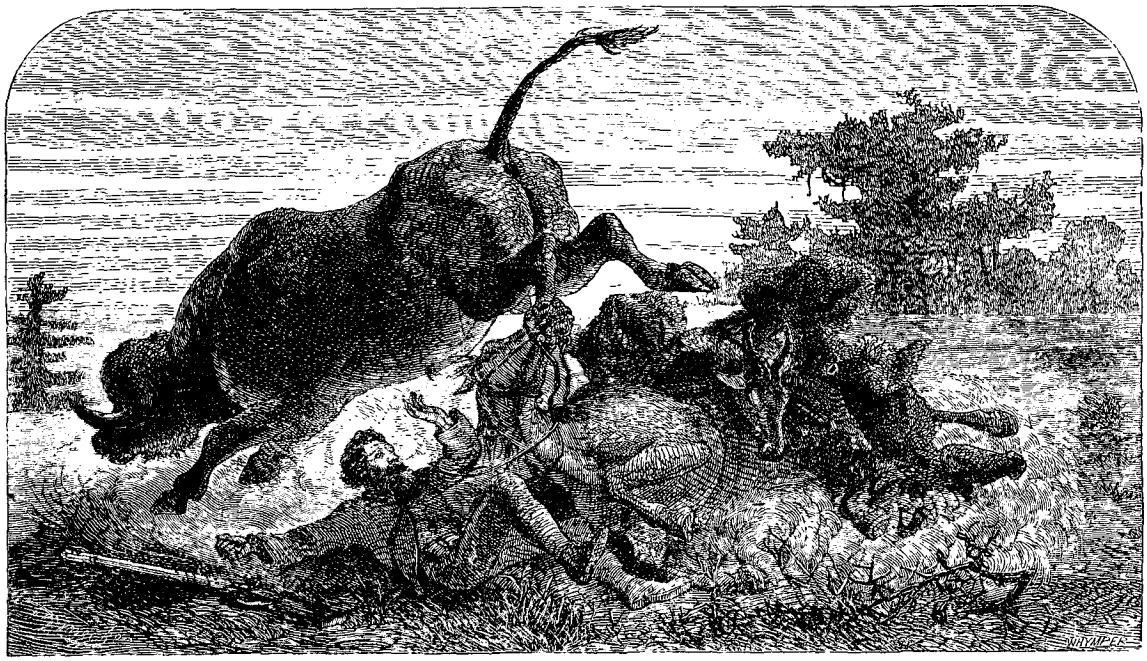
25 *septembre.* — J'ai voulu atteler un jeune bœuf; la lutte a duré plusieurs heures; jamais je n'ai vu d'animal plus furieux; il rugissait de la façon la plus sauvage, chargeait tout ce qu'il voyait, et donnait d'affreux coups de tête à son compagnon de joug. Enfin, maîtrisé par une courroie de buffle qui défia tous ses efforts, il se coucha, mais hélas! pour ne plus se relever. J'avais espéré le dompter en le faisant traîner par les autres pendant l'espace de quelques yards; mais quand nous nous arrêtâmes, il avait le cou rompu.

BALDWIN.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Roman de Charles Dickens.
2. Oiseau de la famille des outardes; on en connaît trois espèces de l'Afrique Australe : l'*otis melanogaster*, qui vit dans les bois, et que nous verrons plus tard; l'*otis affra*, et le koran huppé (*otis rufricresta*), qui tous deux habitent la plaine.
3. Tragulus rupestris.
4. Littéralement grosse-tête, *œdicmène du Cap*, dont la chair est très-estimée des colons. H. L.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le buffle passa au-dessus de nous.

CHASSES EN AFRIQUE.

DE PORT-NATAL AUX CHUTES DU ZAMBÈSE,

PAR WILLIAM-CHARLES BALDWIN [1],

Membre de la Société de géographie de Londres.

1852-1860. — TRADUCTION INÉDITE PAR MADAME H. LOREAU.

Lutte prolongée avec un buffle. — Sabbat. — Ce qu'il faut pour chasser la grosse bête. Episode de chasse. — Aventures avec des buffles.

« Le dimanche 16 novembre, j'étais sous ma tente, je savourais un poëme de Byron et comptais sur un jour de repos, lorsque les Amatongas vinrent me supplier de leur tuer quelque chose, disant qu'ils avaient grand'faim. Ils s'étaient fait accompagner d'une masse de jolies filles pour appuyer leur supplique, et m'apportaient de petits présents : un peu de riz, de la farine, de la bière et des œufs. Je finis par me laisser toucher. Ils eurent bientôt découvert la trace de deux buffles, qui, au point du jour, étaient venus pâturer dans la plaine.

Les meneurs relevèrent brillamment la passée au travers d'un bois épais, sombre comme la nuit, et tellement silencieux que la chute d'une feuille en troublait le repos. Tous les Amatongas, sans exception, m'ouvraient le chemin avec une politesse remplie d'égards, et, sans rien dire, m'indiquaient la piste du doigt.

Seulement alors je commençai à prendre intérêt à la chasse; j'enlevai mon fusil à deux coups des mains de celui qui le portait, je défis mes souliers et j'avançai lentement. J'avais fait ainsi à peu près cent yards, lorsqu'à un détour du sentier, je me trouvai face à face avec un vieux buffle endormi, qui gisait à dix pas. Je mis un genou en terre, j'armai le canon gauche en retenant la détente pour l'empêcher de craquer; sitôt que je sentis le point d'arrêt je visai au milieu du front; j'appuyai sur la gâchette, mon fusil s'abaissa, mais le chien s'arrêta au repos.

Le buffle ouvrit immédiatement les yeux; il se levait déjà, lorsqu'il reçut la balle de mon deuxième coup. Je m'élançai au milieu de la fumée à quinze pas en arrière, et m'accroupis derrière un buisson pour juger de l'effet produit. Tout craquait dans le hallier; c'était mon buffle qui, debout cette fois et la tête haute, aspirait l'air pour découvrir où je pouvais être. Il ne tarda pas à le sentir, et plongea au milieu de mes broussailles. J'évitai sa charge par un bond de côté; il se retourna immédia-

1. Suite. — Voy. page 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tement et me livra un nouvel assaut. La moitié d'un buisson nous séparait à peine : il était à dix pas, le regard plein de rage, la face inondée de sang. Je l'avais frappé entre les deux yeux, mais trop bas pour que la blessure fût mortelle. Il me chargea de nouveau, et je ne lui échappai cette fois littéralement que de l'épaisseur d'un cheveu. Pendant tout ce temps-là, quelques minutes, qui pour moi furent des heures, pas un Cafre, pas même l'un de mes chiens ne vint à mon secours en détournant son attention. Ils savaient pourtant ce qui se passait, ils devaient l'entendre.

Il ne restait plus entre nous que les débris écrasés du buisson ; j'avais l'œil rivé sur les yeux du buffle ; celui-ci recula d'un pas, baissa la tête comme s'il voulait charger, et pendant deux minutes cette mince broussaille de quatre pieds de haut fut la seule chose qui me sépara de l'ennemi.

C'est à peine si je peux dire comment j'évitai sa dernière attaque. Je jetai mes deux bras en avant, me repoussai moi-même de son corps, et m'enfuis aussi vite que possible, l'entraînant sur mes pas ; son haleine me brûlait le cou ; deux enjambées de plus et rien ne pouvait me sauver ; mais le sentier tournait à droite, et passant près de moi comme la foudre, le buffle alla tomber dans un effroyable hallier, d'où il débucha, portant sur les cornes une demi-charretée d'épines.



La moitié d'un buisson nous séparait à peine.

Il arrivait dans une clairière : je me couchai sur le dos, au milieu du fourré, pour l'empêcher de me voir ; et juste au moment où il sortait du bois, je lui envoyai la balle de mon premier coup que je n'avais pas pu tirer. Elle l'atteignit à l'extrémité supérieure de la dernière côte du flanc gauche, en face de la hanche. Il releva la queue, fit un bond effrayant, se précipita dans un tissu d'épines, tellement fort et serré que je ne comprends pas comment il y pénétra ; il y pratiqua néanmoins une trouée de deux cents yards et tomba mort, en exhalant ce mugissement étouffé si doux à l'oreille du chasseur.

Mes fidèles Amatongas descendirent aussitôt des arbres où ils s'étaient réfugiés et m'accablèrent d'éloges. Peu sensible à leurs compliments, je voulus en retour leur reprocher leur couardise ; mais il se trouva que j'avais perdu la parole. Ce n'est que longtemps après que je recouvrai le libre usage de ma langue, et je fis vœu de ne plus chasser le dimanche en connaissance de cause.

J'étudiai ensuite différents coups sur mon buffle. Après examen, je lui trouvai le cerveau tellement étroit qu'il y a très-peu de chances d'y atteindre, et, dans ce cas-là, vous ne blessez pas la bête. Ma balle s'était logée entre les yeux, à deux pouces environ de la cervelle : nous la retrouvâmes au sommet du crâne, à un pouce du trou cervical, et ce n'en était pas moins un coup manqué.

A cinq ou six jours de là, en poursuivant un rhinocéros blanc qui finit par m'échapper, j'en trouvai un noir qui fut tué sur le coup, d'une balle derrière l'épaule. Je fis dresser ma tente auprès de lui avec l'espoir de coucher bas un léopard, lorsque la nuit serait venue ; mais l'obscurité fut trop profonde pour qu'on pût rien distinguer, et les loups, les chacals et les hyènes firent un sabbat que je n'ai jamais eu le désir de réentendre. Ils se disputaient chaque bouchée, se battaient, se pourchassaient avec rage ; les coups que je tirais sur eux ne produisaient aucun effet. Dans la lutte, ils roulaient sur les cordes qui fixaient ma tente, et me réveillaient en sursaut du mauvais sommeil où je tombais par instants. Mes Cafres m'avaient bien dit de ne pas coucher là ; ils avaient été dormir à trois ou quatre cents mètres, et si j'avais pu le faire dans l'ombre, j'aurais été les rejoindre.

Le lendemain matin, le rhinocéros avait disparu ; les hyènes et les loups n'en avaient rien laissé. Un buffle, cinq rhinocéros noirs et un sanglier pâturaient paisiblement à trois cents pas de ma tente. Je me gardai bien de troubler leur repas, car nous avions plus de viande qu'on ne pouvait en consommer ; les chiens devenaient obèses, et mes Cafres eux-mêmes ne touchaient qu'aux morceaux friands.

Le 22 novembre je gagnai la Sainte-Lucie à travers un pays déchiré, tout montagnes et rocailles. Après avoir été grillé par le soleil, au point de craindre une fièvre cérébrale, en attendant qu'une femelle de coudou, la sentinelle de la troupe, eût disparu sur l'autre versant, je fondis tellement à l'improviste sur la bande, que, bien que les coudous s'enfuient d'ordinaire à la moindre alerte, ceux-ci restèrent cloués sur place ; et je tirai de mes deux coups deux mâles superbes, à moins de vingt-cinq pas.

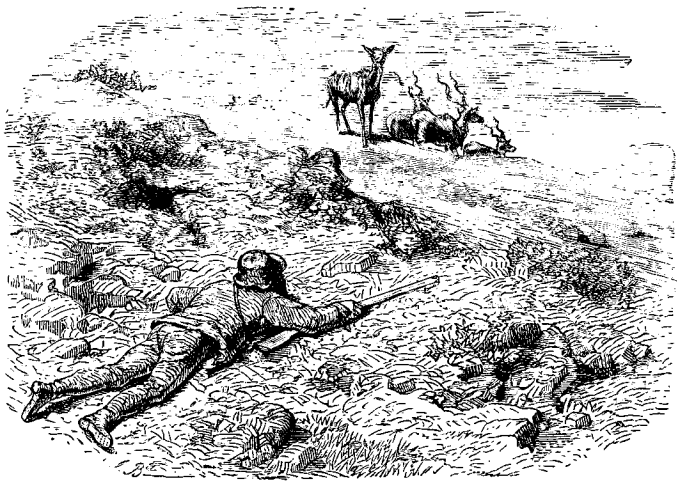
J'entendis les balles frapper et produire le bruit d'une bouteille qui se débouche ; mais, voulant avoir les deux bêtes, je manquai l'une et l'autre. C'était mortifiant ; je me sentis rabaissé à mes propres yeux. Je n'avais plus de chapeau, le soleil me dévorait ; pour comble d'infor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tune, je manquai le plus beau rhinocéros que j'aie vu. Il était enfoncé jusqu'à mi-corps dans un trou vaseux, me tournait le dos, rien ne m'empêchait de lui envoyer une balle; mais après ma déconfiture je ne voulais plus agir qu'avec certitude; et pendant que je prenais mes précautions, mon rhinocéros décampa, ne me laissant d'autre alternative que de le tirer dans la culotte, ce qui est complétement inutile. Enfin, je m'étais perdu et n'arrivai que trois heures après la nuit close, guidé par les cris de mes hommes.

Chasser à pied la grosse bête, le faire avec succès, est une science complète et demande beaucoup d'adresse : il faut reconnaître le pays, en relever les moindres détails, étudier le vent avec une exactitude rigoureuse; si l'on est vu des animaux, il faut suivre la direction contraire à celle qu'ils ont prise, remarquer l'endroit où ils se trouvent, s'en rapprocher peu à peu en décrivant un cercle, sans jamais s'arrêter pour les regarder, à moins qu'on ne soit parfaitement à couvert. On ne saurait y mettre assez de patience; j'ai entendu dire à un vieux chasseur que lorsque dans sa journée, il était parvenu à tuer une pièce, il était satisfait. C'est le lever du soleil qui est l'heure la plus favorable pour commencer la chasse; et un bon télescope est d'un immense secours.

Au moment de clore ce chapitre, je tiens à raconter quelques aventures qui me sont arrivées à propos de buffles pendant que j'étais chez les Zoulous.



Attendant que la sentinelle de la troupe eût disparu.

Un soir je revenais au camp, après avoir fait une bonne journée : trois caamas, un élan, un buffle mâle. J'avais en main une belle jument grise, chargée de la dépouille des caamas, lorsque j'aperçus en face de moi une bête énorme, tellement enfoncée dans la vase, que je la pris pour un rhinocéros. Je lâchai la jument et courus derrière elle, de manière à n'être pas vu. Il se trouva que l'animal en question était un grand buffle, qui, pour premier avis de ma présence, reçut une balle dans les côtes.

Je ne dirai pas comment il fit voler les pierres sur sa route, et avec quel fracas il descendit la montagne. Je rechargeai mon fusil, vins retrouver la jument, qui était toujours au même endroit (tout cheval sud-africain dressé pour la chasse, attend son maître une demi-journée, s'il le faut), et je suivis la direction que le buffle avait prise, sans toutefois espérer de le revoir, car la nuit arrivait.

Tout à coup j'entrevis à l'ombre d'un mimosa une masse informe qui s'avançait vers moi. Je cherchai du regard un arbre qui pût me donner asile; je pensai à bondir sur le dos de la jument; il n'y avait pas moyen, en raison des peaux dont elle était chargée. Mon bras était passé dans la bride; le buffle avançait, je mis le fusil à l'épaule; la jument s'effraya, fit un bond en arrière, la balle frappa l'ennemi à la poitrine sans le détourner le moins du monde.

De plus en plus terrifiée, la jument se cabra, perdit l'équilibre, retomba sur le dos et m'entraîna dans sa chute; le buffle, passant au-dessus de nous, enleva de son sabot la paupière de ma bête et poursuivit sa course. Je le retrouvai à deux cents pas, où il était mort de ma seconde balle, qui l'avait frappé en pleine poitrine.

Un autre jour, sur les bords du Pongola, nous vîmes un troupeau de buffles; mes compagnons me supplièrent de leur tuer une femelle grasse. Je me rendis dans une grande plaine, qui se trouvait entre la bande et le hallier qui lui servait de retraite, et me cachai derrière un petit buisson, placé contre le vent. J'étais armé de deux fusils à coup double, et je dis à ceux qui m'accompagnaient de faire le tour, afin de me renvoyer la troupe. Dès qu'elles eurent flairé mes rabatteurs, les trois cents bêtes, dont elle pouvait se composer, arrivèrent droit à moi, d'un trot peu rapide, mais qui faisait trembler le sol et soulevait un nuage de poussière.

J'étais couché au ras de la plaine, comme un lièvre dans sa forme; pour seul abri, j'avais ce petit buisson de trois pieds de haut et de quatre pieds de circonférence. Lorsque les chefs de la bande, n'étant plus qu'à trois longueurs, menacèrent de me passer sur le corps, je bondis aussi haut que possible en jetant un cri effroyable. Le troupeau tout entier s'arrêta comme frappé de stupeur, et resta cloué sur place pendant quinze ou vingt secondes. Je visai une femelle au poil luisant, aux formes arrondies, et j'appuyai sur la détente. Jamais je n'ai produit une pareille commotion. Je fus assourdi par le torrent, aveuglé par la poussière. C'est à peine si je saisis la détonation des trois coups que je tirai au milieu du nuage.

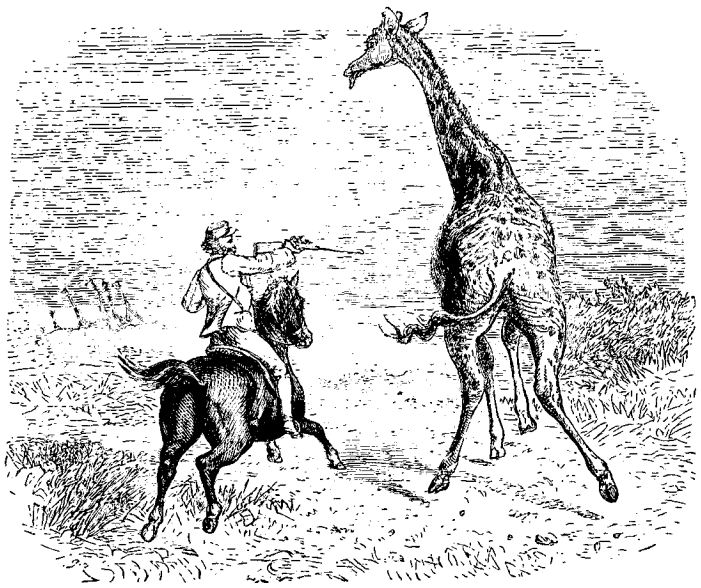
Quand ce voile poudreux se fut éclairci, j'aperçus, à trois cents mètres, la bande qui détalait, poursuivie par Smoke, ma petite chienne favorite. Cette dernière eut bientôt séparé de la troupe la femelle que j'avais blessée, la conduisit à un mille du point de départ, et ne la quitta qu'après l'avoir vue mourir. Smoke revint alors près de moi; tandis que nous cherchions à retrouver la piste sanglante, elle se mit à trotter devant nous, et arriva

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

droit à la bête que j'avais tirée d'abord, la seule qui, probablement, eût été frappée. J'ai raconté ce fait pour montrer qu'il y a peu de risque à courir de la part d'un troupeau nombreux.

C'est parce qu'il est excessivement rapide que le buffle est si redoutable. Une fois je m'étais approché, en rampant, de quelques-uns de ces animaux qui étaient couchés dans l'herbe. A force de précautions, mettant à profit tous les avantages que les lieux pouvaient m'offrir, j'avais gagné un arbre fourchu qui se trouvait à vingt pas de ces quelques buffles. Arrivé là, je sifflai pour éveiller leur attention, mais tout bas pour ne pas les alarmer. Ils se levèrent lentement. Je tirai la plus belle bête en pleine poitrine, c'était une femelle, et d'un bond je gagnai les branches, d'où je fus lancé avant de les avoir saisies, par le choc furieux de la bête, qui, rapide comme la foudre, s'était presque brisé le crâne en se heurtant contre mon arbre; elle roula morte au pied de celui-ci, le cœur traversé d'une balle. »

Départ pour l'intérieur de l'Afrique. — Chasse à la girafe. — Traversée du désert. — Rhinocéros. — Harrisbuck. — Arrivée chez Mossilikatsi. — Mis en quarantaine. — Souvenirs de chasse : babouins, panthère, colère d'un éléphant. — Perdu au milieu du fourré. — Départ du territoire de Mossilikatsi. — Poursuite d'un serpent. — Buffles et girafes. — Noël au désert.



Je tenais mon fusil d'une main.

Baldwin était parti au mois de mai 1857 avec l'intention de chasser dans l'intérieur de l'Afrique; il avait franchi les Drakensbergs, traversé la république d'Orange, et s'était arrêté chez un boer du Transvaal, à qui autrefois il avait rendu service. Arrivé là, notre chasseur vit ses bœufs et ses chevaux en si mauvaise condition, l'herbe si rare, la route si longue, qu'il se décida à remettre ses projets à l'année suivante, confia ses chevaux et son attelage au boer qui l'avait reçu, et partit pour regagner le Natal.

Chemin faisant, il rencontra par hasard un M. Vermaas, qui allait dans le Mérico ; il le suivit avec l'intention de chasser la girafe sur les confins de la république transvaalienne. Mais le fils de M. Vermaas arrivait du centre; il y avait tué vingt éléphants superbes; à la vue du bel ivoire qu'il rapportait, Baldwin résolut de partir immédiatement pour le pays où l'on se procure cette matière précieuse. Il s'entendit avec un boer nommé Swartz, qui se préparait à gagner les bords du Limpopo, alla sur l'heure chercher ses équipages, revint en toute hâte, et se dirigeait le 15 septembre avec ses nouveaux compagnons vers la région lointaine où se sont retirés les éléphants.

Avant d'arriver là, il fallut chasser pour vivre. « Le 19, écrit notre héros, John et Swartz étaient de bonne heure en quête d'un tsessébé ou d'autre chose. Ils nous rejoignirent à l'endroit où nous avions dételé, mais ils n'apportaient rien, et il ne se trouvait pas une bouchée de viande au camp. Je pris une tasse de café, un biscuit et nous partîmes; il nous fallait une girafe. Je montais Bryan, un grand cheval étroit, d'une longueur remarquable, ayant un cou de brebis, le poil bleu, une allure dégingandée, beaucoup de ressemblance avec la bête que nous allions poursuivre. Il pèse à la main, a la bouche extrêmement dure; mais la poitrine profonde, l'épaule très-large, et certaines qualités qui font oublier sa laideur. Six indigènes que nous rencontrâmes bientôt nous dirent qu'ils avaient croisé la piste fraîche d'une troupe de girafes, et rebroussèrent chemin pour nous la montrer. Nous suivîmes les traces pendant quatre milles, sur un terrain pierreux, couvert de broussailles, gravissant toutes les hauteurs pour découvrir la bande, et revenant sur la piste où nous marchions aussi vite que le pas des Cafres le permettait. Le premier de tous je reconnus à cinq cents pas un détachement de sept ou huit bêtes; mais ayant sifflé pour en avertir Swartz, je les vis détaler avec une vitesse prodigieuse. Nous partîmes à toute bride, et franchissant les buissons et les pierres, je finis par gagner les fugitives. Je n'en étais pas à vingt yards, lorsque Bryan s'arrêta court, tremblant de tous ses membres, ayant peur de ces grandes bêtes à l'allure maladroite. Je l'éperonnai d'une façon vigoureuse, et lui fis tenir le dessus du vent pour l'empêcher de sentir la girafe, dont les émanations très-prononcées effrayent les chevaux qui n'en ont pas l'habitude. Nous débouquâmes dans la plaine, Swartz à quarante ou cinquante pas de la bande, moi derrière lui, à peu près à la même distance. A la vue d'un autre cheval, Bryan reprit courage; il bondit, fut immédiatement à côté de celui qui le distançait, prit la tête et allait fondre sur les girafes, quand elles se rembuchèrent. Peu de temps après, Swartz détournait une femelle et je fixais mon choix sur un mâle superbe. Celui-ci, la queue en spirale, fuyait en bondissant, parcourant d'un saut l'espace que je ne pouvais franchir qu'en trois pas. Bryan se précipitait, sans souci des épines, écrasant tout devant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lui, me mettant les mains et la chemise en lambeaux. Arrivé cependant au niveau de la bête, je lui adressai une balle qui l'atteignit dans le haut du cou, mais ne produisit aucun effet. Je modérai l'allure de Bryan et rechargeai mon fusil. J'avais conservé le petit galop, et quelques instants me suffirent pour reprendre notre ancienne position. Au moment où je pesais sur la bride, afin de mettre pied à terre, mon cheval se heurta contre un hallier, ce qui lui fit faire un mouvement de recul; la girafe, pendant ce temps-là, prit une avance de cent yards. J'eus bientôt regagné le terrain perdu. Je voulais tourner la bête, mais elle filait comme un vaisseau à pleines voiles, battant l'air de ses pieds de devant, dont elle me rasait presque l'épaule. J'aurais eu cent occasions de tirer si j'avais pu descendre; mais impossible d'arrêter Bryan, dont la bouche ne sentait rien du mors; toutefois chez lui pas le moindre signe de défaillance, toujours la même ardeur. Je le rapprochai de l'animal, et tenant mon fusil d'une main, n'étant plus qu'à deux mètres de la girafe, celle-ci fut tirée droit à l'épaule. Le recul me lança mon fusil par-dessus la tête, et faillit me briser le doigt. La girafe, dont l'épaule était pulvérisée, tomba roide, avec un fracas épouvantable. J'avais chargé au hasard et mis sans doute une énorme quantité de poudre; Bryan fut arrêté du coup. Je devais avoir fait plus de cinq milles, toujours en ligne droite, franchissant les rochers, traversant les halliers, et pendant le dernier mille, suivant l'animal à vingt pas, au milieu de cailloux qu'il faisait jaillir et qui me sifflaient au-dessus de la tête. »

Le 21 septembre, la caravane arrivait à Kolobeng, où sont les ruines de la maison de Livingstone, que les boers ont saccagée en 1852. Le 23, elle recevait la visite de Séchélé, « un beau Cafre, bien vêtu, à l'air intelligent, dit Baldwin, mais qui a trop bonne opinion de lui-même. Il ne veut pas que l'on chasse sur son territoire et commença par nous prier de déguerpir. »



Chasse à l'harrisbuck [1]. — Dessin de Janet-Lange d'après Baldwin.

Le 27, un magnifique orage fit espérer aux chasseurs que les citernes auraient un peu d'eau, chose importante pour eux, qui allaient s'engager dans la terre de la Soif. Désormais, la recherche des réservoirs devint l'objet de leurs préoccupations, le but principal de leurs courses.

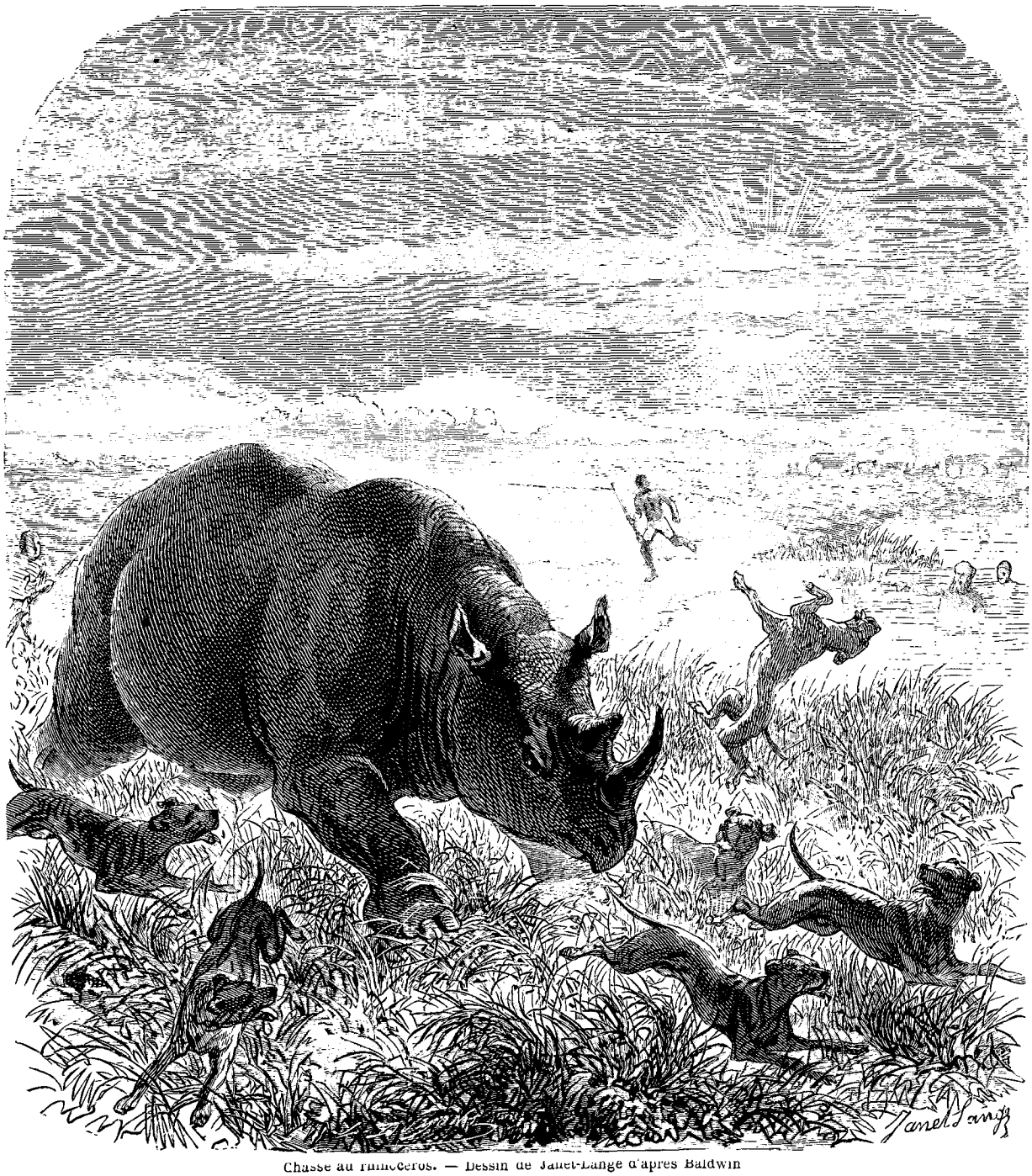
Arrivés au bord du lit sableux d'une rivière ou d'un étang, ils prenaient la pioche et la pelle : on creusait, on déblayait; parfois l'eau était profonde; on coupait un arbre dont on élaguait les branches à quelques pouces du tronc; les hommes s'échelonnaient sur ces degrés, le seau passait de main en main, était versé dans une fosse que l'on avait faite d'abord, et où les animaux étaient amenés deux à deux. Que de mal pour empêcher ces pauvres bêtes d'entrer dans l'abreuvoir, dont elles auraient transformé le liquide en boue épaisse! Quelquefois on rencontrait une source filtrant par une fente de rocher; on buvait, on emplissait les jarres, les bouteilles, les œufs d'autruche, les cornes de bœuf, les panses d'antilopes, tout ce qui pouvait contenir de l'eau: puis on brisait la pierre pour que les bêtes pussent se désaltérer. C'est ainsi qu'on abreuvait, goutte à goutte, huit chevaux, qui passaient d'abord, cinq chiens et quarante bœufs. Souvent ceux-ci, qui, flairant l'eau d'un ou deux milles, l'avaient gagnée la tête haute et aspirant la brise, n'en trouvaient plus quand venait leur tour, et ils

1. Harrisbuck (*aigocère noir*), découvert en 1837, par le capitaine Harris, au retour d'une expédition commencée en 1837, et qui avait eu lieu chez les Matébélis, où précisément se rendait Baldwin à l'époque dont nous parlons.

Le capitaine poursuivait un éléphant blessé, quand un point noir attira ses regards; il prit son télescope et vit un groupe d'animaux qui lui semblèrent inconnus. Il se mit aussitôt à la recherche de cette petite bande qui était composée de neuf femelles et de deux mâles; ceux-ci formaient l'arrière-garde. « M'étant approché, dit le capitaine, je mis pied à terre; la bande s'arrêta pendant quelques secondes et me regarda d'un air surpris; je n'en étais pas à cinquante yards. Mon rifle malheureusement s'était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reprenaient leur joug sans même pouvoir mugir, tant ils avaient la gorge sèche et la langue enflée. Malgré cela, on avançait, on chassait avec courage. La soif, le soleil, les buissons, qui lui déchiraient les membres, n'arrêtaient pas Baldwin; rien ne diminuait son énergie, n'altérait sa bonne humeur. Son fusil est faussé dans une chute qu'il fait avec Bryan, il le redresse; le canon est fendu, il le rogne. « Ce pauvre fusil, dit-il, est maintenant d'un écourté ridicule; mais il y a gagné d'être plus maniable quand je suis à cheval, et ne m'en paraît pas moins juste. » Une antilope nouvelle excite chez lui toujours la même ardeur : « Hier, écrit-il le 9 octobre, j'ai vu le



Chasse au rhinocéros. — Dessin de Janet-Lange d'après Baldwin

harrisbuck pour la première fois, mais de très-loin, et sur le flanc d'une montagne à pic. Au roulement du chariot sur les pierres, il s'éloigna d'un pas majestueux et s'arrêta lorsqu'il fut hors de péril. J'ai parcouru le

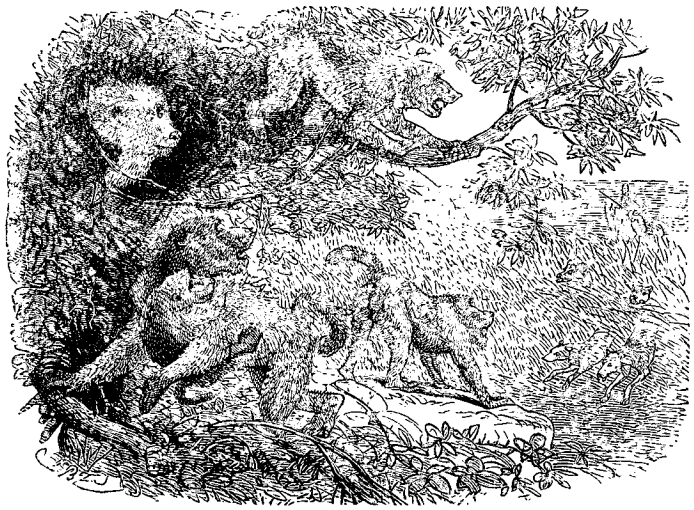
forcé dans une chute que j'avais faite avec mon cheval, et c'était un mauvais fusil à pierre que j'avais à la main. Trois fois le chien s'abaissa bruyamment sans faire partir le coup, et la bande, pendant ce temps-là, gravit une montagne escarpée où mon cheval

usa ses forces en essayant de la suivre. Maudissant ma mauvaise étoile, je revins au camp, je réparai mon rifle, pris un cheval frais, et retournai à l'endroit où j'avais laissé les antilopes. Arrivés là, nous prîmes la piste et nous la relevâmes, au milieu de mon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

buisson pour l'examiner, mais il avait disparu, ou plutôt les buissons, les arbres, les quartiers de roche qui encombraient la ravine me l'avaient caché. »

Le 25, ils avaient enfin dételé au bord d'une eau limpide : « Nous y attendions la réponse de Mossilikatsi, dit Baldwin; il y avait déjà trois jours qu'il était prévenu de notre arrivée. Marquons tout de suite que ce grand chef, persuadé que nous étions des espions des boers, nous laissa là pendant deux mois; non-seulement il ne voulait pas que nous missions le pied dans ses États, mais il avait envoyé une troupe assez forte pour surveiller nos mouvements. Ne sachant rien de tout cela, nous espérions qu'il répondrait à notre message. En attendant, je profitais de la rivière. Le 27, vers le coucher du soleil, j'étais en train de nager, quand deux coups de fusil retentirent du côté des wagons; au même instant, je vis passer à toute vitesse un rhinocéros noir, serré de près par les chiens, qui ne tardèrent pas à le mettre aux abois. Neuf coups de feu, tirés par six individus, furent adressés à la bête, et l'auraient tous frappée derrière l'épaule, s'il avait fallu en croire leurs auteurs; mais, après la mort dudit rhinocéros, on ne lui a pas trouvé plus de quatre balles, dont l'une était dans la culotte. Le pauvre Smouse a été secoué d'une rude façon; il pèse au moins cent livres, et le rhinocéros s'en est joué comme d'un fétu. Il devait être broyé, mais il ne s'en porte pas plus mal; toutefois, après sa chute, il avait l'air terriblement grognon, et s'est abstenu de reprendre part au combat.



Je m'amusais à chasser des babouins

« Ce même jour, qui était un mardi, j'ai tué mon premier tsessébé, et le lendemain soir mon premier harrisbuck. Ils étaient quatre au milieu d'une foule de couaggas; John, qui le découvrit avant moi, m'appela d'un signe, et la chasse commença. Je courus au large à fond de train, pendant que John les suivait. Ils s'arrêtèrent pour le regarder; je sautai de cheval; le coup de John, qui les avait manqués, les fit bondir, et, au moment où ils repartaient, ma balle traversa la croupe du dernier, que je vis s'abattre avec la joie la plus vive. C'était un noble animal. Je me suis appliqué à en préparer la peau; malheureusement, je n'avais que du sel pour la conserver, et il a plu avant qu'elle fût sèche. Le soleil se couchait lorsque j'ai tué cette magnifique antilope; nous étions loin du camp, mais je tenais à la dépouiller tout de suite. John m'a été d'un grand secours; la peau fut lestement enlevée, attachée sur Croppy, et nous sommes revenus sans encombre, ayant par bonheur un peu de lune, et le lit desséché d'une rivière pour nous guider.

« Chacun de nous se porte bien, mais voudrait voir des éléphants; l'impatience nous gagne. Je viens de prendre, pour écrire, un trognon de plume d'autruche qui servait de boucle d'oreille à l'un de nos Cafres, et je trace ces lignes avec un mélange de vinaigre et de poudre : une encre détestable. Nous attendons toujours la réponse de Mossillikatsi; rien ne se présente; nous sommes en quarantaine. Le gibier est rare, d'une approche si difficile qu'on ne peut chasser qu'à cheval, et je suis complétement démonté; John m'a pris Luister et Crafty, que je lui avais promis quand j'étais riche; mon pauvre Jack est mort, Bryan est malade, et Veichman, que je viens d'acheter, est non-seulement d'une maigreur effrayante, mais il a une plaie sur le dos et la sole usée jusqu'au vif. Je lui ai fait des bottines; il s'en trouve à merveille, mais il ne

tagnes, jusqu'au soir et toute la journée suivante, sans que rien nous révélât l'objet de nos recherches; mais le troisième jour, vers midi, regardant avec précaution par-dessus la rampe qui nous abritait, nous aperçûmes les deux mâles qui passaient tranquillement dans une vallée pierreuse. Nous disposant de manière à défendre l'entrée d'un lacis de ravins, où s'emmêlait une végétation puissante, nous commençâmes l'attaque. Un premier coup brisa la jambe de l'un des mâles, un second coucha la bête. Néanmoins se relevant aussitôt, elle me conduisit à plus d'un mille, sur des pierres aiguës; puis, se retournant tout à coup, elle fit deux charges vaillantes, s'affaissa sur elle-même, et fut tuée immédiatement. J'essayerais en vain de décrire la sensation que j'éprouvai lorsque, après ces trois jours de course fiévreuse, je me vis en possession de ce trophée superbe qui allait augmenter nos richesses scientifiques.

« Ma conquête appartenait évidemment au sous-genre *aigocerus*; ses cornes, de trois pieds de longueur, étaient aplaties et se recourbaient gracieusement en forme de cimeterre; sa crinière, épaisse et noire, s'étendait jusqu'au milieu du dos, à partir des oreilles, qui étaient d'un châtain vif; et le manteau, d'un noir de jais, contrastait avec le blanc de neige de la face et du ventre. Je ne pouvais me lasser de l'admirer. Cependant après avoir dessiné et décrit mon antilope sur le lieu même, j'en enlevai la peau et l'ayant plus tard apportée au Cap, où elle arriva sans dommages, elle y fut montée par M. Verreaux, le naturaliste français. J'avais remarqué le premier jour que les femelles ont les cornes parailles à celles du mâle, que leur robe est variée de même, que leur taille est seulement un peu moins grande (mon buck avait cinquante-quatre pouces au garrot), et que, chez elles, un brun-marron foncé remplace le noir de jais. »

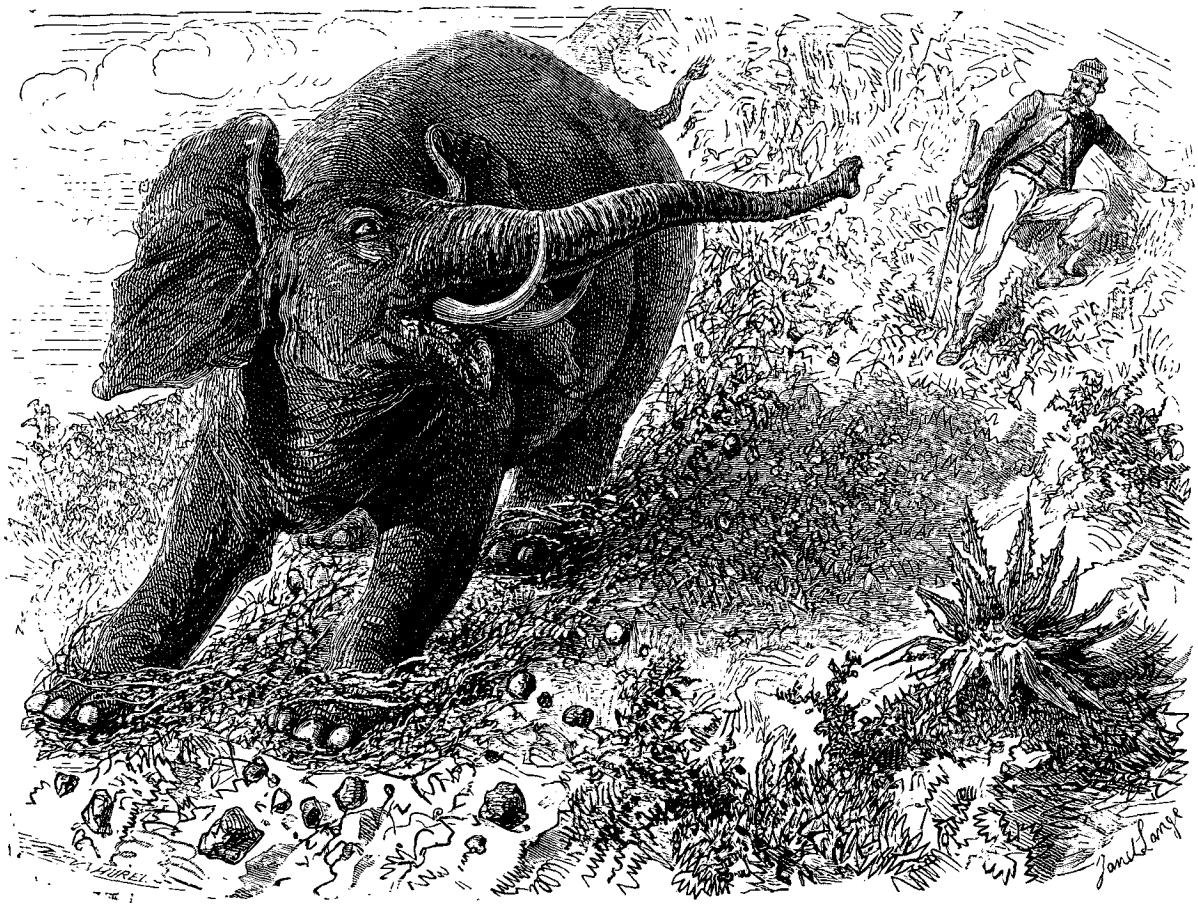
Depuis lors, la possession de cette antilope a été l'un des rêves de tous les chasseurs en Afrique; elle paraît peu nombreuse, et son habitat est d'un accès difficile. Le capitaine Harris l'a trouvée dans les monts Cashan; Delegorgue et Vahlberg dans ceux de Draken, prolongation de la même chaîne; c'est au flanc d'un précipice que Baldwin l'a vue pour la première fois, et c'est toujours dans la montagne qu'il l'a surprise, ainsi que G. Cumming. (*Note du trad.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peut pas courir. Son ancien maître a bien mérité qu'on lui appliquât la loi Martin.

« Puisque je n'ai rien à faire, réveillons nos souvenirs. Pendant mon séjour au bord de l'Inanda, je m'amusais, pour tuer le temps, à chasser des babouins avec de puissants limiers. Un grand nombre de ces quadrumanes habitaient une ligne de rochers surplombant la rivière, et en descendaient au point du jour pour aller manger le millet des Cafres. J'ai vu souvent Hopeful et Crafty courir un jeune, être chassés à leur tour par les vieux mâles qui arrivaient à la rescousse, écartaient les chiens, enlevaient le jeune et l'emportaient dans leur fort en aboyant d'une manière féroce. Un jour, un de ces effrayants compères vint à passer en vue de la maison; je lançai immédiatement les chiens, qui le poursuivirent avec ardeur. Après une course de deux milles, se voyant serré de près, il essaya de se brancher, mais trop tard; les chiens le saisirent et le forcèrent à descendre. Se retournant alors, et adossé contre l'arbre, il fit une défense si vigoureuse, que les assaillants reculèrent et attendirent mon arrivée pour fondre sur lui. La victoire leur resta; mais elle coûta cher à plusieurs d'entre eux, qui eurent d'effroyables morsures.

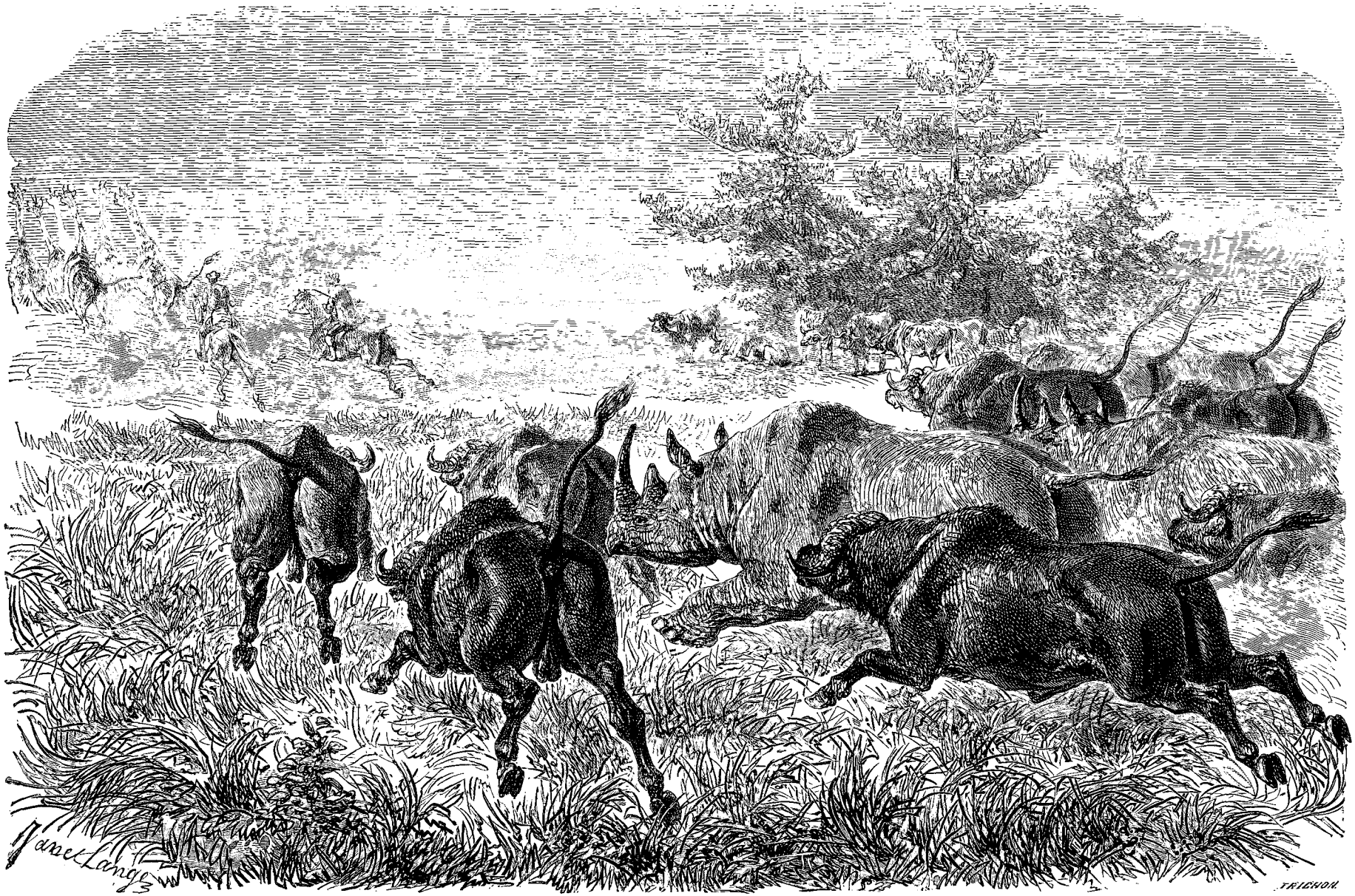
« Une autre fois, je poursuivais un caamas, j'étais à cheval; une panthère se trouvait sur ma route, elle se rasa dès qu'elle m'eut aperçu. J'avais alors peu d'expérience, mon compagnon n'était pas moins novice, et j'envoyai chercher un vieux chasseur qui avait l'habitude de ces rencontres. Pendant ce temps-là, j'épiais la bête. J'avançai; elle bondit en pleine vue de la meute, à cent cinquante pas de distance. Nous trouvant en lieu découvert, la chasse fut magnifique. Lorsque la panthère sentit que les chiens allaient la rejoindre, elle se retourna, et fondit sur eux de manière à les disperser aux quatre vents. Ils revinrent à la charge et finirent par l'acculer contre des rochers, où elle les tint de nouveau à distance respectueuse. Soit que la course eût été trop rapide, soit qu'il eût fait un détour pour éviter les fondrières, notre homme se fit attendre; il arriva cependant, et après avoir reçu de lui un bon conseil, relativement à ce qu'il y aurait à faire dans le cas où la bête chargerait, nous descendîmes de cheval. Le vieux chasseur mit un genou en terre, visa au milieu de la poitrine et frappa l'animal, qui fut tué roide. J'espérais en avoir la peau, et je ressentais une vive reconnaissance pour les soins que le chasseur mettait à l'enlever, lorsque je vis que c'était pour son propre compte qu'il se donnait cette peine. J'ignorais alors que, pour posséder la bête, il fallait qu'elle reçût de vous la première balle.



Baldwin chassant à pied dans la forêt d'Entuméni. — Dessin de Janet-Lange d'après Baldwin.

Quelque temps après, chassant à pied, dans la forêt d'Entuméni, je fus en butte à la colère d'un vieil éléphant que j'avais blessé; cette fois-là je l'échappai belle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nous allions un train d'enfer. — Dessin de Janet-Lange d'après Baldwin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Poursuivi par la bête, mon unique ressource fut de gravir le fond de la gorge où elle m'avait acculé : un sol glissant, détrempé, des monceaux de feuilles mortes, pas de talon à mes chaussures, que j'avais faites d'une peau de blesbuck non tannée, et qui, saturée d'eau, avaient doublé de dimension. Je reculais chaque fois que je voulais avancer, et me retrouvais en bas, épuisé de l'effort que j'avais fait. Ne voyant pas que mon assaillant fût disposé à la retraite, je changeai de tactique; je grimpai sur un arbre afin de reprendre haleine, et, d'un bond, franchissant dix yards à angle droit (l'animal n'était pas à quatre longueur), je tournai la colline à toute vitesse. L'éléphant, sonnant la charge, s'élança derrière moi; quelques enjambées et il me saisissait, lorsque, par un saut de côté, je me mis en dehors de sa route; il passa, écrasant tout devant lui, incapable de s'arrêter : la colline était roide, et son élan furieux. J'éprouvais un soulagement indicible, car c'était ma dernière ressource; et je pris la résolution de ne m'aventurer à l'avenir que dans un endroit où je pourrais, en pareille circonstance, avoir le secours tout-puissant d'un bon cheval : résolution à laquelle je n'ai pas manqué depuis lors.

Samedi, j'ai quitté le camp de bonne heure avec Donna et l'un de mes hommes. Un effroyable orage a éclaté peu de temps après, et s'est accompagné d'une pluie froide et torrentielle. J'avais, pour tout vêtement, un léger pantalon de toile, et une vieille chemise des plus minces. Comptant sur mon Cafre, je marchais à l'aventure, et quand je dis à celui-ci de reprendre en toute hâte le chemin des wagons, il ne put jamais le reconnaître.

Nous continuâmes à errer au hasard, marchant le plus vite possible afin de nous conserver un peu de chaleur.

Lorsque le soleil fut à son déclin, nous cherchâmes quelque saillie de rocher, qui pût nous servir d'asile, et nous trouvâmes un vieil appentis que nous nous mîmes à réparer. Bien que le bois fût ruisselant, nous parvînmes à faire du feu; et la nuit ne se passa pas trop mal.

Au point du jour, le brouillard était si épais qu'il n'y eut pas moyen de s'orienter. Nous allions vite et en silence, gravissant les collines, montant sur les arbres, mais sans rien voir qui éclairât la situation. Mon Cafre me mettait hors de moi en me désignant l'ouest comme le point où se levait le soleil. C'est une chose affreuse que d'être perdu au milieu de ce fourré; vous grimpez sur un arbre pour vous reconnaître, et quand vous en êtes descendu, vous tournez dans un labyrinthe où vous suivez presque toujours la direction contraire à celle que vous vouliez prendre. Vers midi, n'en pouvant plus, je me couchai sous une roche avec l'intention de me reposer un instant; mais les pensées les plus tristes me vinrent en foule. Je me prouvai surabondamment qu'une fois égaré dans ces lieux on n'avait plus qu'à mourir; et bien que, depuis quarante heures, je n'eusse rien pris, je n'avais pas la moindre faim. L'eau était voisine, je resserrai ma ceinture, et m'abreuvai copieusement. J'aurais pu avoir du gibier, mais je gardais mes balles pour l'avenir. Mon pauvre Cafre était au désespoir; c'était son entêtement qui nous avait perdus; mais il n'avait tenu à son opinion que parce qu'elle lui semblait bonne. Maintenant que sa confiance l'avait abandonné, il sanglotait à se briser la poitrine; qu'avais-je à dire? je ne pensai même pas à lui adresser un reproche. A la fin, nous tombâmes sur un sentier où s'apercevaient encore de vieilles traces de bétail; nous le suivîmes. Peu de temps après, à notre immense joie, nous découvrîmes les pas récents d'un homme; cela nous fit supposer que nous étions près d'un kraal. Mais au bout de quatre ou cinq heures, ayant en effet rencontré le village, nous le trouvâmes inhabité. Nous poursuivîmes notre course, et nous arrivâmes à une trappe où du gibier avait été pris récemment; la chose était certaine.

Jamais je n'oublierai la joie de mon pauvre Matakit lorsque je lui montrai au loin quelques objets d'un brun noir. « Ce sont des chèvres, » me dit-il, et nous pressâmes le pas; mais il se trouva que c'étaient des souches carbonisées. Nos figures s'allongèrent; nous continuâmes à marcher rapidement. Il y avait une heure que nous avions dépassé les prétendues chèvres lorsque, rompant le silence, Matakit s'écria qu'il apercevait un chien; celui-ci, hélas! n'existait que dans son imagination. Néanmoins, le sentier portait réellement des empreintes qui avaient été faites depuis qu'il avait plu. A la fin une voix d'homme fut saisie par Matakit; cette fois il ne se trompait pas, et nous eûmes bientôt gagné un village, tellement dissimulé par les rochers que nous aurions pu très-bien ne pas le voir. J'avoue sans scrupule n'avoir jamais éprouvé de joie plus grande; celle de Matakit s'épanchait sans la moindre réserve; dans son ivresse, le pauvre garçon parlait avec tant de volubilité, que les Cafres n'en comprenaient pas un mot. Nous avions tourné sur nous-mêmes, et ce village n'était pas à plus de quatre heures de marche de nos wagons.

C'était bien l'endroit le plus bizarre qu'on pût imaginer : le Ben Venue de Walter Scott; chaque fissure, chaque saillie du rocher servait d'abri à un troupeau de chèvres. Les habitants nous firent bon accueil; ils me donnèrent une case, y étendirent une couche de feuilles vertes, et m'apportèrent du grain bouilli. C'était la première fois qu'ils voyaient un blanc; ils venaient tous m'examiner. Ma barbe les plongeait dans un étonnement profond; ils la croyaient postiche, et ne furent convaincus de sa réalité qu'après me l'avoir tirée eux-mêmes à diverses reprises. J'enviais Donna qui se trouvait là comme chez elle, et qui pendant cette effroyable course, avait battu les buissons, le nez au vent, la queue frétillante, sans se douter de notre poignant embarras, ferme à l'arrêt, comme si elle eût été dans un parc; et jouissant de la vie, pauvre bête! dans toute la plénitude de ses moyens. Le lendemain, vers midi, nous étions de retour au camp.

26 *novembre*. — Voulant en finir, Swartz a pris le parti d'aller trouver Mossilikatsi; le despote n'a pas voulu le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

recevoir, pas même souffert qu'il approchât de la résidence royale ; et furieux de l'audace de cet intrus, qu'il prend toujours pour un espion, il a envoyé à sa rencontre des hommes chargés de le ramener à ses chariots, et de lui enlever son cheval et ses armes. Je crains bien que cet incident ne nous ait fait perdre le peu de chance qui nous restait; nous saurons cela demain. En attendant, je me régale d'une bière cafre de premier choix; c'est vraiment une chose excellente.

Je suis fatigué comme un chien de ne rien faire; si je n'avais pas un petit volume de Byron, que j'ai appris par cœur, je ne sais pas ce que je deviendrais. Nous jouons au petit palet avec les rondelles de cuir de nos roues; après la partie, je m'exerce à lancer des pierres: cela fait passer le temps.

9 *décembre.* — Le camp est levé; nous partons enfin, sans plus attendre. Six indigènes sont là pour nous aider à sortir du territoire. Swartz a tué dans le chariot un serpent de neuf pieds de long, un mamba, le plus venimeux des ophidiens de ce pays-ci. J'ai manqué hier de marcher sur un de ces reptiles, qui avait environ douze pieds ; il échappa aux asségayes, aux bâtons, et finit par gagner un trou dans lequel il disparut comme par magie. Nous l'avons frappé plusieurs fois ; mais il s'aplatissait tellement qu'il n'en fut pas blessé, et n'en devint que plus furieux.



Chasse aux serpents.

18 *décembre.* — Ayant renoncé à l'espoir de trouver des éléphants, nous avons depuis quelques jours fait une marche rapide; l'un de nos essieux qui était fendu, s'est décidément brisé. La charge est si pesante que nous sommes tous obligés d'aller à pied. Rude besogne que de marcher de ce temps-ci depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil! On ne s'arrête que deux fois pour abreuver les bœufs, et pour prendre à la hâte quelques rafraîchissements.

Nous avons rencontré hier une quantité de gibier, tué deux girafes, quatre rhinocéros, et eu la chasse la plus amusante que nous ayons faite depuis notre départ du Mérico. Une troupe de buffles, d'une centaine de bêtes au moins, se leva sur la droite, en avant de la girafe que j'avais séparée; la bande fut bientôt distancée, car nous allions un train d'enfer. Ma girafe prit sur la gauche, et continuant à la suivre, j'eus à cinquante pas derrière moi les buffles qui arrivaient à toute vitesse. La position était peu rassurante ; si mon cheval fût tombé, la masse me passait sur le corps et j'étais mis en poudre. Mais grâce à la rapidité de notre course, nous fûmes bientôt loin des buffles; je tirai la girafe ; Swartz arriva sur ces entrefaites, et acheva la bête que j'avais blessée un peu trop bas. Je tirai ensuite une grande femelle de rhinocéros, qui fuyait au plus vite, et la roulai dans le bon style : le coup lui brisa l'épine dorsale, chose qui arrive très-rarement.

25 *décembre.* — Quel contraste avec les jours de Noël, si gaiement passés dans ma vieille Angleterre, au sein de ma famille et de mes amis ! la comparaison m'attriste. Je suis en pleine solitude ; j'ai marché sous un soleil dévorant (nous sommes en été) depuis l'aurore jusqu'à la chute du jour, et je n'en peux plus. Un morceau de rhinocéros, tellement gras que l'estomac le plus ferme en est soulevé, une petite ration de pâte, à moitié cuite, en guise de pain, tel a été notre menu. Ce repas est loin du festin traditionnel de la christmas anglaise. Mais si l'existence du chasseur a parfois de ces mécomptes, elle a aussi des plaisirs qui dédommagent amplement des privations qu'elle inflige. Après tout, la chose est mieux telle qu'elle est ; si nous étions largement abreuvés et nourris comme un heureux de la Grande-Bretagne, nous ne serions guère en haleine et ferions de triste besogne. J'avoue cependant que j'aimerais à boire un verre de bière à la santé de mes amis, et à le faire suivre d'une bouteille de vieux porto. Ne disons rien du pâté ; j'en ai complétement oublié le goût depuis que j'ai quitté la maison pour frayer avec les hôtes des forêts. C'est égal; je porterai la santé des amis avec une tasse de café, le breuvage le plus capiteux que j'aie à ma disposition. »

Ils marchaient nuit et jour afin de sortir du désert; la lune était dans son plein, et c'est à peine s'ils dormaient deux ou trois heures, quand l'occasion s'en présentait. Bref, le 6 janvier 1858, la caravane débarquait chez Swartz, où elle arrivait sans autre accident; et trois ou quatre jours après, Baldwin reprenait le chemin de la Terre de Natal.

Première visite au lac Ngami [1]. — Une girafe dans un arbre. — Abandon et solitude. — Chasse à l'oryx. — Indigène poursuivi par un buffle. — L'auteur chassé par un éléphant.

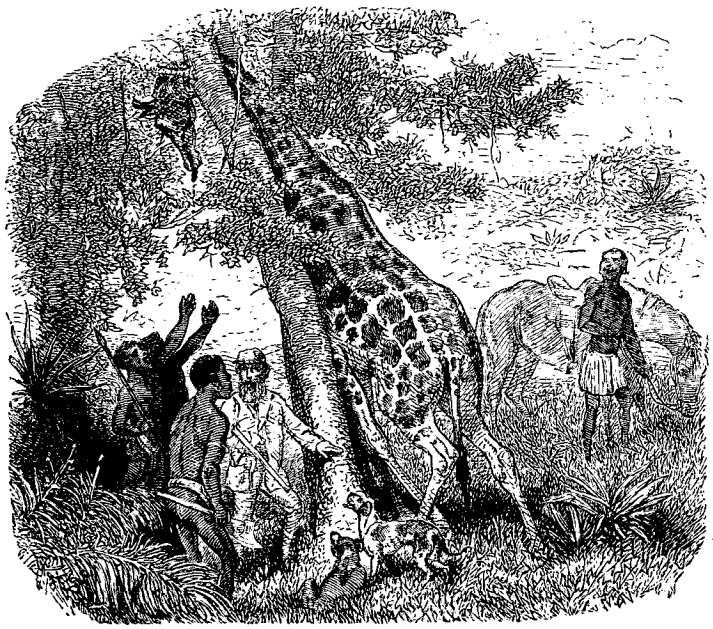
« Après avoir été rejoindre Swartz à Mérico, j'ai fait route avec lui pendant quatorze jours. Le 17 avril 1858, nous nous sommes séparés à Létloché; il retourne chez Mossilikatsi, et je me dirige vers le lac. Me voici complétement livré à moi-même ; seul en plein désert de

1. Ce lac d'eau douce, situé par vingt et un degrés de latitude sud, a été découvert en 1849 par MM. Livingstone, Oswell et Murray. H. L.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'Afrique australe avec trois Cafres, deux Hottentots, un homme de suite, un wagon et son conducteur, sept chiens, dix-huit bœufs de trait, une vache et son veau, et cinq chevaux de selle. J'ai des munitions, des grains de verre, du fil de cuivre, des épices, de la farine, etc., au moins pour un an; plus une douzaine de bouteilles d'eau-de-vie, et un tonneau de bon madère du Cap. Enfin il y a là une forte provision de viande, qui est en train de sécher. Depuis notre départ, une foule d'élans et de girafes sont tombés sous nos balles. Il m'est arrivé de découvrir du chariot une petite troupe de cinq élans et, je le dis à regret, nous les avons tués tous. Mais cette boucherie avait une excuse; nous n'avions pas moins de cent cinquante Cafres à nourrir, et pas un atome de cette masse de viande n'a été perdu. Hier, deux magnifiques girafes sont restées pendant une demi-heure à quatre cents pas du wagon; mais ayant à manger pour les hommes et pour les chiens, je les ai laissées tranquilles.

Je voudrais, s'il est possible, aller jusqu'aux rives du Chobé; malheureusement j'ai un chariot qui ne m'inspire pas de confiance; il y a vingt-sept ans qu'il est fait, et sa membrure est passablement disjointe. On peut encore la faire tenir au moyen de cuir vert de rhinocéros; mais nous avons assez de maux à supporter dans ce pays sans y ajouter la crainte de voir notre chariot nous laisser là, en plein désert.



Elle demeura prise par le cou.

A part ce contre-temps, je crois avoir tout ce qu'il faut pour explorer cette région : la santé, la force, l'habitude du climat, un fonds inépuisable de bonne humeur, et un certain art de gagner les indigènes : Cafres et Hottentots sont toujours disposés à faire ce que je leur demande. Cela tient sans doute à ce que je prends ma part de toute les fatigues, et me préoccupe de leur bien-être au moins autant que du mien. Je n'ai ici aucun lien de famille ou d'amitié qui me retienne; pas de larmes au départ, de regrets énervants, d'inquiétude qui pressent le retour. Je suis heureux partout, m'arrange de tout ce qui arrive, et m'intéresse à tout. J'ai un rifle de Witton, à double rayure, l'arme la plus parfaite que j'aie jamais possédée; quelle que soit la charge, elle est d'une justesse rigoureuse; et avec une balle conique et six drachmes de poudre fine (vingt-deux grammes environ), je n'ai rien vu d'égal à sa puissance; mais elle a un recul tellement fort que j'ai peur d'en être désarçonné. L'année prochaine, si je suis encore de ce monde, j'espère bien me mettre en campagne avec trois chariots solides, des bœufs, des chevaux, des fusils, des munitions, tout à l'avenant, et je me rendrai où m'appellent mon humeur vagabonde et ma passion des aventures; il faudra alors que je sois bien malheureux pour ne pas faire bonne chasse. En attendant prenons une tasse de thé.

2 *mai.* — Hier j'ai poursuivi une girafe qui m'a fait faire une très-longue course; j'étais mal monté; j'avais pris Manelle, un cheval court et trapu, sans vitesse aucune; j'ai eu cependant la bête qui est tombée au cinquième coup. Mes éperons, j'en suis tout confus, étaient bourrés du poil de mon cheval au point de n'être plus d'aucun service. En mettant pied à terre je vis avec indignation que cet affreux Manelle n'était pas même essoufflé; c'était paresse et non manque de vigueur. Aujourd'hui, je montais Broon, une grande et forte bête de seize palmes, et bien autrement trempée que Manelle. Cette fois la girafe a été tuée du premier coup, après une poursuite d'environ mille mètres, à une vitesse effrayante; John, mon after-rider, qui est excellent cavalier et dont le cheval est loin d'être mauvais, n'a jamais pu soutenir l'allure; il a été distancé en un clin d'œil.

La girafe se fait parfaitement chasser : une poursuite entraînante; c'est un beau sport; mais ici elle est d'un farouche qui permet rarement de l'approcher à plus de cinq ou six cents yards. Il est vrai que, si elle part à cette distance, elle n'a recours à toute sa vitesse que lorsque vous n'êtes plus qu'à une soixantaine de pas. Vous la voyez alors tordre la queue et fuir avec la rapidité du vent. Il y a quelques jours, une femelle, à qui ma balle avait traversé le cœur, lancée à fond de train, alla se jeter dans la triple enfourchure d'un bauhinia, où elle demeura prise par le cou à douze pieds de hauteur, et mourut ainsi enclavée.

Nous sommes depuis quinze jours sur les bords de la Zouga, une rivière très-large; pas moyen de la traverser; j'ignore la direction du courant, et aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit que des roseaux tellement épais qu'il est impossible de s'y frayer un passage. Il y a là une remise assurée pour tout le gibier sud-africain. Je n'ai jamais rien vu de pareil, et mes hommes prétendent qu'il en est partout de même, d'ici au lac Ngami.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 17 mai, j'ai vu des léchés pour la première fois; très-désireux d'en avoir un, j'ai essayé de les rejoindre à la rampée, mais sans aucun succès. Le lendemain, de très-bonne heure, j'avais repris ma chasse, et, à mon immense satisfaction, je tuai du premier coup un beau mâle, à trois cents pas. Le même jour, ayant troqué un vieux fusil contre un petit Masara, j'ai nommé celui-ci Léché. C'est un bambin qui n'a pas plus de deux ans, un beau petit garçon vif et réjoui, à la figure intelligente, et pas encore décharné par la faim; je l'aime de tout mon cœur. Des Bamangouatos, revenant de chasser le lynx, le chacal, le chat sauvage, tous les animaux à fourrure du pays, avaient ramassé ce pauvre bébé; celui qui s'en disait propriétaire me le proposa. Il y avait gros à parier qu'on l'abandonnerait en plein désert au premier jour de disette ou de fatigue; je savais d'ailleurs ce qui l'attendait, en supposant même qu'on le ramenât au kraal; bref, j'eus compassion du pauvre petit et l'achetai à son maître.

La journée du 24 mai restera longtemps gravée dans ma mémoire. N'ayant pas l'intention de me mettre en route ce jour-là, je me levai un peu plus tard que d'habitude et remarquai chez mes gens un silence qui ne présageait rien de bon. Comme je prenais mon café, Raffler, le conducteur du chariot, s'avança, et, parlant au nom de ses camarades : « Nous avons l'intention, me



C'est ainsi que nous passâmes la nuit. — Dessin de Janet-Lange d'après Baldwin.

dit-il, de chercher le sentier qui ramène au pays. » Tous, en effet, semblaient prêts à partir; mais je ne pris pas la chose au sérieux, et je répondis à Rafflers : « Très-bien, faites ce que vous voulez. » Immédiatement cinq de mes hommes se levèrent et me rendirent en grande pompe les munitions que je leur avais confiées, s'excusant beaucoup de la perte qu'ils avaient faite d'une ou deux balles. Le conducteur me fit en outre la remise de son fouet, des jougs, des traits du chariot, etc., puis ils réclamèrent leurs gages.

« Vous n'aurez pas, leur dis-je, un demi-penny; je regrette même de vous avoir donné quelque chose d'avance. »

Ils parurent satisfaits de ce raisonnement, firent leurs adieux à Matakit et à Inyous, et je les vis se mettre en marche.

Ces deux derniers revinrent auprès de moi; ils pleurèrent d'abord en silence, puis ils me dirent qu'avant deux jours nous serions perdus, et que les Masaras et les Makoubas nous tueraient.

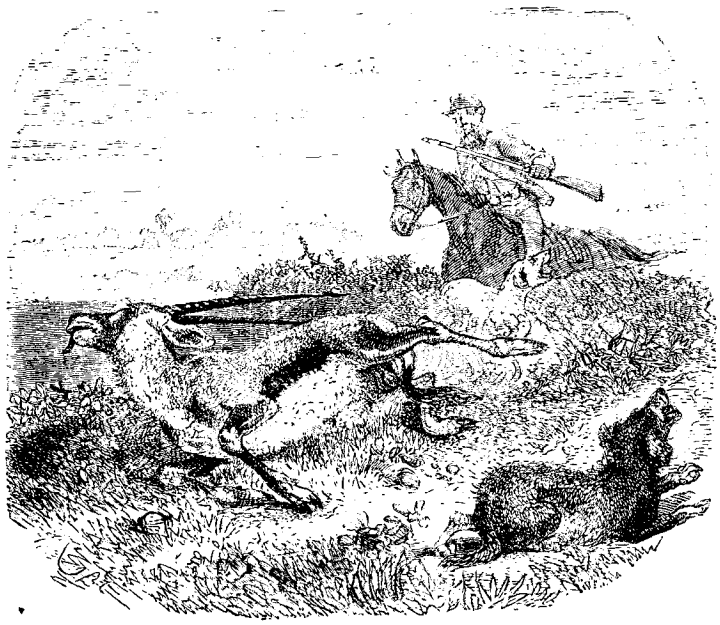
La situation était claire; je me trouvais à deux mois de ma dernière résidence, au milieu d'une forêt complétement inconnue, ayant le souvenir vivant de cette terre de la Soif, devenue plus affreuse que jamais, puisque nous étions dans la saison sèche. Il n'y avait pas à hésiter; mon orgueil se révoltait, mais je finis par le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaincre et me décidai à rejoindre les fugitifs, à m'enquérir de leurs griefs, et à leur offrir toutes les réparations qui étaient en mon pouvoir. Sous l'influence de ce bon mouvement, je donnai l'ordre à Matakit de réunir les chevaux ; mais on ne les trouva nulle part.

Cette pensée me frappa tout à coup : ils étaient cinq, ils en auront pris chacun un. Je dis à Inyous de venir les chercher avec moi. Nous nous séparâmes, sachant bien que les larrons avaient dû s'écarter du chemin pour dissimuler leurs traces, et Inyous finit par tomber sur les doubles empreintes des hommes et des chevaux.

Nous les suivîmes jusqu'à l'endroit où l'on ne voyait plus que ces dernières, c'est-à-dire où les fugitifs étaient montés à cheval. Deux piétons poursuivant cinq cavaliers ! l'entreprise était folle. Je restai pendant quelques minutes dans une rêverie profonde, puis je me rappelai qu'il n'y avait personne au wagon, et que je pouvais perdre mes vingt bœufs tout aussi bien que mes chevaux. J'appelai Inyous pour retourner au camp : pas de réponse. Je fis retentir le bois de mes cris ; je tirai un coup de fusil destiné à l'éléphant : la détonation fut effroyable ; toujours le silence. Ils étaient tous partis ; l'abandon était complet.



Etant dans une position difficile.

Je revins au camp le plus vite possible, et n'y retrouvai que mon petit Léché, endormi sous un arbre, au milieu de ses pleurs. Après avoir consolé de mon mieux le pauvre enfant, je me mis à la recherche des bœufs qui s'étaient échappés ; je finis par les réunir, me hâtai de regagner le kraal, allai chercher de l'eau et du bois, lavai les plats et la marmite que mes gens avaient laissés pleins de graisse. Je découvris alors qu'il y avait une grande différence entre faire une chose et la commander aux autres.

Jusque-là je n'avais pas eu le temps de réfléchir. Mais quand j'eus couché le bambin et que je me trouvai seul devant le feu, ma situation m'apparut dans toute sa gravité.

Je maudis mille fois mon fol orgueil ; j'aurais dû tout accorder à mes hommes plutôt que de m'exposer à leur abandon ; je n'avais pas même essayé de le conjurer. La nuit fut horrible : quatorze heures de ténèbres, car nous étions en hiver ; je n'en souhaite pas une pareille à mon plus mortel ennemi. Quand par hasard quelques minutes d'un sommeil agité venaient interrompre mes réflexions, ce n'était que pour me sentir plus seul, plus désolé au réveil. Je pensais à me rendre au lac ; j'y serais allé à pied ; mais il fallait suivre la rivière, pas d'autre moyen d'y parvenir ; la tâche était difficile, et comment abandonner Léché, le laisser mourir de faim et de soif ? Je ne supportais pas cette idée-là. Si vous l'aviez vu, chancelant sur ses petites jambes, armé d'un bâton deux fois grand comme lui, m'aider à réunir les bœufs et à les faire entrer dans le kraal ! Si vous saviez tout le chemin qu'il avait fait pour aller chercher le veau, et sans que je le lui eusse dit ; j'en avais les yeux pleins de larmes. Il était couché devant moi, pauvre bébé ! lui aussi avait de l'inquiétude ; il comprenait que les choses allaient mal ; il se réveillait en sursaut, cherchait mes pieds, les touchait bien doucement, et retournait à sa place. C'est ainsi que nous passâmes la nuit. Le jour vint à paraître ; j'allai chercher de l'eau et du bois, je me fis du café, donnai à déjeuner à l'enfant, et détachai les bœufs. Tout à coup j'entendis parler sur la rivière ; j'appelai et déchargai mon fusil. Au bout de quelques instants une pirogue traversait les roseaux, et j'y voyais trois Cafres. Hélas ! je n'avais que quatre mots dans mon vocabulaire : *bonjour*, *marche*, *verroterie* et *wagon* ; il n'y eut pas moyen de nous entendre, même par signes. Je les quittai désespéré.

Néanmoins, toute chose arrivée au pire s'améliore nécessairement. Comme je ramenais mes bœufs, qui s'étaient dispersés au bord de la rivière, et avaient remonté à une assez grande distance, je tombai au milieu d'un parti de Bamangouatos, hommes et femmes, garçons, filles et chiens, qui se réjouissaient autour du cadavre d'un royebuck. Je n'ai jamais été plus heureux qu'en serrant la main de ces braves gens ; ils savaient quelques mots de hollandais, et me prièrent de leur donner de la viande. Cinq minutes après, dans un fourré, les chiens mettaient aux abois un vieil élan mâle que je tuai sur le coup, à l'inexprimable satisfaction des Bamangouatos.

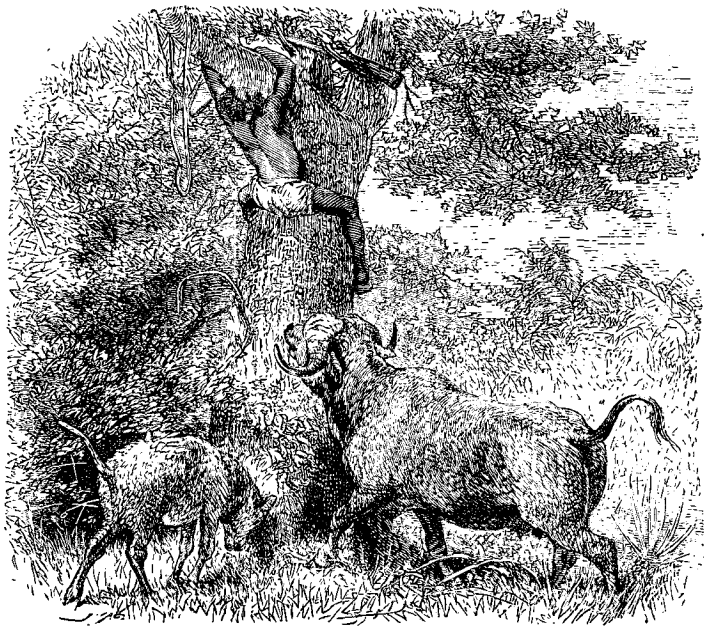
Bien que j'eusse perdu tout espoir de chasser l'éléphant, je bondis de joie en apprenant que mes compagnons se rendaient auprès de leur chef, qu'ils me prêteraient volontiers leur assistance moyennant quelques munitions, plus une génisse pour l'homme qui nous frayerait la voie, et pour celui qui veillerait sur les bœufs. Mes inquiétudes furent immédiatement dissipées et je leur abandonnai tout l'élan. Mon projet était de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gagner le lac, de m'entendre avec Wilson, un Anglais qui s'est fixé là-bas, et d'y tuer le temps jusqu'à ce que l'occasion se présentât de me rendre à la baie de Walvish. Je ruminais tout cela, en mangeant avec appétit un morceau de langue de buffle, quand je vis arriver un homme qui avait les pieds déchirés et qui n'en pouvait plus. C'était mon pauvre Inyous ! Je me levai d'un bond et l'aurais volontiers embrassé. Après m'avoir quitté, lui et Matakit avaient marché toute la nuit, plus par instinct qu'autrement, puisqu'ils ne voyaient pas ; ils avaient rejoint les fugitifs, les avaient décidés à revenir, et ils arrivaient tous avec les chevaux, qui ressemblaient à des lévriers. Je leur demandai les motifs de leur conduite ; ils me répondirent qu'en prenant les chevaux ils s'étaient payés eux-mêmes, puisque je leur refusais leurs gages ; que s'ils étaient partis, c'était à cause de ma vivacité ; que je leur avais parlé anglais, dont ils n'entendaient pas un mot, et qu'ils avaient cru que je leur disais des injures. C'était, je crois, la faute du vieux chariot, qui, tout disloqué, avait failli tomber en pièces.

Bref, le dernier verre de grog fut avalé, et maître et serviteurs promirent de faire désormais tous leurs efforts pour vivre en bonne intelligence.

27 *mai*. — Nous avons eu le malheur d'écraser Lou, un jeune chien qui promettait énormément ; il est resté sur la place ; et deux autres, Bull et Falk, ont été grièvement blessés hier par un oryx. Je montais Broon ; la plaine s'étendait à perte de vue, nous la traversions aux grandes allures, distançant tous les chiens, qui cependant avaient faim, étaient reposés, et qui d'abord nous précédaient. Broon, en cette circonstance, prouva qu'il était franc et n'avait pas moins de vitesse que de fond. L'oryx était devant nous à mille yards ; il piquait droit dans le vent, rasant le sol, rapide et nerveux, superbe de formes. Quand il sentit que nous approchions, il se retourna, nous fit tête, bondit et pirouetta d'un côté à l'autre avec une rapidité surprenante ; mais Broon était partout ; il suivait tous ses mouvements, on eût dit un limier de race. Je tirai sans mettre pied à terre ; l'oryx fut blessé. Étant dans une position difficile, je ne lui donnai pas le coup de grâce ; les chiens arrivèrent ; la bête aux abois transperça le pauvre Bull, atteignit Falk au-dessus de l'œil, et les laissa tous deux sur le terrain.



Il escalada un arbre.

Nous avons marché toute la matinée dans un sable profond, couvert d'acacias dont les bœufs n'affrontent les épines qu'à leur corps défendant. Nous allons au lac Ngami ; une boussole de poche et un télescope me seraient bien nécessaires ; j'avais ce dernier instrument ; je ne l'ai pas pris cette fois, et je le regrette.

Auguste, l'un de mes Cafres, a blessé hier une femelle de buffle, qui, accompagnée d'une génisse de belle taille, l'a chargé vigoureusement. Il a escaladé un arbre peu élevé, dont les épines lui ont labouré les jambes ; tandis que la génisse et la mère lui léchaient la plante des pieds, il a rechargé son fusil, et les a tuées toutes les deux. Heureusement qu'il avait jeté son arme dans les branches avant d'y sauter lui-même, sans quoi l'ennemi aurait pu l'y retenir pendant deux jours et plus. Il est très-fier de son exploit.

29 *mai*. — Campés au bord de la Zouga, non loin d'un endroit où les éléphants sont venus boire cette nuit même.

Nous avons rencontré hier la fille de Séchélé, qu'avait épousée Wilson, le marchand anglais qui s'est fixé au bord du lac ; elle retourne chez son père avec son enfant, un petit mulâtre de quelques mois. Est-ce Wilson qui l'a renvoyée ? est-ce elle qui est partie, je n'en sais rien. Pauvre créature ! c'est une fort belle fille. Comment franchira-t-elle le désert ? elle m'a fait vraiment pitié ; je lui ai donné de la farine, du thé, du sel. Non pas qu'elle soit toute seule ; un corps nombreux l'accompagne ; des Baquouains, sujets de son père. Elle est suivie d'un très-grand nombre de vaches, de moutons, de bœufs et de chèvres, mais le voyage n'en sera pas moins pénible. C'est une malheureuse affaire : il est certain que la réputation des Anglais en souffrira, et, probablement Séchélé nous défendra son territoire, qui est la clef des provinces de l'intérieur.

6 *juin*. — Mardi matin, nous découvrîmes au bord de la rivière, dans un fourré d'attends-un-peu, une troupe de onze ou douze éléphants mâles qui partirent à notre approche, écrasant tout sous leurs pas. Je les suivis à la hâte en poussant des cris vigoureux, séparai le plus gros de la bande et le serrai de près, grâce au sentier qu'il voulait bien m'ouvrir. Il se retourna pour voir qui avait l'audace de lui marcher sur les talons, car les naseaux de Broon lui touchaient la culotte. Je lui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

envoyai ma balle derrière l'épaule, en me jetant de côté; il passa, et je le perdis de vue pendant que je rechargeai. Suivant ses traces au galop, je me retrouvai en face de lui au détour d'un chemin, où il faillit me saisir avant que je l'eusse aperçu. Il m'attendait, fondit sur moi en criant avec fureur. Mon cheval pirouetta et s'enfuit, mes deux éperons dans les flancs, m'ayant sur le cou, et la trompe de l'éléphant sur la croupe. Nous tra-



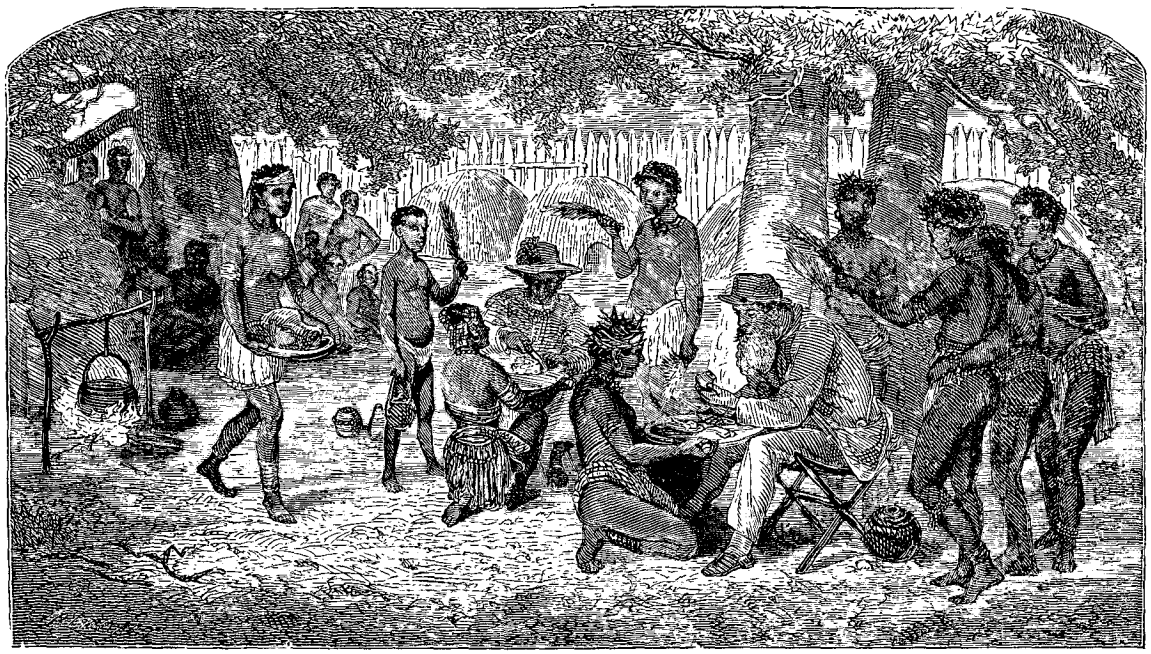
Il fondit sur moi. — Dessin de Janet-Lange d'après Baldwin.

versâmes un hallier que de sang-froid j'aurais déclaré impénétrable, mais d'où je ne sortis pas sans blessures; j'ai les mains affreusement labourées, et mon pantalon, bien qu'en peau de chèvre, est littéralement en pièces. L'éléphant reçut encore deux balles et n'en fut pas moins perdu; jamais les chiens ne voulurent aller à sa poursuite.

BALDWIN.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dîner chez un chef cafre.

CHASSES EN AFRIQUE.

DE PORT-NATAL AUX CHUTES DU ZAMBÈSE,

PAR WILLIAM-CHARLES BALDWIN,
Membre de la Société de géographie de Londres.

1852-1860. — TRADUCTION INÉDITE PAR MADAME H. LOREAU [1].

Dîner chez l'un des chefs des bords du lac. — Marche au clair de lune. — Incendie de la forêt. — A propos de lions.

15 *juin*. — J'arrive des bords du lac; il m'a fallu, à cheval, à peu près deux heures et demie pour atteindre le point le plus rapproché du kraal. Léchulatébé, le chef de l'endroit, m'accompagnait et m'a donné avec la plus grande obligeance tous les renseignements qu'il a pu me fournir. Je ne pense pas que ce soit un méchant homme, mais c'est un terrible mendiant; tout lui fait envie. Il ne paraît pas croire qu'on puisse lui refuser quoi que ce soit; ne vous donne rien en retour, achète aux conditions qui lui plaisent, et demande un prix extravagant de ce qui lui appartient. Il est jeune, actif, chasse l'éléphant, est bon tireur et possède des fusils Wilkinson, de Nock et de Manton. Comme nous revenions du lac, il m'a invité à dîner. Le repas eut lieu en plein air et, fut servi par les plus jolies filles du kraal, qui, agenouillées devant nous, tenaient les assiettes dans lesquelles nous mangions. Elles n'avaient pour tout vêtement qu'une écharpe de peau souple, drapée au-dessus de la hanche. Des grains de verre de toute espèce, des bracelets d'ivoire, de cuivre, de fil de laiton leur décoraient la poitrine, le cou, les jambes et la taille.

Je ne crois pas qu'on puisse trouver de jeunes filles mieux faites que les Cafrines lorsqu'elles sont bien nourries. Elles ont de petits pieds, de petites mains, les bras ronds et bien modelés, les poignets et les chevilles d'une extrême délicatesse; leurs yeux et leurs dents ne sauraient être surpassés, et leur taille est flexible et mince comme une baguette de saule.

On dit que le bonheur parfait n'existe pas sur terre; mais de tous les mortels celui qui en approche le plus est certainement un chef de peuplade cafre; l'opposition lui est inconnue : il a le droit de vie et de mort sur tout ce qui l'entoure, peut avoir autant de femmes qu'il en veut, et les répudier quand bon lui semble. On veille sur lui comme sur un enfant, tous ses vœux, tous ses caprices sont satisfaits; en lui apporte de tous côtés des

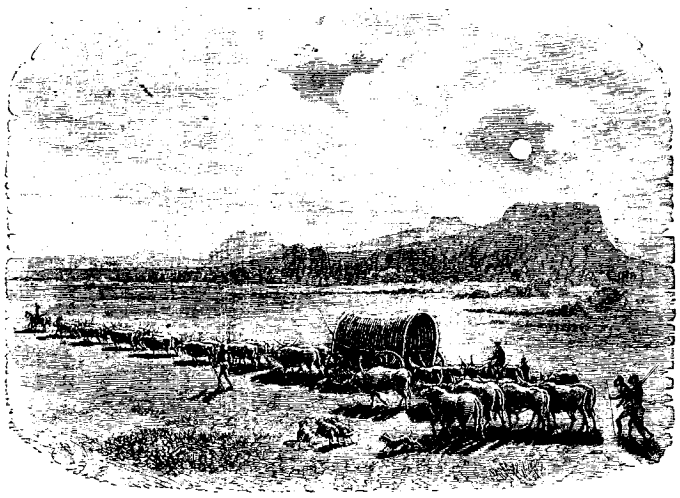
1. Suite et fin. — Voy. pages 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plumes d'autruche, des karosses, de l'ivoire qu'il peut céder aux marchands pour des objets qui le séduisent et qui dépassent tous ses rêves.

Notre dîner se composa d'un rôti de girafe, nageant dans la graisse. Les entrailles de la bête sont ici les morceaux de choix, et, préjugé à part, je vous assure que les Anglais ne savent pas ce qu'il y a de meilleur dans l'animal. A Rome, j'ai toujours fait comme à Rome, toujours mangé (quand je l'ai pu) ce qui m'a été servi, fermant les yeux si l'estomac se soulève, et pour la saveur, le fumet, la richesse du goût, rien n'approche des parties que recherchent les Cafres. Nous faisons rire ceux-ci en jetant ce qu'il y a de plus fin dans le gibier. Toujours est-il que le dîner me parut excellent. Nous l'arrosâmes d'un grand verre de Xérès, me réservant de prendre le thé quand je reviendrais au wagon.

Peut-être une femme délicate se serait-elle offusquée des moyens en usage pour fixer les couvercles sur les différents plats ; mais l'idée est très-bonne ; de cette manière tout est servi chaud et rien n'est répandu. Chaque objet était d'une propreté scrupuleuse, et une foule d'esclaves, armées d'une queue de chacal, nous préservaient des mouches. Le repas terminé, je troquai mon chapeau avec le chef contre un large pantalon de cuir ; puis il fallut y ajouter de la verroterie, un couteau, une fourchette et une cuiller. Le scélérat était sans conscience ; après m'avoir extorqué la promesse de lui donner une seconde fois du thé (je lui avais envoyé une livre en arrivant), il commanda aussitôt d'aller chercher une énorme jarre qui en aurait contenu au moins deux caisses, et il ne put retenir son indignation en voyant le peu que j'y avais mis. Ce fut alors de la farine qui devint l'objet de ses demandes ; et quand je lui dis que j'en échangerais volontiers contre du grain, il me répondit qu'il n'y en avait pas dans ses États. Il ment avec audace, et ne fait qu'en rire lorsqu'on découvre ses mensonges. On ne peut néanmoins lui refuser un excellent caractère ; mais tous les Cafres ont beaucoup d'empire sur eux-mêmes ; il est bien rare que dans leurs disputes ils en viennent aux coups. »



Marche au clair de lune.

Peu de temps après il fallut partir. L'un des bœufs du chasseur venait d'être frappé de la maladie, et Léchulatébé, craignant pour son bétail, ne voulut pas permettre à Baldwin de rester davantage. Il y eut de beaux jours, et tant que la petite caravane côtoya la rivière, la marche fut un plaisir : mais une fois qu'on eut dit adieu à la Zouga, la soif revint torturer les voyageurs. « Nous ne sommes plus qu'à trois journées des Bamangouatos, écrivait Baldwin quarante jours après son départ du lac Ngami ; mais nous ne sommes point au bout de nos peines ; on m'assure que d'ici là nous n'aurons pas à boire. C'est la plus mauvaise saison de l'année pour franchir ce désert ; il y a bien des mois que la pluie n'y est tombée. Depuis le 17, nous voilà au 31, nous avons trouvé cinq fois de l'eau ; mais nos bœufs n'ont pas pu boire toutes les fois. Il est arrivé à mes hommes, partis d'avance pour retrouver d'anciennes fosses, de creuser jusqu'au roc, et de n'obtenir qu'une flaque d'eau boueuse d'un demi-pouce de profondeur. Le temps a été frais, le vent léger ; nous avons marché toute la nuit quand il y avait de la lune et fait ainsi beaucoup de chemin. J'ai pris à l'orient, où, dit-on, les réservoirs sont moins desséchés ; mais cela nous détourne beaucoup. L'excès de fatigue, joint à une inquiétude incessante, a ramené la fièvre ; j'ai été fort malade pendant trois jours. Il fallait néanmoins avancer, et les cahots, le grincement du vieux wagon rendaient tout sommeil impossible. Malgré ma faiblesse, j'ai tué ce matin le plus beau mâle d'une bande considérable d'élans ; une bête magnifique, plus pesante que le bœuf le plus gras ; elle a fourni autant de viande qu'il en faudrait pour me nourrir jusqu'au Natal ; mais avec tous mes noirs, cela ne durera pas huit jours.

11 *août*. — Il s'en est fallu de bien peu aujourd'hui que nous ne fussions brûlés ; nous traversions une forêt de bauhinias, tapissée d'une couche épaisse de grandes herbes sèches et blanches ; le feu avait été mis derrière nous à cinquante places différentes, et dans la direction du vent. Poussé par une forte brise, l'incendie courait avec une rapidité effroyable ; déjà depuis quelque temps la fumée nous enveloppait, lorsque je vis des lueurs rouges percer le nuage, et l'on entendit bientôt les flammes rugir et petiller. Devant nous s'ouvrait une clairière, à deux cents pas environ ; j'y courus avec la vitesse que donne le péril, et mis le feu aux grandes herbes à dix ou douze endroits. Immédiatement le nouvel incendie gronda, et les chariots, traversant la fumée d'un pas rapide, atteignirent la place que j'avais faite. A peine y étaient-ils, que les flammes se rejoignaient dans une étreinte suprême et s'éteignaient faute d'aliment. La chaleur du sol était si grande, que les semelles de nos souliers furent en partie brûlées ; nos pauvres bœufs levaient chaque pied tour à tour, ne pouvant pas y tenir, en dépit du sable que nous jetions sur le brasier.

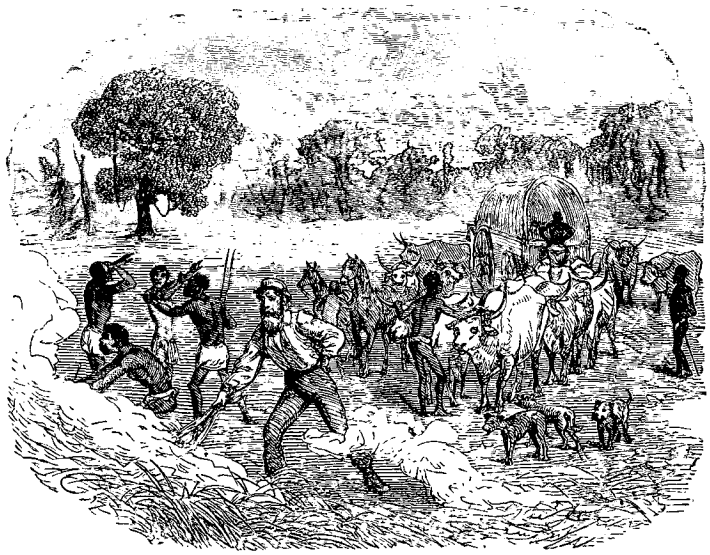
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le moment fut critique; je ne me rappelle pas avoir jamais ressenti d'inquiétude aussi vive. Il est certain que si le feu nous avait gagnés nous étions tous perdus.

18 *août*. — Nous avons traversé aujourd'hui une rivière où il se trouvait deux pieds et demi d'eau vaseuse, — plus de fange que de liquide, — mais elle était remplie de barbeaux; en cinq minutes mes gens out pris quinze de ces poissons, pesant en moyenne deux ou trois livres; il y en avait de quatre à cinq. Petits et gros étaient maigres et avaient la chair molle; néanmoins nous les avons mangés avec beaucoup de plaisir.

Un oiseau du miel[1] a conduit tantôt mon Masara presque dans la gueule d'un lion; il n'en était plus qu'à cinq pas, lorsqu'il aperçut le terrible animal, ramassé sur lui-même, et tout prêt à bondir. Mon homme, faisant preuve d'un grand sang-froid, au moins d'après ce qu'il nous raconte, se mit à crier d'une voix forte : « Regarde là-bas! regarde là-bas! » désignant en même temps un point opposé à l'endroit où il se trouvait. Là-dessus le lion s'étant détourné afin d'obéir, l'Africain en profita pour faire une prompte retraite.

Avec l'existence de ces Bakalahari qui vivent en plein air depuis qu'ils sont au monde, n'ayant aucune espèce de hutte, ces rencontres imprévues doivent être assez communes. »



Je mis le feu aux grandes herbes.

Pour ce qui est de l'indicateur, que l'on a déjà accusé de pareilles méprises, Baldwin a répondu plusieurs fois à son appel, en des localités bien différentes, et c'est toujours auprès d'une ruche qu'il a été conduit. En certaines saisons, il lui est bien arrivé d'y trouver fort peu de chose, à la fin de l'hiver, par exemple, ou quand il avait plu longtemps de suite. « Néanmoins, écrit-il après une de ces recherches peu fructueuses, j'ai eu beaucoup de plaisir à suivre le pauvre petit; il y a dans cette course amusante un intérêt qui vous passionne.

« Quand je suis arrivé, Joubert et ses fils, qui sont de très-grands chasseurs, étaient à court de munitions, Franz avait tué, *mirabile dictu*, avec la même balle, trois ou quatre mâles de caama, l'espèce la plus farouche, la plus difficile à rallier de toute la famille des antilopes; et qui par surcroît, a la vie dure.

Il était dehors au point du jour, n'épargnant ni son temps, ni sa peine, se traînant dans l'herbe jusqu'à ce qu'il fût bien sûr du coup; il n'avait dans son fusil que juste la quantité de poudre suffisante pour que la balle pût traverser la peau et arriver à l'endroit où elle donnait la mort. Il ouvrait la bête, reprenait sa balle et rechargeait son fusil. Chaque dépouille de caama, une fois tannée, lui valait de douze à quinze shellings. »

Quant aux lions, il est rare qu'ils sortent de leur retraite à la clarté du soleil; et leur rencontre est peu dangereuse pour l'homme, dont ils évitent la présence. Baldwin, qui les a souvent troublés dans leur repos, les a toujours vus s'éloigner; mais leur colère est terrible, quel que soit le moment auquel on les provoque. « Les lions, chose tout à fait exceptionnelle, dit notre chasseur en parlant d'un jeune boër, lui avaient tué son cheval en plein jour, et il promit d'en tirer vengeance. Peu de temps après, lui et son frère John, ayant aperçu trois lions, ils les poursuivirent. Tous deux étaient à pied; Franz, celui dont je parle, parvint, en se traînant au milieu des broussailles, à se placer au-dessous du dernier de la bande, qui se trouvait être une lionne. Il se releva, l'attendit de pied ferme, appuya sur la détente, mais sans aucun résultat; et, au moment où son arme, un fusil à pierre, ratait pour la seconde fois, la lionne sauta sur lui, et, le déchirant, le mordant avec fureur, le mutila pour toujours. Elle lui broyait la cuisse, lorsqu'une balle de John la lui tua sur le corps.

Il y avait peu de jours que le fait s'était passé lorsque le brave enfant me le raconta. » Je l'aurais tuée, me disait-il avec le plus grand calme, si mes deux coups n'avaient pas raté; » et le seul regret qu'il exprimât était de n'avoir pas eu un fusil à percussion.

Cependant l'attaque n'est pas toujours aussi dangereuse. Une fois apprenant par un Masara qu'il y avait un lion dans le voisinage, je partis immédiatement. L'homme qui m'avait averti refusait de m'accompagner, puis il se décida, prit la piste, la suivit pendant un demi-mille, et s'enfuit tout à coup en gesticulant comme un possédé. Le lion, à qui le vent portait mes effluves, était à demi couché sous d'épaisses broussailles situées à une soixantaine de pas. J'allai droit à lui : il me guettait d'un œil attentif; mais avant que j'eusse mis pied à terre, il me tourna le dos et s'éloigna. Il marchait paisiblement : j'aurais eu plus d'une fois l'occasion de le tirer, si je ne m'étais dit qu'il valait mieux l'attaquer en face. Jusque là, Férus était bien disposé, il avait suivi la bête sans répugnance; dès qu'il fut sous le vent du lion, il se mit à renâcler et se cabra violemment. De son côté, en

1. Coucou indicateur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'apercevant, le lion rugit avec fureur et se jeta dans un hallier, son véritable fort, où sans chien c'eût été folie de le poursuivre. »

NOUVELLE CHASSE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

1859.

Départ et projets de Baldwin. — Déception. — Pénurie de gibier. — Petites outardes. — Une chienne parfaite. — Retour. — Passage du Touguéla.

Bien que ces deux dernières tournées, entreprises pour chasser l'éléphant, n'eussent pas répondu à son attente, Baldwin repartait en 1859 pour une nouvelle expédition.

Le 15 mai, il était campé dans le voisinage de Séchélé; cette fois, il avait deux compagnons, treize serviteurs, huit chevaux, quarante-sept bœufs, cinq vaches avec leurs veaux, six chiens et trois wagons. « Il y a deux mois et demi que j'ai quitté le Natal, écrivait-il à cette date, et jusqu'à présent cela va bien, nous sommes tous en bonne santé. Deux de mes bœufs ont été perdus par la négligence des Cafres; six chevaux sont morts de la maladie, plusieurs chiens ont été écrasés sous les roues; on a versé deux fois, tout cela n'empêche pas l'avenir de paraître sous un jour favorable. Mon équipement a été dispendieux; mais la contrée où je dois me rendre est excellente et chaque jour me dédommagera des frais de route. » Son intention était d'aller droit au nord, afin de gagner les rives du Chobé, laissant le lac au sud-ouest, et Mossilikatsi au levant. Mais après avoir encore une fois subi les fatigues, les privations qu'impose la traversée du désert, il écrivait à la date du 31 juillet:

« Déception complète! Nulle autre chose à inscrire. Nous avons fini par gagner la rivière. Certes, elle est belle et sa vue est rafraîchissante ; mais au lieu des bords que nous rêvions, j'ai retrouvé la Zouga, cette ancienne connaissance que j'avais juré de ne plus revoir, et qui, à tous les inconvénients qui m'avaient dicté cette résolution, joint cette année les ravages que l'épidémie fait sur ses rives. Le gibier, non-seulement y est rare, mais encore très-farouche; et le nombre des espèces, dont la variété fait la joie du chasseur, est des plus restreint. Je me plaignais déjà l'année dernière ; cette fois, la sécheresse ayant fait périr les récoltes, n'a laissé aux indigènes d'autre moyen d'existence que la chasse; et les piéges, les trappes, les mousquets, les flèches empoisonnées ont tout détruit.

« La semaine dernière, j'ai été obligé de tuer un bœuf. Si je n'avais pas ma petite Juno, il m'arriverait souvent de dîner par cœur. Je viens de courir dans les halliers après une espèce d'outarde qu'on appelle ici koran des bois[1]: un oiseau délicieux pesant de trois à cinq livres et qui, par ses habitudes, est réellement une bête de chasse. L'herbe est tellement desséchée qu'elle tombe en poussière; la terre est craquelée partout, on supposerait qu'il n'y a pas là vestige d'un arome quelconque, et cependant Juno a dépisté aujourd'hui trois de ces korans, et les a chassés d'une façon merveilleuse. Ces petites outardes fuient comme des râles de genêt, souvent à plus de huit cents pas ; il est difficile de les mettre au vol, et dans les fourrés où elles se tiennent, la poursuite en est hasardeuse. Mais quand Juno est sur la piste, elles ont beau faire : détours, feintes, crochets, marches et contre-marches, rien ne la déroute ; vous n'avez besoin ni de l'encourager, ni de la retenir; elle est aussi parfaite que possible. Il va sans dire que j'ai eu les trois korans. Nous avons ici des canards, des oies, tous les genres de rémipèdes. La bécassine, le faisan et la perdrix se voient en fort grand nombre, ainsi que le dikkop, oiseau qui rappelle le courlis par la taille et le plumage, a le bec très-court et la chair excellente[1].

Vous n'avez qu'à lui jeter le mot *sar*, et Juno part comme un lévrier; elle fond sur la proie et tombe au milieu de la bande. Tout en accourant, je tire à n'importe quelle distance pour éparpiller la troupe ; Juno revient alors d'elle-même, arrête chaque fuyard l'un après l'autre avec la fermeté d'un roc, et j'abats autant de pièces qu'il me convient, jusqu'à faire plier un de mes Cafres sous la charge.

10 *août*. Hier, des buffles s'aperçurent dans un bois trop clair-semé pour offrir un abri au chasseur. Néanmoins, prenant le dessous du vent, j'approchai sans que la bande s'en doutât. Elle se composait de dix mâles et se tenait à découvert; deux buffles étaient debout, les autres étaient couchés. Arrivé à quatre-vingts pas de l'un des premiers, dont la position était excellente, je le tirai d'une main ferme: la balle frappa; le choc retentit supérieurement. Toutefois, j'avais le fusil d'Arlington; et le peu de recul, ainsi que la faiblesse de la détonnation me firent penser qu'il n'y avait qu'une demi charge de poudre. Naturellement, les dix buffles partirent, et je les aurais abandonnés sans Juno qui suivit les traces du blessé. Quelques instants après, j'entendis ma chienne tenir la bête aux abois; elle n'était guère à plus de quatre cents pas, et lorsque j'arrivai, le buffle rendait le dernier soupir : la balle l'avait frappé juste au bon endroit et n'avait pas dévié d'une ligne. Juno épargna ainsi une rude fatigue à mon cheval; sans elle, le buffle aurait été perdu, et il m'aurait fallu trouver une girafe ou un élan; car j'ai tous les jours dix-huit affamés à nourrir. Maigre d'ailleurs comme une vieille corneille, et certes plus dur, ce malheureux buffle était détestable. Je m'empressai de revenir à une outarde au carry d'une qualité exquise ; et je me sentis heureux, bien avec moi-même et avec le genre humain.

Bachoukourou, 12 *octobre*. — Nous avons fait au moins cent vingt milles à partir de la Zouga. De belles nuits éclairées par la lune ont favorisé notre marche. Les matinées et les soirées ont été fraîches, et, en quittant la rivière, nous avons, Dieu merci! vu notre dernier moustique; mais l'eau est devenue rare. La semaine prochaine nous trouvera probablement chez Sicomo; huit

1. *Bush-koran, otis melanogaster.*

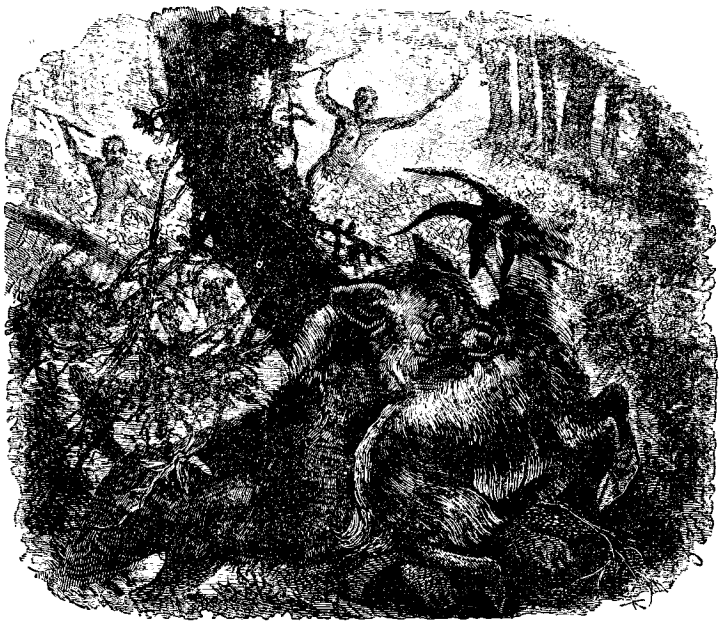
1. *Dikkop*, littéralement grosse-tête : *œdicnème du Cap*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours après, nous arriverons, je l'espère, au kraal de Séchélé, où treize bœufs nous attendent et nous seront d'un immense secours. La marche est si pénible dans ces sables mouvants! Quatorze bœufs, tirant tous à merveille, suffisent bien juste à traîner le chariot sur le pied de deux milles à l'heure.

17 *novembre*. — Une hyène m'a pris cette nuit une belle chèvre qui était fixée par la jambe à la roue du wagon dans lequel je dormais; cinq hommes étaient couchés sous ce même wagon, et deux chevaux se trouvaient attachés à la roue de derrière. Ce fut aussitôt un branle-bas général, une levée de massues, d'asségayes et de tisons flambants, accompagnés de cris infernaux. La bande était guidée par les gémissements de la pauvre chèvre; mais les plaintes s'éloignaient à mesure qu'on avançait, et la bête ravisseuse disparut avec sa proie. Les bêlements s'éteignirent, les chiens s'effrayèrent, la nuit était sombre, les hommes n'avaient plus rien qui les guidât, et la chasse fut abandonnée.

Je reprochai amèrement à l'hyène le souper qu'elle faisait à nos dépens; car de mes trois chèvres, elle avait pris la meilleure. Si je ne l'avais pas vu, je n'aurais jamais cru cet animal capable d'emporter une bête aussi lourde (au moins soixante-dix livres), et avec une pareille vitesse. »



L'hyène disparut avec sa proie.

L'expédition avait été plus heureuse que Baldwin ne l'avait espéré; il ramenait deux wagons chargés d'ivoire, et se retrouvait, le 11 décembre, à la frontière de la république d'Orange. Le Vaal coulait à pleins bords ; on était dans la saison pluvieuse, les rivières grandissaient rapidement et, après avoir failli mourir de soif, notre chasseur allait être arrêté par l'inondation. Plusieurs fois, déjà, il avait manqué périr par suite de la crue des eaux. « Un jour, dit-il, j'avais à franchir le Touguéla, je le trouvai débordé. Néanmoins, craignant les Bushmen, qui, tous voleurs de chevaux, étaient nombreux dans les environs, je résolus de conduire mes chevaux sur l'autre rive, et j'y réussis en les faisant nager parmi les bœufs de rechange. Restait à passer la voiture, une charrette couverte et suspendue que j'avais fait faire assez longue pour pouvoir y coucher. L'entreprise était sérieuse; elle fut discutée avec mes Cafres, et, après avoir entendu le pour et le contre, je dis à mes hommes qu'ils ne souperaient que sur la rive droite. Ils n'hésitèrent plus à gagner l'autre bord. Je fis attacher toutes les courroies disponibles au bout les unes des autres, afin d'en composer une grande longe pour guider les bœufs; et nous attelâmes immédiatement. La charrette fut lestée avec de grosses pierres que Matakit se chargea de maintenir en s'asseyant dessus. Je fixai la toile de chaque côté aux essieux, puis à l'avant et à l'arrière, et je montai sur le siége, mon grand fouet à la main. Inyous et Mick saisirent l'extrémité de la longe et s'en allèrent à quelques vingt pas des premiers bœufs qui avaient de l'eau juste au point où ils allaient être forcés de nager. Le sol était bon, je donnai le signal et nous partîmes. Les bœufs avançaient, la charrette flottait bien, tout se passait à merveille; j'éprouvais une vive satisfaction.

« Lorsque les bœufs eurent rejoint nos conducteurs, je criai à ceux-ci de leur rendre la longe et de s'écarter de la voie; mes hommes se troublèrent, sentirent qu'ils s'engravaient, tirèrent sur l'attelage qui décrivit une courbe, et dont les premiers bœufs, entraînés par le courant, ne se trouvèrent plus qu'à deux pieds de mes genoux.

Comprenant que nous allions chavirer, je me lançai dans la rivière le plus loin possible, et me mis sur le dos pour voir ce qui était arrivé. La charrette avait disparu; Inyous et Mick, perchés sur les bœufs du centre, et prisd'une horrible frayeur, se laissaient aller à la dérive; mais pas vestige de Matakit. Le pauvre garçon était enfermé dans la charrette; les grosses pierres sur lesquelles il était assis devaient lui avoir écrasé la tête.

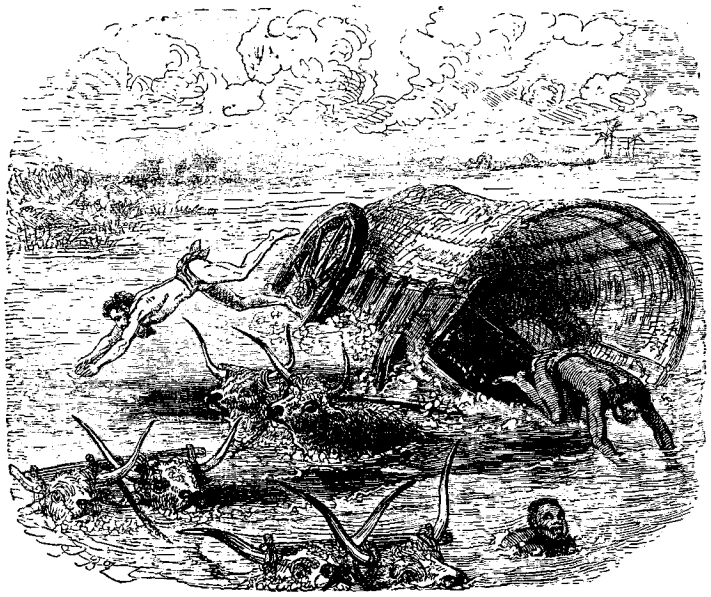
« J'essayai d'aller à son aide, mais le courant s'y opposait, et mes forces commençaient à s'épuiser, quand, à ma joie bien vive, j'aperçus mon Cafre à peu de distance. Il battait l'eau vigoureusement ; et bien qu'il eût déclaré jusqu'ici ne pas savoir nager, il se tira d'affaire à merveille. Bref, à l'exception d'un seul qui se noya, tous les bœufs finirent par aborder ; et bêtes et gens se trouvèrent sur la rive droite, où ils arrivèrent sains et saufs. Mais de tous les objets qui étaient contenus dans la charrette, il ne me resta que mes deux fusils que j'avais solidement attachés aux parois : tout le reste fut perdu.

Une autre fois, je passais la même rivière, j'étais à cheval, le gué était peu profond ; c'est tout au plus si l'eau mouillait les sangles de ma selle. J'étais couché sur le dos, mon fusil à la main, les pieds à la hauteur du cou de la bête, et sottement dans les étriers, lorsque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mon cheval tomba sur de grosses pierres. Renversé par le courant, il fit un effort, se releva, et je restai le pied gauche dans l'étrier, la tête et les épaules au fond de l'eau. Mon cheval continuait paisiblement sa route, me traînant sur les cailloux, et je me noyais au plus vite. Heureusement qu'il avait une longue crinière, et qu'étant parvenu à lui serrer fortement la jambe au-dessus du genou avec la main droite, je pus me soulever de manière à saisir une poignée de crins. J'arrivai de cette façon à mettre la tête hors de l'eau, jusqu'à ce que l'animal, ne se pressant pas davantage, finit par aborder. J'avais bu à large dose, et les maux de cœur, les vertiges, les bourdonnements dans les oreilles me rendirent très-malade pendant quelque temps, sans parler d'une blessure que je m'étais faite au cou-de-pied. Il est fort heureux que mon cheval ait eu ce caractère paisible qui distingue la plupart des chevaux cafres. Je me promis bien désormais de quitter mes étriers chaque fois que j'aurais à passer l'eau; et je me suis tenu parole.

J'ai ramassé il y a quelques jours deux Allemands qui veulent gagner le Natal. L'un d'eux avait un fusil d'assez mauvaise apparence; je le priai de vouloir bien décharger cette arme suspecte avant d'entrer dans le wagon. Le fusil éclata; l'homme eut trois trous dans son chapeau, un dans la tempe, et les deux yeux brûlés. Il tomba inondé de sang; j'ai cru qu'il était mort. Nous l'avons lavé, pansé, bandé de notre mieux, et aujourd'hui il ne paraît pas beaucoup plus mal qu'avant cet accident.



Je m'élançai dans la rivière (voy. p. 405).

DU NATAL AU ZAMBÈSE.

1860.

Chute de cheval. — Personnel de l'expédition. — Région nouvelle. — Poursuite de trois élans. — Tué un oryx. — Chargé par un éléphant. — Ce qu'est la chasse à l'éléphant. — Poursuite d'une girafe au milieu des rochers. — Cataractes du Zambèse. — A l'affût. — Sérénade. — Chasse au lion.

17 *avril*. — Je suis actuellement à quatre cent cinquante milles du Natal. Jusque-là tout s'était bien passé; aujourd'hui, en chassant le zèbre, mon cheval a mis le pied dans un trou, et m'a fait deux ou trois culbutes sur le corps. Je suis tout meurtri; mon couteau et mes balles, que le poids de Midnight m'avaient enfoncées dans les côtes, sont ce qui m'a fait le plus souffrir. Néanmoins, rien de tout cela n'est grave, et j'espère remonter à cheval d'ici à quelques jours; mais pendant les dix premières minutes j'ai cru que c'était fini. Depuis notre départ, nous avons eu bonne table : canards sauvages korans et gangas que m'a fait tuer ma petite Juno; c'est toujours une bête inappréciable. Cette année, d'ailleurs, je suis bien monté en chiens; Ponto, un vieux madré plein d'expérience, est presque aussi bon que Juno; et Painter, Gyp, Wolf et Captain sont parfaits pour la grosse bête. Avec cela j'ai cinq chevaux, six Cafres, un Hottentot, cent livres de poudre et cinq cent livres de plomb; me voilà en mesure d'aller n'importe où; je n'ai plus qu'à suivre mon humeur aventureuse.

18 *mai*. — Nous entrerons demain dans une région nouvelle; pas un de nous qui en ait même entendu parler. Mon projet est d'aller droit au nord; chaque fois que j'en trouverai l'occasion, je m'emparerai d'un indigène qui nous servira de guide. C'est une vie émouvante, pleine d'espoir et de déceptions, de plaisirs et d'angoisses, de succès et de revers; elle a des charmes irrésistibles; mais elle exige un esprit résolu, de l'énergie et de la persévérance.

J'ai acheté du grain tant que j'ai pu en emporter, une quantité de chèvres, et j'ai fait une masse de saucissons.

Avant-hier j'ai frappé deux tsessébés du même coup; l'un a été tué raide, le second a eu la jambe cassée; a pris l'eau, et les chiens l'ont abattu.

Aujourd'hui, un élan superbe, une femelle grasse, a été réduite aux abois. Je suis revenu peu de temps après avec January et sept indigènes; une piste récente fut bientôt découverte et nous fit décrire un cercle régulier. Malgré le profond silence que nous avions gardé, les élans avaient senti notre approche et s'étaient enfuis à toutes jambes, comme le témoignaient leurs empreintes. January mit son cheval au galop, conserva cette allure, autant que le permit l'état du fourré, et suivit les traces d'une façon miraculeuse pendant trois ou quatre milles. J'étais derrière lui, monté sur Férus, qui commençait à respirer bruyamment; January galopait toujours, malgré l'épaisseur du bois, et je finis par avoir trois femelles en vue.

Mes compagnons avaient fait leur devoir; c'était maintenant à moi de prendre la tête. Je me contentai d'abord de suivre de loin mes trois élans pour que mon cheval reprit haleine; puis, arrivant à une éclaircie, je lâchai la bride à Férus, qui partit comme une flèche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Conduit par les trois bêtes au milieu des trappes à gibier, creusées par les naturels, je dirigeai mon cheval du côté où la palissade était le plus épaisse ; c'était celui qui offrait le moins de danger. Férus, bondissant comme un cerf à travers une lande couverte de broussailles, alla droit à la meilleure des trois femelles qu'il sépara des autres, et que je tuai sans quitter l'étrier.

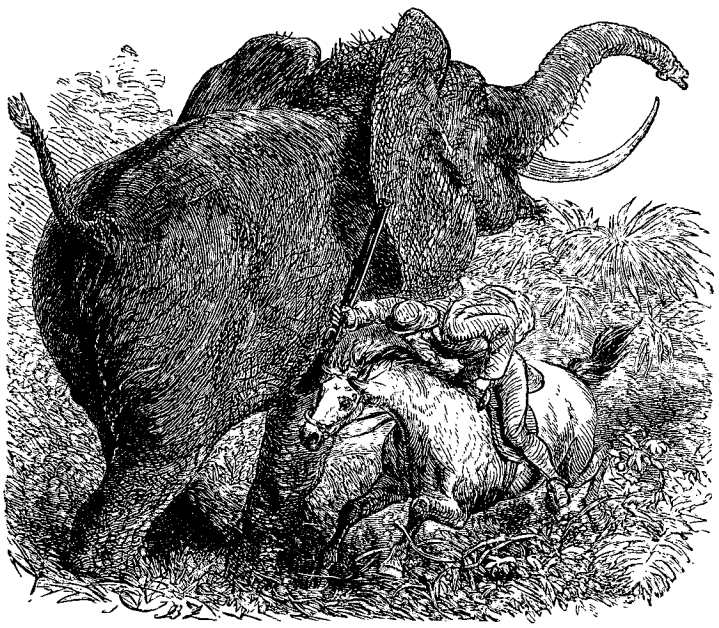
4 *juin.* — Hier, en cherchant des harrisbucks, dont j'avais aperçu les traces, le hasard m'a fait découvrir un étang où viennent boire d'immenses troupes de buffles, et auquel aboutissaient vingt pistes au moins de rhinocéros et d'autres animaux. J'aurais aimé à faire une veillée sur ses bords ; mais j'étais déjà en arrière des wagons ; il a fallu partir ; sans cela quel plaisir j'aurais eu !

13 *juin.* — Belle et bonne chasse ! deux beaux échantillons d'espèces rares : un oryx[1] et une antilope rouane, plus une girafe grasse. C'est à mon cheval que revient tout l'honneur de la chasse à l'oryx, antilope qui a la vitesse et le fonds d'une machine à vapeur. J'étais dans une plaine immense, et ne pensais pas à rejoindre la bande, lorsque je m'aperçus qu'évidemment les antilopes perdaient haleine.

Mon cheval, au contraire, était vigoureux et frais ; je le ménageai pour le coup décisif, cherchai les plus belles cornes, jetai mes vues sur une femelle d'une beauté splendide et qui, au moment où je lâchai la bride à Férus, était au moins à mille pas. L'allure fut effrayante ; je tirai et faillis piquer une tête par-dessus mon oryx, qui tomba tout à coup sous les naseaux de mon cheval.

Ramshua, 29 *juin.* — J'ai vu enfin cinq éléphants. Ayant choisi le plus gros, je l'ai séparé des autres, et lui ai tiré mes deux coups. Peu de temps après il s'est retourné (à peine était-il à quarante pas) et a chargé d'une manière terrifiante. Kébon, un nouveau cheval que je montais pour la première fois, resta ferme comme un roc. Je voulais envoyer à l'éléphant une balle dans la poitrine, mon coup de prédilection ; mais dès que j'essayais de mettre le fusil à l'épaule, Kébon encensait et m'empêchait de viser.

Tandis que je m'efforçais de le calmer, l'éléphant chargea de nouveau ; je tirai à l'aventure, et soit que la balle lui eut sifflé désagréablement à l'oreille, soit un motif que j'ignore, mon cheval secoua la tête avec tant de force, que la rêne gauche passa du côté opposé, la gourmette se détacha, et le mors lui tourna dans la bouche.



Chasse à l'éléphant.

Le colosse n'était plus qu'à vingt yards ; il avançait, les deux oreilles dressées et mouvantes, et sonnait de la trompe avec fureur. Ne pouvant conduire mon cheval qu'avec mes éperons, je lui labourai les flancs d'une manière sauvage. Au lieu de se détourner, Kébon s'élança vers le monstre, et je me crus à ma dernière minute. Je me rejetai aussi loin que possible, fus effleuré par la trompe, et je tirai à bout portant. Nouveaux coups d'éperons, nouvel élan de mon cheval, qui s'arrêta devant trois bauhinias, formant un triangle : je lui creusai la chair ; il passa, me

1. *Oryx du Cap*, *gemsbok* des Hollandais, belle antilope, de la taille de l'âne, dont elle a presque la nuance, disent Cumming et Harris. Toutefois, sa robe d'un buffle vineux (Smith), a quelque tendance à virer aux zébrures ; une bande noire s'étend de la nuque à la croupe, où elle s'élargit angulairement, et la tête est rayée de manière à figurer un licol ; une large raie noire, placée au-dessus du genou, remonte sur le bras, traverse le flanc et se termine sur la cuisse par une plaque angulaire, à la hauteur du jarret. Une tache noire se voit en outre sur les jambes, dont la partie inférieure est blanche. La poitrine, le ventre, une portion de la tête et les oreilles sont également de cette dernière couleur. La queue, épaisse et noire, balaye la terre ; la crinière est droite, suivant Cumming, renversée, d'après Smith et Harris (ce qui prouverait que l'une et l'autre se rencontrent), et un bouquet de poils noirs et flottants orne la gorge. Les cornes, d'un mètre de longueur, s'incurvent légèrement en arrière et s'effilent avec élégance ; elles portent de vingt-cinq à trente anneaux à la base, et sont tellement parallèles, que, vues de profil, elles se recouvrent entièrement, d'où certains auteurs ont supposé que l'oryx avait donné lieu à la fable de la licorne. L'oryx fait bon usage de ces armes défensives, et plus d'une fois on l'a trouvé mort à côté du lion qu'il avait transpercé, et dont il n'avait pu retirer ses dagues.

Chose étrange, la femelle est non-seulement armée ainsi que le mâle, ce qui est rare, mais c'est elle qui a les cornes les plus longues. Habitant du désert, l'oryx du Cap se trouve principalement dans les karrous et les plaines découvertes du pays des Namaquois. Il prospère dans ces lieux arides, où parfois, dit Cumming, il semblerait qu'une sauterelle ne pourrait pas vivre. Ce chasseur est persuadé que l'oryx ne boit jamais ; il est probable que l'extrême vitesse de cette antilope lui permet d'aller gagner les étangs ou les rivières toutes les fois qu'elle est pressée par la soif. Trop défiant, trop rapide pour être approché, vivant de plus en des lieux où il est difficile au chasseur de dissimuler sa présence, l'oryx n'est jamais *stalked* (chassé à la rampée). On le poursuit à cheval, et on le force rarement, car sa vigueur est égale à sa vitesse. « Je ne me rappelle pas, dit Cumming, avoir atteint l'oryx plus de quatre fois, quand j'étais seul, et je montais alors la fleur de mon écurie. Le plan que j'avais adopté, et que suivent généralement les boërs, consistait à placer mes Bushmen (excellents jockeys, petits et légers) sur des chevaux d'un grand fond, et de les convertir en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heurta l'épaule avec tant de violence contre l'un des arbres, qu'il s'en fallut de bien peu que je fusse désarçonné; et mon bras droit, lancé derrière le dos, vint me frapper le côté opposé. Je ne sais pas comment j'ai pu conserver mon fusil, un poids de quatorze livres, n'ayant pour le tenir que le doigt du milieu, passé dans la garde de la détente. La bride m'était restée dans la main gauche, où elle se trouvait heureusement lorsque j'avais tiré.

Nous allions ainsi, galopant à toute vitesse à travers une forêt emmêlée, dont le sous-bois, composé presque entièrement d'attends-un-peu, était franchi par Kébon, qui sautait comme une chèvre. L'éléphant nous suivait toujours de près; je finis cependant par l'éloigner; il se retourna et s'enfuit d'un pas rapide.

Aussitôt que je pus arrêter mon cheval, ce à quoi je ne parvins qu'après lui avoir fait décrire deux ou trois cercles, je mis pied à terre, rebridai Kébon, et courus comme le vent à la poursuite de la bête qui avait une longue avance, et que je craignais de ne plus retrouver.

Après avoir subi trois nouvelles charges, dont la dernière fut longue et silencieuse, d'autant moins plaisante que mon cheval essoufflé conservait à grand'peine la distance qui le séparait de l'éléphant, celui-ci, auquel j'avais envoyé dix balles, tomba enfin pour ne pas se relever. J'étais à bout de force depuis longtemps, et ne pouvais même plus amorcer mon fusil.

Couvert d'épines et de meurtrissures, à demi mort de soif, je dessellai Kébon, lui attachai son licol au genou, et m'étendis sous un arbre. J'ignorais complétement où je pouvais être : en vain criai-je de toutes mes forces et tirai-je des coups de fusil dans l'espoir de faire arriver les Masaras, je ne vis personne. Pour comble d'infortune, mon cheval s'échappa, il me fallut suivre ses traces, faire un mille avant de le retrouver, et revenir sur mes pas, chose difficile. Enfin apparut January, accompagné des Masaras; il prit la tête de la bande, et, trottant d'un pied leste, il me ramena aux chariots, où nous arrivâmes au coucher du soleil.

Chasser l'éléphant est la vie la plus dure qu'un homme puisse se créer. Deux jours de suite à cheval pour se rendre à un étang où l'on vous a dit que la bande est allée boire, coucher dans la forêt, n'avoir rien à manger, s'abreuver le matin d'une eau vaseuse puisée dans une carapace de tortue, qui sert d'écuelle et qui est grasse. Remettre le pied à l'étrier, suivre la piste, par une chaleur dévorante, derrière trois Masaras à demi morts de faim, mal vêtus des haillons graisseux d'une peau de bête, chargés d'une panse de couagga renfermant le peu d'eau qui doit vous faire supporter la soif (tout ce qu'il y a de plus nauséeux), et souvent ne rien voir. S'estimer heureux lorsque, n'en pouvant plus, on trouve un kraal, c'est-à-dire un camp de Masaras : des hangars provisoires, à demi couverts de chaume, d'une ignoble saleté, quelques fagots d'épines dressés contre le vent, des tranches de venaison, à demi putréfiées, séchant au soleil, des vases remplis d'eau, des lambeaux de pelleterie suspendus aux branches voisines. Votre fidèle after rider apporte deux ou trois brassées d'herbe, les étend dans un coin, il pose votre selle en guise d'oreiller, et là, couché tout près d'un feu de bois vert, dont la fumée vous passe au-dessus du corps et tient les moustiques à distance, vous courtisez le sommeil jusqu'à la venue du jour. Si, après une nouvelle course du même genre vous apercevez la bête, et que la chasse soit heureuse, tout s'est passé dans les meilleures conditions possibles.

8 *juillet.* — Après en avoir longuement délibéré, je suis résolu à marcher droit au nord, en dépit de la soif, de la tsésté, des buissons vénéneux qui abondent dans la forêt, en dépit de tous les obstacles. J'ai un tel désir de gagner le Zambèse et de voir la grande chute, qu'il n'y a pas de difficultés qui me retiennent. Je ne me dissimule aucun des dangers qui m'attendent, je risque mes chevaux, mes bœufs, mes chiens, et cependant je veux partir; quelque chose m'entraîne; je suivrai ma destinée bonne ou mauvaise; voilà déjà trois jours que nous marchons dans cette voie périlleuse, et sans le moindre accident.

Passé la nuit au bord de l'eau et fait bonne chasse. Les buffles arrivèrent en foule; j'étais dans une fosse située contre le vent; j'ai bien tiré; cinq bêtes magnifiques sont restées sur le terrain; une sixième est allée mourir à un mille, et beaucoup d'autres se sont rembûchées qu'on aurait pu avoir aujourd'hui. Toutefois, comme il y en a suffisamment, je ne me suis pas donné la peine de courir après eux.

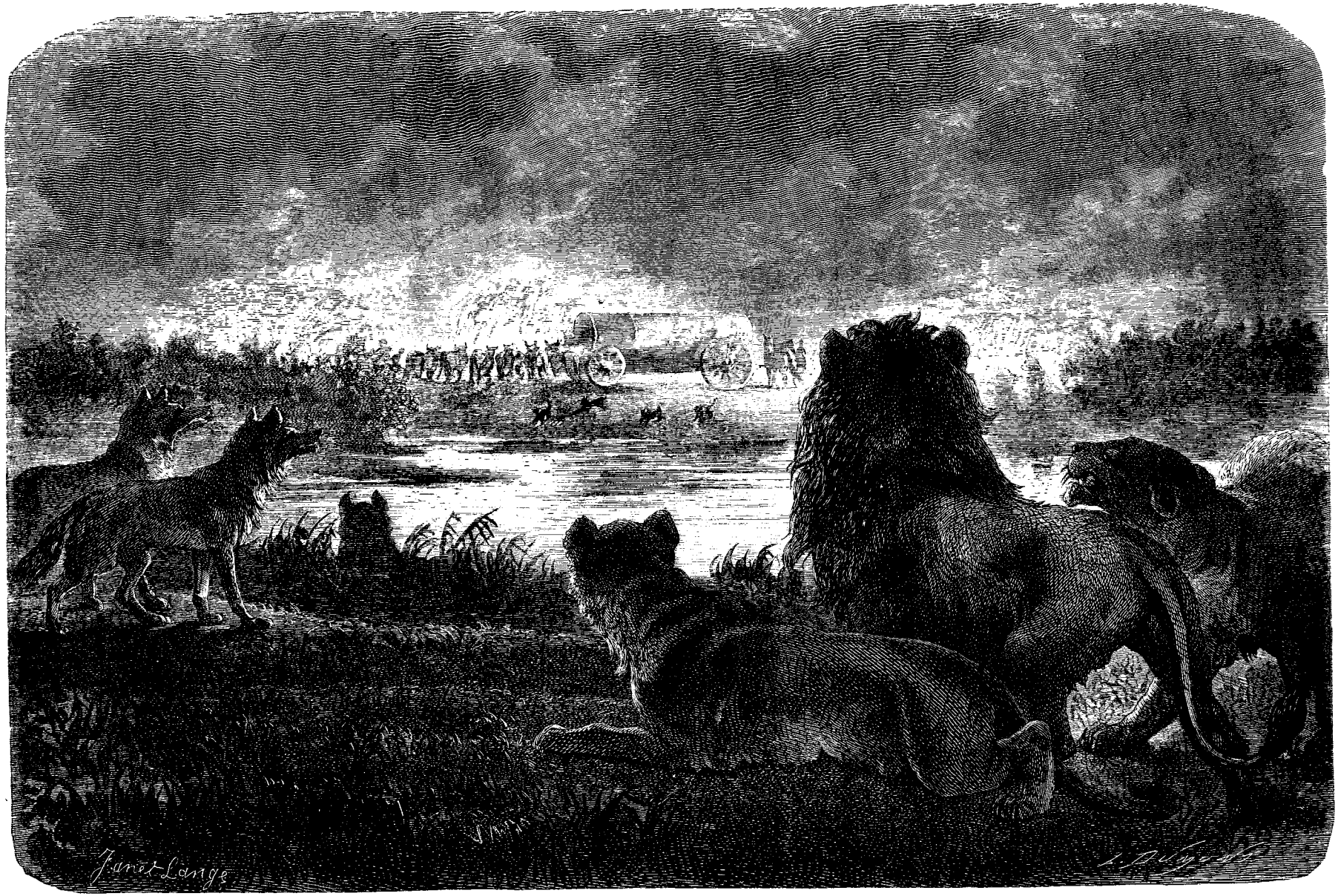
Ce n'est pas une simple boucherie, ainsi qu'on pourrait le croire; la récolte a manqué par suite de la sécheresse; les Malakakas meurent de faim, et c'est joindre la charité au plaisir que de leur procurer de la viande; rien n'est perdu, pas même un débris de peau.

2 *août.* — Hier, après être sorti depuis le matin sans rien voir, j'aperçus, au coucher du soleil, une girafe mâle qui débouchait à un demi mille du camp. Aussitôt Badwin fut sellé et nous partîmes. La chasse fut un casse-cou perpétuel au milieu de blocs erratiques où m'entraînait la bête. Je fis ainsi trois milles au clair de lune, pressant mon cheval le plus possible; mais il ne galopait qu'en tremblant. A la fin, la girafe elle-même fut obligée de ralentir ses bonds énormes, tant les quartiers de roche devenaient difficiles à franchir. Me trouvant au contraire dans un endroit plus pratiquable, je lançai Batwin, fus à côté de la bête avant qu'elle eût repris sa vitesse, et la tuai raide, à ma vive satisfaction. J'avais la plus grande envie de partir, et ne pouvais pas m'éloigner du camp sans y laisser de la viande.

11 *août.* — J'arrive des cataractes du Zambèse, je les

lévriers, avec lesquels je courais l'oryx, comme en Écosse, nous poursuivons le cerf avec de rudes limiers. Lorsqu'on est familiarisé avec le pays, et que l'on sait la direction que prendra la bande, on peut la cerner en faisant un circuit de plusieurs milles tandis que l'after rider (cavalier de suite) reste au point où la troupe doit arriver. Quand elle approche, l'homme apposté la rabat violemment du côté du chasseur, et celui-ci tire au passage l'un des oryx haletants et déroutés. Ce moyen est aussi employé à l'égard de l'autruche, qui habite les mêmes lieux. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Concert infernal (voy. p. 411). — Dessin de Janet-Lange d'après Baldwin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ai vues, examinées de tous les côtés, contemplées pendant trois jours; rien ne saurait exprimer leur grandeur. Charles Livingstone, qui a longtemps habité l'Amérique, affirme qu'elles sont bien supérieures de tout point à celles du Niagara. J'en étais à plus de dix milles, que je les entendais rugir; bientôt j'ai aperçu les immenses colonnes de vapeur dont la masse blanche est couronnée d'arcs-en-ciel. Où je me suis arrêté, le Zambèse n'a pas moins de deux milles de large; des îles nombreuses l'émaillent de verdure. La plus grande est boisée jusqu'à la rive : un bouquet de baobabs (des tiges de quatre-vingts pieds de circonférence), d'où s'élèvent des palmyras et des dattiers sauvages. Mais revenons aux cataractes : un saut perpendiculaire de plusieurs centaines de pieds, effectué par trente ou quarante nappes de différentes largeurs, qui s'engouffrent dans une crevasse d'au moins deux mille pas, et dont l'issue n'en a pas plus de quarante. Les courants se rejoignent, tourbillonnent, s'entrechoquent et se ruent avec furie au travers de la passe. Vue d'en haut, à l'endroit de cette formidable rencontre, la gorge présente le plus magnifique tableau. Des torrents de flammes sulfureuses s'élèvent de l'abîme jusqu'aux nuages. Une pluie incessante arrose la hauteur qui domine l'autre bord; les rochers y sont glissants; la terre, détrempée, y est revêtue d'une herbe toujours verte où viennent paître l'hippopotame, le buffle et l'éléphant.

J'ai suivi le défilé où bondit le Zambèse en aval des chutes : une succession de ravins, de montagnes, d'éboulis de rochers, tout ce qu'il y a de plus affreux pour la marche. Au fond de cette effroyable gorge, le fleuve ne paraît pas plus large qu'un torrent gonflé des Highlands; qu'on juge de sa profondeur! Il n'y a bien qu'une issue, et il est merveilleux qu'un pareil volume d'eau puisse s'écouler par un si petit espace.

J'ai canoté sur le fleuve, pendant trois jours, dans toutes les directions; j'y passerais la moitié de ma vie. Un arbre de l'île qui touche aux cataractes porte les initiales du docteur Livingstone, j'ai eu l'honneur de graver mon chiffre immédiatement après le sien, étant, si j'en excepte les compagnons du célèbre missionnaire, le second Européen qui ait vu ces chutes, et le premier qui m'y sois rendu de la côte orientale.

Dans la description qu'il en a faite, Livingstone est resté bien au-dessous de la vérité; la crainte d'exagérer l'a induit en erreur; il avoue, du reste, qu'il est mauvais juge en fait d'espace. Chez moi, au contraire, le coup d'œil est exact; pour acquérir cette rectitude, j'ai constamment étudié les distances depuis de longues années, mettant à profit tout ce qui pouvait m'en fournir l'occasion. Je n'ai presque jamais tiré en plaine sans estimer d'abord le nombre de pas qui me séparaient de la pièce, nombre que je vérifiais ensuite; et je suis arrivé de la sorte à me faire une idée juste de l'éloignement. Il est étonnant de voir à quelle distance, en dehors de la portée des balles, ceux qui n'ont pas cette habitude attaquent le gibier de ce pays-ci; l'atmosphère, dans cette région, est tellement transparente, que les objets lointains y paraissent beaucoup plus près qu'ils ne le sont réellement.

Tout s'est bien passé pendant mon absence. La veille de mon départ, vers le soir, je tombai sur une troupe d'éléphants; il ne restait plus qu'une heure de soleil, je n'avais pas de temps à perdre, cette région n'ayant presque pas de crépuscule. J'étais bien monté, je partis à toute bride, et, tirant avec fougue et de très-près, je tuai cinq bêtes avant que la nuit fût close. Toutefois la mieux armée m'a échappé; elle a reçu ma balle exactement à l'endroit voulu, et je ne crois pas qu'elle soit allée bien loin; mais elle est morte sans bénéfice pour moi. Je me promettais bien, en revenant, de faire de nouvelles conquêtes; mais je suis resté deux jours à cheval sans rien trouver; les éléphants sont peu communs, on doit en profiter quand par hasard, on en rencontre. Il est rare, néanmoins, d'en tuer cinq en moins d'une heure. Un chacal gris, dont la queue orne mon chapeau, et un superbe mâle d'antilope rouane ont complété cette chasse, la plus belle que j'aie faite de l'année.

9 *septembre.* — Me voilà tout démonté; Snowdon est mort, Kébon a le pied tellement plat qu'il ne vaut rien dans les pierres, et il boîte à ne pouvoir courir. Enfin mon pauvre Férus, le meilleur de mes chevaux, est tombé dans une fosse où un épieu lui a traversé la poitrine. Que de services ne m'a-t-il pas rendus! Un buffle que j'essayais de ramener vers le camp, après l'avoir blessé, fondit sur moi avec rage. Férus était le seul qui pût me sortir de là sain et sauf; il eut, pendant cent yards, la bête furieuse sur les talons. Quand cette bête enragée ne fut plus qu'à six pieds de la croupe de mon cheval, profitant d'une éclaircie, je me retournai à demi sur la selle; j'envoyai au buffle un coup de fusil qui lui perça l'oreille droite et lui rasa l'échine sans lui faire aucun mal. Néanmoins il abandonna la poursuite, je rechargeai, mis pied à terre, et cette fois, ma balle lui traversant les poumons, le buffle tomba pour ne plus se relever.

Tout cela s'était passé dans le fourré d'attends-un-peu, et mes habits me furent littéralement arrachés. Mais il n'y avait pas de viande au camp, il n'était pas probable qu'on pût s'en procurer bientôt, et c'est pour cela que je ne renonçais pas à mon buffle, chose téméraire, car c'est un animal qui ne se laisse pas poursuivre.

20 *septembre.* — L'autre jour la cheminée de mon fusil est restée dans le tourne-vis, j'ai eu beaucoup de peine à l'en faire sortir; mais enfin j'y suis parvenu sans l'avoir endommagée. Pendant que j'étais en train j'ai coulé trois livres de plomb dans la crosse, afin d'amoindrir le recul; j'ai la joue droite en capilotade, y compris la mâchoire; à tous les coups, le sang me ruisselle dans la bouche. Il faut des charges énormes pour le gibier sud-africain; six drachmes (vingt-deux grammes) sont la plus faible dose, et cette année ma poudre est excellente.

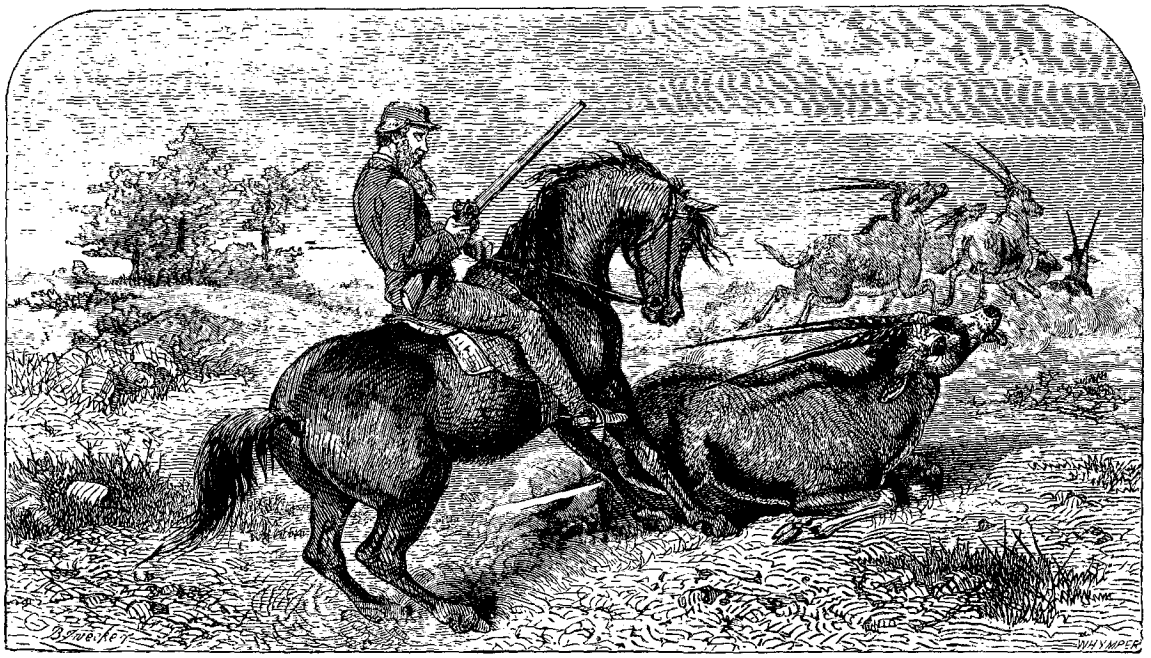
Cette nuit j'ai veillé au bord de l'eau, moins avec l'espérance de tuer quelque chose, que pour rassurer Boccas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le pauvre homme avait eu si grand'peur la nuit précédente, qu'il en était presque fou. Il s'était creusé une fosse de neuf pieds de long sur deux et demi de large, qu'il avait recouverte de grosses branches, d'une masse d'herbe, d'une couche de terre, et s'y était fourré pour attendre les éléphants qui viendraient boire. Une femelle l'ayant senti se précipita vers l'ouverture de la fosse, y passa la trompe et fouilla de tous les côtés pour le saisir. Blotti à l'autre bout du couloir il ne fut pas atteint; mais si la bête, au lieu de se tenir à l'entrée de la cachette, avait écarté les branches qui la recouvraient, c'en était fait du chasseur. Boccas affirme que cette fouille a duré cinq grandes minutes; et malheureusement il ne pouvait tirer la bête qu'au pied ou à la trompe, seuls points qu'il aperçût.

Pour moi, j'ai été plus heureux; entendant boire l'éléphant, je sortis de ma cachette avec précaution ; la bête se retourna lorsqu'elle se fut désaltérée, et je lui envoyai, à douze pas, une balle qui l'atteignit derrière l'épaule avec tant de force qu'elle en fut traversée. Nous l'avons retrouvée ce matin à mille pas du bord de l'eau.

J'ai le visage tellement noir et meurtri, que mon ami le plus intime aurait de la peine à me reconnaître. C'est de votre faute, me dira-t-on; mais que voulez-vous? dans ces chasses nocturnes vous n'avez qu'un seul coup à tirer ; si vous n'en profitez pas, vous avez fait cette longue veillée pour rien ; autrement elle peut être fort productive. Un chef makalaka est venu me prier l'autre jour de tuer quelques bêtes pour lui et ses sujets ; ils fuient la colère de Mossilskatsi et meurent de faim. Boccas leur a tué vingt-trois pièces, dont trois antilopes noires d'une seule balle, fait extraordinaire au clair de lune, et moi dix-sept, parmi lesquelles deux éléphants, quatre rhinocéros et quatre buffles ; il n'en reste plus vestiges. Ces



Oryx ou gemsbok (voy. la note de la p. 407).

pauvres gens se sont rassasiés, et sont partis avec une bonne provision de beultong (viande séchée au soleil).

C'est ainsi que les riverains de la Zouga et du lac Ngami ont détruit le gibier dans leurs parages, en allant se placer, chaque fois qu'il fait de la lune, aux différents endroits où les animaux vont boire, maintenant que de la baie de Walvish on leur apporte des fusils et des munitions.

Je n'aime pas l'affût, à moins que les circonstances ne l'exigent ; il est rare que j'approvisionne ma bande autrement que par une chasse loyale, au grand jour, et à travers plaine et bois. L'affût, d'ailleurs, n'est pas toujours heureux. J'étais, dans la nuit du 14, près d'une fontaine appelée Zebizèna, où l'on m'assurait que des éléphants venaient boire. Je n'y ai trouvé que de pauvres gens qui mouraient de faim, et depuis lors j'ai toujours été malade. Ce n'est pas que les éléphants aient manqué au rendez-vous; il y avait longtemps que j'entendais un bruit sourd ; à la fin les branches se sont cassées, et la troupe est arrivée d'un pas rapide et retentissant, composée d'individus qui marchaient à la file les uns des autres. Elle s'est arrêtée à quarante pas de ma cachette; les colosses ont puisé l'eau avec leur trompe et l'ont versée dans leur gosier, où elle est descendue avec un glouglou sonore. J'ai envoyé mes deux balles au plus gros de la bande, et tous ont disparu en un clin d'œil. Il vint alors une foule innombrable d'hyènes, et ce furent des cris de démons, des luttes acharnées, des courses folles, un sabbat infernal. Jamais je ne les ai vues dans un pareil délire; je ne devine pas quelle en était la cause. Des lions rugissaient à peu de distance; j'espérais les voir, mais ils s'éloignèrent sans paraître.

Nanta, 19 *octobre*. — Il y avait ici une bande de dix-sept macreuses ; je les ai tellement persécutées, que les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre qui restent sont d'une défiance peu commune; au moindre bruit elles se jettent sous la berge opposée au vent et disparaissent avec la rapidité de l'hirondelle.

N'oublions pas de noter quelques chasses au lapin, qui, plus que toute autre chose, m'ont rappelé l'Europe. Les lapins sont les mêmes sur toute la terre, et la chasse en est partout fort amusante. Ceux que je tue ici ne diffèrent en rien de l'espèce anglaise, mais ils n'ont pas de terrier; je les ai toujours vus gîter à découvert. Il m'a d'abord été difficile de les atteindre; j'ai fait chou-blanc les deux première fois, je leur donnais trop d'avance; mais la troisième j'en ai tué dix.

Pontac, un bœuf que j'avais dressé moi-même et qui était mon favori, a reçu une assegaye de quelque Masara; j'ai recousu les bords de la plaie, et j'espère le guérir, à moins que le fer n'ait été empoisonné. Lui et Claret, son camarade, ainsi nommé de la couleur de son poil[1], forment bien la plus belle paire de zoulous que j'ai jamais vus; il est impossible d'avoir de meilleures bêtes de trait.

Quelque mornes et solitaires qu'elles soient, je viens à bout des journées; mais les nuits sont affreuses. Le vent décline en même temps que le soleil, il cesse avec le jour; vous ne respirez plus, et l'atmosphère est envahie par des nuées de moustiques. On a de la peine à supporter la moindre guenille, et je suis là, couché sur le dos, frappant à droite, à gauche, en avant, en arrière, partout, les écrasant à poignées sans diminuer le bourdonnement et les piqûres; implorant le ciel pour que le vent se lève, n'aspirant qu'à être au matin, et sortant du chariot pour regarder les étoiles et savoir quand la nuit doit finir. Alors même que je me résigne à étouffer, je ne suis à l'abri de cette engeance, dont le suçoir traverse l'étoffe, qu'en soulevant la couverture avec les genoux et les coudes. Les nuits calmes sont ce



Chasse à l'autruche.

que je redoute le plus au monde; il y a des instants où je donnerais tout ce que je possède pour un coup de vent qui nous débarrasserait des moustiques.

Il y a une heure et demie environ, January est accouru en me disant : Monsieur! une autruche qui arrive! J'ai jeté la plume, pour prendre mon rifle, et rampant sous la berge, dans l'espérance que l'animal viendrait boire, je l'ai suivi parallèlement pendant trois milles à peu près; mais je suppose qu'il avait bu, car il est resté à plus de six cents pas de la rivière....

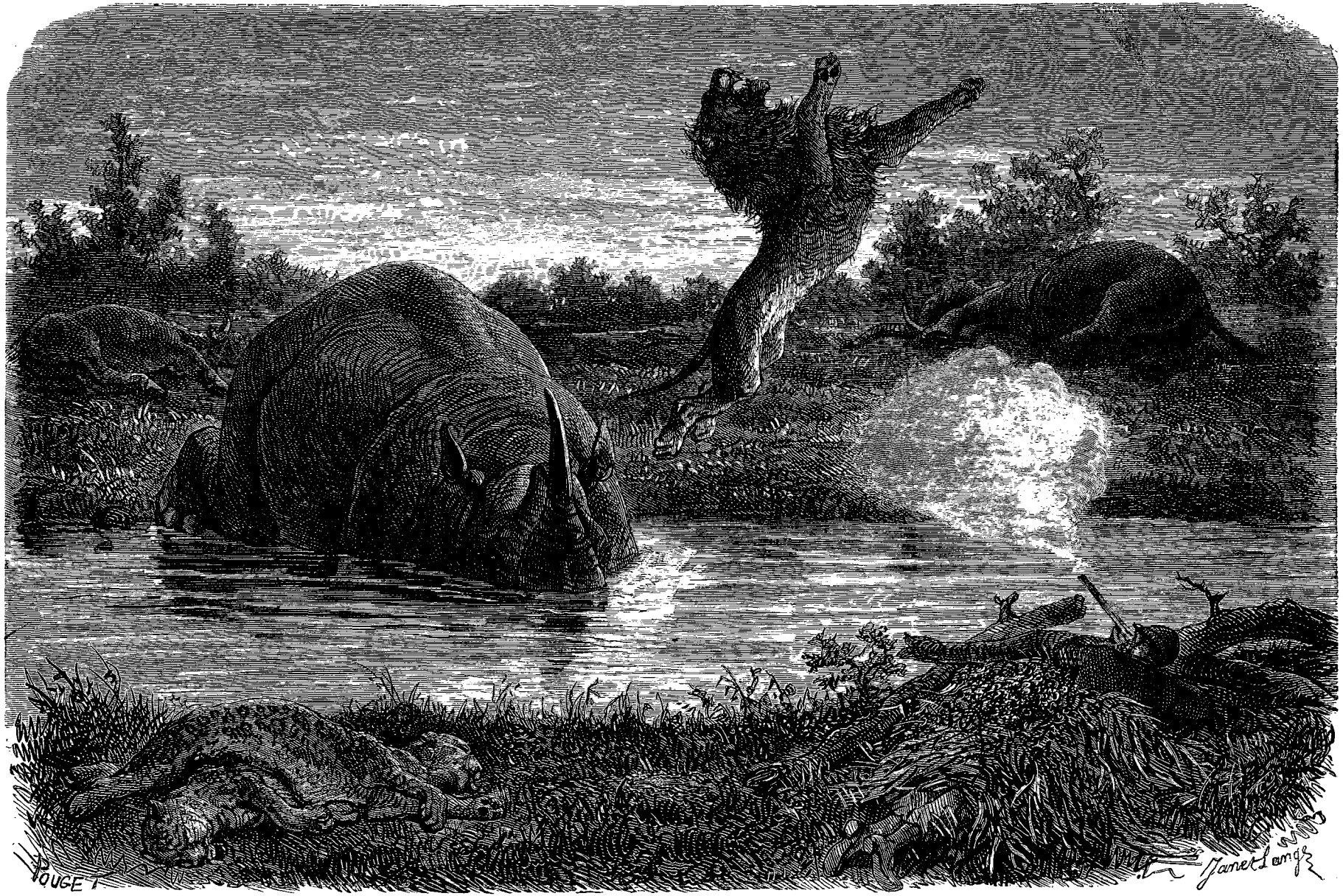
24 *octobre.* — Pas de nouvelles du chariot; voilà plus de trois semaines que j'attends; je n'ai plus ni à boire ni à manger, et les moustiques me privent de sommeil. Je suis tout défait, tout ridé; si j'en crois mon télescope, qui me sert de miroir, j'ai la figure d'un vieillard. Presque plus d'épices; je garde le peu de café qui me reste pour me tenir éveillé pendant les chasses de nuit. Il faut bien aller à l'affût; impossible de parcourir dans le jour la plaine ardente; un vent qui vous dessèche, un soleil qui vous grille, des sables qui vous brûlent. L'eau devient de plus en plus salée, répugnante pour l'odorat, aussi bien que pour le goût; et le gibier qui restait a fini par déguerpir.

A force de persévérance j'ai réduit à deux le chiffre des macreuses, et j'ai tué, au point du jour, le dernier lapin qu'il y eût dans un rayon de huit milles.

La pluie ne vient pas; les nuages qui me donnaient un peu d'espoir ont disparu.

1. Roux vineux (claret signifie : vin de Bordeaux), nuance qui est celle de presque tous les bœufs zoulous. Cette race dont les cornes, de moyenne grandeur, décrivent la moitié d'une ellipse, et redressent leur pointe aiguë, est inférieure, pour la taille, aux bœufs dits *afrikanders* (africains); elle est d'une vivacité qui arrive à la pétulance, a la culotte ronde, et fut introduit en 1840 dans la colonie du Cap. (*Note du traducteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse de nuit. — Dessin de Janet-Lange d'après Baldwin.

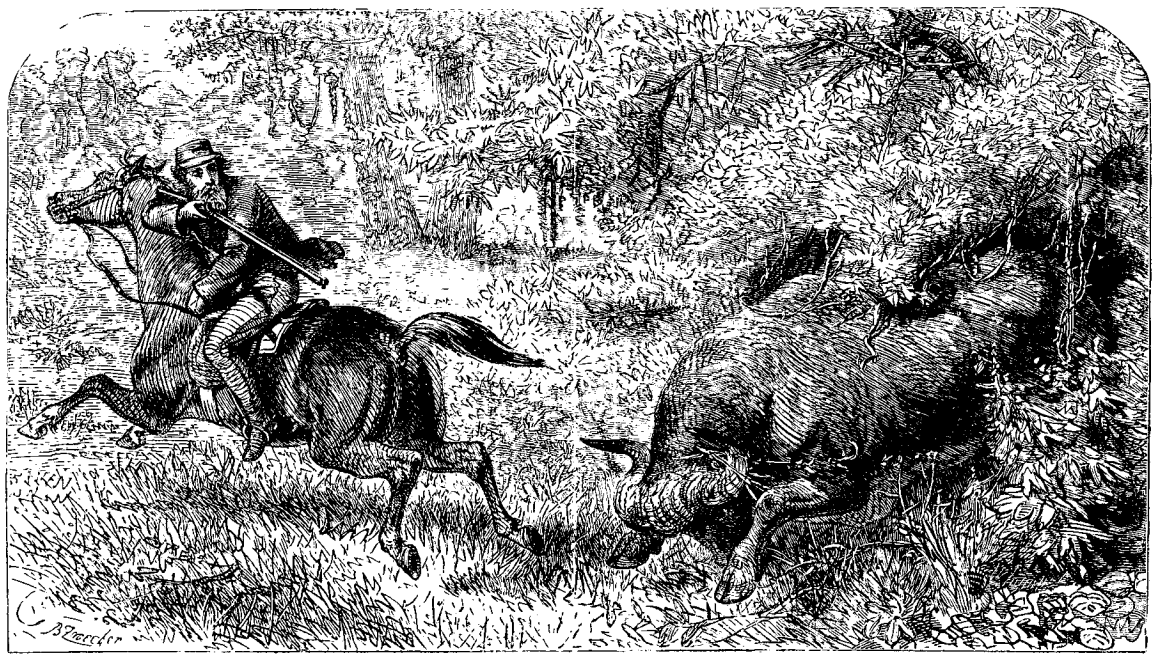
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

27 *octobre.* — J'ai poursuivi hier une autruche, mais sans le moindre succès; la réverbération du soleil par le sable était trop forte; les yeux me cuisaient et je me sentais pris de vertige. Malgré cela j'approchai de la bête, mais je tremblais comme un paralytique; je l'ai manquée, cela va sans dire. Il était deux heures, je n'avais encore rien pris. J'ai déjeuné d'un talo cru, espèce de tubercule ayant la pulpe molle, douce et acqueuse, et l'ai arrosé d'eau claire, tirée d'une panse de couagga. Horrible chose que de boire à pareil vase, et qui exige beaucoup d'adresse; mais grâce à l'évaporation l'eau y est d'une fraîcheur remarquable, et par le soleil le plus ardent.

4 *novembre.* — Par une chance inattendue, car je ne croyais pas qu'il y eût dans les environs une seule pièce de gibier, nous avons tué, depuis quelques jours, six antilopes, dont un élan, une rouane et un gnou bleu, deux rhinocéros et un couagga; plus un lion, dont la chasse vaut la peine d'être racontée et que j'ai gardée pour la fin.

Vendredi le vieux capitaine des Masaras vint me faire une visite; il avait vu un lion sur sa route et avait laissé une partie de ses gens pour le surveiller. Je travaillais au soleil depuis le matin, à faire un timon de chariot; je n'en pouvais plus, j'étais boiteux, j'avais la main tremblante, et ne me sentais pas disposé à faire un coup d'adresse. Néanmoins je donnai l'ordre de seller Férus qui lui-même n'était pas des plus frais, ayant dans la matinée couru, à fond de train, derrière un élan maigre.

J'aperçus bientôt vingt-cinq Masaras qui, chargés de leurs asségayes et de leurs boucliers, étaient accroupis dans la plaine; au même instant mon regard fut attiré par un crâne humain dont la vue me frappa comme un sinistre présage; il me vint à l'esprit que le mien pouvait être destiné à blanchir au même lieu; toutefois je ne permis pas à cette pensée d'ébranler mes nerfs, et je continuai ma route. Le lion avait décampé; les Masaras prirent ses traces, et le firent déboucher à deux milles environ du point de départ. Je ne le vis pas d'abord; mais ayant pris la direction que m'indiquaient les dépisteurs, je ne tardai pas à le découvrir. Il se laissa poursuivre pendant environ mille yards, car il était loin de moi; puis s'arrêta dans un épais hallier. Je mis pied à terre, lorsqu'il n'y eut plus entre nous qu'une soixantaine de pas, et tirai sur lui; je n'apercevais que la ligne supérieure de son corps, et il tomba si instantanément, que je pensai l'avoir tué raide. Je remontai à cheval, rechargeai, décrivis un demi-cercle, et me levai sur les étriers pour voir ce que le lion était devenu. Je l'avais manqué; ses yeux brillaient d'un tel éclat, il était couché si naturellement, n'ayant de dressé que les oreilles, d'un noir sombre vers la pointe, que cela ne faisait pas le moindre doute.



Balwin poursuivi par un buffle (voy. p. 410).

Je me trouvais à quatre-vingts pas de lui, une immense fourmillière était devant moi, à quinze yards; je pesai les chances que pouvait me donner ce monticule, et je venais d'ébranler mon cheval pour m'en rapprocher, lorsque le lion, rugissant avec fureur, et venant à bondir, fit pirouetter Férus qui s'enfuit ventre à terre.

Mon cheval était rapide; il avait forcé l'oryx; mais l'allure du lion était effrayante.

Penché en avant, les éperons dans les flancs du cheval qui volait sur un terrain ferme, uni, excellent pour la course, je jetai les yeux derrière moi. Le lion avançait: deux bonds pour un des miens; je n'ai rien vu de pareil, et ne désire pas le revoir. Me retourner sur la selle et tirer me vint à l'esprit; trois enjambées nous séparaient. Au lieu d'appuyer sur la détente, j'imprimai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le lion me heurta l'épaule. — Dessin de Janet-Lange d'après Baldwin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une vive secousse à la rêne gauche, en même temps que j'enfonçais l'éperon du côté droit. Férus fit un violent écart, et le lion passa, me heurtant l'épaule avec tant de force que je fus obligé de saisir l'étrivière pour me retrouver en selle.

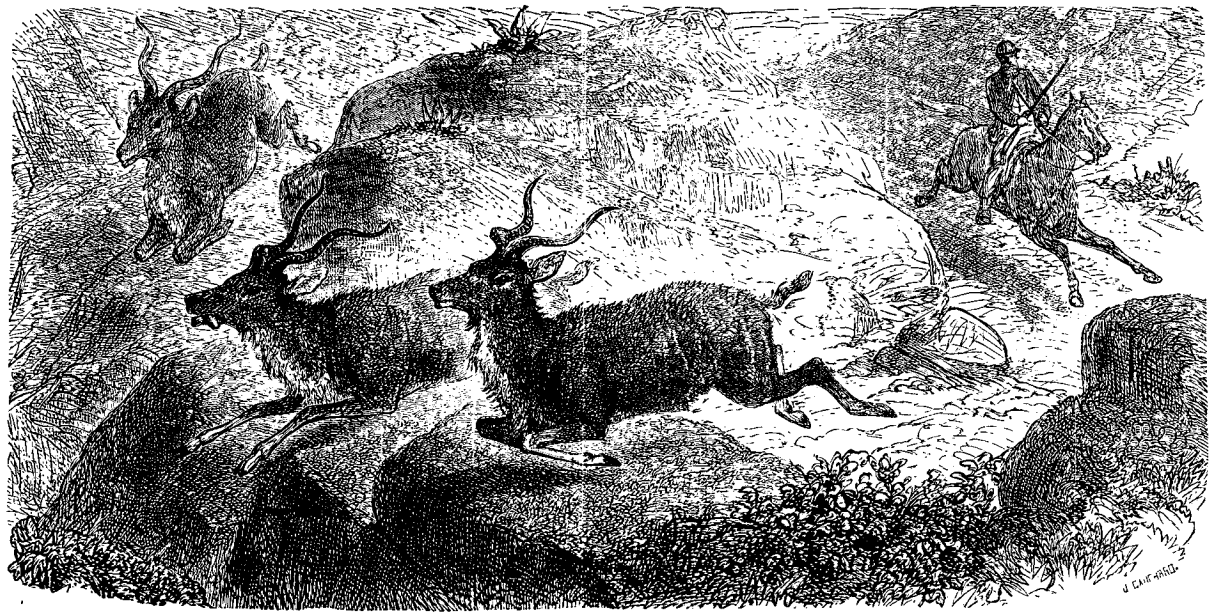
Immédiatement le lion ralentit sa course. Dès que je put arrêter Férus, chose malaisée dans son état d'excitation, je sautai à bas, et fis un coup digne d'éloges. Il ne m'appartient pas de le dire ; cependant c'était beau si l'on considère l'épreuve à laquelle je venais d'être soumis ; je brisai la patte gauche du lion à cent cinquante pas juste à la lisière du fourré.

Craignant de le perdre, — les Masaras fuyaient, le bouclier sur la tête, et pour rien au monde ils n'auraient voulu reprendre la piste, — je ressautai à cheval, et partis d'une allure folle. Le lion bondissait rapidement sur trois pattes ; je le gagnai néanmoins, et quittai la selle à quarante pas derrière lui. Mon coup l'ayant frappé à la naissance de la queue, lui brisa l'épine dorsale ; il se traîna sous un buisson, rugit d'une manière effrayante, et je lui mis encore deux balles dans la poitrine avant de le réduire au silence.

C'était un vieux lion, gras et féroce; dont les énormes griffes jaunes étaient émoussées et réduites à quatre aux deux pattes de devant.

Le noir pressentiment qu'avait fait naître en moi la vue de ce crâne avait été bien près de réaliser.

Pourquoi l'homme risque-t-il sa vie sans y avoir aucun intérêt? C'est un problème que je n'essayerai pas de résoudre. Tout ce que je peux dire, c'est qu'on



Antilopes coudous. — Dessin de Janet-Lange d'après Baldwin.

trouve dans la victoire une satisfaction intérieure qui vaut la peine de courir tous les risques, alors même qu'il n'y a là personne pour y applaudir.

Je voudrais avoir la puissance descriptive du Masara qui fit à ses camarades le récit de l'aventure; jamais acteur ne m'a fait assister à pareille fête. Je ne comprenais pas un mot de son discours ; mais ses attitudes, ses gestes, sa physionomie étaient d'une prodigieuse éloquence. Ses yeux lançaient des éclairs, des flots de sueur l'inondaient, et j'eus le frisson quand il se mit à rugir. Impossible de mieux peindre l'effroi du cheval, sa course effrénée, ma pose, mes coups d'éperons, l'écart de Férus, tous les incidents de la chasse. J'eus le plaisir de voir qu'il me plaçait au plus haut de son estime; les Masaras, depuis lors, me comblent d'attentions ; ils m'apportent de l'eau et du bois sans que je leur demande. »

La route se continua au milieu de privations et de fatigues plus grandes que jamais. Une partie de la bande était restée en arrière pour chasser l'éléphant : on ne savait ce qu'elle était devenue, et les plus vives inquiétudes se joignaient aux souffrances du voyage. Vers la mi-novembre, Kébon et Férus, guéri de son affreuse blessure, étaient dévorés par les lions; Gyp, la compagne de Juno, avait été enlevée par un léopard, et à mesure qu'on avançait, les quelques hommes qui restaient au chasseur rentraient dans leurs foyers.

Malgré cela Baldwin atteignait le Mérico en temps voulu, arrivant à Durban au mois de février 1861, y recevait bientôt ses fidèles chasseurs, qui ne s'étaient fait attendre si longtemps que pour lui rapporter plus d'ivoire, et s'embarquait pour l'Angleterre un mois après leur retour.

BALDWIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1865

(DEUXIÈME SEMESTRE.)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

Activité des explorations africaines. — Les sources du Nil : Vue nouvelle de la question. — Les dames touristes dans la région du fleuve Blanc. — La Nubie, l'Abyssinie, le Sahara, la Guinée. Les montagnes neigeuses de la zone orientale. — Madagascar. — Que nous vient-il de la Cochinchine? de la Chine? du Japon? du Mexique? — M. Mouhot dans le Cambodge et le pays de Siam. — Publications sur la géographie ancienne et actuelle de notre propre sol.

I

A l'heure où nous traçons ces lignes, la relation avidement attendue du capitaine Speke n'a pas encore paru; mais sur plusieurs points notables, des communications ont été faites à la Société de géographie de Londres qui permettent déjà d'apprécier quelques-uns des grands résultats de l'expédition. Le *Tour du Monde* consacrera à ce voyage mémorable la place que son importance réclame; nous voulons seulement aujourd'hui nous arrêter à un ou deux points parmi ceux qui apportent à la géographie de l'Afrique les données les plus nouvelles, ou qui soulèvent dans la science des questions controversées.

Quelques mots d'abord sur le climat des contrées parcourues.

Les anciens, qui ont cru si longtemps qu'une zone torride absolument inhabitable formait, sous l'équateur, une infranchissable barrière entre les deux zones tempérées du globe, auraient été bien étonnés si un de leurs voyageurs avait pu leur affirmer que la température de l'Afrique équatoriale est beaucoup plus modérée et plus aisément supportable qu'un été de Rome ou de Naples; et aujourd'hui encore, la série d'observations faites durant une année entière par MM. Speke et Grant, sous l'équateur même ou à très-peu de distance, est de nature à rectifier bien des idées populaires sur les températures équatoriales. Dans l'espace de cinq mois passés à Karagoué, à un degré et demi au sud de la ligne, du mois de décembre 1861 au mois d'avril 1862 (ce qui comprend le double passage vertical du soleil au-dessus du lac), la température oscilla entre vingt-cinq et vingt-neuf degrés du thermomètre centigrade, et atteignit une seule fois vingt-neuf degrés et demi. Les nuits apportaient invariablement une impression de fraîcheur. A neuf heures du soir, le thermomètre se maintenait entre seize et vingt-deux degrés, et l'heure la plus froide de la nuit entre quatorze et dix-huit degrés. Une constitution européenne s'accommoderait admirablement d'un pareil climat, qu'explique suffisamment l'élévation de la contrée au-dessus du niveau de la mer. On sait combien la hauteur du plateau ibérique, qui n'est cependant que de six cents mètres, influe sur la température de la Castille et de Madrid; or, l'altitude de la localité où ont été suivies ces observations thermométriques de nos deux voyageurs africains est au moins de neuf cent cinquante mètres.

Ce qui convient moins à l'Européen, c'est la continuité presque incessante des pluies. La division si nettement tranchée d'une saison sèche et d'une saison pluvieuse aux approches des tropiques n'existe plus à proximité de l'équateur. La saison pluvieuse, c'est l'année tout entière. Il n'y a pas de mois sans pluie; seulement il y a des mois plus constamment pluvieux, d'autres moins. Les mois qui comptent le plus grand nombre de jours de pluie sont avril et mai, octobre et novembre, c'est-à-dire les deux époques de l'année où le soleil plane à pic sur les contrées voisines de la ligne des équinoxes. Au total, le relevé d'une année donne deux cent quarante jours, ou huit mois pleins, de pluies plus ou moins violentes.

Ce qui fait bien sentir l'influence prédominante de l'élévation du pays sur sa température, c'est qu'à mesure que, descendant des hauteurs du plateau du Nyanza, on s'éloigne de l'équateur, en suivant la large vallée où les eaux du lac s'écoulent vers le nord, le thermomètre s'élève de plus en plus. A Gondokoro (altitude, six cent vingt-huit mètres), la température des mois de février et de mars oscille non plus entre vingt-cinq et vingt-neuf degrés, comme au Nyanza, mais entre trente-trois et trente-neuf. A Khartoum, par quinze degrés et demi de latitude nord, les chaleurs extrêmes de l'été dépassent quarante-cinq degrés.

Un des grands services que le capitaine Speke aura rendus à la géographie de cette région de l'Afrique, est d'avoir enfin fixé d'une manière certaine, par de bonnes observations de latitude et de longitude, la position de ce point de Gondokoro sur laquelle régnait une étrange incertitude. Gondokoro est un établissement fondé en 1850, sur la rive droite du fleuve Blanc, par les missionnaires catholiques d'Autriche, à quelques heures du village intérieur de Bélénia, où réside le chef des Bari, une des plus fortes peuplades de ces cantons. Jusqu'à ces derniers temps, la station de Gondokoro était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le point extrême que les Européens venus de Khartoum eussent atteint en remontant le fleuve Blanc. M. d'Arnaud, un ingénieur français qui dirigeait la seconde expédition envoyée par Méhémet Ali, en 1840, pour reconnaître le fleuve, avait cru pouvoir fixer la position de l'île Tchankèr (vis-à-vis de laquelle on fonda plus tard Gondokoro) par 4° 42′ 42″ de latitude nord, et 29° 10′ de longitude à l'est du méridien de Paris. Cette position, qui fut considérée comme incertaine, était en réalité très-rapprochée des chiffres vrais ; mais ce fut une bien autre perplexité, lorsqu'en 1850 le P. Knoblecher annonça que Gondokoro devait être reculé de près de *trois* degrés à l'ouest de la position donnée par M. d'Arnaud ! Comme les éléments du calcul du P. Knoblecher n'avaient pas été publiés, on n'avait pu les vérifier, non plus que ceux de M. d'Arnaud, et on dut attendre que de nouvelles observations, contrôlées par un astronome, vinssent débrouiller cette inextricable confusion.

Ce n'était pas seulement le point extrême des reconnaissances européennes, c'était le tracé tout entier du fleuve Blanc, qui flottait dans un espace de plus de soixante-dix lieues entre le sud et le sud-est, attendu qu'il n'avait pas été fait d'autre observation entre Gondokoro et Khartoum.

C'est cette incertitude que le capitaine Speke a fait enfin disparaître. Ses déterminations, vérifiées et calculées par M. Airy, de l'établissement royal de Greenwich, donnent pour la position définitive de Gondokoro :

Latitude nord, 4° 54′ 5″,
Longitude est de Paris, 29° 25′ 16″.

II

La source du Nil est-elle découverte?

Grande question, fort agitée dans le monde géographique, mais qui ne nous paraît pas avoir été posée dans ses véritables termes.

On nous permettra d'y insister un moment.

Pour la Société de géographie de Londres, en tant qu'on peut la regarder comme représentée par son honorable président, sir Roderick Murchison, la découverte est un fait acquis, certain, hors de discussion. Écoutons la voix si pleine d'autorité de l'éminent géologue :

« Dans sa récente expédition avec le capitaine Grant, a dit sir Roderick, le capitaine Speke a prouvé que le grand lac d'eau douce qu'il a nommé Victoria Nyanza est la source principale du Nil Blanc, et cette grande découverte est un des plus beaux triomphes géographiques de l'histoire. Les siècles ont succédé aux siècles ; depuis les temps antiques des prêtres égyptiens et des Césars jusqu'à nos temps modernes, nombre de voyageurs ont essayé de remonter le Nil jusqu'à ses sources : tous ont échoué. En attaquant la même recherche par une route opposée, en partant de Zanzibar, sur la côte orientale d'Afrique, pour gagner la région des sources par les hautes plaines du plateau central qui forme, sous ce méridien, la ligne de partage des eaux entre le nord et le sud de l'Afrique, nos deux braves officiers de l'armée de l'Inde sont arrivés au véritable réservoir d'où s'épanche le Nil. De là ils ont descendu le cours du noble fleuve en se portant au nord jusqu'en Égypte, et démontré ainsi que le fleuve Blanc, qu'ils ont suivi, est le corps du Nil, tandis que le fleuve Bleu n'est qu'un simple tributaire, de même que l'Atbara et les autres affluents. »

Telles sont les paroles que M. Murchison a fait entendre au sein de l'Association britannique pour l'avancement de la science.

Nul plus que nous ne se joint de grand cœur à cette acclamation chaleureuse d'une gloire si bien conquise ; il convient cependant de dominer ce premier élan d'enthousiasme, et, dans la rigueur scientifique, de laisser à la découverte des deux explorateurs son vrai caractère et ses véritables limites. Que le Nyanza soit le réservoir principal du haut Nil, alimenté à la fois par les pluies diluviennes de la zone équatoriale et par les nombreux courants qui descendent des montagnes neigeuses, cela est certainement très-présumable, d'autant plus présumable que cet ensemble de circonstances physiques est en parfaite harmonie avec les informations que le géographe Ptolémée avait recueillies sur l'origine du fleuve, et qu'il nous a transmises. Mais enfin, si forte qu'elle soit, ce n'est qu'une présomption ; et le savant président de la Société de Londres ne pourra nier qu'avant de prendre rang définitif dans la science, cette présomption a besoin d'être constatée par une vérification directe.

La question, d'ailleurs, se complique de considérations dont il importe de tenir compte. Que l'on veuille déterminer, sur la carte ou sur le terrain, la source d'un simple courant, d'une rivière de peu d'étendue, cela ne souffre aucune difficulté ; il n'y a là ni voile mystérieux ni complication physique. Mais il en est autrement quand on veut reconnaître l'origine de ces vastes artères fluviales qui recueillent les eaux de la moitié d'un continent. Peut-on dire avec certitude, parmi les torrents qui descendent du flanc neigeux des Alpes des Grisons, lequel est la vraie source du Rhin? Est-ce le Mittel, est-ce le Hinter, est-ce le Vorder-Rhein ? A vrai dire, c'est seulement à Coire que le Rhin commence réellement. Il y a beaucoup de hasard dans l'application qui s'est faite du nom des fleuves à leur origine, et il s'en faut bien que les applications consacrées soient toujours d'accord avec la raison physique. C'est ainsi, pour ne pas sortir de notre région alpine, que la vraie tête du Danube, c'est l'Inn, comme la vraie tête du Pô, c'est le Tessin ; car le Tessin, l'Inn, le Rhin et le Rhône, c'est-à-dire les quatre fleuves les plus importants de l'Europe occidentale, rayonnent d'un même groupe de montagnes, d'un massif qui est le nœud central de la chaîne des Alpes.

Si le point initial d'un grand fleuve est un problème si compliqué et d'une solution si difficile même au cœur de l'Europe, que sera-ce donc au fond des contrées barbares et à peine connues de l'Afrique intérieure?

Ce problème, MM. Speke et Grant l'ont-ils résolu? Ont-ils même cherché à le résoudre?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Assurément non. Les deux courageux explorateurs ont traversé de part en part une région centrale où nul Européen avant eux n'avait pénétré. Ils ont vu les premiers la région mystérieuse où le fleuve d'Égypte a son origine; ils en ont aplani la route à ceux qui viendront après eux. Là sont la gloire du voyage et l'éternel honneur de leur nom. Mais la *source* du fleuve, ils ne l'ont ni cherchée ni découverte.

Je dirai plus : à certains égards cette recherche eût été prématurée.

N'oublions pas ce qu'est le Nil dans la partie extrême de son bassin, où se trouvent ses origines.

Ce n'est plus, comme en Nubie et en Égypte, un canal unique contenu dans une vallée sans affluents; c'est un vaste réseau de branches convergentes venant de l'est, du sud et du sud-ouest, et toutes ensemble se déployant probablement en un immense éventail qui embrasse peut-être la moitié de la largeur de l'Afrique sous l'équateur. Quelle sera, parmi ces branches supérieures, celle que l'on devra considérer comme la branche mère? là est la question. Il est de fait que l'opinion locale, — et nous avons sur ce point des témoignages fort anciens, — a toujours regardé notre fleuve Blanc, la Bahr el-Abyad des Arabes, comme le corps principal du fleuve; mais en admettant cette notion comme physiquement exacte, et nous la croyons telle, il reste encore à constater, par des reconnaissances directes, l'importance respective des branches supérieures dont se forme le Bahr el-Abyad. C'est alors qu'il sera possible de se prononcer en connaissance de cause sur la question du *Caput Nili*.

Ce n'est pas au hasard, ni avec précipitation, qu'un tel problème, soulevé depuis tant de siècles, doit être résolu. Puisque la solution a été réservée à notre âge, elle doit avoir un caractère rationnel et scientifique. Elle doit être basée uniquement sur la raison physique.

Je m'explique.

Si incomplète que soit encore en ce moment notre connaissance des parties intérieures de l'Afrique australe, et en particulier de la zone qui s'étend presque d'une mer à l'autre, sur une largeur de plusieurs degrés, aux deux côtés de l'équateur, les explorations récentes du Dr Livingstone dans le sud, du Dr Barth au nord-ouest, et de MM. Burton et Speke dans la région des grands lacs, sans parler des reconnaissances mêmes du Bahr el-Abyad et de quelques-uns de ses tributaires, suffisent déjà pour mettre en évidence ce fait très-important, que l'origine de tous les grands fleuves de l'Afrique, le Zambézé, le Binoué, le Chari, aussi bien que le Nil, converge vers la zone équatoriale.

Cette disposition est un trait caractéristique de la configuration africaine. Les détails nous sont encore inconnus, mais nous pouvons nous rendre compte de l'ensemble. La conséquence évidente, c'est que cette zone centrale, d'où rayonnent tous les grands cours d'eau qui vont aboutir aux trois mers environnantes, est la partie la plus élevée du continent. Il doit y avoir là un système d'alpes africaines, dont les pics neigeux du Kénia et du Kilimandjaro, au-dessus des plages du Zanguebar, et les groupes de montagnes élevées aperçus par le capitaine Speke à l'ouest du Nyanza, nous donnent une première idée.

Or, c'est une loi générale des pays d'alpes, qu'il s'y trouve un *nœud*, un massif culminant, d'où sortent les plus grands cours d'eau dans toutes les directions.

J'en ai cité tout à l'heure un exemple pour nos Alpes d'Europe; il est présumable qu'il doit y avoir quelque chose d'analogue en Afrique. Je ne dis pas que cela soit nécessairement; je dis que cela est présumable. C'est un beau champ d'investigations ouvert aux explorateurs.

Une conséquence naturelle se tire de ces considérations : c'est que s'il existe en effet, comme tout l'indique, un massif culminant au cœur de la zone équatoriale analogue au massif du Saint-Gothard dans les Alpes helvétiques, celle des branches dont se forme le fleuve Blanc qui sortirait de ce massif devrait être regardée, à l'exclusion de toutes les autres, comme la vraie tête du Nil.

Ceci éloigne tout arbitraire et coupe court à toute controverse.

III

C'est une chose bien remarquable que l'ardeur d'investigation qui s'est déployée dans ces derniers temps sur une terre où le pied d'un Européen ne s'était jamais posé avant 1840. La dévorante activité de notre génération aura fait en vingt-cinq ans ce qui avait défié les efforts de vingt-cinq siècles. Cette ardeur va s'accroître encore par l'heureuse issue de l'expédition anglaise, en même temps que le champ d'explorations se sera immensément agrandi. Le voyage du capitaine Speke est de ceux qui donnent aux entreprises scientifiques une puissante impulsion.

Déjà l'influence s'en fait sentir, et de prochaines entreprises se préparent. En attendant, le haut Nil nous offre le spectacle peu ordinaire de voyageurs dilettantes, de ceux qu'on était habitué à voir suivre les sentiers depuis longtemps battus, organiser à grands frais des courses dirigées vers les parties les plus sauvages et les moins connues de ces contrées nouvelles; et ce qui rend le fait plus singulier, c'est que ce spectacle nous est donné par des femmes, des femmes d'une très-haute position. J'ai déjà fait, il y a six mois, quelque allusion à ce voyage; je puis aujourd'hui en faire connaître la suite et entrer dans un peu plus de détails.

Nos héroïnes sont des Hollandaises, et c'est la plus jeune, assure-t-on, Mlle Alexandrina Tinné, qui est l'âme de ces courses aventureuses. Sa mère et sa tante, qui l'accompagnent, sont les filles de l'amiral Van Capellen, et l'une d'elles est attachée comme dame d'honneur à la maison de la reine de Hollande. Entraînées par l'insatiable ardeur de miss Alexandrina (son père est Anglais), ces dames ont déjà parcouru à plusieurs reprises l'Égypte et la région des cataractes. Elles ont tenté de remonter le cours inexploré du Sobat (le premier affluent du Nil en venant de Khartoum), qu'elles représentent comme un courant médiocre, si ce n'est au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps des pluies. Elles étaient à Gondokoro quelques semaines avant l'arrivée du capitaine Speke. Elles ont depuis organisé une nouvelle excursion, plus difficile et plus hasardeuse. Plusieurs voyageurs, actuellement présents dans ces contrées lointaines, entre autres M. de Heuglin et le Dr Steudner, s'engagèrent avec empressement dans ce bataillon d'honneur. Mlle Tinné et ses volontaires marchent entourés d'une véritable flottille. Des barques chargées de provisions et d'objets d'échange accompagnent le petit vapeur qui porte le pavillon amiral. On a laissé le canal pratiqué du haut fleuve Blanc, pour se porter plus à l'ouest par le Bahr el-Ghazal. C'est là que les dernières nouvelles laissent la caravane, bien décidée à s'avancer dans cette direction aussi avant que possible.

« La saison est décidément bien avancée, écrivait du Bahr el-Ghazal, à la date du 21 mars dernier, la mère de miss Alexandrina, et il peut se faire que nous nous embourbions dans les pluies et la boue; mais ne vous alarmez pas. Nous avons deux savants pour nous conduire, soixante-dix ou quatre-vingts soldats bien armés pour nous garder, — sans compter la renommée qui nous précède, et l'idée que c'est la fille du sultan qui voyage sur un vaisseau de feu ! »

Les deux savants de Mme Tinné ne l'ont pas suivie seulement en curieux; là, comme partout, ils voyagent en observateurs. Mais, hélas ! des deux guides de l'expédition il n'en reste qu'un aujourd'hui; au milieu de cette troupe pleine de courage et d'entrain, la mort a saisi sa proie. Le docteur Steudner, attaqué par ce mal terrible qu'on nomme les fièvres paludéennes, véritable empoisonnement par les miasmes de l'atmosphère, a succombé le 10 avril, au moment où les voyageurs, sortis des marécages du Bahr el-Ghazal, allaient entrer dans une région plus élevée et moins insalubre. M. de Heuglin lui-même avait été fort éprouvé. Ses dernières lettres sont du 5 juillet; il se regardait alors comme hors d'inquiétude. Mais les grandes pluies étaient arrivées, et le débordement des rivières ne permettait plus d'avancer. Il n'en faut pas moins attendre du zèle du voyageur d'importantes observations sur des contrées qui n'ont été vues jusqu'à présent que par les traitants de gomme et d'ivoire, dont les informations, en ce qui touche à la géographie, sont nécessairement vagues et fort imparfaites.

IV

Il est fort à regretter, assurément, que la mission organisée à Gotha, il y a trois ans, pour la recherche des traces de Vogel et la poursuite des explorations du Soudan, se soit dissoute et dispersée presque en touchant le sol d'Afrique, — montrant ainsi par un nouvel exemple, après l'entreprise avortée du comte d'Escayrac de Lauture, combien il est difficile de maintenir l'unité dans les éléments d'une expédition collective; mais la mission allemande, malgré sa dissolution précoce, n'en aura pas moins marqué son passage par des travaux qui laisseront leur trace. M. de Heuglin, son premier chef, accompagné du naturaliste de l'expédition, le docteur Steudner (celui-là même qui vient de succomber dans les marécages du Bahr el-Ghazal), après avoir revu une partie de l'Abyssinie, a étudié de nouveau[1] les territoires de la Haute-Nubie qui bordent au nord les derniers gradins du plateau abyssin; et nous l'avons laissé tout à l'heure sur la flottille des dames Tinné, à l'entrée des pays inexplorés qui s'étendent au loin vers l'intérieur à l'ouest du haut fleuve Blanc. Son successeur dans la conduite de la mission, M. Werner Munzinger, avant de se diriger sur Khartoum et le Kordofan avec l'astronome Kinzelbach, avait aussi consacré une longue étude aux populations nubiennes limitrophes du Tigré, et à leurs territoires dans la direction de Souâkïn; et il a pu dire sans présomption que ses courses dans le Baza (entre le haut Atbara et la mer Rouge) « avaient donné à la géographie une nouvelle terre, et à l'ethnographie un nouveau peuple. » Des déterminations astronomiques, de nombreux relevés, des vocabulaires, des études linguistiques, des informations de toute sorte, en un mot, sont sortis de ces investigations locales dont il n'y a de publié jusqu'à présent qu'une faible portion; elles enrichiront singulièrement ce coin de la carte d'Afrique, où elles répondent en partie au royaume de Méroé des auteurs classiques.

A ces informations nouvelles on peut joindre dès à présent la riche moisson de renseignements que renferme la belle et savante relation des courses de feu M. le baron de Barnim dans le Senna'ar et la haute Nubie, que vient de publier son compagnon de voyage, le docteur Hartmann. Ce livre remarquable, qui est à la fois une œuvre d'art et de science, mériterait ici un espace que je ne puis lui donner; mais sans doute le *Tour du Monde* le fera connaître à ses lecteurs d'une manière plus spéciale et tout à fait digne de la double importance de l'ouvrage. Disons enfin qu'à cette masse de précieux renseignements sur des pays à peine connus de nom il y a vingt-cinq ans, notre compatriote Guillaume Lejean a joint tout récemment sa part d'informations, recueillies avec l'intelligence et le zèle dont il a donné déjà tant de preuves.

Le nom de M. Lejean est bien connu de nos lecteurs. Nommé, l'année dernière, après son retour du fleuve Blanc, au poste d'agent consulaire en Abyssinie, il a pris la route de Khartoum pour se rendre à Gondar. Ses lettres, comme toujours, sont nourries de faits et pleines d'intéressants aperçus. L'une d'elles, imprimée au cahier de septembre du journal géographique du docteur Petermann[2], donne des indications nouvelles sur le cours de l'Atbara au voisinage de la source, et sur la vraie forme du grand lac Tzana, mal figuré sur nos meilleures cartes; puis, avec son ardeur habituelle, le voyageur énumère une série de cour-

1. M. de Heuglin avait déjà vu une partie de ces territoires peu connus, dans un premier voyage (1852) dont il a publié la relation sous le titre de Voyages dans le nord-est de l'Afrique (*Reisen in Nord-Ost Afrika*, 1867).

2. *Mittheilungen*, 1863, n° 9.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses en perspective, tant au nord qu'au sud des provinces du Négous. Malheureusement, depuis la date de cette lettre (elle est du 22 février), il est survenu pour M. Lejean des circonstances extrêmement fâcheuses, qui compromettent fort la réalisation de ses excellents projets. Par des motifs jusqu'à présent assez mal expliqués, l'empereur Théodore, après avoir fait à notre compatriote un accueil des plus flatteurs, revenant tout à coup sur ces bonnes dispositions, fit saisir M. Lejean qui fut jeté en prison.

Mais dans ce malheureux pays, dont on pouvait croire les destinées mieux assises depuis les événements qui avaient mis le pouvoir souverain aux mains de Théodore, une nouvelle révolution est survenue qui a tout remis en question. Cette révolution, du moins, a eu pour M. Lejean l'heureux résultat de le rendre à la liberté. Voici ce que l'on rapporte. Un soulèvement formidable aurait éclaté dans le Choa (dont le Raz a été dépossédé il y a deux ou trois ans); et l'empereur Théodore, accouru pour réprimer le mouvement, aurait été complétement défait. Selon un usage assez habituel en Abyssinie à l'égard des prisonniers d'importance, Théodore avait fait amener M. Lejean à la suite de son armée; si bien que dans la déroute notre compatriote est tombé aux mains du vainqueur, qui l'a traité, assure-t-on, avec toutes sortes d'égards. Les lettres du voyageur lui-même ne sauraient manquer de nous apporter bientôt de plus complets renseignements.

V

Nous avons été arrêtés longtemps dans ces régions du haut bassin du Nil, où se concentrent tant d'efforts et de persévérance énergique : c'est que là est le grand intérêt actuel des explorations africaines. Nous pouvons passer plus rapidement en revue les entreprises qui se préparent ou se poursuivent dans les autres parties de l'Afrique, bien que plusieurs ne manquent ni d'importance ni d'avenir.

De sinistres nouvelles sont arrivées du Soudan; la mort de M. de Beurmann, annoncée depuis un certain temps et dont on s'efforçait de douter, paraît maintenant trop certaine. Il était parti de Kouka, le 26 décembre 1862, pour tenter la route du Ouadây par le nord du lac Tchad; c'est dans cette tentative qu'il a succombé. Les détails manquent encore. C'était sur le docteur Beurmann que reposaient les dernières espérances du comité de Gotha pour les explorations du Soudan oriental.

Sur notre territoire algérien et ses oasis du sud, rien de considérable à signaler, si ce n'est la relation officielle des commissaires envoyés à Gh'adamès, dans les derniers mois de 1862, pour conclure avec les Touâreg une convention commerciale, et la publication prochaine d'un volume de M. Henry Duveyrier, avec une grande et belle carte où sont tracés tous les itinéraires de ses trois années de voyages dans les parties inexplorées du Sahara algérien et dans le pays des Touâreg. Le livre de M. Duveyrier sera une acquisition précieuse pour la géographie de ces contrées sahariennes, où tant d'intérêts considérables s'ouvrent aujourd'hui pour nous, et, en attendant, la relation des commissaires de Gh'adamès nous apporte des données d'une grande valeur pour l'étude physique et économique du Sahara tripolitain et de ses populations.

A l'autre extrémité de la région de l'Atlas, un voyageur allemand, M. Gerhard Rohlf de Brême, est parvenu l'année dernière, sous les dehors d'un Arabe musulman, à visiter les oasis de Tafilelt et de Fighig, dont nous n'avons jusqu'à présent aucune relation européenne, et le récit de cette excursion vient d'être publié dans les *Mittheilungen* [1]. Dans les conditions où il a fait cette traversée de caravane, M. Rohlf n'avait avec lui aucun instrument et n'a pu faire aucune observation, pas même avec la boussole; néanmoins sa notice a pour nous le vif intérêt d'une course accomplie à travers un pays inconnu. On y prend au moins une idée générale de la nature et de la disposition du pays, avec des détails tout à fait neufs sur les localités principales. C'est, au total, une bonne acquisition pour la géographie. M. Rohlf, revenu dans la province d'Oran, se disposait à entreprendre la traversée du grand désert jusqu'à Timbouktou. Un à un, tous les voiles qui naguère encore nous dérobaient ces vastes contrées du nord-ouest de l'Afrique s'écartent devant nous, et la carte se couvre rapidement de détails qui nous montrent le Sahara sous un aspect tout nouveau.

Au Sénégal, le retour de M. Faidherbe au poste de gouverneur, dont on l'avait vu s'éloigner avec tant de regret il y a un an, est d'un heureux présage tout à la fois pour le rapide développement de la colonie et l'extension de nos connaissances sur les contrées et les tribus environnantes. M. Gérard, le célèbre tueur de lions, a ambitionné une gloire plus haute que celle d'intrépide chasseur; il a pensé, sans doute, que les sauvages n'étaient pas plus rudes à affronter que les lions de l'Atlas, et il a voulu, lui aussi, devenir un explorateur. Après plusieurs projets conçus et abandonnés, il a trouvé à Londres les moyens d'organiser un voyage de découvertes dans la haute Guinée, au-dessus de l'Achantî. Il y a là toute une région inconnue entre les pays de la côte et le bassin supérieur du Dhioliba; si M. Gérard peut y porter ses reconnaissances et y utiliser les instruments dont il a dû se rendre l'emploi familier, il aura bien mérité de la science.

Le Gabon est aussi un pays nouveau pour la géographie. Les excursions que Du Chaillu y a poussées en deux ou trois directions ont été, en Angleterre, le sujet de vives controverses, où il y a eu souvent moins de justice que de passion; il est du moins un honneur qu'on ne peut lui refuser : c'est d'avoir appelé l'intérêt sur des contrées jusqu'alors inconnues, et d'en avoir provoqué une étude de plus en plus agrandie. Plusieurs notices intéressantes en ont été adressées depuis un an aux sociétés savantes par les missionnaires américains qui y ont des

1. Au n° 10 de 1863, cahier d'octobre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

établissements; et notre marine y a opéré de nouvelles reconnaissances dans le Gabon même ou ses affluents, et sur le bras principal d'un fleuve un peu plus méridional, l'Ogovaï. Un voyageur qui pourrait remonter au loin ce dernier fleuve y serait certainement conduit à des découvertes importantes. L'embouchure de l'Ogovaï est à un degré au sud de l'équateur, précisément sous le parallèle central du Nyanza, dont un intervalle de vingt-deux degrés, ou cinq cent cinquante lieues à vol d'oiseau, la sépare. Quel explorateur comblera ce vide immense?

Cette gloire périlleuse, Du Chaillu a le désir honorable d'y entrer au moins pour une part. Après avoir complété à Londres son éducation géographique sous de bonnes directions, il est parti, dans les premiers jours d'août, muni d'instructions et d'instruments, avec la ferme intention de pousser aussi avant que possible, et de vérifier par des observations précises ses premières reconnaissances.

Un de nos officiers de marine les plus distingués, M. Vallon, a publié tout récemment, sur les parties de l'Afrique occidentale qui commencent au Sénégal et finissent au Congo, une étude extrêmement remarquable[1]. Ce morceau, fruit d'une longue et solide expérience, est ce qui, depuis longtemps, a été écrit de plus substantiel et de plus instructif pour l'étude à la fois géographique, économique et ethnologique d'une région qui prend chaque jour pour nous plus d'importance et d'intérêt.

Non loin du Gabon, au fond du golfe de Guinée, une célébrité éclatante de nos explorations contemporaines poursuit obscurément quelques entreprises isolées. Le capitaine Burton s'est séparé du capitaine Speke, par je ne sais quelle triste question de préséance, après leur commune expédition de 1858 aux grands lacs de l'Afrique australe; et pendant que l'un retournait avec ardeur au cœur de l'Afrique conquérir une nouvelle illustration par de plus grandes découvertes, l'autre, exilé volontaire, allait se confiner dans le poste de consul à Fernando Po. Mais, selon notre proverbe, bon sang ne peut mentir, M. Burton a bientôt senti fermenter le vieux levain. Des courses sur les côtes avoisinantes et des excursions vers l'intérieur ont rempli, depuis trente mois, le vide de ses fonctions officielles. Il a gravi le premier les cimes difficilement accessibles du mont Cameroun, qui domine la côte en vue de Fernando Po; il a pénétré sur le territoire des Fân, ce peuple anthropophage dont on a tant parlé depuis deux ou trois ans, et confirmé ce que Du Chaillu et d'autres ont rapporté de leurs habitudes; il a réuni, en un mot, les matériaux d'un nouveau livre sur l'Afrique occidentale, dont on annonce la prochaine apparition, mais qui ne remplacera pas celui qu'il nous aurait donné s'il était retourné avec Speke dans la région des sources du Nil.

Il est un autre voyageur dont on attendait beaucoup d'après la vigueur de ses débuts : c'est le baron de Decken. M. de Decken est un compatriote du docteur Barth (tous deux sont nés à Hambourg), qui réunit, ce qui n'est pas commun, la fortune à l'amour, plus encore, à la pratique de la science. En 1860, il partit pour la côte orientale d'Afrique, dans l'intention d'y rejoindre le docteur Roscher, un autre de ses compatriotes, qui avait essayé à plusieurs reprises de pénétrer dans la région des grands lacs intérieurs, et dont les tentatives avaient échoué, faute de ce qui est le nerf des voyages aussi bien que de la guerre, l'argent. Rien n'égale la rapacité de ces peuples africains, et surtout des chefs, vis-à-vis des blancs; leurs exigences sont devenues telles, qu'un voyage dans ces contrées barbares est maintenant plus coûteux qu'un séjour de même durée au milieu des raffinements de nos capitales. Le malheureux Roscher avait été victime de cette avidité effrénée; faute d'avoir pu s'entourer d'une escorte suffisante, il se trouva à la merci d'un noir qui l'assassina pour le dépouiller. M. de Decken arriva dans ces parages pour apprendre la catastrophe. Elle avait eu lieu à la hauteur de Quiloa. Sa pensée alors se tourna vers une entreprise qui était aussi au nombre de ses projets : c'était de gagner Mombaz, sur la côte du Zanguebar, et de s'avancer de là dans l'intérieur jusqu'aux montagnes neigeuses de Kilimandjaro et du Kénia. Quoique signalée depuis treize ans par les missionnaires de Mombaz, l'existence de ces montagnes et de leurs neiges éternelles avait été contestée par un hypercritique anglais, M. Desbourough Cooley, qui semble avoir pris à tâche de s'inscrire en faux contre les découvertes des explorateurs africains[1]. M. de Decken s'adjoignit un géologue, le docteur Thornton, qui avait accompagné Livingstone dans ses dernières reconnaissances du Zambézé, et tous deux arrivèrent au Kilimandjaro. La montagne fut gravie jusqu'à la hauteur de huit mille pieds, — moins de la moitié de sa hauteur totale, — et la présence des neiges permanentes y fut directement constatée. D'autres observations furent rapportées de cette course, que la saison des pluies obligea de discontinuer.

L'année suivante (au mois d'octobre 1862), M. de Decken est allé pour la seconde fois au Kilimandjaro, qui a été de nouveau gravi jusqu'à cinq mille pieds au delà de la première station; mais des difficultés imprévues n'ont pas permis au voyageur de s'avancer plus avant dans l'ouest, ni de se diriger au nord vers le mont Kénia. Il y a là, cependant, de belles découvertes à faire, surtout si l'on peut redescendre à l'ouest la pente de cette

1. Dans la *Revue maritime et coloniale*, novembre 1863.

1. On jugera de la rectitude d'appréciations de M. Cooley par un seul fait encore tout récent. Par une de ces tristes bizarreries que rencontrent les esprits enclins au paradoxe, le critique anglais venait d'imprimer un long mémoire dans l'*Athenæum* pour établir que la position de Gondokoro, sur le haut fleuve Blanc, devait être portée pour le moins au *neuvième* degré de latitude, lorsque le capitaine Speke publia, il y a quelques mois, ses observations vérifiées par un des astronomes de Greenwich, qui fixent la position de Gondokoro, comme on l'a vu plus haut, à 4° 54′ 5″ de latitude! Si ces excentricités venaient d'un homme inconnu dans la science, elles resteraient ensevelies dans l'oubli qui leur appartient; mais M. Cooley a publié autrefois des travaux qui témoignent d'un savoir sérieux, et qui ont attaché à son nom, au moins en Angleterre, une sorte d'autorité, — aujourd'hui un peu compromise, il est vrai.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

haute région qui verse sûrement ses eaux au lac Nyanza. Au moment où nous traçons ces lignes, le voyageur est de retour en Europe, mais seulement, annonce-t-il, pour se procurer un bateau à vapeur, avec lequel il veut tenter de remonter, au-dessus de Mombaz, quelqu'une des rivières inexplorées qui débouchent à la côte et qui ont leur source, selon toute probabilité, dans le massif que couronnent les sommets du mont Kénia.

On ne saurait trop louer cette persévérance du voyageur, tout en regrettant qu'il n'ait rendu publics jusqu'à présent (sauf des lettres d'une nature très-générale adressées au docteur Barth, et qui ont été publiées dans le journal géographique de Berlin) aucune des observations, aucun des matériaux ni des cartes qui sont le fruit de ses deux voyages. Mais sans doute M. de Decken ne quittera pas l'Europe avant d'avoir payé sa dette au monde géographique.

Parlerons-nous de Madagascar et des projets d'exploration qu'on y avait formés? Ici, ce sont des empêchements d'une autre nature, des empêchements dont la cause est bien connue, qui ont arrêté les études dont l'île allait être l'objet. A la suite du traité de commerce conclu en 1862 avec le nouveau roi Radama II, une commission scientifique s'était constituée pour en relever la géographie et en explorer les richesses naturelles, qui sont immenses. Cette commission allait quitter la France, lorsque est arrivée, au mois de juillet 1863, la nouvelle foudroyante de la sanglante révolution qui venait de mettre à mort notre ami le roi Radama, et de relever la politique de la vieille reine Ranavalo, politique dont le dernier mot est la proscription des blancs et de toute influence des mœurs étrangères. C'est la barbarie, avec ses instincts féroces, qui se dresse contre toute idée de civilisation. Au point de vue de la science, le seul où nous ayons à l'envisager, ce triste événement est profondément regrettable; car Madagascar, chose assez singulière pour une contrée qui a été regardée longtemps comme une terre presque française, est encore aujourd'hui une des parties de l'Afrique les plus imparfaitement connues. Les notions que nous en avons sont vagues, très-incomplètes et sans contrôle sérieux. Les détails topographiques dont les faiseurs de cartes la couvrent à l'envi sont en très-grande partie des détails de pure fantaisie, dont personne n'a sérieusement vérifié la source[1]. Même sur les peuples de l'île, on n'a que des idées généralement fausses, à en juger par ce qui est imprimé; entre les Hovas, la population dominante à peau claire, celle dont Radama était le chef, entre les Hovas, disons-nous, et les autres populations de l'ouest et de l'est (les Sakalaves et les Malgaches), on établit des distinctions absolues qui, sans aucun doute, n'existent pas; car chez tous la langue est au fond la même, et si les traits diffèrent, ce doit être par suite d'un mélange plus ou moins intense de la race supérieure avec un fond nègre probablement aborigène, et aujourd'hui complétement absorbé. Enfin c'est une opinion reçue que les Hovas sont d'origine malaise, ce dont il y a de très-fortes raisons de douter, pour ne pas dire plus. Tout cela était un champ d'étude, important sous plus d'un rapport, qui s'ouvrait à nos explorateurs et qui s'est violemment refermé devant eux. M. de Decken lui-même avait eu un moment l'idée, quand il a dû quitter le Zanguebar, d'entreprendre une excursion dans l'intérieur de l'île. Espérons encore que les événements reprendront un aspect plus favorable, et que l'on pourra revenir aux investigations interrompues.

1. Il faut excepter un homme, un seul peut-être, M. Eugène de Froberville, qui a fait de Madagascar pour ainsi dire l'étude de sa vie ; mais M. de Froberville n'a rien publié, parce qu'il sait mieux que personne sur quelles faibles bases (le contour hydrographique excepté) reposent les données que nous possédons.

VI

Nous avons pu nous arrêter longtemps en Afrique, parce qu'en dehors de ce grand théâtre des explorations actuelles nous n'avons guère à noter aujourd'hui de faits importants. En Australie, où depuis quelques années les explorations ont été si actives, il s'est fait un temps d'arrêt; en attendant la reprise des reconnaissances, on liquide les résultats acquis et on prépare les publications. Deux ou trois ont déjà vu le jour; mais ce ne sont pas les plus importantes. Les relations qui nous viennent de ce côté ont, au surplus, et cela est inévitable, un singulier caractère d'uniformité. Dans la triste monotonie de ces espaces immenses, au milieu de ces plaines intérieures d'un aspect aride et nu, sans chaînes de montagnes, sans larges vallées, sans forêts, sans rivières permanentes, sans autre végétation que des arbustes rabougris armés de redoutables épines, sans autre verdure qu'une herbe temporaire qui apparaît avec les pluies tropicales et disparaît avec elles; lorsque durant des semaines et des mois entiers le voyageur n'a rencontré rien qui ait vie à travers ces solitudes désolées, ou que dans les rares tribus qu'il aura trouvées çà et là aux approches des zones littorales il n'a sous les yeux que le dernier degré de l'abrutissement et la dégradation physique et morale la plus absolue où puisse descendre un être à face humaine, quelle variété pourrait-il répandre dans ses récits? Toujours les mêmes fatigues, les mêmes périls, les mêmes privations; toutes les journées se ressemblent et aussi tous les voyages. Il ne faut rien moins qu'une catastrophe comme celle de Burke et de Wills, ou les anxiétés causées par la disparition d'un voyageur tel que Leichhardt, pour relever un peu la pesante monotonie de ces relations australiennes. Et puis, au total, la science y a peu de part; ce ne sont pas des observateurs proprement dits que les colonies du sud ou de l'est envoient vers l'intérieur, mais des hommes vigoureux, des *bushmen*, rompus à la vie du désert, et qui doivent être avant tout en état de supporter longtemps les rudes épreuves de ces terribles courses. La science gagne toujours quelque chose, sans doute, à ces voyages qui nous apportent peu à peu des données positives sur la nature des parties centrales du continent australien; mais ce n'est pas là ce que les voyageurs de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces dernières années ont cherché. Leur préoccupation principale, comme aussi leur principal intérêt, est de trouver, dans les espaces inexplorés de l'intérieur, des pacages où les colons puissent étendre et multiplier l'élevage de leurs troupeaux. Le surplus, c'est à-dire l'extension des notions géographiques et des sciences qui s'y rapportent, est une affaire accessoire et de second rang.

Si maintenant nous tournons les yeux vers les pays que la politique ou les armes ont, dans ces derniers temps, ouverts à l'investigation européenne; si nous demandons ce que les événements nous ont valu de connaissances nouvelles sur la Chine, sur les pays d'Annam, sur le Japon, sur le Mexique, — pour cette fois il nous faudra répondre : Rien, ou peu de chose. Nous en sommes encore à la période des promesses et des espérances. Mais le temps marche, notre activité est en éveil, et sûrement les espérances seront réalisées, dépassées peut-être. L'intérieur de la Chine, — tout un monde à conquérir pour nos explorateurs, — ne sera pas toujours livré aux horreurs de la guerre intestine; et avec la Chine s'ouvriront pour nous les portes des contrées centrales de la haute Asie. Au Japon, la course littorale dont un consul anglais, Rutherford Alcock, a publié l'intéressante relation, et les communications d'un de nos compatriotes, M. Robert Lindau, nous donnent un avant-goût de ce que seraient pour notre instruction des voyages à l'intérieur. C'est au Mexique surtout que le champ est large et que la moisson sera belle. Il y a là à réaliser d'immenses conquêtes scientifiques, en même temps qu'une grande régénération sociale. Même après les travaux d'Alex. de Humboldt, après les publications précieuses de Ternaux Compans et l'ouvrage historique de Brasseur de Bourbourg, il y a là encore, dans ce pays si longtemps fermé aux recherches savantes, des investigations à poursuivre dans les archives publiques, des études à reprendre sur les constructions gigantesques dont les anciennes races ont couvert le sol depuis le centre de l'isthme jusqu'au fond de la Californie, sur l'écriture idéographique des Azteks, sur les idiomes encore vivants des Indiens et sur les Indiens eux-mêmes, sur les rapports de ces langues entre elles et avec celles des populations du sud, et sur bien d'autres questions qui touchent aux vieux temps du Mexique en même temps qu'aux origines américaines. L'histoire, l'archéologie, la linguistique, l'ethnologie, réservent à nos investigateurs une foule de problèmes à scruter, sinon à résoudre, sans parler des questions économiques sur lesquelles repose l'avenir du pays, et de la topographie si imparfaite encore qui appelle toute l'activité de nos ingénieurs. La tâche est vaste, mais il sera glorieux de l'avoir remplie. Notre présence dans ce pays régénéré doit être marquée par un monument scientifique comparable ou supérieur à celui qu'a enfanté, il y a soixante-cinq ans, notre expédition d'Égypte.

Le temps, ai-je dit, n'est pas venu encore où les nouveaux rapports de commerce ou de guerre avec l'extrême Orient et l'Amérique aient pu ajouter notablement à la somme de nos informations scientifiques; quelque exception, cependant, pourrait être faite pour l'Indo-Chine. Les reconnaissances de nos officiers de marine dans notre récente colonie de Cochinchine sont une bonne acquisition pour la géographie positive. Le vice-amiral Bonnard, au mois de septembre 1862, remonta le grand fleuve du Kambodje jusqu'à cent vingt lieues de ses embouchures; et près d'un large lac que le fleuve traverse à cette distance il put contempler les magnifiques ruines de l'ancienne cité d'Ongkor[1], restes d'un établissement bouddhique dont les Siamois ne parlent qu'avec admiration comme de l'ouvrage des génies. Les constructions d'Ongkor ont une grande analogie avec les monuments bouddhiques de l'île de Java; elles sont, comme ceux-ci, l'œuvre d'une civilisation importée. L'époque n'en est indiquée par aucune donnée précise; mais il est bien probable qu'elles doivent appartenir à la période de la grande prospérité du bouddhisme de l'Inde, qui fut aussi le temps de la grande propagation extérieure du culte de Çâkyamouni, ce qui nous conduit au troisième ou au deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Les statues colossales du Bouddha taillées dans les rochers d'Ongkor ont une frappante analogie avec les colosses bouddhiques de Bamyân, dans l'Asie centrale, qui remontent incontestablement à des temps voisins de notre ère. Deux ans avant la visite de l'amiral Bonnard, le site d'Ongkor avait été vu et décrit par un voyageur français, M. Mouhot, dont le *Tour du Monde* a publié la relation. M. Mouhot voyageait surtout en naturaliste, et ses collections, que la mort a interrompues, sont d'une extrême richesse; mais il savait aussi voir et décrire ce qu'un pays peu connu offre de curieux à l'observateur. Nos lecteurs ont pu juger de l'intérêt de ses journaux en même temps que de la beauté des dessins dont il avait formé un riche portefeuille. Ses courses dans le Kambodje et les provinces de Siam ne présentent pas un développement de moins de huit cents lieues dans l'espace de trois années; c'est, au total, un des voyages les plus importants et les plus instructifs que possède aujourd'hui l'Europe sur la péninsule indo-chinoise.

J'avais inscrit dans mon programme quelques-uns des travaux dont notre propre sol est l'objet; j'aurais voulu signaler les publications déjà nombreuses qui promettent à la France, si le zèle de nos provinces se soutient, les matériaux d'un beau monument géographique. L'espace me manque aujourd'hui; mais ce n'est qu'une occasion remise.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

1. Nokhor, selon M. Pallegoix.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Vue de Zagazig	Dom. Grenet	1
Panorama de l'isthme de Suez	Dom. Grenet	4
M. de Lesseps	H. Rousseau	5
Voiture de la Compagnie du canal de Suez	Dom. Grenet	6
Le château de Tell-el-Kebir	Dom. Grenet	7
Le village de Tell-el-Kebir	Dom. Grenet	8
Une tranchée dans le canal de Suez	Dom. Grenet	9
Groupe de chameliers près du canal de Suez	Dom. Grenet	12
Ouvriers terrassiers du canal de Suez travaillant a la couffe	Dom. Grenet	13
Vue prise près du lac Timsah	Dom. Grenet	16
Campement a El-Guisr	Dom. Grenet	17
Carrières de Gebel-Géneffé	Dom. Grenet	19
Canal de Nécos, ancien canal	Dom. Grenet	20
Vue de la ville de Suez	Dom. Grenet	21
Dunes d'El-Ferdane	Dom. Grenet	22
Kantara. — Pont sur la route de Syrie	Dom. Grenet	23
Barques du lac Menzaleh	Dom. Grenet	24
Village arabe près de port-Saïd	Dom. Grenet	25
Toussoum. — Tombeau du cheik Ennedeck	Dom. Grenet	26
Port-Saïd. — Chantiers sur le bord du canal, a sa sortie du lac Menzaleh	Dom. Grenet	28
Vue générale de Port-Saïd	Dom. Grenet	29
Drague au montage	Dom. Grenet	32
La maison du gouverneur, a Pangim ou Nova-Goa, côte du Malabar	Guiaud	33
Une vue de Mahé sur la côte de Malabar	Guiaud	36
Une vue du quai de Mahé sur la côte de Malabar	Guiaud	37
Entrée des grottes, a Éléphanta	Thérond	40
Indoues de basses castes, a Bombay	Thérond	41
Mariage de Siva et de Parvati. — Bas-relief des grottes d'Éléphanta	Thérond	44
La grotte des Lions, a Éléphanta	Thérond	45
Grande grotte, a Éléphanta	Thérond	48
Un orage sur le Brocken	Stroobant	49
Les mineurs du Harz	Stroobant	52
Descente aux échelles dans les mines du Harz	Stroobant	53
Le Brocken	Stroobant	56
Hôtel de ville et place du marché, a Wernigerode	Stroobant	57
La Rosstrappe	Stroobant	59
Les charbonniers du Harz	Stroobant	60
Le plateau de la Danse-des-Sorcières ou l'Hexen-tantz-platz	Stroobant	61
Cloître de la cathédrale de Halberstadt	Stroobant	64
Hôtel de ville de Halberstadt	Stroobant	65
Intérieur de la cathédrale de Halberstadt	Stroobant	68
Église souterraine du château de Quedlinbourg	Stroobant	69

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Un guide dans le Harz	Stroobant.	71
Le Regenstein, château de Henri l'Oiseleur	Stroobant.	72
Les Rochers de l'Ermite	Stroobant.	73
Le Rocher du Moine	Stroobant.	76
Le spectre du Brocken, vu et dessiné par M. Stroobant, dans l'été de 1862.	Stroobant.	77
Le Rammelsberg	Stroobant.	80
Louisville, dans le Kentucky	Guiaud.	81
Une école d'enseignement mutuel dans l'État de Virginie (États-Unis).	Janet-Lange.	83
Une auberge ou maison de bois dans le Kentucky (États-Unis).	Janet-Lange.	85
Les grottes de Mammouth. — La caverne étoilée	Gambard.	88
Les grottes de Mammouth. — La tonnelle merveilleuse	Gambard.	89
Cyprinodons, poissons aveugles des grottes de Mammouth	Rouyer	90
Grottes de Mammouth. — Styx-River	Gambard.	91
Grottes de Mammouth. — L'abîme sans fond	Gambard.	92
Une vente d'esclaves aux États-Unis	G. Doré.	93
Grottes de Mammouth. — La mer Morte	E. de Bérard.	96
Village de Mara	Riou.	97
Vallée de Yucay-Urubamba	Riou.	100
Urubamba, la cité méritante	Riou.	101
Le ravin d'Occobamba	Riou.	105
Carrières et Tampu d'Ollantay	Riou.	107
Pont de Mimbres, entre Urubamba et Ollantay-Tampu	Riou.	108
Montée d'Habaspampa	Riou.	109
Forteresse en pisé (rive gauche du Huilcamayo-Urubamba)	Riou.	111
Village d'Ollantay-Tampu	Riou.	112
Passage de la Cordillère d'Occobamba	Riou.	113
Ferme de Lacay (vallée d'Occobamba)	Riou.	117
Métairie de Sayllaplaya	Riou.	119
Défilé de la vallée d'Occobamba	Riou.	120
Village d'Occobamba	Riou.	121
Renvoi de José Benito	Riou.	122
Une fontaine a Occobamba	Riou.	123
L'auteur faisant une soupe, a Occobamba	Riou.	124
Métairie de Mayoc	Riou.	125
Métairie d'Unupampa	Riou.	127
La Cuesta d'Unupampa	Riou.	128
Hacienda de los Camotes	Riou.	129
La ferme de Tiocuna (le Berceau de l'oncle)	Riou.	130
L'épicerie d'Uchu	Riou.	131
Hacienda de Tian-Tian. — Plantation de cacao	Riou.	133
Hacienda de la Lechuza	Riou.	135
Conversation a travers les lames d'une persienne	Riou.	137
Vue du village de Chaco	Riou.	140
Aspect général de la vallée de Santa-Ana	Riou.	141
Un souper en famille chez le gouverneur de Chaco	Riou.	142
Village d'Echarati	Riou.	143
Hacienda de Bellavista	Riou.	144
Intérieur d'un harem	Mettais	145
Le tandour	Pasini	148
La place d'Ett-Meydan, a Constantinople	Thérond.	149
Un récit dans l'intérieur d'un harem	Mettais	151
Une visite au harem	Mettais	153
Hammal ou portefaix turc	A. Proust.	155
Un barbier turc	A. Proust.	157
Une dame arménienne	A. Proust.	159
Moines du couvent de Baloukli	A. Proust.	160
Fort et place de Géryville	A. de Lajolais	161
Ordonnance et bagage de M. Alfred Couverchel	A. Couverchel	165

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Si-Seliman, frère de Si-Bou-Beker	A. de Lajolais	166
Le ksar Bou-Alem	A. de Lajolais	167
Le marabout de Sidi-Tifour	A. de Lajolais	167
Le ué de l'Oued-Zergoun	A. de Lajolais	168
Le ksar de Tadjerouna	A. de Lajolais	169
Une habitation dans le ksar de Tadjerouna	A. de Lajolais	169
Départ du ksar de Tadjerouna	A. Couverchel	170
Aïn-Massim	A. de Lajolais	171
Une des entrées de Metlili	A. de Lajolais	174
Une rue de Metlili	A. de Lajolais	174
Procédé employé a Metlili pour retirer l'eau des puits	A. Couverchel	175
Metlili, vue prise de l'est	A. de Lajolais	176
Attatich	A. Couverchel	177
Jeune femme de Metlili	A. Couverchel	179
Le Bac-Agha Si-Bou-Beker; Naëmi; Si-Lalla, caïd de Ouargla	A. Couverchel	180
Radjel-el-Hachem (marabouts quêteurs)	A. Couverchel	181
Une des portes de Ouargla	A. de Lajolais	181
Une sentinelle a la porte de Ouargla	A. Couverchel	182
Vue de Ouargla	A. de Lajolais	183
Impasse, a Ouargla	A. de Lajolais	184
La place de la Boucherie, a Ouargla	A de Lajolais	185
Kertassa curant un puits, a Ouargla	A. Couverchel	187
Une djemâa	A. de Lajolais	188
Le ksar El-Rouissat	A. de Lajolais	188
Porte d'entrée du ksar Rouissat	A. de Lajolais	188
Prisonniers (chefs arabes et nègres) dans le bordj du caïd de Ouargla	A. Couverchel	189
Le ksar El-Hadjadja	A. de Lajolais	190
Marabout de Sidna-Noé, a N'goussa	A. de Lajolais	191
Place du ksar Aïn-Ameur	A. de Lajolais	191
Bab-El-Sultan, a N'goussa	A. de Lajolais	191
Bahous-Ben-Babia, caïd de N'goussa	A. de Lajolais	192
Petite place du quartier nègre, a Ouargla	A. de Lajolais	192
Touareg en tenue de combat	A. Couverchel	193
Prière du soir ou du maghreb	A. Couverchel	195
Le ksar el Madhy	A. de Lajolais	196
Le ksar Raçoul	A. de Lajolais	196
La tour et l'intérieur des murailles du ksar Raçoul	A. de Lajolais	196
Chambâa en prière	A. Couverchel	197
Le saut de l'Arouï	A. de Lajolais	198
Vue du ksar Brézina	A. de Lajolais	198
MM. Fitzmaurice et Keys dansant devant les indigènes australiens pour sauver leur vie	Castelli	201
La goelette *l'Iermak* et *l'Embryo*	V. Foulquier	204
Samoyèdes campés sur l'île Waigatz	V. Foulquier	205
L'Iermak échoué sur la glace	V. Foulquier	206
L'Iermak renversé	V. Foulquier	208
Traversée d'un chenal d'eau libre sur un morceau de glace	V. Foulquier	209
L'équipage de *l'Iermak* réfugié sur un glaçon	V. Foulquier	211
Le forgeron Sitnikov refuse de marcher	V. Foulquier	212
Vue d'une chaîne de montagnes de glace	V. Foulquier	213
Un morse cherchant a escalader l'îlot de glace qui porte l'équipage	V. Foulquier	215
L'équipage découvre un campement de Karachins	V. Foulquier	217
L'Iermak abandonné dans les glaces	V. Foulquier	218
M. Henri Mouhot	H. Rousseau	219
La barre du Ménam, vue prise du pont du *Kusrovie*	Sabatier	221
Sucrerie de Paklat, sur le bras du Ménam qui conduit a Bangkok	Sabatier	221
Vue de Paknam	Sabatier	222
Vue générale de Bangkok	E. Bocourt	223

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Portail de la grande pagode de Wat-Chang	Thérond.	224
Le roi de Siam et la défunte reine	E. Bocourt	225
Jeune prince royal	E. Bocourt	226
Types siamois : Femmes de Bangkok	E. Bocourt	227
Portail de la salle d'audience au palais royal de Siam	Thérond.	228
Les gardiens de la porte de la salle d'audience, statues en granit	H. Clerget	229
Palais du roi de Siam : Pavillon de plaisance ou des récréations royales	Thérond.	232
Jardins du palais : Pavillon contenant les cendres du dernier roi de Siam	Thérond.	233
Portrait du deuxième roi de Siam	E. Bocourt	234
Femmes du roi de Siam dans leur intérieur	H. Rousseau	235
Artistes dramatiques siamois	E. Bocourt	236
Détails et clocheton de la pagode de Wat-Chang	E. Bocourt	237
Amazone de la garde du roi de Siam	H. Rousseau	238
Comédienne de la troupe du roi	E. Bocourt	239
Catafalque pour les funérailles royales	Thérond.	240
Débarcadère d'une pagode moderne d'Ajuthia	Thérond.	241
Canal d'Ajuthia	Thérond.	242
Pagode moderne, a Ajuthia	Thérond.	243
Ruines, a Ajuthia	Thérond.	244
Ruines, a Ajuthia	Thérond.	245
Ruines du temple et d'une statue de bouddha, a Ajuthia	H. Catenacci	248
Pyramides ruinées, a Ajuthia	H. Catenacci	249
Rives du Ménam	Sabatier.	251
Vue du monastère bouddhiste de Phrâbat	H. Catenacci	252
Rocher au sommet du mont Phrâbat	H. Catenacci	253
Reliques en argile mêlée de cendres royales et trouvées au mont Phrâbat	H. Catenacci	255
Vue des montagnes de Kôrat, prise de Patawi	H. Catenacci	256
La roche du Lion, devant le port de Chantaboun	Sabatier.	257
Village d'Annamites chrétiens, a Chantaboun ou Chantabury	Sabatier.	260
Singes jouant avec un crocodile, dans la rivière de Chantaboun	E. Bocourt	261
Rocher percé de Thoulou, golfe de Siam	Sabatier.	264
Vue intérieure de la baie de Chantaboun	Sabatier.	265
Vue des îles du golfe, prise du cap Liaut	Sabatier.	268
Pêcheurs d'holothuries dans le golfe de Siam	E. Bocourt	269
Favorite du roi de Cambodge	Pelcoq.	271
M. Mouhot naviguant entre les îles du golfe de Siam	Sabatier.	272
Mission catholique a Pinhalu (Cambodge)	Sabatier.	273
Chariot cambodgien	Sabatier.	275
Portrait du deuxième roi de Cambodge, en 1859, aujourd'hui premier roi	Janet-Lange.	276
Un page du roi (Siam et Cambodge)	Janet-Lange.	277
Un chef de village stiêng	H. Rousseau	279
Artiste funambule siamois et cambodgien	E. Bocourt	280
Confluent du fleuve Mékong et du chenal du lac Touli-Sap	Sabatier.	281
Hutte cambodgienne	Sabatier.	283
Sauvage Stiêng	Janet-Lange.	284
Labour et semailles chez les sauvages Stiêngs	E. Bocourt	285
Vue de Battambang	Sabatier.	288
Les jungles (pays des Stiêngs)	Catenacci	289
Monument religieux des Chinois de Bangkok	Thérond.	292
Tour de Banome, près de Battambang	Thérond.	293
Façade orientale du grand temple d'Ongkor	Guiaud.	296
Naines ou lingots servant de monnaies		296
Monnaies nouvelles de Siam		296
Chaussée et entrée principale d'Ongkor-Wat	Guiaud.	297
Façade septentrionale d'Ongkor-Wat	Guiaud.	300
Portique central d'Ongkor-Wat	Thérond.	301
Statue du roi lépreux	Thérond.	303

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Pavillon central d'Ongkor-Wat	Thérond	304
Halte du voyageur dans les jungles, entre Battambang et Bangkok	Catenacci	305
Armes, ornements et ustensiles sculptés sur les parois d'Ongkor-Wat		307
Vue du port et des doks de Bangkok, prise d'un bateau en face de l'église des Missions	Sabatier	308
Dîner de dames siamoises	E. Bocourt	309
Tour de l'horloge, a Bangkok	Catenacci	310
Caverne près de Petchabury	E. Bocourt	311
Vue de la montagne et du monastère de Petchabury	E. Bocourt	312
Femmes de race laotienne, vivant près de Petchabury	E. Bocourt	313
Portrait de Khrôme Luang, frère des deux rois de Siam	E. Bocourt	316
Kun Mote, noble et savant siamois	H. Rousseau	316
Le mandarin, chef des chrétiens a Bangkok	E. Bocourt	317
Domestique siamois	E. Bocourt	317
Talapoin dans sa barque	Sabatier	318
Nourrice siamoise et son nourrisson	E. Bocourt	319
Scène d'inondation dans le delta du Ménam	Sabatier	320
Habitation d'un chef de talapoins, a Nophtabury	Sabatier	321
Construction élevée pour les funérailles de la reine	H. Catenacci	324
Cérémonial de la tonsure du toupet	E. Bocourt	325
Kraal ou parc aux éléphants, a Ajuthia (vue extérieure)	E. Bocourt	328
Intérieur du parc aux éléphants d'Ajuthia	Janet-Lange	329
Éléphants sauvages amenés au kraal d'Ajuthia pendant l'inondation	E. Bocourt	332
Vue de la vallée de Khao-Koc	Sabatier	333
Une visite pendant la sieste	E. Bocourt	336
Ruines de Panbrang, district de Tchaïapoune, province de Kôrat	H. Catenacci	337
Caravane d'éléphants traversant les montagnes du Laos	E. Bocourt	340
M. Mouhot bivaquant dans les bois du Laos	E. Bocourt	341
Un chef laotien chassant le rhinocéros	Janet-Lange	344
Réception du voyageur par les rois du Laos	Janet-Lange	345
Homme du Laos	Janet-Lange	348
Femme du Laos	Janet-Lange	349
Cabane laotienne	Sabatier	351
Cimetière protestant, a Bangkok	H. Catenacci	352
Les toreros dans la *calle de Zaragoza*	G. Doré	353
Le récit du torero après la victoire	G. Doré	355
Musiciens ambulants	G. Doré	356
Les bords du Guadalaviar	G. Doré	357
Le lac d'Albuféra	G. Doré	359
Marchand d'écuelles, a Alcira	G. Doré	360
Chasse aux phénicoptères sur le lac d'Albuféra	G. Doré	361
Paysans des environs de Carcagente	G. Doré	363
Les oranges de Carcagente	G. Doré	365
La forêt d'Elche, près d'Alcoy	G. Doré	367
Préparation de l'aloès	G. Doré	368
Chasse a l'hippopotame sur la rivière Sainte-Lucie	Janet-Lange	369
Je me précipitai vers le bord	Cliché anglais	271
W. C. Baldwin	Janet-Lange	373
Baldwin endormi sur un îlot	Janet-Lange	374
Retour forcé au kraal de Panda	Cliché anglais	377
Aventure nocturne	Janet-Lange	377
Grands étangs près de Pongola	Janet-Lange	379
Baldwin chassant a l'hippopotame	Janet-Lange	380
Inyalas	Janet-Lange	381
Descente trop rapide	Cliché anglais	382
Crocodile enlevé par ses compagnons	Cliché anglais	382
Un coup heureux	Cliché anglais	383
Les lionnes s'arrêtèrent pour me regarder	Cliché anglais	384

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Inyala dévoré par des hyènes	Cliché anglais	385
Le buffle passa au-dessus de nous	Cliché anglais	386
La moitié d'un buisson nous séparait a peine	Cliché anglais	387
Attendant que la sentinelle de la troupe eût disparu	Cliché anglais	388
Je tenais mon fusil d'une main	Cliché anglais	391
Chasse a l'harrisbuck	Janet-Lange	389
Chasse au rhinocéros	Janet-Lange	390
Je m'amusais a chasser des babouins	Cliché anglais	395
Baldwin chassant a pied dans la forêt d'Entuméni	Janet-Lange	392
Nous allions un train d'enfer	Janet-Lange	393
Chasse aux serpents	Cliché anglais	395
Elle demeura prise par le cou	Cliché anglais	396
C'est ainsi que nous passâmes la nuit	Janet-Lange	397
Étant dans une position difficile	Cliché anglais	398
Il escalada un arbre	Cliché anglais	499
Il fondit sur moi	Janet-Lange	400
Dîner chez un chef cafre	Cliché anglais	401
Marche au clair de lune	Cliché anglais	402
Je mis le feu aux grandes herbes	Cliché anglais	403
L'hyène disparut avec sa proie	Cliché anglais	405
Je m'élançai dans la rivière	Cliché anglais	406
L'éléphant	Cliché anglais	407
Concert infernal	Janet-Lange	409
Gemsbok (Orix du Cap)	Cliché anglais	410
Chasse a l'autruche	Cliché anglais	412
Chasse de nuit	Janet-Lange	413
Poursuivi par un buffle	Cliché anglais	414
Le lion me heurta l'épaule	Janet-Lange	415
Coudous	Janet-Lange	416

CARTES ET PLANS.

Carte de l'isthme de Suez et des travaux dont il est le théâtre . . . 3
Esquisse de la région des oasis algériennes et de la route de Géryville a Ouargla . . . 162
Carte d'une partie de la mer Glaciale avec l'indication de la route suivie par la goëlette *Iermak* . . . 207
Carte itinéraire des voyages de M. Henri Mouhot (Première partie) . . . 220
Carte itinéraire des voyages de M. Henri Mouhot (Deuxième partie) . . . 339
Carte des voyages de Baldwin . . . 370

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

UNE EXCURSION AU CANAL DE SUEZ, par M. PAUL MERRUAU. (1862. — Texte et dessins inédits.) — (Dessins de M. Dom. Grenet, tirés de l'album inédit de M. Berchère.)

La traversée. — Alexandrie et le Caire. — Départ pour l'isthme, par Zagazig. — Sir Henry Bulwer. — L'Ouady, domaine de la Compagnie dans le désert. — Le château de Tell-el-Kébir. 2

Le tombeau d'un compagnon de Mahomet. — Fête religieuse. — Justice sommaire. — Rhamsès. — Carrières de Gebel-Géneffé. — Les terrassiers indigènes. — Le lac Timsah. — Une voiture étrange. — La ville d'Ismaïlia. — El-Guisr. — Le kiosque de Saïd-Pacha. — Le Serapeum. — Toussoum. — Tombeau du cheik Ennedeck. — La chaîne de l'Attaka. — Suez. — Navigation sur le canal. — Le campement de Kantara. — Le lac Menzaleh. — Port-Saïd. 17

VOYAGE AU MALABAR, par M. le contre-amiral FLEURIOT DE LANGLE. (1859. — Texte et dessins inédits.)

Description de la côte du Malabar. — Chemin de fer indien. — Idiomes et populations de la côte de Malabar. — Les Mahrates, les Bihls, les Gondes. — Les parias et les gens sans castes. — Établissements français de la côte du Malabar. — Mahé. — Sa prospérité. — Sa rivière. — Races et religions. — Sainte-Thérèse. — Saint-Sébastien. — Établissements portugais de la côte de Malabar. — Goa. — Iles Saint-Georges. — Mouillage de l'Aguada. — Phare. — Barre de la rivière. — La ville neuve Pangim. — Le comte de Torres Novas. — Le clergé catholique. — Vieux Goa. — Reliques de saint François-Xavier. — Les églises de Goa. — L'arsenal. — Le couvent del Cabo. — Marmagon. — Côtes du Concan. — Savant wadi. — Pirates savaji. — Tulaji angria. — Fondation de l'empire mahrate. — Conquête des places de Savaji et d'Angria par l'Angleterre. — Bombay. — Commerce. — Les Daubachis. — Arsenal de la Compagnie péninsulaire et orientale. — Mazaghan. — Le fort et la Ville-Noire. — Maisons de plaisance. — Douceur des animaux. — Les temples. — Temples souterrains. — Caractère de Siva. — Description du temple d'Éléphanta. — Chœur de la Trimourti. — Ravana tentant d'escalader le Kailassa. — Naissance de Sakti. — Ardinaths-Eshwar. Mariage de Siva. — Vira Bhadra. — Bhairava. — Conclusions. 33

VOYAGES DANS LE HARZ.

VISITE AUX MINES DU HARZ, par M. ADOLPHE CARNOT. (1862. — Texte et dessins inédits.) 49

PROMENADES DANS LE HARZ, par M. STROOBANT. (1862. — Texte et dessins inédits.) — Aspect général du pays. — Caractère et mœurs des habitants. — Les gardiens des champs. — Rivières. — Halberstadt. — Maisons anciennes. — Place du Marché. — Costumes. — Hôtel de ville. — Cathédrale; tombeaux anciens. 62

Cathédrale de Halberstadt (suite). — Église de Notre-Dame. — Ovation faite à un duc. — Environs de Quedlinbourg. — Blankenburg. — Le Teufelsmauer; le château de Blankenburg. — Le Regenstein. — Le Hoppelberg; panorama. — Montagnes volcaniques. — Rochers de l'Ermite. — Le Rosstrappe. — Effet d'un beau jour. — Légende. — Descente de la montagne. — Vallée des sorcières. Superstition des paysans du Harz. — L'Hexen-tanz-platz. — Symphonie imaginaire. — Retour à Thale. — Une dernière visite à Halberstadt. — Un intérieur de famille. — Une patache. — Wernigerode. — Hôtel de ville. — Place du Marché. — Château du comte de Stolberg-Wernigerode. — Elbingerode. — Arrivée à Ilsenburg. — Un guide du Broken. — Départ. — L'Ilsenstein. — Description de l'Ise. — Orage dans la montagne. — Effet imposant. — Le Brokenhaus. — Hauteur du Broken. — Contes populaires. — Spectre du Broken. — Descente. —

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Charbonniers du Harz. — Harzbourg. — Goslar. — Chapelle ; portail. — Ancien palais des empereurs. — Le Kaiserworth. — Palais du roi de Hanovre. — Excursion aux mines du Rammelsberg. — Aspect du pays. — Descente dans les mines ; leurs produits. — Effets de lumière à la sortie. — Travaux extérieurs. — Mines de Clausthal. — Mœurs des mineurs. — Vallée de l'Ocker. — Viennebourg. — Brunswick. 65

VISITE AUX GROTTES DE MAMMOUTH, DANS LE KENTUCKY (ÉTATS-UNIS), par M. POUSSIELGUE. (1859. — Texte et dessins inédits.)

De New-York à Liberty. — Une école mutuelle dans un bois. — Christianburg. — Le coneylure vert. — Paysages. — Une singulière auberge. — Le vol est rare. Pourquoi ? — Cattlesburg. — Une mauvaise diligence. — Lexington. — Francfort. — Louisville. — Mammouth-Hotel. — Visite aux grottes. — La Rotonde. — L'église gothique. — La chambre des revenants. — Poissons singuliers. — Le fauteuil du diable. — Le puits des Andes. — La mer morte. — Styx-River. — Le vignoble de Marthe. — Le puits terrible. — Retour à l'hôtel. 81

NOTE SUPPLÉMENTAIRE SUR LES GROTTES DE MAMMOUTH. 94

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE, A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD, par M. PAUL MARCOY. (1848-1860. — Texte et dessins inédits.)

PÉROU. — Cinquième étape. — DE CUZCO A ECHARATI. — Quelques mots sur le chemin qui conduit de Cuzco à la pampa d'Anta. — Qu'un domestique de confiance peut être à la fois fripon, gourmand et imposteur. — Les nuages du ciel. — A quoi songeait le voyageur en arrivant à Mara. — Où Arimane et Oromase interviennent à propos d'une bille de chocolat. — Qui traite du pardon et de l'oubli des offenses. — La déesse de Pintobamba. — Souvenirs et silhouettes. — Le ravin d'Occobamba. — Ci-gît un noble cœur. — Les ruines d'Ollantay-Tampu vues à vol d'oiseau. — La chronique et la tragédie. 94

Cinquième étape. — DE CUZCO A ECHARATI. — La chronique et la tragédie (suite). — Où le voyageur, qui comptait étaler des confitures sur le pain de son déjeuner, se voit réduit à manger ce pain sec. — Le port de la Cordillère d'Occobamba. — Monologue poétique interrompu par un coup de foudre. — Rêveries philosophiques dans un sentier couvert. — Arrivée à Occobamba. — Le voyageur invoque l'appui de la justice, représentée par un alcade. — Jugement et exécution de José Benito. — Jusqu'où peut aller l'amour d'une mère. — Description d'une fontaine. — Une épaule de mouton. — Où l'auteur de ces lignes se voit contraint de faire sa soupe lui-même. — Les deux moitiés d'un fonctionnaire. — Essai sur la topographie locale. — Un déjeuner à Mayec. — La carte à payer. — Ce qu'il en coûte de parler mariage aux veuves d'un certain âge. — Idylle d'après Théocrite. — Le logis et les poules d'Unupampa. — La ferme des patates douces. — Étymologie au rebours du bon sens. — Qui rappelle Philémon et Baucis de mythologique mémoire. 117

Cinquième étape. — DE CUZCO A ECHARATI. — Sta Viator. — L'hospitalité d'une épicière. — Portrait au pastel d'une grande dame. — L'hacienda de Tian-Tian et son majordome. — Dissertation sur le *Theobroma cacao*. — Ornithologie. — Faute d'une chemise blanche, l'auteur dit un adieu définitif aux illusions qu'il caressait. — Aspects variés du paysage. — Où le voyageur, en cherchant l'âme d'une fleur, se sent saisir le nez par des tenailles. — L'hacienda de la Chouette. — L'*hibiscus mutabilis*. — Conversation à travers les lames d'une persienne. — La femme abandonnée. — Une fleur blanche le matin, rose à midi, pourpre le soir. — Biographie et physiologie de quatre jeunes filles. — Le voyageur soupe en famille chez le gouverneur de Chaco. — Arrivée à Echarati. — L'hacienda de Bellavista. 129

MOEURS TURQUES.

LES FEMMES TURQUES, LEUR VIE ET LEURS PLAISIRS, par M. F. JÉRUSALÉMY. (1862. — Texte et dessins inédits.)

Les bazars. — Les visites. — Les promenades. — Les bains. — Pèlerinages aux Turbés et aux Tékiehs. — La Khalva yédjéssi ou soirées du Khalva. 145

LE CYDARIS, par M. Antonin PROUST. (1862. — Texte et dessins inédits.). 154

VOYAGE DANS LE SAHARA ALGÉRIEN, DE GÉRYVILLE A OUARGLA, par M. le commandant V. COLOMIEU. (1862. — Texte et dessins inédits.). 161

EXCURSION AUX ENVIRONS DE GONDOKORO, par M. Guillaume LEJEAN. (1862. — Texte inédit.). 199

UNE SCÈNE EN AUSTRALIE 200

NAUFRAGE DU LIEUTENANT KRUSENSTERN DANS LES GLACES DE LA MER DE KARA (VOYAGE D'EXPLORATION AUX CÔTES SEPTENTRIONALES DE LA SIBÉRIE. (1862. — Texte et dessins inédits.)

Départ de Kouia. — Orage. — L'île Varandei. — L'île Dogat. — L'île Vaigatz. — Samoyèdes. — La mer de Kara. — Iles et montagnes de glaces. — Chocs. — *L'Iermak* et *l'Embryo* emprisonnés. — Dangers ; épreuves. Anniversaire de la fondation de la Russie. 203

Conseil. — On décide qu'on abandonnera la goëlette. — L'équipage abandonne la goëlette *l'Iermak* dans les glaces. — En route on abandonne aussi la chaloupe et les traîneaux. — Prière. — Le forgeron Sitnikov. — Accident. — Clairières. — Navigation sur des morceaux de glace. — Vue de la terre. — Morses. — La faim.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Espoir trompé. — Les tombeaux. — Un renard. — Vol. — Le matelot Ponowa. — On atteint la terre. — Tente des Karachins. — Hospitalité de Setch-Sirdetto. — Le fleuve Obi. — Le chef Egor. — Obdorsk. — Tempête de neige. — Retour à Kouia 209

VOYAGE DANS LES ROYAUMES DE SIAM, DE CAMBODGE, DE LAOS ET AUTRES PARTIES CENTRALES DE L'INDO-CHINE, par feu Henri MOUHOT, naturaliste français. (1858-1861. — Texte et dessins inédits.)

Avant-propos. — La traversée. — Premier coup d'œil sur le royaume de Siam et sur **Bangkok la capitale.** . 219

Population de Bangkok. — Les Siamois. — Hommes, femmes, enfants. — Esprit de famille. — Étranges contrastes. — Superstitions. — Le roi de Siam. — Son érudition. — Son palais. — Le second roi. — Hiérarchie et corruption des grands. — Femmes et amazones du roi. — Jeux et spectacles. 225

Remonte du Ménam. — Rives, riverains et embarcations. — Ajuthia ancienne et moderne. — Un fragment d'histoire par une plume royale. — Pakpriau. — Le mont Phrâbat. — Le prince-abbé. — Temple et monastère. — Le pied de Bouddha. — Empreintes géologiques. — Patawi. — Vue magnifique. — Retour à Bangkok. 241

Départ pour le Cambodge. — Voyage en barque de pêcheurs. — Chantaboun. — Produits. — Commerce. — Physionomie. — Archipel du golfe de Siam. — Manière dont les crocodiles attrapent les singes. — La vie des montagnes (mont Sabab). — Chasses. — Tigres. — Serpents, etc. — Riche végétation de Chantabury. — Retour à Chantaboun. — Iles Ko-Khut, Kho-Khong, etc. — Superbe perspective du golfe de Kampôt. — Le Cambodge. — Commerce de ces contrées. — État misérable du pays. — Audience chez le roi du Cambodge. 257

Détails ultérieurs sur le Cambodge. — Udong, sa capitale actuelle. — Audience chez le second roi, etc. — Départ d'Udong. — Train d'éléphants. — Pinhalu. — Belle conduite des missionnaires. — Le grand lac du Cambodge. — Le fleuve Mékong. — Départ de Pinhalu. — Le grand bazar du Cambodge. — Penomg-Peng. — Le fleuve Mékong. — L'île Ko-Sutin. — Pemptiélan. — Les confins du Cambodge. — Voyage à Brelum et dans la contrée des sauvages Stiêngs. — Séjour de trois mois parmi les sauvages Stiêngs. — Mœurs de cette tribu. — Produits du pays. — Faune. — Mœurs des Annamites. 273

Retour à Pinhalu et à Udong. — Le grand lac Touli-Sap. — Rencontre de neuf éléphants. — Oppression du peuple. — Sur la régénération éventuelle du Cambodge. — Traversée du Lac Touli-Sap. — La rivière, la ville et la province de Battambâng. — Population et ruines. — Voyage aux ruines d'Ongkor. — Leur description. — Province d'Ongkor. — Notions préliminaires. — Ongkor. — Ville, temple, palais et pont. — Ruines de la province d'Ongkor. — Mont-Ba-Khêng. 289

Quelques remarques sur les ruines d'Ongkor et sur l'ancien peuple du Cambodge. — Voyage de Battambâng à Bangkok à travers la province de Kao-Samrou ou de Petchabury. — Excursion à Petchabury. — Retour à Bangkok. — Préparatifs pour une nouvelle expédition au nord-est du Laos. — Départ 305

Nophabury. — La procession annuelle de l'inondation — Les talapoins, prêtres, moines, prédicateurs et instituteurs. — Le parc aux éléphants d'Ajuthia. — Grande battue. — Départ pour le nord-est. — Saohaïe et la province de Petchaboune. — Voyage à Khao-Khoc. — Traversée de la *Dong Phya Phaïe*, ou forêt du roi du Feu. — Le mandarin et l'éléphant blanc. — Observations de moraliste, de naturaliste et de chasseur. . 3. 1

La ville de Tchaïapoune. — Retour à Bangkok. — L'éléphant blanc. — Encore la forêt du roi du Feu. — Kôrat et sa province. — Penom-Wat. — De Kôrat à Luang-Prabang. — Versant occidental du bassin du Mékong. — Luang-Prabang. — Notes de voyages à l'est et au nord de cette ville. — Derniers traits du journal. — Mort du voyageur. 337

VOYAGE EN ESPAGNE, par MM. GUSTAVE DORÉ et CH. DAVILLIER. (1862. — Texte et dessins inédits.)

VALENCE. — L'Albuféra de Valence. — La pêche et la chasse, les *batidas;* les phénicoptères. — Alcira et Carcagente. — Les oranges du royaume de Valence. — La huerta de Gaudia. — La pita et son emploi. — Denia. — Alcoy. 353

CHASSES EN AFRIQUE. — DE PORT-NATAL AUX CHUTES DU ZAMBÈSE, par WILLIAM-CHARLES BALDWIN, membre de la Société de géographie de Londres. (1852-1860. — Traduction inédite par Mme H. LOREAU.)

Vocation de l'auteur. — Pourquoi il va en Afrique. — Son arrivée à Port-Natal. — Il va chasser l'hippopotame. Aventure avec les crocodiles. — Résultats désastreux de l'expédition. — Retour à Durban. — Seconde excursion au pays des Zoulous. — Visite au kraal de Panda. — Moment désagréable. — Réveillés par les lions. — Chasse magnifique. — Départ pour le pays des Amatongas (1854). — Inyalas. — Hippopotames. — Partie de chasse avec les indigènes. — Troisième excursion chez les Zoulous. — Crocodile tué sur la rive. — Rencontre de plusieurs rhinocéros. — Hyènes. — Un lion et deux lionnes 369

Lutte prolongée avec un buffle. — Sabbat. — Ce qu'il faut pour chasser la grosse bête. — Épisodes de chasse : Aventures avec des buffles. — Départ pour l'intérieur de l'Afrique. — Chasse à la girafe. — Traversée du désert. — Rhinocéros. — Harrisbuck. — Arrivée chez Mossilikatsi. — Mis en quarantaine. — Souvenirs de chasse : Babouins, panthère, colère d'un éléphant. — Perdu au milieu d'un fourré. — Départ du territoire de Mossilikatsi. — Poursuite d'un serpent. — Buffles et girafes. — Noël au désert. — Première visite au lac Ngami. — Une girafe dans un arbre. — Abandon et solitude. — Chasse à l'oryx. — Indigène poursuivi par un buffle. — L'auteur chassé par un éléphant 385

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr